





BIBLIOTECA PROVINCIALE

Airradio

XIII

Num.° d'ordine



Palchetto

B. Rev.
XVI
88

ENCYCLOPEDIANA,

à l'usage
O U

Encyclopédique
DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE
DES ANA.

Handwritten text, possibly a signature or name, written in a cursive script. The text is oriented vertically and appears to be a name or title.



ENCYCLOPEDIANA, O U DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DES ANA.

CONTENANT ce qu'on a pu recueillir de moins connu ou de plus curieux parmi les saillies de l'esprit, les écarts brillants de l'imagination, les petits faits de l'histoire générale et particulière, certains usages singuliers, les traits de mœurs & de caractères de la plupart des personnages illustres anciens & modernes; les élans des âmes fortes & généreuses, les actes de vertu, les attentats du vice, le délire des passions, les pensées les plus remarquables des philosophes, les dictums du peuple; les réparties ingénieuses, les anecdotes, épigrammes & bons mots; enfin les singularités en quelque sorte des Sciences, des Arts, & de la Littérature.

Jucunda & idonea dicere vitæ.

HORAT. de Arte poetiçâ.



A P A R I S,

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. XCI.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

L'ENCYCLOPÉDIANA est un supplément à l'Encyclopédie méthodique, dont elle fait une partie aussi nécessaire qu'agréable. Le mérite de cette collection consistoit à renfermer dans un seul volume (de 964 pages *in-4°*.) ce que tous les ouvrages connus sous le titre d'*Ana*, & ce qu'un très-grand nombre de volumes de recueils fugitifs, de livres rares & singuliers, offrent de remarquable & de saillant dans les différentes parties des Sciences, des Arts, de l'Histoire & de la Littérature. On s'est attaché principalement à faire connoître les hommes célèbres par les traits de mœurs & de caractères, & par les saillies d'humeur & d'esprit qui leur sont échappés. Ils sont peints dans cette nouvelle galerie, moins suivant le costume de leur représentation, que dans le négligé de leur vie privée.

On a sur-tout eu l'attention de recueillir les pensées, les mots, les singularités, les ridicules, les formes, les traits qui peuvent convenir & s'approprier à des personnages mis en scène. L'ancienne Encyclopédie *in-folio* devant parcourir dans son immense projet le cercle entier de toutes les connoissances, n'avoit cependant qu'effleuré quelques-uns de ces objets que nous nous sommes proposés de compléter tant dans cette *Encyclopédiana*, par rapport à la Littérature, que dans le Dictionnaire des amusemens des sciences mathématiques & physiques, des arts & de l'industrie, qui est actuellement sous presse, & dont on a déjà pu-

A V E R T I S S E M E N T

blie les planches gravées. Il eût été sans doute possible de donner une grande extension à l'un & à l'autre de ces recueils; c'étoit même sous ce point de vue que nous l'avions d'abord proposé à l'entrepreneur de l'Encyclopédie (1).

En effet, disions-nous, l'Encyclopédie méthodique ayant pour objet principal l'enseignement, comprend dans sa vaste étendue le domaine utile des sciences, des arts, de l'histoire, & des belles-lettres. L'*Encyclopédiana*, au contraire, ayant pour but l'amusement des lecteurs, doit présenter ces mêmes objets sous des formes toujours agréables, variées & intéressantes. L'Encyclopédie méthodique pose les principes, elle établit les loix & les règles, elle donne les élémens & le développement des connoissances humaines; & dans sa marche didactique, elle procède avec la gravité qui convient à l'importance de sa doctrine & de ses préceptes. L'*Encyclopédiana*, plus rapide dans sa course, écarte tout ce que les sciences & les arts ont de sérieux, & ne prenant de toutes choses que la fleur & le plaisir, elle cherche à les répandre avec autant de légèreté que de profusion. Cette partie de l'Encyclopédie moins profonde, moins lumineuse, moins savante que les autres, mais aussi plus vive, plus diversifiée, plus singulière, doit se montrer toujours sous des dehors séduisans. Enfin, l'*Encyclopédiana* fermera le cercle des connoissances, en

(1) Il avoit été présenté à M. Panckoucke le projet d'environ quinze volumes in-4°. sous le titre d'*Encyclopédiana des sciences, des arts & de la littérature*: mais l'entrepreneur de l'Encyclopédie méthodique, qui réunit les lumières de l'homme de lettres à celles de l'habile négociant, a su calculer avec précision l'intérêt des Souscripteurs, & prescrire la juste étendue qu'il falloit donner à cette collection.

s'attachant essentiellement à reprendre tout ce que les sçavans auteurs & éditeurs de l'Encyclopédie méthodique ont dû rejeter de leur plan. Cependant l'*Encyclopédiana* n'exclut point dans son exécution l'ordre & la méthode ; c'est au contraire en les observant qu'elle peut justifier son titre ; c'est en quelque sorte en repassant sur les traces de l'Encyclopédie méthodique, que l'*Encyclopédiana*, & ensuite le dictionnaire des amusemens des sciences & des arts, compléteront toutes les parties, & suppléeront à ce que l'Encyclopédie a été forcée d'omettre, de rejeter ou de négliger.

N. B. *Tous les mots de cette Encyclopédiana seront repris dans le Vocabulaire universel de l'Encyclopédie méthodique.*



A

A, première lettre de l'alphabet dans toutes les langues connues, l'éthiopique exceptée, où l'a est la treizième lettre.

Il n'a point fait une pause d'a, expression familière pour désigner quelque'un qui n'a point travaillé à un ouvrage qu'on lui attribue, ou qu'il devoit faire.

On dit d'un ignorant qu'il ne fait ni a ni b.

Ci-dessous gît M. l'abbé,

Qui ne savoit ni a ni b,

Dieu nous en doint bonté un autre

Qui sache au moins sa paternité.

MÉNAGE.

Le peuple, pour louer un homme de mérite & d'honneur, dit qu'il est marqué à l'a.

Cette expression fait allusion aux monnoies, dont celles répurées de meilleur aloi, ou fabriquées dans la capitale, étoient marquées d'un a.

Ce caractère a forma, suivant l'histoire, un talisman favorable à Antiochus Soter, dans une bataille contre les gaulois. Ce prince vit en songe Alexandre, qui lui dit que s'il donnoit à son armée la tablette d'ordre en forme de pentagone équilateral, il seroit vainqueur. Antiochus Soter se conforma à l'avis qu'il eut en songe, & remporta en effet une grande victoire.

Les romains appelloient l'a la lettre salutaire; voici pourquoi: lorsqu'il s'agissoit d'absoudre ou de condamner un accusé, on distribuoit à chaque Magistrat trois espèces de jettons, sur lesquels étoient gravées les lettres suivantes, *A* qui signifi-
soit *absolvo*, j'absous; sur un autre *C* qui vouloit
dire, *condemno*, je condamne; & sur le troisième
N L, non liquet, le crime n'est pas prouvé.

A étoit encore à Rome une lettre de suffrage. Quand on proposoit une nouvelle loi, on distribuoit au peuple deux ballottes de bois, sur l'une étoit un *A* qui signifi-*ait* *utrumque volo*, je m'en tiens à l'ancienne loi; & sur l'autre, *UR*, *ut ro-
gas*, comme vous le proposez.

Dans une séance de l'académie française, M. de Voltaire parla du dictionnaire de l'académie, prétendant qu'il falloit le retoucher; il partagea les lettres entre ses confrères, & prit pour lui l'a, comme la lettre la plus chargée (quelle activité: à quatre-vingt-quatre ans!) = Messieurs, leur dit-il: en étant, je vous recommande l'entreprise au nom de l'alphabet.

Encyclopédiana.

AARON-RASHID. Le père de *Rashid* ayant dédaigné ses talens, le déclara son successeur, au préjudice du droit de *Musa* son frère aîné; mais à la mort du calife, *Rashid* respectant le droit de la nature, obligea tous les grands à prêter à son frère le serment de fidélité qu'ils lui devoient. Cet acte de générosité & de justice ne détruisit point la haine que le nouveau calife avoit contre *Rashid*; & méprisant la loi qui affuroit le sceptre au plus âgé de la famille, il déclara son fils héritier du califat. Cette injustice scandalisa les zélés musulmans; *Musa* crut devoir étouffer ces murmures dans le sang de son frère; mais la mère des deux princes fit périr un fils indigne de vivre, pour conserver les jours du vertueux *Rashid*, qui fut proclamé calife l'an 786.

Des victoires signalées furent les premiers titres que le calife s'acquit à l'amour de ses sujets.

Après celle qu'il venoit de remporter sur l'empereur Nicéphore, le prince vaincu lui envoya de riches présents, entre autres plusieurs épées de prix. Le calife les coupa avec son cimeterre, en présence des ambassadeurs. Rapportez, dit-il, à votre maître ce que vous venez de voir, pour le convaincre que ses armes ne résisteront jamais aux miennes; je pourrois encore lui faire don de mon cimeterre; mais il lui faudroit mon bras pour s'en servir.

Rashid fit neuf fois le pèlerinage de la Mecque, avec une magnificence que ses successeurs ne purent égaler. Sa marche ressembloit à une pompe triomphale; les peuples s'empressoient en foule sur son passage, les chemins étoient couverts de riches tapis, & la terre sembloit produire partout des parfums & des fleurs.

Charlemagne fut le seul prince de son temps dont il rechercha l'amitié. Il lui fit présent d'une horloge sonnante qui passa pour une merveille.

Un jour que ce calife marchoit à la tête de son armée, une femme vint se plaindre que des soldats avoient pillé son champ. N'as-tu pas lu dans l'alcoran, lui dit *Aaron*, que les princes désolent les lieux par où passe leur armée. J'ai lu aussi, répondit la femme, que les maisons des princes seront détruites à cause de leurs injustices. *Rashid* ne la désapprouva pas, & la fit indemniser. Ce prince mourut en 809, âgé de quarante-six ans, dont il avoit régné vingt-trois, avec gloire & avec équité.

ABAILARD. Pierre *Abailard* naquit à Palais, près de Nîmes, en 1079, d'une famille noble.

A

Il joignoit aux talens de l'homme de lettres les agrémens de l'homme aimable. Il fut persécuté par S. Bernard, dont il avoit l'ambition d'être le rival; mais le plus grand de tous ses malheurs fut d'abuser de la confiance du chanoine Fulbert, qui lui avoit confié l'éducation d'Héloïse sa nièce, à peine sortie de l'enfance. L'innocente écolière prit également de l'amour pour l'étude & pour le maître qui la lui faisoit chérir.

*Nulla reparabilis ars
Lesa pudicitia est.*

Abailard proposa d'épouser celle sur laquelle il avoit usurpé les droits d'un époux légitime; mais il exigeoit que le mariage fût tenu secret, & que l'enfant déjà né fût élevé sous l'ombre du mystère. Le mariage fut célébré; mais Fulbert croyant qu'il étoit de l'honneur de sa nièce, d'être connue pour épouse d'Abailard, publia leur union. Abailard déterminà la rendre Héloïse à se retirer pour quelque temps au couvent d'Argenteuil. Fulbert alors, croyant qu'il vouloit la forcer d'être religieuse, pour s'en débarrasser, conçut le projet d'une horrible vengeance. Il apporta des hommes armés qui dégradèrent Abailard de la dignité d'homme. Ce malheureux docteur alla cacher sa honte dans le monastère de Saint-Denis en France, où il se fit religieux. Son amante désespérée prit le voile à Argenteuil, d'où elle sortit pour aller au Paraclet, près Nogent-sur-Seine, où son amant avoit fait bâtir un oratoire. Après bien des traverses, Abailard mourut au monastère Saint-Marcel, âgé de soixante-trois ans. Ses cendres furent déposées au Paraclet, où Héloïse les avoit fait transporter.

ABANDON (*dans le style*). « Quand un esprit juste & plein de chaleur, dit Voltaire, possède bien sa pensée, elle sort de son cerveau tout ornée des expressions convenables, comme Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter ».

Après cette heureuse définition, le père de la Henriade fournit un des plus beaux exemples qu'on puisse choisir de l'abandon dans le style.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite;
O tranquille amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Et dans tous les états, & dans toutes les heures.
Sans toi tout l'homme est seul, il peur par son appui
Multipler son être & vivre dans autrui.
Amitié, don du ciel, & passion du sage;
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage.
Qu'il préside en mes vers comme il régit en mon cœur.

Qu'on se rappelle encore ce beau trait de l'abandon dans le style, tiré de l'oraison funèbre de M. le Tellier, chancelier de France, par Bossuet.

« Ne dites pas à ce zélé magistrat qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir; vous irriterez le plus patient des hommes. Et-on, dit-il, dans les places pour se reposer & pour vivre? Ne doit-on pas sa vie à Dieu, au prince & à l'état? Sacrés autels, vous m'êtes témoins que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles! Sache la postérité, si le nom d'un si grand ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même entendu ces saintes réponses ».

ABBANCAS, philosophe ancien, qui, au rapport de Lucien, laissa pètir dans les flammes sa femme & ses deux enfans pour sauver son ami: on lui demanda la raison de cette préférence, c'est, dit-il, qu'il est plus difficile d'avoir un ami qu'une femme & des enfans.

ABBAYES. Un plaissant raisonna ainsi: « Autrement l'église ne connoitroit que le vocatif, c'étoit la vocation pure & sincère qui en ouvroit la porte; mais à présent on décline tous les cas. Les nominations attachées à certaines abbayes royales, ou accordées par les concordats & les indulgences, sont le nominatif; les réignations ou collations, qui n'ont en vue que l'intérêt du sang & l'avancement de ses proches, sont le génitif; la simonie a le datif pour elle; comme l'accusatif est le partage du devot; & l'ablatif, c'est quand par violence, par procès injustes, ou par séductions, on arrache un bénéfice au véritable titulaire ».

Le père de Hugues-Capet n'étoit riche que par ses abbayes, on l'appelloit Hugues abbé.

Ogine, mère de Louis-d'Outremere, possédoit l'abbaye de Sainte-Marie de Laon, que le Roi donna ensuite à sa femme Gerberge.

La princesse de Conti, sous le règne de Louis XIV, avoit possédé l'abbaye de Saint-Denis.

ABBÉ. C'est, dans le sens propre, le possesseur d'une abbaye; & dans un sens général tout homme qui porte un habit ecclésiastique.

On l'attend comme les moines font l'abbé, façon de parler proverbiale pour dire qu'on dunc toujours en attendant.

Faute d'un moine, on ne laisse pas de faire un abbé; autre expression proverbiale qui signifie qu'on ne laisse pas de délibérer, ou de conclure une affaire en l'absence, ou malgré l'opposition de quelqu'un.

Le moine répond comme l'abbé chante, ce qui signifie que les inférieurs ne font pas toujours du même avis que leurs supérieurs.

Abbé de Sainte-Esperance, se dit d'un abbé qui attend un bénéfice.

Jouer à l'abbé, c'est s'amuser d'une sorte de jeu où l'on doit imiter tout ce que fait celui qu'on nomme l'abbé.

Un jeune abbé est, dans le ton du monde, un jeune homme qui fait s'adoucir les yeux, montrer des dents, rendre sa bouche petite, avoir la main douce & potelée, marcher légèrement, faire un petit conte agréablement; joignez à cela une certaine idée de volupté & de délicatesse, de la gaieté, de l'esprit, de la galanterie, & vous aurez son portrait.

L'abbé de Cofnac ayant été nommé à l'évêché de Valence, vint trouver l'archevêque de Paris, afin de prendre jour pour son sacre. « Etes-vous prêtre, lui demanda l'archevêque? Non, dit l'abbé... Vous êtes donc diacre?... Encore moins. C'est-à-dire, continua l'archevêque, « que vous n'êtes que sous-diacre. Point du tout, répliqua l'abbé... Je n'ose pas vous interroger d'avantage; j'apprends que vous ne soyez pas baptisé ». Ce qu'il y avait de certain, c'est que l'abbé de Cofnac n'avait pas même la tonsure.

On demandait à un jeune abbé s'il n'avait point de bénéfice, il répondit que non; j'en avois un, dit-il, que mon père avait acheté, on lui a dit que c'était une simonie, il l'a revendu.

Un abbé qui assistait à la première représentation de la tragédie de Brutus, s'était placé sur le devant d'une loge, quoiqu'il y eût des dames derrière lui. Il fut apostrophé par le parterre, qui lui cria à plusieurs reprises place aux dames, à bas la calotte. L'abbé impatient de ces clameurs, prend sa calotte & la jette au parterre; tiens, la voilà, parterre, tu la mérites bien. Ce mot fut trouvé heureux & applaudi. On laissa l'abbé tranquille.

Un jeune abbé qui avait toutes les grâces de son âge, figure agréable, propos galans, l'air confiant avec les femmes, & qui possédait sur-tout l'art de chanter divinement, sollicitait un bénéfice chez l'évêque de Mirepoix, chargé de la distribution des grâces. C'était un jour d'audience. Le prélat expédia tout le monde avant lui. Sur le point de rentrer dans son cabinet, il dit: « Monseigneur l'abbé, des bénéfices, n'est-ce pas? » Celui-ci baillant les yeux avec la timidité d'un séminariste, marmotait un oui... Alors l'évêque qui le connaissait bien, se mit à lui chanter ou à lui dire pour toute réponse:

Quand on fait aimer & plaire

A-t-on besoin d'autre bien? &c.

Un abbé le Sueur fut visiter Voltaire à titre d'homme de lettre. « Monsieur l'abbé, lui dit l'auteur de la Henriade: vous avez un beau nom en peinture ».

Un abbé, appelé Mouton, fit assigner différentes personnes pour reconnoître les redevances dues à son abbaye. Un villageois vint le trouver, & lui demanda pourquoi il en agissait ainsi? C'est, dit l'abbé, pour me défendre du loup. Cette réponse offensa le payan, qui répartit: plutôt à Dieu que le loup vous eût mangé étant agneau, & que vous ne fussiez jamais venu mouton dans notre pays.

Un abbé qui jouissait de plusieurs bénéfices, disputait contre un légat du pape, & lui soutenait l'autorité du concile au-dessus du souverain pontife. Ou n'avez qu'un bénéfice, lui répondit spirituellement le légat, ou croyez à l'autorité du pape.

Un ecclésiastique qui n'avait pas toujours tenu une conduite exemplaire, sollicitait le régent de lui accorder une abbaye. Le duc d'Orléans, fatigué enfin des demandes de cet abbé, lui dit un jour, pour s'en défaire: « Je vous concille, Monsieur, puisque vous voulez absolument une abbaye, d'en fonder une, ce n'est qu'à ce titre que vous pourriez être satisfait ».

Un abbé de qualité se présenta avec des cheveux un peu longs devant son évêque, qui étoit fils d'un chirurgien du roi; le prélat lui fit une mercuriale très-vive sur l'indécence de tels cheveux dans un ecclésiastique. L'abbé piqué sortit une paire de ciseaux de la poche, & la présentant à son évêque: Monseigneur, lui dit-il, je ne fais point précisément la forme que doivent avoir mes cheveux, comme vous êtes fils de maître, voudriez-vous bien me la marquer. Cette faillie étoit déplacée; l'abbé ne devoit point manquer de respect à son évêque; aussi fut-il relégué dans un séminaire pour quelque temps.

Un jeune abbé à qui on pouvoit reprocher une prononciation affectée, & des gestes maniérés, prêchoit dans une ville de province; s'étant trouvé le lendemain chez le président de la juridiction, il se plaignit de ce que les officiers de cette juridiction avoient quitté son sermon pour aller à la comédie. Ces gens, répondit le président, sont de mauvais goût, de vous quitter pour des comédiens de campagne.

Un auteur tout plein d'esprit, connu par des couplets charmans, mais d'un caractère sans doute trop insouciant, en un mot, l'abbé de l'At... vivoit aujourd'hui dans la compagnie la plus choisie, & se trouvant demain dans la plus mauvaise. Une femme aimable, qui vouloit le corriger de cet humilant abandon, prit sur elle de lui dire un jour: « Mon cher abbé, j'ai le plus grand plaisir à vous recevoir, mais quelquefois, je suis fâchée de

« ne pouvoir pas vous saluer quand je vous rencontre ». « Que voulez-vous, madame, répondit naïvement l'abbé, j'allume mon flambeau au soleil & je l'éteins dans la boue ».

L'abbé de... qui étoit sujet, faute de mémoire, à rester court en chaire, venoit de se faire peindre. On trouva le portrait fort ressemblant, & quel qu'un dit : Il n'y manque que la parole. Ne voyez-vous pas, répartit aussi-tôt un railleur, que M. l'abbé est représenté prêchant ?

Dans un chapitre de province, un jeune abbé fut tenté de se déguiser un soir pour aller au bal, & fut assez foible pour succomber à la tentation. Tous les chanoines en furent instruits, & délibérèrent sur la peine qu'ils devoient infliger au coupable. Ils s'en remirent après de longs débats, à la décision de leur doyen. « Meilleurs, dit-il à ses confrères : remettons-lui ces petites escarpades, il s'en lassera comme nous ».

Un abbé fut mis à la bastille pour avoir paru longtemps dans le monde sous des habits de femme. Quelques aventures d'éclat le trahirent, & la cour informée de sa conduite, le fit enfermer. Il s'occupoit dans sa prison à faire des vers malins, & le plus souvent contre les personnes les plus respectables. Un de ses amis l'écrivant à son ami, lui demanda à quoi il passoit le temps ? A composer des chansons, lui répondit le prisonnier, cela m'amuse. Voulez-vous que je vous en dise une que je fis hier. En même temps il lui chanta quelques couplets, que son ami trouva si hardis qu'il lui dit : Es-tu fou, mon cher abbé, de composer de pareilles chansons ? Crois-moi, change d'amusement ; car tu pourrais bien t'en repentir... *Fi donc, interrompit l'abbé, tu n'y penses pas. Qu'ai-je à craindre ? Ne suis-je pas payé d'avance,*

Le roi François I jouant un jour à la paume avec un abbé, fut tellement piqué d'un coup de renvoi, qu'il s'écria, dans son impatience : L'abbé, je te donne à tous les diables ; & moi, s'il te plaît, je te donne à tous mes moines, qui sont bien d'autres compagnons.

L'abbé Brigalier avoit inutilement dépensé beaucoup d'argent pour être initié dans les mystères de la magie & condamné à rester dans son ignorance, il prétendit à force d'adresse au moins passer pour magicien. Un jour une dame de la cour qui le croyoit fort habile, ayant acheté une pièce d'étoffe rouge pour une verte, s'adressa à lui, afin qu'il la changeât en la couleur qu'elle desiroit. Le changement se fit sous les yeux de la dame, qui ne s'aperçut pas de la substitution d'une autre pièce d'étoffe, & qui par ses éloges commença la réputation de l'abbé.

Mademoiselle de Montauban, dont cet abbé étoit aumonier, se plaisoit à tous ses tours, & en parloit très-vivement au comte des Chapelles, homme

de beaucoup d'esprit, & très-peu crédule, qui, avant que de croire, demandoit à voir. L'abbé se défendoit d'opérer, ce qu'il appelloit modestement ses merveilles, par rapport à l'interdiction dont il étoit menacé de la part de son archevêque. Cette excuse en effet très-valable, piqua la curiosité du comte, qui promit le secret le plus inviolable. L'abbé, d'accord avec mademoiselle de Montauban pour tromper le comte, n'opposoit plus qu'une faible résistance, lorsqu'une jeune demoiselle, aussi du complot, entra dans la chambre toute en pleurs, & à travers ses sanglots, proféra : mademoiselle, je suis désespérée, mon petit oiseau vient de mourir. Eh bien, répondit mademoiselle de Montauban ; il n'est pas question de pleurer ; ne voilà-t-il pas monsieur l'abbé qui le ressuscitera ? Il a déjà fait des choses aussi surprenantes. N'a-t-il pas l'autre jour changé un poulet en un coq d'inde ?

L'abbé Brigalier dit formellement qu'il n'en feroit rien ; & puis, ajouta-t-il, est-ce qu'il est possible de ressusciter un oiseau qui est mort. Pressé cependant par les deux dames, il promit de les contenter, & demanda une urne pareille à celles où les anciens conservoient les cendres des morts, & comme il ne s'en trouva pas, il se servit d'une boîte de confitures, après l'avoir fait scrupuleusement examiner par le comte des Chapelles. L'oiseau mort fut placé dans la boîte, qui fût avec un ruban noir, fut placée dans un petit tour qui répondoit dans un couvent de religieuses avec lequel mademoiselle de Montauban avoit communication par sa chambre. On tourna le tour du côté des nones, qui, d'intelligence, substituèrent une pareille boîte où il y avoit un oiseau vivant, & renouvèrent l'ouverture du tour du côté de mademoiselle de Montauban. L'abbé marmora quelques paroles, fit plusieurs signes, ouvrit la boîte, & au grand étonnement du comte, en laissa envoler le petit oiseau. Dès le soir même on fit au souter du roi l'histoire de la résurrection du moineau, & le comte des Chapelles attesta qu'il en avoit été le témoin.

Le même abbé Brigalier étant à Lyon, avoir promis à plusieurs dames & des cavaliers de leur faire voir le diable. Embarrassé pour tenir sa promesse, il rencontra un petit gueux, qu'il emmena chez lui, & l'ayant habillé grotesquement, il le plaça derrière un tableau qui représentoit le diable. La compagnie arriva, se place, l'abbé commença ses grotesques cérémonies, & lorsque la crainte commença à s'emparer des visages, le petit diable poussa le tableau, sauta à travers le cadre, fit quelques tours dans la chambre & se sauva à la faveur d'une tapisserie par une porte dérobée. Longtemps les spectateurs ont cru avoir vu le diable, & tout Lyon assuroit alors que l'abbé Brigalier avoit un commerce intime avec le diable.

ABBESSE. Une abbessse étant curieuse de voir madame la Palatine de Bavière, abbessse de Maul-

buïsson, mais inquiète sur la préséance & le rang, lui fit demander si la droite lui seroit donnée. *Depuis que je suis religieuse*, dit madame la Palatine, *je ne connois ni la droite ni la gauche que pour faire le signe de la croix.*

A. B. C. ou *abécé*; c'est le livret contenant la combinaison des lettres de l'alphabet pour apprendre à lire.

C'est, dans un autre sens, tout commencement ou les premiers élémens d'une science, d'une affaire.

Remettre quelqu'un à l'a b c; c'est l'obliger à recommencer de nouveau ce qu'il a mal fait.

Renvoyer une personne à l'a b c; c'est la traiter d'ignorante.

On a dit que *l'a b c* est la science de bien des gens qui s'en croient davantage.

Un prince ayant choisi pour son bibliothécaire un homme qui savoit à peine son a. b. c.: *C'est*, dit une femme de qualité, *le féral du grand seigneur qu'on a donné à garder à un eunuque.*

ABÈS. Un cardinal étoit réduit presque à l'extrémité par un *abcès* à la gorge qu'on ne pouvoit crever. Un singe qui étoit dans sa chambre se fâisoit de sa calotte rouge qu'il mit sur sa tête, & se présenta ainsi coiffé devant le cardinal, qui fit un si grand éclat de rire que l'*abcès* creva & qu'il guérit.

On raconte la même guérison d'Erasme: il prit tant de plaisir à la lecture des lettres connues sous le titre *Epistola obscurorum virorum* qu'un rire fou lui prit & lui fit crever un *abcès* fort dangereux qu'il avoit au visage. Bayle dit, à cette occasion, que c'est une des preuves du profit qu'on peut tirer de la lecture.

ABDALLA, juriconsulte musulman du VII^e siècle; il disoit qu'un docteur devoit laisser à ses disciples quelque point de la loi à éclaircir, & qu'il devoit souvent répondre je ne sais point.

ABDALMALEK. Le calife *Abdalmalek*, fils de Mahomet, étendit son empire vers le midi, en se rendant maître de la Mecque, où *Abdalla* fils de Zobair, s'étoit cantonné, & défit ensuite Mafazab, frère du même *Abdalla*. Il étoit dans le château de Coufa, lorsqu'on lui apporta la tête de Mafazab, qui avoit été défilé & tué par ses troupes. Un de ceux qui étoient près de la personne, lui dit alors: « Je fais maintenant réflexion à une aventure qui me paroit fort singulière; c'est que j'ai vu apporter dans ce même château la tête d'Houffain, fils d'Ali, à Obcidallah qui l'avoit défilé; celle d'Obcidallah à Mokhtar son vainqueur; celle de Mokhtar à Mafazab, & celle de Mafazab qu'on vous pré-

» sente maintenant ». *Abdalmalek* fut aussi surpris que troublé de ce discours, & commanda sur l'heure même que l'on démolît ce château pour en détourner le mauvais augure.

ABDICACION. Les *abdications* volontaires les plus célèbres dans l'histoire moderne, sont celles de l'empereur Charles-Quint, de Christine, reine de Suède, de Philippe V, roi d'Espagne, & de Victor Amédée II, roi de Sardaigne.

Lorsque Charles-Quint fit *abdication* de la couronne d'Espagne en faveur de Philippe II. « Mon fils, lui dit l'empereur, je fais aujourd'hui une action dont l'antiquité fournit peu d'exemples, je ne compte pas avoir dans la suite beaucoup » d'imitateurs ».

Dans ce moment Charles-Quint ne prévoyoit pas qu'il se repentiroit de cette action, avant la fin de l'année; c'est ce qui lui arriva.

ABDOLONIME. *Abdolonime*, descendant fort éloigné des anciens rois de Sidon, avoir presque oublié la noblesse de son origine, il vivoit ignoré, & cultivoit son champ pour fournir à sa subsistance. Après la défaite de Straton, Alexandre-Grand avoit confié à Ephésion le soin de donner à Sidon un nouveau souverain. Deux sidoniens après avoir refusé la couronne, vinrent trouver *Abdolonime* dans sa retraite; dépouillés, lui dirent-ils, ces vêtemens vils & grossiers, c'est vous qu'on a choisi pour roi de Sidon; n'oubliez jamais que c'est votre indigence vertueuse qui vous a placé sur le trône. Alexandre fit paroître le nouveau souverain chargé des marques de sa dignité. Je voudrois bien savoir, lui dit-il, comment vous avez supporté la pauvreté? Plût aux dieux, lui répondit *Abdolonime*, que je puisse porter la couronne avec autant de force que j'ai supporté la misère; mon industrie laborieuse a fourni à tous mes besoins; & tant que je n'ai rien possédé, j'ai trouvé l'abondance dans la modération de mes desirs.

L'histoire garde le silence sur la manière dont *Abdolonime* régna sur ses sujets.

ABEILLE. (Gaspard), né à Riez en Provence en 1648, mort à Paris en 1718. Cet abbé composa des tragédies, des comédies, & des opéra; des odes, des épitres, mais rien n'est resté de ses ouvrages que ce vers qu'une priu cesse disoit à une autre, dans la tragédie d'Argelie.

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père?

Comme l'actrice hésitoit à répondre, il s'éleva une voix du parterre qui réponnoit pour elle:

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

On en peut dire autant de toutes ses pièces. Le principal talent de l'abbé *Abeille* étoit d'amuser ses

amis & les grands seigneurs de son temps, par le rôle de farceur qu'il jouoit dans leur société, & par des grimaces & des gestes comiques dont il accompagnait ses contes & ses récits. Il avoit l'avantage d'être fort laid ; ce qui secondoit merveilleusement sa pantomime. On voit encore dans la bonne compagnie des gens faire rire aux larmes en contrefaisant les sages, les vieilles femmes du peuple, les ivrognes, & tout ce qu'on ne peut voir dans le naturel, sans une sorte de dégoût ; ce qui est sans doute fort divertissant. Au reste c'est un moyen de parvenir. L'abbé *Abeille* eut un riche prisonnier ; il fut de l'académie française, & vécut dans la familiarité du maréchal de Luxembourg, du prince de Conti, du duc de Vendôme, &c.

ABEILLES. Les mœurs, l'industrie, l'intelligence des *abeilles* ont excité, de tout temps, l'admiration des hommes ; les anciens croyoient qu'il y avoit en elles un rayon de la divinité ; & ce qu'ils en ont dit paroîtroit incroyable, si ces merveilles ne se renouelloient journellement sous nos yeux.

Le trait suivant prouve qu'elles sont susceptibles de reconnaissance.

Une femme de distinction, déjà avancée en âge, vivoit sur un petit bien aux environs de Nantes. Elle y passoit toute la belle saison, & revenoit ensuite à la ville. Cette dame aimoit beaucoup les *abeilles* ; elle en avoit une très-grande quantité, & prenoit un plaisir infini à leur procurer toutes les petites douceurs propres à ces insectes. Dans les derniers jours de mai, une maladie la fit retourner à Nantes, où peu après elle mourut. Toutes les *abeilles*, par un instinct inconcevable, se sont rassemblées sur son cercueil qu'elles n'ont abandonné qu'au moment de l'inhumation. Un voisin de la dame, s'étant aperçu de l'arrivée de cet essaim, a eu quelque doute, & s'est rendu promptement à la campagne, où il a trouvé en effet les ruches entièrement déserées.

Les papiers anglais de 1766, offrent un trait frappant de leur intelligence.

M. Wildman de Plymouth s'est présenté à sa société des arts avec trois essaims d'*abeilles*, qu'il avoit apportés avec lui, partie sur son visage & sur ses épaules, & partie dans ses poches. Il fit mettre les ruches de ces *abeilles* dans une chambre voisine de l'assemblée ; il donna un coup de sifflet, & à ce signal les mouches le quittèrent toutes, & allèrent dans leurs ruches ; à un autre coup de sifflet elles revinrent reprendre leur poste sur la personne, & dans les poches de leur maître. Cet exercice fut répété plusieurs fois, sans qu'aucun des spectateurs ait reçu la moindre piquure. La société d'agriculture, qui n'accorde des prix qu'à des décou-

vertes utiles, a cru devoir, pour la singularité de la chose, en donner à M. Wildman.

Ces *abeilles* sont d'un bon produit, & le temps qu'on leur donne est bien utilement employé.

Un évêque faisant la visite de son diocèse, alla demander à dîner à un curé à portion congrue, & lui recommanda d'épargner la dépense. Le curé promit, mais ne tint pas sa promesse, car il donna un repas splendide à monseigneur. Sa grandeur ne put revenir de sa surprise, & fit des reproches au curé, lui représentant qu'il étoit son de tant se constituer en frais, que sa portion congrue ne lui permettoit pas, & qu'il alloit la manger en un jour. Monseigneur, que votre grandeur veuille bien ne pas en être inquiète ; tout ce qu'elle voit ne prend rien sur le revenu de ma cure que je donne tout entier aux pauvres. Mais vous avez donc du bien de patrimoine ? Non, monseigneur. C'est inconcevable ; comment faites-vous donc ? J'ai ici un couvent de jeunes pucelles qui ont soin de moi, & ne me laissent manquer de rien. Quoi ! vous avez un couvent ? je n'en connois point en ce lieu. Tout cela est très-singulier & même suspect, monsieur le curé. Monseigneur, vous voulez rire. Mais, quoi ? Je veux savoir cette énigme, voir ce couvent, absolument je veux le voir. Après dîner, votre grandeur le verra, & elle en sera contente.

Effectivement, après le dîner, le curé conduisit le prélat dans un vaste enclos, couvert de paniers de mouches à miel, & lui dit, monseigneur, voilà le petit couvent qui nous a donné à dîner : il me procure tous les ans 1800 liv. avec lesquelles je vis & reçois bien les honnêtes gens qui me viennent voir. On juge de l'étonnement & de la satisfaction de l'évêque ! Quelque temps après, de retour dans son palais, plusieurs curés à portion congrue allèrent lui faire la cour pour obtenir de meilleures cures ; il leur cita l'exemple du curé, en s'écriant : *ayez des mouches, ayez des mouches.*

Leur police admirable est bien agréablement décrite dans ces vers de madame des Houlières.

Quels états font mieux policés

Que l'est une ruche d'*abeilles* ?

C'est-là que les abus ne se font point glisser,

Et que les volontés en tout temps sont pareilles.

De leur roi qui les aime, elles font le soutien :

On sent leur aiguillon dès qu'on l'herche à leur nuire.

Pour les châtir, il n'a rien ;

Il n'est roi que pour les conduire,

Et que pour leur faire du bien.

Les *abeilles* passaient chez les anciens pour les nourrices de Jupiter, sur ce qu'on en avoit trouvé des ruches dans l'antre de Dicté où Jupiter avoit été nourri.

Le roi Alphonse assiégeant une ville nommée

Vicaro, repoussa les habitants jusqu'au châteaui. Ceux-ci y ayant trouvé plusieurs ruches de mouches à miel, les jetèrent sur les assiégés; de telle sorte que ces *abeilles* irritées de la rupture de leurs maisons, les firent retirer par ce coup, avec autant de précipitation, que si les assiégés avoient fait une sortie de trois ou quatre mille hommes.

* Les *abeilles*, comme on voit, sont susceptibles de haine & de vengeance.

J'ai vu, dit Voltaire, des *abeilles* très-tranquilles aller pen-lux six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenoient. On vint faucher le pré; elles sortirent en fureur de la ruche, fondirent sur les faucheurs qui leur voloient leur pain, & les mirent en fuite.

Voici des vers que ce grand poète a traduits d'une fable anglaise.

Les *abeilles* autrefois
Parurent bien gouvernées,
Et leurs travaux & leurs tois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches se glisèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent,
Mais ils firent des sermons.
Ils dirent dans leur langage :
Nous vous promettons le ciel,
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les *abeilles* qui les eurent
Sentirent bientôt la faim;
Les plus fortes en moururent.
Leroi d'un nouvel essaim
Les secourut à la fin.
Tous les esprits s'éclairèrent,
Ils sont tous débarrassés;
Les bourdons sont écartés,
Et les *abeilles* prospèrent.

ABELERÈS; nom qu'on donne aux filles de joie dans cette partie de l'Afrique appelée la Côte d'or. Elles sont si nécessaires au peuple que les magistrats ont soin qu'elles ne lui manquent pas; les *Kachirs* ou les femmes mariées ne sont même en sûreté qu'autant que les *abelerès* sont en nombre suffisant.

La plupart des femmes de distinction dans le royaume de Juda, quand elles sont au lit de la mort, achètent de jolies esclaves pour être *abelerès* dans leur canton. Cette libéralité passe dans ce pays pour une action pieuse qui aura récompense dans l'autre monde.

ABLANCOURT (Nicolas Perrot d') né en 1606, mort en 1664.

Il voulut toujours n'être que traducteur. Il y a assez de bons livres anciens, disoit-il, il vaut mieux les traduire que d'en faire de nouveaux. Mais ses traductions, quoique élégantes, ne sont pas bien exactes, on les appelloit les *belles infidèles*. On a dit dans son épitaphe :

Dans ses fameux écrits toute la France admire
Des grecs & des romains les précieux trésors,
A son trépas on ne peut dire
Qui perd le plus des vivans ou des morts.

ABLUTION. C'étoit chez les anciens une cérémonie religieuse qu'ils avoient vraisemblablement imitée des juifs; car on lit dans l'écriture-sainte que Salomon plaça à l'entrée du temple du vrai Dieu un grand vase appelé la mer d'airain, où les prêtres se lavoiient avant que d'offrir le sacrifice, après avoir sanctifié l'eau en y jetant les cendres de la victime immolée. C'est sans doute aussi l'origine des bénitiers qui sont aujourd'hui dans toutes nos églises.

Les Mahométans sont assujettis à de fréquentes ablutions, ils ont pour cet effet des fontaines dans les parvis de toutes les mosquées.

ABONDANCE. Les anciens avoient divinifié l'abondance; ils la représentoient sous la figure d'une femme de bonne mine, couronnée de guirlandes de fleurs, versant d'une corne qu'elle tient de la main droite toutes sortes de fruits; & répandant de la main gauche des grains qui se détachent d'un faisceau d'épis. Dans quelques endroits elle porte deux cornes au lieu d'une.

L'abondance, dépouillée de ses attributs divins, consiste dans la facilité de satisfaire nos vœux.

L'abondance nous fait ignorer les besoins;
Où le besoin n'est pas les desirs ne sont guère;
Les desirs moins ardens font que l'on goûte moins
La douceur de les satisfaire.

ABOU-JOSEPH, célèbre docteur musulman, interrogé sur une question difficile qui étoit de son ressort, répondit naïvement qu'il n'en savoit rien. Mais, lui dit-on, le calife vous paie pour votre savoir. Oui, sans doute, répliqua le docteur, pour ce que je sais, car pour ce que je ne sais pas, ses trésors ne seroient pas suffisants.

ABBREVIATIONS. Les abréviations sont des lettres initiales, ou quelque autre caractère dont on se sert en différentes occasions pour exprimer ou rappeler à l'esprit un sens plus étendu. Par exemple, D. O. M. pour *Deo optimo maximo*; ou bien D. V. C. pour *dicar, vover, conserat*; S. D. pour *salutem dicat*, & autres semblables. L'étude des abréviations est assez considérable; mais on ne peut se dispenser de connoître les plus utiles,

autrement on est exposé à faire comme celui qui voyant M. T. *Ciceronis opera*, traduisoit *opera de Monsieur Thomas Ciceron*. Cette ignorance nous rappelle la pitié aveugle d'une bonne femme, qui, en finissant son action de grace, adreſſoit au ciel avec ſerveur ces mots qui ſe trouvoient à la fin ſon livre de prières, *ex typis vidua Vincent, vid Jacobus M. DCC. LXXVI*. & croyoit dire une oraiſon fort agréable au ſeigneur.

A. E. I. O. U. Charles-Quint avoit pris, par abréviation, ces cinq voyelles pour devise, dont le ſens eſt :

Auſtriacorum Eſt Imperare Orbi Univerſo.

On donna à Lully un prologue d'opéra que l'on trouvoit excellent : la perſonne qui le lui préſenta, pria ce muſicien de vouloir bien l'examiner devant elle. Lorsque Lully fut au bout, la perſonne lui demanda ſ'il n'y trouvoit rien à redire : *Je n'y trouve qu'une abréviation à faire, répondit-il, c'eſt qu'au lieu qu'il y a fin du prologue, il devoit y avoir ſi du prologue.*

ABSENCE. C'eſt pour un amant que l'abſence de l'objet chéri eſt un tourment cruel.

L'attente d'un retour ardemment deſiré
Donne à tous les inſans une longueur extrême,
Et l'abſence de ce qu'on aime

Quelque peu qu'elle dure a trop long-tems duré.

MOLIERE.

Pour un mari l'abſence eſt dangereuſe.

Un jeune homme, époux d'une Agnès,
Contraint d'aller aux champs, la pria d'être honnête :
Si quelqu'autre que moi jouit de tes attraits,
Il me viendra, dit-il, des cornes Ma tête.

Des cornes ! Que dites-vous là !

Revenez comme vous voilà,

J'aime bien mieux être fidelle.

Il part ; à ſon retour qu'elle trouva trop prompt,
Ne lui voyant rien ſur le front :
Que vous êtes menteur ! dit-elle.

BOURSAULT.

ABOYEUR. On appelle ainſi un homme hargneux qui fait plus de bruit que de mal.

Il y a des gens dans Paris qui méritent bien le titre d'*aboyeurs* qu'on leur donne. On les trouve dans certaines ſociétés, aux promenades, dans les caſés, aux ſpectacles. Là ils décident des talens, s'échauffent pour ou contre tel livre, tel artiſte, ou tel acteur. Ils ſont les inſtrumens des haines cachées & des intrigues ſamélieques.

Il y a un peu plus de quarante ans qu'un nommé M. D... tenoit ſes aſſées dans une ſalle du

café de Procope, vis-à-vis de l'ancien théâtre françois. Là ce fameux *aboyeur* déchiroit à belles dents les piéces nouvelles & les talens des acteurs qui les repréſentoient. Les comédiens délibèrent ſur le moyen de fermer la bouche à ce terrible antagoniſte, & ſe déterminèrent à lui offrir ſon entrée *gratis*, pendant tout le cours de l'année. « Je ſuis, Médecins, leur répondit-il, on ne peut pas plus ſenſible à votre honnêteté ; mais on acceptant votre offre, il faudroit me taire ou vous louer, & j'aime mieux conſerver le droit de dire mon ſentiment ».

ABUS. Il y a douze *abus* dans le monde, dit un auteur italien : un ſage ſans les œuvres, un vieillard ſans religion, un jeune homme ſans docilité, un riche ſans charité, une dame ſans pudeur, un religieux ſans chriſtianiſme, un pauvre ſans humilité, un évêque ſans ſouci, un clergé ſans diſcipline, un peuple ſans police, un gentil-homme ſans cœur, & un roi ſans bonté.

ABUS DE MOT. Voici un ſingulier *abus* de mot rapporté par Voltaire. « Dans le tems que les fragmens de Pétrone faiſoient grand bruit dans la littérature, Meibomius, grand ſavant de Lubeeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre ſavant de Bologne : nous avons ici un Pétrone entier, je l'ai vu de mes yeux & avec admiration ». Auſſi-tôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire Capponi, lui demande ſ'il eſt vrai qu'on ait à Bologne le Pétrone entier. Capponi lui répond que c'eſt une choſe dès long-tems publique. — Puis-je voir ce Pétrone ? ayez la bonté de me le montrer. Rien n'eſt plus aisé, dit Capponi : il le mène à l'égléſie où repoſe le corps de S. Pétrone. Meibomius prend la poſte & ſ'enſuit.

ACACE, évêque d'Amide, ſur le Tigre, en 420, vendit les vaſes ſacrés de ſon égléſie pour racheter ſept mille eſclaves perſes qui mouroient de faim & de miſère ; il leur donna quelque argent, & les renvoya libres à Véraſmus leur roi. Ce prince, touché de ce trait de bienſaiſance ſi extraordinaire, voulut avoir avec Acace une entrevue, dont le fruit fut la paix entre Véraſmus & l'empereur Théodoſe le jeune, entre l'empire de Conſtantinople & l'empire des perſes.

ACADÉMIE. Il y avoit dans un fauxbourg d'Athènes une maiſon dontle propriétaire ſe nommoit Académus ; Platon & ſes ſectateurs ſ'y aſſembloient pour traiter des matières philoſophiques ; c'eſt de là que ſont venus les noms d'*académicien* & d'*académie* qui ſont encore en uſage parmi nous. On ſe ſert ordinairement du mot *académie* pour désigner une compagnie de gens de lettres, établie pour la culture & l'avancement des arts & des ſciences.

Alcuin

Alcuin nous a transmis par ses lettres quelques détails sur une académie établie par Charlemagne, & dont ce prince étoit lui-même un des membres. Les plus beaux génies de la cour qui la composaient portoient chacun le nom de l'auteur ancien qu'il avoit lu & pour lequel il avoit le plus de goût. L'empereur se nommoit, d'après ce choix, David; Alcuin se nommoit Flaccus Albinus; un autre se nommoit Homère; Adalard, évêque de Corbie, se nommoit Augustin, &c.

L'académie françoise a été instituée en 1635 par le cardinal de Richelieu pour perfectionner la langue, & en général elle a pour objet toutes les matières de grammaire, de poésie & d'éloquence; sa devise est *l'immortalité*.

Les places d'académiciens sont devenues des brevets d'honneur, qui figurent avec ceux des maréchaux de France & des ministres, elles sont même recherchées par des princes, par des héros, que la renommée exalte, que la gloire couronne.

L'académie royale des inscriptions & médailles fut d'abord composée de quatre membres seulement. MM. Charpentier, Quinault, l'abbé Tallemant & Félibien le père. C'est sous le ministère de M. Colbert, qu'ils commencèrent leurs travaux, qui consistaient à s'occuper des inscriptions, devises, médailles, monuments destinés à transmettre à la postérité les principaux traits de notre histoire, & sur-tout de celle de Louis XIV. M. de Louvois ayant succédé à M. Colbert, Racine & Despreux furent nommés de l'académie des inscriptions. On voit, dans le livre des médailles qui composent l'histoire de Louis XIV, celle qui a été frappée au sujet de l'établissement de l'académie des inscriptions. Elle représente Mercure écrivant avec un style sur une table d'airain; il s'appuie sur une urne pleine de médailles. La légende est: *rerum gestarum fides*; & l'exergue, *academia regia inscriptionum & numismatum, instituta M. DC. LXIII*. La devise de cette académie est: *vetat mori*.

L'académie royale des sciences est redevable de son établissement aux soins de M. Colbert. Elle fut établie en 1666; elle est maintenant composée de géomètres, d'astronomes, de mécaniciens, d'anatomistes, de botanistes & de chimistes. Elle a pour devise: *invenit & perficit*.

L'académie royale de peinture & de sculpture doit sa naissance aux démêlés qui survinrent entre les maîtres peintres & sculpteurs de Paris, & les peintres privilégiés du Roi. Lebrun, Sarrafin, Corneille & les autres peintres du Roi formèrent le projet d'une académie particulière, & obtinrent le 20 Janvier 1648 un arrêt tel qu'ils le desiroient.

Les académies se sont multipliées considérablement en France & chez les étrangers. Frédéric I., *Encyclopædiana*.

roi de Prusse, établit à Berlin, en 1700, une célèbre académie, sous le nom d'académie royale des sciences & des belles-lettres de l'russe, & M. Leibnitz en fut président. L'académie royale des sciences à Paris eut l'honneur de choisir parmi ses membres un président à cette illustre compagnie; & ce choix tomba sur M. de Maupertuis.

Le Czar Pierre I^{er} avoit eu le projet d'établir à Pétersbourg une académie, qui s'occupât des sciences & des belles-lettres; la mort, arrivée en 1725, réserva la gloire de cette institution à la Czarine Catherine, qui fonda cette académie en 1726. Elle a cette devise modeste, *pau'atim*.

L'Italie seule a plus d'académies que le reste du monde ensemble: on en compte vingt-cinq dans la ville de Milan. La plupart des académies d'Italie ont des noms singuliers & bizarres; on en peut juger par ceux-ci: *Impatienti, Inaliti, Idomati, Inquieti, Alterati, Humidi, Infernati, Lunatici, Volanti, Inferfati, Inipidi, Audaci, Fantaglichi, Infercondi, Nottarni, Ombrosi, Erranti, Extravaganti, Ostinati, Vagabondi*, &c.

L'académie de la "Cruca" est la plus célèbre de toute l'Italie. Cruca en italien veut dire son, & ce mot fait allusion au but de ses travaux, qui consistent à perfectionner la langue italienne, & à séparer les mauvaises expressions, pour ainsi dire, comme on sépare le son de la farine. Les meubles de la salle sont tous allégoriques; la chaire est faite en forme de trémi, dont les degrés sont des meules de moulin: une meule sert aussi de siège au directeur; les autres sièges sont faits en forme de hortes, & le dossier en forme de pelle à four. La table est un pétrin. L'académicien qui lit quelque mémoire a la moitié du corps placé dans un blutoir. Les portraits même qui décorent la salle ont la forme d'une pelle à four.

« Le mot d'académie devint si célèbre, dit Voltaire, que lorsque Lully, qui étoit une espèce de favori, eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672, il eut le crédit de faire insérer dans les patentes que c'étoit une académie royale de musique, & que les gentilshommes & les demoiselles pourroient y chanter sans déroger. Il ne fit pas le même honneur aux danseurs & aux danseuses; cependant le public a toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de musique ».

On voit enfin dans Paris plusieurs académies qui ont dans leurs établissements des vues toutes différentes & opposées les unes aux autres; académie de musique pour exciter les passions, académie de philosophie pour les calmer; académies d'éloquence & de peinture, qui apprennent à immortaliser les hommes; académies d'armes qui enseignent à les tuer; académie de chirurgie qui s'étudie à les conserver.

Les académies, comme toutes les institutions,

utiles, ont excité l'envie & la jalousie, & les traits satyriques n'altèrent en aucune manière la gloire qu'elles se font acquise, nous croyons pouvoir les rapporter pour ee qu'ils valent, sans crainte de paroître les approuver.

« L'*académie* française, dit un critique, est un corps où l'on reçoit des gens tirés, des gens d'église, des gens de robe & même des gens de lettres ».

Piron s'écrioit, en passant devant la salle de l'*académie* française : ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre.

Le même auteur, qui ne put jamais être reçu à l'*académie*, fit son épitaphe de la manière suivante :

Ci gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Paracelse disoit qu'il n'avoit étudié ni à Paris, ni à Rome, ni à Toulouse, ni dans aucune *académie* : qu'il n'avoit eu d'autre université que la nature : c'est à la nature, ajoutoit-il, que je dois ce que je fais.

Après sa réception dans l'*académie* française, M. de Fontenelle dit : « Il n'y a plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi ».

On conçoit les deux vers suivans du même auteur :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux.
Mais sommes-nous quarant; on se moque de nous.

Lainez, poète singulier, & dont on a retenu des vers, en récitoit de charmans dans la meilleure compagnie, en présence de M. de Fontenelle, qui crut faire un compliment à ee poète, en lui disant : « pourquoi, Monsieur, un homme de votre mérite ne demande-t-il pas à entrer dans l'*académie* française ? » — Eh ! Monsieur, lui répondit fièrement Lainez, qui seroit votre juge ?

Le poète Maynard ayant été reçu académicien dans la vieillesse, dit avec raison :

En cheveux blancs, il me faut donc aller,
Comme un enfant, tous les jours à l'école !
Que je suis fou d'apprendre à bien parler,
Lorsque la mort vient m'ôter la parole !

Despréaux avoit proposé d'occuper l'*académie* française à corriger les fautes de français qui se sont glissées dans La Fontaine, dans Molière, dans Corneille, &c. Par-là, la pureté de notre langue seroit à jamais fixée, les bons livres français imprimés aux dépens du Roi seroient un des plus glorieux monumens de la nation. Cette idée a eu le sort de plusieurs autres projets utiles, d'être approuvés & négligés.

ACADÉMISTE. Un de nos jeunes seigneurs, du nombre de ceux qui croient qu'un grand nom légitime les actions les plus reprehensibles, en courant à cheval dans les allées du bois de Boulogne, renversa & blessa assez grièvement un particulier. Celui-ci se relève, & saisissant la bride du cheval d'une main, de l'autre desarmant le cavalier, & le jette étendu sur le sable. Un promeneur, témoin de la scène, demande à son voisin ce que cela signifie : « c'est, lui répond l'homme » interrogé, un jeune *académiste* à qui l'on donne une leçon d'équitation ».

ACCLAMATIONS. Les acclamations étoient ches les anciens des signes publics d'approbation.

Néron avoit une passion démesurée pour la musique & pour le théâtre. Lorsqu'il jouoit en public de la lyre, Sénèque & Burrhus donnoient les premiers le ton des acclamations. Cinq mille soldats, qu'on appelloit *augustales*, les répétoient après eux, & le reste des spectateurs étoit forcé de les imiter.

Sous le règne de Théodorie, on joignoit aux acclamations les applaudissemens de la main, qui furent foudris, à leur tour, à une mesure réglée.

ACCOUCHEMENT. Il s'est passé à Padoue, en 1777, un événement assez extraordinaire. Une sage-femme enceinte & à terme assistoit un dame qui étoit en travail d'enfant. Elle fut surprise par les douleurs de l'enfantement. La servante de la maison, fille d'un certain âge, guidée par la sage-femme, recut, comme elle put, les deux enfans, tous deux mâles, & les mit dans le même berceau, sans distinguer la place qu'elle donna à chacun. L'un des deux étant mort quelques minutes après sa naissance, le survivant fut réclamé par les deux mères, qui s'adressèrent à la justice, qui ne put rien décider sur un fait si douteux.

Cornelle le Bruyn, rapporte dans l'histoire de ses voyages, qu'entre autres curiosités qui se trouvent dans le cabinet du grand-duc de Toscane, il y a une chaise garnie de pierres, & disposée de façon à pouvoir servir aux accouchemens, suivant l'usage ancien du pays.

La reine, mère de Louis XIV, disoit à une dame enceinte : Ah ! que vous me feriez de plaisir d'accoucher ce mois d'août, afin que vous puissiez venir à Bourbon avec moi ! La dame de retour chez elle, dit à son mari qu'il falloit envoyer chercher la sage-femme, parce qu'elle vouloit accoucher dès la nuit suivante, pour ne pas déobliger une aussi bonne reine.

L'empereur Joseph I, n'étant encore que roi des Romains, reprochoit à son épouse qu'elle lui donnoit toujours des archiduchesses : Sire, lui répondit cette princesse, si votre majesté avoit

« remis en dépôt à quelque personne de sa cour.
 « une caisse remplie de creutzer, pourriez-vous
 « exiger qu'il vous la restituât remplie de durs
 « d'or ? Je vous rends le dépôt dont je n'ai été
 « que la dépositaire. Il n'étoit pas en mon pouvoir
 « de le changer ».

Lorsque madame la duchesse de la Valière accoucha du premier enfant qu'elle eut de Louis XIV, on prit les plus grandes précautions pour cacher cet *accouchement*. Le célèbre accoucheur Clément fut conduit, avec un bandeau sur les yeux, dans une maison où madame de la Valière étoit voilée, & où le Roi se tint caché dans les rideaux du lit. Ce fut aussi cet accoucheur qui reçut, avec le même mystère, le premier enfant que le Roi eut de madame de Montespan, & comme il avoit extrêmement soif, il se fit servir à boire par Louis XIV, qui se trouvoit à côté de lui, & qu'il ne connoissoit certainement pas.

Un journal rapporte qu'en 1785, à Sagan, ville de la Basse-Silésie, la femme d'un soldat, qui étoit enceinte de cinq mois, accoucha d'un garçon qui se portoit très-bien; la mère se trouva d'abord assez mal; mais les secours qu'elle reçut des médecins, ou la bonté de son tempérament, la rétablirent, & elle fut bientôt en état de sortir; l'enfant étoit mort. Dans la septième semaine après cette couche, la même femme mit au monde un nouvel enfant; huit jours après elle accoucha d'un autre, & de huit jours en huit jours elle accoucha ainsi de six enfants tous morts en venant au monde; il n'y a que celui venu dans la septième semaine qui soit né vivant. Tous ces *accouchemens* successifs affoiblirent si prodigieusement cette femme qu'elle mourut dans l'année.

ACCUSATION. Personne n'est exempt d'être accusé : Caton, le plus honnête homme de son siècle, fut accusé quarante-deux fois, & autant de fois absous.

A Athènes, l'accusateur qui n'avoit point pour lui la cinquième partie des suffrages, payoit une amende de mille dragmes. C'est ce qui arriva à Eschine, après avoir succombé dans l'accusation qu'il avoit intentée contre Ctesiphon, défendu par Démosthène.

A Rome, l'injuste accusateur étoit noté d'infamie; on lui imprimoit la lettre K sur le front. On donnoit des gardes à l'accusateur, pour qu'il fût hors d'état de corrompre les juges ou les témoins.

Les Perses condamnoient le délateur aux mêmes peines qu'il vouloit faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvoit innocent.

Lorsqu'Alexandre-le-Grand rendoit la justice, il avoit coutume, pendant que l'accusateur parloit, de se boucher une oreille avec la main : & comme

on lui en demandoit la raison : « c'est, disoit-il, « que je garde l'autre à l'accusé ».

Parai nous, si l'accusateur est convaincu de calomnie, il peut suivant les circonstances, être puni de mort.

En 1669, le sieur d'Aulnoy fut sur le point d'être justifié pour crime de lèse-majesté. Heureusement un des accusateurs (ils étoient trois) se repentit d'une action si noire, & en fit l'aveu. Tous trois furent condamnés à perdre la tête, parce qu'ils étoient gentilshommes; mais le repentir de celui-ci lui valut sa grâce.

ACHILLE. *Achille.* Ce mot veut dire qui n'a jamais été. En effet, *Achille*, fils de Thétis & de Pélee, fut confié dès sa naissance à Chilon qui le nourrit seulement avec la moelle de lion, ce qui contribua, dit-on, à le rendre fort & courageux. *Achille* d'ailleurs étoit invulnérable, parce que sa divine mère l'avoit plongé dans les eaux du Styx : le seul endroit du talon par où elle le tenoit en ce moment fut susceptible d'être blessé.

Thétis informée qu'on assembloit les nobles de la Grèce pour aller au siège de Troie, envoya secrètement son fils à la cour de Lycomède, reine de Scyros, où on le tenoit déguisé sous des habits de femmes; mais le divin Calchas ayant annoncé que Troie ne seroit prise qu'en présence d'*Achille*, Ulysse, le plus fin des grecs, se mit à le chercher. Arrivé à Scyros, il présenta aux femmes de la cour des bijoux, parmi lesquels il avoit placé des armes. *Achille* laissant toutes les premières baguettes, se saisit d'un fabre, & se découvrit par son inclination guerrière. Ulysse l'amena au siège de Troie, & c'est dans Homère qu'il faut lire les exploits, sa colère contre Agamemnon, qui devint si funeste à tous les grecs, son amitié pour Patrocle, & comment il périt glorieusement au siège de Troie. D'autres ont dit qu'une flèche décochée par Paris, & guidée par Apollon, atteignit ce héros au talon, seul endroit où il n'étoit pas invulnérable, & le fit périr. L'endroit où il fut blessé se nomme encore aujourd'hui le tendon d'*Achille*. Ce héros fut honoré comme un demi-dieu, & on lui éleva un temple à Sigée, où on célébroit des jeux en son honneur.

Alexandre-le-Grand honora le tombeau d'*Achille* d'une couronne, & s'écria : « O, heureux *Achille* « d'avoir trouvé pendant ta vie un ami comme « Patrocle, & après ta mort un poète comme « Homère! »

ACINDYNUS. (Seprimius) consul Romain, l'an 340 de J. C.

Dans le temps qu'*Acindynus* fut gouverneur d'Antioche, il fit mettre en prison un homme qui ne payoit pas les impôts. La femme du prisonnier

obtient la promesse d'une somme considérable, d'un particulier fort riche qui abusa de son malheur; mais ce corrompueur eut l'insulte de lui donner une bourse pleine de terre au lieu d'argent. Il fut traduit devant *Acinidysus*, qui le condamna non-seulement à payer ce qui étoit dû au fils par le mari, mais encore de donner à la femme le champ d'où avoit été tirée la terre dont la bourse étoit remplie.

ACTEURS. On comprend sous le nom général d'*acteurs* les hommes & les femmes qui jouent un rôle dans une pièce de théâtre.

La profession d'*acteur* étoit très-honorée en Grèce, rien au contraire n'égalait le mépris qu'elle inspiroit aux Romains.

Thespis fut le premier qui ait introduit sur la scène un déclamateur; avant lui, toutes les pièces étoient chantées. Eschyle en introduisit un second, Sophocles un troisième, & les auteurs grecs se bornèrent à ce nombre.

La considération qu'on doit accorder aux comédiens, a fait le sujet d'une grande contestation entre Jean Jacques Rousseau & d'Alembert; chacun fait à quoi s'en tenir. Les anecdotes que nous allons rapporter prouvent que dans cette carrière les grands talents ne suffisent point pour garantir des dégragemens, & que la médiocrité est bien rarement supportable.

La figure dans un *acteur* fait la moitié de son jeu; celui qui représente un premier personnage dans une tragédie, avec une figure ignoble, ou même commune, paroîtra moins jouer son rôle que le parodier. On peut se le rappeler l'aventure d'un *acteur* qui débutoit au théâtre français par le rôle de Mithridate, dans la tragédie de ce nom. Il n'étoit point dépourvu de talens, il avoit même beaucoup d'intelligence & de feu; mais son extérieur n'étoit rien moins qu'héroïque. Dans la scène où Monime dit à Mithridate : *Seigneur, vous changez de visage!* Un plaissant cria à l'actrice : *laissez-le faire.* Le parterre perdit de vue aussitôt les talens du nouvel *acteur*, pour ne penser qu'au peu de convenance qui se trouvoit entre son rôle & sa personne.

Le sieur le Grand, qui avoit la taille & la figure ingrate, ayant un jour joué un rôle tragique, où il n'avoit pas plu, vint haranguer le parterre, & finit par dire : « Au reste, messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi de l'en changer ». Cette franchise le rendit dans la suite plus supportable.

Un *acteur* qui venoit de Flandre, débutoit à Paris dans le rôle d'Andronic, avec fort peu de succès, lorsqu'il vint à dire :

Mais pour ma suite, ami, quel parti dois-je prendre?

Un plaissant répondit :

L'ami, prenez la poste & retournez en Flandre.

Un *acteur* en commençant le rôle d'Hypolite; dans *Phèdre*, au lieu de ce vers ci :

Le dessein en est pris, je pars, cher Théramène.

Fit voir qu'il étoit aussi habile que qui que ce soit à écroquer les vers, & dit :

Le dessein en est pris, je pars & te ramène.

On en a vu qui ont poussé l'ineptie jusqu'à insérer & réciter dans leurs rôles les petites notes d'une pièce, comme dans le *Tartuffe*, où il y a : c'est un scélérat qui parle.

Le fameux Chaffé, *acteur* de l'opéra, se faisoit un jour décrocher la besogne achevée, le petit favoyard ne voulut point d'argent. Pourquoi donc, lui dit Chaffé? Entre confrères, répondit-il, il ne faut rien prendre; je fais les monstres à l'opéra, comme vous y faites les rois.

Le cocher & le laquais du comédien Baron, furent outrageusement battus par ceux du marquis de Biran, avec lequel Baron vivoit dans une grande familiarité. « Monsieur le marquis, lui dit Baron, vos gens ont maltraité les miens, je vous en demande justice ». Il revint plusieurs fois à la charge, se servant toujours des mêmes termes : *vos gens & les miens*. M. de Biran, choqué du parallèle, lui répondit : « Que diable veux-tu que j'y fasse, mon pauvre Baron? pourquoi as-tu des gens?

Un postulant au théâtre, qui, dans toute une tragédie, n'étoit chargé que de cet hémistiche.

C'en est fait, il est mort.

dit

C'en est mort, il est fait.

Un autre dont le rôle se réduisoit à ces deux mots :

Sonner, trompettes.

s'en vint dire :

Trompez, sonnettes.

Un autre encore au lieu de dire : madame, voilà une lettre qui pue, s'écria : Ah! mon dieu, que de chandelles!

Un autre devoit dire : arrête, lâche, arrête; il prononça si brièvement que tout le monde entendit arrêter la charette.

A la mort de Baron, son emploi fut donné à Sarazin. Cet *acteur* ne faisoit que de bien loin les traces de son prédécesseur. Voltaire le chargea du rôle de Brutus dans la tragédie de ce même nom. On répéta la pièce au théâtre; la mollesse de Sarazin dans une invocation au dieu Mars, le peu de fermeté, de grandeur & de majesté qu'il mettoit dans son premier acte impatient Voltaire : « Sengez donc, lui dit-il, que vous êtes Brutus,

le plus ferme de tous les confus de Rome, & qu'il ne faut pas parler au dieu Mars comme si vous disiez : Ah! bonne vierge, faites-moi gagner à la loterie un lot de cent francs ».

Un *auteur*, qui, à l'exception de l'organe & de la prononciation, ne manquoit pas d'ailleurs de talens, si l'on en peut supposer avec deux pareils défauts, venoit de débiter à Paris; quelqu'un ayant demandé à un autre ce qu'il en pensoit : fort bon, dit-il, il ne lui manque que la parole.

Quelques-uns prétendent que pour bien jouer la comédie, il faut se persuader qu'on est excellent, & dire aux spectateurs : regardez-moi, considérez mes grâces, je vais vous enchanter par ma voix, ma taille, ma figure, mon esprit, & tous mes talens. Ce principe est faux; l'heureuse effronterie qui est si mal nommée est malheureusement un titre de médiocrité. Le public apperçoit bientôt le trop d'affurance, elle le revolt, & d'ailleurs elle fait tomber bien plus d'*auteurs* par la négligence qu'elle suppose, qu'elle n'en fait réussir avec des talens; Dufresne, quelque certain qu'il fût d'être applaudi, avouoit qu'il ne jouoit jamais mieux que lorsqu'il tremblait : on sent que cela devoit être, mais l'appréhension d'un grand *auteur* n'est pas l'épouvante d'un mauvais comédien qui se rend justice.

Un *auteur*, ayant débuté à Paris dans le rôle de Mithridate, avec quelques petites disgrâces de la part du public, s'avança pour haranguer le parterre, & lui dit qu'il travailloit depuis quinze ans à ramener le bon goût & le naturel au théâtre. Sur quoi un plaissant lui répondit par ces deux vers du rôle qu'il venoit de jouer :

Prince, quelques raisons que vous nous puissiez dire,
Votre devoir ici n'a pas dû vous conduire.

Pareille aventure étoit déjà arrivée à un *auteur* après la tragédie d'*Andronic* : car ayant fini aussi son discours d'excuses, quelqu'un lui cria ce vers-ci de la même pièce :

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus ?

A quoi l'*auteur* répondit fièrement :

Non, d'en avoir tant dit, je suis même confus.

On applique aussi cette anecdote à la représentation du *Gentilhomme Gueux* par *Viss*. Les jugemens pour & contre s'étant partagés entre le parterre d'un côté, les loges & le théâtre de l'autre; un ami de l'*auteur*, au moment des sifflets & des brouhahas, s'avança sur le bord de la scène & dit : *Messieurs, si vous n'êtes pas contents, on vous rendra votre argent ; sur quoi quelqu'un lui cria :*

Prince, n'avez-vous rien à nous dire de plus ?

Un autre ajouta :

Non, d'en avoir tant dit, il est même confus.

Un premier *auteur* de l'opéra étant tombé malade au moment d'une nouvelle représentation, on choisit, pour le remplacer, un *auteur* subalterne. Celui-ci, chanta & fut sifflé; mais sans se déconcerter, il regarda fixement le parterre & lui dit : *Je ne vous conçois pas, & devez-vous imaginer que pour six cents livres que je reçois par année, j'ai vu vous donner une voix de mille écus !* Le public oublia le peu de talent de l'*auteur*, & l'applaudit pendant le reste de son rôle.

Un *auteur* de l'opéra chantant d'une voix mal assurée un monologue qui commençoit par *Je viens*, un plaissant ajouta à du cabaret. *Ma foi, oui, dit l'auteur, & l'on applaudit cette plaisanterie.*

Il n'y a pas long-temps qu'en province plus d'un comédien reprétoient Mahomet en robe de chambre d'homme, & Joad en jupon de femme, on voyoit Orosmane doubler Lulignan. C'est au bon goût d'une actrice célèbre, qui s'est trop tôt retirée du théâtre, que l'on doit le retour du costume exact.

Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, étant un jour dans l'église de Notre-Dame, vit une femme toute en pleurs auprès d'un pilier de l'église. Il s'approche d'elle, & lui demande le sujet de son chagrin; elle lui apprend qu'elle étoit venue à Paris pour un procès qui durait depuis si long-temps, qu'il ne lui restoit plus aucune ressource, & qu'elle n'osoit même retourner dans sa chambre dont elle devoit le loyer. Beauchâteau touché de ce récit, la retire dans sa maison, lui donne le logement, la table, & un honnête entretien. Cette femme acquiesçant de la confiance avec son bienfaiteur lui conta entre autres choses qu'elle avoit eu une sœur qui étoit morte dans un couvent où elle avoit expié par une pénitence austère le malheur de s'être rendue à la passion d'un présidant, & qu'elle avoit laissé une fille dont elle étoit fort inquiète, ne sachant ce qu'elle étoit devenue. L'épouse de Beauchâteau se sentit toute émue à ce discours; & cédant tout-à-coup aux mouvemens de sa tendresse, elle se précipita aux pieds de cette personne, & l'appela cent fois sa chère tante. En effet, elle se reconnut cette fille, le fruit de la séduction du président, & la nièce de cette dame que son mari avoit recueillie avec tant de générosité.

Dufresne, célèbre *auteur* français, jouant dans une tragédie, d'un ton de voix trop foible, un des spectateurs cria plus haut : l'*auteur* répondit avec fierté : & vous, plus bas.

Le parterre indigné repartit par des huées qui firent cesser le spectacle.

La police prit connoissance de cette affaire, & obligea Dufresne de faire des excuses au public. Cet auteur obéissant à regret à ce jugement & s'avancant sur le bord du théâtre, commença ainsi sa harangue : « Messieurs, je n'ai jamais mieux senti la bassesse de mon état que par la démarche que je fais aujourd'hui ». Il parut si pénétré que le public l'interrompit par ses applaudissemens, & mit fin à cet acte d'humiliation.

Cuvillier, auteur de l'opéra, a mérité qu'on dit de lui.

Ta voix, ton geste & ta figure,
En toi, tout plaît aux spectateurs,
L'art d'accord avec la nature,
A formé le chanteur & l'auteur.

Dans une des villes méridionales de la France, certain chanteur, détestable de tout point, mais engagé avec cette clause ridicule, *en chef & sans partage*, fut vainement sollicité par son directeur, de se séparer de ses droits en faveur d'un chanteur en second, moins mauvais que lui. Un jour que le public lui marquoit son mécontentement d'une manière plus énergique qu'à l'ordinaire, il s'avancé effrontément sur le bord de la scène & dit : *Messieurs, je suis honnête homme, on me paie pour chanter, je chante & je chanterai, ou en jargon provençal, my pagoun per canta, io canti è canterai*. On trouva ce genre de probité tout aussi opiniaître qu'original.

Voltaire disoit de l'auteur Paulin, à qui il définit les rôles de tyran : *c'est un tyran que j'élève à la brochette*.

Voltaire envoyant dès la pointe du jour les corrections qu'il avoit faites dans le rôle de Polyphonte, son domestique lui représenta qu'il étoit trop matin, & que l'auteur devoit être encore endormi. *Vas toujours*, dit Voltaire, *les tyrans ne dorment point*.

Dans la tragédie de Childeric, un auteur chargé d'apporter une lettre, & ne pouvant passer facilement sur le théâtre à cause des spectateurs ; Dumont, vieux plaçant qui s'étoit arrogé le droit d'avoir une chaise au parterre, cria : *place au fauteur* ; on rit, & la tragédie tomba.

Feu Desfessarts, célèbre auteur à La Haye, fut un jour surpris à la chasse sur les plaisirs du Stathouder. Un des principaux gardes qui n'avoit jamais vu ce comédien que dans des rôles de princes, l'ayant abordé en lui demandant de quel droit il venoit chasser en ce lieu-là ? L'autre sans se démonter lui répondit, avec l'air & le ton de la fierté la plus héroïque : *de quel droit, dites-vous ?*

Da droit qu'un esprit vaste & ferme en ses destins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

Trag. de Mahomet.

Ce qui en imposa tellement au garde que, tout étouffé du ton & de la réponse, il se retira en disant : *Ah ! c'est autre chose, excusez, Monsieur, je ne savais pas cela*.

La mémoire ayant fait faux-bon à un de ces débutans qui ne doutent de rien, & ne veulent pas même avoir l'air de jamais manquer, il prit le parti de faire taire tout uniment le souffleur, en lui disant à haute voix : *paix, taissez-vous, laissez-moi rêver un peu seulement,....* à la fin voyant que rien ne venoit : *mon dieu ! s'écria-t-il, en frappant du pied, je le savais si bien ce matin !*

Thomas Betterton a passé pour le plus fameux auteur qui ait paru sur le théâtre anglais, avant celui qui en a fait la gloire, le célèbre Garrick. Ce comédien naquit à Westminster en 1635. Son père qui étoit cuisinier de Charles I, voulut en faire un libraire ; mais la nature avoit décidé qu'il seroit l'ornement de la scène angloise. En effet, il s'y distingua bientôt avec éclat, & enleva tous les suffrages dès l'âge de vingt-deux ans. Il joua d'abord les rôles de femmes avec applaudissement dans la troupe du roi, mais lorsque Charles II. perdit & le trône & la vie, les comédiens furent renversés de leur trône imaginaire, & la plupart prirent parti dans les armées. Le calme étant revenu, Betterton entra dans la troupe que Charles II. permit au chevalier D'avington de rassembler, & qui prit le nom de comédiens du duc d'York. Betterton en fut le héros. On croit que ce fut lui qui introduisit le premier le changement de décorations en Angleterre. Il épousa mademoiselle Sanderson, qui joignoit aux talens naturels requis pour faire une excellente actrice, la beauté, les grâces & les vertus.

« Betterton, dit l'auteur du *Taïler*, étoit un homme étonnant, qui, par son action, faisoit sentir ce qu'il y a de plus grand dans la nature humaine, & bien plus vivement que les plus sublimes raisonnemens des philosophes, & les plus charmantes descriptions des poètes ». Cet auteur réussissoit également dans le tragique & dans le comique.

Quelques années après sa retraite du théâtre, on représenta pour son compte la pièce intitulée : *L'amour payé par l'amour*. Cette représentation lui valut cinq cens livres sterling. L'affluence du monde qui y vint justifia la reconnaissance qu'on lui portoit, & ce grand auteur eut lieu d'être content des spectateurs & des comédiens. L'épilogue composé par M. Row, finit d'une manière pathétique. « C'est, dit-il, le souvenir des plaisirs qu'il vous a procurés, qui vous engage à consacrer avec gloire le cothurne de ce grand maître, & vous ne voulez pas permettre qu'un homme qui vous a tant de fois touché par de feintes douleurs, vous soit enlevé par des souffrances réelles ».

Le théâtre anglais perdit, en 1748, un célèbre *acteur* nommé *Quin*. Cet habile comédien ayant eu une scène fort vive avec le directeur *Rich*, se retira à Bath; mais ennuyé bientôt de la vie uniforme qu'il y menait, il tenta de se raccommoier avec *Rich*, & lui écrivit la lettre suivante : *Je suis à Bath, QUIN. Rich*, moins disposé à se réconcilier, lui répondit ainsi : *Restez-y jusqu'à ce que le diable vous emporte. Rich.*

Quin, né en 1693, destiné au barreau par son père, obligé, à la mort, de discontinuer l'étude des loix par nécessité, monta sur le théâtre par goût, acquit la réputation la mieux méritée, & y resta sans rival, jusqu'à ce que le célèbre *Garrik* vint partager avec lui les suffrages du public. Brouillé avec le Directeur *Rich*, *Quin* fut choisi pour maître de langue anglaise par le feu prince de Galles, père du roi régnant, qui lui avoit fait une pension considérable.

Un *acteur* anglais, après avoir, pendant trente années, joué la comédie avec succès, eut le malheur de s'estropier & de rester boiteux. Malgré cette disgrâce, il ne voulut point abandonner le théâtre qu'il aimait passionnément, & sur-tout les rôles tragiques; il prit, pour remonter sur la scène, le rôle de *Richard III*, que *Shakespeare* a jugé à propos de représenter boiteux; rôle qu'il supposait capable de faire oublier sa défecution. Le jour arrivé, notre *acteur* se présente avec une noble confiance, & la certitude du plus grand succès; mais lorsqu'il vint à déclamer ces paroles : « Les chiens aboient en me voyant boiter » ; il y eut un tel rumeur dans la salle, que le pauvre héros, hùé & baffoué, fut obligé de quitter la scène pour n'y plus reparaitre.

Après l'étonnant succès du singulier opéra des gueux, *M. Cibber*, fameux *acteur*, a voulu donner au public une pièce à-peu-près dans le même genre; mais elle fut très-mal reçue. Le poème de *M. Cibber* étoit précisément l'opposé de celui de *M. Gay* : celui-ci avoit présenté la grandeur & l'autorité sous le jour le plus méprisable, & s'étoit attaché à donner de l'agrément aux vices les plus bas; au lieu que *Cibber* s'étoit plu à faire triompher la vertu & l'innocence; aussi ne se trouva-t-il que l'héritier de la couronne, le prince de Galles, qui osât entreprendre de protéger la pièce.

La première représentation avoit été si tumultueuse que personne ne l'avoit entendue : le prince se trouva à la seconde; & *Cibber* s'apercevant qu'elle ne seroit pas mieux écoutée, s'avança sur le bord du théâtre & dit aux spectateurs : « Mes-
« sieurs, puisque je vous vois peu disposés à per-
« mettre que ce drame aille plus loin, je vous
« donne ma parole que, passé ce soir, on ne le
« représentera plus; mais j'espère en même-temps
« que vous daignerez respecter le prince qui ho-
« nore cette représentation de sa présence, & que

« vous voudrez bien suspendre, pour ce moment,
« les témoignages de mécontentement que vous
« m'avez donnés hier, & que vous pensez que
« j'ai mérités ». On applaudit cette harangue, la
pièce fut jouée sans trouble; mais elle ne reparut
pas une troisième fois. Quelque tems après, *Cibber*, au moyen de quelques changements & d'un
nouveau titre, & sur-tout de l'attention de cacher
le nom de l'auteur, redonna sa pièce, qui fut
reçue avec les plus grands applaudissemens. On
la joue souvent sous le titre de *Damon & Philis*.

Les théâtres de Paris pourroient fournir de pa-
reilles anecdotes.

Le plaisir qui, dans une femme de théâtre, fait
naître les talens, les détruit bientôt. Il en est de
même d'une comédienne galante, comme d'un
recueil d'historiettes qu'on se l'envoie, on se le prête,
on s'en amuse un moment. A la fin le livre se dé-
labre, il ne reste aux curieux que l'errata.

Un amateur de spectacle se plaignoit de ce que
les *acteurs* dirigeoient tout, brouilloient tout,
commandoient en despotes dans le spectacle : un
homme sensé lui tint ce propos : « Voulez-vous
« que ce soit les hommes qui distribuent les rôles
« & qui règnent sur le théâtre? nommez les
« femmes directrices; car tant que les hommes
« seront directeurs, ils seront eux-mêmes dirigés
« par les femmes ».

ACTRICE. Mademoiselle *Duclos*, dans *Inés*
de *Castro*, voyant rire le public à l'arrivée des
enfants au cinquième acte, eut la hardiesse de
l'apostropher en ces termes : « Ris donc, sot de
« parterre, à l'endroit le plus touchant de la tra-
« gédie » ! Ce qui, par un hasard inconcevable,
loin d'indisposer les spectateurs, fut fort ap-
plaudi.

Dancourt, annonçant au public le spectacle
qu'on devoit jouer, on lui demanda *Ariane*, de
Th. Corneille, dans laquelle excellait mademoi-
selle *Duclos*; mais cette *actrice* étoit enceinte, &
l'acteur fit signe, par un geste adroit, de son em-
barras. Cependant mademoiselle *Duclos*, qui
l'observoit de la coulisse, s'avance avec fureur,
lui donne un soufflet, & dit ensuite tranquillement
au parterre : *Messieurs, à demain.*

Madame Favart fut la première qui observa le
costume, & qui osa sacrifier les agréments de la
figure à la vérité des caractères. Dans *Bastienne*,
elle mit un habit de serge, tel que les villageoises
le portent, une chevelure plate, une simple croix
d'or, les bras nus & des sabots. Cette nouveauté
déplut à quelques critiques du parterre. Mais un
homme d'esprit, l'abbé de Voltaire, les fit
taire en disant : *messieurs, ces sabots donneront des
souliers aux comédiens.*

Mademoiselle *Champléty*, célèbre *actrice* ;

sacrifier Racine au Comte de Clermont-Tonnerre ; ce qui a donné lieu au quatrain suivant :

Au tendre amour elle fut destinée,
Qui prit long-temps Racine dans son cœur ;
Mais, par un insigne malheur,
Le Tonnerre est venu qui l'a déracinée.

Cet *actrice* avoit la voix belle & des plus sonores ; quand elle déclamoit, si l'on eût ouvert la loge du fond de la salle, sa voix auroit été entendue au-delà de la rue, dans le café de Procope.

Mademoiselle Lecouvreur, célèbre *actrice* du théâtre français, morte en 1730, déclamoit avec beaucoup de noblesse. Un seigneur étranger la voyant représenter Elisabeth dans le *Comte d'Essex*, fut si frappé de la dignité de son jeu, qu'il dit : *j'ai vu une reine parmi des comédiens.*

Comme on différoit la représentation d'une pièce allégorique à la foire Saint-Germain, on demanda au directeur du spectacle ce qui causoit ce retardement ?

« C'est, répondit-il, que mademoiselle Rofette, qui devoit représenter dans la pièce le rôle de *la Vertu*, vient d'accoucher, & qu'on attend qu'elle soit rétablie ». Cette réponse, qui se répandit dans le public, fit supprimer le rôle de la vertu à l'opéra comique.

Mademoiselle de Laguerre se livroit volontiers aux plaisirs de la table & de la boisson : jouant un jour à l'opéra le rôle d'Iphigénie en Tauride, un plaisant du parterre feignit d'ignorer quel personnage elle représentait. « Mais c'est Iphigénie » en Tauride, lui dit un de ses voisins. — Dites donc Iphigénie en Champagne ».

On disoit d'une *actrice* qui étoit assez bonne ; mais fort laide : « on a beau l'applaudir, elle fait toujours la mine ».

M. le duc de... au sortir d'une représentation, suivit une *actrice* qui venoit d'y jouer un rôle. On en fit compliment à la mère de la demoiselle, qui répondit : « En vérité, Monsieur, vous faites trop d'honneur à ma fille : M. le duc ne lui a encore fait que des politesses de foyer ».

Mademoiselle A... première chanteuse de l'académie de musique, rencontra un jour sur l'escalier du théâtre une très-agréable chanteuse des chœurs, qui tenoit par la main une petite fille : « Mon Dieu, le joli enfant ! à qui est-il », mademoiselle, dit la première *actrice* ? — A moi, mademoiselle, répondit la subalterne. — Mais, ajouta l'héroïne du chant, al me semble que vous n'êtes pas mariée ! — Non, mademoiselle, reprit vivement la chanteuse des chœurs ; mais je suis de l'opéra ».

Mademoiselle de R... de l'opéra, avoit

épousé M. le comte de... & disoit de son mari, il est doux comme un agneau. Quelqu'un répliqua : oui, c'est l'agneau de Dieu qui éteint les feux du monde.

On jouoit Britannicus sur un théâtre de province, l'*actrice* chargée du rôle d'Agrippine, manquant de mémoire ou de bon-sens, au lieu de dire :

Mit Claude dans mon lit, & Rome à mes genoux.
dit :

Mit Rome dans mon lit, & Claude à mes genoux.

Une autre dans le rôle de Camille de la tragédie des Horaces, au lieu de dire :

Que l'un de vous me tue, & que l'autre me venge.
dit,

Que l'un de vous me tue, & que l'autre me mange.

On reprochoit à la Denelle, *actrice* fort spirituelle, à un souper où étoit le président son amant, de n'avoir rien dit de divertissant pour le président. Voudriez-vous, dit-elle, que j'eusse ennuyé le reste de la compagnie pour le divertir lui seul.

Un *actrice* nouvelle, qui jouoit à Londres le rôle de lady Anne dans la tragédie de Richard III, ayant répété ce passage : *ah ! quand aurai-je un peu de repos ?* Un de ses créanciers qui étoit dans la galerie s'écria : *jamais, si vous ne me payez pas les trente schelins que vous me devez.*

Mademoiselle Woffington, *actrice* excellente dans le tragique, morte peu après M. Berry, emporta les regrets de tous les honnêtes gens. L'armée britannique d'Allemagne lui fut redevable, pendant la dernière guerre, de la souscription volontaire établie à Londres, & dans plusieurs villes du Royaume, pour lui procurer des soulagemens. Le produit de cette souscription considérable a été employé à lui fournir un nombre suffisant de gilets & de fouliers, qu'un hiver rigoureux lui rendoit très-nécessaires. Mademoiselle Woffington a fait le gaitaire universel un officier général.

Les fautes de la scène française attestent aussi, par d'illustres preuves, que les favoris de Mars ont été chers aux filles de Melpomène.

C'est cette demoiselle Woffington qui, sortant de jouer un rôle en homme, dit, en rentrant au foyer : en vérité, la moitié du parterre vient de me prendre pour un homme. À quoi cela sert-il, lui répondit malignement une comédienne, si l'autre moitié du public fait précisément le contraire ?

On peut évoquer ici les mânes de la célèbre mademoiselle Clésifelle, morte en 1720, & enterrée dans l'abbaye de Westminster. Elle fut exposée pendant deux jours sur un magnifique lit de parade. Ses obsèques se firent avec autant de pompe

» pompe

pompe & de décence que si, durant la vie, elle avoit été un des illustres personnages qu'elle avoit eu l'art de représenter avec tant de dignité. Le drap mortuaire qui couvrait son cercueil, fut porté par six personnes de la première distinction, dont étoient le lord Laward & le lord Harley; le doyen de Westminster officia à la cérémonie.

Le Boileau anglais, l'immortel Pope, nous a représenté mademoiselle Oldfield comme la personne de son temps qui avoit porté le plus loin le luxe & la sensualité; il lui fait tenir le discours suivant, dans le moment de son agonie, où il suppose qu'elle portoit ses vœux au-delà du trépas, & qu'elle étoit alarmée de l'abandon où seroit son corps, dont la parure avoit fait un de ses soins principaux.

« Quelle horreur !... un linceul de laine, ah ! cela me révolte. Préparez, dit-elle à ses femmes, mes dentelles les plus précieuses, mon linge le plus beau ; leur secours rendra quelque vie à ce corps, à ce teint, que leur chaleur naturelle aura quitté ; sur-tout que le rouge ne me soit point épargné. On ne peut souffrir l'idée d'être laide, même après la mort ». Tels furent, dit Pope, les derniers mots qui sortirent de cette bouche charmante.

Ce fut à l'occasion de la mort de mademoiselle Lecouvreur, célèbre actrice française, à qui on refusa les honneurs de la sépulture, que M. de Voltaire fit une pièce de vers, dans laquelle il rappelle ceux que l'on rendit en Angleterre aux mânes de mademoiselle Oldfield.

Auteurs des petits spectacles.

Le sieur Moreau, connu sous le nom de *petit arlequin*, à cause de sa très-petite taille, joua un rôle singulier dans une fête donnée à Chantilly, il y a plusieurs années, par le prince de Condé ; il sortit d'un ananas qu'on avoit servi sur la table, & chanta les couplets suivans en s'adressant aux dames :

Sur l'air : *Il faut, quand on aime une fois.*

Sous différens traits tout à tout

J'ai paru pour vous plaisir ;

Mais à vos regards en ce jour

Je m'offre sans mystère :

Reconnaissez en moi l'Amour

Qui cherche ici sa mère.

Mais dans mon cœur en ce moment

Je sens un trouble naître.

Ici chaque objet est charmant,

Ah ! que le tour est traher !

Maman, maman, maman, maman,

Comment vous reconnaître !

Encyclopédiana.

Vous refusez de m'éclaircir,

Et causez mes détresses ;

Oh ! mon embarras va finir.

Mais vous formez des doutes :

Hé bien, je vais vous en punir,

Je vous adopte toutes.

Le sieur Dorvigni, un des auteurs de ces petits spectacles, fut appelé dans une société ; & comme on lui connoit le talent des improvisés, on lui demanda un quatrain sur le nom du roi. Mais, dit-il, il y a cinq lettres dans Louis. — Eh bien, faites, répondit-on en riant, un quatrain en cinq vers.

Voici le cinquième vers qu'il composa sur-le-champ :

Son image est par-tout, excepté dans ma poche.

Le spectacle de l'*Ambigu comique* venoit d'être transporté dans la salle des Variétés sur le boulevard, on jouoit la *Matinée du comédien* ; & dans une scène où les deux personnages doivent s'affoier, il ne se trouva qu'une chaise sur le théâtre. Le sieur Talon eut la présence d'esprit de dire à son interlocuteur, en lui présentant sa chaise : « excusez ; nous ne faisons que d'emménager ».

Auteurs de société.

Des auteurs de société répertoient chez M. de Voltaire la tragédie de Mahomet. Une jeune personne de quinze ans, très-jolie & très-intéressante, jouoit le rôle de *Palmire* ; mais elle étoit fort loin de mettre, dans les imprécations contre Mahomet, la force & l'énergie qu'exigeoit la situation de son personnage. M. de Voltaire, pour lui montrer combien elle s'écartoit du sens de son rôle, lui dit avec douceur : « Mademoiselle, figurez-vous que Mahomet est un imposteur, un fourbe, un scélérat, qui a fait poignarder votre père, qui vient d'empoisonner votre frère, & qui, pour couronner ses bonnes œuvres, veut absolument coucher avec vous. Si tout ce petit manège vous fait un certain plaisir, vous avez raison de le ménager comme vous faites ; mais si cela vous répugne à un certain point, voilà comme il faut s'y prendre ». Alors M. de Voltaire joignit l'exemple au précepte, répéta lui-même l'imprécation, & vint à bout de la faire rendre parfaitement par la demoiselle.

Une dame passoit la plus grande partie de l'année à la campagne, & y jouoit régulièrement la comédie ; mais sa troupe, comme la plupart de celles de société, étoit sujette à se composer différemment, suivant les liaisons qu'elle formoit à Paris pendant l'hiver. « Je me souviens (dit l'auteur des mélanges (M. le Marquis de P...)) de l'avoir vue, durant un été, très-engouée d'un jeune homme, d'une charmante figure, qui

remplissoit les rôles d'amoureux dans sa troupe. Cependant l'année suivante il ne parut plus sur son théâtre, & fut remplacé par un autre sujet. Des voisins de campagne, qui ne voyoient la dame que pendant la belle saison, lui témoignèrent leur surprise de ce changement. *Vous paraissez si contente de cet acteur, lui disoit-on. « Il est vrai », répondit-elle, il étoit assez bon pour la « représentation, mais il manquoit toujours aux « répétitions ».*

Une troupe de société avoit trouvé plaisant la représentation d'une tragédie dans laquelle tous les rôles d'hommes étoient joués par des femmes, & les rôles de femmes étoient remplis par des hommes. Cette singularité fit beaucoup rire.

On connoit la comédie du *triple mariage*, de Néricault Desfontaines. Un père de famille se trouva dans le cas d'en faire l'application à sa situation actuelle. Il avoit un fils & une fille qui concurrent chacun une inclination pour une demoiselle & un jeune homme qui, quoique honnêtes à tous égards, n'auroient pas été choisis par le père pour en faire un gendre & une bru, s'il avoit été consulté, parce qu'ils n'étoient pas riches. Cependant, ayant été pressé par des amis communs de se prêter au choix de ses enfans, il se détermina à y consentir d'autant plus volontiers, que, de son côté, il avoit envie de se remarier à une jeune personne qui étoit sans fortune. Mais pour leur faire sentir qu'il devoit prendre son mariage en aussi bonne part qu'il consentoit de bonne grâce à les satisfaire, il donna une petite fête à sa maison de campagne, y fit jouer la comédie du *triple mariage*, voulut que ses enfans y prissent un rôle, & se chargea de celui du vieillard : il fit masquer la demoiselle qu'il aimoit, & enfin déclara son mariage en plein théâtre : il fut très-applaudi, la soirée fut la plus agréable du monde, l'union fut parfaite dans cette famille de bonnes gens, & jamais peut-être n'a-t-on tiré meilleur parti d'un dénouement de comédie.

J'ai connu beaucoup (dit le Marquis de P...) M. de P* & madame son épouse, qu'il a enlevée d'une façon fort singulière. Ils jouoient ensemble la comédie dans une troupe de société bourgeoise. On savoit bien qu'ils étoient très-amoureux l'un de l'autre, & l'on n'ignoroit pas que leurs parens refusoient de consentir à leur mariage. Mademoiselle de B* avoit une taille charmante, la figure très-agréable, mais l'air d'une vierge, & tout-à-fait propre à représenter les rôles d'Agnès, aussi s'en acquittoit-elle parfaitement. M. de P* étoit grand, bien fait; mais il étoit maigre & pâle, & on lui trouvoit une figure fépulchrale, qui fit qu'on rit beaucoup aux répétitions & à la première représentation de l'*Ecole des femmes*, dans laquelle ils jouèrent les rôles

d'Agnès & d'Horace, lorsqu'on entendit ce vers :

Agnès & le corps mort s'en sont allés ensemble.

On leur en fit l'application. Cependant ils reparurent au dénouement pour cette fois là; mais à une seconde représentation, ils avoient si bien pris leurs mesures, qu'ils s'échappèrent, on ne les revit plus. Ils passèrent en Hollande, s'y marièrent, & allèrent s'établir à Berlin, où ils ont vécu assez confidés & assez tranquilles, quoique déshérités par leurs parens.

Le bon bourgeois auquel est arrivé l'aventure singulière que je vais raconter, s'appelloit *Gueulette*, & s'est distingué dans la littérature par plusieurs pièces de théâtre assez jolies, & par quelques romans & des contes qui ont encore fait plus de fortune. M. Gueulette avoit donc une maison de campagne à Choisy-le-Roi, où il s'amusoit avec une société de gens de son état, avocats, notaires & procureurs, à jouer des comédies; mais sur-tout des farces, des parades, & des pièces de marionnettes. Il avoit un talent supérieur pour faire le *polichinelle*.

Quoique les plaisirs que cette société prenoit ainsi fussent très-innocens, car les femmes & les enfans de tous ces honnêtes gens étoient de la partie, c'étoient de vrais amusemens de famille; cependant, comme ils l'achioient quelquefois des plaisanteries un peu fortes, le curé de Choisy s'avisa d'y trouver à redire : il en dit même quelque chose au prône, ce qui n'eut d'autre effet que d'engager M. Gueulette & sa compagnie à cesser d'assister à la grand'messe; mais il ne fut pas long-temps sans être obligé d'avoir recours à son passeur. L'on sait que pour bien faire le *polichinelle* il faut mettre dans sa bouche un petit instrument qu'on appelle *pratique*, qui fait protrait la voix enrouée. M. Gueulette, quoique très-accoutumé à s'en servir, eut le malheur d'avaler sa pratique, elle s'arrêta dans son gosier & pensa l'étrangler : il appella à son secours. D'abord on crut qu'il plaisantoit; mais le voyant devenir cramoi, on comprit qu'il ne badinoit pas; on fut même alarmé. Le chirurgien du village fut appelé, & trouva le cas grave. Il consulta des secours spirituels : on alla chercher le curé, qui trouva le mourant entouré de ses amis, *Gilles, Calfandre & madame Gigogne*, tous en pleurs. Le Polichinelle voulut commencer par témoigner à son curé les bonnes dispositions dans lesquelles il alloit expirer; mais comme la *pratique* l'obligeoit à s'enoncer d'une façon tout-à-fait comique, loin d'édifier, il scandalisa au point que le curé se mit en fureur, disant qu'on ne le moqueroit pas ainsi d'un homme de son caractère. Il s'en fallut peu que M. Gueulette ne fût forcé à se faire enterrer pour prouver à son passeur qu'il étoit de bonne foi. Mais enfin tout s'éclaircit, le curé revint de son erreur, & M. Gueu-

lette de sa maladie; mais il renonça à l'usage de la piazique.

Voici la relation d'une fête exécutée par des acteurs de société.

Madame la marquise de M*** s'étant trouvée fort avancée dans la grossesse, au commencement de l'automne de 1767, résolut de faire ses couches dans son beau château de*** assez voisin de la capitale, pour qu'elle y fût à portée de tous les secours qui pouvoient lui être utiles. Sa famille & celle de son mari s'y étoient rassemblées, & une société bien composée de personnes des deux sexes achevoit de rendre ce séjour délicieux pour elle. On y jouoit la comédie sur un joli théâtre de plain-pied à l'appartement de la dame, & on lui procura ce plaisir jusqu'au dernier moment de sa grossesse. On avoit fait encore mieux, on avoit pris de justes mesures pour lui donner une fête aussi-tôt qu'elle seroit en état de s'en amuser. Tout fut pris à temps, & l'exécution on ne peut pas plus heureuse. La marquise ayant donné le jour à un enfant charmant, qui fut baptisé le lendemain de sa naissance, on n'attendit plus que quelques jours pour annoncer à l'accouchée que *Démogorgon*, roi des génies & des fées, demandoit la permission de la visiter avec une nombreuse suite de divinités subalternes, que toutes vouloient lui témoigner leur zèle en ornant de leurs plus précieuses dons l'enfant nouveau né. On fit entrer le roi des génies qui, avec une très-belle voix de basse-taille, fit un compliment en musique, & annonça les plus grandes prospérités. Ensuite, quatre fées & deux génies douèrent l'enfant par autant de jolies arriettes, & firent chacune un présent relatif aux avantages promis. Tout-à-coup une symphonie terrible annonça la fée Carabosse, qui, furieuse de n'avoir pas été invitée avec les autres, veut s'en venger. Dans un air de fureur elle déclare ses mauvais desseins, & prédit des malheurs effrayans; enfin elle sort, comme elle étoit arrivée, sur un char ridicule, traîné par des chats miaulans. Pour remettre le calme dans l'âme de la belle accouchée, les bonnes fées lui assurent que tous les maux, prédits par Carabosse seroient éloignés du jeune enfant par leur bénigne influence & le pouvoir de leur art. C'est ce qui fut exprimé par un air à cinq parties. Telle fut la première fête donnée à madame la marquise de M*** dans sa chambre même & peu après les couches. En se retirant, *Démogorgon* invita la dame, dès qu'elle le pourroit sans s'incommoder, à se rendre dans le palais des fées, où l'on se proposoit de lui donner une nouvelle fête, qui promettoit quelle amitié les bons génies avoient pour elle.

Le jour de ce nouveau divertissement étant arrivé, ce fut sur le théâtre du château qu'il le donna. Une seconde représentation de ce qui s'étoit passé

dans la chambre de l'accouchée servit de prologue, & le reste de la fête fut divisé en trois actes. On suppose que *Démogorgon* & la fée souveraine conduisent la dame dans le grand salon du principal appartement de leur palais. Ils lui apprennent que tout l'ameublement de ce superbe salon est composé de princes & de princesses enchantés, & qu'à sa considération ils vont ranimer tous ces meubles qui reprendront leur première forme. Les fées touchent de leurs baguettes une pendule, qui, après avoir sonné l'heure, conte son histoire, & se trouve être un prince enchanté: une belle glace de miroir étoit la princesse dont il étoit épris. Un tableau, deux statues forment autant de scènes. Il y avoit dans cet acte un ballet sérieux composé d'un canapé, de plusieurs fauteuils, chaises & tabourets; un autre ballet galant composé de tous les meubles d'une toilette; & enfin, d'un ballet comique composé de magots de porcelaine, de pagodes de la Chine, &c.

Au second acte, le théâtre représentoit un beau jardin rempli d'arbres & de fleurs, ou plutôt, de bergères & de bergers enchantés comme les meubles du salon. Un chène chantoit un grand air, un ormeau lui répondoit, un buisson de roses, un pied de lys, le brillant laurier, le petit myrthe formoient ensemble des duo. Jusqu'à la toilette & à la pensée chantoit leur petit air: enfin, toutes les fleurs qui peuvent entrer dans la composition d'un beau parterre formèrent un ballet charmant. Les arbres fruitiers y jouoient aussi leur personnage, la pomme d'api, la poire de bon chrétien, celle de messire-jean, & les prunes de la reine claudie & de mirabelle y paroissoient, & tous dansèrent comme les acteurs du premier acte, avoient chanté après avoir repris la figure humaine.

Au troisième acte, on se trouva transporté dans la ménagerie des fées. On y voyoit des animaux de toute espèce, quadrupèdes sauvages & domestiques, oiseaux & même des poissons. Ces derniers chantoient (bien entendu que ce ne fut qu'après avoir été désenchantés) le rosignol, le serin & la fauvette se distinguèrent par l'excellence de leur musique, chacun des animaux reprenoit sa figure soit avant, soit après avoir chanté; mais conservoit toujours quelque chose de son premier état. Il en fut de même des danseurs & des danseuses. Un ballet de ci-devant dindons, d'oies sauvages & de canes privées, & une jolie contredanse, d'un coq au milieu de ses poules terminèrent la fête.

ACTIVITÉ. Jules-César disoit ordinairement que dans les entreprises hardies & périlleuses, il faut agir & non délibérer, parce que la promptitude contribue plus que tout le reste à les faire réussir. La réflexion, ajoutoit-il, refroidit le courage & rend l'homme timide. Ce célèbre romain, après avoir vaincu l'armée de la république, de l'Italie vole dans le Pont, en Asie, attaque Pharnace,

fil de Mithridate, en triomphe dès le premier choc, & fait rentrer les rebelles dans les fers des romains. C'est pour exprimer cette étonnante célérité, qu'il écrivit à ses amis ces mots, devenus si fameux : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ».

Lacédémone étoit menacée par les républiques rivales de sa puissance, tandis qu'Agésilas, par ses victoires, humilioit, dans le fond de l'Asie, le faste & l'orgueil du roi de Perse. Sparte instruit son roi de l'orage qui se forme contre elle, & ce prince part aussitôt avec son armée. Il passe l'Helléspont, traverse la Thrace, & se contente d'envoyer demander aux différens peuples qu'il trouve sur sa route, s'il marche en pays d'amis ou d'ennemis ? Sans attendre la réponse, il s'avançoit toujours. Ceux qu'on appelloit Troadiens, qui avoient vendu bien cher à Xerxès la liberté de passer chez eux, voulurent arrêter le monarque spartiate, exigeant cent talens & cent esclaves, pour la liberté du passage. « Je vais les leur porter, répondit en riant l'interprète Agésilas. » Il marche contre eux, les bat & les disperse, passe tranquillement, & n'ayant mis que trente jours à parcourir tant de contrées, par son arrivée soudaine, il déconcerte les Grecs conjurés & sauve sa patrie.

ADAGE. On peut définir ce mot, un proverbe sententieux.

Le fils d'un gouverneur de province fut élevé dans le palais d'Uglimith. Ce jeune homme, dans un âge encore tendre, avoit de l'esprit, de la prudence & du jugement ; le roi qui étoit fort jeune en fit son ami, & les jeunes gens de la cour le prirent en aversion ; ils lui tendirent des pièges, ils cherchèrent à le perdre ; ou à le faire péir ; mais ils ne purent y réussir, parce qu'il avoit dans le roi un véritable ami. Un jour ce prince lui disoit : « Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes courtisans ? Elle est violente ; ne pourrais-tu la faire cesser ?... » O roi, répondit le favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets & pour ta gloire ; à mesure que je conciliois l'affection de ton peuple & ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis, mes égaux : je ne connois qu'un moyen de les ramener ; c'est de faire des fautes. Pourfuis, & ne crains rien, dit le roi ; le soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que sa lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit. »

Nous-Chirvam, surnommé le Juste, roi de Perse, étant à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais il n'avoit pas de sel. Il envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans le payer. « Quel mal arriveroit-il, dit un courtisan, si l'on ne payoit pas un peu de sel ? Si un roi, répondit Nous-Chirvam, cueille une pomme dans le jardin de

ses sujets, le lendemain ses favoris couperont l'arbre ».

On peut citer encore comme d'excellens adages les vers suivans qui sont en même-temps proverbes & maximes.

Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre.

Les nœuds les plus sacrés sont les plutôt rompus.

Le trop de confiance attire le danger.

Qui n'appréhende rien présume trop de foi.

Celui-la fait le crime à qui le crime feroit.

Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement.

Le crime est oublié si-tôt qu'on le répare.

Il part de bons avis quelquefois de la haine.

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crime.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

Ce n'est point obéir qu'obéir lentement.

Qui peut ce qu'il lui plaît commande alors qu'il prie.

La parole des rois doit être inviolable.

Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.

Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève.

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne, La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

Un service au-dessus de toute récompense, A force d'obliger, tient presque lieu d'offense.

Les foibles déplaîsirs s'amuse à parler, Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Quiconque, sans l'ouïr, condamne un criminel, Son crime eût-il cent fois mérité le supplice, D'un juste châtimement il fait une injustice.

Lorsque le déshonneur souille l'obéissance ; Les rois peuvent douter de leur toute-puissance : Qui la hasarde alors n'en fait pas bien user, Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout ofer.

L'estime & le respect sont de justes tributs Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus.

CORNÉILLE.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

Au travers des périls un grand cœur se fait jour.

La gloire des méchants en un moment s'éteint.

Ditables flatteurs, présentent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Nulle paix pour l'impie ; il la cherche, elle fuit.

On ne partage point la grandeur souveraine ,

La haine des sujets ne fait pas les tyrans. RACINE.

Je suis homme : tout homme est un ami pour moi.

Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui , dans un sein coupable enfonce le couteau.

RACINE fils.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

L'ignorance vaut mieux qu'un favori affecté.

Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile.

Le mérite en repos s'endort dans la paresse.

Le plus sage est celui qui ne pense pas l'être.

L'honneur est comme une île écarpée & sans bords ,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on est dehors.

Même aux yeux de l'injuste, un injuste est horrible.
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige dans autrui.

Un poëme insipide & sottement flatteur
Deshonore à la fois le héros & l'auteur.

BOILEAU.

Où la guêpe a passé le moucheron demeure.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

On se voit d'un autre oeil qu'on ne voit son prochain.

Toute puissance est foible, à moins que d'être uni.

Un sot plein de faveur est plus sot qu'un autre homme.

Plutôt souffrir que mourir ;
C'est la devise des hommes.

Hélas ! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

Patience & longueur de temps,
Font plus que force ni guerrage.

C'est un double plaisir de tromper le trompeur.

En toute chose il faut considérer la fin.

Amour, Amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, adieu prudence !

De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose ;
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

Un rien vaut, dit-on, mieux que deux tu l'auras,
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

Plus fait douceur que violence.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Le bien, nous le faisons : le mal, c'est la fortune.
On a toujours raison, le destin toujours tort.

Le monde est vieux, dit-on, je le crois : cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

LA FONTAINE.

La crainte suit le crime, & c'est son châtiment.

Rarement de sa faute on aime le témoin.

Faisons notre devoir, les dieux feront le reste.

C'est un poids bien pesant qu'un oom trop tôt fameux.

La bouillante jeunesse est facile à séduire.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure.

C'est le foible qui trompe, & le puissant commande.

On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.

Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance.

Les regards des héros produisent les grands hommes.

La vertu qui n'est plus est bien-tôt oubliée.

Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les crimes d'autrui n'ont attendri jamais.

On a vu plus d'un roi , par un triste retour ,
Vainqueur dans les combats , esclave dans sa cour.

Les mortels sont égaux , ce n'est point la naissance ,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

VOITAIRE.

Les gens qui n'aiment qu'eux ne sont pas ceux qu'on aime.

BARTH.

Pour les infortunés , espérer c'est joir.

GILBERT.

La vertu doit régner , ou conseiller les rois.

On vous juge d'abord par ceux que vous voyez.

Qui peut taire un complot lui-même en est coupable.

L'éloge des abîms le fait sans flatterie.

Et l'ami d'un heureux n'est souvent qu'un flatteur.

L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.

L'esprit qu'on veut avoir gêne celui qu'on a.

Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme.
Quand j'accuse quelqu'un , je le dis & me nomme.

Tôt ou tard la vertu , les grâces , les talens ,
Sont vainqueurs des jaloux & vengés des méchants.

GRESSET.

ACCIIUS , (Lucius) poète tragique ancien ,
fort estimé , mort vers l'an 80 avant J. C. Quel-
qu'un lui ayant demandé pourquoi il ne plaudoit
pas , lui qui réussissoit si bien sur le théâtre. *Dans
mes tragédies* , répondit-il , *je dis ce qu'il me plaît ,
au lieu qu'au barreau il me faudroit dire souvent
& entendre ce que je ne voudrois pas.*

Suivant l'expression de Pline , Accius , quoique
très-petit de taille , mérita une très-grande statue
dans le temple des muses.

ADAM (Jean) jésuite , mauvais prédicateur ,
mort en 1684. Un seigneur l'ayant entendu prê-
cher à la cour , dit à la reine : son discours m'a
convaincu qu'Adam n'est pas le premier homme du
monde.

ADAM d'Orleton , évêque de Winchester ,
mort en 1376. On lui demanda quel traitement il
falloit faire à l'infortuné roi Edouard II que ses
sujets tenoient en prison , il répondit : *Edwardum
regem occidere nolite timere bonum est.* Cette phrase
étant sans ponctuation pouvoit signifier il est bon de
craindre , ou il est bon de ne pas craindre de tuer
le roi Edouard. La haine suivit cette dernière in-
terprétation & le roi fut sacrifié.

ADDISON (Joseph) poète & célèbre écri-

vain anglois , mort en 1719 , auteur de la tragédie
de Caton d'Utique & du *spectateur* , ouvrage pe-
riodique qui l'a fait nommer le *sage* , parce qu'il
y enseigne la sagesse en la présentant sous les traits
les plus piquans. Il fut élevé aux premières places
de l'état. Il dit dans son *spectateur* , n°. 191. « Une
« des grandes marques à laquelle vous reconnoi-
« trez un critique qui n'a ni goût ni savoir , c'est
« qu'il se hasardera rarement à louer un endroit
« de quelqu'auteur qui n'ait pas encore été re-
« marqué ».

Un poète vint trouver Addison , pour le prier
d'examiner une pièce de vers de sa composition.
Addison se contenta d'effacer les vers d'Homère
que le jeune homme avait cités pour épigraphe ;
& lui rendit son ouvrage. Comme il lui en de-
manda la raison : « Souvenez-vous , lui dit Ad-
« dison , de cet empereur romain , aux statues du-
« quel on faisoit d'abord peu d'attention , mais
« que l'on trouva ensuite très-ridicules lorsqu'on
« y eut placé les têtes sacrées des dieux ».

ADELAÏDE , veuve de Lothaire , roi d'Italie , étoit
une des plus belles personnes de son temps. Bé-
renger , qui avoit succédé à Lothaire , voulant la
forcer d'épouser son fils Adalbert , l'assiégea dans
Pavie , prit cette ville , viola cette princesse &
l'enferma ensuite dans le château de Garde , ne
lui laissant qu'une femme pour la servir , & un
prêtre pour lui dire la messe ; elle trouva le moyen
de s'échapper de sa prison : l'archevêque de Reggio
lui avoit offert une retraite ; elle ne marchoit que
de nuit à pied , se cachant le jour dans les bleds ,
tandis que son aumônier alloit quêter des vivres
dans les villages ; un autre prêtre la rencontre ,
lui fit des propositions deshonnêtes , qu'elle rejeta
avec dignité. Eh bien , lui dit-il , abandonnez-moi
au moins votre servante ; sinon , j'irai vous décou-
vrir à Bérenger. La princesse obéit à la nécessité ,
& la suivante à sa maîtresse.

ADEPTE. L'empereur Rodolphe II ayant appris
qu'il y avoit en Franche-Comté un chymiste qui
passoit pour être certainement adepte , envoya un
homme de confiance pour l'engager de venir le
trouver à Prague. Le commissionnaire n'épargna ni
persuasion ni promesse pour s'acquitter de sa com-
mission ; mais le Franc-Comtois fut inébranlable ,
& se tint constamment à cette réponse. « Ou je
« suis adepte , ou je ne le suis pas ; si je le suis ,
« je n'ai pas besoin de l'empereur , & si je ne le
« suis pas , l'empereur n'a que faire de moi ».

ADIEUX. M. de Montigny , de l'académie
des sciences , mourut avec courage , après une ma-
ladie assez longue. Sentant approcher sa fin , il exi-
gea que mesdames les nièces fussent de son appa-
rtement. « Recevez mes derniers adieux , leur dit-
« il , je sens qu'il est l'heure pour tout le monde
« de se retirer ».

ADJUDANT. Le comte de.... aimoit éperdue-ment la marquise de.... Le comte ayant été nommé pour commander un corps d'armée en Italie, étoit dans l'indécision s'il accepteroit cet honneur ; cependant le devoir & la gloire l'emportèrent sur sa passion ; il partit, mais à peine avoit-il eu le temps de rassembler ses troupes dans un camp, que l'on vit arriver la marquise, qui pendant la campagne suivit les mouvements de l'armée. Lorsqu'on la voyoit passer, & que quelqu'étranger demandoit : « Quelle » est cette dame ? Quoi ! répondoient les officiers, » & d'après eux les soldats, vous ne la connoissez pas ? c'est le premier adjudant de notre général ».

AGASICLES, roi de Lacédémone, mort vers l'an 690 avant J. C.

Un philosophe lui demanda comment un roi pouvoit vivre tranquille ? *C'est*, répondit-il, *en traitant ses sujets comme un père traite ses enfants.*

ADMIRATION. L'*admiration* est un sentiment vif qui s'élève dans l'ame, à la vue d'un objet qui surpasse notre attente.

Le Czar Pierre-le-Grand embrasse avec transport la statue du cardinal de Richelieu, & s'écrie dans l'enthousiasme dont il est pénétré : O grand » homme, si tu eusses vécu de mon temps, je » t'aurais donné la moitié de mon empire, pour » apprendre de toi le secret merveilleux de gou- » verner l'autre ! » Voilà de l'*admiration*.

Les larmes que versa le grand Condé, lorsqu'il entendit pour la première fois les vers qu'Auguste adresse à Cinna dans la tragédie de ce nom, furent des larmes excitées par l'*admiration*.

ADOPTION. La coutume d'*adopter* étoit fort familière chez les Romains. C'étoit, dans les premiers temps de la république, aux pontifes qu'on devoit s'adresser pour obtenir la permission de faire passer, par *adoption*, un enfant dans sa famille : eussent-ils eut recours aux magistrats & au peuple. On demandoit au père de celui qu'on vouloit *adopter*, s'il vouloit abandonner son fils dans toute l'étendue de la puissance paternelle, & donner droit de vie & de mort sur lui.

Chez les Lombards, il suffisoit de recevoir honorablement quelques boucles de cheveux des personnes qu'on vouloit *adopter*.

On trouve des exemples d'*adoption* sous la première race de nos rois. Cette cérémonie se faisoit en présence du monarque, & l'acte qui en étoit dressé, accordoit tous les droits de fils légitime.

Chez les Germains, c'étoit en recevant les armes qu'on devenoit majeur, & c'étoit aussi par le même signe qu'on étoit *adopté*. Lorsque Gontran voulut déclarer majeur & *adopter* en même-temps son neveu Childébert, il lui dit : « J'ai mis ce

» javelot dans tes mains, comme un signe que je » t'ai donné mon royaume ». Puis se tournant vers l'assemblée : « Vous voyez que mon fils Childébert » est devenu homme, obéissez-lui ».

Théodoric, roi des Ostrogoths, voulant *adopter* le roi des Hérules, lui écrivit : « C'est une belle » chose parmi nous, de pouvoir être *adopté* par » les armes ; car, les hommes courageux sont les » seuls qui méritent de devenir nos enfants. Il y a » une telle force dans cet acte, que celui qui en » est l'objet aimera toujours mieux mourir, que » de souffrir quelque chose de honteux : ainsi, par » la coutume des nations, & parce que vous êtes » un homme, nous vous *adoptons* par ces bou- » cliers, ces épées, ces chevaux que nous vous » envoyons ».

ADRESSE. Ce mot, dans le sens propre, signifie la manière de faire ou d'exécuter avec précision quelque chose de difficile, d'éviter ou de surmonter les obstacles qui se présentent. On peut par exemple montrer de l'adresse, à la course, à sauter un fossé ; à faire des armes, à tirer de l'arc ; en un mot, l'*adresse* consiste dans une manière particulière d'exécuter les mouvemens mécaniques du corps.

Un jour l'empereur Adrien exerçoit ses troupes, & chaque soldat exécutoit en particulier les évolutions militaires analogues aux fonctions qu'il avoit dans les armées. Un archer Batave, nommé Scranus, parut à son tour. Ce guerrier, déjà connu par son *adresse*, voulut surpasser sa réputation. Il décoche une flèche, & avec une seconde il coupe la première qu'il atteint au milieu de son vol. Adrien, rempli d'admiration, prit les Bataves & Scranus en si grande amitié, que dès le moment il en composa sa garde ; & lorsque cet habile archer fut mort, il lui éleva un magnifique mausolée.

L'indigne fils de Marc - Aurèle, le barbare Commode, étoit de la plus grande *adresse*. Un jour dans un spectacle, voyant une panthère qui s'élançoit sur un malheureux destiné à combattre contre elle, il prit son arc, & d'une flèche subitement lancée, il perça la tête de l'animal, sans toucher à l'homme.

Le mot d'*adresse* se prend aussi dans un sens figuré, & signifie dans l'art de conduire les entreprises de manière à réussir. En voici quelques exemples.

On pilloït la maison d'un riche négociant, un Arabe ayant mis la main sur un sac plein d'or, & craignant que les gens attroupés dans la maison & dans la rue, ne lui enlevassent sa proie, il s'avisait de le jeter dans une des marmittes qui étoient auprès du feu dans la cuisine, ensuite ayant mis la marmite sur sa tête, il se recira promptement. On se mit à rire en le voyant emporter une marmite, & laisser aux autres tant de choses précieuses ; mais l'adroït Arabe gagna sa demeure, en disant aux

railleries, j'ai pris ce qui est pour l'instant le plus nécessaire à ma famille. Il ne m'envenoit pas, & son adresse lui conserva son butin.

Un aveugle avoit cinq cents écus qu'il cacha dans un coin de son jardin; un voisin le vit, & les enleva pendant la nuit. L'aveugle désespéré du larcin, fut trouver son voisin qu'il soupçonnoit d'en être l'auteur. Voisin, dit-il, d'un air qui annonçoit un homme sans inquiétude, je viens vous demander un conseil; j'ai mille écus dont j'ai caché la moitié dans un lieu sûr, croyez-vous qu'il soit prudent de mettre l'autre moitié dans le même endroit. Oui-da, voisin, je vous le conseille, dit le voleur d'écus, & dans l'espérance d'une plus belle prise, il se hâta de remettre les cinq cents écus où il les avoit pris; mais l'aveugle ayant, par un tour d'adresse, fait rapporter son argent, le prit & n'en remut plus.

ADRESSES. Les adresses, en Angleterre, ont pris naissance du temps de Richard Cromwel. Lorsqu'il succéda à son père Olivier au protectorat, il reçut des adresses de tous les corps du royaume, qui d'avoient à son service leurs vies & leurs fortunes, tandis que la plupart tramoient déjà le projet de sa destruction. Ce Richard Cromwel n'étoit pas aussi imbécille qu'on l'a imaginé. Lorsqu'après l'intervalle de sept mois de son règne burlesque, il fit emporter ses meubles de Whitehall, il aperçut un vieux coffre que l'on trainoit avec fort peu de ménagement, & il le recommanda qu'on en eût plus de soin, parce qu'il contenoit, dit-il, les vies & les fortunes du bon peuple d'Angleterre.

Aucun prince n'a reçu plus d'adresses de son peuple que Charles II, tandis que le même peuple le laissoit manquer de tout, & lui fournisoit à peine de quoi pourvoir aux dépenses du gouvernement: ce qui mit ce prince dans la nécessité humiliante de devenir, contre son gré, pensionnaire de la France. Killigrew, son bouffon de facétieuse mémoire, se moqua un jour assez plaisamment des offres stériles de la nation angloise. Il recommanda en particulier au tailleur du roi, de faire, pour un habit de sa majesté, une poche très-grande, & l'autre extrêmement petite. Charles étonné d'une semblable disproportion, apprit que c'étoit une imagination de Killigrew, & lui en demanda la raison. La grande poche, répondit le bouffon, servira à contenir les adresses de vos sujets, & l'autre à recevoir l'argent qu'ils ont envie de vous donner.

Jacques II trouva la même sincérité dans son peuple: lorsqu'il publia sa déclaration pour la liberté de conscience, tous les non-conformistes s'empresèrent de lui offrir leurs vies & leurs fortunes, & l'on fait qu'ils furent ensuite les plus ardens promoteurs de son exclusion.

Guillaume III n'éprouva pas, de la part de

ses sujets, la reconnaissance qu'il devoit attendre, & il ne trouva pas dans la souveraineté, ce que les ames aveuglées par l'ambition espèrent y rencontrer: la couronne fut pour lui une couronne d'épines. Son peuple, craignant toujours de se voir enveloppé dans des alliances étrangères, & soupçonnant Guillaume d'avoir plus à cœur l'intérêt de la Hollande que celui de l'Angleterre, ne lui accordoit ordinairement les fonds nécessaires pour soutenir la guerre, que lorsque la campagne étoit déjà fort avancée, & que les ennemis avoient eu le temps de gagner plusieurs avantages. C'est-là la principale raison pour laquelle ce prince, grand même dans ses défaites, fut toujours vaincu par les François.

Vers la fin du règne de la reine Anne, sa majesté reçut des adresses portant les plus fortes protestations d'assurer la branche protestante, de la part d'hommes qui firent tous leurs efforts, après la mort de cette princesse, pour rétablir le prétendant.

L'adresse la plus remarquable du règne de Georges I, fut celle du Bourg de Tonnels dans le Devonshire. Lorsque l'empereur Charles VI & le roi d'Espagne s'unirent par le traité de Vienne, cette alliance parut peu favorable à l'Angleterre, & le bourg que nous venons de nommer, voulut signifier son zèle, en assurant à sa majesté qu'ils étoient disposés à lui accorder, non-seulement les quatre schellings pour livre de la taxe des terres, mais encore les seize autres restans de la livre, si son service l'exigeait. Or, il est bon de savoir que ce même bourg, si généreux, n'avoit pas un pouce de terre qui lui appartint.

On doit voir avec plaisir qu'il règne aujourd'hui plus de sincérité & de franchise dans les adresses qu'on présente au souverain. Il n'en est plus, comme autrefois, lorsqu'il n'y avoit, dans un comté, dans une ville, ou un bourg, qu'un petit nombre d'hommes adroits, capables d'écrire une adresse, dans laquelle ils faisoient dire aux membres de leur association ce qu'ils jugeoient à propos: alors, dans la plupart des corporations du royaume, excepté le maire & les échevins, à peine trouvoit-on un homme en état d'écrire deux lignes d'anglais & de sens commun.

ADRIEN (Ælius) empereur, fils adoptif & successeur de Trajan, mort l'an 138 de J. C.

Plusieurs concurrents lui disputèrent l'empire; Adrien les fit rentrer dans le devoir. Un d'eux se présenta pour obtenir son pardon; le voilà, dit l'empereur en l'embrassant.

Ses ennemis sembloient le craindre; rassurez-vous, leur dit-il, Adrien est votre empereur, vous êtes sauvés.

Le philosophe Favorin disputoit contre lui, & finissoit

finissoit toujours par lui céder; comme on lui en fit des reproches. *Il est*, répondit-il, *trop digne d'avoir raison avec un homme qui a trente légions pour résister vos arguments.*

Il avoit raison, car cet empereur fit assassiner l'architecte Apollodore qui critiqua un édifice bâti sur le plan de cet empereur, en lui disant que les dieux assises dans son temple se casseroient la tête contre la voûte, si elles vouloient le lever.

Il suffisoit à Adrien d'entendre un discours une seule fois pour le répéter sur le champ.

Lorsqu'il sentit la mort s'approcher de lui, il composa, dans les derniers instans, ces petits vers badins.

*Animula vagula, blandula,
Hospes, comeque corporis,
Quae nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula?
Nae, si solum, dabis jocos.*

Ma petite ame, ma mignone,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu sache où tu vas.
Tu pars seule & tremblante, hélas!
Que deviendra ton humeur folichonne!
Que deviendront tant de jolis ébats!

Trad. par FONTENELLE.

Il est le premier des empereurs romains qui introduisit la coutume de laisser croître la barbe, & ce qu'il fit pour cacher une difformité de son visage, fut adopté comme un ornement par ses successeurs.

L'empereur Adrien mettoit toujours de la politesse dans ses discours, même en parlant à des gens d'une condition vile, & détestoit ceux qui, sous prétexte qu'un prince ne doit jamais déroger à la majesté de son rang, lui faisoient une espèce de crime du plaisir qu'il goûtoit à donner ces marques d'humanité.

ADRIEN VI, pape, mort en 1523. Il fit une épître dans laquelle il dit, *que le malheur de sa vie a été d'avoir eu à commander.* Ce souverain pontife avoit pour principe qu'il falloit donner les hommes aux bêtises, & non pas les bêtises aux hommes.

ADVERSITÉ. L'adversité est un état d'infortune & de malheur, ou plutôt une suite d'accidens fâcheux.

Nous donnerons comme un terrible exemple d'infortune, les dernières années de Périclès, célèbre général Athénien.

Cet homme qui avoit régné si long-temps dans Athènes, qui avoit érigé neuf trophées pour autant de victoires qu'il avoit remportées, aussi illustre

Encyclopédiana.

dans la paix que dans la guerre, & pour qui la fortune sembloit avoir oublié son inconstance, se vit accablé dans sa vieillesse, de tous les maux qui peuvent toucher un cœur sensible. Les Athéniens lui ôtèrent sa charge de général, & le condamnerent à une grosse amende. Devenu simple particulier, il crut au moins goûter la paix au sein de sa famille. Il y trouva des chagrins encore plus cuisans; il avoit perdu, par la peste qui régnoit encore à Athènes, un grand nombre de parens & d'amis. La division se mit au sein de la famille qui lui restoit. Xantipe, son fils aîné, ayant fait de folles dépenses & des dettes que Périclès ne put payer, le décria par-tout, & ce fils dénaturé ayant été attaqué de la peste, s'abandonna pas même à la mort son inimitié contre son père. Périclès perdit ensuite sa sœur & les autres parens; enfin, la peste l'enleva lui-même après cette longue adversité.

Pour les grandes ames, l'adversité présente encore des avantages.

La plus triste saison a des rigueurs utiles:
La bise, les frimats, la neige & les glaçons,
Engraissent nos guérets, rendent nos champs fertiles,
Les purgent d'herbes, de reptiles.
Préparent par degrés d'abondantes moissons;
Tels sont pour nous les temps rudes & difficiles,

Tels sont les chagrins, les revers
Que l'on peut de la vie appeller les hivers.
Dans nos cœurs devenus dociles
Leur salutaire horreur fait germer les vertus.
Par de secrets ressorts, par de puissans moïens,
Un Néron devient un Titus.
L'adversité nous rend habiles
A supporter les maux sans en être abattus.

Denis le jeune, chassé de son royaume de Syracuse, étant interrogé par un grec, à quoi la philosophie de Platon lui avoit servi; « -- à voir l'inconstance de la fortune sans m'étonner, & à la souffrir sans me plaindre ».

L'adversité est le creuset des ames fortes & vertueuses. Montrer de la constance dans les revers, soutenir le malheur & s'y soumettre, voilà la preuve d'un grand cœur, dont le trait suivant nous offre un beau modèle.

Depuis le système de Law, une famille de distinction, composée du père, de la mère & de cinq enfans, passa la vie dans une cabane, à l'extrémité d'un village; exposée, nous ne dirons pas aux injures de l'air, mais du moins aux privations les plus sensibles pour les personnes qui ont connu long-temps les douceurs de l'abondance. Un revers de fortune leur ayant fait perdre en peu de jours tout leur bien, le père, dont l'humeur étoit violente, balança s'il ne devoit point avoir recours au remède anglois. Son épouse s'aperçut de ses ag-

D

tations, & le cormoissant capable d'une résolution funeste, elle se hâta d'employer tous les moyens pour la prévenir; mais quels motifs pouvoit-elle employer? La tendresse qu'il avoit pour elle & pour ses enfans, n'étoit propre qu'à porter sa douleur au comble; il n'y pensoit qu'avec des transports qui ressembloient au dernier désespoir. D'un autre côté, la seule idée de recourir à l'assistance de ses proches, tonneroit mortellement un homme fier, qui n'avoit jamais eu besoin des secours de personne. Il étoit d'ailleurs incertain de l'obtenir, & le refus l'eût fait mourir plus cruellement que tous les supplices. Ajoutez la honte de déchoir aux yeux de toute la ville, lui qui y tenoit un des premiers rangs. Enfin, il ne parloit que de se donner la mort; & lorsque son épouse, qui étoit continuellement à le veiller, l'exhortoit à prendre des sentimens plus modérés, il ne lui répondoit qu'en la pressant elle-même de se délivrer de la vie à son exemple, & d'inspirer la même résolution à leurs enfans. C'est de lui-même qu'on tient ce détail. Il a avoué que sa patience fut pendant quelques jours à l'extrémité, ou plutôt qu'il étoit absolument abandonné de la raison. Une idée qui vint à son épouse, & qu'elle lui exprima avec les plus tendres larmes de l'amour, rendit presque en un moment la force & même le calme à son esprit.

« Tout n'est pas désespéré, lui dit-elle, j'ai de la santé, & nos cinq enfans en ont aussi. Quittons la ville où nous sommes, pour aller demeurer à Paris; nous n'y serons connus de personne; & nous travaillerons, vos enfans & moi, à vous faire vivre honnêtement. Elle ajouta, que si son travail ne suffisoit pas, elle se rendroit à demander secrètement l'aumône pour soutenir à son entretien. Il rêva quelques momens à cette proposition, & prenant son pari avec une confiance digne de tout ce qu'il a fait depuis: « Non, lui dit-il, je ne vous rabaisserai point à cette indignité; mais puisque vous êtes capable de tant de courage, je fais ce qui nous reste à faire. Mon désespoir ne venoit que de me tendresse & de ma compassion pour vous. Il parut plus tranquille après ces discours; toute sa famille le devint comme lui, & sans être fauvés de la misère, ils retrouvèrent la paix dont ils ne jouissoient plus depuis long-temps.

Il ne perdit pas un moment pour recueillir les débris de sa fortune, qui ne consistoient plus que dans ses meubles, dont la plus grande partie fut même arrêtée par quelques créanciers; à peine fit-il cent pilloles de ce qu'il eut de reste; ensuite il quitta secrètement la ville avec sa famille. Au lieu de prendre le chemin de Paris, comme son épouse s'y attendoit, il prit celui d'une province voisine, & dès le premier bourg où il se crut inconnu, il quitta ses habits pour en prendre d'autres d'une étoffe fort vile; il ne fit la même chose à son épouse

& à ses enfans. « Puisqu'il a plu à la providence, leur dit-il, de changer notre condition, il faut porter la marque du sort auquel nous sommes condamnés; tâchons aussi d'en prendre les sentimens. Ayant continué sa route, il arriva dans un grand village, qui lui parut propre au dessein qu'il avoit médité. Il y loua une cabanne dans l'endroit le plus écarté avec un petit champ & quelques arpens de vignes; il y mit des meubles conformes au lieu. « Vous m'avez offert, dit-il à sa femme, de travailler avec vos enfans pour mon entretien; il n'est pas juste que je vive du travail d'autrui. Nous travaillerons chacun de notre côté pour notre subsistance. Mes fils partageront mon travail, & vous ferez partager le votre à vos filles. » Voyant quelques larmes qui couloient de ses yeux: « Si je croyois, ajouta-t-il, que ces larmes marquaissent quelque répugnance pour le genre de vie que je vous fais embrasser, je vous offrirais à mon tour de vous procurer une vie plus douce dans une ville où je pourrois vous envoyer d'ici les petits profits de mon travail; mais je vous connois trop bien pour croire que vos propres peines soient celles qui vous touchent; soyez sûre que vous n'avez aucune raison de vous affliger des miennes; je sens que je puis être heureux dans la condition où nous sommes. Nous avons moins de commodités, mais nous aurons moins de besoins. »

Il employa ce qu'il lui restoit d'argent à se pourvoir de laine & de toile pour occuper ses filles, & d'instrumens propres à cultiver la terre pour ses fils & pour lui-même. Il prit un pavillon en sa maison pour leur en montrer l'usage. Quelques jours d'exercice lui firent surmonter toutes les difficultés. L'exemple continuel de leur père & de leur mère, leur inspira une sorte d'émulation qui n'a pu le refroidir. Ils vivent en eux dans une paix & dans une union admirables. Quoiqu'ils aient peu de communication avec leurs voisins, leur douceur & leur civilité n'ont pas laissé de les faire aimer. C'est chez eux que les habitants du village prennent les ouvrages de laine qui sont en usage à la campagne; le profit qu'ils en tirent suffiroit seul pour la vie sobre dont ils ont contracté l'habitude. Ils se promènent les jours de fêtes, lisent & s'amuseinent innocemment. Le père a proposé plusieurs fois à ses deux fils, âgés de plus de trente ans, de prendre le parti des armes, ou de chercher quelou autre voie de fortune; ils protestent que rien n'est capable de leur faire quitter leur cabane aussi long-temps que leur père, leur mère & leurs sœurs peuvent avoir besoin de leurs secours.

C'est du curé même dont on a su toutes les particularités de cette histoire.

ADULTÈRE. Sous l'empereur Théodore, une femme convaincue d'adultère, fut livrée à la brutalité de quiconque vouloit l'outrager.

Lycurgue punissoit un homme convaincu d'*adultère* comme un parricide.

Les Locriens lui crevoient les yeux.

Autrefois les Saxons brûloient la femme *adultère*, & sur ses cendres ils élevoient un gibet où périssoit son complice.

Canut, roi d'Angleterre, ordonna que dans un cas d'*adultère* l'homme seroit banni, & que la femme auroit le nez & les oreilles coupés.

Chez les Juifs on lapidoit les deux coupables.

Au royaume de Tunquin, la femme *adultère* est jetée à un éléphant qui l'enlève avec sa trompe & la foule au pied, jusqu'à ce qu'elle soit sans vie.

En Mingrelie, quand un homme surprend sa femme en *adultère*, il a droit de contraindre le galant à payer un cochon, & d'ordinaire il ne prend point d'autre vengeance; le cochon se mange entr'eux trois.

Dans les îles Mariannes, si une femme est convaincue que son mari lui est *adultère*, elle se fait justice à elle-même, en l'apprenant à toutes les femmes du village, qui le donnent un rendez-vous. Elles s'y trouvent la lance à la main, & le chapeau de leurs maris fur leurs têtes. Dans cet équipage elles s'avancent vers la maison du mari dont on se plaint, elles défolent ses terres, arrachent ses grains, & font par-tout du dégât. Elles fondent ensuite sur la maison, & si le mari n'a pris la fuite, elles l'y attaquent & l'obligent à l'abandonner. Si c'est la femme qui a fait une infidélité à son mari, il peut s'en venger sur l'amant, & même lui ôter la vie; mais il ne lui est pas permis de maltraiter sa femme, il ne peut que la quitter.

Ce n'est point un déshonneur chez les Turcs à un mari dont la femme est convaincue d'*adultère*; la honte retombe sur les parens de la femme.

La peine de l'*adultère* se réduit, parmi nous pour la femme, à la perte de la dot & de toutes les conventions matrimoniales, & à être reléguée dans un monastère, encore le mari a-t-il, pendant deux ans, la liberté de la reprendre.

Auguste, épris des charmes de l'épouse d'un ami particulier du philosophe *Athenodore*, l'envoya chercher dans une lièze couverte, pendant que le sage étoit au logis de son ami. Le mari & la femme furent également confondus; mais ils n'avoient pas le courage de résister à l'empereur. Le philosophe s'offrit à les tirer d'embarras; & prenant les habits de la dame, lorsque la lièze fut venue, il y entra en sa place, & fut porté dans la chambre de l'empereur. Ce prince ayant levé les rideaux de la lièze, fut bien surpris d'en voir sortir, l'épée à la main, *Athenodore*, dont il se

peitoit la vertu. « Eh quoi! *César*, lui dit le sage, « vous ne craignez pas que quelqu'un n'imagine, « pour attenter à votre vie, l'artifice que j'emploie innocemment? » *Auguste*, surpris des dangers où ses desirs impétueux pouvoient l'entraîner, redressa son cœur, & l'accoutuma bientôt à n'aimer que ce qui est honnête.

Une dame ayant demandé audience à Jean III, roi de Portugal, & l'ayant obtenue, lui dit : sire, votre majesté auroit-elle pardonné à mon mari, s'il m'avoit surpris & tuée en *adultère*? Après que le roi lui eut répondu, qu'en ce cas, il auroit pardonné à son mari, elle ajouta : tout va donc bien, sire; parce qu'ayant su que mon mari étoit avec une autre dans une des maisons de ma campagne, j'y suis allée avec deux de mes esclaves, à qui j'ai promis la liberté s'ils m'assistoient dans mon entreprise; & après avoir rompu la porte, je les ai surpris & les ai tués tous les deux d'un coup de poignard. Je vous demande, sire, le même pardon que vous n'eussiez pas refusé à mon mari, si j'eusse été convaincue du même crime. Le roi, étonné de sa résolution, lui pardonna.

Une femme disoit qu'elle avoit pris de l'affection pour un homme qu'on favoit qu'elle aimoit avec passion. Un plaçant lui demanda, madame; combien de fois vous a-t-il estimée?

AFFECTION. *L'affection* est le vice ordinaire aux gens qu'on appelle beaux parleurs. C'est une manière trop recherchée, trop étudiée de s'exprimer. Les différens exemples d'*affection* que nous allons offrir, prouvent qu'il y en a de plus d'une espèce.

Voiture, écrivant à Mademoiselle Paulet, qu'il s'est embarqué sur un vaisseau chargé de sucre; lui dit que s'il vient à bon port, il arrivera confit, & que s'il fait naufrage, il aura du moins la consolation de mourir en eau douce.

Le même auteur écrivoit à Costard qu'il vouloit s'abstenir de recevoir de ses lettres, à cause qu'on étoit en carême, & que pour un temps de pénitence, c'étoient de trop grands festins; pour vous, ajoutoit-il, vous pouvez, sans scrupule, recevoir ce que je vous envoie, à peine ai-je de quoi vous faire une légère collation. Je ne vous servirai que des légumes.

Balzac écrivoit à un homme affligé. Votre éloquence tend votre douleur vraiment contagieuse; & quelle glace, je ne dis pas de Lorraine, mais de Norwège & de Moscovie, ne fondroit à la chaleur de vos belles larmes.

Voici une *affection* sérieuse.

Le célèbre avocat Lemaître, dans son plaidoyer pour une fille dévouée, dit que son père a été pour elle un ciel d'airain, & sa mère une terre de fer.

Marivaux a eu dans son style une sorte d'originalité qui lui étoit particulière, on a dit de lui qu'il s'amusoit à peser des riens dans des balances de soie d'araignée.

L'agitation de Fontenelle étoit la plus supportable de toutes, elle consistoit à rechercher des tours ingénieux & singuliers. Il disoit, par exemple, pour exprimer la ressemblance du portrait d'un homme taciturne ; *on diroit qu'il se tait*. Il disoit au cardinal Dubois : vous avez travaillé dix ans à vous rendre inutile. Voici l'éloge qu'il faisoit de La Fontaine : il étoit si bête qu'il ne savoit pas qu'il valoit mieux qu'Esope & Phèdre.

AFFAIRES. Combien de gens se font des affaires de tout, parce qu'ils ne savent s'occuper de rien.

AFFECTION. Il existe dans une prison de police à Moscou un gentilhomme qui y est enchaîné pour avoir fait mourir quelques paysans à coups de fouet. Une femme âgée d'environ soixante & dix ans, a bâti, auprès de la porte de cette prison, une misérable cabanne où elle peut à peine se défendre des injures de l'air. C'est-là qu'elle habite uniquement par compassion pour le prisonnier. Elle a été la nourrice, & elle continue à lui rendre tous les services qui dépendent d'elle. Il seroit difficile de trouver un pareil exemple d'affection aussi désintéressée ; car le gentilhomme, attendu l'énormité du crime qu'il a commis, n'a aucune espérance d'être remis en liberté. Cette bonne femme ne peut donc attendre d'autre récompense que le plaisir de lui faire du bien. M. William Coxé qui raconte ce fait, donna à la vieille une petite pièce de monnaie qu'elle alla aussitôt porter au prisonnier.

AGATE. La pierre qu'on nomme simplement *agate*, offre quelquefois, par le mélange ou la variété des teintes, des figures bizarres & souvent intéressantes.

Telle étoit la fameuse *agate* de Pyrrhus, roi d'Albanie, sur laquelle on voyoit, au rapport de Pline, Apollon avec sa lyre & les neufs muses, chacune avec ses attributs ; ou l'*agate* dont Boèce de Boot fait mention, elle n'étoit que de la grandeur de l'ongle, & on y voyoit un évêque avec sa mitre ; & en retournant un peu la pierre, le tableau changeoit, il y paroisoit un homme & une tête de femme. L'imagination a souvent beaucoup de part aux raretés qu'on prétend découvrir sur un grand nombre d'*agates*.

AGESILAS II, roi de Sparte, mort l'an 336 avant J. C.

Il étoit petit, boiteux & de mauvaise mine, mais courageux, grand guerrier, & un des hommes les plus célèbres de l'antiquité.

On demandoit à Agésilas s'il préféroit la valeur à la justice. « La valeur seroit inutile, répondit-il, si tous les hommes étoient justes. »

Les Ephores, jaloux de l'amour que les Lacédémoniens avoient pour ce bon roi, le condamnerent à l'amende, parce qu'il s'approprioit, par ses vœux, les citoyens qui appartenent à la république.

Il disoit du roi de Perse : *ce roi que vous appelez Grand, peut-il l'être plus que moi ; à moins qu'il ne soit plus juste.*

Cyniska, sa sœur, fut la première femme qui remporta le prix de la course aux jeux olympiques sur des chevaux qu'elle avoit dressés elle-même à la prière de son frère.

Ce roi ayant défait les Corinthiens, on lui proposa de détruire Corinthe ; non, dit-il, *il faut laisser à la Grèce des barrières contre les barbares.*

Les peuples de la Grèce qu'il avoit défaits voulurent lui ériger des statues ; mais il les refusa, en disant qu'il ne faut pas d'autres monumens à l'homme de bien que ses actions mêmes.

AGIS II, roi de Sparte, mort vers l'an 397 avant J. C.

Un sophiste, grand parleur, pour exalter son art devant Agis II, roi de Sparte, disoit que le discours étoit la chose du monde la plus excellente. « Quand tu ne parles point, lui répliqua le monarque, tu n'as donc aucun mérite. »

Un député d'une ville alliée lui fit un discours fort ennuyeux, & demanda sa réponse : *Dis à ceux qui t'ont envoyé, que tu as eu bien de la peine à finir & moi à l'entendre.*

AGIS IV, roi de Sparte, mort sur un échafaud, vers l'an 241 avant J. C. Il entreprit d'abolir les dettes & de partager, par égales portions, les terres entre tous les citoyens. On brûla dans la place publique tous les titres & les contrats de propriété, il s'écrioit, que *jamais il n'avoit vu de feu si beau* ; mais les mécontents le firent condamner à la mort. Il dit à ses amis, qui pleuroient son infortune : *effuyez vos larmes, puisque je suis innocent, & gardez-les pour ceux qui me font mourir injustement.*

AGNODICE, jeune & belle Athénienne, eut tant de passion pour la médecine, qu'elle se travestit en homme, pour étudier & pour exercer cette science. On fit, en sa faveur, une loi particulière pour lever la défense qui interdisoit la médecine aux femmes.

AGRA. Cette grande ville d'Asie est la capitale du royaume du Mogol ; elle est bâtie en forme de demi-lune, avec un mur de pierres rouges,

& un fossé de cent pieds de large. On y admira le mausolée de Tadjenehal, femme du mogol Cha-gean, qui employa vingt ans à le faire bâtir. Mais ce qui est d'une magnificence unique, c'est le palais des empereurs mogols, qui s'élève en forme de château au milieu de vingt autres palais de seigneurs; c'est là qu'on voit ce trône & ces tréfors fameux, & cette treille dont il y a quelques cepes d'or avec les feuilles émaillées de leurs couleurs naturelles, & chargée de grappes, d'émeraudes, de rubis & de grenats.

AGRICULTURE. L'*agriculture*, cette puissance créatrice qui fournit à tout l'existence & la vie; cette puissance absolue qui ne dépend d'aucune autre, & dont au contraire toutes les autres dépendent; cette puissance nécessaire, qui a droit de prétendre aux faveurs accordées aux autres arts & aux talens; oubliée, méprisée, persécutée, par l'esprit de système, n'offre plus que le triste spectacle d'un accablement général: on arrache à l'infortuné plébéien les alimens les plus nécessaires à la vie; & le champ qu'il arrose de ses larmes, la vigne qu'il baigne de ses sueurs, lui portent souvent des fruits que ses yeux voient passer en des mains étrangères.

Discours couronné.

Socrate appelloit l'*agriculture* la mère & la nourrice de tous les arts.

M. de Sully s'en exprimoit à-peu-près comme Socrate, quand il disoit que le labourage & le pâturage étoient les deux manilles dont un état est alimenté.

Tous les peuples ont témoigné la plus grande reconnaissance envers ceux qui leur avoient enseigné l'art de rendre la terre fertile. Chez les anciens, l'*agriculture* a fait les délices des plus grands hommes. Cyrus, le jeune, avoit planté lui-même la plupart des arbres de son jardin & les cultivoit avec soin.

Celui qui tuera un bœuf destiné au labourage, porte une loi d'Athènes, ou celui qui volera quelques outils d'*agriculture* sera puni de mort.

Les romains, sur-tout, se sont distingués par leur amour pour l'*agriculture*. Quel spectacle imposant de voir Quintus-Cincinnatus quitter la pièce de terre qu'il cultivoit pour la nourriture de sa famille, marcher à l'ennemi en qualité de dictateur, vaincre, recevoir les honneurs du triomphe, & revenir après seize jours se rendre ses travaux rustiques.

Après la prise de Carthage on distribua aux rois amis de Rome, les livres des différentes bibliothèques, la république ne conserva pour elle que les 18 livres d'*agriculture* composées par le capitaine Magon.

Caton étudia la culture des champs & en écrivit.

Par quelle fatalité, dit Voltaire, l'*agriculture* n'est-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout ministre d'état en Europe, doit lire avec attention le mémoire suivant d'un jésuite, qui n'a jamais été contredit par aucun autre nationnaire, & entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaste empire.

Au commencement du printemps chinois, c'est-à-dire, dans le mois de février, le tribunal des maïématiques ayant eu ordre d'examiner quel étoit le jour convenable à la cérémonie du labourage, déterminâ le 24 de la onzième lune, & ce fut par le tribunal des rites que ce jour fut annoncé à l'empereur dans un mémorial, où le même tribunal des rites marquoit ce que la majesté devoit faire pour se préparer à cette fête.

Selon ce mémorial, 1^o. l'empereur doit nommer les douze personnes illustres qui doivent l'accompagner & labourer après lui; savoir, trois princes & neuf présidens des cours souveraines. Si quelques-uns des présidens étoient trop vieux ou infirmes, l'empereur nomme ses assesseurs pour tenir leur place.

2^o. Cette cérémonie ne consiste pas seulement à labourer la terre pour exciter l'émulation par son exemple, mais elle renferme encore un sacrifice que l'empereur, comme grand pontife, offre au Chang-ti, pour lui demander l'abondance en faveur de son peuple. Or, pour se préparer à ce sacrifice, il doit jeûner & garder la continence les trois jours précédens. La même précaution doit être observée par tous ceux qui sont nommés pour accompagner la majesté, soit princes, soit autres, soit mandarins de lettres, soit mandarins de guerre.

3^o. La veille de cette cérémonie, sa majesté choisit quelques seigneurs de la première qualité, & les envoie à la salle de ses ancêtres se prosterner devant la tablette & les avertir, comme ils seroient, s'ils étoient encore en vie, que le jour suivant il offrira le grand sacrifice.

Voilà, en peu de mots, ce que le mémorial du tribunal des rites marquoit pour la personne de l'empereur. Il déclaroit aussi les préparatifs que les différens tribunaux étoient chargés de faire. L'un doit préparer ce qui sert aux sacrifices. Un autre doit composer les paroles que l'empereur prononce faisant le sacrifice. Un troisième doit faire porter & dresser les tentes sous lesquelles l'empereur dinera, s'il a ordonné d'y porter un repas. Un quatrième doit assembler quarante ou cinquante vénérables vieillards, laboureurs de profession, qui soient présens, lorsque l'empereur labourera la terre. On fait venir aussi une quarantaine de laboureurs plus jeunes pour disposer la charrue, atteler les bœufs, & préparer les grains qui doivent être semés. L'empereur sème cinq sortes de grains, qui sont censés les plus nécessaires à la Chine, &

sous lesquels sont compris tous les autres, le froment, le riz, le millet, la tève & une autre espèce de mill qu'on appelle *Cac-leang*.

Ce furent là les préparatifs : le vingt-quatrième jour de la lune sa majesté se rendit avec toute la cour en habit de cérémonie, au lieu destiné à offrir au *Chang-ti* le sacrifice du printemps, par lequel on le prie de faire croître & de conserver les biens de la terre. C'est pour cela qu'il l'offre avant que de mettre la main à la charrue.

L'empereur sacrifia, & après le sacrifice il descendit avec les trois princes & les neuf présidents qui devoient labourer avec lui. Plusieurs grands seigneurs portoient eux-mêmes les coffres précieux qui renfermoient les grains qu'on devoit semer; toute la cour y assista en grand silence. L'empereur prit la charrue & fit, en labourant, plusieurs allées & venues; lorsqu'il quitta la charrue, un prince du sang la conduisit & laboura à son tour, ainsi du reste.

Après avoir labouré en différents endroits, l'empereur sema les différents grains. On ne laboura pas alors tout le champ entier, mais les jours suivants les laboureurs de profession achevèrent de le labourer.

Il y avoit cette année là quarante-quatre anciens laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La cérémonie se termina par une récompense que l'empereur leur fit donner.

A cette relation d'une cérémonie qui est la plus belle de toutes, puisqu'elle est la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur Yont-Chin. Il accorde des récompenses & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes, depuis quinze arpens jusques à vingt vers la Tartarie; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite, & celui qui en défriche quatre-vingt devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples? admirer & vouloir.

Voltaire.

AGRIPPINE fit mourir l'empereur Claude son époux, & assura l'empire à Neron son fils. Comme on lui disoit que ce monstre lui donneroit la mort; *n'importe*, dit cette mère ambitieuse, *pourvu qu'il règne*. Neron la fit massacrer dans sa chambre, l'an 59 de J.C. Comme un centurion lui portoit un coup sur la tête : *frappe plutôt ce sein*, lui dit Agrippine, *puisque'il a donné le jour à Neron*.

AGUERRE, comtesse de Sault. Elle fut résister au duc de Savoie, qui vint la trouver à Aix. Elle entend un des conjurés envoyés par ce duc, qui dit à ses camarades : *Que n'exécutions-nous notre ordre? Frappez*, leur dit la comtesse, *je n'ai pas le cœur assez bas pour demander la vie; & s'a-*

dressant à des magistrats qui s'approchoient : *O vous, pères de la patrie*, leur dit-elle, *vous, dépositaires de l'autorité suprême, vous souffrez qu'un audacieux s'élève un trône au milieu de la Provence!* Cependant les assassins d'abord interdits la chargent de fers. Alors elle feint d'être malade, & se met dans un lit. Une femme de sa suite trouve le moment de prendre sa place, & trompait les gardes par ses plaintes, elle donne le temps à la comtesse de se déguiser en favoyard avec une barbe longue, toulue, & de s'évader avec son fils habillé en paysan. Les maraillais la requèrent & la défendent.

AIGUILLES *discriminales*. Les modes changeoient à Rome moins fréquemment que parmi nous. Les *aiguilles discriminales* servoient, pendant long-temps, à distinguer les femmes mariées d'avec les filles. Celles-ci portoient leurs cheveux frisés sur le front, les femmes au contraire les séparoient sur le devant de la tête, & les *aiguilles discriminales* servoient à cette séparation.

AIMANT. Un grand médecin, aussi très-habile en chirurgie, fut un jour appelé chez un malade qui s'étoit fait enterrer une paille de fer dans l'œil. Elle étoit si petite, que les instrumens les plus fins n'y prenoient point : le médecin désespéroit de pouvoir réussir. Sa femme ne put voir son embarras sans rire. Elle voulut parler avec lui, qu'elle alloit sur le champ guérir le malade. *Fabrice Hildan*, car c'est lui-même qui est ici l'acteur & l'historien, fut surpris de cette promesse. Ils vont ensemble chez le malade, qu'ils trouvèrent très-inquiet & très-souffrant. La nouvelle Agnodice ne se fit épouvanter point : elle dit à son mari qu'il ouvre l'œil, & ait soin de tenir les paupières écartées. Alors elle tire de sa poche son instrument : c'étoit un *aimant* bien monté, qu'elle promène le plus près qu'elle peut de la surface de l'œil : on vit, quelques instans après, la paillette de fer s'élancer vers l'*aimant*. On devine bien quel opératrice ne resta pas muette. Pour *Fabrice*, il avoua que sans sa femme il n'auroit pas eu la moindre idée de cette heureuse ressource; & tous furent contents. (*Fab. Hildanus, cent. 5.*)

AISANCE. Où règne une *aisance* honnête, fruit du travail & de l'industrie, là sont ordinairement les bonnes mœurs.

AJUSTEMENS. A Surate, ville des Indes Orientales, les danseuses, qui sont des filles dévouées au public, & qui sont vœu de débauche, ce qu'elles observent très-régulièrement, ont un ajustement particulier.

C'est une espèce de corset, pour conserver leur sein, qui contribue beaucoup à leur beauté. Elles l'enferment dans des étuis faits exprès d'un bois très-léger, joints ensemble, & bouclés par derrière, ce qui contient leur sein, & l'empêche de

grossir, & cependant les étuis font # polis, si brillans & si clatiques, qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps, sans appaître ni offenser le tissu tendre de la chair. Ils sont couverts d'une feuille d'or ou d'argent doré; elles y ajoutent des diamans, suivant leur faculté, & cet *ajustement* est une des parties les plus magnifiques de leur toilette.

ALARIC I, roi des goths, mort vers l'an 420. Il réduisit Rome à l'extrémité. *Je sens en moi, disoit-il, quelque chose qui m'excite à mettre Rome en cendres. Si je luisais pour tant toucher par les prières des romains, en exigeant d'eux tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & comme ils lui demandèrent ce qu'il vouloit leur laisser : — la vie.*

ALBANE, François l'*Albane* étoit né à Bologne en 1578. Il eut pour seconde épouse, une femme d'une grande beauté, dont il eut douze enfans aussi beaux que leur mère. L'étude des belles-lettres avoit contribué à lui donner des idées agréables, & pour peindre Venus & les amours, il n'eut qu'à copier sa famille. On a reproché à ce peintre, plein de grâces, de charmes & d'enjouement, que les têtes de ses tableaux se ressembloient presque toutes, nous venons d'en dire la cause. *Albane* jouit pendant quatre-vingt deux ans d'une vie heureuse, & mourut en 1660.

ALBE, (Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'), général espagnol, né en 1508, mort en 1582.

Les gantois s'étant révoltés en 1539, l'empereur Charles-Quint délibéra sur le traitement qu'il feroit aux rebelles, & voulut savoir le sentiment du duc d'*Albe*. L'inflexible duc répondit : *qu'une ville rebelle devoit être ruinée*. L'empereur, sur cette réponse, lui ordonna de monter au haut d'une tour, pour qu'il pût voir de là la grandeur de Gand. Lorsqu'il en fut descendu, Charles-Quint lui demanda combien il croyoit qu'il falloit de peaux d'Espagne pour faire un gant de cette grandeur. Le duc, qui s'apparçut qu'on avoit été blessé de sa sévérité, garda le silence.

Lors de la journée de Mulberg en 1547, le duc d'*Albe* fit des prodiges de valeur. Quelques historiens ont dit qu'il parut pendant l'action un phénomène singulier dans le ciel. Le roi de France, Henri II, ayant demandé au duc d'*Albe* la vérité du fait : *Sire, lui répondit le général Espagnol en riant : j'étois si occupé de ce qui se passoit sur la terre, que je n'ai pas remarqué ce qui paroissoit au ciel.*

En 1568, les habitans des Pays-Bas, aigris de ce qu'on attentoit continuellement à leur liberté, & de ce qu'on vouloit gêner leurs opinions, paroissioient disposés à prendre les armes. Philippe II, roi d'Espagne, envoya le duc d'*Albe* pour les contenir. Ce choix annonça les plus grandes barbaries. Dom Carlos, fils de Philippe, en fut si persuadé, qu'il dit en colère & le poignard à la main, à ce

général : « je te porterai ce fer dans le sein, plutôt que de souffrir que tu ailles, comme un ennemi, » ruiner des provinces qui me sont si chères ». Il se jeta en même temps sur le duc, qui ne parvint que difficilement à sauver ses jours.

Les premières démarches du duc d'*Albe* confirmèrent l'opinion qu'on avoit de lui. Il fit périr par un échafaud les comtes d'Edmond & de Hornes. Comme quelques personnes lui paroissioient étonnées de ce qu'il avoit fait tomber sa sévérité sur les têtes les plus illustres, il leur dit : *que peu de têtes de seigneurs valent mieux que plusieurs milliers de grenouilles.*

Après la prise de Harlem en 1573, le duc d'*Albe* quitta les Pays-Bas. Il y avoit commencé son administration en faisant construire à Anvers une citadelle qui avoit cinq bastions. Par une vanité just-à-lors inconnue, il en avoit nommé quatre de son nom & de ses qualités, le duc, Ferdinand, Tolède, d'*Albe*. On donna au cinquième le nom de l'Ingénieur. Il n'y étoit fait nulle mention du roi d'Espagne. Lorsque cette citadelle fut achevée, l'orgueilleux duc, qui avoit remporté de grands avantages sur les confédérés, y fit placer sa statue. Il étoit représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu sur la ville. A ses pieds étoient la noblesse & le peuple, qui prothérnis, sembloient lui demander grâce. Ces deux statues allégoriques avoient des écuelles pendues aux oreilles & des besaces au cou, pour rappeler le nom de *guezus* qu'on avoit donné aux mécontents. Elles étoient entourées de serpens, de couleuvres & d'autres symboles qui désignoient la fausseté, la malice & l'avarice, vices reprochés par les Espagnols, aux vaincus. Toutes les figures, ainsi que le piédestal, étoient de bronze, & l'on s'étoit servi pour ériger ce monument, des canons qui avoient été pris à la bataille de Gemmingen. On lisoit au-devant du piédestal, cette inscription fastueuse : « A la gloire » de Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'*Albe*, » gouverneur général de la Flandre, pour le roi » d'Espagne : pour avoir éteint les séditions, chassé » les rebelles, mis en sûreté la religion, fait ob- » server la justice, & affermi la paix dans ces provinces ».

ALBERONI, *Jules-Alberoni*, né à Plaïfance en 1664, d'un père jardinier, cultiva comme lui la terre, jusqu'à l'âge de quatorze ans. La première place qu'il obtint fut celle de clerc-sonneur à la cathédrale de Plaïfance. On le fit prêtre. Son évêque lui donna l'intendance de sa maison & un canonicat dans son église. Quelques-temps après ayant obtenu un bénéfice plus considérable, le poète Campifiron, qui avoit été volé, se réfugia chez lui. *Alberoni* l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, & lui prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit événement fut l'origine de sa fortune. Campifiron, secrétaire du duc de Ven-

dôme, ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaiteur ; il en parla au prince, à qui *Alberoni* trouva occasion de se rendre agréable. Il revint à Paris avec le duc de Vendôme, & repartit avec lui pour l'Espagne. Il devint agent du duc de Parme à la cour de Madrid. Il donna à madame des Ursins l'idée d'engager Philippe V à épouser Elisabeth Farnèse, héritière de Parme, de la maison & de Toscane. Le roi ayant accepté cette union, *Alberoni* fut chargé de cette négociation, dont il s'acquitta avec tout le succès possible. Bientôt après *Alberoni* fut nommé cardinal, grand d'Espagne & premier ministre, & cette époque fut la fin de ses prospérités. Il conçut des projets qui allumèrent la guerre entre l'Espagne & plusieurs autres couronnes, qui ne firent la paix qu'à condition que le cardinal seroit renvoyé. Il le fut en effet, & se retira à Gènes. Mais par une nouvelle bêtise de la fortune, le pape le fit arrêter comme coupable d'intelligence avec le Turc. Il fut jugé à Rome par des commissaires du sacré collège, & condamné à subir un an de prison, où il passa chez les Jésuites. Enfin, *Alberoni* mourut en 1732, âgé de quatre-vingt-sept ans.

ALBERT (le Grand), *Albert*, plus connu sous le nom de *Grand Albert*, portoit ce nom, parce qu'il s'appelloit *Groot*, qui veut dire grand. Il étoit né en Souabe en 1205, d'une famille illustre. Il entra chez les dominicains, & devint provincial de cet ordre, il devint ensuite évêque de Ratibonne, & retourna dans sa cellule en qualité de simple religieux. *Albert* est bien plus recommandable comme évêque & comme religieux, que comme auteur. On a raconté, & des auteurs crédules ont écrit de lui des choses merveilleuses ; on lui attribue des recueils ridicules de sermons, auxquels il n'a pas eu la moindre part. Il mourut à Cologne en 1282, âgé de soixante-dix-sept ans.

ALBINOS, peuple d'Afrique, qui ont les cheveux blancs, les yeux bleus & le corps dont la blancheur ressemble à celle d'un lépreux ou d'un mort. Leurs yeux sont foibles & très-languissans & brillent beaucoup à la clarté de la lune. Les nègres regardent ces *Albinos* comme des monstres, & ne leur permettent pas de se multiplier.

ALBORNOS (Gilles Alvarez Carillo) archevêque de Tolède, mort en 1367.

Le pape Clément VI l'ayant fait cardinal, il se démit de son archevêché, disant qu'il seroit honteux de garder une épouse qu'il ne pouvoit pas servir.

On doit admirer la manière noble dont le cardinal *Albornos* rendit compte à Urbain V de l'argent qu'il en avoit donné. Ce cardinal ayant défilé les sept arts qui troublent l'Italie, rétablissant au-

torité des papes ; peu de temps après ses envieux portant Urbain à lui faire rendre compte de son administration ; *Albornos* fit charger un chariot des clefs de toutes les villes & de toutes les places qu'il avoit soumises au saint siége ; & ayant fait tirer jusque au vatican par des bœufs couronnés de laurier, il alla aux pieds du pape le supplier de recevoir le compte qu'il lui avoit demandé : Urbain surpris de ce qu'il voyoit, & honteux de sa défiance, l'embrassa, lui disant devant tout le monde, que lui & ses successeurs lui devoient toujours le rétablissement de l'église.

ALBUQUERQUE (*Alphonse duc d'*) mort à Goa en 1515. Ce général portugais s'étant rendu maître d'Ormuz dans le Golfe Persique, le roi de Perse envoya demander un tribut au vainqueur, qui fit apporter, devant les ambassadeurs, des boulets, des grenades & des sabres : *Voilà, leur dit-il, la monnaie des tributs que paie mon maître.*

Il assiégeoit Malaca, un des principaux marchés de l'Inde ; mais les assiégés ayant fait prisonnier Arango, son ami, menaçoient de le faire périr s'il continuoit le siège. Il reçut ce billet de son ami : *Nepense qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal ; si je ne puis être un instrument de ta victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place fut emportée, & Arango sacrifié.

Les Portugais, forcés dans la citadelle de Goa, se réfugièrent sur leurs vaisseaux. Comme ils ne peuvent pas sortir du port, & que les vivres leur manquent, ils se voient exposés à ce que la famine a de plus affreux. Trois d'entre eux, qui n'ont pas un courage suffisant pour supporter l'horreur de cette situation, passent dans le camp Indien, & y rendent compte de l'état misérable où il se font trouver. Le chef de ces infidèles, qui a autant de politesse que de bravoure, envoie sur le champ une hulle pleine de vivres & de rafraîchissemens, en faisant dire : que c'est par les armes, & non par la faim, qu'il veut vaincre ses ennemis. Le grand *Albuquerque*, qui croit qu'on cherche à savoir jusqu'où peut aller l'extrémité où il se trouve, usa de feinte. Il fait expédier sur le tillac une barrique de vin, avec le peu de biscuit qui est réservé pour les malades, comme si chacun pouvoit en prendre à discrétion ; & renvoyant le présent, il dit à l'officier qui est chargé de le lui offrir : « dites à votre maître, que je lui suis obligé, mais que je ne recevrai ses dons que lorsque nous serons amis ».

ALCHYMIE. L'*alchymie* est cette partie éminente de la chymie qui s'occupe à perfectionner, à améliorer ou à transformer les métaux. Cet art mystérieux, s'appelle aussi *science* ou *philosophie hermétique*.

L'*alchymie* est, selon l'étimologie du mot, la chymie par excellence. Ceux qui s'y sont appliqués

ont

ont eu différents buts, qui paroissent tous également chimériques.

Zozime, qui vivoit au commencement du cinquième siècle, est le premier auteur qui parle de faire de l'or. Son manuscrit grec, qui a pour titre : *l'art de faire de l'or & de l'argent*, est conservé à la bibliothèque du roi.

Le secret chimérique de la pierre philosophale a été en vogue parmi les chinois, long-temps avant qu'on en eût les premières notions en Europe. Ils parlent dans leurs livres, en termes magnifiques, de la semence d'or, & de la poudre de projection. Ils promettent de tirer de leurs creusets non-seulement de l'or, mais encore un remède spécifique & universel, qui procure à ceux qui le prennent une espèce d'immortalité.

On peut comparer les *alchimistes* aux marchands de billets de loterie, qui offrent d'enrichir les autres, & vivent souvent dans la plus grande misère. Tous ces messieurs devraient profiter de la leçon suivante.

Un alchimiste qui se vantoit d'avoir trouvé le secret de faire de l'or, demandoit une récompense à Léon X. Ce pape, le protecteur des arts, parut acquiescer à cette demande, & le charlatan se flattoit déjà de la plus grande fortune. Lorsqu'il revint solliciter sa récompense, Léon lui fit donner une grande bourse vide, en lui disant : que puisqu'il savoit faire de l'or, il n'avoit besoin que d'une bourse pour le contenir.

Un des meilleurs tours qu'on ait jamais fait en alchimie, fut celui d'un rose-croix, qui alla trouver Henri I, duc de Bouillon de la maison de Turenne, prince souverain de Sedan, vers l'an 1620. « Vous n'avez pas, lui dit-il, une souveraineté proportionnée à votre grand courage. Je veux vous rendre plus riche que l'empereur. Je ne puis rester que deux jours dans vos états ; il faut que j'aille tenir, à Versailles, la grande assemblée des frères. Gardez seulement le secret ; envoyez chercher de la litharge chez le premier apothicaire de votre ville. Jetez-y un grain seul de la poudre rouge que je vous donne ; mettez le tout dans un creusier, & en moins d'un quart d'heure vous aurez de l'or ».

Le prince fit l'opération, & la répéta trois fois en présence du virtuose. Cet homme avoit fait acheter auparavant toute la litharge qui étoit chez les apothicaires de Sedan, & l'avoit fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or.

L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de Bouillon.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il ne fit trois cents mille onces avec trois cents mille grains, & que par conséquent il ne fût bientôt possesseur, dans la

Encyclopædia,

semaine, de trente-sept mille cinq cents marcs, sans compter ce qu'il seroit dans la suite : il falloit trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe étoit pressé de partir ; il ne lui restoit plus rien ; il avoit tout donné au prince ; il lui falloit de la monnaie courante, pour tenir à Venise les états de la philosophie hermétique. C'étoit un homme très-moderé dans ses desirs & dans sa dépense, il ne demandoit que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de Bouillon, honteux du peu, lui en donna quarante mille. Quand il eut épuisé toute la litharge de Sedan, il ne fit plus de l'or, il ne revint plus son philosophe, & en fut pour ses quarante mille écus.

L'histoire suivante est une nouvelle preuve que l'art des alchimistes n'est souvent que l'art de tromper.

Noël Picard, surnommé Dubois, qui dans son contrat de mariage passé par-devant M^r Capitin, notaire, se faisoit nommer Jean de Mailly, fleur de la Maillerie & Dubois, étoit natif de Clefmiers-en-Brie, & fils d'un chirurgien. Ayant en sa jeunesse appris un peu de latin, il commença l'étude de la chirurgie pour exercer la profession de son père ; mais comme il avoit naturellement l'esprit changeant, il s'ennuya bientôt de cet état, & se mit au service d'un homme de qualité nommé Dutay, qui le prit pour son valet-de-chambre chirurgien, & l'emmena avec lui dans le Levant, où il fut trois à quatre ans à voyager. Dubois ne tarda point à se faire connoître pour un esprit inquiet & avide de s'instruire dans les sciences occultes de la chyromanie, la magie, l'astrologie & l'*alchimie*. Etant de retour de ses voyages, il vint demeurer à Paris, & rechercha la connoissance des adeptes de la philosophie hermétique. Il passa six ans dans leur société & dans la débauche. Il eut des remords, & dans un accès de dévotion, ou peut-être n'ayant plus de moyens de subsister, il entra chez les capucins de la rue Saint-Honoré ; mais au bout de sept à huit mois il s'ennuya de ce nouveau genre de vie, il jeta le froc, & s'enfuit par-dessus les murs des tuilleries. Comme il n'avoit point encore fait de profession, on le laissa tranquille. Trois ans après son esprit inquiet le ramena dans l'ordre séraphique ; il prononça ses vœux après le temps de son noviciat. Il fut admis aux ordres sacrés, même de prêtrise. Il se fit appeler le père Simon : dix ans s'écoulèrent dans cet état. Il avoit conservé des habitudes avec ses anciens compagnons de plaisir ; son goût pour la dissipation se réveilla ; il quitta encore l'habit de capucin, & s'alla promener en Allemagne. Il fut reconnu, embrassa la religion luthérienne, & s'adonna tout entier à l'étude du grand-œuvre : il n'apprit point à faire de l'or ; mais le secret d'en imposer aux ignorants qui cherchent la pierre philosophale. Avec ce beau secret, il revint à Paris, où il comptoit bien pouvoir faire des dupes. Il crut que

les capucins ne songeroient plus à lui, après une absence de sept à huit ans. Il fit abjuration de son apostasie, & par une audace singulière, cet homme qui étoit moins & prêtre, se maria à Saint-Sulpice, avec Susanne Leclerc, fille d'un guichetier de la Conciergerie.

Dubois, naturellement cauteur & charlatan, s'introduisit chez plusieurs gens de qualité ; & s'attira la confiance de quelques-uns, entr'autres de l'abbé Blondeau, oncle de madame de Chavigny Bouthillier, esprit foible & crédule, qui le regarda comme un homme merveilleux, possédant les secrets les plus rares, & particulièrement celui de faire de l'or avec la plus grande facilité. Ce fut cet abbé qui le fit connoître du fameux père Joseph, ayant préalablement obtenu de lui qu'il ne le feroit point rechercher pour sa vie passée. Le père capucin promit tout ce qu'il exigea de lui, dans l'espérance de procurer au cardinal de Richelieu, son protecteur, un adepte qui alloit augmenter la grandeur de son éminence & la richesse de la France ; qui devoit donner les moyens de soulager les peuples, & fournir abondamment à toutes les dépenses des guerres ruineuses, contre les ennemis du roi. Son éminence ne tarda pas d'être informée de cette heureuse aventure ; & comme le père Joseph avoit tout ascendu sur son esprit, elle ne forma aucun doute sur ce qu'il lui raconta. Enfin il fut arrêté que le fabriquant d'or travaillerait en présence du roi, de la reine, du cardinal, du père Joseph, de l'abbé Blondeau, des surintendans & autres, qui avoient intérêt à la réussite du grand-œuvre. Le jour étant pris, Dubois se rend au Louvre, apporte une coupelle & un creuset pour son expérience ; allume le feu, y met ses vaisseaux ; & de peur qu'on ne le soupçonne de fourberie, il accepte pour aide de son travail, un garde-du-corps, nommé Saint-Amour, que le roi lui-même lui choisit. Tout étant disposé, Dubois demanda à haute voix s'il plairoit à sa majesté de commander qu'un de ses soldats donnât dix ou douze balles de mousquet pour les convertir en or ; ce qui fut fait fort solennellement & avec tout l'appareil du mystère. Le plomb mis dans la coupelle, on donna au feu le degré de chaleur nécessaire pour en tirer l'effet tant désiré. Dubois fit voir en même-temps qu'il jetoit sur les balles la valeur d'un grain de sa poudre de projection. Après quoi, il couvrit de cendres le plomb qui étoit dans la coupelle, comme chose nécessaire, dit-il, à son procédé ; & sans doute afin de masquer mieux ses manœuvres. Le temps venu de faire voir le résultat de cette grande opération, Dubois, sous prétexte d'arranger la coupelle, pliffa adroitement, sans que personne s'en aperçût, un certain poids d'or sous la cendre, comme il l'a depuis confessé au procès. Etant alors assuré d'avoir de l'or, il supplia le roi de vouloir bien lui-même écarter peu à peu les cendres avec

un soufflet, ou d'en donner l'ordre à qui il lui plairoit. Le roi ne voulut confier ce soin à personne ; & comme il souffloit fort, dans l'impatience de découvrir cet échantillon des richesses infinies qui lui étoient promises, les spectateurs, tous très-intéressés, très-curieux, très-attentifs, recevoient les cendres qu'envoioient sur les assistants, & la reine elle-même s'en faisoit accabler. Enfin, lorsque le rameau d'or parut, il excita dans toute l'assemblée un cri d'allégresse, & causa une surprise si agréable, que sa majesté & son éminence embrassèrent Dubois, & lui prodiguèrent leur faveur, & les témoignages de leur satisfaction & de leur reconnaissance. Le roi, dans son enthousiasme, le déclara noble & le fit chevalier, en lui donnant la belle petite accolade, à la façon des anciens preux & chevaliers de la Table Ronde. Il lui conféra en même-temps l'office de président des trésoreries de France, de la nouvelle création à Montpelier, & lui permit de chasser dans toute l'étendue de ses plaisirs. Le cardinal dit qu'il falloit ôter les tailles, taillons, subsides, & toutes les impositions qui sont à charge au peuple ; que le roi ne réserveroit que son domaine avec quelques fermes & droits seulement, comme des marques de sa suzeraineté & de sa puissance souveraine ; il annonça la renaissance de l'âge d'or, & la suprême domination de la France sur toutes les puissances de l'Europe ; le chapeau du cardinal fut de nouveau promis au père Joseph. L'abbé Blondeau fut nommé conseiller d'état, & reçut le jour même ses lettres, avec promesse du premier évêché vacant. Saint-Amour eut huit mille francs pour avoir aidé à cette belle œuvre ; ensuite toute la cour étoit dans le ravissement & dans l'ivresse de la joie. Dubois fit une nouvelle expérience, & employa le même tour de souplesse pour entretenir l'enthousiasme de ses spectateurs. Le roi tira lui-même du feu le creuset avec des pincettes. La vue de ce nouveau lingot causa un redoublement de plaisir, quoique cet or fût moindre que le premier qui pesoit neuf onces ; ce second n'étant que de quatre. On envoya aussitôt chercher un orfèvre qui, après avoir fait l'essai de ces deux échantillons, trouva qu'ils n'étoient autres que des pistoles, c'est-à-dire à vingt-deux karats. Dubois craignant que ce rapport si parfait avec la monnaie ne fit soupçonner quelque chose, s'empressa de dire que pour ses essais il faisoit de l'or à ce titre ; mais que dans son travail en grand de la transmutation, son or seroit pur à vingt-quatre karats. Cette raison contenta l'assemblée qui se plaisoit dans son illusion ; mais elle parut très-suspecte à l'orfèvre.

Les expériences étant faites, & ne laissant rien à désirer, le cardinal tira Dubois à part ; il l'entreteint sur l'or qu'il devoit fournir dorénavant ; lui dit que le roi avoit besoin régulièrement de six cents mille francs par semaine ; & le charlatan eut

l'effronterie de les promettre, pourvu qu'on lui laissât seulement dix jours pour donner, disoit-il, la dernière perfection de cuisson à neuf onces de poudre de multiplication qu'il avoit, & qui, par un accident, avoit été *inutile* (jargon de l'art pour dire aigrie & altérée), ajoutant qu'il vouloit porter cette poudre à sa perfection, & faire un or purifié. Le cardinal lui répondit qu'il lui accordoit non-seulement dix jours, mais vingt, s'il en avoit besoin. Dubois, au lieu de faire un travail qu'il savoit bien inutile, prend le plaisir de la chasse, fait grand-chère chez lui, assemble tous les adeptes de sa connoissance, les régale avec magnificence, les entretient de ses succès & de sa science sublime. Il est regardé par-tout comme un homme extraordinaire, & en quelque sorte divin. Cependant le tems se passoit, & rien ne se préparoit; le cardinal envoya le père Joseph solliciter le faîteur d'or de se mettre à l'œuvre; il demande quelques jours qu'on lui accorde, & qu'il ne met pas mieux à profit. Le roi n'étoit pas moins impatient de voir de gros saumons d'or de cinq à six cents mille livres que Dubois avoit promis. Comme ils ne paroissent point, on eut des soupçons, & bientôt des craintes d'avoir été dupe, ce qui n'étoit que trop vrai. Il y eut des ordres pour veiller de près ce charlatan, & l'empêcher de prendre la fuite, comme en effet il le méritoit. Enfin son éminence l'envoya chercher dans une de ses voitures. Etant arrivé à Ruel, le cardinal ne voulut point le voir, & le fit enfermer pour travailler. Dubois fit ou feignit de faire beaucoup d'essais qui ne produisirent rien. Alors on le transféra au château de Vincennes, où, après beaucoup de tentatives encore inutiles, il ne laissa plus douter qu'il ne fût un imposteur. M. de la Ferme vint le prendre dans un carrosse & le conduisit à la Bastille. M. le cardinal ne lui pardonna point de l'avoir abusé si publiquement & si solennellement. Il nomma une commission pour faire son procès; & son éminence voulant paroître avoir été trompé par un art magique, auquel toute la politique avoit été forcée de céder, elle fit principalement insister sur le fait de magie dont Dubois fut accusé. Avant de procéder, M. de la Ferme, chef de la commission, prit des instructions des alchimistes; il lut quelques traités de leur vaine science, d'après lesquels il interrogea Dubois en grand détail, dans les termes de l'art hermétique, ensuite sur la magie, & sur la rognure des monnoies d'or, qui étoit le malheureux talent de ce fourbe & sa coupable ressource, quoiqu'il n'en voulût pas convenir. Après dix ou douze jours d'interrogatoire, il fut condamné à la question pour confesser la vérité, & avouer qu'il avoit eu dessein de tromper le Roi & son éminence. Alors Dubois eut l'effronterie de soutenir qu'il n'étoit point coupable de ce projet, & que même, pour se justifier, il étoit prêt de répéter ses expériences & de faire de l'or. On le relâcha aussitôt,

tôt, & comme on est toujours crédule pour ce qu'on desire, on lui fit apprendre dès le lendemain ce qui étoit nécessaire pour son travail. Cependant deux des plus habiles orfèvres de Paris furent avertis de venir le voir opérer, & de prendre garde à ses tours de souplesse. Dubois allume son feu à sa manière. Des hommes font ponctuellement ce qu'il ordonne, il ne touche qu'à peu de choses; & toujours observé par les deux orfèvres, manquant d'ailleurs de la poudre d'or qu'il n'avoit pu se procurer dans la prison, il trahit ses expériences jusqu'à la chute du jour; à la fin il y renonça, disant qu'il n'étoit point libre, & qu'il ne vouloit point enseigner son secret à des gens qu'il ne connoissoit pas. Mais quand il vit qu'on alloit de nouveau l'appliquer à la question, il promit de faire l'aveu de toutes ses fourberies, & de découvrir les moyens qu'il avoit employés pour en imposer au roi, au cardinal & aux Ministres. Ce premier crime confessé, il fut interrogé sur la magie, à laquelle on avoit encore dans ce tems la simplicité de croire. On prétend même qu'il en fut convaincu, & qu'il ne put s'empêcher de l'avouer. Son interrogatoire étoit fondé sur un accident qu'on supposé qu'il arriva une nuit à l'un des gardes de son éminence, lorsque ce fourbe étoit retenu à Ruel. On rapporte que ce garde s'étoit plaint d'avoir été rudement battu sur les deux heures après minuit, sans qu'il pût jamais voir ni toucher celui qui le frappoit; & l'on fit courir le bruit que c'étoit un diable que Dubois avoit lâché contre lui, pour se venger de quelque mauvais traitement. Ce fait, avec plusieurs autres, sont cités dans le procès comme preuves de sa force magique. M. de la Ferme l'interrogea sur cette magie, dont il se défendoit faiblement, lui demanda pourquoi les diables qui étoient à ses ordres, ou ses amis, ne l'enlevoient point de sa prison, ou ne lui apprennent pas le beau secret de faire de l'or dont il s'étoit tant vanté, qui étoient les deux choses dont il avoit le plus de besoin dans la situation où il se trouvoit pris. Mais il ne dit rien à ces questions auxquelles il n'y avoit en effet point de réponse. Après ce second chef d'accusation, on passa à un troisième plus réel, ce fut la fausse monnaie & la rognure des pièces d'or. A cet égard on trouva chez Dubois beaucoup d'outils & de pièces de conviction. Cette poudre d'or des monnoies étoit l'appât que ce maître fourbe employoit pour attirer les personnes crédules; car avec la valeur de huit ou dix pistoles, dont il faisoit de petits lingots qui lui servoient d'essais & de montre pour un plus grand ouvrage qu'il promettoit, il attiroit des six ou sept cents écus de la part de ceux qu'il prenoit dans ses filets. L'abbé Blondeau, qui étoit fa dupe & son confident, lui avoit avancé jusqu'à huit mille francs avant qu'il le fit connoître au père Joseph.

Dubois avoit composé un petit livre où il

disoit qu'étoit renfermé son secret de faire de l'or, & il vendoit son ouvrage en manuscrit, plus ou moins, suivant qu'il trouvoit des acheteurs intéressés & curieux. Il y avoit même de ses disciples de bonne-foi, qui débiteroient à son profit son ouvrage ; on cite entre autres un M. de la Jaille, maître de comptes de Nantes.

Enfin cet homme atteint & convaincu de plusieurs délits qui méritoient la mort, fut jugé par une commission, & condamné à être pendu. Il voulut encore soutenir qu'il avoit fait de l'or, & que c'étoit la crainte des tourmens qui lui avoit arraché un aveu contraire. Mais depuis cette fois il ne fut pas écouté ; & comme on le menoit au supplice, le confesseur, qui étoit un carme, le déterminà à avouer ses fautes, il le promit. Alors on le fit entrer chez un Notaire, où il déclara & certifia, qu'il étoit vrai, comme il alloit mourir & rendre compte de sa vie à Dieu, qu'il avoit trompé, de dessein prémédité, le roi, la reine & M. le cardinal ; qu'il leur en demandoit pardon, que tout ce qu'il avoit fait n'étoit que fourberie, qu'il n'avoit jamais connu ni vu personne qui fût faire de l'or ou en trompant ; mais que cela lui avoit servi à passer commodément sa vie, ce qui étoit très-aisé à faire, à cause de l'extrême crédulité des hommes : & signa, en présence de M. de la Ferme, & déchargea Saint-Amour, qu'il avoit chargé par ses réponses dans le procès. De là il remonta dans sa charrette, & fut traîné au supplice, qu'il subit avec résignation & avec courage, le 25 Juin 1637.

L'histoire fait mention de trois de ces imposteurs qui se sont adressés à nos rois, sous prétexte de fabriquer de l'or.

Le premier fut un nommé Jean Gauthier, baron de Plumerolet, qui trompa Charles IX, & lui emporta cent vingt mille livres, après avoir seulement travaillé huit jours ; mais deux mois après il fut pris & pendu. Le second a été, en 1615 ou 1616, un nommé Guy de Cruseville, à qui, par arrêt du conseil, on donna vingt mille écus pour travailler dans la basilique, où ayant été environ trois semaines, il s'évada, & depuis on n'en a point entendu parler ; & le troisième est ce Dubois dont nous venons de rapporter l'aventure & la fin tragique.

ALCIBIADE. *Alcibiade*, athénien, étoit descendant d'Ajox. Socrate fut son instituteur.

Les auteurs ont dit d'*Alcibiade*, que la nature, en le formant, réunît toutes ses forces pour en faire un homme accompli.

Il manifesta dès son enfance ce qu'il seroit le reste de sa vie. Un jour qu'il jouoit aux osselets dans la rue, un chariot s'avance, il prie le conducteur d'attendre, celui-ci, peu complaisant,

pousse les chevaux plus vivement ; les camarades du jeune *Alcibiade* prennent la fuite, mais lui se couche devant la roue, en disant : *malheureux, passes, si tu l'oses.*

Etant entré dans l'école d'un grammairien, il lui demanda un Homère, & lui donna un soufflet, pour le punir de n'avoir pas un si beau modèle à offrir à ses élèves.

Il fut deux fois couronné aux jeux olympiques, où il effaçoit, par sa magnificence, celle des plus grands rois.

On l'accuse d'avoir été le corrupteur des mœurs d'Athènes, & l'intimité qui le liait à Socrate, lui suscitait celles de ce philosophe.

Alcibiade, accusé d'impiété & de sacrilège, évita par un exil volontaire la mort à laquelle il avoit été condamné par contumace.

On prétend qu'il étoit père de la célèbre Laïs, qui sembloit avoir hérité de ses grâces & de sa beauté.

ALCITRYOMANCIE, divination qui se faisoit par le moyen d'un coq. Cet art étoit en usage chez les grecs qui le prénioient ainsi. On traçoit un cercle sur la terre, & on le partageoit en vingt-quatre espaces égaux dans chacun desquels on figuroit une des lettres de l'alphabet, & sur chaque lettre on mettoit un grain d'orge ou de bled. Cela fait, on plaçoit au milieu du cercle un coq fait à ce manège, on observoit soigneusement les lettres de dessus lesquelles il enlevait le grain, & de ces lettres rassemblées, on formoit un mot qui seroit de réponse à ce qu'on vouloit savoir.

Plusieurs devins cherchèrent quel devoit être le successeur de l'empereur Valens. Le coq ayant enlevé les grains qui étoient sur les lettres Θ Ε Ο Δ, ils conclurent que ce seroit Théodore, mais ce fut Théodose, qui seul échappa aux persécutions de Valens.

ALCORAN. *Alcoran*, en arabe, veut dire, *livre*, & c'est en effet chez les mahométans le livre par excellence, la collection des révélations prétendues du faux prophète Mahomet.

Les musulmans croient, comme article de foi, que l'ange Gabriel apporta, pendant le cours de vingt-trois ans à leur prophète, tout ce qui est contenu dans l'*alcoran*, verset à verset, écrit sur un parchemin fait de la peau du bœuf qu'Abraham immola à la place de son fils Isaac.

Il y a, selon Mahomet, sept paradis : l'argent, l'or, les pierres précieuses sont la matière des premiers cieus. Le septième est un jardin délicieux arrosé de fontaines & de rivières de lait, de miel & de vin, avec des arbres toujours verts, dont les pepins se changent en des filles si belles & si douces, que si l'une d'elles avoit craché dans la

mer, l'eau n'en auroit plus d'amertume. C'est là que les croyans seront servis des mets les plus rares, les plus délicieux, & seront les époux des houris, ou jeunes filles, qui, malgré des plaisirs & des jouissances continuelles, seront toujours vierges. L'enfer consiste dans la privation de tous ces plaisirs & dans quelques autres peines qui finiront un jour par la bonté de Mahomet.

L'ulcoran commande à tous les musulmans, aux fils même des rois d'apprendre un métier, & d'y travailler pendant quelques heures, chaque jour.

Tout l'ulcoran doit être écrit sur le linge du grand-visir.

ALEMBERT. (d') Ce savant fut un enfant de l'amour. Il vint au monde le 16 novembre 1717. Mais ses père & mère, madame de Tencin & le chevalier Desfouches n'osant le reconnoître, le nouveau né fut porté deux heures avant le jour sur l'escalier de l'église de saint Jean-le-Rond. Attiré par ses cris, le bédau le recueillit & le fit baptiser sur le champ sous le nom de Jean-le-Rond.

Cependant le chevalier Desfouches réclama cet enfant, & chargea la femme d'un vintier, établi à Paris, rue Michel-le-Comte, de le nourrir & de l'élever.

La réputation que cet homme célèbre s'acquit dans les sciences exactes & dans la littérature, fut confirmée par le discours préliminaire de l'encyclopédie. Il avoit, comme on sait, entrepris cet ouvrage avec Diderot, son ami, en 1750.

Le roi de Prusse avoit pour d'Alembert une estime & une amitié particulière; il lui offrit la place de directeur de l'académie de Berlin, que notre philosophe n'accepta pas. Ce sacrifice qu'il fit à l'amour qu'il avoit pour son pays, fut suivi d'un autre encore plus méritoire.

L'impératrice de Russie lui offrit de se charger de l'éducation du grand duc, & attacha à cette honorable fonction cent mille livres de rente, & d'autres avantages considérables que d'Alembert refusa constamment; il se contenta de l'estime générale de ses concitoyens & de l'amitié d'un très-grand nombre de gens distingués par leur mérite & par leur rang; on peut dire que d'Alembert joignoit au mérite de penser celui de faire penser les autres; & l'esprit dans ses ouvrages parle toujours raison. Il mourut à Paris, le 29 octobre 1783.

Un jeune homme parodia ces quatre vers déjà connus, sur le refus que fit d'Alembert de se laisser aller à la fortune qui l'appelloit en Russie.

Est-ce à vous d'écouter l'ambition funeste,
Et la soif des faux biens dont on est captivé?
Un instant les détruit; mais la sagesse reste:
Voilà le seul trésor, & vous l'avez trouvé.

Quelqu'un fit observer à M. d'Alembert, que tel écrivain, digne à la vérité de beaucoup d'éloges, exaltoit ses propres talens avec trop de confiance. Il faut le lui pardonner, reprit le philosophe, son amour propre n'offense personne.

D'Alembert ayant remporté le prix sur la question proposée par l'académie de Berlin: quelle est la cause générale des végètes? profita de cette occasion pour dédier son ouvrage au roi de Prusse, par ces trois vers latins, qui sont allusion aux victoires & à la paix que le héros prussien proposoit à l'Autriche.

*Mec ego de vasis, dum ventorum odor alle
Palantes agit Aestivas Fredericus, & orbis
Insignis lauro, namum pretendit olive.*

Dans un voyage que d'Alembert fit à Wesel, où le roi l'appella après la paix de 1763, ce prince lui vanta au cou & l'embrassa tendrement. La première question que le monarque fit au géomètre fut celle-ci: Les mathématiques fournissent-elles quelques méthodes pour calculer les probabilités en politique? La réponse de d'Alembert fut, qu'il ne connoissoit point de méthode pour cet objet; mais que s'il en existoit quelqueune, elle venoit d'être rendue inutile par le héros qui lui faisoit cette question.

Le jour que M. le Mièrre & M. le comte de Trellan vinrent prendre place à l'académie française, M. d'Alembert, impatient qu'on ne commençât pas la séance, dit très-haut à l'auteur de la veuve du Malabar: « M. le Mièrre, ou attend » après vous ». Aussi-tôt une voix se fit entendre dans l'assemblée, & prononça distinctement ces mots: « si vous attendez après lui, il y avoit assez » long-tems qu'il attendoit après vous ».

M. d'Alembert qui pleuroit la mort de mademoiselle d'Espinalle, dit, en apprenant la mort de madame Geoffrin: « hélas! je passois toutes » mes soirées chez l'amie que j'avois perdue, & » toutes mes matinées avec celle qui me restoit » encore. Il n'y a plus pour moi ni soir ni matin ».

L'Abbé de Voisenon, au sortir d'une séance de l'Académie, disoit d'un ton fâché: « s'il le fait » ici quelque étourderie, on ne marque jamais de » me la prêter ». M. d'Alembert répondit sur-le-champ: « monfieur l'abbé, on ne prête qu'aux » riches ».

M. le comte du Nord, ou le grand-duc de Russie, dit à M. d'Alembert, qu'il regretteroit toujours que son éducation n'eût pas été remise en ses mains. M. d'Alembert s'excusa sur sa mauvaise santé, sur ses amis, sur le climat de la Russie. « En vérité, monfieur, lui dit le comte du Nord, » c'est le seul mauvais calcul que vous ayez fait en » votre vie ».

ALI, cousin-germain & gendre de Mahomet, fut un de ses disciples les plus ardens: il adopta

le système de son apostolat sanguinaire. « C'est moi, » lui dit-il, en lui prêtant serment de fidélité, « c'est moi, grand prophète de Dieu, qui veux être ton vifir. Je casserai les dents, j'arracherai les yeux, je fendrai le ventre, & je romprai les jambes à ceux qui s'opposent à moi ». Son zèle sembloit le désigner pour être le successeur de Mahomet; mais Abubekre ayant été nommé calife, *Ali* se retira dans l'Arabie.

Après la mort du calife Orthman, *Ali* fut nommé pour lui succéder; mais un parti contraire s'étant élevé, il fut assassiné l'an de J. C. 660.

ALIBOUR. Il étoit premier médecin de Henri IV, & n'est gueres connu que par l'anecdote suivante. Le roi l'envoya visiter la belle Gabrielle d'Estrees, mariée depuis peu à M. de Liancourt, en face d'Eglise seulement. Elle avoit mal passé la nuit. *Alibour* vint dire au roi qu'il avoit trouvé un peu d'émotion chez la malade; mais que la fin de la maladie seroit bonne. Ne comptez-vous pas la saigner, dit le roi? Je m'en donnerai bien de garde, répondit ingénument le vaillant, avant qu'elle soit à mi-terme. Comment, reprit le roi, que voulez-vous dire, bon homme? *Alibour* appuya son sentiment, que le prince crut bien détruire, en lui apprenant plus particulièrement à quel point il en étoit avec la dame. Je ne fais, dit le Médecin, ce que vous avez fait ou point fait; mais je vous renvoie à fix ou sept mois d'ici pour connoître la vérité de ce que je dis. Le roi quitta son médecin, & fort en colère fut chez la belle malade, qui apparemment trouva moyen de s'excuser; car la chronique dit qu'il n'y eut entre lui & elle aucune méintelligence, quoique la prédiction du médecin se fut accomplie; & le roi, loin de défavouer l'enfant, le reconnut pour sien, & le nomma *César*. La mort d'*Alibour*, qui arriva quelque temps après, à la suite d'une violente colique, fit soupçonner qu'il avoit été empoisonné, pour le punir de sa prophétie, & des propos qu'il ne cessoit de tenir tant contre la favorite que contre le nouveau *César*. Les médecins de nos jours sont plus discrets; aussi ne courent-ils pas les mêmes risques.

ALIMENT. Hormouz, roi de Perse, demandoit un jour à son médecin combien il falloit d'aliments par jour pour le soutien d'un homme formé? Le médecin répondit que cela alloit environ à une livre. « Comment une si petite quantité pourroit-elle suffire à un aussi grand corps que le mien! — Cette quantité suffit, si vous voulez seulement que votre nourriture vous porte; si vous en prenez davantage, ce sera vous qui la porterez ».

ALLAIN, fils d'un sellier, a composé plusieurs comédies, entr'autres l'*Epreuve réciproque*, en un acte, en prose. Cette pièce a le défaut de n'être pas assez développée; ce qui fit dire à la Mothe,

au sortir de la première représentation, *Allain; tu n'as pas assez allongé la courroie.*

L'ALLEGORIE est pour les arts comme pour les lettres, une rue par laquelle on présente un objet pour en exprimer un autre, par les rapports qu'ils ont entr'eux. Une *allégorie* remarquable par sa singularité est l'épigraphie d'un libraire de Boston, composée par lui-même: « Ci git, comme un vieux livre à reliure usée & dépouillée de titres » & d'ornemens, le corps de Ben. Franklin, imprimeur. Il devint l'aliment des vers; mais le livre ne perira pas; il paraîtra encore une fois dans une nouvelle & très-belle édition, revue & corrigée par l'auteur ».

En peinture & en sculpture, le mérite de l'*allégorie* est de ne présenter qu'une intention au spectateur, autrement il prend le change, & voit souvent le contraire de ce que l'artiste a voulu représenter.

Un homme peu instruit passait par la place des Victoires, on lui faisoit remarquer la statue de Louis XIV. Voyant la Victoire qui tenoit une couronne au-dessus de la tête du monarque, apprenez-moi, dit-il, si la déesse pose ou retire la couronne à ce prince.

Beautru considérant un jour au-dessus d'une cheminée la Justice & la Paix en sculpture, qui se baïsoient: « voyez-vous, dit-il, en s'adressant à un ami avec qui il étoit, elles s'embrassent, elles se baïssent, elles se disent adieu pour ne se revoir jamais ».

Le fils du grand Condé se servit d'une *allégorie* bien ingénieuse pour peindre l'histoire de son père dans la galerie de Chantilly. Il se rencontrait un inconvénient dans l'exécution du projet. Le héros, durant sa jeunesse, avoit fait un grand nombre d'exploits éclatants, comme le secours de Cambrai, celui de Valenciennes, la retraite devant Arras, contre son roi & sa patrie. Afin de pouvoir parler de ces événements, le prince Jules fit dessiner la muse de l'histoire, qui tenoit un livre sur le dos duquel étoit: *vie du prince de Condé*. Cette muse arrachoit les feuillets du livre qu'elle jettoit par terre, & on lisait sur ces feuillets: *Secours de Cambrai, secours de Valenciennes, retraite de devant Arras*; enfin, toutes les belles actions de Condé, durant son séjour dans les Pays-Bas; actions dont toutes étoient louables, à l'exception de l'écharpe qu'il portoit quand il les fit.

ALLELUIA. A Chartres, le jour qu'on quitte l'*alleluia*, un enfant de chœur jette dans l'église une toupie & la fouette, pour faire allusion à ce qu'on quitte l'*alleluia*; c'est pourquoi on l'appelle l'*alleluia fouetté*.

ALEXANDRE-LE-GRAND, roi de Macédoine, né à Pella, trois cents cinquante-six ans avant J. C. L'on rapporte que la foudre tomba

sur Olympias, enceinte d'*Alexandre*, & que le temple d'*Ephèse* fut brûlé par *Hégésistrate* le jour de sa naissance, événements que l'on a regardés comme les présages, & qui sont plutôt les images de son règne.

Alexandre encore enfant, faisoit déjà paroître cette ambition demeurée qui devoit le rendre un des fléaux du genre humain. On vint un jour lui annoncer que *Philippe* avoit gagné une bataille ; & que me restera-t-il donc à faire, s'écria le jeune prince d'un air chagrin ?

On lui témoignoit son étonnement de ce qu'il n'avoit jamais, ainsi que *Philippe* dans sa jeunesse, disputé le prix aux jeux olympiques. Qu'on me donne, répondit *Alexandre*, des rois pour antagonistes, & je me présenterai.

Les Macédoniens eurent lieu sur-tout d'être surpris de la dextérité courageuse avec laquelle il dompta un cheval auquel chacun d'eux avoit renoncé. Ce cheval étoit le fougueux *Bucéphale*, qu'un certain *Philonicus* de *Thessalie* avoit amené à *Philippe*, & qu'il vouloit lui vendre treize talens.

Le roi Macédonien ayant répudié, pour cause d'infidélité, *Olympias*, mère d'*Alexandre*, le jeune prince en témoigna un vif ressentiment. Cependant son père l'invita aux noces de la nouvelle épouse qu'il avoit choisie. Au milieu de cette fête, *Attale*, favori de *Philippe*, eut l'imprudence de dire que les macédoniens devoient prier les dieux d'accorder un légitime successeur au roi. *Eh quoi ! misérable ! me prends-tu donc pour un bâtarde*, s'écria *Alexandre* ? Il lance en même-temps sa coupe à la tête d'*Attale*. *Philippe*, échauffé par les vapeurs du vin, & croyant son fils auteur de la querelle, court sur lui l'épée à la main ; mais le pied lui manqua, & l'on eut le tems de l'arrêter. *Alexandre* encore plein de l'offense qui lui avoit été faite, ne put s'empêcher de dire avec un sourire insultant : *Voyez, Macédoniens, quel chef vous avez pour poster en Asie, il n'a pu faire un pas sans se laisser tomber.*

Alexandre, après avoir réglé dans la Grèce tout ce qui étoit nécessaire pour les grands desseins, reprit le chemin de la Macédoine, & passa à *Delphes* pour consulter le dieu. La prêtresse, qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le temple. *Alexandre*, impatient, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria : *Ah ! mon fils, on ne peut te résister. Je n'en veux pas davantage*, dit *Alexandre*, cet oracle me suffit.

Un jeune macédonien amena, dans un bal où étoit *Alexandre*, une courtisane, pleine de grâces & de talens. Ce prince, en la voyant, ne put se défendre de quelques desirs ; mais ayant appris que ce jeune homme aimoit cette fille avec passion,

il lui fit dire de se retirer promptement, & d'emmener sa maîtresse.

Alexandre-le-Grand, la veille qu'il livra la célèbre bataille du *Granique*, répondit à *Parménion*, qui lui conseilloit d'attaquer *Darius* pendant la nuit : *je ne veux point dérober la victoire, nous combattrons à la clarté du soleil.*

La *Phrygie* venoit d'être subjuguée par l'armée d'*Alexandre*, & ce prince s'étoit rendu maître de la ville de *Gordium* qui en étoit la capitale. Il vit dans cette ville le char si célèbre de *Gordius*, dont le joug tenoit par un nœud si artistement fait, qu'il n'étoit pas possible de le dénouer. Suivant une ancienne tradition, l'empire du monde étoit promis à celui qui pourroit furmonter la difficulté. *Alexandre* coupa le nœud, & s'attribua l'accomplissement de l'oracle.

On demanda à *Alexandre* pourquoi il faisoit plus d'honneur à son précepteur qu'à son père : le roi *Philippe*, dit-il, en me donnant la vie m'a fait descendre du ciel en terre ; mais mon maître *Aristote*, par ses instructions, m'a enseigné le chemin qu'il faut tenir pour monter de la terre au ciel. Les pédans qui instruisent la jeunesse, tirent une grande vanité de cette réponcé.

Alexandre-le-Grand, sur le point de partir pour la célèbre expédition d'*Asie*, distribua presque toutes ses richesses entre ses capitaines & ses soldats. « Que vous reste-t-il donc, seigneur, lui dit alors *Perdiccas* ? — L'espérance, répondit-il. » Elle nous sera commune avec vous, lui répliqua *Perdiccas* ; » sur le champ il lui rendit son présent.

Alexandre ayant vaincu en bataille le roi *Darius*, & tenant sa femme prisonnière qui surpassoit en beauté toutes les dames de l'*Asie*, jeune d'âge, bien que ce monarque victorieux n'eût aucun supériorité, auquel il fut tenu de rendre compte de ses actions, il eut tel pouvoir sur soi-même, que ses courtisans lui ayant fait état de cette grande beauté ; afin de fuir tout soupçon & mauvaise occasion, il ne la voulut voir, ni souffrir qu'elle fût menée devant lui, mais la fit traiter & servir avec autant d'honneur que si elle eût été sa propre sœur.

Plutarque.

La conduite qu'il tint envers son médecin *Philippe*, n'est pas moins admirable. Elle prouve du moins que la grande ame de ce prince croyoit à la vertu. Le froid des eaux du *Cydne*, dans lesquelles il s'étoit jetté tout en sueur, lui avoit occasionné une fièvre violente qui devenoit encore plus dangereuse par son impatience. L'armée étoit dans la plus grande consternation, & aucun médecin n'osoit entreprendre de le guérir. Dans ces circonstances, *Philippe* d'*Acarnanie*, son premier médecin & son confident, demanda le tems de préparer un breuvage, dont l'effet devoit être propre pour lui rendre la santé. On avoit envoyé au roi,

pendant cet intervalle, une lettre par laquelle on lui donnoit avis de se délier de Philippe comme d'un traître, à qui Darius avoit promis mille talents & sa sœur en mariage. Quelle fut son pour un prince malade ! *Alexandre* cependant n'en parut point troublé ; mais après avoir reçu entre ses mains le breuvage, il précipita la lettre à son médecin ; & les yeux attachés sur lui, il vit la coupe sans se troubler. Le remède agit si puissamment sur le malade, qu'il perdit d'abord connoissance, & qu'on eut tout lieu de soupçonner du poison ; mais une guérison prompte & en quelque sorte miraculeuse, rendit bientôt *Alexandre* plein de force & de santé à son armée.

Avant la bataille d'Arbelles, si fatale à l'empire de Perse, Darius avoit fait offrir une partie de ses états & son alliance à *Alexandre*, l'avertissant de se délier des caprices de la fortune. Parménion consulta sur ces propositions, répondit qu'il les acceptoit, & dit à *Alexandre* : *Où moi, si j'étois l'arménien*, lui répartit le conquérant.

La mort du malheureux Darius massacrée inhumainement par ses perfides sujets, fit verser à *Alexandre* des larmes sincères, quoiqu'elle le rendit maître de tous ses états. Il auroit pu borner là ses conquêtes ; mais sa passion toujours plus ardente pour la gloire l'entraîna vers les Indes, où il défit Porus, le plus grand & le plus vaillant roi de ce pays. Ce prince, en présence de son vainqueur, ne perdit rien de sa fierté. Comment, lui demanda *Alexandre*, veux-tu que je te traite ? — En roi. Charmé de cette réponse, le conquérant ordonna qu'on prit grand soin du roi vaincu, lui rendit son royaume, & l'aggrandit par ses nouvelles conquêtes.

Un macédonien conduisoit un mulet chargé d'or pour *Alexandre*. Le mulet étoit si fatigué, qu'il ne pouvoit plus ni marcher, ni se soutenir. Les muletiers prenant alors la charge, la porta avec beaucoup de peine un assez long espace de chemin. Le roi qui le vit accablé sous le poids, lui dit : « Prends courage, mon ami, & porte cette charge » chez toi, car je te la donne ».

Ce prince, dans le cours de ses conquêtes, envoyoit souvent des présents magnifiques à Olympias sa mère qui étoit restée en Macédoine ; mais il ne voulut jamais souffrir qu'elle se mêlât des affaires du gouvernement. Cette princesse s'en plaignoit en des termes fort durs contre son fils, & cherchoit toutes les occasions de mortifier ceux auxquels *Alexandre* avoit donné sa confiance. Antipater ayant écrit un jour à ce prince une longue lettre où il dévoiloit les intrigues d'Olympias, le roi, après l'avoir lue, se contenta de dire : « Antipater ignore qu'une seule larme d'une mère efface dix mille lettres comme celle-là ».

Alexandre-le-grand, invincible en tout ce qu'il

entreprenoit, étant en son voyage de la conquête des Indes ; Taxiles, un des rois du pays, vint au-devant de lui, le priant qu'ils n'eussent point de guerre ensemble : si tu es, lui dit ce prince, moindre que moi, reçois des bienfaits de moi : & si tu es plus grand ; que j'en reçoive de toi. *Alexandre* admirant & louant fort la façon grave, jointe à la courtoisie de cet Indien, lui répondit : pour le moins, faut-il que nous combattons tous deux de cela, à savoir lequel de nous deux fera plus de bien à son compagnon ; tant ce généreux monarque eût été martyr de céder à un autre en bonté, douceur & courtoisie.

Plutarque.

« OI Athéniens, si vous saviez ce que je souffre pour être loué de vous, disoit *Alexandre* ! » Xenocrates, philosophe, refusa d'*Alexandre* trente mille écus qu'il lui avoit envoyé en don, disant qu'il n'en avoit pas son affaire. Comment, répliqua *Alexandre*, n'a-t-il pas un ami. Quant à moi, les richesses de Darius me peuvent à peine suffire à dépenser contre mes amis.

Comme ses courtisans l'animoiert contre un homme qui blâmait toutes ses actions, il se contenta de dire : *c'est à tort des voix d'être blâmés, même quand ils se conduisent le mieux.*

On dit à *Alexandre* que plusieurs de ses soldats avoient fait le complot de s'emparer de ce qu'ils trouveroient de plus riche dans les dépouilles des perses : *c'est mieux, dit-il, c'est une preuve qu'ils ont envie de se bien battre.*

Alexandre étant à l'article de la mort, les domestiques, après avoir reçu ses derniers ordres, lui demandèrent où étoient ses trésors ? « Vous les trouverez, leur dit-il, dans la bourse de mes amis ».

Je laisse, dit-il, mon empire au plus digne ; mais je prévois que mes meilleurs amis célébreront mes funérailles les armes à la main.

Alexandre-le-Grand mourut à Babylone, à l'âge de trente ans ou environ, après en avoir régné treize. Il avoit fait un si grand nombre de conquêtes, que l'on disoit communément qu'il en avoit fait plus que de pas. Ce prince pleuroit souvent, lorsqu'il entendoit dire qu'il y avoit encore plusieurs mondes, & qu'il n'avoit pas pu achever d'en conquérir un seul.

Alexandre étoit l'ami des arts & le protecteur de ceux qui les cultivoient ; il donna près de deux millions à Aristote, pour faciliter ses expériences physiques. Son siècle vit fleurir les Diogène, les Pyrrhon, les Protogène, les Apelle, les Praxitelle, les Lyfippe. Scarpante, fameux architecte, proposa à ce héros de tailler le mont Atos en forme humaine, & d'en faire une statue où il eût été représenté portant dans une main une ville peuplée

peuplée de dix mille habitans, & dans l'autre un fleuve déposant les eaux à la mer.

La Motte a fait sur *Alexandre* les vers suivans.

Le fameux vainqueur de l'Asie
N'étoit qu'un voyageur armé,
Qui, pour passer sa fantaisie,

Voulut voir en mourant l'univers alarmé :
De bon-heure Aristote auroit dû le convaincre
Que le grand art des rois étoit celui de régner.

Il perdit tout son temps à vaincre,
Et n'en eut pas pour gouverner.

ALEXANDRE SÉVÈRE, empereur romain, fut le successeur d'Héliogabale.

Alexandre ne souffrit jamais que les offices qui donnoient pouvoir & juridiction fussent vendus ; « c'est une nécessité, disoit-il, que celui qui achète » en gros, vende en détail ».

« Un certain Veronius Turinus s'étoit insinué dans les bonnes grâces de l'empereur. Il en abusa pour mettre à contribution tous ceux qui sollicitoient des places ou des pensions. Souvent même il se faisoit payer pour des services qu'il n'avoit pas rendus. Dans les procès il lui étoit très-ordinaire de recevoir de l'argent des deux parties. *Alexandre*, instruit de cet odieux manège, ne crut pas indigne de son rang de tendre un piège à l'avidité de cet infidèle ministre, pour accablér contre lui une preuve évidente & palpable. Quelqu'un, de concert avec l'empereur, demanda publiquement une grâce : il implora secrètement l'appui de Turinus. Celui-ci promit de parler de l'affaire, & n'en fit rien. La grâce ayant été obtenue, Turinus prétendit qu'on lui en avoit obligation, & il exigea une certaine somme cui lui fut comptée en présence de témoins. Alors l'empereur le fit accuser. Turinus ne put se défendre, ni disconvenir d'un crime prouvé par le témoignage de ceux mêmes qui étoient intervenus dans la négociation. Comme *Alexandre* vouloit en faire un exemple, il administra encore aux juges la preuve d'un grand nombre de trahisons également odieuses, dont l'accusé s'étoit rendu coupable, & qui étoient demeurés inconnus, parce que l'on n'avoit osé attaquer un homme dont le crédit effrayoit. Après ces éclaircissements, *Alexandre* compta que sa sévérité ne pouvoit être blâmée : & pour proportionner le supplice au crime, il ordonna que Turinus seroit attaché dans la place publique à un poteau, au pied duquel on amasseroit du bois vert & humide, qui, étant allumé, ne pouvoit produire que beaucoup de fumée. Turinus mourut ainsi étouffé, pendant que le crieur public répétoit à diverses reprises & à haute voix ces paroles : « Celui qui a vendu de la fumée est » puni par la fumée ».

Encyclopédiana.

Cet empereur aimoit la société des gens d'esprit & des savans : pourquoy ne me demandez-vous rien, leur disoit-il, aimez-vous mieux vous plaindre en secret que de m'avoir obligation ?

Alexandre vivoit avec simplicité, & sa maxime étoit que la majesté de l'empire se soutient par la vertu, & non par une vaine ostentation.

ALLUSION. Ce mot formé du latin, *ad ludere*, jouer sur, est effectivement un jeu de penfices ou de mots.

Un abbé de qualité représentoit au père de la Chaîse, qui avoit la feuille des bénéfices, que depuis long-temps il lui demandoit un bénéfice : « Votre heure n'est pas encore venue, lui dit ce » Jésuite. Elle viendra, lui répartit l'abbé, quand » il vous plaira, car vous gouvernez le soleil ». On fit que le soleil étoit l'emblème de Louis XIV.

Un autre abbé gaseon demandoit depuis long-temps un bénéfice au même père de la Chaîse. Un jour que ce bon prêtre le promenoit appuyé sur sa canne, suivant sa coutume, l'abbé vint l'aborder, & le sollicita de nouveau. Le jésuite qui l'avoit lentré depuis long-tems de belles espérances, lui annonça qu'il n'y avoit rien à faire pour lui. Ah ! mon père, répartit aussitôt l'abbé dans son accent gaseon, j'ai été un grand fort de me fier à vos promesses, & ma tête avoit bien raison de me dire qu'il ne falloit jamais s'affecier sur une chaîse qui n'avoit que trois pieds. Le gaseon faisoit *allusion*, comme l'on voit, au nom du jésuite, & à la nécessité où il étoit de s'appuyer sur une canne.

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître ?

Ce vers fut appliqué à la Balicourt qui causoit avec M. de Thibouville dans le foyer de la comédie, avant de jouer *Athalie*, où elle faisoit le rôle de Jofabé.

Madame la duchesse de Modène, fille de M. le duc d'Orléans, régente, étant venue à Paris après un long séjour en Italie, assista, en arrivant, à une des représentations de *Leptre*, opéra qui étoit alors dans sa nouveauté. Le public, enchané de la représentation, auxquels la princesse parut infiniment sensible. Les acclamations redoublèrent ; & la princesse laissa couler des larmes de joie, lorsqu'on prononça ces mots, qui faisoient *allusion* aux bords de la Seine où elle avoit pris naissance.

Rivages du Jourdain où le ciel m'a fait naître, &c.

La reine, monsieur, madame, & M. le comte d'Artois ont honoré, le 13 Janvier 1777, l'opéra de leur présence. On jouoit *Iphigénie*, de M. Gluck. Au divertissement du second acte, quand Achille,

F

en se tournant du côté du peuple, lui adresse ces paroles :

Chantez, célébrons, notre reine.

L'assemblée s'empresse d'adopter une application si heureuse, la fit répéter deux fois, ce qui ne s'étoit peut-être jamais vu à l'opéra, & témoigna, par de très-longes applaudissemens, sa joie & son amour à l'auguste & charmante princesse, qui voulut bien se prêter à cet hommage, & le justifier par la sensibilité dont elle donna des marques.

Madame la dauphine, duchesse de Bourgogne, s'amusait beaucoup de la pêche. Un paysan qui la regardait, dit assez haut : Madame pêchera tant qu'elle voudra, elle ne prendra jamais aussi bien qu'elle a pris, faisant allusion au dauphin.

Lorsque le duc Jean d'Anjou s'approcha de Naples, à la tête d'une grande armée, pour s'emparer de cette ville, il fit mettre sur ses drapeaux le passage de l'évangile de S. Jean, *fait missus qui nomen erat Joannes*, Alphonse d'Aragon, qui descendait la ville, lui répondit par cet autre passage de l'écriture, pris du même endroit, & qu'il plaça également sur ses drapeaux : *ipse venit & non recipiunt eum*.

On a appliqué au corps des médecins ce passage de l'écriture sainte : *non mortui laudabunt te*. Les morts ne chanteront pas vos louanges.

La veille d'une bataille, un Officier vint demander au maréchal de Toiras la permission d'aller voir son père qui étoit à l'extrémité ; *allez*, lui dit ce général, *père tu m'en honoreras, afin que vises longuement*.

M. de Beaufort se sauva du donjon de Vincennes, où il étoit prisonnier, quelque temps avant que les Princes y fussent conduits. M. le prince de Conti dit à un Gentilhomme qui venoit le voir, je vous prie, monsieur, de me procurer l'*Imitation* de J. C., & à moi, dit le prince de Condé, l'*imitation* de Beaufort.

Mademoiselle de Scudéri ayant vu à Vincennes des pots d'œilliers que le prince de Condé avoit pris plaisir de cultiver durant sa captivité, elle fit sur-le-champ ce quatrain, où l'allusion est si ingénieuse :

En voyant ces œilliers qu'un illustre guerrier
Arrofa de la main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit jardinier.

Voitour qui étoit fils d'un marchand de vin, jouant un jour aux proverbes avec des dames, mademoiselle des Loges lui dit en riant : *celui-là ne vaut rien, perdez-vous-en d'un autre*. Elle faisoit allusion à la profession de son père.

L'Abbé de Vertot fut d'abord capucin ; il passa ensuite dans d'autres ordres, & changea souvent de bénéfices, on appelloit cela *les révolutions de l'Abbé de Vertot*.

Il y avoit un père Hercule, jésuite, qui faisoit les sermons d'un certain évêque ; & quand on alloit à ses sermons, on disoit : *allons entendre les travaux d'Hercule*.

Le cardinal de Retz, archevêque de Paris, allant au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on apercevoit la poignée, le peuple disoit : *voilà le prévinaire de notre archevêque*.

Un pape ayant employé les trésors de l'église à faire bâtir des palais, tandis que les pauvres manquoient de secours, on écrivit sur les portes de ces beaux édifices : *Dixit ut lapides isti panes fiant*.

Un traitant des gabelles avoit fait bâtir un hôtel, où il y avoit une niche à remplir par une statue. Comme il étoit embarrassé du choix, quelqu'un lui dit, *faites-y mettre la statue de la femme de Loth changée en sel*.

Le pape Innocent XI, fils d'un banquier, fut élevé sur le saint siège le jour de S. Mathieu. L'apôtre dit aussi-tôt, *invenerunt hominem scientem in telonio*.

On disoit du fameux père Bourdaloue qui étoit plus rigide à ses auditeurs qu'à ses pénitents, « Il n'aurait dans la chaire ; mais dans le confessional » il donne à bon marché.

Louis XIV ayant demandé à madame de Maintenon quel étoit l'opéra le plus à son goût ; elle se décida pour Atys : sur quoi le roi lui répondit gaillardement par un vers de cet opéra, Madame, *Atys est trop heureux* . . .

Le président Jeannin qui s'étoit toujours opposé au massacre de la saint-Barthelemy, fit mettre au bas de son portrait :

*Non ego, cum danais, trojanam excindere gentem,
Aulide, juravi.*

Un catholique, pour justifier son mariage avec une jolie protestante, citoit ces deux vers de la tragédie des Horaces de Corneille :

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.

Une dame juive, qui vouloit cacher son extraction, s'emporta dans une dispute jusqu'à frapper un cavalier. Celui-ci se contenta de lui rappeler son origine par ces paroles que J. C. adressa au Juif qui lui donna un soufflet : *si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ?*

On fait que le maréchal de Berwick remporta une victoire à Almanza en Espagne. Un jour qu'un soldat répondit en espagnol à ce général

Camarade, lui dit Berwick, où as-tu appris l'espagnol? — *A Almanza, mon général.*

ALPHONSE, roi d'Arragon, eut le surnom de *magnanime*, mort à Naples en 1548.

Alphonse assiégeoit Gayette, ville d'Italie, au royaume de Naples. Comme cette place commençoit à manquer de vivres, on força les femmes, les enfans, les vieillards & routes les bouches inutiles d'en sortir. *Alphonse* les reçut aussi-tôt dans son camp; & comme ses officiers cherchoient à lui inspirer des sentimens moins généreux: « l'enferrez-vous donc, leur dit-il, que je suis venu ici pour faire la guerre à des femmes & à des enfans? »

Ce même prince voyant qu'une galère chargée de matelots & de soldats périssoit, commanda qu'on les allât secourir; & comme il s'aperçut que le péril empêchoit qu'on n'exécutât les ordres, il se mit lui-même dans une chaloupe pour courir au secours de la galère, & il dit à ceux qui lui représentoient le danger auquel il s'exposoit: « J'aime mieux être le compagnon que le spectateur de leur mort. »

Ce prince alloit volontiers sans suite & à pied dans les rues de la capitale. Lorsqu'on lui faisoit des représentations sur le danger auquel il exposoit sa personne: « un père, répondoit-il, qui se promène au milieu de ses enfans, n'a rien à craindre. »

Il y a ce trait connu de sa liberté. Un de ses trésoriers étoit venu lui apporter une somme de dix mille ducats. Un officier qui se trouvoit-là dans le moment, dit tout bas à quelqu'un, je ne demanderois que cette somme pour être heureux: *Tu le feras*, dit *Alphonse* qui l'avoit entendu, & il lui fit aussi-tôt emporter les dix mille ducats.

Ce prince ne pouvoit souffrir la danse, il disoit assez plaisamment, « qu'un fou ne différoit d'un homme qui danse, que parce que celui-ci restoit moins long-temps dans sa folie. »

Il étoit venu, avec plusieurs de ses courtisans, voir les bijoux d'un joaillier. Il fut à peine sorti de la boutique, que le marchand courut après lui pour se plaindre du larcin qu'on lui avoit fait d'un diamant de grand prix. *Alphonse* rentra chez le marchand, & ayant fait apporter un grand vase plein de son, il ordonna que chacun de ses courtisans y mît la main fermée, & l'en retirât route ouverte. Il commença le premier. Après que tout le monde y eut passé, il ordonna au joaillier de vider le vase sur la table; par ce moyen le diamant fut trouvé, & personne ne fut deshonoré.

Alphonse avoit, ainsi que Salomon, signalé le commencement de son règne par un jugement remarquable. Une jeune esclave affirmoit devant lui

que son maître étoit le père d'un enfant qu'elle avoit mis au monde, & demandoit en conséquence sa liberté, suivant une ancienne loi d'Espagne. Le maître nioit le fait, & soutenoit n'avoir jamais eu aucun commerce avec son esclave. *Alphonse* ordonna que l'enfant fût vendu au plus offrant. Les entrailles paternelles s'émurent aussi-tôt en faveur de l'infortuné, & lorsque les enchères alloient commencer, le père reconnut son fils, & mit sa mère en liberté.

Le roi *Alphonse* dit à quelques personnes qui le pressoient de donner bataille dans une conjoncture dangereuse, « le devoir d'un général c'est de vaincre, non pas de combattre seulement. »

Alphonse avoit coutume de dire que parmi tant de choses que les hommes possèdent, ou qu'ils recherchent avec ardeur pendant le cours de leur vie, tout n'est qu'un vain amusement, excepté du bois sec & vieux pour brûler, du vin vieux pour boire, d'anciens amis pour converser, & de vieux livres pour lire.

ALMANACH. Nos ancêtres traçoient le cours des lunes pour toute l'année sur un morceau de bois qu'ils appelloient *al monach*, ces mots signifioient, *contenant toutes les lunes*. Telle est, selon quelques auteurs, l'origine & l'étymologie des *almanachs*.

En 1579, Henri III défendit, par une ordonnance, à tous faiseurs d'*almanachs* d'avoir la témérité de faire des prédictions sur les affaires de l'Etat ou des particuliers, soit en termes exprès, ou en termes couverts.

Cette défense étoit nécessaire alors; mais aujourd'hui on distribue sans danger l'*almanach* de Liège, de Mathieu Lansberg.

Lorsque l'empereur Cam-hi voulut charger les millionnaires jésuites de faire l'*almanach*, ils s'en excusèrent d'abord, dit-on, sur les superstitions extravagantes dont il faut le remplir. « Je crois beaucoup moins que vous aux superstitions, leur dit l'empereur, faites-moi seulement un bon calendrier, & laissez mes savans y mettre toutes leurs sabsités. »

Une femme du monde, mais du plus grand ton, avoit toujours sur sa table un *almanach* royal: quand il arrivoit quelque'un, il falloit qu'il lui montrât son nom: s'il n'y étoit pas, elle jugeoit cet homme indigne de ses faveurs.

Fontenelle disoit de l'*almanach* royal, « c'est le livre qui contient le plus de vérités. »

ALTESSE. Un homme de la cour alla faire une visite à un prince de l'empire qui venoit de marier sa fille, & trouva nombreuse compagnie, où beaucoup de petits princes se traitoient mutuelle-

ment d'atresse. Il se rendit ensuite dans une autre maison où l'on jouoit. A son retour chez lui, une dame lui demanda ce qu'il avoit fait dans la soirée. — J'ai été dans deux sociétés, répondit-il; dans l'une on jouoit à l'atresse, & dans l'autre au lotto.

Gionani Botero dit qu'un curé du Montserrat refusa le titre d'atresse au duc de Manroue, parce que son bréviaire, où il avoit appris ce qu'ilavoit du cérémonial, ne donnoit ce titre qu'à Dieu, *tu solus magnus, tu solus altissimus*.

ALVARÈS. Le comte d'Alvarès, grand-d'Espagne, étoit riche, puissant & vivement épris de son épouse; elle accoucha d'un fils, & mourut trois jours après la naissance de cet enfant. Le comte, pénétré de douleur, ne survécut que dix mois à sa femme. Le jeune Alvarès, se trouvant orphelin, resta sous la tutelle de son oncle, gentilhomme sans fortune, & chargé d'une nombreuse famille. Les biens immenses de ce pupille le tentèrent, & lui inspirèrent l'afreux projet de sacrifier le dernier rejeton de cette illustre famille, pour enrichir ses enfants. Une ame assez atroce pour former un tel complot, est ordinairement capable de l'exécuter; cependant cet oncle sanguinaire, n'osant pas verser lui-même le sang de son neveu, chargea un de ses valets de cette barbare commission, & lui remit ce jeune enfant, avec ordre de l'étrangler. Les mains de ce domestique n'étoient point accoutumées au meurtre: encourage néanmoins par l'espoir de la récompense qui lui étoit promise, il saisis la victime, & lui donna d'un bras mal assuré trois coups de poignard. Les cris de l'enfant, sa foiblesse, & la vue du sang qui couloit de sa blessure, émuient l'assassin: il s'arrêta, s'attendrit: revenu de sa fureur, & sans consulter son intérêt, il porta ce malheureux enfant chez le chirurgien du plus prochain village. Les blessures n'étoient point mortelles, mais assez considérables pour laisser sur les épaules du comte des marques ineffaçables. Le valet revint chez son maître, & lui dit qu'il avoit fidèlement exécuté ses ordres. On croit facilement ce qu'on desire avec ardeur. Ce barbare tuteur rassembla les parens, & leur dit que son jeune pupille étoit mort dans les convulsions. Le valet, pour mieux accréditer cette nouvelle, mit quelques hardes dans une bière, & la fit solennellement enterrer. Quelques jours après, ce domestique, dans la crainte qu'on ne vint à découvrir la vérité, retourna chez le chirurgien auquel il avoit confié le jeune Alvarès: il prit cet enfant, & le porta dans un village beaucoup plus éloigné, où il le remit à un paysan, auquel il paya par avance une bonne somme pour sa pension. Alvarès resta chez ce paysan jusqu'à l'âge de dix ans: mais alors le domestique revint encore; & pour s'affranchir des craintes qui l'agitoient sans cesse, il retourna le

comte, & le confia à un marchand qui devoit s'embarquer le lendemain pour la Turquie. Il donna de l'argent à ce voyageur; & lui faisant entendre que cet enfant étoit le fils naturel d'un homme de condition, il lui recommanda un secret inviolable. Cependant le crime de l'oncle ne resta pas long-temps impuni: la mort enleva bientôt la nombreuse famille; tous les enfans périrent, & sa maison fut remplie de deuil; il fut attaqué lui-même d'une maladie mortelle. Dans ce moment affreux, pénétré de l'horreur de sa conduite, il sentit des remords, & fit part de son repentir & de ses craintes au complice de son atrocité. Celui-ci avoua tout ce qu'il avoit fait. Cet aveu calma les inquiétudes du vieillard; & l'espérance de rendre à son neveu son état & sa fortune, ranima ses forces. Il guérit, & ne s'occupant plus que du soin de découvrir la retraite de son infortuné pupille: mais ses recherches furent long-temps inutiles. Il apprit enfin que le marchand avoit vendu le jeune comte à un Turc; & que celui-ci l'avoit revendu à un marchand anglais, établi à Constantinople, & qui s'en étoit retourné à Londres, accompagné de son esclave. Alvarès envoya aussitôt un exprès à Londres; mais il arriva trop tard; le jeune comte n'étoit plus dans cette capitale: il découvrit seulement que ce jeune homme s'étoit conduit avec tant de décence & de fidélité chez son maître, que celui-ci, pour récompenser son zèle, l'avoit mis en apprentissage chez un barbier, où, après avoir appris à raser, il étoit entré au service du comte de Gallas, ministre de l'Empereur à la cour d'Angleterre. Le comte de Gallas s'en étoit retourné à Vienne, & son nouveau domestique l'y avoit suivi. Le vieux Alvarès ne se découragea pas; il envoya son confesseur à Vienne; mais depuis long-temps son neveu n'étoit plus auprès du comte de Gallas. On fut qu'après avoir été quelque temps valet-de-chambre du comte d'Herloff, il s'étoit marié avec une des femmes de l'épouse du comte, & s'étoit retiré en Bohême. Cette nouvelle incertitude affligea vivement le vieux Alvarès. Il y avoit peu de temps qu'étant à Barcelonne, son zèle pour la maison d'Autriche l'avoit déterminé à prêter à l'Empereur quatre cents mille florins. Alvarès s'adressa à ce souverain même: il envoya son confesseur à la cour, faire part de sa situation, de son crime, & du désir extrême qu'il avoit de retrouver son neveu. L'empereur, touché du malheureux état de l'oncle & du jeune Alvarès, fit accompagner en Bohême ce même confesseur par un de ses officiers, chargé des ordres les plus précis. On fit les plus grandes perquisitions; & ce ne fut qu'après des recherches infinies qu'on découvrit la retraite du jeune Comte d'Alvarès. Il étoit alors maître-d'hôtel chez un gentilhomme. On l'interrogea sur sa naissance & sur les premières années de sa vie. Le jeune Alvarès répondit qu'il ne savoit absolument ni d'où il étoit, ni à quelle famille il

appartenait, qu'il se souvenoit seulement qu'étant dans son enfance eiclave en Turquie, son maître lui avoit dit qu'il étoit fils d'un seigneur espagnol : mais qu'il n'avoit jamais pu concilier l'orgueil de cette naissance avec le malheureux état auquel son père l'avoit condamné en naissant. Le confesseur demanda à examiner les épaules du maître-d'hôtel ; & , voyant les marques indiquées des trois coups de poignard, il ne balançant pas à découvrir à l'héritier de la maison d'Alvares le danger qu'il avoit couru, le crime de son oncle & ses remords. Le jeune Alvares, trop humilié depuis qu'il avoit vu le jour, pour s'enorgueillir du rang & de la fortune que le ciel venoit de lui rendre, n'ambitionna point les honneurs auxquels sa naissance pouvoit le faire aspirer. Son épouse, craignant que cet événement ne la séparât pour jamais de son mari, au lieu d'être flattée de cette nouvelle, se livroit déjà aux plus vives alarmes. Le comte, amoureux & sans ambition, se rendit à Vienne, remercia l'empereur des soins qu'il avoit daigné prendre, reçut de ce prince le remboursement des quatre cents mille florins, acheta dans la Silésie la terre de Ratibot, où il se retira avec la comtesse d'Alvares son épouse. — Alvares étoit le fils d'un grand-d'Espagne ; il eût pu l'être lui-même, il eût vécu dans le sein des grandeurs ; mais il eût été le malheur d'une épouse qu'il adoroit : il aimait mieux garder la foi qu'il lui avoit jurée, que d'être décoré de marques & de titres qui supposent des vertus, mais qui n'en donnent pas toujours. Il se contenta de faire transporter en Allemagne la plus grande partie de sa fortune, & d'en jouir dans le sein de l'amitié.

• AMANT. Quel empire n'auroit pas la beauté sur les hommes, si elle se trouvoit toujours unie à la vertu !

« J'ai connu des hommes en notre France, dit Eranome, qui, plus poussés de leurs maîtresses que de leurs volontés, ont entrepris & parfait de belles actions. La belle Agnès voyant le roi Charles VII auprès de sa personne, menant une vie molle & lâche, sans songer aux affaires de son royaume, lui dit, qu'on lui avoit prédit qu'elle seroit aimée d'un des plus vaillans & des plus courageux princes de la chrétienté ; que lorsqu'il lui fit l'honneur de l'aimer, elle avoit cru qu'il étoit ce prince dont l'astrologie lui avoit parlé ; mais qu'elle s'étoit trompée, & que ce roi si courageux n'étoit pas lui ; mais le roi d'Angleterre, qui faisoit de si belles actions, & qui, à sa barbe, lui prenoit tant de villes, & qu'elle alloit le trouver. Le roi fut si piqué de ce discours, que prenant courage, & quittant sa chasse & ses plaisirs, il se donna tout entier à la guerre, & obligea les anglais de sortir de son royaume ».

La ville de Falaise étoit assiégée par Henri IV, on alloit donner l'assaut : un nommé de la Chenaye,

marchand, étoit amoureux & aimé d'une fille de son état ; il lui proposa un moyen qu'il imaginoit pour sortir de la ville & la mettre en sûreté : « comme je suis persuadé, lui répondit-elle, que vous ne peniez à abandonner vos compatriotes, lorsqu'ils vont combattre avec tant de courage, que parce que vous tremblez pour moi, la proposition que vous me faites, ne vous ôte ni mon amour ni mon estime ; & pour le prouver, je suis prête à unir ma destinée à la vôtre : venez, je vais vous donner ma foi sur la brèche ». Ils arrivent l'un & l'autre sur le rempart, combattent avec tant de courage que Henri IV commanda qu'on leur sauvât la vie, s'il étoit possible. La Chenaye ayant été tué d'un coup de fusil, sa maîtresse refusa quartier, combattit jusqu'à ce que se sentant blessée à mort, elle s'approcha du corps de son amant, pour mêler son sang avec le sien, & mourut en le tenant embrassé.

Lors de la prise de la ville d'Oia, dans les Indes, par les portugais, en 1608, un officier portugais, nommé Sylveira, découvrit un maure de fort bonne mine qui se déroboit par un sentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point alarmé pour lui-même ; mais après avoir tourné le visage pour se défendre, il fit signe à sa compagne de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obstina, au contraire, de demeurer près de lui, en l'assurant qu'elle aimoit mieux mourir ou rester prisonnière, que de se échapper seule. Sylveira, touché de ce spectacle, leur laissa la liberté de se retirer, en disant à ceux qui le suivoient : à Dieu ne plaise que mon épée coupe des liens si tendres.

Un amant vertueux, & qui a de l'élevation dans l'ame, est plein de respect pour ce qu'il aime ; c'est ce que le poète Dryden voulut faire entendre un jour à un seigneur anglais. Ce seigneur reprochoit à Dryden que, dans une de ses tragédies, Cléomènes s'amusoit à causer tête à tête avec son amante, au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. « Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune lord, je fais mieux mettre le temps à profit. Je le crois, répliqua Dryden, mais aulsi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros ».

Une femme dont l'ame étoit assez élevée pour préférer l'estime publique à ses plaisirs, avoit un amant qui, dans une action, avoit manqué de bravoure. « Tourne la ville, lui dit-elle, veut que vous ayez mon cœur ; mais l'action que vous venez de faire prouve bien que toute la ville se trompe ».

Le comte de Peltzer, officier dans le service prussien, étoit fils unique d'une veuve de soixante ans ; il étoit bien fait, brave à l'exès, &

éperduement amoureux de mademoiselle de Beufkow. Elle étoit dans sa dix-huitième année, belle, douce, & née avec une sensibilité extrême. Son *amant*, dans l'âge vainqueur de vingt-un ans, étoit aimé autant qu'il aimoit, & le jour étoit nommé pour les rendre heureux : c'étoit le 20 Juin 1770.

Les troupes prussiennes sont toujours prêtes à entrer en campagne, & le 17 Juin, à dix heures du soir, le régiment du comte reçut ordre de partir à minuit pour la Silésie. Il étoit à Berlin, & sa maîtresse à un château à quatre lieues de la ville. Il partit donc sans la voir, & il lui écrivit du premier endroit où l'on s'arrêta, qu'il lui étoit impossible de vivre sans elle, qu'il la prioit de le suivre incessamment, & que le mariage se feroit dans la Silésie. L'officier manda en même temps au frère de la demoiselle, qui étoit son intime ami, de plaider sa cause avec ses parents. Elle part donc accompagnée par ce frère & par la mère de son *amant*. Jamais le fable de la Prusse n'a paru si pesant qu'à cette charmante fille ; mais enfin le voyage finit, & elle arrive à la ville d'Herfadt, c'étoit le matin, & jamais, m'a dit son frère, mes yeux n'ont vu de femme plus jolie que ma sœur ; l'exercice du voyage avoit ajouté à son éclat, & ses yeux peignoient ce qui se passoit dans son cœur. Mais, ô perspectives humaines, que vous êtes trompeuses ! que le moment de la félicité touche souvent au malheur ! La voiture est arrêtée dans la rue pour laisser passer des soldats qui, s'avancant à pas lents, portoient dans leurs bras un officier blessé. Le tendre cœur de la jeune personne fut touché du spectacle ; elle ne soupçonnoit guère que ce fût son *amant*.

Les fourageurs autrichiens étoient venus près de cette ville, & le jeune comte étoit parti pour les repousser. Brûlant de se distinguer, il s'élance avec ardeur devant sa troupe, & tombe la victime de sa malheureuse impétuosité.

Peindre la situation de cette fille infortunée, seroit insulter au cœur & à l'imagination de tout lecteur sensible. Son *amant* est placé dans son lit, sa mère est à ses pieds, & sa maîtresse lui tient la main. « O, Charlotte, s'écrie-t-elle, en ouvrant un œil mourant. » Il vouloir parler ; mais sa voix est rompue, il fond en larmes. Son accent avoit percé l'âme de sa maîtresse, elle perd la raison. « Non, je ne te survivrai pas, dit-elle, en se faisant siffler d'une épée. » On la désarme, & l'officier mourant fait signe avec la main qu'on l'approche de lui. Quand elle vint, il lui serre le bras, & après deux pénibles efforts pour parler, il dit : avec un sanglot : « vis, ma Charlotte, pour consoler ma mère, & il expire. » ô malheur ! Dans la troupe qui fit cette sortie si fatale au jeune *amant*, il n'y eut que deux hommes blessés, & lui seul de tué. Quand je passai par Berlin, en

1779, la demoiselle n'avoit pas encore recouvré la raison.

Un seigneur étranger entendant une maîtresse qu'il idolâtroit, vanter la beauté d'une étoile, lui dit : « ne me la demande pas, car je ne pourrais » te la donner ».

Un *amant* qui avoit une maîtresse à qui il manquoit un œil, se fit borgne pour lui ressembler : on jugera d'abord que cet *amant* n'étoit point français, mais espagnol.

Si l'on en croit un de nos poètes, il est un moyen de connoître un *amant* sincère. Hâte à Dieu que son secret fût bon.

Beautés qui, dans la fleur de l'âge,
Craignes un tendre engagement :
Voulez-vous d'un *amant* volage
Distinguer un fidèle *amant* ;
L'un flateur & plein d'assurance,
Vous peint vivement son ardeur ;
L'autre soupire, & son silence
Est un éloge pour son cœur.

Écoutons plutôt les conseils que donne aux *amants* heureux le naïf La Fontaine.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau,
Tenez-vous lieu de tout, comprenez pour rien le reste,
J'ai quelquefois aimé ; je n'aurais pas alors
Contre le louvre & ses trésors,
Contre le firmament & sa voûte celtique,
Changé le bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je me vis engagé par mes premiers serments.

AMASIS. *Amasis*, de simple soldat, devint roi d'Égypte, vers l'an 560 avant J. C. Il gagna le cœur de ses sujets par la douceur & la sagesse de ses loix, parmi lesquelles on en a remarqué une qui prescrioit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un magistrat de la manière dont il subsistait.

AMAZONES. Ce mot, dérivé du grec, signifie *privé d'une moitié*. Les *Amazones* étoient des femmes courageuses & guerrières, qui fondèrent un empire dans l'Asie-mineure, sur les côtes de la mer noire.

Il n'y avoit point d'hommes parmi elles pour la propagation de leur espèce ; elles alloient chercher des étrangers, elles tuoient tous les enfants mâles qui leur naissoient, & retranchaient aux filles la mamelle droite, pour les rendre plus propres à tirer de l'arc. Les *Amazones* étoient forcées

de rester vierges jusqu'à ce qu'elles eussent tué trois ennemis de l'état.

Le mot d'*amazones* a été donné aux femmes guerrières. Il y en avoit beaucoup dans les armées des premiers califes.

Parmi nous les femmes ont adopté, pour aller au bal ou à la c-m-pagne, un habillement qu'elles appellent le costume des *amazones*. Elles portent le chapeau d'homme, une veste à peu près dans le goût des nôtres, des fouliers plats, & ne consacrent que les jupons de femme. Cette bigarrure assez piquante inspira le couplet suivant au galant abbé de Lattaignant. Il est adressé à une femme vêtue en *amazone*.

L'autre jour l'aimable Baronne,
Etant vêtue en *amazone*,
Fit naître un plaisir différend
Entre les dieux de la tendresse :
Vénus la vouloit pour amant,
L'amour la vouloit pour maîtresse.

Lorsque le célèbre capitaine Dérar combattoit en Syrie contre les généraux de l'empereur Héraclius, du temps du calife Abubecre, successeur de Mahomet, Pierre, qui commandoit dans Damas, avoit pris dans ses courses plusieurs musulmanes avec quelque butin, il les conduisoit à Damas : parmi ces captives étoit la sœur de Dérar lui-même. L'histoire arabe d'Avalkedi dit qu'elle étoit parfaitement belle, & que Pierre en devint épris ; il la ménageoit dans la route, & épargnoit de trop longues traies à ses prisonnières. Elles campoient dans une vaste plaine sous des tentes, gardées par des troupes un peu éloignées. Caulah, c'étoit le nom de cette sœur de Dérar, proposa à une de ses compagnes, nommée Oferra, de se soustraire à la captivité ; elle lui persuada de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens ; le même, rhousifisme musulman fa fit toutes ces femmes ; elles s'armèrent des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, espèces de poignards qu'elles portaient à la ceinture, & formèrent un cercle se ferrant les unes contre les autres, pour opposer leurs armes à l'ennemi.

Pierre ne fit d'abord qu'en rire ; il l'avance vers ces femmes, il est reçu à grands coups de bâtons ferrés ; il balance long-temps à user de la force : enfin il s'y résout, & les fabres étoient déjà levés, lorsque Dérar arrive, met les grecs en fuite, délivre la sœur & toutes les captives.

« La célèbre comtesse de Montfort, en Bretagne, étoit vertueuse (dit d'Argentré) outre tout naturel de son sexe ; vaillante de sa personne » autant que nul homme ; elle montoit à cheval, elle le manioit mieux que nul écuyer ; elle combattoit à la main, elle couroit, donnoit patri

« une troupe d'hommes d'armes, comme le plus vaillant capitaine ; elle combattoit par mer & par terre tout de même assurance ».

On la voyoit parcourir l'épée à la main les états envahis par son compétiteur, Charles de Blois. Non-seulement elle soutint deux assauts sur la brèche d'Hennebon, armée de pied en cap ; mais elle fondit sur le camp des ennemis, suivie de cinq cents hommes, y mit le feu, & le réduisit en cendre.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné Henri VI, roi d'Angleterre, combattoit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari.

En 1472, quand l'armée bourguignonne assiégeoit Beauvais, Jeanne Hachette, à la tête de plusieurs femmes, soutint long-temps un assaut, arracha l'étendard qu'un officier des ennemis alloit arborer sur la brèche, jeta le porte-étendard dans le fossé, & donna le temps aux troupes du roi d'arriver pour secourir la ville.

Cette *amazone* a mérité à son sexe une distinction flatteuse. Le jour de l'anniversaire de ce fameux siège, les femmes & les filles de Beauvais ont le pas sur les hommes à la procession.

Mademoiselle de la Charle, de la maison de la Tour-du-Pin-Gouvernet, se mit, en 1692, à la tête des communes en Dauphiné, & repoussa les Barbets qui faisoient une irruption. Le roi lui donna une pension comme à un brave officier.

AMBASSADEURS. On distingue deux sortes d'*ambassadeurs*, les *ambassadeurs* ordinaires, & les *ambassadeurs* extraordinaires.

Il n'y a pas plus de deux cents ans que les princes se sont envoyés des *ambassadeurs* ordinaires, qui résident chez les puissances étrangères qui leur sont alliées. Avant ce temps, toutes les grandes affaires se négocioient par le ministère d'*ambassadeurs* extraordinaires.

Les femmes ont quelquefois été honorées du titre & des fonctions d'*ambassadrices*. Madame la maréchale de Guebriant eut cet avantage. L'histoire fait aussi mention d'une *ambassadrice* envoyée par le roi de l'Erse vers le grand-seigneur.

La dignité d'*ambassadeur* est très-ancienne, puisqu'on lit au livre des rois ; que David fit la guerre aux ammonites pour venger l'injure faite à ses *ambassadeurs*.

Alexandre fit passer au fil de l'épée les habitants de Tyr, pour avoir insulté ses *ambassadeurs*.

Voltaire nous a tracé les devoirs des *ambassadeurs* dans ces vers de sa tragédie de Brutus.

Les vrais *ambassadeurs*, interprètes des loix,
Sans les déshonorer, savent servir leurs rois ;

De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères ;
Des souverains du monde ils sont les nerfs sacrés ;
Et, par-tout bienfaisans, sur par-tout révérens.

Les *ambassadeurs* ne doivent point aller aux noces, aux enterremens, aux assemblées publiques, à moins que leur maître n'y ait intérêt. Ils ne doivent point porter le deuil même de leurs proches, parce qu'ils représentent la personne de leur souverain.

En France, le nonce du pape a la préférence sur tous les autres *ambassadeurs*, & porte la parole en leur nom quand il s'agit de complimenter le roi.

Dans toutes les cours de l'Europe, l'*ambassadeur* de France a le pas sur celui d'Espagne.

Le baron de Batteville, *ambassadeur* d'Espagne, ayant insulté à Londres le comte d'Estrades, *ambassadeur* de France à la même cour, Louis XIV exigea une réparation publique ; & dans une audience du roi, au mois de Mai 1662, l'*ambassadeur* d'Espagne, en présence de vingt-sept autres, tant *ambassadeurs* qu'envoyés, protesta que le roi son maître ne disputeroit jamais le pas à la France. On frappa une médaille à cette occasion.

Dans le temps que l'on poursuivait en France les protestans, un *ambassadeur* d'Angleterre demanda à Louis XIV la liberté de ceux qui étoient aux galères pour cause de religion : le monarque lui répondit : « que droit le roi de la Grande-Bretagne, si je lui demandois les prisonniers de Newgate (prison de Londres où l'on enferme les malfaiteurs) ? Sire, répliqua l'*ambassadeur*, le roi mon maître les accorderoit à votre majesté, si elle les réclamait comme ses frères.

Gaudier de Banault, étant *ambassadeur* en Espagne, assistait à une comédie où l'on représentait la bataille de Pavie, voyant un acteur terrasser celui qui faisoit le rôle de François I, en l'obligeant à demander quartier dans les termes les plus humilians, suta fur le théâtre, & passa son épée au travers du corps de cet acteur.

Un *ambassadeur* de Charles-Quint auprès de Soliman, empereur des Turcs, venoit d'être appelé à l'audience de cet empereur. Comme il vit, en entrant dans la salle d'audience, qu'il n'y avait point de siège pour lui, & que ce n'étoit pas par oubli, mais par orgueil qu'on le faisoit tenir debout, il ôta son manteau & s'assit dessus avec autant de liberté que si c'étoit un usage établi depuis long-temps ; il exposa l'objet de sa mission avec une assurance & une présence d'esprit que Soliman lui-même ne put s'empêcher d'admirer. Lorsque l'audience fut finie, l'*ambassadeur* sortit sans prendre son manteau. On crut d'abord que c'étoit par oubli, & on l'avertit : il répondit avec autant de gravité que de douceur : « les *ambassa-*

» *deurs* du roi mon maître ne font point dans
» l'usage de remporter leur siège avec eux ».

Henri VIII, roi d'Angleterre, ayant des démêlés avec François I, roi de France, résolut de lui envoyer un *ambassadeur*, & de le charger de paroles fières & menaçantes. Il choisit pour cet emploi l'évêque Bonner en qui il avait beaucoup de confiance. Cet évêque lui représenta que sa vie seroit en grand danger, s'il tenoit de pareils discours à un Roi qui étoit aussi fier que François I : « Ne craignez rien, lui dit Henri VIII, si le roi de France vous faisoit mourir, je serois abattu » bien des têtes à quantité de François qui sont ici » en ma puissance. — Je le crois, répondit l'évêque ; mais de toutes ces têtes, ajouta-t-il, il n'y en a pas une qui pourroit être adaptée sur mes épaules mieux que celle-ci, en montant la sienne ». Cette réponse agréable plut au roi, & l'obligea de réformer l'instruction de son *ambassadeur*.

En 1586, Philippe II avait envoyé le jeune comte de Castille à Rome, pour féliciter Sixte V sur son exaltation. Le pape, mécontent de ce qu'on lui avait député un *ambassadeur* si jeune, ne put s'empêcher de lui dire : « hé quoi ! votre maître manque-t-il d'hommes, pour m'envoyer un *ambassadeur* sans barbe ? — Si mon souverain eût pensé, lui répondit ce fier espagnol, que le mérite consistât dans la barbe, il vous auroit envoyé un bouc, & non un gentilhomme comme moi ».

Le président Jeannin fut envoyé *ambassadeur* en Espagne, ce qui lui a valu depuis le nom de Jeannin de Castille. Les fiers espagnols qui connoissoient l'extraction de ce grand homme, se plaignoient à leur roi que les français avoient tant de mépris pour eux, qu'ils envoyoient un *ambassadeur* qui n'étoit pas seulement gentilhomme. Le lendemain de cette plainte, l'*ambassadeur* eut son audience. Le roi, en conséquence, lui demanda : êtes-vous gentilhomme ? il répondit, oui, si Adam l'étoit. De qui êtes-vous fils, continua le roi ? Le président répliqua : de mes verrus. Ces paroles, pleines de noblesse & de vérité, frappèrent le cœur du roi, qui lui honora d'un accueil favorable & l'écourra. Il acquit dans la suite l'estime parfaite de sa majesté, & la vénération des espagnols. Il traita avec succès à cette cour, où il fut très-regretté.

Polycratidas ayant été envoyé en ambassade aux lieutenans du roi de perse, on lui demanda s'il venoit de son propre mouvement, ou s'il étoit envoyé du peuple : « si j'obtiens ce que je demande, répondit-il, c'est de la part du peuple ; sinon, c'est de mon propre mouvement ».

Dom Pèdre de Tolède, étant *ambassadeur* pour le roi d'Espagne à la cour de France, s'entretenoit avec le roi Henri IV. Ce prince, venant à parler

parler familièrement de son royaume de Navarre, lui dit que le roi d'Espagne lui maître le lui avoit usurpé; que, s'il vivoit encore quelques années, il le sauroit bien recouvrer. Dom l'édre chercha à justifier son maître; &c, alléguant qu'il avoit hérité de ce royaume, il ajouta que la justice avec laquelle il le possédait, lui aideroit à le défendre. Le roi lui répondit: « Bien! bien! votre raison est bonne, jusqu'à ce que je sois devant Pampelune; mais alors nous verrons qui entreprendra de la défendre contre moi. L'ambassadeur se leva là-dessus, &c s'en alla précipitamment vers la porte. Le roi lui demanda où il alloit si vite? » A Pampelune, sire, pour y attendre votre majesté ».

Le lord Waldegrave, ayant abjuré la religion catholique, fut envoyé en France, où il demeura plusieurs années, en qualité d'ambassadeur. Un jour qu'il étoit dans une maison où il y avoit une nombreuse assemblée, son cousin, le duc de Berwick, qui avoit eu quelques démêlés avec lui, &c qui cherchoit à le mortifier, tourna la conversation sur la religion, & pria l'ambassadeur d'avouer franchement lesquels des ministres d'état ou des ministres de l'Evangile, devoient se glorifier de sa conversion. *En vérité, mylord*, reprit vivement Waldegrave, *je ne puis vous satisfaire; en quittant la religion catholique, j'ai renoncé à la confession.*

On a dit qu'il y avoit des occasions où il étoit essentiel à un ambassadeur de mettre en avant une proposition singulière & même chimérique, pour juger, par l'impression qu'elle fait sur ceux qui l'écourent, de l'esprit &c de l'intention de la cour. Un homme très-spirituel disoit, en parlant de cette manière de se conduire: « c'est jeter une sottise à terre, pour voir qui courra après ».

Les Athéniens ayant envoyé des ambassadeurs en Arcadie, avec ordre de passer par les chemins qu'ils leur avoient prescrits; &c ceux-ci ayant passé par d'autres chemins, furent condamnés à mort à leur retour, quoique leur ambassade fût favorable à la république.

Un ambassadeur, venu nouvellement de Constantinople, pour résider à Rome, avoit tellement dans la tête les grandeurs de l'empire Ottoman, que faisant fa harangue au pape Léon, après l'avoir appelé, après saint Bernard, *Abel par sa primauté, Noé par son gouvernement, Melchisédech par son oraire, Aaron par sa dignité*; il ajouta, comme une expression superlatrice à toutes les autres; enfin, *il fulcra della chiesa catholica, il grand'urco della christiani.*

Un grand talent dans un ambassadeur, est de pouvoir se plier en quelque sorte aux défauts de ceux auprès de qui il est envoyé. Ainsi, quelqu'un demandait à un ambassadeur français, qui revenoit de Suisse, combien de fois il s'étoit enivré pour le service du roi?

Encyclopædia.

Feu M. le comte du Luc, frère de M. de Vintimille, qui avoit été ambassadeur de France en Suisse, disoit, dans une lettre qu'il écrivoit à Louis XIV, qu'il avoit été sept heures à table, &c qu'il avoit pensé crêver; mais, ajouta-t-il, que ne seroit-on pas pour le service de votre majesté? &c il finissoit par ces mots: J'aime beaucoup mieux prier Dieu pour sa santé, que d'y boire.

Un prince d'Italie à qui les faillies ne réussissent jamais, parce qu'il y mettoit plus d'agreur que d'esprit, étant un jour sur un balcon avec un ministre étranger qu'il cherchoit à humilier, lui dit: « C'est de ce balcon, qu'un de mes ayeux se fit sauter un ambassadeur. Apparemment, répondit sèchement le ministre, que les ambassadeurs ne portoient point d'épée dans ce temps-là ». Réparé un peu vive, mais que le prince s'étoit attiré; parce que voulant mortifier un seul homme, il avoit offensé tous les représentans de toutes les couronnes.

Ce même prince qui prenoit le titre de roi de deux souverainetés où il n'avoit pas un pouce de terre, voulant humilier une seconde fois le même ministre, lui demanda en public, où étoit situé le marquisat dont il prenoit le titre? entre vos deux royaumes, monseigneur, répondit froidement l'ambassadeur.

Un seigneur de la cour de France prenant congé de Louis XIV, qui l'envoyoit en qualité de son ambassadeur vers un autre souverain. « La principale instruction que j'ai à vous donner, lui dit le roi, est que vous observiez une conduite toute opposée à celle de votre prédécesseur ». Sire, lui répondit le nouvel ambassadeur; je vais faire en sorte que votre majesté ne donne pas une pareille instruction à celui qui me succédera.

Un roi du Nord demandait à un ambassadeur anglais s'il harangueroit le peuple au cas qu'on lui tranchât la tête. L'ambassadeur répondit qu'oui, &c qu'il avoit même déjà préparé son discours. — Je voudrois bien l'entendre, lui dit le roi. Le voici: « Vous me voyez, messieurs, au moment de perdre la tête. Je me regrette point la vie, mais je vois avec chagrin que ceux qui doivent aux autres des exemples d'humanité, aiment à jouir de mon malheur ».

Le monarque un peu confus de la leçon, le pria de ne point continuer.

Popilius, ambassadeur romain ayant porté des dépêches du sénat à Antiochus-le-Grand, ce prince les prit en disant qu'il en délibéreroit; mais le fier ambassadeur traça un cercle autour du roi avec sa houline, &c dit de donner sa réponse avant de sortir du cercle, ce que ce prince se crut obligé de faire sans hésiter.

Un ambassadeur Espagnol entretenoit Henri IV de la vaste puissance de son maître. Le roi offensé

G

de son orgueil, lui dit avec vivacité, que, « s'il » lui prenoit envie de monter à cheval il iroit dé- » jectuer à Milan, entendre la messe à Rome & » dîner à Naples ». — *Si votre majesté va si vite,* répondit l'ambassadeur, *elle pourroit aussi, dans le même jour, entendre les vêpres en Sicile.*

Le docteur Dale, ambassadeur de la reine Elisabeth d'Angleterre, se trouvant dans une conférence avec les ambassadeurs des autres souverains, on demanda dans quelle langue on traiteroit. *En français,* reprit l'ambassadeur espagnol; car, s'adressant au docteur Dale, « votre maîtresse prend le » titre de reine de France : non, lui répliqua l'anglais, *traitons plutôt en hébreu,* puisque votre maîtresse se qualifie de roi de Jérusalem.

Le comte de Pisani & l'évêque du Mans, qui étoient de la maison de Rambouillet, revenant de Rome, où ils étoient ambassadeurs, furent pris sur les galères de France, par un pirate nommé *Barbe-Rouffe*; ce corsaire les garda huit jours, & comptoit d'en tirer une forte rançon. Un jour ayant quitté sa galère, le comte longea à s'évader; l'évêque voulut l'en détourner, craignant la fureur du corsaire; *Pisani* lui répart en colère: « Allez » prier Dieu, je ferai le reste ». En effet, il tua le capitaine & quelques-uns des principaux, & se sauva avec l'évêque.

La cérémonie du mariage de Charles II, roi d'Espagne, avec la princesse Marie-Louise d'Orléans, se fit dans une petite chapelle du palais: le roi commanda de ne laisser entrer que les grands d'Espagne, & de ne point admettre les ambassadeurs. Le marquis de Villars, ambassadeur de France, dit: « La jeune reine étant nièce du roi mon maître, & mariée de ma main, je ne dois point » être compris dans l'exclusion ». En effet, il fut admis à l'auguste cérémonie. En entrant dans la chapelle, il alla se mettre à la tête du banc des grands, sur un petit tabouret qui étoit destiné pour le connétable de Castille: celui-ci arrivant peu de temps après, alla droit au marquis de Villars, & lui dit, que c'étoit sa place: « J'en conviens, dit » le marquis, mais montrez-m'en une plus honorable, & je la prendrai ». Il n'auroit point été aisé d'assigner la place à ces deux prétendants, mais on apporta un second tabouret au connétable, & tout fut dit.

A l'assemblée de Lubeck, en 1652, Morosini, ambassadeur de Venise, étant assis dans une salle du palais, vit venir de loin trois ambassadeurs des électeurs, qui devoient passer devant lui; il prévint qu'il y auroit une contestation à qui se salueroit le premier; il ôta son chapeau & le mit sur ses genoux: les électoraux le voyant découvert, crurent qu'ils ne pouvoient se défendre de le saluer en passant devant lui, à quoi il répondit par une

inclination respectueuse. Ces trois ambassadeurs se vantaient d'avoir été salués les premiers, mais Morosini les prit pour dupes, car il ne s'étoit pas découvert pour les saluer, mais bien pour ne les pas saluer; telle étoit la politique alors.

A l'assemblée de Soissons, tenue en 1733, pour terminer la guerre de Bohême, lors du ministère du cardinal de Fleury, il s'éleva une difficulté à-peu-près pareille; c'étoit pour déterminer les rangs, & assigner les places à chacun des députés, ce qui n'étoit point facile; la politique ne le trouva point en défaut, car on fit faire par ordre du roi (Louis XV), une table ronde; ainsi chaque ministre plénipotentiaire pouvoit dire avoir la première place.

Des ambassadeurs de Hollande en France étant à dîner chez le contrôleur-général des finances, le ministre leur dit en leur présentant un fromage: *voilà du fruit de votre pays;* un d'eux, pour répondre à cette plaisanterie, jeta une poignée de ducats au milieu de la salle, & dit: *en voilà aussi.*

M. Chanut, ambassadeur de France en Suède, étant au lit de la mort, un seigneur Suédois lui dit: « Je comprends que ce qui doit vous faire » de la peine en mourant, c'est de penser que » vous serez enseveli parmi des protestans. L'am- » bassadeur lui répondit: « on n'aura qu'à creuser » ma fosse un peu plus bas qu'à l'ordinaire, & je » serai enterré parmi les catholiques ».

Le grand mogul, Cha-jeham, fort enclin à la raillerie, demandoit à un ambassadeur de Perse: si son maître étoit plus grand qu'un certain petit esclave fort laid, dont l'emploi étoit de chasser les mouches autour du trône: « non, répondit l'am- » bassadeur, il s'en faut bien; mon maître est seu- » lement plus grand que toi de toute la tête ».

Un ambassadeur d'Espagne conseilloit à Jacques II, de ne pas tant se livrer aux prêtres, dont les conseils imprudens pourroient lui faire perdre la couronne. « Quoi donc, répondit Jacques, le roi d'Es- » pagne ne consulte-t-il pas son confesseur? » Oui, répliqua l'ambassadeur, & c'est pour cela que nos affaires vont si mal.

Un grand duc de Toscane se plaignoit à un ambassadeur de Venise, de ce que sa république lui avoit envoyé un vénitien qui s'étoit fort mal conduit pendant le séjour qu'il avoit fait auprès de lui. « Il ne faut pas, dit l'ambassadeur, que » votre altesse s'en étonne, car je puis l'assurer » que nous avons beaucoup de fous à Venise. » Nous avons aussi des fous à Florence, lui ré- » pondit le grand duc, mais nous ne les envoyons » pas dehors pour traiter les affaires publiques ».

Au concile de Constance, Dom Diégo d'Anaya, évêque de Cuença, ambassadeur de Jean II, roi de

Castille, ayant eu prise de parole avec l'*ambassadeur* d'Angleterre qui lui disputoit la préférence, termina le différend par des voies de fait. Il prit son adversaire par le milieu du corps & le porta comme un enfant, (l'Anglois étoit de petite corpulence) au bas de l'église, où il le jeta dans un caveau, qui, ce jour-là, se trouvoit ouvert. Puis revenant à sa place, il dit à son collègue dom Martin Fernandez de Cordava : « comme prêtre, je viens d'enterrer l'*ambassadeur* d'Angleterre ; » faites le reste comme homme d'épée & cavalier de naissance ».

M. P*** *ambassadeur* de France auprès de Victor Amédée, duc de Savoie, se conduisoit avec toute la fierté qu'il croyoit convenir à son caractère. Quelques jours après que ce prince eut perdu Montmelian, irrité de quelques traits de hauteur prétendue que lui fit l'*ambassadeur*, il s'approcha d'une fenêtre, l'ouvrit, & lui dit avec colère : Vous voyez bien cette fenêtre ? oui, dit fièrement M. P***, en s'avancant auprès, j'en découvre Montmelian.

Nicolas de Harlay, *ambassadeur* auprès de la reine Elisabeth, dans une de ses audiences secrètes, insinua politiquement à cette princesse une proposition de mariage avec le roi son maître. « Il ne faut pas songer à cela, répondit-elle, mon genou darme (c'est le nom de guerre qu'elle donnoit à Henri IV) n'est pas mon fait, ni moi le sien ; non pas que je ne sois encore en état de donner du plaisir à un mari qui me conviendrait ; mais pour d'autres raisons ».

Ce même *ambassadeur*, dans le cabinet de cette princesse, seul avec elle, où il étoit question encore de ce mariage, en parlant elle découvrit un de ses bras ; Sancy mit un genou en terre, & le lui baisa. Elisabeth s'en fâcha, ou fit mine de s'en fâcher, comme si notre *ambassadeur* lui eût manqué de respect. « Madame, lui dit-il, j'ai fait ce qu'en pareil cas auroit fait mon maître, que je représente. Cette excuse plût à la reine, & Henri IV approuva la galanterie.

AMBIGAT. *Ambigat*, roi des Celtes, étoit contemporain de Tarquin l'ancien, roi de Rome. Il régnoit sur cette même étendue de pays qui compose aujourd'hui la monarchie française, en y joignant toute la Flandre ; Bourges étoit la capitale de ses états. Son peuple étoit si nombreux que les provinces en étoient surchargées. Il fit publier qu'il vouloit envoyer Sigovève & Bellovève, fils de sa sœur, établir des colonies dans les pays où les dieux & les augures les conduiroient. Trois cents mille de ses sujets, vers l'an 600 avant J. C., suivirent ces jeunes princes. Bellovève franchit les Alpes, & s'établit le long du Po.

Sigovève traversa la forêt Hercynie, entra dans la Bohême, y laissa une partie de son armée, & alla avec le reste terminer ses courses entre l'Elbe

& le Vefer au bord de l'Océan. Quelques auteurs prétendent que les Semmons, dont parle Tacite, & qui étoient les plus puissans parmi les Suèves, descendoient de ceux du pays de Sens qui avoient suivi Sigovève. Ce font aujourd'hui les Saxons.

AMBITION. Les romains avoient élevé un temple à l'*ambition* ; ils représentoient cette divinité avec des ailes & les pieds nus.

Les traits d'*ambition* sont sans nombre, & malheureusement toutes les histoires en offrent en abondance. Nous nous contenterons d'en rapporter quelques-uns.

Écoutons auparavant les conseils que nos poètes nous donnent pour nous en garantir.

Des grandeurs & des biens ne soyons point avides.
Nous serions par le furt confondus & trahis :
Jamais l'*ambition* ne voit ses vœux remplis,
C'est le tonneau des Danaïdes.

L'avare est l'ennemi le plus grand de lui-même ;
Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain :
Il marche à la grandeur le poignard à la main.
Sans cesse accompagné du crime sanguinaire,
Il est entreprenant, & souvent téméraire :
Sans regrets, sans remords, dans l'horreur des forfaits
Il n'est rien qu'il n'immole à ses vastes projets.
L'empêché magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versailles, effuyer des mépris
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.

Alexandre fut le plus ambitieux des hommes,
ab un disce omnes.

Suivez, jusques dans Babylone,
Ce fier vainqueur de l'univers,
Et contemplez-le sur le trône,
Maître de cent peuples divers ;
Lorsqu'il enchaîne la victoire,
Et qu'à jamais comblé de gloire,
Il n'en seroit plus acquiescir,
Un cruel ennui le dévore
De ne pouvoir trouver encore
Un autre monde à conquérir.

Sesostris, roi d'Égypte, après la mort de son père ne s'occupa de rien moins que de faire la conquête du monde. Ce fut environ l'an 1300 avant J. C. qu'il partit à la tête de six cents mille hommes d'infanterie & de quarante mille chevaux, sans compter vingt-sept mille chars armés en guerre. Ses conquêtes furent rapides, & Sesostris, pour en perpétuer la mémoire faisoit élever des colonnes qui portoient cette inscription : « Sesostris le roi des rois & le seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses

armes ». A son retour il fit ériger cent temples superbes aux dieux tutélaires de cent villes d'Egypte, & voulut que les captifs, qu'il avoit faits pendant son expédition, fussent les seuls qui travaillassent aux monumens de ses victoires. Lorsqu'il paroïtoit dans quelque cérémonie publique, il faisoit traîner son char par les rois & les chefs des nations subjuguées. Quelle *ambition* !

Lucullus, dévoré de cette passion terrible, ne dédaigna pas, pour obtenir le gouvernement de Cilicie, de se mettre aux pieds de la courtisane Précie, & cet illustre romain aima mieux s'avilir en obtenant cette dignité du caprice d'une femme, que de faire le sacrifice de son *ambition*.

On lisoit devant Charles XII les ouvrages de Boileau. Voici comme ce poëte peint l'ambitieux Alexandre dans la fuyte huitième.

Cet écervelé qui mit l'Asie en cendre,
Ce fougueux l'Angeli, qui de sang altéré,
Maltra le monde entier, s'y trouvoit trop ferré.
L'enragé qu'il étoit, né roi d'une province
Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage prince,
S'en alla follement, & se croyant un dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et trahant avec foi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplit toute la terre.
Heureux fi de son temps, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des petites-maisons,
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens, enfermé de bonne heure.

A ce portrait Charles XII qui avoit goûté les vœux précédens, se mit en fureur, & déchira la page qui peignoit l'*ambition* sous des couleurs si détestables.

Sixte V fut tourmenté par l'*ambition* la plus démesurée. Voici les moyens qu'il employa pour parvenir à la satisfaction. Il étoit cardinal ; Grégoire XIII s'affoiblissoit de jour en jour, & paroïssoit menacé d'une mort prochaine : alors Sixte V contre l'insigne & le moribond, afin que les cardinaux le choisissent dans l'espérance de voir bientôt la place vacante. Il marchoit appuyé sur un bâton, le corps courbé à moitié vers la terre, sa voix étoit tremblante & cassée. Ce fut par mille stratagèmes de cette nature qu'il parvint au souverain pontificat ; mais à peine fut-il élu, qu'il renonça à la feinte pour suivre ouvertement sa passion dominante.

L'ambitieuse Sémiramis, après avoir obtenu de la simplicité du roi des assyriens le droit de régner absolument sur tous ses sujets, l'espace de cinq jours, abusa tellement de sa nouvelle puissance, qu'elle commanda qu'on le fit mourir, ce qui fut exécuté.

Un cardinal, ministre très-ambitieux, offrit un abbaye à un évêque, qui la refusa, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir posséder plus d'un bénéfice. Le cardinal surpris de ce désintéressement, lui dit : Si vous n'aviez pas écrit sur certaine matière, je vous canoniserois : « Plût à Dieu, monseigneur, que vous en eussiez le pouvoir, & que je vous en eusse donné le sujet, lui répondit l'évêque, nous serions contents tous deux ». C'étoit finement lui reprocher son ambition.

AMBOISE. George d'Amboise naquit en 1460, de l'illustre maison connue sous le nom de cette seigneurie. Lorsqu'il eut changé l'archevêché de Narbonne contre celui de Rouen, qu'il avoit accepté pour se rapprocher de la cour, il reprima les abus de toute espèce qui régnoient en Normandie. Louis XII étant monté sur le trône, d'Amboise fut nommé premier ministre. A leur avènement, les rois avoient coutume de mettre sur le peuple une taxe extraordinaire ; Louis XII, par le conseil d'Amboise, ne suivit point cet usage, & bientôt au contraire il diminua les impôts d'un dixième. Ferme, laborieux, & cependant doux & honnête, d'Amboise travailla à la réforme des monastères & à celle de la justice. Il fut nommé cardinal & légat du pape, & ne joignit à ces dignités le revenu d'aucune abbaye. Le cardinal d'Amboise eût été honoré de la tiare, s'il eût eu plus de politique que de bonne-foi. Ce furent les intrigues des Vénitiens qui l'éloignèrent du souverain pontificat.

Un gentilhomme de Normandie lui ayant offert une terre qu'il desiroit vendre pour former la dot de sa fille, d'Amboise dota la demoiselle, & força le père de garder sa terre. Le cardinal d'Amboise attaqué de la goutte, mourut à Lyon en 1510, âgé de cinquante ans. On dit qu'il répétoit souvent au frère infirmier qui le servoit dans sa maladie : frère Jean, que n'a-je été toute ma vie frère Jean.

AMBROISE. L'ambroise étoit, selon les payens, le mets dont ils supposoient que leurs dieux se nourrissoient, & qui tendoit immortels ceux qui en mangeoient.

Lucien se moquant des dieux de la fable, dit qu'il falloit que l'ambroise ne fût pas si excellente que les poëtes le disoient, puisque les dieux descendoient du ciel pour venir sur les autels sucquer la graisse & le sang des victimes, comme font des mouches sur un cadavre.

A M E. Dans une compagnie où étoient Marivaux & Fontenelle, la conversation s'étant portée sur la métaphysique, & de-là sur l'âme, quelqu'un demanda au premier ce que c'étoit donc que l'âme ? Il répondit modestement qu'il n'en sa-

voit rien. Eh bien, reprit l'interrogateur, demandons-le à M. de Fontenelle. « Il a trop d'esprit, » dit M. de Marivaux, pour en savoir plus que moi là-dessus ».

AMÉRIC - VESPUCE. *Améric - Vespucé*, qui a donné son nom au nouveau monde, naquit en 1451 à Florence, d'une famille ancienne. Son goût pour les voyages se manifesta de bonne heure. Ayant appris que Colomb venoit de découvrir un autre hémisphère, il conçut le projet de participer à la gloire. Il obtint de Ferdinand, roi d'Espagne, quatre vaisseaux avec lesquels il partit de Cadix en 1497. Au bout de dix-huit mois il revint en Espagne, laissant à Colomb l'honneur d'avoir le premier abordé aux îles de l'Amérique, & se réservant la gloire de la découverte du continent. Ce voyage fut suivi d'un autre que Vespucé fit avec six vaisseaux toujours sous les enseignes de Ferdinand. Il revint de ce second voyage en 1500, rapportant à Cadix des pierres & beaucoup d'autres choses précieuses; mais il eut la douleur de voir ses souverains aussi peu reconnoissans que ses compatriotes.

Emmanuel, roi de Portugal, informé des chagrins de Vespucé lui fit offrir trois vaisseaux pour un troisième voyage. Vespucé les accepta & partit de Lisbonne en 1501. Le roi de Portugal extrêmement satisfait des découvertes que Vespucé avoit faites pendant ce voyage, lui donna six vaisseaux pour en chercher de nouvelles. L'illustre navigateur fut troublé dans ce quatrième voyage par les vents contraires & le manque de vivres; il revint en Portugal en 1504, & mourut en 1514, laissant son nom à la moitié du globe connue sous le nom d'Amérique.

AMÉRIQUE. L'histoire du monde n'offre pas d'événement plus singulier aux yeux du philosophe que la découverte du nouveau continent, qui, avec les mers qui l'environnent, forme tout un hémisphère de notre planète. Ce fut vers la fin du quinzième siècle que Christophe Colomb & Améric-Vespucé abordèrent le premier aux îles, le second au continent de l'Amérique.

Parmi les peuplades répandues dans les forêts & les solitudes de ce monde qu'on venoit de découvrir, on ne peut en nommer que deux qui eussent formé une espèce de société politique, c'étoient les mexicains & les péruviens. Ils n'avoient point d'instrumens de fer pour abattre les bois, ni pour labourer les terres. Point d'animaux capables de traîner la charrue dont ils ignoroient même la construction. Le bœuf, l'âne & le cheval manquoient. Les hommes, peu industrieux & peu inventifs, paroissent vivre dans une enfance perpétuelle; ce n'est que dans un âge assez avancé qu'il leur pouvoit quelques poils au menton, & dans quelques endroits du corps; cette différence est la seule qui

étoit entre leur conformation & la nôtre.

Les voyageurs ont raconté sur l'Amérique des choses merveilleuses qu'un homme sage se défie de croire. Cependant il y a des anecdotes qui pour paroître extraordinaires n'en sont pas moins vraies.

La soif de l'or que sient paroître les premiers conquérans de l'Amérique a long-temps persuadé aux habitans infortunés de ces régions, que l'or étoit le dieu des européens: en 1511 les caciques ou petits souverains de l'île de Cuba, s'étant assemblés afin de pourvoir à la défense du pays; Harvey, le plus considérable d'entr'eux, leur dit que toutes les précautions seroient inutiles, si avant tout on ne s'efforçoit pas de rendre favorable le dieu des espagnols. Il le fit aussitôt apporter un vase rempli d'or; la voilà, ajouta-t-il, cette divinité, célébrons une fête en son honneur, elle nous regardera d'un œil favorable. Tous à l'instant se mettent à fumer, à danser & à chanter autour de ce trésor, jusqu'à ce qu'ils tombassent d'ivresse & de fatigue.

Le lendemain matin, Harvey rassemble les caciques à leur réveil, & leur tient ce discours. « J'ai beaucoup réfléchi sur l'affaire dont je vous ai parlé. Mon esprit n'est pas encore tranquille, & tout bien considéré, je pense que pour que nous soyons en sûreté il faut éloigner de nous le dieu des espagnols. Par-tout où ils le trouvent ils s'y établissent pour le posséder. Inutilement le cacherions-nous, ils ont un secret merveilleux pour le découvrir. Si vous l'avez avalé, ils vous éventreroient pour l'avoir. Je ne connois que le fond de la mer où ils n'iront pas le chercher, c'est là qu'il faut le mettre. Quand il ne sera plus parmi nous, ils nous laisseront en repos. » Car, c'est uniquement ce qui les fait sortir de chez eux. L'expédition fut approuvée; les caciques prirent aussitôt tout l'or qu'ils avoient, & le jetèrent dans la mer loin du rivage. Mais leur précaution fut inutile, & les espagnols repurèrent bientôt après.

A M I

Qu'un ami véritable est une douce chose!

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur,

Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même,

Un songe, un rien, tout lui fait peur,

Quand il s'agit de ce qu'il aime.

En trouvant un ami vertueux & fidèle,
Crois de la main de Dieu recevoir un trésor,
Crois, du fût de fer, passer au fût de dor,
Crois voir du feu éternelle une vive étincelle.

Cambyse ayant fait prisonnier l'Ammonite, roi d'Égypte, pour augmenter encore la douleur de

ce malheureux prince, il fit habiller sa fille en esclave, & ordonna qu'en présence de son père on l'envoyât puiser de l'eau. A ce spectacle, l'Aménite baissa les yeux sans rien dire. Cambyse fit ensuite passer devant lui son fils chargé de chaînes, l'Aménite ne donna encore aucune marque de douleur; mais appercevant un de ses amis réduit à demander son pain, il s'arracha les cheveux, & répandit un torrent de larmes, & s'écria dans sa douleur: les malheurs de ma famille sont trop grands pour être pleurés; je n'ai trouvé des larmes que pour déplorer le sort de mon ancien ami.

Callisthènes d'Olynthe, qui avait suivi Alexandre dans ses conquêtes, fut accusé de trahison auprès de ce prince, qui le fit mutiler, & le condamna à être renfermé dans une cage de fer à la suite de l'armée. Lysimaque, l'un des capitaines d'Alexandre, & l'ami fidèle de Callisthènes, ne discontinua cependant de venir le voir.

Ce philosophe, après l'avoir remercié de cette attention courageuse, le pria, au nom des dieux, que ce fût pour la dernière fois. Laissez-moi, dit-il, supporter mes malheurs, & n'ayez point la cruauté d'y joindre les vôtres. Je vous verrai tous les jours, répondit Lysimaque, si le roi vous s'avait abandonné des pens vertueux, il n'aurait plus de remords, & seroit fondé à vous croire coupable. Oh! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que la crainte d'en courir sa disgrâce, m'a fait abandonner un ami.

Philippe, roi de Macédoine, faisoit vendre les prisonniers qu'il avait faits à la guerre, & assistoit lui-même à cette vente. Un des prisonniers s'étant aperçu que le monarque avoit sa robe retroussée d'une manière indécente, s'écria: excusez-moi, Philippe, je suis un ancien ami de votre père. Philippe surpris, lui demanda comment il avoit fait cette amitié. Je vais vous le dire, reprit le prisonnier, & s'approchant du prince comme pour lui parler à l'oreille. Baissez votre robe, lui dit-il. Philippe aussitôt donna la liberté à cet homme, & convint qu'il venoit de lui faire connoître qu'il étoit en effet son ami.

Darius assiégeoit depuis long-temps Babylone, sans pouvoir s'en rendre maître. Zopire, un de ses amis, se coupe le nez & les oreilles, & dans cet état il se présente aux portes de la ville, accusant Darius de cruauté, pour l'avoir ainsi dénigré. Les babyloniens le reçoivent, & connoissant son expérience, ils le choisissent pour leur chef. Zopire à la première occasion livra la ville à Darius, mais le roi n'eut pas plutôt vu son favori si cruellement mutilé, qu'il s'écria, saisi de douleur: j'aimerois mieux revoir mon cher Zopire sain & entier, que de prendre cent villes comme Babylone.

Philippe de Valois présenta un jour à Laurent de Médicis, un florentin nommé Giacomini Thi-

balduni, qui avoit conspiré plusieurs fois contre la vie du prince, & le pria de lui rendre ses bonnes grâces. Laurent lui dit avec bonté: Philippe; je ne vous aurois aucune obligation, si c'eût été un ami que vous m'eussiez recommandé, mais je ne puis trop vous remercier de m'avoir procuré un ami d'aussi la personne de Giacomini, ci-devant mon ennemi. Je vous prie de me rendre souvent de pareils services.

Au siège de la Capelle en 1650, un espagnol apprend que son ami a été renversé d'un coup de mousquet dans la tranchée, il vole aussitôt à son secours; il le trouve mort étendu sur la poussière. Son premier mouvement est de se jeter sur son ami; il l'embrasse, le tient quelque temps pressé contre son sein, & suffoqué par la douleur, il expire un moment après.

L'archiduc instruit de cet événement, ordonna que les deux amis fussent déposés dans le même tombeau, & les ayant fait transporter avec pompe à Avefnes, il leur fit élever un mausolée en marbre.

Malgré de si beaux traits, on peut encore dire, avec La Fontaine.

Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose:

Rien n'est plus commun que le nom,

Rien n'est plus rare que la chose.

M. S*** perd un ami qui, en mourant, laisse des dettes & deux enfans en bas âge, sans biens, sans espérances, sans ressources. L'ami qui lui survit retranche son train, son équipage, & va se loger dans un faubourg, d'où tous les jours il venoit suivi d'un laquais au palais, & y remplissoit les devoirs de sa charge. Il est aussitôt soupçonné d'avarice, de mauvaise conduite; il est en butte à toutes les calomnies. Enfin, au bout de deux ans, M. S*** reparoit dans le monde. Il avoit accumulé une somme de vingt mille livres, qu'il plaça au profit des enfans de son ami.

L'homme uniquement nul, disoit le chancelier Bâcon, est celui qui n'a point d'amis; le monde n'est pour lui qu'un vaste désert, un lieu d'exil & de tristesse, qu'il partage avec les animaux errans.

Une bonne femme, après avoir fait sa prière devant un saint Michel, prit deux petits cierges; & attachant l'un à l'image de saint Michel, & l'autre à celle du diable qui est représenté sous ses pieds. Le curé, qui passoit, lui dit: eh! que faites-vous là, bonne femme? Ne voyez-vous pas que c'est le diable à qui vous offrez cette bougie? Monsieur, répliqua-t-elle, on m'a toujours dit, qu'il étoit bon d'avoir des amis par-tout: on ne fait où l'on peut aller.

On demandoit à un sage ce que c'étoit qu'un ami, il répondit: ce mot n'a point de signification.

« Un galant homme de la cour de France, alla chez un de ses amis pour le féliciter d'une dignité qu'il avoit obtenue depuis peu : celui-ci tout fier de sa nouvelle élévation, demande qui il étoit ? L'autre, sans se déconcerter, change de langage, & lui dit : je viens vous témoigner la douleur que j'ai du malheur que vous est arrivé, & je suis fort touché de vous voir fou & aveugle, puisque vous ne reconnoissez plus vos anciens amis.

Un homme ayant prêté une somme considérable à un de ses amis, qui n'étoit pas exact à la lui rendre, & qui le fuyoit depuis ce temps-là, le rencontra, & lui dit : rendez-moi mon argent ou mon ami.

Il n'y a rien de plus commun qu'un faux ami, rien de plus rare qu'un vrai ami. Un homme d'esprit demandant un jour à son fils, qui se retiroit fort tard, d'où il venoit ? Mon père, lui répondit son fils, je viens de voir un de mes amis. De voir un de vos amis ! repartit le père avec étonnement, vous en avez donc beaucoup. Hélas ! comment avez-vous donc fait étant si jeune, continua-t-il, puisqu'il y a plus de soixante ans que je suis au monde, & que je n'ai pu trouver encore un seul ami ?

Un homme condamné à mort, trouva un ami assez confiant pour le cautionner & prendre sa place pendant le temps qui lui fut accordé pour aller donner ordre à ses affaires. Le criminel vint délivrer son ami le jour même du supplice. Denis, tyran de Syracuse, admirant dans ces amis l'assurance de l'un & la fidélité de l'autre, pardonna au coupable, & pour récompense, je vous demande, leur dit-il, d'être reçu pour troisième dans votre amitié.

M. Freind, premier médecin de la reine d'Angleterre, avoit assisté au parlement en 1721, comme député du bourg de Lancelton, & s'étoit élevé avec force contre le ministère. Cette conduite hardie ayant indisposé la cour, on suscita à Freind un crime de haute trahison, & il fut enfermé au mois de mars dans la tour de Londres. Environ six mois après, le ministre tomba malade, & envoya chercher Richard Méad, autre médecin anglais, & le plus grand ami de Freind. Après s'être instruit à fond de la maladie du ministre, il lui dit : qu'il répondoit de sa guérison ; mais qu'il ne lui donneroit pas seulement un verre d'eau, qu'il n'eût rendu la liberté qu'on avoit si injustement ravie à M. Freind. Le ministre, quelques jours après, voyant sa maladie augmentée, fit supplier le roi d'élargir le prisonnier. L'ordre expédié, le malade crut que Méad alloit ordonner ce qui convenoit à son état ; mais ce médecin persista dans sa résolution, jusqu'à ce que son ami lui fut rendu à sa famille. Alors il traita le ministre, & lui procura bientôt une guérison parfaite. Le soir même il porta à Freind environ cinq mille guinées qu'il avoit reçues pour ses honoraires, en

traitant les malades de son ami pendant sa détention, & le contraignit de recevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, puisqu'elle étoit le fruit de ses peines.

Bias, l'un des sept philosophes à qui les grecs donnoient le nom de sages, avoit l'amitié des sentimens que Cicéron condamne, mais que l'expérience ne justifie que trop souvent. « Avec ses amis, disoit-il, il faut se comporter comme s'ils devoient être un jour nos plus cruels ennemis ». Cependant personne n'avoit plus de franchise que Bias, dans ce doux commerce du cœur ; personne ne s'ouvroit à ses amis plus volontiers que ce philosophe.

Le philosophe Aristippe s'étoit brouillé avec Eschine, son ami. Qu'est devenue votre amitié, lui dit quelqu'un ? — Elle dort ; mais je vais la réveiller. Aussi-tôt il court chez Eschine : « Ne cessons-nous pas de faire les enfans ? Attendons-nous, pour nous reconcilier, que le bruit de notre rupture se soit répandu dans tous les carrefours ? — Je suis tout prêt à renouer avec vous. — N'oubliez pas au moins que j'ai fait les premiers pas, quoique plus ancien que vous, » reprit Aristippe : vous avez commencé la querelle, & j'ai voulu la finir.

Eudamidas de Corinthe touchoit à sa dernière heure, & laissoit sa mère & sa fille exposées à la plus cruelle indigence. Il n'en fut point alarmé. Il jugea des cœurs d'Aréthus & de Carixène, ses fidèles amis, par le sien propre. Il fit ce testament qui ne doit jamais être oublié : « Je lègue à Aréthus de nourrir ma mère, & de l'entretenir dans sa vieillesse ; à Carixène, de marier ma fille, & de lui donner la plus grande dot qu'il pourra ; & au cas que l'un des deux vienne à mourir, je substitue en sa part celui qui survivra ». Ces deux citoyens généreux se montrèrent les dignes amis du vertueux Eudamidas, en remplissant, avec un noble scrupule, ses dernières intentions.

Cicéron disoit que de la même manière que les hirondelles paroissent l'été, & disparaissent l'hiver, de même les faux amis se présentent dans la bonne fortune, & s'éloignent dans la mauvaise.

AMITIÉ. Le comte d'Aubigné, ayeul de madame de Maintenon, avoit beaucoup de générosité dans les sentimens. Henri IV lui reprochant un jour de ce qu'il se montreroit l'ami du seigneur de la Tremouille, disgracié & exilé de la cour. « Sir, lui répondit d'Aubigné, M. de la Tremouille est assez malheureux, puisqu'il a perdu la faveur de son maître ; j'ai cru ne devoir point l'abandonner dans le temps qu'il avoit le plus besoin de mon amitié ».

Que Mognagne peint bien, dans son vieux &

énergique langage, la tendre & vive *amitié*. Il parle ici de M. de la Boétie, son ami, que la mort lui avait enlevé.

« A notre première rencontre, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés entre nous, que rien dès-lors ne nous fut si proche, que l'un à l'autre. Si je compare tout le reste de ma vie, quoiqu'avec la grace de Dieu, je l'aie passée, douce, aisée, &c, sans la perte d'un tel ami, exempte d'affliction poignante; si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie & société de ce personnage, ce n'est que fumée, & ce n'est qu'une nuit obscure & ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner languissant, & les plaisirs même qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout; il me semble que je lui dérobois sa part. J'étois déjà si fait & accoutumé à être deuxième par tout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi ».

Oh ! mes amis, il n'y a plus d'amis. Le philosophe qui tenoit ce propos, considéroit ce qui le passe dans les grandes villes, où l'on voit rarement naître les fortes passions de l'amour & de l'amitié, parce que chacun distrait par ses occupations & ses plaisirs, n'y reçoit que de faibles impressions de ce qui l'environne. On rencontre néanmoins quelquefois sur ces vastes scènes des cœurs généreux qui sacrifient à la tendre *amitié*.

Phalaris étant banni de son royaume, disoit que la rencontre qu'il avoit faite de l'amitié du sage Cratès, lui avoit ôté tout le soin & la sollicitude de sa maison.

La plupart des hommes qui n'ont en vue que leurs intérêts, croient que leurs amis y doivent entrer sans réflexion, & déserter à toutes leurs demandes, sans examiner si elles sont justes. Publius Rutilius ayant refusé ce qu'un de ses amis lui demandoit, celui-ci lui dit : « Et à quoi m'est bonne votre *amitié*, si vous refusez de faire la chose dont je vous prie ? Et à quoi la vôtre m'est-elle bonne, répartit Rutilius, si elle m'oblige de faire une chose contre mon honneur ? »

AMITIÉ FRATERNELLE. Le général Elliot ayant réclamé, au nom de l'Angleterre, la liberté de quatorze de ses compatriotes, pris sur un bâtiment portugais par un corsaire algérien, il s'est trouvé parmi ces esclaves un jeune homme nommé John Williams, qui, en visitant les bagnes reconnut son frère aîné, qui, depuis dix ans, gémissoit dans les fers, & qu'il croyoit mort. Touché de sa situation, sa tendresse pour ce frère lui a suggéré le dessein de prendre sa place. « J'ai, lui a-t-il dit, toutes les forces que vous avez perdues, je suis jeune & en état de les conserver

encore long-temps, je puis soutenir le travail qui vous feroit périr; partez, je suis bien sûr que si le ciel vous procure des moyens ou des amis, je ne porterai pas long-temps ces fers ». Le frère a réticé d'abord, mais a été obligé de céder aux instances de son frère. Son maître a accepté avec empressement cet échange, & John Williams, resté volontaire esclave, a donné un exemple touchant d'*amitié fraternelle* qui mérite qu'on s'intéresse à son sort.

Les anciens, pour donner une image de la véritable *amitié*, avoient imaginé de la représenter sous le symbole d'une couronne de grenade. Sa couleur, qui ne varie point, exprimoit la constance qu'on doit attendre de l'amitié. Le fruit ayant le cœur ouvert, & ses graines étant autrui de marques d'une véritable union, indiquoient les caractères essentiels de l'amitié.

L'Illo Geraaldi, dans son ouvrage des dieux du paganisme, prétend qu'on sculptoit l'amitié sous la figure d'une jeune femme, la tête nue, vêtue d'un habit grossier, & la poitrine découverte jusqu'à l'endroit du cœur, où elle portoit la main, embrassant de l'autre côté un ormeau sec.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite. O divine *amitié*, félicité parfaite ! Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis, Change en biens tous les maux où le ciel m'a soumis. Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures, Dans toutes les saisons & dans toutes les heures, Sans toi l'homme est tout seul; il peut, par ton appui, Multiplier son être, & vivre dans autrui.

VOLTAIRE.

AMIS DE COLLÈGE. Le lord chef de la justice d'Holt, vit un jour conduire devant son tribunal un malheureux accusé d'avoir volé sur les grands chemins. Le crime fut prouvé, & il le condamna à la mort. En l'interrogeant, il le reconnut pour un de ses compagnons d'études; il ne put s'empêcher de lui demander des nouvelles de quelques-uns de ses anciens condisciples avec lesquels il avoit été lié. Que sont devenus, lui demanda-t-il, Thom, William, John, &c. qui étoient de si bons compagnons, & avec qui... « Ah ! Milord, répondit le voleur, en poussant un profond soupir, ils sont tous pendus, excepté vous & moi ».

AMITIÉ DE COLLÈGE. Les deux classes de l'école de Westminster ne sont séparées que par un rideau qu'un écolier déchira un jour par hasard. Comme cet enfant étoit d'un naturel doux & timide, il trembloit de la tête aux pieds, dans la crainte du châtiment qui lui seroit infligé par un maître connu pour être très-rigide. Un de ses camarades le tranquillisa en lui promettant de se charger de la faute, & de subir la punition; ce que réellement

réellement il fit. Ces deux amis, qui étoient devenus hommes lors que la guerre civile éclata, embrassèrent des intérêts opposés : l'un suivit le parti du parlement, & l'autre le parti du roi ; avec cette différence que celui qui avoit déchiré le rideau tâcha de s'avancer dans les emplois civils, & celui qui en avoit subi la peine dans les militaires.

Après des succès & des malheurs variés, les républicains remportèrent un avantage décisif dans le nord de l'Angleterre ; firent prisonniers tous les officiers considérables de l'armée de Charles, & nommèrent, peu après, des juges pour faire le procès à ces rebelles, ainsi qu'on les appelloit alors. L'écuyer timide, qui est un de ces magistrats, entend prononcer parmi les noms des criminels celui de son généreux ami qu'il n'a pas vu depuis le collège, le confidère avec toute l'attention possible, croit le reconnoître, s'assure par des questions sages qu'il ne se trompe pas ; & , sans se découvrir lui-même, prend avec grand empressement le chemin de Londres. Il y emploie si heureusement son crédit auprès de Cromwel, qu'il préserve son ami du triste sort qu'éprouvent les infamistes complices.

AMIOR (Jacques), né à Melun en 1513 ; il étoit fils d'un corroyeur. S'étant échappé fort jeune de la maison de son père, il s'égarait, & tomba malade en chemin. Un gentilhomme qui le vit étendu dans un champ, en eut pitié, le prit en croupe derrière lui, & l'emmena à Orléans, où il le mit à l'hôpital. Comme la maladie ne venoit que de lassitude, il fut bientôt guéri ; on le congédia, & on lui donna douze sols. Ce fut en reconnaissance de cette charité, qu'étant devenu grand aumônier de France & évêque d'Auxerre, il légua douze cents écus à cet hôpital d'Orléans.

Un gentilhomme du Berri avoit chargé Amior de l'éducation de ses enfans. Henri II passant par cette province, Amior lui fit présenter par ses disciples une épigramme grecque que le roi rejeta en disant : *c'est du grec, à d'autres*. Le chancelier de l'Hôpital qui étoit présent, ramassa le papier, & fut si charmé de cette petite pièce de vers, qu'il dit au roi que l'auteur méritoit d'être précepteur de ses enfans ; par la fortune d'Amior, selon l'abbé de Saint-Réal.

Ce même auteur rapporte qu'un jour, au souper du Roi Charles IX, dont Amior avoit dirigé les études, la conversation étant tombée sur Charles-Quint, on loua cet empereur d'avoir fait son précepteur pape. Cette action fut exagérée d'une manière qui fit impression sur l'esprit du roi, jusques-là qu'il dit, en regardant Amior, que si l'occasion se présentait, il en seroit bien autant pour le sien. Quelque temps après la charge de grand aumônier de France étant venue à vaquer, le roi la lui

Encyclopédiana.

donna, quelque chose qu'il pût dire pour se défendre de l'accepter. Mais cette nouvelle ayant été portée à la reine, qui avoit destiné cette charge à un autre, elle fit appeler Amior dans son cabinet, où elle le reçut d'abord avec ces effroyables paroles : *J'ai fait bouquer*, lui dit-elle, *les Gascois & les Châtillons, les connétables & les chanceliers, les rois de Navarre & les princes de Condé ; & je vous ai en tête, petit prêtre !* Amior eut beau protester qu'il avoit refusé cette place, la reine lui fit entendre que s'il l'acceptoit, il ne vivroit pas vingt-quatre heures ; c'étoit le style de ce temps-là. Les paroles de cette princesse étoient des arrêts, & le roi étoit entier dans ses sentimens jusqu'à l'opiniâtreté. Entre ces deux extrémités, Amior, pour se dérober également à la colère de la mère & aux libéralités du fils, prit le parti de se cacher. Cependant il ne paroissoit point à la table du roi, lorsqu'au quatrième jour ce prince commanda qu'on le cherchât, mais ce fut en vain. Alors Charles IX se doutant de ce que ce pouvoit être, entra dans une telle fureur, que la reine qui le craignoit, fit dire à Amior qu'elle le laisseroit en repos.

Amior montra d'abord du désintéressement ; mais quand il fut pourvu d'un bénéfice, il désira d'en obtenir un autre. Un jour qu'il demandoit à Charles IX une abbaye considérable, ce prince lui dit : « Hé quoi ! mon maître, vous dîtes que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content ; je crois que vous les avez & plus. Sire, » répondit-il, l'appétit vient en mangeant ».

Comme on paroissoit désirer qu'il continuât l'histoire de France, il dit qu'il étoit trop attaché à ses maîtres pour écrire leur vie.

AMOUR. Quelqu'un demandoit à Zénon si les sages devoient aimer ? Il répondit que si les sages n'aimoient point, les belles seroient bien malheureuses.

Dans la jeunesse, dit Saint-Evremond, nous vivons pour aimer ; & dans un âge plus avancé nous aimons pour vivre.

Les anciens ont représenté l'Amour sous cent formes différentes, ils ont raconté sa naissance d'autant de manières. Mars & Vénus, le Ciel & la Terre, Flore & Zéphire, sont, suivant divers auteurs, ceux dont l'Amour tire son origine ; & ces allegories nous offrent les caractères de l'amour, sentimens sublimes & desirs grossiers, force & faiblesse, inconstance & beauté. Le bandeau qu'on lui met sur les yeux, désigne combien il est aveugle. Le doigt qu'il porte sur sa bouche avertit les amans d'être discrets. Ses ailes sont le symbole de sa légèreté ; son arc est le symbole de sa puissance ; son flambeau allumé marque son activité.

H

L'amour est-il un mal? l'amour est-il un bien?
Voltaire décide ainsi la question.

Un amour vrai, sans feinte & sans caprice,
Est, en effet, le plus grand frein du vice,
Dans ses liens qui fait se retenir
Est bonnête homme, ou va le devenir.

Lorsque François I fut fait prisonnier à Pavie, un Gentilhomme, nommé Beauregard, fut un de ceux qui furent obligés de prendre la fuite, il ne voulut point retourner en France, pour n'être pas témoin de la confirmation de sa patrie; il s'arrêta à Turin, peu de temps après il y devint amoureux d'une veuve nommée Aurélie. Beauregard étoit un cavalier accompli, c'étoit un esprit vieux dans un corps jeune, il avoit une de ces figures gracieuses, avec laquelle tout le monde sympathise. Aurélie étoit en femme ce qu'il étoit en homme. Elle avoit une de ces beautés éclatantes qui effacent toutes les autres; Beauregard en devint éperdument amoureux; Aurélie ne vouloit point écouter sa passion. Elle lui reprochoit à tout moment qu'il étoit François, que la légèreté, l'indiscrétion étoient les vices de sa nation. Beauregard l'assuroit qu'il étoit exempt de ces défauts, & qu'il étoit capable des plus grands efforts pour lui prouver son amour. Hé bien, lui dit Aurélie, je vous demande que vous soyez muet pendant une année. Beauregard sur-le-champ ne lui parla que par signe; quand il fut de retour chez lui, il ne s'expliqua que par signe avec ses domestiques. Tout le monde crut qu'il avoit perdu la parole, on d'plora son malheur. Les médecins qui furent appelés prescrivirent des remèdes, il n'en voulut faire aucuns; il alloit voir Aurélie à qui il parloit par signe; & voulant exprimer sa passion, il mettoit souvent sa main sur son cœur, & montrait ensuite les yeux de sa belle, pour lui faire voir la cause de son mal. Aurélie ne parut point touchée; elle lui ordonna de s'éloigner d'elle, il passa en France. François I ayant été mis en liberté, Beauregard qui étoit connu de ce monarque parut à la Cour. François I qui l'aimoit, lui envoya des médecins qui proposèrent plusieurs remèdes; il feignit de les écouter. Comme il ne guérissoit point, les empyriques parurent, & il leur joua le même tour qu'il avoit joué aux médecins. Une étrangère qui se vantait d'avoir des secrets particuliers, se présenta à François I, comme une femme qui avoit fait des cures extraordinaires, qui avoit ressuscité, comme dit Molière, des gens qui étoient morts. Sa beauté frappa ce monarque qui ne haïssoit pas les dames. Il manda Beauregard qui fut encore plus surpris que le roi à la vue de cette belle empyrique. Pour vous montrer, dit-elle au roi, quelle est la vertu que j'ai, je veux par une parole seule le guérir; parlez, dit-elle à Beauregard. Alors la langue de ce cavalier se délia. C'étoit Aurélie elle-même, dont le cœur s'étoit fléchi, lors-

qu'elle avoit appris la fidélité avec laquelle son amant avoit exécuté l'ordre qu'elle lui avoit prescrit, elle l'avoit jugé capable de tout faire pour elle, & elle avoit payé son amour par un amour égal. C'est la seule monnaie qui ait cours parmi ceux qui s'aiment. Ces deux amans racontèrent au roi leur histoire, dont le dénouement fut leur mariage.

L'amour de Pétrarque pour Laure, est bien extraordinaire. Laure étoit mariée depuis long-temps, elle avoit eu de fréquentes couches, & des chagrins domestiques qui avoient fait évanouir tous ses attraits, tandis que le poète passionné employoit tout le feu de sa verve pour les exalter. Un étranger qui avoit fait le voyage d'Avignon tout exprès pour contempler cette merveille tant vantée, demeura stupéfait à son abord. « Quoi! » s'écria-t-il, est-ce là l'objet qui a tourné la cervelle à Pétrarque? »

La reine Elisabeth aimoit si ardemment le comte d'Essex, que dans un tendre moment, elle lui donna une bague, lui disant que si jamais il s'oubloit jusqu'à faire contre l'état quelque entreprise qui méritât la mort, il lui envoyât cette bague, avec confiance d'obtenir son pardon. Le comte d'Essex aima quelque temps après une autre femme; dans la suite il se révolta, & fut condamné à la mort; en cette extrémité il donna à cette femme la bague pour la porter à Elisabeth; comme elle en faisoit le mystère, elle aima mieux garder la bague, & laisser couper la tête à son amant, que de le voir infidèle.

La maîtresse de Corneille Bêga, peintre, étant atteinte de la peste, & abandonnée de tout le monde, il se rendit auprès d'elle, malgré les représentations des médecins & de ses parens; il ne cessa de lui prodiguer les plus tendres soins, jusqu'à ce que la mort eût frappé du même coup & l'amant & l'amante.

Jean George IV, électeur de Saxe, avoit pour maîtresse une demoiselle saxonne, appelée de son nom de famille Neitzsch, & de son nom seigneurial, la comtesse de Rochlitz (en Luzace); laquelle étant morte de la petite-vérole à Dresde en Misile, le 27 Avril 1694, l'entraîna dix jours après au tombeau. Il gagna la petite-vérole à force de la baiser dans son cercueil.

Hipparchia, éperdument amoureuse du philosophe Cratès, le rechercha en mariage, sans que ni les parens, ni ce philosophe même, pussent la détourner de la pourfuite. Mais, lui dit Cratès, connoissez-vous bien ce que vous aimez? Je ne veux rien vous cacher: voilà l'époux, dit-il, en ôtant son manteau & puis jetant son sac & son bâton, voilà, ajouta-t-il, en montrant sa bosse, le douaire de ma femme: voyez si vous en êtes content, & si vous pouvez vous accommoder de

cette façon de vie. Elle accepta toutes ces conditions & l'épousa.

La Fontaine a bien eu raison de dire :

Tout est mystère dans l'amour,
 Ses fâches, son carquois, son flambeau, son enfance,
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
 Que d'épuiser cette science.

L'amour est dépeint par les poètes avec un bandeau sur les yeux, pour marquer l'aveuglement dans lequel il nous plonge ; la force de cette passion ne se mesure même que par le degré de cet aveuglement. C'est ce qu'avait très-bien senti cette femme, qui, surprise par son amant entre les bras de son rival, osa lui nier le fait dont il étoit témoin. « Quoi ! lui dit-il, vous poussez à ce point l'impudence ?... Ah ! perdez, s'écria-t-elle, je le vois, tu ne m'aimes plus ; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis ».

Une jeune languedocienne qui avoit été trois mois privée de voir son amant, le rencontre au sortir de sa maison. Elle lui témoignoit les plus tendres sentimens, lorsqu'il survint une forte pluie : le jeune homme en paroissoit inquiet, & cherchoit à s'en garantir. « Quoi ! vous avez été trois mois absent, lui dit son amante avec emportement ; vous m'aimez, vous me voyez, & vous songez qu'il pleut ! »

Un espagnol ne cessoit de soupirer pour une très-jolie personne. Désespéré de n'avoir encore pu en obtenir la moindre faveur, il va lui-même, pendant la nuit, mettre le feu à la maison où elle demeure, & tout aussitôt lui annoncer le danger, afin du moins de pouvoir la tenir dans ses bras tout le temps qu'il faut pour la sauver des flammes. Que cette anecdote soit vraie ou fautive, elle peut servir à peindre l'amour romanesque d'un amant espagnol.

Une courtisane à Madrid, tua son amant pour une infidélité qu'il lui avoit faite. Elle fut prise & amenée devant le roi, à qui elle ne cacha rien de l'affaire. Le roi, en la renvoyant, lui dit : tu as trop d'amour pour avoir de la raison.

Un jeune officier étant tombé malade, on le conduisit dans le couvent de.... On prit un grand soin de lui. Une jeune religieuse se distingua par ses attentions. Elle le veilla presque nuit & jour pendant sa maladie qui fut longue & dangereuse. Elle lui tint compagnie pendant sa convalescence. Le malade s'attacha tellement à sa garde qu'il ne pouvoit prendre un bouillon à moins qu'il ne lui fût présenté par elle. Enfin il se rétablit entièrement. Il sortit du couvent ; mais quoique la ville où étoit son régiment fût assez éloignée du couvent, il ne se passoit guère de jours qu'il n'allât voir la religieuse. Il l'avoit sans cesse devant les yeux, & ne respiroit que pour elle. Au bout de

quelques mois, cette vertueuse fille vint à mourir. On ne peut exprimer quelle fut la douleur du jeune homme. Il renonça long-temps à toute société, & s'enferma dans sa chambre, où il croyoit sans cesse la voir & l'entendre. Souvent il s'écrioit avec transport : « la voilà, oui, c'est elle ; la voilà ». Ses amis s'efforcèrent de l'arracher à sa solitude & au souvenir de sa passion. Souvent au milieu des plaisirs où ils l'entraînoient malgré lui, il arrêtoit ses yeux sur quelque chose & s'écrioit : « Quoi ! vous ne la voyez pas ? Le hasard voulut qu'un de ses camarades rencontra une fille qui, pour l'âge & la figure, ressembloit à la religieuse au point de tromper les yeux même d'un amant. Il la fit habiller comme la défunte, & lui ordonna de se tenir prête à paroître quand on le juroit à propos. Au milieu d'un souper, le jeune officier commençant à fixer ses yeux sur un endroit de l'appartement, on tira tout-à-coup un paravent qui laissa paroître la fautive religieuse. « Ah ! ciel, » elles sont deux, s'écria l'amant ». Il tomba à la renverse, & on eut beaucoup de peine à le faire revenir. On assure que cette passion dura presque autant que sa vie.

Il étoit de l'essence de l'ancienne chevalerie d'avoir sa dame, à qui, comme à un être suprême, on rapportoit tous les sentimens, toutes les pensées, toutes les actions : on étoit persuadé que l'amour perfectionnoit les ames bien nées, & qu'il étoit entrepreneur de grandes choses. « Ah ! si ma dame me voyoit ! » disoit Fleuranges, en montant le premier à l'assaut.

Qu'il est important de s'opposer dans le commencement à un amour qui deshonore ! car lorsqu'il a fait des progrès, on ne peut plus l'arrêter. Nous faisons cent résolutions loin de l'objet de notre tendresse : il paroît, nous les oublions, & nous ne voulons plus que ce que veut l'amour. Le grand Corneille dit :

L'amour, par tyrannie, obtient ce qu'il demande ;
 S'il parle, il faut céder ; obéir, s'il commande ;
 Et ce Dieu, tout aveugle & tout enfant qu'il est,
 Dispose de nos cœurs quand & comme il lui plaît.

AMOUR JALOUX. Dans le siècle dernier, vers l'an 1616, M. André Gordier, français, riche, établi dans l'île de Jerley, passionnément épris de la fille d'un commerçant de Guernzey, obtint le consentement des parens de sa maîtresse, & déjà tout étoit prêt pour son mariage, lorsqu'il disparut tout-à-coup, la veille de ses noces. Ses amis, ses voisins, les parens, ainsi que ceux de sa future, se donnèrent beaucoup de soins, firent les plus exactes recherches, & ne découvrirent rien. Pendant quelques jours, on ne s'occupa d'autre chose à Jerley, comme à Guernzey ; mais ensuite on n'en parla plus, & l'on avoit presque oublié le malheureux Gordier, lorsque trois ou

quatre jeunes gens qui s'amusoient à graver sur un rocher près de la côte, aperçurent une caverne, dont l'entrée étoit fort étroite. La difficulté d'y entrer les excita : ils y entrèrent, & frémissent d'horreur à l'aspect d'un cadavre étendu au milieu de cet antre : c'étoit le corps d'André Gordier, qu'à ses habits, à quelques traits encore mal confondus par la mort, les jeunes gens reconnurent. Il avoit trois blessures, deux au dos & l'autre à la tête. Cette découverte fut bientôt publiée : elle alarma les deux familles, intéressées à venger cet assassinat ; mais le cadavre seul ne présentait aucune forte d'éclaircissements, & les perquisitions nouvelles que l'on fit n'aboutirent à rien.

Inconsolable de la mort de son amant, la jeune fille du marchand de Guernesey ne vouloit plus entendre parler de mariage, & refusoit obstinément tous ceux qui desiroient de remplacer Gordier. Dans le nombre des prétendus le distinguoit sur-tout M. Gaillard, jeune commerçant, fort aimable, riche, & très-estimé par ses mœurs & sa probité. Les parents de la jeune fille le secondoient de toute leur puissance, & ne cessoient de le presser de se déclarer pour lui. Fatiguée de leurs instances, & dévorée de chagrin, elle tomba malade ; & son état étoit d'autant plus alarmant, que la plus profonde tristesse se joignoit à sa maladie. La mère de Gordier, qui avoit pris pour cette jeune personne la plus forte amitié, ne fut pas plutôt informée de sa situation, qu'elle vola près d'elle. Les deux infortunés répandirent un torrent de larmes, & cet enlacement soulagea beaucoup la malade. On commençoit à se flatter de sa prochaine convalescence, lorsque madame Gordier, jetant, par hasard, les yeux sur la montre de son amie, aperçut à l'extrémité de la chaîne, un bijou qu'elle reconnut, dont elle fut si vivement frappée, qu'elle tomba évanouie. Revenue à elle-même, elle dit à son amie que c'étoit elle-même qui avoit fait faire ce bijou, & qu'elle l'avoit donné à son fils pour le présenter à sa fiancée, comme un gage de leur union prochaine. A ces mots, cette fille fut saisie d'une telle horreur, qu'elle ne put qu'articuler péniblement quelques lettres *G... L... A... D...*, & au même moment elle expira dans les bras de madame Gordier. Cette mort & les circonstances qui l'avoient accompagnée, avoient quelque chose de si terrible, & paroisoient envelopper un secret si affreux, que madame Gordier, femme très-impétueuse, concevant les plus injustes & les plus horribles soupçons, s'exhala en reproches atroces, qui jetterent la division entre les deux familles. Quelques amis communs s'empresèrent d'éteindre cette discordance naissante : on en vint aux éclaircissements. Le frère de Gordier protesta avoir plusieurs fois entendu dire à son frère, qu'il ne donneroit, qu'il ne seroit même voir ce bijou à sa prétendue

que le jour même de ses noces. La sœur de la défunte, déposa, de son côté, que ce bijou ne venoit pas de M. Gordier, mais de M. Gaillard, qui en avoit fait présent à sa sœur quelques mois après la mort de M. Gordier. Il n'y avoit dans tout cela que matière à soupçon, beaucoup d'incertitude, & pas une lueur de présomption ; car enfin, disoient ceux qui connoissoient M. Gaillard, il est fort ordinaire que deux bijoux se ressemblent, & rien ne démontrait que ce fût là celui que M. Gordier destinoit à sa future. Madame Gordier convint de tout, & d'autant plus volontiers, ajouta-t-elle, que le bijou de mon fils renfermoit son portrait. A cette déclaration, on comprit que la mort de la jeune personne ne venoit que de l'horreur qu'elle avoit prise tout à coup pour M. Gaillard, & l'on connut qui elle vouloit nommer par les lettres mal articulées qu'elle s'étoit efforcée de prononcer. Le frère de Gordier, qui avoit le secret du défunt, prit le bijou, pressa le ressort, & le bijou ouvert, fit voir le portrait d'André Gordier. Un ecclésiastique, présent à cette scène, conseilla de prendre les plus grandes précautions, & surtout d'user de beaucoup de modération dans cette affaire, soit pour découvrir le véritable auteur du meurtre de Gordier, soit pour ménager la réputation de M. Gaillard, s'il n'étoit pas coupable, comme paroisoient le démontrer sa conduite, ses mœurs, son état, & la haute idée qu'il avoit dans tous les temps donnée de sa probité. D'après ces conseils, on fit prier M. Gaillard de venir incessamment à la maison où l'on étoit assemblé, & il s'y rendit sur-le-champ. Trop vive & trop ulcérée pour se contenir, à peine fut-il entré, que madame Gordier lui reprocha, dans les termes les plus amers, l'assassinat de son fils. M. Gaillard parut fort étonné, non de cette surprise qui décèle les coupables, mais de cet air qu'il a l'innocent qu'on accuse injustement, & il répondit, sans se déconcerter, qu'on s'expliquât plus clairement, & qu'il n'entendoit rien à ce qu'on lui disoit. On lui montra ce bijou qui étoit encore ouvert, & madame Gordier ajouta que son fils l'ayant sur lui le jour qu'il fut tué, c'étoit là une preuve évidente qu'il étoit seul l'auteur de cet assassinat. Cette observation déconcerta un peu M. Gaillard, qui assura d'abord qu'il n'avoit jamais fait présent de ce bijou à la personne qu'il recherchoit en mariage ; mais la sœur de celle-ci lui soutint le fait, & lui rappella le jour, l'heure & les circonstances auxquelles il avoit présenté ce bijou fermé à sa sœur. M. Gaillard, se sentant vivement pressé, se troubla, pâlit, & avoua que le bijou venoit de lui, à la vérité ; mais que cela ne prouvoit point qu'il fût un assassin, puisqu'il avoit acheté ce bijou du juif Lévi, connu de tous les habitants du pays, où il restoit depuis près de vingt ans. Ce juif n'étoit plus sur les lieux, & l'impossibilité de suivre cette affaire donna la plus grande assurance & beaucoup d'avantage à M. Gaillard sur

les accusateurs, on fit tout ce qu'on put pour lui faire oublier l'outrage qu'il prétendoit avoir reçu. Cependant, après quelques mois d'informations & de recherches, on découvrit enfin le juif Lévi à Jersey, où on le fit arrêter. Lorsque M. Gaillard eut appris la nouvelle de cet emprisonnement, il courut s'enfermer dans sa chambre, où on le trouva, quelques heures après, mort de trois coups de canif qu'il s'étoit donnés dans le cœur. Avant de se tuer, il avoit laissé sur sa table ce billet en forme de prières.

« Il n'y a que ceux qui connoissent le délire & l'impétuosité de l'amour qui auroient quelque indulgence pour le crime que j'ai commis dans la vue de posséder l'objet de ma passion. Mais vous, être suprême, père de la clémence; vous qui mites dans mon ame le germe dévorant de ce desir, j'ose encore espérer que vous excuserez le crime affreux que j'ai commis pour contenter la passion effrénée qui m'embrâtoit. Vous détestez les forfaits; mais vous les pardonnez en faveur du repentir; les hommes les poursuivent, les commettent & les punissent. Pour me mettre à l'abri des supplices déshonorans qui me font réservés & des remords qui m'accablent, j'ai cru devoir mettre fin à ma vie, criminelle sans doute, mais plus malheureuse encore ».

AMOUR CONJUGAL. La reine Hipsicratee, femme du roi Mithridate, porta telle amitié à son mari, que pour l'amour de lui s'étant fait ronder, quoiqu'elle fût jeune & très-belle, elle s'accoutuma à porter les armes, & aller à cheval à la guerre avec lui; & ayant été vaincu par Pompée, elle l'accompagna en sa fuite par toute l'Asie, adoucissant par ce moyen l'ennui qu'il avoit de sa perte.

Julie, femme de Pompée, voyant la robe de son époux teinte du sang d'une victime qu'il avoit immolée, croyant voir le sang de Pompée, sentit une douleur si vive qu'elle mourut dans le même moment.

Artémise, reine de carie, poussa l'amour pour Mausole son époux, jusqu'à ne pas vouloir que la mort même les séparât. Elle avaloit chaque jour une portion des cendres de son mari, & devint ainsi le rombeau de celui qu'elle avoit aimé.

Portia, fille de Caton d'Utrique, & femme du célèbre Brutus, voyant son époux rêveur & pensif, remarquant, pendant la nuit, ses agitations, ses soupirs étouffés, & l'espace de délire où le jettoit la grandeur de son entreprise, jugea qu'il avoit formé quelque projet important & périlleux, dont il ne lui avoit point parlé. La veille du jour où César fut tué, Brutus étant forti de sa chambre de grand matin, Portia se leva, prit un rasoir qui se trouva sous sa main, se fit une blessure assez considérable, & tombe évanouie. Au bruit des

femmes qui s'empressoient de la secourir, Brutus étonné, alarmé, vole dans son appartement. Il aperçoit son épouse ensanglantée qui lui dit : « J'ai voulu, cher époux, éprouver mon courage. » Si la fortune ne couronne pas ton projet, ne crains rien : Portia saura te suivre ». Cette généreuse & tendre épouse, après la mort de son mari, ne mit point de bornes à son deuil. « Quand » cesserez-vous donc de pleurer, lui disoit-on ? — Quand je cesserais de vivre ». On prit la précaution d'écartier d'elle toute espèce de fer ; mais ces soins furent inutiles : elle avala des charbons ardens & mourut.

Pauline, femme de Sénèque, ne voulut point survivre à son mari, dont Néron avoit ordonné la mort, elle se fit, à son exemple, ouvrir les veines. Mais Néron lui ayant envoyé des gens pour l'obliger à permettre qu'on lui arrêtât le sang, elle porta le reste de sa vie sur son visage, une pâleur, dit Tacite, qui fut un glorieux témoignage de son amour pour son mari.

Un ouvrier ayant été arrêté pour une dette de dix-huit cents livres, sa femme présenta requête au Parlement, en vue d'obtenir la permission de se constituer prisonnière à la place de son mari, afin qu'étant en liberté, il pût, par son travail, se mettre en état de satisfaire les créanciers. La requête fut admise; mais son procédé parut si beau que les Magistrats eux-mêmes, & quelques autres personnes, ne voulant pas qu'elle eût à souffrir d'être si généreuse, contribuèrent beaucoup au-delà de ce qu'il falloit pour acquitter la dette de son mari.

Madame la Comtesse d'H ** donne, dans Paris, un exemple éclatant de la force de l'amour conjugal. La mort lui enleva son mari en 1769; cette tendre épouse, entièrement livrée à sa vive douleur, s'est appliquée à imaginer tous les moyens possibles de l'entretenir. Elle a fait élever à Notre-Dame, à la mémoire de son époux, un riche mausolée de la composition de Lemoyne, s'y est fait représenter elle-même dans l'attitude la plus douloureuse. Non contente de ce lugubre tribut, elle avoit fait jeter en cerc la figure en grand du comte; elle l'a fait revêtir de la robe de chambre dont il se servoit, & l'a fait placer dans un fauteuil à côté du lit où elle avoit coutume de coucher. Plusieurs fois par jour elle va s'enfermer dans ce triste lieu, pour s'entretenir avec cette image muette, & de la constance de son amour, & de la viracité de ses regrets.

Un médecin de Bourgogne fut envoyé par une dame charitable au village de Ruffey, à une lieue de Dijon, où régnoit alors une fièvre putride maligne. On le conduisit chez une femme d'environ trente ans, dont le mari étoit mort depuis quelques jours de l'épidémie régnante; il étoit accompagné du curé du lieu & d'un chirurgien; leur

arrivée ne parut pas intéresser la malade, qui gardoit un profond silence. Le médecin s'approche d'elle, l'interroge, & cherchant à lui donner du courage, lui représente ce qu'elle a lieu d'attendre de la dame qui l'envoie. Vaincue par ses importunités, elle se tourne enfin vers lui, & lui dit, d'un ton fait pour déchirer l'âme : « Je vous suis bien obligée, ainsi qu'à madame, je ne prendrai point de remèdes ; mon mari est mort, nous étions pauvres, mais nous nous aimions bien ».

Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui avoit des prétentions sur la ville de Genève, tenta, au commencement du dernier siècle, de s'en emparer par surprise ; il la fit escalader de nuit ; mais le succès ne répondit point à ses vœux, l'alarme commença avant qu'il y eût un assez grand nombre d'assaillans sur les murailles ; les citoyens coururent aux armes, & repoussèrent les ennemis trop foibles pour leur résister. Ceux qui tombèrent entre leurs mains furent livrés à une mort ignominieuse. Du nombre de ces prisonniers étoit un officier de marque. La nouvelle de son malheur est portée à son épouse. Cette dame étoit enceinte ; elle vole vers le lieu où son mari va périr, & demande à l'embrasser pour la dernière fois. On lui refusa cette grâce, & l'officier fut pendu, sans qu'elle eût pu l'approcher. Elle suivit néanmoins le corps de son mari au lieu où il devoit être exposé. Là elle s'assit devant ce triste spectacle, & y demeura sans vouloir prendre de nourriture, ni cesser d'y fixer ses regards. La mort qu'elle attendoit avec impatience, vint enfin lui fermer les yeux en cette situation.

Sinorix & Sinatus, au rapport de Plutarque, étoient deux des plus puissans seigneurs du pays de Galatie. Camma, femme du dernier, n'étoit pas moins recommandable par sa vertu que par sa beauté. Sinorix en devint amoureux ; il connoissoit la sévérité de ses mœurs, & ne pouvoit se flatter d'aucun retour. Il a recours au crime, il assassine Sinatus. Quelque temps après, il demande Camma en mariage, & fait agir ses parens. Cette veuve infortunée ne rejette pas tout-à-fait la proposition, elle fait seulement quelque difficulté ; mais enfin on convient du jour pour la cérémonie du mariage. Camma se rend devant l'autel de Diane dont elle étoit prêtresse. Alors ayant, suivant l'usage, répandu devant la déesse un peu d'un breuvage qu'elle avoit préparé, elle en but, & donna le reste à Sinorix. Aussitôt qu'il en eut avalé : « Je t'appelle à témoin, dit-elle, en s'adressant à la déesse, que si j'ai survécu à mon mari, ce n'a été que pour venger sa mort. Pour toi, Sinorix, le plus méchant de tous les hommes, » donne ordre que tes amis te préparent un tombeau, au lieu d'un lit nuptial ». Il mourut le même jour, & Camma le lendemain.

L'empereur Conrad III ayant pris la ville de

Munich, résolu de faire passer tous les hommes au fil de l'épée, permettant aux femmes d'en sortir, & d'emporter avec elles ce qu'elles avoient de plus cher. Ces femmes profitant de cette permission, chargèrent leurs maris sur leurs épaules, disant qu'elles n'avoient rien de plus cher au monde. Cette action plut si fort à l'empereur, qu'il fit grâce à tous les habitans, & même à leur prince, qu'il avoit résolu de détruire entièrement.

On demandoit à une dame romaine qui étoit restée veuve dans le printemps de ses jours, pour quoi elle ne se marioit point ? — C'est que mon mari est toujours présent pour moi.

Après l'entreprise malheureuse du roi Jacques pour remonter sur le trône d'Angleterre, les seigneurs anglois qui avoient embrassé son parti, furent condamnés à périr par la main du bourreau. On les exécuta le 16 Mars 1716. Le lord Nilhisdale devoit subir le même sort ; mais il se sauva par la tendresse ingénieuse de son épouse. On avoit permis aux femmes de voir leurs maris la veille de leur mort, pour leur faire les derniers adieux. Milady Nilhisdale entre dans la tour, appuyée sur deux femmes-de-chambre, un mouchoir devant les yeux, & dans l'attitude d'une femme désolée. Lorsqu'elle fut dans la prison, elle engagea le lord, qui étoit de même taille qu'elle, de changer d'habits, & de sortir dans la même attitude qu'elle avoit en entrant, elle ajouta que son carrosse le conduiroit au bord de la Tamise, où il trouveroit un bateau qui le meneroit sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagème s'exécuta heureusement. Milord Nilhisdale disparut, & arriva à trois heures du matin à Calais. En mettant pied à terre, il fit un saut, en s'écriant : « vive Jésus, me voilà sauvé ! » Ce transport le décela ; mais il n'étoit plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin on envoya un ministre pour préparer le prisonnier à la mort. Ce ministre fut étrangement surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit dans le moment. Le lieutenant de la tour consulta la tour pour savoir ce qu'il devoit faire de milady Nilhisdale. Il reçut ordre de la mettre en liberté, & elle alla rejoindre son mari en France.

Voilà bien des traits d'*amour conjugal* ; mais dans tous ce sont les femmes qui sont les héroïnes. En voici un où le mari est le héros.

On demandoit à un homme de condition deux mille écus pour faire enterrer sa femme. Deux mille écus, s'écria-t-il, j'aimerois autant qu'elle me fût pas morte.

Comme ce trait ne peut pas effacer ceux que nous avons cités en faveur du beau sexe, il faut remarquer que d'ordinaire les maris sont des victimes journalières de l'*amour conjugal*.

On a connu un homme qui, trois ans après la mort de sa femme, ne se couchait jamais sans avoir visité la chambre où elle étoit morte. Il avoit contracté le besoin d'y pleurer ; & lorsque des personnes qui ne concevoient point ce qu'ils appelloient une folie, lui en faisoient des reproches, il leur répondoit : « Je sens que je vis encore, car je pleure ».

AMOUR PATERNEL. L'*amour* que les pères & mères doivent à leurs enfans nous est enseigné par les animaux, bien plus éloquemment que par les traités de morale : heureusement nous pouvons nous passer de leurs leçons ; & les héros de l'espèce humaine ont souvent été des pères tendres & dignes d'être nos modèles, si nous étions assez malheureux pour en avoir besoin.

Agésilas, pour jouer avec ses enfans, marchoit à califourchon sur un bâton : un de ses amis le trouvant en cet état, témoigna de la surprise ; mais le roi lui dit : « Je te prie de ne rien dire à personne de ce que tu vois, jusqu'à ce que tu aies des enfans ».

Jamais père ne fut peut-être plus sensible & plus tendre que Caton l'ancien. Cet homme sévère, ce rigide réformateur des mœurs romaines, n'éprouvoit point de satisfaction plus vive que celle de voir lever, nettoyer, emmaillotter son fils nouvellement né. Tous les soirs il assistoit à cette espèce de toilette. Souvent il y mettoit lui-même la main : il sourioit à l'enfant, il le caressoit, il l'endormoit lui-même dans son berceau. Lorsqu'il le vit en état d'être appliqué aux études, il voulut être son précepteur, son gouverneur, son maître, & ne permit jamais que personne partageât avec lui ce qu'il appelloit le premier, & le plus essentiel de ses devoirs. Un de ses amis lui conseilloit de se décharger sur un esclave instruit & honnête homme, d'une partie de ce soin pénible & rebutant. « Il n'est ni pénible ni rebutant, répondit-il, & quand il le seroit, croyez-vous que je verrois tranquillement un esclave tirer les oreilles à mon fils ? »

Cassius Lucius, convaincu de plusieurs larcins & concussions, voyant que Cicéron alloit prononcer l'arrêt portant confiscation de biens & bannissement, lui envoya dire qu'il étoit mort pendant le procès & avant la condamnation, & sur-le-champ il s'étouffa d'une serviette, voulant consacrer les biens à ses enfans ; car alors les loix touchant la peine de ceux qui ont pillé le public, ou qui se font mourir étant prévenus, n'étoient pas encore faites.

Fabius Maximus, surnommé Rullianus, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, après avoir rempli avec éclat les plus brillantes dignités de la république, après avoir été cinq fois

consul, jouissoit dans sa vieillesse d'un repos honorable ; cependant l'*amour paternel* l'engagea à se faire le lieutenant de son fils : il l'accompagna dans une guerre longue & difficile, l'aidant de sa prudence & de ses conseils. Le jeune homme l'ayant heureusement terminée, on vit ce vénérable vieillard suivre à cheval le char victorieux de son fils.

En 1513, l'armée française, commandée par la Trimouille, est battue à Navarre par les suisses, & deux fils de la Marck restent pour morts sur le champ de bataille. Leur père, désespéré de ce malheur, va avec sa compagnie de cent hommes d'armes pour les r'avoir ou pour périr avec eux. Il fait une si furieuse charge, qu'il pousse les vainqueurs jusqu'à l'endroit où sont les enfans. Il en met un en travers devant lui sur son cheval, un domestique hardi en fait autant de l'autre, & ils les rapportent au camp criblés de coups. Le temps & des soins très-tendres guérissent ces blessures. La perte de ces deux jeunes gens eût été considérable : l'aîné fut le maréchal de Heurange, & le cadet Jametz. L'un & l'autre parvinrent à une grande réputation.

Tendresse maternelle.

L'exemple suivant du courage que donne la tendresse maternelle mérite d'être conservé. Le régiment du lord Forbe ayant été envoyé dans l'Inde, le bâtiment de transport sur lequel il étoit embarqué périt sur la côte d'Afrique, avec le vaisseau de guerre le Lichfield. Plusieurs femmes avoient suivi leurs maris dans cette expédition. Dans le moment où l'on ne vit plus d'espoir de se sauver, & où le vaisseau étoit prêt à s'enfoncer, la femme d'un sergent nommé Evans, se jeta à la mer avec un enfant de six mois qu'elle enveloppa dans ses habits, & qu'elle soutint avec ses dents ; elle se mit à la nage, & eut assez de force pour gagner le bord avec son enfant, tandis que vingt autres femmes, & quatre-vingt-sept hommes qui étoient sur le vaisseau périrent à ses yeux.

La femme d'un noble vénitien ayant vu mourir son fils unique, s'abandonnoit aux plus cruelles douleurs. Un religieux tâchoit de la consoler. « Souvenez-vous, lui disoit-il, d'Abraham, à qui Dieu commanda de plonger lui-même le poignard dans le sein de son fils, & qui obéit sans murmurer. — Ah ! mon père, répondit-elle avec impétuosité, Dieu n'auroit jamais commandé ce sacrifice à une mère ».

Le trait suivant n'étant pas impossible, nous allons le rapporter, parce que ceux qui nous en ont fait part méritent notre confiance.

Un des lions nourris aux frais de la république

de Venise, s'étant échappé, laissoit après lui mille traces de sa cruauté. Il faisoit auprès de sa mère un enfant encore au maillot. Le voir & se jeter à genoux, fut pour la mère un même temps. Rend-moi mon enfant, s'écrie-t-elle; & le monstre, sensible aux accents de la nature, dépose l'enfant aux genoux de celle dont la voix avoit suspendu sa dent meurtrière.

En aimant ses enfans c'est soi-même qu'on aime ?

Mais pour jouir d'un sort parfaitement heureux,

Il faut s'en faire aimer de même.

Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême

Qu'en partageant son ame également entr'eux.

AMOUR FILIAL. Un vieillard anglois avoit douze fils au service, ils obtinrent un jour un congé, & vinrent voir leur père, qu'ils trouvèrent accablé d'infirmités & dans l'indigence. Point de pain, dit l'un d'eux, & avoir donné douze défenseurs à la patrie, & nous ne pouvons l'assister. Mais n'y a-t-il pas un lombard ici, dit le plus jeune ? — Oui, mais qu'y porter ! on n'y prête de l'argent que sur gages.... Et nous n'avons rien : — Quoi, rien ? & n'avons-nous pas l'honneur de ce vieillard & de la nôtre ? — Il est connu : personne ne peut le contester... Mettons cet honneur en gage. — On nous confiera bien cinquante livres sterling sur ce dépôt... Cette idée fut approuvée : les douze fils signèrent un billet en ces termes : douze anglois, fils d'un tailleur réduit à la plus grande indigence, à l'âge de près de cent ans, servant tous douze le roi & la patrie, demandent à la direction du lombard la somme de cinquante livres, afin de soulager leur père infortuné. Pour sûreté, ils engagent leur honneur, & promettent le remboursement dans le terme d'une année. Ce gage fut reçu à la direction ; on leur donna cinquante livres, on déchira le billet, & on promit de fournir aux besoins du vieillard pendant sa vie.

La singularité de ce fait attira plusieurs personnes bienveillantes chez le vieillard, qui lui firent des présents, & le mirent en état de récompenser la piété filiale de son honnête famille.

Les annales japonnoises font mention de cet exemple extraordinaire d'amour filial. Une femme étoit restée veuve avec trois garçons, & ne subsistait que de leur travail. Quoique le prix de cette subsistance fût peu considérable, les travaux néanmoins de ces jeunes gens n'étoient pas toujours suffisans pour y subvenir. Le spectacle d'une mère qu'ils chérissent, en proie aux besoins, leur fit un jour concevoir la plus étrange résolution. On avoit publié depuis peu, que quiconque livreroit à la justice le voleur de certains effets, toucheroit une somme assez considérable. Les trois frères s'accordèrent entr'eux qu'un des trois passera pour voleur, & que les deux autres le mèneront au juge. Ils tirent au sort pour savoir qui sera la victime

de l'amour filial, & le sort tombe sur le plus jeune, qui se laisse lier & conduire comme un criminel. Le magistrat l'interroge ; il répond qu'il a volé : on l'envoie en prison ; & ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger de leur frère : ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison ; & croyant n'être vus de personne, ils l'embrassent tendrement & l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat qui les aperçoit par hasard, surpris d'un spectacle si nouveau, donne commission à un de ses gens, de suivre les deux délateurs ; il lui enjoint expressément de ne les point perdre de vue, qu'il n'ait découvert de quoi éclaircir un fait si singulier. Le domestique s'acquitte parfaitement de sa commission ; & rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en étoit approché, & les avoit entendu raconter à leur mère ce que l'on vient de lire ; que la pauvre femme, à ce récit, avoit jeté des cris lamentables, & qu'elle avoit donné à ses enfans de reporter l'argent qu'on leur avoit donné, disant qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de se conserver la vie au prix de celle de son cher fils. Le magistrat, pouvant à peine concevoir ce prodige de piété filiale, fait venir aussitôt son prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, le menace même du plus cruel supplice : mais le jeune homme, tout occupé de sa tendresse pour sa mère, reste immobile. Ah ! c'en est trop, lui dit le magistrat en se jetant à son cou ; enfant vertueux, votre conduite m'étonne. Il va aussitôt faire son rapport à l'empereur, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune une pension considérable, & une moindre à chacun des deux autres.

AMOUR PATRIOTIQUE. Un gentilhomme François nommé la Tour, étant allé à Londres, y épousa une fille d'honneur de la reine d'Angleterre, & fut fait chevalier de l'ordre de la Jarretière. Cette distinction fut la source, ou devint la récompense de l'infidélité qu'il fit à sa patrie. Il s'engagea à mettre les anglois en possession du cap Sable, seul fort qui restoit alors aux François dans le Canada, & on lui donna deux vaisseaux de guerre, où il s'embarqua avec sa nouvelle épouse.

Dès qu'il fut à la vue du fort, il se fit débarquer, alla seul trouver son fils qui y commandoit, chercha à l'éblouir par l'idée qu'il voulut lui donner de son crédit à la cour de Londres, & le flatta des plus grands établissemens, s'il vouloit se livrer à l'Angleterre. Le jeune commandant écoute avec indignation les propositions de son père, & n'est pas plus intimidé par les menaces, que séduit par les caresses. Alors on prend le parti de l'attaquer, & il défend sa place avec le même succès qu'il avoit défendu sa vertu.

La Tour le père se trouva embarrassé. Ne pou-
VAUX

vant pas retourner en Angleterre, il prévint son fils qu'il demeure en Acadie. Le jeune homme lui répondit qu'il lui donnerait un aïe, qu'il pourvoieroit abondamment à ses besoins; mais qu'il ne permettroit jamais que ni lui ni sa femme entrassent dans son fort. Quoique la condition parût dure, on s'y soumit & l'on fut dédommagé, autant qu'il étoit possible, de cette sévérité, par les attentions les plus tendres & les plus suivies.

AMOUR PROPRE. De toutes les passions qui dominent le cœur humain, le plus cruel tyran c'est l'*amour-propre*; c'est lui qui règle nos desirs, c'est lui qui fait naître nos pensées. Sans celle occupée de nos intérêts, de nos plaisirs & de nos peines, nous en faisons le principe & le motif de toutes nos actions: c'est lui enfin qui nous commande en maître, & c'est à lui que nous obéissons comme ses esclaves.

Un des principaux effets de l'*amour-propre*, est de ne nous faire estimer que ce que nous aimons à faire, que ce que nous faisons avec succès. Ecoutez un homme vain, il voudra que tout le monde règle sa façon de penser, sa conduite & ses goûts sur les siens. « Je ris de tous ceux qui me trouvent ridicule, disoit un cynique—Eh bien! » lui dit-on, personne au monde ne rit donc plus » souvent que vous ».

Un gueux des environs de Madrid demandoit noblement l'aumône. Un passant lui dit: « n'êtes-vous pas honneur de faire ce métier infâme, » quand vous pouvez travailler? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent, & non pas des conseils; puis il lui tourna le dos, en conservant toute la fierté castillanne.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un saquir chargé de chaînes, nud comme un singe, couché sur le ventre, & se faisant fouetter pour les péchés de ses compatriotes, les indiens, qui lui donnoient quelques liards du pays. Quel renoncement à soi-même, disoit un des spectateurs! Renoncement à moi-même! reprit le saquir; apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde, que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous serez chevaux & moi cavalier.

Maas s'appliquoit un jour à peindre une dame fort laide, & qui avoit le visage excessivement marqué par la petite vérole. La dame se leva tout-à-coup pour voir l'ébauche de sa tête, qu'elle trouva rendue avec tant de vérité, qu'elle en fut effrayée. — Ce ne sont point-là mes traits, dit-elle au peintre; cette figure me fait horreur, elle est hideuse; tâchez de la changer, ou je me retire pour ne plus revenir. Maas connoissoit trop bien son monde pour contre-faire cette dame; aussi l'assura-t-il qu'il alloit travailler à la

Encyclopédie.

ressemblance. Il se remit à l'ouvrage, & ne regarda plus son modèle; il peignit d'idée un joli minois, une bouche riante, de beaux yeux & un teint de lys & de roses. L'ouvrage étant achevé, il pria la dame de voir son portrait, auquel il avoit, disoit-il, donné la dernière main. Elle le trouva pour lors très-ressemblant, le fit emporter, & paya généreusement.

Un maître à danser, François, demandoit à un de ses amis, s'il étoit vrai que Harlay eût été fait comte d'Oxford & grand trésorier d'Angleterre? On lui dit qu'oui. Cela m'étonne, répondit le maître à danser: Quel mérite la reine a-t-elle donc trouvé à ce Harlay? Pour moi, j'ai eu cet homme deux ans entre les mains, & jamais je n'en ai pu rien faire.

Bully raconte que Louis XIV ayant fait l'honneur à madame de Sévigné de danser avec elle, son *amour-propre* fut si flaté, qu'elle vint lui dire: ce prince obscurcira la gloire de ses prédécesseurs. Il n'y a plus lieu d'en douter, répondit Bully, puisqu'il vient de danser avec vous: & il ajoute qu'elle étoit si transportée qu'elle fut sur le point de crier, *vive le roi*.

Un sourire, un regard, un petit air flateur, Quelques attentions de la part de Gicère,

Nous persuadent que son cœur

A tout autre amant nous préfère.

Le penchant aussi-tôt nous parle en sa faveur,

Et nous aspirons à lui plaire.

C'est ainsi que presque toujours

Des amitiés & des amours

L'*amour-propre* devient le père.

Un officier des mousquetaires, à la tête d'une brigade de sa compagnie, étoit à Paris dans une grande place, chargé d'apaiser le soulèvement que la cherté du pain causoit parmi le peuple, en 1709, il vouloit nettoyer la place des mutins qui la remplissoient: il dit à sa troupe: « tirez sur la canaille, mais épargnez les honnêtes gens ». Ces mots furent entendus de tout le monde; personne ne voulut être compris dans la canaille, & la sédition fut apaisée sur le champ.

L'*amour-propre* est de tous les âges & de tous les états.

L'*amour-propre* est, hélas! le plus fort des amours:

Cependant des erreurs il est la plus commune:

Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,

Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,

Nul n'est content de sa fortune,

Ni mécontent de son esprit.

AMURAT IV. Abaza s'étant révolté contre

Amurat IV, cet empereur envoya l'assiéger dans Erzerum, par le grand-vizir Khosrou, qui prit la ville, &c. le fait de la personne du chef des rebelles. Le vizir, quoique naturellement sévère, accorda le pardon aux habitants, &c. reprit en triomphe la route de Constantinople. Comme il approchoit de cette capitale, tout le peuple sortit en foule à sa rencontre, attiré par la réputation d'Abaza. Chacun s'empressoit de voir cet illustre captif, qui avoit été, pendant plusieurs années, la terreur de l'empire Ottoman. *Amurat* lui-même impatient de satisfaire sa curiosité, quitta le sérail, &c. s'avança à cheval hors de la ville, environné d'une troupe de jeunes gens de son âge. On lui présente Abaza chargé de chaînes. Il arrête quelque temps sur lui des regards de surprise & d'admiration; puis, rompant tout-à-coup le silence: « Je te pardonne, » Abaza, dit-il; tes exploits m'ont fait oublier ta trahison; &c. pour mieux t'engager à la réparer, » je te fais bacha de Bosnie ». Aussi-tôt mille cris de joie applaudissent à la générosité du jeune sultan, tandis qu'Abaza lui jure, à ses pieds, une fidélité inviolable.

AN (jour de l').

De trois cents soixante-cinq jours
Qui de l'an composent le cours,
C'est le premier de tous où l'on ment davantage,
Nul autre ne fait voir tant de duplicité.
Combien, dans ce jour si fêté,
Voit-on, par un fatal usage,
De faux baisers & donnés & rendus!
Combien de l'amitié tiennent le doux langage,
Qui voudroient voir périr ceux qu'ils flattent le plus!
De là certainement vient le double visage
Que la fable donne à Janus.

ANA. On appelle *ana* des recueils, des pensées, des discours familiers, &c. quelques petits opuscules d'un homme qui s'est fait un nom.

On nomme encore *ana* des traits détachés & piquants, qui, sans avoir l'appareil de l'érudition ni même de la science, excitent pourtant un intérêt assez vif.

La petite pièce qui suit offre une liste critique des *ana* les plus connus.

Fortunius un jour dina
Chez un grand, où l'on raisonna
Bien fort sur Perroniana,
Thuana, Valciana,
Après quoi l'on examina
Lequel de Patiniana
Vaut moins ou de Naudoeana ?
S'il falloit à Chevroana

Préférer Parrhasiana !
Et prifer Ménagiana
Plus que les Scalligerana ?
En liberté chacun prona,
Ou suivant son goût condamna
L'un Saint-Evremoniana,
L'autre Fureteriana.
Un tiers l'avantage donna
Sur eux à Sorbérana.
Tel contre Anonymiana,
Contre le Vasconiana,
Et contre Arlequiniana,
Tint bon pour Santoliana.
Au dessert, on questionna
Si le nom Bourfauciana,
Celui d'Anicelloniana,
De Vigneul-Marvilliana,
Et de Colomésiana,
Jamais des auteurs émana.
Si l'on verroit Pithonana,
Et d'autres que promis on a,
Tels que sont Baluziana,
De Selden, Seldeniana,
De Daumius, Daumiana,
De Calvin, Calviniana,
De Bourbon, Borboniana,
De Grotius, Grotiana,
De Bignon, Bignoniana,
De Sallot, Sallotiana,
De Ségrais, Ségraisiana,
Commire, Commiriana,
Enfin Causauboniana,
Et le Bourdelotiana,
Même Furstembergiana !
Fortunius lors opina,
Et d'un ton qui prédomina,
La dispute ainsi termina :
Messieurs, nul de tous ces *ana*
Ne vaut l'encyclopédiana,
Ni l'encyclopédiana.

ANACHARSIS, mort vers l'an 556 avant J. C. Le fameux philosophe *Anacharsis* étoit Scythe, &c. un grec qui n'avoit d'autre mérite que d'être né en Grèce, le regardant avec envie, lui reprochoit la barbarie de son pays : j'avoue, lui répliqua *Anacharsis*, que mon pays me fait honte ; mais tu fais honte à ton pays. Ce mot peut être fort bien appliqué à ces petits esprits qui méprisent les étrangers, seulement parce qu'ils font étrangers, sans considérer que le savoir, l'esprit, &c. le mérite sont de tous pays.

Le peuple d'Athènes étoit le maître de rejeter le décret du sénat ou d'en ordonner l'exécution après l'avoir examiné. C'est à ce sujet qu'*Anacharsis* disoit à Solon : « J'admire que chez vous

« les sages n'aient que le droit de délibérer, & que celui de décider soit réservé aux tous.

Il vaut mieux, disoit *Anacharsis*, n'avoir qu'un seul ami qui soit utile, qu'une foule d'intimes qui ne servent à rien.

La vue d'un ivrogne étoit, selon *Anacharsis*, la meilleure leçon de la sobriété.

Il comparoit les loix aux toiles d'araignées, qui ne prennent que les mouches, & qui ne peuvent arrêter des êtres puissans.

Il demanda à un pilote de quelle épaisseur étoit le vaisseau; comme on lui dit de tant de poudres. Quoi! nous sommes, répondit-il, si près de la mort.

Un honnête homme, disoit *Anacharsis*, est sobre dans le parler, dans le manger, dans les plaisirs.

Il est bien étonnant, disoit-il encore, que dans les jeux publics de la Grèce, les artistes combattent, & ne soient pas jugés par des artistes.

ANACRÉON. *Anacréon*, poète lyrique grec, naquit à Théos, vers l'an 532 avant J. C. Il par tagea son temps entre l'amour & le vin, & chanta l'un & l'autre.

Un présent de quatre talens qu'*Anacréon* reçut de Polycrate, tyran de Samos, l'ayant empêché de dormir pendant deux nuits, il renvoya ce trésor, & fit dire à son bienfaiteur: « Que quelque chose de considérable que fût la somme, le sommeil valoit encore mieux ».

Ce poète vécut quatre-vingt-quatre ans, il ne se nourrissoit, dans les dernières années, que de ruisseaux secs: mais un pepin qui s'arrêta à son gosier l'étouffa.

ANAGRAMME, Transposition, ou dérangement des lettres d'un nom ou autre mot, pour en faire une nouvelle combinaison, d'où il résulte un sens quelconque.

Il y a plusieurs sortes d'anagramme, on peut en juger par celles que nous allons citer.

L'anagramme de *logica* est *caligo*.

Calvin à la tête de ses institutions, mit l'anagramme de son nom de *Calvinus* qui est *Aleuinus*. Tout le monde fait qu'*Aleuinus* est un anglois qui s'est illustré en France par sa doctrine, sous le règne de Charlesmagne.

L'anagramme de Versailles est *ville sera*.

On peut citer comme une anagramme heureuse celle qu'on a trouvée sur le meurtrier de Henri III, frère Jacques Clément. Les lettres de ces mots combinées portent: c'est l'enfer qui m'a créé.

Louis quatorzième roi de France & de Navarre.

Va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister.

Le père Proust, & le père d'Orléans, tous deux jésuites, s'amusaient à tirer mutuellement de leurs noms des anagrammes satyriques. Le père Proust ayant trouvé *esne d'or* dans le nom de son confrère, le donna de lui rendre le change, vu la brièveté de son nom; le père d'Orléans en vint cependant à bout, & lui fit voir que *pur fût* le trouvait en entier dans *Proust*.

Marie Touchet, maîtresse de Charles IX, étoit fille de Jean Touchet, lieutenant particulier au présidial d'Orléans. Elle eut de ce roi un fils, qui fut comte d'Auvergne & duc d'Angoulême. Elle se maria avec François de Balzac, seigneur d'Entragues, de Marcouff & de Malzerbes, dont elle eut deux filles: Henriette qui fut maîtresse de Henri IV, & marquise de Verneuil, & Marie, maîtresse du maréchal de Bassompierre. Les auteurs qui ont parlé de *Marie Touchet*, conviennent tous que c'étoit la plus agréable dame de la cour. Brantôme qui s'y connoissoit bien, en dit des merveilles & jamais anagramme ne fut plus véritable que la sienne, qui disoit: *je charme tous*.

L'anagramme que nous allons rapporter semble mériter d'être conservée comme un exemple heureux de ces pénibles bagatelles: en voici l'occasion.

Toute l'illustre maison de Lesinski s'étoit rassemblée à Sessa pour complimenter, fut son heureux retour, le jeune Stanislas, depuis roi de Pologne. On exécuta plusieurs ballets dans lesquels les danseurs, au nombre de treize, représentoient autant de héros. Chaque danseur tenoit un bouclier sur lequel étoit gravé en caractère d'or, l'une des treize lettres des deux mots, *domus lesinska*, & à la fin de chaque ballet, les danseurs se trouvoient rangés de manière que leurs boucliers formoient autant d'anagrammes différentes.

Premier ballet... *Domus lesinska*.
Deuxième..... *Ales incolomis*.
Troisième..... *Omis en lucida*.
Quatrième..... *Mane plus loci*.
Cinquième..... *Sic columna dei*.
Sixième..... *I fonde solium*.

Les juifs cabalistes ont fait de l'art des anagrammes la troisième partie de leur cabale. Leur but est de trouver dans la transposition des lettres ou des mots, des sens cachés & mystérieux.

Clair Coust, célèbre anagrammatiste, & fertile en bons mots sur les maris qui avoient des femmes coquettes, en eut une qui fit parler d'elle. Il fut obligé de s'en séparer. Quelqu'un qui avoit une

revanche à prendre contre ce satyrique, publia l'*anagramme* de son nom, où l'on trouvoit, *ecu séparé*.

André Rudiger, médecin à Leipzig, s'avisa, étant au collège, de faire l'*anagramme* de son nom en latin : il trouva de la manière la plus exacte dans Andreas Rudigerus ces mots, *arsus rus Dei dignus*, qui veulent dire, digne de labourer le champ de Dieu. Il conclut de-là que sa vocation étoit pour l'état ecclésiastique, il se mit à étudier la théologie. Peu de temps après cette belle découverte, il devint précepteur des enfans du célèbre Thomasius. Ce savant lui dit un jour, qu'il seroit mieux son chenuin en se tournant du côté de la médecine. Rudiger avoua que naturellement il avoit plus de goût & d'inclination pour cette science; mais qu'ayant regardé l'*anagramme* de son nom comme une vocation divine, il n'avoit pas osé passer outre. « Que vous êtes simple, lui » dit Thomasius ! c'est justement l'*anagramme* de » votre nom qui vous appelle à la médecine. *Rus Dei*, n'est-ce pas le cimetière, & qui le labour » mieux que les médecins? » Rudiger ne put résister à cet argument, & se fit médecin.

ANAMORPHOSE. Ce mot signifie une représentation défigurée de quelqu'objet sur un plan, ou sur une surface courbe, & qui, néanmoins à un certain point de vue, paroît régulière & faite avec des justes proportions.

On voit dans le cloître des minimes de la place Royale à Paris, deux *anamorphoses* tracées sur les deux côtés du cloître. L'une représente la Magdeleine, & l'autre saint Jean écrivant son évangile. Elles sont telles, que quand on regarde directement on ne voit qu'une espèce de paysage, & quand on regarde d'un certain point de vue, elles représentent des figures humaines très-distinctes.

Quelquefois celui qui dessine l'*anamorphose* fait en sorte que la représentation de l'objet défiguré offre elle-même quelque chose de régulier. On a vu, par exemple, une *anamorphose* qui offroit au premier coup d'œil des soldats & des chariots sur la rive d'un fleuve; & quand on se plaçoit à certain point de vue, le tableau changeoit & présentoit la tête d'un satyre.

Le Clerc, célèbre graveur, a placé dans un morceau de sa composition, connu sous le nom d'*académie des sciences*, un homme qui regarde une *anamorphose*, dont le sujet est une tête.

ANATOMIE. L'anatomie est l'art de disséquer ou de séparer adroitement les parties solides des animaux, pour en connoître la situation, la figure, &c. On fait remonter l'anatomie au premier âge du monde. L'inspection des entrailles des victimes, la coutume d'embaumer, les traitemens des plaies

& les boucheries même aidèrent à connoître la fabrique du corps animal.

Pausanias nous apprend qu'Hippocrate fit fondre un frêle d'airain, qu'il consacra à Apollon de Delphes. Ce fait prouve que les grecs faisoient grand cas de cette science.

On est étonné de voir la précision avec laquelle Homère désigne la blessure qu'Enée reçut de Dione : les deux nerfs, dit-il, qui retiennent le fémur s'étant rompus, l'os se brisa au dedans de la cavité où est reçu le condyle supérieur. Ce n'est pas le seul passage où Homère prouve qu'il étoit très-instruit en anatomie. Quelques auteurs ont prétendu qu'on tiroit de ses ouvrages un corps d'anatomie assez étendu.

On trouve dans Pausanias la première dissection légale chez les grecs. Aristodème voulut immoler sa fille pour satisfaire à un oracle; un amant au désespoir imagina, pour sauver sa maîtresse, de publier que cette victime ne pouvoit être agréable aux dieux, puisque la fille d'Aristodème étoit grosse. Le père rempli d'un patriotisme farouche, ouvrit les flancs de sa fille, & vengea son innocence des calomnies de son amant.

La coutume de brûler les cadavres retarda, chez les romains, les progrès de l'anatomie. La religion & les loix civiles faisoient respecter les corps morts sous les peines les plus sévères. Il fallut se contenter des tombeaux ouverts ou des malheureux.

Ce fut dans les ouvrages des anatomistes, sur les enfans exposés, sur les animaux, & sur-tout sur les singes, que Gallien s'instruisit dans cette science.

Douze cents ans après Gallien, on recommença à disséquer; tous ces siècles furent perdus pour l'anatomie. Frédéric II rappela cet art salutaire, en ordonnant que tous les ans il seroit fait en Sicile la dissection d'un corps humain.

Depuis cette époque, les découvertes en anatomie se font multipliées, & la France a la gloire d'avoir beaucoup contribué aux progrès de cette science.

Vous êtes si habile dans l'anatomie, disoit quelqu'un à M. Petit, que vous devriez guérir toutes les maladies. « Cela est vrai, répondit le célèbre » docteur; mais malheureusement nous sommes » comme les portefaix de Paris, qui connoissent » bien toutes les rues, mais qui ne savent pas » ce qui se passe dans les maisons ».

ANAXAGORE. Anaxagore, né à Clazomène l'an 500 avant J. C., fut surnommé l'*Esprit*, parce qu'il enseignoit que l'esprit divin étoit la cause de cet univers. Ses parens lui reprochoient un jour qu'il laissoit dépérir un riche patrimoine. J'ai en-

ployé, répondit-il, à former mon esprit le temps que j'aurois employé à cultiver mes terres, & je prêterai une goutte de sagesse à des tonnes d'or.

Ce philosophe enseignoit que la haine étoit habitée, que le soleil étoit une masse de matière enflammée, un peu plus grande que le Péloponèse : que les cieus étoient de pierre, & que tout l'univers étoit composé de parties semblables.

Anaxagore, accusé d'impieété, s'éloigna d'Athènes ; ayant appris qu'il étoit condamné à mort, il dit tranquillement : il y a long-temps que la nature a prononcé contre mes juges & contre moi le même arrêt de mort.

Anaxagore tomba dans l'indigence, ce qu'ayant appris *Pitoclès*, son disciple, il vint, mais trop tard à son secours ; ce philosophe lui fit dire : « Quand on veut conserver la lumière d'une lampe, on a soin d'y verser de l'huile ».

Ses disciples lui demandèrent s'il vouloit être enseveli dans son pays. Cela est inutile, répondit *Anaxagore*, le chemin qui mène aux enfers n'est pas plus long d'un lieu que de l'autre.

ANAXANDRE, roi de Sparte, vers l'an 684 avant J. C. On lui demandoit pourquoi les Lacédémoniens n'avoient point de trésors : « C'est afin », répondit-il, qu'on ne corrompe pas ceux qui en auroient les clefs ».

ANAXARQUE. *Anaxarque*, philosophe d'Abdère, fut le favori d'Alexandre-le-Grand. Il lui parla avec une liberté digne de *Diogène*. Alexandre s'étant blessé, il lui montra du sang de sa blessure, en ajoutant : voilà du sang humain, & non pas de celui qui anime les dieux.

Un jour qu'Alexandre lui demandoit à table ce qu'il pensoit du festin, il ne manque rien, dit *Anaxarque*, si ce n'est la tête d'un grand seigneur dont on auroit dû faire un plat, & dans l'instant il jeta les yeux sur *Nicocrès*, tyran de Chypre. Après la mort d'Alexandre, *Nicocrès* le destina au supplice, le plus cruel, il voulut d'abord lui faire couper la langue, mais le philosophe lui dit avec dédain : je t'en empêcherai bien, & aussi-tôt il coupa la langue avec ses dents & la cracha au visage du tyran. *Nicocrès* outré de rage le fit mettre dans un mortier de fer où il fut pilé viv.

ANAXIDAME, roi de Lacédémone, vers l'an 684 avant J. C.

Un étranger lui demanda qui avoit l'autorité dans Sparte ? — Les loix.

ANAXIMÈNES. La ville de Lampsaque fut sauvée par la finesse d'*Anaximènes* en cette sorte : Alexandre-le-Grand, qui avoit été disciple de ce philosophe, étant sur le point de détruire cette

ville : *Anaximènes* fut au-devant pour le supplier de n'en rien faire. Le conquérant se doutant de cette prière, jura, comme il approchoit de lui, qu'il ne feroit rien de tout ce qu'il le prioit. Alors le philosophe le pria de détruire la ville ; mais Alexandre se crut lié par son serment, & obligé de conserver la ville.

ANCRE (le maréchal d'). Condé ayant commencé la guerre civile, on prend à Paris les mesures qui sont d'usage dans les temps de trouble. Il n'est plus permis de sortir de la ville, ni d'y entrer sans permission. Le maréchal d'Ancre, qui veut aller passer la nuit dans un fauxbourg, se présente à la porte de Buflis, accompagné des gentilshommes ordinaires de sa suite. Le cordonnier Picard, qui y est de garde, arrête le carosse & demande le passeport. L'orgueilleux favori ordonne à son cocher & à ses gens d'avancer : on leur présente la hallebarde & le mousquet. « Coquin, dit le maréchal au cordonnier, fais-tu qui je suis ? » Je vous connois fort bien, répond Picard d'une manière hardie & méprisante ; cependant vous ne sortirez pas, à moins que vous n'ayez un passeport ».

D'Ancre crève de rage & de dépit, mais il n'ose faire violence. La populace, qui s'attroupe, l'auroit assommé sans miséricorde. On va seulement chercher le commissaire de quartier, afin qu'il ordonne à ceux qui sont de garde de laisser sortir le maréchal.

Quelque temps après, le vindicatif italien commande à son écuyer de prendre deux valets, & de faire donner des coups de bâton au cordonnier Picard. L'ordre est si bien exécuté, que le pauvre homme demeure presque mort sur la place. Peu de jours après, les gens du maréchal, qui comptant trop sur l'autorité de leur maître, s'étoient laissés arrêter, sont pendus devant la porte du malheureux qui avoit été si inhumainement traité. L'écuyer auroit eu le même sort, si Picard n'avoit consenti à se délistier de ses poursuites.

ANDRÉ (Charles), perruquier, demeurant à Paris, né à Langres, en 1721, a fait imprimer le tremblement de terre de Lisbonne, tragédie. L'auteur rend compte dans sa préface de son éducation, de son mariage & de ses talens pour les vers. On l'avoit mis au collège ; mais, dit-il, avec une simplicité tout-à-fait originale : « Ayant malheureusement été créé sans bien, j'ai été contraint de quitter mes études, & de m'embrasser l'état de perruquier, qui étoit celui, disoit-on, qui me convenoit le mieux... Je m'appliquois dans ma jeunesse à faire de petites rimées fatigantes & des chansons, qui n'ont pas laissé de m'attirer quelques bons coups de bâton ; et qui ne m'a pas empêché de continuer toujours à composer quel-

« ques petits ouvrages , moins satyriques , mais
« qui n'ont pas paru.

« Comme je suis assez pensif de mon naturel ,
« il me venoit souvent des idées qui me faisoient
« tenir le fer à friser d'une main & la plume de
« l'autre. M'étant trouvé plusieurs fois à accom-
« moder des personnes de goût & d'esprit , & me
« voyant penser , ils m'ont si fort questionné , qu'ils
« m'ont forcé à leur avouer que je pensois tou-
« jours à composer quelques vers ; leur ayant fait
« voir quelque'un de mes petits ouvrages , ils m'ont
« persuadé que j'avois des talens pour le genre
« poétique ; ce qui m'a déterminé à composer une
« tragédie ».

Les occupations journalières de M. André ne
lui permettoient point de travailler à sa pièce ; il
désespéroit de la pouvoir finir ; « mais ayant été ,
« dit-il , interrompu sur la fin de septembre , pen-
« dant deux nuits consécutives par ces sortes de
« gens , qui par leurs odeurs sont capables d'em-
« pestifier tout le genre humain , j'ai tâché de
« dissiper leurs odorans , en m'appliquant d'un grand
« zèle à ma tragédie. C'est ce qui m'a occasionné ,
« mon cher lecteur , à vous la mettre plutôt au
« jour ».

M. André porta l'ouvrage aux comédiens fran-
çois , qui furent enchantés de cette lecture , ran-
cèrent leur parut singulière. Ils rémoignèrent à l'au-
teur à quel point ils étoient fâchés de ne pouvoir
jouer sa pièce ; que malheureusement elle les en-
traineroit dans trop de dépenses , & qu'il en coû-
teroit prodigieusement , sur-tout pour que leur
théâtre pût s'abîmer , & pour faire trembler toute
la salle du spectacle. M. André se rendit à de si
bonnes raisons , & se contenta de rendre sa tra-
gédie publique par la voie de l'impression. Elle eut
tout le succès qu'il devoit en attendre ; l'édition fut
bientôt épuisée ; M. André la vendit lui-même ,
& tout de la plus grande célébrité. Cinquante ca-
roilles étoient tous les jours à sa porte ; tout Paris
voulut se procurer des exemplaires de ce chef-
d'œuvre de ridicule , & la satisfaction d'en con-
noître personnellement l'auteur inimitable. Il reçut
dans sa boutique ces visites & ces complimens avec
une modestie pleine de noblesse & de gravité. On
lui adressa de tous côtés des lettres de félicita-
tion , un anglais lui écrivit pour le prier de lui en-
voyer sa pièce , afin qu'il la traduisit dans sa langue ,
& qu'il la fit jouer à Londres. M. André a fait
imprimer cette lettre honorable à la tête de sa
tragédie ; il y a placé aussi une épître dédicatoire
à l'illustre & célèbre poète M. de Voltaire , qu'il
appelle son cher concitoyen.

ANECDOTES. On a dit long-temps du vin
de Brétigny qu'il faisoit danser les chèvres. Voici
par quelle anecdote on explique cette phrase popu-
laire. Il y avoit , dit-on , à Brétigny , un habitant

nommé Chèvre , c'étoit le coq de son village , &&
une grande partie du vignoble lui appartenoit.
Cet homme aimoit à boire , & dans la gaîté que
l'ivresse lui inspiroit , il avoit la folie de faire danser
peu qu'à toute heure sa femme & ses enfans ; c'étoit
ainsi qu'il faisoit danser ses chèvres quand il étoit
animé par les fumées du vin de Brétigny.

Un député des états de Bourgogne ayant fait
une longue harangue au prince de Condé , lui
demanda ce qu'il droit aux états de la part de son
altesse. Dites-leur , répondit le prince , que nous
avons eu tous deux bien de la peine, vous à achever
votre harangue , & moi à vous entendre.

Les chanoines de l'église de Bayeux , se levoient
autrefois la nuit pour chanter les matines , & voici
la manière singulière dont ils punissoient ceux qui
manquoient à ce devoir les jours de grandes fêtes.
Immédiatement après l'office , les habitués de
l'église , avec la croix , la bannière & le benitier ,
alloient aux logis des chanoines absens , & faisoient
par cette proceffion une espèce de mercenaire à la
paresse , cet usage qui duroit encore à Bayeux en
1640 , a donné lieu de dire à ceux qui se font at-
tendre , qu'on ira les chercher avec la croix & la
bannière.

Madame la duchesse d'Aiguillon , nièce du car-
dinal de Richelieu , vint se plaindre un jour à la
reine de ce que mademoiselle de Saint-Chaumont
lui avoit reproché qu'elle avoit eu cinq ou six en-
fans de son oncle. Eh ! quoi , madame , dit M.
de Charost , qui étoit présent , ne savez-vous pas que
de tout ce qui se dit à la cour , il n'en faut jamais
croire que la moitié.

Sully entra un matin chez Henri IV , au mo-
ment où la maîtresse du roi sortoit vêtue d'un
robe verte , il le trouva ému , & lui dit : Sire ,
la santé de votre majesté me paroît un peu altérée.
Il est vrai , dit le roi , j'ai eu la fièvre toute la
nuit , elle vient seulement de me quitter. Vous
dites vrai , sire , reprit Sully , je l'ai vu passer , elle
étoit toute verte.

M. Falconet , habile médecin , fut appelé au
près d'une dame malade imaginaire. Il l'interrogea ,
elle lui avoua qu'elle mangeoit , buvoit & dormoit
bien , & qu'elle avoit tous les signes d'une santé
parfaite. Hé bien , lui dit le médecin en homme
d'esprit , laissez-moi faire , je vous donnerai un
remède qui vous ôtera bientôt tout cela.

L'abbé de Vertot avoit un siège fameux à écri-
re , les mémoires qu'il attendoit ayant tardé trop
longtemps , il écrivoit l'histoire du siège , moitié
d'après le peu qu'il en savoit , moitié d'après son
imagination. Les mémoires arrivèrent enfin ; j'en
fuis bien fâché , dirai-je , mais mon siège est fait.

Le cardinal de Richelieu , s'étant fait lire une
tragédie de la Calprenède , dit que la pièce étoit

bonne, mais que les vers étoient lâches; cette réponse fut rendue à l'auteur, qui répliqua par cette saillie vraiment gasconne. « Comment lâche, caddis! il n'y a jamais eu rien de lâche dans la maison de la Calprenède.

Pendant les troubles du règne de Charles VII, La Hire, son favori, étant venu le trouver pour l'entretenir sur une affaire très-importante, le toi tout occupé d'une fête qu'il alloit donner, lui en fit voir les apprêts, en lui demandant son avis. « Je pense, dit La Hire, qu'on ne sauroit perdre son royaume plus galement ».

La reine mère, Catherine de Médicis, se fit lire, en présence du duc d'Alençon, le testament de l'amiral de Coligni, où il conseilloit au roi de ne point trop enrichir ni trop élever ses frères: quand on fut à cet endroit, la reine dit au duc d'Alençon: voilà le bon service que vous rendoit l'amiral que vous aimiez tant! « Je ne fais pas, » répondit ce prince, s'il m'aimoit; mais il a montré » par ce conseil qu'il aimoit le roi, & je l'en regrette davantage ».

Une jeune personne, très-jolie & très-coquette, qui venoit d'être mariée à un homme fort âgé, avoit beaucoup d'amans, & ne gardoit aucune mesure dans sa conduite. Le vicillard jugeant qu'on devoit du moins éviter le scandale, fit faire à l'appartement de sa femme un escalier dérobé, auquel conduisoit une petite porte sur le derrière de la maison. Il demanda ensuite à sa femme, comme une grâce, d'empêcher qu'à l'avenir ses amans se rencontraient dans leur rendez-vous, & de les faire entrer par l'escalier dérobé; & lui donnant une demi-douzaine de clefs de la petite porte: « Madame, lui dit-il, donnez-leur à chacun une » de ces clefs; s'ils les perdent, on en fera faire » d'autres ». Une conduite si modérée & si propre à faire honte à cette femme de sa conduite, la fit rentrer en elle-même, elle renonça à ses amans, & aima de bonne-foi son mari.

Pendant une guerre très-vive que la république de Genève eut à soutenir dans le seizième siècle contre la maison de Savoie, un genevois fort brave & très-estimé dans sa patrie, nommé Pécolat, fut pris les armes à la main dans un combat. Les vainqueurs, charmés d'avoir en lui puissance un des premiers d'entre les ennemis, lui firent souffrir d'horribles tourmens pour l'obliger à révéler les projets de la république; mais ils ne purent lui arracher même une plainte; il fatigua & tendit vaine la cruauté de ses bourreaux. Le conseil du duc de Savoie, composé de gens fort habiles en matière de politique, mais d'ailleurs très-stupides, comme la plupart de leurs contemporains, soupçonna de la magie dans ce silence obstiné; & pour rompre le charme, ordonna qu'on lui rasât tout le corps, car on croyoit alors que la magie résidoit dans les cheveux. Tandis qu'on exécutoit cette ridicule

sentence, Pécolat arracha le taffet des mains du barbier, se coupa la langue & la jeta aux pieds des juges, afin qu'on ne pût, quoi qu'on fit, lui arracher aucun secret: les juges étonnés de ce trait de patriotisme & d'intrepidité, cessèrent de le tourmenter, prirent un soin particulier de lui, & le renvoyèrent libre & comblé de présents, après lui avoir rendu les honneurs dont il étoit digne.

Lorsque le grand Comé commandoit en Flandre l'armée espagnole, & faisoit le siège d'une de nos places, un soldat ayant été maltraité par un officier général, & ayant reçu plusieurs coups de canne pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étoient échappées, répondit qu'il sauroit bien l'en faire repentir. Quinze jours après, ce même officier général chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans son régiment un homme ferme & intrepide pour un coup de main dont il avoit besoin, avec promesse de cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passoit pour le plus brave du régiment, se présenta, & ayant mené avec lui trente de ses camarades dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquitta de sa commission avec un courage & un bonheur incroyable. A son retour, l'officier général, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le soldat sur-le-champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servoit pas pour de l'argent, & demanda seulement, que si l'action paroïssoit mériter quelque récompense, on le fit officier. *Au reste, ajouta-t-il, en s'adressant à l'officier général qui ne le reconnoissoit point, je suis ce soldat que vous maltraitiez si fort il y a quinze jours, & je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir.* L'officier, plein d'admiration & attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, & le nomma officier le même jour. Le grand Comé prenoit plaisir à raconter ce fait, comme la plus belle action de soldat dont il eût jamais ouï parler.

Le Maréchal de Brissac condamna le jeune Boissif son parent à la mort, pour avoir été à la brèche à Vignol contre ses ordres, quoique la place eût été prise d'assaut; mais cette peine fut commuée en quelques jours de prison, après lesquels il fut élargi, & reçut une chaîne d'or pour récompense de sa valeur.

Le roi demandant au maréchal de Grammont où étoit le comte de Louvigny son fils, qu'il n'avoit pas vu à la cour depuis long-temps, il lui répondit: « Sire, je l'ai laissé à Bidache, où il étudie » en médecine & en chirurgie; car il n'y a que ces » gens-là qui fassent fortune ». C'étoit le temps où le roi venoit de donner l'évêché de Nevers au fils de M. Valor son premier médecin, & celui de Digne au fils de M. Félix son premier chirurgien.

Un soldat, dans un régiment décimé, tire au sort le pénultième avec le dernier de ceux qui devoient être pendus ; il tire le fatal billet : & le dernier soldat, qui étoit un écossais, composa à cent écus pour être pendu à sa place, disant qu'il étoit tous les jours exposé à la mort depuis dix-huit ans, sans avoir rien acquis ; qu'il vouloit au moins assurer cent écus à sa famille. Le prince d'Orange lui fit donner les cent écus & la vie.

Rodolphe, comte d'Ausbourg, ayant été élu empereur, vint à Aix-la-Chapelle pour la cérémonie de son couronnement. Les Electeurs y formèrent une difficulté, parce que le sceptre y manquoit. Mais Rodolphe la leva habilement, il se saisit d'un crucifix qui étoit sur l'autel, & dit : *voici le sceptre d'un prince catholique*. Cet expédient fut généralement adopté. Les electeurs lui firent tous leur serment sur le crucifix.

Milton, devenu aveugle, se maria en troisième noces à une femme très-belle, mais d'un caractère violent & d'une humeur aigre & difficile. Le lord Buckingham ayant dit un jour à son mari, en plaisantant, qu'elle étoit une rose : *je n'en puis juger par les couleurs*, répondit tristement Milton, *mais j'en juge par les épines*.

Une joueuse de mauvaise humeur, femme d'un âge avancé, mais qui, à force d'art étoit venue à bout de démentir la nature, venoit de perdre tout son argent : furieuse, elle se lève, & oubliant que ses dents font postiches, en voulant les faire grincer, elle ébranle le malheureux ratelier, qui tombe sur la table. Un plaisant assis vis-à-vis d'elle le ramasse, & le lui présente en disant gravement : « madame, est-ce là votre enjeu ? »

Milton étant devenu presque en même-temps veuf & aveugle, ce dernier malheur ne l'empêcha pas de se remarier. Un de ses amis s'étonnoit qu'étant aveugle il eût pu trouver une compagne. « Vous vous trompez, lui dit-il, il ne me manque plus que d'être sourd, pour être le premier parti d'Angleterre ».

Chapelle ayant fait une épigramme très-piquante sur un petit-maitre : celui-ci le trouva dans une compagnie, & parla des vers affomans qu'on avoit fait contre lui, il dit hautement qu'il s'en vengerait aux dépens du dos du poète : il parloit sans cesse de sa vengeance. Chapelle, fatigué de toutes ses sanfaronades, lui dit : « hé bien, voilà mon dos, donne vite une douzaine de coups de bâton, & va-t-en ». Le petit-maitre, étourdi de cette saillie, s'en fut sans accomplir sa promesse.

M. d'Arenson étant ministre de la guerre, reçut des plaintes de l'abus que ses commis faisoient du contre-foing. L'un d'eux ayant envoyé à un ami qu'il avoit à Strasbourg une paire de pantoufles sous enveloppe contre-signée, les commis

de la poste, charmés de trouver une preuve si forte de l'abus dont ils s'étoient plaints, députèrent l'un des principaux d'entre eux chez le ministre, pour lui remettre le paquet. M. d'Arenson voyant que les commis s'étoient permis de le décacheter. « Vous vous êtes exposés, dit-il au député, à pourrir dans un cachot : savez-vous ce que ces pantoufles signifient ? elles sont le secret de l'état, faites les partir sur-le-champ, vous me répondrez du retard qu'elles éprouveront ». Le commis confondu obéit, & le ministre s'écria : *mandez en particulier celui qui avoit donné lieu à cette scène*.

Une femme alla trouver un religieux, & lui dit qu'elle avoit volé un paquet qui chargeoit sa conscience : *il faut le restituer*, lui répartit le moine. -- Mais, mon père, on ne me soupçonne pas, & si je restitue, me voilà déshonorée... -- Hé bien, reprit le religieux, apportez-moi ce vol, je ferai moi-même la restitution. La femme trouva cet expédient merveilleux, & peu de temps après elle remit entre les mains du religieux une corbeille bien couverte d'un linge qui l'enveloppe, avec une adresse sur une carte. Le religieux prit la corbeille, & la femme le retira avec précipitation. Le moine porte en triomphe le dépôt au couvent, & dit en entrant à ses confrères, *voilà de mes œuvres*. En même temps on entendit les cris d'un enfant. C'étoit, en effet, un nouveau-né renfermé dans la corbeille, que la femme maligne avoit remis aux bons religieux, comme un paquet qui chargeoit sa conscience.

Un docteur étant, dans son cabinet, occupé à travailler, il entra une jeune fille qui lui demanda du feu : mais vous n'avez rien, lui dit-il, pour le mettre. -- N'importe, répondit la petite, qui prit un peu de cendres froides dans sa main, & par-dessus quelques charbons allumés. Le docteur, surpris, jeta ses livres par terre, en disant : « avec toute ma science, je n'aurois pas su en faire autant ».

Danchet avoit l'art de déclamer, il récitait une tragédie de sa façon aux comédiens, & l'ornoit de la déclamation. Ponteuil, charmé, l'interrompit pour lui dire : Ah ! monseigneur, ce ne vous faites-vous comédien ! Danchet le regardant avec mépris, déclama ces deux vers de Corneille :

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire de bassesse.

Le Chevalier de *** , qui annonçoit beaucoup plus d'esprit que de conduite, ayant perdu au jeu une somme assez considérable, proposa de jouer le double. Le sort lui fut contraire, il perdit. Alors seignant d'être au désespoir, il jeta les cartes en disant : parbleu ! voilà un coup impayable. Audi-tôt il se leva, s'en fut, & ne paya pas.

Un

Un laquais trop officieux vint avertir le comte de... qu'un homme faisoit l'amour à la comtesse son épouse. Le mari parut furieux, il s'arme d'un pistolet, monte précipitamment à l'appartement de la comtesse, & commande à son valet de garder exactement la porte. Il entre, surprend, en effet, sa perdue épouse. Mais, sans se déconcerter, il ordonne à l'amant de sauter sur-le-champ par la fenêtre, en le menaçant de lui brûler la cervelle. L'amant s'échappe par la croisée qui n'étoit que de la hauteur d'un entresol. Le mari fort aussi-tôt, laissant les portes ouvertes, en grondant beaucoup son laquais d'avoir calomnié sa femme, & le chasse de sa maison. Le comte sauva ainsi son bonheur & celui de son épouse.

Il y a quelques années que, dans le carrefour appelé la *pointe Saint-Eustache* à Paris, on voyoit une grande pierre posée sur un égoûr en forme de petit pont, & que l'on appelloit le *Pont-Alais*, du nom de Jean Alais. Cet homme, pour se rembourser d'une somme qu'il prêtoit au roi, fut l'inventeur & le fermier d'un impôt d'un denier sur chaque panier de poisson qu'on apportoit aux halles. Il en eut tant de regret, qu'il voulut, en expirant, être enterré sous cette pierre, dans cet égoûr des ruisseaux des halles.

On a détruit ce petit monument qui embarrassoit le passage.

Tite-Live rapporte que les troupes de M. Fabius Amburatus furent mises en déroute par les Fabiques & les Tarquiniens, qui avoient garni leurs premiers rangs de leurs prêtres, ayant à la main, & faisant flamboyer, au lieu d'épées, de grosses couleuvres.

Dans le douzième siècle, un moine de saint-Médard de Soissons, nommé Guernon, se voyant à l'heure de la mort, s'accusa publiquement d'avoir parcouru plusieurs monastères, & d'y avoir fabriqué de fausses chartes en leur faveur.

ANGE POLITIEN. *Ange Politien*, l'un des plus doctes & des plus polis écrivains du quinzième siècle, composé, dans les premières années de son adolescence, un poëmelatin sur le tournoi de Julien de Médicis, ouvrage qui lui fit donner p'ace parmi les plus grands poëtes. Quelque temps après, le prince qu'il avoit célébré dans ses vers, ayant été assassiné dans la conjuration de Pazzi, *Politien* publia une relation historique de cet événement : elle parut si belle aux doctes de son temps, qu'ils la jugèrent digne des honneurs que l'on rend aux ouvrages des bons siècles.

ANGELUS, prière que récitent les catholiques romains, & dont l'objet est d'implorer la protection de la sainte vierge : elle est composée de trois versets, d'autant d'*Ave Maria* & d'un *oramus*. On l'appelle *Angelus*, parce que le premier verset *Euangelium*,

commence par ces mots : *Angelus domini nuntiavit Maria*, &c. Louis XI établit en France l'usage de cette prière, qui n'est point d'obligation, & il ordonna que, dans chaque église, on sonneroit une cloche trois fois par jour, le matin, à midi & le soir, pour avertir de la récitation. On croit que la terreur des armes de Mahomet II engagea le pape Calixte III à instituer cette prière dans toute l'étendue du monde chrétien.

Deux françois se cherchoient l'un l'autre à Florence, dans la place du vieux palais, sans pouvoir se trouver, à cause de la foule qui regarçoit un baladin, on vint à sonner l'*angelus*, & tous les italiens s'étant mis à genoux, les deux françois se virent seuls debout, & ainsi se retrouvèrent.

Un pauvre curé de village faisoit la controverse : un ministre, dans son église, lui répondoit à chaque passage allégué, cela n'est point dans le texte hébreu : comme il vit que cela faisoit impression sur l'esprit des auditeurs, il s'avisa de dire : je parie que cet homme si savant en hébreu ne fait pas seulement son *angelus*. Le ministre qui ne s'attendoit pas à cette apostrophe, patoisant éconné, fut hùé de toute l'assemblée.

ANGLOIS. *L'anglais*, séparé par les mers du reste du monde, diffère de tous les autres peuples par ses mœurs, son caractère, son tour d'esprit : les traits qui le caractérisent sont en partie l'effet du gouvernement, & en partie celui du climat & du sol. Comme le gouvernement est chargé des plus grands intérêts de l'Europe, chaque citoyen a une part dans le gouvernement, se pénétre de sa propre importance, & prend cet intérêt formidable qui tient au sentiment d'un bonheur solide, & que les étrangers ont pris mal à propos pour de la tristesse & de la mélancolie. Le sol est fertile, & cet avantage favorise le luxe, mais comme le pays produit abondamment des aliments de toute espèce, & qu'il n'y a point de vin, les habitants sont plus sujets à tomber dans les excès de la gourmandise que dans ceux de l'ivrognerie, & cette particularité produit un effet mécanique sur leur tempérament. Elle augmente leur févérité apparente ; de sorte qu'ils sont graves sans être phlegmatiques, & ont l'extérieur dur, avec des cœurs très-compâtissans. Ils sont distingués des autres peuples de l'Europe par leur exactitude dans le raisonnement, & leurs voisins même les appellent assez généralement la nation des philosophes.

Cette supériorité de raison est l'ouvrage de la liberté ; ils poursuivent la vérité par-tout où elle les conduit, sans être effrayés des résultats ; & comme ils ne redoutent point le pouvoir, ils donnent l'essor aux plus secrets mouvemens de la pensée. Toutes les fois que la philosophie prendra racine dans une nation libre & grave, elle y fleurira.

inévitablement ; la liberté donne le courage de tenter des entreprises littéraires ; la gravité suppose la constance pour exécuter.

On a long-temps douté si la passion des *anglois* pour la liberté est un pur effet du hasard, ou si elle résulte de l'influence de certaines causes extérieures, ou si un *anglois* est naturellement plus amoureux de la liberté, que d'autres peuples qui n'en connoissent pas les avantages & la douceur.

Si nous faisons attention à quelques espèces d'animaux que le pays produit, si nous considérons leur impétuosité, leur courage, leur férocité, & si nous remarquons que ces mêmes animaux perdent ces qualités dès qu'ils sont transplantés dans un autre climat nous serons portés à attribuer à des causes physiques cette horreur pour la servitude, qui a toujours distingué les *anglois*.

Ils ont toujours été singulièrement jaloux de leurs privilèges, & dans le temps même des romains, on a observé qu'ils traitoient fort durement les étrangers, parce qu'ils les regardoient comme des espions & des ennemis secrets de leur liberté & de leur constitution.

Ce principe de liberté, d'impatience du joug, résulte probablement des avantages de leur situation. Comme ils n'ont point d'ennemis au-dehors qui puissent distraire leur attention, tous leurs soins sont concentrés sur le bonheur intérieur dont ils jouissent ; & comme ils ne connoissent point de rivaux qui soient réellement à craindre, ils ne voient point de plus dangereux ennemis que ceux qui voudroient restreindre cette liberté, dont les étrangers les laissent jouir paisiblement.

C'est à M. de Voltaire, que nous sommes redevables de la peinture du bonheur dont jouissent les *anglois*.

De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guctres de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse asservissant Neptune,
Des bords de l'univers appelle la fortune.
Londres, juëte barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, & le temple de Mars.
Aux murs de Westminster, on voit paroître ensemble,
Trois pouvoirs étonnés du nouë qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands & le roi,
Divisés d'intérêts, réunis par la loi :
Tous trois membres sacres de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

Après l'éloge de l'Angleterre, on sera peut-être flatté de voir la critique, ou plutôt la satire des mœurs & des usages d'Angleterre, extraite de l'Inspecteur *anglois*.

Il y a une île située au nord de l'Europe, fameuse par la liberté de penser, de parler & d'agir, dont jouissent ses habitants.

Où la façon de s'habiller faisant tous les jours des progrès merveilleux dans l'invention des modes, la mode est parvenue au comble du ridicule.

Où, parmi les femmes du premier rang, celle-là se croit la plus distinguée qui peut approcher le plus de la mal-propreté de sa femme-de-chambre ; ou bien, sous un habit de campagne, ressembler de loin à un voleur de grand chemin, qui vient fièrement vous demander la bourse.

Où les jeunes beautés oublient la douceur & la délicatesse qui font l'apanage de leur sexe, jouent les amazones, prennent les armes, & n'attaquent que les jeunes gens qu'elles font sûres de battre.

Où les commères se donnent des rendez-vous assidus à l'église, pour se communiquer les calomnies du jour.

Où le sexe qui affiche la dévotion, fait allier admirablement la broderie & les bijoux, avec les termes de vile créature, de misérable pécheuse, &c.

Où, loin de dire avec l'apôtre, que la pitié est un véritable profit, on renverse la phrase en disant que le profit est la véritable pitié.

Où le faquin du bel air & le scélérat à la mode sont fêtés, tandis que le mérite modeste se tient à l'écart.

Où faire un affront & soutenir son insolence à la pointe de l'épée, c'est avoir du courage & de l'honneur.

Où c'est jouer le plus beau rôle dans la noblesse, que de n'avoir point d'entrailles, d'insulter à la calamité d'autrui, & de prendre la crainte de Dieu pour de la poltronnerie.

Où l'on voit une société qui fait profession de croire que c'est manquer de respect à Dieu, que d'ôter le chapeau à un homme, & de boire à la santé.

Où l'on bâtit des palais d'une telle magnificence, que lorsqu'ils sont finis, il n'y a plus d'argent pour allumer le feu à la cuisine.

Où souvent les chevaux sont mieux logés que les maîtres.

Où les matelots invalides sont magnifiquement renfermés dans un édifice royal, dont l'architecture a été faite aux dépens de leur nourriture, tandis que le monarque habite un bâtiment de pièces rapportées.

Où, pour dîner chez un homme, il faut payer aux domestiques trois fois plus que la valeur

du diner, & se croire encore fort redevable au maître.

Où l'on a découvert que le nez étoit un organe beaucoup plus convenable à la parole, que la bouche.

Où le cou penché est la posture la plus décente.

Où les hommes les plus intimement liés sont les plus cruels ennemis, & se font du mal en proportion de l'intérêt qu'ils y trouvent.

Où les proverbes inventés pour ridiculiser le vice, sont devenus des règles de conduite, tels que ceux-ci : *former l'écurie quand le cheval est volté, arriver le lendemain de la foire, &c.*

Où, si l'état a besoin d'un ministre, si un seigneur veut un secrétaire, si l'autre a besoin d'un pilote pour un vaisseau, &c. on cherche moins celui qui convient le mieux à l'emploi, que celui à qui l'emploi convient le mieux.

Où un homme qui a ruiné ses affaires & celles d'autrui, lorsqu'il n'ose plus se montrer dans son pays, est envoyé pour remplir un poste important dans une province éloignée.

Où, lorsqu'il se commet un crime atroce contre la nation, les juges sont si bien qu'il demeure impuni.

Où la puissance & le crédit s'arrogent le droit de changer la nature des choses.

Où l'art de flatter est celui de réussir, & le secret de faire des dupes est le moyen d'avoir des protecteurs.

Où l'on insulte & l'on attaque son ennemi, sans se précautionner contre son ressentiment.

Où, être le singe perpétuel d'un peuple frivole, cultiver sa langue, y porter son argent, en rapporter toutes les modes, y prendre des cuisiniers, des perruquiers & des valets-de-chambre, enfin tous les instruments de la corruption, & les raffinements de la débauche, c'est être parvenu au suprême degré de la gentillesse.

Où... l'inspecteur s'arrête ici, sans à reprendre la plume.

En Angleterre, pour obliger les maris à ne pas s'éloigner de leurs femmes, il y a une loi fort singulière : c'est qu'encore qu'un homme soit longtemps absent de chez lui, pourvu qu'il ne sorte point de l'enceinte des quatre mers, c'est-à-dire, de la Grande-Bretagne; si, pendant cette absence, la femme accorde d'un enfant, il est obligé de reconnaître ce bâtard pour l'gitime, & de lui faire part de ses biens en cette qualité. En vertu d'une autre loi, les filles au-dessus de l'âge de

sept ans peuvent donner leur foi, & se promettre en mariage à un amant; mais elles ont permission de rompre ou de renouveler leur promesse lorsqu'elles ont atteint leur douzième année.

L'anglais, aimable chez les étrangers, est très-difficile à vivre dans sa patrie. C'est ce qu'un ambassadeur de France vouloit faire entendre à un seigneur de la Grande-Bretagne. « L'anglais, lui » disoit l'ambassadeur, est bien estimable hors de » son île ». Il a du moins, répondit le lord, l'avantage de l'être quelque part. Sa réputation étoit piquante; mais l'ambassadeur l'avoit méritée par la tournure malignement épigrammatique avec laquelle il avoit rendu sa pensée.

Plusieurs faits semblent indiquer que l'on pourroit trouver en Angleterre, plus que par-tout ailleurs, des caractères singuliers.

Un seigneur anglais fut connu pour sa singularité, s'avisa un jour, étant dans ses terres, d'ordonner à son cocher d'aller chercher de la crème au village. Cet homme, offensé de la proposition, répondit que c'étoit l'affaire des servantes. Ah! quelle est donc la vôtre, demanda le maître — parler mes chevaux, les atteler, & conduire la voiture. — Eh bien, mettez donc les chevaux, prenez une des filles dans ma voiture, & qu'elle aille chercher de la crème. L'ordre étoit positif & fut exécuté.

Un trait qui pourra contribuer à faire connoître le courage de cette nation, est la réponse de Guillaume III à un ambassadeur danois. Le lord Moleworth, qui avoit été ministre d'Angleterre à la cour de Copenhague, fit imprimer, à la fin du dernier siècle, un ouvrage estimé sur le Danemarck, intitulé : *account of Denmark*. Cet écrivain y parloit du gouvernement arbitraire de ce royaume, avec cette franchise que donne l'air de liberté qu'un anglais respire. Le roi de Danemarck alors régnant fut offensé de quelques réflexions de l'auteur, & ordonna à son ministre d'en faire des plaintes au roi d'Angleterre Guillaume III. « Que » voulez-vous que je fasse, dit Guillaume ? — Sire, » répondit le ministre danois, si vous vous plai- » niez au roi mon maître d'une semblable of- » fense, il vous enverroit la tête de l'auteur. » — C'est ce que je ne veux ni ne peux pas faire, » répliqua le roi; mais, si vous le desirez, l'auteur » mettra ce que vous venez de me dire dans la se- » conde édition de son ouvrage ».

Les algériens bombardés en 1684 par des escadres françaises, demandent pardon à Louis XIV, & rendent libres tous les esclaves chrétiens. Il se trouve parmi ces malheureux quelques anglais qui souffrent à Damirville, que c'est la considération qu'on a pour leur pays qui fait tomber leurs fers. Le capitaine français remit ces anglais à terre, & dit aux algériens : « ces gens-ci prétendent

» n'être délivrés qu'au nom de leur roi; le tuden
» ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection;
» je vous les remets: c'est à vous à montrer ce
» que vous devez au roi d'Angleterre. Tous les
» *anglois* sont aussitôt remis à la chaîne.

ANGLUS. Jean-Marie *Anglus*, duc de Milan, étant averti qu'un curé de ses états refusoit d'enterrer un mort à cause de sa pauvreté, alla lui-même au convoi, & ayant fait faire une grande fosse, il fit lier le curé avec le cadavre du mendiant, puis il les fit jeter dans la fosse & enterrer tous les deux.

ANGUILLE. On prétend qu'à Melun on représentoit le mystère de S. Barthelemi, qui, suivant la tradition de l'église, fut écorché; & comme toutes les actions se faisoient sur le théâtre, un nommé *Languille* qui avoit le personnage du saint, fut attaché à une croix, afin d'être en apparence écorché. Celui qui le lioit lui fit mal, & il poussa un grand cri. On dit à cette occasion: *Languille crie avant qu'on l'écorche*. C'est l'origine du dicton du peuple.

ANIMAUX. Nous allons rapporter quelques singularités de l'histoire des animaux.

CANARDS. On peut citer comme un fait singulier, le morceau de l'histoire-naturelle qui suit.

Deux ouvertures du lac de Cirkuitz, dégorgeant, en automne, avec leurs eaux, lorsqu'il survient quelque grand orage, une multitude de canards gras, sans plumes, aveugles & tous noirs. Ces deux ouvertures sont au midi du lac, peu au-dessus de son niveau. Elles ont chacune à leur entrée une toise en largeur & en hauteur: on peut, en temps sec, se promener dans leur enceinte, & y pénétrer assez avant. En temps humide, à l'époque du retour des eaux, avec éclairs & tonnerre, le lac n'a pas de bouches aussi terribles; les eaux s'y élancent avec le bruit & l'écume des plus grands cataclysmes. C'est par ces bouches que viennent alors ces canards extraordinaires. Ils naissent comme au sein du fracas. On n'a point encore d'éclaircissements sur la naissance de ces animaux vomis des entrailles de la terre, sans qu'on voie à qui ils peuvent devoir leur existence. Ils se montrent d'abord sous l'appareil le plus hideux; mais bientôt leur nudité & leur aveuglement cessent; & dans l'espace de quinze jours, si les chasseurs les laissent vivre, ils ont des plumes & voient clair. Cette métamorphose est si singulière, qu'on seroit tenté de la ranger parmi celles d'*Ovide*, si elle n'avoit pour garant le célèbre *l'uching*.

CARPES. Il est constant qu'on a fait manger à Mademoiselle, qui épousa depuis M. de Lauzun,

lorsqu'elle étoit dans la communauté d'Eu, des carpes qui avoient plus de quatre-vingts ans. On connoissoit leur âge à des anneaux remplis de caractères, qui leur avoient été attachés aux nageoires, & que les pêcheurs reconnoissent aussitôt, selon ce qu'ils avoient entendu dire à leurs pères. Elles étoient d'une beauté parfaite. « J'ai vu », dit M. de Buffon, chez M. le comte de Maurepas, dans les fosses de son château de Pontchartrain, des carpes qui avoient au moins cent cinquante ans bien avérés; elles m'ont paru aussi agiles & aussi vives que des carpes ordinaires ».

CHAT. Il est d'usage dans les pensions d'avertir de l'heure des repas par le son d'une cloche. Le chat de la maison, qui ne trouvoit son dîner au réfectoire que quand il avoit entendu ce son, ne manquoit pas d'y être attentif. Il arriva un jour qu'on l'avoit enfermé dans une chambre, & ce fut inutilement pour lui que la cloche avoit sonné. Quelques heures après, ayant été délivré de sa prison, son appétit le fit descendre tout de suite au réfectoire; mais il n'y trouva rien. Au milieu de la journée, on entend sonner: chacun veut savoir ce que c'est: on trouve le chat qui étoit pendu à la cloche, & qui la remuoit tant qu'il pouvoit, pour faire venir un second dîner.

CHIEU. On rapporte à-peu-près la même chose d'un chien qu'on nourrissoit dans une communauté. Tous ceux de cette communauté qui arrivoient tard, & vouloient prendre leur repas, tiroient une petite sonnette, & le cuisinier passoit leur portion par le moyen d'une boîte tournante qu'on appelle *tour* dans les maisons religieuses. Le chien étoit attentif à tous ces mouvements, parce qu'ordinairement on lui abandonnoit quelques os dont il se régaloit. Ces revens-bons ne satisfaisoient pas toujours son appétit, néanmoins il s'en contentoit; lorsqu'un jour, n'ayant pu rien attraper, il s'avisait de tirer lui-même la sonnette avec sa gueule. Le garçon de cuisine, croyant que c'étoit une personne de la communauté, passe une portion; le chien ne s'en fait pas faute, & l'avale dans le moment. Le jeu lui paroit doux, il recommence le lendemain; & sûr de sa pirance, ne fait plus la cour à personne. Cependant le cuisinier, qui s'étoit plusieurs fois aperçu qu'on lui demandoit une portion de plus, porta ses plaintes. On fait des recherches, on examine, on surprend à la fin le drôle, qui ordinairement n'attendoit pas que toutes les personnes de la communauté eussent leur portion, pour demander la sienne. On admira la finesse de cet animal; & pour ne pas le priver du fruit de son industrie, on continua de lui passer sa pirance, que l'on compoisoit de tout ce qui étoit resté sur les assiettes.

Un autre chien, non moins avisé, étoit dressé à

faire plusieurs commissions. Lorsque son maître vouloit l'envoyer chez le traiteur, il faisoit certains signes que le *chien* connoissoit, & cet animal revenoit gaïement avec ce que le traiteur lui avoit mis à la gueule. Tout alloit au mieux, lorsqu'un beau soir deux *chiens* du quartier, flattés par l'odeur de petits pâtés que ce nouveau messager portoit, s'avancèrent d'attaquer. *Gueule-noire*, c'étoit le nom de ce messager, posa aussitôt son panier à terre, & se mit devant, & se bat courageusement contre le premier qui avançoit. Mais comment faire ? lorsqu'il se collette avec l'un, l'autre court au panier, & avale des petits pâtés. Il n'y en avoit bientôt plus, & *Gueule-noire* alloit être la dupe de tout ceci. Que fait-il ? Voyant qu'il n'est pas possible de sauver le dîner de son maître, il se jette deffus au milieu des deux champions, & sans marchander davantage, dépêche le plus vite qu'il peut le reste des petits pâtés. Pasquin, valet du Disputateur, cite assez plaisamment, dans la comédie de ce nom, l'exemple de ce *chien*.
Scène I. acte I.

Un célèbre chirurgien rencontra dans la rue un petit *chien* qui avoit la cuisse écrasée, & qui ne pouvoit se traîner ; soit franchise, soit envie de faire une expérience, il enveloppe ce petit animal dans un mouchoir, le rapporte chez lui, lui remet la cuisse, le frotte & le guérit. Il lui donna ensuite la liberté, & que le convalescent ne reçut qu'après beaucoup de caresses & de jappemens qui exprimoient la reconnaissance.

Au bout d'un an, arrive à sa porte ce même *chien*, qui gratte, qui aboie, qui fait tant de bruit qu'on est obligé de lui ouvrir. Le chirurgien reconnoît son malade, qui renouvelle ses caresses, descend l'escalier, remonte, va & vient, & fait tant qu'on le suit pour savoir ce qu'il demande. Quelle fut la surprise du chirurgien, de voir dans sa cour un autre *chien* qui avoit la patte cassée, & que le premier lui amène à guérir.

Il y a quelques années qu'un chanoine & un *chien* eurent une querelle considérable ensemble ; le *chien* mordit le chanoine en passant devant la porte de son maître ; le chanoine battit cet animal à coups de bâton. Les voies de fait ayant été défendues aux parties, le *chien* ne fut si mieux venger qu'en contrefaisant à l'église la voix du chanoine, qui étoit fort aigre & fort désagréable. Toutes les fêtes & dimanches le *chien* ne manquoit jamais d'aller à l'église avec son maître, & aussitôt que son ennemi chantoit, il hurloit de toute la force de ses poitrines sur le même ton, & cessoit de le faire dès que le chanoine ne chantoit plus. Il s'en plaignit au maître du *chien*, qui lui promit de l'enfermer quand il iroit à la messe ou à vêpres ; il tint parole, & entrant à l'église, il dit au chanoine : vous ne vous plaindrez pas de mon *chien* aujourd'hui, car je l'ai enfermé ; mais

cet animal s'étant vu seul dans la maison, à l'heure qu'il avoit accoutumé d'être dans l'église, chercha les moyens de s'échapper : il sauta par une fenêtre qu'il trouva ouverte, & courut se mettre sous un banc dans l'église, sans que l'on s'en fût aperçu : pendant que le chanoine ne chantoit point, le *chien* ne dit mot ; mais dès qu'il eut commencé un psaume, le *chien* cria de toute sa force, ce qui surprit son maître & le chanoine, qui le fit assigner, prétendant qu'il avoit part aux insolences de son domestique, & conclut aux réparations. L'on en rit à l'audience, & les parties furent renvoyées hors de cour.

Un enfant d'environ treize ans étoit à se baigner dans la rivière, lorsqu'il fut entraîné par le courant de l'eau dans un trou extrêmement profond, où il ne pouvoit manquer de périr, si un *chien* qu'il avoit ne fût venu à son secours. Cet animal plongea après lui quatorze ou quinze fois de suite, & le ramena autant de fois à la surface, en le prenant tantôt par les cheveux, & tantôt par les bras. Enfin, par son manège, on eut le temps d'accourir sauver cet enfant ; mais le malheureux animal, éteint de fatigue, & ne pouvant être assez tôt secouru, périt en consacrant la vie à son jeune maître.

Quelques voyageurs étant à Baldok, furent se promener autour de la ville pour en examiner les dehors. Ils s'arrêtèrent à un cimetière où ils virent avec étonnement un *chien* assis sur son derrière, comme s'il demandoit quelque chose. Il s'approcha peu à peu, & remarqua qu'il étoit sur une tombe qui paroissoit nouvellement posée, au-dessus de laquelle il y avoit une épitaphe qu'on auroit cru qu'il regardoit attentivement. Ils s'amuserent à le considérer. Il ne détournait jamais les yeux de son objet, & il ne fit aucune attention à ses spectateurs, quoiqu'ils se fussent approchés à trois pas du tombeau ; mais à un mouvement qu'ils firent, la crainte le pressa de prendre la fuite. Alors les voyageurs lurent l'inscription, qui portoit seulement que Sara Godsmith étoit inhumée en cet endroit. Un homme de cette ville passa par hasard dans ce cimetière : ils lui demandèrent s'il y avoit quelque particularité sous cette tombe. Oui, messieurs, répondit-il, c'étoit la femme la plus grosse qu'il y eût dans le monde ; car elle pesoit deux cents soixante livres. Il ajouta qu'elle avoit un petit *chien* qui ne faisoit qu'aboyer, & dont néanmoins elle étoit folle ; que depuis plus de deux ans qu'elle étoit morte, il ne manquoit jamais, quelque temps qu'il fit, de venir trois fois par jour sur cette tombe, & d'y rester dans l'attente où ces Messieurs l'avoient trouvée, & y glapissant continuellement.

M. P... avoit un *chien* nommé Murphy, qu'il

aimoit beaucoup. Un jour qu'il devoit recevoir une somme de douze cents livres à la campagne, il monte à cheval, & Murphy ne manque pas de l'accompagner. Cet animal est témoin de tout : il voit que M. P. . . . compte & recompte l'argent, qu'il enferme dans un sac avec soin, & qu'il remonte à cheval d'un air satisfait.

Murphy prend part à la joie de son maître, il s'agit, il saute autour de lui, & jappe pour le féliciter. Vers le milieu du chemin, M. P. . . . est obligé de mettre pied à terre, il attache son cheval à un arbre, & passe derrière une haie : en s'éloignant, il se rappelle que son argent est resté sur le cheval, & que le premier venu pourroit s'en emparer ; il va prudemment prendre le sac, le pose à côté de lui au pied d'un buisson, où il s'arrête quelque temps ; ensuite il n'y pense plus, se lève, & se dispose à partir.

Murphy qui observoit tous ses mouvemens & qui le suivoit pas à pas, s'aperçoit de cette distraction, il court au sac, efface le soulever, ou de le traîner avec des dents, & se poids étant trop lourd il retourne à son maître & s'accroche à ses habits pour l'empêcher de monter à cheval : il crie, il mord ; M. P. . . . n'y fait aucune attention, repousse son chien, & part.

Le chien s'étonne de ce que ses avis ne sont pas mieux écoutés ; il se jette au-devant du cheval pour l'empêcher d'avancer ; il aboie jusqu'à ce que la voix lui manque ; enfin, son zèle l'emporte, il se jette sur le cheval & le mord en cinq ou six endroits.

C'est alors que M. P. . . . commence à craindre que son chien ne soit enragé. Dans certains esprits, les soupçons se changent bientôt en certitude. On traverse un ruisseau. Murphy, quoique tout hâletant, continue de crier & de mordre, & dans l'excès de son zèle, il ne songe point à se désaltérer. Ah ! mon malheureux est donc certain, s'écrie M. P. . . ., mon chien est enragé ; s'il alloit se jeter sur quelqu'un ! . . . il faut le tuer ! . . . Un chien qui m'a trahi fidèlement ! . . . Mais si j'attends, il pourroit bien me mordre moi-même . . . Alors, c'est un devoir . . . Il prend un pistolet, vise & lâche le coup en détournant les yeux ; le chien tombe, & se débattant se tourne vers son maître, & semble lui reprocher son ingratitude.

M. P. . . . s'éloigne en frémissant, il se retourne, & Murphy agit faiblement en le regardant, comme pour lui dire le dernier adieu. M. P. . . . au désespoir, est tantôt de descendre pour chercher quelque remède au coup qu'il a porté, un reste de frayeur l'arrête ; il continue tristement sa route, livré à des regrets, à des remords, & poursuivi de l'usage de Murphy mourant ; il ne fait comment expier ce trait de barbarie ; il donneroit tout pour qu'il fût possible de le réparer, & il

maudit mille fois son voyage. Tout-à-coup cette idée lui rappelle celle de son sac ; il voit qu'il ne l'a plus, il se souvient de l'endroit où il l'a laissé ; c'est pour lui un coup de lumière : voilà l'explication des cris & de la colère du malheureux Murphy. Il retourne à toute bride chercher son argent, en déplorant son injustice : une trace de sang qu'il aperçoit le long du chemin le fait frissonner, & met le comble à sa douleur, il arrive au pied du buisson, & qu'y trouve-t-il ? . . . Murphy expirant, qui s'étoit traîné jusque-là, pour veiller du moins sur le bien de son malheureux maître, & pour le servir jusqu'au dernier instant.

Un gros chien, chassé de différentes maisons, se vint un jour réfugier sous la chaîsse du prince d'Orange, tandis qu'il étoit à table. Le prince le chassa plusieurs fois, & le fit chasser par les gens ; mais le chien ne manquoit jamais de revenir à l'heure des repas, & prenoit si bien son temps, que Maurice le trouvoit toujours à ses pieds, & que las de le rebouter, & faisant réflexion à la constance de cet animal, il défendit qu'on le renvoyât. Le prince lui donna lui-même à manger, le chien le caresse, & ce nouveau courtisan accompagna par-tout son maître sans l'importuner. Il demeura à la porte de sa chambre, & ne suit le prince que lorsqu'il en sort, & qu'il va hors de son palais : il marche à côté de son carrosse, & l'on eût dit qu'il étoit un de ses gardes. Cela plut tellement à Maurice, qu'il prit ce chien en amitié, lui donna l'entrée jusques dans son cabinet, & lui légua en mourant une somme dont il fut entretenu pendant sa vieillesse, qui se prolongea assez.

CHIENNE. On a rapporté dans le journal économique du mois de Mai 1765, un exemple singulier de la sensibilité d'une chienne pour ses papiers. Un particulier avoit dans sa maison une chienne qu'il aimoit beaucoup, & qui avoit le privilège de manier & de dormir dans la sallon. Cette chienne ayant mis bas, il prit le temps qu'elle étoit absente pour noyer ses papiers dans un étang voisin. La chienne étant revenue quelque temps après, fut fort inquiète de ne plus les voir. Elle fut les chercher, & les ayant trouvés noyés, elle les apporta les uns après les autres aux pieds de son maître, & lorsqu'elle fut au dernier, elle le regarda fixement, & mourut sur-le-champ.

CHEVAL. M. de Bouffanalle, capitaine de cavalerie, fait mention, dans ses *Observations militaires*, imprimées à Paris en 1760, qu'en 1757, un cheval de sa compagnie, hors d'âge, très-beau, & du plus grand feu, avant tout-à-coup les dents usées au point de ne pouvoir plus mâcher le foin & brayer l'avoine, fut nourri pendant deux mois, & l'eût été davantage, si on l'eût

gardé, par les deux *chevaux* de droite & de gauche qui mangeoient avec lui; que ces deux *chevaux* tiroient du râtelier du foin qu'ils mâchoient, & jectioient ensuite devant le vieillard; qu'ils en usoient de même pour l'avoine, qu'ils broyoient bien menue, & mettoient ensuite devant lui. C'est ici, ajoute l'auteur, le témoignage d'une compagnie entière de cavalerie, officiers & cavaliers.

CIGOGNES. Les *cigognes* sont assez communes en Flandre, où elles perchent sur les plus hauts clochers. Après la bataille de Denain, & avant que la nouvelle pût en être arrivée à Paris, quatre *cigognes* parurent sur la tête de quatre statues qui sont au coin de la lanterne du dôme. Les invulnérables dirent qu'il y avoit eu sûrement une bataille en Flandre, d'où le bruit avoit fait fuir les *cigognes*, & plusieurs présagèrent de l'endroit où elles s'étoient arrêtées, que nous avions gagné la bataille. Plusieurs personnes dignes de foi, qui vivoient encore en 1756 à l'hôtel, avoient vu cette espèce de phénomène.

COULEUVRES. On a vu à Paris, en 1766, dans un des spectacles du boulevard, une femme qui avoit accoutumé plusieurs *couleuvres* à venir à son commandement, à former, par leurs entrelassemens différentes figures, à se jouer autour de son cou & de ses bras. On les voyoit la flatter, lui obéir, s'éloigner & accourir avec une complaisance singulière. Les spectateurs pouvoient aussi les prendre, les toucher, les caresser: elles étoient comme des animaux familiers & domestiques.

ÉLÉPHANT. Un soldat de Pondichery, qui avoit coutume de donner à un *éléphant* une certaine mesure d'arach, chaque fois qu'il touchoit son péc, avant un jour buplus que d'araison, & se voyant poursuivi par la garde, qui vouloit le conduire en prison, se réfugia sous l'*éléphant* & s'y endormir. Ce fut en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asyle. L'animal reconnoissant défendit son bienfaiteur, & vint à bout d'écarter les soldats. Le lendemain, cet homme, revenu de son ivresse, frémait à son réveil de se voir couché sous un animal d'une grosseur si énorme. L'*éléphant*, qui peut-être s'aperçut de son erreur, le caressa avec sa trompe pour le rassurer, & sembla lui faire entendre qu'il pouvoit s'en aller.

Un *éléphant* maltraité par son cornac, c'est-à-dire, son conducteur, s'en étoit vengé en le tuant. La femme du cornac prit ses deux enfans & les jeta aux pieds de l'animal furieux, en lui disant: « Preisque tu as tué mon mari, ôtes-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes enfans ».

L'*éléphant* parut touché de regret, porta avec sa trompe le plus grand des deux enfans, le mit

sur son cou, l'adopta pour son cornac, & n'en voulut point souffrir d'autre.

L'empereur Domitrien voulant donner une fête aux romains, fit dresser une troupe d'*éléphant* pour danser un ballet. Un de ces animaux fut corrigé pour n'avoir pas bien retenu fa leçon, & l'on remarqua que la nuit suivante il la répétoit de lui-même au clair de la lune.

Un homme qui avoit un *éléphant* fort bien dressé, lui donna un chaudron pour le faire raccommoder. Le maître gronda son *éléphant*, après lui avoir fait voir que le chaudron étoit encore troué, & le renvoya chez l'ouvrier. Pour cette fois le chaudron fut bien raccommoé. Cependant l'*éléphant* avant de le reporter, alla à un puits tirer de l'eau, & s'assura par lui-même que le chaudron ne la laissoit plus échapper.

GRENOUILLE. Le règne animal offre, en Amérique, les diversités les plus étonnantes. L'oiseau-mouche & la *grenouille*-taureau sont aussi remarquables l'un que l'autre, le premier par sa petitesse extrême, le second par l'énormité de sa grosseur. Voici ce que M. Kalu, suédois, en dit dans son voyage dans l'Amérique septentrionale. Vers l'automne, aussitôt que l'air devient un peu froid, ces *grenouilles* se cachent dans la bourbe, & y passent l'hiver dans l'engourdissement. Au printemps, lorsque l'air se réchauffe, elles sortent de leurs retraites, & croassent. Leur croassement ressemble exactement au beuglement d'un taureau, ou à celui d'un bœuf qui seroit enroué. Leur voix est si forte, que deux hommes, qui parleroient ensemble très-haut sur le bord d'un fossé où il y a de ces animaux, ne pourroient pas s'entendre. Ce qu'il y a de plus incommode, c'est que ces *grenouilles* croassent toutes ensemble, s'arrêtent par intervalles, & recommencent ensuite. Il paroit qu'elles ont un chef; car aussitôt que l'une de ces *grenouilles* se met à croasser, toutes les autres en font autant, & quand la même vient à cesser, toutes les autres se taisent. Le signal du silence est un son dur & fort, qui ressemble au mot *poop*. Ces animaux font assez silencieux pendant le jour, à moins que le ciel ne soit couvert: ils croassent pendant la nuit; & si le temps est calme, on les entend à un mille & demi de distance. Lorsqu'ils croassent, ils sont près de la surface de l'eau, sous les buissons, & la tête hors de l'eau. On peut les prendre facilement, avant qu'ils s'aperçoivent qu'on les approche: aussitôt qu'ils ont la tête hors l'eau, ils se croient cachés, quoique leurs corps soient à découvert. Quelquefois ces *grenouilles* s'éloignent de l'étang; mais au moindre danger elles y rentrent à grands sauts, car une *grenouille* de cette espèce, dans toute sa vigueur, franchit près de treize verges par saut. Voici un fait qu'on a raconté au voyageur que j'ai cité, & qui est arrivé dans le temps que les suédois vivoient avec les

indiens. On sait que ces derniers sont d'excellens coureurs. Pour connoître le degré de vitesse d'une *grenouille-taureau*, quelques suédois gagèrent avec un jeune indien exercé à la course qu'il n'attraperoit pas un de ces animaux qui auroit sur lui deux sauts, ou six verges. En effet, ils portèrent une *grenouille* dans la campagne, & lui mirent un charbon allumé sur le dos. La douleur que cet animal éprouvoit, & la proximité de l'indien qui le poursuivoit, produisirent un tel effet, qu'il fut arrivé à l'étang plusieurs minutes avant l'indien. La population de ces *grenouilles* varie suivant les années : elle est quelquefois très-considérable, & quelquefois très-petite. On ignore si les serpens vont les attaquer comme les *grenouilles* ordinaires. Les femmes sont leurs ennemis jurés. Ces animaux mangent les oisons & les jeunes canards, quelquefois même les poules qui viennent trop près de leurs étangs. On ne les a jamais vus mordre quand on les tient ; mais si on les bat, elles jettent des cris terribles à ceux des enfans. On mange les cuisses de ces sortes de *grenouilles*, comme celles des autres plus petites, & c'est un mets très-délicat.

GRUES. Les *grues* sont fort lentes à prendre leur essor, & pour n'être point surprises à l'improviste, elles se relèvent les unes les autres pendant la nuit pour faire sentinelle ; & comme celle qui est au guet craint de s'endormir, elle tient un pied en l'air, & saute avec ses griffes une pierre ou une motte de terre qui, venant à tomber quand elle s'endort, la réveille aussi-tôt. La *grue* ne peut soutenir, en volant, le poids de sa tête, & par un instinct tout particulier, elle la repose sur le dos de celle qui va devant elle ; lorsque celle-ci est fatiguée, elle quitte sa place, & va reposer la sienne sur le dos de celle qui est à la queue, sans quoi elle ne pourroit voler.

LAPINS. Plin assure que les habitans de Minorque demandoient un secours de troupes à Auguste, contre les *lapins* qui renversoient leurs maisons & leurs arbres.

LIONNE. L'historien du Paraguay rapporte un fait extraordinaire d'une lionne. Les espagnols se trouvoient assiégés dans Buénos-aires par les peuples du canton. Le gouverneur avoit défendu à tous ceux qui demeurent dans la ville, d'en sortir. Mais craignant que la famine, qui commençoit à se faire sentir, ne fit violer ses ordres, il mit des gardes de toutes parts, avec ordre de tirer sur tous ceux qui chercheroient à passer l'enceinte désignée. Cette précaution retint les plus assésés, à l'exception d'une seule femme nommée Maldonora, qui trompa la vigilance de ses gardes. Cette femme, après avoir erré dans des champs déserts, découvrit une caverne, qui lui parut une retraite sûre contre les dangers ; mais elle y trouva une *lionne*, dont la

vue la saisit de frayeur. Cependant les caresses de cet animal la rassurèrent un peu : elle reconnut même que ces caresses étoient intéressées. La lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas ; elle sembloit demander un service que Maldonora ne craignoit point de lui rendre. Lorsque elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages présumés : elle sortit pour chercher sa nourriture ; &, depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter, aux pieds de sa libératrice, une provision qu'elle partageoit avec elle. Ces soins durèrent aussi long-temps que ses petits la retiennent dans la caverne. Lorsque elle en eut retirés, Maldonora cessa de la voir, & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer les indiens, qui la firent esclave. Le ciel permit qu'elle fût reprise par des espagnols, qui la tamenèrent à Buénos-aires. Le gouverneur en étoit sorti. Un autre espagnol, qui commandoit en son absence, homme dur jusqu'à la cruauté, sçavoit que cette femme avoit violé une loi capitale, il ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, qui étoit le mal dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut sçavoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de tigres & de lions, qui n'osoient s'approcher d'elle, parce qu'une *lionne*, qui étoit à ses pieds avec plusieurs lionceaux, sembloient la défendre. A la vue des soldats, la *lionne* se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonora leur raconta l'aventure de cet animal, qu'elle l'avoit reconnu au premier moment ; & lorsqu'après lui avoir ôté ses liens, ils se disposoient à la reconduire à Buénos-aires, il la caressa beaucoup, en paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit, sans paroître plus féroce que les lions même, se dispenser de faire grâce à une femme dont le ciel avoit pris si sensiblement la défense. On cite plusieurs garans de ce fait singulier.

MULE. Plutarque, dans la vie de Caton le censeur, parle d'une mule, qui, ayant été très-long-temps employée à des travaux publics, fut mise en liberté ; on la laissa paître où elle vouloit. Mais cet animal regrettant en quelque sorte d'être utile, venoit de lui-même se présenter au travail, & marchoit à la tête des autres bêtes de somme, comme pour les exciter & les encourager ; ce que le peuple vit avec tant de plaisir, qu'il ordonna que la mule feroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.

OISEAUX. On voit communément sur les bords

du Nil, de gros crocodiles étendus sur l'eau, comme de grandes poutres, sans mouvement. Une multitude d'oiseaux, qui ressembloient assez à des vanneaux, & qui sont aussi gros, volent autour, & entrent, de temps en temps, dans leurs gueules béantes. Dès qu'ils y ont démenté un peu de temps, les crocodiles la ferment, & la rouvrent bientôt après pour les laisser sortir. Ces oiseaux ont, en effet, une pointe très-aiguë au bout des ailes, & piquent le crocodile quand ils se trouvent enfermés; ce qui l'oblige à leur rendre la liberté: ils se nourrissent apparemment de ce qui reste aux dents de cet animal, ayant de quoi se garantir, par leur piquure, du danger qu'ils courroient sans ce secours. C'est, sans doute, ces oiseaux dont parle Pline, & qu'il nomme *Trochilos*. Bortar, auteur arabe, en raconte la même chose, sans les nommer. Il y a des ailes de ces oiseaux curieuses dans le cabinet de M. le duc d'Orléans.

Ours. Tout l'équipage de la frégate la Carcasse, envoyé pour faire des découvertes vers le pôle arctique, a été témoin du fait qu'on va lire. Ce vaisseau étoit arrêté par les glaces. Un jour, de grand matin, la sentinelle du grand mât avertit que trois ours accouroient sur les glaces vers la frégate. L'équipage avoit tué quelques jours auparavant un cheval marin, & en avoit jetté sur la glace quelques parties de rebut.

Apparemment que l'odeur de ces chairs enflammées, répandue au loin par la fumée, attiroit ces ours. Effectivement, ils se précipitèrent sur la flamme, en retirèrent avec leurs pattes ce qu'il étoit pas encore consumé, & le dévorèrent. L'équipage leur jeta quelques autres morceaux de chair. La nièce vint les ramasser un à un, les porta auprès de ses oursons, en forma trois parts, leur donna les deux plus grandes, & ne réserva pour elle que la moindre. Au moment qu'elle enlevait le dernier morceau, ses deux petits furent tués, & elle reçut elle-même un coup de fusil. C'est alors qu'elle offrit un spectacle propre à toucher le cœur le plus dur. Blessée grièvement & pouvant à peine se traîner, elle retourne, en répandant son sang, à l'endroit où ses oursons étoient tombés, leur porte le morceau de chair qu'elle avoit pris, le partage & leur présente. Voyant qu'ils ne se mettoient par en devoir de le dévorer, elle pose une de ses pattes sur l'un, puis sur l'autre, pour les faire lever, & pousse des cris douloureux en les voyant rester immobiles; son assésion se peint dans ses yeux & dans sa démarche. Elle s'éloigne en soupirant & la tête baissée, s'arrête à quelque distance, revient encore auprès de ses petits, tourne autour d'eux, les flaire, léche leurs plaies, & se traîne de nouveau à quelques pas, en se retournant souvent, & remplissant l'air de ses gémissements. Enfin, étant encore revenue une troisième fois auprès d'eux, elle sentit, après tant de tentatives inutiles, qu'ils

Encyclopædia.

étoient froids & sans vie. Elle se tourna vers le vaisseau, & sembloit par ses hurlements maudire les meurtriers de ses petits, ou les prier de lui donner la mort à elle-même; on lui tira alors quelques coups de fusil qui la renversèrent entre les deux oursons.

Le Poisson volant de la Jaraïque, est une des particularités les plus remarquables de cette île. Il a deux nageoires très-longues qui lui servent également à aller sur l'eau & à s'élever dans l'air. Il ressemble au hareng pour la grosseur & pour la figure. Ces poissons sont fort unis entr'eux, & volent de compagnie en grand nombre, cherchant à éviter d'autres poissons dont ils sont exposés à être dévorés. Ils ne demeurent hors de l'eau qu'aussi long-temps que leurs ailes ou nageoires sont mouillées; ils ne peuvent plus se soutenir en l'air lorsqu'elles viennent à se sécher. Il arrive souvent, à cause de cela, qu'elles tombent dans les vaisseaux, & deviennent aisément la proie des matelots, qui les mangent, ou les font servir d'appât pour prendre de plus gros poissons. Le goût de leur chair peut se comparer à celui de la merluche, dont ce poisson diffère peu. Il est à-peu-près de la même grosseur, mais moins grand, & sa peau n'est ni aussi transparente, ni aussi argentée.

POURCEAU. Voici un fait singulier, rapporté dans le journal du voyage fait aux îles Malouines. On avoit transporté environ une douzaine de pourceaux niles ou semelles, dans ce nombre étoit un pourceau coupé. Après les avoir débarqués tous, ils alloient chercher leur vie dans la campagne, & ne manquoient pas de revenir tous les soirs passer la nuit tout auprès du camp. Au commencement, on leur avoit fait une espèce de litière avec du foin; & ils s'y trouvoient bien sans doute, quoiqu'à la belle étoile, puisqu'ils s'y rendoient exactement. Quelqu'un remarqua que le pourceau coupé devoit ordinairement le retour des autres d'environ une demi-heure, alloit rôder autour de la litière, & en arrangeoit le foin, qu'il en arrachait avec les dents pour le porter au gîte, & remplissoit les endroits où il manquoit. Les autres étant arrivés, se couchaient ensemble, & lui ne s'y mettoit que le dernier. Lorsque quelqu'un d'eux ne se trouvoit pas à son aise, il se levait & s'en prenoit au pourceau coupé: le mordoit, & l'obligeoit à coups de dents d'aller chercher du foin, & d'en fortifier la litière: les semelles sur-tout étoient fort difficiles sur cet article. Quelques personnes ont remarqué que les jumens ne peuvent souffrir les chevaux hongres.

RENARD. Un renard voulant faire fa proie d'un coq d'Inde qu'il voyoit perché sur un arbre, imagina ce stratagème: il se mit à tourner autour de l'arbre avec beaucoup de vitesse, & pendant assez long-temps; attentif au mouvement circulaire de son ennemi, le coq d'Inde faisoit autant de tours de son

pour ne le point perdre de vue. Enfin, étourdi par cet tournolement, il tomba du haut de l'arbre, & le renard s'en fâisa.

Quand le renard voit la loutre pêcher, il se tapit derrière une pierre, & quand elle remonte au bord pour dévorer le poisson qu'elle a pris, le renard fait un grand saut pour effrayer la loutre, & pour l'obliger à lui abandonner sa proie.

On a observé dans le voisinage d'une cabane de pêcheur, qu'un renard mettoit par rangées des têtes de poissons. On ne favoit quel pouvoit être son but, lorsque peu de temps après, un corbeau qui foudit dessus devint sa proie.

Cet animal se sert de sa queue pour prendre des écrevisses, qui aiment à s'attacher à des corps vides.

Quand il est tourmenté par les puces, ce qui lui arrive souvent, il prend dans son museau une touffe de mousse ou de foin, & entre ensuite dans l'eau à reculons, mais si lentement que ses hôtes incommodes ont le temps de se retirer dans les endroits secs de son corps. Il s'enfonce enfin jusqu'à l'extrémité de son museau, & quand il croit avoir ramassé toutes les puces dans la touffe qu'il tient, il la lâche, & sort promptement de l'eau.

La femelle du renard étant poursuivie par un chien, pisse sur sa propre queue, elle la secoue, & jette ainsi son urine aux yeux de son ennemi, qui, en étant aveuglé, parce qu'elle est très-âcre, se voit forcé de lâcher prise.

SERPENT. Le serpent, quel'on regarde comme le symbole de l'ingratitude, est néanmoins susceptible d'éducation; autrefois les macédoniens en élevèrent. Ils leur faisoient têter les femmes, & jouer avec les enfans. Madame du Noyer rapporte dans une de ses lettres, que pendant son séjour à Dijon, elle alla rendre visite à une conseillère du parlement, qui avoit élevé un serpent. Comme cette dame avoit quelque indisposition, madame du Noyer la trouva couchée sur un lit paré : elle avoit bonne compagnie auprès d'elle. Son déshabillé lui donnoit un petit air de nymphe. « Je m'approchai de cette aimable malade, continue celle qui lui rendoit visite; mais quelle fut ma surprise, quand je vis qu'elle badinoit avec un serpent, qui étoit attaché à son bras, avec un ruban couleur de feu assez long pour lui laisser la liberté de se promener sur le lit! Je fis un cri effroyable à cet aspect, & l'horreur que l'on a naturellement pour ces sortes d'animaux, me fit frémir : mais la dame me dit que je n'avois rien à craindre, que son serpent ne me feroit point de mal; & après qu'elle lui eut donné un petit coup, comme on auroit fait à un joli épagnoul, elle lui dit de dormir; & ce docile animal se glissa dans son sein, où un moment après il parut effectivement

« endormi. Vous avez vu mon serpent, aujourd'hui cette dame, on peut vous dire qu'il y a six ans que je l'ai, & que, contre le naturel de ceux de son espèce, il ne m'a jamais fait aucun mal. Toute la compagnie certifia la même chose, & je sortis de chez cette dame dans un étonnement dont je ne puis encore revenir. Elle voulut que je visse tout ce qu'il savoit faire; elle fit à demi-bas; il s'éveilla, fit mille figneries, après quoi on fit ouvrir une boîte de vermeil, qui étoit pleine de son, dont il se régala ».

Un citoyen de Patras, ville d'Achaïe, province du Peloponèse, après avoir long-temps nourri un gros serpent, voulut s'en défaire : il le porta dans un bois choigné, où il le laissa; & s'en retournant, il fut attaqué par des voleurs, qui lui auroient ôté la vie, si le serpent, qui entendit les cris, ne fût venu à son secours; il se jeta avec furie sur les voleurs & les mit en fuite. Un serpent reconnoissant, quel prodige?

ANJOU (Marguerite d') femme de Henri VI, roi d'Angleterre.

Marguerite d'Anjou étoit fille de René d'Anjou qui portoit les titres de roi de Naples, de duc de Lorraine & de comte du Maine, sans posséder aucuns de ces états. Il n'y a peut-être point eu de princesse plus malheureuse en père, & sur-tout en époux.

Marguerite, femme entreprenante, courageuse, inébranlable, auroit été une héroïne, si elle n'avoit souillé ses vertus par un crime atroce. Née avec les talens nécessaires au gouvernement d'un empire, elle eut toutes les vertus guerrières : l'ambition, la nécessité la rendirent quelquefois cruelle, & sa hardiesse & la foiblesse de son époux furent les sources des malheurs de l'Angleterre.

Marguerite veut gouverner : sous le prétexte d'une conspiration dans laquelle est entré le duc de Gloucester, oncle du roi, elle le fait arrêter, & le lendemain il est trouvé mort dans son lit. Cet acte tyrannique rend la reine toute-puissante dans l'état, le nom du roi est odieux au peuple, & réveille les espérances du duc d'York, descendant d'Edouard III, & même d'un degré plus près de la souche commune, que la branche régnante. Le duc d'York portoit sur son écu une rose blanche, & le roi Henri VI une rose rouge; nous fameux qui servirent à distinguer les partis pendant cette horrible guerre civile.

Le duc d'York, soutenu par le parlement, fait chasser de la cour le comte de Suffolk, premier ministre & favori de la reine; & profitant des instans de maladies de Henri VI, qui le rendoit souvent incapable d'agir & de penser, il se met à la tête du conseil. Le roi, en revenant de son assoupissement, se voit sans autorité : Marguerite

l'exécute à être roi. Le duc d'York est chassé du conseil, mais il ne part que pour se mettre à la tête d'une armée. La reine traîne son époux débile à la bataille de Saint-Alban : il y est blessé, pris ; mais son persécuteur n'ose encore le détrôner, il se contente de régner sous le nom de protecteur.

La courageuse Marguerite ne peut souffrir l'esclavage de son époux, elle veut qu'il soit libre pour l'être elle-même ; elle forme un parti, lève des troupes, enlève le roi de Londres, devient la générale de son armée, & combat vaillamment, mais malheureusement à la sanglante journée de Northampton. Le fameux comte de Warwick étoit l'âme du parti rebelle : son génie l'emporta sur celui de Marguerite : elle eut la douleur, en fuyant avec son fils le prince de Galles, de laisser son mari dans les fers de ses ennemis.

Cette fois le duc d'York ne se contenta pas du titre de protecteur, & réclama la couronne, comme y ayant droit du chef d'Edouard III, à l'exclusion du roi régnant. Cette grande discussion est plaidée devant le parlement comme une affaire ordinaire, & ce suprême tribunal décide que Henri VI gardera le trône pendant sa vie, & que le duc d'York, à l'exclusion du prince de Galles, sera son successeur. On ajoute que, si le roi viole cette loi, la couronne, dès le moment, seroit dévolue au duc d'York. C'étoit fournir des alimens au feu de la guerre civile.

Cependant Marguerite, sans armée, sans parti, avant à combattre Londres, le parlement & le duc d'York victorieux, ne perd pas courage. Elle fuit dans la principauté de Galles, & bientôt elle reparoit devant son ennemi dans la province d'York, près du château de Sandal, à la tête de dix-huit mille combattans. La bataille s'engage, la fortune est favorable à cette héroïne. Le duc d'York, vaincu, tombe percé de coups ; son second fils Rutland est tué en fuyant ; la tête du père est plantée sur les murailles de la ville, & Marguerite marche vers Londres pour briser les fers de son époux. Bientôt elle jouit d'une nouvelle gloire : c'est celle de voir fuir devant elle le grand Warwick, humilié d'être vaincu par une femme dans les plaines de Saint-Alban, & de rendre la liberté à son époux sur le champ de bataille.

Si Marguerite triomphe, le bouillant Warwick ne désespère pas de lui arracher la victoire. Il vole à Londres ; il présente au peuple le fils du duc d'York, & dit : « lequel voulez-vous pour votre roi, ou ce jeune prince, ou Henri de Lancastre ? » Le peuple répond, York. Cette acclamation porte ce prince sur le trône, il est reconnu roi sous le nom d'Edouard IV, & la tête de son père est encore exposée sur les murailles d'York, comme celle d'un coupable.

A cette nouvelle, Marguerite rassemble soixante mille combattans ; mais elle n'expose ni son mari, ni son fils : elle livre bataille à cet audacieux fauteur de roi (c'est ainsi qu'il fut appelé dans la suite) ; elle est vaincue, trente-six mille soldats sont égorgés, près de Tawton, aux confins de la province d'York ; & la reine fuit en Ecosse avec son mari & son fils.

Marguerite, mal secourue en Ecosse, passe en France, où, reboutée par la faulx politique de Louis XI, qui commençoit à régner, elle ne peut rassembler que cinq cents hommes. Avec ce faible secours, elle repasse la mer ; un tempête sépare son vaisseau de sa petite flotte. Elle arrive presque seule en Angleterre ; mais son courage est au-dessus des événements : ses ressources ne sont point épuisées, & ses ennemis, avec étonnement, la voient encore leur présenter bataille près d'Exham. Elle la perd & fuit avec son fils ; & le malheureux Henri, prisonnier de son rival, rentre dans la tour de Londres. C'est dans cette occasion que, tenant son fils Edouard dans ses bras, la reine s'engage dans une forêt, où des brigands la dépouillent de tout ce qu'elle avoit de plus riche. Enivrés d'une telle capture, ces malheureux prennent querelle ensemble sur le partage, & Marguerite saisit cette occasion pour s'échapper. Accablée de lassitude, elle s'enfonçoit dans la plus épaisse du bois, lorsqu'elle est encore rencontrée par un voleur de la bande de ces derniers. Celui-ci étoit prêt à la percer. Marguerite ranime son courage, elle présente au voleur son fils Edouard, & d'un ton de dignité qui lui étoit naturel, elle lui dit : « mon ami, sauve le fils de ton roi ». A ce nom de roi, le voleur laisse tomber son épée, & offre à la reine tous les secours dont elle peut le croire capable. Marguerite le charge de son fils qu'elle ne peut plus soutenir. Ils sortent tous trois de la forêt : quelques seigneurs du parti de Lancastre se rencontrent heureusement sur leur chemin, & tous ensemble fuient vers Carlisle, de là en Ecosse, & peu de tems après en France, chez René d'Anjou, père de la reine.

Pendant trois ans que dura l'exil de Marguerite, il se passa bien des choses en Angleterre. Edouard devoit sa couronne à Warwick ; mais Edouard fut ingrat. Dans le temps que ce guerrier négocioit en France le mariage de son maître avec Bonne de Savoie, sœur de la femme de Louis XI, Edouard épousa Elisabeth Woodvil, & la déclare reine. Le favori, outragé, se plaint : il est chassé du conseil, & le foucien de la couronne devient bientôt l'ennemi du prince qui la porte. Déjà un parti se lie aux intérêts de Warwick, il arme tous les bras des mécontents : ce n'est plus la rose rouge qui dispute le sceptre à la rose blanche, c'est le maître ingrat qui repousse les coups que lui porte le sujet irrité. On le livre des combats, on négocie : les meurtres, les trahisons se suc-

cèdent, & Warwick oblige Edouard à quitter l'Angleterre. Aussi-tôt il va à la tour de Londres, & replace sur le trône le prince qu'il en avoit fait descendre. Edouard est déclaré usurpateur par un parlement, liche organe de la volonté du plus fort. Cependant Edouard IV, après sept mois d'exil, rentre dans Londres, & Henri VI est replongé dans sa prison. Marguerite arrivoit alors avec son fils, le prince de Galles : elle apprend son nouveau malheur ; mais il lui reste Warwick, & rien n'est encore désespéré. La fortune, dans un moment, peut changer. Cette reine se nourrissoit de cet espoir, lorsqu'on lui apprit que Warwick, sa dernière ressource, venoit d'être tué, & qu'Edouard IV étoit vainqueur.

Qui croiroit que l'infortunée Marguerite pût encore se relever de tant de défaites ? Elle rassemble une nouvelle armée, & livre bataille à Edouard, près des bords de la Saverne, dans le parc de Tewksbury. Ce fut la dernière : le génie d'York l'emporta cette fois. Le jeune prince de Galles, fait prisonnier, fut présenté à Edouard, qui lui demanda, « qui l'avoit rendu si hardi que » d'entrer dans ses états ? Je suis venu dans les » états de mon père, répondit le prince, pour le » venger, & pour sauver de vos mains mon héritage ». Edouard, irrité, le fappa de son gantelet au visage, & les historiens rapportent, que les frères du Roi se jetterent sur lui comme des bêtes féroces, & l'assassinèrent. L'infortuné Henri VI, qui jusques-là avoit été épargné, fut massacré dans la prison, & Marguerite ne dut sa vie qu'à l'espoir qu'Edouard conçut que les français paieroient sa rançon. Cette reine fut rachetée pour cinquante mille écus. Elle soutint les droits de son mari & de son fils dans douze batailles, & mourut en 1482. Elle fut la mère & l'épouse la plus malheureuse, & sans doute la plus respectable, sans le meurtre de l'oncle de son mari.

ANJOU (René d'). René d'Anjou, Roi de Naples & de Sicile, & comte de Provence, avoit un goût extraordinaire pour tous les beaux arts ; il aimoit éperduement la poésie & la peinture ; il fit une quantité prodigieuse de vers & de tableaux. Il ornoit des uns & des autres les appartemens de ses palais, & les chapelles des églises : mais sa grande passion étoit de faire représenter quelques-uns de nos mystères, pendant les processions des fêtes solennelles : il n'épargnoit pour cela ni dépenses, ni soins : il s'en faisoit une occupation si frivole, qu'étant en Provence, & ayant reçu des lettres du Prince de Calabre son fils, qui lui demandoit un prompt secours, il écrivit pour toute réponse, qu'il avoit bien autre chose à faire, & qu'il travailloit actuellement à régler la marche d'une procession.

ANNE D'AUTRICHE, mère de Louis XIV. Cette Reine donna toute sa confiance au cardinal

Mazarin : mais apprenant que son fils vouloit épouser sa nièce. « Si le Roi, dit-elle à Mazarin, étoit capable de cette indignité, je me mettrois, avec mon second fils, à la tête de » toute la nation contre le roi & contre vous ».

La reine avoit plus que personne que j'aie vue, dit le cardinal de Retz, cette sorte d'esprit qui lui étoit nécessaire pour ne pas paroître forte à ceux qui ne la connoissoient pas. Elle avoit plus d'aiseur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoires des injures que des bienfaits, plus d'intention de pitié que de pitié, plus d'opiniâtreté que de fermeté, plus d'incapacité que tout ce que dessus.

Anne d'Autriche, avoit la peau si délicate, qu'on ne pouvoit trouver de basile assez fine pour lui faire des chemises & des draps. Le cardinal Mazarin lui disoit, « que si elle alloit en enfer, elle » n'auroit d'autre supplice que celui de coucher » dans des draps de toile de Hollande.

ANNE, Reine d'Angleterre, morte en 1714. La duchesse de Malborough avoit pris un tel ascendant sur l'esprit de cette princesse, qu'elle osa lui écrire, après un petit différend : « Rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse ».

Du temps de la reine Anne d'Angleterre, le capitaine Hardy, dont le vaisseau étoit dans le parage de la baie de Lagos, reçut un avis certain que les gallions d'Espagne étoient arrivés dans le port de Vigo, sous l'escorte de dix-sept vaisseaux de guerre, il mit aussitôt à la voile sans attendre d'ordre, & alla porter cet avis à l'amiral Georges Rook, qui en profita, & prit les gallions, après avoir détruit & dissipé la flotte. Lorsque la victoire se fut déclarée pour lui, l'amiral ordonna qu'on amenât le capitaine Hardy sur son bord. Dès qu'il l'aperçut, il lui dit d'un air sévère : « vous venez de rendre un service important à la » reine ; votre diligence a ajouté à la gloire & aux » richesses de votre pays : vous êtes en même-temps » coupable ; ignorez-vous que vous exposez votre » vie en quittant votre poste sans ordre ? — Celui » qui songeroit à sa vie, lorsque la gloire & l'intérêt de sa souveraineté & de son pays exigent » qu'il la hasarde, reprend le capitaine, ne mériteroit pas de remplir une commission de capitaine à son service ». L'amiral, frappé de cette réponse, l'envoya porter la première nouvelle de la victoire à la reine Anne, qui sur-le-champ le créa chevalier, & le fit contre-amiral.

ANNEAU. On appelle anneau un petit corps circulaire que l'on met au doigt, soit pour

servir d'ornement, soit pour quelque cérémonie.

L'évêque porte un anneau, comme le gage du mariage spirituel qu'il a contracté avec son église.

L'usage de l'anneau pour sceller les lettres est de la plus haute antiquité. Chez les grecs, les anneaux étoient quelquefois de différens métaux mêlés, comme d'or & d'argent, &c. Les romains se contenterent long-temps d'anneaux de fer. Plin. assure que Marius fut le premier qui en porta un d'or. Lorsque les romains eurent adopté l'usage de joindre aux anneaux des pierres gravées, ils les portèrent à la main gauche, & c'étoit un ridicule de les porter à la main droite. Le luxe des anneaux se multiplia tellement qu'on en porta à tous les doigts, & même à toutes les jointures. On en eut pour toutes les saisons, ensuite pour toutes les semaines. Enfin l'empereur Héliogabale finit par ne jamais mettre un anneau deux fois.

Il n'y a presque aucune partie du corps qui, chez différens peuples, n'ait été ornée d'un anneau. Beaucoup de nations en portent encore aux oreilles.

Dans les Indes orientales, les naturels du pays porroient des anneaux au nez, aux joues, aux lèvres & au menton. Les habitans de Guzarate ont porté des anneaux aux pieds. Lorsque Pierre Alvara eut la première audience du roi de Calicut, il le trouva tout couvert de pierres précieuses encaissées dans des anneaux.

L'anneau, chez les anciens, n'étoit pas seulement un ornement, mais servoit encore à distinguer les états & les conditions.

L'anneau d'or n'étoit porté que par les chevaliers romains & les sénateurs qui avoient été chargés de quelque ambassade. Le peuple portoit l'anneau d'argent, & les esclaves l'anneau de fer.

L'anneau du mariage qu'on donne encore parmi nous étoit en usage chez les hébreux.

De Brévillé, dans ses antiquités de Paris, dit que c'étoit autrefois une coutume de se servir d'anneau de joie dans le mariage, lorsqu'on avoit eu avec la future un commerce illicite.

Les anciens germains portoient un anneau de fer pour marque d'esclavage, jusqu'à ce qu'ils eussent tué un ennemi de la nation.

ANNÉE PLATONIQUE. Deux allemands étoient au cabaret, & parlant de cette grande année platonique, où toutes les choses doivent retourner à leur premier état, voulurent faire accroire au maître du logis qu'ils écoutoit attentivement, qu'il n'y avoit rien de si vrai que cette révolu-

tion ; de sorte, disoient-ils, que dans seize mille ans d'ici : nous serons à boire chez vous à pareil jour, à pareille heure, dans la même maison, &c. & là-dessus ils le prièrent de leur faire crédit jusques-là. Le cabaretier leur répondit qu'il le vouloit bien ; mais, dit-il, parce qu'il y a seize mille ans, jour pour jour, heure pour heure, que vous étiez à boire ici comme vous sâtes, & que vous vous en allâtes sans payer, acquittez le passé, & je vous ferai crédit.

ANNIBAL. *Annibal* sembloit né pour mettre dans les mains des carthaginois le sceptre du monde que Rome a long-temps conservé. Son passage en Italie, par les Alpes, suffisoit seul pour rendre son nom immortel. Il remporta sur les romains les célèbres victoires de Ténin, de Trébie, celle du lac de Thrasimène, & celle de Cannes, après laquelle il envoya à Carthage trois boisseaux d'anneaux d'or de 5630 chevaliers romains qui périrent dans cette journée.

Après la ruine de Carthage, *Annibal* s'étant réfugié chez Trassas, & ne s'y trouvant point en sûreté contre la haine des romains, prit un poison subtil qu'il portoit depuis long-temps dans sa bague. Ce fut l'an 183 avant J. C. Il avoit soixante-quatre ans.

C'est à ce même Prusias qu'*Annibal* conseilloit de livrer bataille à l'ennemi. « Je n'ose, répondit le prince, les entrailles de la victime ne m'annoncent rien de bon. — Eh quoi ! repartit vivement *Annibal*, en croyez-vous plutôt une misérable charogne qu'un vieux général ? »

Annibal étoit né soldat, & l'exercice continué des armes en fit un grand capitaine. Ce fut dans la seconde guerre punique qu'il fit éclater ces talents supérieurs qui lui donnèrent tant d'avantages sur les généraux romains : toujours juste dans ses projets, des vues immenses, le génie admirable pour distribuer dans le temps l'exécution de ses dessein, toute l'adresse pour agir, sans se laisser apercevoir, infini dans les expédients, aussi habile à se tirer du péril qu'à y jeter les autres ; du reste, sans foi, sans religion, sans humanité, & cependant ayant su se donner tous les dehors de ces vertus, autant qu'il convenoit à ses intérêts.

Annibal étoit fils du carthaginois Amilcar, le plus implacable ennemi de Rome. Lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans, son père lui fit jurer sur les autels une haine éternelle contre les romains ; & l'on peut dire que jamais serment n'a été mieux observé.

Maharbal, général de la cavalerie carthaginoise, avoit conseillé à *Annibal* de ne pas perdre un moment après la victoire remportée à Cannes, & de marcher droit à Rome. *Annibal* lui répondit,

« qu'il falloit du temps pour délibérer sur une entreprise si importante ». Alors Maharbal lui dit ce mot qui a été si célèbre : « *Annibal*, les dieux n'accordent pas toutes leurs faveurs à un homme : vous savez vaincre ; mais vous ne savez pas profiter de la victoire ».

Ce général victorieux alla perdre sa gloire & ses espérances dans les délices de Capoue, où sous prétexte de laisser reposer les soldats, il leur donna le temps de s'enivrer, & aux romains celui de revenir de leur surprise.

Annibal, depuis cette époque éprouva des revers. Ses soldats commencèrent à redouter les peines & les fatigues, & leur général ne put empêcher d'avouer que, « *Annibal* il avoit eu une armée d'hommes ; mais qu'il n'avoit plus qu'une armée de femmes ».

Si *Annibal*, au fort de Capoue, eût encore des succès, ils ne furent ni si rapides, ni si continus. *Fabius Maximus*, qu'on lui mit en tête, trouva le secret de le vaincre en évitant de combattre. *Marcellus* succéda à *Fabius* dans le commandement des troupes, & présenta trois batailles aux carthaginois, avec des succès différents. Lorsqu'il se préparoit à livrer une quatrième bataille, *Annibal* se retira, en disant : « que faire avec cet homme, qui ne peut demeurer, ni vaincu, ni torieux, ni vaincu ? »

ANNOBLISSEMENT. Je ne connois point, dit *Sainte-Foix*, de titre d'annoblissement plus flatteur & plus beau que celui que produisirent à la réformation les descendants d'Anne Musnier. Trois hommes, dans une allée du jardin du comte de Champagne, en attendant son lever, s'entretenoient du complot qu'ils avoient fait de l'assassiner. Anne Musnier, cachée derrière un arbre, avoit entendu une partie de leur conversation : voyant qu'ils sortoient, emportée par l'horreur d'un attentat contre son prince, ou craignant de n'avoir pas le temps d'avertir, elle cria de l'autre bout de l'allée, en leur faisant signe qu'elle vouloit leur parler : un d'eux s'avança, elle le fit tomber à ses pieds d'un coup de couteau de cuisine, se défendit contre les deux autres, & reçut plusieurs blessures. Il vint du monde : on trouva sur ces scélérats des indices de leur conspiration, ils l'avouèrent dans les tortures, & furent écartelés.

Anne Musnier Girard, de Langres, son mari & leurs descendants, furent annoblis.

ANSON. Georges *Anson*, né en Angleterre, d'une famille noble & ancienne, se dévoua, dès sa plus tendre enfance, au service de mer. Son nom étoit déjà très-fameux en Angleterre, lorsque le gouvernement lui confia six vaisseaux, en 1739, pour porter la guerre sur les possessions des espagnols en Amérique. Après une campagne heureuse,

Anson faisoit voile vers les îles Ladronez, avec le *Centurion*, seul vaisseau qu'il eût conservé ; mais il arriva à Macao, où il radouba son vaisseau, & se remit en mer. Quelques jours après il rencontra un navire espagnol richement chargé, il l'attaqua, & quoique avec des forces inférieures, il le prit, avec quinze mille piastras qu'il contenoit. Il revint en Angleterre en 1744, & fit porter à Londres en triomphe, sur trente-deux charriots, au son des tambours & des trompettes, & aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avoit conquises. Ses différentes prises se montoient en or à dix millions, elles furent le prix de sa valeur & de celle de ses compagnons, & le roi refusa d'entrer en partage.

Anson vainquit l'illustre M. de la Jonquière, dans un combat où la supériorité des forces lui fit seule remporter l'avantage. Cette victoire lui valut le titre de vice-amiral, & bientôt après celui de premier lord de l'amirauté.

M. de la Jonquière étant son prisonnier, lui dit : « Vous avez vaincu l'*Invincible*, & la *Gloire* vous a suivi ». C'étoient en effet les noms de deux vaisseaux de l'escadre qui avoit été défaits.

Anson eut encore quelques occasions de signaler ses talents & sa valeur ; mais enfin, après quarante ans de courses maritimes, la mort l'enleva à sa patrie, dont il avoit été la gloire & l'ornement.

ANTHROPOMANTIE, divination qu'il se faisoit par les entrailles d'hommes ou de femmes qu'on éventroit. L'empereur Héliogabale pratiquoit cette exécrable divination. Julien l'apostat, dans des sacrifices nocturnes, & dans des opérations magiques, faisoit périr grand nombre de jeunes enfans pour consulter leurs entrailles. Lorsqu'il eut pris la route de Perse, dans l'expédition même où il périt, étant à Carra en Mésopotamie, il s'enferma dans le temple de la Lune ; & après avoir fait ce qu'il voulut avec les complices de son impiété, il scella les portes, & y posa une garde qui ne devoit être levée qu'à son retour. Ceux qui entrèrent dans le temple, sous le règne de Jovien son successeur, y virent une femme pendue par les cheveux, les mains étendues & le ventre ouvert, Julien ayant voulu chercher dans son foie quelle seroit l'issue de la guerre.

ANTHROPOPHAGIE. L'*anthropophagie* est l'acte ou l'habitude de manger de la chair humaine. Quelques auteurs font remonter l'origine de cette coutume barbare jusqu'au déluge. Nous lisons dans *Tite-Live* qu'*Annibal* faisoit manger à ses soldats de la chair humaine, pour les rendre plus féroces. On dit que l'usage de vivre de chair humaine subsiste encore dans quelques parties mé-

ridionales de l'Afrique, & dans les contrées sauvages de l'Amérique.

ANTICHAMBRE. M. de . . . intendant des finances, sortant de son cabinet avec des sous-fourniers, & faisant des excuses à madame de . . . de ce qu'elle étoit dans l'antichambre avec les laquais, elle lui répondit : « ce n'est pas là où je les crains, c'est dans le cabinet de mes juges ». Elle plaidoit alors contre les inévitables.

ANTIGONE, mort l'an 301 avant Jésus-Christ.

Après la mort d'Alexandre, *Antigone* se fit couronner roi d'une partie de l'Asie; il auroit voulu l'être de tout le monde entier. Il avoit hérité du courage, de l'activité & de l'ambition de son maître. C'est cependant ce même homme qui disoit à son fils : « que la royauté étoit une honnête servitude, & que si l'on faisoit ce que pèche une couronne, on craindroit de la mettre sur sa tête ».

Antigone étoit persuadé qu'un général doit toujours se réserver le secret de sa marche. Son fils Démétrius lui demandant un jour quand il décamperoit ? « As-tu peur, lui dit-il, de ne pas entendre le son de la trompette ? »

Dans le moment qu'il venoit de donner audience à des ambassadeurs, son fils, qui revenoit de la chasse, entra dans la salle, embrassa son père, & s'assit auprès de lui, ayant encore ses dards dans ses mains. *Antigone* venoit de rendre réponse à ses ambassadeurs, & il les renvoyoit; mais il les rappella & leur dit : « vous instruisez de plus vos maîtres de la manière dont nous vivons mon fils & moi ».

Antigone employoit toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, & lorsqu'on lui représentoit qu'Alexandre se comportoit bien différemment : *Alexandre*, avoit-il coutume de répondre, moissonnoit; mais, moi, je ne fais que glaner.

Un cynique se présenta un jour devant *Antigone*, & lui demanda une drame : « ce n'est pas assez pour un prince, lui répondit-il. — Donne-moi donc un talent. — C'est trop, reprit *Antigone*, pour un cynique ».

Antigone, sur la fin de ses jours, avoit la même indulgence pour tous ceux qui l'approchoient : « J'ai besoin, disoit-il quelquefois, de conserver par la douceur, ce que j'ai acquis par la force ».

Comme il campoit l'hiver dans un lieu fort incommode, il dit à quelque soldat qu'il entendait murmurer près de sa tente : « allez vous plaindre ailleurs, afin que je ne sois pas obligé de vous punir ».

Antigone dit à un écrivain qui lui avoit dédié un traité de la justice : « cela vient fort à propos dans un temps où je prends le bien d'autrui ».

Ce roi avoit fait une étroite alliance avec les Athéniens : ils offrirent à un de ses domestiques de lui donner le droit de bourgeoisie à Athènes. « Je ne veux pas dit ce prince, qu'il accepte cet honneur là, de peur qu'étant quelque jour en colère, je ne vinisse à battre un athénien ».

Antigone prioit les dieux de le préserver de ses amis. Un courtisan lui demanda pourquoi il ne faisoit pas plutôt cette prière pour ses ennemis : « il est facile, dit-il, de se garantir des embûches des ennemis ; mais les amis qui manquent de fidélité sont capables de ruiner les monarchies ».

Il consultoit un jour le philosophe Ménédème, pour savoir s'il devoit se trouver à certaine partie de débauche ? Le sage, pour toute réponse, lui dit : *Seigneur, vous êtes roi.*

ANTIMOINE. *L'antimoine*, ce remède si célèbre, a été découvert par un moine, nommé *Basilien*, allemand de nation, qui cherchoit la pierre philosophale, & qui ayant jeté le résidu de ses expériences aux pourceaux, reconnut que ceux qui en avoient mangé, après avoir été purgés violemment, en étoient devenus bien plus gras. La fantaisie lui prit de faire le même essai sur les confrères : mais la dose étoit trop forte, & les religieux en moururent : delà le nom d'*antimoine* qu'on donna dans la suite à ce minéral.

ANTIOCHUS VII, roi de Syrie, mort l'an 130 avant J. C., s'égarait un jour à la chasse, & étant entré chez un laboureur il l'interrogea sur le prince. *Notre roi*, dit le paysan, est juste & bienfaisant, mais il a de méchants ministres. Le roi se fit connaître & lui dit : mon ami, tu m'as dit des vérités que je n'ai jamais entendues à ma cour.

ANTIPATHIE. *L'antipathie* est l'animosité naturelle, ou l'aversion d'une personne ou d'une chose pour une autre.

Il y a une telle *antipathie* entre le loup & le cheval, que si le cheval passe où le loup a passé, il sent un engourdissement en ses pieds, qui l'empêche presque de marcher. C'est Plinius qui nous apprend cette *antipathie*.

M. Boyle parle d'une dame qui avoit grande aversion pour le miel : son médecin croyant qu'il enroit beaucoup de fantaisie dans cette aversion, mêla un peu de miel dans un emplâtre qu'il fit appliquer au pied de la dame ; il s'en repentit bientôt, en voyant le dérangement fâcheux que l'emplâtre avoit produit, & que l'on ne fit cesser qu'en l'ôtant.

Henri III. ne pouvoit demeurer seul dans une chambre où il y avoit un chat.

Le duc d'Epemon s'évanouissoit à la vue d'un levraut.

Le maréchal d'Albert se trouvoit mal dans un repas, où l'on servoit un marcassin ou un cochon de lait.

Uladislas, roi de Pologne, se troubloît & prenoit la fuite, quand il voyoit des pommes.

Érasme ne pouvoit sentir le poisson, sans avoir la fièvre.

Scaliger frémissoit de tout son corps, en voyant du creillon.

Tychobrahé sentoit ses jambes défaillir, à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard.

Boyle avoit des convulsions, lorsqu'il entendoit le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet.

La Mothe le Vayer ne pouvoit souffrir le son d'aucun instrument, & goûtoit un plaisir vif au bruit du tonnerre.

Marie de Médicis ne pouvoit souffrir la vue d'une rose, pas même en peinture, & elle aimoit toute autre sorte de fleurs.

Le chevalier de Guise s'évanouissoit à la vue d'une rose.

ANTIPODES. On entend par le mot d'*antipodes*, les peuples qui occupent des contrées diamétralement opposées les unes aux autres.

Les antipodes souffrent à peu près le même degré de chaud & de froid, & ont les jours & les nuits également longs; mais en temps opposés. Il est midi pour les uns quand il est minuit pour les autres, & lorsque ceux-ci ont le jour plus long, les autres ont le jour plus court.

Platon passe pour avoir imaginé le premier la possibilité des *antipodes*, & pour être l'inventeur de ce nom. Comme ce philosophe concevoit la terre sphérique il n'avoit plus qu'un pas à faire pour conclure l'existence des *antipodes*.

La plupart des anciens ont traité cette opinion avec un souverain mépris, n'ayant jamais pu concevoir comment les arbres & les hommes subsistoient suspendus en l'air, les pieds en haut. Boniface, archevêque de Mayence & légat du pape Zacharie, dans le huitième siècle, déclara hérétique un prêtre ou évêque de ce temps, nommé *Virgile*, qui avoit soutenu qu'il y avoit des *antipodes*.

Saint Augustin en avouant la sphéricité de la terre, combat cependant l'existence des *antipodes* avec des raisons passables pour son temps. Mais cette vérité si prouvée, si constante aujourd'hui ne s'est établie que bien lentement, & la découverte

de l'Amérique a beaucoup contribué à réunir tous les esprits sur ce point important.

ANTIQUITÉ. On ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration, à l'aspect des chefs-d'œuvres qui ont résisté aux assauts du temps; quelquefois même une chose de peu d'importance nous semble précieuse par cela seulement qu'elle est antique; mais ce qui doit nous rendre difficiles, c'est la fraude à laquelle se font livrés grand nombre d'artistes. Michel-Ange a donné aux curieux d'*antiquités* une leçon dont il est à souhaiter qu'ils profitent. Il avoit fait une statue de Cupidon, après en avoir cassé un bras, il enterra le reste du corps dans un endroit où il savoit qu'on devoit fouiller. Le Cupidon ayant été tiré, tout le monde le prit pour un antique. Alors Michel-Ange détruisit l'erreur en montrant le bras qu'il avoit tenu caché.

L'ignorance nous a privés d'un grand nombre d'*antiquités* précieuses, le fait suivant en est un exemple.

Vers le commencement du sixième siècle on découvrit un tombeau sur le chemin, proche de Terracine, lequel étoit appelé par les romains la *voie appienne*, on y trouva le corps d'une jeune fille nageant dans une lieure inconnue; elle avoit les cheveux blonds attachés avec une boucle d'or, elle étoit aussi fraîche que si elle eût été en vie. Au pied de ce corps, il y avoit une lampe qui brûloit, & qui s'éteignit d'abord que l'air s'y fut introduit. On reconnut à quelques inscriptions que ce cadavre étoit là depuis 1500, & on conjectura que c'étoit le corps de Tullie, fille de Cicéron; on le transporta à Rome & on l'exposa au Capitole, où le monde courut en foule pour le voir. Comme le peuple crédule continuoit à lui rendre les honneurs des saints, le pape qui avoit cent moyens de soustraire cette précieuse *antiquité* à la vénération des idiots, & qui n'en vit aucuns, la fit jeter dans le Tibre.

Par quelle bizarerie avons nous plus de respect pour les vieilles choses que pour les vieilles personnes.

Êtres inanimés, rebut de la nature,

Ah ! que vous faites d'environ !

Le temps, loin de vous faire injure,

Ne vous rend que plus précieux.

On cherche avec ardeur une médaille antique, D'un buste, d'un tableau, le temps hausse le prix ; Le voyageur s'arrête à voir l'affreux débris D'un cirque, d'un tombeau, d'un temple magnifique ; Et pour notre vieillesse on n'a que du mépris.

Le chancelier Bacon, dit que l'*antiquité* des siècles est la jeunesse du monde, & qu'à proprement parler c'est nous qui formons les anciens.

ANTISTHÈNE

ANTISTHENE enseigna d'abord l'éloquence, mais ayant entendu Socrate, il s'adonna à la philosophie ; allez, disoit-il à ses disciples, cherchez un maître pour moi ; pour moi, j'en ai trouvé un. Il forma lui-même une école de philosophie & on alloit entendre ses leçons dans un lieu consacré à un chien : origine du nom de *Cynique* qu'on donna aux sectateurs d'*Antisthène*, & qui leur fut conservé dans la suite par la singularité de leurs mœurs & de leurs sentimens, par la hardiesse de leurs actions & de leurs discours. *Antisthène* conduit par les principes outrés de sa philosophie, rejetta loin de lui les commodités de la vie. Il s'affranchit de la tyrannie du luxe & des richesses, & de la passion des femmes, des entraves de la réputation & des dignités, enfin de tout ce qui subjugue ou tourmente les hommes. On le voyoit se promener dans les rues d'*Athènes*, l'épaulé chargée d'une besace, le dos couvert d'un mauvais manteau, le menton hérissé d'une longue barbe, la main appuyée sur un bâton. Son austère philosophie exigea de lui bien des privations, bien des sacrifices. Il ressentit sans cesse la contrainte du rôle qu'il s'étoit imposé, & ce fut peut-être ce qui contribua le plus à rendre sa vertu chagrine.

Quelqu'un lui demandoit par quel motif il avoit embrassé la philosophie ; *est-ce pour vivre bien avec moi*, répondit-il.

Un prêtre l'initioit aux mystères d'*Orphée*, & lui vantait le bonheur de l'autre vie : *pourquoi ne m'euss-je donc pas*, lui cria le philosophe cynique ?

Il conseilla un jour aux Athéniens d'employer les ânes au lieu des bœufs & des chevaux pour labourer la terre. Comme on lui témoignoit que sa proposition étoit ridicule ; « ne faites-vous pas la même chose », répondit-il, lorsque vous choisissez pour généraux des gens qui n'ont d'autre mérite que celui d'avoir été nommés par vous ?

Antisthène vivoit vers l'an 324 avant J. C.

ANTITHÈSE. Quelques exemples d'*antithèse* feront mieux connoître cette figure de rhétorique, que les différentes définitions qu'on nous en a donné.

Pour se passer de société, dit *Aristote*, il faut être un dieu ou une bête brute.

Tu ne serois m'avoir pour ami & pour flatter en même temps, disoit *Phocion* à *Antipater*.

La plupart des grandes pensées prennent le tour de l'*antithèse*, soit pour marquer plus vivement les rapports de différence & d'opposition, soit pour rapprocher les extrêmes.

Caron disoit : j'aime mieux ceux qui rougissent que ceux qui pâlisent.

Ecoutez, vous autres jeunes gens, disoit *Antisthène*, *Encyclopédiana*.

guiste, un vieillard que les vieillards ont bien voulu écouter quand il étoit jeune.

Ce vers de Racine :

Je sentis tout mon corps & transir & brûler.

Ce vers de Corneille :

Et, monté sur le falx, il aspire à descendre.

Ce vers de Voltaire :

Triste amante des morts, elle hait les vivans.

Celui de Crébillon :

La crainte fit les dieux, l'audace fit les rois.

Cet autre du même poëte :

Al-je assez de vertus pour lui trouver des crimes ?

Et ceux-ci, de La Fontaine, en peignant un chêne superbe :

Celui de qui la tête aux cieux étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts,
Sont autant d'exemples & de modèles d'*antithèses* :

Autres antithèses.

« La jeunesse vit d'espérance, la vieillesse vit de souvenir. »

Agis parlant de ses envieux, disoit : « ils auront
« à souffrir des maux qui leur arrivent & des biens
« qui m'arriveront. »

Henri IV. parlant à un ambassadeur d'Espagne, lui dit, monsieur l'ambassadeur, « voilà Biron : je le présente volontiers à mes amis & à mes ennemis. »

Un homme reprochoit ainsi à sa maîtresse de parler mal d'une honnête femme, aimable vice, *respicez la vertu.*

ANTOINE (Marc), mort l'an 30 avant J. C. Ce triumvir vint souper chez *Cassius*, & lui demanda s'il portoit toujours un poignard sur lui ; oui, lui dit ce fier républicain, & très large, si tu songes à s'emparer de la souveraine puissance.

Fulvie, femme d'*Antoine*, l'excita à des cruautés. *Cicéron* fut sa première victime.

Les soldats d'*Antoine* lui ayant porté la tête d'un proscrit, *Antoine* étonné leur dit : hélas ! je ne le connois point & ne l'ai jamais vu.

Antoine vaincu par *Octave*, envoya déshier son ennemi à un combat singulier ; mais celui-ci, lui répondit qu'il avoit d'autres chemins pour sortir de la vie.

Antoine au désespoir, apprenant que *Cléopâtre*

patte qu'il aimoit, s'étoit donné la mort, & voyant Eros, son affranchi, qui se poignarda & lui jeta son épée ; *Est-il possible, s'écria ce guerrier, que j'apprenne mon devoir d'une femme & d'un affranchi.* En disant ces mots, il se plongea le poignard dans le sein. Il eut encore le temps de se traîner sous la fenêtre de Cléopâtre, & de se faire enlever dans son appartement par des cordes & des chaînes qu'on lui jeta. *Je meurs satisfait, dit-il, puisqu'il respire entre les bras de ma chère Cléopâtre.*

César s'étoit attaché à Antoine, parce qu'il le voyoit livré aux plaisirs ; *je ne redoute point, disoit César, un voluptueux dont les mains excellent des fleurs & n'aiguisent point de poignards.*

ANTONIN LE PIFUX, empereur romain, mort en 161, âgé de soixante-treize ans.

Nul fâste ne l'environnoit. Sa taille étoit grande, majestueuse, son air de tête annonçoit toute la beauté de son ame. Pausanias dit qu'il ne méritoit pas seulement le titre de *pieux* ; mais encore celui de *père des hommes*.

Quelques sénateurs ambitieux avoient conspiré contre lui. Il ne put dérober leur chef à la vengeance du sénat, qui le proscrivit ; mais il arrêta toutes recherches contre ses complices. « Je ne veux point, dit-il, commencer mon gouvernement par des actes de rigueur : ce ne seroit point une chose qui pût me faire honneur ou plaisir, s'il se trouvoit par les informations, que je fusse » hâï d'un grand nombre de mes concitoyens. »

Il répétoit avec complaisance ces paroles de Scipion l'Africain : « J'aime mieux conserver un seul citoyen, que de tuer mille ennemis. »

Les injures n'étoient point capables d'altérer la douceur naturelle de ce prince. Dans une émeute populaire, occasionnée par une famine, quelques séditieux s'étant présentés à lui, au lieu de venger l'autorité outragée, il descendit à leur rendre compte des mesures qu'il prenoit pour soulager la misère publique ; & il ajouta un secours effectif en faisant acheter à ses dépens, des bleds, des vins, des huiles qu'il distribua gratuitement aux pauvres citoyens.

Un acteur de tragédie alla demander vengeance à Antonin contre le sophiste Polemon, homme très-emporé. Il se plaignoit de ce qu'il l'avoit chassé du théâtre. « Quelle heure étoit-il, dit l'empereur, lorsqu'il vous a chassé ? Il étoit midi, répondit l'acteur. Eh bien, reprit Antonin, il m'a chassé de sa maison à minuit, & j'ai pris patience. » En effet, Antonin étant proconsul fut obligé de quitter son logement au milieu de la nuit.

Lorsqu'il lui falloit user de sévérité, c'étoit toujours en y mêlant quelque adoucissement. Un mem-

bre du sénat avoit été convaincu de parricide, & le coupable avoit lui-même avoué son crime. Comme il n'étoit pas possible de sauver la vie à un tel monstre, l'empereur, pour épargner au moins à ses yeux l'horreur du supplice, fit transporter le criminel dans une île désetée, afin qu'il y périt de faim & de misère.

Lorsque l'empereur Antonin fut nommé César, il distribua la plus grande partie de ses biens à ses amis. Sa femme, qui étoit avaro, lui en ayant fait des reproches : « Songez, lui répondit-il, que, du » moment où nous avons été placés sur le trône, » ce que nous possédions a celle d'être à nous. »

Lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il mourut, il eut des moments de délire, & on a remarqué qu'il se mettoit alors en colère ; mais ce n'étoit que contre les princes qui vouloient déclarer la guerre à son peuple. Quelqu'un lui ayant alors demandé le mot du ralliement, il répondit : *aquamitas*, la tranquillité. Il se retourna aussitôt, & mourut aussi paisiblement que s'il n'eût fait que s'endormir.

ANVERS. Pendant que les espagnols faisoient, en 1585, le siège très-long, très opiniâtre & très-meurtrier d'Anvers, il arriva une petite circonstance qui produisit un grand événement.

Une femme de condition de la ville est malade, & a besoin pour sa guérison, de prendre du lait d'ânesse. Comme il n'est pas possible d'en trouver dans la place, un jeune homme s'offre d'en aller chercher une dans le faubourg, quoiqu'il soit occupé par les assiégés ; en effet il l'apporta, lorsqu'il eût pris & conduit au duc de Parme.

Ce général traite le jeune homme avec bonté, loue l'honnêteté de son entreprise, fait charger l'ânesse de pèdrix, de chapons, de tout ce qui peut être utile à une malade, ordonnant que tout soit mené à la dame, & qu'on dise au conseil & au peuple d'Anvers, qu'il leur souhaite toutes sortes de prospérités.

Cette générosité du duc de Parme, à laquelle on ne s'attend pas, fait une révolution générale en sa faveur. Il est décidé qu'il faut lui envoyer au nom du public, des confitures & le meilleur vin qui soit dans la ville. Les espagnols s'adoucissent insensiblement par ces attentions mutuelles : on s'accoutume à penser que les espagnols ne sont pas aussi féroces qu'on l'a cru. Cette opinion fait qu'on ne pousse pas la résistance aussi loin qu'on l'auroit fait sans cela, & qu'il y a beaucoup de maux d'évités pour les assiégés & pour les assiégeants.

La prise de cette importante place causa une si grande joie à Philippe II, qu'en ayant appris la nouvelle pendant la nuit, il va sur-le-champ.

tout mystérieux & tout austère qu'il est, frapper à la porte de sa fille Isabelle, en criant : *Amiens est à nous.*

A PARTE. *L'à parte* est une des licences accordées à l'art dramatique, pour la vraisemblance de laquelle on suppose que l'acteur qui parle *à parte*, n'est point entendu de celui avec lequel il est en scène, quoiqu'il doive l'être, & qu'il le soit en effet du spectateur, qui est beaucoup plus éloigné du théâtre. Il faut réfléchir pour se prêter à cette licence, que le spectateur n'assiste au spectacle que pour ainsi dire, en esprit, & que les personnages qu'il vient y voir, font sensés ignorer qu'il est présent. Cette réflexion devroit sur-tout conduire les acteurs à éviter le contre-sens absurde, qu'ils ne font que trop souvent en adressant *l'à parte* au public, qu'ils ne devroient point appercevoir.

L'anecdote suivante prouve que quelquefois *l'à parte* ne sort point des règles de la vraisemblance.

La Fontaine, Boileau, Molière & d'autres beaux-esprits, raisonnaient sur les à parte, que plusieurs personnes trouvoient peu naturels, peu nécessaires. La Fontaine se déclaroit contre, & s'échauffoit beaucoup pour en prouver le peu de vraisemblance. Pendant qu'il parloit avec tant de vivacité, Boileau, qui étoit à côté de lui, disoit tout haut : le butor de La Fontaine ! l'entité, l'extravagant que ce La Fontaine ! &c. Et la Fontaine poursuivait toujours sans l'entendre. Tout le monde se prit à rire, & La Fontaine en demandant la cause : « Vous déclamez, lui dit Boileau, contre les à parte ; & il y a une heure que je vous débite aux oreilles une kyriele d'injures, sans que vous y ayez fait attention. »

APELLE, peintre grec, vivoit du temps d'Alexandre-le-Grand.

Apelle, au rapport de Plinie, avoit réuni au plus haut degré de perfection toutes les parties qui forment le grand peintre.

Apelle avoit pour maxime qu'un peintre, jaloux de sa réputation, ne doit laisser passer aucun jour sans dessiner ; *Nulla dies sine lineâ.*

Un peintre se glorifioit devant lui de peindre fort vite ; on s'en apperçoit bien, lui répondit *Apelle*.

Un autre artiste lui montrait une Vénus revêtue d'habillemens superbes, & lui demandoit d'un air content ce qu'il en pensoit. *Je vois, lui dit Apelle, que n'ayant pu faire ta Vénus belle, tu l'as faite riche.*

Après la mort d'Alexandre, il se retira dans les états de Ptolémée, auprès duquel il ne trouva pas le même appui contre l'envie qui le persécutoit ; car ayant été accusé d'une conspiration contre ce prince, il alloit être condamné à mort, quoiqu'innocent, si l'un des complices n'eût prévenu cette injustice par sa déclaration. Echappé de ce danger, il se retira à Ephèse, où, pour se venger de ses ennemis, il fit son chef-d'œuvre, le tableau de la *Calomnie*. Pliné nous en a conservé l'ordonnance. On y voyoit la crédulité avec de longues oreilles, tendant les mains à la calomnie qui alloit à sa rencontre. La crédulité étoit accompagnée de l'ignorance & du soupçon ; l'ignorance étoit représentée sous la figure d'une femme aveugle ; le soupçon, sous celle d'un homme agité d'une inquiétude secrète, & s'applaudissant tacitement de quelque découverte. La calomnie, au regard farouche, occupoit le milieu du tableau ; elle secouoit une torche de la main gauche, & de la droite, elle traînoit par les cheveux l'innocence sous la figure d'un enfant qui sembloit prendre le ciel à témoin ; l'envie la précédoit, l'envie aux yeux perçans & au visage pâle & maigre ; elle étoit suivie de l'embûche & de la flatterie. A une distance qui permettoit encore de discerner les objets, on appercevoit la vérité qui s'avançoit lentement, conduisant le repentir en habit lugubre. Cette belle composition seroit encore honneur à un habile peintre qui sauroit l'exécuter.

Le même auteur parle du portrait du roi Antigone, qui étoit borgne, & qu'*Apelle* peignit de profil, pour cacher sa difformité.

Alexandre-le-Grand, critiquant quelques tableaux d'*Apelle*, ce peintre lui dit franchement : « Seigneur, aussi-tôt que vous avez voulu juger » de mes ouvrages, les apprentis même qui » broyoient mes couleurs n'ont pu s'empêcher de rire.

Apelle rencontra un jour la courtisane Phryné, encore toute jeune, qui, portant une cruche d'eau, revenoit du Pyrée ; il fut tellement épris de sa beauté naissante, qu'il l'amena souper avec lui, & avec plusieurs de ses amis. Comme on le plaisantoit sur l'extrême jeunesse de Phryné : — « Je vous prédis, leur dit-il, qu'elle effacera » toutes les beautés d'Athènes, & je vous promets que cet enfant verra quelques jours à ses » pieds des vieillards & des sages. »

Apelle surprit un jour cette Phryné, qui, venant de se baigner, n'étoit seulement couverte que de ses cheveux, dont l'ébène éclatant relevoit la blancheur d'une peau admirable. *Apelle*, rentré chez lui, l'âme remplie de ce charmant spectacle, & vivement amoureux de Phryné, conçut l'idée de peindre sa fameuse Vénus sortant des

eaux. Le prodigieux succès de ce tableau dut étonner la belle Phryné, puisque Vénus n'étoit que son image, & qu'elle seroit ordinairement de modèle lorsqu'on vouloit représenter la mère de l'amour.

Apelle fit le portrait d'Alexandre, & l'on disoit dans la Grèce, « qu'il y avoit deux Alexandres, l'un invincible, fils de Philippe; l'autre inimitable, celui d'*Apelle* ».

Il paroît cependant qu'Alexandre ne trouva pas toujours qu'*Apelle* eût l'art de bien faire sa ressemblance. Le monarque ne louoit que faiblement un de ses portraits, fait de la main de son peintre chéri, lorsqu'un cheval, comme frappé à l'aspect de celui qui étoit représenté, se mit à hennir aussitôt : *Apelle* dit alors, en riant, au vainqueur de l'Afie : « — Seigneur, ce cheval » paroît mieux se connoître en peinture que » vous ».

Alexandre fut inconsolable de la mort de Bucéphale. *Apelle* réussit tellement à rendre la ressemblance de ce fameux cheval, qu'Alexandre ordonna pendant long-temps qu'on portât à manger à cette simple représentation.

Alexandre étoit vivement épris d'une jeune beauté nommée Campaspe, & voulut qu'*Apelle* en immortalisât les traits. S'apercevant que le peintre devoit très-sensiblement aux charmes de son modèle, à mesure qu'il cherchoit à les rendre, il eut la générosité de le lui céder.

Apelle vint trouver Protogène à Rhodes, & ne le rencontrant point la première fois, il donna sur un tableau où l'on ne voyoit encore rien de tracé, les premiers linéamens d'une figure : après quoi, il s'en alla. Protogène, étant de retour, ne fut pas long-temps à deviner leur auteur. — « C'est » *Apelle*, s'écria-t-il, car il n'y a que lui au » monde qui soit capable d'un dessin de cette » finesse & de cette légèreté ». Protogène essaya de l'importer sur ce nouveau rival, en décrivant d'autres contours.

Apelle revint, & ne voulant pas qu'il fût dit qu'il eût été surpassé dans les premiers principes de la peinture, il reprit le pinceau, & avec une couleur différente des deux autres, il conduisit des traits si savans & si merveilleux, parmi ceux qui avoient été tracés, qu'il poussa toute la subtilité de l'art. Protogène étant rentré chez lui, n'eut pas plutôt distingué ces derniers traits, qu'il s'écria : — « Je suis vaincu, & je » cours embrasser mon maître ». — Il vole auprès, en disant ces mots, où ayant rencontré son rival, il lia avec lui une amitié sincère qui ne se démentit jamais.

Apelle demanda un jour à Protogène combien

il retiroit de ses ouvrages : étonné du prix médiocre qu'en recevoit un si habile homme, & du peu de considération dont il jouissoit dans sa patrie, il lui dit : — « Et moi, je vous offre cinq » talens pour chacun de vos tableaux ». — La générosité d'*Apelle* fit ouvrir les yeux aux rhodiens sur le mérite de leur peintre; & depuis ce temps-là, Protogène eut tout ce qu'il méritoit.

Dès qu'*Apelle* avoit achevé un tableau, l'exposoit sur la galerie de sa maison, aux regards des passans; & caché lui-même derrière son ouvrage, il écoutoit la critique des spectateurs, afin de corriger les défauts qu'on lui reprochoit justement. Un cordonnier passant un jour devant la maison d'*Apelle*, & y trouvant un tableau exposé de la sorte, observa que le peintre avoit mis une courtoise de moins aux sandales d'une figure : *Apelle* fit aussitôt disparaître cette petite négligence. Le cordonnier, tout fier du succès de sa remarque, s'avisa le lendemain de censurer mal-à-propos une jambe : *Apelle*, indigné de l'ignorance de ce prétendu connoisseur, sortit alors de sa cachette, & le regardant avec mépris : — « Arrête », lui dit-il, & ne t'avies pas de passer la » sandale ». — Cet avis judicieux fut reçu en proverbe dans toute la Grèce : *ne futor ultra crepidam* (cordonnier, ne passe pas la chaussure), y disoit-on aux ignorans, qui voulaient s'ingérer de parler de choses qu'ils n'entendoient point.

Apelle avoit commencé à peindre une Vénus, lorsque la mort le surprit au milieu de son ouvrage : ce tableau resta toujours imparfait; aucun peintre n'ayant jamais osé entreprendre de l'achever.

Long-temps après la mort de ce premier des peintres grecs, les habitans de Pergame achetèrent, des deniers publics, un palais antique & ruiné, dans lequel il y avoit quelques peintures d'*Apelle* : « Non seulement, dit un historien latin, pour empêcher les araignées de tendre » leurs toiles dans une maison que les ouvrages » d'*Apelle* rendoient respectable; mais encore pour » garantir ces mêmes ouvrages des ordures des » oiseaux ». Les habitans de Pergame firent plus, ils suspendirent dans ce vieux palais, ce qu'ils réparèrent entièrement, le corps d'*Apelle* dans un réseau de fils d'or.

APIS. *Apis* étoit, chez les égyptiens, une divinité célèbre. C'étoit un bœuf dans lequel l'âme du grand Osiris s'étoit retirée. Il lui avoit donné la préférence sur les autres animaux, parce que le bœuf est le symbole de l'agriculture dont ce prince avoit tant désiré la perfection. Le bœuf *Apis* devoit avoir de certaines marques extérieures, qui quelquefois le rendoient assez rare. Au surplus, les prêtres y pouvoient.

Quand on avoit trouvé *Apis*, avant de le conduire à Memphis, on le nourrissoit pendant quarante

jours dans la ville du Nil. Des femmes avoient seules l'honneur de le visiter & de le servir. Elles se présentoient dans un déshabillé dont tout autre qu'un taureau auroit senti le prix. Après la quarantaine, on lui faisoit une niche dorée dans une barque, on l'y plaçoit, & il descendoit à Memphis. Les prêtres & le peuple alloient en pompe le recevoir. Les enfans assez heureux pour recevoir son haleine en obtenoient le don de prédiction. On le conduisoit dans le temple d'Osiris, et il avoit deux superbes étabes. Son séjour dans l'une annonçoit le bonheur de l'Égypte, & c'étoit un présage fâcheux quand il habitoit l'autre.

Apis n'avoit qu'un certain temps à vivre, & lorsque sa dernière heure étoit censée venue, les prêtres le noyoient avec de grandes cérémonies, ensuite on l'embaumoit, & ses funérailles occasionnoient des dépenses considérables.

Les Égyptiens consultoient *Apis* comme un oracle. En le consultant, on se mettoit les mains sur les oreilles; on les renvoyoit bouchées jusqu'à ce qu'on fût sorti de l'enceinte du temple; alors on prenoit pour réponse du dieu la première chose qu'on entendoit.

APPLAUDISSEMENTS. Lorsqu'on donna au théâtre français la comédie de *l'Épique*, le public s'aperçut, dès la première représentation, qu'un homme du parterre applaudissoit de toutes ses forces. Il fut remarqué encore à la seconde, ainsi qu'aux suivantes. Ses claquemens de mains redoubloient à mesure que les représentations se succédoient. Un des amis de l'auteur l'avertit de la bonne volonté du personnage, & lui dit en riant que cela méritoit bien un remerciement de sa part. M. de Cailhava fut assez heureux pour apprendre le nom & découvrir la demeure de l'original: il se rendit un matin chez cet amateur si zélé: « mon cher monsieur, lui dit-il, je viens vous rendre grâce de la bonne volonté que vous avez témoignée pour ma comédie, & de toute la chaleur que vous avez mise pour la faire réussir. — Trêve de remerciemens, dit notre homme, j'avois parlé pour dix représentations, & je me suis arrangé pour ne pas perdre le pari ».

APOLLON. *Apollon*, fils de Jupiter & de Latone, étoit l'inventeur de la poésie, de la musique, le chef des muses, le père de la lumière. Les aventures de ce dieu sont en très-grand nombre, & si connues, que nous nous croyons dispensés d'en faire le détail. Nous nous bornerons à dire qu'on le représentoit de plusieurs manières, suivant ses différens attributs. Tantôt il étoit peint sous la forme d'un jeune homme sans barbe, une lyre à la main, & des instrumens de musique à ses côtés. Tantôt on le plaçoit au som-

met du parnasse, au milieu des neuf muses, ayant sur sa tête une couronne de laurier. Quelquefois il conduisoit le char du soleil, traîné par quatre chevaux blancs. Souvent il portoit un carquois sur les épaules, & un arc & des flèches dans ses mains. C'étoit principalement à *Clarus*, à *Delos* & à *Delphes* que ce dieu rendoit ses principaux oracles.

APOLLONIUS. *Apollonius*, surnommé de *Tyane*, d'un bourg de Cappadoce, où il naquit quelque temps avant J. C., cultiva dès son enfance la philosophie de Pythagore. Il ne se nourrissoit que de légumes, s'abstenoit du vin & des femmes, donnoit son bien aux pauvres, vivoit dans les temples, & par cette vie singulière, attira sur lui tous les regards. Il parut dans plusieurs villes de la Grèce comme un prédicateur du genre humain. Il vint à Rome, pour voir, disoit-il, quel animal c'étoit qu'un tyran. Il se mit à faire des miracles. Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre. *Apollonius* regarda le ciel, & dit d'un ton prophétique: quelque chose de grand arrivera, & n'arrivera pas. Trois jours après, la foudre tomba sur la table de Néron, & fit tomber sa coupe qu'il portoit à la bouche. Le peuple appliqua la prophétie d'*Apollonius* à cet événement.

Néron ayant chanté en plein théâtre, Tigellin demanda à *Apollonius* ce qu'il pensoit de l'empereur, *J'en pense plus honorablement que vous, répondit-il, vous le croyez digne de chanter, & moi, de se taire.*

Le roi de Babylone lui demanda un moyen pour régner sûrement. Ayez, dit *Apollonius*, beaucoup d'amis, & peu de confidens.

Un eunuque ayant été surpris avec une belle esclave du roi, on vouloit le faire mourir. *Apollonius* dit: au contraire, pour le punir, laissez-lui la vie, son amour fera son supplice.

L'empereur Domitien le fit jeter dans les fers, comme magicien. Un esclave vint lui demander comment il supportoit les entraves qui lui serroient les pieds. Je n'en fais rien, répondit *Apollonius*, car mon esprit est ailleurs. Il mourut avec beaucoup de courage, peu d'années avant J. C.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, de la ville de Chalcis. L'empereur Antonin le fit venir à Rome pour être l'instituteur de Marc-Aurèle, son fils adoptif. Ce pédant étant arrivé, fit dire qu'il attendoit son disciple, & que c'étoit à lui de venir trouver son maître. L'empereur le lui envoya, en lui observant qu'il étoit bien étrange qu'*Apollonius* n'eût trouvé le chemin de son logis au palais plus long, que celui de Chalcis à Rome.

L'apologue est un don qui vient des immortels ;

Où si c'est un présent des hommes,

Quiconque nous l'a fait mérite les autels.

Nous devons tous tant que nous sommes ,

Eriger en divinité

Le sage par qui fut ce bel art inventé.

C'est proprement un charme ; il rend l'âme attentive ,

Où plutôt, il la tient captive ,

Nous attachant à des récits

Qui mènent à son gré les cœurs & les esprits.

Voilà ce que La Fontaine nous dit d'un art où lui-même excelloit. Lui seul a mérité le nom de fabuliste François.

Ce que Démophilè ne l'avoit point obtenu par la force de son éloquence, il l'obtint par un *apologue*.

Menenius Agrippa apaisa une sédition en récitant la fable des membres & de l'estomach. La Fontaine a versifié ces deux *apologues*.

Louis XII aimoit les apologues, il en fit même qui méritent d'être cités.

La reine son épouse lui ayant fait quelques reproches un peu trop vifs, il lui fit cet *apologue*.

A la création du monde, Dieu avoit donné des cornes aux biches comme aux cerfs ; mais les biches, fières de se voir la tête armée, prétendirent l'emporter sur les cerfs ; & même leur donner la loi. Dieu s'en facha ; & pour punir leur orgueil déplacé, leur ôta l'ornement qui le leur inspiroit. Depuis ce temps, les biches sont sans cornes : pensez-y, madame.

Le gendre de Louis XII, devenu depuis roi de France, sous le nom de François I, abusoit du droit qu'il avoit à la couronne, pour emprunter des sommes considérables, le roi croyant voir en lui l'impatience de régner, lui récita l'*apologue* suivant.

Un fils voyageant avec son père, s'ennuyoit de ne pas arriver ; il aperçut enfin la pointe d'une tour élevée sur une montagne : nous y voilà bientôt, s'écria-t-il avec joie, il se trompoit. Il fallut encore marcher long-temps, ils n'arrivèrent même que sur la fin du jour. En entrant dans la ville, le père dit au jeune homme : « mon fils, ne dites jamais que vous êtes à la ville avant d'en avoir passé les portes.

Un des plus grands seigneurs de la cour, mais qui n'avoit que médiocrement cultivé son esprit, se proposa pour une place vacante à l'académie française. À le recevoir, ou à le refuser, l'embarras étoit égal. Ce fut dans cette occasion que Patru ouvrit l'assemblée par un *apologue*. « Mes-

seurs, dit-il, un ancien grec avoit une lyre admirable ; il s'y rompit une corde : au lieu d'en mettre une de boyau, il en voulut une d'argent ; & la lyre, avec sa corde d'argent, perdit son harmonie ».

Un homme sans fortune avoit deux fils : il mourut. L'aîné se rendit à la cour, y fut plaisir, & obtint une place auprès du prince. Le plus jeune cultiva un champ que son père lui avoit laissé ; & vécut du travail de ses mains. Un jour l'aîné disoit au cadet : « pourquoi n'apprends-tu pas à fuir la cour & à te plaire, tu ne serois pas obligé de travailler ainsi pour vivre ? Le cadet lui répondit : pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi, tu ne serois pas obligé d'être esclave ? »

Es-tu de l'ambre, disoit un sage à un morceau de terre odoriférante qu'il avoit ramassé dans un bois ? Tu me charmes par ton parfum. Elle lui répondit : je ne suis qu'une terre vile ; mais j'ai habité long-temps avec la rose.

Le ministre d'un roi fut disgracié, & se retira dans une maison de religieux : comme il n'avoit pas mérité la disgrâce, il s'en consola aisément, il prit même du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le roi qui l'aimoit, & qui estimoit ses talents, sentit la perte qu'il avoit faite, & alla trouver pour le prier de revenir à la cour. Mais le ministre refusa le roi, & lui dit : « Tu m'avois élevé aux premières dignités, j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs. Tu m'as forcé à la retraite, j'en goûte le repos, & laisse-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorans, c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, à l'envie ses serpens ». Le roi insista, & lui dit : « J'aurois besoin d'un esprit éclairé & d'un cœur droit & bon, qui voudroit supporter avec moi le fardeau de ma puissance. Je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire. — Tu le trouveras, répondit le ministre, si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas ».

L'oisie & le loup.

Un loup, pressé par la faim, se jette au milieu d'un troupeau d'oisies qui passoient dans la campagne ; il prend la plus grasse, & l'emporte derrière un buisson. Celle-ci se plaint amèrement de ce que plus dodue que ses compagnes, elle va être tristement dévorée, tandis que les autres, quoique plus maigres, seront néanmoins mangées dans des festins joyeux, au bruit des vielles & au son des chansons folâtres.

« S'il ne tient qu'à cela pour te consoler, lui répondit le loup, je vais chanter ».

fortement, & se met à hurler. L'oise libre prend son vol, & disparaît.

La mauvaise plaisanterie retombe presque toujours sur son auteur.

(Marie de France).

Le loup & le curé.

Un curé ayant apprivoisé un loup, entreprit de lui apprendre à lire : ça, dit-il, en lui montrant un alphabet, répète après moi : A. — A, reprit le loup. Bon, dit le curé, continuons : B. — Bie, Bie, répéta le loup, & croyant entendre le bêlement des agneaux qui sortoient de la bergerie, il courut au-devant d'eux pour tenter d'en manger quelqu'un.

Ce qu'on a dans le cœur revient toujours à l'entendement.

(Marie de France).

La femme & le mari.

Un gros bêtêt de payfan voulant un jour rentrer dans sa cabane, trouva la porte fermée ; il regarde par le trou de la serrure, & croit voir un homme sur son lit. Outré de rage, il se retire, bien résolu d'en témoigner le soir son mécontentement à sa femme. « Qu'as-tu, lui dit-elle, en ne voyant arriver de mauvaise humeur ? — J'ai vu ce matin un homme fur mon lit. — Voilà tes anciennes folies qui te reprennent. — Folies !... je crois ce que j'ai vu. — Il ne faut pas souvent croire ce que l'on voit. — Puis, le prenant par la main, elle le conduisit à un cuvier rempli d'eau. « Regarde, dit-elle, que vois-tu ? — Parbleu ! je vois une figure d'homme... Eh bien, répliqua la matoisie, tu n'es pas dans cette eau, & cependant tu y vois ; il n'est pas surprenant que tu te sois vu sur ton lit : apprends que les yeux mentent quelquefois. Le pauvre idiot convaincu de son tort, & promit à sa femme de ne plus croire ce qu'il verroit.

(Marie de France).

Le serpent & le payfan.

Un serpent qui logeait dans le creux d'un rocher où jadis on avoit déposé un trésor, s'étoit lié d'amitié avec un payfan, qui, deux fois le jour, devoit lui apporter une jatte pleine de lait. Cette convention remplie avec exactitude assurait au payfan successivement une partie du trésor que possédait le serpent ; mais s'il y manquait, son ami le menaçait de l'en faire repentir. Dès la première fois, le payfan eut une pièce d'or en échange de son lait, il la montra à sa femme, & il continua pendant quelque temps à tirer un salaire aussi avantageux d'une marchandise assez commune. Il s'enrichissoit ; mais la payanne trou-

voit que le profit n'alloit pas encore assez vite à son gré. Elle conseilla à son mari de tuer le serpent, afin de pénétrer dans sa caverne, & de devenir tout d'un coup possesseur du trésor. Il croit ce mauvais conseil, & armé d'une coignée, il va porter à son ami le plat de lait, & au moment que le serpent sort de sa roche, il lève le bras pour le frapper ; mais le reptile, aux aguets, esquive le coup qui tombe sur la pierre, & qui y fait une surcuse entaille. Le payfan, tout confus, se retire, & le lendemain, en s'éveillant, aperçoit son fils étranglé dans son berceau, & trouve toutes ses brebis mortes dans leur étable. Désespéré, il se prend à sa femme, dont le détestable avis a causé son malheur. Pour l'adoucir, elle lui conseille d'aller s'humilier devant son ancien ami le serpent, & lui demander grâce. Il y va, se prosterne à genoux, lui présente du lait, & implore sa miséricorde. « C'en est fait, lui dit le reptile, il ne peut plus y avoir d'union entre nous. Ce que nous pourrions faire tous deux pour nous procurer le retour de notre amitié, seroit suspect à l'un & à l'autre. Lorsque tu jetteras les yeux sur le berceau de ton fils, tu me maudiras ; & ma haine pour toi prendra de nouvelles forces toutes les fois que je verrai ici l'empreinte de ta coignée. Je puis oublier ton crime ; mais je ne puis plus faire société avec toi ».

On peut oublier les maux que nous ont faits les méchants ; mais il ne faut pas se mettre dans le cas d'en éprouver de nouvelles trahisons.

(Marie de France).

APOPHTEGME. *L'apophtegme* est une sentence courte, énergique, instructive d'un homme illustre.

Sadi...., tu demandes si la fourmi, qui est sous tes pieds, a droit de se plaindre ? oui, ou tu n'as pas le droit de te plaindre lorsque tu es écrasé par l'éléphant.

Les agréments sont les vertus des cours, & préférables des vices dans des sages.

Il y a des expiations pour les sacrilèges qui ont violé leurs vœux ; mais qu'y a-t-il, qui puisse expier une offense faite à l'amitié ?

Le diamant tombé dans un fumier, n'en est pas moins précieux, & la poussière que le vent élève jusqu'au ciel n'en est pas moins vile.

Croire qu'un foible ennemi ne peut pas nuire, c'est croire qu'une étincelle ne peut pas causer un incendie.

Diogène. — La pudeur est le coloris de la vertu.

Il suffit de voir les courtisanes en particulier pour les haïr.

L'espérance est la dernière chose qui meurt dans l'homme.

La liberté est le plus grand des biens & le fondement de tous les autres.

Diogène tendoit la main à une statue pour s'accoutumer, disoit-il, au refus :

Quelqu'un paroissant étonné de lui voir porter une lanterne en plein jour, il lui dit, je cherche un homme.

Une autre fois voyant un vieillard qui cajoloit une fille ; ne crains-tu point, lui demanda-t-il, d'être pris au mot.

Zénon . . . , un ami est un autre soi-même.

Les plus sages ne sont pas sages en tout : & les plus savans ignorent souvent les choses les plus vulgaires.

Nous n'avons qu'une bouche & deux oreilles : la nature nous apprend par-là, qu'il faut peu parler, & beaucoup écouter.

Les ambassadeurs d'un prince avoient engagé Zénon à un repas splendide, & s'étonnoient de ce qu'il ne disoit mot. Comme ils lui demandoient ce qu'ils rapporteroient à leur prince : « dites-lui, » leur répondit-il, que vous avez vu un vieillard » qui savoit se taire au milieu d'un festin. »

Bion . . . , honorez la vieillesse puisque c'est où nous tendons tous.

L'avare ne possède pas son bien, mais c'est son bien qui le possède.

La prudence est l'œil du courage, elle tient lieu de valeur aux vieillards, & la valeur supplée à la prudence dans les jeunes gens. La prudence en effet écarte les vieillards du danger, & la valeur en tire les jeunes gens.

Chilon. Desirer de trouver dans une épouse la beauté, la richesse & la naissance réunies, c'est vouloir se donner une maîtresse au lieu d'une compagne.

Une ame généreuse ne perd jamais la mémoire des bienfaits qu'elle a reçus ; mais elle oublie aisément ceux que sa main répand.

C'est moins la mort qui est horrible, que le fantôme sous lequel on nous la fait envisager.

Les trois choses les plus difficiles, sont de taire un secret, d'oublier une injure, & de bien user de son loisir.

Il n'y a pas moins de lâcheté à attaquer un homme déshonoré, qu'à parler mal de ceux qui ne peuvent se défendre.

La prudence est à désirer pendant qu'on est jeune ; & la gaieté est le baume de la vieillesse. C'est ce

que ce philosophe vouloit exprimer, en disant :
« Qu'il falloit être jeune en sa vieillesse, & vieux » en sa jeunesse. »

L'or est la pierre de touche de l'homme. Un autre sage a dit : « Qu'on éprouve l'or par le feu, la » femme par l'or, & l'homme par la femme. »

Aristote. Les racines des sciences sont amères, mais le fruit en est doux.

Il n'y a rien qui vieillisse sitôt, qu'un bienfait.

Les prodiges vivent comme s'ils avoient peu de temps à vivre ; & les avarés, comme s'ils ne devoient jamais mourir.

L'amitié est comme l'ame de deux corps. « Ajoutons ici ce que dit un philosophe moderne. « Les » ames humaines veulent être accompagnées pour » valoir tout leur prix ; & la force unie des amis, » comme celle des lames d'un aimant artificiel, » est incomparablement plus grande que la somme » de leurs forces particulières. » Divine amitié ! c'est-à-tu ton triomphe.

Celui qui entre dans la carrière des sciences, doit jeter l'œil sur ceux qui le devancent, & non sur ceux qui le suivent.

L'espérance est le songe d'un homme éveillé.

Soyons amis de Socrate & de Platon, mais encore plus de la vérité.

Socrate. Ce philosophe recommandoit trois choses à ses disciples : la sagesse, la prudence & le silence.

Comme ses amis se fâchoient de ce que quelqu'un qu'il avoit salué ne lui avoit pas rendu son salut : « Pourquoi vous fâcher, dit-il, de ce qu'un » autre n'est pas si civil que moi ? »

On a recueilli plusieurs de ses maximes ; mais nous nous contenterons de rapporter ce trait qui le caractérise le plus. L'oracle l'avoit déclaré le plus sage des hommes. « Nous ne savons, dit-il, » ni les sophistes, ni les poètes, ni les orateurs, » ni les artistes, ni moi, ce que c'est que le vrai, » le bon & le beau ; mais il y a entre nous cette » différence, que, quoique ces gens ne sachent » rien, tous croient savoir quelque chose : au lieu » que moi, si je ne sais rien, au moins je n'en suis » pas en doute. De sorte que toute cette supériorité » de sagesse qui m'est accordée par l'oracle, se réduit » seulement à être convaincu que j'ignore ce » que je ne fais pas. »

Anzéphène . . . , les états sont sur le point de périr, lorsque la récompense du mérite est devenue le prix de l'intrigue.

La plus nécessaire de toutes les sciences est d'apprendre à se garantir de la contagion du mauvais exemple.

Le

Le seul bien qui ne peut nous être enlevé , est le plaisir d'avoir fait une bonne action.

Xénophon...., les bienfaits sont des trophées qu'on s'érige dans le cœur des hommes.

Hérasite...., les loix sont les remparts de la liberté , & de l'état par conséquent.

Démocratie...., les richesses ne consistent pas dans la possession des biens ; mais dans l'usage qu'on en fait.

Anaxagoras.... L'âge & le sommeil nous enflent peu à peu le chemin de la mort.

La science nuit autant à ceux qui ne savent pas s'en servir, qu'elle est utile aux autres : ou, comme dix Montagne, elle est un sceptre en de certaines mains , & en d'autres une marotte.

Solon...., ne jugeons point du bonheur d'un homme avant sa dernière heure.

Un empire est chancelant, si le magistrat n'obéit aux loix , & le peuple au magistrat.

Les loix ressemblent aux toiles d'araignées, qui n'arrêtent que les mouches, c'est sur la médiocrité seule ajoute un auteur moderne, que s'exerce toute la force des loix ; elles sont également impuissantes contre les trésors du riche & contre la misère du pauvre. Le premier les élude, le second les échappe ; l'un brise la toile, l'autre passe au travers.

Cléobule.... Il y a deux choses à craindre : l'envie des amis & la haine des ennemis.

Périandre.... La bienfaisance doit être la garde des rois.

On lui demandoit pourquoi il retenoit la domination qui lui avoit été confiée ? C'est, répondit-il, qu'il est aussi dangereux de descendre du trône que d'y monter.

Bias.... Il vaut mieux être juge entre ses ennemis qu'entre les amis, parce que dans le premier cas on se fait un ami, & dans l'autre un ennemi.

L'espérance est le pavor qui endort nos peines ; mais l'amour du gain les réveille.

Parmi les bêtes sauvages, la plus à craindre est le tyran ; parmi les domestiques, c'est le flatteur.

Pistacus.... Ne divulguez pas vos desseins, afin que s'ils sont renversés, vous ne soyez point exposé à la risée.

Thalès.... La meilleure forme d'un état est celle où le partage des richesses n'est pas inégal : on n'a point alors de pauvres à défendre, ni de riches à contenir.

Encyclopédiana.

La trop grande envie de parler est un signe de folie.

La félicité du corps consiste dans la santé, & celle de l'esprit dans le savoir.

Pythagore.... Le spectacle du monde ressemble à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique & ne songent qu'à leur profit ; les autres y paient de leurs personnes, & cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux, & la condition de ces derniers n'est pas la pire.

L'ami qui nous cache nos défauts nous sert moins que l'ennemi qui nous les reproche.

Il n'y a rien de si timide qu'une mauvaise conscience.

APOSTROPHE. L'*apostrophe*, si l'on en juge par l'étymologie du mot, est une figure par laquelle l'orateur semble oublier l'auditeur pour s'adresser à d'autres personnes, & même à d'autres objets.

Les orateurs célèbres ont employé cette figure avec tant de succès, qu'on cite par préférence quelques *apostrophes* comme des morceaux dignes de passer à la postérité.

Le cardinal du Perron disoit que l'*apostrophe* adressée par Démosthène aux grecs tués à la bataille de Marathon, lui faisoit autant d'honneur que s'il les avoit ressuscités.

Cicéron, dans l'oraison pour Milon, s'adresse aux citoyens illustres qui avoient répandu leur sang pour la patrie, & les intéresse à la personne d'un homme qui en avoit tué l'ennemi dans la personne de Clodius. Ensuite il *apostrophe* les tombeaux, les autels, les bois sacrés du mont Albin. On regarde encore comme un des plus beaux endroits de Cicéron l'*apostrophe* qu'il adresse à Tubéron, dans l'oraison pour Ligarius. *Quid enim Tubero, tuus ille dispersus in acie Pharsalica gladius agebat ?* &c. Ce morceau est remarquable, & par la vivacité du discours, & par l'effet qu'il fit dans l'âme de César. Ce prince, qui tenoit dans ses mains la condamnation de Ligarius, décidée d'avance, la laissa tomber à ses pieds, tant son trouble étoit grand.

Nous finirons par citer l'*apostrophe* de M. Boffuet, dans l'oraison funèbre de madame la duchesse d'Orléans. « Hélas ! nous ne pouvons » arrêter un instant les yeux sur la gloire de la » princesse, sans que la mort s'apprette aussi-tôt » pour tout obscurcir de son ombre ! O mort ! » éloigne-toi de notre pensée, & laisse-nous trom- » per pour un moment la violence de notre dou- » leur par le souvenir de notre joie ».

APOTHÉOSE. Ce mot vient du grec, &
N

signifie diviniser. Depuis Auguste, à qui on éleva des temples de son vivant, & qu'on plaça dans la suite au rang des dieux, les *apothéoses* se multiplièrent : voici les cérémonies qui s'observoient. Si-tôt que l'empereur étoit mort, toute la ville prenoit le deuil. On ensevelissoit le cadavre avec une grande pompe. On mettoit dans le vestibule du palais, sur un lit d'ivoire, couvert d'étoffes d'or, une figure de cire qui représentoit parfaitement le défunt, pâle cependant, comme s'il étoit encore malade. Le Sénat, en robe de deuil, restoit rangé au côté gauche du lit pendant une grande partie de la journée; & au côté droit étoient les femmes & les filles de qualité, en grandes robes blanches, mais sans ornemens. Ces cérémonies dureroient sept jours, pendant lesquels les médecins faisoient assiduellement leurs visites, & déclaroient que la maladie augmentoit. Enfin ils annonçoient la mort. Alors les chevaliers les plus distingués, & les plus jeunes sénateurs porteroient cette figure de cire sur une estrade dressée dans une place publique, & enrichie d'or & d'ivoire. Le nouvel empereur & les magistrats s'y rassembloient. Deux chœurs de musique chantoient les louanges du défunt, son successeur en faisoit l'éloge. Ensuite on le portoit dans le champ de Mars, où se trouvoit un bûcher tout dressé. C'étoit une charpente quarrée en forme de pavillon, de quatre ou cinq étages qui alloient en diminuant en forme de pyramide. Le dedans étoit rempli de matières combustibles, & le dehors revêtu de draps d'or & de compartimens d'ivoire, & de riches peintures; chaque étage formoit un portique soutenu par des colonnes. On faisoit des courses de chevaux & de chars. Le nouvel empereur, une torche à la main, alloit mettre le feu au bûcher, les magistrats en faisoient autant, & la flamme gagnant bientôt le faite, en chassoit un aigle ou un paon, qui, selon le peuple, alloit porter au ciel l'âme du feu empereur, qui dès-lors avoit son culte & ses autels. Cette cérémonie s'étant renouvelée, tomba bientôt dans le décri, & même dans le mépris.

APOTHÉCAIRE. Il n'est pas rare de voir différens particuliers, même d'un rang distingué, s'adresser aux *apothécaires* pour les maux dont ils sont atteints. Il est peut-être encore moins rare de rencontrer des *apothécaires*, qui se font un mérite & même un lucre de cette confiance aussi dangereuse qu'abusive. Si on ne leur paie pas leurs visites, ils ne perdent rien pour cela : les drogues qu'ils fournissent les dédommagent au centuple & de leurs peines & de leurs consultations. L'ancêtre suivant prouve au moins que tous, ni ne pensent, ni n'agissent de même.

Un des plus célèbres *apothécaires* de Paris, membre de plusieurs académies, M. Baume étoit

occupé dans son laboratoire à des opérations essentielles. On le fait venir dans sa boutique pour une personne qui demandoit à lui parler. Cette personne, après lui avoir appris fort au long le commencement, les progrès & l'état de son mal, finit par lui demander ce qu'il falloit qu'elle fit. M. B... qui, pendant que le particulier lui parloit, étoit plus inquiet de ce qui se passoit dans son laboratoire que des maux qu'on lui détaillait, répondit brusquement : *il faut, monsieur, il faut que vous preniez un médecin ou un chirurgien.* Le particulier, étonné de cette réponse vive à laquelle il ne s'attendoit pas, regarde fixement M. B..., & lui reprique avec autant de vivacité, *est-ce en infusion ou en décoction ?*

Un homme qui avoit passé sa vie & dépensé une partie de sa fortune, à former une riche & curieuse collection de médailles, mourut à Marseille. Son héritier, *apothécaire*, qui ne connoissoit rien hors la casse & le séné, & qui, de crainte d'être dissipé de son application à sa profession, n'avoit jamais voulu rien savoir autre chose, trouva fort singulier que son cher parent eût rassemblé une si grande quantité de *liards* n'ayant plus de cours; pour s'en débarrasser, il imagina de faire fondre tout ce cuivre, & d'en faire fabriquer un superbe mortier, qui, suivant lui, décoroit bien plus utilement sa boutique.

APPARENCE.

Les hommes de tout temps jugeant sans connoissance,

Par un faux éclair prévenus,
Ont souvent pris pour des vertus
Ce qui n'en a que l'apparence.
Parmi ces illustres mortels,
Quelquefois ceux que l'on encense
Ne sont que de grands criminels,
A qui notre seule ignorance,

Au lieu de châtimens, décerne des autels.

APPLAUDISSEMENTS. Les applaudissemens ; chez les romains, accompagnoient les acclamations, & se faisoient en cadence. On applaudissoit aussi en se levant, en portant les deux mains à la bouche, & en les avançant vers ceux qu'on vouloit applaudir. Quelquefois on croisoit les pouces en joignant & élevant les mains. Tantôt on faisoit voltiger un pan de sa toge; mais comme cela étoit embarrassant, l'empereur Aurélien s'avisait de faire distribuer au peuple des bandes d'étoffes destinées à cet usage.

APPLICATION. Une application bien faîte, ou qui fait voir entre un passage tiré d'un auteur, & un événement récent, un rapport que l'on n'apperçoit pas d'abord, peut causer à l'esprit une surprise agréable.

On faisoit des applications malignes de plusieurs endroits de la tragédie d'Hérode, par l'abbé Nadal, dans laquelle on croyoit trouver des rapports entre la cour d'Hérode & celle de Louis XIV; à ces deux vers fut-tout que Tyron dit à Hérode, en parlant de Salomé :

Esclave d'une femme indigne de ta foi,
Jamais la vérité ne parvint jusqu'à toi.

Lors de la première représentation, une personne du théâtre dit qu'il y avoit trop de hardiesse dans ces vers. M. le duc d'Aumont, protecteur de l'abbé Nadal, qui entendit ce discours, répondit que ce n'étoit pas dans les vers qu'il falloit trouver de la hardiesse; mais dans l'application qui venoit d'en être faite.

Un avocat, fils d'un épicier, revenoit de plaider, & s'étoit énoncé dans un style un peu lyrique. L'avocat qui lui avoit répondu, avoit, au contraire, fait paroître beaucoup de douceur & de modération; celui-ci étoit fils d'un herboriste. Le premier président de Harlay, au sortir de l'audience, lui fit l'application de ce vers de Virgile dans les Georgiques : *mella decussit foliis*. Il n'a exprimé que du miel de ses feuilles. A l'égard du second, il lui dit : *piperata sacundia*. Votre éloquence a le piquant du poivre.

L'archevêque de Harlay, un des plus beaux hommes de son temps, ayant obtenu que l'archevêché de Paris fût érigé en duché-pairie, plusieurs dames de la cour vinrent lui faire leur compliment, en lui disant : *his brebis viennent feliciter leur pasteur de ce qu'on a couronné sa houlette*. L'archevêque dit, en regardant ces dames :

Formosi pecoris custos.

Madame de Bouillon repiqua sur-le-champ par une ingénieuse application de la fin de ce vers :

Formosior ipse.

Le père Arnoux, jésuite, en prêchant la passion, vit entrer la reine Médicis, & avant de recommencer son sermon dit : *infandum, regina, jubes renovare dolorem*.

Un homme offroit sa protection à un gentilhomme plus en crédit que lui : *Je l'accepte, mon-fieur, lui dit le gentilhomme, les petits présents entretiennent l'amitié*.

Madame du Deffans, à qui l'on racontoit que madame ** avoit repris la fantaisie de coucher avec son mari : *c'est peut-être*, dit-elle, *une envie de femme grosse*.

Le 20 & le 25 du mois de Septembre 1779, on représenta à la comédie française la tragédie de *Gaston & Bayard*, de du Belloy. Le public saisi

avec le transport de l'enthousiasme, ces quatre vers du chevalier sans peur.

Ecoute, ô mon élève ! espoir de ta patrie,
D'Estaing, cœur tour de flamme, à qui le sang me lie !
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton aïeul, bouclier de tes rois.

Un jeune & riche garçon, nommé Adam, étant venu à Paris, un de ses amis le mit en pension chez une femme, qui lui communiqua ce qu'il n'avoit pas eu intention de venir chercher. Il fut obligé de se retirer dans une maison particulière de santé, où son ami ne tarda pas à l'aller joindre. Comme il erroit dans plusieurs corridors sans trouver son homme, pour se faire entendre de lui, il s'avisa de crier *Adam, ubi es ?* (Adam, où êtes-vous ?) Adam, qui reconnut la voix de son ami, & qui n'en étoit pas éloigné, lui répondit : *mulier quam dedisti mihi sociam peccare me fecit*. (La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a fait tomber dans la péché).

Le duc de Bouillon, que Louis XIII venoit d'absoudre d'un crime de rébellion, rencontra le cardinal de la Valette, qui lui dit : *beati quorum remissa sunt iniquitates*. Comme ce cardinal avoit été soupçonné d'avoir tramé quelque conspiration qu'on n'avoit pu découvrir, le duc lui répondit, & *quorum testis sunt peccata*.

Un curé, en procès avec ses paroissiens, qui ne vouloient point payer son église, étoit son bon droit sur ce passage de Jérémie : *paveant illi, non paveam ego*.

Quand M. de Crébillon, dans son discours de remerciement à l'académie, prononça ce vers :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

le public confirma, par des applaudissements répétés, la justice qu'il se rendoit.

A-PROPOS. Un des meilleurs *à-propos* dont l'histoire ait fait mention, est celui de Pierre Dannez, au concile de Trente. Un homme qui n'auroit pas eu l'esprit présent, n'auroit rien répondu au froid jeu de mots de l'évêque italien : *ce cog chante bien : iste gallus bene cantat*. Dannez répondit par cette terrible réplique : *plût à Dieu que Pierre se repentît au chant du coq*.

Le pape Clément XI se plaignoit avec larmes de ce qu'on avoit ouvert malgré lui les églises de Sicile qu'il avoit interdites. Le marquis Maser, ambassadeur de Sicile, lui répliqua : *pleurez, saints père, quand on les fermera*.

Il y a dans le voisinage de Dijon deux vignobles célèbres, l'un appelé *Bere*, l'autre *Cham-Bertin*.

Un jour qu'un galant homme, possesseur d'une bonne partie des vignes de Beze, traitoit quelques-uns de ses amis, un des conviés chanta ce triole, qui plut beaucoup à la compagnie, par l'heureux *à-propos* des noms rapprochés de celui du maître du cellier.

Beze qui produit ce bon vin
Doit passer pour très-catholique.
J'estime plus que Cham-Bertin
Beze qui produit ce bon vin.
Si le disciple de Calvin,
Beze, passe pour hérétique,
Beze qui produit ce bon vin,
Doit passer pour très-catholique.

APULÉE, auteur de la fameuse fable de l'âne d'or : il épousa une riche veuve, ce qui fit dire aux parens de cette femme, qu'il s'étoit servi de la magie pour avoir son cœur & sa bourse. « Vous vous étonnez, dit *Apulée* aux juges, qu'une femme se soit remariée après treize ans de viduité ? Étonnez-vous plutôt qu'elle ait tant attendu : vous croyez qu'il a fallu de la magie pour qu'une veuve de son âge épousât un jeune homme ! C'est sa jeunesse au contraire qui prouve que la magie étoit superflue.

ARABES. Les *Arabes*, enivrés de la noblesse de leur antiquité & de leur descendance des patriarches, réservent toute leur estime pour eux-mêmes, & tout leur mépris pour le reste des nations.

Les *arabes* sont grands & bien faits, ils entretiennent leur vigueur par des exercices pénibles, & par une vie active. La frugalité qui leur est inspirée par la stérilité de leur climat, semble en eux une vertu naturelle. L'eau est un breuvage qu'ils préfèrent à toutes les boissons aromatisées qui troublent la raison & ébranlent les forces. Uniquement occupés des moyens de subsister & du plaisir de se reproduire, ils n'éprouvent ni les tourmens de l'ambition ni ceux de l'ennui. Ils ne connoissent point cet essaim de maladies qui affligent les peuples abusés par l'intempérance. Ils n'ont d'autres lits que le gazon & la mousse, ni d'autre oreiller qu'une pierre. Cette vie tranquille les conduit à une longue vieillesse ; & quand il faut payer le tribut que la nature impose à l'humanité, ils semblent plutôt cesser d'être que mourir. Leurs vertus & leurs vices tiennent à l'influence du climat, & le peu de cas qu'ils font de la vie est la source de leur dureté & de leur peu de sensibilité. L'histoire des *arabes* offre des traits de cruauté & des traits d'une rare bienfaisance. Pères tendres, enfans respectueux, ils écoutent avec une délicieuse émotion la voix de la nature ; c'est avec leur sang qu'ils scellent leurs alliances, pour leur imprimer un caractère plus sacré. Les droits de l'amitié sont inviolables. Deux amis contractent des

obligations réciproques, dont ils ne peuvent se dispenser sans être traités de profanateurs.

L'*arabe*, au milieu des fureurs de la guerre, est un tigre qui ne respire que le carnage ; revenu dans sa tente, on trouve en lui la douceur de l'agneau : tantôt on le voit dans les déserts & sur les routes dépouiller le voyageur, & tantôt exercer la plus généreuse hospitalité envers l'étranger qui se réfugie dans sa tente, & qui se confie à sa foi. Dans chaque canton habité on allume pendant la nuit des feux qu'on nomme feux de l'hospitalité, pour appeler les voyageurs qui s'égarent dans leur route, ou qui ont besoin de se reposer ; & après les avoir bien régales, on les reconduit au son des instrumens, & on les comble de présens.

Chez les anciens *arabes*, le jour même du couronnement du nouveau roi, on prenoit les noms & on faisoit une liste de toutes les femmes enceintes de huit ou neuf mois : on les enfermait dans un palais : on en avoit beaucoup de soin, & l'enfant de celle qui accouchoit la première, si c'étoit un garçon, étoit dès-lors désigné l'héritier présomptif de la couronne. La royauté, disoient-ils, ne doit pas être dévolue à une seule famille, elle appartient à toute la nation.

Un sage *arabe* avoit dissipé ses biens au service d'un calife, & le monarque, noyé dans les délices, lui disoit ironiquement : connois-tu quelqu'un qui fasse profession d'un plus grand détachement que toi ? — Cui, seigneur. — Quel est-il ? — Vous : je n'ai sacrifié que ma fortune, vous sacrifiez votre gloire.

ARAGONNOIS. Lorsque les affaires de Philippe V paroissoient entièrement désespérées, & que l'on croyoit qu'il alloit abandonner l'Espagne & revenir en France, un *aragonnois* aimoit mieux perdre la vie par la main du bourreau, que de violer la foi qu'il lui avoit jurée ; il ne voulut jamais prêter serment à l'archiduc ; & ses enfans, lorsque Philippe V se vit enfin paisible sur le trône, ne demandèrent à ce prince, pour toute récompense, que la permission d'avoir des armoiries, & de porter dans leur écusson une fleur de lys & un homme attaché à une potence, pour marquer à toute la terre que la mort la plus ignominieuse n'a rien que d'honorable, quand on l'enure pour la défense de son roi.

ARC. Il est inutile de décrire la forme de l'arc, qui est universellement connue. Cette arme offensive est la plus ancienne. Les grecs, les romains, mais sur-tout les parthes, s'en servoient fort avantageusement. Elle est encore en usage en Asie, en Afrique & dans le Nouveau Monde. Les anciens en attribuoient l'invention à Apollon. Avant l'invention des armes à feu, on nommoit archers ceux qui se servoient de l'arc pendant la guerre.

Les habitans des villes étoient obligés de s'exercer à tirer de l'arc; c'est-là l'origine des compagnies de l'arc, qui subsistèrent encore dans plusieurs villes de France. Louis XI abrita en 1481 l'usage de l'arc & de la flèche, pour y substituer les halberdars, les piques & les fabres.

En Angleterre il y a des loix & des réglemens pour engager le peuple à se perfectionner dans l'art de tirer de l'arc. Ce fut en effet à leurs archers que les anglais durent le gain des batailles de Crecy, de Poitiers & d'Azincourt.

ARC (Jeanne d'), dite la Pucelle d'Orléans; elle se prétendit envoyée de dieu pour délivrer la France de l'oppression des anglais. Comme on lui demanda des preuves de sa mission : *qu'on me mène à Orléans*, dit-elle, *& on en verra des signes certains.*

En effet, la ville fut délivrée. Les anglais, se retirant avec précipitation, abandonnèrent leurs malades, leurs vivres, leur artillerie, leur bagage : *laissons-les fuir*, dit cette héroïne, *l'objet est rempli, point de carnage inutile.*

Elle assiégea Gergeau avec un détachement français, commandé par le duc d'Alençon. *Avant, gentil duc, à l'assaut*, s'écria la Pucelle; *ne craignez rien, j'ai promis à la duchesse d'Alençon de vous ramener sain & sauf.*

A la journée de Patay en Beauce, on lui demanda s'il falloit combattre les anglais qui étoient supérieurs en nombre. *Oui, certainement*, répondit-elle, *suffisent-ils pendus aux nues.*

Elle ajouta, *avez-vous de bons éperons ?* *Quoi*, dit le duc d'Alençon, *faudra-t-il prendre la fuite ?* *Non*, dit Jeanne d'Arc, *mais les ennemis la prendront, & il faudra les poursuivre*, ce qui arriva.

On fait que cette fille guerrière conduisit Charles VII à Reims, où ce roi fut sacré; elle parcourut les provinces du royaume; elle fut prise au siège de Compiègne, par un archer anglais, sans que les français fissent le moindre effort pour la délivrer. Jean de Luxembourg - Ligny, général des troupes Bourguignonnes, qui l'avoit en sa possession, la vendit aux anglais dix mille francs : & Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, pour satisfaire les anglais, poursuivit sa condamnation sous de faux prétextes; elle fut brûlée vive dans une place publique de Rouen, le 14 juin 1431. Charles VII fit revoir son procès, & réhabilita la mémoire de cette héroïne en 1456.

Une fausse Jeanne qui lui ressembloit parfaitement, prit son nom, & épousa un gentilhomme de la maison des Armoises; elle reçut même à Orléans les honneurs dus à la libératrice de la ville.

ARCÉSILAS, philosophe de l'école de Platon,

mort vers l'an 300 avant J. C. Il disoit que *la mort étoit de tous les maux le seul dont la présence n'incommodoit jamais personne, & qui ne chagrinoit qu'en son absence.*

Quelqu'un lui demandant pourquoi on voyoit tant de disciples quitter l'école de leurs maîtres, excepté ceux d'Epicure qui ne l'abandonnoient jamais, il répondit : *parce que des hommes on peut faire des cunuques, mais que des cunuques on ne peut point en faire des hommes.*

ARCHÉLAUS, roi de Macédoine, mort vers l'an 399 avant J. C. Il attira à sa cour les philosophes & les plus célèbres artistes de son temps. Mais Socrate y ayant été appelé, répondit qu'il ne pouvoit se résoudre à aller voir un homme de qui il recevroit des biens qu'il ne pouvoit lui rendre.

Un homme en place, qui s'étoit rendu coupable de plusieurs infidélités chez les lacedémoniens, souffroit impatiemment qu'on l'appellât traître; il s'en plaignoit à Archélaus; « les macédoniens », lui répondit ce prince, sont si grossiers, qu'ils appellent les choses par leur nom.

ARCHIDAME, fils & successeur d'Agésilas-le-Grand, roi de Sparte, se rendit célèbre par ses vertus guerrières.

La première fois qu'Archidame vit des arbalétriers, il dit que la véritable valeur périrait bientôt, puisqu'on alloit se battre de si loin.

Quelqu'un lui demandoit un jour jusqu'où s'étendoit l'empire des lacedémoniens. Par-tout où ils peuvent étendre leurs lances, répondit-il.

Il écrivit à Philippe, roi de Macédoine, trop fier du succès de ses armes; il regarda ton ombre au soleil, tu ne la trouveras pas plus grande qu'elle n'étoit avant la victoire. Ce prince mourut les armes à la main, l'an 338 avant J. C.

ARCHILÉONIDE, femme lacedémonienne, ayant appris que son fils avoit été tué dans un combat, demanda s'il étoit mort en brave homme? Des étrangers, témoins de la valeur du jeune guerrier, en firent de grands éloges à sa mère, & lui dirent qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût à Sparte un plus vaillant citoyen. « Vous vous trompez », répondit « cette généreuse mère : mon fils, il est vrai, avoit du courage; mais, grâce au ciel, il reste encore » à ma patrie plusieurs citoyens qui valent mieux que lui ».

ARCHILOQUE, poète grec, mort vers l'an 664 avant J. C.

Les furies inspirèrent Archiloque, & pour mieux servir sa rage, elles l'armèrent le premier du vers iambique, dont la cadence vive & précipitée est très-propre à exprimer la fureur & l'impétuosité.

Le principal objet des fureurs d'*Archiloque*, fut un nommé Lycambe, également homme de lettres, mais ennemi de la satire, & qui refusa au poëte de lui donner sa fille en mariage. *Archiloque* irrité l'accabla des traits envenimés de ses satires, & l'on rapporte que cet homme trop sensible & sa fille se pendirent de désespoir.

La fureur de médite l'aimoit tellement, qu'il ne s'est point épargné lui-même. Il nous apprend qu'il avoit servi à l'armée, & que pour mieux se dérober à l'ennemi, il jeta son bouclier dont le poids l'embarrassoit extrêmement dans la fuite : « j'ai perdu mon bouclier, dit-il, mais j'ai conservé ma vie, & il ne me sera pas difficile d'en recouvrer un meilleur que le premier ». Les braves patriotes qui n'aimoient pas ces fortes de plaisanteries, le bannirent de leur république.

Ce satyrique assassin périt par le fer d'un ennemi qui chercha à venger en lui l'outrage que ses poésies avoient faites aux bonnes mœurs, aux loix, à la justice. Cicéron s'est servi de son nom pour désigner les placards licentieus que le consul Bibulus faisoit afficher contre César; il les appella *Archiloquia edicta*.

ARCHIMEDE, né à Syracuse, mort vers l'an 208 avant J. C.

Il fut le premier restaurateur des sciences exactes; né avec un génie dévorant, l'étude fut pour lui en quelque sorte un besoin. L'application qu'il y donnoit lui faisoit oublier toute autre fonction. On étoit même souvent obligé de le tirer par force de son cabinet, où son esprit occupé de spéculations sublimes paroissoit dédaigner tout autre objet. Plutarque ajoute que ses esclaves le menaient par force au bain, & que pendant qu'on le frottoit, il s'occupoit encore à tracer des figures de géométrie sur la peau.

Il y a un fait bien connu dans l'histoire, qui prouve qu'*Archimède* découvrit les principes de l'hydrostatique qui a pour objet l'équilibre de l'eau, & son action sur les corps qui y sont plongés. Hiéron, roi de Syracuse, vouloit faire aux dieux l'offrande d'une couronne d'or. Il la commanda d'un prix considérable, & péta l'or qu'il vouloit qu'on y employât. L'orfèvre lui apporta une couronne précisément du même poids; mais on reconnut qu'il y avoit de l'argent mêlé avec l'or, & par conséquent que l'ouvrier avoit volé une partie de la quantité de ce dernier métal qui lui avoit été remis. Hiéron, frappé de ce larcin, voulut convaincre l'orfèvre de sa friponnerie, & comme la couronne étoit travaillée avec beaucoup d'art, il demanda à *Archimède*, s'il ne seroit pas possible de découvrir la quantité de l'alliage, sans détruire la couronne. L'habile mathématicien rêva long-temps à ce problème; & quoiqu'il eût une sagacité extraordinaire, il désespéroit

d'en trouver la solution, lorsqu'un jour en se baignant, il remarqua qu'à mesure qu'il entroit dans le bain, l'eau montoit par dessus les bords. Cette simple observation, stérile pour tout autre, lui présenta la solution de la question qu'il cherchoit. Transporté de joie, il s'élança du bain; & sans faire attention à l'état où il étoit, il courut chez lui en criant : *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé*. Il conclut avec raison que les corps de différens volumes devoient déplacer une quantité d'eau relative à leur volume. Si la couronne est d'or pur, elle déplacera, dit-il, un volume d'eau égal à une pareille quantité d'or. Si au contraire il y a de l'argent, elle déplacera une plus grande quantité d'eau, parce que l'argent a un plus grand volume que l'or. *Archimède*, en conséquence, ne s'occupant plus qu'à déterminer la quantité d'argent que contenoit la couronne d'or. Il fit à cet effet un alliage d'or & d'argent du même poids & du même volume que la couronne; volume qu'il connut par le même déplacement d'eau.

On attribue à ce même mathématicien une machine ingénieuse formée d'un cylindre autour duquel tourne, soit en dedans, soit en dehors, un tuyau en vis, & qui puise l'eau & l'élève lorsqu'on tourne le cylindre. Cette machine a été appelée depuis la vis d'*Archimède*.

Cet homme illustre imagina aussi un miroir composé de plusieurs miroirs, qui, ajustés sur une espèce de chassis, réunissoient par réflexion les rayons du soleil à une grande distance. Quelques historiens ajoutent qu'*Archimède* avec ces miroirs brûla plusieurs navires romains à la distance de trois mille; ce qui doit paroître prodigieux. Le miroir que M. de Buffon, sur la description de celui d'*Archimède*, a fait exécuter au jardin du roi, est composé d'environ quatre cens glaces planes d'un demi-pied en quarré : il fond le plomb & l'étain à cent quarante pieds de distance, & allume le bois beaucoup plus loin.

Un jour qu'*Archimède* expliquoit à Hiéron les effets prodigieux des leviers, il s'appliqua à lui démontrer que, par leur multiplication & leur combinaison, il n'étoit point d'effort dont il ne fût capable, & s'applaudissant de la force de ses démonstrations, donnez-moi un point d'appui, disoit-il à ce prince, & je soulèverai la terre : *Da mihi punctum & terram movebo*.

Archimède eut occasion de déployer son génie contre les romains qui assiégeoient la ville de Syracuse par mer & par terre. Il inventa plusieurs machines qui leur causèrent bien du dégât; & peut-être auroit-il obligé l'armée ennemie de se retirer, si les Syracusains cessant d'observer les manœuvres des assiégeans pour célébrer la fête de Diane, ne leur eussent donné la facilité d'entrer dans la ville par escadale. Un soldat pénétra dans l'appartement d'*Archimède* qui méditoit avec tant

d'attention, qu'il n'avoit pas entendu le tumulte que les romains occasionnoient dans la ville. Ce soldat lui ordonna de le suivre pour venir parler à Marcellus son général. L'ordre étoit précis; mais Archimède, sans vouloir le déranger, continua à Archimède son problème & à en chercher la démonstration. Le soldat, plus curieux de pillage que de démonstration & de problème, le tua sur-le-champ. Marcellus témoigna beaucoup de regret de la perte de ce grand homme.

ARCY (d'). Le sieur d'Arcy, qui avoit été page de la musique de Henri IV, & qui est mort, dit-on, âgé de cent vingt-trois ans, à jout jusqu'à sa dernière maladie, d'une grande fante. Il venoit souvent faire fa cour à Louis XIV, qui prenoit plaisir à l'interroger. Ce bon vieillard parloit au roi très-facilement, quoique personne n'eût un pareil avantage. « J'ai, lui disoit-il, plus de gloire » que vous, car j'ai servi sous votre père & sous » vous ». Il retranchoit les expressions de *sire* & de *majesté*, comme des ornemens qui embarrassoient ses discours.

Le roi demanda un jour à d'Arcy son régime de vie : « je mange, lui dit-il, quand j'ai faim, & je » bois quand j'ai soif; j'ai mon garde-manger à » côté de mon lit : me sens-je appétit, je prends » ma lampe pour chercher de quoi manger, & » puis je me rendors : je me promène dans votre » parc deux fois par jour. — Mais quel âge avez- » vous lui demanda sa majesté ? C'est ce qui vous » reste à savoir, répondit d'Arcy ».

Louis XIV, déjà vieux, aimoit à voir cet homme qui avoit poussé si loin sa carrière : c'étoit un exemple bien agréable à sa majesté, qui l'encourageoit & lui donnoit l'espérance de l'imiter. Je n'oublierais point de dire que ce bon vieillard avoit les entrées de la chambre.

ARDSCHIR, roi de Perse, mort l'an 138 de J. C.

Les maximes de ce monarque étoient; *que le peuple est plus obéissant quand le roi est juste*;

Que le plus méchant de sous les princes est celui que les gens de bien craignent, & auquel les méchans espèrent.

Il répétoit souvent à ses officiers; *n'employez pas l'épée, quand le bâton suffit.*

ARÉOPAGE. L'*aréopage* délibéroit si l'on accorderoit à Alexandre les honneurs divins qu'il exigeoit en maître qui veut être obéi. Tous les sénateurs opinoient pour la négative. Eh! Messieurs, leur dit Demades, prenez garde, en voulant conserver le ciel, de perdre la terre.

ARÉTIN (Pierre l'), fils naturel d'un gentilhomme d'Arezzo, & dépourvu des biens de la fortune, étoit né, en 1556. Il avoit d'abord

embrassé le métier de relieur qu'il quitta bientôt. Ayant pris la plume, il prodigua tout à tour l'adulation la plus basse & la satire la plus effrénée; il parvint à intéresser même les puissances de la terre au sort de ses écrits satyriques. Cette audace lui avoit fait donner de son vivant le surnom de *fleur des princes*.

Charles-Quint & François I, craignant les foudres de ce petit Jupiter, n'hésitèrent point d'acheter son amitié par des présents. Charles-Quint, à son retour de sa malheureuse expédition d'Afrique, lui envoya une chaîne d'or, présent allégorique qui sembloit devoir enchaîner sa plume satyrique. Celui-ci dit, en la prenant : *elle est bien légère pour une si lourde sottise*.

Artin partageoit d'abord ses éloges entre ces deux monarques qui avoient été en concurrence pour l'empire. Mais la pension que Charles-Quint lui assigna décida sa plume; il ne chanta plus que son bienfaiteur. *Le saint-père*, disoit-il, *me donne l'occulade; mais des baisers ne sont point des lettres-de-change*.

Personne n'étoit plus importun que l'Artin, quand on lui avoit donné quelque espérance; ni plus insolent quand il avoit obtenu ce qu'il demandoit. Il répondit à un trésorier de la cour de France qui venoit de lui payer une gratification : « Ne soyez pas surpris si je garde le silence. J'ai » usé mes forces à demander, il ne m'en reste plus » pour remercier ».

Pierre Strozzi, capitaine au service de France, ayant enlevé sur Ferdinand, roi de Hongrie, le château de Murano, Artin, alors dévoué à la maison d'Autriche, ne put retenir un trait de satire. Strozzi qui n'entendoit pas raillerie, le menaça de le faire poignarder dans son lit. Artin qui le savoit homme à tenir parole, se barricada dans sa maison, n'osant ni sortir, ni laisser entrer personne, tant que ce général fut sur les terres de la république de Venise.

Une chute assez singulière termina la vie de l'Artin. Laurentini raconte qu'un jour, en écoutant le récit d'un tour qu'une de ses sœurs avoit joué à quelque galant, il lui prit un rire si violent, qu'il tomba de son siège, & se cassa la tête.

La petite pièce satyrique, en forme d'épigramme, que l'on composa sur sa mort, peut faire connoître ce que l'on pensoit alors de cet écrivain.

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette tombe a mis le corps
De l'Artin, de qui la plume
Blessa les vivans & les morts.
Son encre noircit la mémoire
De monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas :
Et s'il n'a pas contre Dieu même

Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

ARGENSON (d'), lieutenant de police,
mort en 1721.

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans s'imaginer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à-peu-près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvemens célestes, sans en avoir aucune connoissance; & même plus l'ordre d'une police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, & par conséquent il est d'autant plus ignoré qu'il est plus parfait. Mais qui voudroit le connoître & l'approfondir en seroit effrayé. Entretenir perpétuellement dans une ville telle que Paris, une conformation immense, dont une infinité d'accidens peuvent toujours tarir quelques sources; réprimer la tyrannie des marchands à l'égard du public, & en même-temps animer le commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnoître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent fausement y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils peuvent lui être utiles, par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeroient pas, ou ne s'acquitteroient pas si bien; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils ont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés, & ne les en tirer pas même par des châtimens trop éclatans, ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir, & ne punir que rarement & inutilement; pénétrer par des conduits souterrains dans l'intérieur des familles, & leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage; être présent par-tout sans être vu; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense & tumultueuse, & être l'ame toujours agissante, & presque inconnue de ce grand corps: voilà quelles sont en général les fonctions du magistrat de la police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par celle des vues qu'il faut suivre, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, & des caractères qu'il faut prendre; mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui la propriété, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville furent portés au plus haut degré. Il eut rendu compte d'un inconnu qui s'y seroit glissé dans les ténèbres; cet inconnu, quelque ingénieur qu'il fût à se cacher, étoit toujours sous ses yeux; & si enfin quelque'un lui échappoit, du moins, ce qui fait presque un effet égal, personne n'eût osé le croire bien caché.

Environné & accablé dans ses audiences d'une foule de gens du peuple, pour la plus grande partie peu instruits même de ce qui les amenoit, vivement agités d'intérêts très-légers & souvent très-mal entendus, accoutumés à mettre à la place du discours un bruit insensé, il n'avoit ni l'attention, ni le dédain qu'auroient pu s'attirer ou les personnes ou les matières; il se donnoit tout entier aux détails les plus vils, ennoblis à ses yeux par leur liaison nécessaire avec le bien public; il se conformoit aux façons de penser les plus basses & les plus grossières; il parloit à chacun sa langue, quelque étrangère qu'elle lui fût; il accommodoit la raison à l'usage de ceux qui la connoissoient le moins; il concilioit avec bonté des esprits farouches, & n'employoit la décision d'autorité qu'au défaut de conciliation. Quelquefois des contestations peu susceptibles, ou peu dignes d'un jugement sérieux, il les terminoit par un trait de vivacité plus convenable & aussi efficace. Il s'égayoit lui-même, autant que la magistrature le permettoit, des fonctions souverainement ennuyeuses & désagréables, & il leur prôtoit de son propre fonds de quoi le soutenir dans un si rude travail.

(Eloge par M. de Fontenelle).

Il mouroit dans sa retraite, au-dehors de la maison des filles de la Croix, au faubourg Saint-Anoine. Il étoit, dit le duc de S.-Simon, obligeant, poli, respectueux, sous une écorce dure & brulque, & une figure de Rhadamante; mais dont les yeux pétilloient d'esprit, & réparoient tout le reste.

Un jour d'émeute, la populace assailloit sa porte. M. d'Argenson monte dans sa voiture, & dit à son cocher, en sortant de la cour, *au pas*. Le peuple le voit, tremble & se disperse.

ARGENT.

L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est stérile, La vertu, sans argent, n'est qu'un meuble inutile: L'argent seul au palais peut faire un magistrat, L'argent en honnête homme érige un scélérat.

Pyrrhus, Philippe, & beaucoup d'autres héros, ont éprouvé que l'argent soumet les viles plus promptement que la plus nombreuse armée.

En amour sur-tout l'argent avance les négociations.

Au temps heureux où régnoit l'innocence, On gosoit en aimant mille & mille douceurs,

Et les amans ne faisoient de dépenses
Qu'en soins & qu'en tendres atours;
Mais aujourd'hui, sans l'opulence
Il faut renoncer aux plaisirs;

Un amant qui ne peut dépenser qu'en soupies,
N'est plus payé qu'en espérance.

M.

M. le maréchal de la Ferté nous fournit un exemple plaçant des ouvrages que l'argent fait oublier.

Lorsqu'il prit possession du gouvernement de Lorraine, les juites le vinrent saluer; il ne voulut pas, d'abord, les recevoir; « Je ne puis, dit-il, les voir sans horreur, ils ont trahi mon maître ». On lui apporta qu'ils lui portoient un présent de quatre mille pistoles. « Hélas ! dit-il, lorsqu'ils ont trahi mon maître, ils ne le connoissent pas ».

ARIOSTE (Louis), né à Reggio, d'une famille alliée aux ducs de Ferrare, mort en 1535.

Ce poète étoit le seul que le savant abbé de Longueville avoit admis dans sa bibliothèque: « pour ce fou-là, disoit-il, il m'amuse quelquefois ».

Arioste possédoit parfaitement la langue latine, mais il préféra d'écrire en italien. Le cardinal Bembo voulut le dissuader de se servir de cette langue, lui représentant, « qu'il acquiesçoit plus de gloire en écrivant en latin, qui est une langue plus étendue ». J'aime mieux, lui répondit l'Arioste, être le premier des écrivains italiens, que le second des latins.

Il avoit bâti une maison à Ferrare, & y avoit joint un jardin qui étoit ordinairement le lieu où il mûdoit & composoit. Cette maison étoit petite & fort simple. On lui demanda pourquoi il ne l'avoit pas rendu plus magnifique, ayant si noblement décrit dans son *Roland*, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques & d'agréables fontaines? Il répondit, « qu'on assembloit bien plutôt & plus aisément des mors que des pierres ». Il avoit fait mettre sur sa maison ce distique latin :

*Parva, sed apta mihi, sed nulli. obnoxia, sed non
Sordida, parva meo sed tamen arc domus.*

L'Arioste s'emporta un jour contre un potier de terre qui chantoit des stances de son poème, & brisa plusieurs de ses vases, en lui disant: *tubrifas l'harmonie de mes vers, qui valent bien un autre prix que ta vile marchandise*.

Le cardinal d'Est, à qui il lui dédia son *Orlando furioso*, admirant la fécondité de son génie, s'écrioit: *messire Louis, où diable avez-vous puise tant de suillies bouffonnes?*

On a une excellente traduction de ce poème charmant, par MM. Panckoucke & Framery.

L'Arioste, d'une santé délicate & foible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins; il fit paroître beaucoup de fermeté & de tranquillité dans sa dernière maladie, & dit à *Encyclopédiana*.

ceux qui étoient présents, « que plusieurs de ses amis étoient déjà partis, qu'il souhaitoit de les revoir, & que chaque moment le faisoit languir, tant qu'il ne seroit point parvenu à ce bonheur ».

ARISTARQUE vivoit environ 148 ans avant J. C. Son nom exprimoit déjà du temps d'Homère, un censeur judicieux & délicat, & il est encore en usage parmi nous. *Aristarque* fit la critique des ouvrages d'Homère & de Pindare, d'Aratus & de plusieurs autres. A l'âge de soixante-douze ans, il fut attaqué d'une hydropisie, & voyant qu'il n'en pouvoit guérir, il se laissa mourir de faim.

ARISTIDE fut un des hommes célèbres qui honorèrent la république d'Athènes. Il obtint le surnom de *Juste*, & sa vie entière répondit à ce titre glorieux. Il mourut vers l'an 475 avant J. C.

Un jour que l'on jouoit une tragédie d'Eschyle, l'auteur ayant recité ce vers, qui contenoit l'éloge d'Amphiaraus, *il ne veut point seulement paroître homme de bien & juste, mais l'être effectivement*, tout le monde jeta les yeux sur *Aristide*, & lui en fit l'application.

Il présidoit au jugement de la cause de deux particuliers. L'un des deux pour le prévenir en sa faveur, dit que sa partie adverse s'étoit toujours montrée opposée aux démarches d'*Aristide*. « Eh mon ami, lui répartit ce juge intègre en l'interrompant, dis seulement les maux qu'il t'a faits; car c'est ton affaire que je juge & non la mienne ».

Le peuple d'Athènes, qui prétextait souvent la crainte d'une trop grande puissance, pour éloigner un citoyen auquel il portoit envie, exila *Aristide* par un jugement de l'ostracisme. Ce fut dans cette occasion qu'un paysan ne le connoissant pas, vint le prier de mettre sur sa coquille le nom d'*Aristide*. L'illustre athénien lui demanda, « si celui qu'il vouloit bannir lui avoit fait quelque tort? » Aucun, répondit cet homme: *mais je souffre impatiemment de l'entendre toujours appeler le juste*. *Aristide*, sans prononcer un seul mot, prit la coquille, écrivit son nom & la rendit. Il partit pour son exil, mais en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à son ingrate patrie, aucun malheur qui le fit regretter.

Lorsque *Aristide* partit pour son exil, & qu'on le conduisoit hors d'Athènes, un de ses ennemis lui cracha au visage. Il s'essuya sans se plaindre, & se tourna vers le magistrat qui l'accompagnait: « c'est à vous, lui dit-il, d'avertir cet homme, de peur qu'il n'en agisse ainsi envers quelque autre ».

Aristide qui avoit rempli les charges les plus éminentes de la république, mourut néanmoins si pauvre, qu'*Athènes* fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de doter ses filles, & d'avoir soin de son fils *Lyfimachus*, à qui il ne laissoit pour tout héritage que le poids de sa gloire & l'exemple de ses vertus.

ARISTIPPE, de Cyrène, florissoit vers l'an 400 avant J. C. Il quitta la Lybie dont il étoit originaire, pour aller entendre *Socrate* à *Athènes*; mais il ne savoit pas le plan de sagesse de ce grand philosophe.

On railloit *Aristippe* sur le commerce qu'il avoit avec la courtisane *Lais* : « il est vrai, dit-il, je possède *Lais*; mais *Lais* ne me possède pas ».

Aristippe interrogé pourquoi les hommes donnoient plus volontiers aux pauvres qu'aux philosophes : c'est, répondit-il, parce qu'ils croient devenir plutôt l'un que l'autre.

On demandoit à *Aristippe* la différence qu'il y avoit entre un homme éclairé & un ignorant : qu'on les envoie, dit-il, hors de leur pays, & on le verra.

Aristippe s'étant embarqué, & ayant reconnu que le vaisseau appartenoit à des pirates, se mit à compter son argent, & le laissa tomber exp.és dans la mer, faisant croire, par de feintes gémissements, qu'il lui étoit échappé des mains sans y penser. Il évita, par ce tour adroit, le danger où sa vie étoit exposée : ce qui lui fit dire à voix basse en le jetant : *il vaut mieux que je te perde que si tu étois cause de ma perte.*

Dionège lavant des choux, & voyant *Aristippe*, lui dit : « Si tu savois vivre de choux, tu ne ferois point la cour à un tyran ». *Aristippe* lui répondit : « Si tu savois vivre avec des rois, tu ne laverois point des choux ».

Aristippe demandoit au roi *Denis* une grâce pour un de ses amis, & ne pouvant l'obtenir, il se jeta à ses pieds, & les embrassa, pour le prier en la manière qu'il vouloit être prié. Quelqu'un lui reprochant cette action comme indigne d'un sage, il répondit plaisamment : « la faute ne m'en doit pas être imputée, mais au roi *Denis*, qui met ses oreilles à ses pieds ».

Denis lui avoit un jour donné le choix de trois belles femmes, il les garda toutes trois en disant : qu'il en avoit mal pris à *Paris*, d'avoir donné la préférence à une des trois diesses. Mais les ayant conduites jusques hors de chez lui, il les renvoya, pour faire voir qu'il savoit également jouir & s'abstenir.

Comme on lui demandoit ce que la philosophie lui avoit appris : *A bien vivre avec tout le monde.*

En quoi les philosophes sont-ils au-dessus des autres hommes ? « C'est, disoit-il, que quand il n'y auroit point de loix, ils vivroient comme ils se font ».

On le railloit, & il se retiroit tout doucement ; celui qui l'attaquoit le suivit, & lui demanda pourquoi il s'en alloit ? « c'est, lui répondit-il, que comme vous êtes le maître de faire des railleries, il dépend aussi de moi de ne pas les écouter ».

Ayant fait naufrage sur les côtes de l'île de *Rhodes*, & apercevant sur le rivage des figures de mathématique : *Courage, mes amis, s'écria-t-il, je vois des traces d'hommes.*

Ayant perdu une terre considérable, il dit à quelqu'un, qui lui témoignoit prendre beaucoup de part à sa perte : « vous n'avez qu'une maître àrie, & il me reste encore trois terres ; pourquoi ne m'affligerois-je pas plutôt avec vous ? »

Il comparoit ceux qui laissoient l'étude de la sagesse pour cultiver les autres sciences, aux amans de *Penélope* qui, au lieu de s'attacher à la maîtresse, s'amusoient avec les suivantes.

Un homme fort riche desirant qu'*Aristippe* donnât des leçons à son fils, il demanda cinquante drachmes. *Eh comment, dit l'avare, avec ce prix j'achèterois un esclave. — Achète-le, répartit le philosophe, tu en auras deux, lui & ton fils ?*

On s'étonnoit devant *Aristippe* de ce que les philosophes alloient trouver les princes, & jamais les princes les philosophes. Il dit : ne font-ce pas les médecins qui doivent aller chez leurs malades.

ARISTON, roi de *Lacédémone*, mort vers l'an 540 avant J. C. Un courtisan l'engageoit à faire du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis, il lui répondit : « Qu'il convenoit bien plus à un roi de conserver ses anciens amis, & de savoir s'en faire de nouveaux de ses plus grands ennemis ».

Apprenant que les athéniens faisoient un éloge funèbre, de leurs citoyens tués dans un combat, entre les lacédémoniens, s'ils honorent, dit-il, a'n'si les vaincus, quels honneurs méritent donc les vainqueurs ?

ARISTOPHANE, *Aristophane*, poète comique grec, florissoit vers l'an 446 avant J. C.

Les premiers magistrats, les généraux les plus célèbres, les dieux même furent exposés à la risée du peuple par ce satyrique outré, qui en les moquant par leur côté foible, les couvroit d'abord de ridicule, & les exposoit bientôt au mépris.

Aristophane fit jouer sa première comédie, qui

est perdue, sans se faire connoître, parce qu'il étoit trop jeune selon les loix, qui délandoient aux poëtes de donner au théâtre des comédies avant l'âge de trente ou quarante ans.

Cléon, fils de corroyeur & corroyeur lui-même, étoit d'une insolence extrême. Il avoit une voix terrible & impoñante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses intérêts. Enfié d'un succès extraordinaire que lui procura la fortune, plutôt que la bravoure, il devint presque le maître de l'état. *Aristophane*, pour démaquer cet homme vil, eut la hardiesse d'en faire sa comédie des *Chevaliers*, sans redouter son crédit; mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon, & il montra sur le théâtre, pour la première fois, aucun des comédiens n'ayant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barbouilla le visage de lie, faute de masque, n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme on en faisoit pour ceux qu'on vouloit jouer en public.

Cléon, pour se venger des railleries d'*Aristophane*, l'avoit accusé devant le peuple, & lui avoit même disputé son droit de citoyen d'Attique. *Aristophane* se tira d'affaire par un bon mot qui réjouit ses juges. Il confisloit en une citation fort heureuse de deux vers de Télémaque dans Homère, qu'il s'appliqua fort plaisamment.

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère.

Pour moi, je n'en suis rien. Qui fait quel est son père?

Il n'est pas certain qu'*Aristophane* ait été cause de la mort de Socrate. Il n'en fut pas moins coupable de l'avoir accusé publiquement d'impieété dans les *Nuées*.

ARISTOTE, surnommé le prince des philosophes, fut le chef de la secte des peripatéticiens. Il étoit né en Macédoine, l'an 384 avant J. C.

Aristote se mit dans sa jeunesse au rang des disciples de Platon. Mais ses talents naturels, son ardeur insatiable de tout savoir, ses lectures immenses, le firent de bonne heure regarder comme un génie du premier ordre. Ceux qui étudioient avec lui ne l'appelloient que l'esprit ou l'intelligence. Strabon dit de lui qu'il fut le premier qui pensa à se former une bibliothèque, & il y a lieu de croire qu'*Aristote* profita habilement des découvertes de ceux qui l'avoient précédé.

Aristote employa beaucoup de temps à voyager, dans le dessein de s'instruire.

Philippe, roi de Macédoine, ayant dessein de le charger de l'éducation d'Alexandre son fils. « Je rends moins grâces aux dieux, lui écrivait-il, de me l'avoir donné, que de l'avoir fait naître

pendant votre vie; je compte que, par vos conseils, il deviendra digne de vous & de moi ».

Aristote reçut toutes sortes d'honneurs à la cour de Macédoine; mais la récompense la plus flatteuse sans doute que ce philosophe obtint pour tous ses soins, fut d'entendre Alexandre-le-Grand répéter souvent : je dois à mon père le bonheur de vivre, & à *Aristote*, de bien vivre.

Un témoignage encore plus flatteur du mérite supérieur d'*Aristote*, est la lettre que ce même prince, maître de la terre, lui écrivit sur les débris même des trônes qu'il venoit de renverser : « J'apprends que tu publies tes traités acroïtiques. » Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes sciences que tu m'as enseignées vont devenir communes; & tu avois cependant que j'aime encore mieux surpasser les hommes par la science des choses futures que par la puissance. Adieu ».

Aristote enseignoit alors la philosophie à Athènes. Les athéniens lui avoient donné le Lycée pour y fonder la nouvelle école. Le concours des auditeurs étoit prodigieux. Le matin il enseignoit la philosophie, & le soir la rhétorique; & comme il donnoit ordinairement ses leçons en se promenant, ses disciples furent appelés *Peripatéticiens*.

Aristote avoit bien des rivaux jaloux de sa gloire. Ils tirent leur haine secrète pendant la vie d'Alexandre, que l'on savoit aimer tendrement son précepteur. Mais après la mort de ce conquérant, ils osèrent se montrer plus à découvert. Ils cherchèrent à lui porter des coups plus sûrs, en se servant du ministère d'un prêtre de Cérès, qui l'accusa d'impieété devant le juge. Comme cette accusation pouvoit avoir des suites fâcheuses, & que l'exemple de Socrate étoit encore récent, le philosophe ne crut pas devoir attendre le succès du jugement, & il se retira secrètement à Chalcis, dans l'île d'Eubée. Ses amis firent de vains efforts pour l'arrêter; *Empédocles*, leur dit-il en partant, qu'on ne fasse une nouvelle injure à la philosophie; paroles qui faisoient allusion à la mort de Socrate.

Aristote étoit d'une activité si infatigable pour l'étude, que, « lorsqu'il se mettoit en devoir de se reposer, il tenoit dans la main une boule d'airain appuyée sur les bords d'un bassin, afin que le bruit qu'elle feroit en tombant dans le bassin pût le réveiller ».

Un bavard lui demandoit s'il ne l'avoit pas ennuyé : non, dit-il, car je ne l'écoute pas.

Le fameux *Aristote*, étant près de mourir, fut prié par ses disciples de se nommer un successeur. Nicéphraë de Lesbos, & Ménédème de Rhodes

prétendoient tous deux à cet honneur. *Arfote* se fit apporter deux bouteilles, l'une de vin de Rhodes, l'autre de vin de Lesbos. Il goûta d'abord le premier vin, & en fut très-content : il passa ensuite au vin de Lesbos ; & lorsqu'il en eut bu : « Ces deux vins, dit-il, sont très-bons, sans doute ; celui de Lesbos me paroit cependant plus agréable ». Il vouloit, par cet ingénieux trait de politesse, donner honnêtement la préférence à *Théophr* ste.

ARITHMÉTIQUE. La duchesse de . . . représentait depuis long-temps à son mari l'énormité de la dépense de leur maison, qui aborboit & au-delà leurs revenus : elle en accusoit l'intendant, dont la fidélité lui paroissoit suspecte, & elle en donnoit pour preuves son luxe en habits, l'abondance des mets qui chargeoient sa table, & le gros jeu qu'on disoit qu'il jouoit. « Vous avez bien raison, madame, lui répondit le duc, j'ai déjà fait toutes ces observations : je soupçonne le duc de la touche dans ses comptes ; mais que faire ? ses additions sont toujours justes ».

ARLAUD, peintre Genevois, mort en 1747, avoit enseigné le dessin au duc de Chartres, depuis duc d'Orléans, & régent du royaume. Ce prince ne fut pas plutot à la tête du gouvernement, qu'il s'empressa de comblér de bienfaits les excellents artistes. *Arlaud* venoit souvent lui faire fa cour, & avoit la satisfaction d'être distingué dans la foule. « Je n'ai point oublié que je vous dois les premiers principes du dessin », lui dit un jour le duc : je suis trop reconnoissant pour ne pas récompenser mon maître : allez choisir dans ma galerie les tableaux qui vous plaisent davantage, & faites-les emporter ; je vous les donne ». Le peintre eut beau protester qu'il avoit assez reçu de la générosité de son altesse, & qu'il étoit d'ailleurs récompensé par la gloire d'avoir eu un tel élève, il fallut se rendre. *Arlaud* entra dans la galerie où sont rassemblés les chefs-d'œuvres des plus grands artistes de toutes les écoles, & fixe son choix sur deux tableaux peints par le régent lui-même. Ce trait adroit d'un fin courtisan fut admiré. « Je suis fâché », lui dit le prince, que vous vous contentiez de si peu de chose. — C'est, monseigneur, ce qui pouvoit m'être le plus précieux, répondit *Arlaud*, qui trouva, en arrivant chez lui, deux excellents tableaux, & vingt mille francs en or que lui envoyoit son auguste élève, pour récompenser les soins & son dévouement.

ARLEQUIN. Quelques-uns prétendent que le nom d'*Arlequin* doit son origine à un jeune acteur italien qui vint à Paris sous le règne de Henri III. Comme ce comédien étoit accueilli dans la maison du président Achilles de Harlai, ses camarades l'appellèrent *Harlequino*, selon l'usage des italiens,

qui donnent souvent le nom des maîtres aux valets, & celui des patrons aux clients. D'autres disent que le nom d'*Harlequino* se trouve dans une lettre de Raulin, imprimée en 1521, & dans d'autres écrits antérieurs au règne de Henri III.

On a fait beaucoup de pièces sous le titre d'*Arlequin* . . . On s'est aussi beaucoup servi de ce rôle pour parodier différents opéra.

La petite f. r. e. italienne d'*Arlequin* bouffon fournit une anecdote qui trouve naturellement place dans cet article.

Cette pièce fit beaucoup de plaisir. On en imprima le canevas, & l'on en fit des extraits pour la commodité des dames, qui voulaient toutes applaudir l'italien. Les maîtres de cette langue firent de grands progrès de fortune, & il étoit de mode d'en avoir un dans sa loge, pour se faire interpréter la pièce, à-peu-près comme les cicéroniens, que les voyageurs prennent en Italie pour se faire expliquer les antiquités du pays.

Après une représentation de cette comédie, Thomassin s'avança sur le bord du théâtre, & s'adressant aux spectateurs, dans un jargon moitié italien, moitié français, qui faisoit plaisir dans sa bouche, dit : « Messieurs, je veux vous dire une *picciola* fable que j'ai lue ce matin : car il me prend quelquefois envie de *diventare* savant ; mais la *diro* en italien : & ceux qui l'entendent *ranno*, l'expliqueranno à ceux qui ne l'entendent pas ». Alors il raconta, de la manière la plus comique, la fable de La Fontaine, du *meunier, de son fils & de l'âne* : il accompagnoit son récit de tous les gestes qui lui étoient familiers : il descendoit de l'âne avec le meunier ; il y montoit avec le jeune homme, il trottoit devant eux : il prenoit tous les différents tons des contrôleurs & des contrôleuses ; & après avoir fini ce récit comique, il ajouta en français : « Messieurs, venez nous à l'application ; je suis le bon homme ; je suis son fils, & je suis encore l'âne. Les uns me disent : *Arlequin*, il faut parler français ; les dames ne vous entendent point, & bien des hommes ne vous entendent guère. Lorsque je les ai remerciés de leur avis, je me tourne d'un autre côté ; & des signeurs me disent : *Arlequin*, vous ne devez pas parler français ; vous perdrez votre feu, &c. Je suis bien embarrassé ; parlerai-je italien ? parlerai-je français ? je vous le demande, Messieurs ». Alors quelqu'un du parterre, qui avoit apparemment recueilli les voix, répondit : « Parlez comme il vous plaira, vous ferez toujours plaisir ».

Thomassin, Dominique & Carlin sont les trois héros de Bergame qui ont rendu le rôle d'*Arlequin* le plus intéressant du théâtre italien, dont il ne reste aujourd'hui que le nom.

L'ancienne troupe italienne avoit en pour devise ces paroles : *castigat ridendo mores* ; & voici comme elles furent données par Santeuil au célèbre Dominique, qui jouoit le rôle d'*Arlequin* dans cette troupe. Cet acteur avoit envie d'avoir des vers latins de Santeuil, pour mettre au bas du buste d'*Arlequin* qui devoit décorer l'avant-scène de la comédie italienne. Sachant que le poète ne vouloit pas se donner la peine d'en faire pour tout le monde, il imagina ce moyen pour en obtenir. Il s'habilla de son habit de théâtre, avec sa fangle & son épée de bois, prit un manteau qui le couvroit jusqu'aux talons ; & ayant caché son petit chapeau, il se mit dans une chaise à porteur. Quand il fut à la porte de Santeuil, il heurta ; en entrant, il jeta son manteau à terre ; & ayant pris son petit chapeau, il courut, sans rien dire, d'un bout de la chambre à l'autre, en faisant des postures plaisantes. Santeuil étonné d'abord, & ensuite rejoui de ce qu'il voyoit, entra dans la plaisanterie, & courut lui-même dans tous les coins de la chambre comme *Arlequin* ; & puis ils se regardoient tous deux, faisant des grimaces pour se payer de la même monnaie. La scène ayant duré un peu de temps, *Arlequin* leva enfin son masque, & ils s'embrassèrent avec la joie de deux amis qui se reconnoissent & sont charmés de se revoir. Santeuil lui fit sur le champ ce demi-vers : *castigat ridendo mores*, & le renvoja fort fatigué de sa complaisance & de sa bonne humeur.

Ce même Dominique, né à Bologne, jouoit dans une si grande perfection, que lorsqu'il mourut, ses camarades tirèrent leur théâtre fermé pendant plus d'un mois, pour marquer au public le regret qu'ils avoient de sa perte. Voici de quelle manière il fut saisi de la maladie qui l'emporta à l'âge de quarante-huit ans. Le sieur Beauchamp, maître à danser de Louis XIV, avoit exécuté devant ce prince une entrée fort singulière, dont sa majesté avoit été très-satisfait. Dominique, dans un divertissement donné devant le roi, imita, d'une façon extrêmement comique, la danse de Beauchamp. Ce prince parut y prendre tant de plaisir, que le comédien fit durer sa danse aussi long-temps qu'il lui fut possible. Comme il s'étoit fort échauffé, & qu'il n'eut pas le temps de changer de linge, parce qu'il falloit qu'il jouât son rôle tout de suite, il lui survint un rhume qui se tourna en fluxion de poitrine ; & il en mourut huit jours après. Il laissa plusieurs enfans, parmi lesquels il y en eut deux, un garçon & une fille, dont on a beaucoup parlé dans le monde. L'un est le célèbre Dominique, si connu au nouveau théâtre italien & à la foire, où il jouoit le rôle de Trivelain, & où il donna de très-bonnes pièces de sa composition. L'autre est la demoiselle Biancoletti, dite Isabelle, qui épousa M. de Turgis, officier dans les gardes françaises.

Rich, fameux *Arlequin* de Londres, sortant un soir de la comédie, appella un fiacre, & lui dit de le conduire à la taverne du Soleil, sur le marché de Clarre. A l'instant où le fiacre étoit prêt d'arrêter, Rich s'appercut qu'une fenêtre de la taverne étoit ouverte, & ne fit qu'un saut de la portière dans la chambre ; le cocher descend, ouvre son carrosse, & est bien surpris de n'y trouver personne. Après avoir bien juré suivant l'usage, contre celui qui l'avoit si bien excroqué, il remonte sur son siège, tourne & s'en va. Rich épia l'instant où la voiture repassoit vis-à-vis de la fenêtre, & d'un saut se remet dedans ; alors il crie au cocher qu'il se trompe, & qu'il a passé la taverne. Le fiacre tremblant retourne de nouveau, & s'arrête encore à la porte. Rich descend de voiture, gronde beaucoup cet homme, tire sa bourse & lui offre son paiement. A d'autres, M. le diable, s'écria le cocher, je vous connois bien, vous voudriez m'empaumer, gardez votre argent : à ces mots, il fouette, & se sauva à toute bride.

Les saillies échappées aux *Arlequins* ont été recueillies sous le titre d'*Arlequiniana*, ou d'*Arlequinades* ; nous allons en citer quelques-unes, pour en donner une idée.

Dans une des pièces de l'ancien théâtre italien qui étoient des canevas que les acteurs remplissoient sur le champ ; *Arlequin* (l'inimitable Carlin) entendit son maître faire la plus amère satire des hommes ; « Et les femmes, mon-
« sieur, qu'en dites-vous ? -- Les femmes !...
« ah ! c'est encore pis. -- si bien donc, reprend
« *Arlequin*, que nous serions parfaits si nous n'é-
« tions ni hommes ni femmes ».

Arlequin, parlant de la noblesse, disoit : « Si
« Adam s'étoit avisé d'acheter une charge de so-
« crétaire du roi, nous serions tous nobles ».

Arlequin, pressé de raconter la mort de son père, répondoit : hélas ! dispensez-m'en, le pauvre homme mourut de chagrin de se voir pendre.

On dit qu'un verre de vin soutient un homme, & moi, reprit *Arlequin*, j'en ai bu plus de soixante & je ne peux pas me soutenir, comment cela se fait-il ?

Pantalon donna à son valet *Arlequin* des rys de veau pour les apprêter, & comme ce valet avoit peu de mémoire il lui donna par écrit l'*acomodage* qu'il vouloit qu'il en fit ; ce valet mit les rys sur une planche, & il vint un chat qui les emporta : « ah chat, cria le valet, en
« lui montrant de loin le papier ; ah ! chat, dis-
« moi, que te servira d'avoir emporté ces rys
« de veau, car sans ce papier là tu ne feras
« pas les acomoder comme il faut ».

Carlin tiroit de ce conte une scène extrêmement plaisante.

On avoit défendu le chant aux italiens ; on fit paroître sur le bord de la coulisse, un âne qui se mit à braire ; *taïtz-vous insolent*, lui dit *Arlequin*, *votre musique est ici descendue*.

Un jour qu'il y avoit peu de spectateurs à la comédie italienne, Colombine vouloit dire une scène tout bas à *Arlequin*, *parlez plus haut*, dit Carlin, *nous sommes entre nous & personne ne nous écoute*.

Un aubergiste se venant plaindre à *Arlequin* qu'on lui avoit volé fa bourse où il y avoit trois cents écus ; les aviez-vous comptés, lui dit *Arlequin* ? Oui, répondit le plaignant. Brebis comptée, répond *Arlequin*, le loup la mange.

Un autre aubergiste se plaignoit qu'on lui avoit volé une montre la meilleure du monde. Si elle étoit aussi bonne que tu le dis, dit *Arlequin*, elle t'aurait montré l'heure qu'on devoit te la prendre ; mais quel est le voleur ? — C'est un étranger, répondit l'aubergiste. — C'est peut-être la mode de son pays, dit *Arlequin*.

ARMAND. (François Huguet) plus connu sous le nom seul d'*Armand*, naquit à Richelieu en 1699, d'une honnête bourgeoisie du Poitou. Il eut l'honneur d'être tenu sur les fonts de baptême, au nom de M. le duc maréchal de Kichelieu, qui n'étoit alors qu'un plus âgé que son filleul. L'enfant fut élevé sous le nom d'*Armand*, qu'il a porté toute sa vie, par un sentiment de respect pour son parrain. L'abbé Nadal, poitevin comme lui, le plaça chez un notaire à Paris ; mais un penchant pour les plaisirs & pour le théâtre, lui fit abandonner la chicane. Après diverses aventures dignes de Gilblas de Santillane, il joua la comédie en Languedoc, & revint ensuite à Paris, où il débuta sur le théâtre de la comédie française en 1723, par le rôle de Paquin, dans *l'Homme à bonnes fortunes*. La nature lui avoit donné le masque le plus propre à caractériser les talens d'un valet adroit & fourbe ; c'est principalement dans ce rôle qu'il excelloit. On le grava dans le personnage de Carondas, au moment où, à l'exemple du valet de Zénon, il voloit le philosophe son maître, par un mal-entendu de philosophie. Ce rôle, dans la comédie des *Philosophes*, celui de Fabrica dans *l'Écossaise*, & celui du garçon libraire dans la *Prisomption à la mode*, furent les derniers qu'il repréenta dans les pièces nouvelles. Ce comédien mourut à Paris en 1765. Il s'étoit retiré du théâtre peu de temps avant sa mort, avec une pension du roi, après qua-

rante-deux ans de service. Il étoit le doyen des comédiens français.

Le caractère de cet excellent acteur étoit de voir tout gaiement ; & dans les affaires les plus sérieuses, il ne pouvoit se refuser une plaisanterie. Il narroit d'une façon à faire distinguer les différens interlocuteurs qu'il mettoit en action dans ses récits ; il imitoit leur voix, leurs moindres gestes ; on eût dit que Scaron l'avoit deviné dans le personnage de la Rancune. On a conservé un discours que cet acteur avoit composé étant clerc de notaire, & qu'il débita dans une comédie bourgeoise, dont il s'étoit chargé de faire le prologue.

« Messieurs, mon dessein n'est pas, dans ce
« jour qui renouvelle l'année, de vous jeter de
« la poudre aux yeux, ni de vous faire croire
« que des vesties sont des lanternes. Je sais trop
« que marchand d'oignons doit se connoître en
« ciboules, & que vous êtes des éveillés de
« Poissy, à qui l'on ne vous ferait pas passer
« des chats pour des lièvres ; parce que vous en
« avez bien vu d'autres, & qu'on ne sauroit
« vous en donner à garder. Je n'ignore pas qu'un
« discours bien garni de fleurs de rhétorique,
« viendrait ici juste comme de cire, ou, si vous
« voulez, comme Mars en carène, & que ce
« ne seroit point tirer ma poudre aux moineaux,
« ni semer des marguerites devant des pourceaux.
« Mais il n'y en a pas de plus embarrassé que
« celui qui tient la queue de la poêle : à petit
« mercier, petit panier, & à bon entendre de
« mi-mot. Si nous ne remplissons pas nos rôles
« comme les grands acteurs que vous avez jour-
« nellement sous les yeux, c'est qu'il n'est pas
« permis à tout le monde d'aller à Corinthe,
« & que qui est apprenti n'est pas maître. Loin
« de nous en faire accroire, nous avouons de
« bonne foi, que si nous comptions moins sur
« votre indulgence, nous ne saurions tous sur
« quel pied danser. Mais si vous daignez nous
« mettre le cœur au ventre, nous ne vous pro-
« mettons pas poires molles, ni plus de beurre
« que de pain ; & nous irons de cul & de tête,
« comme des corniches qui abattent des noix.
« Ainsi, messieurs, sans tourner si long-temps
« autour du pot, ni chercher midi à quatorze
« heures, d'autant plus que vous n'ignorez pas
« que trop gratter cuit, & trop parler nuit, je
« me contenterai de vous prier de ne pas nous
« recevoir comme des chiens dans un jeu de
« quilles, en vous assurant que notre recon-
« noissance ne sera pas entre le aïsse & le zeste,
« ni moitié figue, moitié raisin ; & que lorsqu'il
« s'agira de vous faire épanouir la rate, on
« ne nous verra jamais ni aller que d'un
« fesse, &c....

Cette harangue fut extrêmement applaudie ;

l'abbé Nadal ne put se contenir, il se leva, monta sur le théâtre, courut embrasser son jeune protégé, & lui promit une amitié qu'il lui conserva toujours.

Son humeur gaie & facétieuse ne le quitta jamais. Le commencement de sa fortune fut même l'effet de sa plaisanterie. Il avoit l'habitude, en allant se promener avec ses amis, de parier, ou la dépense du moment, ou des billets de loterie, au premier bœuf que le hasard lui faisoit rencontrer sur son chemin ; & rarement ces billets étoient malheureux. Un jour, au sortir de la comédie, il rencontra (ce qu'il regardoit comme un présage très-favorable) un bœuf, dont la physionomie le frappa puissamment. Dans l'accès de sa gaieté, il alla prendre sur le champ, quelques billets de loterie à la devise du bœuf. Un de ces billets lui rapporta huit mille livres : c'étoit, disoit-il quelquefois, le plus beau des bœufs.

Étant à Lyon à se divertir avec des amis, survint un fâcheux, qui, après avoir soupé à leurs dépens, leur demanda encore à coucher pour cette nuit ; chacun s'en défendit en faisant retraite. *Armand*, resté seul, connoissant l'humeur du personnage : & voulant éviter une affaire, lui promit de partager son lit. C'étoit une belle nuit d'été ; *Armand* conduisit le fâcheux à la promenade, met son épée en bandoulière, ses souliers dans sa poche, grimpe au haut d'un arbre, & s'y établit aussi tranquillement que dans l'appartement le plus commode. « Que faites-vous donc, dit l'importun, que ce manège » commençoit à impatienter ? Je loge ici, répondit *Armand*, je vous invite à faire de même ».

Armand faisoit avec une présence d'esprit singulière tout ce qui pouvoit plaire au public dont il étoit fort aimé. Jouant le rôle de Pafquin, dans *Attendez-moi sous l'orme*, après ces mots : *Que dit-on d'intéressant ? Vous avez reçu des nouvelles de Flandres* ; il répliqua sur le champ : *Un bruit se répand que Port-Mahon est pris*. Le vainqueur de Port-Mahon étoit le parrain d'*Armand*.

Armand entreprit un jour, en buvant avec deux de ses camarades, de les faire pleurer avec la fable du *Tartuffe*. « Figurez-vous, mes bons amis, leur disoit-il, un honnête gentilhomme qui retire chez lui un misérable, à qui il donne tout son bien avec sa fille, & qui, pour le récompenser de ses bontés, veut séduire sa femme, les chasser de sa propre maison & se charge de conduire un exempt pour l'arrêter. Ah ! le coquin, le monstre, le scélérat, s'écrioient les convives déjà gris ! & en disant cela, ils fondoiient en larmes. Alors *Armand*, continuant avec ce sang froid qui le rendoit si plai-

sant : « Là, là, consolez-vous, leur dit-il, ne pleurez pas, mon gentilhomme en fut quitte pour la peur ; l'exempt lui dit :

« Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude. — « Que diable, c'est le sujet du » *Tartuffe* que tu nous débites ? — Eh ! oui, mes amis. A-t-on si grand tort de dire que » nombre de comédiens ne connoissent que leur » rôle, même dans les pièces qu'ils représentent » journellement ».

ARMOIRIES. Les armoiries ne furent inventées que du temps des croisades, pour distinguer la noblesse de tous les royaumes de la chrétienté qui s'étoient enrôlés dans cette guerre.

Les armes les plus simples & les moins diversifiées sont les plus belles & les plus nobles.

En Angleterre, un homme qui n'est pas gentilhomme de naissance, & qui n'a point d'*armoiries*, peut prendre & transmettre à la postérité celle du gentilhomme, du pair, ou du prince qu'il a fait prisonnier dans une guerre légitime.

Un empereur, pour se moquer, demanda à un ambassadeur de Venise dans quel endroit du monde on trouvoit des lions ailés, tels que ceux qu'on voit dans les armoiries de l'état vénitien : « On les trouve, lui répondit l'ambassadeur, dans le même pays où l'on voit des aigles à deux têtes ».

Louis XV appelloit le médecin *Quefnay* son penseur & lui donna, pour armes, trois fleurs de pensées.

Henri IV s'étant égaré à la chasse, s'arrêta dans un hameau. Il descendit chez une vieille femme, à laquelle il dit simplement qu'il étoit un seigneur de la cour que le mauvais temps obligeoit à chercher un asyle. La bonne femme courut vite chez son voisin, & revint un moment après avec un air fort triste. Henri lui demanda la cause de son chagrin. « Je viens de » chez mon voisin, reprit-elle, lui demander » quelques provisions afin de vous traiter un peu » plus convenablement ; mais il n'a qu'une dinde, qu'il n'a jamais voulu me donner à moins » qu'il n'en vint manger sa part. — Et pour » quoi ne lui avez-vous pas permis de venir, » dit le roi ? — C'est, monseigneur, repartit la » vieille, parce que c'est un plaçant qui vous » choquerait peut-être par ses contes & par ses » airs familiers. — Faites-le venir, dit le roi, » qui vouloit égarer son frugal repas ». La femme fort & revint un moment après avec le voisin, qui tenoit à sa main une belle dinde. On l'appêta, on se met à table. Le voisin ré-

jout le prince par plusieurs contes fort plaisans; le roi voulut savoir pourquoi il s'étoit obstiné à venir manger si dinde avec un seigneur de la cour, devant lesquels les gens de son état étoient souvent d'une extrême timidité. » Ah ! dit celui-ci avec transport, c'est que je n'ai pu résister » à l'envie de souper avec mon roi. Oui, sire, » dit-il, en se jettant à ses pieds, je vous ai » reconnu. J'ai servi sous vous; j'ai combattu » pour mon roi à la journée d'Arques. Eh ! quel » français ne paieroit de son sang l'honneur que » je reçois aujourd'hui ». Le roi attendri le releva, le reconnoît, lui demande quelle est la chose qu'il défroit le plus vivement. » Sire, » dit le voisin, je supplie votre majesté de m'en » nobilir. — Vous ennoblir, dit le roi, y pensez-vous ? malgré vos sentimens, votre naissance » est obscure. Vous ennoblir, ventre-*fain-gris*, » ajouta-t-il en riant, & quelles seroient vos armes ? — Mes armes ! Ch. je n'en suis pas en » peine. — Eh bien, dit le roi, quelles sont-elles ? — Ma dirde, Sire, s'écria le plaisant. Henri ne put s'empêcher de rire. » La dinde, » soit, dit-il ; je vous accorde ce que vous me » demandez ». On assure que la famille de cet homme subsiste & porte encore une dinde dans ses armes.

ARNAULD. Le célèbre *Arnauld*, né à Paris en 1612, régenta un cours de philosophie durant sa licence. On argumenta contre quelque-une de ses thèses ; & il avança, chose unique, que le disputant avoit raison, & qu'à l'avenir il suivroit son sentiment.

Monsieur *Arnauld*, obligé de se cacher pour des matières de religion, trouva une retraite à l'hôtel de Longueville, à condition qu'il n'y paroitroit qu'en habit séculier, coiffé d'une grande perruque, & l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fièvre, & madame de Longueville ayant fait venir le médecin Brayer, lui recommanda d'avoir soin d'un gentilhomme qu'elle protégeoit particulièrement, & à qui elle avoit donné depuis peu une chambre dans son hôtel. Brayer monta chez le malade, qui, après l'avoir entretenu de la fièvre, lui demanda des nouvelles. On parle, dit Brayer, d'un livre nouveau de Port-Royal qu'on attribue à M. *Arnauld* ou à M. de Sacy ; mais je ne le crois pas de M. de Sacy, il n'écrit pas si bien. A ce mot M. *Arnauld*, oubliant son habit gris & sa perruque, lui répond vivement : que voulez-vous dire ? mon neveu écrit mieux que moi. Brayer envisage son malade, se met à rire, descend chez madame de Longueville, & lui dit : la maladie de votre gentilhomme n'est pas considérable : je vous conseille cependant de faire en sorte qu'il ne voie personne ; il ne faut pas le laisser parler. Madame de Longueville étonnée des répon-

ses indiscrètes qui échappoient souvent à M. *Arnauld* & à M. Nicolo, disoit qu'elle auroit mieux confier son secret à un libertain.

Ce docteur craignant d'être recherché même chez madame de Longueville, s'étoit logé au fauxbourg Saint-Jacques, dans un taudis ignoré ; il y tomba malade. Ses amis lui envoyèrent un médecin, qui, dans la conversation, comprit bientôt que son malade étoit un homme de mérite. *Arnauld*, curieux de nouvelles, lui demanda ce qu'on disoit dans Paris. » Rien d'intéressant, » lui répondit ce médecin, si ce n'est que M. » *Arnauld* est arrêté ». Oh ! pour cette nouvelle, répliqua ce dernier, elle est un peu difficile à croire ; c'est moi qui suis *Arnauld*. Le médecin étonné lui remontra son imprudence. « Heu- » reux », s'écria-t-il, vous avez affaire à un » honnête homme ; sans cela, voyez à quoi vous » vous exposez ». Il fit avertir la duchesse de Longueville, qui, toute alarmée, envoya chercher *Arnauld*. Elle lui donna de nouveau un logement chez elle, & ne veut se reposer que sur elle-même du soin de lui donner à manger. « Demandez, lui disoit elle, tout ce que vous » voudrez ; mais ce sera moi qui vous l'apporterai ».

La retraite de ce fameux docteur chez madame de Longueville, finit à la fameuse paix de Clément IX, en 1668. L'archevêque de Sens & l'évêque de Châlons, médiateurs de cet accommodement, présentèrent eux-mêmes le docteur *Arnauld* au nonce, qui le reçut avec la plus grande distinction, & rendit un témoignage éclatant à sa foi, en lui disant, qu'il avoit une plume d'or pour la défense de l'église de Dieu. Louis XIV, instruit de cette visite, témoigna son désir de voir le savant théologien, & ce docteur lui fut présenté par M. de Pomponne, son neveu. Il fit au roi son compliment, & ce prince lui dit d'un air obligeant, « qu'il avoit » été bien-aise de voir un homme de son mé- » rite, & qu'il souhaitoit qu'il pût employer les » talens que Dieu lui avoit donnés, à défendre » l'église ». Toute la cour, à l'exemple du prince, combla de caresses le respectable docteur ; & Monsieur, frère du roi, étant survenu, s'avança quelques pas, & dit : « il faut bien faire » quelque chose pour voir un homme si rare & » si extraordinaire ».

L'adversaire des jésuites, retiré à Bruxelles, avoit de Rome la permission de dire la messe dans sa chambre. Ses haïsons avec cette cour étonneront sans doute ; mais elles n'en sont pas moins véritables. Il entretenoit toute sa vie des correspondances avec le sacré collège. Il avoit des instructions très-sûres concernant les papiers les plus importants envoyés à la congrégation de la propagande. Personne ne connoissoit mieux

que

que lui la bibliothèque du Vatican. Il étoit les pièces originales, l'endroit où on les avoit placées, & déchoit les jésuites d'en contester l'authenticité. Ils ne purent faire mettre à l'index sa morale pratique, tandis que le livre du père le Tellier, *sur les chrétiens de la Chine*, y fut mis. Son crédit à Rome étoit au point qu'il en plaisantoit lui-même. « On me croit, en France, » disoit-il, le plus grand ennemi des papes, & » l'on ignore comme j'ai toujours été avec eux ». Un souverain pontife a permis qu'on fouillât dans le Vatican, & qu'on mit dans une édition projetée à Venise des œuvres entières d'Arnauld, tout ce qui a rapport aux liaisons dont il est ici parlé.

Les applaudissemens que l'on donnoit à ses ouvrages, ne l'aveugloient point sur leur imperfection. Il étoit même le premier à les critiquer. Allant voir son frère, l'évêque d'Angers, par la voiture publique, il entendit parler de son livre de la *perpétuité de la foi* : on le vantoit beaucoup. Le docteur lui seul le déprécia. Quelqu'un indigné lui dit : « Il appartient bien » à vous de vous ériger en censeur du grand » Arnauld, & que trouvez-vous à blâmer dans » son livre ? — Beaucoup de choses, répondit » Arnauld, on a manqué tel & tel endroit : on » eut dû mettre plus d'ordre, pousser davantage » le raisonnement ». Il parla de tout en maître, & cependant personne ne fut débauché. Le carrosse de son frère étant venu le prendre à quelques lieues d'Angers, on reconnut que le censeur d'Arnauld étoit Arnauld lui-même, & chacun se répandit en excuses.

On demandoit à M. Arnauld comment il falloit s'y prendre pour se former un bon stile. Lisez Cicéron, répondit le docteur, mais il ne s'agit pas, lui dit-on, d'écrire en latin, mais en français : Eh bien, en ce cas, reprenez Arnauld, lisez Cicéron.

Monsieur Arnauld ayant fini ses jours assez paisiblement dans les pays étrangers, après une vie fort agitée ; les religieuses de Port-Royal des champs, aussi zélées pour sa mémoire après sa mort, qu'elles l'avoient été pour sa personne durant sa vie, souhaitèrent d'avoir son cœur dans leur église, consolation qu'on ne songea pas à leur refuser. Elles le reçurent avec les transports qu'on peut s'imaginer, & le placèrent dans le lieu le plus honorable qu'elles purent trouver.

Le cœur étant placé, il fut question d'une épitaphe. On s'adressa à Santeuil qui étoit alors en possession de faire toutes les épitaphes du monde. Comme l'affaire étoit délicate, les religieuses crurent devoir prendre le poète à leur avantage. Elles l'invitèrent à venir passer quelques jours dans leur solitude, où on lui fit tant

Encyclopédie

de caresses qu'il ne put se défendre de faire ce qu'on lui demandoit. Il leur livra des vers latins que M. de la Femas a traduits ainsi.

Enfin, après un long orage,
Arnauld revient en ces saints lieux,

Il est au port malgré les envieux
Qui croyoient qu'il seroit naufrage.

Ce martyr de la vérité,

Fut banni, fut persécuté,

Et mourut en terre étrangère,

Heureuse de son corps d'être dépositaire.

Mais son cœur toujours ferme & toujours innocent,

Fut porté par l'amour à qui tout est possible,

Dans cette retraite paisible

D'où jamais il ne fut absent.

ARNAULD, abbé de Pomponne, fils du ministre mort en 1756 ; Louis XIV daigna le consoler sur la mort de son père, en lui disant : vous pleurez un père que vous retrouvez en moi, & je perds un ami que je ne retrouverai plus.

ARNAUD (l'abbé) mort à Paris, le 2 Décembre 1784. La clarté est le mérite de la langue française, disoit un homme de lettres à M. l'abbé Arnaud ; dites, répondit-il ; que c'est » son grand besoin ».

Un amateur, au sortir de l'opéra d'Iphigénie en Tauride, dit qu'il y trouvoit de très-beaux morceaux ; il n'y en a qu'un, lui répond l'abbé Arnaud. — Lequel, demanda le premier ? — L'ouvrage entier ».

ARNOULD. Arnould, fils naturel de Carleman, dispuoit, en 888, l'empire à Gui, duc de Spolète, qui s'étoit déjà rendu maître de Rome. Arnould, après plusieurs batailles, arriva devant cette capitale, & se préparoit à en faire le siège, lorsqu'un lièvre chassé traversa le camp en courant vers la ville. Ses soldats le poursuivoient jettant de grands cris. Les assiégés ignorant ce qui le passoit, crurent que c'étoit le signal pour monter à l'assaut : comme leurs préparatifs pour la défense n'étoient point encore faits, la frayeur les faisoit, ils abandonnèrent leurs remparts : Arnould s'en aperçoit, profite du moment, monte à l'assaut, prend Rome & s'y fait couronner empereur.

ARRIE. Arrie, dame romaine, morte l'an 42 de J. C., ne pouvant sauver Porcius, son mari, de la mort dont il étoit menacé par l'empereur Claude, elle s'enfonça, sous le sein, un poignard qu'elle présenta tout sanglant en disant : tiens, Porcius, il ne m'a point fait de mal.

ARUSPICES. Les Aruspices étoient chez les romains les ministres de la religion, chargés d'explorer

miner les entrailles des victimes pour en titer des présages. C'étoit d'Etrurie que les romains faisoient venir leurs *arspices*, ils envoyaient même tous les ans des jeunes gens en ce pays pour s'instruire dans la science des *arspices*, & ces jeunes gens étoient choisis parmi les meilleures familles de Rome. Ils observoient principalement le cœur, le foie, les reins, la rate & la langue des victimes. Les romains ont cru que lorsque César fut assassiné on ne trouva point de cœur dans les deux victimes qu'on avoit immolées.

ASCENDANT. L'*ascendant* d'un grand homme, est tout puissant, même sur les nations les plus corrompues.

ASCLÉPIADE. *Asclépiade*, médecin, mort l'an 96 avant J. C. Il gagna contre la fortune, qu'il ne seroit jamais malade pendant sa vie, à peine de perdre la réputation qu'il avoit acquise de fameux médecin; en effet, il gagna sa gageure, n'ayant jamais été malade, & étant mort d'une chute dans une extrême vieillesse.

Asclépiade disoit que la doctrine d'Hypocrate n'étoit que la méditation de la mort.

Sa maxime étoit qu'un médecin doit guérir les malades, *sûrement, promptement, agréablement.*

ASPASIE. *Aspasie*, de Milet dans l'Ionie, fut célèbre courtisane & sophiste. Son éloquence & ses talens pour la politique la rendirent si célèbre que Socrate même venoit à son école. Périclès l'aima passionnément, quitta sa femme pour l'épouser, & ce héros se laissa conduire par elle. On dit que c'est elle qui fit entreprendre la guerre de Samos, pour venger les habitants de Milet, ses compatriotes. Les mégariens ayant enlevé deux filles de sa suite, elle déclara qu'il falloit les combattre; & de là la guerre de Mégare, d'où naquit celle de Péloponnèse. Son nom devint si fameux dans toute l'Asie, que Cyrus le fit aussi porter à sa maîtresse. *Aspasie* vivoit vers l'an 428 avant J. C.

ASFERTINI. (Ami) peintre, mort en 1552. C'étoit un homme extrêmement bizarre; on l'appelloit l'homme à deux pinceaux, parce que, par singularité, il peignoit en même temps des deux mains; l'une produisoit le clair, & l'autre l'obscur.

ASSAISSEMENT. Le plus exquis de tous les mets des esprits s'étoit ce qu'ils appelloient la sauce noire, & les vieillards la présentoient à tout ce qu'on pouvoit leur servir sur la table. Denys-le-tyrann, s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même, & ce ragout

lui parut détestable: « Je n'en suis pas surpris, » dit celui qui l'avoit préparé, *l'assaisonnement* « y a manqué. — Et quel assaisonnement, » demanda le prince? La courtoisie, la sagesse, la fatigue, la faim, la soif; voilà, ajouta le cuisinier, ce qui relève ici tous nos mets ».

ASSAS. (le chevalier d') capitaine français, mort en 1760. Ce brave officier étant surpris par une troupe d'ennemis en embuscade qui le menaçoient d'une mort certaine s'il protestoit un seul mot, le chevalier d'Assas s'écria: *Auvergne, faites feu, ce sont les ennemis*, & tombe mort aussitôt percé de mille coups de bayonnette. Louis XV, pour récompenser cette action, a créé une pension pour être héréditaire de mâle en mâle dans la famille de ce héros.

ASSAUT. Brûlée forme le projet de s'emparer de Cardé, petite, mais importante place du Sidon, & donne à Biragues le commandement des troupes destinées à cette expédition. Comme la place n'est guère défendue que par quatre cents bannis, nécessairement destinés à un supplice infâme, s'ils sont pris, on s'attend à une résistance opiniâtre.

Biragues, pour les étonner, fait brusquement donner un assaut par ses meilleures troupes, qui sont reçues avec tant de résolution qu'elles demandent à faire retraite. *Quoi donc! s'écrie le sage & intrépide chef, seroit-il possible que le désir de la gloire vous inspirât moins de courage que le désespoir n'en donne à ces braves!* Prenant alors lui-même une pique, il arrête un Officier par la main, lui montre la brèche. *C'est-là, dit-il, qu'il faut aller mourir, plutôt que de nous sauver par une retraite honteuse.* Son courage ranime celui des soldats: ils retournent à l'assaut, & combattent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils forcent la garnison. Comme elle n'attend point de quartier, elle le fait tuer sur la brèche.

« Valenciennes fut prise d'assaut par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation française. Louis XIV faisoit ce siège, ayant avec lui son frère & cinq maréchaux de France; d'Humières, Schomberg, la Feuillade, Luxembourg & de Lorges. Les maréchaux commandoient chacun leur jour, l'un après l'autre. Vauban dirigeoit toutes les opérations.

On n'avoit pris encore aucun des dehors de la place. Il fallut d'abord attaquer deux demi-lunes. Derrière ces demi-lunes étoit un grand ouvrage en tournoi, polissade & fraise, entouré d'un fossé coupé de plusieurs traverses; dans cet ouvrage couronné étoit encore un autre ouvrage entouré d'un autre fossé. Il fallut, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un

bras de l'Éclat. Ce bras franchi, on trouvoit un autre ouvrage qu'on nomme pité : derrière ce pité couloit le grand cours de l'Éclat, profond & rapide, qui sert de fosse à la muraille. Enfin la muraille étoit soutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étoient couverts de canons : une garnison de trois mille hommes préparoit une longue résistance.

Le roi tint conseil de guerre pour attaquer les ouvrages de dehors. C'étoit l'usage que ces attaques se fissent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis sans être aperçu, & d'épargner le sang du soldat. Vauban proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de France se récrièrent contre cette proposition : Louvois la condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. Vous voulez, dit-il, ménager le sang du soldat : vous l'épargnez bien davantage quand il combattra de jour sans confusion & sans tumulte, sans craindre qu'une partie de nos gens tire sur l'autre, comme il n'arrive que trop souvent. Il s'agit de surprendre l'ennemi ; il s'attend toujours aux attaques de nuit : nous le surprendrons en effet, lorsque il faudra qu'épuisés des fatigues d'une veille, il soutienne les efforts de nos troupes fraîches. Ajoutez à cette raison que, s'il y a dans cette armée des soldats de peu de courage, la nuit favorise leur timidité ; mais que pendant le jour, l'œil du maître inspire la valeur, & élève les hommes au-dessus d'eux-mêmes.

Le roi se rendit aux raisons de Vauban, malgré Louvois & cinq maréchaux de France. A neuf heures du matin, les deux compagnies de mousquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de Picardie, montent de tous côtés sur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre étoit simplement de s'y loger, & c'étoit beaucoup ; mais quelques mousquetaires noirs ayant pénétré par un petit sentier jusqu'au retranchement intérieur qui étoit dans cet ouvrage, ils s'en rendirent d'abord les maîtres. Dans le même temps, les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit : les bataillons des gardes les suivent ; on rue & on poursuit les assiégés. Les mousquetaires baissent le ton-levi qui joint cet ouvrage aux autres : ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement, sur le petit bras de l'Éclat & sur le grand. Les gardes s'avancent en foule : les mousquetaires sont déjà dans la ville, avant que le roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'étoit pas encore ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il étoit vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteroient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois qui venoient à eux dans la rue, qu'ils y périroient, ou que la

ville alloit être pillée : mais ces jeunes gens, conduits par un cornette nommé Moïfse, se mirent en bataille derrière des charrettes ; & tandis que les troupes qui venoient se formoient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparaient des maisons voisines, pour protéger par leur feu ceux qui étoient dans la rue. On donnoit des étages de part & d'autre ; le conseil de ville s'assembloit, on députoit vers le roi ; tout cela se faisoit, sans qu'il y eut rien de pillé, sans confusion, sans faire de faute d'aucune espèce. Le roi fit la garnison prisonnière de guerre, & entra dans Valenciennes, étonné d'en être le maître.

ASSOUCI. Charles Coypeau, sieur d'Assouci, appelé *le sage de Scarron*, naquit à Paris en 1604, d'un Avocat en Parlement. A l'âge de huit ans, il s'échappa de la maison paternelle, se rendit à Calais, où il se présenta comme fils de Césaire Nostradamus. S'étant mêlé de vouloir guérir, il vint à bout de procurer la santé à un malade d'imagination. Le peuple de Calais croyant qu'il méloit à ses connoissances en médecine quelque peu de magie, voulurent le jeter dans la mer. Il partit pour Londres, ensuite alla à Turin, & enfin à Montpellier, d'où il fut obligé de sortir pour des causes graves. Il se rendit à Rome, où ses satyres contre cette cour le firent mettre à l'inquisition. Il en sortit, & revint en France, où il se fit mettre à la bastille & au châtelet pour les mêmes causes qui lui avoient fait quitter Montpellier ; le crédit de ses amis l'en firent sortir, enfin il mourut en 1679, laissant des ouvrages qui ne lui ont pas fait un grand nom.

ASTER vint s'offrir à Philippe, roi de Macédoine, comme un tireur qui ne manquoit jamais les oiseaux à la volée. *Je te prendrai à mort, vint, dit ce prince, quand je ferai la guerre aux étourneaux.*

L'arbalétrier, piqué de cette réponse, chercha à s'en venger, & se jeta dans la ville de Méthon que Philippe assiégeoit. De-là il décocha une flèche qui creva l'œil droit du monarque, & qui portoit pour inscription : *Aster envoya ce trait à Philippe.* Le même trait fut renvoyé avec ces mots : *Philippe fera pendre Aster quand la ville sera prise ;* ce qui arriva.

ASTROLOGUES. *L'astrologie* est l'art prétendu d'annoncer les événements avant qu'ils soient arrivés.

Sous Catherine de Médicis, & même sous Henri III & sous Henri IV, l'*astrologie* étoit encore en grand crédit, & de nos jours le comte de Boullainvilliers, homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit, en étoit infatué, & en a écrit très-sérieusement.

Les *Astrologues* répondoient ordinairement comme les oracles, par des phrases auxquelles on pouvoit donner plusieurs sens, & la crédulité adoptoit toujours le sens qui avoit le plus de rapport aux circonstances.

Voici quelques traits d'*astrologie* & d'*astrologues*.

Une dame égyptienne fit venir chez elle un fameux *astrologue*, & l'interrogea sur ce qu'elle desiroit d'apprendre. L'*astrologue* dressa aussitôt différentes figures *astrologiques*, & fit sur chacune un discours d'autant plus long que ce qu'il disoit ne satisfaisoit pas la dame. A la fin il se tut; & la dame n'étant pas plus instruite qu'auparavant, se contenta de lui donner une drachme. L'*astrologue*, qui s'attendoit à recevoir une meilleure récompense, ajouta, qu'il voyoit encore par les figures tracées, qu'elle n'étoit pas des plus riches. La dame lui répondit que cela étoit vrai. L'*astrologue* regardant toujours les figures, lui demanda: N'auriez-vous rien perdu? J'ai perdu, lui répondit-elle, l'argent que je viens de te donner.

Dara, un des quatre fils du grand mogol Chah-Jeham, s'outoit beaucoup de foi, ainsi que la plupart des princes de l'Orient, aux prédictions des *astrologues*. Un de ces charlatans lui avoit prédit, au péril de sa tête, qu'il régneroit; & telle étoit la foiblesse de ce prince, qu'il s'en fioit plus à cette prédiction qu'à ses droits, à l'amitié de son père & à son courage. L'*astrologue* se moquoit le premier de la simplicité de Dara. Cet imposteur ne craignit pas même de répondre à ceux qui lui demandèrent comment il osoit, sur sa vie, garantir un événement aussi incertain: « Il » arrivera de deux choses l'une, ou Dara parviendra à la couronne, & ma fortune est faite; ou » il sera vaincu, & dès-lors sa mort est certaine, » & je ne redoute plus sa vengeance ».

Le calife Almanzor avoit consulté deux *Astrologues* sur son horoscope. Le premier lui prédit que les prétendants au califat mourroient avant lui; le second qu'il vivroit beaucoup plus longtemps que ceux qui pouvoient prétendre au califat. Ce dernier *astrologue* annonçoit la même chose que le premier. Sa prédiction néanmoins fut la seule bien reçue & bien récompensée, parce qu'il avoit habilement évité le terme de mourir, qui lui laissoit toujours une idée fâcheuse dans l'esprit. Ceci rappelle le mot de la reine Parisatis, qui vouloit qu'on n'eût que des paroles de soie pour les grands.

L'empereur Frédéric, maître de Vicence, étant sur le point de quitter cette ville qu'il avoit emportée d'affaut quelques jours auparavant, il désa le plus taiseux de ses *astrologues* de deviner par quelle porte il sortiroit le lendemain. L'imposteur répondit au dâ par un tour de son métier.

Il remit à Frédéric un billet cacheté, lui commandant sur toutes choses de ne l'ouvrir qu'après qu'il seroit parti.

L'empereur fit abattre pendant la nuit quelques toises de la muraille, & sortit par la brèche. Il ouvrit ensuite le billet. Il ne fut pas peu surpris d'y lire ces propres mots: le roi sortira par la porte neuve. C'en fut assez pour que l'*astrologue* & l'*astrologie* lui parussent infiniment respectables.

Le roi de Boutan, dit Voltaire dans ses mélanges, chap. XIII, eut un jour besoin d'être saigné. Un chirurgien gascon, qui étoit venu à sa cour, dans un vaisseau de notre compagnie des Indes, fut nommé pour tirer cinq onces de ce sang précieux. L'astronome du quartier cria que la vie du roi seroit en danger, si on le saignoit dans l'état où étoit le ciel. Le gascon pouvoit lui répondre qu'il ne s'agissoit que de l'état où étoit le roi de Boutan; mais il attendit prudemment quelques minutes, & prenant ensuite son almanach, vous avez raison, grand homme, dit-il à l'astronome, le roi seroit mort si on l'avoit saigné dans l'instant où vous parlez: le ciel a changé depuis ce temps-là, & voici le moment favorable. L'astronome en convint, & le roi fut saigné & guéri. Peu à peu on s'est accoutumé à saigner les rois comme leurs sujets, quand ils en ont eu besoin.

Bayle rapporte dans son dictionnaire l'anecdote suivante, pour faire voir qu'il arrive des conjectures tortuites qui peuvent éblouir quelques personnes sur la vanité de l'*astrologie*, & les empêcher de la condamner absolument. Marcellus, professeur de rhétorique au collège de Lisieux, avoit composé en latin l'éloge du maréchal de Gassion, mort d'un coup de mousquet au siège de Lens. Il étoit prêt de le réciter en public, quand un vieux docteur, qui faisoit son occupation principale de lire toutes les affiches, surpris d'y voir celle qui annonçoit la harangue de Marcellus pour les deux heures après midi, courut s'en plaindre à M. Hermant, recteur de l'Université; & lui représentant qu'il ne falloit pas souffrir qu'on fît, dans une université catholique, l'oraison funèbre d'un homme mort dans la religion prétendue réformée, le pria d'indiquer une assemblée pour en décider. Le recteur n'ayant pu la lui refuser, il y fut résolu, à la pluralité des voix, qu'on traiterait le champ de défendre à Marcellus de prononcer le panégyrique de M. Gassion. Pendant que les sages gémissaient intérieurement sur cette défense, les *astrologues* en triomphaient, faisant observer à tout le monde, que dans l'almanach du célèbre Larrivey, de 1648, entre les prédictions, il y avoit écrit, en gros caractères: *latin perdu*.

Un *astrologue* avoit prédit à Henri IV, roi d'Angleterre, qu'il mourroit à Jérusalem. Il tomba subitement malade dans l'abbaye de Westminster, & y mourut dans une chambre appelée *Jérusalem*;

ce qui fut regardé comme l'accomplissement de cette prédiction.

Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne, ayant été averti qu'il mourroit à Madrigal, évita avec soin d'y aller. Mais pend-nt qu'il éloignoit ainsi sa mort, à ce qu'il pensoit, il la trouva à Madrigal ou petit Madrigal, pauvre village dont il n'avoit jamais entendu parler. Car passant fortuitement par cet endroit, il se trouva mal tout d'un coup; & ayant été porté dans une misérable chaumière, qui étoit la meilleure retraite que le lieu pût lui fournir, il y mourut dans un réduit qui pouvoit à peine contenir son lit.

Alvaro de Luna, favori de Jean II, roi de Castille, prince de peu d'esprit, après avoir gouverné l'état à la fantaisie, en qualité de connétable du royaume, fut enfin mis à mort au contentement de ses ennemis. On dit que ce malheureux ayant consulté un *astrologue* judiciaire, en reçut avis de se garder de Cadahalso. Il crut que c'étoit d'un village près de Tolède, qui lui appartenoit, qui porte ce nom, & s'abstint d'y aller. Mais ayant eu la tête tranchée sur un échafaud que les espagnols appellent aussi *Cadahalso*, on vit bien qu'il s'étoit trompé sur le mot.

Jacques I, roi d'Ecosse, fut massacré de nuit dans son lit, par son oncle Gautier, comte d'Atbol, qui vouloit monter sur le trône. Ce traître reçut à Edimbourg le prix de sa trahison; car il fut mis sur un pilier; & là, devant tout le monde, on lui mit sur la tête une couronne de fer que l'on avoit fait rougir dans un grand feu; il y avoit cette inscription: *le roi des traîtres*. Un *astrologue* l'avoit assuré qu'il seroit couronné publiquement dans une grande assemblée de peuple.

Un *astrologue* se tira ingénieusement de danger du temps de Louis XI; il avoit prédit au roi qu'une dame qu'il aimoit mourroit dans huit jours. La chose étant arrivée, le prince fit venir l'*astrologue*, & commanda à ses gens de ne pas manquer, à un signal qu'il leur donneroit, de se saisir de cet homme, & de le jeter par les fenêtres. Aussitôt que le roi l'aperçut: « Toi, qui prétends être un si habile homme, lui dit-il, & qui » sais si précisément le sort des autres, apprends » dans ce moment quel sera le tien, & combien tu as encore de temps à vivre ». Soit que l'*astrologue* eût été secrètement averti du dessein du roi, ou qu'il s'en doutât: « Sire, lui répondit-il sans » témoigner aucune frayeur, je mourrai trois jours » avant votre majesté ». Le roi n'eut garde, après cette réponse, de donner aucun signal pour le faire jeter par les fenêtres; au contraire, il eut un soin particulier de ne le laisser manquer de rien.

Plusieurs *astrologues* ont reçu des leçons dont

leurs confrères auroient dû profiter, en voici quelques exemples.

Hégiage, général arabe sous le calife Valid, consulta dans sa dernière maladie un *astrologue* qui eut la fermeté de lui prédire une mort prochaine. « Je compte tellement sur votre habileté, répondit dit Hégiage, que je veux vous avoir avec moi » dans l'autre monde, & je vais vous y envoyer » le premier, afin que je puisse me servir de vous » dès mon arrivée ». Il ordonna en effet qu'on lui coupât la tête, ce qui fut exécuté sur le champ.

Un *astrologue* regardant au village Jean Galés, duc de Milan, lui dit: « Seigneur, arrangez vos » affaires, car vous ne pouvez vivre long-temps ». Comment le fais-tu, lui répondit le duc? — Par la connoissance que j'ai des astres, répondit l'*astrologue*. — Et toi, combien dois-tu vivre? — Ma planette me promet une longue vie. — Ch bien, répartit le duc, afin que tu ne te fies plus à ta planette, tu mourras maintenant contre ton opinion, & il le fit pendre sur-le-champ.

Un empereur, irrité contre un *astrologue*, lui demandoit avec menaces: « de quel genre de » mort, malheureux, compte-tu mourir? — Je » mourrai, dit-il, de la fièvre. — Tu en as » menti, répondit l'empereur, tu périras tout-à- » l'heure d'une mort violente ». On alloit saisir ce pauvre malheureux, lorsqu'il dit à l'empereur: « Seigneur, ordonnez qu'on me tâte le pouls, & » on verra que j'ai la fièvre ». Cette faillie le tira d'affaire.

Henri VII, roi d'Angleterre, envoya chercher un *astrologue* anglois, qui se méloit de prédire les bonnes & les mauvaises fortunes des autres, & lui demanda où il passeroit les fêtes de Noël. L'*astrologue* lui répondit qu'il n'en favoit rien. « Je suis » donc meilleur *astrologue* que toi, répondit le » roi, car je sais que tu les passeras dans la tour » de Londres ». Ce qui arriva effectivement, car le roi l'y fit conduire.

Tibète, pendant son exil à Rhodes, consultoit ces espèces de devins sur un rocher fort élevé au bord de la mer; & lorsque leur réponse donnoit à soupçonner de la fourberie, ou de l'ignorance, il les faisoit à l'instant précipiter.

Ayant un jour consulté dans ce même lieu un certain Thrasylus, ce devin lui promit l'empire & toutes sortes de prospérités. Puisque tu es si habile, lui dit Tybère, pourrais-tu me dire combien il te reste de temps à vivre, Thrasylus, sans s'émouvoir, examina la position des astres lors de sa naissance, & d'un air effrayé, s'écria: je suis à l'instant même menacé d'un grand péril. Tibère, charmé de cette réponse, le rassura & le protégea dans la suite.

Cardan, médecin & mathématicien célèbre de

quinzième siècle, donnoit dans toutes les erreurs de l'*astrologie* judiciaire. Ayant marqué qu'il mourroit en un certain temps, il s'abstint de manger, afin que sa mort confirmât sa prédiction, & que sa vie ne décriât point le métier.

M. de S... en 1644, pendant que l'on étoit fort en peine de M. de Turenne, dont on ignoroit les mouvements, eut la hardiesse & le bonheur de prédire le combat de Selmheim, & tous les glorieux succès qui le suivirent, un mois avant qu'ils arrivassent. Lorsqu'en on apprit la nouvelle, tout le monde en fut fort surpris, & bien des gens s'imaginèrent que M. de S... n'avoit prédit tous ces événements que par les lumières de l'*astrologie* judiciaire. Le roi voulut en être éclairci : il interrogea M. S... en particulier, & il avoua à sa majesté que ce n'étoit que les lumières du bon sens, & une étude exacte du génie des généraux & de la nature de l'armée. Le roi dit, en sortant de son cabinet : sans mentir, S... vient de me dire les choses du monde les plus extraordinaires pour un *astrologue*. Les courtisans le prirent dans un sens différent de celui de sa majesté, & l'approbation prétendue du roi fit passer S... pour un second Nostredamus.

Il faut bien chercher à abuser les autres pour faire des almanachs, & bien aimer à s'abuser soi-même pour y croire.

Sylvius, professeur en éloquence, & principal du collège de Beauvais à Paris, après avoir dit à Turnèbe son ami, tout le mal possible des *astrologues*, l'assura qu'il avoit pris la peine, au commencement de l'année, de parcourir tout l'almanach, & de marquer temps *sercin* par-tout où ils mettoient temps pluvieux : vent par-tout où ils annonçoient calme ; temps couvert par-tout où ils plaçoient sérénité ; & qu'ayant pris garde à l'événement, il avoit trouvé qu'il étoit beaucoup meilleur *astrologue* qu'eux.

Le Pape Urbain VIII a fait une bulle magnifique, & en beau latin, contre l'*astrologie* judiciaire ; il s'en méloit pourtant lui-même & beaucoup, jusqu'à faire des almanachs. Il avoit un ancien domestique qui l'ayant vu dans toutes sortes de situations, & ayant vieilli avec lui, étoit de tous ses droits avec grande liberté. Une nuit, le pape l'appella, & à force de crier Onoufrio, Onoufrio, le fit lever, & lui demanda quel temps il faisoit. Onoufrio, pour en être plutôt débarrassé, répondit qu'il faisoit beau temps. *Sapiano*, dit le pape, donnant à entendre qu'il l'avoit prédit & mis sur son almanach. Onoufrio qui, éveillé, entendoit pleuvoir à verse, perdant patience, ouvrit les rideaux du pape, & les fenêtres de sa chambre, en lui disant : *vede coque, vedt cône*. Le pape en étoit encore le marin, & ne put s'empêcher de le conter à quelques courtisans. Le

rébarbatif Barberin l'ayant su, menaça Onoufrio des galères : Onoufrio se mit à changer de conduite, à servir le pape à genoux, & avec crainte & tremblement, comme une divinité. Le pape, importuné de ces respects, en apprit enfin la cause. L'émence étant venue chez son oncle, en fut traitée à son tour presque aussi mal que l'avoit été Onoufrio.

Le pape Jean XXI ayant étudié toute sa vie l'*astrologie*, avoit trouvé, par la connoissance qu'il prenoit avoir de l'influence des astres, que sa vie seroit longue, & il le disoit à tous ceux qui l'approchoient. Un jour qu'il s'en vantoit en présence de quelques personnes, une voute qu'il faisoit construire au palais de Viterbe, creva ; il en fut si fort blessé, qu'il en mourut six jours après.

L'empereur Adrian étoit si expert *astrologue*, que toutes les années, au premier jour de Janvier, il couchoit par écrit pour ce qu'il lui devoit arriver durant l'année. Et l'année qu'il devoit mourir, il écrivit seulement jusqu'au mois de son trépas, donnant à connoître par son silence le temps de sa mort.

L'ASTRONOMIE est la connoissance du ciel & des phénomènes célestes. Les auteurs anciens varient beaucoup sur l'origine de l'*astronomie*. Bêlus, chez les Assyriens ; Atlas, roi de Mauritanie ; Uranus, dont le royaume étoit sur les bords de l'Océan Atlantique, sont ceux qui paroissent s'y être appliqués les premiers. Selon Diodore de Sicile, Uranus forma l'année sur le cours du soleil & de la lune. Atlas inventa la sphère, ce qui donna lieu à la fable qu'il portoit le ciel sur les épaules.

Les plus illustres personnages de l'antiquité se sont appliqués à l'étude de l'*astronomie* ; & parmi les modernes, les noms de Copernic, de Galilée, de Newton, de Cassini, de Lacaille, & beaucoup d'autres se sont illustrés par quelques découvertes extrêmement utiles aux progrès de cette science.

La superstition est le plus grand obstacle qu'aient trouvé les *astronomes* pour marcher à la vérité. On en peut juger par ce qui arriva au philosophe Anaxagore. C'étoit s'est souvent renouvelé, même parmi les modernes.

Anaxagore avoit enseigné que le soleil étoit une masse de feu ardent. Cette opinion fut regardée comme une impiété par les athéniens qui avoient adoré le soleil comme un dieu. Anaxagore fut mis en prison ; & condamné à boire de la ciguë ; mais l'éclat des accusations au tribunal, fit révoquer la sentence. Anaxagore fut banni.

Le père Boscovich a donné la relation d'un voyage astronomique & littéraire qu'il avoit fait

dans les états de l'église, avec le père Maïcé, par ordre du Pape Benoît XIV, pour mesurer deux degrés du méridien, & corriger des erreurs des cartes géographiques; il y raconte quelques traits qui peignent bien l'ignorance de quelques-uns des sujets de sa sainteté. Les paysans le voyant avec le quart de cercle à la main, le prenoient pour un magicien qui cherchoit les trésors cachés, & évoquoit les ombres; ils crurent le chasser en lui jetant de l'eau bénite; effrayés de ne point lui voir prendre la fuite, ils la prirent eux-mêmes. Un curé de village, aussi peu éclairé que les paroissiens, frémit à la vue de ces instrumens dont son breviaire ne lui avoit donné aucune idée, courut se cacher dans une cave d'où il n'osa pas sortir que lorsqu'on l'eut assuré de l'éloignement des deux astronomes. Il avoit eu la précaution, avant de fuir, de prendre les clefs de l'église & celles de la tour de son clocher. Lorsqu'il fut revenu de la première frayeur, il alla sonner les cloches lui-même, pour s'assurer si si les moines n'avoient pas jeté aucun charme sur elles. Ses paroissiens, partageant sa terreur, & animés par ses exhortations, eurent faire un acte de religion en détruisant les gâchettes que les deux astronomes avoient fait élever au haut des montagnes, pour faire leurs observations; ils se contentèrent d'abord de les faire relever; mais las de les voir détruire tous les jours, ils demandèrent des soldats pour défendre leurs observations.

ATHÈNES. Cécrops, fondateur d'Athènes, avoit donné droit de suffrage aux femmes dans les délibérations publiques, & c'étoit par elles que la ville avoit été mise sous la protection de Minerve, qui l'emporta d'une voix sur Neptune. Peu de temps après, l'Attique ayant été ravagée par les eaux, les athéniens s'imaginèrent que c'étoit Neptune irrité qui se vengeoit. Pour l'apaiser, on résolut de punir les femmes de la préférence qu'elles avoient fait obtenir à Minerve; il fut décidé qu'à l'avenir elles ne seroient plus admises dans les assemblées, ni qu'aucun enfant ne porteroit désormais le nom de sa mère comme auparavant.

ATOMES. Néoclès disoit de son frère Episcure, que lorsqu'il fut conçu, la nature rassembla dans le ventre de sa mère, tous les atomes de la prudence. Molière a sûrement eu cette expression en vue, lorsqu'il fait dire à une de ses prétieuses ridicules, que son père est composé d'atomes bourgeois.

ATTICUS (Hérode), consul, l'an 143. Il répondit dans sa vieillesse à un homme puissant qui le menaçoit : ne sais-tu pas qu'à mon âge on ne craint plus.

Il avoit un fils qui ne put apprendre l'alphabet

que par un moyen fingulier. Atticus lui donna vingt-quatre domestiques dont chacun portoit le nom & l'empreinte d'une lettre.

ATTILA, prince Scythe, florissant vers l'an 434 de J. C. Ce conquérant avoit coutume de dire qu'il étoit le fleau de Dieu & le mortel de l'univers; que les étoiles tomboient devant lui, & que la terre trembloit.

AVARE. (P) L'auteur anglois qui a traduit dans sa langue l'avare de Molière, fait ordonner par son avare, qu'on écrive en lettres d'or cette sentence qui le châtie : « Il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger ». Un moment après, il songe qu'il lui en coûteroit trop, & que cette maxime sera tout aussi sibile en l'écrivant avec de l'encre ordinaire. Le traducteur a renchéri sur l'original.

Un gentilhomme avare voyageoit avec son fils & cherchoit son pite dans tous les châteaux qu'il trouvoit sur son chemin. A table, on vint à parler de D. Quichotte; le fils dit : *sevez-vous la différence de D. Quichotte à mon père, c'est qu'il prenoit toutes les hôtelleries pour des châteaux, & mon père prend tous les châteaux pour des hôtelleries.*

Un curé exhortant à la mort un avare qui étoit à l'agonie, lui mit entre les mains un crucifix d'argent. Le mourant, après l'avoir soulevé, dit : il est bien léger; je ne puis prêter que tant dessus.

Euchio, cassé de vieillesse, fait son testament. Je donne & lègue, (il soupire à ce mot) mes biens à Edouard. — Et votre argent, monsieur? — Mon argent? quoi! tout?... Ah! puisqu'il le faut, ajoute-t-il en pleurant, je le donne à Paul. — Et votre château, monsieur? — Arrêtez; mon château? pour cela, non...., je ne peux m'en défaire.... & il rend l'âme.

M. Charpentier a dit qu'il devoit être permis de jeter un dévolu sur les richesses d'un avare, comme l'on fait sur les bénéfices d'un ecclésiastique qui est indigne ou incapable de les posséder.

Un gros avare, mon voisin, disoit, il n'y a pas long-temps : on en veut toujours à nous autres pauvres riches. (Voltaire.)

Un avare voulant accoutumer son cheval à ne point manger, lui donnoit tous les jours le foin & l'avoine, le cheval mourut. Que je suis malheureux, dit cet homme! j'ai perdu mon cheval dans le temps qu'il s'accoutumoit à ne plus manger.

Il ne faut quelquefois qu'un mot dit à propos, pour faire rentrer un homme en lui-même,

Se produire un grand changement dans sa manière de vivre.

Hermínio Grimaldi, Gênois, étoit l'homme le plus riche, & en même temps le plus *avare* qu'il y eût de son temps en Italie. Il ne savoit ce que c'étoit que de faire plaisir à ses concitoyens, ou politesse aux étrangers. Guillaume Borriero, homme de condition, qui avoit entendu parler de l'humeur de Grimaldi, l'alla voir un jour dans une assez belle maison qu'il avoit fait bâtir depuis peu; & après avoir vu les appartemens qui étoient embellis de choses rares: vous, lui dit le propriétaire, qui avez une connoissance si étendue, pourriez-vous m'indiquer quelque chose de nouveau qu'on n'ait pas vu ici, & que je puisse faire peindre dans cette maison. Borriero, surpris de cette demande, lui répondit qu'il étoit aisé de lui donner le sujet d'un excellent tableau qui représenteroit une chose qui manquait à sa maison, & qu'on n'y avoit jamais vu. Pressé d'en dire le nom, je vous conseille, lui dit-il, de faire peindre la générosité. Grimaldi frappé de ce mot, prit son parti sur-le-champ: oui, monsieur, reprit-il avec une vivacité qui ne lui étoit pas ordinaire, je l'y ferai représenter de manière que qui que ce soit ne pourra me reprocher de ne l'avoir pas connue. Depuis cet instant il changea entièrement de conduite, & fit un usage si splendide de ses grands biens, qu'on ne parloit plus que de la magnificence & des libéralités de Grimaldi.

AVARICE. De tous les vices qui avilissent l'homme, il n'y en a pas qui jettent de si profondes racines dans l'âme, & qui s'empare si absolument de toutes nos facultés, que l'*avarice*.

Un homme riche, fort *avare*, & ennuyé de la vie, conservoit encore assez de sens & de raison pour regarder le suicide comme une mort furtive & honteuse, comme un vol fait au genre humain; il vouloir néanmoins cesser de vivre: agité par ces idées contradictoires, il imagina un moyen qui paroîtroit lui fournir la solution de ses difficultés. Il alla trouver le seigneur de Longueval, pour lors exécuteur des hautes-œuvres. — « Bonjour, monsieur, lui dit-il... est-ce au maître des hautes-œuvres que je parle? » Longueval lui répondit que oui; s'imaginant, à l'air respectueux & timide de l'inconnu, qu'il étoit vicié par un confesseur indigent, qui venoit peut-être lui demander son assistance, de l'emploi, ou sa protection; mais la seconde question lui fit connoître, qu'il ne parloit pas à un homme du métier. — « Combien vous vaut, monsieur, une exécution ordinaire? » — C'est suivant, répondit Longueval. (En ce temps il y avoit des prix fixés pour chaque exécution; aujourd'hui le maître des hautes-œuvres est appointé.)

té.) -- « Je demande, continua-t-il, à combien montent vos honoraires pour la peine que vous avez de tuer un homme? » — Elle est assez modique; elle est de tant. — Eh bien, je vous en donne le double, faites-moi l'amitié de me le rendre. A une proposition si extraordinaire, le bourreau lui objecta que cela ne se pouvoit. Obtenez, lui dit-il, une sentence qui vous y condamne, & je serai volontiers votre affaire, sans cette formalité je ne puis vous obliger. Ce refus excita le colère du solliciteur: il crut injurier le bourreau, en lui disant qu'il n'étoit pas digne de la charge dont il étoit revêtu. « Je m'avise d'un moyen plus simple, reprit-il, après un moment de réflexion..., puisque vous ne voulez pas m'expédier, je dois renoncer à votre secours, mais je me prendrai moi-même, vous n'en aurez rien, & j'aurai la satisfaction d'épargner la somme que j'allois sacrifier pour me délivrer du poids importun de la vie. — Quelle erreur est la vôtre, repartit l'exécuteur, comme la passion vous aveugle! remarquez donc, Monsieur, je vous prie, 1°. que votre projet cède si vite à une contravention manifeste, & que, dans un état bien policé, il n'est pas permis d'empêcher ainsi la profession d'autrui; 2°. que du côté de l'honneur, cela m'est absolument indifférent, parce que la justice m'ordonnera de vous rendre, & mon salaire est égal pour un mort comme pour un vivant; 3°. que vous n'y gagnerez rien, parce que les frais du procès criminel, qui seront assez considérables, & l'amende à laquelle vous serez personnellement condamné, seront pris sur votre bien... ». Cette dernière considération toucha vivement l'homme ennuyé de vivre; il renonça au projet d'une mort volontaire, & son *avarice* lui sauva la vie.

L'*avarice* rarement finit ses jours sans pleurs, Il a le moins de part aux trésors qu'il est terre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents ou pour la terre.

Dinargues Philon étoit si *avare* qu'il quitta le dessein de se pendre pour ne pas dépenser deux liards à acheter une corde, cherchant la mort à meilleur marché.

L'*avarice* tourna tellement la tête à Hémocrate, qu'en mourant il se continua lui-même l'héritier de tous ses biens.

Darius visitant le tombeau de Sémiramis, y lut cette inscription: *que celui des rois qui aura besoin d'argent, fasse ouvrir ce tombeau, & qu'il y prenne tout ce qu'il voudra.* Darius s'imagina qu'il alloit posséder des richesses immenses; mais étant descendu dans le fond du mausolée, il n'y trouva qu'un squelette, avec cette autre inscription:

Je n'étois le plus méchant des rois, & si tu n'étais dominé par une avarice insatiable, tu n'aurais point troublé la cendre des morts.

L'avare Cutler, dont parle Pope, dans ses *épîtres morales*, croyant donner un excellent avis au prodigue Villiers, duc de Buckingham, lui disoit : « que ne vivez-vous comme moi ? — vivre comme vous, chevalier Cutler ! j'en serai toujours le maître, répondit Villiers, quand je n'aurai plus rien.

Ce Cutler, homme très-riche & très-avare-cieux, voyageoit ordinairement à cheval, & seul, pour éviter toute dépense. Le soir, en arrivant à l'auberge, il seignoit d'être indisposé, afin qu'on ne lui servit point à souper. Il ordonnoit au valet d'écarter d'apporter dans sa chambre, un peu de paille pour mettre dans ses bottes, il faisoit baigner son lit & se couchoit. Lorsque le domestique s'étoit retiré, il se relevoit, & avec la paille de ses bottes & la chandelle qu'on lui avoit laissée, il faisoit un petit feu, où il grilloit un hareng, qu'il tiroit de sa poche. Il avoit toujours la précaution de se munir d'un morceau de pain, & de faire monter une bouteille d'eau ; il soupoit ainsi à peu de frais.

L'avare de M. Chapelain fut cause de sa mort. S'étant mis en chemin un jour d'académie pour se rendre à l'assemblée & gagner deux ou trois jettons, se trouvant dans la rue Saint-Honoré, près la porte du cloître, ne voulant pas payer un double pour passer le ruisseau sur une planche qu'on y avoit jetée ; il attendit que l'eau fût écoulée, mais ayant regardé au cadran & voyant qu'il étoit près de trois heures, il passa au travers de l'eau & en eut jusqu'à mi-jambe. S'étant rendu à l'Académie, il ne s'approcha pas du feu, quoiqu'il y en eût un très-grand ; il s'assit d'abord à un bureau, en cachant ses jambes dessous, afin qu'on ne s'aperçût pas de quelle manière il étoit mouillé ; le froid le saisit, & il eut une oppression de poitrine dont il mourut.

Lorsqu'on a lu l'avare de Plaute & celui de Molière, on est tenté de croire que tous les traits qui le caractérisent ont été épuisés. Cependant en voici un qui n'est peut-être pas moins vrai, moins énergique que ceux employés par ces grands maîtres. On parloit d'une personne qui aimoit à rendre service. Quelqu'un, qui lui avoit des obligations, dit : « Un tel » est très-honnête homme : il est pauvre, mais » cela ne m'empêche pas d'en faire un cas sin- » gulier. Il y a quarante ans que je suis son » ami, & il ne m'a pas demandé un sou ».

AUBIGNÉ (d'). Théodore Agrippa d'Aubigné, né en Saintonge l'an 1550, mort en 1630.

Encyclopædiana.

D'Aubigné étoit fils d'un officier qui commandoit à Orléans pour les calvinistes durant les guerres de religion. Son père ayant été obligé de faire un assez long voyage en Guienne pour les affaires de son parti, le trouva extrêmement libertin à son retour. Pour le punir & le corriger, il lui envoya un habit de bure ; & le fit conduire par toutes les boutiques de la ville, afin qu'il eût à choisir un métier. Le jeune homme prit cette mortification tellement à cœur, qu'il en eut une grosse fièvre, dont il pensa mourir. Dès qu'il fut guéri, il alla se jeter aux genoux de son père pour lui demander pardon, il parla d'une manière si rouchante, qu'il tira les larmes des yeux de ceux qui étoient présents, & que le père lui pardonna.

D'Aubigné ayant perdu son père, son curateur le voyant obstiné à ne plus étudier, & à embrasser le parti des armes, le mit en prison. Averti par quelques-uns de ses amis qu'il parloient pour l'armée, le prisonnier dont on emportoit tous les soirs les habits, descendit la nuit par la fenêtre de sa chambre avec ses draps, en chemise & les pieds nus, il alla les joindre en cet état. Leur troupe ayant rencontré quelques catholiques, les attaquas, & les défit après un léger combat. D'Aubigné y gagna une arquebuse, mais il ne voulut point prendre d'habit, & arriva au rendez-vous tout nud. Là, quelques capitaines eurent soin de le faire habiller & de lui donner des armes ; & en leur faisant une obligation pour cette avance, il mit au bas de son écrit ces mots : *à la charge que je ne reprocherai point à la guerre qu'elle m'a dépouillé, n'en pouvant sortir en plus piteux état que j'y entre.*

Henri IV ayant envoyé d'Aubigné en plusieurs provinces, ne lui donna pour toute récompense que son portrait ; d'Aubigné y mit au bas ce quatrain :

Ce prince est d'étrange nature,
Je ne sais qui diable l'a fait ;
Il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effet.

M. d'Aubigné, grand père de madame de Maintenon, raconte de lui-même une anecdote assez singulière : il étoit à la tête des protestants qui s'opposèrent à la cour du temps de Henri IV, & se conduisit avec tant de vigueur, qu'il fut résolu de le faire arrêter & conduire à la bastille. D'Aubigné, instruit de cette résolution, réfléchit pendant quelques momens sur le moyen d'éviter ce danger ; il s'arrêta à celui-ci. Il vint à la cour, & demanda une pension au roi. Sa majesté, charmée de sa soumission, l'embrassa avec tendresse, & lui accorda sa demande. Au sortir du Louvre, d'Aubigné se rendit à l'arsenal, chez le duc de

Q

Sully, qui le félicita, & lui montra le château ; en lui disant : *J'ai eu grande peur de vous recevoir ici d'une autre manière que je ne le fais ; votre prudence me sauve ce désagrément, & je m'en réjouis avec vous.*

D'Aubigné dans sa jeunesse rechercha en mariage Diane de Talcy. Contant un jour au père de sa maîtresse ses malheurs, & les besoins d'argent qui l'empêchoient de se rendre à la Rochelle où les protestants le demandoient, le vieillard lui dit : « Les originaux de l'entreprise d'Amboise sont dans votre maison. Dans l'une de ces pièces ces se trouve le feing du chancelier de l'Hôpital, aujourd'hui retiré de la cour, inutile à tout le monde, infidèle à votre parti. Si vous voulez que je l'envoie avertir que vous avez ce papier entre les mains, je m'engage à vous faire donner vingt mille écus, soit par lui, soit par ceux qui voudroient s'en servir pour le perdre ». Sur le champ d'Aubigné alla chercher les papiers, & les jeta au feu en présence de Talcy. « Je suis pauvre, lui dit-il, je pourrais succomber à la tentation : brûlons-les de peur qu'ils ne me brûlent ». Talcy, frappé de cet acte de vertu, lui accorda aussitôt sa fille. Mais l'oncle de cette demoiselle s'étant opposé à ce mariage, à cause de la différence de religion, d'Aubigné épousa par la suite mademoiselle de Lezai.

On fit que l'ingratitude n'étoit pas le vice de Henri IV ; mais ce prince, obligé de se concilier, par ses bienfaits, les seigneurs catholiques, se voyoit souvent forcé de priver ses plus anciens serviteurs des récompenses qu'ils méritoient. D'Aubigné en faisoit quelquefois des plaintes. Ce gentilhomme couchant dans la garde-robe du roi, dit un soir à la Force qui dormoit à côté de lui : « la Force, notre maître est le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la terre ». La Force qui sommeilloit, lui demanda ce qu'il disoit : « Soud que tu es, cria le roi, que l'on croyoit bien endormi, il te dit que je suis le plus ingrat des hommes ». *Dormez, sire, répondit d'Aubigné, nous en avons encore bien d'autres à dire.* « Le lendemain, dit d'Aubigné dans son histoire, le roi ne me fit pas plus mauvais visage ; mais aussi il ne me donna point un fol de plus ».

Ségur, chef du conseil de Henri IV, rapporta à ce prince plusieurs propos libres de d'Aubigné. Il fut question de l'exiler. Cependant d'Aubigné eut la confiance de se présenter devant Henri & de lui dire : « Mon maître, je suis venu pour savoir quel est mon crime ; & si vous voulez payer mes services en bon prince ou en vrai tyran. Vous savez bien, lui répondit le roi, que je vous aime ; mais Ségur est irrité contre vous ; réconciliez-vous avec lui ». D'Aubigné

l'alla trouver, & l'effraya si fort par ses reproches menaçans, que Ségur courut dire au roi : « Sire, » M. d'Aubigné est plus homme de bien que vous » & moi ».

Henri étoit si sûr de la fidélité d'Aubigné que, nonobstant que ce gentilhomme eût refusé de le suivre au siège de Paris, ce prince mit en sa garde le cardinal de Bourbon, reconnu roi de France par la ligue. En vain Duplessis-Mornay alléguait les sujets de plainte que d'Aubigné avoit contre la cour. *La parole de d'Aubigné mécontent, répliqua le roi, vaut la reconnaissance d'un autre.*

La duchesse de Retz essaya de corrompre sa fidélité, & lui dépêcha un gentilhomme italien qui lui offrit de sa part un don de deux cents mille écus, ou bien le gouvernement de Belle-Île avec cinquante mille écus, s'il vouloir fermer les yeux sur l'évasion de son prisonnier. « Belle-Île, répondit d'Aubigné, me conviendrait mieux pour manger en sûreté le pain de mon infidèle » ; mais ma conscience qui me suit partout » de très-près s'embarqueroit avec moi quand je passerois dans cet ayle ; partez donc, & foyez assuré que si vous ne m'avez surpris un faulx conduit, je vous enverrois pieds & mains liés » au roi mon maître ».

Henri IV lui reprochant un jour de ce qu'il se montrait l'ami du seigneur de la Tremoille disgracié & exilé de la cour : « Sire, lui répondit d'Aubigné, M. de la Tremoille est assez malheureux, puisqu'il a perdu la faveur de son maître ; j'ai cru ne devoir point l'abandonner » dans le temps qu'il avoit le plus besoin de mon amitié ».

Trois filles de la reine, mesdemoiselles de Bourdeilles, de Beaulieu & de Terme, qui faisoient bien entr'elles cent quarante ans, regardant M. d'Aubigné avec mépris, lui dirent d'un ton moqueur : *que contemplez-vous là, monsieur ? les antiquités de la cour, mesdames, répondit-il du même ton.*

D'Aubigné est l'auteur de la confession de Sancy, & du *Divorce satyrique*, qui traite des amours de Marguerite, première femme de Henri IV ; il étoit lieutenant-général des armées du roi & grand écuyer sous Henri III. Comme il étoit huguenot, il se retira à Genève, où il se maria à l'âge de soixante-douze ans, à une demoiselle fort jeune. Comme c'est la coutume chez les calvinistes, de faire les mariages devant ou après la prédication, il arriva que le ministre prit pour son texte ces paroles de l'Evangile : *Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font*, & ce fut par un pur hasard : cependant d'Aubigné le prit pour lui, & s'en fâcha si fort, qu'il s'en plaignit au sénat de

Genève, qui obligea le ministre de lui en aller faire des excuses.

D'Aubigné s'étant rendu à Genève, pensa épouser en secondes noces une veuve d'une naissance distinguée. Pour éprouver son courage, dans le temps qu'il la recherchoit, il lui annonça qu'il avait été condamné à avoir le cou coupé par un arrêt qui avait été rendu en France. « Je m'estime » merai fort heureuse, lui dit-elle, de partager » votre destinée. L'homme ne séparera point ce » que Dieu aura joint ».

AUBRIOT (Hugues), intendant des finances & prévôt de Paris sous Charles V, étoit de Dijon; il décora Paris de plusieurs édifices pour l'utilité & l'agrément. En 1369, il fit bâtir la Bastille pour servir de forteresse contre les anglais, le pont Saint-Michel, le petit Châtelet, les murs de la porte Saint-Anroine, &c. Aubriot fut la victime de son zèle pour l'ordre public. Ayant fait arrêter des écoliers insolens, l'Université, dont les privilèges étoient alors excessifs, se déclina contre lui, & avec l'appui du duc de Berri, elle lui fit faire son procès, sous prétexte d'hérésie, & le fit enfermer à la Bastille. Des séditieux surnommés *Maitloins*, l'en tirèrent en 1381, pour le mettre à leur tête; mais Aubriot les ayant quittés dès le soir même, préféra la patrie aux cabales. Il mourut l'année suivante.

AUBIGNAC (l'Abbé d'), né à Paris en 1604, joua dans le monde une sorte de rôle; mais principalement dans le monde savant. Point de genre de littérature qu'il n'ait embrassé. Il fut tour à tour grammairien, humaniste, poète, antiquaire, prédicateur & romancier. Il avoit du feu dans l'imagination; mais plus encore dans le caractère. Malheur à quiconque n'adoptoit pas ses idées, & refusoit de reconnoître les loix qu'il vouloit établir sur le Parnasse. L'abbé d'Aubignac se croyoit fait pour y régner seul. Jamais homme de lettres ne fut d'une humeur plus altière, d'une vanité plus ridicule, d'un commerce plus difficile & plus insupportable.

Le cardinal de Richelieu avoit chargé l'abbé d'Aubignac de l'éducation du duc de Fronzac. Le précepteur sur fit bien gagner les bonnes grâces de son élève, que, dès qu'il fut majeur, il lui donna une pension viagère de quatre mille livres à prendre sur tous les biens. Après la mort prématurée de ce jeune seigneur, l'abbé d'Aubignac fut obligé, pour être payé de cette pension, d'avoir un procès avec le prince de Condé, seul héritier du duc, qui refusoit de le continuer. Ce procès fut terminé par une savante requête que l'abbé d'Aubignac adressa à M. le prince, & par laquelle il le fit seul juge de leur contestation. Cette action de générosité excita celle du prince, qui, après avoir lu la requête, ordonna que le procès

demeurât bini, & la condamna lui-même à payer la pension.

L'abbé d'Aubignac avoit composé, pour l'instruction de son élève, le jeune duc de Fronzac, l'insipide roman de *Macarise* ou la *Reine des isles fortunées*. Cet abbé, qui desiroit de passer pour un romancier du premier ordre, qu'étoient des éloges par-tout. Ses amis lui en donnèrent. Quelques-uns firent des vers à la louange de Macarise, & d'Aubignac mir ces vers à la tête de son roman. Boileau lui-même en composa comme les autres; mais heureusement, dit-il dans une de ses lettres, je portai l'épigramme trop tard, & elle n'y fut pas mise; Dieu en soit loué. Richelieu, un des amis de l'abbé, fit un éloge assez mince de l'ouvrage. Il en est des louanges médiocres qu'on donne, dir un homme d'esprit comme des confidences faites à demi. L'air de réserve blesse toujours. D'Aubignac s'en plaignit. Richelieu s'en moqua, & lui fit cette réponse épigrammatique :

Hédelin, c'est à tort que tu te plains de moi.

N'ai-je pas loué ton ouvrage?

Pouvois-je plus faire pour toi

Que de rendre un faux témoignage?

L'abbé d'Aubignac eut aussi des querelles avec Ménage, parce que celui-ci n'avoit pas pour Térence cette admiration aveugle que d'Aubignac exigeoit. Il se brouilla également avec mademoiselle Scudéri, qui se plaignit que l'abbé, dans son *Royaume de coquetterie*, n'avoit fait que copier & étendre ses idées de la *Carte de Tendre*. Il pardonna encore moins à Cornille, qui n'avoit pas cité la *Pratique du théâtre* dans l'examen de ses tragédies.

D'Aubignac, pour confirmer les règles qu'il avoit prescrites dans sa *Pratique* du théâtre, composa la tragédie en prose de *Zénobie*. Jamais pièce n'ennuya plus méthodiquement; elle ne servit qu'à prouver que les connoissances ne suppléent point aux talens. Comme cependant il se vantait d'avoir seul, entre tous nos auteurs, exactement suivi les règles d'Aristote; « Je fais bon gré à » l'abbé d'Aubignac, disoit le grand Condé, » d'avoir suivi les règles d'Aristote; mais je ne » pardonne pas aux règles d'Aristote d'avoir fait » faire à l'abbé d'Aubignac une si mauvaise tragédie ».

AUBIGNY (M. d'), qui étoit de la maison de Stuart, étoit réfugié en France durant les troubles de son pays. M. le cardinal lui donna une petite abbaye. M. d'Aubigny, pendant les troubles de Paris, fit tout ce qu'il put faire de mal à M. le cardinal; & comme on lui demandoit pourquoi il étoit si animé contre son éminence, il

dut-il, je ne saurois lui pardonner l'abbaye qu'il m'a donnée.

AUBUSSON (François d'), duc de la Feuillade, maréchal de France, se distingua à la bataille de Rhétel en 1690, & dans beaucoup d'autres occasions. Ce fut lui qui, ayant acheté l'hôtel de Senneterre, le fit abattre pour en former une place, au milieu de laquelle il fit élever une statue pédestre de Louis XIV. Cette place fut nommée la place des Victoires. Tout le monde connoit la plaisanterie du gascon, qui, voyant que la place des Victoires n'étoit éclairée que par quatre lanternes, s'écria en impromptu : Cadédis, d'Aubusson, je crois que tu nous bernes, De placer le Soleil entre quatre lanternes.

Ce courtisan vouloit acheter une cave dans l'église des Petits-Pères, & il prétendoit la pousser sous terre jusqu'au milieu de la place des Victoires, afin de se faire enterrer précisément sous la statue de Louis XIV.

Il mourut subitement en 1691, & n'a eu que le temps de s'écrier : que n'ai-je fait pour Dieu et que j'ai fait pour le roi ?

AUDITEUR. Un eordonnier de Leyde alloit toujours à l'université lorsqu'on y soutenoit quelques thèses. Quelqu'un lui demanda s'il savoit le latin ? « Non, répondit l'artisan. — Eh ! que venez-vous donc faire ici ? — Ah ! dit-il, je m'amuse à voir qui a tort ou raison dans la dispute. — Et comment cela ? — Rien de plus facile. . . . Je le conjure à la mine des disputans ; car celui qui n'a rien de bon à répliquer s'emporte & fait la grimace ».

AVENIR. — Il n'y a rien de plus avantageux pour notre repos que d'ignorer notre destinée. C'est être malheureux avant le temps que de connoître le mal à venir, car nous ne pourrions pas nous empêcher d'abandonner à la douleur & à la tristesse des jours sur lesquels elle n'a encore aucun droit. « Peniez-vous, comme dit Cicéron, qu'il eût été fort avantageux à Crassus, qui jouissoit de tant de richesses, de savoir qu'il devoit un jour périr au-delà de l'Euphrate avec son fils, après l'entière défaite de son armée, & que son corps devoit être traité par les ennemis avec la dernière ignominie ? » Dans quelles angoisses croyez-vous que César & Pompée eussent passé leur vie ? Quel contentement eussent-ils pu retirer de la gloire d'avoir fait tant de belles actions, si, au milieu de leurs victoires & de leurs triomphes, l'image de leurs malheurs se fût offerte à leurs yeux ; que l'un se fût représenté qu'il devoit être assassiné sur les bords de l'Égypte, & l'autre au milieu du sénat, de la main de ceux qui lui dévoient leur fortune.

AVENTURES. M. de Sherlock, jeune anglois rempli de mérite, a publié en notre langue des lettres qui ont eu le plus grand succès. Il raconte qu'il vit un seigneur russe qui s'enretournoit tristement dans son pays, & qui lui fit part en ces termes des aventures qu'il avoit eues dans la capitale de la France : — « Ma première maîtresse fit ma conquête à un bal masqué, dix jours après mon arrivée, & elle me vainquit par un seul mot, vous êtes charmant. J'avois alors dix-neuf ans ; elle étoit jeune, & c'étoit la première fois de ma vie qu'une femme m'avoit dit ce mot. Quand un homme dit une fois à une femme honnête, je vous aime, le diable le lui répète cent fois : le diable me répéta mille fois à l'oreille que j'étois charmant ; & sur cette douce persuasion, je devins éperdument amoureux. Mais je quittai cette femme peu de temps après ; car outre qu'elle étoit très-forte & très-ennuyée, je sentis la nécessité de sortir de ses mains pour me mettre dans celles d'un chirurgien. Quand je fus répanu dans le monde, je racontai le succès de cette bonne fortune, & l'on me consola, en me disant, qu'outre que j'avois été platement dupe, je m'étois déshonoré en m'attachant à une femme qui n'appartenait à aucun spectacle. Je me décidai à réparer bientôt ce tort, & je me liai fort avec une danseuse de l'opéra. C'étoit la plus jolie jambe de Paris, une bouillante provençale, vive, gaie, & faisant des cabrioles depuis le matin jusqu'au soir. Elle étoit si exigeante, je veux dire de l'or, qu'elle me rappela souvent le mot du maréchal de Villars à Louis XIV, il ne lui falloit que trois choses, de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ses caprices ne finissoient jamais, & entre autres, je commençai à soupçonner qu'elle en avoit un pour mon valet-de-chambre ; mais elle me guérit bientôt de cette jalousie ; car un soir en entrant chez elle, je la trouvai dans les bras d'un jeune officier français. J'en demandai sur le champ raison au galant militaire, & il me donna un coup d'épée qui me mit dans les mains d'un autre chirurgien pendant trois mois. Je rentra dans le beau monde, avec la ferme résolution d'être sage à l'avenir. On m'affurait que je me formois étonnamment ; que je brillerois beaucoup à mon retour dans mon pays ; qu'il n'y avoit point de roses sans épines. Ah ! pourquoi n'avois-je pas un ami, pour me dire que les roses se flétrissent, & que les épines restent ! Me trouvant toujours au foyer de l'opéra, je succombai encore à la tentation, & je pris une troisième maîtresse. Pour mon malheur, elle chantoit comme un ange. Si l'autre avoit la jambe fine, celle-ci avoit les bras parfaits, & je pensois mourir de plaisir quand elle les deployoit pour m'embrasser en chantant :

O toi, le seul objet que mon cœur ait au monde !

C'étoit à la fois une Sirène, & une Cécé ; elle

avoit un œil mourant, une belle peau, une douceur enchanteuse, & un air d'honnêteté qui auroit trompé Ulysse. Sa mère avoit été danseuse, & mademoiselle étoit née dans les coulisses ; & depuis son enfance, elle avoit appris à danser & à chanter, à recevoir les amis de sa maman, & à assister à leurs soupers. Elle avoit tout pour elle, naissance, éducation, exemples, préceptes, expérience, & j'étois dans ma vingtième année. Comme elle avoit fait des études suivies, elle s'appliquoit sérieusement à me ruiner. Le comble de l'art est de cacher l'art même, & elle avoit atteint ce dernier degré de perfection. Toutes ses finesse étoient imperceptibles, & ce n'est qu'en y réfléchissant dans ma triste retraite depuis huit mois, que je les ai décelés. Elle voyoit que j'étois débauché, & elle ne me l'ouï jamais. Avois-je l'air de vouloir dire un bon mot, elle n'y applaudissoit que par un doux sourire, qui donnoit du brillant à son œil, & la faisoit paroître à la fois belle & sincère. Tous mes goûts étoient consultés & prévus. C'étoit toujours de la gaieté, de l'agrément, de la variété ; les spectacles, des soupers de filles & de beaux esprits, des concerts, du jeu. La mère ne cessoit de faire un éloge journalier du mérite de sa fille, ni d'affaiblir son panegyrique des épigrammes les plus sanglantes contre ses fureurs de l'opéra. Ma Sophie, disoit-elle, ne ressemble pas à ces malheureuses que vous voyez, qui font toutes des trompeuses, des intéressées, des perfides, elle est douce & sage, & Dieu merci, élevée dans les bons principes. — Je suis persuadée qu'elle étoit sage, car elle avoit bien l'esprit du métier, & ne pensoit uniquement qu'à faire fortune. J'avois déjà fait des dettes, je n'osai plus demander de l'argent à mon père, qui se plaignoit de ma dépense, & me menaçoit de ne plus m'en envoyer. Je dis cela un jour à mon amie. — Qu'est-ce que cela fait, me répondit-elle ? j'en ai assez pour vous & pour moi. — & en disant ces mots, elle courut à son secrétaire, & elle en tira une bourse de cent louis, qu'elle me mit entre les mains en me donnant un baiser. Elle me chanta ensuite ces deux vers :

Travillons, travaillons gaïement,
Et l'amour rendra lieu d'argent.

Elle mit dans son chant tant d'expression, qu'elle me fit éprouver un sentiment délicieux, & que ces deux vers me parurent renfermer un sens très-raisonnable. En conséquence, je ne pensai plus ni à mon père, ni à mes créanciers. La proverbe me ruinoit sans penser à autre chose qu'à ses plaisirs. Je crois l'avoir déjà dit, elle étoit sans caprice, & n'avoit qu'une passion décidée, c'étoit l'avarice. Je lui donnois volontiers, parce qu'elle ne demandoit jamais rien, mais laissoit tout patoïre l'effet de ma libéralité. Sa mère, il est vrai, louoit beaucoup la générosité ;

elle avoit même réduit les quatre vertus cardinales à celle-là seule ; & au commencement de l'année, elle me prouva que je devois donner à sa fille une rivière de diamans pour ses éternelles. Sa proposition me parut forte ; il étoit question de trente mille francs. Milord *, ne disoit-elle, en avoit donné une à sa maîtresse, qui lui faisoit trois ou quatre infidélités par jour. Certain Baron allemand, que je connoissois, avoit-elle, en avoit aussi commandé une pour la sienne, quoique ce fût une écriture sans sentimens ; mais qui méritoit cependant d'être payée par son entrepreneur, attendu qu'il l'exécutoit d'ennui ; elle finit par me faire sentir qu'il y alloit de la gloire de la Russie. Je ne pus me défendre contre ce dernier argument. Je donnai le collier, on plutôt ce fut le marchand qui lui en fit présent, puisqu'il j'oubliai de le payer. Je continuai à travailler gaïement, selon la maxime de ma tendre amante, quand mon père, ne pouvant plus soutenir mes extravagances, cessa de m'envoyer de l'argent ; & quand il fut avéré que j'en avois plus de ressources, alors le masque tomba, la fille resta, & la Circé devint une Mègère. Après une scène violente, elle me ferma la porte au nez. Pour se débarrasser de moi, elle confessa au joyailler qui m'avoit fourni le collier de diamans de me faire mettre en prison ; & je viens de sortir du Fort-l'Évêque, où j'ai resté huit mois. Maintenant, dépouillé de tout, comme si j'étois tombé entre les mains des voleurs, ruiné, abîmé, je retourne dans ma patrie, où je ferai pénitence de mes folles prodigalités ».

Un jeune homme en bas blancs attendoit la fin d'un orage, sous le grand guichet du Louvre ; un homme assez mal nus, mais suivi d'une longue épée, arrive en courant. En passant auprès de l'élegant, il l'éclabouffe, & le couvre de boue. Celui-ci témoigne de l'humeur, l'autre d'en rire. Le jeune homme aux bas blancs court sur l'autre la canne levée ; le coupable s'écroule, comptant quelques pièces de monnaie : « Mon petit ami, dit-il à son adversaire, en lui retenant le bras, prenez votre mal en patience & cet argent. J'ai bien cinquante sols pour payer le blanchissage de vos bas ; mais je n'ai pas cent louis pour m'enfuir quand je vous aurai tué ». Et aussitôt il part comme un trait.

Le chevalier de... sortoit d'une orgie très-bruyante, ainsi que trois de ses amis ; ils se trouvoient tous ensemble à pied, au milieu de la rue, dans une nuit d'hiver fort obscure, & par un temps affreux. — « Qu'allons-nous devenir, cria le chevalier de... à ses compagnons, tu es aussi mouillé qu'il l'étoit lui-même, il n'est que deux heures sonnées : nous conchurons-nous à l'heure qu'il est, comme de petits bourgeois ? » Ecoutez, il me vient une excellente idée : il pleut à verse, nous sommes crottés en chiens

« barbets. Parbleu ! allons au bal de
 « l'opéra fais comme nous sommes ; ce bûcher
 « équipage nous épargnera la peine de nous mal-
 « gêner ». -- La proposition parut bien folle, &
 « fut acceptée avec transport. Cependant on des-
 « tina un carrosse, quand la troupe joyeuse entendit
 « tout-à-coup le bruit d'une voiture. -- Est-ce un
 « fiacre que le sort daigne nous envoyer ? s'écriè-
 « rent-ils d'une commune voix. -- Oui, messieurs,
 « j'en suis un pour mes péchés, répondit le co-
 « cher, qui pouvoit à peine faire mouvoir deux
 « roffes étiques, étreillées en vain de plusieurs
 « coups de fouet ; je suis chargé ; mais si vous
 « voulez me suivre, je ne vais qu'à quatre pas,
 « & vous pourrez me faire rouler toute la nuit.
 « -- Voyons quels sont ceux qui se donnent les
 « airs d'être en voiture, tandis que nous sommes
 « à pied, reprit le chevalier de ... ; ils feront
 « peur-être assez polis pour nous céder leur place ». --
 « Alors cette jeunesse pétulante saisit les rênes des
 « fantômes de chevaux, & le chevalier ouvre la
 « portière, allonge le bras, tâte légèrement : --
 « Oh ! oh ! mes amis, dit-il, je sens des meubles ;
 « voici, je crois, des paillasses ou des matelas ;
 « c'est un déménagement secret ; gardons-nous de
 « le troubler. Puis-je ce maraud nous assure qu'il
 « va tout près d'ici, accompagnons-le jusqu'à
 « l'endroit où il doit s'arrêter ». -- Il referme la
 « portière, & le cocher con invité à soulever ses ha-
 « rdielles, dont il étoit facile de suivre au petit pas
 « le grand trot. La voiture s'arrêta devant une pe-
 « tite porte qui servoit d'entrée à une allée longue &
 « obscure, dans laquelle le chevalier, trop serré
 « contre le mur, fut contraint de se jeter. L'ob-
 « scurité empêchant de l'apercevoir, le cocher
 « descendit de son siège, & se mit en devoir de
 « travailler à débarrasser la carrosse. Alors la por-
 « tière s'ouvrit, un homme sauta promptement à
 « terre, porta sur ses épaules un paquet, dont il
 « heurta rudement le chevalier, en le posant à
 « quelques pas de lui. M. de ... fut heurté &
 « froissé de la sorte, tant qu'il y eut quelque chose
 « dans la voiture, & n'eut pas la force de s'en
 « plaindre, parce que la frayeur lui ôta l'usage de
 « la voix, quand il s'aperçut avec la dernière
 « surprise, que les prétendus meubles n'étoient au-
 « tre chose que des corps morts à demi enveloppés
 « dans de vieux lambeaux de toile. Tantôt il rece-
 « voit un coup de pied d'un des cadavres ; tantôt il
 « sentoit une main froide lui passer sur le visage.
 « Saisi d'horreur, il se tenoit collé contre la mu-
 « railla ; il se faisoit le plus mince qu'il lui étoit pos-
 « sible. L'homme qui étoit fort du carrosse avoir
 « une lanterne fourde qu'il ouvroit par intervalles ;
 « & ne croyant pas qu'il y eût quelqu'un dans
 « l'allée, il n'examinait heureusement que son horri-
 « ble fardeau. Ce fut à la lueur vacillante de cette
 « lanterne fourde, que le pauvre chevalier décou-
 « vrit les tristes objets dont il étoit environné : ce
 « qui redoubla son effroi, fut de voir le cadavre

d'un enfant, qui, à son visage rouge & enflam-
 « mé, paroïssoit fraîchement étranglé. La mauvaise
 « mine de l'assassin augmentoit encore les terreurs du
 « chevalier ; cet homme avoit tout l'air d'un coupe-
 « jarrét ; son œil étoit hagard, & sa physionomie
 « dure & féroce : M. de ... découvrit même sous
 « son ample redingote, des épées & des poignards.
 « Le cocher l'aideroit à décharger la voiture, & ils
 « plaïsantoient ensemble sur les morts qu'ils jet-
 « toient dans l'allée : -- Celui-ci est presque en-
 « core tout chaud, disoient-ils. En voilà un bien
 « robuste, qui n'a pas quitté la vie sans peine ». --
 « Le chevalier parvint enfin à pousser un cri de
 « frayeur ; ses amis, qui se tenoient de l'autre côté
 « de la rue, l'entendirent, & se hâtèrent de voler à
 « son secours ; ils lui tirèrent l'épée à la main, déran-
 « gèrent un peu les chevaux qui leur fermoient le
 « passage, & se précipitèrent dans l'allée où le
 « chevalier croyoit toucher à sa dernière heure.
 « Comme le particulier venoit d'ouvrir sa lanterne,
 « ils furent d'abord interdits de l'affreux spectacle
 « qui s'offrit à leurs yeux. -- Vous voyez,
 « s'écria M. de ... , un infame assassin, qui
 « vient cacher ici les meurtres qu'il a faits. Ce
 « misérable cocher, en le secondant, ose parta-
 « ger ses crimes ». -- A ces mots, les jeunes gens
 « leur sautent au collet. -- Ah ! Messieurs, ayez
 « pitié de moi, s'écria l'homme descendu du
 « fiacre, je vais vous découvrir la vérité. Je suis
 « un pauvre étudiant en chirurgie ; j'ai détérré
 « ces cadavres pour les disséquer, moi & plu-
 « sieurs de mes confrères. Tout est si cher ac-
 « tuellement, qu'il n'y a pas jusqu'aux corps
 « morts, que nous n'achetions autrefois des
 « fossyeurs que douze à quinze francs, qui ne
 « nous coûtent plus du double de leur valeur.
 « Cet honnête cocher a bien voulu m'aider,
 « moyennant un écu de six livres. Vous voyez
 « que mon crime est excusable, puisque je ne
 « trouble la cendre des morts que pour procurer
 « la santé aux vivans. Cependant il est bon que
 « l'on ne sache rien de mon innocent manège,
 « parce que l'on pourroit me tenir quelque temps
 « en prison. -- Et ces poignards qui sont cachés
 « sous votre redingote ? s'écria le chevalier, re-
 « mis de sa frayeur, mais un peu piqué de n'avoir
 « eu qu'une terreur panique : -- Hélas ! répondit
 « l'élève de Saint-Côme, ce sont des instrumens
 « de chirurgie, que je viens de prendre chez le
 « coutelier ».

Une belle nuit d'été, un Marquis des mieux
 « faits & des plus qualifiés de France, ne pouvant
 « dormir, se releva à une heure après minuit,
 « commanda de mettre les chevaux au carrosse, &
 « à la faveur de la lune qui étoit fort claire, se fit
 « mener du côté de Ménil-montant. En passant par
 « un chemin bordé de deux haies vives, une dame
 « en déshabillé, assise sur un gazon au pied d'un
 « arbre, voyant le carrosse s'approcher, se leva

promptement, & demanda : « Est-ce vous, monsieur le marquis ? vous vous faites long-temps attendre ». Le marquis qui n'étoit point préparé à cette rencontre, ne laissa pas de répondre : « Oui, Madame, c'est moi », & de descendre au plus vite du carrosse. La dame qui d'abord le reconnut, & qui en étoit connue de même, fut embarrassée, parce que ce n'étoit pas lui qu'elle attendoit. Quand elle se fut un peu remise : « Eh bon Dieu, monsieur le marquis, lui dit-elle, que venez-vous chercher ici à l'heure qu'il est ? » — Mais vous-même, madame, lui répondit le marquis, qu'y cherchez-vous ? — Moi, répliqua-t-elle, je cherchois... je cherchois... — hé oui, madame, lui répartit le marquis ? — je vous en conjure, j'ai trop de respect pour vous pour abuser de votre confiance : si je ne suis pas assez heureux pour mériter des grâces, je suis assez généreux pour ne point envier celles que l'on fait à d'autres, & assez discret pour les ensevelir dans un éternel oubli. — Eh, que voulez-vous que je vous dise, reprit-elle ? — vous pouvez bien penser qu'une femme comme moi n'est point ici à l'heure qu'il est sans avoir quelques vues : je vous ai déjà dit que je cherchois... Le marquis voyant que sa présence lui causoit de la confusion, ne voulut pas lui en faire davantage, & se contenta de lui dire, avec autant d'émotion que d'esprit : « Adieu, madame, adieu, je ne voudrais pas, pour mille pistoles, avoir perdu ce que vous cherchez ». Après quoi il remonta dans son carrosse ; & la laissa chercher ce qu'apparemment elle trouva.

La veuve d'un sous-lieutenant, accompagnée de ses quatre fils, présente, au mois de Septembre 1783, un placet à l'Empereur pour obtenir une pension. Le placet étoit signé du nom de cette veuve, & sous ce nom on lisait ces deux mots : *premier lieutenant*. Sa majesté surprise de cette singulière signature, en demanda la raison. « Je suis effectivement », répliqua la suppliante, *premier lieutenant*, quoique veuve légitime d'un sous-lieutenant. Après avoir servi long-temps dans un de vos régiments de campagne, une blessure d'écouit mon sexe. Je me suis ensuite mariée avec un sous-lieutenant dont j'ai eu quatre enfants mâles. L'empereur, touché du sort de cette héroïne, lui donna une gratification de cinquante ducats, lui accorda une pension de trois cents florins, & fit placer ses quatre enfants dans une maison de fondation.

Un jeune homme de Paris qui, avec une compagnie nombreuse alloit à Lyon, pour jouir de la satisfaction de voir cette seconde ville du royaume, raconte ainsi l'aventure qu'il y eut : « Nous étions logés à la Pente-Notre-Dame, & nous étions liés avec une fort bonne compagnie qui étoit dans l'auberge, en sorte que nous étions ensembles. La veille de notre

départ, j'étois dans la cour sur les cinq heures du soir, lorsqu'un homme y entra, menant son cheval par la bride. — Tenez soin de mon cheval, dit-il au valet d'écurie. — Nous n'avons pas de lit, lui répondit ce valet ; ainsi, monsieur, cherchez une autre auberge. — Cela est juste, reprit cet homme, il faut donner quelque chose au valet, & j'en aurai soin de toi demain matin. — Je ne vous dis pas cela, reprit ce garçon, je vous avertis que nous n'avons point de place, & que je ne puis mettre votre cheval à l'écurie, qui est pleine. — Cela suffit, reprit cet homme ; tu as l'air d'un brave garçon, aie bien soin de ma bête. — Je crois que ce diable d'homme-là est fou, s'écria le valet ; voyant l'étranger prendre le chemin de la cuisine, que veut-il que je fasse de son cheval ? — Je pense qu'il est sourd, dit-je au valet : prenez garde que son cheval ne sorte, vous en seriez responsable. — Je suivis cet homme à la cuisine. L'hôtesse lui fit le même compliment que son valet ; il lui répondit qu'il lui étoit bien obligé ; mais qu'il la prioit de ne point le fatiguer à lui faire des complimens, parce qu'il étoit si sourd, qu'il n'entendrait pas tirer le canon : & tout de suite il prit une chaise, & s'établit auprès du feu, comme s'il eût été chez lui. L'hôtesse tint conseil avec son mari & le cuisinier, & vu qu'il n'y avoit pas moyen de faire sortir cet homme de force, il fut décidé qu'il coucheroit sur sa chaise. J'entrai dans la salle, où je racontai à la compagnie l'embarras de l'hôtesse : on en rit, & moi tout le premier, qu'on ne croyait pas que je serois la dupe de l'aventurier. On servit ; & notre homme entra à la suite des plats, & s'assit auprès de la table, vis-à-vis de la porte. Comme nous étions en société, on lui dit qu'il pouvoit se mettre à la table d'hôte, & que nous ne voulions pas d'étranger. On lui avoit fait ce compliment à tue-tête : il crut apparemment qu'on vouloit le faire mettre à la place distinguée ; car il répondit qu'il étoit fort bien, & qu'il savoit trop bien vivre, pour se mettre au haut bout de la table. Voyant qu'il n'étoit pas possible de nous faire entendre, il fallut prendre patience ; il mangea comme quatre ; & lorsqu'on apporta la carte de la dépense, il tira trente sous de sa poche, & les mit sur la table. La dépense de chacun de nous étoit bien plus forte ; ce qu'on tâcha de lui faire comprendre ; mais il répondit toujours qu'il n'étoit pas homme à souffrir qu'on payât son écot, & qu'il nous étoit trop obligé de vouloir le défrayer, que quoiqu'il fût malade, il n'avoit le gousset garni : ce qu'il disoit, sans doute, parce qu'on lui rendoit sa montre pour qu'il donnât davantage. Sur ces entre-faites, ayant vu monter une balustrade, il fit une ré-

« véterence & fortie, en nous laissant tous écla-
 « ter de rire. Une minute après, la servante
 « descendit & me dit d'aller défendre mon lit,
 « dont cet homme s'étoit saisi sans vouloir en-
 « tendre ses raisons. Nous y montâmes tous; mais
 « il avoit barricadé la porte, & nous sentîmes
 « qu'il seroit inutile d'y trapper. Comme il parloit
 « seul, nous prêtâmes l'oreille. — Que ma con-
 « dition est misérable, disoit-il ! on pourroit en-
 « foncer ma porte sans que je l'entendisse : je
 « n'ai d'autre ressource que de veiller toute la
 « nuit avec ma chétive allumée, pour faire usage
 « de mes pistolets si on entreprenoit de me voler.
 « Il n'en eut pas la peine, je passai la nuit au-
 « près du feu, & je pardonnai de bon cœur à
 « cet homme qui me paroissoit fort à plaindre.
 « Il se leva le lendemain de bonne-heure, donna
 « trente sous pour la dépense de son cheval, &
 « étant monté dessus, il m'adressa la parole : —
 « Je vous demande pardon, me dit-il, d'avoir
 « pris votre lit. Un de mes amis, à qui on avoit
 « refusé un logement ici, a gagé vingt louis que
 « je n'y coucherois pas : cette somme valoit bien
 « la peine d'être sourd. Au reste, monseigneur, j'ai
 « compris, par votre discours, que vous allez
 « prendre la diligence d'aujourd'hui ; je vous y trou-
 « verai, & vous prierai d'accepter un bon déjeû-
 « ner ; pour réparer la mauvaise nuit que vous
 « avez passée. — Il piqua des deux en achevant
 « ces mots & nous laissa fort étonnés du sang-
 « froid avec lequel il avoit joué son rôle ».

Un homme d'une grande qualité étant entré
 dans une hôtellerie où il devoit dîner, l'hôte-
 tier, qui ne le connoissoit point, voyant qu'il avoit
 une assez méchante figure, le pria de l'aider à
 apprêter le repas pour un gros seigneur qu'on
 attendoit. Il y consentit : les gentilshommes de
 la suite survinrent, & l'ayant vu travailler de
 la sorte, lui demandèrent ce qu'il faisoit : « Je
 « paie, leur dit-il en riant, l'intérêt de ma
 « mauvaise mine ».

Un mandarin de Nankin passoit pour le
 plus riche particulier de la Chine. L'empereur
 Kam-hi, qui se proposoit de lui enlever
 une partie de ses trésors, lui fit dire de venir
 le trouver dans le parc où il se promenoit. Il
 lui ordonna de prendre la bride d'un âne qu'il
 monta, & de le conduire autour du parc ; le
 mandarin obéit, & reçut une pièce d'or pour
 récompense. L'empereur voulut, à son tour, lui
 donner le même amusement, envain le manda-
 rin s'en excusa, il fallut souffrir que son maître
 lui readit l'office de palefrenier. Après cette bi-
 zaire promenade, combien de fois, lui dit l'em-
 pereur, suis-je plus grand & plus puissant que
 toi ? le mandarin se prosterna à ses pieds, lui
 répondit qu'on ne pouvoit sûrement, entre eux, au-
 cune comparaison : « Eh bien, lui dit Kam-hi, je
 « vais la faire ; je suis vingt mille fois plus grand

« que toi ; ainsi tu payeras ma peine à propor-
 « tion du prix que j'ai cru devoir mettre à la
 « tienne ». Le mandarin paya vingt mille pièces
 d'or en se félicitant, sans doute de la modéra-
 tion de l'empereur, qui étoit bien le maître de
 se croire cent mille fois plus grand & plus
 puissant que lui.

Deux étudiants, allant à Ségovie, virent un
 tombeau sur lequel étoit gravée cette inscription :
ici est enterré l'ame du licenté Pierre Garcias.
 L'un d'eux plaisanta sur l'absurdité de ces pa-
 roles, *comme si une ame, disoit-il, pouvoit être*
enterrée. Son camarade conçut, au contraire,
 qu'elles pourroient cacher un sens raisonnable.
 Il laissa gagner les devants à son compagnon,
 leva la pierre sur laquelle l'inscription étoit gra-
 vée, fouilla dans la terre, y trouva un trésor
 & une autre inscription sur laquelle il lut ces
 mots : *sois mon héritier, toi qui as eu assez d'es-*
prit pour comprendre le sens des paroles de l'in-
scription, & fais un meilleur usage que moi de
mon argent. L'écolier, fort satisfait, remit la
 pierre, & continua son chemin avec l'ame du
 licenté.

Un cochon, fort gras & fort méchant, dé-
 soloit un chaircuitier de Paris, qui résolut de
 s'en débarrasser en le tuant. En conséquence de
 son projet, il attacha l'animal à un des barreaux
 du soupirail de sa cave, & alla chercher son
 grand couteau pour lui couper le cou. Pendant
 ce temps-là le cochon rompit le lien qui le re-
 tenoit, se sauva dans une rue voisine, entra
 dans une allée & monta jusqu'à un troisième éta-
 ge, il trouva la porte d'une chambre ouverte,
 dans laquelle demouroit une vieille femme, qui
 venoit d'en sortir pour aller chercher du feu
 chez sa voisine. Le cochon pénétra dans cette
 chambre, découvrit derrière la porte un panier
 plein d'ordures ; & comme il s'amusoit à y fouil-
 ler, en se démenant il fit fermer la porte. La
 bonne femme, revenant sur ses entrefaites, fut
 très-surprise de trouver sa porte fermée, dont
 elle avoit laissée la clef sur sa table. Comme elle
 entendoit un certain bruit, elle cria qu'on lui
 ouvrit, le cochon se mit alors à grogner, &
 elle crut qu'on lui répondoit, non ; fautive de
 frayeur, elle s'imagina qu'il y avoit un voleur
 dans son appartement & courut chercher le com-
 missaire & la garde ; l'officier de police demanda
 à son tour qu'on lui ouvrit ; le cochon recommen-
 ça à grogner, & tous les auditeurs crurent
 aussi qu'on leur répondoit, non. Aussi-tôt la porte
 fut enfoncée ; le cochon effrayé veut se sauver,
 passe entre les jambes du commissaire, s'embar-
 rasse dans sa robe, & roule avec lui tous les
 escaliers. Il se dépitte enfin de sa longue robe
 noire, & s'enfuit à toutes jambes dans la rue,
 en jettant des cris affreux, laissant l'officier pu-
 blic

blic persuadé qu'un million de diables venoit de lui faire faire une furieuse culbute.

Le plus sûr moyen de se guérir bientôt de l'amour, c'est d'épouser la personne que l'on aime : & ce qui est encore plus sûr, c'est que l'on préfère de laides maîtresses à de belles femmes, qui auroient mille charmes, si elles n'avoient pas le nom d'épouses. Un homme de considération, qui avoit une femme fort belle, jeune, riche & de bonne maison, cessa de l'aimer dès qu'il l'eut épousée, & eut un attachement fort grand pour une femme âgée, laide, & d'une naissance fort douteuse & fort incertaine. Pour régulariser sa femme il lui disoit tous les jours, que si elle n'étoit pas sa femme, il feroit tout son possible pour avoir ses bonnes grâces, mais que l'avant épousée il ne pouvoit aimer comme un plaisir une chose qui ne lui donnoit point de peine ; c'étoit le langage qu'il lui tenoit ordinairement. Un jour il se trouva aux Tuilleries avec un de ses amis, pour faire ce qu'on y fait, qui est de censurer les habits, la beauté, l'air, & très-souvent les mœurs & la conduite. Ce mari, qui avoit la vue fort basse, censuroit comme les autres, & ne trouvoit, ce foir-là, aucune femme digne de ses regards. Comme il parloit avec son ami, il en passa une très-belle & très-bien faite à son gré, qu'il ne connut point, & qui étoit sa femme : son ami la salua, & l'autre lui demanda s'il la connoissoit ; cet ami, qui eut envie de se divertir, lui dit que c'étoit une provinciale, qu'il avoit vue autrefois à Montpellier, & qui étoit venue à Paris pour plaider contre son époux, qui avoit d'autres inclinations. Il approuva le dessein de la femme, il dit qu'elle étoit trop jolie pour vivre avec un tel animal, & en même temps il offrit de la servir de son crédit & de sa bourse, après quoi il pressa son ami de le présenter à elle pour la saluer. L'ami feignit d'abord beaucoup de difficultés, lui disant que cette femme étoit fort retirée, que son mari la faisoit épier, & que la moindre visite qu'elle recevroit d'un homme, feroit un préjugé contre elle de sa mauvaise conduite ; cependant que pour le satisfaire, il alloit lui demander si elle agréeroit ses offres & ses compliments. Au moment il alla raconter à la dame ce que son mari venoit de lui dire, sans oublier l'ardeur qu'il tenoit pour elle, la prenant pour une femme de Montpellier. L'ami revint & lui dit qu'elle étoit trop heureuse de trouver un homme comme lui qui vouloit entrer dans ses intérêts. Là dessus il courut lui faire beaucoup de fades compliments, qu'elle écouta, sa coiffe baissée, pour n'être pas si-tôt reconnue, & pour faire durer plus long-temps la comédie. Enfin elle se découvrit le visage, & il reconnut sa femme. Elle le raila sans lui donner le temps de lui répondre : les dames qui étoient avec elle le plaisan-

Encyclopédistes.

tèrent à leur tour, & ce jour, contre son ordinaire, il entendit assez la raillerie ; il trouva sa femme jolie plus qu'il n'avoit encore fait, mais il n'osa faire paroître sa tendresse. Voici ce qu'il fit. Il quitta son ami, & courut chez lui ; il fit aussi-tôt appeler ses gens pour le mettre en robe de chambre, & en bonnet de nuit, puis il dit à un d'eux de courir aux Tuilleries, dans une telle allée, où sa femme se promenoit, & de lui dire qu'il avoit une affaire très-importante à lui communiquer. Le valet-de-chambre, qui ne favoit rien de l'histoire, s'acquiesça de la commission. La dame craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de fâcheux, demanda si son mari étoit seul ; il lui dit qu'il étoit déshabillé, en robe de chambre & en bonnet de nuit. Toutes ces dames se mirent à rire, & devinèrent d'abord de quoi il s'agissoit. Elles allèrent toutes ensemble voir le mari, qu'elles recommencèrent à railler comme auparavant, elles voulurent faire une nouvelle noce, & on prépara un souper magnifique, après quoi on coucha la mariée avec autant de cérémonies que la première nuit de son mariage. Le lendemain ce mari retomba dans le dégoût pour sa femme, avec qui il vivoit pourtant honnêtement, mais sans lui donner aucune marque d'inclination. Le jour suivant il alla voir sa maîtresse, qui suivit l'aventure ; à peine fut-il entré qu'elle prit des pincettes, avec quoi elle le pourlivoit dans sa chambre, le menaçant de l'assommer, s'il ne lui juroit de ne plus tomber dans une pareille fragilité : il le jura à genoux ; & sa repentance finit la contestation.

Ladislas, roi de Naples, avide de faire des conquêtes sur le beau sexe, assiéga Florence qui étoit à la veille de se rendre. Il fit dire aux assiégés que si on lui livroit une jeune florentine, dont la renommée avoit répandu par-tout la beauté, il leveroit le siège. On fut obligé d'accepter la condition : la belle étoit fille d'un médecin, & pouvoit avoir quinze à seize ans. Elle se para de ses plus beaux atours pour paroître encore plus belle aux yeux du prince, que la renommée ne la lui avoit annoncé. Son père, sans lui faire part de son dessein, lui mit autour du cou un mouchoir de prix, qu'il lui donna avec tant de force qu'on auroit plutôt déchiré le mouchoir que de rompre le nœud. Le roi fut transporté en la voyant ; son impatience amoureuse lui fit franchir le cérémoniel : il fut à peine au comble de ses vœux, qu'il fut entre les bras de la mort, dont l'embuscade étoit dressée dans le mouchoir empoisonné. La belle eut le même sort.

Aventure singulière, écrite par M..... à un de ses amis.

Je vais te confier, cher ami, un secret affreux, que je ne puis dire qu'à toi. La noce de

R

mademoiselle de Vildac avec le jeune Sainville s'est faite hier ; comme voisin j'ai été obligé de m'y trouver. Tu connais M. de Vildac ; il a une phisionomie finilire dont je me suis toujours délé. Je l'obéirai hier au milieu de toutes ces fées ; bien loin de prendre part au bonheur de son gendre & de la fille, il sembloit que la joie des autres fût un fardeau pour lui. Quand l'heure de se retirer fut venue, on m'a conduit dans l'appartement qui est au dessus de la grande tour. A peine commençois-je à m'endormir, que j'ai été réveillé par un bruit sourd au dessus de ma tête. J'ai prêté l'oreille, & j'ai entendu quelqu'un qui trainoit des chaînes, & qui descendoit lentement quelques degrés. En même temps une porte de ma chambre s'est ouverte : le bruit des chaînes a redoublé ; celui qui les portoit s'est avancé vers la cheminée ; il a rapproché quelques tisons à demi-éteints, & il a dit d'une voix sépulchrale : « Ah ! qu'il y a long-temps que je ne me suis chauffé ! Je te l'avoue, cher ami, j'étois effrayé. J'ai fait mon épée pour pouvoit me défendre ; j'ai entr'ouvert doucement mes rideaux. A la lueur que produisoient les tisons, j'ai aperçu un vieillard décharné, & à moitié nud, une tête chauve, une barbe blanche. Il approchoit ses mains tremblantes des charbons. Cette vue m'a ému. Pendant que je le confidérois, le bois a produit de la flamme : il a tourné les yeux du côté de la porte par laquelle il étoit entré ; il a fixé le plancher, & s'est livré à une douleur extraordinaire. Un instant après s'étant jeté à genoux, il a frappé la terre avec le front. J'entendois qu'il disoit en sanglotant : mon dieu ! mon dieu !.... Dans ce moment mes rideaux ont fait du bruit ; il s'est retourné avec effroi. « Y a-t-il quelqu'un ? a-t-il dit ; y a-t-il quelqu'un dans ce lit ? — Oui, lui ai-je répondu en ouvrant tout à-fait mes rideaux. Mais qui êtes-vous ? Ses pleurs l'ont empêché de parler ; il m'a fait signe de la main que la voix lui manquoit ; enfin il s'est calmé. « Je suis le plus malheureux des hommes, m'a-t-il dit ; je ne devrois peut-être pas vous en dire davantage ; mais il y a tant d'années que je n'ai vu personne, que le plaisir de parler à un de mes semblables m'entraîne. Ne craignez rien, venez vous asseoir auprès de cette cheminée ; ayez pitié de moi, vous adoucirez mes maux en les écoutant. La frayeur que j'avois eue, a fait place à un mouvement de compassion : je suis allé m'asseoir auprès de lui ; cette marque de confiance l'a touché. Il a pris ma main, il l'a mouillée de larmes. « Homme généreux, m'a-t-il dit, commencez par satisfaire ma curiosité ; dites-moi pourquoi vous logez dans cet appartement qu'on n'habite jamais ; que veut dire le fracas des boîtes que j'ai entendu ce matin ? que s'est-il passé d'extraordinaire dans le château ? » Quand je lui ai appris le mariage de la fille de Vildac, il a étendu les

bras vers le ciel. « Vildac a une fille ! elle est mariée !..... Grand dieu, faites qu'elle soit heureuse ! faites sur-tout qu'elle ignore le crime ! Apprenez enfin qui je suis..... Vous parlez au père de Vildac..... Le cruel Vildac ?... » Mais ai-je le droit de m'en plaindre ? Seroit-ce à moi à l'accuser ?

Quoi ! me suis-je écrié avec étonnement, Vildac est votre fils ? & ce monstre vous retient ici ! vous ne parlez à personne ? il vous a chargé de chaînes ?

Voilà, m'a-t-il répondu, ce que peut produire un vil intérêt. Le cœur dur & farouche de mon malheureux fils n'a jamais connu aucun sentiment. Insensible à l'amitié, il s'est rendu sourd au cri de la nature, & c'est pour s'emparer de mes biens qu'il m'a chargé de fers.

Il étoit allé un jour chez un seigneur voisin qui avoit perdu son père : il le trouva entouré de ses vassaux, occupé à recevoir des rentes & à vendre ses récoltes. Cette vue fit un effet affreux sur l'esprit de Vildac. La sùr de voir de son patrimoine le dévorait depuis long-temps ; je remarquai, à son retour, qu'il avoit l'air plus sombre & plus rêveur qu'à l'ordinaire. Quinze jours après, trois hommes malicieux m'enlevèrent pendant la nuit ; après m'avoir dépouillé de tout, ils me conduisirent dans cette tour. J'ignore comment Vildac s'y est pris pour repandre le bruit de ma mort ; mais j'ai compris, par le bruit des cloches & par quelques chants funèbres, qu'on célébroit mon enterrement. L'idée de cette cérémonie m'a plongé dans une douleur profonde. J'ai inutilement demandé, comme une grâce, qu'il me fût permis de parler à Vildac : ceux qui m'apportent du pain, me regardent sans doute comme un criminel condamné à périr dans cette tour. Il y a environ vingt ans que j'y suis. Je me suis aperçu, ce matin, qu'en m'apportant à manger, on avoit mal fermé ma porte. J'ai attendu la nuit pour en profiter. Je ne cherche pas à m'échapper, mais la liberté de faire quelques pas de plus, est quelque chose pour un prisonnier.

Non, me suis-je écrié, vous quitterez cette indigne demeure ; le ciel m'a destiné à être votre libérateur : sortons, tout est endormi. Je serai votre défenseur, votre appui, votre guide. — Ah ! m'a-t-il dit, après un moment de silence, ce genre de solitude a bien changé mes principes & mes idées. Tout n'est qu'opinion ; à présent que je suis fait à ce que ma position a de plus dur, pourquoi la quitterois-je pour une autre ? Qu'irai-je faire dans le monde ? Le sort en est jeté, je mourrai dans cette tour. — Y songez-vous ? nous n'avons qu'un moment ; la nuit s'avance, ne perons pas de temps, venez. — Votre zèle me touche ; mais j'ai si peu de

jours à vivre que la liberté me tente peu : irai-je, pour en jouir, déshonorer mon fils ? — C'est lui qui s'est déshonoré. — Eh ! que m'a fait sa fille ? cette jeune innocente est dans les bras de son époux, & j'étois les couvrir d'infamie ? Ah ! plutôt que ne puis-je la voir, l'arroser de mes larmes, la ferer dans mes bras ! mais je m'attendris inutilement, je ne la verrai jamais. Adieu ; le jour va paroître, on pourroit nous entendre, je vais rentrer dans ma prison..... Non, lui ai-je dit en l'arrêtant, je ne le souffrirai pas : l'effrayage affoiblit votre ame ; c'est à moi à vous prêter du courage. Nous examinerons après s'il faut vous faire connoître ; commençons par sortir. Je vous offre mon château, mon crédit, ma fortune. On ignorera qui vous êtes ; on cachera, s'il le faut, le crime de Vildac à toute la terre. Que craignez-vous ? — Rien : je suis pénétré de reconnaissance ; je vous admire..... Mais tout est inutile ; je ne saurois vous suivre. — Eh bien ! choisissez : je vous laisse ici ; je vais au gouverneur de la province ; je lui dirai qui vous êtes ; nous viendrons à main armée vous arracher à la barbarie de votre fils. — Gardez-vous d'abuser de mon secret ; laissez-moi mourir ici : je suis un monstre indigne du jour..... Il est un crime qu'il faut que j'expie, le plus infame, le plus horrible..... Tournez les yeux, voyez ce sang dont il reste des traces sur le plancher & sur les murailles. Ce sang est celui de mon père, & c'est moi qui l'ai assassiné. J'ai voulu, comme Vildac..... Ah ! je le vois encore ! il me tend ses bras ensanglantés !..... Il veut m'arrêter..... Il tombe..... Oh ! image affreuse ! oh ! désespoir !

En même temps le vieillard s'est jeté à terre, il s'arrachait les cheveux..... Il étoit dans des convulsions effrayantes ; je voyois qu'il n'osoit plus se tourner vers moi ; je demeurais immobile. Après quelques moments de silence nous avons cru entendre du bruit : le jour commençait à paroître ; il s'est levé. Vous êtes pénétré d'horreur, m'a-t-il dit ; adieu, fuyez-moi, je remonte dans ma tour, & c'est pour n'en sortir jamais. Je suis resté sans voix & sans mouvement : tout me donnoit de la terreur dans ce château ; j'en suis fort averti. Je me prépare à présent à aller habiter une autre de mes terres ; je ne saurois ni voir Vildac, ni demeurer ici. O mon ami ! comment est-il possible que l'humanité produise des monstres & des forfaits pareils !

Cette aventure est arrivée en province vers le commencement de ce siècle : avant que de l'imprimer on a eu soin d'en déguiser les noms. (*La Morale en action*)

AVEUGLE. Quoique le docteur Saunderfon, mort il y a quelques années, eût été privé de la vue dès sa tendre enfance, cette privation

n'arrêta pas ses progrès dans les mathématiques ; ils furent si surprenans qu'on lui donna la chaire de professeur de cette science, dans l'université de Cambridge. Ses leçons étoient d'autant plus claires, qu'il supposoit, sans doute, parler à des aveugles ; il y joignoit un cours complet d'optique.

Notre docteur n'avoit besoin que de toucher une suite de médailles pour en connoître les fautes, & même celles, qui auroient pu échapper à la sagacité du plus habile connoisseur. On lui présentait un instrument de mathématique, & il jugeoit de son exactitude par la simple imposition des mains sur les divisions. Les moindres vicissitudes de l'atmosphère l'affectoient, & dans un temps calme, il s'apercevoit de la présence des objets peu éloignés de lui.

Un jour qu'il assistoit dans un jardin à des démonstrations astronomiques, il distingua par l'impulsion de l'air sur son visage, le temps où le soleil étoit couvert de nuages ; cependant Saunderfon étoit non-seulement privé de la vue, mais encore de l'organe.

Il y avoit à Maastricht un *aveugle* qui, chez le rhingrave, jouoit au piquet avec des hommes de qualité ; mais quand c'étoit à lui à donner, ils ne lui permettoient pas de toucher les cartes, parce qu'au toucher il les connoissoit parfaitement bien.

L'*aveugle* né de Puiseux en Gâtinois, estimoit la proximité du feu au degré de la chaleur ; la plénitude des vaisseaux au bruit que font en tombant les liqueurs transfusées, & le voisinage des corps, à l'action de l'air sur son visage. Il s'étoit fait de ses bras des balances fort justes, & de ses doigts des compas presque infailibles. Le poli des corps n'avoit guère moins de nuances pour lui que le son de la voix. Il jugeoit de la beauté par le toucher, & faisoit entrer dans ce jugement la prononciation & le son de la voix. Il adressoit au bruit & à la voix très-sûrement. On rapporte qu'il eut, dans sa jeunesse, une querelle avec un de ses frères, qui s'en trouva fort mal. Impatienté des propos désagréables qu'il effuyoit, il saisit le premier objet qui lui tomba sous la main, le lui lança, l'atteignit au milieu du front, & l'éteignit par terre. Cette aventure & quelques autres le firent appeler devant le tribunal du lieutenant de police de Paris, où il demeurait pour lors. Les signes extérieurs de la puissance qui nous affectent si vivement, n'en imposent point aux *aveugles*. Le nôtre comparut devant le magistrat, comme devant son semblable ; les menaces ne l'intimidèrent point. « Que me ferez-vous ? dit-il à M. Hérault. — Je vous jetterai » dans un cul de basse-fosse, lui répondit le ma-

» gistrat. — Eh ! monsieur, lui répliqua l'aveugle,
» il y a vingt-cinq ans que j'y suis ».

On pensoit peut-être qu'un aveugle né n'a aucune idée nette de la vision. Que l'on en juge par cette réponse. On demandoit à l'aveugle de lui-même ce que c'étoit que des yeux ? « C'est, répondit-il, un organe sur lequel l'air fait l'effet de mon bâton sur ma main. Cela est si vrai, ajouta-t-il, que quand je place ma main entre vos yeux & un objet, ma main vous est présente, mais l'objet vous est absent. La même chose m'arrive quand je cherche une chose avec mon bâton, & que j'en rencontre une autre ».

Il définissoit un miroir, une machine qui met les choses en relief loin d'elles-mêmes, si elles se trouvent placées convenablement par rapport à elles. « C'est comme ma main, ajoutoit-il, qu'il ne faut pas que je pose à côté d'un objet pour le sentir ». Combien de philosophes renommés, dit un auteur moderne, ont employé moins de subtilités pour arriver à des notions aussi fausses ?

(Lettre sur les aveugles).

Un homme aveugle avoit une femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un fameux médecin vint dans le pays, & offrit à l'aveugle de lui rendre la vue. Il ne voulut pas y consentir : « je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, & cet amour me tend heureux ».

Un aveugle des Quinze-vingts avoit deux filles jumelles qu'on prenoit souvent l'une pour l'autre ; il les distinguoit d'abord, en leur tâtant le visage, & disoit sans jamais se tromper : voilà Louïson, voilà Jeannette. Il sentoit quand elles étoient dans certains jours du mois. Un matin, se trouvant un peu incommode, il revint chez lui plutôt qu'à l'ordinaire ; Louïson étoit avec un jeune homme qu'elle aimoit, & qu'elle fit sortir doucement ; mais l'ouïe de notre aveugle étoit apparemment aussi fine que l'odorat & le toucher ; il prit Louïson par la main, la flaira au visage & à la gorge, prétendit qu'il étoit certain de son impudicité toute récente ; & comme il étoit très-brutal, il commençoit à la maltraiter cruellement, lorsque le jeune homme, qui étoit resté à la porte, rentra & lui dit qu'il ne demandoit qu'à épouser sa fille, à qui il avoit promis la foi de mariage : notre aveugle, s'étant informé des mœurs du garçon, lui accorda Louïson, avec une dot de onze mille livres.

Aveugle qui cesse de l'être.

M. Grant, expert chirurgien de Londres, s'étant proposé de faire l'extraction de la cataracte à un aveugle né, de vingt ans, son opération réussit admirablement, en présence d'un grand nombre de personnes, qui admirèrent l'habileté

de ce savant artiste. Voilà pour la réputation du chirurgien ; mais la scène qui suivit l'opération doit être l'objet des plus sublimes réflexions du philosophe. Tous les spectateurs gardoient un profond silence, afin de mieux observer les mouvements qu'occasionneroit dans l'âme du jeune homme les nouvelles sensations qu'il éprouveroit. Lorsque ses yeux furent frappés des premiers rayons de la lumière, on aperçut sur son visage l'expression d'un ravissement extraordinaire : il fut au point de s'évanouir de joie & d'étonnement. M. Grant étoit devant, tenant les instrumens à la main ; il l'examina attentivement, & porta sur lui-même ses regards, comme pour comparer les deux objets. Tout lui sembloit pareil, excepté les mains, parce qu'il prenoit les instrumens pour une partie de ses mains. Pendant que cette scène se passoit, sa mère ne put contenir ses transports de joie ; elle courut à lui les bras ouverts en s'écriant : *mon fils, mon cher fils !* Le jeune homme reconnut sa mère à la voix : la parole lui manqua, il ne peut protéger que ces mots : *Est-ce vous ? est-ce ma mère ?* & il y avoit dans l'apparement une jeune fille, avec laquelle il avoit été élevé, qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit aimé. Le voyant sans connoissance, elle laissa échapper un cri de douleur, qui sembla rappeler le jeune homme à la vie. Il entendit la voix de sa maîtresse, ouvrit les yeux ; & après quelques momens de silence, il s'écria : « Qu'est-ce qu'on m'a donc fait, où m'a-t-on transporté ? Ce que je sens autour de moi, est-ce la lumière dont on m'a si souvent parlé ? Le sentiment nouveau que j'éprouve, est-il celui de la vue ? ... Toutes les fois que vous dites que vous êtes bien aise de vous voir l'un l'autre, êtes-vous aussi heureux que je le suis en ce moment ? ... Où est Thom qui me sert de guide ? il me semble maintenant que je marcherois bien sans lui ». Il voulut faire un pas ; mais il s'arrêta, & parut effrayé. Comme l'agitation de son âme étoit extrême, M. Grant lui conseilla de fermer les yeux & de les ouvrir peu à peu, afin de les accoutumer par degrés à supporter la lumière. Il ne se rendit qu'avec peine à ces raisons. On lui tint quelque temps les yeux couverts, & dans ce retour de cécité, il se plaignit amèrement qu'on l'avoit trompé, qu'on avoit employé quelque enchantement pour lui faire croire qu'il jouissoit de ce qu'on appelle vue. Enfin il protesta que les impressions qui étoient restées dans son âme le rendroient fou, si ce sens en effet ne lui étoit pas rendu. Il voulut deviner les noms des personnes qu'il avoit vues dans la foule, & conter ce qu'il avoit remarqué ; mais les expressions lui manquèrent. Après cette rude épreuve, on crut qu'il n'y avoit plus de risque à lui ôter son bandeau, & l'on chargea la jeune fille de cette douce commission, en lui recommandant expressément de tâcher de le distraire, par ses discours, de l'impression

trop vive des objets. Elle s'approcha de lui; & dénouant son bandeau, elle lui dit : « Monsieur William, je vais vous rendre l'usage de la vue; mais je ne saurois m'empêcher d'avoir quelque inquiétude. Je vous ai aimé dès mon enfance, quoique vous fussiez aveugle; vous m'avez aimée aussi; mais vous allez connoître la beauté; vous allez éprouver des sentimens qui vous ont été inconnus jusqu'ici. Si vous allez cesser de m'aimer! si quelque objet, que vous trouverez plus aimable, alloit m'effacer de votre cœur!... Ah! ma chère amie, répondit le jeune homme, si je devois, en jouissant de la vue, perdre les tendres émotions que j'ai senties toutes les fois que j'ai entendu le son de votre voix; si je ne devois plus distinguer le pas de celle que j'aime, lorsqu'elle s'approche de moi, & s'il falloit que je changasse ce plaisir si doux & si fréquent, pour le sentiment tumultueux que j'ai éprouvé pendant le peu de temps que j'ai joui de la vue, j'aime mieux renoncer pour la vie à ce sens nouveau. Je n'ai désiré de voir, que pour vous sentir, vous posséder, vous aimer d'une autre manière, arracher moi ces yeux s'ils ne doivent servir qu'à vous rendre moins chère à mon cœur ».

La jeune fille l'embrassa tendrement, & William ne pouvoit se laisser de la regarder; il l'appeloit en la touchant, & la prioit de parler pour se convaincre que c'étoit elle qu'il touchoit. Tout l'étonnoit, il ne pouvoit accorder les sensations qu'il éprouvoit par la vue, avec celles qu'il avoit reçues des mêmes objets par les autres sens; & ce n'a été que par degrés qu'il est parvenu à distinguer, & à reconnoître les formes, les contours & les distances.

Tristan, ayant pris un fort dans l'île de Jotora, trouva un aveugle qui s'étoit retiré au fond d'un puits: il lui demanda comment il avoit pu y descendre. « Les aveugles, répondit-il, voient le chemin de la liberté ». La liberté fut le fruit de sa réponse.

Dans les nouvelles de la république des lettres, il est fait mention d'un organisme qui, quoiqu'aveugle, ne laissoit pas d'être fort habile dans son art, qui discernoit par le tact toute sorte de monnaie, & même de couleurs: qui jouoit aux cartes; qui gagnoit beaucoup, quand c'étoit à lui à faire, parce qu'au toucher, il connoissoit ce qu'il donnoit à chaque joueur.

Un aveugle se retirant à l'entrée de la nuit, fut rencontré par un particulier, qui, après l'avoir interrogé, se montra sensible à sa situation, & promit d'adoucir sa misère, s'il vouloit venir avec lui. L'aveugle ne demandant pas mieux que d'être secouru, se laissa docilement conduire. Son nouveau bienfaiteur lui avant fait traverser plusieurs rues, le mena dans l'appartement qu'il oc-

cupoit, & lui tint à peu-près ce discours: — Je suis auteur, c'est-à-dire, que je fais des livres; mais je ne cultive point les lettres dans le dessein qu'elles, me procurent de quoi vivre, je desirerois seulement que mes ouvrages me mettent dans le cas de faire du bien aux indigens. Voilà un petit livre de ma composition, intitulé: *Histoire du grand saint René*; je vous fais présent de l'édition entière, vous n'aurez qu'à la vendre à bon marché, comme une suite de la bibliothèque bleue; vous en aurez certainement du débit ». — L'aveugle se retira fort content, chargé des brochures dont on le rendoit possesseur, & ne manqua pas de les mettre en vente dès le lendemain matin. Il cria pendant assez long-temps: *A quatre fois la vie du grand saint René*, sans trouver d'acheteurs. Mais la curiosité portant quelques personnes à jeter les yeux sur cette vie mémorable, on fut étrangement surpris de voir que c'étoit une violente satire contre plusieurs citoyens, à qui l'auteur en vouloit sans doute. Chacun alors s'empressoit de se procurer cette brochure, lorsque un inspecteur, de police, informé de l'aventure, accourut saisir toute la boutique du nouveau libraire. L'aveugle conta si naïvement ce qui lui étoit arrivé, qu'il ne parut nullement coupable. On se doute bien qu'il ne peut point indiquer la demeure de son prétendu bienfaiteur, & encore moins le faire connoître.

Le sieur Richard, directeur de la poste, à Joyeuse en Vivarais, étant allé se promener après soupé jusqu'à une vigne qu'il a près de cette ville, entra à dix heures, se coucha & dormit sans ressentir la moindre incommodité. Le lendemain sa fille, voyant qu'il se levait beaucoup plus tard qu'à son ordinaire, entra dans sa chambre, lui demanda s'il étoit malade, & pourquoi il ne se levait pas? c'est, répondit-il, que j'attends qu'il soit jour. — *Il est jour depuis long-temps. — Ouvrez donc ces volets. — Ils sont ouverts, & il est dix heures. — Cela n'est pas possible; c'est une plaisanterie, car il n'est pas jour.* Enfin il fut convaincu qu'il étoit aveugle. Sa famille, ne voyant aucune altération dans ses yeux, avait peine à le croire. On appela des médecins & des chirurgiens qui tentèrent quelques remèdes; mais tous leurs soins furent inutiles, & ils finirent par déclarer qu'il resteroit aveugle toute sa vie. Cependant trois semaines après, étant à l'église, il lui sembla qu'il apercevoit comme au travers d'un nuage épais, la lueur de la lampe; le lendemain il l'aperçut un peu mieux. Depuis ce moment, sans avoir senti aucunes douleurs, sans avoir fait aucun remède, sa vue s'éclaircit de jour en jour; & au bout de trois mois, elle se trouva aussi bonne qu'auparavant.

Martin Chastelin étoit de Warwich, petite ville

de Flandres : il étoit *aveugle* né, &c cependant il faisoit au tour des ouvrages surprenans ; il faisoit même les instrumens dont il avoit besoin pour son métier. Il faisoit des orgues, des épinettes, des violes, des violons, il les accordeoit, &c en jouoit passablement. On lui demandoit un jour ce qu'il desiroit le plus de voir, les couleurs, répondit-il, parce que je connois presque tout le reste ; mais, lui répliqua-t-on, n'aimez-vous pas mieux voir le ciel ? non, dit-il, j'aime mieux le toucher.

Cet *aveugle* me fait souvenir de celui à qui M. Rohaut vouloit faire comprendre ce que c'étoit que la lumière. Cet illustre philosophe s'épuisoit, &c ceux qui étoient avec lui en beaux discours pour lui en donner une idée ; ils n'en pouvoient venir à bout, quand il les interrompit dans le milieu de leurs raisonnemens. Attendez, dit-il, messieurs, j'y suis, la lumière n'est-elle pas faite comme du sucre.

Un *aveugle* marchoit dans les rues, une lumière à la main, dans une nuit obscure, avec une cruche sur le dos. Un coureur de pavé le rencontra & lui dit : simple que vous êtes, à quoi vous sert cette lumière ? la nuit & le jour ne font-ils pas la même chose pour vous ? L'*aveugle* lui répondit en riant : ce n'est pas pour moi que je porte cette lumière ; mais c'est afin que des étourdis comme toi ne viennent point me heurter, & me faire casser ma cruche.

En 1425 on mit quatre *aveugles* armés, en un parc, chacun un bâton en la main, &c un fort pourceul, lequel ils devoient avoir s'ils le pouvoient tuer ; & firent bataille étrange, car ils frappoient l'un sur l'autre cuidant frapper le pourceul qui fut enfin tué. (*Journal de Paris*, pag. 104).

AUGURES. Les *augures* étoient chez les romains les interprètes des dieux. On les consultoit pour être instruit sur le sort de ses entreprises. Ils en jugeoient par le vol des oiseaux, &c par la manière dont mangeoient les poulets sacrés.

Voici comment les *augures* exerçoient leur ministère : adis & revêtu de la robe teinte : en pourpre &c en écarlate, l'*augure* se tournoit du côté de l'Orient, & désignoit avec son bâton augural une partie du ciel ; il examinoit alors attentivement quels oiseaux passaient, comment ils voloient, de quelle manière ils chantoient, &c de quel côté de la partie du ciel désignée ils se trouvoient. Ils prédisoient aussi l'avenir par le moyen du tonnerre & des éclairs. Les savans n'étoient pas dupes de toutes leurs cérémonies, à en juger par le sentiment de Cicéron, qui s'étonne que deux *augures* puissent s'entre-regarder sans éclater de rire.

AUGUSTE, né 63 ans avant J. C., étoit d'une taille au dessus de l'ordinaire, mais très-bien proportionnée. Sa physionomie étoit pleine de douceur & d'agrémens, très-peu curieux de sa posture, il sembloit regretter le temps que l'on étoit obligé de lui dérober pour son habilement. Il avoit le regard si vif que l'on en soutenoit difficilement l'éclat ; & il se sentoit flatté, ainsi qu'Alexandre, lorsqu'on baïsoit les yeux pour ne pas rencontrer les siens. Plusieurs historiens ont peint son caractère & son esprit avec des couleurs bien différentes, parce qu'ils n'ont point distingué en lui le citoyen ambicieux & l'empereur. Octave étoit inulte, cruel, vindicatif, adonné à toutes ses passions ; *Auguste* fut un empereur doux, humain, généreux & le protecteur des arts. Une grande pénétration, un art merveilleux de profiter des conjonctures & de tirer parti des vertus & des défauts des autres, étoit sa qualité dominante, & fut celle qui contribua le plus, peut-être, à son élévation.

Pendant les horreurs de la proscription, un citoyen qu'il faisoit mener au supplice, le conjura de permettre au moins qu'il fût enveloppé après sa mort ; *ne t'en mets point en peine*, répliqua d'un air fierce le barbare triumvir, *les corbeaux en auront soin*.

Après la victoire remportée sur les meurtriers de César, victoire qui fut due à la bravoure d'Antoine, Octave contraignit un sénateur à tirer au sort avec son fils à qui auroit sa grâce ; ils la refusèrent tous deux. Il les obligea de se battre, & vit tranquillement le père se jeter sur l'épée de son fils, qui se tua aussi-tôt pour ne pas survivre à son père.

Les paroles outrageantes qu'il ajoutoit aux supplices le rendent si odieux aux prisonniers, que, lorsqu'on les amenoit chargés de chaînes, ils saluoient Antoine avec respect, & chargeoient Octave d'injures & de reproches piquans.

La débauche la plus sacrilège se mêloit à ces cruautés. On faisoit des contes assez vifs d'un souper qu'Octave tenoit fort secret, & qu'on appelloit le souper des douze divinités, parce que les douze convives qui s'y trouvoient, six hommes & six femmes, avoient pris les ornemens & les attributs des douze principales divinités de l'Olympe. Octave représentoit Apollon. On égayoit le repas en renouvelant les adultères dont la fable nous a fait le détail.

Antoine, de son côté, se livroit à toutes sortes de débauches entre les bras de la courtisane Gliphira : Fulvie, son épouse, voulut engager Octave à la consoler de cette infidélité ; mais ce triumvir, encore plus politique que tendre, fut insensible : elle alla jusqu'à le menacer de lui faire la guerre ; Octave répondit par une épi-

gramme licentieufe que Martial nous a conſervée.

Il avoit rejeté le nom de monarque ou de roi trop odieux aux romains, & avoit pris celui de Céſar auquel il ajouta le titre d'empereur; le peuple abuſé lui accorda ſous ce nom d'*imperator*, la ſouveraine puiffance qu'il lui auroit reſuſée ſous celui de *rex*.

Sa clémence envers Cinna, petit-fils du grand Pompée par ſa mère, mérite les plus grands éloges. Cinna avoit conſpiré contre *Auguſte*. La conſpiration ayant été découverte, ce prince le fit venir dans ſon cabinet; & après lui avoir nommé les conjurés, comme Cinna n'attendoit plus que l'arrêt de ſa mort, l'empereur lui tint ce diſcours: « Je t'avois pardonné autrefois comme à un ennemi, je te pardonne aujourd'hui comme à un partiſide; ſi tu as été inſenſible à la première grace, ne le ſois pas à la ſeconde, & qu'il y ait désormais entre nous une amitié ſincère & réciproque ». En même temps il lui tendit la main, déclara qu'à ſa conſidération, il pardonnoit à ſes complices, & le désigna conſul pour l'année ſuivante. Cette clémence déſarma tous ſes ennemis, & il n'y eut plus dans la ſuite aucune conſpiration contre ſa vie.

Auguſte protégea les lettres & les cultiva. ſuſcite cite pluſieurs ouvrages de cet empereur. Il avoit entrepris une tragédie d'*Ajax*; mais peu ſatisfait de cette pièce il la ſupprima; & quelques-uns de ſes amis lui ayant demandé ce qu'étoit devenu ſon *Ajax*: « Mon *Ajax*, répondit-il, s'eſt déſait lui-même avec l'éponge ». Il faiſoit alluſion à ce que la fable rapporte de la mort d'*Ajax* qui ſe tua lui-même en ſe perçant de ſon épée.

Cet empereur avoit pour principe qu'il ne faut rien faire avec précipitation; ce qu'il exprimoit en grec par ces mots: *Hâtez-vous lentement*. Il ajoutoit qu'on faiſoit une choſe aſſez tôt quand on la faiſoit bien.

Auguſte, dans les dernières années de ſon règne, marqua une crainte extrême d'être aſſaſſiné; il n'admettoit perſonne en ſa préſence qu'avec précaution, & ne permettoit aux ſénateurs de l'aborder qu'un à la fois. Cette précaution fit imaginer aux pères conſcrits de propoſer au ſeul empereur de veiller tout-à-tout jour & nuit à la porte de ſon appartement. Antilius Laſon, homme d'eſprit, pendant qu'on d'libéroit là-deſſus, ſe ſemblant de dormir, & même ronſſa quelques moments; puis paſſant ſe réveiller tout d'un coup: « Meſſieurs, dit-il, ne comptez pas ſur moi pour la garde de l'empereur, je l'incommoſerois ſûrement plus que je ne lui ſerois utile ». Les ſénateurs ne purent s'empêcher de

ſourire, & l'empereur honteux de ſa timidité n'oſa rien décider.

Auguſte avoit le foible de compoſer des comédies, mais par bonheur il étoit aſſez prudent pour ne les point montrer.

Il ne put cependant ſe défendre un jour d'en lire une en ſecrèt à quelques-uns de ſes courtiſans, qui ne manquèrent pas de l'applaudir. *Auguſte* en ſourit, & pour leur faire connoître qu'il n'étoit pas la dupe de leur fauſſes louanges, il leur dit, après leur en avoir fait la lecture: *Je ſuis perſuadé qu'il n'y a que des adulateurs qui puiſſent louer mes comédies; auſſi ne vous ai-je lu celle-ci que pour vous éprouver. Je ſais maintenant quels gens vous êtes.*

Auguſte ayant promis, par un édit ſolemnel, dix mille ſeſterces ou vingt-cinq mille écus à celui qui lui pourroit amener vivant Caracotta, chef des voleurs en Eſpagne; ce brigand en ayant été informé, alla trouver de lui-même l'empereur, & le ſupplia de lui pardonner. *Auguſte* lui fit la grace entière, lui paya la ſomme qu'il avoit promiſe par ſon édit, & crut qu'il n'y auroit plus de ſûreté publique, s'il en uſoit d'une autre manière.

Des ambafſadeurs de Sarraçoſſe vinrent dire à *Auguſte* qu'une palme venoit de croître ſur l'autel qu'ils avoient érigé en ſon honneur: c'eſt une preuve, leur répondit ce prince, de votre aſſiduité à y faire des ſacrifices.

Horace avoit une fiſtule lacrymale, & Virgile étoit aſthmatique, ce qui donna lieu à *Auguſte*, qui les fit aſſeoir à ſes côtés, de dire qu'il étoit bien à plaindre, puis qu'il étoit entre les ſoufflets & les larmes: *ſuavo inter ſuſpiria & lacrymas*.

Un chevalier romain étant mort, on trouva que ſes dettes excédoient de beaucoup ſon bien; on vendit cependant ſes meubles pour en acquitter une partie. *Auguſte* ordonna qu'on achetât pour lui le lit de cet homme: il faut, dit-il en ſe levant, que ce lit ait une vertu ſoporifique, puis qu'un homme, qui devoit plus qu'il n'avoit, dormoit deſſus fort tranquillement; ce lit ſera excellent pour moi qui ne puis dormir.

Auguſte entendait dire qu'*Alexandre*, après avoir conquis la plus grande partie de la terre, étoit en peine de ſavoir à quoi il pourroit occuper le reſte de ſes jours, fut ſurpris de ce ſentiment: « Hé quoi! dit-il, *Alexandre* ignoreoit donc que bien gouverner un empire conquis, eſt un emploi plus conſidérable que de faire de nouvelles conquêtes »?

Auguſte qui avoit établi une loi de la manière de juger & punir ceux qu'on accuſoit d'adultère, n'eut pas plutôt oui qu'un jeune homme avoit commis le même crime avec Julie, fille de cet

empereur, qu'il se jeta sur lui & le frappa tout furieux; alors le jeune homme s'écria, César, vous avez fait une loi. *Auguste*, à ce mot, reconnoissant son emportement, se retint, & ressentit tant de déplaisir qu'il ne voulut rien manger de tout ce jour-là.

On peut dire à la louange d'*Auguste*, qu'on ne favoit s'il aimoit plus ses sujets qu'il n'en étoit aimé, puisqu'on voyoit tous les jours à Rome des testateurs ordonner par testament à leurs héritiers d'aller au capitolé offrir des victimes pour remercier les dieux de ce que l'empereur leur survivoit. Voilà peut-être le trait historique qui fait le plus d'honneur à la mémoire d'*Auguste*.

Un homme à qui l'on venoit d'ôter un emploi dont il s'étoit mal acquitté, demandoit une somme d'argent à *Auguste*: « Ce n'est pas l'intérêt qui me fait parler, disoit-il; mais si je reçois de vous cette somme, le public croira que c'est en échange de l'emploi que vous m'ôtez, & mon honneur sera fauvé. — S'il ne s'agit que de votre honneur, répondit le prince, vous n'avez qu'à dire par-tout que vous avez reçu cette somme; je ne vous démentirai jamais. »

Étant à Milan, *Auguste* remarqua une statue de Brutus, monument de la reconnaissance des peuples de la Gaule Cisalpine, euvres le plus doux & le plus équitable des gouverneurs. Il passa outre; puis, s'arrêtant, & prenant un air & un ton sévère, il reprocha vivement aux principaux de la ville qui l'environnoient, qu'ils avoient au milieu d'eux un de ses ennemis. Les gaulois effrayés veulent se justifier, & nient le fait. « Eh quoi! leur dit *Auguste*, en leur montrant de la main la statue du proconsul, n'est-ce pas là l'ennemi de ma famille & de mon nom? » Alors, les voyant confusés, réduits à garder la silence, il sourit, & d'un visage gracieux, il loua leur attachement fidèle à leur ami, même malheureux, & laissa subsister la statue.

Auguste eut l'imprudence de se plaindre au finar des débauches de sa fille Julie, par un mémoire qu'il y fit lire à ce sujet; il s'en repentît bientôt après, il disoit, dans son chagrin, qu'il n'auroit pas fait cette faute, si Agrippa ou Mécènes eussent été vivans.

L'empereur *Auguste* ne portoit point d'autres habits que ceux qu'avoient eus sa femme, sa fille ou ses nièces.

Le dernier jour de sa vie, *Auguste* s'informa d'abord si le danger où il se trouvoit ne causoit aucun tumulte au dehors; ensuite il demanda un miroir, fit ajuster sa chevelure, remédia à la difformité de ses joues pendantes; & voyant les amis rassemblés autour de son lit: « N'est-ce pas bien joué mon rôle dans le drame de la vie hu-

maine, leur dit-il; & sans attendre leur réponse il ajouta la formule qui terminoit les pièces de théâtre: « Eh bien, battez des mains & applaudissez l'acteur. »

Un instant avant de mourir, *Auguste* ayant congédié toutes les personnes qui étoient autour de lui, ferma tout-à-coup Livie dans ses bras & lui dit: « Conserve la mémoire d'un époux qui t'a tendrement aimée: adieu pour jamais. » Il expira en l'embrassant.

AUGUSTE I. roi de Pologne.

Les postillons d'*Auguste I.* roi de Pologne, pour éviter un mauvais chemin, entrèrent dans un champ labouré; le payan à qui il appartenoit saisit d'une main les rênes des chevaux, & tenant de l'autre une grosse hache, menaçoit de briser les roues du carrosse. Deux pages s'avancèrent & commençoient à le maltraiter lorsque le prince, entendant du bruit & en ayant demandé le sujet, fit donner quelque argent à ce payan, & ordonna à son postillon de reprendre le grand chemin, en disant: « Ce pauvre homme n'a-t-il pas raison de défendre son bien, & si quelqu'un de mes sujets lui avoit fait tort ne serois-je pas obligé de le punir. »

AULAIRE (Saint). Lorsque il fut question de recevoir à l'académie, le marquis de *Saint-Aulaire*, Despréaux s'y opposa vivement, & répondit à ceux qui lui représentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition: *Je ne lui dispute pas ses lettres de noblesse; mais je lui dispute ses titres du Parnasse.* Un académicien ayant répliqué que M. de *Saint-Aulaire* avoit aussi ses titres du Parnasse, puisqu'il avoit fait de fort jolis vers: *Eh bien, monsieur*, lui dit Boileau, *puisque vous estimez ses vers, faites-moi l'honneur de mépriser les miens.*

Le marquis de *Saint-Aulaire* répondant à M. le duc de la Trimoille, qui remplaçoit le maréchal d'Étrées, dit ingénieusement: il me convient d'arroser de larmes la respectable cendre que vous venez de couvrir de fleurs. La différence des hommages que nous lui rendons, est assortie à celle de nos âges.

Madame la duchesse du Maine, goûtoit extrêmement le marquis de *Saint-Aulaire*, & l'avoit attiré à sa cour. On s'y amusoit quelquefois à ces petits jeux d'esprit, où on se fait les uns aux autres des questions auxquelles il faut répondre d'une manière ingénieuse. Un jour la princesse proposa celui où chacun est obligé de dire son secret en particulier, à la personne qui est proposée pour le demander; elle voulut bien elle-même s'en charger. Le marquis de *Saint-Aulaire*, qui étoit des derniers de la compagnie, auquel son aïeule devoit s'adresser, fut assez heureux pour mettre le sien

En quatre vers, qu'il crut qu'un homme de 90 ans, pouvoit dire à la princesse sans lui manquer de respect; aussi fut-il bien reçu, & il méritoit de l'être par le tour délicat & fin de sa pensée; le voici:

La divinité qui s'amuse

A me demander un secret ,

Si j'étois Apollon , ne seroit pas ma muse ;

Elle seroit Thémis, & le jour finiroit.

Saint - Aulaire mourut en 1741.

AULUGELLE. Il faut avouer qu'il y a des gens qui se font des amusemens bien singuliers. *Aulugelle* parle d'un certain *Lucius Veratius*, romain, fort riche, qui ne marchoit jamais par la ville, qu'il ne fût suivi d'un esclave qui portoit une bourse pleine d'argent. D'abord qu'il rencontroit quelqu'un qui n'étoit pas d'un rang à lui faire craindre sa vengeance, il ne manquoit pas de lui donner un soufflet, & prenoit ensuite 15 sols dans la bourse, qui étoit la somme ordonnée par les loix des douze tables, pour la réparation de cet affront.

AVIDITÉ.

L'homme est ainsi bâti, quand un sujet l'enflamme, l'impossibilité dispaeroit à son ame.

Combien fait-il de vœux! combien fait-il de pas! S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.

Si j'arrondissois mes états,

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats,

Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire,

Tout cela, c'est la mer à boire ;

Mais rien à l'homme ne suffit.

Les gens qui méritent le plus sont souvent les plus modérés dans leurs desirs, l'*avidité* est le partage de ceux qui n'ont pas d'autres moyens d'être heureux ou d'acquiescer de la considération.

Euripide favori d'Archélaus avoit poussé la modération & le désintéressement jusqu'à ne faire au prince aucune demande. Un jour, étant à la table d'Archélaus, un courtisan aussi avide qu'eux demanda au roi un vase d'or superbe qui ornoit le buffet; Archélaus aussi-tôt dit à un esclave: prenez ce vase & portez-le à Euripide; lui seul peut-être ne l'a point désiré, & cependant lui seul est digne de le recevoir de moi.

Si l'on veut concevoir combien l'*avidité* est un vice ridicule, il suffit de réfléchir combien il est difficile de la satisfaire.

Un jour que Calpurne, après les expéditions dans la Gaule, jouoit avec quelques gaulois, il les vit se disputer sur une somme assez modique: *Encyclopédiana.*

Vous vous échauffez beaucoup, leur dit-il, pour quelques dragmes, tandis que je viens de gagner six millions d'écus d'or.

AUMONE. L'*Aumône* est un don qu'on fait aux pauvres par compassion ou par charité.

Les ecclésiastiques ne subsistent autrefois que d'*aumône*. Aujourd'hui les *aumônes* faites aux églises retournent aux pauvres, & les ecclésiastiques n'en doivent être que les économistes & les distributeurs.

Demander l'*aumône* est aujourd'hui une profession à laquelle se livrent bien des gens qui pourroient subsister avec d'autres ressources, mais le peu de mal qu'ils ont à amasser des sommes quelquefois assez considérables détermine le plus grand nombre.

Marivaux voyant un homme qui lui demandoit l'*aumône* & qui paroisoit jouir d'une santé brillante lui en fit l'observation: pourquoi ne travaillez-vous pas? vous avez l'air frais & vigoureux; ah! monsieur, répondit le mendiant, si vous saviez comme je suis paresseux! Marivaux se laissa toucher & lui fit l'*aumône* pour récompenser, non pas sa paresse, mais sa franchise.

Un homme respectable, après avoir joué un grand rôle à Paris, y vivoit dans un réduit obscur, victime de l'infortune, & si indigent qu'il ne subsistoit que des aumônes de la paroisse: on lui remettoit chaque semaine la quantité de pain suffisante pour sa nourriture; il en fit demander davantage. Le curé lui écrivit pour l'engager à passer chez lui; il vint. Le curé s'informe s'il vit seul. Et avec qui, monsieur, répond-il, voudriez-vous que je vécut? je suis malheureux, vous le voyez, puisque j'ai recours à la charité, & tout le monde m'a abandonné, tout le monde!... Mais, monsieur, continua le curé, si vous êtes seul, pourquoi demandez-vous plus de pain que ce qui vous est nécessaire! L'autre paroit déconcerté; il avoua avec peine qu'il a un chien. Le curé ne le laisse pas poursuivre, il lui fait observer qu'il n'est que le distributeur du pain des pauvres, & que l'honnêteté exige absolument qu'il le fasse de son chien. Eh! monsieur, s'écria en pleurant l'infortuné, si je m'en défais, qui est-ce qui m'aimera? Le pasteur attendit jusqu'à larmes, tira sa bourse, & la lui donna en disant: prenez, monsieur, ceci m'appartient.

Guadagni fit souvent l'*aumône* à des seigneurs ruinés, de cent sequins à la fois. Un de ceux-ci qui avoit reçu la somme, fier & hantain, combla de tous les gentils-hommes pauvres, & lui dit: « je vous emprunte cette somme, & je vous la rembourserai. — Ce n'est pas là mon intention, » répondit Guadagni, & si je voulois que vous me la rendissiez, je ne vous la prêterois pas ».

AVOCAT. La profession d'avocat étoit chez les anciens, comme parmi nous, un état honorable dont les fonctions consistoient à faire parler les loix en faveur de tout homme opprimé. Des nombreux privilèges dont les avocats ont joui dans différens temps, l'honneur & la gloire d'être les défenseurs des infortunés, sont les seuls qu'ils soient jaloux de conserver. La liste & la vie des avocats célèbres qui ont illustré le barreau françois, formeroient l'histoire de l'éloquence & de la vertu. Si nous rapportons quelques plaisanteries auxquelles plusieurs ont donné lieu, nous sommes bien persuadés que la gloire de l'ordre des avocats n'en peut être obscurcie.

Autrefois les avocats aimoient tant à insérer du latin dans leur françois, que lorsqu'ils n'avoient pas en main de beaux passages, ils y mettoient au moins de petites particules latines, qu'ils regardoient comme des perles & des diamans, qui semés ça & là dans le discours, lui donnoient à leur gré un éclat & un prix infimable. Voici comment un avocat commença son plaidoyer en parlant pour sa fille. « Cette fille est mienne, » messieurs ; est heureuse & malheureuse tout ensemble : heureuse, *quidem*, d'avoir épousé » le sieur de la Hunaudière, gentilhomme des » plus qualifiés de la province ; malheureuse, *autem*, » d'avoir pour mari le plus grand chicaneur du » royaume, qui s'est ruiné en procès, & qui a » réduit cette pauvre femme à aller de porte en » porte demander son pain, que les Grecs ap- » pellent son arion.

Un avocat commençant son plaidoyer en cette manière : « Les rois, nos prédécesseurs, &c. » — avocat, couvrez-vous, lui dit le président, » vous êtes de trop bonne famille pour rester dé- » couvert ».

Un avocat célèbre plaidoit pour des bateleurs & farceurs qui avoient un procès. Le président lui marqua sa surprise de ce qu'il s'étoit chargé de la défense de tels gens. « J'ai pensé, répondit l'a- » vocat, que puisque la cour avoit bien voulu » leur donner audience, je pouvois plaider pour » eux ».

Un avocat parloit de la guerre de Troie & du Scamandre dans une affaire où il ne s'agissoit que d'un mix mitoyen entre deux payfans ; l'avocat adversaire interrompit l'érudition de son confrère en disant : « La cour observera que ma partie ne » s'appelle pas Scamandre, mais Michault ».

Un avocat dont le plaidoyer paroîtroit trop étendu pour la cause qu'il défendoit, avoit reçu ordre du premier président d'abrégier ; mais celui-ci, sans rien retrancher, répondit d'un ton ferme que ce qu'il disoit étoit essentiel. Le président espérant enfin le faire taire, lui dit : « La cour vous or-

n donne de conclure ». Hé bien, dit l'avocat ; je conclus à ce que la cour m'entende.

Un avocat du dernier siècle, chargé de défendre la cause d'un homme, sur le compte duquel on vouloit mettre un enfant, se jetoit dans des digressions étrangères à son sujet : le juge ne cessoit de lui dire : au fait, venez au fait, un mot du fait ; l'avocat impatienté de la leçon, termina brusquement son plaidoyer, en disant : « Le fait est un » enfant fait, celui qu'on dit l'avoir fait, nie le » fait : voilà le fait ».

Un avocat qui défend une cause, se voit souvent dans la nécessité d'employer toutes sortes de moyens, parce que chaque juge a son principe, bon ou mauvais, suivant lequel il décide. Dumont, célèbre avocat, étoit persuadé de cette vérité. Cet avocat plaçant à la grand'chambre, méloit à des moyens victorieux, d'autres moyens foibles ou captieux. Après l'audience, le premier président du Harlai, lui en fit des reproches. « Monsieur le » président, lui répondit-il, un tel moyen est pour » M. un tel ; cet autre pour M. un tel ». Après quelques siances, l'affaire fut jugée, & M^e. Dumont gagna son procès. Le premier président l'appella & lui dit : « M^e. Dumont vos paquets ont été rendus » à leur adresse ».

Un avocat fit payer très-chèrement une consultation à une demoiselle qu'il vouloit épouser ; comme elle lui en fit des reproches : « J'ai voulu, » lui dit-il, vous faire sentir combien la profession » d'avocat est lucrative, afin que vous compreniez » que je suis un bon parti ».

M. Dumont avoit été interrompu, en plaçant par M. du Harlai, premier président, qui lui dit : M^e. Dumont, abrez. Cet avocat cependant, qui croyoit que tout ce qu'il avoit à dire étoit essentiel dans sa cause, ne retranchoit rien de son plaidoyer. M. du Harlai se crut offensé, & dit à cet avocat : si vous continuez de nous dire des choses inutiles, l'on vous fera taire. M^e. Dumont s'arrêta alors tout court, & après avoir fait une petite pause, il dit à M. du Harlai : « Monsieur, puisque la cour » ne m'ordonne pas de me taire, vous voulez bien » que je continue ». Le premier président, piqué de cette résistance, ou peut-être de cette distinction faite entre lui & la cour, dit à un huissier : saisissez-vous de la personne de M^e. Dumont. Huissier, dit cet avocat, je vous défends d'arrêter à ma personne, elle est sacrée pour vous dans le tribunal où je plaide. M l'avocat général parla pour M^e. Dumont, & soutint qu'il ne devoit pas être arrêté. La chambre se leva sans rien décider. Mais la décision de cette affaire fut soumise à Louis XIV qui, bien informé, dit qu'il ne condamnoit pas l'avocat. M^e. Dumont reprit deux jours après son plaidoyer, qu'il continua sans être interrompu ; mais ce fut le dernier qu'il prononça.

M. Lemaître, après s'être fait le plus grand nom par ses plaidoyers, s'étoit retiré à l'ort-Royaldes-Champs, & cet homme célèbre avoit pris pour sa fonction d'être l'économe du monastère & d'acheter les provisions nécessaires pour la maison; il fut un jour, pour cet effet, à la foire de Poissy, & y acheta un certain nombre de moutons; celui qui les avoit vendus suscita quelques chicanes & lui fit un mauvais procès sur le prix de la vente, prétendant plus d'argent que M. Lemaître, déguisé en marchand sous le nom de Dranlé, ne lui en avoit donné. Ils plaiderent eux-mêmes leur cause devant le bailli de Poissy. Le Marchand Dranlé soutint son droit avec cette éloquence qui avoit fait tant de réputation à M. Lemaître; il cita les loix, la coutume, les ordonnances de nos rois, & montra un savoir & une érudition qui jetèrent M. le bailli dans le plus grand étonnement. Sa partie adverse l'interrompit deux ou trois fois, à tort & à travers, sans savoir ce qu'il disoit; aussi le juge lui imposa silence en lui disant: «Tais-toi, gros lourdaut, laisse parler ce marchand; s'il falloit vider le différend à coup de poing, je crois que tu en battrais une vingtaine comme lui; mais il s'agit de raison & de justice, & il aura tes moutons malgré toi, il te les a bien payés». Puis se retournant du côté du prétendu Dranlé, il prononça une sentence en fa faveur & lui dit: «Je vois bien que vous n'avez pas toujours exercé le métier que vous faites; il faut que vous ayez été autrefois avocat & fils de maître, vous avez la langue trop bien pendue: vous dites d'or: vous savez le droit & la coutume. Je vous conseille de quitter le négoce & de vous faire avocat plaident, vous y acquerez autant de gloire que le célèbre M. Lemaître».

L'avocat d'une veuve, qui avoit un procès de famille qui durerait depuis quatre-vingts ans, dit un jour en plaidant devant M. le premier président de Verdun: «Messieurs, les parties adverses qui jouissent injustement du bien de mes pupiles, prétendent que la longueur de leur oppression est pour eux un titre légitime, & que nous ayant accoutumés à notre misère, ils sont en droit de nous la faire toujours souffrir. Il y a près d'un siècle que nous avons intenté action contre eux; & vous n'en douterez point, quand je vous aurai fait voir par des certificats incontestables que mon ayeul, mon père & moi sommes morts à la poursuite de ce procès. — Avocat, interrompit le premier président, Dieu veuille avoir votre ame»: & fit appeler une autre cause.

En Allemagne les avocats fournissent des mémoires des sommes qui leur font dues pour la suite de chaque affaire. Un d'eux avoit mis en ligne de compte, plus trente fois pour m'être

téveillé la nuit & avoir pensé à votre affaire. Il n'est pas difficile de faire ainsi monter les honoraires.

Un Avocat, étant malade, fit son testament & donna tous ses biens aux sœurs, aux lunatiques & aux enragés: & comme on lui en demanda la raison, il dit qu'il vouloit les rendre à ceux de qui il les tenoit.

Un avocat qui s'étoit aperçu que quelques conseillers dormoient pendant qu'il plaidoit, s'écria: que je suis à plaindre, la cour sommeille tandis que je suis dans le fort de ma cause! Le premier président, indigné de ce reproche, lui dit: M^e. un tel, la cour, bien éveillée, vous interdit.

Un avocat venoit de gagner une affaire d'importance pour une fille qui avoit eu plusieurs amans, mais qui ne l'avoient point enrichie. Comme cette demoiselle se piquoit de reconnaissance, elle dit à son défenseur qu'elle n'avoit que son cœur à lui offrir; mais l'avocat prudent lui répondit qu'il ne prenoit point d'épices, & qu'il falloit qu'elle les réservât pour son rapporteur.

Un avocat ayant commencé ainsi son plaidoyer: *Xerxès avoit une armée d'un million d'hommes; le président voyant qu'il s'alloit engager dans un long préambule, lui dit, en l'interrompant: faites vite passer cette grande armée, le pays est assez soulé.*

L'origine de l'usage qui oblige les avocats de signer leurs écritures peut être rapportée à une ordonnance du roi Jean, en 1363. Ce prince, dans la vue de réprimer le luxe oratoire dont on se piquoit dans son siècle encore plus qu'à présent, défend de plaider plus de deux fois dans la même cause, & prescrivit sous des peines sévères toutes répétitions inutiles, toutes digressions, toutes déclamations; & afin, ajoute-t-il, que la science expérimentée des avocats soit mieux connue de la cour, & qu'ils soient de plus en plus animés à écrire bien, succédèrent & essentiellement, ils mettront, dans la suite, leurs noms & leurs surnoms, en fin des mémoires & écritures qu'ils composeroient pour leurs clients.

La mort de M. Légouvé affligea beaucoup le barreau; placé parmi les premiers avocats de nos jours, c'étoit l'homme le plus distingué. Son temps, son travail, ses soins, ses secours même, il prodiguoit tout aux indigens. Sa probité fut si noble qu'il ne se permit pas même des moyens légitimes d'avancement. Il disoit souvent: «Ce qui conviendrait à un autre homme, ne conviendrait pas à un avocat».

Un avocat étant venu présenter à la reine Marguerite le panégyrique de la vierge Marie: combien

avez-vous plaidé de causes, lui dit Henri IV ?
 -- Cinq. -- Combien en avez-vous gagnées ? --
 Deux, sire. -- Le roi regardant madame de Guise : « ma cousine, je veux vous donner cet homme pour *avocat*. -- Sire, je remercie votre majesté ; car puisque de cinq causes il en perd trois, il ne seroit pas bien mes affaires. -- Ventre-saint-gris ! vous ne dites pas aussi qu'étant *avocat* de la vierge il gagnera dorénavant toutes ses causes ». Tout le monde rit beaucoup, excepté l'*avocat*, qui ne fut plus tenté de faire de pénétratives de la vierge.

Sous le règne de Henri IV, le 13 mai 1602, le parlement, les chambres assemblées, rendit un arrêt, portant que les *avocats* mettroient aux pieds de leurs écritures, un reçu de leurs honoraires, & qu'ils donneroient un certificat de ce qu'ils avoient touché pour leurs plaidoyers. Les *avocats* crurent que cet arrêt avilissoit la noblesse de leur profession, parce que leur travail ne reçoit point d'estimation ; ils refusèrent de l'exécuter. Le parlement rendit un second arrêt qui enjoignoit aux *avocats* qui ne voudroient pas plaider d'en faire leur déclaration au greffe, après laquelle il leur étoit fait défense d'exercer leur fonction à peine de faux. Le lendemain que cet arrêt eut été rendu, tous les *avocats* s'assemblèrent en la chambre des consultations, ils allèrent ensuite deux à deux, au nombre de 307, au greffe, poser leur chaperon & faire leur déclaration qu'ils ne vouloient plus faire la profession. Le roi qui étoit en Poitou ayant appris cette brouillerie, comme il avoit l'âme grande, ne put s'empêcher d'admirer l'action des *avocats* ; il fit expédier des lettres patentes, par lesquelles il rétablit les *avocats* dans leurs fonctions, leur ordonna de retourner au barreau, & de faire leur profession comme auparavant.

M. V..., *avocat*, arrivant dans la grande salle du palais, vit un nombre de personnes assemblées, & un certain brouhaha : il demanda le sujet de ce tumulte, & on lui répondit que c'étoit à l'occasion d'un voleur qu'on venoit d'arrêter en flagrant délit. « Tant mieux, dit M. V..., il faut faire un exemple, & punir l'écroulement ce coquin-là ; il lui convient bien de venir au palais voler sans robe »

Un premier président demandoit à M^e. L'anglois, *avocat*, pourquoi il se chargeoit souvent de mauvaises causes : « Monseigneur, lui répondit l'*avocat*, j'en ai tant perdu de bonnes, que je ne fais plus lesquelles prendre ».

AURÉLIEN, (Lucius Domitius) empereur romain, mort l'an 275 de J. C.

Aurélien fut un soldat de fortune, & ce trait seul annonce qu'il joignoit beaucoup d'audace à une valeur intrépide.

Aurélien conduisoit de nombreuses armées d'Orient en Occident, avec la même facilité qu'un de nos princes passeroit d'une de nos provinces dans une autre. L'histoire atteste que dans ses différents combats il tua de sa main plus de neuf cents ennemis. N'étant encore que tribun il combattit contre les francs, nos ancêtres, & eut la gloire de les vaincre.

Simple officier, il faisoit observer la discipline militaire avec une rigidité sans exemple. Un soldat ayant usé de violence envers une femme, il le fit écarteler en le faisant attacher à deux branches courbées de force. Les querelleurs, les ivrognes, les maraudeurs étoient fouettés sur le champ. *Enrichissez-vous*, disoit-il à ses soldats, des dépouilles des ennemis, & non des biens des citoyens.

Aurélien eut la gloire de vaincre l'illustre Zénobie, reine de Palmyre, qui s'étoit emparée de plusieurs provinces de l'empire. Cette reine, après s'être défendue dans sa capitale avec le courage d'un homme & le désespoir d'une femme réduite à l'extrémité, fut enfin obligée de céder à la force. On l'amena prisonnière devant l'empereur. Ce prince irrité lui demanda comment elle avoit osé insulter les empereurs romains. « Je vous reconnois, lui dit-elle, pour empereur, vous qui savez vaincre. Gallien & ses semblables ne m'ont jamais paru dignes de ce nom ». Cette réponse étoit flatteuse sans bassesse. Aurélien fit servir sa prisonnière à la pompe de son triomphe, & fouilla sa victoire par le meurtre du fameux Longin, secrétaire de Zénobie, & qu'il soupçonnoit d'avoir composé la lettre impérieuse que cette princesse lui avoit écrite.

Une des maximes de sa politique étoit que pour maintenir le peuple dans la soumission, il lui faisoit du pain & des spectacles. Dans un de ses édits, après avoir annoncé que les provisions du bled d'Egypte, supprimées par Firmus, alloient reprendre leur cours, il ajoute : « Je me charge de faire en sorte que Rome ne soit troublée par aucune inquiétude. Occupez-vous de jeux, occupez-vous de courses de chariots dans le cirque. Les besoins publics sont notre affaire ; la vôtre ce sont les plaisirs ». Il avoit aussi coutume de dire que rien n'étoit plus aimable que le peuple romain lorsqu'il étoit bien nourri.

La sévérité d'Aurélien, en arrêtant les abus du pouvoir, contribua au bonheur de ses sujets, mais cette sévérité même lui fut funeste. Elle devint du moins le principal ressort de la conjuration qui le fit périr. Il avoit menacé de la colère un certain Mesthée, son secrétaire, coupable d'exactions. Celui-ci sachant bien qu'Aurélien ne menaçoit point en vain, résolut de le prévenir. Il employa à cet effet la plus noire

perfidie. Comme il avoit imité parfaitement l'écriture de l'empereur, il dressa une liste des principaux officiers de l'armée, dont il supposait qu'*Aurélien* vouloit se débarrasser. Ceux qui se virent sur cette liste fatale, déjà prévenus contre le caractère sanguinaire d'*Aurélien*, n'eurent aucun soupçon de la fraude. Ils se concertèrent, & trouvant le moment où l'empereur sortoit avec peu de courtisans, ils le jetèrent sur lui & le tuèrent. Il étoit alors près d'Héraclée & se préparoit à marcher contre les perses.

L'empereur *Aurélien* aimoit la simplicité; & jamais on ne le vit faire d'inutiles dépenses pour les objets purement de luxe. La soie étoit alors fort chère, & coûtoit une livre d'or. L'impératrice, un jour, le pria de lui donner une robe de cette étoffe; & ses desirs étoient très-pessans. « Aux dieux ne plaise, répondit *Aurélien*, que j'achète du fil au poids de l'or »!

AUORE. L'*Aurore* étoit pour les anciens la déesse qui présidoit à la naissance du jour. Homère la couvre d'un grand voile, & lui donne des doigts & des cheveux couleur de rose; elle verse la rosée, fait éclore les fleurs. Tithon que l'*Aurore* épousa fut, à sa prière, rajeuni par Jupiter; ensuite elle l'abandonna pour le jeune Céphale qu'elle enleva à Procris son épouse.

Si l'*Aurore* n'est plus pour nous une divinité, nous l'admirons du moins comme une des merveilles de la nature.

« Quel spectacle au monde approche de l'*Aurore* !
La nuit fuit, & bientôt un beau pourpre colore
L'horizon, du côté des bords de l'Orient.

On voit pâlir les feux du vaste firmament ;
Le brouillard se dissipe, & du haut des montagnes
Quelques faibles rayons vont dorer les campagnes.
Zéphyr en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un instinct de plaisir s'empare de nos cœurs ;
Le monde est renaissant, l'astre de la lumière
Remplit de son éclat sa brillante carrière.
Des flambeaux de la nuit ses rayons triomphans
Paraissent & plus purs, & plus étincelans.

AUSTÉRITÉ. L'*austérité* consiste dans la privation des plaisirs & des commodités de la vie; on s'y livre quelquefois par singularité, & l'on oublie que la morale trop sévère peut nuire autant que la morale trop relâchée, à la régularité des mœurs.

Phocion offrit à ses compatriotes le modèle d'une vie austère; on ne le vit jamais ni rire ni pleurer, ni fréquenter les bains publics, ni avoir en promenade les mains hors de son manteau; n'y avoit que dans les grands froids qu'il ne

marchoit pas pieds nus; aussi ses soldats disoient-ils, en le voyant vêtu à l'armée, voilà l'Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.

Ces exemples d'*austérité* se renouvelèrent souvent chez les anciens, mais les modernes en fournissent peu.

AUTEUR. On a dit qu'il falloit des auteurs pour toutes les classes; on pourroit ajouter pour les différens pays.

Il y a ce fait connu d'un homme qui se faisoit présenter à un magistrat qui avoit une bibliothèque considérable: Que faites-vous, lui demanda le magistrat? Je fais des livres, répondit-il. Mais aucun de vos livres ne m'est encore parvenu: je le crois bien, répond l'auteur, je ne fais rien pour Paris; dès qu'un de mes ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique: je ne compose que pour les colonies.

Nous croyons, dit Voltaire, que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire & de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième, c'est d'écrire.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée à la vanité dédaigneuse.

De là vient cet amas d'ouvrages mercenaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres lumineuses;
Où toujours le héros passe pour sans pareil;
Et, fût-il louche & borgne, est réputé sçavant!

Les ouvrages d'un auteur étoient parsemés de traits trop hardis, un autre, dans ses écrits flatteurs, visoit toujours aux pensions de la cour; sur quoi un bel esprit a dit d'eux: « L'un tourne sans cesse autour de la Basille & l'autre autour du trésor royal ».

Les auteurs les plus volumineux, dit Voltaire, que l'on ait eu en France, ont été les contraires généraux des finances; on feroit dix volumes de leurs déclarations depuis le règne de Louis XIV, seulement.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions, c'est d'en tyranniser les conversations; d'être au palais, aux cours, auxuelles, aux tables, de leurs vers fatigans, lecteurs insatiables. Pour moi, je ne vois rien de si sot, à mon sens, qu'un auteur qui par-tout va gaeuser de l'encens; Qui, des premiers venus, saisissant les oreilles, En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.

Un auteur venoit de faire aux comédiens françois la lecture d'une comédie très-obscure;

comme toute l'assemblée se taisoit, le comédien Armand prit sur lui de dire au poète qui attendoit son arrêt, que les camarades trouvoient sans doute l'ouvrage trop compliqué, & qu'il étoit difficile de suivre le fil d'une intrigue aussi embarrassée : « Tant mieux », s'écria l'auteur, vous voilà sûrs ainsi que moi de deux représentations, le public viendra apprendre à la seconde ce qu'il n'aura pu entendre à la première ».

Un grec, après avoir composé neuf lettres & trois oraisons, crut être accouché de douze défesses, & nomma ses neuf lettres les neuf muses & ses trois oraisons les trois grâces. Les auteurs de nos jours pensent encore ainsi.

Un auteur vint faire lecture d'une tragédie d'Achille. Le héros ouvrait la scène dont les premières paroles étoient :

Quand ma pique à la main....

A ces mots, les comédiens & les comédiennes se levèrent tout d'un temps en riant aux éclats, & prièrent l'auteur d'en rester là.

On a dit d'un écrivain fort connu, qui depuis long-temps travaille à faire le caractère des autres, qu'il n'avoit réussi qu'à faire le sien, & que son livre étoit le portrait du peintre.

Un poète tragique se promenoit à grands pas sur le nouveau théâtre de la nation, en attendant la répétition d'une pièce nouvelle; il avoit l'air d'un homme qui vouloit en observer toutes les proportions. « Que faites-vous là, lui dit un ami qui le vit si occupé ? — Je prends la mesure d'une tragédie ».

On lisoit devant un homme de lettres un livre excellent, dans lequel il y avoit quelques-unes de ses pensées : « voilà, dit-il, un de mes ci-fins & qui a fait fortune ».

Madame de Sévigné parle d'un auteur qui avoit entrepris de démontrer trente-deux hérésies dans le livre de la fréquente communion, de M. Arnauld. Au commencement de son livre il disoit : *comme nous le prouverons ci-dessous* ; & à la fin il disoit : *comme nous l'avons prouvé ci-dessus* ; & comme bien d'autres critiques, il n'avoit rien prouvé ni ci-dessus ni ci-dessous.

Le savant Budé étoit occupé dans son cabinet, vit venir à lui un domestique tout effrayé du feu qui étoit dans sa maison : *Aller*, lui dit-il froidement, *avertir ma femme, vous savez que je ne me mêle point du ménage*.

Voiture étant interprète auprès de la reine-mère, prètoit souvent aux ambassadeurs étrangers de belles pensées qui n'étoient point dans leur dictionnaire ; comme on lui en fit l'observation, il reprit

brusquement, *s'ils ne le disent pas, ils doivent le dire*.

Scarron disoit qu'il étoit sans fortune ; mais qu'il pouvoit vivre commodément avec son marquisat de Quinon. Il appelloit ainsi le produit des ouvrages que Quinon son imprimeur lui achetait.

On demandoit à M. Dacier, *quel étoit le plus beau de Virgile ou d'Homère ?* Il répondit aussitôt « Homère est plus beau de mille ans ».

Un auteur dit au poète Théophile : *vous avez de l'esprit ; mais c'est dommage que vous ne soyez pas savant. Vous êtes savant, lui répliqua Théophile, mais c'est dommage que vous n'ayez pas d'esprit*.

Duperrier & Santeuil parèrent à qui feroit mieux des vers latins. Ils arrêtèrent le père Rapin dans le temps que ce jésuite alloit à l'église, & dépotèrent leur pari entre ses mains. Le père Rapin leur fit honte de cette vanité puérile, & leur dit, pour toute réponse, que leurs vers étoient pitoyables, en même-temps il jeta dans le tronc tout leur argent.

M. Godeau, évêque de Vence, second écrivain, disoit que le paradis d'un auteur c'étoit de composer ; son purgatoire, de retoucher les ouvrages ; & son enfer, de corriger les épreuves de l'imprimeur.

La tragédie de *Régulus*, de Pradon, eut quelque succès ; mais son *Antigone* fut fort mal reçue. Un seigneur ayant trouvé cet auteur avec un beau manteau d'écarlate qui cachoit un assez mauvais habit, lui dit, par allusion à ses deux pièces : « Pradon, voilà le manteau de *Régulus*, sur le » juste-au-corps d'*Antigone* ».

Le père Mallebranche fut critiqué dans le journal de Trévoux ; & comme on l'engageoit de répondre au journaliste : « Je ne dispute point, dit-il, avec des gens qui font un livre toutes les semaines, ou tous les mois ».

L'abbé Lenglet, mettoit souvent dans ses écrits des traits répréhensibles ; s'il s'attendoit, à chaque ouvrage qu'il publioit, d'être mis à la Bastille. Quand il apercevoit l'exempt appelé *Tapin*, il ne lui donnoit pas le temps d'expliquer sa commission, & prenant la parole : « Ah ! bon jour, » monsieur Tapin : *allons vite*, disoit-il à sa gousse vernante, *mon petit paquet, du linge, du tabac* ; & il le suivait gaiement Tapin, qui le conduisoit à la Bastille.

Un jeune auteur dramatique anglois offrit, il y a quelques temps, une tragédie en cinq actes, de sa façon, à un directeur de troupe. « Ma tragédie » est un chef-d'œuvre, disoit modestement l'auteur, & je réponds qu'elle aura le plus brillant succès ; car j'ai cherché à travailler dans le goût de ma nation ; & ma pièce est si tragique que

» tous mes acteurs meurent au troisième acte.
 » Eh ! quels sont donc les acteurs des deux derniers actes, lui demanda le directeur ? — Les ombres de ceux que j'ai tués au troisième, répondit l'auteur ».

La Force du sang est une pièce médiocre de Brueys, qu'il composa à Montpellier, & qu'il avait intitulée : *de Sor toujours Sor, ou le Baron paysan*. Il l'envoya à M. Palaprat, son ami & le confident de toutes ses entreprises littéraires, en le priant de l'examiner & de la présenter aux comédiens ; mais soit négligence, soit qu'elle ne fût point en état d'être donnée au théâtre, M. Palaprat la garda dans son cabinet sans en faire usage. En vain l'auteur le pressa-t-il, par plusieurs lettres, de lui accorder la satisfaction qu'il avait espérée ; sa vieillesse & ses infirmités lui firent d'excuses, & la mort vint le dégager enfin du fardeau que l'amitié lui imposait. M. Brueys, après l'avoir pleuré, pensa aux intérêts de sa muse ; & craignant que la copie qu'il avait envoyée à son ami, ne fût perdue, ou qu'elle passât dans des mains étrangères, il se hâta d'en envoyer une autre à un homme de lettres, dont il connoissoit le zèle & la fidélité. Celui-ci s'imaginant sans doute que cette pièce étoit plus convenable aux italiens qu'aux français se détermina en faveur des premiers. Elle leur fut présentée. Ils la reçurent, à condition que l'auteur y feroit quelques changemens ; mais, sur la représentation qu'on leur fit de son âge, qui passoit soixante-dix-huit ans, & qui ne pouvoit manquer de les exposer à beaucoup de lenteurs, ils se chargèrent eux-mêmes d'y faire les corrections qu'ils jugeroient nécessaires. Elle fut bientôt en état de paroître ; mais, lorsqu'on l'adressa, suivant l'usage, à M. le lieutenant de police, pour obtenir l'approbation, on apprit que les comédiens français avoient reçu la même pièce sous le titre de *La Force du sang*, & qu'ils avoient même déjà la permission de la jouer. Une rencontre si imprévue paroissant surprenante à tout le monde, on confronta les deux pièces, & on ne fit que s'assurer que c'étoit effectivement la même. L'agent de M. Brueys prouvoit ses pouvoirs par les lettres de son ami, & madame Palaprat, qui avoit donné cette pièce au théâtre français sous le nom de son mari, ne manquoit pas non plus de titres pour soutenir ses droits. Cependant, comme chacun des deux partis ne vouloit point de concurrent, le cas étoit nouveau ; & pour mettre tout le monde d'accord, il fallut un jugement qui paroît difficile à porter. Le lieutenant de police trouva heureusement un moyen de conciliation. Il ordonna que la pièce fût jouée le même jour sur les deux théâtres, & qu'elle demeurât à celui des deux qui auroit le plus de représentations. Ce jugement fut exécuté le 21 Avril 1721, & le théâtre des italiens remporta l'avantage sur celui des français.

Voici une aventure pareille, qu'on prendroit pour la même histoire, si le lieu de la scène n'en étoit différent. Elle est arrivée environ dix ans après celle du manuscrit de Brueys.

Une dame fort ingénieuse, nommée à Londres mistress Aubin, étant pressée un jour par des créanciers importuns, & se trouvant sans argent pour les satisfaire, leur offrit le manuscrit d'une histoire galante qu'elle avoit composée nouvellement, & qu'elle achevoit de mettre au net. Ils l'acceptèrent, dans la crainte de ne rien obtenir de mieux, & n'étant point assez lettrés pour en connoître la valeur, ils ne se hâtèrent point de s'en défaire. Cependant lorsque la mort de Mistress Aubin leur eut ôté toute espérance d'être satisfaits autrement, ils convinrent du prix avec un libraire, & lui abandonnèrent le manuscrit, en recevant son argent. D'un autre côté, les héritiers de cette dame, qui avoient trouvé le même ouvrage dans ses papiers, & qui ignoroient peut-être l'usage qu'elle en avoit déjà fait, cherchèrent à le vendre, & trouvèrent de même un libraire qui leur fit des conditions avantageuses. Deux presses roulèrent ainsi sur le même ouvrage dans Londres ; & par un hasard tout-à-fait semblable à celui de l'histoire précédente, il arriva que les deux éditions étant achevées le même jour, les deux libraires se rencontrèrent chez l'auteur d'une des feuilles périodiques du pays, chacun pour le prier d'annoncer la sienne. Ils n'eurent pas besoin d'une longue explication pour comprendre mutuellement ce qui ils amenoit. Leur première idée fut de se croire l'un & l'autre plus méchants qu'ils n'étoient, & de se reprocher de la mauvaise foi. Moins modérés que les comédiens de Paris, ils passèrent des injures aux coups, & l'auteur périodique perdit long-temps ses peines à les vouloir séparer. Enfin les ayant rendus assez tranquilles pour s'expliquer raisonnablement, ils concurent qu'ils s'étoient soupçonnés mal à propos, & que la faute devoit venir de ceux qui leur avoient vendu le manuscrit. Ils jurèrent ensemble d'en tirer satisfaction ; & ne perdant pas un moment, ils allèrent recommencer une scène aussi ridicule que la première, chez les personnes qu'ils accusoient de tromperie. Le trouble étant ici moins facile à éclaircir, parce que l'héritier de Mistress Aubin avoit ignoré sa dette & la manière dont elle y avoit satisfait ; il s'en fallut peu que la querelle ne devint sanglante entre des gens qui portoient une épée, & qui étoient jaloux de leur réputation. La justice prit connoissance de ce démêlé. Elle n'eut pas de peine à éclaircir le fond de l'aventure ; mais il fut moins facile de trouver le point d'équité dans une sentence qui ne pouvoit être favorable à quatre parties opposées. Enfin, comme la droiture & la bonne-foi étoient claires de chaque côté, les juges proposèrent aux libraires deux voies d'accommodement, dont ils

leur laissèrent le choix : l'une, de s'associer pour les deux éditions, & de les vendre à profit commun ; l'autre, de faire dépendre la propriété du manuscrit du débit plus ou moins heureux des exemplaires ; de sorte que celui qui auroit dans un espace de temps borne cette espèce d'avantage sur son adversaire, eût seul le pouvoir de réimprimer l'ouvrage. Comme on s'étoit poulé avec trop de chaleur pour être capable d'une composition modérée, le dernier de ces deux partis fut préféré à l'autre, & les deux libraires se firent même un point d'honneur de vaincre, dans une occasion où le succès sembloit assuré à celui qui auroit le plus grand nombre d'amis & de partisans. Cependant un nouvel incident changea bientôt toutes leurs vues. L'amour qui produisit tantôt des divisions, tantôt des raccommodemens, se mêla de les réconcilier, & réussit mieux que les juges. Ils avoient, l'un une fille, l'autre un fils, qui se trouvoient assez aimables pour ne pas s'arrêter aux raisons que leurs pères avoient de se haïr. Le mariage fut proposé par des amis communs : il s'est conclu, & l'ouvrage de mistress Aubin est devenu une partie de la dot.

AUTOMATE. On appelle *automate* une machine qui porte en elle le principe de son mouvement.

Dans le festin de Trimalcion, Pétroline dit : « Tandis que nous étions à boire, un esclave apporte un squelette d'argent, dont les muscles & les vertèbres avoient une flexibilité merveilleuse. On le jeta jusqu'à deux fois sur la table, & deux fois cette statue fit d'elle-même des mouvemens & des grimaces singulières ; alors Trimalcion s'écria : voilà donc ce que nous ferons tous, quand la mort nous aura plongés dans la tombe, tant il est vrai que l'homme est moins que rien ».

Sans doute ce squelette étoit mû par des ressorts particuliers, à peu près comme tous les *automates* de nos fameux artistes. Cette anecdote prouve, 1°. que les anciens avoient comme nous leurs marionnettes ; 2°. l'usage où l'on étoit alors d'apporter au commencement du festin un squelette pour avertir les convives de se livrer à la joie & au plaisir, en leur rappelant qu'ils avoient peu de temps à vivre, & que le lendemain peut-être ils n'existeroient plus.

Il y a un *automate* bien connu sous le nom de *joueur d'échecs*. En voici la description. L'*automate* est assis près d'une table, ses pièces sont rangées suivant les règles du jeu : si-tôt qu'il se présente un joueur, la partie commence. La statue, de grandeur naturelle, paroît réfléchir attentivement, & parcourir toutes les pièces, de sorte que celui qui joue à tout le temps qu'il veut pour méditer ses coups. Mais à peine il a remué une pièce, que l'*automate*, levant le bras gauche, place la

pièce : lorsqu'il est dans le cas de prendre, il indique avec le doigt celle de son adversaire, on l'ôte, & il place la sienne. Quand le joueur manque aux règles du jeu, la figure hoche la tête jusqu'à ce que la faute soit réparée : l'ordre une fois rétabli, la statue continue d'agir par elle-même sans aucun secours étranger. Cet *automate* n'a jamais perdu, quoiqu'on l'ait mis aux prises, avec les plus forts joueurs de tous les pays. Cette machine admirable a été exécutée par M. Kempfle, conseiller de la chambre impériale & royale de Prussebourg.

AUTREAU naquit à Paris en 1656.

La peinture & la poésie l'occupèrent tour à tour ; mais ce fut à la dernière qu'il se livra davantage. Il cultiva l'une par besoin, & l'autre par goût. Quoiqu'il fût d'un tempérament triste & mélancolique, qui l'éloignoit souvent de la société, il a fait des comédies charmantes, semées du sel de la bonne plaisanterie.

Ses tableaux sont recherchés, on connoît celui dans lequel il a représenté Diogène cherchant un homme, la lanterne à la main, & le trouvant en la personne du cardinal de Fleury.

Autreau, sur un air d'opéra, avoit fait de jolis vers, qu'un gascon, pour avoir la réputation de bel-esprit, s'attribua dès qu'ils parurent. Quelqu'un se douta du larcin ; & par malheur pour le pauvre gascon, *Autreau* vint dans la compagnie où l'on parloit de son ouvrage, & on lui demanda s'il n'en connoissoit pas le véritable auteur : alors, sans s'expliquer davantage, il dit avec sang-froid : « Pourquoi monsieur n'auroit-il pas composé ces vers ? Je les ai bien faits, moi ».

Autreau, après avoir long-temps cultivé avec succès la poésie & la peinture, & après avoir donné sur tous les théâtres de la capitale des pièces fort applaudies, fut trop heureux de trouver un asyle dans l'hôpital des incurables, où il termina tranquillement ses jours.

AXIOME, proposition physique ou morale, spéculative ou pratique, dont la vérité se fait connoître par elle-même, sans qu'il soit nécessaire de la démontrer. Les *axiomes* sont appelés autrement des *premières vérités*.

Les *axiomes*, dit le chancelier Bacon, ont cet avantage, qu'ils dévoient au moins le mérite & le génie d'un homme : on voit d'abord s'il possède à fond la matière, ou s'il ne va que jusque au tuf ; car des *axiomes* sont puérils quand ils ne renferment pas le germe des choses. Ce doit être comme le suc extrait d'un riche fonds d'observations, qui tiennent lieu de preuves & de raisonnemens. Il n'appartient donc qu'aux maîtres de l'art de s'expliquer en *axiomes*, comme aux législateurs d'énoncer leurs volontés par des édits.

Il nous manque, continue le même auteur, un recueil de ces *axiomes* primitifs communs à toutes les sciences, également applicables à la physique, à la morale, à la politique. Cependant la nature est simple & se ressemble par-tout.

Les organes de la réflexion ressemblent aux organes des sens.

C'est un *axiome* commun à la perspective & à l'acoustique, dont voici l'explication. Le miroir qui réfléchit les objets, est transparent comme l'œil qui les reçoit. Le rocher qui renferme les sons & qui forme l'écho, a la même configuration que l'oreille. Autant de ressemblance, ou plutôt autant de vestiges de la nature qui a imprimé son caractère & son sceau sur toute la matière, en sorte que les traits les plus différentiels ne peuvent effacer l'empreinte dominante d'une même puissance.

Si on ajoute des égaux à des inégaux, les tous seront inégaux.

Axiome de mathématique qui passe en règle de droit; car dans la justice distributive qui rend à chacun se-

lon les œuvres, si l'on traite également des actions inégales, il n'y a plus d'égalité, ni d'équité.

La peste est plus contagieuse dans les commencemens que dans la maturité.

C'est une expérience physique applicable à la morale; car la corruption des méchans déterminés est moins funeste à la société, que les irrégularités d'une vertu qui plie & qui se dément.

L'être ne périt jamais entièrement quand le tout retourne à ses principes.

Axiome de physique, & maxime de politique. Comme la matière, loin d'être évanouie, reprend sa vigueur dans les élémens; aussi pour empêcher la ruine des empires, les loix doivent rappeler les anciennes mœurs.

La nature se représente toute entière en petit.

Ainsi le mouvement des astres se vérifie dans celui des atomes. Aristote transporta dans la politique cet *axiome* physique de Démocrite; car il établit le gouvernement monarchique sur le gouvernement domestique, & prit le plan de l'état, dans sa famille.



BAARAS, nom d'une plante qu'on trouve sur le mont Liban : voici la description qu'en donne Joseph. Elle ne paroît qu'au mois de Mai, après la fonte des neiges. Elle brille la nuit seulement comme un petit flambeau. Les arabes l'appellent *herbe d'or*, parce qu'ils lui attribuent la vertu de changer les métaux en or ; ils pensent qu'elle est obéïe d'un démon, & disent que ses feuilles enveloppées dans un mouchoir s'échappent & disparaissent ; qu'elle tue ceux qui la cueillent sans les précautions nécessaires. Que de rêveries débitées par un sage historien !

BABEL (tour de). *Babel* en hébreu veut dire *confusion*. La tour de *Babel* étoit située dans la terre de Sennaar, depuis nommée *la Chaldée*, proche l'Euphrate. Nemrod, petit-fils de Cham, en avoit, dit-on, conçu le projet, pour éterniser sa mémoire, & se préparer un ayle contre un nouveau déluge. Cette tour, qui fut bâtie vers l'an du monde 1801, étoit composée de briques liées avec le bitume. Causaubon dit que les ouvriers de la tour de *Babel*, se trouvant, après avoir bâti long-temps, toujours à la même distance des cieux, s'arrêtoient, comme auroient fait des enfans qui, croyant prendre le ciel avec la main, auroient marché vers l'horizon ; qu'ils se dispersèrent, & que leur langage se corrompit.

Hérodote assure qu'on la voyoit encore de son temps à Babylone ; elle étoit composée, selon lui, de huit tours placées l'une sur l'autre, en diminuant toujours en grosseur. Au-dessus de la huitième étoit le temple de Bélus. La première tour avoit un stade, ou cent cinquante pas en hauteur & en largeur.

BABEL-MANDEL. Le détroit qui porte ce nom est ainsi nommé de l'arabe *Bab-almandal*, porte-deuil, parce que les arabes prenoient le deuil pour ceux qui le passoient. On sait que ce détroit joint la mer Rouge à l'Océan.

BABIL. Le *babil* est presque toujours nuisible : c'est ce que le philosophe Zénon vouloit faire comprendre à ses disciples, en leur disant « la » nature nous a donné deux oreilles pour écouter, & seulement une bouche pour parler ».

Pour se venger d'une parole impitoyable, femme d'esprit d'ailleurs, on s'avia un jour de lui présenter un homme qu'on lui disoit très-favant. Cette femme le reçut à merveille ; mais, pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'aperce-

voir qu'il ne lui répondoit rien. La visite faite : « êtes-vous contente, lui dit-on, de votre pré- » senté ? — Qu'il est charmant, répondit-elle, » qu'il a d'esprit ! » A cette exclamation, chacun de rire : ce beau parler étoit un muet.

BABILLARDS. Les *babillards* sont, a-t-on dit, les canaux par lesquels s'écoule tout le bien & le mal qui se publie dans la ville.

Phocion répliqua un jour à Laosthène, qui s'efforçoit de persuader aux athéniens la guerre par une harangue élégante & fort audacieuse. Tes paroles, lui dit-il, jeune homme, mon ami, ressemblent proprement aux cyprés ; car ils sont grands & hauts, & ne portent fruit qu'aille.

Un *babillard* voyant qu'Aristote ne répondoit rien aux discours qu'il s'épuisoit à lui faire, lui dit : « Je vous incommode peut-être & vous dé- » tourne de quelques pensées sérieuses ». Non, répondit le philosophe, *continué*, je ne vous écoute pas.

Lycurgue avoit ordonné, par une loi expresse, d'exercer les Lacédémoniens au silence dès leur bas âge, & à ne parler que quand ils pouvoient le faire avec force & véhémence.

Deux officiers, l'un de Bayonne, l'autre de Limoges, faisant à Louis XII le récit ennuyeux des suites & de l'événement d'un combat : ce prince, pour les faire taire, demanda au Bayonnais comment on s'y prenoit à Bayonne pour avoir des jambons si délicats ; & vous, dit-il au Limosin, dites-moi, dans quel terrain viennent les meilleures chitaignes ?

BABYLONIENS. Chez les *babyloniens*, il existoit une loi qui ordonnoit aux femmes d'aller s'afficher près du temple de Vénus Militia, & d'attendre qu'un étranger fit choix d'elles pour faire eu l'honneur de la déesse un sacrifice amoureux. C'étoit un acte pieux qu'il falloit accomplir au moins une fois en sa vie.

Les mêmes peuples assembloient tous les ans les filles nubiles dans la place publique ; les plus belles étoient accordées au plus offrant, & l'argent qu'on en retiroit servoit à faire une dot pour les plus laides.

BACHAUMONT. François le Coigneux de *Bachaumont*, né à Paris en 1624, fut conseiller au parlement de cette ville. Du temps de la fronde il fut zélé partisan du cardinal de Retz.

Bachaumont, las d'intriguer, rechercha la société des gens les plus aimables de son siècle. Chapelle fut son intime ami, & c'est avec lui qu'il fit un voyage dont ils nous ont laissé la description en vers & en prose. Agé de soixante-dix-huit ans, Bachaumont finit, dans des dispositions très-chrétiennes, une vie dont la plus grande partie s'étoit écoulée au milieu des plaisirs. *Un honnête homme, disoit-il, doit vivre à la porte de l'égise, & mourir dans la sacristie.*

BACCHIONITES. Les philosophes nommés *Bacchionites* méprisoient si universellement les choses d'ici-bas, qu'ils ne se réservoient qu'un vase pour boire, encore ajoute-t-on que l'un d'entre eux ayant vu dans une plaine un berger qui prenoit de l'eau dans un ruisseau avec la main, il jeta loin de lui sa tasse, comme un meuble inutile & superflu.

BACCHUS. Plusieurs divinités ont porté le nom de *Bacchus*; mais c'est au fils de Jupiter & de Sémélé que l'on a fait honneur de toutes les belles actions des autres. Comme *Bacchus* a établi dans l'Inde la culture de la vigne, on le regardoit comme le dieu des buveurs.

Quand *Bacchus* reçut la naissance,
La vieillesse prit soin d'élever son enfance;

Par un équitable retour,

Bacchus, plein de reconnaissance,
Nourrit la vieillesse à son tour.

Les fêtes de *Bacchus* se nommoient *Bacchanales* ou *Orgies*; les athéniens les célébroient plusieurs fois dans l'année avec de grandes cérémonies qui étoient réglées par l'archonte. Avant l'établissement des olympiades, les athéniens se servoient de cette époque pour compter leurs années.

Les prêtresses de *Bacchus*, appelées *bacchantes*, couroient pendant la fête du dieu, au milieu de la nuit, à demi-nues, échevelées, couvertes seulement de peaux de tigres passées en écharpe, avec une ceinture de feuilles de pampre, portant des thyrses, & poussant des cris affreux: les hommes, vêtus comme des satyres, les uns après les autres, montés sur des ânes, suivoient les bacchantes, au son des cymbales, des tambours & des clairons.

Ces fêtes s'étant introduites à Rome, & les excès s'étant multipliés, le sénat défendit, sous les peines les plus graves, de les célébrer. Ce fut l'an 563 de la fondation.

BACICI (Jean-Baptiste Gault, dit), peintre, né à Gènes en 1639, mort en 1709. Il excelloit sur-tout dans le portrait. Il fit un portrait fort ressemblant d'un homme mort depuis vingt ans,

d'après la description & les avis de gens qui avoient connu la personne qu'il peignoit.

BACON (Nicolas), mort en 1578, à l'âge de soixante-neuf ans. La reine Elisabeth le fit secrétaire d'état & chancelier d'Angleterre. Cette reine l'étant allé voir un jour dans sa maison d'Herfort, lui dit: *voilà une maison bien petite pour un homme comme vous.* « Madame, répondit le chancelier, c'est la suite de votre majesté, » qui m'a fait trop grand pour ma maison ».

BACON (François), né à Londres en 1560, fils du chancelier.

Il donna, dès son enfance, des marques d'un génie extraordinaire, & fut particulièrement connu & estimé de la reine Elisabeth. Cette princesse prenoit même plaisir à s'entretenir avec lui. Un jour elle lui demanda quel âge il avoit. Quoiqu'enfant encore, il répondit avec beaucoup de vivacité: *j'ai, madame, deux ans de moins que l'heureux règne de votre majesté*: réponse dont la reine fut charmée. Cette princesse l'appelloit ordinairement son petit garde des sceaux.

Sous Jacques premier, *Bacon* fut successivement procureur-général, garde des sceaux & chancelier. Les exactions que les personnes qui avoient obtenu sa confiance se permirent en son nom, lui attirèrent bien des chagrins, & finirent par le perdre. L'auteur de *l'Essai sur l'homme* a donc pu dire de ce chancelier: « Si tu crois que les talens » conduisent au bonheur, pense à Bacon, le plus » habile, le plus éclairé & le plus faible des mortels ». Le chancelier n'ignoroit pas l'abus que ses domestiques faisoient de son autorité; & dans le temps de sa disgrâce, un jour qu'il passoit par un endroit où il y en avoit plusieurs qui se levoient pour le saluer, il leur dit assez tranquillement: « Asseyez-vous, mes maîtres, votre élévation » m'a fait tomber ».

Le roi Jacques lui remit l'amende à laquelle il fut condamné. *Bacon* demanda aussi des lettres d'abolition de toutes les procédures qui avoient été faites contre lui, afin que sa mémoire ne pâtir point à la postérité avec une flétrissure. Le roi les lui accorda.

La mort le surprit lorsqu'il suivoit avec chaleur quelques expériences touchant la conservation des corps. Il fut attaqué d'une fluxion de poitrine qui le réduisit bientôt à l'extrémité, mais sans lui causer aucun trouble, aucun effroi. Dans une lettre qu'il écrivit alors au comte d'Arundel, faisant allusion à la cause, de sa maladie, il compare sa destinée à celle d'un illustre philosophe de l'antiquité, Plin le vieux, qui rencontra la mort sur le mont Vésuve, où il recherchoit avec avidité l'origine des volcans.

Son testament offre ce passage remarquable. Après avoir recommandé son ame & son corps à Dieu : « Je laisse, dit-il, & je lègue mon nom & ma mémoire aux nations étrangères, car mes concitoyens ne me connoîtront que dans quelque temps ».

On fera peut-être curieux de savoir comment *Bacon*, qui avoit si bien étudié la physique expérimentale, gouvernoit sa santé, c'est son chapelain qui nous l'apprendra. Il se nourrissoit bien, & mangeoit beaucoup dans sa jeunesse. Il recherchoit les nourritures légères, & les mets fins & délicats; mais dans la suite il préféra une nourriture plus forte & plus solide, parce qu'elle fournit des sucs plus épais & qui se dissipent moins. Il n'avoit garde de négliger l'usage du nitre, qu'il recommanda avec tant d'éloges dans ses ouvrages. Il en prenoit tous les matins environ trois grains, dans un bouillon fort léger. Il prenoit aussi tous les six ou sept jours, immédiatement avant le repas, une macération de rhubarbe infusée dans un verre de vin blanc & de bière mêlée ensemble à la dose d'une once. On voit à la fin de son histoire naturelle, le remède qu'il employoit contre la goutte, & dont il se trouvoit si bien, que l'accès finissoit inmanquablement au bout de deux heures.

Bacon mourut si pauvre, à cause de son excessive libéralité, qu'à peine laissa-t-il de quoi l'ensevelir. Un peu avant que de mourir, il écrivit une lettre à Jacques premier, roi d'Angleterre, par laquelle il le prioit de le secourir, de peur qu'il ne fût réduit, en ses derniers jours à porter la besace, & qu'il ne fût obligé à l'avenir d'étudier pour vivre, lui qui n'avoit souhaité de vivre que pour étudier.

Lorsque le marquis d'Effiat accompagna en Angleterre la fille de Henri le Grand, épouse de Charles premier, il lui fit une visite; *Bacon* qui étoit dans son lit, malade, le reçut les rideaux fermés. « Vous ressemblez aux anges, lui dit le marquis, on entend toujours parler d'eux, & on n'a point la satisfaction de les voir. — Mon sieur, répondit *Bacon*, si votre bonté me com pare aux anges, mas infirmités me font sentir que je suis homme ».

Le plus grand service, peut-être, dit Voltaire, que François *Bacon* ait rendu à la philosophie, a été de deviner l'attraction.

Cette attraction, cette gravitation, cette propriété universelle de la matière, cette cause qui retient les planettes dans leurs orbites, qui agit dans le sol, & qui dirige un fêru vers le centre de la terre, a été trouvée, calculée & démontrée par le grand Newton; mais quelle sagacité dans *Bacon* de l'avoir soupçonnée lorsque personne n'y pensoit.

BADAW ou **BADAUT**. Les parisiens qui faisoient un grand commerce par eau, furent ainsi appelés : en langage celtique, *Badaw* signifie homme de bateau.

La ressemblance de ce mot avec celui de *Badaut*, qui, dans la même langue, signifie un iot, un idiot, l'a fait confondre avec ce dernier, & on en a fait un sobriquet aussi faux qu'injurieux pour les habitans de la capitale.

BAGATELLES INDUSTRIEUSES. Un homme détenu dans les prisons de la ville de Munich pour crime de vol, étoit sur le point d'être condamné à mort, lorsqu'il fit parvenir à l'un de ses juges une montre de paille de sa composition, qui alloit pendant deux heures sans qu'on fût obligé de la monter. Cet ouvrage extraordinaire lui attira la visite de quelques seigneurs curieux de savoir comment il étoit parvenu à faire cette montre merveilleuse dans l'obscurité d'un cachot, privé d'instrumens de toute espèce. Le malheureux artiste leur dit que la paille sur laquelle il couchoit, lui avoit servi de matériaux; qu'il avoit tiré de sa chemise tout le fil nécessaire pour en composer la chaîne, & qu'il avoit mis le tout en œuvre, au moyen d'une aiguille & d'un canif qu'il avoit dérobé à la vigilance du geolier. Une adresse aussi surprenante lui valut sa grace.

On admiroit beaucoup autrefois, & même encore au commencement de ce siècle, les acroestiches & d'autres puérilités de cette espèce, qui demandoient une grande patience & peu de talent. On s'amusoit aussi à faire avec la plume des ouvrages d'une petitesse extraordinaire.

Dans le seizième siècle, un moine italien nommé *Pierre Alumnus*, écrivit les actes des apôtres & l'évangile de S. Jean dans la circonférence d'une pièce de deux sols.

Un artiste doné de la même patience, présenta à la reine Elisabeth un morceau de papier de la grandeur d'un onglet, sur lequel il avoit écrit les dix commandemens, le symbole des apôtres, & l'oraison dominicale, ainsi que les noms de la reine & la date de l'année. Toutes les lettres étoient si distinctes qu'on pouvoit facilement les lire par le moyen des lunettes que l'artiste avoit faites lui-même.

On a vu l'Illiade d'Homère écrite sur du parchemin, & renfermée dans une coquille de noix.

Jérôme Faba, prêtre italien, natif de la Calabre, s'étoit exercé à un autre genre d'industrie également surprenante par sa difficulté. Il représenta en bois tous les mystères de la passion, renfermés pareillement dans une coquille de noix. On lui attribue aussi un carrosse de la grandeur d'un grain d'orge, où l'on voyoit deux personnes

& le cocher, le tout tiré par deux chevaux. Ces ouvrages furent présentés à François premier & à Charles-Quint.

Un autre artiste fit un charriot d'ivoire qu'une mouche couvroit de ses ailes; & un vaisseau avec ses mâts, cordages, pattelement d'ivoire.

Paul Columies dit quelque part qu'il avoit vu un otivère à Moulins qui avoit enchaîné une puce avec une chaîne d'or de cinquante chaînons, qui ne pesoit pas trois grains.

Madame de Sévigné fait aussi mention dans une de ses lettres qu'il y avoit à Paris un homme qui faisoit voir, comme une chose merveilleuse, un charriot traîné par des puces. Le dauphin ayant demandé à cette occasion au prince de Conti son cousin, qui avoit fait les hernois de cet équipage? reçut pour réponse: que c'étoit sans doute quelque araignée du voisinage.

La mère de Lucas de Hêre, peintre célèbre de Gand, a peint un tableau célèbre, dans lequel elle avoit représenté un moulin à vent dont les ailes étoient tendues; le meunier paroisoit chargé d'un sac; on voyoit sur la terrasse du moulin un cheval attelé à une charrette, & à l'opposite, un grand chemin où l'on apercevoit des payfans. Ce tableau si précieux par le travail, étoit encore plus remarquable par son extrême petitesse, puisqu'un grain de bled pouvoit en couvrir la surface.

Lettre sans A.

M. Marchand s'est amusé à écrire des lettres, dans chacune desquelles il a supprimé l'une des cinq voyelles. Commençons par la missive sans A; elle est au nom de madame la présidente le M^{me}, & adressée à madame de L^{me}: -- «Voici une nouvelle invention, mon cœur, pour exciter votre curiosité: nous voulons juger de l'inutilité de quelques-unes des cinq voyelles. L'écriture seroit très-bonne, si l'on pouvoit se réduire & n'en conserver que deux ou trois: le tout fondé sur le principe, que c'est une folie que de multiplier les êtres, lorsqu'on n'y voit point de nécessité. Peut-être réussirons-nous. Eh bien, nous ferons glorieuses de l'entreprise. Tout homme qui invente, mérite que le peuple lui décerne le triomphe.

«Le prix que j'espère recevoir de mes longues recherches, doit être votre cœur; jugez, si vous pouvez douter de l'excès de mon zèle. Vous devinez cette voyelle que j'exclus ici: c'est celle que j'emploie si souvent pour vous expliquer les tendres sentimens que vous m'inspirez. Puisqu'elle me sert si utilement, pourquoi l'exterminer? Je devrois plutôt lui dédier un temple.

«Le feu de mes nouvelles idées ne doit point me forcer d'oublier les remerciemens qui vous sont

dus, de tous les soins que vous vous êtes donnés pour l'emplette de cette robe couleur de rose, où le goût domine; & comme le plus horrible des vices est celui qui empêche de reconnoître les services qu'on nous rend, n'oubliez donc point de remercier pour moi les deux jolies femmes qui veulent bien le donner tous ces mouvemens pour contenter mon envie.

«Que vous dire de plus, mon cher petit roi? Figurez-vous combien je suis gênée, & combien je peste de l'être. Une rime occupe moins un poète, que notre chienne de voyelle ne me fournit d'épines. Je voudrois vous dire les plus belles choses du monde, & elle se présente toujours pour empêcher l'exécution de mon projet. En bonne foi, rien ne me sied mieux que d'être libre: mon cœur déteste tous les liens qu'il ne reçoit point de vous.

«Je suis bien simple de n'oser prononcer ce mot qui seul exprime dignement ce que je sens pour vous; celui de tendresse est si peu énergique, que je suis honteuse de l'employer. Qu'il dépeint foiblement les mouvemens de mon cœur, lorsqu'il s'occupe de l'objet qui doit seul remplir ses vœux! Je suis votre.... quoique je ne puisse point vous le dire: on se permet de le supprimer, & c'est mieux.

«Mon invention est une misère qui donne bien des peines pour dire des bêtises, ou ne rien dire: ne vous en servez point, si vous m'en croyez; pourvu que je sois sûre de recevoir de vos lettres, il n'importe comment.

Mille complimens, & puis c'est tout, puisqu'il m'est impossible de rien dire de plus».

Lettre sans E.

Voici une longue épître, dans laquelle on ne trouve point une seule fois la lettre E. -- «J'avais conçu, mon charmant papa, l'opinion d'avoir pour mon logis un trou obscur à S. Victor, au bas du pays latin. Mon goût m'y portoit, ma passion l'ordonnoit; mais l'abord du canton m'a paru alarmant. Chacun a sa raison, ou son motif bon ou mauvais, pour agir. Plus ou moins d'or à Paris contraind l'inclination; un pauvre sonnant, fait la loi qu'on doit subir pour choisir du blanc, du noir ou du gris. Un climat trop haut ou trop bas produire, m'a-t-on dit, tantôt un air lourd, froid, mal-sain, tantôt un air trop vif. Il faut pourvoir à tout, avant d'avoir pris mon parti pour un ouï ou un non. J'approfondis mon local; j'ai, couramment, jusqu'aux confins, pour savoir si l'on m'a fait un rapport vrai du canton victorien. J'ai cru qu'un fauxbourg lointain iroit à ma situation. L'on y vit sans façon, à l'abri d'un tas d'oïssins, à coup sûr importuns; sauvons-nous d'un poison si fatal.

D'abord ma maison paroîtra trop loin aux gros richards : d'accord ; mais j'y vivrai sans bruit, sans fracas, affranchi d'un chaos affomant. Aujourd'hui languissant, quasi moribond, il faut fuir un vain concours d'animaux plats ou fûçans.

« J'irois sans fruit offrir mon tribut aux grands, qui sont toujours dans la dissipation ; ils sont détraits, vains ou rampans : laissons donc un rou-billon fatigué pour moi. Un avorton qui, blanchi sous Mars, roit, sans profit, offrir à nos brillans milords la croix d'un soldat appauvri, mal dispos, qui, sans fonction, n'a plus qu'un moignon vacillant, l'on riroit à son air. Craignons un affront dû aux fots. Un intrus vit au plus mal à la cour, soit sous un lambris, soit au grand commun : ou s'il n'a pas l'appui d'un favori puissant. Pour moi, caduc, sans avoir quasi un hard vaillant, j'aurai au moins l'oubli humiliant pour mon lot. Fuyons donc un sol inconnu, vivons *incognito*, arrosés nos choux dans un coin. L'amour n'a plus d'attraits piquans pour mon goût ; j'ai dit bon soir aux plaisirs bruyans. Par soumission, soyons un grivois obscur sur la fin d'un long jour ; vivons au salut pour moi, pour mon prochain, compromis par mon mauvais ton. Faisons aussi mon calcul. J'ai pour tout saint-frusquin vingt-cinq louis par an, qui n'iront pas jusqu'au bout, pour fournir à mon habitation, mon chalié, mon bouillon, mon surplus. Plus, il faut au moins six francs par mois pour du chocalar, du tabac, du punch, qu'on m'a dit sains pour moi. Un habit brillant n'a jamais fait mon ambition ; du moins faut-il l'avoir bon, chaud ou froid, suivant la saison. L'on iroit mal tout nud. Sans un abord coiffu, joli ou important, on languit dans l'innisition. Tour humain, fût-il Flaton, Catinat ou Job, qui n'a ni pain, ni vin, ni fongigor sûr, ni appui pour son pot futur, doit mal dormir la nuit. Ajoutons-y pour ma part, ma contribution aux maux du corps. Suivant la saison, j'ai païé plus ou moins, à partir du front jusqu'au bout du talon. L'on plaint, sur son grabat, un vrai soldat qui n'a jamais craint ni fusil, ni canon, quand il a fallu courir aux coups. J'ai suivi un fatal insinist, sans qu'on m'ait jamais vu hi poltron, ni fanfaron : l'on m'inituloit un bon hiron, un franc faraud. Un pur hasard m'a fait furgir au port, mais sans biscuit. Par fois on vit plus tard qu'on avoit cru : voilà mon cas positif. Jamais craintif, jamais soumis au joug, j'ai voulu courir par-tout, pour n'offrir plus à la fin qu'un vagabond plaintif, qui n'a ici-bas ni maison, ni ami, ni patron. Nos bons compagnons sont tous disparus. Bacchus a fait tout mon favori, l'Amour a fait mon plaisir, Mars m'a instruit pour un combat : oublions qu'ils m'ont connu. Hardi champion, battant ou battu, j'ai toujours dit ma chanson ; j'aimois à dormir

au bruit du tambour. Au camp, nous chassions aux houlfards ; à la garnison, l'on buvoit, on dansoit, on jouoit du violon ; nous lisions, dans nos loitirs, l'*almanach royal* ou *Nostradamus* ; voilà nos occupations, voilà tout mon savoir. J'ai combattu long-temps pour un bon, pour un grand roi, qui m'a nourri quasi *gratis*. Vingt cinq du-cats par mois, mon bucin, mon droit aux contributions, ont fait ma part. Ils m'ont suffi ; je n'ai jamais fait voir mon dos. Mais un maudit combat à Rosbac m'a mis sur cul, sans un sol. Il faut languir, sans pouvoir garnir mon pourpoint. Mais allons toujours, bravons un fort dont tout animal doit garantir son individu. Chassons un pronolite fâral aux bons vivans ; vivons, si nous pouvons, gais jusqu'au bout, sans mourir par la faim, la soif, ni un noir chagrin. Vivons, pour jouir du don qu'on nous a fait d'un bon roi : vivat *Ludovicus* !

« J'aspirois à vous voir ; mais j'ignerois où nous pourrions discevoir. Il fait grand froid. Quand on pourra sortir sans manchon, nous choisirons un jour pour nous unir aux capucins, au cours ou au Waux-hall à Passi. Bon soir, mon vœux »

François-Martin Frappart,

Lettre sans I.

Je vais maintenant rapporter l'épître sans I. — « Comment vous portez-vous, ma belle Flore ? mon humeur veut vous gronder un peu, & tout en douceur : c'est le rôle d'un amant désœuvré, auquel on pardonne de murmurer par un excès d'amour. Vous me mandez des nouvelles étrangères à mon cœur, & vous gardez le *racé* sur les événemens que vous savez m'être les plus chers. Vos enfans, votre grosselle, vos nerfs, vos languers, votre chute & le rhume n'ont pas trouvé place dans le compte que vous me rendez de votre état & de vos pass-temps. Vous me soupçonnez sans doute un prophète dont les vues s'étendent à tout, même à la santé d'une malade absente. Pour vous donner une leçon, apprenez que mon état fâcheux est débarrassé des entraves de l'art d'Esculape & de ses fuppôts. L'école de Salerne a perdu son procès contre ma frêle substance. Un repos favorable, sans le concours de la manne & du séné, m'a rendu mes forces, mon courage & mon goût pour routes les choses bonnes & agréables.

« La table, les cartes, & les promenades sont l'amusement de ce beau canton, où la nature s'est plu, par préférence, à orner la terre de ses dons. Nous sommes sept hommes avec quatre dames ; c'est assez pour s'amuser. Nous nous couchons de bonne heure, & nous nous levons de même, pour devancer l'aurore. Nous chassons peu, & le gouvernement ne nous occupe pas plus que

l'algèbre. Nous avons un pasteur reçu docteur, & peu docte ; ses prônes, souvent longs & monotones, nous endorment ; malhonnêtement nous ronflons tout haut, est-ce notre faute, ou celle du prôneur ?

« Le temps est beau & doux, cependant plus chaud que de coutume en Septembre. Convenez que la campagne dans l'automne, outre l'abondance, offre un charmant spectacle. La nature, regardée de près, présente à chaque moment des tableaux propres à étonner, & à pénétrer l'âme de respect envers l'auteur de tous les chefs-d'œuvres offerts à notre vue. Les montagnes, les vallons couronnés de verdure, sont un ornement qu'on ne se lasse pas de regarder ; & les trésors dont nous sommes comblés annuellement pour notre bonheur, nous prouvent que le hasard n'a pas enfanté l'assemblage superbe & pompeux dont notre vue est frappée. Heureux les campagnards ! Horace l'a pensé, un bon laboureur peut être un homme heureux. On dort plus doucement sur l'herbe des champs que sur le duvet de la cour ; sans reproche, sans remords, on rêve agréablement.

« Rendons sans cesse hommage aux beaux-dont nous sommes entourés : que n'êtes-vous du nombre ! Mon âme avoue, en pensant à vous, que de tous les tableaux répandus sur la terre, la femme est le plus tentant, le plus séducteur, surtout quand elle a, comme vous, les grâces naturelles & les charmes d'un caractère heureux. Vous formez le rondeau de mes études. Après un quart-d'heure de lecture, après quelques propos d'usage ou de morale, ma tête retourne sans cesse à vous avec empressement pour s'arrêter ; elle se sent dévolée de ce que mon corps n'est pas à vos genoux ; votre fantôme, votre tendresse & votre présence font les termes où tendent mes vœux perpétuels. Mandez souvent comment vous passez le temps. Les nouvelles du monde & de la cour m'affectent peu. Mon attachement sans mesure demande du personnel. Mon zèle & mon amour ne sont affirmés que d'apprendre l'état au naturel de votre santé & de votre cœur. c'en est assez. On vous embrasse avec transport, charmante Flore.

« Ma lettre renferme un secret, tâchez de le pénétrer.

Lettre sans O.

« Dès demain, cher ami, je vais chercher une retraite chez les capucins. J'ai malheureusement perdu au jeu l'argent que ma mère m'a remis, afin d'acquitter des dettes criardes. Elle en est furieuse, & je m'en désespère, jusqu'à m'arracher les cheveux. J'ai déjà parlé au père gardien du marais, qui m'a dit de revenir à la huitaine. Tu

tiras, quand tu me verras une belle barbe & les épaules chargées d'une besace. Je fais que je figurerai mal avec un habit de bure, des sandales & les jambes nues, à l'exemple des animaux ; mais je suis dans la nécessité malheureuse d'expier mes fredaines. Il faudra vivre sans argent, sans chemise, jeûner, prier, se discipliner. Cette vie est dure. Je sens que l'état auquel je me livre a ses désagréments ; mais je ne suis pas maître d'agir d'une autre manière. Ma pénitence ne fera qu'une fuite nécessaire de l'état affreux qui m'accable. J'ai été dupé, ainsi qu'un blanc-bec, sans expérience, par des femmes intrigantes. Cette anémie m'assublera d'une livrée grise. Ne crains pas que j'aie humblement fait la quête ; c'est un métier auquel je n'entends rien, & qui est humiliant ; j'aspirerai à devenir père, & je parviendrai aux dignités supérieures. Un gardien a des privilèges. J'irai dans les campagnes, prêcher, dire la messe, étendre le feu, & aider les cures dans leur desserte ; cela vaut quelque petite subaïne. Ma vie sera plus utile à la patrie que celle d'un bernardin & d'un cecelin, qui richement rentés, passent leur temps à table, & voident plus de pintes de vin qu'ils ne lient de livres. Je sens, à la vérité, une peine extrême à quitter la jeune Babet. Elle est gentille, fraîche, entendue ; elle aura du bien, & j'ai désiré m'unir à elle par le mariage ; sa tante m'en a flatté ; mais il n'y faut plus penser. Cependant, le sacrifice est rude. Une charnante maîtresse & une femme estimable valent mieux qu'un capuce de laine & un cilice de laine. Ces idées me tuent, quand je pense qu'une cellule est le seul asyle qui me reste, & qu'il faut dire un éternel adieu aux plaisirs du siècle.

Ma mère, irritée, me prépare une chambre chez les Lazaristes ; mais je préfère à ce supplice, celui de me précipiter dans la rivière. J'ai été tenté de m'arranger avec un capitaine ; mais ma taille est petite, & je suis timide à l'excès. D'ailleurs, j'aime ma liberté. Je suis cependant menacé de la perdre. Tâche de me remettre en grâce auprès de ma mère. Elle chérit l'argent ; mais elle est assez pieuse, & elle a un prêtre de S. Sulpice qui la dirige. Qu'il lui parle de Dieu, qu'il lui fasse peur du diable, peut-être la ramènera-t-il à des sentimens plus humains. Elle n'est pas curieuse de faire un capucin dans sa famille. Elle n'a qu'à s'imaginer qu'elle m'a avancé mille écus sur l'héritage qui me reviendra quand elle quittera la terre. Il sera facile de la déterminer ; mais elle a de la vanité, & elle est capable de se laisser prendre par la patience, la fadeur & les caresses. Si elle résiste, je m'enterre d'incontinent. Je ne me fais déjà plus raser ; & n'ayant pas de giro ni d'épées, je me prépare d'avance la face pale d'un pénitent. Au reste, le métier que j'embrasse est assez avantageux dans la vie présente & la vie future. Un frère quêteur de la rue Saint-Jacques, m'a assuré qu'il n'y a jamais eu de capucins dans l'enfer : c'est apparemment qu'à leur arrivée,

le feu leur brûle la barbe, & qu'ils deviennent picpus ».

Lettre sans U.

« J'allai hier, mon cher confrère, dans le marais, cher le moins grand des financiers de Paris. Le repas étoit excellent. Cinq personnes le partageoient; mon ami, sa femme, sa nièce, son aïeule & moi. La table étoit proprement garnie; & dès les entrées, le maître de la maison songea à satisfaire le besoin de l'appétit: il entreprit de manger des petits pâtés, des cardons, & de tâter à différents mets: la femme s'y opposa fortement, prétextant des craintes fondées; comme le mal d'estomac, la migraine, &c. Le mari désirant n'être point en dette, prit les mêmes attentions à l'égard de sa femme; & par cette complaisance recherchée & tendre, s'ils se garantirent d'accidens, ils s'abstinrent de l'innocent plaisir d'essayer des mets délicieux permis même à des malades. Le rôti, les salades, l'entre-mets, le dessert enfin, ont été les objets de semblables soins. Moi, je mangiai en affamé; l'abbé m'imita; & la nièce, en gignottant, s'attacha à emplir son chat angola. Mais le maître & la maîtresse sortirent de table légers & dispos, malgré la faim, & malgré l'excellence de la chère, destinée charitablement à des étrangers & à des parasites. Je représentai à des hôtes, combien mal-à-propos ils se martyrisoient en se retranchant des choses agréables, & faisant sans relâche le rôle imposant du médecin. La faiblesse de tempérament, les attentions, les craintes & la tendresse maritale, ont été les réponses à mes syllogismes tendans à obliger des gens honnêtes, estimables, mais s'aimant par excès & maladresse.

« Ce procédé extraordinaire m'a fait faire des réflexions. Les hommes profitent rarement des biens dont ils sont en possession libre & entière. Tel néglige une femme charmante, & s'abandonne à sa maîtresse méchante & laide. Le robin n'aime point son métier honorable, & il s'en distrairait par des naïvetés. Le militaire riche & en grade, achète de brillans carrosses, & se promène à pied. Telles font en partie les disparates de la société. Il paroit des réglemens relatifs à l'opéra; nombre de partisans zélés en seront mécontents & crieront. J'entends sans cesse dans ce pays-ci parler de liberté, & jamais on n'en profita moins en librairie & en spectacles. L'esprit badin rencontre des obstacles; & malgré sa circonspection, il est exposé à des recherches incommodes. Il est bon de prendre son parti, & de se consoler en attendant le temps désiré par le sage. Bon soir, mon royal ami ».

Lettre toute en monosyllabes.

Une femme est supposée l'écrire à son amant.

« Non je n'ai point dit du mal de vous, ni ne

vous ai fait de tort. Ce sont des fots & des gens peu vrais qui vous font tant de peur. Je suis sans fiel. Ne vous fiez pas à de vains bruits. Le grand P... est faux & fou; vingt fois par jour on lui dit tout net qu'il est plat; mais il n'en croit rien; il ne voit ni ne sent.

« La B... a le ton vain, & ne craint pas ses coups de dent. Je lui fais peu ma cour. Elle m'en veut & me hait; mais je le lui rends bien. Ils sont tous les deux trop fots pour vous & pour moi; ils vont à leur but; mais je ne crains rien de leurs vues & de leurs traits; mon cœur est franc, sans art, & quand il est pris, je m'y tiens. Je vous dois tout; mais l'or seul n'a pas fait le nœud qui nous a jointes. Je vous vis, je vous crus bon, doux & sûr; je vous plus, & dès lors tout fut dit, tout fut fait, & je n'eus plus rien à moi, tout fut à vous. Mon sort est beau, quand je vis près de vous en paix. Mes fers n'ont rien de dur; & cent fois je vous ai vu fous mes loix plus fier qu'un coq, & plus gai qu'un roi. Si ce temps n'est plus, la mort est mon lot, & j'y cours. . . . Mais le trait est fou: non, je sens qu'il vaut mieux & pour vous & pour moi, nous être chers de plus en plus. Oui, je vis pour vous, la clef de mon cœur est dans vos mains. Je vis pour vous voir, je m'en fais une loi, & je suis à vous pour la vie ».

Après avoir joui de toutes ces bagatelles, il faut se rappeler la réponse de Platon à Annicaris de Cyrène. Il vint un jour à l'académie pour faire admirer la précision avec laquelle il parcourait plusieurs fois le premier cercle que les roues de son char avoient tracées sur le sable: tous les philosophes l'admirent; mais Platon se contenta de dire: « Un homme qui a tant employé de temps à un si frivole exercice, ne connoit guère le prix de la vérité ».

BAGUETTE DIVINATOIRE. On a donné le nom de *baguette divinatoire* à un rameau fourchu de coudrier, d'aune, de hêtre ou de pommier. On a attribué à la *baguette divinatoire* la propriété de découvrir l'eau dans le sein de la terre, les minières, les trésors cachés, & qui plus est, les volens & les meurtriers fugitifs. En 1692, un paysan du Lyonnais, nommé Jacques Aymar, armé de la *baguette divinatoire*, poursuivit un meurtrier durant plus de quarante-cinq lieues sur terre, & plus de trente lieues sur mer; mais par malheur pour la merveilleuse *baguette*, il fut prouvé qu'Aymar étoit un fripon & un imposteur.

BAJAZET I, empereur des Turcs.

Il voulut arrêter le progrès du fameux Tamerlan qui le fit prisonnier. Son vainqueur lui demanda quel traitement il lui auroit fait, s'il avoit été vaincu. *Je l'aurois enfermé, dit Bajazet, dans une cage de fer.*

ser. Ich bien ! tu subiras le même sort . . . & aussitôt il le fit mettre dans une prison grillée.

Tamerlan qui étoit boiteux, considérant son ennemi qui étoit borgne, s'écria : *Il faut que Dieu fasse bien peu de cas de ces empires, puisqu'il ôte à un borgne, il le donne à un boiteux.*

BAIF. Jean-Antoine Baif, né à Venise en 1532, fit ses études avec Ronfard, & composa des vers qui ne le cédèrent pas à ceux de son ami, pour la sçavoir & la durée. Il voulut introduire dans la poésie française la cadence & la mesure des vers grecs & latins ; mais il ne réussit pas. Baif est le premier qui ait établi, à Paris, une espèce d'académie de musique. On faisoit chez lui des concerts assez bons pour le temps, aux quels Charles IX & Henri III assistèrent souvent.

BAIGNES (l'abbé de). L'abbé de Baignes, surintendant de la musique de Louis XI étoit un homme d'une imagination fertile. Le roi croyant mettre son génie en défaut lui demanda un concert exécuté par des pourceaux.

Le musicien rassembla un grand nombre de ces animaux de différents âges, & qui avoient en conséquence différents sons de voix. Il les plaça par ordre sous une tente magnifique, tellement qu'en faisant mouvoir une espèce de clavier d'orgue, il les piquoit avec des aiguillons qui se trouvoient sous leurs pattes & les forçoit, par la douleur, à fournir en criant les sons dont il avoit besoin pour former une espèce d'harmonie. Ce concert grotesque fit, dit-on, beaucoup de plaisir au roi.

BAILLY (Isolande). On lisoit autrefois dans l'église des SS. Innocens, à Paris, une épitaphie citée par Corrozet dans les antiquités de Paris, en ces termes : « Ci-gist Isolande Bailly, qui vécut » passa l'an 1514, le 88. an de son âge, le 42^e. de » son veuvage, laquelle a vu ou pu voir, devant » son trépas, deux cents quatre-vingt-quinze en- » sans illus d'elle ».

BAINS. Les bains étoient chez les anciens des bûimens grands & somptueux. Les Grecs & les Romains en avoient de publics & de particuliers. Ils se baignoient après les exercices du corps, & pour l'ordinaire avant le souper. Les plus voluptueux ne se baignoient qu'après le repas, & se faisoient frotter d'huile ou de parfums.

Les empereurs Romains en firent bâtir avec le marbre le plus précieux & dans les règles de la plus noble architecture ; on prétend qu'il y avoit près de 800 bains dans les différents quartiers de Rome.

On trouvoit dans ces bains deux sortes de baignoires, les unes fixes & les autres suspendues, dans lesquelles on joignoit au plaisir de se baigner celui d'être balancé.

Encyclopædians.

Sans avoir conservé pour la construction des bains le luxe des anciens, nous avons continué l'usage des bains chauds & des bains froids, & nos médecins ne sont pas plus d'accord sur ce point que ne l'étoient les médecins Romains. Antonius Musa, médecin d'Aurélius, étoit si entêté de ses bains froids, qu'il les ordonnoit à tous les malades, quelques maladies qu'ils pussent avoir. Il fut assez heureux pour guérir l'empereur, & il n'en fallut pas davantage pour le faire regarder avec admiration. Les Romains lui élevèrent une statue auprès de celle d'Euclype, & Aurélius lui donna le droit de porter l'anneau d'or. Enfin Antonius Musa étoit plus estimé qu'Hippocrate. Mais ses admirateurs furent bientôt trompés, & ce médecin perdit son crédit en tuant par ses bains froids le jeune Marcellus. Alors passant d'une extrémité à l'autre il tomba dans le mépris. On abattit sa statue avec indignation. Il fut même obligé de se cacher pour éviter le sort funeste qui auroit pu devenir le prix de son ignorance.

BAISER. La coutume de *baiser* la main est très-ancienne & très-répandue. Les idolâtres faisoient le soleil, la lune & les étoiles en baissant la main. Chez les Payens les gens riches offroient aux dieux des choses précieuses. Les pauvres les adoroient en baissant la main. Fernand-Cortez trouva cette coutume établie au Mexique, où plus de mille seigneurs vinrent le flatter en touchant d'abord la terre avec leurs mains & les portant ensuite à leur bouche.

C'est une marque de respect de *baiser* la main d'un autre. Homère nous dit ; que le vieux Priam bûsa les mains d'Achilles en lui redemandant le corps d'Hector.

Chez les Romains les tribuns, les consuls, les dictateurs donnoient leurs mains à *baiser* à leurs inférieurs. La coutume de *baiser* la main du prince est établie dans presque toutes les cours de l'Europe.

Dans l'église même les évêques & les officiers donnent leurs mains à *baiser* aux autres ministres qui les servent à l'autel.

Dans nos mœurs il n'y a plus que les prêtres, les princes & les jolies femmes, dont les dévots, les courtisans ou les galans desirer de *baiser* la main.

Dans les premiers temps de notre monarchie, *baiser* la main, le bras, la joue ou la bouche d'une femme libre, étoit des libertés criminelles pour lesquelles la loi prononçoit des amendes proportionnées, & ce n'est pas seulement chez les Français que cette liberté étoit condamnée.

Un certain évêque de Spire, qui vivoit du temps de l'empereur Rodolphe, fut obligé de sortir de l'empire pour avoir donné à *baiser* à l'impératrice. Voici l'anecdote : « L'empereur Rodolphe, de la maison de Hambourg, épousa sur les six ans,

V

Agnès fille du duc de Bourgogne, qui étoit fort jeune &c. d'une grande beauté. Un jour que l'évêque de Spire qui étoit de la famille de Leimengen, lui présentoit la main pour descendre de carrosse, cet évêque fut si charmé de la beauté de l'impératrice, qu'il la baisa malgré elle sur la joue; &c. qui déplaît si fort à cette chaste impératrice, qu'elle en porta des plaintes à son mari. L'empereur extrêmement surpris &c. irrité de cet attentat, fit dire à l'évêque qu'il avoit choisi *cette païs* pour lui seul, que l'évêque n'avoit qu'à en choisir une autre qu'il pût *baiser* &c. qu'au reste il eût à ne plus paroître devant les yeux de l'empereur. Ainsi l'évêque fut obligé de sortir de l'empire, &c. de demeurer en exil jusqu'à la mort de Rodolphe ».

Le *baiser* sur la joue est un formulaire muet pour assurer l'amitié, les réconciliations, &c. Il est en usage dans les universités pour les réceptions de docteurs, de professeurs &c. autres cérémonies.

Le *baiser* en amour est le symbole du bonheur. Diane, suivant la fable, descendoit du ciel pour prodiguer les *baisers* au jeune Endimion au milieu de la nuit.

Alain-Chartier, l'homme de son temps le plus savant &c. le plus laid, reçut pendant son sommeil un *baiser* de Marguerite d'Ecosse, femme de Louis XI.

Ajoutons qu'autrefois un *baiser* étoit un titre considérable pour une fiancée qui gardoit la moitié du bien qui lui avoit été donné si le futur mourait avant d'avoir épousé.

Maintenant, un *baiser* se donne à l'aventure;

Mais ce n'est pas en bien user.

Il faut que le desir &c. l'espoir l'aitisonne,

Et pour moi je veux qu'un *baiser*

Me promette plus qu'il ne donne.

Dans les coutumes d'Auxerre &c. de Sens, *baiser* le verrou de la porte du fief dominant est l'hommage que le vassal fait à son seigneur absent. Cet usage est passé en proverbe.

On connoît le chapitre sur les *baisers*, par Jean de la Caza, dans lequel cet archevêque de Be-nevent dit qu'on peut se *baiser* de la tête aux pieds. Il plaint les grands nez qui ne peuvent s'approcher que difficilement; &c. il conseille aux dames qui ont le nez long d'avoir des amans eumus (Voltaire).

BAL. Une femme de la cour de Louis XIV, jeune, aimable &c. fort considérée aimoit secrètement le comte d'Evreux, &c. trompoit trois autres amans, sans que son mari, ni personne s'en doutassent. Un rival, qui, sans doute avoit découvert ses intrigues, résolut de satisfaire sa jalousie, il vint à un bal que le roi donnoit à Marly. Son

déguisement étoit singulier, il avoit quatre visages en cire ressemblans aux quatre amans de cette jeune beauté. Le comte d'Evreux en étoit un. Ce masque étoit couvert d'une robe ample &c. longue qui déroboit sa taille, &c. il avoit dans cette enveloppe le moyen de tourner ses visages comme il vouloit, avec facilité &c. à tous momens. Il ne fut pas long-temps sans être pris à danser, en ce premier menuet il tourna &c. retourna ses visages &c. divertit fort l'assemblée. Quand il eut achevé, voila mon démon qui s'en va faire la révérence à cette jeune dame, en lui présentant le visage du comte d'Evreux. Ce n'est pas tout, il dançoit bien &c. étoit fort maître de sa danse, tellement qu'il eut la malice de si bien s'arranger, que quelques tours &c. retours qu'il fit en ce moment, le visage favori tourna si à point &c. avec tant de justesse qu'il fut toujours vis-à-vis la dame avec qui il dançoit. Elle étoit cependant de toutes les couleurs; mais sans perdre de contenance elle ne songeoit qu'à couper court. Dès le second tour elle présente la main, le masque fait semblant de la prendre &c. d'un autre temps plus léger s'éloigne &c. fait un autre tour. Elle croit à celui-là être plus heureuse, point du tout, même fautive, &c. toujours ce visage sur elle.

On peut juger quel spectacle cela donna. Enfin elle en eut au moins pour le triple d'un menuet ordinaire. Ce masque tourna encore assez long-temps; puis trouva le moyen de disparaître sans qu'on s'en aperçût. *Mém. de Saint-Simon.*

BALBOA (Vasco Nogués de). Ce capitaine castillan fut si heureux dans ses expéditions contre les indiens, qu'il envoya 300 marcs d'or au roi d'Espagne pour son quint. Il prit possession du golfe de S. Michel, en se plongeant dans la mer jusqu'à la ceinture, tenant une épée d'une main &c. son bouclier de l'autre, &c. disant aux indiens qui bordaient le rivage : Vous m'êtes temoins que je prends possession de cette mer pour la couronne de Castille, &c. cette épée lui en conserva le domaine : il fit encore des conquêtes qui lui valurent des richesses immenses. Cependant un gouverneur espagnol, arrivé à Sainte-Marie, trouva dans cette ville Balboa avec l'extérieur de la pauvreté faisant couvrir de feuilles d'arbre une méchante case qui lui servoit de demeure ordinaire. Ce gouverneur l'accusa de crime de félonie, lui intenta un procès injuste, le fit décapiter en 1517 &c. s'empara de ses biens, fruits de son courage &c. de ses travaux.

BAL CON. Il y avoit autrefois sur presque tous les théâtres des *balcons* placés sur l'avant-scène où les spectateurs n'étoient séparés des acteurs que par une grille à hauteur d'appui, &c. les murmures du public à cet égard étoient très-bien senties.

Un abbé s'étant un jour placé au balcon, le parterre de mauvaise humeur, cria : à bas, à bas monseigneur l'abbé, celui-ci sans se déconcerter se leva & dit très-poisément :

« Messieurs, depuis qu'on m'a volé ma montre d'or à votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte une place au balcon, que de risquer ma tabatière ».

BALLET. L'origine des ballets se perd dans l'antiquité la plus reculée. La danse, le concours de plusieurs personnes & la représentation d'une action par les gestes & les mouvements du corps constituent le ballet.

Les égyptiens firent de leurs ballets des espèces d'hieroglyphes, ils exprimoient le mouvement des astres, l'ordre & l'harmonie de l'univers. Thésée fit exécuter aux grecs un ballet dans lequel ils traçoient par leurs évolutions les détours du labyrinthe de Crète.

Batille & Pilade se rendoient célèbres chez les grecs par leur génie à composer les ballets : le premier dans le genre léger, l'autre dans le genre grave & sérieux.

Les modernes ont mis tout en œuvre pour rendre ce genre de danse intéressant.

Le fameux comte d'Agliè s'est rendu fameux en Savoie par ses inventions heureuses.

Louis XIV & Louis XV ont dansé dans différents ballets qui étoient exécutés par les principaux seigneurs & les dames de la cour.

Les sibarites furent les premiers qui dressèrent des chevaux à la danse, au point d'exécuter des ballets réguliers ; mais cette invention leur devint funeste, car les crotoniates qui leur faisoient la guerre ayant appris tous les airs sur lesquels ils dressoient leurs chevaux, les exécutèrent au moment du combat & les animaux loin de répondre aux manœuvres des cavaliers sibarites, exécutoient les figures de ballets & furent causés de la défaite de leurs maîtres. La trompette est l'instrument qui convient le mieux pour animer le cheval. Muvinel, un des écuyers de Louis XIII, fit exécuter un ballet de chevaux dans le fameux carrouzel que ce prince donna.

BALMONT (la comtesse de Saint), d'une illustre maison de Lorraine. Elle se rendit célèbre par ses vertus & par son courage. Ayant à se plaindre d'un officier de cavalerie qui étoit venu prendre un logement sur ses terres, & qui s'y comportoit fort mal, sans égard à ses représentations, elle lui donna un rendez-vous, par un billet qu'elle signa le chevalier de Saint-Balmont. L'officier accepta le défi & se rendit au lieu mar-

qué. La comtesse l'attendait en habit d'homme. Ils se battirent, elle eut l'avantage sur lui, & après l'avoir déarmé elle lui dit galement : « Vous avez cru, monsieur, vous battre contre le chevalier de Saint-Balmont, mais c'est ma dame de Saint-Balmont qui vous rend votre épée & qui vous prie à l'avenir d'avoir plus de considération pour les prières des dames ». Après ces mots elle le quitta rempli de confusion ; il s'absenta aussi-tôt & on ne le revit plus.

BALOURDISES. Le duc de Rispernon étoit sujet à beaucoup de distractions, ses nouvelles passaient en proverbes.

Il étoit inquiet de ce que devenoient les vieilles lunes quand il y en avoit de nouvelles.

C'est lui qui demanda si les chiens du Roi alloient à pied à la chasse.

Il demanda à un homme qui lui racontait la mort de César, pourquoi cet empereur mourut sans confession, puisqu'il y a, dit-il, tant de prêtres à Rome.

On disoit devant lui que Cicéron parloit avec une éloquence admirable ; il demanda s'il avoit étudié chez les jésuites.

Il dit à une dame qui lui avoit appris qu'elle n'avoit point d'enfants : votre mère en a-t-elle eu ? ne seriez-vous pas stérile de race.

A l'âge de 18 ans il écrivit une lettre à son père sur laquelle il mit cette adresse, à monsieur mon père, mari de madame ma mère, demeurant chez nous.

En parlant d'une tempête sur mer, il dit que le vaisseau avoit pris le mors aux dents.

En faisant le récit d'un combat naval, il dit qu'il resta plus de trente galères sur le carreau.

Un jour qu'on jouoit Agrippine, tragédie de Cyrano de Bergerac, des badauds avertis qu'il y avoit des endroits contre la religion, les entendirent tous sans émotion ; mais lorsque Séjan, résolu de faire périr Tibère qu'il regardoit déjà comme sa victime, vint à dire :

Frappons, voilà l'hostie.

Alors pleins d'indignation contre l'auteur & contre l'acteur, ils s'écrièrent : « Ah ! le méchant ! » ah ! l'athée ! comme il parle du Saint Sacrement ! »

Le fils de l'intendant de l'évêque de *** se présenta à l'examen de ce prélat, pour être admis aux ordres. Le père avoit prié l'évêque de ne pas proposer à son fils de questions difficiles, parce qu'il étoit d'un génie fort borné. Le prélat lui promit de faire tout pour le mieux ; en effet il lui

se singulièrement cette question : « *Sam, Chaz & Jz, hé, enfans de Noé leur père, de qui sont-ils fils ?* » Que ça aille que suit cette demande, le passaient ne put y répondre. L'évêque le renvoya. Il sortit donc, & trouva dans une antichambre son père, à qui il raconta la demande du prélat, & l'embarras où elle l'avait jeté. Son père, ne pouvant s'empêcher de rire, lui dit que rien n'étoit plus facile; c'est la même chose, ajouta-t-il, que s'il vous eût dit : « *Le fils du gouverneur, de qui est-il fils ?* Vous auriez répondu : il est fils du gouverneur ». Le jeune homme l'interrompit, en lui disant qu'en effet rien n'étoit plus facile à concevoir; & il retourna aussitôt vers l'évêque, qui lui demanda de nouveau en riant : « *Sam, Chaz, & Japhet, fils de Noé leur père, de qui sont-ils fils ?* » Monseigneur, lui répondit l'archevêque avec fermeté, ils sont fils du gouverneur.

Un laquais eut ordre de son maître d'aller voir l'heure à un cadran solaire, puis sur une pierre dans son jardin. Après avoir tourné vingt fois, le domestique fort embarrassé, s'apporte solennellement le cadran solaire à son maître, en lui disant : *teuz, moigneur, c'est-à-dire l'heure vous-même, car je ne m'y connais pas.* Cette naïve balourdise divertit beaucoup le maître.

Dans une des principales villes de commerce on jouait l'histoire de Crébillon : un de ces docteurs, qui critiquent à tort & à travers, s'étoit placé dans un coin de l'amphithéâtre à côté de la première danseuse de la troupe (mademoiselle le fèvre). Lorsque Arfame dit, que Corbulon armé menace l'ibérie : Corbulon ! dit le fort critique, comme ils escroquent les noms ! Corbulon au lieu de Crébillon ! & chaque fois que l'on prononçoit Corbulon, autant de fois voulait-il que ce fût Crébillon. La tragédie finie, la danseuse s'en va derrière les coulisses ; & rencontrant l'auteur, qui avoit joué le rôle de roi, lui dit avec un air d'intérêt & de bonne foi : prenez donc garde, mon cher ami, on se plaint dans l'amphithéâtre que vous escroquiez tous les noms, & que vous ne sachiez pas vos rôles. — Comment donc ? dit l'autre. — Eh ! oui, oui ; tous tant que vous êtes, vous avez toujours dit Corbulon au lieu de Crébillon, je l'ai entendu moi-même. On peut se figurer l'effet plaisant que produisit ce double trait de *balourdise*, & de la part de la danseuse & de la part du prétendu Arfame.

Un capucin a mis à la tête d'un livre de *piété* une épître dédicatoire, & qui commence ainsi : à la très-sainte Trinité. Madame, c'est avec un profond respect que j'apporte ce tribut de louanges six pieds de votre sacrée personne.

Une femme dont le mari venoit de mourir en apoplexie, courut vite chercher un médecin & lui dit que son mari étoit en *scope*, comment,

dit-il, en *scope* ? c'est une syncope apparemment que vous voulez dire. Ah ! monieur, répondit-elle, une coupe de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait dans l'état où est mon pauvre mari ?

Une dame de Paris se faisoit lire le *suét* de Bojazzet, par quelqu'un de sa connaissance. Dans le moment où celui-ci lioit, la scène est à Constantinople. — *Sh, sh*, interrompit-elle, je ne travaillais pas que la rivière de Seine allait toujours. La. Cette dame avoit une profonde connaissance de la géographie !

Une personne regardant le portail des Feuillans de la rue S. Honoré à Paris, & entendant dire qu'il étoit de l'ordre corinthien : Je croyais, dit-elle, qu'il étoit de l'ordre de S. Bernard.

Une dame à qui l'on montrait un tableau de Jerdans, représentant l'envieuse d'Europe : ah ! ah ! dit-elle, est-ce l'Europe galante ?

Une dame étant dans une assemblée, eueu'un vint à parler du prince de Conti. Cette dame demanda s'il étoit de la branche de Conti contenant, chacun de regardoit, & enfin on lui dit que l'on ne connoissoit point celle-là ; & comme elle affirma que rien n'étoit plus sûr, qu'il y avoit une princesse de ce nom, tout le monde se réunit à lui demander dans quelle pénicille elle avoit vu cela, & de quelle autorité elle pouvoit s'appuyer. Elle répondit qu'elle l'avoit trouvé dans les heures, dont en effet voué à peu-près l'indivisible : heures nouvelles, dédiées à même la princesse de Conti, contenant l'office de la Viègre, &c.

Un homme faisant un inventaire, décrit ainsi une tapisserie de Flandres : *item*, une tapisserie à personnages de bêtes.

Un jeune homme, fort ignorant, n'étoit se présenter à l'examen pour les ordres. « *Afin de vous tirer d'embarras, lui dit quelqu'un, re-tenez les réponses de ceux qui seront examinés avant vous.* » L'avis parut bon ; & le jeune homme va le présenter à la suite de plusieurs ordinands. L'évêque demande à l'un d'entre eux ce qu'il feroit si une araignée tomboit dans son calice après la consecration ? L'ecclésiastique interroge répondit qu'il falloit prendre l'araignée bien proprement avec les deux doigts, la mettre sur la patène, & en faire bien dégoutter le sang précieux ; qu'ensuite il falloit se consulter soi-même ; que si l'on ne sentoit pas une extrême répugnance, on devoit sans hésiter avaler l'araignée ; mais que si l'on ne pouvoit se vaincre la-dessus, il falloit brûler l'insécable, & en jeter les cendres dans la piscine. Le prélat vint ensuite au jeune ignorant, qui avoit été fort attentif à cette réponse. « *Et vous, lui demanda-t-il, que feriez-vous si une âne buvoit dans le bénitier ?* — Monseigneur, répondit-il, je prendrais l'âne bien proprement

« avec les deux doigts je le mettrois sur la po-
« tence, & lui ferois rendre gorge de toute l'eau
« bœuf qu'il auroit prise. Ensuite je me consul-
« terois moi-même ; & si je n'avois pas une ex-
« trême répugnance, je n'en ferois pas à deux
« fois, je l'avalerois ; mais si je ne pouvois me
« vaincre l'effusion, je brûlerois cet infâme, &
« j'en jetturois les cendres dans la piscine ».

Deux *hérauts* nouvellement reçus, & qui n'a-
voient guère fait de procès-verbaux, avant été
chargés d'excuser les membres d'une commu-
nauté, furent battus bien complètement ; ils ne
manquèrent pas de dresser un procès-verbal, &
d'exprimer les excès commis contre les membres
de la justice ; & sur le effusion, disaient-ils, en
nous menaçant & en nous, *provenant d'un dequies*
la t. & s. d'un pied, & s. d'un pied, & s. d'un pied, *provenant*
deux images nées contre l'acte de la, s. d'un
que nous & des des coquins, des s. d'un, des s. d'un
deux & des voleurs ; & ce que nous offrons vérita-
blement, en s. d'un, & c.

BALUÉ (Jean), cardinal, né d'une famille
noble, & il prouve par ses intrigues aux pre-
mières dignités de l'Église & de l'État. Il avoit un
crédit extrême sur l'esprit du roi Louis XI. On
le voyoit en conseil & en rechercher à déviler les
troupes devant lui, & leur commander. C'est
dans une de ces occasions que le comte de Dam-
martin dit à Louis XI de lui permettre d'aller dans
le d'office de Baluze, faire l'examen des ecclésiasti-
ques & leur donner les ordres ; car voilà, dit-il,
l'évêque d'Evreux qui passe en revue les gens de
guerre, & n'autorise à aller faire des prières. Il
mourut à Ancone en 1491.

BALUZE (Etienne), né en 1620. Il a formé
le recueil des manuscrits de la bibliothèque de
Colbert, & il a travaillé jusqu'à l'âge de 88 ans.
Il fut exilé pour avoir soutenu les prétentions du
cardinal de Rouillon qui se dit indépendant du
roi. Étant né d'une maison souveraine & dans la
principauté de Sedan avant qu'elle fût cédée à
la France.

BALUZAC (Jean-Louis), un des écrivains de
l'Académie française, né à Angoulême en 1594,
mort en 1654.

On lui avoit donné de son temps le titre de
grand épistolier.

Le père André, mauvais écrivain, mais criti-
que acut, sous le nom de l'hyllarque ou prince
des feuilles, faisant allusion à la qualité de général
des Feuillants, publia contre Balzac deux volumes
de lettres bien fournies d'injures. Ce qui pouvoit
avoir principalement excité la bile de ce religieux,
c'est que Balzac avoit dit dans un de ses ouvrages :
Il y a quelques petits moines qui sont dans l'église,

comme les vats & les autres autres impasse
des vats & des vats. Les vats les autres
s'éloient éloient de la comparaison.

On pouvoit reprocher à Balzac de parler avec
trop de complaisance de lui-même. Un jour qu'il
fut d'une maladie, il vint faire la cour au
cardinal de Richelieu, ce cardinal lui demanda,
s'il ne se portoit pas mieux ; Banteu qui étoit pré-
sent, sans donner à Balzac le temps de répondre,
dit à ce ministre : « Comment pourroit-il le bien
« porter ? Il ne parle que de lui-même, & à cha-
« que fois il met le chapeau à la main : cela
« l'ennuie ».

Balzac affairoit, comme l'ayant su des person-
nes de la ville de Paris, que la société de Balzac,
bien loin d'être épineuse comme ses lettres, étoit
remplie de douceur & d'agrément.

La réputation de Balzac étoit si grande, qu'on
alloit de fort loin à la terre de Balzac pour l'y voir.
Les compliments qu'on lui faisoit étoient quel-
ques fois si nombreux. Un de ces courtois commençait
son discours en ces termes : Le respect & la
vénération que j'ai toujours eue pour vous & pour
meilleurs vos livres, &c.

Un jour on reprochoit avec justice à Malthus,
qu'il ne donnoit des louanges à personne, & qu'il
n'approuvoit rien : il répondit : J'approuve ce qui
est bon ; & pour marque que j'approuve quelque
chose, je vous annonce que le jeune homme, qui
a fait ces lettres (il parloit de Balzac) sera le res-
taurateur de la langue française.

Balzac travailloit difficilement ; aussi dans une
de ses lettres s'écrie-t-il : O bienheureux écri-
vains, M. de Sammaise en latin & M. de Scudéri
en français, j'admire votre facilité & j'admire
votre abondance ; vous pouvez écrire plus de
calepins que moi d'Almanachs.

Le prix d'éloquence que donne l'Académie fran-
çoise, a été fondé par Balzac en 1654 ; divers
obstacles ayant retardé l'effet de cette fondation
jusqu'en 1651, la valeur du prix qui étoit de
deux cents livres, fut portée à trois cents livres,
par l'augmentation de la somme ; c'est une mé-
daille d'or, qui d'un côté représente S. Louis,
& de l'autre une couronne de laurier avec ce mot,
à l'immortalité, qui est la devise de l'Académie.

BANNER (Jean), célèbre capitaine suédois,
mort en 1641 ; il eut le commandement de l'in-
fanterie sous le roi Gustave. Il aimoit à répéter
qu'il n'avoit jamais rien hasardé, ni même formé
une entreprise sans y être obligé par une raison évi-
dente. Il ne vouloit point de volontaires dans le
service, parce qu'ils demandent trop d'égards &
de ménagements. Les exemptions, les devoirs de la
discipline qu'ils usuroient, ou qu'on ne peut se dis-

veuf de leur accorder sone d'un pernicleux exemple
 & gisent tous les autres.

Pourquoi eroyez-vous, disoit-il à ses confrères, que *Galas & Piccolomini* n'ont jamais pu rien faire contre moi ; c'est qu'ils n'osoient rien entreprendre sans le consentement du ministre de l'empereur.

Il conçut une violente passion pour une princesse de Bade, & l'ayant épousée, l'amour lui ôta toute son activité ; il quitta le commandement, & mourut après quelques mois de mariage.

BANNISSEMENT. On bannissoit, dit Voltaire, il n'y a pas bien long-temps du ressort de la juridiction un petit voleur, un petit faussaire, un coupable de voie de fait. Le résultat étoit qu'il devenoit grand voleur, grand faussaire, & meurtrier dans une autre juridiction. C'est comme si nous jetions dans les champs de nos voisins les pierres qui nous incommoderoient dans les nôtres.

BARATIER. Il étoit né françois, fils d'un président réfugié ; il fut le grec à six ans, & l'hébreu à neuf. On lui doit la traduction des voyages du juif *Benjamin de Tudelle*, & beaucoup de dissertations savantes.

Le jeune *Baratier* étonna & enchantait tous ceux qui le connoissent par ses connoissances dans les langues, en histoire, en philosophie, en mathématiques ; il n'avoit que dix-neuf ans lorsqu'il mourut en 1740, de l'excès d'un travail extraordinaire, dont Frédéric II fut la cause. Le jeune *Baratier* lui ayant été présenté comme un prodige d'érudition : *savez-vous le droit public*, lui dit ce roi ? & comme il avoua qu'il l'ignoroit : *allez donc l'étudier*, lui répliqua sèchement ce prince, *avant de vous donner pour savant*. En effet il se livra à cette étude avec une telle application, qu'il mourut à Hell, au bout de quinze mois, une thèse de droit public avec le plus grand éclat, mais aux dépens de sa vie.

BARBARISME. Le *barbarisme* est un vice d'élocution qui, comme le mot l'annonce, indique que celui qui parle est étranger ; on sait que les anciens appeloient *barbares* tous ceux qui n'étoient point de leur pays. Ainsi un *barbarisme* est une façon de parler étrangère, & qui n'est pas en usage parmi ceux qui parlent correctement.

Un étranger écrivant à M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, lui marquoit : monseigneur, vous avez pour moi des boyaux de père, il vouloit dire des entrailles de père ; & faisoit un *barbarisme*.

BARBAZAN. Arnauld-Guillaume de *Barbazan*, honoré par Charles VII du titre glorieux de chevalier sans reproches, vainquit le chevalier de l'escalle dans un combat singulier à la tête des armées de

France & d'Angleterre, en 1404. Après sa victoire le roi lui fit présent d'un livre avec cette devise : *ut casu graviore ruat*. Ce héros défendit Melun contre les anglois & mourut des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Belleville. Charles VII lui avoit permis de porter les trois fleurs de lys de France, sans brisure, & lui donna dans ses lettres patentes le nom de restaurateur du royaume & de la couronne de France. Il eut, comme Duguesclin, l'honneur d'être enterré à S. Denis, au milieu de nos rois.

BARBE. Il est à remarquer, dit Voltaire, que les orientaux n'ont jamais variés sur leur considération pour la *barbe*. Le mariage chez eux a toujours été, & est encore l'époque de la vie où l'on ne se rase plus le menton. L'habit long & la *barbe* imposent du respect.

Les occidentaux ont presque toujours changé d'habits, & si on ose dire, de menton. On porta des moustaches sous Louis XIV, jusques vers l'année 1672 ; sous Louis XIII, c'étoit une petite *barbe* en pointe. Henri IV la portoit quarrée. Charles-quin, Jules II, François I, remirent en honneur la large *barbe* qui étoit depuis longtems passée de mode. Les gens de robe alors, par gravité & par respect pour les usages de leurs pères se firent raser, tandis que les courtisans en pourpoint & en petit manteau portoient la *barbe* la plus longue qu'ils pouvoient. Les rois alors, quand ils vouloient envoyer un homme de robe en ambassade, prioient les confreres de souffrir qu'il laissât croître sa *barbe* sans qu'on se moquât de lui dans la chambre des comptes ou des enquêtes.

Une petite historiette racontée par Paul Joves, dans l'éloge de Francesco Filelfo, montre jusqu'à quel point jadis les savans étoient jaloux de leur *barbe*. Il étoit question de la quantité, ou de l'accent d'une syllabe grecque entre cet italien & un professeur, grec de naissance, nommé Timothée ; l'un soutenoit que la dernière syllabe d'un mot étant brève, il falloit un circonflexe sur sa pénultième, l'autre prétendoit que l'accent devoit être aigu, parce que la dernière étoit longue. On gage, l'un sa *barbe*, l'autre une certaine somme : le pauvre Timothée perdit, & quelque offre qu'il fit pour racheter sa *barbe*, l'impitoyable Filelfo la lui fit couper & la garda chez lui, comme un monument éternel de sa victoire. *Ex familia eradita victoria trophæum remansit*. Il pouvoit se vanter d'avoir fait la *barbe* à son homme.

Ceci rappelle un propos du cardinal de Richelieu au sujet du père Joseph : il disoit qu'il n'y avoit personne au monde qui pût faire la *barbe* à ce capucin, quoiqu'il y eût belle prise.

Hugues, comte de Châlons, ayant été vaincu par Richard, duc de Normandie, alla se jeter à ses pieds avec une selle de cheval sur le dos, pour marquer qu'il se soumettoit entièrement à lui : « avec la grande *barbe*, dit la chronique. » Il avoit plutôt l'air d'une chèvre que d'un cheval ».

En 1536. François Olivier, depuis chancelier de France, ne put être reçu au parlement qu'à la charge de faire couper sa grande *barbe*, s'il vouloit assister aux plaidoyers : une grande *barbe* n'étoit pas alors de la gravité d'un magistrat ; cette coquetterie n'étoit permise qu'à la cour.

Le 6 janvier 1521, François I, blessé à la tête d'un tison jetté par une fenêtre, est obligé de se faire couper les cheveux qu'il étoit d'usage de porter longs avec la *barbe* rasée ; mais voulant gagner d'un côté ce qu'il perdoit de l'autre, il laissa croître sa *barbe*, &c. l'on vit aussitôt tous les courtisans avec des cheveux courts & une *barbe* longue.

Henri IV étant à Saint-Germain où il faisoit bâtir, l'histoire en Faucher, plein d'amour propre, ne manqua pas de s'y rendre pour demander une pension au monarque. Il trouva le roi dans ses jardins, occupé à faire achever un Neptune, pour l'ornement d'un bassin ; le sculpteur faisoit la *barbe* du dieu ; Henri IV aperçut Faucher qui en portoit toujours une très-touffue : « Voilà justement, dit-il en regardant Faucher, le modèle de la *barbe* que nous cherchons ».

Guillaume Duprat, fils du chancelier Duprat, évêque de Clermont, qui assista au concile de Trente, &c fit bâtir le collège des jésuites de Paris, avoit la plus belle *barbe* qu'on eût vue. S'étant présenté à son église cathédrale pour faire l'office, &c dire la messe le jour de l'Ascension, il trouva les portes du chœur fermées, & trois chanoines, dont deux étoient, l'un doyen, & l'autre chantre. Ils attendoient leur prélat à l'entrée ; le doyen tenoit en main des ciseaux & un rasoir qu'il devoit fort haut, afin qu'on le vit.

Le chanoine qui n'avoit point de dignité portoit le livre des anciens statuts du chapitre, &c le tenoit ouvert dans l'endroit où il y avoit écrit qu'il faut avoir la *barbe* rasée pour entrer au chœur, *Barbis rasi*. D'un autre côté, le chantre ayant une petite bougie en main, montrait à l'évêque l'endroit où ces paroles étoient écrites, &c même les prononça tout haut, en criant *barbis rasi*, révérend père en dieu, *barbis rasi* ; &c comme le doyen se mettoit en état avec des ciseaux de faire l'office de barbier : l'évêque effrayé reprit d'abord qu'il étoit trop bonne fête ce jour-là ; mais l'impitoyable doyen ne s'arrêta point, &c voulant tondre la belle *barbe*, le pré-

lat s'enfuit en criant, sauve ma *barbe*, je laisse mon évêché.

Il alla à toute jambe dans son château de Beauregard à deux lieues de Clermont ; il y tomba malade de chagrin &c en mourut.

Il avoit fait serment, pendant sa maladie, de ne jamais mettre le pied à Clermont, où on lui avoit fait un si grand affront. C'est de-là qu'est venu le proverbe *Officium propter barbficium*, on ne fait point l'office qu'on n'ait la *barbe* faite.

M. le comte de Soissons qui fut tué à Sedan avoit la *barbe* rousse. Etant à sa maison de campagne, où Henri IV étoit venu pour une partie de chasse, il demanda, en présence du roi, à son jardinier, qu'il savoit être enuqué, pour quoi il n'avoit point de *barbe* ; le jardinier lui répondit que le bon dieu faisant la distribution des *barbes*, il étoit venu lorsqu'il n'en restoit plus que de rousses à donner, & qu'il aimoit mieux n'en point avoir du tout, que d'en porter une de cette couleur.

BARBE, fille d'un seigneur bnhémien appelé Herman, épousa l'empereur Sigismond en 1392. Elle se deshonorait par sa vie licentieuse. Après la mort de l'empereur quelques courtisans, sages, l'engagèrent à imiter, dans son veuvage, la tourterelle : « Non, j'aime mieux, dit-elle, suivre l'exemple de la colombe qui ne vit jamais sans amours ».

BARBEYRAC, (Jean) né à Béziers, en 1674. Il sembleroit, dit Voltaire que ses traités du droit des gens, de la guerre, & de la paix qui n'ont jamais servi, ni à aucun traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à assurer le droit d'aucun homme, soient une consolation pour les peuples des maux qu'ont fait la politique &c la force.

BARBIER, (Louis). Barbier plus connu sous le nom d'abbé Rivière, mourut en 1670 à Montfort-l'Amauri où il étoit né. De professeur au collège Duplessis, il devint aumônier de Gaston d'Orléans ; ses trahisons envers son maître, dont il révéla les secrets au cardinal Mazarin, lui valurent l'évêché de Langres, il fut même nommé cardinal ; mais cette nomination fut révoquée. On dit qu'il fut le premier ecclésiastique qui osa porter perruque. Il laissa, par testament, cent écus à celui qui feroit son épitaphe : Lamouroye lui fit celle-ci :

Ci gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,

Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage...
Je n'en dirai pas davantage;
C'est trop mentir pour cent écus.

BARBYTACE. C'est le nom d'une ancienne ville de Perse, dont les habitants, au rapport de Plin, faisoient tous leurs efforts pour ramasser beaucoup d'or, non afin d'être fort riches, mais dans le dessein d'enfourer un métal si dangereux pour l'espèce humaine.

BARDE. Les anciens *bardes* ont été les plus considérés & les mieux récompensés de tous les poètes de la terre. Les gaulois, les bretons, les germains, les peuples de la Scandinavie, les appelloient les chanteurs de la guerre; en effet, la veille des batailles ils composoient des poèmes guerriers, qui inspiroient à leurs compatriotes une ardeur martiale: pendant l'action ils se tenoient à l'écart, en lieu de sûreté, & se contentoient de tour observer pour le transcrire en vers au public qui en faisoit grand cas; heureux les héros qui méritoient leurs éloges; celui dont ils publioient la lâcheté étoit pour toujours dévoué au deshonneur.

Les *bardes*, en récompense de leurs poèmes & de leurs chansons, recevoient des terres qui étoient exemptes de tout impôt; ils avoient le droit de se faire nourrir la moitié de l'année aux frais du public, & se logeoient le plus souvent dans la première maison qui leur sembloit commode.

Les premiers historiens ont puisé dans les recueils des poèmes des *bardes* les premiers chapitres des histoires de différents peuples.

BARNEVELDT. Jean d'Olden *Barneveldt*, avocat-général des états de Hollande fut très-habile dans les négociations, & très-estimé d'Elizabeth & d'Henri IV, bons juges en fait de mérite.

Malgré toutes ses vertus, *Barneveldt* fut accusé de trahison & d'intelligence avec l'Espagne. En 1619 il fut jugé par vingt-six commissaires à avoir la tête tranchée. Il mourut jusqu'à la mort autant de flegme que de fermeté. Sa dernière lecture, à sa femme & à ses enfants, est un monument précieux de tendresse & de grandeur d'ame.

BARON (Michel), fils d'un marchand d'Isoudun, qui s'étoit fait comédien, entra dans la troupe de la Raison, & quelque temps après dans celle de Molière.

On l'appella, d'une commune voix, le Roscius de son siècle; il disoit lui-même, dans ses enthousiasmes d'amour-propre, que tous les cent ans on voyoit un César, mais qu'il en falloit deux mille pour produire un *Baron*.

Le père de ce célèbre acteur avoit aussi, dans un degré supérieur, le talent de la déclamation; sa mère, également comédienne, étoit la plus belle personne de son temps. On rapporte que lorsqu'elle se présentoit à la toilette de la reine-mère, sa majesté disoit à toutes ses dames: voilà la *Baron*, & toutes prenoient la suite.

Cette actrice étoit au foyer de la comédie, lorsqu'un amant, qui l'avoit quittée, vint se reconcilier avec elle; la paix se fit, & l'amant demanda à l'actrice la clef de son appartement pour aller, disoit-il, se réparer & attendre la fin de la pièce; mais le misérable abusant de la confiance qu'on avoit en lui, prit l'argent avec tous les autres meubles de prix & se sauva. La *Baron* étoit dans une situation critique, cette nouvelle caufant chez elle une révolution subite, lui donna la mort.

Baron n'entroit jamais sur la scène qu'après s'être mis dans l'esprit & dans le mouvement de son rôle. Il y avoit telle pièce où, au fond du théâtre & derrière les coulisses, il se battoit, pour ainsi dire, les flancs, pour se passionner; il apostrophoit avec aigreur & injureusement tout ce qui se trouvoit sous la main, de valets & de camarades de l'un & de l'autre sexe, jusqu'à ne point ménager les termes, & il appelloit cela respecter le parterre. Il ne se montrait en effet à lui, qu'avec je ne sais quelle altération de ses traits, & avec ces expressions muettes, qui étoient comme l'ébauche du caractère de ses différents personnages.

Les prédicateurs venoient souvent à la comédie, dans une loge grillée, étudier *Baron*.

Un jour cependant le parterre ne put s'empêcher d'interrompre cet acteur par un éclat de rire, lorsqu'à l'âge de soixante & quinze ans, jouant le rôle de Rodrigue dans le *Cid*, il récita ces vers :

Je suis jeune, il est vrai; mais aux ames bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Ce qui avoit encore pu exciter les ris du parterre, c'est que *Baron*, dans la même pièce, se jetoit assez légèrement aux genoux de Chimène; mais quand il fallut qu'il se relevât, on voyoit arriver deux garçons de théâtre pour lui prêter la main.

Peu de temps après, il voulut encore remplir, dans la tragédie de *Britannicus*, le premier rôle. Plusieurs spectateurs, choqués de voir le personnage de *Britannicus*, qui est un prince à peine sorti de l'enfance représenté par un vieillard septuagénaire, ne purent s'empêcher de rire & d'interrompre le spectacle. *Baron*, sans se déconcerter, s'avance sur le bord du théâtre, et

se croise les bras, & après avoir regardé fixement le parterre, il s'écrie, en pouffant un profond soupir : *Ingrat parterre que j'ai élevé, &c* continue son rôle.

Il vouloit refuser la pension de 3000 livres que Louis XIV lui avoit donnée, parce que l'ordonnance portoit : *Payez au nommé Michel Boyron, dit Baron, &c.*

Il continua de jouir des applaudissemens du public jusqu'au 3 septembre 1729, que représentant Vincelles dans la tragédie de ce nom, après avoir prononcé ce vers de la première scène :

Si proche du cercueil où je me vois descendre.

Il se trouva si incommodé d'un asthme, qu'il ne put continuer. Il mourut le 22 décembre suivant à 77 ans.

Le portrait de *Baron* a été gravé, & voici quatre vers que le grand Rouffseau fit pour être mis au bas :

Du vrai, du pathétique, il a fait le ton.
De son art enchanteur l'illusion divine
Prétoit un nouveau lustre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Baron a laissé au théâtre plusieurs pièces sous son nom, que l'on joue encore avec succès, telles que *l'Homme à bonnes fortunes*, *la Coquette*, *le Jaloux*, *l'Andrienne*, &c.

BARREAUX (Jacques Vallée, seigneur des), né en 1602, il quitta une charge de conseiller au parlement de Paris pour se livrer entièrement aux délices d'une vie voluptueuse. Cependant il parut réformer ses mœurs, quand il atteignit soixante-dix ans; ce qui lui attira cette épigramme :

*Des Barreaux, ce vieux débauché,
Affecte une réforme austère;
Il ne s'est pourtant retranché
Que ce qu'il ne peut plus faire.*

« Je demande à Dieu trois choses, disoit des » Barreaux : oublier le passé, patience pour le » présent & miséricorde pour l'avenir ».

BART (Jean). *Jean Bart*, né à Dunkerque, d'un simple pêcheur, se rendit fameux par plusieurs combats sur mer, & grand nombre d'actions hardies. Il se conduisoit par-tout en marin. Il ne savoit lire, ni écrire; mais il savoit bien se battre.

Le chevalier de Forbin l'ayant conduit à Versailles, on disoit en plaisantant : voilà le chevalier de Forbin qui mène l'ours. Il avoit, en effet, *Encyclopédiana*.

une figure terrible : il étoit de haute taille, robuste avec un air menaçant.

Pendant que *Jean Bart* étoit à Bergue, un anglais qui commandoit deux vaisseaux y aborda, alla dans un lieu public où les officiers avoit coutume de se rendre pour se rafraîchir. Il aperçut un homme dont l'air fier & déterminé, la taille haute & vigoureuse le frappèrent. L'entendant parler facilement anglais, il eut la curiosité de savoir qui il étoit. Ceux à qui il demanda lui répondirent que c'étoit *Jean Bart*. — C'est lui que je cherche. Cet anglais, après un entretien assez court, dit qu'il avoit envie d'en venir aux prises avec lui. — Cela est très-facile, répondit *Jean Bart* : j'ai besoin de munitions, & partirai si-tôt que j'en aurai reçues. — Je vous attendrai, répartit l'anglais. *Jean Bart* apprit qu'un vaisseau parti de Breil pour lui apporter des vivres, avoit été pris par les Flélinguois, il vendit une de ses prises, acheta des provisions, & lorsqu'il eut fait les préparatifs pour son départ, il avertit le capitaine anglais qu'il mettroit à la voile le lendemain. L'anglais répondit qu'ils se battraient lorsqu'ils seroient en pleine mer; mais qu'étant dans un port neutre, ils devoient se traiter réciproquement avec amitié; & l'invita à déjeuner le lendemain à son bord, avant de partir. *Jean Bart* lui répondit : — Le déjeuner de deux ennemis comme vous & moi qui se rencontrent, doit être des coups de canon ou des coups de sabre. Le capitaine anglais insista. *Jean Bart* étoit brave, par conséquent incapable de bassesse : il jugea du capitaine anglais par lui, accepta son déjeuner, se rendit à son bord, prit un peu d'eau-de-vie, fuma une pipe, dit au capitaine anglais : *il est temps de partir*. L'anglais lui dit : *vous êtes mon prisonnier; j'ai promis de vous prendre; de vous amener en Angleterre*. *Jean Bart* jeta sur lui un regard qui annonçoit son indignation & sa fureur; alluma sa pipe, cria à moi; renversa quelques anglais qui étoient sur le pont, dit : *Non, je ne serai pas ton prisonnier, le vaisseau va sauter*. Tenant sa pipe allumée, il s'élança vers un baril de poudre qu'on avoit par hasard tiré de la sainte-barbe. Tout l'équipage anglais se voyant près de périr, fut saisi d'effroi. Les français qui étoient dans les vaisseaux de *Jean Bart*, l'avoient entendu, ils se mirent promptement dans des chaloupes, montèrent à l'abordage du vaisseau où il étoit, hachèrent en pièces une partie des anglais, firent les autres prisonniers; s'emparèrent du vaisseau. En vain le capitaine anglais représenta qu'il étoit dans un port neutre; *Jean Bart* l'emmena, & le conduisit à Brest.

BARTHELEMI DES MARTYRS, dominicain, né à Lisbonne en 1514, mort en 1590.

La reine Catherine lui donna l'archevêché de Brague. Comme on demanda au concile de

X

Trente si les cardinaux avoient aussi besoin d'être réformés, *Barthelemi* élevant la voix dit : oui, les très-illustres cardinaux ont besoin d'une très-illustre réforme.

Ce prélat visitoit & soulageoit avec soin les malades. *Je sais*, disoit-il, le premier médecin de quatre cents hôpitaux qui sont les paroisses de mon diocèse.

BARWICK. Jacques Fitz-de-James, duc de *Barwick*, maréchal de France, étoit fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre, & d'Arabelle Churchill, demoiselle des plus distinguées par son esprit & par sa beauté. Ce général, l'un des plus illustres qui ait commandé les armées françaises, fut tué au siège de l'Ilisbourg en 1734, d'un coup de canon, entre milord Edouard & le duc de Duras. Le premier fut couvert du sang de son père, & le dernier fut blessé par le piquet d'un gabion. *Barwick* s'immortalisa sur-tout par la bataille d'Almanza, qui se donna le 25 Avril 1707. Le marquis Las-Minas, général des Portugais, perdit tous ses bagages ; sa maîtresse, vêtue en Amazone, fut tuée auprès de lui. Cette victoire signalée, qui assura à Philippe V la couronne d'Espagne, ne coûta à son armée que deux mille hommes, tant tués que blessés. Après la bataille, on prit tous les bagages, quatre cents charriots, & l'on fit encore plus de quinze cents prisonniers. L'abondance fut telle dans le camp, que les chevaux s'y donnoient pour un écu, les habits pour quinze sols, les fusils pour quatre sols, & les mulets pour rien.

BAS. Cette partie de l'habillement qui sert à garantir les pieds & les jambes des injures de l'air, étoit autrefois en France de drap, ou de quelque autre étoffe de laine drapée. On est à présent dans l'usage de faire les bas au tricot & au métier, en laine, en soie, en coton, &c.

Les anglais ont voulu se faire honneur de la découverte du métier à *bas* ; mais il est bien certain que cette utile & ingénieuse machine est due à un français, qui n'ayant point obtenu un privilège qu'il déiroit pour s'établir à Paris, passa en Angleterre, où il fut magnifiquement récompensé ; mais il lui fut défendu, sous peine de mort, de donner à aucun étranger aucuns détails sur cette belle invention.

Cependant un français qui étoit resté quelques temps à Londres, relitta, par un effort de mémoire, l'heureuse découverte de son compatriote, & établit à Paris un métier à *bas* qui a servi de modèle à tous les ouvriers de l'Europe.

On dit que Henri II porta le premier en France des bas de soie faits au métier.

C'est au château de Madrid, près Paris, que

fut établie la première manufacture de bas en ce genre, en 1656.

BASILE (S.), surnommé *le Grand*, né en 329, mort en 379.

Il fut évêque de Césarée. L'empereur Valens voulant l'engager par force dans l'arianisme, lui envoya Modeste, préfet d'Orient. « Vos menaces, lui dit *Basile*, ne m'ébranlent point : quiconque ne tient à rien ne craint point la confiscation. Quant à l'exil, je ne le connois point : toute la terre est à Dieu ; par-tout elle sera ma patrie, ou le lieu de mon passage. Si vous m'enfemez dans une prison, j'y trouverai plus de contentement avec moi-même que les courtoisans auprès de Valens. A l'égard de la mort, elle sera pour moi un bienfait, en me réunissant à l'être suprême ».

Modeste patoisant étonné de la hardiesse de sa réponse : « Apparemment, lui replica *Basile*, que vous n'avez jamais rencontré d'évêque ».

BASINE, femme de Basin, roi de Thuringe, quitta son mari pour venir en France épouser le roi Childéric I. « Si j'avois cru, lui dit-elle, trouver au-delà des mers un héros plus brave & plus galant que vous, j'aurois été l'y chercher ».

BASOCHE. La *Basochie* est une juridiction tenue par les clercs des procureurs au parlement de Paris, & de quelques autres Tribunaux, pour connoître des différends qui peuvent s'élever parmi les clercs, & pour régler leur discipline.

Le roi Philippe-le-Bel voulant engager les jeunes gens à prendre connoissance des affaires en se fixant à Paris, de l'avis de son parlement, leur permit d'avoir entre eux une juridiction sous le titre de *royaume de la Basochie*. Il fut dit aussi que tous les ans le roi de la *Basochie* seroit faire montre à tous les clercs du palais, & à tous les autres sujets ou supposés.

Cette montre étoit une espèce de carrousel, & attiroit beaucoup de monde. En 1540, François premier desira la voir, & se rendit exprès à Paris ; il s'y trouva sept à huit cents clercs.

En 1548, les habitans de la Guienne s'étant montrés rebelles envers Henri II, au sujet de la gabelle, le roi de la *Basochie* & ses supposés offrirent d'accompagner le comté de Montmorency qui commandoit une armée considérable ; ils marchèrent au nombre de dix mille hommes, & firent si bien leur devoir, qu'à leur retour Henri II leur laissa le choix de la récompense ; mais ils eurent la délicatesse d'en en point demander. Le roi leur accorda le droit de couper dans ses forêts tels arbres qu'ils voudroient

pour servir à la cérémonie du Mai qu'ils plantoient ordinairement devant l'escalier du palais. Il permit au roi de la *Basche* & à ses suppôts, d'avoir dans leurs armoiries (qui sont trois écritoires) timbre, casque & morion, pour marque de souveraineté. Ils eurent encore d'autres privilèges dont quelques-uns ont été détruits avec le temps.

Pour ce qui est du titre de toi de la *Basche*, ils le perdirent sous Henri III, qui voyant que le nombre des clers augmentoit considérablement ne voulut plus qu'aucun de ses suiets portât le nom de roi. Les prérogatives attachées à cette dignité ont été transmises au chancelier de la *Basche*, qui est maintenant le premier officier de cette juridiction.

Comme les causes séculières ne se présentent que rarement à ce tribunal, on est dans l'usage d'en faire plaider de fictives l'un des jours gras, ce qui a fait donner à ces causes le nom de *causes geissas*.

BASSESE. La *basseste* est en morale un défaut d'élévation dans les sentimens. La *basseste* n'est que trop souvent le chemin de la fortune; mais l'homme qui a l'ame élevée dit avec un de nos poètes :

Qui, moi, pour mendier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte ensemeler des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris !
La plus haute fortune est trop chère à ce prix.

Parmi tant de traits de *basseste* que nous pourrions citer nous n'en choisissons qu'un que la dignité du personnage rend plus frappant.

L'empereur Caligula faisoit de grandes provisions de toutes sortes de marchandises & les revendoit ensuite à un prix exorbitant. Un jour qu'il faisoit vendre des gladiateurs à l'enchère, le préteur Saturninus s'endormit dans la salle. Caligula s'en étant aperçu fit remarquer au crieur le geste du préteur endormi, qui laissant tomber sa tête en avant sembloit approuver les enchères, & qui se éveilla qu'au moment où on lui adjugeoit treize gladiateurs pour 1,125,000 liv. qu'il fallut payer.

BASSE-TAILLE. Ce genre de voix qui avoit obtenu la préférence du temps que Thevenard le faisoit valoir à l'opéra, a été victime de la mode. Les rôles de Roland, d'Égée, d'Amadis de Grèce sont faits pour une *basse-taille*. Les femmes qui d'incident de tout par ce qu'elles appellent le sentiment, & qui pourtant ne suivent que leur inconstance naturelle, ont depuis long-temps donné la préférence à la haute-contre, elles assurent que c'est la voix du cœur. Il faut maintenant que les héros d'opéra aient une haute-contre. La

basse-taille ne sied qu'aux tyrans, aux magiciens ou aux amans disgraciés. Un temps reviendra où ce genre de voix obtiendra sans doute le beau surnom de *voix du cœur*. Il ne faudroit peut-être qu'un nouveau Thevenard.

BASSOMPIERRE (*François de*), colonel-général des Suisses & maréchal de France, né en Lorraine en 1579, d'une famille noble & ancienne, mort le 12 octobre 1646.

Bassompierre s'attacha de bonne heure à la France & se distingua par sa valeur & ses services. C'étoit l'homme de son temps qui avoit le plus d'engagement & de vivacité dans l'esprit; ce qui paroît assez par les réponses plaisantes & ingénieuses qu'il faisoit à propos en toutes sortes d'occasions.

Il avoit aimé une demoiselle d'Entraques & en avoit obtenu des faveurs. Cette demoiselle publoit qu'il subsistoit entre M. de *Bassompierre* & elle une promesse de mariage; & en conséquence se faisoit appeler madame de *Bassompierre*. Ce maréchal se promenant en carrosse avec la reine, un jour qu'il y avoit un grand nombre de carrosses au cours, il arriva que la voiture de mademoiselle d'Entraques fut obligée de s'arrêter quelque temps proche de celle de la reine à cause de la foule. La reine regardant le maréchal: *Voilà*, lui dit-elle, *madame de Bassompierre*. Ce n'est que son nom de guerre, répondit-il assez haut pour être entendu de son ancienne maîtresse. *Vous êtes un sot*, *Bassompierre*, dit celle-ci. *Il n'a pas tenu à vous, madame*, reprit-il, & li-dessus les carrosses recommencèrent à marcher.

Henri IV voulant un jour passer sur un bassin d'eau pris par la glace, *Bassompierre* s'y opposa. Le roi lui dit: « Il n'y a rien à craindre, voilà » bien des gens qui y ont passé: avant moi. *Oh ! sire*, lui dit *Bassompierre*, *vous êtes d'un plus grand poids qu'un autre*.

Marie de Médicis étoit parvenue en 1616 à s'assurer du prince de Condé, qu'elle ne trouvoit pas assez soumis à ses volontés. Thimines, pour avoir arrêté prisonnier le premier prince du sang, d'armé & sans défense, dans la chambre de la reine, fut fait maréchal de France. Tous ceux qui contribuèrent, de quelque manière que ce fût, à cette expédition, furent reçus des plus grands honneurs. *Bassompierre* seul dédaigna cette voie d'avancement. « Qu'est-ce que cela ? lui dit » la reine dans sa bonne humeur: tu ne demandes rien aujourd'hui ? Madame, lui répondit-il avec » fierté, je n'ai pas rendu un service si considérable, que j'en doive demander la récompense à » votre majesté. J'ai fait mon devoir; j'ai obéi » aux ordres que vous m'avez donnés, en ce » qui concerne les forçens de ma charité de » colonel-général des Suisses. Quand j'aurai mérité, par quelque action plus belle & plus

« éclatante, les premières dignités de l'état, » j'ose espérer que le roi voudra bien m'en gratifier sans que je les lui demande ».

Ce maréchal fut envoyé ambassadeur en Suisse, & on auroit pu lui demander combien de fois il s'y étoit enivré pour le service du roi. On a rapporté qu'après un festin magnifique que lui firent les députés des Treize-Cantons, le jout qu'il eut son audience de congé, ils l'accompagnèrent & le virent monter à cheval. Le maréchal leur proposa de boire le vin de l'étrier. Ils envoyèrent querir leur grand verre : *Non, dit le maréchal, le vin de l'étrier doit se boire dans la botte.* « Il se fit ôter une des fiennes qu'on remplit de vin ; il y but la valeur d'une grande rasade ; après lui tous les députés des Treize-Cantons » burent, & la botte fut entièrement vidée ».

Lorsque le cardinal de Richelieu voulut faire assiéger la Rochelle, la principale place des Huguenots, les courtisans qui prévoyaient que le succès de cette expédition tendrait le premier ministre absolu, en dégoûtèrent Louis XIII. *Fous verrez, disoit Bassompierre, que nous serons assez fous pour prendre la Rochelle.*

M. de Bassompierre fut mis à la Bastille pour son grand attachement à des personnes qui avoient déplu au roi & à son premier ministre le cardinal de Richelieu. Il passoit son temps à lire & à écrire. C'est-là qu'il composa des *Mémoires* contenant l'histoire de sa vie, & de ce qui s'est passé de plus remarquable à la cour de France, depuis 1598 jusqu'à son entrée à la Bastille, en 1641, Malleville, son secrétaire, le trouvant qui feuilletait l'écriture sainte, lui dit : *Que cherchez-vous d'ne, monseigneur ? Je cherche, répondit-il, un passage que je ne saurois trouver.* Il vouloir lui faire entendre qu'il souhaitoit bien sortir d'où il étoit.

Il n'eut sa liberté qu'au bout de dix ans, après la mort du cardinal, qui ne pardonnoit jamais à ceux qui l'avoient offensé. Lorsqu'il reparut à la cour, Louis XIII lui demanda son âge ; *Bassompierre* lui répondit qu'il n'avoit que cinquante ans ; mais le roi ayant appris qu'il en avoit soixante, lui reprocha qu'il n'avoit pas accusé vrai. « *Sire,* lui répondit M. de *Bassompierre*, je ne comptois pas dix années que j'ai passées à la Bastille, » parce qu'elles n'ont point été employées à votre service ».

Le maréchal de *Bassompierre* examinoit tous les soirs tout ce qu'il avoit dépensé le jour, & comme il avoit donné cent écus au maître d'hôtel, pour faire la plus grande chère qu'il pourroit à sept ou huit personnes de qualité ; ce maître d'hôtel lui porta ses comptes lorsqu'il étoit prêt de se coucher. Dans son mémoire il ne trouva que quatre-vingt-dix écus pour la dépense du repas, & M. le maréchal après l'avoir lu, lui dit : faites que

le compte soit juste si vous voulez que je l'arrête. Le maître d'hôtel descendit sur le champ & rapporta le compte, après avoir ajouté au bas : *item, dix écus pour faire les cent écus.*

Le maréchal de *Bassompierre* jouant avec Louis XIII, ce prince laissa tomber quelques pièces d'argent, & se penchant pour les ramasser, tenoit, de peur de surprendre, son chapeau sur un monceau de pistoles qui étoient devant lui : ce qu'apercevant *Bassompierre*, il se mit à jeter à droite & à gauche des pistoles aux valets qui se battoient pour les prendre. La reine, qui étoit présente, dit : « *Sire, vous avez fait le Bassompierre, & Bassompierre a fait le roi.* »

BASTERNE. Les *basternes* étoient des espèces de lièges, ou de voitures traînées par des bœufs, en usage sous les rois qui précéderent Charlemagne. La reine Denterie, femme de Thiodébert, craignant que ce prince ne lui préférât une fille qu'elle avoit eue du premier lit, la fit mettre dans une *bastorne* attelée de jeunes bœufs qui n'avoient point encore été mis au joug, & qui la précipitèrent dans la Meuse.

BATAILLE. La *bataille* est une action générale entre deux armées rangées en *bataille* dans une campagne assez vaste pour que la plus grande partie des troupes puisse en venir aux mains.

Une *bataille* perdue est celle dans laquelle on abandonne à l'ennemi, le champ de *bataille* avec les morts & les blessés.

Ce n'est pas assez de vaincre l'ennemi en *bataille* rangée, il faut profiter de la victoire. On sait qu'Annibal eût peut-être arraché à Rome le sceptre de l'univers, si profitant de sa victoire il eût poursuivi les romains & ne se fût point arrêté à Capoue tout un hiver.

César, au contraire, après avoir vaincu Pompée à la *bataille* de Pharsale forma l'attaque de son camp, le suit sans relâche à marche forcée, le force à s'embarquer, & s'embarque aussi-tôt que son ennemi, de peur qu'il ne lui échappe.

Dans la Grèce, c'étoit une coutume, après une *bataille*, d'assembler l'armée pour adjuger à voix haute & en présence de toutes les troupes, le prix de la valeur à celui qu'on jugeoit l'avoir mérité.

Bataille de Marignan.

Les français & les espagnols s'attaquent à Marignan, avec une impétuosité qui tient de la rage. Le combat avoit déjà duré cinq heures, & les troupes de chaque côté étoient très-engagées, quand la nuit devint si noire, que les deux partis, ne pouvant plus se reconnoître, discontinuèrent de se charger. Tout-à-coup il se fait une

cessation d'armes, sans que personne l'ait demandée. Les suisses & les français attendent le jour sur le terrain qu'ils se trouvent occuper, mêlés les uns avec les autres, & sans qu'aucun des partis songe à se retirer. Ils ne demandent que la lumière pour recommencer à combattre.

A la pointe du jour, les suisses reviennent à la charge. Ils trouvent dans leurs ennemis plus d'ordre & autant de courage que la veille. La victoire, après avoir long-temps balancé, se déclare enfin pour les français. Comme, de part & d'autre, on n'a ni demandé ni donné quartier, le carnage se trouve très-grand. Les vainqueurs y perdent cinq à six mille de leurs plus braves soldats; mais le champ de bataille demeure jonché de quinze mille suisses.

Le maréchal de Trivulce, qui s'étoit trouvé à dix-huit batailles rangées, dit « que les autres avoient été des jeux d'enfant, & que celle de Marignan est un combat de géans ». Paul Jove.

François I. hasarda cette action contre l'avis de ses généraux. Il trancha toutes les difficultés par ce mot, qui est devenu proverbe : *Qui m'aime me suive.*

Bataille de Coutras.

A la bataille de Coutras, avant le commencement de l'action, le roi de Navarre se tourne vers les princes de Condé & de Soissons, & leur dit, avec cette confiance qui précède la victoire : *Souvenez-vous que vous êtes du sang de Bourbon : & vive Dieu ! je vous ferai voir que je suis votre aîné. Et nous, lui répondent-ils, nous vous montrerons que vous avez de bons cadets.*

Henri s'apercevant, dans la chaleur de l'action, que quelques-uns des siens se mettent devant lui, à dessein de défendre & de couvrir sa personne, leur crie : *A quartier, je vous prie ; ne m'offusquez pas, je veux paraître.* En effet, il enforce les premiers rangs des Catholiques, fait des prisonniers de sa main ; & en vient jusqu'à collecter le brave Casteau-Regnard, cornette de gendarmes, lui disant, d'un ton qui n'est qu'à lui : *Rends-toi, Philistin.*

Bataille de Fleurus.

A la journée de Fleurus la bataille est fort disputée ; & la victoire ne se décide pleinement que sur les six heures du soir, quoiqu'on se soit chargé des six heures du matin. Luxembourg, tout accoutumé qu'il est aux grands évènements & aux actions de vigueur, ne peut s'empêcher de témoigner son admiration pour ce qu'il a vu faire d'extraordinaire dans les deux partis. *Je me foudroierai, dit-il, de l'infanterie Hollandaise ; mais*

monseigneur le prince de Waldeck ne doit point ouïr la cavalerie française.

Après l'action, un officier, homme d'esprit & philosophe, considère avec une attention très-sérieuse, sur le champ de bataille, les victimes de cette sanglante journée. *Je ne vois, dit-il, sur le visage des hollandais & des allemands que l'image de la mort toute plate ; mais la rage & la fureur sont peintes sur le visage des français : ils semblent menacer encore l'ennemi & le vouloir égorger.*

Bataille de Nerwinde.

Le maréchal de Luxembourg attaqua le roi Guillaume à Nerwinde, les français sont si maltraités au commencement de l'action que M. le prince de Conti est d'avis de se retirer. M. le duc insiste pour un nouvel effort, & demande d'être chargé de le faire. Cette proposition, véritablement digne du petit-fils du grand Condé, est acceptée ; & l'exécution en est heureuse, qu'elle décide du gain de la bataille.

Berwick avoit prévu cet évènement, dans le temps où les affaires paroissent les plus désespérées. Fait prisonnier, au milieu des efforts inutiles & meurtriers qu'on avoit fait pour s'emparer du village de Nerwinde, il avoit été conduit à Guillaume. *Je crois, lui dit ce prince avec l'air de satisfaction que donne la certitude de vaincre, je crois que M. de Luxembourg n'est pas de se repentir de m'être venu attaquer. Encore quelques heures, monseigneur, repartit Berwick, & vous vous repentirez de l'avoir attendu.*

Luxembourg veut écarter le duc de Chartres, depuis duc d'Orléans & régent de France, des lieux trop périlleux. Le marquis d'Arcy, son gouverneur, s'obstine à l'y retenir. *Les princes, dit ce brave homme au général, ne sont à l'armée que pour montrer aux troupes, par leur exemple, à combattre avec vigueur. Tout le temps que j'aurai l'honneur d'être auprès de mon élève, je le minerai par-tout. Si le péril auquel il s'expose me fait faire quelque réflexion, ce n'est que celle de ne lui pas survivre, s'il lui arrivoit quelque malheur.*

Dans la chaleur de l'action, Luxembourg, voyant revenir du combat un soldat-aux-gardes, qui a quitté son corps, lui demande où il va. *Je vois, monseigneur, répond-il en ouvrant son habit pour faire voir sa blessure, mourir à quatre pas d'ici ; ravi d'avoir exposé & perdu la vie pour mon prince, & d'avoir combattu sous un aussi digne général que vous. Je puis vous assurer, à l'article de la mort où je suis, qu'il n'y a aucun de mes camarades qui ne soit pénétré du même sentiment.*

Luxembourg écrit à Louis XIV cet évènement, très-considérable & très-glorieux, sur un chiffon de papier. *Artagnan, lui dit-il, qui a bien vu l'action, en rendra bon compte à votre majesté.*

Vos ennemis y ont fait des merveilles ; vos troupes encore mieux. Pour moi , sire , je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville & de donner une bataille ; je l'ai prise , & je l'ai gagnée.

Lorsque Louis eût instruit des particularités de cette terrible journée , il dit : *Luxembourg a attaqué en prince de Condé ; & le prince d'Orange a fait sa retraite en maréchal de Turène.*

BATAILLONS. Remarquons , dit Voltaire , que l'ordre , la marche , les évolutions des bataillons tels , à peu-près , qu'on les met aujourd'hui en usage ont été rétablis en Europe , par un homme qui n'étoit point militaire , par Machiavel , secrétaire de Florence. *Bataillons* sur trois , sur quatre , sur cinq de hauteur ; *bataillons* marchans à l'ennemi ; *bataillons* quarrés pour n'être point entamés après une déroute , *bataillons* de quatre de profondeur soutenus par d'autres en colonne ; *bataillons* flanqués de cavalerie , tout est de lui : il apprit à l'Europe l'art de la guerre. On la faisoit depuis long-temps , mais on ne la savoit pas.

BASTARD. Quoique les grecs ne pussent épouser qu'une femme , il paroît cependant que dès les premiers temps , il étoit permis de la répudier , lorsqu'on croyoit en avoir des sujets légitimes ; mais ce qui est singulier , c'est que les commerces illégitimes n'avoient rien alors de deshonorable ; la naissance des enfans qui en provenoient n'étoit point regardée comme honteuse.

Agamemnon , dans l'Iliade , voulant encourager Teucer , frère d'Ajix , à continuer ses exploits , lui représente , que , quoiqu'il ne fût pas fils légitime de Télamon , il n'en avoit cependant pas moins pris soin de son éducation. Ulysse , dans l'Odyssée , se dit fils d'une concubine. Chez nos ancêtres la bâtardise n'avoit rien de deshonorable. Les historiens donnent à quantité de personnes très-illustres la qualité de *bâtards*.

En Espagne les *bâtards* ont toujours régné. Le roi Henri de Transjare ne fut point regardé comme roi illégitime , quoiqu'il fut enfant illégitime , & cette race de *bâtards* a régné en Espagne jusqu'à Philippe V.

La race d'Arragon qui régnoit à Naples , du temps de Louis XII , étoit *bâtarde*.

On a des lettres du duc de Normandie , roi d'Angleterre , signées *Guillaume le Bâtard*.

Le fameux comte de Dunois n'est pas plus connu sous ce nom que sous celui de *Bâtard d'Orléans*.

Enfin on peut mettre en tête des illustres *bâtards* Salomon , Rémus & Romulus , Alexandre-

le-Grand , Ramir , roi d'Arragon , Clovis , notre premier roi chrétien , l'empereur Constance , Jean Sforce & Erasme.

Parmi nous , les *bâtards* ne succèdent point à leur père & mère ; mais ils ont droit d'exiger une pension alimentaire. Les *bâtards* ne peuvent être présentés à des bénéfices simples , ni admis aux moindres ordres sans avoir obtenu des dispenses du pape.

Les armes d'un *bâtard* doivent être croisées d'une barre , d'un filer , ou d'une traversée de la gauche à la droite.

BATHILLE , fameux pantomime , qui parut à Rome sous Auguste. Le philosophe Démétrius , attribuant l'illusion de la pantomime aux instrumens , aux voix & à la décoration , *Bathille* lui répliqua : *regarde-moi jouer seul , & dis après ce mon art tout ce que tu voudras.* Il joua sans le secours de la musique. Démétrius , transféré , s'écria : *Je ne te vois pas seulement , je t'entends , tu me parles des mains.*

BATON. Le *bâton* est , pour l'ordinaire , une marque de dignité ; quelquefois c'est une arme offensive , & même défensive , dont il est honteux d'être frappé.

Le *bâton* de maréchal de France , celui de capitaine des gardes , le *bâton* pastoral , celui de chanoine , sont autant d'attributs de ces différentes dignités.

Les lacédémoniens qui ne portoient jamais d'épée en temps de paix , portoient pour leur défense un *bâton* épais & crochu qui leur étoit particulier.

Autrefois ceux qui se servoient de *bâtons* seulement pour s'appuyer , étoient obligés de le quitter en se tenant debout pendant qu'on lisoit l'évangile. Cette posture étoit une marque de respect & de régnation aux volontés divines.

La loi des lombards veut que ceux à qui elle permet le duel combattent avec le *bâton*.

Nos loix punissent sévèrement les coups de *bâton*.

Par un règlement des waréchaux de France , fait en 1653. Il est ordonné que celui qui frappera un autre avec le *bâton* , sera puni d'un an de prison , ou de six mois , en payant 3000 liv. En outre , l'agresseur doit demander pardon à genoux à l'offensé.

BATTON , ce brave Dalmare , avoit souvent excité les concitoyens à la révolte , & avoit fait long-temps la guerre aux romains avec quelque succès. Enfin il fut pris & conduit devant l'empereur Tibère , qui lui demanda qui l'avoit porté à se révolter ainsi ? « Vous-même , répondit

« *Baton*, qui envoyez pour garder votre trou-
« peau, non des chiens & des bergers, mais des
« loups ».

BAUDRIER. Le *boudrier* étoit autrefois une
partie de l'habillement des guerriers, qui servoient à
porter leur épée. Les militaires admis à la table du
prince où du général, avoient coutume de quitter
leurs *boudriers*.

Chez les anciens, les *boudriers* étoient couverts
de lames d'or & d'argent, & souvent de pierres
précieuses regardées comme des talismans qui
assuroient les succès dans les batailles. Les figures
d'aigles & de scarabées étoient fort-tout en grand
crédit parmi les guerriers qui avoient ce genre de
superstition.

BAUTRU. Guillaume *Bautru*, comte de Sé-
rant, né à Paris, en 1583, mort en 1665, &
l'un des premiers membres de l'académie française,
ce fut, dit le dictionnaire des grands hommes,
une espèce de Gorgibus. Il avoit un soin égal de
sa cuisine & de sa bibliothèque. Il étoit homme
à bons mots. Après avoir visité la bibliothèque de
l'Escurial, dont le bibliothécaire étoit fort igno-
rant, il dit au roi d'Espagne : « vous devriez
« plutôt, sire, lui donner l'administration de vos
« finances; c'est un homme qui ne touche pas au
« dépôt qui lui est confié ».

Bautru, pour savoir si un homme devoit à
manger, demandoit : *le voit-on à midi ?*

Langeli, fou de profession, étoit dans une com-
pagnie où il y avoit long-temps qu'il faisoit son
rôle. Voyant arriver *Bautru* : « Ah ! lui dit-il,
« vous venez bien à propos pour me féconder,
« je me laissois d'être seul ».

Bautru confidroit un morceau de sculpture,
représentant la Justice & la Paix qui s'embras-
soient : *voyez-vous*, dit-il, *elles s'embrassent & se*
disent adieu pour ne se revoir jamais.

Bautru se promenoit au Luxembourg par une
chaleur excessive, la tête découverte, avec le
duc d'Orléans. Ce prince lui ayant dit qu'il étoit
fort attaché à ses amis : *si votre altesse*, reprit
Bautru, *ne les aime point, elle les aime au moins*
bien rôtis.

Il ne faut point, disoit *Bautru*, *s'abandonner aux*
plaisirs, *il ne faut que les côtoyer.*

Bautru disoit qu'au cabaret l'on vendoit la folie
par bouteille.

Il dit au surintendant des finances Desmery, en
lui présentant un poète : *voilà un homme qui vous*
donnera l'immortalité ; mais il faut que vous lui
donniez de quoi vivre.

BAYARD (chevalier de), l'un des plus grands

capitaines de son siècle, s'appelloit de son nom
de famille *Pierre Terrail*, maison ancienne du
Dauphiné. Il naquit en 1476, & mourut, ainsi
que la plupart de ses ancêtres, les armes à la
main, en 1524, âgé de quarante-huit ans.

Les vertus de cet illustre guerrier lui firent ac-
corder par ses contemporains le glorieux titre de
Chevalier sans peur & sans reproche. Sa valeur n'étoit
ni farouche, ni brutale.

Quoique le chevalier *Bayard* ne fût point riche,
il se priva néanmoins plusieurs fois de parts con-
sidérables de butin qui lui venoient légitimement,
pour les répandre dans le sein de quelques indig-
ens, ou pour les distribuer aux compagnons de
ses victoires. La pudeur d'armes a trouvé plus d'une
fois un asyle assuré auprès de lui. Suivant le por-
trait que les historiens Esplix & Champier don-
nent du chevalier *Bayard*, ce guerrier avoit la
taille légère & dégagée, le teint blanc, les yeux
noirs & pleins de feu. Il étoit extrêmement gai,
d'une humeur égale, & ses propos, même dans
les occasions les plus sérieuses, étoient remplis
de saillies. Son grand courage souffroit impati-
emment l'usage des arquebuses, comme s'il eût pré-
vu qu'il en dû mourir. C'est une honte, di-
« soit-il, qu'un homme de cœur soit exposé à
« périr par une misérable friquante, dont il ne
« peut se défendre ».

En 1500, plusieurs villes du Milanois qui s'é-
toient soulevées contre Louis XII. se firent
à l'approche des nouvelles troupes que ce prince
envoya pour les faire rentrer dans son obéissance.
Les députés de ces villes, dans la vue de se rendre
favorable le général français, lui firent présent
d'une très-belle vaisselle d'argent. Ce général ap-
prouvant *Bayard*, & sachant qu'il n'étoit pas
riche, lui dit de la prendre. « Me préserve le
« ciel, répondit le généreux chevalier, de laisser
« entrer chez moi rien de ce qui vient de gens
« aussi perfides ! Cela me porteroit malheur. Il at-
tribua aussi-tôt cette vaisselle pièce à pièce à ceux
qui se trouvoient là, sans en rien réserver pour
lui.

Les historiens rapportent une multitude de traits
semblables de la générosité & de la grandeur d'âme
du chevalier *Bayard*. Mais l'action la plus remar-
quable de sa vie, est celle dont la ville de Bresse
fut témoin. Cette ville s'étant révoltée en 1512,
contre les français, qui en étoient les seigneurs de-
puis la bataille d'Aignadel, fut attaquée, prise &
saccagée avec fureur. *Bayard*, qui avoit été
blessé au commencement du siège, se fit porter
chez des gens de qualité, qu'il rassura par ses dis-
cours, & par la précaution qu'il prit de placer à
leur porte deux soldats armés; il donna une somme
de huit cents écus, pour les dédommager du
service qu'ils lui faisoient en ne pillant point. Au
bout de quelques jours, son impatience de rejoindre

l'armée plutôt que sa guérison, qui n'étoit qu'impairfaire, l'ayant déterminé à partir, la maîtresse de la maison courut se jeter à ses genoux. Le droit de la guerre, lui dit-elle, vous rend le maître de nos biens & de nos vies ; & vous nous avez sauvé l'honneur. Nous espérons cependant de votre générosité que vous ne nous traiterez pas avec rigueur, & que vous voudrez bien vous contenter d'un présent plus proportionné à notre fortune qu'à notre reconnaissance. Elle lui présenta en même-temps un petit coffre rempli de ducats d'or. Bayard le mit à sourire & lui demanda combien il y en avoit. La dame croyant qu'il trouvoit le présent trop modique, lui répondit en tremblant : « Deux mille cinq cents, monseigneur ; mais si vous n'êtes pas content, nous ferons nos efforts pour en trouver davantage. — Non, Madame, dit le chevalier, je ne veux point d'argent ; les soins que vous avez pris de moi font bien au-dessus des services que j'ai pu vous rendre. Je vous demande votre amitié, & vous conjure d'accepter la mienne ». La dame, plus surprise que satisfaite d'une modération si rare, se jeta de nouveau aux pieds de son bienfaiteur, & lui dit qu'elle ne se releveroit point qu'il n'ait accepté cette marque de sa gratitude. « Puisque vous le voulez, reprit Bayard, je ne vous refuserai point ; mais ne pourrai-je point avoir l'honneur de prendre congé de mesdemoiselles vos filles ? Des qu'elles furent arrivées, il les remercia de leurs bons offices & de leur attention à lui faire compagnie. « Je voudrois bien, ajouta-t-il, vous récompenser ma reconnaissance ; mais les gens de guerre ont rarement des bijoux convenables aux personnes de votre sexe. Madame, votre mere m'a fait présent de deux mille cinq cents ducats ; je vous en donne à chacune mille pour vous aider à vous marier ; je destine les cinq cents autres aux religieuses de cette ville qui ont été pillées, & je vous prie d'en faire la distribution ».

L'hiver suivant, le chevalier Bayard donna une preuve non moins glorieuse de sa grandeur d'ame. Il logeoit à Grenoble à côté d'une jeune personne dont la rare beauté fit sur lui la plus vive impression. Les informations qu'il fit faire de sa naissance & de sa situation, lui persuadèrent qu'il pouvoit donner un libre cours à ses desirs. Des propositions furent faites à la mère qui, ne prenant conseil que de sa pauvreté, les accepta. Elle força même sa fille de se laisser conduire chez le chevalier. Cette aimable vierge ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle se jeta à ses pieds, & les arrotant de ses larmes : « Monseigneur, lui dit-elle, vous ne déshonorerez pas une malheureuse victime de la misère, dont votre vertu devoit vous rendre le défenseur ». Ces mots touchèrent Bayard : « Levez-vous, lui dit-il, ma fille, vous

sortirez de ma maison aussi sage & plus heureuse que vous n'y êtes entrée ». Sur-le-champ il la conduisit dans une retraite sûre, & le lendemain il fit appeler la mère. Après lui avoir fait les reproches qu'elle méritoit, il lui donna six cents francs pour marier sa fille à un honnête homme qui consentoit de l'épouser avec cette dot. Il ajouta cent écus pour les habits & les frais de la cérémonie. *C'est ainsi, dit l'auteur de sa vie, que le bon chevalier changea de vice à vertu.*

Les anglais ayant, en 1513, assiégé Têrouene, prirent cette place après la journée de Guinegate, dite la journée des Eperons, où les français furent mis en déroute. Le chevalier Bayard soutint pendant quelque temps les efforts de plusieurs corps très-considérables. Mais forcé à la fin de se rendre comme les autres, il le fit d'une manière également sage & hardie. Il avoit aperçu de loin un gendarme ennemi richement armé qui, voyant les ennemis en déroute, & dédaignant de faire des prisonniers, s'étoit jeté au pied d'un arbre pour se reposer, & avoit quitté ses armes. Il le piqua droit à lui, sans de son cheval, & lui appuyant l'épée sur la gorge : *rends-toi, homme d'armes, lui dit-il, ou tu es mort.* L'anglais croyant qu'il étoit survenu du secours aux français, se rendit sans résistance, & demanda le nom du vainqueur. *Je suis,* répondit le chevalier d'un ton plus adouci, *le capitaine Bayard qui vous rend votre épée avec la henné, & qui se fait aussi votre prisonnier.* Quelques jours après, le chevalier voulut s'en aller. *Et votre rançon, dit le gendarme ?* *Et la vôtre, répondit Bayard ?* Je vous ai pris avant de me rendre à vous, & j'avois votre parole lorsque vous n'aviez pas encore la mienne. Cette singulière contestation fut portée au tribunal de l'empereur & du roi d'Angleterre, qui décidèrent que les deux prisonniers étoient mutuellement quittes de leurs promesses. Mais comme Bayard avoit vu le camp & les travaux des ennemis, on lui imposa l'obligation de faire un voyage de six semaines dans les Pays-Bas, avant de rejoindre l'armée française.

Lors de la fameuse bataille de Marignan en 1515, François I qui s'étoit fort signalé dans cette grande action, voulut être armé chevalier, suivant l'ancien usage, sur le champ même de bataille. Il fit choix de Bayard pour cette fonction glorieuse. *Il avoit bien raison,* dit son historien, *car de meilleure main n'eût pu prendre chevalerie.* Ce guerrier le frappa sur le cou du plat de son épée, en disant : « Sire, autant vaille que si c'étoit Roland ou Olivier, Godefroid ou Baudouin son frère. Certes, vous êtes le premier Prince que nous ayons eu chevalier. Dieu veuille qu'en guerre ne preniez la fuite ». Regardant ensuite son épée avec une joie ingénue : « Tu es bien heureuse, mon épée, d'avoir aujourd'hui à un si vertueux maître » & puisant roi, donna l'ordre de chevalerie.

* Certes,

« Certes, ma bonne épée, vous ferez moult bien
 « comme relique gardée, & fur toutes autres
 « honorée, & ce vous porterai jamais, si ce n'est
 « contre turcs, sarrasins ou maures.

En 1521, les impériaux attaquèrent Mézières. Armés, vivres, soldats, tout y manquoit; mais Bayard en étoit gouverneur. *Je voudrais qu'il y eût dans la place deux mille hommes de guerre & plus, & que ja personne n'y fût point*, disoit un capitaine ennemi. Naffau, près d'attaquer cette place avec une armée formidable, envoya sommer Bayard de se rendre; celui-ci répondit au trompette: « Dites à celui qui vous envoie, qu'avant que
 « j'abandonne une place que mon maître a bien
 « voulu confier à ma foi, j'aurai fait du corps de
 « ses ennemis entassés le seul pont par où il ne
 « soit permis d'en sortir ». L'artillerie des impériaux ayant renversé une tour & un pan de muraille, le courage de la garnison fut ébranlé. Plusieurs sortirent avec effort par la brèche, les autres par les portes; d'autres plus effrayés se précipitoient du haut des murs dans le fossé; Bayard seul n'étoit point ému: il fit réparer la brèche, & ayant rassemblé le peu de soldats qui lui restoit: « Mes
 « amis, leur dit-il, nous sommes trop heureux
 « d'être délivrés de ces lâches dont la timidité ne
 « faisoit que gêner notre valeur, ils ne partage-
 « rent plus les lauriers qui n'étoient dus qu'à
 « nous ». Ses discours & son exemple ranimant la faible garnison, il donna le spectacle unique d'une place presque démantelée, défendue pendant six semaines avec moins de mille hommes, contre une armée de trente-cinq mille hommes, secourue par une forte artillerie.

Le chevalier Bayard suivit l'amiral Bonivert en Italie, & fut blessé d'un coup de mousquet à la retraite de Rébec en 1524. Lorsqu'il s'aperçut que le coup étoit mortel, il se fit coucher sous un arbre, le visage tourné contre les impériaux: « car, disoit-il, n'ayant jamais tourné le dos devant l'ennemi, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie ». Il prit son épée, & les yeux fixés sur la poignée qui lui représentoit une croix, il attendit, après s'être confessé à son maître-d'hôtel, la fin de sa destinée. Bourbon qui poursuivoit les fuyards, passa devant lui & s'attendrit sur son sort. « Je ne suis point à plaindre, monseigneur, lui répondit ce brave homme, avec une noble fierté; je meurs en faisant mon devoir. C'est de vous qu'il faut avoir pitié en vous voyant armé contre votre prince, votre patrie, & vos sermens ».

Un gentilhomme demandoit au chevalier Bayard quels biens devoit laisser à ses enfans un noble? *Ce qui ne craint, répondit Bayard, ni le temps, ni la puissance humaine; la sagesse & la vertu.*

BAYLE. Pierre Bayle naquit, en 1647, au *Encyclopædiana.*

Carlat, petite ville du comté de Foix, de Guillaume Bayle, ministre des protestans de ce canton. Il quitta la communion protestante, & la reprit ensuite. Sa vie fut pleine de traverses qu'il dut à son irréligion & à l'affection qu'il mettoit à soutenir des opinions singulières. Jurieu, célèbre ministre protestant, fut un de ses ennemis déclarés.

« A laquelle des sectes qui régnoient en Hollande
 « êtes-vous le plus attaché? lui demandoit le cardinal de Polignac. Bayle répondit: — Je suis
 « protestant. — Je le fais, lui dit Polignac; mais
 « êtes-vous luthérien, calviniste, anglican? —
 « Non, répliqua Bayle, je suis protestant, car je
 « proteste contre tout ce qui se dit & tout ce qui
 « se fait ». Ce trait naît pour donner une idée de ce philosophe.

Un anglois de la première distinction lui fit offrir par un de ses amis cent cinquante guinées, s'il vouloit lui dédier son dictionnaire. Bayle refusa constamment, disant qu'il étoit trop ennemi des flatteurs pour le devenir lui-même.

Bayle écrivoit au père Tournemine: Je ne suis que *Jupiter assemble-nue*; mon talent est de former des doutes. Ce savant critique fit un testament qu'un arrêt du parlement de Toulouse déclara valide en France, quoique Bayle fût resté long-temps hors du royaume. Le motif de l'arrêt fut que les savans étoient de tous les pays, & qu'on ne devoit pas regarder comme fugitif celui que l'amour des belles-lettres egrainoit dans un pays étranger.

« On a dit de Bayle, « qu'il étoit l'avocat-général
 « des philosophes », mais qu'il ne donne point ses
 « conclusions ».

Milord Schafsburi ayant remarqué que Bayle n'avait pas de montre, en acheta une, dans un voyage qu'il fit en Angleterre, pour la lui donner lorsqu'il seroit de retour à Rotterdam. La difficulté étoit de la lui faire accepter. Il la tiroit souvent de sa poche lorsqu'ils étoient ensemble. A la fin Bayle la prit entre ses mains, & ne put s'empêcher de la louer. Milord saisit cette occasion pour la lui présenter. Mais Bayle, confus & piqué de ce que ce seigneur sembloit avoir pris ce qu'il avoit dit sans dessein comme un moyen indirect de lui demander sa montre, s'excusa fortement de la recevoir. Ils contestèrent long-temps, & milord ne put la lui faire recevoir qu'après l'avoir assuré qu'il l'avoit apporté exprès d'Angleterre, pour lui, & après avoir confirmé ce qu'il disoit, en lui faisant voir la propre montre.

Bayle dit dans une de ses lettres: « On m'écrît que M. Despreaux goûte mon ouvrage. J'en suis surpris & flatté. Mon dictionnaire me paroît à son égard un vrai voyage de caravane, où l'on fait vingt & trente lieues sans trouver un arbre fruitier ou une fontaine.

L'abbé d'Oliver croit avoir découvert l'origine des vis démolés de Jurieu & de Bayle. Il prétend que dans le temps que Bayle enseignoit la philosophie à Sédan, il avoit trouvé le secret de gagner les bonnes grâces de madame Jurieu. Lorsqu'en 1684, l'académie de Sédan fut supprimée, madame Jurieu fut obligée de suivre son mari hors du royaume : Bayle auroit bien voulu se fixer en France : Mais de beaux yeux furent les controverses qui déterminèrent le philosophe à quitter sa patrie. Rotterdam ne put voir long-temps une si étroite union sans en juger mal, & l'on persuada enfin à Jurieu, que lui qui voyoit tant de chose dans l'apocalypse, ne voyoit pas ce qui se passoit dans sa maison. Un cavalier en ce cas tire l'épée, un homme de robe intente un procès ; un poète composeroit une Satyre ; Jurieu, en qualité de théologien, dénonça Bayle comme un impie, & pour preuve il alléguait l'avis aux réfugiés, non que ce livre contint quelque chose d'impie ; mais il ne favorisoit pas le calvinisme. Bayle auroit pu se justifier en disant que ce livre n'étoit pas de lui, mais de M. de la Roque ; il ne le voulut jamais pour ne pas nuire à son ami.

M. Fagon premier médecin du roi, consulté sur la maladie de Bayle, lui prescrivit un excellent régime sans aucun remède particulier. Il finissoit sa consultation par ces paroles : Je souhaiterois passionnément qu'on pût épargner toute cette contrainte, & qu'il fut possible de trouver un remède aussi singulier que le mérite de celui pour lequel on le demande. Bayle étoit mort quand cette ordonnance arriva à Rotterdam.

Leibnitz a appliqué à Bayle ce vers de Virgile.

Sus pedibusque videt nubes & sidera Daphnis.

BAZAR. Le Bazar est chez les orientaux & sur-tout chez les perses, un lieu de compétece & répondant à peu-près aux marchés d'Europe. Un des plus célèbres est celui d'Ispaham. Celui de Tauris est le plus vaste que l'on connoisse : on y a plusieurs fois rangé trente mille hommes en bataille ; il contient plus de quinze mille boutiques.

BAZARIE. Cette province renfermoit de grandes forêts dont les scythes faisoient des parcs pour la chasse, en les entourant de murs & pratiquant de distance en distance des tours pour servir d'abri aux chasseurs.

Il y avoit quatre cents ans qu'on n'y chassoit plus lorsqu'Alexandre y entra. Il fut attaqué par un lion qu'il eut le bonheur de tuer.

BEAU. Ce qui est décent au Japon est indécent à Rome, ce qui est de mode à Pékin ne l'est pas à Paris ; il en est de même du beau. Bien des

savans ont fait des traités sur le beau, ont voulu l'analyser, mais ce qu'il y a de sûr c'est que le beau est relatif.

Un jour, dit Voltaire, j'assistois à une tragédie auprès d'un philosophe. Que cela est beau, s'écrioit-il : que trouvez-vous là de beau ? — C'est que l'auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien, elle a atteint son but, lui dis-je, voilà une belle médecine. Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose le nom de beauté, il faut qu'elle soit cause de l'admiration & du plaisir. Il convint enfin que cette tragédie lui avoit inspiré ces deux sentimens & que c'étoit-là le beau.

Cette historiette est la critique de tout ce qu'on a écrit sur cette matière.

Il y a des actions, dit encore Voltaire, que le monde entier trouve belles. Deux officiers de César, ennemis mortels, se portent un défi, non à qui répandra le sang l'un de l'autre derrière un buisson, en tierce & en quarte comme chez nous ; mais à qui défendra le mieux le camp des romains, que les barbares vont attaquer. L'un des deux après avoir repoussé les ennemis est près de succomber ; l'autre vole à son secours, lui sauve la vie & achève la victoire.

BEAUFORT. François de Vendôme duc de Beaufort, naquit à Paris en 1616. En 1643 il fut accusé d'avoir attenté à la vie du cardinal Mazarin & fut mis à la tour de Vincennes, d'où il s'échappa au bout de cinq ans. Il fut le héros de la fronde & on lui donna, dans le temps, le surnom de roi des halles. Lorsque les mécontents eurent fait leur paix, le duc de Beaufort fit la sienne & obtint la survivance de son père pour la charge d'amiral de France. Il se distingua depuis dans plusieurs expéditions militaires & la plus commune opinion est qu'il périt dans une sortie pendant le siège de Candie. La Grange-chancel a prétendu que le duc de Beaufort étoit le même que l'infortuné si connu sous le nom d'homme au masque de fer, mais c'est une assertion qu'il n'a confirmée par aucune preuve.

BEAUNE. Beaune est une jolie ville de Bourgogne dans le diocèse d'Autun. Elle est connue par les excellens vins qui sont en réputation depuis fort long-temps.

Pétrarque écrivoit très-sérieusement au pape Urbain V, que le bon vin dont l'Philippe le Hardi, avoit régala la cour du pape, en 1395, les retenoit à Avignon ; ils ne peuvent plus vivre heureux sans le vin de Beaune, disoit-il, il est devenu pour eux un cinquième élément.

En 1416, le duc Jean envoya quinze quenes

de ce vin aux pères du concile de Constance. Il coûtoit alors quinze livres la queue.

Beaune est encore très-cônue par les plaisanteries que le poète Piron faisoit contre les habitants qu'il avoit surnommés les ânes de *Beaune*.

BEAUMELLE (*Laurent-Angé-viel de la*), né en 1727, mort en 1773. Il est particulièrement connu par sa haine contre Voltaire, *clarus magnis inimicitiis*. Dans son ouvrage intitulé, *mes pensées ou le qu'en dira-t-on* ; il s'exprime ainsi : *Il y a eu de meilleurs poètes que Voltaire, il n'y en eut jamais de si bien récompensé. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talents, précisément par les mêmes raisons qui engagent un petit prince d'Allemagne, à comble de bienfaits un bouffon ou un nain. Voilà l'origine & la cause de leurs querelles plus que littéraires. Cependant Voltaire disoit de la Beaumelle : ce pendard a bien de l'esprit ; & la Beaumelle disoit de Voltaire, personne n'écrit mieux que Voltaire. La Beaumelle répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi il maltraitoit tant Voltaire dans ses livres. C'est qu'il ne m'épargne pas dans les siens, & que les miens s'en vendent mieux.*

BEAUTÉ. Autrefois on estimoit beaucoup en France un grand pied ; & la longueur des souliers, fut-tout dans le quatorzième siècle, étoit une marque de distinction. Les souliers d'un prince avoient deux pieds & demi de long ; ceux d'un baron deux pieds, & ceux d'un simple chevalier un pied & demi, d'où nous est restée sans doute cette expression : *Il est sur un grand pied dans le monde.*

La Fontaine dans la fable des compagnons d'Ulysse, fait bien sentir que l'idée de *beauté* est une idée relative.

On fait que les compagnons du héros avoient été changés en animaux par Circé. Ayant obtenu de l'enchantement, qu'ils pourroient reprendre leur forme humaine, Ulysse court à celui qui avoit été changé en ours.

..... Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait : je t'ai vu si joli !

Ah ! vraiment, nous y voici,
Reprit l'ours à si manière ;

Comme te voilà fait ! comme doit être un ours.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la cienne à juger de la nôtre ?

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

A l'égard des cheveux roux, la haine qu'ils inspirent est répandue par toute la terre. On prétend qu'ils sont le symbole d'un homme traître, sans doute, parce que Judas avoit les cheveux de cette couleur ; cependant David, ce prince

selon le cœur de Dieu, étoit roux. On auroit bien de la peine à tendre raison de l'aversion que l'on a pour cette couleur de cheveux. Les égyptiens ne pouvoient voir un homme roux sans l'outrager & l'injurier ; au lieu de se servir des ânes de cette couleur, ils les jetoient dans des précipices. Un homme roux qui voyageoit en bonne compagnie en Amérique, tomba entre les mains des sauvages ; il fut le seul qui s'épargnèrent, ils mangèrent tous les camarades, ils ne le conservèrent que par le dégoût & la répugnance qu'ils ont pour les personnes de cette couleur ; il passa plusieurs années avec eux dans leur pays, d'où il revint fort instruit de leur langue & de leurs mœurs & de la nature du climat.

Qui croiroit qu'il y a eu un siècle & même plusieurs, dans lesquels on louoit comme une perfection chez les femmes d'avoir les deux sourcils joints ensemble ? C'est cependant un fait réel, attesté par Anacréon, qui vante cet agrément dans sa maîtresse ; par Théocrite, Pétrone & par beaucoup d'autres anciens. Ovide assure que de son temps les dames romaines se peignoient l'entre-deux des sourcils, pour qu'ils parussent n'en faire qu'un. Cette mode étoit aussi en usage chez les hébreux. Jezabel, épouse d'Achab, & mère de Joram, roi d'Israël, ayant appris l'arrivée de Jéhu, se farda les yeux avec de l'antimoine, ou, selon l'hébreu, *je mis les yeux dans l'antimoine.*

J'ai fait à l'égard des sourcils une remarque, qui peut-être a été faite par bien d'autres ; c'est que personne ne fait froncer le sourcil comme une jolie femme, lorsqu'elle voit quelqu'un qui vient à une heure incommode, ou qui lui déplaît. J'en appelle à l'expérience des dames.

Il faut pour être bel homme, à la Chine, être gros & gras, avoir le front large, les yeux petits & plats, le nez court, les oreilles grandes, la bouche médiocre, la barbe longue & les cheveux noirs. Dans ce même pays la plus grande beauté des femmes consiste dans la petitesse du pied. A leur naissance les nourrices ont grand soin de leur frotter les pieds de peur qu'ils ne grossissent.

La beauté des femmes de Cumana dans l'Amérique méridionale, est d'avoir les joues maigres, un visage long, & les cuisses très-grosses. Pour cet effet on leur presse, dans l'enfance, la tête entre deux coussins & on leur tie fortement le dessus du genou.

Aux îles Mariannes il faut avoir les dents noires & les cheveux blancs.

Dans le fond des Alpes, il y a des contrées où les habitants ont de grosses loupes à la gorge, aussi enflées que la tête, & ils appellent cela

en langage du pays, des gouestres. Un jour un français allant en Italie, passoit par un de ces villages; étant dimanche, il voulut ouïr la messe, qui n'étoit autre que la paroissiale. Comme le curé faisoit son prône, il se voit interrompu à chaque mot par le ris de ses paroissiens, il ne favoit d'où leur provenoit cette humeur de rire. A la fin s'en étant enquis, quelq'un lui dit qu'il regardait le col de cet étranger, & puis qu'il s'abstinait de rire s'il pouvoit. Le curé voyant le français qui avoit le col rond & long, sans aucune gouestre, eut de la peine, sans le don de continence, à s'abstenir de rire; néanmoins la peur de scandaliser la compagnie, le fit mettre sur le grave & le sérieux, & reprenant ses paroissiens de leur immodestie, il leur disoit: Faut-il, messeurs, se moquer de la sorte de ceux à qui Dieu n'a pas donné tous leurs membres? ne savez-vous pas qu'il faut supporter les défauts du prochain, & les couvrir, s'il en étoit besoin, de notre manteau? pensez-vous que cet honnête homme, encore qu'il n'ait point de gouestre, ne puisse entrer en paradis aussi bien que vous: non, non, l'évangile nous apprend qu'il vaut mieux entrer au royaume du ciel borgne, bossu, boiteux ou sans gouestre, que d'être jetté en gehenne avec la taille belle, & les plus accomplis gouestres du monde. Le bon homme s'imaginait, gouestreux qu'il étoit, aussi bien que les autres, que ces loupes fussent une partie nécessaire à la beauté de la composition du corps humain, & que sans cela il n'étoit pas entier.

Socrate appelloit la *beauté* une conrte tyrannie; Platon un privilège de la nature; Theophraste une éloquence muette; Diogènes la meilleure recommandation; Théocrite un serpent caché sous les fleurs; Bion un bien qui ne nous appartient pas. Les femmes qui sont consistier leur plus grand mérite dans leur *beauté*, doivent réfléchir qu'une belle femme

A. bien peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être pas.

Qui pourroit expliquer le charme secret qui nous enchanter à la vue d'une belle personne! Néron charmé à la vue de Poppée, croyoit qu'elle agissoit par magie: il fut tenté de lui faire donner la question pour savoir d'elle son secret magique.

Les ombrages épais, dans l'ardeur de l'été,
Les rayons du soleil, pendant l'apre froidure:
La mer, quand elle est calme, un ruisseau qui murmure
Entre deux verts gazons, & qui semble exciter,
Au retour du printemps, les oiseaux à chanter,
Ne touchent point nos sens, n'enchantent point nos
amies

Par des attraits si doux que la *beauté* des femmes.

BEAUNE, (Jacques de) baron de Semblançai, surintendant des finances, sous François I. La reine mère voulut se venger de ce que ce surintendant avoit déclaré au roi l'argent qu'elle l'avoit obligé de lui donner, pour fuir la mort avec tant d'ardeur qu'il fut pendu en 1527 au gibet de Montfaucon, pour crime de péculat. Ce malheureux surintendant dit en mourant: *J'ai bien mérité la mort pour avoir plus servi aux hommes qu'à dieu.*

On connoît cette épigramme de Clément Marot, sur son funelle trepas:

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menoit
A Montfaucon Semblançai l'ame rendre,
A votre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillard sembloit homme que mort va pendre,
Et Semblançai fut si ferme vieillard,
Que l'on cuisoit pour vrai qu'il menât pendre.
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

BEAUNE (Renaud de), né en 1527, mort en 1606, archevêque de Bourges, ensuite de Sens, & grand-aumônier. Ce fut ce prélat qui annonça à la conférence de Surenne que Henri IV étoit décidé à faire abjuration. *Comment pouvons-nous le croire*, dit l'archevêque de Lyon, *après qu'il a promis tant de fois?* « Il est vainqueur, répondit l'archevêque de Bourges, & à présent qu'il est maître de la plus grande partie des provinces & des principales villes, s'il se fait catholique, on ne dira pas que c'est par la crainte » que lui inspirent des ennemis dont il a triomphé ».

BEDFORT, (Jean duc de) troisième fils de Henri IV, roi d'Angleterre, mort à Rouen, l'an 1455. Ce duc remporta plusieurs victoires contre les français, & répandit l'épouvante dans le royaume. Comme quelques favoris du roi Charles VIII lui conseilloyent de faire démolir son tombeau; *laissons en paix*, dit ce prince, *un mort qui pendant sa vie faisoit trembler tous les français.*

BEAUNE. *Bejaune* est un terme de fauconnerie qui veut dire un oiseau jeune & naïf. Les oiseaux avant de sortir du nid ont d'ordinaire le bec jaune: c'est de là qu'est venu le proverbe montrer son bec jaune, pour dire montrer son peu d'expérience.

On appelle aussi payer le *bejaune* lorsqu'un nouvel officier donne le premier repas à ses camarades.

BÉLENOS. *Belenos* étoit le nom que les anciens gaulois donnoient au soleil. Ce nom étoit

mystérieux ; & ce qui est digne de remarque , c'est que les lettres qui le composent , considérées selon la valeur qu'elles avoient dans les nombres grecs , forment le temps de la révolution du soleil autour de la terre qui est de 365 jours.

B. A. S. P. 7. 0.
2. 8. 30. 5. 50. 70. 200.

BÉLISAIRE. *Bélisaire*, général des armées de l'empereur Justinien , fut surnommé , même de son vivant , l'honneur du nom romain ; Gelimer , usurpateur du trône des Vandales ; Vitigès , roi des goths , Chosroës I , roi des perses vaineux par ce héros , prouvent sa capacité ainsi que sa valeur. Après des succès qui sembloient lui promettre une vieillesse paisible , il fut accusé auprès de Justinien , d'avoir voulu s'emparer du trône. L'empereur déjà vieux & devenu méfiant ajouta foi aux accusations ; pria *Bélisaire* de la dignité de patrie & des autres grades. L'opinion commune , quoique démentie par quelques auteurs , est que *Bélisaire* devint si pauvre qu'il demandoit son pain dans les rues.

On montre encore à Constantinople une tour , nommée la tour de *Bélisaire* ; c'est-là , dit-on , qu'il fut enfermé & que suivant l'usage des prisonniers il tendoit un petit sac au bout d'une corde , en criant : *donnez une obole au pauvre Bélisaire , à qui l'envie a porté le crime à crever les yeux*. On assure que ce grand homme mourut en 565. D'autres historiens prétendent que le prince déshabillé lui rendit son amitié & le rétablit dans sa fortune.

BELETTE. La *belette* est la plus carnassière de tous les petits quadrupèdes. Elle a pour l'ordinaire trente-deux dents divisées en six incisives , deux canines & huit molaires à chaque mâchoire. Elle habite les greniers , les vieux murs , les trous de la terre ; elle se nourrit d'œufs de pigeons , de poules : elle est assez courageuse , malgré sa petitesse , pour attaquer des rats , des serpents , des taupes , des chauve-souris & autres animaux , sur lesquels son agilité lui donne l'avantage.

Différentes parties de son corps sont employées en pharmacie , sur-tout contre le venin du serpent.

BELLARMIN. Le cardinal *Bellarmin* , né à Monte-Pulciano , en 1542 , fut un homme d'une grande érudition. Sa franchise reconnue faisoit dire à Clément VIII qu'il avoit appelé près de lui le cardinal , pour avoir un homme qui lui dît toujours la vérité. *Bellarmin* fut zélé défenseur des prérogatives du saint-siège. Son respect pour le pape étoit si grand , qu'étant sur le point de mourir & voyant Grégoire XV qui venoit le visiter , il lui dit avec enthousiasme : *Domine , non*

sum dignus, &c. Il mourut en 1621 , âgé de 79 ans.

BELLAY (du). Guillaume , Jean & Martin du *Bellay* , tous trois frères , ont illustré leur nom ; Guillaume du *Bellay* se distingua sous François I , par son habileté dans ses opérations & par des ouvrages dont le style est plein de naïveté , li dit , par exemple , en parlant de la magnificence qu'étalèrent les courtisans , à l'entrevue du drapeau d'or en 1520 , entre François I & Henri VIII que plusieurs y portèrent leurs moulins , leurs forêts & leurs prés sur leurs épaules. Cet auteur a le premier révoqué en doute le merveilleux de l'histoire de Jeanne d'Arc.

Jean du *Bellay* né en 1492 , fut évêque de Bayonne , puis cardinal , puis lieutenant général de Picardie & de Champagne , dans des temps où l'on eut besoin de son intelligence dans les affaires de la guerre & dans les intrigues du cabinet ; il fut ensuite évêque de Paris où il fit construire un rempart & des boulevards qui subsistent encore. Il fut l'intime ami de Budé , & ces deux illustres personnages joignirent leurs efforts & leur crédit pour engager François I à fonder le collège royal.

Martin du *Bellay* se distingua comme ses frères par ses talens militaires & politiques. Il fut possesseur du royaume ou plutôt de la principauté d'Yvetot qui lui venoit du chef de sa femme.

Dans le même temps Joachim du *Bellay* poëte parent des précédens , mérita par ses talens poétiques le surnom d'Ovide français , & de plus les faveurs de la cour.

BELLE GARDE. Roger de Saint-Lary , seigneur de *Bellegarde* , après des exploits distingués , fut nommé maréchal de France en 1174. Henri III avoit pour lui des bontés particulières , il lui donna le marquisat de Saluces & plus de trente mille livres de rente : On l'appelloit à la cour *le torrent de la faveur* , cependant il la perdit bientôt & se retira dans son gouvernement en Picmont , & se rendit indépendant. Sur la fin de la même année , il mourut dans sa nouvelle souveraineté : Catherine de Médicis fut fortement soupçonnée de l'avoir fait empoisonner.

BELLIN. Gentil *Bellin* peintre de Vénise , fut demandé par Mahomet II , & fit plusieurs tableaux pour cet empereur. Celui de la décollation de S. Jean-Baptiste donna lieu à l'anecdote suivante. Le prince trouva ce tableau fort beau ; mais croyant que les muscles , devenus visibles par la séparation de la tête & du corps , n'étoient pas exprimés avec assez de vérité , il fit venir un esclave & ordonna qu'en lui coupât la tête. Le

peintre s'y opposa, en disant au Sultan : seigneur, dispensez-moi d'imiter la nature en outrageant l'humanité ; & de peur que sa tête ne servit un jour de leçon à quelqu'autre, il obtint son congé avec une couronne d'or de trois mille ducats. De retour à Venise, il eut une pension de la république, & fut fait chevalier de S. Marc.

BELLOI (du). Pierre-Laurent Buyrette du *Belloi*, naquit à Saint-Flour en Auvergne, en 1727, il fut d'abord avocat au parlement de Paris ; mais comme il n'avoit embrassé cette carrière que malgré lui, il s'expatria & alla exercer en Russie la profession de comédien ; de retour à Paris, il fit, en 1765, sa tragédie du siège de Calais qui fut l'époque la plus brillante de sa vie. Les sentimens patriotiques si bien développés dans cet ouvrage, ont été saisis par la nation avec une sorte d'enthousiasme. Elle a senti elle-même le besoin qu'elle avoit d'être réveillée de l'espèce d'assoupissement, où son génie languissoit depuis quelques années ; & ce n'a pas été la moindre des adresses de l'auteur, d'avoir souvent rapproché, & quelquefois même créé des ressemblances entre les françois du quatorzième siècle & ceux d'aujourd'hui. Aussi un ancien militaire (M. le maréchal de Brillac), dont le courage & la franchise, dignes des beaux jours de la chevalerie, nous retraçoient l'intrepide & vertueux Bayard, a appelé hautement cette pièce le *brandevin de l'honneur* ; & l'on prétend qu'il dit à Brizard, dans les foyers, en faisant d'une représentation de cette tragédie : « Mon cher Brizard, tu peux être malade quand tu voudras ; je jouerai ton rôle » ; enthousiasme d'un noble chevalier françois sans peur & sans reproche.

L'auteur a été forcé de paroître quatre fois sur le théâtre, aux acclamations répétées du parterre & des loges ; il a été appelé à toutes les autres représentations ; & la fille n'a jamais pu contenir la moitié de ceux qui se sont présentés pour voir la pièce.

Cette tragédie a eu l'avantage, presque inouï, d'être redemandée trois fois de suite à la cour ; & M. de *Belloi* a eu l'honneur d'être présenté à toute la famille royale, qui l'a honoré d'un accueil plein de bonté. La reine a daigné lui dire, entre autres choses : « Vous avez bien peint les ames françoises ». M. le dauphin dit que, comme frère aîné des françois, cette pièce nationale lui avoit fait le plus grand plaisir. Outre la permission que le roi lui a accordée, de lui dédier sa pièce, sa majesté lui a fait donner une médaille d'or du poids de vingt-cinq louis, & une gratification considérable, que M. le contrôleur général lui a remise, en l'exhortant à travailler dans le même genre.

Il n'est pas indifférent de rapporter ici les quatre

vers qui réussirent le plus à la cour, le jour de la première représentation qui y fut donnée.

Quelles leçons pour vous, fuyez les potentats !
Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui, sous l'op, enflait, loin de vos yeux expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre empire.

Ces vers excitèrent un frémissement inouï de plaisir & d'attendrissement dans la loge de la famille royale.

Les habitans de Calais ont cru que M. de *Belloi* méritoit le titre de leur concitoyen ; que celui qui avoit peint toriemment l'ame d'Émilie, étoit digne d'être admis au nombre de ses successeurs ; & que la plus belle récompense que pût désirer un homme eût été celle de la gloire de Calais, étoit de se voir associé à cette même gloire par l'adoption de la ville même. En conséquence, ils ont envoyé à M. de *Belloi* des lettres de citoyens de Calais, dans une boîte d'or, sur laquelle sont gravées les armes de la ville, entourées, d'un côté, d'une branche de laurier ; & de l'autre, d'une branche de chêne, avec cette inscription : *Lauream talis, civicam recipi*. Ils ont, de plus, fait faire le portrait de M. de *Belloi*, pour être placé dans l'hôtel-de-ville parmi ceux des bienfaiteurs de Calais. On croit lire un trait d'histoire des beaux jours de la Grèce.

Le siège de Calais a été joué à Saint-Domingue, & imprimé aux frais de M. le comte d'Estaing, gouverneur des îles françoises, qui l'a fait distribuer gratis. Le corps des officiers a écrit à M. du *Belloi* une lettre vraiment patriotique, & lui a envoyé plusieurs exemplaires de sa pièce, avec quatre vers à la tête, & cette inscription si flatteuse : *Première tragédie imprimée dans l'Amérique françoise*.

Après tous ces succès flatteurs, du *Belloi* donna au théâtre la tragédie de *Pierre le cruel*, qui lui causa tant de chagrin, qu'étant tombé en langueur il mourut en 1775, après plusieurs mois de souffrances. Du *Belloi* eut peine à suffire aux frais de sa maladie, & Louis XVI qui en fut instruit, lui envoya sur le champ cinquante louis. Les comédiens eurent la délicatesse de donner à cette époque une représentation du *Siège de Calais*, dont le produit fut remis à l'auteur moribond.

BELLONE. *Bellone* étoit la déesse de la guerre, on la représentoit armée d'un casque & d'une cuirasse, les chevrons épars, avec une pique & un flambeau à la main, quelquefois avec une épée de souet ensanglantée. Elle avoit un temple à Rome dans lequel le sénat recevoit certains ambassadeurs. Au milieu du temple étoit une petite colonne nommée *Bellica*, sur laquelle on mettoit

une pique lorsqu'on étoit sur le point de déclarer la guerre.

Les prêtres de *Bellone* appelés bellonaires, se faisoient des incisions à la cuisse ou au bras, ils recevoient dans une de leurs mains, le sang qui couloit de la blessure & l'offroient en sacrifice à leur déesse.

BELOMANTIE. Ce mot, suivant son étymologie, signifie divination par le moyen des flèches. En effet, ceux qui avoient recours à ce moyen, pour se décider, prenoient plusieurs flèches sur lesquelles ils écrivoient des réponses relatives à leurs projets, ils en mettoient de favorables & de contraires, ensuite il falloit mêler les flèches & choisir ensuite au hasard; celle que le sort amenoit étoit regardée comme l'interprète de la volonté des dieux. C'est sur-tout avant les expéditions militaires qu'on faisoit usage de cette divination.

BELZÉBUT. *Belzébut*, qui signifie seigneur des mouches, fut la divinité la plus révérée des peuples de Chanaan; le plus souvent il étoit représenté avec les attributs de la puissance suprême, quelquefois sous la figure d'une mouche. On lui attribuoit le pouvoir de délivrer les hommes des mouches qui ruinoient les moissons. On sacrifioit au dieu des mouches, avant les jeux olympiques, pour que ces animaux n'en troublassent point la solennité.

Dans l'écriture sainte, *Belzébut* est qualifié de prince des démons.

BELVEDER. On prononce souvent ce mot sans y attacher le sens que présente son étymologie : il vient de l'italien & signifie belle vue. En effet, un *belveder* est un petit bâtiment construit dans l'endroit le plus élevé d'un jardin où l'on se retire pour découvrir la campagne, pour prendre le frais, ou se garantir des ardeurs du soleil.

BELUS. *Belus* étoit le nom de la grande divinité des babyloniens. Les prêtres de *Belus* avoient persuadé au peuple que la divinité honoroit de sa présence, toute vierge babylonienne qui se rendoit dans un lit magnifique, dressé dans le lieu le plus élevé du temple; & toutes les nuits une compagne nouvelle se devoit à l'heureux *Belus*.

BÈME. Charles Dianowitz étoit le vrai nom de ce Benne ou *Bème*, qui ne fut ainsi nommé, que parce qu'il étoit né dans la Bohême. C'étoit un des domestiques de la maison de Guise, & ce fut lui qui devint le meurtrier de l'amiral Coligni. Le cardinal de Lorraine le récompensa de cet assassinat, en le mariant avec une de ses bâtardes. En 1575, les protestants l'ayant fait prisonnier en Saintonge, les rocheleais voulurent l'ache-

ver pour le faire écarteler dans la place publique, mais il s'échappa de la prison. Berthauville, gouverneur de la place où il étoit enfermé, le poursuivit. *Bème* le voyant serré de près, tu fait, dit-il au gouverneur, que je suis un mauvais garçon, & en même temps il lui tira un coup de pistolet. Berthauville l'ayant échappé, lui répondit, je ne veux plus que tu le fies, & lui passa son épée au travers du corps.

BÉNÉDICTION. On entend par *bénédition*, l'action de souhaiter quelque chose d'heureux, soit par des signes, soit par des paroles; cet usage est très-ancien.

Les hébreux se bénissoient réciproquement, en se faisant des prières qu'ils accompagnaient de vœux.

Parmi nous les prêtres bénissent le peuple en différentes occasions, & ces bénédictions sont accompagnées de souhaits relatifs aux circonstances. Ils disent, par exemple, en bénissant les nouveaux époux, croissez & multipliez, &c.

On peut rapporter à la manière dont les hébreux se bénissoient par des prières, l'origine de l'usage des éternelles, des compliments de bonne année, des prières & des vœux que nous recevons le jour de nos fêtes.

BÉNÉDICTINS. C'est aux *bénédictins* que convient proprement le nom de moines, & les plus éclairés d'entre eux s'en sont fait honneur, à la tête de leurs ouvrages. Cet ordre tient son nom de Saint-Benoit qui en fut le fondateur, il subsiste depuis 1300 ans & la piété profonde qui en est le caractère distinctif, ne l'a pas empêché d'être l'asyle des lettres dans le temps qu'elles paroissoient bannies de la terre.

Un grand nombre de saints, de souverains pontifes, de cardinaux, de patriarches, d'archevêques, &c. ont illustré l'ordre de Saint-Benoit.

Plusieurs personnages éminens en sainteté, en y introduisant la réforme, l'ont partagé en plusieurs branches ou congrégations. En 940, Saint-Odon, abbé de Cluny, forma la congrégation de Cluny; celle de Saint-Justine de Padoue s'est établie en Italie, en 1408; celle de Saint-Maur, en France, en 1621, &c. c'est, sans contredit, celle qui s'est le plus distinguée dans la république des lettres. La congrégation de Saint-Vanne & de Saint-Hyulphe établie en Lorraine, en 1600, s'est aussi rendue célèbre par des ouvrages qui passeront à la postérité. L'ordre de Saint-Benoit est encore la tige de ceux de Camaldules, de Valombreuse, des Chartreux, de Cîteaux, de Grandmont, des Célestins, &c.

En rendant justice à l'ordre des *bénédictins*, il

ne faut pas oublier de remarquer que pendant les fureurs de la ligue, ils ne prirent point les armes contre leur souverain, comme tant d'autres religieux.

Les *benédicins* furent, après l'expulsion des jésuites, chargés d'un grand nombre de collèges que ces pères avoient gouvernés; & comme ils n'avoient pas peu continué à cet événement, un peintre ingénieux fit un tableau où S. Ignace de Loyola, patron des jésuites, étoit représenté quittant la terre pour remonter au ciel. Il étoit en habits pontificaux, & Saint-Benoît étoit peint coupant, par derrière, le galon des habits du fondateur de la compagnie de Jésus, pour marquer que cet ordre avoit profité de la destruction de l'autre.

BÉNÉFICE. L'origine des *benefices* vient de ce qu'anciennement les évêques donnoient quelquefois aux ecclésiastiques qui avoient long-temps servi, quelque portion des biens de l'église, pour en jouir pendant un temps; ce qui ressembloit aux récompenses que les empereurs accordoient aux soldats romains, en récompense de leurs services, & qu'on appelloit pour cette raison *militia beneficiarii*. On avoit vu très-peu de ces sortes de récompenses avant le huitième siècle, mais depuis elles se sont considérablement multipliées. L'église tolère à présent la pluralité des bénéfices qui autrefois étoit illégitime.

Le cardinal de Bourbon Louis, frère du duc de Vendôme Charles, a possédé en même temps l'archevêché de Sens, les évêchés de Laon, de Meaux, de Luçon & de Tréguier, sans compter une multitude d'abbayes, entre autres celles de Saint-Denis & de Saint-Corneille.

BENJAMIN. *Benjamin* douzième & dernier fils de Jacob & de Rachel, naquit vers l'an 1738 avant Jésus-Christ. Lorsque Joseph, devenu ministre de Pharaon, vit ses frères en Egypte, il leur ordonna de lui amener *Benjamin*. Il fut attendri en le voyant & lui donna une portion cinq fois plus grande qu'à ses autres frères. C'est en faisant allusion à cette préférence qu'on dir encore proverbialement aujourd'hui, vous êtes le *Benjamin*, aux enfans qui obtiennent une préférence particulière.

BENIN. Le roi de *Benin*, en Afrique, est assez puissant pour mettre en peu de temps 100000 hommes sur pied. Il ne paroît en public qu'une fois dans l'année, alors on honore sa présence en égorgeant quinze ou seize esclaves. Quand il meurt, la plupart des princes de sa cour le suivent au tombeau. On enterre avec le monarque, ses habits & ses meubles, & on tue un grand nombre de sujets pour lui tenir compagnie; cette coutume a lieu pour les grands seigneurs, pour

qui on tue des esclaves. Les hommes dans le royaume de *Benin*, ne portent un habit que lorsqu'ils le roi leur en donne, & les femmes vont toutes nues jusqu'au moment de leur mariage. Les *beniniens* ne rendent aucun culte à Dieu, qu'ils croient trop bon pour avoir besoin d'être prié. Mais ils font des sacrifices au diable par la raison contraire.

BENOIST (Saint). *Saint-Benoît* naquit en 480, dans le duché de Spolète; à l'âge de seize ans, il se retira du monde où sa naissance lui assurait de grands avantages. Une caverne affreuse dans un désert, à quarante milles de Rome, fut sa première demeure. Il y resta caché pendant trois ans. Ses austerités l'ayant rendu célèbre, une foule d'hommes de tous états le rendirent auprès de lui. Il bâtit jusqu'à douze monastères. Ses succès excitèrent l'envie; il quitta cette demeure & vint à Casin, petite ville sur le penchant d'une haute montagne, & bientôt s'éleva un monastère qui fut le berceau de l'ordre *Bénédictin*. Il établit une règle qui recommandoit le travail, la douceur & la patience. *Voulez-vous*, disoit Saint-Grégoire, un abrégé de la règle de *Saint-Benoît*? *Considérez sa vie; & voulez-vous un abrégé de sa vie? lisez sa règle, l'une est l'explication de l'autre.* *Saint-Benoît* mourut en 543, dans le monastère qu'il avoit fait bâtir sur le Mont-Casin.

BENOIST VIII. Ce pape politique & guerrier mourut en 1024. En 1016, les Sarrasins menacèrent les domaines du pape. *Benoît*, à la tête des évêques & d'une armée, les attaqua, & les fit massacrer jusqu'au dernier. Leur reine fut prise & eut la tête coupée. Ce qui irrita tellement le roi Sarrasin, son époux, qu'il envoya à *Benoît VIII* un sac plein de charaigues & lui fit dire que l'année suivante il lui amèneroit autant de soldats. Le pape lui donna en réponse une caisse remplie de milleux, annonçant par-là qu'il lui opposeroit autant de guerriers s'il paroïssoit en Italie. L'infidèle fut épouvanté de cette résolution, & n'osa inquiéter son ennemi.

BENOIST XIV. *Benoît XIV* naquit à Bologne en 1675, de l'illustre famille de Lambertini. Lorsqu'en 1728 il reçut le chapeau de cardinal, il écrivit à un de ses amis, il faut croire bien fortement à l'infailibilité du pape, pour le persuader qu'il ne s'est pas trompé dans ma promotion au cardinalat. L'on veut à toute force que je sois une éminence, moi qui suis le plus petit homme du monde. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans cette nouvelle métamorphose je ne changerai que de couleur, & que je serai toujours Lambertini, par mon caractère. En 1740, les cardinaux ayant long-temps délibéré sur l'élection d'un pape, Lambertini leur dit: *Voulez-vous placer*

sur

sur la chaire pontificale, un saint ? Elisez Gotti : un politique ? choisissez Aldovrandi : un bon compagnon ? prenez-moi : en effet il fut élu.

Le nouveau souverain pontife protégea les lettres avec autant d'ardeur qu'il les avoit cultivées, il fonda des académies à Rome, & fit tirer de terre le célèbre obélisque de Sésostris. Il étoit naturellement vif & très-plaisant : un jour l'ambassadeur de Venise l'ayant interrompu plusieurs fois par des objections déplacées, le pontife lui dit : Si vous avez été à la comédie, monsieur l'ambassadeur, vous devez savoir que lorsque le Docteur parle, le Pantaloon se tait.

Il disoit souvent : je n'ai point la physionomie papale, parce que je ne suis pas assez grave ; mais je priez les peintres & les sculpteurs d'y suppléer.

Cet homme aimable, savant & vertueux mourut en 1799, également chéri & respecté des papistes & des protestans.

BENSERADE (Isaac de), poète français né à Lions, petite ville de la Haute-Normandie en 1612, mort en 1691, âgé de 78 ans. Il avoit été reçu de l'Académie Française en 1674.

Benserade étoit un bel esprit, un poète de bonne compagnie, dont la conversation enjouée & toujours assaisonnée d'une plaisanterie fine lui procura la faveur des grands & de la fortune. Il excelloit sur-tout à composer des vers pour les ballets du roi, & il est original dans ce genre ; car par son tour particulier d'esprit, il savoit confondre d'une manière qui parut à tous très-ingénieuse, le caractère des personnes qui dansoient avec celui des personnages qu'elles représentoient, & il trouvoit le moyen de les flatter par une louange fine, ou de les égayer par une raillerie innocente.

Il n'avoit que huit ans lorsque l'évêque qui lui donnoit la confirmation, lui demanda s'il ne vouloit pas changer son nom de juif d'Isaac pour celui d'un chrétien. De tout mon cœur, répondit cet enfant, pourvu qu'on me donne du retour. Le prélat charmé de cette saillie, dit : « il faut lui laisser son nom, il le rendra illustre ».

Le jeune *Benserade*, à qui son père laissa en mourant fort peu de bien, se fit connoître du cardinal de Richelieu, & obtint de ce ministre une pension de six cents livres. Elle lui fut continuée jusqu'à la mort de cette éminence ; & il auroit peut-être trouvé la même protection auprès de madame la duchesse d'Aiguillon, si cette mauvaise plaisanterie qu'il écrivit après la mort du cardinal ne l'eût extrêmement offensée.

Ci gît, oui gît, par la morbleu,

Le Cardinal de Richelieu ;

Encyclopædiana.

Et ce qui cause mon ennui,
Ma pension avec lui.

Un trait d'étourderie lui fit perdre la faveur de la duchesse d'Aiguillon ; un autre trait d'étourderie lui procura celle du cardinal Mazarin. On avoit lu un soir chez la reine quelques vers de ce poète que le cardinal avoit loués, & qui lui avoient fait dire, qu'étant lui-même fort jeune, il s'étoit aussi fait connoître à la cour de Rome par des vers galans. *Benserade*, instruit par ses amis de ce qu'avoit dit son éminence, courut ahistor à son appartement. Le cardinal venoit de se coucher : *Benserade* pressa si fort & fit tant de bruit, qu'on fut obligé de le laisser entrer. Il courut se jeter à genoux au chevet du lit, & témoigna si plaisamment & d'un air si ingénu, sa joie au cardinal, & sa reconnaissance de l'honneur qu'il avoit bien voulu lui faire en se comparant à lui, que le ministre l'assura de sa protection, & lui promit qu'elle ne lui seroit pas inutile. En effet, six jours après, il lui donna une pension de deux mille francs sur un bénéfice, & lui accorda dans la suite d'autres grâces plus considérables.

Benserade eut la gloire de rompre une lance avec l'ingénieur Voiture qui venoit de composer un sonnet intitulé *Uranie* ; celui de *Benserade* étoit sur *Job*. Toute la cour se partagea entre ces deux sonnets. Ceux qui tenoient pour le *Job* de *Benserade*, se nommoient *Jobelins*, & les autres qui préféroient l'*Uranie* de Voiture s'appelloient *Uraniciens*. Le prince de Conti étoit à la tête des premiers, & la belle duchesse de Longueville des seconds ; ce qui donna lieu à cette plaisanterie qui vaut peut-être mieux que les deux sonnets :

Je vous le dis en vérité,

Le destin de *Job* est étrange,

D'être toujours persécuté,

Tantôt par un démon, & tantôt par un ange.

Au commencement de l'inclination de Louis XIV pour mademoiselle de la Vallière, cette demoiselle eut recours à la muse de *Benserade*. Elle le pria de prier chez elle sans le prévenir de son dessein. *Benserade* étoit aimable & avareux ; il va chez mademoiselle de la Vallière comme à un rendez-vous. Pénétré de son bonheur, il se jette en entrant à ses genoux ; ce bonheur est si grand qu'il a peine à le croire. « Il n'en est pas ainsi », lui dit mademoiselle de la Vallière « le relevant : il s'agit d'une réponse », & lui montra la lettre du roi qu'elle venoit de recevoir.

Benserade, en poète courtois, profita de cette confiance pour donner les louanges les plus délicates au roi, qui le combla de bienfaits. Il jouissoit de la plus grande réputation, lorsqu'il s'avisait de dessein extravagant de mettre en rondeux les métamorphoses d'Ovide ; & ce fut l'é-

cueil de sa gloire poétique. On se rappelle ici ce poète qu'un auteur comique introduit dans une de ses pièces, & qui avoit imaginé de mettre l'histoire de France en madrigaux.

Benferade, quoique poète, connoissoit très-peu la mythologie. On fait que les Dryades & les Hamadryades sont des nymphes des bois, mais que les premières suivant la fable sont immortelles, & que les autres meurent avec l'arbre qui leur est consacré. Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur, demanda un jour, étant dans sa loge à l'opéra, à *Benferade*, « la différence qu'il mettoit entre une Dryade & une Hamadryade » ? Ce poète qui ignoroit la distinction se trouva fort embarrassé ; mais ne voulant pas demeurer court, comme il s'aperçut qu'un archevêque & un évêque attendoient Madame au sortir de sa loge, il dit, qu'il y avoit autant de différence qu'entre un évêque & un archevêque. On rit beaucoup de cette comparaison. Un évêque qui aspirait à être archevêque, dit à Madame, le lendemain : « Je suis » Dryade : quand vous le voudrez, madame, » sérieusement, je ferai Hamadryade ».

On a rapporté de ce poète quelques saillies & quelques bons-mots, qui pouvoient être plaisans dans sa bouche. Le cardinal Mazarin jouant au piquet fit une mauvaise chicane à celui avec qui il jouoit. Comme ils disputaient beaucoup, *Benferade* entra, qui entendant disputer le cardinal, & voyant que tout le monde se taisoit autour de lui, dit : « Monsieur, vous avez tort. Comment » peux-tu, *Benferade*, lui dit le cardinal, me con- » damner sans savoir le fait ? Ah ! vertubleu, dit » *Benferade*, le silence de ces messieurs m'instruit » parfaitement ; ils crieront en faveur de votre » éminence aussi haut qu'elle si vous aviez raison ».

Il se trouva un jour dans une compagnie, où se rencontra une demoiselle dont la voix étoit fort belle, mais l'haleine un peu forte ; cette demoiselle chanta : on demanda le sentiment de *Benferade*, qui dit, que les paroles étoient parfaitement belles, mais que l'air n'en valoit rien.

Benferade dégoûté de la cour s'étoit retiré sur la fin de sa vie à Genilly. Il avoit embelli sa retraite de diverses inscriptions qui valaient bien ses autres ouvrages. C'est dommage, dit M. de Voltaire, qu'on ne les ait pas recueillies. Il avoit gravé celle-ci sur l'écorce d'un arbre & elle se présentait la première :

Adieu fortune, honneurs ; adieu vous & les vôtres,

Je viens ici vous oublier.

Adieu toi-même, amour, bien plus que tous les autres,
Difficile à congédier.

La Bruyère a, dans son chapitre de la société & de la conversation, tracé le portrait de *Benferade*, mais *Benferade* septuagénaire. Ce portrait a été

jugé très-ressemblant, quoiqu'on y reconnoisse la charge ordinaire au peintre. « Je le fais, Théobalde, vous êtes vieilli ; mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baillé, que vous n'êtes plus poète, ni bel esprit, que vous êtes précisément aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage, que méchant auteur, que vous n'avez plus rien de naïf & de délicat dans la conversation ? Votre air libre & présomptueux me rassure & me persuade tout le contraire. Vous êtes donc aujourd'hui tout ce que vous fûtes jamais, & peut-être meilleur : car si à votre âge vous êtes si vif & si impétueux, quel nom, Théobalde, falloit-il vous donner dans votre jeunesse, & lorsque vous étiez la coquette ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juroient que par vous & sur votre parole, qui disoient, *celui est délicieux, qu'a-t-il dit ?* »

Senecai a fait aussi le portrait de *Benferade*.

Ce bel-esprit eut trois talens divers,

Qui trouveront l'avenir peu cruel.

De plaire aux grands il ne fit point scrupule,

Sans qu'ils le prissent de travers ;

Il fut vieux & galant sans être ridicule,

Et s'enrichit à composer des vers.

BERCER. Ce mot qui au figuré se prend en mauvaise part ne devoit pas avoir plus de crédit dans le sens qui lui est propre. Au figuré *bercer* signifie ennuyer, tromper, on m'a bercé avec cette histoire. Vous nous bercez de vaines promesses. Dans le sens propre on dit *bercer* un enfant pour désigner l'usage pernicieux à tant de nourrices de remuer leurs enfans de côté & d'autre pour les provoquer au sommeil. Cet usage s'est tellement accrédité que le lit de l'enfant en a pris le nom de berceau, & n'est plus un lieu de repos, mais un théâtre de douleurs, qui souvent devient son cercueil. Que celles qui suivent cet usage sachent donc que ce balotement n'endort les enfans que parce qu'il les étourdit, qu'il fatigue inutilement les fibres extrêmement délicates de leur cerveau ; qu'il nuit à la digestion, aigrit leur nourriture, & leur procure très-souvent de violentes tranchées & des vers.

BÉRÉNICE. *Bérénice* femme de Ptolomée Evergète aimoit tendrement son époux. Pendant une expédition militaire où ce prince courut les plus grands dangers, cette tendre épouse fit vœu de se faire couper les cheveux & d'en faire une offrande à Vénus, si Ptolomée revenoit vainqueur. La déesse ayant exaucé les vœux, *Bérénice* exacte à les remplir suspendit sa chevelure, dans le temple de la déesse. Cette offrande fut enlevée la même nuit & Ptolomée furieux & inconsolable de cette perte, se seroit livré à tous les excès d'une aveugle vengeance ; mais Conon de Samos, astronome célèbre, l'assura qu'il l'avoit aperçue dans le

ciel où elle formoit un espèce de triangle dans la queue du lion. *Bérénice*, ce modèle de l'amour conjugal, survécut à son époux & fut assassinée par l'ordre d'un fils indigne de lui devoir le jour.

BERETIN, nommé Pierre de Cortonne, né en 1596, mort en 1669. Le grand duc Ferdinand qui prenoit souvent plaisir à voir ce peintre célèbre, admiroit un jour un enfant qu'il avoit représenté pleurant, aussitôt, Pierre de Cortonne ne fit que donner un coup de pinceau & il parut rire, puis avec une autre touche il le remit dans son premier état. *Prince*, dit le peintre, *vous voyez avec quelle facilité les enfans pleurent & rient.*

BERGHEM. Nicolas *Berghem*, excellent peintre en paysage, étoit né à Amsterdam en 1624. La douceur & le déintéressement formoient son caractère. Il disoit que l'argent étoit inutile à celui qui savoit s'occuper.

Sa femme au contraire étoit l'avarice même, elle se tenoit habituellement dans une chambre au-dessus de celle où *Berghem* travailloit, & frappoit au plancher toutes les fois qu'elle prévoyoit que son mari alloit s'endormir. Elle s'emparoit de tout l'argent qu'il gagnoit & ne lui laissoit point de relâche. *Berghem* mourut en 1683.

BERGER. Des poètes nous ont peint les bergers du siècle d'or avec des couleurs séduisantes, ils nous les représentent

Figurant quelques danses légères,

Où tout le jour assis aux pieds de leurs bergères,

conduisant au milieu de plaines émaillées de fleurs des troupeaux dont la laine égale la blancheur de la neige.

Aujourd'hui c'est celui qui jour & nuit garde le troupeau & n'a que des chiens pour compagnons de ses travaux; il faut qu'il soit de bon matin dans les champs, qu'il défende son troupeau des loups, qu'il aide les brebis à agnelier, qu'il connoisse leurs maladies pour les guérir & qu'il veille à ce que les couleuvres ne têtent point les brebis. Tous ces détails ne ressemblent point aux charmantes descriptions des bergers du siècle d'or, aussi n'y sommes-nous plus.

BERNARD (Saint). *Saint-Bernard* né en 1091 au village de Fontaine en Bourgogne, d'une famille noble, se fit moine de Cîteaux à l'âge de 22 ans. En 1153, Clairvaux ayant été fondé, *Saint-Bernard*, à peine sorti du noviciat, en fut nommé premier abbé.

Le concile assemblé par Louis le gros, pour examiner lequel d'Innocent II ou d'Anaclet étoit pape légitime, s'en rapporta à la décision de *Saint-Bernard*, & son opinion qui fut adoptée

par le concile, fut en faveur d'Innocent II. La suite de cette affaire l'ayant conduit à Milan, la foule étoit si grande pour le voir, qu'il ne pouvoit paroître qu'à la fenêtre d'où il donnoit ses bénédictions.

En 1140 il fut condamné, au concile de Sens, plusieurs propositions du célèbre & malheureux Abailard, dont il étoit persécuteur déclaré.

A la sollicitation du pape Eugène III son disciple, *Saint-Bernard* persuada d'abord à Louis le jeune d'entreprendre une croisade, ce fut en vain que l'abbé Suger s'y opposa. On dressa à Vézelay en Bourgogne un échafaud en pleine campagne, où *Saint-Bernard* parut avec le roi; il échauffa tellement les esprits par son éloquence, que malgré la grande provision de croix qu'il avoit faite, il mit encore son habit en pièces pour suppléer au drap qui lui manquoit. Il passa ensuite en Allemagne, & détermina l'empereur Conrad III à se joindre aux croisés. Voilà comme le président Hénault nous a peint *Saint-Bernard*.

Il avoit été donné à cet homme extraordinaire de dominer les esprits : on le voyoit d'un moment à l'autre passer du fond de ses déserts au milieu des cours; jamais déplacé, sans titre, sans caractère, jouissant de cette admiration personnelle qui est au-dessus de l'autorité : simple moine de Clairvaux; plus puissant que l'abbé Suger, premier ministre de France, & conservant sur le pape Eugène III, qui avoit été son disciple, un ascendant qui les honoroit également l'un & l'autre. Cependant *Saint Bernard* n'étoit pas aussi grand politique qu'il étoit un saint homme & un bel esprit. Ses sermons sont des chef-d'œuvre de sentiment & de force. Après quarante ans de profession *Saint-Bernard* mourut à Clairvaux en 1153, âgé de 63 ans.

BERNARD. Samuel *Bernard*, comte de Courbert, qui fut si connu par son influence dans les affaires de finances, sous le règne de Louis XIV, étoit né en 1652 de Samuel *Bernard*, professeur de l'académie royale de peinture à Paris. Samuel *Bernard* fils, devint extrêmement riche & fut nommé le Lucullus de son siècle. Il mourut en 1739, âgé de 88 ans.

BERNARD. Pierre-Joseph *Bernard*, natif de Grenoble, vint à Paris, où après avoir travaillé chez un notaire, il s'attacha au marquis de Pezay qu'il accompagna dans la campagne de 1734 en Italie. Le maréchal de Créquy ayant apprécié son mérite le prit pour secrétaire, & la mort seule sépara *Bernard* de son illustre protecteur dont il avoit su se faire un ami. *Bernard*, qui dès sa jeunesse avoit montré de grandes dispositions pour la poésie, composa plusieurs ouvrages charmans, dont le plus considérable est son art d'aimer. Ses

poésies légères, dont plusieurs sont dignes d'Anacréon, l'avoient fait surnommer *Gentil Bernard*, & son opéra de Callos & Pollux, lui fait infiniment d'honneur. Ce fut en 1771 que sa mémoire s'étant aliénée, mit fin à sa félicité. Un jour assis, à Paris, à une représentation de son opéra de Callos, le poète courtois croyant être à Versailles, disoit continuellement : le roi est-il content ? madame de l'ompador est-elle contente ? Il mourut dans cet état en 1776.

Voltaire a fait la comparaison suivante des trois Bernards dont nous venons de parler.

Dans ce pays trois Bernards sont connus ;
L'un est ce saint ambitieux reculé,
Frêchur adroit, fabricant d'ornemens.
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus.
Bien plus grand saint, faisant plus grands miracles ;
Et le troisième est l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

BERNIER. Nicolas *Bernier*, maître de musique de la Sainte Chapelle & ensuite de la musique du roi, naquit à Mantes-sur-Seine en 1664. Ses talens & ses ouvrages lui avoient mérité l'estime du duc d'Orléans, régent. Ce prince lui donna un jour un motet de sa composition à examiner, & bientôt après impatient de savoir le jugement de *Bernier*, il monte dans son cabinet & y trouve l'abbé de Lacroix qui examinoit son ouvrage. *Bernier* étoit dans une salle voisine à boire & à chanter avec ses amis. Mais la fête fut troublée par le prince qui, fâché de sa conduite, n'hésita point de lui en faire des reproches assez sévères. *Bernier* a mis en musique des cantates dont les paroles sont en grande partie de Rousseau & de Fuzelier. Il mourut en 1734.

BERNINI. Jean-Laurent *Bernini*, appelé vulgairement le cavalier *Perrin*, étoit né à Naples, en 1598. Il réussit également en sculpture, en peinture & en architecture. Il sculpta, à l'âge de dix ans, une tête qui réunit tous les suffrages. En 1669, Louis XIV l'appella de Rome à Paris, pour travailler aux dessins du Louvre. Outre cinq louis par jour que le roi lui accorda pendant huit mois qu'il resta en France, le cavalier *Bernin* reçut une gratification de cinquante mille écus, une pension de deux mille écus pour lui & une de cinq cents écus pour son fils.

Les dessins de Claude Perrault ayant obtenu la préférence sur ceux de *Bernini*, il retourna à Rome où il mourut en 1680.

On admira, à Versailles, un buste de Louis XIV

de sa composition. Il y a dans les jardins de cette ville un endroit qui a conservé le nom de cavalier *Bernin*, & qui marque la fin du petit parc ; c'est-là pour l'ordinaire que se donnent des rendez-vous de plus d'une espèce : voici pourquoi ce lieu est ainsi nommé. *Bernini* avoit entrepris de tailligner sa reconnaissance à Louis XIV, en exécutant en marbre sa statue équestre, il travailla pendant quinze ans à cet ouvrage. Mais la statue étant achevée la figure ne se trouva pas ressemblante à celle du roi. Pour remédier à cet inconvénient, on ajouta des flammes de marbre sous le ventre du cheval, & on donna à la statue le nom de Marcus-Curtius. Le monarque la fit placer au bout de la place d'eau des fontaines, où elle est encore aujourd'hui.

Le cavalier *Perrin* étoit courtois & flatteur. Un jour qu'il dessinoit le portrait de Louis XIV, il éleva sur la tête de ce prince une boucle de cheveux, en disant : *Voilà peut-être mon front à tout l'univers.*

La reine louant le portrait du roi, votre majesté, dit l'artiste, applaudit au portrait parce qu'elle en chérit l'original.

On lui demanda quelles étoient les plus belles femmes, des françaises ou des italiennes ? *Toutes sont belles*, répondit-il ; il n'y a de différence, si-non que le sang coule sous le jeu des italiennes & que l'on aperçoit le lait sous celle des dames françaises.

BERNOULLI (Jacques), né à Bâle en 1654, mort en 1705. Ce grand mathématicien apprit seul malgré ses parents, la géométrie & l'astronomie, espèce de triomphe qu'il célébra dans un médaillon où il représenta Phaëton conduisant le char du soleil avec cette légende, *je suis parmi les astres, malgré mon jère*. Il ordonna qu'on mit sur son tombeau la plus belle découverte géométrique : savoir : une spirale logarithmique avec ces mots, *eadem mutata refurgo*.

Jean *Bernouilli*, son frère, né en 1667, mort en 1748. Il ne se rendit pas moins célèbre dans les mathématiques. Il avoit soutenu à l'âge de dix-huit ans une thèse en vers grecs sur cette question, *si le prince est pour les sujets ?*

Il eut trois fils, Nicolas, Jean & Daniel *Bernouilli*, qui cultivèrent aussi les sciences avec la plus grande distinction.

BERRUYER (Joseph-Isaac), jésuite, né en 1681, mort en 1758 ; il est l'auteur de *l'histoire du peuple de Dieu*, où l'on a relevé plusieurs expressions singulières, telles que celles-ci : *Après une éternité toute entière Dieu créa le monde.*

A l'air où dont Dieu faisoit les miracles, on voyait bien qu'ils couloient de source.

Le mal alloit toujours croissant à la honte du seigneur Dieu.

Il parle aussi des aventures des patriarches.

BERTAUD (Jean), évêque de Sées, secrétaire du cabinet & lecteur de Henri III, né en 1522, mort en 1611. Il a fait des stances en vers qui ont de la facilité & de l'élégance ; telle est celle-ci :

Félicité passée

Qui ne peut revenir,

Tourment de ma pensée,

Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir.

BÉRULE (cardinal de). Pierre de *Bérulle*, né en 1575 au château de Sérilly en Champagne, étoit d'une famille noble. Il le distingua dans la fameuse conférence de Fontainebleau, où Duperron combattit Duplessis-Mornay, le pape des huguenots. Henri IV l'envoya en Espagne pour amener des carmélites, & c'est par ses soins que cet ordre fleurit en France. Quelque temps après il fonda la congrégation de l'oratoire de France. Urbain VIII le nomma cardinal, enfin, *Bérulle* mourut en 1629 à l'âge de 55 ans, en disant sa messe.

BETEL. Le *betel* est une plante des Indes qui rampe & grimpe comme le lierre. Les indiens machent des feuilles de *betel* pendant le jour & pendant la nuit. C'est un usage d'en offrir en saluant quelqu'un ; lorsqu'on se quitte pour quelque temps, on se fait présent de *betel*, que l'on offre dans une bourse de soie. Les femmes le regardent comme un puissant stimulant pour l'amour. L'usage de cette plante rend l'haleine assez douce pour parfumer la chambre où on entre après en avoir mangé ; mais lorsque cet usage n'est pas modéré, les dents en souffrent considérablement, & l'on voit des indiens qui à vingt-cinq ans n'ont plus de dents, pour avoir commis des excès en ce genre. Tout bien considéré, il doit paroître plus étonnant de voir les français user du tabac, que de voir les indiens user du *betel*.

BÊTES (combat des). C'est dans les amphithéâtres, les cirques & autres édifices publics, que se faisoient les combats des *bêtes* : outre les animaux sauvages, tels que les lions, les ours, les tigres & autres, on y voyoit aussi des animaux domestiques, tels que le cheval, le taureau, l'éléphant. On les faisoit combattre contre ceux de la même espèce, ou d'espèce différente, ou même contre des hommes, qui pour l'ordinaire étoient des criminels. Quelquefois c'étoient des gens gagés, ou des athlètes. Souvent les criminels qui fortoient vainqueurs du combat des *bêtes* étoient abous.

Les romains & les grecs dressoient ces animaux à porter le joug & même à faire des tours de souplesse. On vit à la pompe de Ptolémée 1 hilade phe, 24 chars tirés par des éléphants, 60 par des bœufs, 12 par des lions, 7 par des orix, 5 par des buffes, 8 par des autruches & 4 par des zèbres.

L'empereur Eliogabale fit traîner son char par quatre chiens d'une grandeur énorme ; & parut en public traîné par quatre cerfs. Une autre fois il fit atteler des lions & des tigres.

BEURRE. Le *beurre* est une substance grasse & onctueuse, qu'on sépare du lait en le baidant.

En Barbarie on fait le *beurre* en mettant la crème dans une peau de bœuf suspendue d'un côté à l'autre de la tente, & en battant uniformément des deux côtés.

Les grecs n'ont eu que fort tard connoissance du *beurre*. Homère, Théocrite & Euripide n'en font aucune mention.

Les romains ne s'en servoient que comme d'un remède ; en Espagne, il étoit employé à la guérison des ulcères.

Soekins qui a écrit un gros volume sur cette matière, dit que le *beurre* est très-bon pour blanchir les dents.

BEZE (Théodore de). Théodore de *Beze* naquît à Vezelay en Bourgogne, en 1519. Il passa ses premières années dans l'étude & dans le charme de la poésie grecque & latine. En 1561 il se trouva à la tête des treize ministres de la réforme, au colloque de Poissy. Il y porta la parole devant Charles IX, la reine mère & les princes du sang qui étoient présents ; mais ayant avancé que Jésus-Christ étoit aussi éloigné de l'eucharistie que le ciel est éloigné de la terre, il scandalisa & irrita tout l'auditoire. La guerre civile n'ayant pas été terminée par ce colloque, *Beze* se fixa auprès du prince de Condé, & se trouva avec lui à la bataille de Dreux, en 1562. Il devint chef de l'église de Genève, après la mort de Calvin, dont il avoit été le disciple le plus fidèle & le plus zélé coadjuteur. Il mourut en 1605, âgé de 86 ans, avec la réputation d'homme aimable, de poète distingué, d'orateur très-éloquent & de théologien éminent.

BIAS, l'un des sept sages de Grèce. Il vivoit vers l'an 608 avant Jésus-Christ, & étoit de Priène ville de Carie.

Des pêcheurs ayant trouvé un trépied d'or avec cette inscription, *au plus sage*, ils le portèrent à *Bias*, qui dans le moment l'envoya au temple d'Apolon, & fit voir par cette action qu'il étoit digne du présent qu'on lui avoit fait.

La ville de Priène, sa patrie, étoit assiégée, & chacun se pressoit d'emporter ses effets les plus précieux. Comme on demandoit à Bias pour quoi il se retiroit les mains vides : *je porte tout avec moi*, répondit-il, faisant entendre que la science & la vertu étoient les seuls biens réels.

Il étoit sur un vaisseau, & plusieurs personnes de l'équipage connues par leurs débauches, voyant le bâtiment dans un pressant danger, se mirent à prier les dieux. *Taisez-vous*, leur dit Bias ; *qu'ils ne sachent pas, s'il se peut, que vous êtes ici*. Il avoit coutume de dire, « parmi les bêtes sauvages, la plus à craindre est un tyran ; » parmi les domestiques, c'est le flatteur.

« L'espérance est le pavor qui endort nos peines, mais l'amour du gain les réveille ».

Ce sage eut une fin digne de lui ; il mourut en plaidant pour un de ses amis. Ses concitoyens lui consacrèrent un temple.

BIBLIOMANE. Un *bibliomane* est un homme possédé de la fureur d'avoir des livres. Voici comment la Bruyère peint un *bibliomane* dont il suppose avoir désiré de voir la bibliothèque. « Je vais, dit-il, trouver cet homme qui me reçoit dans une maison, où, dès l'escalier, je tombe en foiblesse, d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tous couverts. Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer, qu'ils sont tous dorés sur tranche, ornés de filets d'or, & de la bonne édition ; mais je nommer les meilleurs l'un après l'autre ; dire que sa galerie en est remplie à quelques endroits près, qui sont peints de manière, qu'on les prend pour de vrais livres rangés sur des tablettes, & que l'œil s'y trompe ; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met jamais le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir ; je le remercie de sa complaisance & ne veux non plus que lui visiter sa tannerie qu'il appelle bibliothèque ».

L'amour des livres, quand il n'est pas guidé par la philosophie & par un esprit éclairé, est une passion ridicule, & cette passion se nomme *bibliomanie* ; c'est sur-tout au-dessus des bibliothèques formées par les *bibliomanes*, qu'on pourroit mettre pour inscription :

Les petites maisons de l'esprit humain.

M. Falconet avoit une singulière manière de composer sa bibliothèque & bien opposée à la bibliomanie. Quand il achetoit un ouvrage, fût-il en douze volumes, s'il n'y trouvoit que six pages de bonnes, il conservoit ces six pages & jetoit le reste au feu.

Pour revenir aux *bibliomanes*, il y en a eu un très connu, qui avoit un amour singulier pour les livres d'astronomie, qu'il payoit fort cher,

quoiqu'il n'entendît rien à cette science, c'étoit seulement pour les tenir enfermés sous clef dans des caissettes. Un autre qui prenoit grand soin que ses livres fussent reliés très-proprement n'en prêtoit à personne, & même empruntait ceux dont il avoit besoin, quoiqu'il les eût en sa possession ; mais ils étoient trop beaux, trop bien dorés, pour risquer de les gâter.

Un financier, qui ne connoissoit que quelques règles d'arithmétique, avoit fait dresser un corps de bibliothèque dans son cabinet, où la sculpture & la dorure n'étoient point épargnées. Il ne s'agissoit plus que d'y mettre des livres. Il achète toute une édition *in-quarto*, d'une histoire que le libraire n'avoit pu débiter. Il la paie à tant la toise ; c'étoit le marché qu'il avoit fait. Mais il y avoit un inconvénient, les volumes ne pouvoient entrer dans la bibliothèque. Comme on lui représentait qu'il faut espacer davantage les tablettes : Je ne veux pas, dit-il, qu'on y touche ; vous gâteriez ma sculpture. Comment faire ? Parbleu, répartit-il, vous voilà bien embarrassés, il n'y a qu'à faire rogner les volumes.

BIBLIOTHÈQUE. Le mot de *bibliothèque* vient du grec & signifie dépôt de livres.

Les tables de la loi, les livres de Moïse, ceux des prophètes furent déposés dans le sanctuaire qui étoit regardé à cet égard comme la *bibliothèque sacrée*.

Selon Diodore de Sicile, le premier qui fonda une *bibliothèque* en Egypte, fut Osymandias contemporain de Priam, roi de Troie, & qui fit écrire ces mots au-dessus de l'entrée : « Le trésor des temèdes de l'ame ». Il y avoit à Memphis, aujourd'hui le grand Caire, une très-belle *bibliothèque* qui étoit déposée dans le temple de Vulcain.

Nancrates accusa follement Homère d'y avoir volé l'Iliade & l'Odyssée, & de les avoir ensuite données comme ses propres ouvrages.

La plus grande *bibliothèque* d'Egypte, & peut-être du monde entier fut celle des Ptolémées à Alexandrie. On avoit acheté des livres de toutes nations pour former cette immense collection, qui monta par degré jusqu'à sept cents mille volumes, à la vérité le terme de volume est employé pour signifier rouleau. Or, ces rouleaux étoient bien moins considérables que nos volumes.

Les morceaux les plus précieux de cette magnifique *bibliothèque*, étoient l'écriture sainte qui étoit déposée dans le principal appartement. Les ouvrages d'Aristote qui avoient été payés un prix exorbitant. Les originaux des tragédies d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, que Ptolémée-Phiscien dans un temps de famine avoit exigé des Athéniens pour leur fournir du blé.

Jules-César assiégé dans un quartier d'Alexandrie, fit mettre le feu à la flotte qui étoit dans le port, & causa l'embrasement de cette fameuse bibliothèque.

Les athéniens parmi les grecs montraient de l'empressement à former des bibliothèques; mais les lacédémoniens qui parloient peu & à qui l'écriture même paroissoit superflue, n'en eurent jamais.

Chez les romains il y avoit des bibliothèques publiques & de particulières. Celle de Cicéron, entr'autres, étoit fort belle, surtout depuis qu'elle avoit été augmentée par celle de son ami Atticus; selon lui sa bibliothèque étoit préférable à tous les trésors de Crésus.

Simonius, précepteur de l'empereur Gordien, avoit fondé à Rome une bibliothèque de huit mille volumes choisis; l'appartement qui la renfermoit étoit pavée en marbre doré, les murs étoient lambrifiés de marbre & d'ivoire, & les armoires de bois d'ébène & de cèdre.

Parmi ces grandes bibliothèques, il ne faut pas oublier celle fondée par Constantin le grand, à Constantinople, l'an 336. Elle éprouva beaucoup de révolutions, & monta cependant jusqu'à cent mille volumes. On assure qu'elle renfermoit la copie authentique du premier concile de Nicée, les ouvrages d'Homère écrits en lettres d'or, une copie des évangiles reliée en plaques d'or du poids de quinze livres, & enrichie de pierres: les iconoclastes qui détruisirent.

L'étude étant nécessaire à la Chine pour être bien vu dans le monde, & parvenir aux dignités, il y a nécessairement beaucoup de livres & de bibliothèques. Les historiens rapportent, qu'environ 400 ans avant J. C. un empereur de la Chine, dans le dessein d'abolir la mémoire de ceux qui l'avoient précédé, ordonna de brûler tous les livres qui se trouvoient dans ses états, excepté cependant ceux qui traitoient de médecine, d'agriculture & de divination. Une femme, heureusement, trouva le moyen de conserver plusieurs ouvrages, tels que ceux de Mentius & de Confucius surnommé le Socrate de la Chine.

Il y a aussi au Japon plusieurs belles bibliothèques. Le père Kircher & plusieurs autres savans ont ajouté foi à ce qu'on a dit d'une bibliothèque située dans le monastère de Sainte-Croix, sur le mont Aara, en Ethiopie; dix millions cent mille volumes, tous écrits sur beaux parchemin & gardés dans des écus de soie, composent cette immense collection; elle doit, dit-on, son origine à la reine de Saba, qui avoit reçu de Salomon les livres d'Enoch sur des sujets philosophiques, plusieurs livres de Noé & d'Abraham, ceux d'Eldras, des sibylles, des prophètes, &c.

Les arabes se vantent d'avoir, dans une bibliothèque, à Maroc, la première copie du code de Julien.

Celle de Fez est, dit-on, de trente-deux mille volumes, & renferme, à ce qu'on assure, toutes les décades de Tite-Live, & les ouvrages d'Hippocrate & de Galien.

De toutes les bibliothèques d'Europe, qui contiennent des morceaux aussi rares que curieux, les plus célèbres sont celles du Vatican à Rome, de l'Escurial à Madrid, de Vienne, & de Saint-Marc, à Venise.

La France, particulièrement, offre les richesses les plus précieuses en ce genre; & Paris, la capitale du monde littéraire, réunit un grand nombre de belles bibliothèques, tant publiques que particulières. Nous allons donner quelques détails sur la plus nombreuse & la plus précieuse de toutes, qui est celle du roi.

Avant le quatrième siècle, nos rois avoient des bibliothèques qui leur étoient particulières & qui, lors de leur mort, se trouvoient dispersées. Ce n'est qu'à Charles V, prince extrêmement ami des lettres, qu'on doit faire honneur de l'établissement d'une bibliothèque royale, qui est devenue depuis, la plus belle portion du trésor de la couronne. Il choisit une des tours du Louvre pour y déposer neuf cents dix volumes qui formoient toute sa collection; il avoit fait placer dans cette salle trente petits chandeliers & une lampe d'argent pour éclairer tous ceux qui vouloient venir y travailler.

Ce petit trésor, qui s'étoit accru successivement, fut entièrement dissipé pendant les troubles du règne de Charles VII.

Louis XI fit ses efforts pour réunir les débris de la librairie du Louvre.

Charles VIII, après sa conquête en Italie, y joignit une grande partie de la bibliothèque de Naples.

Louis XII mit beaucoup de zèle à l'augmenter, & l'enrichit de celle de Blois qui étoit très-estimée.

François I la réunie, en 1544, à celle qu'il avoit commencée à Fontainebleau, & créa, en faveur de Guillaume Budé, la charge de bibliothécaire, sous le titre de maître de la librairie du roi.

Sous le règne de Charles IX, elle fut confiée à Jacques Amyot qui fut remplacé par le président de Thou, sous le règne de Henri-le-Grand. Ce prince fit transporter la bibliothèque de Fontainebleau dans le collège de Clermont à Paris, & de là aux cordeliers. En 1599, on joignit la belle collection de Catherine de Médicis.

Sous Louis XIII, les augmentations se multiplièrent, & la bibliothèque du roi fut transférée dans une autre maison appartenant aux cordeliers, rue de la Harpe.

M. Bignon & M. Colbert (frères du ministre) en eurent successivement la direction.

Sous Louis XIV, les acquisitions furent immenses. En 1666, M. Colbert fit rassembler la bibliothèque dans deux maisons qui lui appartenaient dans la rue Vivienne. Ce ministre, & après lui M. de Louvois, se montrèrent zélés promoteurs des lettres par les richesses qu'ils ont fait acquérir au roi dans cette partie. A la mort de Louis XIV sa bibliothèque, qu'il avoit reçue, composoit d'environ cinq mille volumes, se montoit à plus de soixante dix mille.

L'heureuse inclination de Louis XV à protéger les lettres & les sciences, contribua infiniment à la perfection d'un ouvrage commencé depuis plusieurs siècles en effet le nombre des livres de la bibliothèque du roi devint trop considérable pour être contenu avec l'ordre nécessaire dans les deux maisons de la rue Vivienne. En 1721, M. l'abbé Bignon, profitant de la décadence du système de Law, obtint du régent un ordre pour faire placer la bibliothèque du roi à l'hôtel de Nevers, rue de Richelieu, où avoit été la banque, & ce monument qu'on peut regarder comme le temple des muses & le sanctuaire des arts, offre tout ce que l'ordre, la majesté & la magnificence ont de plus imposant. Cependant, que répondre à celui qui, après avoir parcouru cette enceinte qu'on pourroit appeler sacrée, s'écrioit : *Quam multis non indigno !* que de choses dont je n'ai pas besoin !

BOINDIN, (Nicolas) né en 1676, mort en 1751. Il est l'auteur avec Lamotte de la petite comédie intitulée *le Port de mer*, & resse à théâtre français. Boindin étoit l'orateur du café Procope où il passa la plus grande partie de sa vie. Il prêcha, en quelque sorte, l'athéisme, ce qui lui fit refuser les honneurs de la sépulture. On lui a fait cette épithaphe épigrammatique :

Sans murmurer contre la Parque
Dont il connoissoit le pouvoir,
Boindin vint : de passer la barque,
Et nous a dit à tous bon soir.
Il l'a fait sans cérémonie.
On lit qu'en ces derniers moments
On suit volontiers son génie :
Il n'aimoit pas les complimens.

BOISROBERT, (François le Metel de) de l'académie française, né à Caen en 1592, mort en 1662.

On se souvient à peine aujourd'hui que l'abbé

de Bois-Robert a composé des pièces de théâtre, des poésies diverses, des chansons, &c. Ses ouvrages cependant eurent quelque succès dans leur nouveauté, parce que plusieurs flatteurs étoient intéressés à les faire valoir, & parce que l'abbé de Bois-Robert savoit en imposer par l'agrément de sa declamation ; aussi disoit-il à son ami Conrad :

En récitant des vers, je fais merveilles,
Je suis Conrad, un grand duc d'Orléans.

Le jour de la première représentation de sa pièce des *Apparences Trompeuses*, l'abbé de Bois-Robert étoit aux Minimes de la place Royale, où il entendoit la messe à genoux sur un prie-dieu fort propre : il le faisoit autant remarquer par sa bonne mine, que par un bréviaire en grand volume qui étoit ouvert devant lui. Quelqu'un demanda à M. de Coupeauville, abbé de la victoire, qui étoit cet abbé ? M. de Coupeauville répondit : « c'est l'abbé Mon-dory (acteur) qui doit prêcher cet après-midi à l'hôtel de Bourgogne ». Quelques jours après M. de Coupeauville rencontra Bois-Robert qui s'en revenoit de la comédie à pied. Il lui demanda où étoit son carrosse. « On me l'a saisi & enlevé », dit Bois-Robert, pendant que j'étois à la comédie. « Quoi ! répliqua M. de Coupeauville, à la porte de votre Cathédrale ? L'afront n'est pas supportable ».

Bois-Robert passoit dans la rue Saint-Anastase, à côté d'un homme qui étoit blessé à mort ; on l'appella pour le confesser. Bois-Robert s'approcha, & comme il étoit pressé d'aller dîner, il dit au mourant : « Camarade, pensez à Dieu ; dites votre benedictite ».

Bois-Robert, par les agréments de son esprit & de son humour, sa conversation, & le talent qu'il avoit de railler agréablement, s'acquit la faveur du cardinal de Richelieu, qui le combla de bienfaits. Son plus grand soin étoit de délasser l'esprit du cardinal, après les grandes occupations de ce ministre, tantôt par ses contes agréables, tantôt en lui rapportant toutes les nouvelles de la cour & de la ville. Cet amusement étoit devenu si nécessaire à cette éminence, que Citrou, son premier médecin, avoit coutume de lui dire : « Monsieur, nous faisons tout ce que nous pourrions pour votre santé ; mais toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez un peu de Bois-Robert ». Sa faveur auprès du cardinal fut interrompue par une accusation de débauche, dont il a toujours été fort soupçonné. Pour rentrer dans les bonnes grâces du ministre, il employa M. Beaurieu qui avoit beaucoup de crédit auprès de son éminence. Bois-Robert n'oblia rien pour le justifier dans l'esprit de M. de Beaurieu. « Si vous aviez vu, lui dit-il, la personne au suiet de qui l'on m'accuse, vous en seriez surpris. Il ne faut que la voir, pour connoître mon innocence. Bon ! » lui

« lui répliqua Beautru, fa laideur vous excuse-t-elle ? Vous n'en êtes que plus coupable ; allez, allez, je ferai votre paix ». Beautru ne réculait pas entièrement à le réconcilier avec le cardinal. Il fallut que Citois s'en mêlât, & profitât d'une indisposition du ministre ; car connoissant qu'elle ne venoit que de quelque chagrin, il lui donna pour route ordonnance, *Recipe Bois-Robert*, pour lui faire comprendre que rien ne pouvoit contribuer davantage au rétablissement de sa santé, que les contes plaisans de cet abbé. L'ordonnance eut l'effet qu'il desiroit.

L'abbé de *Bois-Robert* aimoit le jeu avec passion. Il perdit une fois dix mille écus contre M. le duc de Roquelaure. Ce duc, qui aimoit l'argent, voulut être payé, & ce fut Beautru qui fit l'accommodement. L'abbé vendit ce qu'il avoit, & en fit quatorze mille francs. Beautru dit au duc, en lui donnant cette somme, qu'il falloit qu'il remit le surplus, & que l'abbé de *Bois-Robert* feroit une ode à sa louange ; mais la plus méchante qu'il pourroit. « Quand on saura dans le monde, » ajouta-t-il, que M. le duc de Roquelaure a fait » présent de seize mille francs pour une méchante » pièce, que ne présumerait-on pas qu'il eût fait » pour une bonne ? »

BIENS, richesse. Quelqu'un demandoit à Thémistocle à qui il valoit mieux donner sa fille en mariage, ou à un homme de mérite sans bien, ou à un homme de bien sans mérite ; Thémistocle répondit qu'il préféreroit un homme sans bien à un bien sans homme.

BIEN, adverbe. M. S. archidiacre d'Auxerre croit toujours en chaire ; quelqu'un le comparant au père Bourdaloue, disoit : « Le père Bourdaloue prêche fort bien, & l'archidiacre bien fort.

BIENFAISANCE, vertu qui naît de l'amour, & nous fait contribuer, autant qu'il est en nous, au bonheur de nos semblables. La bienfaillance est à la bienveillance ce que l'acte est au désir.

BIENFAISANT. Un ministre, dit le sage Sadi, étoit bienfaissant. Un jour, il déplut à son maître, & il fut mis en prison ; mais le peuple sollicita sa délivrance. Les gardes lui rendoient sa prison agréable ; les courtisans parloient au roi de ses vertus ; le monarque lui pardonna. « Vendez le jardin de votre père, pour en acheter un seul cœur ; brûlez les meubles de votre maison si vous manquez de bois pour préparer le repas de votre ami. Faites du bien à vos ennemis, faites-leur des présents. Ne menacez pas le chien qui aboie ; jetez-lui un morceau de pain ».

Un de nos poètes modernes a célébré la bienfaillance.

Encyclopédiana.

faillance, & c'est à cette divinité qu'il adresse les vers suivans :

La nature prudente & sage
Unir tous les hommes entr'eux :
Ta main, confirmant son ouvrage,
Rassemble ces utiles nœuds
C'est toi dont le charme nous lie
A nos maîtres, à la patrie,
Aux auteurs même de nos jours ;
C'est toi, dont la vertu féconde
Réunit l'un à l'autre monde
Par un commerce de secours.

César disoit que rien ne le flattoit davantage que les demandes & les prières, & que ce n'étoit qu'alors qu'il se trouvoit véritablement grand.

Marc - Antoine frappé par les revers de la fortune, disoit en pensant au bien qu'il avoit fait : j'ai encore tout ce que j'ai donné.

Chelonie, fille & femme de roi, voyant l'intimité qui régnoit entre son père & son mari, suivit son père dans l'adversité, & tâcha de lui faire oublier ses malheurs. La fortune changea, son époux devint malheureux, elle alla le rejoindre & le consola de la rigueur de son sort. Cette princesse suivait en cela son penchant à la bienfaillance.

Le roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, surnommé le bienfaissant, eut l'art de régler sa bienfaillance par une économie sage & raisonnée. Ce prince donna aux magistrats de la ville de Bar dix mille écus qui doivent être employés à acheter du bled lorsqu'il est à bas prix, pour le revendre aux pauvres à bas prix quand il est monté à un certain point de cherté ; par cet arrangement la somme augmente toujours & on peut espérer de pouvoir la répartir sur d'autres objets utiles au bonheur du peuple.

L'empereur Charles VI instruit qu'un de ses officiers, séduit par l'argent des ennemis méditoit de lui ôter la vie, le fit venir. J'ai appris, lui dit le prince, que vous n'avez pas de quoi marier l'ainée de vos filles, recevez ces mille ducats pour sa dot. Par ce trait d'une bienfaillance & d'une générosité vraiment royale, il prévint un crime & fit un heureux.

On vint dire à Philippe que Nicanor disoit toujours du mal de lui, il fit prendre sur cet homme des informations, & sachant qu'il avoit rendu à l'état des services dont il n'avoit point été récompensé, il lui envoya une somme considérable. Nicanor enchanté de la bienfaillance de Philippe se répandit en éloges. Vous voyez, dit ce prince, combien il est facile aux rois de se faire parler d'eux en bien ou en mal.

A a

Un homme est arrêté le soir pour dettes, il demande un refuge chez le magistrat, il l'obtient. Le magistrat touché des malheurs de cet infortuné, mais ne pouvant avec justice le dispenser des formes rigoureuses, le laisse conduire en prison. A peine est-il sorti que cet homme respectable se couvrant d'un simple manteau, court à la prison, avec la somme due; & évite au débiteur, dont il avoit reconnu la bonne-foi, l'honneur de passer une nuit dans les prisons.

« Je passois, dit l'ami des hommes, dans un canton de traversée de Quercy. Je m'arrêtai dans un assez gros lieu, où couloit un ruisseau considérable, ou petite rivière que je remarquai toute pleine d'écrevisses. Je demandai à l'aubergiste combien de gardes avoit le seigneur, pour que la pêche fût ainsi conservée? — Ah! monsieur, me dit le bon homme, ceci appartient à M. le marquis ***; ce sont les meilleurs seigneurs du monde que nous avons depuis deux cents ans & qui viennent souvent dans le pays. Il n'y a pas un de nous, qui, loin de lui rien prendre, ne fût le premier en pareil cas, à dénoncer son voisin ».

Un homme de qualité d'une province peu éloignée du Quercy, donna pendant une disette, le pain & le couvert dans ses granges à mille pauvres durant six mois. « Allez, mes enfans, leur dit-il à la Saint-Jean, allez tâcher d'en gagner. Je vais en ramasser pour l'année prochaine, si la disette dure ».

Madame M..... alliée aux maisons les plus distinguées, étoit aussi respectable par la beauté de son ame & la bonté de son cœur, que par son grand âge. Les années ne lui avoient rien ôté de la vigueur de son esprit, & dame de quatorze paroisses; toutes les affaires passaient par ses mains & sous ses yeux. A la mort d'une veuve qui tenoit une de ses terres, les enfans se présentèrent pour en obtenir un nouveau bail: Eh bien, mes amis, leur dit madame de M., vous avez perdu une bonne mère, & je la regrette sincèrement, car c'étoit une femme bien honnête; est-ce que vous voulez prendre sa place? — Nous venons pour cet objet & nous espérons également satisfaire madame, si elle veut bien nous donner son agrément. — Volontiers, mais il me semble que votre mère tenoit ma ferme à très-bon compte. — Si madame le juge convenable, nous croyons pouvoir en porter l'augmentation à 500 liv. — Non, non, mes enfans, ce seroit pour vous un trop mauvais commencement; c'est moi au contraire qui vous diminue 500 livres; allez & prospérez.

Le saint-père ayant surpris un jeune enfant qui peignoit & dont l'ouvrage lui parut marquer du talent; il rassura sa timidité, & lui dit qu'il vouloit lui donner une place dans les élèves du collège romain. A quoi l'enfant répondit qu'il ne pou-

voit profiter de la bonne volonté du pontife; puisqu'il étoit protestant. « J'aimerois mieux que vous fussiez catholique, répliqua le saint-père, mais la peinture n'a rien de commun avec la religion, & votre culte ne doit mettre aucun obstacle à ma bienfaisance à votre égard ».

Le roi de Pologne, Stanislas II, se rendit à la bibliothèque de l'académie de Grodno, & se fit présenter la collection des plantes lithuaniennes. En voyant les trois cents figures de plantes, gravées sur cuivre, sous la direction de Richier de Belval, par ordre de Henri IV, roi de France, lesquelles ne sont pas encore publiques; sa majesté dit: « Faites connoître au plutôt ce trait de bienfaisance de la part du modèle des rois; on ne sauroit trop augmenter ces faits qui immortalisent ce grand homme ».

Un jour du mois de février 1784, Louis XVI chassant à cheval près de Versailles, se trouvoit un peu éloigné de sa suite; enveloppé dans son manteau à cause du froid, rien ne le distinguoit des autres: un jeune paysan l'aborde, le suit, & lui demande l'aumône avec beaucoup d'importunité: mon père & ma mère sont malades, croit-il en pleurant, nous n'avons rien mangé depuis deux jours. Le roi ému s'arrête, & curieux de savoir la vérité, il lui dit: Tu me trompes peut-être: tu répètes ce qu'on t'a appris pour toucher les passans. Voyons, où demeurez-vous? — Ici tout près, monsieur. — Eh bien, conduis-moi. Le monarque & le paysan arrivent dans une chaumière à quelques pas du hameau. Sa majesté y voit le trop fidèle tableau de la misère. Louis XVI donne tout ce qu'il a sur lui, & fait assurer à son retour une petite pension à ces infortunés pour le reste de leurs jours. Cette aventure étant bientôt sué à la cour, quelqu'un s'avisa (sans doute par zèle) d'observer que le roi n'auroit pas dû s'exposer avec tant de confiance. Une jeune princesse aussi aimable qu'auguste, releva ce propos, en disant: « Je ne vois rien que de naturel dans la démarche de mon frère, & c'est un très-grand mal que d'éloigner ainsi des princes l'occasion de connoître la vérité, sous le prétexte de l'intérêt qu'on prend à leurs personnes ». Ces paroles, si véritablement belles dans la bouche d'une jeune princesse, justifiaient bien les vers suivans de M. Roucher:

Flatteurs, ne dites plus aux rois

Qu'élevés au-dessus des loix,

Le ciel de tout impôt affranchit la couronne,
Louis vous répondra qu'en des jours rigoureux,
Le sacrifice entier des délices du trône,
Est l'impôt que les rois doivent aux malheureux.

Le roi Louis XVI & son auguste épouse, peu de temps avant de monter sur le trône, se promenoient dans le parc de Versailles, libres du

faite importun qui sans cesse assiège les grands, ils apperçurent une jeune enfant qui poisoit une écuelle avec quelques cuillers d'étain. « Que portes-tu-là, lui dit la princesse ? — Madame, c'est de la soupe pour mon père & ma mère qui travaillent là bas aux champs. — Et avec quoi est-elle faite ? — Avec de l'eau, madame, & des racines. — Quoi ! sans viande ? — Oh ! madame, bienheureux quand nous avons du pain. — Eh bien, porte ce lous à ton père, pour vous faire à tous de meilleure soupe... Elle dit au prince : « voyons ce qu'elle deviendra ». Ils la suivirent en effet ; & considérant de loin le bon homme courbé sous le poids de son travail, qui, dès que sa fille lui a remis le lous, & lui a fait part de cette heureuse rencontre, tombe à genoux avec sa femme & ses enfans, & lève les mains vers le ciel ; ah ! vois-tu, mon ami ! s'écrie la princesse, ils prient pour nous. Quel plaisir on goûte à faire du bien ! ton cœur ne te dit-il rien à un pareil spectacle ! — Mettez votre main là, dit le prince, en portant à son cœur celle de son épouse !. Oh ! ton cœur bat bien fort ! va, tu es sensible, & je suis contente de toi.

Un mortel *bienfaisant* est la plus fidèle image de la divinité, qui veut le bonheur des hommes. Les scythes poursuivis par Alexandre jusqu'au milieu des bois & des rochers qu'ils habitoient, dirent à ce conquérant, qui vouloit passer pour le fils de Jupiter Ammon : *Tu n'es pas un dieu, puisqu'on te fait du mal aux hommes.*

Léopold, duc souverain de Lorraine, étoit un prince *bienfaisant*. Un de ses ministres lui représentoit que ses sujets le ruinoient. Tant mieux, répondit Léopold, je n'en ferai que plus riche, puisqu'ils seront heureux.

Une autre fois on lui faisoit le récit de quelques avantages qu'un souverain venoit de faire à ses peuples : Il le devoit, répondit le duc ; je quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire de bien.

Un gentilhomme, qui ne lui avoit jamais rien demandé, quoiqu'il fût dans le besoin, jouoit avec son maître, & gagnoit beaucoup. Vous jouez bien malheureusement, dit-il au prince. — Jamais, répartit Léopold, la fortune ne m'a mieux servi ; mais je devois seul m'en appercevoir.

Un étranger, qu'il avoit renvoyé dans sa patrie, comblé de bienfaits, osa lui manquer. On en parla au prince, qui dit, avec bonté : Je ne dois pas lui faire un reproche de son ingratitude, puisque je ne l'ai obligé que pour moi.

Un magistrat attendoit que Léopold sortit de son appartement, pour lui demander un emploi dont on venoit de disposer en faveur d'un autre. Le duc voulant sauver le dégrèvement d'un refus

au sollicitateur, l'interrompit au milieu de son compliment, & lui dit : Soyez content, monsieur, votre ami vient d'obtenir la charge que vous veniez me demander pour lui.

B I E N F A I T S.

En épanchant ses dons, une âme vertueuse
Sait eacher avec soin une main généreuse ;
D'un cœur où vraiment grand, c'est la première loi
La vertu pour rémoin n'a besoin que de soi.
Et sans s'acquiescer de la reconnaissance,
Le plaisir du bienfait devient sa récompense.

Quand un ami tendre & sincère
Provient & comble vos souhaits,
Il faut divulguer ses bienfaits ;
C'est être ingrat que de se taire.

En amour, c'est une autre affaire ;
Il faut savoir dissimuler ;
Les faveurs veulent du mystère ;
C'est être ingrat que de parler.

Les amis de l'empereur Vespasien lui conseillèrent de se délier d'un certain Métius Pomposianus, parce que le bruit s'étoit répandu qu'il devoit, un jour, parvenir à l'empire. Vespasien, bien loin de pourvoir à sa propre sûreté, éleva au consulat ce même Métius ; &, voyant ses amis surpris de sa conduite : « Si Métius doit régner, répondit-il, je veux me le rendre favorable par des bienfaits. » Il se souviendra de moi, quand il sera empereur ».

BIENSÉANCE. La *bienveillance*, en général, consiste dans la conformité d'une action avec le temps, les lieux & les personnes ; c'est l'usage qui nous rend sensibles à cette conformité, ce n'est pas le progrès des mœurs, mais le progrès du goût de la culture de l'esprit & de la politesse qui décide des *bienveillances* ; on prétend même que plus le cœur est corrompu, plus on est sévère sur les *bienveillances*.

Chastes sont les oreilles,
Encor que le cœur soit frippon.

On le croira volontiers si l'on se souvient que l'époque à laquelle on devint difficile sur les *bienveillances* théâtrales, fut lorsque l'envie eut fait un crime à Corneille d'avoir manqué à la *bienveillance*, en faisant paraître le Cid dans l'appartement de Chimène, après la mort de son père.

Une jeune femme pressoit un homme plus décent que fortuné de faire sa partie. Celui-ci qui savoit jusqu'où s'étendoient les *bienveillances*, au lieu de lui demander son jeu, lui déclara le sien. « Fi donc, lui dit-elle, qui est-ce donc qui joue

« ce jeu là ? — Des duchesses, repliqua-t-il » : Cette femme étoit la fille d'un traître.

BIENVEILLANCE. Les yeux de la *bienveillance*, dit un auteur moderne, sont toujours rians. Une femme ne regarde pas son amant comme un autre. Et le favori à qui son maître parle sérieusement, doit dire, comme le marquis de ***. « Je suis perdu ! le prince ne m'a pas demandé des nouvelles de ma femme & n'a point caressé ma levrette ».

BIERRE. Pendant les guerres de 1672, une bonne femme qui vendoit de la bière à l'armée de Hollande, crioit de toute sa force, à deux sols ma bonne bière, à deux sols. Un soldat crioit derrière sa tente, à six liards ma bonne bière, à six liards. Hélas ! disoit la bonne femme, voilà un malheureux qui s'est venu camper près de moi pour m'ôter tous mes chalans ; car tout le monde couroit au meilleur marché. Enfin, après avoir bien lamenté sur ce qu'elle croyoit que sa bière lui resteroit, elle fut étonnée de voir qu'il n'y en avait plus une goutte dans son tonneau, & de cela parce que le soldat avoit trouvé le secret de le percer de l'autre côté de sa tente ; & en faisant deux liards de meilleur marché, il avoit débité avant que la bonne femme se fût aperçue du tour.

BIGAME. On a dit en plaisantant, qu'un homme *bigame* étoit plutôt pendu qu'un autre, parce qu'il a deux femmes qui filent sa corde.

BIGOT. Soit que le mot de *bigot* vienne de l'allemand *bey-gott*, ou de l'anglais *by-god*, il signifie également pardieu & se prend en mauvaise part pour désigner une personne qui, minutieusement attachée aux pratiques extérieures d'une religion, en viole les devoirs essentiels & sacrés.

On dit que les normands eurent le surnom de *bigots*, à l'occasion du duc Raoul, qui recevant en mariage la fille de Charles-le-Simple & avec elle l'investiture du duché de Normandie, refusa de baisser les pieds au roi en signe de vasselage, à moins que le roi de son côté ne se prêtât à la cérémonie. Cependant pressé de le faire, il répondit vivement *no by-god*, non, pardieu ! & son jurement fit donner à tous ses sujets le nom de *bigots*.

BIGOTERIE. Elisabeth ne fut jamais une protestante rigide : sa dévotion douce & liante savoit parfaitement se concilier avec les petites faiblesses de l'humanité.

Pendant qu'elle donnoit à ses amans sa flotte & son armée à commander contre les espagnols, elle composoit une prière très édifiante qui devoit être récitée tous les jours sur chaque vaisseau.

Ceci donnera une idée du ton de bigoterie qui caractérisoit alors la cour de cette reine & offrit en même-temps un exemple du style épistolaire du fameux ministre Cécile.

Lettre de mylord Cécile au comte d'Essex.

MON TRÈS-BON SEIGNEUR.

« Je vous envoie ici inclus un digne encouragement pour vous ; mais qui nous laisse ici une extrême consolation : car il n'y a rien de si agréable à l'oreille du Tout-Puissant que la prière ; aucune prière plus efficace, que celle des personnes qui en approchent davantage par leur nature & leur puissance, ni aucun être qui approche autant de sa place & de son essence céleste dans un corps auguste : Et comme sa divine majesté a un œil plus particulièrement attaché sur les actions des princes, aussi a-t-elle sans doute une oreille plus favorable pour écouter leurs prières. Partez donc, mylord, plein de consolation & de confiance dans celles de la reine, ayant vos voiles enflées de son souffle céleste, au lieu de venir en poupe. Vous nous laissez en elle la prudence pour la sûreté de l'état, & la piété (qui est une grande richesse) parfaitement unie dans son sein royal.... Si j'ose vous en faire part, ce n'est pas qu'on me l'ait confié ; ce papier m'est tombé entre les mains par un hasard : je pourrais à peine me justifier d'y avoir jeté les yeux, beaucoup moins d'en avoir pris copie. Ayez donc égard à ma position ; je ne demande que le silence pour prix de ma hardiesse, & vous me trouverez toujours, de votre gré, le très-humble à vous faire service ».

Quel jargon *bigot* & emphatique ! Quelle petite ruse de feindre s'être laissé dérober une prière que l'on ordonne à son ministre d'envoyer au général, pour être journellement récitée dans chaque vaisseau.

BILLAUT. Adam Billaut plus connu sous le nom de maître Adam, menuisier de Nevers, fut appelé par les poètes de son temps, le Virgile au rabot. Il forma plusieurs récus de vers de sa composition, qu'il intituloit, les chevilles, son vilibrequin, son rabot, &c. Le cardinal de Richelieu & le duc d'Orléans lui firent des pensions. Il fut épicurien sans libertinage & stoïcien sans superstition. On disoit que si Epicure & Zénon avoient vécu de son temps, il les auroit fait boire ensemble. « Le duc de Saint-Agnan, dit de ce poète buveur, que pour les vers & pour le non

Il étoit le premier des hommes.

On ne peut s'empêcher, dit Voltaire, de citer de cet homme singulier, qui sans aucune littérature devint poète dans sa boutique, le rondeau suivant

qui vaut mieux que beaucoup de tondeaux de Bénéfice.

Pour te guérir de cette flatuque
Qui te retient, comme un paralytique,
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de farment,
Mais lis comment on le met en pratique.
Prends en deux doigts, & bien chaud les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement,
Pour te guérir.

Sur cet avis ne fais point hérétique,
Car je te fais un ferment authentique
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

BION DE BORYSTHÈNE, philosophe cini-
que, florissait 276 ans avant Jésus-Christ.

Un envieux paroissant chagrin, il lui de-
manda « si fa tristesse venoit de ses propres mal-
heurs, ou du bonheur des autres.

L'impie, disoit-il, est une mauvaise compa-
gne de la sécurité, puisqu'elle la trahit toujours.

Il disoit à ses disciples : « Quand vous écou-
terez avec la même indifférence les injures & les
compliments, vous pourrez croire alors que vous
aurez fait des progrès dans la vertu ».

Il disoit encore : « Honorons la vieillesse, puis-
qu'elle le but où nous tendons tous ».

BIRAGUE. René de *Birague*, né à Milan,
d'une famille noble, vint en France pour échap-
per à la haine de Louïs Sforce. François I le fit
conseiller au parlement de Paris, Charles IX le fit
garde-des-sceaux, & en 1573 chancelier de
France, il s'unit aux Gondis, aux Guisès & à
Catherine de Médicis, pour diriger le complot de
la S. Barthelemi. Henri III lui ayant retiré les
sceaux, obtint pour lui, de Grégoire XIII, le
chapeau de cardinal. Il avoit été marié avant
d'entrer dans l'état ecclésiastique. *Birague* mourut
en 1583, âgé de 74 ans. Ses obsèques furent
pompeuses, le roi y assista en habit de pénitent,
& Renaud-de-Beaune, archevêque de Bourges,
prononça par son ordre l'oraison funèbre.

Birague disoit ordinairement qu'il étoit cardi-
nal sans titre, prêtre sans bénéfice, & chancelier
sans sceaux.

L'avocat Servin a fait ainsi son portrait : « Ce
chancelier étoit italien de nation & de religion,
bien entendu aux affaires de l'état, fort peu en
justices. De savoir il n'en avoit point, au reste

libéral, voluptueux, homme du temps, servi-
teur absolu des volontés du roi, répétant qu'il
n'étoit pas chancelier de France, mais chance-
liet du roi de France ».

BIRAGUE gentilhomme italien, de la famille
du chancelier de ce nom, il se distingua dans les
guerres d'Italie, sous le premier maréchal de
Brissac. Il attaqua Cardé petite ville de Piémont,
défendue par 400 bannis qui firent tant de résis-
tance que ses troupes demandèrent à faire retraite.
« Quoi donc, leur cria *Birague*, seroit-il possible
que le désir de la gloire vous inspirât moins de cou-
rage que le désespoir n'en donne à ces brigands ? »
En même temps il les conduisit à l'assaut ; « c'est
là, dit-il, qu'il faut aller mourir plutôt que de
nous sauver par une retraite honteuse ». Son exem-
ple & son audace enhardirent les soldats. Toute
la garnison se fit tuer sur la brèche.

BIRON. Arnaud de Gontaut, baron de *Biron*,
obtient par sa valeur les grades militaires dont il
fut honoré & les places importantes qu'il oc-
cupa : Celle de grand maître de l'artillerie le
sauva du massacre de la Saint-Barthelemi, car ayant
eu le temps de se mettre en défense, il conserva
sa vie & celle de ses amis. Il fut un des premiers
qui reconnut Henri IV, après la mort funeste
d'Henri III. Il mourut en 1592, au siège d'Eprenai
en Champagne, d'un coup de canon. Il avoit passé
par tous les grades militaires, depuis celui de simple
soldat, jusqu'à celui de général. Sa devise étoit
une meche allumée, avec ces mots, *perit sed in
armis*. Il avoit été le parrain du cardinal de Ri-
chelieu, auquel il avoit donné le nom d'Arnaud,
devenu depuis si fameux.

BIRON (Charles de Gontaut, duc de), maré-
chal de France, né vers l'an 1561. Il eut la tête
tranchée en 1602 pour avoir conspiré contre l'état.
Il étoit fils d'Arnaud de Gontaut, baron de *Biron*,
un des grands capitaines de son siècle.

Biron hérita de la bravoure & de l'ambition
de son père, mais non de sa fidélité. Il accompagna
Henri IV dans toutes ses victoires, & combattit
souvent à côté de lui. Ce prince crut avoir trouvé
dans *Biron* un ami & même un défenseur zélé de
sa couronne.

Après la prise d'Amiens en 1597, lorsque le
parlement vint haranguer le roi, ce monarque
dit, en montrant ce général : « messieurs, voilà
le maréchal de France que je présente également
à mes amis & à mes ennemis ». Ce maréchal
fut comblé de bienfaits & de dignités ; mais il
oublia bientôt la main dont il les tenoit. « Il étoit,
dit le Laboureur, d'un esprit fier & hautain &
presqu'ingouvernable, ne se plaisoit qu'aux
choses difficiles & presqu'impossibles, & en-
voit toute la grandeur d'autrui ».

Au combat de Fontaine-Françoise, le roi dégagea le maréchal de *Biron* du milieu des arquebuses. Un des serviteurs de sa majesté lui dit qu'il y avoit trop de hasard à se jeter aveuglément au milieu de ses ennemis. « Il est vrai, dit le roi ; mais si je ne le fais, & si je ne m'avance, le maréchal de *Biron* s'en prévaudra toute sa vie. A la bataille d'Ivry il commandoit le corps de réserve, & n'ayant pu qu'admirer les prodiges de valeur que le roi venoit de faire, *Biron* lui dit, sire, vous avez fait mon personnage & j'ai fait le vôtre.

Sa passion pour le jeu étoit extrême, il y perdait dans une année plus de cinq cents mille écus.

Henri IV n'auroit jamais pu se résoudre à laisser partir son ancien ami, & celui à qui il avoit sauvé lui-même la vie plusieurs fois, si par son obstination il ne se fût précipité au devant de sa ruine. Lorsque l'on commença à donner des soupçons à Henri sur les liaisons de *Biron* avec les ennemis de la France, il ne voulut point d'abord y ajouter foi. Des papiers de la dernière importance furent remis entre les mains par le confident même du maréchal. Le plan de la conspiration étoit de rendre le royaume de France électif comme l'empire, d'y faire autant de souverainetés qu'il y avoit de gouvernemens, de réduire le roi à n'avoir en France que la même autorité dont l'empereur jouit en Allemagne. *Biron* se flattoit en particulier d'avoir, avec l'appui de la Savoie & de l'Espagne, la souveraineté du duché de Bourgogne & de la Franche-Comté. Henri, sans rien faire connoître de ce qu'il avoit appris, écrivit au Maréchal qui étoit en Bourgogne, de se rendre à la cour. *Biron* alléguant plusieurs prétextes pour retarder son voyage, enfin il fallut partir. Il se présenta au roi qui étoit à Fontainebleau. Aussi-tôt que ce prince l'aperçut, se s'avança vers lui avec quelque précipitation, & l'embrassa en lui disant : « Mon cousin, vous avez bien fait de venir ; car autrement je vous allois querir ». Le maréchal se répandit en excuses ; mais le roi, sans lui témoigner le moindre mécontentement, se mit à lui parler avec sa bonté ordinaire. Il le prit par la main, se promena avec lui dans ses jardins, lui détailla ses différents projets comme à son ami & même à son égal. Ce bon prince espéroit de *Biron* que la seule présence d'un souverain dont il étoit aimé, & qu'il projettoit de trahir, feroit renaître dans son cœur ces sentimens de zèle, de fidélité & d'obéissance dont le moindre François est animé pour son roi. Mais, lorsque ce prince vint à entamer la grande affaire qui l'agitoit, *Biron* ne présumant pas que le roi fût aussi bien instruit qu'il disoit, ne se contenta point de se tenir modestement sur la négative ; il dit au roi « que n'ayant point de » sursus à se reprocher, il n'avoit pas besoin de » pardon ; qu'il n'étoit point venu pour se justifier, mais pour savoir les noms de ses accusa-

teurs ; & que si on ne lui en faisoit pas justice, » il sauroit bien le faire lui-même ». Le roi, bien loin de relever l'insolence d'un pareil discours, quand même celui qui le tenoit auroit été innocent, continua de lui parler avec la plus grande douceur. Ce prince eut plusieurs conférences pareilles avec le maréchal, espérant toujours l'amener à un aveu qui lui donnât lieu d'exercer toute sa clémence envers ce malheureux seigneur autrefois son ami. « A la fin, le roi ennuyé un jour de » ses rodomontades & de son opiniâtreté, le quitta, lui disant pour dernières paroles : *Hé bien !* » il faudra apprendre la vérité d'ailleurs. Adieu, » baron de *Biron*. Ce mot fut comme un éclair » avant-coureur de la foudre qui l'alloit terrasser ; » le roi le dégradant par là de tant d'éminences » dignités dont il l'avoit honoré. Ce même jour, » le comte de Soissons l'exhorta encore de la part » du roi de lui confesser la vérité, & conclut sa » remontrance par cette sentence du sage : *Le » courroux du roi est le messager de la mort* ».

Henri fit assembler son conseil ; & ayant fait mettre sur le bureau les différents papiers concernant la conspiration, il s'énonça en ces termes sur le compte du maréchal : « Je ne veux point perdre cet homme ; mais il veut le perdre lui-même » de son bon gré : cependant ne me le faites point perdre si vous n'estimez qu'il mérite la mort ; » je lui veux encore dire que s'il le laisse mener » par justice, qu'il ne s'attende plus à grace quelque conque de moi ». Les ministres du prince prirent une connoissance exacte de toutes les pièces du procès. Ils auroient voulu correspondre à la bonne volonté que le roi avoit toujours pour *Biron* ; mais, étant sommés de dire leur avis en conscience & selon les loix, il n'y eut point de partage entr'eux ; ils répondirent unanimement que l'accusé méritoit la mort. Le roi prit à l'ins tant son parti sur cette terrible réponse. *Biron* fut arrêté, & son procès ayant été fait, il fut condamné à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé dans une des cours de la basilique.

Lorsqu'il fut sur le point d'être exécuté, il tira son mouchoir de sa poche & se banda lui-même les yeux. Il se mit à genoux : un instant après il ôta brusquement le mouchoir & jeta sur l'exécuteur un regard terrible, on crut que c'étoit pour lui arracher son couetela, mais il ne l'avoit point encore pris. On annonça au maréchal qu'il falloit d'abord que l'exécuteur lui coupât les cheveux, alors il se mit en fureur ; qu'on ne m'approche pas, cria-t-il, je ne saurois l'endurer : si l'on me met en fougue j'entranglerai la moitié de ce qui est ici. A ces mots, prononcés avec énergie, plusieurs des assistants cherchioient déjà à fuir. Enfin, *Biron* dit à un de ceux qui l'avoient gardé pendant sa prison, de venir lui rendre ce service. Ensuite s'étant fait bander les yeux, il dit à l'exé-

eutier, dépêche, dépêche, & l'arrêt fut exécuté.

Henri IV accorda la confiscation des biens du maréchal à son frère, & comme plusieurs magistrats lui représentèrent que de semblables confiscations étoient contre l'usage, & qu'on ne pouvoit prendre trop de mesures pour écarter des attentats pareils à celui qui avoit donné lieu au procès : « C'est fort bien raisonner, dit le prince ; mais j'espère que la mort du coupable servira de leçon à son frère, & que ma bonté me l'attachera.

BLANC. Jean Blanc, bourgeois de Perpignan, étoit premier consul en 1474, lorsque les français en firent le siège. Son fils unique ayant été pris dans une sortie, les généraux ennemis lui firent dire que s'il ne rendoit la place, ils le feroient massacrer à ses yeux. La réponse de Jean Blanc, fut que sa fidélité pour son roi, étoit supérieure à sa tendresse pour son fils. Cette réponse généreuse fut pour son fils un arrêt de mort, & la décente qu'il fit ensuite immortalisa son nom & mérita, à Perpignan, le titre de très-fidèle.

BLANCHE de Castille, mère de S. Louis. Cette pieuse reine alloit son fils avec un soin & une tendresse qu'elle porta jusqu'à la jalousie, ne voulant pas que le petit prince fut nourri d'un autre lait que le sien. Elle fut atteinte de maladie, & dans l'accès de sa fièvre qui dura longtemps, une dame de la cour qui imitoit sa conduite, & nourrissoit son fils, donna sa mamelle à Louis qui la prit avidement. Blanche, à la sortie de son accès, demanda le prince, lui présenta le sein. Surpris qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, & demanda si l'on avoit donné à tetter à son fils. Celle qui lui avoit rendu ce petit office, s'étant nommée, Blanche, au lieu de la remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche du petit prince, & lui fit rejeter le lait qu'il avoit pris. Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui la virent : « Eh quoi ? leur dit-elle pour se justifier, prétendez-vous que je souffre qu'on m'ôte le titre de mère que je tiens de Dieu & de la nature ? »

Parmi les preuves de courage que cette princesse a données, on peut citer ce qui se passa au siège de Bellême-au-Perche. Cette ville défendue par le duc de Bretagne & les troupes du roi d'Angleterre, passoit pour être imprenable. On étoit au plus fort d'un hiver extrêmement rigoureux ; Blanche ne se rebuta point, elle se présentoit partout à côté du roi, se montrait à la tête de l'armée, encourageoit par ses discours les officiers & les soldats, & contribua infiniment à la reddition de la place, qui eut enfin lieu après des travaux & des fatigues incroyables qu'elle avoit partagés.

BLANCHE de Padoue, nommée Porta. Cette femme d'une grande beauté, perdit son mari dans la défense de Bassano, en 1233, & fut prisonnière du tyran Acciolin. Le vainqueur voulant la forcer de satisfaire ses desirs, elle se garantit de ses poursuites en se jetant par une fenêtre ; elle guérit bientôt de ses blessures, excita de nouveau la passion effrénée d'Acciolin qui la fit lier sur un lit. Blanche désespérée dissimula, & demanda à voir le corps de son mari ; on lui ouvrit sa tombe, elle s'y précipita & s'y ensevelit en attirant sur elle la pierre qui couvroit le tombeau.

BLANCHET (Thomas), né à Paris, l'an 1617, mort en 1689.

Après avoir terminé les peintures qu'il avoit entrepris dans l'hôtel-de-ville de Lyon, Blanchet présenta aux échevins, qui lui demandoient un état du déboursé de ses couleurs, un mémoire dans lequel il mit en compte pour cent mille francs de blanc & de noir. Les échevins comprirent sa pensée, lui firent un paiement proportionné à son ouvrage, lui accordèrent une pension considérable, & un logement pendant sa vie à l'hôtel-de-ville.

BLESSURE. Philippe, roi de Macédoine, se plaignoit quelquefois de ce qu'il étoit devenu boiteux d'une plaie reçue dans un combat : « ne vous fâchez point, lui dit un jour Alexandre son fils, d'une blessure qui à chaque pas que vous faites, vous fait souvenir de votre courage & de votre vertu ».

Alexandre le Grand, ayant reçu un coup de flèche dans un combat, dit à ceux qui l'environnoient : Chacun m'appelle immortel, fils de Jupiter : qu'en dites-vous ? cette blessure ne donne-t-elle pas le démenti à tous ces flatteurs là ? Ce sang qui coule n'est point d'une autre couleur que celui de mes sujets, & il m'avertit que je ne suis qu'un homme.

BOCACE (Jean), écrivain italien né à Certaldo, ville de Toscane, en 1313, de parents pauvres, mort en 1375 à 62 ans.

Bocace fut d'abord garçon de comptoir ; mais le génie de la poésie qui le maîtrisoit, lui fit bientôt abandonner le calcul aride de la banque pour s'adonner à la culture des belles-lettres. Il se mit sous la discipline du célèbre Vétrarque, qui aida son élève de ses conseils & de sa bourse, & lui procura des protecteurs. Bocace, supérieur à son maître dans la poésie, lui est supérieur dans la prose. Il en créa & fixa la grace, l'élégance & l'harmonie. Son *Decamerone* est l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation. C'est un recueil de cent nouvelles, remplies d'aventures d'amour fort plaisantes & de beaucoup de tours de frissonneries

joués à des maris. Une bonne vieille qui lisoit le *Décameron* pour la première fois, s'écria assez naïvement : *Plus à Dieu que ce fût dire ses heures !*

BODIN (Jean), Angevin, né en 1530, mort en 1596 de la peste, à Laon où il étoit procureur du roi. Il s'est rendu célèbre par ses livres *de la république*. Bodin dans son traité des *forçiers* parle d'un personnage encore en vie, qui avoit un démon familier comme Socrate ; esprit qui se fit connoître à ce personnage, lorsqu'il avoit trente-sept ans & qui depuis dirigeoit tous ses pas & toutes ses actions. Ce génie le touchoit à l'oreille droite, s'il faisoit une bonne action, & à l'oreille gauche si elle étoit mauvaise. Il est évident que c'est de lui-même dont parle Bodin.

BOECE. Ancinus-Mandius-Torquatus-Sevetinus Boetius, d'une des plus illustres familles de Rome, fut consul en 487 & ministre de Théodoric roi des Ostrogoths. Sur un soupçon que le sénat entretenoit des intelligences avec l'empereur Justin, le roi Goth fit mettre Boèce en prison. On le conduisit à Pavie, où, après avoir enduré pendant six mois divers genres de supplices, il eut la tête tranchée en 524. C'est dans sa prison qu'il composa son beau livre de la consolation de la philosophie.

BOERHAAVE. Herman Boerhaave naquit près de Leyde, en 1668. Cet homme qui s'est fait un nom si fameux parmi les médecins, annonça de bonne heure de grandes dispositions pour l'étude. A vingt ans il reçut de l'université de Leyde une médaille d'or, en récompense de son mérite distingué. Il fut reçu docteur à l'âge de 25 ans, & fut pour les médecins ce qu'est Euclide pour les géomètres. Après avoir fourni une carrière longue & glorieuse, il mourut laissant un grand nombre d'ouvrages excellents. La réputation de Boerhaave étoit si étendue qu'un mandarin de la Chine lui écrivait avec cette seule adresse, à l'illustre Boerhaave, médecin, en Europe, & la lettre lui fut remise.

Il se délassoit de ses travaux par l'exercice du cheval, & par la musique dont il étoit un amateur passionné ; il jouoit très-bien de la guitare. La satire n'a point épargné ce grand homme ; mais il en comparoit les traits à ces étincelles qui s'élancent d'un grand feu & qui s'éteignent aussitôt quand on ne souffle pas dessus.

On prétend qu'on trouva dans sa bibliothèque un gros livre magnifiquement relié qu'il avoit annoncé comme contenant les plus beaux secrets de la médecine ; on l'ouvrit & on le trouva en blanc depuis la première page jusqu'à la dernière ; on lisoit seulement au frontispice : tenez-vous la tête fraîche, les pieds chauds, le ventre libre &

moquez-vous des médecins. C'est une plaisanterie dont Boerhaave n'est sûrement pas l'auteur.

BOILEAU, (Nicolas) surnommé Despréaux, né en 1636, à Crosne, petit village proche Paris, mort à Paris le 11 mars 1711.

Boileau, quoique né avec un esprit caustique & naturellement porté à la satire, étoit dans la société doux, humain, généreux ; ce qui faisoit dire à l'ingénieuse marquise de Sévigné qu'il n'étoit cruel qu'en vers.

L'enfance de Boileau fut confiée à une nourrice de campagne, qui l'emmena dans son village : on l'y laissa près de trois ans. Un jour il voulut battre un dindon qui étoit en colère, l'animal furieux s'élança sur lui, le jeta par terre, & à grands coups de bec le bleffa à l'endroit où le malheureux Abaillard fut puni avec tant d'injustice & de barbarie : tous les secours de l'art ne purent rendre au jeune Boileau les dons de la nature, en sorte qu'il se vit, presque en naissant, hors d'état de pouvoir jamais goûter les plaisirs de l'hymen. Comme le célèbre satyrique ressentait de temps en temps des douleurs à la partie par laquelle il n'étoit pas un Achille, il découvrit son état au fameux médecin Gendron, dont il connoissoit les lumières & la probité, qui d'ailleurs étoit son ami, & qui a occupé, après lui, sa maison qu'il avoit à Auteuil ; il fit promettre à ce docteur qu'il garderait le secret sur un accident, qui, tout tragique qu'il est, prête toujours à la plaisanterie ; il craignoit avec raison les épigrammes & les couplets de tant d'auteurs qu'il maltraitoit & qui n'auraient pas manqué de l'attaquer par son endroit sensible. Ne trouveroit-on pas dans cette fatale aventure la cause immédiate de l'humeur chagrine de Boileau, la févérité de sa poésie & de ses mœurs, le fiel de sa plume, ses satyres contre les femmes, son aversion pour l'opéra, son antipathie pour le tendre Quinault qui ne faisoit que des vers dictés par l'amour.

Despréaux demandant un jour à son ami Chapelle ce qu'il pensoit de son style : *Tu es un bœuf qui fait bien son filon*, répliqua cet ingénieux auteur.

Ceux qui connurent Boileau dans son enfance ne prévirent point ce qu'il seroit un jour. Son père même avoit coutume de dire, en le comparant à ses autres enfants : *Pour Colin, et sera un bon garçon, qui ne dira mal de personne.*

On l'avoit destiné au barreau, & même il plaida une cause dont il se fit fort mal. Comme il étoit prêt de commencer son plaidoyer, le procureur s'approcha pour lui dire : « N'oubliez pas de demander que la partie soit interrogée sur les faits & articles. Et pourquoi, » lui

« lui répondit Boileau, la chose n'est-elle pas déjà faite? Si tout n'est pas prêt, il ne faut donc pas me faire plaider ». Le procureur fit un éclat de rire, & dit à ses confrères : « Voilà un jeune avocat qui ira loin, il a de grandes dispositions ».

Il quitta le palais & essaya de la Sorbonne ; mais croyant encore y trouver la chicane sous un autre habit, il s'en dégoûta également & ne se livra plus qu'à son talent. Comme on lui représenteroit que s'il s'attachoit à la satire, il se ferait des ennemis qui auroient toujours les yeux sur lui : *Eh bien*, répondit-il, *je serai honnête homme, & je ne les craindrai point*. Il tint parole.

Boileau composoit ordinairement le second vers avant le premier. Il regardoit cette méthode comme un des plus grands secrets de la poésie, pour donner aux vers tout le sens & toute l'énergie dont ils sont susceptibles.

Lorsqu'il avoit donné au public un nouvel ouvrage, & qu'on venoit lui dire que les critiques en parloient fort mal : *Tant mieux*, répondoit-il, *les mauvais ouvrages sont ceux dont on ne parle pas*.

Il avoit, dans une de ses satyres, appelé le traître Mignot un empoisonneur ; celui-ci porta ses plaintes au magistrat qui le renvoya en lui disant : « Que l'injure dont il le plaignoit n'étoit qu'une plaisanterie, & qu'il devoit en rire le premier ». Mignot, peu content de cette réponse, résolut de se faire justice lui-même. Il s'avisa pour cet effet d'un expédient nouveau. Mignot avoit la réputation de faire d'excellens biseuits, & tout Paris en envoyoit querir chez lui. Il fut que l'abbé Cottin avoit composé une satire contre Despréaux leur ennemi commun. Mais, comme vraisemblablement aucun libraire n'auroit voulu se charger de cette satire, il la fit imprimer à ses dépens ; & quand on venoit chercher des biseuits, il les enveloppoit dans la feuille qui contenoit la satire imprimée, afin de la répandre par-tout. Lorsque Boileau voulut se réjouir avec ses amis, il envoyoit chercher des biseuits chez Mignot pour avoir la satire de Cottin. Par la suite, Mignot voyant que les vers de Despréaux, loin de le décrier, n'avoient servi qu'à le mettre plus en vogue, il chanta les louanges du poète, & lui avoua plus d'une fois qu'il lui devoit sa fortune.

Tout le monde s'empressoit de jouir de la société de Boileau pour lui entendre lire ses satyres qu'il ne voulut pas d'abord faire imprimer. Un autre talent qui le faisoit encore rechercher, c'est qu'il étoit excellent pantomime. Il contrefaisoit ceux qu'il voyoit, jusqu'à rendre parfaitement leur démarche, leurs gestes & même leur

Encyclopédie.

son de voix. M. Racine le fils rapporte dans ses mémoires, que Boileau ayant entrepris de contrefaire un homme qui venoit d'exécuter une danse fort difficile, il excuta avec précision cette même danse, quoiqu'il n'eût jamais appris à danser. Il amusa un jour le roi en contrefaisant devant ce prince tous les comédiens. Le roi voulut qu'il contrefît aussi Molière qui étoit présent, & demanda ensuite à Molière s'il s'étoit reconnu. « Nous ne pouvons, répondit Molière, juger de notre ressemblance ; mais la mienne est par faite, s'il m'a aussi bien imité qu'il a imité les autres ».

Il étoit un temps que tout le monde à la cour disoit *gros pour grand*, une *grosse* chose, une *grosse* qualité, une *grosse* réputation. Le roi avoua un soir chez madame de Montespan que cette expression nouvelle lui déplaisoit. Despréaux se trouvant là, dit en fin courtisan, qu'en effet il étoit surprenant qu'on voulût par-tout mettre *gros pour grand*, & que par exemple, il y avoit bien de la différence entre Louis le *grand* & Louis le *gros*.

Ce prince lui ayant demandé son âge, il répondit : « Je suis venu au monde un an avant votre majesté, pour annoncer les merveilles de son règne ».

Etant allé toucher sa pension au trésor royal, il remit son ordonnance à un commis, qui y lisant ces mots : *La pension que nous avons accordée à Boileau à cause de la satisfaction que ses ouvrages nous ont donnée*, lui demanda de quelle espèce étoient ses ouvrages : *de maçonnerie*, répondit-il, *je suis architecte*.

Il eut un jour une dispute fort vive avec un de ses frères qui étoit chanoine. Il en avoit reçu un démenti d'un ton assez dur. Leurs amis communs voulurent les reconcilier, & exhortèrent Despréaux à pardonner à son frère. « De tout mon cœur, répondit-il, parce que je me suis possédé, & que je ne lui ai dit aucune sottise. S'il m'en étoit échappé une, je ne lui pardonnais de ma vie ».

Boileau défendit avec chaleur, soit de vive voix, soit par écrit, la cause des anciens contre Perrault qui avoit cherché à les rabaisser dans son *Parallèle des anciens & des modernes*. Comme la satyrique françois ne se montrait d'abord que simple spectateur d'une querelle littéraire qui devoit l'intéresser, M. le prince de Conti dit un jour à Racine : « Si Boileau continue encore à garder le silence, vous pouvez l'assurer que j'irai à l'académie écrire sur son fauteuil : *Tu dors, Brutus* ! Il se réveilla & donna contre Perrault les réflexions sur Longin.

Boileau, sans affecter un extérieur dévot, fut toujours exact à remplir les principaux devoirs de

Bb

la religion. Se trouvant aux fêtes de Pâques dans la terre d'un ami, il alla à confesse au curé, qui ne le connoissoit pas, & qui étoit un homme fort simple. Avant que d'entendre sa confession il lui demanda quelles étoient ses occupations ordinaires : de faire des vers, répondit Boileau. — Tant pis, dit le curé. — Et quels vers ? — Des satyres, ajouta le pénitent. — Encore pis, répondit le confesseur. — Et contre qui ? — Contre ceux, dit Boileau, qui font mal des vers ; contre les vices du temps ; contre les ouvrages pernicieux, contre les romans, contre les opéras... Ah, s'écria le curé, il n'y a donc pas de mal ; & je n'ai plus rien à vous dire.

On n'oubliera point ici le trait de générosité qu'il fit paroître envers Patru, célèbre avocat en parlement & l'un des quarante de l'académie française. Cet avocat qui auroit mieux plaidé la cause de la langue française que celle de la fortune, fut réduit à une extrême indigence. Pressé par un créancier impitoyable, il se vit obligé de vendre ses livres, le seul bien qui lui restoit. Despréaux ayant appris l'extrémité où il se trouvoit, & sachant qu'il étoit sur le point de les donner pour une somme assez modique, alla aussitôt offrir près d'un tiers de plus. Mais l'argent compté, il mit dans le marché une condition qui surprit agréablement Patru ; ce fut qu'il garderoit ses livres comme auparavant, & que sa bibliothèque ne seroit qu'en survivance à Despréaux.

M. Despréaux lisant au Roi un endroit de l'histoire de sa vie en présence de quelques courtisans, sa majesté s'arrêta sur le mot de *rebrousser*, pour lequel le roi avoit de la répugnance. Il étoit question du voyage que le roi avoit feint de faire en Flandres, & puis tout d'un coup avoit rebroussé chemin pour tourner du côté de l'Allemagne. Tous les courtisans applaudirent à l'objection du prince, & même jusqu'à M. Racine qui faisoit sa cour aux dépens de son ami ; mais Despréaux persista dans son sentiment avec une obstination respectueuse, insinuant au roi que lorsqu'il n'y avoit qu'un mot dans une langue pour signifier une chose, il falloit le conserver, quelque rude & bizarre que parût ce mot.

Boileau conserva jusqu'à la fin de ses jours son humeur caustique & féroce. L'abbé le Verrier voulant le distraire agréablement dans sa dernière maladie, lui lisait une tragédie qui faisoit alors beaucoup de bruit. La lecture finie, il dit à cet Abbé : « Eh ! mon ami, ne mourrai-je pas assez promptement ? Les Pralons que nous avons bafoués dans notre jeunesse étoient des soleils auprès de ceux-ci ».

Lorsqu'on lui demandoit comment il se

trouvoit, il répondoit par ce vers de Malherbe :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages.

Un moment avant de mourir, il vit entrer un de ses amis, & lui dit en lui serrant la main, *bon jour & adieu : l'adieu sera bien long*. Il mourut d'une hydropisie de poitrine, & laissa par son testament presque tout son bien aux pauvres.

Il se trouva une nombreuse assemblée à son convoi ; ce qui surprit tellement une femme du peuple, qu'elle ne put s'empêcher de dire : *Il avoit bien des amis : on le sçait cependant qu'il disoit du mal de tout le monde*.

Voici les vers que Regnard a consacrés à la gloire de ce poète, l'honneur de son siècle.

Favori des neuf sœurs, qui, sur le mont Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marche si près d'Horace ;
O toi qui, comme lui, maître en l'art des bons vers,
As joui de ton nom & mis l'envie aux fers ;
Qui peut avec plus d'art, dans la sècle ou nous sommes,
Aux règles du bon goût assujettir les hommes ?
Qui connoit mieux que toi le cœur & ses travers ?
Le bon sens est toujours à son aise en tes vers ;
Et par un art heureux découvrant la nature,
La vérité par-tout y brille toute pure :
Mais qui peut comme toi prendre un si noble essor,
Et de tous les métaux tirer des veines d'or ?

BOILEAU (Jacques), docteur de Sorbonne, frère du poète, mort en 1716. C'étoit un esprit bizarre, qui écrivoit dans un latin extraordinaire, *l'histoire des flagellans, les attechemens impudiques, les habits des prêtres*. On lui demandoit pourquoi il écrivoit toujours en latin ? « C'est », dit-il, de peur que les évêques ne me lisent, « ils me persécuteroient ».

Despréaux disoit de son frère, que s'il n'avoit été docteur de Sorbonne, il auroit été docteur de la comédie italienne.

Il fut chargé de haranguer le grand Condé, qui paffoit par S'indé. Le héros affecta de regarder en face l'orateur pour l'intimider. Le docteur s'aperçut de son dessein & affectant de la timidité, lui dit : « Monseigneur, votre altesse ne doit pas être surprise de me voir troublé à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques ; je tremblerois bien davantage, devant vous, à la tête d'une grande armée » : Le prince embrassa l'orateur & l'invita à dîner.

BOISROBERT, (François le Metel de) de l'académie française, né en 1592. Il étoit un plaisant de société ; il s'attachoit sur-tout à divertir

le cardinal de Richelieu. Citois, premier médecin de ce ministre, lui dit, dans une maladie, *Monseigneur, toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez une dragme de Boisrobert*; une autre fois le docteur mit au bas de son ordonnance, *recipe Boisrobert*.

Melleville, envieux de la fortune & de la faveur de *Boisrobert*, a fait ce rondeau satyrique.

Coiffé d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qu'il lui rapporte de quoi friser,
Frère René devient messire,
Et vit comme un déterminé.
Un prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce n'est pas que frère René
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit docteur, qu'il sache écrire;
Mais seulement qu'il est né
Coiffé.

BOMBE. Une bombe est un boulet creux que l'on remplit de poudre & qu'on jette par le moyen du mortier, sur les endroits qu'on veut détruire.

Elle produit deux effets, savoir: celui de ruiner les édifices les plus solides, par son poids, & celui de causer beaucoup de désordres par ses éclats. On n'est pas d'accord sur l'origine de la bombe. Strada dit que ce fut un habitant de Venlo, qui se méloit de faire des feux d'artifice, qui inventa les bombes. Les habitans de cette ville se proposèrent de régaler de cette invention le duc de Clèves qui étoit venu chez eux, & à qui ils avoient donné un grand repas. Ils en firent donc la première expérience devant lui, & elle eut plus de succès qu'ils n'avoient désiré; car la bombe étant tombée sur une maison, en enfonça le toit, les planchers & y mit le feu. L'incendie se communiqua aux maisons voisines & brûla les deux tiers de la ville. Le duc de Clèves ne négligea pas une invention si terrible à la guerre & s'en servit peu de jours après.

Les François n'en ont fait usage qu'au siège de Lamotte, en 1634.

BOMONIQUE. Le nom de *bomonique* signifie victorieux à l'autel. On donnoit ce nom aux princes lacédémoniens qui se faisoient gloire, à l'envi, de souffrir les coups de fouet qu'on leur donnoit devant l'autel de Diane pendant les sacrifices. Quelques-uns soutenoient cette espèce de supplice une journée toute entière, & on en voyoit souvent expier avec joie sous les verges. Leur mères pré-

sentes à cette cérémonie, les encourageoient par des chants d'allégresse. Le but de cette institution étoit de rendre la jeunesse insensible aux douleurs & de l'endurcir aux fatigues de la guerre.

BONHEUR. Le mot de *bonheur* exprime une situation, telle qu'on en désireroit la durée sans aucun changement, & en cela le bonheur est différent du plaisir, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court & passager, & qui ne peut jamais être un état.

Le bonheur est plus dans le tour d'imagination & dans la manière d'envisager les biens, que dans les biens mêmes; en sorte que l'homme qui sauroit estimer ce qu'il possède, & qui seroit peu de cas de ce qu'il ne possède point, eût-il tort de juger ainsi, jouiroit cependant d'un bonheur véritable.

La vie de Métellus offre la suite d'un bonheur soutenu; né à Rome, d'une famille des plus illustres, doué de toutes les qualités de l'esprit & du corps, il fut honoré de la dignité de consul, commanda les armées avec succès, & reçut les honneurs du triomphe. Heureux mari, heureux père, il vit ses quatre fils dans les emplois les plus brillans de la république. Il maria dignement ses trois filles, & jouit du plaisir de tenir sur ses genoux, ses petits-fils. Il expira doucement & sans douleur, au milieu des embrassemens de sa famille. Enfin son corps fut porté au bûcher comme en triomphe sur les épaules de ses fils.

Les lettres sur les anglois font mention d'un homme de ces derniers temps & de la plus grande nuisance, qui vouloit que rien ne l'affligeât dans le monde. En vain on lui apprenoit un événement fâcheux, il s'obstinait à le nier. Sa femme étant morte il n'en voulut rien croire; il faisoit mettre sur la table le couvert de la dispute, & s'entretenoit avec elle comme si elle eût été présente; il en agissoit de même lorsque son fils étoit absent. Près de sa dernière heure il soutint qu'il n'étoit pas malade, & mourut avec son heureuse folie.

Ce trait rappelle celui de cet homme de l'antiquité, qui sans sortir de chez lui se figuroit qu'il étoit au spectacle & qu'il y voyoit représenter des chefs-d'œuvres. On eut la cruauté de parvenir à le désabuser; il ne fut plus heureux.

On entend aussi quelquefois, par le mot de *bonheur* un hasard heureux, ou le concours de circonstances favorables, mais inattendues.

Timothée, général athénien, fut si heureux dans toutes les entreprises, que ses envieux disoient publiquement, qu'il étoit redevable de tous les succès à la fortune plutôt qu'à son mérite. Ils l'avoient fait peindre dormant dans sa tente, un

filet à la main; & la fortune au-dessus de sa tête, prenoit soin d'amener les villes dans le filet.

Le maréchal Boucicaut ayant été pris dans un combat contre les tures, fut mené avec les autres prisonniers devant Bajazet. Le sultan fit d'abord séparer ceux dont il eût été une grosse rançon; mais Boucicaut, dont le nom étoit inconnu & dont les armes très-simples n'annonçoient pas le rang, alloit être égorgé sans pitié comme les autres prisonniers obscurs, lorsque voyant dans ceux que le sultan avoit épargnés par avarice, le comte de Nevers, ils se regardèrent avec attendrissement, & le comte de Nevers, montrant Boucicaut, joignit les deux doigts pour faire comprendre au sultan combien ils étoient unis. Le sultan comprit que Boucicaut étoit frère du comte de Nevers, & le fit délier. C'est à cet heureux hasard que le maréchal Boucicaut dut la vie en cette occasion.

Leyran, gentilhomme français, lors du massacre de la S. Barthelemi avoit déjà reçu deux coups de poignard. Tout en fuyant il arrive au Louvre, se sauve sans savoir où, dans la chambre de la reine de Navarre, qui étoit couchée. Leyran se cache dans la ruelle, & la princesse s'étant réveillée en fursuit & toute effrayée se jeta aussi dans la ruelle. Son rang en imposa pour un moment aux assassins, & les gardes étant fortuement assurèrent les jours de la reine & du gentilhomme Leyran.

Voulons nous avoir une idée d'un véritable bonheur, écoutons Lafontaine :

Ni For ni les grandeurs ne nous rendent heureux ;
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle,
Véritable vautour que le fils de Jupiter
Représente enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le sage y vit en paix & méprise le reste.
Contente de ses dogueurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la fortune vend, ce qu'on croit qu'elle donne.
Approchez-tu du but, quittez-il ce séjour,
Rien ne trouble si fin, c'est le soir d'un beau jour.

BONNEVAL (Claude Alexandre comte de), mort en 1747, à 75 ans. Il servit avec distinction en Italie, sous Catinat & Vendôme; il se mit au service de l'empereur, & se distingua dans la guerre contre les turcs; enfin son inconstance le fit musulman; il disoit à ce sujet, qu'il n'avoit fait que changer son bonnet de nuit en un turban.

Il se félicitoit dans ses disgrâces de n'avoir jamais perdus son appétit ni sa bonne humeur, &

s'estimoit heureux d'avoir sa philosophie dans le sang.

• BONS MOTS. Quelques traits suffiront ici, d'autant plus que ce recueil en contient beaucoup d'autres sous différentes dénominations.

Un bon mot, ou ce qu'on appelle proprement un mot malin, ne consiste souvent qu'à donner une cause ridicule, à une action qui peut avoir un motif plus relevé.

Un homme de qualité, voyageoit en Espagne, on lui fit voir l'escorial & le superbe couvent des religieux de l'ordre de S. Hierome. L'abbé supérieur, qui le conduisoit, lui rapportoit, parmi les particularités de sa fondation, que Philippe II l'avoit fait bâtir pour accomplir le vœu qu'il fit le jour de la bataille de Saint-Quentin, en cas qu'il sortit victorieux. Mon père, lui dit le voyageur en admirant l'étendue immense de ce bâtiment : Il falloit que ce roi eût grand peur lorsqu'il fit un si grand vœu.

M. Duclous, en parlant des grands qui n'aiment pas les gens de lettres, dit : « Ils nous craignent, comme les voleurs craignent les réverbères ».

Un cordelier avoit prêché dans une cérémonie, à laquelle avoit assisté le cardinal de Richelieu. Le ministre surpris de l'assurance du prédicateur, lui demanda comment il avoit pu prêcher devant lui sans éprouver le moindre trouble. Sachant, répondit le cordelier, que je devois prêcher devant votre excellence, je me suis accoutumé à prêcher dans un champ planté de choux, où il n'y avoit qu'un seul chou rouge, & c'est celui-là, monseigneur, qui représentoit votre excellence.

M. Delamorte-d'Orléans, évêque d'Amiens, avoit de la piété dans le cœur & de la gaieté dans l'esprit. Ce prélat assistoit un jour à un sermon, que celui qui le débitoit n'avoit point composé. Tout-à-coup un chien le mit à japper dans l'église. Comme le suisse s'efforçoit pour le chasser, il le laissa, laissez, dit l'évêque, il crie au voleur ».

On soutenoit à M. Huet, évêque d'Avranches, que les jansénistes & les huguenots étoient frères; au moins, répondit-il, ce n'est pas du même lit.

Charles II, roi d'Angleterre, vit en passant un homme au carcan; qu'à-t-il fait, demanda le roi ? Des écrits satyriques, firent, contre vos ministres. Le pauvre sot, dit le roi ! que ne les faisoit-il contre moi, on ne lui auroit ni rien dit, ni rien fait.

Le prince d'Orange, au désespoir d'avoir été battu à Fleurus, Leuse, Steinkerque & Nervinde, disoit en parlant de M. de Luxembourg : « c'est-il possible que je ne battrais jamais ce bœuf-là ? » M. de Luxembourg l'ayant su, répondit : « cou-

« ment fait-il que je suis bossu ? Il ne m'a jamais vu
« par derrière ».

M. de Beutru fut bâtonné en public par l'ordre du duc d'Epéron, sur lequel il avoit plâtré. Des Bâtreux voyant quelque temps après M. de Beutru avec un bâton, s'écria : « M. de Beutru porte son bâton comme S. Laurent son grill, pour nous faire souvenir de son martyr ».

Une marchande qui étant au château à Versailles, s'approchoit un peu trop de la cour, fut remarquée par madame la dauphine, qui chargea une duchesse de lier avec elle conversation, à dessein de l'intimider. « Madame, dit la duchesse, en s'adressant à cette femme, pouvez-vous me dire quel est l'oiseau le plus sujet à être cocu ? » Madame, c'est un duc, répondit la marchande ».

Un soldat qui desiroit son avancement, s'adressa au général en lui faisant valoir les longues années de son service. « Où font tes blessures, dit le général, ce sont là les meilleurs titres ? Peux-tu m'en montrer ? Non, mon général, répondit le vieux soldat, tous les jours de bataille je prenois part à votre gloire, & je ne vous ai jamais quitté ».

Un mari se plaignoit à Santeuil de l'infidélité de sa femme : c'est un mal d'imagination, répondit-il, peu en meurent, beaucoup en vivent ».

Agis II, roi de Lacédémone, passant auprès de Corinthe, & considérant la hauteur, la force & l'étendue des murailles de cette ville, demanda ironiquement : « quelles sont donc les femmes qui font là leur séjour ? »

Memnon, général de Darius, entendit un soldat qui parloit mal d'Alexandre, le frappa en lui disant : « c'est pour lui faire la guerre que je t'ai pris, & non pas pour en dire des injures ».

Les sujets de Denys le tyran se plaignoient d'un impôt, il n'eut point d'égard à leurs représentations, & l'augmenta à tel point qu'ils ne firent que rire. « C'est assez, dit Denys, puisqu'ils rient d'un impôt, c'est qu'ils n'ont rien à risquer ni à perdre ».

Une actrice faisoit une vente des présents qu'elle avoit reçus en bijou, où tout fut porté à un prix excessif, plusieurs jolies femmes en murmuroient. « Je vous bien à votre humeur, leur dit l'actrice, que vous voudriez les avoir au prix coûtant ».

BONTÉ. La bonté consiste en deux points : le premier, ne pas faire de mal à nos semblables, le second leur faire du bien.

Téribaze étant à la chasse avec Artaxerxès, monta au roi sa robe toute déchirée : « il faut en

avoir une autre, lui dit Artaxerxès. Donnez-moi donc la vôtre, répondit Téribaze, car je n'en ai point ». Le roi la lui donna ; mais lui défendit en même-temps de la porter. Téribaze, sans trop s'embarrasser de la défense, parut à la cour avec le manteau royal. Mais Artaxerxès, au lieu de s'en fâcher, n'en fit que rire, & dit à Téribaze : « Je vous reconnois pour fou, & comme tel je vous laisse la liberté de vous habiller comme vous voudrez ».

Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II, ne regardoit pas indifféremment le maréchal de Brissac. Un jour le prince entra chez elle dans un moment où il n'étoit nullement attendu. Brissac n'eut que le temps de se cacher sous le lit ; mais pas assez promptement pour que le roi ne s'en fût pas aperçu. Henri, sans témoigner de colère, demanda une boîte de confitures sèches, & dit, en la jetant sous le lit : « Tiens, Brissac, il faut bien que tout le monde vive ».

Cosroès, roi de Perse, avoit cette sorte de bonté que l'on admire plutôt dans un particulier que dans un souverain, qui doit, avant toutes choses, justice à ses peuples. Un jour ce prince dînait un festin aux grands du royaume. Un officier, qu'il avoit dépouillé de son emploi, prit, sur le buffet, un plat d'or, & l'emporta : il n'y eut que le fophi qui s'aperçut du vol. Celui qui avoit soin de la vaisselle fit des recherches, se plaignit. « Calmez-vous, lui dit Cosroès, celui qui a pris le plat ne le rendra pas, & moi qui l'ai vu prendre, je n'ai garde de découvrir le voleur ». Quelques jours après, le même officier parut à la cour avec un habit neuf. Le roi s'approcha & lui dit à l'oreille : « Est-ce mon plat qui vous a donné cette belle robe ? Oui, seigneur, répondit l'officier ; & montrant ensuite ses caleçons tout déchirés : vous voyez, ajouta-t-il, qu'il n'a fait que les choses qu'à demi ».

L'impératrice reine étant à Luxembourg, reçut un message de la part d'une femme âgée de cent huit ans, qui pendant plusieurs années n'avoit pas manqué de se présenter le jour du Jeudi-Saint, pour être au nombre des pauvres auxquels cette princesse lavait les pieds. Depuis deux ans, ses infirmités la retenoient au lit. Elle fit témoigner à l'impératrice la peine sensible qu'elle ressentait de n'avoir pu se trouver à cette cérémonie, non à cause de l'honneur qu'elle auroit reçu, mais parce qu'elle avoit été privée du bonheur de voir une souveraine adorée. L'impératrice, touchée du message, & des sentiments de cette bonne femme, se rendit elle-même dans le village qu'elle habitoit. Elle ne dédaigna pas d'entrer dans une misérable cabane, & trouva la payenne sur le grabat. « Vous regrettez de ne m'avoir point vu, lui dit avec bonté cette adorable prin-
« cesse ; couchez-vous, ma bonne, je viens vous

« voir ». Il est inutile de dire que la princesse hiffa dans ce réduit des marques de sa gènétofité.

On vint dire à Henri IV que ses troupes avoient pillé quelques maisons de payfans en Champagne. « Messieurs, dit-il aux officiers qui l'entouroient, partez en diligence, donnez-y ordre, vous m'en répondrez. Quoi ! si on ruine mon peuple, qui ne nourrit ? qui soutiendra les charges de l'Etat ? qui paiera vos pensions, mesheurs ? Vive-dieu, s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi ».

Henri IV ne vouloit pour courtisans que ses braves, & pour favoris que son peuple. Quand il écrivoit aux gouverneurs des provinces, il finissoit presque toujours les lettres par ces paroles : « ayez soin de mon peuple, ce sont mes enfans ; Dieu m'en a commis la garde, j'en suis responsable ».

Ce bon prince, quelque tems avant sa mort, disoit à Sully, son ministre : « Si Dieu me fait la grâce de vivre encore deux ans, je veux qu'il n'y ait pas un payfan dans mon royaume qui ne mette le dimanche une poule dans son pot.

Menin est attaquée par les François en 1744 : on dit à Louis XV qu'en risquant une attaque qui coûtera quelques hommes, on sera quatre jours plutôt dans la ville : « Eh bien, dit ce roi bien-aimé, prenons-là quatre jours plus tard ; j'aime mieux perdre quatre jours devant une place qu'un seul de mes sujets ».

BORDELON (Laurent), né en 1653, mort en 1730. Il est auteur de plusieurs ouvrages bizarres, écrits d'un style insipide ; tel est entr'autres son *histoire des imaginations extravagantes de M. Oufle*. Cet auteur ayant dit un jour dans une société que ses ouvrages étoient ses péchés mortels, on lui répliqua aussitôt que le public en faisoit pénitence.

BORDEU (Théophile de), né en 1722, mort en 1776. Ce médecin célèbre ne put jamais se délivrer d'une mélancolie profonde, qui jointe à une goutte vague, l'emporta au tombeau. Il eut des amis, mais il eut aussi, même parmi ses confrères, des ennemis cruels. Un d'eux lui suscita un procès deshonorable, & apprenant sa mort, dit : *Je n'aurais pas cru qu'il fût mort horizontalement.*

Une dame dit au contraire, en faisant l'éloge de son médecin, que la mort le craignoit si fort, qu'elle l'avoit pris en courante.

Ce médecin desiroit que parmi le nombre de cœurs qui s'affichent de toutes parts sur toutes sortes de matières, on établit aussi un cours de bon sens.

BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN. On demandoit un jour à Newton pourquoi il marchait quand il en avoit envie, & comment son bras & sa main le remuoient à sa volonté ? Il répondit bravement qu'il n'en favoit rien. Mais du moins, lui dit-on, vous qui connoissez si bien la gravitation des planètes, vous me direz par quelle raison elles tournent d'un sens plutôt que d'un autre, & il avoua encore qu'il n'en favoit rien.

Ceux qui enseignèrent que l'Océan étoit salé, de peur qu'il ne se corrompît, & que les marées étoient faites pour conduire nos vaisseaux dans nos ports, furent un peu honteux quand on leur répliqua que la Médiocrerie à des ports & point de reflux. Mulchembroek lui-même eût tombé dans cette inadvertance.

Quelqu'un a-t-il jamais pu dire précisément comment une buche se change dans son foyer en charbon ardent, & par quelle mécanique la chaux s'enflamme avec de l'eau fraîche ?

Le premier principe du mouvement du cœur dans les animaux est-il bien connu ? Sait-on bien nettement comment la génération s'opère ? A-t-on deviné ce qui nous donne les sensations, les idées, la mémoire ? Nous ne connoissons pas plus l'essence de la matière que les entans qui en touchent la superficie.

Qui nous apprendra par quelle mécanique ce grain de bled que nous jettons en terre se relève pour produire un tuyau chargé d'un épi ; & comment le même sol produit une pomme au haut de cet arbre, & une châtaigne à l'arbre voisin ? Plusieurs docteurs ont dit, que ne fais-je pas ? Montagne disoit : que fais-je ! (VOLTATRE).

BOSSUS, BORGNE & BOITEUX. Nous réunissons sous un même article trois classes d'hommes marqués à la même lettre. On a en général bonne opinion de gens marqués au B. On leur reconnoît habituellement de l'esprit, de la finesse & de la gaieté. Les traits suivans en font preuve.

Un *bossu* plein d'enjouement & de gaieté avoit le bon esprit d'être le premier à plaisanter sur sa *bossu*. Un jour entr'autres, dans un cercle de vingt personnes où il étoit, arrive un homme qui avoit, comme lui, le malheur d'être affligé d'une *bossu* considérable, mais devant lequel il étoit dangereux de traiter ce point délicat. A peine il le voit entrer, qu'il avance deux pas à sa rencontre, le regarde de la tête aux pieds avec un air de surprise, & se rapprochant de son voisin, lui dit à l'oreille, d'un ton assez élevé pour être entendu de tout le monde : « Ah ! mon ami, *quelle bossu* ! » Le voisin, qui ne s'attendait à rien moins, part d'un éclat de rire. Cet éclat se communique, on se retourne, on se mord les lèvres, on veut se retenir, il n'y a pas moyen. Le nouveau venu

déconcerté, jette sur l'homme à l'exclamation en regard de travers. Celui-ci, sans s'émouvoir, hausse les épaules, & répond, avec un souris de pitié : « Ah ! Monsieur, *Quelle bosse !* — Monsieur, vous m'insultez, dit l'autre, à qui le feu monte au visage, & je veux en avoir raison, sortons. — Eh ! monsieur, répliqua le premier, quand nous forçons, en seriez-vous moins *bossu* ? — Ah ! c'en est trop, s'écria le petit homme. En même-temps il tira son épée & veut en percer son ennemi. — Oh ! oh ! tu te fâches, lui répond froidement son confrère, en lui tournant le dos, eh bien, frappe, si tu n'oses ».

Un prédicateur prouvoit en chaire que tout ce que dieu a fait est bien fait. Voilà, disoit en lui-même un *bossu* qui l'écoutoit attentivement, une chose bien difficile à croire ; il attend le prédicateur à la porte de l'église & lui dit : « Monsieur, vous avez prêché que dieu avoit bien fait toutes choses, voyez comme je suis bâti ». Mon ami, lui répondit le prédicateur, en le regardant, *il ne vous manque rien, vous êtes bien fait pour un bossu*.

Autrefois on estimoit beaucoup en France un grand pied ; & la longueur des souliers, sur-tout dans le 14^e siècle, étoit la mesure de la distinction. Les souliers d'un prince avoient deux pieds & demi de long ; ceux d'un hautbaron, deux pieds. Le simple chevalier étoit réduit à un pied & demi. M. de Saint-Foix pense que c'est de là que nous est restée l'expression, *il est sur un grand pied dans le monde*. Cette expression, quelle que soit son origine, a souvent fait naître des plaisanteries. Un *bossu*, qui savoit l'histoire apparemment, voulut un jour faire usage de ce proverbe contre un homme qui avoit un pied très-grand, mais sans aucune prétention à la noblesse. *Il faut avouer*, lui dit-il, *que vous êtes, Monsieur, sur un grand pied dans le monde*. L'homme au grand pied se contenta de lui répondre froidement : *il est vrai, Monsieur, que la fortune ne m'a pas tourné le dos*.

D'Alençon étoit fils d'un huissier au parlement de Paris, & avoit été reçu dans la même charge. Il étoit *bossu*, & devoit de la maniè de passer pour homme d'esprit, quoiqu'il n'en eût que médiocrement ; aussi l'abbé de Pons, autre *bossu*, qui avoit beaucoup de mérite, disoit de lui, avec une espèce d'indignation : « Cet animal là deshonne le corps des *bossus* ».

Un jeune homme qui étoit *bossu*, en prétendant ne l'être pas, fut en députation, avec plusieurs de ses confrères, chez un ancien d'une compagnie où il venoit d'être admis. Cet ancien étoit *bossu* aussi, mais personnage facétieux & plaisantant le premier de sa bosse. Apercevant le jeune homme, il alla aussi-tôt l'embrasser & lui dit : « Eh ! bonjour, mon double confrère ». Ce propos offensa

celui-ci. « C'est à tort, repêtit-il, que vous m'appellez votre double confrère. — Je le vois » bien, répliqua l'ancien, pour être de la compagnie des *bossus* il faut avoir de l'esprit ».

Louis XI comparoit un homme qui avoit une belle bibliothèque, & qui n'en faisoit aucun usage, à un *bossu* qui porte sa bosse derrière le dos, & qui jamais ne la voit. On dit ordinairement qu'il n'y a pas de comparaison qui ne cloche ; celle-ci paroit assez juste.

Galiot de Narni, *bossu* par le devant, Et d'une bizarre figure, Dans la ville de Sienné entroit sur sa monture ; Un citadin mauvais plaisant Lui dit pour le railler : les autres d'ordinaire Portent leur paquet par derrière ; Pourquoi portez-vous donc le vôtre par-devant ? C'est, répondit Galiot, qu'en pays de filoux On agit de cette manière.

Jean du Pont-Alais ou du Pont-Alletz, qui fut en 1510, ou environ, auteur ou entrepreneur de représentations de mystères pour les entrées solennelles, étoit *bossu*, & malgré cela bien reçu à la cour, à cause de ses bons mots. Il approchoit souvent Louis XII & François I. Il aborda un jour un cardinal qui étoit *bossu* comme lui, & eut la malice de se placer près son éminence, de manière que les deux bosses se touchèrent. Le cardinal s'en formalisant, Pont-Alais lui dit : « Monseigneur, nous voici en état de prouver que deux montagnes, aussi bien que deux hommes, peuvent se rencontrer, en dépit du proverbe qui dit le contraire ».

LE BOSSU, conte.

Guillot, *bossu* par-devant, par-derrière, Et goguenard (tous les *bossus* le sont), Pour se baigner, au bord de la rivière, Mit ses habits, comme tant d'autres fons. Or un voleur à les embler fut prompt. Mais quand Guillot eut fait son tripotage, Et dégrafé son sale parchemin, Il regagna l'infidèle rivage, Bien rasstrachi, mais nud comme la main. Lors de plus près avifant son dommage, Il le supporte en empercur romain. De souhaiter que le diable l'emporte, Maudit larron de mon seul vêtement, Seroit, dit-il, vengeance un peu trop forte. Pour un tel cas, je voudrois seulement Pour te punir du moins, vaillie que vaillie, Que cet habit acquis furtivement Pût te servir, & fût juste à ta taille.

Un homme de la plus haute taille se promenoit

un soir à la foire St.-Ovide, tandis qu'on jouoit en-dehors des parades. Tout occupé des lazis qui se faisoient à celles d'un jeu de marionnettes, il heurta par mégarde un petit *bosse*, qui se redressant sur la pointe du pied, apostropha très-incivilement ce grand homme, ou plutôt cet homme grand. Celui-ci, sans témoigner la moindre colère, affecta de se courber & de dire, en élevant la voix : *Qu'est-ce qui est là-bas ?* L'Espe, furieux de ce sarcasme, mit la main sur la garde de son épée, & en demanda raison à son adversaire. Mais l'homme de haute stature, toujours de l'air le plus tranquille, prit le mirmidon par le milieu du corps, & le posa sur le balcon de la parade, en disant froidement : Tenez, serrez votre polichinelle, qui s'avise de faire ici du tapage.

Un officier, devenu *borgne* à la guerre, portoit un œil de verre, qu'il avoit soin d'ôter lorsqu'il se couchoit. Se trouvant dans une auberge, il appelle la servante, & lui donne cet œil pour qu'elle le pose sur une table; cependant la servante ne bougeoit point. L'officier perdant patience, lui dit : Eh bien, qu'attends-tu là ? J'attends, Monsieur, que vous me donniez l'autre.

Un *borgne* gageoit contre un homme qui avoit bonne vue qu'il voyoit plus que lui. Le pari accepté, vous avez perdu, dit le *borgne*, car je vous vois deux yeux, & vous ne m'en voyez qu'un.

Pé Fournier étoit *borgne*; plaidant un jour, il mit ses lunettes pour lire une pièce, & dit : « Messieurs, je ne produirai rien qui ne soit nécessaire ». — L'avocat adverse lui répliqua : « Commencez donc par retrancher un des verres de vos lunettes ». Cette plaisanterie déconcerta Pé Fournier.

On demandoit à un *boiteux* qui alloit à l'armée comme fantassin, pourquoi il ne s'étoit pas mis plutôt dans la cavalerie; c'est, répondit-il, que je ne vais pas à la guerre pour fuir.

BOSSUET (Jacques Benigne), né à Dijon, le 27 Septembre 1627, mort à Paris le 12 Avril 1704, âgé de 77 ans.

Louis XIV l'avoit nommé à l'évêché de Condom le 13 Septembre 1669, précepteur de M. le dauphin le 11 Septembre de l'année suivante, premier aumônier de la dauphine en 1680, évêque de Meaux en 1681, conseiller d'état en 1697, & premier aumônier de madame la duchesse de Bourgogne l'année suivante; il avoit été reçu de l'Académie française en 1671.

Bossuet encore enfant donna d'heureux préages de ce qu'il seroit un jour. Il récitait, dès l'âge de sept à huit ans, des sermons qu'il apprenoit par cœur, & qu'il prononçoit de fort bonne grace. La marquise de Rambouillet en ayant ouï parler, souhaita de l'entendre, & fit naître le

même désir aux personnes d'esprit & de qualité qui s'assembloient chez elle les soirs. Le jeune Bossuet y fut conduit entre onze heures & minuit, & prêcha avec beaucoup d'agrément & d'assurance. Toute l'assemblée en parut très-satisfaite. Voiture s'y étoit trouvé. Cet auteur, qui dans la conversation comme dans ses lettres, croit toujours après l'esprit, dit au sujet de l'âge du prédicateur, & de l'heure de la prédication : *En vérité, je n'ai jamais entendu prêcher si tôt ni si tard.*

Louis XIV fut si content la première fois qu'il l'entendit, qu'il fit écrire en son nom au père du jeune orateur, pour le féliciter d'avoir un tel fils.

Bossuet excelloit sur-tout dans les oraisons funèbres, genre d'éloquence où il faut de l'imagination & une grandeur majestueuse qui tiennent un peu de la poésie. Celle de la reine d'Angleterre parut un chef-d'œuvre, & celle de Madame, enlevée à la fleur de son âge, & morte entre ses bras, eut le plus grand & le plus rare des succès, celui de faire verser des larmes à la cour. Il fut obligé de s'arrêter après ces paroles : « O nuit délastrée ! nuit effroyable ! où retentit tout à-coup, comme un éclair de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ». L'auditoire éclata en sanglots, & la voix de l'orateur fut interrompue par les soupirs & par les pleurs.

Lorsque M. Bossuet alla prêter serment de fidélité entre les mains de madame la duchesse de Bourgogne, pour la charge de son premier aumônier, cette princesse ne put s'empêcher de dire, dans une de ses saillies ordinaires : *Ah ! la bonne tête que j'ai là à mes pieds.*

Ce prélat jouissoit d'une grande considération à la cour, & Louis XIV recevoit volontiers ses conseils. Un jour ce prince le voyant entrer, lui dit : « Nous parlions des spectacles, qu'en pensez-vous ? Sire, il y a de grands exemples pour », répondit le prélat, mais il y a des raisonnemens « invincibles contre ».

Ce monarque, qui heureusement favorisoit le bon parti dans l'affaire du quinquisme, n'ignoroit pas que M. de Meaux s'étoit fort élevé contre les maximes de spiritualité de M. de Cambrai; il lui demanda : « Qu'autiez-vous fait, si j'avois protégé M. de Cambrai ? Sire, répondit M. Bossuet, j'en aurois crié vingt fois plus haut ; quand on défend la vérité on est assuré d'avoir tôt ou tard la victoire ».

Tout le temps que M. Bossuet n'employoit point aux fonctions de son ministère, il le donnoit à l'étude; rarement se permettoit-il la promenade; c'est ce que son jardinier lui représenta un jour assez naïvement. Ce prélat l'avant trouvé sur son chemin, s'informa comment alloient les arbres fruitiers :

niers : « Eh! Monseigneur, vous vous souciez bien de vos arbres; si je plantois dans votre jardin des saint Augustin & des saint Chrysostôme, vous les viendriez voir; mais pour vos arbres, vous ne vous en mettez guère en peine ».

Toutes les fois que le sublime *Bosquet* avoit une raison funèbre à composer, il lisoit Homère en grec. Cette lecture élevoit son style à la hauteur du sujet : « J'allume, disoit ce grand homme, mon flambeau aux rayons du soleil.

Il y eut, dit-on, un contrat de mariage secret entre *Bosquet*, encore très-jeune, & mademoiselle Des-Vieux; mais cette demoiselle fit le sacrifice de sa passion & de son état, à la fortune que l'éloquence de son amant devoit lui procurer dans l'église : elle consentit à ne jamais se prévaloir du contrat, qui ne fut point suivi de la célébration. *Bosquet* cessant ainsi d'être son mari, entra dans les ordres. Après la mort du prélat, ce fut la famille de M. Secouffe, avocat & homme de lettres, dont on tient cette anecdote, qui régla les reprises & les conventions matrimoniales. J'aurais cette demoiselle n'abusa du secret dangereux qu'elle avoit entre les mains. Elle vécut toujours l'amie de l'évêque de Meaux, dans une union sévère & respectée. Il lui donna de quoi acheter la petite terre de Mauléon, à cinq lieues de Paris. Elle prit alors le nom de Mauléon, & a vécu près de cent années.

On raconte que mademoiselle Des-Vieux de *Mauléon* ayant dit un jour au jésuite *la Chaise*, confesseur de Louis XIV, on fait que je ne suis pas janséniste; le père la Chaise répondit, on fait que vous n'êtes que *maulôniste*.

BOUCHARDON. Edme *Bouchardon*, sculpteur du roi, naquit en 1698, à Chaumont en Bassigny, d'un père qui professoit la Sculpture & l'Architecture. Les mœurs de *Bouchardon* se conservèrent, dans un siècle de frivolité, aussi simples & aussi pures, que son talent devint sublime. C'est lui qui disoit souvent, quand je lis *l'Iliade*, je crois avoir vingt pieds de haut. Ses ouvrages se ressentent bien de l'élevation d'âme que lui causoit la lecture du poète grec.

BOUCHER (François), premier peintre du roi, né à Paris en 1704, mort en 1770; il fut surnommé à juste titre, le peintre des grâces. Il respectoit les tableaux des grands maîtres, au point qu'il n'osoit en approcher son pinceau pour corriger quelques taches, en s'écriant : *ils sont sacrés pour moi*.

Quand il vouloit donner des leçons à un élève, il prenoit son ouvrage & repeignoit les endroits qui étoient foibles; je ne fais, disoit-il, conseiller qu'avec le pinceau.

Encyclopédiana.

BOUCICAUT. Jean le Meingre, dit *Boucicaud*, maréchal de France, & lieutenant pour le roi Charles VI à Gênes, se promenant à cheval par la ville, rencontra deux courtisanes vêtues à la mode du pays, qui lui firent la révérence : il la leur rendit avec la plus respectueuse civilité. Un gentilhomme qui étoit devant lui s'arrêta & lui dit : « Monseigneur, savez-vous quelles sont ces deux dames qui vous ont salué? — Non, » répondit le maréchal. — Ce sont des filles de mauvaise vie, — Je ne les connois pas, » répartit *Boucicaud*, mais j'aime mieux avoir fait la révérence à ces filles perdues, que d'avoir manqué à saluer une femme de bien.

A la bataille de Rozebecque, *Boucicaud*, depuis maréchal de France, très-jeune encore, & nouvellement armé chevalier, combattoit où le péril étoit le plus grand, ne prœnant conseil que de son courage. Il remarqua un chevalier flamand qui, à coups de sabre, abattoit tout ce qui se trouvoit devant lui : rien ne pouvoit résister aux efforts de son bras victorieux. *Boucicaud* court à lui, l'attaque la hache à la main, & le menace d'un ton intrepide. Le flamand, remarquant sa jeunesse, le méprise, & d'un coup violent, lui fait tomber sa hache. « Va tetter, enfant », lui dit-il; & tournant d'un autre côté, il ne daignoit pas achever sa victoire. *Boucicaud*, outré de colère, tire son épée, s'élance sur lui, & vient à bout, après quelques momens de combat, de le lui passer au travers du corps.

Le maréchal de *Boucicaud* ne laissa qu'un fils, âgé de trois ou quatre ans, qui fut depuis maréchal de France & gouverneur de Gênes. Ce grand homme ne s'étoit pas soucié d'accumuler d'immenses richesses sur la tête de cet héritier de son nom & de sa gloire, & n'avoit songé qu'à lui laisser de grands modèles de vertu. Ses amis le blâmèrent de n'avoir point profité de la faveur du roi Jean son maître. « Je n'ai rien vendu de l'héritage de mes pères, leur répondit-il, & je n'y ai rien non plus augmenté. Si mon fils est homme de bien, il aura assez; mais s'il en vaut rien, il aura trop, & ce fera grand dommage ».

BOUFFON. Les *houffons* ont eu en différens temps une espèce de vogue; on leur permettoit de dire à-peu-près tout ce qui leur venoit dans l'idée. Quelquefois ils présentoient aux princes des leçons de sagesse. Quelquefois ils abusaient de leurs privilèges, en sorte que plusieurs ont eu lieu de se louer, plusieurs de se repentir d'avoir exercé cette espèce de profession.

Un *houffon*, qui vivoit du temps de Tibère, voyant passer un convoi, fit arrêter tous ceux qu'il composoit, & s'adressant ensuite au mort, il lui dit : « Je t'ordonne de dire à Auguste que les legs qu'il avoit faits en faveur du peuple ne

Cc

font pas encore payés. Tibère ayant appris cette scène fit venir le *bouffon* devant lui; il lui donna ce qui lui étoit dû, & l'envoyant tout de suite au supplice: *Allez, dites à Auguste que vous êtes payé de legs qu'il avoit fait en votre faveur.*

Le *bouffon* de la reine Elisabeth ayant été longtemps sans oser paraître devant elle, à cause de ses paroles piquantes & hardies, eut enfin permission de venir vers cette princesse, qui lui dit en le voyant: « Eh bien, ne vous venez-vous pas encore reprocher nos fautes? » Non, Madame, répondit le *bouffon*, ce n'est pas ma coutume de discuter des choses dont tout le monde parle.

Triboulet, fou de François I., ayant appris que Charles V devoit passer en France, écrivit sur des tablettes que l'empereur étoit fou de s'exposer ainsi à la merci de ses ennemis. Si je le laisse passer sans lui rien faire, dit le roi, que diras-tu de moi? Je ne sais pas ce que je dirai, répondit Triboulet, mais je sais bien ce que je ferai. Eh bien, que feras-tu, reprit François I. Ce que je ferai, répondit le fou, j'effacerai son nom, & j'y placerai le vôtre.

BOUFLERS (Louis de), né en 1534. Loisel, dans les mémoires du Beauvoisin, dit que ce noble picard fut surnommé le *Robuste*, parce qu'il égalait la force de Milon de Crotone.

Il rompoit avec les doigts un fer de cheval; un homme ne pouvoit le faire avancer d'un seul pas lorsqu'il se renoit ferme sur ses pieds. Il enlevait un cheval sur ses bras, & le portait à une grande distance. Il tuait d'un coup de pierre les quadrupèdes dans leur course, & les oiseaux dans leur vol. Il suivoit tout armé en selle, sans mettre le pied à l'étrier. Il devoit à la courir le cheval le plus agile.

BOUFLERS (Louis François), duc & pair, & maréchal de France, né en 1644, mort en 1711. Il étoit de la même famille de Louis de Boufflers. Il se distingua dans le commandement des armées, & fut-tout à la fameuse défense de Lille. *Je suis fort glorieux, lui dit le prince Eugène, d'avoir pris Lille, mais j'aimerois mieux encore l'avoir défendu comme vous.*

Pendant le siège de cette place, un partisan vint lui dire qu'il pourroit tuer le prince Eugène. *Je vous le défends, répartit Boufflers, votre fortune est sûre, si vous pouvez le prendre prisonnier; mais vous serez puni de mort si vous attentez à ses jours.*

Le roi Guillaume ayant pris Namur en 1695, arrêta Boufflers prisonnier contre la foi des conventions. Le maréchal s'en plaignit; on lui observa qu'on en agissoit ainsi par représailles de la garnison

de Dixmude & de Deinse, que les français avoient retenue malgré les capitulations. Si cela est, dit Boufflers, on doit arrêter la garnison & non moi. Monsieur, lui répondit-on, l'on vous estime plus que dix mille hommes.

BOUHOURS (Dominique). Le père Bouhours, jésuite, étoit né à Paris en 1618, & mourut dans la même ville en 1702.

C'étoit un homme poli, dit l'abbé de Longuerue, ne condamnant personne & cherchant à excuser tout le monde. Il a écrit avec pureté & avec élégance. Il enseigne aux jeunes gens, dans la plupart de ses écrits, à éviter l'enflure, l'obscure & le recherché, & lui-même donne dans une affectation ridicule: aussi l'abbé de la Chambre appelloit Bouhours, l'empereur des mœurs.

Quelqu'un a dit assez plaisamment qu'il ne manquoit au père Bouhours, pour écrire parfaitement, que de savoir penser. En effet, ce bel esprit paroît plus s'appliquer aux paroles qu'aux choses. Dans le temple du goût, il est derrière les grands hommes, occupé à marquer sur des tablettes toutes les fautes de langage, & toutes les négligences qui échappent au génie.

La nation allemande fut fort choquée de ce qu'il avoit osé mettre en question dans ses *Entretiens d'Ariste & d'Eugène*, qui parurent en 1671, *si un allemand peut être un bel-esprit*. Un allemand demanda à son tour, *si un français pouvoit avoir du jugement*.

On lui reprocha un jour de ce que, sachant si bien sa langue, il avoit dit *abaissément des monnoies*, au lieu de *abaiss des monnoies*; il dit, pour s'excuser: « Il n'est pas étrange qu'un religieux, n'ait à faire vœu de pauvreté, ignore les termes des monnoies ».

Ce bel-esprit se plaisoit à faire voir dans les anciens les origines des pensées des modernes; il en montrait même le progrès; il appelloit cela la généalogie des pensées.

Il se plaignoit à Boileau Despréaux de quelques critiques imprimées contre sa traduction du *nouveau testament*, & lui disoit: « Je fais d'où elles partent: je connois mes ennemis: je saurai me venger d'eux. Gardez-vous-en bien, mon père, n'oubliez pas ce seroit alors qu'ils auroient raison de dire que vous n'avez pas entendu le sens de votre original, qui ne prêche par-tout que le pardon des ennemis ».

Ce poète s'étoit plaint au jésuite de ce qu'il ne l'avoit pas cité assez souvent dans la *manière de bien penser*. Le père Bouhours, pour réparer cette omission, le cita presque à chaque page des *pensées ingénieuses*. Ce jésuite dit un jour avec complaisance au satyrique: « Je ne vous ai pas oublié

» dans mon nouveau livre. Il est vrai, répartit sèchement Despréaux ; mais vous m'avez mis en effet mauvaise compagnie.

Nous avons du père *Bouhours* une vie de saint Ignace, où il raconte gravement que quand Ignace écolier étoit dans la classe, son esprit s'envoloit au ciel, & que c'étoit la raison pour laquelle il n'apprenoit rien. Mais il faut lui pardonner ces historiettes & autres semblables à cause de l'habit qu'il portoit.

Lorsque Despréaux eut adressé une épître à son jardinet d'Autueil, la plupart des personnes qui alloient voir l'auteur, félicitoient maître Antoine de l'honneur que son maître lui avoit fait, & tous lui envioient une distinction si glorieuse. Le père *Bouhours* lui en fit compliment comme les autres : *N'est-il pas vrai, maître Antoine, lui dit-il d'un air railleur, que l'épître que votre maître vous a adressée, est la plus belle de toutes ses pièces ? Nenni, dit mon père, répondit maître Antoine, c'est celle de l'amour de Dieu.*

Le père *Bouhours*, toujours grammairien, sentant approcher sa fin, dit à ceux qui étoient autour de son lit : « Je vas, ou je vais bientôt mourir, car l'un ou l'autre se dit ». »

BOULAINVILLIERS (Henri comte de), né en 1658, mort en 1722. Malgré son grand savoir & sa philosophie, il avoit le foible de l'astrologie judiciaire, ce qui faisoit dire au cardinal de Fleury, que ses connoissances l'avoient conduit à ignorer le passé, le présent & l'avenir.

BOULEN (Anne de), morte en 1536. Elle éprouva toutes les vicissitudes de la fortune. Fille d'un gentilhomme anglois, elle passa en France avec Marie, femme de Louis XII. Elle fut nommée fille d'honneur de la reine Claude, qui la donna ensuite à la duchesse d'Alençon, depuis reine de Navarre.

Étant de retour en Angleterre, elle y porta un goût vif pour le plaisir & la coquetterie. On dit qu'elle avoit six doigts à la main droite, une tumeur à la gorge, & une furdent ; cependant l'agrément de sa personne, son enjouement & son esprit séduisirent Henri VIII, roi d'Angleterre, qui l'épousa secrètement en 1532, & étant devenue enceinte, elle fut déclarée femme & reine en 1533. Elle fut accusée d'avoir un commerce de galanterie avec son frère, & plusieurs de ses domestiques. Henri VIII, amoureux de Jeanne de Seymour, profita de ces bruits pour la répudier & la condamner à la mort que ses amans ou ses complices avoient déjà subie. Anne de *Boulten* soutint qu'elle pouvoit être coupable de quelques propos libres & de légèreté ; mais que sa conduite étoit innocente. On ne l'écouta point, & prête à monter sur l'échafaud, elle écrivit au roi

son époux : *Henri, vous m'avez toujours élevé par degrés, de simple demoiselle vous me fîtes marquise, de marquise reine ; & de reine vous voulez aujourd'hui me faire sainte.*

Elle continua jusqu'au bout les protestations d'innocence, & reçut la mort avec intrépidité. Quelques heures avant son supplice, elle dit que ce qui la consolait, c'étoit que le bourreau étoit fort adroit, & qu'elle avoit le cou fort petit.

On prétend que François I & plusieurs courtisans avoient eu des faveurs en France avant qu'elle passât à Londres : on l'appelloit, dit-on, la mule du roi, & la haquenée d'Angleterre.

BOURBON (Nicolas), mort en 1644 à 70 ans. Il excella dans la poésie latine : il fit en l'honneur de Henri IV ces deux vers placés sur la porte de l'arsenal à Paris :

*Ætna hac Henrico Vulcania tela misistat
Tela gigantesq; debellatura furoris.*

Bourbon qui aimoit le bon vin, & qui n'estimoit que les vers latins, disoit que lorsqu'il lisoit des vers françois, il lui sembloit qu'il buvoit de l'eau.

BOURDALOUE. Louis *Bourdaloüe*, né à Bourges en 1632, prit l'habit de jésuite en 1648, son éloquence lui fit en très-peu de temps une réputation si brillante, que Louis XIV desira l'entendre prêcher, & le père *Bourdaloüe* prêcha devant le monarque, plusieurs carêmes & plusieurs avants, avec un succès étonnant. On le nommoit à la cour le prédicateur des rois & le roi des prédicateurs. Souvent *Bourdaloüe* quitoit la chaire, où il annonçoit des vérités sublimes aux princes & aux grands du royaume ; pour aller dans les prisons ou aux lits des malades pour les consoler & leur faire supporter leurs maux. Un auteur estimé disoit : la conduite de *Bourdaloüe* étoit la meilleure réponse qu'on ait faite aux lettres provinciales. *Bourdaloüe* mourut en 1704, âgé de 72 ans.

Une dame de la cour demandant au père *Bourdaloüe*, si elle faisoit mal d'aller à la comédie, c'est à vous de me le dire, lui répondit le jésuite.

BOURDON. Sébastien *Bourdon*, peintre & graveur, naquit à Montpellier en 1616. Après avoir voyagé en Italie, il revint en France à l'âge de 27 ans, & se fit connoître par son tableau du martyre de S. Pierre, qu'on voit à Notre-Dame de Paris. Il passa ensuite en Suède, revint en France, & donna de nouvelles preuves de son talent. Il peignoit avec tant de facilité qu'il fit un jour gageure qu'il peindroit en un jour douze têtes d'après nature & de grandeur naturelle. Il ga-

Cc 2

gna son pari, & ces têtes ne sont pas les moindres de ses ouvrages. Il mourut à Paris, en 1662.

BOURGEOIS.

Se croire un personnage est fort commun en France, On y fait l'homme d'importance, Et souvent on n'est qu'un bourgeois : C'est proprement le mal français.

Une *bourgeoise* prenoit le titre de marquise, afin de passer pour une femme de qualité; madame, lui dit quelqu'un, prenez garde à ce que vous faites, le sobriquet de marquise pourroit bien vous rester.

Deux bourgeois qui se piquoient de noblesse, s'appeloient toutes deux Colin, sans être parentes. L'une dit à l'autre : « Au moins, madame, vous ne descendez pas des bons Colins, comme moi ». Celle-ci lui répondit avec vivacité : « C'est vous, madame, qui descendez des faux Colins; pour moi, je suis de la bonne roche ». Enfin, après bien des disputes fort vives, elles convinrent de prendre pour juge un célèbre avocat, qui connoissoit parfaitement leur famille. Cet arbitre fut fort embarrassé. Il ne vouloit sâcher ni l'une ni l'autre, ni entretenir la folie d'aucune. Un tour ingénieux le tira d'affaire. « Mesdames, leur dit-il, voici le moyen de vous accommoder. Il y a deux Colins aussi anciens l'un que l'autre; *Colin-Mail* » *lard* & *Colin-Tampon*. Que l'une de vous deux se fasse descendre de *Colin-Maillard*; l'autre reconnoitra *Colin-Tampon*; & vos deux familles seront également anciennes ».

La pièce où Molière a peint le ridicule des bourgeois qui veulent figer la noblesse, est un de ses chef-d'œuvres. On voit que nous parlons du bourgeois gentilhomme.

BOURIQUES. La cause d'une saisie de vingt-quatre *bouriques* chargées de plâtre, ayant été portée à une juridiction, le président renvoya l'affaire au plus ancien avocat pour la juger. Comme un de ses confrères s'en scandalisoit, l'avocat lui dit : Ne voyez-vous pas bien que ces messieurs ne peuvent pas juger en cette cause, ils sont parens au degré de l'ordonnance.

BOURREAU. Voltaire en parlant de l'histoire des différens peuples, disoit : « Pour les anglais, ce seroit au *bourreau* à écrire la leur; c'est toujours ce gentilhomme là qui termine toutes leurs querelles ».

Un défruteur qu'on alloit pendre, étant sur l'échelle, donna une tasse d'argent à son confesseur, qui étoit un Cordelier. Le *bourreau* piqué de ce qu'il ne la lui avoir pas donnée, dit à l'aumônier : *Hi bien, mon père, pendez-le.*

BOURSAULT (Edme), né en Bourgogne en 1638, mort en 1701.

Boursault ayant fait en 1671, par ordre du roi, pour l'éducation du dauphin, un livre qui a pour titre, *l'étude des souverains*; ce prince en fut si content qu'il nomma *Boursault* sous-précepteur de Monseigneur; mais comme *Boursault* n'avoit jamais étudié le latin, il ne put pas occuper un poste si honorable.

Thomas Corneille aimoit tendrement *Boursault*, & vouloit absolument qu'il demandât à être de l'académie; & sur ce que celui-ci lui alléguoit toujours son ignorance, & lui disoit de bonne-foi ce que seroit l'académie d'un sujet ignare & non lettré, qui ne savoit ni latin ni grec! Il n'eût pas question, lui répondit-il, d'une académie grecque ou latine, mais d'une académie française; eh! qui fait mieux le français que vous?

Despréaux étant allé aux eaux de Bourbon, pour une extinction de voix, & y étant resté beaucoup plus de temps qu'il ne l'avoit cru, *Boursault* qui étoit receveur des tailles à Montluçon en Bourbonnois, apparut par un de leurs amis communs, que son censeur étoit dans son voisinage, & qu'il y manquoit d'argent. Il n'hésita pas un seul moment à aller trouver à Bourbon, & il lui porta une bourse de deux cents louis. Despréaux fut si surpris, & en même temps si touché d'une générosité qu'il avoit si peu méritée, qu'il se reconcilia sincèrement, & lia avec lui une étroite amitié.

Boursault prétend, dans la préface de son *Germanicus*, que cette pièce brouilla les deux plus grands tragiques que la France ait eus. Corneille, dit-il, parla si avantageusement de cet ouvrage, à l'académie, qu'il lui échappa de dire qu'il ne lui manquoit que le nom de Racine pour être achevé, dont Racine s'étant offensé; ils en vinrent à des paroles piquantes; & depuis ce temps-là ils ont vécu, non sans estime l'un pour l'autre, mais sans amitié.

Boursault faisoit en vers tous les huit jours une gazette qui plaisoit beaucoup au roi & à toute la cour. Une semaine s'étant trouvée stérile en nouvelles, le gazetier se plaignit à la table de M. le duc de Guise, de n'avoir rien de divertissant dont il pût remplir sa gazette. Ce prince s'offrit d'abord à lui donner un sujet très-propre à réjouir le roi & la cour. C'étoit une aventure arrivée à la porte de l'hôtel de Guise, chez une brodeuse fort en vogue, où les capucins du Marais faisoient broder un Saint François. Un jour que leur sacrifice étoit allé chez la brodeuse pour voir où en étoit l'ouvrage, il s'endormit profondément, la tête sur le métier où il regardoit travailler; l'habile & ma-

ficieuse ouvrière, qui en étoit précisément à broder le menton du saint, faisoit l'occasion favorable d'ajuster artistement la longue barbe du révérend père, pour en composer en diligence la barbe de S. François. Au réveil le religieux fut aussi étonné qu'indigné de se trouver pris par un endroit qu'il croyoit si respectable; il y eut un débat assez plaisant entre lui & la brodeuse à qui resteroit cette barbe.

Ce fut de cette aventure, que *Boursault* fit la plus jolie de toutes ses gazettes, par un esprit de badinage & nullement d'imperté. Le roi qui étoit jeune en rit beaucoup & n'y trouva rien à dire. La vertueuse reine Marie-Thérèse qui étoit la piéte même, ne laissa pas d'en rire aussi, & n'en fut point scandalisée. Toute la cour à l'envi en apprit les vers par cœur. Mais le confesseur de cette princesse qui étoit un cordelier espagnol, n'entendit pas raillerie; irrité par les capucins qui croioient vengeance contre l'outrage fait à leur séraphique père, il mit le scrupule dans l'esprit de cette pieuse reine, & l'obligea de demander au roi une punition exemplaire. Sa majesté voulut par bonté tourner la chose en raillerie, & dit même à cette princesse tout ce qu'il put pour l'adoucir; mais la voyant obstinée à le prendre fur le sérieux, il la laissa maîtresse de faire ce qu'elle voudroit.

La reine excitée toujours par le père confesseur qui lui en faisoit un point de conscience, manda le chancelier Séguier, à qui elle ordonna de retirer le privilège accordé à l'auteur, & de l'envoyer à la bastille jusqu'à nouvel ordre, pour lui apprendre à ne plus badiner avec les saints. Ce grand chef de la justice, protecteur de tous les gens de lettres, & qui honoroit particulièrement *Boursault* de ses bontés, ne trouva pas le délit aussi grand que l'étoit la colère de la reine; ainsi en obéissant aux ordres de sa majesté, il eut l'attention d'ordonner à l'officier qu'il chargea des siens, de laisser à l'auteur, quand il iroit l'arrêter, tout le loisir nécessaire pour écrire au roi & à ses protecteurs. *Boursault*, qui, bien content de lui-même & du succès de sa gazette, ne s'attendoit à rien moins qu'au compliment de cet officier qui étoit de ses amis, commença par le prier de se mettre à table avec d'autres jeunes gens d'esprit qui de jeunoient ce matin-là chez lui; & quoiqu'il ne fût pas fort content du gîte où il devoit coucher, il ne perdit rien de sa belle humeur, & il se servit du tems qu'on lui laissoit, pour écrire une lettre en vers au grand Condé, son protecteur déclaré. Ce prince eut la bonté d'en parler aussi-tôt au roi, qui fit révoquer sur le champ l'ordre d'aller à la bastille; mais qui, par considération pour la reine, fit défendre au coupable de continuer de travailler à la gazette, & de plus, lui retira la pension de deux mille livres.

Boursault obtint dans la suite un privilège pour

une semblable gazette, sous le titre de *musé enjoué*, qu'il faisoit tous les mois, pour le divertissement de monseigneur le dauphin. Comme c'étoit dans le tems de la guerre qu'on nommoit du prince d'Orange, il lui échappa dans sa muse enjouée, quelques traits un peu trop vifs, pour répondre à une médaille frappée en Angleterre, où d'un côté étoit le portrait de Louis XIV. avec ces mots : *Laodivius Magnus*, & de l'autre, celui du roi Guillaume, avec cette inscription : *Guillelmus Maximus*. Le récit de *Boursault*, finissoit par ces mots :

Et quand Louis est grand par de grandes vertus,
Si Guillaume est très-grand, c'est par de tres-grands crimes.

On commençoit alors à parler de paix, & l'on n'eût pas été bien aise qu'on eût à nous reprocher de pareilles apostrophes; ainsi le roi ôta à *Boursault* son privilège, en lui faisant dire par M. le chancelier, qu'il ne le faisoit point par aucun mécontentement qu'il eût de lui; mais par des raisons supérieures & qui lui étoient étrangères.

BOURSOULÉ. On dit vulgairement que le style d'un auteur est *boursoufflé*, lorsque voulant donner de la noblesse à son sujet, il prend un ton trop élevé, & finit par devenir ridicule.

Danchet fut un jour consulté par un jeune poëte, sur une petite pièce qui commençoit par ce vers :

Maïson, qui renfermez mon aimable maîtresse.

Danchet interrompit le poëte, & lui dit: le mot de maison est bas; mettez, palais; l'auteur recommença son vers de la même façon; je vous ai déjà dit de mettre palais, dit vivement Danchet. Eh, Monsieur! répliqua le jeune homme, vous voulez que je mette palais, tandis que ma maîtresse est à l'hôpital.

BOURVALAIS. Paul-Poisson *Bourvalais*, fils d'un paysan des environs de Rennes, porta d'abord la livrée chez un fermier-général, nommé Thevenin. Il retourna dans son village, où il devint sergent. M. de Pontchartrain, premier président au parlement de Rennes, le fit entrer dans sa maison, & l'employa dans les affaires, dès qu'il fut nommé intendant des finances. Sous ce protecteur, *Bourvalais* fit une fortune rapide, dont il jouit pendant seize ans; mais en 1716, le régent ayant érigé une chambre de justice, *Bourvalais* fut accusé d'avoir abusé des nécessités de l'état, & condamné à une restitution de plus de quatre millions. Il fut ensuite rétabli dans ses biens par arrêt du conseil; mais le chagrin qu'il avoit éprouvé de se voir dépouillé de son bien, lui causa la mort. Il mourut en 1719.

Comme sa fierté croissoit en proportion de sa richesse, Thevenin, dans la chaleur d'une dispute, lui dit : *Souviens-toi que tu as été mon valet ; cela est vrai*, répondit *Bourvalais*, mais si tu avois été le mien, tu le serois encore.

BOUTIERES, lieutenant-général de-là les monts, pour François I, quoiqu'il fût petit de taille, à l'âge de 16 ans, il fit prisonnier un officier albanais qui étoit d'une stature gigantesque. Bayard voyant ce coiffe, marqua sa surprise de ce qu'il s'étoit laissé saisir par un enfant, qui de quatre ans ne porteroit point au menton. L'albanais confus voulut faire entendre qu'il avoit été accablé par le nombre ; tu en as menti, reprit le jeune audacieux, remonte à cheval, je vais te tuer, ou te faire crier une seconde fois, quartier. Le défi ne fut point accepté.

BOYER. L'abbé Claude Boyer, naquit à Alby, en 1618. Après avoir déclaré, comme prédicateur, contre le théâtre, il s'y consacra entièrement. Nous avons de cet auteur, vingt-deux pièces dramatiques, qui ne lui ont pas fait une grande réputation. Sa tragédie de Judith, applaudie pendant un carême entier fut sifflée à la rentrée d'après paques. La Champmellé demandant quelle pouvoit être la cause d'un pareil changement, un plaïant répondit : si la pièce n'a pas été sifflée dès la naissance, c'est que les sifflateurs & les sifflés étoient à Versailles, pendant le carême, aux sermons de l'abbé Boileau.

Fatigué de ne pas réussir, l'abbé Boyer fit donner la tragédie d'Agamemnon, sous le nom d'un de ses amis ; Racine ne put s'empêcher d'applaudir. Le véritable auteur s'en étant aperçu, s'écria au milieu du parterre : c'est pourtant du Boyer, en dépit de Racine. C'est avec lui qu'il coûta cher, sa pièce fut sifflée le surlendemain.

Voyant qu'un autre de ses pièces n'avoit point de spectateurs, il en attribua la cause au mauvais tems, c'est à ce sujet que Furetières fit l'épigramme suivante.

Quand les pièces représentées
De Boyer, sont peu fréquentées,
Chagrin d'avoir peu d'assistans,
Voyez comme il tourne la chose,
Vendrez la pluie en cas cause,
Et Dimanche c'est le beau tems.

L'abbé Boyer mourut à Paris en 1698.

BRASIDAS, général des Lacédémoniens, mort d'une blessure, vers l'an 424 avant Jésus-Christ. Comme on louoit devant sa mère ses grandes actions, & qu'on le mettoit au dessus de ses compatriotes, vous vous trompez, dit cette généreuse Spartiate, mon fils avoit de la bravoure ; mais Sparte a plusieurs citoyens qui en ont encore plus que lui.

BRAVADE. On se sert de ce mot dans le langage familier pour signifier une fausse bravoure, qui ne consiste que dans les paroles, & nullement dans l'ame.

Un garçon racontoit ses prouesses au maréchal de Bassompierre : dans un combat naval, lui croit-il, j'ai tué trois cents hommes, à moi seul. Et moi, dit le maréchal, étant en Suisse, je me glissai par une cheminée, pour voir une belle que j'aimois. Le garçon soutint que cela étoit impossible. Ah ! monsieur, reprit le maréchal, je vous ai laissé tout tranquillement vos trois cents hommes, à vous tout seul ; laissez-moi, je vous prie, descendre par une cheminée pour voir une jolie femme.

Un espagnol ayant eu un différend avec M. de Tréville, commandant des mousquetaires, ils se battront : l'espagnol désarmé & redevenu de la vie à son adversaire, lui demanda de quel pays il étoit. Je suis de Bern, répondit Tréville : je ne m'étonne pas si vous êtes si brave, répondit l'orgueilleux vaincu, vous êtes de la frontière d'Espagne.

Un nourrisson de la Garonne disoit à ses amis : depuis que le duel est défendu, il est venu du poil dans la paume de la main de tous les mâles de notre famille.

Allons, monsieur, l'épée à la main, disoit un parisien à un garçon qui l'avoit offensé. Comment, allons, reprit celui-ci ! à qui croyez-vous parler ? commandez à vos valets ; à rien ne tient que je ne punisse votre peu de savoir vivre, par une mort soudaine ; mais... je vous donne la vie.

BRAVOURE. On peut définir la bravoure, une fermeté d'ame qui nous fait braver le danger, par honneur ou par devoir.

Des soldats perses se vantoient devant un lacédémonien, que les traits & les javelots de l'armée de leur roi, étoient en assez grand nombre pour obscurcir la lumière du soleil ; tant mieux, répondit le spartiate, nous combattrons à l'ombre.

Les romains étant entrés dans la Perse pour humilier cette nation rivale, formèrent le siège de Bédjude ; château situé sur un roc escarpé, & défendu par une tour avancée, construite de pierres aussi dures que le diamant. La place paroïsoit impenable. On attaque, on emporte la tour ; on donne l'assaut au corps de la citadelle, & la valeur presque miraculeuse d'un soldat, appelé *Sapérius*, y fait arborer l'aigle romain. Cet intrépide guerrier s'avance jusqu'au pied de la muraille, brave les traits des assiégés ; puis, enfonçant des coins aigus les uns au-dessus des autres, entre les jointures des pierres, & s'accrochant avec les mains aux inégalités du mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il y touchait, lorsqu'un perse roulant sur lui une pierre énorme, le précipite du haut en bas. Il n'étoit qu'étourdi de sa chute ; il se re-

rière, & courant une seconde fois au rempart, il y remonte avec la même intrépidité. Le percé le renverse encore, en faisant tomber sur lui un pan de muraille déjà ébranlé par le belier. *Saprius*, toujours aussi heureux & aussi magnanime, remonte une troisième fois, parvient enfin au haut du mur, abat d'un coup de fabre la tête de son ennemi, & la jette aux pieds des assiégés. Les romains, étonnés de ces prodiges de hardiesse, s'empresse de suivre le héros. Un frère de *Saprius* est bientôt à ses côtés, & seconde sa bravoure triomphante. Enfin, une foule de soldats monte à l'escalade, & Béjude est soumis à l'empire romain.

Le comte d'Harcourt disoit à M. d'Aguerre : « le roi nous commande d'attaquer les îles. On commencera par celle de Sainte-Marguerite. » Croyez-vous pouvoir y descendre avec vos gens ? — Dites-moi, mon général, le soldat entre-t-il dans cette île ? Eh ! oui, sans doute, & il y entre. — S'il y entre, mon régiment pourra bien y entrer ». Il tint parole.

Le siège de la Rochelle, le boulevard du calvinisme, soulevait un singulier exemple de bravoure. Les catholiques, commandés par le duc d'Anjou assiégeaient cette place en 1573. Il y avait près de la contrescarpe un moulin nommé *la Brunace*, dont *Normand*, capitaine, avait obtenu la propriété, sous condition qu'il le feroit garder. Il pensa d'abord à le fortifier ; mais voyant qu'il ne parviendrait pas à le mettre en état de défense, il se contenta d'y tenir pendant le jour, quelques soldats qui se retiraient le soir, & qui n'y laissent qu'une sentinelle. *Strozzi*, un des généraux catholiques, qui croit pouvoir tirer avantage de ce moulin, profite d'un clair de lune pour l'attaquer avec un détachement de deux couleuvrines. Un soldat de l'île de Rhé, nommé *Barbot*, unique défenseur de ce mauvais poste, y tient ferme ; il tire avec une célérité incroyable plusieurs coups d'arquebuse sur les assaillants ; & en variant les inflexions de sa voix, fait croire qu'il a un assez grand nombre de camarades. Le capitaine *Normand* l'encourage du haut d'un cavalier, & lui parlant comme s'il y avait une compagnie entière dans le moulin, il crie qu'on soutienne bravement l'attaque, & qu'on va envoyer du renfort. *Barbot* se voyant sur le point d'être forcé, demande quartier pour lui & pour les siens, on le lui accorde. Aussi-tôt il met bas les armes, & montre toute la garnison dans sa personne.

Henri II, duc de Montmorency : assiégeait la ville de Vals, en Vivarais : un de ses maréchaux-de-camp, le baron de Moreze, s'étant approché de trop près de la place, pour la reconnoître, fut tout-à-coup enveloppé par les assiégés, & percé de coups. Le duc de Montmorency se jette à corps perdu dans la mêlée, écarte l'ennemi par des prodiges de valeur, charge l'officier blessé sur

ses épaules & le ramène au camp, au milieu des acclamations de son armée.

Campistron, auteur d'Andronic & de Tiridate, étoit secrétaire de M. le duc de Vendôme : à Stenkerque où ce grand général signala son intrépidité, il vit le poète à ses côtés, & lui dit : « que faites-vous ici ? » Campistron répondit froidement : « J'attends, monseigneur, que vous vouliez vous en aller. »

Clovis écoutant S. Remi qui lui lisoit la passion, s'écria : que n'étois-je là avec mes francs pour le venger.

Voici un trait qui prouve que les femmes ne sont pas étrangères à la bravoure, & à ce sentiment d'héroïsme qui fait affronter les périls les plus imminents.

Il est arrivé à Grenoble (dit-on dans les affiches du Dauphiné), une jeune fille qui a servi durant toute la guerre dernière, & qui s'est trouvée à tous les combats de MM. d'Elzing, de Guichen & de Grasse. Cette fille, âgée de dix-sept ans, est native de Serres en Gascogne, & se nomme Adélaïde Elie. Elle s'enfuit de la maison paternelle dès l'âge de onze ans, parce qu'elle y étoit maltraitée par une belle-mère, & elle prit la route de Marseille. Arrivée dans cette ville, elle étoit sans ressource & fut réduite à mendier ; mais cet état a bientôt révolta son ame naturellement fière. Elle forma la résolution de servir le roi. On faisoit alors des enrôlemens de jeunes garçons pour le service des vaisseaux. Elle va chez un frippier pour troquer ses vêtements de fille contre des vêtements de garçon, part pour Toulon, & se présente pour servir sur les vaisseaux de la marine royale. Elle est classée sur le pied de sous-mouffe, & embarquée sur le vaisseau *le Glorieux*. C'est sur ce vaisseau qu'elle fit les principales campagnes de cette guerre. Elle y reçut en différentes fois trois coups de feu, dont l'un lui cassa le bras, & les autres l'atteignirent au bras de la jambe & de la cuisse, près du genou. Ces événements ne la rebutèrent point, & ne lui donnèrent jamais la tentation de se faire connoître. Enfin, sous M. de Grasse elle fut prise prisonnière sur le *Glorieux*, & conduite en Angleterre, où elle a resté jusqu'à la paix. Elle n'a été reconnue qu'à son retour en France. Le roi, en considération de sa bravoure & de ses blessures, lui a accordé, à titre de pension, la demi-solde de matelot.

BRENNUS. *Brennus*, général gaulois, passa dans l'orient, à la tête de cent cinquante-deux mille hommes de pied & de vingt mille chevaux. Il remporta d'abord de grands avantages sur différentes nations ; mais au moment où il s'avançoit pour piller le temple de Delphes, son armée fut repoussée ; & le général au désespoir de sa déroute, se donna la mort après s'y être préparé par un

excès de vin, vers l'an 278 avant Jésus-Christ. Les poètes grecs répandirent que les dieux avoient eux-mêmes veillé au salut de la Grèce, qu'ils avoient vu Apollon rouler sur les gaulois d'énormes rochers, & que Pan les avoit frappés d'une terreur si subite qu'ils s'entre-tuoient les uns les autres. C'est de là qu'est venu le mot de terreur panique.

Il y eut un autre général gaulois, nommé *Brennus*, qui après avoir vaincu les romains, vint former à Rome le blocus du Capitole. Le tribun, *Sulpicius*, au lieu de repousser les gaulois par le fer, promit de leur payer, s'ils se retiroient, mille livres d'or. *Brennus* accepta, mais au moment où l'on pesoit le montant du traité, il jeta son épée & son bouclier dans la balance pour augmenter le poids qu'il exigeoit, en disant pour justifier cette injustice, malheur aux vaincus ! mais *Camille* étant accouru, annulla ce traité honteux, livra bataille & força les gaulois à prendre la fuite.

BRISSE. Barnabé *Brissot* occupa sous Henri III les charges d'avocat général & de président à mortier au parlement de Paris. Il eut la réputation d'un homme d'une grande érudition. Après la mort de Henri III, il parla fortement en faveur de l'autorité royale, mais la faction des seize l'ayant fait conduire au Petit-Châtelet, il y fut pendu à la poutre de la chambre du conseil, le 15 novembre 1591.

BROOR, ou BRAUWER, ou BRAUR (Adrien), né à Oudenarde, l'an 1608, mort en 1640.

Conduit par le seul instinct de la nature, *Broor*, à peine sorti de l'enfance, s'occupoit à représenter des fleurs & des oiseaux, sur de petits morceaux de toile ; & sa mère pour subsister, les vendoit aux femmes de la campagne, qui les employoient à leur parure.

François Hals, habile peintre, passa par hasard dans l'endroit où demeuroit le jeune *Broor*, & frappé de ses talens naissans, il lui proposa de l'instruire. *Broor*, charmé de cette heureuse rencontre, ne balança point à le suivre. Mais ce qu'il regardoit comme un extrême bonheur, fut pour lui, pendant long-temps, la source d'une infinité de chagrins & de peines. L'avarice de Hals & de sa femme les portoit à profiter des talens du jeune infortuné dont ils paroisoient plaindre le triste sort. Dès qu'ils leurent en leur pouvoir, ils se mirent à l'excéder de travail, & le faisoient presque mourir de faim. Maigre, exténué, à peine avoit-il la figure d'une créature humaine ; les haillons dont il étoit couvert, achevoient de lui donner l'air du dernier misérable. Tandis qu'il manquoit du nécessaire, les petits tableaux

auxquels il travailloit jour & nuit, étoient vendus secrètement un très-grand prix. L'avidité de ses maîtres ne faisoit que croître à mesure qu'elle trouvoit le moyen de se satisfaire, ils l'enfermaient dans un grenier, afin qu'il pût produire un plus grand nombre d'ouvrages.

Cette séparation inspira de l'inquiétude ou de la curiosité à ses camarades, élèves de Hals, qui éprouvèrent le moment de son absence, pour découvrir ce que faisoit *Broor* dans sa prison. Ils montèrent chacun à leur tour ; & par une petite fenêtre, ils virent avec surprise que cet élève, pauvre & méprisé, étoit un peintre habile, qui composoit de fort jolis tableaux. Un de ces jeunes gens lui proposa de peindre les cinq sens, à quatre sous la pièce. *Broor* y réussit si bien, qu'un autre lui demanda les douze mois de l'année, au même prix.

Notre prisonnier se trouva très-heureux, & regardoit comme une bonne fortune la vente des petits sujets qu'il traitoit à la dérobée & dans quelques momens de loisir. Mais les profits considérables que ses ouvrages rapportoient, déterminèrent Hals & sa femme à l'observer de si près, qu'il ne lui restoit plus une seule minute dont il pût disposer ; la surveillance sur-tout, non satisfaite de l'épuiser de travail, diminuoit encore chaque jour le peu de vivres destinés pour sa subsistance.

Cette situation affreuse alloit enfin le mettre au désespoir, lorsqu'un de ses camarades lui conseilla de se sauver, & lui en facilita même les moyens. Dépourvu de tout & presque nud, *Broor* erra dans la ville, sans savoir où il alloit, ni quel seroit son sort. Après avoir long-temps marché, il s'arrêta dans la boutique d'un marchand de pain d'épice, en fit provision pour toute la journée, en dépensant l'argent qu'il possédoit, & courut se placer sous les orgues de la grande église. Pendant qu'il cherchoit dans son imagination comment il se procureroit un état moins malheureux, il fut reconnu par un particulier, qui le ramena chez son maître, lequel s'étoit donné beaucoup de mouvemens pour le retrouver, & promit de le mieux traiter à l'avenir.

Hals se piqua de tenir patole ; il lui acheta un habit à la fripperie, & le nourrit un peu mieux. *Broor*, encouragé, se mit à travailler avec plus d'ardeur, mais toujours au profit de son hôte, qui vendoit sort cher des tableaux qu'il avoit peints pour rien. *Broor* ignoroit seul ses talens, & les ressources qu'ils lui auroient procurées. Instruit enfin par ses camarades du prix de ses tableaux ; il s'échappa plus adroitement que la première fois, & se réfugia dans la ville d'Amsterdam, où il arriva dénué d'amis & d'argent. Son heureuse étoile le conduisit chez un honnête marchand de tableaux, qui lui accorda un asyle. Qu'on juge du plaisir avec lequel *Broor* apprit que ses ouvrages étoient

continues

connu dans Amsterdam, & qu'ils le vendoient un prix considérable.

Il en auroit peut-être douté, si un amateur ne lui eût donné environ cent ducats d'un de ses tableaux. Aussi-tôt que *Broor*, qui avoit demandé cette somme en tremblant, se vit possesseur d'un tel trésor, il le répandit sur son lit; & transporté de joie d'avoir tant d'argent, il se roula dessus.

Dix jours passés dans la débauche, avec des gens de la lie du peuple, lui firent bientôt trouver la fin de ses richesses. Il revint ensuite, joyeux & content, chez le marchand de tableaux où il logeoit, qui lui demanda ce qu'il avoit fait de son argent: — « Je m'en suis heureusement débarrassé », répondit-il, afin d'être plus libre ». —

Cette alternative de travail & de dissipation, fixa le plan de sa conduite pour tout le reste de sa vie. Il ne songeoit à prendre le pinceau que lorsqu'il n'avoit plus d'argent. Il entroit dans toutes les querelles des ivrognes, après avoir bien bu avec eux. Son atelier étoit ordinairement dans un cabaret, où il lui arrivoit souvent d'être obligé, pour payer sa dépense, d'envoyer vendre ses ouvrages aux amateurs.

Broor se livroit à un tel enthousiasme, en travaillant, qu'on l'entendoit souvent parler Espagnol, Italien ou François, comme s'il eût été avec les personnages qu'il peignoit.

Rien de plus amusant que les aventures que *Broor* éprouvoit chaque jour. Dans une de ses courses, il fut entièrement dépouillé par des voleurs. N'ayant point d'argent pour se former une nouvelle garde-robe, il imagina de se faire un habit de toile, sur lequel il peignit des fleurs dans le goût des robes indiennes. Les dames y furent trompées, & s'empresèrent d'avoir une étoffe & un dessin pareils. *Broor* s'avisa, pour les débaucher, de monter sur un théâtre, à la fin d'une pièce; & prenant une éponge imbibée d'eau, il effaça, devant elles, toutes les peintures de son habit.

Lorsque la guerre désola entièrement la Flandre, *Broor* eut envie d'aller à Anvers. Malgré les représentations de ses amis, il ne put résister à son impatience, & fut pris dans cette ville pour un espion. Renfermé dans la citadelle, il eut le bonheur d'y rencontrer le duc d'Artemberg, qu'il informa de sa profession. Le duc, qui recevoit quelquefois la visite de Rubens, pria ce grand artiste de faire donner à un prisonnier tout ce qu'il falloit pour peindre. Rubens n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le tableau que fit le prétendu espion, qu'il s'écria: ce tableau est de *Broor*! & voulut absolument le payer six cents florins.

Rubens employa tous ses amis pour tirer *Broor* d'*Enzyclodiana*.

de prison; il le rendit même sa caution; & ayant obtenu son élargissement, il l'habilla, s'empressa de le loger, & lui donna sa table. Loin de répondre à tant de soins généreux, *Broor* se sauva précipitamment de la maison de son illustre bienfaiteur, afin de jouir de sa liberté.

Broor s'aperçut enfin que ses parens le méprisoient, parce qu'il étoit toujours mal vêtu. Sensible aux marques de leur dédain, il acheta un habit de velours fort propre. Un de ses cousins, le voyant si bien mis, le pria de venir à ses noces. *Broor* ne manqua pas de s'y rendre; & comme pendant le repas la compagnie loua le bon goût & la propreté de l'habit de notre peintre, il prit un plat rempli de fausse, le répandit entièrement sur lui, & barbouilla de graisse toute sa belle parure, en disant qu'elle devoit faire bonne-chère, puisqu'elle seule étoit invitée, & non pas sa personne.

Après cette équipée, il jeta son habit au feu, en présence des convives, & alla se renfermer dans un cabaret, où la pipe & l'eau-de-vie lui tenoient lieu des richesses & des grandeurs de ce monde.

Las de ne tenir à rien, *Broor* se retira chez un boulanger de Bruxelles, dont la femme étoit jolie. Il fut le faire aimer & de la femme & du mari, singularité qui arrive tous les jours. Ce boulanger, qui faisoit aussi le métier de brocanteur, logeoit, nourrissoit son nouvel ami. *Broor*, par reconnaissance, lui apprenoit à peindre; & rendoit à la dame d'autres services. La liaison entre ces deux hommes, fut tellement intime, leur caractère avoit tant de ressemblance, qu'ils se quitoient à peine un seul instant. Ils pouffèrent leurs communs désordres jusqu'à se compromettre avec la justice; accident qui les obligea de prendre la fuite.

Après avoir erré pendant quelque tems, *Broor* revint à Anvers: réduit à la dernière misère, il y tomba malade, & n'eut d'autre asyle que l'hôpital, où il mourut au bout de deux jours.

Rubens l'honora de ses larmes, fit retirer son corps d'un cimetière dans lequel il avoit été enterré, le fit inhumer de nouveau avec une pompe éclatante; & la ville d'Anvers lui éleva un tombeau magnifique.

BRULART (Pierre), marquis de Puiseux, mort en 1640. Un jour que le cardinal de Richelieu l'avoit invité à dîner, on se mit après le repas à jouer à la prime, le cardinal gagna; il survint un coup de dez qu'on fit juger par les spectateurs; *Brulart* fut condamné tout d'une voix: outré de la décision, il dit tout bas, en payant: tous les corsaires ne sont pas sur mer. Cependant le cardinal l'entendit, & lui prenant doucement la tête, comme il

D d

Sortoit, il lui dit aussi tout bas ; *voilà une belle tête qui tient sur ce beau corps, & se feroit dommage de l'en séparer.*

BRUN (le). Charles le Brun, premier peintre de Louis XIV, naquit à Paris en 1618. Dès l'âge de trois ans le Brun s'exerçoit à dessiner avec des charbons ; à douze ans il fit le portrait de son aïeul, qui n'est pas un de ses moindres tableaux. Il étudia chez le célèbre Vouel, avec Mignard & Bourdon, & bientôt il égala son maître.

Après avoir étudié en Italie les chef-d'œuvres de l'antiquité, revenu en France, Louis XIV le combla de bienfaits & de dignités. Le Brun reçut la noblesse, le cordon de S. Michel & le portrait du roi, enrichi de diamans. Sa majesté lui permit aussi de porter dans ses armes une fleur de lys.

On disoit un jour devant le roi que les beaux tableaux étoient encore plus admirables après la mort de leur auteur : quoi qu'on en dise, dit le monarque en se tournant vers le Brun, ne vous pressez pas de mourir, je vous estime à présent autant que pourra faire la postérité. Le Brun après avoir joui long-tems de l'admiration qu'inspiroit son talent, mourut en 1690 âgé de 92 ans.

BRUYERE (Jean de la), écrivain français du dix-septième siècle, très-connu par ses caractères, né dans un village proche de Dourdan, mort en 1696, âgé de cinquante-sept ans. Il avoit été reçu de l'académie française en 1693. Il fut d'abord trésorier de France à Caën, & ensuite placé en qualité d'homme de lettres, par M. Bossuet, auprès de M. le Duc, pour lui enseigner l'histoire, avec mille écus de pension.

La Bruyere nourri de la lecture des ouvrages de Montagne & de Charron, y avoit puisé ce stile vif, nerveux & concis qu'il s'est approprié en l'épurant : sa plume est entre ses mains un pinceau ; tout ce qu'il écrit il le peint. Aucun écrivain français, avant lui, n'avoit connu cette force, cette justesse d'expressions pittoresques, qui donnent du corps & de l'ame à la pensée. Les attitudes de ses portraits sont toujours variées, & ses peintures sont si vraies, quoique chargées quelquefois, qu'on y reconnoît sans peine les originaux de tous les pays ; peut-être désireroit-on qu'en voulant surpasser la mâle vigueur de ses modèles, il n'eût pas contracté dans leur commerce une sorte de dureté & même d'obscurité de stile. La Bruyere dans la société étoit un philosophe ingénieux, un citoyen ennemi de l'ambition, & content de cultiver en paix l'amitié & les lettres.

Ce grand peintre a tracé presque tous les caractères que l'on rencontre dans le monde, &

notamment ceux que Moliere avoit mis sur le théâtre. Il seroit curieux de les comparer, & sur-tout d'en remarquer les différences ; peut-être trouveroit-on que la touche de la Bruyere est aussi forte que celle de Moliere, & en même tems plus délicate & plus fine : cependant, il n'en faudroit rien conclure contre notre Plaute & notre Terence, il avoit, peut-être, dans l'esprit autant & plus de finesse que La Bruyere ; mais l'un faisoit des comédies, & l'autre un livre.

Moliere, disoit le poëte la Motte, est à la vérité un grand peintre ; mais il lui est échappé de faux portraits. On peut voir dans la Bruyere un tableau de l'hipocrisie, où il commence toujours par effacer un trait du tartuffe, & ensuite en trace un tout contraire.

La Bruyere a protesté contre toutes les clefs qui seroient faites de ses caractères. Il est certain, cependant, qu'il peignit dans son livre des personnes connues & en place. Quand il montra l'ouvrage manuscrit à Malezieux, celui-ci lui dit : voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs, & beaucoup d'ennemis.

BUCKINGHAM (Georges de Villiers duc de), étant ambassadeur en France en 1625, comme il osa parler à la reine Anne d'Autriche d'une manière très-galante, la marquise de Scenecci, sa dame d'honneur, lui dit : *monseigneur, taisez vous ! on ne parle pas ainsi à une reine de France.*

BUFFON (Georges-Louis le Clerc comte de), né en 1707, mort en 1788. Ce sublime historien de la nature s'éleva à la hauteur de son sujet ; personne n'avoit plus laborieusement travaillé que M. de Buffon à perfectionner son style ; il disoit, lui-même, que le génie n'étoit qu'une grande aptitude à la patience.

M. de Buffon, avec une figure noble & imposante, avoit un caractère & une conversation qui annonçoient beaucoup de simplicité dans ses mœurs ; cependant il donnoit beaucoup à la représentation extérieure.

Il fut intéresser le gouvernement aux progrès de la science favorite ; il mettoit une sorte de luxe à entretenir le superbe cabinet du jardin du roi, il auroit voulu en faire le temple de la nature.

On dit qu'il aimoit beaucoup la louange, et qu'il mieux que ce grand homme mérita le juste tribut de l'admiration & de la reconnaissance. Les souverains qui sont venus en France du fond du nord, comme du midi de l'Europe, se sont tous empressés de lui rendre les hommages les plus flatteurs.

BURIDAN. Jean *Buridan*, recteur de l'université, fut un des fameux dialecticiens du quatorzième siècle ; son sophisme de l'âne a long-tems embarrassé les penseurs de l'école ; il supposoit un âne également pressé de la soif & de la faim, entre une mesure d'avoine & un seau d'eau, faisant une égale impression sur les organes, ensuite il demandoit gravement, que fera cet âne ? si on lui répondoit que l'âne resteroit immobile, donc, répondoit-il, il mourra de faim entre l'eau & l'avoine ; si on lui répondoit : cet âne, M. le recteur, ne sera pas assez âne pour se laisser mourir de faim ; donc, concluait-il, il se tournera plutôt d'un côté que de l'autre, donc il a

le franc arbitre. L'âne de Buridan est par ce sophisme aussi connu que son maître.

BYNG. Jean *Byng*, amiral anglois, connu par ses exploits, l'est encore plus par sa fin malheureuse. Ce fut en 1756 qu'il fut envoyé au secours de Mahon, & c'est dans cette même année que l'escadre françoise, commandée par la Galissonnière, le força de retourner en Angleterre. A peine y fut-il arrivé qu'on lui reprocha de n'avoir canonné que de loin, & de ne s'être pas assez approché du vaisseau amiral françois ; on demanda sa tête au conseil de guerre, qui le condamna : la sentence fut exécutée le 14 mars 1757.



CABALE. On appelle *cabale* au théâtre cette espèce de malice qui levant les amis ou les ennemis d'un auteur, pour faire réussir ou tomber la pièce. Un de ces chefs de ligueurs declamoit un jour contre un jeune poëte qui venoit de mettre au théâtre un drame nouveau; c'est, disoit-il, un petit prisonnier dont la pièce ne peut réussir. Vous le connoissez donc? lui dit un des auditeurs, si je le connois, répondit notre cabaleur! il m'a vu la pièce, je lui ai donné des avis dont il n'a fait aucun cas, & que certainement il se repentira de n'avoir pas suivis, j'ai eu tort, lui dit le jeune homme qui l'avoit interrogé; mais, monsieur, ce n'est pas assez de connoître les gens, il faut encore les reconnoître.

Ce trait nous rappelle le suivant.

Un auteur, ami du sergent de garde au théâtre françois, lui avoit recommandé de placer les sentinelles de manière à en imposer à la *cabale*. La pièce fut sifflée, & n'alla pas jusqu'à la fin. L'auteur en fit des reproches au sergent son ami, qui lui répondit naïvement: « quand il n'y a que huit ou dix personnes de mauvaise volonté, on leur en impose; mais que voulez-vous qu'on fasse contre une *cabale* de six cents personnes? »

CABARETIER. Il y a long-tems que les aubergistes, *cabaretiers* & autres, usent de l'artifice de faire servir le mauvais vin le dernier. En effet, lorsque l'on commence à être ivre, le goût s'émousse, & il est bien difficile de discerner la différence des vins. On rapporte d'une cabaretière à Vienne en Dauphiné, qu'elle ne manquoit pas de dire à ses garçons, en parlant de ceux qui buvoient chez elle: « des que vous entendrez ces messieurs chanter en chœur, donnez-leur le moindre vin ».

CABINETS. On a donné des descriptions curieuses des *cabinets* de physique & d'histoire naturelle les plus connues; mais on connoît peu en France les *cabinets* que les anciens nommoient *cabinets secrets*.

La construction de ces *cabinets* est telle que la voix de celui qui parle bas à un bout de la voûte, est entendue à l'autre bout.

Tout l'artifice consiste à ce que la muraille contre laquelle on parle soit unie & cintrée en ellipse.

La prison de Denys à Syracuse changeoit en un bruit considérable un simple chuchotement; l'aqueduc de Claude portoit la voix à seize milles.

Le dôme de l'église de S. Pierre de Londres a la faculté de faire entendre le battement d'une montre, d'un côté de la voûte à l'autre côté.

A Gloucester, il y a dans une église une galerie où deux personnes qui parlent bas s'entendent à la distance de vingt-cinq toises.

L'observatoire de Paris offre un de ces *cabinets* qui ont la faculté de rendre les sons d'un coin à l'autre.

CACHET (*lettres de*). Ce fut un capucin, le père Joseph, si fameux sous le ministère du cardinal de Richelieu, qui imagina, dit-on, les espions soudoyés par la police, & les *lettres de cachet*.

CACOPHONIE. La *cacophonie* est, comme l'on sait, un vice d'étourderie produit par la rencontre de plusieurs mots, d'où il résulte un son désagréable. On lit avec plaisir dans l'ode à la postérité, par Rousseau, ce vers qui commence par ces mots.

Vierge non encor née.

On peut encore citer ce vers échappé à Voltaire:

Non, il n'est rien que Nanine n'honore.

Il seroit facile de faire d'autres citations pareilles; mais on se contentera de rapporter ce singulier trait de *cacophonie*, que fit un magistrat en ordonnant, pendant les guerres civiles de Paris, qu'on tendît promptement une chaîne dans une rue: il cria, qu'attend-on donc tant? que ne la tend-on donc là?

La Mothe le Vayer cite un homme qui fut vingt-quatre heures à rêver, comment il éviteroit de dire *ce seroit*, à cause de la ressemblance des deux premières syllabes: ce n'est pas ce que nous conseillons ici.

CAILLY (le chevalier de) on d'Aceilly, mort en 1674. On a de lui un recueil d'épigrammes & de petites pièces en vers, remarquables par leur ingénuité.

Une coquette à un joueur.

Mon cher frère, disoit Sylvie,

Si tu quittois le jeu, que je serois ravi!

Ne le pourras-tu pas abandonner un jour?

— Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie

Quand tu ne feras plus l'amour.

— Va, méchant, tu joueras tout le temps de ta vie.

A un mari.

Batte une femme de la sorte,
Sous tes pieds la laïsser pour morte;
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmes;
Tu vas passer pour un infame,
Comper; Pén fait bien qu'il faut battre une femme;
Mais il ne faut pas l'assommer.

A un parvenu.

De ce lieu Philémon partit à demi-nu;
Bien suivi, bien couvert, le voilà revenu;
Je ne le connus point dans cette pompe extrême:
Eh! qui ne l'auroit méconnu?
Il se méconnoît bien lui-même.

A un savant.

Dieu me garde d'être savant
D'une science si profonde:
Les plus doctes, le plus souvent,
Sont les plus sottes gens du monde.

A un prédicateur.

Pour nous persuader sans discours superflus,
Dites-en moins, faites-en plus.

De la postérité.

Vous me prêchez à tous moments
Que la postérité fera ses jugemens
Sur tout ce qu'en public nous avons fait paroître.
Je m'embarrasse peu de la postérité
Qui n'est point aujourd'hui, qui n'a jamais été,
Et qui pourra bien ne pas être.

CALABROIS (Mathieu Preti, surnommé le),
né dans la Calabre, l'an 1643, mort en 1699.

Comme le Calabrois examinoit, dans une église
d'Anvers, un tableau de Rubens, un homme
inconnu l'accosta & lui demanda ce qu'il en pen-
soit, le Calabrois loua beaucoup le tableau,
& dit qu'il n'étoit venu à Anvers que pour voir
Rubens: cet homme offrit aussitôt de le conduire
chez le peintre qu'il desiroit de connoître; & en
effet, ils entrèrent tous deux dans une maison
fort ornée. Plus le Calabrois louoit les peintures
de cette maison, plus l'habitant d'Anvers affectoit
d'y trouver des défauts. La plaisanterie ayant assez
duré, l'étranger embrassa le Calabrois, & se fit
connoître pour Rubens.

Cet artiste voulut entrer dans l'ordre de Malthe;
il fit ses preuves, ne laissa aucun doute sur la
noblesse & l'ancienneté de sa famille, & fut reçu
chevalier: il obtint par la suite une commanderie

considérable, accordée à ses talents dans la pein-
ture; encore plus qu'à sa naissance.

Il paroît que le Calabrois avoit de la bravoure
& se servoit bien de son épée: un spadassin le
défia au fleuret, genre d'escrime où il étoit fort
habile; & cet exercice le convertit en un vrai
combat, en présence du peuple romain. Le Spa-
dassin fut blessé dangereusement, & notre peintre
sortit secrètement de Rome.

Il s'embarqua pour Malthe: comme il y faisoit
ses caravanes, un chevalier le critiqua sur sa no-
blesse, l'obligea, par ses mauvais propos, à se
battre avec lui, & reçut une blessure mortelle.

Cette aventure força le Calabrois de prendre
la fuite. A peine étoit-il rentré dans Rome,
qu'il se battit avec un peintre qui censuroit trop
fortement ses tableaux; l'ayant blessé, il fut encore
obligé de se sauver de Rome.

Mais d'un péril, le Calabrois tomba dans un
autre; sa destinée lui suscitoit chaque jour de
nouvelles affaires: il se rendit à Naples, ignorant
qu'il fut défendu, sous peine de la vie, d'entrer
dans le royaume de Naples, à cause de la peste
qui venoit de ravager les provinces voisines. Les
gardes s'opposèrent à son passage; l'un d'eux le
couchant en joue, le Calabrois l'étendit mort sur
la place, & en déarma un autre. Enfin les gardes
de la ville accourant en grand nombre, le saisirent
& le menèrent en prison. C'en étoit fait du Ca-
labrois, si le vice-roi, qui connoissoit son mé-
rite, ne l'eût soustrait à la peine de mort qu'il
avoit encourue, en disant: *excellens in arte non
debet mori* (un excellent artiste doit être immortel.)
Ce généreux seigneur se contenta de lui imposer,
pour toute peine, la tâche de peindre les saints
protecteurs, sur les huit portes de la ville; en-
core lui donna-t-on cinq cents écus.

Tout le monde aimoit le Calabrois, sa bravoure
ne l'excitant point à insulter personne, selon l'usage
des *vagabonds*. Sa conversation, loin d'annoncer
une humeur querelleuse, étoit fort agréable &
soutenue d'une connoissance parfaite de l'histoire
& de la fable. Il devint très-dévoit dans ses der-
nières années, menoit chaque jour ses élèves à
la messe, & étendoit le soir sur son lit les figures
de la Vierge & de plusieurs saints. On le vit sou-
vent porter des secours à de pauvres familles:
il ne travailloit même dans sa vieillesse, que pour
être plus en état d'adoucir leur misère. Quand
on lui représentoit que ses infirmités le dispen-
soient de manier le pinceau, il répondoit: —
« que deviendroient mes pauvres, si je ne tra-
vaillois pas? »

(anecdotes des beaux Arts.)

CALCULS. L'utilité des calculs ne peut être
contestée; mais combien de gens se rendent ri-

dicules par la manie de vouloir tout assujettir aux *calculs* ; à les en croire , avec des *calculs* on pourroit faire un autre monde.

Jean Hileute, cordelier allemand, mort en 1502, avoit prédit qu'environ l'année 1516, la puissance du pape commenceroit à décroître, & qu'ensuite elle iroit de plus en plus vers le précipice, & ne se rétablirait jamais ; & qu'environ l'an 1600, les turcs regneraient dans l'Italie & dans l'Allemagne, & que le monde finirait en 1651.

Jean Craig, mathématicien Ecossois, dans un livre des principes de mathématiques de la religion chrétienne, calcule la force & la diminution des choses probables ; & supposant que la probabilité va toujours en décroissant à mesure qu'on s'éloigne du tems auquel les témoins ont vécu, il prétend prouver par les calculs algébriques, que 3150 ans après la venue de Jesus-Christ, il n'y aura plus de probabilité historique que Jesus-Christ soit venu au monde ; mais Jesus-Christ par son second avènement préviendra cette éclipse ; il croit qu'il n'erviendra qu'un peu avant ce terme, & qu'il vint au monde environ le tems que la probabilité de la religion judaïque tendoit à sa fin.

En 1715, M. Wistons, savant anglois, a employé l'algèbre & la géométrie pour éclaircir l'apocalypse. Après bien des supputations, il conclut que Jesus-Christ reviendra sur la terre en 1715, ou au plus tard en 1716, pour convertir les juifs, & commencer un règne visible de mille ans. L'évêque de Worcester & M. Alix ont fixé la venue de Jesus-Christ au même tems.

Le cardinal Nicolas de Cusa, qui écrivoit ses conctures en 1452, y suppose que comme le deluëe fit périr le premier monde dans le trente-quatrième jubilé de cinquante ans, la fin du monde arrivera dans le trente-quatrième pareil jubilé de l'ère chrétienne, c'est-à-dire avant l'année 1734.

L'auteur du livre intitulé *harmonie des prophéties anciennes avec les nouvelles*, prétend que Jesus-Christ viendra sur la terre en 1739.

Cyprien Keowits, mathématicien de Bohême, prédit que la fin du monde arriveroit l'an 1584, ce qui causa une frayeur si grande & si générale en Allemagne, que chacun jelsa & se confessa.

M. de Lagny, de l'académie des sciences, possédoit supérieurement la science du calcul & des mathématiques ; étant à l'extrémité, sa famille l'entouroit, & lui disoit les choses les plus touchantes mais il ne donnoit aucune marque de connoissance. M. de Mairpertuis survint, je vais le faire parler, dit-il : « Le carré de douze ?... » Cent quarante-quatre », répondit le mourant & depuis il ne parla plus.

CALEMBOUR. La meilleure définition qu'on puisse donner du mot *calambour*, se trouve dans les exemples, où l'on verra que cette espèce de saillie, n'a de piquant que l'à propos.

On nommoit un chanoine, qui n'alloit à vêpres qu'en été, parce que l'église étoit trop fraîche, un bon *chretien d'été*.

Comme tout le monde pilloit la chambre d'un archevêque de Tarentaise, un cordelier qui venoit de prendre le breviaire, appercevant un *crucifix* de grand prix, le mit dans la manche, disant : *crucifixus etiam pro nobis*.

Rien de plus ridicule, disoit un ministre d'état, aux courtisans qui l'environnoient, que la manière dont se tient le conseil, chez quelques nations nègres.

« Représentez-vous une chambre d'assemblée, où sont placées une douzaine de grandes cruches on jattes, à moitié pleines d'eau : c'est là que, nuls, & d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'état : arrivés dans cette chambre, chacun saute dans la cruche, & s'y enfonce jusqu'au cou, & c'est dans cette posture qu'on opine & qu'on délibère sur les affaires de l'état ». Mais vous ne riez pas, dit le ministre, au seigneur le plus près de lui. C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. Quoi donc ? reprit le ministre : C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.

Une dame oui, dans une compagnie, faisoit la belle chanteuse, & oui ne pouvoit pas achever son air ; dit à un homme d'esprit, assis à côté d'elle, « je vais le prendre en mi, — non, madame, restez-en là », répondit-il.

Un gentilhomme breton disoit au maréchal de la Meilleray, dont il avoit à se plaindre : *si je ne suis pas maréchal de France, je suis du bois dont on les fait*. Aussi le deviendrez-vous, lui dit la Meilleray, quand on les fera de bois.

Autres Calambours.

Ah ! je croyois que c'étoit le prince qui vous avoit donné ce *thé*. — Pourquoï ? — Parce qu'il a beaucoup de *bonté* pour vous.

Je sais que quantité d'esprits animaux, vont critiquer mon ouvrage ; ils diront que mon style est plat de terre, simple du jardin-royal, que j'aurois dû lui donner des parties quarrées ; enfin le construire dans l'ordre de Cîteaux. Mais il ne faut pas l'examiner dans la rigueur de l'hiver, & chercher des beautés farouches, & des délicatesses de conscience.

Un nommé Franklin étoit venu trouver le secrétaire du célèbre Franklin dont il se disoit parent, & lui présenta ses titres. Le secrétaire les examine

& les lui rend aussi-tôt, en lui disant : « mettez-
« un K à votre Q, & vous pourrez alors vous
« servir de vos papiers ».

Le père Hercule, de la doctrine chrétienne, avait composé un sermon, pour un évêque ; quel-
qu'un qui le favoit, dut en sortant de l'église : je
viens d'entendre prêcher les travaux d'Hercule.

On a représenté une pièce qui avoit pour titre,
le Persifleur. Les mauvais plaisans, les faiseurs de
calembours, disoient que le *persifleur* avoit tons ses
enfants au parterre, lorsqu'on jouoit cette pièce.

On demandoit à un ecclésiastique qui portoit son
bréviaire, que portez-vous sous votre bras, l'abbé ?
Celui-ci répondit : *cela ne se dit pas*.

Voltaire, à son retour à Paris, fut bien surpris du
jargon qu'il trouva dans la société, du despotisme
avec lequel s'érigent en juges, tels hommes,
les plus faits pour être jugés, de l'ignorante fami-
liarité de la plupart des jeunes gens. Il fut sur-tout
blessé du calembour dont on abusoit en sa présence ;
il le regardoit comme le fléau de la bonne conver-
sation, comme l'ennemi de l'esprit. Il avoit en-
gagé la spirituelle madame Duffaut à se liguer
avec lui : « ne souffrons pas, lui disoit-il, qu'un
tyran si bête usurpe l'empire du grand monde ».

Cependant Voltaire, oui Voltaire lui-même a
daigné faire un calembour, mais il étoit dans sa
quatrième-vingt-troisième année, & vouloit, sans
doute, s'amuser. Une dame lui parlant de son
voyage d'Angleterre, lui dit : « comment avez-
vous trouvé la chair angloise ? — Très-fraîche &
très-blanche ».

Une femme peu respectable demandoit à un
homme, pourquoi il la confidait si attentivement.
Je vous regarde, madame, lui répondit-il, je ne
vous confie pas.

CALIGULA (Caius César) empereur ro-
main, successeur de Tibère, naquit à Antium,
l'an 12 de Jésus-Christ. Il étoit fils de Germani-
cus : il n'avoit que 25 ans lorsqu'il fut proclamé
empereur, & les premières années de son règne
sembloient annoncer aux romains, un prince ver-
tueux, il reçut même le surnom de modèle des
princes, mais bientôt il se déshonora, par un
orgueil insupportable. Il vouloit être adoré comme
un dieu. Il fit ôter la tête des statues de Jupiter
& des autres dieux pour y faire mettre la sienne.
Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres &
se fit offrir des sacrifices. Il s'initia lui-même dans
ce collège sacerdotal, avec sa femme & son che-
val. Il avoit fait construire une machine qui fai-
soit grand bruit, afin de lutter contre le tonnerre
pendant les orages ; & lançant une pierre contre
le ciel, il s'écrioit : *tues-moi, ou je te tue*.

Ses extravagances, ses débauches & ses cruau-
tés, l'ont rendu immortel : un jour qu'il rioit avec
excès, deux consuls lui en demandèrent le sujet ;
c'est, leur dit-il, que je pensois qu'il ne tenoit
qu'à moi de vous égarer tous deux sur le
champ. Il faisoit nourrir, d'hommes vivans, les
bêtes féroces destinées aux jeux publics ; enfin,
il poussa la barbarie jusqu'à souhaiter que le pe-
uple romain n'eût qu'une tête, pour pouvoir l'ex-
terminer d'un seul coup. Il mangeoit & buvoit
avec son cheval, auquel il avoit fait construire
une superbe écurie, & à qui il servoit de l'avoine
dorée dans des vases d'or. Cet empereur, &
la honte du genre humain, régna quatre ans, &
fut enfin assassiné par un tribun des gardes pré-
toriennes, l'an 41 de Jésus-Christ.

Caligula est le seul peut-être, qui ait aimé
d'une manière différente de celle des autres ; &
je ne crois pas que ceux qui font le métier de ga-
lanterie, profitassent fort de leurs fleurtes, s'ils
s'en tenoient à la maxime de cet empereur. Quand
il étoit avec ses maîtresses, qu'il en avoit admiré
le teint, la bouche, les yeux, la coiffure, il leur
disoit pour toute tendresse : « quand je voudrai,
je ferai couper cette belle tête ». Il ne carres-
soit guère Césone, sa chère épouse, sans lui faire
peur par cette engageante proclamação d'amour :
« je vous ferai donner la torture pour savoir de
vous pourquoi je vous aime toujours avec une
passion si violente ».

CALLOT (Jacques) graveur du roi, naquit
à Nancy, en 1591 ; dès l'âge de douze ans, il
quitta la maison paternelle pour se livrer à son goût
naissant. Il entreprit le voyage de Rome ; mais
l'argent lui ayant manqué, il se mit à la suite d'une
troupe de bohémien : il revint dans sa patrie, &
s'échappa une seconde fois. Enfin il partit, du con-
sentement de son père, pour l'Italie, il passa par
Rome, vint à Florence, où il resta jusqu'à la
mort du grand duc, Côme second, son protec-
teur. De retour à Nancy, le duc de Lorraine
l'accueillit très-favorablement. Enfin Louis XIII
l'appella à Paris, pour destiner le siège de la Ro-
chelle & celui de l'île de Rhé. Ce prince le pria
ensuite de graver la prise de Nancy dont il venoit
de se rendre maître. Je me couperois plutôt le
pouce, répondit Callot, que de rien faire contre
l'honneur de mon prince & de mon pays. Le roi
charmé de son patriotisme, s'écria que le duc
de Lorraine étoit heureux d'avoir de tels sujets.
Rien ne put empêcher Callot de retourner dans
sa patrie, où il mourut en 1635, âgé de quaran-
te-deux ans.

CALOMNIE.

Il est un monstre affreux né de la persé-
cution, cruel dans ses excès & calme en sa fureur.
Ses traits défigurés sont enchaînés sous le fard,
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard,

La trahison l'arma de ses noirs artifices;
 Il fut, par Tisiphone, endurci dans les vices,
 Il respire le meurtre, il blesse en caressant,
 Il défend le coupable, il poursuit l'innocent.
 De ses traits empestés l'atteinte est incurable;
 L'affreux CALOMNIE est son nom redoutable.
 Craignes d'être surpris par ce monstre trompeur,
 Fuyes de ses complots la cruelle noirceur.
 Penchez vers l'accusé, tachez de le défendre,
 Et ne jugez personne avant que de l'entendre.

Les athéniens vouloient forcer Démosthènes à accuser un citoyen. Jamais ce grand orateur n'y voulut consentir; &c, voyant que le peuple murmuroit contre lui, il le leva & dit: « Athéniens, je serai toujours prêt à vous donner des conseils utiles, au risque même de vous déplaire; mais jamais, pour gagner vos bonnes grâces, on ne me verra *calomnier* personne ».

Henri IV écouta avec modération, toutes les horreurs que d'Orléans, auteur de libelles incendiaires, avoit écrites contre lui, mais quand il eut entendu les *calomnies* qu'il avoit inventées contre la reine sa mère, il haussa les épaules, &c ne dit que ces mots: « Ah le méchant ! le méchant ! mais il est venu en France sous la foi de mon passe-port, & je ne veux point qu'il ait de mal ». Il le fit aussi-tôt mettre en liberté ».

La *calomnie* est l'arme favorite du lâche & du vindicatif hypocrite qui voudroit qu'on lui fût gré de sa modération, parce qu'il n'assassiné pas lui-même son ennemi.

Un quaker, est-il dit dans un apologue, passant par un grand chemin, son cheval marcha sur un chien qui lui mordit la jambe, & fallit à démonter le cavalier. Celui-ci lui dit froidement: *Je ne porte point d'armes, je ne tue pas, mais je te donnerai mauvaise renommée.* Là-dessus ayant aperçu des gens qui travaillaient près de là dans les champs, il le fit à crier: *Au chien enragé ! au chien enragé !* Dans l'instant le chien fut assommé.

Les loix polonoises contre les calomniateurs, sont très-rigoureuses. Celui qui est convaincu de *calomnie*, doit en plein sénat se coucher à terre, sous le fûle, & entre les jambes de celui qu'il a accusé injustement, &c dire à haute voix, qu'en répandant en public telle & telle chose contre celui qui est au-dessus de lui, *il a menti comme un chien*: cette confession publique achevée, il faut qu'à trois divers fois, il imite la voix d'un chien qui aboie. Il est heureux qu'en France cette loi n'ait pas lieu. Quelle longue suite d'aboyemens en entendroit dans la plupart des cercles, des sociétés & des villes!

CALMET, bénédictin, né en 1672, mort en 1757. Rien de plus utile, dit Voltaire, que ses

compilations sur la bible. Les faits y sont exacts, les citations fidèles. Il ne pense point, mais en montrant tout dans un grand jour, il donne beaucoup à penser.

CALPRENEDE (Gautier - Costes de la), né à Cahors, en 1612, mort en 1665. Il est auteur de romans fort longs & fort ennuyeux; cependant il étoit amusant dans sa conversation, & contoit fort plaisamment. La reine le plaignant un jour à ses femmes-de-chambre, de leur peu d'affiduité auprès de sa personne; elles lui répondirent, « qu'il y avoit dans la première salle de son appartement, un jeune homme qui donnoit un tour si agréable à ses historiettes, qu'on ne pouvoit se lasser de l'écouter ». La reine voulut aussi l'entendre, & lui accorda une pension.

CAMARD. Un grand seigneur *camard* ayant donné l'aumône à un pauvre; Dieu vous conserve la vue! lui dit ce misérable. — Pourquoi fais-tu cette prière? — Eh! monsieur, si votre vue s'affoiblissoit, comment pourriez-vous porter des lunettes?

CAMARGO (Marie-Anne Cupis de). Elle naquit à Bruxelles, le 15 août 1710, d'une famille noble, originaire de Rome, qui a donné, à ce qu'on assure, plusieurs cardinaux à l'église, & entr'autres, Jean - Dominique de Cupis de Camargo, évêque d'Osée, doyen du sacré collège.

L'aïeul de mademoiselle de Camargo, tué au service de l'empereur, laissa un fils au berceau, & très-peu de bien; ce qui obligea la mère de cet enfant de lui faire acquérir des talens, tels que la musique & la danse, qui pussent suppléer à ce qui lui manquoit du côté de la fortune. Il épousa par la suite une demoiselle sans bien; & c'est de ce mariage que naquit notre célèbre danseuse. Elle reçut en naissant, ces dons heureux que l'on perfectionne, mais qu'on ne donne pas; & l'on dit, qu'étant dans les bras de sa nourrice, entendant son père jouer du violon, elle fut animée par des mouvemens si vifs, si gais, si mesurés, qu'on augura dès lors qu'elle seroit un jour une des plus grandes danseuses de l'Europe.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de dix ans, la princesse de Ligne & d'autres dames de la cour de Bruxelles, firent les frais de l'envoyer à Paris, avec son père, pour y recevoir des leçons de danse, de mademoiselle Prevost, dont les grâces la vivacité, la légèreté, la cadence, charmoient la cour & la ville. Elle profita si rapidement de ses leçons, qu'en moins de trois mois, elle retourna à Bruxelles, pour être la première danseuse de l'opéra de cette ville.

Le sieur Pélissier entrepreneur de celui de Rouen, sur la réputation de cette jeune femme,

bonne, offrit à son père des avantages si considérables, qu'il l'engagea avec sa fille pour son spectacle; mais cet opéra ne pouvant se soutenir, le directeur fut obligé de l'abandonner, & ses débris enrichirent celui de Paris, de trois grands sujets; savoir: des demoiselles Pélissier, Petitpas, & Camargo; celle-ci présentée par mademoiselle Prevost, débuta la première, par les caractères de la danse. Jamais spectacle ne retentit d'autant d'applaudissemens qu'en reçut la débutante. Il ne fut plus question, pendant la vivacité de l'enthousiasme du public, de parler d'autre chose, dans les sociétés, que de la jeune Camargo: toutes les modes nouvelles portèrent son nom; & un jour madame la maréchale de Villars vint à elle, auprès du bassin des Tuilleries, avec tant de bonté, que tout ce qui étoit à la promenade s'attroupa autour d'elle, & remplit le jardin du bruit des battemens de mains & des cris de joie.

Des succès si distingués déplurent à la demoiselle Prevost, qui voulut humilier son élève en l'obligeant d'entrer dans les ballets; ce qui occasionna l'aventure suivante. La jeune élève figurant dans une danse de démons, Dumoulin, surnommé le diable, qui devoit y danser seul, ne s'y trouva pas, lorsqu'on vint à exécuter son air. La jeune danseuse, tout hors d'elle-même, voyant que cette entrée n'étoit pas remplie, s'élança de son rang, dansa de caprice, & transporta les spectateurs d'admiration. Ce trait acheva de la brouiller avec la demoiselle Prevost, qui refusa de lui faire danser une entrée que madame la duchesse avoit demandée. Le célèbre Blondi, la voyant en pleurs, de ce refus, lui dit: « Quittez, mademoiselle, quittez cette dure & jalouse maîtresse, qui vous fait éprouver tant de mortifications, je veux être votre maître: je ferai l'entrée que madame la duchesse demande; & vous la danserez mardi prochain ». Les progrès de mademoiselle Camargo, répondoient aux soins de ce grand danseur.

Elle réunit bientôt, par les leçons de son nouveau maître, la noblesse & le feu de l'exécution, aux grâces, à la légèreté, & à la séduisante gaieté qu'elle avoit sur le théâtre. Ce dernier caractère lui étoit si naturel, qu'elle l'inspiroit aux plus mélancoliques. C'est ainsi que la représenta le célèbre Lancret, dans le beau portrait qui a comblé de gloire ce grand peintre, & au bas duquel, M. de la Faye a mis ce quatrain:

Fidèle aux loix de la cadence,
Je forme, au gré de l'art, les pas les plus hardis;
Originale dans ma danse,
Je peux le disputer aux Balons, aux Blondis.

En 1734, mademoiselle Camargo quitta l'opéra, y rentra six ans après, & dansa dans les fêtes grecques & romaines, ouvrage imaginé pour la faire

Encyclopédie.

paraître dans tout son éclat. Le public, qui la retrouva toujours la même, la revit aussi avec la même admiration, les mêmes applaudissemens. Elle eut la pension du roi, qu'avait eu mademoiselle Prevost; & en 1751, qu'elle renonça au théâtre, jusqu'à sa mort, arrivée en 1770, elle vécut en bonne & honnête citoyenne, regrettée de toutes les personnes de son voisinage, comme un exemple de modestie, de charité & de bonne conduite.

Sa conformation étoit, sans contredit, la plus favorable à son grand talent. Ses pieds, ses jambes, sa taille, ses bras & ses mains, étoient de la forme la plus parfaite. Son cordonnier fit la plus grande fortune dans son état, par la vogue que lui donna notre danseuse; toutes les femmes vouloient être chaussées à la Camargo.

Sa danse, perfectionnée par le fond de l'art, étoit le résultat des principes qu'elle avoit reçus de mademoiselle Prevost, & des Princes, Blondi & Dupré. De leurs manières différentes, elle s'en étoit faite une propre à elle; aussi, exécutait-elle tous les genres possibles dans la danse noble, les menuets, les passepieds, mieux que mademoiselle Prevost; & elle y conserva ce je ne sais quoi de piquant, qu'elle avoit pris de sa maîtresse, ainsi que dans les entrées de pure grâce, les javottes, les rigaudons, les tambourins, les lours, tout ce qu'on appelle les grands airs, étoient dans leur caractère, par la variété des pas qui y étoient propres.

On connoît les vers de M. de Voltaire, sur mademoiselle Sallé & mademoiselle Camargo.

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!

Mais que Sallé, grands Dieux, est ravissante!

Que vos pas sont légers! & que les siens sont doux!
Elle est inimitable, & vous êtes nouvelle:

Les nymphes sautent comme vous:

Mais les grâces dansent comme elle.

CAMBRAI. En 1529, la reine mère, Louise de Savoie, & Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, se rendent à Cambrai, où elles rédigent les articles d'un traité de paix entre François I & Charles-Quint; & ces deux monarques y accèdent, & les signent. Ce traité fut appelé la paix des dames; les alliés y furent presque comptés pour rien, ce qui fit dire à André Gritti, doge de Venise: « la ville de Cambrai est le purgatoire des vénitiens, où les empereurs & les rois de France, leur font expier les fautes qu'ils ont faites, en s'alliant à eux ». C'étoit aussi à Cambrai, que Louis XII & l'empereur Maximilien avoient fait une ligue pour le renversement de la république de Venise.

CAMILLE. Ce romain, connu par ses vertus militaires & civiles, fut nommé dictateur, &c

de termina heureusement le siège de Veies, qui, depuis dix ans, occupoit les principales forces de la république Les Faliuques, dont *Camille* assiégeoit la capitale, se rendirent amis des romains, en considération des vertus de *Camille*. Pendant ce siège, un maître d'école lui amena toute la jeunesse dont il étoit chargé, espérant recevoir de lui le prix de sa trahison. *Camille* en eut horreur, & lui dit : Apprends, pèrilleux, que si nous avons les armes à la main, ce n'est pas pour nous en servir contre un âge qu'on épargne, même dans le sacage des villes. Aussi-tôt, il le fit dépouiller, & ordonna à ses élèves de le battre de verges jusqu'à la ville.

Rome fut ingrate envers ce grand homme, qui ayant été accusé d'avoir détourné une partie du butin fait à Veies, s'exila volontairement. Rien-tôt les malheurs de la république remirent à *Camille* les armes à la main ; il ne cessa de rendre à sa patrie, des services signalés. A l'âge de 80 ans, ce héros chassa des terres de la république, l'armée des gaulois, qui s'y étoit avancée. Il mourut de la peste, l'an 365, avant Jésus-Christ.

CAMPANUS. Jean-Antoine *Campanus* naquit en 1427, près de Capoue. Il étoit fils d'une paysane, qui accoucha de lui sous un laurier. Il fut d'abord berger, & devint ensuite valet d'un curé. Il apprit un peu de latin, & se mit précepteur à Naples. Il acquit de la capacité, & obtint d'être employé dans des affaires importantes, & fut nommé, par Pie II, évêque de Crotone. Sixte IV, croyant avoir à se plaindre de lui, le bannit de toute la campagne de Rome. Il voyagea en Allemagne, & ce pays lui déplut si fort, qu'à son retour, se trouvant sur les Alpes, il abaisa ses esclottes, & dit, en tournant le derrière à l'Allemagne :

Aspice nudatas, barbara terra, nates.

Campanus eut pour ami, le cardinal Bessarion. *Campanus* fit un jour vingt vers à sa louange, qu'il fit chanter au carnaval, par des musiciens masqués ; ils plurent si fort à Bessarion, qu'il donna aux musiciens autant de ducats qu'il y avoit de vers ; & comme *Campanus* seignit d'en ignorer l'auteur, Bessarion lui dit, en lui prenant la main : où sont ces doigts, qui ont écrit de moi tant d'agréables mensonges ? & lui mit, en même tems, au doigt, une bague de soixante ducats. *Campanus* mourut à Sienne en 1477.

CAMPISTRON (Jean Ga'bert de), né à Toulouse, en 1656, mort en 1723.

M. de Vendôme avoit prié Racine, de se charger des vers qu'il vouloit mêler dans le divertissement qui se préparoit à Annet, pour M. le Dauphin. Racine s'en excusa & offrit en mémetems, *Campiſtron*, qui justifia le choix qu'on avoit fait de lui, par l'opéra d'Acis & de Galathée. M. de

Vendôme en fut si content, qu'il envoya cent louis à l'auteur. Une pareille somme étoit alors très-capable de remplir les desirs, & il l'auroit acceptée avec bien de la reconnaissance, si les deux célèbres acteurs Champmé & Raifin, ne l'eussent empêché, en lui disant que cette somme n'étoit pas assez pour M. de Vendôme, qu'il pourroit en espérer une récompense plus considérable. *Campiſtron* trouva ce sacrifice un peu douloureux. Il ne le rendit qu'avec bien de la peine à ce conseil ; mais au bout de quelque tems, il se fut bon gré de l'avoir suivi. Ce prince en fut encore plus touché du dévouement de l'auteur, que du mérite de l'ouvrage, le prit chez lui en qualité de secrétaire de ses commandemens, lui donna peu à peu toute sa confiance, & se l'attacha pour toujours, en lui conférant quelque tems après, la charge de secrétaire général des galères.

Campiſtron avoit tout ce qu'il falloit pour remplir les devoirs des différentes places que lui donna M. de Vendôme. Sa négligence à répondre aux lettres qu'on lui écrivoit, est la seule chose qu'on eût pu lui reprocher, & l'alaprat nous apprend que *Campiſtron* avoit là-dessus une réputation si bien établie, qu'un jour qu'il brüisoit un tas immense de lettres, M. de Vendôme qui lui voyoit faire cette expédition avec un soin infini, dit à ceux qui se trouvoient présents : Le voilà tout occupé à faire ses réponses.

Campiſtron alla dîner un jour à la maison de plaisance de M. l'archevêque de Toulouse. A son retour, il voulut prendre fur la place, des porteurs pour le reconduire chez lui. Ils firent quelques difficultés, à cause de sa pesanteur, & de l'éloignement de la maison. *Campiſtron* les menaça & leur donna même des coups de bâton. La colère où il se mit, jointe à la grande réplétion que lui causoit le repas qu'il avoit fait chez M. l'archevêque, le fit aussi-tôt tomber en apoplexie. On le porta promptement chez un chirurgien qui le saigna, & de là chez lui, où il mourut au bout de quelques heures.

L'Alcide ou le triomphe d'Hercule, opéra de *Campiſtron*, ayant échoué immédiatement après la chute de son opéra d'Achille, on fit le quatrain suivant.

A force de forger, on devient forgeton,
Il n'en est pas ainsi du pauvre *Campiſtron*,
Au lieu d'avancer il recule,

Voyez Hercule.

M. l'abbé Deslille, a dit plaisamment en parlant de *Campiſtron*

Toujours des cœurs, toujours des beaux yeux ; c'est
toujours
Ou de charmans appas, ou de tendres amours.

CAMOENS, poète portugais, d'une ancienne

famille de Portugal, originaire d'Espagne; né en 1579, âgé de 33 ans.

Le *Camoëns*, pauvre, exilé de la cour de son prince comme un autre Ovide, errant sur les mers, est une preuve frappante que les infortunes, les disgrâces & même les climats les plus barbares, ne sont pas capables d'éteindre le feu du vrai génie. Ce poète a chanté la conquête des Indes orientales par les portugais. Son poème, sans avoir tous les caractères de l'épopée, est revêtu de ses plus grans charmes. Les images en sont variées, & d'un coloris vif & frappant, les passions maniées avec art; les récits agréables. Avec quelle facilité sa plume passe du sublime au gracieux ! Son épisode d'Indes de Castro est d'une beauté touchante. La description du géant Adamastor, gardien du promontoire des tempestes, est une fiction neuve & sublime, & comparable peut-être, à tout ce que l'imagination des poètes a enfanté de plus grand. C'est en faveur de ces beautés, qu'on a pardonné au *Camoëns*, le peu de liaison qu'il y a dans son ouvrage, & ce mélange des dieux du pygmisme avec les saints de la religion chrétienne. Ce poète fit joindre les lauriers de Mars à ceux d'Apollon; mais sa bravoure n'étoit pas le fruit d'un tempérament impétueux, ou d'une fureur brutale; elle devoit son origine à sa grandeur d'âme, sentiment de la véritable gloire, à son amour pour la patrie. Il apporta dans la société un air affable, des mœurs douces, un caractère enjoué, mais trop porté à la satire; son indifférence dans ses amours acheva de le perdre.

Après avoir voyagé comme Homère, il mourut pauvre comme lui, & n'eut de réputation qu'après sa mort. Il étoit d'une taille au-dessous de l'ordinaire, mais bien proportionnée. Il avoit le visage plein, le teint blanc & relevé d'un vermillon qui répandoit sur la physionomie une fleur de santé. Ses yeux étoient gris-bleus & animés, ses cheveux blancs, son nez aquilin, son front élevé. Il s'annonçoit par un air serein & ouvert; en un mot toute sa personne, depuis l'histoire de sa vie, (Manuel de Faria étoit si agréable, qu'elle lui venoit avantageusement en sa faveur.

Les galanteries indifférentes du *Camoëns* à la cour de Lisbonne, un désir vague de faire fortune, & peut-être encore le besoin qu'avoit son imagination ardente, d'être nourri par de nouveaux objets, le portèrent à s'embarquer pour les Indes. Il servit d'abord volontaire sur un vaisseau, & perdit un œil dans un combat naval, donné au détroit de Gibraltar. Sa bravoure se signala encore dans d'autres occasions; mais ce poète guerrier étoit si modeste sur cet article, qu'il n'en parle qu'en passant, dans ses écrits.

Il se rendit à Goa, le principal comptoir des portugais dans les Indes, & fit dans cette ville son occupation & ses délices de la poésie. Mais

quelques vers Gaytriques, qu'il composa contre le vice-roi, le firent exiler d'un lieu, qui pouvoit lui-même être regardé comme un exil, & il fut envoyé sur les frontières de la Chine, où les portugais faisoient bâtir la ville de Macao. Ce fut dans cette terre éloignée que le *Camoëns* composa son poème de la découverte des Indes; Vasco da Gama en est le héros. Il l'intitula la *Lusade*, mot portugais, qui répond à celui de *Portugade*, & qui avoit peu de rapport au sujet. Ce fruit de tant de veilles faillit périr dans un naufrage; mais le *Camoëns*, à l'exemple de César, sauva ses écrits en les tenant d'une main au-dessus des eaux, & nageant de l'autre.

De retour dans sa patrie, après une absence de seize ans, & n'ayant pour tout bien que son poème épique, il songea à le publier. Il le dedica au roi Sébastien, encore adolescent, & l'ouvrage parut en 1572. On accorda des éloges à l'auteur, récompense stérile, qui ne l'empêcha pas de mourir de faim.

Dans le cinquième chant de la *Lusade*, le *Camoëns* déplore de la manière la plus touchante; sa mauvaise fortune, & le peu d'encouragement que les grands de Portugal donnoient au mérite. Mais à peine fut-il mort, qu'on s'empressa de lui composer des épitaphes honorables, & de le placer parmi les petit nombre d'hommes qui ont fait honneur à leur patrie; & pour que son fort fut en tout semblable à celui d'Homère, plusieurs villes, qui peut-être l'avoient vu mériter l'hospitalité, se disputèrent après sa mort l'honneur de lui avoir donné naissance.

Entre la *Lusade*, le *Camoëns* a composé beaucoup d'autres poésies, que les portugais se faisoient un plaisir d'apprendre par cœur. Ce poète, passant un jour dans une des rues de Lisbonne, devant un magasin de porcelaines, & entendant le marchand qui, en chantant quelques-unes de ses strophes, les estoiloit, il entra tout d'un coup dans la boutique, & après avoir brisé quelques porcelaines, il dit au maître: « mon ami, tu estoilles mon ouvrage, & je brise ta » marchandise, c'est la loi du talion »; il paya cependant le dégât qu'il avoit fait. On attribue la même anecdote à l'Arioste.

CAMUS (Jean-Pierre), évêque de Bellay, né à Paris l'an 1582, mort en 1652.

M. de Bellay prêchoit un lundi de pâques, aux incurables. M. le duc d'Orléans entra, suivi d'un cortège considérable, & entre autres de l'abbé de la Rivière infirme flatteur, & de M. Tubeuf, intendant des finances. Après que Monseigneur eut pris sa place, il fit prier M. de Bellay de recommencer son sermon. L'évêque obéit, & après l'avoir salué fort humblement, lui dit: Monseigneur, dimanche dernier, je prêchai le triomphe de Jésus-Christ à

E c 2

Jérusalem; vendredi sa mort, hier sa résurrection, & aujourd'hui je dois prêcher son pèlerinage à Emaüs, avec deux de ses disciples. J'ai vu, monseigneur, votre altesse royale dans le même état. Je vous ai vu triomphant, dans cette ville avec la reine, blarie de Médecins, votre mère: je vous ai vu mort par des arrêts, sous un ministre: je vous ai vu ressusciter par la bonté du roi, votre frère, & je vous vois aujourd'hui en pèlerinage. D'où vient, monseigneur, que les grands princes se trouvent sujets à ces changements? Ah! monseigneur, c'est qu'ils n'écoutent que les flatteries, & que la vérité n'entre ordinairement dans leurs oreilles, que comme l'argent entre dans les coffres du roi, un pour cent.

Un jour que M. Camus prêchoit devant l'archevêque dont les manières étoient bizarres: monseigneur, lui disoit-il, quand je m'imagine votre tête, je crois voir une bibliothèque. D'un côté, je vois les livres de saint Augustin & de saint Jérôme; de l'autre, ceux de saint Cyprien & de saint Chrysostôme, & quantité de places pour en mettre d'autres.

Dans un sermon que M. de Bellay faisoit aux cordeliers, le jour de saint François; mes pères, leur disoit-il, admirez la grandeur de votre saint: ses miracles passent ceux du fils de Dieu, Jésus-Christ, avec cinq pains & trois poissons ne nourrit que cinq mille hommes, une fois en sa vie; & saint François avec une aune de toile, nourrit tous les jours, par un miracle perpétuel, quarante mille faineants.

M. de Bellay prêchant dans l'assemblée des trois états du royaume, un sermon qu'il a fait imprimer, il parla ainsi: Qu'eussent dit nos pères, de voir passer les offices de judicature à des femmes & à des enfans au berceau? Que reflect-il plus, sinon comme cet empereur ancien, d'admettre des chevaux au sénat? Et pourquoi non? puisque tant d'ânes y ont entré.

M. Camus n'aimoit pas les saints nouveaux, & il disoit un jour, en chaire, sur ce sujet: Je donnerois cent de nos saints nouveaux pour un ancien. Il n'est chassé que de vieux chiens; il n'est chassé que de vieux fainés.

M. de Bellay se plaisoit à faire des allusions, quelque mauvaises qu'elles fussent. Prononçant un jour le panegyrique de saint Marcel, son texte fut le nom latin de ce saint, *Marcellus*, qu'il coupa en trois, pour les trois parties de son discours. Il dit qu'il trouvoit trois choses cachées dans le nom de ce grand saint; 1° que *cel*, montrait dire qu'il avoit été une mer de charité & d'amour envers son prochain; 2° que *cel*, montrait qu'il avoit eu, au souverain degré, le sel de la sagesse des enfans de Dieu; 3° que *lus* prouvait assez, comme il avoit porté la lumière de l'évangile à

tout un grand peuple, & comme lui-même avoit été une lumière de l'église, & la lampe ardente qui brûloit du feu de l'amour divin.

Ce que M. Camus dit un jour à Notre-Dame, avant de commencer son sermon, est plus spirituel: Messieurs, on recommande à vos charités une jeune demoiselle, qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté.

Saint François de Sales s'étant plaint un jour à M. Camus de son peu de mémoire, il lui répondit: Vous n'avez pas à vous plaindre de votre partage, puisque vous avez la très-bonne part, qui est le jugement, dont je vous assure que je suis fort court; à ce mot, saint François de Sales, se mit à rire, & l'embrassant tendrement, lui dit: Je connois maintenant que vous y allez tout à la bonne foi. Je n'ai jamais trouvé qu'un homme avec vous, qui m'ait dit qu'il n'avoit guère de jugement. Mais ayez bon courage, l'âge vous en apportera assez: c'est un des fruits de l'expérience & de la vieillesse.

Le cardinal de Richelieu demanda un jour à M. Camus, son sentiment sur deux livres nouveaux, dont l'un étoit le Prince de Balzac, & l'autre, le ministre d'état de Sichon. Monseigneur, répondit-il, l'un ne vaut guère, & l'autre, rien du tout.

M. de Bellay, définissoit la politique, *ars non tam regendi, quam fallendi homines.*

M. de Bellay disoit qu'il étoit surpris de deux choses; l'une que les catholiques qui disent que l'écriture est un livre fort obscur, l'expliquent néanmoins si rarement dans leurs sermons; & l'autre que les protestans qui disent qu'elle est claire comme le jour, se tuent cependant à l'expliquer dans leurs livres.

CANDEUR. La candeur naît d'un grand amour de la vérité; elle est la marque d'une belle âme. La candeur est d'ordinaire l'apanage de l'enfance, mais il est rare de ne pas la perdre par le commerce du monde.

Dès l'âge de trente ans, Fontenelle sollicita une place à l'académie; on lui préféra l'abbé Tétu, dont le plus grand mérite étoit d'avoir été l'instituteur des princesses, filles de Monsieur, frère du roi. C'est cette considération qui engagea ce prince à ne pas refuser à l'abbé Tétu une démarche auprès de l'académie; un gentilhomme fut envoyé vers cette compagnie pour lui témoigner que Monsieur prenoit intérêt à la nomination de l'abbé Tétu. L'académie répondit qu'elle auroit, à la recommandation du prince, les égards qu'elle méritoit. Monsieur, surpris d'une déférence à laquelle il ne s'attendoit pas, dit aussitôt, avec candeur: Et ce qu'ils le recevront.

Jamais personne n'eut plus de *candeur* d'ame, que Nicole ; simple, timide, enfant, à bien des égards, sans le moindre usage du monde ; ce célèbre auteur, amusoit souvent par ses naïvetés, les illustres solitaires de Port-Royal. Une demoiselle étoit venue le confiter sur un cas de conscience : au milieu de l'entretien, arrive le père Fouquet de l'Oratoire, fils du sur-intendant. Nicole, du plus loin qu'il l'aperçoit, s'écrie : « Voici, mademoiselle, quelqu'un qui décidera sur la chose » ; & sur le champ, il conte au père Fouquet, toute l'histoire. La demoiselle rougit beaucoup. L'aventure courut le monde. Lorsqu'on faisoit des reproches à Nicole, sur une pareille imprudence, il disoit pour s'excuser : « Cet oratorien étoit mon confesseur ; puisque je n'avois rien de caché pour ce père, cette demoiselle ne devoit pas être réservée pour lui ».

Un célèbre docteur musulman, nommé *Abubeker Cabbashi*, étant monté en chaire, avoua son ignorance sur quelques difficultés. Aussi-tôt quelqu'un lui cria que, puisqu'il ne savoit rien, il devoit quitter une place qu'il n'étoit fait que pour les personnes instruites. « J'y suis monté, répondit l'humble docteur, selon la portée de ma science ; mais si je m'étois élevé à proportion de mon ignorance, je serois arrivé jusqu'au ciel ». Il falloit être bien philosophe pour faire un pareil aveu : il en est plus d'un dans ce siècle, qui rougiroient d'une semblable *candeur*.

On rapporte que le vicomte de Turenne s'étoit laissé surprendre par les charmes d'une jeune marquise qu'il avoit vue chez la duchesse d'Orléans. Bientôt il poussa la foiblesse pour elle jusqu'à lui découvrir un secret important que Louis XIV lui avoit confié. La marquise, aussi indiscrette que le vicomte, en fit confidence à une autre personne ; & le secret fut ainsi divulgué. Le roi, qui ne s'étoit ouvert qu'au maréchal de Turenne & au marquis de Louvois, assuré de la discrétion du vicomte de Turenne, tourna ses soupçons sur Louvois, & l'accusa d'avoir révélé son secret. Turenne, toujours vrai, toujours généreux, même au milieu de ses foibleses, justifia Louvois, en avouant sa faute. Cette noble *candeur* charma le monarque, & redoubla sa confiance pour un homme qui n'avoit pas voulu cacher sa honte, en perdant un ministre qu'il avoit droit de ne pas aimer. Turenne renonça à tout commerce avec la marquise, & tout le reste de sa vie, rougit de cette aventure. On raconte que le chevalier de Lorraine ayant voulu lui en parler, quelques années après : « Commençons donc, lui répliqua le vicomte, par éteindre les bougies ».

Louis XIV ayant pris connoissance des affaires, après la mort du cardinal Mazarin, dit à M. de Colbert & aux autres ministres : « Je vous avoue franchement que j'ai un fort grand peu-

chant pour les plaisirs ; mais si vous supposez qu'ils me fassent négliger mes affaires, je vous ordonne de m'en avertir ».

CAPITOLE. Le Capitole étoit une forteresse de l'ancienne Rome bâtie sur le roc Tarpeien, où il y avoit un temple de Jupiter, qui étoit à cause du lieu nommé Jupiter *Capitolus*. On prétend que le nom de *Capitole* vient d'une tête d'homme, encore fraîche, qui fut trouvée dans la terre, lorsqu'on creusa les fondations de cette forteresse, l'an 139 de Rome. On ajoute que cette tête étoit celle d'un nommé *Tolus*, d'où vient le nom de *Capitole*, quasi à *Capite Tali*.

C'est à l'imitation de Rome, que plusieurs grandes villes voulurent avoir leur *Capitole* ; on assure même que c'est d'un pareil édifice que les capitouls de Toulouse, ont pris ce nom.

CAPONI. Charles VIII, roi de France, passant par la Toscane, demanda aux florentins de lui fournir de l'argent pour son expédition de Naples, & exigeoit qu'on lui donnât une certaine autorité dans la république. *Caponi*, magistrat de Florence, fut un des députés vers Charles, qui marchoit avec une armée formidable. Un secrétaire du prince, lisait ses conditions humilantes, & Charles prétendoit être obéi : les députés florentins étoient dans la plus grande crise. *Caponi*, d'un air fier & menaçant, arrache brusquement le papier des mains du secrétaire, le déchire avec fureur, en disant à Charles : Eh bien ! faites battre le tambour, & nous allons sonner nos cloches, voilà ma raison. Il sort : Charles & sa cour ne doutèrent pas que l'audace de *Caponi* ne fût soutenue & autorisée par des troupes toutes prêtes. On le rappelle, & on le laisse le maître des conditions.

CARACALLA (Marc-Aurèle-Antonin), né à Lyon, en 188, fut proclamé empereur, avec son frère Géta, le jour même de la mort de son père. L'immixtion des deux princes se manifesta dans toute sa force. *Caracalla* fit poignarder Géta, dans les bras même de sa mère, qui fut inondée de son sang. Il chercha par-tout des apologistes de ce meurtre, & Papien perdit la vie, pour lui avoir répondu, qu'il étoit moins difficile de commettre un fratricide que de l'excuser. Il dit un jour à sa mère, qui lui reprochoit ses énormes profusions : Sachez que tant que je porterai cela (mettant la main sur son épée), j'aurai tout ce que je voudrai. Après une vie trop longue pour l'honneur de l'humanité & le repos des peuples, ce monstre fut tué par un centenaire des prétoriens, l'an 217. Le jour de sa mort fut un jour de réjouissance.

CARACTERE. Un des plus sûrs moyens de

connaître les véritables mœurs d'un peuple, est de le considérer dans les états les plus nombreux, & dans cette partie de la nation qui a le moins d'intérêt de se cacher. Transportez-vous à la Chine & considérez deux crocheteurs qui se rencontrent dans une rue étroite; ils mettent bas leurs fardeaux, se font mille excuses pour l'embarras qu'ils se causent, & se demandent pardon à genoux. A Londres au contraire, ou à Paris, si deux porte-faix se croient, ils commencent par se quereller, finissent par se battre.

Combien de voyageurs philosophes, qui ne jugent du caractère des nations chez lesquelles ils s'arrêtent, que par celui de deux ou trois personnes qu'ils fréquentent. Ils ressemblent, pour la plupart, à cet autrichien qui, passant par Blois, où il n'avait vu que son hôte qui étoit rouffe & peu complaisant, mit sur son album: *nota*, que toutes les femmes de Blois sont rouffes & acariâtres.

Le duc d'Orléans, régent, interrogeoit un étranger, sur le caractère & le génie différent des nations de l'Europe. « La seule manière, lui dit l'étranger, de répondre à votre altesse royale, est de lui répéter les premières questions que, chez les divers peuples, l'on fait le plus communément sur le compte d'un homme qui se présente dans le monde. En Espagne, ajouta-t-il, on demande: Est-ce un grand de la première classe? En Allemagne: peut-il entrer dans les chapitres? En France: est-il bien à la cour? En Hollande: combien a-t-il d'or? En Angleterre: quel homme est-ce? »

On a tracé ainsi, le caractère de quelques nations de l'Europe.

De l'Irlandois.

Les Irlandois sont particulièrement distingués par la gaieté & la légèreté de leur humeur; ils ressemblent en cela aux françois; les anglois transplantés dans ce pays, y perdent avec le temps leur air sérieux & mélancolique, deviennent plus gais, plus dissipés, plus amoureux du plaisir, & moins adonnés à la réflexion.

On ne peut pas dire que cette différence d'humeur naissse du climat ou du sol, qui sont en général les mêmes qu'en Angleterre: elle ne peut être que l'effet du gouvernement. Les Irlandois vivent dans une contrée fertile, séparée du reste du monde, protégée par une nation puissante, contre toute insulte de la part des étrangers; indifférents sur la grandeur de leurs voisins, ils n'ont point d'intérêts nationaux assez importants pour les inquiéter, & pour obscurcir la gaieté de leur caractère par la gravité de l'orgueil. Dans cet état, ils se livrent à l'indolence & au plaisir, suivent leur goût autant qu'ils peuvent, sont aisément

dominés par le raffinement, & se soumettent sans peine à l'autorité.

De l'Ecossois.

L'Ecosse avoit eu jusqu'au dernier siècle le droit de se gouverner elle-même, tant pour l'administration extérieure qu'intérieure; ce sentiment du pouvoir, & une longue continuation du même gouvernement, produisirent naturellement l'amour de la patrie; aussi les écossois sont-ils toujours prévenus en faveur de leurs compatriotes, & jaloux de la gloire de leur pays. La cause de ces passions nationales a cessé avec l'administration nationale; mais les effets en sont encore sensibles, & dureront peut-être plusieurs siècles.

Le terrain de l'Ecosse est peu fertile, & conséquemment, le peuple y est frugal; il seroit absurde qu'il eût le même goût pour le plaisir, que le peuple d'Irlande; ce seroit se créer des besoins qu'il n'est pas au pouvoir de la nature de satisfaire; cette frugalité mène plusieurs autres vertus à sa suite. Les écossois ont du courage dans l'adversité, parce que dès leur enfance, ils ont appris à souffrir; ils sont modérés dans la prospérité, parce qu'il est rare que ceux qui ont été dans la simplicité, acquièrent après un certain âge de nouveaux goûts pour le luxe & pour le raffinement des plaisirs.

De l'Anglois.

Les anglois tiennent beaucoup de l'intempérie de leur climat; ils sont mélancoliques, inconséquents & inquiets; aussi les médecins appellent l'Angleterre, *la région de la rate*. C'est ce qui leur donne une physionomie pensive, & une certaine gravité triste qu'ils conservent même dans les plaisirs.

Ils ont communément une sincérité sans fard, & aiment à dire leur pensée avec une simplicité pleine de bon sens. Ils tiennent le milieu entre la fine contrainte des méridionaux & la grossièreté impolie des peuples du Nord.

On ne leur en veut pas pour leur honnête intégrité, ni mépris de formalités & des minuties, & une attention eul se prête plus aux grandes choses qu'aux petites.

Ce qui fait le plus grand éloge de ce peuple, c'est le caractère compréhensif des voleurs & des brigands qui infestent les grands chemins. Il n'est peut-être aucune nation qui puisse citer des exemples de cette espèce, & faire voir des méchants qui mêlent la pitié à l'injustice; qui savent s'arrêter dans le crime, & qui conservent un reste de vertu au milieu de leur violence. Partout ailleurs, le vol & le meurtre se suivent toujours; c'est ce qui n'arrive en Angleterre, qu'en cas de résis-

tance & de poursuites ; les bandits des autres pays , sont impitoyables : ici les brigands sont généreux à l'égard du public , & se piquent de vertu entr'eux. Ainsi , pour caractériser les anglais , par les vices & les vertus qu'on observe dans la classe du peuple , on peut dire qu'ils montrent tous leurs défauts à un étranger , & qu'ils réservent leurs vertus pour l'œil pénétrant du philosophe.

Des François.

Les françois ont trouvé ou inventé l'art de réunir les deux extrêmes ; ils ont ensemble les vertus & les vices qui paroissent les plus incompatibles. Il sont un composé de force & de faiblesse. On peut les dire effimins , quoique braves ; faux & gens d'honneur , mais avec finesse ; splendides sans être généreux ; guerriers , mais rivaux dans leurs manières : possédant assez de qualités pour mériter des applaudissemens , sans cependant être vertueux : sérieux dans les bagatelles , gais dans toutes leurs opérations & dans toutes leurs entreprises ; femmes à la toilette , héros dans le champ de mars ; corrompus , mais déçus dans la conduite : divers par leurs sentimens , & unis dans l'action ; faibles , si l'on considère leurs mœurs ; forts , si l'on a égard à leurs principes ; méprisables dans la vie privée , formidables en tant que nation.

En un mot cette nation légère , capricieuse , inconséquente , sans but , sans réflexion , sans caractère , change avec la même facilité , de systèmes , de ridicules , de modes & d'amis : & pour conclusion , elle n'a d'uniformité que dans son inconstance.

De l'Espagnol.

Nous prenons mal-à-propos pour un sérieux imperturbable & bien près du ridicule , la gravité dont nous faisons reproche aux espagnols , & dont ils se vantent avec raison. Le genre de gravité qui caractérise cette nation , & qui forme le caractère des spartiates & des romains , n'est autre chose que la constance & la fermeté dans les résolutions qu'on a prises après un profond & long examen. C'est la qualité opposée à l'inconsidération & à la légèreté , enfin à cette mobilité qui , chez tous les peuples du monde , est le caractère de l'enfance , & qui chez les gaulois nos aînés , éclatoit , au rapport de César , dans toutes leurs actions , même à tout âge.

Les espagnols sont froids , sombres en apparence , & réservés jusqu'à l'affectation , mais ce n'est là que leur contenance extérieure. Le silence qu'ils observent les rend extrêmement secrets , & ils le font sur-tout avec les étrangers ; mais quand les espagnols sont une fois liés d'amitié ,

ils quittent entièrement ces dehors graves & apprêtés , rien n'est caché pour leurs amis : ce ne sont plus les mêmes hommes : ils sont doux , empressés , polis , francs & pleins d'attention : affidèles en amitié , ils sont aussi implacables dans leur haine.

La profession des armes est si naturelle aux espagnols , qu'ils lui sacrifient le commerce , les manufactures , les arts , l'agriculture ; aussi l'Espagne est-elle plus guerrière que riche. Le paysan le plus indigent abandonne sa charrue pour voler aux combats : on fait avec quelle chaleur , avec quelle célérité se formèrent les armées espagnoles , lors de la guerre de la succession : on n'entendoit dans ce vaste royaume que ces mots : à la guerra , à la guerra , & les campagnes restèrent sans cultivateurs.

CARLEMARATTE , peintre célèbre , né en 1625 , mort en 1713.

Un prince romain se plaignoit à Carlemaratte , de la cherté de ses tableaux ; il répondit que les fameux artistes , ses prédécesseurs , ayant été très-mal payés , le monde entier leur étoit redevable d'une grosse somme , & qu'il étoit venu pour en recevoir les arriérés.

CARNAVAL. Le carnaval est le naufrage des innocens , l'heure du berger des femmes coquettes , l'évacuaif de la bourse , le venin de la santé , le séducteur de la jeunesse , & le tombeau des vieillards.

Les folies & les extravagances des hommes , dans le tems du carnaval , se calment avec la cendre , comme les agitations tumultueuses & le bourdonnement des abeilles avec la pousière.

CARRACHE. La famille des Carrache a eu l'honneur de donner à la peinture , trois artistes distingués , Louis , Augustin & Annibal. Nous allons donner une idée de ces trois artistes.

CARRACHE , (Louis , Ludovico) né à Bologne , ainsi que les deux autres Carrache , ses cousins , l'an 1555 , mort en 1619.

Louis Carrache , mécontent des dégoûts qu'il essuyoit de la part de son maître , qui étoit fortement persuadé de l'incapacité de son élève pour la peinture , prit le parti de le quitter , & alla consulter le Tintoret ; ce dernier maître , pensant aussi peu favorablement des talens du jeune homme , lui conseilla d'embrasser une autre profession. Le Carrache ne se rebuta point , & devint un excellent peintre.

Les tableaux de cet artiste , qu'on voit à Bologne , sont assez bien conservés , à cela près , que les yeux de quelques figures sont arrachés ,

& que de jeunes étudiants ont eu la malice, ou la sottise, d'écrire leurs noms sur les ouvrages de ce peintre; gâtant ainsi les figures de beaucoup de tableaux, sans même en épargner les visages.

Dans la représentation de la nativité de notre seigneur, tableau qui se voit à Bologne, Louis Carrache fait adorer le fils de Dieu, encore dans la crèche, par saint Charles Borromée.

On voit aussi à Bologne, dans la cathédrale, une annonce, peinte par Carrache, qui n'a point donné à son sujet la décence convenable: la vierge est dans une attitude équivoque, & l'on dirait, qu'avec ses deux mains, l'ange va lui découvrir la gorge.

CARRACHE (Augustin,) né l'an 1558.

Augustin Carrache ne pouvoit vivre sans son frère Annibal, & ne pouvoit le souffrir lorsqu'il étoit avec lui. Leur émulation, qui dégénéroit souvent en jalousie, les séparoit, les brouilloit, les raccommodoit, occasionnoit entre eux de violentes querelles; ils se détestoient, se chérissent, abîmés l'un de l'autre, & se détestoient quand ils étoient ensemble.

Peu de temps avant sa mort, Augustin Carrache se retira chez les capucins de Parme. Un jour, pendant que les religieux étoient à l'office, il peignit un Christ; ouvrage très-estimé que l'on conserve avec le plus grand soin.

CARRACHE (Annibal) né l'an 1560.

Cet artiste & son père, revenant un soir de la campagne, furent volés en chemin, sans pouvoir se défendre. Annibal courut porter sa plainte chez les magistrats, & y dessina si bien le portrait des voleurs, qu'on les reconnut & qu'ils furent arrêtés.

Annibal excelloit aussi dans les portraits chargés, ou de caricature; il donnoit à des animaux, & même à des vases, la figure d'un homme qu'il vouloit tourner en ridicule. Un de ses élèves étoit plus occupé de l'envie d'avoir une parure élégante, que du soin de s'instruire de la peinture; Annibal le représenta d'un air si fat, le portrait exprimoit si bien les défauts de l'original, que le jeune homme en perdit son goût pour les ajustemens trop recherchés.

Annibal vivoit en vrai philosophe, dédaignoit le luxe & les trop grandes sociétés, toujours nuisibles aux artistes, puisqu'elles leur font perdre un temps précieux. Aussi blâmoit-il avec raison la conduite d'Augustin son frère, qui passoit une grande partie de sa vie dans les antichambres & dans la compagnie des princes & des

cardinaux, & qui s'habilloit avec tant de magnificence, qu'il avoit plutôt l'air d'un riche gentilhomme, que d'un peintre. Annibal, l'ayant un jour aperçu à la promenade, marchant fièrement avec des personnes de la première qualité, seignit d'avoir à lui faire part de quelque chose d'important; & le tirant à l'écart, il lui dit à l'oreille: — « Augustin, souviens-toi que tu es » fils d'un tailleur ».

Afin de lui rappeler son origine d'une manière plus sensible, dès qu'Annibal fut de retour, il prit un papier, dessina son père avec des lunettes sur le nez, qui enfilait une aiguille; & il mit au bas le nom d'Ansoine, qui étoit celui du bon-homme. Non content de cela, il représenta encore sa mère dans le même dessein, qui tenoit une paire de ciseaux. Cette peinture expressive ne fut pas plutôt achevée, qu'il se hâta de l'envoyer à son frère, qui étoit pour lors dans le palais d'un prince.

On voit qu'Annibal n'étoit point ébloui du faste qui environne les grands, & l'on sent qu'il devoit peu briguer l'honneur de ramper à leurs pieds. Le cardinal Borghèse étant venu un jour lui rendre visite, il s'esquiva par une fausse-porte de sa maison, laissant à ses élèves le soin de recevoir cette éminence.

On louoit beaucoup, devant Annibal Carrache, le groupe de Laocoon, chef-d'œuvre de sculpture antique: cet artiste ne sembloit prendre aucune part à la conversation. Comme on parut étonné de son silence, il prit un crayon, toujours sans rien dire, & dessina le fameux groupe sur l'une des murailles de la salle, aussi exactement que s'il l'avoit eu devant les yeux: par ce moyen, il en fit le plus bel éloge.

Il dit un jour à son frère Augustin, qui se piquoit de faire de bons vers & le railloit sur son peu d'esprit; — les poètes peignent avec » les paroles, & les peintres parlent avec le » pinceau. —

Annibal avoit mal parlé des ouvrages du Josephin, qui, voulant se venger de sa critique, lui proposa de mettre l'épée à la main; mais Annibal prit un pinceau, & le montrant à son rival, il lui dit: « C'est avec ces armes que je vous » défie & que je veux tâcher de vous vaincre ».

Le cardinal Farnèse, qui aimait Annibal Carrache, se voyoit tous les jours blâmé par des gens qui ne pouvoient comprendre qu'on pût estimer un artiste encore vivant: ce cardinal, ne gagnant rien par des disputes, employa la ruse. Il fit faire en secret plusieurs tableaux au Carrache, qui fut déguiler sa manière; ensuite il répandit le bruit qu'il attendoit quelques morceaux précieux qu'on devoit incessamment lui envoyer de divers endroits de l'Italie. Le Carrache

Carache ne manqua pas d'enfumer ses tableaux afin de les rendre plus respectables en apparence ; & il les mit dans une caisse , comme s'ils avoient fait un long voyage. Après tous ces préparatifs , on annonça que les tableaux si long-tems attendus , étoient enfin arrivés. La foule des curieux court aussitôt avec empressement pour les voir : chacun les attribue au maître qu'il préconise davantage , & tous se réunissent pour faire convenir le cardinal , que son moderne favori peut beaucoup le perfectionner en étudiant avec soin le goût de ces anciens artistes. Le cardinal feignit de se rendre ; mais après s'être divertie de leur entêtement , il cessa de se contraindre , & leur déclara que ce qu'ils mettoient si fort au-dessus du *Carache* , & qu'ils alloient jusqu'à lui proposer pour l'objet de ses études , étoit cependant l'ouvrage de *Carache* même.

Cependant cet artiste n'eut pas toujours à se louer des procédés de son Mécène : chargé de peindre la galerie Farnèse , il se mit à cet ouvrage , avec un zèle & une application qu'on ne sauroit décrire. Après s'être adonné pendant huit années de suite à ce grand travail , il se flatoit de recevoir une gratification considérable ; & ne reçut qu'une somme modique de cinq mille livres ; un épagnot , qui gouvernoit l'esprit du cardinal , l'ayant persuadé que l'artiste auroit lieu d'être content. On mit en compte tout ce qui lui avoit été fourni pendant qu'il logeoit dans le palais Farnèse ; on evalua jusqu'à la moindre dépense. Cette ingratitude , ou plutôt cette espèce d'insulte du cardinal , fit une si vive impression sur l'esprit d'Annibal , qu'une noire mélancolie le conduisit au tombeau.

Ce n'est pas l'intérêt qui le rendit sensible à ce traitement indigne , puisque , lorsqu'on jeta les yeux sur lui pour les peintures d'une des églises de Rome , il en abandonna l'exécution à l'Albane , l'un de ses élèves , & voulut qu'il en eût seul le profit.

Si mal récompensé de l'ouvrage qu'il avoit le plus soigné , Annibal éprouva le dernier découragement ; la palette & les pinceaux lui tombèrent des mains , lorsqu'il essayoit quelquefois à se remettre au travail. Voyant approcher sa dernière heure , il déclara qu'il vouloir être enterré à côté de Raphaël , afin que ses cendres se trouvaient unies avec celles d'un peintre qu'il avoit tant estimé.

(*Anecdotes des beaux Arts.*)

CARROSSE. Dans presque toute l'Europe , les *carrosses* sont tirés par des chevaux. En Espagne se fient de mules ; dans une partie de l'Orient , on y attèle des bœufs & quelquefois des rennes , mais c'est moins un usage qu'une ostentation.

Le cocher est ordinairement placé sur un siège
Encyclopædiana.

élevé sur le train au devant du *carrosse*. Mais en Espagne la politique l'en a déplacé , par un arrêt , depuis qu'un comte d'Oliveras se fut aperçu qu'un secret important dont il s'étoit entretenu dans son *carrosse* , avoit été entendu & révélé par son cocher. En conséquence de cet arrêt , les cochers espagnols occupent la place qu'occupent nos cochers dans nos *carrosses* de voiture.

Les *carrosses* sont de l'invention des français ; on n'en comptoit que deux sous François I. l'un à la reine , l'autre à Diane , fille naturelle de Henri II ; l'usage s'en multiplia tellement , que lors de l'enregistrement des lettres-patentes de Charles IX pour la réformation du luxe , en 1563 , le parlement arrêta que le roi seroit supplié de défendre les cochers par la ville : en effet les magistrats n'avoient point suivi cette nouveauté , & continuèrent jusqu'au commencement du dix-septième siècle , à aller au palais sur des mules.

Quant aux voitures publiques , ce fut sous Louis XIV. qu'un nommé Sauvage conçut le projet d'en établir ; & comme il demeura rue saint-Martin , à l'hôtel saint-Fiacre , ces voitures prirent le nom de *fiacre* qu'elles ont conservé.

CARTEL.

Cartel de François de Vivonne de la Châtaigneraye.

Sire , ayant appris que Guy - Chabot a été dernièrement à Compiègne , où il a dit que quiconque avoit dit qu'il s'étoit vanté d'avoir couché avec sa belle-mère , étoit méchant & malheureux ; fut-quoi ; Sire , avec votre bon plaisir & vouloir , je réponds , qu'il a méchamment menti , & menura toutes fois & quantes qu'il dira , qu'en cela j'ai dit chose qu'il n'a pas dit ; car il m'a dit plusieurs fois , & s'est vanté d'avoir couché avec sa belle-mère.

François de Vivonne.

Cartel de Guy - Chabot de Jarnac.

Sire , avec votre bon plaisir & congé , je dis que François de Vivonne a menti , de l'imputation qu'il m'a donnée ; de laquelle je vous ai parlé à Compiègne ; & pour ce , Sire , je vous supplie très-humblement qu'il vous plaise nous octroyer le champ à toute outrance.

Guy - Chabot.

Serment de François de Vivonne.

Moi , François de Vivonne , jure sur les saints évangiles de Dieu , sur la vraie croix & sur la foi du baptême que je tiens de lui , qu'à bonne & juste cause , je suis venu en ce camp pour
Ff

combattre Guy-Chabot, lequel a mauvaïse & injuste cause de se défendre contre moi, & que d'ailleurs, je n'ai sur moi, ni en mes armes, paroles, charmes, ou incantations, desquelles j'aye espérance de grèver mon ennemi, & desquelles je me veuille aider contre lui.

Chabot fit le même serment.

Le jour de ce combat, la Châtaigneraye, vrai bravache, avoit prié à souper plus de cent cinquante personnes de la cour; & tous les apprêts de ce souper, qu'il avoit fait dans sa tente au bout des lices où ils se battirent, furent gaspillés & mangés par la valetaille.

(Mémoires de Vielville.)

Le combat de la Châtaigneraye & de Jarnac, dans la cour du château de Saint-Germain-en-Laye, le 10 juillet 1547, a été le dernier duel autorisé. Henri II fut si fâché de la mort de la Châtaigneraye, son favori, qu'il jura solennellement d'abolir ces sortes de combats.

Il paroît que la formule des *cartels* de l'ancienne chevalerie, subsistoit encore du tems de Henri IV. Le fameux comte d'Essex qui commandoit les troupes que la reine Elisabeth avoit envoyées à ce prince, en 1591, écrivit à l'amiral André de Villars-Brancas. « Si vous voulez combattre vous-même à cheval ou à pied, je maintiendrai que la querelle du roi est plus juste que celle de la ligue; que je suis meilleur que vous, & que ma maîtresse est plus belle que la vôtre; que si vous refusez de vous battre seul, s'ennuiera viant avec moi, le moindre desquels, sera une partie digne d'un colonel; ou soixante, le moindre étant capitaine ».

L'amiral lui répondit :

A l'égard de la conclusion de votre lettre, par laquelle vous voulez maintenir que vous êtes meilleur que moi, je vous dirai que vous en avez sucré, & mentirez toutes les fois que vous voudrez le maintenir, aussi bien que vous mentirez, lorsque vous direz que la querelle que je soutiens pour la défense de ma religion, ne soit pas meilleure que celle de ceux qui s'efforcent de la détruire; & quant à la comparaison de votre maîtresse à la mienne, je veux croire que vous n'êtes pas plus véritable en cet article qu'aux deux autres; toute fois ce n'est pas chose qui me travaille fort pour le présent. Ce cartel n'a pas eu de suite.

Un des plus célèbres *cartels*, fut celui de trente anglais contre trente bretons, en 1357. On se rendit, de part & d'autre, sur les lieux de l'assignation, près d'un gros arbre, entre l'hermel & Joffelin. Il y avoit un mois que les paroles étoient données & qu'on avoit pris jour. Les anglais commencèrent à réfléchir en un pacifique combat ne devoit pas se donner sans la permission des deux rois,

& proposèrent de différer jusqu'à ce qu'on l'eût obtenue; les bretons trouvèrent que la réflexion venoit un peu tard, & les assurèrent, qu'il ne seroit pas dit qu'ils étoient venus sur le champ de bataille sans mener des mains, & savoir qui étoit la plus belle amie; on se battit donc, & le succès du combat décida que les amis des bretons, étoient les plus belles. Plus de la moitié des anglais furent tués; les autres s'enfuirent, ou demandèrent la vie.

CARTES. Les cartes furent inventées sous le règne de Charles VI, par un peintre nommé Jacquemin Gingoaneur. On lit dans un compte de Charles Poupart, argentier de Charles VI : donné 56 sols parisis, à Jacquemin Gingoaneur, peintre, pour trois jeux de cartes, à or & à diverses couleurs, pour porter devers ledit seigneur roi, pour son écartement pendant les intervalles de sa funeste maladie.

Il est en effet très facile de reconnoître aux armoiries dont les draperies des figures sont chargées, le costume du règne de Charles VI; c'étoit alors la mode de broder ses armes sur ses vêtements, ce qui formoit une distinction entre la noblesse & le peuple.

CASABON, (Isaac) né à Bordeaux en 1559, mort en 1614.

Casabon étoit un calviniste fort modéré. Un de ses fils, nommé Augustin, se fit capucin. Avant de faire ses vœux, il alla, par l'ordre de ses supérieurs, demander la bénédiction à son père. Casabon la lui donna de bon cœur, & lui dit : « Mon fils, je ne te condamne point, ne me condamne point non plus; nous paraîtrons tous deux au tribunal de Jésus-Christ.

Casabon entreprit la critique des annales de Baronius, à la sollicitation du roi d'Angleterre; mais comme il n'a pas poussé son examen plus loin que les trente-quatre premières années, on a dit avec raison qu'il n'avoit attaqué l'édifice de Baronius que par les girouettes.

La première fois que Casabon vint en Sorbonne, elle n'avoit pas encore été rebâtie... on lui dit : Voilà une salle où il y a quatre cents ans qu'on dispute. Il demanda, qu'a-t-on décidé ?

Casabon, s'étant trouvé à une thèse que l'on soutenoit en Sorbonne, il y entendit disputer fort & ferme, mais dans un langage si barbare, qu'il ne put s'empêcher de dire en sortant : Je n'ai jamais ouï tant de latin sans l'entendre.

CASIMIR II, roi de Pologne.

Ce prince, jouant un jour avec un de ses gentilshommes, qui perdoit tout son argent, entre-

put un soufflet dans la chaleur de la dispute. Ce gentilhomme fut condamné à perdre la tête, mais *Cassius* évoqua la sentence, & dit : « Je ne fais point étonné de la conduite de ce gentilhomme ; » ne pouvant le venger de la fortune, il n'eût pas surprenant qu'il ait maltraité son favori. « Je me déclare d'à leurs le seul coupable dans cette affaire ; car, je ne dois point encourager, » par mon exemple, une pratique pécuniaire, qui peut causer la ruine de la noblesse.

CASSANDRE, (François) savant littérateur du dix-septième siècle, mort en 1695.

Cassandre se plaignit de la fortune ; mais il devoit plutôt se plaindre de son caractère folâtre, farouche, intolérable, qui lui fit perdre tous les avantages que ses talens auroient pu lui procurer.

Il mourut plein de haine contre les hommes, & ayant même assez de peine à se réconcilier avec Dieu, à qui ce misanthrope prétendoit avoir aucune obligation. Son confesseur perplex, voulant l'exercer l'amour de Dieu par le souvenir des grâces qu'il en avoit reçues : Ah oui, dit *Cassandre* d'un ton chagrin & ironique, je lui ai de grandes obligations, il m'a fait jouer le rôle d'un joli personnage. Et comme le confesseur insistoit : Vous svez comme il m'a fait vivre, voyez comme il me fait mourir.

C'est lui que Boileau désigne sous le nom de *Danon*, dans la première satire, & qu'il a voulu peindre par ce vers :

Je suis rustique & fier, & j'ai l'âme grossière.

CASTEL, (Louis-Bertrand) jésuite, auteur de plusieurs ouvrages de géométrie, de philosophie & de littérature ; né à Montpellier, en 1688, mort en 1757, à l'âge de 68 ans.

Un jour qu'on parloit devant le célèbre Fontenelle, du père *Cassiel*, & qu'on louoit le caractère d'originalité qui distingue ses ouvrages, quelqu'un ajouta : « Mais il est fou. Je le sais bien, » répondit M. de Fontenelle, & j'en suis fâché ; car c'est grand dommage. Mais je l'aime encore mieux original & un peu fou, que s'il étoit sage sans être original.

Quelques pensées éparpillées pourront servir à faire connoître la sorte d'originalité qui distingue les écrits du père *Cassiel*.

Lorsqu'il parle des facultés de l'âme, l'intelligence, dit-il, est comme une vapeur subtile que le soleil élève, sans préjudice de la sérénité du jour. Le sentiment est comme une vapeur grossière qui forme un brouillard obscur. Les sensations sont comme de grosses gouttes de pluies pesantes & denses, qui rendent le jour sombre & ténébreux. L'idée répond encore à la vision de l'œil ; le sentiment à la persuasion de l'oreille, la sensation à

la sécurité aveugle du tact. Le peuple est peuple par les sensations ; le savant est savant par les idées ; l'homme poli, l'homme tout court tient le milieu par les sentimens.

Dans la rigueur du terme, *imaginer*, ne veut dire autre chose que se former une image, une idée d'une chose qu'on ne voit point, ou dont l'image ne se peint point actuellement dans l'œil ou dans les autres sens. Cù en serions-nous, au moins dans les arts ou dans les sciences, si nous ne pouvions nous y permettre d'imaginer ce que nous n'avons point vu, & ce que personne n'a jamais vu ? Jamais inventeur a-t-il atteint au but de son invention sans le secours de cette faculté imaginative ? Je l'avouerai franchement. Inventer & imaginer m'ont toujours paru synonymes.

Un bel esprit, ayant un jour fort pressé le père *Cassiel*, de conviir que son clarecin oculaire, (il en est parlé plus bas), étoit une imagination, & qu'un ouvrage que ce bel esprit avoit publié, & qu'il étoit en opposition, n'en étoit point une ; le jésuite lui répondit, puisqu'il le vouloit, qu'il étoit prêt de signer sa proposition, & de l'adopter. Son antagonisme n'en vouloit pas tant, car il se fâcha tout de suite de l'excès de la complaisance du bon père, sans doute parce que la compagnie y donna un mauvais tour, en fourrant à l'idée qu'elle comprit que le père *Cassiel* avoit dans l'esprit.

Notre auteur distingue dans le génie deux qualités qui le caractérisent : il est inventif & philosophe ; c'est la vivacité qui le rend inventif ; c'est la maturité qui le rend philosophe ; la vivacité ne fait que le bel esprit ; la maturité seule fait le bon sens ; il faut les deux pour former le génie. Sans l'esprit de philosophie & le raisonnement, le bel esprit s'évapore en imaginations bizarres, plutôt qu'il n'est inventif. Sans l'esprit d'invention, le génie philosophe n'est qu'un froid bon sens bourgeois, qui rampe terre à terre, & n'est bon que pour celui qui l'a ; l'empêchant de faire des fautes, par l'unique raison qui l'empêche de rien tenter d'extraordinaire & d'éclatant.

Le même fond de génie qui fait le génie de la guerre, fait le génie de toutes les sciences & de tous les arts. Tourné à la poésie, il fait les Homères & les Virgiles ; tourné à la philosophie, il fait les Aristotes & les Descartes ; tourné aux mathématiques, il fait les Archimèdes ; tourné à la guerre, il fait les Alexandre, les César, les Turenne, les Condé ; porté même à un certain degré de perfection, ce génie embrasse tout.

Un génie philosophe n'est étonné de rien. Il a tout prévu, il s'attend à tout, il voit l'effet dans sa cause ; on n'admire, on ne craint que ce que l'on ne comprend pas. La chute de l'univers l'é-

craferoit fans l'étonner. C'est là le vrai philosophe ; tous les autres ne font que des difcours de beaux efprits. Qu'on trouve , ajoute-t-il , un exemple de philosophie , pareil à celui d'un de nos généraux , qui dans le fort d'une bataille , demande une prise de tabac à un de ses lieutenans , & qui , voyant celui-ci emporter d'un boulet de canon dans le moment qu'il lui présentoit sa tabatière , se retourne froidement de l'autre côté , & dit à un autre officier : « Ce fera donc vous » qui m'en donnerez , puisqu'il a emporté la tabatière avec lui ».

L'esprit est un miroir : c'est là son vrai point de comparaison ; le propre & spécifique caractère du miroir , est , sans aucune trace physique & corporelle , de représenter tous les objets quelconques , avec la même distinction qu'ils ont en eux-mêmes , sans qu'aucun de ces objets fasse obstacle à l'autre , ou nuise à sa représentation. Il y en a une raison optique , toute géométrique. Deux objets présens à un miroir ne peuvent être représentés à un œil , que dans des points différens , ou dans un même point par des rayons différens , les incidences des rayons étant alors sous différens angles. La différence du miroir & de l'esprit est , que l'esprit est un miroir actif qui se représente à lui-même , & que le miroir est passif , & ne représente qu'à l'œil d'autrui.

Notre langue n'a point d'accent , si ce n'est dans les provinces éloignées , dont on se moque à Paris. Notre langue est comme l'eau , sans goût marqué , ou comme le blanc , germe de toutes les couleurs , sans être couleur lui-même.

Les italiens peignent plus que nous , sinon mieux ; & ils parlent , comme on dit , la bouche ouverte , plus que nous qui ne parlons qu'à demi-mot & du bout des lèvres , comme nous rions en simple fouris. La touche italienne est plus forte , plus hardie , plus grande , comme leur coup d'archet. Leur peinture , leur musique , leur déclamation est d'appareil , théâtrale , colossale presque. Notre musique est plus de commerce , & d'un usage plus journalier. Nous manions mieux les passions ordinaires. Dans le médiocre , nous sommes excellens. L'italien est admirable par tout où il faut forcer d'expression.

Une demi-vérité est , la plupart du tems , une erreur ; & une demi-science est pire que l'ignorance. Rien n'est mieux dit , ajoute le père Castelle , que ce que disoit un je ne sais quel ancien : « que » ce n'est rien que de trouver la vérité , si on » ne la reconnoît pour ce qu'elle est ». Un coq trouve une paille dans un fumier , & il l'y laisse ; un esprit grossier ne trouve souvent la vérité que pour la combattre & pour la défigurer : il manque à la plupart des savans , de savoir qu'ils savent une chose ; faute de cette science réfléchie , ils ne savent rien ; & on peut dire que le savoir

n'est rien , si on ne fait soi-même qu'on fait les choix.

Un prince habile disoit : Le tems & moi , nous en valons deux. Et il avoit raison. Il n'est rien dont on ne vienne à bout avec le tems ; le roitelet , mis sur les ailes de l'aigle , atteint juiques aux nues ; un homme mis sur les ailes du tems , élève ses travaux jusqu'à la hauteur des montagnes ; plusieurs hommes , entés les uns sur les autres , font des géans ; & puisque la nature ne travaille qu'avec le tems , successivement & assez lentement , on peut en quelque sorte , & sous le bon plaisir de dieu , parier avec elle , & entreprendre de ruiner ses travaux , ou de réédifier ce qu'elle détruit.

Notre philosophe a étendu ses réflexions sur plusieurs autres objets , & ses écrits ont cet avantage , que les erreurs même qui s'y trouvent , apprennent à penser.

Le père Castelle s'est principalement fait connoître par son clavecin oculaire , instrument à touches , analogue au clavecin auriculaire , & destiné à donner à l'âme , par les yeux , les mêmes sensations agréables de mélodie & d'harmonie de couleurs , que celles de mélodie & d'harmonie de sons que le clavecin ordinaire lui communique par l'oreille. Il y a des différences importantes observées entre ces deux clavecins. Quoiqu'il y ait sur le clavecin ordinaire un grand intervalle entre la première & la dernière touche , l'oreille cependant n'aperçoit point de discontinuité entre les sons ; ils sont liés pour l'ouïe comme si les touches étoient toutes voisines , au lieu que les couleurs sont nécessairement distantes & disjointes à la vue. Dans les airs & le mouvement & dans les batteries de couleurs , le spectateur ne pourra par conséquent saisir une quelconque notes éparées , ou il se tourmentera si fort pour les saisir toutes qu'il en aura bientôt la brèlure , & adieu la mélodie & l'harmonie. Comment d'ailleurs retenir un air de couleurs , comme on retient un air de sons.

Le père Castelle s'étoit retiré du grand monde , plusieurs années avant sa mort. Il vivoit au milieu de ses livres , de ses écrits & de son atelier pour le clavecin oculaire. Cet instrument étoit une belle chimère qui flottoit sur imagination.

CASTILLO , (Antoine de) né à Cordoue , l'an 1605 , mort en 1667.

Cet artiste travailloit avec satisfaction ; lorsqu'il vit quelques tableaux de son compatriote Murillo ; surpris de la beauté de leur coloris , & des grâces qui régnoient dans leur composition , il s'écria avec douleur : « Castillo peut » mourir à présent , car il n'a que trop vécu ». Le regret de se voir surpasser , & d'être trop vieux pour se perfectionner dans la peinture , le

fit tomber, en effet, dans une mélancolie profonde qui le conduisit au tombeau.

CATHERINE DE MEDICIS étoit née à Florence, en 1519; elle mourut en 1589.

Catherine de Médicis, esclave de la superstition, consulta les devins jusqu'à sa mort. On l'avoit avertie qu'un Saint-Germain la verroit mourir; elle ne voulut jamais demeurer à Saint-Germain-en-Laye, & on dit qu'elle n'y coucha jamais depuis. Mais un nommé Saint-Germain, docteur en théologie, l'ayant assitée à l'heure de sa mort, on regarda la prédiction accomplie.

Voici son portrait si bien peint par le président Hénault.

C'est un esprit valet & profond, une ame ferme & indomptable, & qui, malgré sa roideur, fait le plier, & prendre toutes les formes qui lui sont utiles; elle a toutes les qualités de toutes les situations où elle se trouve, & l'ambition de tous les états. Quand elle vint en France, où elle n'avoit autre chose à faire que de plaire à son beau-père, François I: elle arrivoit dans une cour brillante, dont la galanterie faisoit la principale occupation: nulle femme ne l'égalait dans l'art de plaire, & d'en imaginer les moyens; art fatal qui ne pérît plus, & qui ne fait que se perfectionner dès qu'une fois il a été inventé. François I aimait la chasse: nulle dame de la cour ne manioit mieux un cheval que *Catherine*. Il se plaisait aux tournois: elle en eût disputé le prix avec seigneurs de la cour, les plus adroits & les plus exerçés. Il aimait le bal & la danse: elle n'y connoissoit point d'égale. Henri devint roi, il a une maîtresse plus âgée que son amant, & qui l'avoit subjugué par une espèce d'enchantement: *Catherine*, incapable de jalousie, quoiqu'elle aimât son mari, devient l'amie, la confidente, & peut-être même la complaisante de Diane de Poitiers, sa rivale. La mort funeste du roi vient de mettre *Catherine* à la tête des affaires, vous l'allez voir appliquée, sérieuse, absolue, jalouse de l'autorité, haute ou affable, selon les besoins, renfermée dans elle-même, ayant l'air de se livrer, & échappant tout à coup, *Catherine* n'aimoit essentiellement que l'autorité: & la galanterie, si elle en a eu, n'étoit qu'un hasard ou un amusement dans sa vie, & jamais une passion.

CATINAT (Nicolas de), naquit le 1^{er} Déc. 1647, de Pierre de Catinat, doyen des conseillers au parlement de Paris, & de Catherine Poille. Ses ancêtres avoient toujours été distingués par leurs vertus & par leur dévouement. Ils étoient originaires du Perche & y avoient occupé pendant long-temps les principales charges de la magistrature. Un Catinat fut envoyé par cette pro-

vince aux états-généraux de Tours, pour défendre ses privilèges, & on l'a vu se réunir toute entière pour acheter à un autre une charge de conseiller au parlement; afin, dit l'historien, qu'il y eût dans ce corps un homme incorruptible & éclairé qui pût représenter ses besoins.

La première éducation de *Catinat* fut celle d'un homme destiné au barreau. Il se fit recevoir avocat, & en exerça la fonction pendant quelques-temps. On sait qu'il quitta cette profession parce qu'il lui arriva de perdre une cause qu'il croyoit juste.

Il fut d'abord lieutenant dans le régiment de Fournille. Louis XIV, témoin d'une belle action qu'il fit au siège de Lille, lui donna une sous-lieutenance au régiment des Gardes, ce qui étoit alors une grande faveur, parce que ce corps étoit l'objet de son affection particulière. *Catinat* fit dans le régiment des Gardes les campagnes de 1672, 1673, 1674 & 1675. Il s'y distingua en plusieurs occasions. Il fut blessé à Maltrechr & à la journée de Senef. Le Grand Condé fut apprécier son mérite, & lui écrivit après la bataille: *Personne ne prend plus de part que moi à votre blesure; il y a si peu de gens comme vous, que l'on perd trop quand on les perd.*

En 1676, Louis XIV le nomma lui-même & sans sollicitations, major-général de l'Armée qui devoit agir sur la Moselle, aux ordres du maréchal de Rochefort. M. de Catinat fut chargé du même emploi pendant plusieurs campagnes, & il l'auroit exercé plus long-temps, si l'averlion que le duc de la Feuillade avoit pour lui n'eût sauvé ses talens de cet écueil, en l'empêchant de devenir major du régiment des Gardes, & par conséquent, toujours major-général de l'armée. Cependant ce même duc de la Feuillade ne put s'empêcher d'en parler au roi avec le plus grand éloges. Sire, lui disoit-il, on peut également faire de lui un chancelier, un ministre, un ambassadeur, un général d'armée, mais non un major du régiment des Gardes.

Les années suivantes, M. de Catinat eut le commandement des troupes de S. Guillaïn, celui de Cateau-Cambresis, & à la paix, il se trouva commandant à Dunkerque avec le grade de brigadier. M. de Louvois voulut aussi s'en servir en qualité de négociateur; il l'envoya à Pignerol pour traiter avec le duc de Mantoue de l'entrée des troupes françaises dans la ville de Casal. Cette négociation ayant manqué par la trahison d'un secrétaire du duc, le roi le nomma inspecteur d'infanterie.

Le Duc de Montoux consentit enfin à livrer Casal aux français: M. de Louvois envoya sur le champ à M. de Catinat un brevet de maréchal de camp, avec ordre de quitter son gouvernement de Flau-

dres, &c. de se rendre en secret à Pignerol. Il s'y mit à la tête de douze bataillons, marcha vers Casal, & entra dans la citadelle, avant qu'aucune puissance pût être informée de cet événement.

Telle étoit dès lors sa réputation, que Louvois, le plus despotique des ministres, le laissoit le maître de déterminer à son gré les travaux dont il avoit le projet, &c. de disposer des fonds. D'ailleurs, cette nouvelle commission devoit à remplir à M. de Catinat, plusieurs points importants. Il devoit sur-tout entretenir la bonne intelligence entre les Mont-Ferrains & les troupes françaises, rétablir dans celle-ci la discipline, & les contenir dans une exacte subordination; entreprise très-difficile à exécuter. M. de Catinat tenta d'y réussir moins par les réglemens, qu'en procurant des occupations analogues aux différens caractères des officiers. Il donna des bals & des spectacles à ceux qui ne pouvoient être occupés que par les plaisirs, fit obtenir des jardins, confia des détails à ceux qui préféreroient la vie tranquille. Il voulut paroître faire adopter à sa garnison les coutumes & les usages du pays, & alla même, suivi de tous les officiers, demander à l'évêque de Casal la permission de faire gras le carême; exemple de soumission à l'église qui édifia les Mont-Ferrains. Ce trait, &c. beaucoup d'autres de sa sagesse, firent dire de lui, au pape Innocent XI, que c'étoit un homme d'une rare prudence. Ce pontife ne rétracta point cet éloge, quand M. de Catinat arrêta l'inquisition, qui vouloit intervenir dans l'abjuration des officiers, & s'ingérer dans la conduite des troupes françaises. Je veux, disoit-il, rester autant qu'il est possible dans nos mœurs. Ce fut pour n'en pas sortir qu'il punit sévèrement un officier, qui, croyant satisfaire à ses engagemens avec une courtisane, lui avoit donné deux jetons, au lieu de deux louis qu'il lui avoit promis : Si vous sachiez, mon général, disoit-il, officier en s'excusant, la marchandise qu'elle m'a donnée ! Cette raison ne fut pas admise par M. de Catinat, qui lui fit publiquement honte de sa conduite, & l'obligea de tenir sa parole.

La discipline & le bon ordre étant établis dans Casal, M. de Louvois proposa au roi M. de Catinat, pour commander les troupes que sa majesté devoit envoyer contre les religieux des vallées du roi de Sardaigne. La modestie du nouveau général approchoit de la timidité. M. de Louvois fut obligé de lui réitérer l'ordre de remercier le roi de ce commandement : il s'en excusoit sur ce qu'il ne croyoit pas, disoit-il, devoir prendre cette liberté. La difficulté du local rendit cette campagne très-pénible; M. de Catinat donna l'exemple à ses troupes en partageant routes les fatigues. Or le voyage, disent les mémoires du temps, gravissant les montagnes à pied, & glissant sur le cul comme le soldat, dans les descentes. Les ennemis, par la combinaison de ses marches,

se virent attaqués en même-temps par devant & par derrière, & les mesures du général furent si justes, que les vallées se trouvèrent fournies au jour qu'il avoit fixé. Il nous a laissé lui-même un journal de cette expédition; & quand sur la fin de ses jours, il jeta au feu tous ses papiers, pour anéantir s'il étoit possible, le souvenir de tous ses exploits, il conserva en entier ceux qui répondoient à la campagne de 1686, & il y écrivit de sa propre main : *Papiers que j'ai jugé à propos de conserver.*

Au retour de cette expédition, M. de Catinat fut nommé gouverneur de Luxembourg. Il arriva dans cette place le 8 février 1687, & entra dans la ville à pied, enveloppé dans son manteau, pour épargner les cérémonies & la dépense qu'occasionne en pareil cas, l'arrivée d'un commandant. Cette modestie pourroit paroître affectée, si l'on ne savoit d'ailleurs que M. de Catinat soutint toute sa vie ce caractère de simplicité. Son premier acte de commandement, fut de refuser ce que les généraux appellent les traitemens du pays & il ne les accepta, dans la suite, que par ordre du roi. Ce sacrifice n'auroit rien d'admirable de la part d'un homme riche : mais on sait que M. de Catinat, né pauvre, ne pouvoit trouver dans son économie un surpément à la modicité de son revenu : aussi, à la fin de l'année, pria-t-il avec confiance le ministre de lui continuer une gratification de deux mille écus, cui les autres années lui étoient de commodité, mais celle-ci de nécessité.

Le roi ayant assemblé à Vaucouleurs un camp de cavalerie, M. de Catinat en eut le commandement. Il reçut ordre, peu de temps après, de lever sous son nom deux régimens, l'un d'infanterie, l'autre de dragons, &c. de reconnoître le pays de Juliers & la ville d'Aix-la-Chapelle. De retour à Luxembourg, il y trouva des lettres de lieutenant-général, avec ordre de se rendre en secret devant Philibourg, dont on avoit résolu le siège, que M. le Dauphin devoit commander. Aussi-tôt après la reddition de cette place, il alla mettre à contribution les pays de Juliers & de Limbourg, Faites de rudes exécutions, lui écrivoit M. de Louvois, piller, massacrer, brûler, brûler bien le pays. M. de Catinat fut allier dans cette occasion, le service de l'état avec les loix sacrées de l'humanité; voici les propres termes de ses ordres : Si par l'opiniâtreté des habitans, le feu devient le seul moyen de les soumettre, qu'on ait grand soin de n'enflammer qu'une maison séparée de chaque village, afin que l'incendie ne puisse se communiquer. Mais les contributions furent levées sans incendies & sans ravages. La province de Juliers, écrivoit alors le gazerier de Hollande, a eu le bonheur que les troupes fussent commandées par ce général; si c'eût été tout autre, tout le pays auroit été brûlé.

En envoyant à la cour la relation de la bataille de Staffarde, M. de Catinat ne s'y donne que la part d'un soldat. Tous les colonels y étoient nommés ; & le roi, au rapport du général, avoit à chacun d'eux une obligation particulière. Catinat finissoit en s'exculant au sujet de ceux qu'il oublioit. La cour n'apprit les propres exploits que par les lettres de différens particuliers ; on fut sur que son cheval avoit été tué sous lui, qu'il avoit reçu plusieurs coups de feu dans ses habits, & une contusion au bras gauche. En un mot, il étoit si peu question du général dans cette relation, que, quand elle fut rendue publique, un nouvelliste, qui en avoit écouté la lecture, demanda d'un air de curiosité : M. de Catinat étoit-il à la bataille ?

Après la célèbre victoire de la Marfille en 1683 ; il passa la nuit qui suivit la bataille au bivouac, à la tête des troupes ; il étoit au milieu de la Gendarmérie, qui dans cette journée avoit elle seule pris vingt-huit drapeaux ou étendards ; il dormoit enveloppé dans son manteau. Les Gendarmes imaginèrent de rassembler ces trophées, & d'en environner le héros endormi. Les régimens voisins apprenant cet hommage rendu à leur général, apportent aussi au tour de lui les trophées qu'ils avoient gagnés, & au lever du jour, il se réveille entouré des gages de sa victoire, & salué par les acclamations de son armée.

On obtint de Louis XIV, l'envoi du maréchal de Villeroi à l'armée d'Italie. Catinat moins ancien que lui, se trouva par-là à ses ordres. Il soutint cette injustice en homme supérieur à la fortune ; il ne se permit ni murmures ni plaintes. « Je tâche d'oublier, mandoit-il à ses amis, » la disgrâce où je suis tombé, pour avoir l'esprit pris libre dans l'exécution des ordres de M. de Villeroi ; je me mettrai jusqu'au cou pour l'aider. Les méchans seroient outrés, s'ils » avoient jusqu'ou va mon intérieur à ce sujet. » Catinat tint exactement parole. Villeroi, en arrivant, insulta à sa prudence, & contre son avis, attaqua le prince Eugène dans le poste de Chiari. Il pensoit que ce général n'avoit pas osé tenir devant lui, & que les troupes qu'il avoit laissées dans ce poste n'étoient qu'une arrière-garde. Catinat qui voyoit les retranchemens garnis, l'assure encore qu'il se trompoit, & bientôt le feu des ennemis confirme son opinion. Au moins, s'écrie-t-il dans un premier mouvement qu'il ne peut contenir, ce n'est pas ma faute, & en même-temps il tâche de la réparer comme si c'eût été la sienne. Il se met à la tête des troupes & les ramène au combat. C'est en cette occasion qu'il lui échappa un mot digne des plus grands hommes de l'antiquité. Après une charge infructueuse, il rallioit encore les troupes. Un officier lui dit : Où voulez-vous que nous allions ? à la mort ? Il est

vrai, répond Catinat, la mort est devant nous ; mais la honte est derrière.

La paix ayant été conclue, le maréchal de Catinat revint à Paris ; il logeoit dans la rue de Sorbonne, quartier qui annonce la modestie de son habitation. La vie qu'il menoit pendant la paix étoit fort simple ; il se plaisoit dans la société de sa famille, alloit les dimanches entendre l'office dans la sacristie des Chartreux, & se promenoit ensuite dans leur enclos. M. le Roi, son ami, qui l'accompagnoit dans ses promenades, raconte qu'un jour les enfans s'amusaient à jouer pendant qu'il causoit avec le maréchal, jettèrent leurs chapeaux sur des arbres, pour en faire tomber des nids d'oiseaux ; les chapeaux restèrent suspendus aux branches. Le père arrive, & veut élayer de les faire tomber avec sa canne, qui par malheur, reste aussi sur les branches. Le maréchal pour les tirer tous d'embarras, grimpe à l'arbre, s'élance pour rattrapper la canne, & fait en même-temps tomber les chapeaux.

Un des plaisirs les plus vifs de M. de Catinat, étoit d'aller le grand matin sur le pont Royal pour y jouir du spectacle que la que y présente : Jamais, disoit-il, je n'ai rien vu d'aussi beau dans tous les pays que j'ai parcourus. Il alloit aussi toutes les semaines à l'Hôtel des Invalides. Un des enfans de M. le Roi, ayant souvent entendu parler le maréchal de la beauté de cet édifice, eut la plus grande envie de le voir. Un matin il abandonne sa classe, arrive chez le maréchal, mis comme un écolier, & le trouve avec M. le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, & le maréchal de Mézavi. M. de Catinat ayant obtenu d'eux la permission de le faire entrer ; il lui demanda quelle raison l'amenoit : l'enfant embarrassé, dit en hésitant : On m'a dit, Monsieur, que vous pouviez me faire voir l'Hôtel des Invalides, & je viens vous demander cette grâce. Sa naïveté fit rire les auditeurs. Le maréchal envoya dire à M. le Roi que son fils étoit chez lui, & qu'il le lui ramèneroit ; il fit dîner l'enfant, & dès qu'il fut libre, il le prit par la main pour le mener à pied aux Invalides. A l'arrivée du maréchal dans l'hôtel, les gardes prennent les armes, les tambours battent ; tous les vieillards, les infirmes accourent ; on crioit dans les cours, voilà le père la pousse. Ce bruit effraya l'enfant ; le maréchal le rassura, en lui disant que tout cela prouvoit l'amitié que tous ces gens respectables lui portoient. Il lui fit voir toute la maison, le mena à l'heure du souper, dans tous les réfectoires, fit apporter deux verres, & but avec le jeune homme à la santé de tous ses anciens camarades : tout le réfectoire debout & decouvert, remercia le maréchal, & le reconduisit avec acclamation.

Il alloit tous les quinze jours à Versailles. Le roi lui demanda pourquoi on ne le voyoit jamais

à Marly, & si quelque affaire l'en empêchoit. Aucune, sire, répondit le maréchal; mais la cour est très-nombreuse, & j'en use ainsi pour laisser aux autres la liberté de vous faire leur cour. Voilà bien de la considération, répondit le roi!

La simplicité de l'extérieur de M. de Catinat, fut regardée par ses envieux, comme l'effet d'un orgueil délicat. Cet habit de drap uni, dont le maréchal est toujours vêtu, est pour lui, disoient-ils, la manière la plus sûre de se faire remarquer. Mais la conduite de M. de Catinat démentoit cette calomnie, puisqu'il s'avoit fort de cette simplicité, quand il étoit obligé d'assister à quelques cérémonies d'éclat. Il étoit alors vêtu comme les autres; on le voyoit avec des habits magnifiques, mais qu'il quitoit avec plaisir, lorsque le moment de la représentation étoit fini. Ce costume simple du maréchal donna lieu à plusieurs anecdotes. Se trouvant un jour à la messe dans l'église des Jacobins, un précepteur, qui ne le connoissoit pas, lui fit céder la place à ses élèves.

On dit encore qu'étant allé pour affaires chez un premier commis, les valets le firent attendre long-tems dans l'antichambre. Un officier le reconut & vint le commiser; celui-ci sortit pour lui faire ses excuses, auxquelles il répondit par cette leçon : *Ce n'est pas ma personne que vous avez tort de laisser dans votre antichambre, mais un officier; quels qu'ils soient, ils sont tous également au service du roi, & vous êtes payé par lui pour leur répondre.*

Des vues d'économie lui firent quitter Paris pour se retirer entièrement à Saint-Gratien. Le roi qui entendoit toujours parler de sa pauvreté, voulut un jour s'en instruire par lui-même; il lui fit dire de venir à Marly, & le mena voir ses bâtimens, sur lesquels il lui demanda son avis; et lui disant : c'est le goût des vieux guerriers comme nous, d'aimer à bâtir; apparemment que vous bâtissez aussi à Saint-Gratien? Sire, c'est un goût, lui repartit le maréchal avec modestie, que tout le monde ne peut pas satisfaire. Louis XIV étonné, reprit : Mais vous êtes à votre aise; vous jouissez de six à sept mille livres de patrimoine, & d'environ quinze mille livres de rente de mes bienfaits, que vous avez bien mérités. Je jure, il est vrai, répondit le maréchal, du patrimoine que dit votre majesté; mais pour ses bienfaits, il y a plusieurs années que je n'en suis pas payé. Le roi envoya chercher le contrôleur-général, & lui donna ordre de payer M. de Catinat; mais l'ordre ne fut exécuté qu'en partie; & le lui étoit encore dû à sa mort plusieurs années de ses pensions.

Louis XIV ne pouvoit lui refuser son estime, & pour lui en donner une nouvelle marque, il le nomma, en 1705, chevalier de ses ordres. Mais M. de Catinat ne voulut pas accepter cette

grace. Ses parens, jaloux de faire passer à leur postérité cette illustration, se réunirent pour le conjurer d'accepter le cordon; ils lui présentèrent sa généalogie, pour lui faire voir qu'il étoit en état de faire ses preuves, & ils ajoutèrent que sa conduite, en cette occasion, leur seroit tort à jamais. Si je vous fais tort, leur répondit-il, rayez-moi de votre généalogie. Il perfla dans son refus.

Le maréchal passoit à Saint-Gratien, la plus grande partie de son tems à rêver; cet état lui étoit si agréable, qu'il se promenoit toujours seul, & que chacun évitoit avec soin de le rencontrer & de le troubler dans ses réflexions. Nous ne passions pas un jour sans le voir, écrivoit madame de Coulanges; je le trouve seul au bout d'une de nos allées; il y est sans épée; il semble qu'il ne croit pas en avoir jamais porté.

Cette simplicité produisit encore une méprise singulière, dont le souvenir s'est conservé, même jusqu'à aujourd'hui, parmi les paysans de Saint-Gratien. Un jeune bourgeois de Paris, chassait auprès de Saint-Gratien, aperçut le maréchal, & lui cria, sans ôter son chapeau : Bon-homme, je ne fais à qui appartient cette terre; je n'ai point permission d'y chasser; cependant je vais me la donner. Le maréchal l'écouta chapeau bas, & continua sa promenade. Le jeune homme voyant rire des paysans, qui travailloient dans la campagne, leur en demanda le sujet. Ces bons gens lui répondirent : Nous rions de votre insolence, de parler ainsi à monseigneur; s'il avoit dit un mot nous vous aurions battu.

Le bourgeois confus courut après le maréchal, lui demanda pardon, & l'assura qu'il ne le connoissoit pas : Il n'est pas nécessaire, lui répondit-il, de connoître quelqu'un pour lui ôter son chapeau; mais laissons cela, & venez souper avec moi : ce que le jeune homme n'osa point accepter.

Cependant M. Catinat avançoit en âge, & sa santé s'affoiblissoit de jour en jour, par une enflure aux jambes : il étoit encore attaqué d'une petite qui menaçoit de l'étouffer. Il fit venir M. Helvétius, & le pria de lui dire à peu près les tems qui lui restoit à vivre. Ce médecin lui fixa l'espace de trois mois, & lui ordonna du lok. Ce maréchal peu crédule, lui demanda : Mais à quoi bon ce lok ? A rendre l'agonie plus douce & moins longue, répondit le médecin. Dès qu'il fut parti, le maréchal envoya chercher son testament, & le relut sans y rien changer. Ce testament, comparé avec le partage de M. de Catinat, & les successions qui lui étoient échues, montre également son économie personnelle & son déintéressement dans le maniement des affaires; il n'avoit ni diminué, ni augmenté son patrimoine, pendant tout le tems qu'il avoit été au service

service du roi. Il vit approcher la mort de sang-froid, & mourut le 22 février 1712, dans la soixante-quatorzième année de son âge, en prononçant ces paroles : Mon Dieu, j'ai confiance en vous.

Une circonstance singulière de la vie de ce grand homme, c'est qu'il s'occupoit de la poésie, & que même elle étoit pour lui son besoin. « Rien n'est plus vrai, disoit-il à Palaprat, le jour de la bataille de la Marfaisse, en lui serrant la main, cela me peine, mais depuis huit jours, je n'ai songé à faire un vers ».

Enfin, il y a un mot du prince Eugène qui marque bien le cas qu'il faisoit de *Catinat*. La cour, au commencement d'une campagne, étoit indécise sur le choix de ses généraux, & balançoit entre *Catinat*, Vendôme & Villeroi. On en parloit dans le conseil de l'empereur. « Si c'est Villeroi » qui commande, dit Eugène, je le battraï ; si c'est Vendôme, nous nous battons ; si c'est *Catinat*, je serai battu ».

CATON LE CENSEUR. Marcus - Portius Cato surnommé le *Censeur*, parvint aux premières charges de la république, quoiqu'il fût né d'une famille plébéienne. Sa agilité, sa valeur, son activité, son éloquence, furent les degrés qui l'y conduisirent. Dans la guerre contre les rebelles d'Espagne, il s'empara en peu de tems de plus de quatre cents places & lui-même disoit qu'il avoit pris plus de villes qu'il n'avoit passé de jours dans son département. Parvenu à la censure, son premier soin fut de s'occuper de réformer les mœurs des romains ; ce qui lui mérita une statue, avec cette inscription : *A la gloire de Caton, qui a rétabli la corruption des mœurs*. *Caton* disoit ordinairement qu'il se repentoit de trois choses : d'avoir passé un jour sans rien apprendre ; d'avoir confié son secret à sa femme ; & d'avoir voyagé par eau, quand il pouvoit voyager par terre. Cet homme célèbre vivoit 205 ans avant Jésus-Christ.

CATON D'UTIQUE, illustre romain, arrière-petit-fils de *Caton le censeur*. Il fut surnommé *d'Utique*, parce qu'il se donna la mort dans cette ville, à l'âge de 48 ans, l'an 45 avant Jésus-Christ.

Caton vécut heureux sans les faveurs de la fortune, & mourut content en dépit d'elle, parce que la vertu qu'il n'abandonna jamais lui tenoit lieu de tout ; c'étoit un stoïcien rigide, un citoyen zélé, un patriote enthousiaste qui aimoit la patrie exclusivement à lui. Quel romain lui est comparable à cet égard ? « L'accessoire » chez *Cicéron*, a dit le président de Montesquieu, c'étoit la vertu ; chez *Caton*, c'étoit la gloire. *Cicéron* se voyoit toujours le premier ; *Enclépétiana*.

« *Caton* s'oubloit toujours. Celui-ci vouloit sauver la république pour elle-même ; celui-là, pour s'en vanter. Quand *Caton* prévoyoit, *Cicéron* craignoit. Là où *Caton* étoit, *Cicéron* se consoloit. Le premier voyoit toujours les choses de sang-froid, l'autre au travers de cent petites passions.

Caton annonça dès son bas âge cette roideur inflexible de caractère qu'il fit paroître dans toute sa vie. *Crépus*, son oncle, étoit tribun du peuple, & plusieurs nations d'Italie, alliées des romains, desiroient d'être admises au nombre des citoyens de Rome. *Pompéius*, l'un des chefs des alliés, s'avisa de demander en badinant au jeune *Caton* la recommandation auprès de son oncle. L'enfant gardant le silence, témoigna par son regard & par un air de mécontentement sur le visage, qu'il ne vouloit point faire ce qu'on lui demandoit. *Pompéius* insista, & voulant pousser à bout cet enfant, il le prit par le milieu du corps, le porta à la fenêtre, & le balançant en dehors, il le menaça de le laisser tomber s'il persévérait dans son refus. Mais la crainte ne fit pas plus d'effet que les prières ; & *Pompéius* en le remettant dans la chambre, s'écria : « Quel bonheur pour les alliés que ce ne soit là qu'un enfant ! Car, s'il étoit en âge d'homme, nous n'aurions pas un seul suffrage.

Sa haine pour la tyrannie se manifesta à l'âge de quatorze ans par un trait remarquable, rapporté par *Plutarque*. *Sarpédon*, son gouverneur, l'avoit conduit dans le palais du dictateur *Sylla*. A l'aspect des rêtes sanglantes des proscrits, il demanda le nom du monstre qui avoit assassiné tant de romains. « C'est *Sylla*, » lui répondit *Sarpédon*. Eh quoi, lui dit son jeune élève, *Sylla* les égorge, & *Sylla* vit encore ! Donne-moi ton épée, ô *Sarpédon*, afin que je l'enfonce dans le cœur du tyran, & que ma patrie soit libre. Il prononça ces dernières paroles d'un ton de voix si élevé, & avec un regard si animé, que *Sarpédon* fut saisi de crainte ; & depuis ce moment il observa plus soigneusement son élève, de peur qu'il ne se portât à quelque coup hardi auquel personne n'osât même penser.

Caton cultiva l'éloquence, afin d'avoir une arme de plus, capable de défendre les droits de la justice. Il auroit regardé au-dessous de lui de discourir sans la seule vue d'obtenir la réputation d'excellent orateur. On blâme votre silence, lui dit un jour un de ses amis. A la bonne heure, répondit *Caton*, pourvu qu'on ne trouve rien à blâmer dans ma conduite.

Ce romain, insulté par un homme diffamé, lui répondit avec cette fierté qui sied bien à la vertu : « Le combat est trop inégal entre toi & moi ; ta coutume est de dire & de faire des infamies, & moi je n'en fais ni n'en dis ».

Pour se soumettre l'opinion des hommes, il commença par s'en rendre indépendant. Comme il voyoit que la pourpre d'une couleur vive & éclatante étoit à la mode, il la choisissoit sombre & foncée. Souvent après son dîner il sortoit en public nuds - pieds, & en simple tunique.

Cet homme si extraordinaire se réjouissoit lorsqu'il se trouvoit des citoyens plus capables que lui de remplir les charges de la république, qui étoient vacantes; & il ne sollicita vivement celle de tribun du peuple, que pour en éloigner un certain Métellus dont la liberté romaine avoit tout à craindre.

Il se comporta avec tant d'intégrité dans ses différentes magistratures, que son nom étoit en quelque sorte cité comme celui de la vertu même. Un avocat plaident une affaire où l'on ne produisit qu'un témoin, dit aux juges qu'un seul témoin, quand ce seroit *Caton*, ne suffisoit pas pour asseoir un jugement.

Il étoit même passé en proverbe de dire d'un fait trop peu vraisemblable : « Ce fait n'est pas » croyable, quand même ce seroit *Caton* qui » l'auroit dit ».

Un sénateur dont la vie voluptueuse & déréglée étoit connue, faisant en plein sénat l'éloge de la simplicité & de la tempérance, un autre sénateur l'apostropha : « O toi qui parle » comme *Caton*, ne vis donc point comme *Lucullus* ».

Caton renfermant dans son sein la liberté exilée de l'Italie entière, se retira dans la petite ville d'Urique. Il exhorta les sénateurs à imiter son courage & à se défendre contre l'usurpateur; mais ne trouvant que des hommes intimidés par l'approche de César victorieux, il eut l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite; il procura de l'argent à ceux qui pouvoient en manquer, & fournit des vaisseaux aux autres. Lorsqu'il eut donné par-tout ses ordres, ne voyant plus d'espérance de sauver les loix & la liberté, il songea à quitter une vie qui leur étoit inutile. On le pressoit de consulter l'oracle de Jupiter l'Hammon : « Laissez, répondit-il, les oracles aux femmes », aux lâches & aux ignorans. L'homme de courage, indépendant des dieux, fait vivre & mourir lui-même. Il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse, ou qu'il l'ignore ».

L'inflexibilité de son caractère l'avoit empêché d'être admis au consulat. Le jour qu'il fut rejeté, il passa ce jour de deuil pour les candidats, à jouer à la longue-paume dans le champ de Mars, & à se promener d'un air serein dans la place publique; & la veille du jour qu'il choisit pour se donner la mort, il assembla ses amis & soupa

fort gaiement avec eux. Il passa une partie de la nuit à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, & s'endormit quelque temps après. Le matin s'étant éveillé, il envoya un de ses serviteurs vers le port pour savoir si tout le monde étoit embarqué. Lorsqu'on lui eut rendu réponse, il jeta de profonds soupirs sur le sort de ceux qui, dans de pareilles circonstances, étoient obligés de se mettre en mer. Il fit ensuite fermer la porte de sa chambre, & se trouvant seul, il prit son épée & s'en donna un coup au-dessous de l'estomac. Au bruit qu'il fit en tombant, son fils & ses amis inquiets enfoncèrent la porte & le trouvèrent noyé dans son sang. On pansa la plaie qui n'étoit pas mortelle. *Caton* souffrit ces soins, mais c'étoit pour avoir le loisir d'affronter la mort de plus près & de la collecter, suivant l'expression de Montaigne; car cette plaie ne fut pas plutôt pansée qu'il y porta les mains, la rouvrit, déchira ses entrailles palpitantes, & expira.

Lorsque César apprit cette mort, il s'écria : O *Caton*, je vous envie la gloire de votre mort, car vous m'avez envié celle de vous sauver la vie. Mais ce langage étoit-il bien sincère ?

César lui reprochoit dans son *Anti-Caton*, d'aimer le vin, & de s'être livré à ce goût jusqu'à faire excès. Nous ne dirons point avec Sénèque, qu'il est plus aisé de croire l'ivrognerie honnête que *Caton* vicieux; mais nous croyons que l'on peut recueillir le témoignage de César, l'ennemi de *Caton*, & qui souffroit impatiemment de voir la censure de ses mœurs & de ses actions, dans la conduite austère de ce vertueux citoyen. César lui a aussi reproché de n'avoir exilé sa femme, *Mattia Hortensia*, que par un motif d'intérêt. Mais, c'est, dit Plutarque, un reproche absurde; car, s'écrit cet historien, quel reproche plus absurde, ô grand l'Hercule, que de t'accuser de lâcheté ?

CATULLE. Ce poète latin étoit né à Verone, 86 ans avant Jésus-Christ. Son esprit le fit rechercher des personnalités les plus illustres de son temps. Jules-César se vengea bien noblement de quelques épigrammes que *Catulle* avoit composées contre lui. Le prince invita le poète à souper, & le combla de caresses. Les épigrammes de *Catulle* sont écrites dans un style très-pur; mais il n'en est pas de même des pensées qu'elles renferment; ce qui a donné lieu à ce mot : « Qui écrit comme *Catulle*, vit rarement » comme *Caton* ».

Ce poète mourut 57 ans avant Jésus-Christ.

CAUTION. La naissance du fils aîné d'un monarque, dont les états ou la couronne sont héréditaires, inspire toujours une joie universelle :

elle resserre les liens du souverain & des sujets ; elle affermit la couronne sur la tête du monarque ; elle donne plus de solidité aux obligations qu'il contracte : aussi lors de la naissance de monseigneur le dauphin, Louis XIV, ayant dit à M. Pelletier Desforts, contrôleur-général, qu'il falloit chercher de l'argent pour fournir aux réjouissances ; ce ministre lui répondit : « Sire, vous en trouverez facilement ; la reine vient de vous donner une bonne caution ».

CAYLUS, (Anne-Claude-Philippe comte de) né à Paris, le 31 octobre 1692, mort dans la même ville, le 5 septembre 1765.

Le comte de Caylus naquit avec le goût des arts. Personne du moins ne montra étant jeune, un désir plus vif de contribuer à leurs progrès, une application plus suivie à l'étude & à la recherche des monuments historiques. Il étoit le correspondant des savans étrangers, le conseil & le protecteur des artistes. Lui-même a gravé, & s'est formé un œuvre qui, pour le nombre des morceaux, égale celui du graveur le plus fécond & le plus laborieux. Une simplicité de caractère qui passoit jusques dans son extérieur, le faisoit aisément distinguer dans la société. Sa politesse n'étoit ni recherchée ni étudiée, elle étoit vraie & rien de plus. Il avoit un cœur excellent ; & souvent on l'a vu se déclarer hautement pour ses amis dans la disgrâce.

Le comte de Caylus étant jeune embrassa l'état militaire, & s'y distingua ; mais un voyage qu'il fit en Italie, développa en lui son goût naturel pour les arts, & lui fit bientôt abandonner le tumulte des armes, pour aller interroger dans le silence des campagnes, les monuments épars de l'antiquité. Vers l'an 1715, il passa dans le Levant, à la suite de l'ambassadeur de France à la Porte Ottomane. Arrivé à Smyrne, il voulut profiter d'un délai de quelques jours, pour visiter les ruines d'Ephèse, qui n'en sont éloignées que d'environ une journée. La campagne étoit alors infestée par une troupe de brigands, à la tête desquels étoit le redoutable Caracaly : il étoit dangereux de fréquenter les chemins. Mais le comte de Caylus qui desiroit toujours puissamment ce qui pouvoit contribuer à ses études, s'avisâ d'un singulier expédient qui lui réussit. Vêtu d'une simple toile de voile, ne portant sur lui rien qui pût tenter le voleur le plus avide, il se mit sous la conduite de deux brigands de la bande de Caracaly venus à Smyrne, & convint avec eux d'une certaine somme, à condition néanmoins qu'ils ne toucheroient l'argent qu'au retour. Comme ils n'avoient d'intérêt qu'à le conserver, jamais il n'y eut de guides plus fidèles. Ils le conduisirent avec son interprète vers leur chef, dont il reçut l'accueil le plus gracieux. Caracaly instruit de son voya-

ge, voulut servir sa curiosité ; il l'avertit qu'il y avoit dans le voisinage des ruines dignes d'être connues ; & pour l'y transporter avec plus de célérité, il lui fit donner deux chevaux arabes, de ceux qu'on appelle chevaux de race, estimés les meilleurs coupeurs. Le comte se trouva bientôt comme par enchantement sur les ruines indiquées, c'étoient celles de Colophon. Il y admira les restes d'un théâtre, dont les sièges, pris dans la masse d'une colline qui regarde la mer joignoient antrefois au plaisir du spectacle, celui de l'aspect le plus riant & le plus varié. Il retourna passer la nuit dans le fort qui servoit de retraite à Caracaly, & le lendemain il se transporta sur le terrain qu'occupoit anciennement la ville d'Ephèse.

Après un séjour de plusieurs mois dans les différentes contrées du Levant, cet amateur zélé revint dans le sein de sa patrie, faire jouir ses concitoyens du fruit de ses voyages, & de l'utilité de ses recherches. En 1731, il fut reçu dans l'académie royale de peinture & de sculpture en qualité d'honoraire amateur. Quel citoyen mérita mieux ce titre ! Il encourageoit les artistes, il les aidait par ses bienfaits, il les éclaircit par ses propres recherches. Nous avons du comte de Caylus une vie des plus célèbres peintres & sculpteurs de l'académie. Il a aussi publié une suite de sujets de tableaux qu'il avoit recueillis dans la lecture d'Homère, & des anciens auteurs. Indépendamment des présents dont il gratifia l'académie de peinture & de sculpture, il y a fondé un prix annuel pour celui des élèves qui, dans un concours, réussira le mieux à dessiner ou à modeler une tête d'après nature, & à rendre avec vérité les traits caractéristiques d'une passion donnée.

Un heureux hasard lui procura le moyen de rappeler à nos yeux la composition & les coloris des tableaux de l'ancienne Rome. Les desseins coloriés qu'il avoit faits à Rome, le célèbre Pierre-Santo-Bartholi, d'après des peintures antiques, lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver ; & avant que d'en enrichir le cabinet des estampes du roi, il en fit faire à ses dépens une édition : à la perfection de laquelle se prêta l'intelligence éclairée & scrupuleuse de M. Mariette. C'est peut-être le livre d'antiquités le plus singulier qui paroisse jamais. Toutes les pièces en sont peintes avec une précision & une pureté que rien n'égale. Les exemplaires qui ont été donnés au public, se réduisent à trente.

Quoiqu'en 1742 le comte de Caylus eût recherché une place d'académicien honoraire dans l'académie des inscriptions & belles-lettres, il s'occupa toujours également des arts. Toutes les savantes dissertations dont il a enrichi le recueil de cette académie, ont leur progrès & leur perfection pour objet. Mais

ce qu'il flattait plus, ce qui attirait toute sa complaisance, fut la découverte de la peinture encaustique. Un passage de Plin, mais trop court pour développer clairement le procédé de cette peinture, lui en fit naître l'idée. Il s'aïda du secours de la chimie, & crut avoir trouvé le secret de substituer la cire à l'huile dans l'emploi des couleurs, & de la faire obéir au pinceau. Il se flatta d'avoir évité les luisans de la peinture à l'huile, & de rendre les tableaux moins sujets aux impressions du tems.

L'étude de l'antiquité lui servoit en quelque sorte de délassement à ses autres recherches, & ce se vant distingué nous a laissé un recueil complet d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines & gauloises, en 7 volumes in-4°, ornés de plus de 800 planches.

Quelques jours avant sa mort, il s'occupoit encore du projet de faire graver les antiquités romaines qui subsistent dans nos provinces méridionales. Mignard l'architecte en avoit autrefois exécuté les desseins par ordre de M. Colbert, & ces desseins avoient été recouverts par M. de Caylus. Dans sa dernière maladie, il recommanda la perfection de ce projet à M. Mariette, dont le zèle & le goût pour les arts lui étoient bien connus.

Le comte de Caylus vit un jour, sur le bord d'un fossé, un rustre qui dormoit d'un profond sommeil. Près de cet homme, étoit un enfant de douze ans, qui, d'un œil attentif, considérait son caractère de tête & son habillement pittoresque. Le comte s'approche avec affabilité & lui demande à quoi il pense : « Monsieur, dit l'enfant, si je savois bien dessiner, je voudrois faire cet homme. — Faites-le toujours, voilà des tablettes, un crayon ». L'enfant encouragé, trace l'objet de son vœu, & à peine a-t-il fini sa tête, que le comte l'embrasse, & s'informe de sa demeure, pour lui procurer un sort plus heureux.

Dans les promenades que le comte de Caylus faisoit presque toujours seul, il s'amusoit quelquefois à demander la monnoie d'un écu aux pauvres qu'il rencontroit. Quand ils étoient allés la chercher, il se cachoit pour jouir de l'embarras où ils se jetoient à leur retour : peu après il se montrait, prenoit plaisir à louer le pauvre de son exactitude, & le recompensoit en doublant la somme. Il a dit plusieurs fois à des amis : « Il m'est arrivé de perdre mon écu ; mais j'étois fâché de ne pas avoir été dans le cas d'en donner un second ».

CÉLIBAT. L'homme est né pour la société ; & quoiqu'il s'en trouve souvent de fort dangereux, ce n'est pas pour cela une raison de se vouer à rester seul. Ce n'est pas la société qu'il

faut fuir, ce n'est que la mauvaise société ; la difficulté est de distinguer la bonne. A cet égard, les femmes ont plus d'embarras que les hommes, pour ne pas se laisser abuser dans leur choix.

Les loix de Lycurgue excluoient des emplois civils & militaires ceux qui s'obstinoient à vivre dans le célibat ; ils étoient même exposés à être fouettés tous les ans par les femmes, au pied de la statue de Junon, & exposés à mille plaisanteries.

Auguste parut toujours fort opposé au célibat, & porta les plus sévères ordonnances contre les célibataires. Pendant des jeux auxquels l'empereur assistoit, les chevaliers romains le présèrent d'en adoucir la rigueur. Auguste, pour toute réponse, fit venir les enfans de Germanicus, qui étoient en assez grand nombre, quoique ce prince n'eût encore que vingt-quatre ans ; il en prit plusieurs dans ses bras, mit les autres sur les genoux de leur père, & s'écria par ce spectacle touchant des plaintes inconsidérées.

Lorsque Camille fut censeur, il nota d'infamie ceux qui avoient vieilli dans le célibat. Il pensoit que c'étoit une des premières loix de la nature, de donner l'être comme on l'a reçu, & que nos parens, en élevant notre enfance, nous imposoient l'obligation de rendre un jour à d'autres les mêmes soins.

CENDRES (mercredi des). On questionnoit un turc revenu d'Europe, sur les choses remarquables qu'il pouvoit avoir vues. A Venise, répondit-il, presque tous les habitans deviennent fous pendant un certain temps de l'année : ils courent déguisés par les rues ; & cette extravagance augmente enfin au point que les ecclésiastiques sont obligés de l'arrêter. Parmi les religieux, il y a des savans exorcistes, qui sont venir les malades un certain jour (le mercredi des cendres) ; & aussi-tôt qu'ils leur ont répandu un peu de cendres sur la tête, le bon sens leur revient, & chacun retourne à ses affaires.

On ne s'attendroit pas de trouver dans Virgile des vers qui puissent s'appliquer au jour des cendres. En voici deux très-beaux, tirés du quatrième livre des géorgiques :

*Hi motus animarum atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui jussu compressa quiescent.*

Ne diroit-on pas que Virgile savoit que les cendres devoient succéder au carnaval.

Ninon Lenclos disoit qu'au lieu des paroles dont on se sert, en donnant les cendres, il falloit dire : *Il faut quitter ses amours, il faut quitter ses amours.*

On rapporte qu'un capucin prêchant à Dijon le jour des cendres, cita gravement les deux vers de Virgile ci-dessus, & les appliqua à la cère-

monie qui se pratique à l'église ce jour-là, disant que la réflexion qu'on doit faire sur ce qu'étant poudré, on retournoit en poudré, est capable d'apaiser tous les mouvements déréglés de l'ame, & tous les combats de la chair contre l'esprit.

Le pape Boniface VIII, faisant la cérémonie de donner les cendres, les jeta aux yeux de Porchetto Spinola, archevêque de Gênes, grand gibelin; & échangeant les paroles, lui dit : *Memento homo, quia gibellinus es, & cum gibellinis in cinerem revertetur.*

A Rome, le premier jour de carême, quand le pape reçoit des cendres, le cardinal qui les lui donne, supplime par respect le *memento homo*, quia pulvis es.

CENTENAIRES. On a de tout temps fait une attention singulière aux hommes privilégiés, qui ont franchi les bornes ordinaires de la vie humaine; & l'on a soin aujourd'hui par-tout de les faire connoître exactement. Tels sont les deux Anglois Parr & Jenkins, Macrobies modernes, dont la prodigieuse vieillesse est encore pour bien des gens un problème. Toute la tradition d'Angleterre attache l'âge de Guillaume Parr, qui vécut environ un siècle & demi; & dans un des journaux de Londres, on trouve, en faveur de Jenkins, le témoignage que nous allons rapporter fidèlement.

« Quand je vins demeurer à Boston (dit M^{re} demoiselle Saville), on me conta diverses particularités de l'âge avancé de Henri Jenkins. Je fus long-temps à en douter, jusqu'à ce qu'un jour il vint chez moi demander l'aumône. Je le pria de me dire sincèrement son âge. Il fit une petite pause, après laquelle il me dit qu'il avoit ce 1^{er} soixante-deux ou cent soixante-trois ans. Je lui demandai quels rois il avoit vus; il me nomma entr'autres Henri VIII. Je lui demandai encore quelle étoit la chose la plus élognée dont il avoit conservé le souvenir. Il me répondit que c'étoit le champ de bataille de *Flowden*. Je voulus savoir où étoit alors le roi, & quel âge lui Jenkins avoit. Il me dit que le roi étoit alors en France; que le comte de Surrery commandoit les troupes, & que lui Jenkins avoit alors dix ou douze ans; à telles enseignes qu'il fut envoyé à North-Hampton, avec un cheval chargé de fleches, & que de cet endroit on envoya un autre garçon plus âgé, pour les conduire à l'armée. Toutes ces réponses, s'accordent en effet avec les histoires du temps. On aloit alors d'ars & de fleches; c'étoit le comte de Surrery qui étoit général, & Henri VIII étoit à Tournay. On remarquera de plus, que Jenkins, ne sachant ni lire ni écrire, n'avoit pu s'instruire, dans les livres, de ces circonstances. Il y avoit aussi dans la même paroisse quatre à cinq vieillards de cent

ans ou environ, qui convenoient unanimement d'avoir toujours vu Jenkins, depuis qu'ils le connoissoient, dans un âge fort avancé. Jenkins m'ajouta qu'il avoit été somnelier de lord Conyers, & qu'il le rappelloit fort distinctement d'avoir vu l'abbé de l'abbaye des Fontaines, avant la destruction des monastères ».

Henri Jenkins mourut en décembre 1670, à Ellerton, dans le comté d'York. La bataille de *Flowden* s'est donnée le 9 septembre 1513, & il avoit alors douze ans; d'où il s'ensuit qu'il a vécu cent soixante-neuf ans, c'est-à-dire, seize ans plus que le vieux Parr. Ainsi, c'est l'homme qui a vécu le plus long-temps après le déluge. Les cent dernières années de sa vie, il fit le métier de pêcheur. Il se souvenoit d'avoir rendu témoignage à la chancellerie & dans d'autres tribunaux, depuis cent quarante ans. Il alloit à pied aux assises d'York, & en la vu nager à plus de cent ans. Il existe une procédure, dans laquelle on trouve la déposition de Henri Jenkins, faite en 1665, comme témoin, âgé alors de plus de cent cinquante-sept ans.

En 1743, on a érigé un monument à ce merveilleux vieillard, & la dépense s'en est faite par la voie de souscription. Voici l'inscription qu'on y a mise :

Que le marbre ne rouille point de sauver de l'oubli la mémoire de *Henri Jenkins*, personnage d'une naissance obscure, mais dont la vie a été mémorable : car s'il n'a pas été partagé des biens de la fortune, il a été enrichi des dons de la nature. Il a été heureux, si ce n'est par la variété de ses plaisirs, du moins par leur durée. Si le monde a méprisé son état abject, la providence l'a favorisé, en lui donnant les jours d'un patriarche, pour apprendre aux hommes le prix de la tempérance & d'une vie laborieuse. Il a vécu l'âge surprenant de cent soixante-neuf ans. Il a été inhumé en ce lieu, le 6 décembre 1670, & sa mémoire a été illustrée en 1743.

En 1760, Jacques-Marc Donald, âgé de cent dix-sept ans & deux mois, mourut à une mille de la ville de Cork. Il avoit sept pieds deux pouces de hauteur, mangeoit à chaque repas pes de quatre livres d'aliments solides, & buvoit à proportion des liqueurs fortes, sans que sa raison en souffrit. Ses membres étoient beaucoup trop gros pour sa hauteur : un bracelet ordinaire auroit pu lui servir d'anneau. Il avoit dans sa jeunesse été exposé, pour de l'argent, à la curiosité du public; mais cette façon de vivre l'obligeant à la retraite, & sa santé exigeant de l'exercice, il s'engagea dans les grenadiers, & servit depuis 1685, jusqu'en 1706, qu'il revint dans son village, où il travailla à la terre, en journées, jusqu'à l'âge de cent quatorze ans.

Il se fit à Londres, le 29 juin 1700, un mariage d'un homme âgé de cent trois ans, avec une femme âgée de cent.

On a imprimé, il y a quelques années, à Copenhague, l'histoire d'un paysan de Norwege, qui a vécu cent quarante-six ans, & qui paroit toujours avoir joui d'une santé vigoureuse. Les remèdes qu'il usoit dans ses incommodités passagères, n'étoient pas moins étranges que la force de sa constitution. On assure que, pour se purger, il avoit une balle de moufler.

CÉRÉMONIES SINGULIÈRES.

On sait que tous les ans, un certain jour, le doge de Venise, accompagné des sénateurs, & dans la plus grande pompe, monte sur le bucentaure & épouse la mer. Ceux qui ne connoissent point la sagesse des loix vénitienues, & qui ne jugent des institutions que par ce qui les frappe, regardent cette cérémonie comme une vanité & une extravagance indécente. Ils pensent que les vénitiens ne solemnisent cette fête, que parce qu'ils se croyent maîtres de la mer : ils comparent le doge au roi de Perse, qui fit battre de verges le Pont-Euxin, qui ne lui avoit pas été favorable. Le mariage du doge avec la mer renferme des vœux plus nobles : la mer est le symbole de la république ; il épouse l'une sans pouvoir la posséder, il est à la tête de l'autre sans avoir droit à la puissance souveraine. Il est le premier magistrat ; mais il n'est pas le maître : on ne veut pas qu'il le devienne, & on met, entr'autres barrières à sa domination, une coutume qui l'avertit qu'il n'a pas plus d'autorité sur la république, qu'il gouverne avec le sénat, que sur la mer, malgré le mariage qu'il est obligé de célébrer avec elle. En donnant cette explication naturelle & prise de l'esprit des loix vénitienues, à l'usage dont il s'agit ici, il n'y a plus de vanité ni de motif d'orgueil, comme dans la vengeance du Roi de Perse. Le doge ne commet plus d'indécence, en suivant une loi qui lui montre les limites de son pouvoir & la nature de ses obligations.

Pierre Candian, second du nom, étant doge de Venise en 932, une troupe de jeunes gens des côtes d'Istrie vint aborder la côte vénitienne avec plusieurs barques légères ; & ayant épîé le moment que les demoiselles vénitienues seroient assemblées, pour être mariées le dernier janvier, suivant la coutume, ils les enlevèrent avec tout leur butin, les mirent dans leurs barques, & à force de rames traversèrent le golfe, pour aller débarquer sur leurs côtes. Ils étoient occupés à partager leur butin, lorsque le lendemain premier février, les vénitiens, que le doge avoit envoyés à leur poursuite le plus promptement possible, les ayant découverts, les invet-

tirent, les passèrent tous au fil de l'épée, ramènèrent les nouvelles mariées, & tout ce qui leur appartenoit. Les vainqueurs entrèrent en triomphe dans Venise ; & c'est en mémoire de cette victoire, que tous les ans à pareil jour (qui est la veille de la purification de la Vierge), le doge, accompagné de toute la seigneurie, va visiter l'église de *Sancta Maria formosa*, pour remercier Dieu d'un événement si singulier. On nomme ce jour-là, la fête des mariés. C'est en reconnaissance des soins que le doge prit autrefois de procurer à ces nouveaux mariés la restitution des épouses qu'on leur avoit enlevées, que les jeunes filles présentent un chapeau de paille au doge, comme si on eût voulu par-là désigner l'emblème de la pureté, de la simplicité, de la foiblesse de ces jeunes filles. Les jeunes garçons présentent de leur part deux boucilles de vin au doge, en signe de la vigoureuse expédition que firent leurs ancêtres, pour punir le rapt que les Istriens avoient fait de leurs futures épouses.

Canut, roi d'Angleterre, à l'exemple de ses prédécesseurs, & sur-tout d'Egbar, qui toute la vie s'étoit fait appeler le maître & le dominateur des mers ; Canut, dis-je, ambitieux du même titre, résolut d'en prendre possession solennellement, afin qu'à l'avenir cette qualité ne lui pût être contestée : & parce que l'acte de cette prise de possession ne pouvoit être plus authentique qu'en obligeant la mer elle-même de lui rendre hommage comme à son souverain ; au temps de la marée, il fit dresser un trône sur la grève de Southampton ; & là en habit royal, la couronne en tête, il tint ce langage à la mer, lorsqu'elle commença à approcher de lui : *Sache que tu es ma sujette, que la terre où je suis est à moi, & que jusqu'ici personne n'a été rebelle à mes volontés. Je te commande donc de demeurer où tu es, sans passer outre, ni être si hardie que d'approcher ton seigneur & gêner ses habits. A peine achevoit-il ces paroles, qu'une vague vint se briser contre son trône ; & sans respecter sa qualité, le mouilla si bien, qu'il étoit presque tout trempé. En même temps il se leva ; & prenant ceci pour un avertissement du ciel qui vouloit abaisser son orgueil, & lui donner à connoître sa foiblesse, il rémoigna devant sa cour, qu'il n'appartenoit qu'à Dieu de porter le nom de roi, lui qui, au moindre signe, fait trembler le ciel & la terre, & à qui la mer & les autres éléments sont si soumis, qu'en lui obéissant ils adorent son pouvoir. Et afin que son repentir fût public aussi-bien que sa faute, il protesta de ne porter couronne de sa vie, & à l'heure même alla mettre la sienne sur la tête du Crucifix.*

On traitoit anciennement les lépreux avec beaucoup de rigueur. Dès qu'un homme portoit sur lui des marques de la lèpre, on avertissoit le curé. Celui-ci rassembloit aussi-tôt son clergé,

alloit en procession à la maison du lépreux, qui l'attendoit à sa porte, couvert d'un voile noir ou d'une nappe, telle qu'on en met sur les cercueils. Le prêtre faisoit sur lui quelques prières; ensuite la procession retournoit à l'Eglise. Le lépreux suivoit le célébrant à quelque distance. Arrivé à l'Eglise, il entroit dans le chœur, & se plaçoit au milieu d'une chapelle ardente qu'on lui avoit préparée comme à un corps mort. On chantoit une messe de *requiem*; & à l'issue de l'office, on faisoit autour du lépreux des encensemens & des aspersions; on lisoit les *recommandates*, & on entonnoit le *libera*. Il sortoit pour lors de sa chapelle ardente; la procession qui l'avoit amené, le conduisoit hors de l'Eglise, au milieu des chants lugubres, jusqu'à la porte du cimetière, où le prêtre lui adressoit des exhortations à la patience & à la rénération; ensuite il lui faisoit bnfes d'approcher personne, de ne rien touché de ce qu'il marchanderoit pour acheter, avant que cela lui apparût; de se tenir toujours au-dessous du vent, quand, par hasard, quelqu'un lui parleroit. *Je se défends*, disoit encore le prêtre, *que tu n'habites à autre femme qu'à la tienne*.

Du tems du fameux Bertrand Duguesclin, la noblesse s'affembloit souvent pour donner des fêtes aux dames. Le pere de Duguesclin & plusieurs autres gentilshommes bretons publièrent un *tournoi*, où fut invité tout ce qu'il y avoit de plus brave en France & en Angleterre. Duguesclin avoit vu les préparatifs de l'équipage de son pere, & il se promettoit bien de l'accompagner dans cette fête brillante; mais Renault, avant que de se rendre à Rennes, lui défendit de sortir de chez lui, sous prétexte que sa jeunesse le mettoit hors d'état de combattre contre des cavaliers robustes & aguerris. Le jeune Bertrand, mécontent de l'ordre qu'il avoit reçu, ne songea qu'aux moyens de l'enfreindre; & s'étant échappé secrètement, il se rendit à Rennes. Là, il suivit la foule qui le conduisit à l'endroit où se célébroit le tournoi. Duguesclin contemplot avec une envie chagrine ces chevaux si richement enharnachés, ces chevaliers tout brillans d'or & de pierrieres. Le bruit des trompettes qui animoit les combattans, & les acclamations que l'on donnoit aux vainqueurs, le mettoient hors de lui-même. Il pouffoit, il pressoit de tous côtés, pour s'approcher de la barrière: sa mauvaise mine lui attiroit des injures de la part de ceux qu'il déplaisoit. Enfin, après bien des efforts, il se trouva dans une place d'où il pouvoit tout voir commodément; mais il n'en fut pas plus tranquille. Après avoir été long-tems spectateur, il découvrit un chevalier de ses parens, qui, fatigué de plusieurs courses, se retiroit. Il quitta alors sa place, court & arrive en même tems que le chevalier dans l'hôtellerie où il logeoit. S'étant approché de lui, il se jeta à ses genoux,

& le conjura par la gloire qu'il venoit d'acquérir, de lui prêter ses armes & son cheval. Le chevalier, qui reconnoit son émotion au feu de ses yeux, charmé de trouver tant d'ardeur & de courage dans un jeune homme, accorda à Duguesclin ce qu'il lui demandoit. Il arma lui-même, & lui fit donner un cheval frais. Duguesclin, dans cet équipage, s'avance vers la place du tournoi, se fait ouvrir la barrière & demande à combattre. Un des tenants ne se présenta que pour être vaincu. Duguesclin le heurta avec tant de violence, que le chevalier fut renversé de dessus son cheval. Il se releva, & fut terrassé une seconde fois; mais cette nouvelle chute lui fut plus funeste que la première: il en resta dangereusement blessé. Duguesclin appella alors. Il vint un autre chevalier: son pere même se présenta pour courir contre lui. Bertrand, qui le reconnoit à ses armes, accepta le défi; mais les trompettes ayant sonné la charge, au lieu de s'avancer pour combattre, il baissa la lance & lui fit une révérence profonde. Tout le monde fut étonné de cette action: quelques-uns crurent que c'étoit par crainte pour Renault; d'autres, que le vainqueur étoit las de ses premières courses. Mais Duguesclin recommença à courir & à vaincre. Un chevalier normand, dont la force & l'adresse étoient reconnues de toute l'Europe, s'étoit présenté au tournoi, moins pour y acquérir de la gloire, que pour rappeler le souvenir de celle qu'il avoit si souvent acquise dans ces sortes de jeux. Après avoir terrassé deux ou trois chevaliers, il s'étoit retiré au bout de la carrière, où il s'entretenoit avec les dames, comme un homme qui en avoit assez fait. Les exploits du jeune inconnu attirèrent ses regards; & les dames l'ayant prié de le combattre, pour savoir son nom, il demanda à courir contre lui. Duguesclin accepta le défi: on les vit partir avec une vitesse incroyable. Le chevalier normand exécuta son dessein, & enleva le casque du breton; mais celui-ci, outre de le voir découvrir, faisoit son adversaire avec tant d'adresse & de force, qu'il l'enleva de dessus son cheval, & le mit au nombre des vaincus. Renault reconnoissant son fils, accourt & l'embrasse, transporté de tendresse & de joie. Duguesclin, charmé de se voir applaudi par son pere, qui auparavant faisoit peu de cas de lui, en goûta mieux sa victoire. Il alla recevoir le prix destiné aux vainqueurs; & suivi de toute la noblesse qui l'accompagnait, il courut offrir sur le champ, au chevalier qui lui avoit prêté son cheval & ses armes, le fruit de sa bravoure. On vit avec admiration, qu'il alloit au courage & à l'adresse du cœur généreux & reconnoissant.

Voici quelques *cerémonies* de coutumes fort singulières. Par exemple, les jésuites avoient un beau collège à Rennes; & ce qui avoit contribué à son établissement c'est qu'on y avoit réuni le

prieuré de Livré. Ce prieuré avoit un droit seigneurial, qui étoit que toutes les nouvelles mariages étoient obligées, le jour de la fête de la patronne du prieuré, d'aller baiser le seigneur prieur, qui étoit assis dans une espèce de trône, sur la grande place du prieuré, pour y attendre & recevoir ce baiser féodal.

Les jésuites firent changer ce droit en une somme de cinq sous ou un quarteron de cire, que chaque nouvelle mariée étoit tenue de leur apporter. Ce ne fut pas sans de grandes oppositions de la part des habitants, qui, au lieu d'entrer dans des vues si raisonnables, suscitèrent des procès aux jésuites pendant plus de quarante ans, pour faire rétablir l'ancien usage. Malgré leurs oppositions, il fut permis aux jésuites, par arrêt du parlement de Bretagne, de tenancer au baiser pour un quarteron de cire.

Lorsque l'évêque de Cahors prend possession de son évêché, le vicomte de Cessac, son vassal, doit l'attendre à la porte de la ville, tête nue, sans manteau, la jambe droite nue, le pied aussi nud dans une pantoufle, & en cet état prendre la bride de la mule sur laquelle l'évêque est monté, & le conduire au palais épiscopal, où il le sert à table, pendant son dîner, toujours vêtu de même.

Pour récompense de ce service, la mule de l'évêque lui appartient, & son buffet, qui doit être de vermeil, appartient au vicomte de Cessac. Il y a eu souvent des contestations sur la valeur de ce buffet, qui a été réglé par plusieurs Arrêts à 3000 livres.

La cérémonie qui s'observe à la prise de possession de l'évêché d'Evreux, est encore assez singulière.

Le nouveau prélat est conduit, après plusieurs cérémonies, dans un endroit nommé *la maison de la Croix*. L'hôte lui ayant fait une profonde révérence, lui dit : « Monseigneur, soyez le bien » venu en votre petite maison de la Croix » ; & lui présentant la main, le conduit à un fauteuil, & ajoute : « Monseigneur, vous me devez au » jourd'hui à dîner, & un mets séparé ». En même tems le trésorier d'une certaine paroisse de la ville se présente devant lui, en disant : « Mon » seigneur, nous sommes obligés de vous dé » chauffer ; & vos bas & vos souliers appartiennent à notre trésor de saint Léger, ainsi que » les titres que nous portons en font foi ». Mais l'évêque se contente de leur laisser toucher ses bas & ses souliers, & leur en fait donner de neufs. Alors le seigneur de Feucherolles & de Gauville, qui a fait étendre auparavant quantité de pailles & de nattes sur le chemin par où l'évêque doit se rendre à la cathédrale, lui dit : « Monseigneur, je suis votre homme de foi » ; ensuite étendant à terre une poignée de paille,

il continue en ces termes : « Ceci vous doit, » & autre chose ne vous dois ni moi ni mes » sujets ». Marchant ensuite à la droite de l'évêque, il répète toujours la même chose, & répond la parole. Lorsque l'évêque est arrivé à la porte de la ville, le prieur de saint Taurin le présente au chapitre, & adresse ces mots au doyen : *Messieurs, voici Monseigneur votre illustre évêque que nous vous amérons ; vis nous vous le baillons, & mort vous nous le rendre*. Quand cette cérémonie est faite, le seigneur de Conventant se présente le manteau sur les épaules, l'épée au côté, & en botte avec ses éperons. Il quitte cet équipage ; & s'agenouillant, il joint ses mains entre celles de l'évêque, auquel il promet fidélité envers & contre tous, *hors le roi*. La messe se dit ensuite ; après vient le repas, où la première fois que l'évêque demande à boire, le seigneur de Gauville lui présente une coupe d'argent doré avec son couvercle, laquelle doit être du poids de quatre mares, & appartient audit seigneur, & le prélat le fait asseoir alors à sa table.

Les mêmes cérémonies se pratiquent à peu près de même à Rouen.

La cérémonie de la dégradation de noblesse, comme elle se faisoit autrefois, étoit fort singulière. Elle fut ainsi pratiquée sous le règne de François I, contre le capitaine Fungel, qui avoit rendu lâchement Fontarabie. On assembloit trente chevaliers sans reproche, devant lesquels le gentilhomme étoit accusé de trahison & de foi-mentie, par un héraut d'armes. On dressoit deux échafauds ; l'un pour les Juges, assistés des hérauts & poursuivans d'armes, l'autre pour le chevalier condamné, qui étoit armé de toutes pièces, & son écu planté devant lui, sur un épieu renversé & la pointe en bas. A côté, assistoient douze prêtres en surplis, qui chantoient les vigiles des morts. A la fin de chaque pseaume, ils faisoient une pause, pendant laquelle les officiers d'armes dépouilloient par pièces le condamné, en commençant par le heaume, jusqu'à ce qu'il restât en chemise ; puis ils brisoient l'écu en trois morceaux, avec une masse ; ensuite le roi d'armes renvertoit un bassin d'eau chaude sur la tête de ce coupable ; après quoi les juges prenoient des habits de deuil, & s'en alloient à l'église. Le dégradé étoit descendu de l'échafaud avec une corde attachée sous les aisselles, mis sur une civière, & couvert d'un drap mortuaire. Les prêtres chantoient alors à voix hautes plusieurs prières pour les trépassés ; enfin, on tiroit le patient de dessus le brancard, & on le livroit au bourreau, qui le dépechoit sur le champ.

Pour être reçu chanoine de la cathédrale de Witzbourg en Franconie, il faut que le sujet présente passe devant tous les chanoines en haie, qui tiennent une baguette à la main, dont ils

le frappent légèrement sur le dos. C'est, dit-on, pour éloigner de ce chapitre les princes de l'Empire, qui auroient honte de se soumettre à cette humiliante cérémonie.

Quand l'évêque fait un cardinal, il lui donne douze cents écus de pension & trois mille écus une fois payés, pour les premières dépenses; mais il n'y a que les moines qui acceptent cette pension, parce qu'ils sortent de leurs convents pauvres & dénués de tout. Les cardinaux séculiers la refusent ordinairement, étant riches ou de patrimoine ou par des bénéfices.

Le prieur de saint Thomas d'Epéron, dont le bénéfice doit tous les ans foi & hommage au seigneur du château de Montorgueil, qui est uni à Rambouillet, est obligé, chaque année, de se trouver, au moins par procureur, le lendemain de pâques, à la place où étoit l'ancien château de Montorgueil. Il doit être botté & éperonné, avoir l'épée au côté, une nappe blanche en écharpe, croisée d'une autre écharpe en pervenche, sur la tête une couronne de la même plante, & des gants blancs aux mains. Ainsi équipé, il monte sur un cheval qui doit avoir les quatre pieds & le chanfrein blanc, & à l'arçon de la selle doit être attachée une bouteille ronde de verre, couverte d'osier & remplie de vin. Pour le cavalier, il doit tenir devant lui un grand gâteau, fait de la fleur d'un minot de blé, & orné de pervenche. C'est dans cet équipage qu'il se présente devant le château, & crie trois fois : *Monseigneur de Montorgueil, êtes-vous ici, ou gens pour vous ?* On lui donne acte de cet hommage, malgré les protestations du procureur-fiscal de Montorgueil, qui doit les renouveler tous les ans. Outre ces formalités, le prieur d'Epéron amène avec lui un maréchal, pour visiter ensemble l'équipage ou le cheval sur lequel il est venu. Un autre expert est nommé par les officiers de Montorgueil; & s'il manquoit le moindre clou aux fers, le cheval seroit confisqué, ainsi que l'année des dîmes du prieur, & le muid de blé dont on a fait le gâteau. Ce muid est évalué à 60 liv. : le gâteau même, les gants & la bouteille sont distribués à la justice.

Ce qu'il y a de plus digne d'être remarqué dans les folies humaines, ce sont les dépenses qu'on fait pour les funérailles, ou la pompe funèbre avec laquelle on a accoutumé d'accompagner les corps aux lieux où ils doivent être enterrés. A la vérité, ces dépenses ne se font que pour certains nobles, ou gens qui se font distingués; mais la folie n'en est pas moins grande, parce que les petits veulent toujours imiter les grands.

Le général Bannier, fameux capitaine de son siècle, au tems de Gustave Adolphe, laissa après sa mort trois cents mille écus, dont on dépensa

Encyclopédie.

à son enterrement deux cent treize mille; de sorte que sa famille, qui étoit en Suisse, demeura par-là très-pauvre.

Les obseques de Cromwel coûtèrent quatre cents mille écus; mais on demanda peut-être, à quoi employa-t-on tant d'argent? Ce fut seulement en frais de voyages de magistrats & de milices, en habits différens, en festins magnifiques qu'on fit à plusieurs milliers de personnes, avec tant de profusion & d'excès, qu'on y but pour trente cinq mille écus de vin de toutes sortes; ce qui est beaucoup moins encore que celui qui fut bu à l'enterrement du général Bannier, dont le prix alla jusqu'à soixante mille écus & au-delà.

En Hollande, on a retranché & aboli toutes sortes de cérémonies en ce qui regarde les morts: on ne laisse pas pour cela d'enterrer d'une manière fort dispendieuse, parce qu'on est obligé de régler tous ceux qui viennent à l'enterrement.

En France, anciennement, on n'épargnoit rien pour la dépense des funérailles, & les seigneurs ordonnoient souvent dans leur testament, qu'on fit des dépenses excessives.

On observoit une coutume singulière aux enterremens des nobles. On faisoit coucher dans le lit de parade, qui se portoit aux enterremens, un homme armé de pied en cap, pour représenter le défunt. On trouve dans les comptes de la maison de Polignac, qu'on donna 5 sols à Blaise, pour avoir fait le chevalier mort à la sépulture de Jean, fils de Randonnet-Armand, vicomte de Polignac.

On se faisoit aussi inhumer en habits de religieux, & on étoit en ce cas censé moine & frère du monastère.

Rome, qui, depuis long-tems, avoit perdu l'habitude de voir des triomphes, en vit un sous le règne de Théodose, d'une espèce toute nouvelle, & aussi frivole que Rome elle-même l'étoit devenue, en comparaison de ce qu'elle étoit autrefois. Un homme du peuple ayant déjà enterré vingt femmes, en épousa une qui avoit rendu le même office à vingt-deux maris. On attendoit avec impatience la fin de ce nouveau mariage, comme on attend l'issue d'un combat entre deux athlètes célèbres. Enfin, la femme mourut; & le mari, la couronne sur la tête & une palme à la main, ainsi qu'un vainqueur, conduisit la pompe funèbre au milieu des acclamations d'une populace innombrable.

CERTIFICAT DE MORT. Un caporal, condamné à mort, voulut mander à sa femme cette triste nouvelle. Il écrivoit le jeudi; or, comme il devoit être exécuté le lendemain, & que sa femme ne devoit recevoir la lettre que le samedi, il songea qu'il valoit mieux lui mander ce

llh

qui feroit le samedi, plutôt que ce qui étoit vrai le jour qu'il écrivoit. Voici la lettre :

« Ma chère femme, après t'avoir souhaité une
» santé aussi bonne que la mienne l'est quant-à-
» présent, je te dirai que j'ai été pendu hier,
» entre onze heures & midi. J'ai fut, grâces au
» ciel, une assez belle mort, & j'ai eu le plaisir
» de voir que toute l'assemblée me plaignoit. Sou-
» viens-toi de moi, & fais-en ressouvenir mes
» pauvres enfans, qui n'ont plus de père. Ton
» affectionné mari jusqu'à la mort ».

Malgré toutes les précautions de ce bon homme, pour écrire au juste ce qui en étoit, sa nouvelle se trouva fautive, car il eut sa grace. Mais sa femme n'attendit pas qu'un nouveau courrier vint la tirer d'erreur ; elle se remaria, & le bon caporal ne crut pas devoir protester contre ce mariage, ayant fourni lui-même son *certificat de mort*, signé de sa propre main.

CÉSAR (Caius-Jules), illustre capitaine & premier empereur romain, né à Rome, l'an 98 avant J. C. - Christ, & assassiné l'an 43 avant la même époque, âgé de cinquante-six ans. Caius-Julius César étoit né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avoit sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise & de Vénus. C'étoit l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage étouffé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, & libéral jusqu'à la profusion. Son éloquence infinuant & invincible étoit encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étoient assez durs pour résister à l'impression que faisoient tant d'aimables qualités, n'échappoient point à ses bienfaits ; & il commença par assujettir les cœurs, comme le font le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Les anciens historiens, qui nous ont donné la description de sa personne, disent qu'il avoit la taille haute, le teint blanc, les yeux vifs, la tête belle. Il étoit chauve sur le devant de la tête ; défaut qu'il avoit su couvrir par une couronne de laurier.

Le dictateur Sylla prévint de bonne heure ce qu'il seroit un jour César. Il avoit voulu le mettre au rang des proscrits ; mais les amis du dictateur lui ayant représenté qu'aucun motif ne pouvoit le porter à faire périr un enfant si jeune, il se contenta de leur répondre : « Vous êtes vous-mêmes peu sages de ne pas voir dans cet enfant plusieurs Marius ».

Caton, qui le connoissoit bien, disoit « qu'il s'appliquoit de sang-froid, & par une méditation sombre, à ruiner la république ».

César, encore jeune, avoit pris le parti d'aller à Rhodes étudier la rhétorique sous le célèbre Apollonius ; mais il fut pris dans le trajet par des pirates, qui lui demandèrent vingt talens pour sa rançon. Il se mit à rire de cette demande, comme venant de gens qui ne savoient pas quelle capture ils avoient faite ; & au lieu de vingt talens, il leur en promit cinquante. Il fut trente jours parmi ces hommes féroces, & les traitoit avec tant de hauteur & de mépris, que routes les fois qu'il vouloit se reposer, il envoyoit leur commander de ne point faire de bruit. Il osa même les menacer de les faire mettre en croix quelque jour. Ces cor-saires regardoient cette menace comme une familiarité de jeune homme. Cependant, aussi-tôt que César eut recouvré sa liberté, il arma quelques petits bâtimens, surprit les pirates qui étoient encore à l'ancre, & leur fit éprouver les supplices dont ils les avoient menacés.

César répudia sa femme Pompéia. Voici, au rapport de l'historien, l'anecdote qui y donna lieu. Les romains, dit-il, ont une divinité qu'ils adorent sous le nom de la bonne déesse. Sa fête est célébrée par les femmes, dans la maison d'un des principaux magistrats de la république. Les cérémonies de cette fête se font, pour la plupart, pendant la nuit, au milieu des danses & des concerts de musique. Tout le temps qu'elles durent, il n'est permis à aucun homme de se trouver dans cette maison. César, étant prêteur, sa maison fut choisie pour ces mystères, & sa femme y présidoit. « Clo-dius, son amant, qui n'avoit point encore de barbe, & par ce moyen espéroit n'être point découvert, se déguisa de l'accoutrement d'une ménestrière, pour ce qu'il avoit le visage assez semblable à une jeune femme ; & trouvant les portes ouvertes, fut, sans être aperçu, mis au dedans par une chambrière qui étoit de l'intelligence, & qui s'encourait devant, pour avertir Pompéia de sa venue. Elle demeura longuement à retourner ; & Clodius n'ayant pas la patience de l'attendre au lieu où elle l'avoit laissée, s'en alla errant ça & là, dans la maison qui étoit grande & spacieuse, fuyant toujours la lumière. Il fut d'aventure rencontré par l'une des servantes d'Aurélia, laquelle cuidant que c'étoit une femme, le pria de jouer ; & comme il en fit refus, elle le tira en avant, lui demandant qui & d'où elle étoit. Clodius adonc lui répondit qu'il attendoit une des femmes de Pompéia, qui s'appelloit Abra. Ainsi, étant connu à la voix, la servante d'Aurélia, s'en courut incontinent là où étoient les lumières & la troupe des dames, criant qu'elle avoit trouvé un homme déguisé en habit de femme. De quoi les dames se trouvant étonnées, Aurélia fit aussi-tôt cesser les cérémonies du sacrifice, & cacher ce qu'il y avoit de plus secret ; & elle-même, les portes de la maison étant

» fermées, alla par-tout avec torches & flam-
 » beaux, pour trouver cet homme, lequel fut à
 » la fin trouvé dans la chambre de la servante
 » de Pompeia, avec laquelle il s'y en étoit fui ;
 » & étant reconnu des dames, fut chassé dehors
 » de la maison par les épaules ». (Amyot). Le
 lendemain, le bruit se répandit bientôt dans la
 ville, que Clodius s'étoit rendu coupable d'un
 attentat horrible ; & César, instruit de cet évé-
 nement, répudia aussi-tôt sa femme l'ompeia.
 Mais lorsqu'on le cita en jugement, pour venir
 déposer contre Clodius, il le contena de répon-
 dre qu'il n'avoit aucune connoissance de ce qu'on
 alléguoit contre l'accusé. Et pourquoi donc, lui
 demanda-t-on, avez-vous répudié votre femme ?
*C'est, répondit-il, qu'il ne s'est pas que la femme
 de César soit innocente, il faut encore qu'elle soit
 exempte de tout soupçon.*

Il avoit été nommé gouverneur en Espagne. En
 traversant les Alpes, pour le rendre à son gou-
 vernement, il s'arrêta dans un village presque dé-
 sert. Ses amis, qui l'accompagnoient, lui deman-
 dèrent en riant, s'il n'y auroit point parmi les
 habitants de ce village, des jalouses & des que-
 relles pour les premières magistratures. *Pourquoi
 non, leur répondit César ? je préférerois, ajouta-
 tion, d'être ici le premier, que le second à Rome.*

Ce fut en Espagne que voyant une statue d'A-
 lexandre, il poussa de grands soupirs & se mit à
 pleurer amèrement. C'étoient les larmes d'un con-
 quérant avide de gloire, qui se reprochoit de n'a-
 voir rien fait à un âge où le roi de Macédoine
 avoit déjà subjugué la plus grande partie de la
 terre.

Il citoit souvent ce vers d'Euripide, qui pei-
 gnoit bien le caractère de son cœur : *Si la vé-
 rité & la justice doivent être violées, c'est pour régner.*
 Toutes ses vœux, tous ses desirs se rapportoient
 à ce terme.

De retour en Italie, il obtint le gouverne-
 ment des Gaules, & en moins de dix années, il
 prit d'assaut plus de huit cents villes, dompta
 nombre de nations, tailla en pièces un million
 d'hommes, & fit plus d'un million de pri-
 sonniers.

César voyant dans une déroute, un enseigne
 qui fuyoit, courut à sa rencontre, & lui tournant
 la tête du côté de l'ennemi : *Tu te trompes, lui
 dit-il, c'est là qu'il faut donner.*

César étoit accoutumé, dans le cours de ses
 voyages, à dicter des lettres en marchant à
 cheval.

On l'a vu, dans d'autres occasions, dicter
 quatre lettres importantes à la fois, & occuper
 sous lui sept secrétaires. C'est ce qui a fait dire à

Quintilien, que César parloit & écrivoit avec la
 même ardeur qu'il combattoit.

Ses commentateurs sur les guerres des Gaules,
 doivent, au rapport de Cicéron, faire tomber la
 plume des mains à tous ceux qui entendraient
 après lui d'écrire la même histoire.

On connoit plusieurs traits de son genre de vie
 simple & frugale. « Valerius Leo, un sien hôte,
 » lui donnant un jour à souper dans la ville de
 » Milan, servit à table des asperges, où on avoit
 » mis d'une huile de fenteur, au lieu de bonne
 » huile. Il en mangea simplement, sans faire sem-
 » blant de rien, & tantà ses amis, qui s'en of-
 » fensoient, en leur disant qu'il leur devoit bien
 » suffire de n'en manger point, si cela leur faisoit
 » mal au cœur, sans en faire honte à leur hôte,
 » & que celui qui se plaignoit de telle incivilité,
 » étoit bien incivil lui-même.

« Quelqu'autre fois, en allant par pays, il fut
 » contraint par une grosse tempête, qui se leva
 » soudainement, de se héberger en la maisonnette
 » d'un pauvre paysan, où il n'y avoit pour tout
 » logis qu'une seule chambre si petite, qu'il n'y
 » pouvoit gémir qu'une seule personne, encore
 » bien maigrement. Il dit à ses amis, qui l'ac-
 » compagnoient : il faut céder les lieux hono-
 » rables aux plus grands, & les nécessaires aux
 » plus malades ; suivant lequel propos il voulut
 » qu'Opptus, qui étoit mal disposé, couchât à
 » couvert au dedans ; & lui, avec les autres
 » amis, coucha sous la couverture de la maison
 » au dehors ».

César désirant de conserver son gouvernement
 des Gaules, avoit envoyé à Rome un officier,
 pour demander au sénat que ce gouvernement
 lui fût continué au-delà du tems prescrit. L'Of-
 ficier ayant fait cette demande, attendoit à la
 porte du sénat ce qui devoit y être résolu. Comme
 quelqu'un lui rapporta que la compagnie n'accor-
 doit point à César la prolongation qu'il deman-
 doit pour ses gouvernemens : *Le sénat la lui refuse,*
dit-il ; mais celle-ci la lui donnera, en mettant
la main sur le pommeau de son épée.

Lorsque César s'avança pour passer le Rubicon,
 il s'arrêta un moment sur les bords de cette ri-
 vière, qui servoit de bornes à sa province : la
 traverser, c'étoit lever absolument l'étendard de
 la révolte. La liberté, prête à expirer sous l'effort
 de ses armes, coûta encore quelques soupirs à
 son cœur élevé dans le sein d'une république. *Si
 je diffère à passer cette rivière, dit-il aux princi-
 paux officiers dont il étoit environné, je suis
 perdu ; & si je passe, que je vais faire de mal-
 heureux !* Mais après avoir réfléchi un moment
 sur l'état de ses affaires, il passa cette rivière, en
 s'écriant, comme on fait dans les entreprises im-

certaines & hasardeuses : *C'en est fait, le sort est jeté.*

Rome, à son approche, parut avoir perdu l'usage de ses forces. *César* y étant entré, voulut s'emparer du tréfor. Le tribun *Métellus* s'y opposa fortement, & chacun le louoit de sa fermeté : mais *César* parlant en vainqueur, le menaça de le tuer sur le champ, s'il n'obéissoit. *Et tu n'ignores pas, jeune homme, lui dit-il, qu'il n'est plus aisé de le faire que de le dire.* Ces dernières paroles troublèrent si fort *Métellus*, qu'il recut avec soumission tous les ordres de *César*.

Pompée, nommé général des troupes de la république, s'étoit retiré dans le fond de l'Italie, avec une armée peu aguerrie : ses lieutenants commandoient dans différentes provinces. *César* marchant d'abord à eux, dit, qu'il alloit combattre ces troupes sans général, pour revenir ensuite contre un général sans troupe.

Dans toutes ses expéditions, *César* s'attacha plutôt à se concilier les cœurs par la bienveillance, qu'à les soumettre par la force de ses armes. Un certain *Domitius*, désespérant de pouvoir défendre la place, avoit demandé du poison à un de ses esclaves qui étoit médecin. Cet esclave lui donna un breuvage qu'il avala, dans l'espérance de mourir très-promptement : mais bientôt après, ayant appris la clémence dont le vainqueur usoit envers les prisonniers, il se mit à déplorer son infortune, & à se plaindre de la promptitude avec laquelle il avoit pris cette funeste résolution. Mais le médecin calma ses frayeurs, en l'assurant que le breuvage qu'il lui avoit donné, n'étoit point mortel, & n'étoit capable que de procurer un assoupissement. *Domitius* aussi-tôt se leva & alla trouver *César*, qui lui accorda la liberté.

Les progrès de ce général furent si rapides, que *Cicéron* étoit disoit à ses amis : « C'est un monstre que cet homme-là pour l'activité, la vigilance, la célérité ».

Prêt à livrer bataille à *Pompée*, qui s'étoit retiré en Epire, il voyoit avec inquiétude que les troupes qu'*Antoine*, son lieutenant, devoit lui amener, n'arrivoient point. Que fait-il ? Il prend la résolution d'aller lui-même hâter le départ de ces troupes, qui étoient dans un des ports de la mer qui baigne l'Epire. Il prend un halut d'esclave ; & à couvert par ce seul déguisement & par les ténèbres de la nuit, il monte un esquif qui devoit traverser au milieu des vaisseaux ennemis qui couvroient la mer. A peine l'esquif est-il en mer, qu'un vent violent s'élève, & les vagues poulées avec furie contre le bâtiment, le mettent à tout moment à deux doigts de sa perte. Le pilote alarmé, & jugeant qu'il étoit impossible de surmonter cette tempête, commande aux rameurs de ramer vers la poupe, pour remonter

à l'endroit d'où ils étoient partis. A ces mots, *César* aussu-tôt se lève, se fait connoître au pilote étonné ; & le prenant par la main : *Marche, mon ami, lui dit-il, ose tout & ne crains rien, tu mèneras César & sa fortune.*

Dans le premier combat qui se donna en Epire, *Pompée* eut l'avantage ; & la déroute des ennemis auroit été complète, s'il eût marché droit au camp de *César*. Ce général en convenoit lui-même, & disoit, en parlant de cette journée, que la victoire étoit aux troupes de la république, si leur chef avoit su vaincre.

La bataille de Pharsale décida de l'empire du monde entre ces deux généraux. On peut se vanquer ici, que ce qui contribua le plus aux succès de cette journée, ce fut l'attention qu'eut *César* de recommander à ses soldats de frapper directement au visage les cavaliers de *Pompée*, qui devoient entamer l'action. Ces jeunes gens, jaloux de conserver leurs agréments, ne purent résister à de pareils coups ; ils quittèrent honteusement le champ de bataille. *Pompée* s'étant sauvé en Egypte, y fut assassiné aux yeux de *Cornélie* son épouse.

Avant le combat, *César* adressant la parole à un de ses officiers nommé *Caius Crassinius*, lui dit : *Hé bien, Crassinius, que devons-nous espérer ? César, lui répondit ce brave Officier, nous vaincrons avec gloire, & aujourd'hui vous me verrez mort ou vif.* Comme il s'étoit jeté le premier dans la mêlée, il y trouva une mort glorieuse au commencement du combat.

César, pour assurer sa victoire, livra combat à tous ceux qui renioient encore au parti de *Pompée*. Il joignit, dans le Pont, *Pharnace* ; & malgré l'infériorité de ses forces, remporta à son arrivée une victoire complète sur ce fils de *Midridate*. Ce fur en rendant compte à un de ses amis de cette victoire rapide, qu'il lui écrivit ces trois mots célèbres : *V'ai, v'ai, v'ai*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

On a loué sa présence d'esprit en plus d'une occasion. Nous rapporterons celle-ci. Il débarquoit en Afrique, pour la soumettre : en descendant de son vaisseau, il se laissa tomber. Cette chute pouvoit être regardée comme un mauvais augure par ses soldats ; mais, pour se le rendre favorable, il feignit aussu-tôt d'embrasser la terre, & s'écria : *Afrique, je te tiens.*

Lorsqu'il se rendit en Egypte, le rhéteur *Théodote*, l'assassin de *Pompée*, vint lui apporter la tête de ce rival, qu'il avoit conservée avec soin, croyant se rendre par-là agréable à *César*. Mais le vainqueur détourna aussu-tôt la vue de cet horrible présent, & n'accepta que le cachet de *Pompée*, qu'il prit en versant bien des larmes. Il auroit sans doute plus fait pour sa gloire, s'il

avoir fait punir, comme il le devoit, l'attentat de Théodote.

César s'étoit fait déferer la dictature perpétuelle, & commençoit à faire jouir ses concitoyens, ou plutôt ses sujets, d'un gouvernement doux & tranquille, lorsqu'on tramait déjà des conspirations contre lui. Ses amis ne cessèrent de lui recommander de veiller sur sa personne; mais il rejettoit leur crainte, en disant qu'il valoit mieux mourir une fois, que de craindre la mort à toute heure.

La veille du jour que les conjurés avoient fixé pour l'assassiner au milieu du sénat, Marcus Lepidus lui donnoit à souper. Il se mit à signer quelques dépêches à table, comme c'étoit sa coutume. L'endant qu'il signoit, les autres convives agitant différentes questions, l'un d'eux demanda quelle étoit la mort que l'on pouvoit regarder comme la plus heureuse? *César* les prévenant tous, répondit, en haussant la voix, la moins attendue.

Le lendemain, *César*, malgré plusieurs pressentimens funestes, vint au sénat. Aussi-tôt qu'il fut entré, les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur. Une partie des conjurés avoit environné son siège : les autres allèrent au-devant de lui, comme pour joindre leurs prières à celles de Tullius Cimber, qui intercédoit pour le rappel de son frère exilé; & l'accompagnant toujours, ils continuèrent de le presser jusqu'à ce qu'il fût à son siège. Il s'assit sans vouloir écouter leurs prières; mais, comme ils revenoient toujours à la charge, & qu'ils le pressèrent plus vivement, jusqu'à lui faire violence, il se fâcha contre eux. Alors Metellus, lui prenant la robe avec les deux mains, lui découvrit une partie de la poitrine : c'étoit le signal dont les conjurés étoient convenus, pour se jeter sur lui; & Casca fut le premier qui lui porta un coup d'épée. Le trouble & l'agitation de l'assassin empêchèrent que ce coup fût mortel, ni même bien appuyé, & donnèrent la facilité à *César* de se saisir de son épée qu'il tint toujours. En même tems, ils se mirent tous deux à crier, *César*, en langage romain : *Sellatæ de Casca, que fais-tu ? Et Casca, en grec : & s'adressant à son frère : Mon frère, à mon secours.* Les autres sénateurs, qui ne s'avoient rien de la conspiration, furent si saisis d'étonnement & d'horreur, que, frissonnant de tout leur corps, ils n'eurent la force, ni de prendre la fuite, ni de secourir *César*, ni même de proférer une seule parole. Alors tous les conjurés tirent leurs épées & l'environnèrent de toutes part; de sorte que, de quelque côté qu'il se tournât; il ne voyoit que des épées nues qu'on lui portoit au visage. Car il falloit, ajoute Plutarque, que chacun eût part à ce meurtre, qu'ils goûtassent tous, pour ainsi dire, à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Leur fureur fut même si grande, que chacun s'empresant de lui donner

un coup, ils se blessèrent eux-mêmes. *César* se trainoit de tous côtés, en cherchant à se défendre; mais il n'eut pas plutôt vu venir à lui Brutus, l'épée à la main, Brutus qu'il avoit toujours tendrement aimé, qu'il s'écria : *Et toi aussi, mon cher Brutus !* Alors, se convrant la tête du pan de sa robe, il s'abandonna à ses ennemis. Il tomba, percé de vingt-trois coups, au pied de la statue de Pompée, qui en fut toute enlanguée; de sorte qu'il sembloit que Pompée, autrefois son ennemi & son rival, prêchoit lui-même à cette vengeance. Plutarque.

CEZELLI (Constance de).

En 1590, le parti de la ligue en Languedoc, demanda des troupes au Roi d'Espagne. Sur la nouvelle de leur débarquement, Barri de Sainte-Aunez, gouverneur pour Henri IV, à Leucate, en partit pour aller communiquer un projet au Duc de Montmorency, commandant en cette province. Il fut pris en chemin par les ligueurs, qui marchèrent aussitôt avec les espagnols, vers Leucate, persuadés qu'ayant le gouverneur entre leurs mains, cette place ouvrirait tout de suite ses portes, ou du moins ne tiendrait pas longtemps; mais Constance de Cezelli, sa femme, après avoir assemblé la garnison & les habitants, & leur avoir représenté leur devoir & leur honneur, se mit si fièrement à leur tête, une pique à la main, qu'elle inspira du courage aux plus foibles. Les assiégeans furent repoussés par-tout où ils se présentèrent. Désespérés de leur honte & du monde qu'ils avoient perdu, ils envoyèrent dire à cette vaillante femme, que si elle continuoit à se défendre, ils alloient faire pendre son mari. « J'ai des biens considérables, répondit-elle les larmes aux yeux, je les ai offerts & je les offre encore pour sa rançon; mais je ne rachèterai point par une lâcheté, une vie qu'il me reprocherait, & dont il auroit honte de jouir; je ne le déshonorerais point par une trahison envers ma patrie & mon roi ».

Les assiégeans, après avoir tenté une nouvelle attaque, qui ne leur réussit pas mieux que les autres, firent mourir Barri & levèrent le siège.

La garnison voulut user de représailles sur le seigneur de Loupian, qui étoit du parti de la ligue, & qui avoit été fait prisonnier : notre héroïne s'y opposa. Henri IV lui envoya le brevet de gouvernante de Leucate, avec la survivance pour son fils.

CHABRIAS, général athénien, mort l'an 355 avant Jésus-Christ. Il se rendit célèbre par ses grandes actions; envoyé au secours des thébains contre les spartiates, & abandonné de ses alliés, il soutint seul avec ses gens le choc des ennemis. Il fit mettre ses soldats l'un contre l'autre,

un genou en terre, couverts de leurs boucliers, & étendant en avant leurs piques : cette attitude empêcha qu'ils ne fussent enfoncés. Les athéniens érigèrent une statue à *Chabrias*, dans la posture où il avoit combattu.

Je préférerois, disoit Chabrias, une armée de cerfs commandés par un lion, à une armée de lions commandés par un cerf.

CHAGRIN. Qui est-ce qui n'a pas mille sujets de chagrin ?

Et quis non causas mille doloris habet ?

Puisque les loix de notre humanité la soumettent à tant d'infortunes, n'est-il pas raisonnable que nous nous y accommodions doucement, & que nous fassions nos efforts, pour souffrir patiemment ce que nous ne pouvons éviter ?

Cedamus, leve sit quæ bene ferat onus.

Cependant, lorsque le chagrin prend le dessus, c'est un tyran qui va jusqu'à troubler l'ordre de la nature.

Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Est malade à la ville ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en troupe & galoppe avec lui.

Si le chagrin à cet empire fut les ames foibles, il n'en est pas ainsi avec l'homme sage, qui le supporte avec fermeté.

Laurent Samuet devint tout gris après quatre heures de prison, pour le reste de ses jours, à cause du chagrin dont il fut pénétré, se voyant entre les mains des François.

Nous avons mille exemples de gens trop sensibles, morts subitement par l'effet d'un violent chagrin.

CHAMBRE des comptes. Les Officiers de cette chambre portèrent anciennement de grands ciseaux à leur ceinture, pour marquer le pouvoir qu'ils ont de rogner & de retrancher les mauvais emplois dans les comptes qu'on leur présente.

CHAMLAY, étoit le plus habile homme de France pour la castramétation. M. de Turenne disoit qu'il ne pouvoit camper sans M. de Chamlay, & que Chamlay pouvoit camper sans lui.

En effet, il avoit un talent unique pour les dispositions & les marches des troupes ; il connoissoit la position des moindres lieux, & jusqu'aux moindres ruisseaux.

Après la mort de Louvois, Louis XIV voulut

lui donner le département de la guerre ; mais Chamlay refusa cette place avec persévérance, disant qu'il avoit trop d'obligations à l'ourois, pour se revêtir des dépouilles de ce militaire, au préjudice de Barbefieux son fils, qui avoit la survivance de sa charge.

CHAMILLART, contrôleur-général des finances & ministre de la guerre, mort en 1721.

C'est Chamillart étoit un grand homme qui marchoit mal, dont la physionomie ouverte n'annonçoit que la douceur & la bonté. Sa fortune fut d'exceller au billard. Louis XIV, qui s'amusoit fort de ce jeu, l'admit dans sa partie : il se comporta si modestement & si bien, dit le Duc de Saint-Simon, qu'il plut au roi & aux courtisans, dont il se trouva protégé à l'envi, au lieu d'en être moqué, comme il arrive à un nouveau venu, inconnu & de la ville.

Du tems que Chamillart étoit conseiller au parlement, & qu'il jouoit au billard avec le roi trois fois la semaine, sans coucher à Versailles, il eut à rapporter un procès. Celui qui le perdit, lui vint enriet miséricorde, en insistant fort sur une pièce qui faisoit, dit-il, le gain de son procès. Voilà l'homme à se désole, & Chamillart à lire la pièce. Vous avez raison, lui dit le rapporteur, cette pièce m'étoit inconnue, & je ne comprends pas comment elle a pu m'échapper : elle décida en votre faveur. Vous demandez 20,000 livres, nous en avez été débouté par ma faute ; c'est à moi de vous les payer : revenez après demain. Cet homme revint le lendemain, fort surpris de ce qu'il entendoit, & fort incertain de ce qui lui arriveroit. Chamillart, cependant, avoit battu monnaie de tout ce qu'il avoit, & emprunté le reste : il lui compta les 20,000 liv., lui demanda le secret & le congédia.

CHAMILLY, maréchal de France en 1703 : il s'appelloit *Bouzon* d'une race noble de Bourgogne. C'étoit (dit le duc de Saint Simon), un gros & grand homme, le meilleur, le plus brave & le plus rempli d'honneur, mais si bête & si lourd, qu'on ne comprenoit pas qu'il pût avoir quelque talent pour la guerre. Cependant il avoit servi avec réputation en Portugal & en Candie. A le voir & à l'entendre, on n'auroit jamais pu se persuader qu'il eût inspiré un amour aussi démesuré que celui qui est l'ame de ces fameuses *lettres portugaises*, ni qu'il eût écrit les répons qu'on y voit à cette religieuse.

CHAMOUSSET (Charles Humbert Flarion de), maître des comptes, né en 1707, mort en 1773. Il fut le héros de l'humanité, par le bien qu'il fit & qu'il projettoit de faire aux malheureux. Il étoit sur le point de contracter un mariage, lorsqu'il adressa ces paroles à la demoiselle qu'on lui

« définoit : « S'il est doux d'exister pour ce qu'on aime, il l'est précieusement de consacrer une partie de son existence à ceux qu'on plaint. Mon dessein est de me retirer dans ma terre, & d'y fonder un hôpital. Quelle sera ma joie, lorsque nos vassaux vous verront partager ma chaise, & vous loueront comme un ange descendant du ciel » ! »

Cette effusion de cœur déplut à la jeune demoiselle, qui avoit l'idée d'un autre bonheur : le mariage ne se fit point.

CHAMPAGNE (Philippe), né à Bruxelles, l'an 1602, mort en 1674. Cet artiste joignoit à ses talens une piété exemplaire, & son attachement à la religion le lia d'une manière intime avec les fameux jésuites de Port-Royal.

Il pouvoit la modestie & la délicatesse jusqu'au point de ne faire aucuns tableaux dont les figures fussent entièrement nues. Par un autre scrupule, il refusa de peindre le portrait d'une demoiselle qui entroit au couvent des carmelites, parce qu'il auroit fallu travailler le diable.

Champagne ne perdoit pas un moment de la journée, & se levait dès quatre heures du matin. Il disoit à ses élèves : « Vous devez déjeuner sans quitter l'ouvrage ; & la récréation qu'il faut prendre après le dîner, c'est le tems de descendre l'escalier, pour aller à l'endroit du travail ».

Il peignoit si facilement, que, s'étant trouvé en concurrence avec plusieurs peintres, pour un tableau de Saint Nicolas, il fit le tableau, & le plaça dans la chapelle qui lui étoit destinée, pendant que ses confrères n'en traçoient encore que le plan. Chacun en fut très-surpris ; & comme l'ouvrage se ressentait un peu de l'extrême diligence avec laquelle il venoit d'être fait, qu'il ne pouvoit écrire à Champagne, pour lui demander combien il vendoit un cent de Saint Nicolas.

Les talens de cet artiste lui procurèrent en France l'accueil le plus distingué. La reine, mère de Louis XIII, avoit pour lui une estime particulière. Le cardinal de Richelieu, jaloux de grossir le nombre de ses partisans, s'efforça d'enlever à la reine un serviteur aussi fidèle. Champagne fut inébranlable, & répondit, en refusant les offres brillantes d'une grande fortune : « Je borne toute mon ambition à devenir le premier dans mon art : ainsi, je n'ai rien à désirer de son éminence, puisqu'il lui est impossible de me rendre le plus habile peintre ».

Un jour que Champagne peignoit la reine, sa protectrice, quelques dames de la cour prétendirent qu'il ne faisoit point la ressemblance de son modèle. Champagne prit aussitôt sa palette ; &

feignant de se servir de couleurs, il passa plusieurs fois son pinceau sur la tête du portrait de la reine. Les dames s'applaudirent alors de leur discernement, louèrent le peintre, & convinrent que le portrait retouché étoit devenu très-ressemblant.

(Anecdotes des B. A.)

CHAMPMÉLÉ (Marie Desmarets, femme de Charles Chevallier, sieur de) ; naquit à Rouen, en 1614. Cette actrice mourut en 1698, âgée de cinquante-quatre ans.

Marie Champmélé, élève de Racine, dont elle étoit la maîtresse, suivant quelques mémoires, remplissoit les premiers rôles tragiques avec un applaudissement général. Racine la forma à la déclamation, en la faisant entrer dans le sens des vers qu'elle avoit à réciter ; en lui montrant les gestes, en lui dictant les tons, & en les lui notant même quelquefois. Elle profita si bien de ses leçons, qu'elle effaça toutes ses rivales. Son époux réussissoit mieux qu'elle dans le comique ; il jouoit assez bien le rôle des rois dans la tragédie.

Mademoiselle Champmélé n'étoit pas douée d'un esprit supérieur ; mais un grand usage du monde, beaucoup de douceur dans la conversation, & une certaine naïveté aimable dans sa façon de s'exprimer, lui tenoient lieu d'un génie plus brillant. Sa maison étoit le rendez-vous de plusieurs personnes de distinction de la cour & de la ville, aussi-bien que celui des plus célèbres auteurs de son tems, tels que Despréaux, Racine, la Chapelle, Valincour, &c. La Fontaine, admirateur des talens de cette actrice, & peut-être aussi des grâces de sa personne, lui adressa le conte de *Belphegor*.

Il n'étoit pas nécessaire de dire à Mademoiselle Champmélé, avec Despréaux :

Il faut, dans la douleur, que vous vous abaissiez ;
Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Elle s'en acquittoit si bien, qu'on étoit forcé de verser des larmes, quelque force d'esprit qu'on eût, & quelque violence qu'on se fit sur soi-même. C'étoit un plaisir de voir les femmes s'ouïr & s'effrayer les yeux ; les hommes s'en moquer, tandis qu'eux-mêmes faisoient tous leurs efforts pour ne point pleurer.

Mademoiselle Champmélé avoit la voix belle & des plus sonores, lorsqu'elle déclamoit, si l'on avoit ouvert la loge du fond de la salle, sa voix auroit été entendue dans le café de Procope.

Racine aimait la Champmélé, qui lui fut infidèle ; & il s'en vengea par un bon mot.

La Champmélé sacrifia Racine au comte de Clermont.

mont-Tonnerre. On fit là-dessus le quatrain suivant :

A la plus tendre amour elle fut destinée ,
Mais par un insigne malheur ,
Le Tonnerre est venu , qui l'a déracinée ,
Qui prit long-temps Racine dans son cœur

La demoiselle *Champerlé* étoit petite-fille d'un président au parlement de Rouen , qui avoit déshérité son fils , parce qu'il avoit fait un mariage opposé à sa volonté. Elle mourut au village d'Auteuil , peu de tems après avoir quitté le théâtre. Elle a été célébrée par Despréaux , dans son épître à Racine , & par plusieurs beaux esprits du tems.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée ,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé ,
N'en a fait , sous son nom , verser la *Champerlé*.

BOILEAU.

CHANSON.

Fille aimable de la folie ,
La *chanson* naquit parmi nous ,
Souple & légère elle se plie
Au ton des fûtes & des fous.
Amoureux de la bagatelle ,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Érato :
Hélas ! est moins tu que Chapelle ;
Et si nous admirons Appelle ,
Nous aimons Teniers , & Vateau.

Les *Chansons* de nos pères étoient plus gaies
que les nôtres. Bacchus étoit presque toujours
leur Apollon ; & ce dieu du vin , ennemi de
la froideur n'excluoit point la galanterie ; le bu-
veur chantoit , en voyant son verre :

Je suis un Narcisse nouveau
Qui s'aime & qui s'admire ;
Dans le vin , & jamais dans l'eau ,
Sans cesse je me mire :
En admirant le coloris
Qu'il donne à mon visage ,
De l'amour de moi-même épris
J'avale mon image.

Le buveur amoureux disoit , en voyant la gaze
qui lui cache le sein de sa maîtresse :

Sous un menton ,
Ce moreteau mignon
Fait de toile de linon ,
De Cupidon ,
Est l'étendard & le guidon.
Lorsque le petit fripon
Vient vaincre du premier bon ;

Pour oriflamme , il arbore , dit-on ,
Sous son menton
Le moreteau mignon ,
Fait de toile de linon ;
De Cupidon
C'est l'étendard & le guidon.

On pourroit citer un grand nombre de *Chan-
sons* anciennes , qui respirent la joie , la candeur
& la naïveté. Celles d'aujourd'hui annoncent plus
d'esprit , mais moins de naturel ; quelques-unes
pourtant réunissent l'un & l'autre. Telle est celle-
ci , de M. de Voltaire :

Autrefois un temple étoit :
La fête en est passée ;
Chaque amant y répétoit
Sa plus douce pensée.
Ce temple se rouvrit
Pour ce tant doux mystère ,
Que de fois on entendroit ,
J'adore la Vallière.

Nos *chansons* , dit Voltaire , valent mieux que
celles d'Anacréon , & le nombre en est éton-
nant ; on en trouve même qui joignent la mo-
rale avec la gaieté. Telle est celle-ci , de l'auteur
du double veuvage.

Phyllis , plus avare que tendre ,
Ne gagnant rien à refuser ,
Un jour exigea de Lyfandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire ,
Pour le berger le troc fut bon ;
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Phyllis plus tendre ,
Craignant de déplaire au berger ,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain Phyllis plus sage
Aurait donné mouton & chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnoit pour rien.

Qui pourroit n'être pas agréablement touché
de ce couplet vif & galant :

En vain je bois pour calmer mes alarmes ,
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris ;
Ce sont des armes
Pour mon Iris.

Le vin me fait oublier ses mépris ,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

A la Fougère.

Vous n'avez point, verte fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le printemps ;
Mais leur beauté ne dure guère :
Vous êtes aimable en tout temps ;
Vous prêtez des secours charmans

Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre,
Vous servez de lit aux amans,
Aux Buveurs vous servez de verre.

Le connois-tu, ma chère Eléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu ;
Ce foible enfant qui le seroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un dieu ?
C'est par ta voix qu'il étend son empire ;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas ;
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.
Qui te connoît connoît la tendresse,
Qui voit tes yeux en boira le poison ;
Tu donnerois des sens à la sagesse,
Et des desirs à la froide raison.

CHAPELAIN, (Jean) né à Paris, en 1595, mort en 1674.

La réputation de *Chapelain* étoit si grande, que le cardinal de Richelieu, voulant faire la réputation d'un ouvrage, pria ce poète de lui prêter son nom en cette occasion, ajoutant qu'en récompense, il lui prêteroit sa bourse en quelque autre.

Dans la place du cimetière Saint-Jean, à Paris, il y avoit un traicteur fameux, chez qui s'assembloit tout ce qu'il y avoit de jeunes seigneurs des plus spirituels de la cour, avec Despréaux, Racine, la Fontaine, Chapelain, Furetière & quelques autres personnes d'élite : & cette troupe choisie avoit une chambre particulière du logis, qui lui étoit affectée. Il y avoit sur la table un exemplaire de la Pucelle de *Chapelain*, qu'on y laissoit toujours. Quand quelque un d'entr'eux avoit commis une faute, soit contre la pureté du langage, soit contre la justesse du raisonnement, il étoit jugé à la pluralité des voix, & la peine ordinaire qu'on lui imposoit, étoit de lire un certain nombre de vers de ce poème. Quand la faute étoit considérable, on condamnoit le délinquant à en lire jusqu'à vingt. Il falloit qu'elle fût énorme pour être condamné à lire la page entière.

Un jour *Chapelain* lisoit son poème chez M. le Prince. On y applaudissoit, & chacun s'efforçoit de le trouver beau : mais madame de Longueville à qui un des admirateurs demanda si elle n'étoit pas touchée de la beauté de cet ouvrage, répondit : Oui, cela est parfaitement beau ; mais il est bien ennuyeux.

Encyclopédiana.

Monsieur Godeau, évêque de Grasse, estimoit beaucoup la pucelle de *Chapelain*, julesques-là qu'un de ses amis lui proposant de faire un poème épique, il répondit, par une mauvaise pointe, qu'il n'avoit pas le poumon assez fort pour la trompette, & qu'en cette occasion, l'évêque cédoit la place au *Chapelain*.

Chapelain fit attendre long tems son poème, parce qu'il recevoit une forte pension de M. de Longueville. Les rieurs de ce tems-là disoient que la pucelle étoit une fille entretenue par un grand prince. Dès que l'ouvrage parut, Linière fit l'épigramme suivante.

Nous attendons de *Chapelain*,
Ce noble & fameux écrivain,
Une incomparable pucelle ;
La cabale en dit assez bien,
Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans six mois on n'en dira rien.

Nous étions mal avec *Chapelain*, Pélisson & moi, dit Ménage. Pélisson, après sa conversion, voulant se réconcilier avec lui, vint me prendre pour l'accompagner, me disant qu'il falloit aussi que je me réconciliasse. Nous allâmes chez lui ; & je vis encore à la cheminée de M. *Chapelain* les mêmes tisons que j'y avois vus il y avoit douze ans.

En voyant l'excessive avarice de *Chapelain*, les rieurs disoient que c'étoit pour marier la pucelle à un enfant de bonne maison, & les autres vouloient que ce fût pour la canoniser.

Chapelain n'étoit pas prévenu en faveur du sexe. Il disoit souvent que les femmes les plus spirituelles n'avoient pas la moitié de la raison.

Puimorin, frère de Despréaux, s'avisa un jour devant *Chapelain* de parler mal de la pucelle. C'est bien à vous à en juger, lui dit *Chapelain*, vous qui ne savez pas lire. Je ne sais que trop lire, depuis que vous faites imprimer, lui répondit Puimorin.

Le cardinal de Richelieu avoit fourni aux auteurs qui travailloient ensemble sous ses ordres, aux pièces de théâtre, le sujet de la grande pastorale, où il y avoit jusqu'à cinq cents vers de sa façon. Lorsqu'il fut dans le dessein de la donner, il voulut que *Chapelain* la revît, & qu'il y fit des observations exactes. Ces observations lui furent apportées par Bois-Robert ; & qu'on les eussent écrites avec beaucoup de discrétion & de respect, elles le choquèrent tellement on par leur nombre, ou par la connoissance qu'elles lui donnoient de ses fautes, que sans achever de les lire, il les mit en pièce ; la nuit suivante, comme il étoit au lit, & que tout dormoit chez lui, ayant pensé à la colère qu'il avoit

témoignée, il fit une chose sans comparaison plus estimable que la plus belle comédie du monde, il se rendit à la raison : car il commanda qu'on ramassât & qu'on collât ensemble les pièces de ce papier déchiré ; & après l'avoir lu d'un bout à l'autre, & y avoir fait grande réflexion, il envoya éveiller Bois-Robert pour lui dire qu'il voyoit bien que messieurs de l'académie s'entendoient mieux que lui à ces matières, qu'il ne falloit plus parler de cette inpression.

Chapelain étoit appelé par quelques académiciens, le chevalier de l'ordre de l'araignée, parce qu'il avoit un habit si rapide & si recouvert, que le fil formoit dessus comme une représentation de cet animal. Etant un jour chez M. le Prince où il y avoit grande assemblée, il vint à tomber du lambris, une araignée qui étonna la compagnie par sa grosseur. On crut qu'elle ne pouvoit venir de la maison, parce que tout étoit d'une grande propreté. Aussi-tôt, toutes les dames se mirent à dire d'une commune voix, qu'elle ne pouvoit sortir que de la perruque de M. *Chapelain*, ce qui pouvoit bien être, puisqu'il n'avoit jamais eu qu'une seule perruque.

Chapelain, à l'avarice joignoit la malpropreté. Bilzac contoit qu'ayant été dix ans sans le voir, parce qu'ils étoient brouillés, il se raccommoda avec lui, & que l'étant allé visiter, il le trouva dans sa chambre, où il apperçut une même toile d'araignée qui la traversoit, & qu'il y avoit vu avant que d'être brouillé avec lui. *Chapelain* pour épargner ses serviettes, avoit un ballai de jonc sur lequel il s'essuyoit les mains.

La prévention qu'on avoit pour *Chapelain*, étoit si forte, qu'on n'osa pas voir d'abord le ridicule de sa pucelle. Il s'en fit jusqu'à six éditions en moins de dix-huit mois. La Ménardière & Linière furent les premiers qui l'attaquèrent.

Chapelain, malgré son avarice, a fait une acte d'une grande générosité. Dès que M. de Montausier eut été nommé gouverneur de M. le dauphin, il jeta les yeux sur *Chapelain*, pour la place de précepteur, & même obtint l'agrément du roi avant d'en avoir parlé à *Chapelain*. Qu'arriva-t-il ? Que *Chapelain* refusa à M. de Montausier, & refusa obstinément ce glorieux emploi, alléguant que son grand âge le rendoit trop sérieux & trop infirme pour qu'il pût se flatter d'être agréable à un prince encore si jeune.

Duperrier, gentilhomme provençal, qui se trouvoit quelquefois court d'argent, s'étant adressé un jour à *Chapelain* pour en avoir quelque secours, il crut lui faire une grande libéralité, en lui donnant un écu. Après avoir fait cet effort, il disoit : Nous devons secourir nos amis

dans leurs nécessités ; mais nous ne devons pas contribuer à leur luxe.

L'avarice de *Chapelain* fut cause de sa mort. S'étant mis en chemin, un jour d'académie, pour se rendre à l'assemblée, & gagner deux ou trois jettons, il fut surpris par un orage affreux. Ne voulant pas payer un double pour passer le ruisseau, sur une planche que l'on y avoit jetée, il attendoit que l'eau fût écoulée : mais ayant vu qu'il étoit près de trois heures, il passa au travers de l'eau & en eut jusqu'à mi-jambe. La crainte qu'il eut qu'on ne soupçonnât ce qui étoit arrivé, l'empêcha de s'approcher du feu à l'académie ; il s'asit à un bureau, & cacha ses jambes dessous ; le froid le saisit, & il eut une oppression de poitrine dont il mourut.

Chapelain s'étoit mis en pension chez son héritier ; & quand il dinait ou soupoit en ville, il rabattoit tant par repas sur sa pension. Dans la maladie dont il mourut, il avoit chez lui cinquante mille écus comptant, & le divertissement qu'il prenoit de tems en tems, étoit de faire ouvrir son coffre fort qui étoit près de son lit, & de faire apporter tous les sacs, pour voir son argent. Le jour qu'il mourut, tous ses sacs étoient encore rangés autour de lui. Un favant dit à M. de Valois : Vous saurez, monsieur, que notre ami *Chapelain* vient de mourir comme un menuier, au milieu de ses sacs.

CHAPELLE, (Claude Emanuel Lullier, surnommé) né près de Paris, l'an 1621, mort en 1686.

Chapelle étoit l'homme le plus agréable & le plus voluptueux de son siècle. Un jour qu'il étoit à table chez un de ses amis à Paris, un seigneur, qui revenoit de la cour, arriva au milieu du repas, & prit brusquement la place auprès de *Chapelle* qu'il serroit un peu. Ce seigneur, après avoir débité quelques nouvelles, vint à parler des poètes qui avoient la hardiesse de faire des chansons contre quelques personnes de condition, & dit en même tems : Si je les connoissois, je leur donnerois volontiers vingt coups de canne. *Chapelle* fatigué de ses discours, & inquiet de n'être pas à son aise à table, se lève en présentant le dos & lui dit : Frappe & va-t'en. Ce seigneur étonné du ton dont *Chapelle* avoit prononcé ces paroles, en sentit la force ; il lui fit beaucoup d'honnêteté & le terra moins.

Un jour que *Chapelle* dinoit en nombreuse compagnie, chez le marquis de Marfilli, dont le page pour tout domestique, servoit à boire, il touffroit qu'on ne lui versât pas aussi souvent qu'on le faisoit ailleurs ; la patience lui échappa à la fin : Eh : je vous prie, dit-il, marquis, donnez-moi la monnaie de votre page.

Despréaux qui étoit ami de *Chapelle*, l'ayant rencontré un jour auprès du palais, lui dit, que le penchant qu'il avoit pour le vin lui faisoit tort ; *Chapelle* parut touché du discours de Despréaux. Il le remercia de ses conseils, mais malheureusement il se trouva un cabaret vis-à-vis l'endroit de leur conférence, & *Chapelle* invita Despréaux d'y entrer pour s'asseoir, & pour suivre plus commodément la conversation qu'ils avoient commencée. Despréaux ne put s'en dispenser, pour achever la conversion de *Chapelle*. Il fallut bien en entrant au cabaret demander au moins une bouteille de vin, laquelle fut suivie de plusieurs autres. Enfin ces meilleurs, l'un en préchant, l'autre en écoutant, s'enivrèrent si bien qu'il fallut les porter chez eux.

Chapelle avoit pris de l'inclination pour mademoiselle Chouars qui avoit de l'esprit, de l'érudition & du bon vin ; il alloit souvent souper chez elle. Un jour la femme-de-chambre étant entrée après un long repas dans la salle, pour desservir, elle trouva sa maîtresse toute en larmes, & *Chapelle* d'une tristesse extrême. Elle parut curieuse d'en savoir la raison ; & *Chapelle* lui dit qu'ils pleuroient la mort du poète *Pindare*, que les médecins avoient tué par des remèdes contraires à son état. Il recommença alors le détail des belles qualités de *Pindare*, d'un air si pénétré, que la femme-de-chambre oublia ce qu'elle étoit venue faire, & se mit à pleurer avec eux.

Le duc de Brissac voulant aller passer quelque tems dans ses terres, fit si bien qu'il engagea *Chapelle* à l'y suivre. Ils arrivèrent le quatrième jour à Angers, sur le midi, avec dessein d'y passer le reste de la journée. *Chapelle* avoit dans cette ville un chanoine de ses amis, chez lequel il alla faire un long & agréable dîner. Le lendemain, comme le duc étoit prêt de monter en carrosse, pour continuer son voyage, *Chapelle* lui signifia qu'il ne pouvoit le suivre, qu'il avoit trouvé un vieux *Plutarque* sur la table de son ami, où il avoit lu à l'ouverture du livre : qui suit les grands, se fait devenir. Le duc de Brissac eut beau lui dire qu'il le regardoit comme son ami, & qu'il seroit absolument le maître chez lui, il n'en put tirer d'autre réponse si ce n'est que *Plutarque* l'avoit dit, & que ce n'étoit pas sa faute. Sur cela il quitta le duc, & s'en revint à Paris.

Chapelle revenant de chez Molière à Auteuil, après avoir bu largement à son ordinaire, eut querelle au milieu de la petite prairie d'Auteuil, avec un valet nommé Godemer, qui le servoit depuis plus de trente ans. Ce vieux domestique avoit l'honneur d'être toujours dans le carrosse de son maître. Il prit fantaisie à *Chapelle* en descendant d'Auteuil, de lui faire perdre cette prérogative, & de le faire monter derrière son carrosse. Godemer accoutumé aux caprices que le vin

causait à son maître, ne se mit pas beaucoup en peine d'exécuter ses ordres. Celui-ci se met en colère, l'autre le moque de lui ; ils se prennent dans le carrosse. Le cocher descend de son siège pour aller les séparer. Molière qui étoit à sa fenêtre, aperçut les combattans. Il crut que les domestiques de *Chapelle* l'assommoient, & il accourut au plus vite : Ah, Molière ! lui dit *Chapelle*, puisque vous voilà, jugez si j'ai tort. Ce coquin de Godemer s'est lancé dans mon carrosse, comme si c'étoit à un valet de figurer avec moi. Vous ne savez ce que vous dites, répondit Godemer. Monsieur sait que je suis en possession du devant de votre carrosse depuis plus de trente ans ; pourquoi voulez-vous me l'ôter aujourd'hui sans raison ? Vous êtes un insolent, qui perdez le respect, reprit *Chapelle*, si j'ai voulu vous permettre de monter dans mon carrosse, je ne le veux plus ; je suis le maître, & vous irez derrière ou à pied. Y a-t-il de la justice à cela, répliqua Godemer ? Me faire aller à pied présentement que je suis vieux, & que je vous ai bien servi pendant si long-tems ! il falloit m'y faire aller pendant que j'étois jeune, j'avois des jambes alors ; mais à présent je ne puis plus marcher : en un mot comme en cent, vous m'avez accoutumé au carrosse, je ne puis plus m'en passer, & je serois déshonoré si l'on me voyoit aujourd'hui derrière. Jugez-nous, Molière, je vous prie, ajouta *Chapelle* ; j'en passerai par tout ce que vous voudrez. Eh bien ! puisque vous vous en rapportez à moi, dit Molière, je vais tâcher de mettre d'accord deux si honnêtes gens. Vous avez tort, dit-il à Godemer, de perdre le respect envers votre maître, qui peut vous faire aller comme il voudra ; il ne faut pas abuser de sa bonté. Ainsi je vous condamne à monter derrière son carrosse jusqu'au bout de la prairie ; & là vous lui demanderez fort honnêtement la permission d'y rentrer. Je suis sûr qu'il vous la donnera. Parbleu, s'écria *Chapelle*, voilà un jugement qui vous fera honneur dans le monde ; tenez, Molière, vous n'avez jamais donné une marque d'esprit si brillante. Oh bien ! ajouta-t-il je fais grâce entière à ce maraud, en faveur de l'équité avec laquelle vous venez de nous juger. Ma foi, Molière, ajouta-t-il, je vous fais obligé ; car cette affaire-là m'embarassoit, elle avoit sa difficulté. Adieu, mon cher ami, tu juges mieux qu'un homme de France.

Chapelle soupait un soir tête-à-tête avec le maréchal de ***. Quand ils eurent un peu bu, ils se mirent à faire des réflexions sur les misères de cette vie, & sur l'incertitude de ce qui la doit suivre. Ils convinrent que rien au monde n'étoit si dangereux que de vivre sans religion ; mais ils trouvoient en même tems qu'il n'étoit pas possible de passer en bon chrétien un grand nombre d'années, & que les martyrs avoient

été bienheureux de n'avoir eu que des moments à souffrir pour gagner le ciel. Là-dessus, *Chapelle* imagina qu'ils feroient fort bien, l'un & l'autre, de s'en aller en Turquie pour prêcher la religion chrétienne. On nous prendra, disoit-il, on nous conduira à quelque bacha. Je lui répondrai avec fermeté; vous ferez comme moi, M. le maréchal: on m'emportera, on vous emportera après moi, & nous voilà en paradis. Le maréchal trouva mauvais que *Chapelle* se mit avant lui: C'est moi, dit-il, qui suis maréchal de France, & que & pair, à parler au bacha, & à être martyrisé le premier, & non pas à un petit compagnon comme vous. Je me moque du maréchal & du duc, répliqua *Chapelle*; & sur cela M. de **, lui jette son assiette au visage. *Chapelle* se jette sur le maréchal, ils renversent tables, buffets, sièges; on accourt au bruit. On peut penser quelle scène ce fut de leur entendre expliquer le sujet de leur querelle, & conter chacun leurs raisons.

Un jour *Chapelle* soupoit chez Ségrais, avec plusieurs gens de lettres, Despréaux y lut quelques morceaux de son lutrin. Dans la chaleur du repas, *Chapelle* critiqua fortement Despréaux; celui-ci lui dit: Tais-toi, *Chapelle*, tu es ivre. Je ne suis pas si ivre de vin que tu es ivre de tes vers, répliqua *Chapelle*.

(Anecdotes littéraires).

CHAPETONADE. On donne ce nom à une maladie qui attaque souvent, & plus particulièrement ceux qui arrivent à Cartagène en terre ferme. Ce nom vient du mot *Chapeton* qu'on donne aux européens nouvellement arrivés.

Ceux qui sont atteints de cette maladie, éprouvent un délire si furieux, qu'on est obligé de les lier, pour les empêcher de se mettre en pièces; ils expirent souvent au milieu de ces transports, comme dans une espèce de rage.

Les malades ne sont pas reçus dans les hôpitaux, à moins qu'ils ne soient en état de payer. Ceux qui ne peuvent par cette raison y entrer, n'ont d'autre ressource que la nature & la providence. Mais c'est à ce point que le peuple les attend.

Une négresse libre, un mulâtre ou une indienne, touchée de leur état, les retire chez elle & les traite avec autant de soin que d'affection.

S'ils meurent entre ses mains, elle les enterre & son zèle va jusqu'à leur faire dire des messes. Il est vrai que la suite ordinaire de cette maladie, est que le malade, si guéri, épouse la bienfaisance.

CHAPE D'AUTERCOCHE. L'abbé *Chappe* d'Auteroche avoit toujours envisagé la mort avec une force d'âme singulière. La veille de son dé-

part, il étoit à souper chez M. le comte de Mercy, ambassadeur de l'Empire: plusieurs de ses amis lui représentèrent qu'il ne devoit pas entreprendre ce voyage, qu'il y avoit à parier qu'il n'en reviendrait pas. Il leur répondit: « Que la certitude de mourir le lendemain de son observation ne seroit pas un motif assez puissant pour l'en détourner ». Effectivement, quatre jours avant sa mort il dit à ceux qui l'environnoient: « Il faut finir; je sens que je n'ai plus que huit jours à vivre, j'ai rempli mon objet & je meurs content ».

CHARBONNIER. Lorsque l'opéra, au sujet des couches de la reine, donna gratis l'un des chefs-d'œuvres de ce théâtre, intitulé, *Castor & Pollux*; un *Charbonnier* arriva à la porte, dans une charrette à charbon; avant d'en descendre, il voulut figner quelques-uns de nos seigneurs; il tira sa montre, & s'adressant au savoyard crasseux qui lui servoit de cocher: « Revenez à six heures, lui dit-il, & vous me ramenez chez ma petite ravaudeuse ».

CHARDIN, peintre de l'école française, mort à Paris, en 1779. Il excelloit dans une imitation fidèle de la nature, & des scènes naturelles; il étoit aussi bon coloriste.

Un particulier demandoit à M. *Chardin* un tableau, il vouloit sur-tout que les couleurs en fussent très-vives & très-brillantes. « Eh! lui vous a dit, s'écria l'artiste avec vivacité, qu'on fait des tableaux avec des couleurs? »

CHARGE. Une personne demandoit à un particulier s'il avoit une charge? « oui, répondit-il, j'ai une femme & dix enfans ».

CHARITÉ. La charité est l'amour des hommes & l'action par laquelle nous soulageons leurs maux.

La charité est un devoir de justice plutôt qu'une œuvre de miséricorde.

Un sage disoit, après avoir passé du faite des grandeurs au comble de la misère: J'ai perdu ce que j'ai dépensé, & il ne me reste de toutes mes richesses que ce que j'ai donné aux pauvres.

On vint annoncer à Charlemagne, la mort d'un évêque. Il demanda combien il avoit légué aux pauvres; on lui dit qu'il n'avoit légué que deux livres d'argent: « C'est un bien petit viatique pour un si grand voyage: dit un jeune clerc qui étoit présent ». Le prince satisfait de cette réponse, donna l'évêché à celui qui l'avoit faite, en lui disant: n'oubliez jamais ce que vous venez de dire, & donnez aux pauvres plus que celui dont vous venez de blâmer la conduite.

Charles II roi d'Espagne, étant fort jeune encore, trouva un pauvre sur son passage, en allant à l'église. Il laissa tomber tout doucement une croix de diamans, qui fut aussitôt ramassée. A peine les seigneurs qui l'accompagnaient s'en furent aperçus, qu'ils dirent qu'elle avoit été volée; non, dit le pauvre en la montrant: La voilà, mais c'est le roi qui me l'a donnée. Charles II ne le démentit pas, & lui racheta la croix douze mille écus.

Jacques Evillon, chanoine & grand-vicaire d'Angers, avoit une si grande charité pour les pauvres, qu'il n'avoit point de tapisseries: « Quand, en hiver, j'entre dans ma maison, » répondit-il, les murs ne me disent pas qu'ils ont froid; mais les pauvres qui se trouvent à ma porte, tout tremblans, me disent qu'ils ont besoin de vêtements ».

M. Brayer, l'un des plus habiles & des plus célèbres médecins qu'il ait eu la faculté de Paris, chaque premier jour du mois, portoit un sac de mille francs à son curé, pour les pauvres honneux de sa paroisse; & n'y a point manqué pendant quinze ans: de sorte qu'il a donné aux pauvres, cent quatre-vingt mille livres d'argent monnoyé, sans que les charités dont peut-être il n'a voulu d'autre témoins que lui-même. On n'en a rien sçu qu'après sa mort, que M. le curé de Saint-Eustache a trouvé juste de rendre ce témoignage à la mémoire d'un homme si charitable.

CHARLATANS. C'est le nom qu'on donne à ceux qui, sous prétexte de prétendus secrets, qu'eux seuls possèdent, & qu'ils appliquent partout, exercent la médecine. Mais leur plus grand secret est d'avoir beaucoup de suffisance & d'effronterie, moyen toujours sûr de faire des dupes. On les reconnoît parfaitement à ce propos du poëte comique: « Rien n'est plus aisé que de » tirer ce malade d'affaire; il le guérira, c'est moi » qui vous en donne ma parole d'honneur ».

On donne aussi ce nom à tous ceux qui annoncent ou promettent des choses extraordinaires auxquelles eux-mêmes ne croient pas.

Une dame de Londres, fort riche, abandonnée de tous les médecins, fut guérie par un charlatan, d'une tympanite ou hydropisie défectueuse; cet homme ayant appris son état, eut l'audace de l'aller trouver, & lui promit de la guérir inmanquablement, moyennant une somme, dont il exigea moitié d'avance, & moitié après la guérison. Un malade est confiant; la dame se remit entre les mains de ce fourbe, qui le disoit médecin. Il commença par lui faire avaler une araignée, ne doutant pas qu'il ne l'eût empoisonnée; & craignant d'être poursuivi par la justice, il quitta la ville avec la plus grande promptitude. Quelques mois

après, se persuadant que le bruit que devoit faire cet assassin, seroit passé, notre fourbe revint à Londres, secrètement, & s'informa de quelle manière sa malade étoit morte; il ne fut pas peu surpris d'apprendre qu'elle se portoit très-bien. Il fut lui rendre visite, & après s'être excusé sur son départ précipité, il reçut l'argent qui lui revenoit, & des remerciemens que certainement il ne méritoit pas. Le fameux Derham rapporte ce fait dans sa théologie physique.

Un charlatan étoit à la place de Louis XV, cherchant à vendre des petits livres où il enseignoit des secrets de tours de cartes: « En » voit un, disoit-il, messieurs, que j'ai appris à » Ferney, de ce grand homme qui fait tant de » bruit ici, de ce fameux Voltaire, notre maître à tous ». Quelques gens sages, qui par hasard entendoient le charlatan, trouvoient l'éloge très-épigrammatique & se mirent beaucoup à rire.

Un seigneur anglois étoit dans son lit, cruellement tourmenté de la goutte, lorsqu'on lui annonça un prétendu médecin qui avoit un remède contre ce mal. Le docteur est-il venu en carrosse, ou à pied, demanda le lord? A pied, lui répondit le domestique. « Eh bien, répliqua le » malade, vas dire à ce frison de s'en retourner; » car s'il avoit le remède dont il se vante, » il rouleroit carrosse à six chevaux; & j'aurois » été le chercher moi-même & lui offrir la moitié de mon bien pour être délivré de mon » mal ».

Un homme instruit, prend confiance dans ce qu'il fait, & ignore l'art d'éblouir par un discours apprêté. On peut le comparer à cet habile architecte dont il est parlé dans l'histoire des athéniens. Ce peuple vouloit élever un superbe édifice, & consultoit deux architectes. Le premier qui avoit peu d'expérience, chercha à gagner les suffrages par les plus belles promesses, & par la description d'un projet dont il exagéra la grandeur & la magnificence. Le second, qui étoit très-habile & très-expérimenté, se contenta de dire: « Ce que mon confrère a promis, je » l'exécuterai ». Il fut préféré.

Ecoutez un charlatan, il est le premier médecin du monde, & le patriote le plus zélé de la nation. L'auteur du spéculateur (M. Addison), rapporte avoir vu à Hammermith un de ces patriotes, qui disoit un jour à son auditoire: « Je dois ma naissance & mon éducation à cet » endroit; je l'aime tendrement; & en reconnaissance des bienfaits que j'y ai reçus, je fais » présent d'un écu à tous ceux qui voudront » l'accepter ». Chaque auditeur, la bouche béante & les bras immobiles, s'attendoit à recevoir la pièce de cinq schellings. Le docteur met la main dans un long sac, en tire une poignée de

de petits paquets, & dit à l'assemblée : « Mes freres, je les vends d'ordinaire cinq schelings, » six fous ; mais en faveur de cet endroit, pour lequel j'ai une tendresse filiale, j'en rabattrai cinq schelings ». Chacun s'empresse de profiter de son offre généreuse ; les paquets sont enlevés, les assistants ayant répondu les uns pour les autres, qu'il n'y avoit point d'étrangers parmi eux, & qu'ils étoient tous ou natis, ou du moins habitants d'Hammermith.

Si nous ajoutons foi aux relations des voyageurs, il n'y a pas de joueur de gobelets ou de tambourin en Europe, qui puisse se mesurer avec les charlatans indiens des côtes d'Asie. Nos foires où se trouveroient les plus habiles faiseurs de tours, ne leur présenteroient que le spectacle ridicule de quelques enfans qui s'amusaient à faire de petites espiègleries. Qu'on en juge par ce seul trait rapporté dans l'Histoire générale des voyages. Tavernier, en passant à Baroche, avoit accepté un logement chez les négocians anglois. Quelques charlatans indiens, ayant offert d'amuser l'assemblée par des tours de leur profession, ce voyageur eut la curiosité de les voir. Pour premier spectacle, ils allumèrent un grand feu, dans lequel ils firent rougir des chaînes dont ils se lièrent le corps à nud, sans en ressentir aucun mal. Ensuite, prenant un petit morceau de bois, qu'ils plantèrent en terre, ils demandèrent quel fruit on souleveroit en voir sortir. On leur dit qu'on desiroit des mangues. Alors, un des charlatans, s'étant couvert d'un linceul, s'accroupit cinq ou six fois contre terre. Tavernier qui vouloit le suivre dans cette opération, prit une place, d'où ses regards pouvoient pénétrer par une ouverture du linceul ; & ce qu'il raconte, ajoute l'historien des voyages, semble demander beaucoup de confiance au témoignage de ses yeux. J'aperçus, dit Tavernier, que cet homme se coupant la chair sous les aisselles, avec un rasoir, frottoit de son sang le morceau de bois. Chaque fois qu'il se retiroit, le bois croissoit à vue d'œil ; & à la troisième fois, il en sortit des branches avec des bourgeons. La quatrième fois, l'arbre fut couvert de feuilles. La cinquième, on y vit des fleurs. Un ministre anglois, qui étoit présent, avoit protesté d'abord qu'il ne pouvoit consentir que des chrétiens assistassent à ce spectacle ; mais lorsque d'un morceau de bois sec, il eut vu que ces gens-là faisoient venir, en moins d'une demie heure, un arbre de quatre ou cinq pieds de haut, avec des fleurs comme au printemps, il se mit en devoir de l'aller rompre, & dit seulement qu'il ne donneroit jamais la communion à aucun de ceux qui demeureroient plus long-tems à voir de pareilles choses : ce qui obligea les anglois de congédier ces charlatans, après leur avoir donné la valeur de dix ou douze écus, dont ils parurent très-satisfait.

Un charlatan disoit en plein marché, qu'il montreroit le diable. Tout le monde accourut à ce singulier spectacle. Lorsqu'il eut ramassé le plus d'argent qu'il put, il ouvrit, devant l'assemblée qui le regardoit les bras immobiles & la bouche béante, une grande bourse vide, & le cri cria : « Messieurs, ouvrez la bourse, & vous ne rien voit dedans, n'est-ce pas là le diable » :

Un prédicateur italien, qui voyoit de sa chaire, le peuple accourir à un charlatan qui jouoit une farce dans la place, devant l'église, le tuoit de crier, pour les retenir : « Où allez-vous ? restez, c'est moi qui suis le vrai ».

En 1728, dit Voltaire, du tems de Laff, le plus fameux des charlatans de la première espèce, un autre, nommé Villars, confia à quelques amis que son oncle qui avoit vécu près de cent ans, & qui n'étoit mort que par accident, lui avoit laissé le secret d'une eau qui pouvoit aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyoit passer un enterrement, il levoit les épaules de pitié ; si le défunt, s'écrioit-il, avoit bu de mon eau, il ne seroit pas où il est. Ses amis auxquels il en donna généreusement, & qui observèrent un peu le régime prescrit, s'en trouvèrent bien & le prônèrent. Alors il vendit la bouteille six francs : le débit en fut prodigieux. C'étoit de l'eau de la Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent & qui s'astreignirent à un peu de régime, sur-tout qui étoient nés avec un bon tempéramment, recouvrèrent en peu de jours une santé parfaite. Il disoit aux autres, c'est votre faute si vous n'êtes pas entièrement guéris ; vous avez été intempéramment & incontinent : corrigez-vous de ces deux vices, & vous vivrez cent cinquante ans pour le moins. Quelques-uns se corrigèrent. La fortune de ce bon charlatan s'augmenta comme sa réputation. L'abbé de Pons, l'enthousiaste, le mettoit fort au-dessus du maréchal de Villars : il fait tuer des hommes, lui dit-il, & vous les faites vivre.

On fut enfin que l'eau de Villars n'étoit que de l'eau de rivière. On n'en voulut plus, & on alla à d'autres charlatans.

CHARLEMAGNE, (CHARLES surnommé le grand) empereur d'Occident & roi de France, fils de Pepin, né en 742 à Sarsbourg, château de la haute Bavière, mort le 8 Janvier 814, dans la soixante & onzième année de son âge, la quarante-sixième de son règne, & la quatorzième de son empire. Il est enterré à Aix-la-Chapelle où il mourut.

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, & à empêcher l'oppression du clergé & des hommes libres. Il mit un

tel tempéramment dans les ordres de l'état, qu'ils furent contrebalancés de qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, & de l'occupa toute entière à suivre les siens. L'Empire se maintint par la grandeur du chet : le prince étoit grand, l'homme l'étoit davantage. Les rois les enfans furent ses premiers sujets, les instrumens de son pouvoir, & les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables réglemens; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit, dans les loix de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, & une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder ses devoirs sont ôtés; & les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savoit punir; il savoit encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, & les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main par-tout où il alloit tomber. Les affaires renaissent de toutes parts; il les finissoit de toutes parts. Jamais prince ne fut mieux braver les dangers, jamais prince ne les fut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, & particulièrement de ceux qu'éprouvent presque tous les grands conquérans, les conspirations. Ce prince prodigieux étoit extrêmement modéré, son caractère étoit doux, ses manières simples; il aimoit à vivre avec les gens de sa cour. Il fut peut-être trop sensible aux plaisirs des femmes; mais un prince qui gouverna toujours par lui-même, & qui passa sa vie dans les travaux, peut mériter des excusés. Il mit une règle admirable dans sa dépense: il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourroit apprendre, dans ses loix, à gouverner sa maison. On voit dans ses capitulaires la source pure & sacrée d'où il tira ses richesses (esprit des loix). Il avoit, suivant les historiens de son temps, la taille haute, le port majestueux, la démarche noble, libre, assurée, le visage agréable, le nez un peu aquilin, les yeux grands, pleins de feu, la chevelure belle, l'air niant & dans toute sa personne mille graces naturelles. « Il ne portoit en hyver, dit Eginhard, qu'un simple pourpoint fait de peau de loutre, sur une tunique de laine bordée de soie jadis miettée; soit sur ses épaules un foyon de couleur bleue, & pour chaufferies il se servoit de bandes de diverses couleurs, croisées les unes sur les autres. »

Charlemagne dans un de ses capitulaires, ordonne que l'on vende les crus des basses-cours de ses domaines, & les herbes inutiles de ses jardins. Cet empereur si économique, savoit néanmoins, quand il le falloit, soutenir avec éclat la majesté française. Nicéphore, empereur d'Orient, recherchoit son

amitié, & lui avoit envoyé en 803 des ambassadeurs pour assurer la paix entre les deux empires. Ces ambassadeurs trouvèrent *Charlemagne* en Alsace, dans son palais de Seltz. Ce prince, pour leur donner une idée de la magnificence de son empire, & pour rabattre l'arrogance des Grecs, voulut qu'on les introduisît à son audience d'une manière qui leur causât autant de surprise que d'embarras. On les fit passer par quatre grandes salles magnifiquement parées, où l'on avoit distribué les officiers de la maison de l'empereur, tous richement vêtus, tous dans une comenance respectueuse, & debout devant celui des seigneurs qui les commandoit. Dès la première où étoit le connétable assis sur une espèce de trône, les ambassadeurs se mirent en devoir de se prosterner. On les en empêcha, leur représentant que ce n'étoit qu'un officier de la couronne. Même erreur dans la seconde, où ils trouvèrent le comte du palais avec une cour encore plus brillante. La troisième où étoit le maître de la table du roi, & la quatrième où présidoit le grand chambellan, en redoublant leur incertitude, donnèrent lieu à de nouvelles méprises: le degré de magnificence augmentant à proportion du nombre des salles. Enfin, deux seigneurs vinrent les prendre, & les introduisirent dans l'appartement de l'empereur. Le monarque tout éclatant d'or & de pierres, étoit debout au milieu des rois ses enfans, des princesses ses filles, & d'un grand nombre de ducs & de prélats avec lesquels il s'entretenoit familièrement. Il avoit la main appuyée sur l'épaule de l'évêque Hetrion, pour lequel il affecta d'autant plus de considération, qu'il avoit essayé plus de mépris dans son ambassade à la cour de Constantinople. Les ambassadeurs saisis de crainte se prosternèrent à ses pieds. Il s'aperçut de leur embarras, les releva avec bonté, & les rassura en leur disant qu'Hetrion leur pardonnoit, & que lui-même, à la prière du prélat, vouloit bien oublier ce qui s'étoit passé. La négociation ne souffrit aucune difficulté, le traité fut bientôt signé. Il portoit que *Charlemagne* & Nicéphore auroient également le nom d'Auguste; & que le premier prendroit le titre d'empereur d'Occident, & le second celui d'empereur d'Orient. *Histoire de France par Velly, & Sangal de rebus bellicis Caroli Magni.*

Il y avoit trois ans que *Charles* avoit été couronné à Rome empereur d'Occident par Léon III. Le pape assés des suffrages du clergé, de la noblesse & du peuple qui desiroit un protecteur, en avoit fait une première proposition à *Charlemagne*, que ce héros refusa, soit par sa modération naturelle, soit qu'étant engagé dans beaucoup de guerres, il craignoit de s'attirer de nouveaux embarras. Il descendit même qu'on lui en parlât davantage. On seignit de n'y plus fonger. Les fêtes de Noël approchoient, & l'on fit de grands préparatifs pour les célébrer avec magnificence. L'evin, un

de ses fils & roi d'Italie, s'y rendit accompagné des officiers de l'armée, qui venoit de soumettre les rebelles du duché de Bénévent. Le jour venu, Charles fut prié de prendre pour y assister l'habillement des patrices ; il ne voulut point refuser cette légère satisfaction aux romains. Quelque répugnance qu'il eût à porter d'autre habit que celui des français, il prit une longue tunique avec un grand manteau traînant, dont un des côtés étoit attaché sur son épaule droite. Tout Rome, en le voyant entrer dans l'église, se répandit en acclamations. Il s'approcha de l'autel & se mit à genoux. Il s'inclinoit pour adorer, lorsque le pape qui alloit célébrer la messe, lui mit une couronne sur la tête. Tout le peuple en même temps s'écria : « Vive » Charles, toujours Augulle, grand & pacifique » empereur des romains, couronné de Dieu, &c » qu'il soit à jamais victorieux. » Aussitôt Léon se prosterna & fut le premier à l'adorer, disent nos annalistes, c'est-à-dire à lui rendre les respects & les hommages sur un sujet dont à son souverain. Le jeune Charles, fils aîné du nouveau César, étoit présent à cette cérémonie : le souverain pontife lui présenta la couronne royale, & lui donna l'onction sacrée des rois. Ainsi, cet empire qui avoit fini l'an 476 dans Augustule, le dernier empereur d'Occident, recommença dans Charlemagne, & dure encore aujourd'hui dans le corps Germanique. *Histoire de France par Velly.*

Charles protégea les sciences & les arts ; car la véritable grandeur ne va jamais sans cela. Il avoit dans son palais une académie de gens de lettres & de savans, & se faisoit honneur d'en être membre. Il assistoit à leurs assemblées & en étoit son avis sur les objets sujets à l'examen. Eginhard, secrétaire de Charlemagne, & qui a écrit sa vie, ajoute que ce prince faisoit souvent lire pendant qu'il étoit à table, & que cette lecture lui paroïssoit le plus doux assaisonnement de ses repas. Nous lui devons la manière de compter par livres, sols & deniers, telle qu'on la pratique aujourd'hui, avec la différence que cette livre étoit réelle & de poids, au lieu que parmi nous elle est numéraire.

Les rois de France avoient autrefois dans plusieurs abbayes ou maisons épiscopales droit de gîte, appelé aussi droit d'alberge ou d'hébergement, pour eux & leur suite. C'étoit souvent l'une des charges des donations faites à ces abbayes ou aux évêques. Charlemagne usa si souvent de ce droit dans le palais d'un évêque qui se trouvoit sur son passage, que le prélat, d'ailleurs généreux, se vit bientôt ruiné. L'empereur, qui ne faisoit pas d'abord attention aux dépenses répétées qu'il occasionnoit à l'évêque, revint encore lui demander son droit de gîte. Ce prélat n'en fut pas plutôt prévenu qu'il donna des ordres, non pour le service de la table, ou pour le coucher, mais pour faire balayer & nettoyer salles,

salons, chambres, antichambres, &c. L'empereur qui le vit fort en mouvement pour faire exécuter les ordres, ne put s'empêcher de lui dire : « Ehl » vous prenez trop de peine ; laissez-là ce soin » dont vous vous occupez ; tout n'est-il pas assez » net ? » Sire, répondit l'évêque, il ne s'en faut » guère ; mais j'espère qu'aujourd'hui tout le fera de » la cave au grenier. » Charles qui comprit le reproche, lui dit en souriant : « Ne vous em- » barrassez pas, monsieur l'évêque, j'ai la main » aussi bonne à donner qu'à prendre ; » & sur le champ ce prince unit une terre considérable à l'évêché.

L'aventure du secrétaire Eginhard & d'Imma, fille naturelle de Charles, pourroit encore servir à faire connoître la bonté de ce prince, si cette aventure étoit bien certaine ; mais elle n'est rapportée que dans le *Chronicon Lauris Humenſi Cænobii*, publié par Fréher. Ce secrétaire qui étoit un des hommes les plus aimables de son temps, avoit su parier au cœur d'Imma. Cette princesse n'osoit d'abord avouer sa foiblesse. Mais Eginhard qui avoit pour Imma les yeux d'un amant passionné, s'aperçut bientôt des sentimens qu'on vouloit lui cacher ; & dans le dessein d'en obtenir l'aveu, il alla de nuit à l'appartement de sa maîtresse. Il se le fit ouvrir, sous prétexte qu'il avoit à parler à la princesse de la part de l'empereur ; il parla de toute autre chose, & la conversation fut souvent interrompue. Il voulut se retirer avant le jour, mais il s'aperçut qu'il étoit tombé beaucoup de neige. Comme il falloit traverser une grande cour, il craignit que la trace de ses pieds ne le découvrit ; il fit part de son inquiétude à la princesse. Quel parti prendre ? Imma s'offrit de porter son amant sur ses épaules. La nécessité y fit consentir Eginhard. L'empereur, qui par un effet tout particulier de la providence, dit la chronique, avoit passé toute la nuit sans dormir, se leva de grand matin, & regardant par la fenêtre, il vit sa fille qui avoit de la peine à marcher sous le fardeau qu'elle portoit. Il fut touché d'admiration & en même-temps ému de douleur ; mais voyant qu'il y avoit quelque chose de divin dans tout cela, il prit d'abord le parti de ne rien dire. » Cependant Eginhard, qui n'étoit pas tranquille sur les suites de son intrigue, demanda la permission de se retirer de la cour. Charles lui dit qu'il y penseroit, & lui marqua un certain jour, pour lui faire savoir ses intentions. Ce jour venu, il assembla son conseil, l'instruisit de ce qui s'étoit passé entre sa fille & son secrétaire, & demanda les avis de l'assemblée. Les uns opinèrent pour une punition exemplaire, les autres, pour un châtiment plus doux ; mais le plus grand nombre s'en rapporta à la sagesse du prince. On fit entrer Eginhard, & Charles lui dit que, pour le récompenser de ses services, il vouloit prendre soin lui-même de son

son mariage: *Je vous donne pour femme, ajoutez-il, cette porteuſe qui vous chargea ſi bénigne-ment ſur ſon dos.* Imma avoit été avertie de venir parler à l'empereur: elle s'avança les yeux baillés, & tremblant ſans doute encore plus pour ſon amant que pour elle-même. Mais Charles la prenant par les mains, la remit en celles de l'heureux Eginhard, avec une dot digne de la fille d'un ſi grand prince. Cette hiftoire ou ce conte, comme on voudra l'appeller, a été mis en vers flamands, par Jacob Cats, grand penſionnaire de Hollande, & traduit en vers latins par Gaſpard Barlé.

L'uſage de jeûner, du tems de *Charlemagne*, étoit de ne faire qu'un repas à trois heures du ſoir. *Charlemagne*, par conſidération pour ſes officiers, mangeoit, les jours de jeûne, à deux heures. Un évêque en fit quelques reproches à l'empereur, qui l'écouta tranquillement & lui dit: « Votre avis eſt bon; mais je vous ordonne » de ne rien prendre, avant que tous mes offi- » ciers aient pris leur réfection. » Il y avoit cinq tables conſécutives; celle de *Charlemagne* & de ſa famille. Elle étoit ſervie par les princes & les ducs, qui ne mangèrent qu'après l'empereur. Les comtes ſervirent les ducs; après la table des comtes, étoit celle des officiers de guerre, & enfin celle des petits officiers du palais; en ſorte que la dernière table ne finifſoit que bien avant dans la nuit. L'évêque, obligé d'attendre ſi long-tems, reconnut bientôt que l'empereur avoit raifon, & qu'il falloit louer ſon attention pour ſes officiers.

La France rêvère Charles, non ſeulement comme ſon héros, mais encore comme ſon légiflateur. Ses capitulaires forment la baſe de notre droit. Lorsqu'il ſcelloit ſes ordres, il le faiſoit avec le pommeau de ſon épée, où étoit gravé ſon ſceau, & diſoit: *Voilà mes ordres, & voilà, ajoutoit-il en montrant ſon épée, ce qui les fera reſpecter de mes ennemis.* Mais ce qui leur attiroit encore pluſ la vénération des peuples, étoit la juſtice qui les accompagnoit toujours.

Paſchal III ſa mis au nombre des ſaints en 1153, & ſa fête eſt encore aujourd'hui célébrée dans pluſieurs églises d'*Allemagne*. Ce prince avoit érigé dans cet empire un grand nombre d'évêchés, auxquels il avoit annexé de grands ſiefs. Il ſe ſtatoit ſans doute que ſa puifſance contrediroit plus facilement dans le devoir un évêque accoutumé à une vie tranquille & douce, qu'un noble in-ſuix & toujours armé.

Le lecteur nous ſaura ſans doute gré de lui mettre ſous les yeux les principaux traits que les hiftoires nous ont transmis, d'ailleurs, ſur un aſſi grand prince que *Charlemagne*.

Tout ce qui peut contribuer à former un grand

Encyclopædia.

homme, ſe rencontra dans *Charlemagne*; un grand eſprit, un grand cœur, une grande ame, avec un extérieur & toutes les qualités requiſes pour faire valoir le mérite d'un ſi beau & d'un ſi riche fonds. L'étendue de ſon empire, entouré de tous côtés, ou d'ennemis ou de jaloux de ſa puifſance, compoſé d'une infinité de nations diſſentes, la plupart difficiles à contenir dans le devoir, ne l'embarrasſa jamais, quoiqu'il eût ſouvent pluſieurs guerres à ſoutenir en même tems en Italie, en Eſpagne, en Germanie, ſur la mer. Ses ſoins & ſa vigilance s'étendoient à tout & par-tout, & ne manquoient guères de le rendre victorieux. Réglaſſant, au milieu de toutes ces guerres, ſon état & l'église, il fit fleurir la piété & les lettres, comme s'il avoit joui de la plus profonde paix; descendant dans le détail de tout, voyant tout par lui-même; toujours en voyage ou en expédition militaire, tandis que ſon âge & ſa ſanté le lui permiſſent; également admiſſable à la tête d'une armée, d'un conſeil, d'un concile & même d'une académie de ſavans... Conſtant & ferme dans ſes entrepriſes, il ſavoit les ſoutenir, juſqu'à ce qu'il en fût venu à bout: il prenoit des meſures ſi juſtes, qu'il n'en manqua jamais aucune.

Sa bonté, ſa patience contribuoient beaucoup à lui attracher ceux que ſa qualité de roi, de vainqueur ou de pere lui avoit fournis.... Il charmoit ſes courtiſans par ſon humeur honnête & aifée, & ſon peuple par ſes manières honnêtes.... L'application qu'il avoit au gouvernement, ne paroiſſoit pas ſeulement dans ſes conſeils fréquens qu'il tenoit dans les aſſemblées des ſeigneurs, & dans les conciles qu'il convoquoit, mais dans l'emploi ordinaire de ſon tems. Presque tout le jour ſe paſſoit à donner des ordres, à écouter les courriers qui lui venoient de divers endroits, & à conſérer avec ſes miniſtres.... Il avoit une maxime en matière de récompenses; c'étoit de les répandre ſur le plus de perſonnes qu'il pouvoit.... La manière dont il ſe comportoit dans ſon domeſtique, pouvoit ſervir de modèle à tous ſes ſujets.

(*Le P. Daniel*).

Charlemagne ſongea à tenir le pouvoir de la nobelle dans ſes limites, & à empêcher l'oppreſſion du clergé & des hommes libres: il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état, qu'ils furent contrebalancés, & qu'il reſta le maître. Tout fut uni par la force de ſon génie: il mena continuellement la nobelle d'expédition en expédition; il ne lui laiſſa pas le tems de former des deſſeins, & l'occupa toute entière à ſuivre ſes ſiens. L'empire ſe maintint par la grandeur du chef; le prince étoit grand, l'homme l'étoit davantage. Les rois, ſes enfans, furent ſes premiers ſujets, les inſtrumens de ſon pouvoir & les modèles de l'obéiſſance. Il fit d'admirables régle-

K k

mens ; il fit plus , il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toute les parties de l'empire : on voit dans les loix de ce prince un esprit de prévoyance qui comprend tout , & une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés , les négligences corrigées , les abus réformés ou prévenus ; il favoit punir , il favoit encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins , simple dans l'exécution , personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité , & les difficiles avec promptitude. Il parcourroit sans cesse son vaste empire , portant la main par-tout où il alloit tomber. Les affaires renaissent de toutes parts , il les finissoit de toutes parts. Jamais Prince ne fut mieux braver les dangers , jamais prince ne les fut mieux éviter. Il se joua de tous les périls , & particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérans , je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux étoit extrêmement modéré ; son caractère étoit doux , ses manières simples ; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il fut peut-être trop sensible au plaisir des femmes ; mais un prince qui gouverna toujours par lui-même , & qui passa sa vie dans les travaux , peut mériter plus d'excuses. Il mit une règle admirable dans sa dépense ; il fit valoir ses domaines avec sagesse , avec attention , avec économie : un père de famille pourroit apprendre dans les loix à gouverner sa maison. On voit dans ses capitulaires la source pure & sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonnoit qu'on vendit les œufs des basses-cours de ses domaines , & les herbes inutiles de ses jardins ; & il avoit distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards , & les immenses trésors de ces Huns qui avoient dépouillé l'univers.

(Montesquieu).

Charlemagne, le plus ambitieux , le plus politique & le plus grand guerrier de son siècle , fit la guerre aux Saxons , trente années avant que de les assujettir pleinement. Leur pays n'avoit point encore ce qui t'ne aujourd'hui la cupidité des conquérans. Les riches mines de Gollat , dont on a tiré tant d'argent , n'étoient point découvertes.... Point de richesses accumulées par une longue industrie , nulle ville digne de l'ambition d'un usurpateur. Il ne s'agissoit que d'avoir pour esclaves des millions d'hommes qui cultivoient la terre sous un climat triste , qui nourrissoient leurs troupeaux , & qui ne vouloient point de maîtres.... Charles prend d'abord la fameuse bourgade d'Erresbourg ; car le lieu ne méritoit ni le nom de ville , ni celui de forteresse. Il fait égorger les habitans : il y pille & rase ensuite le principal temple du pays , élevé autrefois au dieu *Lanfana* (principe universel) , & dédié alors au dieu *Misafak*. On y massacra les prêtres sur les débris de l'idole sacrée : on pénétra jusqu'au Welter

avec l'armée victorieuse : tous ces cantons se sou mirent. *Charlemagne* voulut les lier à son joug par le christianisme. Tandis qu'il court à l'autre bout de ses états , à d'autres conquêtes , il leur laisse des missionnaires pour les persuader , & des soldats pour les forcer. Presque tous ceux qui habitoient vers le Welter , se trouvèrent en un an chrétiens & esclaves.

Viking retiré chez les Danois , qui trembloient pour leur liberté & pour leurs dieux , revient au bout de quelques années. Il ranime ses compatriotes , il les rassemble : il trouve dans Brême , capitale du pays qui porte ce nom , un évêque , une église & ses faxons désespérés , qu'on traîne à des autels nouveaux. Il chasse l'évêque , détruit le christianisme qu'on n'avoit embrassé que par la force.... Il bat les lieutenans de *Charlemagne*.

Ce prince accourt : il défait à son tour Viking ; mais il traite de révolte cet effort courageux de liberté. Il demande aux faxons tremblans , qu'on lui livre leur général ; & sur la nouvelle qu'ils l'ont laissé retourner en Danemark , il fait massacrer quatre mille cinq cents prisonniers au bord de la petite rivière d'Alve. Si ces prisonniers avoient été des fuyes rebelles , un tel châtiment auroit été une sévérité horrible ; mais traiter ainsi des hommes qui combattoient pour leur liberté & pour leurs loix , c'est l'action d'un brigand , que d'illustres succès & des qualités brillantes ont d'ailleurs fait grand homme.

Il fallut encore trois victoires , avant d'accabler ces peuples sous le joug. Enfin , le sang cimentait le christianisme & la servitude.... Le roi , pour mieux s'assurer du pays , transféra des colonies faxons jusqu'en Italie , & établit des colonies de franks dans les terres des vaincus ; mais il joignit à cette politique sage la cruauté de faire piagner par des espions , les faxons qui vouloient retourner à leur culte. Souvent les conquérans ne font cruels que dans la guerre : la paix amène des loix & des mœurs plus douces. *Charlemagne* , au contraire , fit des loix qui tenoient de l'inhumanité de ses conquêtes.... Ce prince soutint l'Emir de Saragosse contre son souverain ; mais il se donna bien garde de le faire chrétien ! D'autres intérêts , d'autres sois : il s'allie avec des sarrasins contre des sarrasins ; mais après quelques avantages sur les frontières d'Espagne , son arrière-garde est défaits à Roncevaux , vers les montagnes des Pyrénées , par les chrétiens même de ces montagnes , mêlés aux musulmans.... Contente d'assurer ses frontières contre des ennemis trop aguerris , il n'embrasse que ce qu'il peut retenir , & règle son ambition sur les conjonctures qui la favorisent.

C'est à Rome , c'est à l'empire d'occident que

Cette ambition aspirait. La puissance des rois de Lombardie en étoit le seul obstacle.... Charles passa les Alpes : Didier marche à sa rencontre ; mais une partie des troupes de ce roi malheureux l'abandonna. Il s'enferma dans Pavie, sa capitale : *Charlemagne* l'y assiégea au milieu de l'hiver. La ville, réduite à l'extrémité, se rend après un siège de huit mois.... Didier, le dernier des rois lombards, fut conduit en France, dans la monastère de Corbie, où il vécut & mourut en catholique. Il faut remarquer qu'il ne fut pas le seul souverain que *Charlemagne* enferma : il traita ainsi un duc de Bavière & ses enfants.

Charlemagne n'osoit pas encore se faire souverain de Rome : il ne prit que le titre de roi d'Italie, se fit couronner comme eux, dans Pavie, d'une couronne de fer. La justice s'administrait encore à Rome, au nom de l'empereur grec. Les papes même en recevoient la confirmation de leur élection. *Charlemagne* prenoit seulement le titre de patrice.... Les papes n'avoient dans Rome même qu'une autorité précaire & chancelante.... Les ennemis des familles qui prétendoient au pontificat, remontoient Rome de confusion. Les deux neveux d'Adrien conspirent contre Léon III, son successeur, élu pape, selon l'usage ; par le peuple & le clergé romain. Ils l'accusèrent de beaucoup de crimes, ils animèrent les romains contre lui : on traîne en prison, on accable de coups à Rome celui qui étoit si respecté par-tout ailleurs. Il s'évade, il vient se jeter aux genoux du pape : *Charlemagne*, à Paderborn. Ce prince, qui agissoit déjà en maître absolu, le renvoya avec une escorte, & des commissaires pour le juger. Ils avoient ordre de le trouver innocent. Enfin, *Charlemagne*, maître de l'Italie, comme de l'Allemagne & de la France, juge du pape, arbitre de l'Europe, vint à Rome en 801 ; il se fait reconnaître & couronner empereur.

Il n'avoit point de capitale : seulement Aix-la-Chapelle étoit le séjour qui lui plaisoit le plus. Ce fut là qu'il donna des audiences, avec le faste le plus imposant, aux ambassadeurs des califes & à ceux de Constantinople. D'ailleurs, il étoit toujours en guerre ou en voyage, à nisi que vécut Charles-Quint, long-temps après lui. Il partagea ses états comme tous les rois de ce temps-là : mais quand de ses fils, qu'il avoit destinés pour régner, il ne resta plus que ce Louis, si connu sous le nom de débonnaire, auquel il avoit déjà donné le royaume d'Aquitaine, il l'associa à l'empire dans Aix-la-Chapelle, & lui commanda de prendre lui-même sur l'autel la couronne impériale, pour faire voir au monde que cette couronne n'étoit due qu'à la valeur du pape & au mérite du fils, & comme s'il eût pressenti qu'un jour les ministres de l'autel voudroient disposer de cette couronne.... Mais en laissant l'empire à Louis,

& en donnant l'Italie à Bernard, fils de son fils Pépin, ne déchiroit-il pas lui-même cet empire qu'il vouloit conserver à sa postérité ? N'étoit-ce pas armer nécessairement ses successeurs les uns contre les autres ? N'étoit-il pas à présumer que le nouveau roi d'Italie, obéiroit à son oncle empereur, ou que l'empereur voudroit bien n'être pas le maître en Italie ?

Il paroît que, dans les dispositions de sa famille, il n'agit ni en roi ni en pape. Partager les états, est-il d'un sage conquérant ? & puisqu'il les partageoit, laisser trois autres enfants, sans aucun héritage, à la discrétion de Louis, étoit-il d'un père juste ?

Quoi qu'il en soit, *Charlemagne* mourut en 814, avec la réputation d'un empereur aussi heureux qu'Auguste, aussi guerrier qu'Adrien, mais non tel que les Trajans & les Antonins, auxquels nul souverain n'a été comparable.

La curiosité des hommes, qui pénètre dans la vie privée des princes, & a voulu savoir jusqu'au détail de la vie de *Charlemagne*, & au secret de ses plaisirs. On a écrit qu'il avoit poussé l'amour des femmes, jusqu'à jouir de ses propres filles. On en a dit autant d'Auguste : mais qu'importe au genre humain le détail de ces foiblesses, qui n'ont influé en rien sur les affaires publiques ?

J'envisage son règne par un endroit plus digne de l'attention d'un citoyen. Les pays qui composent aujourd'hui la France & l'Allemagne jusqu'au Rhin, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, & l'Italie pendant treize, depuis son avènement à l'empire. Point de révolution en France, point de calamité pendant ce demi-siècle, qui par-là est unique. Un bonheur si long ne suffit pas pourtant, pour rendre aux hommes la politesse & les arts : la rouille de la barbarie étoit trop forte, & les âges saivans l'épousèrent encore.... Je trouve peu de nouveaux règlements sous son règne ; mais une grande fermeté a fait exécuter les anciens. Sa valeur fit servir à tant de succès les loix en usage, & sa prudence les perfectionna. Il avoit des forces navales aux embouchures de toutes les grandes rivières de son empire. Avant lui, on ne les connoissoit pas chez les barbares ; après lui, on les ignora long-temps. Par ce moyen & par la police guerrière, il arrêta ces inondations des peuples du nord, il les contenta dans leurs climats placés ; mais, tous ces foibles descendant, ils se repandirent dans l'Europe.

Il fit fleurir le commerce, parce qu'il étoit maître des mers.

(Voltaire).

Charlemagne fut le héros de la France & de l'univers, le modèle des grands rois, l'ornement

Kk 2

& la gloire de l'humanité. Il étoit de la plus haute taille, de l'extérieur le plus majestueux, le plus fort & le plus robuste de son tems. Cette supériorité, riche présent de la nature, étoit relevée en lui par celle que donnent les qualités de l'esprit, du cœur & de l'âme. Génie sublime, vaste, intépide, l'Italie, l'Espagne, la Germanie & l'Orient, conjurés en même tems, ne purent lui arracher la plus légère marque d'embarras ou d'inquiétude. Il sçut, au milieu de toutes les guerres, donner ordre à tout & par-tout, réglant son état & l'égli se, comme s'il eût été dans une profonde paix, y faisant fleurir l'abondance par une vigilance qui s'étendoit à tout; la piété, par de fréquens conciles, où souvent il assistoit en personne; & les lettres, par la protection constante qu'il leur accordoit: ami lui-même & cultivateur zélé des arts & des sciences. Aussi admirable, lorsqu'il décidait une question dans une assemblée de sçavans, que lorsqu'il dictoit des oracles dans son conseil. Aussi grand, lorsqu'il haranguoit un concile, que lorsqu'il gaignoit des batailles à la tête d'une armée. Sage dans le projet, les mesures qu'il prenoit, étoient toujours celles qu'il falloit prendre: constant & ferme dans ses entreprises, il savoit les soutenir avec courage, & forcer la fortune à le couronner; ardent à la poursuite, on le voyoit passer rapidement des rives de l'Ebre sur les bords de l'Elbe, & du fond de la Germanie à l'extrémité de l'Italie. Heureux dans l'exécution, il fut toujours victorieux, quand il conduisit lui-même ses armées, & rarement fut-il défait, lorsqu'il fit la guerre par ses lieutenans.

(L'Abbé Velly).

CHARLES, duc de Bourbon, connétable de France, né le 27 février 1489, tué au siège de Rome, le 6 mai 1527. Il étoit fils de Gilbert de Bourbon, Comte de Montpensier, & de Claire de Gonzague.

Charles se distingua par son courage à la bataille de Marignan & à la conquête du Milanais. Ce prince, si fier, si froid avec les courtisans, savoit gagner le cœur de ses soldats par ses manières affables, & par ce ton d'égalité qu'il connoissoit si propre à les séduire. Il fut, dans les premières années de sa jeunesse, l'ami & le compagnon des travaux de François I; & il auroit mérité l'estime de la nation, si, cédant à ses ressentimens contre la duchesse d'Angoulême, mere de ce monarque, il eût toujours continué de servir son roi & sa patrie. La révolte de ce connétable, si funeste à la France, & les entreprises de Guise, qui portèrent leur vue jusqu'à la couronne, doivent apprendre aux rois, qu'il est également dangereux de persécuter les hommes d'un grand mérite, & de leur laisser trop d'autorité.

« François ayant envoyé demander à Bourbon,

« qui étoit déjà dans le pays ennemi, l'épée de
« connétable & son ordre, Bourbon répondit :
« Quant à l'épée de connétable, il me l'ôta à
« Valenciennes, lorsqu'il donna à M. d'Alençon
« la conduite de l'avant-garde qui m'appartenoit :
« pour ce qui est de l'ordre, je l'ai laissé derrière
« mon chevet, à Chantilly ».

Bourbon alla porter ses espérances & ses ressentimens à la cour de Charles-Quint. Les seigneurs castillans semblerent oublier les grands talens, pour ne voir en lui qu'un traître à son roi. L'empereur eut même de la peine à lui trouver un logement dans Madrid. On le rappelle la réponse que le Marquis de Villane fit à l'empereur qui lui demandoit son palais, pour y loger Bourbon :
« Je ne puis rien refuser à votre majesté ; mais
« je lui déclare que, dès que Bourbon en sera
« sorti, j'y mettrai le feu moi-même, comme
« à une maison infectée de la peste, & indigne
« d'être désormais habitée par des gens
« d'honneur ».

On peut encore voir à l'article Bayard, les reproches cruels, mais justes, que ce généreux chevalier fit, en expirant, à Bourbon armé contre sa patrie.

En 1527, Bourbon conduisoit une armée considérable en Allemagne, avec laquelle il s'étoit rendu redoutable à toutes les puissances d'Italie. Faute d'argent, ce général n'avoit pu faire distribuer la paye aux soldats; ils étoient prêts de se débander, & de ruiner par cette déroute toutes ses espérances. Dans cette extrémité, il prit le parti de conduire ses troupes à Rome, qui étoit entrée dans la ligue contre l'empereur. Il leur annonça qu'il les alloit mener dans un lieu où elles s'enrichiroient à jamais. Le ton dont il faisoit cette promesse, l'air d'assurance que l'on voyoit sur son visage, ranimèrent le soldat. On rappelloit ses victoires passées; on s'élevoit au-dessus des plus grands conquérans. Nous vous suivrons par-tout, s'écrioient les soldats, avec un enthousiasme effréné, duffiez-vous nous mener à tous les diables. L'habitude qu'il avoit contractée de marcher à leur tête, de vivre comme eux & de les entretenir familièrement, augmentoit encore l'attachement qu'on avoit pour lui. Mes enfans, leur disoit-il quelquefois, je suis un pauvre cavalier, je n'ai pas un fol, non plus que vous : faisons fortune ensemble.

Bourbon ayant reconnu la place, disposa tout pour un assaut. Un porte-enseigne romain, auquel on avoit confié la garde d'une brèche, vit le duc de Bourbon s'avancer avec quelques soldats. L'effroi le faisoit, il s'égare, il veut fuir, il croit rentrer dans la ville, & marche droit à Bourbon. Le duc ne doute pas que cet homme ne commande une sortie, & qu'il ne soit suivi d'une troupe nombreuse : il s'arrête pour l'observer, & pour donner à ses soldats la facilité de s'assembler au-

tour de lui, en même-temps il fait sonner la charge. Au bruit des trompettes, un nouveau faiblement s'empare du porte-enseigne, qui, dirigeant lui-même la course, fuit vers la ville, où il rentre par la brèche, à la vue de Bourbon. *Mes amis*, s'écria ce général, *suivons la route que le ciel prend soin de nous tracer lui-même.* Il court aussi-tôt vers la brèche, une échelle à la main, & l'applique le premier à la muraille; mais, du même instant, il est atteint d'un coup mortel, qui le renverse. Dans cette extrémité, il ne perd ni le courage, ni le jugement. Comme cet accident pouvoit n'avoir pas été remarqué dans la chaleur de l'action, & qu'il pourroit, s'il devenoit public, glacer l'ardeur du soldat, il ordonne froidement au capitaine Jonas, son ami, de le couvrir d'un manteau, sous lequel il expira quelques instans après.

Immédiatement avant qu'il rendit les derniers soupirs, quelques-uns de ses soldats qui passaient près de l'endroit où il étoit, se demandèrent les uns aux autres, s'il étoit vrai, comme le bruit s'en répandoit, qu'il eût été tué; lui-même répondit: *Bourbon marche devant.*

CHARLES I, Roi d'Angleterre, ayant reçu son inique sentence, n'obtient qu'avec peine que l'exécution en fût renvoyée à trois jours. Il passa ce temps dans une grande tranquillité d'âme, occupé sur-tout de lecture & d'exercices de piété. Ce qui restoit de sa famille en Angleterre, eut un libre accès près de lui: elle consistoit dans la princesse Elisabeth & le duc de Gloucester. Le duc d'York, qui s'étoit échappé de Gloucester, ne faisoit que sortir de l'enchaînement: la princesse, dans un âge fort tendre, marquoit un jugement très-avancé, & les infortunes de sa famille avoient fait une profonde impression sur elle. Après quantité d'avis & de pieuses consolations, son malheureux père la chargea de dire à la reine: *Que, pendant tout le cours de sa vie, il n'avoit jamais manqué, même en idée, de fidélité pour elle, & que sa tendresse conjugale auroit la même durée que sa vie.* Il crut devoir aussi quelques avis personnels au jeune duc, pour jeter de bonne heure dans son âme des principes d'obéissance & de fidélité pour son frère, qui devoit être sitôt son souverain. Il le prit sur les genoux: *« Mon fils, lui dit-il, ils vont couper la tête à ton père »* ! Cet enfant, frappé d'une image si cruelle, le regarda fixement. *« Fais-y bien attention, mon fils, ils vont me couper la tête, & peut-être te feront-ils moi-même prendre garde à ce que j'aioute: Tu ne dois pas être roi, aussi longtemps que tes frères Charles & Jacques seront en vie. Ils couperont la tête à tes frères, lorsqu'ils pourront mettre la main sur eux, & peut-être qu'à la fin ils te la couperont aussi. Je te charge donc de ne pas souffrir qu'ils te fassent roi. »* Le duc poussa un soupir, & répondit: *« Je me laisserai plutôt déshériter en pié-*

ces ». Une réponse si ferme, à cet âge, pénétra Charles, & remplit ses yeux de larmes de joie & d'admiration.

Juxon, évêque de Londres, assista le roi dans ses derniers moments. Il l'accompagna sur l'échafaud; & voyant qu'il se disposoit à poser la tête sur le bloc, il lui dit tendrement: *« Sire, il ne vous reste qu'un pas factieux & révoltant, mais très-court: songez que dans un instant il va vous conduire bien loin. Il vous fera passer de la terre au ciel; & là, vous tyrannerez avec une joie extrême le prix auquel vous courez, & la vraie coutume de gloire.*

« Je passe, répondit le roi, d'une couronne corrompue à celle dont nulle corruption ne peut approcher, & que je suis fier de posséder sans trouble ».

D'un seul coup, sa tête fut séparée du corps. Un homme masqué fut l'exécuteur: un autre, aussi déguisé, prit la tête ruisselante de sang, la tint levée aux yeux des spectateurs, & cria d'une voix forte: *Cette tête est celle d'un traître.*

On a prétendu que l'homme masqué, qui eut la tête à Charles I, étoit un nommé Stoup, qui fut depuis colonel d'un régiment suisse en France: mais des faits de cette conséquence méritent plus d'autorité que l'on ne peut en apporter.

La statue de Charles I, élevée dans la bourse de Londres, fut renversée, & cette inscription mise sur le piédestal: *Exit tyrannus, regum ultimus.* Le tyran a disparu; c'est le dernier de nos rois.

CHARLES II, roi d'Angleterre, fils du précédent, né en 1630, mort en 1685, après avoir erré plusieurs années dans différentes contrées de l'Europe, il fut rappelé & rétabli sur le trône, par Monk, gouverneur d'Ecosse. Pour conserver la paix dans son royaume, il se rappella souvent ce que lui avoit dit Gourville: *« Un roi d'Angleterre, qui veut être l'homme de son peuple, est le plus grand roi du monde; mais s'il veut être quelque chose de plus, il n'est rien du tout »*.

Son caractère fut toujours porté aux plaisirs, à la douceur & à l'indolence. On prétend qu'il n'avoit jamais dit une chose folle, ni fait une sagesse.

Un jour que le duc d'York, son frère, lui proposoit quelques mesures précipitées & violentes: *Mon frère, lui dit-il, je suis trop vieux pour recommencer mes courses: vous le pouvez, si c'est votre goût.*

CHARLES V, roi de France. Tout le monde fait que Charles V, surnommé le Sage & l'Éloquent, fit ouvrir les portes de son appartement, quelques

heures avant sa mort : « Je veux, dit-il, avoir la consolation de voir encore une fois mon peuple, » & d'en être vu, de le bénir & de me recommander à ses prières ».

Le jour même de sa mort, il supprima par une ordonnance expresse, la plupart des impôts. Jamais prince ne se plut tant à demander conseil, & ne se laissa moins gouverner que lui par ses courtisans. Ayant appris qu'un seigneur avoit tenu un discours trop libre devant le jeune prince Charles, son fils aîné, il le chassa de la cour, & dit à ceux qui étoient présents : « Il faut imiter aux enfans des princes l'amour de la vertu, afin qu'ils surpassent en bonnes œuvres ceux qu'ils doivent surpasser en dignités ».

Insensible à la flatterie, il connoissoit le véritable prix des éloges. Il fit de la Rivière, son chambellan & son favori, s'entretenoit avec ce poète sur le bonheur de son règne « Oui, dit le roi, je suis heureux, parce que j'ai la puissance de faire du bien à autrui ».

CHARLES VI, roi de France, surnommé le bien-aimé, né à Paris, le 3 décembre 1368, mourut à Paris dans l'hôtel de Saint Paul, le 20 octobre 1412, âgé de cinquante-quatre ans. Ce prince avoit tout ce qu'il faut pour attirer les regards & gagner les cœurs, une physionomie noble, aimable, prévenante, une taille majestueuse, une adresse singulière à toutes sortes d'exercices, un caractère libéral, doux, équitable. Il aimoit tendrement ses sujets, & ne consultoit que son cœur, pour juger des sentimens de ceux qui l'approchoient. Un délateur ayant accusé quelqu'un d'avoir mal parlé de ce prince, le monarque étoant répondit : *Cela ne se peut pas, je lui ai fait du bien.*

Charles avoit épousé en 1385, Isabelle de Bavière. Cette reine fit son entrée à Paris, l'année suivante. La description qui en est rapportée dans la nouvelle histoire de France, peut servir à nous faire connoître la magnificence, la galanterie, le goût & le génie inventif de nos ancêtres. Toute la cour s'étoit rendue à Saint-Denis, où l'on disposa l'ordre qu'on devoit observer. Douze cents bourgeois habillés de robes, mi-parties rouges & vertes, sequirent la reine au-delà des portes : elle entra en litière découverte, escortée par les ducs de Berry, de Bourgogne, de Bourbon & de Touraine, Pierre, frère du roi de Navarre, & le comte d'Orléans. Les duchesses de Berry & de Touraine la suivoient montées sur des palfreux, dont les freins étoient tenus par des princes. Les autres princesses, telles que la reine Blanche, la duchesse de Bourgogne, la comtesse de Nevers, la basche-fille, la duchesse douairière d'Orléans, la duchesse de Bar, étoient en litières découvertes : elles étoient accompagnées des princes du

sang & des plus grands seigneurs, qui bordoient les côtés de chaque voiture. Les dames de leur suite étoient en charriots couverts ou à cheval, environnées & suivies d'une foule de chevaliers de d'écuyers. A l'entrée de la ville, la reine trouva un ciel étoilé, où de jeunes enfans habillés en anges, récitoient des cantiques. La Sainte-Vierge y paroissoit tenant entre ses bras son petit enfant, lequel étoit à part soi, avec un petit moultot fait d'une grosse toile. On avoit revêtu la fontaine de Saint-Denis d'un drap bleu semé de fleurs de lys d'or. De jeunes filles extrêmement parées chantoient mélodiquement, & présentoient aux passans claires, hyppocras & piments, dans des vases d'or & d'argent. Sur un échafaut dressé devant la Trinité, des chevaliers françois, anglois & farrafiniens représentèrent un combat appelé le pas d'armes du roi Saladin. A la seconde porte de Saint-Denis, on voyoit dans un ciel nu, semé d'étoiles, Dieu seant en sa majesté : des petits enfans de chœur chantoient moult doucement en forme d'anges. Lorsque la reine passa sous la porte, deux de ces enfans se détachèrent & vinrent lui poser sur la tête une couronne enrichie de perles & de pierres précieuses. Ils chantoient ces quatre vers :

Dame en closté entre fleurs de lys,
Reine êtes-vous de paradis,
De France & de tout le pays :
Nous en t'allons en paradis.

Plus loin étoit une salle de concert. Isabelle, qui voyoit avec autant de satisfaction que de surprise, ces merveilles du sens, s'arrêta plus encore à considérer le nouveau spectacle que le châtelet offroit à ses regards. C'étoit une forteresse en bois, aux creneaux de laquelle paroissoient des hommes d'armes en sentinelle. Sur le château, s'élevait un lit paré, où gisoit madame Sainte Anne. C'étoit, disoit-on, le symbole du lit de justice. A quelque distance, on avoit arrangé un bois d'où l'on vit s'élever un cerf blanc, qui s'avança vers le lit de justice : un lion & un aigle sortis du même bois, vinrent l'entraquer. A l'instant, douze pucelles, l'épée à la main, vinrent prendre la défense du lit de justice & du cerf. Charles avoit adopté l'emblème de cet animal. Lorsque la reine entra lui le pont au change, un voltigeur descendit avec rapidité sur une corde tendue depuis le haut des tours de Notre-Dame, jusque sur le pont. Comme il étoit déjà tard, il tenoit dans chaque main un flambeau allumé.

Charles eut la curiosité d'assister à tous ces spectacles. « Savois, dit-il à l'un de ses chambellans, » je te prie que tu montes par mon bon cheval, » & je te monterai derrière toi ; & nous nous habillerons de façon qu'on ne nous connoisse point, » & j'irons voir l'enjeu de ma femme. Ils allèrent

done par la ville, en divers lieux, & s'avancèrent pour venir au châtelet, à l'heure que la reine passoit, où il y avoit moult de peuple & grande presse, & foison de sergens à grosses boulaies, lesquels, pour empêcher la presse, frappoient de côté & d'autre de leurs boulaies bien & fort; & le roi & Savoisi tâchoient toujours d'approcher; & les sergens, qui ne connoissoient point le roi ni Savoisi, frappoient de leurs boulaies dessus, & en eut le roi plusieurs horions sur les épaules bien aïlés; & le soir, en présence des dames & demoiselles, fut la chose récitée; & on commença d'en bien farcer, & le roi même se farçoit des horions qu'il avoit reçus ».

Une espèce de frénésie qui, en 1391, altéra l'esprit de Charles, fit les malheurs de son peuple & les siens. Lorsque ce bon prince recouroit quelques momens de santé, il ne pouvoit s'empêcher de répandre des larmes sur la tyrannie de ses oncles, qui profitoient du tems de ses accès, pour accabler le royaume d'impôts, & commettre toutes sortes d'abus.

On étoit cependant parvenu en 1393, à force du soins & de remèdes, à rétablir la santé du roi; mais un nouvel accident l'affoiblit pour toujours. On avoit imaginé à la cour une mascarade, à l'occasion du mariage d'une des filles d'honneur de la reine: le roi, déguisé en sauvage, traînoit à sa suite cinq seigneurs habillés comme lui, & enchaînés les uns aux autres. Ils étoient vêtus d'une toile enduite de poix-résine, sur laquelle on avoit appliqué des étoupes. Le duc d'Orléans eut l'imprudence d'approcher un flambeau d'un de ces habirs, qui furent enflammés en un moment. Quatre seigneurs furent brûlés; le cinquième, plus heureux, rompit sa chaîne, & tourna vers la boueillerie, où il se précipita dans une cuve pleine d'eau. Le roi fut sauvé par la présence d'esprit de sa belle-fœur la duchesse de Berry, qui l'enveloppa dans son manteau. Les réchutes de l'infortuné Charles devinrent, depuis cet accident, très fréquentes, & il ne fut plus jusqu'à la mort qu'un simulacre de souverain, dont ceux qui l'approchoient s'empareroient successivement, pour autoriser leurs déprédations & leurs injustices.

La reine & le duc d'Orléans disposoient à leur gré des revenus de la couronne, & laissoient la famille royale manquer du nécessaire. Charles fit venir un jour la gouvernante de ses enfans, qui lui avoit que souvent ils n'avoient que manger & que végéter. Hélas ! dit-il en soupirant, je ne suis pas mieux traité, & lui donna pour vendre une coupe d'or dans laquelle il venoit de boire. Charles finit sa triste vie, sans qu'il y eût à peine quelques officiers pour recevoir ses derniers sou-

pirs. Sa mort sauva la France de l'invasion des anglois.

CHARLES VII, roi de France, surnommé le victorieux, né à Paris le 22 février 1403, mort le 22 juillet 1461, âgé de 58 ans.

Charles étoit d'une taille médiocre, & d'une complexion sanguine. Sa physionomie ouverte annonçoit la franchise de son cœur; d'une exactitude scrupuleuse à remplir ses engagements, sa parole étoit parole de roi, & tenue pour loi. Il lui fallut regagner pied à pied son royaume, envahi sous le règne précédent, par le débordement de l'Angleterre en France. Mais ce prince plus porté aux plaisirs qu'aux affaires, ne fut, en quelque sorte, dit un illustre historien, que le témoin des merveilles de son règne. S'il mérita le surnom de victorieux, c'est qu'il eut le bonheur d'avoir des généraux habiles, expérimentés, pleins de bravoure, une femme d'un esprit élevé, & une maîtresse magnanime, qui l'aima assez pour ne lui donner que des conseils qui intéressoient sa gloire & le bonheur de ses peuples.

Les anglois avoient, en 1419, mis le siège devant Orléans, & le duc de Bourbon voulant empêcher un convoi qui venoit au camp des anglois devant cette ville, fut entièrement défait. Charles désespérant alors de sa fortune, projettoit une retraite dans le Dauphiné. Si cette honteuse résolution eût été exécutée, les anglois devenoient entièrement maîtres de la France. Marie d'Anjou, princesse accomplie & digne par l'élevation de ses sentimens, de la couronne qu'elle portoit, repréenta à son époux l'opprobre dont il alloit se couvrir, en fuyant devant les ennemis de sa patrie & de sa maison. Les anecdotes du tems, font aussi mention que le roi paroissant déterminé à se réfugier aux extrémités de la France méridionale, la belle Agnès Sorel, maîtresse de ce prince, lui demanda la permission de se retirer de la cour: le monarque alarmé, voulut savoir le motif de son départ, & dans quelle demeure elle alloit se fixer. Elle lui répondit que les astrologues l'ayant assurée qu'elle seroit aimée par le plus grand roi de l'Europe, elle alloit trouver le roi d'Angleterre que probablement cette prédiction déshonoir, puisque sa majesté paroissant renoncer à ce glorieux titre.

Agnès, en se servant habilement de la tendresse du roi pour ranimer la vertu de ce prince, mérita l'estime de la nation & de François I. Ce monarque, qui vivoit un demi siècle après Charles VII, remua auquel la mémoire des événemens de ce règne étoit encore récente, en posait lui-même ces vers, en voyant le portrait de la belle Agnès: « ... »

Centille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrir
Cloître nonain, ou bien devot hermite.

Charles ne s'éloigna point d'Orléans ; mais cette ville dénuée de tout étoit prête à se rendre, & il n'y avoit plus qu'un prodige qui put sauver cette place : & ce prodige fut Jeanne d'Arc, dont on connoît l'histoire.

Charles reprit successivement les conquêtes des anglais. Devenu paisible possesseur de son trône il rendit son peuple heureux ; mais lui-même connut peu le bonheur. La rébellion de son fils aîné, depuis Louis XI, lui fit passer ses dernières années dans l'amertume & le chagrin. Louis s'étoit retiré auprès du duc de Bourgogne : « Le » duc, disoit Charles à cette occasion, ne con- » noît pas le dauphin ; il nourrit un renard qui, » dans la suite, mangera ses poules ».

C'est sous le règne de ce prince, vers l'an 1440, que l'on découvrit en Allemagne l'art de l'imprimerie.

Il est le premier roi de France qui ait commencé à faire rédiger par écrit les diverses coutumes locales de la France, & qui ait prescrit les formalités qui doivent être observées à leur rédaction.

CHARLES VIII, roi de France, surnommé l'Affable & le courtois, né à Amboise le 30 juin 1470, mort dans la même ville, le 7 avril 1498, à 27 ans.

Charles VIII, dit Comines, ne fut jamais que petit homme de corps, & peu entendu ; mais il étoit si bon, qu'il n'est pas possible de voir meilleure créature. Louis XI, son père, prince soupçonneux & jaloux, le tint toujours dans l'obscurité & l'ignorance. Il voulut qu'on ne lui apprît que ces mots latins : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare*, celui qui ne sait pas dissimuler, est incapable de régner. Charles goûta apparemment cette leçon ; car il avoit coutume de dire : « Si je croyois que ma chemise fût » mon secret, je la brûlerois sur le champ ».

Ce prince, flatté de conquérir le royaume de Naples, conquête qui avoit pour fondement les droits de la maison d'Anjou cédés à Louis XI, fit la paix avec ses ennemis, & leur accorda plusieurs de ses provinces, « sans faire attention » dit un historien, que douze villages qui joignent un état, valent mieux qu'un royaume » à quatre cents lieues de chez soi ». Les succès du jeune monarque semblerent justifier d'abord son imprudence. Ils furent si rapides, si brillants, que le pape Alexandre VI, en par-

lant de cette expédition, disoit que les François étoient venus en Italie, la craie à la main pour marquer leurs logemens. Charles entra en vainqueur, dans Rome, en 1494, à la lueur des flambeaux. Le pape, retiré dans le château de Saint-Ange, capitula avec ce prince, l'investit du royaume de Naples, & le couronna empereur de Constantinople. L'éclat de ses victoires & la terreur du nom François, lui ouvrirent les portes de Capoue & de Naples. Il fit son entrée dans cette ville, vêtu en habit impérial, d'un grand manteau d'écarlate, avec son grand collet reaverfé, fourré de fines hermines mouchetées, tenant la pomme d'or rond & orbiculaire en sa main droite, & en la fenêtre, son grand sceptre impérial, & sur sa tête une riche couronne d'or fermée à l'impériale, garnie de force pierres ; contrefaisant ainsi bravement l'empereur de Constantinople, selon que le pape l'avoit ainsi créé, & tout le peuple d'une voix, le étoit empereur très-auguste. (Brantôme).

Cette espèce de triomphe ne fut qu'un beau songe pour Charles. La conquête de Naples faite en six mois, fut perdue avec la même rapidité, & les François ne remportèrent de leur expédition que cette maladie cruelle qui empoisonne les sources même de la vie.

Charles avoit un goût vif pour les femmes. Il fut vaincre néanmoins son penchant, dans une circonstance remarquable. Après la prise de la ville d'Asti par les François, se retirant un soir dans son appartement, il y trouva une jeune italienne d'une beauté touchante qui étoit à genoux devant une image de la sainte vierge qu'elle invoquoit, en versant beaucoup de larmes. De lâches courtisans l'avoient achetée pour gagner les bonnes grâces du roi, en favorisant ses passions. La jeune fille conjura le monarque de lui sauver son honneur, en considération de celle qui étoit représentée dans ce tableau. Le roi touché, fit venir les parents de cette fille, & leur donna une dot pour la marier. Il ne dit point comme Scipion, qui donnoit l'exemple à ses troupes : Je la retiendrais, si je n'étois pas général ; mais il la renvoya, parce que, malgré ses passions, la vertu avoit toujours des droits sur son cœur.

Ce bon prince, peu de tems avant sa mort, avoit projeté de supprimer les épices des juges, & d'obliger les évêques à résider dans leurs diocèses, sous peine d'être privés du fruit de leur évêché.

Son intention étoit aussi de donner chaque jour une audience, où les moindres de ses sujets fussent admis librement. Ce dessein fut même exécuté. « Ce n'est pas, dit Comines, qu'il fit de » grandes expéditions en cette audience ; mais » au moins étoit-ce tenir les gens en crainte, » &

« & par espécial ses officiers, dont il avoit su-
« pendu aucuns pour pillerie.

CHARLES IX, roi de France, fils de Henri II, né à Saint-Germain-en-Laye, le 27 juin 1550, mort au château de Vincennes, le 30 mai 1574, âgé de 24 ans.

Le brave, le vertueux Cypierre, gouverneur de Charles IX, travailla à inspirer à son jeune élève des sentiments d'honneur, de vertu & d'humanité; mais il est peut-être des naturels que l'éducation peut bien adoucir, mais qu'elle ne change jamais. Charles, excité par les conseils perfides de Catherine de Médicis, conspira contre ses propres sujets, & trempa ses mains dans leur sang. P. Mathieu & Papire Masson, nous le représentent, ayant la taille haute, maigre & droite, les épaules courbées, les jambes grêles, le visage pâle, les yeux hagards & la physionomie farouche. Il étoit, ajoutent-ils, acide à s'irriter, & grand jureur. Cependant, comme il aimoit les lettres, il se plaisoit dans la compagnie des savans. On pouvoit espérer que, s'il eût vécu, il auroit pris des mœurs plus douces.

Charles faisoit patoïter son inclination sanguinaire jusques dans ses divertissemens; & différens traits de ce prince, pouvoient dès-lors annoncer à des esprits inquiets & clairvoyans, le massacre de la saint-Barthelemi. Ce prince, s'amusant un jour à chasser des lapins dans un cliapi; « faites-les moi tous sortir, dit-il, afin que j'aie le plaisir de les tuer tous ».

Son activité lui faisoit haïr le repos, au point qu'il appelloit les maisons, les tombeaux des vivans.

Il souffroit impatiemment qu'on le détournât de ses exercices. Villerot, lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer, dans le tems qu'il alloit jouer à la paume: « Signez, mon père, lui dit-il, signez pour moi ». Hé bien, mon maître, reprit Villerot, puisque vous me le commandez, je signerai. Ce n'est que depuis Charles IX que les secrétaires d'état ont signé pour le roi.

Quelques historiens ont voulu rejeter entièrement sur les Guises & sur Catherine de Médicis l'horreur du massacre de la saint-Barthelemi; mais il est certain que si Charles IX refusa d'abord de s'y prêter, il devint bientôt le plus cruel persécuteur de ses sujets protestans. Lorsqu'il fut jour, & qu'il mit la tête à la fenêtre de sa chambre, voyant aucuns dans le faubourg Saint-Germain qui se remuoient, & se faisoient, il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avoit, & en tira tout plein de coups à eux; mais inutilement, car l'arquebuse ne tiroit

Encyclopédiana.

de si loin; incessamment crioit: Tuez, tuez, & n'en voulez jamais sauver aucun, sinon Ambroïse Paré, son chirurgien, & sa nourrice. (*Brantôme.*)

Charles joignoit la dissimulation à la cruauté. Il s'étoit vanté auprès de Catherine de Médicis, sa mère, qu'il mettroit tous les protestans dans les filots. L'amiral Coligni s'étoit laissé éblouir de la faveur apparente dont il jouissoit à la cour, & se moquoit de ceux qui vouloient lui inspirer de la défiance. Un capitaine huguenot, nommé Langoiran, vint lui dire un jour qu'il s'en alloit dans sa province; l'amiral en demande la cause: « C'est, répond le gentilhomme qu'on nous fait trop de carcasses, & j'aime mieux me sauver avec les foux, que de périr avec ceux qui se croient sages ».

Notre bon roi Henri IV, alors prince de Navarre, n'échappa au massacre, qu'en promettant d'aller à la messe. Il fut réveillé avec le prince de Condé deux heures avant le jour, par une multitude d'archers de la garde, qui entrèrent effrontément dans la chambre du Louvre où ils couchoient, & lui ordonnèrent avec insolence de s'habiller & de venir trouver le roi. On leur défendit de prendre leurs épées; & en sortant, ils virent massacrer devant eux, une partie du leurs gentilshommes. Charles les attendoit, & les reçut avec un visage où la fureur étoit peinte. Il leur commanda, avec les juremens & les blasphèmes qui lui étoient familiers, de quitter la religion qu'ils n'avoient prise, disoit-il, que pour servir de prétexte à leur rébellion. L'état où l'on réduisoit ces princes, n'ayant pu les empêcher de témoigner la peine qu'ils auroient à obéir, la colère du roi devint excessive. Il leur dit d'un ton altéré & plein d'emportement: qu'il ne tendoit plus être contredit dans ses volontés, par des sujets; qu'ils eussent à apprendre aux autres par leur exemple, à le révérer comme étant l'image de dieu; & à n'être plus les ennemis des images de sa mère.

Charles demandoit alors de la soumission; & ce n'étoit plus ce roi qui, se trouvant quelques années auparavant avec le prince de Navarre, à Marseille, voulut bien le dispenser d'aller à l'église avec lui. Un jour cependant que Henri l'avoit accompagné jusqu'à la porte de l'église, & refusa d'avancer, le roi lui prit, en riant, son bonnet de velours noir, bordé en or & parsemé de pierres précieuses, & le jeta dans l'église, afin d'obliger le prince à y entrer, ne fût-ce que pour reprendre son bonnet.

On avoit demandé à Charles qu'il abandonnât au ser des assassins, Ambroïse Paré, son chirurgien, qui étoit protestant; mais il ne voulut jamais y consentir, & répondit: « Est-il raison-

L 1

« nable d'ôter la vie à un homme qui, par sa science, pourroit la sauver à tout un petit monde ».

Il y a d'autres traits qui prouvent que ce monarque, tout barbare, tout sanguinaire qu'il étoit, s'avoit respecté la science & ceux qui la cultivoient. Il répandoit même volontiers ses bienfaits sur les poètes. Les récompenses qu'il leur donnoit étoient modiques à la vérité, mais fréquentes. « Les poètes, disoit-il quelquefois en badinant, ressembloient aux chevaux. Ils deviennent lâches, & perdent leur vivacité dans la trop grande abondance : il faut les nourrir, mais non pas les engraisser ».

Il s'étoit formé sous son règne, une espèce d'académie de gens de lettres & de beaux esprits, qui s'assembloient à saint Victor. *Charles* y alla plusieurs fois, & on observe que, par la considération qu'il avoit pour les savans, il leur permettoit de s'asseoir en sa présence. On ajoute même que tout le monde étoit couvert, si ce n'est quand on parloit directement au roi.

Cet exemple servit à régler le cérémonial qui s'observa à l'académie françoise lorsque la reine de Suède vint, pendant son séjour en France, visiter cette compagnie.

Les mémoires de Sully attestent que ce prince mourut au milieu des douleurs les plus aiguës : & baigné dans son sang. En cet état, l'affreuse journée de la saint Barthélemy fut sans cesse présente à sa mémoire. Il marqua par ses transports & par ses larmes, le regret qu'il en ressentoit. « Ambroise, avoit-il dit, quelques jours auparavant, à son chirurgien, je ne sais ce qui m'est survenu depuis deux ou trois jours ; mais je me trouve l'esprit & le corps tout aussi émus que si j'avois la fièvre. Il me semble à tout moment, aussi bien veillant que dormant, que ces corps massacrés se présentent à moi : les faces hideuses & couvertes de sang : je voudrois bien qu'on n'y eût pas compris les foibles & les innocens ».

CHARLES XII, roi de Suède, fils & successeur de *Charles XI* ; il naquit en 1682 ; il vainquit à seize ans les rois de Danemarck, de Pologne & le czar ; & pendant neuf ans leur donna la loi ; mais après la bataille de Pultawa qu'il perdit en 1709, il fut obligé de fuir en Turquie. Il retourna dans ses états en 1714, & fut tué au siège de Frederickshall, le 12 décembre 1718, à 36 ans & demi.

Charles XII étoit d'une taille avantageuse & noble ; il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé ; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent, qui ne

parloit que des lèvres ; presque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu & ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude. On observoit à sa table un silence profond. Il avoit conservé dans l'inflexibilité de son caractère cette timidité, que l'on nomme mauvaise honte. Il étoit égaré dans une conversation, parce que, s'étant adonné tout entier aux travaux de la guerre, il n'avoit jamais connu la société. C'est peut-être le seul de tous les hommes, & jusqu'ici le seul de tous les rois qui ait vécu sans foiblesse. Il porta routes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie : sa libéralité dégénérant en profusion, a ruiné la Suède : son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort : sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; & dans les dernières années, le maintien de son autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attraqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses états ; il vouloit gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre & pour la vengeance, l'empêcha d'être politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille & après la victoire, il n'avoit que de la modestie ; après la défaite que de la fermeté. Dour pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Le caractère de ce prince s'étoit manifesté de bonne heure. Etant encore enfant, on lui demandoit ce qu'il pensoit d'Alexandre, dont il lisoit l'histoire, dans Quinte-Curce. Je pense, répondit-il, que je voudrois lui ressembler. Mais lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. Ah ! reprit-il, n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ?

Lors de sa première campagne, en 1700, comme il n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie, il demanda au major général Stuard, qui se trouvoit auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles ? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major. Bon, dit le roi, ce fera-là dorénavant ma musique. Dans le même instant, le major qui exploitait le bruit des mousquetades en reçut une dans l'épaule ; & un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Ce prince ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Narva, il sauta légèrement sur un autre, disant gaiement : Ces gens-ci m'ont fait mes exercices.

Au siège de Thorn, ce prince dont l'habit étoit toujours fort simple, s'étant avancé fort près avec un de ses généraux, nommé Liéven, qui étoit vêtu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu. Il lui ordonna de se ranger derrière lui. Liéven connoissant trop tard la faute, d'avoir mis un habit remarquable, & craignant également pour le roi, héloit s'il devoit obéir. Le roi impatient, le prend aussi-tôt par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant, une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le général mort sur la place, que le roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui, parce qu'il vouloit le sauver, affermit Charles dans l'opinion où il fut toute sa vie de la prédestination absolue ; & ce dogme qui favorisoit son courage peut aussi servir à justifier ses témérités.

Ce prince étoit assiégedans Stralsund, place frontière de ses états. Un jour qu'il dictoit des lettres à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces : le cabinet où le roi dictoit étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; & par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautoient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. Qu'y a-t-il donc ? lui dit le roi, d'un air tranquille ; pourquoi n'écrivez-vous pas ? Celui-ci ne put répondre que ces mots : Eh ! sire, la bombe. — Eh bien répondit le roi, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? Continuez. *Histoire de Charles XII.*

Presque tous ses principaux officiers ayant été tués ou blessés dans ce siège, le colonel baron de Reichel, après un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'étant jeté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appelé pour monter la garde sur le rempart ; il s'y traîna en maudissant l'opiniâtreté du roi, & tant de fatigues si intolérables & si inutiles ; le roi, qui l'entendit, courut à lui, & se dépouillant de son manteau, qu'il étendit devant lui : « Vous n'en pouvez plus, mon cher Reichel, j'ai dormi une heure, je suis frais, je vais monter la garde pour vous ; dormez, je vous éveillerai quand il en sera tems ». Après ces mots, il l'enveloppa malgré lui, le laissa dormir, & alla monter la garde.

Ce héros étoit trop sensible à la gloire militaire, pour refuser les éloges à ses ennemis, lorsqu'ils les méritoient. Un célèbre général saxon, lui ayant échappé par de savantes manœuvres, dans une occasion où cela ne devoit point arriver, ce prince dit hautement : Schulenburg nous a vaincus.

Lorsque dans un siège ou un combat on lui annonçoit la mort de ceux qu'il estimoit, & qu'il aimoit le plus, il répondoit sans émotion : Eh bien, ils sont morts en braves gens pour leur prince.

Ce prince disoit à ses soldats : « Mes amis, joignez l'ennemi, ne tirez point ; c'est aux poltrons à le faire ».

Charles ayant, en 1706, forcé les polonois à exclure le roi Auguste, du trône où ils l'avoient placé, entra en Saxe, pour obliger ce prince lui-même à reconnoître les droits du successeur qu'on lui avoit donné. Il choisit son camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu : « J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui ; Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse ».

On a rapporté cette autre anecdote. Charles occupé d'une affaire importante, alla de grand matin chez son ministre pour en conférer avec lui. Comme il étoit encore au lit, ce prince attendit quelques momens. Il y avoit aussi un soldat qui attendoit dans l'antichambre ; Charles lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit indifféremment. Enfin on ouvre, le ministre fait mille excuses à son maître. Le soldat confus de lui avoir parlé avec tant de liberté, se jeta à ses pieds, & lui dit : « Sire, pardonnez-moi, je vous ai pris pour un homme ». Il n'y a pas de mal, répondit Charles, rien ne ressemble plus à un homme qu'un roi.

Charles, pour tout amusement dans sa retraite de Bender en Turquie, jouoit quelquefois aux échecs. Si les petites choses, dit l'historien de sa vie, peignent les hommes, il est permis de rapporter qu'il faisoit toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en servoit plus que des autres pièces, & par-là, il perdoit toutes les parties.

Un de ses vieux officiers, soupçonné d'être un peu avaré, se plaignit à lui de ce que sa majesté donnoit tout à Grothufen : « Je ne donne de l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui savent en faire usage ».

La princesse Lubomirski qui étoit dans les intérêts & dans les bonnes grâces du roi Auguste, ennemi de la Suède, avoit pris la route d'Al-

lemagne, pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui désoloit la Pologne, en 1705. Hagen, lieutenant colonel suédois, averti de ce voyage, le mit en embuscade, & se rendit maître de la princesse, de ses équipages, de ses pierreries, de sa vaisselle, de son argent comptant, objets très-considérables. *Charles XII*, instruit de cette aventure, écrivit de sa propre main à M. Hagen : « Comme je ne fais pas la guerre aux dames, le lieutenant colonel ne mettra, aussi-tôt ma présente reçue, sa prisonnière en liberté, & lui rendra tout ce qui lui appartient; & si pour le reste du chemin, elle ne se croit pas assez en sûreté, le lieutenant colonel l'escortera jusques sur la frontière de Saxe.

Quoique *Charles* fût peut-être l'homme le plus frugal de son armée, un soldat mécontent & sa lui présentait un jour du pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, & dont elles manquoient même souvent. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : Il n'est pas bon, mais il peut se manger. C'est par de semblables traits que ce prince faisoit supporter à son armée des extrêmes qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Sa témérité qui l'avoit si souvent exposé à la mort, la lui fit enfin trouver au siège de Frédérickshall, le 11 décembre 1718, lorsqu'il visitoit sur les neuf heures du soir les travaux du siège à la lueur des étoiles. Une balle qui l'atteignit à la temple droite, le fit expirer subitement. Cependant il eut encore la force de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée. A ce spectacle, l'ingénieur Mégrét, homme singulier & indifférent, dit à ceux qui se trouvèrent présents : Voilà la pièce finie, allons souper.

Charles XII, a dit le président de Montesquieu, n'étoit point Alexandre, mais il auroit été le meilleur soldat d'Alexandre.

Tout le monde connoît l'aversion de *Charles XII* pour les femmes; mais très-peu de gens en savent l'origine. A peine fut-il sur le trône de Suède, que ne respirant que la guerre, il ne s'occupa entièrement que des moyens efficaces de la faire. Un professeur de Stockholm lui avoir communiqué une nouvelle invention concernant l'artillerie. Elle lui plut si fort, qu'il voulut sur le champ en tenter l'expérience. Impatient de perfectionner cette découverte, il alla seul un matin chez le professeur; celui-ci étoit malade. Le roi, après avoir frappé longtemps à la porte, entra enfin. Il eut avec l'inventeur un entretien sur l'objet en question. En sortant il fut conduit par une très-jolie personne.

Sa figure lui plut; mais cette fille n'approuva pas les libertés que le monarque voulut prendre avec elle. Ce refus fit une si forte impression sur l'esprit de *Charles XII*, qu'il bannit à jamais le beau sexe de sa compagnie & de ses plaisirs.

CHARLES-QUINT, empereur & roi d'Espagne. Il étoit fils aîné de Philippe I., archiduc d'Autriche, & de Jeanne, reine de Castille; il naquit à Gand, le 24 février 1500. Il mourut le 21 septembre 1558, âgé de 58 ans moins quelques mois.

Charles, quoique né dans les Pays-Bas, étoit d'une vivacité singulière; dans son enfance, ce feu si dangereux ordinairement pour les souverains & pour les sujets, fut dirigé avec tant de sagesse, qu'il ne produisit que de bons effets. On le tourna à l'étude des langues vivantes, de l'histoire, de la politique, connoissances nécessaires à ceux qui sont appelés au trône, & on réussit à jeter sur ces grands objets, cet intérêt vif qui ne laisse que de l'indifférence pour tout le reste. Il arriva de-là que le jeune prince n'eut pas ce goût du plaisir, ce désir de plaire, ces grâces de l'imagination, qui séduisent trop souvent les courtisans, & par leur moyen la multitude. Sa réputation souffrit de ce qui auroit dû la former. Mais l'Europe se vit bientôt forcée de rétracter son jugement injuste.

Ce prince, étant enfant, s'écritoit contre les figures de tapisseries qui étoient armées, il rangeoit en bataille ses pages, livroit des combats dont il sortoit vainqueur, & se faisoit porter en triomphe, sur les mains entrelacées de ses prisonniers.

Antoine Delève, l'un des plus célèbres généraux de *Charles-Quint*, s'étant rendu auprès de ce prince, le monarque lui fit l'accueil le plus honorable. Delève étoit plus que septuagenaire. *Charles* le fait asseoir auprès de sa personne, & veut absolument qu'il se couvre; & comme ce héros marquoit quelque répugnance à mettre son chapeau, le prince le posa lui-même sur sa tête, en disant : « Un capitaine italien qui a servi glorieusement pendant soixante campagnes, mérite bien de jouir des privilèges des grands d'Espagne, & d'être assis & couvert, à l'âge de soixante & treize ans, en présence d'un empereur qui n'en a que trente ».

L'armée de *Charles*, victorieuse de François I., à l'Avic, en 1525, fit ce prince prisonnier, & le conduisit à Madrid. L'empereur, qui étoit dans sa capitale, donna un décret, par lequel il défendit les réjouissances au sujet de sa victoire. « On ne doit, disoit-il, se réjouir que des avantages remportés sur les infidèles ». Mais cette modération n'étoit qu'apparente.

En 1535 le roi de Tunis, Hassén, chassé du trône, par le corsaire Barberousse, avoit imploré le secours de *Charles-Quint*, dont il offroit de se rendre tributaire. Pendant qu'on délibéroit dans le conseil de Madrid, avec beaucoup de lenteur & de circonspection sur le parti qu'il convenoit de prendre, l'empereur se leva, & dit avec vivacité : « Je déclare la guerre à l'usurpateur, & je passerai en Afrique, à la tête de mes troupes ». Barberousse, averti par ses espions, de cette résolution, s'écria avec plus de modestie qu'il n'avoit coutume d'en faire paroître : Ou *Charles* acquerra la gloire qui lui manque, ou je perdrai celle que j'ai acquise.

L'armée chrétienne commença ses opérations par le siège de la Goullette. L'empereur, qui faisoit déjà par expérience que la vigilance est l'ame des grandes entreprises, visita souvent son camp. Une nuit, seignant de venir du côté des Maures, il s'approcha d'une sentinelle qui cria, suivant l'usage : Qui va-là ? *Charles* lui répondit, en contrefaisant sa voix : Tais-toi, tais-toi, je te ferai ta fortune. La sentinelle, le prenant pour un ennemi, lui tira un coup de fusil qui heureusement étoit mal ajusté. L'empereur se fit aussitôt connaître. Si, comme quelques historiens l'ont prétendu, c'étoit une chose concertée, on doit toujours louer *Charles* de ce stratagème, qui pouvoit servir à convaincre les troupes de sa vigilance, & les accoutumer à être continuellement sur leurs gardes.

Le siège de la Goullette fut long & meurtrier, il l'auroit été encore davantage, sans la promesse que fit l'empereur d'une chaîne de cinq cents ducats d'or à celui qui le premier planteroit l'étendard chrétien sur la muraille. L'espoir d'une récompense si glorieuse, enflamma le courage de toute l'armée. Les efforts d'un simple soldat de *Palermes*, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, & ceux de *Pierre* de Tuniente, chevalier de Malthe, furent également heureux. Les informations mêmes les plus exactes ne purent faire prononcer qui méritoit le prix. Dans cette incertitude, l'empereur fit donner deux chaînes au lieu d'une ; & par cette attention si sage, gagna plus de cœurs, qu'il ne l'auroit fait en d'autres occasions par les plus grands sacrifices.

Le bouchanger de Barberousse vint offrir à l'empereur d'imposonner son maître ; ce qui auroit fait tomber sans risque le pays entre les mains des espagnols. *Charles*, pour toute réponse, envoya aussitôt avertir son ennemi du péril qui le menaçait, & l'exhorta à être à l'avenir sur ses gardes.

Charles-Quint, à son retour d'Afrique, avoit formé le projet de conquérir la France ; il se croyoit si assuré du succès, qu'il dit à l'écuyer de

la Beaume, qui le prioit de le rétablir sur son siège de Genève, dont il avoit été chassé par les calvinistes : « Monsieur l'écuyer, quand j'aurai conquis la France pour moi, je prendrai Genève pour vous ». *Charles* se trompa, & apprit à mieux connoître les français.

En 1539, la présence de *Charles* étant absolument nécessaire dans les Pays-Bas, ce prince demanda à François I la permission de passer par la France. Toutes les hilloires font mention de la pompe & de la magnificence avec laquelle l'empereur fut reçu dans ce royaume. La politique pouvoit profiter des circonstances pour faire révoquer le traité de Madrid si onéreux à la France ; mais la grandeur d'ame, & la franchise de François I, étoient de sûrs garants pour *Charles*. Le roi de France ne dissimula point à son hôte le parti que de lâches courtisans lui suggéroient : Voilà une dame, lui dit-il un jour, en lui montrant la duchesse d'Etampes, qui me consulte de ne point vous laisser sortir de Paris, que vous n'ayez révoqué le traité de Madrid. Si le conseil est bon, reprit *Charles*, un peu de concerté, il faut le suivre. Mais ce prince, craignant que la générosité du roi ne cédât enfin aux instances de sa maîtresse, crut devoir la mettre dans ses intérêts. Le lendemain, comme il se lavait les mains, pour se mettre à table, il laissa tomber un anneau enrichi d'un diamant de très-grand prix. La duchesse, qui présentait la serviette, le releva & voulut le rendre : Non madame, lui dit-il, il est en de trop belles mains pour le reprendre ; je vous prie de le garder pour l'amour de moi. La duchesse parut charmée de ce présent, qui avoit été fait dans la seule conjecture où le roi pouvoit agréer qu'elle l'acceptât.

Charles avoit, en 1541, médité la conquête d'Alger. On étoit dans l'arrière saison, & on avoit tous les éléments à combattre. André Doria le pressa de renvoyer cette expédition à un autre tems, & finir par lui dire, de ce ton qui lui étoit familier : « Souffrez qu'on vous détourne de cette entreprise ; car, parbleu, si nous y allons, nous périrons tous ». *Charles* se contenta de lui répondre en riant : Mon père, soixante & douze ans de vie à venir, & vingt-deux à moi d'empire, doivent nous suffire. Après cela il fallut partir. L'expédition fut malheureuse, comme tous les gens sensés s'y attendoient.

Ce prince, qui souffroit d'une attaque de goutte très-violente, marchoit d'une manière si singulière, que le comte de Buren ne put se retenir d'un éclat de rire. Comme l'empereur lui en demandoit la cause, Sire, répondit le courtisan, qui ne se trouvoit pas assez de présence d'esprit pour imaginer sur le champ une desuite ; en voyant

les pas mal assurés de votre majesté, j'ai cru voir l'empire, comme son chef chancelant, tantôt sur un pied & tantôt sur un autre. Gardez-vous une autre fois de ces pensées, lui dit l'empereur, avec une douceur mêlée de sévérité, & apprenez que ce ne sont pas les pieds, mais que c'est la tête qui gouverne.

Charles, s'entendant louer excessivement par un de ses courtisans, lui dit : « Je vois bien que vous pensez à moi dans vos songes ».

Ce prince jouait au brelan contre un simple gentilhomme, & s'écria, en voyant qu'il avait trois rois : « Je jure par la tête de l'impératrice que je gagnerai le jeu ». Le gentilhomme qui avait trois dames, & une quatrième qui tournoit, mêla adroitement les cartes, & avoua qu'il avait perdu. Cette présence d'esprit fit sur le visage de l'impératrice, qui avait remarqué le jeu une impression si sensible, que l'empereur qui s'en aperçut, voulut savoir ce que c'était. Dès qu'on l'eut instruit, il demanda pourquoi un jeu si sûr avait été abandonné : « Sire, lui dit le gentilhomme, votre majesté tient lieu d'un quatrième roi, & ainsi elle l'emporte sur mon jeu ». Cette réponse donna si bonne opinion de celui qui l'avait faite, qu'il l'avança dans la cour.

Dans un village d'Arragon, où, selon l'usage du pays, il y avait un roi de pâques, celui qui jouait ce personnage, se présenta à l'empereur qui passait, & lui dit qu'il était roi : « En vérité, mon ami, lui répondit *Charles*, vous avez pris là un malheureux emploi ».

On parlait, devant l'empereur, d'un capitaine espagnol qui se vantait de n'avoir jamais eu peur. Il n'a donc jamais touché la chandelle avec les doigts, dit le prince ; car il aurait craint de se brûler.

Charles, dont les troupes étaient composées d'italiens, d'allemands & d'espagnols, disait qu'une armée, pour être bonne, devait avoir une tête italienne, un cœur allemand, & des bras castillans.

Les rois d'Espagne n'ont porté le titre de majesté que depuis que *Charles-Quint* fut appelé au trône de l'empire. Ce titre fut donné pour la première fois à ce prince, en 1519, dans une occasion célèbre, où fut plaidée la cause de la liberté des indiens, contre la tyrannie de leurs vainqueurs.

Charles fut si concilier l'esprit fier & superbe des catalans, par une de ces petites attentions qui paraissent indifférentes aux princes peu politiques. Les députés de Catalogne étaient venus s'offrir de lui, de quelle manière il voulait faire son entrée dans Barcelone, il répondit qu'il dé-

froit d'être reçu comme l'avait été autrefois les comtes, parce qu'il tenait à plus grand honneur d'être comte de Barcelone, que d'être empereur des romains.

On a rapporté plusieurs traits de bonté de ce prince. Il donnait un de ces divertissements que les espagnols appellent toutes de canne ; il avait réglé que tous ceux qui devaient y prendre part se diviseraient en quadrilles. Chaque grand composait la sienne de gens de condition qui lui étaient les plus attachés ; mais tous avaient négligé un homme de mérite & de considération, parce qu'il avait quelque tache dans son origine. L'empereur, averti par un des gentilhommes de sa chambre, de l'affront que l'on faisait à un cavalier qu'il estimait, sortit de son cabinet, il dit aux grands qui l'attendaient au passage : « Messieurs, que personne ne retienne » dom N...., parce qu'il doit entrer dans ma » quadrille ».

Ce prince, dans ses premières années, alloit souvent à la chasse. Un jour poursuivant un sanglier plus vivement qu'il n'aurait fallu, il se trouva au milieu de la forêt, suivi seulement du comte de Bossu. Il s'aperçut que ce jeune seigneur s'était blessé avec son couteau, qui, suivant l'usage de ce temps-là, était empoisonné avec le suc de la jusquiame. Le seul moyen d'arrêter les progrès de ce poison, était de le sucer sur le champ. Le prince n'hésita point un instant, & malgré la résistance du jeune comte, il lui procura le secours nécessaire.

Dans un voyage que *Charles* fit d'Anvers à Bruxelles, ses chevaux ou ceux de sa suite écrasèrent une brebis. Le berger ayant demandé inutilement un dédommagement, se laissa persuader de faire assigner l'empereur. Le procès fut instruit & jugé comme il l'aurait été entre de simples particuliers. Cette procédure déplut à la cour. On interrogea le juge, qui répondit « qu'il était soumis à l'empereur, mais que dans les affaires de son tribunal il ne connaissait que la justice. » Cette réponse magnanime fit impression sur l'esprit de *Charles*, qui employa par la suite ce magistrat dans des affaires importantes.

Jean Daens, riche négociant d'Anvers, témoigna un jour à *CHARLES-QUINT* l'envie qu'il avait de lui donner à dîner. L'empereur se prêta au désir de ce négociant. Jean Daens, plein de reconnaissance pour cet acte de bonté, jeta au feu un billet de deux millions qu'il avait prêtés à ce prince. « Je suis, lui dit-il, trop payé par l'honneur que votre majesté me fait. »

Le célèbre Titien, peintre de l'école de Venise, disait à l'empereur qu'il avait l'honneur de faire son portrait pour la troisième fois. Oui, répartit

le prince, c'est pour la troisième fois que vous me donnez l'immortalité.

Cet artiste ayant un jour laissé tomber son pinceau, Charles le ramassa, en disant que « le Titien méritoit d'être servi par César. »

Charles avoit étudié dans sa jeunesse les langues vivantes. Il disoit quelquefois qu'il vouloit se servir de l'Italienne pour parler au pape, de l'Espagnole pour parler à la reine Jeanne la mère, de l'Angloise pour parler à la reine Catherine sa tante, de la Flamande pour parler à ses amis, & de la Françoisé pour parler avec lui-même.

Une de ses maximes étoit que « les états se » mènent d'eux-mêmes, & que les innovateurs » en sont les perturbateurs. »

« Les longues réflexions, disoit-il, sont les » cautions des bons succès. »

« Les gens de lettres, disoit encore ce prince, » m'instruisent, les négocians m'enrichissent, & » les grands me dépouillent. »

Charles n'eut pas plutôt abdiqué ses couronnes, qu'il fut convaincu par lui-même que c'est moins l'homme que la place qu'il occupe qui attire les hommages des hommes. Les peuples ne s'empressoient plus de l'honorer sur son passage. Son successeur négligeoit même de lui faire tenir les sommes qu'il s'étoit réservées pour récompenser ses domestiques. Charles laissa entrevoir son chagrin à cet égard, dans la réponse qu'il fit à un bouffon, nommé Pedro de San-Erbas. Cet homme voyant que Charles le saluoit, lui dit : « Sire, » vous êtes bien bon de vous découvrir pour » moi ? Est-ce pour dire que vous n'êtes plus » empereur ? Non, Pierre, répondit le prince, » c'est que je n'ai plus rien à te donner que » cette marque de courtoisie. »

Charles parut peu de jours après cet entretien pour Saint-Just, monastère situé dans un vallon agréable sur les frontières de Castille & de Portugal, auprès de Placentia. Ce prince qui avoit rempli si long-temps les rôles de roi & d'empereur, parut incapable de s'acquitter de celui d'homme privé. Il se promenoit, cultivoit des fleurs, se donnoit la discipline, & cherchoit à se distraire par tous les petits détails du cloître. Il alloit à son tour éveiller les novices à l'heure de matines. L'un deux qu'il secoua & tourmenta un jour parce qu'il ne s'éveillait pas, lui dit : « N'avez-vous pas assez long-temps troublé le » repos du monde, sans venir encore troubler » celui des hommes paisibles qui l'ont quitté ? »

Charles termina ces scènes ridicules par une panaromie encore plus bizarre & plus extravagante. Il fit célébrer ses obsèques pendant sa vie, se mit en posture de mort dans un cercueil, entendit faire pour lui-même des prières

que l'église n'adresse qu'à Dieu, & pour ceux qui ne sont plus. Après que tout le monde le fût retiré, il sortit de la bière, mais avec une fièvre violente qui le conduisit bientôt au tombeau.

CHARLEVAL (Charles Faucon de Ry, seigneur de), mort en 1699 à l'âge de 80 ans. Il avoit le corps & l'esprit fort délicats, & ce qui faisoit dire à Scarron, que les mules ne le nourrissoient que de blanc manger & d'eau de poulet.

Il régla sa conduite sur les maximes suivantes qu'il mit en vers.

Modérons nos propres vœux,
Tâchons de nous mieux connaître.
Desires-tu d'être heureux,
Desire un peu moins de l'être.

Le fameux souverain bien,
En un séjour de misère,
N'est qu'un pompeux entretien,
Et qu'une noble chimère.

Voici comment j'ai compté
Dès ma plus tendre jeunesse ;
La vertu, puis la sagesse,
La gloire, puis la richesse.

Il adressa le couplet suivant à Madame Scarron, depuis Madame de Maintenon.

Bien souvent l'amitié s'enflamme,
Et je sens qu'il est mal aisé
Que l'amour d'une belle femme
Ne soit un amour déguisé.

Il répondit à une dame qui lui reprochoit d'être trop long-temps à la campagne :

Au doux bruit des ruisseaux dans les bois je respire ;
C'est là que sur les fleurs j'aime à me reposer ;
Je ne quitterois pas ces lieux pour un empire ;
Mais je les quitterois, tris, pour un baïser.

La conversation du maréchal d'Hocquincourt & du père Canaye, imprimée dans les œuvres de Saint-Evremond, pièce originale & plaisante, est de Charleval.

CHARNACÉ, mort vers 1699. C'étoit (dit le duc de S. Simon, dans ses mémoires) un garçon d'esprit, qui avoit été page du roi & officier dans ses gardes-du-corps & fort du monde, puis retiré chez lui, où il avoit souvent fait des fredaines. Il en fit une entre autres dont on ne peut que rire.

Il avoit une très-longue avenue devant sa maison en Anjou. Dans cette avenue, belle & parfaite, étoit plantée une maison de payfan & son petit

jardin qui s'y étoit trouvé lorsqu'elle fût bâtie ; jamais *Charnacé* & son père n'avoient pu réduire ce paysan à la leur vendre, quelque avantage qu'ils lui en eussent offert.

Charnacé ne sachant plus qu'y faire, avoit laissé cela depuis long-temps sans en plus parler ; mais enfin fatigué de cette chaudière qui lui bouchoit la vue, & lui ôtoit tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe. Le paysan qui y demouroit & à qui elle appartenoit étoit tailleur de son métier, quand il trouvoit à l'exercer, & il étoit chez lui tout seul, sans femme ni enfans. *Charnacé* l'envoie chercher, lui dit qu'il est mandé à la cour pour un emploi de conséquence, qu'il est pressé de s'y rendre ; mais qu'il lui faut une livrée. Ils font un marché au comptant ; mais *Charnacé* stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais, & que moyennant quelque chose de plus, il ne veut pas qu'il sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite ; & qu'il le couchera, le nourrira, & le payera avant de le renvoyer. Le tailleur s'y accorde & se met à travailler. Pendant qu'il y est occupé *Charnacé* fait prendre avec la dernière exactitude le plan & la dimension de sa maison & de son jardin, des pièces intérieures, jusqu'à la position des ustensiles & du petit meuble, fait démonter la maison & emporter tout ce qui y étoit, remonte la maison telle qu'elle étoit au juste, dedans & dehors, à quatre portées de mousquet à côté de son avenue ; replace tous les meubles & ustensiles dans la même position en laquelle on les avoit trouvés, & rétablit le petit jardin de même ; en même temps fait applanir & nettoyer l'endroit de l'avenue où elle étoit ; en sorte qu'il n'y parut pas. Tout cela fut exécuté encore plutôt que la livrée faite ; & cependant le tailleur demeura gardé à vue, de peur de quelque indiscretion.

Enfin la besogne achevée de part & d'autre, *Charnacé* amena son homme jusqu'à la nuit bien noire ; le paye & le renvoie content. Le voilà qui enfille l'avenue, bientôt il la trouve longue ; après il va aux arbres & ne les trouve plus ; il s'aperçoit qu'il a passé le bout & revient à l'instant chercher les arbres ; il les suit à l'estime, puis croise & ne trouve point sa maison. Il ne comprend point cette aventure. La nuit se passe dans cet exercice, le jour arrive & devient bientôt assez clair pour aviser sa maison, il ne voit rien, il se frotte les yeux ; il cherche d'autres objets pour découvrir si c'est la suite de sa vue ; enfin il croit que le diable s'en mêle, & qu'il a emporté sa maison ; à force d'aller & de venir & de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit à une grande distance de l'avenue une maison qui ressemble à la sienne ; il ne peut croire que cela soit ; mais la curiosité le fait aller où elle est & où il n'a jamais vu de maison. Plus il s'approche, plus il reconnoît que c'est la sienne.

Pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente fa clef ; il ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avoit laissé, & précisément dans la même place ; il est prêt à en pâmer & est convaincu que c'est un tour de sorcier ; la journée ne fut pas bien avant que la ruse du châteaun & du village l'instruisit de la vérité du sortilège & le mit en furie. Il veut plaider, il veut demander justice à l'intendant, & par-tout on s'en moque ; le roi qui le fut en rit aussi, & *Charnacé* eut son avenue libre.

CHARONDAS, de Catane en Sicile, donna des loix aux habitans de Thurium & leur défendit, sous peine de mort, de se trouver armés dans les assemblées. Un jour ayant appris au retour d'une expédition qu'il y avoit beaucoup de tumulte dans l'assemblée du peuple, il y vint pour l'appaiser, sans avoir l'attention de quitter son épée. On lui fit remarquer qu'il violoit sa propre loi. Je comprends, dit-il, la confirmer & la sceller de mon sang. Aussi-tôt il se perça le sein. Ce législateur vivoit 444 ans avant J. C.

CHARRI (Jacques Prévost, seigneur de). Il se distingua dans les armées françaises sous Henri II & Charles IX. Un historien raconte qu'il défit dans un combat 300 Allemands de la garnison de Crescentin, & qu'il abattit du revers de son sabre le bras au capitaine de cette troupe, quoiqu'armé de corselet & manche de mailles. *Charri* fut le premier maître-de-camp du régiment des Gardes-françaises, dont l'institution se rapporte à cette époque.

Des envieux le firent assassiner le 31 décembre 1563.

CHARRON (Pierre), né à Paris en 1541, quitta la profession d'avocat qu'il avoit exercée pendant six ans, pour se livrer à l'étude de la rhéologie & à l'éloquence de la chaire. Michel Montaigne lui accorda une amitié très-particulière, & lui permit par son testament de porter les armes de sa maison. Si ce présent nous paroît de peu de valeur, qu'on se ressouvienne que Montaigne étoit Gascon. Quoi qu'il en soit, *Charron* témoigna par la suite sa reconnaissance en laissant tout son bien au beau-frère de ce philosophe. *Charron* avoit résolu de finir ses jours chez les Chartreux ou chez les Célestins ; mais il fut refusé dans ces deux ordres à cause de son âge avancé. Il mourut subitement dans une rue de Paris en 1603.

CHARTIER (Alain), conseiller au parlement de Paris, fut secrétaire de Charles VI & de Charles VII. Il fit les délices de la cour sous les deux rois. Marguerite d'Écosse, première femme du Dauphin de France, (devenu depuis roi sous le nom de Louis XI), l'ayant vu endormi sur

une

une chaise, s'approcha de lui pour le baiser. Les seigneurs de la cour s'étonnant qu'elle eut appliqué sa bouche à celle d'un homme si laid ; la princesse leur répondit, qu'elle n'avait pas baisé l'homme, mais la bouche qui avait dit tant de belles choses. Alain *Charrier* fut nommé dans son temps le père de l'éloquence française ; il a fait aussi quelques poésies. Il mourut à Avignon en 1449.

CHARTREUX. Un étranger trouvoit la situation d'une chartreuse très-agréable. — *Oui*, dit un *Chartreux*, pour les passans.

Les *Chartreux* sachant que *Guy*, comte de Nevers, vouloit leur faire présent de vases d'argent, lui demandèrent, en place, du parchemin pour copier les anciens auteurs. On ne se servoit encore que de parchemin sous le règne du roi Jean.

CHASSE. Le plaisir de mettre à mort les plus innocens animaux, est un droit qui n'appartient pas à tout le monde, & pût à Dieu qu'il n'appartint à personne, on ne tueroit alors que les animaux nuisibles ; les autres auroient la permission de vivre. Mais comme l'amour-propre est intéressé à cet exercice, qui, d'ailleurs, passe pour salubre, il n'y a pas d'apparence que la fureur s'en passe.

Ces occupations & ces nobles travaux
Sont les amusemens des plus fameux héros ;
Et lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,
Ils mettent dans leurs jeux l'image de la guerre.

Voici d'autres vers qu'on peut encore adresser à tous les chasseurs.

Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, se mettre hors d'haleine,
Interrompre au matin un tranquille sommeil,
Aller dans les forêts prévenir le soleil,
Fatiguer de ses cris les échos des montagnes,
Passer en plein midi, les guérets, les campagnes,
Dans les plus creux vallons fondre en désespérés,
Percez rapidement les bois les plus serrés ;
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille fatiguée,
Manquer la bête en sa, après avoir couru,
Être revenu bien tard, mouillé, las & recru,
Estropié souvent : dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie ?

La passion de la chasse est une espèce d'épidémie chez les-anglois. L'ecclésiastique, le juge de paix, le payan, le noble, le roturier, le pauvre, le riche, en un mot, tout anglois quitte tout pour la chasse. On voit souvent de vieux ministres abandonner leur famille & leurs devoirs pour cette fatigante récréation. L'amour est la passion de la

Encyclopédie.

jeunesse, l'avarice est celle des vieillards, la chasse est, en Angleterre, la fureur de tous les âges. Un chevalier baronnet doit être, par son état, un chasseur déterminé. Le vieux philosophe *Saunderson*, professeur de mathématique à Cambridge, quoique privé de la vue, chassoit encore dans un âge très-avancé ; son cheval étoit accoutumé à suivre celui de son valet, & sa joie étoit extrême lorsqu'il entendoit le bruit des chiens & des chasseurs. Addison, pour tourner en ridicule les écossais, qui arment sous le feu roi d'Angleterre, en faveur du prétendant, dit quelque part : « Un jour un renard vint à traverser leur camp, & aussitôt toute l'armée courut après, soldats & officiers, sans qu'il fût possible aux chefs de les retenir ». Toujours est-il vrai de dire que la chasse est, pour les anglois, le suprême plaisir : les loix sévères sur la chasse en sont une preuve. Les peines y sont moins proportionnées à la gravité du délit, qu'au penchant invincible de la nation à les enfreindre ; ce qui a fait croire à un de leurs compatriotes, que « cet amour de la chasse » prouvoit leur affinité avec les sauvages de l'Amérique ».

Tout violent qu'est l'exercice de la chasse, les dames angloises l'aiment ; elles se piquent de monter à cheval aussi lestement que les hommes, & de franchir un fossé avec la hardiesse d'un piqueur.

Une femme, voulant plaire à un chasseur déterminé, franchit un jour une barrière bien fermée, au risque de se casser le cou. Tout le monde admira son audace, & le chasseur tomba à ses pieds. *Hercule* alla pour *Omphale* ; une femme doit chasser pour toucher le cœur de certains anglois.

La duchesse de Kinton alloit à l'académie, & faisoit les exercices avec la vigueur d'un page.

Ce qui contribue le plus au goût universel des anglois pour la chasse, c'est que, communément, ils passent six mois de l'année à la campagne. Au milieu de l'abondance & des richesses, Londres n'est pas pour les riches un lieu de plaisir ; on s'y occupe d'affaires & de politique, & l'on ne vit qu'au milieu des brouillards & de la fumée du charbon de terre. Dès les premiers beaux jours, on se sauve à la campagne, & il y faut chasser.

Portrait du Fox-Hunter, ou du chasseur de renard.

Le fox-hunter est un sorte d'animal très-commun dans la Grande-Bretagne, & sur-tout dans les provinces du nord. Il faut avouer qu'il a beaucoup de ressemblance avec l'homme, du moins à l'extérieur ; il a même l'usage de la parole, quoique d'ordinaire il crie plus qu'il ne parle ; mais il agit, il sent, il pense tout différemment de nous, si pourtant il est vrai qu'il pense, ce que je ne

M m

voudrois pas garantir. Je l'ai examiné de près; il est, au fond, moins méchant que farouche; j'en ai même vu quelques-uns s'apprivoiser. Je le croirois volontiers d'une espèce mixte entre l'homme & la bête; il parle comme l'un, mais il vit comme l'autre. S'il est organisé de façon qu'il peut en effet prononcer les mêmes sons que nous, il manque totalement de ce que nous appelons entendement, jugement, raison, qui sont assurément les parties essentielles de l'homme.

Le fox-hunter est un animal, ou homme, si l'on peut l'honorer de ce nom, parce qu'en effet il a quelques qualités humaines; le fox-hunter, dis-je, est un homme qui vit continuellement avec les chiens & les chevaux; nous le regardons ainsi à cause de la grande antipathie qu'il a pour le renard, & qui est en lui aussi naturelle, qu'elle l'est dans les chiens même, ce qui fait qu'il se ligue avec eux pour le détruire. Il est ennemi des villes, & sur-tout des capitales. Un fox-hunter qu'il est de bonne race, n'a jamais mis le pied à Londres: En hiver même, il est à cheval à six heures du matin; la neige, les mauvais temps, rien ne l'arrête; il ne peut rester fous un toit, à moins que ce ne soit pour manger ou pour dormir.

Ce qui fait croire que les fox hunters ne sont pas des hommes, c'est qu'au milieu d'une nation polie, & renommée pour les sciences, ils ignorent tout ce que c'est qu'éducation, savoir & politesse. Dès qu'ils ont appris à lire, écrire & monter à cheval, ils se regardent comme des gentilshommes accomplis. Les plus éclairés d'entr'eux n'ont guères lu que les gazettes. Cependant, avec ce grand fonds de connoissances, ils se piquent de beaucoup de politique, & jugent avec sévérité tout ce qui se fait dans le parlement. Il ne passe aucun bill, quelque sage qu'il puisse être, qui n'éprouve de leur part la plus forte opposition, dès qu'il ne se trouve pas à leur gré. Ils sont dans les campagnes ce qu'il la populace dans les villes, toujours prêts à s'armer pour le bien public, toutes les fois qu'il est question de leur avantage particulier. Ils sont ennemis de tous les ministres, quels qu'ils soient, & des français, en tems de paix comme en tems de guerre. Quoique le commerce fasse fleurir notre nation, & la rende redoutable à tous ses voisins; quoiqu'ils participent eux-mêmes au bénéfice qui en revient, ils se plaignent continuellement de l'encouragement qu'on lui donne; & s'ils en étoient les maîtres, ils mettroient le feu à tous les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Voilà quels ils sont en général. Toute leur conversation roule sur deux grans mots, *liberté* & *propriété*; & la plupart d'entr'eux répètent peut-être sans les entendre. Hors de là, ils ne peuvent pas dire quatre paroles. Ils seront toujours muets dans toute conversation où il sera question du savoir vivre, de la douceur, de l'affabilité, de la

complaisance, de l'humanité & des autres vertus de la société.

Le fox-hunter ne connoît de gloire que celle de courir aussi vite que l'animal dont il est l'ennemi déclaré, de plaisir que la *chasse*, & de vertu que de boire beaucoup. La partie de la journée qu'il n'est pas à cheval, il la passe à table, à fumer & à s'enivrer; & il est certain que c'est l'unique manière dont il puisse être utile à la république. Par sa grande consommation de boissons, il contribue du moins à en acquitter les charges.

Il est naturellement un animal très-lourd: peut-être que les alimens dont il se nourrit en sont la cause. Il ne mange que du bœuf salé, du mouton froid, des choux, des carottes & du pudding, qui est son mets favori; le plus pesant est celui qu'il aime le mieux. Sa boisson est l'ailé (bière sans houblon) & les vins grossiers des côtes de Portugal, & de tems en tems un peu d'eau-de-vie de l'espèce la plus forte. A tous ses repas, il boit à deux santé favorites, & c'est peut-être la seule règle qu'il observe; la première est celle de tous les braves fox-hunters de la Grande-Bretagne, protestans ou catholiques, sans distinction: le titre de chasseur rapproche tout. La seconde rase est la confusion du minilte.

Quoique les fox-hunters manquent absolument d'esprit, il s'en trouve néanmoins qui s'en piquent: on peut juger du leur par ce trait. Un d'entr'eux répondit un jour à sa sœur, qui l'invitoit à venir à Londres pour y entendre Farinelli: « Ma sœur, je ne donnerois pas un fol pour entendre votre Farinelli & tout votre opéra italien. J'ai ici vingt voix avec lesquelles je fais chorus, & que je fais chanter, tantôt dans les bois, tantôt dans les plaines, & c'est la seule musique dont je fasse cas ».

Cette sanglante satire des chasseurs de renard a cet avantage, qu'elle nous fait connoître bien particulièrement les mœurs des gentilshommes campagnards de l'Angleterre.

J'ai souvent entendu dire à des dames: *Nous nous promenons dans la forêt, & sans nous être fatiguées à suivre la chasse, nous cueillons le plaisir de nous trouver à la mort du cerf*; c'est-à-dire (suivant Saint-Foix) qu'elles avoient eu le plaisir de voir un animal tombé de lassitude, que l'on tue, & dont les regards & les larmes devroient nous faire sentir notre férocité.

Les domestiques du curé de Lardkirch, bourg de la principauté de Palsau, ayant été envoyés, il y a quelque tems, par leur maître, pour pêcher dans un étang, furent tentés de se récréer un brochet d'environ vingt livres; en conséquence ils allèrent le cacher dans le fond d'un bois voisin, avec le projet de revenir le chercher le soir. Un renard, conduit par le hasard, voulut s'en-

parer de la proie ; mais le poisson vorace l'attrapa par la patte , & ne le lâcha point. Des châtreaux à l'assaut, attirés par les cris du renard, accoururent , & le tuèrent ; leur surprise fut extrême lorsqu'ils s'aperçurent que cet animal étoit arrêté par un brochet , qui n'avoit pas encore lâché prise.

CHASTETÉ. La *chasteté* est une vertu morale par laquelle nous réglons les desirs immodérés de la chair.

Dans quel endroit de la terre la *chasteté*, cette vertu si sublime , a-t-elle été plus respectée que dans l'île de Scio ? Depuis sept cents ans , au rapport de Plutarque , l'on ne se souvenoit , dans cette île , qu'aucune femme mariée eût manqué de fidélité à son mari , ni qu'aucune fille eût été déshonorée.

La chaste Livie aperçut un jour en passant sur les bords du Tibre , des hommes qui se baignoient. Le sénat en ayant été informé , voulut condamner ces baigneurs à des peines afflictives , mais l'impératrice intercédant pour eux , envoya demander leur grâce , disant que *des hommes nus n'étoient que des statues pour les yeux d'une honnête femme*.

Ce que la bravoure est pour les hommes , la *chasteté* l'est pour les femmes. Cette vertu , en les faisant triompher de tout ce qui les environne , leur accorde pour prix de la victoire , l'estime universelle & la leur propre. Cette récompense est si belle pour une ame qui a de l'élevation , que l'on a vu des jeunes personnes , foibles & timides , s'armer d'un courage héroïque , & s'exposer à périr pour venger leur honneur outragé.

Attila s'étant rendu maître d'Aquilée , une dame fut faite captive par un officier de son armée. Ce brutal , épris de ses charmes , se mit en devoir de lui faire violence ; mais elle le pria que ce ne fût point publiquement. Elle le conduisit à l'instant dans une chambre , proche d'une fenêtre qui donnoit sur la rivière , & lui dit : Puisque vous voulez jouir de ma personne , suivez-moi. Aussi-tôt elle s'élança dans l'eau , où elle fut noyée. Attila fit brûler Aquilée , & l'ensevelit sous ses ruines , après en avoir fait égorger tous les habitants.

Timothée , dame Thébaine , d'une race illustre , fut , à cause de sa beauté , la victime de l'innocence d'un capitaine d'Alexandre qui la viola ; il la pressa ensuite de lui déclarer son trésor ; elle lui dit qu'elle l'avoit caché dans un puits qu'elle lui montra ; il y descendit. Timothée venge sa *chasteté* en comblant le puits de pierres. Elle eut le sort de Lucrece ; mais sa vengeance fut bien plus raisonnable. Lucrece en se tuant , sembloit se punir d'avoir participé au crime ; mais Timothée en ne punissant que son ravisseur ,

faisoit voir qu'il étoit seul coupable , & que ses sens n'avoient point séduit sa raison.

Une jeune personne extrêmement sage & d'une beauté parfaite , se vit réduite à se faire travailleur ; elle s'établit à Paris dans la rue du Foire-Saint-Jacques. Les jeunes gens des environs vinrent aussi-tôt lui conter fleurette ; ils se flattoient de ne point la trouver cruelle ; mais elle parvint à leur en imposer à tous , & même à s'en faire respecter. Ils connurent alors que son maintien réservé , son air d'innocence , loin d'être une affectation trompeuse , peignoient la sagesse de son ame. Ne songeant qu'à son devoir , toujours appliquée au travail , elle dédaigna les présents , les offres les plus séduisantes. Une dame du voisinage entendit parler avec admiration de la vertu de cette jolie ouvrière , elle désira la connoître ; la trouvant de jour en jour plus estimable , elle lui assura une rente de cent écus , & l'établit avantageusement.

André II , roi de Hongrie , obligé de quitter ses états , en laissa la régence au palatin du royaume , appelé *Baniban* , dont il avoit éprouvé depuis long-tems le zèle & la fidélité. Il lui recommanda , en partant , d'entretenir la paix avec les princes voisins , & sur-tout d'administrer une exacte justice à tous ses sujets , sans égard pour la naissance ou la dignité de qui ce fût. Ce seigneur , pendant l'absence de son souverain , n'oublia rien pour répondre dignement à la confiance dont il l'avoit honoré ; & pendant qu'il donnoit tous ses soins aux affaires du royaume , sa femme , d'une rare beauté , tâchoit , par son assiduité auprès de la reine , d'adoucir le chagrin que lui causoit l'absence du roi son mari. Tel étoit l'état de la cour de Hongrie , lorsqu'on y vit arriver le comte de Moravie , frère de la reine , & que cette princesse aimoit tendrement. Ce ne furent d'abord que fêtes & que plaisirs ; mais , dans la suite , le poison dangereux de l'amour se glissa parmi ces jeux innocents.

Le comte de Moravie devint éperduement amoureux de la femme du régent : il osa lui déclarer sa passion ; mais ce te dame , encore plus vertueuse qu'elle n'étoit belle , ne lui répondit que par la sévérité de ses regards. La résistance fit son effet ordinaire : les desirs criminels du comte n'en furent que plus violents ; sa passion , qui augmentoit tous les jours , le jeta dans une sombre mélancolie. Il n'étoit plus question de jeux , de spectacles , & de tous ces vains amusements dont les grands occupent si sérieusement leur oisiveté. Le comte ne cherchoit plus que la solitude : mais la reine , par une complaisance trop naturelle aux femmes pour cette espèce de malheur , & pour retirer son frère d'un genre de vie si triste , sous différents prétextes , retenoit auprès d'elle la femme du régent , ou l'envoyoit chercher aussi-tôt qu'elle

s'éloignoit du palais. Cette dame pénétra sans peine les motifs indignes de ces empressemens ; & pour éviter l'en-retien du comte, elle seignit quelque tems d'être malade : mais ayant usé ce prétexte, sa naissance & le rang que tenoit son mari, ne lui permettant pas de s'absenter plus long-tems de la cour, elle revint au palais. Le comte, de peur de l'aircir, dissimula ses sentimens ; & des manières respectueuses succédèrent, en apparence, à l'éclat & à l'empoiement de sa passion.

La femme du régent, rassurée par cette conduite pleine de discrétion, continuoit de paraître à la cour, lorsque la reine, sous prétexte de l'entretenir en particulier, la conduisit dans un endroit écarté de son appartement, où, après l'avoir enfermée, elle l'abandonna aux desirs criminels de son frère, qui, de concert avec la reine, étoit caché dans le cabinet. La femme du régent en sortit avec la honte sur le visage & la douleur dans le cœur. Elle s'enferma dans sa maison, où elle pleuroit en silence le crime du comte & son propre malheur. Mais le régent ayant un jour voulu prendre place dans son lit, son secret lui échappa ; & emportée par l'excès de la douleur : « Ne m'approchez pas, seigneur, lui dit-elle, en versant un torrent de larmes, éloignez-vous d'une femme qui n'est plus digne des chastes embrassemens de son époux. Un téméraire a violé votre lit ; & la reine, sa sœur, n'a pas eu honte de me livrer à ses emportemens. Je me ferois déjà punie moi-même de leur crime, si la religion ne m'eût empêchée d'attenter à ma vie ; mais cette défense de la loi ne regarde pas un mari outragé. Je suis trop criminelle, puisque je suis déshonorée ; je vous demande ma mort comme une grâce, qui m'empêchera de survivre à mon déshonneur ». Le régent, quoiqu'outré de douleur, lui dit qu'une faute involontaire étoit plutôt un malheur qu'un crime, & que la violence qu'on avoit faite à son corps, n'altéroit point la pureté de son ame ; qu'il la prioit donc de se consoler, ou du moins de lui cacher avec soin la cause de sa douleur. « Un intérêt commun, ajouta-t-il, nous oblige l'un & l'autre de dissimuler un si cruel outrage, jusqu'à ce qu'il nous soit permis d'en tirer une vengeance proportionnée à la grandeur de l'outrage ». Son dessein étoit d'en faire ressentir les premiers effets au comte ; mais ayant appris qu'il étoit parti secrètement, pour retourner dans son pays, le régent, au désespoir que sa victime lui eût échappé, tourna tout son ressentiment contre la reine même.

Il se rendit au palais ; & ayant engagé cette princesse à passer dans son cabinet, sous prétexte de lui communiquer des lettres qu'il venoit, disoit-il, de recevoir du roi, il ne se vit pas plutôt seul avec elle, qu'après lui avoir reproché son intelligence criminelle avec le comte, & la trahison qu'elle avoit faite à sa femme, le fier palatin

lui enfonça un poignard dans le sein ; & sortant tout hui-cieux de ce cabinet, il publia, devant toute la cour, sa honte & sa vengeance. Soit surprise ou respect, personne ne se mit en état de l'arrêter. Il monta à cheval sans obstacle ; & s'étant fait accompagner de quelques seigneurs témoins de cette funeste catastrophe, il prit la route de Constantinople, où étoit le roi de Hongrie.

Dès qu'il fut arrivé, il se rendit au palais qu'occupoit ce prince ; & se présentant devant lui avec une intrépidité qui a peu d'exemples : « Seigneur, lui dit-il, en recevant vos derniers ordres, quand vous partîtes de Hongrie, vous me recommandâtes sur-tout, que, sans avoir égard au rang & à la condition, je rendisse à tous vos sujets une exacte justice. Je me la suis faite à moi-même : j'ai tué la reine votre épouse, qui avoit prostitué la mienne ; & bien loin de chercher mon salut dans une suite honteuse, je vous apporte ma tête. Disposez à votre gré de mes jours ; mais songez que c'est par ma vie ou par ma mort, que les peuples jugeront de votre équité, & si je suis coupable ou innocent ». Le roi écouta un discours aussi surprenant, sans l'interrompre, & même sans changer de couleur ; & quand le régent eut cessé de parler : « Si les choses se font passées comme vous le rapportez, lui dit ce prince, retournez en Hongrie, continuez d'administrer la justice à mes sujets avec autant d'exactitude & de sévérité que vous vous l'êtes rendue à vous-même. Je resterai peu à Constantinople ; & à mon retour, s'examinerai sur les lieux, si votre action mérite des louanges ou des supplices ».

Lorsque dom Juan d'Autriche commandoit dans les Pays-Bas, en 1578, l'armée espagnole contre les confédérés, un de ses officiers voulut faire violence à la fille d'un avocat de Lille, chez lequel il étoit logé. Cette jeune personne, en se défendant, saisit le poignard de son ravisseur, & lui p'onga dans le sein & s'éloigna. Le capitaine étonné que sa blessure eût mortelle, se confessa ; & pénétré de repentir le plus vir, supplia qu'on lui amène la vertueuse fille : « Je souhaite, lui dit-il, que vous me pardonniez l'outrage que vous avez reçu de moi ; & pour réparer, autant que je le puis, mon attentat d'une manière convenable, je déclare que je suis votre mari. Puisque mon crime & votre vertu m'ont mis hors d'état de pouvoir vous offrir ma personne, recevez du moins, avec le nom & les droits de mon épouse que je vous donne, le présent que je vous fais de tous mes biens. Que ceux qui sauront l'affront que vous avez été sur le point de recevoir, apprennent en même-tems qu'un mariage honorable a été le prix de vos efforts ; que j'ai faits pour vous déshonorer, & du courage avec lequel vous avez su vous en défendre ». Ce discours lui, le noble espagnol,

du consentement du père, & en présence du prêtre qui étoit venu pour le confesser, épousa la fille. Il expira aussitôt après, laissant à juger si l'on devoit plus admirer la générosité avec laquelle il répara sa faute, ou le courage de cette jeune personne, pour conserver si n'honneur.

Un capitaine de l'armée de Monsieur, frère de Henri III, étant logé chez un paysan, lui demanda sa fille en mariage. Mais cet homme lui ayant répondu qu'il lui falloit une demoiselle, & non pas sa fille, qui n'étoit pas de sa qualité, il l'obligea à s'enfuir, en lui jetant les plats & les assiettes à la tête. Il désolera ensuite la fille : puis l'ayant fait mettre à table, commença à dire mille plaisanteries sur son sujet. Cette malheureuse, outrée de dépit, prit un grand couteau qui étoit sur la table, & le lui enfonça dans l'estomac avec une telle roideur, qu'il tomba mort sur la place. Les soldats qui étoient présents, voulant venger leur capitaine, prirent la fille ; & l'ayant attachée à un arbre, lui cassèrent la tête : mais les gentilshommes voisins l'ayant aperçu, assomblièrent des paysans, qui taillèrent les soldats en pièces.

Morgan, l'un des chefs barbares de ces pirates qui, sous le nom de *Silufiers*, ont désolé l'Amérique espagnole, s'étant rendu maître de la ville de Panama, y exerça, avec les siens, toutes les cruautés que la licence & l'avidité peuvent inspirer à des gens sans mœurs. Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Comme son caractère n'étoit pas propre à inspirer une passion de cette nature, il vouloit faire violence à la belle espagnole qui avoit fait impression sur lui. Arrête, lui cria-t-elle, en s'arrachant d'entre ses bras, & en s'éloignant de lui avec précipitation, arrête, & ne pense pas que tu puisses me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté. Apprends que je sais mourir, & je me sens capable de porter les choses à la dernière extrémité contre toi & contre moi-même. A ces mots, elle tira de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup. Morgan perdit toute espérance, & avec l'espérance, son amour.

On voit à Vienne, dans une galerie du cabinet de l'archiduc Léopold, la statue d'une paysanne qui a immortalisé son nom par son courage. Comme elle étoit occupée à travailler à la campagne, un soldat, dont elle n'avoit pas voulu satisfaire les desirs, entreprit d'avoir par la force, ce qu'il n'avoit pu obtenir par ses caresses ; mais la fille le prit par le milieu du corps, l'enveloppa dans sa robe, & le porta dans cet état au corps-de-garde de la ville, pour le faire punir de son insolence. On fut si étonné des forces, du courage

& de la vertu de cette héroïne rustique, qu'il fut résolu qu'on lui érigerait une statue.

Lorsque les normands ravageoient l'Angleterre en 870, Ebba, abbesse de Coldingham, rassembla ses religieuses en chapitre, & leur dit : « Si vous voulez me croire, je fais un moyen pour nous mettre à l'abri de l'insolence de ces barbares. Elles promirent de lui obéir ; & l'abbesse prenant un rasoir, se coupa le nez & la lèvre d'en haut, jusqu'aux dents. Toutes les religieuses en firent autant ; & les normands qui vinrent le lendemain, voyant ces filles si hideuses, en eurent horreur, & se retirèrent promptement ; mais ils brûlèrent le monastère avec les religieuses.

Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, inspira par sa sage résistance de l'eslime à Henri IV, qui vouloit la séduire. Ce Prince ne pouvant réussir, lui dit : « Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, vous le serez de la reine, ma femme ».

CHATIMENT. Chaque peuple a sa manière de punir les délits ou les crimes par des *châtiments* qui sont d'autant plus justes, qu'ils sont proportionnés aux crimes qui les ont motivés ; mais, pour juger de la sévérité d'un *châtiment*, il faut bien considérer les mœurs de la nation parmi laquelle il est en usage.

Les égyptiens ne condamnoient point à mort un père qui avoit tué son fils ; mais ils l'obligeoient à rester trois jours entiers auprès du cadavre. La douleur & le repentir qu'un tel objet devoit exciter dans son âme, étoient la peine dont ils punissoient sa cruauté.

Les mêmes égyptiens punissoient de mort les sacrilèges, les vagabonds, & ceux qui exerçoient des métiers infâmes ; & pour être à portée de s'en instruire, ils avoient fait une loi, qui obligeoit chaque citoyen à se faire inscrire tous les ans, & à déclarer sa profession chez un magistrat créé à cet effet.

Chez les germains, les crimes qui regardoient l'état, étoient punis très-sévèrement. Les traitres à la patrie, les déserteurs étoient pendus à des arbres : les lâches, ceux qui avoient fui dans les combats, étoient noyés sous la claie, dans des mares boueuses. Les crimes qui ne regardoient que les particuliers, n'étoient pas traités, à beaucoup près, avec autant de rigueur : même dans le cas de meurtre, le coupable étoit quitte pour un certain nombre de bœufs, suivant la gravité des circonstances.

CHAT. Si les égyptiens ont adoré le chat sous sa figure naturelle, & sous la figure d'un homme à tête de chat, c'est à cause des avantages & de l'utilité qu'ils en retiroient. En effet, les chiens

nous vendent leur servitude & l'inutilité dont ils sont dans les villes ; les chats, au contraire, délivrent nos maisons des animaux qui les détruisent.

Si nous en croyons le pere Ménefrier, dans un livre qui a pour titre : *Représentation en musique*, il y rapporte, page 180, la marche d'une procession qui mérito d'être transcrite, pour prouver que les chats ont encore une autre utilité, à laquelle on ne s'attend pas. Voici ses paroles :

Jean Cristofalo Calvette, qui a fait la relation du voyage que Philippe II, roi d'Espagne fit de Madrid à Bruxelles, pour aller voir son pere Charles-Quint, a décrit une fête qui se fit à Bruxelles, l'an 1545.

Le dimanche dans l'octave de l'ascension, pour la célérité d'une image miraculeuse de la Sainte-Vierge, qui est conservée dans une église que l'on nomme *du Sablon* ; après avoir décrit les croix & les bannières, l'ordre des prêtres & des religieux qui composent une partie de la procession, il dit qu'on vit paroître plusieurs chars de triomphe, sur lesquels étoient représentés les principaux mythes de la vie de Notre-Seigneur & de la Sainte-Vierge. Cette pompe mystérieuse commença par la figure d'un diable, en forme d'un puissant taureau, qui jetoit du feu par les cornes, entre lesquelles un autre étoit assis, & l'un & l'autre étoit conduit par un enfant vêtu en loup, monté sur un courraud vêtu d'armes luisantes, avec l'épée & la balance en mains. Sur le pas de cet archange marchoit un charriot chargé d'une musique la plus sonore & la plus mélodieuse qu'on eût jamais entendue. C'étoit un ours assis qui touchoit un orgue, non pas composé de tuyaux, comme les autres, mais d'une vingtaine de chats enfermés séparément dans des caisses étroites, où ils ne pouvoient se remuer. Leurs queues sortoient en haut par des trous faits exprès, & étoient liées à des cordes attachées au registre de l'orgue, dont, à mesure que l'ours pressoit les touches, il faisoit lever ces cordes, & tiroit les queues des chats, pour les faire miauler & former le ton de basses, de tailles & de dessus, selon la nature des vers que l'on vouloit chanter, avec tant de proportion, que cette musique de chats ne faisoit point un faux ton.

Au son de cet orgue si bien conduit, dansoient des singes, des ours, des léopards, des cerfs & d'autres animaux autour d'une grande cage, sur un théâtre porté sur un char tiré par des chevaux. Dans cette cage, autour de laquelle dansoient ces animaux, étoient deux singes qui jouoient de la cornemuse, au son de laquelle des enfans changés en bêtes dansoient, pour représenter la fable de Circé, qui changea les compagnons d'Ulysse en porceux. En un mot, afin qu'il ne manquât rien à cette cérémonie, les reliques des Saints étoient portées après, & on entendoit les chants graves de l'église, après avoir oui ces concerts de musi-

que. L'empereur Charles-Quint, le roi Philippe son fils, & les reines, virent ces représentations des fenêtres & des balcons de l'hôtel-de-ville.

Tout le monde fait combien le fameux Mahomet avoit d'égards pour les chats. Un de ces animaux s'étant un jour trouvé endormi sur la manche du prophète, au moment de se rendre à la prière, Mahomet aim mieux la couper que de déranger son vénérable chat.

Il y a encore quelques villes dans le royaume, où le maire & les échevins, dit Saint-Foix, font mettre dans un panier une ou deux douzaines de chats, & les brûlent dans le feu de joie de la veille de la Saint-Jean. Cette barbare coutume, dont on ignore l'origine, subsistoit même dans Paris, & n'y a été abolie qu'au commencement du règne de Louis XIV.

CHATELLET (Paul Hay du), né en 1595, mort en 1636. Un jour que M. du Chatellet étoit avec M. de Saint-Preuil, qui sollicitoit auprès du roi la grâce du duc de Montmorency, & qu'il témoignoit beaucoup de chaleur pour cela, le roi lui dit : « Je pense que M. du Chatellet voudroit avoir perdu un bras, pour sauver M. de Montmorency ». Il répondit : *Je voudrois, sire, les avoir perdus tous deux, car ils font inutiles à votre service, & en avoir sauvé un qui vous a gagné des batailles, & qui vous en gagneroit encore.*

Du Chatellet, au sortir de la prison où il avoit été mis, pour n'avoir pas voulu être un des commissaires du maréchal de Matillac, alla à la messe du roi, qui ne le regardoit point, affectant de tourner la tête d'un autre côté, comme par quelque espèce de honte de voir un homme qu'il venoit de maltraiter, il s'approcha de M. de Saint-Simon, & lui dit : *Je vous prie, Monsieur, de dire au roi que je lui pardonne de bon cœur, & qu'il me fasse l'honneur de me regarder.* M. de Saint-Simon le dit au roi, qui en rit, & le caressa ensuite.

CHAULIEU (Guillaume Amfrye de), poëte français, né à Fontenay, dans le Vexin normand, en 1639, mort en 1720, à quatre-vingt-un ans, étoit fils d'un maître des comptes de Rouen. M. de Vendôme, qui goûtoit de bonne heure l'esprit de Chaulieu, voulurent être les amis & ses protecteurs : ils lui firent avoir plus de 30000 livres de rentes en bénéfice. Chaulieu s'avoit l'élève de Chapelain, & s'abandonna, comme son maître, à une volupté délicate, qu'ils firent respirer dans leurs vers. Sa poësie est pleine d'images simples, naïves, enjouées ; mais le style en est souvent négligé, & ne se sent que trop de la mollesse voluptueuse de l'auteur, épicurien décidé, qui ne se fit jamais un tourment de rimer. Il occupoit à Paris une maison dans le temple, où il rassembloit une société d'amis choisis : on

l'appelloit l'*Anacron du temple*, parce que, comme le poëte grec, il conserva jusqu'au dernier âge son même goût pour les plaisirs.

L'auteur du Temple du Goût a très-bien caractérisé ce poëte.

Je vis arriver en ce lieu
Le brillant Abbé de Chaulieu,
Qui chantoit en sortant de table
Il osoit carterier le dieu
D'un air familier, mais aimable.
Sa vive imagination
Prodiguoit dans sa douce ivresse
Des beautés sans correction
Qui choquoient un peu la justesse,
Mais respiroient la passion.

Le dieu du goût l'avertit de ne se croire que le premier des poëtes négligés, & non pas le premier des bons poëtes.

L'abbé Chaulieu mourut à peu près comme il avoit vécu, en caressant l'amour & les plaisirs. A l'âge de plus de quatre-vingts ans, il s'étoit déclaré l'amant de mademoiselle de Launay, dont nous avons des mémoires sous le nom de *madame de Staël*. Comme il étoit devenu aveugle, il prétendait à sa maîtresse les charmes les plus propres à le séduire; & ne comptant plus sur les siens, il s'efforçoit de se rendre aimable, à force de complaisance & d'attention à prévenir tout ce qu'elle pouvoit désirer. Il proposoit souvent d'ajouter les présents à l'encens qu'il offroit. Mademoiselle de Launay, importunée un jour des vives instances avec lesquelles il la prioit d'accepter mille pistoles, lui dit: « Je vous conseille, en reconnoissance de vos généreuses offres, de n'en pas faire de pareilles à bien des femmes; vous en trouveriez quelqu'une qui vous prendroit au mot. » Oh ! répondit-il assez naïvement, je suis bien à qui je m'adresse.

Comme l'abbé de Chaulieu se contentoit de réciter ses vers, sans en laisser prendre de copie, il n'y a point d'édition complète, ni peut-être fidèle de ses œuvres.

Voici un billet de Chaulieu à M. de la Fare, pour l'inviter à souper avec une dame de ses amis:

Ce soir, lorsque la nuit aux amans favorable
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement,
Dans un petit appartement,
Les Grâces & l'amour conduiront ma maîtresse.
A cet objet de ma tendresse,
De mon cœur partagé ne joins l'autre moitié,
Et donne-moi ce soir le plaisir d'être à table
Entre l'amour & l'amitié.

CHAUSSEE (Nivelle de la), poëte dramatique, né à Paris en 1692, mort dans cette même ville en 1754. *La Chaussée* avoit des mœurs douces, une ame honnête & sensible. Il n'a point, comme Plaute & Molière, attaqué le ridicule du caractère & les travers de l'esprit, ce sont les faiblesses du cœur qu'il peint dans ses drames & sans penser à corriger, il ne veut qu'attendrir. Mais il n'est point, comme on l'a prétendu, créateur du genre attendrissant ou larmoyant, ainsi qu'on l'appelle par dérision. Plusieurs auteurs avant lui, & Terence même, ont donné des comédies de ce genre. *La Chaussée* n'a contribué qu'à faire revivre parmi nous cette branche du théâtre, & à augmenter par-là nos plaisirs.

La comédie de Mélanide, représentée pour la première fois en 1741, est peut-être la meilleure des pièces dans le genre attendrissant. C'est un roman, si l'on veut, mais un roman dramatique, qui fait beaucoup d'effet sur le théâtre. Le quatrième & le cinquième acte sont de la plus grande chaleur. Le pathétique de cette pièce n'a pas cependant empêché M. Piron de plaisanter beaucoup sur les drames de ce genre, qu'il compare à de froids sermons: *Tu vas donc entendre prêcher le père la Chaussée*, dit-il un jour à un de ses amis, qu'il rencontra allant à une représentation de Mélanide.

La Chaussée a composé encore plusieurs autres pièces qui ont été recueillies en 1762, en cinq volumes petit in-12. Un des plus grands reproches que l'on a faits aux auteurs du comique attendrissant, est de choquer souvent la vraisemblance, & de traiter les spectateurs comme des enfans, en les faisant passer alternativement des ris aux pleurs. Mais n'y a-t-il pas des aventures qui affligent l'ame, & dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaîté passagère? En voici deux exemples que M. de Voltaire a rapporté dans sa préface de l'Enfant prodigue. Une dame respectable voyant une de ses filles en danger de mort, s'écrioit en fondant en larmes: *Mon Dieu ! rendez-la moi, & prenez vous mes autres enfans*. Un homme qui avoit épousé la fille de la moribonde, s'approcha d'elle; & la tirant par la manche: *Madame*, dit-il, *les généraux en sont-ils ? Le sang-froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, firent faire un grand éclat de rire à la mère, à la malade & à toute la famille qui l'environnoit.*

On avoit d'endu à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demanda la vie à un des nôtres, qui lui répondit: « Monsieur, demandez-moi toute autre chose; mais pour la vie, il n'y a pas moyen ». Cette naïveté passa de bouche en bouche, & on fit au milieu du carnage. A combien plus fuste

raison, conclut l'auteur, le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans ?

Voici l'épigramme ou plutôt la charade de Piron contre la *Chauve* :

Sur l'air : de *Joconde*.

Connoissez-vous sur l'Hélicon
L'une & l'autre Thalie ?
L'une est chauvée, & l'autre non ;
Mais c'est la plus jolie.
L'une a le rire de Vénus ;
L'autre est froide & pincée :
Salut à la belle aux pieds nus ;
Nargue de LA CHAUVÉE.

CHAUVE. Les *chaves* étoient parmi les Romains l'objet de la raillerie. De tous les honneurs décernés à Jules-César, il n'y en eut aucun qui lui fut plus agréable que la permission de porter perpétuellement une couronne de laurier, parce qu'il pouvoit cacher par - là qu'il étoit *chauve*. Martial dit plaisamment à un homme *chauve*, qui avoit toujours la tête enveloppée de linge, & qui feignoit d'avoir mal aux oreilles :

Non aures tibi, sed dolent capilli.

Ne dis pas que tu as mal aux oreilles, dis plutôt que tu as mal aux cheveux.

CHAUVELIN. (Philippe de), abbé, né en 1720, mourut en 1770 ; ce fut ce conseiller au parlement de Paris qui contribua le plus à la proscription des jésuites.

Il étoit petit, bossu & fort laid ; un jour un enfant s'étant mis à pleurer de frayer en le voyant, *Il me prend sans doute pour un diable*, dit l'abbé de *Chauvelin* en s'adressant à la mère, « en ce cas, répondit la dame, il se trompe » roit très-fort, puisque les diables n'ont jamais « eu de plus grands ennemis que vous.

On lui fit cette épigraphe :

Des puissances du monde admirez le néant,
Cet être vain qui vainquit un géant.

CHEF D'ARMÉE. Après la bataille de la Boyne où Jacques II fut défait en Irlande par Guillaume III, un soldat anglois fier de la victoire, tenoit des discours pleins de vanité. Mais un soldat Irlandais qui avoit combattu dans l'armée ennemie, s'ennuya d'entendre ses redondances : camarade, lui dit-il, vous faites grand bruit de vos troupes, mais trouvez seulement de chef, & nous voilà prêts, ajouta-t-il avec un serment militaire, à recommencer la bataille.

CHÉRON. (Elisabeth-Sophie), née à Paris en 1648, morte en 1711.

Mademoiselle *Chéron* s'est distinguée dans la peinture, la gravure, la musique, & la poésie. L'académie des Ricovrati de Padoe voulut se l'associer, & lui donna le surnom d'*Erato*.

Mademoiselle *Chéron* apprit même l'hébreu, afin de mieux entendre le sens & les beautés des psaumes, dont elle a donné des paraphrases en vers françois.

Le Brun, admirateur de sa sagesse de cette muse universelle, la présenta lui-même à l'académie de peinture, qui la reçut au rang de ses membres, avec une distinction très-marquée.

Mais, après la mort de Mademoiselle *Chéron*, l'académie décida qu'elle ne recevrait plus de femme dans son corps ; réglemeut dont elle s'est cependant écartée plusieurs fois avec justice.

Pendant un grand nombre d'années, mademoiselle *Chéron*, voulant économiser pour l'avenir, remit à sa mère tout l'argent que lui procuroit son pinceau. Elle désira enfin de s'expliquer avec sa dépositaire ; & voici la réponse qu'elle en eut : — « tout ce que vous m'avez confié jusqu'à présent m'appartient, par les droits que la nature me donne sur vous. »

L'humanité, la bienfaisance de mademoiselle *Chéron*, ne sauroient être trop admirées. Cette femme estimable apprend que l'âge & les infirmités ont réduit son maître de musique à la dernière indigence ; elle lui donne aussitôt un asyle dans sa maison, le nourrit, & a soin de prévenir tous ses besoins, jusqu'à ce que la mort ait terminé sa vie.

Les ingrars qu'elle trouva souvent, ne l'empêchèrent point de se faire toute sa vie un plaisir d'obliger. L'abbé Zumbo, fameux sculpteur, dont les figures en cire colorisée sont autant de chef-d'œuvres, eut lieu de connoître la bonté de son cœur. Cet abbé, qui menoit une vie peu aisée en Iratie, vint à Paris, dans l'espérance d'une meilleure fortune. Mademoiselle *Chéron* admire ses ouvrages, & démêle dans l'air abattu de l'artiste, les chagrins que lui fait éprouver l'indigence. Elle se doute qu'il a besoin de prompts secours : afin de lui sauver la honte de les accepter, elle lui demande une tête en cire ; & pour arrhes, lui présente sur le champ six louis d'or. Les autres bienfaits dont elle le combla par la suite méritèrent à mademoiselle *Chéron* la plus vive reconnaissance de la part de l'abbé Zumbo, qui, en mourant, lui laissa tous ses ouvrages.

Cette femme illustre se plaisoit à peindre les portraits des personnes qui composoient la société, ou pour leur en faire présent, ou pour les placer dans

dans son cabinet : — « même en leur absence , » disoit-elle , j'ai le plaisir de m'entretenir avec mes amis ».

Une dame extrêmement coquette , s'étant fait peindre par mademoiselle *Chéron* , lui demanda cinq copies de son portrait : — « Eh , mon Dieu ! s'écria quelqu'un que l'artiste informoit de l'ouvrage dont elle étoit chargée , » pourquoi cette femme multiplie-t-elle tant son portrait ? » — Mademoiselle *Chéron* répondit par ce verset des *Psémites* : *quoniam multiplicata sunt iniquitates ejus*.

L'abbé Bosquillon fit les vers suivans pour son portrait.

De deux talens exquis l'assemblage nouveau
Rendront toujours *Chéron* l'ornement de la France,
Rien ne peut de sa plume égaler l'excellence

Que les grâces de son pinceau.

CHESTERFIELD. (le comte de). Le lord Chesterfield , né à Londres en 1694 , mort en 1773. Célèbre par les agrémens & la finesse de son esprit , a conservé jusqu'à ses derniers momens son ton de gaieté & de plaisanterie. Quelques jours avant sa mort , il sortit en carrosse pour se promener ; quelqu'un lui dit au retour : « milord » vous avez été prendre l'air ? — Non , répondit-il , j'ai été faire une répétition de mon » enterrement ». On a de ce lord divers ouvrages de morale , de philosophie & de politique. Un des plus piquans est son *bramine inspiré* qui a été traduit en français.

CHEVELURE. Clodomir fils de Clovis , ayant été tué dans une bataille contre les bourguignons , ils reconnurent ce prince parmi les morts à sa longue *chevelure*. C'étoit un usage établi chez les rois de France de laisser croître leurs cheveux dès l'enfance , & de ne les jamais couper. Ils se les partageoient également des deux côtés sur le haut du front & les laissoient flotter sur les épaules. Cette sorte de *chevelure* étoit regardée comme une prérogative attachée à la famille royale.

Les francs ne pouvoient porter les *cheveux* épars. Ils se les coupoient tout au tour de la tête en conservant ceux du sommet sur lequel ils les nouoient , & les attachoient de façon que le bout du toupet ombrageoit le front en forme d'aigrette.

Les gaulois portoient les *cheveux* courts ; les serfs avoient la tête rase , les ecclésiastiques pour marquer leur servitude spirituelle , se raloient entièrement la tête & ne conservoient qu'un petit cercle de cheveux.

On juroit anciennement sur les *cheveux* comme on jure aujourd'hui sur son honneur ; les couper à quelqu'un c'étoit le dégrader , c'étoit le flétrir.

Encyclopédiana.

On obligeoit ceux qui avoient trempé dans une même conspiration , de se les couper les uns aux autres.

Frédegonde coupa les *cheveux* à une maîtresse de son beau-fils & les fit attacher à la porte de l'appartement du prince. L'action parut horrible.

En saluant quelqu'un , rien n'étoit plus poli que de s'arracher un *cheveu* & de le lui présenter.

Clovis s'arracha un *cheveu* & le donna à Saint-Germier , pour lui marquer à quel point il l'honorait ; aussi-tôt chaque courtisan s'en arracha un & le présenta à ce vertueux évêque qui s'en retourna dans son diocèse , euchanté des politesses de la cour.

CHEVERT. (françois de) , né à Verdun sur Meuse , le 21 février 1697 , s'éleva du poste de simple soldat , au grade de lieutenant général. Il dut tout à son mérite & rien à la faveur ni à l'intrigue ; tout le monde connoit la retraite de Prague par le maréchal de Belle-île ; *Chevert* qu'il y laissa avec dix-huit cents hommes , pressé de se rendre par la famine , par les habitans , & par une armée nombreuse , prend les étages de la ville , les enferme dans sa propre maison & met dans les caves des tonneaux de poudre , résolu de se faire sauter avec eux , si les bourgeois veulent lui faire violence , & par cette fermeté obtint de sortir avec tous les honneurs de la guerre. Le prince Lobkowitz lui accorda deux pièces de canon. Chevert avoit le talent précieux d'inspirer aux soldats une confiance sans bornes ; dans une occasion où il s'agissoit de s'emparer d'un fort , il appelle un brave grenadier : « vas » droit à ce fort , lui dit-il on te criera , qui va là , tu ne répondras rien ; on te le diras encore , tu avanceras toujours sans répondre ; à la troisième fois on tirera sur toi , on te manquera , tu sauteras sur la sentinelle & je suis là pour te soutenir ». Le grenadier partit à l'instant , & tout arriva comme Chevert l'avoit désiré. A la journée d'Hamtembeck , au plus fort du feu , les officiers du régiment de Picardie firent prier M. de *Chevert* de prendre sa cuirasse , il répondit en montrant les grenadiers : « & ces » braves gens-là en ont-ils ? » *Chevert* mourut le 24 janvier 1769 , âgé de 72 ans ; voici l'épithaphe qu'on voit sur sa tombe à Saint-Eustache à Paris. « Sans aieux , sans fortune , sans appui , orphelin dès l'enfance , il entra au service à l'âge de 11 ans ; il s'éleva malgré l'envie à force de mérite , & chaque grade fut le prix d'une action d'éclat ; le seul titre de maréchal de France a manqué , non pas à sa gloire , mais à l'exemple de ceux qui le prendront pour modèle ».

CHEVREAU. (Urbain) , né à Loudun en 1613 , secrétaire des commandemens de Christine , reine de Suède , mort en 1701.

N n

Il est l'auteur de cette épithape du maréchal de Turenne.

Turén à son tombeau parmi ceux de nos Rois ;
C'est le prix glorieux de ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi signaler sa vaillance,

Afin d'apprendre aux siècles à venir

Qu'il ne met point de différence

Entre porter le sceptre & le bien soutenir.

CHEVREUSE. (Marie de Rohan Monbafon duchesse de), née en 1600, morte en 1679 : cette dame fut célèbre par sa beauté, par son esprit & par ses intrigues.

« Je n'ai jamais vu qu'elle, dit le cardinal de Retz, en qui la vivacité supplia au jugement. Elle avoit des saillies si brillantes qu'elles paroissent comme des éclairs ; & si sages qu'elles n'auroient pas été défectueuses par les esprits les plus judicieux de son siècle ».

Elle conserva toujours de l'ascendant sur l'esprit de la reine Anne d'Autriche. Ce fut elle qui la porta à consentir à la disgrâce du fameux surintendant Fouquet.

CHICANE.

La *chicane* est un des fléaux

Que renfermoit la boîte de Pandore ;

Et ce monstre infernal qu'a Domfront on adage,

N'est pas un de nos moindres maux.

Ses finesces, ses artifiées,

Ses subtilités, ses malices,

Au siècle d'or ne se connoissoient pas :

C'est vainement que Barthele & Cupas,

On commenté le code & grossi le digeste,

Ils n'ont pu triompher de cette hydre funeste.

La fureur des procès qui est l'aliment de la chicane a eu de tous les temps de zélés sectateurs.

Il y avoit à Rome Afraine, femme de L. ci-jus Buccio, qui faisoit volontiers l'occasion d'avoir un procès, plaideroit toujours elle-même au tribunal du préteur, bien qu'étant la femme d'un sénéateur, elle n'eût pas manqué de défenseurs. Cette femme se fit tellement connoître par la subtilité des chicanes qu'elle soutenoit, que son nom passa en proverbe, & lorsque quelque femme élevoit une mauvaise querelle, on la nommoit une Afraine. Il seroit bien à désirer qu'au lieu de prendre cette Afraine pour modèle, les femmes suivissent l'exemple d'une autre Afraine dont la sage retenue semble avoir réparé l'honneur du nom dans la postérité ; celle-ci étoit fille de Ménénus Agrippa ; sa mère institua pour seule héritière sa sœur Pétronie, & ne laissa que vingt mille écus au fils d'Afraine. Cette femme vertueuse respecta les dernières volontés de sa mère,

malgré son injustice, pouvant les faire déclarer nulles, en jurant devant les centumvirs qu'elle avoit été déshéritée sans cause légitime.

Parmi nous, la chicane a aussi les héros. Sous Louis XI, Miles d'aliens, évêque de Chartres, se singularisa par son amour pour les procès ; le roi lui ayant un jour proposé de les terminer en l'accordant avec ses parties, ah ! Sire, répondit le prelat, je supplie votre majesté de m'en laisser au moins vingt pour mes menus plaisirs.

CHIEN. Il semble, dit Voltaire, que la nature ait donné le *chien* à l'homme pour sa dévotion & pour son plaisir ; c'est de tous les animaux le plus fidèle, c'est le meilleur ami que puisse avoir l'homme.

Ce qu'on raconte de la sagacité, de l'obéissance, de l'amitié, du courage des *chiens*, est prodigieux & est vrai. Le philosophe militaire Ulloa, nous assure que dans le Pérou les *chiens* espagnols reconnoissent les hommes de race indienne, les poursuivent & les déchirent ; que les *chiens* péruviens en font autant des espagnols. Ce fait semble prouver que l'une & l'autre espèce de *chiens* retient encore la haine qui lui fut inspirée du temps de la découverte, & que chaque race combat toujours pour ses maîtres avec le même attachement & la même valeur.

« Quand le sage Ulysse, que de longues guerres & de nombreux tempêtes avoient rendu éloigné de son pays, regagna enfin sa terre natale, il ne fut reconnu, ni de ses amis, ni de Pénélope même. Seul, pauvre & vieux, ses travaux & ses soucis se lisoient sur son visage, & avoient blanchi ses cheveux. Il demandoit son pain dans son propre palais, méprisé de ses esclaves que son ancienne bonté avoit nourris, & oublié de tous ses domestiques. Mal nourri, négligé, & couché dans la boue, son chien fidèle le voyoit aussi traité comme un vieux serviteur qui n'est plus bon à rien. Tant d'ingratitude le pénétra de douleur, & augmentoit le désir qu'il avoit toujours eu de voir son ancien maître. Dès qu'il le voit, il se lève ; & se traînant à sa rencontre, (c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire), le caresse & lui baise les pieds, saisi d'une joie muette ; puis, tombant de côté, lève les yeux, regarde Ulysse, & meurt ».

(Homère)

Plutarque, racontant comment les Athéniens furent oblisés d'abandonner leur ville du temps de Themistocle, fait une digression expresse pour décrire les cris lamentables & les hurlements des *chiens* qu'ils laissoient à Athènes. Il fait mention d'un de ces animaux, qui suivit son maître en traversant la mer jusque à Salamine, où il mourut, & fut honoré d'une tombe par les athéniens, qui donnent le nom de *tombeau du chien* à cette

partie de l'île où il fut enterré. Ce respect pour un *chien*, de la part du peuple le plus poli de la terre, est très-remarquable.

Leibnitz fait mention, comme témoin oculaire d'un *chien* qui parloit; il appartenoit à un paysan de la Misnie. Le *chien* étoit d'une grandeur médiocre & de la figure la plus commune. Un enfant l'ayant entendu pousser quelques sons qui lui parurent ressembler à des mots allemands, se mit en tête de lui apprendre à parler. Le maître n'épargna ni soins ni peines, & le disciple qui avoit des dispositions heureuses, répondit à ses soins. Au bout de quelque tems, le *chien* prononçoit très-distinctement une certaine de mots; de ce nombre étoient *casse, thé, chocolat, assemblée*, termes François qui ont passé à l'idiome germanique. Il est à remarquer que le *chien* avoit trois ans, quand il fut mis à l'école, & qu'il ne parloit que par écho, c'est-à-dire, après que son instituteur avoit prononcé un mot.

En 1616, le pont Saint-Michel étant rombé, un enfant fut enseveli sous les ruines; mais heureusement, il se trouva à couvert sous deux poutres qui s'étoient croisées, & ne reçut aucune blessure. Un *chien* qui s'étoit trouvé à côté de lui dans le tems du danger, en fut préservé comme lui. Ce *chien* serré entre les ruines qui l'empêchoient de s'échapper, ayoit de toute sa force, & attira par ses cris quelques personnes qui le dégagèrent, ayant ainsi recouvré la liberté, il s'en rejouit d'abord; mais ne voyant point l'enfant qui avoit partagé son malheur, il rentra sous les débris qui le cachoiient, se mit à japer, & vint enfin à bout de faire découvrir l'enfant.

En 1765, une barque traversant la rivière, près d'Aberdun, ville d'Ecosse, fut renversée. De trois hommes & un jeune garçon qui étoient dedans, deux regagnèrent le bord en nageant, mais le troisième & le jeune garçon couroient risque de se noyer, lorsqu'un gros *chien* se jeta dans la rivière, & les attira sur le bord l'un après l'autre.

L'histoire a consacré la fidélité du *chien* de T. Sabinus. Cet animal n'abandonna jamais son maître dans la prison, il le suivit au supplice, témoignant sa douleur par des hurlemens lamentables, refusant le pain qu'on lui offroit, & le portant à la bouche de son maître. Lorsque Sabinus eut été précipité dans le Tibre, son *chien* s'y jeta avec lui, croyant son maître encore vivant il soulevait sa tête au-dessus des flots.

Crébillon le tragique avoit pour les *chiens* le plus tendre penchant; il ramassoit & emportoit sous son manteau tous ceux qu'il renconteroit dans la rue; beaux ou laids, propres ou non, ils trouvoient chez lui l'hospitalité, mais il exigeoit de chacun d'eux certain exercice, & quand au terme prescrit,

l'élève étoit convaincu de n'avoir pas profité de l'éducation qu'on lui donnoit, l'auteur de *Ramille* le reprénoit sous son manteau, l'alloit poser sur le pavé où il l'avoit ramassé, & détournant les yeux en gémissant, il l'abandonnoit à son mauvais sort.

CHILON, l'un des sept sages de la Grèce, Ephore de Sparte vers l'an 556 avant J. C.

Le philosophe *Chilon* voyant quelqu'un qui se plaignoit de ses maux: « Eh ! mon ami, lui dit-il, considère ceux des autres, & les tiens » te paroîtront légers ».

CHIMIE. La *chimie* est une science qui a pour objet la recherche de la vérité en physique. Elle demande une étude très-longue & une application soutenue; mais il y a différentes parties de la *chimie* qui présentent moins de sécheresse & de difficulté, & qu'on pourroit nommer la *chimie* des gens du monde.

Nous allons donner le détail de quelques expériences qui prouveront qu'on peut trouver dans la *chimie* des recreations très-intéressantes.

Moyen de rallumer une chandelle avec la pointe d'un couteau.

Mettez au bout de la pointe d'un couteau un petit morceau de phosphore d'Angleterre de la grosseur d'un petit grain d'avoine, & avant mouché une chandelle, éteignez-la à dessein; prenez aussi-tôt votre couteau posez la pointe sur le luminon de la chandelle, en écartant la mèche, & vous la verrez aussi-tôt se rallumer. Observez qu'il ne faut pas la moucher fort près afin qu'il reste assez de chaleur pour animer les parties du phosphore.

Couleur qui paroît & disparaît par le défaut d'air.

Mettez dans un facon bien bouché de l'alcali volatil, dans lequel vous aurez fait d'abord de la limaille de cuivre, & vous aurez une belle teinture bleue; si on bouche le facon cette couleur disparaît peu après, & si ensuite on le débouche, la couleur bleue reparoît aussi-tôt, ce qui peut se répéter un assez grand nombre de fois.

Imitation du Tonnerre.

Mettez séparément en poudre trois parties de salpêtre fin & bien séché, deux parties de sel de tartre, deux parties de soufre; mêlez ensuite ces trois drogues, & en ayant mis deux gros dans une cuiller de fer ou sur une pelle, faites chauffer cette composition sur un feu de charbon qu'il ne faut pas trop pousser; ce mélange prend feu; la flamme s'élève avec rapidité, ébranle l'air par une secousse violente,

N n 2

& produit un bruit qui ressemble assez à celui du tonnerre.

Rendre une rose changeante.

Prenez une rose ordinaire & qui soit entièrement épanouie, allumez de la braise dans un rechaud, & jetez-y un peu de soufre commun réduit en poudre; faites recevoir la fumée & la vapeur à la rose, & elle deviendra blanche; si on la met dans l'eau, elle reprendra cinq ou six heures après la couleur rose; on peut par ce moyen faire présent d'une rose blanche à quelqu'un qui la trouvera rouge le lendemain.

CHIMISTE, un *chimiste* étoit à tout moment Paracelse dans les ouvrages duquel il disoit avoir trouvé le secret de faire un enfant sans le secours d'une femme. A ce discours, les femmes qui l'écoutoient dirent que c'étoit un secret diabolique & que l'auteur auroit dû être brûlé avec son livre; en même tems elles se jetèrent sur le *chimiste* qui fut trop heureux de trouver la porte pour se soustraire à leur vengeance.

Au bas d'une estampe représentant le laboratoire d'un *chimiste*, on lit ces vers

Malgré les veilles continues,
Et ce vain attirail de chimique savoir,
Tu pourras bien trouver au fond de tes cornues
La misère & le désespoir.

Le madrigal suivant peint au naturel le *chimiste*.

J'eus du ciel en naissant d'assez grands avantages,
J'eus toutes sortes d'héritages.
Dans le feu cependant j'ai consumé mon bien
Après cent métamorphoses.
Dieu fit toutes choses de rien,
Et moi rien de toutes choses.

CHINOIS. Un européen arrivé pour la première fois dans l'empire de la *Chine*, acheta des marchandises d'un *chinois* qui le trompa sur la quantité & sur le prix. Les marchandises avoient été portées à bord du vaisseau, & le marché étoit consommé. L'europpéen se flatta que peut-être il toucheroit le *chinois* par des représentations modérées, il lui dit: *chinois*, tu m'as vendu de mauvaises marchandises. — Cela se peut, répondit le *chinois*, mais il faut payer, — tu as blessé les loix de la justice & abusé de ma confiance. — Cela se peut, mais il faut payer. — Mais tu n'es donc qu'un fripon, qu'un malheureux? — Cela se peut, mais il faut payer. — Quelle opinion veux-tu que je porte dans mon pays de ces *chinois* si renommés par leur sagesse? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille. — Cela se peut, mais il faut payer. — L'europpéen après

avoir renchéri sur les injures de toutes celles que la fureur lui dicta, sans avoir arraché que ces mots froids & froidement prononcés: cela se peut, mais il faut payer, délaissa boursé & paya. Alors le *chinois* prenant son argent, lui dit: europpéen, au lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valoit-il pas mieux te taire & commencer par où tu as fini? Car qu'y as-tu gagné?

Un mandarin *chinois* avoit été condamné à mort pour avoir privéarié dans sa place. Son fils, âgé de quinze ans, alla se jeter aux pieds de l'empereur, & offrit sa vie pour conserver celle de son père. L'empereur, touché de la pitié de ce généreux enfant, lui accorda la grâce de son père, & voulut lui donner des marques personnelles d'honneur. Il les refusa, en disant qu'il ne vouloit point d'une distinction; qui lui rappellerait l'idée d'un père coupable.

A la *Chine*, au nom & de la part de l'empereur, le gouverneur de chaque ville, au commencement de chaque année, après de bonnes informations, donne un grand festin à tous ceux qui, pendant le cours de l'année qui vient de finir, ont fait quelques actions vertueuses. Ce festin est préparé dans la place publique, & sous une tente au haut de laquelle on lit ces mots: « hommes » de tous états & conditions, c'est la vertu qui vous place & vous rend tous égaux; le peuple confidère & examine tous les conviés, & s'il en voyoit quelqu'un qui ne méritât pas d'en être, il l'obligeroit par ses huées de sortir de table & d'aller se cacher.

Un *chinois* justement irrité des vexations des ministres, se présenta à l'empereur & lui porta ses plaintes: « je viens, dit-il, m'offrir au supplice » auquel de pareilles représentations ont fait traîner » six cent s de nos concitoyens, & je t'avertis de » te préparer à de nouvelles exécutions: la *Chine* » possède encore dix-huit mille bons patriotes qui, » pour la même cause, viendront successivement » te demander le même salaire ».

La cruauté de l'empereur ne put tenir contre tant de fermeté; il accorda à cet homme vertueux la récompense qui le flattoit le plus, la punition des coupables & la suppression des impôts.

Un empereur poursuivi par les armes victorieuses d'un *chinois*, voulut se servir du respect aveugle qu'à la *Chine* un fils a pour les ordres de sa mère, afin d'obliger ce citoyen de désarmer. Il députa vers cette mère, un officier qui, le poignard à la main, lui dit qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir; ton maître, lui répondit-elle avec un sourire amer, se feroit-il flatter que j'ignore les conventions sacrées qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir, & les rois à les rendre heureux. Il a le premier violé ces con-

ventions, lâche exécuter des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à la patrie. Elle arrache, à ces mots, le poignard des mains de l'officier, se frappe & lui dit :
 « esclave, s'il te reste encore quelque vertu,
 « porte à mon fils ce poignard sanglant, dis-lui
 « qu'il venge sa nation, qu'il punisse le tyran ;
 « il n'a plus rien à craindre pour moi, plus
 « rien à ménager, il est maintenant libre d'être
 « vertueux ».

CHINOISES. On sait que de tous les agréments celui que les *chinois* d'un certain rang estiment le plus, est la petitesse de leurs pieds. Pour le leur procurer, on a soin dès qu'elles sont nées de leur lier les pieds si étroitement qu'ils ne peuvent plus croître, & que les jambes en deviennent enflées. Aussi ces malheureuses victimes de l'usage se ressentent-elles toute leur vie de cette gêne, leur démarche est lente, mal assurée, & l'on peut dire qu'elles se traînent, plutôt qu'elles ne marchent.

CHIRIGUANES, les hommes de ce peuple de l'Amérique méridionale vont tout nus ; cependant ils ont des culottes, mais ordinairement ils les portent sous le bras comme nous notre chapeau (Saint-Foix).

CHIRURGIE. Chez les ostrogots ou anciens Goths, la *chirurgie* étoit très-cultivée & la médecine très-négligée : ils employoient de préférence les remèdes extérieurs dans toutes les maladies, & sur-tout dans les externes auxquelles les différents exercices les exposoient bien davantage, leur frugalité éloignant d'eux les internes, si communes parmi nous. Ils avoient une manière de panser les plaies que certainement nos militaires n'approuveroient pas : voici ce que dit à ce sujet *Saxon* le grammairien. Un brave fermier, nommé *Strachob*, ayant eu dans un combat le ventre tellement fendu, que les intestins en sortoient, son *chirurgien* en les remit en place, & fit la suture avec une aiguille faite de branche de faule.

Le bon sens seul suffit pour assurer que la *chirurgie* doit être le plus ancien de tous les arts. Les chûtes, les rixes même ont dû donner lieu à des fractures ou à des luxations qu'il a fallu réduire, & on peut regarder comme le premier *chirurgien* celui qui le premier s'est fait une étude de secourir les semblables dans des circonstances malheureuses.

Moïse est peut-être le plus ancien auteur qui fasse mention de la *chirurgie* & des *chirurgiens*, lorsqu'il ordonne que celui qui frappera ou blessera un autre, payera au blessé son tems, & le salaire dû au *chirurgien* qui l'aura guéri.

Homère parle de plusieurs princes & chefs

d'armées qui pansèrent les blessés pendant la guerre de Troie.

Nous lisons dans Tite-Live, que *Masinissa*, roi de Numidie, guérissait les blessures, pendant les guerres de Carthage, avec quelques simples. Denis, tyran de Sicile, a aussi exercé la chirurgie, & pansoit les plaies.

Josine, roi d'Ecosse, pendant qu'il s'étoit sauvé en Irlande, apprit la *chirurgie*, & pour imiter son exemple, toute la noblesse d'Ecosse étudia cet art, en sorte que cent ans après il n'y avoit point de gentil-homme écossais qui ne fût *chirurgien*, ainsi que nous l'apprend Boece dans son histoire d'Ecosse.

CHIRURGIEN. Les *chirurgiens* en Angleterre ne sont pas, comme en France, appelés les premiers auprès des malades. Ce sont les apothicaires qu'on fait venir d'abord, qui saignent, purgent, appliquent les vésicatoires, sont en un mot ce que nous appellons ici assez improprement la *petite chirurgie*. L'usage de l'Angleterre, dans le commerce des grandes Indes, est bien digne de louange. Le *chirurgien* de chaque navire reçoit avec ses appointemens une liv. sterling de gratification, pour chaque homme de l'équipage qu'il ramène en Europe.

Un homme de condition étoit tombé malade en Auvergne, dans une terre éloignée de tout secours : on lui proposa d'envoyer chercher le médecin de Clermont. Je n'en veux point, répondit-il, qu'on aille plutôt chercher le *chirurgien* du village, il n'aura peut-être pas la hardiesse de me tuer.

L'opéra comique a joué en 1736 une pièce intitulée *Arlequin, chirurgien de Barbarie*, dont voici le canevas : deux hommes amènent Scaramouche, officier français, blessé à la bataille de Parme d'un coup de fusil, dont la balle est restée dans le corps. Dans quel endroit, demande Arlequin ? dans le bras droit, répond Scaramouche. Arlequin, sans hésiter, lui coupe entièrement le bras droit *pour extirper, dit-il, la cause du mal*. Scaramouche se plaint alors que la balle est passée dans le bras gauche : Arlequin ne balancé pas & fait une nouvelle amputation : enfin, il lui coupe successivement les deux cuisses, où la balle s'étoit réfugiée. Lorsque Scaramouche est ainsi mutilé, on l'emporte & la parade finit. Si la balle se fût avisée de se réfugier dans la tête, fans doute qu'Arlequin l'auroit aussi amputée.

Dans une épître adressée à un *chirurgien* par *Habicot*, il raconte la conversation qu'il eut devant la reine mère avec la duchesse de Nemours. Cette dame lui demanda un jour quel étoit le meilleur *chirurgien* de Paris. La question étoit embarrassante. *Habicot* y répondit avec esprit,

en disant qu'il n'y en avoit qu'un, savoir, celui qu'on affectionnoit.

On lisoit chez madame de Mazarin un libelle en vers, où les courtisâns étoient turlupinés. Le cercle étoit composé de plusieurs personnes, tant seigneurs qu'autres, parmi lesquelles étoit un *chirurgien*. On lut un trait contre le duc de Candale, exprimé ainsi :

Le vieux duc de Candale au teint havre & plorabé.

Le *chirurgien* interrompit le lecteur pour dire que le teint de M. le duc de Candale prendroit une autre forme, quand on auroit saigné & purgé sa personne, ce qui fit rire tout le monde. C'est M. de Saint-Evremond qui rapporte cette anecdote.

Il y a quelques années qu'un *chirurgien* vint à une thèse qui étoit soutenue aux écoles de médecine ; il monta aux degrés où se placent les docteurs regens de la faculté. Un médecin lui dit : vous ne pouvez rester là, monsieur, c'est la place des docteurs. — Où donc est la place des doctes, répondit le *chirurgien* ? — Si vous l'eussiez demandé d'abord, on vous auroit montré les anneaux où jadis on les attachoit. On sait qu'autrefois les médecins faisoient leurs visites montés sur des mules, & l'on voit encore aux anciennes écoles l'anneau qui servoit à attacher la monture du fameux docteur Hamon.

Des français & des hollandais s'étant établis dans la petite île de Saint-Martin, aux Antilles, les premiers choisirent parmi eux, pour leur commandant, un *chirurgien* de profession, qui faisoit aussi l'office de curé. C'étoit lui qui assembloit le peuple à l'église, qui faisoit le prône, récitait les prières, donnoit avis des fêtes & des jeûnes. Aux fonctions de *chirurgien*, de pasteur & de commandant, il joignoit aussi celle de juge, assisté du maître d'école & de son frater, qui lui tenoient lieu, l'un d'assesseur, l'autre de greffier.

Il y a un oiseau qu'on appelle le *chirurgien* ou le *Jacana armé*, pour le distinguer des deux autres espèces, qui toutes fréquentent les marais du nouveau continent. Celui dont il est ici question, est ainsi nommé, parce qu'il porte à la partie antérieure de chaque aile, une manivelle de lancette ou d'épéron jaunâtre, griffâtre, fort aigu, & d'une substance de corne, & dont il se sert pour se défendre. Il se trouve au Brésil. Le *chirurgien* brun armé, ou le *Jacana brun armé*, autre espèce qui ne diffère guères de celui-ci, se trouve au Mexique, à Cayenné & à Saint-Domingue. Il y en a encore une troisième espèce qui est le *chirurgien varié*, ou la seule espèce épineuse, *falcata spinosa* de Linnæus. On trouve cet oiseau dans le pays de la nouvelle Carthagène, dans l'Amérique méridionale. Il faut observer qu'on voit quelquefois aussi des *Jacanas armés* en Afrique.

Il y a encore un poisson qu'on appelle *chirurgien*, & qu'on rencontre à la Mart n que. Il est ainsi nommé, parce qu'il porte vers sa queue deux petites pointes formées & aiguës comme une lancette.

Le *Thalitron*, plante qui croît sur les vieux murs & parmi les décombres des bâtimens, est appelé *sophia chirurgorum*, la science des *chirurgiens*, parce qu'étant pilée & appliquée sur les blessures & les ulcères, elle les guérit en très-peu de tems.

Le premier *chirurgien* du Roi sollicitant un jour M. le chancelier d'Agessau, d'élever un mur d'airain qui séparât à jamais le corps des médecins de celui des *chirurgiens* ; il lui répondit d'un ton enjoué : mais si nous élevons ce mur, de quel côté faudra-t-il mettre le malade ?

Les medecins furent agréés à l'université de Paris : les *chirurgiens* en furent exclus, parce que, dit-on, l'église abhorre le sang.

CHOISI. (François Thimoleon de), né à Paris en 1644, mort en 1724. Cet abbé s'habilta & vécut en femme plusieurs années ; il acheta sous le nom de la comtesse des barres, une terre auprès de Tours. Ses mémoires racontent avec naïveté comment il eut impuëment des maîtresses sous ce déguisement.

Pendant que je travaillois, dit l'abbé de *Choisi*, à l'histoire de Charles VI, monseigneur le duc de Bourgogne à peine sorti de l'enfance, m'adressa un jour ces paroles : comment vous y prenez-vous pour dire que ce roi étoit fou ? Monseigneur, lui repartis-je sans hésiter, je dirai qu'il étoit fou ; la vertu seule distingue les hommes dès qu'ils sont morts.

Le duc de Beauvilliers m'a dit plusieurs fois (c'est l'abbé de *Choisi* qui parle) qu'en publiant des livres où regnoient les bonnes mœurs, je faisois un plus grand bien qu'en faisant douze missions. Il y a, ajoutoit-il, beaucoup de gens propres à faire le catéchisme, & fort peu, ou presque point de capables de faire des livres qui se fassent lire.

L'abbé de *Choisi* perdit un jour cinquante louis d'or sur la parole, contre la belle madame Dufrenoy ; & n'ayant point d'argent pour la payer, il se passa je ne sais combien de jours sans qu'elle entendit parler de lui. Elle s'en ennuia à la fin, de sorte qu'il lui envoya un exemplaire des livres qu'il avoit composés. Il lui manda en même tems que s'il étoit vrai, comme il étoit porté dans le billet qu'elle lui avoit écrit, qu'elle attendît après sa dette pour jouer, il la prioit de se dé-fennoyer avec ses livres, en attendant qu'il pût la satisfaire. Madame Dufrenoy trouva nouvelle cette manière de s'excufer de payer ses dettes,

& elle fut tentée de faire des livres comme les autres, afin qu'avec ses ouvrages elle pût contenter les créanciers quand ils lui enverroient demander de l'argent.

On disoit que M. l'abbé Fleuri étoit *Choisi* dans son histoire ecclésiastique, & que l'abbé de *Choisy* étoit *Fleuri* dans la sienne.

Quand l'abbé de *Choisy* eut fini son dernier volume de l'histoire ecclésiastique, il dit : « j'ai » achevé, grâce à Dieu, l'histoire de l'église ; » je vais pressamment l'étudier ».

L'abbé de *Choisy* avoit vendu sa belle terre de Balleroy près Caen ; passant quelque tems après devant ce château, il dit d'un ton piqué : *ah ! que je te mangerois bien encore !*

CHOIX. On entend par ce mot la préférence qu'on donne à une personne ou à une chose sur une autre. Un homme instruit, un homme de bon goût déterminera son *choix* sur les objets qui le mériteront davantage : souvent une inconstance légère décide notre *choix*.

Un cardinal recevoit au milieu d'un cercle de dames, les présens de son fermier, qui lui apportoit un panier de fruits rares par leur beauté. Comme ce payfan considéroit avec intérêt toutes ces dames plus belles les unes que les autres, le cardinal lui demanda, en riant, laquelle il choisiroit pour son épouse, si ce *choix* lui étoit accordé ? Le payfan ne parut point embarrassé ; mais parcourant tous ces objets avec des yeux où le desir pétillait, il les arrêta sur une dame pour laquelle le cardinal avoit des attentions particulières. Le payfan, qui les avoit remarquées, dit au cardinal : « Ma foi, monseigneur, je » choisirois madame la cardinale ».

CHOSROES dit le *Grand*, fut successeur de Cabades au royaume de Perse. De toutes les vertus que posséda *Chosroes*, la plus remarquable fut une égalité d'ame qui ne se démentit jamais. Un courrier s'écria, un jour en l'abordant, Dieu est juste, Dieu est juste, l'implacable ennemi de notre roi est mort. A Dieu ne plaise, lui répondit le prince, que je me réjouisse de la mort de mon ennemi. C'est pour moi un avertissement que je dois mourir un jour.

On assure qu'il fit mettre sur son diadème l'inscription suivante : « la vie la plus longue & » le règne le plus glorieux passent comme un » songe, & nos successeurs nous pressent de » partir, c'est de mon père que je tiens ce » diadème qui servira bientôt d'ornement à quel- » qu'autre ».

Chosroes s'étonnant un jour qu'un de ses conseillers n'eût point donné son avis dans une affaire importante, celui-ci lui répondit, les con-

seillers d'état doivent ressembler aux medecins qui ne donnent leurs remèdes qu'à ceux qui en ont besoin. Ce prince vivoit vers l'an 531.

CHRISTINE, Reine de Suède, naquit en 1626 de Gustave-Adolphe roi de Suède. Elle abdiqua la couronne en faveur de Charles-Gustave, comte Palatin, son cousin-germain, le 16 juin 1654, & abjura peu de tems après la religion luthérienne dans laquelle elle étoit née, pour embrasser la religion catholique-romaine. Cette princesse mourut à Rome le 19 avril 1689.

Christine étoit née avec l'enthousiasme d'un héros, & avec le génie d'un grand homme ; elle avoit la tête d'un ministre d'état, & le cœur d'un bon roi. Lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement, elle étonna, malgré sa jeunesse, tous les sénateurs qui avoient vieilli dans la science des loix & dans l'étude de la politique. Jamais souverain ne s'occupa avec plus de sagacité & de constance de tous les détails de l'administration. Elle vouloit tout voir & tout entendre : elle consultoit toujours ; mais elle ne se laissoit point entraîner par l'autorité, ni par le crédit. Elle jugeoit elle-même des divers sentimens ; elle ouvroit souvent une nouvelle opinion, & sa décision étoit respectée & regardée comme l'oracle de la raison. Elle étoit parvenue à ce grand art de régner, par les dispositions d'une ame forte & active, par une éducation laborieuse & toute virile. Sa parure l'arrêtoit très peu ; elle ne pouvoit souffrir les miroirs ; elle vouloit paroître aimable ; mais à sa manière. Elle méprisoit les jeux & les occupations qui ont un caractère efféminé. Apprendre les langues anciennes & modernes, approfondir les sciences, cultiver les lettres, s'instruire des arts utiles & agréables, se livrer à tous les soins du gouvernement, remplir toutes les fonctions de la royauté, c'étoit ses occupations ; entreprendre de longues traites, soit à pied, soit à cheval, courir à de grandes chasses, faire des armes, coucher au sercin, sur la dure, veiller, c'étoit ses exercices. Elle étoit infatigable & continuellement en action : elle passa, dans son enfance, plusieurs jours sans boire, parce qu'on ne lui permettoit pas de faire usage de l'eau pure, & qu'elle avoit une aversion insurmontable pour le vin & les liqueurs spiritueuses. Elle se laissoit un jeu de souffrir la faim, le froid, le chaud. *Christine* s'est jugée elle-même, & c'est d'après elle que nous dirons qu'elle étoit méfiante, soupçonneuse, ambitieuse jusqu'à l'exces, emportée, superbe & impatiente, méprisante & railleuse : elle étoit peu dévote, inéritable, d'un tempérament ardent & impatient qui se portoit à l'amour. Mais, si on l'en croit, elle ne succomba point à son penchant, par fierté, & parce qu'elle étoit incapable de se soumettre à personne. Elle méritoit toutes les bienfaisances de son sexe ; elle ne

s'en mettoit point en peine. J'aurois mieux fait, disoit-elle, de m'en émanciper tout-à-fait, n'étant pas née pour m'assujettir. Elle vouloit s'illustrer par de grandes actions, & s'inquiétoit peu de se singulariser par de petites fantaisies. Elle mettoit dans son langage beaucoup de juremens ; elle rioit fort haut ; elle marchoit avec précipitation. Elle n'avoit enfin ni les vertus, ni les défauts, ni les graces, ni les foiblesses ordinaires de son sexe. La fille du grand Gustave étoit d'une nature en quelque sorte différente des autres femmes ; & , comme Gustave le souhaitoit, cette fille valait bien un garçon. Le desir de la gloire étoit sa passion dominante ; mais souvent elle se laissa séduire par l'apparence, & elle se porta toujours à l'extrême. Le reproche le plus fondé que l'on puisse faire à *Christine*, c'est d'avoir quitté le trône où sa naissance, ses talens & son inclination devoient la fixer. Son administration fut glorieuse à la Suède. *Christine* eût été comptée au nombre des plus illustres rois, si elle eût continué à gouverner. Les singularités de ses mœurs & de son caractère n'eussent donné que plus d'éclat à sa personne. Un génie transcendante à des traits qui le rendent original, & qui l'élevaient au-dessus du vulgaire ; mais il faut qu'il soit placé : hors de son point de vue favorable, il contraste trop rudement avec les esprits ordinaires, & il en est mal jugé. Ce fut ce que *Christine* éprouva après son abdication. Elle étoit capable des plus grands choses, mais un amour mal conçu pour la liberté & pour l'étude des lettres l'ayant emportée hors de sa sphère, cette princesse vint jouer dans la société un personnage ridicule. Elle voulut en vain conserver le sentiment de son ancienne grandeur, agir & figurer en souveraine : ses défauts, ses qualités, ses vertus mêmes ne convenoient plus à l'état où son caprice l'avoit engagée. (*Hist. de Christine.*)

Un poëte moderne a feint ingénieusement, dans une lettre qu'il écrivit à une princesse protestante, que la reine *Christine* lui eût apparu en songe. Il trace ainsi le portrait de cette reine, d'après les principaux traits de sa figure & de son caractère, que l'on ne peut méconnoître.

A sa jupe courte & légère,
A son pourpoint, à son collet,
Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendoit
Et par-devant & par-derrière,
A sa mine galante & fière
D'amazone & d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre & hautain,
Moins beau que le vôtre & moins fin,
Soudain je reconnus *Christine*,

Christine des arts le maintien,
Christine qui ceda pour rien
Et son royaume & votre église,
Qui connut tout & ne crut rien,
Que le saint père canonise,
Que damne le Luthérien,
Et que la gloire immortalise.

Christine n'ayant encore que six ans & venant de perdre son père, le maréchal de la diète proposa aux états assemblés d'élever sur le trône la fille du grand Gustave. Un membre de l'ordre des paysans s'avança aussi-tôt & demanda : « Quelle est cette fille de Gustave ? Nous ne la connoissons pas, qu'on nous la montre » ! Toute la communauté répéta la même chose. Aussi-tôt le grand maréchal pour appaiser ces plaintes, va chercher *Christine*, l'élève entre ses bras au milieu de l'assemblée. Le paysan, après l'avoir considérée attentivement, s'écrie : « C'est elle-même : voilà le nez, les yeux, le front » de Gustave Adolphe ; nous la voulons pour notre souveraine » ! Elle fut aussi-tôt installée sur le trône & proclamée roi.

Cette princesse devenue majeure, gouverna avec sagesse & affermit la paix dans son royaume. Comme elle ne se marioit point, les états qui firent à ce sujet de vives sollicitations ; elle s'en débarrassa un jour en leur disant : « j'aime mieux » vous désigner un bon prince & un successeur » capable de tenir avec gloire les rênes du gouvernement. Ne me forcez donc point de me marier ; il pourroit aussi facilement naître de moi un Néron qu'un Auguste ».

Pendant son administration elle fut distinguer le mérite & eut le courage de le préférer à l'éclat de la naissance. Salvius, son chancelier, qui avoit réussi dans la négociation de plusieurs traités avantageux à la Suède, étoit d'une naissance qui l'éloignoit du rang de sénateur. Cette dignité est dans ce royaume la plus distinguée, cependant *Christine* la lui conféra. « Quand il est question, » dit la reine au sénat, de bons avis & de sages conseils, on ne demande point les seize quartiers, mais ce qu'il faut faire. Il ne manque à Salvius que d'être d'une grande famille ; & » il peut compter pour un avantage qu'on n'a » autre chose à lui reprocher : il m'impose d'avoir » des gens capables ».

Elle cultiva les arts dans un climat où ils étoient alors inconnus. Descartes lui enseigna les éléments de sa nouvelle philosophie ; mais il voyoit avec peine cette princesse passer une partie de son temps à l'étude sèche & aride des langues. Une foule d'érudits environnoient le trône, ce qui faisoit dire aux étrangers que la Suède alloit être gouvernée par des grammairiens. Le médecin Bourdelot, fils d'un barbier de Sens, & qui au défaut

défaite d'un vrai mérite, cherchoit à amuser la princesse par des facéties, jetta encore un ridicule sur cette espèce de cour. Meiborn venoit de donner ses recherches sur la musique des anciens, & Naudé, autre savant, avoit écrit sur les danses grecques & romaines. Bourdelot engagea *Christine* de demander à ces interprètes de l'antiquité, qu'ils rendissent leurs opinions plus sensibles par des exemples. Le sérieux Meiborn se vit donc obligé, pour ne pas déplaire à la princesse, de chanter avec sa voix sombre & tremblante un air à la grecque, tandis que le grave Naudé exécutoit de son côté des pas lourds & traînants dans une danse à la romaine.

En 1654, *Christine* abdiqua la couronne. Le dégoût des affaires, l'envie de cultiver les arts dans leur propre patrie, & plus que tout cela, l'amour de la liberté la déterminèrent à cette étrange résolution. Les états assemblés firent de vains efforts pour retenir une reine qu'ils chrétisoient. Il fallut obéir. Elle partit aussi-tôt de Stockholm, en disant qu'on rôle étoit joué. Sortie de Suède & arrivée à Collen, elle se fit homme, ou du moins elle en prit l'habit. Elle renvoya ses femmes & ne retint à son service que cinq gentilhommes, qui tous ignoient où ils alloient.

Elle s'arrêta à Anvers chez un négociant. Elle reprit pendant ce séjour ses habits de femme. Le prince de Condé, pour lequel elle avoit beaucoup d'estime, se trouvoit dans cette ville. Quelques formalités de cérémonial empêchèrent cependant que ce prince n'allât lui rendre visite; mais il se glissa un jour parmi les courtisans, qui remplissoient la chambre de cette reine. « Il faut voir, disoit-il, cette princesse qui abandonne si facilement la couronne pour laquelle nous autres nous combattons, & après laquelle nous courons tout le tems de notre vie, sans pouvoir l'atteindre ». Ils se virent quelques jours après comme par occasion. *Christine* dit en l'abordant : « Mon cousin, qui au-roit cru, il y a dix ans, que nous nous serions ainsi rencontrés loin de notre pays ». Ajoutons dans un état qui avoit été dévasté par les armées du père de *Christine*, & où Condé avoit lui-même porté le fer & le feu.

Cette princesse embrassa la religion catholique à Bruxelles, & abjura publiquement le luthéranisme à Inspruck. Le soir même on lui donna la comédie; ce qui fit dire aux protestants qui n'approuvoient point ce changement de religion, ou qui ne le croyoient pas sincère : « Il est bien juste que les catholiques lui donnent le soir la comédie, puisqu'ils leur a donné une farce le matin ».

Les jésuites lui disoient que quand elle seroit antholique, on la placeroit entre les saintes, à l'Encyclopédie.

côté de sainte Brigitte de Suède. « J'aime bien mieux, répondit-elle avec vivacité, qu'on me mette entre les sages ».

Elle se rendit à Rome, & son entrée dans cette capitale du monde chrétien eut toute la pompe d'un triomphe. Le pape vouloit lui faire envoler sa victoire sur l'erreur, comme une conquête plus glorieuse qu'aucune qui eût jamais été remportée sur les nations guerrières. Plusieurs jours se passèrent en fêtes, après lesquelles elle se livra entièrement à son goût pour les belles-lettres, les sciences & les arts. Un jour qu'elle admiroit une statue de marbre du cavalier Bernini représentant la vérité, un cardinal, amateur des concetti, lui dit en s'approchant : « Madame, on peut bien dire qu'aucun souverain n'aime la vérité autant que vous le faites paroître ». C'est, répondit-elle, que toutes les vérités ne sont pas de marbre.

Une contagion qui se manifesta à Rome, ou plutôt un esprit inquiet ou un désir de voir & d'apprendre, engagèrent *Christine* à faire un voyage en France. Elle arriva par mer à Marseille. On lui rendit tous les honneurs possibles dans les villes qu'elle traversa. Il fallut même qu'elle essayât toutes les harangues prescrites par le cérémonial. En ayant entr'autres écouté une dont la longueur l'avoit ennuyée, un officier français qui l'accompagnait la supplia de témoigner sa satisfaction à l'orateur. *« Cela est juste, dit-elle, quand ce ne seroit qu'à cause qu'il vient de finir. »*

Enfin elle arriva à Fontainebleau habillée, en amazone. Plusieurs dames de la cour vinrent la saluer, & s'avancèrent pour l'embrasser. La princesse, un peu offensée de cette familiarité, se contenta de dire : « Quelle fureur ont ces dames de me baiser ? est-ce à cause que je ressemble à un homme ? »

En général, elle fuyoit la compagnie des femmes, qu'elle traitoit d'ignorantes. Elle disoit quelquefois : « J'aime les hommes, non parce qu'ils sont hommes, mais parce qu'ils ne sont pas femmes ».

Lorsqu'elle vint à Paris, toutes les cours souveraines la complimentèrent. Elle répondit à toutes ces harangues, avec la dignité qui convenoit à son rang, & sur le champ. Un docteur de théologie, à la tête de sa compagnie, lui adressa ces discours : *« Suecia te Christinam fecit, Roma christianam, faciat te Gallia christianissimam. »* Vous êtes née *Christine* en Suède, vous êtes devenue chrétienne à Rome, puissiez-vous tenir de la France le titre de très-chrétienne. « C'étoit le vœu le plus flatteur à lui faire; mais il étoit sans vraisemblance qu'un jeune roi conçu de l'inclination pour une femme déjà avancée en âge, & qui avoit quitté les vertus aimables de son sexe, pour suivre

des caprices qui ne la rendoient que singulière.

Elle accueilloit tous les savans ; elle n'étoit pas tachée de leur faire parade de ses études. Ménage, qu'elle connoissoit déjà de réputation, étoit l'introduit des personnes de quelque considération qui venoient la saluer. Il ne manquoit pas, en les présentant, d'ajouter : *C'est monsieur un tel, homme de mérite*. Un jour la reine, fatiguée de ces visites, dit d'un air chagrin : *Ce monsieur Ménage connoît bien des gens de mérite* !

Comme elle aimoit à se trouver aux assemblées des savans & des gens de lettres, elle se rendit dans une de ces assemblées qui se tenoit chez le duc de Guise. Gilbert, son résident en France, y lut une comédie en vers de sa composition, dont les plaisanteries étoient un peu libres. Chapelain, auteur du poème de la Pucelle, & alors en considération, consulta sur cette pièce, en blâma la licence. Christine se retourna aussitôt vers Ménage qui avoit assisté à cette lecture, & lui demanda ce qu'il en pensoit. Ce savant, qui avoit pénétré les sentimens de la princesse, loua le drame sans restriction. « Je suis bien aise, lui répartit aussitôt Christine, que cette comédie soit de votre goût. » On peut s'en rapporter à vous. Mais, pour votre Monsieur Chapelain, que c'est un pauvre homme ! il voudroit que tout fut pucelle. »

L'illustre Suédoise, après avoir vu tout ce qu'il y avoit de curieux à Paris, & même instruit des amateurs domiciliés de ce qu'ils ignoroient, elle quitta la capitale. Elle voulut voir, en passant par Senlis, la célèbre Ninon qui y demouroit. Ce fut la seule femme pour qui elle témoigna de l'estime, c'est peut-être parce que cette femme s'étoit aussi fait homme, & sembloit justifier le goût de Christine.

L'accueil que cette princesse avoit reçu en France, lui fit naître l'envie d'y venir une seconde fois en 1677. Ce fut dans ce voyage qu'elle fit assassiner son grand écuyer Monaldeschi dans la galerie du Fontainebleau. Ce meurtre, qu'elle voulut faire passer pour la punition d'un coupable, révolta tout le monde.

Elle voulut assister à une assemblée de l'académie française qui se tenoit pour lors chez le chancelier Seguyer son protecteur. Il s'agissoit auparavant de savoir si les académiciens seroient devant la reine ou assis ou debout. Un académicien, consulté là-dessus, dit : « que le roi Charles IX venoit souvent du temps de Ronfard à des conférences de gens de lettres, & que tout le monde étoit assis en sa présence. » Cette réponse décida la question. Le directeur fit un compliment à la reine. On lut ensuite quelques pièces de vers. Christine demanda à voir quelques essais du dictionnaire auquel l'académie travailloit pour lors. Le hasard présenta cette phrase : *Jeux*

de princes, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font. La princesse plaisanta la première sur ce proverbe qui pouvoit la regarder.

Christine quitta la France, qui commençoit déjà à perdre de sa considération pour elle. Cette princesse, après avoir fait plusieurs voyages en Allemagne & même en Suède, pour solliciter les pensions & charmer son esprit inquiet, mourut à Rome, non sans avoir éprouvé la vérité de la prédiction du grand chancelier Oxenstern. Ce chancelier étant à l'article de la mort, demanda des nouvelles de Christine, & exira en disant : « Je lui ai prédit qu'elle se repentiroit de ce qu'elle faisoit. . . . Mais. . . . c'est pourtant la fille du grand Gustave ».

Christine avoit un aumônier dont le ventre étoit si gros, qu'à peine pouvoit-il voir ses pieds. Monsieur l'aumônier, lui demanda-t-elle un jour, en présence de beaucoup de monde, quand accoucherez-vous ? Madame, lui dit-il, quand j'aurai trouvé une sage femme.

Christine disoit que le cardinal François Barberin étoit *tout chiffe*.

La reine de Suède étant en France, fut le sujet de la conversation des duchesses dans le cercle qu'elles tinrent chez la reine. On n'épargna pas sa perruque, ses habits, les gestes, les expressions : on tourna tout cela en ridicule. Elle apprit qu'elle avoit été l'objet de la critique maligne des dames à tabouret ; elle chercha à s'en venger. Elle fut qu'elles avoient agité la question si, à cause de l'inconstance de la saison, où il faisoit souvent beau le matin & froid le soir, elles porteroient un manchon & un éventail tout à la fois. A la pluralité des voix, on décida que, sans être ridicules, elles le feroient de l'un & de l'autre tout ensemble. La reine de Suède vint à la cour un jour de cercle, & elle dit aux Duchesses : Mesdames, j'ai appris la décision de la célèbre question sur le manchon & l'éventail. Voici comme je l'aurois terminée : j'aurois défendu l'éventail à la plupart de vous autres, qui êtes déjà assez éventées, & le manchon à un très-grand nombre, qui sont d'une complexion très-ardente.

CHRYSSYPE, mort l'an 207 avant J. C.

Chrysippe, philosophe stoïcien, étoit si subtil raisonneur, qu'on disoit de lui que si les dieux faisoient usage de la logique, ils ne pourroient se servir que de celle de Chrysippe. Ce philosophe avoit encore plus d'amour-propre que de science. Quelqu'un lui demanda à qui il confieroit l'éducation de son fils : à moi, répondit-il ; car si je savais que quelqu'un me surpasse en savoir, j'aurois dès ce moment étudier à son école.

CHUTE. Un soldat romain, nommé Artorius,

le sentant pressé du feu qui brûloit une partie du temple de Jérusalem, où il étoit enfermé, monta sur le haut de ce temple, & de là il cria à un nommé Lucius son camarade, qu'il le laissoit hériter de tous ses biens, s'il le vouloit recevoir, parce qu'il s'alloit jeter en bas pour éviter les flammes. Lucius lui ayant crié de son côté qu'il le vouloit bien, lui tendit les bras. Artorius s'écartant précipité du haut en bas du temple, fut assez heureux pour tomber entre les bras de Lucius, mais avec cette fautive circonstance, qu'en même-temps qu'il se conserva la vie, il accabla de son poids son camarade, & le tua.

Le mot *CHUTE*, pris dans un sens plus étroit, signifie le mauvais succès d'une pièce de théâtre; & cet article seroit un des plus nombreux, si nous voulions rendre compte des *chutes* même des plus célèbres des ouvrages dramatiques. Ce qui doit consoler les auteurs des pièces dont la *chute* a été sans appel, c'est que les meilleures pièces que nous admirons aujourd'hui, ont souvent éprouvé des *chutes* dont elles ne se sont relevées que par des circonstances inattendues.

Cahusac entendit fort bien la coupe d'un ouvrage lyrique; mais il lui manquoit, ainsi qu'à bien d'autres, du style & du goût. Ses pièces étoient le plus souvent assez mal reçues du public; il se mit dans la tête que c'étoit une prévention, il fit couvrir le bruit de sa mort, & donna un opéra sous le nom d'un de ses amis. Tout cela fut fait dans le plus grand secret. Cahusac alla au parterre, où il croyoit jouir de son triomphe *incognito*. Le poëme déplut à tout le monde; & plusieurs des spectateurs se tournant de son côté, dirent: «Voilà le défunt».

Dans une comédie intitulée *la Créole*, par le chevalier de la Morlière, un valet, après avoir fait à son maître le détail d'une fêre, lui demande ce qu'il en pense: «Que tout cela ne vaut pas» le diable, lui répondit le maître. Le parterre en chorus répéta ces mots, & la pièce eut une *chute* complète.

CICÉRON (Marcus-Tullius), célèbre orateur & consul romain, né dans la ville d'Arpinum en Toscane, l'an 647 de la fondation de Rome, c'est-à-dire, environ 107 ans avant Jésus-Christ, mort dans sa soixante-troisième année, victime de la haine du triumvir Antoine, qui le fit égorger.

En rassemblant ses principaux traits sous lesquels Cicéron nous est présenté par les anciens, on trouve qu'il avoit la taille haute, mais mince, le cou d'une longueur extraordinaire, le visage mâle & les traits réguliers, l'air si ouvert & si serein, qu'il inspiroit tout à la fois la tendresse & le respect. Son tempérament étoit foible; mais il l'avoit fortifié si heureusement par sa frugalité, qu'il l'avoit rendu susceptible de toutes les fatigues d'une vie laborieuse, & de la plus constante application à

l'étude. Dans les habits & la parure que les sages ont toujours regardés comme les indices de l'âme, il observoit ce qu'il a précrit dans son traité des offices, c'est-à-dire, toute la modestie & la décence qui convenoit à son rang & à son caractère. Il aimoit la propriété sans affectation, il évitoit avec soin les singularités, également éloigné de la négligence grossière & de la délicatesse excessive. Rien n'étoit plus aimable que sa conduite & ses manières dans sa vie domestique & dans la société de ses amis: c'étoit un père indulgent, un ami zélé & sincère, un maître sensible & généreux. Son humeur étoit naturellement enjouée, & son esprit tourné à la raillerie. L'usage qu'il en fit dans les affaires publiques, fut toujours assez mesuré pour ne lui attirer aucun reproche; mais dans les conversations particulières, il fit quelquefois accusé de s'être trop abandonné à la vivacité de son esprit, sans faire attention au chagrin que ses bons mots étoient capables de causer. Il cultiva la poésie; mais elle ne fut pour lui qu'un amusement, & comme le délassement de ses autres études. Son talent distingué, son souverain attribut étoit l'éloquence. Il lui avait consacré toutes les facultés de son âme, & jamais mortel ne s'est élevé à la même perfection. Rome, observe un historien élégant, avait peu d'orateurs avant lui qui méritassent de lui plaire; mais elle n'en avait aucun qu'elle pût admirer. Demosthènes fut son modèle. S'il est vrai, comme quelques-uns l'ont écrit, que Cicéron n'ait ni le nerf, ni l'énergie, ni, comme il l'appelle lui-même, le tonnerre de Demosthènes, il le surpassa par l'abondance & l'agrément de la diction, par la variété des sentimens, & sur-tout par la vivacité de l'esprit. Les expressions, en passant par son imagination féconde & brillante, prenoient cette couleur d'urbanité romaine dont il est le modèle le plus parfait. Si cet homme illustre eut des défauts, ils venoient moins de sa volonté que de la constitution naturelle. On a remarqué qu'il s'ennoit trop dans la prospérité; qu'il s'abattoit trop dans la disgrâce, & que dans l'une ou l'autre de ces deux situations, il se persuadait trop aisément qu'elles ne devoient jamais finir. La plus vive & la plus éclatante passion de son cœur fut son amour pour la gloire, & cette soit de louanges que rien n'étoit capable de satisfaire. Il la confessa lui-même; il la nourrit avec indulgence, & la portoit souvent jusqu'à la vanité. On a quelquefois tourné en ridicule la vivacité avec laquelle on lui voyoit célébrer perpétuellement le mérite, de ses services: mais on doit lui pardonner ce foible de son caractère, en faveur de ses talents sublimes, & des vertus éminentes qu'il fit paraître pendant tout le temps de sa magistrature.

Hist. de Cicéron.

Cicéron, encore jeune, quitta Rome & se rendit à Athènes, pour s'y perfectionner sous les plus

illustres orateurs de la Grèce qu'il devoit bientôt surpasser. Apollonius Molon, l'un des plus célèbres d'entr'eux, le sentit si bien, que l'ayant un jour entendu déclamer, il parut se refuser aux louanges que tous ceux qui étoient présens donnoient à *Cicéron*, & demeura quelque temps pensif. *Cicéron* lui en ayant demandé la cause : « Eh, lui » répondit-il, je vous loue fans doute & vous admire ; mais je plains le sort de la Grèce. Il ne » lui restoit plus que la gloire de l'éloquence, » vous allez le lui enlever & la transporter aux » romains ».

« O *Cicéron*, dit un auteur ancien, Démochène » nes t'a ravi la gloire d'être le premier orateur, & » tu lui ôtes celle d'être l'unique ».

Cicéron avoit dans le geste & dans la prononciation, cette grace insinuante, qui, en prévenant l'auditeur, semble donner plus de force aux discours. Quelques historiens assurent qu'il avoit perfectionné son action par le secours de Roscius & d'Élopie, les deux acteurs les plus accomplis de leur siècle. Son sentiment néanmoins étoit que l'école du théâtre ne convenoit point à un orateur, parce que les gestes en sont trop détaillés, trop effeminés, & plus proportionnés à l'expression des mots qu'à la nature des choses. Il railloit quelquefois Hortensius de son action trop badine & trop théâtrale.

(*Vie de Cicéron.*)

Verrès avoit été préteur en Sicile, où il s'étoit rendu coupable de plusieurs exactions considérables. Il fut cité en jugement ; & pour engager l'orateur Hortensius à prendre sa défense, il lui avoit fait présent d'un sphinx d'ivoire, qui étoit une statue de grand prix. *Cicéron* plaidoit contre ce préteur : Hortensius, son défenseur, feignoit de ne rien comprendre aux discours de *Cicéron*. *Je m'en doute*, lui répliqua malignement cet orateur ; *car vous avez chez vous le sphinx.*

Publius Coëta, qui se donnoit pour habile juriconsulte, quoiqu'il fût fort ignorant dans cette science, étant cité en témoignage par *Cicéron*, répondit qu'il n'avoit aucune connoissance du fait : *Pour vous imaginer peut-être que je vous parle du droit*, lui répondit *Cicéron* ?

Métellus Nepos, un autre de ses adversaires, lui reprochant qu'il étoit un homme nouveau, c'est-à-dire, un homme peu connu, lui faisoit souvent cette question : *Quels est votre père ?* Votre mère, répliqua *Cicéron* fatigué de ses redites, *a rendu cette question difficile à résoudre.* La conduite de cette dame, comme on ne l'ignoroit point, n'étoit pas des plus régulières.

Ce même Métellus lui reprochoit un jour qu'il avoit fait plus mourir de gens, en les accusant, qu'il n'en avoit sauvé en les défendant. *Je l'avoue*,

lui répondit *Cicéron* ; *car il y a en moi encore plus de bonne foi & de vérité que d'éloquence.*

Un jeune homme qui étoit accusé d'avoir empoisonné un de ses parents dans un gîteau, s'emportoit & faisoit des menaces à *Cicéron*. *Courage, mon ami*, lui dit cet orateur, *j'aime encore mieux tes menaces que ton gîteau.*

Il y avoit un certain Ostavius, à qui on reprochoit d'avoir été esclave en Afrique ; or, c'étoit l'usage dans ce pays de percer les oreilles aux esclaves, pour marque de leur sujétion. Un jour que *Cicéron* plaidoit, cet homme s'avisa de dire qu'il ne l'entendoit point. *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit *Cicéron*.

Marcus Appius plaident une grande cause, dit dans son exorde, que son ami pour lequel il plaidoit, l'avoit supplié d'apporter dans cette affaire beaucoup de soin, d'exactitude, d'érudition & de bonne foi. *As-tu bien le cœur assés dur*, lui dit *Cicéron* en interrompant, *de ne rien faire de ce que tu as promis à ton ami.*

César ayant fait ordonner par un décret, que toutes les terres de la Campanie seroient distribuées aux soldats, la plupart des sénateurs qui y étoient intéressés, s'en plaignirent ; & Lucius Gellius, qui étoit très-âgé, s'emportant plus que les autres, dit que cette distribution ne le seroit jamais pendant qu'il seroit en vie. « Nous pouvons » attendre, répartit *Cicéron* ; car Gellius ne de- » mande pas un long terme ».

Cicéron ayant, par sa vigilance & son activité, ruiné les desseins pernicieux de Catilina, reçut de ses concitoyens des témoignages de reconnaissance qui durent combler ses desirs. L. Gellius, qui avoit été consul & censeur, déclara dans un discours public, que l'état lui devoit la couronne civique, pour l'avoir sauvé de la ruine. Carus lui donna le titre de père de la patrie dans une assemblée du sénat ; & Caton l'ayant honoré du même nom, à la tribune aux harangues, le peuple répondit par des acclamations redoublées.

Ceux qui étoient secrètement attachés au parti de Catilina & de ses complices, trouvèrent par la suite le moyen de faire exiler *Cicéron*, sous prétexte que dans les condamnations contre les conjurés, il n'avoit pas rempli les formalités prescrites par la loi ; mais il fut bientôt rappelé par les suffrages unanimes du peuple assemblé. On lui rendit par-tout, lors de son passage, les honneurs publics : chacun s'empressoit de le voir, de le féliciter, de lui marquer sa joie. *Cicéron* n'exagère point, dit Plutarque, quand il assure que « Rome » entière sembla s'ébranler de dessus ses fonde- » mens, pour venir embrasser son conservateur ».

Un triomphe, non moins éclatant pour *Cicéron*, est celui dont Plutarque fait mention. César ayant

en main la souveraine puissance, & résolu de perdre Ligarius, accusé d'avoir porté les armes contre lui, s'étoit rendu au Forum le jour que la cause de cet officier devoit être plaidée : *Cicéron* s'en étoit chargé. Il n'eut pas plutôt commencé à parler, qu'il fit naître des sentiments de compassion dans le cœur de César. L'âme de ce dictateur sembloit suivre les mouvements de l'orateur, & son visage changea plusieurs fois de couleur. Enfin, lorsque *Cicéron* vint à parler des circonstances de la bataille de Pharsale qui regardoit Ligarius, César fut si ému, si troublé, qu'il laissa tomber quelques papiers qu'il tenoit à la main pour les opposer à l'accusé, & il avoua par-là en quelque sorte sa défaite. Ce triomphe paroit encore plus extraordinaire, lorsqu'on sait que César auroit pu lui-même disputer à *Cicéron* le prix de l'éloquence, s'il n'avoit pas préféré d'être le maître de la république.

Lorsque les satellites envoyés par Antoine à la maison de campagne de *Cicéron*, pour l'assassiner, furent arrivés, ils apprirent qu'il venoit d'en sortir pour chercher son salut dans une terre étrangère. Ils marchèrent promptement sur ses traces, & joignirent bientôt sa lumière dans un bois écarté. Les domestiques de *Cicéron* n'eurent pas plutôt aperçu ces assassins, qu'ils se rangèrent autour de leur maître, résolus de le défendre au péril de leur vie; mais *Cicéron* les empêcha de faire la moindre résistance. Il jeta sur ses ennemis un regard si tranquille & si ferme, qu'il déconcerta leur audace; & présentant la tête hors de la lumière, il leur dit qu'ils pouvoient prendre ce qu'ils demandoient, & finir leur ouvrage. Ils lui coupèrent aussitôt la tête & les mains. Lorsque l'on apporta ce cruel présent à Antoine; Fulvia, sa femme, prit cette tête, & en perça la langue avec un poignard d'or, pour se venger de ces *Philippiques* si véhémentes que *Cicéron* avoit prononcées contre son mari. Ainsi mourut ce grand homme, victime de ses services & de ses projets salutaires pour sa patrie. Sa mort causa une douleur amère à tous ceux à qui il restoit encore quelques sentiments d'honnêteté. On rapporte même qu'Auguste le regretta plus d'une fois. Cet empereur ayant surpris un jour un traité de cet orateur entre les mains de son petit-fils qui le cachoit sous sa robe dans la crainte de lui déplaire, prit le livre, le parcourut, & le rendit à ce jeune homme, en lui disant : *C'estoit un grand homme, mon fils, un amateur zélé de la patrie.*

CIBUTAT, gouverneur de Villeneuve.

Marguerite de Valois faisoit la guerre à Henri III, son frère, & au roi de Navarre son mari. Elle avoit campé fa petite armée devant Villeneuve d'Agenois. Elle ordonna à trente ou quarante soldats, de conduire Charles de *Cienstat* aux

pleds des murailles, & de le tuer, à son fils, qui commandoit dans cette place, refusoit d'ouvrir les portes. *Cienstat*, après qu'on eut fait cette indigne sommation à son fils, lui cria : « Songe à la fidélité & au devoir d'un français, & que si j'étois capable de te décider à te rendre, ce ne seroit plus ton père qui te parleroit; mais un trître, un lâche, un ennemi de ton honneur & de ton roi. » Ses gardes avoient déjà le bras levé & alloient le frapper : le jeune *Cienstat* leur fit un signe; on ouvrit la porte, il sortit avec trois ou quatre hommes, seignit de parlementer, & mettant tout-à-coup l'épée à la main, il fondit avec tant d'impétuosité sur ceux qui tenaient l'épée nue sur son père, & fut si soudainement secondé par plusieurs soldats de sa garnison qu'il le délivra.

CIMETIERE. Un célèbre anatomiste de Louvain recommanda, dans son testament, de mettre cette épitaphe sur l'endroit où il seroit enterré :

Philippe Verreyer a choisi ce cimetière pour le lieu de sa sépulture, dans la crainte de profaner l'église & de l'insulter par des vapeurs malsainantes.

CIMON, général des Athéniens, étoit fils de Miltiade, dont il suivit les traces glorieuses. La vie de cet homme célèbre, qui se montra aussi grand dans la paix que dans la guerre, ne fut pas exempte de revers; car après avoir servi longtemps sa patrie, il se vit banni par l'ostracisme. Il fut ensuite rappelé pour commander la flotte des Grecs alliés. L'orateur Gorgias disoit de lui, qu'il amassoit des richesses pour s'en servir, & qu'il s'en servoit pour se faire aimer & estimer. *Cimon* mourut l'an 449 avant J. C.

CIMON, vieillard romain, condamné à mourir de faim, fut allé par sa fille, qui avoit la permission de venir voir son père dans sa prison. Cette charité si respectable toucha les juges, & fut suivie de la grâce du coupable. Cet acte de charité romaine a été consacré par les peintres les plus célèbres.

CINCINNATUS (*Lucius Quinctius*), dictateur romain, vers l'an 418 avant J. C. Comme il étoit sans ambition, il préféroit les douceurs de la vie champêtre à tout l'éclat de la dignité consulaire; néanmoins l'amour de la patrie l'emportant sur celui de la retraite, je crains bien, ma chère Racilia = dit-il à sa femme, que nos champs ne soient mal cultivés cette année. On le revêtit en même-temps d'une robe bordée de pourpre, & les licteurs avec leurs faisceaux, se présentèrent pour l'escorter & pour recevoir ses ordres.

CINO-MARS. Henri Coiffier dit Ruzé, marquis de Cinq-Mars, fut redoublé de sa fortune au cardinal de Richelieu. En 1639 il fut nommé

grand écuyer de France. Le haut degré de considération & de faveur dont il jouissoit, lui fit oublier la reconnaissance qu'il devoit au cardinal, il aspira même à le supplanter. Ce ministre s'en aperçut, & trouva mauvais que M. de *Cinq-Mars* marchât toujours sur ses talons quand il alloit chez le roi, & lui reprocha durement son ingratitude. *Cinq-Mars*, pour s'en venger, excita Gaston, duc d'Orléans, à la révolte, & attira le duc de Bouillon dans son parti. *Cinq-Mars*, tout en trahissant son maître, abusoit de ses confidences pour l'aggraver contre le cardinal. Richelieu tombé malade étoit sur le point de succomber, lorsqu'il eut le bonheur de découvrir le traité fait entre les factieux & les Espagnols. *Cinq-Mars* fut arrêté à Narbonne & conduit à Lyon ; on instruisit son procès, & le 12 septembre 1641, il eut la tête tranchée. C'est en fournissant des preuves contre *Cinq-Mars*, que Gaston obtint sa grâce.

CITATIONS REMARQUABLES. Le sard dont usent nos dames ne réussit pas au grand jour. Une dame qui en avoit mis à l'excès, recevoit, l'après-midi d'un beau jour d'été, visite chez elle. Quelqu'un lui conseilla malicieusement de fermer les rideaux de ses fenêtres, & lui récita ces vers :

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

Aboulaina, docteur arabe, célèbre par ses bons mots, vivoit sous le calife d'Abdalmalek. Moïse, fils de ce calife, ayant fait mettre à mort un des amis d'Aboulaina, fit répandre le bruit que cet homme s'étoit évadé. Quelqu'un demanda un jour au docteur ce qu'étoit devenu son ami. Il répondit dans les mêmes termes qui sont rapportés au livre de l'exode au sujet de Moïse qui tua un Egyptien : *Moïse le frappa, & il en mourut.* Cette allusion, qui fut bientôt divulguée, déplut extrêmement au Prince. Il envoya chercher le docteur, & le menaça de le punir s'il avoit le malheur de s'échapper en paroles indelicettes. Aboulaina, sans s'étonner, lui répondit par ce verset du même chapitre : *Est-ce que vous voulez me tuer aujourd'hui, comme vous tuez hier cet Egyptien ?* Le prince trouva la citation très-heureuse, & réprima sa colère.

Un avocat de Toulouse, nommé Adam, faisoit des tirangues que devoit prononcer un président. Cet avocat fut obligé de faire un voyage à Paris. Pendant son absence, le président eut une harangue à faire, qu'il composa du mieux qu'il put, comme il le prononça, un conseiller qui le vit embarrassé, cita ces paroles de la genèse : *Adam ubi est ? où est Adam.*

Duperrier disoit un jour : « Il n'y a que les » foux qui n'effacent pas mes vers. » Sur quoi M. d'Herbelot lui cita le mot de Salomon : *Stultorum infaustus est numerus.* Le nombre des foux est infini.

lorum infaustus est numerus. Le nombre des foux est infini.

CITOYEN ROMAIN. Notre grand Corneille fait dire, par *Emilie*, à *Cinna*, ces vers majestueux :

Pour être plus qu'un Roi tu te crois quelque chose !
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un CITOYEN ROMAIN ?
Antoine sur sa tête attirera notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une reine :
Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain se nommoit l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,
Eût encore moins pris son trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, souviens ta dignité,
Et prenant d'un romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait maître
Pour commander aux Rois & pour vivre sans maître.

CIVILITÉ. La civilité est souvent une vertu de mine & de parade. C'est une flatterie qui ne refuse son étiquette à personne.

Le prince d'Orange répondit à ceux qui lui reprochoient d'être trop civil : « Que les hommes qui ne courent qu'une belle parole ou un coup de chapeau, étoient achetés à bon marché. »

CLAIRAUT (Alexis Claude), célèbre Géomètre français, né en 1713, mort en 1765. On a mis au bas de son portrait ces vers qui retracent ses illustres travaux.

Par ses travaux la terre a changé de figure,
La lune vit par lui ses écarts dévoilés ;
Ces globes chevelus, errans à l'aventure,
Fixèrent leur retour à sa voix rappelés ;
Et son calcul profond, rival de la nature,
Démontra les secrets à Newton révélés.

CLARKE (Samuel), né à Norwich en 1675, tient un rang distingué parmi les philosophes de l'Angleterre. Son mérite avoit engagé la reine Anne à le nommer Archevêque de Cantorbéry ; mais Gipson, évêque de Londres, dit à cette princesse, Madame, *Clarke est le plus savant & le plus honnête homme de l'Angleterre, il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être chrétien.*

CLAUDE, empereur romain, né à Lyon, dix ans avant l'ère chrétienne, mort empoisonné, l'an 54 de Jésus-Christ. Il étoit fils de Drusus & oncle de l'empereur Caligula, auquel il succéda l'an 41 de Jésus-Christ.

Caligula ayant été tué, le sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement. Dans

le tems qu'il délibéroit, quelques soldats entrèrent dans le palais; ils trouverent, dans un lieu obscur, un homme tremblant de peur; c'étoit Claude: ils le saluèrent empereur.

Son caractère étoit celui de tous ceux qui partageoient la confiance. Méchant par conseil, cruel par foiblesse, il n'étoit, dans le fond, qu'un imbécille. Il s'avilit sur-tout en le rendant l'esclave de l'infâme Messaline, son épouse.

Parmi les différents traits de sa vie, on pourroit en citer deux, qui prouveroient que les esprits les plus ineptes ont quelquefois des momens heureux. Une mère plaidoit devant lui, & refusoit de connoître son fils. — *Claude* lui ordonna, puis-que « ce jeune homme ne lui appartenoit pas, de l'épouser. » L'horreur qu'une telle union devoit inspirer à cette femme, l'obligea à convenir de la vérité qu'elle nioit.

Dans le tems de sa censure, il avoit mis une note stérilisante à côté du nom d'un chevalier; & les amis de ce chevalier, intercédant pour lui, il consentit à effacer la note. Mais je ne serai pourtant pas flatté, dit-il, que la nature paroisse. Ce trait, mêlé d'indulgence & de sévérité, est remarquable.

¹ Pendant que l'empereur *Claude* interrogeoit les complices d'une conspiration formée contre lui, & qu'il venoit de découvrir, on voyoit les affranchis, assis à ses côtés, prendre eux-mêmes connoissance des affaires. Narcisse reçut en ce moment une bonne leçon d'un certain Galéus, affranchi de Camille, un des chefs de la conjuration. L'impudent favori le fatiguoit par ses questions continuelles, & lui demandoit, entre autres choses, ce qu'il auroit fait si son patron fut devenu empereur? « Je me serois tenu debout auprès de lui, » répondit Galéus, & j'aurois gardé le silence ».

CLAUDE II, empereur, & successeur de Gallien, mort en 270.

Une femme vint le trouver, & lui dit: « Prince, » un officier, nommé *Claude*, a reçu ma mère de Gallien; c'étoit mon unique bien; & comme vous êtes équitable, faites-moi la rendre ». *Claude*, reconnoissant que c'étoit de lui-même que cette femme parloit, répondit avec douceur: *Il est juste que Claude, empereur, restituât ce qu'a pris Claude, particulier.*

CLÉANTHE, fameux philosophe stoïcien, mort vers l'an 120 avant Jésus-Christ. Il ne dut qu'à son courage & à son industrieuse application la vaste érudition & la haute sagesse qui l'illustrèrent. Il fut d'abord athlète; mais, dans un voyage qu'il fit à Athènes, il se mit au nombre des disciples de Zénon, & s'adonna tout entier à l'étude. Afin de pouvoir consacrer le jour, sans interruption, à ce noble & utile loisir, il gagna

sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit. Sa pauvreté ne lui permettant point d'avoir des tablettes, il écrivoit sur des os. On lui reprochoit un jour sa timidité. *C'est*, dit-il, un heureux défaut, qui m'empêche de commettre beaucoup de fautes.

CLÉARQUE, célèbre général Spartiate, mort l'an 403 avant Jésus-Christ. Sa rigueur étoit, qu'on ne sauroit rien faire d'une armée sans une sévère discipline, & qu'un soldat doit plus craindre son général que les ennemis.

CLÉMENCE. La clémence enchaîne les cœurs avec des liens qui ne se rompent jamais.

On disoit de César, qu'il ne donnoit pour garison aux villes qu'il avoit prises que le souvenir de sa clémence, parce qu'il leur laissoit la liberté de suivre le parti qui leur plaisoit.

Henri IV demandoit au jeune duc de Montmorency, « quelle étoit la plus grande qualité d'un roi? — C'est la clémence, répondit le duc. — Pourquoi la clémence plutôt que le courage, la libéralité, & tant d'autres vertus qu'un souverain doit posséder? — C'est qu'il n'appartient qu'aux rois de pardonner ou de punir le crime » en ce monde ».

On amena devant Alexandre un chef de rebelles, pieds & mains liés, comme un criminel destiné au dernier supplice. Le roi de Macédoine le fit mettre en liberté, & lui pardonna, au grand étonnement de tous les spectateurs. Un de ses favoris prit la liberté de lui dire: « Si j'avois été en votre place, seigneur, je n'aurois point usé de clémence envers cet homme. — Parce que je ne suis pas en la vôtre, lui répondit aussitôt le conquérant de l'Asie, je lui ai pardonné. Vous ignorez, sans doute, que pour une belle ame, la clémence a plus de douceur que la vengeance ».

Le pardon qu'Auguste accorda au séditeux Cinna est le plus bel exemple de clémence que l'histoire fournisse à notre admiration. Cinna, petit-fils de Pompée, mais peu digne d'un si grand homme, fut dénoncé à l'empereur comme chef d'une conspiration tramée contre ses jours. C'étoit un des complices qui donnoit cet avis; il marquoit le lieu, le tems, les arrangements pris pour tuer le prince, pendant qu'il offriroit un sacrifice; de façon que le crime étoit avéré, & ne pouvoit souffrir aucun doute.

Auguste fit venir le coupable, & lui dit: « Cinna, je vous ai autrefois donné la vie comme à mon ennemi, je vous la donne aujourd'hui comme à mon assassin: commençons, dès ce moment, à être amis sincères. Piquons-nous d'émulation; moi, pour soutenir mon bienfait; vous, pour y répondre. Efforçons-nous de rendre doux, s'il y aura de ma part plus de générosité, ou de

maître, qui alla aussi-tôt se dégarer de sa promesse criminelle.

L'empereur Aurélien, arrivé devant la ville de Tyanne, & en ayant trouvé les portes fermées, jura, dans sa colère, qu'il ne laisseroit pas seulement un chien en vie dans cette cité rebelle. Les soldats se réjouissoient d'avance, dans l'espoir de faire un grand butin. La ville ayant été prise, Aurélien dit à ses troupes, qui le conjuroient de tenir son serment : « J'ai juré de ne pas laisser un chien dans cette ville; tuez donc, si vous voulez, tous les chiens; mais je défends qu'on fasse aucun mal aux habitants ».

Les habitants de Vendôme, vassaux de Henri IV, s'étoient soulevés contre ce prince, avec les autres ligueurs: ils portèrent l'insolence jusqu'à lui refuser l'entrée de cette ville, & pour ainsi dire, de sa maison. Il fut obligé d'en forner le siège, & d'approcher quelques pièces d'artillerie: mais le courage des assiégés ne répondit pas à leur audace; Henri entra dans le château & dans la ville. La félonie de ces bourgeois séditieux méritoit les plus grands supplices. La première nouvelle qu'ils apprirent, fut que le seigneur, leur souverain, leur pardonnoit; qu'il étoit rentré chez lui; que chacun rentrât chez soi. Il n'en coûta la vie qu'à un cordelier, dont les prédications soutenoient les rebelles, & au gouverneur, qui furent pendus. Tous les autres furent traités comme des enfans à qui un bon père pardonne, après les avoir menacés de sa colère. Le prince de Henri-le-Grand étoit qu'on prenoit plus de mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec vingt tonnes de vin naigre ».

A la prise de Nerva, en 1704, Pierre-le-Grand, empereur & législateur de Russie, courut, l'épée à la main, sur ses sujets, pour arrêter le pillage & le massacre. Il arracha les femmes des mains de ses soldats. Il tua deux de ces emportés, qui refusoient d'obéir à ses ordres. Enfin ce vainqueur généreux entra dans l'hôtel de-ville, où les citoyens tremblans se réfugioient en foule. Là, posant son épée sanglante sur la table : « Ce n'est point, leur dit-il, du sang des habitants que cette épée est teinte, mais de celui de mes soldats, que j'ai versé pour vous sauver la vie ». Ce prince fit enfermer le général Horn, lui reprochant d'avoir été la cause de la mort d'un grand nombre de citoyens, par sa trop grande résistance.

Après qu'Antigonus, capitaine d'Alexandre, eut été proclamé roi d'une partie de l'Asie, des soldats, qui ne le croyoient pas si près d'eux, disoient de lui beaucoup de mal. « Eloignez-vous, leur dit-il, de peur que le roi ne vous en tende ». Une nuit, qu'il conduisoit son armée par un chemin sangneux, dont on avoit peine à

Encyclopædiana.

se retirer, il entendit quelques soldats embourbés qui murmuroient contre lui. S'en étant approché sans qu'ils le reconnussent, il leur prêta la main pour sortir du boubier; puis il leur adressa ces paroles pleines de bonté : « Dites du mal d'Antigonus, pour vous avoir conduits par des routes si difficiles; mais aussi, foutez-lui du bien pour vous en avoir retirés ».

Un juif, appelé Simon, c'étoient de Jérusalem, ne cessoit de déclamer contre le roi Hérode Agrippa, qu'il qualifioit publiquement de destructeur des loix. Le monarque l'apprend. Par son ordre, on arrête ce téméraire censeur; on l'amène au prince, en présence de tout le peuple. Tout le monde s'attendoit à voir périr ce misérable dans les plus affreux supplices: l'opinion générale fut trompée. Agrippa tend au coupable une main bienfaisante; il le fait asseoir avec lui sur son trône, & le prie, avec un ton plein de douceur, de lui dire quelles étoient les loix qu'il avoit détruites; Simon, effrayé, se prosterne à ses pieds, & lui demande pardon. Le roi le relève avec bonté, lui fait de grands présents, & le renvoie.

Un poëte satyrique ayant composé des vers fort injurieux contre le vizir & contre le secrétaire des commandemens du Khalife Aziz-Billah, dans lesquels la malheureuse verve du frondeur n'avoit point épargné le prince lui-même, les deux officiers lui en portèrent leurs plaintes, & lui demandèrent avec instance le châtiment du téméraire. Aziz, après avoir lu les vers, leur dit : « Comme j'ai part avec vous à l'injure, je dois vous en partager la peine avec moi au mérite du pardon que je lui accorde ».

CLÉMENT XIV. Jean Vincent Antoine Ganganelli, né en 1705, au bourg de Saint-Arcangelo, près de Rimini, étoit fils d'un médecin. Il fit ses études à Rimini, & n'avoit encore que douze ans lorsqu'il adressa à l'évêque de cette ville, un compliment de sa composition. Le prélat en fut enchanté & ne cessoit de répéter : Voilà un enfant qui servira quelques jours utilement la religion. Une étude opiniâtre pensa précipiter au tombeau celui qui donnoit de si brillantes espérances : ma plus grande peine, disoit-il, après avoir recouvré la santé, étoit de mourir sans avoir vu Rome. Il ne prévoyoit pas alors qu'il en feroit un jour le maître.

On conseilla vivement au jeune Ganganelli d'embrasser l'état ecclésiastique, & de renoncer au projet qu'il avoit formé de se faire religieux, lorsqu'il répondit : *Si c'est la pitié qui vous fait parler, vous conviendrez qu'elle brille éminemment chez les disciples de Saint-François où je veux me retirer; si c'est l'ambition, où puis-je être mieux que dans un ordre qui fit la fortune de Sixte IV & de Sixte V ?*

P p

Il partit pour Urbino, & entra dans l'Ordre des conventuels à l'âge de dix-huit ans. Il s'accoutuma de bonne heure à ne répondre jamais qu'avec justesse & précision. Ses réparties *sont vives*, disoient ses supérieurs, *mais il y met sans de raison qu'on ne peut s'en offenser.*

On le fit passer successivement à Péfaro, à Recanati, à Fano & à Rome, même pour y étudier la philosophie & la théologie. Il devint bientôt professeur à son tour. Ses disciples l'aimoient autant qu'ils l'admiront; le leur inspiroit des pensées sublimes, les dégageant de tout ce qui s'appelle moineerie. Benoît XIV mettant un jour la main sur la tête du Père Ganganelli, dit au Général de son ordre : *Tenez grand compte de ce petit frère; je vous le recommande fortement.* Ce fut sous le règne de ce pape immortel, que Ganganelli devint confesseur du Saint-Office.

Ce pontife éclairé l'appelloit souvent, pour avoir son avis : *Il joint, disoit-il, une mémoire immense à une vaste érudition; ce qui fait plaisir, c'est qu'il est mille fois plus modeste qu'un homme qui ne fait rien, & qu'on croiroit qu'il n'a jamais gardé la retraite, tant il est gai.* C'étoit le moyen de plaire à Lambertini, dont on connoit l'enjouement & les bons mots.

Le père Ganganelli allant un jour à Assise, rencontra un paysan dont il fit la compagnie. Ils marchèrent bonnement tous deux ensemble, lorsqu'il le paysan après l'avoir entendu parler, lui dit : *C'est dommage que vous ne soyez qu'un frère convers ! (il en jugeoit ainsi par son extérieur négligé) car il me paroît, mon frère, que si vous aviez étudié vous pourriez vous élever comme Sixte V. Nous avons son portrait chez nous, & je trouve que vous avez son air ruste.*

Ganganelli fut promu au cardinalat par Clément XIII. Ce fut le neveu de ce pape, Rezzonico, connu sous le nom de cardinal patron, qui l'envoya chercher au couvent des saints-Apôtres où il demeurait, & qui, après lui avoir demandé s'il n'avoit rien à se reprocher, lui déclara d'une manière propre à l'intimider : « Qu'on avoit dit au saint père bien des choses sur son compte; qu'il hésitoit de lui intimer les ordres de sa sainteté, dans la crainte de lui causer une trop grande révolution, que cependant il ne pouvoit s'empêcher de lui apprendre que dès l'instant même le pape vouloit qu'il fût absolument..... qu'il fût cardinal. »

Quelques talens que fit paroître le cardinal Ganganelli, on ne s'attendoit pas un jour à le voir placé sur le trône de S. Pierre. « La liberté, dit son historien, avec laquelle il s'expliquoit sur certaines démarches de la cour de Rome, sur la nécessité de déférer aux volontés des souverains, ne paroît pas lui concilier les cardinaux. On

« s'avoit que dans la plupart des congrégations qu'il se tenoient sous les yeux du pape même, au sujet des duchés de Parme & de l'affaire des jésuites, il avoit donné des avis tellement contraires aux sentimens du pontife & du secrétaire d'état, qu'on prit le parti de ne plus le consulter. On ne me communique rien, disoit-il, & je suis tout. Mais on a beau faire; si ne l'on ne voit pas voir la cour de Rome déchoir de sa grandeur, il faudra nécessairement se reconcilier avec les souverains; ils ont les bras plus longs que les nonnes, & leur pouvoir s'étend au-dessus des Alpes & des Pyrénées. »

Clément XIII étant mort, les cardinaux assemblés en conclave élurent trois mois indécis. Les cardinaux attachés à la maison de Bourbon, faisoient que Ganganelli, sans avoir aucune haine contre les jésuites, ne les avoit jamais cultivés; qu'il combattait plus d'une fois leurs opinions; qu'il s'expliquoit hautement sur la nécessité de se rapprocher des monarques; qu'il pensoit enfin, que dès qu'un ordre religieux étoit en butte aux puissances catholiques, il falloit absolument le supprimer. D'ailleurs un religieux du comtat Venaissin, qui s'étoit particulièrement lié à Rome avec le cardinal Ganganelli, & qui en recevoit des lettres fréquentes sur toutes les opérations de Clément XIII, crut devoir faire part au ministre français de cette correspondance. On y vit que sa manière de penser ne s'accordoit nullement avec le système précédent; qu'il étoit homme à seconder les vues de la maison de Bourbon, & l'on en fit un fidèle rapport à Louis XV, qui donna les ordres les plus précis au cardinal de Bernis d'appuyer fortement l'élection de Ganganelli.... On peut juger d'après cet exposé simple & naïf, s'il est vrai, comme le débiterent des écrivains satyriques, que Clément XIV n'obtint la tiare qu'aux conditions de détruire la société. Ganganelli méprisoit trop les honneurs, & il avoit la conscience trop délicate pour se prêter à une telle simonie. Enfin Ganganelli fut élu pape le 19 mai 1769. Lorsqu'après l'adoration on lui demanda s'il n'étoit pas fatigué, il répondit avec naïveté, qu'il n'avoit jamais vu cette cérémonie plus à son aise, d'autant mieux qu'il se souvenoit d'avoir été vivement révoqué à pareille fête, quand il n'étoit que simple religieux.

Ganganelli, parvenu à la suprême puissance, ne changea rien dans sa manière de vivre qui étoit très-simple. « Assis au rang des rois, recevant les hommages de plusieurs, entouré d'une cour brillante, il ne voulut être servi que comme un simple religieux. Le repas le plus frugal, qui ne valoit guères mieux que la portion ordinaire du couvent des saints Apôtres, & préparé des mains du bon frère François, le réduisoit à manger uniquement pour subsister. Lorsqu'on lui représenta que la dignité papale exigeoit plus d'ap-

« prêts, il se contenta de répondre : Ni Saint-Pierre, ni Saint-François ne m'ont appris à dîner plus splendidement ; & lorsque le chef de cuisine vint le supplier de le consoler, il lui dit : vous ne perdrez pas vos appointemens, mais pour vous mettre en exercice je ne perdrai pas ma santé. »

Clément XIV étoit fort indulgent à l'égard des religieux qui voulaient quitter leurs cloîtres, & qui demandoient des brevets de sécularisation. Vous devez me savoir gré, disoit-il un jour à ce sujet à un général d'ordre, que je plains de la sortie d'un de ses religieux, de la bonne œuvre que je viens de faire ; le sujet dont vous me parlez se seroit perdu chez vous, auroit entraîné les autres dans la perdition, & vous auroit peut-être égorgé.

Ce pontife avoit profité les jeux de hafard. Une femme de qualité ayant osé publiquement le moquer de la défense, comme d'une moquerie qu'elle méprisoit, le saint-père lui envoya un officier, qui lui signifiâ, de la part de sa sainteté de se mettre à genoux sur-le-champ : après qu'elle eut obéi, l'envoyé lui dit, que le pape en qualité de religieux, venoit de lui imposer la pénitence des couvens, mais que la première fois, il la punitoit en fouverain : *Ma la prima volta vi castigara da principe.*

Le plus grand évènement du pontificat de Clément XIV, est la destruction des jésuites.

Clément XIV n'y survécut pas long-temps. Il mourut le 22 septembre, âgé de soixante-neuf ans, 10 mois & 22 jours. Les uns, remarque M. Caraccioli, ne manqueront pas de dire que les Jé-
suites ont fait la mort ; les autres que ce grand coup part de la main de quelques grands officiers du pontificat de Ganganelli ; tandis que des hommes judicieux & déintéressés n'accuseront personne, & laisseront cet évènement sous le nuage dont il est enveloppé, jusqu'à ce que le temps l'ait éclairci. »

Clément XIV se concilioit l'estime & l'amitié de tous les étrangers par l'accueil gracieux qu'il leur faisoit. Un seigneur Anglois, enchanté du pape qu'il venoit de quitter, dit un jour à plusieurs de ses compatriotes : Vous connoissez mes richesses & ma fille unique que j'adore ? Eh ! bien, je la donnerois au saint-père, s'il pouvoit se marier, tant je suis enchanté de sa personne & de son esprit. Le pape rit beaucoup de la franchise de ce brave Anglois.

Ce pontife étoit d'une humeur enjouée, & il lui échappoit souvent de bons mots. Je ne suis point surpris, disoit-il un jour, que M. le cardinal de Bernis ait beaucoup désiré de me voir pape : ceux qui cultivent la poésie, aiment les métamorphoses.

Comme il vouloit mettre quelques nouveaux droits d'entrée sur les marchands-foires qui servoient importés dans les ports de les états, on lui représenta

qu'il indisposeroit par-là les Anglois & les Hollandois. Bon, bon ! répondit-il en souriant, ils n'oseroient : car s'ils me sâchent, je supprimerai le carême. On sait que ces deux nations sont presque seules en Europe le commerce du poisson sec & salé dont le carême occasionne la plus grande consommation.

Il aimoit les lettres ; il a, comme on l'a dit, laissé très-peu d'argent ; mais il avoit déjà fait des établissemens utiles. Il s'étoit fait donner une liste de tous les auteurs qui écrivoient dans les états, & si la mort n'eût pas arrêté ses desseins, il devoit récompenser ceux dont les ouvrages avoient la religion & le bien public pour objet. Il est juste, disoit-il au cardinal Calvachini, que des écrivains qui nous instruisent, ou nous édifient trouvent en nous des rémunérateurs ; l'argent ne peut être mieux employé qu'à soutenir le mérite & les talens. Il est honteux qu'il n'y ait de recherches que pour les malfaiteurs, & qu'on ne s'informe ni de la fortune, ni de la demeure des hommes qui consacrent leur veilles à éclairer la public.

Une princesse s'étant montrée curieuse de savoir du pape Clément XIV, s'il n'avoit rien à craindre de l'indiscrétion de ses secrétaires. Non, répondit-il, j'en ai cependant trois, » en montrant ses doigts.

CLÉOBULE, philosophe grec, mort vers l'an 560, avant J. C. Heureux le prince, disoit-il, qui ne croit rien de ce que lui disent les courtisans !

CTÉOMÈNE. Aristagoras de Milet, ayant engagé les Ioniens dans une révolte contre le roi des Perses, parcourut toutes les principales villes de la Grèce, pour engager les peuples à secourir ses compatriotes. Il vint à Lacédémone, & pria Cléomène, qui étoit pour lors sur le trône, de lui donner audience. D'abord le monarque ipartiate refusa d'entrer dans la considération, & commanda au plénipotentiaire d'Ionie de sortir de Sparte avant le coucher du soleil. Aristagoras ne se rebuta point. Il suivit Cléomène jusques dans sa maison, & employa une autre voie pour se le rendre favorable ; ce fut celle des présens. Il commença par lui offrir dix talens, & alla toujours en augmentant, il poussa ses offres jusqu'à cinquante. Gorgo, fille du roi, âgée pour lors de huit ou neuf ans, & à laquelle le prince n'avoit pas fait attention, s'écria, lorsqu'elle entendit toutes ces propositions : Fuyez, mon père, fuyez : ce petit étranger vous corrompra. Cléomène le mit à rire de la naïveté de sa fille, & se retira en effet.

CLÉOPATRE, reine d'Egypte, fille de Ptolémée Aulète, morte l'an 30 avant Jésus-Christ, à 39 ans, après en avoir régné 22.

Cléopâtre est moins illustre par le rang qu'elle occupe, que par l'usage funeste qu'elle fit de ses

charmes pour captiver Jules César & le triumvir Antoine. Elle étoit belle, mais sa beauté étoit le moindre de ses attraits. Les grâces qui l'accompagnoient par-tout, les charmes de son entretien, un son de voix enchanteur laissoient dans le cœur de tous ceux qui l'avoient vue, un aiguillon qui piquoit jusqu'au vif. Son esprit étoit orné de diverses connoissances, & sa langue, suivant l'expression même de Plutarque, étoit un instrument de musique à plusieurs jeux qu'elle manioit facilement, & dont elle tiroit comme elle vouloit toutes sortes de sons & de langages.

A l'âge de dix-sept ans, elle prétendit occuper seule le trône d'Egypte, au préjudice de son frère Ptolomée qui n'en avoit que treize. César étoit pour lors à Alexandrie. Il voulut connoître de ce différend, mais de juge de *Cléopâtre*, il devint bientôt son esclave. Il l'établit sur le trône d'Egypte, & les charmes de la nouvelle reine lui firent oublier pour quelque temps le soin de la gloire.

Le triumvir Antoine, après la défaite de Cassius & de Brutus les meurtriers de César, étant passé en Asie pour y établir l'autorité de son triumvirat, cita devant son tribunal *Cléopâtre*, accusée d'avoir donné des secours à Cassius. Cette reine qui connoissoit le pouvoir de ses charmes, par l'épreuve qu'elle en avoit faite, dans un temps où elle étoit encore fort jeune, se persuada sans peine que possédant bien mieux qu'elle ne faisoit alors l'art de ménager les hommes, il lui seroit facile de se rendre maîtresse du cœur d'Antoine. Elle avoit alors plus de vingt-cinq ans. Elle s'embarqua sur un vaisseau dont les voiles étoient de pourpre, & les rames garnies d'argent. Un pavillon d'un tissu d'or étoit dressé sur le tillac, sous lequel la reine étoit couchée sur un lit d'or & habillée en Vénus environnée de ses filles, dont les unes représentoient les néréides, & les autres les grâces. Une douce symphonie se faisoit entendre sur les eaux; & les plus délicieux parfums répandoient leur odeur au-delà du rivage. Tout le monde courut pour voir ce superbe spectacle; & Antoine, occupé à régler le destin des rois & des princes, demeura seul sur son tribunal. Toute l'armée, ravie d'admiration, se mit à crier que *Vénus étoit venue trouver Bacchus*, comparaison qui ne déplut pas à Antoine. Plutarque.

On se persuada facilement que la conduite de *Cléopâtre* fut approuvée par Antoine, & que cet homme foible se conforma aux volontés de cette nouvelle déesse. Mais ce qui a lieu de surprendre, c'est que cette magnificence avec laquelle la reine d'Egypte s'étoit annoncée ne diminua point. Antoine & elle se disputoient à qui porteroit le plus loin le luxe, la mollesse & la dépense. Pour enchaîner sur Antoine, elle fit dissoudre dans un bouillon & avala une des perles qui lui servoient de pendans, & qui étoient d'un prix incalculable. Elle

alloit dissoudre l'autre, lorsqu'un nommé *Planète* lui retint la main, & sembla lui envier la gloire unique & singulière d'avoir dévoré en deux coups deux millions.

Ces fêtes, ou plutôt ces débauches se renouvellèrent à Alexandrie, où Antoine avoit suivi *Cléopâtre*. Cette reine, jalouse de commander à celui dont tous les princes de l'Orient reconnoissoient le pouvoir, faisoit usage de tous ses charmes pour le retenir dans son esclavage. Afin même d'empêcher qu'il n'en sentit le poids, elle s'efforçoit à ses plaisirs les plus dépravés, ou cherchoit à l'égarer par mille jouissances. Plutarque en rapporte une assez singulière. Nous nous servirons ici de la traduction d'Amyot: « Antoine se mit quelquefois à pêcher à la ligne, & voyant qu'il ne pouvoit rien prendre, en étoit fort dépité & mattri, à cause que *Cléopâtre* étoit présente. Si commanda secrètement à quelques pêcheurs, & quand il auroit jetté la ligne qu'ils se plongeaient soudain à l'eau, & qu'ils allaient accrocher à son hameçon quelque poisson de ceux qu'ils auroient pêchés auparavant; & puis retourna deux ou trois fois la ligne avec prise: *Cléopâtre* s'en apperçut incontinent, toutefois elle fit semblant de n'en rien savoir, & de s'émouvoir comment il pêchoir si bien: mais à part elle conta le tout à ses familiers, & leur dit que le lendemain ils le trouveraient sur l'eau pour voir l'ébatement. Ils y vinrent en grand nombre. Antoine lâcha sa ligne, & lors *Cléopâtre* commanda à l'un de ses serviteurs qu'il se hâtât de plonger avant ceux d'Antoine, & qu'il allât attacher à l'hameçon de sa ligne quelque vieux poisson salé, comme ceux qu'on apporte du pays de Pont. Cela fait, Antoine qui cuida qu'il y eut un poisson pris, tira incontinent sa ligne: & adonc, comme on peut bien penser, tous les assistants se prirent fort à rire, & *Cléopâtre* en riant lui dit: Laisse nous, seigneur, à nous autres Egyptiens, habitants du Phare & du Canope, laisse nous la ligne: ce n'est pas ton métier; ta pêche est de prendre des villes, des royaumes & des rois. »

Antoine, quoiqu'ayant éprouvé, n'étoit cependant point sans inquiétude entre les bras d'une reine qui avoit empoisonné son jeune frère Ptolomée, & fait mourir la sœur Artémis, pour régner seule sur l'Egypte. *Cléopâtre* remarqua même beaucoup de défiance dans son amant, qui ne touchoit à aucun mets qu'on lui servoît qu'il n'eût été goûté auparavant. Mais pour lui faire voir qu'il devoit plutôt s'en rapporter à son amour pour lui qu'à ces timides précautions, elle l'invita à un repas où tous les convives étoient couronnés de fleurs. Au milieu de l'ivresse du festin, elle détacha les extrémités de ses fleurs & les mit dans sa coupe; Antoine suivit son exemple, & comme il prenoit sa coupe: *Arrête*, lui dit-elle, & apprendre

à mieux connoître l'amante qui s'adore ; aussi-tôt elle fit venir un criminel , qui ayant avalé le breuvage , mourut un moment après.

Lors de la célèbre bataille d'Actium , qu'Antoine livra à Octave son rival , la victoire s'étant déclarée en faveur de ce dernier , il vit bientôt entre ses mains l'Egypte qu'il réduisit en province romaine. *Cléopâtre* avoit en vain essayé de mettre dans ses fers ce troisième maître du monde. La fière princesse , instruite du fond de sa prison que le vainqueur se préparoit à la faire servir d'ornement à son triomphe , préféra la mort à cette ignominie. Elle vit d'un oeil sec & tranquille couler dans ses veines le poison mortel de l'aspic auquel elle avoit tendu le bras pour se faire piquer. Un de ses plus fidèles serviteurs , déguisé en payfan , lui avoit procuré ce funeste secours. Sur la fin du repas qu'elle s'étoit fait servir avec beaucoup de magnificence , les officiers de César qui la gardaient , virent arriver un payfan avec un panier. Ils lui demandèrent ce qu'il portoit ; le payfan ouvrit le panier , écarta les feuilles & fit voir que c'étoient des figues. Les gardes s'admirèrent leur beauté & leur grosseur. Le payfan souriant les pressa d'en prendre ; cette franchise qui paroît si pleine de simplicité , acheva de les gagner & de dissiper toute leur défiance ; ils lui ordonnèrent d'entrer. Après le dîner , *Cléopâtre* prit ses tablettes , écrivit & les envoya cachetées à Octave. Ayant ensuite fait sortir tous ceux qui étoient dans sa chambre , excepté ses deux femmes , elle s'enferma avec elles. Aussi-tôt qu'Octave eut décacheté la lettre , & qu'il eut vu avec quelles instances elle le conjuroit de faire placer son corps auprès de celui d'Antoine , dans un même tombeau , il dépêcha promptement deux officiers pour la prévenir. Mais quelque diligence qu'ils purent faire , ils la trouvèrent sans vie , couchée sur un lit d'or , & parée de ses habits royaux. De ses deux femmes , celle qui avoit nom Iras , étoit morte à ses pieds ; & l'autre appelée Charmion , presque éteinte & pouvant à peine se soutenir , lui arrangeoit son diadème autour de la tête. Un des officiers de César lui dit tout en colère : *Poïlé qui est beau , Charmion*. « Oui , lui répondit cette femme , très-beau & très-digne d'une reine qui » descend de tant de rois. » Ce furent les dernières paroles qu'elle proféra , & elle tomba morte aux pieds du lit.

CLISSON , (Olivier) , connétable de France , mort en 1406. Olivier Clisson fut sans contredit un des meilleurs généraux de son siècle , & méritoit d'être mis au rang des plus grands hommes , si sa valeur intrepide n'avoit pas été balancée par son avarice & sa cruauté , bien inférieur à cet égard au bon connétable , au généreux du Guesclin , son compagnon d'armes , son modèle & son ami. Ses concussions dans le tems qu'il étoit à la tête du

gouvernement , les rapines exercées sur les troupes dont il retranchoit & détournait la solde à son profit , l'avoient rendu également odieux au peuple & aux gens de guerre. Il laissa une fortune immense acquise aux dépens d'une partie de la réputation.

Jean V , duc de Bretagne , étoit ennemi mortel d'Olivier de Clisson ; & , voyant qu'il ne pouvoit nuire à ce guerrier par la force , il eut recours à la trahison & à l'artifice. Il feignit de se réconcilier avec lui ; il l'invita à venir à sa cour , & le reçut avec les démonstrations de la plus sincère amitié. Un jour , à la fin d'un repas magnifique qu'il lui avoit donné , il le pria de venir voir un château qu'il faisoit bâtir. Clisson , trompé par les politesses du duc , & ne se défiant de rien , y consentit volontiers. Lorsqu'ils eurent visité les appartemens , le prince proposa à Clisson de monter dans la maîtresse tour du château , lui disant qu'il vouloit savoir ce que pensoit de sa force le plus habile homme du royaume en matière de fortifications. Clisson y monta ; mais des gens armés , qui se tenoient en embuscade dans une chambre , le jetèrent tout-à-coup sur lui , & l'arrêtèrent. Clisson se défendit comme un lion , mais ses efforts furent inutiles. On le traîna dans une chambre , où les gens du duc lui mirent trois paires de fers aux pieds. Le duc , voyant son ennemi en sa puissance , le hâta de satisfaire son ressentiment. Il appela un de ses plus fidèles officiers , homme sage & prudent , nommé Jean de Barvalen , & lui ordonna de faire mourir Clisson sur le minuit , le plus secrètement qu'il seroit possible. Barvalen promit d'exécuter ses ordres & se retira. La nuit étant venue , le duc se mit au lit & s'endormit d'abord ; mais l'inquiétude le réveilla bientôt. L'ordre cruel qu'il avoit donné vint alors se présenter à son esprit , sous la forme la plus effrayante : il fit les plus tristes réflexions sur le rang de Clisson , & sur les suites qu'auroit sa mort. Dès le point du jour , il envoya chercher Barvalen ; il arriva : « Avez-vous exécuté mes ordres ? lui dit précipitamment le duc. » L'officier répondit qu'il avoit obéi. « Quoi ! Clisson est mort ! reprit le duc. — Oui , monsieur , répondit Barvalen : cette nuit , bientôt après » minuit , il a été noyé , & j'ai fait mettre le corps » en terre dans un jardin. — H ! h ! s'écria tristement le prince , vieu-cy un pitieux réveille » matin ! Retirez-vous , messire Jean , que je ne » vous voie mie plus. » Barvalen se retira ; & le duc commença à se tourmenter dans son lit & à jeter des cris affreux. Il n'écouloit personne , & ne voulut ni boire ni manger de tout le jour. Alors Barvalen , voyant que sa douleur étoit sincère , alla le trouver , & lui avoua qu'il n'avoit point exécuté ses ordres , prévoyant bien qu'il s'en repentiroit. A ces mots , le duc sauta de joie , embrassa son fidèle officier & loua sa prudence. Quelque tems après , il délivra Clisson.

CLOCHES. Voici l'inscription d'une des grosses cloches de Notre-Dame de Paris.

J'ai Louis pour parrein, THIERRE pour marceine.
Le plus grand roi du monde & la plus grande reine:
L'un remporte le prix sur cent héros divers;
L'autre par ses vertus a surpassé les anges.
Que ne puis-je égaler le bruit de leurs louanges,
Je me serois entendre au bout de l'univers.

Les habitans d'une paroisse de village se plaignant à un fondeur de ce que la cloche qu'il leur avoit fondue ne se faisoit presque pas entendre, il les console en leur disant, qu'ils n'avoient toujours qu'à la faire monter, & qu'elle parleroit avec l'âge.

CLOPINEL, ou Jean de Meun, poète, continuateur du roman de la Rose, mort vers l'an 1364. Quelques dames voulurent, pour se venger de ses médisances poétiques, le fustiger. Il se retira d'embarras en leur demandant, que les premiers coups lui fussent portés par celle qui donnoit le plus de prise à la satire.

CLOVIS I, fondateur de la monarchie française, mort en 511. Il fut cruel envers les princes de sa famille. Ranacaire, roi de Cambrai, vaincu & trahi par ses sujets, ayant été conduit en sa présence les mains liées, avec Ricaire son frère: « Lâche, lui dit Clovis, pourquoi te laisser charger de chaînes? ne valoit-il pas mieux périr que de souffrir qu'on te traitât en esclave & déshonorer ta race? » Aussi-tôt il lui fendit la tête de sa hache d'armes. Puis, se tournant du côté de Ricaire: « Et toi, lui dit-il, si tu avois secouru ton frère, il n'eût pas été en cet état; » en même tems, d'un autre coup il lui ôta la vie.

Après le pillage de Soissons, Clovis demanda pour sa part un grand calice qu'il vouloit rendre à l'évêque; mais un soldat dit, en donnant un coup de hache sur le vase, que Clovis l'euroit s'il tombait dans son lot. Clovis dissimula cette insulte; mais il s'en vengea quelque tems après en le frappant de la hache qu'il lui avoit arrachée: C'est ainsi, dit-il, que tu as figné le calice que je demandais à Soissons.

COCHEMAR. On appelle ainsi un embarras dans la poitrine & une difficulté de respirer qui attrouent ceux qui dorment, sur-tout pendant la nuit, & leur causent des rêves fatigans.

Dans les siècles d'ignorance, le peuple croyoit qu'Incube, démon familier, s'emparoit du corps d'une femme pour jouir avec elle des plaisirs de l'amour. On a depuis reconnu que l'incube des anciens n'étoit rien autre chose que le cochemar.

Dans la parodie de Médée & Jason, jouée

aux Italiens le 28 Mai 1717, Creuse apprend à Cécile sa confidente, qu'elle est tenue épouvantée d'un rêve qu'elle a fait, & elle chante sur cet air: *ma mere, mariez-moi, &c.*

J'ai rêvé toute la nuit
Qu'on faisoit trembler mon lit.
J'ai vu luire des flambeaux.
Médée en fureur tiroit mes rideaux,
Tenant en main un poignard.

Cléone lui répond.---Bon, c'étoit le cochemar.

COCHIN (Henty), avocat au parlement de Paris, né en cette ville le 10 Juin 1687, mort le 24 Février 1747.

Cochin, le disciple zélé dans sa jeunesse de qui-conque pouvoit l'instruire, devint dans un âge plus avancé, la gloire & l'ornement du Barreau. Nourri de la lecture des anciens auteurs, & connoissant à fond le droit romain & les loix du royaume, il parut au commencement de sa carrière armé d'une éloquence vraie, sublime & pleine de choses, mais toujours propre à la cause qu'il défendoit. Il simplifioit autant qu'il étoit possible les questions les plus compliquées, persuadé qu'on ne peut trop ménager l'attention de ses auditeurs. Les maîtres d'éloquence donnent pour règle de choisir dans une cause les deux moyens les plus concluans, l'un pour ouvrir, l'autre pour fermer la marche, & de placer au centre ceux qui sont moins capables de résister à l'ennemi; mais Cochin cherchoit à fixer d'abord l'incertitude des juges en débutant par le moyen le plus décisif; il le faisoit paroître sous différents jours dans toute la suite de son plaidoyer, & dans la discussion des autres moyens. Par cette sage précaution, son moyen vicieux communiquant partout la vigueur & la force, tous les endroits de son discours paroissent également convaincans. Il avoit un talent singulier pour la réplique. Mais un spectacle digne de la curiosité d'un homme d'esprit, dit l'éditeur des œuvres de Cochin, étoit cet orateur plaident. Il ne prévenoit point par des dehors bien pompeux; au contraire, son maintien timide, sa tête inclinée & ses yeux à demi ouverts, annonçoient tout au plus un homme de réflexion. Une voix claire & mâle, une articulation pleine & déliée, une poitrine ferme & libre faisoient qu'il ne peinoit pas plus à la fin du discours qu'au commencement. Il avoit même dans ses derniers plaidoyers le timbre aussi net, & l'organe aussi facile que quand il étoit venu au palais. A l'égard des régies du geste, il n'avoit jamais cru devoir fréquenter le théâtre pour les apprendre. Il ne s'y étoit exercé qu'en plaident. Loin d'être comédien, son action étoit toujours égale, soit que l'auditoire fût nombreux ou non. Dans le style simple, il n'avoit d'action qu'autant qu'il en faut pour soutenir l'attention. Dans les grandes causes,

il paroïssoit d'abord un peu déconcerté, & cela ne servoit qu'à lui concilier d'autant mieux les juges. Mais il le rassuroit en prenant ses conclusions. Il ne prononçoit l'exorde ni trop haut ni trop bas, & il ne commençoit à varier ses tons que dans le récit des circonstances, qu'il animoit aussi d'un peu de gesticulation. Parvenu à l'explication de son premier moyen, sa méthode étoit de se débarrasser de pièces & d'extraits, afin de pouvoir ensuite s'annoncer avec moins de contrainte; & alors un doux mouvement du bras, secondé de temps en temps de quelques signes de tête & de changements de la position du pied, suivait le sens & non le nombre de sa phrase. En entrant dans une preuve un peu abstraite, il s'appuyoit à deux mains sur le barreau, ou s'il étoit dedans, il avançoit un pas, ou bien il avoit recours à quel qu'autre signe pour inviter à une attention plus particulière: & il ne falloit pas que personne dit un mot dans ces endroits raisonnés, sinon il interrompoit silence de la main, ou en faisant quelque autre signe poliment, mais avec cet empire qui sied à qui défend ses concitoyens & éclaire la justice.

Cochin plaïda la première cause au grand conseil, à l'âge de vingt-deux ans. Il lui étoit ordinaire dans ces commencemens de composer ses plaidoyers à l'ombre du cabinet, & de les écrire avec toute la précision & la pureté de style possible avant de les prononcer. Il étoit persuadé, & l'expérience le prouve assez, que ceux qui se hasardent à parler en public, sans s'être rompu à un style châtié, la plume à la main, obtiennent une élocution facile si l'on veut, mais souvent incorrecte & presque toujours verbeuse.

Cet orateur ne put se refuser un jour de citer à l'audience un passage d'Horace; mais c'étoit dans un endroit de la cause qui souffroit un style ironique. Il s'agissoit de voir l'expédition d'un acte de célébration de mariage, dont on parloit depuis l'origine de la contestation sans le rapporter. « Il n'y a longtemps, dit-il, qu'on nous flâte de l'espérance de voir cette pièce; mais elle n'arrive point. Et si quelqu'un attend qu'elle paroisse: *Rusticus expedit dum defluat annus.* » Avant l'audience suivante, où M. Aubry, l'avocat adverse, devoit répondre, l'expédition suscommuniquée. On juge quel trophée ce fut pour cet orateur! Au risque de piquer un peu M. Cochin, il ne put s'empêcher de dire qu'on auroit bien fait de garder le passage d'Horace pour une meilleure occasion, parce que *supprimis orator qui rusticus edit inepte.* — L'expédition avoit été délivrée par le greffier du siège royal de Laval; mais il y avoit marqué que la minute n'étoit que sur une feuille volante, qui non-seulement ne tenoit point au registre, mais qui n'en avoit jamais fait partie; & c'étoit d'ailleurs un fait constant que cette feuille n'étoit point dans le registre, quand il avoit été apporté dans le dépôt du greffier. M^e. Aubry pré-

tendoit que malgré cela, cette expédition devoit faire foi de la célébration du mariage, tant que l'on ne posséderoit point à l'inscription de faux, parce que c'étoit un acte authentique. « Quoi, dit M^e. Cochin dans la réplique, un greffier aura ce pouvoir! Il tombera dans son dépôt un papier volant, sans qu'il sache d'où il vient; & nous ditons que le greffier sera l'arbitre du sort de cette pièce! Maître de la réduire à la condition des chiffons mutiles, s'il lui plaît de la jeter au rebut, ou de l'ériger en acte authentique & digne de foi, s'il lui prend en gré de l'insérer dans un registre & d'en délivrer une expédition! L'authenticité des actes ne dépend-elle donc que du caprice des officiers, & puis-je qu'il faut citer Horace, ce greffier a-t-il pu régler la destinée du papier dont il s'agit, comme l'ouvrier, dont parle ce poëte avoit réglé celle d'un morceau de bois inutile? *Incertum sciamus faceret ne Priapus, maluit esse Deum.* »

On rapporte une preuve non équivoque de cette heureuse técondité qui rendoit l'illustre Cochin si supérieur à ses rivaux. Conseil & défenseur ordinaire de l'ordre de Clairvaux, il étoit chargé de l'appel comme d'abus que deux abbés du diocèse de Saint-Omer avoient interjeté d'une ordonnance de leur évêque. La cause vint à tour de rôle un jour de réception de ducs. Les princes & pairs honorent de leur présence l'audience qui s'ouvre quelques momens après la cérémonie. Dans l'intervalle, ils ne manquent pas de demander sur quoi roulera la question. Celle-là intéressoit le corps épiscopal & sa juridiction sur les monastères exempts. Les pairs ecclésiastiques représentèrent que l'affaire étoit en termes de se concilier avant la seconde journée de la plaidoirie, qui ne devoit venir que huit jours après, & qu'il étoit à craindre que ce qu'on alloit dire du côté des religieuses, ne rallumât entre le clergé séculier & le régulier une guerre prête à s'éteindre. Il n'étoit pas feant de faire manquer l'audience, & nul autre que M. Cochin ne s'étoit attendu à y porter la parole. M. le premier président Portal ne fut point embarrassé; il le se vint, & le pria de ne prendre de son sujet que des principes généraux, sans descendre au particulier de l'espèce, & cependant de remplir le temps ordinaire, qui est d'une heure. Les princes & les pairs ne s'attendoient plus qu'à des lambeaux recousus à la hâte; ils ignoroient que c'étoit dans ces momens où l'éloquent Cochin, animé en quelque sorte par la présence du pèril, paroïssoit le plus supérieur aux autres orateurs. Après son exorde & quelques mots du fait, il dit, que la question étoit de savoir jusqu'où s'étendoit en Artois la juridiction de l'ordinaire sur les ordres exempts. Ce point de controverse, ajouta-t-il, se subdivise en deux. Il faut voir si la discipline du Concile de Trente a toujours autorité sur l'Artois,

de si les villes reconquises sur la maison d'Autriche, comme Saint Omer, peuvent encore réclamer tous les privilèges qui leur ont été conférés par leurs capitulations. Le mémoire qui étoit imprimé d'avance, fait foi qu'il n'avoit pas compté s'étendre sur ces deux propositions. Ce furent néanmoins pour lui deux routes où il parcourut dans un ordre merveilleux les anecdotes de l'histoire ecclésiastique & profane, les principes du droit canon & du droit des gens, & les maximes fondamentales de l'absolu pouvoir du roi sur le clergé & sur les provinces ramenées à son obéissance. Ce qui avoit relation à sa cause dans ces matières délicates & relevées, y fut appliqué avec tant de circonspection & de noblesse, que l'heure qui vint l'interrompre parut chagriner tout son auditoire.

Cochin étoit d'autant plus grand qu'il étoit fincèrement humble, & avoit une piété solide. Une dame de qualité dont il venoit de plaider la cause, lui dit en pleine grand chambre : « Vous êtes, » « Monsieur, si supérieur aux autres hommes, » « que si c'étoit le temps du Paganisme, je vous » adorerois comme le dieu de l'éloquence. — Dans la vérité du Christianisme, repart l'orateur, l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire.

Cet homme si animé, si éloquent lorsqu'il falloit parler en public, étoit froid, taciturne dans la société, soit qu'il dédaignât le jargon des cercles, soit qu'il lui fallût un auditoire nombreux pour échauffer son génie. Lorsqu'on lui reprochoit de prendre trop peu de part à la conversation, il répondoit ordinairement : Si les personnes qui me voyent ont du sens & de la religion, peu de paroles leur suffisent ; si l'une & l'autre qualité leur manquent, à quoi bon me lier avec eux ?

Un jour *Cochin* commença son plaidoyer d'une voix presque éteinte, le premier président l'interrompt pour lui demander ce qu'il avoit : « Rien, Monsieur, répondit l'orateur ; ce n'est » qu'un thume qui ne m'empêchera pas de plaider ». Alors le magistrat, du consentement de la compagnie, ajouta : « La Cour, maître *Cochin*, » « a trop d'intérêt à vous ménager pour souffrir » que vous plaidez dans l'état où vous êtes ».

COCHONS PRIVILÉGIÉS. Le jeune roi Philippe, fils de Louis-le-Gros, étant passé le premier Octobre 1131 près de Saint Gervais, un cochon s'étant embarrasé dans les jambes de son cheval, il s'abatit ; le jeune prince tomba si rudement qu'il en mourut le lendemain. Le 3 de ce mois il fut rendu une ordonnance qui défendit de laisser vaguer à l'avenir des porceux dans les rues de Paris. Peu après ceux qui dépendoient de l'abbaye Saint Antoine furent privilégiés, l'abbé & les religieuses ayant représenté que ce

seroit manquer à leur patron, que de ne pas exempter ses cochons de la règle générale.

COCU. M. de Saint-Foix, dans ses *Essais historiques sur Paris*, se fait la question : « Pour » quoi s'est-on accoutumé à mépriser un cocu, » « quoiqu'il n'y ait pas de sa faute ? » Je crois, dir-il, en avoir trouvé la raison ; c'est que le cas indiquoit particulièrement un homme d'une condition servile, attendu que plusieurs seigneurs, entr'autres les chanoines de la cathédrale de Lyon, prétendoient qu'ils avoient le droit de coucher la première nuit des noces avec les épouses de leurs sefs ou hommes de corps.

COCU IMAGINAIRE. (le) *Comédie de Molière, en un acte, en vers, 1660.*

Cette petite comédie est tirée d'une pièce italienne, intitulée *Il Cornuto per opinione*. Elle fut représentée quarante fois de suite, quoique pendant l'absence de la cour & en été ; & commença à montrer que Molière perfectionnoit de beaucoup son style par son séjour à Paris.

Un bourgeois de Paris, qui faisoit l'homme d'importance, s'imagina que Molière l'avoit pris pour l'original de son *Cocu imaginaire*. Il en marqua son ressentiment à un de ses amis : « Comment, lui dit-il, un comédien aura l'audace de » mettre impunément sur le théâtre un homme » comme moi ! » De quoi vous plaignez-vous, répond son ami ? il vous a peint du beau côté, en ne faisant de vous qu'un *Cocu imaginaire* ; vous seriez bien heureux d'en être » quitte à si bon marché ».

En 1773, pendant le voyage de Fontainebleau, on donna à la cour cette comédie, qui fut mise sur le répertoire, & affichée sous le titre des *Fausse alarmes*, put ménager pour les dars de la cour, dont les oreilles auroient pu être blessées par l'ancien titre de la pièce.

Un homme disoit : Je voudrais que tous les *cocus* fussent dans la rivière ; sa femme lui demanda : savez-vous nager ?

COEFFURES.

Paris cède à la mode & change ses parures :
Ce peuple imitateur, ce fange de la Cour,

A commencé depuis un jour
D'humilier enfin l'orgueil de ses coiffures.
Mainte courbe beauté s'en plaint, gronde, rempète ;
Et pour se rallonger, consultant les destins,
Apprend d'eux que l'on trouve en haussant ses patins,
La taille que l'on perd en abaissant sa tête.

Voilà le changement extrême

Qui met en mouvement nos femmes de Paris.

Pour la coiffure des maris,

Elle est toujours ici la même.

(CHAUVEUR.)

Les

Les femmes, sous le règne de Charles VI, étoient coiffées d'un haut bonnet en pain de sucre; elles attachoient à ce bonnet une voile qui descendoit plus ou moins bas, selon la qualité de la personne. Sous le règne de François I & de Henri II, elles avoient des petits chapeaux avec une plume. Elles portèrent depuis, jusqu'à la fin du règne de Henri IV, de petits bonnets avec une aigrette.

M. le duc de Saint-Simon rapporte dans ses Mémoires l'anecdote suivante, au sujet des coiffures.

L'épouse du duc de ***, ambassadeur d'Angleterre en France, étoit une grande créature, grosse, hémisphère, sur le retour & plus, qui avoit été belle & qui prétendoit l'être encore, toute décollée, coiffée derrière l'oreille, pleine de rouge & de mouches & de petites taches. Dès en arrivant elle ne dit de rien, parla haut, & beaucoup en mauvais français, & manœuvra dans la main à tout le monde. Toutes les manières étoient d'une folle; mais son jeu, sa table, sa magnificence, jusqu'à sa familiarité générale la mit à la mode. Elle trouva bientôt les coiffures des femmes ridicules, & elles l'étoient en effet: c'étoit un bâton de fil d'archal, de rubans, de cheveux & de toutes sortes d'astiquets, de plus de deux pieds de haut, qui mettoit le visage des femmes au milieu de leur corps, & les oreilles étoient de même, mais en gares noires: pour peu qu'elles remuaient, le bâton trembloit & l'incommodité étoit extrême. Le roi, si maître jusques dans les plus petites choses, ne les pouvoit souffrir. Elles durent depuis plus de dix ans, sans qu'il eût pu les changer, quelque chose qu'il eût dit & fait pour en venir à bout. Ce que ce monarque n'avoit pu, l'exemple & le goût d'une vieille folle étrangère l'exécuta avec la rapidité la plus surprenante. De l'extrémité du haut, les dames se jetèrent dans l'extrémité du bas; & ces coiffures plus simples, plus commodes, & qui vont mieux au visage, durent encore. Les gens raisonnables attendent avec impatience quelque autre folle étrangère qui défilât nos dames de ces immenses rondaches de paniers insupportables en tout à elles-mêmes & aux autres.

CEUR. Un acteur, chéri du public, (M. Dugazon) chanta dans une fête de jolis couplets de sa composition; ils furent très applaudis. On ne manqua pas d'en demander l'auteur. La réponse de M. Dugazon, & c'étoit la bonne, fut de montrer son cœur. Il ajouta sur le champ: « A boire à l'auteur ». Une personne de la compagnie s'écria: « Le cœur ne boit pas ». Il reprit du ton le plus plaisant: « Moi, j'ai le cœur sur les lèvres ».

Voltaire étoit irascible, impétueux, mais il avoit le cœur bon. Il ne pouvoit jamais retenir sa

Encyclopédiana.

colère quand il parloit de l'auteur de l'Année Littéraire; il jetoit feu & flamme. Un ami qu'il étoit allé voir à Ferney lui dit un jour: « Recevez-vous Fréron, si par hasard il se présente ici? — Que me dites-vous là? je le ferois chasser..... — Ne me parlez jamais de cet homme-là; y perdez-vous? » Puis un débordement d'invectives. On répond au grand poète après tout ce fracas: « Mais si ce Fréron venoit chez vous, ne seroit ce pas un hommage qu'il rendroit à votre génie? » Voltaire se recueillit & dit: « Eh bien, s'il y venoit, je dirois qu'on lui donne le meilleur lit du château ».

COITIER, médecin de Louis XI, avoit dix mille écus par mois de gages fixes, sans compter les gratifications extraordinaires. Il est porté sur la compte des trésoriers de l'épargne, que Coittier reçut en moins de huit mois quatre-vingt-dix-huit mille écus. Le roi lui donna les seigneuries de Rouvres près Dijon, de Saint-Jean-de-Lône, de Brully dans la Vicomté d'Auxonne, de Saint-Germain en Laye, de Triel, la Conciergerie du Palais & toutes les dépendances; il fut fait Vice-président & ensuite premier président de la Chambre des Comptes, malgré les remontrances de cette cour. La crainte ridicule que Louis XI avoit toujours de mourir, étoit un Pérou pour Coittier.

COLBERT (Jean-Baptiste) ministre d'état sous Louis XIV, né à Paris en 1619, mort le 6 Septembre 1683.

Jean-Baptiste Colbert avoit dans la physionomie quelque chose de repoussant. Ses yeux creux, ses sourcils épais & noirs lui donnoient une mine austère, & rendoient son premier abord sauvage & négatif. Mais lorsqu'on le pratiquoit, on le trouvoit assez facile, expéditif & d'une sûreté inébranlable. Il étoit intimement persuadé que la bonne foi dans les affaires en étoit le fondement le plus solide. Sage, actif, vigilant, il fut le restaurateur des finances qu'il trouva dans le plus grand désordre à son avènement au ministère. Son esprit d'ordre & ses vues patriotiques s'étendoient également à toutes les parties du gouvernement. Une application infinie & un désir insatiable d'apprendre, lui retoi:nt lieu de science; & s'il protégea les gens de lettres & les artistes, ce fut moi: s'en amant éclairé qu'en homme d'état persuadé que les beaux arts sont capables de former & d'immortaliser les grands empires. Toujours plein du roi en quelque sorte, il s'appliqua continuellement à éterniser ce grand monarque dans la mémoire des hommes, par des médailles, des statues, des arcs de triomphe, & par tout ce que la poésie & l'éloquence peuvent enfanter de plus sublime.

Colbert s'étoit d'abord attaché au cardinal Mazarin dont il mérita toute la confiance. Lorsque

Q q

le cardinal sentit sa fin s'approcher, il le recommanda à Louis XIV, & termina son éloge, en disant : « Je vous dois tout, Sire ; mais je crois » m'acquitter en quelque sorte avec votre majesté, » en vous donnant M. Colbert ».

On a cité dans plusieurs écrits la réponse grossière d'un marchand nommé *Hazon*, qui, consulté par Colbert, lui dit : « Vous avez trouvé la » voiture renversée d'un côté, & vous l'avez renversée de l'autre ». Cette anecdote du temps, quoique fautive, mais qu'on a souvent pris plaisir de répéter, peut servir à prouver que le peuple n'a senti que très-tard tous les avantages que Colbert a procurés à la France, & que ce ministre a long-temps trouvé des ingrats.

Entre tous les traits qui caractérisent son ministère, on en peut citer un qui appartient autant à l'administrateur politique, qu'à l'adroit courtisan. Après la paix de Nimègue, les finances de l'état se trouvoient épuisées, & cependant les courtisans de Louis XIV, qui connoissoient le goût de ce prince pour l'éclat & la magnificence, s'efforçoient de lui persuader qu'il devoit donner une fête ; le roi n'en parla qu'avec crainte à Colbert, qui, au lieu de représenter l'impossibilité de rassembler des fonds pour une dépense de cette nature, promit de les trouver, & mit tout en œuvre pour que la fête fût somptueuse. Il la fit annoncer de bonne heure ; tous les étrangers arrivèrent en foule à Paris, & donnèrent un cours plus rapide à la circulation de l'argent. Le Carrousel coûta à peu-près douze cens mille livres, & le produit des fermes augmenta pendant ce tems de plus de deux millions.

Colbert aimoit tendrement sa patrie. Un jour à sa maison de Sceaux, jettant un coup-d'œil sur ces campagnes fleuries qui embellissent la France, on vit ses yeux se baigner de larmes. Interrogé sur leur motif par un de ses amis : « Je voudrois, » répondit-il, pouvoir rendre ce pays heureux ; » & qu'éloigné de la cour, sans appui, sans crédit, l'herbe crût dans mes cours ».

Chaque année du ministère de Colbert fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. Ce ministre, le Mécène de tous les arts, établit & protégea également les académies. Ce fut dans sa maison même que l'académie des Inscriptions prit naissance en 1663. Celle des Sciences fut formée par ses soins en 1666. L'architecture eut aussi sa fièvre en 1671. Louis XIV s'étoit reposé sur Colbert du soin d'honorer les gens de lettres par des bienfaits signalés. Ce ministre s'y appliqua avec tant de zèle, que le mérite des savans les plus modestes n'échappoit point à ses recherches. Plusieurs étrangers qui se distinguoient par leurs rares connoissances furent attirés en France par les bienfaits du roi. D'autres que l'amour de la patrie retint, n'en eurent pas moins de part aux bienfaits

du généreux monarque. « Quoique le roi ne foit » pas votre souverain, leur écrivoit son ministre, » il veut néanmoins être votre bienfaiteur, & m'a » recommandé de vous envoyer la lettre-de- » change ci jointe, comme une marque de son » estime & un gage de sa protection ».

Pendant tout le temps que Colbert administra les finances, il siffla une rouie contraire à celle de ses prédécesseurs. Les surintendans prenoient sans compter, & ne rendoient point de compte ; mais Colbert présentait au roi, au commencement de l'année, un *agenda*, où les revenus de l'état étoient marqués en détail ; & toutes les fois que le roi signoit des ordonnances, ce ministre le prioit de les marquer sur son *agenda*, de sorte que le roi se trouvoit à portée de voir en quel état étoient ses affaires, & en même-temps celles de son ministère. Colbert usoit de cette sage précaution, à cause de la multitude d'affaires qui lui pèsent par les mains, & dans le détail desquelles le roi ne pouvant le suivre, il auroit été aisé de lui inspirer des soupçons.

Tout le monde a connu Poisson, fameux comédien de la troupe française. Il étoit bien venu partout. Monsieur Colbert lui avoit nommé un enfant, honneur aussi grand qui pût arriver à un comédien, ce qui lui avoit donné entrée chez le ministre, à qui il portoit quelquefois des vers à sa louange. Un jour qu'il y fut, après y avoir été plusieurs fois pour tâcher d'obtenir un emploi pour le filsul, mais jusqu'alors inutilement, il salua M. Colbert, & lui dit qu'il apportoit quelques vers qu'il prenoit la liberté de lui présenter. Le ministre rebuté de pareilles pièces, lui coupa la parole, & le pria, très-fortement même, de ne point lire les vers. Vous n'êtes faits vous autres, dit monsieur Colbert, que pour nous incommoder de la fumée de votre encens. Monseigneur, dit Poisson, je vous assure que celui-ci ne vous fera point de mal à la tête ; il n'y a rien, dit-il, qui approche de la louange. Monsieur de Maulevrier, & toute la compagnie, impatient de voir les vers de Poisson, prièrent instamment M. Colbert de lui laisser lire, ce qu'il permit, à condition qu'il n'y auroit point de louanges. Poisson commença ainsi :

Ce grand ministre de la paix,
Colbert que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais,

Poison, dit M. Colbert, vous ne tenez pas votre parole ; ainsi finissez ; je me souviendrai de vous, & vous rendrai service dans les occasions ; mais vous ne ferez plaisir de ne me plus apporter de vers remplis de mes louanges, ce n'est point là mon caractère. Monseigneur, répondit Poisson, je vous jure que voilà tout ce qu'il y en a dans cette pièce. N'importe, n'en lisez pas davantage, répliqua M. Colbert. La compagnie le pria néan-

moins de si bonne grâce, qu'il permit avec assez de peine à Poisson d'achever, ce qu'il fit en recommençant ce qu'il avoit déjà lu.

Le grand ministre de la paix,
Colbert que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais :
Eh bien, tenz, c'est mon compère.
Fier d'un honneur si peu commun,
Est-on surpris si je m'étonne,
Que de deux mille emplois qu'on donne
Mon fils n'en puisse obtenir un ?

Il eut l'emploi sur le champ.

Colbert se p'quoit d'une grande naissance ; il fit enlever la nuit dans l'église des cordeliers de Reims une tombe de pierre où étoit l'épithaphe de son grand-père, marchand de laine, demeurant à l'enfeigne du Long-vêtu, & en fit mettre une autre d'une vieille pierre, où l'on avoit gravé en vieux langage les hauts faits du preux chevalier *Colbert*, originaire d'Ecosse. L'archevêque de Reims m'a conté, dit l'abbé de Choisy, que quelque tems après, la cour ayant passé à Reims, M. *Colbert* l'alla voir, suivi du marquis de Seignelay son fils, & des ducs de Chevreuse & de Beauvilliers ses gendres, & qu'après une courte visite, il remonta en carrosse & dit au cocher, aux Cordeliers, L'archevêque curieux envoya un grifon voir ce qu'ils y faisoient, & il trouva M. *Colbert* à genoux sur la prétendue tombe de ses ancêtres, disant les sept-pseaumes, & en faisant dire à ses gendres fort dévotement. Il croyoit tromper tout l'univers, ajouta le bon archevêque ; & ce qui est plaisant, c'est que M. de Seignelay étoit dans la bonne foi & se croyoit descendre des rois d'Ecosse. Il avoit nommé un de ses fils Edouard, à cause, disoit-il, que les aînés de sa maison en Ecosse avoient tous portée ce nom là.

Un ministre m'a pourtant dit, (ajoute l'abbé de Choisy) que M. *Colbert*, en frappant son fils, (ce qui lui est arrivé plus d'une fois) lui disoit en colère : *Cochin, tu n'es qu'un petit bourgeois ; & si nous trompons le public, je veux au moins que tu saches qui tu es.*

M. *Colbert* parloit peu, & affectoit même une sorte de silence négatif. Madame Cornuel, femme d'un trésorier, & connue par ses réparties, entretenoit d'affaires ce ministre, qui ne lui répondoit rien : « Monseigneur, lui dit-elle, faites au moins quelque signe que vous m'entendez ».

Colbert ne fut que huit jours malade : on a dit qu'il étoit mort hors de la faveur : sujet de réflexions pour les ministres. Le roi avoit écrit à *Colbert* peu de jours avant qu'il mourût, pour lui commander de manger & de prendre soin de lui. Le malade ne put pas un seul mot, après qu'on lui eût lu cette lettre. On lui apporta un bouillon,

& il le refusa. Madame *Colbert* lui dit : « Ne vous lez-vous pas répondre au roi ? — Il est bien tems de cela ; c'est au roi des rois que je songe à répondre ». Comme elle lui disoit une autre fois quelque chose de cette nature, il lui dit : « Madame, quand j'étois dans ce cabinet à travailler pour les affaires du roi, ni vous ni les autres n'osiez y entrer ; & maintenant qu'il faut que je travaille aux affaires de mon salut, vous ne me laissez point en repos ». Le curé de Saint-Eustache vint lui dire qu'il avertiroit ses paroissiens de prier Dieu pour sa santé. « Non pas cela, dit M. *Colbert*, qu'ils prient Dieu de me faire mourir ».

COLERE Il seroit à souhaiter, dit Sénèque, que les mouvemens de la colère ne pussent nuire qu'une fois, à l'exemple des abeilles dont l'aiguillon se rompt à la première piqure qu'elles font.

Rien sans doute n'est plus propre à apaiser la colère, que la soumission de celui qui y a donné lieu.

Un père en colère descendant un escalier pour donner des coups de bâton à son fils : Monsieur, ne descendez pas davantage, lui dit le fils, pensez. Qu'après le quatrième degré l'on n'est plus pareil.

Leibnitz a consacré dans une épigramme latine l'histoire plaisante d'un cordonnier de Leyde : Lorsqu'on soutenoit des thèses à cette université, on étoit sûr d'y voir cet original ; quelqu'un qui s'en aperçut, lui demanda s'il savoit le latin : non, lui répondit l'artisan, je ne veux pas même me donner la peine de l'entendre. — Pourquoi venez-vous donc si souvent à cette assemblée où l'on ne parle que latin ? — C'est que je prends plaisir à juger des coups. — Eh ! comment en jugez-vous sans savoir ce qu'on dit ? — C'est que j'ai un autre moyen de juger qui a tort ; quand je vois à la mine de quelqu'un qu'il se fâche & qu'il se met en colère, je juge que les raisons lui manquent.

COLIGNY. L'amiral de Coligny fut assassiné la nuit de la Saint-Barthélemi 1572. Quand les assassins, conduits par le duc de Guise, entrèrent dans sa chambre, ils trouvèrent l'amiral assis dans un fauteuil : « Jeune homme, dit-il à Bésme », qui levoit le poignard sur lui, tu devrois respecter mes cheveux blancs ; mais fais ce que tu voudras, tu ne peux m'abréger la vie que de peu de jours ».

Les assassins, après avoir percé l'amiral de plusieurs coups, jetèrent son corps par la fenêtre dans la cour, où le duc de Guise pour le reconnaître eussay avec son mouchoir le sang qui lui couvrait le visage, & l'ayant foulé aux pieds : C'est bien commencer, dit-il à sa troupe, allons continuer notre besogne.

Besme, assassin de l'amiral de Coligny, eut l'imprudence de passer par la Saintonge, où les huguenots avoient des troupes: il fut pris & enfermé au château de Bourteville, dont *Bernardville* étoit gouverneur. *Besme*, ayant gagné un soldat de la garnison, se sauva. Le gouverneur en ayant été informé, monte aussitôt à cheval, court seul après lui & l'arrête. Alors *Besme*, prenant un de ses pistolets, dit au gouverneur: « Tu fais que je suis un mauvais garçon; » en même-temps il tire son coup, & le manque. « Je ne veux plus que tu le sois, » repliqua le gouverneur, en lui passant son épée au travers du corps.

Odet de Châtillon, évêque de Beauvais; frère de l'amiral de Coligny, avoit été fait cardinal à l'âge de seize ans. Il fut depuis dégradé de cette dignité par le pape Pie IV; il se maria publiquement en habit de cardinal à une demoiselle de Normandie, nommée *Elisabeth d'Auteville*, qu'il fit appeller comtesse de Beauvais. Le parlement de Paris lui fit son procès en 1569, pour crime de lèse-majesté. Il fut depuis envoyé par Charles IX, en Angleterre, pour y négocier auprès de la reine *Elisabeth*. Il mourut en 1571, empoisonné par son valet-de chambre, comme il se préparoit à repasser en France.

COLIQUE. Bousquet qui se signala dans l'emploi de son Roi, sous les règnes de Henri II, François II & Charles IX, se méloit aussi de faire la médecine. Etant allé voir, par l'ordre de François II, un ambassadeur qui avoit une violente colique, il lui dit, qu'étant lui-même fort sujet à cette maladie, il uisoit alors d'un remède qui le soulageoit très-promptement. « Quand la colique » me tient, dit-il, je mets le doigt d'une main par » le bas, & le doigt de l'autre main par le haut, » c'est-à-dire, l'un dans la bouche, & l'autre dans » l'endroit le plus opposé; & les changeant de » temps en temps pendant l'espace d'une demi- » heure, les vents se dissipent par les deux endroits, » & je suis soulagé ».

Brantome, qui a donné sur ce fou un mémoire fort étendu, dans la seconde partie de ses *Capitaines étrangers*, dit que l'ambassadeur le crut, & en fit l'essai une bonne demi-heure à bon escient, & qu'il en fit le conte dans la chambre du roi où en fut ri.

Le même auteur rapporte que M. d'Imbercourt, de la famille de Brimeu, dans les Pays-bas, étoit attaqué, dès qu'il se voyoit sur le point de combattre, d'une violente colique d'entrailles, qui le forçoit de descendre de cheval, pour aller dans un coin se satisfaire un besoin naturel. Il ne faut pas, dit Brantome, inférer de-là, que M. d'Imbercourt eût quelque crainte: il étoit très-brave; mais l'ardeur avec laquelle il se portoit à combattre, occasionnoit en lui cette révolution, dont les médecins peuvent rechercher la cause.

Il y a dans le Mercure de France, Juillet 1727, une ode sur la colique. Voici quelques vers qui nous ont paru pouvoir trouver place ici :

Cruel bourreau de ma famille,
Tyran fougueux, hydre infesté;
Colique, inexorable fille
De la tristesse & du chagrin;
Faut-il qu'une innocente vie,
Sans cesse à ta rage affouvie,
Succombe enfin sous tes efforts?

A peine je vis la lumière,
Que j'éprouvai tes traits perçans;
Barbare, tu fus la première
Pour qui j'eus un corps & des sens.

Quel bras contre moi se déploie?
Quel Dieu s'arme contre mes jours!
Mes flancs deviennent-il la proie
Ou des coqueux ou des vautours?

COLLETET (Guillaume), mort en 1659.

Le cardinal de Richelieu fit présent de six cens livres à Colletet, pour fix mauvais vers à sa louange. Colletet eut raison de lui dire aussi-tôt :

Armand, qui pour six vers m'as donné six cens livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres!

Colletet épousa de suite trois de ses servantes; les gages qu'il leur devoit leur tenoit lieu de dot. Claudine étoit la dernière; c'est sous son nom qu'il faisoit des vers: c'est pourquoi après la mort de ce poète, La Fontaine lui fit cette épigraphe :

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eût la bouche close
Sa femme ne dit plus rien;
Elle enterra vers & prose
Après le pauvre chrétien.
En cela je plains son zèle;
Et ne fais au par-dessus,
Si les grâces font chez elle,
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloire sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons d'ailleurs
Qu'en la langue de sa mère.
Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.

L'admirable caractère que celui du complaissant M. Colletet, s'écrie M. Chevreau! Nous allons bien y eurent manger chez lui, à condition que chacun y seroit porter son pain, son plat, avec

deux bouteilles de Champagne ou Bourgogne, & par ce moyen nous n'étions pas à charge à notre hôte. Il ne fournilloit qu'une vieille table de pierre, sur laquelle Ronfard, Jodelle, Belleau, Baif, Amadis, Jamin, &c., avoient fait en leur tems d'affez bons repas; & comme nous ne nous occupions que du présent, l'avenir & le passé n'y entroient jamais en ligne de compte.

COLOMB, mort en 1506.

Christophe Colomb, fils d'un cardeur de laine dans le territoire de Gênes, par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, jugea qu'il devoit y en avoir un autre, & résolut de le découvrir. Il est traité de visionnaire par ses patriotes; Jean II, roi de Portugal se rit des propositions que lui fait Colomb; qui enfin, après bien des humiliations à la cour d'Espagne, obtient trois vaisseaux, avec lesquels il va mouiller aux îles Canaries. Delà il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première île de l'Amérique & y aborder.

Pendant le voyage audacieux qu'entreprit Christophe Colomb pour la découverte du nouveau monde, sa petite flotte essaya un coup de vent terrible qui la fit dans le plus grand danger. Tous les officiers murmuroient & voulaient absolument faire tourner les voiles, renoncer à l'entreprise, & chercher une rade où ils pussent abriter leurs vaisseaux. Colomb seul s'opposa à cette résolution: « Messieurs, leur dit-il avec colère, il faut suivre notre destination, ce n'est que dans l'autre monde » que vous pouvez espérer de trouver un abri ».

Cet illustre voyageur fait une descente à la Jamaïque, où il veut former un établissement. Les insulaires s'éloignent du rivage, & laissent manquer les Caillans de vivres. Un stratagème très-singulier est mis en usage dans cette occasion pressante.

Il doit y avoir bientôt une éclipse de lune. Colomb fait avertir les chefs des peuplades voisines qu'il a des choses très-importantes à leur communiquer. Après leur avoir fait des reproches très-vifs sur leur dureté, il ajoute d'un ton assuré: *Pour en serrez bientôt rudement punis: le dieu puissant des Espagnols, que j'adore, va vous frapper de ses plus terribles coups. Pour preuve de ce que je vous dis, vous allez voir, dès cet soir, la lune rougir: puis s'obscurcir & vous refuser sa lumière. Ce ne sera là que le prélude de vos malheurs, si vous ne profitez de l'avis que je vous donne.*

L'éclipse commença en effet quelques heures après. La désolation est extrême parmi les Sauvages. Ils se prosternent aux pieds de Colomb, & jurent qu'ils ne le laisseront plus manquer de rien. Cet homme habile se laisse toucher, s'enferme comme pour apaiser la colère céleste, se montre

quelques instans après, annonce que dieu est apaisé & que la lune va reparoitre. Les barbares demeurent persuadés que cet étranger dispose à son gré de toute la nature, & ne lui laissent pas le temps même de désirer.

Christophe Colomb parloit avec simplicité de sa découverte du nouveau monde; & de quelqu'un voyant qu'il s'abaissoit, dit qu'en effet son entreprisa n'étoit pas surprenante: « Encore moins », repliqua l'illustre Génois, que de faire tenir cet œuf sur sa pointe ». On essaya, personne ne put y réussir. Alors Colomb pria l'œuf, en cassa un peu le bout, & le fit tenir aisément. On voulut se moquer de cet expédient: « Voilà comme vous êtes », reprit il alors, vous trouvez toutes choses si faciles après qu'elles sont faites ».

COLOMBIERES. Au siège de Saint-Lo en 1574, Colombières qui commandoit dans cette place ne voulut jamais se rendre: il s'avança sur la brèche, ayant à ses côtés ses deux fils, l'un âgé de dix ans & l'autre de douze. « Mes compagnons », dit-il à ses soldats, avec votre vie & la mienne, j'offre encore à Dieu ce que j'avois de plus cher, celle de ces deux enfans; j'aime mieux que leur sang pur & sans tache soit ici confondu avec le mien, que de le laisser au pouvoir des tyrans qui veulent forcer nos consciences & contraindre notre foi ». Il fut tué. Ses enfans ne reçurent point la moindre blessure.

COMÉDIE, COMÉDIENNES, COMÉDIENS. Les philosophes se moquent des folies des hommes; les marchands en profitent; mais les comédiens s'en moquent & en profitent.

En 1600, des comédiens de province obtinrent la permission de s'établir à Paris. Ils ouvrirent leur théâtre à l'hôtel d'Argent, rue de La Poterie. En 1609, à l'occasion de quelques désordres arrivés à la porte du spectacle & de celui de l'hôtel de Bourgogne, le juge de police rendit une ordonnance, dont voici quelques articles: « Sur la plainte faite par le procureur du Roi que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne & de l'hôtel d'Argent finissent leurs comédies à heures indues & incommodes pour la saison d'hiver, & que sans permission ils exigent du peuple des sommes excessives; étant nécessaire d'y pourvoir & de leur faire taxe modérée, nous avons fait & faisons très-explicites défenses auxdits comédiens, depuis le jour de la Saint Martin jusqu'au quinzième février, de jouer passé quatre heures & demie au plus tard; auxquelx pour cet effet enjoignons de commencer précieusement avec telles personnes qu'il y aura à deux heures après midi, & finir à ladite heure de quatre heures & demie, & que la porte soit ouverte à une heure précisée. Défendons aux comédiens de prendre plus grande somme des habitans &

« autres personnes que de cinq sols au parterre ,
 « & de dix sols aux loges & galeries ; & en cas
 « qu'ils ayent quelques actes à représenter où il
 « co-viendra plus de frais , il y fera par nous
 « pourvu sur leur requête ».

Lorsque les COMÉDIENS FRANÇOIS vinrent s'établir sur leur théâtre, dans la rue des Fossés Saint-Germain en 1689, ils réglèrent que chaque mois on prélèveroit sur la recette une certaine somme qui seroit distribuée aux couvents ou communautés religieuses les plus pauvres de la ville de Paris. Les Capucins ressentirent les premiers effets de cette aumône. Les Cordeliers demandèrent la même charité par le placet suivant qui se trouve dans l'histoire du théâtre françois.

MESSIEURS,

« Les pères Cordeliers vous supplient très-
 » humblement d'avoir la bonté de les mettre au
 » nombre des pauvres religieux à qui vous faites
 » la charité. Il n'y a point de communauté à Paris
 » qui en ait plus de besoin, eu égard à leur grand
 » nombre & à l'extrême pauvreté de leur maison,
 » qui le plus souvent manque de pain. L'honneur
 » qu'ils ont d'être vos voisins leur fait espérer que
 » vous leur accorderez l'effet de leurs prières
 » qu'ils redoublent envers le Seigneur, pour la
 » prospérité de votre chère compagnie ». Les
 Comédiens leur accordèrent 3 livres par mois.

Les Augustins réformés du fauxbourg Saint-Germain demandèrent la même grace qui leur fut accordée. Leur placet se trouve pareillement dans l'*Histoire du Théâtre françois*, en voici la copie.

A Messieurs de l'illustre compagnie de la Comédie du Roi.

MESSIEURS,

« Les religieux Augustins réformés du fauxbourg
 » Saint-Germain, vous supplient très-humblement
 » de leur faire part des aumônes & charités que
 » vous distribuez aux pauvres maisons religieuses
 » de cette ville, dont ils sont du nombre : ils
 » prient Dieu pour vous ».

Les Mousquetaires, les Gardes-du-corps, les Gendarmes, les Chevaux-légers entroient anciennement à la comédie sans payer, & le parterre en étoit toujours rempli. Le célèbre Molière, qui dirigeoit alors le spectacle, pressé par les comédiens, obtint du Roi un ordre pour qu'aucune personne de sa maison n'entrât à la comédie sans payer. Ces Messieurs, indignés, forcèrent les portes de la comédie, tuèrent les portiers, & cherchèrent la troupe entière pour lui faire essuyer le même traitement. Un jeune acteur, nommé Bégart, qui étoit habillé en vieillard pour la pièce qu'on alloit

jouer, se présenta sur le théâtre: *Eh! Messieurs*, leur dit-il, *épargnez un vieillard de soixante-quinze ans qui n'a plus que quelques jours à vivre*. Cette plaisanterie fit rire les mutins ; & ce que n'aurolent peut-être pas fait les meilleures raisons, calma leurs fureurs. Molière tint ferme, & l'ordre du Roi fut depuis oblévié.

Des anecdotes très-intéressantes pour notre scène dramatique, sont les changemens arrivés depuis quelques années à la comédie françoise. Ces changemens ont été très-bien exposés dans un discours imprimé dans l'état de la musique du Roi. Il a manqué, y est-il dit, à Corneille, à Racine & à Molière, cette vérité de représentation, si propre à favoriser le succès des drames. Le peu de goût ou le défaut de zèle de leurs acteurs déroba, aux yeux de leurs contemporains, les plus grands beautés de leurs ouvrages. Une scène embarrassée de spectateurs toujours frivoles & peu attentifs, des personnages revêtus d'habillemens bizarres, & rarement convenables à leurs rôles, détruisoient cette illusion précieuse à laquelle l'intérêt est si étroitement lié. De nos jours mêmes, nous avons vu les femmes des consuls romains & des héros grecs, paroître avec des habits françois, & ne différer de nos petites maîtresses que par une coiffure de mauvais goût, que le caprice de l'actrice imaginoit, & qu'elle faisoit souvent contraster avec son rôle. Les mêmes consuls romains & les mêmes grecs, couverts de la cuirasse antique, & chaussés du cothurne, portoient nos chapeaux françois, surmontés d'un panache qui rendoit encore cette coiffure plus barbare, & la disparate plus choquante. Enfin Mademoiselle Clairon & M. Le Kain, éclairés & conduits par l'amour de leur talent, ont introduit le costume, dont la nécessité étoit si évidente. Les paniers & les chapeaux ne paroissent plus dans le tragique, s'ils n'y sont essentiels. On dessine les habits d'après les antiques. Nos plus célèbres peintres sont consultés avant nos marchandes de modes & nos tailleurs. Ce changement a paru si avantageux, que les autres spectacles l'ont adopté. Les comédiens de province en ont généralement senti les avantages. L'émulation s'est ranimée entre les différentes troupes, à la faveur de cette utile nouveauté. Le goût du public s'est réveillé ; & jamais nos théâtres n'ont été suivis avec plus d'affluence. On a cherché à jeter de la magnificence dans la représentation des pièces ; on a multiplié les gardes & les soldats qui environnent ou suivent les personnages tragiques ; on les a revêtus avec décence, & toujours conformément à la vérité historique. Les coups de théâtre se font avec plus de précision, de faste & de vraisemblance. Les dénouemens s'exécutent sans embarras & sans ridicule. Cependant il manquoit encore cette liberté de la scène, si long-temps désirée par les maîtres du théâtre. En 1760, un amateur a eu la générosité

de procurer à la nation, ce qu'elle sembloit souhaiter inutilement. Un théâtre vuide de spectateurs, œuvre une nouvelle carrière au génie des auteurs dramatiques & à l'art des *comédiens*. Tel est l'état actuel de la *comédie française*, de ce spectacle où tant de chefs-d'œuvres, dans tous les genres, étoient représentés avec si peu de vérité & d'illusion ; où la même décoration servant à la fois au tragique & au comique, étoit, tantôt un temple, & tantôt un salon ; tantôt un vestibule commun, & tantôt un cabinet particulier. Le roi, toujours attentif aux progrès des arts, vient d'accorder à ses *comédiens* l'usage de quelques décorations. Tout concourt en un mot à rendre désormais notre scène digne de la beauté de nos poèmes. Quels avantages ne doivent pas résulter de ces différentes réformes ? Les auteurs, dans les plans de leurs ouvrages, ne seront plus intimidés & refroidis par la crainte des contre-temps qu'entraîne inévitablement une exécution rendue difficile par le peu d'étendue de la scène, & l'embarras qu'y jectoit la présence des spectateurs. Il n'en résulte pas moins d'avantages pour le *comédien* intelligent ; un espace plus étendu lui permettra de varier ses attitudes, de changer les positions, de donner plus de naturel & de vivacité à ses mouvements : en un mot, le génie de l'acteur pourra peindre celui du poète ; peut-être même la force de l'illusion théâtrale pourra-t-elle faire oublier au spectateur l'auteur & le *comédien*. M. de Voltaire avoit si bien senti l'utilité d'un théâtre plus étendu, qu'il est peu de préfaces où il n'en soit question. Il parle encore d'un établissement à la gloire des arts : c'est d'élever en l'honneur des grands hommes qui les ont illustrés, des monumens qui transmettent leur mémoire à la postérité. Ce projet commence à s'exécuter. Les *comédiens*, jaloux de perpétuer parmi eux d'une manière plus particulière le souvenir des pièces de leur théâtre, veulent orner leur nouvelle salle d'assemblée des bustes de ces illustres auteurs ; ils l'ont déjà décorée du portrait du Roi que Sa Majesté leur a donné.

Ce fut sur le théâtre du Marais que deux *comédiennes* (les demoiselles Marotte Beauré & Catherine des Urles) se donnèrent rendez-vous pour se battre l'épée à la main, & se battirent en effet à la fin de la petite pièce.

Un *comédien* dit à un officier qui cherchoit à l'humilier : « Avec quatre aunes de drap le Roi peut faire en deux minutes un homme comme vous ; & il faut un effort de la nature & vingt ans de travail pour faire un homme comme moi ».

Un homme d'esprit a dit en parlant des *comédiens*, que les gens dont la profession est de donner du plaisir aux autres, en veulent trop prendre ; de-là vient qu'ils sont souvent mal leurs affaires.

Bien des fots qui ne font qu'étourdis, se croyent vifs : il en est de même des *comédiens*, qui n'ont de feu que dans la tête ; c'est dans le cœur qu'il en faut. Nous sommes tous fings par l'esprit, originaux par le cœur.

La cour étant à Fontainebleau, quatre *comédiens* du Roi vouloient risquer au théâtre chacun dix pistoles dans les appartemens. Ils jouèrent de malheur, ils perdirent leurs quarante pistoles. Après quoi, se regardant tous quatre, il leur prit une forte envie de rire à leurs propres dépens. Un seigneur de la cour choqué de leurs ris déplacés, s'écria : « Morbleu, peut-on rire ainsi quand on perd son argent ? — Oui, Monsieur, lui répondit un des *comédiens*, nous perdons nous autres » notre argent comme nous le gagnons ».

On me contoit l'autre jour, qu'à Madame de Sévigné dans une de ses lettres, d'un *comédien* vouloit le marier quoiqu'il eût un certain mal un peu dangeux. Son camarade lui dit : « Hé ! morbleu, attends que tu sois guéri, tu nous perdras tous ». Cela, ajouta Madame de Sévigné, me parut faire épigramme.

Un *comédien* qui venoit d'acheter une terre seigneuriale en toute justice, demandoit au curé les piécies nominales qu'il avoit droit d'exiger comme seigneur ; le curé embarrassé d'accorder ce droit honorifique avec la loi de l'église, qui excommunioit les *comédiens*, dit à ses paroissiens dans son prône : « Mes chers frères, prions Dieu pour la conversion de monsieur un tel, *comédien*, seigneur de cette paroisse ».

Mais l'Assemblée nationale a décidé par son décret du 24 Décembre 1789, que les *comédiens* peuvent être des citoyens honorables, & qu'ils peuvent en remplir toutes les fonctions.

Quelques importants du parterre demandèrent, dit-on, pour la première fois l'auteur après la représentation de *Mérope*. On n'a cessé depuis de le demander à chaque nouvelle pièce, soit pour l'applaudir, soit pour le bafouer ; mais il paroît que les auteurs commencent aujourd'hui à s'affranchir de cette espèce de servitude, & ils font bien. Les spectateurs des théâtres de Londres ont essayé depuis peu d'établir cet incommode & ridicule usage. L'auteur d'une pièce nouvelle angloise, aux cris impératifs & redoublés des communes du théâtre, parut & leur fit ce compliment : « Messieurs, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait en accueillant mes foibles essais ; mais par reconnaissance vous auriez bien dû m'épargner la peine de me donner en spectacle, d'autant plus qu'il y a quelque différence entre l'ouvrage & l'auteur. La déclamation de l'un pourroit être de

- » vous amuser quelque temps ; mais je n'ai jamais
» pensé que ce dût être celle de l'autre ».

Un prince d'Italie entretenoit des *comédiens* qu'il ne payoit pas : un jour qu'ils représentoient bien au goût du prince, il leur dit : vous êtes de bons *comédiens*.—Oui, Monseigneur, répondit un d'entre eux, & si bons qu'on ne peut nous payer.

Les aventures d'un *comédien* ambulant rapportées dans le *Magasin Britannique* (*Journal Anglois*), peuvent amuser par le ton de plaisanterie naïve qui y règne. Je fus l'autre jour, dit l'auteur du *Journal*, dans le parc de Saint James, vers l'heure où tout le monde le quitte pour aller dîner ; je n'aperçus que très-peu de gens qui continuoient à promener dans les allées, & tous avoient la mine de chercher à distraire plutôt la faim, qu'à gagner l'appétit.

» Je m'assis sur un banc à l'extrémité duquel étoit un homme fort mal vêtu, mais qui, malgré le mauvais état de son habillement, conservoit un air distingué ; en un mot, je le pris, suivant l'expression de Milton, pour quelque gentilhomme dépouillé de ses rayons ; nous commençâmes alternativement à tousser, à nous moucher, à nous regarder, comme on a coutume de faire en pareille occasion ; & enfin j'entamai le discours :

» Pardon, Monsieur, lui dis-je, il me semble que je vous ai déjà vu.—Votre visage.....Monsieur, me repliqua-t-il fort gravement, il est vrai que ma physionomie est très-répandue ; je suis connu dans toutes les villes de la Grande-Bretagne autant que le dromadaire & le crocodile qu'on y promène par-tout.

» J'ai l'honneur de vous informer, Monsieur, que pendant seize années j'ai fait avec quelque distinction le rôle de bouffon sur un théâtre de marionnettes : j'eus dernièrement querelle avec le docteur *Burthelme* ; nous nous battîmes, & nous nous quitâmes, lui pour aller vendre aux épingleurs de *Rosmarylane*, le seigneur *Polichinelle* & toute sa suite ; & moi, comme vous voyez, pour mourir de faim dans le parc Saint-James. Je suis fâché, Monsieur, lui répondis-je, qu'une personne de votre figure soit exposée à de pareilles disgrâces.....Oh, Monsieur, ma figure est résorbée à votre service : à la vérité, je ne me vante pas de manger beaucoup, mais le jeûne ne m'attriste point ; & grâce au destin, quoique je n'aie pas un fol, je n'engendre point de mélancolie : je ne suis jamais honteux d'accepter une politesse d'un honnête homme. Voulez-vous me donner à dîner ? je vous régèlerai à mon tour si je vous rencontre une autre fois dans ce parc, ayant

comme moi, bon appétit & n'ayant point d'argent :

» —J'aime les originaux de toute espèce, & le récit de leurs aventures me fait beaucoup de plaisir. Je menai mon homme au cabaret le plus prochain, & l'on nous servit dans le moment une grillade & un pot de bière, dont l'écume s'élevait au-dessus du vase. Il est impossible d'exprimer combien cette chair splendide redoubla la gaieté de mon convive ; il tomba sur cette grillade, quoique brûlante, & en un instant elle disparut. Après qu'il eut bien mangé : Monsieur, me dit-il, cette grillade étoit assurément des plus coriaces, néanmoins je l'ai trouvée de bon goût exquis, & plus tendre que du poulet. O délices de la pauvreté ! O charmes du bon appétit ! Nous autres gueux sommes les enfans gâtés de la nature ; c'est une marâtre pour les gens riches : les plus délicats ne sauroient satisfaire leur goût ; les vins pétilans de Champagne ne chatouillent point leur palais, tandis que la nature entière est prodigue pour nous en friandises. Réjouis-toi, mon ami : vive le gueur ! Je n'ai point un pouce de terre, mais qu'un torrent ravage les moulins de Cornouailles, je suis tranquille ; que la mer engloutisse des vaisseaux, peu m'importe : je ne suis point un Juif. Allons, Monsieur, buvons, & je vous conterai mon histoire.

» Je descends d'une famille qui a fait du bruit dans le monde ; ma mère croit des huîtres, & mon père étoit tambour : j'ai même oui-dire que parmi mes aïeux je pouvois compter des trompettes ; plus d'un homme de qualité auroit peine à prouver une généalogie plus respectable, mais ce n'est pas-là ce dont il s'agit. J'étois fils unique & l'enfant gâté de mon père & de ma mère, le charme de leur entretien, & le gage de leur mutuel amour ; mon père m'apprit à battre la caisse, je parvins bientôt à être tambour des marionnettes, & tout le reste de ma jeunesse j'ai été le compère, (*l'interprète*) de *Polichinelle* & du roi Salomon dans toute sa gloire. Fatigué de ces honneurs, je me fis soldat. Je n'aimois point à battre la caisse, je m'ennuyais bientôt de porter le mouquet.

» J'avois la fureur de faire le gentilhomme ; j'étois forcé d'obéir à un capitaine ; il avoit les caprices ; j'avois les miens, & vous avez sans doute aussi les vôtres. Je conclus qu'il valoit mieux suivre ses fantaisies que celles d'un autre : je demandai mon congé, on me le refusa ; je désertai. Délivré du militaire, je troquai mes habits de soldat, contre de plus mauvais encore ; & pour n'être point ratrapé, j'allai par les routes les moins fréquentées.

» Un soir, comme j'entrois dans un village, j'aperçus un homme qui se débatoit dans un bourbier, & qui étoit sur le point d'y être étouffé ;

je volai à son secours & lui sauvai la vie : c'étoit précisément le paffeur du lieu ; je fus charmé de cette rencontre. Il s'en alloit après m'avoir remercié, mais je voulus l'accompagner jufqu'à la porte de fon logis.

Chemin faifant, il me fit plusieurs queftions ; il me demanda qui étoit mon père, d'où je venois, où j'allois, fi j'étois un garçon fidèle, &c. Je le faifis fur tous ces points, & je lui vantai particulièrement ma fobriété (*mofieur, j'ai l'honneur de boire à votre fanté*). Pour abrégé, il avoit befoin d'un valet, il me prit à fon fervice. Je vécus trois mois avec lui ; nous ne nous accommodâmes point eniembé. J'avois grand appétit, il ne me donnoit rien à manger ; j'aimois les jolies filles, & fa fervante étoit laide & méchante. Ils avoient réfolu entre eux de m'affamer, mais je pris la ferme réfolution de m'opposer à cet homicide. Je gобоis tous les œufs frais, j'achevois toutes les bouteilles entamées, & tout ce qui pouvoit être mangé difparoittoit. On me donna trois fchellings fix fols pour trois mois de gages. Pendant que l'on comptoit mon argent, je me préparai à mon départ. Il y avoit deux poules pendues au croc avec quelques poulets ; pour ne point féparer les mères d'avec les enfans, je mis le tout dans mon biffac. Après ce petit exploit, je vins, le bâton à la main & la larme à l'œil, prendre congé de mon bienfaiteur. Je n'avois pas fait trente pas hors de la maifon, que j'entendis crier après moi : *Arrêtez et volez*. La voix de la fervante, que je reconnus, me donna des ailes. Mais arrêtons-nous ; il me femble que j'ai été trois mois fans boire chez ce maudit curé : je veux que ceci me ferve de poifon, fi de ma vie j'ai paffé un temps plus défagréable.

Au bout de quelques jours, je fus rencontré d'une troupe de *comédiens ambulans* : mon cœur trefsaillit de joie à leur afpect ; je me fentois un penchant invincible pour la vie errante. Je leur offris mes fervices ; ils les acceptèrent. Ce fut un paradis pour moi que leur compagnie ; ils chantoient, danfoient, buvoient, mangeoient & voyageoient en même temps. *Par le fang des miracles* ! je ne crus commencer à vivre que de ce moment ; je devins tout-à-fait gaillard ; & jeinois du matin au foir des bons mots de mes camarades. Je leur plus autant qu'ils me plurent : je n'étois pas mal de figure, & comme vous voyez, & quoique fort gueux, je ne crevois pas de modeftie. J'adore la vie vagabonde ; on eft tantôt bien, tantôt mal ; on mange quand on peut, & l'on boit (*le pot eft vuide*) quand on a de quoi boire.

Nous arrivâmes à Tenterden, où nous louâmes un grenier pour y repréfenter *Romeo & Juliette*, accompagné de tous les agrémens, de la pompe funèbre, de la foule & de la fécne du jardin. Un

Encyclopædiana.

comédien du théâtre royal de *Drury-Lane*, devoit jouer le rôle de *Romeo*. Une grande fille, qui n'avoit encore paru fur aucun théâtre, devoit faire le personnage de *Juliette* ; & moi, je devois moucher les chaudières : chacun d'eux excelloit dans fon genre. Nous ne manquâmes point de figures ; mais la difficulté confiftoit à les habiller : je fus le feul qui eus un habit qu'on peut appeler de caractère. Notre représentation fut univerfellement applaudie ; tous les fpectateurs furent enchantés de nos talens.

Il y a une règle que tout *comédien* ambulant doit obferver, s'il afpire au fuccès. Agir & parler naturellement, ce n'eft point jouer. Pour plaire, dans la province, il faut être ampoulé, rouer des yeux égarés, prendre des attitudes forcées, avoir, en un mot, l'air d'un énérgumène : tels font les moyens de réuffir infailliblement. Comme on nous combla d'éloges, il étoit fort naturel que je m'en attribuaiffe une partie. Je mourois les chaudières, & quand une fille n'eft point éclairée, vous conviendrez, *mofieur*, que la pièce perd la moitié de fes agrémens. Nous repréfentâmes quatorze fois de fuite, & le fpectacle fut toujours rempli. La veille de notre départ, nous annonçâmes une pièce excellente, & dans laquelle nous devions déployer tous nos talens. Les prix étoient doublés, & nous nous attendions à une recette très-confidérable. Malheureusement le premier acteur fe trouve attaqué tout-à-coup d'une fièvre violente ; toute la troupe, confignée, s'affemble, & maudit cent fois l'acteur qui s'eft avisé de tomber malade fi mal-à-propos. Je fis ce moment, & je propofe de jouer à fa place. Le cas étoit défefpéré, on accepte mon offre. En conféquence je prens mon rôle d'une main, & tenant de l'autre un pot de bière (*mofieur, à votre fanté*), je meuble ma mémoire de cinq cents vers. Etonné moi-même de cette prodigieufe facilité, je fens que la nature m'a défigné pour un emploi plus relevé que celui de moucheur de chaudières ; je vais triomphant retrouver mes compagnons, que je jette dans la plus grande furprife. Je repêce avec eux mon rôle ; je le joue en public deux heures après, & j'entraîne tous les fuffrages. La troupe, ravie autant que moi, diffère fon départ, & elle afficelle, qu'à l'infiance de plusieurs perfonnes de confidération, elle fera encore quelque fejour à Tenterden. Je parois fur la fcène dans le rôle de *Bajazet* ; il fembloit que la nature m'eût formé expès pour repréfenter ce personnage. J'étois grand, j'avois la voix rauque ; & avec un gros turban enfoncé fur mes yeux, j'avois l'air du plus fier mufelman qui ait jamais vu l'orient. Quand j'entrai fur la fcène, en fecouant mes chaînes, on applaudit à tout rompre. J'adoucis mes regards ; & avec une foudre gracieuse, je reffai profondément incliné vers les fpectateurs, qui redoublèrent leurs applaudiffemens. Comme le rôle de *Bajazet* eft extrê-

-R r

mement passionné, j'avois eu la précaution de renforcer mes esprits de trois grands verres de brandevin. (*Mais il n'y a plus rien dans le pot.*) La chaleur que je mis dans ma déclamation est une chose inconcevable : *Tamerlan* ne fut qu'un *for vis-à-vis* de moi. De temps en temps il vouloit hausser le ton, mais je le rabaissois bien vite par la vigueur & la supériorité de celui que je prenois. Mes gestes étoient d'ailleurs admirables ; mille attitudes variées, des exclamations sans nombre, quel *bouhaha* fur-tout, lorsque je croisois les bras sur ma poitrine ! J'ai remarqué qu'à Drury-Lane, cela produisoit un effet merveilleux ; en un mot, je me couvris de gloire, & je fus regardé comme un prodige. Toutes les dames de Tenterden vinrent me complimenter sur mes talens ; les unes louoient ma voix, les autres vantoient ma figure. *Sur mon honneur*, dit l'une d'entr'elles, *il deviendra bientôt un des plus jolis acteurs de l'Europe ; c'est moi qui vous le dis, & je m'y connois.*

Un comédien est sensible aux premières louanges, & les reçoit comme une faveur ; mais quand on les lui prodigue, il s' imagine que c'est un tribut qu'arrache son mérite. Loin de remercier ceux qui m'en accabloient, je m'applaudissais en moi-même, & j'avois souvent l'impertinence d'être brusqué jusqu'à l'impolitesse. Je vous avoue que j'ai été bien payé de mon insolence, comme vous le verrez tout-à-l'heure. Nous quittâmes enfin l'aimable Tenterden, où les dames, en honneur, sont de très-bons juges des pièces de théâtre, & décernent encore mieux du mérite des acteurs. (*Allons, monsieur, buvons, s'il vous plaît, à leur santé.*) J'entrai dans leur ville moucheur de chandelles, j'en forai héros. Ainsi va le monde ; aujourd'hui laquais, demain grand seigneur.

Je pourrois en dire davantage sur ce sujet, qui est vraiment sublime ; mais ne parlons point de la fortune & de ses bizarreries, cela nous incommoderoit, la rate. De Tenterden, nous allâmes à Newmarket, lieu célèbre par ses courses & par tant de tous qui s'y ruinent par des rageures. J'y jouai les premiers rôles & j'y brillai à l'ordinaire ; je suis très-persuadé que j'y aurois passé long temps pour le plus grand comédien de l'univers, sans une cruelle aventure qui me vait vous raconter. Je chatois toutes les dames, en faisant le personnage de *fur Hurry Wildair*. Quand je tirois ma tabatière, toute la salle retentissoit d'un bruit flatteur d'admiration ; mais quand je dinois des coups de bâton à l'échevin, vous eussiez vu rire toutes les femmes, jusqu'à tomber en convulsion.

Il se rencontra dans Newmarket une provinciale maudite, qui avoit demeuré neuf mois à Londres, & qui, par cette raison, prétendoit être l'oracle du goût qu'on devoit suivre à New-

market. On lui parla de mes talens, chacun m'élevait jusqu'aux nues, & cependant elle s'obstinait toujours à ne vouloir en juger que par elle-même ; elle ne pouvoit concevoir, disoit-elle, qu'un histrion ambulante (pardonnez-lui le terme) pût être propre à autre chose qu'à faire périr d'ennui. Elle étourdissait toutes les sociétés des éloges qu'elle donnoit à Garrick, & ne parloit que du théâtre & des comédiens de Londres. Enfin, on lui persuada de venir au spectacle ; on m'avertit secrètement qu'à ma première représentation je devois avoir ce juge redoutable.

Cet avis ne m'intimida pas du tout. Je parus sur la scène d'un air libre & dégagé, une main dans mes culottes & l'autre dans ma veste, ainsi que les plus fameux comédiens de Drury-Lane. Mais, loin de fixer les regards sur moi, je m'aperçus que tous les spectateurs cherchoient, dans les yeux de la provinciale qui avoit relé neuf mois à Londres, s'ils devoient m'applaudir ou me siffler. J'ouvre ma tabatière ; je prends du tabac, la provinciale garde un feuillet qui me glaoit, & sa gravité se répand sur tous les visages. Je casse mon bâton sur les épaules de l'échevin, la provinciale hausse les épaules, & tous les spectateurs en font autant. Enfin, je me mets à rire de la meilleure grâce du monde, je n'en suis pas plus heureux. J'avoue qu'en cet instant je fus totalement déconcerté. Mon tiers forcé ne fut plus qu'une grimace, & tandis que je me battois les flancs pour jouer la gaieté, on lisoit dans mes yeux la tristesse la plus profonde. En un mot, la provinciale vint à la comédie dans l'intention de s'y délecter, & elle s'y dépit ; sa réputation expira, & le pot est vide.)

COMÉDIE ITALIENNE. Depuis long-temps nous avons en France des comédiens italiens, & l'on fait qu'en 1577 on avoit déjà une troupe appelée *Lipetosi*, qui jouait à l'hôtel de Bourbon ; mais elle n'avoit point alors d'établissement fixe ; & après quelques années elle fut remplacée par une autre, qui fut elle-même supprimée en 1662. Il en vint une nouvelle, à qui on permit de jouer sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, alternativement avec la troupe de Molière, au petit Bourbon, & depuis sur le théâtre du palais-royal.

Ce ne fut qu'en 1680, que les deux troupes françoises s'étant réunies à l'hôtel de Guénégaud, après la mort de Molière, les comédiens se trouvèrent seuls en possession du théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Ils continuèrent leurs représentations jusqu'à l'année 1697, que l'on fit fermer leur théâtre. Dans les pièces italiennes qu'ils jouaient à l'improptu, on attachoit de simples canevas concis de chaque pièce aux murs du théâtre, par derrière les coulisses, où les acteurs alloient voir au commencement de chaque scène

ce qu'ils avoient à dire. Cette façon de représenter une comédie donnoit lieu à la variété du jeu, & l'on croyoit voir toujours une pièce différente lorsqu'elle étoit jouée par différents acteurs : mais il falloit que tous les acteurs eussent beaucoup d'esprit, une imagination vive & féconde, pour que cette méthode fût du goût des spectateurs, ou que les spectateurs eussent bien peu de goût, pour s'accommoder des inepties qui sortoient souvent de la bouche des acteurs.

Le théâtre de la comédie italienne fut fermé pendant dix-neuf ans, & les comédiens qui composoient cette troupe se retirèrent chacun chez eux. M. le duc d'Orléans, régent du royaume, en fit venir d'autres, qui arrivèrent à Paris en 1716. Il avoit donné ordre à M. Rouillé, conseiller d'état, de faire chercher les meilleurs comédiens d'Italie, pour en former une troupe qu'il prit à son service. Lellies fut chargé de ce soin ; il choisit en acteurs & actrices tout ce qu'il crut le plus propre à féconder les vues de son altesse royale. Ils vinrent à Paris au nombre de dix & en attendant que l'hôtel de Bourgogne fût en état, M. le régent leur permit de jouer sur le théâtre du palais-royal, les jours qu'il n'y auroit point d'opéra.

Ce fut le 18 mai 1716 qu'ils débütèrent par une pièce italienne, intitulée : *l'heureuse surprise*. Le 20 du même mois, leur établissement fut annoncé par une ordonnance du roi. Le premier juin suivant, ils prirent possession du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, avec le titre de *comédiens ordinaires de son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans, régent*. Ce prince étant mort, le 2 décembre 1723, la troupe obtint le titre de *comédiens italiens ordinaires du roi*, avec quinze mille livres de pension ; & en conséquence, elle fit mettre sur la porte de l'hôtel de Bourgogne les armes de sa majesté, & au-dessus, sur un marbre noir, cette inscription en lettres d'or : *Hôtel des comédiens italiens ordinaires du roi, entretenus par sa majesté, rétablis à Paris en 24. MCC. XVI.*

Despréaux disoit, en parlant du théâtre italien : il y a de fort bonnes choses ; il y a du sel partout ; c'est, un grenier à fel.

Racine, le fils du grand Racine, nous dit quelque part, qu'il avoit connu un acteur & une actrice de l'ancienne troupe italienne, qui vivoient comme deux saints, & qui ne montoient jamais sur le théâtre sans avoir mis un cilice ; mais il ne les a point nommés.

Il y avoit dans l'ancienne troupe italienne un rôle de Mezzetin, qui étoit à-peu-près le même que celui de Scapin. Angelo Constantini, de la ville de Vérone, le joua avec succès jusqu'au mois de mai 1697, que le théâtre italien fut fermé. Mezzetin se mit au service d'Auguste, roi de Po-

logne, qui prit tant de plaisir au talent de ce comédien, qu'il le fit son camériste, & lui accorda d'autres grâces. Mais Mezzetin ayant eu l'audace d'adresser ses vœux à une maîtresse du prince, & d'accompagner sa déclaration de quelques discours peu mesurés sur ce monarque, il pensa perdre la vie, & resta vingt ans en prison. Toute l'avis, qui le croyoit mort, ne fut pas peu surpris de le voir reparoitre sur le nouveau théâtre italien le 5 février 1719. On courut d'abord en foule pour le voir jouer ; mais il ne tarda point à s'apercevoir que le goût du public étoit changé : c'est ce qui le détermina à se retirer en Italie, où il finit ses jours à l'âge de 75 ans.

On rapporte de lui ce trait : il vouloit dédier un ouvrage de sa façon à un duc protecteur zélé des talens ; mais, pour parvenir jusqu'à lui, il falloit avoir l'agrément d'un portier, & d'un laquais & d'un valet-de-chambre, dont les oreilles, suivant l'expression d'un auteur moderne, étoient dans leurs mains. Mezzetin tenta de les fléchir, mais inutilement. Voici comme il s'y prit pour s'en venger. « Monsieur, dit-il fort respectueusement au portier, je dois être récompensé d'un ouvrage que j'ai dédié à M. votre maître, laissez-moi entrer, je vous promets, si d'homme d'honneur, le tiers de ce qu'il me donnera ». Le portier, devenu plus humain à ces discours, lui dit : « Vous pouvez passer, je vous en crois sur votre parole ». Il fallut taire la même promesse au laquais de garde pour entrer dans l'appartement. Restoit un troisième tiers qu'il pria le valet-de-chambre, placé à la porte du cabinet, de vouloir bien accepter. Le voilà entré ; il fait son compliment, & présente son ouvrage. Le duc, charmé de cet hommage de la part d'un adepte fêté par tout, lui promet de lui accorder ce qu'il pourra désirer. « Monsieur, répondit Mezzetin, puisque vous avez cette bonté, je vous demande cent cinquante coups de bâton ». — Quelle est donc cette plaisanterie, reprit le duc ? Mezzetin lui raconta aussitôt à quel prix il a humanité le portier, le laquais & le valet-de-chambre. « Vous voyez bien, monseigneur, poursuivit-il, que n'ayant aucune part dans la récompense, je n'en aurai aucune aux coups de bâton, & j'aurai le plaisir de voir punir ceux qui m'ont mis à contribution ». Le duc ayant ri de tout son cœur, fit la mercuriale à ses gens, & envoya un présent à la femme de ce comédien, afin qu'il en profitât sans violer sa parole.

Scaramouche étoit un autre personnage de l'ancien théâtre : son caractère étoit celui de capitaine, qui n'est qu'un fanfaron & un poltron. Le fameux acteur qui remplissoit ce rôle dans l'ancienne troupe, se nommoit *Tiberio Fiorelli*. Il étoit né à Naples en 1608. Il fut un pantomime fin & spirituel : il avoit une femme qui remplissoit les rôles de sou-brette, & qui étoit fort galante. Un petit-maître

qui étoit à la comédie, voulant un jour badiner scaramouche à ce sujet, prit une paire de petites cornes de chevreuil, & la jeta aux pieds de l'acteur, en lui disant qu'il ramassât ses cornes. Scaramouche les prit, & après s'être tâté le front, il les rejeta au petit-théâtre, en lui criant : « Mon sieur, j'ai mes cornes, il faut que celles-ci soient les vôtres ».

Louis XIV, au retour de la chasse, étoit venu dans une espèce d'*incognito*, voit la comédie italienne qui se donnoit au château. Dominique y jouoit. Malgré le jeu de cet excellent arlequin, la pièce parut insipide. Le roi lui dit en sortant : Dominique, voilà une mauvaise pièce. Dites cela tout bas, je vous prie, lui répondit ce comédien, parce que si le roi le savoit, il me congédieroit avec ma troupe. Cette réponse, faite sur le champ, fit admirer la présence d'esprit de Dominique.

Ce même acteur, se trouvant au dîner du roi, avoit les yeux fixés sur un certain plat de perdrix. Ce prince, qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservoit : Que l'en donne ce plat à Dominique. Quoi, sire ! & les perdrix aussi ? Le roi, qui entra dans la pensée de Dominique, reprit : Et les perdrix aussi. Ainsi Dominique, par cette demande adroite, eut, avec les perdrix, le plat qui étoit d'or.

Ce fut en faveur de Dominique que le poète Santeuil, chanoine de Saint-Victor, fit cette épigraphe si connue, & que les italiens ont mise sur leur toide :

Cassitas ridendo moras.

Dominique, pour obtenir cette épigraphe de Santeuil, dont l'humeur étoit brusquée & difficile, eut devoir user de son art. Un jour ayant pris son habit de théâtre, avec son petit coupeau & son sabre de bois, il s'enveloppa d'un long manteau, & alla frapper à la porte de la chambre de Santeuil. Celui-ci ne répondit point. Dominique recommença. Ah ! quand tu serois le diable, s'écrie Santeuil, entre si tu veux. Dominique ouvre aussitôt la porte, jette son manteau, & se met à courir autour de cette chambre, en faisant mille lazis & différentes postures de caractères. Santeuil, surpris de cette incartade, arrête brusquement le comédien, & le serrant de près, je veux que tu me dises qui tu es. — Je suis, répond Dominique, le Santeuil de la comédie italienne. — Et moi, répond le poète, qui le reconnut à l'expression originale de ses attitudes, tu vois l'Arlequin de Saint-Victor. Il se mit aussitôt à répondre aux singeries de l'acteur par des grimaces & des contorsions, & la farce finit par s'embrancher. Ce fut ce moment de verve & de bonne humeur que Dominique saisit pour obtenir ce qu'il vouloit.

Quelques-uns prétendent que le nom d'arle-

quin, donné à Dominique & à ceux qui remplissent ces mêmes rôles dans les comédies italiennes, doit son origine à un jeune acteur italien, qui vint à Paris sous le règne de Henri III. Comme ce comédien étoit accueilli dans la maison du président Achilles de Harlai, ses camarades l'appelèrent *harlequin*, selon l'usage des italiens, qui donnent souvent le nom des maîtres aux valets, & celui des patrons aux clients. Mais, comme on l'a remarqué, le nom d'*Harlequinus* se trouve dans une lettre de Raulin, imprimée en 1521, & dans d'autres écrits antérieurs au règne de Henri III.

La troupe des comédiens italiens s'étant ingérée, par la suite, de donner des pièces françaises, les comédiens français s'en plaignirent au roi, qui manda les italiens, afin qu'ils plaissent leur cause en présence de leurs adversaires. Baten, au nom de la troupe française, parla le premier. Lorsqu'il eut fini, le roi fit signe à Dominique, arlequin de l'ancien théâtre, de parler à son tour. Cet acteur, après avoir fait quelques postures dans son caractère, dit au roi : « Quelle langue » votre majesté veut-elle que je parle ? » Parle comme tu voudras, lui dit le roi. « Je n'en demande pas davantage, répondit Dominique en remerciant le monarque, ma cause est gagnée. Le roi fournit de la surprise qui lui avoit été faite, & les italiens continuèrent de jouer des pièces françaises.

Les comédiens italiens, quoiqu'aimés du public, se virent quelquefois obligés d'user de stratagème pour se procurer des spectateurs. En 1735, ils donnèrent une comédie en un acte, ornée de chant, de danse, intitulée : *Le conte des fées*. On avoit mis expressément dans la pièce un rôle de géant, qui fut représenté par un hollandois âgé de vingt-neuf ans, haut de six pieds huit pouces huit lignes, mesure de France, exactement prise sans souliers, & très-bien proportionné d'ailleurs : il étoit le septième de onze enfants, & pèsait 450 livres. Cette singularité attira tout Paris à la pièce nouvelle.

Lorsqu'en 1753, on donna sur le théâtre italien, *Brioché*, parodie de l'acte de Pignatone, cette pièce n'eut aucun succès, & n'étoit pas faite pour réussir. Quelqu'un ayant demandé à l'acteur pourquoi il l'avoit risquée au théâtre. « Il y a si long-temps, dit-il, que tout Paris m'ennuie en détail, que j'ai fait cette occasion pour rassembler tout le monde & prendre ma revanche en gros ». On rapporte qu'il l'a prise effectivement avec usure.

Les italiens jouissent aujourd'hui du privilège qu'avoit autrefois l'opéra comique : ils nous donnent des intermèdes où le poète & le musicien concourent à faire un spectacle délicieux qui sa-

tisfait également le goût & l'esprit des amateurs & des connoisseurs.

PREMIÈRE COMÉDIE EN SUÈDE. Ce fut sous le roi Jean II qu'on joua pour la première fois la *comédie* dans le royaume de Suède; mais quelle *comédie* ! Telle & plus barbare encore qu'elle le fut trois siècles après dans le reste de l'Europe. La passion de Jésus-Christ fut le premier spectacle qu'on donna aux Suédois. L'acteur qui jouoit le rôle ordinaire de *Longis*, voulant feindre de pèter avec la lance le côté du crucifix, ne se contenta pas d'une simple fiction, mais, emporté par la chaleur de l'action, enfonça réellement le fer de sa lance dans le côté du malheureux qui étoit sur la croix. Celui-ci tomba mort, & écria, sous son poids, l'Adieu qui jouoit le rôle de Marie. Jean II, indigné de la brutalité de *Longis* & des deux morts qu'il voyoit, s'élança sur lui, & lui coupe la tête d'un coup de cimeterre. Les spectateurs, qui avoient plus goûté *Longis* que le reste des acteurs, se fâchèrent si fort de la sévérité du roi, qu'ils se jetèrent sur lui, & sans sortir de la salle, lui tranchèrent la tête.

COMÉDIE FRANÇOISE A LONDRES. Plusieurs années avant que le célèbre Noverre vint à Londres, le sieur Monnet avoit déjà essayé d'y établir une comédie françoise, & essuyé les mêmes disgrâces. D'abord on inonda les acteurs d'un déluge d'écrits satyriques, avant-coureurs de l'orage terrible qui se préparoit. C'est d'un françois, le sieur Desormes, qui étoit alors lui-même comédien de cette troupe, que l'on tient les détails dont on va lire le récit.

« La toile se lève, & dans l'instant nous sommes accablés d'une grêle de pommes, de pierres, d'oranges, de chandelles. Étourdis d'un bruit affreux de sifflets, quelques-unes de nos actrices s'évanouissent; les autres, en tournant leurs regards vers la France, laissent échapper leurs brillantes idées de fortune. Notre succès dépendoit de la première représentation; & nous nous étions bien promis, que, quelque chose qui arrivât, nous ne quitterions point la partie. Ainsi, malgré cet horrible tintamarre, nous avançons, une actrice & moi, sur le bord de la scène, & nous mettons en devoir de commencer. Le tumulte redouble; des loges on descend dans le parterre, du parterre on monte dans les galeries. Le gentilhomme est confondu avec le valetier; mille épées brillent & se croisent au milieu des cris, des gémissements. On se bat à coups de canne; on s'arrache les cheveux, les perruques, les cravattes. La noblesse & la garnison sont, pour nous soutenir, des exploits qu'on ne connoît qu'à Londres. Figurez-vous voir un duc se collecter avec un potte-à-feux, l'assommer à coups de poing, & celui-ci ne se rendre, que quand les forces & la voix lui manquent ».

« Cependant nous continuâmes de jouer, ou plutôt de gesticuler à tort & à travers. Il y eut un moment de silence, & nous crûmes les mutins apaisés. Chacun alloit s'asseoir, & se disposer à nous écouter, quand tout-à-coup on aperçoit un spectre hideux, ou qui paroît tel à son visage déchiré, & aux tuffeaux de sang qui coulent sur ses habits. Il monte sur un banc, au milieu du parterre, montre ses plaies & excite le peuple. Le combat se renouvelle avec plus de fureur; on prend pour armes tout ce qui s'offre sous la main. Les chandelles, les foulards, les canifs, les perruques trempées de sueur & de sang, tombent à côté de nous, & sur nous ».

« Nos partisans craignoient, avec raison, que les ennemis ne fongeaient à nous envelopper par derrière: pour prévenir cet accident, cinq ou six milords, suivis bientôt de cent autres gentilshommes, s'élançant l'épée à la main, du fond du parterre sur la scène, & forment un rempart pour nous garantir de toute insulte. Au même instant, un des chefs du parti contraire demande audience; on l'écoute: une voix tremblante fait entendre ces mots: « Nous sommes vaincus par la force; cédon, mes amis, c'est moi, qui vous en prie ». « A peine a-t-il fini de parler, que l'orage se dissipe; on achève la grande pièce; la petite est écoutée avec attention, & l'on nous reconduit dans nos maisons avec une escorte ».

« Le lendemain, comme on craignoit le même désordre, les officiers & la noblesse se rendirent de bonne heure au spectacle, & s'emparèrent du milieu du parterre. Ils étoient sans épées, mais avec de forts & courts bâtons. Ils entourèrent un Juge de paix, qui arriva & lut un acte du parlement, par lequel on défendoit les épées & le tumulte, sous peine de la vie. On cria: vive le roi, & la pièce commença; mais malgré le juge de paix & son acte, nous fûmes salués des sifflets & des hurlements de la populace. Nos protecteurs tombèrent aussi-tôt sur nos ennemis, sans leur donner le temps de reprier; l'action dura peu, mais fut vive. Représentez-vous une troupe de cyclopes, frappant à coups redoublés sur des enclumes. On cria de nouveau: vive le roi; & les deux pièces furent entendues & applaudies ».

« Quelques féditieux voulurent encore troubler les représentations suivantes, mais nos partisans avoient si bien pris leurs mesures, qu'en moins de deux minutes on s'empara des murins. Un de ces tapageurs, armé d'un énorme sifflet, qu'il avoit fait faire exprès pour se distinguer, étoit tapi dans un coin du parterre, où il se croyoit bien caché; mais malheureusement il avoit été trahi. On le guettoit; & dans l'instant qu'il embouchoit l'instrument, il reçut sur le

Vitige un coup de poing qui lui fit entrer le sifflet jusqu'au milieu du gosier. Au moyen de ces petites exécutions, les acteurs jouèrent tranquillement ; & nous avions tout lieu de nous flatter que nous aurions désormais le succès le plus paisible, lorsqu'un incident nous obligea de discontinuer ».

« Il fut question de l'élection d'un membre du parlement pour la ville de Westminster. Mylord Trent... d'une des meilleures maisons d'Angleterre, étoit sûr de presque tous les suffrages ; on lui demanda en pleine assemblée, s'il n'étoit pas du nombre de ceux qui avoient souscrit pour l'établissement d'une *comédie française à Londres*. Il protesta qu'il n'en étoit rien ; on exigea son serment ; il le fit & le répéta même pour plus grande notoriété. Un apothicaire prit la parole, & jura que non-seulement milord étoit un des souscripteurs, mais encore qu'il l'avoit vu mettre l'épée à la main contre ses compatriotes, & s'étoit lui-même trouvé dans la mêlée. Il n'en fallut pas davantage pour irriter tous les esprits ; un murmure insultant s'éleva dans l'assemblée ; le bruit de l'action de milord & de son prétendu faux serment se répandit dans toute la ville. Le peuple remplissoit les rues, criant à haute voix : « Point de parjure, point de *comédiens français* ». Ces mots devinrent le refrain de mille chansons ; on inséra dans les papiers publics la copie d'un acte du parlement, qui condamnait les parjures au pilori. Cet acte fut affiché dans tous les carrefours, & à la porte de milord Trent...

« Enfin on lui suscita un concurrent, & le peuple se rendit en foule à la maison d'un homme qui ne s'attendoit pas à l'honneur qu'on vouloit lui faire ; aussi fut-il surpris de la proposition, qu'il rejeta d'abord, fondant son refus sur la médiocrité de sa fortune, qui ne lui permettoit pas de régaler ceux qui donnoient leur voix au candidat. Tout le monde battit des mains, & l'air retentit de mille cris de joie. Les chefs de cette populace annonçoient qu'il ne lui en coûteroit pas une obole, qu'ils ouvrieroient les tavernes à leurs frais, & faisoient voir par là leur désintéressement. Ils se répandirent dans toute la ville, & se mirent à crier : « Point de milord Trent... » Les spectacles publics étoient interrompus par les mêmes clameurs, & l'on ne souffroit point que l'on commençât une *comédie*, qu'auparavant les spectateurs eussent répété ces mêmes cris. On jetoit des loges dans le parterre une foule d'impies, qu'on s'arrachait, & qui faisoient rire aux dépens de milord. Son rival, au contraire, qui ne manquoit pas de se faire voir dans la loge la plus distinguée, étoit reçu au bruit des applaudissements. La tempête cessa enfin, les fers se calmèrent, & milord, par des largesses, vint à bout de repaquer les voix, & fut élu unanimement. Le peuple se contenta de la chute de

notre théâtre, & nous fûmes seuls les victimes de l'antipathie nationale ».

Dans une dernière séance du parlement d'Angleterre, du 27 mai 1778, on fit sortir tout le monde de la galerie, à l'exception d'une personne. M. Henri Luwel Luttre demanda pourquoi on avoit fait cette distinction ? M. Burke répondit, « qu'elle avoit été pour M. Garrick, à qui tout ce qu'il y avoit d'orateurs dans le sénat britannique devoient leurs talents, ayant été formés à son école ; & qu'en qualité de leur maître, il avoit bien le droit d'assister, comme juge, à leurs combats ». Ce suffrage emporta les applaudissements de toute la chambre, & jamais peut-être l'art de comédien n'a reçu un plus magnifique éloge.

Nelly, *comédienne angloise*, autrement, Hélène Guyn, née dans une vile taverne, n'eut aucune sorte d'éducation. Elle commença par vendre du poisson ; ensuite, comme elle avoit la voix agréable, elle alloit chanter dans les cabarets. Une célèbre appareilleuse (madame Rois) s'en empara, & parvint à la polir un peu. Elle fut admise, en 1667, au théâtre royal, & appartint successivement à plusieurs acteurs. Buchurth étoit son amant lorsque Charles II en devint épris. Ce prince se débarrassa de son rival, en le chargeant de quelque commission en France ; & c'est de ce moment que Burnet & les autres historiens ont parlé de cette actrice. Charles II prit du goût pour elle en 1671, en lui entendant réciter l'épilogue de *l'amour tyrannique*, que Dryden avoit fait exprès pour elle. Elle étoit l'actrice favorite de ce poète, & il composoit des rôles particuliers pour la faire briller.

Un acteur d'un autre théâtre ayant paru avec un chapeau fort large, le public, enquis de ce chapeau, s'efforça de protéger une méchante pièce. Dryden, piqué de ce ridicule succès, fit faire un chapeau large comme une roue de carrosse, & le donna à mademoiselle Guyn, qui étoit une beauté mignonne & piquante. Cette plaisanterie prit extraordinairement ; les acteurs eux-mêmes ne pouvoient s'empêcher d'en rire : Charles II, le prince le plus gai que l'Angleterre ait eu, fut enchanté du chapeau, & ne fut pas celui qui en rit le moins. Madame Hélène (ainsi l'appelloient depuis qu'elle étoit la maîtresse du roi) n'étoit pas excellente actrice pour la tragédie, & elle jouoit rarement. Dans le comique, elle n'étoit pas non plus comparable aux *Quin, Devenport, Marshall, Bowtell, Battenon & Lety* ; mais avec beaucoup d'enjouement, de vivacité, de coquetterie, & le avoit de grands talens pour le chant & pour la danse.

Il faut croire qu'elle auroit joué un rôle plus brillant & plus décent dans le monde, si sa naissance avoit été moins basse, ou si elle avoit eu plus d'éducation. Mais les rues & les cabarets de

Londres étoient une école qui auroit dû la conduire à la plus misérable crapule, & il y a lieu de s'étonner qu'elle ait fait les délices d'un monarque. Au surplus, elle avoit d'excellentes qualités, & elle étoit extrêmement généreuse. Reconnoissante envers Dryden, elle ne rougit point de faire éclater les sentimens qu'elle lui devoit. Dans sa plus grande prospérité, elle ne négligea aucune de ses connoissances de théâtre, ni ceux qui lui avoient fait du bien dans l'état obscur où elle avoit d'abord vécu. Elle fit des libéralités à plusieurs hommes de lettres, & entr'autres à Lee & à Otway; elle les étendit même jusqu'à des ecclésiastiques, quoiqu'alors ce ne fût pas la mode à la cour.

Un jour qu'en superbe équipage, elle passoit dans les rues de Londres, elle vit traîner en prison un ministre honnête homme, dont la misère ne provenoit que de circonstances imprévues : elle paya sur le champ ses dettes, & lui procura de l'emploi. C'est la seule des maîtresses de Charles II qui lui ait été fidèle. Après la mort de ce Prince, elle ne se relâcha point sur sa conduite; elle ne fit la cour à personne, & fut éviter avec soin de répondre d'aucun ministre. C'est aussi de toutes les maîtresses du roi, celle qui étoit la plus agréable au peuple. Un jour le peuple s'étoit rassemblé près de la boutique d'un orfèvre, qui faisoit un très-beau service d'argent pour la duchesse de Portsmouth, à qui le roi l'avoit destinée, il éclata en murmures, & en accablant de malédictions la duchesse. Il regrettoit que ce présent ne fût pas plutôt destiné pour madame Hélène. Les portraits de cette favorite, faits par Lely & par d'autres peintres, la représentent très-belle : elle étoit cependant de petite taille, & on l'accusoit d'afféter un peu trop de négligence dans sa parure : rare défaut, souvent heureux.

COMMERCE. Parcourez toutes les contrées de la terre, & par tout où vous ne trouverez aucune facilité de commerce d'une cité à un bourg, d'un bourg à un village, d'un village à un hameau, prononcez que les peuples sont barbares, & vous ne vous tromperez que du plus ou du moins.

COMMERÇANT. Tout le monde est commerçant; le predicateur vend ses sermons, le pâtre son assistance, l'avocat ses plaidoyers & ses écritures, le marchand ses denrées, la fille charitable ses apanages, le juge ses vacations & ses rapports, le banquier son argent, le médecin ses visites & ses consultations; l' militaire est celui de tous qui donne le plus à meilleur marché, parce que l'honneur est son commerce.

Il n'y a que les membres plus utiles à la société qui sont les plus utiles aux hommes.

par un trafic mutuel, ils distribuent les dons de la nature, ils occupent les pauvres, remplissent les desirs des riches, & remplissent à la magnificence & aux besoins des empires.

L'empereur Charlesquin ayant projeté une expédition contre Tunis, se trouva dans le plus grand embarras pour rassembler les sommes nécessaires pour mettre à fin une aussi grande entreprise. Une seule famille de négocians, à Augsbourg, s'offrit de les lui fournir. L'empereur accepta la proposition, & leur donna son obligation par écrit. Un jour qu'il se promenoit dans leur voisinage pour prendre l'air, ils le prièrent de vouloir bien leur faire l'honneur d'accepter la collation chez eux. Il se rendit à leur invitation. Aussitôt ils lui préparèrent un feu composé entièrement de bois de canelle, prétendant que le bois ordinaire n'étoit pas digne de chauffer un aussi grand prince. L'empereur les assura que c'étoit la première fois de sa vie qu'il se seroit chauffé à un feu aussi cher. Ce n'est encore rien, lui répondirent-ils, en comparaison de la pièce avec laquelle nous allons l'allumer, & dans l'instant, l'un d'entre eux tirant de son sein l'obligation de l'empereur, en alluma le feu, tandis que toute la famille en chœur se mit à chanter: *Thus bright and fragrant is Charles's Name.*

Dans la crainte que Louis XIV ne se vit obligé, au congrès de Gertruydenberg, d'acquiescer aux demandes des ministres d'Allemagne, d'Angleterre & de Hollande, qui exigeoient que son petit-fils, Philippe V, alors roi d'Espagne, renonçât à cette couronne, les marchands de Saint-Malo cédèrent aux colonies Espagnoles de l'Amérique tous les profits de leur commerce, & au même instant, fournirent encore au roi trente-deux millions en espèces.

En 1578, un nommé Thomas Sutton, négociant Anglois, très-habile & d'une très-grande réputation, ayant eu assez d'adresse & d'influence à Genève pour y faire protéger toutes les ventes Espagnoles, trouva par ce moyen le secret de s'enrichir, pendant un an entier, le départ de la célèbre flotte l'*Armada*; & ce qui ne contint pas peu à la ruine de cette formidable entreprise.

Un négociant d'Amsterdam avança une fois deux millions de florins au prince d'Orange, pour sa célèbre expédition contre l'Angleterre, accompagné du compliment suivant : « La cause que vous entreprenez est humaine & glorieuse. Si vous réussissez, je suis bien certain que vous me paierez; si vous ne réussissez pas, la perte est pour moi ».

Un marchand avoit parcouru tout le jour la ville de Montpellier; il avoit été voir tous ses correspondans, accompagné de l'un d'eux, qui, sur le soir, lui dit : « Nous avons assez couru,

« allons voir Castor & Pollux. — Castor & Pollux ! répond l'étranger, je ne connois pas cette maison ; sans doute elle est nouvellement établie ».

COMMERSON, médecin botaniste, mort à l'île de France en 1774. Lorsque ce médecin parut pour son grand voyage, il laissa à Paris *Jeanne de Barret*, d'ite de *Bonapetoy*, sa gouvernante. Comme elle avoit fait auprès de lui, mais inutilement, toutes les instances possibles pour l'accompagner, elle prit le parti de se déguiser en homme, se rendit à Rochefort, où devoit s'embarquer son maître, & se présenta comme matelot volontaire. Pour qu'il ne la reconnût pas, elle se barbouillait le visage avec du goudron, éviroit d'ailleurs sa présence le plus qu'elle pouvoit, ce qui dura tout le temps de la traversée. Enfin, débarquée, & n'ayant plus à craindre d'être renvoyée, elle se fit connoître du docteur, qui ne put qu'être enchanté d'une telle marque de fidélité & d'attachement.

COMMINES, (Philippe de) mort en 1509, à 64 ans. Il est connu par les *mémoires* pour l'histoire de Louis XI & de Charles VIII, depuis 1460 jusqu'en 1498.

Communes vivoit familièrement avec le comte de Charollois. Un jour qu'il étoit fatigué, en revenant de la chasse, il dit à son jeune maître : *Charles, tirez-moi mes bottes*. Ce prince les tira en effet, mais, tout en riant, il frappa la tête de *Communes* avec une de ses bottes.

Communes, accusé d'avoir trahi le parti de Charles VIII pour favoriser le duc d'Orléans, depuis Louis XII, fut enfermé 8 mois à Loches, dans une cage de fer, ce qui lui fit dire, qu'*ayant voulu voguer dans la grande mer, il y avoit essuyé une tempête*.

COMMUNE (Lucius Aulus Aurelius), né l'an 161 de Jésus-Christ, empoisonné & étranglé l'an 192.

Cet empereur romain étoit aussi extravagant que barbare. Un jeune sénateur le rencontrant dans un endroit obscur, lui présenta un poignard, & lui dit : *Voilà ce que le sénat t'envoie*. Cet insensé voulut se faire adorer comme étant Hercule, fils de Jupiter ; & pour mimer les travaux de son père adoptif, il alloit avec une massue des hommes & des animaux, mais qu'il avoit soin de faire enchaîner.

COMPARAISON. On a dit que les courtisans qui passent leur vie auprès des grands, ressemblent aux veilles des grandes fêtes, qui les touchent de près, mais qui ont beaucoup de jeûnes & de mortifications.

Le petit père Audré fit ainsi la *comparaison* d'un pauvre à une poule, & d'un riche à un chien de Boulogne, en prêchant sur l'évangile du mauvais riche. « Un riche, disoit-il, quand il vit, Dieu le traite comme les femmes traitent leurs petits chiens ; elles partagent avec eux tous les biens ; morceaux, ne les tourmentent que de caresses, & les couvrent de rubans depuis la tête jusqu'à la queue ; mais quand le chien est mort, on le jette sur le fumier. La poule est une misérable, qu'on ne nourrit que des chofes les plus viles ; mais après sa mort, elle est servie avec honneur sur la table du maître. De même le riche pendant sa vie est heureux, mais après sa mort il est juché dans l'enfer ; au lieu que le pauvre est placé dans le sein d'Abraham ».

Quelle plus belle *comparaison* que celle-ci, tirée du discours sur l'*envie*, à Voltaire compare les gens-de-lettres qui se déchirent si honteusement, avec ceux qui, plus nobles, aiment jusqu'à leurs rivaux, & les encouragent :

C'est ainsi que la terre, avec plaisir, rassemble Ces chênes, ces sapins qui s'élevent ensemble ; Un fuc toujours égal est préparé pour eux, Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux, Leur tronc inébranlable, & leur pompeux tête Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête ; Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps, Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents Se livrer, en sifflant, des guerres intestines, Et de leur sang impur arroser leurs racines.

COMPLIMENT. En s'abordant, nos ancêtres s'embrassoient, & disoient : *Dieu vous garde*. En Espagne, dans une assemblée de cent personnes, chacun s'aborde en disant : *Je me réjouis de voir que vous vous portiez bien ; & l'on répond : Vivez beaucoup, vivez long-temps*. Cela rappelle un trait assez plaisant. Un Espagnol héritier d'un oncle riche, dont on lui lisoit le testament ; & à chaque article, l'héritier reconnoissant s'écrioit : *Mon cher oncle, vivez long-temps*. Le cher oncle étoit enterré de la veille.

La belle duchesse de Forcalquier se plaignoit à un ambassadeur turc, de ce que Mahomet permettoit d'avoir plusieurs femmes ; le galant musulman lui répondit que sa religion autorisoit la pluralité des femmes, afin qu'on pût trouver dans plusieurs les rares qualités & les charmes qu'elle réunissoit dans elle seule.

L'illustre Chevert, après une longue maladie qui avoit retardé son départ pour l'armée, vint prendre congé de Louis XV ; le roi lui dit : « M. de Chevert, je voudrais vous donner des ailes. »

Le maréchal de Saxe, au retour d'une partie de plaisir qu'il avoit faite dans les environs de Paris,

Paris, fit arrêter le fiacre dans lequel il étoit à la barrière Saint Denis, pour donner le tems aux commis de faire leur visite : il s'en présente un qui le reconnut sur le champ ; mais refusant aussi-tôt la portière, il lui dit : « excusez, monsieur, les lauriers ne payent pas de droit. »

La guerre étant déclarée, le maréchal Duplessis qui n'étoit plus en état de servir, dit à Louis XIV qu'il portoit envie à ses enfans qui avoient l'honneur de servir sa majesté ; que pour lui, il souhaitoit la mort, puisqu'il n'étoit plus bon à rien. Le roi l'embaissa, & lui dit : « M. le maréchal, on ne travaille que pour approcher de la réputation » que vous avez acquise ; il est agréable de se reposer après tant de victoires. »

Est-il rien de plus flatteur que ce que dit Henri IV à d'Aumont, en le faisant placer à table à ses côtés le soir de la bataille d'Ivry : « Il est bien juste que vous soyez du festin après m'avoir si bien servi le jour de mes noces. »

Le jour que Sully partit pour son ambassade auprès de la reine Elisabeth : Henri IV lui dit, en lui remettant un blanc seing : « Je me rappelle un proverbe latin, mais je ne fais si j'en prononcerais bien les mots : *mitte sapientem & nihil dicat*. » On ne pouvoit faire un compliment à la fois plus délicat & plus flatteur. »

M. le dauphin devenu grand, fut mis à la tête des armées, & ce prince, digne de son augustin père, & de M. de Montausier, son sage gouverneur, emporta la ville de Philisbourg, qui passoit pour imprenable. Pour l'en féliciter, M. de Montausier lui écrivit en ces termes : « Je ne vous fais pas compliment, monseigneur, sur la prise de Philisbourg ; vous aviez une bonne amorce, des bombes, du canon & Vauban. Je ne vous en fais pas aussi sur ce que vous êtes brave, c'est une vertu héréditaire dans votre maison ; mais je me réjouis avec vous de ce que vous avez été libéral, généreux, humain, & faisant valoir les services de ceux qui font bien : voilà sur quoi je vous fais mon compliment. »

Dans une conférence que le célèbre Annibal eut avec Scipion, général des Romains, on vint à parler de grands capitaines ; & Scipion ayant demandé celui qu'Annibal croyoit le premier de tous ? Il répondit : Alexandre le Grand — & le second ? — Pyrrhus, roi d'Epire — & le troisième, reprit le général romain, impatient peut-être de ne s'entendre point nommer. « Moi-même, » répondit Annibal. — Et si vous m'aviez vaincu, » lui dit Scipion ? — Je me serois mis le premier, » répliqua-t-il. Cette manœuvre délicate de donner la préférence à Scipion sur tous les autres généraux, fait voir qu'Annibal n'étoit pas moins bel-esprit que grand capitaine.

Raoul de Lannoi, tout jeune encore, s'étoit

Encyclopædiana.

fort distingué à un assaut ; Louis XI le fit venir après l'action, & lui dit : « Pâques-Dieu, mon ami, (c'étoit son surnom ordinaire) » vous êtes trop furieux en combat : « il faut vous enchaîner ; car je ne vous veux point perdre, » desirant me servir de vous plus d'une fois. » En prononçant ces flatteuses paroles, le monarque passoit au cou du guerrier une chaîne d'or, qui valoit cinq cents écus : ce présent fut suivi de plusieurs autres qui servirent de récompense à une bravoure supérieure.

Il étoit un temps que tout le monde disoit *gras* pour grand ; une grosse chose, une grosse maison, une grosse réputation. Louis XIV étant un jour chez madame de Montespan, où se trouvoient Despreaux, lui témoigna qu'il n'aimoit pas cette expression nouvelle. « Il est surprenant, lui dit le satyrique, qu'on veuille par-tout mettre *gras* pour grand. Par exemple, ajouta-t-il en fin de courtoisie, il y a bien de la différence entre Louis-le-Grand & Louis-le-Gros, & jamais la postérité ne prendra l'un pour l'autre. »

Louis XIV devoit se rendre à l'église de Notre-Dame de Paris, pour assister à une bénédiction de drapeaux, & avoit témoigné qu'il souhaitoit qu'on ne lui fit point de harangue. M. de Harlay de Chanvalon qui étoit pour lors archevêque de Paris, le contenta de lui dire, à la porte de l'église, où il le reçut : « Sire, vous me ferez la bouche, » pendant que vous l'ouvrez à la joie publique. »

Après s'être fait un nom, & s'être acquis un rang dans la littérature, madame du Bocage, à l'exemple des anciens sages de la Grèce, alla étudier les mœurs des nations étrangères. A son arrivée à Rome, elle fut conduite à la nombril académie des arcades, dont elle étoit membre. La duchesse d'Elfrées, âgée de seize ans, lui adressa un compliment si ingénieux qu'il méritoit d'être cité. « Madame du Bocage disoit au cardinal des Ursins, père de la duchesse, que sa fille étoit la déesse de Rome. » Non Madame, répondit la princesse, les Romains prenoient leurs dieux chez les étrangers.

Le prince Henri de Prusse visitant à Genève des fabriques d'horlogerie, s'arrêta long-tems dans l'atelier d'un artiste en rouages. En sortant il lut cette inscription sur la porte : « Le loisir des gens oisifs fait le tourment des gens occupés. » Cela pourroit me regarder, dit le prince ; oui, monseigneur, répondit l'artiste, c'est à cause de vous que cette inscription est là depuis vingt-cinq ans. Je recevois alors d'exactes nouvelles d'Allemagne, tout le quartier accouroit chez moi pour entendre le récit de vos victoires, & je fus obligé d'employer cet avertissement pour écarter les importuns. »

Le prince royal de Prusse, après la retraite de

S f

Bohême, entra chez le roi son oncle qui le regardant fixement lui dit : « Vous n'êtes plus mon n-vêu : » Frédéric s'appuyant que ce discours affligeoit le prince, lui tendit le bras, en disant : « Non vous n'êtes plus mon neveu, vous êtes mon fils ; vous avez fait tout ce que j'aurais pu faire moi-même, & ce que l'on pourroit attendre du général le plus expérimenté. »

Le jour que le président de Mâmes fut reçu à l'académie française, M. Despréaux lui dit, en lui faisant *compliment* sur sa réception : « Mon sieur, je viens à vous, afin que vous me fassiez citoyen d'avoir pour confrère un homme comme vous. »

Deux gentilshommes Russes allèrent visiter Voltaire ; ce grand homme leur parla beaucoup de Catherine II leur aïeule impératrice, & de l'état florissant de leur patrie : « Autrefois, leur dit-il, vos compatriotes étoient conduits par des prêtres ignorans, les arts vous étoient inconnus, vos terres étoient défrichées ; mais aujourd'hui les arts fleurissent chez vous, & les terres sont cultivées. » Un des Russes répondit, qu'il y avoit encore en Russie bien des terres stériles : « Au moins, dit Voltaire, convenez que dernièrement votre pays a été fertile en lauriers. »

Comme M. David, peintre célèbre, s'écritoit sur ses ouvrages M. Vien, premier peintre du roi, dont il est l'élève : « De tous mes ouvrages, reprit ce maître le sçavant de l'école française, vous êtes le plus précieux & celui qui me fera le plus d'honneur. »

CONCINI, connu sous le nom du *maréchal d'Ancre*, mort en 1617.

Ce Florentin vint en France en 1600, avec Marie de Médicis, femme de Henri le Grand. Il épousa Léonore Galigai, fille de la nourrice de la reine ; & par son crédit, il devint *maréchal* de France sans avoir jamais tiré l'épée, & muillier sans connoître les loix du royaume. Il fut tué à coups de pistolets sur le pont-levis du Louvre, & il n'y a pas d'outrages que le peuple n'ait fait à son cadavre. Galigai, sa femme, fut brûlée comme sorcière ; c'est elle qui répondit au juge qui lui demandoit de quels charmes elle s'étoit servie pour enlever la reine : *Mon sortilège a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits faibles.*

CONDAMINE (Charles-Marie de la), mort en 1774.

Ce sçavant académicien fut choisi pour aller au Pérou, & y prendre les mesures propres à déterminer la figure de la terre.

M. de la Condamine, de retour à Paris, après

dix ans d'absence, s'adressa à tous ceux qu'il rencontra des questions multipliées, qui devoient souvent être importunes. On lui dit d'une femme de beaucoup d'esprit : « M. de la Condamine, qui vient de si loin, & qui doit avoir tout vu, nous accable de questions ; ce seroit plutôt à nous à lui en faire. »

Dans les dernières années de sa vie, il épousa une jeune nièce qui le rendit heureux. Il lui présenta ce couplet le lendemain de ses noces :

D'Aurore & de Titon vous connoissez l'histoire ;
Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire :
Mais de mon sort Titon seroit jaloux.

Que ses liens sont différents des nôtres !
Aurore, entre ses bras, vit vieillir son époux,
Et je rajeunis dans les vôtres.

Ayant été reçu de l'académie française, la Condamine fit cette épigramme le jour même de sa réception, & la fit circuler dans l'assemblée :

La Condamine est, aujourd'hui,
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd, tant mieux pour lui,
Et non muet, tant pis pour elle.

M. de la Condamine envoya la relation de son voyage à Voltaire, & lui écrivit ces vers :

De jours si bien remplis les momens sont trop courts ;
Ne me lisez jamais, mais écrivez toujours.
C'est à Voltaire seul d'écrire,
A nous de lire & de relire,
Jour & nuit, si prose & les vers.
Tous les momens où repose le lyre
Sont dus à Frédéric, le reste à l'univers.

Voltaire lui répondit :

Grand merci, cher la Condamine,
Du bon présent de l'équateur,
Et de votre lettre badine,
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien ! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique ;
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune ?
Hélas ! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dir qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes,
Les services rendus aux hommes
Et les bienfaits à son pays.

Deux jours avant sa mort, la Condamine fit un couplet assez plaisant sur l'opération chirurgicale

qui le conduisit au tombeau ; & , après avoir dit ce couplet à un de ses amis qui venoit le visiter : « Il faut que vous me laissiez , continua-t-il ; j'ai deux lettres à écrire en Espagne ; peut-être l'ordonnance prochain il ne sera plus temps ». Il mourut le soir même.

CONDÉ (Louis de Bourbon, prince de) , fut nommé le Grand, né à Paris le 8 septembre 1621, mort à Fontenuebleau le 11 décembre 1686. Il étoit fils de Henri II, prince de Condé, & de Marie-Charlotte de Montmorency.

Son historien le représente d'une taille au-dessus de la médiocrité, aisée, fine, pleine d'élégance & d'agilité ; il avoit le front large, le nez aquilin, les yeux grands, bleus extraordinairement, & perçans ; la tête belle, une forêt de cheveux ; le bas de son visage ne répondoit point, à la vérité, à la beauté de ses autres traits ; sa bouche étoit trop grande, les dents fortioient trop ; mais il y avoit en général quelque chose de si grand, de si noble, de si fier répandu dans son air, son regard & toute sa physionomie, qu'il n'y avoit personne à qui sa personne n'en imposât. On disoit de lui, qu'il avoit la figure d'un aigle & le cœur d'un lion. L'orléans en 1647, il fut admis au conseil de régence, on le reconnut pour un de ces gens rares & transcendans, nés pour commander aux autres hommes. On voyoit briller en lui une vue perçante, des lumières naturelles, & acquises par une lecture immense, un tact sûr, une fermeté incroyable. Son application, à un âge où la gloire & les plaisirs l'environnoient, étoit insatiable, & sa pénétration si grande dans tout ce qui regardoit la conduite & les détails d'une guerre, la politique, l'administration de la justice, les affaires d'économie, de commerce & de finance, les sciences, les arts, qu'on eût dit qu'il ne s'étoit livré qu'à chacun de ces objets, dont un seul souvent ne peut être approfondi par les autres hommes pendant le cours d'une longue vie.

L'héroïsme de l'âme ajoutoit un nouvel éclat à ses talens : d'un zèle sans bornes pour la gloire du nom François, uniquement sensible à la réputation qui vient des grandes actions, & à ces applaudissemens dilués que les honnêtes gens savent donner à la vertu ; affable avec dignité, poli envers tous les hommes au-delà de tout ce qu'on pouvoit attendre, vrai, magnanime, d'une loi & d'un secret inviolables.

Condé détestoit la ruse & les subterfuges ; il soutenoit qu'il n'y avoit qu'un seul moyen d'agir avec sûreté & gloire dans le commerce de la vie & le manègement des affaires, la candeur, la droiture & la vérité. D'après cet assemblage étonnant de force, de courage, d'élevation, de connoissances & de talens, est-il surprenant qu'on le regardât dans toute l'Europe, comme un homme

suffi propre à gouverner un empire qu'à le conquérir. Mais ces grandes qualités étoient balancées par plusieurs défauts. On lui reprochoit trop de penchant à la raillerie, de la hauteur, de l'incertitude, de l'impatience ; prompt, vif, emporté dans ses passions ; le feu de son génie l'éleva au-dessus de lui-même, s'il ne l'eût appliqué à tout ce que la guerre, l'administration & les sciences ont de plus épineux.

Sa fermeté dégénéroit quelquefois en opiniâtreté ; incapable de déguisement, il regardoit la complaisance comme un moyen trop au-dessous de lui, pour parvenir à ses fins. S'il louoit avec choix les grandes actions & les services des autres, il blamoit avec aigreur & sans ménagement les fautes. C'est ainsi que sa franchise, la plus noble des vertus, lui attira presque autant d'ennemis, que sa réputation & sa puissance d'envieux. La fierté de son âme, qui le rendoit incapable de se laisser gouverner, le priva plus d'une fois de l'avantage de recevoir des conseils salutaires. Tout ce qui seroit à peine remarqué dans les autres hommes, se faisoit sentir vivement en celui-ci. Plus d'égalité, plus de douceur, de modération ; moins de faillies, d'impétuosité ; l'honneur ancienne & moderne n'avoient point de héros qui pût lui être opposé ; il ne lui manquoit que les vertus d'un homme médiocre, pour être le premier de tous les hommes. (*Hist. par M. D'Isle*).

Le prince de Condé porta, du vivant de son père, le titre de duc d'Enguien, nom qu'il rendit à jamais célèbre par la fameuse victoire de Rocroi, qu'il gagna, à l'âge de vingt deux ans, sur les Espagnols en 1643. Rocroi étoit assiégée ; & il n'y avoit qu'une action générale qui pût faire lever ce siège ; mais l'armée Française étoit inférieure à celle des Espagnols ; d'un leurs revers exposoit l'état au sort le plus funeste. Tous les officiers généraux ne le dissimulèrent point au jeune prince. L'air pide & le vaillant Gassion lui dit : « Ne, upès qu'on eût épuisé toutes les objections pour le détourner de hâter cette action générale. » Mais, si nous perdons la bataille, que deviendrons nous ? Je ne m'en mets point en peine, répondit le prince, parce que je serai mort auparavant.

On a remarqué que le prince ayant tout rélé le soir, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller le lendemain, comme Alexandre le jour de la bataille d'Arbelles. Il se laissa armer par le corps ; mais il ne voulut point d'autre habillement de tête que son chapeau, garni de grandes plumes blanches ; elles servirent, dans la mêlée, à rallier auprès de lui plusieurs escadrons qui, sans cet ornement, ne l'auroient point reconnu. La victoire fut quelque temps à le décider. Plusieurs officiers de l'armée Française pres-

soient même le bazon de Sirot, qui commandoit un corps de réserve, de se retirer, en criant que la bataille étoit perdue : Non, non, répondit ce brave officier, elle n'est pas perdue, puisque Sirot & ses compagnons n'ont pas encore combattu. Il demeura donc ferme dans son poste ; mais son courage n'eût servi qu'à illustrer d'avantage la victoire des Espagnols, sans les prodiges de valeur du duc d'Enghien, & sans son activité, exempte de trouble, qui le portoit à propos à tous les endroits.

Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua & rompit ces vieilles bandes Castillanes, jusques-là invincibles, aussi fortes, aussi ferres que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvroient avec une agilité que la phalange n'avoit pas, pour laisser partir la décharge de dix huit canons qu'elles renfermoient au milieu d'elles. Telle étoit la fièvre de tous ceux qui composoient ces vieilles bandes, qu'un des chefs de l'armée Française ayant demandé à un officier Espagnol combien ils étoient : Il n'y a, répondit celui-ci, qu'à compter les morts & les prisonniers.

Le lendemain de ce beau jour, le vainqueur entra en triomphe à Rocroi, au milieu des applaudissements de la garnison & de la bourgeoisie, qu'il avoit préservées du joug espagnol. Un général François, jaloux & flatteur, s'étant alors approché du duc, lui dit : *Que pourroit dire maintenant les envieux de votre gloire ? Je n'en fais rien,* répondit le prince, *je voudrais vous le demander.*

Condé signala les autres années de sa jeunesse par autant de victoires. Mais il pensa périr au siège de Dunkerque en 1646. Ce prince étoit allé visiter, selon sa coutume, les nouveaux ouvrages qu'on venoit de gagner ; comme il donnoit ses ordres, le capitaine au régiment d'Orléans, qui lui servoit d'ingénieur, tomba à ses pieds, frappé d'une balle qui le fit expirer sur le champ. Quelques minutes après, le prince repassant dans la tranchée, suivi d'un seul valet-de-pied, un boulet de canon emporta la tête de ce domestique ; les morceaux épars du crâne blebèrent Enguien au col & au visage ; il fut inondé de sang. Tous les spectateurs furent saisis de crainte en le voyant ainsi défiguré & ensanglanté ; mais la contenance & la tranquillité du duc ne souffrit bientôt, on le pressa alors, on le conjura de prodiguer moins une vie si précieuse ; il répondit, comme il avoit toujours fait dans de pareilles occasions : « Qu'un prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire de la nation, doit, dans le besoin, s'exposer plus que personne pour en soutenir l'éclat ».

On doit pourtant reprocher à ce prince de n'avoir pas assez épargné le sang des soldats ; il ne croioit pas pouvoir acheter trop cher une victoire. Lors de la bataille de Seneffe, le 11 août 1674,

avertit qu'on étoit mécontent de la boucherie horrible de cette journée. Bon, dit-il, c'est tout au plus une nuit de Paris. Turenne pensoit avec plus d'humanité, & d'loit qu'il falloit trente ans pour faire un salade.

Ce prince se trouva au fameux passage du Rhin, & y fut blessé. Lorsque dans cette campagne il fit le siège de Vezel, toutes les dames se réunirent pour le prier de leur permettre de sortir de la place, & de les laisser exposer aux suites fâcheuses d'un siège long & meurtrier. Le prince répondit, avec autant d'élégance que de politesse, qu'il ne pensoit pas se priver de ce qu'il y avoit de plus beau dans son triomphe. Ce refus produisit l'effet qu'il en avoit endoit. Ces femmes portèrent par leurs gémissements la terreur dans le sein de leurs maris, & les déterminèrent à se rendre beaucoup plutôt qu'ils ne l'auroient fait.

Le maréchal de Créquy venoit de perdre, en 1674, la bataille de Conarbrück. On osoit de lui reprocher, qu'il ne lui manquât, pour être un général du premier ordre, que d'avoir été battu. Quoique le prince de Condé ne l'aimât point, il étoit si bien de ce sentiment, qu'après l'affaire de Conarbrück, il dit à Louis XIV : « Sire, vous m'avez fait de l'honneur par leurs gémissements, & de l'honneur par leur grand homme de guerre qu'elle ait eu ».

Le cardinal de Retz, tantôt l'ami & tantôt l'ennemi du prince de Condé, durant les guerres de la Flandre, avoit publié un écrit intitulé : *Le vrai & le faux du prince de Condé, & du cardinal de Retz*. Ce livre, où l'auteur n'avoit pas assez ménagé ses expressions, pouvoit piquer & fâcher M. le prince. Cependant il lut ce livre sans émotion. Un de ses courtisans s'apercevant même un jour qu'il étoit un livre avec beaucoup d'attention, prit la liberté de lui dire, sans savoir que c'étoit l'écrit du coadjuteur, qu'il falloit que ce fût un bon ouvrage, puisqu'il y prenoit tant de plaisir : « Il est vrai, lui répondit le prince, que j'y en prends beaucoup, car il me fait connaître mes fautes, que personne n'ose me dire ».

Ce prince, cédant à son ressentiment contre le cardinal Mazarin, avoit, dans sa jeunesse, servi les Espagnols, qui faisoient la guerre à la France. Louis XIV s'en foudra dans une de ses campagnes de Flandres, & dit avec humeur à ce grand général : *Sans vous tout ce pays seroit à moi.* « Ah ! » sire, répondit le prince, vous m'avez promis de ne m'en jamais parler ».

Lorsque le fils de ce prince vult faire peindre l'histoire de son père dans la galerie de Chantilly, il se trouvoit une difficulté dans l'exécution, à cause du grand nombre d'exploits éclatants du héros contre son roi & sa patrie, comme le secours de Cambrai, celui de Valenciennes, la re-

traite de devant Arras. Pour pouvoit parler de ces événemens, le prince Jules fit destiner la muse de l'histoire qui tenoit un livre, sur le dos duquel étoit écrit : *Vie du prince de Condé*. Cette muse arrachoit des feuilles du livre, & elle jettoit par terre, & on lisoit sur ces feuilles : *Secours de Cambrai, secours de Valenciennes, retraite de devant Arras*; enfin, toutes les belles actions de Condé durant son séjour dans les Pays-Bas; actions dont tout étoit louable, à l'exception de l'écharpe qu'il portoit quand il les fit.

Condé avoit coutume de dire, « que la finesse » est la ressource des âmes basses & foibles; que » la plus grande de toutes est de n'en point avoir; » qu'on peut bien tromper un temps, mais » qu'une tromperie découvre ne laisse après soi » que la honte & la confusion ».

Il donnoit les ordres par écrit à ses lieutenans, & leur imposoit la loi de les suivre. Turenne disoit aux siens ce qu'il croyoit convenable de faire, & s'en rapportoit à leur prudence. Il est arrivé de-là que l'un de ces deux grands capitaines a eu beaucoup d'illustres élèves, & que l'autre n'en a point formé, ou n'en a formé que peu.

Ce prince avoit conçu le projet de faire enrégimenter dans chaque régiment les noms des soldats qui se seroient distingués par quelques faits ou dits mémorables. Ce projet, en effet, s'il étoit exécuté, seroit un genre d'émulation pour les soldats.

Ce prince passa les dernières années de sa vie dans la belle retraite de Chantilly, & y fit admirer des vertus passibles qui ne le cédoient point aux guerrières. Il rassembloit souvent chez lui les gens de lettres, & se plaisoit à s'entretenir avec eux de leurs ouvrages, dont il étoit bon juge. Lorsque, dans ces conversations littéraires, il souvenoit une bonne cause, il parloit avec beaucoup de grace & de douceur; mais quand il en souvenoit une mauvaise, il ne falloit pas le contredire; sa vivacité devenoit si grande, qu'on voyoit bien qu'il étoit dangereux de lui disputer la victoire. Le feu de ses vœux étonna une fois si fort Boileau, dans une dispute de cette nature, qu'il céda par prudence, & dit tout bas à son voisin : « Dorénavant, je serai toujours de l'avis de mon » sieur le prince quand il aura tort ».

A la première représentation de Polioûte, tragédie de Corneille, où la vertueuse Pauline montre aux spectateurs un amour secret pour Sévère, le prince d'Orléans dit : « Quelque » vertueuse que soit Pauline, peu de maris s'ac » cordent de certifier, qui ressemble à celle » de la princesse de Clèves, à quelques nuances » près ».

CONFESSEUR. Un mari s'est confessé à un religieux qui venoit de confesser sa femme : après

avoir dit son confesseur, il garda le silence. Le religieux lui dit : Monsieur, récitez vos péchés. Ce récit est inutile, reprit le mari; ma femme, qui a pitié avant moi, ne vous a-t-elle pas dit tout ce que j'ai fait & ce que je n'ai pas fait ?

Une jeune dame étoit à confesse à un religieux. Ce confesseur, après lui avoir fait plusieurs questions relatives à la confession, parut desirer connoître celle qu'il confessoit; il lui demanda son nom. La dame, ne voulant point satisfaire cette curiosité déplacée, lui répondit : Mon père, mon nom n'est point un péché.

Un jeune fille, interrogée par son confesseur, lui avoit dit qu'elle avoit eu beaucoup d'estime pour un jeune homme : Combien de fois, lui demanda le confesseur.

L'abbé Gobelin, qui fut le directeur de madame de Mainrenon, étoit le confesseur de madame de Coulanges, célèbre par son esprit & ses faiblesses. Un jour qu'il avoit entendu sa confession générale, il ne put s'empêcher de dire : *Chaque péché de cette dame est une épigramme.*

CONFESSION. Aux mystères d'Eleusine, un Spartiate à qui l'Hierophante vouloit persuader de se confesser, lui répondit : A qui dois-je avouer mes fautes ? est-ce à Dieu ou à toi ? C'est à Dieu, dit le prêtre. Retire-toi donc, homme... (*Plutarque*).

Henri IV demanda au jésuite Coton : Révéleriez-vous la confession d'un homme résolu de m'assassiner ? — Non ; mais je me mettrois entre vous & lui.

CONFIANCE. Le fier & terrible Ponthéack étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Robers, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouraient leur chef, frémissent à la vue de cette liqueur, ne doutant pas qu'elle ne fût empoisonnée; ils voulaient absolument qu'on rejetât un présent si suspect : Comment se pourroit-il, leur dit leur général, qu'un homme qui est sûr de mon estime, & auquel j'ai rendu des services siénalés, pût songer à m'ôter le jour ? & il avala la boisson d'un air aussi assuré que l'auoient pu faire les héros les plus vantés de l'antiquité.

Antigonos Gonatas, sur le point de livrer un combat naval, près de l'île d'Andros, aux lieutenans du roi Ptolémée, son pilote lui dit que les vaisseaux du roi-marque Egyptien étoient en bien plus grand nombre que les siens : « Et moi, lui » répondit-il, qui suis en personne ici, pour quoi » bien de vaisseaux me comptes-tu ? »

Des espions d'Annibal s'étant introduits dans le camp de Scipion l'Africain, furent arrêtés & conduits au général. Au lieu de les punir du dernier

supplie, selon les loix de la guerre, il les fit conduire dans tous les quartiers, leur ordonna de tout examiner avec soin; & quand on les ramena devant lui, il leur demanda s'ils avoient bien remarqué tout ce qu'on leur avoit dit d'observer. Ensuite, il leur fit donner à manger, ainsi qu'à leurs chevaux, & les renvoya, sans même les avoir interrogés sur les desseins & les forces de l'ennemi. Cette héroïque confiance inspira à les Carthaginois : ils se crurent vaincus, même avant de combattre.

Pyrrhus, roi d'Épire, conduisoit son armée contre les Lacédémoniens, & leur faisoit de grandes menaces. *Circéille*, un des sénateurs de Sparte, se leva dans l'assemblée, & dit : « Si c'est un Dieu qui nous menace, qu'il envoie nous : nous ne faisons rien que de juste. Si c'est un homme, qu'il sache que ceux qu'il menace sont des hommes ».

Lorsqu'*Alexandre-le-Grand* partit la première fois pour la guerre, *Aristote*, son précepteur, lui dit qu'il seroit mieux d'attendre qu'il eût atteint l'âge viril, qu'alors il combatroit avec plus de prudence : « En attendant, répondit-il, je perds-ils l'audace de la jeunesse ».

Avant de passer en Asie, il distribua tous ses trésors & tous ses revenus à ses courtisans & à ses soldats. « Que gardez-vous donc pour vous, seigneur, lui dit *Periclas* ? L'espérance, répondit-il. Cette héroïque confiance passa dans le cœur de tous les Macédoniens; ils dédaignèrent les sens du monarque, & comme lui, ils se crurent déjà en possession de toutes les richesses de l'Asie.

Comme on lui disoit que *Darius*, roi des Perses, armoit contre lui des millions d'hommes : « Un loup, répondit-il, ne craint pas un grand nombre de brebis ».

Darius ayant disposé son armée innombrable pour engager le combat le lendemain, *Alexandre* s'endormit d'un si profond sommeil, que l'armée du jour ne le réveilla point. Cependant les ennemis approchoient ; les généraux entrent dans sa tente, & le tirent de cet assoupissement, en lui témoignant leur surprise de ce que, dans une pareille circonstance, il avoit pu dormir avec tant de tranquillité. « C'est que *Darius*, leur dit-il, m'a bien tranquillisé l'esprit, en rassemblant toutes les forces, pour qu'un seul jour décide entre nous ».

Le célèbre *Agrippa d'Aubigné*, ayant appris que le roi, mécontent de lui, vouloit le faire arrêter & conduire à la bastille, prit un parti où il avoit beaucoup de témérité, mais qui lui réussit. Le jour même qu'on devoit le saisir de sa personne, il s'en alla de grand matin trouver le monarque ; & après lui avoir représenté succinctement ses

services passés, il lui demanda une pension : ce qu'il n'avoit jamais voulu faire jusqu'alors. Cette hardiesse, & la singularité de cette demande, dans la circonstance où se trouvoit d'*Aubigné*, firent une telle impression sur l'esprit du roi, qu'il s'adoucit tout-à-coup en sa faveur, l'embrassa avec transport, & lui accorda ce qu'il demandoit.

Comme l'idée de nuire n'approcha jamais de son âme, *Henri IV* étoit sans défiance. Il avoit à se dérober à la cour, à éviter dans les campagnes, à interroger ces hommes simples & bons, connus de voir un roi sous leurs chaumières. Quand ses amis, inquiets, lui remontoient qu'au milieu des conspirations, & lorsque le levain de la ligue fermentoit encore, il devoit avoir plus soin de la conservation de sa personne, & ne pas aller si souvent seul ou mal accompagné : « La peur, » disoit-il, ne doit point entrer dans une âme royale ; qui craindra la mort, n'entreprendra rien sur soi ; qui méprisera la vie, sera toujours maître de la mienne, sans que mille gardes l'en puissent empêcher... Il n'appartient qu'aux tyrans d'être toujours en frayeur ».

CONFUCIUS, le premier des philosophes Chinois, né vers l'an 550 avant Jésus-Christ, mort à 73 ans.

Ses disciples & le peuple le révéroient comme l'empereur. On ouvrit dans toutes les villes de la Chine des collèges élevés à son honneur, avec ces différentes inscriptions en lettres d'or : *Au grand maître... Au premier docteur... Au précepteur des empereurs... Au saint... Au roi des lettrés...*

Voici deux de ses maximes :

Ne parlez jamais de vous aux autres ; ni en bien, parce qu'ils ne vous croiroient pas ; ni en mal, parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne voulez.

Avouer ses défauts quand on est repris, c'est modestie ; les découvrir à ses amis, c'est ingénuité ; se les reprocher à soi-même, c'est humilité ; mais de les aller prêcher à tout le monde, c'est orgueil.

CONGO. Le roi de Congo choït quelquefois pour se promener un jour où il fait beaucoup de vent ; il ne met son bonnet que sur une oreille, & si le vent le fait tomber, il s'inspire une rage sur les habitants de la partie de son royaume où le vent a soufflé. (*Hist. des Voyages*, t. V, liv. 40.)

CONGREVE (Guillaume), poète Anglois, mort en 1729.

Ce poète parloit de ses ouvrages comme de bagatelles qui étoient au-dessous de lui. Lorsque M. de Voltaire fut lui-même venu, dans son voyage d'Angleterre, *Congreve* lui fit entendre, dès la première conversation, qu'il ne devoit le regarder que sur le pied d'un gentilhomme qui

menoit une vie aisée & simple. A ce début, M. de Voltaire, révolté, lui répondit féclement : « Si vous eussiez été assez malheureux de n'être qu'un gentilhomme, je ne ferois jamais venu vous voir ».

CONRAD II, dit le *Salique*, fils d'Herman, duc de Franconie, élu roi d'Allemagne en 1024, après la mort d'Henri II. Il eut à combattre la plupart des ducs, révoltés contre lui. Ernest, duc de Souabe, fut mis au ban de l'empire. C'est un des premiers exemples de cette proscription, dont la formule singulière étoit : *Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, & nous t'envoyons, au nom du diable, aux quatre coins du monde.*

Un gentilhomme ayant perdu une jambe au service de Conrad, il reçut de ce prince autant de pièces d'or qu'il pouvoit en entrer dans sa botte.

Un seigneur, nommé *Bébon*, lui amena un jour trente-deux de ses fils, tous forés du même lit, & en âge de porter les armes. Conrad combla le père de présents, & donna à chacun des enfans un emploi convenable à son âge.

CONSEILLER. Un conseiller fut chez une jolie fille, qu'il trouva en larmes. — Qu'avez-vous donc ? — On vend demain mes meubles. — Rasseurez-vous : de quelle somme est-il question ? — Ving mille francs. — N'est-ce que cela ? Soupons, & demain j'arrangerai le tout... Ils soupent ; ils se couchent. Le lendemain, le conseiller envoya pour consolation à sa maîtresse, un arrêt de défense.

CONSTANTIN LE GRAND, empereur, né à Naïsse, ville de la Dardanie, en 274, mort dans sa nouvelle ville de Constantinople en 337.

Les spectacles affreux de captifs dévorés par les bêtes que Constantin donna à ses peuples, la mort de son fils innocent, celle de sa femme dont la punition trop précipitée prit la couleur de l'injustice, montrent que le sang des barbares couloit encore dans ses veines, & que s'il étoit bon & digne par caractère, il devenoit dur & impitoyable par emportement. Peut-être eût-il de justes raisons d'ôter la vie aux deux Licinius ; mais la postérité a droit de condamner les princes qui ne se sont pas mis en peine de se justifier à son tribunal. Il aima l'excès ; elle lui doit sa liberté & sa splendeur : mais facile à séduire, il l'abandonna lorsqu'il croyoit la servir, se fiant trop à ses propres lumières, & se reposant avec trop de crédulité sur la bonne foi des méchans qui l'environnoient, il livra à la persécution des prêtres, qui méritoient à plus juste titre d'être comparés aux apôtres. L'exil & la déposition des défenseurs de la foi de Nêve, balancent au moins la gloire d'avoir convoqué ce fameux concile ; in-

pable lui-même de dissimulation, il fut trop allégué la dupe des héétiques & des courtiains. Initiateur de Tite, Antonin, & de Marc-Aurèle, il aima ses paphs, & vouloit être aimé ; mais ce fond même de bonté qui les lui faisoit chérir, les rendit malheureux ; il ménagea jusqu'à ceux qui les pilloient ; prompt & ardent à défendre les abus, lent & froid à les punir ; avide de gloire, & peut-être un peu trop dans les petites choses. On lui reproche d'avoir été plus porté à la raillerie qu'il ne conviendrait à un grand prince. Au reste il fut chaste, pieux, laborieux & infatigable, grand capitaine, heureux dans la guerre, & méritant ses succès par une valeur brillante & par les lumières de son génie ; protégeant les arts & les encourageant par ses bienfaits. Si on le compare avec Auguste, on trouvera qu'il ruina l'idolâtrie avec les mêmes précautions & la même adresse que l'autre employa à détruire la liberté. Il fonda comme Auguste un nouvel empire ; mais moins habile & moins politique, il ne fut pas lui donner la même solidité ; il affoiblit le corps de l'état en y ajoutant en quelque façon une seconde tête par la fondation de Constantinople ; & transportant le centre du mouvement & des forces trop près de l'extrémité orientale, il la fit sans chaleur & presque sans vie les parties de l'occident, qui devinrent bientôt la proie de s barbares.

Pour peindre ici son extérieur, il avoit le visage large & haut en couleur, peu de cheveux & de barbe, les yeux grands, le regard vif, mais gracieux, le col un peu gros, le nez aquilin. Une noble fierté & un caractère de force & de vigueur marqué dans toute sa personne, imprimoient d'abord un sentiment de crainte. Mais cette physique guerrière étoit adoucie par une agréable sérénité répandue sur son visage.

Les législateurs Grecs & Romains firent souvent parler les oracles pour appuyer leurs décrets ; Constantin fit de même intervenir la divinité pour autoriser ses entreprises ; mais ce n'étoit que pendant son sommeil qu'il l'interrogeoit. Dans le tems qu'il marchoit en Italie contre Maxence son ennemi & son rival, il avoit aperçu dès le matin une croix lumineuse au dessus du soleil avec cette inscription : *In hoc signo vinces*, c'est par ce signe que tu vaincras. La nuit suivante le fils de Dieu lui apparut, tenant en main ce signe, dont il venoit de voir la figure dans le ciel, & lui dit de s'en servir dans les combats comme d'une défense assurée contre ses ennemis. Le prince à son réveil, il assemble ses officiers, leur raconte ce qu'il vient de voir & d'entendre, leur dépeint la forme de ce signe céleste, & donne ses ordres pour qu'on en fasse un semblable. Ce fut dans la suite le principal étendard de l'armée de Constantin & de ses successeurs. On l'appella *Labarum*, ou *labarum*. Cet empereur fit fuir plusieurs étendards sur le même modèle pour être portés à la tête de toutes les armées. Il

s'en servoit pour animer ses troupes dans toutes les occasions où il les voyoit plier.

La nuit qui précéda la bataille qu'il devoit livrer à Maxence, il fut encore averti en forge de faire marquer les boucliers de ses soldats du monogramme du Christ. Il obéit, & dès le point du jour ce caractère imprimé par son ordre, parut sur les boucliers, sur les calques, & fit passer dans le cœur des soldats une confiance qui contribua à leur faire remporter la victoire.

L'armée de Maxence fut taillée en pièces sous les murs de Rome, & Maxence lui-même obligé de prendre la fuite, se noya en passant sur le Tibre. *Constantin*, le lendemain de sa victoire, entra en triomphateur dans Rome.

On a écrit que lorsque *Constantin* quitta l'Italie pour aller fonder une nouvelle capitale de son empire, il fit donation au pape Saint Silvestre de la ville de Rome & de plusieurs provinces d'Italie; mais l'acte de cette donation, comme il a été prouvé, n'a jamais existé, & l'on peut se rappeler ici la réponse adroite de Jérôme Donoso, ambassadeur de Venise, au pape Jules II. Ce pape lui demanda: le titre des droits de la République sur le Golfe Adriatique. « Votre sainteté, répondit l'ambassadeur, trouvera la concession de la mer Adriatique faite aux Vénitiens, au dos de l'original de la donation que *Constantin* a faite au pape Silvestre de la ville de Rome, & des autres terres de l'état ecclésiastique. »

Constantin tira la religion chrétienne de l'état de persécution & d'obscurité où elle languissoit, pour la faire asseoir avec lui sur le trône. Pour mieux favoriser son établissement, il donna d'abord ses nouvelles constitutions beaucoup d'autorité aux évêques, & diminua celle des pères & mères sur leurs enfants.

Il assembla plusieurs conciles dans sa nouvelle ville de Constantinople, où il assista lui-même. Pendant les séances d'un de ces conciles, plusieurs évêques divisés entr'eux crurent l'occasion favorable pour porter leurs plaintes à l'empereur, & lui présentèrent plusieurs mémoires les uns contre les autres. L'empereur jeta au feu tous ces libelles. « Il faut, disoit-il, se donner de garde de révéler les fautes des ministres du seigneur, de peur de scandaliser le peuple, & de lui prêter de quoi autoriser les désordres. » On dit même qu'il ajouta que s'il surprenoit un évêque en adultère, il le couvrirait de sa pourpre pour en cacher le scandale aux yeux des hôpites.

Constantin établit qu'on chômeroit le dimanche, mais il ne fit cette ordonnance que pour les villes, & non pour les campagnes, parce qu'il sentoient, dit l'auteur de l'*Esprit des loix*, que dans les villes étoient les travaux utiles, & dans les campagnes les travaux nécessaires.

Ses officiers publics reçurent des ordres de fournir des alimens & des vêtements pour tous les enfans dont les pères déclareroient qu'ils étoient hors d'état de les élever: ces frais étoient pris indifféremment sur le trésor des villes & sur celui du prince: « Ce seroit, disoit-il, une cruauté tout-à-fait contraire à nos mœurs, de laisser aucun de nos sujets mourir de faim, ou se porter par indigence à quelque action indigne. » Sentimens paternels, qui doivent au moins balancer les actions cruelles dont il a souillé sa vie.

Le peuple, dans une rumeur, s'étoit oublié au point de jeter des pierres aux statues de *Constantin*. Un courtisan, dans la vue de se faire un mérite de son zèle, disoit à l'empereur, « qu'il n'y avoit point de supplice assez rigoureux pour punir des forcenés qui avoient insulté à coups de pierres la face du prince ». *Constantin*, portant la main à son visage, dit en souriant: *Pour moi, je ne me sens pas blessé.*

Tout l'empire pleura ce grand prince lorsqu'il mourut, & ses différens peuples voulant lui marquer leur reconnaissance par des hommages, les uns en firent un saint, & les autres un Dieu.

Constantin, marquant avec une demi-pique cinq ou six pieds de terre à son fils, lui dit ces mots: « Pourquoi tant suer & tant travailler? Au bout de tout cela, ni toi ni moi, n'aurons que ce peu de terre, encore n'en sommes-nous pas assurés. »

CONTES. Récits plaisans dans lesquels on se propose moins d'instruire que de plaire par la finesse des plaisanteries, la singularité des événemens, la naïveté & la variété des peintures. C'est principalement l'à-propos qui fait valoir le conte: si il n'est pas heureusement placé, le conte & le conteur y perdent également.

Le matelot de retour.

La plupart des habitans de Gayète gagnent leur vie dans le service de la marine. Un d'entr'eux, qui étoit fort pauvre, se mit en mer pour amasser quelque argent, laissant à sa femme le soin de gouverner son ménage. Comme elle étoit jeune & jolie, elle ne fut pas long-temps sans se consoler de l'absence de son mari. De retour, au bout de cinq ans, il alla voir sa femme. Il fut agréablement surpris de trouver sa maison toute réparée & fort agrandie. Comment, dit-il, ont pu se faire ces réparations? C'est, répondit-elle, une grâce que Dieu m'a faite: le mari en remercia le ciel. Étant entré plus avant dans la maison, il voit des meubles & un lit d'une propreté au-delà des facultés de l'un & de l'autre. Ce lit, ces meubles, d'où sent-ils venus, dit encore le mari? — De la même grâce, répondit la femme. Pendant que

que le mari bénissoit la bonté du ciel envers lui, il vint un petit garçon d'environ trois ans, caresser sa mère. A qui est cet enfant, demanda le mari? — A moi, dit la femme; le ciel me l'a aussi donné. — Ah! pour le coup, repartit le mari, le ciel a pris pour de bon de ma maison. *Page.*

La vraie éloquence.

« Un jour Pentagruel rencontra certain licencié. « non autrement vivant des sciences de son métier de docteur; mais en récompense, sachant très-foncièrement danser & jouer à la paume : lequel donc s'en vint par Pentagruel, fut interrogé d'où il venoit, & lui répondit : *Je viens de l'urbe & cité célébrissime que vulgairement on vocite Lutèce* — Qu'est-ce-à-dire, dit Pentagruel à son truchement ordinaire? Je suis tout ébahi de tel jargon. — C'est, répondit le truchement, qu'il vient de Paris. — Hé! reprit Pentagruel, à quoi passez-vous le tems à Paris, vous autres licenciés? — Nous, répondit le licencié, en occupations épures & disjunctives la verbocation latine; & en nos récréations, captans la béatitude de l'omni sensifant, & omni mouvant sexe féminin. A quoi Pentagruel dit : Quel diable de langage est ceci? Ce n'est que latin écorché, dit le truchement; & lui semble qu'il est éloquent orateur pour ce qu'il dédaigne l'usage commune de parler. Or le licencié croyant l'étonnement & établissement de Pentagruel venoit pour admirer la haute beauté de cette élocution, se requinda encore plus haut & plus obscur, si que par là longueur de périodes, poussa patience à bout. — Parbleu, dit à pare soi Pentagruel, je t'apprendrai quelle est la vraie & naturelle éloquence. Puis demanda au licencié, de quel pays il étoit? A quoi répondit ainsi le licencié : *L'illustissime & honoriférante propagation de mes aïeux & ataves tire son origine primordiale des régions Limoviciennes.* — Entends bien, dit Pentagruel à tu n'es qu'un Limosin, & tu veux faire le Démophilène de Grèce. Or, viens-ça que je te donne un tour de poigne. Lors le prit à la gorge, disant : tu écorches le latin; moi j'écorcherai le latinisme. Si fort lui ferroit la gorge, que le pauvre Limosin commença à crier en Limosin : *Vite, dicou gentil larré; hé! l' saint Marfau, secourra-me; hau, hau, laissez à vous, au nom de Dieu, & ne me touchez grou.* — Ah! dit Pentagruel, en le laissant, voilà comment je te voulois remettre en droie chemin de vraie éloquence; car à cette heure viens-tu de parler comme nature, & grand bien te fasse icelle correction. *Rabelais.* »

La femme muette.

« Dans un certain pays barbare & non policé en mœurs, il y avoit aucuns matris boutrus, & *Encyclopédie.*

« à chef mal timbré, ce que ne voyons nris « parmi nos parisiens, dont grande partie, ou « tout pour le moins, sont merveilleusement raisonnans & raisonnables; aussi onques vit-on « arriver à Paris grabuge ni malice entre maris « & femmes. Or en ce pays-là, tant différent de « celui-ci nôtre, y avoit un mari, si pervers d'entendement, qu'ayant acquis en mariage une « femme muette, s'en ennuya; & voulant soi « guerir de cet ennui, & elle de la muettedé, le « bon inconsideré mari voulut qu'elle parlât, & « pour ce eut recourus à l'art des médecins & chirurgiens, qui, pour la démuetter, lui inciserent « & biltourisèrent un encilliglotte adhérent au filet; « bref elle recouvra fanté de langue, & icelle « langue voulant récupérer l'oisiveté passée, elle « parla tant, tant & tant, que c'étoit benédiction : si ne laissa pourtant le mari boutré de se « laisser de si plancheuse parlerie : il recourut au « médecin, le pria & conjurant, qu'autant il « avoit mis de science en oeuvre pour faire caqueter sa femme muette, autant il en employé « pour la faire taire. Alors le médecin, consultant « que limité est le savoir médical, lui dit qu'il « avoit bien pouvoir de faire parler femme, mais « que faudroit art bien plus puissant pour la faire « taire. Ce nonobstant, le mari supplia, pressa, « insista, persista; si que le savantissime docteur « découvrit en un coin des registres de son cerveau, remède unique & spécifique contre icellui « terminable parlerie de femme, & ce remède, « c'est surdité de mari. Qui-da, fort bien, dit le « mari; mais de ces deux maux, voyons quel sera « le pire, ou entendre sa femme parler, ou ne « rien entendre du tout. Le cas est susperflu, & « pendant que le mari là dessus en suspens étoit, « médecin d'opérer, médecin de médicamenter « par provision, sauf à consulter par après. Bref, « par certain charme de surtillage médical, le « pauvre mari se trouva sourd, avant qu'il eût « achevé de débiter s'il consentoit à surdité. « L'y voilà donc, & il s'y tint faute de mieux; & « c'est comme il faudroit agir en opération de médecine. Qu'arriva-t-il? Ecoutez, & vous le « saurez. Le médecin, à fin de besogne, demandant force argent, mais c'est à quoi ce mari ne « peut entendre, car il est sourd comme voyez; le « médecin pourtant, par beaux signes & gestes « significatifs, argent demandoit & redemandoit, jusqu'à s'irriter de colère; mais en pareil « cas, gestes ne sont entendus, à peine entend-on paroles bien articulées, ou écritures attestées & répétées par sergens intelligibles. Le médecin donc se vit contraint de rendre l'ovie au « sourd, afin qu'il entendît à paiement, & le « mari de rire, entendant qu'il entendait; puis de « pleurer par prévoyance de ce qu'il n'entendrait pas Dieu tonner, dès qu'il entendrait parler sa femme. Or de tout ceci, résulte conclusion « moralement morale, qui dit, qu'en cas de maladie

« &c de femmes épousées, le mieux est de se
« tenir comme on est, de peur de pis ». *Rabelais.*

Ecclesiastique dupe de sa charité.

Un ecclésiastique, surpris par la nuit au milieu de la campagne, rencontre un voleur, qui, content de lui dérober un manteau, le laisse poursuivre son chemin. Mais le bon ecclésiastique, moins touché de cette perte que de celle de l'âme du voleur, pense que le seul moyen de lui sauver ce dernier péché, est de lui remettre son vol. Il revient, en conséquence, sur ses pas, & dit au voleur, « Mon ami, je vous fais présent du manteau que vous m'avez pris ». Comme vous êtes dans votre quart d'heure de liberté, lui dit le voleur, je vais en profiter : il lui ôta aussi-tôt son habit. L'ecclésiastique, qui sentit le froid, sentit aussi refroidir sa charité ; il dit au voleur, que pour son juste-au-corps, il ne lui donna pas, & qu'il le lui ferait rendre en l'autre monde. — Puisque vous me faites crédit jusques-là, reprit le voleur, je vais encore vous ôter le reste de vos habits ; & il le dépouilla jusqu'à la chemise.

Mari à bon marché.

Une jeune villageoise, nommée Nicole, avait bonne envie de se marier, avait reçu de la dame du lieu dix écus pour se former une dot. La dame voulait voir le prétendu ; Nicole le lui présente : c'étoit un Limosin, petit & fort laid. Ah ! ma fille, lui dit cette dame en le voyant, quel amoureux as-tu choisi là ? Hélas ! madame, lui répondit la naïve Nicole, que peut-on avoir pour dix écus ?

Doit-on juger des gens à la mine ?

Un évêque témoignait du mépris à un pauvre curé, qu'il regardait comme un ignorant à cause de son air simple. Je suis persuadé, lui dit-il un jour, que vous ignorez les premiers éléments du catéchisme. Combien y a-t-il de péchés capitaux ? Il y en a huit, répondit le curé. Je ne me suis pas trompé, reprit le prélat, dans le jugement que j'ai fait de votre science. Dites-moi, je vous prie, quel est l'âne d'évêque qui vous a fait prêtre, & quels sont ces huit péchés capitaux ? C'étoit vous, monseigneur, répondit le curé, qui m'avez conféré les ordres ; à l'égard des péchés capitaux, outre les sept que tout le monde connaît, on doit y ajouter un huitième, qui est le mépris qu'on fait des pauvres prêtres.

L'ingrat puni.

« Mathieu Gras perdit une bourse de velours, dans laquelle il y avait cent ducats. Elle fut trouvée par un pauvre compagnon, qui prit un d'iceux, & acheta un bonnet. Ce que venu à la

notice du perdant, vint à celui qui l'avait trouvée, le priant de la rendre ; ce qu'il fit soudainement, disant voilà votre bourse, il ne s'en faut que d'un ducat. Gras commença grandement à se courroucer, & disant avec colère, tu m'as volé mon argent, je ne prendrai pas la bourse que tout n'y soit ; & à la fin le fit citer pardevant le juge, lequel, après avoir ouï l'un & l'autre partie, dit à Mathieu Gras : Tu as perdu ta bourse où il y avait cent ducats ? Oui, dit Mathieu. Oh bien, celle-ci n'est pas la tienne, car il n'y en a que nonante-neuf ; disant aussi à celui qui l'avait trouvée : Tiens, garde-la, ce n'est pas la sienne, qu'il la voie chercher s'il veut ». *Voyez un recueil de facéties, mots subtils, imprimé en 1582.*

Soupe au caillou.

Deux moines passant dans un village de Normandie, entrèrent, à l'heure du dîner, dans la maison d'un paysan. Ils n'y trouvèrent point de cuisine. Le père & la mère étoient aux champs ; & les enfans, qui étoient de garde au logis ne pouvoient être d'un grand secours à ces religieux. Ils leur allumèrent pourtant du feu & leur présentèrent du cidre ; mais ce n'étoit pas assez pour des gens qui avoient envie de dîner. De peur d'effrayer les petits paysans, les moines n'osèrent pas demander tout d'un coup ce dont ils avoient besoin ; mais, pour commencer par quelque chose, ils proposèrent d'abord une soupe. — Quoi ! dirent les moines, vous ne savez donc pas que nous faisons nos soupes avec un caillou ? — Un caillou, répondirent ces pauvres enfans ; cela doit être curieux. — Vraiment sans doute, dirent les religieux, & très-curieux. Si vous voulez, nous vous enseignerons notre secret ; vous n'avez, pour cela, qu'à nous donner de l'eau & un caillou bien propre. Ce qui fut dit, fut fait.

On leur porta des cailloux à choisir ; & après qu'on en eut bien lavé un, & mis dans une marmite pleine d'eau, & que la marmite eut été posée sur le feu, on s'assit pour attendre qu'il fût cuit. La marmite bouillait à force, & le caillou ne cuisait point. Ces enfans y regardoient à tous momens de la meilleure foi du monde. Enfin nos religieux, qui la faim pressait, commencèrent à s'impatienter. Ils accablèrent l'eau de ce retardement, & dirent qu'il falloit qu'elle ne fût pas bonne, & qu'on ne pourroit y remédier qu'en jettant du sel dedans. On leur en donna ; mais comme l'effet n'en fit pas assez prompt, ils crièrent qu'il seroit à propos d'y joindre, aussi du beurre.

Ces enfans, attentifs à cette nouvelle façon de faire de la soupe, donnoient tout ce qu'on leur demandoit ; si bien que les moines, après avoir obtenu le sel, le beurre, les envoyèrent au jardin

cucillit des choux, des oignons, & toutes sortes de légumes, qui furent plutôt cuits que le caillou. C'est assez, dirent-ils alors, il n'y a qu'à dresser le potage. On leur apporta du pain, ils firent une soupe excellente; le caillou fut servi dessus en guise de chapon, un peu dur à la vérité; aussi n'y toucha-t-on point. Les moines dirent qu'il falloit l'enfermer bien proprement, & qu'on pourroit encore en faire une autre soupe. Cependant celle-là fut trouvée bonne, au grand étonnement des pauvres enfans, qui ne faisoient point attention au fel, au beurre, ni aux choux qu'ils avoient apportés pour faire cuire le caillou. Plusieurs personnes eurent de la simplicité de ces enfans, & comme eux, se laissent attraper par la première aigreur qui connoit la tournure de leur esprit.

Temple de Rabelais.

« En notre nauf étiénn avec Pentagruel le bon, joyeusement tranquilles, & étoit la mer tranquillement triste; car Neprane, en son naturel, est mélancolique & fongereux, pour ce qu'il est plus flegmatique que sanguin. Bonasse traitreuse nous invitoit à molle oisiveté, & oisiveté nous invitait à boire; or à boisson vineuse millions saucisses, poutargue, & jambons outremer saïés, pour plus faire sentir & contraster suavité nécessaire, douce, non comme, mais plus que lait. Oh! que feriez mieux, nous cria le pilote, au lieu d'icelles saucisses, manger viandes douces, pour ce qu'incontinent, ne boirez peut-être que trop saïé, ce que disoit le pilote par pronostication; car pilotes, ainsi que chats en gouttières, fleurissent par infinités pluies & orages. Et de fait, le beau & clair jour qui luisoit, perdant peu-à-peu sa transparence lumineuse, devint d'abord comme entre chien & loup, puis brun obscur, puis presque noir, puis si noir, si noir, que lumen saïés de malpeut; car autre lumière n'éclaira plus nos faces blêmes & effrayées, que lueurs d'éclairs fulminans par crèvevents de flambeantes nues, avec millions de tonnerres tonigrondans sur tous les tons & intonnations des orgues de Jupon; les pédales, pou, dou, dou; ici cromornes, ton, ron, ron, & cla, cla, cla, cla, cla, cla; misericorde, disoit Panurge, détournes l'orage, sonnez les cloches; mais cloches ne sonnent; car en pleine mer cloches n'y avoit pour loss: voilà tout en feu, voilà tout en eau, bourrasques de vents, sifflemens horribles; cela fait trois éléments, dont de chacun trop avions; n'y avoit que terre qui nous manquoit, sinon pourtant que foudrières marines furent si profondes, qu'en si fond d'abîmes ouverts, eut-on pu voir harengs sur sable, & morues engravées; or du fond d'icelles nues le précipitoient comme torrens, montagnes d'eau, soi-disant vagues; desquelles aucunes

tombant sur la nauf, Panurge, qui de frayeur extravagait, disoit: Ho, ho, ho, toutes pleuie est creé; vit-on jamais pleuvoir vagues, toutes brind'es? Hélas! be, be, be, be, je nage; bou, bou, bou; ah! maudit condorner, mes fous se prennent l'eau par le collet de mon pourpoint. Ah! que cette boisson est amère. Hôla, hôla; je n'ai plus soif. Te tairas-tu, croit frère Jean; & viens plutôt nous aider à manœuvrer. Où sont nos boulingues? Notre trinquet est à vau-l'eau. Amis! à ces rambades; enfans! n'abandonnons le tirados. A moi! à moi! par ici, par là-haut, par là-bas. Viens donc, Panurge; viens, ventre de sol; viens d'ne. Hé! ne jurens point, disoit piteusement Panurge; ne jurons aujourd'hui, mais demain, tant que tu voudras; il est maintenant heure de faire des vœux & promettre pèlerinage. Ha, ha, ha, ha; ho, ho, ho, ho; je nage; boubi, boubi; sommes-nous au fond? Ah! je me meurs. Mais viens donc ici nous aider, croit frère Jean; au lieu de moribond, mets la main à l'estarment; gare la pince; haut amure, amure bas. Peste soit du pleurard, qui nous est nuisible au lieu de nous aider. Ha! oui, oui, oui, reprenoit Panurge, vous fûtes nuisible; mettez-moi donc à terre, afin que puisiez à l'aise manœuvrer tout votre saoul. Or icelle tempête, ou tourmente, comme vous l'irez, commença à prendre fin à force de durer, comme toutes choses mondaines. Terrel terrel! cria le pilote; & jugez bien quelle jubilation s'ensuivit, à quoi prit la plus forte part le craintif Panurge, qui, descendant le premier sur l'arène, disoit: O trois & quatre fois heureux jardinier, qui plante choux! car au moins a-t-il un, & l'autre n'en'est éloigné que du fût de la bêche ».

Les jeunes maris.

Le 18 octobre 1609, la fille du comte de Créquy, âgée de neuf à dix ans, avoit été accordée en mariage au marquis de Roëti, fils du duc de Sully. Le ministre Dumoulin voyant approcher la mariée, dit: *Prisentez-vous cet enfant pour être baptisé?* La mariée, d'ailleurs, étoit catholique & vouloit à la romaine.

Le curé & sa jument.

Un curé, monté sur sa jument, s'en alloit au marché. Il aperçoit, dans son chemin, un mâtier chargé de très belles mûres. Il fut tenté d'en manger, & pour atteindre à l'arbre il se mit debout sur la selle. Ce mûrier étoit planté au milieu d'un buisson d'épines & de ronces. Le bon curé, admirant la tranquillité de sa jument: « Je serois dans un grand embarras, dit-il, si quelqueun alloit lui crier, heu ». Il prononça ce mot si haut, que la jument partit, & voilà notre cavalier dans le buisson. La femme au curé, dit le conte,

& ses domestiques, voyant arriver la jument sans leur maître, furent effrayés; ils croyoient qu'il lui étoit arrivé quelque malheur. Ils coururent aussitôt le chercher, & le trouvent au milieu des épines, où il s'étoit déchiré tout le corps. L'auteur du conte finit par ce proverbe : « Il ne faut pas toujours dire ce que l'on pense ». *Ordre de Chevalerie.*

L'invalide:

Un vieux baron, sire de Benumanoir,
Devenu borgne au métier de la guerre,
Par bienfaisance avoir un œil de verre,
Qu'à son coucher un page alloit le soir,
Sur une affiette, humblement recevoir.
Or, une fois que le page, peut-être
Malade étoit, peut-être étoit absent,
Un valet neuf, mal instruit, innocent,
Fut, en son lieu, chargé de complotter.
Le bon vieillard, sans faire de façon,
Tout comme au page, à ce nouveau garçon
Livra son œil, puis dit sa parenôtre.
Point cependant le valet ne s'en va.
Hé! dit le maître, ami, qu'attends-tu là?
J'attends, monsieur, que vous me donniez l'autre.

Le maître & ses esclaves.

Au tems jadis fut un marchand romain,
Homme naïf, qui, sur la mer Egée,
Surpris un jour d'un ouragan soudain,
Faillit à voir sa barque submergée.
Dans ce péril, à tout événement,
Il voulut faire un mot de réstement;
Et comme alors, effrayés de l'orage,
Autour de lui ses esclaves tremblaient,
Levoient au ciel les mains, se désoloient,
Pour les remettre : « Amis, dit-il, courage,
« Malgré le vent, contre nous irrité,
« Rassurez-vous avant notre naufrage,
« Je vous promets à tous la liberté ».

CONTEUR. Tout conteur se répète, voilà le grand inconvénient du métier. Un conteur de profession, auquel on reprochoit ce défaut, répondit assez vivement : « Il faut bien que vous me permettiez de vous redire de tems en tems mes petits contes, sans cela je les oublierois ».

Quelqu'un vantoit beaucoup une personne qui contoit très bien, qui jouoit même les contes; il disoit que c'étoit un homme très-bon à voir. Pour un jour, ajouta quelqu'un, & à suit ensuite.

CONTI (François-Louis Prince de), mort en 1709.

Ce prince fut élu roi de Pologne en 1697, &

aussi-tôt détrôné par son rival l'électeur de Saxe. Il devint par son esprit, par ses lumières & son caractère, les délices du monde, de la cour, des armées, du peuple. Louis XIV étoit, à quelques égards, envieux de son mérite, & quoique ce prince eût les plus grands talens pour la guerre, Louis XIV affecta de ne le nommer pour commander l'armée de Flandres, que lorsqu'il vit sa santé désempée. Si mort fut regardée comme une amitié publique.

Un courtisan qui étoit mal avec le prince de Conti, l'accusoit d'avoir parlé au roi contre lui; ce prince répondit, « si j'étois assez heureux pour avoir souvent des audiences particulières de sa Majesté, mes amis s'en apercevraient plus » tôt que mes ennemis ».

CONTINENCE. Armand de Maillé de Brezé, amiral de France, reçut à Paris la visite d'une dame de condition du Poitou; elle avoit quitté sa province, pour venir poursuivre un procès. L'argent lui manquoit; la partie adverse étoit puissante; elle exposa ingénument sa situation à M. de Brezé; les malheureux trouvent toujours des protecteurs dans les ames vraiment grandes. Sur le champ, il lui donna trois cents louis; un de ses cochers eut ordre de se rendre tous les matins à la porte de cette dame. Lui-même voulut voir & solliciter les juges; elle gagna son procès. Pénétérée de reconnaissance, & ne sachant comment la lui remontrer, elle alla le remercier, accompagnée de sa fille, qui étoit jeune & belle. « Monsieur, » lui dit-elle, vos services sont bien au-dessus de tout ce que je pourrois faire pour les reconnaître; il n'y a que ma fille qui puisse m'acquitter auprès de vous ».

L'amiral fut révolté d'un pareil discours. Une mère oublioit ce qu'elle devoit à la vertu & à elle-même; il s'en souvint; c'étoit une de ces ames qui fait le bien pour le plaisir de le faire, & à qui un acte de vertu coûte moins qu'un crime aux autres. Il écarta la demoiselle vers une fenêtre, & lui parlant avec surprise de ce qu'il venoit d'entendre, il lui insinua que son innocence n'étoit point en sûreté auprès d'une mère capable de s'oublier à ce point. La jeune personne laisse couler des larmes, & lui avoua que depuis quelque temps, elle pensoit à être religieuse. L'amiral se décha d'abord de son dessein; mais voyant qu'elle y étoit bien affermie, il la conduisit sur l'heure dans un monastère, qu'elle lui avoit indiqué, & paya d'avance tout ce qu'il falloit pour la pension de son noviciat. Ce ne fut point assez; quelques jours avant sa profession, il fit remettre à la supérieure huit mille livres, dont il voulut que l'acte fût passé au nom de la demoiselle, sans que le sien y parût. Il est à propos d'observer que l'amiral étoit très-jeune; il n'avoit que vingt-sept ans,

quand il fut tué d'un coup de canon au siège d'Orbitello, le 14 juin 1646.

Spurina, jeune homme Romain, extrêmement beau, voyant que plusieurs femmes étoient passionnées pour lui, ce qui le rendoit odieux & suspect aux maris, se défigura entièrement le visage, préférant, par cette difformité, de prouver sa continence, plutôt que de tenter par sa beauté la passion de quelques femmes.

CONTRADICTION. La contradiction est principalement insupportable à ceux qui parlent par humeur & sans principes. Ce seroit même souvent un cruel moyen de se venger d'eux, que de les contredire. Un curé donnant dans un rigorisme excessif, soutenoit que les festins des noces étoient de l'invention du diable. Quelqu'un lui objecta là-dessus que Jésus-Christ y avoit pourtant assisté, & qu'il avoit même daigné y faire son premier miracle, pour prolonger la gaieté du festin. Le curé, un peu embarrassé, répondit en grondant, *ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.*

CONTREBANDIERS. Un homme imagina un plaisant moyen de faire entrer du tabac en contrebande. Il arrangea plusieurs rouleaux, qu'il attachait de manière qu'ils avoient la forme extérieure d'un homme. Il habilla ce fantôme ; rien n'y manquait, juste-au-corps, veste, culotte, bas, souliers ; le visage & les mains étoient de cire qui imitoient parfaitement le naturel : il avoit une perruque & un chapeau. Deux grands laquais, qui avoient de belles livrées, le portoient comme un paralytique sans mouvement qu'on ramenoit chez lui, & qui venoit tout-à-coup d'être saisi d'un mal extraordinaire. Ils passèrent ainsi cet homme-là à la barbe des commis, sans qu'ils soupçonnassent la fraude.

Des contrebandiers firent choix d'un voiturier qui avoit l'air ingenu, mais qui étoit mûré dans le fond, pour passer leurs marchandises ; cet homme conduisoit tranquillement sa charrette, chargée de plusieurs coffres où la clef étoit à la serrure ; sur ces coffres on avoit mis des matelats, des lits & autres meubles.

Le voiturier, approchant de Paris, fut d'abord arrêté à la barrière par les commis, qui lui demandèrent, s'il n'avoit point de contrebande dans sa voiture : « Voyez, Messieurs, dit-il, d'un air ingénu, je ne cherche pas à vous tromper ». Les commis trouvèrent dans les coffres des étoffes de perse & d'indiennes, qui étoient de la contrebande ; ils virent que le voiturier n'étoit point étonné ; ils le crurent dans la bonne foi, & se félicitèrent cependant de leur prise. Ils demandèrent où il alloit conduire sa voiture ? Il leur nomma une rue dans le faubourg saint Germain, & un nom en l'air qu'il donna au maître prétendu.

Il faut d'abord, lui dit l'un des commis, conduire la voiture à la douane, & ils firent escorter la charrette par deux d'entre eux. Le voiturier feignant de ne rien comprendre à tout cela, partit avec l'escorte. Quand on eut perdu de vue le bureau des commis, voilà six soldats aux Gardes qui parurent ; ils s'approchèrent des commis, les regardant au visage, & tout d'un coup feignant de les reconnoître pour délateurs : « Ah ! dirent ils, voilà nos gailards, que nous cherchons depuis si long-temps, Messieurs les délateurs, vous ne nous échapperez point ». En disant cela, ils se saisirent des deux commis, malgré leurs protestations, les conduisirent à la prison de saint Martin, où ils les firent écrouer comme délateurs. Pendant ce temps-là, le voiturier eut le temps de conduire la voiture au lieu de sa destination, & il entra ainsi dans Paris pour plus de cent mille livres de marchandises mêlées avec d'autres.

CONVERSATION. Il y a des Sots qui brillent dans la conversation par un certain clinquant, une audace à s'exprimer & à changer de sujets que les gens d'esprit ne possèdent pas, parce que l'étude & la réflexion rendent ces derniers circonspects. C'est ce qui fait que dans la société, les uns & les autres passent quelquefois pour ce qu'ils ne sont pas.

Ce ne sont pas même toujours les auteurs qui brillent le plus dans la conversation. Le talent de parler sur le champ, demande un homme qui pense promptement & nettement. Or combien de beaux esprits qui ne peuvent développer leurs pensées que par la méditation ? M. Nicole, l'un des premiers écrivains du siècle passé, étoit de ce nombre ; il fatiguoit même ceux qui l'écoutoient : Aussi, disoit-il, au sujet de M. de Tréville, qui parloit facilement : *il me bat dans la chambre, mais il n'est pas plutôt au bas de l'escalier que je l'ai confondu.*

Duclos n'écrivoit jamais sans s'être auparavant entretenu ; plusieurs fois avec ses amis sur la matière qu'il avoit dessein de traiter ; & cela non pas pour mûrir des idées, mais pour en faire naître chez lui par la chaleur de l'imagination qu'il se procuroit en parlant : « Avec ce secours, disoit-il, j'ai trouvé en un moment ce qui m'auroit coûté des journées entières dans mon cabinet, & que peut être même je n'aurois pu trouver ». Je parois à mon laquais, faute d'un auditeur plus compétent : cela anime toujours plus, que de penser tout seul ».

M. Duclos n'étant encore que de l'Académie des belles-lettres, & n'ayant donné que les confessions, & Madame de Lux, qu'il n'avoit pas même avouées, eut une assez longue conversation avec M. de Fontenelle sur un point de littérature. Quand M. Duclos eut cessé de parler, M. de

Fontenelle fut si content de ce qu'il venoit d'entendre, qu'il lui dit : « Vous devriez écrire, faire quelque ouvrage. — Et sur quoi, lui demanda M. Duclos ? — M. de Fontenelle répondit : « Sur ce que vous venez de me dire. »

Les hommes en général recherchent moins l'instruction que les applaudissemens. C'est donc un moyen sûr de déplaire dans la conversation, que d'y paroître plus occupé de soi que des autres. L'illustre Racine, dans la vue de dégoûter un de ses fils de la manie des vers, & dans la crainte qu'il n'attribuât à ses tragédies les caresses dont quelques grands seigneurs l'accabloient, lui disoit souvent : « Ne croyez pas que ce soient mes vers qui m'attirent toutes ces caresses ; Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, & cependant personne ne le regarde : on ne l'aime que dans la bouche de ses acteurs ; au-lieu que sans fatiguer les gens du récit de mes ouvrages, dont je ne leur parle jamais, je me contente de leur tenir des propos amusans, & de les entretenir de choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. Ainsi, quand vous voyez moquer M. Duc pas-fer souvent des heures entières avec moi, vous seriez étonné, si vous étiez présent, de voir que souvent il en fort sans que j'aie dit quatre paroles ; mais peu-à-peu je le mets en humeur de causer, & il me quitte encore plus satisfait de lui, que de moi. »

COOK (Jacques), né en 1722, mort en 1780. Ce brave voyageur de mouffe-charbonnier s'élevant de grade en grade, parvint à celui de capitaine de vaisseau.

Il partit pour son premier voyage autour du monde, avec MM. Bancck & Solander, en juillet 1768. Il revint à Londres en 1771, & repartit en juin 1772, avec M. Forster. Il pénétra jusqu'au soixante-onzième degré de latitude méridionale, où il fut arrêté par les glaces. Revenu en Europe en 1775, il repartit encore un an après ; il arriva au mois d'août 1777 dans l'île de Taïti, où il s'étoit arrêté dans son second voyage. Il poussa fort loin sa route du côté du détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique ; mais des montagnes de glace l'oblirent encore de cingler d'un autre côté ; il débarqua dans l'île d'Orwhye, & y fut massacré par les indigènes.

Il avoit épousé sa pupile, lorsqu'elle eut atteint sa quatorzième année. A cette occasion, Cook parlant pour un de ses grands voyages, disoit à ses amis : *Le printemps de ma vie a été orageux, mon été est paisible ; mais je laisse dans ma patrie un fonds de bonheur qui embellira mon automne.* Il ne croyoit pas que la mort l'attendoit à trois mille lieues de son pays.

COQUETTERIE. C'est dans les femmes le desir de plaire à plusieurs hommes. Examinez une coquette au milieu d'une troupe semillante de jeunes gens ; elle sourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, soutient son bras par un troisième, & fait signe aux deux autres de la suivre.

La Cédimène du Misanthrope, instruite que ses amans sont jaloux les uns des autres, les rassure tout-à-tout par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ses rivaux ; d'où l'on voit que les coquettes sont toujours fausses.

On a proposé ce problème de coquetterie : Chloé, jeune bergère, a deux amans ; elle les regarde comme la gloire de ses charmes ; & pour les retenir auprès d'elle, s'interdit tout ce qui pourroit déceler le secret de son cœur. Chaque amant, en particulier, se croit le plus aimé, & redouble ses soins pour faire prononcer sa victoire. Mais la coquette Chloé éloigne toujours ce moment fatal. Pressée à la fin de s'expliquer, elle leur donne un rendez-vous. Elle va, dit-elle, devoit son cœur tout entier. Quel triomphe ! quelle gloire pour l'amant préféré ! Ils arrivent ensemble au rendez-vous : l'un d'eux avoit une couronne de fleurs. Chloé assise sur un lit de verdure, & pareillement couronnée de fleurs, se leve aussitôt qu'elle les aperçoit, ôte sa couronne, la met sur la tête de celui qui n'en avoit pas, & prend celle de l'autre amant pour s'en couronner. Chloé s'est expliquée ; quel est l'amant favorisé ?

On pourroit encore faire ici la même question. Aglaé assise à table avec trois amans, sourit à l'un, boit dans le verre de l'autre, & presse le pied du troisième.

Madame de C. . . fut une de ces coquettes célèbres, qui font beaucoup d'honneur à leur métier par les pratiques illustres qu'elles ont ; l'éclat de ses intrigues, lui attira une lettre-de-cachet, qui la relégua dans une ville de province, fort éloignée de Paris ; elle soupçonna M. de Harlay de lui avoir causé cette disgrâce ; elle alla lui faire ses plaintes. Ce magistrat peu sensible à son malheur, prit le parti de la railler. « Vous en parlez bien à votre aise, lui dit-elle ; vous seriez bien embarrassé, si on vous reléguoit au fond de la basse Bretagne. — Il est vrai, répondit le magistrat, que mon embarras seroit plus grand que le vôtre ; car vous pouvez faire votre métier n'importe par-tout, & je ne puis faire le mien qu'à Paris. »

CORDELIER. Un cordelier en voyage se trouva pris par la nuit, & ayant rencontré la maison d'un seigneur, il se persuada qu'il y seroit bien reçu : on lui fit en effet un bon accueil ; le seigneur cepen-tant voyant son hôte embarrassé, résolut de se divertir à ses dépens ; il le pria donc de passer le lendemain chez lui, & lui proposa une partie

de chasse : il avoit dessein de lui faite monter un cheval extrêmement fougueux, & qui ne pouvoit être dompté que par un seigneur voisin ; on lui avoit donné le nom de *diable*. Le *cordelier* eut vent du tour qu'on vouloit lui jouer ; mais comme il savoit fort bien se rendre maître d'un cheval ; il dissimula tout, & ne monta dessus qu'après bien des grimaces, affectant beaucoup de crainte ; mais ensuite s'étant bien assuré, il commença à piquer le cheval & à courir au grand galop. Le seigneur ne pouvant le suivre, lui cria de s'arrêter ; le *cordelier* lui répondit d'un ton railleur, *le diable m'emporte ! le diable m'emporte !* Après quoi il se mit à courir fut de nouveaux frais, & se réfugia dans une maison de son ordre, sans que le seigneur ait jamais eu depuis aucune nouvelle de son cheval.

CORNEILLE (Piette), père de la tragédie en France, naquit à Rouen en 1606 : il étoit fils de Piette *Cornille*, maître des eaux & forêts. Il fut reçu de l'académie française en 1647, & mourut doyen de cette académie en 1684, âgé de soixante & dix-huit ans.

Cornille étoit assez grand & assez plein, l'air fort simple & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués & propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout à-fait nette. Il lisoit ses vers avec force, mais sans grace. Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique ; mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matière qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit, & pour trouver le grand *Cornille*, il le falloit lire. Il étoit mélancolique. Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer ou pour se rejouir ; que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, & quelquefois rude en apparence ; au fond, il étoit très-aisé à vivre, bon père, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempérament le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'âme fière & indépendante, nulle souplesse, nul manège ; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu tomaine, & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour, il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit pas le mérite de ce pays là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légères lui causoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent, que d'habitude ou d'application pour en amasser. Il

ne s'étoit point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir ; mais, quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite, & il croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux. A beaucoup de probité & de droiture naturelle, il a joint dans tous les temps de sa vie beaucoup de religion, & plus de piété que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des caresses sur ses pièces de théâtre, & ils lui ont toujours fait grâce en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scène, des nobles sentimens qui regnent dans ses ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

Le grand *Cornille* fut quelque temps confondu parmi les cinq auteurs que le cardinal de Richelieu faisoit travailler aux pièces dont il donnoit lui-même le plan. Ces cinq auteurs étoient l'Etoile, dont nous avons des mémoires ; Bois-Robert, le bousillon du cardinal ; Colletet, un des plastons de Boileau ; Rotrou, qui n'avoit point encore donné son *Vincennes* ; & *Cornille* lui-même subordonné aux autres qui l'emportoient sur lui, ou par la fortune ou par la faveur.

Le *Cid*, qu'il fit paroître en 1636, eut un succès si éclatant, qu'il étoit passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid*. *Cornille* avoit dans son cabinet cette pièce traduite dans toutes les langues de l'Europe, hormis l'esclavonne & la turque. Cette pièce reçut encore un nouveau lustre de la jalousie du cardinal de Richelieu. Ce ministre que toute gloire étrangère offusquoit, enjoignit expressément à l'académie française de sayer la critique du *Cid*. Mais les académiciens, suivant leurs statuts, ne pouvoient prononcer de jugement sur l'ouvrage d'un autre académicien, leur confrère, sans qu'il y consentit. On fut donc obligé d'avoir une espèce de consentement de *Cornille*, qu'il donna par la crainte de déplaire au cardinal, & qu'il donna pourtant avec assez de fermeté.

On vouloit l'engager à répondre à cette critique de l'académie : *La même raison*, dit-il, *qu'on a eue pour la faire, m'empêche d'y répondre*. Au reste, cette critique est un modèle de goût & de politesse. Elle n'empêcha cependant pas le public de continuer à admirer le *Cid*, parce que cette pièce renferme des beautés encore supérieures à ses défauts.

En vain contre le *Cid* un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
BOILEAU.

Chimène, comme l'on sait, est l'héroïne de la pièce, & Rodrigue, son amant, en est le héros.

Fontenelle, dans la vie de son oncle, dit que si

ce proverbe, *cela est beau comme le Cid*, a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le goûtoient pas, & à la cour, où c'est été très mal paier que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu. Mais l'on pense que ce furent plutôt les nouvelles beautés que *Cornille* déploya dans les *Horaces*, dans *Cinna*, dans *Rodogune*, qui firent passer ce proverbe.

Quand on mença *Cornille* d'une seconde critique sur la tragédie des *Horaces*, il répondit : *Horace fut condamné par les Décemvirs, mais il fut absous par le peuple.*

C'est la tragédie de *Cinna*, qui a donné lieu à Saint-Evremond de dire que *Cornille* faisoit les Romains plus grands qu'ils ne sont dans l'histoire. La clémence héroïque d'Auguste y est représentée en un si beau jour, que Louis XIV, qui avoit refusé constamment la grace du chevalier de Rohan criminel d'état, se sentit disposé à lui tout pardonner au sortir d'une représentation de *Cinna*. Il l'avoua depuis ; mais perlon. n'avoit osé alors lui parler une dernière fois en faveur du coupable. Cette anecdote se concilie assez avec les mémoires du marquis de la Fare, qui dit que « perlonne ne demandant à Louis XIV la grace du chevalier de Rohan, ce marquis fut tenté de » lui-même de l'accorder ».

Le grand Condé, à l'âge de vingt ans, étant à la représentation de cette pièce, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie.

Aïe ! scène dernière.

C'étoient, ajoute un auteur moderne, les larmes d'un héros. Le grand *Cornille* faisant pleurer le grand Condé, est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain.

Un jour que dans la scène première du même acte, Auguste disoit à Cinna :

Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que je veux ;
Mais, tu serois piré même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.

Le dernier maréchal de la Feuillade étant sur le théâtre, dit tout haut à Auguste : Ah tu me gâtes le *soyons amis, Cinna*. Le vieux comédien qui jouoit Auguste, se déconcerta, & crut avoir mal joué. Le maréchal, après la pièce, lui dit : « Ce n'est pas vous qui m'avez déplu, c'est Au-

» guste, qui dit à Cinna qu'il n'a aucun mérite ;
» qu'il n'est propre à rien, qu'il fait pitié, & qui
» ensuite lui dit, *soyons amis*. Si le rol m'en di-
» soit autant, je le remercerois de son amitié ».

M. de Turenne s'étant trouvé à une représentation de *Sertorius*, s'écria à deux ou trois endroits de la pièce : « Où donc *Cornille* a-t-il » appris l'art de la guerre ? »

Le maréchal de Grammont disoit, à l'occasion d'*Othon*, que « *Cornille* devoit être le bré- » viaire des rois ». Et M. de Louvois, « qu'il » fudoit un parterre composé de maîtres d'état » pour juger cette pièce ».

Dans toutes les tragédies grecques si tes pour un peu, le si amoureux de sa liberté, on ne trouve pas un trait qui regarde cette liberté ; & *Cornille*, né François, en est templi.

On a écrit que *Cornille* avoit sa place marquée au théâtre, & que lorsqu'il y alloit, tout le monde le levait par respect, & que le parterre frappoit des mains. Le public assésimé s'est montré, de nos jours, également juste envers Voltaire.

La première tragédie que Racine composa, fut *Alexandre*. Il voulut la montrer à *Cornille*, pour recevoir des leçons de ce maître du théâtre. *Cornille*, après avoir entendu la lecture de la pièce, donna beaucoup de louanges à l'auteur ; mais en même temps il lui conseilla de s'appliquer à tout autre genre de poésie qu'au dramatique, parce qu'il n'y paroïtoit pas propre. Ce jugement, dans un homme incapable de jaousse, fait voir qu'on peut avoir de grands talens & être mauvais juge des talens.

Cornille, si élevé, si sublime dans ses écrits, n'étoit plus le même dans la conversation ; il s'enfonçoit au contraire d'une manière si sèche, si embarrassée, qu'une grande princesse qui avoit désiré de le voir & de l'entretenir, disoit, « qu'il » ne falloit point l'écouter ailleurs qu'à l'hôtel de » Bourgoigne, » qui étoit l'hôtel des comédiens.

Lorsqu'il réciroit ses vers, il fatiguoit tous ceux qui l'écoutoient ; aussi Boissier, à qui *Cornille* reprochoit d'avoir mal parlé d'une des pièces, étant sur le théâtre, lui dit : « Comment pourrois-je avoir blâmé vos vers sur le théâtre, » les ayant trouvés admirables dans le temps que » vous les barbouilliez en ma présence ? »

Cornille a écrit que pour trouver la plus belle de ses pièces, il falloit choisir entre *Rodogune* & *Cinna* ; & ceux à qui il en parloit, démolent sans beaucoup de peine qu'il étoit pour *Rodogune*.

Il s'étoit marié jeune & assez singulièrement. Il se présenta un jour plus triste & plus réveur qu'à

qu'à l'ordinaire devant le cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travaillait. Il répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, & qu'il avoit la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement, & il dit au cardinal qu'il aimoit passionnément une fille du lieutenant-général d'Andely, en Normandie, & qu'il ne pouvoit l'obtenir de son père. Le cardinal voulut que ce père, si difficile, vint lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un orléans si imprévu, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avoit tant de crédit.

On a dit que le goût de l'étude ne souffroit aucune distraction, & Corneille en faisoit une preuve. Un jeune homme, auquel il avoit accordé sa fille, & que l'état de ses affaires mettoit dans la nécessité de rompre ce mariage, se présente un matin chez Corneille, parce qu'il étoit dans son cabinet: « Je viens, monsieur, lui dit-il, retirer ma parole, & vous exposer le motif de ma conduite.... Eh! monsieur, répliqua Corneille, ne pouvez-vous, sans m'incommoder, parler de tout cela à ma femme? Montez chez-elle: je n'entends rien à toutes ces affaires-là. »

La devise de Corneille étoit: *Et mihi res non me rebus submittere cor.*

Corneille eut à se louer & à se plaindre du cardinal de Richelieu; aussi fit-il, à la mort de ce premier ministre, les vers suivans:

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

CORNEILLE. (Thomas)

Thomas Corneille, frère du grand Corneille, de l'académie française & de celle des inscriptions, naquit à Rouen en 1655, & mourut à Andely en 1709. Il courut la même carrière que son frère, mais avec moins de succès, quoiqu'il observât mieux les règles du théâtre. Despréaux avoit raison de l'appeler un cadet de Normandie, en le comparant à son aîné; mais il avoit tort d'ajouter qu'il n'avoit jamais pu rien faire de raisonnable. Le fatyrique avoit oublié apparemment un grand nombre de pièces, dont la plupart ont été conservées au théâtre, & qui, outre le mérite de l'intrigue, offrent quelques bons morceaux de versification. Ces pièces sont Ariane, le Comte d'Essex, le Geolier de soi-même, le baron d'Albistrac, la Comtesse d'Orquail, le Festin de Pierre, l'Inconnu. Thomas Corneille avoit une facilité prodigieuse dans le travail. Ariane ne lui coûta que dix-sept jours, & le Comte d'Essex fut fini dans quarante.

Cet auteur avoit une mémoire si heureuse, *Encyclopædiana.*

que lorsqu'il étoit pié de lire une de ses pièces, il la récitait tout de suite sans hésiter, & mieux qu'un comédien n'auroit pu faire.

Les succès de l'aîné des Corneille étoient un grand obstacle à la réputation du plus jeune, il avoit lui-même son infirmité, & ne dédaignoit son aîné que par l'épithète du grand Corneille. Celui-ci, de son côté, desiroit avoir fait plusieurs des ouvrages de son frère; avec qui eût pu flatter l'auteur le moins modeste, & qui n'étoit pas un pur effet de générosité.

Despréaux & Racine, qui avoient fait tous leurs efforts pour décrier Quinault, engagèrent Thomas Corneille à composer des opéra, afin de supplanter leur ennemi. Corneille le laissa persuader, mais il n'y réussit point. Pierre Corneille, son frère, avoit aussi voulu s'essayer dans le même genre, & n'avoit pas eu un plus grand succès.

On a remarqué que les deux frères avoient épousé les deux sœurs, en qui il se trouvoit la même différence d'âge qui étoit entre eux. Il y avoit des enfans de part & d'autre en pareil nombre. Ce n'étoit qu'une même maison, qu'un même domestique. Enfin, après plus de vingt-cinq ans de mariage, les deux frères n'avoient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes.

Despréaux disoit de Thomas Corneille: « C'est un homme enporté de l'enthousiasme d'autrui, & qui n'a jamais pu rien faire de raisonnable. » Vous diriez qu'il ne s'est étudié qu'à copier les défauts de son frère ».

Gacon fit l'impromptu suivant sur le portrait de Thomas Corneille:

Voyant le portrait de Corneille,
Gardez-vous de crier merveille,
Et, dans vos transports, n'allez pas
Prendre ici Pierre pour Thomas.

CORNUEL. Cette dame étoit en réputation, du tems de madame de Sévigné, par ses saillies & ses mots piquans.

Un jour une femme de qualité, qui ne passoit pas sans doute pour la plus sage de la cour, s'entretenoit avec madame Cornuel, qu'une personne de leur connoissance n'étoit point folle: « Bonne comtesse, » répondit-elle, vous êtes comme les gens qui mangent de l'ail ».

Madame de Saint-Loup fut voir madame de Cornuel, & lui dit, après avoir passé plus d'une heure avec elle: Madame, on m'a bien trompé en me disant que vous aviez perdu la tête. — Vous voyez, lui répondit madame de Cornuel, le fond

que l'on doit lire sur les nouvelles; on m'avait dit, à moi, que vous aviez retrouvé la vôtre.

Madame de Cornuel étant en la compagnie de jeunes gens musqués & quintessencés, disoit qu'il lui sembloit être avec des morts, parce qu'ils sentoient mauvais & ne parloient point.

En parlant de la comtesse de Fiesque, elle disoit, que ce qui conservoit sa beauté, c'est qu'elle étoit faite dans la folie.

Madame de Cornuel, ayant à se plaindre de gens d'affaires, alla trouver un intendant des finances, & attendit son audience dans l'antichambre, avec les laquais; comme l'intendant lui en fit ses excuses: *Hélas!* dit-elle, *j'étois fort bien avec eux, je ne les craignois point tant qu'ils ont la livrée!*

CORRÈGE (Antonio Allegri, dit le), né dans la petite ville de Corregio, au duché de Modène, l'an 1494, mort en 1534.

Selon toute apparence, le Corrège naquit dans la pauvreté. Le prix médiocre qu'il mettoit à ses ouvrages, & son penchant à secourir les malheureux, lui procurèrent une vie peu aisée. Il ne dut qu'à la nature ses talens & la délicatesse de son pinceau. Sans guide, sans modèle, il étoit devenu l'un des premiers artistes de son siècle, & ne se proportionnoit aucunement sa supériorité, jusqu'à l'événement qui lui en donna quelque idée. Il eut occasion de voir un tableau de Raphaël, le considéra quelques instans en gardant un profond silence, & s'écria tout à coup, d'un air fatigué: *Anchora son pittore!* Et moi aussi, je suis peintre!

Le Corrège avoit coutume de dire, que sa pensée étoit au bout de son pinceau.

Cet artiste peignit sur un mur des capucins de Parme, une *Annunciation*, si généralement estimée, que lorsqu'on rebâtit leur église, on prit un soin extrême pour transporter en suite la muraille sur laquelle on voit cette excellente peinture; ce qu'on fit à l'aide de plusieurs machines.

Les peintures du dôme de la cathédrale de Parme, où le Corrège a surpassé les beautés de l'art, ne furent point goûtées des chanoines qui avoient commandé l'ouvrage. Quoique le prix convenu fût très-modique, il leur parut trop au-dessus du mérite de l'ouvrage; & après en avoir rabattu ce qu'ils voulurent, ils le fixèrent enfin à la somme de deux cents livres, qu'ils eurent encore l'indignité de payer en monnaie de cuivre. L'infortuné Corrège, courbé sous le poids de ce qu'il venoit de recevoir, se mit en chemin pour se rendre à l'endroit de sa demeure, à deux ou trois lieues de Parme. L'incommodité de cette

charge, la chaleur du jour, la longueur du chemin, le chagrin & le dépit qui lui perçoient le cœur, l'empêchèrent qu'il eût de porter du secours à sa famille indigente, l'eau fraîche d'une fontaine dont il but avidement, tandis qu'il étoit en sueur; tout se réunit pour lui occasionner une pleurésie, qui, au bout de trois jours, termina sa vie & ses infortunes.

Un François de beaucoup de mérite se trouvant à Parme, dit au chanoine qui lui faisoit voir l'admirable coupole de la cathédrale: « En honneur & en conscience, votre chapitre devoit établir à perpétuité un anniversaire au malheureux Corrège. — En voulez vous faire la fondation? » répondit le chanoine en lui riant au nez.

Annibal Carrache, dans une lettre à son cousin Louis Carrache, décrit, avec la plus grande chaleur, l'impression que la vue des ouvrages du Corrège avoit faite sur son ame. — « Tout ce que je vois ici me confond, dit-il: quel compte les beaux enfans! ils vivent, ils respirent, ils rient avec tant de grâce & de vérité, qu'il faut absolument rire & se réjouir avec eux. Mon cœur se bâte de douleur, quand je songe au sort malheureux de ce pauvre Corrège. Un si grand homme, si toutefois il ne méritoit pas plutôt d'être appelé un ange, finit ses jours si misérablement, dans un pays où ses talens n'étoient point connus! »

Le Corrège ayant peint, avec son coloris ordinaire, une Vierge sur le mur de la maison de son compère, à Parme, le peuple, frappé de la beauté de cette image, sentit redoubler sa dévotion pour la Vierge qu'il représentoit, & vint en foule lui rendre hommage, en révéant la copie, objet de son admiration, à laquelle il crut bientôt devoir plusieurs miracles. Le nombre des dévots qui imploroient la *Madonna della Scala*, (Notre-Dame de l'échelle, à cause de plusieurs marches qu'on monte pour entrer dans cette église) fut si grand, que les offrandes qu'on y faisoit, étant rassemblées, se trouvoient suffisantes pour acheter la maison, & pour y bâtir à la place une magnifique chapelle (oratoire). On a coupé le mur pour mettre sur le grand autel cette Vierge du Corrège, à laquelle le peuple continue de témoigner son estime par la fervente ardeur de sa dévotion, & par le grand nombre de ses offrandes.

Les Farnèses, ducs de Parme, témoignèrent le désir le plus vif de joindre le tableau d'une *Sainte-Famille*, fait par le Corrège, à leur immense collection. Mais les chanoines de la cathédrale, sentant enfin le mérite d'un peintre dont ils avoient causé la mort, & craignant d'être privés d'un des meilleurs ouvrages, déplacèrent le tableau, & se le passant survenant de main

en main, ils le déroberent par ce manège, qui dura quarante ou cinquante ans, à l'empicement. & aux recherches du souverain.

CORTEZ (Fernand), gentilhomme espagnol, mort en 1547, à 63 ans. Il conquiert le Mexique, & excite des cruautés épouvantables contre le souverain & les peuples de ce pays. Ses soldats mirent sur des chaubons ardens l'empereur Gatomolin avec un de ses favoris, pour les forcer à découvrir leurs trésors. Le favori jetoit des cris perçans; mais son maître, le regardant avec fierté, lui dit: *Et moi, j'ai sué donc sur des roses?*

Cortez, de retour en Espagne, fut à peine accueilli de Charles Quint; un jour il s'élança vers la portière de sa voiture, & comme l'empereur lui dit, *qui êtes vous?* — *Je suis un homme* (lui dit nécessairement le valet) *des Indes* qui vous a amené plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes.

COSMÉTIQUES. Le désir de plaire, naturel au sexe, a fait imaginer, dans tous les tems & dans tous les pays, différens cosmétiques dont les femmes font usage pour s'embellir.

Que n'est-il possible de réunir dans un petit coin du monde le spectacle des belles de tous les climats & des moyens qu'elles emploient pour séduire. Il seroit sans doute bien plaisant de voir une groënlandoise, le visage bariolé de blanc & de jaune, à côté d'une zemblienne, avec des raies bleues au front & au menton; une japonnoise à sourcils & lèvres bleus, à côté d'une négresse du Sénégal, dont la peau est brochée de différentes figures d'animaux & de fleurs de toutes couleurs, près d'une carabée qui s'est barbouillée de rocou; une femme du royaume de Décan qui s'est fait découper la chair en fleurs de diverses nuances; enfin des têtes en pointe, des faces applaties, des visages blâtrés de verd, de jaune, de blanc, de rouge; d'autres piquetés à ramages avec une aiguille, & peints d'un vermillon ineffaçable; des paupières, des sourcils teints avec de la mine de plomb, des yeux noircis par le moyen de la turie injectée, des nez écartés, des pieds devenus petits à force de torture, des bras & des lèvres piquetés de bleu, des cheveux, des pieds & des mains teints en couleur jaune & rouge, des narines & des oreilles percées pour porter des coquilles, des perles, des pierres précieuses.

A ce tableau des fantaisies nationales, très-piquant par lui-même, si l'on joint le costume des habillemens & la bizarrerie des modes, on aura le spectacle le plus singulier & le plus pittoresque qui se puisse imaginer.

Les anciens persiens s'attachoient la barbe avec le plus grand soin; les hunns recouroient à

un autre expédient, ils brûloient ou ils coupoient la peau du visage de leurs enfans, afin qu'en la cicatrisant il n'y eût pas de barbe.

La plus cruelle injure qu'on puisse faire aux indiens de Guico, c'est de leur couper les cheveux; & à moins que les groënlandoises ne soient en deuil, ou qu'elles ne veuillent renoncer au mariage, c'est aussi un déshonneur pour elles de se taser la tête.

Les anciens gaulois aimoient une grande crinière, ils la rouffissoient avec une pommade.

Les germains rendoient blonds leurs cheveux avec un savon composé de suif de chèvre & de cendre de hêtre.

Les femmes des îles Mariannes blanchissent leurs cheveux avec des eaux préparées.

Joséph dit que les juives les jaunissoient avec de la poudre d'or.

Les maldivois les rasent tous les huit jours, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement noirs.

On ne peut entretenir sa barbe sans en avoir soin, afin de la mieux parer on l'arrange de mille façons différentes. Loyer vit un roi d'Éthiopie, qui portoit la sienne tressée en 20 petites boucles mêlées de 60 pierres précieuses. D'autres nègres y attachent des grelots.

Il y a des yeux qui font plus d'impression les uns que les autres, & lorsqu'on en a imaginé de les peindre, on leur donna la couleur qu'on aimoit le mieux.

Il paroît que cet usage est fort ancien, puisqu'on les femmes de la Floride se frotoient l'intérieur & le tour des yeux avec de la mine de plomb, & que les grecques & les romaines se les brunissoient.

Les femmes turques y mettent de la turie brûlée, pour les rendre plus noirs. A l'aide d'un poinçon d'or ou d'argent, mouillé de salive, elles font passer doucement cette poudre entre les paupières & les prunelles.

A la Chine on aime les petits yeux. Les femmes font ce qu'elles peuvent pour empêcher qu'ils ne paroissent grands; les jeunes filles se tirent continuellement les paupières, afin de les avoir petits & longs.

Un visage sans sourcils nous paroît difforme; cependant les nègres de Sierra-Léona, les femmes de l'île Nicobas, celles de plusieurs pays de l'Asie, les brésiliennes, les anciennes Moscovites, les japonnoises de la province de Etsen, se les attachent.

On ne varie pas moins sur la forme & la couleur qu'on leur donne. Les femmes de la Côte-d'Or les peignent en rouge & blanc; celles d'Ycco les peignent en bleu; les arabes les noircissent; les femmes de l'Asie ne les abattent que pour en faire d'autres avec de la peinture noire; mais elles tournent en haut la pointe de l'arc ou du cotoifant.

Il falloit bien que la vanité s'attachât aux ongles. Plusieurs peuples les aiment longs; beaucoup d'autres ne peuvent pas leur laisser leur couleur naturelle.

Les lettrés & les docteurs de la Chine les portent de la longueur d'un pouce, pour apprendre qu'ils ne s'en sont pas obligés de travailler.

Hérodote parle d'un peuple qui coupoit ceux de la main droite, & se plaisoit à laisser croître ceux de la main gauche.

Leloubere vit à Siam des danseuses de profession qui, par coquetterie, plaçoient au bout de leurs doigts des engles soit longs de cuivre jaune.

La *pommade de La comtesse* est connue par une petite anecdote. Un jeune élégant, papillon de toilette, se trouvoit seul un jour dans l'arsenal des grâces. Sa main légère a bientôt parcouru les parfums, les essences, les *cosmétiques*.

Pour donner à ses lèvres plus de vermeil, plus de souplesse, & dissiper des feux sauvages, il étend légèrement avec son doigt indiscret la pommade fatale; se regarde au miroir, se contemple, s'admire, s'adonise.

La dame entre, il veut parler, sa bouche se retrecit, le contour de ses lèvres se resserre, il balbutie: la dame étonnée le regarde, jette les yeux sur sa toilette, reconnoît la cause de l'effarce, & se met à rire à gorge déployée aux dépens de l'indiscret confus.

COTYS, roi de Thrace, ayant eu en présent plusieurs vases subtils faux & élaborés, fort tendres & aisés à casser, pour être de verre, & ayant bien récompensé le don, il les cassa tous, de peur que par colère, à laquelle il se connoissoit sujet, il se fâchât contre quelques-uns de ses serviteurs, s'ils venoient à les rompre, & qu'il ne les châtiât trop aisément. *Plutarch. in Apoph.*

COTIN (Charles) mort en 1682. Son nom est devenu une saye par le ridicule que Boileau lui a imprimé. Cet abbé fut pourtant de l'académie française, & justifia quelquefois son titre d'académicien.

L'abbé Corin fatigué de l'administration de son bien, le donna à un de ses amis, qui s'engagea à

lui fournir ce dont il avoit besoin. Ses héritiers vouurent le faire entendre, prétendant que c'étoit un acte de démence; mais les juges ayant été à un de ses sermons, reconurent qu'il avoit du sens & de l'esprit, & condamnèrent les parents aux dépens & à des dommages & intérêts.

Corin écrivit ce billet à une jeune dame.

Je vous le donne
Ce petit avis en secret;
Si votre cœur n'est à personne,
Et que le mien soit vore fait,
Je vous le donne.

Il fit aussi ce joli couplet :

Iris s'est rendue à ma foi;
Qu'êr-elle fait pour sa défense?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'amour & moi,
Et l'amour fut d'intelligence.

COULANGES (Philippe Emmanuel de) mort à Paris en 1716, âgé de 85 ans. Il fut d'abord conseiller au parlement, puis maire des requêtes. Etant aux enquêtes du palais, il fut chargé de rapporter une affaire où il s'agissoit d'une mare d'eau, que se disputoient deux paisans, dont l'un s'appelloit Grappin. M. de *Coulanges* se trouvant embarrassé dans le récit du fait, rompit brusquement sa phrase, en disant : « Pardon, » messieurs, je me note dans la mare à Grappin, je suis votre serviteur ». Il en resta là, & depuis ne rapporta aucune affaire.

Le chevalier de Clermont-Tonnerre s'étant fait minime en 1683, M. de *Coulanges* fit ce couplet sur l'air de Joconde.

Un jeune cadet de Clermont,
D'un esprit peu sublime,
Frit, ces jours passés, dans Lyon
L'humble habit de minime.
Ce choix du prêtre de Noyon
Dut échauffer la bile,
Car, pour son illustre maison,
C'est une tache d'huile.

COUR & COURTISANS.

La cour est un pays où l'on ne dit pas ce qu'on pense, l'on ne pense pas ce qu'on dit, l'on ne fait ce qu'on veut, ni bien souvent ce qu'on fait, l'on ne tient pas ce qu'on promet, l'on ne paie pas ce qu'on doit, l'on ne pratique pas ce qu'on croit, & l'on ne croit pas ce qu'on professe.

La cour est le temple de la fortune, le prince est l'idole, les courtisans sont tout-à-tout les sacrificateurs & les victimes.

La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne & fiers de leurs entraves,
Qui toujours accablés sous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours pour fuir des instans.

Qu'il est doux de les voir, dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état & ramper par coutume;
Tomber servilement aux pieds des favoris,
Du bien des malheureux mendier les débris,
Et du vil intérêt, ministres & victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes!

(DE BERNIS.)

La cour n'étoit pas un séjour d'amusement pour madame de Maintenon; l'ennui l'accompagnait sans cesse. « Je n'y peux plus tenir, disoit-elle, au compte d'Aubigné son frère; je voudrois être morte ». On fait quelle réponse il lui fit. « Vous avez donc parole d'épouser dieu le pere ».

Il étoit dangereux à la cour même d'Alexandre de paroître trop grand homme. Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre, disoit Parménion à Philotas; ménage-lui quelquefois le plaisir de se reprendre; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.

Le petit de Créquy, âgé de 13 à 14 ans, tiroit au blanc avec monseigneur le dauphin: le dauphin met à un pied du but, le petit de Créquy qui tiroit très-bien, lâche son coup & met à six pieds. Ah! le petit serpent, dit M. de Montausier, il faudroit vous étouffer.

Monfieur d'Uzés étoit chevalier d'honneur de la reine: cette princesse lui demanda un jour quelle heure il étoit? il répondit: madame, l'heure qu'il plaira à votre majesté.

Cela paroît bafin d'abord, néanmoins il y a matière à de belles réflexions. La plus naturelle, c'est que les souverains étant les maîtres de leurs actions, en retardant ou hâtant le temps comme bon leur semble. Mais certainement le duc d'Uzés, à qui l'on attribue bien des naïvetés, n'y entendait pas son fesse; car un jour que la reine lui demanda quand madame d'Uzés accoucherait, il répondit naïvement: quand il plaira à votre majesté.

Auguste, revenant à Rome après la bataille d'Actum, fut salué par un artisan qui lui présenta un corbeau, à qui il avoit appris à dire ces mots: « Je vous salue, César vainqueur. Le prince, charmé, acheta cet oiseau six mille écus. Un voisin jaloux, alla dire à l'empereur que cet homme avoit encore un autre corbeau qui disoit des choses plaisantes. Aug. se voulut le voir; & l'animal fit entendre ces mots: « Je vous salue, Antoine vainqueur. » L'artisan, homme prudent, avoit

instruit cet autre oiseau en cas qu'Antoine fût triomphant. Auguste n'en témoigna aucune colère; il ordonna seulement à cet homme de partager avec son voisin les six mil écus.

Combien de *courtisans*, qui, ne pouvant exister que par la faiblesse de leur maître, craignent ses vertus comme une disgrâce, & qui sans cesse occupés à nourrir dans son cœur des penchans malheureux qu'ils y font naître, trafiquent de la gloire & s'enrichissent de son indifférence à la soutenir.

Les *courtisans* d'Alexandre se donnoient un air affecté de rêre penchée, parce que ce monarque avoit ce défaut. Ceux du roi Philippe, son père, se faisoient bander un œil, parce que ce prince en avoit perdu un dans une bataille; & certains foux de la cour du duc de Saxe, se garnissoient le ventre de fourures épaisses, pour paroître l'avoir aussi gros que leur maître, qui ne pouvoit s'asseoir qu'à une table élançrée.

Les évêques de Winchester & de Durham, Andrews & Neale, étoient un jour au dîner du roi Jacques I. Sa Majesté leur dit: « Mylords, ne puis-je pas prendre l'argent de mes sujets, quand j'en ai besoin, sans toutes ces formalités de Parlement? L'évêque de Durham, Andrews, répondit d'abord: à dieu ne plaise, sire, que vous n'ayez point ce droit-là; c'est par vous que nous vivons...! Sur quoi le roi s'adressant à l'évêque de Winchester. Et vous, Mylord, qu'en pensez-vous? — Sire, je n'entends point les affaires de Parlement. — Point de subterfuge, — Mylord, une réponse directe. — Eh bien, — Sire, j'imagine qu'il est permis & légitime à votre majesté de prendre l'argent de mon frère — Neale, puisqu'il l'offre. »

Sous le règne d'Henri II, les gens de robe se rendoient si assidus au Louvre, que les gens du roi en firent leurs plaintes au parlement; les chambres assemblées; en telle sorte qu'encore dix ans après, le parlement se crut obligé de faire défense à tous juges d'aller au roi sans permission, afin qu'ils ne vinssent pas faire les courtisans parmi les magistrats, après avoir fait les magistrats parmi les courtisans.

COURAGE, le courage est cette ardeur impatiente du tempérament qui fait mépriser le danger & ses suites. Cette vertu mâle, moins éclairée, mais plus impétueuse que la bravoure, affronte aussi plus volontiers le péril.

Il y a souvent plus de courage à supporter la vie qu'à se l'ôter. Cette vérité est confirmée par l'exemple d'un homme dont il est parlé dans un livre italien, imprimé depuis peu. Après avoir rendu compte à son intime ami des revers terribles qu'il venoit d'essuyer: Eh bien, ajouta-t-il, qu'au-

riez-vous fait à ma place dans de pareilles extrémités ? — Qui, moi ! répondit le confident ; je me ferois donné la mort. — J'ai plus fait, répondit l'autre froidement ; j'ai vécu.

Cynégire, soldat Athénien, après avoir signalé son courage à la bataille de Marathon, pourfuivit les ennemis jusque dans leurs vaisseaux. S'étant attaché à l'un d'eux de la main droite, elle lui fut coupée. Il reprit le vaisseau de la main gauche, qui fut coupée pareillement ; alors il se laissa du vaisseau avec ses dents & y demeura attaché.

Pépin étoit petit, & c'est ce qui lui fit donner le surnom de bief. Quelques courtisans en firent le sujet de leurs plaisanteries. Il en fut informé, & résolut d'établir son autorité par quelque coup extraordinaire. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Il donnoit un divertissement, où un taureau d'une taille énorme, combattoit avec un lion plus terrible encore. Déjà ce dernier avoit renversé son adversaire, lorsque Pépin se tournant vers les seigneurs, « Qui de vous, leur dit-il, se sent assez de courage pour aller ou séparer, ou tuer ces fureux animaux ? » La seule proposition les fit frémir. Peronne ne répondit. « Ce sera donc moi », reprit froidement le monarque. Il tire en même temps son sabre, s'élance dans l'arène, va droit au lion, lui coupe la gorge, & sans perdre de temps, décharge un si rude coup sur le taureau, qu'il lui abat la tête. Toute la cour demeura étonnée de cette force prodigieuse & de cette hardiesse inouïe. Les auteurs de la raillerie furent confondus. « David étoit petit, leur dit le roi avec une fierté héroïque ; mais il terrassa l'orgueilleux géant qui avoit osé le mépriser. » Tous s'écrièrent qu'il méritoit l'empire du monde.

Les Impériaux gagnent en 1687, la célèbre bataille de Herlan contre les turcs. Dans une escarmouche qui précède cette grande action, le cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commerci, se laisse prendre son étendard. Le prince de Commerci demande à l'instant au duc de Lorraine, la permission d'aller en enlever un autre aux infidèles. Ses instances répétées font qu'il obtient ce qu'il désire : il part aussitôt avec un ardeur extrême, aperçoit un turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye, court à lui le pistolet à la main, tire de fort près, manque son coup, & jette son pistolet à terre pour mettre l'épée à la main. Le musulman profite de ce moment pour lui enfoncer dans le flanc sa zagaye. Le prince la saisi froidement de la main gauche, & de la droite assène un si terrible coup d'épée sur la tête de son adversaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi, le jeune prince arrache lui-même de son corps la zagaye, porte le fruit de sa victoire, route contre de son sang, à son général, fait appeler son cornette, & lui dit, sans s'émouvoir : « Voila,

» Monsieur, un étendard que je vous confie : il me coûte un peu cher, & vous me ferez plaisir de le mieux en servir que celui que vous vous êtes laissé enlever ». Cette réprimande singulière est presque autant admirée que l'action même. L'empereur, dans la vue de récompenser ce jeune prince d'une manière digne de lui, fait placer l'étendard avec des cérémonies extraordinaires dans le temple principal de sa capitale. L'impératrice, de son côté, en fait de sa propre main un autre, qu'elle envoie au prince de Commerci, pour remplacer celui que sa compagnie colonelle a perdu.

La Rochelle, le boulevard du calvinisme, est assiégée en 1627, par les armées royales ; les rochelais élisent pour leur maire, leur capitaine & leur gouverneur, Jean Guiton. Ce brave homme se refusa d'abord, par modestie, à ce choix ; mais se voyant pressé par les instances de ses compatriotes, il prend un poignard & leur dit : « Je serai maire, puisque vous le voulez ; mais à condition que j'enfoncerai ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi dès que je parlerai de capituler ; & je demande que ce poignard demeure tout exposé sur la table où nous nous assemblons dans la maison de ville ». Le cardinal de Richelieu qui conduisoit les opérations du siège, avoit fait élever dans le port de la ville, une digue qu'en boucheoir l'entrée & empêchoit les provisions d'arriver. Quelqu'un disant à Guiton, que la saim faisoit périr tant de monde que bientôt la mort achèvera d'emporter tous les habitants : Eh ! bien, répondit-il froidement, il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes.

En 1527, le duc de Bourbon, général de l'armée de Charles V, est blessé à mort dans l'affaire qu'il donne à Rome, quelques-uns de ses soldats qui passoient près de l'endroit où il étoit étendu par terre près d'expirer, se demandèrent les uns aux autres s'il étoit vrai qu'il eût été tué. Lui-même pour ne pas les décourager, répondit, Bourbon marche devant.

Lorsque les turcs attaquoient l'île de Rhodes, en 1522, on vit les femmes rendue dans la place des services qu'on n'attendoit pas d'elles. L'héroïne a distingué sur-tout une grecque très belle, & maîtresse d'un officier qui fut tué à la défense d'un bastion. Cette courageuse fille ne voulant pas survivre à un homme qui lui étoit cher, bûse deux enfans qu'elle avoit eus de lui, leur fait le signe de la croix sur le front, leur dit, les larmes aux yeux, qu'il vaut mieux qu'ils meurent de sa main que d'être réservés à d'infâmes plaisirs, les érge en frémissant, jette leurs corps dans le feu, se revêt des habits teints du sang de son amant, prend ses armes, court sur la brèche, tue le premier turc

qui s'oppose à elle, en blesse d'autres, & meurt en combattant héroïquement.

Voici un trait rapporté par Tacite, qui prouveroit que les femmes ont quelquelos montré plus de courage que les hommes. Dans la fameuse conspiration de Pison contre l'empereur Néron, un grand nombre de chevaliers & de sénateurs, romains, avouèrent le détail de cette conspiration sans y être forcés par les tourmens. Ils découvrirent même leurs plus intimes amis qui étoient du nombre des complices. Lincius nomma sa propre mère ; mais Epicharis qui n'étoit qu'une simple affranchie, souffrit les plus affreux supplices & eut la constance de ne rien déclarer contre des gens qui lui étoient presque inconnus. Comme on la remenoit à la question, dans une chaise, elle fit un noeur eculant au mouchoir qui lui couvroit la gorge, l'attacha à sa chaise & s'étrangla.

Les neiges tombées pendant l'hiver de 1784, ayant chassé les loups de leurs repaires, un enfant de huit ans se trouva seul dans une maison de Grats en Svrrie, & fut attaqué par un de ces animaux affames, qui s'y étoit introduit ; il s'arma d'un coqueret & le lui présenta. Le loup le saisit avec tant d'avidité, qu'il engagea dans sa gorge le bras de l'enfant & le couperet que celui-ci n'avoit point quitté. Le loup & l'enfant tombèrent, le premier, mort de la blessure qu'il s'étoit faite, & le second évanoui de la douleur qu'il avoit éprouvée entre les dents du loup. Des parens ne revinrent que quatre heures après, & le trouvèrent dans cet état ; sa main et sa cuisse dans la gueule du loup ; ils l'en dégagèrent, & le firent revenir à lui-même. L'enfant en eût presque pour un doigt cassé. Le gouverneur a récompensé sa bravoure par un présent, & les habitants de la ville de Grats, enchantés de son courage, & surtout de sa conservation miraculeuse, se sont réunis pour lui faire aussi des dons.

Sur les dix heures du matin, on vit sur le pont de la Sône un soldat, qui, après avoir paru fort agité, resta quelques minutes immobile, appuyant sa tête sur le garde-fou, & tout-à-coup le franchit & s'élança dans la rivière. Un jeune homme de treize à quatorze ans, nommé Vigoureux, fils d'une marchande d'oiseaux, s'écria aussitôt : A moi, mon frère ! nous le sauverons. Les deux jeunes gens se précipitèrent en effet dans l'eau, & ramènent, après beaucoup de recherches, le malheureux sur le rivage, aux acclamations d'une foule innombrable que cette scène avoit attirée. L'aîné des frères seroit la main de l'autre, & lui répétoit avec faiblesse : *Je te l'avois bien dit que nous le sauverions*. La foule qui les environnoit leur fit quelques légères libéralités, qu'ils recevoient avec une indifférence

marquée ; mais l'intérêt de ce spectacle augmenta, lorsqu'on les vit offrir de partager avec le soldat ce qu'ils avoient reçu ; ce moment excita un cri d'admiration universelle & des applaudissemens justement mérités. On demanda au soldat quel motif l'avoit fait attendre sur les bords : il répondit qu'ayant *peut-être* au jeu l'argent qui lui étoit nécessaire pour sa route, & 18 livres qu'on l'avoit chargé de remettre à un de ses camarades, il n'avoit point vu dans sa situation d'espérer plus court que de se livrer de la vie, qui lui faisoit mal ; ce sont ses expressions.

COURTISANE. Une jeune courtisane dit-elle quelle connoît les livres de morale : « Oui, dit un plaisant, comme les voleurs connoissent la maréchaussée ».

Démôsthène, composant avec une courtisane de Corinthe fort belle, & le mit à sa discrétion si haut prix qu'il n'y eut pas moyen de conclure. C'est de là dir-on, que vient le proverbe latin, *non sicut omnibus adire Corinthum*. Démôsthène quitta la Corinthe avec cette leçon propre à faire impression sur l'esprit des jeunes gens :

Une dupe à ce prix pourroit se avorter ;

Vous en trouverez à votre âge ;

Mais un philosophe un peu sage

N'achète pas si cher un repentir.

Sous le règne de Philippe V, roi d'Espagne, les portugais s'étant déclarés pour l'archiduc & étant venus camper aux environs de Madrid, les Français de cette ville résistèrent & refusèrent de marquer leur zèle pour Philippe V ; en conséquence, celles qui étoient les plus fidèles de leur monarchie s'achetèrent, se parfumèrent, allèrent de nuit au camp des portugais ; & en moins de trois semaines, il y eut plus de six mille hommes de cette armée engagés dans les hôpitaux où la plupart moururent.

Parmi les grecs, Phrygné ayant gagné des sommes immenses par ses galanteries, donna une statue d'or au temple de Jupiter sous cette inscription, *de l'intermédiation des belles* ; elle fit aussi rebâter les murailles de Thèbes, y faisant écrire qu'elle avoit relevé ce qu'*Alexandre avoit détruit*.

Elisabeth, reine d'Angleterre, aimoit si ardemment le comte d'Essex qu'elle lui donna une bague ; lui disant que si jamais il s'oublioit jusqu'à faire contre l'état quelque entreprise qui méritât la mort, il lui envoyât cette bague avec confiance d'obtenir son pardon. Le comte d'Essex aimait quelque temps après une autre femme ; dans la suite il se révolta ; & fut condamné à la mort ; en cette extrémité il donna à sa maîtresse

la bague pour la porter à Elisabeth ; mais comme elle en favoit le mystère , cette femme aimoit mieux garder la bague , & laisser couper la tête , à son amant , que de le voir infidèle.

COUTUMES. Il n'y a point de nation au monde qui n'ait quelques coutumes. Les Chinois en ont une que les médecins doivent s'approprier. Chaque Mandarin a son médecin qui l'accompagne par-tout : & qui veille sans cesse sur sa santé. Si par malheur le mandarin tombe malade & vient à mourir , on assomme à coups de bâton son malheureux docteur.

C'est aussi un emploi très-désagréable en Turquie , d'être médecin du palais du grand seigneur. Si quelque sultane devient malade , on attend qu'elle soit à l'extrémité avant qu'on s'avise d'appeler le médecin ; il trouve en entrant dans la chambre de la moribonde , une foule d'eunuques qui entourent son lit & qui empêchent le docteur de la voir comme d'être vu ; ce n'est pas tout , il ne lui est permis de tâter le pouls qu'au travers d'un crêpe ou d'une gâse si épaisse , que le plus souvent on ne peut distinguer si c'est l'artère ou bien les tendons dont il font le mouvement. Les eunuques lèvent un petit coin du pavillon du lit pour laisser passer le bras de la malade. Si pour mieux faire ses observations on lui demandoit à voir le bout de la langue de la sultane ou ses yeux , ou bien à tâter quelque partie de son corps , il seroit poignardé sur le champ sans miséricorde.

De sorte qu'à la seule inspection du bras enveloppé , il est obligé d'ordonner un remède au hasard. Il faudroit qu'il fût un peu plus que forcé pour être assuré qu'il ne se trompe point , puisque nos médecins , pour qui nos femmes n'ont rien de caché , ne savent le plus souvent par quel bout s'y prendre.

Anciennement dans la Chine , la veille du couronnement de l'empereur , tous les sculpteurs de la ville de Pekin lui présentoient chacun un morceau de marbre , afin qu'il choisit celui duquel il vouloit qu'on fit son tombeau , parce qu'on devoit commencer à y travailler dès le jour de son couronnement. Le sculpteur qui avoit présenté le marbre que l'empereur choisissoit , étoit aussi celui qui étoit chargé de faire l'ouvrage , & c'étoit la ville qui le payoit d'avance. Cette présentation des marbres se faisoit en cérémonie & avec une grande pompe , & étoit pour le peuple , & sur-tout pour l'empereur , une importante leçon.

Dans la cérémonie du couronnement des rois Abyssins , on leur présentoit un vase plein de terre & une tête de mort , pour les avertir de ce qu'ils devoient être un jour , sans que la couronne pût les préserver du sort commun à tous

les hommes. Encore aujourd'hui , à l'installation du pontife romain , un clerc porte un peu d'étroupe au bout d'une canne de roseau , & , approchant l'étroupe de la lumière d'un cierge , il la fait brûler sous les yeux du pontife , en lui disant : » Saint père , ainsi passe la gloire du monde «.

Suivant le père Gumilla , dans son livre de l'Orénoque illustrée , les carabes font joindre leurs filles pendant quarante jours , avant que de les marier. Les cérémonies de leurs mariages sont assez singulières. Les hommes & les femmes , couronnés de fleurs , s'assemblent dans un bois , au son d'une grande quantité d'instrumens. Le Cacique , ou chef , marche à leur tête ; & avant que de sortir de la forêt , se fait apporter un plat de viande , qu'il jette à terre , en disant : » Tiens , prends « cela , chien de démon , & laisse-nous tranquilles pour aujourd'hui «. Le cortège va , en dansant , à la porte des nouveaux mariés , qui marchent entourés de vieilles femmes , dont les unes pleurent & les autres rient de très-bonne foi. Les premières chantaient ces paroles : » Ah , ma fille ! si tu connoissois les embarras & les chagrins du ménage , tu ne prendrais pas un époux «. Les secondes : » Ah , ma fille ! si tu connoissois les plaisirs du ménage , il y a long-temps que tu aurois un époux «. Ainsi , les hommes dansant , les vieilles pleurant & chantant , les musiciens faisant un vacarme épouvantable , les enfans criant de toutes leurs forces , & les nouveaux mariés ne sachant quelle contenance faire au milieu de cette orgie , l'on se met autour d'un érable couverte de tortues , & chacun s'enivre jusqu'au lendemain.

La manière dont ces peuples élisent leurs chefs , les qualités nécessaires pour parvenir au commandement , les tourmens qu'il faut souffrir pour être élu , ne sont pas moins extraordinaires. Il faut d'abord que la nation entière assure que le récipiendaire a fait des preuves de légèreté , d'adresse & de valeur. On le conduit ensuite tout nud au milieu d'une plaine , où les autres capitaines & les notables indiens lui distribuent chacun à leur tour autant de coups de fouet qu'ils en peuvent donner , sans qu'il lui soit permis de pousser un seul soupir. Le lendemain on le couche dans un hamac , & chacun y jette une poignée de grosses fourmis , qui s'attachent tellement à leur proie , qu'on est obligé de les couper en deux , pour leur faire lâcher prise. La troisième épreuve est celle du feu. On suspend le candidat à un arbre , au-dessous duquel les caciques allument de grands sagots , dont on diminue cependant la quantité , dès qu'on s'aperçoit que le malheureux capitaine ne peut plus soutenir les tortures. S'il laisse échapper la moindre plainte dans le cours de ces trois supplices , il est déclaré indigne d'être jamais à la tête de la nation.

Quand

Quand le roi de Monomotapa éternue, de chambre en chambre dans son palais on fait des acclamations qui s'entendent dans la ville, qui retentit de tous côtés des cris que l'on fait pour la prospérité de ce prince.

Une coutume, singularité chez les hottentots, c'est que si une fille n'a pas de goût pour le mari qu'on lui propose, on lui permet de coucher une nuit avec lui, pendant laquelle il la frappe, la pince, &c. lui fait tous les traitements que sa passion lui suggère en sa brutalité. Si elle résiste, elle est déclarée libre; si elle succombe, il faut qu'elle l'épouse. Le lien se contracte au milieu d'un cercle de parents tous accroupis. Le prêtre s'avance vers le milieu, &c. répand son urine sur leurs têtes, jusqu'à ce que le pouvoir lui manque pour continuer cette dégoûtante asperction. Toute la famille en fait autant &c. le mariage est fait.

A la Chine, chaque père de famille est obligé, sous de grandes peines, de mettre à la grande porte de sa maison, un écriteau qui contienne les noms & la qualité de tous ceux qui demeurent chez lui; &c. un officier de ville, à soin de tenir le rôle de dix familles. Les chinois prétendent qu'il n'est pas honnête d'avoir des fenêtres sur la rue &c. de s'en servir. Chez eux toute la noblesse vit des sciences; on n'y a égard à la naissance que dans les familles royales.

Il s'observe une coutume cruelle dans une caste d'indiens. Quand le premier enfant d'une famille se marie, la mère est obligée de se couper avec un ciseau de charpentier, les deux premières jointures des deux derniers doigts de la main; &c. cette coutume est si indispensable qu'on ne peut y manquer sans être dégradé & chassé de la caste. Les femmes des princes sont privilégiées, & elles peuvent se dispenser de ce sacrifice, pourvu qu'elles offrent à leurs dieux deux doigts d'or.

Chez les cannars, peuples sauvages de la province de Quito, dans le Pérou, en l'Amérique méridionale, les femmes cultivent les terres, pendant que leurs maris filent & travaillent à des ouvrages de coton & de laine dans la maison.

En Perse, quand le roi est dehors avec ses femmes, il est défendu à aucun homme, sur peine de la vie, de se trouver sur le chemin par où il doit passer. Cette défense s'appelle courouk. On fait aussi de tems en tems couroux de volailles, de poissons, &c. autres denrées; c'est-à-dire, qu'il n'est permis d'en vendre pour autre que pour le roi.

Il n'y a pas cent ans que les polonois observent
Encyclopédie.

voient une coutume bien extraordinaire. Les femmes, avec la permission de leurs maris, avoient des amis qu'elles appelloient coadjuteurs, parce qu'ils aidoient à supporter en tout les charges du mariage. L'on prétend que cet abus a cessé à la persuasion de quelques savans que le pape Eugène y envoya.

La coutume d'exposer les esclaves vieux, inutiles ou malades, dans une île du Tibre pour y mourir de faim, paroit avoit été assez commune à Rome. Quiconque en réchappoit après avoir été ainsi exposé, étoit déclaré libre par un édit de l'empereur Claude, par lequel il est aussi défendu de retenir aucun esclave uniquement pour cause de vieillesse ou de maladie. Mais supposons que personne ne dérobie à cet édit, pouvoit-il rendre meilleur le traitement domestique des esclaves? Leur vie en devoit-elle être beaucoup plus douce? Nous pouvons imaginer ce que faisoient les autres, lorsque c'étoit la maxime connue de Caton l'ancien, de vendre ses esclaves surannés à quelque prix que ce fût, plutôt que de les entretenir dans un tems, où il ne les regardoit plus que comme un fardeau inutile.

COYPEL (Noël), peintre, mort en 1707.

À l'âge de quatorze ans, Noël Coypel commençoit à donner de grandes espérances. Passant un jour par la rue saint-Honoré l'envie lui prit d'entrer dans l'église des Jacobins. Un artiste, nommé Quilherier, y peignoit alors une chapelle, &c. s'aperçut que le jeune Coypel regardoit son ouvrage avec beaucoup d'attention. — Apprenez-vous à peindre? demanda-t-il au jeune homme; Coypel répondit aussitôt, que, s'il vouloir lui prêter un pinceau, il verroit son savoir-faire. Quilherier, l'ayant mis à l'épreuve, fut très-content de ses dispositions, &c. le fit travailler pendant quelques mois avec lui.

Ensuite Charles Errard, qui entreprenoit toutes les peintures qui se faisoient pour le roi, s'empressa de l'employer. Comme il lui donnoit une paie aussi forte qu'aux plus habiles peintres, M. de Harabon, surintendant des bâtimens, témoigna qu'il en étoit étonné; Errard lui répondit, qu'il ne faisoit pas payer selon l'âge, mais selon le mérite.

COYPEL, (Antoine) fils de Noël Coypel.

Antoine Coypel, se préparant à peindre la grande galerie du Palais Royal, pria quelques dames de la cour, de vouloir bien servir de modèles, pour les déesses qu'il devoit représenter; chacune d'elles brigua aussitôt l'honneur d'être admise dans le cercle des dieux; &c. l'artiste, qui avoit commencé par demander une grace, finit par en

X x

faire une lui-même, en ne peignant que les dames qui lui paroissent les plus belles :

M. le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, venoit souvent le voir travailler à cet ouvrage, prit du goût pour la peinture, & voulut être un de ses élèves.

Pour prémices des dons qu'il lui destinoit, ce prince commença par lui envoyer un carrosse attelé de très-beaux chevaux, & accompagna ce magnifique présent d'une pension de cinq cents écus, pour l'entretien de l'équipage.

Coyzel, ayant eu quelques sujets de mécontentement, étoit tenté d'accepter les offres avantageuses qu'on lui faisoit en Angleterre; lorsqu'une voiture entièrement fermée s'étant arrêtée à sa porte, on vint lui dire qu'un de ses amis, qui ne pouvoit descendre de cette voiture, demandoit à lui parler. Il y courut aussi tôt; & quel fut son étonnement, de reconnoître la voix du prince son bienfaiteur, qui, le menant dans une promenade solitaire, daigna employer les raisonnemens & les représentations pour lui persuader de ne point quitter la France.

Long-temps avant cet événement si florissant pour Antoine Coyzel, mademoiselle, fille de Gaston, duc d'Orléans, lui ordonna de peindre un plafond à Choisy. La princesse, qui s'amusoit à voir les progrès de cet ouvrage, reconnut que le jeune peintre avoit l'esprit orné, & vu qu'il eût l'honneur de se joindre à sa cour aux heures des promenades. Souvent même cette princesse le faisoit appeler pour lire auprès d'elle; parce qu'il lisoit de façon à rendre plus sensibles les beautés d'un ouvrage, & à faire illusion sur les endroits foibles. Un jour que mademoiselle lui faisoit lire les mémoires de la minorité de Louis XIV, il se trouva dans un étrange embarras, voyant qu'il touchoit à l'endroit du livre où le canon de la bataille ne devoit pas être oublié. Il feignit une extinction de voix. La princesse, qui en pénétra la cause, sourit, en lui disant : continuez, tout ce que vous allez lire est faux. Malgré cette assurance, il lut ce morceau avec tant de rapidité, qu'on ne s'aperçut point qu'il en supprimeoit un très-grand nombre de détails.

Louis XIV répandit aussi ses bienfaits sur Antoine Coyzel, & lui donna des lettres de noblesse. Il arriva à Coyzel la même chose, qu'à Molière, & l'on ne peut voir sans étonnement que les courtisans, pour l'ordinaire remplis d'esprit & de goût, n'aient apprécié le mérite que d'après le prince qu'ils enserment. Coyzel a peint le plafond de la chapelle de Versailles; Louis XIV voyant de sa tribune cet ouvrage pour la première

fois, en trouva les figures d'une proportion trop grande. Toute la cour répéta cette remarque, & enchérit encore sur la critique du roi. Le lendemain Louis XIV apercevant Coyzel à son petit couvert, l'appella, & lui dit : — « les figures de votre beau plafond m'avoient paru trop fortes; mais ma critique n'étoit pas juste; j'ai examiné votre ouvrage du bas de ma chapelle, & je suis convenu que vous eussiez mal fait de les peindre plus petites ». — Ce trait fait le plus grand honneur à Louis XIV, & achève de mettre dans tout son jour le caractère des courtisans, qui ne manquent pas de chanter la palinodie, & de trouver le plafond admirable.

Antoine Coyzel auroit pu être aussi bon poète qu'il étoit excellent peintre; nous avons de lui une assez longue pièce de vers, intitulée : *Épître à mon fils, sur la peinture*. Il est étonnant que cet ouvrage ne soit pas plus connu. La modeste de Coyzel l'avoit condamné à rester toujours dans son porte-feuille; mais il ne put se défendre de le montrer à Boileau, avec lequel il étoit intimement lié, qui le pressa de le faire imprimer, & lui dit même d'insérer dans la préface, que Boileau l'avoit engagé à publier ses vers.

COYZEL. (Charles) fils d'Antoine Coyzel, né à Paris l'an 1694, mort en 1752.

Le régiment de la calotte a fait beaucoup de bruit en France, vers l'année 1730. Sous prétexte d'enseigner des sujets dans ce régiment chimérique, des personnes d'esprit composoient des brevets très-plaisants, qui n'étoient autre chose qu'une critique maligne de ceux qu'on vouloit tourner en ridicule. Charles Coyzel fut reçu dans ce fameux régiment, sans y avoir reçu de place.

Antoine Coyzel, voyant son fils déclaré second peintre du régiment, crut qu'on le désignoit lui-même tacitement pour le premier. Il alla se plaindre au duc d'Orléans, régent du royaume, qui ne trouvant rien de criminel dans une plaisanterie, lui conseilla, en badinant, de s'adresser plutôt au généralissime du régiment. — « Monsieur, répondit Coyzel, si votre altesse royale ne me rend justice, je suis tellement déshonoré, qu'il faut que je sorte du royaume ». — Bon voyage, lui dit le prince en riant; & c'est tout ce qu'il en put tirer.

CRATES, philosophe grec & disciple de Diogène le cynique; il vivoit vers l'an 328 avant Jésus-Christ.

* Crates sacrifia les avantages de la naissance & de la fortune à la pratique de la philosophie cynique. Sa vertu étoit austère & fort considérée; mais il n'usa de cette espèce d'autorité

publique, que pour réordre ses concitoyens meilleurs.

Ayant reçu l'argent de son patrimoine, qui étoit considérable, il le déposa entre les mains d'un banquier, avec ordre de le remettre à ses enfans au cas qu'ils négligeassent la philosophie; car, disoit-il, s'ils sont philosophes, ils n'en auront pas besoin.

Quoiqu'il fût fort laid & tout contrefait, il inspira la passion la plus forte à Hipparchie: on avouera ici, en l'honneur de la philosophie, qu'il fit tout ce qui dépendoit de lui pour détacher une femme d'un goût un peu délicat. Il se présenta un jour tout nud devant son amante, & lui dit, en lui montrant sa figure contrefaite: Voilà l'époux que vous me demandez; &c, jetant à terre son bâton & sa besace: Voici tout son bien. Hipparchie persista dans sa résolution, épousa son cyaïque bossu, & prit l'habit de philosophe.

Alexandre lui ayant offert de rebâtir Thèbes sa patrie: *Que m'importe, lui répondit Cratès; un autre Alexandre viendrait peut-être encore la détruire.* La philosophie, ajoutoit-il, est ma patrie sur laquelle la fortune n'a point de prise.

Lorsqu'on lui demandoit de quoi lui servoit la philosophie: *A me contenter de peu, à vivre libre & heureux.*

Il ne se vengea d'un soufflet qu'il avoit reçu d'un certain Nicodromus, qu'en faisant écrire au bas de sa joue enflée du soufflet: « C'est la main » de Nicodrome, *Nicodromus fecit* » : allusion plaisante à l'usage des peintres.

On ne doit point oublier la réponse qu'il fit à celui qui lui demandoit jusqu'à quel temps il vouloit philosopher? *Jusqu'à ce que ce que ce ne soit plus des aniers qui conduisent nos armées.*

CRÉANCIERS. Le baron d'Escoutures, dont nous avons une traduction de Lucrèce, ayant appris que ses créanciers avoient obtenu une sentence contre lui, & qu'ils avoient dessein d'exécuter ses meubles, les fit enlever avec eux sans que personne s'en aperçût. Un huissier vint un jour après, qui, ne trouvant personne, fit ouvrir les portes par un huissier, en présence d'un commissaire; mais ils furent très-étonnés de ne voir que les quatre murailles, sur une desquelles étoient écrits ces quatre vers.

Créanciers, mandez canaille,
Commissaires, huissiers & secors,
Vous aurez bien le diable au corps.
Si vous emportez la muraille.

Mistriès-W-s, jeune veuve d'Hampshire, in-

quiétée par ses créanciers, hors d'état de les satisfaire, se servit, il y a quelques années, d'un stratagème assez plaisant pour se mettre à l'abri de leurs poursuites. Elle se para un matin plus qu'à l'ordinaire, & se feignit d'aller voir une de ses sœurs, établie à Th-ham. Elle en prit réellement le chemin; elle rencontra un pauvre voyageur dans le plus pitoyable équipage: elle l'invita sans façon à se rafraîchir avec elle; celui-ci se garda bien de refuser; ils s'assirent ensemble sur le bord du chemin, la dame tira un flacon de sa poche & quelques provisions, dont ils mangèrent l'un & l'autre avec appétit. En causant de choses indifférentes, elle lui demanda s'il étoit marié, & apprenant qu'il ne l'étoit point, elle lui offrit un habillement honnête & décent s'il vouloit l'épouser en païant & continuer son voyage. L'homme n'hésita point; Mistriès-W-s le conduisit chez elle, se pourvut des dépenses nécessaires, & leur mariage fut célébré le lendemain matin en présence de quelques-uns de ses parens. Les époux se séparèrent aussitôt, Mistriès remercia son mari, l'équipa de pied en cap comme elle l'avoit promis, & lui donna quelques guinées. Enfin je suis parvenue à mes fins, dit-elle en lui faisant ses adieux: grâces au ciel je puis à présent braver mes créanciers (!). Que le ciel vous conserve, répondit le mari, & qu'il lui plaise de me faire rencontrer une autre femme dans une paroisse voisine.

CRÉBILLON, (Prosper Joliot de) poète tragique français, né à Dijon, d'un greffier en chef de la chambre des comptes, le 15 février 1674, mort à Paris le 17 juin 1762; il fut reçu de l'académie française en 1731, & fit son remuement en vers.

Crébillon, que ses contemporains ont comparé aux Corneilles & aux Racines, s'est principalement distingué de ces illustres tragiques, par ses succès à peindre la terreur, l'âme des tragédies grecques & des siennes. Son coloris a quelque chose de sombre & de sublime en même-temps. Sa versification est mâle, rapide, serrée; son style plein de force & de nerf; mais cette force dégénère quelquefois en dureté, toujours préférable néanmoins à cette mollesse de diction que réclame l'éclat. Tous ceux qui ont vécu avec cet illustre poète, le dépeignent comme un homme simple, modeste, officieux, d'un caractère un peu impatient & néanmoins fort doux; quoiqu'il eût l'air sérieux & même assez mélancolique, il étoit très-gai & de plus badin, surtout avec ses amis particuliers; mais il hussait l'épigramme & se la permettoit rarement; lorsqu'il lui en échappoit elles étoient du ton de

(1) C'est une coutume en Angleterre, qu'un mari réponde seul des dettes de sa femme.

son esprit, enhardies, fortes & nerveuses. Il étoit grand, bien fait, avoit les yeux bleus, vifs & pleins d'expression. Ses sourcils quoique blonds étoient fort marqués. L'habitude qu'il avoit de les froncer lui donnoit quelque chose de rude. Mais en général son caractère de tête étoit noble, imposant sur-tout quand il l'avoit nue : & c'est à lui que M. de la Tour l'a peint, que M. Le-moine a fait son buste, & que M. Guai l'a gravé en pierre. Il y a aussi un portrait de ce poète tel qu'on étoit accoutumé de le voir. Il est peint par Aved, & gravé par Balcchou.

Crébillon destiné par son père à la pratique du barreau, avoit été placé fort jeune chez un procureur. Mais l'étude aride de la chicane étoit un aliment peu propre à son génie. Il menoit une vie fort dissipée, & sembloit incapable de toute application, lorsque le procureur chez lequel il étoit, homme d'esprit & attaché à son pensionnaire, chercha à connoître plus particulièrement ce dont il étoit capable. Il l'entendit un jour discourir avec tant de chaleur & de jugement sur une tragédie qu'on venoit de représenter, qu'il lui conseilla de s'essayer dans ce genre, il osa même lui affirmer les plus heureux succès. *Crébillon*, qui n'avoit pas à beaucoup près une aussi haute opinion de lui-même, rejeta cette idée. Le procureur revint plusieurs fois à la charge, il le crut enfin & composa des tragédies. Il avoit trente & un ans lorsqu'il entra dans cette carrière. Ce bon procureur, attaqué d'une maladie mortelle, se fit porter à la première représentation d'une des pièces du jeune auteur, qui eut beaucoup de succès. Il dit à *Crébillon* en l'embrassant : « Je meurs content, je vous ai fait poète, & je laisse un homme à la nation ».

Crébillon qui avoit une mémoire prodigieuse, ne traçoit point par écrit le plan de ses tragédies ; il n'écrivait jamais ses pièces que quand il les faisoit donner au théâtre. On se souvient que lorsqu'il récita *Catilina* aux comédiens, il le leur dit tout de mémoire. Si quelqu'un de ses amis lui faisoit une critique qu'il croyoit devoir adopter, s'efforçoit totalement de la taire ; & si l'y refoit plus que ce qu'il y avoit substitué.

La jalouse lui étoit étrangère. On ne l'a jamais vu s'ingérer ou souffrir quelque brigue pour lui ou contre les autres. Le jour de la première représentation de *Catilina*, il étoit le matin dans le foyer, où les comédiens qui craignoient un parterre trop nombreux, déterminoient avec lui la quantité de billets que l'on devoit distribuer. Beaucoup de personnes qui vouloient être sœurs d'y être placées, demandoient qu'on leur en donnât d'avance. Son fils lui en demanda pour quelques amis qui l'en avoient prié. « Morbleu !

monseigneur, lui répondit-il, vous savez bien que je ne veux pas qu'il y ait dans le parterre personne qui se croie dans l'obligation de m'applaudir. Eh ! mon dieu ! lui repiqua-t-on, ne craignez rien à cet égard : ceux pour qui je vous demande des billets ne vous en feront pas plus de grâce, pour les tenir de vous ; mais, & je puis vous en répondre... » Puisque cela eut, vous en aurez.

Il méprisoit sur-tout la faizyre. Un jeune homme auquel il prenoit intérêt, avoit composé un mauvais ouvrage sur quelques écrivains de son temps, il prioit *Crébillon* de lui en dire son jugement. Notre illustre poète, après avoir eu la patience de lire cet écrit, tança vivement le jeune auteur sur le mauvais usage qu'il faisoit de l'esprit qu'il se croyoit, & termina sa temontrance par ces mots : « Juges à quel point la faizyre est méprisable, puisque vous y réussissez en quelque sorte, même à votre âge ».

On peut croire que d'après ces principes, il n'a jamais écrit contre personne ; & on le savoit si bien, que lorsque dans son discours à l'académie, il récita ce vers :

Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume.

le public, par des applaudissemens réitérés, confirma la justice que se rendoit M. de *Crébillon*.

On demandoit un jour à *Crébillon* pourquoi il avoit adopté dans ses tragédies le genre terrible : « Je n'avois point à choisir, répondit-il, Corneille avoit pris le ciel, Racine, la terre, il ne me restoit plus que l'enfer, je m'y suis jeté à corps perdu ».

Crébillon dans sa solitude imaginoit des sujets de romans & les composoit ensuite dans sa tête sans rien écrire ; un jour qu'il étoit fort occupé, quelqu'un entra brusquement chez lui : « ne me troublez point, lui cria-t-il, je suis dans un moment intéressant ; je vais pendre un ministre » frisson & chasser un ministre imbécille. »

On demandoit à *Crébillon* pourquoi il étoit toujours entouré d'une meute de chiens. « C'est », répondit-il, depuis que je connois les hommes ».

Tout le monde sait qu'on a attribué longtemps les tragédies de *Crébillon* à un chartroux de ses parens. Ce grand poète étant un jour à table avec des amis : « quel est, à votre avis, votre meilleur ouvrage, lui dit quelqu'un ? Je ne sais, répondit-il, quel est le meilleur ; mais je suis sûr (en montrant son fils, qui dinoit avec lui) que voilà le plus mauvais : C'est repêcher celui-ci, qu'il n'est pas du chartroux ».

Crillon avoit eu le dessein de traiter le sujet de la mort de Juba, ce roi si fidèle au parti de Pompée; comme tout ce qui concerne ce grand poète est intéressant, on croit devoir citer les deux seuls vers qu'on ait retenus de cette pièce qu'il n'avoit qu'ébauchée. C'est Juba, qui peint ainsi à Pétréus le caractère de Caton d'Utique.

Je le connois trop bien, loin de nous secourir,
Caton, farouche & fier, ne saura que mourir.

Crillon, ayant eu une maladie très-inquiétante quelques années avant d'avoir donné & même achevé son *Catiline*, M. Hermant, son médecin, le pria de lui faire présent des deux premiers actes qui en étoient faits: M. de *Crillon* ne lui répondit que par ce vers si connu de *Rhadamiste*:

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine!

Vers sur Catiline.

Si ce *Catiline*, donné par *Crillon*,
N'a pas tout le succès qu'on en devoit attendre;
Ce n'est pas qu'il ne soit très-bon,
Mais l'auteur s'avisait de prendre:
Pour son héros un scélérat,
Un impie, un injuste, un perfide, un ingrat,
Et chez les grands, comme chez le vulgaire,
Ce n'est là qu'un homme ordinaire.

CRILLON. (Louis le Berthon de) né en 1541, mort en 1615. Ce grand capitaine fut appelé de son vivant, l'homme sans peur... le brave des braves.

L'armée de Villars ayant investi Quillebeus en 1592, *Crillon* défendit cette place, donnant pour toute réponse aux assiégeans qui sommoient les assiégés de le rendre: *Crillon est dedans & l'ennemi dehors.*

Crillon, écoutant la passion de J. C. fut saisi d'un enthousiasme subit, & portant la main à son épée, il s'écria, où étois-tu *Crillon*? Le jeune duc de Guise voulut un jour éprouver son courage par une fausse alerte: *Crillon* prend son épée & vole à l'ennemi; mais le duc l'ayant aussitôt détrompé par un éclat de rire: jeune homme, lui dit *Crillon* d'un ton sévère, ne te joue jamais à fonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort! si tu m'avois trouvé faible, je t'aurais poignardé.

On connoît le billet laconique que le roi Henri le Grand lui écrivit: *Prends toi, Crillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort & à travers.*

Henri le Grand mettant la main sur l'épaule de *Crillon*, dit à ses ministres étrangers: Voilà

le premier capitaine du monde. Vous m'avez menti, sire, c'est vous, répliqua vivement *Crillon*.

CRIMES. Néron plaisantoit lui-même sur ses crimes: un jour qu'on lui porta la tête de Rubellius, descendu de la maison des Césars, qu'il avoit fait mourir, il dit en se moquant: « Je ne savois pas qu'il eût le nez si grand ».

Le poète *Ibicus* fut attaqué par des voleurs en un lieu écarté, prêt à se voir assassiner, & ne sachant à qui avoir recours, il vit voler des grues; ô grues! s'écria-t-il, vous servirez un jour de témoins contre mes meurtriers. Quelque temps après, ces voleurs étant à un marché, il passa une volée de grues; voilà, dit l'un d'eux en souriant, à l'un de ses compagnons, les témoins du poète *Ibicus* qui s'envolent. Ce propos fut entendu de quelqu'un qui, les soupçonant là-dessus d'avoir commis le meurtre, en avertit la justice, ils furent pris & avouèrent leur crime.

Entre les tryals ou les causes fameuses qui ont été réimprimées à Londres en 1738, avec des additions considérables, on lit, avec étonnement, le procès d'un seigneur Irlandais, nommé *mylord Castelhaven*, dont le crime est peut-être sans exemple. Après une jeunesse passée dans les derniers désordres, il avoit pris le parti de se marier. Ses pères, sur qui il s'étoit reposé du soin de lui chercher une femme, jetèrent les yeux sur une jeune personne, qui joignoit à la naissance, toutes les qualités qu'on estime dans son sexe. Leur espérance étoit qu'elle pourroit lui inspirer assez de respect & d'attachement pour le ramener tout-à-fait à son devoir; mais s'étant expliqués là-dessus, avec peu de ménagement, *mylord* en fut choqué; & l'horrible résolution qu'il forma secrètement & qu'il exécuta avec la dernière barbarie, fit bien voir que tous ces vices étoient moins venus du feu de la jeunesse, que de la noirceur de son caractère.

Le jour même de son mariage, s'étant dressé des assistants, à la réserve de quelques compagnons de débauche, qu'il avoit associés à son dessein, il entra avec eux dans la chambre de son épouse; & les ayant exhortés, par un discours ironique, à prendre les sentimens de reconnaissance & d'admiration qu'ils devoient à son amitié & à sa grandeur d'ame, il leur abandonna la jeune dame, que le prélude de cette cérémonie avoit déjà fait tomber sans connaissance. Loin d'être touchés de sa situation, ces furieux entrèrent dans toutes les vues de leur guide, & firent pendant toute la nuit au ciel & à la vertu, le plus affreux outrage qu'on puisse s'imaginer. Les domestiques furent appelés à leur tour, & contraints par leurs maîtres de participer à leur crime.

On auroit accusé la justice du ciel de n'avoir

pas puni cet horrible excès d'un coup de tonnerre, si elle n'avoit permis que l'ivresse & l'écablissement de la débauche tenaient assez long-tems le chef des coupables, pour laisser au bruit de cette infame aventure, le tems de se répandre, & aux juges du lieu, celui de s'armer en faveur de l'innocence. Ceux-ci se crurent dispensés de tous les ménagemens qui sauvent quelquefois un criminel illustre : ils firent arrêter mylord Castellhaven sur un ordre de la cour; il fut transporté dans la ville capitale, & les cris du public, qui demandaient vengeance, ayant redoublé la diligence du premier tribunal de la justice, fut condamné en peu de jours à perdre la tête sur un échafaud.

Dans un pays néanmoins où l'on est extrêmement attaché à la lettre de la loi, il s'en fallut peu que le défaut d'une formalité ne mit quelque obstacle à un châtiment si juste. La pratique criminelle porte que l'accusateur doit être présenté au coupable en présence des Juges; comment faire confier une jeune dame, dans des circonstances si cruelles, à soutenir la vue d'une nombreuse assemblée & la présence de celui qui l'avoit outragée? Après bien des délibérations pour accorder la bienfaisance avec la loi, on prit un tempérament qui fut autorisé par l'approbation réunie de la cour & du parlement; ce fut de permettre à la jeune dame de se couvrir le visage d'un voile. On se contenta du serment de quatre personnes nommées pour l'aller prendre chez elle, qui rendirent témoignage, en la présentant aux Juges, que c'étoit le malheureux objet du crime dont on attendoit la punition. Toutes les interrogations furent renouvelées devant elle; mais, avec des mesures qui ne l'exposèrent à rien de trop fâcheux pour sa douleur & sa modestie. On lui épargna les réponses qui n'étoient pas absolument nécessaires, & elle en fut quitte pour prononcer quelques mots oui ou non.

CRIS VIOLENS.

Aux jeux isthmiques, où Quintus Flaminius fit proclamer la liberté que les romains laissent aux Grecs, les cris de cette grande assemblée furent si violens, qu'on y vit tomber d'en haut des corbeaux ou étourdis, ou incapables de voler dans un air fendu & percé si rudement & en tant d'endroits tout à la fois.

CRITIQUE.

En matière de littérature, le censeur le plus sévère d'un ouvrage, a dit un auteur moderne, est celui qui l'a composé. Combien il se donne de peine pour lui seul? c'est lui qui connoît le vice secret, & ce n'est presque jamais-là que le critique pose le doigt. On peut se rappeler ici le mot d'un philosophe : ils disent du mal de

moi. Ah ! s'ils me connoissoient comme je me connois !...

Un censeur fort content de son mérite, vint présenter à un monarque habile, un ouvrage de critique contre Virgile. Ce prince fit aussitôt apporter un boisseau de froment, & après qu'il fut vanné, il en fit donner les criblures pour récompense au critique.

Certain critique très-acharné contre Lamotte, loua beaucoup un édit dont il ne le croyoit pas l'auteur. Détrompé bientôt, il ne put s'empêcher de s'écrier : ah ! si je l'avois su plutôt !

Lorsque les lettres familières de Cicéron, de la traduction de l'abbé Dolivet, avec des notes de l'abbé Prévôt, parurent, l'abbé des Fontaines, dans ses feuilles périodiques, en parla d'une manière qui n'étoit pas aussi favorable que le méritoient & l'ouvrage & les talens de l'auteur. L'abbé Prévôt ne daigna pas répondre aux objections nombreuses de son critique, & se contenta d'envoyer les mots suivans au mercure.

« Je dois, dir-il, être bien moins offensé de cette critique, que satisfait de me voir traiter avec tant de ménagement. L'auteur m'avoir annoncé si fort honnêtement la guerre, par un billet que je conserve encore. Je erois le devoir au public pour la consolation d'une infinité d'auteurs maltraités, qui ont cru pouvoir se plaindre de la rigueur avec laquelle ils étoient jugés.

« Voici les termes ».

Je vais rendre compte, monsieur, de vos lettres familières de Cicéron, je vous prie de trouver bon qu'en rendant justice au mérite de la traduction & des notes, je ne laisse pas de faire mon métier. Alger meurt de faim, quand il est en paix avec tout le monde.

La critique douce & civile

Pour un auteur est un grand bien;

Dans son amour-propre imbécile,

Sur ses défauts il ne voit rien :

Le flambeau divin qui l'éclaire

Blesse, à la vérité, ses yeux,

Mais bientôt il n'en voit que mieux ;

Il corrige, il devient sévère :

Qui rend à la perfection ;

Limant, polissant son ouvrage,

Distingue la correction

De la satire & de l'outrage.

Un peintre de portraits, que l'on accusoit de ne pas bien saisir la ressemblance, voulut s'affirmer un jour si le reproche qu'on lui faisoit étoit fondé. Il annonce à plusieurs personnes & à ses

enfants, qu'il a fait un portrait de quelqu'un qu'ils connoissent tous. On vient voir son tableau, on le critique ; & la prévention agissant, on trouve qu'il n'a point saisi les traits de son original. » Vous vous trompez, messieurs, dit alors la tête du tableau, « car c'est moi-même. En effet, c'étoit un ami qui s'étoit prêté au projet du peintre, en plaçant son visage dans la toile d'un cadre ajusté à cet effet.

CRÉSUS, toi de Lydié, mort vers l'an 544 avant J. C. Ce prince vanroit son bonheur en faisant voir ses trésors à Solon, mais ce sage, sans s'étonner, lui répondit : *Je n'appelle aucun homme heureux avant sa mort.* En effet, Crésus éprouva dans la suite de grands malheurs ; il fut sur le point d'être tué d'un coup de hache par un soldat qui ne le connoissoit pas, lorsque son fils, muet de naissance, fit un effort de nature, & s'écria : *Soldat c'est Crisus, arrête.*

CROMWEL, (Olivier) né à Hunting-ton en 1599, mort à Whitehall, le 13 septembre 1658.

Cromwel, qui a joué un si grand rôle en Angleterre, étoit d'une constitution robuste & d'une physionomie mâle, mais peu agréable. Rien ne prévenoit en sa faveur. Il avoit une manière de s'annoncer sèche, obscure, embarrassée. Député de la ville de Cambridge dans la chambre des communes pendant plus de deux ans, il ne se distingua jamais parmi les orateurs de cette chambre. Hamden, son ami, paroit avoit été le seul qui ait reconnu la profondeur de ce génie sombre & principalement fait pour l'action. Il prédit que s'il s'élevoit une guerre civile, le député de Cambridge laisseroit bien loin derrière lui tous ses rivaux. *Cromwel* semble avoir connu lui-même ce à quoi il étoit le plus propre. Il se joignit toujours à la faction qui montra le plus d'animosité contre l'infortuné Charles I. Ses talens se développèrent dans la même proportion que son autorité. Tous les jours il déployoit quelques nouvelles facultés qui avoient été comme endormies jusqu'au moment où le besoin les mettoit en action. Habile à cacher l'ambition qui le dévorait, il fit servir le zèle aveugle des indépendans, des presbytériens, & de quelques autres fanatiques à ses desseins.

Lorsqu'il fut élevé à la souveraine puissance sous le titre de *Protecteur*, sa dextérité ménagea également les différentes sectes, afin de se rendre maître des unes par les autres. Ses mœurs furent toujours austères ; il étoit sobre, tempé- rant, économe sans être avide du bien d'autrui, laborieux & exact dans les affaires. Les

armées angloises furent toujours victorieuses sous son commandement ; & sans le titre odieux d'usurpateur, il auroit pu être compté au rang des hommes illustres qui ont le plus contribué à la gloire de leur nation.

Un homme, dit le grand Bossuet, s'est ren-contré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite, raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher ; également actif & insatiable dans la paix & dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil & par prévoyance ; mais au reste si vigilant & si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées : enfin, un de ces esprits remuans & audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde.

Cromwel n'avoit pas moins de 43 ans, lorsqu'il embrassa la profession militaire, & il devint en très-peu de temps un excellent officier. Lors de la révolution qui ôta la couronne & la vie à l'infortuné Charles I, les républicains & les royalistes anglois en étoient venus aux mains dans les plaines d'York en 1644, & l'armée du parlement avoit été battue & mise en déroute. *Cromwel*, alors simple officier, apprend cet événement dans un lieu écarté où il se faisoit panser d'une blessure qu'il avoit reçue au commencement de l'action, il remonte aussitôt à cheval, sans attendre qu'on ait bandé sa plaie : *A quoi me serviroit ce bras, si le parlement perdoit la bataille ? dit-il au chirurgien qui lui demandoit quelques momens.* Il court tout de suite sur les royalistes. Ayant rencontré son général, le comte de Manchester qui fuyoit avec les autres, il le prend par le bras, en lui disant : « Vous vous méprenez, Mylord, l'ennemi n'est pas où vous allez, il faut venir de ce côté - ci pour le trouver. » Manchester, piqué d'honneur par ce reproche ingénieux, retourna sur ses pas ; son reconnoissance à charger, & les troupes qui avoient d'abord pié, firent des efforts si prodigieux qu'elles remportèrent un avantage complet. Le carnage fut tel dans cette malheureuse journée, que le chevalier Wane osa dire dans la chambre basse : « Que si toutes les victoires du parlement coûtoient autant de sang, il seroit à souhaiter qu'elles ne fussent pas fréquentes ; parce qu'autrement il faudroit appeler les nations étrangères pour peupler le royaume. »

Cromwel assembla des parlemens, mais il s'en rendoit le maître & les caressoit à sa volonté. Ayant su que la chambre des communes vouloit lui ôter le titre de *protecteur*, il entra dans la salle & dit fièrement : « J'ai appris, messieurs, que vous avez résolu de m'ôter les lettres de protecteur ; les voilà, dit-il, en les jetant

« sur la table : je serai bien aise de savoir s'il se trouve parmi vous quelqu'un assez hardi pour les prendre. » Après les avoir menacés, il exigna d'eux le serment de fidélité, & cassa ce parlement. Il eut l'adresse d'engager un de ces parlements à lui offrir le titre de roi, afin d'avoir la gloire de le refuser, & pour mieux s'assurer la puissance réelle.

Il menoit dans le palais des rois une vie sombre & retirée, sans aucun faste, sans aucun excès. Toutes ses actions, toutes ses démarches paroissent n'avoir d'autre objet que la plus grande gloire de Dieu. Il avoit donné à la plupart des régimens les noms des saints de l'ancien Testament. « Cromwel, dit un auteur anonyme de ce temps, a battu le tambour dans tout le vieux Testament ; on peut apprendre la généalogie de notre Sauveur par les noms de ses régimens. Le commissaire n'avoit pas d'autre liste que le premier chapitre de saint Matthieu. »

De toutes les sectes qui étoient dans le royaume, celle des théistes fut la seule qu'il ne vit pas d'un bon œil, parce que leur religion étant sans fanatisme, devenoit inutile à un conquérant.

Olivier-Saint-John rapporte que Cromwel étant un jour à table avec ses amis, il cherchoit le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne qu'il avoit déceffé ; qu'on lui annonça dans le moment une députation, & qu'il répondit au domestique : *Dis-leur que nous cherchons le Saint-Esprit.*

Il se permettoit quelquefois les bouffonneries les plus basses lorsqu'il se trouvoit avec ses anciens amis. Il jeta un jour des charbons ardens dans les botes d'un de ses officiers.

Avant le procès du roi, il s'étoit assemblé un conseil des chefs du parti républicain & des officiers généraux, pour concerter le modèle de ce gouvernement libre, qu'on se proposoit de substituer à la constitution monarchique dont le renversement étoit décidé. Après les plus grands débats sur un sujet si important, Ludlow nous apprend que Cromwel, dans un accès de gaieté, lui jeta un coussin à la tête, & que lui il prit un autre coussin pour répondre à cette galanterie ; mais que le général se précipita sur les degrés, & faillit de se blesser dangereusement dans la suite. Pendant que la haute cour de justice signoit la sentence de mort du roi, affaire, s'il est possible, encore plus sérieuse, Cromwel prenant la plume pour signer son nom, s'avisait auparavant de noircir d'encre le visage de Marston, qui étoit peché de lui, & Marston, lorsque

la plume lui fut passée, fit la même plaisanterie à Cromwel.

Souvent le protecteur donnoit des fêtes aux officiers inférieurs, & l'on n'avoit pas plutôt servi, que, sur quelque signe, les soldats entroient avec beaucoup de bruit & de confusion, se jetoient sur les mets, & les emportant, laissoient les convives aussi surpris qu'assés.

On ajoute qu'au milieu de ces amusemens & de ces bouffonneries imprévues, ce mortel extraordinaire prenoit occasion d'observer les caractères, les foibles & les vices des hommes, & quelquefois même il les punissoit, par l'excès du vin, à lui ouvrir les plus secrets replis de leur cœur.

Lorsqu'on n'eut plus lieu de douter que Cromwel, & sa detestable faction, avoient résolu la mort de l'infortuné Charles I^{er}, les comtes de Richmond, de Harford, de Southampton & Lindsey, seigneurs d'un nom & d'une vertu fort distingués, s'adressèrent aux communes, & leur représentèrent : « Qu'ils étoient les conseillers du roi, & qu'ils avoient concouru par leurs avis aux décrets dont on faisoit des crimes à leur maître ; qu'aux yeux de la loi, & suivant les lumières de la raison, ils étoient seuls coupables, & devoient répondre seuls de tout ce qu'il y avoit de blâmable dans la conduite du prince ; qu'ils se passoient volontairement à la justice pour fuir par leur punition cette précieuse vie, qu'il convenoit aux communes mêmes & à tous les sujets de la couronne de garantir & de défendre à toute sorte de prix. » Un effort si généreux fit honneur à ces belles âmes, & ne produisit rien pour la sûreté du roi.

Cromwel se ligua avec la France contre l'Espagne pendant le ministère du cardinal Mazarin. Cette fausse démarche a beaucoup contribué à la grandeur où la France est parvenue sous le règne de Louis XIV. Dans le traité que firent alors les deux puissances, Cromwel fit mettre son nom avant celui de Louis XIV, à qui il ne vouloit pas donner le titre de roi de France, mais celui de roi des Français. Cromwel s'y qualifia protecteur d'Angleterre & de France. On disoit en France que le cardinal Mazarin avoit moins peur du diable que de Cromwel.

Aux conférences des Pyrénées, où le roi Charles II alla trouver le cardinal Mazarin & dom Louis de Haro, le cardinal ne voulut point accorder d'entrevue à Charles II. Il fit une réception magnifique à Lockart, ambassadeur de Cromwel ; il envoya son carrosse & ses gardes au-devant de ce ministre, & lui céda la droite, honneur

honneur qu'il n'avoit jamais fait aux ambassadeurs des autres puissances.

Cromwel, presque à l'agonie, assuroit hautement qu'il ne mourroit pas & que Dieu lui avoit fait connoître l'avenir; il avoua son impollure à quelques amis & leur dit: *si je gabis, me voilà prophète, & si je meurs, que m'importe qu'ils me croient un foude ?*

Cromwell faisant son entrée à Londres, on lui fit remarquer l'affluence du peuple qui accouroit de toutes parts pour le voir : » Il y en auroit autant, dit-il, si l'on me conduisoit à l'échafaud.

Cromwell avoit fait mettre dans ses drapeaux, & vos Reges intelligite.

CROMWELL (Richard) succéda paisiblement au protectorat de son père; mais, comme il n'avoit ni son génie, ni sien de cette intrépide ferocité qui sacrifie tout à ses intérêts, il aimait mieux se démettre du gouvernement que de le conserver par le meurtre & l'injustice. Après le rétablissement de la famille royale, quoiqu'on ne pensât point à l'inquiéter, il jugea que la prudence l'obligeoit de s'absenter de l'Angleterre pour quelques années; & dans son voyage, se trouvant à Perzenas en Languedoc, il fut introduit sous un nom emprunté chez le prince de Conti, gouverneur de cette province. La conversation tourna sur les révolutions d'Angleterre; & le prince témoigna de l'admiration pour le courage & l'habileté de *Cromwell*. » A » l'égard de l'imbécille Richard, ajouta-t-il, » qu'est-il devenu? Comment peut-il avoir été » assez bête pour ne pas tirer plus d'avantages » des crimes de la fortune de son père? » Cependant ce Richard mena une vie paisible & heureuse, jusqu'à un âge très-avancé, & son père n'avoit jamais connu le bonheur. Il mourut en 1702, âgé de 90 ans.

CRUAUTÉ. Nous ne nous arrêterons pas long-temps sur ce hideux chapitre, qui malheureusement fait la plus grande partie de l'histoire des peuples & des souverains.

Il y a une *crauté* froide, tranquille & superstitieuse; c'est le dernier période du crime. Le nommé Saint-Point, gouverneur de Maccon, ville prise par les huguenots, en 1621, étoit un monstre de cette espèce; ce barbare se faisoit un jeu de faire sauter dans la Saône les calvinistes qui avoient le malheur d'être ses prisonniers. C'étoit principalement lorsqu'il donnoit à manger aux femmes distinguées de la ville & des environs, qu'il multiplioit ses inhumanités. Lorsqu'on étoit sur le point de sortir de table, il demandoit si la sauce étoit prête;

Encyclopédiana.

mot du guet par lequel il s'informoit si ses gens avoient eu soin de tirer de prison quelques-uns des victimes qu'il vouloit faire servir au cruel passe-temps de sa compagnie. Lorsque tout étoit prêt, il menoit promener les dames sur le bord de la rivière, & ordonnoit qu'on jettât du pont en bas un ou deux de ces malheureux. Il prioit en même temps tous les convives de décider lequel étoit le plus alerte & avoit sauté le plus légèrement. (*Mémoires de Tavanne*).

L'un des divertissemens ordinaires de *Morisy* Ismaël, roi de Maroc, étoit, dans un même tems, de monter à cheval, de tirer son sabre, & de couper la tête à l'esclave qui lui tenoit l'étrier.

L'empereur *Soliman* ayant promis au *raïs* qui lui fit savoir l'extrémité à laquelle les chevaliers étoient réduits, de lui donner une de ses filles en mariage, le fit écorcher tout vif, lui disant qu'il ne vouloit point donner sa fille à un chrétien, qu'après qu'il auroit quitté la peau qui avoit été baptesée, & qu'ainsi il exécuteroit ce qu'il avoit promis quand il auroit une nouvelle peau.

Hérodes le Grand se sentant près de sa fin, manda à Jéricho toutes les personnes un peu considérables de la Judée, même des bourgades, & un de chaque famille, menaçant de la mort ceux qui refuseroient de venir. Après qu'ils furent assemblés, il les fit tous enfermer dans le cirque, & contraignit, en pleurant, Salomé sa sœur, & Alexis, mari de Salomé, de lui promettre, que dès qu'il auroit tendu l'esprit & avant qu'on le sût, ils seroient massacrés toutes ces personnes; afin que les juifs, qu'il avoit bien devoir se réjouir de sa mort, fussent contrainsts malgré eux de la pleurer; mais cet ordre ne fut point exécuté.

Abdelkam, seigneur du royaume de Visipour, ayant été commandé pour aller réduire le rebelle *Sevigi*, eut de la peine à quitter son serail, où il avoit rassemblé deux cens femmes des plus belles qu'on eût pu trouver. Sa jalousie s'alluma d'une telle violence, qu'elle lui inspira un dessein bien extraordinaire. Il l'enferma huit jours dans son serail, passant tout ce tems-là en festins & en plaisirs. La fin en fut tragique; car le dernier jour il fit poignarder d'un lui ces deux cens femmes, qui ne s'attendoient pas à un semblable traitement.

CUJAS, (Jacques) né à Toulouse en 1520, mort à Bourges en 1590.

Cujas, né de parens obscurs & sans fortune, ne dut qu'à son génie & à son application d'être

Y y

mis au premier rang de ses interprètes du droit romain. Il enseigna avec la plus grande réputation dans plusieurs universités. Son attachement pour ses écoliers, l'affection avec laquelle il leur faisoit part de ses lumières, & même les aidoit de ses propres biens, le firent regarder moins comme leur professeur que comme leur père.

Cujas avoit, au rapport de *Papyre Masson*, qui a écrit sa vie, pris la singulière habitude d'étudier tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, ayant ses livres autour de lui.

Ce juriconsulte professoit extérieurement la religion catholique, & évitoit de s'expliquer sur ses sentimens intérieurs. Lorsqu'on lui demandoit ce qu'il pensoit des matières théologiques qui s'agitoient de son tems, il répondoit toujours : *Nihil hoc ad edidū pratoris.*

Il se maria en secondes noces, & eut de ce second mariage une fille assez jolie, mais très-coquette, & qui écouloit volontiers les propos galans. Les écoliers quitoient souvent les leçons du père pour se rendre auprès de la fille. Ils appeloient cela, *commenter les œuvres de Cujas*. Ceci donna occasion à l'épigramme suivante :

Videras immensos Cujaci nata labores

Aetern. in patri commensisse decus :

Ingenio haud poterat tam magnum aquare parentem

Filla ; quod potuit corpore fecit opus.

Cujas avoit ordonné par son testament que ses livres fussent vendus en détail. Il craignoit peut-être que si une seule personne s'en rendoit propriétaire, elle ne recueillît les remarques écrites sur les marges, & n'en composât différens ouvrages.

Pasquier, dans ses recherches, dit que *Cujas* étoit si révérent en Allemagne, qu'ordinairement lorsque les professeurs parloient de lui en chaire, ils mettoient la main au bonnet pour marquer le respect qu'ils portoient à la mémoire de ce juriconsulte.

Charles IX lui avoit accordé le glorieux privilège de prendre séance avec les conseillers au parlement de Dauphiné, comme un des plus illustres interprètes des loix.

CURÉ. Un évêque demandoit à un *curé*, ce que lui valoit sa cure ? Autant que votre évêché, monseigneur, répondit le *curé* ; le paradis ou

l'enfer, suivant l'usage que nous ferons de nos talens.

Un moine, voyageant, entra chez un pauvre *curé* de village, & lui demanda l'hospitalité. Le *curé* le reçut de son mieux, mais le fit servir en vaisselle de terre, cuiller d'étain, fourchette de fer, &c. Le moine, qui aimoit ses aïses, ne s'accoutuma pas de cette simplicité ; il ouvre sa valise, en tire tous ses ustensiles en argenterie, & les pose sur la table. Le *curé*, à la vue de ce faste, lui dit : Mon père, nous ferions un bon religieux à nous deux — Pourquoi ? dit celui-ci. C'est que vous avez fait vœu de pauvreté, & moi je l'observe.

Un *curé* du diocèse de Troyes, grand amateur d'enterremens, avoit habitude, après avoir administré un malade, de rédiger, conjointement avec le maître d'école, son *acte mortuaire*. Un particulier ayant eu occasion de consulter le registre de la paroisse, fut fort surpris de s'y trouver au rang des morts ; il va trouver le *curé*, & lui dit : *J'ai été malade, vous m'avez administré, cela est vrai ; mais êtes vous bien sûr de m'avoir enterré ?* Non, répondit le *curé* ; mais c'est égal, il faudra bien que vous y veniez tôt ou tard.

Un évêque fort riche félicitoit un pauvre *curé* sur le bon air qu'il respiroit dans le pays de sa cure ; oui, monseigneur, reprit le *curé*, l'air y seroit bien bon en effet si je pouvois en vivre.

CYRUS, roi de Perse, mort vers l'an 529 avant Jésus-Christ.

Cyrus loua avec toute l'estime possible un de ses capitaines, nommé *Chryfantas*, de ce qu'ayant un jour, dans un combat, son ennemi en sa puissance, il le laissa aller, parce qu'étant prêt de le tuer, il entendit sonner la retraite.

Cyrus refusoit de voir *Pantheé*, reine de la *Surianne*, sa prisonnière. *Ataspe*, un de ses favoris, lui vantoit la beauté de cette princesse, & lui disoit que c'étoit un spectacle digne d'un roi : « Et c'est précisément parce qu'elle est belle, répondit *Cyrus*, que je la fuis ; si je vais la voir aujourd'hui que mes affaires me le permettent, elle me plaira tant, que j'y retournerai encore quand ma présence sera nécessaire ailleurs, & pour rester auprès d'elle, je négligerai les soins les plus importans, je risquerai mes devoirs & ma vertu ».

D.

DACIER (Anne Lefevre, depuis Madame) née à Saumur, l'an 1651, morte en 1720.

Monseigneur Lefevre ne pensoit nullement à élever sa fille dans les lettres; mais le hasard en décida autrement. Ce savant avoit un fils qu'il élevait avec un grand soin. Pendant qu'il lui faisoit des leçons, Anne Lefevre, qui avoit alors onze ans, étoit présente & travailloit en tapisserie. Il arriva un jour que le jeune écolier répondant mal aux questions de son père, sa sœur le souffloit en travaillant, & lui suggéroit ce qu'il devoit répondre. Le père l'entendit, & ravi de cette découverte, il résolut d'étendre sur elle ses soins, & de l'appliquer à l'étude. Elle fut très-fâchée d'avoir tant parlé, car dès ce moment elle fut assujettie à des leçons réglées. Elle fit en peu de temps de si grands progrès, que son père charmé d'un si excellent naturel, s'appliqua entièrement à l'instruire. De son écolière elle devint son conseil, de sorte qu'il ne faisoit rien sans le lui communiquer.

Un gentilhomme allemand, très-savant; vint voir madame Dacier, & lui présenta son livre en la priant d'y mettre son nom & une sentence. Elle vit dans ce livre, le nom d'un des plus savans hommes de l'Europe, cela l'effraya; mais vaincue par ses importunités, elle écrivit son nom avec un vers de Sophocle, qui veut dire : *Le silence est l'ornement des femmes.*

Madame Dacier étoit si charmée des Nuées d'Aristophane, qu'elle a traduites, qu'elle osa avoir lû avec plaisir cette pièce, jusqu'à deux cens fois. Peut-être quelques personnes regarderont-elles cela comme une marque de sa prévention pour les ouvrages de l'antiquité.

Quand Molière eut publié son *Amphytrion*, madame Dacier avoit entrepris une dissertation pour prouver que celui de Plaute étoit fort supérieur; mais apprenant que le comique moderne devoit donner une comédie sur les *femmes savantes*, elle supprima fort prudemment sa dissertation.

Madame Dacier étoit très-charitable. Son mari lui représentant un jour qu'elle devoit modérer ses aumônes. Ce ne sont pas les richesses que nous avons, dit-elle, qui nous feront bien vivre, ce sont les charités que nous ferons. Elles seules peuvent nous rendre amis de Dieu.

DACIER (André), né en 1651, mort

en 1712. Il a mis dans ses ouvrages beaucoup d'érudition & peu de goût; sa plus grande gloire est d'avoir donné son nom à la savante le Ferre, sa femme. On dit, à l'occasion de son mariage, que c'étoit l'union du grec & du latin.

Ces deux doctes époux partagèrent leurs travaux & leur vie dans la plus grande intimité. Ils eurent un fils & deux filles qui ne leur survécurent point. Le fils dès l'âge de dix ans montra de grandes dispositions & portoit déjà un jugement sain sur les auteurs de l'antiquité. Il disoit qu'*Hérodote est un grand enchanteur, & Polybe un homme de grand sens.*

Lors de la dispute qui s'éleva sur le parnasse au sujet des anciens & des modernes, Pavillon disoit « qu'il seroit un livre sous le titre de *Guerre des auteurs*, où il travestiroit Dacier » en un bon gros muet chargé du bagage de toute l'antiquité ».

On demandoit un jour à M. Dacier lequel étoit le plus beau d'Homère ou de Virgile. Un railleur qui étoit présent, prévint M. Dacier, & dit : *Homère est plus beau de mille ans.* Despréaux appelloit les interprétations singulières que Dacier faisoit des anciens poètes, les *révélations de M. Dacier.*

Quand Dacier & sa femme engendrent de leurs corps, Et quand de ce beau couple il naît enfans, alors

Madame Dacier est la mère;
Mais ils engendrent d'esprit,
Et font des enfans par écrit,
Madame Dacier est le père.

DAGOBERT I., onzième roi de France, mort en 638, âgé d'environ trente-six ans.

Dagobert subjugué les Saxons & eut la cruauté de faire couper la tête à tous les prisonniers qui excédoient la longueur de son épée.

L'auteur des gestes de Dagobert raconte bonnement que ce prince étant mort fut conduit au jugement de Dieu, & qu'un saint hermite, nommé Jean, qui demouroit sur les côtes de la mer d'Italie, vit son âme enchaînée dans une barque, & des diables qui la rouloient de coups, en la conduisant vers la Sicile, où ils devoient la précipiter dans les gouffres du mont Etna, mais que saint Denis avoit tout-à-coup paru dans un globe lumineux, précédé des éclairs & de la foudre, & qu'ayant mis en fuite ces malins esprits, & attaché cette pauvre âme des

griffes du plus acharné, il l'avoit portée au ciel en triomphé.

Cette prétendue aventure du roi *Dagobert* fut peinte derrière son tombeau dans la magnifique église qu'il avoit fait bâtir à son bienheureux protecteur.

DAGUESSEAU (Henri François), né à Limoges, en 1668.

Il se fit d'amitié dès sa jeunesse avec Racine & Boileau, & à leur exemple, fit ses délices de cultiver les lettres, & même la poésie.

M. *Daguesseau*, dit Voltaire, étoit le plus savant magistrat que jamais la France ait eu, possédant la moitié des langues modernes de l'Europe, outre le latin, le grec, & un peu d'hébreu; très-instruit dans l'histoire, profond dans la jurisprudence, & ce qui est plus rare, éloquent. Il fut le premier au barreau qui parla avec force & pureté à la fois : avant lui on faisoit des phrases.

Quelques traits épars nous feront connoître cet homme illustre dans les différentes périodes de sa vie. Il fut reçu avocat général à l'âge de vingt-deux ans. Il parut d'abord avec tant d'éclat dans cette place, que le célèbre Denis Talon, alors président à mortier, ne put s'empêcher de dire : *Qu'il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit.*

On disoit de M. *Daguesseau* qu'il pensoit en philosophe & qu'il parloit en orateur.

Quelqu'un conseilloit à l'illustre *Daguesseau*, « alors procureur général, de prendre du repos : « Puis-je me reposer, dit-il, tandis que je fais « qu'il y a des hommes qui souffrent ?... »

Après la mort du chancelier Voisin en 1717, M. le duc d'Orléans, régent, adressant la parole à plusieurs seigneurs, voulut absolument qu'on lui dit que seroit chancelier. Celui que votre altesse royale voudra, dit l'un d'eux ; mais tout Paris nomme M. *Daguesseau*. Ce magistrat fut appelé sur le champ, à l'âge de quarante-huit ans, à cette première charge du royaume, sans en avoir sollicité aucune, quoiqu'il fût souvent assuré du succès. *A Dieu ne plût*, disoit-il quelquefois, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant.*

Le comte Quirini allant à Fréne voir le chancelier *Daguesseau*, « c'est ici, dit le prélat, que « se forgent les armes contre la cour de Rome ; « non, monsieur, répliqua le chancelier, mais « les boucliers ».

Un intendant écrivit au bas d'un placet une ordonnance en crayon ; on en appela au conseil ;

M. d'Aguesseau dit en riant : *C'est une affaire à terminer avec de la mie de pain.*

On ne doit pas oublier cette repartie ingénieuse qu'il fit, étant chancelier, à M. de la Peyronie, premier chirurgien du roi, lors du fameux procès entre les médecins & les chirurgiens. « M. « de la Peyronie sollicite vivement, & prie « M. *Daguesseau* d'élever un grand mur, un mur « d'airain, disoit-il, entre le corps de la médecine & celui de la chirurgie. *Mais, si nous « élevons ce mur, lui demanda l'illustre magistrat, « de quel côté faudra-t-il mettre le malade ? »*

DANCHET, (Antoine) né à Riom en 1671, mort à Paris en 1748, où il s'étoit fait aimer autant par son caractère qu'élimer par son esprit.

Il ne se permit jamais un seul vers satyrique, quoique poète outragé. Un de ses rivaux l'ayant insulté dans une satire sanglante, *Danchet* fit en réponse une épigramme très-piquante, l'envoya à son ennemi, & lui déclara que personne ne la verroit, mais qu'il vouloit seulement lui montrer combien il étoit facile & honteux d'employer les armes de la satire.

Danchet fut un jour consulté par un jeune poète sur une petite pièce qui commençoit ainsi :

Maison qui renfermez mon aimable maîtresse !

Rebuté du mot *maison*, il dit au jeune homme : Anoblissez vos expressions ; mettez *Palais*. « Eh ! « monsieur, ma maîtresse est à l'hôpital ». Anoblissez-donc vos amours, répliqua vivement *Danchet*.

Son prologue des jeux séculaires dans l'opéra d'Hélène, peut être comparé à celui d'Amadis. On a retenu ces beaux vers imités d'Horace :

Fère des saisons & des jours

Fais naître en ces climats un siècle mémorable ;
Fais à ses ennemis, ce peuple redoutable
Être à jamais heureux & triompher toujours.
Nous avons à nos loix asservi la victoire ;
Aussi loin que tes feux nous portons notre gloire ;
Fais dans tout l'univers craindre notre pouvoir.

Tout qui vois tout ce qui respire,
Sois, puisse-tu ne rien voir
De si puissant que cet empire !

C'est dans ce prologue qu'on trouve ce couplet si cruellement parodié par Rousseau pour insulter *Danchet* lui-même & d'autres gens de lettres.

Que l'amant qui devient heureux
En devienne encor plus fidèle !
Que toujours dans les mêmes noues

Il trouve une douceur nouvelle !
Que les soupirs & les langueteurs
Pussent seuls fléchir les rigueurs
De la beauté la plus fièvre !
Que l'amant comblé de faveurs
Sache les goûter & les taire !

Le portrait de ce poète a été gravé avec ces vers :

Si l'honneur de briller au théâtre lyrique,
Si des succès heureux sur la scène tragique,
Dançais, affranchissoient de l'éternelle nuit,
On te verroit jouir encore de la vie,
Et joindre le bon cœur avec le bel esprit,
Qui ne se trouvent pas toujours de compagnie.

DANCOURT (Florent Carton, surnom) naquit à Fontainebleau en 1661, le même jour que le grand Dauphin. Le père Delarue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société un jeune homme dont la vivacité & la pénétration promettoient beaucoup ; mais l'éloignement du disciple pour le cloître rendit inutiles tous les soins du maître. *Dancourt* aimait mieux se livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre. Il fut non-seulement grand acteur, surtout dans les rôles de jaloux, de financier, d'hypocrite, de misanthrope, mais encore auteur distingué.

Voltaire dit de ce poète : « Ce que *Regnard* étoit à l'égard de *Molière* dans la haute comédie, le comédien *Dancourt* l'étoit dans la farce ».

Son dialogue est léger, vif, rapide, plein de gaieté & de saillies. La facilité que *Dancourt* avoit dans ses ouvrages, il la portoit dans la société.

On dit de *Dancourt*, qu'il jouoit noblement dans la comédie & bourgeoisement dans la tragique.

Racine, qui n'aimoit point cet auteur, ayant entendu le libraire Brunet qui croioit : Messieurs, voilà le théâtre de M. *Dancourt* : *Dis son échafaud*, répondit Racine.

Lorsque *Dancourt* se sentit malade, & se proche de la fin, il se fit faire son tombeau, & l'alla voir avec la même tranquillité que s'il eût été destiné pour un autre.

Ce comédien avoit été chargé, par ses confrères, de porter aux administrateurs de l'hôpital le quart des papiers. Il s'acquitta de cette commission, & fit aux administrateurs un très-beau discours. L'archevêque de Paris & le président de Harlai étoient à la tête du bureau. *Dancourt* s'ef-

força de prouver que les comédiens, par les secours qu'ils procuroient à l'hôpital, méritoient d'être à l'abri de l'excommunication. Son éloquence ne fut pas heureuse. M. de Harlai lui répondit : « *Dancourt*, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes, que vous faites aux pauvres, mais nous n'avons pas de langue pour vous répondre ».

Le père de la Rue fermant son ancien disciple sur ce qu'il avoit embrassé la profession de comédien : « Ma foi, mon père, lui dit *Dancourt*, je ne vois point que vous deviez tant blâmer l'état que j'ai pris ; je suis comédien du roi, vous êtes comédien du pape ; il n'y a pas tant de différence de votre état au mien ».

Dancourt mourut en 1726.

DANÈS (Pierre), né à Paris l'an 1497, mort en 1577.

Danès fut un digne élève du savant Budé, & remplit pendant quelque temps une chaire de professeur en langue grecque, que François premier lui donna au collège royal. Il fut envoyé par ce prince, en qualité d'ambassadeur au concile de Trente. Un jour que Nicolas Pieaume, évêque de Verdun, parlait avec force contre certains abus qui regnoient dans la daterie & dans la chancellerie de la cour de Rome au sujet des provisions des bénéfices, un évêque Italien, regardant les Français avec un sourire amer, dit en latin ces mots équivoques : *Gallus cantat. — Utinam*, reprit sur le champ *Danès*, *ad galli cantum Petrus respicietur ?* Pallavicini, qui rapporte cette repartie célèbre, ajoute qu'elle servit comme d'un aiguillon, pour engager les pères du concile à travailler sérieusement à la réformation de la discipline ecclésiastique.

Henri II choisit *Danès* pour être précepteur du dauphin, François II. Cette place & son savoir l'élevèrent à l'évêché de Lavaur. Ayant été député à Paris par le clergé de sa province, on voulut lui assigner, pour les frais de ce voyage, mille ou douze cens livres ; mais il les refusa, en disant que le revenu de son évêché lui suffisoit ; que c'étoit la moindre chose qu'il pût faire pour son église, & pour celles qui en étoient voisines, que d'entreprendre quelques voyages pour leur rendre service.

Ce digne prélat, qui avoit été marié, & étoit devenu veuf avant que d'entrer dans les ordres, ayant appris dans son diocèse la mort de son fils se retira dans son cabinet pendant une demi-heure ; & étant revenu joindre la compagnie d'un air tranquille : « Je viens de recevoir la nouvelle de la mort de mon fils ; les pauvres ont gagné leur procès ».

DANGEAU (Philippe de Courcillon, marquis de), né en 1638, mort en 1720. Il fut de l'académie françoise & de celle des sciences. Il fit une grande fortune au jeu, & ses libéralités lui firent des amis puissans.

Jouant un jour avec le roi dans les commensens des augmentations de Versailles, Louis XIV, qui avoit été importuné d'un logement pour *Dangeau*, & qui avoit bien d'autres gens qui en demandoient, se mit à le plaisanter sur sa facilité à faire des vers, qui, à la vérité, étoient rarement bons, & tout d'un coup, lui proposa des rimes fort sauvages, & lui promit un logement s'il les remplissoit toutes sur le champ : *Dangeau* accepta, n'y passa qu'un moment, les remplit toutes, & eut le logement. On a de lui des mémoires en manuscrit où il se montre toujours le courtisan intéressé & le flatteur outré de Louis XIV.

DANGERS. On a dit que pour se soustraire aux dangers, il faut éviter la haine des grands & la fureur du peuple ; craindre sa propre colère, rompre tout commerce avec un chymiste, ne pas donner sa confiance à un jeune médecin ; éviter la familiarité des moines, les confidences des vieilles, les qui-proquos des apothicaires, & l'*écartera* des notaires ; être insensible aux larmes d'une femme, ne pas prendre à son service un domestique une fois chassé ; ne pas ajouter foi aux sermens d'un marchand ; ne pas se fier à la conscience d'un tailleur ; ne pas loger dans une nouvelle auberge, éviter la dispute avec un homme de justice, l'inimitié des gens à rabat de long ou petit volume ; tout commerce avec un inconnu ; l'amour des femmes de moyenne vertu ; la compagnie d'un aîné, le diner d'un ivrogne, & le souper d'un joueur ; toute liaison avec un courtisan disgracié, toute familiarité avec un homme qui se ruine ; & fut tout le crédit, les procès, l'épée d'un gentilhomme, & la plume d'un écrivain.

DANIEL (Gabriel), né en 1649, mort en 1728. Ce jésuite fut historien & historiographe de France.

Le duc de Saint-Simon dit, dans ses mémoires, que l'histoire de France du père *Daniel* parut évidemment composée pour persuader que la plupart des rois de la première race, plusieurs de la seconde, quelques-uns même de la troisième, ont été constamment illéguimes, très-souvent adultérins, & doublement adultérins, & que ce défaut ne les avoit pas exclus du trône. Il ajoute : « sur les matières de Rome, puis de la Ligue, c'est un plaisir de le voir courir sur les glaces avec les patins d'un jésuite. »

DANSE. Les pères de l'église ont condamné généralement les danses qui suivent ordinairement les festins des noces, & l'on auroit de la peine à en trouver un seul qui les ait approuvées. Il faut cependant qu'elles fussent bien communes de leur temps, & que les chrétiens fussent bien incorrigibles à cet égard ; puisque les pères déclarent si souvent & avec tant de chaleur, contre la danse.

Saint Augustin croit qu'il vaudroit mieux labourer la terre tout le dimanche que de danser ce jour-là, & on lui attribue même d'avoir dit que tous les sauts qu'on fait en dansant sont autant de sauts qui font tomber l'homme en enfer.

Guillaume de Lion appelle la danse un cercle dont le diable est le centre : quelqu'un a ajouté que tous ceux qui composent la circonférence de ce centre sont les anges de Satan.

Alphonse, roi de Sicile remarquant que les François aimoient beaucoup la danse, les accusa de légèreté.

Cependant les cardinaux de Narbonne & de Saint-Severin dansèrent au bal que donna Louis XII, à Milan, en 1501.

Le cardinal Pallavicini rapporte qu'en 1562 les pères du concile de Trente donnèrent un bal à Philippe II, roi d'Espagne, que toutes les dames y furent invitées, que le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, & que Philippe II, & tous les pères du concile y dansèrent.

Un des curés du diocèse de Cambrai, se félicitoit, devant Fénelon, d'avoir aboli la danse des paysans, les jours de dimanches & fêtes : « Monseigneur ne le curé, lui dit ce vertueux archevêque, ne dansons point, mais permettons à ces pauvres gens de danser. Pourquoi les empêcher d'oublier un moment qu'ils sont malheureux ? »

Le Sac, maître de danse françois, qui avoit long-temps montré son art à Londres, pendant le règne de la reine Anne, de retour dans sa patrie, cherchoit toujours les anglois que le hasard y amenoit, pour s'informer des nouvelles de ce pays. « Est-il bien vrai, demanda-t-il un jour à quelqu'un, que Lord Harley a été fait comte d'Oxford & lord trésorier ? On le lui certifia. » En vérité, reprit-il, je ne conçois pas ce que le diable votre reine a pu trouver en lui pour l'élever ainsi ; je l'ai eu entre les mains pendant deux ans entiers, & il a toujours été le plus lourd de mes écoliers. »

Un grand danseur de l'opéra disoit, de la meilleure foi du monde : « Je ne connois aujourd'hui en Europe que trois hommes uniques dans leur espèce ; le roi de Prusse, M. de Voltaire & moi. »

Un danseur, nommé Memphis, qui étoit un philosophe Pythagoricien, exprimait par sa danse, au rapport d'Athénée, toute l'excellence de la philosophie de Pythagore, avec plus d'élégance, de force & d'énergie que n'auroit pu le faire un professeur de philosophie.

DANSEUR DE CORDE ; homme qui marche, danse & voltige sur une corde. Cet art est fort ancien, & il étoit connu chez les Grecs & les Romains.

L'abbé de Choisy, dans son Journal du voyage de Siam, dit : « Les danseurs de corde ont fait merveilles : ils mettent de longs bâtons l'un au bout de l'autre, hauts comme trois mai-
« fons, & se tiennent debout au dessus, sans
« contre-poids, quelquefois les pieds en haut ;
« ils se couchent sur des pointes d'épée, &
« de gros hommes leur marchent sur le dos ».

DANTE (Alighieri), né en 1265, mort en 1321. Ce poète fut persécuté dans sa patrie, & obligé de fuir à Véronne, où le prince Al-
« bain de l'Escale, montra moins d'estime pour
« cet homme de génie que pour un fou qu'il
« avoit à sa cour. Quelqu'un lui témoignant sa
« surprise d'une telle préférence, Dante répondit :
« C'est que chacun aime mieux son semblable ».

L'ouvrage de Dante le plus célèbre, est son Poème de l'enfer, du purgatoire & du paradis, partagé en trois actes ou récits, que les Ita-
« liens ont nommé la divine Comédie, parce qu'en
« effet l'auteur s'y est élevé au dessus de son siècle,
« soit pour le style, soit pour les détails. On a
« même fondé une chaire & une sorte d'acadé-
« mie pour expliquer ce Poète, qui a toujours
« des admirateurs ».

DAPHNÉ, suivant la fable, fille du dieu Péné, fuyant les poursuites d'Apollon, fut métamorphosée en laurier. C'est le sujet de ce joli sonnet de Fontenelle.

Je suis, criaient jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine il courait après elle,
Et lui contait pourtant la longue kirieille
Des rares qualités dont il étoit orné :

Je suis le dieu des vers, je suis un bel esprit.
Mais les vers n'étoient point le charme de la belle.
Je fais jouer du luth, arrêtez : bagatelle.
Le luth ne pouvoit rien sur ce cœur obstiné.

Je connois la vertu de la moindre racine ;
Je suis, n'en doutez point, Dieu de la médecine.
Daphné courait plus vite à ce nom si fatal.

Mais s'il eût dit : Voyez quelle est votre conquête ;

Je suis un jeune Dieu, beau, galant, libéral ;
Daphné, sur ma parole, auroit tourné la tête.

DEBAUCHE.

Courir de maîtresse en maîtresse,
Passer ses jours en libertin,
Dans la continuelle ivresse
Qui naît de l'amour & du vin ;
Par des liqueurs de toute espèce
Se brûler du soir au matin,

C'est, en terme de banque, escamoter sa jeunesse.

(PANNARD.)

DÉDICACE. Furetière a dit que le premier inventeur des Dédicaces étoit un mendiant.

M. Foote, auteur comique & entrepreneur d'un spectacle à Londres, a donné une pièce intitulée, l'Anglois à Paris. La dédicace en est singulière, elle s'adresse au libraire. « Comme
« je n'ai, dit M. Foote, nulle obligation à au-
« cun grand seigneur, ni à aucune dame de ce
« pays-ci, & que je désire, d'ailleurs, que mes
« écrits n'aient jamais besoin de leur protection,
« je ne connois personne dont les bons offices
« me soient aussi nécessaires que ceux de mon
« libraire. C'est pourquoi, M. Vaillant, je vous
« remercie de la bonté de l'impression, de la
« beauté des caractères, & de la bonté du pa-
« pier, dont vous avez décoré l'ouvrage de
« votre très-humble serviteur Foote ».

DEFAUTS NATURELS. Les défauts naturels ne doivent jamais être reprochés, & les per-
« sonnes qui en sont affligées sont très-bien d'en
« badiner elles-mêmes. Un archevêque de Lyon,
« qui avoit les mains toutes défigurées & toutes
« perdues de la goutte jouoit aux cartes avec
« M...., & lui gagna mille pistoles : Je me
« consolerois, lui dit M.... si mon argent n'a-
« voit pas été ramassé par la plus vilaine main du
« royaume. Cela est faux, lui dit l'archevêque,
« j'en fais encore une plus laide. Parbleu, repar-
« tit M...., je gage trente pistoles que non.
« L'archevêque, après avoir gagé, ôta le gant
« qui couvroit la main gauche, & M.... avoua
« qu'il avoit perdu ».

Si vous avez un défaut, faites paroître des
qualités si brillantes, que les yeux de l'envie
éblouis, ne puissent l'appercévoir : il n'appar-
tient cependant pas à tout le monde d'imiter
César, qui, pour cacher sa tête chauve, la
couvrit de lauriers.

On rapporte de madame la duchesse de ***
qu'elle avoit toujours la tête ornée des plus
beaux diamans pour cacher l'équivoque de ses
cheveux.

LA DÉFIANCE dans un gouvernement de place est l'effet d'une prudence active & éclairée. La politesse, & même l'amitié, ne l'autorisent point à hasarder un pôle qui lui est confié. C'est ce dont étoit persuadé César Cavaniglia, Castellan de Livourne en 1646. Le grand duc de Toscane, François, lui avoit fait dire de rendre les plus grands honneurs à un vice-roi de Naples, qui eut la curiosité de voir la citadelle. Don César le pria d'y venir avec peu de suite; &, avant de le recevoir, y fit entrer une compagnie d'infanterie. Comme il s'aperçoit que ces précautions blessent le vice-roi: « Monseigneur, lui dit-il, j'ai » ouï assurer à nos pères, qu'anciennement on » croiroit d'une peau d'âne ceux à qui l'on com- » munit des places importantes, pour les avertir » que le devoir de leur charge les exemptoit de » toute cérémonie, & de toute civilité, afin d'é- » viter toute surprise ».

Darius, Roi de Perse, assiégeant Babylone qui ne vouloit point le rendre, Zopire, un de ses courtisans, le coupa le nez & les oreilles, & se présenta dans cet état aux Babyloniens, en leur faisant entendre que Darius lui avoit fait ce mauvais traitement. Ils crurent que la vengeance leur avoit entièrement gagné Zopire: il fit trois foies, qu'il avoit concertées avec Darius, où il eut toujours l'avantage. Les Babyloniens jugèrent qu'ils ne pouvoient pas choisir un commandant plus sûr & plus habile; ils lui confièrent leur ville dont il ouvrit les portes à Darius. Voi à des stratagèmes bien propres à vaincre la défiance elle-même.

Le sophiste *Antiochus* s'emportoit facilement; mais la philosophie lui avoit appris à concevoir son défaut. Comme il n'étoit pas assez maître de lui-même pour parler tranquillement sur les abus de son siècle, il s'abstenoit de monter à la tribune aux harangues, & de se mêler du gouvernement. Quelqu'un se moquoit de cette sage défiance, & l'accusoit d'être à cet égard d'une timidité condamnable: « Ce n'est pas le peuple, répondit-il, » c'est *Antiochus* que je crains ».

DÉGUISÉMENT. On voit souvent au bal, un corps régulier sous un extérieur difforme; & plus souvent encore dans la société, un caractère difforme sous un dehors régulier.

Les Sires ayant trouvé un prélat en habit déguisé dans un endroit suspect, l'emmenèrent devant le pape Benoît XIV. Un cardinal qui étoit présent, fit un grand crime au prélat de son déguisement. Il a bien fait, répondit le pape, seroit-il plus sçant qu'il y eût été sans changer d'habit?

DÉLATEUR. Accusateur secret qui craint la lumière & les preuves. On voit par cette définition qu'il n'y a qu'un lâche qui peut se charger du

métier de délateur. Aussi l'on remarque que les bons princes les ont toujours écartés du trône: Antonin le pieux en fit mourir plusieurs; d'autres furent battus de verges, envoyés en exil, & mis au rang des esclaves: ceux qui échappèrent à ces châtimens, échappèrent rarement à l'infamie.

Monseigneur, disoit un délateur à Louis de Bourbon frère de Charles V, voilà un mémoire qui vous instruit de plusieurs fautes que des personnes pour qui vous avez trop de bonté ont commises contre vous. Avez vous aussi tenu un registre des services qu'elles m'ont rendus, répondit le prince?

DEMADES, orateur Athénien mort, 322 ans avant J. C.

Il disoit que la pudeur dans une femme étoit la citadelle de la beauté. Philippe après la bataille de Chéronée, voulut célébrer sa victoire par des danses. Demades, un des prisonniers, indigné de voir le roi dans cette ivresse où lui dire, s'igneur, a fortune vous avoir donné à soutenir le rôle brillant d'Agamemnon; & vous faites l'indigne personnage de Thersite.

DEMARATE, roi de Sparte, mort vers l'an 470 avant J. C.

Il fut chassé de son trône, & se retira en Asie auprès de Darius fils d'Hystaspes. On lui demanda comment étant roi, il s'étoit laissé exiler? C'est, répondit-il, qu'à Sparte la loi est plus puissante que les rois.

DEMETRIUS, (Poliorcète), mort l'an 286 avant J. C. Ce prince regardoit l'inaction comme le plus grand vice d'un monarque qui doit rendre compte aux hommes de tous les instans de sa vie. Aussi quand la guerre ou les affaires lui laissoient quelques momens de repos, il les consacroit à l'utilité publique, en se livrant à l'étude de cette partie de la mécanique, qui a pour objet la fabrication des machines de guerre & des vaisseaux. Il cherchoit les moyens de donner aux uns plus de feu, aux autres plus de légèreté; c'est de ces méchaniques savantes qu'on vit sortir *Héliopole*, machine fameuse dans l'antiquité, remuée par quatre mille bras, & dont l'effet étoit peut-être plus terrible que celui de nos canons. Elle lançoit des quartiers de rochers, des milliers de flèches, une grêle de balles de plomb & de fer: elle supléoit, dit-on à une armée de vingt mille hommes; & les remparts, les fortifications les plus solides ne pouvoient lui opposer d'invincibles barrières.

DÉMOCRITE, de la ville d'Abdère en Thrace, mort l'an 322 avant Jésus-Christ. Ce philosophe avoit composé un grand nombre d'ouvrages qui se sont perdus, & d'où Epicure avoit tiré sa philosophie.

« Démocrite

« *Democrite* & *Héraclite*, dit *Montagne*, ont été deux philosophes, dequels le premier trouvant vain & ridicule l'humaine condition, ne sortoit en public qu'avec un visage moqueur & riant. *Héraclite* ayant compassion de cette même condition noire, en portoit le visage continuellement triste, & les yeux chargés de larmes. J'aime mieux la première humeur, non parce qu'il est plus plaçant de rire que de pleurer, mais parce qu'elle est plus dédaigneuse, & qu'elle nous condamne plus que l'autre : & il me semble que nous ne pouvons jamais être assez mépriés selon notre mérite. La plainte & la compassion sont mêlées à quelque élimination de la chose que l'on plaint : les choses de quoi on se moque on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité, ni tant de vanité comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal comme d'inanité : nous ne sommes pas si misérables comme nous sommes vils ».

Les Abbdétrains qui ne voyoient rien dans leur conduite qui dût exciter les ris perpétuels de *Democrite*, jugèrent qu'il tombait en enfance, & envoyèrent chercher *Hippocrate*, pour qu'il lui ordonnât un régime ; mais le célèbre médecin s'étant rendu auprès du philosophe, conquit tant de vénération par son esprit & pour sa vertu, qu'il ne put s'empêcher de dire aux Abbdétrains que ceux qui s'effrôient les plus sains, étoient les plus malades.

Democrite se trouvant à la cour de *Darius*, & ne pouvant résister à souager la douleur de ce monarque affligé de la mort de la plus chère de ses femmes, il lui promit de la rendre à la vie, pourvu qu'on lui amenât trois personnes qui n'eussent jamais efflué d'adversités en ce monde. Cette recherche qui demandoit du temps, apporta quelque soulagement au chagrin de *Darius* ; & lorsqu'après bien des soins, on reconnut que la chose étoit impossible. *Democrite* usa de son ris ordinaire qu'on pourroit nommer *Abbdétrain* ; il remontra au prince le tort qu'il avoit de se laisser abattre par les afflictions, puisque, de tous les hommes qui étoient sur la terre, il n'y en avoit pas un qui en fût exempt, & qui n'eût vraisemblablement plus de raison que lui de se plaindre de la rigueur du destin.

« Celui qui sait jouir du peu qu'il a, disoit *Democrite*, est toujours assez riche ».

Ce philosophe porta si loin l'amour des sciences, qu'il abandonna la patrie & voyagea dans la Chaldée pour apprendre l'astronomie : il passa de là en Perse, où il prit une connoissance profonde de la géométrie. Enfin, il vint à Athènes ; & l'a, animé plus que jamais du désir insatiable d'apprendre,

Encyclopédie.

il se creva les yeux, afin que les objets extérieurs ne pussent le distraire de ses méditations.

On rapporte que *Democrite* âgé de cent-neuf ans s'ennuya de vivre. Il retrancha tous les jours quelque peu de sa nourriture, & de cette manière il étoit enfin parvenu à éteindre presque tout à fait ce principe de feu qui vivifie nos corps ; il alloit toucher à sa dernière heure lorsqu'une nièce qu'il aimoit, vint le supplier de ne pas se laisser mourir encore, parce que sa mort la priveroit du plaisir de prendre part à une fête prochaine. *Democrite* daigna, pour l'obliger, se résoudre à prolonger sa vie de quelques instans ; & s'étant fait apporter du pain chaud, il vécut encore trois jours en le flairant seulement. (*Anecd. de médecine.*)

DÉMONAX, Philosophe Athénien, mort vers l'an 120 de J. C.

On lui demandoit ce qu'il pensoit des enfers ? Attendez que j'y sois, répondit-il, alors je vous écrirai ce qui s'y passe.

Un homme chargé d'un emploi important pria *Démonax* de lui donner des principes de conduite. Parlez peu, lui dit ce philosophe, & écoutez beaucoup.

Les loix, suivant *Démonax*, ne corrigent pas les méchants, & les bons n'en ont pas besoin.

DÉMONIDES, Le philosophe *Démonides*, avoit les pieds tortus & tout contrefaits. Ses chaussures lui ayant été volées, il dit pour toute vengeance : « Puissent-elles bien aller aux pieds de celui qui me les a pués ! »

DÉMOSTHÈNES, orateur grec, né à Athènes l'an 381, mort l'an 322 avant Jésus-Christ. Il n'étoit point fils d'un forgeron, comme *Juvénal* veut le faire entendre, mais d'un homme assez riche pour faire valoir des forges.

Démosthènes naquit avec ce qui forme les grands hommes, l'enthousiasme de la gloire & l'amour de la liberté ; c'est peut-être le républicain qui s'est montré le plus grand ennemi de toute dépendance & de toute servitude, & sans *Philippe*, roi de Macédoine, ne seroit parvenu au degré de puissance qui causa la perte de la Grèce, si les Athéniens eussent voulu suivre les avis de cet orateur patriote ; mais il adreitoit la voix à l'amour de la patrie, & cette belle passion n'échauffoit plus le cœur des Athéniens. Il a fixé le plus haut degré de l'éloquence grecque.

« Ce qui caractérise *Démosthènes* plus que tout le reste, & en quoi il n'a point d'imitateur, dit *Rollin*, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'au-

diteur attentif qu'à la cause, & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échappe une expression, un tour, une pensée qui n'ait pour but simplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette sobriété dans un aussi beau génie qu'étoit *Démophènes*, dans des manières si susceptibles de grâces & d'élégance, met le comble à son mérite, & est au-dessus de toutes les louanges ».

Un des rivaux de *Démophènes*, pour lui marquer que ses discours étoient travaillés avec trop de soin, lui dit un jour, *qu'ils sentoient l'huile*. « On voit bien, lui répliqua cet orateur, que les vôtres ne vous ont pas mis en dépense ».

Quelqu'un l'interrogea à trois différentes reprises sur la qualité qu'il jugeoit la plus nécessaire à l'orateur : il ne dit autre chose, sinon que c'étoit la déclamation ; voulant insinuer par cette réponse répétée jusqu'à trois fois, que cette qualité étoit celle dont le défaut pouvoit le moins le couvrir, & celle qui étoit la plus capable de suppléer aux autres.

Un Athénien qui étoit venu trouver *Démophènes* pour qu'il prit en main sa défense contre un homme qui l'avoit maltraité, lui faisoit tranquillement le récit des injures qu'il en avoit reçues : mais *Démophènes* se contenta de répondre, *qu'il n'en étoit rien*. Comment, s'écria cet homme avec colère, *je n'ai point été maltraité ? Oh présumément*, répliqua *Démophènes*, *j'entends la voix d'un homme qui a été véritablement insulté*. Cet orateur étoit persuadé que le ton & le geste de celui qui parle sont nécessaires pour rendre croyable tout ce qu'il dit.

Quel orateur posséda à un plus haut degré cette partie importante de l'art oratoire ! Le feu de ses yeux, l'action de son visage, la véhémence de ses gestes étoient comme un poids qui accabloit ses adversaires ; & Eschine, son rival, l'éprouva plus d'une fois. Cet orateur s'étoit opposé à ce que les Athéniens décernassent une couronne d'or à *Démophènes*, qui s'en étoit rendu digne par les services les plus signalés. Mais dans le procès qu'il intenta en conséquence, il fut foudroyé par l'éloquence toujours victorieuse de son célèbre antagoniste, & envoyé en exil à Rhodes. Ayant un jour prononcé aux rhodiens sa harangue contre *Démophènes*, il reçut les applaudissemens qu'elle méritoit ; mais lorsqu'à leur prière il leur récita la réponse de *Démophènes*, il fut interrompu par de fréquentes acclamations, & ne put s'empêcher de dire : *Eh ! que seroit-ce donc si vous l'entendiez lui-même ?*

Eschine, en partant pour son exil, se trouvoit sans argent & sans aucun secours ; son vainqueur l'apprend, vole à lui, la bourse à la main,

& met tant de noblesse dans ses offres, qu'il l'oblige à les accepter. Eschine, frappé de cette grandeur d'âme, s'écria alors : « Comment ne regretterois-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je détesté de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblient ! »

Longin, dans son traité du sublime, donne les plus grandes louanges à *Démophènes*, & cite comme un des morceaux les plus sublimes cet endroit où l'orateur athénien, dans sa harangue pour la couronne, veut justifier sa conduite, & prouver aux athéniens qu'ils n'ont point fait une faute en suivant le conseil qu'il leur avoit donné de livrer bataille à Philippe : il ne se contente pas d'apporter froidement l'exemple des grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, à Salamine & devant Platée. Il en use bien d'une autre sorte, dir Longin, & tout d'un coup, comme s'il étoit inspiré d'un Dieu & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'écrie en jurant par ces vaillans défenseurs de la grâce : « Non, messieurs, non, vous n'avez point failli ; j'en jure par ces grands hommes qui ont combattu sur terre à Marathon & à Platée, sur mer devant Salamine & Arthemise ; & tant d'autres qui tous ont reçu de la république les mêmes honneurs de la sépulture, & non ceux là seulement qui ont réussi & remporté la victoire. » Ne diroit-on pas, ajoute Longin, qu'en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique manière d'affirmer par des sermens extraordinaires, il décline, en quelque sorte, ces anciens citoyens, & fait regarder tous ceux qui meurent de la sorte comme autant de Dieux, par le nom desquels on doit jurer ?

Philippe & Alexandre trouvèrent dans *Démophènes* un ennemi plus redoutable lui seul que toutes les forces de la Grèce. Sans cet orateur, disoit Antipater, un des successeurs d'Alexandre, nous aurions pris Athènes avec plus de facilité que nous ne nous sommes emparés de Thèbes & de la Béotie ; lui seul fait la garde sur les remparts, tandis que ses citoyens dorment. S'il avoit en sa disposition les troupes, les vaisseaux, les finances des grecs, que n'auroit pas à craindre notre Macédoine, puisque, par une seule harangue, il souleva toute la Grèce contre nous, & fait sortir des armées de terre. Ce prince, victorieux des grecs, imposa pour une des conditions de la paix qu'on lui demandoit, que *Démophènes* lui seroit livré entre les mains. Mais cet orateur, à l'approche des soldats envoyés pour le prendre, termina ses jours par le poison qu'il portoit toujours sur lui, & cet homme qui ne pouvoit envisager la mort sur un champ de bataille, l'appela tranquillement à son secours. Les athéniens lui firent ériger une statue de bronze, & ordon-

nèrent, par un décret, que d'âge en âge l'aîné de sa famille seroit nourri dans le Pityanée. Au bas de sa statue étoit gravée cette inscription : *Demochènes, si la force avoit égalé en toi le génie & l'éloquence, jamais Mars le macédonien n'auroit triomphé de la Grèce.*

DENYS tyran de Syracuse, surnommé l'ancien, mourut l'an 348 avant J. C., âgé de 63 ans, après en avoir régné 38.

Denys, d'une naissance obscure, s'éleva en peu de temps, de l'état de simple greffier, à une domination despotique. Cet ambitieux n'épargna aucun crime pour parvenir à ses fins, & fit voir la vérité de cet adage du sage Bias, que de toutes les bêtes sauvages, un tyran est la plus farouche & la plus sanguinaire.

Un certain Martias songea qu'il coupoit la gorge à *Denys*; celui-ci le fit mourir, disant qu'il n'y auroit pas songé la nuit, s'il n'y eût songé le jour.

Une parole échappée à son barbier, qui se vanta en plaisantant, de porter toutes les semaines le rasoir à la gorge du tyran, lui coûta également la vie.

Denys pour ne plus abandonner sa tête à un barbier, avoit appris à ses filles, encore très-jeunes, à lui rendre le même service. Son lit étoit environné d'un fossé très-long & très-profond, avec une espèce de pont-levis qui entourait & fermoit le passage. Son frère & son fils même n'entroient point dans sa chambre sans avoir changé d'habits, & sans avoir été visités par les gardes.

Un jour que son frère, en lui faisant la description d'un terrain, prit la hallebarde d'un des gardes qui étoient présents pour en tracer le plan sur la table, *Denys* entra dans une furieuse colère, & tua le garde qui avoit donné sa hallebarde si facilement.

Lorsqu'il étoit obligé de haranguer le peuple, il ne le faisoit que du haut d'une tour, & croyoit le rendre invulnérable en se rendant inaccessible : il ne sortoit jamais qu'il ne portât sous sa robe une cuirasse d'airain. N'osant se fier pour sa garde à ses propres sujets, il vivoit au milieu des esclaves étrangers, & il ne goûta jamais la douceur d'aimer & d'être aimé, ni même les charmes d'une confiance réciproque. Qui voudroit à ce prix acheter une couronne !

Un homme vint l'avertir publiquement qu'il faisoit un moyen infailible pour découvrir les conspirations les plus cachées, & s'approchant

de *Denys* : « Donnez-moi, lui dit-il, un talen, & on croira en effet que j'ai un secret, » & qu'il est bon ». *Denys* s'écria d'un ton persuadé : *L'avis est important, & récompense généreusement cet homme.*

Il fit enlever de tous les temples, les richesses, les tables d'argent ; & comme on y avoit inscrit, suivant l'ancien usage de la Grèce, *aux bons Dieux*, il vouloit, disoit-il, profiter de leur bonté.

Il envoya plusieurs de ses poèmes à Olympie, ville de Grèce, pour y disputer le prix. Ils furent lus & sifflés. Les Athéniens se montrèrent plus complaisans ; ils lui adjugèrent le prix de la tragédie. Il fut d'autant plus glorieux de cet honneur, qu'il le méritoit moins ; il en tendit aux Dieux de solennelles actions de grâces par les plus somptueux sacrifices, traita magnifiquement tous ses favoris ; & les excès auxquels il s'abandonna lui-même, contre sa coutume, lui causèrent une indigestion dont il mourut. Un oracle avoit prédit qu'il mourroit d'une victoire qu'il remporterait sur ses adversaires qui valoient mieux que lui. Il revenoit de faire la guerre aux Carthaginois, beaucoup plus puissans que lui, & croyoit que c'étoit là l'accomplissement de l'Oracle ; mais il auroit dû plutôt en faire l'application aux circonstances présentes. En effet, quoique mauvais poète, il vainquit, par le jugement des Athéniens, des concurrents qui lui étoient bien supérieurs dans le talent de la poésie.

Denys, informé qu'une vieille femme prioit les Dieux de prolonger la vie à son souverain, l'interrogea sur les motifs qui l'engageoient à s'intéresser ainsi à sa conservation : c'est, dit cette femme, qu'ayant été gouvernée par un méchant prince, dont je souhaitois la mort, & qui périt ; & voyant que son successeur est un tyran plus abominable, je crains qu'il ne soit remplacé par un monstre encore pire que toi.

DENIS (le jeune), successeur de fils du précédent, mort vers l'an 310 avant J. C. Son père lui reprocha un jour la violence qu'il avoit faite à une dame de Syracuse, lui demandant s'il avoit jamais entendu dire que dans sa jeunesse il eût commis de telles actions. *C'est*, lui répondit le jeune *Denys*, que vous n'avez pas né fils de roi. — « Et toi, tu n'en seras jamais père ».

Il fut chassé de Syracuse, & réduit à tenir une école à Corinthe.

Etant interrogé « pourquoi il n'avoit pas su se maintenir sur le trône de son père ? Ne vous en étonnez pas, répondit *Denys*, car

» mon père, qui m'avoit laissé tous ses biens,
» ne m'avoit pas transmis sa fortune, qui les
» lui avoit fait acquiescer ».

DENTS. Un soldat souffroit d'énormes maux de dents, il entroit quelquefois en fureur; les remèdes les plus appropriés ne diminuoient rien de la violence de ses douleurs: un coup du hasard lui procura un relâche, qui fut bientôt suivi d'une entière guérison. Ayant, par mégarde, tenu quelque temps dans la bouche un peu de neige où l'on faisoit rafraîchir les boissiens, il se trouva à l'instant si sensiblement mieux, qu'il recommença l'application de la neige. A mesure qu'elle fondoit, il en reprenoit de nouvelle: il ne le fit pas long-temps sans le trouver guéri. Plusieurs, d'après cette heureuse épreuve, ont essayé de ce remède si simple, & toujours avec un succès surprenant. (*Anecd. de Médecine.*)

DÉPENSE. Louis XII disoit que la plus grande partie des gentilshommes de son royaume étoient, comme Actéon & Diomède, mangés par leurs chevaux & leurs chiens.

DÉS ADRETS (Beaumont, baron). Le baron *Des Adrets*, calviniste zélé & cruel, se joua avec inhumanité de la vie des catholiques qui tombèrent entre ses mains. Ayant, dans le cours de ses expéditions sanguinaires, pris, en 1562, le fort de Monbrison, dans le Forez, il fit d'abord couper la tête aux plus distingués de ceux qui l'avoient défendu. Après dîner, il fit monter les autres sur une tour très-élevée, & se faisoit un amusement de les obliger à se précipiter. Un d'eux eut le bonheur de se tirer de ce mauvais pas par une faillie: c'étoit sans doute un gâcon; il prenoit sa secousse, mais, sur le point de se précipiter, il s'arrêta tout-à-coup, & recommença le même manège. Le baron, irrité, lui dit: Veux-tu finir, voilà déjà trois fois que tu recommences? *Ma foi, monsieur le baron*, répondit aussi tôt le gâcon, *je vous le donne en quatre.* Cette plaisanterie, dans un danger si pressant, dérida le front du baron; il accorda la vie à ce malheureux.

DÉS BARREAUX, (Jacques de Vallée) né à Paris en 1602, mort en 1674.

Desbarreaux étoit conseiller au parlement de Paris. Il se chargea une fois d'être rapporteur; se voyant pressé par les parties, il les fit venir, brûla le procès en leur présence, & paya de son argent ce qui étoit demandé.

Desbarreaux changeoit de domicile selon les saisons de l'année. Il passoit l'hiver à Marseille. La maison qui l'appeloit la favorite étoit dans le Langue-doc; c'étoit celle du comte de Clermont-Lodève, où il disoit que la bonne chère & la liberté

étoient sur leur trône. Il avoit en Anjou la maison du Lude, où étoit autrefois l'abode des plus beaux esprits & des plus honnêtes gens. Il alloit voir quelquefois Baïzac sur les bords de la Charente. Mais la maison où il se plaisoit davantage, c'étoit Chénailles sur la Loire, lieu aujourd'hui agréable, & autrefois séjour de plaisir & de bonne chère.

Desbarreaux passoit pour un homme sans religion. Un jour de carême que ce débâché & M. d'Elbène étoient ensemble, ils voulurent manger de la viande, & ne trouvèrent que des ceufs dont on leur fit une omelette. Dans le tems qu'ils la mangeoient, il survint un orage & un tonnerre si terrible, qu'il sembloit qu'il allât renverser la maison où ils étoient. *Desbarreaux*, sans se troubler, prit le plat, & le jeta par la fenêtre en disant: Voilà bien du bruit pour une omelette.

Une autrefois *Desbarreaux* présenta un bon mortecien à M. d'Elbène, qui s'excusa de le manger, dit-il, qu'il étoit excellent s'il consultoit son goût, mais que son estomach seroit incommodé s'il le mangeoit. *Desbarreaux* lui répartit: Es-tu de ces fars qui s'amuse à digérer?

DÉSERTEUR. On se préparoit à Chatam, à faire passer par les baguettes un déserteur du vaisseau du roi *Oxford*: déjà on le dépouilloit, malgré sa résistance, lorsqu'on aperçut avec étonnement, une file dans le criminel. On voulut savoir le motif qui l'avoit portée à s'engager; elle répondit que c'étoit l'amour. Elle étoit de Hall: elle avoit plu à un jeune homme qui, ayant oublié tous ses sermens, l'avoit quittée pour se rendre à Londres: qu'alors sous des habits d'homme elle l'y avoit suivi, qu'ayant été informée qu'il s'étoit engagé sur *Oxford* à Chatam, elle avoit pris le même parti. Qu'ensuite ayant appris que son amant avoit déserté avant son arrivée, elle s'enfuit au bout de quelques jours, dans le dessein de l'aller chercher. Après son récit, elle fut conduite à l'amiral par Peter Denis, qui lui donna une petite somme. Cette jeune fille, qu'en dit être fort jolie, & n'avoit pas encore dix-neuf ans, parut pour chercher son amant, après avoir reçu des présents de tous les officiers du vaisseau.

Dans les premiers jours de la campagne que les Français ouvrirent en Allemagne en 1691, il arriva une aventure de déserteurs assez particulière. Un grenadier du régiment du Souverain déserta, & avertit les impériaux qu'on convint assez considérable part d'Allemagne pour l'arrêter. Mille chevaux partirent aussitôt de Mayence pour l'enlever. Un hussard allemand d'élite en même temps, avertit les Français du risque, que court le convoi; & son régiment les déterminant à le faire soutenir par un détachement considérable, les

deux corps se rencontrent, se chargent avec beaucoup de vivacité, & les impériaux sont battus. Ainsi cette double déflection exposa & sauva le convoi.

DESCARTES, (Réné) né en Touraine l'an 1596, mourut à Stockholm le 11 février 1650, *Descartes* étoit d'une taille un peu au dessous de la médiocrité, mais assez délicate & bien proportionnée. Il avoit le front large & un peu avancé, les yeux d'un gris noir, le teint olivâtre. On lui voyoit à la joue une espèce de petite bube qu'il garda toujours. Son regard étoit agréable, son visage sérieux, son son de voix doux & prévenant. Il avoit une foible santé, dont il prenoit soin sans en être esclave. *Au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, écrivoit-il un jour, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort.* Doux, complaisant avec tout le monde, il étoit surtout aimable envers ceux qui avoient besoin de lui. Ses domestiques trouvoient en lui un père tendre & généreux. Un d'eux voulut le remettre d'un service important; que fairez-vous, lui dit-il, vous êtes mon égal, & j'ai acquitté une dette.

Comme il travailla à instruire les hommes, il eut des ennemis; mais il ne chercha à se venger d'eux que par une suite de mépris philosophique. *Quand on me fait une offense, disent-ils, je tâche d'élever mon ame si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi.*

Il renonça de bonne heure au commerce des livres, parce qu'au lieu de la science qu'il y cherchoit, il n'y trouva que des erreurs de convention. Il eut que pour connoître la vérité, il falloit écarter tous les nuages dont les hommes avoient cherché à l'obscurcir, & l'étudier dans le grand livre de la nature. Il se présenta à cette étude avec une ame saine, un cœur pur & un jugement libre de tous préjugés.

Descartes, élevé au collège de la Flèche, fit dans ses études des progrès qui annoncèrent de bonne heure son génie. Au lieu d'apprendre, il doutoit, & il étoit encore très-jeune qu'on l'appeloit déjà le philosophe.

La logique de ses maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles, ou dangereux; il s'occupoit à l'en séparer, comme le statuaire, dit-il lui-même, travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui est informe.

On permettoit au jeune *Descartes*, à cause de la faiblesse de sa santé, de passer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément sur les objets de ses études; & il en contracta l'habitude pour le reste de sa vie.

Lorsqu'il eut achevé ses premières études de

philosophie, il porta les armes en qualité de volontaire au siège de la Rochelle, & en Hollande sous le prince Maurice. Son dessein ne fut point de devenir grand guerrier, il ne vouloit être que spectateur des rôles qui se jouent sur ce grand théâtre, & étudier seulement les maîtres des hommes qui y paroissent. Ses attraits étoient la liberté, la philosophie & la géométrie.

En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Breda un problème à résoudre. *Descartes* vit un grand concours de passans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'entendoit pas. Il prit un homme qui étoit à côté de lui de la lui expliquer. C'étoit un mathématicien nommé Bukman, principal du collège de Dordrecht. Le principal, homme grave, voyant un petit officier en habit d'uniforme, crut qu'un problème de géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui; & apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le problème. C'étoit une espèce de défi. *Descartes* l'accepta; le lendemain matin le problème étoit résolu. Bukman fut fort étonné; il entra en conversation avec le jeune homme; & il se trouva que le militaire de vingt ans en favoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux professeur de mathématiques.

Descartes quitta la profession des armes, & ce philosophe qui ne vouloit avoir, disoit-il, d'autre livre que le monde, se mit à voyager à l'exemple des Thalès, des Solon, des Pythagore. Lorsqu'il passoit par mer d'Emden dans la Westfrie, il pensa périr dans ce trajet. Il étoit seul avec un domestique parmi des matelots, maîtres du vaisseau & de son sort, qui joignoient la scélératesse à une rusticité barbare. *Descartes* observoit, médisoit, parloit peu, ne parloit qu'à son domestique, & ne parloit que Français. Les matelots de leur côté l'observoient aussi, & malheureusement ils le croyoient riche; ils projetèrent de le tuer, de le voler, & de le jeter dans la mer, persuadés que personne ne réclamerait un étranger inconnu; ils tenoient conseil devant lui, croyant qu'il ignoroit la langue du pays. L'air calme & serein de la sécurité qui brilloit sur son visage pendant leur entretien, confirmoit leur erreur. Tout-à-coup cet air change, *Descartes* fond sur eux l'épée à la main, terrible, menaçant, armé de toute la supériorité du courage & de la vertu sur la bassesse & le crime. Les matelots surpris, effrayés, condamnés par leur propre cœur, se croyent foudroyés par un Dieu qui lit dans les âmes, & qui punit les pensées coupables. Ils oublient l'avantage du lieu & du moment, ils recouvrent en tremblant au gouvernail & à la manœuvre, ils rampent, ils obéissent, & *Descartes*, toujours en leur pouvoir, leur fait grâce. *Eloge de Descartes par M. Caillart.*

Descartes, après ses voyages, passa quelques années à observer tous les états, & finit par n'en choisir aucun.

Il quitta la Hollande en 1648 pour faire un séjour en France. Le roi lui avoit accordé une pension, dont le brevet fut expédié d'avance. De nouveaux troubles survenus dans ce royaume empêchèrent qu'il ne profitât de cette pension, dont cependant il avoit payé l'expédition en parchemin qui se vendoit alors; ce qui lui fit dire assez plaisamment, que *jamaïs il n'avoit acheté de parchemin si cher.*

Ceux qui l'avoient appelé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ses lumières, mais pour connaître sa figure. « Je m'ap-
» perçus, dit-il dans une de ses lettres, qu'on
» vouloir m'avoir en France, à peu près comme
» les grands seigneurs veulent avoir dans leur mé-
» nagerie un éléphant, ou un lion, ou quelques
» autres animaux rares. Ce que je pus penser de
» mieux fu leur compte, ce fut de les regarder
» comme des gens qui auroient été bien aises de
» m'avoir à dîner chez eux; mais en arrivant je
» trouvai leur cuisine en désordre, & leur mar-
» mite renversée ».

Il est à remarquer que la famille de *Descartes* fut peut-être la dernière à sentir l'honneur que ce philosophe lui faisoit. Son frère aîné avoit pour lui très-peu de considération. « Ses parents, dit
» l'historien de sa vie, sembloient le compter
» pour peu de chose dans sa famille, & ne le re-
» gardant plus que sous le titre de philosophe,
» tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme
» s'il eût été la honte de leur race.

Descartes persécuté en Hollande & méconnu en France, compta néanmoins parmi ses admirateurs & ses disciples, les deux femmes les plus célèbres de son temps, Elisabeth de Bohême, princesse Palatine, & Christine reine de Suède. Cette reine l'avoit sollicité long-temps avant de pouvoir le déterminer à quitter sa retraite. Il partit enfin de Hollande, & fut reçu à la cour de Stockholm avec une distinction qui excita la jalousie contre lui. Christine qui sentoit bien que les assujettissemens des courtisans n'étoient pas faits pour un homme tel que *Descartes*, commença par l'en exempter. Elle convint ensuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours, & recevoir ses leçons. C'étoit à cinq heures du matin, dans un hiver très-rude. Il n'y avoit pas plus de quatre mois que *Descartes* étoit à Stockholm, qu'il se sentit consumer par une fièvre ardente qu'occasionnèrent la rigueur du froid & le changement qu'il fit à son régime. Ainsi il fut victime de sa complaisance pour la reine; mais il n'en montra point du tout aux mé-

decins Suédois qui prenoient soin de lui. *Messieurs*, leur croit-il dans l'ardeur de sa fièvre, *épargnez le sang français.* Il se laissa néanmoins s'aguer au bout de huit jours. Mais il n'étoit plus temps, l'inflammation étoit trop forte. Il sentit son état, & s'écria : « Il faut partir, allons mon ame, ajou-
» ta-t-il, il y a long-temps que tu es captive :
» voici l'heure que tu dois sortir de prison &
» quitter l'embaras de ce corps; il faut souffrir
» cette séparation avec joie & courage ».

Christine, par reconnaissance pour son maître, voulut le faire enterrer auprès des rois de Suède, & lui ériger un mausolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut d'au-
» munda & obtint qu'il fut enterré avec simplicité
» dans un cimetière parmi des catholiques. Seize
» ans après, son corps fut transporté en France de
» dépôt dans l'église de Sainte Geneviève. Le 24
» juin 1667, on lui fit un service où se trouva
» un grand concours de tous les ordres. Le chancelier
» de l'Université devoit prononcer son oraison fu-
» nèbre; mais les disputes qui régnoient alors au
» sujet de la philosophie d'Aristote & de celle de
» *Descartes*, portèrent le gouvernement à faire sup-
» primer cette oraison funèbre.

Descartes, disoit l'abbé Terrasson, en amenant la raison, a perfectionné l'humanité & la douceur des mœurs. Ce philosophe a enseigné d'ignement, parce qu'il a dit à ses disciples : « Retenez en
» vous-mêmes, & consultez y la raison; & à
» l'égard des phénomènes de la nature, ayez re-
» cours à l'observation & à l'expérience : en un
» mot, je ne prétends point être votre maître,
» je ne veux être que votre guide. »

Nous devons à *Descartes*, non-seulement l'application de l'algèbre à la géométrie, mais encore les premiers essais de l'application de la géométrie à la physique, & d'avoir formé le grand Newton.

Descartes avoit raisonné sa morale & s'étoit formé quatre principales maximes de conduite :
1°. d'obéir en tout temps aux loix & aux coutu-
mes de son pays.

2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'a-
venir.

3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que dans le moral, tout ce qui est extrême est presque toujours vicieux.

4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées.

Il avoit pris pour devise *bene qui latuit, bene vivit*; Vivre caché, c'est vivre heureux.

Descartes n'avoit point été marié, cependant il connut l'amour. Il eut une fille naturelle nommée *Françoise*, qui mourut entre ses bras à l'âge de cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort, & avoua plusieurs fois à ses amis qu'il n'avoit jamais éprouvé de plus grandes douleurs de sa vie.

Le parlement de Paris excité par l'Université, étoit prêt à donner un arrêt contre la philosophie de *Descartes*, lorsque *Despreaux* fit le sien. M. Boileau le greffier présenta cet arrêt burlesque à signer au premier président de Lamoignon avec beaucoup d'autres : comme c'étoit un magistrat fort exact ; il les examina. Quand il fut arrivé à celui de *Despreaux*, il dit à Boileau : ah ! voilà un tour de ton oncle.

On disoit ordinairement à Paris, que de tous les hommes *Descartes* est celui qui a le mieux rêvé.

Un curé de village avoit élevé quatre dogues : il appelloit l'un *Aristote*, l'autre *Descartes*. Il avoit donné à chacun un disciple, & avoit entre-tenu les deux parties dans une grande animosité. *Aristote* ne voyoit point *Descartes* qu'il ne fût prêt à s'élancer sur lui pour le dévorer, & *Descartes* lui garroit une haine pareille. Quand le curé vouloit se divertir, il appelloit *Aristote* & *Descartes*, chacun se rangeoit à sa place, *Aristote* à la droite, *Descartes* à la gauche, & chaque disciple se tenoit à côté de son maître. Le curé disoit ensuite à *Aristote* pour l'inviter à s'accommoder avec *Descartes*, *Aristote* par ses aboyemens réitérés & ses yeux étincellans sembloit dire qu'il ne vouloit entendre à aucun accommodement. Il se tournoit ensuite du côté de *Descartes* à qui il ne parloit pas avec plus de succès. Essayons, disoit-il ensuite, si en vous faisant conférer ensemble, vos esprits pourront se réunir ; il les faisoit approcher ; ils se parloient d'abord en aboyant doucement ; il sembloit qu'ils se répondoient l'un à l'autre. Insensiblement ils aboyaient plus fort, & puis se battoient deux contre deux. Ils se seroient étranglés si le curé par l'autorité qu'il s'étoit conservée ne les avoit séparés : le bon curé prétendoit que c'étoit une image naïve des disputes des philosophes.

Descartes a porté le flambeau des sciences, & il a été parmi nous ce que *Socrate* disoit qu'il étoit à Athènes, l'accoucheur des esprits.

Descartes avoit fait avec beaucoup d'industrie une machine automate pour prouver démonstrativement que les bêtes n'ont point d'âme, & que ce ne sont que des machines fort composées qui se remuent à l'occasion des corps étrangers qui les frappent, & leur communiquent une partie de leur mouvement. Ce philosophe ayant mis cette machine sur un vaisseau, le capitaine eut la

curiosité d'ouvrir la caisse dans laquelle elle étoit enfermée. Surpris des mouvements qu'il remarqua dans cette machine qui se remuoit comme si elle eût été animée, il la jeta dans la mer croyant que c'étoit le diable.

Le chevalier Digby fameux philosophe anglois, ayant lu les écrits de *Descartes*, résolut de passer en Hollande pour le voir. Il l'alla trouver dans sa solitude d'Égmond, & après avoir raisonné long-temps devint lui sans le faire connaître, *Descartes* qui avoit lu quelques uns de ses ouvrages lui dit, qu'il ne doutoit point qu'il ne fût le célèbre Digby : & vous M. répliqua Digby, si vous n'étiez pas l'illustre *Descartes*, vous ne me verriez pas venir expédié d'Angleterre pour avoir le plaisir de vous voir. M. Digby dit ensuite à ce philosophe qu'il seroit mieux de s'appliquer à chercher les moyens de prolonger la vie, que de s'attacher aux simples spéculations de la philosophie. *Descartes* l'assura qu'il avoit médité sur cette matière, & que de rendre l'homme immortel, c'est ce qu'il n'osoit se promettre, mais qu'il étoit bien fort de pouvoir rendre sa vie égale à celle des patriarches. On n'ignoroit pas en Hollande que *Descartes* se flattoit d'avoir fait cette découverte ; & l'abbé *Piccol* son disciple & son martyr, persuadé qu'il avoit trouvé ce grand secret, ne vouloit point croire la nouvelle de sa mort. Lorsqu'il ne lui fut plus permis d'en douter, il s'écria : c'en est fait, la fin du genre humain va venir.

Un grand seigneur voyant un jour *Descartes* qui faisoit bonne chère, lui dit : Eh ! quoi les philosophes usent-ils de ces friandises ? Et pourquoi non, lui répondit-il ? Vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorer ?

Dans un café de Paris un Cartésien & un Newtonien pousèrent la dispute jusqu'à se battre ; comme, après qu'on les eut séparés, le Newtonien se plaignoit beaucoup des coups qu'il avoit reçus : Vous devez les pardonner à votre adversaire, lui dit un plaçant ; il a été déterminé par une force supérieure ; l'attraction a agi sur vous & sur lui, & malheureusement la force repoussante venant à manquer, vous l'avez attiré avec tant de violence, qu'il est venu vous heurter, & a enfilé une ligne droite vers le centre, au lieu de décrire habilement un cercle, comme il l'auroit dû faire, si la seconde direction ne lui eût pas malheureusement manqué.

DESCARTES (Catherine), morte en 1706. Elle étoit nièce du Philosophe, & se distingua par son esprit & ses poésies. On a dit à l'occasion de cette fille célèbre, que le génie du grand René, son oncle, étoit tombé en quenouille.

DESESPOIR HEUREUX. Il y a quelque temps qu'une jeune fille de Londres, d'une famille honnête, & d'une fortune aisée, descendit sur les bords de la Tamise, dans le dessein de s'y noyer. Un jeune homme qui s'aperçut de son intention, courut à elle ; il la retint au moment où elle se précipitoit dans la rivière, & la ramena dans sa famille.

Cette jeune personne avoit été portée à cette résolution d'espérance, par l'infidélité de son amant. Lorsque le sentiment de sa douleur fut un peu affoibli, elle conçut pour son libérateur un sentiment plus vif & plus doux que celui de la reconnaissance, & elle voulut partager sa fortune avec celui à qui elle devoit la vie : enfin elle lui donna sa main.

DESPONTAINES (Pierre Guyot), né en 1685, mort en 1745.

Il étoit engagé dans les ordres sacrés, & prit même possession de la cure de Thorigny en Normandie, qu'il quitta bientôt pour suivre son goût qui le portoit à écrire de petites feuilles critiques sur les ouvrages modernes.

Lorsque l'abbé Prevôt publia la traduction des lettres familières de Cicéron, il en fit présent à l'abbé *Desfontaines*, qui lui écrivit : « Je fais cas de votre ouvrage, j'en ferai un extrait comme il faut : vous me pardonneriez bien si j'y fais quelques remarques critiques. » Ager mourroit de faim, si Alger étoit en « paix avec tout le monde. »

La nation altière des beaux esprits se souleva contre le juge du parnasse. Il se vit attaqué de toutes parts ; on épulcha ses écrits, on rechercha ses méurs ; on lui fit souvent un crime de donner lieu à des soupçons. Parmi une foule d'épigrammes qui ont été lancées contre lui, on en a retenu trois.

Certain auteur de cent mauvais libelles,
Croit que sa plume est la lance d'*Argail* ;
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il s'est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail ?
Y plairait-il ? Penseroit-il y plaire ?
Non ; c'est l'ouaque au milieu d'un ferrail ;
Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

On rapporte que Piron, qui a composé cette épigramme & les suivantes, la dicta lui-même à l'abbé *Desfontaines*, qui lui demandoit quelques petites pièces de vers pour les insérer dans ses feuilles. Lorsque l'abbé vint à écrire sous la plume du poète le mot *Bouc*, il s'écria : « Ah ! ceci est un peu trop dur. En bien,

» répliqua Piron, vous n'avez qu'à l'effacer ;
» & mettre simplement un B avec cinq points. »
Ce qui auroit rendu l'épigramme encore plus cruelle.

Dans un bassin des Fontaines du Pinde
Veille un serpent boursofflé de venin.
Giant ne suis, ni le dompteur de l'Inde,
Et moins encor le vainqueur de Menin ;
Mais les neuf fleurs m'ont vu d'un œil benign.
J'ai gain de cause, & sans gains ni mitaines,
J'arracherai, moi, qui ne suis qu'un nain,
Et dents & langue au serpent *Desfontaines*.

Pour l'intelligence de l'épigramme suivante ; il faut savoir que l'abbé *Desfontaines* avoit fait une critique sanglante du premier chant de la *Louïsade* de M. Piron. Le journaliste faisoit alors paroître ses feuilles sous le nom supposé de M. *Burlon*.

Quand saint Antoine, au fond de son désert,
Offroit à Dieu son tribut de louange,
L'esprit malin, en fingerie expert,
Le lutinoit d'une manière étrange.
Qu'en revint-il au noir & mauvais ange ?
Rien que de rire ait pu lui donner lieu ;
Nafardes, huée & cornes pour a lieu.
Ami *Burlon*, voici cas tout semblable.
Ici Louis est l'image de Dieu,
Moi, de l'hermite, & toi celle du diable.

On a rapporté, dans un ouvrage périodique ; qu'un jour l'abbé *Desfontaines* rencontra Piron à la comédie avec un habit d'automne très-somptueux, à ce qu'il lui sembloit, pour un poète. Il lui dit en l'abordant : « Mon pauvre Piron, » en vérité cet habit n'est guères fait pour » vous. » *Cela peut être*, répondit Piron, mais, M. l'abbé convenez aussi que vous n'êtes guères fait pour le vôtre.

Cet abbé voulant se justifier auprès d'un magistrat qui ne pensoit pas avantageusement de lui, le magistrat lui dit : « Si on écoute tous » les accusés, il n'y auroit point de coupables. » Si l'en accuse tous les accusateurs, separtit l'abbé, il n'y auroit point d'innocents.

Dans une autre occasion, comme un homme en place lui reprochoit d'avoir composé plusieurs écrits très-méchans & très-satyriques, l'abbé lui dit pour dernière raison : *Monsieur, il faut que je vive. Mais*, lui répondit le ministre assez durement, je n'en vois pas la nécessité.

Diderot a dit, en parlant de la traduction de Virgile, par l'abbé *Desfontaines* : « Traduffez » ainsi, & vantez-vous d'avoir tué un poète. »
L'abbé

L'abbé d'Oliver d'loit : Je suis fort étonné que l'abbé *Desfontaines* me poursuive si fort ; il n'y a pas de rivalité entre nous : je travaille à faire honneur aux auteurs morts, & lui à déchirer les vivans.

DESFORGES-MAILLARD (Paul), né en 1699, mort en 1772. Ce préte Breton, fit long-temps des vers sans succès ; il se rendit ensuite célèbre en produisant les poësies dans le mercure, sous le nom supposé de mademoiselle Malerais de la Vigne. Les poësies, Voltaire lui alors, célébrèrent cette nouvelle muse, & lui firent des déclarations d'amour fort ingénieuses. Mais *Desforges* ayant quitté son masque fut alors sifflé. L'aventure de cette muse hermaphrodite a fait naître l'idée & fourni l'intrigue plaisante de la *Métromanie*, comédie de Piron.

DÉSINTÉRESSEMENT. Jamais peut-être on ne porta le désintéressement plus loin que ne le fit le célèbre M. *Annius-Curius-Dentatus*. Il venoit de triompher des Sabins ; & pour récompenser les exploits de ce grand homme, le sénat lui assignoit une portion de terre plus considérable que celle qu'on avoit coutume d'accorder aux anciens soldats ; mais le magnanime consul refusa cette faveur, & se contenta du pécage commun, ajoutant que celui qui vouloir posséder plus de terre que les autres, étoit un mauvais citoyen. Après sa victoire, les députés des Samnites vinrent le trouver, & lui offrirent de riches présents. *Curius* mangeoit alors des racines auprès de son foyer. Il se tourna vers les ambassadeurs, & leur dit : « Pour faire de pareils repas, je n'ai pas besoin de tant de richesses ; & d'ailleurs n'est-il pas plus beau de commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir soi-même ? »

Périclès avoit tant d'éloignement pour les présents, il méprisoit si fort les richesses, il étoit tellement au dessus de toute cupidité & de toute avarice, que, quoiqu'il eût rendu Athènes l'une des plus opulentes cités de l'univers, & qu'il eût passé long-temps avec un souverain pouvoir les affaires de la Grèce, il n'augmenta pas d'un scrupule de bien que son père lui avoit laissé. Telle fut la source & la cause véritable du crédit suprême de *Périclès* dans la république, digne fruit de la droiture & de son parfait désintéressement. Il employoit ses richesses à servir utilement l'état, en s'attachant d'habiles coopérateurs dans son ministère, en aidant de bons officiers dépourvus souvent des biens de la fortune, en faisant du bien à tout le monde.

Les habitans de Salency sont les Troglodites modernes ; ils se regardent comme de la même famille. Quelqu'un du bourg est-il malade, les autres le servent avec une affection toute fraternelle : ces moeurs sont circonscrites dans ce petit territoire.

Encyclopédie.

ritoire. Les paysans des villages voisins ne ressemblent pas à ceux-ci, & ne sont que des paysans vulgaires par tout. Voici un exemple du dénuement des habitans de Salency. Un jour M. Pelletier de Morfontaine, intendant de Saisons, demanda aux Salenciens en quoi il pourroit leur être utile : « Nous ne demandons rien, répondirent-ils, notre travail nous suffit ; si vous jugez que nous ne payons pas assez, nous ferons de nouveaux efforts pour cultiver encore mieux, » & pour être plus à portée de payer les impositions. »

DESIR. Affection de l'ame qu'accompagne l'inquiétude, & que l'on trouve souvent le dégoût.

Je ne sais s'il seroit possible de vivre sans desirs. L'agitation est aussi nécessaire à l'ame que le mouvement dans les êtres physiques ; engourdie dans le repos, elle y seroit comme anéantie. Il n'est pas jusqu'à l'air, qui, pour se purifier, n'ait besoin d'orages.

Heureux le mortel, qui craignant de s'égarer avec les desirs, les réprime, les ténent, les règle du moins & les modère ! Plus heureux encore celui, qui dégagé de tout ce qui les fait naître, ne cherche la satisfaction qu'en lui-même, qui regarde avec indifférence les biens & les maux, confond dans ses idées les fespéres & les houlettes, brave les honneurs sans les craindre, les richesses sans les mépriser, l'estime des hommes sans la dédaigner, les hommes eux-mêmes sans prétendre les blâmer, ni refuser de leur être utile.

Que de desirs retranchés, s'ils venoient tous d'une ame qui sçait mesurer, calculer, apprécier ?

Il n'est que le *désir* d'être aimé qui puisse garantir un prince des malheureux pièges qui l'assiègent de toutes parts.

Il est heureux pour l'humanité, qu'il y ait des desirs qu'on ne peut satisfaire : sans cela le dernier des hommes seroit maître de tout l'univers.

Un *désir* satisfait suspend l'activité d'une ame qui veut toujours être émue, & le dernier qui l'occupe la rend très-indifférente à tous ceux qui l'ont précédé.

DESANDIÈRES. (André François Bouteau) né à Pondichéry en 1690, mort à Paris en 1757. Il est auteur de *l'histoire critique de la philosophie* ; des réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisant, & de quelques autres ouvrages sur l'histoire, la physique &c. Voltaire l'appelloit un vieux docteur précieux, un bel esprit provincial. Il vouloit sur-tout passer pour un esprit fort, il fit ces vers quelques jours avant sa mort.

Doux sommeil, dernier terme,

Que te sage attend sans effort,

Je verrai d'un œil ferme

Tout passer, tout s'enfuir de moi.

À 32

DESMARIS (Joseph François Edouard de Coisambieu) né en 1723, mort en 1761. Il étoit recommandable par les qualités du cœur & de l'esprit. Lorsque mon ami rit, disoit-il, c'est à lui de m'apprendre le sujet de sa joie ; lorsqu'il pleure c'est à moi à découvrir la cause de son chagrin.

Il ne pouvoit souffrir les querelles littéraires, il pensoit que si l'union & l'harmonie régnoient parmi les gens de lettres, ils seroient malgré leur petit nombre, les maîtres du monde.

On lui lut un jour un écrit satyrique, il dit à l'auteur : abandonnez pour jamais ce malheureux genre, si vous voulez mériter avec moi quelque liaison ; encore une satire & nous rompons ensemble.

Son cœur doux & honnête s'épanchoit avec ses amis : « Content, s'écrioit-il, de vivre avec les grands hommes de mon siècle dans le cercle de l'amitié, je n'ambitionne point d'être placé auprès d'eux dans le temple de mémoire. »

Desmaris a vu applaudir sa jolie comédie de l'impertinent ; & il a composé des poésies fort agréables.

DESMARESTS DE SAINT-SORLIN, (Jean) né en 1791, mort en 1676.

On a dit de Desmarets, qu'il étoit le plus fou de tous les poètes, & le meilleur poète qui fût entre les fous.

Desmarets étoit si enchanté de son ennuyeux poème de Clovis, qu'il en renvoye la gloire à Dieu, & assure, dans ses *délices de l'esprit*, que le ciel l'a sensiblement assisté pour finir un si bel ouvrage.

Les *délices de l'esprit* sont une œuvre mystique dont on s'est moqué, en disant qu'il falloit mettre dans l'errata, *délites, lisez délire*.

Desmarets avoit fait avec le cardinal de Richelieu la tragi-comédie de Mirame, pour laquelle fut bâtie la salle de l'opéra, & dont la représentation lui coûta un million. Elle eut cependant un succès médiocre à la première représentation.

Le cardinal, qui y avoit assisté, s'étant retiré seul le soir à Ruel, envoya chercher Desmarets. Ce poète se doutant que l'entrée seroit orageuse, pria Petit, son ami, de l'accompagner. Ils concertèrent en chemin ce qu'ils diroient au cardinal. Dès qu'il les vit entrer : Eh bien ! leur dit-il, les François n'auront jamais du goût pour les belles choses ; ils n'ont point été charmés de Mirame. Monseigneur, répondit Petit, ce n'est pas la faute de l'ouvrage, qui est admirable, mais celle des comédiens. Votre éminence ne s'est-elle pas ap-

perçue que non-seulement ils ne s'avoient pas leurs rôles, mais qu'ils étoient tous ivres. Effectivement, reprit le cardinal, je me rappelle qu'ils ont joué d'une manière pitoyable. Après quelques autres discours, le ministre reprit sa belle humeur, & fit mettre les deux poètes à table avec lui. De retour à Paris, ils ne manquèrent pas d'aller prévenir les comédiens, & de s'affaïser des suffrages de plusieurs spectateurs, en sorte qu'à la seconde représentation de Mirame, on n'entendit que des applaudissements.

On disoit que Desmarets, encore jeune, avoit perdu son âme en écrivant des romans, & que vieux il avoit perdu l'esprit à écrire de la mystique.

DESMARETS, (François-Seraphin-Regnier) né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1713.

L'abbé Desmarets, indépendamment de ses traductions & autres écrits, a composé plusieurs poésies légères en français, en latin, en espagnol & en italien. Il eût même à faire passer une de ses pièces italiennes pour être de Pétrarque. Il avoit envoyé cette pièce, qui étoit une espèce d'ode ou de chanson italienne, à l'abbé Stronzi, résident pour le roi à Florence. Cet abbé la présenta à quelques académiciens de la Crusca de ses amis. Il supposa que Leo Allatius, bibliothécaire du Vatican, lui avoit écrit qu'en revoyant le manuscrit de Pétrarque qu'on y conserve, il avoit aperçu deux feuillets collés, & que les ayant séparés, il y avoit trouvé la chanson qu'il lui envoyoit. La chose parut d'abord difficile à croire ; mais le style & le goût de Pétrarque, que l'on s'imagina reconnaître dans cette petite pièce, ne firent plus douter qu'elle ne fût de ce poète illustre. Lorsque, quelque temps après, le prince Léopold, protecteur de l'académie, apprit la vérité du fait, il procura à l'abbé Regnier une place dans cette même académie. M. de Voltaire, qui fait mention de cette anecdote, ajoute que Desmarets n'eût pas fait passer ses vers français sous le nom d'un grand poète.

DESPOTISME. Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied & cueillent le fruit. C'est l'image que l'auteur de l'esprit des loix donne du despotisme.

DESTOUCHES, (Philippe Néricault) né en 1680, mort en 1754.

Destouches, dans ses drames, a fait sourire la raison. « Vos pièces se lisent, lui disoit M. de Fontenelle en le recevant à l'académie Française ; vos pièces se lisent, & cette louange si simple n'est pourtant pas fort commune. Il

« s'en faut bien que tout ce qu'on applaudit au
« théâtre on le puisse lire ».

Desfouches fut chargé long-temps des affaires de France en Angleterre; il y conçut une violente passion pour une demoiselle angloise, née catholique, & d'une naissance distinguée; il l'épousa dans la chapelle qu'il avoit à Londres en qualité de ministre de France; ce fut son premier chapelain qui donna aux nouveaux mariés la bénédiction nuptiale en présence de la sœur de sa nouvelle épouse & de quatre témoins, leurs amis & leurs confidens. Ce mariage fut quelque temps tenu secret; & il est le sujet véritable de la comédie du philosophe marié: *Desfouches* y a peint sa belle-sœur sous le nom de *Célimène*. Tous les autres personnages y sont également copiés d'après nature; à quelques circonstances près, qu'il fut obligé de changer & d'accommoder au théâtre.

Le glorieux est semé de traits neufs & touchans. Tous les caractères sont traités supérieurement, à l'exception, peut-être, du rôle principal qui manque de précision, & est un de ceux que le célèbre Dufresne a le mieux rendus: on dit même qu'il ne quittoit point ce rôle hors du théâtre.

Nous avons de *Desfouches* une comédie de l'ingrat; & quel homme étoit plus en droit de punir sur le théâtre ce vice odieux, que celui qui envoya de Londres quarante mille livres à son père, chargé d'une nombreuse famille!

Il a aussi peint l'ambitieux, & personne ne vécut plus en philosophe. Lorsque le cardinal Fleuri, instruit des ta'ens de cet homme de lettres pour les négociations, voulut l'envoyer ambassadeur en Ecosse, il préféra aux honneurs de cette ambassade le plaisir de cultiver les arbres de sa campagne, & à l'avantage d'étudier les mœurs rustes, celui de corriger les ridicules de son siècle.

Le triple mariage est une pièce en un acte du même auteur; on la joue assez souvent. Le marquis de Saint-Aulaire, poète chamant, & l'anacréon de son siècle, avoit donné dans sa propre famille le sujet de cette petite pièce, composée d'après ce qui étoit arrivé à lui-même & à ses enfans.

Nous avons aussi de *Desfouches*, le médecin, le dissipateur, l'homme singulier, la force du naturel, les amours de Ragonde, interrompues, & quelques autres pièces qui ont été recueillies en 1758, en dix volumes in 12.

Voltaire écrivit à *Desfouches* son ami :

Auteur solide, ingénieux,

Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

DETTE. Un homme de la cour étant fort malade & chargé de dettes, dit à son confesseur, que la seule grace qu'il avoit à demander, étoit qu'il plût à Dieu de prolonger sa vie jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devoit. Ce motif est si bon, répond le confesseur, qu'il y a lieu d'espérer que Dieu exaucera votre prière. Si Dieu me faisoit cette grace, dit alors le malade en se tournant vers un de ses anciens amis, je serois assuré de ne mourir jamais.

La duchesse de Mazarin ayant apporté vingt millions à son mari, lui donnoit plus de bien que toutes les reines de l'Europe ensemble n'en ont apporté à leurs époux. Malgré de si grandes richesses, il a fallu que, pendant plusieurs années, elle subsistât d'industrie & de charité. A sa mort, elle laissa tant de dettes, que les créanciers se faisaient de son cadavre, & le firent mettre sous la main de la justice pour la sûreté de leur payement. On ne permit aux parens d'en disposer que sous caution.

DEUIL. La coutume s'est introduite de marquer, par nos habits, la douleur que doit nous causer la perte de nos proches. On prit d'abord des vêtements lugubres & conformes à la situation où l'on se trouvoit alors, & à cette marque on reconnoissoit les personnes affligées, & la raison pour laquelle elles ne prenoient point de part aux divertissemens. Cet usage s'est perdu, & les grands habits de deuil servent maintenant de parure aux veuves & aux héritiers. L'équipage d'une femme qui vient de perdre son mari, est quelquefois de la plus somptueuse élégance; la pompe funèbre d'un père qui laisse de grands biens à son fils, respire la joie.

Les princes sont tous sières, & les cours ne se dispensent point de porter le deuil de ceux qui meurent: mais quel degré de parenté ou d'amitié peut-il y avoir entre un potentat & un ex-officier de cuisine, pour que ce dernier porte le deuil de l'autre? C'est l'envie de paroître ce qu'on n'est pas, qui a donné naissance à cette sottise. Une bourgeoisie ridiculement bigarrée la veille, prend le lendemain, avec la cour, un deuil extravagant, qui épuise sa bourse & excite la plaisanterie des duchesses. Un anglais qui n'a pas quatre-vingt livres sterling de revenu, & qui est fort entêté de la mode, s'avisa, il y a deux ans, de prendre un deuil. L'année fut remarquable par des morts illustres. L'habit neuf servit pour le premier deuil; il le fit retourner au second; on le dégrassa au troisième; on ajouta quelques pièces pour passer le quatrième. Mais ne pouvant s'en servir au cinquième, il garda la chambre jusqu'à ce qu'on eût

attaché des boutons noirs à son surtout de drap gris.

En général, je ne voudrais pas qu'il fût permis à tout le monde de porter indistinctement le *deuil*. J'accorderais seulement ce privilège aux marchands d'étoffes, de dentelles, de galanteries. Ils ont de bonnes raisons pour être affligés.

Addison fréquentoit quelquefois un certain café de Londres, où se renioir tous les jours un anglois gros & trapu, qui, après avoir lu les gazettes, prononçoit ordinairement ces mots : « Dieu soit loué, tous les princes étrangers se portent bien ! » Si on lui demandoit quelles étoient les nouvelles de Vienne, il répondoit : « Graces au ciel, tous les princes d'Allemagne sont en bon état ». Si l'on s'informoit à lui de ce qu'il y avoit de nouveau en France : « Toute la nombreuse famille royale, reploquoit-il, se porte aussi bien qu'elle le desiré ». Ce ton singulier donna de la curiosité à Addison, qui découvrit, après quelques recherches, que ce royalisme universel étoit un marchand de soierie & de rubans, très-intéressé, par son commerce, à la santé de tous les princes de l'Europe : aussi toutes les fois qu'il faisoit un accord avec un ouvrier, il ne manquoit pas d'insérer dans ses articles : « Que tout ceci sera bien & dûment exécuté, & pourvu qu'aucun prince étranger ne vienne à mourir dans l'intervalle du tems marqué ci-dessus ».

Le grand *deuil* se portoit en France avec un drap noir sans ornement, des maneaux longs, du linge de Hollande & du grand crêpe. Le petit *deuil* se porte avec serge ou crêpe, & des rubans bleus ou blancs mêlés avec du noir. Le roi & les cardinaux portent le *deuil* en violet.

En Castille, à la mort des princes, on se vétissoit de serge blanche pour porter le *deuil* ; mais on le fit pour la dernière fois en 1498, à la mort de Don Juan, fils unique de Ferdinand & d'Itabelle.

A la Chine, on le porte avec des habits blancs ; il dure trois ans.

En Turquie, on le porte en bleu ou en violet.

En Egypte, en jaune ou feuille morte.

En gris chez les Ethiopiens ; en noir dans toute l'Europe.

Au Pérou, on le portoit en gris-de-souris lorsqu'on les Espagnols y entrèrent.

Chaque nation croit avoir de bonnes raisons pour agir de la sorte. Le violet étant une couleur bleue & noire, marque d'un côté la tristesse, &

de l'autre le ciel, qu'on souhaite aux morts. Le blanc désigne la pureté ; le jaune ou feuille morte, semblable à la fin de la belle saison, représente la fin des espérances humaines ; le gris, la négation de toute couleur qui peut flatter les yeux, & la couleur propre de la terre ; le noir, la privation de la lumière.

Le seul chancelier de France ne porte jamais le *deuil*, quelque sujet que ce puisse être, parce qu'il est pour ainsi dit détaché de lui-même.

Chez certains peuples de l'Amérique, le *deuil* étoit autrefois réglé selon les années que les morts avoient vécu. Il étoit d'onze mois si le défunt n'avoit vécu que cinq ans ; de dix s'il en avoit vécu dix ; de neuf s'il en avoit vécu qu'unze ; de huit s'il étoit parvenu jusqu'à vingt ; de sept s'il en avoit vécu vingt-cinq ; de six s'il étoit âgé de trente ans ; de cinq s'il en avoit trente-cinq ; de quatre s'il en avoit quarante ; de trois s'il passoit les quarante-cinq ; de deux s'il passoit les cinquante ; d'un seulement s'il étoit sexagénaire ; & à peine le plaignoit-on s'il étoit décédé.

Dans la Corée, presque de l'Asie, les enfans portent le *deuil* de leur père pendant trois ans ; durant ce tems ils n'osent coucher avec leurs femmes, & s'ils venoient à avoir des enfans, ils seroient réputés bâtards.

Autrefois dans la Lybie, pendant tout le tems du *deuil*, les hommes portoient des habits de femmes.

Les Hongroises qui ont perdu leurs maris, vont pleurer sur leurs tombeaux, & pour dernier témoignage de la tendresse conjugale, se coupent entièrement les cheveux, & les sement sur ces tombeaux : elles ne peuvent se remarier qu'après que leurs cheveux sont revenus à leur première longueur, c'est-à-dire, lorsqu'ils passent les épaules.

DEUILS DE COUR. Les *deuils de cour* arrangent bien du monde. « J'hérite de tel rot, s'écria un jour un poète. — Comment, lui dit quelqu'un ? — Comment ! il m'en eût coûté ce printemps, pour un habit, vingt pistoles que je remets en ma poche ; & je porterais volontiers le *deuil* de sa majesté bienfaisante ».

DEVIN. Tibère, exilé à Rhodes sous le règne d'Auguste, se plait à consulter les *devins* sur le haur d'un rocher fort élevé au bord de la mer ; & si les réponses du prétendu prophète donnoient lieu à ce prince de le soupçonner d'ignorance ou de fourberie, il le faisoit à l'instant précipiter dans la mer par un esclave. Un jour ayant consulté, dans le même lieu, un certain Trasillus, regardé comme habile dans cette science, & ce *devin* lui

ayant promis l'empire & toutes sortes de prospérités : Puisque tu es si habile, lui dit Tibère, tu dois savoir ton horoscope ; dis-moi combien il te reste de temps à vivre ? Tullius, qui le douta sans doute du motif de cette question, examina, avec une feinte sécurité, l'aspect & la position des astres au moment de sa naissance. Bientôt après il laissa voir au prince une surprise, qui fut suivie de frayeur ; & s'écria, qu'il étoit, à cette heure même, menacé d'un grand péril. Tibère, satisfait de cette réponse, l'embrassa, le rassura, & acceptant pour oracle tout ce qu'il lui avoit dit de favorable, le mit au nombre de ses amis.

Dans le seizième siècle, chaque héraut avoit son forrier, son noueur d'équilette, son devin, son astrologue. Le berceau d'un enfant en étoit entouré ; les horoscopes étoient tirés aussitôt. Les lâches confioient leur vengeance aux négrumanciers & aux forriers. Jamais on ne parla tant de sabat, d'exorcisme, d'excommunication ; jamais les prêtres ne furent tant employés pour combattre les démons ; jamais tant de maisons bénites, tant d'ex-voto, enfin le flambéau de la philosophie a dissipé tous ces fantômes effrayans.

DEVISE. Sorte de similitude ou de métaphore qui représente un objet par un autre, avec lequel il a de la ressemblance. La devise est proprement une métaphore peinte ; elle est composée de figures & de paroles. On a donné à la figure le nom de *corps*, & aux paroles celui d'*ame*. Le mot ou l'ame de la devise doit être proportionné à la figure, & lui être tellement propre, qu'elle ne puisse convenir à une autre.

Voici quelques exemples de devises :

Un paon.

Ut placeat, tacet :

Qu'il se taise s'il veut plaire.

Pour un bel homme qui n'a point d'esprit.

Un feu sous la cendre.

Sepelitur ut vivat :

Il s'enfvelit pour vivre.

Pour une personne qui se cache au monde pour vivre en l'honneur.

Une grenade qui n'est point encore mûre.

Et nondum g'fuit matura coronam :

Dès qu'elle sera mûre elle aura la couronne.

Pour l'enfante teine.

Un général d'armée qui avoit été battu en Allemagne & en Italie, aperçut un jour au-dessus de sa porte un tambour qu'on y avoit peint,

avec cette devise : *On me bat des deux côtés.*

Gustave, toi de Suède, fut tué à la célèbre bataille de Lutzen, qu'il gagna. Voici la devise : « Un éléphant, piqué par un dragon, tombe mort » sur lui, & l'écrase de sa masse.

Etiam post funera victor.

Pour montrer que la perte des biens peut servir à donner de l'éclat.

Une chandelle que l'on mouche.

Demo superflua, crescit :

Sa lumière croît en lui étant le superflu.

Deux aiguilles de pendule, dont l'une marque les minutes & l'autre les heures, avec ces paroles :

Lex est quod noramus :

Ce que nous vous traçons, est la loi qui vous régle.

Senteuil fit cette devise pour les notaires de Paris.

Le cardinal Crescentio portoit pour devise un croissant tiré de ses armes, & un soleil tiré des armes du pape Sixte V, avec ces mots :

Aspicit, crescam :

Votre regard me fera croître.

DEVOIRS. On ne cherche seulement le terme de ses devoirs que lorsqu'on a envie de le passer.

Une femme têtue étant repriée de son mari, de ce quelle oubloit son devoir : « De quoi se plaint mon mari, dit-elle, je veux tout ce qu'il veut ; car il veut être le maître, & je veux » l'être aussi »

Une ville assez pauvre fit une dépense considérable en fêtes & en illuminations au passage de son prince ; il en parut lui-même étonné. Elle n'a fait, dit un courtisan flatteur, que ce qu'elle doit : cela est vrai, reprit un seigneur mieux intentionné, mais elle doit tout ce quelle a fait.

DÉVOTE. Une Devote fort aigre se plaignit à un jésuite, de ce que sa belle fille dont il étoit le confesseur, faisoit à la vérité beaucoup de bien, & de charités, mais sans aucun mérite disoit elle, parce qu'elle agissoit par son penchant généreux & sans vue de Dieu ; laissez la faire madame, laissez la faire, dit le jésuite, elle gagnera le paradis sans s'en douter.

DIABLE. Un homme de province, qui étoit venu à Paris dans le temps du carnaval, fit la partie d'aller au bal avec un de ses amis, & se déguisa en diable. Ils se retirèrent avant le jour.

Comme le carrosse qui les conduisoit passa dans le quartier ou le provincial logeoit, il fut le premier qui descendit. On le laissa le plus près qu'on put de la porte, où il courut promptement frapper parce qu'il faisoit grand froid. Il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir éveiller une vieille servante de son auberge, qui vint enfin à moitié endormie lui ouvrir, mais qui, dès quelle le vit, reforma au plus vite sa porte, & s'enfuit en criant *jésus-maria*, de toute sa force. Le provincial ne pensoit point à son habillement diabolique, & ne sachant point ce que pouvoit avoir la servante, il continua à frapper & toujours inutilement. Enfin mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il aperçut de la lumière dans une maison, & pour comble de bonheur, la porte n'étoit pas tout-à-fait fermée. Il vit en entrant un cerceuil avec des cierges autour, & un bon prêtre qui s'étoit endormi en lisant son bréviaire auprès d'un fort bon brasier. Tout étoit tendu de noir, & l'on ne sentoit pas de froid dans ce lieu-là. Le provincial s'approcha tout le plus près qu'il put du brasier, & s'endormit fort tranquillement sur un siège. Cependant le prêtre s'éveilla, & voyant la figure de cet homme endormi, il ne doua pas que ce ne fût le diable qui venoit prendre le mort; & là-dessus, il fit des cris si épouvantables, que le provincial s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant voir le mort à ses trousses. Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement, & comprit que c'étoit ce qui avoit causé son embarras. Comme il n'étoit pas loin de la fripperie, & que le jour commençoit à paroître, il alla changer d'habit, & retourna à son auberge, où il n'eut pas de peine à se faire ouvrir. Il apprit en entrant que la servante étoit malade, & que c'étoit une visite que le diable lui avoit rendue qui causoit son mal. Le provincial n'eut garde de dire qu'il étoit le diable. Il fut ensuite qu'on publioit dans le quartier que le diable étoit venu pour enlever monsieur un tel. Le confesseur attelloit la chose; ce qui y donnoit le plus de croyance, ajoute madame *Dunoyer*, qui rapporte cette anecdote, c'est que le pauvre défunt avoit été mal-totier.

M. le Prince eut la curiosité de voir un possédé en Bourgogne, dont-on faisoit beaucoup de bruit. En tirant quelque chose de sa poche, comme si c'étoit un reliquaire, il lui mit la main frottée sur la tête; le possédé dit & fit aussitôt beaucoup d'extravagances: M. le Prince, retirant sa main fit voir au possédé que c'étoit une montre: le possédé fort déconcerté de voir cela, faisant mine de vouloir se jeter sur lui, M. le Prince qui avoit une canne à la main, lui dit: *M. le diable, si tu me touches, je t'avertis que je rosserai bien ton dui*. En faisant les révérences que

lui étoit arrivé alors, il disoit, *je parlai en cette manière, ne voulant pas que l'on crût que j'étois affecté pour vouloir battre le diable*. Le possédé resta dans son devoir & ne battit pas M. le Prince.

DIABLE AU CORPS. Lorsqu'on répéta Mérope pour la première fois, M. de Voltaire reprochoit à mademoiselle Dumefnil, de ne mettre ni assez de force ni assez de chaleur en investissant Polifonte: « Il faudroit avoir le diable au corps, lui dit cette célèbre actrice, pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre. — Eh! vraiment oui, mademoiselle, c'est le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts; oui, oui, sans le diable au corps, on ne peut être ni bon poète ni bon comédien. »

DIAGORAS, philosophe Athénien, mort vers l'an 400 avant J. C.

Les Athéniens le châssèrent de leur ville, pour avoir mis en question, s'il y avoit des Dieux, & savoir qui ils étoient.

Se trouvant un jour d'hiver dans un endroit où le bois manquoit, il prit une statue d'Hercule, & la jeta dans le feu en disant, *il faut que tu fusse aujourd'hui bouillir notre mort, et sera le dernier de tes travaux*.

DIAMANS. Ce qui distingue le plus le royaume de Golconde des autres contrées de l'Asie, c'est la richesse de ses mines de diamans; on en attribue la découverte au hasard. Un berger conduisant son troupeau dans un lieu écarté, aperçut une pierre qui jettoit de l'éclat: il la ramassa & la vendit pour un peu de riz, à quelqu'un qui n'en connoissoit pas mieux la valeur. Elle passa ainsi dans différentes mains, & tomba enfin dans celles d'un marchand connoisseur, qui en tira un grand profit. Cette découverte fit du bruit & chacun s'empessa de fouiller dans l'endroit où le diamant avoit été ramassé. L'endroit où se trouvent ces mines, est le plus sec & le plus stérile du royaume. On cherche les diamans dans les veines des rochers, & il y a plus de 3000 ouvriers occupés de ce travail. Le roi se réserve tous les diamans au-dessus de dix carats, ce qui n'empêche pas qu'on ne le trompe souvent. Les mineurs les avaient pour n'être pas découverts, & trouvent moyen de les vendre aux Européens, après les avoir retirés de leurs déjections; ce qui ne se fait pas sans exposer fa vie.

Les plus beaux diamans que l'on connoisse dans le monde, sont, celui du roi de France qui pèse 106 carats, celui du Grand duc de Toscane qui en pèse 139, & que l'on estime deux millions six cent huit mille trois cent trente cinq livres; celui du Grand Mogol qui a passé dans les mains de

Thomas-Koulikan, de 280 crats, & qui étoit estimé onze millions sept cent vingt trois mille deux cent soixante dix-huit livres.

Le prince de ***, charmé de la conduite intrépide d'un grenadier au siège de Philbourg, en 1734, lui jeta sa bourse, en lui disant qu'il étoit sâché que la somme qu'elle contenoit ne fût pas plus considérable. Le lendemain, le grenadier vint trouver le prince; & lui présentant des diamans & quelques autres bijoux: « Mon général, lui dit-il, vous m'avez fait présent de » l'or qui étoit dans votre bourse, & je le garde; » mais vous n'avez sûrement pas prétendu me » donner ces diamans, & je vous les rapporte. — » Tu les mérites doublement, répondit le prince, » par ta bravoure & par ta probité. Ils sont à » toi. »

Une très-belle femme qui n'avoit point d'enfans & qui ne croyoit pas que ce fût de sa faute, ayant un jour un beau *diamant* au doigt: « Voilà, » lui dit son mari, un *diamant* merveilleux, mais » fort mal mis en œuvre: il n'est pas le seul, » répondit elle avec un sourire malin. »

DIANE DE POITIERS, morte le 26 avril 1566, âgée de 66 ans & quelques mois.

François I, lui accorda la grace du comte de Saint-Vallier son père, qui avoit trempé dans les projets du connétable de Bourbon. Henri II, n'ayant que dix-huit ans, en devint éperdument amoureux, quoiqu'elle eût alors au moins 40 ans. Elle avoit les cheveux extrêmement noirs & bouclés, la peau très-blanche, les dents, la jambe & les mains admirables, la taille haute, & la démarche la plus noble. Elle ne fut jamais malade. Dans le plus grand froid, elle se lavoit le visage avec de l'eau de puits, & n'usa jamais d'aucune pomade: Elle s'éveillait tous les matins à six heures, montoit souvent à cheval, faisoit une ou deux lieues & venoit se remettre dans son lit, où elle étoit jusqu'à midi.

Elle répondit fièrement à Henri II, qui vouloit reconnoître une fille qu'il avoit eue d'elle: « J'étois de naissance à avoir des enfans légitimes de vous; j'ai été votre maîtresse parce que je vous aimois, je ne souffrirai pas qu'un arrêt me déclare votre concubine. »

Elle ordonna par son testament qu'on exposât son corps dans l'église des filles pénitentes, avant que de le transporter à Anet où il fut inhumé.

DIDEROT, (Denis) né en 1713, mort en 1784.

Diderot étoit fils d'un coutelier de Langres; il fit ses études chez les jésuites, & vint à Paris prendre des leçons du fameux père Porté.

Il fut réduit au sortir de ses classes, à enseigner les mathématiques. Il a fait aussi des sermons pour de l'argent. Un missionnaire prêt à partir pour l'Amérique, lui en commanda six qu'il lui paya 50 écus pièce.

Diderot estimoit cette affaire une des meilleures qu'il eut faites.

Il trouva dans sa liaison avec mademoiselle Champion qu'il épousa, le sujet de son intrigue de Saint-Albin, qui fait l'intérêt de son père de famille.

On sait que l'impératrice de Russie acheta la bibliothèque de *Diderot*, & voulut qu'il conservât ses livres avec une pension, comme son bibliothécaire, tout le temps de sa vie.

Diderot alla à Petersbourg remercier sa bienfaitrice, mais il réussit peu à cette cour.

Langres à décoré son hôtel-de-ville, du buste & des écrits de son illustre citoyen.

Diderot a fait différens ouvrages de philosophie, de littérature, de science, de romans, mais il est principalement connu comme éditeur de la première encyclopédie, & rédacteur de la partie des arts & métiers.

DIOCLETIEN, né l'an 245 de Jésus-Christ, mort en 313.

Diocletien, d'abord simple soldat, ne dut qu'à lui-même son élévation à l'empire. Il avoit beaucoup de ressource & même d'adresse dans l'esprit; il étoit ferme dans ses projets, & pendant vingt années il sut faire respecter ses ordres par ces frères légions qui clevoient les empereurs & les renverser avec la même facilité. Il n'ignoroit pas qu'un souverain doit toujours agir sans pitié, & il reprima son caractère fier, violent, emporté. Le bien qui se présentoit il le faisoit de son propre mouvement; il ne se porta jamais à un excès de rigueur sans y être autorisé auparavant par l'avis de ses ministres: on lui a reproché d'avoir le premier introduit l'usage de se faire baisser les pieds; mais c'est une vanité qui n'est que ridicule, & que l'on peut pardonner à la bassesse de son exaltation.

Diocletien avoit été élu empereur l'an 284 de l'ère chrétienne, & cette année est remarquable en ce qu'elle commence l'ère de *Diocletien* ou des martyrs dont on s'est servi long temps dans l'église, & dont se servent encore les Coptes ou les Abyssins. La persécution contre les chrétiens ne commença cependant sous *Diocletien* que la dix-huitième année de son règne, & cet empereur ne s'y prêta qu'à la vive sollicitation de Galère, homme dur, féroce, vindicatif, & un de ceux que l'empereur avoit associés au gouvernement.

Dioclétien, pour se former un appui contre les trahisons continuelles des soldats, s'étoit donné pour collègue à l'empire Maximilien Hercule, soldat de fortune comme lui, & avoit créé Césars ce Maximin Galère & Constance Chlore; mais Galère, après avoir, par ses cruautés, rendu odieux la fin du règne de *Dioclétien*, le força, par un excès d'ingratitude, à abdiquer l'empire. *Dioclétien* se retira dans la Salmatie, & fixa son séjour à Salone, où il goûta dans le repos d'une vie tranquille le bonheur qu'il n'avoit pu trouver sur le trône.

Lorsque quelques années après, Maximin & d'autres anciens amis le sollicitèrent de sortir de la vie obscure à laquelle il s'étoit réduit, & de revendiquer l'empire, il leur fit cette réponse remarquable: « Ah! si vous connoissiez tout le plaisir que j'ai à cultiver de mes propres mains les fruits & les légumes de mes jardins, jamais vous ne me parleriez de l'empire ».

Ce prince se rappelant dans sa retraite les fautes qu'on lui avoit fait commettre pendant un règne de vingt ans, disoit souvent à ses amis dans l'amertume de son cœur: « Rien n'est plus difficile que de bien gouverner. Quatre ou cinq courtisans intéressés seignent pour tromper le souverain. » Le prince, enfermé dans son palais, ne peut connoître la vérité par lui-même; il ne faut que ce qu'on lui dit; il élève à des places ceux qu'il devroit en éloigner; il destitue ceux qu'il devroit conserver. Enfin, malgré les intentions les plus droites, malgré toutes les précautions, le meilleur des princes est le jouet & la victime de ceux qui lui dérobent la vérité; il est trahi, vendu: *Bonus, cautus, optimus venditur imperator* ».

DIOGÈNE, philosophe cynique, né à Sinope ville du Pont, mort vers l'an 320 avant Jésus-Christ, âgé de 90 ans.

Diogène, à l'exemple de son maître, regarda comme indifférent tout ce qui n'étoit ni vertu ni vice, & il en conclut qu'il ne falloit avoir aucun soin de son extérieur, de ses habillemens & de tout ce qu'on appelle propriété ou décence. Il s'éleva au-dessus de tous les événemens, mit sous ses pieds toutes les faveurs, & méprisa également les louanges & les sautes de ses concitoyens. C'étoit, dit Montagne dans son style énergique, une espèce de laderie spirituelle qui a un air de fanerie que la philosophie ne méprise pas. Ce qu'on a lieu sur-tout d'admirer dans cet homme extraordinaire, c'est qu'au milieu des austérités qu'il se proposa pour s'endurcir à la philosophie, il conserva toujours son enjouement naturel. Il fut plaçant, vif, ingénieux, éloquent. Personne peut-être n'a dit tant de bons mots; mais sa mordante

ironie ne distingua pas toujours le vice du vertueux.

On chercha à se venger, on calomnia les mœurs. Il fut accusé de son temps, & traduit chez la postérité comme coupable de l'obscénité la plus exécrable. Le tonneau qu'il avoit pris pour demeure, dit un auteur moderne, ne se présente encore aujourd'hui à notre imagination prévenue qu'avec un cortège d'images deshonnérées; on n'ose regarder au fond. Mais les bons esprits qui s'occupent moins à chercher dans l'histoire ce qu'elle dit, que ce qui est la vérité, trouveront que les soupçons qu'on a répandus sur ses mœurs, n'ont eu d'autre fondement que la licence de ses principes.

Diogène, fils d'un banquier de Sinope, chassé de sa patrie pour le crime de fausse monnaie, en fut aussi banni lui-même sur la même accusation. Il se réfugia à Athènes dans l'école du philosophe Antisthène qui professait la philosophie cynique. Ce professeur, peu disposé à prendre un taux nonnoyeur pour disciple, le rebatta irrité de son attachement opiniâtre, il se porta même jusqu'à le menacer de son bâton: *frappe, lui dit Diogène, tu ne trouveras point de bâton assez dur pour m'éloigner de toi tant que tu parleras*.

Il écrivit à ses compatriotes: « Vous m'avez banni de votre ville, & moi je vous relègue dans vos maisons. Vous restez à Sinope, & je m'en vais à Athènes. Je m'entendrai tous les jours avec les plus honnêtes gens, pendant que vous ferez dans la plus mauvaise compagnie ».

Le banni de Sinope endossa le manteau & la besace, & enchaîna encore lui l'orgueilleux amour de son maître pour la pauvreté. Comme on différoit trop à lui bâtir une cellule qu'il avoit demandée, il se réfugia dans un tonneau. Il n'avoit gardé pour tout meuble qu'une écuelle. Mais ayant aperçu un jour un jeune enfant qui buvoit dans le creux de la main, il m'apprend, dit-il, que je conserve du superflu, & il cassa son écuelle.

Quel Cénobite mène une vie plus pleine d'exercices, d'austérités, de macérations! Il se rouloit en été dans les sables brûlants; il embraisoit en hiver des statues de neige, il marchoit nus pieds sur la glace. Les aliments les plus grossiers lui servoient de nourriture. Remarquons une souris qui ramassait les miettes qui se détachaient de son pain; & moi aussi, s'écrie-t-il, je puis me contenter de ce qu'elles laissent tomber.

Se trouvant à la célébration des jeux olympiques, il reprocha au vainqueur qu'il n'étoit victorieux que dans la carrière des corps; mais que lui

lui faisoit triompher dans celle des esprits. On s'est offensé de ce qu'il s'est proclamé lui-même le vainqueur de l'ennemi le plus redoutable de l'homme, *la volupté*. Mais qui est l'homme qui, étonnant la vie laborieuse de ce philosophe, voudra à ce prix mériter une couronne ?

Alexandre le Grand étant en Grèce où il avoit convoqué une dînée de tous les états, voulut voir *Diogène* qui se tenoit renfermé dans son tonneau. Il alla le trouver environné d'une cour brillante. Le cynique couché alors au soleil, se leva sur son séant, & attacha les yeux sur le monarque sans proférer un seul mot. Alexandre lui demanda ce qu'il pouvoit faire en la faveur. — *Te retirer de devant mon soleil*. Cette réponse indigna les courtisans, mais frappa le monarque qui, se retournant du côté de ses favoris, leur dit : « Si je n'étois Alexandre, je voudrois être *Diogène*. »

A peine eut-on publié le décret qui ordonnoit d'adorer Alexandre sous le nom de *Bacchus de l'Inde*, que *Diogène* demanda d'être adoré sous le nom de *Sérapis de Grèce*. Tous les traits portent l'empreinte d'une âme fière & contagieuse qui se joue seule de l'ambition d'un jeune conquérant devant lequel toute la Grèce se tenoit prosternée.

Diogène se moquoit des rhéteurs de son temps qui enseignoient l'art de bien dire, & non celui de bien faire, des musiciens qui régloient leurs instrumens, & qui ne faisoient pas régler leurs mœurs, des grammairiens qui s'amusoient à gloser sur les fautes des auteurs, & ne pensoient pas à corriger les leurs : « Si par l'étude, dit Mon-
tagne, notre âme n'en va pas un meilleur bran-
le, si nous n'en avons le jugement plus sain,
j'aimerois autant que nous eussions passé le
temps à jouer à la paume : au moins le corps
en seroit plus allègre. »

Quand *Diogène* avoit besoin d'argent, il disoit qu'il en redemandoit à ses amis, mais non qu'il en demandoit.

Il lui arrivoit souvent de tendre la main à des statues, pour s'accoutumer, disoit-il, au refus.

Étant entré un jour dans l'école de Platon, il se mit à deux pieds sur un beau rapis, en disant : « Je foule aux pieds le fâste de Platon. » Oui, répliqua celui-ci, mais par une autre sorte de fâste.

Ce chef de la secte des académiciens avoit défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes ; *Diogène* pluma un coq, & le jeta dans son école, voilà, dit-il, votre homme.

Ayant rencontré un jour un enfant mal élevé, il appliqua un soufflet à son précepteur.

Il dit à quelqu'un qui lui remontoit dans une maladie, qu'au lieu de supporter la douleur, il

Encyclopædiana.

seroit beaucoup mieux de s'en débarrasser en se donnant la mort, lui sur-tout qui paroîssoit tant mépriser la vie : « Ceux qui savent ce qu'il faut faire & ce qu'il faut dire dans le monde, doi-
vent y demeurer ; & c'est à toi d'en sortir qui
me parois ignorer l'un & l'autre. »

Voyant un vieillard qui caeloit une jeune fille : *ne crains-tu point*, lui demanda-t-il, *d'être pris au mot ?*

Diogène disoit que les princes avoient souvent à leurs côtés deux sortes de bêtes, des froufrous & des privées. Les premières sont les delateurs, & les secondes les flatteurs.

Quand on disoit à *Diogène* ; tu es vieux, il est temps que tu te reposes ; il répondoit : « Quoi ! si je courrais dans une carrière, faudroit-il m'arrêter quand je me verrois proche du but ? »

Diogène, voyant le jeune Denis réduit à faire la fonction de maître d'école, se mit à soupçonner devant lui : ne t'affliges point, dit Denis à *Diogène*, de ma mauvaise fortune, c'est un effet de l'inconstance des choses humaines. — Je ne suis pas affligé de ce que tu penses, lui répondit *Diogène*, mais de te voir plus heureux que tu n'étois & que tu ne mérites.

Diogène fut pris sur mer dans le trajet d'Athènes à Egine, conduit en Crète, & mis à l'encaen avec d'autres esclaves. On lui demanda ce qu'il savoit faire ? *Commander aux hommes* ; & le crieur public disoit à haute voix par son ordre : *Qui est-ce qui veut acheter son maître ?* Un nommé Xeniade l'acheta sur ce pied, & s'en trouva bien.

Ses amis voulurent le racheter : « Les lions, » leur dit-il, ne sont pas esclaves de ceux qui les nourrissent, mais ceux-ci sont les valets des lions. »

Xeniade qui connoissoit tout le prix d'un homme tel que *Diogène*, lui confia l'éducation de ses enfans, qui apprirent de ce philosophe à ne point dépendre de l'opinion des hommes, pour mieux surmonter les obstacles qui s'opposent à la pratique de la vertu.

Il regardoit l'amour comme l'occupation des gens oisifs.

Suivant ses principes, ce qu'on appelle gloire est l'appas de la fortune, & ce qu'on appelle noblesse en est le masque.

Le triomphe de soi est la consommation de toute philosophie.

Il faut résister à la fortune par le mépris, aux passions par la raison.

Tout s'acquiert par l'exercice, il ne faut pas même excepter la vertu.

Bbb

L'habitude répand de la douceur jusques dans le mépris de la volupté.

Ayes, disoit il encore, les bons pour amis, afin qu'ils l'encouragent à faire le bien; & les méchants pour ennemis, afin qu'ils l'empêchent de faire le mal.

Traite les grands comme le feu, & n'en sois jamais ni trop éloigné, ni trop près.

Il n'y a point de société sans loi. C'est par la loi que le citoyen jouit de sa ville, & le républicain de sa république. Mais si les lois sont mauvaises, l'homme est plus malheureux & plus méchant dans la société que dans la nature.

Lorsque ce philosophe fut sur le point de mourir, on le consulta sur ce qu'on feroit de son corps après sa mort: *Vous le laissez*, dit-il, *sur la terre*; & fut ce qu'on lui représenta qu'il demeureroit exposé aux bêtes féroces & aux oiseaux de proie: eh bien, répliqua-t-il, vous n'aurez qu'à me tirer mon bâton à côté de moi afin que je les chassé. Et comment pourrez vous le faire, répondirent ses disciples? Que m'importe donc, répit Diogène que les bêtes me déchirent?

Les amis de ce philosophe n'eurent point d'égard à son indifférence pour les honneurs funébres. Il fut inhumé vers la porte de Corinthe qui conduisoit à l'isthme. On éleva sur son tombeau une colonne de marbre de Paros, avec le chien, symbole de la fesse, & plusieurs autres figures allégoriques. La ville de Snopce, sa patrie, s'empressa de lui ériger des statues de bronze. Diogène Laërte parle d'un monument plus digne de ce cynique, mais vertueux philosophe: ce sont différents traits qu'il composa, mais qui ont été perdus.

DION. chassé de Syracuse, après avoir rendu les plus signalés services à son ingrate patrie, alla chercher un asile à Mégaré où Prédate remplissoit alors la suprême dignité. Dion eut un jour besoin de ses services, il se rendit dans son palais; mais le souverain magistrat accablé d'affaires, étoit d'un accès fort difficile. On fit long-temps attendre l'exilé de Syracuse, sans avoir aucun égard pour sa grandeur passée. Ses amis étoient indignés de voir traiter de la sorte un homme autrefois si craint & si respecté: « Consolons-nous, » mes amis, lui dit tranquillement Dion; n'ai-je pas souvent fait la même chose lorsque j'étois à Syracuse ».

DISCRETION. Beau talent que celui de parler peu, on se fait respecter comme un homme mystérieux, aimer comme un homme discret, consulter comme un homme prudent, craindre comme un homme qui dans son silence, médite avec attention ce qu'il

doit faire contre ses ennemis, & qui ne se laisse point aveugler par la passion qui précipite tout.

Quatre puissans monarques ont prouvé chacun une maxime remarquable à peu-près sur le même sujet.

Un roi de Perse: « jamais je ne me suis repenti de m'être tu, mais j'ai dit beaucoup de choses dont j'ai eu lieu de me repentir ».

Un empereur Grec: « mon pouvoir éclate bien d'avantage sur ce que je n'ai pas dit, que sur ce que j'ai dit, mais je ne puis cacher ce que j'ai une fois prononcé ».

Un empereur de la Chine: « il est beaucoup plus fâcheux de dire ce qu'on ne doit pas dire, qu'il n'est aisé de cacher le repentir de l'avoir dit ».

Erfin un roi des Indes: « je ne suis plus maître de ce que j'ai une fois prononcé, mais je dispose de tout ce que je n'ai pas avancé par mes paroles. Je puis le dire ou ne pas le dire, suivant ma volonté ».

Quand vous méditez un projet
Ne publiez point votre affaire;
On se repent toujours d'un langage indiscret
Et presque jamais du mystère.
Le causeur dit tout ce qu'il sait,
L'étourdi ce qu'il ne sait guère,
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux ce qu'ils ont fait,
Et les sots ce qu'ils veulent faire.

DISGRACE. Le cardinal de Retz s'étant jeté aux pieds du roi après son rappel: « M. Le cardinal, lui dit le roi en le relevant: Vous avez les cheveux blancs. — Sire, lui répondit le cardinal, on blanchit aisément, lorsqu'on a le malheur d'être dans la disgrâce de votre majesté. »

DISPUTE. Si on avoit toujours soin de s'assurer de la vérité d'un fait avant de disputer sur sa cause, on éviteroit, dit M. de Fontenelle, le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point. Il rapporte à ce sujet l'anecdote suivante. En 1593, le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en étoit venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur en médecine dans l'université de Helmstad, écrivit en 1595 l'histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet enfant, pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation & quel rapport de cette dent aux Chrétiens ou aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens,

Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolflecterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussitôt une belle & docte réplique. Un autre grand homme, nommé Libavius, ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent, & y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse ; mais on commença par faite des livres, & puis on consulta l'orifèvre.

M. le cardinal de Bernis, entouré de gens de lettres qui s'échauffoient dans la dispute à qui mieux mieux, & se rendoient trait pour trait : « Messieurs, messieurs, leur dit-il, il ne faut jamais, autant qu'on peut, donner de la mesure de son esprit. »

DISSECTION. On lit dans le mercure de France, année 1731, que le cadavre du fameux Cartouche, fut porté aux écoles de chirurgie, & servit à la semaine d'anatomie du sieur Meunier Callae fils.

Il est d'usage en Angleterre, lorsqu'un criminel a été condamné à mort, qu'on ajoute dans certains cas à la sentence, que son cadavre sera disséqué. C'est une formule que les législateurs ont cru propre à effrayer ceux qui ne seroient pas endurcis dans le crime. Voici à ce sujet une lettre que l'on a trouvée dans les papiers d'un chirurgien de Salisbury.

Monsieur, on m'a informé que vous étiez le seul chirurgien de cette ville & du comté qui disséquât des corps humains. Me trouvant dans une circonstance malheureuse, & étant d'une condition fort médiocre, je désirerois au moins vivre joyeusement aussi long-temps qu'il me sera possible. Mais comme, selon toute apparence, je serai exécuté au mois de mars prochain, parce que je n'ai pas un ami qui veuille employer ses bons offices pour moi, & que personne ne m'envoie un morceau de pain pour soutenir mon corps & mon esprit jusqu'à l'instant fatal, je vous prie de passer ici : je vous vendrai mon corps qui est sain & entier, & qu'on livrera à votre discrétion, persuadé qu'au moment de la résurrection générale, je le retrouverai dans votre laboratoire aussi bien que dans le tombeau. Votre réponse, monsieur, obligera sensiblement votre très-humble serviteur, James Brooke.

Le nombre de ceux qui avant de mourir ont légué leurs corps en tout ou en partie, pour

le profit des survivans, n'est pas si rare qu'on le pense. *Vangelus* en a donné la preuve dans son testament. Après avoir disposé de tous ses effets pour acquiescer ses dettes, il ajoute : « mais comme il pourroit se trouver quelques créanciers qui ne seroient pas payés, quand même on auroit repaillé le tout, dans ce cas ma dernière volonté est qu'on vende mon corps aux chirurgiens, le plus avantageusement qu'il sera possible, & que le produit en soit appliqué à la liquidation des dettes dont je suis comptable à la société ; en sorte que si je n'ai pu me rendre utile pendant ma vie, je le sois au moins après ma mort. »

Un citoyen revêtu d'une charge importante, fit à Paris, il y a plusieurs années, un legs à peu près semblable.

Louis, duc d'Orléans, grand père du duc d'Orléans d'aujourd'hui, mourut à l'abbaye Saint-Genevieve, le quatre février 1732, où ce prince, aussi pieux que savant, s'étoit retiré depuis plusieurs années. Par son testament il légua son corps à l'école de chirurgie, afin qu'il put servir à l'instruction des élèves.

Guillaume Rondelet, fameux médecin de l'Université de Montpellier, avoit un zèle outré pour les disséctions. On assure qu'un de ses entrans étant mort, il en fit lui-même la disséction. C'est pousser l'humanité loin l'enthousiasme de l'anatomie. Posthous son disciple nous apprend aussi que Rondelet voyant Fontanus son ami & son collègue très-dangereusement malade, il le pria instamment d'ordonner par son testament qu'après sa mort on lui remit son corps pour le disséquer.

Riolan n'a pas craint d'agiter dans son *Anthropographie* la question si l'on peut disséquer des hommes vivans ; & ce qu'il y a encore de plus surprenant, c'est qu'il conclut que dans quelque cas on peut entreprendre cette disséction : il appuie son sentiment de divers exemples, qui semblent le confirmer. Les mœurs sont donc bien changées depuis le siècle dernier ; car nous ne croyons pas qu'on trouvât maintenant dans toute l'Europe un seul chirurgien qui eût la barbarie d'ouvrir encore vivant son semblable.

Les plus fameux amphithéâtres de disséction, sont décorés d'inscriptions qui annoncent les travaux dont on s'y occupe, & le but utile qui en résulte.

On lit au frontispice de l'amphithéâtre de Toulouse :

Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vivo.

Ici la mort apprend à secourir la vie.

Bbb 2

Santeuil a donné cette autre inscription pour l'amphithéâtre des écoles de chirurgie de Paris.

*Ad cædæ hominum prisca amphitheatra patebant ;
Ut discens longum vivere noster parent.*

Le cirque offroit dans Rome un champ libre au carnage, Le maître enseigne à l'homme à prolonger son âge.

DISTRACTION. La distraction nous fait tenir tant de discours déplacés, & commettre tant d'actions ridicules, qu'on ne peut être trop en garde contre cette absence d'esprit. Ménalque, dit la Bruyère, se trouve par hazard avec une jeune veuve ; il lui parle de son défunt mari, lui demande comment il est mort. Cette femme à qui ce discours renouvelle ses douleurs, pleure, sanglote, & ne laisse pas de reprendre tout le détail de la maladie de son époux, qu'elle conduirait depuis la veille de la fièvre qu'il se portoit bien, jusqu'à la agonie. *Madame*, lui demande Ménalque, qui l'avoit apparemment écoutée avec attention, *n'avez-vous que celui-là ?*

On peut tout dire en notre langue, en évitant les termes naturels qui blessent notre délicatesse, & leur en substituant d'autres qui sont détournés, contre lesquels on ne se révolte point. Une dame qui avoit une colique en hiver, parce qu'elle avoit souffert le froid, appelle les fréquentes évacuations, *des fruits de la saison*. Un homme qui étoit cailtrait revint à lui, lorsqu'il eut parlé des fruits de la saison, & lui demanda si elle en mangeoit souvent.

Un négociant auquel on faisoit signer l'extrait baptismal d'un de ses enfans, signa, *Pierre & compagnie*.

Un secrétaire du roi sort distrair, dinoit avec un maître des requêtes & sa sœur, qui étoit une jeune veuve. Cette dame vint à se trouver mal. Le secrétaire du roi fit entendre qu'il regardoit cet accident comme un signe de grossesse. Non, monsieur, répondit le maître des requêtes, ce n'est point le mal que vous dites, il y a trois ans que ma sœur est veuve ; je vous demande pardon, madame, reprit l'homme distrair, je croyais que vous étiez fille.

Une jeune dame étant en compagnie avec son mari, racontait les adresses dont un galant s'étoit servi pour s'introduire la nuit dans la chambre d'une femme qu'il aimoit, en l'absence de son époux ; mais ajouta-t-elle, comme ils sont ensemble fort contents l'un de l'autre, voici le mari qui revient frapper à la porte : or imaginez l'embarras où je fus alors. La vérité qui venoit de lui échapper jeta le mari dans un bien autre embarras.

Le comte de Brancas étoit si distrair, qu'é-

tant versé dans un fossé il s'y établit si bien, qu'il demandoit à ceux qui alloient le secourir, ce qu'ils désiroient de son service.

DIVORCE. Séparation qui doit être un besoin prouvé, ou qui n'est qu'un scandale permis.

Les anciens romains avoient trois sortes de divorces ; la première étoit appelée *repudium*, qui se faisoit par le mari, sans le consentement de la femme. Le premier qui le fit fut *Spurius Corbellus*, cent ans après la fondation de Rome, parce que sa femme étoit stérile. *C. Sulpicius* repudia la sienne, parce qu'elle étoit sortie de la maison en cheveux, & sans voile sur la tête. *Q. Antistius*, la sienne, pour l'avoir vu parler secrètement à une femme libertine. *Sempronius*, la sienne, pour être allée voir les spectacles publics, sans qu'il en fût rien ; & *C. César* repudia *Poppée* pour le seul soupçon qu'il eut de *Clodius*, lequel fut trouvé habillé en femme à la solennité que *Pompée* avoit célébrée en l'honneur de la déesse Bona.

Le second s'appeloit *divorce*, parce qu'il se faisoit du consentement de tous les deux.

Et le troisième s'appeloit *séparation*, qui se faisoit selon la volonté du prince, & dépendoit de son arbitre.

Les romains furent plus de cinq cents ans sans avoir aucun divorce ; ensuite ils se relâchèrent tellement, que le mariage n'eut plus de consistance, & telle femme comptoit ses années par le nombre de ses maris. *Caron* repudia sa femme *Martia* pour un an, en faveur d'*Hortensius*, à qui il la maria, ou plutôt à qui il la prêta pour ce temps-là.

Le divorce est permis chez les chinois, & parmi toutes les raisons qui peuvent faire cesser le mariage, en voici une bien singulière : une femme qui rempliroit sa maison de lumière, ou qui effrayeroit le chien du logis par l'excès de son babil, seroit sujette au divorce.

DOGE. Le Doge de Gènes étant venu à Versailles, pour faire réparation au nom de la république de qui l'on étoit hôte, un courtisan qui lui faisoit voir toutes les beautés de ce palais, lui demanda s'il n'étoit pas étonné ; oui, répondit le Doge, je le suis beaucoup, mais c'est de me voir ici.

DOM CARLOS. On n'a jamais su la véritable cause de la mort de *Dom Carlos*, fils de Philippe II, que ce père dévot fit mourir, en se couvrant du manteau de la justice ; on rapporte seulement l'accusation suivante, que l'esprit qui étoit errant ce prince, par ordre de l'empereur, lui crioit : *Calla calla Senor ; todo que se haço es por*

« *sa bien.* Taisez-vous, taisez-vous, Monseigneur ;
« tout ce qu'on fait est pour votre bien ».

Le cardinal de *Spinosa* ne pleura pas la mort de cet infortuné, qui le haïssait mortellement ; *Dom Carlos* prenant un jour son éminence par son rochet, lui dit : « Quoi ? Petit curé, tu as l'audace de te jouer à moi, en empêchant que » *Cisneros*, le comédien, vienne me divertir ? Par la vie de mon père, il faut que je te tue ». Peut-être l'eût-il fait, si ce prelat ne lui eût échappé des mains.

Ce prince, étoit d'une humeur si bizarre que son cordonnier lui ayant fait des bottes trop étroites, il les fit mettre en pièces & fricasser, & les donna à manger au malheureux ouvrier.

DOMINICAIN, (*Doménico Zampieri*, dit le) né à Bologne l'an 1581, mort en 1641.

Il entra dans l'école des Carraches. Ces grands maîtres, pour entretenir l'émulation parmi leurs élèves, proposoient souvent des prix. Louis Carrache étoit un jour sur le point d'en décerner un, lorsque le *Dominicain*, généralement méprisé par ses camarades, s'avança d'un air timide, & présenta son dessin en tremblant, & avec cette modestie que nous avons vu plusieurs fois accompagner le vrai talent. Peu s'en fallut que les autres élèves n'éclataient de rire de sa révérence. Le Carrache examina son travail, & lui adjugea le prix.

Ses camarades continuèrent cependant à ne lui croire aucune disposition ; & comme il travaillait avec beaucoup de lenteur, ils se moquoient de lui, & l'appeloient *le bauf*. Annibal Carrache leur entendant prononcer cette injure, leur dit un jour que : *ce bauf tracerait si bien son filon, qu'il rendrait très-fertile le champ de la peinture*.

Annibal Carrache, s'étant un jour introduit dans son atelier, sans en être aperçu, fut extrêmement surpris de lui voir le visage enflammé, l'air menaçant & les yeux étincelants de colère.

Le *Dominicain* travaillait alors au fameux tableau du martyr de Saint-André, & il peignait un des bourreaux.

Il faisoit cet ouvrage en concurrence avec le Guide. Les deux tableaux ayant été placés & découverts, le procédé d'une bonne vieille, qui vint les contempler, acheva de faire connoître celui auquel on devoit donner la préférence. —

« Voyez, dit-elle à un jeune enfant qu'elle tenoit par la main, & auquel elle montra le tableau du *Dominicain* : voyez avec qu'il fureur ces bourreaux lèvent le bras pour flageller ce » Saint ; remarquez, m'en enfant, avec quel air » barbare cet autre le menace ; remarquez com-

« me celui ci lui serre fortement les pieds avec » des cordes ; admirez la constance de ce vénérable vieillard à souffrir tant de tourmens, & » voyez comme sa foi se découvre dans la » nière dont il lève les yeux au ciel ». — En disant ces paroles, la bonne femme répandit quelques larmes, & poussa de profonds soupirs : s'étant ensuite retournée vers le tableau du Guide, elle le regarda, ne prononça pas un seul mot, & s'en alla.

Un des amis du *Dominicain*, voulant lui persuader de ne pas tant finir ses ouvrages, & d'être plus expéditif ; — « Vous ne savez donc » pas, lui dit-il, que j'ai un maître extrêmement » difficile à contenter ? C'est moi-même ».

Le *Dominicain* ayant fait un tableau qui fut applaudi par une cabale toujours acharnée à rabaisser son mérite, s'écria : — « J'ai bien peur que mon tableau ne vaille rien, puisque mes ennemis en font l'éloge ». —

Son fameux tableau de Saint-Jérôme, que l'on regarde à présent comme l'un des chefs-d'œuvres de la peinture, le rendit la victime d'une injure cabale, suscitée par un cardinal qui protégeait d'autres peintres. Il n'y avait dans Rome qu'une voix pour décrier ce chef-d'œuvre, quand il parut ; & le *Dominicain* n'en reçut que cinquante écus.

Le cavalier Bernin, a dit souvent qu'il demandoit pardon à Dieu de n'avoir osé alors déclarer publiquement ce qu'il pensoit du mérite de ce tableau, dans la crainte de se brouiller avec l'éminence qui le décriait.

Les persécutions multipliées de ses ennemis, causèrent tant de chagrin à cet illustre & malheureux artiste, qu'il tomba dans une langueur mortelle, & ne fit que traîner des jours douloureux : ne se croyant point en sûreté dans sa propre maison, au sein de sa famille, il préparait lui-même sa nourriture dans la crainte qu'on ne l'empoisonnât.

DOMITIEN, empereur romain, fils de Vespasien, né l'an 51 de Jésus-Christ, mort assassiné le 18 septembre 96 âgé de 45 ans.

Ce prince, incapable de toute sorte d'application, portait la paresse & l'indolence jusqu'à passer journellement des heures entières à enfiler des mouches dans son cabinet, avec un poignon d'or très-aigu. Un certain Vibius Crispus à qui on demanda un jour s'il y avait quelqu'un avec l'empereur, répondit assez plaisamment : Non, il n'y a pas même une mouche.

Domitien méprisait assez le sénat pour l'assembler,

afin qu'il décidât dans quel vase on feroit cuire un turbot d'une grosseur prodigieuse dont on lui avoit fait présent. On ajoute qu'un vieux sénéateur qui n'y voyoit plus, se recia sur la beauré de ce poisson qui étoit derrière lui.

L'histoire fait mentir d'une fête que *Domitien*, à l'occasion de son triomphe sur les Daces, donna aux premiers du sénat & de l'ordre des chevaliers. Cette fête est une preuve du goût bizarre de ce prince, qui se faisoit un divertissement des inépuables & des peines d'autrui. Les sénateurs & les chevaliers s'étoient rassemblés pour assister au repas, où il les avoit invités, il les fit introduire dans une salle toute tendue de noir, & éclairée par quelques lampes sépulchrales qui répandoient une clarté encore plus effrayante que les ténèbres. Chaque convive se trouva placé vis-à-vis un cercueil sur lequel il vit avec effroi son nom écrit. Dans le moment, une troupe de petits enfans barbouillés de noir depuis les pieds jusqu'à la tête, pour représenter les ombres infemales, paroissent autour de la table, & exécutent une danse qui avoit quelque chose de sinistre & de lugubre. Cette danse finie, ils se distribuent chacun auprès de celui des convives qu'il devoit servir. Les mets furent les mêmes que ceux que l'on avoit coutume d'offrir aux morts dans les cérémonies funèbres. Un silence stupide régnoit dans cette assemblée, *Domitien* seul parloit, & il n'entretenoit sa compagnie que de morts & d'aventures sanglantes. Le dernier acte de cette farce fut le plus effrayant; les convives se virent reconduits par des gens inconnus qui les firent entrer dans différentes voitures, mais c'étoit pour les transporter chez eux. Ils commençoient à respirer lorsqu'on annonça à chacun d'eux un message de la part de l'empereur; nouvelle transe; mais ce message étoit un enfant, le même qui avoit servi à table. On l'avoit paré de ses ajustemens ordinaires. Il étoit chargé de présents de la part de l'empereur, & qui consistoient en quelques pièces d'argenterie qui avoient servi au repas.

Quand ce monstre auroit vécu long-temps, il auroit été assez puni par les cruautés & les noirs foudres qui l'agitoient sans cesse. Il avoit fait revêtir une grande galerie d'une espèce de pierre spéculaire, capable de réfléchir les rayons, afin de pouvoir être averti quand il se promenoit si quelqu'un s'approchoit de lui. Toutes les avenues d'ailleurs de ses appartemens étoient soigneusement gardées; mais dans ces murs, dit *Plinius*, où il crut mettre sa vie en sûreté, il enferma avec lui la trahison, les embûches & un Dieu vengeur. Ses affranchis les plus chéris, sa femme même, suivant quelques historiens, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne meritoit aucune borne à ses accusations, le firent assassiner dans sa chambre.

DORAT. (Jean) mort en 1588, âgé de 80 ans.

Dorat avoit reçu de la nature un extérieur désagréable, mais qu'il s'efforçoit d'oublier par ses qualités du cœur & de l'esprit. Personne ne composoit avec plus de facilité que lui des vers Grecs, Latins, Français, facilité dont il abusa. On auroit dit qu'il étoit le poète banal du royaume. Les moindres événements échauffoient sa verve, & lui firent composer des vers jusqu'à la fin de ses jours. Il sembleroit ignorer que les poètes, à l'exemple des belles, doivent, lorsqu'ils sont sur le retour, se retirer de la scène du monde.

Dorat épousa dans un âge fort avancé, une jeune personne de dix-neuf ans. Comme ses amis lui reprochoient un amour qui pouvoit être permis par licence poétique; mais, lui répliquoient-ils, si vous vouliez passer à un second mariage, pourquoi ne pas épouser une femme d'un âge plus mur & plus convenable au vôtre? C'est, dit-il, que j'ai mieux aimé qu'une épée nette & polie me perçât le cœur, qu'un fer rouillé.

Dorat ayant fait part de son mariage à un de ses amis, la veille de ses nocces; & cet ami, lui témoignant de l'étonnement de cette nouvelle, à cause de son grand âge, & de la jeunesse de la fille; il se contenta de lui répondre: *Elle sera demain femme*; ce qui est un mot de *Cicéron*.

DORAT (Claude Joseph), né en 1735; mort en 1780.

Son poème de la *Déclamation* & d'autres poésies légères lui ont fait la réputation de poète aimable & ingénieux. Il a aussi composé des pièces de théâtre, & le même jour il a fait jouer *Regulus* tragédie, & la *seinte par amour*, comédie; on a dit à l'occasion des deux ouvrages.

Dorat qui veut tout effecquer,
Transporté d'une double délire,
Voulut faire rire & pleurer,
Il ne fit ni pleurer ni rire.

Dorat eut des amis, & fut les conserver;

Il étoit au lit très malade lorsqu'on donna la première représentation de la *veuve du malabar* de M. le blierre, il chargea quelqu'un de venir lui en annoncer le succès, *cela me fera*, dit-il, *passer une bonne nuit*. Ce fut la dernière.

Une heure avant que M. *Dorat* mourût, son médecin vint le voir: « Comment me trouvez-vous, dit le malade? — On ne peut pas plus foible, & si j'étois de vous, je..... — Je vous entends interrompit le moribond. » A peine le docteur fut-il parti, que ce poète dit à son docteur

mélique : « Ils sont plaisans ces médecins ! ils voient tout de mauvais œil. Le mien me trouve très-affoibli, & je me sens fort bien ». Il répéta ensuite deux vers qu'il vanioir de faire pour commencer une taryre contre les médecins, & en achevant le second, il tendit le dernier soupir.

On a fait ces vers pour le portrait de Dorat.

Peintre heureux des plaisirs, sa verve est dans son cœur ;
Il vole en sa jouant au temple de mémoire ;
Les grâces & Thalie ont le soin de sa gloire,
L'amour & l'amitié celui de son bonheur.

DOUANE. Un voyageur anglois, arrivant sur la frontière de France, fut conduit à la Douane pour être présent à la visite que les employés devoient faire de ses bagages : il avoit dans sa malle environ trente paires de bas de soie pour son usage ; on le pressa d'en acquitter les droits à raison de trois livres pour chaque paire ; l'anglois demanda aux commis si ces bas n'étoient pas à lui, & s'il n'étoit pas le maître d'en disposer à son gré ? *Personne ne vous confie cette propriété*, lui répondit-on : à ces mots le voyageur éraie ses bas, & les prenant les uns après les autres, les coupe par le milieu, les jette dans la boue & les foule aux pieds avec le plus grand sang froid. Les employés eurent beau crier que ce n'étoit pas là ce qu'ils demandoient ; l'anglois continua son opération, aimant mieux se priver de ses bas que d'acheter le droit de leur faire traverser la France.

Un théologal de province, qui n'étoit jamais venu à Paris, s'étoit placé dans un carrosse de voiture pour faire ce voyage. Pendant le chemin, comme il n'avoit rien de mieux à faire, il se mit à dormir. Lorsque le soir on fut arrivé aux barrières, les commis pour les entrées vinrent demander si l'on n'avoit rien à déclarer : quelqu'un répondit aussitôt, nous avons un théologal qui ne fait que ronfler, voyez ce qu'il vous faut. Oh ! dit le commis, qui n'avoit jamais entendu parler de théologal, cet animal là n'est pas sur mon tarif. Vous n'avez qu'à percevoir comme pour un cochon, lui répondit-on : il donne en conséquence sa quittance, & on réveille M. le théologal, qui est fort surpris de ce qu'il faut payer pour entrer à Paris. Mais lorsqu'à la lumière il eut vu cette quittance, il s'aperçut bien du tour qu'on lui avoit joué, & ne s'en vanta point.

La princesse de Brunswick peu de temps après que son mariage avec le prince de Prusse eut été dissous, fit venir divers ouvrages de modes de France. Ces marchandises devoient payer un

droit considérable à Stettin, où elle s'étoit retirée. Le commis préposé au recouvrement de l'impôt, les arrêta, en déclarant qu'il ne le délivrerait qu'en recevant les droits qui étoient dus. La princesse les demanda plusieurs fois, & reçut toujours la même réponse ; enfin elle lui fit dire un jour de les apporter lui-même, & de venir recevoir l'impôt en personne. L'employé obéit : il ne fut pas plutôt entré dans l'appartement de la princesse, qu'elle courut à lui, lui arracha la boîte, lui appliqua trois ou quatre soufflets, le poussa hors de la chambre, & ferma sa porte sur lui. Le commis, outré de ce traitement, se hâta de dresser un mémoire dans lequel il instruisit le roi de Prusse de ce qui s'étoit passé, de l'assaut qu'il avoit reçu, & du déshonneur dont il se croyoit couvert. Le monarque ayant lu l'écrit, y répondit ainsi : « La perte de l'impôt est pour moi compte, les marchandises resteront à la princesse, les soufflets à celui qui les a reçus. Quant au déshonneur supposé, je l'efface à la requête du plaignant, il est nul de fait ; car la belle main d'une jolie femme ne sauroit imprimer aucun déshonneur sur la face d'un commis des douanes. »

DOUBLE SENS. Un Allemand qui apprenoit le français, vit dans son dictionnaire que *juste* & *équitable* étoient synonymes : il essaya des bottes qui le génoient : *Voilà*, dit-il, des bottes un peu trop *équitables*.

DOMINO. Dans un de ces bals magnifiques donnés à Versailles, où les rafraichissemens de toute espèce ne manquoient point, on vit un maître en domino de taffetas jaune qui vint à un buffet, où il demanda une langue fourrée & une bouteille de vin de Champagne, qu'il expédia avec beaucoup de diligence & de promptitude. Un quart d'heure après, arrive le même domino, & la langue & la bouteille qui avoient été trouvées bonnes, disparaissent avec une égale promptitude. Quelque temps après, le même domino montre encore le même appétit. Cette cérémonie se répéta jusqu'à neuf fois, & il parut si étrange qu'un seul homme pût avoir cette fois & cette faim dévorante, qu'on le remarqua & qu'on le suivit. L'énigme fut bientôt expliquée. On découvrit que ce domino étoit une compagnie de cent suisses qui se relevoient l'un après l'autre, à la faveur du domino qu'ils avoient en commun, pour aller au buffet. On s'amusa beaucoup du domino jaune & de son bon appétit.

DOUTE. L'homme qui se refuse au doute ; dir un auteur moderne, est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandoit un jour à un des plus savans hommes de la Perse, comment il avoit

"quis tant de connoissance : « En demandant sans peine, répondit-il, ce que je ne savais pas. »

Intérogéant un jour un philosophe, dit le poète Sady, je le pressois de me dire de qui il avoit tant appris. « Des aveuils, me répondit-il, qui ne lèvent point le pied sans avoir auparavant s-nié avec leur hâton le terrain sur lequel il vont l'appuyer. »

DOUVRES. Le château de *Douvres* est situé sur un rocher de craye fort élevé & étendu vers la mer; on l'appelloit autrefois la clef de l'Angleterre. Avant l'usage du canon on le regardoit comme imprenable; mais à présent il ne soutiendrait pas huit heures de siège.

On prétend que Jules César a bâti ce château, & qu'il est le *Dubia* des Romains. On y fait voir une grosse trompette de cuivre de Corinthe, qu'on assure avoit été conservée depuis ce temps. Un parti dont on tenoit l'étonnante profondeur, semble confirmer l'opinion où l'on est qu'il y a eu jadis en cet endroit une colonie Romaine.

Le fameux canon dont les états d'Utrecht firent présent à la reine Elisabeth, est déposé dans l'arsenal de *Douvres*: c'est ce qu'on appelle son p-fiolet de poche; mais comme ce canon est trop long & partout de la même grosseur, il n'est d'aucun usage. C'est la plus longue pièce de canon de fonte qui soit dans l'univers.

DRACON, législateur Athénien, mort vers 660 ans avant J. C. On demanda un jour à *Dracôn* pourquoi il avoit ordonné une peine capitale pour toutes les fautes : « C'est, répondit-il, parce que les plus petites m'ont paru dignes de mort, & que que je n'ai pu trouver d'autre punition pour les plus grandes. »

DRUSUS. La maison de *Drusus*, fameux Romain, qui fut tribun du peuple, & qui mérita le titre de protecteur du sénat, étoit ouverte de plusieurs côtés, de manière que les voisins pouvoient voir ce qui s'y faisoit. Un architecte s'offrit de réparer ce défaut pour cinq mille écus. « Je vous en donnerai dix mille, » répondit *Drusus*, si vous pouvez faire en sorte que ma maison soit ouverte de toutes parts, & que non-seulement les voisins, mais encore tous les citoyens puissent voir tout ce qui s'y passe. »

DRYDEN, (Jean) poète anglais, né en 1631, mort en 1701.

Dryden étoit persuadé que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. & qu'il

n'inspire que des sentimens vertueux dans un cœur élevé & magnanime. Un teigneur anglais reprochoit à ce poète que dans une de ses tragédies, *Cléomènes* s'amousoit à causer tête-à-tête avec son amante, au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. « Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune lord, je fais mieux mettre le temps à profit. » Je le crois, répliqua *Dryden*, mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros.

Le duc d'Albemarle passant un soir dans une rue de Londres, aperçut le p-cte *Dryden* qui se retirait secrètement d'un en-hait suspect : *D'où venez-vous, monsieur le poète ?* lui cria-t-il. *Dryden*, continuant son chemin, lui répondit : *Supprimez les qualités, mylord; la nuit je voyage incognito.*

DU BELLAY, (Joachim) né en 1534, mort en 1560.

Ce poète fut surnommé dans son temps l'*Ovide François*. Il aimoit une jeune fille d'Angers nommée *Viole*, & qu'il célébra sous le nom d'*Olive*. Il fit pour elle cent-quinze sonnets.

DUBOIS, (Guillaume) né à Brive la Gaillarde, le 6 septembre 1656, mort à Versailles, le 19 août 1723, fils d'un apothicaire. Il se maria dans sa province, quitta sa femme, & vint chercher fortune à Paris. Il entra d'abord au service du curé de Saint-Eustache, il devint ensuite secrétaire des études du duc de Chartres, il prit alors le petit collet, & se fit des amis & des protecteurs dans la maison de Monsieur, frère du roi : il fut enfin déclaré précepteur du jeune prince.

L'abbé *Dubois*, dit le duc de Saint-Simon, étoit un petit homme maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie d'esprit, qui étoit en plein ce que M. le régent appela lui-même un *roué*. Tous les vices sembloient combattre en lui à qui en demeurerait le maître; ils y faisoient un bruit & un combat continuel entre eux.

Le mensonge le plus hardi, ajoute le duc de Saint-Simon, lui étoit tourné en nature avec un air simple, droit, sincère, souvent honteux. Il auroit parlé avec grace & facilité, si dans le dessein de pénétrer les autres en parlant, & la crainte de s'avancer plus qu'il ne vouloit, il ne se fût accoutumé à un bégayement fâcheux qui le déparait, & qui redoublait quand il fut arrivé à des choses importantes, en sorte qu'il devint insupportable, & quelquefois inintelligible.

Le chevalier de Lotzaine se servit de *Dubois* pour obtenir

obtenir le consentement si désiré du roi pour le mariage de mademoiselle de Blois, sa fille naturelle, avec le duc de Chartres.

Dubois osa demander l'archevêché de Cambrai au duc d'Orléans régent, son élève, qui ne put résister à ses sollicitations.

Au refus de l'Archevêque de Paris, *Dubois* va dans le diocèse de Rouen, & dans la même matinée, M. de Bresson, évêque de Nantes, lui confère le sous-diaconat, le diaconat, & la prêtrise. De là il revient en poste au conseil de régence.

Peu de jours après il est sacré avec la plus grande pompe, au Val-de-grâce par le cardinal de Rohan.

Il ne tarda point à obtenir la pourpre Romaine. *Dubois* avoit une telle tougue, dit le duc de Saint-Simon, qu'elle lui faisoit faire quelquefois le tour entier & redoublé d'une chambre, courant sur les tables & les fauteuils sans toucher les pieds à terre.

Madame de Conflans, nommée gouvernante des filles de M. le duc d'Orléans régent, fut excitée d'aller faire une visite au cardinal *Dubois*, principal ministre. Le cardinal la voyant, s'avança, & lui demanda vivement ce qu'elle vouloit : « Monseigneur, lui dit-elle. — Oh ! monseigneur, » interrompit le cardinal, cela ne se peut pas. « Monseigneur, vous en encore dire madame de Conflans pour expliquer qu'elle ne demandoit rien. » Le cardinal lui sût les deux pointes des épaules, la revire, la pousse du poing par le dos : « Et allez, dit-il, & me laissez en repos. » Elle pensa tomber plate, & s'enfuit en luit, pleurant à chaudes larmes, & arrive en cet état chez madame la duchesse d'Orléans, à qui, à travers ses sanglots, elle conte son aventure.

Le duc de Saint-Simon conte cette autre anecdote du cardinal *Dubois* : « Il mangeoit tous les soirs un poulet pour son souper, & seul. Je ne sais par qui le méprise, ce poulet fut oublié un soir. Comme il fut prêt de se coucher, il s'avisa de son poulet, sonna, tempêta après les gens, qui accoururent, & qui l'écouèrent froidement. Il fut bien étonné qu'ils lui répondirent tranquillement qu'il avoit mangé son poulet ; mais que s'il lui plaisoit, ils en alloient faire mettre un autre à la broche. — Comment, dit-il, j'ai mangé mon poulet ? » L'affertun hardie & froide de les gens le persuada, & ils se moquèrent de lui.

Ce cardinal ministre avoir pris pour secrétaire particulier un nommé Venier, qu'il avoit détaché de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, où il étoit frère convers ; & cet homme régloit les

Encyclopédiana.

affaires avec beaucoup d'esprit & d'intelligence. Un matin que Venier étoit avec le cardinal, cet étrange ministre demanda quelque chose qui ne se trouva pas sous sa main, le voilà à jurer, à blasphémer, à crier à pleine tête contre ses commis, à dire que s'il n'en avoit pas assez, il en prendroit vingt, trente, cinquante, cent, & à faire un vacarme épouvantable. Venier lui répondit tranquillement : « Monseigneur, prenez un seul commis de plus, & donnez lui pour emploi unique de jurer & de tempêter pour vous, & de tout ira bien, vous aurez beaucoup de tems de reite, & vous vous trouverez bien servi. » Le cardinal se mit à rire, & s'appaia.

Dubois, prêtre, archevêque, cardinal, étoit marie, & avoit encore sa femme vivante ; il la paya bien pour se taire ; mais crainte d'une indiscretion, il parvint, par le secours & les soins de Breuill, intendant de Limoges, de faire arracher le feuillet du registre des mariages où il étoit inscrit, & d'enlever la minute de son contrat. La femme n'osa rien dire du vivant de son mari, & ne vint à Paris qu'après sa mort. Le frère du cardinal lui donna une partie de sa succession, qui étoit imminente.

Le revenu connu de ce ministre se montoit à 1 million 555 mille livres. L'Angleterre lui faisoit une pension de 980 mille livres.

Il mourut sans secours spirituels, après une opération très-douloureuse à la vessie.

DUCANGE, (Charles) né à Paris, mort en 1683.

Ducange fit venir un jour quelques libraires dans son cabinet, & leur montrant un vieux coffre, qui étoit placé dans un coin, il leur dit, qu'ils y pourroient trouver de quoi faire un livre ; & que s'ils vouloient l'imprimer, il étoit prêt à traiter avec eux. Ils acceptèrent l'offre ; mais s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouvèrent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étoient pas plus grands que le doigt, & que qui paioissoient avoir été déchirés, parce qu'ils n'étoient plus d'aucun usage. *Ducange* tira de leur embarras, & les assura de nouveau que son manuscrit étoit dans le coffre. Enfin l'un d'eux ayant considéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques qu'il reconnut pour le travail de M. *Ducange*. Il s'aperçut de même qu'il ne lui seroit pas impossible de les mettre en ordre, parce que commençant toutes par le mot que le savant auteur entreprenoit d'expliquer, il n'étoit question que de les ranger suivant l'ordre alphabétique. Avec cette clé, & sur la connoissance qu'il avoit de l'érudition de M. *Ducange*, il ne balança point à faire marché pour le coffre, & pour toutes les richesses qui étoient dedans.

Ccc

Ce traité fut conclu sans autre explication; & telle est, dit-on, l'origine du Glossaire.

Un étranger qui voyageoit en France, cherchoit à y connoître les savans qui avoient le plus de réputation & demanda à qui il devoit s'adresser pour s'instruire de l'ancienne histoire de France. On lui indiqua *Ducange*, il va le trouver & lui apprend le sujet de sa visite. *Ducange* qui disoit que pour faire des ouvrages tels que les siens, il ne failloit que des yeux & des doigts, répondit à cet étranger: la manière sur laquelle vous venez me consulter n'a jamais fait l'objet de mes études. Je n'en sai que ce que j'ai retenu en lisant les ouvrages dont j'avois besoin pour composer mon dictionnaire de la basse latinité. Pour trouver ce que vous cherchez, allez voir Dom Mabillon. L'étranger crut ce qu'on lui dit, & va chez le savant bénédictin, qui lui dit: on vous a trompé quand on vous a adressé à moi; cette manière n'a point été celle de mes études, je n'en sai que ce que j'en ai appris en lisant les ouvrages dont j'avois besoin pour composer l'histoire de mon ordre. Pour trouver un homme capable de vous satisfaire, allez trouver *Ducange*. C'est lui-même qui m'envoie à vous, répliqua l'étranger. Il est mon maître, poursuivit Dom Mabillon, cependant si vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sai.

Ducange quittoit librement & à toute heure ses livres pour recevoir ses amis. C'est pour mon plaisir, disoit-il, que j'étudie, & non pour faire peine à personne.

DUCATS. Des ambassadeurs de Hollande à la cour de France étoient invités à dîner par un ministre des finances. On servit au dessert du fromage de Hollande; & comme on parloit de ce pays-là, & de ce qu'il produit, ce ministre, en montrant le fromage, dit en s'adressant à ces ambassadeurs, que c'étoit du fruit de leur pays. C'étoit une espèce de raillerie de la Hollande; les ambassadeurs s'en aperçurent, & l'un d'eux prit une poignée de ducats, & la jeta au milieu de la salle, en disant: *En voilà aussi.*

DU CHATELET, (Paul Hay) né en Bretagne l'an 1592, mort en 1636.

M. du Chatelet fut le premier qui lut un discours à l'académie française, suivant le réglemant qu'on fit alors. Quoiqu'il fût accoutumé à parler en public, il assura que jamais assemblée ne lui avoit paru plus redoutable que celle de l'académie, & il se servit de la permission que le réglemant donnoit à tous les académiciens de lire leurs harangues au lieu de les prononcer.

Lorsqu'on fit le procès à M. de Bouville,

du Chatelet composa pour lui un factum qui fut trouvé également éloquent & hardi. Le cardinal de Richelieu lui ayant reproché, que c'étoit condamner la justice du roi: Pardonnez-moi, dit-il, c'est pour justifier sa miséricorde, s'il a la bonté d'en user envers un des plus vaillans hommes de son royaume.

Un jour qu'il étoit avec M. de Saint-Pruil, qui sollicitoit auprès du roi la grâce du duc de Montmorenci, & qu'il témoignoit beaucoup de chaleur pour cela, le roi lui dit: Je pense que M. du Chatelet voudroit avoir perdu un bras pour sauver M. de Montmorenci. Il répondit: Je voudrois, sire, les avoir perdus tous deux, car ils sont inutiles à votre service, & en avois sauvé un qui vous a gagné des batailles & qui vous en gagneroit encore.

Du Chatelet, au sortir de la prison où il avoit été mis pour n'avoir pas voulu être un des commissaires du maréchal de Mairiac, alla à la messe du roi, qui ne le regardoit point, & assés étoit, ce semble, de tourner la tête d'un autre côté, comme par quelque espèce de honte de voir un homme qu'il venoit de maltraiter; il s'approcha de M. de S. Simon, & lui dit: Je vous prie, monsieur, de dire au roi que je lui pardonne de bon cœur, & qu'il me fasse l'honneur de me regarder. M. de S. Simon le dit au roi, qui en rit & le carêla ensuite.

Lorsque *du Chatelet* fut sorti de prison, le cardinal de Richelieu, dont il avoit fait presque toutes les apologies, lui fit quelque excuse sur sa défection: Je fais, lui répondit-il, grande distinction entre le mal que vous éminence faites, & celui qu'elle permet, & je n'en ferai pas moins attaché à son service.

DU CHATELET (Madame). Cette dame savante & très-spirituelle voyant son ami Voltaire triste & ne dilant mot depuis quelques jours, dit à la compagnie qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir: « Vous ne le devinciez pas, mais je le fais. Depuis trois semaines on ne s'entretient dans Paris que de l'exécution d'un fameux voleur mort avec beaucoup de bruit; cela ennuie M. de Voltaire, à qui on ne parle plus de sa belle tragédie. Il en veut au tout, ajouta-t-elle en plaisantant ».

DUCHÉ DE VANCY (Joseph-François) né en 1666, mort en 1704.

Son pere le fit élever avec soin, mais ce fut tout son heritage. La médecine de sa fortune le fit poète. La marquise de Mainrenon ayant vu quelques uns de ses essais, le choisit pour fournir des poésies sacrées à ses devoirs. Les de Saint-Cyr. Cette dame le recommanda si fort à M. de Pontchartrain, secrétaire d'état, qu'il le mit, pre-

nant le poëte pour un homme considérable. alla lui rendre visite. *Duché*, voyant entrer chez lui un secrétaire d'état, crut qu'on alloit le conduire à la baillie; mais il fut bientôt rassuré par les politesses du ministre. *Duché* les méritoit : il avoit autant de douceur dans le caractère, que d'agrément dans l'esprit; Rousseau & lui faisoient ensemble les charmes des sociétés où ils se trouvoient. Mais l'impression que faisoit *Duché*, quoique moins vive d'abord, étoit plus durable.

Duché avoit le talent de décrire parfaitement, & toutes les dispositions nécessaires pour devenir un excellent acteur. Plusieurs personnes ont assuré qu'il n'y avoit rien de comparable à la façon dont il rendoit plusieurs rôles des pièces de Molière, qu'ils lui ont vu jouer chez quelques particuliers, avec son ami Rousseau le poëte, qui possédoit le même talent.

DUCLOS, mort en 1773. Il fut secrétaire perpétuel de l'académie Française. On a recueilli plus d'une observation profonde des enriens de *Duclos*. En parlant un jour du caractère de notre nation, il dit : « Les Français sont le seul peuple qui puisse perdre ses mœurs sans se corrompre. »

Tout le monde sait que M. Lemièrre, avant de travailler pour le théâtre, a gagné plusieurs prix de suite à l'académie française. *Duclos*, secrétaire perpétuel, en donnant la médaille au vainqueur, en 1753, lui dit : « Monsieur, elle est un peu légère de poids; l'année prochaine elle sera plus forte. »

Duclos étoit à la tête d'une secte qui avoit conspiré contre la poésie, sous prétexte que les vers n'étoient bons qu'à gâter la pensée. Quand il se trouvoit forcé à louer des vers, il disoit : « cela est bon comme de la prose. »

Duclos a dit plus d'une fois à ses amis : « quand je dine à Versailles, il me semble que je mange à l'office. On croit voir des valets qui s'entrevoient de ce que font leurs maîtres. »

DUEL. Le duel n'est pas une institution d'honneur, comme le militaire le veut faire accroire, mais une mode affreuse & barbare, qui a pris naissance dans la Scandinavie, partie de l'Europe qui comprenoit le Dannemarck, la Suède & la Norwège. Les peuples de ces contrées étoient autrefois d'une férocité extrême; ils vivoient sans lois, sans discipline, sans aucun esprit de société; ils mettoient toutes leurs vengances à la pointe de leur épée, & ne connoissent point d'autre justice que la force. C'étoit par le fer qu'ils soutenoient leurs prétentions, & vuidoient leurs querelles. Ils faisoient battre les contestans, & donnoient gain de cause à celui qui remportoit la victoire. Ces peuples s'étaient précipités comme

un torrent, en Italie, en Espagne & dans les Gaules, leur fureur naturelle les y suivit; ils y apportèrent l'usage du duel : la France l'adopta sous le règne des successeurs de Clovis; on le regarda du temps de Charlemagne, comme un moyen sûr pour distinguer l'innocent du coupable : c'est ce qu'on appelloit l'épreuve du duel.

Le combat de Gui Chabot de Jarnac, & de François Vivonne de la Chataignerie, a été le dernier duel autorisé. Ce combat se fit dans la cour du château de Saint-Germain-en-Laye, le 10 Juillet 1547, sous le règne de Henri II. Jarnac avoit donné un démenti à la Chataignerie. Celui-ci le dénia au combat. Le roi le permit, & voulut en être spectateur; il se flattoit que la Chataignerie, qu'il aimoit, emporteroit l'avantage; mais Jarnac, quoiqu'affoibli d'une fièvre lente qui le consumoit, le renversa par terre d'un revers qu'il lui donna sur le jarret, & qu'on a appelé depuis, le coup de Jarnac. On sépara les combattans; mais le vaincu, inconsolable d'avoir reçu cette honte à la vue du roi, ne voulut jamais que les chirurgiens bandassent sa plaie; il mourut quelques jours après. Henri fut si touché, qu'il jura solennellement de ne plus permettre de semblables combats. Dans les additions aux *Mémoires de Castelnau*, on a rapporté les cartels de la Chataignerie & de Jarnac.

Le duc de Chatillon-Coligny, ayant eu quelque démêlé avec le duc de Guise, le fit appeler en duel; ce prince l'accepta. Ils se battirent à la place Royale, & le duc de Guise ayant eu de l'avantage fut Chatillon, il lui donna un coup de revers de son épée sur le visage, plus pour le marquer que pour le blesser, en lui disant qu'il vouloit lui faire porter des marques d'un prince : Cet affront entra si avant dans l'esprit du duc de Chatillon, qu'il résolut de ne pas y survivre, & chercha l'occasion de se faire tuer, qu'il trouva au siège de Charenton pendant le blocus de Paris.

Henri III & les rois successeurs ont publié les édits les plus sévères contre le duel. La France crut sur-tout cette sanglante coutume abolie sans retour, à la vue des ordonnances foudroyantes de Louis XIV contre les duellistes. L'abolissement du duel fut célébré en prose & en vers dans les harangues publiques & dans les discours particuliers. C'est dans ces circonstances que le duc de Navailles refusa de se battre contre le comte de Soissons. La comtesse épouse de ce dernier, & surintendante de la maison de la reine mère, étoit en dispute avec la duchesse de Navailles, dame d'honneur de cette reine, par rapport à leurs fonctions. Le roi porta un jugement qui parut favorable à la duchesse. La douleur de la comtesse fut si vive, que le comte son mari propola le duel au duc, Ccc

de Navailles, qui refusa de l'accepter. Les prédicateurs profitèrent de cette disposition des esprits, pour s'élever avec force contre ces sortes de combats. Un jour que le maréchal de la Force avoit assisté à'un de ces sermons, il en fut si touché, qu'il protesta en s'écriant que si on lui faisoit un appel, il ne l'accepteroit pas.

Gustave Adolphe, le conquérant du Nord, regarçoit, ainsi que Louis XIV, les combats particuliers comme la ruine de la discipline: dans le dessein d'abolir dans son armée cette coutume barbare, il avoit prononcé la peine de mort contre tous ceux qui se battoient en *duel*. Quelque temps après que cette loi eut été portée, deux officiers supérieurs, qui avoient eu quelque démêlé ensemble, demandèrent au roi la permission de vider leur querelle l'épée à la main. Gustave fut d'abord indigné de la proposition; il y consentit néanmoins; mais il ajouta, qu'il vouloit être témoin du combat, dont il assigna l'heure & le lieu. Il s'y rend avec un corps d'infanterie qui environne les deux champions. Ensuite il appelle le bourreau de l'armée, & lui dit: « Dans l'instant qu'il y en aura un » de tué, coupe devant moi la tête à l'autre. » A ces mots les deux officiers restèrent quelque temps immobiles; mais reconnoissant bientôt la faute qu'ils avoient faite, ils se jetèrent aux pieds du roi, lui demandèrent pardon, & se jurèrent l'un à l'autre une éternelle amitié.

Il a été vérifié par les registres de la chancellerie, que depuis l'avènement de Louis XIV à la couronne, jusqu'à la vingtième année de son règne, il avoit expédié seul, mille lettres de grâces ou d'abolition pour cause de *duel*.

Malte est peut être le seul pays du monde où le *duel* soit permis par la loi. Cet établissement est originairement fondé sur les principes romanesques de la chevalerie; l'abolition du *duel* n'a jamais pu être d'accord avec ces principes; on y a mis cependant des restrictions qui en diminuent beaucoup les abus: elles sont assez curieuses. Les combattants sont obligés de décider leur querelle dans une rue particulière de la ville, & s'ils osent se battre ailleurs, ils sont suivis à la rigueur des lois. Ce qui n'est pas moins singulier & leur est plus favorable, c'est qu'ils sont contrainits, sous les peines les plus sévères, de remettre leur épée dans le fourreau, lorsqu'une femme, un prêtre, ou un chevalier le leur ordonne. On sent qu'au milieu d'une grande ville, le *duel* soumis à ces restrictions, ne peut presque jamais être bien meurtrier.

DUELS JUDICIAIRES. S'il arrivoit que des femmes acceptassent les duels qu'on nommoit judiciaires, voici comme cela se passoit:

On creusait une fosse à deux pieds & demi de terre, & large de trois pieds. L'homme qui étoit dans le cas de se battre avec une femme, étoit obligé de descendre dans cette fosse, autour de laquelle on formoit un cercle de dix pieds de diamètre, hors duquel il n'étoit pas permis de sortir. A l'égard des armes dont se servoient les champions, on leur donnoit trois gros bâtons, longs d'une aune à chacun; ceux de la femme étoient armés d'une courtoise, au bout de laquelle il y avoit une pierre d'une livre. Si l'homme, en voulant frapper la femme, au lieu de la rencontrer, touchoit à terre, il perdoit un de ses bâtons, il en étoit de même pour la femme, lorsque voulant porter son coup, elle frappoit la terre. Le plus mal-adroit, ou celui qui perdoit le premier les trois bâtons, étoit reconnu pour coupable; il dépendoit du vainqueur de faire exécuter la sentence de mort, & les lois condamnoient l'homme à avoir la tête tranchée, ou la femme, à être enterrée vivante.

DUFRESNY, (Charles-Rivière) né à Paris en 1648, mort dans la même ville en 1724.

Son grand père étoit fils d'une jardinière d'Annet, appelée la belle jardinière, & pour laquelle Henri IV avoit eu de l'inclination; aussi Dufresny passoit pour être petit fils de ce prince, & lui ressembloit. Nous avons de cet auteur, des comédies, des amusemens sérieux & comiques, des nouvelles historiques, &c.

Beaucoup de feu & de vivacité, un goût naturel, un esprit plein d'enjouement, dédommagèrent Dufresny d'une étude opiniâtre à laquelle il étoit incapable de se livrer. Il a peint les mœurs & les ridicules de son siècle avec décence, avec finesse, avec légèreté; & si ses comédies sont inférieures à celles du père de notre théâtre, il y en a très-peu où l'on ne rencontre des scènes singulières & piquantes. Voluptueux, mais sans libertinage, il chercha à se procurer toutes les aïssances de la vie. Dufresny ne connoissoit point de lendemain; il dépensoit l'argent à mesure qu'il le recevoit. Il étoit valet de chambre de Louis XIV, & ce prince qu'il aimoit, lui avoit accordé plusieurs grâces, entre autres le privilège de la manufacture des glaces que l'on se proposoit d'établir. Dufresny, pressé de satisfaire à quelque caprice, céda ce privilège pour une somme assez modique. Le temps vint de le renouveler, & le roi ordonna aux nouveaux entrepreneurs de donner à Dufresny trois mille livres de pension viagère, dont le poète dissipateur reçut le remboursement. Le roi ayant appris ce dernier trait de la conduite de Dufresny, ne put s'empêcher de dire: je ne suis point assez puissant pour l'enrichir.

Dufresny quitta la cour après avoir vendu toutes ses charges. La contrainte de Versailles ne pouvoit

s'accorder avec son amour pour l'indépendance. Il se fixa à Paris, où il avoit des appartemens dans différens quartiers. Dès qu'il pouvoit soupçonner qu'il étoit connu dans l'un de ces quartiers, il le quittoit aussi-tôt.

Dufresny ne prit point parti dans la querelle sur les anciens & sur les modernes; mais il fit assez entendre ce qu'il en pensoit, lorsqu'il dit dans le *mercure* de France, dont il avoit la direction: « En voyant Homère à travers vingt-six siècles, imaginez-vous voir de loin une femme à travers un brouillard épais. Quelqu'un qui en seroit devenu amoureux par accident, auroit beau vous crier: voyez-vous la délicatesse de ses traits, la douce vivacité de ses yeux, la nuance imperceptible des lys & des roses de ce teint délicat? Eh! morbleu, répondriez-vous à cet amant enthousiaste, comment voulez-vous que j'en juge à travers un tel brouillard. »

Quelqu'un disoit à *Dufresny*: pauvreté n'est pas vice; c'est bien pis, répondit-il.

Ce poëte qui avoit renvoyé la fortune autant de fois qu'elle s'étoit présentée, se voyoit, dans le temps du système, sans ressources. Il imagina de présenter ce placet au duc d'Orléans, régent. « Monseigneur, il importe à la gloire de votre altesse royale qu'il reste un homme assez pauvre pour retracer à la nation l'idée de la misère dont vous l'avez tirée; je vous supplie de ne point changer mon état, afin que je puisse exercer cet emploi. » Le prince mit *à bas*, & donna ordre à *Law* de compter deux cents mille francs à *Dufresny*. C'est même de cet argent qu'il fit bâtir cette belle maison, qu'il appella la maison de *Pléne*.

Dufresny ayant reçu un jour une somme assez considérable, courut chez un ami aussi dissipateur que lui, ils tirent conseil sur ce qu'ils feroient de cet argent. Après de mûres délibérations, ils arrêtèrent qu'ils se feroient habiller, & que le reste seroit employé à faire un repas dont il seroit parlé. Leurs emplettes faites, ils se rendirent chez un traiteur, à qui ils ordonnèrent de leur tenir prêts pour le lendemain une prodigieuse quantité d'œufs frais, cinq nœuds d'épaules de veau & une centaine de carpes. La singularité de cette demande surprit le traiteur, il ne put s'en pêcher de rire & de leur demander s'ils voulaient traiter un régime. *Dufresny* lui répondit, l'argent à la main, de ne s'embarasser de rien. Le traiteur envoya dès le point du jour aux barrières acheter tous les œufs frais dont il avoit besoin; il se munit aussi des épaules de veau & des carpes qu'on lui avoit demandées. *Dufresny* & son ami se rendirent chez le traiteur à l'heure dite; ils se firent faire un potage de petit lait des œufs frais; ils ne prirent des épaules de veau qu'un petit morceau

délicat, & des carpes que les langues, dont on leur fit un ragout aux coulis de perdreux & d'écrevisses. Ils firent donner aux pauvres le surplus des carpes & des épaules de veau.

Dufresny avoit, pour l'art de construire les jardins, un génie singulier, & approchant de ce que nous nommons jardins anglais. Il ne travailloit avec plaisir que sur un terrain irrégulier & inégal. Il lui falloit des obliques à vaincre; & quand la nature ne lui en fournissoit pas, s'en donnoit à lui-même, c'est-à-dire, que d'un emplacement régulier & d'un terrain plat il en faisoit un montueux, afin, disoit-il, de varier les objets en les multipliant, & de garantir des vues voisines, en leur opposant des élévations de terre qui seroient en même temps de belvédères. Tels étoient, dit-on, les jardins de Mignaux, près de Poissy; tels sont encore ceux qu'il a faits dans le faubourg Saint-Antoine, pendant les dix dernières années de sa vie, dont l'un est connu sous le nom du *Moulin*, & l'autre qu'il appelloit le *Chemin-Creux*. On connoit aussi la maison & les jardins de l'abbé Pajot, près de Vincennes; & par ces différens morceaux, on peut juger du goût & du génie de *Dufresny* dans ce genre.

Louis XIV ayant pris la résolution de faire faire à Versailles des jardins dont la grandeur & la magnificence surpassassent tout ce qu'on auroit vu de même imaginé jusqu'alors, lui demanda des dessins. *Dufresny* en fit deux différens. Ce prince les examina, & les compara avec ceux qu'on lui avoit présentés; il en parut content, & ne les refusa que par l'excessive dépense dans laquelle l'exécution l'auroit engagé. Ce monarque, qui aimoit les arts, & qui les avoit portés à leur plus haut degré de perfection, par les récompenses dont il prévenoit ceux qui s'y distinguoient, accorda à *Dufresny* un brevet de contrôleur de ses jardins.

DUFRESNOY, (Charles Alphonse) né à Paris l'an 1611.

Dufresny étoit fils d'un célèbre apothicaire, qui, voulant élever son fils au-dessus de son état, le proposoit d'en faire un médecin; mais le jeune homme, par un singulier rapport de goût & d'humeur avec Pierre Mignard, n'avoit de penchant que pour la poésie & pour la peinture, & se décida même en faveur de ce dernier art, malgré les oppositions de ses parens, qui l'accusoient de vouloir embrasser un métier. Afin de se soustraire à leur mauvaise humeur, *Dufresny* se rendit en Italie, & fut contrainct, pendant deux ans, de ne se nourrir, à Rome, que de pain & de fromage, jusqu'à l'arrivée de Mignard.

DUGUAY-TROUVIN, (René) né à Saint-Malo le 10 juin 1673, d'une famille de négocians, mort à Paris le 27 septembre 1736.

Duguay-Trouin avait une de ces physionomies qui annoncent ce que sont les hommes, & la sienne n'avait rien que de grand à annoncer. Il étoit d'une taille avantageuse & bien proportionnée, & il avoit pour tous les exercices du corps un goût & une adresse qui l'avoient servi dans plusieurs occasions.

Duguay-Trouin a laissé des mémoires utiles, où l'on peut voir le détail de tous les combats auxquels il eut part. La plus importante de ses expéditions, & celle qui est la plus connue, est la prise de Rio-Janeiro en 1711. Elle fit grand bruit en Europe, tant par la hardiesse de l'entreprise que par la vigueur de l'exécution. Lorsque cet officier revint en France, chacun s'empressoit de le voir, & le long des routes le peuple s'attroupoit autour de lui. Un jour qu'une grande foule étoit ainsi assemblée, une dame de distinction vint à passer; elle demanda ce qu'on regardait; on lui dit que c'étoit Duguay-Trouin; alors elle s'approcha, & perça elle-même la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin put étonné: *Monsieur, lui dit-elle, ne soyez pas surpris; je suis bien aise de voir un héros en vie.*

Cet illustre guerrier regardoit la discipline militaire comme l'âme de la guerre, & le gage assuré des victoires. Jamais il ne souffrit, sous quelque prétexte que ce fût, qu'on éludât les ordres qu'il avoit donnés.

Cet homme qui paroissoit si sévère, si dur même envers ceux qui servoient sous lui, étoit néanmoins leur meilleur ami. Ayant obtenu en 1707 une pension de Louis XIV pour une action d'éclat, il écrivit au ministre pour le prier de faire tomber cette pension à son capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée dans l'action. *Je suis trop récompensé, ajouta-t-il, si j'obtiens l'avancement de mes officiers.*

Le roi lui avoit accordé des lettres de noblesse en 1709, & dans ces lettres il lui tend ce témoignage, que depuis qu'il servoit dans la marine il avoit pris plus de trois cents navires marchands, & vingt vaisseaux de guerre ou corsaires ennemis. Ses armoiries avoient pour devise: *Dedit hæc insignia virtus.*

Louis XIV se plaçoit à entendre de la propre bouche de Duguay-Trouin, le récit de ses actions. Un jour cet officier faisoit à ce monarque le récit d'un combat où il commandoit un vaisseau nommé la *Gloire*. Jordonnai, dit-il, à la *Gloire* de me suivre. *Elle vous fut fidèle*, reprit Louis XIV.

DU GUESCLIN. (Bertrand) Dès son enfance, le fameux *Bertrana Du-Guesclin* montrait tant d'ardeur pour les combats, qu'oubliant son rang & sa naissance, il en venoit quelquefois aux mains avec les enfans de la lie du peuple, qui avoient la réputation d'être les plus courageux & les plus robustes. L'après, un jour, avec son oncle dans une place publique, ils s'amusaient l'un & l'autre à regarder de jeunes garçons de la ville, qui s'exerçoient à la lutte. Un d'eux, plus adroit & plus robuste, les avoit tous vaincus. Les spectateurs le louoient à l'envi; & il se promenoit fièrement dans la carrière, en dédaignant ceux de son âge. *Du Guesclin* regardoit le jeune lutteur avec des yeux jaloux. Par malheur il échappa à son oncle quelque chose de favorable pour lui. *Du-Guesclin* alors le quitte; & son oncle, qui le voyoit à ses côtés, le voit aux mains avec le jeune homme qu'il testait dans le moment.

Le connétable *Du Guesclin*, à qui ses belles actions ont mérité les faveurs des trois rois Jean I, Charles V & Charles VI, avoit un souverain mépris pour l'argent: il n'en recevoit de la libéralité du roi, que pour le distribuer à ses soldats. Quoiqu'il se fût trouvé dans des occasions fréquentes d'accumuler de grands biens, il en laissa moins à sa famille qu'il n'en avoit reçus d'elle.

La ville de Rennes étoit assiégée par le duc de Lancastre, & sans un prompt secours, cette place importante alloit succomber sans les efforts des anglais. Le fameux *Du Guesclin* résolut de la sauver; une foule d'obstacles s'opposoit à son courage, il en triompha par l'accélération qu'il mit dans sa marche. Il prend cent hommes déterminés, qui ne respiroient que le sang & les combats. Il fait, en moins de douze heures, dix-huit lieues de chemin, arrive, à la pointe du jour à l'entrée du camp des anglais, & se dispose à le traverser. Tout y étoit encore enseveli dans le sommeil: la garde avancée veilloit seule. *Du Guesclin* fond sur ces soldats, les presse, les pousse & entre avec eux dans le camp. Une patie de sa troupe égorge ceux qui accourent aux cris des blessés. En même temps ils mettent le feu aux tentes: l'incendie se répand; & l'ennemi, nul en chemise, suit à la fois le fer & la flamme. Enfin, le vainqueur se voit aux portes de Rennes; qui lui font ouvertes à l'instant. Mais appercevant à quelque distance deux cent charrettes chargées de vivres pour l'armée ennemie, il attaque les anglais qui les défendoient, les met en fuite, & entre dans la ville à la tête de ce convoi, presque aussi utile à la place, que cette victoire inattendue & rapide.

Le 19 mai 1364, trois jours avant le sacre de Charles V, *Du Guesclin* qui commandoit une armée envoyée en Normandie contre les anglais;

voulant attirer l'ennemi au combat, & lui faire quitter un poste avantageux, feignit de décamper; les anglois le croyoient sûrs de la victoire, malgré les représentations d'un vieux capitaine qui leur disoit: « n'avez jamais oui dire que *Du Guesclin* n'eût daigné décamper, & que c'étoit une ruse ». Les françois reviennent fur leurs pas; *Du Guesclin* les animoit par ces paroles: « Pour Dieu! amis, souvenez-vous que nous avons un nouveau roi de France, que sa couronne suit aujourd'hui éternelle par vous: pour moi, j'espère donner au royaume général anglois pour étrenne de sa noble royauté ». L'événement fut conforme à ses vœux, & le héros eut le plaisir singulier de faire à son souverain un présent digne de sa bravoure.

DUMOULIN (Charles), né à Paris l'an 1500, mort en 1566.

L'affiduité de *Dumoulin* au travail étoit si extraordinaire, qu'il comptoit pour perdus tous les momens qu'il étoit obligé de donner aux besoins de la vie. C'étoit alors la coutume de prêter la barbe; mais quelques instances que ses amis lui fissent de se conformer à l'usage, il aima mieux se la faire raser, persuadé que cela lui emporteroit moins de temps que la peine qu'il auroit de la peigner, & de la rajuster tous les jours.

Un jour Christophe de Thou, qui étoit alors président au parlement, ayant dit à l'audience à *Dumoulin* quelques paroles dures & fâcheuses; les avocats allèrent trouver, & se plaignirent à lui par la bouche de François de la Poëte, leur doyen, de ce qu'il avoit offensé un de leurs collègues, qui étoit, dirent-ils, plus savant qu'il ne le seroit jamais. M. de Thou, bien loin d'être choqué d'une plainte si hardie, la prit en bonne part, & dit le lendemain à l'audience, que les paroles de fobhgeances qu'il avoit dites à *Dumoulin*, lui étoient échappées dans la chaleur du discours.

Dumoulin avoit une si grande opinion de son esprit, qu'il avoit coutume de mettre à la tête de ses consultations: *Moi qui ne cède à personne, & à qui personne ne peut rien apprendre.*

Dumoulin, en 1553, composa son commentaire sur les petites dates. Ce livre ayant été présenté au roi par Anne de Montmorency, alors maréchal, depuis comte de France, il lui dit: Sire, ce que votre majesté n'a pu faire & exécuter avec trente mille hommes, de contraindre le pape à lui demander la paix, ce petit homme l'a achevé avec un petit livre.

DUMOULIN. Ce fameux médecin aimoit beaucoup l'argent, & en recevoit beaucoup. Il sortoit un jour de voir un de ses malades qui l'avoit payé en monnoie blanche; comme la somme étoit un peu

forte, il l'avoit mise dans ses poches. Il n'eut rien de plus pressé en rentrant chez lui, & en montant ses escaliers, que de compter les écus qu'il avoit reçus; l'attention qu'il prêtoit à ce compte l'empêcha de voir un particulier qui se trouva sur le même escalier, & qui le connoissoit. Ce particulier lui dit en plaisantant: Attendez, monsieur *Dumoulin*, je vais vous chercher une chaise. *Dumoulin* le regarde, & lui répond d'un ris moqueur: Apprends, nigaud, qu'en est toujours à son aise, quand on compte son argent.

Il voyoit un jour avec M. Sylva, médecin non moins fameux que lui, mais plus instruit & moins intéressé, il voyoit, dis-je, un grand saineur qui étoit très-dangereusement malade, au point qu'à la dernière visite qu'ils lui firent tous les deux, il mourut entre leurs mains. Comme on ne s'attendoit nullement à une mort aussi prompte, elle donna lieu à beaucoup de murmures dans l'appartement, & sur-tout dans l'antichambre, où les domestiques se permettoient contre les deux médecins des propos, qui pouvoient avoir pour eux des suites très-fâcheuses. M. Sylva, qui naturellement étoit timide, eut peur, & fit part de ses craintes à M. *Dumoulin*, & finit par lui dire: *Par quelle porte sortiront-ils ? Dumoulin*, qui ne craignoit rien, pourvu qu'il fût payé, lui répondit: *Par la porte où l'on paye*, & sortit avec intrépidité de l'appartement, suivi de Sylva, qui étoit tout tremblant. Voilà ce qui s'appelle un trait de caractère; le suivant vaut bien celui-là.

Quand M. *Dumoulin*, qui avoit été protecteur, se fut confessé, un religieux dit à un autre qui lui demandoit des nouvelles: « Que » sa religion étoit bien malade, puisqu'elle étoit » abandonnée du plus grand médecin. »

Dumoulin étant à l'agonie entouré de plusieurs de ses confrères qui déplorent sa perte, il leur dit: Messieurs, je laisse après moi trois grands médecins. Ces docteurs eurent qu'il alloit les nommer, mais ils furent bien dérompés lorsque *Dumoulin* leur apprit que ces trois grands médecins de l'homme étoient l'eau, l'exercice & la diète.

DUNOIS. (comte de) Marie d'Enguien, femme d'Aubert de Cany, chevalier picard, & chambellan du duc d'Orléans, étant au lit de la mort, & ayant appelé cinq enfans qu'elle avoit, pour leur donner sa dernière bénédiction, elle leur déclara que l'un d'entr'eux étoit fils du duc d'Orléans, elle ne voulut pas le nommer: mais eut-eux d'apprendre cette vérité de la bouche de leur mère, ils la préférèrent si vivement, qu'elle leur dit que le bâtard adultérin

é-toit Jean, & le duc d'Orléans le reconnut en effet pour son fils.

On fait que ce fut ce bêtard qui, sous le nom de comte de *Dunois*, reconquit la France avec la pucelle d'Orléans, sous le règne de Charles VII, & qui mérita par ses belles actions d'avoir le rang & la dignité de prince. C'est la tige de la maison de Longueville, qui commença par un grand homme, & se finit par un insecte.

DUPERRIER avoit eu quelques succès dans la poésie latine ; & s'il se fit borné à ce genre de littérature, il eût pu mériter un rang distingué parmi les modernes qui se font appliqués à marcher sur les traces de *Virgile*. Mais il voulut figurer sur le Parnasse François ; & se distinguant par sa faiblesse, il osa prendre tout d'un coup *Mithras* pour modèle. Étonné lui-même de la grandeur de son audace, prenant déjà ses timides essais pour des chefs-d'œuvre, à peine avoit-il enfanté péniblement une tirade froide & monotone, qu'il la recevoit avec emphase à tous ceux qu'il rencontroit. Un jour il accompagna *Desfréaux* à l'église, & pendant toute la messe, il ne cessa de lui parler d'une ode qu'il avoit présentée à l'Académie française pour le prix de l'année 1676. « On m'a fait la plus grande injustice, répétoit-il. Oui, morbleu ! le prix m'étoit dû. Ah ! quelle ode ! » Eh ! qui m'a-t-on préféré ? Je veux vous la réciter. » *Desfréaux* ne savoit comment calmer son orgueilleuse effervescence. Il eut peine à la contenir durant l'élevation ; & la sonnette n'avoit pas cessé de se faire entendre, que reprenant la parole avec d'autant plus de véhémence qu'il s'étoit contraint un instant : « Croiriez-vous, » dit-il assez haut pour se faire regarder de tous les assistants, croiriez-vous qu'ils ont dit que mes vers étoient trop malherbiens ? »

Ce même *Duperrier* & *Sansault*, qui ne lui cédoient pas en amour-propre, parloient à qui feroit mixtus des vers latins. *Ménage*, qu'ils choisirent d'abord pour arbitre, ne voulut point juger cette modeste querelle. Ils s'en rapportèrent au père *Rapin*, qu'ils rencontrèrent au sortir d'une église, & qu'ils firent dépositaire de leur enjeu. Le bon jésuite leur reprocha leur vanité, méprisa leurs vers, & se retirant dans le temple, jeta dans le tronc des pauvres l'argent qu'ils lui avoient confié.

DUPERRON, Jacques Davy, cardinal) né dans la basse Normandie, en 1556, mort en 1618.

Il y eut une célèbre conférence au Louvre sur la religion : *Duperron* y prouva si bien la falsification des passages employés par Duplessis-Mornay contre la messe, que M. de Mornay couvert de confusion se retira à Saumur ; sur quoi on dit assez plaisamment, qu'il avoit abandonné tous

les passages de l'écriture sainte pour conserver celui de Saumur.

Le cardinal de Richelieu comparoit quatre des meilleurs écrivains de son temps aux quatre éléments : le cardinal de Berulle, au feu pour son élévation ; le cardinal *Duperron*, à la mer pour son étendue ; le père Coeffeteau, à l'air pour sa vaste capacité ; M. Duval, à la terre par l'abondance & la variété des productions.

Il est certain qu'on remarque mieux les graces & les défauts d'un ouvrage quand il est écrit d'un bon caractère, que s'il étoit d'un mauvais, & mieux aussi quand il est imprimé que s'il étoit écrit à la main. Aussi le cardinal *Duperron* qui n'épargnoit ni soin ni dépense pour ses livres, les faisoit-il toujours imprimer deux fois : la première pour en distribuer seulement quelques copies à des amis particuliers, sur lesquels ils pussent faire leurs remarques ; la seconde pour les donner au public, en la dernière forme où il avoit résolu de les mettre. Pour qu'ils ne fussent pas divulgués contre son gré de la première sorte, il n'y faisoit travailler que dans sa maison de Bagnollet, où il avoit une imprimerie exprès.

Un jour le cardinal *Duperron* en traitoit d'ignorant l'avocat général Servin. Il est vrai, monseigneur, lui répondit ce magistrat, que je ne suis pas assez savant pour prouver qu'il n'y a point de Dieu. Le cardinal demeura muet & confus : pour entendre cette réponse il faut savoir que *Duperron* entretenoit Henri III durant son dîner avoit eu l'audace de lui dire : Je viens de prouver qu'il y a un Dieu, mais demain, si votre majesté veut m'écouter encore, je lui prouverai qu'il n'y en a point du tout. De quoi le roi eut tant d'horreur qu'il le bannit pour jamais de sa présence.

Il avoit un si grand ascendant sur le pape Paul V, que ce pontife disoit ordinairement à ceux qui l'approchoient de plus près : « Prions » Dieu qu'il inspire le cardinal *Duperron*, car » il nous persuadera tout ce qu'il voudra. »

DUPRAT (Antoine) cardinal & chancelier de France, né à Iffoire en Auvergne, mort au château de Nantouillet, le 9 juillet 1555, à 72 ans.

Antoine Duprat, qui fut successivement maître des requêtes, premier président au parlement de Paris, chancelier de France, archevêque de Sens, cardinal & légat perpétuel en France, avoit commencé par être solliciteur de procès à Cognac, pour la comtesse d'Angoulême. Cette princesse lui crut assez de mérite pour lui confier la conduite de son fils, qui régna sous le nom de François I.

Duprat

Duprat dut sa fortune & son crédit à un trait hardi & singulier. Il s'aperçut que le comte d'Angoulême étoit amoureux & aimé de Marie, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre, femme jeune & belle de Louis XII, mari infirme, & qui étoit sans enfant. La reine ne trouvant pas dans l'hymen de quoi satisfaire sa passion, avoit accordé un rendez-vous à son amant. Le jeune prince enivré de sa bonne fortune, se glisse pendant la nuit par les détours d'un escalier dérobbé, & est près d'entrer dans l'appartement où il étoit attendu, lorsqu'un homme fort & robuste le prend entre ses bras, l'enlève & l'emporte interdit & furieux loin de ses plaisirs. Cet homme ne tarda point à se faire connaître; c'étoit Duprat, qui lui représenta avec vivacité combien il étoit imprudent de vouloir se donner lui-même un maître, & de sacrifier un trône au plaisir d'un moment. Le conseil étoit bon; le comte d'Angoulême en profita, & lorsqu'il fut roi, il combla d'honneurs & de biens son favori.

Les grands événements arrivés pendant son ministère, dans l'état & dans la religion, lorsqu'il étoit légat à Latere, ont donné lieu au proverbe : *il a autant d'affaires que le légat*. Il est le principal auteur de ce fameux concordat, passé entre Léon X & François I, qui abolit la *Pragmatic-sanc-tion*. Cet homme si versé dans la science des loix, n'en connoissoit point d'autres que ses intérêts & la passion du souverain. On lui a reproché avec justice d'avoir introduit la venalité des charges, d'avoir souvent divisé l'intérêt du roi d'avec le bien public, & d'avoir établi cette maxime si contraire à la liberté naturelle, qu'il n'est point de terre sans seigneur.

Les historiens n'ont pas dédaigné de transmettre à la postérité, son goût bisarre pour la chair d'ânon. Il donna sur cela, comme sur beaucoup d'autres choses, le ton à la cour, & l'ânon ne cessa d'être un mets exquis lorsque le ministre eut cessé de vivre. A force de boire & de manger, il étoit devenu si gros & si gras, qu'il falloit échanger sa table pour faire place à son ventre.

Cet illustre favori amassa des biens immenses. Devenu veuf, il se fit d'église pour s'enrichir encore davantage. Comme il ne cessait de demander de nouvelles grâces au roi, ce prince lui répondit par ce demi-vers de Virgile, qui faisoit allusion à son nom : *sus prava bibere*.

Des lettres patentes adressées à Duprat, portent cette singulière & peut-être unique souscription : *A notre très-cher & féal ami le cardinal de Sens, chancelier de France*.

Duprat fit bâtir à l'hôtel-dieu de Paris la salle qu'on nomme aujourd'hui *la salle du légat*. « Elle » sera bien grande, dit le roi, si elle peut con- » tenir tous les pauvres qu'il a faits. »

On rapporte que ce prince voulant faire rendre l'encyclopédiana.

gotte à son favori, & n'ignorant point son ambition, lui fit accroire que, suivant les dépêches qu'il venoit de recevoir de Rome, le pape étoit mort. Duprat concevait aussitôt les plus belles espérances, représenta au roi l'intérêt de l'état, de placer sur le trône pontifical un des sujets de la majesté qui lui fût entièrement dévoué. « Et si c'é- » toit toi, dit le roi; mais il faut de grandes » sommes d'argent pour satisfaire l'appétit des » cardinaux, & pour le présent, j'en ai point. » Duprat lui présenta deux tonnes d'or. C'est » allez, dit le roi, j'y ajourerai aussi du mien. Des » lettres postérieures apprirent que le pape vivoit » encore, sans qu'il eût jamais été malade. Le car- » dinal le dit au roi, & redemanda son argent. » C'étoit fait; la réponse fut : je ferai des répri- » mandes à mon ambassadeur pour l'argent, si le » pape n'est pas mort, il mourra. »

Comme on considéroit les pertes que la ville de Milan causoit à la France, on dit qu'il se toiso à souhaiter que cette ville eût été entièrement ruinée : non, non, dit le chancelier Duprat; la guerre de Milan sert d'une purgation à la France, pour la nettoyer d'une infinité d'hommes perdus & débauchés qui l'infestent.

DURER (Albert) né à Nuremberg, l'an 1471, mort l'an 1528.

Plusieurs auteurs le font naître en 1470, entre autres d'Argenville. Albert Durer avoit un génie vaste qui embrassoit tous les arts. Il a beaucoup gravé, & ses estampes sont très-estimées. Il excelloit aussi dans l'architecture, dans la sculpture, & possédoit parfaitement les mathématiques. C'est lui qui fit naître le bon goût de la peinture en Allemagne. Il a écrit avec succès sur la géométrie, la perspective, les fortifications, & sur la proportion des figures humaines.

Albert Durer, fut l'homme de son temps le mieux fait; une heureuse physionomie, des manières nobles, & une conversation agréable, donnoient un nouveau lustre à ses rares talens. Il aimait la joie & les plaisirs; & ne s'y livrant qu'avec modération, il leur trouvoit toujours la même vivacité.

Les écrits & les tableaux d'Albert lui acquirent de bonne heure une grande réputation. L'empereur Maximilien I l'annoblit, & lui donna des armes distinguées. Ce prince le faisant un jour dessiner devant lui sur une morille, s'aperçut qu'Albert ne pouvoit atteindre assez haut pour terminer quelques figures, & ordonna qu'un officier de sa suite lui servit d'échelle; en sorte que l'officier fut contraint de se courber jusqu'à terre, & de laisser monter le peintre sur son dos. Cet acte d'obéissance lui arracha des murmures; l'empereur les entendit, & s'écria : — d'un paysan je » puis faire un noble; mais d'un ignorant, je »

D d d

» ne puis faire un aussi habile homme qu'Albert
» *Durer.* »

Cet artiste, dans un de ses tableaux, peignit Adam & Eve, & les représenta si beaux, si intéressans, que Gaspard, poëte du quatorzième siècle, envoya au peintre ce distique latin :

*Angelus hos cernens miratus dixit : ab horto
Non ita formosus vos ego depuleram.*

DU RYER (Pierre) né à Paris en 1605, mort en 1658.

Du Ryer étoit aux gages des libraires. On lui donnoit 30 sols, ou un écu, pour la feuille de ses traductions. Le cent des grands vers lui étoit payé 4 livres, & le cent des petits vers, 40 sols.

L'abbé d'Aubignac, après avoir dit beaucoup de bien de la tragédie de *du Ryer*, intitulée : *Esther*, ajoute que le succès en fut beaucoup moins heureux à Paris qu'à Rouen, & qu'on s'en étonna sans en savoir la cause. Mais, pour moi, dit-il, j'estime que la ville de Rouen étant toute dans le trafic, est remplie d'un grand nombre de juifs, & qu'ainsi les spectateurs prenoient plus de part dans les intérêts de cette pièce toute judaïque, par la conformité de leurs mœurs & de leurs sentimens. D'autres ont pensé, avec plus de probabilité, que cela venoit de ce qu'on n'est pas si difficile dans les provinces qu'à Paris.

Du Ryer, dit un écrivain, traduisoit les auteurs à la hâte, pour tirer promptement du libraire Sommeville, un médiocre salaire qui l'aideroit à subsister avec sa pauvre famille, dans un petit village auprès

de Paris. Un beau jour d'été, nous allâmes, plusieurs ensemble, lui rendre visite. Il nous reçut avec joie, nous parla de ses desseins ; & nous montra ses ouvrages ; mais ce qui nous toucha ; c'est que, ne craignant pas de nous laisser voir sa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rangâmes sous un arbre : on étendit une nappe sur l'herbe ; sa femme apporta du lait & lui des cerises, de l'eau fraîche & du pain bis. Quoique ce régal nous semblât très-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme, sans donner des larmes à sa vieillesse, & aux infirmités dont il étoit accablé.

DUTORT (madame) morte vers 1720. Cette dame fit plusieurs ouvrages en prose & en vers ; mais elle est principalement connue par les vers que Fontenelle, en jouant sur le mot, mit au bas de son portrait :

C'est ici madame *Dutort*,
Qui la voit sans l'aimer, a tort ;
Mais qui l'entend & ne l'adore
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces vers ci,
* Il n'eut aucun tort, dieu merci.

DUVERNEY, c'étoit anatomiste François. Il alloit quelquefois à Sceaux, chez madame la duchesse du Maine. Il y vit mademoiselle de Lauzun, depuis, madame de Staël, & en devint amoureux, quoiqu'il fût alors fort âgé. Want faire valoir les talens de sa maîtresse, il dit un jour, en grande compagnie, que cette demoiselle étoit la fille de France qui connoissoit le mieux le corps humain. Ce trait singulier d'éloge fut relevé, & fournit beaucoup à la plaisanterie.

Eaux minérales. *Fraylope*, médecin, appelle les *eaux minérales* un remède empyrique, qui fait, dit-il, plus d'infidèles qu'il ne guérit de malades.

Pierre Dumoulin dit, dans ses prophéties, que lorsqu'une fontaine, si petite qu'elle soit, a quelque vertu diurétique, désoppressive ou confortative des nerfs & de l'estomac, on met aussitôt un peuplier auprès.

Guillaume Rondelet, fameux médecin de Montpellier, a beaucoup contribué à accréditer les eaux de *Balaruc*. On lit, dans l'Histoire Naturelle de Languedoc, que Guillaume de la Chaume de Poussins fut le premier qui usa de ces eaux par le conseil de Rondelet. Voici un exemple singulier de la vertu de ces eaux. *M. Difes*, médecin à Villeneuve-Rouge, envoya en 1718, à l'Académie des sciences, l'histoire d'une dame, qui, à la suite d'une incision faite au muscle crotaphite gauche, voyoit les objets plus de dix pas à côté qu'ils n'étoient, & qui fut guérie par l'usage des eaux de Balaruc.

Les eaux de Bath sont très-accréditées en Angleterre pour plusieurs maladies. Des médecins, dans un cas très-pressant, vouloient y envoyer un riche particulier. Le malade prit de l'humeur contre eux, les traita d'ignorans, trouvant ridicule qu'on le fit aller aux eaux dans une saison où il n'y avoit plus de compagnie, comme si c'eût été la compagnie qui eût dû le guérir.

Le sonnet suivant peint au naturel la vie que mènent à Bourbon ceux qui y vont prendre les eaux :

Toujours boire sans soif, faire mauvaise chère,
Du médecin *Giffet* demander le conseil,
Voir de mille perclus le fusette appareil,
Se trouver avec eux compagnon de misère;

Sûr qu'on a dîné ne savoir plus que faire,
Eviter avec soin les rayons du soleil,
Se garder du serain, résister au sommeil,
Et voir pour tout régal arriver l'ordinaire;

Quoi qu'on meure de faim, n'oser manger son sou,
Tendre docilement les mains, les pieds, le cou,
Dehors un robinet aussi chaud que la braise;

Ne manger aucun fruit, ni pâté, ni jambon,
S'ennuyer tout le jour assis dans une chaise,
Voilà, mes chers amis, les plaisirs de Bourbon.

On lit dans les mémoires de l'Académie de Dijon, le distique fait par M. Juvier, pour le bâtiment de la fontaine minérale de Bourbon les-Bains.

*Auriferas dives laëtes Paësolus arenas:
Ditior hæc voluit mortalibus unda saltem.*

Dancourt a fait une comédie en un acte, en prose, intitulée : *les Eaux de Bourbon*. Dans le ballet de cette petite pièce, deux personnages, équipés en malades, buveurs d'eau, paroissent danser dans des fauteuils.

M. de Boissy, auteur de plusieurs comédies, en a fait une entr'autres, intitulée : *le Mari Garçon*, en trois actes, en vers libres, & représentée aux Italiens, le 10 février 1741, dont il établit la scène aux eaux de Forges. Voici comme *Finette*, suivante de la comtesse, fait le portrait du médecin *la Joye* qui préside à ces eaux.

L'aimable homme : c'est un modèle
Que devoient suivre ses rivaux.

Il veut que les buveurs respirent

Le plaisir en tout tems, la joie à tout propos.

Plus on a soif, dit-il, de tracasier ces eaux,

Plus elles sont de bien, & plus elles transpirent.

Comme elles sont d'ailleurs nâtres un grand appétit,

Il les exhorte, il leur prescrit

De faire sur tout bonne chère,

Et de ne dormir que de nuit.

Virtu des eaux minérales.

Ces eaux poient au cœur de si douces vapeurs,
Qu'une belle en buvant, presque sans qu'elle y pense,
Guérit en un moment de toutes ses rigueurs,
Et le galant de sa souffrance,

ÉCHECS. Le jeu des échecs est dû aux Indiens. Ce fut un Bramine, nommé *Sissa*, qui l'imagina, pour donner une leçon à un prince ivre de son pouvoir. Dans ce jeu, le roi, quoique la plus importante des pièces, ne peut ni attaquer, ni se défendre sans ses sujets & ses soldats. Le prince indien, entendant parler de ce jeu, manda le Bramine pour en savoir les règles. Le philosophe, au milieu de ces leçons frivoles, en mêla d'utiles, & le prince reconnoissant, voulut le récompenser. *Sissa* demanda qu'on lui donnât le nombre de grains de bled que produiroit le nombre des cases de l'échiquier, un seul pour la première, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, ainsi de suite, en doublant jusqu'à la soixante-quatrième.

Ddd 4

Le roi l'accorda sans examen ; mais ce fut pour lui une source nouvelle de réflexions, lorsque ses trésoriers lui firent voir qu'il s'étoit engagé au-delà de ce qu'il pouvoit fournir. On a évalué la somme de ces grains de bled à 16384 villes, dont chacune contiendrait 1054 greniers, dans chacun desquels il y auroit 174765 mesures, & dans chaque mesure 32768 grains.

Sarasin qui a fait une dissertation sur le nom du jeu des échecs, nous apprend qu'il vient des Indiens, qui l'ont appris aux Persans ; ceux-ci aux Arabes, ces derniers aux Espagnols.

On a dit aussi que les Grecs inventèrent ce jeu là pour le désennuyer au siège de Troyes. Le Calabrois, qui avoit cherché par tout le monde des gens qui lui pussent tenir tête au jeu d'échecs, disoit qu'il n'en avoit point trouvé de si savans que les levantins.

Echec & mat sont des mots persans, qui signifient : *le roi est confondu.*

La Salle j'ouit ce jeu de mémoire ; il numérotait toutes les cases ; il jouoit sans voir l'échiquier, il gagna les plus forts joueurs. C'est de cette façon que les Espagnols le jouent en courant la poste. Les villes, en Espagne, se font des défis à ce jeu : celle qui est vaincue est regardée comme la sujette de l'autre.

Un historien allemand, je ne sais si ce n'est point Sleidan, raconte que Charles-Quint jouoit aux échecs avec son singe ; qu'un jour cet animal lui ayant fait l'échec du berger, cet empereur sur si piqué, qu'il lui jeta l'échiquier à la tête, dont il le blessa.

Charles-Quint ayant repris son sang-froid, invita le singe à jouer ; cet animal, dont la blessure étoit toute fraîche, ne vouloit plus se commettre avec un aussi rude joueur que ce prince ; il fallut que Charles-Quint le prit sur un ton fort haut ; le singe obéit malgré lui ; il fit de nouveau l'échec du berger à l'empereur ; mais pour se garantir de la colère de son maître, il fit sur-le-champ le plongeon sous la table.

Les échecs étoient autrefois un jeu fort familier parmi les princes. Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, jouoit aux échecs, lorsque les députés de Rouen lui vinrent demander du secours contre Philippe-Auguste, qui assiégeoit cette ville : il ne voulut point les écouter que la partie ne fût finie. Il est rapporté, dans le second tome de la *Bibliothèque des Gens de Cour*, que Louis-le-Gros, à la bataille de Brenneville, dit un bon mot qui faisoit allusion aux échecs. Ferrand, comte de Flandre, ayant été pris par Philippe-Auguste, à la bataille de Bovines, sa femme qui le pouvoit

délivrer, le laissa long-temps languir en prison. Ils se haïssoient, & leur haine venoit du jeu des échecs : ils se querelloient sans cesse ; le mari ne pouvant se consoler de perdre toujours contre sa femme aux échecs, ni sa femme se résoudre à l'y laisser gagner.

L'ancien président Nicolai passoit pour le meilleur joueur d'échecs qu'il y eût en France : cette réputation lui suscita un jour un envieux, qui vint exprès de soixante lieues pour la lui disputer. Cet inconnu, tout botté, attendit le président, à qui il dit, à son retour de la chambre des comptes : M., ayant ouï dire que vous passiez pour le meilleur joueur d'échecs, je viens exprès voir s'il faut que je vous le cède ; une partie seulement en décidera.

On apporta des échecs, le président perdit, l'inconnu le quitta, sans que M. Nicolai lui pût engager à une seconde partie, ni à dîner avec lui, ni à lui dire son nom, qu'il n'a pu savoir par d'autres voies. Jamais, à ce qu'a dit depuis le président, il ne s'est vu un homme jouer avec tant d'esprit & de jugement que celui-là.

ÉCLIPSE. En 1715, il y eut une grande éclipse de soleil ; quelques jours avant qu'elle arrivât, on l'annonça dans les papiers publics, on en cria la description dans les rues de Londres. On y avoit alors un envoyé de Tripoli. Il acheta cette description, se la fit traduire, & fut très-étonné de voir qu'on en marquoit précisément le commencement & la fin. « Ces Anglois sont fous, » s'écria-t-il ; ils s'imaginent savoir, avant le temps, le moment précis où il plaira au Tout-puissant de nous détober le soleil ; nous Musulmans ne sçavions pas en état de le faire ; assurément, Dieu n'a pas révélé aux infidèles ce qu'il cache aux vrais croyans. » On s'amusa beaucoup de ce raisonnement, & l'envoyé ne put revenir de la surprise, lorsqu'il vit l'éclipse arriver comme on l'avoit prévu. Le lord Forfax lui demanda alors ce qu'il pensoit après cela des astronomes Anglois. « Ils tiennent leurs connoissances de l'enfer, répondit l'envoyé ; c'est le diable seul qui les a instruits, car il n'est pas possible d'imaginer que Dieu daigne communiquer ses lumières à de malheureux infidèles. »

L'éclipse du soleil, qui fut annoncée pour l'année 1724, avoit répandu une si grande consécration à la campagne, qu'un curé ne pouvant suffire à consoler ses paroissiens qui croyoient en mourir, prit le parti de leur dire au prône : « Mes enfans, ne vous pressiez pas tant, l'éclipse a été remise à la quinzaine. »

On a rapporté une naïveté semblable d'un curé de Paris, au sujet de l'éclipse du premier avril 1764. Comme cette éclipse n'avoit pas produit, à

beaucoup près, la profonde obscurité qu'il avoit annoncée, sur la foi de la gazette, pour le dimanche à neuf heures du matin, il dit au prône du même jour, que l'éclipse avoit été remise.

Une femme faisant partie avec une autre pour aller voir une *éclipse*, lui dit de se tenir prête pour onze heures. — Bon, répondit-elle, nous n'avons que faire de nous tant presser. Quand on dit onze heures, c'est pour midi.

ÉCONOMIE. D'honnêtes citoyens chargés de faire une quête pour secourir des malheureux incendiés, arrivant à la porte d'une petite maison, entendirent le propriétaire qui grondoit étrangement sa servante, parce qu'après avoir allumé la lampe, elle avoit jeté le reste de l'allumette, dont un des bouts étoit encore souffré, & en état de servir une seconde fois. Après avoir écouté ce discours, les collecteurs se persuadèrent bien qu'ils tireroient peu de chose d'un pareil personnage ; cependant ils frappèrent, & virent arriver à eux un vieux garçon, qui, ayant appris l'objet de leur mission, passa dans un cabinet, & en apporta quatre cents guinées qu'il leur remit. Les commissaires restèrent confondus, & ne purent s'empêcher de marquer leur surprise à cet homme généreux, après la scène dont ils venoient d'être les témoins. « Messieurs, leur dit-il, vous vous étonnez-là de bien peu de chose. J'ai ma façon de ménager & de dépenser, l'une fournit à l'autre : » l'une & l'autre satisfont mon goût. En matière de bienfaisance, attendez tout de ceux qui savent compter. » En finissant ces paroles, il les mit brusquement à la porte, moins occupé des quatre cents guinées qu'il venoit de donner, que de l'allumette imprudemment prodiguée.

ECOSSE. (auberge d') Un aubergiste anglois fait ainsi la description d'une auberge d'Ecosse : Si vous me parlez du bas-peuple, j'aurai peine à vous satisfaire, car je ne l'ai jamais connu que par l'odorat. Quant à la noblesse, elle est nombreuse, & en général très-brave, mais extrêmement pauvre.

En y arrivant par l'Islande, je débarquai dans un misérable village, consistant en une douzaine de cabanes dans le goût de celles des *hottentots*. La principale étoit une hôtellerie tenue par un comte. Tout le village s'assambla en un instant pour venir me saluer, s'imaginant, d'après mon train & ma mine, que je devois être un grand seigneur. Le comte accourut, & tint mon étrier pour m'aider à descendre de cheval ; puis se tournant du côté de son fils aîné, qui n'avoit pas de culotte, il lui dit : Milord, conduisez le cheval de monsieur à l'écurie, & priez votre sœur, lady Betty, de lui tirer pinte à deux sols, car je présume que

monsieur voudra boire de notre meilleure bière.

Je fus obligé d'y passer la nuit, & de faire un souper de pommes de terre brûlées & d'œufs pourris. À cela près, le gentilhomme fut fort complaisant ; il me força d'accepter la moitié de son lit. Sa chambre n'étoit pas la plus magnifique du monde ; une vieille calette y tenoit lieu de siège, & le lit manquoit de rideaux.

Lady Betty eut la bonté de me demander grace pour le pauvre état de l'appartement, en m'assurant que plusieurs personnes de grande qualité y avoient souvent logé ; elle ajouta qu'à la vérité les couvertures étoient bien sales & bien noires, & que cependant il n'y avoit pas encore quatre ans qu'elles avoient été lavées par la comtesse sa mère & par lady Matilde Caroline Ange Éléonore Sophie, une de ses sœurs cadettes. Elle me souhaita une bonne nuit, & me promit que le vicomte, son frère, ne manqueroit pas de graisser mes bottes.

ÉCRITURE. On peut assurer, d'après ce qui subsiste encore des monumens de l'antiquité, que l'art d'écrire consistoit originellement dans une représentation informe & grossière des objets corporels. Cette *écriture*, improprement dite, a été la première dont les égyptiens aient fait usage : ils ont commencé par dessiner. On peut conjecturer aussi que les phéniciens n'ont point connu d'abord d'autre méthode. Les auteurs qui ont le mieux traité de l'histoire & des arts des chinois, nous font voir comment les caractères qui sont en usage aujourd'hui chez ces peuples dérivent de la simplicité de la première pratique, où l'on exprimait les pensées par l'image naturelle des objets susceptibles de représentation. On soupçonne qu'il en avoit été de même chez les grecs, conjecture fondée sur ce que le même mot signifie, dans leur langue également, *peindre* & *écrire*.

L'histoire des Mexicains nous offre un témoignage encore plus marqué des premiers essais de l'art d'écrire. La manière dont les habitants des côtes maritimes de cet empire donnoient avis à Montésuma de la descente des espagnols, fut d'envoyer à ce prince une grande toile, sur laquelle ils avoient dessinée & peinte soigneusement pour ce qu'ils avoient vu. C'étoit la seule méthode que ces peuples connoissent pour écrire leurs loix & leur histoire.

Les paroles ont des ailes, & passent sans s'arrêter ; au lieu que l'écriture est un esprit attaché à un corps : c'est une parole morte qui dure plus que la vivante.

On prétend que les phéniciens sont les inventeurs de l'écriture.

C'est de là que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux ;
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux peintures.

Le dernier connétable de Montmorency ne savoit pas écrire son nom ; il en imprimoit sur le papier la gravure qu'il portoit toujours sur soi, en disant que c'étoit une grande honte de faire apprendre aux gentilshommes cette chicane-là de lire & d'écrire.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre, mort en 1377, âgé de 65 ans.

Les anglais ne se retracent l'histoire d'Édouard III qu'avec un sentiment passionné, & regardent son règne comme le plus glorieux, & en des plus loins de ceux dont les annales de leur nation leur ont transmis la mémoire.

L'Angleterre dut à la sagesse & à la vigueur de son gouvernement le bonheur de jouir d'un plus long intervalle de paix & de tranquillité domestique, qu'elle n'en a eu pendant plusieurs siècles avant & après lui.

Ce prince, après avoir remporté sur les Français la célèbre bataille navale, connue sous le nom de bataille de l'Écluse, rassembla son armée dans les plaines de Créci. Il choisit son poste sur le sommet d'une montagne d'où il pouvoit examiner tranquillement ce qui se passoit sur le lieu de la scène. Le jeune prince de Galles, son fils, appelé le Prince noir, parce qu'il portoit des armes de cette couleur, signala sa bravoure dans cette journée. Le comte de Warwick partit d'abord inquiet sur le sort de l'avant garde que commandoit ce prince, & qui avoit à soutenir toute l'impetuosité des Français. Il envoya un officier à Édouard, pour le prier d'envoyer du secours au prince de Galles. La première question du roi, en voyant cet officier, fut de lui demander si le prince étoit tué ou blessé. On lui répondit que non. « Eh bien, » repartit aussitôt Édouard, retournez devers mon fils, & devers ceux qui vous ont envoyé, & leur dites de par moi, qu'ils ne requièrent plus mon assistance pour aventure qu'il leur advienne, tant que mon fils sera en vie : faites leur savoir que je veux qu'ils laissent gagner à l'enfant ses éperons ; & que cette journée, si Dieu l'a ordonné, soit sienne, & que l'honneur lui en demeure & à ceux à qui je l'ai baillé en garde. » Froissard.

Édouard, en allant au devant de son fils victorieux, se jeta entre ses bras, & s'écria : « Qu'aux marques de bravoure qu'il avoit données, il ne pouvoit méconnoître son fils &

» le digne héritier de la puissance souveraine. »

La prise de la ville de Calais fut le fruit de cette victoire. Édouard, irrité d'avoir vu la fleur de son armée périr dans cette place par la confiance & le courage lu prenant des alliés, refusa d'abord de leur accorder aucune condition favorable. Il vouloit rançonner les uns, & faire mourir les autres qu'il traitoit de rebelles, se prétendant toujours roi de France. Cependant, sur les représentations de ses généraux qui appréhendoient avec raison qu'une telle conduite n'autorisât les Français à user de représailles, le monarque Anglois voulut bien adoucir la rigueur des conditions. Il exigea seulement que six des citoyens les plus considérables lui fussent envoyés, pour qu'il en disposât comme il le jugeroit à propos ; qu'ils vinssent à son camp lui apporter les clefs de la ville, tête & pieds nus, & la corde au col, & à ces conditions, il promit d'accorder la vie au reste des citoyens. Lorsque cette dernière résolution du vainqueur eut été apportée à Calais, elle plongea les habitants dans une nouvelle consternation. Le sacrifice de six de leurs compatriotes qui se étoient ainsi livrés à une mort certaine pour avoir signalé leur valeur dans la cause commune, leur paroissoit plus affreux que le châtiment général dont on les avoit menacés ; il leur étoit impossible de prendre aucune résolution dans une situation si terrible : à la fin, l'un des principaux d'entr'eux, appelé Eustache de Saint-Pierre, se leva courageusement au milieu de cette foule de citoyens désoles : « Seigneurs grands & petits, s'écria-t-il, grand méchec seroit de laisser mourir un tel peuple » qui cy est, par famine ou autrement, quand on peut y trouver quelque moyen. Et seroit grande grace envers notre seigneur, qui de tel méchec le pourroit garder. J'ai en droit de moi si grande espérance, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veux être le premier. » A peine eut-il parlé, dit Froissard, que chacun s'alla adorer de pitié. Jean d'Aire, cousin d'Eustache, voulut partager avec lui l'honneur de mourir pour la patrie. Jacques & Pierre Wissant & deux autres citoyens se dévouèrent pareillement. Ces six victimes se présentèrent aux pieds d'Édouard, & y requerrant l'arrêt de leur mort. Mais ce prince en arrêta l'exécution à la prière de la reine son épouse.

Après la mort de Philippe de Valois en 1350, Édouard continua la guerre contre le roi Jean son fils, & remporta en 1366 la bataille de Poitiers, où ce roi fut fait prisonnier.

Édouard releva dans un bal la jaserie que la belle comtesse de Salisbury avoit laissée tomber, & comme cela excita le rire de quelques courtisans : Honni soit qui mal y pense, dit le roi, &

donna cette devise à l'ordre de la jarretière qu'il institua, dit-on, à cette occasion, vers l'an 1349.

En 1745, le prince CHARLES EDOUARD, fils aîné du prétendant, s'embarqua en Bretagne, dans une frégate, avec sept officiers, dix-huit cent fabres, dix-sept cent fusils, & environ cinquante mille francs.

Il aborde à travers des périls sans nombre, au sud-ouest de l'Ecosse. Quelques habitants du Moyard, auxquels il se découvre, le jettent à ses genoux. *Que pouvons-nous faire ?* lui disent-ils. *Nous n'avons point d'armes ; nous sommes pauvres ; nous vivons de pain d'avoine, en cultivant une terre ingrate. Je cultiverai cette terre avec vous, leur répond le prince ; je mangerai de ce pain ; je partagerai votre pauvreté ; & je vous apporte des armes.*

Ces pavans, attendus & encouragés, s'arment en sa faveur. Les tribus voisines se joignent à eux. Un morceau de taffetas, qu'il a apporté, lui sert d'étendard royal. Dès qu'il se voit à la tête de quinze cents hommes, il se met en marche. Alors quelques lords Ecossois se rangent sous ses drapeaux. Il bar trois fois les anglais, & est complètement battu, la quatrième, à Culloeden près d'Inverness, par le duc de Cumberland.

Après sa défaite & la dispersion de sa petite armée, il erre sans secours, tantôt avec deux des compagnons de son infortune, tantôt avec un, & quelquefois réduit à lui-même, poursuivi sans relâche par ceux qui veulent gagner le prix mis à sa tête. Ayant un jour fait dix lieues à pied, & se trouvant épuisé de faim & de lassitude, il entre dans la maison d'un homme qu'il sait bien n'être pas dans ses intérêts. *Le fils de votre roi, lui dit-il, vient vous demander du pain & un habit. Je sais que vous êtes mon ennemi ; mais je vous envoie assez d'honneur pour ne pas abuser de ma confiance & de mon malheur. Prenez les lambeaux qui me couvrent ; gardez-les : vous pourrez me les rapporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne.* Le gentilhomme est touché comme il doit l'être, donne tous les secours que la situation permet, & garde un secret inviolable.

Quelque temps après, ce gentilhomme est accusé d'avoir donné un asile dans sa maison à Edouard, & cité devant les juges. Il se présente à eux avec la fermeté que donne la vertu, & leur dit : *Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le fils du prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil & assez lâche pour le livrer. A cette question, le tribunal se lève & renvoie l'accusé.*

ÉDUCATION. *Chofroës*, roi de Perse, dit le philosophe *Sadi*, avoit un ministre dont il étoit

content, & dont il se croyoit aimé. Un jour, ce ministre vint lui demander la permission de se retirer. « Pourquoi veux-tu me quitter, lui dit le monarque ? J'ai fait tomber sur toi la rosée de ma bienfaisance ; mes esclaves ne distinguent point tes ordres des miens : je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. » *Mitrane*, (ainsi s'appeloit le ministre), le sage *Mitrane* répondit : « O roi ! je t'ai servi avec zèle, & tu m'en as trop récompensé ; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés : souffre que je les remplisse. J'ai un fils ; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour, comme je t'ai servi. — J'y consens, dit *Chofroës*, mais à une condition. Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'éclairer & de former l'âme de mon fils : finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux autres hommes ; qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la cour ; il ne faut pas qu'un jeune prince la respire ; prends mon fils, & vas l'instruire avec le tien dans la retraite, au sein de l'innocence & de la vertu. »

Mitrane partit avec les deux enfans ; & après cinq ou six années, il revint avec eux auprès de *Chofroës*, qui fut charmé de revoir son fils, mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ministre. Il sentit cette différence avec une douleur amère ; & il s'en plaignit à *Mitrane*. « O roi ! lui dit le ministre, mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre : mes soins ont été partagés également entre eux ; mais mon fils savoit qu'il auroit besoin des hommes ; & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui. »

Dès que *Philippe*, roi de Macédoine, eut reçu la nouvelle de la naissance d'*Alexandre-le-Grand*, son fils, son premier soin fut de songer à son éducation ; & pour remplir cet objet avec succès, il lui choisit pour précepteur le célèbre *Aristote*, l'un des plus fameux philosophes de la Grèce. « Je vous apprendrai, lui écrivit-il, que le ciel vient de me donner un fils. Je rends grâces aux dieux, non pas tant du présent qu'ils me font, que de me l'avoir fait du temps d'*Aristote*. J'ai lieu de me promettre que vous en ferez un successeur digne de nous, digne de commander aux Macédo-niens. »

Le législateur de Lacédémone, *Lycurque*, prit deux petits chiens de même race, qu'il éleva chez lui d'une manière bien différente. Il nourrit l'un avec délicatesse, & forma l'autre aux exercices de la chasse. Quand l'âge eut fortifié le corps & les habitudes de ses deux élèves, il les amena dans la place publique ; fit placer devant eux des mets friands, & lâcha ensuite un lévrier. Aussitôt l'un

de ces chiens court vers les mers dont il avoit couronné d'être nourri ; l'autre se mit à pourchasser le lièvre avec ardeur. En vain l'animal timide veut éviter l'ennemi. Le chien le presse & l'attrape. Tout le peuple applaudit à son adroite agilité. Alors *Lycargus*, s'adressant à l'assemblée : « Ces deux chiens, dit-il, sont de même race ; voyez cependant la différence que l'éducation a mise entre eux ».

L'éducation fait tout, & la main de nos pères
Grave en de foibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple & le temps nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.

EFFRONTERIE. La hardiesse, & quelquefois l'effronterie sont d'un grand secours dans les circonstances délicates ; elles tiennent lieu de ressources plus solides. *Mahomet* assemble le peuple ; il veut faire marcher une montagne, il l'appelle, elle reste immobile : eh bien ! dit-il, montagne, puisque tu ne veux pas venir à *Mahomet*, *Mahomet* ira à toi. La manière dont cette plaisanterie fut dite, lui tint lieu d'un prodige. Cet exemple n'est cité que pour prouver ce que peuvent l'audace & l'effronterie sur l'esprit du peuple, & non pas pour autoriser les fourbes.

Biffoni, qui fut appelé à Paris en 1716, avec les acteurs de la nouvelle troupe italienne, pour y jouer le rôle de Scapin, avoir couru plusieurs villes d'Italie, en qualité d'opérateur. Étant à *Milan*, il en trouva un plus accrédité, qui attirait toute la foule. Désespéré de ce contre-temps, il eut recours à un stratagème singulier. Il étala dans une place voisine de celle de l'opérateur en vogue ; & après avoir vanté, avec toute l'emphase possible, la bonté de ses remèdes, il ajouta qu'ils étoient trop connus pour en faire un plus grand éloge, puisque les siens, & ceux de l'opérateur voisin étoient les mêmes, assurant qu'il étoit le fils de cet opérateur ; qu'ayant eu le malheur de tomber dans sa disgrâce, pour quelques espiègleries de jeunesse, son père l'avoit chassé de chez lui, & avoit la dureté de le méconnoître.

Ce discours fut rapporté à l'opérateur, & *Biffoni*, profitant de la conjoncture, courut, d'un air repentant, & le visage baigné de larmes, se jeter à ses genoux, en l'appellant son père ; & lui demandant pardon de ses fautes passées. L'opérateur le traîna de fourbe, & protesta que, bien loin d'être son fils, il ne le connoissoit pas, & ne l'avoit jamais vu. Plus il marquoit de colère & d'indignation, plus l'assemblée étoit prévenue en faveur de *Biffoni*. La chose alla si loin, que plusieurs personnes, touchées de sa soumission respectueuse & de ses pleurs, prirent de ses drogues, & lui firent même quelques présents. Content du succès de sa fourberie, craignant des éclaircissements qui

n'auroient pas été à son avantage : il se hâta de quitter *Milan*. Ce *Biffoni* fit le rôle de Scapin à Paris, en 1723. Il étoit âgé de quarante-cinq ans.

Un charlatan, avant de débiter ses drogues au public, lui parlait ainsi : « Béné soit le Seigneur, à qui je ne demande pour route grace, que de vous loir bien, selon sa justice, me traiter au jugement dernier, comme je vais vous traiter en vous vendant mes drogues. Je sacrifie ma vie & ma santé pour la vôtre ; mais le démon, ennemi éternel de tout bien, vous aveugle tellement, que vous épargnez quelques écus pour une bagatelle, vous négligez de vous procurer un aussi grand bien que mes remèdes, qui vous sauvent la vie à vous, à vos parents & à vos amis. Si je prends de vous une obole contre ma confiance, je vous bien être condamné à avaler éternellement votre monnoie fondue au feu de l'enfer. Amen ».

Il avoit préparé cette énigmatique harangue pour débiter ses poudres à un fol.

EGLISE. Les richesses qui se sont introduites dans l'église, sont les barbares filles de la piété qui ont étouffé leur mère.

Où, depuis que l'église eut, aux yeux des mortels,
De son sang, en tous lieux, cimenté ses autels,
Le calme dangereux succédant aux orages,
Une lâche tiédeur s'empara des courages,
De leur zèle brûlant l'ardeur se ralentit,
Sous le joug des péchés leur foi s'appesantit
Le moine secoua le cilice & la hairie,
Le chanoine indolent apprît à ne rien faire,
Le prêtre, par la brigade, aux honneurs parvenu,
Ne fut plus qu'abuser d'un ample revenu ;
Et pour routes vertus fit au dos d'un carrosse,
À côté d'une mitre armoirier fa croffe,
L'ambition par-rour chassa l'humilité,
Dans la crasse du froc logea la vanité.

BOILLAU.

L'église est composée de deux ordres qui sont si disproportionnés, que le premier ne connoît pas les sujets qui forment le second.

ÉLÉPHANT. A l'article *Animaux*, nous avons rapporté quelques traits qui caractérisent l'instinct de l'éléphant ; nous nous contentons ici de citer les deux suivants :

Dans le temps que *Pyrrhus*, roi d'Épire, entroit victorieux dans Argos, un éléphant s'aperçut qu'il avoit perdu son maître, lequel étoit tombé dans la foule des morts ; outré de douleur, il renversa indifféremment amis & ennemis ; il court de rang en rang, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le corps de son

fon maître; il le prend ensuite avec sa trompe, & l'emporte loin des ennemis.

A la bataille de Thapuis en Afrique, où Scipion & Juba furent vaincus par César, un éléphant blessé & furieux se jeta sur un malheureux valet d'armée; & le tenant sous un pied, lui appuyant le genou sur le ventre, l'écrasant de tout le poids de son corps, il le maltraitait & achevoit de le tuer à coups redoublés de sa trompe. Un soldat vétérân, indigné à la vue de cet affreux spectacle, courut à l'éléphant, les armes à la main. Aussitôt l'animal guerrier laisse le cadavre, saute le soldat avec sa trompe, dont il l'enveloppe, & l'élève en l'air tout armé. Dans un si pressant danger, le soldat rappelle tout son courage, & se met à frapper sur la trompe de l'éléphant, avec l'épée qu'il avoit à la main. La douleur força l'animal de lâcher prise. Il jette son ennemi par terre, & court, avec de grands cris, rejoindre la troupe des autres éléphants. Depuis ce temps-là, la cinquième légion dont étoit ce soldat valeureux, porta un éléphant dans ses enseignes.

ELISABETH, reine d'Angleterre & d'Irlande, fille de Henri VIII & d'Anne de Boulton, née le 8 septembre 1533, morte le 24 mars 1603, dans la soixante & dixième année de son âge.

Les historiens qui ont peint cette princesse à l'extérieur, lui donnent une taille avantageuse, le teint délicat, le tour du visage plus ovale que rond, le nez un peu allongé, mais d'une belle forme, des yeux grands, moins vifs que touchans. Il est dit dans l'histoire d'Ecosse, par M. Walpole, qu'Elisabeth étoit si flattée de passer pour belle, même dans sa vieillesse, que toutes les fois que le temps le permettoit, elle donnoit ses audiences publiques dans son jardin, parce que ses traits qui étoient grands le paroissent moins au jour, les ombres étant alors moins fortes.

Cette princesse éprouva, de la part de Marie, sa sœur aînée, beaucoup de mauvais traitemens, la prison même, & courut bien des dangers. Mais lorsqu'elle fut proclamée reine, elle eut la modération & la magnanimité d'ensevelir dans un profond oubli les outrages dont on l'avoit accablée. Elle fit plus encore, elle reçut avec bonté les personnes mêmes qui avoient exercé à son égard les rigueurs les plus inouïes. Lorsque sir Bennetfield, à la garde duquel elle avoit été commise, & qui avoit rempli les fonctions de son ministère avec une durée impitoyable, se présenta devant Elisabeth pour lui rendre hommage sur son avènement à la couronne, cette princesse lui offrit sa main à baiser, & dit d'un air riant à ceux qui l'accompagnoient : *voilà mon gencière.*

Encyclopædia.

Elle avoit rappelé de l'exil & fait sortir des prisons tous ceux qu'on y avoit envoyés pour cause de religion, sous le règne précédent. Nicolas Bacon, chancelier, se trouvant dans la chambre de la reine lorsque plusieurs prisonniers vinrent la remercier de leur liberté, lui dit : « Votre majesté accorde-t-elle la grâce aux uns » & non pas aux autres ? J'entends, répondit la reine, qu'on la donne à tous, sans distinction. Il y a cependant encore quatre prisonniers, reprit Bacon, qui, depuis le règne de Marie, sont bien étroitement détenus. Qui sont ils donc, reprit la reine ? Ils s'appellent, madame, ajouta Bacon, l'un Matthieu, l'autre Marg, le troisième Luc, & le dernier Jean ; votre peuple attend avec impatience que vous leur rendiez la liberté. Elisabeth sourit, & répondit qu'elle avoit toujours ces prisonniers présents à la mémoire ; mais qu'elle devoit auparavant les consulter sur ce qu'elle devoit faire en leur faveur.

L'inclination que la reine témoignoit pour le false & l'éclat, jusques au service divin, se dit à ses ennemis, qu'elle vouloit faire de l'église un théâtre pour y jouer la comédie. Elle devoit effectivement y faire le principal rôle. La politique exigeoit que la suprématie restât à la couronne ; Elisabeth, comme souveraine, fut donc le chef de l'église anglicanne. Elle ne prit cependant point ce titre, mais celui de souveraine gouvernante dans l'étendue de ses états en toutes sortes de causes séculières & ecclésiastiques. Beaucoup d'auteurs, & principalement les italiens, ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme ; mais, répond un illustre écrivain, ces auteurs ne doivent pas ignorer qu'autrefois les souverains de toutes les nations connues avoient l'intendance des choses de la religion ; que les empereurs romains furent souverains pontifes, & qu'une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorbéry, & qui lui prescrit des loix, n'est pas plus ridicule qu'une abbesse de Fontevault qui nomme des prieurs & des curés, & qui leur donne la bénédiction.

Un jour que Nowel, un de ses chapelains, dans un sermon qu'il prêchoit devant cette reine, parloit indécedement du signe de la croix, elle lui cria de la tribune d'où elle l'entendoit, qu'il finit cette digression impie, & qu'il revint à son texte. Une autre fois qu'un de ses théologiens avoit prêché pour soutenir la présence réelle, elle le remercia publiquement de son zèle & de sa piété. Au reste elle n'aimoit pas les sermons, & disoit souvent que deux ou trois prédicateurs suffisoient pour tout un pays.

Lorsque Philippe II équipa cette fameuse flotte surnommée l'Invincible, qui menaçoit l'An-

Ecc

gleterre d'une invasion totale, *Elisabeth* parut à cheval au camp de Tellebray & parcourant tous les rangs avec un air qui annonçait la sécurité & la fermeté de son ame, elle exhorta les soldats à se souvenir de leur devoir, de leur patrie & de leur religion : « Moi même, ajouta-t-elle, je vous conduirai à l'ennemi. Je sais que je n'ai que le faible bras d'une femme, mais j'ai l'ame d'un roi, & je, qui plus est, d'un roi d'Angleterre ; & je périrai plutôt dans le combat, que de survivre à la ruine & à l'esclavage de mon peuple ».

Les vents & les écueils ayant combattu pour *Elisabeth*, une partie de l'année espagnole périt par la tempête, & l'autre devint la proie des anglais. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la manière des anciens romains. Il y eut une marche frénétique, avec la légende *venit, vidit, vicit*, d'un côté, & ces mots de l'autre : *Dux famina fuit*.

Elisabeth accueillit d'une main bienfaisante les artistes intelligens, & les hommes qui consacraient leurs travaux à l'état. Lorsque François Drack revint de son voyage autour du monde, qu'il avoit terminé en trois ans, elle revêtit de la dignité de chevalier ce citoyen qui rapportoit à sa patrie des matières d'or & d'argent, & des richesses plus précieuses encore, des connoissances utiles. Elle voulut dîner sur son vaisseau, qu'elle fit conserver à Dersford, avec des inscriptions qui transmettent à la postérité un événement si mémorable.

On n'ignoroit pas que la dissimulation étoit mise par *Elisabeth* au rang des qualités nécessaires à un souverain pour régner. Un prélat d'Angleterre osa un jour lui représenter que dans une circonstance qu'il lui rappela, elle avoit plus agi en politique qu'en chrétienne. « Je vois bien, lui » répondit-elle, que vous avez lu tous les livres » de l'écriture, excepté celui des rois ».

On a loué la sagesse économique de *Elisabeth*. Un juif ayant offert à cette reine pour vingt mille livres sterling une perle d'une belle eau & d'une grosseur prodigieuse, cette princesse ne voulut point donner une pareille femme pour une chose qui n'étoit d'aucun usage réel. Sur ce refus, le juif se préparoit à repasser la mer, pour chercher d'autres souverains qui lui achèteraient son bijou. Sa résolution fut sué de Thomas Gresham, négociant de Londres, qui l'invita à dîner, & lui donna de sa perle le prix qui avoit été refisé par la reine. Il se fit ensuite apporter un moûtier, y braya la perle, & en versa la poudre dans un verre à demi rempli de vin, qu'il but à la santé de sa majesté : « Vous pouvez publier, dit-il au » juif étonné, que la reine étoit en état d'ache-

» ter votre perle, puisqu'elle a des sujets qui la » peuvent boire à la santé. »

Elisabeth, quoique reine, avoit toutes les faiblesses d'une femme, & aucun prisonnier de son sexe ne fut plus idolâtre de sa beauté, ni plus occupé du désir de la rendre imprenable sur le cœur de ceux qui la voyoient. Elle donnoit une première audience à des ambassadeurs hollandais qui avoient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, & leur dit à quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à-peu-près ce qu'il disoit ; car les femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandais, qu'elle n'avoit point entendus, lui firent plus à l'esprit que toute la harangue des ambassadeurs ; & aussitôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'il avoit pensé. Elle demanda à ceux qui avoient parlé à ce jeune homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'oioit redire à une grande reine, & se détournèrent long-temps de la répéter. Enfin, quand elle se fut vu de son autorité absolue, elle apprit que l'Hollandais étoit écrit tout bas : *Ah ! voilà une femme bien faite !* & avoit ajouté quelques expressions assez grossières, mais vives, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce récit à la reine qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que quand elle congédia les ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandais un présent fort considérable.

Une femme, qui avoit long-temps servi Marie Stuart, ayant perdu son mari le jour même de l'exécution de cette malheureuse reine, fut si affligée de cette double perte, qu'elle résolut de s'en venger sur *Elisabeth*. Elle se déguisa en homme, & armée de deux pistolets, elle comptait qu'elle pourroit casser la tête à la reine, lorsqu'elle ira à la messe, & se tuer elle-même ensuite. Pendant qu'elle cherche l'occasion favorable d'exécuter son projet, Marie Lamburn (c'est le nom de cette femme, qui se faisoit appeler Sparak, & se disoit Ecoissois) rencontre *Elisabeth* dans les jardins ; elle veut percer la foule pour s'approcher, un de ses pistolets tombe, & elle est arrêtée par les gardes. *Elisabeth* ordonne qu'on la conduise devant elle, & l'interroge elle-même, la prenant pour un homme. « Madame, répondit hardiment cette femme, quoique je porte cet habit, je suis femme. Je m'appelle Marguerite Lamburn ; j'ai été plusieurs années au service de la reine Marie, ma maîtresse, que vous avez fait mourir injustement. J'ai résolu, au peril de ma vie, de venger sa mort par la vôtre. » *Elisabeth* l'écouta tranquillement, & lui répondit : « Vous avez cru faire votre devoir en attendant à ma

vie ; quel est aujourd'hui le mien envers vous ?... Je dirai mon sentiment à votre majesté, pourvu qu'il lui plaise de me dire si elle demande cela en qualité de reine ou en qualité de juge ?... En qualité de reine, reprit *Elisabeth*... Eh bien ! votre majesté doit me faire grâce... Mais quelle assurance me donnerez-vous que vous n'entreprenez pas une seconde fois une affaire semblable ? Madame, répliqua cette femme, la grâce que l'on veut donner avec tant de précaution, n'est plus une grâce ; ainsi votre majesté peut en user comme juge : envers moi ». La reine s'étant retournée vers quelques personnes de son conseil, leur dit : « Il y a trente ans que je suis reine ; mais je ne me souviens pas d'avoir jamais trouvé personne qui m'ait donné une pareille leçon ».

Ainsi elle accorda la grâce toute entière & sans condition.

La ridicule coquetterie d'*Elisabeth*, sur sa figure principalement, étoit si bien connue, que l'ambassadeur de Hollande, Verken, lui dit, lorsqu'il lui fut présenté : « Qu'il avoit long-temps désiré d'entreprendre ce voyage pour voir la beauté, qui, pour la beauté & la figure, surpasse tous les princes du monde ». Elle avoit alors soixante-sept ans.

Elisabeth se refusa toujours aux sollicitations de ses parlemens ; qui la pressèrent de se choisir un époux. Peut-être craignoit-elle de se donner un maître. Avant des lujets de plaintes contre Marie d'Ecosse, son héritière, elle dit à l'ambassadeur que cette princesse lui avoit envoyé, qu'elle étoit résolue de se marier, si la reine ne la sœur l'y contraignoit par sa conduite. « Je suis persuadé, madame, lui répondit adroitement l'ambassadeur, que vous ne prendrez ce parti que forcément ; car vous n'ignorez pas qu'étant mariée, vous ne seriez que reine ; au lieu qu'à présent vous êtes roi & reine tout ensemble ».

Elle répondit un jour aux remontrances de son parlemens : « Qu'elle ne desiroit pas de gloire plus d'éclatante que de transmettre sa mémoire à la postérité par cette inscription sur son tombeau : *Ci gît Elisabeth, qui vécut & mourut vierge & reine* ».

Lorsque les anglais découvrirent une île dans les Indes, ils lui donnèrent le nom de *Virginie*, à l'honneur de la victrix de la reine, qui étoit, dit Fontenelle, la plus douce de ses qualités.

Où a voulu tracer de faibles l'amour d'*Elisabeth* pour le comte d'Essex. & on n'a pas manqué d'observer que dans le temps où l'amour de la reine devoit être le plus violent, c'est-à-dire, à la mort du comte, elle avoit soixante-huit ans. Mais, dit M. Walpole, il n'est pas nécessaire d'être

jeune pour aimer ; si le comte d'Essex avoit eu lui-même soixante-huit ans, probablement *Elisabeth* n'en auroit point été amoureux. Cette princesse étoit très-économe de ses faveurs ; cependant elle accumula sur la tête du comte d'Essex, très-jeune encore, les premières places & les plus grands honneurs. Elle étoit encore moins prodigue d'argent, & on a calculé qu'il avoit reçu d'elle la valeur de trois cent mille livres sterling. Cette princesse lui rapprocha même dans une de ses lettres toutes les grâces dont elle l'a comblé, sans qu'il eût rien fait pour les mériter. D'Essex cherchoit plutôt à manifester le cœur d'*Elisabeth* qu'à le gagner. S'il étoit contredit dans quelque'un de ses desirs, il s'éloignoit de la cour, & faisoit acheter son retour. Or, il n'y a qu'avec une femme tendre qu'on puisse en agir ainsi ; & ce n'est pas de cette manière que de simples favoris traitent avec leurs souverains. Si le comte étoit malade, la reine ne laissoit passer aucun jour sans envoyer demander à le voir. Elle en vint même une fois si loin qu'à long-temps s'assoir au chevet de son lit, & à ordonner elle-même son bouillon & tout ce qu'il lui falloit. D'Essex, de son côté, en usa si familièrement avec cette reine, que, sous prétexte d'indisposition, il eut l'insolence d'entrer chez elle en robe de chambre. Il eût bien difficile de donner à des familiarités ainsi marquées un autre motif que l'amour. La cour d'*Elisabeth* & toute l'Europe avoient la même idée sur les sentimens de cette princesse pour le comte d'Essex. Parmi les preuves qui en sont rapportées, le trait le plus frappant est le mot que notre bon roi Henri IV dit un jour à l'ambassadeur d'Angleterre : *Qu'Elisabeth ne laisseroit jamais son cousin d'Essex s'éloigner de son coillon*. La princesse ayant été informée de ce propos, écrivit de sa propre main au roi quatre lignes, qu'on juge avoit été très-piquantes, puis que Henri IV fit sortir sur le champ de son appartement l'ambassadeur qui lui avoit remis la lettre.

D'Essex se perdit pour n'avoir pas assez ménagé la haine d'*Elisabeth*, qui étoit encore plus jalouse de l'autorité de son rang que de la tendresse de son favori, & qui ne souffroit point qu'on manœuvrât au respect ou plutôt à l'adoration à laquelle on l'avoit accoutumé. Le comte lui ayant un jour tourné le dos avec un air de mépris, elle lui donna un soufflet. Le fougueux favori, au lieu de rentrer en lui-même & d'appaiser la reine par la soumission due à son sexe & à son rang, porta la main sur la garde de son épée, en jurant qu'il n'auroit pas souffert cet affront de Henri VIII même, & transporté de fureur il se retira sur-le-champ de la cour.

Elisabeth rendit néanmoins sa première faveur contre-jars l'injure étoit si profonde, qu'elle étoit dans son cœur, & d'autres mécontentemens qui s'y étoient

joignirent, lui firent concevoir des projets de révolte ; mais ces projets ayant été découverts, il fut condamné à mort. Il auroit encore pu obtenir sa grâce s'il eût voulu implorer la clémence d'Elizabeth, démarche qu'à toute heute cette princesse attendoit de son malheureux favori. Elle conçoit enfin à son exécution.

Elizabeth tomba quelque temps avant de mourir, dans une noire mélancolie ; cette sombre douleur, ajoute le nouvel historien d'Angleterre, avoit un principe secret, qu'on a long-temps regardé comme romanesque, & dont les négociations de Birch, nouvellement imprimées, semblent avoir confirmé le soupçon. Le comte d'Essex, après son retour de l'heureuse expédition de Cadix, remarquant à quel point les sentimens qu'il avoit inspirés à Elizabeth étoient augmentés, avoit saisi cette occasion de se plaindre de ce que la nécessité du service de la reine le forçoit à se séparer d'elle si souvent. Il avoit même montré une inquiétude délicate sur les mauvais offices que ses ennemis, plus assidus à faire leur cour, pouvoient lui rendre auprès de sa majesté. Elizabeth émue de cette tendre jalousie, avoit donné une bague au comte d'Essex, en lui ordonnant de la garder comme un gage de sa tendresse ; elle l'avoit assuré que dans quelque disgrâce qu'il pût tomber, quelques préventions qu'on eût l'adresse de lui inspirer, le seul aspect de cette bague, s'il la représentoit alors à ses yeux, lui retraceroit ses premiers sentimens ; & que quelque motif qui l'irritât contre lui, elle consentiroit à le voir, & à prêter une oreille favorable à sa justification. D'Essex, malgré toutes ses infortunes, conservoit ce don précieux pour ne s'en servir qu'à la dernière extrémité ; lorsqu'il se vit jugé & condamné, il résolut enfin d'en essayer l'effet. Il confia cet anneau à la comtesse de Nottingham, en la priant de le remettre à la reine. Le comte de Nottingham exigea de sa femme, pour se venger d'Essex dont il étoit l'ennemi déclaré, qu'elle n'exécût point la commission dont elle s'étoit chargée. Cependant, Elizabeth s'attendoit toujours que son favori rachèroit de la fléchir, en lui rappelant ses promesses par ce dernier moyen de l'émouvoir en sa faveur. Elle fut indignée de ce qu'il ne s'en servoit pas, & attribua cette négligence à son indomptable oblation. Préoccupée de cette idée, après plusieurs combats intérieurs, le ressentiment & la politique l'excitèrent à signer l'ordre de l'exécution. La comtesse de Nottingham tomba malade, & se sentant approcher de sa fin, les remords d'une si grande infidélité la troublèrent. Elle supplia la reine de venir la voir, & lui révéla ce fatal secret en implorant sa clémence. Elizabeth, également saisie de surprise & de furur, traita la mourante comtesse avec l'emportement le plus extrême ; elle s'écria que Dieu pouvoit lui pardonner, mais qu'elle ne lui pardonneroit jamais : elle l'accabla de reproches, & sortit la rage dans le cœur. Cette

infortunée princesse, livrée au désespoir, rejette toute espèce de consolation, & nourissant sa douleur des réflexions les plus cruelles, elle conçut un dégoût de la vie qui la conduisit bientôt au tombeau.

L'auteur du Catalogue des rois & des nobles d'Angleterre qui ont écrit, a mis Elizabeth au rang de ces auteurs distingués. Elle tradusoit Euripide, Isocrate, Horace, & commentoit Platon. Elle écrivoit en vers & en prose, & ce qui n'est pas moins singulier, c'est qu'elle réussissoit à composer des logoglyphes & des rebus. Elle répondoit sur-le-champ avec beaucoup de facilité en grec ou en latin. Il est certain du moins qu'elle s'expliqua en latin dans une audience qu'elle donna à l'ambassadeur de Pologne. Sa réponse fut un peu vive, parce que l'ambassadeur lui avoit manqué de respect en quelque chose. Le risque elle eut fini de parler, elle se retourna vers ses courtisans, & dit : « Mort dieu, milords, j'ai été forcée aujourd'hui de décafler mon vieux latin que j'avois laissé rouiller depuis long-temps ! »

Philippe II lui ayant envoyé par son ambassadeur le message suivant :

*Te veto ne pergas bello defendere Belgas.
Quas Drusus eripuit, nunc resistunt oportet :
Quas pater evertit, jubeo te condere cellas :
Religio populi fac restituatur ad unguem.*

Elizabeth indignée, répondit avec une vivacité merveilleuse :

Ad Gratias, bone rex, sient mandata Colendas.

La réponse qui lui fut faite par un homme auquel elle venoit de refuser l'aumône, dut, si le fait est tel qu'on le dit, lui causer une surprise agréable. Elizabeth alloit entendre l'office dans l'église de Saint Paul de Londres ; un homme se présente & lui demande l'aumône. La princesse qui l'avoit déjà aperçu à la porte de sa chapelle, dit à ceux qui l'accompagnoient : *Pauper ubique jacet.* Cet homme entendant ce reproche, répondit aussitôt par ces deux vers :

*In thalamis, regino, tuis hinc nosse jacerem,
Si foret hoc verum, pauper ubique jacet.*

Sixte V la mettoit au nombre des trois personnes qui, suivant lui, méritoient seules de régner : les deux autres c'étoient lui-même & Henri IV.

Ce pape appelloit Elizabeth, un grand cerveau de princesse ; & disoit qu'il eût bien voulu coucher seulement une nuit avec elle pour donner naissance à un nouvel Alexandre le grand.

ÉLIXIR. Un empereur de la Chine, nommé

Vousi, reçut un jour d'un imposeur, un *élixir* dont celui-ci l'exhortoit à boire, lui promettant que ce breuvage le rendroit immortel. Un mandarin présent, après avoir renté inutilement de débaucher l'empereur, prit la coupe & but la liqueur. Le prince irrité de cette hardiesse voulut sur le champ condamner à mort le mandarin qui lui dit d'un air tranquille : « Si cet *élixir* donne réellement » l'immortalité, vous ferez de vains efforts pour me » faire mourir ; s'il ne la donne pas, auriez-vous » l'injustice de me ravir la vie pour un si frivole » latin. » Ce discours calma la colère de l'empereur & l'huître ajoute que l'effet de l'*élixir* sur le mandarin fut de mettre sa vie dans le plus grand danger.

ELOGE. Monsieur, pendant son séjour à Avignon, logea à l'hôtel du duc de Cillon. Le frère du roi refusa la garde bourgeoise qui lui étoit offerte, en disant : « Un fils de France logé chez un » Cillon n'a pas besoin de garde. »

Sisigambis, mère de Darius, apprenant la mort d'Alexandre qui l'avait traitée avec beaucoup d'humanité, & avait eu de grands égards pour elle, se jeta par terre, fondant en larmes & s'arrachant les cheveux, elle renonça à la vie. Quinte-Curce dit qu'ayant eu la force de vivre après Darius, elle eut honte de survivre à Alexandre. Voilà un bel *éloge* de ce héros.

Les Lacédémoniens, grands estimateurs du mérite, faisoient consulter principalement celui d'une femme, à vivre ignorée & retirée dans le sein de sa famille. Un Spartiate entendant faire de magnifiques *éloges* d'une dame de sa connoissance, interrompit en colère le panegyriste : « Ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme » de bien ? »

Le maréchal d'Estrées fit, en parlant à M. de Louvois, ce bel *éloge* du prince d'Orange qui a joué un si grand rôle dans le dernier siècle : « Monseigneur, vous ne connoissez point encore le prince d'Orange : soutez-vous de ce que j'avance aujourd'hui, Guillaume le Taciturne, Maurice & Frédéric-Henri, ces trois grands hommes revivent en sa personne, & son amitié n'est pas à négliger. Le cardinal de Richelieu recherche celle de Frédéric-Henri, & s'en trouva bien, vous vous trouverez encore mieux de celle du prince d'Orange, qui est plus actif & plus vigilant que son grand-père, & plus propre à seconder vos desseins. » M. de Louvois fit peu de cas de l'avis du maréchal ; il reconnut sa faute, mais trop tard.

M. le C. D. B. lut à l'académie française, une épître adressée à Fontenelle. Elle finissoit par ces vers, qui excitèrent de grands applaudissemens :

Et le Nestor des grecs fut encor le plus sage.

Fontenelle qui étoit sourd, demanda à Mairieux placé à côté de lui : « De quoi est-il donc question ? Que lit-on là ? — Monsieur, lui cria Mairieux dans les oreilles, on fait votre *éloge*, » cela ne vous regarde pas. »

ELOQUENCE. Il est une *éloquence* naturelle qui consiste dans les faits mêmes ou dans les choses : ce sont des traits émanés du génie ou des passions émus ; traits sublimes, qui semblent indépendans de toute connoissance, & dont les plus grands maîtres de l'art n'ont jamais enseigné les préceptes.

On demandoit à Isocrate, célèbre orateur grec, ce que c'étoit que l'*éloquence* ? « C'est, répondit-il, l'art d'élever les petites choses, & d'abaissier les grandes. »

Démétrius, interrogé par quels moyens il avoit fait tant de progrès dans l'*éloquence* ? « En dépensant plus d'huile que de vin, répondit-il. »

Au commencement du règne de Henri IV, lorsque ce prince, avec très-peu de troupes, étoit pressé auprès de Dieppe par une armée de 30000 hommes, & qu'on lui conseilloit de se retirer en Angleterre, le maréchal de Biron lui tint ce discours : « Quoi, sire, on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avoit pas d'autre moyen de conquérir votre royaume que de le quitter. Si vous n'étiez pas en France, il faudroit percer au travers de tous les hasards & de tous les obstacles pour y venir ; & maintenant que vous y êtes, on voudroit que vous en fortifiez ; & vos amis seroient d'avis que vous fussiez de votre bon gré, ce que le plus grand effort de vos ennemis ne sauroit vous contraindre de faire ? En l'état où vous êtes, sortez seulement de la France pour 24 heures, c'est s'en bannir pour jamais. Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint : ceux qui nous pensent envelopper sont ou ceux-mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement dans Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, & qui auroient plus d'affaires entre eux-mêmes, que contre nous. Enfin, sire, nous sommes en France, il nous y faut éprouver : il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter, ou y perdre la vie, & quand même il n'y auroit point d'autre sûreté pour votre sacrée personne que la fuite, je fais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme, que de vous sauver par ce moyen. Votre majesté ne souffrirait jamais qu'on dît qu'un cadet de la maison de Lorraine lui auroit fait perdre terre, encore moins qu'on la vit mendier à la porte d'un prince étranger. » Non, sire, il n'y a ni couronne ni honneur

« pour vous au-delà de la mer : si vous allez au-
 « devant du secours d'Angleterre, il reculera ;
 « si vous vous présentez au port de la Rochelle
 « en homme qui se salue, vous n'y trouverez
 « que des reproches & du mépris. Je ne puis
 « croire que vous deviez plutôt fier votre per-
 « sonne à l'inconscience des flots & à la merci
 « de l'étranger, qu'à tant de braves gentil-
 « hommes & tant de vieux soldats qui sont prêts
 « de lui servir de remparts & de boucliers, & je
 « suis trop serviteur de votre majesté, pour lui
 « dissimuler que si elle cherchoit sa sûreté ailleurs
 « que dans leur vertu, ils seroient obligés de
 « chercher la leur dans un autre parti que dans
 « le sien. » Ce discours fit sur un effet d'autant
 plus beau, que les paroles de Biron s'accordoient
 parfaitement avec les sentiments de Henri IV.

Avant la bataille de Rocroi, le duc d'Enguien
 voulant encourager ses troupes, leur tint ce dis-
 cours : « François, c'est tout vous dire en un
 « mot, vous voyez devant vous vos vieux en-
 « nemis, ces hers espagnols, qui disputent avec
 « vous, depuis si long-temps, la gloire & l'em-
 « pire. Leur furieux général frémit de se voir
 « arracher une victoire qu'il croyoit sûre, &
 « obligé d'abandonner le siège d'une place dont
 « la conquête lui eût ouvert nos plus belles pro-
 « vinces jusqu'aux portes de Paris. Il vient pour
 « s'en venger, avec tout l'orgueil de sa nation.
 « Opposons lui toute la fierté & toute la valeur
 « de la nôtre. Je suis parti de la cour pour me
 « mettre à votre tête, & j'ai promis de ne re-
 « venir que victorieux. Ne trompez pas mes es-
 « pérances ; souvenons-nous, vous & moi, de
 « la bataille de Cérifoles : imitez vos ayeux qui
 « triomphèrent, & j'imiterai mon prédécesseur
 « qui les mena au combat. Que le surnom
 « d'Enguien que portoit ce prince du sang de
 « Bourbon, nous soit à vous & à moi, de but
 « augure ; & que l'ennemi qu'il vainquit aux
 « champs de Cérifoles, honore encore aujour-
 « d'hui notre triomphe par sa défaite dans les
 « plaines de Rocroi. »

EMRELLISSEMENT DU CORPS. Les an-
 ciens porteroient plus loin que nous les soins qu'ils
 prenoient d'embellir le corps & d'approprier la
 figure. Gillien fait mention en plusieurs endroits
 d'une espèce de pensionnat qu'assurément notre
 frivolité n'a pas imaginé encore, & les *Andra-
 podocapeloï* nous seroient inconnus peut-être
 encore long-temps. C'étoient des gens qui logeoient
 de jeunes filles, d-s courtisanes & de jeunes gar-
 çons, sans toutefois qu'il fût question d'au-
 cune sorte de débauche dans leur commerce.
 Leur ministère étoit d'employer les moyens d'em-
 bellir le corps de ceux qu'on leur confioit : ils
 avoient coutume de laver le visage de leurs élèves
 avec de la décoction d'orge pilée, & la farine

de fèves, & quelquefois du nître afin de brillan-
 ter leur teint. Ils battoient les hanches de ceux
 qui étoient maigres avec des cordes & les fro-
 toient ensuite d'huile, apparemment pour assu-
 plir & fortifier des parties trop peu nourries.
 Aux jeunes filles ils frottoient les toies avec des
 bandellettes, afin de relever la gorge & la sou-
 tenir & pour remplir les hanches. Ils leur fai-
 soient tomber les poils qui dépareroient les joues,
 ou quelque autre partie dont ils vouloient tirer
 plus d'avantages. Ils leur apprennoient les moyens
 de conserver cet air de fraîcheur que l'usage se
 hâte trop de dissiper & peut être aussi ce x de
 l'amour. Il paroît qu'à Rome même ces *Andra-
 podocapeloï* ne furent pas sans considération. Les
 édiles apparemment pour quelques plaintes de leur
 part ordonnoient qu'on manifesteroit sans détour
 les maladies & les vices de conformation des
 esclaves que l'on exposoit en vente afin qu'on
 ne s'en prit point aux *Andrapodocapeloï* à qui on
 en confioit le soin, s'il arrivoit que dans la
 suite on vint à leur découvrir quelque défaut
 ou maladie essentielle.

EMBLEMES. En 1266, quelque temps avant
 que le pape Innocent III mit le royaume d'An-
 gleterre en interdit, il envoya au roi Jean, quatre
 anneaux garnis de pierres précieuses, avec une
 lettre, bien digne de l'esprit du siècle, qui lui
 expliquoit ce qu'il prétendoit faire signifier à ces
 bagues.

Il m'invitoit à considérer attentivement la forme,
 le nombre, la matière, la couleur de ces an-
 neaux. « La forme ronde, disoit le pape dans
 « sa lettre, représente l'éternité, & doit vous
 « détacher des choses temporelles pour vous
 « faire aspirer aux éternels : le nombre, qui
 « est quatre, désigne la fertilité d'une an-
 « née, la prospérité de la fortune, &
 « cette fertilité a pour fondement les quatre ver-
 « tus cardinales : la matière, qui est l'or, le plus
 « précieux des métaux, signifie la sagesse que
 « Salomon préféroit à tous les biens : la couleur
 « n'est pas moins mystérieuse que le reste. Le
 « vert de l'émeraude annonce la foi : le bleu
 « du Saphir, l'espérance : le rouge du rubis,
 « la charité, & le brillant de la tapaze, les
 « bonnes œuvres. »

Ces froides allures n'adoucirent pas le ca-
 ractère violent du monarque anglais : il devint
 furieux ; il persécuta son clergé, & le pape qui
 vouloit réprimer despotiquement sur les rois &
 sur le clergé, mit le royaume d'Angleterre en
 interdit.

Le plus beau de tous les emblèmes est celui
 de Dieu, que Thimée de Locres figure par
 cette idée : *Un cercle dont le centre est par tout,*

& la circonférence nulle part. Platon & Pascal adoptèrent cet emblème.

EMBOINPOINT EXTRAORDINAIRE. L'histoire a conservé quelques détails sur l'*emboinpoint* extraordinaire d'un anglais, natif du comté d'Essex, qui se nommoit Édouard Brigh, épicer de profession, & qui est mort à l'âge de trente ans.

Brigh, du côté paternel & maternel, descendoit d'une famille d'une grosse & forte stature. Plusieurs de ses ancêtres étoient d'un *emboinpoint* remarquable; mais aucun n'a égalé le sien. Dès son enfance, quoique vigoureux & actif, il étoit fort gras. Il avoit cependant toujours fait beaucoup d'exercice, jusqu'aux deux ou trois dernières années de sa vie, qu'étant devenu trop pesant, il cessa d'en prendre. Comme il avoit les muscles très-forts, il se promenoit avec assez d'agilité; il montoit à cheval, & galoppoit même assez bien. Il alloit quelque-fois à Londres à cheval pour ses affaires, & faisoit gaillardement ce trajet, depuis Malden, qui est de treize lieues. Lorsqu'il paroissoit dans les rues de cette grande ville, il s'attiroit les regards de tout le monde, & c'étoit un spectacle curieux pour le peuple.

A l'âge de douze ans & demi, Brigh pesoit déjà 144 livres; à vingt ans, il en pesoit 336; &c, sans doute, il a toujours augmenté dans cette proportion; car la dernière fois qu'il fut pesé, ce qui étoit trois mois avant sa mort, son poids étoit de 384 livres; après sa mort il pesoit 616 livres.

Sa taille étoit de cinq pieds neuf pouces & demi: son corps, mesuré sous les bras, avoit cinq pieds six pouces de circonférence; & autour du ventre, six pieds onze pouces. Le gros du bras étoit de deux pieds deux pouces, & celui de la jambe, de deux pieds huit pouces. Il ne manquoit & ne buvoit pas plus qu'un homme ordinaire, & lorsqu'on le faignoit on lui tiroit au moins deux livres de sang: il laissa cinq enfans & sa femme grosse du sixième. On a gravé son portrait à Londres en manière noire, & il n'est pas inconnu à Paris (*).

Le maréchal de Bassompierre fut pendant douze ans prisonnier à la Bastille: l'insolence lui donna un *emboinpoint* extraordinaire. Le jour qu'il reparut à la cour, la reine Anne d'Autriche voulant le plaindre, lui dit: « Maréchal, quand

» accouchez-vous? — Madame, répondit-il, » quand j'aurai trouvé une sage femme. »

EMBRASSEMENT. A une rentrée de l'académie des sciences, après l'époque, le public eut la satisfaction d'y voir messieurs de Franklin & de Voltaire & de leur témoigner la joie qu'il ressentoit de leur présence par les applaudissemens les plus vrais & les plus réitérés. Au moment où ces deux vieillards s'embrassoient, on entendit une voix qui prononça ces mots assez haut: *Voilà le génie qui embrasse la liberté.*

ÉMETIQUE. Guy Patin disoit, que l'*émétique* devoit être manié par un sage & prudent médecin, & non pas par un charlatan ni par un étourdi. On assure qu'il avoit dessiné un fort gros registre des personnes qu'il antimoine avoit tuées, & qu'il l'appelloit communément le Martyrologe de l'antimoine.

En effet, au dix-septième siècle, ce remède étoit un poison, il fut même décrié par l'église, & l'on se souvient de ces vers de Boileau:

Je compterois plutôt combien dans un printemps
Qu'enaut & l'antimoine ont fait mourir de gens.

Lorsque Louis XIV fut à l'extrémité à Calais, le 8 juillet 1698, il n'y eut que l'*émétique* qui lui sauva la vie. Peu de temps après, le cardinal Mazarin mourut pour en avoir pris, &c qui fit dire que l'*émétique* étoit d'un grand secours puisqu'il avoit sauvé deux fois la France.

EMPEDOCLE, philosophe & poète de l'antiquité, né d'une famille illustre d'Agrigente, mort vers l'an 440 avant Jésus-Christ.

Empédocle adopta l'opinion de Pythagore sur la transmigration des âmes, & son poème sur le rapport d'Aristote, cité par Diogène Laërce, mérita les suffrages de l'antiquité par la richesse des métaphores, l'énergie des expressions & la beauté des images. *Empédocle* avoit aussi composé un poème moral sur le culte des Dieux, & sur les devoirs de la vie civile. Il réunissoit ainsi qu'Orphée, les charmes de la poésie & de la musique à l'art de manier les esprits & de toucher les cœurs: il n'employa ses talens que pour le bonheur & l'avantage de ses concitoyens. Il refusa la royauté que les agrigentins lui offrirent. Cet illustre philosophe avoit, selon l'expression de Montagne, logé son imagination si fort au dessus de la fortune & du monde, qu'il trouva les sièges de la justice & les trônes mêmes des rois trop bas.

« Le système de ce philosophe sur la nature, » étoit qu'il y avoit quatre éléments qui faisoient » entre eux une guerre continuelle, mais fans » pouvoir jamais se détruire, & que de leur » discord même naissoient tous les corps. »

(*) Un paysan du comté de Berks amena à Londres, en 1721, son fils, âgé de six ans, qui avoit près de cinq pieds d'Angloire de haut, robuste, fort, & à peu près de la grosseur d'un homme fait.

Il se montra toujours l'ennemi déclaré des tyrans, & poursuivit avec vigueur quiconque faisoit paroître dans sa conduite qu'il aspirait au pouvoir souverain. Un agrigentain l'avait invité à manger chez lui. L'heure du repas étant venu, il demanda pourquoi on ne servoit pas ; c'est, dit le maître de la maison, qu'on attend le ministre du conseil. Cet officier arriva en effet quelque temps après, & on le fit roi du festin. Il se comporta d'une manière si insolente pendant le repas, qu'*Empédocle* soupçonna qu'il y avoit entre ce roi du festin & celui qui l'avait invité, quelque complot pour rétablir la tyrannie. Le soupçon étoit bien fondé, puisqu'*Empédocle* ayant fait appeler le lendemain ces deux hommes devant le conseil, ils furent condamnés à mort.

Ce philosophe s'étoit familiarisé avec toutes les sciences, & ses connoissances dans la physique lui firent faire bien des miracles aux yeux des agrigentins ignorans. A l'exemple d'*Apollon* & de *Pythagore*, il se servit quelquefois de la musique comme d'un remède souverain pour les maladies de l'esprit, & même pour certaines maladies du corps. Il étoit logé dans la ville de Gela, chez son ami *Anchitus*, lorsqu'un jeune homme en fureur & livré au désespoir vouloit tuer cet ami, parce qu'un qualité de juge de la ville, il avoit condamné à mort le père de ce jeune homme. *Empédocle* tâcha de lui calmer l'esprit par ses discours, & n'y réussissant point, il essaya d'unir les sons harmonieux de sa lyre au langage mesuré & cadencé de la poésie. Il remarqua les modulations qui font le plus d'impression sur le cœur du jeune homme, les emploie à propos, & parvient enfin à l'attendrir. Il sauva ainsi la vie à son hôte, & se fit même un ami du jeune homme, qui devint dans la suite un de ses plus fidèles disciples.

Empédocle donna dans la Sicile les premiers préceptes de la rhétorique, & il se servit utilement de son éloquence pour réformer les mœurs & la vie licencieuse des agrigentins. Il leur reprochoit souvent leur fureur de bâtir comme s'ils devoient toujours vivre, & leur empressément pour les plaisirs, comme s'ils eussent dû mourir le même jour.

C'est cet homme si sage, si zélé pour le bonheur de ses concitoyens, que quelques auteurs nous représentent comme un fou & un ambitieux, qui accablé de vieillesse fit jeter dans le gouffre du mont Etna, afin, disent-ils, de passer pour un Dieu.

EMPRUNTEUR. Quelqu'un a dit : Voulez-vous vous débarrasser de certaines personnes ? présez-leur de l'argent.

Un homme ayant prêté une somme considérable à un de ses amis, celui-ci fut peu exact à la lui rendre, il fuyoit son créancier, qui l'ayant rencontré lui dit : « Ou remettez-moi mon argent, ou rendez-moi mon ami. »

Deux auvergnats étoient couchés dans la même chambre : l'un dit à l'autre : Gros Pierre ? — Eh bien ! — Dors-tu ? — Pourquoi ? — C'est que si tu ne dormois pas, je t'emprunterois un écu. — Je dors.

EMULATION. Plus innocente que l'envie, plus sage que l'ambition, l'*émulation* est toujours un bien ; elle ne nous excite qu'à suivre de bons exemples, & qu'à imiter ce que nous voyons de bon dans les autres.

Dans sa jeunesse, *Thémistocle* n'aimoit que le vin & la débauche ; mais lorsque *Miltiade* eut remporté la fameuse victoire de Marathon, témoin des applaudissemens qu'on donnoit à ce grand homme, il sentit naître dans son âme une noble *émulation*. Depuis ce moment, l'amour de la gloire, comme un feu que rien ne peut éteindre, embrâsoit son cœur, & le devoit nuit & jour. Souvent il disoit à ses amis : « Les trophées de » *Miltiade* m'empêchent de dormir. »

Un roi de Lacédémone vouloit détruire une ville rivale de Sparte ; les *Ephores* s'y opposèrent : « Conservez, lui dirent-ils, la pierre sur » laquelle s'aiguise l'*émulation* de nos jeunes » gens. »

Deux officiers romains, nommés *Varinus* & *Pulso*, se disputoient sans cesse le prix de la bravoure, & chacun vouloit être préféré à son rival. Les Nerviens, peuples des Gaules, attaquèrent le camp des romains. Au plus fort de l'attaque, *Pulso* dit à *Varinus* : « Voici, dit-il, » l'occasion de décider nos anciennes querelles ; » voyons qui de nous deux fera preuve d'une » plus grande valeur. » En même temps, il s'élança hors des retranchemens, & va fondre sur un gros d'ennemis qui étoient très serrés. *Varinus*, piqué d'honneur, le suit à peu de distance. *Pulso* tue d'abord un des nerviens ; mais bientôt il est enveloppé, *Varinus* court à lui & le dégage, mais il le trouve, le moment d'après, dans le même perril d'où il vient de trer son ennemi, & est, à son tour, dégage par lui. Ainsi les deux rivaux se dirent mutuellement la vie, & la gloire de la valance demeura encore indécise entre eux.

ENFANT. L'auteur d'Emile a cité ces deux tous d'adresse, l'un d'un petit garçon, & l'autre d'une petite fille, auxquels on avoit demandé de demander rien à table. Le petit garçon, que l'on avoit cruellement oublié & qui craignoit de désober,

foiblet, s'avisa de prendre un peu de sel : c'étoit assez faire entendre qu'il désirait de la viande. La petite fille étoit dans une circonstance différente, elle avoit mangé de tous les plats, hormis d'un seul dont on avoit oublié de lui donner & qu'elle convoitoit beaucoup. Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli, sans que l'on pût l'accuser de désoberité, elle fit en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant tout haut à mesure qu'elle les montrait : J'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça : mais elle affecta si visiblement de passer, sans rien dire, celui dont elle n'avoit pas mangé, que quelqu'un s'en apercevant, lui dit, & de cela, en avez-vous mangé ? Oh ! non, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Si ce tour-ci paroit plus fin, c'est qu'il est une ruse de fille, l'autre n'est qu'une ruse de garçon.

Les traits des *enfants*, & sur tout des *enfants* princes, font beaucoup de plaisir. M. le dauphin alla voir Louis XIV son père ; il demanda un fauteuil : le roi lui fit donner un pliant, & le gronda. Le soir comme il disoit son *credo*, & qu'il vint à cet endroit, *qui est assis à la droite de son père*, il demanda à la maréchale de la Motte, sa gouvernante : Est-il assis dans un fauteuil ?

Un évêque demandoit à M. de Vermandois, amiral de France, quel âge il avoit : Cinq ans, lui répondit l'enfant : Montrez-les moi, lui dit l'évêque, on peut montrer ce qu'on a : M. de Vermandois lui dit : Montrez-moi les vôtres, je vous montrerai les miens.

ENFANT GÂTÉ. Une dame d'esprit avoit un fils, & craignoit si fort de le rendre malade en le contredisant, qu'il étoit devenu un petit tyran, & entroient en fureur à la moindre résistance qu'on osoit faire à ses volontés les plus bizarres. Le mari de cette dame, ses parents, ses amis lui représentoient qu'elle perdoit ce fils chéri ; tout étoit inutile. Un jour qu'elle étoit dans sa chambre elle entendit son fils qui pleuroit dans la cour ; il s'égarroit le visage de rage, parce qu'un domestique lui refusoit quelque chose qu'il vouloit. Vous êtes bien impertinent, dit-elle à ce valet, de ne pas donner à cet enfant ce qu'il vous demande ; obéissez-lui tout à l'heure. Par ma foi, madame, répondit le valet, il pourroit crier jusqu'à demain qu'il ne l'aurait pas. A ces mots, la dame devint furieuse & prête à tomber en convulsions ; elle courut, & passant dans une salle où étoit son mari avec quelques-uns de ses amis, elle le prie de la suivre, & de mettre dehors l'impudent qui lui résiste. Le mari, qui étoit aussi faible pour la femme, qu'elle l'étoit pour son fils, la suit en levant les épaules, & la compagnie se met à la fenêtre, pour voir de quoi il étoit question.

Encyclopédie.

Insolent, dit-il au valet, comment avez-vous la hardiesse de désober à madame, en refusant à l'enfant ce qu'il vous demande ? — En vérité, monsieur, dit le valet, madame n'a qu'à le lui donner elle-même ; il y a un quart d'heure qu'il a vu la lune dans un sceau d'eau, & il veut que je la lui donne. A ces paroles, la compagnie & le mari ne purent retenir de grands éclats de rire ; la dame elle-même, malgré sa colère, ne put s'empêcher de rire aussi, & fut si honteuse de cette scène, qu'elle se corrigea, & parvint à faire un aimable enfant de ce petit être maussade & volontaire. Bien des mères auroient besoin d'une pareille aventure.

ENFANS TROUVÉS. Tous les *enfants trouvés* en Espagne sont déclarés nobles & reconnus pour tels ; car, disent les espagnols, il vaut mieux reconnoître un enfant roturier gentilhomme, que de rendre un gentilhomme roturier.

ENNUI. Des dames qui étoient dans une assemblée où la conversation ne leur plaisoit pas & où l'on bâilloit beaucoup, firent l'une à l'autre, il pleut ici de l'ennui à verse.

J'ai toujours remarqué qu'on ne s'ennuie jamais davantage qu'après les plaisirs : l'ennui qui fait qu'on les recherche est toujours plus supportable que celui qui les suit.

Il y a des personnes qui craignent si fort l'ennui que la seule crainte de l'éprouver est un ennui pour elles.

Ce sommeil fatiguant de l'ame,
Né de la gêne & du loisir,
De nos jours usé plus la trame
Que la douleur & le plaisir.

DESMARIS.

ENSENADA. *Ensenada*, ministre d'Espagne, s'appeloit, de son vrai nom, *Zenofona da Silva*. Il passa du comptoir d'un banquier à la place de ministre, & prit par modeste le nom d'*Ensenada* ; en soi rien.

ENTERREMENT. Un homme, abandonné des médecins, fit venir un juré-crieur pour déposer son enterrement. Après avoir examiné combien il falloit pour la cire, combien pour la tenture : *Tenez*, dit-il, je vous donnerai cinquante *écus*, & je ne me mêlerai de rien.

Toute une famille assemblée pour un enterrement, comme le convoi sortoit, un laquais de la maison vint dire d'un air très-affligé : *Messieurs, voilà Monsieur qui frotte.*

M... avoit acheté une terre, où il fit bâtir :
F f f

à grands frais, un superbe château & une magnifique chapelle qu'il réserva pour le dernier bâtiment. Quand elle fut achevée, il manda à ses enfants : « Notre chapelle est finie, & j'espère que nous y serons tous enterrés, si Dieu nous prête » vic. »

ENTHOUSIASME. *L'enthousiasme* qui est fondé sur l'erreur ou sur la vérité, fait toujours de grandes choses.

Un gentilhomme napolitain soutint quatorze duels pour assurer que le Dante valoit mieux que l'Arioste. Cet enthousiaste du Dante étant au lit de mort, s'écria douloureusement : « Je n'ai pour- tant la ni l'un, ni l'autre. »

Le Dominicain avoit coutume de jouer, pour ainsi dire, le rôle de toutes les figures qu'il vouloit représenter, & de dire tout haut ce que la passion qu'il leur donnoit, pouvoit inspirer. Lorsqu'il peignoit le martyre de S. André, le Carache le surprit comme il étoit en colère, parlant d'une voix terrible & menaçante ; & il travailloit pour lors à un soldat qui mouroit le saint. Après que *l'enthousiasme* fut passé, le Carache courut l'embrasser, & lui avoua qu'il avoit été ce jour là son maître, & qu'il venoit d'apprendre de lui la véritable manière de réussir dans les expressions.

Le célèbre Vernet, jaloux d'étudier la nature, s'embarquoit souvent dans sa jeunesse & faisoit de très-longes trajets sur mer. Notre artiste étoit à même d'observer les scènes variées qu'offre cet élément. Dans un de ses voyages, que l'amour seul de son art lui faisoit entreprendre, les vents se déchaînèrent, la mer se souleva, & le vaisseau qui le portoit eut la tempête la plus violente à essuyer. Ce grand peintre, sans penser au danger qu'il couroit, pria un matelot de l'attacher aux cordages. Celui-ci lui eut à peine accordé sa demande, que la tempête devint plus horrible, & le péril plus évident ; la conformation & l'effroi se peignirent aussi tôt sur ses visages. A l'aspect des vagues irritées, au bruit & aux éclats de la foudre qui sifflait sur la mer, Vernet parut seul faisi d'admiration, & la force d'écouter ce cri de *l'enthousiasme* : « Ah ! grand Dieu, que c'est beau ! »

ENTRAGUES, marquis de Verneuil, (Catherine-Henriette de Buzac d') morte en 1652, à 54 ans. Henri IV, extrêmement amoureux de Madeleine de Entragues, lui demanda un jour par où l'on pourroit entrer dans sa chambre, elle répondit simplement : *Sire, par l'égale.*

Le roi eut la faiblesse de lui signer une promesse de mariage ; mais le duc de Sully, à qui Henri IV montra cette promesse, prit le papier & le déchira pour toute réponse.

Le roi eut encore la faiblesse de faire une autre promesse ; mais il épousa ensuite Marie de Médicis. La maîtresse, fuieuse, osa méditer les moyens de se venger de son amant, & se liguait contre lui avec le roi d'Espagne. Elle obtint facilement le pardon de cette trahison. Il en coûta une fois cent mille écus à Henri IV pour un repentir ; aussi, dit-il à Sully : *l'entre-saint-gris l'a voulu une nuit qui me coûte bien cher !*

ENVOYÉ. Un jeune *envoyé* étant à la toilette de la femme du premier ministre de la cour auprès de laquelle il résidoit, cassa un grand miroir. La dame lui dit froidement : *Monsieur, cela est-il dans vos instructions ?*

EPAMINONDAS, capitaine thébain, mort en combattant pour sa patrie, l'an 363 avant Jésus-Christ.

Epaminondas ayant été invité par un de ses amis à un grand repas, où le luxe & la délicatesse sembloient avoir tout oisonné, cet illustre thébain se fit apporter des mets ordinaires, & comme son ami lui demandoit pourquoi il en agissoit ainsi : *C'est afin,* lui dit-il, *de ne pas oublier comme je vis chez moi.*

La ville de Thèbes célébroit une fête publique, & chaque thébain croyant qu'il étoit de son honneur d'en augmenter l'éclat par ses dépenses, n'y parut que parfumé des essences les plus exquises, & revêtu des habits les plus somptueux. Après le repas, on devoit se rendre les uns chez les autres, & terminer la fête par les délices d'une chère splendide. Au milieu de cette joie luxueuse, *Epaminondas* seul, pensif & vêtu aussi simplement qu'à son ordinaire, se promenoit dans la place publique. Un de ses amis l'aborda & lui reprocha qu'il se refuse à la joie publique, & qu'il s'enkille même à éviter de parler à personne. « *Mais, si je fais* » comme les autres, lui répond *Epaminondas*, *qui* » tellera pour veiller à la sûreté de la ville, *lors-* » que vous serez tous ensevelis dans le vin & dans la débauche ? » Excellent trait de sagesse qui ne pouvoit manquer de faire son effet.

Lorsqu'il fut à la tête du gouvernement de sa patrie, Artaxercès qui recherchoit l'alliance des thébains, lui envoya de riches présents. Mais *Epaminondas*, sans vouloir se laisser persuader que l'ambassadeur du roi de Perse lui présentât, le renvoya en lui disant : « *Si vous m'avez tant de desir* » rien que d'avantageux à ma patrie, il n'est » pas nécessaire qu'il me sollicite ; mais si les in- » tentions sont contraires à mes devoirs, faites » lui savoir qu'il n'est pas assés riche pour acheter » mon suffrage. »

Epaminondas s'illustra par la bataille de Leuctres,

si célèbre dans l'histoire des grecs. Le général thébain fit éclater dans cette action toutes les ressources de son génie & toute la bonté de son cœur. « Ce qui me flatte le plus sensiblement dans la victoire de Léutères, disoit-il, c'est de l'avoir remportée du vivant de mon père & de ma mère. »

De retour à Thèbes, après avoir remporté plusieurs victoires, *Epinondas* fut accusé d'avoir gardé le commandement de l'armée plus longtemps qu'il n'étoit permis par les lois. Ce grand général ne s'amusa point à réfuter ses accusateurs. « Je ne refuse pas, dit-il, de subir la rigueur des lois; je demande seulement qu'après ma mort, on grave sur mon tombeau cette inscription: » *Epinondas* fut condamné à mort pour avoir, malgré les thébains, ravagé les terres des lacédémoniens leurs ennemis; rebâti la ville de Messine: établi dans l'Arcadie une paix solide, & rendu la liberté aux grecs. Cette harangue, d'un genre si nouveau, déconcerta les juges qui osèrent le condamner. En rentrant dans sa maison, accompagné de ses amis qui le félicitoient, son petit chien vint à lui, & lui fit mille caresses. *Epinondas*, attentif, se tourna vers ceux qui l'environnoient: « Ce chien, leur dit-il, me marque sa reconnaissance des soins que je prends de lui; & les thébains, à qui j'ai rendu tant de services, veulent me condamner à la mort! »

Les démarches d'*Epinondas* avoient toujours pour but d'affranchir les thébains & les grecs en général de la dépendance de l'orgueilleuse Lacédémone. Les lacédémoniens ayant épousé la querelle des maninécens contre ceux de Tézée, il fit déclarer les thébains pour ces derniers, afin de donner à ses concitoyens une occasion favorable de poursuivre leur supériorité sur Lacédémone. On lui remit le commandement général des troupes, & lors de la bataille qui se donna dans les plaines de Mantinée, comme la victoire balançoit des deux côtés, *Epinondas*, pour la faire déclarer en sa faveur, se jetta avec l'élite de ses troupes au milieu de la mêlée. Il y fut blessé mortellement d'un coup de javelot. Les thébains l'enlevèrent aussitôt, malgré la vigoureuse résistance des spartiates, & l'emportèrent dans sa tente. Les médecins ayant visité sa plaie, déclarèrent qu'il expireroit dès que l'on arracherait le trait de son corps. Il demanda où étoit son boucher, c'étoit un déshonneur de le perdre dans le combat: on le lui apporta; il arrache le trait lui-même.

Quelques momens auparavant, s'étant informé du sort de cette journée, les thébains, lui répondit on, sont victorieux. « J'ai donc assez vécu, dit-il, puisque je laisse Thèbes triomphante, la superbe Sparte humiliée. & la Grèce délivrée du joug de la servitude. »

Ses amis paroissant affligés de ce qu'il ne laissoit point d'enfans qui pussent le faire revivre; « consolez-vous, leur dit tranquillement *Epinondas* expirant, je laisse après moi deux filles immortelles, la victoire de Léutères & celle de Mantinée. »

EPERNON. (Jean-Louis de Nogaret, duc d') favori d'Henri III, & par lui créé premier duc d'Epéron, étoit, selon l'opinion commune de ce temps-là, petit-fils d'un notaire, & Busbésque, ambassadeur de l'empereur, l'assura dans une de ses lettres.

Le duc d'Epéron étoit extrêmement fier; on ne lui marquoit point de respect impuement. Il passoit dans le marquisat de Bagé. Le juge de cette terre alla au-devant de lui pour le haranguer. Il commença ainsi: « Monseigneur, monseigneur le marquis de Bagé. » Le duc interrompit brusquement le harangueur, en lui disant: « le marquis de Bagé est monseigneur; je suis monseigneur, & vous êtes un sot; » il lui tourna ensuite le dos.

EPICTETE, philosophe stoïcien, mort vers le commencement du règne de Marc-Aurèle dans un âge avancé.

Epictète fut un sage qu'on pourroit proposer pour modèle à ceux qui, tous les jours, usurent ce beau nom. Il pratiqua la vertu, mais sans fièvre & sans orgueil. Sa philosophie consistoit principalement dans ces deux préceptes: *suffire, & abstenir*, supportez & absteniez-vous.

On le dépeint petit & contrefait; mais qui posséda jamais une plus belle ame? qui goûta mieux le plaisir d'une bonne action, & prit plus de soin à en dérober la connoissance aux hommes?

Pendant qu'il étoit en core esclave d'Epaphrodite, il prit un jour fantaisie à cet homme barbare de s'amuser à lui tordre la jambe. *Epictète* s'apercevant qu'il y prenoit plaisir & qu'il recommençoit avec plus de force, lui dit en souriant & sans s'émouvoir: « Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe. » En effet, cela étant arrivé, il ne lui répondit autre chose sinon: « Hé bien, ne vous avoiez-vous pas dit que vous me rompiez la jambe? »

Il vouloit que l'on n'embrasât l'étude de la philosophie qu'avec un cœur pur, des yeux chastes & un ardent amour de connoître la vérité. Un homme perdu de débauches, désirant acquérir les connoissances qu'*Epictète* enseignoit à ses disciples. « O insensé, lui dit ce philosophe, que penchez-vous à faire? examine si non vafe est pur avant d'y rien verser; autrement tout ce que tu y auras mis se tournera en corruption. »

Il vouloit que ses disciples, pour mieux se soumettre la fortune & l'opinion, commençassent par s'en rendre indépendans. Il comparoit la fortune à une femme de bonne maison qui se prostitue à des valets.

Épistète a soutenu l'immortalité de l'ame aussi fortement qu'aucun Stoïcien l'ait jamais fait; mais il se déclara ouvertement contre le suicide que les Stoïciens croyoient permis, & chercha à adoucir ce que leurs autres maximes avoient de trop dur & de trop sévère; en sorte qu'il peut être regardé comme le réformateur du stoïcisme.

Son *Enchiridion*, ou manuel publié par Arrien, un de ses disciples, est rempli des plus grands traits de morale, & il est un des plus beaux monuments qui nous soit resté de l'antiquité.

L'empereur Adrien demandoit à *Épistète* pourquoi on représentait Vénus nue: c'est, répondit-il, parce qu'elle dépouille de tous les biens ceux qui recherchent trop ses plaisirs.

La lampe de verre dont il éclairait ses veilles philosophiques, fut achetée, quelque temps après sa mort, trois mille drachmes, par un ignorant, qui, dit Lucien, avoit conçu l'espérance de devenir aussi savant que ce philosophe à la lueur de sa lampe.

EPICURE, philosophe grec, fondateur de la secte épicurienne, né dans un bourg de l'Attique, d'une famille pauvre, mort à l'âge de 72 ans, l'an 170 avant Jésus-Christ.

Tous les philosophes du temps d'*Epicure*, & principalement les Stoïciens & les Cyniques, avoient éloigné les hommes de l'étude de la philosophie par des maximes austères qui donnoient à la sagesse l'aspect le plus triste & le plus rebutant. *Epicure*, persuadé que le but du philosophe ne doit point être de détruire l'homme dans l'homme, mais de diriger ses penchans naturels, chercha à concilier ses préceptes avec les appétits & les besoins de la nature. Il enseigna la sagesse sous le nom attrayant de la volupté. « O douce volupté, s'écrie ce philosophe, tu chauffes notre froide raison; c'est de ton énergie que naissent la fermeté de l'ame & la force de la volonté; c'est toi qui nous mènes, qui nous transportes; & lorsque nous ramassons des roses pour en former un lit à ta jeune beauté qui nous a charmés, & lorsque bravant la fureur des tyrans, nous en avons été baillifs: & les yeux fermés dans les taudis ardents qu'elle a préparés ». La volupté se présente à nous sous toutes sortes de formes; mais ne faisons point l'injure à nous-mêmes, ajoute *Epicure*, de comparer l'honnête avec le sensuel. Prenons garde sur-tout de confondre les besoins de

la nature avec les appétits de la passion & les écarts de la fantaisie. Si toutes nos actions tendent à la pratique de la vertu, à la conservation de la liberté & à la jouissance des plaisirs honnêtes; si nous apprenons à mépriser la mort qui n'est rien tant que nous sommes, & qui n'est rien même tant que nous ne sommes plus, nous goûterons cette paix intérieure en quoi consiste le vrai bonheur.

Les Platoniciens occupoient l'académie; les Péripatéticiens, le lycée; les cyniques, le cynosarge; les Stoïciens, le portique; *Epicure* établit son école dans un jardin délicieux, dont il acheta le terrain, & qu'il fit planter pour cet usage. Plusieurs femmes célèbres, du nombre desquelles étoient Léons qui, se rangèrent au nombre de ses disciples; & son école obscure dans les commencemens, finit par être une des plus éclatantes & des plus nombreuses. Les disciples d'*Epicure* vivoient en frères. Mais ce philosophe ne permit point qu'ils missent leur bien en commun. Il auroit craint de leur dérober la volupté de la bienfaisance, & cette satisfaction douce de se soulager les uns & les autres dans leurs besoins.

Il se trouva dans Athènes, lorsque cette ville; assiégée par Démétrius Poliorcète, fut dévolée par la famine. Il pouvoit sortir de la ville; mais il résolut de vivre ou de mourir avec ses amis, & leur distribuoit par égales portions les sèves de son jardin.

Epicure reconnoît un être immortel, inaltable & parfaitement heureux, puisqu'il n'agit sur rien, & rien sur lui; mais, par la raison que son existence ne peut être altérée, il la regardoit comme une existence stérile. Aussi prétendoit-il que nous n'avons rien à espérer ni à craindre de la divinité. Personne néanmoins ne fréquentoit plus régulièrement les temples qu'*Epicure*, & il n'y paroissoit jamais qu'en posture de suppliant. Un jour que Diocès l'appela, il s'écria: « Quelle fête, quel spectacle pour moi! Je ne vis jamais mieux la grandeur de Jupiter, que depuis que je vois *Epicure* à genoux. »

Ce philosophe avoit renouvelé le système des atomes de Démocrite, qui regardoit l'atome comme la cause première par qui tout est, & la matière première dont tout est. Un ancien voulant louer *Epicure*, a dit que la nature avoit assemblée tous les atomes de la sagesse & des sciences, pour composer la personne de ce philosophe. Molière avoit sans doute cette expression en vue, lorsqu'il fait dire à une de ses précieuses ridicules, que son père est composé d'atomes bourgeois.

Epicure fut en proie, dans les derniers temps de sa vie, aux maux les plus cuisans. Mais le spectacle de la vie passée, ainsi qu'il l'écrivoit à ses amis, suspendoit quelquefois ses douleurs. Lorsqu'il sen-

Ne fa fin s'approcher, il assembla ses disciples, leur légua ses jardins, assura l'état de plusieurs enfans sans fortune dont il s'étoit rendu le tuteur, affranchit ses esclaves, & ordonna ses funérailles. La république d'Athènes lui érigea un monument. Sa mémoire fut toujours honorée, & un certain Théotime, convaincu d'avoir composé sous son nom des lettres infâmes adressées à quelques-unes des femmes qui fréquentaient ses jardins, fut condamné à perdre la vie.

EPILEPSIE. Bénignerns, médecin du duc de Vittemberg, a vu, à Montpellier, un homme de vingt-six ans, gras, sanguin & robuste, tomber tout-à-coup par terre; ilécumoit, il avoit les poings fermés, il paroïsoit plongé dans un profond assoupissement qu'il interrompoit pourtant par des plaintes; après un certain temps passé dans cet état, il ouvrit les yeux & fit des efforts pour se lever, mais il retomba aussitôt dans son premier sommeil. Un soldat l'en tira d'une manière assez singulière: il approcha le plus près qu'il pût de l'oreille du malade un pistolet fort chargé, il le tira, & à peine l'eut-il fait que l'on vit le jeune homme se lever & s'en aller chez lui. Un grand bruit excité tout-à-coup put donc être un moyen de mettre fin à un accès d'épilepsie.

EPITAPHE. Montmaur avoit une grande mémoire & peu de jugement, ce qui a donné lieu à cette *épitaphe* :

Sous cette caïque noire
Repose bien doucement,
Montmaur d'héureuse mémoire,
Attendant le jugement.

Dans le testament qu'on trouva après la mort de M. de la Rivière, évêque de Langres, il avoit mis dans un article: je ne laisse rien à mon maître-d'hôtel, parce qu'il y a dix huit-huit ans qu'il est à mon service; & dans un autre: je lègue cent écus à celui qui sera mon *épitaphe*. On lui fit la suivante :

Ci gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage:
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

On lisoit dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois de Paris, cette *épitaphe*, que M. l'abbé Bignon fit ôter étant doyen de cette église.

Ci gît qui, en son tems, faisoit
Quatre métiers de guesucrie;
Il peignoit, rimoit & souffloit,
Et cultivoit philosophie.

Margueritte d'Autriche, qui fut fiancée avec deux fils de roi, étant en danger de périr sur mer, fit son *épitaphe*.

Ci gît Margot, gentille demoiselle,
Qu'a deux maris, & encore est pucelle.

Le comte de Tessin, gouverneur du roi de Suède, comblé d'honneurs, appelé pendant sa vie le plus heureux des hommes, ordonna qu'on gravât sur son tombeau :

Tandem felix.

Épitaphe d'un évêque malheureux au jeu.

Le bon prélat qui gît sous cette pierre
Aima le jeu plus qu'homme de la terre.
Quand il mourut, il n'avoit pas un liard;
Et comme perdre étoit chez lui coutume,
S'il a gagné paradis, on présume
Que c'est un grand coup de hasard.

LA MONNOYE.

EQUIVOQUE. Un huissier étant allé exploiter dans une maison de campagne, un ami lui demanda comment il avoit été reçu: «A merveilles, répondit-il, on m'a voulu faire manger.» C'est qu'on avoit liché deux gros chiens qui avoient pensé le dévorer.

Un avocat avoit fait un mauvais commentaire de la coutume de son pays: quelqu'un dit à eette occasion: *s'il fait bien, ce n'est pas sa coutume.*

M. M. . . . que l'on croyoit riche, quoiqu'il dût plus qu'il n'avoit vaillant, se promenant sans rien dire, le nez dans son manteau, la veille de ses fiançailles dans la salle de sa future belle-mère; elle lui dit plusieurs fois: qu'avez-vous, monsieur? il lui répondit à chaque fois: *Madame, je n'ai rien.* Huit jours après son mariage, sa belle mère voyant une foule de créanciers, à quoi elle ne s'étoit pas attendue, dit: *Monsieur, vous m'avez trompée.* Madame, lui répliqua-t-il, je vous avois averti que je n'avois rien; je vous le dis plus de dix fois dans votre salle la veille des mes fiançailles, lorsqu'il étoit encore temps.

Le prophète Elie, est, comme on sait, le fondateur des Carmes. M. le curé de Saint-Sulpice apprit que le marquis de . . . venoit de léguer tous ses biens aux Carmes Déchaussés, & accourut le visiter; lui parla des pressans besoins des pauvres de la parisse, & finit par faire changer le testament; les bons pères furent exclus. A peine les novices étoient sortis, que le prieur & le sous-prieur des Carmes, ignorant ce qui venoit de se passer, arrivèrent chez le malade. Le pasteur descendoit. Ils le firent beaucoup de révérences, beaucoup de

façon pour le pas. M. Lanquet à la fin leur dit :
 « Mes pères, c'est à vous de passer les premiers,
 » vous êtes de l'ancien testament, & je ne suis que
 » du nouveau. »

M. de Montepan jouoit un jour au lanquenet ; sa carte, qui étoit un roi de cœur, fut la première prise ; & comme il pelloit un peu, une présidente, voulant faire le bel esprit, lui dit : ah ! monsieur, ce n'est pas le roi de cœur qui vous a fait le plus de mal. M. de Montepan, aigri par sa perte, & par la réflexion de cette présidente, lui répondit : *Si ma femme est à un Louis, vous êtes à trente sous.*

Le roi faisoit compliment à un seigneur de la cour sur le bel habit qu'il avoit pour le gala du jour des noces de M. le duc de Chartrres ; il en admiroit le goût, l'élégance & la richesse. — *Ah ! sire, « cela se doit »,* répondit-il. »

Dans un ballet exécuté au Louvre, sous le règne d'Henri IV, parurent neuf dames conduites par la reine, & parmi ces neuf dames, la femme de D'O, surintendant des finances. Toutes avoient des coiffures plutôt chargées qu'enrichies de pierres, mais sur-tout la surintendante. Un fusille ivre tomba de son haut, près de la porte de la salle : le roi, qui le vit tomber, en demanda la cause. Sire, lui dit-on, il ne faut pas s'en étonner : il avoit un pot de vin sur la tête. — *Ah ! ce n'est point là une bonne raison, dit le roi ; voyez comme madame la surintendante est droite & ferme sur ses pieds ; cependant elle a plus d'un pot de vin sur la tiende.*

On louoit excessivement l'esprit d'un homme qui occupoit un poste important dans la société civile, & qui pourtant n'étoit pas un grand génie. Un railleur qui étoit présent, dit un air froid & malin : « Quand on est en place, on a tout l'esprit du monde, parce qu'on a quelquefois du monde de qui a de l'esprit. »

Le prince Henri, frère du roi de Prusse, étant allé voir mademoiselle la chevalière d'Eon, on offrit à son ateste royale des rafraichissements. La mère de notre héroïne lui présenta de magnifiques prunes. Le prince la pria de le dispenser d'accepter ce fruit. « Que faites-vous donc là, ma mère, n'écria mademoiselle d'Eon ? monseigneur n'est-il pas venu dans ce pays-ci pour des prunes. »

ERASME (Didier), savant écrivain, né à Rotterdam, l'an 1465, mort à Bâle en 1536.

On doit à Erasme les premières éditions de plusieurs pères de l'église, différents ouvrages de grammaire, de rhétorique & de philosophie, des écrits remplis de bonne critique, quelques autres semés du sel piquant de l'ironie.

Il a écrit en latin. Il s'étoit fait un style particulier, inférieur à celui des bons auteurs de l'antiquité, mais préférable au style boursois & pédantesque des écrivains de son siècle. Il avoit une mémoire prodigieuse, une érudition immense & un esprit capable de s'appliquer à toutes sortes de sciences.

Il étoit dans la société complaisant, humain ; généreux, & prévenoit en sa faveur par la douceur de son regard, par l'agrément de sa voix, par l'affabilité de ses manières. Il étoit très-sensible à la critique, & lui-même n'avoit pas toujours le courage de sacrifier un bon mot, lorsqu'il se présentoit.

Il a composé une satire de tous les états de la vie, depuis le froc jusqu'à la tire ; mais l'ironie dont il a fait usage dans son *Eloge de la Folie*, n'est-elle toujours cette finesse de pointe, ce *docte piquant*, nécessaire pour plaire aux gens de goût ? Ses dialogues ou ses colloques, comme on les appelle, sont écrits d'un style pur & facile ; mais on leur préférera toujours les dialogues de Lucien & ceux du philosophe Fontenelle.

Il est assez extraordinaire qu'Erasme qui a passé une partie de sa vie à voyager en Angleterre, en France, dans les Pays-Bas, ait pu composer autant d'ouvrages que nous en avons de lui. On en a fait une dernière édition en 1705, en onze volumes in-fol. Il est vrai qu'il s'y trouve plusieurs traductions du grec, & quelques ouvrages de compilation.

Il fut l'ami de Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, & logea chez lui pendant son séjour à Londres. La première connaissance qu'Erasme fit de cet homme célèbre, à quelque chose de particulier. Morus voyageoit dans les Pays-Bas ; il rencontra un homme vif & pressant dans ses raisonnemens, & qui s'énonçoit avec beaucoup de facilité. Après l'avoir entendu quelque temps, il s'écria : *Où vous êtes un démon, vous vous êtes Erasme.* Il se trouva que c'étoit effectivement Erasme lui-même.

Ce fut à cet illustre chancelier qu'Erasme dédia son *Eloge de la Folie*. Les différents états de la vie, les moines sur-tout & les mauvais théologiens y sont tournés en ridicule. Personne n'y est épargné, les évêques, les cardinaux & le pape même y jouent leur rôle. Léon X lut cette satire ; & loin de s'en offenser, il dit en plaisantant : *Notre Erasme a aussi sa marotte.*

Quel singulier spectacle, s'écrie Erasme dans son *Eloge de la Folie*, pour celui qui placé au-dessus de notre sphère, découvrirait les agitations infinies des hommes sur le petit tas de boue qu'ils

habitent ! On verroit plusieurs nuées de petits animaux à deux pieds qui se querellent, se battent, se tendent des pièges, s'élèvent, tombent & meurent. Ceux qui lironent cette satire, on concluront sans doute avec un auteur italien, que *la pazzia e la regina del mondo*, la folie est la reine du monde.

Les moines & les théologiens qu'il railla cruellement, cherchèrent à se venger. Ils choisirent dans ses ouvrages quelques propositions qui s'éloignoient des sentimens reçus ; & la faculté de théologie de Paris, excitée par son syndic, Noël Beda, homme aussi ignorant que passionné, en fit une censure où les qualifications de fou, d'insensé & même d'impie ne sont point épargnées. *Erasme* n'en est pas moins regardé comme un des hommes les plus éclairés de son siècle ; & on ne doit pas oublier ce mot du cardinal Ximenes à un des censeurs d'*Erasme*, mot qui peut trouver tous les jours son application : *Ou faites mieux, ou laissez faire ceux à qui Dieu en a donné le talent.*

Les petites lettres bien connues sous le titre d'*Epistolæ obscurorum virorum*, où l'ignorance, la présomption des moines & des théologiens de ce temps-là, est dépeinte avec tant de naïveté & d'enjouement, parurent du temps d'*Erasme*. Ce savant prit tant de plaisir à la lecture de ces lettres écrites dans le jargon barbare des théologiens scholastiques, qu'un jour ayant un abcès au visage qu'on étoit près de percer, il fit de si grands efforts en riant sur certains endroits, que l'abcès creva de lui même. Bayle, qui rapporte cette anecdote, demande si on ne la mettra point entre les exemples du profit de la lecture.

Erasme finit ses jours à Basse où il fut honoré de la qualité de recteur de l'université. Sa mémoire y est en vénération, aussi-bien qu'à Rotterdam sa patrie. On voit encore aujourd'hui dans la grande place de cette dernière ville, sa statue de bronze qui est sur un piédestal orné d'inscriptions, & entouré d'une balustrade de fer. Les magistrats ordonnèrent que sa maison où l'on croit qu'il est né cet illustre écrivain, fût décorée de cette inscription :

Hæc est parva domus magnus quæ natus Erasmus.

On montre encore à Basse dans un cabinet qui excite la curiosité des étrangers, son anneau son cachet, son épée, son couteau, & un portefeuille, son testament écrit de sa propre main. Son portrait par le célèbre Holbein, avec cette épigramme de Théodore de Bèze.

Ingens ingentem quem personat orbis Erasmus,

Hic tibi dimidium pila tabella refert.

At cur non totum ? mirari de hoc sebor,

Integra nam totum terra nec ista capit.

ERRATA. Le père le Vaisseau n'ayant trouvé

qu'une faute dans un de ses ouvrages, consulta s'il falloit mettre *errata* ou *erratum*. Le père Simon lui dit : « Donnez-le moi, j'en trouverai encore une, & on mettra *errata*. »

ERUDITION. On disoit d'un homme plus érudit que judicieux : « Sa tête est la boutique d'un libraire qui démenage. »

Deux hommes se trouvant un jour dans un cabaret de Londres, s'entretenoient de différens passages de la bible ; ils parlèrent de la fameuse deserte des Philistins par Samson ; l'un prétendit qu'il se servit de la mâchoire d'un vieil âne, l'autre de celle d'un jeune ; chacun soutint son opinion avec chaleur, une gageure suivit. Plusieurs personnes qui se trouvoient dans le même lieu, furent prises pour juges. Les raisons de l'un & de l'autre furent écoutées gravement, les sentimens se partagèrent ; les juges disputèrent entre eux. La querelle s'échauffa, on ne beaucoup de bruit, & on alloit se battre lorsque l'hôte, aidé de ses valets, fit sortir les deux premiers auteurs de la dispute & les conduisit chez l'alderman du quartier, juge de police en Angleterre. Celui-ci ne put s'empêcher de rire en apprenant le sujet de cette querelle qui recommençoit devant lui : il eut beaucoup de peine à imposer silence aux deux ivrognes, & les renvoya en leur disant : *Je ne m'attendois pas à voir aujourd'hui deux ânes à mon tribunal.* Cela n'est pas étonnant, reprit aussitôt un des disputans, puisqu'il y en a un qui y préside.

Gorgias le Léontin avoit acquis par une étude de plus de soixante ans, une érudition si vaste, que sa tête pouvoit passer pour une vivante encyclopédie. Un jour il ôsa proposer à l'assemblée des jeux olympiques, de répondre à toutes les questions qu'on voudroit lui faire ; & , quoiqu'il y eût dans cette circonstance une foule de favans, capables, sinon de remporter, au moins de disputer long-temps la victoire, le mérite reconnu de Gorgias les empêcha de se montrer, & leur silence mit le comble à la gloire de ce philosophe. Pour honorer ses talens & pour en perpétuer la mémoire, la Grèce entière fit ériger dans le temple de Delphes une statue d'or massif, qui représentoit Gorgias un livre à la main.

La réputation de Jean Campège, boulonnois, s'étoit tellement répandue dans toute l'Italie & les pays voisins, qu'on venoit de toutes parts le consulter sur les points de doctrine les plus difficiles. Il répondoit à tout ; quelle que fût la matière sur laquelle on l'interrogeoit, il donnoit des réponses lumineuses, & l'on sortoit satisfait de son muséum. Les études étoient tombées dans la ville de Padoue, on voulut les remettre en vigueur ; on délibéra sur le choix d'un maître ;

les avis ne furent point partagés ; le suffrage unanime déclara Jean Campegre restaurateur des belles-lettres, & l'on choisit une députation pour supplier ce savant de vouloir bien agréer la place que lui offroit une des premières cités de l'Italie. Il se rendit donc à Padoue ; & quand il fut près d'entrer dans cette ville, on vit tout le peuple sortir en foule à sa rencontre, le comble de bénédictions, remplir l'air d'acclamations flatteuses, & le conduire comme en triomphe dans la maison qu'on lui avoit préparée. Jamais le savoir n'avoit été si bien honoré, & jamais savant n'avoit tant mérité de l'être.

ESCADRON. Henri IV ayant fait placer à ses côtés le nonce du Pape, lors d'un ballet que donna Marie de Médicis, dans lequel dansoient quinze des plus belles femmes de la cour, lui dit : monseigneur le nonce, je n'ai jamais vu de plus bel escadron, ni de plus périlleux que celui-ci.

ESCHYLE, poëte tragique, d'une famille illustre d'Athènes, mort vers l'an 477 avant Jésus-Christ. De quatre-vingt dix-sept pièces qu'il avoit composées, il ne nous en reste que sept.

Eschyle est le réformateur du théâtre chez les grecs. Ce poëte donna à ses acteurs un masque & des habits décents ; il leur fit prendre une chaussure haute appelée cothurne, & les plaça sur un théâtre permanent, au lieu du charriot ambulant dont *Thespis* se servoit. Sa poësie a de l'élevation & de l'énergie ; mais il n'a pas su toujours éviter l'enflure & le gigantisme. Son imagination embrasée n'enfante que trop souvent des figures hors de toute proportion. Ses tableaux sont quelquefois sublimes, mais jamais tendres & touchans. Sa plume n'étoit propre qu'à peindre la fureur & l'emporement.

Les magistrats d'Athènes tendirent une loi à l'occasion de sa tragédie des *Euménides*, pour obliger les auteurs tragiques de réduire à quinze le nombre des acteurs qui composoient les différens chœurs de leurs pièces. *Eschyle* avoit introduit dans le chœur de cette tragédie des *Euménides*, cinquante personnes dont les habillemens plus affreux les uns que les autres, présentoient les images les plus horribles. On rapporte même qu'une représentation de cette pièce jeta un si grand effroi parmi les spectateurs, que plusieurs enfans moururent, & que des femmes enceintes avortèrent.

Ce poëte, qui ne s'avoit pas toujours modérer son enthousiasme, fut cité en jugement pour avoir, dans une de ses tragédies, lancé des traits envenimés contre les mystères de la déesse *Cérès*. On alloit le condamner comme impie envers les dieux, lorsqu'*Amyntas* son frère, qui avoit pris sa défense, retrouvant sa manche, fit voir au peuple

assemblé un bras mutilé au service de sa république. *Eschyle* lui-même avoit signalé sa bravoure dans les batailles de *Marathon*, de *Salamine*, de *Platée*. La mémoire de ces actions & la tendresse que se témoignent les deux frères firent impression sur les juges, & le jugement ne fut pas prononcé.

Eschyle se retira dans sa vieillesse à la cour d'*Hieron*, roi de *Syracuse*, pour y chercher des admirateurs que le jeune *Sophocle* lui enlevait à *Athènes*. *Sophocle* avoit même remporté le prix de la tragédie sur *Eschyle*. Ce prix avoit été établi pour honorer une fête qui se célébroit alors. On avoit nommé des juges de chaque tribu, & c'étoit la première pièce que *Sophocle* donnoit au théâtre. Quel terrible coup pour un vieux athlète, tout couvert de gloire, & fier de plusieurs triomphes poétiques ! *Eschyle* en appela au jugement de la postérité. Je consacre, disoit-il, mes pièces au temps. Mais la postérité ne lui a pas été favorable.

On prétend qu'*Eschyle* s'échauffoit la verge en s'enivrant ; cela donna lieu à *Sophocle* de dire de ce poëte, que « s'il faisoit bien, c'étoit sans savoir » ce qu'il faisoit. « On ne sortoit de sa pièce des Sept Chefs devant *Thèbes*, qu'avec la fureur de la guerre dans le sein. On disoit pour cela qu'elle lui avoit été dictée par le dieu *Mars*.

Dans les *Cabires*, tragédie perdue d'*Eschyle*, l'auteur osa faire paroître *Jason* ivre sur la scène. « Ce poëte, dit *Athénée*, vouloit consacrer son penchant à l'ivrognerie par l'exemple de ses héros.

Un oracle avoit prédit à *Eschyle* qu'il périroit par la chute d'une maison ; & ce poëte, pour en retarder l'accomplissement, se promenoit toujours en rase campagne. Un jour qu'il dormoit au soleil, un aigle laissa tomber une tortue sur sa tête chauve qu'il prenoit pour la pointe d'un rocher, & le tua du coup. Cette anecdote ou ce conte, comme on voudra l'appeller, est rapporté par le scholiaste d'*Eschyle*, *Plinie*, *Suidas* & *Valère Maxime*.

ESCLAVE. Un esclave portugais, qui avoit défruté dans les bois, ayant su que son maître étoit arrêté pour un assassinat, vint s'en accuser lui-même en justice, se mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fausses, mais juridiques, de son prétendu crime, & subit le dernier supplice.

Un esclave qui a long-temps échappé aux châtimens, infligés trop facilement & trop souvent à ses pareils, est intrinèquement jaloux de cette distinction. Qu'az (nègre) qui craignoit l'opprobre plus que le tombeau, & qui ne se flattoit pas de faire

évoquer par les supplications l'arrêt prononcé contre lui, sortit à l'entrée de la nuit pour aller invoquer une médiation puissante. Son maître s'en aperçut malheureusement & voulut l'arrêter. On se prend corps-à-corps. Les deux champions adroits & vigoureux luttent quelques momens avec des succès variés.

L'esclave terrifié à la fin son inflexible ennemi, le met hors d'état de sortir de cette situation fâcheuse, & lui portant un poignard sur le sein, lui rent ce discours. « Maître, j'ai été élevé avec vous, vos plaisirs ont été les miens. » Jamais mon cœur ne connut d'autres intérêts que les vôtres. Je suis innocent de la petite faute dont on m'accuse; & quand j'en aurois été coupable vous auriez dû me la pardonner. » Tous mes sens s'indignent de l'affront que vous me préparez; & voici par quels moyens je veux l'éviter. » En disant ces mots, il se coupe la gorge & tombe mort sans maudire un tyran qu'il baigne de son sang.

ESOPE. Il étoit de Phrygie, & vivoit vers l'an 576 avant Jésus Christ, du temps de Solon, législateur d'Athènes.

Esopé naquit dans l'esclavage, mais son ame affranchie des passions, resta toujours libre. Sa philosophie étoit douce, enjouée & à la portée de tout le monde. Instruit de bonne heure que les hommes font tout de glace pour la vérité, mais tout de feu pour le mensonge, il enveloppa ses leçons sous le voile de la fable, & orna ses préceptes des agréments de la fiction. Il prêta un langage aux animaux & des sentimens aux plantes, aux arbres & à toutes les choses inanimées. Il parvint, par cet ingénieux artifice, à faire goûter ses leçons des enfans mêmes qui, attirés par les images qu'elles présentent, les écoutaient avec plus d'attention.

Tous les historiens ont pris plaisir à peindre la figure de ce fabuliste philosophe avec les traits les plus difformes que peut fournir la nature. Peut-être ont-ils espéré de donner par-là plus de relief à son esprit.

Chilon, un des sept sages de Grèce, demandoit à *Esopé* quelle étoit l'occupation de Jupiter? *D'abaissier les choses élevées*, lui répondit le fabuliste, & d'élever les choses basses. Bayle trouve dans cette réponse l'abrégé de l'histoire humaine.

Esopé peut faire entendre que la vie de l'homme est remplie de beaucoup de misères, & qu'un plaisir est accompagné de mille douleurs, disoit que Prométhée ayant pris de la boue pour en former & pétrir l'homme, il le déterra non avec de l'eau, mais avec des larmes.

Encyclopédie.

Crésus, roi de Lydie, appella auprès de lui *Esopé*, & ce sage ingénieux fut se faire écouter dans une cour corrompue, pendant que l'aulière Solon s'y trouva sans amis & sans partisans. Ce fut à cette occasion que le fabuliste dit au législateur d'Athènes: « Solon, n'approchons point des rois, ou disons-leur des choses qui leur soient agréables.

Esopé quitta la cour de Lydie pour voyager dans la Grèce. Ténoin des murmures des Athéniens qui supposaient impatiemment le joug que leur avoit imposé le tyran Pisistrata, il leur récita la fable des grenouilles qui demandent un roi à Jupiter.

Il parcourut l'Egypte, la Perse, & sembla partout son ingénieuse morale. De retour en Grèce, il vinta les Delphiens; mais ce peuple qui n'avoit point apparemment lu les apologues de notre fabuliste, s'occupa plus à considérer la forme du vase, que la liqueur qu'il renfermoit; les Delphiens se moquèrent de la figure. *Esopé*, irrité, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde; on s'imagina de loin que c'étoit quelque chose de considérable, de près on trouve que ce n'est rien. Mais cette raillerie lui coûta cher, & dut lui apprendre que si la providence veut que nous n'ayons que des paroles de foie pour les rois, c'est exige aussi que nous nous abstenions d'en avoir d'offensantes pour les peuples. On lui fit des crimes, & il fut condamné à être précipité d'un rocher.

Un certain Planude, noie grec, auteur d'une vie d'*Esopé*, ou plutôt d'un mauvais roman sur ce fabuliste Phrygien, nous le représente sous la forme la plus burlesque; il lui refuse même le libre usage de la parole, & aïné de rendre encore ce personnage plus ridicule, l'historien lui prête les naïvetés & les bons mots. La Fontaine en a adopté plusieurs dans la vie qu'il nous a donnée du fabuliste grec.

Un marchand qui, entre autres denrées, trafiquoit d'esclaves, alla à Ephèse pour se débarrasser de ceux qu'il avoit, parmi lesquels se trouvoit *Esopé* le Phrygien. Ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. *Esopé* pria que l'on eût égard à sa taille, qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui répartirent ses camarades. *Esopé* se piqua d'honneur, & voulut avoir sa part comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain, c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise; mais dès la dinée, le panier fut enroulé, & le Phrygien déchargé d'autant: ainsi le *fait*, & de même le lendemain, de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vuide. Le bon sens & le raisonnement

Ggg.

du personnage furent admirés. (*La vie d'Esopo par la Fontaine.*)

Le marchand, cont'nue l'historien, s'étoit défat de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre & d'*Esopo*, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il pût, car chacun cherche à farder sa marchandise. *Esopo* au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner du lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entr'autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien & au chantre ce qu'ils savoient faire. *Tout*, répondirent-ils. Cela fit rire le Phrygien; on peut s'imaginer de quel air. *Planude* rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; & en cas que l'on achetât l'un d'eux, il devoit donner *Esopo* par-dessus le marché. La cherté du grammairien & du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace; on en ferait un épouvantail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus le laissa persuader, & fit prix d'*Esopo* à soixante oboles. Il lui demanda avant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à les camarades. *A rien* répondit *Esopo*, puisque les deux autres ont tout retenu pour eux.

Un jour que son maître avoit dessein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur. Il n'acheta que des langues qu'il fit accommoder à toutes les sauces. Entrée, premier & second services, entrements, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ces mets, à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne s'avisant pas commandé, lui dit Xantus tout en colère, de prendre au marché tout ce qu'il y auroit de meilleur? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit *Esopo*. C'est le lien de la vie civile, l'style des sciences, l'organe de la vérité & de la raison. Par elle on bâtit les villes, on s's police, on persuade, on régit dans les assemblées, on s'acquiesce du premier de tous les devoirs, qui est de louer les autres. Eh bien, dit Xantus, qui prétendait l'arracher, achète demain ce qu'il y a de pire; ces mêmes personnes vendront chez moi, & je veux diversifier. Le lendemain *Esopo* ne fut servir encore que des langues, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Elle est l'organe de l'erreur, du mensonge, de la calomnie & des blasphèmes.

Les Athéniens avoient érigé à ce fuyant & spi-

rituel esclave une statue pour faire savoir, dit un ancien, que la carrière de l'honneur étoit ouverte indifféremment à tous les hommes, & que ce n'étoit point à la naissance, mais au mérite qu'on rendoit ce glorieux hommage. Notre inimitable la Fontaine a encore plus fait pour la gloire du fabuliste Phrygien, en adoptant plusieurs de ses fables.

ESPAGNOL. La rivalité qui régnoit autrefois entre les *espagnols* & les portugais étoit dégoûtée en une sorte de haine.

Un prêtre portugais étoit à l'autel dans une église de Rome, & commençoit à dire la messe; un castillan la répondoit. Le portugais, qui s'en aperçut, recommença plusieurs fois, & voyant que le castillan continuoit de répondre, il se tourna vers lui, & lui dit avec colère: je ne parle pas à toi, & il s'en alla avec ses ornemens chercher un autre autel où il n'y eût pas de castillan.

En 1667, le général Scernberg, qui commandoit les portugais, attaque une place espagnole, elle est prise d'assaut. Pendant que tout étoit au pillage, un bourgeois castillan, qui se promenoit avec beaucoup de sang-froid dans les rues, entend une vedette qui joue de la guitare. Choqué de ses sons dissonans, il la lui demande pour la mettre d'accord, & la lui rend, en disant: Jouez-en présentement qu'elle est accordée. Il continua à se promener, plus sensible à la mauvaise harmonie d'une guitare, qu'à la désolation de la patrie & de sa famille.

On demandoit à un *espagnol* contre combien d'hommes il pourroit se battre; il répondit: « Si c'est un honnête homme, un seul suffit; mais si ce ne sont que des canaïls, donnez-m'en la rue pleine ».

L'*espagnol* est courageux, mais il faut qu'il soit froissé dans un escadron ou dans un bataillon. Spinola disoit souvent, qu'un *espagnol* seul, quoique brave soldat, n'étoit bon qu'à se faire sentinelle.

Le cardinal de Retz allant à Rome pour une galère de Naples, fut accueilli, près de l'île de Corse, par une tempête. Comme on se croyoit près de périr, le capitaine de la galère, nommé Villanova, se fit apporter, au plus fort du danger, ses manches en broderie & son écharpe rouge, en disant qu'un véritable *espagnol* devoit mourir avec la marque de son roi.

ESPAGNOLET. (Joseph Ribéra, dit l') peintre & graveur *espagnol*, mort en 1656.

L'*Espagnolet* éprouva d'abord la misère, mais

ses rares talens l'en firent triompher dans la suite. Il eut des honneurs & des richesses qui le mirent en état de soutenir une dépense même fastueuse. Un jour qu'il discourait de la pierre philosophale avec deux officiers espagnols qui se vantaient de faire de l'or. *J'ai ce secret aussi*, leur dit-il ; *venez demain matin, vous le verrez*. Les deux adeptes ne marquèrent pas au rendez-vous ; ils rouverent l'*Espagnolet* qui finissoit un tableau, qu'il envoya à un cuisinier, qui lui fit remettre en échange beaucoup de pistoles d'Espagne. Le peintre le jettant sur une table : *Voilà*, dit-il, *comme je fais de l'or*.

L'*Espagnolet* pignoit de préférence des sujets tristes & terribles avec tant d'expressions, que leur aspect bleissoit très-souvent l'imagination des femmes enceintes. Une femme d'Amsterdam, appelée Dufel, ayant regardé un tableau de l'*Espagnolet*, représentant Ixion sur la roue, fut si frappée, qu'elle mit au monde un enfant avec des doigts tortus comme elle les avoit vus dans Ixion.

ESPRIT. C'est quelquefois un malheur d'avoir de l'esprit ; il nous arrange une morale selon nos passions, il pare tout ce qui plait au cœur, il ressemble aux poisons, qui, bien employés, sont des remèdes ; mais les plus subtils sont les plus dangereux.

Ceux qui ont le plus d'esprit ne sont pas toujours ceux qui font le meilleur usage ; comme ceux qui ont le plus de bien ne sont pas ceux qui s'en servent le mieux. L'esprit est un trésor dont peu de gens savent être économes.

Il arrive souvent qu'un homme qui a beaucoup d'esprit & qui ne fait pas vivre, est moins bien reçu dans la société qu'un homme qui a moins de connoissances, mais qui a du monde.

Monsieur, disoit un père à son fils, vous réussirez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite ; pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ce succès : Vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractère ; vos lumières sont courtes, votre esprit est borné. Que de droits, ô mon fils ! vous avez à la bienveillance des hommes.

Il y a des gens qui parlent très-peu, & à qui on veut absolument croire de l'esprit. M. d'A... étoit de ce nombre. Une femme disoit de lui, qu'il n'avoit d'esprit que ce qu'il en falloit pour cacher qu'il n'en avoit pas.

Pour être bel esprit, il faut être bon esprit ; mais pour être bon esprit, il n'est pas nécessaire d'être bel esprit. Quelque vil, quelque brillant,

quelque fécond que soit un esprit, s'il n'est solide & réglé, il sera mêlé de folie. On peut être bon esprit, au contraire, sans être bel esprit. La beauté de l'esprit consiste dans une vacuité, une fécondité & une élévation, qui sont purement des dons de la nature, & que l'art & l'étude ne donnent point. La bonté de l'esprit dépend d'une justesse, d'une règle & d'une modération qui dépendent aussi de la nature, mais qui peuvent être cultivées & augmentées par l'art.

ESTIME. Il y a une première place dans l'estime des hommes. L'habile homme qui vient le premier l'occupe, & n'en est point dépossédé par un plus habile qui vient après lui. Raphaël sera toujours le premier peintre de l'univers, quand la nature prendroit soin à former un artiste avec tous les talens pour la peinture ; comme Quinault le premier poète lyrique. Balzac & Voiture ont excellé les premiers à faire des lettres, & aucunes depuis n'ont fait autant fortune, non pas même celles de madame Sévigné qui sont si polies, si vives & si délicates. Si vous écrivez de bonnes choses dans ce genre, elles ne réussiront point ; donnez-leur un autre nom, elles réussiront. Si vous faites des caractères meilleurs que ceux de la Bruyère (s'il est possible qu'il s'en puisse faire de meilleurs), ils ne seront pas regardés, si vous leur donnez le nom de caractères ; donnez-leur un nom nouveau, ils réussiront.

Un honnête-homme se doit estimer. Le fond de l'estime est en nous ; mais l'estime vient des autres.

Le maréchal de Bellefons ayant fait quelque chose qui avoit déplu à un ministre, avec qui il étoit en grand commerce, celui-ci dit : « L'estimerai toujours le maréchal de Bellefons, mais je ne serai jamais de ses amis ». Le maréchal qui n'avoit pas tort, & qui sentit ce que l'autre avoit dit de lui, répondit simplement : « Moi, tout au contraire, je serai toujours de ses amis, mais je ne l'estimerai jamais ».

Esfiecie desiroit d'être reçu au nombre des disciples de Socrate ; mais, voyant qu'ils lui faisoient de riches présents, il craignoit d'être rebuté à cause de son extrême indigence. « O le plus sage des grecs ! dit-il à ce philosophe, je ne puis rien vous offrir que moi-même, & tout ce que je finis ; daignez accepter avec bonté ce faible présent, si toutefois il mérite ce nom. — Vous vous estimez donc bien peu, lui dit Socrate ! Vous comptez donc pour rien le présent que vous me faites de vous-même ? Entrez, & je m'effacerai de vous rendre estimable à vos propres yeux ».

ESTOMAC. Voici une cure singulière d'un mal d'estomac, rapportée dans l'Avant-Courier.

Ggg 2

année 1771, n°. 46. Le prieur de Rano-les Dames, lieu situé entre Sainte-Menehould & Vitry-le-François, âgé de 80 ans, étoit incommodé depuis cinq ans d'un mal d'estomac, dont le retour périodique le tenoit régulièrement tous les jours en souffrance, depuis cinq heures du soir jusqu'au soir. Il lui prit un jour envie de dîner de manger des noix, & il en mangea en assez grande quantité pour incommoder même un homme en bonne santé. Il attendoit à l'ordinaire le retour de son mal d'estomac, mais il n'en ressentit aucune atteinte. D'après cette épreuve, il se donna à être soulagé, & même peut être guéri par un usage habituel de ce fruit: il en fit en conséquence une bonne provision, & il s'en est fait sur sa table, en six mois, une consommation de 14 boisseaux; il a été entièrement guéri par ce moyen, & n'a plus ressenti depuis aucun retour de son mal.

Les gens de lettres, si l'on en croit Celse (lib. I, cap. 1) ont presque tous l'estomac d'une nature assez foible: imbecilles stomacho omnes penè cupidè litterarum sunt. Aristote avoit en effet ce viscère si délicat, qu'il étoit obligé de tems en tems de le fortifier, au moyen d'une huile aromatique qu'il appliquoit sur la région de l'estomac, mais qui, à coup sûr, ne pénétreroit pas jusqu'à ce viscère. Un médecin, assez bon juge dans cette partie, a soutenu qu'on pouvoit estimer la capacité des esprits par la délicatesse de l'estomac, d'autant plus, dit-il, qu'il se rencontre peu d'hommes d'esprit qui n'aient l'estomac délicat. Voyez l'examen de l'examen des esprits, par Jourdain Guibault, chap. 10, pag. 203.

Quelqu'un a dit avec assez de justesse, que le cimetière des animaux est l'estomac. M. Bourdet, docteur du roi, qui a publié un petit livre intitulé: *Soins faciles pour la propreté de la bouche*, &c. dit dans cet ouvrage: On a fait autrefois la fable de l'estomac & des membres; si l'on faisoit aujourd'hui celle de l'estomac & des dents, combien les torts de celles-ci fourniraient de griefs à l'estomac!

Bernard Swalwe, médecin d'Amsterdam, dans le dernier siècle, a publié, in-12: *Ventriculi querelæ & opprobria*. Il fait parler dans cet ouvrage l'estomac lui-même, qui décrit en peu de mots sa structure, & qui se plaint des médecines, de ce qu'elles le privent des alimens qu'il aime, & de ce qu'elles lui font souvent user de ceux qui lui sont les plus désagréables.

Erasme répondit au pape, qui lui reprochoit de ne pas faire abstinence pendant le carême, & de manger du gras, j'ai l'âme catholique, mais j'ai l'estomac luthérien.

M. Anderson fait, au sujet du crocodile, la

remarque que ce poisson insatiable a reçu de la nature un avantage singulier, que beaucoup de nos gourmands souhaiteroient pouvoir partager avec lui. C'est que toutes les fois que son avidité lui a fait avaler un morceau de bois, ou quelque autre chose d'indigeste, il vomit son estomac, le retourne devant sa bouche, & après l'avoir vuilé, & bien rincé dans l'eau de la mer, il le retire à sa place, & se remet sur le champ à manger. Ce fait est avéré par d'autres par Dony (description de l'Amérique Sept.)

C'est ici le lieu de parler de la charlatanerie de certains juifs, qui prétendent qu'ils ont l'estomac propre à nettoyer les perles, & à en augmenter le poids. Ce fait est d'autant plus impossible, dit M. Valmont de Bomare (dict. d'hist. nat., tom. VI, page 12) que les perles, comme les os, l'ivoire & les dents, s'amolissent dans des liquors acideulés & chaudes, & qu'elles perdent alors de leur poids. On en a des preuves qu'on ne peut révoquer en doute. Si les perles se nettoyoient dans un estomac juif, il en seroit de même dans un estomac musulman ou chrétien; mais dans tous, ce seroit aux dépens du volume des perles.

Un garçon boucher, pressé par la faim, ayant bu avec avidité d'une eau dormante, rendit, au bout de six mois, après bien des maux d'estomac & autres accidens, trois crapauds vivans.

Il y a des exemples de personnes qui ont vécu après avoir avalé & tenu par la bouche des serpens vivans, longs d'une demi-coudée & gros à proportion, ainsi que des grenouilles, qui s'insinuent ordinairement par la bouche pendant le sommeil.

Mais le fait le plus singulier & le plus surprenant qu'on puisse citer sur l'amas dans l'estomac de matières tout-à-fait étrangères & en abondance, est celui du forçat de Brest, fait suivi & bien détaillé par M. Fourrier, médecin, qui a traité le malade, lequel est mort le 10 octobre 1774, un mois à-peu-près après son entrée dans l'hôpital de la marine de Brest. L'ouverture du cadavre fut faite en présence d'environ cinquante personnes, tant médecins que chirurgiens, &c. autres. On ouvrit l'estomac, qui étoit d'un volume considérable, & on y trouva quarante-quatre corps étrangers, dont on a dressé l'inventaire, tous plus grands les uns que les autres; les principaux étoient plusieurs morceaux de bois de genêt, de chêne, de sapin, une cuiller de bois, un tuyau d'entonnnoir de fer-blanc, deux cuillers d'étain, un briquet de fer, deux morceaux de verre blanc, un couteau avec sa lame, &c. De toutes les informations prises, il est résulté que ces corps étrangers ont été avalés par le malade lui-même, & non introduits après sa

mort dans son *rhoma*, comme quelques personnes l'avoient soupçonné.

ESTRÉES, (Gabrielle d') duchesse de Beaufort, morte en 1599. Henri IV, qui la vit pour la première fois en 1591, au château de Crevecoeur, résolu d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour l'aller trouver, passa à travers les gardes ennemies, & courut risque de la vie. Ce prince l'aima si éperduement, que quoiqu'il fût marié, il avoit fait le projet de l'épouser. Il lui écrivit dans une occasion périlleuse : « Si je suis vaincu, vous me connoissez assez pour croire que je ne fuirai point, mais ma dernière pensée sera à Dieu, & l'avant dernière à vous. Quand elle voulut faire renvoyer le ministre Sully, le roi eut la fermeté de lui dire : *Je me passerois mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui.*

Henri apprenant que les Espagnols s'avançoient contre lui, dit à Gabrielle, qui fondoit en larmes : « Ma maîtresse, il faut prendre nos armes & monter à cheval, pour faire une autre guerre. Henri IV eut de Gabrielle d'Estrées, trois enfants, César, duc de Vendôme, Alexandre, & Henriette, qui épousa le marquis d'Elbœuf.

On prétend que la belle Gabrielle fut empoisonnée par le riche financier L'Amet, à l'insoligation de la reine Marguerite de Valois, que Henri IV vouloit répudier.

ESTRÉES, (François-Anibal d') maréchal de France, né en 1573, mort en 1670.

Des courtisans s'entretenoient devant Louis XIV, qui n'avoit que quinze ans, du pouvoir absolu des sultans turcs, & disoient qu'ils disposent au gré de leurs caprices, du bien & de la vie de leurs sujets. « Voilà, dit le roi, ce qui s'appelle régner. » Le maréchal d'Estrées, qui étoit présent, répliqua : « Oui, sire, mais en régnant ainsi, trois empereurs ont été étranglés de mon temps. »

ETIQUETTE. Cérémonial écrit, ou traditionnel, qui règle les devoirs extérieurs à l'égard des rangs, des places, & des dignités.

La conduite des rois & des reines d'Espagne est tellement réglée, par ce qu'on appelle *l'étiquette* du palais, qu'il ne faut que la lire pour savoir à quoi se sont occupés tous les rois d'Espagne depuis Philippe II & ce que font les successeurs de Philippe V jusqu'au jour du jugement, pourvu que cette *étiquette* subsiste jusqu'à la fin du monde, comme on l'observe aujourd'hui. 1°. Il est ordonné aux reines d'Espagne de se coucher précisément à neuf heures en hiver, & à dix heures en été. 2°. Que lorsque le roi va la nuit de sa chambre dans celle de la reine, il doit avoir

ses foulards en pantoufle, son manteau noir sur ses épaules, une bouteille de cuir passée dans le bras gauche, dont on se sert pour pot de chambre, une lanterne sourde de la même main, son épée à la main droite. 3°. Que si le roi a eu quelque maîtresse, & qu'il l'ait ensuite quittée, il faut qu'elle se fasse religieuse. 4°. Que toutes les fois que le roi recevra quelques saveurs d'une maîtresse, la maîtresse sera tenue de lui donner quatre pilloles. 5°. Enfin par ce règlement sont marqués les jours que le roi doit donner audience aux ministres étrangers & à ses sujets, ceux qu'il doit aller à l'Escorial, à Aranjuez, & à ses autres maisons de plaisance, & les jours que la cour en doit revenir, de sorte que quelque temps qu'il fasse, ces voyages ne sont jamais interrompus : & s'il arrivoit un exprès pour des affaires de la dernière conséquence, ou s'il falloit assembler un conseil extraordinaire, où la personne du roi fût nécessaire, dans un jour ordonné pour la chasse, je ne crois pas qu'on interrompit ce plaisir.

Combien d'extravagances *l'étiquette* n'a-t-elle pas fait éclore en Espagne ? on a lieu sur-tout de les déplorer, lorsque l'on sait que Philippe III en fut la victime. Ce prince, à peine relevé d'une maladie dangereuse, étoit assis à côté d'une cheminée dans laquelle le bout feu de la cour avoit allumé une si grande quantité de bois, que le monarque pensa étouffer de chaleur. Sa grandeur ne lui permit pas de se lever pour appeler du secours ; les officiers en charge s'étoient éloignés, & les domestiques n'osoient entrer dans l'appartement. A la fin, le marquis de Pobar parut, auquel le roi ordonna d'éteindre le feu ; mais celui-ci s'en excusa, sous prétexte que *l'étiquette* lui défendoit de faire une pareille fonction, pour laquelle il falloit appeler le duc d'Uzège. Le duc étoit sorti, & la flamme augmentoit : néanmoins le roi soutint la chaleur plutôt que de déroger à sa dignité ; mais il s'échauffa tellement le sang, que le lendemain il eut une érépsile à la tête, avec des redoublements de fièvre qui l'emportèrent. *Hist. d'Espagne, & Institutions politiques, par le baron de Bichfeld.*

Voici une autre anecdote qui servira à prouver que *l'étiquette* est observée à la cour de Madrid avec une rigueur incroyable : la reine, épouse de Charles II, aimoit beaucoup à monter à cheval ; elle voulut un jour en essayer un qu'on lui avoit amené de la province d'Andalousie ; à peine fut-elle dessus qu'il se cabra & la fit tomber, le pied de la princesse s'accrocha malheureusement à l'étrier, & le cheval entraîna la reine sans que personne osât la secourir ; *l'étiquette* s'y opposoit formellement, car il est défendu à quelque homme que ce soit, sous peine de la vie, de toucher le pied d'une reine d'Espagne ; Charles II qui étoit amoureux de sa

femme, jetté, du haut du balcon, des cris redoublés; mais l'étiquette retenoit les graves espagnols; cependant deux cavaliers résolurent de délivrer la princesse, & malgré la rigueur de la loi, l'un se fit de la bride du cheval, l'autre dégagea le pied de sa majesté; ils songèrent ensuite à la peine qu'ils avoient méritée pour avoir violé une loi aussi auguste; ils profitèrent du trouble où l'on étoit encore pour se sauver, mais la reine demanda la grace des deux coupables, & l'obtint.

Avant que Frédéric, roi de Prusse, eût mis la couronne dans sa maison, M. Besser fut envoyé ministre de Brandebourg en France; il arriva à la cour de Louis XIV en même-temps qu'un nouvel ambassadeur de Gênes, avec lequel il eut une contestation pour le rang; ils convinrent que celui qui entroit le premier à Versailles se présenteroit au roi. Besser passa la nuit dans la galerie de Versailles, & se prévint ensuite l'ambassadeur génois; mais celui-ci ayant trouvé la porte de la chambre d'audience entr'ouverte, s'y glissa dans le temps que Besser s'entretenoit avec un courtisan; Besser s'en aperçut, vint comme un éclair dans la même chambre, tira hors de la porte par le pan de son habit, le génois qui alloit commencer sa harangue; il se met à sa place & adresse son discours au roi, qui ne fit que rire de cette espèce de violence faite en sa présence.

Le carrosse d'un envoyé extraordinaire du prince abbé de Fulde se trouvant engagé dans un embarras à Vienne, & le ministre-résident du roi de Prusse lui ayant barré le chemin, c'est envoyé de Fulde mit la tête à la portière, & cria au ministre prussien: *Monseigneur, ordonnez donc à votre cocher qu'il cède au mien. Monseigneur, répondit celui-ci, je lui donnerois cent coups de bâton, s'il cédoit à votre maître.*

Lorsque le cardinal de Richelieu traita du mariage de Henriette de France & de Charles I, avec les ambassadeurs d'Angleterre, l'affaire fut sur le point d'être rompue par deux ou trois pas de plus que les ambassadeurs exigeoient auprès d'une porte; & le cardinal, ainsi que l'histoire le rapporte, se mit au lit pour trancher toute difficulté. Il faut avouer cependant que le François est moins qu'un autre attaché à l'étiquette, & lorsque des circonstances l'obligent de la pratiquer, il ne se la rappelle que pour l'oublier ensuite. Il n'en est pas de même chez les Italiens, l'importante affaire du *Punctilio* les occupe entièrement, & c'est un des principaux mystères de leur grandeur actuelle.

On peut dire la même chose des petites cours d'Allemagne. On rapporte à ce sujet, qu'un co-

lombel François à la sortie d'une campagne, & ne sachant que faire, voulut aller dans une petite ville d'Allemagne, à une assemblée qui se tenoit chez une princesse. Vous desiréz, lui dit-on, vous trouver à cette assemblée; mais il n'y a que des princes qui aillent là: êtes-vous prince? — Va, va, lui dit le colonel, ce sont de bons princes; j'en avois l'année passée une douzaine dans mon antichambre, quand nous eûmes pris la ville, ils étoient tous fort polis.

M. de Novion, premier président du parlement de Paris, sous Louis XIV, étoit allé rendre visite au cardinal Mazarin, premier ministre, les deux battans des portes furent aussitôt ouverts à ce magistrat, comme cela se pratique; M. de Novion pénétra jusqu'à la dernière antichambre, où il resta, parce qu'il ne trouva point le cardinal de Mazarin venant au-devant de lui; un valet de chambre avoit déjà annoncé le premier président à son éminence, qui travailloit en ce moment & qui se contenta de dire, faites entrer. Le domestique l'annonça une seconde fois, & comme le ministre répétoit, faites entrer, le valet de chambre lui dit que M. de Novion s'étoit arrêté dans l'antichambre; le cardinal sentit alors ce que cela signifioit; il se leva au plus vite, & frappant de grands coups sur la table, il dit: allons, ce petit homme est opiniâtre; & il marcha pour l'aller chercher dans l'autre chambre où il étoit resté.

M. de Mémes tint la même conduite à l'égard du cardinal Dubois; le premier président ne voyant point son éminence sortir de son cabinet, se mit dans un fauteuil à la porte de la première antichambre, & répondit au valet de chambre qui le pressoit d'entrer, je suis fort bien ici, & j'y attendrai fort commodément que son éminence ait le loisir; & il attendit effectivement qu'elle vint au-devant de lui pour se mettre en mouvement & entrer avec elle dans son cabinet.

M. de Saintot, maître des cérémonies, dans un lit de justice, ayant salué le roi Louis XIV, puis les princes du sang, ensuite les prélats, enfin le parlement; M. de Lamoignon, premier président, qui prétendoit que le parlement fût salué immédiatement après les princes, lui dit: « Saintot, la cour ne reçoit pas vos civilités ». Le roi se tournant vers le président, dit: « je l'appelle souvent M. de Saintot »; M. de Lamoignon répondit: « Sir, votre bonté vous dit-elle que quelque fois de parler en maître; mais » votre parlement ne vous fera jamais parler « qu'en roi ».

L'étiquette, ainsi que la gravité, a souvent été dédaignée par le vrai mérite. Lorsqu'en 1683, Sobieski, roi de Pologne, eut obligé les Turcs

de lever le siège de Vienne, l'empereur, qui s'étoit éloigné de cette capitale, y tenra, & se fit dire qu'il déshoit passionnément de voir le roi polonois & de l'embrasser. L'étiquette causa de l'embarras : on demanda comment cet empereur devoit recevoir un roi électif : à bras ouverts, s'il a sauté l'empire, dit le duc de Lorraine, dont la grande am dédaignoit ces petites & misérables formalités.

Au Tanguin il ne faut avoir ni chaussettes ni foulards quand on se présente devant le roi, qui seul se sert de pantouffles ; on l'aborde avec gravité & on le quitte en courant.

ÊTRE. C'EST ASSEZ QUE D'ÊTRE. C'étoit un mot de Madame de la Fayette, qui entendoit par-là que pour être heureux il falloit vivre sans ambition & sans passion.

ÉTRENNES. Pendant la fortune de l'abbé Dubois, il avoit un intendant dont les fipiperies lui étoient connues ; au jour de l'an cet intendant venoit rendre ses devoirs à l'abbé Dubois : au lieu de lui donner des étrennes comme à tous ses autres domestiques, celui-ci se contentoit de lui dire : *Monsieur, je vous donne ce que vous m'avez volé ;* & l'intendant faisoit une profonde révérence & se retiroit.

En 1695, Madame de Thiange voulant flatter Louis XIV, donna en étrennes une chambre toute dorée, grande comme une table, à Monsieur le duc du Maine : au-dessus de la porte il y avoit en grosses lettres, *chambre du sublime*, au-dessous un lit & un balustre, avec un grand fauteuil dans lequel étoit assis Monsieur le duc du Maine fait en cire ; soit ressemblant, auprès de lui Monsieur de la Rochefoucauld auquel il donnoit des vers pour les examiner ; autour du fauteuil Monsieur de Marcellac, & Monsieur Bossuet alors évêque de Condom ; à l'autre bout de l'alcôve Madame de Thianges & Madame de la Fayette lisoient des vers ensemble ; au-dessus du balustre, Despréaux, avec une fourche, empêchoit sept ou huit méchans poètes d'approcher ; Racine étoit auprès de Despréaux, & un peu plus loin la Fontaine auquel il faisoit signe d'avancer ; toutes ces figures étoient de cire en petit, & chacun de ceux qu'elles représentoient avoit donné la sienne.

ÉTUDE. On cherche depuis long-temps une panacée universelle ; ceux qui aiment l'étude l'ont trouvée ; elle adoucit nos maux, dissipe nos chagrins, vivifie toutes les facultés de notre ame & lui donne (quoiqu'on nous passe cette expression) un certain embourgeoisement que ne lui procuroient jamais les autres plaisirs auxquels elle pourroit se livrer. C'est là sans doute ce que le duc de Vivonne voulut faire entendre, lorsqu'il répondit à Louis XIV qui lui demandoit à quoi lui ser-

voit de lire : « Sire, la lecture fait à mon esprit, » ce que vos perdrix font à mes joues ».

Le duc de Vivonne avoit beaucoup d'esprit & les plus belles couleurs du monde.

C'est une grande erreur de croire que l'étude soit contraire à la santé. On voit autant vieillir de gens de lettres que de toute autre profession : l'histoire en fournit une infinité d'exemples ; en effet, cette vie réglée, uniforme, paisible, n'entre-tient-elle pas la bonne constitution, & n'éloigne-t-elle pas toutes les causes qui peuvent l'altérer ? Pourvu que la chaleur naturelle soit d'ailleurs excitée par un exercice modéré, & ne soit pas étouffée sous une quantité d'alimens disproportionnée au besoin de la vie sédentaire.

EVENEMENTS SINGULIERS. En 1674, le prince d'Orange attaque & prend Grave. Parmi les divers événements qui ont rendu ce siège mémorable, il y en a un tout-à-fait singulier.

Chamilly, qui commande dans la place, manque d'argent, & craint pour les grâges qu'on avoit pris en Hollande, & qu'on avoit imprudemment laissés dans cette ville. Il fait part de cette double inquiétude à d'Estade, gouverneur de Maastricht. Le comte, instruit que, quoique le siège soit commencé depuis plus de deux mois, les lignes ne sont pas encore achevées, détache un officier brave & intelligent, nommé Melin, avec six cents hommes de sa garnison. Melin entre par l'endroit qui étoit mal gardé, traverse le camp des Hollandois, passe dans Grave avec sa troupe, donne à Chamilly tout l'argent dont il a besoin, & amène avec lui les grâges, en traversant de nouveau le camp ennemi ; sans que personne se mette en état de s'y opposer.

Les habitants de Villefranche, en Péligord, ayant formé, durant les guerres de religion, le projet de surprendre Montparier, petite ville voisine, ils choisissent pour cette expédition la même nuit que ceux de Montparier, sans en rien savoir, ont pris aussi pour rachat de s'emparer de Villefranche. Le hazard fait encore, qu'ayant pris un chemin différent, les deux troupes ne se rencontrent point. Comme des deux côtés les murs sont demeurés sans défense, les deux entreprises réussissent. On pille, on se gorge de butin, on se croit heureux. Mais au point du jour tout le monde connoit la méprise. La composition est, que chacun s'en retourne chez lui & que tout soit remis dans son premier état. C'est là une image de la manière dont les François de ce temps-là se faisoient la guerre. (*Mémoires de Sully.*)

Le jour que Henri III fut assassiné à Saint Cloud, la foudre tomba sur la Sainte-Chapelle

du château de Bourbon-l'Archambault, fondée par les seigneurs de Bourbon, dont la branche de nos Rois régnante n'a pas dédaigné le nom; elle n'y fit pas d'autre mal que d'ôter du milieu de l'écu des armes de Bourbon, qui étoient peintes sur une vitre, le bâton de gueules qui en faisoit la brisure & la distinction d'avec les pleines armes de France; comme si le ciel, par ce prodige, eût voulu annoncer la fin du règne de la branche des Valois, dont Henri III étoit le dernier prince, & le commencement de la branche de Bourbon, dont Henri IV étoit le chef & légitime successeur de la couronne, qu'il a portée & transmise à la maison de Bourbon. On a observé aussi que le jour de sa naissance, fut le jour de la mort de François de Guise, rue par Poltrot.

ÉVÉNEMENT EXTRAORDINAIRE. François, duc de Guise, passant à Vassy, perdit la ville de Champagne, les gens de sa suite insultent les calvinistes assemblés dans une grange pour prier Dieu. Le sang répandu à cette occasion est l'origine, ou, tout au moins, l'époque des guerres de religion, qui ont fait très long temps de la France entière un théâtre de discord & d'horreur.

Le siège de Rouen, entrepris par les catholiques, eut une des premières suites des troubles domestiques. François Civile, un des plus intrépides gentilshommes du parti calviniste, reçoit une blessure qui le fait tomber du rempart dans la ville, sans connoissance. Des soldats, qui le croient mort, le dépouillent & l'enterrent avec la négligence ordinaire dans ces occasions. Un domestique affectueux, jaloux de procurer à son maître une sépulture qu'il croit plus honorable, va le chercher. N'ayant pas réussi à le reconnaître parmi plusieurs cadavres tout défigurés qu'il trouve, il les reconnoît de terre, mais de manière que la main de l'un d'eux demeure découverte.

Comme il s'en retournoit, il regarde derrière lui, & apperçoit cette main. La crainte qu'il a que cet objet n'excite les chiens à déterrer le cadavre pour le dévorer, le fait retourner sur ses pas, dans la vue de couvrir cette main. Dans l'instant qu'il alloit se livrer à ce pieux office, un clair de lune lui fait appercevoir un diamant que Civile portoit à son doigt. Sans perdre de temps, il prend son maître, qui respire encore, & le porte à l'hôpital des blessés.

Les chirurgiens, accablés de travail, ne voulant pas perdre leur temps à panser un homme qu'ils regardent comme mort, le domestique le porte à son auberge, où il languit quatre jours sans aucun secours. Au bout de ce temps-là, deux médecins ont la complaisance de le visi-

ter. Ils n'étoient sa plaie, & le mettent par leurs soins, en état de vivre.

Lorsque la ville est prise, les vainqueurs pouffent la barbarie jusqu'à le jeter par les fenêtres; heureusement il tombe sur un tas de fumier, où, abandonné de tout le monde, il passe trois jours; du Croiset, son parent, le fait enlever secrètement pendant la nuit & transporter dans une maison de campagne, où il est pansé à loisir; & après tant d'espèces de mort, il recouvre une santé si parfaite, qu'il survit quarante ans à tous les accidents.

Au siège de Groningue, formé par le prince Maurice d'Orange; il arrive une chose assez singulière pour être remarquée. Dans l'instant où les assallans sont prêts à tirer un canon & à y mettre le feu, un boulet rité du côté des assiégés entre dans la bouche de ce canon, sans l'avoir endommagé, eût renvoyé aussitôt dans la place par le canon où il est entré.

EUGENE, (le Prince,) François de Savoie; généralissime des armées de l'empereur, né à Paris, le 18 octobre 1663, mort à Vienne le 17 avril 1736, il étoit petit fils de Charles Emmanuel, Duc de Savoie. Son père Eugene-Maurice, comte de Soissons, établi en France lieutenant-général des armées du roi & gouverneur de Champagne, avoit épousé Olympe Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin.

Le prince Eugene étoit né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix: un esprit plein de justesse & de hauteur, ayant le courage nécessaire & dans les armées & dans les cabinets. Il a fait des fautes comme tous les généraux, mais elles ont été rachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a ébranlé la grandeur de Louis XIV & la puissance ottomane; il a gouverné l'empire, & dans le cours de ses victoires & de son ministère, il a méprisé également la faiblesse & les richesses; il a même cultivé les lettres, & les a protégées.

Ce prince que dans sa jeunesse on appela en France le *chevalier de Carignan*, porta quelque temps le petit collet, & on le nommoit *l'abbé de Savoie*. Il sollicita des bénéfices qu'il n'obtint point; il demanda ensuite un régiment, qui lui fut également refusé, parce qu'il étoit trop lié avec le prince de Conti alors en disgrâce. Ne pouvant réussir auprès de Louis XIV, il se mit au service de l'empereur. On prétend même que lorsqu'il passa en Allemagne, comme M. de Louvois, ministre de la guerre, & dont publiquement que l'abbé de Savoie ne rentreroit plus en France: « J'y rentrerai un jour, répondoit Eugene, en » dépit de M. de Louvois ».

En

En 1697, le sultan Kara Mustapha II commandoit son armée fur le Danube. Enfilé de quelques succès qu'il avoit eus dans les campagnes précédentes, il avança dans la Hongrie avec une fierté insultante. On avoit, par son ordre, forgé une quantité prodigieuse de fers, pour garotter toute l'armée autrichienne, depuis le général jusqu'au dernier soldat. Cet ostentatieux appareil de chaînes étoit traîné sur plusieurs chariots qui suivoient le bagage. Le prince Eugène de Savoie qui venoit de prendre le commandement de l'armée chrétienne, ne tarda point à réprimer cet orgueil. Il attaqua & battit à Zenta les turcs trois fois plus forts que lui. La victoire fut complète, peu chèrement achetée & suivie de très-grands avantages. Toute l'Europe applaudit à ces triomphes, excepté les ennemis personnels d'Eugène : jaloux de la gloire qu'il pouvoit acquérir, ils lui avoient fait envoyer une détestable torpille d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur, & il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts & qu'on lui demanda son épée. « La voilà, dit-il, puisque l'empereur la demande : elle est encore fumante du sang des ennemis, & je consens de ne la plus reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service ». Les rivaux d'Eugène ayant engagé Léopold à cette première démarche, espérèrent qu'il iroit plus loin, & lui proposèrent de faire citer le général déshonoré au conseil de guerre, pour être jugé suivant les loix. L'empereur, qui eut le tems de faire des réflexions, se refusa à cette sévérité aussi injuste que déplacée. « Me préserve le ciel, dit-il, de traiter comme un malheureux un héros par qui le ciel m'a comblé de tant de faveurs, sans que je les eusse méritées ! Comment pourrois-je être crupable, lui qui a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour châtier les ennemis de son fils ! » Ces paroles fermèrent la bouche à l'envie, & l'empereur, autant pour le bien de ses affaires que pour consoler son général, lui donna un écrit qui l'autorisait à la conduite de la manière qu'il jugeroit convenable, sans qu'il fût exposé à être jamais recherché.

Lorsque le prince Eugène ne pouvoit pas faire la guerre ouvertement, il la faisoit en quelque sorte sous terre. Il surprit en 1702 Crémone, où étoit le quartier général des français & des espagnols pendant l'hiver, en faisant passer quatre cents de ses soldats par un égout qui donnoit dans la ville. Mais plusieurs circonstances ayant empêché ses troupes d'avancer, il fut obligé d'abandonner son entreprise, à l'entrée de la nuit, après s'être batus tout le jour & fait plusieurs prisonniers de distinction. Deux jours après, on prit dans les caves plus de cent cinquante allemands, qui voyant la ville prise, s'étoient établis dans le lieu qui leur paroissoit le plus, & si bien établis, qu'on eut bien de la peine à les retirer de ces lieux enchanterés.

Encyclopédiana.

La grande alliance contre la France se trouvant en 1704 dans la nécessité de faire agir dans le centre de l'Allemagne la principale masse de ses forces, afin d'empêcher la ruine totale des provinces héréditaires de la maison d'Autriche, Malborough partit des Pays-Bas avec les anglais & les hollandais, & joignit les impériaux sur le Danube. Eugène, étonné de l'état brillant des troupes après une marche difficile & longue, s'écria : « Milord, je n'ai jamais vu de meilleurs chevaux, des soldats mieux vêtus & mieux équipés : tout cela néanmoins se peut avoir pour » de l'argent ; mais on n'achète pas l'air assuré » que l'on voit sur leurs visages. Si ce que vous » dites est vrai, répondit Malborough, c'est vous » qui leur inspirez la saine contenance qu'ils font » paroître ».

En 1706, le prince Eugène alla au secours du duc de Savoie, délivra l'urin, que les français assiégeoient, & fit rentrer tous les milans sous l'obéissance de l'empereur. Comme ce général avoit si de des marchands merciers de Londres les secours nécessaires pour cette expédition, il leur écrivit le succès : *Je me flatte, leur dit-il, d'avoir employé votre argent à votre satisfaction. Les anglais, toujours fidèles à leur haine contre la France, se livrèrent dans cette occasion à une joie excessive. L'estime qu'ils avoient pour le prince Eugène devint une passion. Une vieille fille lui donna deux mille cinq cents livres sterling par son testament, & un jardinier lui fit un legs de cent livres sterling.*

Lille, où le maréchal de Roufflers commandoit, fut prise par le prince Eugène en 1718, au grand étonnement de l'Europe, qui croyoit l'armée du duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugène & Malborough, que ces généraux ne l'étoient d'assiéger Lille. Cette conquête fit concevoir aux alliés les plus hautes espérances. Un de leurs officiers poussa les choses jusqu'à dire, qu'immanquablement on seroit bientôt à Bayonne. « Oui, » dit sagement & modistement le prince Eugène, » pourvu que le roi de France nous donne un » passe-port pour aller & un passe-port pour re- » venir ».

Les états-généraux voulurent empêcher cette conquête par des feux d'artifice ; mais le prince Eugène, de concert avec le duc de Malborough, demanda que l'argent destiné à ces réjouissances fût employé au soulagement des soldats de la république qui avoient été blessés pendant la campagne.

Lors de la célèbre journée de Malplaquet, le 10 septembre 1708, le prince Eugène, qui le trouvoit par-tout où sa présence étoit nécessaire, fut dangereusement blessé dans la plus grande chaleur de l'action. Ceux qui combattirent à côté de lui, voyant sa blessure, se précipitèrent

H hh

de se retirer au moins quelques instans. « Qu'im-
« porte, leur dit-il, de se faire passer, si nous
« devons mourir ici? Et, si nous en revenons,
« il y aura assez de temps pour cela, ce soir. »
Avec le même sang froid qu'il avoit fait cette ré-
ponse, il continua de combattre & de donner ses
ordres. La fermeté de ce regard général fit une
impression étonnante sur l'esprit des troupes. Elles
redoublèrent leurs efforts, & parvinrent enfin à
se rendre maîtres du champ de bataille.

Ce prince mourut avec la réputation d'avoir
été le plus grand capitaine de son siècle. Quoi-
qu'il eût eu de grands succès à la guerre, il n'a-
voit pas toujours été content de la confiance
qu'on avoit en lui. Un de ses amis lui demanda
un jour, dans le temps de la longue guerre pour
la succession d'Espagne, la cause de la profonde
réverie où il le voyoit plongé : « Je faisais ré-
« flexion, répondit-il, que si Alexandre le grand
« avoit été obligé d'avoir l'approbation des dé-
« putés de l'Inde pour exécuter ses projets,
« il s'en seroit fallu plus de la moitié que ses
« conquêtes n'eussent été si rapides.

Le prince Eugène avoit coutume de dire à ses
amis intimes : « Que de trois empereurs qu'il
« avoit servis, le premier avoit été son père, le
« second son frère, & le troisième son maître. »
Il entendait par là que l'empereur Léopold avoit
eu soin de sa fortune, comme de celle de son
propre fils; que l'empereur Joseph l'avoit aimé
comme son frère, & que Charles VI l'avoit ré-
compensé comme on récompense un vieux &
fidèle serviteur.

Ce prince ne voulut jamais se marier; il avoit
pour maxime qu'une femme est un meuble em-
barassant pour un homme de guerre, qui oubli-
soudain son devoir pour penser à sa fortune, &
cherche à ménager sa vie pour se conserver à une
épouse.

L'amour lui payait toujours une de ces passions
frivoles célébrées par les femmes avec beaucoup
d'habileté pour étendre leur empire. Les amou-
reux, disait-il, sont dans la société civile ce que
les funéraires sont dans la religion, c'est à-dire,
des cerveaux brûlés.

EURIPIDE, poète tragique grec, né à Sa-
lamine l'an 486 avant Jésus-Christ, mort l'an
407 avant la même époque. De soixante-quinze
tragédies qu'il eût composées, il ne nous en est
parvenu que dix-neuf.

Euripide fut le disciple d'Anaxagore, & mérita
de devenir l'ami du sage Socrate par son appli-
cation à rendre le théâtre utile aux hommes.

Ce poète a eu la gloire, dans ces derniers
temps, d'avoir inspiré l'illustre Racine. Le dis-

ciple a surpassé son maître, & ne l'a cependant
point fait oublier.

Quelques historiens rapportent que l'*Andro-
mache* d'*Euripide* fit une si vive impression sur les
Athéniens, qu'ils furent tous atteints d'une espèce
de folie, & que se croyant chacun un des ac-
teurs de la pièce qu'ils avoient vu représenter,
ils déclamoient par-tout les vers de cette tragédie.
Cette historienne n'est peut-être qu'un petit conte
fait à plaisir, pour ridiculiser la fante qui
régna quelque temps parmi ce peuple, d'appren-
dre par cœur des scènes entières de la nouvelle
pièce, & de les déclamer.

Les mêmes historiens rapportent aussi que les
athéniens, commandés par Nicias, ayant perdu
une bataille considérable en Sicile, les soldats
prisonniers ne rachetèrent leur vie & leur liberté
qu'en contribuant aux plaisirs de leurs vainqueurs,
qui aimoient à entendre réécouter les vers du poète
athénien.

On peut remarquer, à l'occasion des pièces
d'*Euripide*, combien les athéniens qui n'étoient
pas moins corrompus qu'aucun autre peuple de la
Grèce, étoient attentifs néanmoins à conserver
le respect pour les bonnes mœurs, pour la vertu,
pour les bienfaisances, pour la justice. *Euripide*
avoit mis dans la bouche de Méléagre un éloge
magnifique des richesses, qu'il terminoit par ces
paroles : « Les richesses sont le souverain bien du
« genre humain, & c'est avec raison qu'elles ex-
« citent l'admiration des dieux & des hommes. »
Tous les spectateurs se récrièrent, & on auroit
chassé l'acteur, si *Euripide* ne fût venu lui-même
prier l'assemblée d'attendre la fin de la pièce,
où l'admiration des richesses recevoit le châtiement
qu'il méritoit. C'est Sécèque qui a rapporté cette
particularité.

Euripide fut lui-même sur le point d'être élu
avocat le magistrat, au sujet d'une réponse qu'il
fit faire à Hippolyte. La nourrice de Phèdre lui
représentait qu'un serment inviolable l'engageoit
au silence : *Mu langue*, lui répliquoit-il, *je pro-
noncé le serment, mais mon cœur n'y a point con-
senté*. Cette distinction parut à toute l'assemblée
un mépris ouvert de la religion & de la sainteté
du serment, qui tendoit à bannir de la société &
du commerce de la vie, toute sincérité & toute
bonne foi.

Le comédien Archelaüs avoit enlevé qu'*Euripide*
le célébrait par quelque œuvre tragique; mais
Euripide répondit ingénieusement : « plaise au
« ciel qu'il ne vous arrive jamais de vous rendre
« le sujet d'une tragédie. »

Euripide se renfermoit dans un lieu très retiré
pour travailler à ses tragédies, & il ne com-

soit que très-difficilement. Il se plaignit une fois au poëte Alceftis qu'il n'avoit pu faire que quatre vers pendant trois jours qu'il avoit travaillé. Alceftis qui avoit la facilité des mauvais écrivains, lui répondit, avec beaucoup de vanité, que pendant le même espace de temps il composeroit une centaine de vers bien aisément. « Mais, lui dit Euripide, justement indigné, il y a cette différence entre vos écrits & les miens, que les vôtres dureront trois jours, & que les miens ne passeront l'étendue des siècles ». *Valère Maxime.*

Les Athéniens, qui cherchoient peut-être à se venger de l'admiration qu'ils avoient pour cet homme illustre, engagèrent Aristophane à le tourner en ridicule. Le poëte comique se chargea volontiers de cette commission. Euripide pouvoit prêter un côté au ridicule par son affectation à médire des femmes, soit sur le théâtre, soit dans la conversation. Il s'étoit marié deux fois, & deux fois il s'étoit trouvé la dupe des femmes ; de-là

peut-être sa haine contre le sexe en général. Euripide, trop sensible aux sarcasmes du poëte comique, quitta Athènes, & se retira à la cour d'Archelaüs, roi de Macédoine, où il finit ses jours. Ce prince qui l'avoit comblé de biens pendant sa vie, l'honora après sa mort, & fit déposer ses cendres à Pélé la capitale.

EXCOMMUNICATION. Le jour de Pâques 1245, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, étant monté en chaire dit, que le pape Innocent IV. vouloit que dans toutes les églises de la chrétienté on dénonçât comme excommunié, l'empereur Frédéric-II. « Je ne fais pas, ajouta-t-il, quelle est la cause de cette excommunication ; je fais seulement que le pape & l'empereur se font une rude guerre. Jignore lequel des deux a raison ; mais d'autant que j'en ai le pouvoir, j'excommunie celui qui a tort & j'absous l'autre ». Frédéric II, à qui l'on raconta cette plaisanterie envoya des présents à ce curé.



F.

FABERT (Abraham), maréchal de France, fils d'un libraire de Metz, mort en 1662 à 63 ans.

Fabert, encore enfant, s'occupait à représenter différents exercices d'infanterie avec de petites figures de soldat qu'il taillait mouvoir suivant le commandement. Sa passion pour les armes fut bientôt connue des généraux ; on l'employa dans plusieurs actions éclatantes où il signala son courage, sa capacité & sa grandeur d'âme.

En 1635, Gallas, général de l'empereur, qui étoit entré en Lorraine avec le projet de pénétrer dans la Champagne, fut obligé, par les manœuvres des généraux français, de prendre la route de l'Alsace sans avoir rien fait ; ses troupes, au désespoir de manquer de vivres, tuèrent dans leur retraite tous ceux qui leur en refusaient. Fabert, qui étoit à leur poursuite, entra dans un camp abandonné & couvert d'officiers & de soldats autrichiens blessés & mourans ; un français ne respirant que la sûreté, dit tout haut : « il faut achever ces malheureux qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence ». *Fait-il le conseil d'un barbare*, reprend Fabert, *cherchons une vengeance plus noble & plus digne de notre nation*. Aussitôt il fit distribuer à ceux qui pouvoient prendre une nourriture solide, le peu de provisions que son détachement avoit apportées ; les malades furent transportés à Mézières, où, après quelques jours de repos, la plupart recouvrèrent la santé. Ils s'attachèrent presque tous au service de la puissance qui, contre leur espérance, les avoit traités si généreusement.

Fabert, quelque temps auparavant, avoit été élevé au grade de capitaine ; il fit à cette occasion un trait de générosité qui fixa les yeux sur lui. Il vit que l'officier dont il prenoit la place avoit laissé des affaires fort dérangées, il fit compter aux héritiers sept mille francs qui étoient le prix ordinaire des compagnies ; afin qu'on ne crût pas que c'étoit un présent qu'il vouloir faire, il fit entendre que le roi l'avoit ainsi réglé.

Il se trouva au siège de Turin en 1640. Ayant été blessé à ce siège d'un coup de mousquet dans la cuisse, tous les chirurgiens conclurent qu'il falloit lui couper. Le cardinal de la Valette dont il étoit aide de camp, & M. de Turenne, le conjurant de souffrir cette opération : *Il ne faut pas mourir par pièces*, leur dit-il, *la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien, & peut-être lui échappera-t-il*. Et en effet il lui échappa.

Les François ayant entrepris en 1642 de se rendre maîtres de Perpignan, Fabert y eut le compte tous les matins à Louis XIII des opérations du siège. Un jour le grand écuyer Cinq-mars osa critiquer les détails qu'il entendait. « Vous avez sans doute passé la nuit à la tranchée, par quel vous en parlez si savamment, lui dit le roi. » Sire, répondit le grand écuyer, vous savez le contraire. Allez, répliqua Louis, vous m'êtes insupportable : vous voyez qu'on étoit que vous passiez les nuits à régler avec moi les grandes affaires de mon royaume ; & vous les passez dans ma garde-robe à lire l'Arioste avec mes valets de chambre. Allez orgueilleux, il y a six mois que je vous vomis. Ce discours fit fort étonner Cinq-mars, & l'œil étincelant de colère, il dit à Fabert, *Monfieur, je vous remercie. Que vous dit-il, s'écria le roi : je crois qu'il vous menace. Non, sire*, répondit Fabert : *on n'ose faire des menaces en votre présence, & ailleurs on n'en souffre pas*.

FABIUS MAXIMUS (Quintus), surnommé *Cunctator* ou le *tempêteur*. Il étoit consul l'an 233 avant J. C. Il sauva Rome en faisant Annibal par des marches & des contre-marches, sans jamais en venir aux mains. Il reprit par suite Tarente sur le général carthaginois ; ce qui se dit à ce dernier : *quoi, les romains ont donc aussi leur Annibal ?*

Le carthaginois ayant tenté vainement d'attirer le romain au combat, lui fit dire : « Fabius est aussi grand capitaine qu'il veut qu'on le croie, il doit descendre dans la plaine & accepter la bataille ». Fabius lui fit répondre : *si Annibal est aussi grand capitaine qu'il le pense, il doit me forcer à la donner*.

Ce grand homme alla un jour à cheval au-devant de Fabius Maximus son fils, alors consul ; le fils lui fit dire de mettre pied à terre ; le père obéit & lui dit, en l'embrassant : *je vous vois voir, si tu savais ce que c'est que d'être consul*.

FABRICIUS (Caius), surnommé *Luscus*, consul romain l'an 232 avant J. C. Son déshonneur & son courage firent sa gloire. Il remporta un butin immense sur les Samnites, & il le fit porter à l'épique le jour de son triomphe.

Pyrrhus, roi d'Épire, tenta vainement de corrompre Fabricius par ses présents ; il voulut du moins l'effrayer par la vue d'un grand éléphant qu'on élança sur lui ; mais le consul romain, sans témoigner ni surprise ni crainte, dit à Pyrrhus :

ni votre or, ni votre éléphant ne portent aucun trouble dans mortame.

Le médecin du roi d'Épire vient offrir à *Fabrics* d'empoisonner son maître ; le romain fit enchaîner le traître & le renvoya au roi pour le punir.

Fabrics se nourrissoit des légumes de son jardin qu'il cultivoit lui-même ; & après sa mort le sénat fut obligé de marier ses filles aux débris du peuple romain, que ce général avoit comblé de gloire & de richesses.

FACÉTIES. Faits burlesques ou sans ordinairement inventés à plaisir : une naïveté, une gaudriole, un trait gaillard en fait l'assaisonnement. La *facétie* est au comique ce que la farce est à la comédie.

Deux amis qui depuis longtems ne s'étoient vus, se rencontrèrent par hasard. Comment te portes-tu, dit l'un : pas trop bien, dit l'autre, & je me suis marié depuis que je t'ai vu. — Bonne nouvelle ! — Pas tout à fait, car j'ai épousé une méchante femme. — Tant pis ! — Pas trop pour tant ; car sa dot étoit de dix mille sous. — Eh bien cela console. — Pas absolument ; car j'ai employé cette femme en moutons qui font tous morts de la cavale. — Cela est en vérité bien fâcheux ! — Pas si fâcheux, car la vente de leurs peaux m'a rapporté au-delà du prix des moutons. — En ce cas vous voilà donc indemnisé. — Pas tout à fait, car ma maison où j'avois déposé mon argent, vient d'être consumée par les flammes. — Oh ! voilà un grand malheur. — Pas si grand non plus, car ma femme & la maison ont brûlé ensemble.

Un cocher de fiacre étoit sur la place avec son carrosse télé & ses chevaux amigris. Arrive un jeune mousquetaire, qui monte & dit au cocher : — à Chaillot, fouette. — A Chaillot, monsieur : dir le fiacre ? Je vous y menerai pas. — Comment ? — Je vous dis que je ne vous menerai point à Chaillot. Je ne veux pas monifier, ... mes chevaux ne pourroient pas. La tête du mousquetaire s'échauffe, il ouvre la portière, s'élance sur le pavé ; & la canne en l'air : parbleu s'écrie-t-il, je t'y feras aller. — Monsieur je n'ai pas. Tu n'as pas ? — Non, monsieur je n'ai pas. Pour lors le mousquetaire passait aux voies de fait, quand le cocher arrêtant sa canne : tenez, monsieur, lui dit-il, je vous jure que je n'ai pas, & je vais vous en faire convenir vous-même, si vous me faites la grâce d'écouter quatre mots. Le jeune militaire se disposant à l'écouter : — vous voulez, dit le cocher, que j'aille à Chaillot, & je vous dis que je n'ai pas, & voici comment : vous allez me donner de votre canne sur le dos, je vous donnerai de mon fouet sur la figure ; vous me passerez votre épée au tra-

vers du corps, ainsi vous voyez, monsieur, que je n'ai pas. — A ces mots le mousquetaire se mit à rire, sa canne s'abaissa, son épée resta dans le fourreau, & il va chercher un autre cocher plus docile & moins plaisant.

Une actrice de l'opéra, originaire d'Espagne, à qui l'on reprochoit d'être un peu camulé, d'avoir de grandes oreilles, & qui avoit en s'habillant, de remonter fort haut la queue de son manteau, (habilement dont la mode est aujourd'hui passée) au surplus assez jolie, avoit fait une infidélité éclatante à son amant déclaré. Celui-ci, pour s'en venger, fit courir cette affiche :

Dix pistoles à gagner.

On a perdu une épagneule fort petite, poil blanc, ayant les yeux pers, plein de feu, un peu camulé, bien d'effice, à grandes oreilles, le museau machuré en plusieurs endroits ; la queue est fort retroussée. Celui qui l'aura trouvée, la rendra à M. de ..., qui payera la somme promise.

FAIM. On reprochoit à un de nos parasites modernes, qu'il dinait souvent chez les autres. Comment voulez-vous que je fasse ? répondit-il ; on m'en presse. Il est vrai, répliqua quelqu'un, il n'y a rien de plus pressant que la faim.

Ceci rappelle le mot de Diogène ; on le reprochoit un jour de ce qu'il mangeoit en plein marché. Je ne l'aurais pas fait, répondit le philosophe cynique, si la faim ne m'eût pria dans ce même lieu.

Un des sujets du roi Alphonse l'aborda un jour, & lui dit : « sire, mon père m'a laissé un créancier à qui il devoit, & qu'il n'a point payé. Depuis j'ai payé la dette, mais ce dur créancier la demande encore avec instance. Je n'ai plus de quoi payer, & si votre majesté ne m'aide à le contenter, je ne sais quel remède y apporter. » Voilà, dit le roi, un créancier bien cruel. Quel est-il ? — Sire, dit le pauvre homme, c'est mon ventre, à qui j'ai tant de fois payé la dette que je n'ai plus rien. — Le roi ne put s'empêcher de rire, & lui fit distribuer de l'argent.

FALCONET, (Camille) né en 1697, mort en 1762. Il fut consulté comme médecin, & encore plus comme favant. Il avoit une riche bibliothèque qui étoit au service des gens de lettres.

M. Falconet, fut un jour appelé auprès d'une dame malade imaginaire. Il l'interrogea ; elle lui avoua qu'elle mangeoit, buvoit & dormoit bien, & qu'elle avoit tous les signes d'une santé parfaite. Hé bien, lui dit le médecin, en homme d'esprit, laissez-moi fuir, je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela.

FAMILIARITÉ. L'orgueil des grands, ou de ceux à qui quelque coup de fortune a fait croire qu'ils sont plus que les autres, est d'autant plus intolérable dans les conversations, qu'on n'y devroit connoître d'autre grandeur que celle qu'on donne l'usage de la raison. Il y a un proverbe allemand qui dit qu'on ne doit jamais manger d'herbes que certains grands, parce qu'ils en jettent les noix aux yeux de ceux qu'ils regardent comme leurs inférieurs.

Il est fort souvent dangereux d'avoir affaire à eux, & autant qu'il est possible, il ne faut écouter leurs reproches que de loin.

Le prince de Conti ayant maltraité de paroles, & même de ses pinçettes, *Sarrafin* son intendant, ce poète outré de sa disgrâce, alla se coucher & n'en releva point.

Dans un éclaircissement fort aigre, que M. de Chavigny eut avec le grand Condé, ce militaire en sortit avec la fièvre, dont il mourut peu de jours après.

M. de Thou étant allé saluer le roi d'Angleterre *Jacques I.*, ce prince lui fit tant de reproches de ce qu'on s'en pèrme *Jacques-Auguste de Thou* avoir parlé trop librement de la reine *Marié Stuart* dans son histoire, qu'il en eut aussi la fièvre.

François I. a été long-temps inconsolable, & s'est roujours reproché la mort du fameux *Julius* son général en Italie. Ce grand homme avoit encouru sa disgrâce par les calomnies de ses ennemis; il voulut se justifier, & *François I.* ne voulut pas l'en tenir. Ce mépris & cette douleur le touchèrent si fort, qu'il se mit au lit capable d'ennuis & de chagrins, le roi vint de sa maladie, envoya un page pour savoir de ses nouvelles, auquel ce vaillant général dit que le roi s'y étoit pris trop tard, & en effet il mourut peu après.

Le roi *Charles II.* étoit familier de son naturel, d'un accès très-facile, & aimoit assés à voir & à être vu. Plus d'une fois il dina avec ses bons sujets de Londres chez le lord-maire. Lorsqu'il fut *Robert Vint* eut été élu en cette qualité, il eut l'honneur de domier à dîner à sa majesté. *Sir Robert*, encouragé par sa bonté, & portant des sentes controuvées à la suite royale, devint à chaque rasade plus passionné pour son prince, & bientôt sa tendresse dégénéra en familiarité. *Charles II.*, qui s'en laissa, se leva de table, courut à la porte, sans bruit, & se fit avancer son carrosse. *Sir Robert* s'aperçut de son évasion; & trop fatigué de sa compagnie pour le laisser partir, il courut après lui, le joignit sur l'escalier, & lui fit, dans la main: « Oh ! parbyeu, » fit, lui dit-il, vous referez, s'il vous plaît; » Vous ne me quitterez pas que nous n'ayons

« vuilé encore une bouteille de vin ». Le roi se mit à rire, le regarda avec bonté; & se tournant vers ceux qui étoient présents, il leur dit ce vers d'une vieille chanson: *celui qui est ivre est égal aux rois.* Il revint avec le maré, & eut la complaisance de rester jusqu'à ce que le bon homme eût besoin d'un guide pour trouver son lit.

Duclos étoit lié avec une personne en place qui aimoit sa société, & qui le traitoit comme son égal & son ami. Duclos répondit à quelqu'un qui l'en excitait: *ce seigneur veut trop se familiariser avec moi; mais je le repousse par le respect.*

FANATISME. *Mylord* *Billingbroke* dont l'imagination étoit des plus fortes, fut chargé d'échauffer quelques-uns de ces émiliaires que les anglais, après les avoir endoctrinés, lâchoient dans les Cévennes, afin d'y exciter le fanatisme; il disoit, en racontant cette anecdote à un de ses amis: *je fus effrayé de mes succès.*

On vint avertir *François* duc de Gusse, qui faisoit la guerre aux protestants, que l'un d'eux étoit dans son camp à dessein de l'assassiner; il le fit arrêter: ce protestant lui avoua sa résolution. Efficace à cause de qu'il que de plaisir que vous ayez reçu de moi? — Non, lui répondit ce fanatique, c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. — Si votre religion vous porte à m'assassiner, la mienne veut que je vous pardonne, & il le renvoya.

Pendant la guerre contre les albigénois ou languedociens, en 1166, les croisés assiégèrent *Béziers*, où il y avoit beaucoup d'hérétiques, mais encore plus de catholiques: les chefs des croisés, en montant à l'assaut, demandèrent au légat du pape ce qu'ils devoient faire, dans l'impossibilité où l'on étoit de distinguer les catholiques d'avec les hérétiques: *tuez les tous*, dit le légat; *Dieu connaîtra ceux qui sont à lui.* Femmes, filles; enfans, vieillards, soixante-mille habitants de cette malheureuse ville, furent tous passés au fil de l'épée.

En 1640, les bédouins, mécontents des princes autrichiens, qui violaient peu à peu leur capitation, avaient pris les armes & élu ensuite pour leur roi *Frédéric V.*, électeur palatin. Cette démarche fut l'origine d'une guerre vive, longue & sanglante entre les catholiques & les protestants d'Allemagne. Le bataillon de Pague est un des premiers & des plus éclatans actes de cette grande querelle.

Les troupes protestantes sont retranchées sur le *Vaisenberg* pour couvrir cette grande ville. Cette position paroît si respectable aux chefs de l'armée impériale, qu'après l'avoir examiné de tous les côtés, ils opinent tous à se retirer. Ces avis

alloit être exécuté, lorsqu'un carme espagnol, dont la vie austère & l'extérieur morose en imposent aux simples, promet, d'un ton de prophète & de la part de dieu, une victoire entière. Soit que ce moine ne soit qu'un visionnaire, ou que ce soit l'insultement dont les généraux se venaient servir pour animer l'armée, la chose réussit au-delà de ce qu'il étoit possible d'imaginer. Officiers & soldats, tout le monde, saisi d'un enthousiasme subit, veut combattre pour la cause de Dieu; & ce feu, habilement ménagé par le duc de Bivè & par le comte de Bucquoi, produisit la destruction de l'armée protestante.

FANFARON. J'avoue franchement que j'ai peur quand je vois l'action, disoit un jour Monsieur de... je suis cependant mon devoir en homme d'honneur, & je suis ravi quand je peux prévenir les critiques de mon commandant dans des actions d'éclat. Un jour il fut commandé pour attaquer un poste avec un autre officier; celui-ci marquoit beaucoup de fermeté dans la marche, faisoit prouesses de ses belles actions; l'autre au contraire lui faisoit connaître ses inquiétudes. Le fanfaron s'en scandalisa si fort qu'il revint sur ses pas dire au général de lui donner un autre officier pour l'accompagner dans le coup de main qu'ils alloient exécuter, parce que celui qu'il y avoit envoyé avec lui, étoit un homme sur qui il ne faisoit pas compter; s'il pourroit lâcher le pied dans l'action, & que même il avouât ingénument sa foiblesse; & son peu de courage. Eh, Monsieur, dit le général, si vous n'aviez pas plus de peur que lui, vous ne seriez pas revenu me le dire. Retournez promptement où je vous ai envoyé; car vous courez risque de ne vous y pas trouver à temps; votre poitrin pourroit bien vous ôter la gloire de l'action. Cela se trouva véritable.

Un roi de Castille, en se faisant attacher sa cuirasse & se préparant au combat, suoit à grosses gouttes; comme il passoit pour un prince courageux ses officiers en étoient surpris; il s'en aperçut & leur dit, d'un air fanfaron : « vive le dieu ! Si mon corps s'avoit à quels périls affreux je mon couraige va l'exposer, il sueroit plutôt du sang que de l'eau ».

FARD. Un ambassadeur turc étoit visité par plusieurs dames de la cour extrêmement fardées; celles qui se distinguoient par leur beauté voulurent savoir comment il les trouvoit; je ne puis pas, leur dit-il, m'expliquer bien clairement là dessus, parce que je ne me connois pas en peinture.

Une duchesse très-fardée se promenoit dans le parc de Versailles avec d'autres dames; un seigneur de la cour, qui a la vue un peu basse, étoit de la partie; il s'avisait, sous prétexte qu'il

étoit nouvellement arrivé de campagne, de vouloir donner à cette duchesse un baiser qu'elle paraissait adroitement demi-tour à gauche; & en se retournant derrière une statue qui fut rendement baissée à son intention. Cette méprise irrita toute la compagnie; mais le seigneur, sans se déconcerter, & prenant d'abord son parti; il n'y a rien de perdu, s'écria-t-il, plutôt pour plaire, c'est à peu près de même.

Une femme se confessoit à un religieux & s'accusoit de mettre du rouge; il lui demanda à quoi il étoit bon; elle lui répondit qu'elle en usoit dans le dessein d'embellir son visage. Mais cela vous rend-il plus belle lui répondit le confesseur? Du moins, mon père, je le crois ainsi. Le confesseur étant alors si pénitente du confessionnal & l'ayant regardée au grand jour, allez, dit-il, Madame, mettez du rouge, vous êtes encore assez laide.

Feu M. l'évêque d'Amiens joignoit à beaucoup de piété, un grand fond d'esprit; ce prelat étoit même récond en bons mots. Un jour une jeune dame, moitié dévote, moitié mondaine, lui demandoit la permission de mettre du rouge; « je vous l'accorde volontiers, lui dit l'évêque, pourvu que vous n'en mettiez que sur une joue.

FARINELLI, (Trofchi dir) mort en 1782, il fut l'un des plus grands musiciens; & peut-être la plus belle voix qui ait existé. Il fut comblé d'honneurs & de richesses à la cour d'Espagne; mais jamais ce favori, qui devint comme premier ministre, ne s'oublia dans le plus haut degré de sa fortune.

Un jour allant à l'appartement du roi, il entendit l'officier de garde dire à un autre qui n'avoit pas ses entrées : les honneurs pleuvent sur un histrion; & moi, qui sert de puis 30 ans, je suis sans récompense. Le musicien emphyra sur le champ son crédit auprès du roi pour lui faire signer un brevet qu'il vint remettre à l'officier, en lui disant : je vous ai entendu dire que vous serviez depuis trente ans sans récompense, voilà celle que le roi vous donne.

Un tailleur de Madrid lui ayant fait un habit superbe, ne vouloit d'autre paiement que de lui entendre chanter un air. Farinelli le contecta, & lui causa le plus grand enthousiasme par le goût, l'art, & la supériorité de son chant; puis tirant sa bourse, il remit au tailleur le double de ce qu'il pouvoit exiger; & sur son refus obstiné, il lui dit : recevez cet argent, j'ai l'âme sensible & fière; & ce n'est même que par là que j'ai acquis quelque avantage sur les autres chanteurs. Je vous ai cédé; il est juste que vous me cédiez à votre tour.

Farinelli, jouant le rôle d'un roi captif, dans un opéra italien, mit tant d'expression dans sa plainte, que l'acteur qui représentait le tyran, oubliant son rôle, l'embrassa, & dit qu'il ne pouvoit lui rien refuser.

Ce célèbre castrat eut la visite d'un musicien qui n'avoit ni la fortune, ni ses talents & qui demandoit sa protection. *Farinelli* étoit alors occupé à nettoyer les diamans & ses bijoux, & dit à son confrère : & vous à qui vous amusez-vous ? celui-ci prit cette demande pour une injure, & s'en allant, lui dit : & moi... & moi, je m'amuse avec ce que vous n'avez pas.

Le roi d'Espagne ayant donné à *Farinelli*, célèbre musicien, & Castrat d'Italie, l'ordre de Calatrava, celui-ci fut armé chevalier avec les cérémonies ordinaires, & on lui mit, suivant l'usage, de éperons. L'ambassadeur d'Angleterre dit là-dessus : « chaque pays, chaque mode ; en Angleterre, on éperonne les coqs, à Madrid on éperonne les chapons.

Après la mort de Philippe, *Farinelli* retourna en Italie sa patrie, & comme il étoit à Benivir XIV le dera des biens, des emplois, des honneurs dont il avoit été comblé en Espagne : c'est-à-dire, lui dit le pape, lorsqu'il eut fini, que vous avez trouvé là ce que vous aviez laissé ici.

FAT. Il y a le trait du grand Condé, qui, ennuyé d'entendre un *Fat* parler sans cesse de monsieur son père, & de madame sa mère, appela un de ses gens, & lui dit : monsieur mon laquais, dites à monsieur mon cocher, de mettre mes chevaux à monsieur mon carrosse.

Un petit maître qui plaignoit fort mal ses inclinations, fut volé en passant sur le pont neuf. Comme il racontait les circonstances de cette aventure, je ne me soucie pas, disoit-il à ses amis de l'argent que j'ai perdu, mais je regrette les lettres de ma maîtresse, que ces coquins m'ont prises avec mon argent : vous verrez, lui répondit-on, qu'ils en reconnoîtront l'écriture.

Un *Fat* se plaignoit de la grande dépense qu'il étoit obligé de faire en chevaux ; quelqu'un lui dit : que ne réservez-vous une partie de vos revenus pour vous procurer la compagnie de gens d'esprit. Le *Fat* répondit avec un air de déraison : mes chevaux me traînent ; mais les gens d'esprit... les gens d'esprit, lui répliqua-t-on, vous porteront sur leurs épaules.

FAVART. Justine Benoite du Ronceray, épouse de M. Favart, naquit à Avignon en

1712 ; elle étoit fille d'André René du Ronceray, ancien musicien de la chapelle du roi, & depuis musicien du feu roi Stanislas.

En 1744, mademoiselle du Ronceray parut à l'opéra comique de la foire Saint Germain, sous le nom de mademoiselle Chantilly, première danseuse du feu roi de Pologne, & débuta par le rôle de Laurence, qu'elle joua d'original, dans une pièce intitulée : les fêtes publiques : elle eut beaucoup de succès, tant dans la danse, que dans la chant & le dialogue.

Cette même année, l'opéra comique fut supprimé, parce que ses progrès alarmoient tous les autres spectacles. M. Favart, qui étoit alors directeur de ce théâtre, pour le compte de l'académie royale de musique, obtint une permission de donner un spectacle pantomime à la foire Saint-Laurent, sous le nom de Martheus, danseur anglais, toujours pour le compte du grand opéra, afin de remplir les engagements que l'on avoit pris avec les acteurs de l'opéra comique. Mademoiselle Chantilly, en fit la réussite par la façon dont elle joua dans une pantomime, intitulée les Vendanges de Tempé. Sur la fin de la même année, au mois de décembre, mademoiselle Chantilly épousa M. Favart, qu'elle suivit à Bruxelles, parce qu'il étoit chargé de la direction du spectacle de cette ville. Ce fut là que ses talents se développèrent : talents dangereux, qui lui attirèrent, ainsi qu'à son mari, les plus cruelles persécutions de la part de ceux qui devoient les protéger. Ils aimèrent mieux pour s'y soustraire sacrifier toute leur fortune, ce qu'ils exécutèrent après avoir satisfait à tous leurs engagements & payé les dettes de la direction.

Madame Favart, vint donc à Paris, & débuta au théâtre Italien. Il n'y a point eu d'exemple d'un plus grand succès, mais les persécutions se renouvelèrent, & l'empêchèrent de continuer son début. Enfin elle en triompha, & l'année suivante elle reparut sur le théâtre, avec encore plus d'avantage. Une gaieté franche, naturelle, rendoit son jeu, agréable & piquant : foufrettes, amoureuses, pyramides, rôles naïfs, rôles de caractère, tout lui devenoit propre ; en un mot, elle se multipliait à l'infini, & l'on étoit étonné de lui voir jouer dans le même jour, dans quatre pièces différentes, des rôles entièrement opposés.

La Servante Maîtresse, Bastien & Bastienne, Ninette à la cour, les Sultanes, Annette & Lubin, la Fée Urgelle, les Moissonneurs, &c. ont prouvé qu'elle faisoit toutes les nuances, & que, n'étant jamais semblable à elle-même, elle se transformoit & paroissoit tous les personnages qu'elle représentoit. Elle imitoit si parfaitement les différents idiomes & dialectes, que les personnes dont elle empruntait l'accent, la croyoient leur compatriote.

Au retour d'un voyage de Lorraine, madame Favart fut arrêtée aux barrières de Paris, vêtue d'une robe de perle. On en trouva deux autres dans ses cartons, ces étoffes étoient alors sévèrement prohibées; on voulut les saisir; mais elle eût la présence d'esprit de dire dans un baragoin, moitié français moitié allemand, qu'elle étoit étrangère, qu'elle ne savoit pas les usages de France, & qu'elle s'habillait à la façon de son pays. Elle persuada si bien, que le premier commis de la barrière, qui avoit resté plusieurs années en Allemagne, prit sa défense, la laissa passer, & lui fit beaucoup d'excuses.

Les talens qu'elle possédoit, n'étoient rien en comparaison des qualités de son cœur. Une ame simple, une probité intacte, une générosité peu commune, un fond de gaîté inaltérable, une philosophie douce constituoient son caractère; elle ne s'occupoit que des moyens de rendre service; elle en cherchoit toutes les occasions: & quoiqu'elle fût souvent payé d'ingratitude, elle disoit: «on a beau faire, on ne méritera point la satisfaction que je sens à » obliger.»

Au mois de Juin 1771, la maladie dont elle étoit morte se déclara; sa fermeté n'en fut point ébranlée, & quoiqu'elle crût que son état étoit détecté, elle continua de jouer pour l'intérêt de ses camarades jusqu'à la fin de cette même année. Elle s'aida le jour des rois, envoya chercher des notaires pour son testament, qu'elle fit avec une présence d'esprit, une tranquillité d'ame, & un enjouement qui les étonnèrent. Ensuite elle demanda les secours de l'église qui lui furent aimablement. Elle les reçut avec une entière régnation; mais sans rien perdre de son caractère. Elle fit elle-même son épitaphe qu'elle mit en musique, sans les intervalles de ses cruelles douleurs: elle plâtoit sur son état & consolait ceux qui l'approchoient. Elle s'occupa des soins de son ménage, & de ses détails les plus minutieux jusqu'à la surveillance de sa mort, qui arriva le 21 avril 1772.

Dans le recueil imprimé des œuvres de M. Favart, le cinquième tome a été mis sous le nom de la femme. «On fin bien, dit l'éditeur, qu'en » la nommant, c'est nommer son mari, dont il » est aisé de le reconnaître l'esprit; mais entre époux » de bonne intelligence, les talens & les agrémens » de l'esprit doivent entrer dans la communauté. » Madame Favart, à portée de puiser à la source » le goût des sentimens d'amour, avec l'art de les » exprimer, réunissoit le talent de la composition » à celui de l'action. De-là, les six pièces qui » remplissent ce volume. Les amours de Bastien » & de Béatrice, les Enforcés, ou Jeannot & Jeannette, » la fille mal élevée, ou le Pédant amoureux; la » Encyclopédiana.

Fortune au village, la Fête d'amour, ou Lucas & Colinette, & Annette & Lubin.

Madame Favart a eu effectivement part aux pièces où l'on a mis son nom, tant pour les sujets qu'elle indiquoit, les canevas qu'elle préparoit, & le choix des arts, que par les perfectionnements qu'elle fournissoit, les coupures qu'elle compoisoit & différens vaulev: les dont elle faisoit la musique. Son mérite en ce genre étoit peu connu, parce que sa modestie l'empêchoit d'en tirer avantage, isolée, retirée dans le sein de sa famille, elle ne cherchoit point à faire sa cour; elle s'occupoit de sa profession. Sa harpe, son clavecin, la lecture étoient ses seuls amusemens. Tout au plus cinq ou six personnes recommandables par leurs mœurs faisoient sa société. Telle fut madame Favart, cette actrice charmante, que le public chérissoit, que son mari & son fils adoroient, & que ses amis ne cessoient jamais de regretter.

Voici des vers que l'on a faits pour être mis au bas de son portrait.

Nature un jour épousa l'art;
De leur amour naquit Favart;
Qui semble tenir de son père
Tout ce qu'elle doit à sa mère.

Par M. Bauran, auteur de la servante maîtresse.

FAVOUR. Un gentilhomme s'étoit attaché depuis long-temps au cardinal Mazarin, de qui il étoit digne estime, sans qu'il fût encore arrivé aucun changement à sa fortune; le cardinal lui faisoit tous les jours des promesses pour toute récompense. Un jour il témoigna de l'aigreur au cardinal de ne voir jamais ces effets de ses promesses. Le cardinal, qui ne vouloit pas se dédire l'amitié de cet homme, l'appela dans son cabinet, & après avoir tâché de lui persuader la nécessité où il avoit été jusqu'alors, de distribuer les grâces à certaines personnes nécessaires au bien de l'état, il lui promit de songer à lui. Le gentilhomme, qui ne faisoit pas grand cas de ses paroles, s'avisait de lui demander pour toute récompense, la permission de lui frapper de temps en temps sur l'épaule, avec un air de faveur, devant tout le monde; ce que fit le cardinal: & en deux ou trois ans le gentilhomme se vit accablé de richesses, seulement pour donner son appui auprès de son éminence, qui ne lui accorda que ce qu'il avoit accordé à tout le monde, & qui plafoient avec lui de la sottise de ceux qui pavoient si bien sa protection. Les hommes sont tous dupes; l'opinion donne le prix aux choses les plus communes; qui fait se donner un air important, & faire échoir ses dîners, les vend bien cher, & n'en a pas qui veut.

Voici un autre exemple qui confirme cette maxime. Un jour que M. Colbert devoit adjuger quelques fermes à une compagnie, P... parut

dans la salle, & un moment après on le mena dans le cabinet du ministre; on vit aussi tôt la consternation sur le visage de ceux de cette compagnie, dans la pensée que l'on venoit faire une enchère. Deux heures après étant sorti, ces Messieurs députèrent chez lui pour le supplier de ne pas leur nuire, & qu'ils lui seroient présent de cent mille francs. P..... qui n'avoit parlé à M. Colbert que des affaires de M. L..... sans penser à dire un mot de FERMES, se servit de l'occasion; & après avoir fait quelques difficultés aux députés, comme si effectivement il eût voulu aller sur leurs brisées, il reçut le présent. Il n'a jamais fait visite qui lui ait tant valu.

FAVORIN. Sophiste célèbre sous l'empereur Adrien.

On dit que *Favorin* s'étonnoit de trois choses: de ce qu'étant né gaulois, il parloit en grec; de ce qu'étant esclave, on l'avoit accusé d'adultère; de ce qu'il vivoit, étant ennemi de l'empereur.

FAYE. (Jean-François Leriget de la) de l'académie française, mort en 1731.

Voltaire en a fait ainsi l'éloge:

Il a réuni le mérite
Et d'*Horace* se de *Pollion*;
Tantôt protégeant *Apollon*,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire,
L'un étoit le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

FAYETTE. (Marie Madeleine Pioche de La Vergne, marquise de la) morte en 1673.

Madame de la *Fayette*, la femme de France qui avoit le plus d'esprit & qui écrivoit le mieux, comparoit un sot traducteur à un laquais que sa maîtresse envoie faire un compliment à quelqu'un: ce que sa maîtresse lui aura dit en termes polis, il va le rendre grossièrement, il l'estrope; puis il y avoit de délicatesse dans le compliment, moins ce laquais s'en tire bien.

Madame de la *Fayette* âgée de 29 ans, disoit je compte encore par vingt.

J'ai ouï raconter par Madame de la *Fayette*, dit l'abbé de Saint-Pierre, que dans une conversation, *Racine* soutint qu'un bon poète pouvoit bien excuser les grands crimes & même inspirer de la passion pour les criminels. Il ajouta qu'il ne fallit que de la fécondité, de la délicatesse, de la justesse d'esprit, pour diminuer tellement l'horreur des crimes de *Medée* ou de *Phèdre*, qu'on les rendoit aimables aux spectateurs, au

point de leur inspirer de la pitié pour leurs malheurs. Comme les affilans lui nièrent que cela fût possible, & qu'on vouloit même le tourner en ridicule sur une opinion si extraordinaire; le digne qu'il en eut le fit résoudre à entreprendre *Phèdre*, où il réussit si bien à faire plaindre ses malheurs, que le spectateur a plus de pitié de la criminelle, que du vertueux *Hyacinthe*.

Madame de la *Fayette* disoit: M. de la *Roche-foucault* m'a donné de l'esprit; mais j'ai réformé son cœur. C'est que M. de la *Roche-foucault*, qui devint si vertueux, avoit donné dans tous les vices qui régnoient à la cour dans le temps de sa jeunesse.

Trois mois après que Madame de la *Fayette* eut commencé d'apprendre le latin, elle en fut plus, dit *Séguier*, que M. Menage & le père *Rapin*, ses maîtres. En la faisant expliquer ils eurent dispute ensemble sur l'explication d'un passage; Madame de la *Fayette* leur fit voir qu'ils n'entendoient rien ni l'un ni l'autre, & leur donna la véritable explication de ce passage.

Madame de la *Fayette* disoit à *Séguier*, que de toutes les louanges qu'on lui avoit données, rien ne lui avoit autant plu que deux choses qu'il lui avoit dites; qu'elle avoit le jugement au-dessus de son esprit, & qu'elle aimoit le vrai en toutes choses. C'est ce qui a fait dire à M. de la *Roche-foucault*, qu'elle étoit vraie; façon de parler dont il eût l'auteur & qui a réussi.

Madame de la *Fayette* avoit coutume de dire, qu'une période retranchée d'un ouvrage valoit un lous d'or & un mot vingt s. s.

Zélée qui a paru sous le nom de *Séguier*, étoit de Madame de la *Fayette*, & de M. de la *Roche-foucault*. Ils avoient part à la princesse de Clèves, où *Séguier* travailloit aussi.

FEMMES. Presque toutes les femmes ont reçu l'éducation la plus négligée. Aussi-tôt qu'elles font leurs maîtresses elles ne font que de mauvaises brochures, & des drames qui achèvent de leur gâter le goût. Elles mènent la vie la plus dissipée, & prétendent à la science universelle; elles se connoissent en tableaux, en architecture; elles font jockey, & se picolent sans avoir un mot de composition; elles font des cours, montent à cheval, jouent au billard, vont à la chasse, conduisent des calèches, passent des nuits au bal, au pharaon, écrivent au moins dix billets par jour, reçoivent cent visites, & se mentent par tout. On les voit successivement, dans l'espace de douze heures, à Versailles, à Paris, chez un marchand, à une audience du ministre, aux promenades, dans un atelier de sculpteur, à la foire, à l'académie, à l'opéra, aux danseurs de corde, applaudissant & goûtant également *Prévile* & *Jeannot*,

d'Auberval & le petit Diable. Pour leur sensibilité, il est vrai qu'elles ont des galeies de portraits, des autels à l'amitié, des hymnes à l'amitié; elles ne brodent plus que des chiffres, ne parlent plus que de sermement, de bienfaisance, & des charmes de la solitude, & font toutes des esprits forts. Les femmes sont par essence légères, indifférentes, aimant à parler; à se vanter de la confiance qu'on leur témoigne. Celles mêmes qui ont du courage & des principes ne méritent pas plus de confiance, parce qu'elles trahissent involontairement. La faiblesse de la constitution des femmes, la mobilité de leurs traits, l'expression de leurs yeux, la rougeur involontaire que la moindre surprise excite en elles, la délicatesse même de leur teint qui rend cette rougeur plus visible & plus marquée, tout enfin concourt à rendre leurs premiers mouvements indiscrets.

Il y a une espèce de femmes qui commencent par se faire justice à elles-mêmes, & puis qui la font aux autres; qui étant dans le monde, y vivent conformément à leur qualité, sans scrupule & sans libérinage; le spectacle est pour elles un simple divertissement & jamais un rendez-vous. Ces femmes vont dans les compagnies, jouent quand l'occasion s'en présente. A la vérité on ne les rencontre pas dans les hôpitaux; mais elle payent leurs dettes. La porte de leur maison n'est pas régulièrement fermée à une certaine heure; mais leurs gens vivent dans l'exaltation; elles reçoivent les visites des hommes; mais elles ne connoissent aucun amant. Elles sont gaies, agréables, sans être libres ni dissipées; les plaisanteries ne les épouvantent pas, parce qu'elles n'y comprennent que ce qu'une honnête femme doit y comprendre. Leurs qualités, il est vrai, n'ont pas encore atteint la perfection des vertus chrétiennes; mais il y a plus à parier sur la sagesse de ces sortes de femmes, que pour celles de plusieurs dévotes de profession.

Un évêque ayant soutenu, dans le concile de Macon, qu'on ne pouvait ni qu'on ne devoit qualifier les femmes de créatures humaines, la question fut agitée pendant plusieurs séances. Les avis semblaient partagés; mais enfin les partisans du beau sexe l'emportèrent: on prononça par grace qu'il faisoit partie du genre humain.

La princesse Sabné, épouse du duc Ulric de Wirtemberg, voulant lui donner des conseils à l'occasion de la guerre que ce prince avoit avec la ligue de Suabe, il lui dit fièrement: Madame, nous vous avons prise pour avoir des enfans & non pour nous donner des avis.

Une femme devoit se marier, les parties se convenoient, & on étoit à la veille du jour où de-

voit se célébrer le mariage. Les pères des deux futurs vont avec eux chez un notaire pour les accorder; avant de faire signer le contrat de mariage aux parties, le notaire leur en fit la lecture, & quand il vint à ces mots: « & en cas que la future épouse survive au futur époux, l'acte futur » épouse: remportera ses bagues, joyaux, & ce » sera n. Cette femme croyant que cet & cetera vouloit dire & se taira, protesta qu'elle ne signeroit jamais un contrat qui l'obligeroit à se taire, & refusa de se marier.

Un homme demandoit au philosophe Aristippe, quelle sorte de femme il devoit prendre? « Je » n'en fais rien, répondit-il: belle, elle vous » trahira; laide, elle vous déplaîra; pauvre, elle » vous ruinera; riche, elle vous domMeta. Moins » ami, conseillez vous vous même ».

Les Egyptiens avoient de grands égards pour les femmes. On rendoit plus de respect & d'obéissance aux reines qu'aux rois. Parmi les particuliers mêmes, les hommes promettoient dans le contrat de mariage, qu'ils seroient en tout soumis à leurs femmes. Cette coutume devoit son origine au respect & à la vénération qu'ils s'étoient attirée, par la manière dont elle avoit gouverné l'Egypte, après la mort d'Osiris son frère. Ce fut encore l'exemple heureux de son mariage avec ce prince, qui donna lieu à l'établissement de la loi qui autorisoit le mariage des frères avec les sœurs.

Plusieurs femmes étant chez M. le chancelier, & ce chat de la magistrature, plein de sel & d'enjouement en société, malgré ses importantes occupations, plaisantoit les dames sur l'acharnement avec lequel elles déclamoient contre son nouveau système. Il leur reprochoit d'embarrasser ses occupations, de retarder, par leurs criailleries, par l'ascendant qu'elles prenoient sur leurs maris, &c. Il ajoutoit qu'il trouvoit cela d'autant plus étrange, qu'elles n'étoient point au fait de la politique, que cette matière leur étoit interdite par leur sexe, leur éducation & leurs organes; qu'en un mot elles n'y entendoient pas plus que des oies.... « Eh! ne savez vous pas, Monsieur le » chancelier, lui répondre avec vanité Madame » Pelletier de Beaupré, que ce sont les oies qui » ont sauvé le capitule ? »

On connoît cette allégorie satyrique de Chrétien de Troyes, auteur qui vivoit dans le douzième siècle. Gauvain, preux chevalier de la cour du roi Artus, épousa, dans ses voyages, une fort belle dame. La noce faite, il vint présenter la femme à la cour, & la conduisit en croupe derrière lui, selon la coutume de son temps. Un inconnu aimé de toutes pièces les rencontre, & veut enlever la belle. Gauvain lui représente qu'elle est à lui; l'inconnu lui répond: « si elle

« aimoit mieux me suivre, me la céderiez-vous ? » Oui, répond Gauvain. Il donne le choix à sa femme, qui sans hésiter, se déclare pour l'inconnu. Gauvain délaisse de sa belle ingratitude, pour suivre constamment son chemin, suivi de deux beaux lévriers blancs que son père lui avoit donnés. La dame qui aimoit ces lévriers exige de l'inconnu qu'il les aille demander à son mari. L'inconnu le rejoint, & lui fait sa demande. Gauvain lui tient ce propos : « vous n'avez pris ma femme, parce qu'elle a voulu vous suivre ; il est juste, que la même épreuve décide des lévriers : ils suivent à celui qu'ils suivront ». L'inconnu trouva la proposition raisonnable ; chacun va de son côté, appelant les chiens ; mais ils suivent leur ancien maître.

Quand les ambassadeurs de Jean V, duc de Bretagne revinrent d'Ecosse, où il les avoit envoyés pour traiter le mariage de François son fils avec Isabelle ; il leur demanda comment étoit faite cette princesse ; & ils lui répondirent : *elle a beauté suffisante, & corps pour porter enfants ; mais elle n'a pas grand & subtil langage. Voilà justement comme il nous la faut*, repartit Jean, *car je tiens une femme assez savante, quand elle fait mettre de la différence entre le pourpoint & la chemise de son mari.*

Un auteur qui doit bien connoître les femmes (madame de P.) dit quelque part, qu'on n'amuse pas long-tems les femmes avec de l'esprit. Une dame de qualité qui s'étoit choisie un jeune homme d'une jolie figure & de beaucoup d'esprit, lui dit un jour nettement qu'il pouvoit se retirer ; qu'elle n'aimoit pas long-tems les gens qui parloient trop.

On a beau avoir des talens, de l'esprit, un caractère admirable, il y a toujours des écarts, continue le même auteur, par où il est bon de n'être pas regardé. Les femmes entendent, ce me semble, cette politique mieux que les hommes ; elles enveloppent soigneusement ce qu'elles ne peuvent montrer avec avantage. Voyez Madame de... qui n'a pas les dents belles, elle ne rit jamais que des yeux.

Un fabuliste allemand, M. Lichteck, dans le dessein de prouver qu'il n'y a point de femme qui ne soit bonne à quelque chose, rapporte l'histoire suivante. Un pauvre paysan, de sept enfants qu'il avoit eus son mariage, ne put parvenir à élever qu'une fille ; encore étoit-elle de la figure la plus laidie. Vous vous imaginez sans doute qu'il eut bien de la peine à la pourvoir ; en effet, eût-elle voulu se charger d'un objet si difforme ? Patience vous allez savoir à quoi vous en tenir. Songez que tous les gens à marier ne se haïssent pas prendre par la figure. Un meneur d'ours

passa dans le village où elle demouroit ; H la vit & la demanda en mariage. Le père étoit un honnête homme, un homme de la vieille roche, & qui ne vouloit surprendre personne. Monsieur, dit-il au prétendu, je dois vous parler naturellement ; vous n'avez peut-être pas remarqué que ma fille est assez mal tournée, & vous ignorez que je n'ai rien à lui donner en mariage ? — *Beau père*, répondit l'autre, *ce n'est pas ce qui m'inquiète.* — Mais elle est si laide par devant & par derrière. — *Voilà justement ce que je demande.* — Sa peau ressemble à du chagrin. — *J'en suis bien aise.* — On ne lui voit point de nez. — *Fort bien.* — Elle n'a guères que trois pieds de haut. — *Encore mieux.* — Elle a les jambes en faucilles & les talons en dehors. — *Cela est bien heureux.* Tenez, je vois qu'il ne vous faut rien cacher ; elle est presque muette & tout-à-fait sourde. — « Est-il possible, s'écria le futur ? » Mais vous me ravissez ; il y a long-tems que je cherche une femme à-peu-près formée sur ce modèle ; mais je n'osois trop me flatter de la trouver, & je suis plus heureux que je ne m'y étois attendu. Savez-vous que votre fille remplit l'idée de perfection que je me suis mise en tête, & qu'une figure aussi accomplie est si très-rare au temps présent ? — Mais je ne vous comprends pas, interrompit le beau-père ; que voulez-vous faire d'une femme si laide, si mal faite, infirme, hideuse, & qui n'a pas le sol ? — « Ce que j'en veux faire ! Je roule continuellement le pays, & je gagne ma vie à montrer des montres. Je mettrai celui-ci dans une boîte, je le ferai porter avec moi & je compte bien qu'il fera ma fortune ».

Un vieux mari étant à l'agonie appella sa femme & lui dit, qu'il seroit content si elle lui donnoit parole de ne point épouser certain officier qui lui avoit donné tant de jalousie ; n'avez pas peur, répondit la femme, j'ai donné parole à un autre.

Une femme galante devenue vieille & dange-reusement malade, avoit envoyé querir son confesseur qui lui disoit : il faut oublier votre vie passée ; il faut songer à n'a mer que Dieu. Hélas ! reprenoit-elle à l'âge où je suis, comment songer à de nouvelles amours ?

Les peuples ont eu des mœurs ont toujours respecté les femmes ; ce respect, en leur inspirant une plus grande estime d'elles-mêmes, les a souvent élevées à l'exercice des plus sublimes vertus.

Une femme dont le mari étoit à l'extrémité, paroissoit inconsolable : ses amies vouloient la faire passer dans une autre chambre. Laissez-moi, leur dit-elle, on est toujours bien aise de voir mourir son mari.

Mes furies vieillissent, dit Pluton aux messagers

des dieux, le service les a usées. N'en pourrions pas avoir de toutes fraîches? Va donc, Mercure, vole jusqu'au monde supérieur, & en m'y cherchais-tu des femmes propres à ce ministère. Mercure part. Peu de temps après, Junon dit à sa suivante: il ne faudroit, Iris, trois filles parfaitement sçavantes & chastes; crois-tu pouvoir les trouver chez les mortels? mais poursuivons: chastes, m'entends-tu? Je veux faire honte à Vénus, qui se vante d'avoir soumis, sans exception, tout le beau sexe. Va donc, & cherche où tu pourras les trouver. Iris part. Quel est le coin de la terre qui ne fut pas visité par la bonne Iris, peine perdue; elle n'en vint point. Quo! l'aurais-je seule, s'écria Junon. Est-il possible! O chaste! ô vertu! Déesse, dit Iris, j'en ai vu bien plus d'un, mais trois filles qui toutes les deux ont été parfaitement sçavantes & chastes; qui n'ont jamais soumi à aucun homme; qui ont été dans leur cœur jusqu'à la plus petite étincelle de l'amour; mais, hélas! je l'ai vu trop tard. — Trop tard, dit Junon; comment cela? Mercure venoit dans l'instant de les enlever pour Pluton; trois filles qui sont la vertu même! — Et quel est ce que Pluton veut en faire? — Des furies.

Il y a trois choses, dit un bel esprit, que j'ai toujours aimées sans jamais y rien comprendre: la peinture, la musique, & les femmes.

Quelqu'un a défini une femme une créature humaine qui s'habille, qui babille, qui se déshabille.

Dionée ayant vu des femmes qui étoient pendus à des oliviers: quel bonheur, s'écria-t-elle, si tous les arbres portoient des fruits de cette espèce!

Deux espagnols se disputèrent la conquête d'une courtisane à la porte de l'épée. Le vainqueur vint vers cette femme, qui ne trouvant point son compte à toutes ces disputes, le renvoya en lui disant: « apprenez, Monsieur, une autre leçon que ce n'est point avec la fer, mais avec l'or & l'argent que mes faveurs se gagnent ».

En 1571, les turcs, étant en guerre avec les Vénitiens, attaquèrent Corfou. Antoine Balbi, gouverneur de cette île, prit hardiment la fuite avec ses troupes. Tous les hommes suivent un exemple qui devient naturellement les révolter & abandonnent leur patrie: il n'y resta que l'évêque & les femmes. Ce respectable pasteur, nommé Antoine Rosellon, s'étant mis à leur tête, elles prennent les cuirasses, les cuirasses, les javelines que les soldats ont abandonnées en fuyant, & se présentent sur le rempart en si grand nombre & avec une contenance si fière, que les infidèles perdent l'espérance de forcer une garnison qui leur paroit si nombreuse & si

aguerrière: il y vint laisser plusieurs des nages de leur cruauté & de leur haine pour les chrétiens.

Une pauvre femme étoit à Caen, avec un de ses enfants, & de bons dandies & d'illustres de Kaminitch en Podolie: & tandis qu'elle travailloit un ours affamé vint l'attaquer; mais elle se défendit si vigoureusement avec sa hache, qu'après un combat assez long elle parvint à tuer son ennemi. A peine en fut-elle délivrée, qu'elle craignit que son enfant qu'elle n'apprenoit plus n'ait été dévoré par l'ours; elle parcourut la forêt en l'appellant & elle étoit prête à s'enfoncer dans le désespoir, lorsqu'elle le vit sortir du tronc d'un arbre où il s'étoit caché à la vue de l'animal terrible. Cette femme retourna à Kaminitch avec une partie de l'ours, & ayant raconté son aventure qui fut vérifiée, elle reçut une récompense pour prix de son courage.

En 1574, Henri III, parti en fugitif de Pologne pour occuper le trône de France après la mort de Charles IX, fait maréchal de France Roger de Salm-Lury Bellegarde, un de ses favoris. Peu après sa promotion, le nouveau général se trouva à trois affronts qu'il donna à Livron, reine place huguenote de Dauphiné, quoiqu'il n'eût rien avec une bonne amie, & qu'elle ne soit défendue que par un petit nombre d'habitans. Les femmes de la ville trouvèrent sa conduite si méprisable, que, pour l'insulter, elles filèrent leur quenouille sur la brèche.

Henri, qui passe près du camp, s'y arrête quelques heures pour faire paroître sa valeur. Les assiégés, instruits de son arrivée, font une décharge générale de leur artillerie, qu'ils accompagnent de grands huées, & de traits piqués contre le monarque & contre la reine sa mère. Ils lui crient: *Hau, massacreurs, vous ne nous poignarderez pas dedans nos lits, comme vous avez fait l'amiral. Allez, nous n'en avons pas moins posséder, glorieux, godaillons & parés, & en ils viennent voir nos femmes, ils verront si c'est facile à emporter.* Henri fait donner un nouvel assaut, qui est soutenu & repoussé avec violence par les femmes même. Le levée du siège suit de près cet opprobre.

FÉNÉLON (François de Salenne de la Morte), né le 6 août 1651, mort à Cambrai le 7 janvier 1715.

On agitait devant la reine de Pologne, épouse du roi Stanislas, qui de Bossuet ou de Fénelon avoit rendu de plus grands services à la religion: l'un, la prouve, dit cette princesse, mais l'autre la fait aimer.

Il fut exilé dans son diocèse au mois de juillet 1697. Lorsqu'on vint lui apporter l'ordre de

prince, il le reçut sans le troubler & sans le plaindre. Dans le même moment un abbé de sa connaissance va le trouver au milieu de la forêt; se présente d'un air triste & abattu, & lui demanda : « Avez-vous reçu des lettres de Flandres ? » *Oui*, dit l'archevêque. Vous m'avez-elles ? *re-* prend l'abbé, ce qui est arrivé dans votre palais ? *Oui*, on me l'a écrit. Mais vous dit-on que votre bibliothèque & tous vos meubles ont été consumés par le feu ? *Oui*, mon cher abbé, je suis tout cela, & je m'en console.

Un bref du pape, du 13 mars 1699, ayant condamné le livre des *maximes des saints* de l'archevêque de Cambrai, ce prélat se soumit sans restriction & sans réserve.

Il publia un mandement contre son propre ouvrage, & annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour d'aller à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, par l'exposition du saint sacrement, un soleil porté par deux anges, qui foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur un desquels étoit le titre du sien.

Le pape Innocent XII, qui estimoit infiniment M. de Fénelon, fut moins scandalisé du livre des *maximes des saints*, que de la chaleur de quelques prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur écrivit : *Peccevit excessu amoris divini sed vos peccastis defectu amoris proximi. Fénelon a péché par excès d'amour divin, & vous autres par défaut d'amour pour le prochain.*

Un poète, pour faire sentir combien ces disputes sont dangereuses à la religion, composa les vers suivants :

Dans ces fameux combats, on deux prêtres de France
Semblent chercher la vérité,
L'un dit qu'on devroit l'archevêque,
L'autre, que c'est la charité :

C'est la foi qui pèche, & personne n'y pense.

Le livre de l'explication des *maximes des saints* est écrit d'un style pur, élégant, vif, affectueux ; les principes y sont présentés avec art, & les contradictions suivies avec bien de l'adresse. L'auteur publia plusieurs écrits pour défendre ce premier ouvrage. Pendant cette dispute, madame de Grignan, fille de madame de Sevigné, dit un jour à M. Bossuet : « Mais est-il donc vrai que l'archevêque de Cambrai ait tant d'esprit ? Ah madame, répondit Bossuet, il en a à faire trembler M. de B. se, son successeur dans l'archevêché français, en mars 1715, dit dans son discours de réception : « Il fit craindre aux légions du seigneur qu'il ne tournât contre elles le glaive de la parole. »

On a cru que M. de Fénelon avoit composé

les aventures de Télémaque pour servir de thèmes & d'instruction au duc de Bourgogne, ainsi que Bossuet avoit fait son histoire universelle pour l'éducation de monseigneur. Mais son neveu, le marquis de Fénelon, héritier de la vertu de cet homme célèbre, & qui a été tué à la bataille de Raucoux, a assuré à M. de Voltaire le contraire. En effet, ajoute l'auteur du *siècle de Louis XIV*, il n'eût pas été convenable que les amours de Caïpho & d'Euthymie eussent été les premières leçons qu'un prêtre eût données aux enfans de France. Mais M. de Fénelon auroit pu donner pour thèmes au duc de Bourgogne les principales réflexions de Télémaque. Un jour que Louis XIV entretenoit Fénelon sur des matières politiques, le prélat, plein de ses idées, laissa entendre au roi une partie des principes qu'il a si bien développés dans son Télémaque. Le prince, qui n'ajoutoit pas beaucoup de foi à toutes ces maximes, ne put s'empêcher de dire à ses courtisans, après avoir quitté Fénelon : « Je vois d'en-tendre le plus bel esprit & le plus chimérique de mon royaume. »

Fénelon n'acheva son Télémaque que lorsqu'il fut relégué dans son archevêché de Cambrai. L'esprit nourri de la lecture des anciens, & né avec une imagination vive & tendre, il s'étoit fait un style qui n'étoit qu'à lui, & qui couloir de source avec abondance. J'ai vu, dit M. de Voltaire, son manuscrit original, il n'y a pas de ratures. On prétend qu'un domestique lui en déroba une copie qu'il fit imprimer. Si cela est, l'archevêque de Cambrai dut à cette infidélité toute la réputation qu'il eut en Europe; mais il lui dut aussi d'être perdu pour jamais à la cour. On crut voir dans le Télémaque une critique indirecte du gouvernement de Louis XIV. Sésostris qui triomphoit avec trop de fièvre, Idoménée qui établissoit le luxe dans Salente & qui oublioit le nécessaire, parurent les portraits du roi. Le marquis de Louvois sembloit aux yeux des mécontents, représenté sous le nom de Protésilas, vain, dur, hautain, ennemi des grands capitaines qui servoient l'état, & non le ministre. Les alliés, qui, dans la guerre de 1688, s'unirent contre Louis XIV, & qui depuis eurent son trône dans la guerre de 1701, se firent une joie de le reconnoître dans ce même Idoménée, dont la hauteur révoltoit tous ses voisins.

Durant la sanglante & malheureuse guerre de 1701, le prince Eugène & le duc de Marlborough dévoient M. de Fénelon par toutes sortes de prévenances. Ils envoyoient des détachemens pour garder ses prairies & ses bleds. Ils firent même transporter & cacher jusqu'à Cambrai ses grains, de peur qu'ils ne fussent enveloppés par les ravages de l'armée. Lorsque les partis ennemis apprennoient qu'il devoit faire quelque voyage

dans son diocèse, il lui mendoient qu'il n'étoit point besoin d'escorte françoise, & que ils l'escorteroient eux-mêmes. Les husards mêmes des troupes impériales lui rendoient ce service.

On a pensé, avec assez de vraisemblance, que M. de *Fénelon* auroit eu part au gouvernement, si le duc de Bourgogne fût mort sur le trône. Lorsque ce prince vint en Flandres, l'archevêque de Cambrai alla le saluer, & le prince, en le quittant, lui dit : « Adieu, monseigneur, je sais ce que je vous dois ; vous savez ce que je vous suis ».

Les desirs de *Fénelon* étoient modérés comme ses écrits ; & sur la fin de sa vie il méprisa enfin toutes les disputes. Ces archevêques composa sur un air de Lulli ces vers, que M. de Voltaire a fait tenir du marquis de *Fénelon*, son neveu, depuis ambassadeur à la Haye.

Jeune, j'étois trop sage,
Et voulois trop savoir ;
Je ne veux en partage
Que le badinage,
Et touche au dernier âge,
Sans rien prévoir.

Cette anecdote, ajoute M. de Voltaire, seroit peu importante par elle-même, si elle ne prouvoit à quel point nous voyons souvent avec des regards différens, dans la même tranquillité de la vieillesse, ce qui nous a paru si grand & si intéressant dans l'âge où l'esprit, plus actif, est le jouet de ses desirs & de ses illusions.

Persuade n'aimoit plus sa patrie que M. de *Fénelon* ; mais il ne pouvoit souffrir qu'on en cherchât les intérêts en violant les droits de l'humanité, ni qu'on l'exaltât en dégradant le mérite d'autres peuples. « J'aime mieux ma famille, dit-il, que moi-même ; j'aime mieux ma patrie que ma famille ; mais j'aime encore mieux le genre humain que ma patrie ». C'est aussi la devise de tout vrai philosophe.

M. de *Fénelon* recevoit les étrangers tout aussi bien que les françois. Il prenoit plaisir à les entretenir des mœurs, des loix, du gouvernement, des grands hommes de leur pays. Il ne leur faisoit jamais sentir ce qui leur manquoit dans la délicatesse des mœurs françoises. Au contraire, il disoit souvent : *La politesse est de toutes les nations ; les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur nature.*

FERMETÉ. Sylla avoit assemblé le sénat pour le contraindre à déclarer *Marius* ennemi de la république. Il trouva dans un vieux sénateur, nommé *Scévola*, une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas. « Je ne crains point, lui dit ce général, ces vieillards, ces satellites armés qui assiégent

le sénat ; & pour conserver un reste de sang que l'âge a glacé dans mes veines, je ne dois craindre jamais ennemi de la république *Marius*, qui a conservé Rome & toute l'Italie ».

Mévius, centurion de l'armée d'Auguste, fut pris & conduit à Antoine, qui, d'un ton terrible, lui demanda quel traitement il vouloit qu'on lui fit ? « Fais-moi mourir », répondit-il ; « car, ni la crainte ni la reconnaissance ne pourront jamais m'engager à quitter le parti d'Auguste pour embrasser le tien ».

Le même coup de canon tua M. de Turenne & emporta le bras à M. de Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie ; son fils s'étoit mis à crier & à pleurer : « Laissez-vous, mon fils, de r-ir, en lui montrant M. de Turenne mort, voilà celui qu'il faut pleurer ».

Un homme, nommé *Bournazel*, avoit été condamné à perdre la tête, par arrêt du parlement de Bordeaux, pour avoir assassiné le sieur de la Tour. Les parens de *Bournazel* obtinrent la grâce de *Charles IX*, malgré les plaintes & les protestations de la veuve. Pour l'appaiser, le roi lui fit offrir de tous les biens du coupable ; mais la veuve de la Tour, en lui montrant le fils du défunct, lui répondit : « Sire, à Dieu ne plaise que je vin le sang de mon époux ! Puisque le ciel et moi meurtier est au dessus de la justice & des loix, & accordez à mon fils la grâce dont il aura besoin pour venger la mort de son père par celle de l'assassin, à laquelle je l'exhorterai tous les jours ».

Un jour que Lou' XIV se tenoit à la tranchée, dans un lieu où le feu étoit très-vif, un soldat le prit rudement par le bras, en lui disant : « Otez-vous, est-ce la votre place ? » Les courtisans sautant avec avidité contre ouverture, s'efforçant à vouloir lui persuader de se retirer. Il paroit pencher à suivre des conseils si tendres, lorsque le duc de Charon, s'approchant de son oreille, lui dit à voix basse : « Sire, il est tard ; il faut le faire ». Le roi le mit, de sa main, dans la tranchée, & lui fit tant de gré de cette fermeté, que le même jour il rappela le marquis de Charon, qui étoit exilé.

Le chancelier Voisin ayant appris qu'un secrétaire avoit trouvé assez de protection pour obtenir des lettres de grâce, vint trouver Louis XIV dans son cabinet : « Sire, lui dit-il, en lui parlant du coupable, votre majesté ne peut accorder des lettres de grâce dans un pareil cas. Je les ai promises, répondit le roi, qui n'aimoit pas à être contredit ; allez me chercher les sceaux. — Mais, sire... — Faites ce que je veux. Le chancelier apporta les sceaux. Le roi scella les lettres, & les read à Voisin. « Ils sont plusieurs,

dit celui-ci, en les repoussant sur la table, je ne le reprends plus ». Louis XIV s'écrie : Quel homme ! Le monarque aussitôt jette les lettres de grâce au feu. « Je reprends les sceaux, dit alors le chancelier, le feu purifie tout ».

Un de nos généraux demandait, dans le fort d'une bataille, une prise de tabac à un de ses lieutenants ; & voyant celui-ci emporté par un bout de canon dans le moment qu'il lui présentait la tabatière, il se tourna froidement de l'autre côté, & dit à un autre officier : « Ce » sera donc vous qui m'en donnerez, puisqu'il » a emporté la tabatière avec lui ». Tous ces traits, rapportés par différents auteurs modernes, doivent nous rendre plus vraisemblables ces exemples de fermeté française, si fort loués par les anciens.

Pendant que Louis XV étoit malade à Metz, un des médecins qui le servoit lui présenta une potion pour laquelle il montrait beaucoup de répugnance ; le docteur insistoit sur la nécessité de la prendre : le prince s'opposoit toujours le vase. Le médecin, désespéré de cette résistance, lui dit courageusement : *Je le veux*. Cette exclamation hardie tira le monarque de sa léthargie. Il tourna les yeux vers lui avec étonnement, & dit : *Vous le voulez*. — *Où, je le veux, sire, il faut que je sois votre maître aujourd'hui, pour que dans quatre jours vous soyez le nôtre*.

FÊTES Alphonse VI, Roi de Portugal, vint à Paris ; Louis XI lui fit rendre de grands honneurs & tâcha de lui procurer tous les amusements possibles. On le logea dans la rue des Prouvaires, chez Laurent Herbelot, épicier : on le mena au palais, où il eut le plaisir d'entendre puiser une cause, & le lendemain il alla à l'évêché, où l'on procéda en sa présence à la réception d'un docteur en Théologie, & le dimanche suivant on ordonna une procession de l'évêché qui passa sous les fenêtres. Voilà un Roi bien hospitalièrement logé & bien fêté !

Dans la plupart des grandes villes, on accorde des récompenses au bel esprit ; dans le village de Salency, près de Noyon en Picardie, on couronne la vertu : on n'y applaudit point à de beaux discours, mais on y honore la bonne conduite. Depuis un temps immémorial on célèbre dans ce village, tous les ans le 3 Juin, la *Fête de la Rose*, ainsi nommée parce qu'en effet on y couronne de roses la fille du lieu la plus vertueuse. L'institution de cette fête est attribuée à S. Médard, évêque de Noyon & seigneur de Salency, qui vivait au commencement du sixième siècle. Un tableau de la plus haute antiquité, placé au-dessus de l'autel de la chapelle de S. Médard, qui est à côté des extrémités du

village de Salency, représente ce saint prélat en habits pontificaux, & mettant une couronne de roses sur la tête de la fleur qui la reçoit à genoux. Les seigneurs de Salency qui dans cet établissement ont succédé à S. Médard, & qui même dans la suite en ont fait un droit de vassalité, célébrent la même cérémonie. Les habitants, après s'être assemblés en corps de communauté, choisissent dans le village trois filles qu'ils présentent à leur seigneur un mois avant la cérémonie, & le seigneur désigne pour *Rosière*, celle des trois qu'il juge à propos. Ces filles doivent être nées dans le lieu, de parents d'une conduite irréprochable. La tâche la plus légère, le moindre foupçon seroit un motif d'exclusion. Le choix du seigneur est annoncé d'avance, afin que les autres filles aspirantes puissent le contester s'il y a lieu. Le jour désigné pour la cérémonie, la fille *Rosière*, vêtue de blanc, se rend vers les deux heures après midi au château de Salency, au son des tambours, des violons, des musettes. Elle est accompagnée de sa famille & de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu, en baudrier, auxquelles douze garçons du lieu donnent la main. Le seigneur ou son préposé va la recevoir lui-même. Elle lui fait un petit compliment pour le remercier de la préférence qu'il lui a donnée ; ensuite le seigneur ou celui qui le représente & son bailli, lui donnent chacun la main ; & précédés des instruments, ils la mènent à la paroisse, où elle entend les vêpres sur un prie-Dieu placé au milieu du chœur. Les vêpres finies, le clergé fort processionnellement avec le peuple pour aller à la chapelle de S. Médard. C'est-là que le curé ou le célébrant bénit la couronne ou le chapeau de roses qui est sur l'autel. Ce chapeau est entouré d'un ruban bleu & garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction & un discours relatif à la fête, le célébrant pose la couronne sur la tête de la *Rosière*, qui est à genoux, & il lui remet en même temps, en présence du seigneur & des officiers de sa justice, la somme de vingt-cinq livres au excès par le titre de la fondation à cette cérémonie. La *Rosière* ainsi couronnée est reconduite de nouveau par le seigneur ou son représentant & toute sa suite jusqu'à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum* & une antienne à Saint Médard, au bruit de la mousqueterie des jeunes gens du village. Au sortir de l'église, le seigneur ou son représentant mène la *Rosière* jusqu'au milieu de la grande rue de Salency, où des centnaires de la seigneurie ont fait dresser une table garnie, « d'une nappe, de six serviettes, de six assiettes, de deux couteaux, d'une salière pleine de sel, d'un lot de vin d'airain en deux pots (environ deux pintes & demie de Paris) de deux verres, d'un demi lot de eau fraîche, de deux pintes blanches d'un fol, d'un demi cent de noix & d'un fromage de trois sols. » Ils lui donnent encore par forme d'hommage, un bouquet de fleurs, une

une flèche, deux balles de plume & un sifflet avec lequel l'un des centnaires siffle trois fois avant que de l'offrir. Ils sont obligés de satisfaire exactement à toutes ces servitudes, sous peine de soixante sols d'amende. De-là, toute l'assemblée se rend dans la cour du château sous un gros arbre, où le seigneur danse le premier branle avec la *Rosière*; ce bal champêtre finit au coucher du soleil. Le lendemain dans l'après-midi, la *Rosière* invite chez elle toutes les filles du village, & leur donne une grande collation. Louis XIII se trouvant au château de Vaux, près de Salency, dans le tems de la fête de la rose, le seigneur de Salency supplia Sa Majesté de vouloir bien faire célébrer en son nom la cérémonie de la rose. Ce Monarque y consentit & envoya le marquis de Gordes, son premier capitaine des Gardes, qui par ses ordres ajouta aux fleurs une bague d'argent & un cordon bleu. C'est depuis cette époque que la *Rosière* reçoit cette bague & qu'elle & ses compagnes s'ont décorées de ce ruban. Cette fête si capable d'encourager les mœurs & dont on n'a peut-être point d'exemple nulle part, est-elle bien digne d'intéresser une âme honnête & sensible. M. le Pelletier de Morfontaine, nouvel intendant de S.-dion, qui se trouva près de Salency au mois de Juin 1766, s'est offert, à la prière juridique du bailli, d'être le parrain de la *Rosière* en l'absence du seigneur. Il ne s'est point borné à cette marque extérieure & passagère de sa sensibilité, il a doté la *Rosière* de quarante écus de rente, & y a ajouté une somme qui doit être employée aux frais des noces & à l'acquisition d'une maison pour les nouveaux mariés. Après la mort de cette fille, la rente est reverfible aux filles *Rosières*, qui en jouiront successivement pendant une année.

FÊTES CÉRÉALES. Un excellent citoyen, qui posséda des terres considérables dans le comté d'Ausich, y a institué des *fêtes céréales* qui se célébreront tous les cinq ans, au tems de la moisson. Ce seigneur pendant ces fêtes fera confondre avec ses vassaux, habillé comme eux, & au retour des champs, toutes les laboureurs prendront leur repas au château avec lui & sa famille. Les *cérémonies* dureront huit jours, & se termineront par le mariage de six jeunes filles les plus sages avec six jeunes agriculteurs les plus laborieux. Le Seigneur en fera les frais, donnera à chaque nouveau ménage cent écus avec tout les outils du labourage, & les exemptera de toutes redevances pendant les premières années. Une pareille institution rappelle ce qu'étoit l'homme dans le premier âge du monde.

FEUILLADE. V. AUBUSSON. De la *Feuillade* ayant été blessé à la tête, d'un coup de mousquet en 1655, au siège de Landreci, les chirurgiens qui lui mirent le premier appareil, lui dirent que

Encyclopédie.

le coup étoit dangereux, & qu'on voyoit sa cervelle. Ah! parbleu, dit-il, messieurs, prenez en un peu, & l'envoyez dans un linge au cardinal de Mazarin, qui me dit cent fois le jour que je n'en ai point.

FEUQUIERES. En 1638, *Feuquière* part d'Heilbron à la tête de mille chevaux, parcourt un pays très-étendu, bat plusieurs partis fort considérables, passe plusieurs rivières, évite beaucoup de pièges, établit d'énormes contributions; &c., après trente-cinq jours de course, retourne triomphant au lieu d'où il est parti.

Vous avez beaucoup risqué, lui dit un de ses amis. Pas tant qu'on se l'est imaginé, répond Feuquière. On étoit ignorant, comme on l'est toujours lorsque la guerre commence. Je savais à qui j'avois à faire; les ennemis étoient épouvantés; ils me croyoient plus fort que je n'étois; & je me conservois toujours des moyens de retraite.

Louvois veut savoir les détails d'une expédition qui est trouvée admirable. Après que Feuquière a contenté sa curiosité, il ajoute : *On vous aura sans doute dit que j'ai beaucoup gagné dans la course que j'ai faite. Qu'est-ce que cela fait ?* répond le ministre. *Ten suis bien aise. A quoi cela monte-t-il ?* A cent mille francs, répartit Feuquière. *Je voudrais qu'il y en eût davantage,* répliqua Louvois. *Quand ces bonnes gens, continue Feuquière, avoient compté sur la table les sommes auxquelles ils avoient été imposés, ils mettoient une somme à part. C'est pour monsieur, me disoient-ils; je l'ai mise dans ma poche. Vous avez bien fait, dit le ministre. Cette course rapporta trois ou quatre millions au roi.*

FIDÉLITÉ. Dans les tems de troubles, le président de Blancmenil fut en prisonné au Louvre; on l'accusa d'avoir une correspondance secrète avec Henri IV. Les juges lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la justice, & de ne plus effaroucher le peuple par les exécutions précipitées, que l'on regardoit comme des assassinats; en fin comme Blancmenil alloit être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne vint à Paris; ce prince avoit toujours eu pour ce magistrat une vénération qu'on ne pouvoit refuser à sa vertu, il alla lui-même le tirer de prison. Le prisonnier se jeta à ses pieds & lui dit : *monseigneur, je vous ai obligation de la vie, mais j'ose vous demander un plus grand bienfait; c'est de me permettre de me retirer auprès d'Henri IV, mon légitime roi; je vous reconnoitrai toute ma vie pour mon libérateur, mais je ne puis vous servir comme mon maître.* Le duc de Mayenne touché de ce discours, le releva, l'embrassa & le renvoya vers sa majesté.

K k k

Le parlement de Paris fit des remontrances très-fortes contre la bulle scandaleuse de Sixte Quint, de 1585, qui déclarait Henri IV bâtard & incapable de posséder la couronne. Plusieurs magistrats scellèrent de leur sang leur fidélité à leur roi; tels furent le président Brisson, les conseillers d'Archer & Tardif, qui furent pendus à une poutre dans le petit châtelet, par ordre des Seize, le 16 janvier 1589.

M. de Voltaire a célébré leur mort glorieuse par ces vers.

Vos noms sont à jamais consacrés dans l'histoire,
Et qui meurt pour son roi, meurt toujours avec gloire.

FILLOUX. Un médecin de Dublin, homme d'un certain âge, très en réputation & fort riche, alla un jour recevoir dans un endroit une somme assez considérable en billets de banque & en or; en retournant chez lui avec la somme, il fut arrêté par un homme qui paroissoit hors d'haleine à force de courir, & qui le pria de vouloir bien venir voir sa femme atteinte d'un flux violent; il ajouta que le besoin de secours étoit pressant, & que le docteur seroit content, puisqu'il ne lui promettoit pas moins qu'une guinée pour une seule visite. Le médecin qui étoit fort avaré, s'empressa de la gagner: il dit à l'homme de marcher, de lui montrer le chemin & qu'il le suivait. On le conduisit dans une maison située dans une rue écartée; on le fit monter à un troisième étage, où on l'introduit dans une chambre dont la porte fut soudain fermée à clé. Alors le conducteur présentant d'une main le bout d'un pistolet au docteur & de l'autre une bourse vide & ouverte: « voilà ma femme, lui dit-il, elle eut hier un flux qui l'a réduite à l'état où vous la voyez; vous êtes un de nos plus habiles médecins, & je sais que vous êtes, plus que personne, en état de la guérir; vous venez sur-tout de tirer d'un endroit le remède nécessaire; dépêchez-vous de l'appliquer, si vous n'aimez mieux avaler deux pilules de plomb qui sont dans cet instrument ». Le docteur fit la grimace, ma's obéit. Il avoit quelques billets de banque & cent-vingt-cinq guinées qui étoient en rouleaux; il mit de clement ces dernières dans la bourse & voulut sauver les billets; mais le flux les savor dans sa poche. « Attendez, lui dit-il, il n'est pas juste que vous ayez fait une si belle cure pour rien: je vous ai promis une guinée pour votre visite; je suis homme d'honneur: la voilà; mais je sais que vous avez sur vous quelques petites recettes très-efficaces contre le retour du mal que vous venez de guérir; il faut que vous ayez la bonté de me les laisser ». Les billets prirent le chemin des guinées; alors le flux cachant son pistolet sous son manteau, reconduisit le médecin en le priant de ne point faire de bruit, le laissa au coin

d'une rue, lui défendant de le suivre, & courut brusquement chercher un nouveau logement dans un quartier éloigné.

Un archevêque de Cantorbéry, en allant à sa maison de campagne, s'arrêtoit ordinairement à une petite auberge isolée au milieu d'une forêt, pour faire rafraîchir son équipage; il aperçut, de la fenêtre de cette auberge, un particulier qui se promenoit seul çà & là dans les bois, gesticulant & remuant les lèvres comme un acteur qui répète seul son rôle; il fut curieux de savoir ce que cet homme faisoit; il l'aborda & lie avec lui une conversation que celui-ci interrompoit à chaque instant par de nouveaux gestes & un soliloque presque continu: « A quoi êtes-vous donc occupé, lui dit l'archevêque. — Je joue, dit l'autre. — Avec qui? — Avec Dieu ». Il n'en fallut pas davantage pour persuader à l'archevêque qu'il parloit à un fou, & il résolut de s'en amuser quelques instans. « A quel jeu jouez-vous? — Aux échecs. — Et le jeu est-il intéressant? — Assurément. — Quand vous gagnez ou que vous perdez, comment faites-vous vos comptes? — Très-aîsément: lorsque je perds, Dieu m'envoie aussi-tôt un pauvre à qui je donne ma perte; au moment où je vous parle je suis *mar*, & je dois cinquante guinées ». A ces mots il tira cinquante guinées de sa poche, les donna à l'archevêque & s'enfuit. Le prêtre ne savoit que penser d'une aventure aussi singulière. Il continua sa route & distribua aux pauvres les cinquante guinées. A son retour il trouve son homme au même endroit & l'aborda comme une ancienne connoissance. « Eh bien! jouez-vous toujours, lui dit-il? Comment la chance a-t-elle tourné depuis notre dernière entrevue? — Tantôt bien, tantôt mal, répondit le joueur; aujourd'hui j'ai fait les plus beaux coups du monde; à l'instant où vous m'avez abordé je gagnais la cinquième partie. — Et qui vous payera, dit l'archevêque? — Ce sera vous, dit brusquement l'autre en tirant un pistolet de sa poche; car comme Dieu m'envoie toujours un pauvre quand je perds, il ne manque jamais de m'envoyer un riche quand je gagne ». L'archevêque venoit de recevoir 500 guinées, le joueur le savoit; il fallut les lui donner. Le prêtre s'aperçut alors, mais trop tard, que cet homme qu'il avoit cru inspiré n'étoit qu'un voleur.

Un homme vêtu d'un uniforme bleu, galonné en argent, se présenta vers les huit heures du soir à un hôtel garni & se fit donner une chambre; il demanda ensuite un homme de confiance pour aller chercher ses malles au bureau de la diligence; on lui représenta qu'il étoit trop tard, que le bureau seroit fermé, & il remit la commission au lendemain; mais comme il trouva qu'il auroit le temps, avant d'aller d'aller faire un tour dans

Paris, il voulut avoir un carrosse de remise & se fit conduire dans une de ces maisons confondues aux plaisirs des libertins; il en sortit peu après avec une femme élégamment mise, qu'il mena chez un horloger sous prétexte de lui faire présent d'une double boîte pour sa montre. La jolie nymphe, accoutumée à être complaisante, laissa sa montre pour qu'on y ajustât cette double boîte, & se rendit, avec l'inconnu, à l'hôtel où il devoit loger. Il commande un souper délicat, & tandis qu'on l'apprête il veut donner à sa facile compagne de nouvelles preuves de sa générosité; il fait venir un bijoutier du voisinage, afin de changer les bracelets & les boucles de la dame, pour des bijoux plus précieux, & il ôte lui-même les ornemens qu'il va remplacer. Le choix étant décidé il ouvre la fenêtre, & crie qu'on lui apporte de l'argent blanc pour deux doubles louis; on tarde à venir: il a l'air de s'impacienter; il descend en paraissant de mauvaise humeur, & quoique le bijoutier veuille lui épargner cette peine. Le marchand & la beauté peu cruelle, attendent son retour pendant une demi-heure; commençant à s'impacienter, ils descendent eux-mêmes: l'homme à l'uniforme bleu n'étoit qu'un effronté *filou*, qui avoit pris la fuite, après avoir enlevé adroitement l'argenterie qui étoit sur la table où l'on devoit lui servir le souper. Chemin faisant il passa chez l'horloger pour reprendre la montre qu'il y avoit fait laisser. Ainsi, la courtisane en fut pour sa montre, ses boucles & ses bracelets d'or; le bijoutier, pour plusieurs paltes de boucles; le traicteur, pour son souper & son argenterie, & le propriétaire du carrosse de remise, pour le loyer de sa voiture.

Mylord Straford fut volé très-adroitement. Il avoit une épée d'un très-grand prix; un *filou* se déguisa en exempt, & ses camarades se travestirent en soldats aux gardes; ils attendirent le lord dans une rue où il devoit passer à pied sur la fin du jour. Le faux exempt l'arrêta, en lui disant, qu'il avoit ordre du roi de le conduire à la bastille; il lui monta un ordre faux parfaitement bien imité; il le fit entrer dans un fiacre, il monta avec lui; la troupe escorta le carrosse; quand ils furent près de la bastille, le *filou* demanda l'épée au lord, parce qu'il ne convenoit pas à un prisonnier de la garder; il lui promit de la rendre lui-même à l'hôtel du lord; il descendit après comme s'il eût voulu aller pacier au gouverneur de la bastille; il laissa le lord seul dans le fiacre & ne revint plus, ni lui ni ses gens: ce seigneur ne pouvoit pas croire, même long-temps après, qu'on eût voulu le *filouter*.

Les *filoux* de Londres font encore plus rusés que les nôtres; témoin l'anecdote que l'on va lire, racontée par un français, qui y joua un rôle

malgré lui. « Je sortois du spectacle, la presse étoit grande à la porte, & je sentis quelque chose entre mes jambes qui m'auroit fait tomber si je n'eusse été soutenu par la foule; j'y portai la main, & je reconnus que c'étoit un gros chien. L'on m'avoit prévenu qu'on couroit risque d'être volé en sortant du théâtre; je m'étois précautionné contre cet accident, en tenant ma main sur mon gousset. Tour d'un coup je sens une main velue qui s'isire la mienne, & l'on m'enlève ma montre. J'eus la présence d'esprit de retenir cette main, en criant au voleur; la foule s'écarte, & j'aperçois que ce chien qui étoit entre mes jambes, étoit celui qui m'avoit volé: je croyois le tenir, mais je me sentis ferré par derrière avec tant de violence, que je fus contraint de lâcher mon voleur; ceux qui m'environnoient, & qui s'étoient rangés autout que j'avois fait, ayant livré passage au prétendu chien, se font tressés avec tant de promptitude, que je me suis trouvé sans montre, aussi pressé qu' auparavant. Je ne puis, malgré ma perte, m'empêcher de rire, lorsque je pense au tour qu'on m'a joué: il n'est pas nouveau; & l'on assure que ces chiens ne sont autre chose que des enfans, qui, à la faveur de cette mascarade, volent impunément, parce qu'environnés de ceux qui les mettent en œuvre, ils sont sûrs de trouver un passager après avoir fait leur coup. Il faut nécessairement être volé quand ces messieurs l'ont résolu ».

FILOU ATTRAPÉ. Un gentilhomme dont on vola la bourse au palais, résolut d'attraper le premier *filou* qui travailleroit dans sa poche; il s'y fit mettre un ressort dont le jeu étoit si juste, que dès qu'on mettoit la main dans cette poche, il le ressortoit tellement qu'on ne pouvoit plus la dégager. Il retourna au palais le lendemain; dans le temps qu'il faisoit un emplette, il fut joint par un *filou*, qui, dans son opération, fut pris comme un rat au trébuchet. Le gentilhomme s'en étant aperçu ne se tourna point vers lui, mais il le fit à courir; le *filou* étoit obligé de le suivre malgré lui, il le promena par-tout, & le donnoit en spectacle à tout le monde. On étoit fort surpris de voir ces deux inséparables; on croyoit que c'étoit une gageure. Le *filou* disoit avec une extrême humilité, Monsieur, ne me perdez pas, je ferai tout ce que vous exigerez de moi, je me soumetts à tout. Le gentilhomme après avoir fait long temps la funderie oreille, lui dit, fais-moi trouver ma bourse qui me fut volée hier, je te relâcherai qu'à ce prix. Le *filou* qui n'avoit pas l'argent sur lui, le mena auprès de ses camarades pécurieux à qui il expliqua son infortune; pour délivrer le pauvre prisonnier, il fallut que l'argent volé se rendit: ce fut la rançon du *filou*.

FINANCIER. Salluste définît bien le finan-

Kkk

cier, *alieni appetens & sui profusus* : avide du bien d'autrui, & prodigue du sien.

Un *financier* qui s'enrichissoit aux dépens du roi, fut exclus des emplois. On a bien tort, dit-il, de me chasser : j'ai fait mes affaires, j'allois faire celles du roi.

FINESSE. Louis XIV ayant permis au comte de Grammont qui avoit été disgracié, de revenir à la cour, lui montra un jour Versailles : « Grammont, lui dit-il, reconnoissez-vous cet endroit ? Il y avoit là un moulin à vent ». Sire, répondit Grammont, le moulin n'y est plus, mais le vent y est encore.

Louis XIV faisant la revue de ses gardes-françoises & suisses dans la plaine d'Ouille, un paysan de ce village qui avoit semé des pois sur une pièce de terre qui lui appartenait, la trouva ce jour-là couverte d'un bataillon de suisses, qui foulerent sous leurs pieds les pois du paysan ; celui-ci que la curiosité de voir le roi avoit amené sur ce champ, fut bien étonné quand il vit le bouleversement de ses pois ; il imagina une ruse pour avoir un dédommagement de la perte qu'il faisoit, & cette ruse lui réussit. Il se mit à crier à tue-tête : *miracle, miracle !* Qu'avez-vous, bon-homme, lui dit un officier, à crier *miracle* ? Le paysan, sans répondre, continua à crier, *miracle, miracle !* Ce qui étant venu jusqu'aux oreilles du roi, sa majesté fit venir ce paysan, & lui demanda elle-même pourquoi il criait ainsi *miracle*. C'est, dit-il, sire, que j'avois semé des pois sur cette pièce de terre, (en la montrant au roi) & il y est venu des Suisses. Cette ingénieuse faillie plut si fort au roi Louis XIV, qu'il fit généreusement dédommager le paysan.

La courtisane Phryné se trouvant dans un festin avec plusieurs femmes, & jouant à un jeu dans lequel toutes étoient obligées de faire ce que l'une d'elles faisoit, trempa sa main dans un bassin d'eau fraîche, & s'en frotta le visage par deux fois, ce qui la fit paroître encore plus belle. Les autres qui étoient présentes, l'ayant imitées, perdirent par là tout leur coloris, & ne parurent que vieilles & ridées.

Le vieux comte de Bedford, qui fut ensuite créé duc, se trouvant un jour à la cour fut obligé de se retirer chez lui pour des affaires particulières très-pressées, & promit au roi de revenir avant midi. Le temps s'écoula sans qu'il revint ; le roi le demanda plusieurs fois & parut fâché de sa lenteur. Le comte arriva enfin, au moment que la pendule sonna une heure, & s'apercevant que le roi étoit en colère, il courut à la pendule & la brisa d'un coup de canne. « Que faites-vous, » lui dit le roi, & que vous a fait cette pendule ? « Ce qu'elle m'a fait, reprit le comte, votre

» majesté en est témoin : elle vient de frapper la » première ». Le roi sourit & oublia que le comte s'étoit fait attendre.

FLATERIE. Louis XIV venoit de gagner une bataille. Son fils, M. le duc du Maine, lui dit : « sire, je ne ferai jamais qu'un ignorant, si mon » maître me donne congé toutes les fois que vous » gagnez quelque victoire ».

Cambise désirant épouser sa sœur, ce qui étoit défendu par les lois du royaume, voulut avoir l'approbation des gens de loi pour s'autoriser dans sa demande ; il leur demanda, d'un air sérieux, s'ils ne trouvoient point de loi qui permit au frère d'épouser sa sœur ? Ces jurisconsultes craignant son indignation, répondirent : que cette loi n'étoit point écrite ; mais qu'ils en trouvoient une autre qui permettoit aux rois de faire ce qu'ils trouvoient bon. Cette réponse ils détournèrent la colère du roi, sans violer les lois du royaume.

Antipater, roi de Macédoine, vouloit exiger de Phocion, l'un des plus grands hommes de la grèce, quelque chose d'injuste. « Prince, lui dit-il » avec une noble hardiesse, vous ne pouvez pas » m'avoir en même-temps pour flatteur & pour » ami ».

Un marchand avoit acheté cent mille écus, la fameuse perle appelée la *pélagrine*. Philippe IV, auquel le marchand fut présenté, lui demanda pourquoi il avoit donné tant d'argent pour une perle. Je songeais, répondit-il, qu'il y avoit dans le monde un roi d'Espagne qui me l'achèteroit. Le monarque, flatté de cette réponse qui témoignoit la grande idée que l'on avoit de lui, fit compter au marchand quatre cents mille livres pour cette perle.

FLÉCHIER (Esprit) né en 1632, mort à Montpellier en 1710.

Le duc de Montausier, homme d'une vertu sévère & gouverneur du grand Dauphin, produisit *Fléchier* à la cour, & ce fut pour l'instruction de ce prince que *Fléchier* composa la vie de Théodose. On a rapporté la connoissance que M. de Montausier fit de l'abbé *Fléchier* à cette circonstance. Ce seigneur qui alloit prendre les eaux, demanda à M. de Caumartin, un homme de lettres qui pût l'amuser pendant son voyage. On lui donna l'abbé *Fléchier*, & ils partirent. Le premier jour, l'abbé *Fléchier* applaudissoit à tout ce qu'avançoit M. de Montausier, qui disoit tout bas & d'un air fâché : *Voilà mes flatteurs.* Le lendemain, l'abbé *Fléchier* qui avoit connu le caractère de ce seigneur ne cessa de le contredire. Ce fut alors que M. de

Montausier prêt du goût pour lui & se chargea de sa fortune.

Lorsque Louis XIV nomma *Flechiér* à l'évêché de Nîmes, il lui dit : « Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite : j'apprenais d'être privé du plaisir de vous entendre, si je vous faisois évêque. »

Ce prélat étoit allé passer quelques jours chez la marquise de Toiras, à une lieue de Nîmes. Il la quitta pour aller célébrer les fêtes de la Pentecôte dans sa cathédrale. Il ne faisoit que d'arriver lorsqu'on l'engagea d'aller annoncer à cette dame la perte qu'elle venoit de faire de son mari. Il la trouva au bas de son escalier, & après les compliments d'usage, il lui demanda où elle alloit ? *A la messe*, répondit la marquise : « Vous êtes donc chrétienne, madame, répliqua le prélat ? Eh bien, ajouta-t-il, le marquis de Toiras a été tué à l'armée : allons prier Dieu pour le repos de son âme. » Cette manière ferme d'annoncer une mauvaise nouvelle eut l'effet que l'on pouvoit désirer.

Parloit-on au célèbre évêque de Nîmes. (*Flechiér*) de l'exces de son zèle & de ses charités, le vertueux prélat s'écrioit : « sommes nous évêques pour rien ? »

FLEURI. (Le cardinal de) mort en 1743, dans sa quatre-vingt-dixième année.

Voici comme le roi de Prusse peint ce ministre :

L'adresse de l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi de France, fit exiler le duc de Bourbon. Le précepteur devint premier ministre & cardinal. Les premières fonctions de son ministère furent de soulager le peuple d'impôts qui l'accabloient ; il fit aneantir de bien aux finances du roi, où il mit l'économie, que de mal au militaire, & sur-tout à la marine, qu'il négligea. Souples, timides, rusés, il conserva les vices d'un prêtre dans les fonctions d'un ministre.

FOI. (bonne) « Si la vérité & la bonne Foi étoient perdues, disoit ordinairement le roi Jean, il faudroit les chercher dans le cœur & dans la bouche des rois. »

Marius, arrivé d'Afrique, où il avoit essuyé les derniers malheurs, étant venu comme un misérable fugitif, se réfugia auprès du consul *Cinna* qui, accompagné de *Sertorius*, soutenoit la guerre civile en Italie. *Sertorius* conseilla à *Cinna* de ne pas recevoir un homme tel que ce capitaine, qui n'étoit propre qu'à ruiner leurs affaires par ses cruautés & ses volences, & qui voudroit avoir dans l'armée, la principale autorité. *Cinna* lui répondit que les raisons étoient très-bonnes ; mais qu'il avoit honte de rejeter *Marius*, après

l'avoir appelé lui-même, & l'avoir sollicité de venir dans son armée. *Sertorius*, l'interrompant alors, lui fit cette admirable réponse : « Je croyois que *Marius* étoit venu de son propre mouvement en Italie ; c'est pourquoi dans le conseil que je vous donnois, je n'avois égard qu'à ce qui me paroît utile. Mais, puisque c'est vous-même qui l'avez fait venir, il ne vous est pas même permis de délibérer. Le seul parti qui vous reste, c'est de le recevoir : la bonne-foi ne souffre ni raisonnement, ni incertitude. »

M. de Turenne, passant une nuit sur les remparts de Paris, tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtrèrent son carrosse. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver une bague d'une prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent ; & l'un d'eux alla bien aller, le lendemain, chez lui, au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole. Le vicomte fit donner l'argent, & avant de raconter l'aventure, laissa le temps au voleur de s'éloigner, en ajoutant qu'il falloit être inviolable dans les promesses, & qu'un honnête homme ne devoit jamais manquer à sa parole, quoique donnée à des fripons même.

S. Louis, prisonnier des sarrasins, étoit convenu avec ces infidèles de leur payer deux cens mille livres pour sa rançon. *Philippe de Montfort* fut chargé de compter cette somme aux vainqueurs. Mais il eut l'adresse de les tromper, en leur retenant dix-mille livres ; & charmé d'une fourberie qui pouvoit être fort avantageuse dans l'état de disette où se trouvoit l'armée, il vint en instruire le roi. Le religieux monarque, pénétré d'indignation aux paroles du comte, lui fit une juste & sévère réprimande de cette action qu'il appelloit *perjurie*, & lui commanda de la réparer à l'instant. « Non, dit-il, malgré le danger où sont exposés mes jours à toute heure, je ne partirai point que les deux cens mille livres ne soient payées. Quel triomphe seroit ce pour les infidèles, de voir un roi chrétien perfide & parjure ! »

Le *P. de Laurière*, Franchiscain Portugais, ayant été pris par les Indiens, avec plusieurs officiers, demanda qu'on le laissât partir, pour aller traiter lui-même de l'échange des prisonniers. Le roi de Cambaye paroîtroit inquiet du retour ; le religieux détacha son cordon, & le lui mit en main, comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cette unique assurance, on le laissa partir. Sa négociation fut infructueuse ; & il revint dans les fers. Le roi fut si frappé de cette fidélité, & il conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisoit des hommes capables de cet acte de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

En 1763, un Anglois, nommé *Guillaume Orrebow*, fut condamné à mort avec quinze autres coupables. La veille du jour de l'exécution, il eut envie de voir sa femme, & de lui faire ses adieux. Il avoit de l'argent : il fit venir du vin, & invita le geolier à boire avec lui. Quand il l'eut à demi enivré, il lui expliqua ses desirs; lui demanda la permission de sortir pendant deux heures, s'engageant à revenir aussitôt, par les sermens les plus soirs. Le geolier, échauffé par le vin, incapable de réfléchir, pénétré de reconnaissance pour celui qui l'avoit si bien régalé, osa compter sur sa parole. Les portes furent ouvertes. *Orrebow* vole chez son épouse, qui fut très-surprise de le voir, & qui ne manqua pas de l'exhorter à profiter de la circonstance. *Orrebow* rappelle sa parole, & atteste la sainteté du serment. Tout ce qu'il se permet, c'est de passer la nuit avec elle. Le geolier ayant par le sommeil dissipé les illusions bacchiques, ne voyant pas revenir son prisonnier, étoit dans une inquiétude mortelle. L'heure de l'exécution approche. Les chariots sont arrivés. Il devoit y avoir seize criminels: on n'en trouve plus que quinze. On le demande au geolier, qui raconte la triste aventure. On se moque de sa confiance. L'affaire étant de conséquence, on le fait monter dans le chariot à la place du coupable; & l'on part pour Tyburn. *Orrebow* s'étoit oublié dans les bras de sa femme. Il dormoit profondément. Il se réveille enfin, s'informe de l'heure. Apprenant qu'il est tard, il se hâte de s'habiller, court à la prison. On étoit déjà parti. Il prend le chemin de Tyburn, rencontre enfin les chariots; s'approche, hors d'haleine, de celui où est le geolier: « Descendez lui dit-il; vous avez tenu ma place assez long-tems: je viens la reprendre. Si l'on ne s'étoit pas tant pressé de partir, vous n'auriez pas eu la peine de venir jusqu'ici; & moi je ne me serois pas tant fatigué en courant pour vous rejoindre. » Il monte en disant ces mots; s'assied, reprend haleine, remercie encore le geolier, & se plaint amèrement de ce qu'on l'a cru capable de manquer à sa parole. Quel que fût son crime, une bonne foi si héroïque sollicitoit puissamment la grâce; & je souffre de ne pouvoir dire si elle lui fut accordée.

Auguste ayant fait publier à son de trompe, qu'il donneroit vingt-cinq mille écus à celui qui prendroit *Crocotas*, chef des voleurs en Espagne: & lui-même se présentant à l'empereur, & lui demandant la somme promise, il la lui fit payer, & lui donna de plus sa grâce, afin qu'on ne pensât point qu'il lui voulût ôter la vie pour le frustrer du salaire promis, & que la foi & sûreté publique fût gardée à celui qui venoit en justice.

FOLIE. De toutes les définitions de la folie,

celle de M. Bailli ne paroît pas la moins juste. La folie, dit-il, n'est autre chose que la tyrannie des objets sur l'imagination.

Hypocrate prescrivit le sang d'ânon pour la folie, & le manuel des dames prétend qu'on guérit la folie en prenant la galle. « Voilà de plaisantes » recettes, disoit M. de Voltaire, elles paioif- » sent inventées par les malades ».

Une dame ayant rêvé qu'elle gaignoit un *terne* à la loterie de France, fit part de ce songe à une de ses amies, qui lui conseilla de mettre à la loterie & de prendre un *terne*, attendu, lui dit-elle, qu'en dormant élé venoit peut-être d'avoir une inspiration du ciel. Mais l'embaras étoit de choisir des numéros. Tandis qu'elles flotoient dans l'incertitude, une autre dame survint, qui fut d'avis qu'il falloir aller consulter un des habitans des petites maisons, c'est-à-dire, un fou, ces sortes de gens lui paroissant infaillibles dans leurs prédications. La rêveuse crut devoir suivre ce singulier conseil, & conta le motif qui l'emmène au premier fou qu'elle rencontra. Cet homme, après l'avoir attentivement écoutée, lui demanda du papier & un crayon, réfléchit un instant, écrivit quelques chiffres sur un morceau de papier, le roule & l'avale, & dit ensuite gravement à la dame: « Si vous voulez revenir demain, » vos numéros seront sortis ».

FONTAINE. (Jean de) Poète françois, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695, âgé de 74 ans.

Ses fables où respirent le naturel, l'élégance & les grâces, sont entre les mains de tout le monde; moins original dans ses contes, il a su cependant y faire passer une piquante naïveté & tout l'enjouement naturel aux françois. Ses autres écrits, fruits de son inconstance & de sa légèreté, ont été recueillis en 1758, en 4 vol. in-12. Il avoit été reçu de l'académie françoise en 1684.

La Fontaine vécut dans une sorte d'apathie & dans une indifférence décidée pour tout ce qui fait l'objet de la cupidité des hommes. Ce système de conduite auroit fait honneur à la philosophie, si la réflexion l'avoit formé; mais c'étoit en lui un présent de la nature. Il étoit né doux, facile, sans fiel, incapable de haine, & exempt des passions qui tyrannissent l'ame. Heureuse la société, si elle n'étoit composée que d'hommes tels que lui! on n'y verroit ni troubles, ni divisions. Il est vrai qu'il n'y appoitot aucun agrément. Ceux qui le voyoient sans le connoître, n'avoient d'autre idée de lui que celle d'un homme assez mal propre & fort ennuyeux. En effet, il parloit peu, & à moins que l'on ne traitât quelque matière qui fût de son goût, il demouroit dans un silence stupide que l'on auroit pris pour un indice d'imbécillité.

S'il vouloit rapporter une historiette, il la rapportoit mal, & cet auteur qui a écrit des contes si naïfs, si enjoués, n'intéressoit personne lorsqu'il racontoit quelque chose. Il y a d'autres exemples qui prouvent qu'avec beaucoup d'esprit & de talens on peut n'avoir pas celui de la conversation.

Un fermier général l'avoit invité chez lui à dîner, dans la persuasion qu'un auteur dont tout le monde admiroit les contes, ne pouvoit manquer de faire les amusemens de la société. *La Fontaine* mangea, ne parla point, & se leva de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'académie. On lui représenta qu'il n'étoit pas encore temps: *je le fais bien*, répondit-il, *aussi je prendrai le plus long.*

Quoique toutes sortes de liens fussent contraires au goût de *la Fontaine*, il se laissa cependant marier; mais il ne s'y détermina que par complaisance pour ses parens. On lui fit épouser Marie Héricard, fille d'un lieutenant général de la Ferté-Milon. Cette femme avoit de l'esprit & de la beauté; mais son humeur difficile avoit éloigné d'elle son mari, qui étoit venu à Paris vivre à sa fantaisie. Il l'avoit peut-être totalement oubliée lorsqu'on lui persuada d'aller dans sa province pour voir sa femme & se reconcilier avec elle. Il partit en conséquence de Paris dans la voiture publique, arriva chez lui & demanda son épouse. Le domestique qui ne le connoissoit pas, répondit que madame est au salut. *La Fontaine* va tout de suite chez un ami, qui lui donne à souper & à coucher, & le régale pendant deux jours. La voiture publique est prête de retourner à Paris, la Fontaine s'y met & ne songe p'us à sa femme. Quand ses amis de Paris le virent arriver, ils lui demandèrent des nouvelles de son raccommodement. *J'ai été pour voir ma femme*, leur dit-il, *mais je ne l'ai pas trouvée; elle étoit au salut.*

Jamais homme ne fut si facile à croire ce qu'on lui disoit: témoin son aventure avec un capitaine de dragons nommé *Poignan*. Cet officier se plaçoit dans la maison de *la Fontaine*, & sur-tout avec la femme dont la société étoit pleine d'agréments. *Poignan* n'étoit ni d'âge, ni d'humeur, ni de figure à troubler le repos d'un mari. Cependant on en fit de mauvais rapports à *la Fontaine*, & on lui dit qu'il étoit déshonoré s'il ne se battoit avec ce capitaine. Frappé de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, lui dit de s'habiller & de le suivre. *Poignan* qui ne savoit ce que tout cela signifioit, sort avec lui. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors de la ville: *je veux me battre avec toi*, on me l'a conseillé, lui dit *la Fontaine*; & après lui en avoir expliqué le sujet en peu de mots, il tire son épée sans attendre la réponse de *Poignan*, qui

de son côté se met en garde. Le combat ne fut pas long. *Poignan* lui fit sauter du premier coup l'épée de la main. *La Fontaine* fut satisfait. *Poignan* le reconduisit chez lui, où ils achevèrent, en déjeunant, de s'entendre & de se reconcilier.

La Fontaine eut un fils qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. Il le mit à l'âge de quatorze ans entre les mains de M. de Hurley, depuis premier président, & lui recommanda son éducation & sa fortune. On a rapporté que *la Fontaine* se tenoit un jour dans une maison où devoit venir ce fils, qu'il n'avoit pas vu depuis long-temps. Il ne le reconnut point, & témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & du goût. Quand on lui eut dit que c'étoit son fils, il répondit tranquillement: *Ah! j'en suis bien sûr.*

Une autre anecdote au sujet de *la Fontaine*, pourra encore servir à prouver que tout homme qui se consacre par goût à l'étude, vit en quelque sorte isolé au milieu du monde. De-là ces réponses naïves & inattendues qu'il souvent, fournissent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie. *La Fontaine* avoit reçu un billet pour se trouver aux obseques d'une personne de sa connoissance. Quelques temps après, il arriva pour dîner chez cette même personne; le portier lui dit que son maître étoit mort depuis huit jours: *Ah*, répondit-il, *je ne croyois pas qu'il y eût si long-temps.*

Rabelais, que Despréaux appeloit *La raison habillée en masque*, fut toujours l'idole de *la Fontaine*. C'étoit le seul auteur qu'il admittait sans réserve. Il étoit un jour chez Despréaux avec Racine, Boileau le docteur, & plusieurs autres personnes d'un mérite distingué. On y parla beaucoup de Saint Augustin & de ses ouvrages. *La Fontaine* ne prenoit aucune part à la conversation, & gardoit le silence le plus morne & le plus stupide en apparence. Enfin il se réveilla comme d'un profond sommeil, & demanda d'un grand sérieux à l'abbé Boileau, s'il croyoit que Saint Augustin eût plus d'esprit que ce Rabelais si naïf & si amusant? Le docteur l'ayant regardé depuis les pieds jusqu'à la tête, lui dit pour toute réponse: *Prenez garde, M. de la Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers; ce qui étoit vrai.*

M. Racine le mena dans la semaine sainte à ténébres, & s'appareillant que l'office lui paroît long, il lui donna pour l'occuper un volume de la bible qui contenoit les petits prophètes. Il lut la prière des juifs dans Baruch, & ne pouvant se lasser de l'admiration, il disoit à Racine: « c'étoit un beau génie que Baruch, qui étoit-il? » Le lendemain de plusieurs jours suivans, lorsqu'il se reconnoit dans la rue quelque personne de la cou-

naissance, après les compliments ordinaires il élevoit sa voix pour dire : « avez-vous lu Baruch ? » « c'étoit un beau génie ». *Mémoires sur Jean Racine.*

L'auteur de ces mémoires, M. Racine le fils, dit encore que la Fontaine, après avoir mangé son bien, conserva toujours son caractère de dévotion. Il entra à l'académie françoise, & la barre étant tirée au bas des noms, il ne devoit pas, suivant l'usage, avoir part aux jettons de cette séance. Les académiciens qui l'aimoient tous, dirent d'un commun accord qu'il falloir, en sa faveur, faire une exception à la règle. « Non messieurs, » leur dit-il, cela ne seroit pas juste ; je suis venu trop tard, c'est ma faute ». Ce qui fut d'autant mieux remarqué, qu'un moment auparavant un académicien extrêmement riche, & qui, logé au Louvre, n'avoit que la peine de descendre de son appartement pour venir à l'académie, en avoit entr'ouvert la porte, & ayant vu qu'il arrivoit trop tard, avoit refermé la porte & étoit remonté chez lui.

La Fontaine préféroit les fables des anciens aux siennes ; ce qui faisoit dire à M. de Fontenelle : *la Fontaine est assez bête pour croire que les anciens ont plus d'esprit que lui.* M. plaisant, dit M. de la Motte, mais solide, & qui exprime finement le caractère d'un génie supérieur qui se méconnoît, faute de se regarder avec assez d'attention. En lisant les fables de cet auteur, on y remarque un génie si facile, que l'on diroit qu'elles sont tombées de sa plume ; c'est ce qui le faisoit appeler un *Fablier* par Madame de la Sablière, comme on appelle *Pommier* l'arbre qui porte les pommes. Cette femme d'esprit qui le logeoit, dit un jour, après avoir congédié ses domestiques : « je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat & mon la Fontaine ».

Racine & Despréaux l'appelloient le *bon homme*, quoiqu'ils connussent d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Dans un souper chez Molière, où se trouva aussi Desfontaines, célèbre joueur de flûte, le bon-homme parut plus rêveur qu'à l'ordinaire. Despréaux & Racine tentèrent envain de le réveiller par des traits vifs & piquans. Ils pousèrent même la raillerie si loin, que Molière trouva que c'étoit passer les bornes. Au sortir de table, il tira à part Desfontaines dans l'embrasure d'une fenêtre, & lui parlant de l'abondance du cœur : « Nos beaux esprits, dit-il, ont beau fe tremousser, ils n'effaceront pas le bon-homme ».

Ce poète vécut dans une prodigieuse indolence sur la religion comme sur tout le reste ; mais étant tombé malade, il se mit à lire le nouveau testament. Charmé de cette lecture, il dit au père Poujot, oratorien, son directeur : « Je vous

assure que le nouveau testament est un fort bon livre ; oui, par ma foi, c'est un fort bon livre ; mais il y a un article sur lequel je ne m. suis pas rendu ; c'est celui de l'éternité des peines ; je ne comprends pas comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu ».

Quelque tems auparavant, un de ses amis qui avoit sans doute sa conversation fort à cœur, lui avoit prêté son *saint Paul*. La Fontaine l. lut avec avidité ; mais bécille de la dureté apparente des écrits de l'apôtre, il ferma le livre, le rapporta à son ami, & lui dit : *Je vous rends votre livre ; ce saint Paul là n'est pas mon homme.*

Un de ses confesseurs le voyant attaqué d'une maladie dangereuse, l'exhorta à réparer du moins le scandale de sa vie par des aumônes. « Je n'en puis faire, répondit le poète, je n'ai rien ; » mais on fait une édition de mes contes, & le libraire m'en doit faire présent de cent exemplaires : je vous les donne ; vous les ferez vendre pour les pauvres ». Dom Jérôme, qui a rapporté cette anecdote, a assuré que le confesseur, presque aussi simple que le pénitent, étoit venu le consulter pour savoir s'il pouvoit recevoir cette aumône.

Encore un trait qui prouve la simplicité de mœurs de cet homme illustre, & l'idée qu'avoient de sa personne ceux qui le servoient. La garde qui étoit auprès de lui, voyant avec quel zèle on l'exhortoit à la pénitence, dit un jour à M. Poujot : *En ! ne le tourmentez pas tant ; il est plus bête que méchant. Dieu n'aura jamais, dit-elle une autre fois, le courage de le damner.*

Malgré l'apparente apathie de la Fontaine, quand on le faisoit sortir de ses rêveries, & qu'on pouvoit l'intéresser à la conversation, il montrait autant de chaleur & d'esprit que ceux qui, d'ordinaire, en faisoient l'objet de leurs railleries ; & il y avoit un moment du repas où Boileau crioit : *Garde la Fontaine.*—On a beau faire, disoit souvent Molière, il ira plus loin qu'eux.

La Fontaine s'est peint d'après nature dans son épitaphe :

- Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le fut dispenser.
Deux parts en fit dont il souloit passer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Après sa mort, sa femme ayant été inquiétée pour le paiement de quelques charges publiques, M. d'Armenonville, alors intendant de Soissons, écrivit à son subdélégué, que la famille de la Fontaine devoit être exempte à l'avenir de toute

LXX

face & de toute imposition ; tous les intendants de Soissons se font si depuis un honneur de faire confirmer cette grâce.

FONTANA (Lavinia), née à Bologne l'an 1552, morte en 1601.

Les talens de cette femme célèbre dans la peinture la rendoient si recommandable, que Grégoire XIII, lorsqu'elle alloit lui rendre visite, la recevoit avec de grandes marques d'honneur, & faisoit mettre ses gardes sous les armes.

FONTENELLE (Bernard le Boyer de), né à Rouen le 11 février 1657, mort à Paris le 9 janvier 1757, à cent ans moins un mois & deux jours.

Madame la marquise de Lambert, qui a longtemps vécu dans la société de M. de Fontenelle, a tracé d'après nature le portrait de son illustre ami. « Je n'entreprendrai point d'être cette dame, à la personne à laquelle elle écrivoit, de peindre M. de Fontenelle : je connois ma portée & l'étendue de mes lumières : je vous dirai seulement comme il s'est montré à moi. Vous connoissez sa figure, il l'a aimable. Personne ne donne une si haute idée de son caractère ; esprit profond & lumineux, il voit où les autres ne voyent plus ; esprit original, il s'est fait une route toute nouvelle, ayant secoué le joug de l'autorité ; enfin un de ces hommes destinés à donner le ton à leur siècle. A tant de qualités solides, il joint les agréables ; esprit maniéré, si pose hasarder ce terme, qui pense finement, qui sent avec délicatesse, qui a un goût juste & sûr, une imagination vive & légère, remplie d'idées fines ; elle pare son esprit & lui donne un tour ; il en fait les agrémens sans avoir les illusions ; il l'a sage & chaste, il met les choses à leur juste valeur ; l'opinion ni l'erreur ne prennent point sur lui ; c'est un esprit sain, rien ne l'étonne ni ne l'altère ; dépourvu d'ambition, plein de modération, un favori de la raison, un philosophe fait des mains de la nature ; car il est né ce que les autres deviennent. Je lui crois le cœur aussi sain que l'esprit ; jamais il n'est agité de sentimens violens, de fièvre ardente ; ses merveilles sont pures, ses jours sont égaux & coulent dans l'innocence ; il est plein de probité & de droiture ; il est sûr & secret ; on jouit avec lui du plaisir de la confiance, & la confiance est la fille de l'estime ; il a les agrémens du cœur sans avoir les besoins ; nul sentiment ne lui est nécessaire. Les amis tendres & sensibles sentent ces besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie. Pour lui, il est libre & dégagé ; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, & on échappe à son cœur, il peut avoir pour les femmes un senti-

Encyclopédiana.

ment machinal, la beauté faisant sur lui une assez grande impression ; mais il est incapable de sentimens vifs & profonds. Il a un conque dans l'esprit qui passe jusqu'à son cœur, qui fait sentir que l'amour n'est pour lui ni féliciteux, ni respecté. Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure ; dès que vous plaisez à ses yeux, cela lui suffit, & tout autre mérite est perdu. Il fait faire un bon usage de son loisir & de ses talens. Comme il a de tous les esprits, il écrit sur tous les sujets ; mais la plus grande partie de ce qu'il fait doit être l'objet de nos admirations & non pas de nos connoissances. Il fait des vers en homme d'esprit & non pas en poète. Il y a pourtant des morceaux de lui qui pourroient être avoués des meilleurs maîtres. Des grands suets, il passe aux bagatelles avec un badinage noble & léger. Il semble que les grâces vives & saines l'attendent à la porte de son cabinet pour le conduire dans le monde, & le montrer sous une autre forme ; sa conversation est amusante & aimable. Il a une manière de s'exprimer simple & noble, des termes propres sans être recherchés ; il a le talent de la parole, & les lèvres de la persuasion. Il montre aussi de la retenue ; mais de la retenue, on en fait aisément du dédain ; il donne l'impression d'un esprit dégoûté par délicatesse. Peu blessé des injures qu'on peut lui faire, la connoissance de lui-même le rassure, & sa propre estime lui suffit. Je suis de ses amis depuis long-temps ; je n'ai jamais connu personne d'un caractère si aisé. Comme l'imagination ne le gouverne point, il n'a pas la chaleur des amitiés naissantes, aussi n'en a-t-il pas le danger. Il conviendrait parfaitement les carâctères ; il nous donne le degré d'estime que vous méritez ; il ne vous élève pas plus qu'il ne faut ; il vous met à votre place, mais aussi il ne vous en fait pas descendre.

Sorti de Rouen avec ses seuls talens & ses ouvrages, M. de Fontenelle leur devoit toute sa fortune, qui montoit à vingt-un mille livres de rente, & quatre-vingt mille livres d'argent comptant, une assez grande maison meublée, & une bibliothèque.

La définition si heureuse de l'esprit, *raison assaisonnée, raison ingénieuse*, sensible, d'un auteur moderne, avoit été faite d'après l'esprit de M. de Fontenelle.

M. de Fontenelle s'étoit aperçu de bonne heure que l'ignorant même pouvoit recevoir les semences de toutes les vérités ; mais que pour cet effet, il falloit y préparer son esprit, & qu'une idée nouvelle étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.

Quelqu'un le louant un jour de la netteté de

L 11

ses idées & de la clarté de son style dans ses ouvrages les plus profonds & les plus abstraits, il répondit : *J'ai toujours tâché de m'entendre.*

Ce philosophe avouoit quelquefois que s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes. On fut que la découverte d'une tulle fit traîner Gallé dans les prisons de l'inquisition.

Quelqu'un lui demandoit par quel moyen il s'étoit tiré d'un tel d'ami & pas d'un ennemi, par ce deux axiomes, répondit-il : *Tout est possible, & tout le monde a raison.*

Parmi les éloges que chacun s'efforçoit de donner à cet illustre académicien, aucun sans doute ne devoit plus le flatter que la question de ce suédois, qui, arrivant à Paris, demanda aux gens de la barrière la demeure de M. de Fontenelle. Ces commis ne la lui purent enseigner : « Qu'il dit-il, vous autres français, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illustres citoyens ? vous n'êtes pas dignes d'un tel homme ».

M. de Fontenelle avoit prêté sa plume à plusieurs personnes en place ; mais ce n'est que dans les derniers tems de sa vie qu'il donna quelques-uns de ceux pour lesquels il avoit travaillé, & qui ne vivoient plus. Il ne parloit même de ces ouvrages de commande, que pour dire quelque fait singulier, ou quelque trait plaisant dont ils avoient été l'occasion. Il ne se vanteroit pas ; il contoit, & contoit très-bien, sur-tout en très-peu de mots : il jouoit même ses contes. En voici un qu'il faisoit très-plaisamment, ajoute l'auteur des *Mémoires* sur cet homme illustre, & son digne ami. M. de Fontenelle avoit composé un discours pour un jeune magistrat. Il en connoissoit fort le père, & alloit dîner quelquefois chez lui. Le fils, bien sûr du secret, s'étoit donné à son père pour auteur de la pièce, & lui en avoit laissé copie. Un jour, mais long-temps après, le magistrat père, qui avoit donné à dîner à M. de Fontenelle, lui dit qu'il vouloir lui lire une bagatelle de son fils, qui sûrement lui seroit plaisir. M. de Fontenelle avoit totalement oublié qu'il eût fait ce discours ; mais il se le rappella dès les premières lignes, & par une sorte de pudeur, il ne donna à la pièce que peu de louanges & très-faibles, & d'un ton & d'un ris qui les affoiblissoient encore. La tendresse ou la vanité paternelle en furent piquées, & la lecture ne fut point achevée. « Je vois bien, dit le magistrat, que cela n'est pas de votre goût. C'est un style assés naturel, pas trop correct peut-être, un style d'homme du monde ; mais à vous autres messieurs de l'Académie, il faut de la grammaire & des phrases, &c. »

Lors de la dispute littéraire qui s'éleva sur le parallèle des anciens & des modernes, ceux qui soutenoient avec Perrault que ces derniers l'emportoient de beaucoup sur les anciens, publioient par tout en leur faveur le suiffage de M. de Fontenelle. Cet académicien cependant ne fut jamais un partisan aussi zélé de Perrault que certains en voulaient le persuader. Il n'a jamais été aussi sûr que lui. C'est ce qui faisoit dire à l'abbé Benon, que *Fontenelle étoit le patriarche d'une secte dont il n'étoit pas.*

On a rapporté dans les mémoires de cet homme plusieurs anecdotes qui peuvent servir à peindre son caractère ; nous citerons celle-ci. Il vivoit avec feu M. d'Aube, son neveu à la mode de Bretagne, maître des requêtes. Ce neveu étoit haut, dur, colère, contredisant, poudant, bon homme néanmoins, officieux même & généreux. Aussi M. de Fontenelle disoit-il de lui, que s'il étoit difficile à commercer, il étoit facile à vivre. M. de Fontenelle étoit un soir auprès de son feu, une étincelle vint sur sa robe de chambre. Plongé dans la méditation, ou peut-être déjà endormi, il ne s'en aperçut point ; il va se coucher, & de bonne heure. Au milieu de la nuit, il est réveillé par la fumée ; le feu, voir pris à la robe de chambre & de là à la garde robe. M. de Fontenelle toune de se lever ; tout le monde est bientôt sur pied, & M. d'Aube avant les autres. Le neveu gronde beaucoup l'oncle, donne de bons ordres, & le feu est éteint ; mais la colère de l'impétueux magistrat n'est pas calmée. Il recommence à gronder, cite le proverbe de la légère étincelle qui a souvent causé un grand incendie, demande à M. de Fontenelle pourquoi il n'a pas secouru sa robe, &c. Je vous promets, répliqua enfin le paisible philosophe, que si je mets encore le feu à la maison, ce sera autrement. On fut si recouché. M. de Fontenelle & quelques domestiques se rendormirent, & le lendemain matin M. d'Aube le gronda, encore de s'être rendormi.

Dans un âge, disoit ce philosophe, où j'étois le plus amoureux, ma maîtresse me quitta & prend un autre ami. Je l'apprends, je suis furieux : je vais chez elle, je l'accable de reproches : elle m'écoute, me dit en riant : « Fontenelle, lorsque je vous puis, c'étoit sans contredit le plaisir que je chettois, j'en trouve plus avec un autre ; si ce que mon dieu plaisir que je dois donner la préférence ? Si-yez juste & répondez-moi ». *Ma foi, dit Fontenelle, vous avez raison, & si je ne suis plus votre amant, je vous du moins rester votre ami.*

Madame Tencin, que ce philosophe voyoit souvent, lui dit un jour, en lui mettant la main sur la poitrine : *Ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la cervelle comme dans la tête.* M. de Fon-

tenelle reçut très bien cette petite galanterie, & ne fit qu'en rire.

Le sentiment de l'amitié, qui est plus doux, plus tranquille que celui qui naît de l'amour, convenoit mieux à M. de Fontenelle. Cet homme illustre eut des amis, entre autres M. Brunel, un de ses camarades de collège. Cet ami, qui étoit à Rouen, se trouvant dans le besoin, écrivit à M. de Fontenelle, qui étoit à Paris : *Vous avez mille écus, envoyez-les moi.* M. de Fontenelle lui répondit : « J'ouïs j'ai reçu votre lettre, j'allois placer mes mille écus, & je ne retrouverois pas une aussi bonne occasion; voyez donc ». Toute la réplique de M. Brunel fut, *envoyez-moi vos mille écus.* M. de Fontenelle les lui envoya, & lui fut un très infini de son style laconique.

Un des points de sa morale étoit qu'il falloit se refuser le superflu, pour procurer aux autres le nécessaire. Il a souvent répondu à ceux qui le louoient d'une bonne action, *c'est si doit.*

Le duc d'Orléans avoit accordé un logement dans son palais à M. de Fontenelle. Depuis la régence, il y avoit beaucoup moins son altesse royale, & cela par discrétion. Cependant étant allé un jour à son audience, le prince lui dit : « Quand je vous ai logé chez moi, je compris vous voir quelquefois ». Je le comptois bien aussi, répondit M. de Fontenelle, mais vous avez fait une si grande fortune !

Dans le fort des mouvemens du système tombant (c'étoit l'expression de M. de Fontenelle), je fus, disoit-il, à l'audience de M. le Régent, je n'osois m'approcher de lui ; j'y m'aperçus & vint à moi... Eh bien, Fontenelle, qu'y a-t-il ? « Monseigneur, je n'ai qu'un mot à vous demander. Je vous conjure de calmer mon inquiétude. Espérez-vous vous tirer de-là ?... Oui, mon pauvre Fontenelle, je m'en tirerai....

M. de Fontenelle possédoit ce talent si rare dans la conversation, de savoir bien écouter. Les beaux parleurs, soit gens d'esprit & à pensées, soit d'imagination & à saillies, se plaisoient encore beaucoup dans sa compagnie, parce que non-seulement ils parloient tant qu'ils vouloient, mais aussi parce qu'ils ne perdoient rien avec lui. Un jour Madame d'Argenton, mère de feu M. le chevalier d'Orléans, grand prieur de France, soupant en grande compagnie chez M. le duc d'Orléans régent, & ayant dit quelque chose de très-fin qui ne fut point senti, s'écria : *Ah ! Fontenelle, où es-tu ?* Elle faisoit allusion au mot si connu : *où es-tu Crillon ?*

L'abbé Regnier, secrétaire de l'Académie, faisoit un jour dans son chapeau la cueillette d'une pistole que chaque membre devoit fournir ; ne

s'étant point aperçu qu'un des quarante qui éroient fort avare (le président Roze), eût mis dans le chapeau, il lui présenta une seconde fois : celui-ci assura qu'il avoit donné, comme on le pense bien. « Je le crois, dit l'abbé Regnier, mais je ne l'ai pas vu » Et moi, ajouta M. de Fontenelle qui étoit à côté, je l'ai vu, mais je ne le crois pas.

Une servante de M. de Fontenelle éclairoit un académicien de Marseille, qui sortoit de chez son maître. Comme elle le faisoit mal, le provincial lui dit : *soitez-moi lumière, je ne m'y vois pas dans les escaliers.* Cette servante ne comprenant rien à ce jargon, n'éclairoit pas mieux, & le provincial de réitérer sa prière & sa mauvaise élocution. M. de Fontenelle qui suivoit, dit : « Excusez ; monsieur, cette pauvre fille ; elle n'entend que le français ».

Cet académicien eut des ennemis, mais il ne s'en fit aucun. La Bruyère chercha à le ridiculiser sous le nom de *Cydias*, dans son chapitre de la *fausseté & de la conversation*. L'on connoît aussi contre lui quelques épigrammes de Racine & celle de Rousseau, qui finit par ces vers :

C'est le péant le plus joli du monde.

M. de Fontenelle étant devenu sourd dans les dernières années de sa vie, laissoit ceux qui venoient le voir s'entretenir ensemble ; & toute la part qu'il prenoit à la conversation, étoit de demander par intervalles le sujet de la conversation ; ou, comme il disoit, le titre du chapitre. A sa surdité succéda l'affoiblissement de la vue. Il disoit alors : *j'envoie devant moi mes gros équipages.*

Fontenelle avoit un frère abbé. On lui demandoit un jour : « que fait monsieur votre frère ? » Mon frère, dit-il, il est prêtre. A-t-il des bénéfices ? Non. A quoi s'occupe-t-il ? Il dit la messe le matin.... Et le soir ? Le soir, il ne sait ce qu'il dit ».

Fontenelle avoit beaucoup connu le cardinal de Fleury avant son ministère. Surpris, dans une visite qu'il lui fit quelques années après, de lui voir la même aménité & la même sérénité ; « quoi ! Monseigneur, lui dit-il, est-ce que vous seriez encore heureux ? »

M. de Fontenelle présentant un jeune homme à un seigneur des plus distingués. « Voilà, dit-il, un grand géomètre qui est cependant un homme d'esprit ».

Le régent du royaume étoit sans cesse entouré d'hommes avides occupés à le tromper. Ce grand prince dit un jour à Fontenelle : « Je crois peu à la vertu. — Monseigneur, répondit le philosophe, il y a d'honnêtes gens ; mais il ne viennent pas vous chercher ».

On disoit un jour à M. de Montesquieu :
 « M. de Fontenelle n'aime personne ». Il répondit :
 « Eh bien, il en est plus aimable dans la société... »
 « Il y portoit tout, a dit une femme de ses amies,
 « excepté ce degré d'incertitude qui rend malheu-
 « reux ».

L'ambition n'eut aucune prise sur M. de Fontenelle. Il en avoit vu les funestes effets dans le cardinal Dabois qui venoit quelquefois chercher des consolations auprès de lui. Quelqu'un parloit un jour au philosophe de la grande fortune que ce ministre avoit faite, pendant que lui, qui n'étoit pas moins aimé du régent, n'en avoit fait aucune. « Cela est vrai, répond M. de Fontenelle, « mais je n'ai pas eu besoin que le cardinal Du-
 « boss vienne me consoler ».

Personne ne parloit avec plus de sincérité que M. de Fontenelle aux auteurs qui le consultoient : il leur promettoit le secret & le gardoit. Soit qu'on eût profité ou non de ses avis, même de celui de supprimer l'ouvrage, il n'avoit que des louanges à lui donner lorsqu'il éroit imprimé : il les donnoit non-seulement en public, mais encore en particulier, & tête à tête avec les auteurs mêmes ; & disoit sur cela : « Je suis grand ennemi des manus-
 « crits, mais je suis grand ami des imprimés ».

M. de Fontenelle voyant le buste de Despréaux, par Girardon, s'écria : « Je ne m'en dédis pas, il faut le couronner de lauriers & l'envoyer aux
 « galères ».

On disoit devant M. de Fontenelle que le sentiment de l'amitié se refroidissoit quelquefois ; & que nos meilleurs amis mouraient. Le philosophe répondit : « Les amis qui se refroidissent sont, aux
 « yeux d'un sage, comme des meubles qu'on
 « changeant quand ils s'usent ».

Mademoiselle Subligny, célèbre danseuse, étant allée en Angleterre, avoit cherché des lettres de recommandation. M. de Fontenelle lui en avoit donné pour le *Lord Locke*. Le grand métaphysicien, disoit M. de Fontenelle, devint l'homme d'affaires de mademoiselle Subligny.

Un membre de l'académie des sciences qui avoit grande envie de la place de secrétaire perpétuel, dit à Fontenelle, alors plus qu'octogénaire : « Mon-
 « sieur, il faudroit vous reposer sur vos lauriers ». Notre philosophe répondit : « Monsieur, je quit-
 « terai la place quand j'aurai fait votre éloge ».

On parloit à Fontenelle du grammairien du Marais, qui avoit beaucoup de naïveté & de simplicité : « oui, dit-il, c'est le nigaud le plus spirituel
 « & l'homme d'esprit le plus nigaud que je con-
 « noisse ».

Il disoit encore de lui : « J'admire comme M. du

« Marfaiz parle de sa pauvreté sans honte & de ses
 « talents sans vanité ».

Plusieurs personnes demandoient à M. de Fontenelle la différence qu'on pouvoit faire du bon & du beau ; il répondit : « Ah ! ah ! le bon, il a
 « besoin de preuves, le beau n'en demande
 « point ».

« A force de combinaisons, disoit quelquefois
 « M. de Fontenelle, la nature réunit tout & sé-
 « pare tout ; e le ne paroit bizarre que parce qu'elle
 « est seconde ».

Fontenelle, pour exprimer qu'il avoit toujours fait de son mieux dans tous les genres de sciences & de littérature où son esprit s'étoit exercé, disoit très-sérieusement : « J'ai toujours travaillé en
 « conscience ».

M. de Fontenelle avoit fait, avant l'âge de trente ans, ceux de ses ouvrages qui fondèrent sa réputation, ceux qui lui valurent une place dans l'académie française, en 1691, c'est-à-dire, avant trente quatre ans ; il avoit sollicité cette place dès 1688, & on lui a souvent entendu dire qu'il avoit été refusé quatre fois ; il le disoit sur-tout à ceux qui étoient piqués d'avoir échoué une ou deux fois. « Mais, ajoutoit-il, je n'en ai jamais consolé aucun

M. de Fontenelle, excédé des éternelles symphonies des concerts, s'écria un jour, dans un transport d'impatience : « Sonate, que me veux-tu ? »

Le philosophe Fontenelle disoit, au sujet de notre inimitable la Fontaine : « Il est bien aisé d'être
 « un homme d'esprit ou un sot, mais d'être les deux
 « & dans le plus haut degré, cela est admi-
 « rable ».

Fontenelle ayant appris que Marivaux étoit malade, se rendit sur le champ chez lui, demanda à lui parler en particulier, & lui dit, avec toute la sensibilité qu'on s'oblinoit à lui refuser : « mon ami, dans la situation où vous vous trouvez, on peut avoir besoin d'argent. Les véritables amis ne doivent pas attendre qu'on leur demande, leur cœur doit deviner. Voilà une bourse de cent louis que je laisse à votre disposition. — Je les regarde comme reçus, répondit Marivaux, je m'en suis servi, & je vous les rends avec la reconnaissance qu'un tel service exige.

Un homme de qualité étant allé voir Fontenelle, & le trouvant de fort mauvaise humeur : « Qu'a-
 « vez-vous donc, lui dit-il ? — Ce que j'ai, ré-
 « pondit le philosophe, j'ai un domestique qui
 « me sert aussi mal que si j'en avois vingt ».

Fontenelle disoit très-philosophiquement : don-
 « nez-moi quatre personnes persuadées qu'il fait
 « nuit en plein midi, je le démontrerai à deux
 « millions d'hommes ».

M. le cardinal de Polignac, à son retour de Rome rendoit un compte fidèle à M. de Fontenelle des cérémonies qui s'observent pour la canonisation des saints. Il faut, lui dit-il, que les miracles soient bien constatés. « Oh ! oh ! répond M. de Fontenelle, il y a de ça, Monseigneur, » de véritables miracles modernes ».

Fontenelle est peut-être le seul homme qui ait dit, dans un âge très avancé : « si je recombiençois ma carrière je ferois tout ce que j'ai fait ».

L'histoire des oracles de Fontenelle fut amèrement critiquée par un jésuite. Le discret auteur n'y répondit que par cinq ou six lignes qu'il adressoit à un journaliste qui le prioit de repliquer. « Je laisserai, dit-il, mon censeur pour en paix » de son triomphe ; je consens que le diable ait été prophète, puisque le jésuite le veut & qu'il croit cela plus orthodoxe ».

La seconde représentation de l'Oreste fut donnée huit jours après la première. M. de Voltaire avoit employé cet espace de temps à y faire des corrections. Sur quoi M. de Fontenelle dit : « M. de Voltaire est un homme bien singulier, il compose ses pièces pendant leurs représentations ».

M. de Fontenelle, fort âgé, se trouvant fâché, par hasard, avec une très-jolie femme, tira vite le cordon de la sonnette, & fut le champ il vint du monde ; alors M. de Fontenelle dit en souriant à la dame fort surprise : « ah ! madame si je n'avois que » quatre-vingts ans ».

Un médecin soutenoit à M. de Fontenelle, que le café étoit un poison lent. « Oui, dit le philosophe en souriant, il y a plus de quatre-vingts ans que j'en prends tous les jours. Voilà ce qu'on appelle une preuve sans réplique ».

Lorsqu'en 1752, M. de Voltaire mit l'article de M. de Fontenelle dans le catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV, M. de Fontenelle, qui en fut averti, demanda à un de ses amis, comment M. de Voltaire l'avoit traité ; cet ami lui répondit qu'il tout prendre l'article étoit favorable ; qu'il y avoit pourtant quelques restrictions aux éloges, qu'au reste il étoit le seul homme vivant que M. de Voltaire eût mis dans ce catalogue. « Ce début me suffit, interrompit M. de Fontenelle, & quelque chose qu'il pu dire ensuite M. de Voltaire, je suis content ».

« De tous les titres d'honneur du monde, disoit M. de Fontenelle, je n'en ai jamais eu que d'une seule espèce, des titres d'académicien ; ils n'ont jamais été profanés par aucun mélange, avec d'autres plus mondains & plus fastueux ».

M. de Voltaire demandoit un jour à M. de Fontenelle, ce qu'il pensoit de la tragédie de

Mahomet : « elle est horriblement bête, lui répondit-il ».

Pour peu qu'un trait soit libre il ne peut être excusé dans la bonne compagnie, qu'en faveur d'une extrême finesse. De-là le bon mot de Fontenelle : « quand je dis quelques filles, les jeunes » filles & les fots ne m'entendent pas ».

M. de la Motte croyoit avoir pour amis tous les gens de lettres, & alla un jour jusqu'à le dire à M. de Fontenelle. « Si cela étoit vrai, lui répondit-il, ce seroit un terrible préjugé contre vous ; mais vous leur faites trop d'honneur & vous ne vous en faites pas assez ».

Fontenelle a dit plus d'une fois : « j'ai eu la » faiblesse de faire quelques épigrammes ; mais j'ai résisté au malin plaisir de les publier ».

M. de Voltaire a donné à M. de Fontenelle les louanges les plus délicates. Tout le monde sait ce vers si heureux & qui caractérise si bien l'illustre secrétaire de l'académie des sciences,

L'ignorant l'entend, le savant l'admire.

A la dernière reprise de Thésis, opéra de Fontenelle, la marche des prêtres fut fort mal exécutée. L'auteur dit en sortant au directeur : « Monsieur, je suis très-mécontent de mon » clergé ».

Un jour des rois, Fontenelle ayant la fièvre, quelqu'un de la compagnie lui dit : « vous êtes » roi ; serez-vous despote ? — Belle demande ».

Le président Hénault lut à la reine les vers de Fontenelle, sur le respect qu'on avoit à Sparte pour une tête chenuë, & ses regrets sur ce que ce respect s'étoit bien perdu depuis. La reine lui dit : « faites savoir à Fontenelle qu'une » tête comme la sienne doit trouver Sparte par » tout ».

Madame la duchesse du Maine demanda un jour à quelques gens de beaucoup d'esprit qui s'assembloient chez elle : « quelle différence y a-t-il » entre moi & une pendule ? Ces Messieurs se trouvoient fort embarrassés pour la réponse, lorsque M. de Fontenelle entra ; la même question lui fut faite par la princesse, il répondit sur le champ : « la pendule marque les heures & votre altesse » les fait oublier ».

M. de Fontenelle disoit : « pour la solidité du raisonnement, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes ; pour une élégance naïve, pour une simplicité fine & piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes,

« Les hommes sont fots & méchants, disoit

quelque fois M. de Fontenelle; mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, & je me le fais dit de bonne heure ».

Le monde physique a ses loix qui le gouvernent, son mouvement qui l'entraîne, les causes qui le dominent. Sans doute il en est de même du monde moral. Une certaine confusion apparente n'empêche pas qu'il n'existe un bel ordre intérieur, qui pour tranquilliser les mécontents. Voilà ce qui fait dire à Fontenelle : « tout va assez bien pour aller mal ».

M. de Fontenelle dinait chez une dame avec un seigneur qui, avec l'air de n'avoir que vingt-cinq ans, disoit cependant que sa fille venoit d'accoucher de son troisième enfant. Monsieur de Fontenelle dit vivement en causant avec lui : *allez, Monsieur; vous êtes un grand père!* Le seigneur lui répondit sur le même ton : *allez, Monsieur, vous êtes un grand homme!* & la maîtresse de la maison s'écria : mais... mais si on les laisse faire ils en font aux injures, ils vont se battre.

Dans une maison où M. de Fontenelle avoit diné, quelqu'un vint monter à la compagnie un petit bûche d'un travail si délicat qu'on n'osoit le toucher de crainte de le briser; tout le monde le trouvoit admirable. « Pour moi, dit M. de Fontenelle, je n'aime point ce qu'il faut tant respecter ». Dans ce moment arriva la marquise de Flamarens; elle l'avoit entendu; il se retourna, l'aperçut & ajoute : « je ne dis pas cela pour vous, Madame ».

Une jeune demoiselle jolie & remplie d'esprit disoit un soir à M. de Fontenelle que la lumière incommode, & qui pourtant avoit voulu qu'on allumât les bougies : « mais, Monsieur, on dit que vous aimez l'obscurité? — Non pas où vous êtes, Mademoiselle, reprit le galant vieillard ».

M. de Fontenelle au lit de la mort, réfléchissoit sur son état, comme il l'auroit fait sur celui d'un autre, & on eût dit qu'il observoit un phénomène. « Voilà, dit-il, étant très-près de sa fin, la première mort que je vois! Et son médecin lui ayant demandé ce qu'il souffroit & ce qu'il sentoit, « Je ne sens, dit-il, autre chose qu'une disette cultivée d'être ».

FORBIN. (Claude, chevalier de) Grand amiral du roi de Siam, & chef d'escadre en France, mort en 1733, âgé de 77 ans.

Forbin avoit été major de l'ambassade que Louis XIV avoit envoyée auprès du Roi de Siam, en 1685. Le prince siamois retint Forbin à son service, & le fit son grand amiral; mais Forbin, peu fait aux bassesses en usage dans cette cour despotique, & craignant d'ailleurs la jalousie du génie Constance, premier ministre du roi de Siam, profita, en conséquence, de la première

occasion favorable qui se présenta pour retourner en France, où il fut d'abord lieutenant de vaisseau.

Forbin mérita la confiance de Louis XIV & l'estime de la nation, par sa bravoure & par son application à ses devoirs. Il s'attachoit à ceux qui servoient sous lui, & ne laissoit point échapper l'occasion de les faire connoître à la cour & de procurer leur avancement.

Louis XIV rendit, dans une circonstance particulière, un hommage bien flatteur, à la générosité de Forbin. Cet officier avoit obtenu, en 1689, une récompense du roi pour s'être distingué dans une action d'éclat. Forbin alla faire son remerciement à sa majesté, comme elle sortoit de la messe. Mais cet homme illustre, moins occupé de sa propre gloire que de celle d'un officier qu'on sembloit avoir oublié, osa représenter au roi, que cet officier qu'il lui nomma, n'avoit pas servi sa majesté avec moins de valeur & moins de zèle que lui; le roi s'arrêta, & s'étant tourné vers M. de Louvois qui étoit à son côté : « le chevalier de Forbin, lui dit-il, vient de faire une action bien généreuse, & qui n'a guères d'exemple dans ma cour ».

Forbin, dans une de ses expéditions, avoit eu son vaisseau frappé par un coup de vent qui le remplît d'eau. L'équipage effrayé se lamentoit & faisoit des vœux à tous les saints; mais Forbin, persuadé que c'étoit le moment d'agir & non de prier : « courage mes enfans s'écria-t-il aux matelots; tous ces vœux sont bons; mais sainte Pompe, sainte Pompe, c'est à elle qu'il faut s'adresser; n'en doutez pas, elle vous sauvera ». Il donna l'exemple, & l'équipage fut sauvé.

Il défit, en 1677, la flotte angloise avec Duquesne Trouin, & il a laissé, ainsi que cet homme illustre des mémoires curieux qu'on a rédigés.

Il fut chargé, en 1708, de transporter le roi Jacques en Ecosse; l'escadre arriva le 23 mars à l'embouchure de la rivière d'Edimbourg; mais personne n'ayant répondu aux signaux, la flotte revint à Dunkerque le 7 avril suivant.

Forbin se retira du service à l'âge de 56 ans, & goûta au milieu d'une société d'amis choisis ce doux repos après lequel tous les hommes soupirent, mais que très-peu savent se ménager.

FORCE EXTRAORDINAIRE. Bien des gens s'imaginent que les hommes extrêmement forts ont toujours été des géants, ou du moins d'une taille fort au-dessus du commun. Ils se trompent assurément. Il ne paroît pas par l'histoire de Simson, qu'il fût plus haut ou plus grand de taille que les autres hommes. Scanderberg, Tamerlan, Liska, & Hannibal n'étoient pas des géants. On sait que le roi Papias a été nommé

le Bief à cause de sa petite taille, & il eut la force & l'adresse de séparer la tête du corps à un lion; cependant il est naturel que ceux qui ont de plus grandes forces aient en même-temps une taille au dessus de la commune.

L'histoire nous donne plusieurs exemples de forces, & sans faite mention ici d'Hercule, je ne rapporterai que quelques faits remarquables, dont les historiens nous parlent comme de tout autant de vérités incontestables.

Triamus, au rapport de Plin, renversa avec un doigt, un homme qui l'avoit provoqué au combat, & s'étant faisi de lui, le transporta jusque dans le camp de l'empereur.

Les forces prodigieuses de *Buffequa* ont fait dire à *Milon*: Jupiter avoit vous une forme un autre *Hercule*? Ce *Buffequa* souleva une pierre que *Milon* pouvoit à peine soulever: il la porta à une distance considérable, & il la jeta avec une merveilleuse facilité. Ce même *Buffequa* arrêta avec une main un taureau qui avoit pris sa course, & qui faisoit tous ses efforts pour le dégager bien plus, il se saisit d'un autre taureau qui passoit par hasard, & les arrêta ainsi tous deux en même temps.

On voit dans la *physica curiosa* de Gaspard *Scotus*, une miniature d'exemples de force; entre autres il dit que *Radamant* de *Macon* rompit avec les mains un câble de vaisseau. *Friedrich Burg* montoit sur une montagne, portant sur ses épaules un âne chargé de bois. *Curdan* a vu danser un homme qui en tenoit un autre sous chacun de ses bras, avec un autre sur chacune de ses épaules; & un cinquième sur le col.

Olaus Magnus rencontra dans les mines de Suède, en *Gothland*, & dans d'autres provinces de ce pays, plusieurs hommes qui levoient de terre, & qui portaient assez loin, un bœuf ou un cheval. Il en vit d'autres qui transportoient fort loin un poids de six cents, de huit cents, & même de mille livres.

Un Prince de Portugal levoit avec sa main droite un sac de bled, & le mettoit sur son épaule gauche, ensuite il mettoit sur l'épaule droite un autre sac rempli aussi de bled, qu'il y pavoit de la main gauche. Un jour il se présenta à la cour un garçon de vingt-cinq ans, disant qu'il avoit quelque chose d'extraordinaire à montrer au roi en fait de forces. Il obtint d'abord la liberté de parler devant ce prince. Ce garçon ayant demandé qu'on lui apportât trois sacs de bled, fit des deux premiers l'usage que le roi avoit accoutumé d'en faire; mais il prit ensuite le troisième sac rempli de bled avec ses dents, & le jeta sur celui qu'il avoit déjà sur l'épaule gauche.

Cela surprit tous les spectateurs, & étonna le prince, qui ne pouvoit assez admettre la force & l'adresse de ce garçon. On dit que ce prince essaya inutilement de l'imiter. Ce garçon surpassoit en hauteur tous les portugais de son temps: il étoit sec & maigre, & c'étoit un grand mangeur. Ce que ce garçon faisoit de plus extraordinaire, c'est qu'il arriroit un charriot tiré par six chevaux ou bœufs. On ne dit pas son nom; on sait seulement qu'il étoit du village de *Freixo*, ce qui le faisoit appeler *Mezino de Freixo*.

M. de Saxe étant à Chantilly, & se trouvant un jour de chasse à un rendez-vous pour se rafraîchir, personne n'avoit de tire-bouchon. Il se fit apporter un fort gros clou, & l'ayant tortillé dans ses doigts, il en fit une mèche avec laquelle il déboucha six bouteilles de suite. Nos seigneurs français en voulurent faire autant, & ne purent réussir. M. de Saxe avoit dans le poignet une force extraordinaire. S'étant arrêté une fois dans une forge de village pour y faire forger un de ses chevaux, il se fit apporter cinq ou six ters neufs, qu'il rompit les uns après les autres. Le maréchal, pour se venger, donna, sans qu'on s'en aperçût, un coup de ciseau au milieu d'un écu de six livres qu'il avoit reçu en paiement, & acheva de le casser avec ses doigts en présence de M. de Saxe, & lui dit: « Mais, mon seigneur, voilà un écu qui ne vaut pas mieux que mes ters ». Le comte donna un autre écu, & le maréchal continua son manège; à la fin on s'aperçut de la supercherie; & M. de Saxe continua la route, charmé de n'avoir pas trouvé son maître pour la force.

Auguste, roi de Pologne, a passé pour un prodige de force. A la table de l'empereur, il par un assiet de l'argent où il y avoit du vin, & en la serrant dans la main, il en fit une boule; où la liqueur se trouvoit renfermée; il la comprimait ensuite tellement; que le vin rejaillit jusqu'à plancher.

Une grosse fille, forte & jousfine, accusoit un vieux médecin de l'avoir prise par force, & demandoit qu'il fût condamné à l'épouser, sinon à lui payer une somme considérable. Commencer, lui dit le juge, étant vigoureuse comme vous êtes, avez-vous permis qu'il s'approcha de vous? n'avez-vous pas été de force pour vous défendre? « Ah! Monsieur, répondit-elle, j'ai de la force quand je quettele, mais je n'en ai pas quand je suis ».

FORCES MILITAIRES de Louis XIII & Louis XIV.

En 1639, Louis XIII avoit six armées sur pied, une dans les Pays Bas, sous M. de la Meilleraye, une vers le Luxembourg, sous M. de Feuquieres;

une aux frontières de Champagne, sous le maréchal de Châtillon; une en Languedoc sous les ordres de M. le Prince; une en Italie, sous M. de Longueville; & une en Piémont aux ordres du cardinal de la Valette.

En 1688, Louis XIV avoit quatre cents cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine; il avoit plus de cent vaisseaux de ligne & soixante mille matelots distribués par classe; il souvint en même temps la guerre contre l'empereur, contre l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande: il eut presque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre; l'empire Ottoman n'eut jamais de si grandes forces; l'empire Romain en eût toujours moins.

FORTIGUERRA. (Nicolet) Prélat de la cour de Rome, auteur de *Ricciardetto*, mort vers l'an 1735.

Ce prélat, né avec le génie enjoué de Pulci, & de l'Anossi, conçu, pour ces différents poètes, une ellipse si galante qui échauffa sa verve & l'excita à marcher sur leurs traces. Il a donné à l'Italie le dernier poème épique dans lequel on trouve la nouveauté, l'enjouement, & ces charmes d'une imagination vive & brillante qui ont fait la fortune de *Morganate*, de l'*Orlando furioso*, & autres poèmes épiques que les Italiens ont créés.

Du moment que *Fortiguerra* eut commencé son *Ricciardetto*, il l'avait toujours avec lui, & tout lieu lui étoit égal pour y travailler. Dans les villes qui en portent à la prélatrice un tems consécration, & dans les fonctions de toute espèce qui consomment le temps du tems, il arrangeoit une bataille, une rencontre de nuit, un midi, une aurore, & tous ces morceaux vagues qui font la *Borro* des poèmes italiens.

Un homme de goût (Dumourrier) a traduit le *Ricciardetto* en vers français; mais sans trop s'astreindre à la fidélité du trait, il a donné, aux figures fantastiques du poète italien, l'inspiration plus de proportion relative. Le *Ricciardetto* français est d'ailleurs orné de plusieurs nouveaux tableaux de même où l'on rencontre avec plaisir différentes maximes d'une morale vive & enjouée.

FORTUNE. Il n'y a que les misérables qui reconnoissent le pouvoir de la fortune; car les personnes heureuses attribuent toujours leurs succès à leur prudence & à leur mérite.

Peu de procureurs sont parvenus à une fortune pareille à celle de Jean de Dormans, qui vivoit en 1367. L'aîné de ses enfants fut évêque de Beauvais, peu de tems après cardinal; ensuite chancelier de France, enfin légat du pape Grégoire X, pour travailler à la paix entre le roi Charles V

& le roi d'Angleterre; c'est lui qui étoit le fondateur du collège de Beauvais à Paris.

Le second des enfans de ce même procureur fut d'abord avocat général au parlement de Paris & puis chancelier de France; il eut plusieurs enfans dont l'un eut aussi l'honneur de remplir cette première place de la justice.

Enfin que de la famille d'un procureur, sont sortis deux chanceliers, un cardinal & un archevêque; car le troisième fils de Jean de Dormans fut premierement l'évêché de Meaux & bientôt après l'archevêché de Sens.

Il faut, disoit-on alors, en parlant du procureur, que l'arbre fût bien excellent pour avoir produit des fruits d'un si bon acabit.

Wolsey marcha de pair avec les souverains: fils d'un boucher d'Ipwich, on ne peut trop s'étonner du rôle qu'il joua dans le monde. Favori du roi Henri VIII, il devint archevêque d'York, chancelier d'Angleterre, cardinal, légat perpétuel à laere, l'arbitre de l'Europe, & absolu dans le spirituel & le temporel. La bulle que Léon X. lui envoya lui donnoit droit de nommer des docteurs en toutes les facultés, de créer cinquante chevaliers, cinquante comtes palatins, autant d'acolytes, de chapelains, & de notaires apostoliques; enfin de légitimer des bâtards, de révoquer des prêtres, & d'accorder des dispenses sans bornes. Il étoit au plus haut point de sa gloire Intérieur Henri VIII donna ordre de l'arrêter, il ne put supporter ce coup, il se mit au lit & mourut peu de jours après, avec cependant plus de courage qu'on n'en devoit attendre d'un homme depuis si long-tems corrompu par l'ambition, par la fortune & par la volupté. Les anglais avoient ignoré sa naissance, ils ne firent aucune attention à sa mort: telle est la destinée des hommes en place qui n'ont fait aucun bien.

Moro, duc de Milan, ayant fait voir à certains ambassadeurs florentins, sa magnificence & ses richesses, qui surpassoient, dit-on, celles de tous les autres princes de son tems, leur dit: « Eh bien, Messieurs, croyez-vous qu'un homme » qui possède tant de trésors, ait encore quel- » que chose à désirer? Il ne doit souhaiter, répon- » dirent les ambassadeurs; qu'un clou pour fixer » la roue de la fortune ».

Ovide employe à peu près cette pensée.

FOU DE COUR. C'étoit l'usage autrefois dans plusieurs cours souveraines d'avoir un fou ou une manière de bouffon qui, par les bons mots, ses plaisanteries, & même ses impertinences, servoit de jouet & de passe-temps aux princes.

L'histoire du neuvième siècle fait mention que l'empereur Théophile avoit pour son favori nommé Dauidery

Daudery, qui, par son indifférence, pensa causer bien des chagrins à l'impératrice Théodora; il étoit entré brusquement dans le cabinet de cette princesse, lorsqu'elle étoit à genoux devant un petit oratoire orné de très-belles images qu'elle avoit grand soin de débiter aux yeux de l'empereur qui étoit iconoclaste. Daudery, qui n'avoit jamais vu d'images s'avisa de demander à la princesse ce que c'étoit; ce sont, répondit Théodora, pour éloigner tout soupçon, des poupées que je prépare pour donner à mes filles. Daudery se rendant, quelques heures après, au dîner de l'empereur, n'eut rien de plus pressé que de lui dire qu'il avoit vu l'impératrice baser les plus jolies poupées du monde. L'impératrice eut toutes les peines du monde à se retirer de ce mauvais pas; & pour n'y être plus exposée elle fit si bien châtier le *sou* de l'empereur, qu'elle le corrigea pour toujours de parler de ce qui pourroit la regarder.

L'usage ridicule d'avoir un *sou* passa aussi à la cour de France; cet emploi fut même érigé en titre d'office, comme on le voit par l'histoire de Charles V.

Le *sou* de Henri II s'appeloit Brusquet. Il avoit d'abord exercé la médecine; mais n'y faisant rien & voulant faire fortune, il ne courut pas, comme Memnon, le projet insensé d'être sage; au contraire, il forma le projet insensé d'être *sou*, emploi qui lui valut beaucoup d'argent. Ce n'étoit pas seulement auprès de Henri qu'il faisoit valoir ses bouffoneries; il s'en faisoit encore pour mettre à contribution les princes, les ambassadeurs, & jusqu'aux mondes gentishommes. Lorsqu'il entroient dans une maison, & qu'il apercevoit un flambeau ou quelques vases d'argent, il les saluoit comme si c'étoit des personnes de sa connaissance; entendoit la conversation, leur faisoit des questions plaisantes, & ne manquoit jamais de se faire répondre des sottises. Alors, entrant dans une sueur comique, il tiroit son épée; & sous prétexte d'avoir reçu un dementi ou quelque autre injure, il frappoit dessus ces vases d'écus & de taille, & les mettoit en pièces. Il les fournissait ensuite sous son manteau, & chargé de butin, il gagnait la porte; c'étoit là le dénouement où il avoit toujours soin d'amener ses farces. Il en joua une à Bruxelles qui lui valut beaucoup d'argent. Le cardinal de Lorraine l'avoit amené avec lui dans cette ville où il étoit appelé pour jurer la paix au nom de la France. Un jour que Philippe II, roi d'Espagne, donnoit un grand repas, notre bouffon entra dans la salle, & s'y plaça derrière le suaveuil du roi qu'il amusa de ses contes. Comme on alloit desservir, Brusquet, après quelques panemimes facétieuses, sauta légèrement sur la table, se saisit d'un bout de la nappe, s'entortilla dedans, & roulant pêle-mêle les assiettes, les couteaux, les corbeilles & les plateaux d'argent, emporta le tout sans se blesser ni rien ré-

Encyclopédie.

pandre. Tandis que chacun rioit de cette bouffonnerie, Brusquet allant son petit chemin, mit en sûreté sa prise que le roi lui abandonna.

François I, père de Henri II, avoit eu aussi un *sou* nommé Triboulet.

François I, déterminé, en montant sur le trône, à entreprendre le recouvrement du Milanais, consulta ses ministres sur les moyens de l'attaquer. Lorsqu'il sortit de son conseil, son bouffon lui dit que ses conseillers étoient des *sous*. Pour quoi, demanda François? — C'est, répondit Triboulet, qu'ils ont seulement délibéré comment vous enterriez en Italie, & qu'ils n'ont pas pensé à voir comment vous en sortiriez. C'est ce même bouffon qui avoit mis sur ses tablettes, Charles-quin au nombre des *sous*, parce que ce prince, sur l'invitation du monarque français, se proposoit de passer par la France, pour se rendre dans les Pays-Bas. Mais, lui dit François I. *Je ne te laisse passer? — En ce cas, dit Triboulet, j'effacerai son nom de mes tablettes, & j'y mettrai le vôtre.*

Triboulet ayant été menacé par un grand seigneur de périr sous le bâton, pour avoir parlé de lui avec trop de hardiesse, s'en plaignit au roi. Si quelqu'un, lui dit le monarque, étoit assez hardi pour se vanter, je le ferois pendre un quart d'heure après. Ah! sire, répliqua Triboulet, s'il plaisoit à votre majesté de le faire pendre un quart d'heure avant.

L'Angely, qui est le dernier *sou* dont notre histoire fasse mention, appartenait à Louis XIV. M. le Prince l'amena des Pays-Bas, & le donna à ce monarque. L'Angely étoit un *sou* spirituel, mais malin. Voici un trait de lui. M. de *** se disoit d'une maison très illustre, quoiqu'il tirât son origine d'un *sou*. L'Angely se trouvant dans la chambre du roi, après lui avoir parlé debout pendant quelque temps, « asseyons nous, monseigneur, lui dit-il, « on ne prendra pas garde à nous, & vous savez » que nous ne tirons pas à conséquence. » L'Angely n'étoit nullement dévot; il disoit qu'il n'alloit pas au sermon, parce qu'il n'aimoit pas le brailler, & qu'il n'entendoit pas le raisonner. Son talent d'amuser lui procura une fortune considérable. On a rapporté ce mot de Marigny, qui, étant un jour au dîner du roi, dit à quelqu'un, en lui montrant l'Angely qui amusoit Louis XIV par ses saillies: « De tous nous autres *sous* qui avons suivi M. le Prince, il n'y a que l'Angely qui ait fait fortune. »

Nicolas III, marquis d'Est & de Ferrare, avoit à sa cour un *sou* ou bouffon nommé Gonelle, qui se rendit célèbre par ses facéties. Ce maître bouffon savoit toujours serrer un parti avantageux de ses gageures. Un jour qu'il se trouvoit au dîner du marquis, on vint à demander, quelle étoit à Ferrare la profession la plus nombreuse? Les sentimens se partagèrent. Le marquis ayant adressé la parole à Gonelle: Monseigneur, lui

M m m

répondit le bouffon, ne doutez point que ce ne soient les médecins qui forment, dans cette ville, le corps le plus nombreux. Tu as bien peu de connoissance, lui répondit le marquis, de ce qui se passe dans la ville; car à peine y a-t-il trois ou quatre médecins. Gonnelle soutient son opinion: on prie. Que fait-il pour gagner la gageure? Il ya chez lui, & enveloppe la tête d'un bonnet de laine, & porte à sa bouche un mouchoir plié, comme un homme qui souffroit beaucoup des dents: il se met dans l'ami-chambre du prince. Tous ceux qui vont & viennent lui demandent en passant ce qu'il a, & lui enseignent un remède. Gonnelle a soin d'écrire les noms de tous ces prétendus médecins, & les différents remèdes qu'ils lui indiquent. Le marquis étant venu à passer, le plaint aussi sur son mal, & lui conseille de faire telle & telle chose. Gonnelle le remercie, & dit qu'il va chez lui pour cela. Le lendemain il vint, comme s'il avoit été guéri, faire la cour au marquis, & lui dit qu'il croyoit avoir gagné la gageure. En même-temps, il lui présente une grande liste de tous ceux qui lui avient donné des remèdes pour son mal de dents. Le marquis prenant cette liste, & se voyant à la tête, ne put s'empêcher de rire, & d'avouer que c'étoient les médecins qui étoient en plus grand nombre à Ferrare, & peut-être par-tout ailleurs. Il fit, en conséquence, donner à son bouffon le prix de la gageure.

FOUQUET (Nicolas), né en 1615, mort vers 1680. Il fut surintendant des finances. Son faste ruineux causa ses malheurs. Le roi le fit arrêter à Nantes; il fut condamné à une captivité perpétuelle & enfermé au château de Pignerolli. De tous ceux dont il avoit fait la fortune à la cour & dans les finances, aucun n'osa se montrer son ami. C'est dans les hommes de lettres seuls qu'il trouva des défenseurs; Gourville, Pellisson, mademoiselle Scuderi, & sur-tout le bon Jean Lafontaine, témoignèrent leurs regrets, cherchèrent à le justifier, & firent éclater leurs plaintes en prose & en vers.

Mais Colbert & le Tellier montèrent tant d'ardeur à le persécuter, que M. de Turenne dit, en développant leurs sentimens de haine & de jalousie, M. Colbert a plus d'envie que M. Fouquet soit pendu, & M. le Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas.

FRAGUIER (Claude-François), né à Paris en 1666, mort en 1748.

L'abbé Fraguiér étoit fort connu par son admiration pour les anciens. Dans la lecture d'Homère, qu'il avoit recommencée cinq ou six fois, il lui arriva une chose qui, quoique probablement arrivée à la plupart de ceux qui en ont fait de même leur principale étude, ne laisse pas de paroître fort singulière. Pour mieux retenu ou pour reconnoître facilement tous les beaux endroits

d'Homère, il les soulignoit d'un coup de crayon dans son exemplaire, à mesure qu'il le lisoit. A la seconde lecture, il fut surpris de retrouver des beautés qu'il n'avoit pas aperçues dans la première, & qui, plus vives encore, sembloient lui reprocher une injuste préférence. Ce scrupule se renouvella à la troisième, à la quatrième lecture; & de surprise en surprise, de remarques en remarques, l'ouvrage le trouva presque souligné d'un bout à l'autre. Ce n'étoit, selon lui, qu'après avoir éprouvé quelque chose de semblable, qu'on pouvoit parler dignement du prince des poètes.

L'abbé Fraguiér fit un vœu public en latin, de lire tous les jours mille vers d'Homère, en répétition des cent quatre adieux de M. de Lamotte.

FRANÇAIS. On demandoit à M. Sterne, auteur du roman intitulé, *La vie & les opinions de Tristram Shandy*, s'il n'avoit pas trouvé en France quelque caractère original, dont il eût pu faire usage: — « Non, dit-il, les français sont comme ces pièces de monnaie, dont l'empreinte est effacée par le frottement ».

Un petit bourgeois de Madrid alloit se plaindre à un grand d'Espagne: « Monseigneur, lui dit-il, un de vos valets de chambre, nommé M. Larose, a séduit une de mes filles, qui s'est rendue à ses sollicitations sur la foi d'une promesse de mariage; le perfide aujourd'hui refuse de tenir sa parole: je viens vous en demander justice. — Mon ami, lui répondit ce seigneur, après l'avoir patiemment écouté jusqu'au bout: « Je suis fâché de cet accident; mais je n'y saurois que faire. — Le fripon, dont vous parlez, Larose, est français de nation. Vous savez bien que ces messieurs-là sont sujets à tromper les filles qui se fient à leurs sermens. Il faut lui pardonner cela, à cause que c'est le vice du terroir; car s'il étoit espagnol, allemand ou italien, je le ferois pendre ».

Le roi de Sardaigne ayant, dans la guerre de 1741, pris parti pour la cour de Vienne contre l'Espagne & la France, son général, le bailli de Givry, grimpa au pont d'Ormis, dans les Alpes, où il campa. Ce col est si élevé, qu'on n'y trouve ni eau, ni bois; de sorte qu'on est réduit à boire de la neige, & à se passer de feu. Les Piémontais étant avertis qu'on marchoit à eux, firent couper un pont de communication. Ils le regardoient comme le seul chemin par où l'on pût arriver au retranchement de Pierre longue, tous les habitans du pays leur ayant assuré que la crête de la montagne étoit impraticable. Mais bien-tôt après, le roi Victor aperçut des drapeaux au sommet; il s'écria: *Il faut que ce soient des diables ou des français.*

Ceci rappelle ce vieux proverbe, qui disoit: *Que si le diable seroit de l'enfer pour se battre, il se présenteroit aussi-tôt un français pour accepter le défi.*

Un officier du régiment d'Orléans avant été envoyé à la cour pour porter une nouvelle agréable, demanda la croix de Saint-Louis, mais vous êtes bien jeune, lui dit Louis XIV; Sire, répondit le brave militaire, on ne vit pas long temps dans votre régiment d'Orléans.

Les français furieux lorsqu'on lui résiste, est plein de douceur & de générosité pour un ennemi défarmé. C'est ce que le comte de Salms, général de l'infanterie ennemie, & qui avoit été fait prisonnier par les français à la bataille de Nerwinde, en 1693, ne put s'empêcher de reconnaître. Quelle nation est la vôtre, s'écria le comte de Salms, en parlant au chevalier du Rozel, un des officiers généraux de l'armée française; Vous vous battez comme des lions, & vous traitez les ennemis vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis.

Les français assiègent Mastricht en 1673, avec cette ardeur qui les caractérise. Un soldat du régiment du Roi fut dangereusement blessé à l'attaque d'une demi-lune. Comme on le plaignoit en le voyant tout couvert de sang, ce n'est rien, dit-il, le régiment a fait son devoir.

Un grenadier du même corps, dans la même occasion, remarque qu'un homme de qualité qui lui tend la main droite pour le relever, en cet instant un coup de mousquet lui perce le poignet. Sans se plaindre, ni s'étonner, il lui tend la main gauche, & le relève. Les historiens grecs & romains, dit Pelisson, qui rapportent ces anecdotes, n'auroient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides.

Les français ne justifient-ils pas encore aujourd'hui ce reproche que leur fit autrefois un historien italien? En 1552, le maréchal de Buissac, commandant pour Henri II dans la partie du Picmont, que les français occupoient depuis longtemps, étoit venu à bout d'emporter d'un coup de main la ville de Quiers, dont il avoit cru ne se rendre maître que par un siège régulier. Les vainqueurs se flattront ouvertement que ce premier avantage seroit suivi de plus grands succès. L'historien Davila, qui se trouvoit parmi les troupes espagnoles qui descendoient la place, dit à l'un d'eux: « Vous avez bien su, messieurs les français, » commencer la guerre avec avantage, mais l'espérance de l'impazience & la légèreté avec lesquelles vous conduisez vos affaires, rétabliront les nôtres ». Ce trait ayant été rapporté au maréchal, il répondit aussitôt, cet étranger nous connoît de longue main.

Le caractère des français est de tourner en plaisanterie les événements les plus tristes: après la mort de l'amiral de Coligny, on débita dans Paris un petit écrit intitulé: *Passio domini nostri*

Gaspardi Coligny secundum Bartholomaeum. Mêmes incidents aujourd'hui.

FRANÇOIS I. Roi de France, né en 1494, mort au château de Rambouillet le dernier de mai 1547.

Ce prince joignoit à un goût décidé pour tous les exercices du corps, l'adresse nécessaire pour y exceller, & de assez de santé pour s'y livrer sans fatigue.

François I. insinua le collège royal par le conseil du célèbre Budé, pour y faire enseigner les langues savantes & les sciences. Il rassembla un très-grand nombre de manuscrits précieux & commença à former cette belle & riche bibliothèque aujourd'hui la plus nombreuse de l'univers; ce goût pour les sciences, cette perfection accordée à ceux qui les cultivoient, lui méritèrent le titre flatteur & glorieux de père & de restaurateur des lettres, titre qu'il ne le cède qu'à ceux du bon & de père du peuple.

Lorsqu'il parvint à la couronne, la mode subsistoit depuis long-temps de porter les cheveux longs & la barbe courte. Mais le roi ayant été obligé, par une blessure qu'il reçut à la tête, de se faire couper les cheveux, prit l'usage des italiens & des suisses, qui portoient les cheveux courts & la barbe longue. La cour l'imita; mais les gens graves & les corps de magistrature, conservèrent le plus long temps qu'ils purent, les usages antiques. La longue barbe distinguait les couturiers; tous les hommes graves se faisoient raser. François Olivier, qui fut depuis chancelier, ne put être reçu maître des requêtes, qu'à la charge de faire couper sa longue barbe s'il vouloit assister au plaidoyer.

Voici l'accident qui occasionna la blessure du roi. La cour étant à Romoreu en Berry, & le comte de Saint Pol d'arriver le jour des rois, un grand souper où l'on avoit tiré le roi de la messe, François, suivant les mœurs du temps, proposa à la belle-jeunesse de se faire aller dîner chez ce roi du fort & de l'assiéger dans l'hôtel du comte de Saint Pol. Le défi fut accepté, dit du Bellay, & on prépara, pour recevoir l'ennemi, des beules de neige, des œufs & des pommes, armes convenables pour soutenir l'assaut dont on étoit menacé. Les munitions se trouvant épuisées par l'opiniâtreté des assaillans qui étoient venus à bout de forcer les portes de l'hôtel, un des assaillans eut l'imprudence de jeter par la fenêtre un fison qui tomba sur la tête du roi. Quoique ce prince eût été si dangereusement blessé qu'on désespéroit de sa vie, il ne voulut jamais permettre qu'on recrachât par qui le fison avoit été jeté. *J'ai fait la folie*, répondit-il à ceux qui le pressoient de souffrir que l'on fit des perquisitions, *& il est juste que j'en boive ma part*. La santé revint peu à peu au malade, qui en fut quitte pour ses che-

veux que les chirurgiens furent obligés de lui couper pour le panser. Depuis, dit Etienne Pasquier, il ne porta plus longs cheveux, étans le premier de nos rois qui, par un sinistre augure, dégénéra de cette vénérable ancienneté.

En 1515, François I, n'ayant encore que vingt ans, remporta sur les suisses la célèbre bataille de Marignan qui dura deux jours. Le maréchal de Trivulce, qui s'étoit trouvé à dix-huit batailles rangées, dit que c'étoient des jeux d'enfans, mais que celle de Marignan étoit un combat de géants. François I fut dans cette journée des prodiges de valeur, & y combattit moins en roi qu'en soldat. Ayant aperçu dans la mêlée son porte-enseigne qu'un eros de suisses enveloppoit, il le précipita au milieu des lances & des hallebardes pour le dégager; il fut en échappée lui-même, son cheval fut percé de coups, son casque dépouillé de plumes; & il alloit être acablé, si un corps de troupe détaché des ailes n'eût accouru à son secours.

Ce prince hazarda cette action contre l'avis de ses généraux. Il trancha toutes les difficultés par ce mot qui est devenu proverbe: *qui m'aime me suive*.

Ce fut le lendemain de cette journée que ce prince voulut se faire armer chevalier par le célèbre Bayard.

La bataille de Pavie, donnée en 1525, mit encore dans un plus grand jour la valeur intrépide de François. Cependant ce prince fut fait prisonnier. La défaite des français vint sur-tout de leur genlarmie qui avoit passé jusqu'alors pour la meilleure de l'Europe, & qui, dans cette journée, ne soutint point sa réputation. François combattit le dernier de son armée. Ce prince blessé en deux endroits à la jambe, épuisé par le sang d'une autre large blessure qu'il avoit au front, froissé & presque écrasé par la chute & par le poids de son cheval, eut encore assez de force & de courage pour se relever & pour combattre à pied un gros d'ennemis qui l'entouroient. Mille voix lui crioient de se rendre & le menaçoient de le tuer, lorsqu'enfin obligé de céder à la force, il consentit de se rendre au vice-roi de Naples. « Monseigneur de Lannoy, lui dit-il, voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant de la perdre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs de vôtres, & qu'il n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune ». Lannoy se mit à genoux, reçut avec respect les armes du prince, lui baisa la main & lui présenta une autre épée, en disant: « je prie votre majesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui n'est qu'épargné le sang de plusieurs de vôtres. Il n'eût pas couvenable à un officier de l'empereur de voir un roi défarmé, quoique prisonnier ».

François fut conduit dans le camp du vice-roi;

aussitôt que l'on eut pansé ses plaies, il écrivit à sa mère ce billet terrible & sublime: *Madame, tout est perdu fors l'honneur.*

Lorsqu'il se rendit dans l'église des Chartreux pour faire sa prière, le premier objet qui frappa les yeux fut cette inscription tirée au picaune 158: *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.* L'application étoit sensible; le roi en parut touché.

Ce prince avoit le malheur de se croire trop aisément supérieur à ses ennemis. L'insolence apparente des Espagnols devant le siège de Pavie, l'avoit si fort confirmé dans la présomption, qu'il demanda un jour à Bonnivet: « qu'étoient devenus ces lions d'Espagne par lesquels il s'étoit laissé battre? ils dorment, sire, répondit l'a-miral, & votre majesté verra ce qu'ils feront à leur reveil ». *Vie de Charles-Quint.*

Bayle rapporte l'anecdote suivante, mais il ajoute en même temps qu'elle n'est point assez constatée. Un grand d'Espagne jouoit avec François I, qui étoit prisonnier à Madrid; le roi gignoit beaucoup, l'espagnol demande sa revanche, le roi la refuse; l'espagnol jette l'argent sur la table, & dit avec une fureur insolente: *tu as raison, tu as besoin de cet argent pour payer ta rançon.* Le roi indigné lui passe son épée au travers du corps, & l'empereur, instruit de la dispute, répondit aux parens de l'espagnol qui lui demandoient justice: « François a bien fait, tout roi est roi par tout ».

On a loué François I sur sa générosité envers Charles-Quint, & sur le refus qu'il fit de se rendre maître de ce prince qui passoit par la France pour aller dans ses états de Flandre. Mais François pouvoit-il manquer à la parole qu'il avoit donnée à l'empereur? *Quand la fidélité dans les promesses,* disoit-il, à l'exemple du roi Jean, *feroit bonne du monde entier, c'est dans le cœur des souverains qu'elle devoit trouver un azile.*

Le règne de ce prince fut celui de la bravoure & de la galanterie, & lorsqu'on lui parloit des dames qu'il avoit admises à sa cour, il répondoit qu'une cour sans femmes étoit une année sans printemps, un printemps sans roses.

Ce prince plaignant Jean de Montaignu d'être mort par justice; *ce n'est point par justice, mais par commissaires,* lui dit un bon célain; & cette distinction de justice & de commissaires frappa si fort le roi qu'il ne l'oublia jamais. *Lettres d'Osé.*

Un officier de la cour de François I, se plaignoit amèrement à ses amis, que depuis plusieurs années qu'il étoit au service, sa fortune n'en étoit pas plus avancée, & qu'il étoit à la veille de manquer de tout. Le prince instruit des plaintes de cet officier, le fit venir, & lui dit: « je fais

« que vous vous plaignez de moi ; tenez, voici
 « deux bourses égales ; l'une est pleine d'or ; il
 « n'y a que du plomb dans l'autre : choisissez,
 « nous verrons si ce n'est pas plutôt à la fortune
 « qu'à moi que vous devez vous en prendre ».
 L'officier choisit, & prit malheureusement la
 bourse remplie de plomb. Et bien ! lui dit le roi,
 à qui tient-il que vous ne vous enrichissiez ? Le
 prince joignit à cette réflexion, qui devoit faire
 élever les plaintes de l'officier, le don des deux
 bourses.

François I mourut des suites fâcheuses des pla-
 ges auxquels il s'étoit livré avec trop d'indis-
 crétion. « Le mari de la belle *Féronière*, une de ses
 « maîtresses, désespéré d'un outrage que les gens
 « de cour n'appellent qu'une galanterie, s'avis-
 « d'aller dans un mauvais lieu s'insulter lui même
 « pour la gâter, & faire passer sa vengeance jus-
 « qu'à son rival. La malheureuse en mourut, son
 « mari s'en guérit par de prompts remèdes. Le
 « roi en eut tous les symptômes. Et comme ses
 « médecins le traitèrent selon sa qualité plutôt
 « que selon son mal, il lui en resta toute sa vie
 « quelques uns, dont la malignité altéra fort la
 « douceur de son tempérament & le rendit chagrin,
 « soupçonneux & difficile ». *Mézerai*.

FRANKLIN, (Benjamin) né en 1706, mort à
 Philadelphie en Amérique, au mois d'avril 1790.

Franklin fut dans sa jeunesse compositeur dans
 une imprimerie de Philadelphie. Son génie pour
 la politique & pour les sciences le rendit bientôt
 un homme important & célèbre ; il parvint à exci-
 ter l'enthousiasme de la liberté à ses compatriotes
 opprimés. Et par ses écrits, par ses conseils, &
 par ses négociations, il affranchit son pays. Il fai-
 soit en même-temps son amusement des sciences.
 Il découvrit & expliqua les plus beaux phéno-
 mènes de l'électricité ; il fit connoître la nature
 de la foudre ; il lut, en quelque sorte, lui donner
 des loix. C'est à lui qu'on est redevable des moyens
 d'en prévenir les terribles effets, en l'assujettissant
 à suivre les conducteurs de ses paratonnerres,
 qu'il a enseigné de placer au dessus des édifices.

Ce grand homme, vengeur de l'Amérique,
 voulut non-seulement voir *M. de Voltaire*, mais
 même ménager à son petit fils, encore jeune, le
 plaisir de le rappeler un jour qu'il avoit vu la
 merveille de l'Europe, & de pouvoir dire, comme
 Ovide : *Virgilium vidi*.

On a été témoin à Paris des embrassements de
 ces deux illustres vieillards dans une séance pu-
 blique de l'académie des sciences. C'étoit le génie
 embrassant la liberté.

Quelqu'un demandoit au docteur *Franklin* :
 « A quoi sert le globe acrostatique ? » Il répondit :
 « A quoi sert l'enfant qui vient de naître ».

Franklin faisoit un jour l'expérience de calmer
 les flots d'un étang avec de l'huile devant un
 homme crédule ; il y mit, par plaisanterie, un air
 de solennité. Cet homme l'aborde effrayé, & lui
 dit : Maintenant, Monsieur, dites-moi ce qu'il faut
 que je croie ! Rien, lui dit *Franklin*, que ce que
 vous voyez.

Franklin, peu de momens avant de mourir, dit
 ces paroles d'un grand sens, qu'un homme n'est
 parfaitement né qu'après sa mort.

Peu d'hommes ont été si complètement heu-
 reux ; peu d'hommes ont si bien mérité de l'être.

Nous ne pouvons mieux finir cette notice, que
 par cette courte, mais énergique oraison funèbre,
 prononcée le 12 juin à la tribune de l'assemblée
 nationale, par *M. le comte de Mirabeau*, digne
 émule de ce sublime patriote.

« *Franklin* est mort... Il est retourné au sein
 « de la divinité, le génie qui affranchit l'Amé-
 « rique, & versa sur l'Europe des torrens de lu-
 « mière !

« L'homme que deux mondes réclament, le
 « sage que l'histoire des sciences & celle des
 « empires se disputent, cet homme qui tenoit,
 « sans doute, un rang distingué dans la politique
 « & dans l'espèce humaine... il est mort !

« Assez long-temps les cabinets politiques ont
 « notifié la mort de ceux qui ne furent grands
 « que dans leurs oraisons funèbres ; assez long-
 « temps l'étiquette des cours a proclamé des
 « deuil hypocrites. Les nations ne doivent, ce
 « me semble, que porter le deuil de leurs bien-
 « faiteurs. Les représentans des nations ne doi-
 « vent recommander à leurs hommages que les
 « héros de l'humanité.

« Le congrès a ordonné, dans l'étendue des
 « quatorze cantons confédérés, deux mois de
 « deuil, & l'Amérique acquiesce, en ce moment,
 « le tribut de vénération & de reconnaissance pour
 « l'un des pères de sa constitution.

« Ne seroit-il pas digne de vous, Messieurs,
 « de vous unir à cet acte religieux, de participer,
 « en quelque sorte, à cet hommage rendu, à la
 « face de l'univers, à l'homme qui a le plus
 « contribué à assurer les droits des hommes ?
 « L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste &
 « puissant génie, qui, au profit des mortels, em-
 « brassant dans sa pensée le ciel & la terre, sut
 « dompter la foudre & les tyrans.

« La France, éclairée & libre, doit donner, du
 « moins, un témoignage de regret & de souvenir
 « à un des plus grands hommes qui aient jamais
 « servi la philosophie & la liberté.

» Je demande qu'il soit décrété, que l'assemblée nationale portera, pendant trois jours, le deuil de Franklin ».

Et, conformément au décret de l'assemblée, on a porté en France le deuil de Franklin.

On fait ce beau vers latin mis au bas du portrait de cet américain :

Eripuit cælo fulmen sceptrumque tyrannis.

FRAYEUR. Le cardinal de Retz rapporte dans ses mémoires un fait qui peut servir à confirmer ce que dit Beker dans son monde enchaîné. Ce cardinal, qui n'étoit alors qu'abbé, avoit fait la partie de passer la soirée dans la maison de l'archevêque de Paris, son oncle, à Saint Cloud, avec madame de maledoiselle de Vendôme, madame de Choisi, le vicomte de Turenne, l'évêque de Lisieux, & messieurs de Brion & Voiture. On s'amusa tant que la compagnie ne put s'en retourner que très tard à Paris. La petite pointe du jour c'étoit dans les plus grands jours d'été) commençoit à paroître, quand on fut au bas de la descente des *Bons-hommes*. Justement au picot, le carrosse arrêta tout court. « Comme j'étois, » dit l'auteur des mémoires, à l'une des portières » avec mademoiselle de Vendôme, je demandai » au cocher pourquoi il arrêtoit, & il me répon- » dit, avec une voix tremblante : Voulez vous » que je passe par-dessus tous les diables qui sont- » là devant moi ? Je mis la tête hors de la por- » tière ; & comme j'ai toujours eu la vue fort » basse, je ne vis rien. Madame de Choisi, qui » étoit à l'autre portière avec M. de Turenne, » fut la première qui aperçut du carrosse la cause » de la frayeur du cocher : je dis du carrosse, » car cinq ou six laquais, qui étoient derrière, » criaient *Jesus, Maria!* & trembloient déjà d'e- » peur. M. de Turenne se jeta en bas du carrosse » aux cris de madame de Choisi. Je crus que » c'étoit des voleurs, je sautai aussitôt hors du » carrosse ; je pris l'épée d'un laquais, je la tirai, » & j'allai joindre, de l'autre côté, M. de Tu- » renne, que je trouvai regardant fixement quelque » chose que je ne voyois point. Je lui demandai » ce qu'il regardoit, & il me répondit, en me » poussant du bras & affectant, je vous le dirai, » mais il ne faut pas épouvanter ces dames, qui, » dans la vérité, hurloient plutôt qu'elles ne » criaient. Voiture commença un *oremeu* ; ma- » dame de Choisi pouffoit des cris aigus ; mada- » moiselle de Vendôme disoit son chapelet ; ma- » dame de Vendôme vouloit se confesser à M. de » Lisieux, qui lui disoit : ma fille, n'ayez point de » peur, vous êtes en la main de Dieu. Le comte » de Brion avoit entonné bien tristement à ge- » noux, avec tous nos laquais, les litanies de la » Vierge. Tout cela se passa, comme on peut se

l'imaginer, en même-temps & en moins de rien : » M. de Turenne qui avoit une petite épée à son » côté l'avoit aussi tirée, & après avoir regardé » un peu, comme je l'ai déjà dit, il se tourna » vers moi, de l'air dont il eut demandé son » di er, & de l'air dont il eut donné une bataille, » & me dit ces paroles : Allons voir ces gens-là. » Quelles gens, lui répartis-je ? & dans la vérité » je croyois que tout le monde avoit perdu le » sens. Il me répondit, effectivement je crois que » ce pourroit bien être des diables. Comme nous » avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la » *fovanerie*, & que nous étions par conséquent » plus près du spectacle, je commençai à en- » trevoir quelque chose ; & ce qui m'en parut, » fut une longue procession de fantômes noirs, » qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle » n'en avoit donnée à M. de Turenne, mais qui » par la réflexion que j'eus, que j'avois long-temps » cherché des esprits, & qu'apparemment j'en » trouvois en ce lieu, me fit faire un mouvement » plus vif que ses manières ne lui permettoient » de faire. Je fis deux ou trois sauts vers la pro- » cession. Les gens du carrosse qui croyoient que » nous étions aux mains avec tous les diables, firent » un grand cri, & ce ne furent pourtant pas eux » qui eurent le plus de peur. Les pauvres Au- » gustins réformés & déchauffés, que l'on appelle » Capucins noirs, qui étoient nos diables d'imagi- » nation, voyant venir à eux deux hommes qui » avoient l'épée à la main, l'eurent très-grande, » & l'un d'eux se détachant de la troupe, nous » cria : Messieurs, nous sommes de pauvres reli- » gieux, qui ne faisons de mal à personne, & » qui venons nous rafraîchir un peu dans la ri- » vière pour notre santé. Nous retroussâmes au » carrosse, M. de Turenne & moi, avec des » éclats de rire qu'on peut imaginer, & nous » fîmes, lui & moi dans le moment même, deux » réflexions, que nous nous communiquâmes dès » le lendemain matin. Il me jura que la première » apparition de ces fantômes imaginaires lui avoit » donné de la joie, quoiqu'il eût toujours cru » auparavant qu'il auroit peur s'il voyoit jamais » quelque chose d'extraordinaire ; & je lui avouai » que la première vue m'avoit ému, quoique » j'eusse souhaité toute ma vie de voir des esprits. » La seconde observation que nous fîmes, fut » que tout ce que nous lisions dans la vie de la » plupart des hommes est faux. M. de Turenne » me jura qu'il n'avoit pas senti la moindre émo- » tion, & il convint que j'avois eu sujet de croire » par son regard fixe & son mouvement si lent, » qu'il en avoit eu beaucoup. Je lui confessai que » j'en avois eu d'abord, & il me protesta qu'il » auroit juré son salut, que je n'avois eu que du » courage & de la gaieté. Qui peut donc croire » la vérité, que ceux qui l'ont sentie ? Le pré- » sident de Thou a raison de dire, qu'il n'y a » de véritables histoires que celles qui ont été

écrites par des hommes assez sincères pour parler véritablement d'eux-mêmes. *Mém. du cardinal de Retz.*

La frayeur, comme dit Beker dans son monde enchanté, prive un homme de son jugement, & lui ôte l'usage de ses sens; en sorte qu'il croit voir & entendre des choses qui n'existent que dans son imagination troublée. Cet auteur rapporte à ce sujet l'anecdote suivante : Un chaudronnier de Baile avoit été condamné, pour ses maléfices, à être pendu; ce qui fut exécuté. On transporta le corps au gibet public, qui n'étoit pas éloigné de la ville. Quelques jours après cette exécution, un marchand s'étoit hâté de nuit d'aller au marché qui se tenoit dans la ville. Comme il se doutoit bien que les portes ne s'ouvriroient pas de si tôt, il se reposa sous un arbre proche ce gibet. Deux heures après d'autres hommes allant aussi au marché, & étant proches du gibet où étoit le pendu, lui demandèrent, par gaufferie, s'il vouloit venir au marché avec eux; le marchand, couché sous l'arbre, étoit que c'est à lui qu'on adresse la parole, & dit à ces passans : Attendez-moi, je m'en vais avec vous. Ceux-ci, s'imaginant que c'est le pendu qui leur parle, en font si épouvantés, qu'ils prennent la fuite de toute leur force. Il n'en faut peut-être pas davantage pour persuader à bien du monde, qu'il étoit fait un miracle.

Le premier qui peignit en huile fut Jean Bellin, fameux peintre de Venise au XV^e siècle; il étoit fils de Jacques Bellin, qui fit plusieurs beaux tableaux pour le grand seigneur, entre autres une décollation de Saint Jean-Baptiste. Mahomet admira la disposition & le coloris de ce dernier ouvrage; mais il trouva que le cou étoit trop long & trop large; & pour prouver la réalité de ce défaut, il appella un esclave, & lui fit couper la tête en présence de Bellin, auquel il fit remarquer que le cou séparé de la tête se rétrécissoit extrêmement. Bellin fut saisi d'une frayeur mortelle à la vue d'un tel objet, & n'eut pas un moment de repos qu'il n'eût obtenu son congé. Le grand seigneur lui fit de riches présens, lui mit lui-même une chaîne d'or de grand prix au cou, & le renvoya à Venise avec des lettres de recommandation pour la république qui lui fit une pension.

Un homme connu dans les meilleures sociétés de Paris, par l'agrément de son esprit, racontoit de la sorte une étrange frayeur dont il fut, disoit-il, tout-à-coup saisi : « Il y a quelques jours, Messieurs, qu'étant dans mon lit, occupé de rêveries dont il est inutile de vous entretenir, j'entendis ouvrir la porte de mon appartement & je vis entrer un inconnu qui portoit une grande figure blanche, un air embarrassé & des

soutiers poudreux, enfin une de ces mines de mauvais augure qu'on n'aime nullement à voir. Il m'appela familièrement par mon nom; & me dit de me lever promptement. Je pris ma robe de chambre en tremblant, & sans prévoir quels pouvoient être ses dessein. Il s'approcha de moi & m'obligea, par ses gestes pressans, à me mettre sur un siège auprès de ma fenêtre. Dès que je fus assis, je sentis qu'il me faisoit brutalement par le cou, & il me le fera fortement avec une espèce de hausse-col. Un instant après il me couvrit la joue avec sa main gauche, d'un boulet capable de me briser les dents. Une sueur abondante se répandit sur tout mon visage; je sentis les jointures en tomber de tous les côtés. Cet accident me faisoit au point que j'en perdis la respiration, & j'étois couvert d'écume, sans pouvoir proférer une seule parole; l'inconnu m'avoit défendu, avec menaces, de parler ou de crier. Au bout de quelques instans, je le vis se saisir d'une main blanche, dont la lame étoit très-reluisante, il me la porta sur la gorge, en sorte que je n'étois qu'à un demi-doigt de la mort. Je sentis couler mon sang, & en bon chrétien, je recommandai tout bas mon âme à Dieu. Ma frayeur fit apparemment impression sur ce mortel phlegmatique; il prit de l'eau & du vinaigre, dont il m'arrosa le visage; la confusion que je sentis, me fit ouvrir les yeux; alors mon homme me saisoit par les cheveux & il me lia. Je le vis ensuite s'emparer d'une autre arme, dont je crus qu'il vouloit me brûler la cervelle; mais le feu ne fit que m'effleurer les oreilles. Il m'avoit empaqueté les mains sous une espèce de linceul pour que je ne pusse pas les remuer. Voyant que je respirois toujours il m'arracha bien des cheveux, & parut vouloir m'étouffer dans un tourbillon de poussière. J'avois déjà fermé la paupière; mais pour conformer son ouvrage il prit de nouvelles armes qui lui ressoient encore, & qu'il tira de sa poche: c'étoit le ciseau de la parque, avec lequel il essaya, mais en vain, de couper le fil de mes jours. J'étois tout tremblant & immobile d'effroi, comme un homme qui n'attend que sa dernière heure. Mon bourreau apperçut ma bourse qui étoit sur ma commode, il s'en saisit & me reprit au collet & par les cheveux. A ce dernier trait j'ouvris les yeux pour la seconde fois, je m'armai de courage, m'emparai brusquement d'un couteau que je trouvais sous ma main. Cet acte de vigueur fit disparaître mon aventurier.

Je m'essuyai le visage devant un miroir, & lorsque je fus de sang froid j'em'aperçus que ma barbe étoit faite & que mes cheveux étoient frisés, poudrés & accommodés; je reconnus alors que l'illusion que je m'étois faite n'avoit été occasionnée que par un nouveau garçon perruquier que son

« maître m'avait envoyé ; je fus très-satisfait d'en être quitte pour la peur, & je partis en riant pour aller à la campagne ».

FRÉDÉRIC II. (Charles) Roi de Prusse, mort le 17 août 1786.

Nous ne rapporterons ici que quelques traits caractéristiques de ce prince, dont l'histoire & la renommée ont d'ailleurs pris soin de vouer à l'immortalité le génie, la gloire & les actions.

La mort du dernier empereur de la maison d'Autriche, Charles VI, met les armes à la main du jeune roi de Prusse. Le marquis de Beauvau, envoyé, par Louis XV, à Berlin pour complimenter le nouveau monarque sur son avènement au trône, ne fait, quand il voit les premiers mouvements des troupes, si elles sont destinées contre la France ou contre l'Autriche. Frédéric le tire de doute en disant : *je vais, je crois, jouer votre jeu ; si les armées viennent, nous partagerons*. Il marche tout de suite en Silésie, au mois de décembre. On veut mettre sur ses drapeaux cette devise : *pro deo & patria* ; il efface *pro deo*, disant qu'il ne faut pas mêler le nom de dieu dans les querelles des hommes, & qu'il s'agit d'une province & non de la religion.

Frédéric passant dans sa grande salle à fanchouet, avec un de ses généraux « général, lui dit le roi de Prusse, vous dinerez ici dans deux jours, avec trois cents chambellans. — Sire, je ne croyais pas que vous en eussiez autant. — Je ne parle pas de ces espèces qui portent la clef d'or, mais de ces braves chambellans qui m'ouvriront les portes de la Silésie.

Le roi de Prusse voyant les préparatifs de guerre de l'empereur & du Turc, donna les ordres les plus précis pour que les places de la Silésie, frontières de la Hongrie fussent bien approvisionnées de munition de guerre & de bouche. On lui demanda les motifs de ces préparatifs. « Pour avoir la paix, répondit ce grand prince, il faut se tenir en état de faire la guerre ; je ne demande rien, & je ne prétends à rien, mais je veux empêcher les autres de trop avoir ».

Le plus beau songe que puisse faire un souverain, a dit le roi de Prusse, est de rêver qu'il est roi de France.

Frédéric le grand, roi de Prusse, écrivit un jour au célèbre Rollin : « des hommes tels que vous marchent à côté des rois ».

Frédéric soupant avec des gens de lettres leur demanda l'un après l'autre, si vous étiez roi de Prusse que feriez-vous ? Chacun s'efforça de faire

une réponse flatteuse. Le tour du marquis d'Angers était venu, il répondit : *ma foi, je vendrais le royaume de Prusse pour acheter une province de France*.

Pour donner plus de liberté à la joie & aux saillies, Frédéric avait exigé qu'on oubliât absolument son pouvoir & son trône ; & il avait mérité, en effet, qu'on ne vit plus en lui qu'un homme plein d'esprit & de grâces, qu'un convive charmant. Mais un français passa peut-être un peu la mesure que cette liberté devait avoir, & tout le monde apperçut de l'altération dans les traits du monarque : « paix, dit Voltaire, parlons plus bas, je crains que le roi ne nous ait entendus ».

À la bataille de Rothbar, Frédéric vit un grenadier français qui se défendait en désespéré contre un hussard prussien ; & lui malgré l'espoir qu'il avait d'être secouru refusa de se rendre & prétendit la mort. Le roi s'approche des combattants & dit au français : brave grenadier, es-tu invincible ? Oui, sire, répondit le français, si vous me commandez.

Frédéric aimait beaucoup les enfans, & permettait que les fils du prince royal, actuellement régnant, entraissent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travaillait dans son cabinet, l'aîné de ces princes jouait au volant autour de lui. Le volant tomba sur la table du roi, qui le prit, le jeta à l'enfant, & continua d'écrire. Le petit prince continua son jeu, & le volant tombe encore sur la table ; le roi le rejette encore, regarde d'un air sévère le petit joueur, qui promet que cela n'arrivera plus. Enfin, pour la troisième fois, le volant vient tomber jusques sur le papier sur lequel Frédéric écrivait ; alors le roi prit le volant & le mit dans sa poche. Le petit prince demande humblement pardon, & prie qu'on lui rende son volant. Le roi le refuse : il le redouble ses prières ; on ne les écoute point. Enfin, las de prier, le petit prince s'avance fièrement vers le roi, met les deux poings sur ses côtés, & dit d'un air menaçant : *Je demande à votre majesté si elle veut me rendre mon volant, oui, ou non ?* Le roi se mit à rire, & tirant le volant de sa poche, il le lui rendit, en disant : *Tu es un brave gargon, ils ne se représentent pas la Silésie*.

Un français nouvellement venu de Paris, pour être lecteur de Frédéric, parut surpris de voir, dans les appartemens de ce prince, plusieurs portraits de l'empereur Joseph II. Le roi s'apercevant de son étonnement, dit : *C'est un jeune homme qu'il ne faut pas perdre de vue*.

Quelqu'un dit un jour à Frédéric qu'un homme le haïssait mortellement, & qu'il ne cessait de dire du mal de lui : *Est-il deux cents mille hommes, répondit*

répondit le roi, sans cela, que voulez-vous que je lui fasse ?

On lui adressa un jour un manuscrit qui étoit fort injurieux contre lui, *Frédéric* envoya chercher un libraire, & lui donna cette satire, en disant : Prends ce libelle & imprime-le ; il y a un bon coup à faire.

Un jour le roi vit de sa fenêtre une quantité de monde qui lisoit une affiche ; va voir ce que c'est, dit-il à un de ses pages : on vient lui dire que c'étoit un écrit satyrique contre sa personne : Il est trop haut, dit ce prince ; va le détacher, & mets-le plus bas, afin qu'ils le lisent mieux.

Un jour *Frédéric* passant à Potsdam devant la porte d'un bûcher, le voit disputer avec un paysan, il demande ce que c'est ? On lui dit que le bûcherier veut payer en six *senins* (monnaie de mauvais aloi) du bled qu'il a acheté du paysan, & que ce dernier refuse de prendre ces six *senins*. *Frédéric* s'avance, & dit au paysan : pourquoi ne veux-tu pas prendre cette monnaie ? Le paysan regarde le roi, & lui répond avec humeur : les prends-tu, toi ? Le roi qui les faisoit refuser dans ses caisses, sentit son tort, ne répondit pas un mot & passa son chemin.

A la fin d'une bataille sanglante, *Frédéric* demandoit à ses officiers qui, à leur gré, s'étoient montré le plus brave dans cette journée : Votre majesté, sire, répondit-on généralement. Vous vous trompez, répliqua le roi : « C'est un sifre » auprès duquel j'ai bien passé vingt fois pendant le combat, & qui, depuis la première charge » jusqu'à la dernière, n'a cessé de souffler dans son *turlututu* ».

Un caporal des gardes-du-corps, qui passoit pour avoir beaucoup de vanité, mais qui avoit aussi beaucoup de bravoure, portoit une chaîne, à laquelle, faite de montre, il avoit attaché une balle de mousquet : le roi, voulant un jour le plaisanter, lui dit, « à propos, caporal, il faut » que tu sois bien économe pour avoir pu acheter » une montre ; dis-moi urpeu l'heure qu'il est » ? Le caporal tire aussitôt sa balle de son gousset, en disant : — sire, voilà une montre qui m'avertit, » à chaque instant, qu'il faut que je meure pour » votre majesté. Tiens, mon aïe, lui dit le roi attendri, prends aussi cette montre, afin que tu puisses voir l'heure où tu mourras pour moi, & il lui donna sa montre qui étoit garnie de brillans.

Lorsqu'on publia le sexe du chevalier d'Éon, le roi dit en riant à l'envoyé de France : Voilà ce qui arrive avec vous autres François ; on croit avoir affaire à un homme, & il se trouve à la fin qu'il est une femme.

Encyclopædiana

Dans la première guerre de Silésie, *Frédéric* voulant faire, pendant la nuit, quelque changement dans le camp, défendit, sous peine de la vie, de garder, à une certaine heure, du feu ou de la lumière dans les tentes. Il fit lui-même la ronde. En passant devant la tente du capitaine de Zieten, il y aperçut de la lumière. Il entre, & trouve le capitaine occupé à cacher une lettre. Il venoit d'écrire à sa femme qu'il aimoit tendrement. Que faites-vous là, lui dit le roi ; ne savez-vous pas l'ordre ? Zieten le jette à ses genoux, & demande grâce ; mais il ne peut ni ne veut nier sa faute. « Allez-vous, lui dit le roi, » & ajoutez à votre lettre quelques mots que je » vais vous dicter ». L'officier obéit, & le roi dit : Demain je périrai sur un échafaud. Zieten écrivit, & le lendemain il fut exécuté.

A la journée de Molwitz, le roi qui, au commencement, croyoit la bataille perdue, s'étoit sauvé jusqu'à Oppeln. Un hoflard autrichien le poursuivit & étoit près de l'atteindre, lorsque tout-à-coup *Frédéric* tourne son cheyal, laisse approcher le hoflard, & lui dit : Laisse-moi hoflard, je t'en tiendrai compte. Le hoflard, reconnaissant le roi, d'après des portraits, est saisi de respect & de surprise, il laisse tomber son sabre, & répond : *Tape ; après la guerre. — A revoir*, dit le roi. Ce hoflard fut dans la suite lieutenant-général au service de Prusse, chef d'un régiment de hoflards, & chevalier du grand ordre du roi de Prusse. Il se nomme Paul Wernert.

Une chanteuse italienne que le roi aimoit beaucoup, prit la fuite. *Frédéric* fit courir après elle ; on la joignit sur les frontières du Tyrol : les hoflards la ramenèrent à Potsdam. On la conduisit dans la chambre du roi, qui lui dit : *Madame, pourquoi m'avez-vous quitté ? La pauvre femme, à demi-morte de frayeur, ne put répondre une seule parole, & se jeta aux genoux du roi : Ne craignez rien, lui dit Frédéric ; je voulois seulement vous dire adieu. Maintenant vous pouvez aller où vous voudrez.*

FRIPON. Un italien, qui étoit venu il y a quelques années à Paris, avoit imaginé une rubrique fort simple, dont cependant on ne s'aperçut que quand il eut fait bien des dupes. Cet italien avoit une tabatière d'or unie sur les bords. Lorsqu'il étoit au jeu, & qu'il se présentoit quelque coup décisif, il prenoit une prise, & posoit sa boîte assez négligemment sur la table ; le moindre reflet de la tabatière lui suffisoit pour connoître les cartes qu'il distribuoit ; & il jouoit par ce moyen à coup sûr. Toutes ces petites ruses sont le secret des sifpons, & ne peuvent, par conséquent, être trop divulguées.

Un jour que le comte de Soissons étoit au jeu, il aperçut derrière sa chaise, dans une

N n n

glace, un homme dont la mine ne lui disoit rien de bon. Cette défiance le rendit attentif. Effectivement, peu de temps après, il sentit couper le cordon de son chapeau ; il seignit de ne s'être aperçu de rien ; & prétextant quelques besoins, il se tourne vers le filou, & le prie de vouloir bien tenir son jeu ; ce que celui-ci ne put refuser. Le comte descend à la cuisine & se fait donner le cracha-lard le mieux assés qu'on peut trouver ; il le cracha sous son habit, & rentra dans la salle. Le filou, impatient de se suivre, se lève pour rendre le jeu qu'il tenait ; mais le prince lui fait signe de continuer. En même-temps, il s'approche le plus doucement qu'il peut de ce filou, se saisit d'une de ses oreilles, qu'il coupe, & la tenant à sa main : « Monheur, lui dit-il, quand vous me rendez mon cordon, je vous rendrai votre oreille ».

On rapporte que François I étant dans sa chapelle avec plusieurs seigneurs, pour entendre la messe, un filou, fort bien habillé, se mit derrière le cardinal de Lorraine, & lui escamota sa bourse, mais n'ayant pu le faire sans que le roi s'en aperçût, il se signa du doigt de ne rien dire. Le roi le laissa tranquille, & demanda après au cardinal ce qu'il avoit fait de sa bourse. Celui-ci ne la trouvant point, parut fort inquiet, & donna une scène au roi, qui, après avoir bien ri, voulut qu'on rendit ce qui avoit été pris. Mais l'auteur du vol ne put pas, & le roi s'aperçut, un peu tard, qu'il avoit été joué.

FRUGALITÉ. C'est par la *frugalité* & par l'éloignement du luxe que la république de Hollande s'est accrue & s'est rendue puissante. Le chevalier Temple dit dans ses remarques sur la Hollande, que de son temps un bourgmestre d'Amsterdam invita à un festin trente-six magistrats de la ville avec leurs femmes & leurs enfants. Le premier service n'étoit que de boire, de *stockfish* & de harengs. Quand on le leva, les convives trouvèrent, sous la première nape, un billet qui marquoit que c'étoit en usant de ces mets que leurs pères s'étoient enrichis. Le second service étoit de viandes grasses ; & lorsqu'il fut levé, on trouva un autre billet qui marquoit que c'étoit par cette sorte de nourriture que leurs ancêtres avoient pu conserver ce qu'ils avoient acquis. Enfin, le troisième service fut très délicat, ce n'étoient que volailles, gibier & ragoûts recherchés ; mais voici un billet bien différent ; on y lisoit que cette nouvelle nourriture, introduite depuis peu dans la république, ruineroit infailliblement la santé & la fortune des particuliers.

Ce fut la *frugalité* qui dicta la réponse que fit au ministre Walpole un seigneur anglois, distingué par son mérite. Ce ministre vouloit le détacher du parti du parlement. Il va le trouver. Il lui dit qu'il

vient de la part du roi pour l'assurer de sa protection, & lui marquer le déplaisir que sa majesté avoit de n'avoir encore rien fait pour lui. Il lui offre en même-temps un emploi considérable. « Milord, lui répliqua le seigneur anglois, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous ». On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit diné. Se tournant alors vers M. Walpole : « Milord, ajouta-t-il, pensez vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse élever à la dignité de ministre ? Dites au roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire ».

Lorsqu'un trompette annonça au gouverneur de Gibraltar l'arrivée au camp du comte d'Artois & du duc de Bourbon, M. Elliot répondit : « Je vois avec plaisir deux princes de la maison de Bourbon aux pieds de mes murs, & je râchai de ne me pas rendre indigne de l'honneur que je reçois en les voyant venir faire leurs premières armes contre moi ». Le gouverneur remercia aussi M. le duc de Caillon, qui avoit envoyé toutes sortes de rafraîchissements ; mais il le fit supplier de suspendre dorénavant de pareils envois. « Je ne m'en pas, dit-il, de légumes ni d'autres provisions fraîches ; d'ailleurs, je suis décidé de partager avec mes braves soldats leur abondance, & à souffrir leur disette ».

FUNÉRAILLES. Les tartares faisoient autrefois des cérémonies singulières à l'égard de leurs rois. Quand ils étoient morts, on les ouvroit aussitôt pour en tirer les entrailles qui auroient pu corrompre le corps ; & après l'avoir bien lavé, on l'enfermoit par dedans & par dehors, ensuite on le remplissoit de thim & de quelques grâces broyées, & on le recevoit le plus proprement qu'il étoit possible. On mettoit ce corps nu sur un chariot, qui le portoit non-seulement dans toutes les provinces, mais chez toutes les nations en qui avoit subjuguées. Quand il arrivoit à une frontière, ceux qui l'avoient conduit le retournent, & les autres le recevoient, se le donnant ainsi les uns aux autres, jusqu'à ce qu'il eût fait le tour d'un royaume. Il étoit permis à chaque province de lui faire quelques outrages, pour se venger des insultes qu'il avoit reçues. De sorte que que d'un ins lui coupoient les oreilles, les autres les chaviraient, les autres le nez, les autres lui donnoient des coups sur le front, les autres lui faisoient de grandes balafres sur les bras, & les autres lui perçoient les mains à coup de flèches, chacun avertissant la partie dont il avoit reçu quelque dommage. Par exemple, ceux qui n'avoient jamais pu avoir audience, maltraitoient les oreilles ; qui leur avoient été fermées. Ceux qui étoient indignes contre les débauches, s'en prenoient aux cheveux, qui étoient sa principale beauté, & lui faisoient mille

hnées, après l'avoir rasé pour le rendre laid & ridicule. Ceux qui se plaignoient de sa trop grande délicatesse, lui déchiroient le nez, croyant qu'il n'étoit devenu efféminé que parce qu'il avoit trop aimé les parfums. Ceux qui se plaignoient de son gouvernement, lui bûtoient le front, d'où étoient sorties toutes les ordonnances tyranniques. Ceux qui en avoient reçu quelque violence, regardant ses bras comme les instrumens de sa force & de leur malheur, les mettoient en pièces, par divers coups qu'ils leur portèrent. Ceux qui l'estimoient avare, ou pour les impôts qu'il avoit exigés, ou pour n'avoir jamais vu des marques de sa libéralité, lui ouvraient les maïs, qu'il avoit trop resserrés. Enfin, après que tous les peuples s'étoient ainsi fatigués, chacun le punissant à sa manière, & selon les torts qu'il croyoit en avoir reçus, on le ramenoit au lieu où il étoit mort; & là, lui ayant dressé un grand bûcher, on brûloit avec lui la plus belle de ses maîtresses, son échançon, son écuyer, & un pâtre avec quelques chevaux. Outre cela on étrangloit cinquante de ses autres serviteurs pendant que son corps brûloit, & on les enterrait auprès du tombeau où les cendres étoient temsées. Quand personne ne se plaignoit du souverain qui venoit de mourir, on ne prenoit pas le soin de l'embaumer, parce qu'il n'étoit pas nécessaire de conserver son corps pour lui faire faire le tour du royaume. On dressoit son sépulcre au milieu d'une vaste campagne; on l'élevoit sur de gros pieux fort hauts, entrelacés les uns dans les autres, faisant comme une espèce de grand échafaud. Ce sépulcre étoit une bierre fort ample, parce qu'outre le corps du roi, il falloit qu'il y eût de la place pour les officiers dont il a été parlé, & qu'on jettoit de sans à mesure qu'on les étrangloit. On y mettoit encore plusieurs ornemens, & quantité de vases d'or, couvrant le tout d'un grand tapis, & mettant sur le tapis beaucoup de terre de la hauteur de trois pieds. Au bout de l'an, on s'assembloit autour du sépulcre; on étrangloit cinquante pages du feu roi & autant de chevaux, dont on viduoit les corps, qu'on remplissoit ensuite de paille; on mettoit les corps des chevaux sur des espèces de cerceaux, comme s'ils eussent galopés, & on s'ichoit dessus le corps des pages.

Les siamois rendent un culte religieux à plusieurs sortes d'îdoles, & principalement aux quatre éléments, & ils recommandent ordinairement qu'on les coraigne, après leur mort, à celui des éléments pour lequel ils ont eu le plus de dévotion. Ceux qui ont particulièrement adoré la terre se font enterrer; ceux qui ont servi le feu, ordonnent qu'ils soient brûlés. On jette dans l'eau ceux qui en ont reconnu la divinité; & ceux qui ont adoré l'air, sont pendus pour être mangés par les oiseaux. Chez les mêmes peuples on brûle les femmes avec les corps morts de leurs maris; & lorsque le roi est mort, non-seulement toutes ses femmes, mais

aussi plusieurs seigneurs se jettent volontairement sur le bûcher où il est brûlé.

À Panuco, dans l'Amérique, les médecins étoient autrefois regardés comme de petites divinités, à cause qu'ils procuroient la santé, qui est le bien le plus précieux de la vie. Pour les honorer davantage quand ils mouraient, on ne les enterrait pas comme les autres, mais on les brûloit avec une réjouissance publique, les hommes & les femmes péle mêle, chantant & dansant autour du bûcher. Quand les os étoient réduits en cendre, chacun tâchoit d'emporter de cette poudie dans sa maison, & on la buvoit ensuite avec du vin, comme un préservatif contre toute sorte de maux. Selon les loix du pays cette poudie appartenait à la femme du défunt & à ses plus proches parens, afin qu'en buvant ses cendres ils pussent conserver dans leur famille sa science & son mérite; mais ordinairement ils avoient bien de la peine à se défendre de la foule, sur-tout quand le médecin avoit été en grande réputation.

Les peuples de l'Abassie dans la Georgie, n'enterront ni ne brûlent leurs morts; ils les mettent dans des troncs d'arbres creux, qu'ils attachent avec des saumens de vigne aux plus hautes branches de quelque grand arbre; ils y suspendent aussi les armes & les habits du défunt, & afin qu'il puisse avoir son cheval en l'autre monde, ils le font courir à toute bride autour de l'arbre, jusqu'à ce que l'extrême fatigue l'ait fait crever.

Les Gaures, peuples de l'Asie, lient leurs morts debout à des piliers hauts de sept à huit pieds, le visage tourné à l'orient, & font leurs prières devant jusqu'à ce que les corbeaux viennent. Si un de ces corbeaux se jette sur l'œil droit du défunt, ils le croient bienheureux; mais si c'est sur l'œil gauche, ils prennent cela pour un mauvais présage.

Hérodote, Strabon & Mélo nous apprennent que plusieurs peuples de l'Asie eussent cru se rendre coupables d'une grande impiété, s'ils eussent laissé pourrir les corps dans un sépulcre & manger aux vers; c'est pourquoi aussitôt que quelqu'un étoit expiré parmi eux, ils les mettoient en pièces, & l'ayant mêlé avec les viandes ordinaires de mouton & de bœuf, ils le mangeoient en grande dévotion; c'étoit même un sujet de réjouissance dans la parenté. Ils s'invitoient à ces sortes de festins en grande cérémonie, & s'entreproient de venir manger le corps d'un tel, comme on prie chez nous de se trouver à l'enterrement de quelque parent ou ami qui vient de mourir.

Après la mort d'Attila, arrivée en 453, son corps entouré de magnifiques tentes de soies, fut

posé au milieu d'une campagne où les Huns solennisaient les *funérailles* par des courses de chevaux, & par des chants rudes & lugubres, qui furent suivis par divers festins ; après quoi le cercueil, dont la première couverture étoit d'or massif, la deuxième d'argent & l'autre de fer, fut mis en terre ; on enlevait avec le corps toutes les dépouilles de ses ennemis, des harnois tous garnis d'or & de pierres, des étoffes riches, & tout ce qu'il avoit enlevé de plus précieux dans le palais des rois, qu'il avoit pillés. Pour ne pas laisser ces trésors en proie, & pour empêcher qu'on ne les volât, les Huns tuèrent généralement tous ceux qui avoient aidé à l'inhumer.

Les *funérailles* des Moscovites se font avec beaucoup de cérémonie. Avant que de les mettre dans la fosse, le prêtre leur met entre les doigts un billet pour leur servir de passe-port en l'autre monde, il est conçu en ces termes : « je soussigné, » évêque ou prêtre de N. reconnois & certifie » par ces présentes, que N. porteur desdites » lettres a toujours vécu parmi nous comme bon » chrétien, faisant profession de la religion » grecque ; & quoiqu'il ait quelquefois péché, » il s'en est confessé, en a reçu l'absolution & » la communion en rémission de ses péchés. Il a » honoré Dieu & ses saints ; il a jeûné & prié » aux heures & temps ordonnés par l'église ; il » s'est fort bien gouverné avec moi qui suis son » confesseur, en sorte que je n'ai point fait diffi- » culté de l'absoudre de ses péchés, & n'ai pas » sujet de me plaindre de lui. En foi de quoi nous » lui avons délivré le présent certificat, afin que » Saint-Pierre en le voyant lui ouvre la porte à la » joie éternelle ».

Quand on enterre les Caffres, peuples de l'Afrique méridionale, tous les plus proches parents du défunt se coupent le petit doigt de la main gauche, & le jettent dans la fosse auprès du mort.

Lorsqu'un Brachmane meurt dans les Indes, tous ses amis s'assemblent, font un festin, & ensuite vont faire un trou en terre, où ils mettent beaucoup de bois ; si c'est un des plus considérables, on jette des aromates avec beaucoup d'huile, & on met le mort dessus ; alors la femme vient accompagnée de plusieurs joueurs d'instruments, & de ses plus proches parents. Ils chantent tous les louanges du défunt, & les parents & amis encouragent la femme à suivre fidèlement son mari, pour aller vivre avec lui dans l'autre monde. Après cela elle ôte ses bijoux, les distribue à ses parents, & saute dans le feu d'un air gai & en riant. Aussitôt les assistants jettent sur elle du bois & de l'huile, & la font étouffer le plus vite qu'il se peut. Si elle trouve quelque femme qui refuse de subir ce genre de mort, on lui

coupe les cheveux, il ne lui est plus permis de porter des bijoux, & elle vit séparée & méprisée de tout le monde. (*Voy. Hall.*)

Un des capitouls de Toulouse voulut un jour être lui-même témoin de la cérémonie de ses propres *funérailles*. Toute la ville fut priée d'assister au convoi. Pour lui il se fit mettre dans un cercueil dans l'équipage mortuaire, & on le porta à l'église avec tout l'appareil d'une pompe funèbre. Le service fut fait, & la messe célébrée avec des cérémonies accoutumées. Le capitoul posé dans sa bière, & connaissant très-bien le mort, fut en censé à la manière ordinaire, & au lieu de le porter en terre on le plaça derrière l'autel, d'où il se retira un moment après, & alla régaler magnifiquement tous ceux qui avoient assisté à son enterrement. L'archevêque fit assembler un concile pour prononcer sur cette action. Les uns prétendirent que c'étoit un action pieuse & salutaire, parce qu'elle excitoit vivement la pensée de la mort. D'autres la condamnoient comme une superstition qui tendoit à rendre les cérémonies funèbres le jouet des particuliers. Le concile, après trois séances, décida contre les premiers.

FURETIERE. (Antoine) Mort en 1688 à 68 ans. Il eut de grands débats avec l'académie françoise au sujet de son dictionnaire, & il composa des *factums* où il peint assez bien ce qui se passe d'ordinaire dans une assemblée de gens qui ont des prétentions à l'esprit.

« Celui qui crie le plus haut, dit-il, est celui » qui a raison ; chacun fait une longue harangue » sur une bagatelle ; le second répète comme un » écho ce que le premier a dit ; & le plus sou- » vent ils parlent trois ou quatre ensemble. Quand » un bureau est composé de cinq à six personnes, » il y en a un qui lit, un qui opine, deux qui » causent, un qui dort, & un qui s'amuse à lire » quelques papiers qui sont sur la table. Quand » la parole vient au second, il faut lui relire l'ar- » ticle, à cause de sa distraction dans la pre- » mière lecture. Voilà le moyen d'avancer l'ou- » vrage. Il ne se passe point deux lignes qu'on » ne fasse de longues digressions, que chacun ne » débite un conte plaisant, ou quelque nouvelle, » qu'on ne parle des affaires d'état & de réformer » le gouvernement ».

Benferade étant à l'académie, y prit la place de *Furetiere*, qu'il n'aimoit pas, & dit, en s'y mettant : « Voici une place où je vais dire bien » des sottises ». Courage, lui répondit *Furetiere*, vous avez fort bien commencé.

A la mort de *Furetiere*, il fut délibéré à l'académie françoise, si l'on feroit un service au défunt selon l'usage pratiqué depuis son établissement.

Boileau y alla exprès le jour que la chose devoit être décidée : mais voyant que le gros de l'académie prenoit parti pour la négative, lui seul osa parler ainsi à cette compagnie : « Messieurs, il y a trois choses à considérer ici, *Dieu*, le *public* & l'*académie*. A l'égard de *Dieu*, il vous saura sans doute très-bon gré de lui sacrifier votre ressentiment & de lui offrir des prières pour un mort, qui en auroit besoin plus qu'un autre, quand il ne seroit coupable que de l'animosité qu'il a montrée contre vous devant le public, il vous fera très glorieux de ne pas poursuivre votre ennemi par-delà le tombeau ; & pour ce qui regarde l'académie, sa modération sera très-estimable, quand elle répondra à des injures par des prières ».

FUZELIER, (Louis) mort en 1752.

Fuzelier, auteur de *Momus fabuliste*, avoit toujours souhaité de mourir subitement. Il étoit petit, replet, & avoit le col court, cela s'accommodoit assez bien avec ses desirs.

Notre poète se servoit ordinairement d'une brouette, & il appelloit l'homme qui la tiroit son *cheval baptisé*. Souvent il lui disoit : « Mon ami, quand tu me trouveras étendu sur le carreau de ma chambre, c'est que je serai occupé à travailler à quelque chose de sérieux, il ne faudra point m'importuner ». Un jour ce pauvre homme alla chez *Fuzelier*, le vit effectivement le nez contre terre : « Notre maître, dit-il aux voisins, travaille sérieusement ». *Fuzelier* étoit mort.



GAIETÉ. Il y a la *gaieté* de l'esprit, la *gaieté* de l'ame, la *gaieté* de l'imagination. La première est pour les autres; la seconde est pour soi; la dernière est pour les livres.

La *gaieté* des sots attriste les gens d'esprit.

Le fameux Addison appelle les françois une nation comique, parce qu'elle est naturellement gaie & portée à rire. A mon avis, la philosophie de cet auteur est en défaut. Tout ce qui peut contribuer à la douceur de la société & au bonheur de la vie, est à l'abri du reproche. Platon veut qu'on ne néglige rien pour tourner le bon temps en habitude, dans les enfans, ce sentiment à la joie.

Sénèque regarde la *gaieté* comme le premier bien. Lycurge éleva dans Lacédémone une statue au rire, si nécessaire, disoit-il, pour adoucir le travail, les amertumes de la vie, & la dureté des règles qu'il prescrivait. Au reste, il est certain que la *gaieté* peut être la compagne de toutes les vertus, & qu'il y a des vices avec lesquels elle est incompatible.

Addison prétend que la joie est un des plus grands obstacles à la sagesse des femmes; & moi je soutiens que les personnes naturellement gaies, sont trop aisément distraites par les différens objets, pour se livrer aux excès qui accompagnent d'ordinaire les foiblesses de l'amour.

Monsieur Hobbes, philosophe anglois, veut que le rire ne vienne que de notre orgueil; c'est un paradoxe. Monsieur Hobbes pensoit si mal de la nature humaine, qu'il supposoit tous les hommes nés méchans. Les gens fiers rient peu; la gravité est la compagne de l'orgueil: un homme n'est pas vain, parce qu'il tit des singeries d'un chat. Si monsieur Hobbes eût distingué le rire qui naît de la joie, & le ricanement malin qu'inspire la raillerie, nous serions d'accord. Le premier a sa source dans le cœur; le second est l'effet d'une réflexion maligne. Lorsqu'on voit en même temps un anglois & un françois, on peut dire que l'un cherche la joie & l'autre l'éprouve. Au reste, dit le prophète roi: « Le rire du sage se voit & ne s'entend pas ».

On doit avouer que la raillerie ne paroît pas plus naturelle aux anglois que le rire, & peu se la permettent ou la traitent d'affez mauvaise grace. « Les anglois, dit l'évêque de Sprat, plaisaient rarement, parce qu'ils ont trop de courage

pour souffrir la déision, & trop de vertu & d'honneur pour se moquer des autres ». Cependant, n'en déplaise au respectable évêque, les chers compatriotes se raillent entr'eux, & celui qui ne peut repousser un bon mot par un autre, propose un cartel à son adversaire: on le dépouille de ses habits, on se bat à coups de poing, & celui qui remporte la victoire est le meilleur railleur.

Il est parmi les anglois une secte qui ne rit jamais; ce sont les presbytériens: on dit qu'ils ont fait du rire un huitième péché mortel. Selo eux, une femme qui rit, pèche autant que pécheroit, selon nous, une femme qui transgresseroit les loix austères de la modestie & de la pudeur. On compte parmi eux des familles qui, de père en fils, n'ont jamais ri.

Les papiers publics annoncèrent, il y a quelques années, qu'un arglois fe proposoit de donner des leçons de rire à ses compatriotes des deux sexes; on ne sait pas s'il a fait fortune, mais on peut affurer que jusqu'à présent il a fait de médiocres élèves.

On voit souvent des anglois passer en France pour se guérir de la consomption, & cela est assez naturel. Mais que penser de certains françois qui vont à Londres pour recouvrer la *gaieté* qu'ils ont perdue dans le sein de Paris?

GALANTERIE. On se sert ici de ce terme pour désigner une attention marquée de la part des hommes, de se rendre agréables aux femmes par des discours fins & délicats, qui leur donnent bonne opinion d'elles-mêmes.

Une des plus grandes dames de l'Espagne, disoit qu'elle regardoit comme un affront, l'indifférence d'un cavalier qui, au premier tête à tête, ne tentoit pas d'obtenir ses faveurs; & une autre du même royaume, lisant dans un roman françois une conversation délicate entre deux amans, s'écria: Que d'esprit hors de saison! Ils doivent seuls.

Le jour qu'un officier françois arriva à la cour de Vienne, l'impératrice sachant qu'il avoit vu la veille la princesse de... lui demanda s'il croyoit que la princesse fût, comme on le disoit, la plus belle personne du monde? Madame, répondit l'officier, je le croyois hier.

Le marquis de Saint-Aulaire, âgé de 93 ans, disoit des galanteries à madame la comtesse de Beranger, & même la pressoit beaucoup. Elle

lui répondit malignement : Je n'ai rien à vous refuser. Ah ! madame, lui répondit-il, vous ban- nirez toute la politesse, si vous étiez prise au mot.

Ceci rappelle cette répartie d'une jeune per- sonne qu'un vieillard cajoloit. Je vous attraperois bien, lui dit-elle, si je vous prenois au mot.

Un jeune prince courroit à la rencontre d'une dame d'une grande qualité, fort belle, & pour qui il avoit beaucoup d'estime ; elle lui dit : Mon- sieur, vous allez bien vite. Madame, lui répondit le prince, je suis mon penchant.

Mademoiselle de *** étoit recherchée en ma- riage par le prince de *** qu'elle paroïssoit aimer. On félicitoit cette demoiselle sur cette union. Comme elle exposoit plusieurs difficultés qui pourroient l'empêcher : ah ! mademoiselle, lui répartit quelqu'un qui cherchoit à lui dire quelque chose d'obligeant, M. le prince de *** est né heureux, & vous serez son épouse.

GALÉRIEN. On sera peut-être étonné de voir celui que l'ignominie environne, sensible à un pré- tendu point d'honneur. Un comite donnoit ses ordres à un *galérien*, & comme celui-ci n'obéïssoit pas, il le menaça de coups de bâton. Apprenez, monsieur, répondit le *galérien*, que ce n'est pas à un homme comme moi que l'on donne des coups de bâton. Comment, coquin, lui dit le comite, tu le prends ici sur un ton bien singulier ; en même-temps il va chercher un bâton pour le frapper ; le *galérien* aussitôt se jette à la mer ; & comme on les enchaina deux à deux, il précipite avec lui son compagnon.

GALIEN, (Claude) médecin, né vers l'an 131 de J. C. mort vers l'an 210. Son assiduité auprès des malades, son attention à observer leur état, les secours prestés qu'il donnoit aux pau- vres, la douceur de ses mœurs, l'égalité de son caractère, son application à l'étude & aux obser- vations de la nature, font de grands exemples qu'il a laissés à ses successeurs.

La grande maxime de *Galien* étoit de *sortir de table avec un reste d'appétit*.

Il avouoit qu'il devoit tout ce qu'il savoit à la mélation qu'il avoit faite des écrits d'Hipo- crate.

L'empereur Marc-Aurèle l'ayant consulté, il le guérit, conté l'avis de ses médecins, d'une indig- estion, en lui faisant prendre un peu de pisse dans du vin, & lui faisant appliquer sur l'estomac de la laine trempée dans de l'huile de nard bien chaude.

Une partie des écrits de cet illustre médecin, périt dans un incendie qui arriva de son temps à

Rome. Ceux qui nous restent ont été recueillis en 9 vol. in-folio.

Il faut se délier de ses raisonnemens trop sub- tils, & ne point croire à ses *qualités cardinales*, & autres chimères.

GALILÉE, mathématicien & physicien du dix- septième siècle, fils naturel de Vincent Galilée, noble florentin, mort à Florence en 1642, à 78 ans.

Galilée fut un des pères de la physique nouvelle. La géographie lui doit beaucoup pour ses obser- vations astronomiques, & la mécanique pour sa théorie de l'accélération. Ce philosophe a écrit en latin & en italien avec une force de raisonne- ment & de grâces de style bien capables de faire goûter les vérités nouvelles qu'il enfilait aux hommes. On nous l'a petit de taille, mais d'une constitution saine & robuste ; sa physionomie étoit prévenante, sa conversation vive & enjouée. Il se plaisoit à la musique, au dessin, à la pein- ture, & trouva souvent dans ces arts agréables un délassement à ses travaux, & un asyle contre les persécutions de l'ignorance & de la jalousie.

Ce philosophe, né pour apprendre aux physi- ciens à s'en rapporter plutôt à l'expérience qu'à l'opinion de ceux qu'ils avoient précédés, com- mença par faire voir qu'Aristote, que l'on regar- doit toujours comme l'oracle de l'école, avoit pu se tromper. Il attaqua l'aveugle superstition de ses partisans. Dans un de ses dialogues, il rapporte assez malignement cette anecdote d'un gentilhomme très-dévoûé à la philosophie d'Aristote. Ce gen- tilhomme étoit venu chez un célèbre médecin à Venise, où il s'étoit rendu beaucoup de monde, pour assister à une dissection que devoit faire un très-habile anatomiste. Celui-ci ayant fait apper- cevoir quantité de nerfs, qui sortant du cerveau, passaient le long du col dans l'épine du dot, & de-là se dispersaient partout le corps, de manière qu'ils ne touchoient le cœur que par un petit filet ; le médecin demanda au gentilhomme, s'il ne croyoit pas à présent que les nerfs tirent leur ori- gine du cerveau & non du cœur ? J'avoue, ré- pondit celui-ci, que vous m'avez fait voir la chose très-clairement, & si l'autorité d'Aristote, qui fait partir les nerfs du cœur, ne s'y oppo- se, je serois de votre sentiment.

Galilée, qui étoit à Venise, ayant entendu parler d'une lunette d'approche que Jacques Méius avoit inventée en Hollande, il imagina aussitôt un télescope, & le fit construire. A l'aide de ce nouvel instrument, il vit le premier plusieurs étoiles inconnues jusqu'alors, le croissant de l'astre de Vénus, les quatre satellites de Jupiter, appelés d'abord les astres de Médicis, les taches du soleil & de la lune. Comme il ne laissoit échapper au- cune occasion de tourner en ridicule les sectateurs

enthousiastes d'Aristote, il cite encore, dans ses dialogues, un célèbre professeur de philosophie, qui ayant entendu la description du télescope, qu'il n'avait jamais vu, ne fit pas difficulté de dire que l'idée en étoit prise d'Aristote; & sur le champ ce professeur produisit le livre, & montra un endroit où cet ancien philosophe explique pourquoi l'on aperçoit du fond d'un puits les étoiles en plein jour. Le professeur disoit aux assistants : « Voyez-vous ici le puits, c'est le tube du télescope. Les vapeurs grossières ont fourni l'invention des verres. Ici la vue est fortifiée, parce que les rayons sont plus épais & plus obscurs, en passant par les verres ». Galilée comparoit ces sortes de gens aux alchimistes, qui s'imaginent que les anciens ont connu le secret de faire de l'or, & qu'il est caché sous l'enveloppe des fables & des fictions des poètes.

Galilée soutint, contre l'opinion du philosophe grec, que les vitesses du corps étoient proportionnelles au poids. Il chercha d'abord à détruire cet axiome de l'ancienne philosophie, par le raisonnement; mais que pouvoient opérer les milleurs raisonnemens sur des esprits prévenus? Galilée eut recours à une expérience qu'il n'étoit pas possible de démentir en présence des personnes les plus distinguées de Pise, où il étoit professeur; il laissa tomber du haut de l'église des corps d'un pesant très-inegal, mais presque de même volume. & tout le monde vit qu'il n'y avoit presque pas de différence au temps de leur chute. D'autres expériences, & principalement celle qu'il fit sur deux pendules de même longueur, & chargées de poids très-inegaux, qui faisoient leurs vibrations presque dans le même temps, le mirent en droit de conclure que la différence de la chute des corps dépend de la résistance de l'air, & en général du milieu dans lequel ils tombent. Ainsi les corps en tombant dans le vuide, quoique de pesanteur très-inegale, doivent tomber en temps égaux. Pour récompenser Galilée de toute cette belle théorie, on le chassa de Pise & de Padoue où il s'étoit retiré. Il paroissoit un peu dur à tous les vieux docteurs de ces universités, d'avouer, sur la fin de leurs jours, qu'ils étoient des ignorans. Galilée, se disoient-ils à eux-mêmes, en fait plus que nous : donc il nous méprise; & ce fut le motif de toutes les persécutions que l'on suscita contre lui.

Comme les partisans d'Aristote désespéroient de pouvoir combattre avec avantage un homme qui avoit pour lui l'expérience & la force du raisonnement, ils cherchèrent à le traduire à un tribunal où l'on ne raïsonne pas. On le déterra à l'inquisition de Rome en 1615. Galilée soutenoit, d'après Copernic, le mouvement de la terre autour du soleil. Mais dès l'an 1611, le tribunal de l'inquisition avoit rendu un décret contre le système de Copernic, absolument contraire, selon ce tribu-

nal, à la sainte écriture. Galilée, dont on ne pouvoit s'empêcher de respecter les talens, reçut d'abord un ordre de ne plus soutenir son système, ni de vive voix, ni par écrit. On lui fit même promettre qu'il n'y penseroit plus; Galilée promit tout, & ne tint rien. Il publia en 1632 des dialogues pour établir que le soleil étoit fixe au milieu des planètes, & que la terre, ainsi que les autres planètes, faisoit sa révolution autour du soleil, deux vérités reconnues aujourd'hui comme incontestables. L'inquisition le cita de nouveau. On lui rappela ses promesses. Il répondit d'abord avec fermeté; mais son courage sembla l'abandonner lorsqu'il se vit condamné par un décret du 22 juin 1633, signé par sept cardinaux. Le décret portoit qu'il seroit emprisonné, & qu'il réciteroit les sept psaumes pénitentiels une fois chaque semaine pendant trois ans, comme relaps & coupable d'avoir enseigné un système absurde & faux en bonne philosophie, & erré dans la foi, en tant qu'il est absolument contraire à la sainte écriture. Galilée eut la faiblesse de se soumettre à ce jugement ridicule, & les genoux en terre il demanda pardon à l'âge de 70 ans d'avoir soutenu une vérité, & l'abjura, les mains sur l'évangile, comme une absurdité, une erreur, & une hérésie. Au moment qu'il se releva, agité par le remords d'avoir fait un faux serment, les yeux baissés vers la terre, il dit en la frappant du pied : Cependant elle remue, & pur si move.

Les cardinaux inquisiteurs, contents d'avoir humilié un si grand homme, voulaient bien lui permettre de rester dans les états du duc de Florence, où il eut en quelque sorte prison la petite ville d'Arcetri, & son territoire. Sa vieillesse fut affligée par une autre disgrâce; il perdit la vue trois ans avant sa mort. Les ouvrages de cet homme célèbre ont été recueillis à Florence en 1718, en trois volumes in-4°. Il avoit laissé plusieurs manuscrits que sa femme abandonna à la discrétion d'un moine ignorant, son confesseur, qui les livra aux flammes.

GARDES-MALADES.

La ville d'Aix-la-Chapelle offre un établissement dont les autres villes pourroient profiter. On y voit un couvent de religieux nommés *Alexiens*, fondé exprès, afin de fournir aux bourgeois de cette ville des gardes-malades dans leurs maladies. Il y a un autre couvent pareil de religieux, destinés au même service pour les personnes de leur sexe. De tels établissemens seroient très-utiles à Paris; mais il ne faudroit pas que ces gardes-malades passassent les bornes de leur état, & ne se mêlassent pas, comme font la plupart d'aujourd'hui, de changer les remèdes des médecins, & d'en ordonner de leur chef, qui le plus souvent sont très-nuisibles.

GARRICK;

GARRICK, (David) célèbre acteur anglois, né en 1718, mort en 1779.

Pour bien entendre l'anecdote qui suit, il faut se représenter Garrick comme l'acteur le plus étonnant de son siècle, par la facilité avec laquelle il savoit arranger & décomposer les muscles de son visage, & faire prendre à sa physionomie le caractère propre au rôle qu'il vouloit rendre. Lorsque feu Néricault Desfontaines fut envoyé à Londres par la cour de France, il y vit Garrick, alors fort jeune, qui, dans une pièce, remplissoit le personnage d'un vieillard de 90 ans; & ce célèbre poëte fut tellement frappé de la vérité de son jeu, & du ton de cadence qu'il avoit su donner à l'ensemble de ses traits, que, causant avec lui dans sa loge après la représentation, il ne pouvoit encore se persuader que c'étoit le même acteur qu'il venoit d'admirer sur la scène.

Le comédien Garrick & le peintre Hogarth, étoient tous deux intimes amis du célèbre Fielding; ce dernier vouloit mourir, sans qu'il eût été possible de l'engager à permettre qu'on fit son portrait. Peu de temps après sa mort, on publia une édition complète de ses œuvres. Hogarth est le premier à regretter que le portrait de l'auteur n'en ornât pas le frontispice, & fait par à Garrick de son chagrin à ce sujet. Celui-ci, le lendemain, entre dans l'atelier de son ami, au moment de ses plus fortes occupations. « Je viens d'imaginer, » lui dit-il, quelques situations théâtrales que je voudrois essayer; indiquez-moi un endroit où je puisse me recueillir ». Hogarth, sans se déranger de son travail, lui montre de la main une petite pièce dont la porte donne dans l'atelier. Garrick y entre, & le peintre continue son ouvrage. Quelques instans après, ce dernier entend une voix qui prononce distinctement, Hogarth... D'abord il y fait peu d'attention; mais la même voix se faisant entendre pour la seconde fois, il frissonne involontairement. Il croit certainement sans aux revenans... toutefois il ne peut se dissimuler que c'est le son de la voix de feu Fielding qui vient de frapper ses oreilles. La frayeur le saisit, & ses rapides réflexions, qui se succèdent les unes aux autres, ne peuvent le rassurer. Enfin, une troisième fois, la même voix articule avec force: « Hogarth, . . . n'es-tu pas las de me faire attendre? Prends tes crayons; viens ici; je n'ai que quelques instans à te donner ». Le trouble qui agite Hogarth confond ses idées: il oublie que c'est dans ce cabinet qu'il a relégué Garrick. Il prend les crayons & vole avec précipitation ces accens l'appellent. Quel prodige! C'est Fielding qu'il voit: ce sont ses traits, son air, sa coiffure, sa démarche; en un mot, c'est son ami. Hogarth étonné, effrayé, intéressé, ému, dessine à la hâte: le peintre s'applaudit de la vraisemblance. Il ne sort de son erreur que quand l'ouvrage achevé, il échappe au comédien un éclat

Encyclopédiana.

de rite qui décompose son visage, & en fait disparaître les traits empruntés, pour restituer à leur place ceux de l'imitable Garrick.

C'est ce dessin original qui est à la tête des œuvres de Fielding.

Garrick a obtenu, de la part des maire & échevins & bourgeois de la patrie de Shakespear, un honneur qu'il doit à son mérite particulier, & à la vénération que les anglois conservent pour le père de leur théâtre. Quelques-uns des principaux officiers de la ville de Stratford-sur-Avon, dans le Warwick-Shire, se rendirent chez lui il y a quelques années, & lui remirent, de la part de la bourgeoisie, une boîte singulière par la matière & par le travail; elle étoit accompagnée de la lettre suivante:

Monsieur.

« La ville de Stratford-sur-Avon a la gloire d'avoir vu naître dans son sein l'immortel Shakespear; elle auroit voulu joindre celle de compter au nombre de ses citoyens celui qui honore si parfaitement la mémoire de ce grand homme, & par la supériorité avec laquelle il rend ses chefs-d'œuvre. Les maire, échevins & bourgeois de cette communauté s'empresrent de joindre un foible témoignage de leurs sentimens, aux applaudissemens que le public accorde depuis longtemps à vos rares talens; ils vous prient de recevoir des lettres d'association à leur communauté, qu'ils vous envoient dans une boîte faite de bois du murier que Shakespear a planté de sa propre main; ils se flattent que vous leur ferez l'honneur de les accepter. Signé, W. Hunt, secrétaire de la ville, par ordre des maire, échevins & bourgeois ».

La même ville a établi une fête en l'honneur de Shakespear, laquelle fut célébrée dans le mois de septembre, & aura lieu tous les ans. M. Garrick en a accepté l'intendance, à la prière particulière de la communauté. L'année de l'ouverture de la fête, on dédiera, à la mémoire de Shakespear, un édifice élégant, auquel on donnera le nom de Shakespear Hall. C'est une souscription qui en a fourni les frais.

Le célèbre Garrick, qu'on a nommé le *Rofcius* de l'Angleterre, peut nous rendre vraisemblable ce que l'on rapporte de plus surprenant des pantomimes anciens. L'auteur des *lettres sur les ballets*, qui a vu jouer à Londres cet excellent acteur, nous fait un tableau très-pathétique de la manière dont il remplissoit, dans une tragédie, le rôle d'un tyran, qui, effrayé de l'énormité de ses crimes, meurt déchiré de remords. Le dernier acte de cette tragédie n'étoit employé qu'à peindre les regrets & la douleur. L'humanité triomphoit des meurtres & de la barbarie. Le tyran, sensible à sa voix, détestoit ses crimes, qui devenoient, par

O 90

gradations, ses juges & ses bourreaux. La mort, à chaque instant, s'imprimoit sur son visage; ses yeux s'obscurcissaient; sa voix se précipitoit à peine aux efforts qu'il faisoit pour articuler sa pensée; ses gestes, sans perdre de leur expression, étoient dérivés des approches du dernier instant; ses jambes se déroboient sous lui; ses traits s'allongeoient; son teint, pâle & livide, n'empruntait sa couleur que de la douleur & du repentir; il tombait et fin dans cet état où les crimes se retrouvent à son imagination sous des formes horribles. Effrayé des fantômes hideux que ses forfaits lui présentaient, il luttoit contre la mort; la nature sembloit faire un dernier effort. Cette situation faisoit frémir; il grattoit la terre; il creusoit en quelque façon son tombeau. Mais le moment approchoit; on voyoit réellement la mort; tout peignoit l'instinct qui ramène à l'égalité; il expiroit enfin; le hoquet de la mort & les mouvements convulsifs de la physionomie, des bras & de la poitrine, donnoient le dernier coup de pinceau à ce tableau terrible.

Garrick, fortement passionné pour son art, se déroba à toutes sortes de dissolutions les jours où il doit remplir des rôles importants & sérieux. Lorsque la situation est tragique, il s'en pénétra également vingt quatre heures avant de la jouer.

Personne, au contraire, n'est si gai que lui lorsqu'il a un rôle de petit-maître, de poète, de nouvelliste à rendre. Cet acteur possède, indépendamment de ce que l'art & l'étude peuvent donner, une de ces physionomies qui se montent & se démontent pour prendre tel caractère qu'il leur plaît. Une jolie femme de Londres, qui reconnoissoit ce talent à *Garrick*, vint le trouver pour avoir le portrait d'un seigneur anglois qu'elle aimoit, & qui ne vouloit pas se laisser peindre. Il s'agissoit d'étudier la physionomie du lord, & de se revêtir si bien de tous ses traits, que le peintre pût faire un tableau ressemblant sur cette physionomie empruntée. L'acteur, en conséquence, examina le ric, le caractère particulier de son modèle; étudia les traits qui le caractérisent le plus, & les copia si parfaitement, que ce n'est plus *Garrick*, c'est le lord lui-même. L'acteur se présente, avec ce visage composé, à un peintre habile, & fait tirer son portrait. Tout le monde y reconnoît sans peine le lord en question, qui, le premier, paroit inquiet sur les moyens que l'on a pris pour le peindre si ressemblant.

Dans une des meilleures sociétés de Paris, on engagea un jour l'imitable *Garrick* à raconter une aventure dont il avoit été témoin pendant son séjour en France, & de la mettre ensuite en action. « Un père, com-menga-t-il à narrer, berçoit son enfant auprès d'une fenêtre qui étoit ouverte; par malheur l'enfant tomba de ses bras dans la rue, & mourut sur le champ. Il n'est pas né cessaire de dire quel fut

le langage du père; on peut le deviner, c'étoit le langage de la nature ». A l'instant *Garrick* le mit dans l'attitude où il avoit vu le père au moment où l'enfant tomba de ses bras. L'effet que produisit cette imitation sur ceux qui étoient présents, est plus facile à sentir qu'à exprimer. Il suffira de dire que leur étonnement fut suivi d'un ruisseau de larmes. Dès que la compagnie fut revenue de son trouble, l'illustre demoiselle *Clarton*, transportée de plaisir, ne put s'empêcher d'embrasser *Garrick*; & se tournant du côté de sa femme, qui depuis le jour de son mariage n'avoit jamais quitté d'un pas son célèbre époux: « Excusez, » madame, lui dit-elle, c'est un mouvement involontaire par lequel j'applaudis à votre mari ». Son épouse (mad. *Violenti*) étoit une des plus célèbres danseuses, & des plus belles femmes de son temps.

La succession de *Garrick* a monté à trois millions six cents mille livres.

Le célèbre *David Garrick* étant mort à sa maison de campagne, ses funérailles se firent le premier février 1779, avec une pompe presque royale. Après avoir été exposé sur un lit de parade, où un concours prodigieux de personnes de tout rang s'est empressé de le voir, le corps fut mis dans un cercueil, couvert de velours pourpre, avec des ornemens dorés, & conduit à l'abbaye de Westminster. Le duc de Devonshire, les comtes d'Aper Olford & Spencer, le vicomte Palmerstone, le lord Camden, MM. Wgane, Rigby, Stanley, Patterson & Albany-Wallis, portèrent les coins du drap mortuaire, & un grand nombre de personnes de distinction accompagnoient le convoi, que suivoient cinquante carrosses de deuil, avec beaucoup d'autres voitures, & que fermoit un détachement de gardes à pied. Il a été inhumé dans la partie de l'église de Westminster qu'on nomme le coin des poètes, au pied du monument de Shakespeare, près duquel les héritiers de ce célèbre acteur se proposent d'en faire élever un à sa mémoire.

GASCONNADES.

Vivent les gascons! présence d'esprit, hardiesse poussée, s'il le faut, jusqu'à l'effronterie, habileté à trouver des expédients pour se tirer d'un pas délicat: voilà leurs qualités.

Un gascon, plus gascon qu'un autre, étoit en Hollande au port de la Brille, prêt à s'embarquer dans un paquebot qui alloit partir pour l'Angleterre. Il déposa, dans le paquebot, sa malle, qui étoit fort légère; il entra dans un cabaret pour se rafraîchir; il s'y arrêta trop, puisque le paquebot partit avec un vent favorable; il n'apprit le débarquement que demi-heure après; il avoit fait de grands projets de fortune, qui devoient s'exécuter en Angleterre: voilà le vent qui em-

porte ses espérances, mais il trouva le secret de renouer la partie; il fait son marché avec un patron, qui lui promet, à force de voile, d'attendre le paquebot avec une barque plate & découverte. A peine fut-il en pleine mer, qu'une violente pluie le pénétra jusqu'à la moelle des os. Il essuya l'orage avec une confiance plus que stoïque. Enfin, il atteignit le paquebot dans un temps obscur; il le grampa comme un écureuil. La barque disparut. Voici le compliment qu'il fit en entrant : Dieu vous garde, meilleurs; cadédis, il faut être bon nageur pour vous attendre; quand vous auriez été à quatre lieues d'ici, vous ne m'auriez pas échappé, & je ne nageois dans cette confiance avec un esprit fort tranquille. La hardiesse du gascon, tout trempé d'eau, imposa à tout le monde; on admira l'habileté d'un tel nageur. Un lord, qui étoit un des passagers, le recruta là-dessus; il se proposa de faire l'acquisition du personnage, pour le mettre aux prises avec le more d'un autre lord, qui passoit pour le premier nageur du monde, & qui avoit vaincu tous ceux qui avoient voulu lui disputer cette gloire. Ces sortes de divertissemens donnent lieu en Angleterre à beaucoup de plaisirs. Le gascon s'engagea avec le lord, & fit sa condition avantageuse comme un homme qui avoit plusieurs talens. Nommez une perfection qu'un gascon n'ait point, ou qu'il ne s'attribue pas, je vous en défie; si vous en disconvenez, il vous persuadera en sa faveur, malgré vous & malgré la vérité elle-même, à laquelle elle donneroit hardiment le démenti, quand elle viendrait en personne. Le lord fut à peine arrivé à Londres, qu'il défia le lord maître du more nageur : il fit un pari de mille guinées en faveur du gascon nageur, qui n'avoit jamais mis le pied dans l'eau, pas même pour se baigner. Le jour est pris pour cette expédition; le gascon est le trompette de la victoire qu'il se flatte de remporter. Le voilà avec le more sur le bord de la Tamise, leurs deux dans un équipage leste prêt à se jeter à l'eau. Le gascon avoit à côté de lui une petite caisse de liège, il la prit sous le bras. Le more lui demanda l'usage qu'en vouloit faire, tandis, dit-il, je suis homme de précaution, il ouvre la caisse, où il y avoit plusieurs bouteilles de vin & force petit sale : voyez-vous cela, poursuivit-il, si vous ne faites pas de provision comme moi, vous courez risque de mourir de faim; sachez-vous bien que je vous mène droit à Gibraltar. Le more le regarda alors; & comme le gascon lui parla d'un ton résolu qui sembloit promettre qu'il tiendrait plus qu'il ne disoit, il fut épouvanté : il dit à son maître, je ne veux point me commettre avec cet homme-là; je me perdrois; ce seroit fait de moi. Cette opinion s'enracina tellement dans l'esprit du more, qu'on ne la lui put jamais arracher; il ne voulut point nager avec le gascon, & laissa perdre le pari à son maître, de quelques reproches qu'il l'accablât. Y eut-il

jamais faillie de gascon plus fanfaronne & plus heureuse en même temps que celle-là.

GASCON.

L'on verra, disoit un jour le ministre à un gascon qui se présentait pour une gratification, que le roi lui avoit accordée pour une action pénible; cadédis, répondit le gascon : ai-je dit, l'on verra... j'ai payé comptant pour exécuter les ordres du roi.

Un gentilhomme de Languedoc disoit d'une très-jolie fille de Paris, qui avec beaucoup de beauté, avoit mille bonnes qualités ensemble : sa présence est une compagnie.

Un gascon, qui passoit pour avoir beaucoup d'esprit, étoit des heures entières avec une femme stupide, & qui en échange étoit fort bien faite, & avoit une belle bouche & de belles dents; on lui demanda un jour : « Que pouvez-vous dire avec elle ? » — Il répond : Je la regarde parler.

Un gascon perdoit constamment; une femme, touchée de son malheur continué, ne put s'empêcher de le plaindre : « Madame, lui dit-il, épargnez-vous ce mouvement de pitié; ce n'est pas moi qu'il faut plaindre; ce sont ceux à qui je dois qui perdent. »

Un normand faisoit un jour la description de ses bois de haute futaie, & en vantoit l'étendue, la beauté & les agrémens qu'ils donnoient à son château. Vous entendrez parler Monsieur sur ses bois, dit un gascon, je veux que l'on m'étrangle s'il en a seulement de quoi faire un cure-dent.

Sous le ministère du cardinal de Fleuri, on avoit accordé des récompenses à tout un régiment, excepté le chevalier de Férigouse, lieutenant dans ce régiment. Ce chevalier étoit gascon. Un jour qu'il se présentait à l'audience du ministre : « Je ne sais, monseigneur, lui dit-il, par quelle fatalité je me trouve sous le parapluie, tandis que votre éminence fait pleuvoir des grâces dans tout le régiment. » Cette expression singulière fut remarquée du ministre, & peu de temps après, le chevalier de Férigouse obtint la récompense qu'il demandoit.

Quoi! disoit un jeune parisien à un gascon de ses amis, il y a six mois que votre maîtresse est morte, & vous la pleurez encore? Comment si je la pleure encore, s'écria le gascon? Après six mois! Je veux la pleurer quatre vingts ans; j'ai embaumé ma douleur pour la rendre éternelle.

Un officier gascon ayant dit adieu à sa maîtresse, l'alla voir le lendemain : « Quoi, monsieur, lui dit-elle, c'est vous! Je vous croyais parti pour l'armée. — Que voulez-vous, lui répondre le gascon? La gloire avoit bridé mon cheval, l'amour m'a débridé. »

Un *gascon* & un parisien avoient pris querelle ensemble; on les accommoda sur le champ. Vous êtes bien-hauteux, dit le *gascon* au parisien, de m'avoir surpris pacifique; si vous m'eussiez fâché d'un cran de plus, je vous eusse jeté si haut en l'air, que les mouches auroient eu le temps de vous manger avant que vous fussiez revenu à terre.

Un ancien officier *gascon* avoit eu une jambe emportée, & il avoit le pied qui lui restoit percé par la goutte; il l'avoit bien servi, & il demandoit, pour récompense, le gouvernement vacant d'une bonne place. Un ministre lui dit: mais, monsieur, dans l'état où vous êtes, vous ne devriez plus songer à commander: monsieur, lui répondit-il, c'est à servir que je né fonge plus; pour le commandement, je né l'ai jamais eu au pied, & je l'ai toujours à la tête; je n'y ai pas la goutte.

A la dernière paix, un jeune laboureur de Guyenne, qui s'étoit fait soldat, aima mieux se faire porteur d'eau à Paris, que de s'en retourner chez lui avant que d'avoir fait quelque fortune. Un officier qui le connoissoit le trouva un jour dans l'exercice de son nouvel emploi: eh, te voilà, lui dit-il! quel métier as-tu choisi-là? Eh, monsieur! lui répondit le porteur d'eau *gascon*: «—J'ai bien servi, comme vous savez; & pour ma récompense, j'ai dix mille écus sur l'eau de la rivière de Seine. Je ne saurois m'en défaire en gros, je la détaille ».

Lors du siège de Valenciennes par les français, en 1677, un des principaux officiers de la garnison, qui vit qu'on ne donnoit point de quartier dans la première chaleur de l'attaque, s'alla jeter entre les bras d'un officier *gascon*. Il se rendit son prisonnier, & lui offrit une bourse de trois cens louis, afin qu'il le gardât. Le *gascon* lui répondit aussitôt: « Monsieur, pour votre vie elle est sauve; car je combats comme le lion; je pardonne à celui qui s'humilie: mais pour vous garder, j'ai bien d'autres choses à faire; je cours à la gloire, & vous laissez, vous & votre argent, entre les mains de mon sergent ».

Un officier *gascon*, lassé de piquer l'anti-chambre de M. de Louvois, ministre de la guerre, pour solliciter, sans succès, auprès de lui la pension que ses services lui avoient acquise, fut se placer, pendant plusieurs jours & à la même heure, sous le balcon de Louis XIV à Versailles. Ce monarque s'apercevant de l'habitude de cet officier de s'y placer régulièrement tous les jours, l'envoya chercher, & lui demanda ce qu'il faisoit sous son balcon; cet officier lui répondit avec l'accent de son pays: « Sandis, sire, je respire le bon air qui fait biber votre majesté; depuis six mois que je respire celui de l'anti-chambre de M. Louvois, j'y ai fait de bien mauvais sang ». Le roi lui demanda ce qu'il vouloit à M. de Louvois: la pension que j'ai acquise au service de votre majesté, ré-

pondit le *gascon*. Etes-vous, gentilhomme, répliqua le monarque? Si Adam l'étoit, sans contredit, sire, je le suis. Cette répartie pût si fort à Louis XIV, qu'il lui fit donner une somme d'argent pour s'en retourner dans sa province, & lui accorda la pension qu'il demandoit.

Un *gascon* se trouva insulté au jeu; il jeta les cartes au nez de celui qui lui parloit trop fièrement. & il voulut se jeter sur lui. On le retint. Laissez-moi faire, dit-il à ceux qui le tenoient à quatre. Il m'a insulté: vous l'avez vu. Si vous l'aimez, préparez-vous à le ramasser par pièces.

Si tous ceux que j'ai tués à l'armée, disoit un soldat *gascon*, se trouvoient en tas, dans un vallon de nos pyrennées, on passeroit de plein-pied d'une montagne à l'autre.

Le prince de Condé demandoit en riant à un *gascon* plein d'esprit quelques gasconnades. Non, monseigneur, je n'en ferois pas une à présent pour mille écus. Le prince rit de celle-là; mais il en demanda encore une autre. Monseigneur, lui répondit le *gascon* courtisain, ne m'excitez pas davantage; car j'en ferois une qui vous feroit trembler.

Je veux, disoit à Paris un jeune homme de Pezenas, qu'une beauré que j'aime fasse pour moi la pluie & le beau temps. Je veux qu'elle réunisse en elle les trois belles saisons de l'année, printemps, été & automne, tant qu'elle voudra, à son choix & à mon gré. Pour les glaçons, j'en en suis pas. Si elle se fait hiver, je me fais hirondelle: le froid me chasse.

Un chirurgien *gascon* avoit un spécifique qui emportoit toute sorte de fièvres en moins de trois jours; de sorte qu'il s'étoit par-là mis en vogue. Une veuve & riche bourgeoise de Paris l'ayant envoyé chercher, lui dit: Monsieur, vous voyez une femme bien mortifiée. J'ai un fils qui étudie au collège des révérends pères Jésuites; il devoit danser sur le théâtre d'un ballet qui sera représenté dans six jours; mais comme il a une fièvre continue, il n'y a pas d'apparence qu'il y puisse danser. Pardonnez-moi, madame, lui répondit le chirurgien d'un air de confiance, je le ferai danser; deux jours après qu'il aura pris mon remède, adieu la fièvre; & puisque le ballet ne doit être exécuté que dans six jours, vous pouvez compter qu'il dansera. Il ne se contenta pas d'avoir assuré que l'ecolier danseroit. Oui, madame, ajouta-t-il, comme si son spécifique eût eu aussi la vertu de faire danser parfaitement; il dansera, vous dis-je, & encore mieux que les autres.

On a fait ce conte: un *gascon* avoit appelé en duel un cavalier, & s'étant rendu le premier sur le lieu, aperçut un homme d'épée qui se promenoit. Il crut d'abord que c'étoit son homme; mais ayant reconnu son erreur, & craignant qu'un

tiens ne rompit son dessein, il lui dit fièrement de se retirer. L'autre lui répondit sur le même ton, & des paroles ils en vinrent aux mains. Pendant cet intervalle, celui qui avoit été appelé arrive, & voyant son *gascon* aux prises, il lui demanda pourquoi il lui manquoit de parole, & se battoit contre un autre avant de l'avoir satisfait ? Cap de bious, répondit le *Gascon*, je m'en nuiois, & je me suis mis à peloter en attendant partie.

Je suis venu si vite, disoit un ecclésiastique de Gascogne qui avoit couru à une œuvre de charité ; je suis venu si vite, que mon ange gardien avoit de la peine à me suivre.

Un homme d'esprit dit un jour, dans une conversation où il y avoit un *gascon* & de fort jolies femmes, qu'il étoit moins douloureux de se marier que de se brûler. Vous voyez bien, mesdames, s'écria le *gascon*, que, selon lui, vous n'êtes qu'un onguent pour la brûlure.

Il y avoit à Constance un gentilhomme *gascon*, nommé Bonac, qui se levait tous les jours fort tard. Comme ses camarades le railloient de sa paresse : j'ai, dit-il, tous les marins un plaidoyer à entendre entre la paresse & la diligence. Celle-ci m'exhorte à me lever pour m'occuper à quelque chose d'utile ; l'autre lui soutient qu'il fait fort bon dans un bon lit bien chaud, & que le repos vaut mieux que le travail : pendant qu'elles disputent ainsi, je les écoute jusqu'à ce qu'elles soient d'accord, & c'est ce qui fait que je suis si long-temps au lit.

Un *Gascon* aimoit fort une jolie fille, qui avoit l'esprit doux & l'âme noble. Elle travaillait à l'aiguille devant lui. Elle se piqua. Il fit un cri. Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il, que faites-vous ? Voulez-vous vous tuer ? Ne savez-vous pas que toute blessure au cœur est mortelle ? Car vous avez de l'esprit jusqu'aux ongles, & du cœur jusqu'au bout des doigts !

Un *gascon*, qui ne savoit où aller dîner, apprit qu'un bourgeois marioit sa fille, à qui il donnoit en mariage cent mille livres, il s'avisait à l'heure du dîner, qui étoit le repas du jour du contrat, de demander le bourgeois qu'il ne connoissoit pas : Monsieur, lui dit-il, j'ai une proposition à vous faire, qui vous vaudra cinquante mille livres ; mais il faut du temps pour vous l'expliquer : le bourgeois lui dit : Nous allons dîner, vous ferez des nôtres ; après le repas je vous donnerai audience : c'étoit justement ce que le *gascon* demandoit ; son unique but étoit d'extorquer un dîner. Quand on eut quitté la table, le bourgeois le conduisit dans son cabinet, & l'invita à s'expliquer : Monsieur, lui dit le *gascon*, vous mariez votre fille, & vous donnez à l'époux pour dot cent mille livres : donnez-la moi, je me contenterai de cin-

quante mille livres : ainsi vous gagnerez cinquante mille livres : le bourgeois ne jugea pas à propos de faire ce gain-là.

L'auteur de la comédie du Grondeur, après avoir composé cette pièce, se trouvant obligé d'aller faire un tour dans son pays où l'appeloit une affaire de famille, laissa son ouvrage aux comédiens, en les priant d'y faire les corrections qu'ils jugeroient nécessaires, & de la représenter en son absence. Les comédiens y firent de grands changements. La pièce, qui étoit en cinq actes, fut réduite en trois, & jouée telle qu'elle est actuellement imprimée. Elle eut un très-heureux succès, & cependant l'auteur, à son retour, au lieu d'en remercier ses correcteurs, leur fit des reproches : *Messieurs*, leur dit-il avec sa vivacité *gascon*, vous avez mutilé, défiguré ma comédie en voulant la rendre meilleure ; j'en avais fait une pendule ; vous en avez fait une tourterelle.

En Gascogne & dans les pays limitrophes, il y a un très-grand nombre de seigneurs, de nobles, & de particuliers dont les noms se terminent en *ac*.

« Lorsque j'entends prononcer un nom qui se termine en *ac*, disoit Cyrano de Bergerac, je suis toujours tenté de parier, que c'est celui d'un gentilhomme presque aussi noble que *ma-ma-jesté*, & aussi brave que moi-même »

Un gentilhomme *gascon*, entendant parler des belles actions de nos généraux d'armes, & que dans deux atraques de places, un prince avoit tué jusqu'à six soldats de sa main. Ah ! dit le *gascon*, voilà bien de quoi s'étonner ; je veux que vous sachiez que les matelas sur lesquels repose mes membres, ne sont garnis que des moustaches de ceux dont mon épée a été victorieuse ; & c'est de cela dont il faut s'exclamer, & non pas de petites bagatelles de ce prince dont vous parlez.

Un *gascon* se vantoit d'être descendu d'une maison si ancienne, qu'il payoit encore, disoit-il, la rente d'une femme que ses prédécesseurs avoient empruntée pour aller adorer Jésus-Christ dans la crèche de Bethléem.

Le jardinier de Fontainebleau se plaignoit à Henri IV, en présence du duc d'Epemon, qui étoit *gascon*, qu'il ne pouvoit rien faire venir dans ce terrein-là : mon ami, lui dit Henri, en regardant le duc, femez-y des *gascons*, ils pousseront partout.

Un *gascon* disoit : j'ai l'air si martial, que quand je me regarde dans un miroir, j'ai peur de moi-même.

Boursault, dans ses lettres, rapporte cette singulière faillie d'un officier *gascon*, il représentoit à Louis XIV le besoin qu'il avoit d'argent pour faire son équipage. Le roi, qui cherchoit toujours

à aoucir ses refus, lui dit que le temps n'étoit guères propre à faire des grâces, & ajouta qu'il avoit sa pitié, une pension, & que si cela ne venoit pas, son père, qui avoit reçu plusieurs bienfaits, pouvoit, de temps à autre, lui envoyer quelque lettre de change. « De l'argent de mon père, sire ! réparait promptement le *gascon*, » votre majesté, qui est toute puissante, seroit plutôt faire un pet au cheval de brème que de tirer une lettre de change de notre pays ». Le roi, surpris d'une expression si extraordinaire, sourit, & accorda au *gascon* une partie de ce qu'il demandoit.

GASCONISME, façon de parler vicieuse, particulière aux *gascons*. On a rapporté plusieurs de ces vices d'élocution, dans un livre intitulé *les gasconismes corrigés*.

Le mot au contraire pour non est très-usité par les *gascons*. Les députés des états de Languedoc étant à Versailles à l'audience du roi, un *gascon* du cortège trébucha & tomba. Comme tout le monde lui demandoit, s'il s'étoit fait mal en tombant, il dit gaiement, en se relevant, au contraire. Cette manière de parler fit rire ceux qui étoient présents. Les uns prétendoient que c'étoit un *gasconisme*, les autres une *gasconade*. C'étoit l'un & l'autre,

L'expression à faire trembler est si familière aux *gascons*, qu'ils l'emploient à tous propos. Quelqu'un faisoit observer ce *gasconisme* à un officier *gascon*, qui répondit par cette *gasconade* : que l'expression à faire trembler est la plus forte qu'un *gascon* puisse employer en telle circonstance que ce soit, parce qu'il n'y a rien dans la nature qui soit au-dessus de ce qui fait trembler un *gascon*.

Les *gascons* mettent souvent l'*é* à la place de l'*a*, & l'*a* à la place de l'*é*. Un évêque des environs entendit dire à un ecclésiastique de son cortège, *ras* de chausée ; il en badina avec les autres ; il demanda quelle espèce de *rats* c'étoit que les *rats* de chausée. Bon, monseigneur, répondit quelqu'un, il nous en dit bien d'autres ; il dit les *graudins* de l'autel pour dire les *grands* de l'autel. Ce dernier *gasconisme* fit plus rire que le premier.

GARTH, (Samuel) prêtre & médecin anglais. Il fut admis dans le collège des médecins de Londres en 1693. On doit à son zèle charitable la fondation du *Dispensary*, où l'on donne aux pauvres malades des consultations gratis, & des médecines à bas prix.

Il a fait en vers le *Dispensary*, ou la guerre entre les médecins & les apothicaires, poème en six chœurs, dans le goût du *Lutrin* de Boileau.

L'exorde a été traduit ainsi par Voltaire :

Mufe raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londres & des apothicaires ;
Contre le genre-humain si long-temps réunis,
Quel Dieu pour nous sauver les rendit ennemis ?
Comment laissent-ils respirer les malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers cama-
rades ?

Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La feringue en canon, la pileule en boulet ?
Ils coururent la gloire ; acharnés l'un fur l'autre,
Ils prodiguoient leur vie, & nous laissoient la nôtre.

GASSENDI, (Pierre) professeur de mathématiques au collège royal, à Paris, né en 1592, mort à Paris le 24 octobre 1655.

Une simplicité ingénue, une politesse aisée, une candeur aimable & une conversation également enjouée & instructive, lui avoient acquis l'affection de toutes les personnes qui l'avoient connu ; il s'étoit acquis l'estime des savans & des hommes bien nés, par la beauté & la délicatesse de son esprit, par son grand sens, par une étude continuelle, par un travail assidu, par la méthode singulière de découvrir la vérité, par la profondeur & la variété de ses connoissances ; enfin, par l'excellence de ses productions & l'intégrité de ses mœurs. Il s'étonnoit d'une manière agréable, & avoit des réparties fines.

Lorsqu'on le prioit de dire son avis sur quelque question, il s'excusoit sur les bornes de son esprit, exagéroit son ignorance ; & quand il étoit obligé de s'expliquer, c'étoit toujours avec une sage défiance. A l'arrivée des gens de lettres, il se contentoit de leur donner des marques de bienveillance, sans chercher à surprendre leur estime par ses discours. Toute son étude ne tendoit qu'à devenir plus savant & meilleur. Aussi avoit-il mis sur ses livres ces paroles : *Sapere aude*.

Il vécut sans ambition & presque sans fortune ; une égalité d'ame admirable le mettoit au-dessus de tous les événements de la vie. C'étoit un vrai sage, que rien n'étoit capable d'ébranler. Il étoit préparé à tout. Il ne se fit jamais en colère. On le trouvoit toujours doux, poli, complaisant, ennemi des broiheries, des divisions, des querelles. Son érudition étoit prodigieuse ; ses connoissances embrassoient toutes les sciences ; & son style pur, élégant & nourri des bons auteurs du siècle d'Auguste, rendoit agréable tout ce qu'il écrivoit. Enfin, c'étoit un philosophe par excellence, aussi vertueux que savant. (*Histoire des philosophes modernes par Savérien*).

Gassendi amena dès l'enfance ce qu'il seroit un jour. Il n'avoit encore que sept ans qu'on le trouvoit souvent se relevant la nuit pour contem-
Pler les étoiles.

pler les astres. Un soir il s'éleva une dispute sur le mouvement de la lune & celui des nuages, entre lui & ses camarades. Ceux-ci voulaient que les nuages fussent immobiles, & que la lune marchât; le jeune *Gassendi* soutenait au contraire que la lune n'avait point de mouvement sensible, & que c'étoient les nuages qui se mouvaient avec tant de promptitude. Ses raisons n'opérèrent rien sur l'esprit de ces enfans, qui croyoient devoir s'en rapporter plutôt à leurs yeux qu'aux meilleures raisons qu'on leur donnoit. Il fallut donc les tromper par les yeux mêmes. Il les conduisit à cette fin sous un arbre, & leur fit observer que la lune paroît entre les mêmes feuilles, tandis que les nuages se déroboient à leur vue. Cette petite anecdote peut encore servir à montrer la meilleure méthode d'instruire les enfans & les ignorans.

Gassendi avoir sacrifié à la folie de son siècle en étudiant l'astrologie judiciaire; mais il reconnoît bientôt l'illusion de cette science chimérique, & il en devint l'ennemi déclaré, aussi que de ceux qu'elle aveugloit. Il tomba même une lance avec Morin, redoutable partisan de l'astrologie. Celui-ci, qui se vit mépriser un peu rudement, eut recours aux astres pour le venger. Il prédit hautement que *Gassendi*, qu'il voyoit d'un fantôme très-foible, mourroit sur la fin du mois d'août de 1650; mais malheureusement ne se porta mieux que dans tout le courant de cette année. On le mença, à cette occasion, de Morin, qui, pour le justifier, répondit qu'il n'avoit pas positivement assuré la mort de *Gassendi*; mais qu'il l'avoit seulement averti d'un péril mortel; que la peur de la prédiction l'avoit obligé à demander à Dieu, avec plus d'ardeur, la conservation de sa santé, & que ses prières exaucées avoient arrêté l'influence des astres qui n'agissoient pas nécessairement.

Gassendi avoit assez de mérite pour être modeste. Il écrivoit à Galilée : « Je vous suis infiniment inférieur en âge & en savoir. Je ne puis vous offrir que mes respects, & je ne demande de vous qu'un peu de part à cette bonté naturelle que vous avez pour les gens de bien qui aiment à l'étude ».

Il étoit parti de Paris pour faire un voyage en Provence, & avoit pour compagnon de voyage un conseiller au grand conseil, nommé *Maridol*, très-versé dans les sciences. Ils allèrent ensemble à Lyon & à Grenoble, & logèrent toujours dans les mêmes endroits, sans que le conseiller connût autrement notre philosophe que par sa qualité de prévôt de l'église de Digne, dont il venoit d'être revêtu.

Un jour M. *Maridol* étant à Grenoble, vint se promener dans la rue un de ses amis, qui, après des

civilités ordinaires, lui dit qu'il alloit rendre visite à un grand & célèbre philosophe, lequel avoit autrefois demeuré dans cette ville, & qu'en appelloit *Gassendi*. A ce nom, M. *Maridol* prit son ami de souffrir qu'il l'accompagnât. J'en ai entendu parler avec tant d'éloges, lui dit-il, & il y a si long-temps que je desiré de le connaître, que je ne laisserai pas échapper cette occasion. Mais quelle fut sa surprise lorsque cet ami lui fit reprendre le chemin de son auberge, & qu'il le conduisit chez le prévôt de l'église de Digne, qui n'étoit autre que *Gassendi* ! Il ne put revenir de son étonnement, & ne se laissoit point admirer la modestie de ce grand homme qui, pendant tout son voyage, n'avoit pas dit un mot qui eût pu le faire connaître. (*Hist. des philosophes modernes*).

Quoiqu'il fût fort doux dans la dispute, il ne put cependant s'empêcher de répondre avec chaleur aux extravagances d'un demi-savant qui vouloit lui prouver le système de la trémépoclose. « Pythagore, lui répondit *Gassendi*, soutenoit que les âmes des hommes entrent, après leur mort, dans le corps des bêtes; mais je ne croyois pas que l'âme d'une bête entrât dans le corps d'un homme ».

Ce philosophe dut bien sembler un jour le ridicule qu'il y a de vouloir tout expliquer en physique, sans même s'assurer auparavant de l'existence du fait soumis à l'examen. Le comte & la comtesse d'Alais, qui demeuroient à Marseille, l'avoient consulté au sujet d'un spectre vu plusieurs fois pendant la nuit. *Gassendi*, après avoir profondément raisonné, conclut que ce spectre avoit été formé par des vapeurs enflammées qu'avoit produites la souffie du comte & de la comtesse. Cependant qu'étoit-ce que ce spectre ? Une femme de chambre cachée sous le lit qui faisoit de temps en temps paroître un phosphore. La comtesse faisoit jouer cette parade pour engager son mari, esprit foible, à quitter Marseille qu'elle n'aimoit pas.

Gassendi mourut avec toute la tranquillité d'un sage. Lorsqu'il se sentit proche de son dernier moment, il prit la main d'un de ses amis & la portant sur son cœur, il lui dit ces mots qui furent ses dernières paroles : *Voilà ce que c'est que la vie de l'homme*.

Gassendi préféra toujours un état libre & modeste aux richesses qu'il auroit pu tirer de la libéralité des grands. Il mettoit la liberté d'un philosophe à un trop haut prix pour que les souverains pussent jamais l'acheter. Il avoit formé son système de philosophie de tout ce qu'Epicure & Démocrite ont dit de plus soutenable.

GASSION. (Jean de) Maréchal de France, né le 20 août 1609, mort à Arras le 2 octobre

1657, d'une blessure qu'il avoit reçue au siège de Lens.

Ce fut un des plus grands guerriers des derniers siècles. Infatigable, ardent, intrépide, son courage sembleroit surmonter tous les obstacles, & son nom même étoit redoutable aux ennemis.

Le père du maréchal de Gassion, qui étoit président au parlement de Pau, s'opposoit le plus qu'il put à la passion que son fils témoignoit pour le métier de la guerre. Mais voyant que tous ses efforts étoient inutiles, il se rendit enfin & lui dit : « souvenez-vous bien, mon fils, de ce que » je vous ai tant de fois répété sur la délicatesse » du métier que vous allez faire. Sachez que vous » n'aurez pour le plus grand de vos ennemis, » si vous manquez de cœur, & que je serai le » second de tous ceux que vous pourrez quereller » mal-à-propos ».

Madame de Motteville rapporte dans ses mémoires que Gassion lui contoit que lorsqu'il sortit de la maison paternelle pour aller chercher fortune à la guerre, il n'avoit que vingt ou trente sols pour faire son voyage ; & qu'en marchant dans les chemins, il mettoit ses souliers au bout d'un bâton pour les conserver. *Mém. de Motteville.*

Lorsqu'il eut fait une première campagne dans la Valteline, il s'attacha au duc de Rohan qui, à la tête des calvinistes, soutenoit la guerre civile avec beaucoup de talens. Quoique blessé au pont de Cameretz, il ne voulut pas se séparer de son général. *Mais pourriez-vous nous suivre ?* lui dit le duc. *Qui m'en empêchera ?* lui répondit Gassion : *vous n'allez pas si vite dans vos retraites.* Cette répartie fine & obligeante fit honneur au jeune militaire, & fixa les yeux sur lui.

Il passa au service du grand Gustave, alors la meilleure école de l'Europe. Ce prince, charmé d'une action de vigueur & d'intelligence qu'il lui avoit vu faire, lui donna une gratification considérable ; elle fut partagée sur le champ à tous ceux qui avoient eu part au combat. *Cet argent n'étoit que pour vous,* lui dit Gustave. Et moi, » répliqua le jeune officier, je l'ai distribué à mes » compagnons, pour leur conserver la volonté » qu'ils ont de mourir pour votre service, que je » dois plus chérir & que j'estime plus que ma » vie ».

L'armée de Gustave ayant passé le Lech, Gassion fut logé à Aumbourg chez le magistrat, qui en fit les plus grands éloges au monarque Suédois. Ce prince, qui avoit déjà pris beaucoup d'estime & de tendresse pour son brave, ainsi qu'il l'appeloit, l'envoya chercher, & lui dit avec complaisance : *mi palle, novi te egregium militem, disce te esse optimam hospitum ; quid de te possum dicere amplius ?* Gassion qui ignoroit le sujet de ces paroles obli-

geantes, répondit : *fore me tecum villorum, vel pro te mortuum.* Le roi se tourna vers ceux qui étoient autour de lui : « voilà, leur dit-il, le » seul français de qui j'aie oui dire du bien à » son hôte ».

Le général ennemi étoit campé à Nuremberg avec soixante mille hommes. Le roi de Suède, qui étoit en présence avec vingt mille hommes seulement, attendoit des secours de plusieurs côtés. Il chargea Gassion de faciliter leur arrivée. Cet officier s'acquitta de sa commission & battit en même-temps un corps considérable d'Austriens. Ce service étoit si important que Gustave exigea que le vainqueur lui demandât une récompense. « Je souhaite, lui répondit-il, d'être encore » envoyé au-devant des troupes qui doivent arriver ». Le roi transporté de joie, lui dit en l'embrassant : « marche ; je te répons de tout ce » que tu laisses ici : je garderai tes prisonniers, & » t'en rendrai bon compte ».

Gassion étant entré au service de la France sa patrie, Louis XIII le mena à la chasse par un temps très froid. Il ne dissimula point son sentiment sur les personnes de la suite du roi, que ce temps faisoit murmurer ; & le roi lui demanda s'il n'avoit pas plus pitié des soldats que des courtisans. « Non, sire, répondit Gassion ; quand ils » sont en quartier, ils ne peuvent pas avoir froid » au coin du feu ; & quand ils sont en campagne, » le fantassin n'a pour s'échauffer qu'à marcher, » & le cavalier n'a qu'à se battre ».

Le maréchal de Gassion ne voulut jamais s'engager dans les liens du mariage. Il répondoit à ceux qui lui proposoient de se marier, qu'il n'estimoit pas assez la vie pour en faire part à quelqu'un.

GASTON. (Jean-Baptiste) Duc d'Orléans ; second fils d'Henri IV & de Marie de Médicis, né en 1608, mort en 1660. Fils de Louis XIII son frère, persécuté par le cardinal de Richelieu, entrant dans toutes les intrigues, & abandonnant toujours ses amis ; il fut la cause de la mort du duc de Montmorency, de Cinq-mars, du vertueux de Thou. A une fête qu'il donnoit il prit le duc de Montbazou par la main pour le faire descendre d'un gradin ; ce duc offensé lui dit : *je suis le premier de vos amis que vous ayez aidé à descendre de l'échafaud.*

Mademoiselle, fille de Gassion de France, prétendoit épouser Louis XIV ; c'étoit une digne prétendante ; cependant, durant les guerres de Paris, elle prit parti pour M. le Prince, & se tira à la bataille de Saint-Antoine sur l'armée du roi, le canon de la bédille ; ainsi elle sacrifia cette grande prétention à M. le Prince. Le cardinal de Mazarin dit qu'elle avoit tué son mari d'un coup de canon.

GAUSSERIE.

GAUSSERIE. Un seigneur voyant passer un médecin lui dit, par manière de *gausserie* : où allez-vous, Monsieur le maréchal ? Monsieur, répondit aussitôt le médecin, je vais traiter votre seigneurie.

Dans le temps des vacances, trois procureurs qui s'en retournoient chez eux à la campagne, atteignirent un châtreux & comme ils étoient en humeur de rire, ils lui demandèrent, en le raillant : pourquoi ton premier cheval étoit si gras & ceux qui le suivoient si maigres ? C'est, répondit le châtreux qui les connoissoit, que mon premier cheval étoit procureur & que les autres sont ses chiens.

Une jeune villageoise courait après son ânesse : un gentilhomme la trouvant assez jolie, lui demanda d'où elle étoit. — De Villemaif, répondit-elle ; — mais vous devez connoître la fille de Nicolas Guillot, tantes-moi l'amitié de lui porter un baiser de ma part, & en même-temps il chercha à l'embrasser ; mais cette jeune fille s'y opposant lui dit : Monsieur, si vous êtes si pressé, donnez-le moi à se, elle fera arrivée plutôt que moi. Et en même temps elle s'échappa des bras de ce galant.

Le marquis de Gracé trouva lu l'armée, encore tout couvert de poussière & avec un habit mal propre, étant au Louvre pour faire fa cour au prince, deux courtisans, muqués que le roi venoit d'être dans l'antichambre, en ce moment équipage, lui dirent : « comme vous voilà arrangé, vous êtes fait comme un palefrenier : oui, Messieurs, tout prêt à vous bien étiiller ».

Trois abbés, montés sur des ânes, rencontrèrent trois cavaliers ; un d'eux leur demanda, comment vont les ânes, in fieurs les abbés ? Monsieur répondit un des abbés, ils vont à cheval.

Un paysan qui passoit à Paris, sur le pont au change, n'apercevoit point de marchandes dans plusieurs boutiques ; la curiosité le prend, il s'approche d'un bureau de change ; Monsieur, demanda-t-il, d'un air timide, d'où moi ce que vous vendez. Le changeur lut qu'il pouvoit se divertir de personnages : je vendis, répondit-il, des têtes d'ânes. — Ma foi lui répliqua le paysan, vous en faites un grand débit, car il n'en reste plus qu'une dans votre boutique.

Un écuyer voulant entrer en sixième, fut tenu par le pécet pour être examiné. Le père, en se promenant avec le petit bonhomme, lui demanda de dire en latin, je suis un âne, l'enfant répondit, *segor asinum*.

Certaines demoiselles, se promenant à la campagne, rencontrèrent un berger qui portoit un chevreau au marché ; une d'entre elles s'en étant

Encyclopædiana.

approchée, le caressa, & dit à ses compagnes : regardez comme il est joli, il n'a pas encore de cunes. — C'est qu'il n'est pas encore marié, répartit le berger.

Dans une guerre de France contre l'Espagne, les armées françaises avoient pris un ascendant décidé sur les troupes espagnoles, & étoient en possession de les battre. La cour de Madrid, pour couvrir autant qu'il étoit possible, les fautes de ses généraux, se donna un air de victoire après chaque bataille. Un français oua en maigre sa surprise à la marque de Gracia. Cette dame a si que le rapporte saint Evremont, lui dit finement : « la laissez les couronner vos feux fait des feux de joie, & les nôtres font des feux d'antimoine ».

GAUSSIN. (Jeanne Catherine) Adrèce célèbre de la comédie française, naquit à Paris en 1711 ; son goût & ses talens pour le théâtre s'étoient manifestés de bonne heure & par son jeu ainsi que par sa beauté, elle avoit déjà fait les délices de la société de M. le duc de Gèvres, qui donnoit des comédies à Saint-Ouen, lorsqu'à l'âge d'environ dix-huit ans, elle partit pour Lille où elle joua près de deux ans ; ses succès dans cette ville la firent désirer à Paris, où elle débuta en 1731, par les rôles de Junie dans *Britannicus*, d'Artémide dans *Phidias*, & d'Iphigénie, nous ignorons les rôles comiques dans lesquels elle parut alors ; mais dans les deux genres elle annonça de si heureuses dispositions, elle fut reçue la même année, avec l'approbation générale ; ses succès furent extraordinaires, elle réussissoit surtout dans les rôles d'amour.

Mademoiselle *Gaussin* avoit allié les talens qui sembloient les plus incompatibles, & lorsqu'elle vouloit bien déroger au genre noble, & aux graces pour lesquelles elle étoit née, elle faisoit encore le plus grand plaisir : on l'a vue, pour se prêter aux amusemens de quelques sociétés, jouer des personnages grotesques, tels que celui de *Cassandre* dans plusieurs parades, avec le plus singulier succès.

Mademoiselle *Gaussin* épousa, en 1738, un Italien nommé *Toulaigo* qui avoit été danseur à l'opéra ; cinq ans après, par un principe de religion, elle quitta le théâtre, & elle mourut en 1767.

Vers de Nivelles de la Chaussée à mademoiselle GAUSSIN.

O toi qui m'as prêté les talens enchanteurs,
Assemblage parfait des dons les plus flatteurs,

Éleve & modèle des graces,
Aimable & cher objet, que Thalie & ses sœurs
Ne peuvent couronner que de ces mêmes fleurs

Que tu fais naître par tes traces,
Si je n'ai point encore essuyé de revers,
Je n'en dois qu'à toi seule un éternel hommage !

P p p

Tes charmes & ta voix font l'ame de mes vers.

Mais que dis-je ? ils font ton ouvrage ;

Qui les inspira les a faits.

Qu'ils te soient consacrés par la reconnaissance ;

Tes yeux n'ont rien baillé de plus à ma puissance ,

Et je ne puis t'offrir que tes propres bienfaits.

GÉANS. On a beaucoup disputé, beaucoup écrit pour savoir s'il avoit jamais existé quelque part des nations entières de *géans*. La chose ne feroit pas douteuse si le fait suivant, rapporté par quelques auteurs espagnols, étoit suffisamment confirmé.

Madeleine de Niqueza, née en Espagne, abandonna sa patrie pour aller chercher la fortune dans ces vaines provinces que la monarchie espagnole posséde dans l'Amérique méridionale. Ceux qui sont sans amis dans leur pays, n'en trouvent guère dans les pays étrangers. Cette malheureuse femme entra quelque temps dans les rues de Carthagène, sans asyle & sans ressource. Dans cet état de misère un berger indien la vit, l'épousa & la mena dans son village, qui bordoit les côtes sauvages des guanoas & des chiquitos.

Ces nations barbares, qui n'avoient jamais pu être réduites par les espagnols, faisoient des incursions continuelles sur les pays qui leur avoient été soumis, & massacroient ou emmenaient tous les habitants qui tomboient dans leurs mains. Madeleine & son mari furent pris par ces sauvages, & emmenés à quelques cents lieues vers le sud, où ils furent plusieurs fois échangés pour d'autres, détreés ; jusqu'à ce qu'enfin ils se trouvèrent au milieu d'un peuple plus sauvage encore que leurs premiers maîtres, & où ils furent occupés à garder les troupeaux.

Il n'y avoit pas long-temps qu'ils vivoient chez ce peuple, lorsque le bruit se répandit qu'une armée de *géans* s'avançoit dans le pays & mettoit tout à feu & à sang. Madeleine s'aperçut que les indiens, au lieu d'essayer de s'enfuir, cherchoient plutôt à se cacher, parce qu'ils désespéroient d'échapper à la course rapide de ces *géans*, dont ils connoissoient la légèreté. L'armée formidable parut enfin ; mais au lieu de répandre par-tout la terreur & la mort, ces *géans* traitèrent leurs prisonniers avec une douceur, une humanité qui surprit beaucoup notre espagnole. Ce corps de *géans* étoit composé d'environ quatre cents hommes, dont le plus petit avoit au moins neuf pieds, & le plus grand à peu près onze. Leurs traits étoient réguliers, & leurs manières exactement proportionnées. Ils avoient de la douceur & de l'affabilité dans les regards, & leur voix étoit grave & sonore. Madeleine & son mari furent encore une fois prisonniers ; mais leurs nouveaux maîtres les traitèrent beaucoup plus humainement que les premiers. Nos époux eurent bientôt appris la

langue du pays, & le *géant* à qui Madeleine appartint, écoutoit avec plaisir le récit qu'elle lui faisoit de ses aventures, & paroissant regarder les malheurs avec un intérêt mêlé d'amour & de pitié. Ces *géans* vivoient entr'eux dans un état d'égalité parfaite ; & ils avoient des hommes d'une taille ordinaire pour les servir dans les emplois domestiques. Leurs femmes n'étoient pas aussi grandes qu'eux ; on n'en voyoit guères au dessus de six pieds & demi, & les enfans en venant au monde étoient de la taille ordinaire. Madeleine, après être restée quatre ans dans cet état, se lassa de la servitude, elle prit le parti de se sauver vers le bord occidental qui borne le grand océan pacifique. Une barque espagnole la recueillit & la mena à Panama, d'où quelque temps après elle trouva moyen de passer en Europe.

Dans la France publique de l'académie de Rouen, en 1754, M. Lecat, secrétaire perpétuel pour les sciences, lut la lettre d'un magistrat de Bordeaux, communiquée par M. de la Maltière à M. Lecat. Cette lettre annonçoit la découverte d'un *géant* dont l'os de la cuisse alloit jusqu'à la hanche d'un homme ordinaire, dont la tête étoit trois ou quatre fois aussi grosse que la nôtre, & les dents douces ou qui se fusoient plus grosses que celles d'un mouton. Ce *géant* a été trouvé en mai 1754, dans un tombeau de pierre du cimetière de l'église collégiale de Saint-Severin de Bordeaux.

À Tavestock, ville d'Angleterre, dans le comté de Devon, il y avoit autrefois une abbaye où, selon le témoignage de Guillaume de Malinsbury, on pouvoit voir le squelette d'Ordoua, fils du comte de Devon. Ce seigneur étoit d'une taille si gigantesque, qu'il lui étoit facile d'embrancher la rivière, qui, en cet endroit, dix pieds de large ; il étoit si fort qu'il rompoit les barres de fer des portes les plus solides.

GÉNÉRAL. Sous Louis XIII le cardinal de la Valette a souvent commandé les armées de France, le cardinal infant celles d'Espagne, le cardinal de Savoie celles d'Savoie. En 1641 M. de Sourdis, archevêque de Bordeaux, commandoit une escadre. Le cardinal de Richelieu commandoit en personne au siège de la Roche le 1628 : je l'ai prise, disoit-il, en dépit de trois rois ; le roi d'Angleterre, le roi d'Espagne & sur-tout le roi de France, auprès duquel on le desservoit.

Iphicrate, fameux capitaine athénien, marchoit contre les ennemis de la patrie ; remarquant plusieurs de ses soldats qui palloient de crainte & n'avançoient qu'en tremblant, il fit dire, par un héraut : « Si quelqu'un a oublié quelque chose, qu'il s'en retourné au camp ; il le reviendra en suite ». Les plus lâches, charmés de ce délai, s'en retournèrent aussitôt. *Iphicrate*, les voyant

paris : « Allons, dit-il aux autres, haïsons aller cette canaille; fondons sur l'ennemi »; & aussitôt il engagea le combat.

Un général athénien montrait au peuple, avec ostentation, les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues à la guerre. « Les blessures d'un général, » lui dit le célèbre *Timothée*, marquent plutôt son imprudence que sa valeur. Pour moi, » ajouta-t-il en riant, étant au siège de Samos, & m'étant trop avancé, je fus honteux de voir tomber une flèche à côté de moi; & comme un poltron je m'éloignai de cet endroit dangereux ».

GÉNÉROSITÉ. Un marchand de Londres avoit deux fils : l'aîné, d'un mauvais cœur & d'un caractère dur, haïssait son jeune frère qui étoit plus aimable que lui, & d'un naturel doux & paisible; il n'étoit pas de mauvais traitemens qu'il ne lui fit essuyer quand l'occasion s'en présentait, & les réprimandes du père ne purent le faire changer de conduite. Le père avoit une fortune considérable dans le commerce; se sentant déjà vieux, il fit son testament, & par un partage des plus étrangers, lui qui connoissoit ses deux enfans, qui aimait le cadet, & blâmoit la dureté de l'aîné, il laissa à l'aîné tout son bien, avec tout ce qu'il avoit de fonds & de vaisseaux, le priant seulement de continuer le négoce & d'aider son jeune frère; il mourut quelque temps après. Dès que l'aîné se vit seul maître, il ne contraignit plus sa haine, & chassa de la maison son malheureux cadet, l'expulsant à la merci du sort sans lui donner aucun secours. Tant d'inhumanité dans un frère, remplit le cœur du jeune homme d'indignation & d'amertume; il étoit découragé. Si mon frère me traite ainsi, que dois-je attendre des étrangers ? Il falloit vivre, & la nécessité lui rendit le courage. Comme il étoit un peu au fait du commerce, il quitta Londres, & s'adressa à un négociant d'une ville voisine, à qui il offrit ses services; l'autre les accepta & le reçut dans sa maison. Après quelques années d'épreuve, il lui reconnut tant de prudence, tant de vertus & tant d'exactitude dans ses comptes, qu'il lui donna sa fille en mariage, & en mourant il lui laissa tous ses biens. Après la mort du beau-père, le gendre se trouvant assez riche, & n'étant point de ces ambitieux insatiables que la fureur d'amasser abandonne qu'aux bords du tombeau, plus jaloux de vivre en paix & de joindre à lui-même, il acheta dans une province éloignée de la capitale, une belle terre avec son château, s'y maria avec son épouse, & y vécut content avec honneur & bonne renommée.

Il est une providence qui punit toujours les cœurs barbares. L'aîné depuis la mort du père, avoit continué le commerce, multiplié les entreprises, & long-temps tout réussit au gré de ses

vœux; mais il vint une année fatale, ses pertes s'accumulèrent, une tempête engloutit tous ses vaisseaux, lorsqu'il revenoit avec une riche cargaison. Dans le même temps plusieurs marchands, qui avoient entre les mains ce qui lui restoit d'argent, firent banqueroute, & pour comble d'infortune le feu prit à sa maison, consuma tout ce qu'il avoit d'effets, & le réduisit à la mendicité.

Dans cet horrible état, il ne lui restoit d'autre ressource pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le pays, implorant l'assistance des âmes charitables, que le récit de ses malheurs pouvoit attirer; il mangeoit le pain de la charité publique, dans les larmes & les remords.

« Où en serois-je à présent, se disoit-il en soupirant, si tous les hommes étoient aussi durs que moi ? Ah ! s'ils s'avoient comme j'ai traité mon frère, ils me repousseroient avec horreur : mon frère ! mon frère ! s'écrioit-il quelquefois dans le chemin, où es-tu ? Tu me maudis sans doute, & tu éprouves peut-être en ce moment les horreurs de la faim ! Ah ! que ne peux-tu me rencontrer & me voir, tu serois vengé ! Que ne puis-je en t'embrassant rompre avec toi ce morceau de pain qu'une mère pauvre & généreuse vient de me donner par la main de son jeune enfant ! que je serois consolé... Hélas ! si le hasard m'offroit à ses yeux, il ne reconnoitroit jamais son aîné sous les lambeaux de la misère ; il devroit pourrais-je espérer de m'y trouver, s'il croit qu'il soit un Dieu vengeur ».

Un jour qu'il avoit fait plusieurs lieues, ayant à peine trouvé ce qu'il lui falloit pour se soutenir, & aperçut de loin un homme bien mis, se promenant dans une prairie voisine d'un joli château dont il lui parut le seigneur, il s'avance, l'aborde, lui expose ses malheurs, ses besoins & le conjure de lui accorder quelque secours. D'où êtes-vous, lui demanda l'étranger, & comment s'est fait cet enchaînement de revers qui vous a réduit à l'état où vous êtes ? L'autre lui raconta son histoire en détail, ne supprimant que l'article de ses mauvais traitemens envers son frère : dans l'effusion de son récit, il fut tenté plus d'une fois de lui révéler tout, & d'avouer qu'il avoit bien mérité ses malheurs ; mais la crainte & le besoin le retinrent ; il craignit d'éteindre par cet aveu, la pitié qu'il vouloit inspirer à ce seigneur ; il en dit pourtant assez pour être reconnu de quiconque connoissoit sa famille. L'étranger, sans lui faire part de sa découverte, l'emmena au château, & ordonna à ses gens de le bien traiter & de lui préparer un logement pour la nuit. Le soir il raconta à sa femme l'aventure qui vient de lui arriver, & lui communique son dessein. Le pauvre dormit d'un sommeil profond & paisible toute la nuit, & le matin à son réveil, sa pre-

mière pensée fut : « Que cet honnête homme est bienfaisant ! S'il n'est pas né riche, il méritoit » de le devenir. Quelques heures après, le maître l'envoie chercher. Quand il fut en sa présence, il le fixa quelque temps avec attendrissement, & lui demanda s'il ne le connoissoit pas. Non, répondit le pauvre. Hé quoi ! s'écria-t-il en pleurs, je suis ton frère ! En même-temps il s'élança à son cou, & l'étreint tendrement dans ses bras. L'ainé, frappé d'étonnement, de confusion, de repentir, de reconnaissance & de joie, tombe à ses genoux, en s'écriant : mon frère ! les embrasse & les arrose de ses larmes, en lui demandant pardon. Il y a long-temps, lui répond son frère, que je t'ai pardonné ; oublie le passé : tu es riche, car je le suis ; vivons ensemble & aimons-nous. Oui, mon frère, je t'aimerai, lui répond l'ainé d'une voix étouffée par les sanglots ; mais je ne me pardonnerai jamais, je me souviendrai toujours de la manière dont je t'ai traité, & que c'est toi qui me soulage.

En 1764, Georges Montagu, comte de Cardigan, fut élevé à l'éminente dignité de marquis & de duc de la Grande-Bretagne, sous le nom de marquis de Monthermer, & de duc de Min-tagut. A cette occasion, ce seigneur paya les dettes de tous les débauchés insolubles, détenus prisonniers dans le château de Windsor, dont il étoit comblé. Cette action, aussi utile à l'humanité que glorieuse à l'Angleterre, mérita d'être consacrée dans les fables du monde, & couvrit son auteur d'une gloire plus réelle, que ne ferait une ville prise, une bataille gagnée, une province dévastée, pendant le cours d'une guerre sanglante.

Ceci rappelle un autre exemple de générosité, donné la même année par le duc de Somerset, grand-maître de la maison de la grande-duchesse de Tesse. Au lieu d'employer, selon l'usage, des sommes immenses en jeux d'artifices, en repas somptueux, pour célébrer les noces de la fille aînée, ce seigneur donna deux mille filles de bonnes mœurs, fit distribuer aux indigens une certaine quantité de lins, & des vivres de toute espèce ; délivra beaucoup de prisonniers pour de l'argent, fit remettre à tous les habitans de ses terres, la moitié de leurs récoltes annuelles ; étendit ses bienfaits sur les indigens nécessiteux ; & accorda des gratifications aux ducs de famille, dont les travaux laborieux ne peuvent souvent pas remplir tous les besoins.

Les frivoles artisans de la mode & du luxe ont perlu, sans doute, à la destruction de ces sommes employées au soulagement des malheureux ; mais leurs plaintes n'ont été étouffées par les bérécifications données au duc de Somerset, en attendant que la postérité lui dressât des statues, lui donne la première place entre les amis de l'humanité.

Dans tous les états, on demande continuellement ce qu'on peut faire en faveur des pauvres ; on peut répondre : perdez le goût des fautilités ; employez des sommes plus ou moins fortes à marier d'honnêtes filles, à soulager des indigens, à nourrir des pauvres, à reparer les pertes des vertueuses familles ; signalez les événemens heureux de votre empire par des constructions de bâtimens utiles au public, & non par de petits feux : l'humanité & les mœurs y gagneront.

Un grand seigneur de Gascogne étant à Paris avoit un assez beau cheval de selle qui ne lui servoit de rien ; il dit à son écuyer de s'en débarrasser. Un capitaine de cavalerie en fut averti ; il alla voir ce cheval pour l'acheter ; il en fut content ; il en demanda le prix : l'écuyer répondit qu'il falloit s'adresser pour cela à Monsieur ; mais, Monsieur, lui dit le capitaine, je n'ai pas l'honneur d'être connu de lui, & il n'est pas naturel que je m'adresse à lui même, pour savoir combien il veut de ce cheval. Monsieur, répondit l'écuyer, c'est la manière ; il ne trouveroit pas bon que je fisse ce marché sans lui. Vous ne courrez pas à leurs audiences, ajouta l'écuyer, Monsieur aime les gens de mérite, & sur tout les officiers ; il vous recevra fort bien, & il vous donnera son cheval à meilleur marché qu'à un autre. L'officier se laissa persuader ; ils vont ensemble dans l'appartement du seigneur gascon ; l'écuyer entre le premier ; en approchant de lui : monsieur, lui dit-il, voilà un officier qui vient acheter votre cheval. Un officier, lui répondit le seigneur, tant mieux, voilà ce qu'il nous faut ; c'est comme cela que je le aime.

Qui êtes-vous, Monsieur, dit-il à l'officier ? Monsieur, répondit-il, je suis capitaine de cavalerie. Y a-t-il long-temps que vous avez le roi, lui demanda le seigneur ? Monsieur, lui répondit l'officier, il y a dix ans. Dix ans, reprit le seigneur, cela est bon ; cela commence à s'appeler une date. J'ai servi le roi, moi, trente bonnes années ; & je l'ai bien servi ; mais ce qui s'appelle bien, avec approbation & récompense. Monsieur, je le crois fort, répartit l'officier. Vraiment, repiqua le seigneur, vous le pouvez croire très-bien, le gouvernement & les pensions dont je jouis en font foi, je pense ; je vous en souhaite autant. Monsieur, dit l'officier, vous avez bien de la bonté. Oui, assurément, reprit le seigneur, j'en ai de la bonté, & qui plus est, j'en ai tout vous. Que vous semble de mon cheval ? Monsieur, répondit l'officier, ce cheval est beau, & je le crois bon. Vous croyez bien, reprit le seigneur, & vous me parlez en honnête homme, j'aime cela. Il ne s'agit que du prix, dit l'officier. Je le suis, dit le seigneur, mais pour le prix, avez-vous monté mon cheval ? Non, Monsieur, répondit l'officier. Hé, dit le seigneur,

vous n'y pensez pas. Je veux que vous le montiez, & vous verrez bien ce qu'il vaut vous-même. Mon écuyer, ajouta-t-il, donnez mon cheval à Monsieur le capitaine, qu'il le monte. Faites-lui donner mon beau harnais. Allez, monsieur, montez à cheval, & rendez-moi réponse. L'officier alla montrer le cheval & il revint. Hé bien, lui dit le seigneur, qu'en dites-vous ? Monsieur répondit l'officier, j'en suis fort content. Ce cheval répond bien à tout ce qu'on lui demande, & on ne le recherche pas inutilement. Hé bien, reprit le seigneur, voilà comme j'aime qu'on parle. Mon écuyer vous m'avez trouvé là l'homme qu'il me faut. Monsieur, dit l'officier, je tâcherai de mériter votre approbation. Permettez-moi de vous demander combien vous voulez vendre ce cheval ? Combien, prit le seigneur. Ecoutez, vous êtes honnête homme, parlez-m'en de bonne-foi. Vous avez passé l'hiver à Paris ? Oui, Monsieur, répondit l'officier. Vous avez été souvent à la comédie & à l'opéra ? Assés souvent, répondit l'officier. Vous y avez mené quelquefois des femmes ? Quelquefois, reprit encore le capitaine. Vous leur avez donné quelquefois à manger à Paris & à la campagne ? Cela m'est arrivé que quelquefois, dit encore l'officier. Ne fais-je pas comment tout cela se fait ? J'ai été jeune, voyez-vous, & du monde autant qu'un autre. Cela étant, avouez qu'un officier qui a passé ainsi l'hiver à Paris, n'a pas plus d'argent qu'il ne lui en faut pour entrer en campagne. Cela est vrai, Monsieur, répondit l'officier. Hé bien, reprit le seigneur de quoi vous avisez-vous donc de demander le prix d'un cheval que vous ne sauriez payer sans vous incommoder ? Tenez, finissons, prenez mon cheval, servez-vous-en, & à votre retour de la campagne, vous pourrez dire à coup sûr ce qu'il vaut. Le capitaine, surpris de cette *générosité*, voulut s'en défendre ; mais il fallut en passer par là ; il emmena le cheval, il lui rendit de fort bons services, & lui sauva la vie dans une occasion ; il en rendit compte au seigneur gascon par une lettre ; il ne l'eut pas plutôt reçue de la main de l'écuyer, qu'il en fut pénétré de joie. Hé bien, mon écuyer, dit-il, après l'avoir lue, ce qu'il m'écrivait ne vaut-il pas bien ce que j'ai fait ? Et mon cheval vaut-il la vie qu'il lui a sauvée ? Enfin l'officier revint après la campagne. Son premier soin fut d'aller chez le seigneur gascon. Voilà, lui dit celui-ci dès qu'il le vit, ce qui s'appelle savoir vivre. Vous me deviez cette visite & j'aime qu'on me rende ce qu'on me doit. Monsieur, dit l'officier, je vous dois plus de cent pistoles ; votre cheval les vaut bien ; ordonnez à votre écuyer de les prendre. Vous êtes un étrange homme, reprit le seigneur. Un officier a-t-il de l'argent de reste quand il revient passer l'hiver à Paris à la fin de la campagne ? Que deviendront les petites parties de comédie, d'opéra, de repas & de promenades ? Laissez-moi conduire

cela, divertissez-vous pendant l'hiver. Et nous en parlerons vers le printemps. La chose se passa encore de même qu'au premier départ pour la guerre. Ce capitaine alla prendre congé de lui. Il fut tué malheureusement dans cette campagne après avoir fait des actions d'éclat. L'écuyer en reçut la nouvelle ; il en fit part à son maître, la larme à l'œil. Ah quelle perte, dit le seigneur gascon, que j'en suis touché, que je ne p'ai ! Il ajouta mille regrets, & puis tout d'un coup revenant à lui-même : au bout du compte, dit-il, j'ai tort de m'en affliger tant ; il m'aurait perfectionné toute sa vie pour me faire prendre l'argent de mon cheval, n'en voilà quitte.

M. l'archevêque d'Auch ayant appris que deux jeunes personnes d'une famille distinguée, vivaient avec beaucoup de peine du travail de leurs mains, & qu'elles n'avaient d'autres biens que quelques meubles antiques & un vieux tableau de peu de valeur, ce généreux prélat le transporta aussitôt chez ces infortunées, & voulant les secourir sans blesser leur délicatesse, il leur dit en s'asseyant de lair le plus affable : « vous avez dans votre chambre, Mesdemoiselles, un tableau dont j'ai entendu parler beaucoup ; je le vois : il est d'un grand maître ; il me plaît singulièrement. Si ce n'étoit pas vous demander une trop grande grâce, je vous prierais de me le céder pour une rente viagère de cent louis que je m'oblige à vous faire dès ce moment. Voilà la première année d'avance ».

Un officier, au siège d'Oudenarde, jouoit avec son colonel ; celui-ci perdit dans une nuit toute sa fortune qui pouvoit se monter à un million ; il ne lui restoit plus que le fonds de huit cents livres de rente. Dépité contre sa mauvaise étoile, il vint la braver jusqu'au bout. Le capitaine lui proposa de jouer à pair ou non tout ce qu'il venoit de lui gagner contre les huit cents livres. Le colonel accepte. L'officier tire de sa poche des pièces de monnaie : « pair ou non, dit-il ? » Le perlant hésite quelques momens sur l'importante monnaie d'où dépend sa ruine complète ou le rétablissement de sa fortune ; enfin il dit, non. « Vous avez gagné, reprit le capitaine en remettant dans sa poche, sans les montrer, les pièces de monnaie qui étoient en nombre pair ».

Le célèbre Maupertuis, qui accompagnait le roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier à la bataille de Molwitz, & conduit à Vienne. Le grand duc de Toscane, depuis empereur, vouloit voir un homme qui avait une si grande réputation ; il le traita avec estime, & lui demanda s'il ne regrettoit pas quelqu'un des effets que les hussards lui avoient enlevés.

Maupertuis, après s'être long-temps fait presser,

avoua qu'il avoit voulu sauver une excellente montre de Greham, dont il se servoit pour ses observations astronomiques. Le grand due qui en avoit une du même horloger, mais enrichie de diamans, dit au mathématicien en français. C'est une plaisanterie que les hussards ont voulu faire ; ils m'ont rapporté votre montre : la voilà, je vous la rends.

La *générosité* est de toutes les conditions : on voit des gens dans une fortune fort malheureuse qui ont de très beaux sentimens. L'amiral de Châtillon étant allé entendre la messe dans l'église des pères Jacobins, le jour de Saint-Dominique, un pauvre vint lui demander l'aumône dans le temps qu'il étoit le plus occupé à ses prières ; il fouilla dans sa poche, & donna à ce pauvre un grand nombre de pièces d'or sans les compter, & sans y faire réflexion. Cette grosse aumône éblouit le pauvre, qui en demeura tout surpris ; il étoit fort homme de bien, comme il parut par ce qu'il fit. Il attendit M. de Châtillon à la porte de l'église ; & quand il vint à sortir, Monsieur, lui dit-il en lui montrant ce qu'il avoit reçu de lui, je ne fais si vous avez eu l'intention de me donner une si grande somme ; mais si cela n'est point, je ne veux pas en profiter. Ce procédé surprit l'amiral, qui, regardant le pauvre avec admiration : mon dessein, lui dit-il, n'étoit point de vous donner tout ce que vous me montriez ; mais puisque vous avez eu la *générosité* de vouloir me le rendre, j'aurai bien celle de vous le laisser.

M. le marquis de Rosmadec, d'une des premières familles de Bretagne, avoit épousé une demoiselle d'Ormesson, qui mourut sans enfans, & qui fit légataire universel M. d'Ormesson, ancien contrôleur général, qui étoit alors fort jeune. Ce legs laissa à l'ainé de la branche aînée, fut accepté. Le marquis de Rosmadec, par suite de l'affection qu'il avoit toujours eue pour la famille de sa femme, fit, en 1714, légataires universels, moitié par moitié, MM. d'Ormesson, l'un contrôleur général, & l'autre le président de Noyseau, fils du président d'Ormesson. Ces nobles & vœux magistrats partagèrent la gloire du refus de ce legs universel qui pouvoit être évalué à un million pour les deux. Sachant que les héritiers n'étoient pas riches, ils n'ont pas hésité à signer leur renonciation. Les héritiers les ont suppliés d'accepter chacun un diamant de dix mille écus, qu'ils ont cru ne pouvoir refuser ; & pour honorer la mémoire du testateur, ils ont pris le grand deuil : les frais ont absorbé une partie des dix mille écus, & M. d'Ormesson, contrôleur général, a employé le reste à payer les dettes d'un père de famille, son ancien gouverneur.

HOMMAGE PUBLIC

Ce siècle, hélas ! déchus de la solide gloire
Qu'imprimoit autrefois la magnanimité

De ces François fameux qui vivent dans l'histoire ;
Nous offre enfin la générosité ;
Et c'est aux d'Ormesson qu'il doit cet avantage.
Trop grands pour abaisser leur oreille au langage
Que nous tient la cupidité,
Ils ne veulent d'autre héritage
Que l'honneur & la probité.

Par M. le comte DE BRUC.

Ces vers adressés à messieurs d'Ormesson, sont d'autant plus touchans & flatteurs pour eux, qu'ils ont été réellement faits sur le champ, & que l'auteur, M. le comte de Bruc, est le principal héritier du marquis de Rosmadec.

GENGIS-KHAN, né en 1193, mort en 1227.

Gengis-Khan étendit sa domination dans la plus grande partie de la terre connue. Il désirait le pape Jean, s'empara de ses états, & se fit élire souverain de tous les khans tartares, sous le nom de *Gengis-Khan*, qui signifie roi des tois, ou grand-khan. Il portoit auparavant le nom de Temugen. Il fit assembler une diète, dans laquelle il publia qu'il falloit ne croire qu'un Dieu, & ne persécuter personne pour sa religion ; preuve certaine que les vassaux n'avoient pas tous la même croyance. La discipline militaire fut rigoureusement établie. . . . Il fit jouer dans cette grande assemblée un ressort qu'on voit souvent employé dans l'histoire du monde ; un prophète prédit à *Gengis-Khan* qu'il seroit maître de l'univers : les vassaux du grand-khan s'encouragèrent à remplir la prédiction.

Gengis-Khan porta une nouvelle loi qui devoit faire des héros de ses soldats. Il ordonna la peine de mort contre ceux qui, dans le combat, appellés au secours de leurs camarades, suivoient au lieu de les secourir.

Bien-tôt maître de tous les pays qui sont entre le fleuve Volga & la muraille de la Chine, il attaqua enfin cet ancien empire qu'on appelloit le Catai. Maître de la moitié de la Chine ; il la soumit jusqu'au fond de la Corée.

Le conquérant tartare avoit alors soixante ans : il paroît qu'il savoit régner comme vaincre ; sa vie est un des témoignages qu'il n'y a point de grand conquérant qui ne soit grand politique. Un conquérant est un homme dont la tête se sert avec une habileté heureuse du bras d'autrui.

Gengis-Khan gouverneroit si adroitement la partie de la Chine conquise, qu'elle ne se révolta point pendant son absence, & il savoit si bien régner dans sa famille que ses quatre fils, qu'il fit ses quatre lieutenans généraux, mirent presque toujours leur jalousie à le bien servir, & furent

les instrumens de ses victoires. Il défait le sultan Mahammed près de la ville d'Otrar, dont il se rendit bientôt maître, s'avance vers Bocara, ville célèbre dans toute l'Asie par son grand commerce, ses manufactures d'étoffes, sur-tout par ses sciences, &c. la réduit en cendres, après l'avoir rançonnée.

Toutes ces contrées à l'orient & au midi de la mer Caspienne furent soulevées; & le sultan Mohammed, fugitif de province en province, traînant après lui ses trésors & son infortuné mourut abandonné des siens. Enfin le conquérant pénétra jusqu'au fleuve de l'Inde; & tandis qu'une de ses armées soumettoit l'Indoustan, une autre, sous un des fils, subjuguait toutes les provinces qui sont au midi & à l'occident de la mer Caspienne. A n'en donc la moitié de la Chine & la moitié de l'Indoustan, presque toute la Perse jusqu'à l'Euphrate, les frontières de la Russie, Casan, Astrakan, toute la grande Tartarie, furent subjuguées par *Gengis-Khan* en près de dix-huit années. Il est certain que cette partie du Tibet, où règne le grand Lama, ne fut point inquiétée par *Gengis*, qui avoit beaucoup d'adorateurs de cette idole humaine dans ses armées; tous les conquérants ont toujours épargné les chefs de religion; & parce que ces chefs les ont fait flatter, & parce que la soumission du pontife entraîne celle du peuple.

En revenant des Indes par la Perse, par l'ancienne Sogdiane, il s'arrêta dans la ville de Tontac, au nord-est du fleuve Jaxarte, comme au centre de son vaste empire. Ces fils victorieux de tout côté, des généraux, & des princes tributaires, lui apportèrent les trésors de l'Asie. Il fit des largesses à ses soldats, qui ne conurent que par lui cette espèce d'abondance. Il tint dans les plaines de Tontac une cour plénière triomphale, au milieu de laquelle se trouvait celle qui lui avait préparé tant de triomphes.... Ce fut dans ces états-généraux de l'Asie qu'il reçut les adhésions de plus de cinq cents ambassadeurs des pays conquis. De-là il courut remonter sous le joug un grand pays qu'on nommoit Tang, à l'est, frontière de la Chine. Il vouloit, âgé d'environ 70 ans, aller achever la conquête de ce grand royaume de la Chine, l'objet le plus cher de son ambition. Mais se fin une maladie mortelle le saisit dans son camp sur la route de cet empire, à quelques lieues de la grande muraille. Jamais ni après ni avant lui, aucun homme à subjugué plus de peuples. Là il eut conquis plus de dix huit cent lieues de l'orient au couchant, & plus de mille du septentrion au midi. Mais dans ses conquêtes il ne fit que détruire; &, si on excepte Bocara & deux ou trois villes dont il permit qu'on réparât les ruines, son empire, de la frontière de Russie, jusqu'à celle de la Chine, fut une dévastation. (Voltaire.)

GÉNIE.

Le génie appartient à l'imagination, l'imagination au climat.

Quand il paroît dans le monde un véritable *génie*, le vrai signe pour le reconnoître est que tous les fots se liquent contre lui.

Le génie est une certaine aptitude que la nature a mis dans l'homme, pour réussir dans une chose que d'autres entreprendraient inutilement. Cette aptitude a tant de force sur nous, que nous n'avons pas plus de peine à apprendre les sciences qui en font l'objet, que nous n'en avons pour apprendre notre langue. La nature, qui a donné à chacun son talent particulier, & qui n'a désigné personne, n'a pas voulu non plus réunir toutes sortes de qualités dans le même homme : elle a destiné les uns pour commander les armées ; les autres pour gouverner l'état ; ceux-ci, elle les a formés pour la poésie ; ceux-là, pour l'éloquence : la nature, en faisant ses libéralités, a cependant accumulé quelquefois, par une espèce de prédilection, sur la même personne toutes les qualités de l'esprit & du cœur.

L'homme de *génie* ne sauroit gouverner l'état sans fermeté ; & c'est précisément cette fermeté qui fait le mal d'un état gouverné par un homme sans *génie*.

L'étendue du *génie* nuit souvent plus qu'elle ne sert à faire sentir des vérités, que la raison soit persuadée par les argumens les plus naïfs & les plus simples.

Les règles guident le *génie* ; mais souvent aussi elles ne font qu'un contre-poids qui en abat l'effort.

Un grand *génie* déplacé ne paroît qu'un homme ordinaire.

Il est rare que le succès ne justifie la hardiesse d'un génie entreprenant.

Rien ne caractérise mieux la supériorité du génie, que le talent de préparer de loin les grands succès.

GENS DE LETTRES. La conversation de la plupart des gens de lettres est d'une simplicité extrême. Ceux même qui ont toujours tout leur esprit présent se gardent bien de le montrer tout entier. C'est ce qui faisoit dire à une femme de qualité qui en avoit beaucoup: «je compère les gens de lettres à ces grands seigneurs qui ont de grands biens au soleil & point de revenus».

GENTILHOMME ALLEMAND. Un seigneur allemand attachoit un tel prix à la qualité de *gentilhomme* qu'il ordonna, par son testament, qu'après sa mort on le mit debout dans une co-

bonne qu'il avoit fait creuser & attacher contre tout des pèlers de St paroisle, afin, disoit-il, qu'il ne pussent pas arriver que quelque bourgeois ou vlain marchât sur son corps.

GEORGES II Roi d'Angleterre, né en 1683.

On remarque que le feu roi, *George II*, a été le seul roi sur les trônes d'Angleterre, *secondé de leur nom*, qui aient régné heureusement dans ce royaume depuis la conquête.

Guillaume II fut nommé *le roux* sur le roi de la chaise.

Henri II fut malheureux pendant toute la première partie de son règne par les affaires que lui suscita l'archevêque de Cantorbéry; il le fit assassiner & le repentir qu'il en eut empoisonna le reste de ses jours.

Edouard II fut trôné par son fils, & assassiné dans le château de Berkeley.

Richard II fut chassé du trône par Bolingbroke, qui devint roi lui-même, sous le nom de *Henri IV*.

On a prétendu que la mort de *Charles II* n'avoit pas été naturelle.

Infia Jacques II, après s'être vu enlever sa couronne, est mort dans un douloureux exil.

George II, presque toujours bronillé avec son père, n'avoit eu pendant sa vie aucune part dans le gouvernement du royaume; mais son génie avoit suppléé à ce qu'il lui manquait dans cette partie de son éducation. En montant sur le trône, il put se reposer sur le trône, & cependant son règne fut continuellement troublé par des guerres étrangères. En 1747 il se trouva dans une fâcheuse position avec l'armée qu'il commandoit en Allemagne. Le maréchal de Noailles, qui étoit à la tête des français, fut par une manœuvre lui couper les vivres, & fit un officier général de cette armée être exécuté à la lettre les ordres du maréchal, les anglais étoient perdus. *George II* dévint de ce pétil, dit à quelques Officiers: « je savois bien que Monsieur de Noailles avoit dessein de nous assommer, mais je n'en yolois rien dire ». . . . Le duc d'Arenberg, répondit si durement: « C'est pousser loin la discrétion ». *

Ce prince mourut en 1760, d'une attaque d'apoplexie; quoique pendant son règne il eût à soutenir des guerres continuelles, il laissa des sommes immenses, qu'il avoit pris plaisir à amasser. On lui a reproché un peu plus que de l'économisme.

Il n'y a pas de prince en Europe, dit *Rapin Thoiras*, qui égale en richesses le roi d'Angleterre: non-seulement ses revenus sont plus que

suffisans pour entretenir un train & une cour splendides; mais il est le seul souverain qui, toutes les fois qu'il a besoin d'argent le trouve toujours prêt dans les bourses de ses sujets. Quel prince en Europe peut comme lui, s'assurer de ne jamais manquer d'argent? On demandera peut-être ce qu'il faut que fasse un roi d'Angleterre pour gagner l'amour de ses sujets? Rien que de facile, de raisonnable & de juste; rien qui ne s'accorde avec ses véritables intérêts, & si bien qu'avec ceux de l'état; il n'a qu'à observer les lois émanées de lui-même ou de ses prédécesseurs, & élimées nécessaires pour l'avantage du prince & du peuple: (en fait que fondées sur la raison & l'équité). Ce n'est donc que la hauteur ou l'avarice insatiable de quelques favoris ou ministres mal intentionnés qui ont fait perdre à quelques uns de nos monarques ces avantages incomparables, & les ont fait déchoir d'un bonheur réel & tel qu'il dans un état misérable. Nous avons eu des preuves incalculables de cette vérité sous plusieurs règnes précédents, & dans la révolution qui suivit. Les quatre princes qui régnèrent avant ce changement s'étant conduits par de mauvais conseils d'une manière qui leur fit perdre l'amour de leurs sujets, ils devinrent misérables & ne purent rien faire de glorieux ni pour eux ni pour leur nation.

GIBIER. Corneille de la pierre, dans ses commentaires sur l'Écriture sainte, rapporte qu'un moine soutenoit & prêchoit que le bon gibier avoit été créé pour les religieux, & que si les pernicieux, les faiseurs, les mortels n'avoient parlé, ils s'écrioient: « Seigneur Dieu, soyons mangés par vous, afin que votre substance » incorporée à la vôtre, subsiste un jour avec » vous dans la gloire, & n'aille pas en enfer avec » celle des impies ».

GIORGION, (dit *Georges Barbarelli*) né en 1478, mort en 1511.

Le surnom du *Giorgion*, sous lequel cet artiste est connu, lui fut donné à cause de sa taille avantageuse, & de son caractère fanfaron.

Il s'éleva du temps du *Giorgion* une fameuse dispute à Venise entre les artistes, au sujet de la prééminence de la peinture & de la sculpture: le *Giorgion* entreprit de prouver que l'art du peintre pouvoit montrer un objet dans toutes ses faces, aussi bien que le sculpteur. Pour cet effet, il représenta un homme tout nud, vu par derrière, & placé au bord d'une fontaine, qui, par réflexion, offroit le devant de la figure, tandis qu'une cuirasse luisante découvrait l'un des côtés, & qu'un miroir réfléchissoit l'autre. Ce tableau ingénieux mérita les suffrages de tous les artistes, mais ne termina point la dispute.

Le

Le *Giorgione* mourut à l'âge de trente-trois ans, du profond chagrin que lui causa l'infidélité de sa maîtresse.

GIORDANO ou JORDANO, (Lucas) peintre, surnommé *fa Presto*, né à Naples, l'an 1632, mort en 1705.

Le surnom de cet artiste lui vint de ce que son père lui répétait sans cesse : Lucas, *fa presto*, (travaille vite). Charles II, roi d'Espagne, le fit venir à la cour : la reine lui témoignant un jour avoir envie de connaître sa femme, & lui en parlant, tandis qu'il travailloit, le peintre aussitôt la représenta dans le tableau dont il étoit occupé. La reine d'autant plus étonnée qu'elle ne s'y étoit point attendu, détacha dans l'instant son collier de perles, & le donna à *Giordano* pour son époufe.

Giordano ayant peint deux particuliers, qui négligeoient de retirer leurs portraits qu'ils lui avoient commandés, il pria le parti de les exposer en public, chacun avec cette inscription : *Je suis ici faussé d'argent*. Par ce moyen il trouva le secret de se faire promptement payer.

GIOTTO, peintre, né en 1276, mort l'an 1336.

Le *Giotto*, fils d'un simple laboureur, & dont Cimabue fit son élève, après l'avoir vu dessiner en gardant les moutons, dut à son mérite la gloire de se faire chérir des rois & de plusieurs papes, qui, sans ses talens, auroient ignoré son existence. Le *Giotto* eut fa bonne part de la vanité qui n'anime que trop souvent la plupart des artistes : à l'exemple de *Parishafius*, il écrivait au bas de ses ouvrages son nom en lettres d'or.

Le pape Benoît IX, voulant avoir à Rome un habile peintre, envoya quelqu'un à Florence, chargé de lui rapporter un tableau de chaque artiste qui étoit dans cette ville, alors la seule où la peinture fut cultivée avec quelque soin. Le saint père se proposoit de juger par lui-même du mérite de l'artiste qu'il devoit préférer. On ne manqua pas de s'adresser au *Giotto*, qui prenant une feuille de papier en présence de l'envoyé du pape, fit d'un seul trait de crayon ou de plume, un *O* aussi rond que s'il l'eût tracé avec le compas. — « Portez cela au pape, dit-il ensuite à l'émvsaire comin, & assurez-le que vous m'avez vu travailler. — Mais c'est un tableau que je vous demande, lui répondit-on. — Allez, » répliqua *Giotto*, je vous prouvé que sa sainteté sera contente. Les espérances du peintre ne furent point trompées. Benoît IX admira cette façon singulière de faire connaître ses talens, & préféra le *Giotto* à tous ceux qui avoient fait les plus grands efforts pour obtenir son suffrage.

Encyclopédiana.

L'*O* du *Giotto* donna lieu à ce proverbe italien, qui se dit encore de nos jours, lorsqu'on veut faire entendre qu'un homme est extrêmement stupide : *Tu sei piùondo che l'O del Giotto* : (tu es plus rond que l'*O* du *Giotto*).

Perrault, voulant diminuer le mérite de ce trait du *Giotto*, assure que Ménage lui a dit avoir connu un moine, qui, sans être peintre, faisoit non-seulement d'un trait de plume un *O* parfaitement rond, mais qu'il, en même-tems, y mettoit un point justement dans le milieu.

La république de Florence, afin de donner au *Giotto* une marque particulière d'estime, fit placer sur son tombeau sa figure en marbre.

GLADIATEURS.

Quelques personnes se sont efforcées de justifier le goût des anglois pour les combats de *gladiateurs* : elles ont prétendu que l'air qu'on respire à Londres & les alimens dont on s'y nourrit, exigent qu'on s'y livre à des exercices violens pour aider la transpiration ; ces exercices, dit-on, sont des préservatifs contre la maladie de *Spülen* ; ils rendent les anglois plus forts que leurs voisins, parce que les hommes sont d'autant plus forts, qu'ils sont plus d'usage de leurs forces. Rien de plus juste que ces raisons ; mais les exercices violens ne consistent-ils que dans les barbares & dégradantes luttes de *gladiateurs* ? N'en est-il pas de plus nobles & d'aussi salutaires. Comment des êtres qui ont quelques sentimens d'humanité, peuvent-ils voir comme des jeux, ces assauts sanglans de vils *gladiateurs*, qui les mettent de niveau avec les animaux, dont ils imitent la férocité ?

Pour prouver combien ces combats dégradent l'homme, & sont capables de jeter, par gradation, une sorte de barbarie dans les mœurs, il ne faut que lire les descriptions suivantes. Ils sont l'ouvrage de deux braves, espèce de bêtes féroces, inconnue aux français, et fort estimée en Angleterre.

CARTEL.

« D'autant que moi, George Bishop de Shafesbury, dans le comté de Dorset, maître de la noble science de défense dans toutes ses branches, ai été très-injuré par monsieur Maguire, en ce qui regarde celle de l'épée, je l'invite à se battre avec moi, à toute outrance, sur le théâtre. C'est ce que je desire, & ce qu'attend avec empressement. Votre serviteur,

GEORGE BISHOP.

RÉPONSE.

« Moi, Felix Maguire, du royaume d'Irlande, maître de mon épée, & qui me suis battu avec

Q q q

les plus illustres de ce royaume, à savoir, M. Fug, M. Spéris, M. Sutton, M. Jonhson, M. Gil, & autres grands hommes ; je ne manquerai pas de joindre M. Bishop au lieu & au temps dont il sera convenu, & je saurai maintenir contre lui l'honneur dû à mon épée & à mon pays. Qu'il prenne garde sur-tout que je ne lui fasse porter une paire de béquilles, comme cela m'est déjà arrivé, à l'égard de quelques-uns de ses compatriotes. Votre serviteur,

FÉLIX MAGUIRE.

Voici un second cartel à-peu-près du même genre que le premier.

C A R T E L

Moi, Jacques Millet, sergent, de retour depuis peu des frontières de Portugal, & maître de la noble science qui apprend à manier les armes, ayant oui dire, dans la plupart des endroits où j'ai été, que Thimothée Buck de Londres, maître de la même science, s'y est acquis une grande réputation, je l'invite à venir me trouver, avec les unes ou les autres de ses armes, à son choix, soit avec le fabre, l'épée & le poignard, l'épée & le bouchet, le simp'e coutelas recourbé, le court-las à deux tranchans, ou avec le bâton à deux bouts.

R É P O N S E.

Moi, Thimothée Buck de Clare de Market, maître de la noble science qui apprend à manier les armes, informe que le brave agresseur s'est battu avec maître Pâris de Coventry, ne manquera pas, Dieu aidant, de l'aller joindre au temps & à l'endroit marqué. Je ne demande qu'un théâtre libre, & point de faveur. Vive la reine !

Un peuple humain peut-il se faire un amusement de voir des forcenés se déchirer ou se couper par morceaux ?

Ces combats cessent d'être en vogue : les gens honnêtes y assistent rarement ; il n'y a plus que la populace qui ose en faire ses délices ; ou, ce qui est pire, ces nobles qui ne craignent point de penser & d'agir encore plus basement que le peuple.

Mais si d'un côté on ne s'empresse plus de voir les gladiateurs, de l'autre les combats à coups de poings conservent toujours l'estime publique : la noblesse dispute journellement au peuple l'honneur du triomphe. Un milord est la terreur des fiacres ; un Chevalier Baronet ne se contente pas de passer pour le premier lutteur de la Grande Bretagne, il aspire à la gloire d'être le législateur de la lutte, & a publié un livre sur l'excellence de la lutte, où il excelle. Un pour un membre du parlement,

à qui il a donné des leçons sur le voir dans sa campagne, comme ils le promenoient, parlant de de cet art merveilleux, & des avantages que la société en peut retirer, le vieux chevalier saisi son homme par derrière, & le jeta par-dessus sa tête. Celui-ci, un peu froissé de sa chute, se releva tout en colère : Milord, lui dit cet habile lutteur, d'un ton grave & important, il faut que j'aie bien de l'amitié pour vous ; vous êtes le seul à qui j'ai montré ce tour-là ».

Souvent les femmes se battaient entr'elles. On en voit même combattre contre des hommes. Toute personne offensée peut prendre sur le champ vengeance d'une insulte qu'elle ne s'est point attirée. Si l'agresseur meurt des coups qu'il a reçus, l'offensé n'a aucune recherche à craindre ; la loi le met à couvert, quoique le meurtrier en Angleterre soit le premier & le plus capital de tous les crimes.

Le célèbre maréchal de Saxe, connu par sa force, & dont la France regrette encore la perte ; fut un jour insulté par un boueur dans une des rues de Londres : il laissa venir sur lui son adversaire, le saisi par le chignon du cou, & l'enleva en l'air, il le jeta dans son tombeau. Les rieurs ne furent pas du côté de l'insolent, toute la populace applaudit à ce tour de force du maréchal.

GLANDE PINÉALE. On lit dans les lettres de Brossette à Racine le trait suivant. Après une union si sible & heureuse pendant dix ans avec Marguerite Chavigny, Brossette eut le malheur de la perdre ; il ne crut pouvoir mieux témoigner combien la défunte lui étoit chère, qu'en portant toujours sur lui une partie d'elle même. Pour cet effet, il fit tirer de son cerveau la glande pinéale, la fit encadrer dans le chaton d'une bague d'or, & la porta à son doigt le reste de sa vie. Il ordonna même par son testament, qu'elle fût enterrée avec lui. On peut faire ici la remarque que Brossette est peut-être le premier mari qui ait conservé des reliques de sa femme.

On a observé que dans l'Élan, animal du genre des cerfs, & que l'on regarde comme l'alcée des insectes, la glande pinéale est d'une grande extraordinaire, puisqu'elle a plus de trois lignes de long, ainsi que celle du dromadaire. « Cette observation, remarque à ce sujet M. Valmont de Bomare, est favorable à ceux qui attribuent à la différente conformation des organes du cerveau, les diverses opérations des sens intérieurs ; car on remarque, ajoute-t-il, que les lions, les ours, le leup & les autres bêtes courageuses & cruelles ont cette partie si petite, qu'elle est presque imperceptible ; au lieu qu'elle est fort grande chez les animaux qui, comme l'Élan, sont timides ».

On fait que *Descartes* logeoit l'ame dans la *glande pinéale*. « Cette idée bizarre exerçoit l'imagination des philosophes, dit à ce sujet M. Laffus dans son excellent *discours histor. & erit. sur l'anatomie*, lorsque le professeur *Nuck* crut devoir la tourner en ridicule, en composant l'épithaphe de cette *glande*, comme *Bartholin* avoit composé celle du foie ». La voici telle qu'elle est tirée de son *Adenographia*, p. 121 :

Viator,
Gradum siste,
Omnique coactu Conarium]
Respice sepultum,
Parrem tui corporis primam,
Ut olim volebant,
Animæ primam,
Glandulam pinealem
Hoc seculo natam & extinctam
Cujus majestatem splendoremque
Fama firmarat,
Opinio conservarat.
Tandiu vixit,
Donec divina particula aura
Avolaverit tota,
Lymphæque limpida
Locum suppleat.
Abi sine glande viator,
Lymphæque, ut aliis, conario concede,]
Ne tuam posterit
Miseretur ignorantiam.

Voici la traduction littérale de cette épithaphe. Arrête-toi, voyageur, & regarde très-attentivement la *glande pinéale* ensevelie, la principale partie de ton corps, la première de l'ame, comme on vouloir autrefois, la *glande pinéale*, née & morte dans ce siècle, dont la renommée avoit établi l'opinion, conservé la majesté & la splendeur. Elle a vécu jusqu'à ce qu'une partie du souffle divin se soit entièrement dissipé, & ait été remplacée par une lymphæ limpide. Va-t-en, voyageur, sans *glande*, & accorde à la *glande pinéale*, comme aux autres, une lymphæ, crainte que la postérité n'admire ton ignorance.

On voit par cette épithaphe, que *Nuck* prétend que la *glande pinéale* sert à la production de la lymphæ; mais il ne le prouve pas mieux, que *Descartes* n'a prouvé qu'elle étoit le siège de l'ame. Convenons de bonne foi que nous ignorons le véritable usage de cette *glande*. Cet usage bien connu ne nous rendroit d'ailleurs ni plus sains, ni plus heureux; c'est le cas de se taire, & d'admirer.

GLOBE AÉROSTATIQUE. Le duc de Cumberland dit, en présence de M. le Marquis de Villeroy, v. je donnerois mille guinées pour que

« l'auteur du *globe aérostatique* fût anglais. --- C'est « peu, reprit ce dernier ».

GLOIRE. C'est l'éclat d'une bonne réputation.

La *gloire* est le charme des belles ames. Comment veux-tu, disoit un ancien philosophe, que je sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois sensible à l'éloge ?

Qui a été plus sensible à la gloire que le maréchal de Villars? Le maréchal disoit qu'il n'avoit eu que deux plaisirs bien vifs en sa vie; celui de remporter un prix au collège, & celui de gagner une bataille.

Le maréchal de Boucicault ne laissa qu'un fils, âgé de trois ou quatre ans, qui fut depuis maréchal de France, & gouverneur de Gènes; il ne s'étoit pas soucié de lui amasser de grands biens; & sur ce qu'un jour ses amis le blâmoient de n'avoir point profité de la faveur du roi Jean, son maître: *Je n'ai rien vendu*, leur répondit-il comme un autre *Phocion*, *de l'héritage de mes pères, & je n'y ai rien non plus augmenté. Si mon fils est homme de bien, il en aura assez; mais s'il ne vaut rien, il en aura trop, & se fera grand dommage.*

C'est une erreur de croire qu'il est grand, qu'il est beau de pouvoir ce qu'on veut; Faire ce que l'on doit, & non tout ce qu'on peut, Voilà la véritable gloire.

De quelque dignité que l'on soit revêtu, Le bonheur est toujours borné par la vertu.

Senec. Ollav. v. 455. & Troas. v. 394

GLUCK, célèbre compositeur de musique, mort en 1788.

L'opéra françois fut le théâtre de sa gloire. Cet homme de génie a senti que la forme & les accessoires d'un poème lyrique étoient favorables à ses vues, & propres à produire de grands effets. Les deux *Iphigénies*, *Alceste*, *Orphée*, *Armide*, sont les titres de son immortalité.

Le chevalier *Gluck* a dit plusieurs fois à ses amis: « Avant de mettre un opéra en musique, je ne fais qu'un vœu, celui d'oublier que je suis musicien ».

GODEAU, (Antoine) évêque de Vence & de Grasse, né à Dreux, l'an 1605, mort en 1672.

Lorsque l'abbé Godeau présenta au cardinal de Richelieu, la paraphrase qu'il avoit faite en vers du cantique *Benedicite omnia opera Domini Domino*; le ministre lui dit: M. l'abbé, vous me donnez le *Benedicite*, & moi je vous donne le *Grasse*. L'évêché de Grasse lui fut en effet consacré quelques jours après.

M. Godeau étoit un peuparent de M. Conrart, & logeoit chez lui lorsqu'il venoit à Paris. Les poésies qu'il y apportoit de Dreux donnoient lieu à M. Conrart d'assembler dans sa maison quelques gens de lettres, pour en entendre la lecture; & ces assemblées furent proprement l'origine de l'académie françoise.

L'abbé Godeau fut fort goûté à l'hôtel de Rambouillet; & c'étoit de lui que mademoiselle de Rambouillet Julie d'Angennes, disoit dans une de ses lettres à Voiture : « Il y a ici un homme » plus petit que vous d'une coudée, & je vous » jure, mille fois plus ga'ant ». Sa taille & l'affection que cette demoiselle lui témoignoit, lui firent alors donner le nom de *Nain de Julie*.

Godeau étant évêque de Grasse, il fut député de la part des états de Provence pour remonter à la reine Anne d'Autriche, régente du royaume, que cette province ne pouvoit pas payer une somme considérable qu'elle lui avoit fait demander. Il dit entr'autres choses dans sa harangue, que la Provence étoit fort pauvre, & que comme elle ne portoit que des jasmîns & des oranges, on la pouvoit appeler une gueuse parfumée.

M. Godeau disoit que le paradis d'un auteur c'étoit de composer, que son purgatoire c'étoit de relire & retoucher ses compositions; mais que son enfer étoit de corriger les épreuves de l'imprimeur.

GONZALES COQUES, né à Anvers, l'an 1618.

Ce peintre étoit très-bien fait, & avoit reçu de la nature une physionomie aussi agréable qu'intéressante. Combien de flamandes n'ont pu résister aux grâces & au mérite dont il étoit doué ! Pendant son séjour à la cour de l'archiduc, Léopold, une jeune personne, entr'autres, éprouva qu'il étoit souvent dangereux de voir un bel homme. Son cœur se rendit après de légers combats; & sa passion faisant chaque jour de nouveaux progrès, elle mit en usage les regards, les minauderies, & même jusqu'aux avances, pour se faire aimer. Loin de résister aux agaceries dont il étoit l'objet, Gonzales fit éclater encore plus d'amour que la belle n'en laissoit paroître. Les parens de la jeune personne voulurent arrêter cette intrigue dès sa naissance; mais l'amante passionnée se sauva chez l'artiste qu'on lui défendoit de voir, qui lui conseilla de s'habiller en polonois, & de seindre de venir apprendre à dessiner. Elle sourint ce déguisement à merveille; & animée du désir de plaire à son amant, elle fit des progrès considérables dans la peinture.

Cependant, une élève d'une aussi jolie figure ne pouvoit long temps en imposer. Afin de la soustraire aux recherches de ses parens, Gonzales

alla demeurer dans un village près d'Anvers, & changea même de nom.

On lui auroit volontiers donné pour épouse l'objet de sa tendresse; mais malheureusement il étoit déjà marié. Ces gens qui se plaissent partout, & en tout temps, à répandre les mauvaises nouvelles, ne manquèrent pas d'informer la femme de notre peintre, de toutes les infidélités. Elle se joignit aux parens de la demoiselle, & découvrit bien-tôt le lieu qui servoit d'asyle aux deux amans. On alloit se porter contre eux aux plus violentes extrémités, lorsque la fuite, seul parti qui leur restoit, assura leur tranquillité pour toujours. Ils se cachèrent si bien, qu'on ignore ce qu'ils sont devenus. Selon toute apparence, le tendre Gonzales aura passé dans quelque royaume voisin; & vivant sous un nom inconnu, & peut-être à l'aide d'une profession étrangère, il aura préféré les charmes de l'amour à la gloire dont il commençoit à se couvrir.

GONSALVE, (Fernandès de Cordoue) mort en 1512, âgé de 74 ans.

La rapidité des exploits de Gonzalve, & les savantes marches qu'il fit pour joindre Ferdinand II, roi de Naples, que les françois avoient chassé de son royaume, lui méritèrent le glorieux titre de *grand capitaine*. Il avoit cette présence d'esprit si nécessaire dans un général d'armée, & il ne se rendit pas moins recommandable par sa générosité que par sa valeur. Mais persuadé fausement que le succès d'une entreprise justifie les moyens que l'on emploie pour la faire réussir, il ne garda pas toujours dans ses engagements cette louable fidélité, sans laquelle il n'y a point de véritable héroïsme.

En 1502, *gonzalve*, à la tête des espagnols; s'opposoit aux conquêtes des françois en Italie. Les soldats que commandoit le général espagnol, mécontents de manquer de tout, prirent la plupart les armes, & se présentèrent à lui en ordre de bataille pour exiger leur solde. Un des plus hardis poussa les choses jusqu'à lui présenter la pointe de sa hallebarde. *Gonzalve*, sans s'étonner, saisit le bras du soldat, & affectant un air gai & riant, comme si ce n'eût été qu'un jeu : « Prends, garde, camarade, lui dit-il, qu'en voulant badiner avec » cette arme, tu me blesses ».

Un capitaine d'une compagnie de cent hommes d'armes porta l'outrage plus loin. Il osa dire à *Gonzalve*, qui témoignoit son chagrin de ne pouvoir procurer les choses dont on avoit besoin : « Eh bien ! si tu manques d'argent, livre ta fille, » tu auras de quoi nous payer ». Comme ces paroles outrageantes avoient été prononcées parmi les clameurs de la sédition, *Gonzalve* seignit de ne les avoir point entendues; mais la nuit suivante,

il fit mettre à mort le malheureux qui les avoit dites, & commanda qu'on l'attachât à une fenêtre, où toute l'armée le vit exposé le lendemain. Cet exemple de sévérité nécessaire rassura l'autorité du général.

Il fit la conquête de Naples. *Gonsalve* emporta l'épée à la main les châteaux forts de cette capitale, & les richesses qu'on y avoit amassées devinrent la proie du vainqueur. Quelques-uns des soldats s'étant plaints au général d'avoir été frustrés de leur part au butin : « Eh bien ; camarades, leur dit *Gonsalve*, il faut réparer votre mauvaise fortune : allez dans mon logis ; tout ce que vous y trouverez, je vous l'abandonne. Ces soldats mercenaires, moins touchés de la générosité de leur général, que du gain qu'ils attendoient, coururent aussitôt à son palais. Jamais pillage, dit Paul Jove, ne fut plus entier, & ne fut si avec plus d'avidité.

Une nouvelle armée arrivée de France en 1503, pour réparer les pertes de Cérignole, se fortifioit sur les bords du Gariglian. Quoique les troupes commandées par *Gonsalve* fussent beaucoup plus faibles, ce général se retrancha néanmoins à la vue des français. Les officiers espagnols blâmoient hautement la conduite & la taxoient de témérité. « J'aime mieux, leur répondit le brave *Gonsalve*, trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, que de prolonger ma vie de cent années, en reculant de quelques pas ».

La république de Venise lui ayant fait présent de vases d'or, de tapisseries superbes & de matras d'obelins, avec un parchemin où étoit écrit en lettres d'or le décret du grand conseil qui le faisoit noble vénitien, il envoya le tout à Ferdinand. Il ne conserva que le parchemin pour montrer, disoit-il à son concurrent Alonxe de Silva, qu'il n'étoit pas moins gentilhomme que lui. Plusieurs autres traits pareils de la vie de *Gonsalve* annoncent dans ce général un cœur magnanime & un dévouement à son prince à l'abri de tout soupçon.

GOURMAND. Un jeune homme, professeur de musique, étoit si gourmand, qu'il ne pouvoit s'empêcher de manger les fruits ou les confitures qu'il trouvoit sous sa main chez les écoliers ; quelquefois il ouvroit même le buffet, & faisoit un ravage étonnant dans toutes les friandises qui s'offroient à ses yeux. Une dame résolut de le guérir de ce vilain défaut. Elle n'en eut pas plutôt formé le projet, que notre musicien vint pour donner leçon à une jeune & jolie écolière, aperçut une assiette garnie de biscuits, & fondit dessus, comme le chat le plus alerte, pendant qu'il n'y avoit personne dans l'appartement. Après qu'il eut rempli son estomac & ses mains, la

dame demanda à sa fille ce qu'étoient devenus la plupart des biscuits dans lesquels on avoit mis de l'aisénic pour faire mourir les rats. A ces mots, le musicien épouvanté, ne doute pas qu'il s'est empoisonné lui-même ; il pâlit, & avoua qu'il a eu le malheur de manger les biscuits. Aussitôt on s'empresse de le secourir, on lui fait avaler de l'huile, on tâche de rassuer son imagination effrayée. Les soins, les remèdes, sont inutiles : il s'écrie qu'il ressent une violente colique, & demande en gémissant à se préparer à la mort. Enfin, on lui apprend, en éclatant de rire, qu'il n'a rien à craindre, & qu'on n'a voulu que lui faire peur. Mais il étoit tellement persuadé que le poison agissoit avec force, qu'il fallut manger devant lui les biscuits qui restoient. Cette aventure l'a tout-à-fait corrigé de sa gourmandise.

Comme on demandoit à Montmaur pourquoi il cherchoit avec tant d'empressement les festins, il répondit : « Que c'étoit parce que les festins ne le cherchoient pas ». Et il ajouta que nos pères avoient appelé leurs festins du mot latin *festinare*, pour montrer qu'il faut toujours se hâter d'y aller.

Lignière reprochoit un jour à Montmaur le parasite, qu'il dinait souvent chez les autres : il répondit : comment voulez-vous que je fasse, on m'en presse ? Je le crois bien, reprit Lignière, il n'y a rien de plus pressant que la gourmandise.

Rien ne surpassa la gourmandise de l'empereur Vitellius ; tous les chemins de l'Italie & les deux mers étoient couverts de gens qui alloient chercher pour sa table les viandes les plus exquises & le poisson le plus rare. Ce prince faisoit quatre grands repas par jour, & quelquefois cinq. Il étoit si peu maître de sa faim, que pendant les sacrifices on le vit plusieurs fois siffler les entrailles des animaux à demi-cuites, & les devorer aux yeux de l'assemblée. Il s'invitoit lui-même chez les amis, & s'y faisoit traîner avec une telle somptuosité, qu'il les mettoit à deux doigts de leur ruine. Lucius Vitellius, son frère, lui en donna un où l'on servit deux mille poissons & sept mille oiseaux tous rôtis & exquis. Enfin, la profusion de cet empereur alla à son comble dans un festin, où un biffin seul coûta plus que le repas de son frère. Il étoit rempli de foies de saïans, de langues de scarres, de cervelles de paons, d'entrailles de murènes, & de toutes sortes de poissons & d'oiseaux de grand prix. L'historien Joseph se confesse que si ce Prince eût vécu long-temps, tous les revenus de l'empire n'eussent pas été suffisants pour l'entretien de sa table.

Despréaux, en parlant du fameux comte du Broussin, qui, en fait de repas, se vantoit d'avoir acquis la plénitude de la science, disoit

que chaque jour il prétendoit faire de nouvelles découvertes dans le pays de la bonne chair, jusqu'à faire trouver aux mets ordinaires tout un autre goût que leur goût naturel. Quand il avoit à donner quelque repas d'érudition (ce sont ses termes) comme par exemple au duc de Lefdiguières & au comte d'Olonne; il étoit sur pied des quatre heures du matin, & prenoit un crampas pour faire poiser la table du festin, afin qu'elle ne penchât pas plus d'un côté que de l'autre. Il ne parloit pas moins que de condamner au fouet ou d'envoyer au carcan des valets qui se feroient mépris sur l'ordre des services. Un jour il s'avisa de dire à ses convives : sentez-vous, Messieurs; le pied de mule dans cette omelette aux champignons ? Chacun d'eux fut surpris de l'apostrophe. Les autres ignorans, leur dit-il, faut il que je vous apprenne que les champignons employés dans cette omelette ont été foulés par le pied d'une mule ? Cela met un champignon au dernier période de la perfection.

Ce même comte du Brouffin menaça un jour Despréaux d'aller dîner chez lui, & lui prescrivit le jour du repas. Mais, Monsieur, lui répliqua le satyrique, il faut donc que vous m'envoyiez une fête pour vous régaler selon la supériorité de votre goût ? Point, point, lui dit le comte, donnez-nous ce que vous voudrez, nous nous contenterons d'un repas de prête. Monsieur le duc de Vitry & Messieurs de Gourville & de Barillon furent de la fête, où tout se passa à merveille. C'étoit à qui seroit plus de remerciemens & d'embrassades au seigneur archiclérical ; & le comte du Brouffin lui dit en sortant, mon cher Despréaux, vous pouvez vous vanter de nous avoir donné un repas sans faute.

GOUTTE. On prétend que cette maladie est incurable, & qu'on ne doit ajouter aucune confiance à tous ceux qui se vantent d'en avoir guéri. Le comte de Montmorency, au rapport de Brantôme, disoit qu'il lui en avoit coûté cinquante mille francs pour essayer différens remèdes qui n'avoient servi de rien, & que le seul qui avoit adouci un peu son mal ce n'étoit qu'un grand bassin d'eau froide avec un peu de sel, en tremper une serviette & l'appliquer sur les parties douloureuses.

Voici quelques exemples qui font voir qu'on a employé toutes sortes de moyens pour guérir cette maladie, mais auxquels on ne doit pas donner toute croyance. *Andreas Libavius* (*épiq.* xxxiii in *cyclo med.*) raconte l'histoire d'un cabaretier gouteux, qui avoit fait un marché de 300 florins avec un médecin logé chez lui, s'il le guérissoit; celui-ci lui promit de le guérir en un jour; il le fit saigner par ses domestiques, lui cloua les pieds sur un poteau; partit sans dire adieu, & se tint trois ans après exiger son salaire, ayant

appris que le patient n'avoit plus eu d'attaques de goutte.

Guillelmus Fabricius, observ. xxxix, art. 1, fait l'histoire de trois malheureux gouteux qui ayant été appliqués à la torture pour leur faire avouer un crime dont ils étoient loupennés, & ayant été reconnus innocens furent délivrés pendant toute leur vie de celle de l'autre. Qu'ils avoient éprouvée plusieurs fois auparavant, & vécut encore long-temps après.

Ce même auteur raconte (*épiq.* xlvi), qu'un gouteux dans le temps d'une attaque violente de goutte ayant été enlevé de son lit par un ennemi masqué, traîné par l'escalier, & ensuite mis sur ses pieds au bas de sa maison pour prendre haleine. Le spectre prétendu ayant fait semblant de le ressaisir pour le porter hors de la maison, le gouteux prit la fuite en montant l'escalier & alla crier au secours par la fenêtre. La peur fit chez lui le même effet que le meilleur remède.

La goutte est aussi rare parmi les turcs qu'elle est commune chez les nations accoutumées aux excès dans les viandes & les boissons. Leur nourriture qui est toujours la même ne préjudicie pas à leur santé comme nos divers mets. C'est à cette vie réglée qu'on doit attribuer en bonne partie, la forte constitution de ces peuples, sur-tout de ceux qui se contentent de boire de l'eau ou du sorbet, quelques tasses de café ou de serquiss, & qui ne font aucun excès de vin ou d'eau de vie. Cependant quand ces peuples sont atteints de la goutte ils ont des remèdes plus spécifiques que les nôtres, & voici une histoire qui fera connoître la recette dont ils usent.

Un turc riche & de considération ayant été pris par une galère de Malthe sur le bonheur de plaire au chevalier qui la commandoit; il le prit à son service & le traita d'une manière à laquelle l'esclave n'avoit pas lieu de s'attendre; ce chevalier avoit souvent des attaques de goutte très-douloureuses. Son esclave qu'il aimoit & qui étoit même familier avec lui, lui disoit souvent : si tu étois dans mon pays, je te ferois guérir radicalement; mais le remède ne se peut pas mettre en usage dans ce pays-ci.

Au bout de quelques années, le chevalier, content de son esclave, le mit en liberté sans vouloir de rançon. Le turc de retour en son pays fit un armement pour courir sur les chrétiens; il eut le bonheur de prendre un vaisseau qui alloit à Malthe. Quant les prisonniers passèrent en revue devant lui, il reconnut le chevalier, son ancien maître & bienfaiteur; il fit signe qu'on le séparât des autres, donna ordre qu'on ne le mit point aux fers, & qu'on le traitât comme sa propre personne; mais il ne voulut point le voir ni lui parler.

Les cosaïtes étant arrivés au lieu de leur armement, le capitaine turc demanda à ses associés cet esclave par préférence, & cela lui ayant été accordé, il lui fit donner un cheval, & le fit conduire en la maison. A peine y fut-il arrivé & logé dans une belle chambre magnifiquement meublée, à la manière du pays, qu'il vit entrer sept ou huit hommes, qui, sans lui rien dire, le déshabillèrent, l'étendirent sur un matelas au milieu de la chambre, lui lièrent les pieds à un gros bâton, & deux d'entr'eux lui donnèrent sur la plante des pieds quatre à cinq cents coups de baguettes, qui les lui firent enfler d'un demi-pied. Un autre turc les lui scarifia aussi-tôt avec beaucoup d'adresse, & fit sortir tout le sang caillé, & y mit dessus un baume d'une odeur merveilleuse. Après quoi on le porta vers une estrade, où il y avoit un lit composé de bons matelas, avec de riches couvertures. Le médecin, avec trois ou quatre esclaves, le gardèrent à vue, le servoient avec une attention infinie. On le pansait deux fois par jour; on lui disoit seulement d'avoir bon courage & de demander tout ce qu'il voudroit.

Le chevalier ne savoit que penser d'un traitement si bizarre; il en attendoit le dévouement avec impatience, lorsqu'au bout de dix jours ses plaies furent entièrement guéries, & qu'il se vit en état de se lever & de marcher; on lui donna des habits à la turque qui étoient très-riches, & son patron vint le voir. Il lui demanda qui il étoit, & ensuite, s'il le connoissoit: le chevalier n'avoit garde de reconnoître son ancien esclave, les années l'avoient changé; une barbe longue ombrageoit une partie de son visage, & l'état florissant où il le voyoit, le rendoit méconnoissable.

Quoi! lui dit le capitaine turc, est-il possible que vous ayez oublié votre esclave Ibrahim? C'est moi-même que vous avez traité avec tant de générosité: sachez qu'un bienfait n'est jamais perdu chez les musulmans; j'avois pitié de vous quand vous souffriez les douleurs de la goutte, & je vous disois que si vous étiez dans mon pays, je vous ferois guérir de manière à n'en être plus incommodé: je vous ai tenu ma parole; vous êtes guéris, vous avez souffert, mais vous ne souffrirez plus, & jamais la goutte ne vous attaquera. Le chevalier le remercia des bons traitements qu'il avoit reçus, après une plainte modeste de la bastonnade. Bientôt après il n'en fut plus question; il demeura six mois avec son bienfaiteur, qui le combla de biens & de caresses; & quand le chevalier voulut retourner en son pays, il le fit embarquer dans un vaisseau chrétien avec ses gens, & dont il défraya le passage.

Tel est le remède; il est libre à tout gouteux de s'en servir; le baume que l'on avoit employé étoit du véritable baume de la *Méque* ou de *Judee*,

qu'on connoît en France, sous le nom de *baume blanc*. A l'égard de la bastonnade, on peut louer des turcs à Marseille, si on est tenté d'en user. Quoi qu'il en soit, s'il y a de la douleur dans cette petite opération, elle ne dure qu'un instant, au lieu que la goutte fait souffrir pendant long-temps.

Théophraste & Aulugelle ont écrit que la musique charme & apaise les douleurs de la goutte; rien d'étonnant à cela; on sait qu'en général les sons mélodieux suspendent la vivacité des douleurs quelconques. On lit dans le troisième livre des *leçons* de Louis Guyon, qu'une femme très-valétudinaire, & sur-tout fort incommodée de la goutte, manda un homme qui jouoit fort bien du tambour & de la flûte, & qui le fit alors avec tant de véhémence que la malade tomba par terre, privée de sentiment & de respiration. Étant revenue de cet évanouissement, elle se plaignit de grandes douleurs; & le musicien, de son côté, ayant repris de nouvelles forces, & s'étant remis à jouer, cette seconde dose de musique produisit un si bon effet, que la malade se trouva peu de temps après délivrée de ses douleurs, & parfaitement guérie.

Philippe II, roi d'Espagne, avoit la goutte. Son premier médecin, nommé Mercatus, homme habile & expérimenté, lui avoit fait prendre différents remèdes, sans lui procurer aucun soulagement. Quelqu'un proposa d'appeler un autre médecin, nommé Valezio. Lorsqu'il fut arrivé, il conseilla au roi de mettre ses pieds dans un bain d'eau tiède. Ce remède très-simple réussit au-delà de toute espérance. Qu'en résulta-t-il? que Mercatus fut renvoyé, & que Valezio eut la place.

Ce fut la goutte qui jeta dans les mathématiques Bonaventura Cavalieri, jésuite de Milan, & professeur de mathématiques à Bologne. Cette maladie le tourmentoit violemment, lorsque Benoit Castelli, disciple de Galilée, vint le voir; il lui conseilla, pour le distraire de ses douleurs, de s'appliquer à la géométrie. Cavalieri suivit ce conseil, prit goût à cette science, & devint un des plus célèbres mathématiciens du dernier siècle.

Leibnitz montra pour avoir voulu se dériver trop promptement d'un accès de goutte, il prit un remède qu'un jésuite lui avoit donné à Vienne. La goutte remonta du pied dans l'estomac, & le malade fut tout à coup suffoqué. Il étoit alors assis sur son lit, ayant à côté de lui son écritoire, & l'*Argentea* de Barclay. Nous rapportons cette anecdote pour qu'elle serve de leçon aux gouteux, & qu'ils ne prennent pas au hasard des remèdes qui, loin de les guérir ou des soulager, peuvent les faire périr.

Il s'imagine dit qu'un homme, qui a toir attaq; de la goutte, en fut guéri par un chien qu'il fit

coucher avec lui, & qui la prit. L'animal ressentit de temps en temps les atteintes qui avoient tourmenté son maître. Les *goutteux* peuvent essayer ce remède. S'il ne les guérit pas, au moins ne peut-il leur faire aucun mal.

C'est dans les mêmes vues qu'un ouvrage périodique, intitulé la *Feuille nécessaire*, qui a paru en 1759, indique, dans la feuille du 27 août, pour remède de la *goutte*, la transplantation du corps dans un autre, au moyen d'une certaine bouillie, qu'on appliquera la plus chaude possible sur les parties douloureuses; on fera ensuite lécher par un jeune chien ces mêmes parties. La friction, dit l'auteur, qu'il exercera avec sa langue sur la peau du malade, ouvrira les pores, facilitera l'introduction de la salive, la transpiration, & conséquemment l'évasion des parties de la *goutte*, les plus voisines de l'épiderme, & ainsi de proche en proche, jusqu'à ce que toute la matière morbifique soit détruite. L'auteur assure que, de quelque nature que soit la *goutte*, par le moyen de sa bouillie, dans laquelle entre une certaine poudre qu'il ne nomme pas, mais qu'il dit être bien connue des médecins, & se trouver chez tous les apothicaires, on ne manquera pas de transporter dans le corps du chien le dépôt *gouteux*.

M. Default, médecin de Bordeaux, a donné en 1735 au public un recueil de dissertation de médecine, parmi lesquelles on en trouve une sur la *goutte*, qu'il explique singulièrement. « Quand je n'aurois, dit-il, composé sur la *goutte* qu'un roman, dans lequel cepen tant j'aurois sauvé les apparences de la vérité, ou du moins fait entrer la possibilité de la guérison de ce terrible malade, un *gouteux* dans son loisir l'iroit ma dissertation avec complaisance: à plus forte raison, lorsque j'atteste que tous les faits, sur lesquels je bâtis mon système, sont vrais, & que je n'ai voulu tromper personne ».

L'auteur prétend, d'après l'observation de Sydenham, qu'il *gouteux* sont pour la plupart gens d'esprit, & que cette maladie attaque plutôt les personnes sages que les fous, plutôt les riches que les pauvres. A la bonne heure pour les riches; la raison est facile à deviner. Le même auteur, page 379, raconte fort agréablement sa dispute avec un moine, qui trouvoit fort mauvais qu'il eût guéri un malade avec du quinquina, dissous dans une once d'eau-de-vie & trois onces de vin vieux, parce que ce remède avoit causé un peu d'ivresse au malade.

Aux îles Amilles les sauvages qui se sentent atteints de la *goutte*, font en terre un trou, où ils jettent de la braise bien ardente. Ils mettent dessus des noix des fruits du monbain, grand premier qui vient dans ces îles: ils exposent ensuite dessus la partie malade, & endurent la fumée très-

chaude, le plus long-temps qu'ils peuvent. Si ce remède sudorifique ne les guérit pas, au moins il les souage beaucoup; ils appellent cette espèce de fumigation *boucaner*. M. Boffin dit dans ses *nouveaux voyages de l'Amérique Septentrionale*, page 179, avoir été témoin de l'épreuve qu'il a faite; un européen de cette méthode de *boucaner*. Il y avoit environ six semaines, qu'il avoit au pied droit une violente attaque de *goutte*, avec des douleurs les plus aiguës. Il résolut de se mettre entre les mains d'un fameux jongleur, de la nation appelée *sonika*, qui le traita de la manière suivante.

Il fit bouillir dans une chaudière toutes fortes de simples, des feuilles de laurier rouge & blanc, du baume, de la citronnelle, des racines de bois de saffras, avec des branches de pin & de eurier, arbre qui croît dans la Caroline méridionale & dans la Louisiane. Ce sauvage médecin plaça ensuite la chaudière sur une espèce de dôme fait avec des cerceaux, sur lesquels il étendit une peau de cerf passée, pour concentrer la fumée des racines & des herbes odoriférantes. Il fit mettre au *gouteux* le pied malade au-dessus de la chaudière. Il répéta plusieurs fois cette opération, & l'euprém fut guéri. « Je l'ai vu depuis, dit M. Boffin, aller à la chasse, & vaquer à toutes ses affaires sans ressentir la moindre incommodité ».

Dans un de ses dialogues intitulé, *Philosophe ou l'Ami du mensonge*, Lucien se moque de la crédulité & de la superstition des philosophes de son temps, à l'occasion de la *goutte* dont étoit attaqué un des plus considérables citoyens d'Athènes, nommé Eucrate, & auquel chacun conseilloit un remède de sa façon. La manière fine & agréable, dont Lucien raille ces philosophes, doit engager à lire ce dialogue dans l'original, avec d'autant plus de raison, qu'à la honte de notre siècle, la plupart des railleries de Lucien peuvent encore avoir leur application à certaines gens, qui par charlatanerie ou autrement, se font une occupation méthodique de prescrire de pareils remèdes. C'est sans doute ce dialogue de Lucien, qui a fourni à Bombesaut, auteur du seizième siècle, l'idée de sa comédie, toute imitée de Lucien, intitulée la *goutte*, laquelle fut représentée en 1605, & imprimée la même année, elle est si rare & peu connue.

Le maréchal de Cossé mourut en 1582 de la *goutte*, maladie très-habituelle, & héréditaire dans sa famille: quand les douleurs étoient très-vives, ce qui arrivoit souvent, il juroit & priait de la plus grande force, mais encore moins contre la *goutte* même, qu'il contrefaisoit les médecins qui l'empêchoient de boire. Un jour il reçut leur visite dans ces moments. « Mordieu, dit-il à la compagnie, vous qui êtes mes bons amis, aidez-moi à avoir raison de ces bourreaux & médecins qui ne veulent pas me laisser boire du vin

» bourru !

« bourru ; pardieu j'en boirai à cette heure avec
 « vous , en dépit d'eux ; qu'on en aille querir , &
 « si les médecins viennent , vous qui êtes mes
 « meilleurs amis , vous les chasserez ». On en
 « apporta ; il en but , & le lendemain les bons amis
 « crurent devoir venir savoir des nouvelles du maré-
 « chal. « Mordieu ! leur dit-il , je suis beaucoup
 « plus mal , & ces ingrats de médecins disent que
 « c'est parce que j'ai bu du vin bourru ; mais c'est
 « qu'ils n'ont pas su me guérir ». On auroit pu ap-
 « paiser l'humeur du maréchal , en lui accordant l'un
 « & l'autre.

C'est peut-être d'après cette histoire qu'ont été
 faits les vers suivans :

Sur peine de la goutte , un médecin m'ordonne ,
 De quitter l'usage du vin ;
 Mais loin de renoncer à ce bon jus divin ,
 J'achève de vider nu tonne.
 Laquais , vite , à grands flots remplis-moi ce crystal :
 Si le vin engendre la goutte ,
 Boite jusqu'à la vie est le secret , sans doute ,
 De tarir la source du mal.

Brantome ayant la goutte , un médecin fut le
 trouver pour lui offrir le secret qu'il avoit de le
 guérir. Arrivé chez le malade , il demanda à lui
 parler : un laquais alla avertir son maître qu'une
 personne qui guérissait la goutte le demandoit.
 Brantome vient aussitôt vite qu'il lui est possible
 au-devant de cet homme , & dit à son laquais
 en présence du médecin , faites entrer le catroffe
 de monsieur dans ma cour. Le médecin dit qu'il
 n'en avoit point. Quoi ! lui répliqua Brantome ,
 vous guérissiez de la goutte , & vous n'avez pas
 de carrosse , je ne suis pas des vôtres , & le quitta
 brusquement , comme voulant dire que son re-
 mède n'étoit donc pas bien merveilleux , puisque
 la goutte étant un mal si fort en règne , il n'avoit pas
 encore eu l'esprit de gagner de quoi se faire voirurer.

GRAFIGNY , (Françoise d'Issembourg d'Hap-
 poncourt) fille d'une petite nièce du célèbre Cal-
 lot , graveur , morte en 1758 , âgée de 64 ans.

Cette femme , auteur , étoit très sérieuse , & sa con-
 versation n'annonçoit pas tout l'esprit qu'elle avoit
 reçu de la nature. Un jugement solide , un cœur
 sensible & bienfaisant , un commerce doux , égal
 & sûr , lui avoit fait des amis avant qu'elle pû-
 t se faire des lecteurs. Quoiqu'elle se mit à écrire
 dans un âge avancé , elle fit voir beaucoup de do-
 cilité & de modestie. Ses amis avoient la liberté de
 lui donner leurs avis , & elle les recevoit sans hu-
 meur. Elle avoit néanmoins le louable désir d'être
 estimée , sans lequel il n'y a point de véritable ta-
 lent. Une critique , une épigramme la chagrinait ,
 & elle l'avoit de bonne foi. Elle ne regardoit
 la poésie que comme une jolie bagatelle , peut-être

Encyclopédiana.

par une secrète réflexion sur son peu de talent
 dans ce genre , ou par un préjugé de société. Lor-
 squ'elle les *Lettres Péruviennes* parurent , on fut sen-
 sible à cette variété de beaux détails , d'images
 vives , tendres , ingénieuses , riches , fortes , lé-
 gères , singulièrement tracées ; de sentimens déli-
 cats , nauts , passionnés ; à ces accélérations de
 style si bien ménagées : ces mots accumulés de
 rems en rems , ces phrases qui , en se précipitant
 les unes sur les autres , expriment si heureusement
 l'abondance & la rapidité des mouvemens de
 l'ame ; à ce grand morceau plein d'air , de feu &
 d'insérer , où la péruvienne se trouve plus que ja-
 mais peinte entre son cher Aza & le plus généreux
 des bienfaiteurs. Mais on reprochoit avec raison
 à l'auteur d'avoir fait usage dans ces lettres d'un
 ton de métaphysique nécessairement froid en
 amour. Ce défaut parut d'autant plus singulier
 dans une femme , qu'un homme qui écrit & qui a
 des passions à manier , s'efforce de faire imiter
 à ses personnages les femmes qui ne généralisent
 point , mais tournent toutes leurs pensées en sen-
 timens. La comédie de Cénie est un de ces petits
 romans dialogués , & appelés *Comédies lar-
 moyantes*. Elle est écrite avec délicatesse , ornée de
 pensées fines , vivement imaginée , légèrement
 rissée , négligemment finie.

Madame de Gragny racontoit quelquefois avec
 chagrin que sa mère , ennuyée d'avoir chez elle
 une grande quantité de planches en cuivre , gra-
 vées par le célèbre Callot , fit venir un jour un
 chaudronier , & les livra toutes pour qu'il lui en
 fit une batterie de cuisine.

Cette dame illustre , veuve d'un mari de la
 conduite duquel elle avoit eu souvent à se plaindre ,
 vint à Paris en 1740 , à la suite de mademoiselle
 de Guise. Madame de Gragny ne prévoyoit pas
 dès-lors la réputation qui l'attendoit dans cette
 capitale. Plusieurs gens de lettres , réunis dans une
 société où elle avoit été admise , l'engagèrent de
 fournir quelque pièce pour le recueil de ces mes-
 sieurs , volume in-12 , qui parurent 1745. Elle leur
 donna une nouvelle espagnole , intitulée : *Le mau-
 vais exemple produit autant de vertus que de vices*.
 Cette nouvelle est semée de maximes ; & le titre
 même , comme on voit , en est une. Les *lettres
 Péruviennes* & *Cénie* , qui parurent ensuite ,
 lui assurèrent un rang dans la république des lettres.
 La fille d'*Aristide* , autre comédie en cinq actes ,
 ne fut représentée qu'après *Cénie* ; mais elle ne re-
 çut pas le même accueil.

Après la chute de cette pièce , on envoya ces
 vers à madame de Gragny :

Bonne maman , de la gente Cénie ,
 A cinquante ans vous êtes un poupon ;
 On applaudit ; on le trouve fort bon :
 On passe un mince en la vie.

R r r

Mais d'un effort moins circonspéct,
Sept ans après tenter même aventure,
Et travailler encor dans le goût grec;
Pardou, maman, si la phrase est trop dure,
Je le dis, sans votre respect,
C'est de tout tems vouloir forcer nature.

Outre ce drame & celui de *Génie*, madame de Grogny avoit laissé un petit acte de scierie, intitulée *Agor*, qui avoit été joué chez elle, & qu'on la détourna de donner aux comédiens, comme rempli d'un sentiment trop vis & trop tendre pour son âge. Elle a de plus composé trois ou quatre p.èces en un acte, qui ont été représentées à Vienne par les enfans de l'empereur. Ce sont des farces simples & mœurs, à la portée de l'auguste jeunesse qu'elle vouloit instruire.

GRAMMONT, (Antoine de) mort en 1678.

Au passage du Rhin, Grammont apprit un officier qui se dispoisoit à se jeter dans le fleuve; il alla à lui, le putoier à la main, & lui dit: «Alte-là; vous ne passerez pas, ou payez-moi les cinquante louis que vous me devez. Etes-vous fou, répondit l'officier? Non, en vérité, continua Grammont; je fais bien que vous n'avez pas peur de mourir noyé de dettes comme vous l'êtes, c'est peut-être ce qui p. urroit vous arriver de plus heureux; mais quand vous serez mort, sur quoi prendrai-je mes cinquante louis? Payez-moi, vous dis-je, ou vous ne passerez pas ».

Grammont assiég.oit une place. Lorsque le gouverneur se fut rendu, après une assez légère résistance, il dit qu'il avoit demandé à capituler, parce qu'il manquoit de p.oultre. Ah! de vous rendre confiance pour confiance, repartit Grammont, je vous avouerai que je ne vous ai accordé ce que vous demandez, que parce que j. n'avois plus de plomb.

Les impériaux attaquent Landau. Méléac, officier très-âgé & distingué par beaucoup de belles actions, défend cette place près de quatre mois, avec une intelligence & une fermeté extraordinaires. Grammont, qui est pour le moins aussi vieux, dit familièrement à Louis XIV, à-peu-près de même âge: «Sire, il n'y a que nous autres cadets qui valions, quelque chose. Cela est vrai, dit le roi; mais à notre âge, on n'a pas long-tems à jouer de la gloire ». Sire, repartit Grammont, « on ne compte pas l'âge des grands rois, & leurs années ne se datent que par leurs belles actions ».

Grammont étoit sur le point de mourir, sa femme, qui étoit d'une piété profonde, ne le quitt.oit pas d'un moment. Son confesseur l'instruisoit, en lui disant: « Monsieur, il faut croire

« ceci, il faut croire cela »; & le comte se tournant vers sa femme, lui demandoit: « Cela est-il vrai, madame? — Oui, lui répondit-elle. — Eh » ben, ajoutoit le malade, allons donc, dépêchons nous de croire ».

GRAND, (Marc Antoine le) auteur & poète françois, mort en 1728, à 56 ans.

Un jour que cet acteur se promenoit avec un de ses amis, un pauvre le aborda civilement en leur tendant son chapeau. Le Grand tira de sa poche quelques sols qu'il lui donna. Là-dessus le mendiant, par reconnaissance, se mit à chanter un *De profundis*. Parle donc, hé, l'ami, lui dit le comédien, est-ce que tu me prends pour un trépassé? Au-lieu d'entourer un *De profundis*, chante plutôt un *Domine salvum fac regem*, car je fais les rois.

Sa figure étoit désagréable, & le public la trouvoit telle; il dit un jour, en haranguant le parterre: *Messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi d'en changer*.

GRANDEUR D'AME. La grandeur d'ame honore la vertu dans l'ennemi même qui a su résister. Lorsque Soliman eut pris le château de Budas, en 1519, il trouva dans un cachot, Nadasti, gouverneur de la place. Il fut curieux de savoir la raison d'un événement si extraordinaire. Les allemands de la garnison lui avouèrent que Nadasti les ayant traités de lâches & de perfides, par. e qu'ils le press.ient de capituler, ils l'avoient enfermé pour avnir la facilité de se rendre. Le sultan, plein d'admiration pour la fidélité & la bravoure du généreux gouverneur, le combla de louanges & de présents, le mit en liberté, & conlamma à mort tous ceux qui avoient manqué d'une manière si honteuse à la subordination militaire.

Il y a des réponses qui caractérisent la grandeur d'ame de ceux qui les ont faites.

Parmi quelques prisonniers romains que Mithridate avoit faits, on lui amena un officier qui se nommoit P.romponius, & qui étoit blessé d'une blessure mortelle. Le roi lui demanda, si en lui sauvant la vie, il pouvoit compter de l'avoir pour ami? Oui, répondit le prisonnier, si vous faites la paix avec les romains, sinon, je n'ai pas même à débiter. Ceux qui étoient présents, irrités de cette fière réponse, excitoient Mithridate à le faire mourir; mais ce prince rejeta ce lâche conseil, en leur disant: respectons la vertu malheureuse.

Alexandre-le-Grand, ayant fait prisonnier Porus, l'un des plus puissans rois des Indes, le fit venir devant lui, & lui demanda comment il vouloit être traité? « En roi, répondit-il. — Mais, » ajouta le conquérant, ne demandez vous rien

« davantage ? — Non, ce seul mot dit tout ». Charmé de cette *grandeur d'âme*, Alexandre lui rendit ses états, auxquels il ajouta plusieurs autres provinces; & Porus, reconnaissant, lui demeura fidèle jusqu'à la mort.

Malek, visir du calife Mostadi, venoit de remporter une victoire sur les grecs, & avoit pris l'empereur dans une bataille. Ayant fait venir ce prince dans sa tente, il lui demanda quel traitement il attendoit de son vainqueur ? « Si vous faites la guerre en roi, répondit l'empereur, » renvoyez-moi : si vous la faites en marchand, » vendez-moi : si vous la faites en boucher, » égorgez-moi ». Le général musulman le renvoya sans rançon.

Un chef d'esclaves révoltés fut pris les armes à la main, avec plusieurs de son parti. Le général vint lui demander quel traitement il croyoit que lui & ses compagnons avoient mérité ? Celui qui méritoit de braves gens qui s'estimoient dignes de la liberté. Le général leur accorda le pardon, & les incorpora dans son armée.

Lorsque Soliman, souverain des turcs, marchoit à la conquête de Belgrade, en 1521, une femme du commun s'approcha de lui, & se plaignit amèrement de ce que, pendant qu'elle dormoit, des soldats lui avoient enlevé des bestiaux qui faisoient toute sa richesse : *Il falloit que vous fussiez enseveli dans un sommeil bien profond*, lui dit en riant le sultan, *puisque vous n'avez pas attendu venir les voleurs*. Oui, je dormois, seigneur, répondit-elle, *c'étoit dans la confiance que votre haute sse veilloit pour la sûreté publique*. Soliman, assez magnanime pour approuver ce mot, tout hardi qu'il étoit, répara convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher.

L'empereur Charles-Quint avoit demandé à François I^{er} sa gendarmerie, ainsi que de l'argent, par forme d'emprunt, pour repousser avec avantage les turcs, dont il étoit vivement pressé : « Pour de l'argent, répondit le roi, je ne suis pas banquier pour ma gendarmerie, comme elle est le bras qui porte mon sceptre, je ne l'expose jamais au péril sans aller chetchet la gloire avec elle ».

Les empereurs Théodose, Arcadius & Honorius, écrivirent à Rufin, préfet du prétoire : « Si quelqu'un parle mal de notre personne ou de notre gouvernement, nous ne voulons pas le punir. S'il a parlé par légèreté, il faut le mépriser ; si c'est par folie, il faut le plaindre ; si c'est une injure, il faut lui pardonner ».

Dans une cause on Aristide étoit juge, une des parties rapporta plusieurs injures que ce même Aristide avoit reçues de sa partie adverse : passer

eela, dit Aristide ; venez au fait ; je ne suis pas mon juge, je ne suis que le vôtre.

Injustement condamné par des citoyens jaloux, le grand Phocion, l'un des plus célèbres personnages de la Grèce, étoit près de boire la ciguë, lorsqu'on lui demanda s'il ne vouloit rien dire à son fils ? « Faites-le venir, dit-il ». On va chercher le jeune homme ; on le conduisit ; on le présente au père : « Mon cher fils, lui dit-il, je vous reconmande de servir votre patrie avec autant de zèle & de fidélité que moi, & sur-tout d'oublier qu'une mort injuste fait le prix dont elle paye mes services ».

Le musicien Guad gri ayant perdu une somme considérable avec un prince allemand vryag ur, qui étoit ce qu'on appelle aujourd'hui, en termes de l'art, un grec, on l'a écrit qu'il avoit été volé, & il fut conseillé de ne point payer l'allemand. Guad-gny répondit : il a agi avec moi en fripon, je veux agir avec lui en prince.

Le général Ban, officier al mond au service de la Russie, & qui s'en part à l'élevation de la grande Catherine, avoit reçu ordre de marcher vers le Holstein avec un corps de troupes qu'il commandoit. C'étoit un froid & parvenu, dont on ne connoissoit ni la famille, ni le pays. Un jour qu'il étoit campé près de *Hufum*, il invita les principaux officiers à dîner. Pendant qu'ils étoient à table, ils virent entrer dans la tente un jeune médecin & sa femme, conduits par un aide-camp, qui avoit été les chercher par ordre du général. Ces pauvres gens s'avançoient en tremblant de peur : mais le général les rassura, les fit mettre à table à côté de lui, & leur fit, pendant le dîner, un nombre infini de questions sur leur famille. Le bonhomme leur répondit qu'il étoit le fils aîné d'un médecin comme lui, qu'il avoit une sœur & deux frères qui faisoient le commerce. Mais, reprit le général, n'avez-vous pas un autre frère, outre les deux dont vous venez de me parler ? Le médecin lui répondit qu'effectivement il en avoit un troisième, mais qu'il étoit parti pour la guerre, dès sa plus tendre jeunesse, & que n'en ayant pas entendu parler depuis, on le croyoit mort. Le général lisant dans les yeux de ses officiers, qui étoient étonnés qu'il s'amusât si long-temps à faire des questions à ce pauvre malheureux, se tourna vers eux & leur dit : « Messieurs, vous avez toujours été curieux de savoir la famille d'un je serois, je vous dirai donc à présent, & je ne rougis point de vous le dire, que je suis le frère de cet honnête médecin ; il vous a fait l'honneur de ma famille ».

Le général, après avoir passé la journée avec ses parents, tête à tête avec les officiers se joignirent de bon cœur, prit des mesures pour améliorer leur sort.

Un soldat envoyé par M. de Vauban pour examiner un poêle, y resta long-tems, malgré le feu des ennemis, & reçut même une balle dans le corps. Il retourna rendre compte de ce qu'il avoit observé, & le fit avec toute la tranquillité possible, quoique le sang coulait abondamment de sa plaie. M. de Vauban voulut récompenser sa bravoure & le service qu'il venoit de rendre ; il lui présenta de l'argent. Non, *monseigneur*, lui dit le soldat en le refusant, *cela gâteroit mon allion.*

Pendant le siège de Montmélián par les français en 1691, le maréchal de Catinat, qui vouloit savoir si le fossé de la place étoit taillé dans le roc vif, ou s'il étoit seulement revêtu de maçonnerie du côté du glcis, faisoit descendre, pour s'en assurer, un soldat dans un gabion avec une corde. Mais un si grand nombre de braves gens avoient péri dans cette dangereuse commission, que personne ne se présentoit plus pour le tenir. Un jeune soldat du régiment de la Fare cut seul cette audace. Comment t'y prendras-tu, lui dit le maréchal de Catinat, pour connoître si c'est maçonnerie ou roc ? Je le verrai bien, répondit-il, par la fenêtre du gabion, en fondant avec la pointe de ma bayonnette. On le descend dans le fossé : il en revint heureusement, & rend un très-bon compte de ce qu'un si grand intérêt de connoître. Que veux-tu pour ta récompense, lui dit le général ? *Je vous demande en grace, monseigneur, répondit-il, de me faire entrer dans la compagnie des grenadiers.*

Louis XIV demanda un jour au maréchal de la Feuillade, à quoi M. de Catinat pouvoit être bon : « Sire, dit-il, si votre majesté veut en faire un général d'armée, il est très digne de cet emploi ; si elle veut en faire un chancelier, il en remplira noblement les fonctions ; si elle juge à propos d'en faire un ministre, sa capacité ne sera point au-dessous du ministère. » Quand M. de la Feuillade répondoit ainsi, il étoit brouillé avec M. de Catinat.

GRANGE, (Josph Chancel de la) poëte tragique français, né en 1676, mort en 1738.

La Grange nous est dépeint petit de taille & fort gros ; il avoit une physionomie peu spirituelle ; une voix grêle & criarde ; mais il racontoit avec feu, & mettoit presque toujours du sel dans ses discours. Il faisoit des épigrammes & des chansons contre ses concitoyens & ses parens. Malgré ce penchant pour la satire, qui ne l'a quité qu'avec la vie, il étoit confidant & même aimé dans sa patrie, parce que dans le fond il étoit bon mari, bon père, bon ami & bon citoyen. On attribuoit ses traits caustiques à la malignité de son esprit, plutôt qu'à la méchanceté de son cœur.

La Grange entra tout jeune page chez la princesse de Conti. Il avoit dès lors composé une tra-

gédie qui fut jouée sous le titre d'*Adherbal*. L'illustre Racine voulut bien éclairer les talens du jeune auteur ; la Grange a avoué depuis que les leçons de ce grand maître lui en avoient plus apprises que toutes les pratiques.

Quelques mois avant la représentation de sa tragédie d'*Adherbal*, toute la cour étant à Chantilly, on vint le chercher de la part de M. le duc. Son guide le conduisit à un appartement où il trouva ce prince à table avec le comte de Fiesque, Racine & Santeuil. Celui-ci, dont la tête s'étoit échauffée, & par son propre enthousiasme, & par le vin qu'il s'étoit peu épargné, le plaignoit de profiter si mal des talens qu'il avoit reçus. Il lui dit qu'un si beau naturel que le sien auroit dû tomber entre les mains de Santeuil plutôt que dans celles de Racine ; qu'il auroit fait de lui un des plus habiles hommes du siècle pour la poésie latine. Cette fougue fit rire tout le monde. Le jeune la Grange crut devoir prendre la défense de la poésie françoise & de Racine. Les tuteurs étoient pour lui. Santeuil fut offensé de sa hardiesse ; si le mit dans une colère si terrible, qu'il prit une assiette qu'il lui auroit jetée à la tête, si M. le duc ne lui avoit promptement arrêté le bras. La Grange sortit tout effrayé de la fureur & des contorsions affreuses du poëte Victorin. Il rencontra le lendemain le comte de Fiesque, qui lui demanda s'il étoit bien remis de la peur. La Grange à son tour le pria de lui apprendre à quel usage servoient des tablettes qu'il avoit vues la veille sur la table à côté du couvert de M. le duc : « C'est ainsi qu'il en use, lui dit-il, toutes les fois que Racine a l'honneur de manger avec » lui. Il lui échappe des traits si agréables, que » M. le duc se fait un plaisir de les recueillir ; ils » sont pas plutôt sortis de la bouche du poëte, » qu'ils sont sur les tablettes du prince. »

La Grange étant à Paris avoit fait des paroles fort jolies sur un air d'opéra qui étoit pour lors nouveau. Un petit maître s'en disoit l'auteur dans un café, & en recevoit des complimens de l'assemblée. Le hasard y amena De la Grange. A peine y fut-il entré, qu'un de ses amis qui l'en connoissoit le véritable auteur, voulant mortifier le petit maître, dit à De la Grange, *Tenez, voilà monsieur qui se dit auteur de ces paroles qui courent sur tel air.* De la Grange répondit avec un sang-froid qui fit rire tout le café, & qui couvrit le lanfaron de confusion. *Pourquoi monsieur ne les auroit-il pas faites, je les ai bien faites, moi.*

Ce poëte, dont le malheureux penchant entraîneroit vers la satire, osa, dans un libelle en vers plein de verve, mais dicté par la calomnie la plus atroce, lancer des traits envenimés contre Philippe d'Orléans, régent. Le prince offensé se contenta de faire enlever l'auteur aux fins Saintes.

Marguerite ; il lui accorda par la suite la permission de se promener, permission dont le prisonnier profita pour recouvrer sa liberté. Il se retira dans les pays étrangers. Après la mort du régent, de la Grange s'étant rendu utile au gouvernement par ses liaisons avec plusieurs ministres étrangers, obtint son rappel. La maison d'Orléans eut la générosité de lui laisser finir tranquillement sa carrière dans le sein de sa famille. On rapporte seulement que ce poète, pendant un séjour qu'il fit à Paris vers 1730, ayant eu l'audace de se promener dans le jardin du palais royal, feu M. le duc d'Orléans, qui en fut informé, lui fit dire de ne plus se montrer dans son palais.

De la Grange défavoit point les *Philippiques*. On lui demandoit un jour pourquoi il s'étoit déchaîné avec cette rage contre M. le régent : Pourquoi, répondit-il, avoit-il pris le parti du feu duc de la Force contre moi ? Il avoit été effectivement en procès avec ce duc, dont les terres sont situées en Périgord, & cette affaire ne fut point jugée à son avantage.

GRAVITÉ. Apollonius de Thyane, dont les actions sont si célèbres dans le paganisme, embrassa la secte de Pythagore, & se condamna au silence pour cinq ans. Nul tems de sa vie ne lui parut, de son aveu, plus dur & plus pénible ; mais si sa langue demeuroit dans l'inaction, toute sa personne parloit ; l'air du visage, les mouvements de la tête, des yeux, la main, tout étoit employé pour suppléer au défaut de la parole ; & ses gestes eloquens avoient tant de vertu, que, par ce seul moyen, il apaisa une sédition. Apéandus, l'un des grandes viles de la Pamphlie, souffroit la famine, par l'injustice avasée des riches qui seroient le bled, afin de le vendre à un plus haut prix. Le peuple s'en prit au magistrat, qui, se voyant menacé de périr, se réfugia auprès d'une statue de l'empereur ; mais la multitude, ne connoissant aucun frein dans sa rage, se préparoit à brûler le magistrat suppliant au pied de la statue même. Dans le moment arrive Apollonius, qui, s'adressant au magistrat, fit un geste de la main pour l'interroger sur la cause de l'émeute. Le magistrat répondit qu'il n'avoit rien à se reprocher, mais que le peuple ne vouloit pas entendre ses raisons. Le philosophe muet se tourna vers les mutins, & par un signe de tête, il leur ordonna de se disposer à écouter. Non seulement ils le firent, mais ils quittèrent les torches qu'ils avoient déjà dans les mains. Le magistrat, reprenant courage, comme les auteurs de la misère publique, qui s'étoient jetés à la campagne, ayant de différens côtés les magistrats & leurs magistrats. Les apéandus vinrent à courir. Par un geste de défiance Apollonius les arrêta, & leur fit entendre qu'il valoit mieux mander les coupables. On les fit venir, & leur vue ayant renouvelé les plaintes

du peuple, les vieillards, les femmes, les enfans jetterent des cris lamentables. Peu s'en fallut que le grave philosophe n'oubliât la loi qu'il s'étoit imposée, & n'exprimât, par des paroles, les sentimens d'indignation & de pitié qui le pénétoient en même-tems. Il respecta néanmoins son engagement pythagorique ; & s'étant fait apporter des tablettes, il y écrivit ces mots : « Apollonius, » aux monopoles des bleds d'Apéandus. La terre est juste : elle est la mère commune de tous les hommes ; & vous, hommes bédres, vous voulez seuls profiter de ses faveurs ! Si vous ne changez de conduite, je ne vous laisserai pas subsister sur la face du globe ». Les coupables, intimidés par cette menace, gârnirent les marchés de bled ; & la famine cessa.

Une disette avoit mis les vivres à un prix excessif, & Rome se voyoit à la veille d'être en proie aux horreurs de la famine. Les tribuns, magistrats séditieux, qui profitoient des malheurs publics pour les aggraver par la discorde, s'efforcèrent de révolter le peuple contre le sénat ; & suivis d'une foule de citoyens, vils sectateurs de ces hommes turbulens, ils voulurent forcer le consul Scipion Nasica à prendre certains arrangemens par rapport aux bleds. Ce grand homme s'y opposa fortement, & rejeta leur requête, comme tendante au renversement des constitutions de la république. Il se rendit à l'assemblée du peuple, & commença par exposer les raisons de sa résistance. Tout-à-coup il fut interrompu par des murmures & par des cris. Alors, d'un ton d'autorité, conforme à son grand mérite : « Romains, dit-il, faites silence. Je sais mieux que vous ce qui est utile à la république ». A ce mot, toute l'assemblée se tut avec respect, & la majestueuse gravité d'un seul homme fit plus d'impression sur la multitude, qu'un intérêt aussi vil & aussi puissant que celui des vivres & du pain.

Caron l'ancien assisoit sur deux florans. Le peuple, en présence d'un homme si vertueux & si grave, eut honte de se livrer à la licence ordinaire à ce spectacle. Le rigide censeur s'en étant aperçu, sortit aussitôt pour ne pas troubler les plaisirs du peuple. Toute l'assemblée l'applaudit avec de grands cris, & l'on continua de célébrer les jeux selon la coutume. Cette contrainte d'un grand peuple, en présence d'un citoyen, est l'homme le plus glorieux & le plus vrai qu'on ait jamais rendu à la vertu.

Après la mort de Henri IV, le duc de Sully, son confident & son ministre, se retira dans sa maison de Villebon, au Perche. Ayant été invité, comme l'un des plus anciens officiers de la couronne, à se trouver à un conseil, pour y donner son avis ; il y parut avec son épaisse barbe à la huguenotte, un habit & des airs passés de mode.

S'étant aperçu que les jeunes seigneurs de la nouvelle cour cherchoient à lui donner des ridicules, il dit au roi Louis XIII, en entrant au cabinet: «Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisoit l'honneur de me consulter, nous ne commençons à parler d'affaires, qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins & bouffons de cour ».

GRENADIER. Lors du siège de Philisbourg, la tranchée étoit inondée, & le soldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi corps. Un très-jeune officier, à qui son âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faisoit porter de main en main. Un grenadier le présentait à son camarade, afin qu'il le prit dans ses bras: mets-le sur mon dos, dit celui-ci, du moins s'il y a un coup de fusil à recevoir, je le lui épargnerai.

Dans la guerre d'Allemagne, un grenadier François marchant à l'attaque d'un fort, appelle un vivandier, & se fait donner un verre d'eau de-vie. Il se dispose à le payer, lorsqu'un boulet de canon frappe & tue le marchand. — Eh quoi ! morbleu ! le roi de Prusse veut me payer le brandevin ? A fa santé, il boit, & monte à l'assaut.

Les François assiégeoient une place. L'officier qui les commandoit fit proposer aux grenadiers une somme considérable pour celui qui, le premier, placeroit une fascine dans le fossé exposé à tout le feu des ennemis. Aucun des grenadiers ne se présenta. Le général étonné leur en fit des reproches, nous nous serions tous offerts, lui dit un de ces braves soldats, si l'on n'avoit pas mis cette action à prix d'argent.

M. de Boufflers, qui défendoit Lille, se trouvant en peine de savoir quelle étoit la manœuvre des ennemis dans un quartier des fortifications, que deux yeux croisés rendoient extrêmement dangereux, demanda deux ou trois braves pour en faire la découverte. La mort paroissoit certaine pour quiconque vouloit en tenter les risques. On sur long-temps sans répondre, quoique le général promît une récompense proportionnée à la hardiesse de l'action. Enfin, un grenadier se présente, qui s'adressant à M. de Boufflers, lui dit: monseigneur, me voici, que faut-il faire? Mais, mon ami, répond le général, êtes-vous prévén des dangers auxquels va vous exposer votre bravoure? Oui, monseigneur; mais un homme de mon état ne doit appréhender que de manquer à son devoir. Si je meurs dans cette affaire, l'état ne perd qu'un homme; si je ré-sûis à découvrir les opérations des assiégés, le succès de nos armes en sera peut-être plus rapide. Partez, généreux guerrier, répond le général, & comptez sur toute ma reconnaissance. Le grenadier, après son instruction, se rend sur les lieux, & malgré le feu de la mousqueterie des ennemis, parvient à arracher un ga-

bion; se retire, & retourne vers le maréchal; qui le croyoit mort, aussitôt qu'il se présente, M. de Boufflers l'embrasse, & lui fait compter dix louis. C'étoit une fortune pour un grenadier; mais celui-ci les ayant ramassés, les rendit au secrétaire, en disant: monseigneur, ces sortes d'actions ne se font pas pour de l'argent. Vous avez raison, répondit le général, & la cour reconnoitra tout autrement l'importance de ce service. Quelque tems après, il obtint du ministre le brevet de lieutenant; recompense floue dans un état où l'honneur est le premier mobile des belles actions.

GRESSET, (Jean-Baptiste-Louis) né en 1709, mort en 1777.

Gresset étoit jésuite lorsqu'il composa son poème de *Vert-vert*, que tout le monde connoît. L'état que fit ce poème plein de sel, de facilité & de grace, l'obligea de quitter son ordre.

Il fit admirer la fécondité & l'agrément de sa verve poétique dans différentes pièces, sur tout dans l'*Épître au P. Bougeant*, les *Ombres*, l'*Épître sur sa convalescence*, *Sidrei*, comédie; mais surtout dans le *Méchant*, comédie en cinq actes, jouée avec grand succès en 1747: c'est une des pièces les plus agréables, où il y a un grand nombre de vers qui sont devenus proverbes.

A son retour d'Angleterre, J. J. Rousseau passa par Amiers, où Gresset s'étoit retiré, lui rendit une visite. Gresset voulut le fonder sur l'histoire de ses malheurs, & n'en put retirer que cette réponse: « Vous avez vu faire parler un perroquet, mais vous ne sauriez faire parler un ours ».

GRIMALDI, surnommé Jambé-de-Fer, danseur italien, le plus intrépide cabrioleur que l'on ait vu, débuta à l'Opéra-Comique de la foire Saint-Germain en 1742, dans le divertissement du *Prix de Cythère*, par une entrée de maréchal turc. Il avoit paru qu'il s'élèveroit à la hauteur des lustres; ce qu'il exécuta; & du coup qu'il donna dans ce ui du milieu, il en fit sauter une pierre au visage de *Méhémét Effendi*, ambassadeur de la Porte, qui étoit dans la loge du roi. Lorsque *Méhémét* sortit du spectacle, Grimaldi se présenta devant lui, dans l'espoir de quelque récompense; mais il fut rossé par les esclaves de l'ambassadeur, qui prétendoient qu'il avoit insulté leur maître, & manqué de respect à leur hauteesse ottomane.

Quelques jours après, *Jambé-de-Fer* revint à qu'il danseroit une entrée de vainqueur. Il s'étoit fait faire un turban d'une grosseur énorme, qui renfermoit la tête, la poitrine & les bras; deux autres petits bras postiches étoient attachés à ses hanches; & sur son ventre nud, étoit peint

un visage de nain, qui échangeoit de physionomie selon le mouvement des plus de la peau. On l'empêcha de paraître devant le public en cet état; & comme il insultoit, en faisant beaucoup de bruit, l'exempt de la toise l'envoya coucher en prison. Il n'y eût point d'entrée de nain.

Jambe de Fer avoir pour danseuse sa femme, sa fille ou sa sœur, tout ce que l'on veut; car on n'a jamais pu débrouiller leur degré de parenté. C'étoit une nymphe trapue, qui lui disputoit en vigueur & en agilité le prix de la gargonillade. C'est, sans doute, à ce couple merveilleux, que nos danseurs & danseuses d'aujourd'hui doivent cette noble émulation pour la danse haute; & ils s'étoient pour s'élever aux honneurs de la cabriolette. Malgré tout ce mérite, la *Grimaldi* n'étant point goûtée à Paris, prit le parti de courir la province, où elle rétablit sa réputation. Il lui arriva en Flandres une aventure qui fait honneur à ses sentimens.

En 1746, elle étoit engagée avec le sieur Mézière, chef d'une troupe de comédiens de campagne, qu'il devoit conduire à la cour de l'électeur de Cologne. Ils arrivèrent tous ensemble à Bruxelles avec leurs équipages; & comme ils se disposoient à continuer leur route, on les avertit que les chemins étoient infestés de hussards. Ils méprisèrent cet avis; mais à peine eurent-ils fait des fauxbourgs de cette ville qu'ils furent enveloppés, sur la chaussée de Louvain, par une cinquantaine de hussards, qui les entraînaient dans le bois. Ils furent dépouillés en deux minutes. On ne laissa aux femmes que leurs chemises & un simple jupon; on fit ensuite ranger tous les comédiens en cercle, à genoux, & la face tournée vers le ciel, en attendant que l'on décidât de leur sort. Pendant que l'on enfonçoit les coffres à coups de sabre & de hache, le sieur Fiahaud, ci-devant libraire sur le quai des Augustins, & qui avoit quitté son négoce pour embrasser le parti de la comédie, se leva, & en qualité d'orateur de la troupe, croyant que c'étoit le moment d'étaler utilement son éloquence, fit une harangue latine au commandant des hussards, pour implorer sa miséricorde. L'officier l'écouta dignement; & quand l'orateur eut terminé son discours avec un *disi*, il lui allongea un coup de sabre, en répondant *fecit*. Comme le coup n'avoit fait qu'une simple écharde, il lui alloit redoubler, quand il fut arrêté par un *hi* perçant & un spectacle qui le surprit. La *Grimaldi* voulant s'épargner la vue du sang de son camarade, avoit pris brusquement à deux mains son petit jupon. & ce qui s'y trouvoit d'adhérent, poussa en couvrant le visage en guise d'éventail. Elle s'offrit aux yeux du capitaine dans le même état que ces généreuses spartiates se présentent à leurs fils qui revenoient en déroute d'une bataille: « Ah, mon cher monsieur, s'écria-

« elle, épargnez-mes camarades, & prenez-moi pour victime, vous & tous vos braves soldats ». Le chef des hussards, ébloui par ce trait d'éloquence naturelle, fit un éclat de rire, remercia la *Grimaldi* de ses offres charitables, ordonna que l'on mit les ennemis en liberté, poussa même la générosité jusqu'à faire donner aux hommes quelques vieux mantelets & tabliers de fourbrettes pour les couvrir, & fit distribuer aux femmes des habits de caractère, au lieu de leurs robes. La *Grimaldi* eut en partage un habit d'arlequin, trop étroit de moitié: les autres endossèrent l'attirail de docteur, de pantalou, ou de scaramouche, &c: & ce fut dans ce triste & comique équipage, qu'ils poursuivirent leur route & firent leur entrée à Louvain, en excitant tort à la fois les ris, la compassion & la charité. La *Grimaldi* en devint plus chère à ses camarades, qui lui devoient leur existence.

GRIMOU (Alexis) peintre de portraits, mort vers 1740.

La coutume de *Grimou* étoit de créer ses figures avec un bonnet d'une façon si singulière, & de les habiller au gré de ses caprices.

Cet artiste mettoit des couleurs si épaisses, à la plupart de ses tableaux, qu'ils en résultaient presque des reliefs, & que ces enfumecures devenoient réels; en sorte que dans l'obscurité, on pouvoit en les touchant distinguer le nez, les joues, les yeux, &c.

Grimou devoit à tout le monde: son boulangier ne pouvant en être payé, & voulant en tirer quelque chose, dit à l'artiste de lui faire son portrait. *Grimou* y consentit, & prit pour jour la semaine suivante. Le boulangier eut aussi tôt commandé une perruque neuve, un habit à basque, à grandes manches, & arriva dans cet appareil chez l'artiste, qui ne l'appercut pas p'abord, qu'il se met dans une surteuse d'oter: — « Que signifie cette mascarade, s'écrie *Grimou*? » où est votre veste & votre bonnet? Je ne vous reconnois plus. — Le boulangier a beau insister sur l'habit du dimanche, & alléguer qu'en doit être vêtu décemment dans un portrait de famille: il n'y eut pas moyen de calmer *Grimou*; il fallut reprendre le bonnet & la veste; & le boulangier fut supérieurement peint en homme de sa force.

Le caractère de cet artiste étoit des plus singuliers. Il ne voyoit ordinairement que les personnes qui s'enviroient avec lui. Lorsqu'on vouloit se faire peindre, il falloit avoir l'attention de lui écrire & attendre patiemment sa réponse. Lorsqu'il travailloit, il avoit toujours quatre ou cinq bourelles d'excellent bourgogne auprès de lui. Ce n'étoit presque jamais dans sa maison qu'on pouvoit l'engager à prendre le pinceau. Il se

rendoit chez ceux dont il devoit faire le portrait; mais si l'on manquoit, aussi-tôt son arrivée, à lui d'aller à déjeuner, ou à le faire largement boire, il abandonnoit l'ouvrage commencé, & ne revenoit plus.

Il a passé presque toute sa vie avec une domestique qui lui servoit de gouvernante, de cuisinière, de laquais, de portier, &c. &c. C'étoit encore elle qui broyoit ses couleurs & qui écrivoit toutes ses lettres.

Cette femme universelle, exécutant fidèlement ce qui lui étoit prescrit, n'admettoit auprès de son maître, que les personnes qu'elle connoissoit particulièrement. Un bourgeois de Paris desiroit depuis long-temps d'avoir son portrait peint par *Grimou*. Etonné de se présenter si souvent à la porte de l'artiste sans pouvoir le trouver, il s'avisa d'une tuse qui lui réussit : — « Eh quoi! monsieur *Grimou* n'y est pas, dit-il un jour à la cuisinière; j'en suis fâché; je venois pour déjeuner avec lui. » — Il s'éloigne à ces mots, en seignant d'être très-en colère. La gouvernante ne sachant que penser de la visite de cet homme, court en informer son maître, qui, se méjant dans une colère épouvantable, lui ordonne d'aller promptement après l'inconnu, & la menace de la chasser, si elle ose une autrefois renvoyer les personnes qui viendront pour déjeuner. Elle n'eût point de peine à rattrapper celui qui mettoit la ruse en usage; le doutant de ce qui alloit arriver, il ne s'éloignoit que bien lentement. Introduit dans la chambre de *Grimou*, le bourgeois de Paris le serre affectueusement dans ses bras, en s'écriant : — « Ah! mon cher ami, qu'il me tardoit de te revoir! » — *Grimou* se recule & considère en silence un homme dont il ne peut se rappeler les traits : — « As-tu donc oublié celui qui a bu si souvent avec toi dans tel cabaret? — Je crois te remettre, répond enfin *Grimou*; mais je te trouve bien changé. Assieds-toi, mon cher, & il le verra à la main, renouvellons l'ancienne connoissance. » L'intimité fut bien-tôt parfaite; au bout de quelques jours, *Grimou* s'offrit de lui-même à faire le portrait de son ami, & voulut absolument le peindre en David, tenant d'une main sa tête de Goliath.

Ajoutons encore au caractère de *Grimou*, qu'il avoit une aversion marquée pour ce qu'on appelle la bonne compagnie. Un marchand de vin eut seul la gloire de capriver son amitié, & d'être tout-à-la-fois son conseil, son mentor, son oracle. Ce marchand de vin régnoit despotiquement sur l'esprit du peintre, sans autre sceptre que la clef de sa cave. *Grimou* avoit-il même achevé quelque portrait dont son ami le cabaretier parut content ? — « Te fait-il plaisir, disoit *Grimou*? emporte-le. — Mais que diront les personnes?..... — je m'en moque; je leur dirai qu'il est égaré ;

» emporte toujours ». — C'est ainsi que ce marchand de vin le faisoit un cabinet des ouvrages choisis de *Grimou*, tandis qu'un duc auroit eu bien de la peine d'en obtenir un seul tableau.

Comme il ne travailloit que par soudades, le duc d'Orléans régent, voulant avoir des ouvrages de ce peintre, le manda au palais-royal, le fit enfermer dans un appartement, & ordonna qu'on lui fournit tout ce qui seroit nécessaire, tant pour son travail que pour sa personne. *Grimou*, piqué de se voir pris comme au trebuchet, dit qu'il ne savoit rien faire en prison, & jura très-énergiquement, que le premier qui lui présenteroit une palette, il la lui briseroit sur la tête. L'appartement où on le tenoit avec soin, n'étoit qu'au premier étage; il se met à la fenêtre, & voit passer un de ses amis, qui lui demande à quoi il s'occupe-là : — « Je n'y fais rien, répond *Grimou*, & n'y veux rien faire; c'est pour cela qu'on m'y tient renfermé. — Renfermé ! répond l'autre, j'en suis fâché; je t'aurais proposé bouteille. — A ces mots, *Grimou* ne connoit plus de danger : — Attends-moi, s'écrie-t-il, je vais bien les attraper ». Aussi tôt il se jette par la fenêtre, & se casse une cuisse.

Grimou avoit reçu du ministre L. B*** vingt-cinq louis d'avance, pour peindre mademoiselle sa fille, & il devoit recevoir pareille somme, lorsque le portrait seroit achevé. Quand la tête fut faite, *Grimou* se trouvant sans argent, eut recours, pour en avoir, aux conseils de son ami le cabaretier, qui le pressa de finir le portrait, puisque c'étoit un moyen sûr de toucher vingt-cinq louis : — Non, dit *Grimou*, je ne finirai jamais ce portrait-là, il m'ennuie; & je vais l'effacer. — Pourquoi donc, reprend son ami, c'est une de tes plus belles têtes; tu as reçu de l'argent d'avance, il doit encore te produire une bonne somme; d'ailleurs il est de ton intérêt de ménager une protection qui peut t'être fort utile. — Je me soucie bien, dit *Grimou* en jurant, de la protection de ces grands seigneurs, avec qui on n'a jamais le plaisir de boire bouteille. Non, je ne finirai pas le tableau; il n'y a qu'à rendre les vingt-cinq louis. — Mais où diable veux-tu les prendre ? Tu n'as pas le sou — Oh ! tu vas voir, s'écrie *Grimou*; tu vas voir que je sais trouver des expédients. — Aussi-tôt il effaça le portrait, court chez un frippier, vend ses meubles, jusqu'aux rideaux de son lit, se procure environ quarante louis, & renvoie vingt-cinq au ministre, & tout en buvant le reste, jure qu'il n'a jamais été si content que depuis la belle action qu'il vient de faire.

Malgré la vie crapuleuse que menoit *Grimou* il avoit une si haute idée de la supériorité de ses talents, qu'il croyoit de bonne foi que son nom devoit

devoit être généralement connu , & le faire respecter par-tout. Il ne se renoit jamais à des heures indues, qu'il ne se mit à crier au moindre bruit qu'il entendoit : *je suis Grimos*.

Lorsque ce bruit provenoit de quelqu'ivrogne , il l'entraînoit ordinairement dans un café , & y passoit le reste de la nuit.

Grimos avoit une frayeur étonnante du tonnerre. Pour se dérober la vue des éclairs, qu'il craignoit aussi beaucoup , il avoit imaginé un moyen dont la biffarerie n'appartenoit qu'à lui seul. Si-tôt qu'il appercevoit quelques indices d'orage, il faisoit vider une grande fontaine de cuivre, l'un de ses principaux meubles, se fourroit dedans au premier coup de tonnerre, & faisoit remettre le couvercle par-dessus la fontaine. De temps en temps, il levoit ce couvercle avec la tête, & demandoit d'un air effrayé, s'il faisoit encore des éclairs. S'il en voyoit pendant sa question, il se renfermoit promptement dans son trou, faisoit retomber le couvercle, & ne reparoissoit que lorsqu'on lui avoit assuré, même avec serment, que le temps étoit calme, & qu'il n'avoit plus rien à craindre.

Grimos est mort comme il avoit vécu, c'est-à-dire, par un excès de boisson. (*Anecd. des beaux arts*).

GRIPHE. Sentence ou proposition mystérieuse, qui ajoute aux termes obscurs ou équivoques de l'énigme, un sens captieux capable d'embarrasser & de surprendre. Le *griphe* diffère aussi du *logogriphe*, en ce que celui-ci ne roule que sur les différentes manières de cacher un mot, en retranchant ou en divisant les lettres. Ce terme *griphe* est dérivé d'un mot grec, qui signifie *flexer* ou *retourner* à prendre les poisons.

On peut citer comme un exemple du *griphe* la question que Samson proposa aux philistins, à l'occasion du rayon de miel qu'il trouva dans la gueule du lion, après l'avoir déchiré : *Celui qui dévore a fourni de quoi manger, & la force a fait naître la douceur.* Les philistins en donnèrent l'explication par le moyen de Dalila, & dirent à Samson : qu'y a-t-il de plus doux que le miel ? qu'y a-t-il de plus fort que le lion ?

C'est une sorte de *griphe* que la demande que fit le sphinx aux thébains : quel est l'animal qui, le matin, marche à quatre pieds, à deux sur le haut du jour, & à trois sur le soir ? Ce qu'*Oedipe* expliqua de l'homme qui, dans l'enfance, va à quatre pieds ; ensuite, devenu grand, n'a besoin que de ses deux pieds pour marcher, & enfin, va à trois pieds, lorsque dans la vieillesse il s'appuie sur un bâton.

Encyclopédiana,

GROSSESSE.

On ignore encore le motif pour lequel quelques églises refusaient long-temps la sépulture aux femmes qui mouraient enceintes, ou pendant les douleurs de l'enfantement : peut-être ces églises prétendoient-elles, par cette espèce de punition ecclésiastique, redoubler le zèle & l'attention des mères pour éloigner de leur fruit tout danger, & se précautionner contre les accidents qui privoient leurs enfans du sacrement de baptême. Mais comme il arrive souvent des cas fortuits & malheureux que toute la tendresse d'une mère, unie à la prévoyance la plus exacte, ne peut écarter, ou a changé la sévérité de cette injuste discipline, & un concile tenu à Rouen en 1074, a ordonné que la sépulture en terre sainte ne seroit plus refusée aux femmes enceintes ou mortes pendant leur accouchement.

Livie, femme de Tibère avant de l'être d'Auguste, étoit enceinte, & desiroit ardemment d'avoir un fils. Pour découvrir si ses vœux seroient accomplis, elle eut recours à toutes les superstitions qui étoient alors accréditées : elle imagina en conséquence de couvrir & de faire éclore dans son sein un œuf, augurant du sexe de son enfant par celui du poussin qui en viendrait. Ce fut un mâle qui naquit, avec une belle crête, & le hasard voulut qu'elle accouchât ensuite d'un garçon, qui fut l'empereur Tibère. Les augures ne manquèrent pas de publier par-tout ce fait, pour prouver leur art.

Dans une lettre qu'une dame de province écrivoit à son mari, qui étoit à Paris depuis quelques mois, après lui avoir parlé d'affaires, elle finissoit ainsi : *Je se dirai pour nouvelles que mesdames une telle & une telle sont grosses, que mesdames telle & telle se vantent de l'être, & que mesdemoiselles telle & telle craignent de l'être. Il n'y a que moi qui ne le suis point : tu devrois mourir de honte.*

Lorsque la reine Anne d'Autriche devint enceinte, après une stérilité de vingt années, le curé de Saint Germain-l'Auxerrois, qui étoit un homme simple, monta en chaire pour annoncer dans son prône la grossesse de la reine, il dit : *Mes frères, si la reine nous donne une princesse, nous n'en serons guères plus avancés, à cause de la loi salique : ainsi prions Dieu qu'elle ait un prince ; cependant, mes frères, ajouta-t-il, il y a ce qu'il y a, prions Dieu pour son ame.*

Nicolas de trop près ayant vu Jacqueline, Il en parut soudain un tendre fruit d'amour. Le curé, soit par zèle ou par humeur chagrine, Quelle honte ! dit-il, enfans du noir séjour : C'est ainsi qu'on se livre à l'éternelle flamme. Quoi ! te, rit Nicolas, j'en aurois du remords ? Ma Jacqueline & moi n'avons fait que le corps, Et si c'est dit mal, Dieu n'eût pas bonté l'âme.

S 11

Une nommée Chatri, femme d'un tailleur d'habits de la ville de Sens en Bourgogne, & qui vivoit du temps de Henri III, eut vingt ans après son mariage toutes les marques d'une véritable grossesse : elle demeura trois ans au lit malade sans pouvoir accoucher. Enfin, ses douleurs s'étant apaisées & l'enfanture durant toujours, elle demeura dans cet état près de vingt-quatre ans. Après sa mort, qui arriva à la soixante-huitième année de son âge, son mari la fit ouvrir, & on trouva dans son sein le corps d'une petite fille, tout formé, mais trépassé. M. d'Aithour, qui étoit alors médecin de la ville de Sens, & qui devint ensuite premier médecin du roi Henri IV, ayant été témoin oculaire de ce prodige, en donna l'histoire par écrit, avec une savante dissertation.

GROTIUS, (Hugues) né en 1582, mort en 1645.

Grotius fut à vingt-quatre ans avocat général de la ville de Rotterdam. Un des plus beaux traits de la vie de cet homme illustre, est d'avoir été l'ami du malheureux Barneveld, grand pensionnaire de Hollande. Mais cette amitié pensa lui devenir funelle. Deux théologiens, Arminius & Gomare, avoient par leurs ridicules disputes divisé tous les Pays Bas protestans en deux partis, d'Arminiens ou Remontrans, & de Gomaristes ou Contre-Remontrans. Barneveld, un des fondateurs de la liberté de sa patrie, se déclara pour la tolérance en faveur des arminiens ; & Grotius soutint le parti de son illustre ami par ses écrits & par son crédit. Maurice d'Orange, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour se débarrasser de ceux qui s'opposoient le plus à ses projets ambitieux, fit condamner le grand pensionnaire à avoir la tête tranchée, & Grotius à une prison perpétuelle. Celui-ci fut en conséquence enfermé dans le château de Louveltein le 16 juin 1619. Mais il eut au bout de quelque temps le bonheur de se sauver de sa prison, par le conseil & par l'industrie de son épouse. Cette femme avoit remarqué que les gardes de la forteresse, lassés de visiter & de fouiller un grand coffre rempli de linge qu'on envoyoit blanchir à Gorcum, ville voisine, commençoient à le laisser passer sans l'ouvrir. Elle crut qu'on pourroit tirer parti de cette négligence, & conseilla à son mari de se mettre dans le coffre à la place du linge. Mais, pour ne rien hasarder, elle fit des trous à l'endroit du coffre où il devoit tourner le visage, & l'enferma dedans autant de temps qu'il en falloit pour aller de Louveltein à Gorcum. Cet essai ayant parfaitement réussi, elle choisit le jour que le commandant étoit obligé de s'absenter, alla rendre visite à la commandante, & lui parla, dans la conversation, de la santé de son mari, qu'elle feignit si foible, qu'elle vouloit, disoit-elle, ren-

voyer tous ses livres dans un coffre, afin de l'empêcher de travailler. Le lendemain elle arrange son mari à la place de ces livres. Deux soldats viennent prendre le coffre & l'empoitent. L'un de ces soldats trouvant le coffre plus lourd qu'à l'ordinaire : *Il faut, s'écria-t-il, qu'il y ait quelque arminien là-dedans : façon de parler alors en usage.* Effectivement, répondit la femme de Grotius, *il y a des livres arminiens.* On descendit le fardeau avec beaucoup de peine. Aux soins, aux agitations de la tendre épouse, un des soldats eut encore quelques soupçons. Il demanda la clef. Elle ne se trouva pas, comme on le pense bien. Il va prendre les ordres de la commandante, qui, prévenue la veille par madame Grotius elle-même, qu'elle vouloit faire transporter tous les livres de son mari, répondit qu'il n'y avoit qu'à laisser passer le coffre, & qu'elle savoit ce qu'il contenoit. Grotius fut ainsi transporté, non sans beaucoup d'inquiétudes, jusqu'à Gorcum chez un de ses amis. Il sort alors de sa nouvelle prison, & sans perdre de temps, prend un habit de manœuvre qu'on lui avoit préparé, traverse la place publique avec une règle & une truelle à la main, gagne les portes de la ville du côté de la rivière, & se jette dans un bateau, qui le conduisit à Valvie, où il loua une voiture pour Anvers. Arrivé dans cette ville, il commença alors à respirer plus à son aise, & donna des nouvelles à sa femme, qui feignoit toujours que son mari étoit fort malade, afin de lui donner le temps de se sauver. Mais quand elle fut qu'il étoit en pays de sûreté, elle apprit son évafion aux gardes. Le commandant irrité de voir son prisonnier échappé, fit resserrer plus étroitement sa femme, & lui intenta un procès criminel. Il y eut des juges qui conclurent à la retenir prisonnière au lieu de son mari ; mais les états-généraux, auxquels elle présenta sa requête, lui accordèrent son élargissement. Une telle femme, dit Bayle, mériteroit dans la république des lettres, non-seulement une statue, mais aussi les honneurs de la canonisation ; car c'est à elle qu'on est redevable de tant d'excellens ouvrages que son mari a mis au jour, & qui ne seroient jamais sortis des ténèbres de Louveltein, s'il y eût passé toute sa vie, comme les juges choisirent parmi ses ennemis l'avoient résolu.

Grotius chercha un asyle en France, & le trouva auprès de Louis XIII, qui, instruit du mérite de l'illustre réfugié, le reçut avec la plus grande bonté, & lui fit délivrer le brevet d'une pension de trois mille livres. Grotius, par reconnaissance pour son bienfaiteur, lui dédia son *Traité du droit de la guerre & de la paix*. Sa pension néanmoins ne lui fut pas toujours exactement payée, parce que plus occupé de ses études que de faire sa cour au cardinal de Richelieu, premier ministre, il parut sourd aux propositions qui lui furent faites d'écrire l'histoire du ministère de cette émi-

nence. Les persécutions que les états-généraux lui suscitoient dans ce royaume, & auxquelles il ne répondoit qu'en cherchant à servir sa patrie dans toutes les occasions; & les dégoûts que lui fit essuyer le cardinal, l'obligèrent enfin à se retirer en Suède, où Gustave Adolphe lui accorda sa protection. Sous le règne de l'illustre Christine, sa fille, il parvint aux plus grands honneurs, & fut nommé ambassadeur en France. On eut plus d'une fois occasion de rendre hommage à sa profonde politique & à son talent pour la négociation, & de reconnoître qu'un homme d'études est toujours supérieur dans le maniement des affaires à des hommes dissipés. Quoiqu'il dût souvent être flatté du plaisir de traiter d'égal à égal avec un ministre qui lui avoit marqué autrefois trop peu de considération, il n'en desiroit pas moins d'être délivré du pénible fardeau du ministère public. « Je suis rassasié d'honneurs, écrivoit-il à son père. . . . J'aime la vie tranquille, & je serois fort aise de ne m'occuper, le reste de mes jours, que de Dieu, & de ce qui pourroit être avantageux à la postérité ».

De retour à Stokolm, il persista à se retirer du ministère. Il obtint enfin cette permission, qui étoit une grace pour lui. Mais comme il espéroit de jouir à Lubec des bienfaits que Christine avoit accordés à ses services & à ses talens, il tomba malade en traversant le Mekelbourg, & fut obligé de s'y faire soigner. Son mal augmentant, un ministre vint le voir malade; & le trouvant à l'agonie, il récita une prière convenable à son état. Il lui faisoit quelque exhortation, & lui demandoit de temps en temps s'il l'entendoit, & le mourant, après avoir dit plusieurs fois oui, fit cette dernière réponse: je vous entends bien, mais j'ai de la peine à comprendre ce que vous me dites; & un moment après il expira.

Christine apprenant la mort de cet homme illustre, écrivit à sa veuve pour l'assurer de sa protection généreuse, & pour lui demander les ouvrages de son mari, marquant avec les plus grands éloges l'estime qu'elle avoit toujours faite de sa personne & de ses écrits.

GUERRE.

On a dit de la guerre, que c'étoit un jeu de princes, qui ne plaîoit qu'à ceux qui le jouoient.

Ce jeu sanguinaire a ses ruses, ses stratagèmes.

La valeur est sans doute la vertu la plus essentielle à l'homme de guerre; mais heureusement c'est la plus commune. Il est rare de voir celui qui a plusieurs témoins de sa mort, mourir en lâche.

La guerre est pour la plupart de ceux qui s'y adonnent, moins un champ de gloire, qu'un métier. Charles-Quint faisoit attaquer, en 1525,

par le marquis de Pescaire, Pizighitone, place du Milan. « Il y avoit dedans, dit Brantome, trois excellens arquebusers, qui, ayant été mis en garde en un certain lieu secret de la muraille, regardoient s'ils ne verroient point quelque espagnol, sur lequel ils pussent décharger leurs arquebuses à coups sûrs. Il arriva qu'ayant couché mort par terre le capitaine Busto & le capitaine Mercado, le troisième ayant dressé son arquebuse contre le marquis de Pescaire, & cherchant à y mettre le feu, tout d'un coup un capitaine de Pavie, nommé le Fratin, avança la main & lui arracha la mèche allumée, criant à haute voix: A Dieu ne plaîse que, par notre cruauté, périsse un si vaillant capitaine, qui est le pèze des soldats, & qui nous maintient, encore que nous soyons ennemis; mais au contraire, conservons lui la vie, afin de vivre du gain de nos soldats, & que nous ne mourions point de faim au milieu d'une paix lente & paressieuse. Ainsi lui fut sauvée la vie. Il avoit raison de parler ainsi; car, comme ennemi de paix & ami de guerre, il lui entretenoit toujours leur gagne-pain ».

Un prince, le plus grand général de son siècle, disoit que si le lendemain d'une bataille, les rois visitoient leurs hôpitaux, ils ne seroient jamais la guerre. De tels sentimens valent bien une victoire, qui, après tout, n'est qu'une brillante calamité.

Une des maximes d'Henri IV étoit: que les hommes vailans sont toujours les derniers à conseiller la guerre, & les premiers à l'exécuter. Il répondoit à ceux qui le pressoient de rompre les négociations de Vervins: qu'étant une chose barbare, contre les loix & la nature, de faire la guerre pour l'amour de la guerre, un prince ne devoit jamais refuser la paix, à moins qu'elle ne lui fût tout-à-fait désavantageuse.

Un anglois a écrit à un François de ses amis à propos de la guerre: « Nous nous occupons les uns les autres à nous écarter tout vifs, pour nous embrasser de nouveau quand nous n'aurons plus de sang dans les veines ».

La première guerre entreprise dans l'esprit de conquête, remonte au temps d'Abraham. On lit dans la Genèse que *Codor-la-Homor*, roi des Elamites, s'étoit assujéti les rois de la Pentapole. (Le mot Pentapole vient des mots grecs *πεντα*, qui signifient cinq villes.) Les auteurs profanes n'ont point connu de conquérant plus ancien que Ninus, roi d'Assyrie. Il fut de beaucoup postérieur au héros de la Genèse.

Le sabre, l'épée & l'arc étoient déjà en usage du temps d'Abraham. Abraham prend son épée pour immoler Isaac. Siméon & Lévi entrent l'épée à la main dans Sichem, pour massacrer les habitans. L'écriture dit qu'Ismaël se rendit habile à tirer

de l'arc. Esliu prend son arc & son carquois pour aller à la chasse. La guerre, en mêlant les nations les unes avec les autres, a mêlé des mœurs, les langues & les idées. Par-là les connoissances se sont étendues, & les découvertes se sont multipliées.

GUESCLIN, (Bertrand du) né l'an 1311, mort le 13 juillet 1380.

Du Guesclin étoit doué de toutes les vertus de l'ancienne chevalerie ; il en avoit aussi la noble ignorance ; & les historiens font mention qu'il ne savoit lire ni écrire. On l'a dépeint d'une taille forte & épaisse, les épaules larges, les bras nerveux. Ses yeux étoient petits, mais vifs & pleins de feu. Sa physionomie n'avoit rien d'agréable. « Je suis fort laid, disoit-il étant jeune, » jamais je ne serai bien venu des dames, mais du moins je saurai me faire craindre des ennemis de mon roi ».

Dès sa plus tendre enfance, il ne respiroit que les combats. « Il n'y a pas de plus mauvais garçon au monde, disoit sa mère ; il est toujours blessé, le visage déchiré, toujours battant ou battu ».

Il passoit un jour avec un de ses oncles dans une place publique, où de jeunes garçons de la ville s'exerçoient à la lutte : un d'entr'eux, plus adroit & plus robuste, les avoit tous vaincus ; & se promenant fièrement dans la carrière, il défioit tous ceux de son âge d'approcher. Du Guesclin, qui souffroit impatiemment cette bravade, s'échappa de la compagnie de son conducteur ; & lorsque celui-ci, qui croyoit toujours le jeune Bertrand à ses côtés, voulut s'approcher de plus près pour voir les combattans, il ne fut pas peu surpris de trouver son neveu aux prises avec le jeune lutteur. Mais le combat ne fut pas long ; le bourgeois, terrassé par du Guesclin, lui demanda quartier.

Du temps de du Guesclin, la noblesse s'assembloit souvent pour donner des fêtes aux dames. Renaud du Guesclin, père de Bertrand, & plusieurs autres gentilshommes bretons, publièrent un tournoi où furent invités tous ce qu'il y avoit de plus brave en France & en Angleterre. Les chevaliers bretons ne voulant pas céder en magnificence aux chevaliers des deux nations conviés, parurent au tournoi avec des équipages superbes. Du Guesclin avoit vu les préparatifs de celui de son père, & il se le promettoit de l'accompagner dans cette fête brillante ; mais Renaud, avant que de se rendre à Rennes, lui défendit de sortir de chez lui, sous prétexte que sa jeunesse le mettoit hors d'état de combattre contre des chevaliers robustes & aguerris, tels que ceux qui devoient se trouver au tournoi. Le jeune Bertrand, mécon-

tent de l'ordre qu'il avoit reçu, ne songea qu'aux moyens de pouvoir l'enfreindre, & s'étant échappé secrètement, il se rendit à Rennes. Là, il suivit la foule qui le conduisit à l'endroit où le célébroit le tournoi. Du Guesclin contemplant avec une envie chagrine ces chevaux si richement enharnachés, ces chevaliers tout brillans d'or & de pierres. Le bruit des trompettes qui animoit les combattans, & les acclamations qu'on donnoit aux vainqueurs, le mettoient hors de lui-même. Il pouffoit, il pressoit de tous côtés, pour s'approcher de la barrière. Sa mauvaise mine lui attirant des injures de la part de ceux qu'il déplaçoit, & on le repoussoit sans considération. Du Guesclin se trouva enfin dans une place d'où il pouvoit tout voir commodément ; mais il n'en fut pas plus tranquille. Après avoir été long-temps spectateur, il découvrit un chevalier de ses parens, qui, fatigué de plusieurs courses, se retiroit ; il quitta alors sa place, court & arrive en même-temps que le chevalier dans l'hôtellerie où il logeoit. S'étant approché de lui, il se jeta à ses genoux, & le conjura, par la gloire qu'il venoit d'acquérir, de lui prêter les armes & son cheval. Le chevalier qui reconnut son émotion au feu de ses yeux, charmé de trouver tant d'ardeur & de courage dans un jeune homme tel que lui, accorda à du Guesclin ce qu'il lui demandoit ; il l'arma lui-même, & lui fit donner un cheval frais. Les victoires les plus signalées qu'il remporta dans la suite lui causèrent moins de joie que cet événement. Il s'avance vers la place du tournoi, se fait ouvrir la barrière, & demande à combattre. Un des tenants ne se présenta que pour être vaincu. Du Guesclin le heurta avec tant de violence, que le chevalier fut renversé de dessus son cheval. Il se releva, & fut terrassé une seconde fois ; mais cette chute lui fut plus funeste que la première ; il en resta dangereusement blessé. Du Guesclin appella alors. Il vint un autre chevalier. Son père même se présenta pour courir contre lui. Bertrand qui le reconnut à ses armes, accepta le défi ; mais les trompettes ayant sonné la charge, au lieu de s'avancer pour combattre, il baissa la lance, & lui fit une révérence profonde. Tout le monde fut étonné de cette action. Quelques-uns crurent que c'étoit par crainte pour Renaud, qui passoit pour un des plus braves chevaliers de son temps. D'autres, que le vainqueur étoit las de ses deux premières courses. Mais il recommença à courir & à vaincre. Plusieurs chevaliers se virent terrassés les uns après les autres ; en sorte que personne n'osoit plus se présenter devant lui. On admiroit sa force & son adresse ; mais on étoit encore plus surpris de son attention à se tenir caché sous son casque. Renaud du Guesclin voyoit bien à ses exploits, qu'un autre motif, que la crainte d'être vaincu, avoit empêché l'inconnu de le combattre ; & il souhaitoit d'autant plus de savoir à qui il étoit obligé de ce ménagement respectueux. Tous les

spectateurs avoient la même curiosité ; mais, comme on n'espéroit pas de le vaincre, on désespéroit aussi de le connoître. Un chevalier normand, dont la force & l'adresse étoient reconnues de toute l'Europe, s'étoit présenté au tournoi, moins pour y acquiescer de la gloire que pour rappeler le souvenir de celle qu'il avoit si souvent eue dans ces sortes de jeux. Après avoir terrassé deux ou trois chevaliers, il s'étoit retiré à l'autre bout de la carrière, où il s'entretenoit avec les dames, comme un homme qui en avoit assez fait. Les exploits du jeune inconnu attirèrent ses regards ; & les dames l'ayant prié de le combattre pour savoir son nom, il demanda à courir contre lui. *Du Guesclin* accepta le défi. On les vit partir avec une vitesse incroyable. Le chevalier normand exécuta son dessein, & enleva le casque du breton. Mais celui-ci, outré de se voir découvert, saisit son adversaire avec tant d'adresse & de force, qu'il l'enleva de dessus son cheval, & le mit au nombre des vaincus. Si l'étonnement des spectateurs fut grand à la vue de ces exploits, quel fut celui de Renaud ? Il accourt vers son fils, & l'embrasse transporté de tendresse & de joie. *Du Guesclin*, charmé de se voir applaudir par son père, en goûta mieux sa victoire. Il alla recevoir le prix destiné aux vainqueurs ; & suivi de toute la noblesse qui l'accompagnait, il fut offrir sur le champ le prix au chevalier qui lui avoit prêté son cheval & ses armes. Cette dernière action acheva de lui gagner l'estime de ceux qui en furent les témoins ; on vit avec plaisir qu'il alloit au courage & à l'adresse un cœur généreux & reconnaissant.

Du Guesclin, après avoir également signalé sa bravoure dans plusieurs combats particuliers si fort recherchés par les preux chevaliers, employa plus utilement ses armes & son courage contre les ennemis de son roi & de sa patrie. Pendant la prison du roi Jean, après la funelle bataille de Poitiers en 1356, il vint au secours de Charles, duc de Normandie, fils aîné du roi & régent du royaume. Il lui servit à forcer Melun, à rendre libre la rivière de Seine, & à lui soumettre bien des places. Charles conçut dès-lors pour *du Guesclin* une estime particulière, dont il lui donna des preuves lorsqu'il eut succédé à la couronne en 1364. Cette même année *du Guesclin*, à qui Charles avoit confié le commandement de ses armées, remporta sur le roi de Navarre la bataille de Cocherel, village près d'Evreux. Le capitaine de Buch, qui commandoit les troupes du roi de Navarre, fut pris par *du Guesclin* même, aidé de Rolland Bodin. Un moment avant la bataille, *du Guesclin* courant de rang en rang, inspira à tous ses soldats le courage qui l'animait : « Pour Dieu, amis, disoit-il, souvenez-vous que nous avons un nouveau roi de France : que sa couronne soit aujourd'hui éternelle par vous ».

La paix s'étant faite entre Charles V & le roi de Navarre, *du Guesclin* passa en Espagne, où il fit des prodiges de valeur. Il entreprit ce voyage, non pour, à l'exemple des chevaliers de son temps, redresser les torts de quelques particuliers, & venger l'honneur des belles dames, mais pour secourir des peuples accablés sous le joug de la tyrannie. Il chassa de Castille Pierre-le-Cruel, prince fouillé du meurtre de ses frères & de celui de sa propre épouse, & qui ne cessait de vexer ses sujets. Il fit couronner à la place Henri, comte de Transtamare, frère naturel de ce roi. Le nouveau monarque, plein de reconnaissance pour les services de *du Guesclin*, lui fit un présent de cent mille écus d'or, & le décora de la dignité de connétable de Castille. Cette action & plusieurs autres de *du Guesclin*, furent représentées par la suite dans différens tableaux qui décorent un hôtel qu'achetèrent les Guises. Henri de Guise, surnommé *le Balafré*, celui-là même qui voulut faire tuer Henri III, & qui fut tué à Blois avec son frère le cardinal, se promenant dans la galerie où ces peintures étoient placées, disoit au sénéchal Cardozo : « Je regarde toujours avec plaisir *du Guesclin* ; il eut la gloire de détrôner un tyran ». Mais ce tyran, répondit le sénéchal, n'étoit pas son roi.

Du Guesclin avoit mené à cette expédition les grandes compagnies qui désoloient la France. On appelloit ainsi les troupes qui, étant restées sans emploi après la paix faite entre la Bretagne, l'Angleterre & la France, s'étoient divisées par pelotons, & mettoient tout le pays qu'elles parcouroient à contribution. Les campagnes d'Avignon, où résidoit le pape, ne furent pas plus respectées, & le saint père fulmina une excommunication contre les chefs & les soldats. Lorsque *du Guesclin* se mit en chemin pour l'Espagne, il pria le pape de vouloir bien contribuer aux frais de cette expédition ; mais le saint père, au lieu d'argent, ne lui promit qu'une absolution pour l'armée. Les troupes instruites de cette négociation n'en furent que plus ardentes à ravager les terres d'Avignon. Un légat du pape vint trouver *du Guesclin* pour le prier d'appaier ces défordres : « Je ne le puis », répondit le général, vous devez connoître mieux que moi la force des anathèmes de l'église ; depuis qu'on les a lancés contre nos soldats, ils sont devenus lous-garoux. Ils ne nous écoutent plus. Je conseille au pape de lever l'excommunication, & de leur envoyer de l'argent ; c'est là le seul moyen de leur rendre raison ; autrement ils deviendront pis que des diables ». L'avis étoit pressant. Le pape envoya offrir à l'armée la levée de l'excommunication, beaucoup de prières pour le succès de leurs armes, & cent mille francs d'argent. Ce dernier article avoit tout ; mais comme les cent mille francs avoient été levés sur le peuple, *du Guesclin* les renvoya : « Reportez

« cet argent, dit du Guesclin au légat, je ne veux
 « rien du peuple ; c'est au pape & aux riches
 « cardinaux que j'en demande ; c'est à eux à m'en
 « donner ». Les cent mille francs furent effi-
 « cacement rendus au peuple, & les riches bénéficiaires
 seuls se virent obligés de payer.

Charles, qui venoit de confisquer la Guyenne sur le roi Edouard, son vassal, avoit besoin de du Guesclin pour faire valoir cette confiscation. Il le rappela d'Espagne. Du Guesclin, après s'être emparé d'une partie de la Guyenne & de plusieurs places importantes, se rendit à la cour, où des ordres réitérés le demandoient. On vouloit l'opposer à une nouvelle armée angloise débarquée à Calais, & qui se répandoit dans la France. Son arrivée à Paris inspira une confiance universelle aux habitants. Le peuple le reçut au bruit des acclamations, & cria Noël ; ce qui jusqu'alors n'avoit été en usage que pour les rois. Charles, après lui avoir donné ces louanges si précieuses dans la bouche d'un prince sage & éclairé, lui dit qu'il lui avoit destiné depuis long-temps l'épée de connétable. Il faux, ajouta le prince, que vous me promettiez de l'accepter. Du Guesclin le jeta aussi-tôt aux genoux du roi, & le supplia de considérer, que cette épée étane entre les mains d'un prince aussi considérable que le duc de Bourgogne, il seroit rémétraire de vouloir s'en charger, & lui représenta qu'il n'étoit qu'un pauvre chevalier & un pauvre bachelier dans le méier des armes. « Messire Bertrand, lui dit
 « Charles, ne vous excusez point ; je n'ai frère,
 « cousin, neveu, comte, ne baron en mon
 « royaume qui n'obéisse à vous ; & si nuls en
 « étoient au contraire, ils me courrouceroient
 « tellement, qu'ils s'en apercevraient : si prenez
 « l'office joyeusement, & je vous en prie ». Le lendemain, le roi ayant assemblé les grands de son royaume, ils approuvèrent son choix d'une voix unanime, & du Guesclin fut obligé de céder à tant de vœux réunis. Mais, en recevant l'épée de connétable, il supplia sa majesté de ne daigner jamais ajouter foi aux rapports qu'on pourroit faire contre lui, sans lui avoir auparavant fait la grace de l'entendre ; ce que Charles lui promit dans les termes les plus affectueux. Du Guesclin redoutoit moins les ennemis de l'état que les courtisans du prince.

Pendant que du Guesclin étoit à la cour, la reine accoucha d'un second fils, qui fut Louis duc d'Orléans. Le connétable eut l'honneur d'être son parrain. Au milieu de la cérémonie, il se permit une de ces faillies qui annoient par-tout son zèle & sa franchise. Il tira son épée ; & la mettant entre les mains de son filleul : « Monseigneur,
 « lui dit-il, je vous fais présent de cette épée,
 « & je la mets à votre main, priant Dieu qu'il
 « vous fasse la grace, & qu'il vous donne tel &

« si grand cœur, que vous soyez un jour aussi
 « preux & aussi bon chevalier que fut onques
 « roi de France qui porta l'épée ».

La dignité dont du Guesclin venoit d'être revêtu, l'avoit rendu maître absolu des opérations de la campagne ; mais fidèle au sage précepte de Charles V, d'éviter de commettre le saut de l'état à l'événement incertain d'un combat décisif, il chercha toujours à ruiner l'armée des ennemis par des marches & des contre-marches. Il fit une campagne entièrement semblable à celle qui, sous Louis XIV, a fait passer le maréchal de Turenne pour le plus grand général de l'Europe. Il romba dans le Maine & dans l'Anjou sur les quartiers des troupes angloises, les dit toutes les unes après les autres, & prit de sa main le général Grandfon. Du Guesclin, l'ayant d'abord vaincu comme général, vout'ur encore le vaincre comme soldat ; & ayant vu d'un coup d'œil que son armée ne couroit aucun risque, il s'attacha à Grandfon. Celui-ci le reçut en brave homme, & le connétable eut pitié d'un coup de hache qui lui porta Grandfon, si son adresse & son agilité ne l'eussent sauvé de ce danger. Il se glissa sous le coup ; & sifflant son adversaire par le milieu du corps, fit ses efforts pour le renverser. Du Guesclin réussit ; & lui posant le poignard sur la gorge, il le contraignit de se rendre.

La connétable mourut de maladie au milieu de ses triomphes devant Château-Neuf de Rendon qu'il assiégeoit en 1380. Après avoir d'été son testament, il demanda l'épée de connétable, la baissa par respect, la remit au maréchal de Sancerre pour la rendre au roi ; & s'adressant aux vœux militaires avec lesquels il combattoit depuis quarante ans, il leur recommanda de ne point oublier ce qu'il leur avoit répété si souvent : *Qu'en quelques pays qu'ils fissent la guerre, les gens d'épée, les femmes, les enfans & le pauvre peuple n'étoient point leurs ennemis.*

Les anglois assiégés avoient promis de rendre la place au connétable, s'ils n'étoient pas secourus à certain jour indiqué. Quoiqu'il fût mort, ils ne se crurent pas dispensés de lui tenir parole. Le commandant ennemi, suivi de sa garnison, se rendit à la tentre du héros défunt. Là, se prosternant devant le cercueil, il déposa les clefs de la place. Ce trait de générosité, digne des temps héroïques, est aussi un des plus beaux monuments de l'ellime que l'on avoit pour le bon connétable. Mais cette anecdote brillante rapportée par plusieurs historiens, se trouve contredite par deux manuscrits cités dans l'histoire de Languedoc. Il y est dit que le commandant de la place apporta les clefs quelques mois avant que le connétable expirât. Ce fait paroitra d'autant plus vraisemblable, que du Guesclin mourut le 23 juillet,

de que le gouverneur devoit se rendre, s'il n'étoit pas secouru, avant le 12.

GUIDO RENI ou le GUIDE, né à Bologne, l'an 1575, mort en 1642.

Cet artiste, si justement célèbre, étoit fils d'un habile musicien, qui lui fit apprendre à toucher du clavecin ; mais la musique avoit moins de charmes pour lui que la peinture.

Le Guide étoit si bien fait, sa physionomie étoit si agréable, que Louis Carrache le prenoit pour modèle, quand il peignoit des anges.

Le Guide prétendoit que, comme peintre, on devoit lui rendre beaucoup d'honneurs ; en cette qualité, il étoit fier & superbe. Travaillant toujours avec un certain cérémonial, il avoit soin d'être habillé magnifiquement lorsqu'il se mettoit à l'ouvrage ; ses élèves, rangés respectueusement autour de lui, préparoient sa palette, nettoyoient ses pinceaux, & le servoient en silence.

Sur ce qu'on lui reprochoit qu'il ne faisoit point fa cour au cardinal-légar de Bologne, qui défilait son amitié, il répondit : — « Je ne troque-
rois pas mon pinceau contre la barette d'un cardinal ».

Paul-V se plaisoit infiniment à le voir travailler, & lui permettoit de se couvrir en sa présence. Le Guide disoit que, si le pape ne lui avoit point accordé cette grâce, il l'auroit prise de lui-même, en supposant une incommodité, parce qu'un tel privilège étoit dû à son art.

Le Guide ne rendoit aucune visite aux grands qui l'honoroiient de la leur, & disoit pour excuser son procédé, que quand on venoit le voir, on recherchoit son art & non pas la personne.

Il ne mettoit point de prix à ses tableaux : le paiement qu'il en recevoit étoit toujours qualifié d'honoraires.

Hors de son atelier, le Guide n'étoit plus le même homme ; il devenoit aussi modeste qu'il avoit paru fier & orgueilleux le pinceau à la main.

Ce n'étoit que l'art seul de la peinture qu'il adoroit, pour ainsi dire, & vouloit faire respecter de tous les hommes. La modestie étoit tellement une de ses vertus, qu'il brûla un grand nombre de lettres que lui avoient écrit des savans illustres & plusieurs souverains, & qui flattoient trop vivement son amour-propre.

Ennemi de la galanterie, le Guide ne restoit jamais seul avec les femmes qui lui servoient de modèles.

Il aimoit à occuper des appartemens vastes, & ne les meubloit que des choses absolument

nécessaires : — « Chez moi, disoit-il, on vient voir des tableaux, & non pas des tapisseries ».

Il étoit difficile d'obtenir un tableau de sa main, il falloit le prendre par son foible ; c'est-à-dire, jouer avec lui.

Ce grand artiste travailloit avec une facilité prodigieuse. Un grand-duc de Florence lui demanda une tête d'Heureux ; il la peignit en moins de deux heures, en présence de ce prince, qui lui donna soixante pistoles, & une chaîne d'or avec son portrait.

Le Guide fit encore en moins de quatre heures, un grand tableau pour le cardinal Cornaro, qui le vit aussi travailler sous ses yeux : la bourse du cardinal lui fut ouverte ; & la discrétion qu'il eut de n'y prendre qu'une somme modique, lui valut une chaîne d'or.

Extrêmement curieux de connoître le modèle dont le Guide se servoit pour ses têtes de femmes, le Guerchin pria un ami commun d'engager cet excellent artiste à satisfaire sa curiosité. L'ami s'étant acquitté de la commission, aussi-tôt le Guide fit assavoir son broyeur de couleurs, qui étoit la laideur même, & prit la plus belle tête de femme qu'on pût voir. « Allez, dit-il à l'ami du Guerchin, rapportez à celui qui vous envoie, que lorsqu'on a l'esprit rempli de belles idées, l'on n'a pas besoin d'autre modèle que de celui dont je viens de me servir en votre présence ».

Il y eut toujours entre l'Albane & le Guide, la plus grande rivalité ; c'est ce qui leur fit produire tant d'ouvrages admirables : si le Guide faisoit un tableau & l'exposoit dans une des églises de Bologne, on étoit sûr d'en voir bien tôt un de l'Albane dans le même endroit.

Le Jostépin examinant avec le pape un ouvrage du Guide, dit à sa sainteté : — Nous autres, nous travaillons comme des hommes ; le Guide travaille comme un ange ».

Les italiens ont dit poétiquement de ce peintre immortel, que la grâce & la beauté étoient au bout des doigts du Guide, lorsqu'il peignoit, & qu'elles en sortoient pour aller se reposer sur les figures qu'il animoit par son pinceau.

Cet artiste a représenté la Tentation du premier homme ; & comme il est dit dans la Genèse, que le serpent qui séduisit Eve, lui parla beaucoup, le Guide a donné au serpent une tête de femme.

Les hommes de génie mettent à profit les moindres circonstances pour perfectionner l'art ou la science qu'ils cultivent. Les dominicains de Bologne, déplaçant un vieux cerceuil, afin de le mettre dans un autre endroit, l'ouvrirent & trouvèrent le corps tout entier ; mais, dès qu'ils

voulurent le toucher, il tomba en poussière, de même qu'une veste de toile; il n'y eut qu'un habit de soie qui se conserva. *Le Guide*, témoin de cet événement, en inféra que la soie est moins sujette que la toile à la corruption; & résolut à l'avenir de peindre ses tableaux sur une espèce de taffetas, qu'il fit préparer exprès. *Le Guide* est peut-être le seul peintre qui se soit avisé d'un pareil expédient.

Les dettes qu'il avoir contractées, & quelques sujets de mécontentement qu'il eut des officiers de sa sainteté, l'obligèrent à sortir de Rome, & à se retirer à Bologne. Le pape, fâché de perdre un artiste qu'il estimoit, avec toute l'Europe, lui dépêcha plusieurs courriers chargés instamment de le faire revenir, par ordre exprès du souverain pontife. Le cardinal-légat de Bologne, alla trouver *le Guide* dans son atelier, & ne pouvant le résoudre à retourner à Rome, il le menaça de le faire arrêter. Un gentilhomme, témoin de cette contestation, dit alors au légat : — « S'il faut donner des chaînes au *Guide*, elles doivent être d'or ».

Enfin, *le Guide* se rendit aux vives sollicitations des personnes du premier rang. Lorsqu'on le fut auprès de Rome, la plupart des cardinaux envoyèrent leurs carrosses au-devant de lui, suivant l'usage observé aux entrées des ambassadeurs.

Le pape, charmé de le voir, lui donna un carrosse, & lui accorda une forte pension.

Le Guide, contraint, pour ainsi dire, de retourner à Rome, se trouva dans la même position où s'étoit vu autrefois Michel-Ange; mais sa réception fut bien différente. Jules, tout bouillant de colère, fit trembler Michel-Ange à l'approche de son trône : Paul V ouvrit les bras au *Guide*, & le reçut comme un rendre père : — « Eh! pour quoi, lui dit-il, nous abandonner dans le temps que nous vous avons comblé de nos faveurs, & que nous vous en préparons de nouvelles. Quel sujet de mécontentement vous y a pu porter? Si vous en avez éprouvé quelques-uns? pourquoi nous les avoir cachés? Avons-nous jamais refusé de vous entendre? Que le passé soit oublié, & que le présent nous assure que vous voulez nous servir avec zèle & vous rendre digne de notre protection. Un diseurs si rouchant dans la bouche d'un maître offensé, fit verser au *Guide* des larmes de reconnaissance.

Ce célèbre artiste auroit joui de la plus grande fortune, s'il n'avoit été dominé par la passion du jeu, aussi funeste aux talens, dont elle trouble les travaux, qu'à l'homme opulent qui ne hâsarde que ses richesses. *Le Guide* consacroit une partie de son temps à sa malheureuse passion, &

ne travailloit que lorsqu'il n'avoit plus d'argent à perdre.

Son esprit, naturellement chagrin, s'agrit encore par les revers continuels qu'il éprouvoit au jeu. Pour se procurer le nécessaire, il se vit dans la triste obligation de peindre à la journée pour des artistes de Rome, à tant par heure.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT, fils naturel de Robert, duc de Normandie, & d'Harlora, fille d'un raneur de Falaise, né dans cette ville en 1024, mort à Rouen le 9 septembre 1087, dans la soixante-troisième année de son âge, le vingt-unième de son règne sur l'Angleterre, & la cinquante-quatrième sur la Normandie.

Peu de princes furent aussi favorisés de la fortune que ce monarque, & eurent autant de droits que lui au point de grandeur & de prospérité où il parvint par la supériorité d'âme & de courage qu'il déploya dans toute sa conduite. Son esprit étoit entreprenant & hardi, mais toujours guidé par la prudence; son ambition excessive, peu subordonnée aux loix de l'équité, encore moins à celles de l'humanité, fut toujours soumise aux règles de la raison & de la politique. Né dans un siècle où les esprits étoient intraitables & peu accoutumés à l'obéissance, il eut l'art de les diriger selon ses projets; & autant par l'effet de son caractère véhément que par sa profonde dissimulation, il réussit à se procurer une autorité sans bornes. Quoiqu'il ne fût pas incapable de générosité, il n'étoit guères susceptible de compassion, & sembloit mettre autant d'ostentation à faire éclater sa sévérité que sa clémence. Les maximes de son administration étoient austères; elles auroient pu être utiles dans un gouvernement affermi, si elles eussent été appliquées seulement au maintien du bon ordre. Mais elles étoient mal entendues pour adoucir les rigueurs, qui, sous la domination la plus sage, font toujours les suites de la conquête d'un état. Celle de l'Angleterre est la dernière de cette espèce, qui ait parfaitement réussi en Europe, pendant le cours de sept ans. Le génie vaste de *Guillaume* osa franchir les limites, que les institutions féodales, alors le chef-d'œuvre de la politique des princes, avoient d'abord fixées dans les divers états de la chrétienté. Quoiqu'il se fût rendu odieux à ses sujets anglois, il transmit sa puissance à sa postérité, & le trône est encore rempli par ses descendants. Rien ne prouve mieux que les fondemens qu'il en avoit jetés étoient fermes & solides, & que rand's qu'il paroïssoit ne suivre que sa passion dans tous ses actes de violence, il portoit ses vues sur l'avenir. (*Histoire de la maison de Plantagenet, par M. Hume*).

Après la mort de Robert, *Guillaume*, son fils unique, que les états avoient déclaré héritier du duché

duché, lui succéda. *Guillaume*, âgé pour lors de neuf ans, se maintint, avec le secours de Henri I, roi de France, contre ceux qui osèrent lui disputer son domaine. Il régnoit paisiblement, lorsque *Edouard le confesseur*, roi d'Angleterre, vint à mourir sans enfans.

En 1065, l'ambitieux *Guillaume* aspira à son trône. Il prétendoit que dans un voyage qu'il fit autrefois dans cette île, le feu roi lui avoit cédé en sa faveur un royaume que personne ne vit jamais. Mais il avoit une forte armée pour appuyer un si foible droit. Il débarqua en Angleterre au commencement de l'année 1066, avec une armée de soixante mille hommes, choisis parmi une foule de braves guerriers accourus de toutes parts, pour partager avec lui les fruits de sa conquête. Au moment où le duc mettoit le pied sur le rivage, il fit un faux pas & tomba; mais il eut la présence d'esprit d'interpréter l'augure à son avantage, en s'écriant qu'il prenoit possession du pays. Un soldat courut aussitôt à une cabane voisine, & arracha un peu de chaume, qu'il présenta à son général, comme pour l'enfaisiner.

Lorsque toutes les troupes furent débarquées, *Guillaume* fit brûler ses vaisseaux, & dit à son armée, en lui montrant l'Angleterre: *Voilà votre patrie.*

Les anglois avoient désiré la couronne à *Harold*, grand seigneur du pays, qui tint tête à *Guillaume*. Mais la bataille d'Halstings décida du sort des deux concurrents. On avoit représenté à *Harold* qu'il agiroit plus sagement, en tirant la guerre en longueur, que de risquer une action décisive; on lui fit observer que la situation désespérée du duc de Normandie exigeoit de ce prince qu'il en vint à la plus prompte décision, & qu'il confiat toute sa fortune au sort d'une bataille; mais que le roi d'Angleterre dans son propre pays, aimé de ses sujets, pourvu de tous les secours nécessaires, avoit un moyen plus infallible & moins dangereux de s'assurer la victoire; que le défaut de provisions, la difficulté des chemins, de fréquentes escarmouches amortissoient cette première ardeur, qui rendoit les normands si terribles; que si enfin on différoit une action générale, les anglois frappés du danger imminent auquel ils veroient leurs possessions & leur liberté exposées, accourroient de toutes parts au secours de leur monarque, & rendroient son armée invincible. Mais *Harold* enorgueilli de quelques prospérités passées, & aiguillonné par son courage naturel, voulut risquer tout, & perdit tout. Il fut tué au milieu de la bataille avec ses deux frères. *Guillaume* eut trois chevaux tués sous lui, & remporta une victoire décisive. La principale noblesse d'Angleterre vint offrir la couronne au vainqueur. Quoique ce fût là l'objet de la grande entreprise

Encyclopædia.

de *Guillaume*, ce prince néanmoins parut déshériter sur cet offre. Il désiroit, pour conserver d'abord l'apparence d'une élection, d'obtenir un consentement plus expès & plus formel de sa propre armée & de la nation angloise; mais un de ses officiers lui ayant, avec raison, représenté le danger du moindre délai dans une conjoncture si délicate, il accepta la couronne qui lui étoit offerte, & fit faire à Londres la cérémonie de son couronnement.

Paisible possesseur du trône, il établit en Angleterre cette exécution exacte de la justice qui avoit obtenu tant d'éloges à son administration en Normandie. Il chercha à cimenter l'union des normands & des anglois par des alliances & des mariages réciproques. Il témoigna des égards & même de l'amitié à tous ceux de ses nouveaux sujets qui approchoient de sa personne. Suivi de route sa cour, il vittoit les provinces de l'Angleterre; mais au milieu de ces démonstrations de confiance & d'affection dont *Guillaume* flattoit les anglois, il avoit soin de placer le pouvoir entre les mains de ses normands; il donna aux anglois non-seulement d'autres loix, mais une autre langue. Il voulut qu'on plaîdât en normand; & depuis lui tous les actes furent expédiés en cette langue jusqu'à *Edouard III*. Il désarma la ville de Londres & les autres villes qui lui parurent les plus belliqueuses; il donna les confiscations faites sur les anglois à ses meilleurs capitaines; & n'oubliant jamais qu'il ne devoit qu'à ses armes son avènement au trône, il s'appliqua plutôt à gouverner avec l'épée qu'avec le sceptre; mais on a cité mal-à-propos comme un exemple de sa tyrannie la loi du couvre-feu, par laquelle il falloit, au son de la cloche, éteindre le feu dans chaque maison à huit heures du soir. Cette loi, bien loin d'être tyrannique, n'étoit qu'un ancien règlement de police établi dans toutes les villes du nord, & qui a été longtems en usage dans les monastères. Les maisons étoient bâties en bois & couvertes de chaume; & la crainte du feu étoit un objet, des plus importants de la police générale.

Guillaume avoit laissé à son fils aîné *Robert* le gouvernement de Normandie; mais ce prince s'y conduisit avec tant de violence, que les principaux seigneurs du pays passèrent en Angleterre, pour en faire des plaintes au roi son père, & le prièrent de revenir lui-même rétablir la justice & le bon ordre dans la province. *Guillaume* repassa la mer, & son fils marcha contre lui. Ce jeune prince réduit à se retirer dans le château de Gerberon en Beauvoisis, y fut assiégé vigoureusement par son père, contre lequel il fit une brave défense. Il y eut sous les murailles de cette place, plusieurs rencontres qui ressembloient plutôt à des combats de chevalerie, qu'à des actions entre deux armées; mais il y en eut une sur-tout remar-

T 11

quable par ses circonstances. Robert se trouva lui-même aux mains avec le roi, que son armure cachoit à ses regards. Tous deux d'une valeur égale, combattirent avec intrépidité jusqu'à ce que le jeune prince blessé son adversaire au bras, & le tenversa de dessus son cheval. Guillaume appella du secours; son fils le reconnut à sa voix. Frappé de l'horreur du crime qu'il avoit commis, de celui, plus terrible encore, dont il avoit été si prêt de se rendre coupable, il se précipita aux genoux de son père, implora sa miséricorde, & offrit d'acheter son pardon par tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner de son sort. La coléte de Guillaume écarta sa enflammée, que loin de répandre à cette marque de repentir avec la même tendresse, il donna sa malédiction à Robert, & sortit de son camp sur le cheval de ce prince, qui l'aida lui-même à y monter. Le roi leva le siège & marcha avec son armée en Normandie, où les bons offices de la reine & de leurs amis communs achevèrent une réconciliation que Robert avoit déjà préparée par son action généreuse & ses remords sur ses fautes passées. Guillaume parut si sincèrement réconcilié avec son fils, qu'il l'emmena avec lui en Angleterre, où il lui confia le commandement de ses troupes.

Guillaume fit la gloire & la sûreté de l'Angleterre par ses armes & par ses loix. Devenu valétudinaire & d'un embonpoint excessif sur la fin de ses jours, il quitta l'Angleterre pour aller faire diète à Rouen. Un autre inconvénient l'obligeoit de garder le lit quelques jours; Philippe, roi de France, l'apprit, & demanda en badinant : « Quand donc ce gros homme relèvera-t-il de ses couchers ? » Cette raillerie parvint aux oreilles de Guillaume, qui, piqué du mot, envoya dire au roi, avec son jurement ordinaire : « Par la résurrection & par la splendeur de Dieu, quand je serai accouché, j'irai faire mes relevailles à sainte Geneviève de Paris, & j'offrirai cent mille lances au lieu de cierges ». L'effet suivit de près la menace : il entra dans le Vexin-François, y mit tout à feu & à sang, assiégea Mantes, prit cette ville & la réduisit en cendres. Cette action violente termina sa vie & ses projets, une fièvre le fit retourner sur ses pas; en chemin son cheval s'abattit sous lui, & la contusion qu'il en reçut rendit son mal incurable. On le vit alors pleurer le sang qu'il avoit fait répandre pendant son règne, & chercher à réparer par des legs pieux, les excès de sa dernière expédition sur les restes de France.

Ce prince n'eut pas plutôt les yeux fermés, que tous les seigneurs de sa cour disparurent; ses officiers ne pensèrent qu'à piller son palais. Guillaume, archevêque de Rouen, & Herloin de Goutteville, furent les seuls qui s'occupèrent du soin de sa sépulture. Comme le convoi approchoit de l'église

de saint Etienne de Caen, qu'il avoit fait bâtir, & où il devoit être enterré, un bourgeois de la ville arrêta le cercueil, en criant *haro*. « La place, » ajouta-t-il, où vous vous disposez d'enterrer ce corps, m'appartient. Le roi n'étant encore que « gic, l'a enlevée à mon père Artur par violence, pour y construire ce monastère. C'est pour quoi je la réclame, & je m'oppose à ce que l'usurpateur y soit inhumé. » On vint le faire, & on donna soixante sols à Ascelin pour le lieu de la sépulture, avec promesse de le dédommager du reste de la terre usurpée à son père.

GUILLAUME DE NASSAU, prince d'Orange, roi d'Angleterre, né en 1650, mort en 1702.

Ce prince nourrit sous le sceptre hollandais une ardeur d'ambition & de gloire qui éclata toujours depuis dans sa conduite. Sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur étoit froide & sévère; son génie actif & perçant; son courage, qui ne le rebutoit jamais, fit supporter à son corps foible & languissant des fatigues au-dessus de ses forces. Il étoit valeureux sans ostentation; ambitieux, mais ennemi du faste; né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adversité; aimant les affaires & la guerre; ne connoissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité; enfin presque tout l'opposé de Louis XIV. Guillaume laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; & d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, & jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appelloit le Rathouder des anglais & le roi des hollandais. Il savoit toutes les langues de l'Europe, & n'en parloit aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Il affectoit de fuir les éloges & les flatteurs, peut-être parce que Louis XIV sembloit trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre que celle du monarque français. Ceux qui estimant plus l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général & la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple & modeste dans ses mœurs; ceux là sans doute donnèrent le nom de *grand* à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui font plus touchés des plaisirs d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent d'o

régnér, qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres & des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi, qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul état résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit fils, qu'un gendre qui détache son beau-père; enfin, ceux qui admirent d'avantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence. (Voltaire).

La France & l'Angleterre avoient en 1672 déclaré la guerre à la Hollande, & cette république, pressée de tous côtés par les armées françaises, craignoit pour sa liberté. Le prince d'Orange, âgé pour lors de vingt-deux ans, profita habilement de la crainte des hollandais, pour se faire restituer l'autorité que ses ancêtres avoient possédée. Il fut élu stathouder, & déclaré général des armées hollandaises. Le duc de Buckingham instruit des vues, & chargé des intérêts du roi d'Angleterre Charles II, voulut porter le nouveau Stathouder à faire des sacrifices contraires au bien des Provinces Unies. Pour l'y déterminer, il lui fit observer que la république étoit perdue sans ressource. « Je vois bien, dit le prince, qu'elle est en grand danger; mais je fais un moyen assuré de ne pas survivre à sa perte; c'est de mourir dans le dernier retanchement ».

Le Stathouder, au milieu des malheurs qui accabloient sa patrie, eut assez de courage & de fermeté pour former le projet d'une guerre offensive contre la France. Ses premières vues se portèrent sur Charleroi. Il étoit en marche pour l'exécution de cette entreprise, que personne n'avoit soupçonnée, lorsqu'un colonel trop curieux osa lui faire des questions. « Mais, lui dit le prince d'Orange, si vous connoissez mes dessein, ne les communiqueriez-vous à personne? Non, assurément, répondit le colonel. Le ciel, répliqua ce prince, m'a aussi accordé le don de savoir garder un secret ».

Le prince d'Orange fut obligé de lever le siège de Charleroi. Quelques années après, en 1677, il attaqua pour la seconde fois cette place, & en leva pour la seconde fois le siège. Un seigneur anglais disoit à cette occasion: « Le prince d'Orange peut se vanter d'une chose, c'est qu'il n'y a point de général qui, à son âge, ait levé plus de sièges & perdu plus de batailles que lui ».

On disoit de ce prince qu'avec de grandes armées, il faisoit admirablement la petite guerre, comme Turceni faisoit supérieurement la grande avec de petites armées.

Un premier traité pour parvenir à la paix de Nimègue, de 1678, venoit d'être signé avec la

Hollande, le 20 Août de la même année. Le prince d'Orange qui seignoit, dit-on, de l'ignorer, fondit sur le maréchal de Luxembourg, tranquille dans son quartier à saint Denis, près Mons. Il engagea un combat long, sanglant & opiniâtre, qui ne produisit d'autre fruit que la mort de deux mille hollandais & d'autant de français. On ajoute qu'un officier témoignant sa surprise d'une pareille attaque, faite contre toutes les loix de la guerre, le prince d'Orange lui répondit qu'il n'avoit pu se refuser cette dernière loi de son métier.

Un prince si prodigue du sang humain devoit être moins scrupuleux à secourir les anglais dans leur révolte contre leur légitime roi Jacques II. Le prince d'Orange avoit épousé la fille de ce monarque, & ce lui pourroit Stathouder un moyen de plus pour parvenir à mettre sur sa tête la couronne d'Angleterre. Le prince d'Orange, qui n'étoit qu'un particulier, illustrer qui jouissoit à peine de cent mille florins de rente, fut le procureur d'une flotte & une armée considérable, & conduisit son entreprise avec une si profonde politique & tant de bravoure, qu'il se vit en peu de temps élevé sur le trône de son beau-père, réfugié en France. Pour mieux s'assurer ce trône, il s'appliqua à secourir les efforts de ses alliés contre la France, qui vouloit le rétablissement du roi détroné. Mais si ses armes n'eurent pas au dehors tout le succès qu'il pouvoit désirer, la fortune l'accompagna toujours dans sa principale entreprise, & l'Angleterre entière le reconnut en 1689 pour son roi, sous le nom de Guillaume III. L'Irlande tenoit encore pour Jacques. Guillaume ayant pris les mesures convenables pour empêcher que rien ne remuât en Angleterre pendant son absence, passa en Irlande. Le lendemain de son débarquement, il assista au service divin. Le docteur Rouse, qui prêchoit devant lui, prit pour son texte ces paroles de l'épître aux hébreux: *Par la foi ils ont subjugué les royaumes*. Au sortir de l'église, le roi dit: « Mon chapelain a fort bien ouvert la campagne ».

Les lieutenans de Guillaume l'exhortèrent à son arrivée en Irlande à prendre quelque soin de sa conservation, il les écouta paisiblement & se contenta de leur répondre: « Je ne suis pas venu en Irlande pour laisser croître l'herbe sous mes pieds; & un royaume où le fourrage est aussi bon & aussi abondant qu'en Flandres, vaut bien la peine qu'on se batte pour le conquérir ».

En effet peu de temps après, il attaqua, sur les rives de la Boyne, les partisans de Jacques II. Dans la chaleur du combat, Henri Hubbard, qui étoit auprès de Guillaume, entendant un boulet de canon siffler autour de ses oreilles, il pria & seerra les épaules comme un homme qui n'étoit pas

à son aîné. Le roi en sourit; &c, donnant un petit coup sur l'épaule de ce gentilhomme: *Courage, monsieur le chevalier, lui dit-il, je vous crois à l'épreuve du canon.*

Les partisans de Jacques ayant remarqué durant la bataille l'endroit où étoit Guillaume, traînèrent vis-à-vis de lui deux pièces de campagne, & le blessèrent à l'épaule d'un boulet de six livres. Ce coup effraya tous ceux qui étoient auprès du prince; lui seul n'en parut point ému. *Il ne falloit pas que le coup fût tiré de plus près,* dit-il froidement. Il se fit ensuite passer à la tête de ses troupes, & demeura à cheval jusqu'à ce qu'il eût gagné la bataille.

Après l'action, on demanda à quelques Irlandais qui avoient été battus & faits prisonniers sous les drapeaux de Jacques, s'ils étoient encore tentés d'en venir aux mains. « Changeons », de roi, répondirent-ils: nous vous livrons demain la bataille, & nous sommes assurés de vous battre ».

Guillaume, quelque temps après la bataille de la Boyne, quitta l'Irlande & laissa le soin d'achever de la soumettre au jeune Marlborough, en disant: « Qu'il n'avoit jamais vu personne qui eût moins d'expérience & plus de talent pour commander une armée ».

Guillaume tint long temps la campagne contre Louis XIV. Il fut battu bien des fois, mais jamais défait. Ses retraites valaient des victoires. Il prit Namur en 1695, & ce fut l'action la plus éclatante de ce prince. Louis XIV l'ayant reconnu roi d'Angleterre, la paix fut rendue à l'Europe par le traité de Ryswick, en 1697.

Le testament de Charles II, roi d'Espagne, en faveur des Bourbons, ralluma la guerre. Guillaume conservant toujours une ame active & courageuse dans un corps débile & presque sans forces, remua toute l'Europe pour susciter de nouveaux ennemis à Louis XIV, & il alloit lui même se mettre à la tête des armées des puissances alliées, lorsque la mort, qui succéda à ses infirmités, le surprit au milieu de ses plus vains projets.

GUISE, (François de Lorraine, duc de) né au château de Bar en 1519, tué d'un coup de pistolet en 1563, par Poltrot de Mére, gentil homme huguenot.

François de Guise se montra le plus grand capitaine de son siècle, & prouva que le bonheur ou le malheur des peuples dépend souvent d'un seul homme. L'ame du parti opposé aux protestants, & vainqueur par-tout où il s'étoit trouvé, il devint l'idole des catholiques, le maître de la cour sous Henri II & François II, & fut en tout sens le premier homme de l'état. Il étoit d'un caractère

vif & bouillant; mais l'impétuosité de son caractère lui faisoit commettre quelques fautes envers ses officiers, la réparation en étoit prompte, & l'offense n'eut jamais qu'à se louer de la générosité de ce prince.

Il fut surnommé le *Balafré*, à cause d'une blessure qu'il reçut au siège de Boulogne, en 1545. Ce surnom fut aussi donné à Henri de Lorraine, son fils aîné. Comme François s'efforçoit de repousser les anglois qui assiégeoient Boulogne, il fut frappé entre le nez & l'œil droit d'une lance qui s'étant rompue par la violence du coup, lui laissa dans la plaie tout le fer avec un tronçon de bois. Ce qui paroît prodigieux, c'est qu'un coup si violent ne lui fit pas perdre les arçons, & qu'il eut la force de revenir au camp à cheval. Il y entra dans un état à faire horreur; ses armes, ses habits & son visage étoient couverts de sang. La profondeur & la largeur de la plaie effrayèrent les chirurgiens qui le pansèrent; plusieurs d'entre eux ne voulurent point toucher à la plaie, disant qu'il étoit inutile de faire souffrir un homme qui n'avoit pas deux heures à vivre. Ambroise Paré, premier chirurgien du roi arriva avec ordre de tout risquer pour sauver la vie du prince. Ce chirurgien voyant que le tronçon de la lance étoit entré de telle sorte dans la tête, qu'on ne pouvoit le saisir avec les mains, prend des tenailles de maïechal, & en présence d'une foule d'officiers, il demanda au blessé s'il consentoit qu'il risquât l'opération, & qu'on lui mit le pied sur le village, pour arracher le tronçon de la lance. *Je consens à tout*, répondit le prince; *travaillez*. Cette manière de panser une blessure fit trembler tous les spectateurs; Guise seul parut tranquille, jusqu'à ce que les tenailles tirant le bois avec force, il s'écria: *ah, mon Dieu!* Cette exclamation fut le seul témoignage de douleur qu'il donna pendant toute la durée de l'opération. Malgré l'heureux succès de Paré, les chirurgiens désespérèrent longtemps de la vie de Guise; cependant il guérit si parfaitement, qu'il ne lui resta qu'une légère cicatrice. (*Vies des hommes illustres*).

Le duc de Guise arrêta les conquêtes de Charles-Quint, & lui fit lever le siège de Metz le premier Janvier 1553. Lors de ce siège, il avoit reçu une lettre de Louis Damila, général de la cavalerie espagnole, qui lui demandoit un de ses esclaves sauvé dans la ville avec un cheval de prix qu'il avoit dérobé. Guise renvoya le cheval, après l'avoir payé à celui chez qui il se trouvoit. Mais pour ce qui étoit de l'esclave, il répondit qu'il n'avoit garde de renvoyer dans les fers un homme devenu libre en mettant les pieds sur les terres de France, ni de violer un des plus glorieux privilèges de ce royaume, qui consiste à rendre la liberté à tous ceux qui viennent chercher.

Tous les officiers qui combattoient sous le duc de Guise lui rendoient cette justice, que personne de son rang ne connoissoit mieux les règles de l'honneur & ne savoit mieux réparer une offense. Brantome en a rapporté ce trait. Lors de la bataille de Renty, en 1554, où il fit des prodiges de valeur, Saint-Fal, un de ses lieutenans, s'avançoit avec trop de précipitation. Le duc courut à lui, & par un mouvement de colère, lui donna un coup d'épée sur le casque, en lui criant de s'arrêter. La bataille finie, on l'assura que Saint-Fal, offensé du traitement qu'il avoit reçu, vouloit le quitter. « Monsieur de Saint-Fal, lui dit le duc dans la tente même du roi, & en présence de tous les officiers, vous vous tenez offensé du coup que je vous ai donné, parce que vous vous avanciez trop. Mais il faut bien mieux que je vous l'aie donné pour vous arrêter dans un combat où vous alliciez avec trop d'ardeur, que si je vous l'eusse donné pour vous faire avancer, en blâmant votre lâcheté. Je pense, qu'à le bien prendre, ce coup est plus glorieux qu'humiliant pour vous ; & je prends pour juges messieurs les capitaines qui sont présents. C'est pourquoi soyons amis comme auparavant ». Ce qui fut fait, dit Brantome.

En 1558, le connétable Anne de Montmorenci ayant été fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, François, duc de Guise, fut mis à la tête de l'armée française. Un jour que ce général visitoit son camp, le baron de Lunebourg, un des principaux chefs des reîtres, trouva mauvais qu'il voulût examiner la troupe, & s'emporta jusqu'à lui présenter le bout de son pistolet. Le duc de Guise tira froidement son épée, éloigna le pistolet & le fait tomber. Montpezat, lieutenant des gardes de ce prince, choqué de l'insolence de l'officier allemand, alloit lui ôter la vie, lorsque Guise lui cria : « Arrêtez, Montpezat ; vous ne savez pas mieux tuer un homme que moi ». Et se tournant vers l'emporté Lunebourg : « Je te pardonne, lui dit-il, l'injure que tu m'as faite ; il n'a tenu qu'à moi de m'en venger. Mais pour celle que tu as faite au roi, dont je représente ici la personne, c'est à lui d'en faire la justice qu'il lui plaira ». Aussitôt il l'envoya en prison & acheva de visiter le camp, sans que les reîtres osassent murmurer, quoiqu'ils fussent naturellement séditieux. (*Histoire de François duc de Guise*).

Les calvinistes mécontents de voir, sous le règne de François II, toute l'autorité entre les mains des princes étrangers, leurs ennemis, avoient projeté, en 1560, de les faire périr. C'étoit le but de la conspiration d'Amboise, dont le prétexte étoit la religion. Cette conspiration fut découverte, & ne servit qu'à augmenter le crédit de ceux qu'on vouloit perdre. Le parlement donna au duc de

Guise le titre de conservateur de la patrie. On se fâcha de la plus grande partie des conjurés ; le capitaine Mazères, homme violent & hardi, qui s'étoit chargé de poignarder le chef de la maison protestante, fut pris armé d'une fort longue épée. « Je m'en donne, lui dit le duc de Guise, que vous, qui avez montré du talent & qui avez acquis de l'expérience à la guerre, vous avez préféré une arme embarrassante, & qui peut être aisément saisie, à une arme courte qui se manie aisément. Monsieur, lui répondit le capitaine, je savois fort bien ce que vous m'en dites, & l'avois fort en moi considéré plus de quatre fois ; mais, pour en parler au vrai, quand je considérois votre brave vaillance & furieuse présence, je perdois aussitôt le courage de vous attaquer de près ; & pour ce je me résolus d'avoir affaire avec vous de loin ; que si, au lieu de cette épée, j'eusse pu apporter une pique, je l'eusse fait ; tant l'image de votre personne le monstrois à moi terrible & formidable, & me faisoit de peur ». (*Brantôme*).

Le duc de Guise fut déclaré lieutenant du royaume, & son autorité étoit telle qu'il recevoit assés & couvert Antoine, roi de Navarre, qui se tenoit debout & tête nue. Le connétable Anne de Montmorenci lui écrivoit, *monseigneur, & votre très-humble & très-obéissant serviteur* ; & M. de Guise lui écrivoit, *monseigneur le connétable, & au bas, votre bien bon ami*.

Après la mort de François II, cette autorité baissa, mais sans être entièrement abattue. Ce fut alors que se formèrent les factions des Condés & des Guises. Du côté de ceux-ci étoient le connétable de Montmorenci, & le maréchal de Saint-André ; de l'autre étoient les protestans & les Coligny. Le duc de Guise poursuivoit par-tout, les armes à la main, les protestans. Passant auprès de Vassy, sur les frontières de la Champagne, il trouva des calvinistes qui chantoient les pieux hymnes de Marot dans une grange. Ses domestiques les insultèrent. On en vint aux mains, & le plus grand nombre de ces malheureux fut tué ou blessé. Cette barbarie, appelée par les protestans *le massacre de Vassy*, alluma la guerre civile dans tout le royaume. Le duc de Guise prit sur les protestans de Rouen, Bourges, & donna la bataille de Dreux en 1562. Cette journée fut unique par la prise des généraux des deux armées, le prince de Condé & le connétable. Ce fut le duc de Guise qui gagna la bataille, quoiqu'il n'eût pas de commandement. On a remarqué, comme une chose singulière, que François, duc de Guise, général de plusieurs armées, & deux fois lieutenant général du royaume, ce qui lui donnoit le commandement sur le connétable même, n'avoit d'autre grade militaire que celui de capitaine des gendarmes, & étoit obligé d'obéir aux maréchaux de camp mêmes.

Il est vrai que personne n'entreprit jamais de lui ôter des ordres, & qu'il fut toujours, pour ainsi dire, le général de ses généraux. Le prince de Condé & le duc de Guise couchèrent dans le même lit le soir de la bataille, & le lendemain matin le prince de Condé raconta qu'il n'avoit pu fermer l'œil, & que le duc de Guise avoit dormi à côté de lui aussi profondément que s'ils avoient été les meilleurs amis du monde. (*Abregé chronologique de l'histoire de France*).

Le duc de Guise avoit une intrépidité qui l'accompagnait même dans les acciëns où sa personne étoit intéressée. On lui montra un jour un homme qui s'étoit vanté de le tuer; il le fit venir, le regarda entre deux yeux, & lui trouva un air embarrassé & timide : « Cet homme là, » dit-il, en playant les épaules, ne me tuera jamais, ce n'est pas la peine de l'arrêter ».

Ce fut cette sécurité qui à la fin lui coûta la vie. Après sa victoire de Dreux, il étoit allé en 1563 faire le siège d'Orléans, le centre de la faction protestante. Poltrot de Méré, qui se croyoit un *Ad* envoyé de Dieu pour tuer un chef philistin, se rendit à l'armée du duc de Guise; mais pour mieux cacher son dessein, il alla trouver un ami du duc qu'il connoissoit, & lui dit que renonçant à l'erreur de sa croyance, il venoit combattre sous les ordres du défenseur de la religion catholique; Guise le reçut avec son affabilité ordinaire, & ayant égard au peu de fortune de ce jeune homme, il lui fit marquer un logis & lui donna sa table. Poltrot feignit autant de reconnaissance qu'il auroit dû en avoir; il ne quitta pas la personne du duc, & dans une occasion il combattit avec tant de valeur, que ce prince, ami zélé de tous les braves gens, augmenta ses bonités pour Poltrot, & le voyoit avec plaisir à ses côtés. Ce monstre ne cherchoit cependant que l'instant de lui ôter la vie; mais jusques là Guise avoit été si bien accompagné qu'il n'avoit eût l'entreprendre. L'arrivée de la duchesse de Guise au camp lui donna le moyen d'exécuter son affreux dessein. On vint avertir le duc, qui devoit ce soir là coucher hors de son quartier. Il entreprit malheureusement le chemin sur la brune, accompagné de deux ou trois personnes seulement. Poltrot s'y trouva, & tout-à-coup on lui vit prendre le galop. Quelqu'un lui ayant demandé où il alloit: *Je vais, dit-il, avertir la duchesse de l'arrivée de M. le duc de Guise; mais s'arrêtant à quelque distance, il se cacha derrière une haie, & malgré l'obscurité, ayant reconnu le duc à une plume blanche qu'il portoit, il lui tira un coup de pistolet, & le tua. Le meurtre de cet homme célèbre fut le premier que le fanatisme se commettre. (Vies des hommes illustres).*

GUSTAVE-ADOLPHE, surnommé le grand, roi de Suède. Il naquit à Stockholm en 1594, &

succéda à Charles, son père, au trône de Suède, en 1611. Il fut nommé *Gustave*, en mémoire de son ayeul paternel, *Gustave Vasa*, & *Adolphe*, à cause de son ayeul maternel. Ce prince fut tué à la bataille de Lutzen, qu'il gagna sur les impériaux, les 16 novembre 1632, à 38 ans.

Gustave fut un roi bienfaisant, juste, affable, généreux, connoissant ses devoirs & en remplissant toute l'étendue. Il donna de bonnes loix à son peuple, & les fit exécuter; il corrigea beaucoup d'abus dans la forme du gouvernement; il anima, il éclaira l'industrie de ses sujets; il accueillit le mérite & les talents utiles; il cultiva & honora les belles-lettres, les sciences & les arts. L'étude de l'histoire, de la tactique & de l'art militaire, formoit son plus cher amusement; il se plaisoit surtout à méditer le *Traité du droit de la guerre & de la paix de Grotius*. Ce prince étoit éloquent, aimoit à haranguer, & parloit avec facilité plusieurs langues. Qui mieux que lui eut le talent de commander & de se faire obéir, de s'attacher ses officiers & ses troupes, d'encourager une armée, de présider à tous les mouvements de ce grand corps, d'en être l'âme & le chef! Il apprécioit le caractère, les vices & les talens de ses ennemis; il étudioit les intérêts & les projets de ses alliés. Ce coup d'œil du génie lui donnoit un ascendant auquel rien ne pouvoit résister. Personne n'eût dans un plus haut degré la science des hommes & l'art de les employer. La gloire étoit sa passion dominante, & c'étoit dans les combats qu'il la cherchoit avec une ivresse de courage & une rémérité blâmable, sans doute, dans un général & dans un roi. Il avoit le corps couvert de blessures, comme un soldat exposé à tout le feu de l'action; c'est qu'il étoit soldat lui-même, & il en prenoit le nom. Ses campagnes & ses victoires le plaçant au rang des plus fameux guerriers. On nous représente ce héros ayant une physionomie majestueuse & martiale, de grands traits sans être durs, un air riant & familier. Il étoit d'une taille moyenne, mais d'une grosseur prodigieuse; il étoit cependant très-vif & très-agile. Il aimoit à railler, & il avoit ce malheureux talent. On lui a reproché de se livrer trop à son penchant pour les femmes, de se mettre facilement en colère, & de faciliter au défaut de son temps & de son pays pour le vin, sans en avoir pourtant la passion. Lorsque son corps fut ouvert, on lui trouva un cœur beaucoup plus grand qu'il ne devoit l'être suivant les loix de la nature. (*Hist. de Christine, par L.*)

Gustave étoit bouillant, impétueux, fort dur & néanmoins équitable. Un jour son armée défilait devant lui, il s'emporta beaucoup contre le colonel Scaron qui vouloit s'exculser régit de la main de *Gustave* un violent soufflet. Le châtiment étoit cruel, & d'autant plus déshonorant.

que, quoique l'outrage fût public, il n'y avoit nul moyen d'en tirer vengeance : aussi Scaton cruellement humilié, demanda sur le champ son congé, qui lui fut accordé, & il se retira. *Gustave*, de retour dans son palais, songea de sang-froid à ce qui s'étoit passé, & il sentit qu'il avoit fort mal-à-propos déshonoré un homme utile. Il fit aussitôt appeler Scaton, on ne le trouva point, & on vint annoncer à *Gustave* que ce colonel parloit pour le Danemarck, où sans doute il alloit demander du service. *Gustave* au même instant sort de son palais, monte à cheval, & suivi seulement de quelques domestiques, il vole vers la frontière qui sépare la Suède du Danemarck. A peine y eût-il arrivé qu'il voit venir Scaton ; *Gustave* va à lui : « Colonel, lui dit-il, vous êtes outragé, & c'est moi qui vous ai fait injure, j'en suis fâché ; car je vous estime : je suis venu ici pour vous donner satisfaction : je suis hors des terres de ma domination ; ainsi Scaton & *Gustave* sont égaux : voici deux pistolets & deux épées ; vengez-vous si vous le pouvez. Scaton pénétré de ce trait de générosité, se jeta aux pieds de *Gustave*, le remercia mille fois de la satisfaction qu'il daignoit lui donner, & le conjura de le laisser mourir à son service. *Gustave* l'embrassa, & ils s'en retournèrent l'un & l'autre à Stockholm, où *Gustave* lui-même raconta, en présence de tous les courtisans, ce qui s'étoit passé entre Scaton & lui.

Gustave se reprochoit quelquefois la violence de son caractère, & sembloit demander indulgence pour ce défaut, en disant : « Puisque je supporte patiemment les travers de ceux auxquels je commande, ils doivent aussi excuser la promptitude & la vivacité de mon tempérament ».

Ce prince, à l'exemple de Scipion, se livroit à l'étude & aux arts au milieu de ses travaux militaires. Il disoit en badinant : « Qu'il vouloir monter à Grotius la différence qu'il y a entre la théorie & la pratique, & combien il est aisé de donner des préceptes, & difficile de les mettre à exécution ».

Dans la guerre qu'il eut contre la Pologne, il fit le siège de Riga. Comme il s'exposoit beaucoup pendant ce siège, on lui fit des représentations à ce sujet. « Les rois répondent-ils en riant, ne meurent guères dans les combats ni dans les sièges ». Il s'empara de cette ville.

En moins d'un an *Gustave* conquit la plus grande partie de l'Allemagne, & renversa tout ce qui s'opposoit à ses armées. Dans le tems qu'il assiégeoit Inoplat, son cheval fut tué d'un coup de canon. Un officier étant accouru pour le remplacer, il lui dit froidement : « Je l'ai échappé belle ; mais apparemment la poire n'est pas encore mûre ».

Ce même prince, revenant un jour d'une attaque où il avoit été exposé cinq heures de suite à un feu terrible, le maréchal de Gassion lui dit que « les François venoient avec dépit leur souverain courir d'aussi grands risques ». Les rois de France, répondit *Gustave*, sont de grands monarques, & moi je suis un chevalier de fortune.

Dans une autre occasion, son chancelier le suppliait de hâsarder moins sa vie, le roi lui dit avec une sorte d'impatience : « Vous êtes toujours trop froid dans les affaires, & vous m'écoutez dans ma courbe ». Il est vrai, sire, répliqua le chancelier, je suis froid ; mais si je ne jettots quelquefois de ma glace dans votre feu, vous seriez déjà consumé.

Ce prince, dont la réputation s'étoit répandue dans toute l'Europe, après avoir gagné la fameuse bataille de Lépique contre Tilli, & celle du Lech contre le même général, fut enfin tué à celle de Lutzen. *Gustave* y fut d'abord blessé d'un coup de mousquet qui lui cassa le bras. On s'écria, le roi est blessé. Il se fit violence, & prenant un visage terrien, il dit : *Ce n'est rien ; suivez-moi, & chargez*. En même-tems, il se pencha vers le prince de Saxe-Lauenbourg, & lui dit tout bas : *Mon cousin j'en ai autant qu'il m'en faut, & je souffre une extrême douleur ; tâchez de me tirer d'ici*. Au même instant une balle lui traversa les reins entre les deux épaules, & il tomba de cheval en prononçant ces mots : *Mon dieu ! mon dieu !* Il reçut encore d'autres coups, & se trouva confondu parmi une foule de morts & de mourans.

On a dit du grand *Gustave* qu'il étoit mort l'épée à la main, le commandement à la bouche, & la victoire dans l'imagination.

Ce prince répétoit souvent qu'il n'y avoit point d'hommes plus heureux que ceux qui mourroient en faisant leur métier. Il eut cet avantage. Il laissa en mourant, pour sa seule & unique héritière, une fille âgée de cinq ans ; ce fut la célèbre Christine. Marie-Éléonore de Brandebourg, épouse de *Gustave*, étant grosse de cet enfant, on se flattoit que ce feroit un prince. Les circonstances de l'accouchement prolongèrent cette erreur. La princesse Catherine se chargea la première d'annoncer au roi, son frère, ce qui en étoit. Ce prince ne témoigna aucune surprise, ni aucune tristesse ; il dit tranquillement : « Remercions Dieu, ma sœur ; j'espère que cette fille vaudra bien un garçon : je prie le ciel qu'il me la conserve, puisqu'il me l'a donnée ». Il ajouta en riant : « Cette fille sera nubile ; car elle nous a tous trompés ».

Gustave promettoit avec lui cette fille dans ses voyages. Cette enfant n'avoit pas encore deux ans qu'il la conduisit à Calmar. Le gouverneur de la place devoit de faire à l'arrivée de sa majesté les

salves accoutumées de la garnison & des canons de la forteresse, parce que l'on craignoit d'effrayer la jeune Christine. *Guyave* fit dire qu'on pouvoit tirer ; elle est, ajouta-t-il, fille d'un soldat, il faut qu'elle s'accoutume au bruit de l'artillerie. (Hist. de Christine).

GUYON, (Jeanne-Marie Bouvières de la Mothe) née en 1648, morte en 1717. Cette femme mystique avoit une imagination ardente, que le P. Lacombe, son confesseur, pervertit. Elle se qualifioit de femme enceinte de l'apocalypse, de fondatrice d'une nouvelle église ; elle prophé-

tisa que tout l'enfer se banderoit contre elle, que la femme seroit enceinte de l'esprit intérieur ; mais que le dragon se tiendrait debout devant elle, &c. &c. Les rêveries de madame Guyon produisirent malheureusement la querelle du quietisme, entre Bossuet & Fénelon.

Cette femme célèbre composa plusieurs ouvrages de spiritualité, tant en prose qu'en vers. Quelqu'un demandoit un jour à Voltaire ce qu'il en pensoit : « Madame Guyon, répondit-il, fait des vers comme Corin, & de la prose comme Polichinelle ».



H.

HABILEMENS. Il seroit inutile de remonter aux différens moyens que les premiers hommes employèrent pour se garantir des injures des saisons. Comment suivre les révolutions des *habillemens* depuis les peaux, les plumes & les feuilles dont on se servit d'abord, jusqu'aux raffinemens des usages modernes ? La mode a souvent changé lorsque les matières restoient les mêmes. Les matières ont été différenciées, parce qu'elles ont été successivement dénaturées par les arts, qui convertissoient la peau d'un animal, en cuir; la laine de la brebis, en étoffe; le cocon d'un ver, en soie; le lin & le coton, en toile de différentes espèces. On multiplia aussi les parties du vêtement : les ornemens furent entassés sur les ornemens avec une variété presque infinie, produite par les caprices de la vanité humaine, ou par les nouveaux besoins auxquels l'homme se rendit sujet.

Cependant les hommes s'établirent en société; on mit des bornes à la licence de l'imagination, dans les changemens des modes, par des réglemens & des prohibitions. Ces réglemens eurent pour objet de mettre quelques distinctions entre les différens ordres des citoyens, & sur-tout entre les deux sexes, ou de prévenir des superfluités nuisibles qui corrompoient les mœurs ou appauvrissoient l'état. Aujourd'hui les européens ont une si grande liberté de se livrer à leurs fantaisies, pour la forme & les matières de leurs vêtemens, que l'habit est devenu une sorte d'index pour l'ame; & le caractère d'un homme se découvre, à quelques égards, aussi aisément, par la manière de se mettre, que par le ton de sa conversation.

On peut observer, en général, que les vêtemens des européens sont gothiques; car ceux des hommes sont militaires, puisqu'ils sont courts, & que l'habillement n'est pas complet, sans une arme offensive. Les anciens habits *civiques* étoient longs, & sont encore employés en certaines occasions : le marchand & le commerçant, quand ils paroissent comme *citoyens*, portent une robe & un chaperon; il y a aussi de longues robes affectées aux professeurs de médecine & de droit, aux grands officiers de l'état & aux pairs de chaque ordre : mais tous ces différens personnages, excepté dans les cérémonies publiques, portent l'habit court & l'épée, qui composent l'habillement militaire, dont les irruptions des goths, qui n'avoient d'autre métier que la guerre, ont rendu l'usage universel.

Encyclopédie.

Quant aux *habillemens* des femmes, comme ils n'ont jamais été militaires, ils n'ont jamais été courts; mais, outre les changemens que la convenance & le caprice y ont introduits, il y en a qui ont une cause plus secrète & moins innocente. Les habits des femmes ont été long-temps considérés comme l'ornement de la beauté, & l'aiguillon des desirs; & dans cette vue, ils ont été l'objet de beaucoup de soins, de réflexions & d'industrie; mais il ne paroît pas que celles qui ont cherché à multiplier & à assurer leurs conquêtes par la parure, aient toujours su employer ce moyen de la manière la plus avantageuse à leur dessein.

Lorsqu'une dame angloise juge à propos de laisser voir sa gorge entière, le gentilhomme anglois regarde bien-tôt cet objet avec autant d'indifférence, qu'un indien regarde le corps nud d'une indienne; mais celle-là entend bien mieux ses intérêts, qui couvre sa gorge de manière que le hasard paroît découvrir quelquefois ce qu'on avoit dessein de cacher. Ce coup d'œil dérobé trappe l'imagination, & l'on épie tous les mouvemens qui peuvent procurer la répétition de cette bonne fortune. Ainsi, lorsqu'une dame découvre par hasard la moitié de sa jambe, l'imagination s'allume à l'instant, tandis que l'actrice qui montre la fienne toute entière, est un objet d'indifférence, & souvent même de dégoût. C'est pour la même raison qu'une Vénus toute nue fait moins d'impression qu'une figure de femme habillée, dont le cotillon sera relevé pour laisser voir la jarrettière.

Il en résulte que, si celle-là seule s'habille immodestement qui excite le plus de desirs licentieux, celle qui découvre le plus de ses charmes sera plus décentement vêtue que celle qui les couvre de manière à laisser au hasard le soin de les découvrir.

C'est sur ce principe que le législateur grec, voyant que les jeunes gens avoient de l'éloignement pour le mariage, ordonna que les femmes porteroient de longues robes qui couvriroient tout le corps, depuis les épaules jusqu'aux pieds, au lieu de laisser voir, comme auparavant, la gorge & la moitié de la jambe. Il voulut aussi que ces robes fussent fendues depuis la hanche jusqu'aux genoux : de sorte que, quand une femme étoit assise ou debout, les deux côtés de ses ouvertures tomboient ensemble & se joignoient; mais en marchant, ou en faisant d'autres mouvemens,

V v v

ces forces s'ouvrirent & dévoileroient accidentellement quelques parties du corps.

On s'apercevoit que plusieurs changemens qu'on a faits aux *habillemens* des femmes, sont l'effet de l'envie qu'on a eu de séduire, en dé couvrant de plus en plus quelques parties du corps ; & le peu de succès qu'a eu cet expédient, a jeté ensuite dans la mode épouée d'un *habillement* très-fermé, qui couvrait toute la personne.

Les cottes de différentes couleurs furent à la mode en Angleterre sous Henri I. On vit des chapeaux ou des couronnes de fleurs artificielles sous Edouard III ; des chaperons & des cottes courtes & sans manches, appelées *taberts*, sous Henri VII ; les fraises, sous Edouard VI ; & l'on dit qu'elles furent imaginées par une dame de qualité italienne qui espagnole, qui vouloit cacher une loup qu'elle avoit au cou. Les bonnets travaillés devinrent à la mode sous le règne d'Élisabeth ; les foulards qu'on porte aujourd'hui, furent portés, pour la première fois, en 1633 ; & les pernaques parurent peu de temps après la restauration.

Charlemagne porta les premières loix somptuaires, qui régloient le prix des étoffes & qui distinguoient l'érar & le rang des particuliers, par rapport à leur *habillement*. Ce prince donna lui-même l'exemple de la plus grande simplicité.

De riches vêtemens sur le corps d'un fat, sont comme des trophées servies d'armures magnifiques, & qui ne sont au fond qu'un misérable morceau de bois.

Une personne prie à son service un payfan nouvellement débarqué à Paris, en lui disant : je te donnerai cent francs de gages ; & si je suis content, tu auras tous les ans une récompense, & je t'habillerai. Le lendemain matin le domestique ne parut pas : il se fait tard : le maître fure ; il ne bouge point : enfin, le maître monte ; le trouve dans son lit ; se fâche. Le valet lui dit : Monsieur, ne sommes-nous pas convenus que vous m'habilliez ; je vous attendois.

HANDEL, (George-Frédéric) musicien, mort à Londres au mois d'avril 1759.

Handel composa son premier opéra intitulé *Almira*, à l'âge de quinze ans. Cet opéra eut le plus grand succès, & fut joué trente jours de suite sur le théâtre de Hambourg, dont il avoit la direction. Dans moins d'une année, il en fit exécuter deux autres, qui furent reçus avec les mêmes applaudissemens.

Handel, à l'exemple des plus grands artistes, voyagea en Italie. Après avoir resté une année à Florence, il passa à Venise ; c'étoit le temps du

carnaval. Il ne s'étoit point fait connoître ; mais son talent le découvrit. Il jouoit de la harpe dans une mascarade. Dominico Scarlatti, le plus habile musicien italien sur cet instrument, l'entendit, & s'écria : Il n'y a que le Saxon ou le diable qui puisse jouer ainsi.

Handel ne trouva jamais d'égal sur l'orgue, & il n'y eut que ce Scarlatti qu'on pût lui comparer pour la harpe. Ce qui fait honneur à ces deux célèbres musiciens, c'est qu'ils devinrent amis & uniques rivaux. *Handel* ne parloit jamais de Scarlatti qu'avec la plus haute estime ; & Scarlatti, quand on le louoit sur sa belle exécution, citoit *Handel* en faisant le signe de la croix ; expression inlécente, mais vivée, de l'admiration que ce nom lui inspiroit.

Handel, étant à Rome, composa, à la prière du cardinal Ottoboni, une symphonie dont l'exécution parut difficile aux musiciens de son concert, à la tête desquels étoit le célèbre Corelli. Cet artiste, dont la douceur & la modestie égaloient les talens, se plaignit lui-même de la difficulté de plusieurs passages. *Handel* lui donna quelques instructions pour l'exécution de ces passages, & voyant que Corelli ne les rendoit pas encore à son aise, il lui arracha l'instrument des mains avec une brusquerie & une hauteur qui déshonorèrent un peu son caractère ; il les jeta devant Corelli, qui n'avoit pas besoin de cette preuve pour avouer la supériorité de *Handel*, à qui il dit avec une douceur admirable : Mon cher Saxon, cette musique est dans le style françois, & je ne y entends rien.

Le cardinal Pamphile fit un poème intitulé : *Il trionfo del tempo*, dans lequel *Handel* étoit comparé à Orphée, & exalté comme une divinité. Ce musicien, qui avoit un sentiment trop natif de son propre mérite, ne fit pas scrupule de mettre ce poème en musique. C'étoit pour être, ajoute l'auteur du même cité, le seul moyen dont *Handel* pût déployer ses talens, sans acquiescer de la gloire.

Handel ayant reçu des invitations très-préfantes d'aller en Angleterre, se rendit dans ce royaume en 1710, & y trouva des honneurs & des richesses.

Handel ne donna que très-peu d'opéra dans les premières années de son séjour à Londres, parce que les poèmes qu'on y représentoit, étoient mis en musique par Attilio & par Buononcini, qui étoient à la tête de ce spectacle. Les protecteurs de *Handel* formèrent le plan d'une souscription pour établir une nouvelle académie de musique à Hay-Market, dont ce musicien eut la direction. La souscription, dont le fonds étoit de cinquante mille livres sterling ; c'est-à-dire, plus d'un cent mille livres de notre monnaie, fut remplie avec une célérité dont on ne peut trouver d'exemple

que dans une nation où la noblesse généreuse, opulente & populaire porte ses goûts jusqu'à l'enthousiasme, & où l'esprit national dirige le luxe même & la vanité des citoyens vers des objets qui intéressent le peuple.

Les *oratorio* de *Handel* n'eurent pas le succès qu'ils méritoient. Il continua cependant de les donner, & son *Messe*, qui avoit d'abord été reçu froidement, fut accueilli par la suite avec les plus grands applaudissemens. L'empressement que le public témoigna pour cet *oratorio*, engagea *Handel* à le faire exécuter tous les ans au profit de l'hôpital des *Enfants-Trouvés*, établissement qui étoit encore dans son enfance, & qui n'étoit soutenu que par des libéralités particulières.

Handel, désiré, recherché & caressé par tout, passoit sa vie avec les hommes les plus distingués par la naissance, l'esprit & les talens. Il maneroit souvent avec l'oyse chez le comte de Burlington, Poëte, qui avoit une oreille si sensible à l'harmonie des vers, n'avoit aucun goût pour la musique; son ame étoit absolument émue aux charmes de cet art divin, dont il a cependant charmé les effets avec beaucoup de charme & d'esprit dans son ode de *sainte Cécile*. Il avoit souvent que les plus beaux morceaux de musique ne lui donnoient aucun plaisir; mais il étoit si beaucoup *Handel* sur la parole de son ami Arbuthnot, qui lui disoit quelquefois : « Formez-vous la plus haute idée de ses talens, & ses talens seroient encore au-dessus de votre idée ».

La fortune favorisa cet art si illustre, & on prétend qu'il l'a en mourant une succession de plus de vingt mille livres sterling. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster.

• HARANGUE. On a dit que l'usage des harangues s'en est fait plus fréquent chez nos ancêtres, qu'aujourd'hui, parce que chez eux l'orateur & l'écritain étoient souvent réunis dans la même personne. Mais il est bien qu'il n'en soit d'un di-cours oratoire; tout que rien au mé d'une forte passion, ou excité par un danger pressant, sera passer le peu de mots dans le cœur de ceux qui l'écritent, les sentimens dont il est animé, & c'est la harangue que nous demandons. Le jour de la bataille de l'élin, Annibal ranima le courage de son armée par ces paroles : « Compagnons, leur dit-il, le ciel m'annonce la victoire; c'est aux romains & non à vous de trembler. Jetez les yeux sur ce champ de bataille; n'allez pas reculer pour les lâches; nous périrons tous si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe? Quel signe plus sensible de la protection des dieux? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort. »

La reine de Hongrie, Marie-Thérèse d'Autriche, attaquée par presque toute l'Europe,

sortit de Vienne, & se jeta entre les bras des Hongrois, sévèrement traités par son père & ses aïeux. Elle parut devant les quatre ordres de l'Etat assemblés à Presbourg, tenant, entre les bras son fils aîné presque encore au berceau. « Abandonnée dit-elle, de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage, & dans ma confiance. Je mets en vos mains la fille & le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut. »

Tous les Palatins, attendis & animés, tirent leurs sabres en s'écriant : « *Moriamur pro rege nostro Maria Theresia* ; nous mourons pour notre roi, Marie Thérèse : ils versent des larmes en faisant serment de la défendre, & ils a défont en effet si bien, qu'ils lui conservent la plupart de ses possessions.

Peu de temps avant d'immoler à son sort les Hongrois, elle avoit écrit à la duchesse de Lorraine, sa belle-mère : « J'ignore encore s'il me restera une seule ville pour faire mes couches. »

On s'est qu'il est des harangues d'usage, & qui sont prescrites par le cérémonial. Un premier président du parlement haranguant monseigneur le duc de Bourgogne dans son berceau, se contenta de lui dire : « Nous venons, monseigneur, vous offrir nos respects, nos enfans vous offriront leurs services. »

Le maire d'une ville de Languedoc, dit un jour au gouverneur de cette province : « Monseigneur, deux choses ont toujours en mon mode vos prédécesseurs, lorsqu'ils sont venus prendre possession de leur gouvernement; les coutumes & les loix *haranguer* ; je prie Dieu qu'il vous garantisse du premier de ces deux, & pour ma part, je vous garantirai du second. »

Un consul d'Amiens haranguant Louis XIV, ne put jamais dire que *fiat*. Ce prince qui n'aimoit pas les grandes harangues, le remercia, en lui disant, qu'il n'avoit jamais entendu une harangue qui fut plus à son goût.

Les députés de Marseille, voulant haranguer Henri IV, & mettre leur érudition à profit, commencèrent leur discours par ces paroles : « Annibal partant de Carthage. A ces mots le Prince les interrompit, leur dit : « Annibal partant de Carthage, avoit dîné, & je vais en faire autant. »

Dans un ville de province, le recteur de l'université ayant harangué en latin un président, le doyen qui présidoit, répondit : « appointé : — comment appointé, repliqua le docteur ? — Oui, appointé, reprit le doyen, quand nous

» n'entendons pas tout-à-fait certaines caufes ,
 » nous les appointons ; & comme il y a long-
 » tems que mes confrères & moi ne fônt plus
 » familiers avec le latin , nous appointons votre
 » harangue ».

Louis XIV, paflant par Reims en 1666, fut harangué par le Maire , qui , lui préfentant des bouteilles de vin avec des poires de roufelet fêches , lui dit : fîre , « nous apportons à votre
 » majesté , notre vin , nos poires & nos cœurs .
 » C'eft ce que nous avons de meilleur . » Le roi lui frappa fur l'épaule , en lui difant : voilà comme j'aime les harangues .

Le maire d'une petite ville ne pouvant fortir d'une harangue qu'il avoit commencée , un de nos rois qu'il haranguoit , las de le voir penfer , lui dit : finiffez en trois mots . Le maire s'arrêta tout court , puis il s'écria : *Vive le roi* .

Les confuls d'une petite ville ayant chargé le maire d'école de haranguer un prince qui devoit pafler , il fe mit à leur tête , & adreffant la parole au prince , il lui dit : « monfeigneur , les
 » ignorans que voilà (& en même tems il montra
 » les confuls) , ont chargé le pédant que voici
 » (il fe mit la main fur l'eftomac) d'affurer votre
 » alteffe , qu'il font les très-humbles & très-
 » obéiffans ferviteurs » .

M. le prince paflant par une petite ville de Bourgogne ; le maire fe présenta pour le haranguer : monfeigneur , lui dit-il , j'ai , comme vous voyez , le droit de vous ennuyer ; je ne le ferai point valoir , à condition que vous obtiendrez pour notre ville une exemption de gens de guerre . M. le Prince fut fort content de cette harangue , & promit ce qu'on lui demandoit . Songez-y monfeigneur , reprit le maire , finon l'année qui vient , lorsque vous repafferez , je ferai valoir mon droit .

Une statue équeftre du roi étant arrivée dans une ville de province ; le maire harangua la statue , & les confuls haranguerent le cheval .

Je n'ai jamais vu dans l'hiftoire , de harangue plus noble que celle que le duc de Grammont fit au roi d'Espagne , lorsqu'il lui demanda , au nom du roi , l'infante fa fille : « fîre , lui dit il ,
 » le roi mon maître vous donne la paix ; » & puis s'adreffant à cette princeffe : « & à vous ,
 » madame , fon cœur & fa couronne » .

Un Ambaffadeur turc haranguant le pape Léon , lui donna de la hauteur au lieu de lui donner de la fainteté , & après l'avoir appellé avec S. Bernard , primatu Abel , gubernaru Noé , ordina Melchisedech , dignitate Aaron , il lui dit pour conclufion , qu'il étoit le grand turc des chrétiens .

La harangue qui fuit a été prononcée il y a plus de cent ans ; elle peut être une preuve que ce qu'on croit de nouvelle création , a fôuvent une date fort ancienne , & que le génie eft de tous les fiècles .

» Monfeigneur , randis que Louis-le-Grand fait aller l'empire de mal en pire , damner le Danemark & fûer la Suède ; tandis qu'il gêne les genois , berne les bernois , & cantonne le refte des cantons ; tandis que fon digne rejetten fait bayer les bavarois , rend les troupes de Zell fans zèle , & fait faire des effes aux helleois ; tandis que Luxembourg fait fleurir la France à Fleurus , met en flammes les flamands , lie les liégeois , fait danser Caftanaga fans caftagnettes ; tandis que le turc hongre les hongrois , fait efclaves les efclavons , & réduire en fervitude la Serbie ; enfin , tandis que Catinat démonte le piémontois ; que faint Ruth fe rue fur le favoyard , & que Larré l'arrête : vous , monfeigneur , non content de faire fentir la pelanteur de vos doigts aux vaudois , vous faites encore la barbe aux barbes . Ce qui nous oblige avec un très-profond refpect , monfeigneur , à être vos très-humbles & très-obéiffans ferviteurs , les maire , échevins & habitants de la ville de... » .

Le Curé de Monthety haranguant le roi d'Espagne , lui dit : « fîre , comme les longues harangues font incommodes & les harangueurs ennuyeux , je me contenterai de dire à votre majesté que.... » .

(Il entonna fur un vieux noël) .

Tous les bourgeois de Châtre & Monthéry ,
 Ont grande joie que vous foyez ici , &c .

Le roi charmé du zèle chanfonnier du Curé , lui dit , bis : le pafteur chantant obéit , le roi lui fit donner dix louis . Le curé ayant reçu la libéralité , dit au prince , bis : on redoubla la fomme .

HARCOURT , (Henri de Lorraine , comte de) grand écuyer de France , mort en 1666 .

Le comte d'Harcourt pouvoit prétendre à la place de grand écuyer par fa naiffance . Il ne l'obtint néanmoins que comme une récompense de fes travaux . C'étoit un général brave , généreux , intrépide , & non moins cher aux foldats que terrible aux ennemis . La victoire le fuivoit partout ; & fi l'on en excepte le fiège de Lérida qu'il fut forcé de lever en 1646 , il sortit toujours fupérieur des combats où il hazardoit fôuvent fa vie . On lui avoit donné le furnom de *Cadet la perle* , parce qu'il étoit le cadet de la maifon de Lorraine , & qu'il portoit une perle à l'oreille . Son portrait fupérieurement gravé par Maffon le repréfente ainfi .

Le comte d'Harcourt, après s'être signalé à l'attaque du pas de Suze en 1629, reçut en 1637 le commandement d'une armée navale, & prit sur les Espagnols des îles de saint-Honorat & de sainte-Marguerite. En 1639, il gagna une bataille auprès de la ville de Quiers en Piémont, où il mit en fuite l'armée espagnole. Cette armée avoit attaqué vivement les français sur les bords du ruisseau de la Route dans le Piémont. Les affairans, quoiqu'au nombre de vingt mille hommes, furent néanmoins battus par le comte d'Harcourt, qui en avoit tout au plus huit mille. Les vaincus furent eux-mêmes si étonnés de leur défaite, que Léganès, leur général, fit dire au comte d'Harcourt par un trompette qu'il lui envoya pour lui demander l'échange de quelques prisonniers, que s'il étoit roi de France, il lui feroit couper la tête pour avoir hazaré une bataille contre une armée beaucoup plus forte que la sienne. « Et moi, reprit Harcourt, si j'étois roi d'Espagne, je ferois couper la tête au marquis de Léganès, » pour s'être laissé battre par une armée beaucoup plus foible que la sienne. »

En 1640, le comte d'Harcourt prit Coni, & assiégea Turin, & fut lui-même assiégé dans son camp par les Espagnols. Les desseins du comte d'Harcourt sur Turin paroissent si téméraires au marquis de Léganès, qu'il écrivit au prince Thomas que les dames pouvoient louer des fenêtres pour voir passer *Cadet la pelle*. Cependant le général français réussit à prendre Turin, & à repousser le général espagnol. Jean de Wert dit à cette occasion : « J'aurois mieux être général Harcourt qu'empereur. »

Le marquis de Léganès ayant réussi pendant cette opération à couper totalement les vivres aux français, les domestiques du comte d'Harcourt se donnèrent tant de mouvement, qu'ils parvinrent à se procurer quelques barils de vin pour sa personne. Le sage général n'en voulut point faire usage, & les envoya aux malades & aux blessés. Par cette généreuse politique il parvint à étouffer jusqu'au plus léger murmure, au milieu de la disette la plus affreuse.

En 1645, le comte d'Harcourt fut fait vice-roi de Catalogne, & défit à la bataille de Liorens les espagnols commandés par le marquis de Mortare. Envoyé dans les Pays Bas en 1649, il prit Condé, Maubeuge, le château de l'Écluse & plusieurs autres places. Il se procura sur la fin de ses jours une retraite honorable dans l'Anjou dont il obtint le gouvernement. « L'expérience nous apprend d'instinct ce grand général, que s'il y a des malheurs imprévus à la guerre, il y a aussi des bonheurs qu'on n'auroit osé se promettre. »

HARDIESSE.

Caius Popilius fut envoyé vers le roi Antio-

chus, avec une lettre de la part du sénat, par laquelle on lui mandoit qu'il eût à retirer son armée dans l'Égypte. Antiochus ayant lu cette lettre, lui dit qu'il délibéreroit sur ce que le sénat lui demandoit, & qu'ensuite il feroit réponse. Popilius fit un cercle autour de ce prince avec une baguette qu'il tenoit à la main, & lui dit : « délibère actuellement, & me fais réponse avant de sortir de ce cercle. » Antiochus admirant sa hardiesse, répondit qu'il feroit ce que les romains souhaitoient.

Un ancien soldat ayant un procès à soutenir, pria l'empereur Auguste de le venir secourir de son crédit. Ce prince lui donna un de ceux qui l'accompagnoient pour avoir soin de son affaire ; là dessus le soldat fut assés hardi pour lui dire : seigneur, je n'ai pas uisé de la même sorte à votre égard, quand vous étiez en danger dans la bataille d'Actium, moi-même, sans chercher de substitut, j'ai combattu pour vous.

Julien Collardeau, poète français du dernier siècle, & l'un de plus zélés panégyristes du cardinal de Richelieu, fit en l'honneur de ce ministre, un poème intitulé : *la Description de Richelieu*, où l'on trouve du feu & cette exécution forte qui semble dit nager sur le parnasse le nom de Collardeau. Mais ce qui mérite le plus d'attention, & ce qui le fait citer dans cet article, c'est le courage avec lequel il osa mettre sous les yeux de son héros, l'éloge du duc de Montmorency, que le cardinal avoit immolé à son ressentiment. Il ne craignit pas de dire aux mannes de ce guerrier malheureux :

Tes sublimes vertus, dignes d'un meilleur sort,
Eussent à nos yeux la honre de ta mort.

Mécène voyant Auguste dans le sénat près de condamner à la mort un grand nombre de personnes, & ne pouvant s'approcher assez près pour l'avenir de modérer sa sévérité, lui jeta un billet, à l'ouverture duquel Auguste trouva ces paroles hardies : « lève toi, bourreau, & fors de là. » Auguste qui connoissoit son affection ne s'en offensa pas, mais au contraire estima cette excessive liberté.

Pomenars, gentilhomme breton, passant par les Roches en Bretagne, terre de madame de Sévigné, trouva une grande assemblée de peuple. Il demanda ce que s'étoit : « c'est, lui dit-on, » que l'on pend en effigie un gentilhomme qui a enlevé la fille de M. le tonite de Grancé. » Ce gentilhomme, c'étoit lui-même. Il approcha, il trouva que le peintre l'avoit mal habillé ; il s'en plaignit. Il alla souper chez le juge qui l'avoit condamné, & partit dès le grand matin le jour d'après. Il fut encore accusé de fausse monnaie. Sollicitant ses Juges à Rennes avec une longue barbe ; quelqu'un lui demanda pourquoi

il ne se faisoit point raser. « Moi, dit-il, je serois bien fou de prendre de la peine à ma tête, sans savoir à qui elle demeurera; si c'est à moi j'en aurai soin ».

HARDOUIN, (Jean) savant Jésuite, mort en 1729, âgé de 83 ans.

Hardouin étudia l'antiquité, mais ce fut pour la détruire. Il exerça un pouvoir arbitraire sur les faits, & joua pieusement le rôle de sceptique. C'étoit un enfant pour la crédulité, un jeune homme pour la harolète & la témérité, un vieillard pour le radotage.

Dans ses doctes veilles, il publia bien des fonges; il fourgonnait entr'autres extravagances, que tous les écrivains ont passé jusqu'ici pour anciens, furent fabriqués dans le treizième siècle par des freres de moines, qui se donnaient le mot pour s'appeler les uns Homère, Platon, Aristote, Plutarque, les autres Teuthen, Origène, Basile, Augustin, &c. Il n'exceptoit de cette manufacture, que les Ouvrages de Cicéron, l'histoire de Plin, les Géographiques de Virgile, les Satyres & les épitres d'Horace, & quelques autres écrivains de ce genre. Il prétendoit que l'épique de Virgile avoit été visiblement composée par un bénédictin du treizième siècle, qui a voulu décrier l'égotisme, ne le voyage de Saint Pierre à Rome, lequel cependant, suivant le sentiment même du savant rêveur, n'y a jamais été. Il n'est pas moins clair, ajoute-t-il, que les odes d'Horace sont sorties de la même fabrique, & que la Lalié de ce poète n'est autre chose que la religion chrétienne.

Il falloit cependant que le père *Hardouin* accordât bien de l'esprit à frère Virgile, à frère Horace & aux autres. On assure qu'un jésuite, son ami, lui représentant un jour que le public étoit fort choqué de tous les paradoxes & de toutes les extravagances qu'il débaîtoit à ce sujet; le père *Hardouin* lui répondit brusquement: « Hé, croyez-vous donc que je me serai levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres avoient déjà dit avant moi ? Mais, lui repliqua son ami, il arrive quelquefois qu'en se levant si matin, on compose sans dire bien éveillé, & qu'on débite les rêveries d'une mauvaise nuit pour des vérités démontrées ».

Quelque temps après que ce prêtre eut publié son système de la supposition des auteurs, il fut chargé par le clergé de France de travailler à une édition des conciles. Le père le Brun de l'oratoire alla le voir dans le temps qu'il étoit occupé de cette importante collection, & lui dit: « Si ce que vous avez avancé est vrai, mon père, vous travaillez bien infructueusement, & vous allez publier un recueil de faussetés, de tout

beries & d'impostures qui ont été fabriquées pour détruire la religion ». Le jésuite garda un moment le silence; & puis par une espèce d'enthousiasme, il s'écria: *Il n'y a que Dieu & moi qui sachions la force de l'objection que vous me faites ici.*

Le même discernement qui falloit voir à ce docteur vis-à-vis la religion chrétienne dans la maîtresse d'Horace, lui fit découvrir des arrières dans Descartes, Malebranche, Arnauld, Pascal, Nicole, &c. Ses supérieurs l'obligèrent de donner une rétractation de ses délireries; il la donna, & n'y fut pas moins attaché. Ses sentimens mènent à un pyrrhonisme universel & à l'incrédulité; il a été néanmoins toute sa vie un modèle de régularité, de prudence & de religion. Un de ses confrères disputant encore avec lui, peu de temps avant sa mort, sur son système de la supposition d'anciens auteurs: « O mon Dieu! s'écria le père *Hardouin* dans l'effusion de son cœur, on a beau dire que je ne crois rien, je vous aime de tout mon cœur. Seigneur, je vous remercie de m'avoir ôté la foi humaine, pour ne laisser la foi divine ».

M. Verner, professeur de théologie à Genève, a très-bien caractérisé le père *Hardouin* dans cette épitaphe.

In expeditione Iudicii

Hic pœor

Hominum paradoxos totos

Natione Gallus, religione Romanus,

Orbis literati portum totum;

Venerandæ antiquitatis cultor & destructor,

Doctæ fabricians

Somnia & inaudita commenta vigilans edidit,

Scepticum pœ egit.

Credulitate puer, audacis juvenis, delirius senex.

HARLAY, (Achilles de) premier président du parlement de Paris, mort en 1616, à quatre-vingt ans.

Achilles de Harlay fut un magistrat intègre, un sujet fidèle, un citoyen vertueux dans des temps de trouble & de sédition. Au milieu même des factions de la ligue & des fureurs du fanatisme, il montra un courage & une fermeté digne des premiers siècles de Rome.

Le duc de Guise, à la tête des séditieux, vouloit se rendre maître de la personne du roi Henri III; & ce monarque se vit obligé, en 1588, de sortir en furtif de sa capitale. Le duc étant allé visiter, après le départ du roi, *Achilles de Harlay*, premier président, il le trouva « qui se pourmenoit dans son jardin, lequel s'étonna si peu de sa venue, qu'il ne daigna pas seulement tourner la tête, ni discontinuer sa promenade commencée, laquelle achevée qu'elle

« fût, & étant au bout de son allée, il retourna, » & en retournant, il vit le duc de Guise qui venoit à lui ». Alors ce vertueux magistrat levant la voix, lui dit : *C'est une honte, monsieur, c'est une honte que le valet mette le maître hors de la maison ! Au reste mon ame est à Dieu, mon cœur est à mon roi ; & à l'égard de mon corps, je l'abandonne, s'il le faut, aux méchans qui d'isolent ce royaume.* (Discours sur la vie & la mort du président de Harlay).

Dans ces malheureux temps, les prédicateurs étoient devenus les trompettes de la discorde. Ils offroient même exiger en chaire un serment public de leurs auditeurs pour la vengeance de la mort du cardinal & du duc de Guise, que Henri avoit fait assassiner à Blois comme des sujets rebelles. Un de ces prédicateurs fanatiques prêchant le premier jour de l'an à saint Barthélémy, fit lever la main à tous les assistants, & eut même l'impudence d'adresser la parole à M. de Harlay, qui étoit présent, & de lui crier : *Levez la main, M. le président, & levez-la bien haut, s'il vous plaît, afin que tout le monde la voie.* Ce magistrat fut contraint d'obéir pour n'être pas mis en pièce par la populace. Mais les chefs des factieux, qui n'ignoroient point les sentimens de M. de Harlay, le retirèrent quelque temps prisonnier à la Bastille. Cet illustre magistrat passa des jours plus fereins sous le règne de Henri IV. & après s'être occupé entièrement à rétablir les lois, & à faire fleurir la justice, il mourut en 1616, dans une douce & paisible retraite que lui avoient préparée ses travaux & sa vertu.

Il faut le distinguer d'un autre **ACHILLE DE HARLAY**, ancien premier président du parlement de Paris, mort le 21 juillet 1712, à 73 ans. C'étoit un magistrat attaché à ses devoirs, trop enclin à cette rancune quelquefois innocente dans la bouche d'un particulier, mais toujours cruelle dans celle d'un homme en place.

Un conseiller au parlement, dont les ancêtres, dit-on, avoient porté la livrée, osa paraître devant M. de Harlay avec une culotte de velours rouge. Ce magistrat s'en aperçut, & lui dit malignement : « Je ne suis point surpris de vous voir cet habit ; lement cavalier on aime les couleurs dans votre famille ».

Le fils d'un architecte sollicitoit une charge de conseiller : « Je vous ai vu bien petit, lui dit M. de Harlay ; il faut que depuis ce temps-là vous ayez crû d'une toise ».

On lui servit un brochet monstrueux qu'on avoit pris dans une pièce d'eau de sa maison de Gros-Bois. Comme ce poisson dévorait beaucoup de carpes, il disoit que c'étoit le *Bourvalais* des poissons. Ce Bourvalais étoit un célèbre traître, qui fut condamné à la chambre de justice.

Un huissier, dans un placet qu'il présentoit à M. de Harlay, se qualifioit de membre du parlement : « Oui, lui dit ce factieux magistrat, » comme un poil est membre de mon corps ».

Un fermier général des postes étoit venu le solliciter pour une affaire, & lui racontoit son procès avec beaucoup de volubilité : « Un moment : » dit M. de Harlay, ce n'est point ici qu'il faut courir la poste ».

M. Raquette, évêque d'Autun, auquel on pouvoit reprocher une prononciation affectée & des gestes maniérés lorsqu'il prêchoit, se plaignoit à M. de Harlay que les officiers d'Autun avoient quitté son sermon pour aller à la comédie : « Ces » gens-là, répondit-il, étoient de bien mauvais » goût de vous quitter pour des comédiens de » campagne ».

Les comédiens du roi vinrent en corps lui demander une grâce ; l'acteur qui lui porta la parole, lui dit qu'il lui parloit au nom de sa compagnie. Le premier président, pour lui faire sentir vivement la faute, lui répondit : « Je veux » délibérer avec ma troupe, pour savoir si je dois » accorder à votre compagnie la grâce qu'elle me » demande ».

Dans le temps qu'il fut élevé à la place de premier président, les procureurs en corps vinrent lui demander sa protection : *Ma protection, leur dit-il, les fripons ne l'auront pas, les gens de bien n'en ont pas besoin.*

Un procureur venoit se justifier auprès de lui de quelques petits tours de son métier. Mais M. de Harlay, sans vouloir l'écouter davantage, lui dit en présence de plusieurs jurés : « Vous ne le trouvez pas là : » M. un tel, vous êtes un fripon ». *Monsieur a toujours le nez pour rire,* répondit le procureur sans se déconcerter.

Il y a encore eu du nom de Harlay, **FRANÇOIS DE HARLAY**, archevêque de Rouen, & ensuite de Paris, né dans cette ville en 1625, mort en 1699, à 70 ans. Il étoit fils d'*Achilles de Harlay*, naquis de Champvalon. Ses manières assises, son heureuse facilité de s'énoncer, son attention obligeante à ne dire que des choses agréables à ceux qui l'abordaient, son goût naturel pour les sciences & les belles-lettres, lui avoient concilié les cœurs & les esprits. Il avoit une physionomie des plus agréables & des plus heureuses, & on lui appliqua ce vers de Virgile :

Formosus pectus iustos, formosior ipse.

Mais né avec un cœur sensible & un violent penchant pour les plaisirs, il ne fut pas toujours se défendre des amorce de la volupté ; il ne tint pas sévèrement dans son diocèse le dogme qui ne le gênoit en rien, & négligea la morale qui lui inter-

disoit ses joyeux passe-temps. Un jour qu'il vouloit embrasser une jolie femme, une dame qui étoit présente, s'écria : *Prenez garde, monsieur l'archevêque est plus berger que pasteur.*

Il mourut subitement d'une apoplexie, & sans avoir pu reparer le scandale de sa vie passée. « Il » s'agit maintenant, disoit l'ingénieuse madame » de Sévigné, de trouver quel'un qui se charge » de l'ota son funèbre. On prétend qu'il n'y a que » deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage » difficile : c'est la vie & la mort ».

Le père Gaillard, jésuite, entreprit cette besogne. « Il a imaginé, continue madame de Sévigné, de faire un sermon sur la mort au milieu » de la cérémonie, de tourner tout en morale, » de se jeter sur ses auditeurs pour les exhorter, » de parler de la surprise de la mort, peu du » mort, & puis Dieu vous conduise à la vie éternelle ».

On n'a pas oublié cette courte harangue que M. de Harlay fit au roi lorsqu'il se rendit à Notre-Dame pour assister à la bénédiction des drapeaux. Ce prélat, à qui l'on avoit témoigné que le roi souhaitoit qu'en se lui fit point de harangue, se contenta de lui dire à la porte de l'église où il le reçut : « Sire, vous me ferez » la bouche, pendant que vous l'ouvrez à la joie » publique ».

Le père de la Rue, jésuite, fit sur ce prélat une devise assez heureuse : elle avoit pour corps un bouton de rose vert éclairé par un soleil, & pour ame ces paroles : *Le soleil le fera rougir.* Effectivement Louis XIV. dessiné dans ses devises par un soleil, destinoit un chapeau de cardinal à l'archevêque de Paris, & ce prélat étoit sur le point de le recevoir lorsqu'il mourut.

HATEMTAI étoit le plus libéral & le plus généreux des Arabes de son temps. On lui demanda s'il avoit jamais connu quelqu'un qui eût le cœur plus noble que lui ? Il répondit : « Un » jour, après avoir fait un sacrifice de quarante » chameaux, je sortis à la campagne, avec des » seigneurs arabes, & je vis un homme qui avoit » ramassé une charge d'épines sèches pour brûler. » Je lui demandai pourquoi il n'allait pas chez » *Hatemtai*, où il y avoit un grand concours » de peuple, pour avoir part au régal qu'il faisoit ? — Qui peut manger son pain du travail » de ses mains, me répondit-il, ne veut pas avoir » obligation à *Hatemtai*. — Cet homme, ajouta » *Hatemtai*, a le cœur plus noble que moi ».

HÉLOÏSE, épouse d'Abailard, & depuis abbess du Paraclet, morte le 17 mai 1163, âgée de 63 ans. Nous avons trois de ses lettres parmi celles d'Abailard.

Cette femme, si célèbre par son érudition & par sa beauté, l'est encore plus par son amour pour le malheureux Abailard : élevée chez le chanoine Fulbert, son oncle, elle fit paroître de bonne heure du goût pour l'étude. Fulbert chercha à cultiver cette heureuse inclination dans sa nièce, & lui donna un précepteur ; mais ce précepteur étoit le célèbre Abailard, & depuis quel-que temps, son cœur lui avoit parlé pour *Héloïse*. Sous prétexte de donner plus de temps à l'instruction de cette aimable fille, il détermina l'oncle à le prendre en persin. Fulbert, qui ne soupçonnoit aucun artifice dans cette proposition, y consentit, & mit Abailard à portée d'entretenir librement sa maîtresse : *Sub occasione disciplina, amoris penitus vocabamus, & secretos recessus quos amor optabat, studium lectionis offerebat. Apertis itaque libris, plura de amore quam de lectione verba se ingerébant, plura erant oscula quam sententia. Sapientia ad sinus quàm ad libros reducitur manus : crebris oculis amor in se reflectebat, quàm lectio in scripturam dirigebat. Quoque minus suspitionis haberemus, verbera quandoque dabat amor non furor, gratia non ira, quæ omnium argutorum suavitatem transcendunt.*

L'amour applanit aux entretiens secrets de ces deux amans. *Héloïse* devint grosse. Le bon homme Fulbert n'avoit appris les suites de cette intrigue, que par les chansons qu'on lui faisoit chanter, & dont enfin il devina le sujet. De plus fins que lui, & qui n'ignorent rien de ce qui se fait au-dehors, sent également les derniers informés de ce qui se passe chez eux : ainsi va le monde.

Abailard épousa sa maîtresse ; mais ces deux époux, pour mieux s'aimer, se séparèrent aussitôt. Leur cœur avoit puis la subtilité & le raffinement de leur esprit. *Héloïse* se retira dans le couvent d'Argenteuil. Fulbert, soupçonnant encore une perfidie, chercha à se venger, par le même coup, & d'*Héloïse* & d'Abailard. Le vindicatif chanoine envoya des assassins qui surprinrent cet infortuné époux, & le mutilèrent horriblement. Ce traitement cruel, en le séparant pour toujours de son épouse, & en quelque sorte de lui-même, l'obligea à cacher sa honte dans l'obscurité d'un cloître. Il n'est pas indifférent d'ajouter, pour faire connoître les mœurs de ce siècle, que Fulbert ne fut puni que par la perte de ses bénéfices & par la confiscation de ses biens, & que deux des assassins subirent la peine du talion. Un auteur contemporain, Foulques, prieur de Deuil, observe dans une de ses lettres que la catastrophe d'Abailard causa des larmes à tout Paris, principalement aux femmes.

Héloïse, de son côté, se fit religieuse dans le monastère d'Argenteuil ; mais elle y prit le voile plutôt en bétoine payenne qu'en chrétienne pénitente.

tente. Au moment qu'elle alloit prononcer ses vœux, elle récita des vers de Lucain, qui avoient rapport à ses aventures avec Abailard. Quelle ame! quelle imagination ardente! Dans plusieurs endroits de ses lettres, cette religieuse, jeune encore, cette amante désespérée se livre à l'ardeur qui la dévore; elle peint en caractère de feu les scènes de plaisir & de volupté dont elle a joui dans des temps plus heureux entre les bras de son amant. Souvent elle croit ressentir encore ses transports passés, & le réveil de sa raison a bien de la peine à dissiper les fautes de son imagination abusée.

Héloïse, appelée à l'abbaye du Paraclet, dont elle fut la première abbesse, commença à goûter des jours plus sereins. Abailard, qui étoit alors supérieur de saint Gildas, au diocèse de Vannes, continuoit d'avoir avec elle un commerce de lettres, où il lui prescrivait des règles pour la vie monastique. Elle reçut dans son abbaye les cendres de cet époux, mort en 1142; & lorsqu'elle eut terminé le cours de sa vie agitée, elle fut inhumée dans le même tombeau. Un historien du temps assura fort sérieusement que lorsqu'on descendit *Héloïse* dans la tombe, Abailard ouvrit ses bras, embrassa son amante, & la tint serrée contre sa poitrine.

HELVÉTIUS, (Claude-Adrien) né en 1715, mort en 1771.

Peu d'hommes ont été aussi favorisés de la nature. *Helvétius* en avoit reçu la fortune, la beauté, la santé & le génie. Il aima la gloire avec passion, & il y consacra sa vie.

Il parut d'abord avoir de l'aversion pour la danse & l'exercice. On loua ces exercices devant le jeune *Helvétius*; & bien-tôt il y excella. Il a même dansé à l'opéra sous le nom & le masque de Javilliers, son maître, & a été très-applaudi.

Il se fit un nom & beaucoup de tracasseries par son livre de *l'Esprit*, dans lequel il prétend prouver que l'esprit de l'homme se rapproche beaucoup de celui des animaux, & que ses devoirs & ses vertus sont tous dirigés par l'intérêt personnel. Il a composé un autre ouvrage de *l'Homme*, non moins hardi que le livre de *l'Esprit*, & il a publié un poème en six chœurs sur le *Bonheur*, dans lequel il y a de beaux vers, & des pensées philosophiques.

Cet écrivain étoit maître d'hôtel de la reine, & avoit été fermier général, place qu'il cultivoit avec par désintéressement, que pour se livrer plus librement à son goût pour les lettres & la philosophie.

Helvétius est sur-tout recommandable par les qualités de son cœur & par ses actes de bienfaisance. Il fit des pensions secrètes à plusieurs hommes de lettres.

Encyclopédiana.

Il fut bon mari, bon père, bon ami : heureux avec sa femme, ses enfans & sa société, il s'environnoit du bonheur de sa famille & de ses amis. Une femme du monde, témoin de leurs plaisirs, disoit : Ces gens-là ne prononcent point comme nous les mots de *mon mari*, *ma femme*, *mes enfans*, *mon ami*.

Helvétius aimoit beaucoup la chasse, & souffroit impatiemment les dégâts que les braconniers faisoient dans sa terre de Voré. Ses gardes arrêtèrent un jour un payfan qui chassoit, lui ôterent son fusil, & le conduisirent en prison, dont il ne sortit qu'après avoir payé l'amende. *Helvétius*, informé de cette aventure, va trouver le payfan, mais en secret, dans la crainte d'effluer les reproches de madame *Helvétius*, qui l'avoit plusieurs fois excité à faire un exemple. Le généreux seigneur de Voré, après avoir fait promettre à ce braconnier qu'il ne parleroit pas de ce qui alloit se passer entr'eux, lui paie le prix de son fusil, & lui rend la somme à laquelle l'amende & les frais pouvoient se monter.

Madame *Helvétius*, de son côté, n'étoit pas tranquille. Elle disoit à ses enfans : « Je suis la cause que ce pauvre homme est ruiné : c'est moi » qui ai excité votre père à faire punir ce malheureux braconnier ». Elle se fait conduire secrètement chez celui qui lui faisoit tant de priés; elle demande à quoi se monte la somme de l'amende & des frais, & le prix du fusil; elle paie le tout : le payfan reçut l'argent des deux côtés, sans manquer au secret qu'il avoit promis.

Helvétius étant à Paris, son carrosse fut arrêté dans une rue par une charrette chargée de bois. *Helvétius* impatienté de la mauvaise volonté & de la lenteur du charrretier, le traita de coquin; vous avez raison, lui dit cet homme; je suis un coquin, & vous un honnête homme; car je suis à pied, & vous êtes en carrosse. — Mon ami, lui dit *Helvétius*, je vous demande pardon; j'ai tort; vous venez de me donner une excellente leçon, que je dois payer. Il lui donna six francs, & le fit aider par ses gens à ranger sa charrette.

Helvétius ayant appris qu'un jésuite, qui avoit abusé de sa confiance, trahi son amitié, & qu'il avoit excité l'orage contre lui, à l'occasion de son livre de *l'Esprit*, étoit confiné dans un village, où ce tartuffe languissoit dans une extrême pauvreté; il alla trouver un de ses amis : « Portez, lui dit-il, ces cinquante louis au père, ... mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi : il m'a offensé. » & il seroit humilié de recevoir mes secours ».

Helvétius fit une pension de 1200 liv. à l'abbé Sabatier de Castres, pour l'engager à cultiver les lettres; & l'abbé, par reconnaissance, peint son bienfaiteur sous les couleurs les plus odieuses,

X x x

dans son Tableau (de la calomnie) des trois siècles de notre littérature.

Helvétius aimoit les disputes littéraires, non par contradiction, mais parce que, suivant son expression, il alloit à la chasse des idées.

On a fait ces vers pour être mis au bas de son portrait :

Des sages d'Athènes & de Rome
Il eut les mœurs & la candeur ;
Il peignoit l'homme d'après l'homme,
Et la vertu d'après son cœur.

HENAUT, (Jean) mort en 1682.

Ce poëte inspira à madame Deshoulières le goût de la poésie, & lui en apprit les règles. On prétend même qu'il sacrifia à la gloire de son élève, plusieurs morceaux dont il auroit pu se faire honneur.

Parmi les poëtes de *Henaut*, on distingue le *Sonnet de l'avorton*, composé à l'occasion de l'aventure arrivée à mademoiselle de Guerchi, fille d'honneur de Marie-Thérèse d'Autriche, reine France. Le voici :

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être !

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime !

Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé ;
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
Ventre-à-vent point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort ;
L'amour, malgré l'honneur, t'a fait donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, t'a fait donner la mort.

HESNAULT, (Charles-Jean-François) né en 1688, mort en 1770, fils d'un premier-général, président honoraire au Parlement de Paris, de l'académie française, & surintendant de la maison de la reine, auteur de *l'Abrégé chronologique de l'histoire de France*, il eut à ces titres de la fortune, de la considération, des honneurs & de la gloire.

Il avoit le goût des plaisirs & celui d'une bonne table, où il rassemblait une société distinguée. Il a aussi composé des vers & des pièces de société. Voici comme le peint Voltaire.

Les femmes l'ont pris très-souvent
Pour un ignorant agréable ;

Les gens en us pour un savant,
Et le Dieu joulu de la table,
Pour un connoisseur si gourmand, &c.

HENRI II, roi de France, né en 1518, mort en 1559.

Ce prince, brave guerrier, d'une agilité singulière pour toutes sortes d'exercices, & d'un esprit agréable, charmoit encore par l'élégance de sa taille & par une physionomie où se peignoient la douceur & la majesté royale. Il eut des goûts, mais jamais des passions bien vives, de-là peut-être sa confiance dans ses attachemens. Il aimoit la justice, récompensoit les belles actions & s'appliquoit aux affaires ; mais pour ne vouloir rien de son chef, il fut cause de tout le mal que firent ceux qui le gouvernoient.

Dans les combats que *Henri II* livra souvent lui-même en personne contre ses ennemis, ce prince ménageoit si peu sa vie & sa santé, que le connétable de Montmorency crut devoir lui dire dans ce style naïf du temps. « Ah ! sire, si vous continuez cette vie, il ne faut plus que nous fassions état du roi, non plus que d'un oiseau sur la branche, & qu'ayons une forge neuve, pour en forger tous les jours de nouveaux, si les autres veulent faire tout de même que vous ».

Diane de Poitiers eut un empire absolu sur l'esprit de *Henri II*. Ce prince, trop faible pour avoir une volonté à lui, se laissoit gouverner par les caprices d'une femme ambitieuse & vindicative. Il adopta ses maximes d'intolérance, & fut persécuteur parce que sa maîtresse l'étoit. Anet, ancienne maison bâtie aux bords de l'Eure, & que les poëtes aux gages de *Diane* ont tant de fois célébré sous le nom de *Dianer*, devint l'asyle des plaisirs de la favorite & du monarque. Le long attachement que *Henri* conserva pour sa maîtresse, qui avoit dix sept ans plus que lui, a donné lieu à bien des fables. On n'a pas voulu concevoir que *Diane*, parvenue à cet âge où une femme est capable de dissimulation & de souplesse, où elle connoit mieux la subtilité des hommes & l'art d'en profiter, pouvoit tenir auprès d'elle un prince qui aimoit plus par désaveuement que par besoin, & plus capable de sentimens tendres que de mouvemens vifs & passionnés. On a préféré d'avoir recours à la magie & à un anneau enchanté que *Diane*, au rapport de Pasquier, avoit donné à *Henri*.

La plupart des auteurs prétendent que la belle devise du croissant avec ces mots : *donce totum impleat orbem*, avoit été adoptée par *Henri* comme une marque de son amour pour *Diane*.

On a remarqué que le règne de *Henri II* avoit commencé par un combat singulier, celui de *Jarnac*

& de la Chataignerie, & qu'il finit aussi par un combat singulier, à la vérité d'un autre genre. Ce second combat fut le malheureux tournoi où le roi fut blessé à mort par Montgomerri. Le roi donnoit ce tournoi à l'occasion du mariage de sa fille Elisabeth avec Philippe II, roi d'Espagne, & de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie. Après avoir remporté pendant deux jours toute la gloire de ces sortes de combats qu'il aimoit beaucoup, & dans lesquels il étoit fort adroit, comme on étoit près de finir, il voulut encore rompre, disoit-il, une lance à l'honneur des dames, ou, suivant quelques auteurs, de la reine son épouse. Cette princesse le conjura deux fois de sortir du tournoi, mais inutilement; le roi appella Montgomerri, capitaine des gardes écossaises. Ce jeune seigneur refusa d'abord d'entrer en lice; mais il fut obligé d'obéir à un ordre exprès qu'il reçut du roi. Les deux lances se rompirent au premier choc; & Montgomerri, emporté par son cheval, donna dans l'œil droit du roi, qui avoit la visière de son casque levée, du tronçon qui lui restoit à la main. Le roi chancela & fut aussi-tôt emporté au palais des Tournelles, (où est aujourdhui le Palais-Royal), près duquel le combat s'étoit donné. Il se forma bien-tôt un abcès dans la tête du prince, qui mourut le deuxième jour de sa blessure.

Montgomerri, auteur involontaire de ce fâcheux accident, étoit le fils d'un autre Montgomerri qui avoit brûlé le visage de François I avec une torche.

Après la mort du roi, les jurés-crieurs de Paris firent leur cri public en ces termes: « Priez Dieu pour l'âme de *Henri II*, en son vivant prince bienfaisant, l'amour de tous ses états, accompli de bontés, libéral, & secours des affligés ».

HENRI II, prince de Condé.

On lit dans l'histoire du duché de Valois, cette anecdote de l'année 1611. *Henri II*, prince de Condé, père du grand Condé, voulut affermer la recette de sa terre de Muret, en Valois, à deux particuliers. Pour éviter les sollicitations & les importunités à ce sujet, il se proposa de conclure promptement & en secret. Il partit en conséquence seul & incognito de Muret, pour aller à la Ferté-Milon, chez un notaire, nommé Arnoul Coeault. Le prince, arrivé dans la maison de cet homme sur le midi, demanda à lui parler. Il dit: « La femme dit au prince de l'attendre & de s'asseoir sur un banc. Le prince insista: la femme lui répète en se fâchant, & dans son patois, « Il faut bien qu'Arnoul dîne ». Le prince est obligé de céder: il attend à la porte, assis sur un banc, que maître Arnoul ait dîné. Le repas fini, on introduit le prince dans l'étude du tabelleau. Arnoul, qui croyoit parler à un intendant

de maison, ne lui demanda point ses qualités. Il dressa le bail à loyer. Lorsqu'il fut question de mettre le bail au net, le notaire pria le prince de lui dire ses qualités. « Elles ne sont pas longues, répliqua le prince; mettez: *Henri de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang, seigneur de Muret*, » &c. Le garde-note fut fâché à ces mots; il se jette aux pieds du prince & lui fait des excuses de la réception de sa femme & la sienne. Le prince le relève, & lui dit: « Ne craignez point, brave homme: il n'y a point de mal: il faut bien qu'Arnoul dîne ».

On conserve encore le contrat à la Ferté-Milon; la signature du prince est au bas.

HENRI III, roi de France, né en 1551, mort en 1589.

Il est à remarquer, que la fête de la Pentecôte étoit un jour heureux pour ce prince, suivant cette inscription:

Hocce die quo almus celo descendit ab alto
Spiritus, inflammans pectora Apostolica.
Henricus Franco ter maximus Orus in orbe est:
Elected populi rex quoque Sarmatici,
Et rex Francorum Carlo succedit amore:
Ipse amor, & Franci delicias populi.

J'ajouterai, pour les curieux, que ces vers latins se lisent sur la première vitre du cœur du grand couvent des Cordeliers, derrière le maître-autel. Ainsi, non-seulement *Henri III* fut élu roi de Pologne le jour de la Pentecôte; c'est-à-dire, le 9 mai 1573, & succéda à Charles IX, son frère, le 30 mai 1574, jour de la Pentecôte de cette année; mais il naquit encore le jour de la Pentecôte 1551, quoique plusieurs historiens datent sa naissance au mois de septembre.

Henri III, encore duc d'Anjou, n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il remporta les deux victoires de Jarnac & de Montcontour. Elles lui firent une si grande réputation, que les polonois crurent ne pouvoir mieux remplacer le dernier des jagellons, qu'en élevant ce prince sur le trône de Pologne en 1573. *Henri* fut obligé, pour se rendre dans ce royaume, de passer par plusieurs pays protestans. On avoit encore devant les yeux le massacre de la saint Barthelemi, & *Henri* eût-à bien des mortifications à cet égard. L'électeur palatin, Frédéric III, le reçut lors de son passage par le palatinat, dans une galerie où la journée de la saint Barthelemi étoit représentée avec les circonstances les plus affreuses. C'étoit le premier objet qui se présentait. Le roi de Pologne y jeta les yeux. Avec-vous connu ces gens-là? lui dit l'électeur. Le roi ne put s'empêcher d'en convenir. Ah! reprit Frédéric, ces malheureux, si cruellement égorgés à Paris, étoient des gens de bien, &

Xxx

leurs meurtriers des méchans & des traîtres. Cette conversation fut courte, comme on le pense bien, & Henri n'eut rien de plus pressé que de se retirer.

Henri vécut en Pologne comme dans une espèce de lieu d'exil. Il n'aspiroit qu'au moment de quitter cette terre qu'il regardoit toujours comme étrangère pour lui. Lorsqu'il apprit que Charles IX, son frère, roi de France, consumé depuis long temps par une maladie de langueur, avoit enfin succombé à son mal ; il s'échappa dans le moment de son royaume comme un prisonnier qui rompt ses fers. Les suits qu'il prit pour dérober sa fuite aux polonois n'empêchèrent pas que ce peur le roi l'aimoit ne répandit des larmes. « Ah ! sire, lui disoit le comte de Tenczin, son grand chambellan, si c'est vraiment régner que de posséder les cœurs de tous ses sujets, où régnerez-vous jamais plus absolument qu'en Pologne, où vous les possédez ? Espérez-vous trouver en France, dans la situation actuelle des choses, ce que vous abandonnez parmi nous ».

Les événemens ne justifioient que trop le discours de ce seigneur.

Henri écrivant de Pologne à un prince qu'il aimoit, tiroit du sang de son doigt, & Sauvray rouvroit & fermoit la piquette, à mesure qu'il falloit remplir la plume.

Arrivé en France au milieu des troubles de la guerre civile, Henri alla se faire sacrer à Reims. Quand on lui mit la couronne sur la tête, il dit assez haut qu'elle le bleffoit, & elle lui roula par deux fois ; ce qui fut remarqué & interprété à mauvais présage. (*Journal de Henri III*).

Les catholiques lignés pour faire la guerre aux protestans, avoient emporté sur eux quelques avantages ; mais ce dernier parti s'étant rendu redoutable, on fut obligé de lui accorder la paix en 1570. Le royaume plus tranquille n'en fut cependant pas plus heureux : la licence, le luxe, la dissolution, y causèrent bien des maux. Henri vivoit dans la mollesse & dans l'assuétude d'une femme coquette ; il couchoit avec des gants d'une peau particulière, pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avoit effectivement plus belles que toutes les femmes de sa cour ; il mettoit sur son visage une pare préparée, & une espèce de masque par-dessus ; c'est ainsi qu'en parle le livre des hermaphrodites, qui circonstance les moindres détails sur son coucher, sur son lever & sur ses habillemens. Il avoit une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans sa personne : il étoit si attaché à ces petites choses, qu'il chassoit un jour le duc d'Epemont de sa présence, parce qu'il s'étoit pré-

senté devant lui sans escarpins blancs & avec un habit mal boutonné. (*Notes sur la Henriade*).

Quélus, Maugion, Saint Mégrin étoient les principaux favoris, ou, comme on les appeloit, les mignons de Henri. Ils s'entouraient souvent ensemble, & après avoir outragé la nature en secret, ils dennoient en public des comédies ridicules. Ils faisoient des pèlerinages, des processions. Henri avoit institué la confrérie des petites blancs de l'Annonciation de Notre-Dame aux Augustins de Paris, & alloit à la procession avec le sac & le fouet à la ceinture. Ce prince avoit fait construire de petites cellules près les Capucins, où certain jour sa cour alloit faire des exercices spirituels. Chacun étoit porté à son tour, & si, pour quelque affaire importante, on avoit besoin de parler au roi, il falloit, pendant tout le temps qu'il étoit dans ce cloître, demander frère Henri.

Guillaume Rose, évêque de Senlis, connu par ses écarts & ses emportemens, avoit sans respect pour son prince declamé en chaire contre les plaisirs que Henri s'étoit permis pendant les deux derniers jours du carnaval. Le roi l'envoya chercher, & lui dit sans émotion & même en riant : « En vérité, monsieur Rose, vous n'épargnez guères vos amis ! Vous feriez-on plaisir, si l'on en usoit ainsi avec vous ? Il y a dix ans que je vous laisse courir les rues sans rien dire, & pour une fois que cela m'arrive, vous me distamez dans un lieu saint, où l'on ne doit prêcher que la parole de Dieu. N'y retournez pas, je vous prie. Il est encore plus temps pour vous que pour moi que vous deveniez sage ». Rose étoit sujet à une espèce de pituite. Le roi l'ayant fait venir une seconde fois au Louvre, lui donna de sa main cinq cens écus d'or, en lui disant : « Voilà de quoi acheter du sucre & du miel, pour vous aider à passer votre carême, & pour adoucir l'aigreur de votre ton ».

Le pape Sixe V, qui n'ignoroit pas toutes les mœurs pieuses de Henri, ne put s'empêcher de dire un jour : « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me tirer de la condition de moine, & ce prince a fait tout ce qu'il peut pour y tomber ».

Ce prince avoit une passion extraordinaire pour les petits chiens, & on rapporte qu'il dépensoit par an plus de trois cens mille livres, pour en faire élever de tous les côtés. Sully trouva un jour Henri très occupé à considérer ces petits animaux. Ce seigneur avoit été dépêché par le roi de Navarre, pour avoir une conférence avec Henri III. « J'arivai, dit Sully dans ses mémoires, à Saint-Maur, où étoit pour lors la cour, & j'allai descendre chez Villeroi, avec lequel je dinai & passai le reste de la journée. Le lendemain, il me présenta au roi. Je me souviendrai toujours

» de l'attitude & de l'attirail bizarre où le trouvai
 » ce prince dans son cabinet. Il avoit l'épée au
 » côté, une cape fur les épaules, une petite toque
 » sur la tête, un panier plein de petits chiens
 » pendu à son cou par un large tunan, & il
 » se tenoit si immobile, qu'en nous parlant, il ne
 » remua ni pieds ni mains. (*Mémoires de Sully*).

Le sujet des conférences de Sully, avec cet indolent monarque, étoit de le rappeler à sa propre gloire, & de le faire agir conjointement avec le roi de Navarre, son présumptif héritier, contre les protestans & les Guisès. Ceux-ci, à la tête des ligueurs, & sous prétexte de vouloir maintenir la religion catholique, cherchoient à mettre le roi en tutelle; & tel étoit le malheur de ces temps, que *Henri* ne put venir à bout de se défaire de deux sujets rebelles que par un assassinat. Le duc de Guise & le cardinal son frère, après avoir chassé leur souverain de la capitale, osèrent venir le braver à Blois en présence des états-généraux, & du corps même qui représentoit la nation, & que le monarque avoit convoqué. Une profonde dissimulation r'ignoit entre eux; ils parurent se réconcilier solennellement, & peut-être dans le même temps le roi projettoit de faire mourir Guise, & Guise de faire détrôner le roi. *Henri* le prévint. Le duc de Guise n'auroit pas cru le roi capable de tant de dissimulation & de tant de fermeté. Quelques jours avant sa mort, ayant trouvé sous sa serviette un billet avec ces mots: *On veut vous ôter la vie*; il demanda une plume, & écrivit au bas, *on n'oseroit*, & jeta ensuite le billet sous la table, le laissant lire à qui vouloir. D'Espinae, archevêque de Lyon, empêcha d'ailleurs le duc de Guise de se retirer des états, en lui disant: *Qui quitte la partie, la perd*.

Le duc reçut six coups de poignard; le lendemain, son frère le cardinal fut tué à coups de hallebarde. Il avoit sur-tout irrité le roi par une épigramme qu'il récitoit à tout propos, soit qu'il en fût l'auteur ou non. Elle étoit faite sur la devise du roi, dont le corps étoit trois couronnes, avec ces mots: *Manet ultima cælo*; la troisième m'attend dans le ciel: les deux premières représentoient celles de Pologne & de France. L'épigramme étoit composée de ce distique:

*Qui dederat binas, unam abstulit, altera nuptas.
 Tertia torporis nunc faciendi manu.*

» De ces trois couronnes, Dieu lui en a déjà
 » ôtée une (celle de Pologne); la seconde chan-
 » celle la troisième sera l'ouvrage du barbier». Le cardinal ajoutoit qu'il auroit beaucoup de joie de tenir la tête du roi, si on lui faisoit cette troisième couronne chez les capucins.

Henri III avoit conçu un projet bien singulier: c'étoit de percer dans le bois de Boulogne diffé-

rentes allées qui auroient abouti au même centre. Il auroit fait élever, dans ce centre, un magnifique manolée, pour y déposer son cœur & ceux des rois ses successeurs; chaque chevalier de l'ordre du Saint-Esprit se feroit faire bâtir un tombeau de marbre avec sa statue; & ces tombeaux, le long des allées, auroient été séparés par un petit espace planté d'ifs taillés de différentes manières. Dans cent ans, disoit-il, ce sera une promenade bien amusante; il y aura au moins quatre cents tombeaux d'ins ce bois.

L'auteur de la première *Savoisienne* (*Antoine Arnould*, avocat), rapporte que *Joséph Henri III* revint de Pologne en France, & passa par la Savoie, on lui demanda, en récompense d'une collation, la ville de Pignerol & celle de Savillan, & que ce prince ne fit pas la moindre difficulté de les accorder au duc de Savoie.

Henri III fut assassiné par un moine jacobin, nommé Jacques Clement, d'un coup de couteau dans le bas-ventre, que ce monstre lui porta le premier août 1589; si le fer n'avoit pas été empoisonné, la guérison auroit pu se faire; mais ce prince expira le lendemain 2 août, après de violentes convulsions: c'étoit un bon roi, dit l'Étoile; s'il eût rencontré un meilleur siècle.

HENRI IV, (surnommé LE GRAND) roi de France & de Navarre, né en 1553, mort le 14 mai 1610, âgé de 57 ans.

La France n'a point eu de meilleur ni de plus grand roi qu'*Henri IV*: il étoit son général & son ministre. Il mit à une extrême franchise, la plus droite politique; aux ténemens les plus élevés, une simplicité de mœurs charmante, & à un courage de soldat un fond d'humanité inépuisable. Il rencontra ce qui forme & déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à effrayer, & sur-tout des adversaires dignes de lui. Enfin, comme l'a dit un de nos plus grands poètes:

Il fut de ses sujets le vainqueur & le père.

Lorsque Jeanne d'Albret étoit grosse de ce Prince, *Henri d'Albret*, son grand-père, fit promettre à sa fille que dans l'enfance elle lui chanteroit une chanson, afin, lui dit-il, que tu ne me fasses pas un enfant pleureux & rechigné. La princesse le lui promit, & eut tant de courage, que, malgré les grandes douleurs qu'elle souffroit, elle lui tint parole & lui chanta une chanson en son langage béarnais, aussitôt qu'elle l'entendit entrer dans sa chambre. L'enfant vint au monde sans pleurer ni crier. Son grand-père l'emporta dans sa chambre: il lui frotta les petites lèvres d'une gousse d'ail, & lui fit sucer une goutte de vin dans la coupe d'or,

afin de lui rendre le tempéramment plus mûr & plus vigoureux. (*Pérefixe*).

L'éloge de ce bon roi & de ce grand homme est partout, & principalement dans les cœurs français; nous ne pouvons ici que choisir quelques traits dans l'immensité de ceux qui peignent ses vertus & son caractère héroïque.

Henri IV, dès sa jeunesse ayant pris pour emblème Hercule, symbole des pénibles & glorieux travaux, il y joignit cette devise de son choix, & qu'il a si bien justifiée : *invia virtuti nulla est via*. D'après cela on ne sera pas surpris d'entendre le fameux Scaliger dire de *Henri IV*, il ne faudroit pas parler mal latin devant le roi, car il s'en appercevrait fort bien.

D'après l'entrevue d'*Henri* roi de Navarre, avec *Henri III* au Plessis-lès-Tours qui le reçut très-bien, le roi de Navarre écrivit sur le champ, transporté de joie, à son fidèle Mornai. « La glace » a été rompue, non sans nombre d'avertissemens que, si j'y allois, j'étois mort. J'ai passé » l'eau en me recommandant à dieu. » Mornai » lui répondit : sire, vous avez fait ce que vous » deviez, & ce que nul ne vous devoit con- » seiller ».

Henri fut élevé au château de Coraiffe en Béarn, situé au milieu des rochers & des montagnes. *Henri d'Albret* voulut qu'on l'habillât : & qu'on le nourrit comme les autres enfans du pays, & même qu'on l'accoutumât à courir & à monter sur les rochers. Vigoureux & insaisissable, grâce à cette éducation, il paroïssoit attendre patiemment les occasions d'acquiescer de la gloire. En 1586, ce prince n'étoit encore que roi de Navarre, se mit durant les troubles de la ligue à la tête des protestans. Il marchoit en 1587 contre le duc de Joyeuse, chef de l'armée catholique. Les deux armées étoient prêtes à en venir aux mains : avant le commencement de l'action, le roi de Navarre se tournant vers les princes de Condé & de Soissons, leur dit avec cette confiance qui précède la victoire : « Seu- » venez-vous que vous êtes du sang de Bourbon : » & vive Dieu, je vous ferai voir que je suis » votre aîné. » Et nous, lui répondirent-ils, nous vous montrerons que vous êtes de bons cadets.

Henri s'apercevant dans la chaleur de l'action que quelques-uns des siens se mettoient devant lui à dessein de défendre & de couvrir sa personne, leur cria : *A quartier, je vous prie, ne m'offusquez pas, je veux paraître*. En effet, il enfonça les premiers rangs de catholiques, fit des prisonniers de sa main, & en vint jusqu'à colletter le brave Casteau Regnard, cornette de gendarmes, lui criant d'un ton qui n'étoit qu'à lui. *Rends-toi, philistin*.

Les fuyards ayant fait halte, quelqu'un s'im-

agina que le maréchal de Matignon, qui commandoit une autre armée catholique, paroïssoit; & il devoit cette conjecture comme une vérité incontestable. *Allons, mes Amis*, dit *Henri* avec une gaieté extraordinaire, *ce sera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour*. (*Pérefixe*).

En 1589, *Henri IV* qui n'avoit que cinq ou six mille hommes, fut attaqué à Arques, village peu éloigné de Dieppe, par le duc de Mayenne qui en avoit trente mille. Ce prince fou, con-
naissant que les ligueurs tourneroient leurs principaux efforts contre son artillerie, y plaça le régiment Suisse de Glaris, sur lequel il comptoit beaucoup, & leur colonel Galaty sur lequel il comptoit encore plus. Ce qu'il avoit prévu étant arrivé, il vola, suivant sa coutume, où le danger étoit le plus grand. Mon compère, dit-il à Galaty en arrivant, je viens mourir ou acquiescer de l'honneur avec vous. Ce mot eut le succès qu'il devoit avoir : il décida de la journée; les ligueurs furent poussés de tous côtés & enfin battus. (*Le Grain, décade de Henri le grand*).

François de Pas, un des meilleurs officiers du temps, fut tué à la bataille d'Yvry en combattant héroïquement sous les yeux de son roi. Ce prince touché de ce qu'il venoit de voir & de ce qu'il savoit depuis long-temps de cette famille guerrière, s'écria : *Entre-faict-gris, j'en fais fâché; n'y en a-t-il plus ?* On lui répond que la veuve est grosse. *Eh bien*, repliqua-t-il, je donne au ventre la même pension que cet officier avoit. (*Mém. de Feuquières*).

Il n'avoit pas quinze mille hommes lorsqu'il assiégea Paris, où il restoit alors au moins deux cent vingt mille habitans. Il auroit pu prendre cette ville par famine. Mais fa pitié pour les assiégés faisoit que les soldats eux-mêmes, malgré les défenses des généraux, tendoient des vivres aux parisiens. Un jour que pour faire un exemple on alloit pendre deux paysans qui avoient amené des charrettes de pain à une poterne, *Henri* les rencontra en allant visiter ses quartiers : ils se jetèrent à ses genoux, & lui remontrèrent qu'ils n'avoient que ce moyen pour gagner leur vie : *Allez en paix*, leur dit le roi, & en leur donnant aussitôt l'argent qu'il avoit sur lui, *le blé n'est pas rare, ajoutez-t-il, s'il en avoit davantage il vous le donneroit*.

On conseilloit à ce prince de prendre Paris d'assaut, avant l'arrivée des troupes auxiliaires que le roi d'Espagne envoyoit pour soutenir la ligue. Mais *Henri* ne voulut jamais consentir à exposer cette capitale aux horreurs qu'on éprouve une ville prise d'assaut. « Je sus, disoit-il, le » vrai père de mon peuple, je ressemble à cette » vraie mère qui se présente devant Salomon, » j'aime mieux n'avoir point de Paris, que

« de l'avoir tout ruiné & tout dissipé par la mort
« de tant de personnes ».

Paris se soumit à *Henri IV* en 1594, aussitôt qu'il eut embrassé la religion catholique. Ce prince signala son entrée dans la capitale par ce trait d'équité. Des seigneurs venoient d'arrêter l'équipage de Lanoue, pour des engagements que son illustre pète avoit pris en faveur de la bonne cause. Ce fier & valeureux officier alla se plaindre à l'instinct d'une insolence si marquée. Lanoue, dit publiquement le roi, *il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes*. Après cela il le tira à l'écart & lui donna ses prierres, pour les engager aux créanciers à la place du bagage qu'ils lui avoient pris. (*Perefixe*).

La foule l'incommodoit à son passage, & ses capitaines des gardes vouloient faire retirer le peuple. « Donnez vous en de garde, leur dit-il, j'aime mieux avoir plus de peine & qu'ils me voient à leur aise; ils sont affamés de voir un roi ».

Après la victoire de Coutras & la mort de Joyeuse, on presenta à *Henri IV* les bijoux & autres magnifiques bagatelles du voluptueux favori : il ne voulut pas même les regarder. « Il ne convient, dit-il, qu'à des comédiens de tirer vanité des riches habits qu'ils portent. Le véritable ornement d'un général est le courage & la présence d'esprit dans une bataille, & la clémence après la victoire.

Quand ce prince donnoit sa parole, il ajoutoit ordinairement : *Foi de gentilhomme*.

Le nonce du pape demandoit à *Henri* combien de temps il avoit fait la guerre. *Toute ma vie, répondit ce grand prince; & jamais mes armées n'ont eu d'autre général que moi.* (*Foillard, Commentaires sur Polybe*).

Henri eut le malheur d'exercer presque toujours ses talens militaires dans des guerres civiles. Aussi ce prince paroît-il assés après la victoire. « Je ne puis me réjouir, disoit-il, de voir mes sujets étendus morts sur la place; je perds lors même que je gagne ».

Un ambassadeur turc exagéroit les forces du sultan son maître, & paroît étonné qu'un roi qui, comme *Henri*, n'étoit monté sur le trône & ne s'y étoit affermi qu'à force de victoires, n'eût qu'une très-petite armée. *Où règne la justice, repartit ce grand prince, la force n'est guère nécessaire*.

Il disoit que les grands hommes étoient toujours les derniers à conseiller la guerre & les premiers à l'exécuter.

Quel prince montra plus d'intrepidité & de générosité envers ses ennemis, envers ceux même qui poussés par un zèle fanatique en vouloient à sa vie ! En 1610, un officier flamand au service d'Espagne, nommé *Michaux*, avoit offert les services à ce prince, sous prétexte d'être mécontent de la cour de Madrid, mais en effet pour trouver l'occasion de lui ôter la vie. *Henri* instruit de ce projet alla à la chasse, accompagné seulement du traître, qui étoit bien monté, & avoit deux pistolets bandés & amorcés. *Capitaine Michaux*, lui dit le prince, *metz pieds à terre; je veux voir si ton cheval est aussi bon que ta le dis*. Le ton de *Henri* en impoia à l'assassin qui obéit sans difficulté. Le roi sauta à l'instant sur le cheval. *Venez-là*, ajouta-t-il, *tuer quelqu'un ? On m'a dit que tu en voulois à mes jours; je suis le maître des tiens*. En disant ces mots, il lâche les deux pistolets en l'air, & lui ordonne de le suivre. Le capitaine désavoua le projet qu'on lui imputoit, prit congé deux jours après, & ne parut plus (*Perefixe*).

Quelqu'un voulant engager ce bon prince à punir l'auteur d'une fautive ardeur faite contre lui, intitulée : *L'iste des hermaphrodites*. « Je serois confcience, lui dit-il, de sâcher un homme pour avoir dit la vérité ».

Il n'avoit pas la même indulgence pour les offenses qui ne le regardoient point. Le jour des Rois étant à la messe, comme il s'approchoit pour communier, M. de Roquelaure se jeta à ses genoux. Ce seigneur avoit été cette occasion comme la plus favorable à la grace qu'il vouloit demander pour un de ses parens, coupable d'une violence envers un magistrat. Il supplia le roi de vouloir bien pardonner au coupable pour l'amour de ce roi qu'il alloit recevoir, & qui ne pardonnoit qu'à ceux qui pardonnoient. Sa majesté lui répondit en le regardant d'un œil sévère : « Allez, & me laissez en paix; je m'enonne comme vous osez me faire cette requête, lorsque je vais protester à Dieu de faire justice, & lui demander pardon de ne l'avoir pas faite. » (*Mémoires pour l'histoire de France. Tom. II.*)

Il usa de sévérité envers le maréchal de Biron qui avoit conspiré contre lui, & ne voulut point accorder la grace au coupable; mais ce fut principalement l'abîmation du maréchal qui le perdit. « S'il eût voulu me dire la vérité d'une chose dont j'ai la preuve par écrit, disoit *Henri*, il ne seroit pas où il est. Je voudrois avoir payé deux cens mille écus & qu'il m'eût donné lieu de lui pardonner. Il m'a bien servi, mais je lui ai sauvé la vie trois fois ».

Ce bon prince aimoit la plaisanterie & la souffroit volontiers aux compagnons de ses victoires. Se promenant un jour aux environs de Paris; il

s'arrêta, & se mettant la tête entre ses jambes, il dit en regardant cette ville : *Ah que de nids de cocus !* Un seigneur qui étoit près de lui fit la même chose, & se mit à crier : *Sire, je vois le Louvre.*

Voici un impromptu que ce prince fit un soir à table chez la duchesse de Sully. Cette femme étoit d'une hauteur ridicule, & il y a toute apparence que Henri l'auroit volontiers apprivoisée. Il lui dit donc en lui portant rasade :

Je bois à toi, Sully ;

Mais j'ai failli ;

Je devois dire à vous, adorable duchesse,

Pour boire à vos appas,

Faut mettre chapeau bas.

Ce prince avoit assiégé dans le temps de la ligue la ville de Chartres. Après une longue résistance, cette ville prit enfin le sage parti de se rendre. Le magistral vint au devant du vainqueur, & méditant une longue & ennuyeuse harangue, commença par dire qu'il reconnoissoit que la ville étoit assujettie à sa maîtrise par le droit divin & par le droit humain. *Henri l'interrompant, dit en poussant son cheval pour entrer : Ajoutez aussi par le droit canon.*

Un jour M. du Maine vint se plaindre à ce prince de l'infolence de M. de Balagni, qui avoit fait appeller en duel le duc d'Eguillon son fils. « Balagni est bien heureux, disoit M. du Maine, que je n'aie pas été chez moi, je l'aurois fait pendre à la grille de mon château. » Le roi ne fit que se retourner vers ceux qui étoient dans la chambre, & leur dit : « Le bon homme se sent encore de la ligue ». (*Mém. de Choisy*).

Les Suisses étoient sur le point de revenir en France, pour renouveler leur alliance. Le prévôt des marchands & les échevins vouloient à cette occasion donner des fêtes, mais ils manquoient de fonds. Ils demandèrent à Henri IV, pour fournir à cette dépense, la permission de mettre un impôt sur les robinets des fontaines. « Cherchez, leur » répondit ce bon prince, quelque autre moyen » qui ne soit point à charge à mon peuple, pour » bien régaler mes alliés. Allez, messieurs, continue-t-il, il n'appartient qu'à Dieu de changer » l'eau en vin ».

Lorsqu'il n'étoit encore que roi de Navarre & duc d'Albret, il faisoit sa résidence à Nérac, petite ville de Gascogne. Il vivoit en simple gentilhomme, & chassoit souvent dans les Landes, pays abondant en toutes sortes de gibier. Au milieu de sa chasse, il alloit souvent se délasser & prendre quelque nourriture chez un Berret ; c'est le nom que l'on donne aux paysans des Landes, parce qu'ils sont coiffés d'une espèce de bonnet

appelé *birette*. D'aussi loin que le nouveau Philémon & sa femme voyoient arriver le prince, ils couraient au devant de lui, & prenant chacun une de ses mains, ils répétoient dans leur patois, avec une satisfaction peinte sur leur visage : *Eh, bon jour, mon Henri, bon jour, mon Henri*. Ils le menaient en triomphe dans leur cabane, & le faisoient asseoir sur une escabelle. Le Berret alloit titer de son meilleur vin ; la femme prenoit dans son bahut du pain & du fromage. *Henri*, plus satisfait du bon cœur & de la simplicité de ses hôtes qu'il ne l'étoit été de la chère la plus délicate, mangeoit avec appétit, leur témoignoit sa reconnaissance, & s'entretenoit familièrement avec eux des choses qui étoient à leur portée. Son repas fini, il prenoit congé de ces bonnes gens, en leur promettant de revenir toutes les fois que sa chasse le conduiroit de leur côté ; ce qui arrivoit fréquemment. Lorsque ce grand roi fut devenu paisible possesseur du trône de France, le Berret & sa femme apprurent cet événement avec une joie qu'il seroit difficile d'exprimer. Ils se rappellèrent qu'il mangeoit avec plaisir de leurs fromages ; & comme c'étoit le seul présent qu'ils fussent en état de lui offrir, ils en mirent deux douzaines des meilleurs dans un panier. Le Berret se chargea de les porter lui-même, embrassa sa femme, & partit. Au bout de trois semaines, il arriva à Paris, courut au Louvre, dit à la sentinelle dans son langage : *Je veux voir notre Henri, notre femme lui envoie des fromages de vache*. La sentinelle, surprise de l'habillement extraordinaire, & plus encore du jargon de cet homme qu'il n'entendoit pas, le prit pour un foin, & le repoussa en lui donnant quelques bourades. Le Berret fort triste, & se repentant déjà de son voyage, descend dans la cour, & se demande à lui-même ce qui peut lui avoir attiré une si mauvaise réception, à lui qui venoit faire un présent au roi. Après en avoir long temps cherché la raison, il se met dans l'esprit que c'est parce qu'il a dit *des fromages de vaches* ; il se promet bien de se corriger. Pendant que notre homme est plongé dans ces belles réflexions, *Henri IV* regardant par hasard à travers la fenêtre, voit un Berret qui se promène dans la cour. Cet habillement qui lui étoit connu, le frappe, & cédant à sa curiosité, il ordonne qu'on fasse monter ce paysan. Celui-ci se jette aussitôt à ses pieds, embrasse les genoux, & lui dit affectueusement : *Bon jour, mon Henri, notre femme vous envoie des fromages de bœuf*. Le roi, presque honteux qu'un homme de son pays se trompât aussi grossièrement devant toute sa cour, se pencha avec bonté, & lui dit tout bas : *Dis donc des fromages de vache*. Le paysan qui pensoit toujours au traitement qu'on venoit de lui faire, répondit en son patois : « Je ne vous conseille pas, » mon Henri, de dire *des fromages de vache* ; » car, pour m'être servi à la porte de votre » chambre de cette façon de parler, un grand » diable

« Irô'e habillé de bleu m'a donné vingt bou-
rades de fusil, & il pourroit bien vous en
arriver autant ». Le roi sit beaucoup de la
simplicité du bon homme, accepta ses hommages,
le combla d'amitié, fit sa fortune, & celle de toute
sa famille.

Henri alloit quelquefois dîner chez Zamet, un
de ses favoris & le plus riche partisan de son
temps, pour y lier de petites parties de plaisir.
Un jour entr'autres, après le repas, Zamet fit
voir au roi sa maison qu'il avoit fait bâtir à nuit;
& lui faisant remarquer tous les coins & recoins
& les pièces qu'il y avoit pratiquées, il lui dit :
« Sire, j'ai menagé ces deux salles; là, ces trois
cabinets que voit votre majesté; de ce côté... »
« Oui, oui, dit le roi, & de la rognure j'en ai
fait des gants.

Dans une lettre que ce prince écrivit à la duchesse
de Beaufort, il lui marque le trait suivant : « J'ai
reçu un plaisant tour à l'église. Une vieille
femme, âgée de 80 ans, m'est venu prendre
par la tête & m'a baisé; je n'en ai pas ri le
premier ».

Henri IV n'aimoit point les dépenses inutiles;
& ce grand prince montrait, par son exemple, à
retrancher toute espèce de superfluité, sur-tout
celle qui a rapport à la magnificence des habits. Il
alloit ordinairement vêtu de drap gris, avec un
pourpoint de satin ou de taffetas, sans découper, sans
broderie. Il lavoit ceux qui se vêtirent de la sorte,
& se moquoit des autres, qui portoient,
disoit-il, leurs moulins & leurs bois de haute-
futaie sur leur dos.

Henri IV visitant un jour son arsenal, un sei-
gneur lui demanda si l'on pouvoit trouver au monde
d'aussi beaux canons que ceux qu'ils voyoient ?
Ventre-saint-gris, répondit le roi, je n'ai jamais
trouvé de meilleurs canons que ceux de la messe.

Le duc de Savoie, témoin de la prospérité de
la France, demandoit à Henri IV ce qu'elle lui
valoit de revenu : elle me vaut ce que je veux,
dit Henri. Le duc, trouvant cette réponse vague,
insulta. Oui, ce que je veux, continua-t-il, parce
qu'ayant le cœur de mon peuple, j'en aurai tout
ce que je voudrai.

Lorsqu'Henri IV épousa à Lyon Marie de
Médicis, en 1600, il dit à Madame de Guer-
cheville : puisque vous êtes véritablement dame
d'honneur, vous le ferez de la reine, ma femme.
Cetle dame n'avoit point voulu écouter les pro-
positions du roi.

Lors de la première grossesse de Marie de
Médicis, Henri IV craignoit que la pudeur de
cette princesse ne fut blessée du grand nombre de
spectateurs qui devoient assister à son accouche-

Encyclopædiana.

ment, la prévint de la nécessité indispensable qu'il
y avoit que les princes en fussent témoins, par
qu'on ne pût pas en douter. Il accompagna ses
raisons de tant de témoignages d'amitié, que la
reine put se prêter sans peine à souffrir la pré-
sence des princes & seigneurs de la cour. Le roi
ne la quitta pas un moment pendant tout son
travail qui fut aussi long que douloureux. Il par-
tagent les souffrances, la consolation & tâchoit de
soutenir son courage par l'espoir d'une prompte
délivrance & du plaisir qu'elle ressentiroit si elle
donnoit un dauphin à la France. Il poussa même
les soins jusqu'à l'exhorter de crier, (parce que
la honte & la timidité l'en empêchoient) de craindre
disoit-il, que sa gorge ne s'enflât par les efforts
qu'elle feroit pour se retenir. La reine accoucha
d'un prince après un travail de vingt-deux heures.
Comme il étoit très-important que Marie de Mé-
dicis ne sût pas qu'elle avoit mis au monde un
dauphin, de crainte que la trop grande joie ne
fût contraire à son état, Henri avoit recommandé
à la Bourfier, (sage-femme de la reine) de le
cacher à la princesse : cette femme s'acquitta si
bien de cet ordre, & eut tant de pouvoir sur son
esprit, qu'elle ne témoigna pas la plus légère
émotion, & que son visage n'en fut point altéré.
Cette tranquillité apparente fut poussée au point
qu'Henri IV lui-même y fut trompé, & ne voulut
pas croire l'heureuse nouvelle que lui apporta une
femme de chambre de la reine, avec laquelle la
Bourfier étoit convenu d'un signe qui lui appren-
droit si Marie étoit accouchée d'un prince. Le roi
vint donc trouver la Bourfier d'un air triste &
changé, ne doutant pas que ce ne fût une fille
qui venoit de naître, & lui dit : *Sage femme effe-
ce un fils ?* La Bourfier ayant répondu que oui, *je
vous prie, continua-t-il, ne me donnez pas de courte
joie, cela me feroit mourir.* La sage femme deve-
loppa aussitôt l'enfant & le lui fit voir. Sa ma-
jeste, après avoir demandé à la Bourfier s'il
pouvoit, sans danger instruire la reine de leur
bonheur commun, courut transporté au lit de
cette princesse, & lui apprit, en l'embrassant ten-
drement, qu'elle venoit de donner un héritier à
la France. Henri se livra ensuite tout entier à
l'excès de sa joie, & permit que tout le monde
entrât dans l'appartement pour voir le dauphin. Il
embrassoit tous ceux qui se présentoient, & perdit
même son chapeau dans la foule. La Bourfier lui
ayant représenté qu'il entroir trop de personnes
dans la chambre de l'accouchée : *Tais-toi, sage-
femme, lui dit le roi en lui frappant sur l'épaule,
cet enfant est à tout le monde ; & il faut que chacun le
voie & s'en réjouisse.*

Henri IV marchoit à quatre pattes, portant sur
son dos son fils Louis XIII, encore enfant. Un
ambassadeur entre tout-à-coup dans l'appartement,
& le surprend dans cette posture. Henri IV, sans
se déranger, lui dit : « M. l'ambassadeur, avec

Y y y

« vous des enfans ? — Oui, sire. — En ce cas je ne peux acheter le tour de la chambre ».

Une maxime qu'*Henri IV* avoit souvent dans la bouche, c'est que la satisfaction que l'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment ; mais que celle qu'on tire de la clémence est éternelle.

On vouloit exciter *Henri IV* à punir l'auteur d'un écrit rempli de traits hardis sur la cour : je me serois conficé, dit ce bon prince, de sacher un bon-hôte homme pour avoir dit la vérité.

Henri IV ayant convoqué à Rouen une assemblée de notables de son royaume, finit ainsi son discours qui étoit plein de force & de dignité : « Je ne vous ai point ici appelés, comme faisoient les rois mes prédécesseurs, pour vous faire approuver ma volonté, mais bien pour entendre vos conseils & vos avis, pour les croire & les suivre en tout & par-tout, comme si j'étois entré en tutelle, qui est une envie qui ne prend guères au roi qui ont la barbe grise comme moi, & qui sont, grâce à Dieu, victorieux comme moi ; mais la grande affliction que j'ai pour mes sujets, & l'extrême envie que j'ai qu'ils m'estiment aussi bon & passible que legitime roi, me feront trouver bon tout ce que vous me conseillerez devoir faire ».

Gabrielle d'Estrées, si connue sous le nom de la belle Gabrielle, assistoit à l'ouverture de cette assemblée ; derrière une tapisserie ; elle entendit le discours du roi, qui voulut savoir ce qu'elle en pensoit : elle avoua qu'elle n'avoit jamais oui mieux dire ; mais qu'elle étoit étonnée qu'il eût parlé de se mettre en tutelle. « Ventre-saint-gris, reprend le roi, il est vrai ; mais je l'entends avec mon épée au côté ».

Emars Carte, gouverneur de Dieppe, est le premier hégure qui reconnût les droits du successeur de *Henri III*. Le nouveau roi de France, qui n'ignore pas l'aversion que d'injustes & odieuses préjugés ont inspirés contre lui à la plupart des gens de ce parti, soupçonne du mystère dans une conduite si simple. Carte démentit cette défiance, & ayant le bon esprit de ne la pas trouver déplacée, se rend avec sa garnison, dans le camp de *Henri IV*, qui n'est pas éloigné de la place. *J'ai laissé, lui dit-il, ma maison vide ; la ville & le fort sont ouverts ; je n'y retournerai pas que votre majesté m'en ait fait prendre possession.*

« Il est vrai, lui répondit le roi, que la générosité de vos offres désintéressées m'a paru suspecte. Tels sont les malheurs des temps, que je ne dois me livrer qu'avec précaution à ceux qui, comme vous, ne me sont point parfaitement connus. Maintenant que votre sincérité vient de se manifester avec la dernière évidence, je me livre à vous avec la même con-

fiance que vous m'avez montrée. Comme je ne saurois donner la garde de Dieppe à personne qui en fut plus digne que vous, il faut que vous y repreniez vos fonctions. Il est maintenant portant que tout le royaume sache que, si vous êtes un sujet soumis, je ne suis pas un souverain ingrat.

Henri IV demandoit un jour au duc de Sully, son confident, s'il n'étoit pas bien malheureux, après avoir effuyé, pendant sa jeunesse, plus de disgrâces lui seul, que tous les rois de France n'en avoient jamais éprouvées ensemble, de ne pouvoir jouir d'aucun plaisir, durant le cours de la plus brillante fortune, de ne point posséder le cœur de sa femme, & de voir au nombre de ses ennemis la plupart de ceux qu'il avoit comblés de bienfaits ? « Tous ces malheurs, sire, répondit le duc, ne seroient rien, si vous n'y ajoutiez celui d'y être trop sensible.

Le cuisinier Varenne trouva le moyen d'obtenir les bonnes grâces d'*Henri IV*, en devenant un des ministres de ses plaisirs secrets. Ce monarque le fit surintendant des postes, & c'est par rapport à cette place que Barclay, dans l'Euphormion, lui donne le nom de *Curser*. Le chancelier de Belèvre, qui étoit un homme extrêmement vert, lui faisant quelque difficulté sur une grâce qu'il avoit obtenue, la Varenne lui dit : Monseigneur, ne vous en faites pas tant accroire, si mon maître avoit vingt-cinq ans de moins, je ne donneroie pas mon emploi pour le vôtre.

Ce la Varenne avoit donné un gentilhomme à son fils. Le roi qui ne connoissoit point ce gentilhomme, lui demanda qui étoit cet homme qu'il voyoit avec son fils. La Varenne répondit que c'étoit un gentilhomme qu'il lui avoit donné ; comment, dit le roi, donner ton fils à un gentilhomme, je comprends bien cela ; mais donner un gentilhomme à ton fils, c'est ce que je ne puis comprendre.

La Varenne, avant d'être à *Henri IV*, avoit été à Catherine, sœur de ce roi, depuis duchesse de Bar, & son emploi avec cette princesse, étoit de piquer les viandes ; & comme il y excelloit, elle l'avoit donné au roi, son frère. Catherine passant par Paris pour aller en Lorraine, vit la Varenne, son ancien cuisinier ; & sachant son emploi auprès d'*Henri IV*, elle lui dit : la Varenne, tu es plus agné à porter les poulets de mon frère, qu'à piquer les miens.

Quelqu'un disoit à *Henri IV* que le maréchal de Biron jouoit fort bien à la paume. Ce monarque qui avoit découvert la conspiration que ce seigneur tramoit secrètement contre l'état, répondit : « Il est vrai qu'il joue bien, mais il finit mal ses parties ».

Henri IV, dit un contemporain, n'eut jamais connoissance d'aucun excellent personnage de son royaume, & sur-tout recommandé pour la gloire des lettres, qu'il ne le favorisât de quelque honnête pension. Perceux ajoute qu'il en donnoit à plusieurs hommes doctes, même dans l'Italie & dans l'Allemagne, & qu'il prenoit so'n lui-même de la leur faire tenir. Ainsi donc Louis XIV ne fut pas le premier qui fit ses conquêtes glorieuses du génie sur l'étranger : *Henri IV* lui en donna l'exemple.

Henri IV avoit choisi Pierre Mathieu pour écrire son histoire particulière. Un jour que celui-ci lui h'isoit quelques passages de cette histoire, où il parloit de son penchant pour les femmes : A quoi « bon, lui dit ce prince, de révéler mes faiblesses ? L'historien lui fit sentir que cette leçon n'étoit pas moins utile à son fils que celle de ses belles actions. Le roi réfléchit, & après un moment de silence : « Oui, dit-il, il faut dire la vérité tout » entière. Si on se taisoit sur mes fautes, on ne » croiroit pas le reste : eh bien, écrivez-les donc, » afin que je les évite.

Henri IV qui avoit appris l'art militaire dans les camps, n'avoit pas négligé de l'étudier aussi dans les livres. Les commentaires de César lui étoient familiers ; il lisoit assidue'ment ceux de Montius ; & quoiqu'il ne dût pas aimer le persécuteur de sa mère, ni l'auteur de tant d'exécutions rigoureuses, il rendoit justice à ses talens militaires. Il appelloit son livre, la bible des guerriers.

Henri IV, père de ses sujets, & dont le nom seul entraînera toujours l'amour filial des François, voulant leur prouver combien il les aimoit, s'appliqua à chercher les moyens de redresser les abus du barreau, de modérer l'avarice des avocats, d'empêcher la longueur des affaires, de réformer l'injustice des juges, & de faire en sorte que tous les procès que la mauvaise foi des procureurs éternisoit, fussent terminés en très-peu de temps. Comme son chancelier lui faisoit remarquer son embarras, en lui développant toutes les difficultés du projet, ce prince, dont le bon cœur perçoit dans tous les discours, lui répartit vivement : « Brûlez tous les livres de ces longs » & inutiles commentateurs de la jurisprudence ; » leur art p'nicieux ne sert qu'à ruiner les peuples, & cause plus de désordres qu'une guerre civile. Combien d'amis, de parens, de voisins, » n'ont-ils pas divisés ? Que ne puis-je, pour le » bonheur de mon peuple, faire changer les fleurs » de lys semées sur le siège des juges qui se laissent » corrompre, en autant de clous pointus & de » sautoirs tranchans !

L'Espion turc dit que lorsqu'*Henri IV* parloit de ces sortes de choses, il parloïtoit vivement

touché qu'il y eut dans Paris plus de courts de judicatures & de jurisco'sultes, que dans tout le vaste empire des turcs ; & à la vérité, ajoute-t-il, je ne puis m'empêcher de regarder avec surprise l'aveuglement des chrétiens à cet égard. Nous voyons qu'une seule campagne décide souvent les différens de deux grands états ; mais un procès de vingt sequins entre des particuliers dure souvent autant que la vie d'un homme, & passe quelquefois jusqu'à ses héritiers.

Henri IV avoit une admirable vivacité d'esprit qui éclatoit dans ses réparties. Le clergé de France lui ayant fait une remontrance en 1598, après la paix, au sujet du rétablissement de la religion & de l'ég'lise, il leur répondit « Vous n'avez ex- » horté de mon devoir, & je vous exhorte du » vôtre. Faisons bien vous & moi : allez par un » chemin & moi par l'autre ; si nous nous ren- » controns, ce sera bientôt fait. Mes prédéces- » seurs vous ont donné des paroles avec beaucoup » d'apparat ; & moi avec ma jacquette grise, je » vous donnerai des effets. J'en ai qu'une jacquette » grise ; je suis gris au-dehors, & tout doit au- » dedans ».

Henri IV ayant entendu parler d'un homme facétieux, voulut le voir. On le fit entrer pendant qu'il dinoit. Le roi le fit approcher de la table vis-à-vis de lui, & lui dit : Comment vous appelez-vous, mon ami ? — Sire, je m'appelle Gaillard. — Gaillard ; répondit le monarque, voilà un joli nom : qu'elle différence y a-t-il entre Gaillard & Paillard ? — Elle n'est pas grande, sire, répartit le drôle ; il n'y a que la largeur de cette table entre deux.

L'illustre Casaubon n'étoit venu en France que sur l'invitation d'*Henri IV*. Ce monarque lui faisoit une pension ; mais Sully, qui étoit négatif, lui dit un jour avec humeur, & certes trop durement : « Vous coûtez trop au roi, monseigneur ; » vous avez plus que deux bons capitaines, & » vous ne servez de rien ». Casaubon, qui étoit fort doux, ne répondit pas un mot ; mais il alla se plaindre au roi. « Monsieur Casaubon, lui dit » ce bon prince, que cela ne vous mette pas en » peine ; j'ai partagé avec M. de Sully ; il a » toutes les mauvaises affaires, & moi je me suis » réservé les bonnes. Quand il faudra aller à lui » pour vos appointemens, venez à moi auparavant, je vous dirai le mot du guet, pour être » payé facilement.

On faisoit quelquefois des reproches à *Henri IV* sur sa grande facilité à pardonner. Gabrielle d'Estrees, née douce & compatissante, comme le sont toutes les femmes qui savent aimer, obéit la grâce de plus d'un coupable. Sully n'étoit pas toujours du même avis : « Que voulez-vous, lui »

« dit le roi, je ne saurois tenir contre ceux qui
 « s'humilient ; j'ai le cœur trop tendre pour re-
 « fuser une courtoisie aux larmes & aux prières
 « de ce que j'aime ».

Henri IV déguisoit le reproche avec une aimable indulgence, & le corrigeoit même par une louange délicate, à l'égard de ceux qui d'ailleurs avoient un sens droit & des talens utiles. Il disoit quelquefois en riant : avec mon connétable qui ne fait pas écuyer, & mon chancelier qui ne fait pas le latin, il n'y a rien que je ne sois en état d'entreprendre.

Henri IV étoit souvent que sa vie dépendoit de Dieu & non des hommes, & que les crimes de lèse-majesté ne demeureroient jamais impunis : « Les français, ajoutoit-il, ne me connoissent pas bien ; ils sauront ce que je vauz, quand ils m'auront perdu ».

Henri IV ayant adressé au parlement de Dijon un édit, portant augmentation de deux écus par chaque minot de sel, les états de Bourgogne députèrent aussi-tôt M. l'abbé de Cîteaux, ou le baron de Senecy, & le député du tiers-état, pour remontrer au roi l'importance de cet édit, & le préjudice que son service & la province en souffrirent s'il étoit exécuté. Quoique l'abbé de Cîteaux fut fort habile homme, néanmoins sa harangue ne fit pas beaucoup d'impression sur l'esprit du roi. Ce prince ayant fait sortir de son cabinet les députés, y fit demeurer M. de Senecy, auquel il demanda comment alloient ses amours avec mademoiselle de Rendant qu'il recherchoit, & qu'il épousa depuis. M. de Senecy répondit qu'il lui seroit facile d'y réussir, puisque la majesté avoit la bonté de s'en vouloir mêler ; surquoi l'roi lui ayant demandé s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit plus à cœur la recherche de mademoiselle de Rendant que tout l'intérêt de la province de Bourgogne, M. de Senecy répondit : « Sire, je supplie très humblement votre majesté de me faire cette justice de croire que l'intérêt de la province m'est infiniment plus sensible que le mien propre ; & si votre majesté me donnoit la liberté d'ajouter une raison à toutes celles qu'à dit l'abbé de Cîteaux, je pourrais l'affirmer, avec vérité, que si l'édit avoit lieu, il arriveroit infailliblement que la plus grande part des habitans des villages de votre duché de Bourgogne, limitrophes de la Franche-Comté, s'y retireroient pour y trouver du sel à meilleur marché, & presque pour rien : c'est une vérité si constante qu'on a déjà reconnu une diminution notable dans les ventes des greniers à sel de cette frontière-là ». A ces mots les larmes tombèrent des yeux du roi, qui, se mettant en colère, s'écria : Ventre-saint gris ! je ne veux pas qu'il soit dit que mes sujets quittent mes

« états pour aller vivre sous un prince meilleur
 « que moi ». Et à l'instant ayant fait appeler M. de Sully, lors surintendant des finances, il lui ordonna de faire dresser un arrêt qui révoquât cet édit, ce qui fut exécuté le lendemain.

Henri IV desiroit tenir son empire de l'amour & non de la force. Ferme quand le bien public l'exigeoit ; jamais il ne fut enivré de l'absolu pouvoir, qui a tant de charmes pour les princes foibles. Des flatteurs de la cour l'exhortant, dans une occasion délicate, à faire un coup d'autorité il leur fit cette réponse digne d'être gravée sur tous les palais des rois : « La première loi du souverain est de les observer toutes ; & il a » lui-même deux souverains : Dieu & la loi ».

Casaubon dit, dans le recueil de ses lettres, qu'*Henri IV* avoit traduit les commentaires de César, & qu'il avoit commencé d'écrire ses mémoires avec dessein de les finir, si les soins de l'état lui permettoient de cesser.

L'agriculture fut chère à *Henri IV*, ainsi que ceux qui l'exerçoient. Il fit un jour goûter du vin de ses vignes à un ambassadeur d'Espagne, & lui dit : « J'ai une vigne, des vaches & autres choses qui me sont propres ; & je fais si bien le ménage de la campagne que, comme homme particulier, je pourrais encoeur vivre commodément ».

Il protégea le commerce, la navigation, les manufactures, même celles de luxe ; il approuva le projet du canal de Briare ; il fit embellir & agrandir la capitale. Saint-Germain-en-Laye, Mouchaux, Fontainebleau furent augmentés par ses ordres ; il ferma la Place Royale, & fit restaurer tous les ponts, fit achèver ce beau pont où les peuples regardent sa statue avec attention. Ce fut à cette occasion qu'un poète fit ces quatre vers :

Ce Bronze étant du grand Henri l'image,
 Qui fut sans pair en armes comme en loix,
 Reçoit ici de son peuple l'hommage,
 Et sert lui seul d'exemple à tous les rois.

Le jour à jamais funèbre qu'*Henri IV* fut assassiné, jour dont la France ne peut se souvenir sans douleur ; outre tant de prodiges dont les historiens ont fait mention, qui sembloient présager une mort si déplorable, il arriva à Pau, ville capitale du Béarn, qui a eu l'honneur de le voir naître, des choses qu'en auroit de la peine à croire, si des procès verbaux authentiques n'en faisoient foi. Le tonnerre tomba le matin sur la porte du château où les armes de ce monarque étoient arborées en sculpture, & enleva les lettres de son nom qui étoient aux deux côtés de l'écu.

L'après-dîné, comme le bétail revenoit de la campagne, un tanneau du château, qu'on appelloit le roi, pour le distinguer des taneaux de la ville, sans y être exécuté par qui que ce soit se précipita de lui-même dans le fossé, & se tua ; de sorte qu'à la même heure qu'on disoit à Paris, le roi est mort, on disoit à Pau la même chose sans penser le dire justement.

HENRI VIII, roi d'Angleterre, mort en 1547 à 57 ans.

Henri VIII, parvenu sur le trône d'Angleterre, à l'âge de dix-huit ans, chercha à signaler le commencement de son règne par quelque exploit éclatant. Il entra dans la ligue que Maximilien & le pape Jules II avoient fait contre la France. Maximilien avoit reçu de Henri de grandes avances de sommes d'argent. Cet empereur, qui avoit observé que le caractère du monarque anglois étoit d'être plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, s'entêla lui-même à son service, dans le dessein de le flatter, porta la croix de S. George, & reçut la paie de cent écus par jour comme un de ses sujets & capitaines de ce prince. Malistandis que Maximilien donnoit à l'Europe l'étrange spectacle d'un empereur servant sous un roi d'Angleterre, il étoit traité par *Henri* avec le plus grand respect, & se dispoisoit réellement toutes les opérations de la guerre.

Les anglois mirent le siège devant Têrouene, qu'ils prirent après la *Journée des épérons*, en 1513, ainsi appelée, parce que les françois se servirent ce jour-là de leurs épérons plus que de leurs épées. *Henri*, après s'être rendu maître de quelques autres places, retourna en Angleterre avec plusieurs prisonniers françois. Il marcha contre les écossois qui avoient fait une irruption dans son royaume, & les défit à la bataille de Fouden. où Jacques IV, leur roi, fut tué.

Les guerres qui déchiroient l'Europe, ayant été terminées par une paix générale, *Henri VIII* entra bien-tôt après dans celles qui divisoient l'église. Les erreurs de Luther venoient d'éclater. Le monarque anglois, qui avoit perdu à l'étude de la scolastique un temps qui pouvoit être plus utilement employé à approfondir les principes du gouvernement, écrivit contre l'hérétique Luther un livre intitulé : *Les sept Sacrements*. Quoiqu'il y ait apparence que Wolfei, Morus & Gardiner, aient eu beaucoup de part à la composition de cet ouvrage, il valut au monarque anglois le titre de *Défenseur de la Foi*.

Fuller rapporte à cette occasion dans son histoire de l'église, que Patch, le fou de la cour, voyant un jour le prince de bonne humeur, lui en avoit demandé la raison, & que le prince lui

avoit répondu, que c'étoit à cause du titre de *Défenseur de la Foi* ; sur quoi le fou lui répliqua : « Je t'en prie, mon cher *Henri*, défendons-nous nous mêmes, & laissons la foi se défendre seule ». (*Fuller*).

Anne de Boulen, qu'*Henri VIII* avoit épousée, ne jouit pas long-temps de son triomphe. Le roi qui lui avoit sacrifié Catherine d'Arragon, la sacrifia elle-même à Jeanne de Seymour. L'humeur enjouée de la jeune reine pouvoit fournir des armes contre elle ; on en profita pour rendre plusieurs de ses actions criminelles. Le roi, épris des charmes de sa nouvelle maîtresse, écoutoit avidement tout ce qu'on lui disoit contre sa femme. Il s'oublia même jusqu'à l'accuser d'adultère dans la chambre des pais. La manière dont l'archevêque de Cantorberi, Thomas Crammet, s'y prit pour défendre Anne, dont il avoit reçu des bienfaits, ne pouvoit être ni plus fine, ni plus insinuante. « Comme, dit-il au roi d'Angleterre ; je n'ai jamais eu meilleure opinion d'aucune femme que de la vôtre, je ne puis la croire coupable. Mais quand je vois la rigueur extrême dont votre majesté use envers elle, après l'avoir si tendrement aimée, je ne puis imaginer qu'elle soit innocente. J'espère néanmoins que votre majesté ne trouvera pas mauvais qu'ayant de grandes obligations à cette princesse, je prie Dieu de permettre qu'elle se justifie pleinement de tout ce dont elle est accusée. (*Amelot*).

Le parlement d'Angleterre, qui ne fut jamais que l'instrument des passions du roi, condamna la reine au supplice sur les dépositions de quelques témoins. Ces dépositions prouvoient qu'elle n'étoit pas tout à fait innocente, ni aussi coupable que ses délateurs vouloient le persuader. Elle avoit tenu quelques discours imprudens, mais que l'on ne devoit attribuer qu'à sa vivacité naturelle. Lorsqu'on lui lut son arrêt, elle fit paroître beaucoup de courage & de tranquillité. Avant de monter sur l'échafaud, elle envoya son dernier message au roi, pour le remercier de ce qu'il continuoient toujours de contribuer à son élévation : *De simple demoiselle, lui disoit-elle, vous m'avez fait marquise, de marquise reine, & de reine, vous voulez aujourd'hui me faire sainte*.

Jeanne de Seymour, que l'inconstant monarque épousa vingt-quatre heures après que cette sanglante tragédie venoit d'être jouée, ne jouit de son élévation que jusqu'au mois d'octobre 1537. Elle mourut en donnant la vie au prince Edouard. *Henri*, quoique sensible à sa perte, n'en songea pas moins à former de nouveaux liens ; il demanda en mariage à François I la duchesse de Longueville ; mais François l'avoit promise au roi d'Ecosse, & ce monarque donna à *Henri* le choix des deux sœurs cadettes de la duchesse, en l'assurant qu'elles

« lui étoient pas inférieures en mérite, & que l'une d'elles la surpassoit en beauté. *Henri* étoit aussi difficile sur l'examen de la figure des femmes, que si son cœur eût été susceptible d'une passion délicate; il ne s'en rapportoit sur cet article important, ni à ce qu'on lui en disoit, ni même aux portraits qu'on lui en pouvoit procurer: il pria donc François d'accepter une conférence avec lui à Calais, sous prétexte d'affaires, & d'amener à sa suite les deux princesses de Guise, & les plus belles femmes de sa cour, pour qu'il pût choisir son épouse entr'elles. Mais la galanterie de François fut blessée de cette proposition; il se piquoit de rrop d'égards pour le beau sexe, pour conduire ainsi des femmes de qualité comme des chevaux au marché, que le caprice des marchands y choisit, ou y rejette, selon qu'ils lui conviennent ou lui déplaisent. *Henri* persistoit toujours dans sa proposition, & François I, malgré le désir de vivre en bonne intelligence avec ce prince, se crut à la fin obligé de refuser nettement.

Henri tourna alors ses vues du côté de l'Allemagne pour y contracter quelque alliance. On lui proposa Anne de Clèves, fille du duc de ce nom. Un portrait flaté de cette princesse, fait par Holbein, détermina *Henri* à la demander à son père. Après quelques négociations, ce mariage, malgré les oppositions de l'électeur de Saxe, fut à la fin conclu, & la princesse conduite en Angleterre. Le roi, impatient de voir sa nouvelle épouse, se rendit mystérieusement à Rochester. Il la trouva en effet d'une taille aussi haute & aussi épaisse qu'il le souhaitoit; mais roalement dépourvue de grâces & de beauté, & très-différente des portraits qu'il en avoit reçus. Il fut consterné à son aspect, & protesta qu'elle ne pourroit jamais lui inspirer qu'un sentiment désagréable. Il l'épousa néanmoins: mais son dégoût ne fit qu'augmenter & ce prince, incapable de se contraindre, se résolut, au bout de six mois, de donner à ses peuples le spectacle d'un nouveau divorce. La raison qu'il donna à son clergé, étoit qu'en épousant Anne de Clèves, il n'avoit pas donné un consentement intérieur à son mariage. Le synode, obligé de se contenter de ce prétexte vain & puéril, parce que le roi ne pouvoit en donner d'autres, prononça la sentence de séparation, qui fut confirmée par le parlement. La reine consentit à tout ce que l'on exigeoit d'elle, & reprit le titre de princesse de Clèves. Cette princesse avoit beaucoup de simplicité & de naïveté dans le caractère. Le roi ne l'avoit jamais regardée comme sa femme; sa soie néanmoins étoit de se prétendre toujours grosse. La comtesse de Rochelort & deux autres de ses dames, s'entretenant un jour devant elle de sa grossesse prétendue, la bonne reine leur dit: « Quand le roi & moi sommes couchés, il me prit la main & me donnant

« un baiser: en me disant bonne nuit, mon petit cœur; & dès qu'il fut réveillé, il m'embrassa de nouveau, & me dit: adieu, ma mignonne; & cela ne suffit-il pas bien, ajouta-t-elle naïvement? » (*Walpole*).

Henri épousa une cinquième femme, Catherine Howard, l'une de ses sœurs. On l'accusa auprès du roi d'avoir eu des amans avant son mariage, & de mener encore une vie licentieuse depuis que ce prince l'avoit associée à son lit. Cette dernière accusation n'étoit pas prouvée, & Catherine protesta toujours de son innocence à cet égard; mais elle avoit qu'elle n'avoit pas vécu sans reproches avant son mariage. Les deux chambres du parlement, le vengeur ordinaire de *Henri*, ayant reçu la confession de cette reine, commencèrent par présenter une adresse au roi, qui contenoit plusieurs articles singuliers. Elles invitoient sur-tout sa majesté à ne se point affliger d'un accident désagréable, auquel tous les hommes étoient sujets; à considérer la fragilité de la nature humaine, ainsi que la vicissitude des choses de ce monde, & à tirer de ce coup d'œil philosophique un moyen de consolation. Catherine Howard n'en porta pas moins sa tête sur un échafaud.

Après la condamnation de cette reine infatuée, le parlement déclara que toute fille qui, n'étant pas vierge, auroit la hardiesse d'épouser le roi, seroit déclarée criminelle de lèse-majesté. Là-dessus, on disoit que désormais il faudroit que le roi n'épousât que des veuves. C'est ce qu'il fit effectivement, & il plaça sur le trône Catherine Parre, veuve du baron de Latimer. Cette sixième femme de *Henri*, & qui avoit souvent l'imprudence d'être d'un sentiment différent de son époux sur les matières de religion, auroit subi infailliblement le sort d'Anne de Boulen & de Catherine Howard, si ce prince ne fût mort au commencement de l'année 1547.

Il y a un trait rapporté par Collins dans sa *Poësie angloise*, qui peut servir à voir jusqu'à quel point *Henri VIII* avoit porté le despotisme. Ce prince exigeoit un impôt de trois shellings par livre sur tout propriétaire au moins de cinquante livres de rente. Les communes faisoient de grandes difficultés d'accorder le subside demandé; *Henri* envoya aussitôt chercher Edouard de Montagne, un des membres qui avoient le plus de crédit dans cette chambre. Montagne vint, & eut la mortification d'entendre son maître lui tenir ce discours: *Ho l'homme! ils ne veulent donc pas laisser passer mon bill? Et mettant alors sa main sur la tête de Montagne, qui l'écouroit un genoux en terre: Que mon bill soit passé demain matin*, continua le roi, *ou autrement votre tête sera coupée.* Et le jour d'après, le bill passa.

Le cardinal de Wolsley, premier ministre de Henri, tachant d'effrayer les citoyens de Londres pour les résoudre à un emprunt général fait en 1525, leur déclara nettement « qu'il valoit mieux » que quelque uns d'entr'eux souffrissent l'indigence que de laisser manquer le roi dans le moment présent; & qu'ils prissent garde à ne faire aucune résistance, ni aucun murmure, sans quoi il en pourroit coûter quelques têtes ». Tel étoit le style du roi & de ses ministres.

Un jour qu'Henri VIII, roi d'Angleterre, étoit à chasser dans la forêt de Windsor, il s'égarait probablement à dessein. Vers l'heure de dîner, il se rebattit sur le village de Reading. Là, déguisé sous l'uniforme d'un de ses gardes à pied, vêtement assez bien assorti à sa haute taille & à sa figure rustique, il se rendit à l'abbaye, & fut admis à l'honneur de manger à la table de l'abbé. Ne dérogeant pas à l'habit qu'il portoit, il se jeta avidement sur une langue de bœuf qu'on lui servit. « Grand bien vous fasse, dit l'abbé » en lui versant rasade; voici pour boire avec moi à la santé du roi, notre maître. Je donne » rois volontiers cent livres sterling, à condition » de pouvoir manger du bœuf d'aussi bon appetit » que vous. Hélas ! mon estomac foible & déli- » licat digère à peine une aîlle de poulet ou » une cuisse de lapereau ». Le roi but gaiement, & après l'avoir remercié de la bonne chère, partit sans se faire connoître.

Quelques semaines après, l'abbé reçut un message de la part du roi, fut conduit à Londres, gardé étroitement, & nourri pendant plusieurs jours au pain & à l'eau.

L'iniquité & les soupçons agitoient son esprit. Il songeoit en lui-même, comment il avoit pu encourir la disgrâce de son maître. Un jour enfin on lui servit une langue de bœuf, dont il manœuvra comme auroit fait un de ses fermiers, vérifiant le proverbe anglais, qui dit que deux repas assés font un gourmand du troisième. Tous à-coup le roi sortit d'un petit cabinet, où il s'étoit caché, & où il avoit été spectateur invisible de sa conduite : « Milord, lui dit-il, payez sur le » champ vos cent livres sterling en or, sinon » vous resterez ici jusqu'à la fin de vos jours. J'ai » été votre médecin; j'ai guéri votre estomac » de sa foiblesse, & je vous demande mon salaire » comme l'ayant bien mérité ».

L'abbé, tout joyeux d'en être quitte à si bon marché, dépêcha la somme, retourna à Reading, où l'on dit toutefois qu'il mourut en lui-même de la sévérité du régime du docteur couronné, & de la cherté de ses honoraires.

L'Angleterre peut se vanter d'avoir été gouvernée par un prince auquel aucun souverain de

la chrétienté n'a jamais dû être comparé : c'est Henri VIII, l'auteur du fameux schisme dans le seizième siècle. Parmi les victimes sacrifiées aux passions de ce moderne Néron, on compte deux reines ses épouses, deux cardinaux, trois archevêques, dix-huit évêques, seize abbés, cinq cents, tant prieurs & moines que prêtres, quatorze archidiacres, sixante chanoines, cinquante docteurs, douze, tant ducs, que marquis & comtes avec leurs enfans, vingt-neuf barons & chevaliers, trois cents trente-cinq nobles moins distingués, cent vingt-quatre citoyens, & cent dix femmes de condition.

HÉRENNIUS. Les samnites, ces insatiables ennemis de la puissance romaine, avoient enlevé les légions de la république dans un défilé, & ils délibéroient entr'eux de la manière dont ils useroient de leur fortune. Hérennius, vieillard que son âge & sa profonde sagesse rendoient vénérable, leur conseilla de laisser aller les romains en liberté, sans leur faire aucun mal; mais cet avis fut aussitôt rejeté. Le lendemain, on le consulta encore sur le même sujet : « Il faut les massacrer tous sans exception », répondit-il. Les samnites étonnés de la prodigieuse différence qu'il y avoit entre ces deux avis, lui en demandèrent la raison. « Il faut, dit Hérennius, vous » attacher les romains par un bienfait insigne & » important, ou les affaiblir entièrement par une » perte irréparable ». Les samnites ne le crurent pas : ils vouurent prendre un milieu & firent passer les romains sous le joug; mais ils s'aperçurent bientôt que ces efforts n'avoient fait qu'irriter le courage de ces guerriers redoutables, & quelque temps après, ils éprouvèrent à leur tour l'ignominie dont ils avoient couvert les troupes ennemies.

HERMITE. Un certain frère Jean, hermite de Lorraine, ayant appris que Jésus-Christ avoit été quarante jours sans prendre nourriture, le bonhomme résolut de l'imiter au pied de la lettre. Pour cet effet, il alla se blottir dans le cœur d'un vieux chêne de la forêt voisine de sa retraite, au pied duquel étoit une fontaine. On assure qu'effectivement il y passa un carême tout entier sans autre aliment que la belle eau claire, qu'il buvoit à long traits, pour empêcher que les entrailles ne se rétrécissent.

Au bout de quarante jours l'anachorette, se croyant confirmé en grâce, quitta sa caverne, retourna au village, va se placer dans le confessionnal de l'église paroissiale, & invite les paroissiens à s'approcher de lui pour recevoir l'absolution de leurs péchés. Le curé du lieu ne sachant ce que cela signifioit, & ne devinant point que le prétendu confesseur étoit devenu foin, envoya son maître d'école pour le tirer du confessionnal.

Le saint hermite refusa d'en sortir ; & pour se débarrasser de l'importun qui le tirait par la robe, il le tua d'un seul coup de couteau.

On saisit d'abord l'assassin ; & comme dans ce pays la les loix pénales sont assez expéditives, le coupable fut condamné à mort & conduit à Nancy, pour y être exécuté. Là, des juges plus éclairés & moins brusques que les premiers, s'aperçurent que le criminel étoit absolument insensé ; de forte qu'ils se virent obligés de commuer son supplice en une prison perpétuelle. C'est-là où je l'ai vu de mes propres yeux, dit M. Duval, qui rapporte ce fait dans ses œuvres, tome II, & où il lui est arrivé la singulière aventure que vous allez lire.

Après avoir croupi dans cette prison pendant dix à douze ans, le démon de l'oisiveté & de l'ennui lui suggéra le desir de vouloir connoître la conformation intérieure de son corps, & surtout ce qu'il avoit dans le ventre. Muni d'un fragment de verre qu'il s'étoit procuré, on ne fait comment, après s'être dépouillé plus qu'à demi & assis par terre, il se fendit le ventre de haut en bas, & en tira les intestins, qu'il étendit sur ses genoux, pour mieux les examiner. Là, tandis qu'il contemplot ce merveilleux labyrinthe, le geolier étant venu lui apporter sa nourriture ordinaire, & voyant cet étrange étalage, se mit à crier au secours de toutes ses forces. « Du nombre de ceux qui accoururent, dit M. Duval, étoit un habile chirurgien, qui » thabilla le trop curieux frère Jean, lui remit » les entrailles où elles étoient auparavant, & » réussit si bien, que le malheureux hermite » encore vécu cinq ans après cette opération.

HEUREUX Deux amis, quoique de caractère fort opposé, s'entretenoient un jour de leurs occupations & de leurs projets. L'un, vif & ambitieux, raconta avec chaleur à son ami tout ce qu'il avoit tenté, tous les voyages qu'il avoit faits, tous les expédients qu'il avoit imaginés pour remplir le vuide immense de ses desirs, & il conclut par ces tristes paroles : « Oh ! mon ami, » qu'il est difficile d'être heureux ! »

L'autre, plus modéré, lui conta, à son tour, comme il s'étoit accoutumé à vivre de peu, à cultiver son jardin, à bien gouverner sa famille, à mettre des bornes à ses desirs, & lui dit, en finissant ces mots, qu'il accompagna d'un regard tendre : « Ah ! mon ami, qu'il est aisé d'être » heureux ! »

HISTOIRE. *L'histoire est le livre des rois ; c'est leur conseiller le plus fidèle ; mais il faut qu'elle soit écrite par des hommes libres & amis de la vérité. Il a toujours existé, & il existe*

encore en Chine, un tribunal historique, chargé par une loi fondamentale, de consigner dans les fastes de l'empire les vertus & les vices du monarque régnant. L'empereur Tai-t-Soung ordonna un jour à ce tribunal de lui moniter *histoire* de son règne, tu fais, lui dit le président, que nous donnons un récit exact des vertus & des vices de nos souverains, & nous ne ferons plus libres de dire la vérité, si tu jettois les yeux sur nos dépôts. — Quoi ! reprit l'empereur, tu veux transmettre à la postérité *l'histoire* de ma vie ? Et tu prétends aussi l'informer de mes défauts, l'instruire de mes fautes ? — Il n'est, répond le président, ni de mon caractère, ni de la dignité de ma place d'altérer la vérité ; je dirai tout. Si tu fais quelqu'injustice, tu me feras de la peine. Si tu te rends coupable seulement d'une légère indiscretion, j'en ferai pénétrer de douleur ; mais je ne t'en ai rien : telle est l'exactitude & la sévérité que m'impose ma qualité d'historien, que même il ne m'est pas permis de passer sous silence la conversation que nous avons eue ensemble. Tai-t-Soung avoit de l'élevation dans l'âme : continue : dit-il au président ; écris & dis, sans contrainte, la vérité. Puissent mes vertus ou mes vices contribuer à l'utilité publique & à l'instruction de mes successeurs ! Ton tribunal est libre ; je le protège & lui permets d'écrire mon *histoire* avec la plus grande impartialité.

L'histoire n'est pas toujours, comme on le pense communément, à la portée des enfans. Voici une anecdote qui le prouve. C'est Jean-Jacques Rousseau qui la rapporte dans son *Traité de l'éducation*. J'étois, dit-il, allé passer quelques jours à la campagne, chez une bonne mère de famille, qui prenoit grand soin de ses enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois présent aux leçons de l'aîné, son gouverneur, qui l'avoit très-bien instruit de *l'histoire ancienne* reprenant celle d'Alexandre, tomba sur le trait connu du médecin de Philippe qu'on a mis en tableau, & qui sûrement en valoit bien la peine. Le gouverneur, homme de mérite, fit sur l'interprétation d'Alexandre plusieurs réflexions qui ne me plurent point ; mais j'évitai de les combattre pour ne pas le décrier dans l'esprit de son élève. A table on ne manqua pas, selon la méthode française, de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à son âge, & l'attente d'un applaudissement sûr, lui firent débiter mille fort fies, tout-à-travers lesquelles parvenoit de temps en temps quelques mots heureux qui faisoient oublier le reste. Enfin, vint *l'histoire* du médecin de Philippe, il la raconta fort nettement, & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mère, & qu'entendoit le fils, on raisonna sur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns à l'exemple du gouverneur, admiraient sa fermeté, son courage,

courage ; ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient présents, ne voyoit en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme, qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : Tais-toi, Jean Jacques, ils ne t'entendront pas. Je la regardai ; je fus frappé, & je me tus. Après le dîner, soupçonnant, sur plusieurs indices, que mon jeune docteur n'avoit rien compris du tout à l'histoire qu'il avoit si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour du parc, & l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admiroit plus que personne, le courage si vanté d'Alexandre : mais savez-vous où il voyoit ce courage ? uniquement dans celui d'avalier, d'un seul trait, un breuvage d'un mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine, il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le dégoût à la bouche. La mort, l'empoisonnement, ne passoient dans son esprit que pour des sensations désagréables, & il ne concevoit pas pour lui d'autre poison que le féné. Cependant il faut avouer que la fermeté du héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur, & qu'à la première médecine qu'il lui faudroit avaler, il avoit bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissements qui passeroient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables, & je m'en retournai, riant en moi-même de la haute sagesse des pères & des maîtres, qui pensent apprendre l'histoire aux enfans. Quelques lecteurs, mécontents d'un *Tais-toi, Jean Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre ? Informés ! si l'on fait vous le dire, comment le comprendrez-vous ? C'est qu'Alexandre croyoit à la vertu ; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre vie ; c'est que la grande ame étoit faite pour y croire. Or que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi ! Non, jamais mortel n'en fit une si sublime : s'il eût quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

La curiosité inquiète des hommes, cherche des détails dans les *histoires*, & ne trouve que trop de plumes disposées à la servir & à la tromper. On représente à un historien du dernier siècle, (*Varillas*) connu par ses mensonges, qu'il avoit altéré la vérité dans la narration d'un fait : cela se peut, dit-il ; mais, qu'importe ? le fait n'est-il pas mieux tel que je l'ai raconté ?

Un autre (l'abbé de Vertot) avoit un siège *Encyclopédiana*,

fameux à décrire ; les mémoires qu'il attendoit ayant taré trop long-temps, il écrivit l'histoire du siège, moitié d'après le peu qu'il en sçavoit, moitié d'après son imagination ; & par malheur les détails qu'il en donne soit, pour le moins, aussi intéressans que s'ils étoient vrais. Les mémoires arrivent enfin : j'en suis taché, dit-il ; mais mon siège est fait.

HISTORIETTE, petite histoire où l'on rapporte quelque événement particulier, quelquefois galant, mais ordinairement plaisant, & qui s'éloigné par conséquent de la gravité de l'histoire.

L'*historiette* diffère du conte, en ce que celui-ci est ordinairement fabriqué à plaisir, au lieu que l'*historiette* est un de ces petits faits qu'un historien sème quelquefois dans le cours d'une histoire, soit pour reposer son lecteur, soit pour faire connaître plus particulièrement les mœurs & le caractère d'une nation ou de différents personnages.

Voici comme M. de Fontenelle, dans le *dialogue des morts*, fait raconter à ICASIE sa propre histoire.

L'empereur, sous lequel je vivois, voulut se marier ; & pour mieux choisir une impératrice, il fit publier que toutes celles qui se croioient d'une beauté & d'un agrément à pouvoir prétendre au trône, se trouvaient à Constantinople : Dieu fait l'assuétude qu'il y eut ! j'y allai, & je ne doutai point qu'avec beaucoup de jeunesse, avec des yeux très-vifs & un air assez agréable & assez fin, je ne pusse disputer l'empire ; le jour que se tint l'assemblée de tant de joies prétendantes, nous parcourions toutes d'une manière inquiète, les visages les uns des autres ; je remarquai, avec plaisir, que mes rivales me regardoient d'assez mauvais œil. L'empereur parut ; il passa d'abord plusieurs rangées de belles sans rien dire : mais quand il vi à moi, mes yeux me servirent bien, & ils l'arrêtèrent ; en vérité, me dit-il, me regardant de l'air que je pouvois souhaiter, les femmes sont bien dangereuses ; elles peuvent faire beaucoup de mal. Je crus qu'il n'étoit question que d'avoir un peu d'esprit, & que je serois impératrice ; & dans le trouble de joie & d'espérance où je me trouvois, je fis un effort. En récompense, seigneur, lui dis-je, les femmes peuvent faire & ont fait quelquefois beaucoup de bien ; cette réponse gâta tout. L'empereur la trouva si spirituelle, qu'il n'osa m'épouser ; il se tra les yeux sur la belle Théodore, qu'il ne crut pas avoir tant d'esprit.

On s'amusoit à la cour de Louis XIV à faire des loteries ; la duchesse de Bourgogne en fit une : elle étoit elle-même au bureau où l'on portoit l'argent, & chacun y mettoit pour faire sa cour.

Z z z

Un jour que M. le duc de Bourgogne passoit par-là, il entendit une grande dispute, entre celui qui recevoit l'argent & un officier qui demandoit un billet. Le prince voulut savoir de quoi il s'agissoit, & on lui dit que cet homme vouloit qu'on écrivit, pour sa devise, sur son billet : *Aux cinq sans diables*. Le receveur refusoit de mettre une pareille devise, & M. le duc de Bourgogne en étoit même scandalisé ; mais celui qui la demandoit en expliqua le sens au prince, & lui dit qu'ils étoient cinq associés au billet, tous cinq garçons, & par conséquent *cinq sans diables*, puisqu'ils étoient sans femmes. Cette imagination fit rire la cour : mais il arriva une autre aventure, à-peu-près de la même espèce, qui l'intrigua un peu. Un homme voulut faire mettre sur son billet : *Si je gagne, le roi aura du revers*. On dit cela au roi, qui commanda qu'on arrêtât cet homme ; & après l'avoir fait amener devant lui, sa majesté lui demanda quel étoit le revers dont il le menaçoit. C'est, sire, répondit cet homme, que si je gagne, j'ai destiné cet argent à acheter une charge auprès de votre majesté ; & comme je m'appelle Durevers, si je gagne votre majesté aura Durevers à son service. Cette équivoque ne fut point du goût du roi ; on remercia M. Durevers, & on le pria de se retirer & d'aller porter ailleurs sa pistole & ses mauvaises plaisanteries.

Un officier, logé en chambre garnie, sur le point de rejoindre son régiment, étant seul un matin dans son lit, en proie à mille réflexions, fâché de pouvoir dormir, se mit à forger qu'il avoit eu tort de laisser sa clef à la porte de la chambre, attendant qu'il seroit facile d'entrer pour le voler. Tandis que de pareilles idées lui tournoient dans la tête, un menuisier montoit lentement, chargé d'un cercueil pour un homme qui venoit de mourir dans la chambre prochaine. Le menuisier, croyant entrer chez le mort, ouvrit la porte de l'officier, & dit en entrant : « Voilà une bonne redingotte pour l'hiver ». — Le militaire, que ses craintes rendent attentif au moindre bruit, ne doute point qu'on ne vienne le voler, & qu'un air dessein de commencer par prendre sa redingotte, qu'il avoit laissé sur une chaise ; il saute promptement hors du lit, & se met à courir, tout en chemise, après le prétendu voleur. Le menuisier, voyant paroître quelque chose de blanc, Luit : tomber son cercueil par l'escalier, & se faire à toutes jambes, ne doutant point qu'il n'ait le mort à ses trouffes.

Une veuve vouloit se marier avec son valet Jean, & demandant conseil au curé du lieu. — Je suis encore d'âge à pouvoir me marier, lui dit-elle. — Mariez-vous, répondit l'ecclésiastique. — Mais on dira peut-être que mon futur est de beaucoup trop jeune pour moi. — Ne vous

mariez pas. — Il m'aideroit à faire aller notre ferme. — Mariez-vous. — Mais j'ai peur qu'il ne vienne à me mépriser. — Ne vous mariez pas. — Mais d'un autre côté on mépriserait aussi & on tromperait de toutes parts une pauvre veuve qui est sans appui. — Mariez-vous donc. — Je crains seulement qu'il ne s'amuse avec nos servantes. — Ne vous mariez donc pas. La consultante, plus incertaine après ces réponses, qu'elle ne l'étoit avant, s'en plaignit au curé, qui, pour ne rien hasarder dans un cas si délicat, la renvoya à ce que lui conseilleroient les cloches de la paroisse qui alloient sonner. Elle crut entendre qu'elles disoient : prends ton valet Jean. Elle le prit, & elle eut lieu de s'en repentir ; elle se plaignit vivement au curé de ce qu'il l'avoit adreftée à l'oracle impoultur des cloches. Oh ! vous les avez mal entendues, lui dit le bon prêtre ; écoutez les encore une fois. Eh bien ! que chantent-elles de bon ? elles ont grande raison, répondit-elle ; que n'ajoute-t-on l'oracle aussi bien la première fois ! Elles disent : ne prends jamais Jean.

Cette *hifloriette* est celle de bien des gens ; quand ils demandent conseil, ils n'écourent que ce qui flatte leur penchant ou leur avetion.

Un aubergiste des environs de Phalsbourg tomba en léthargie. On le crut mort ; & , au bout de quelque temps, on l'ensevelit. Sa femme, tout en pleurant le pauvre défunt, s'appuyait qu'on avoit employé à cet effet un drap tout neuf & très fin ; & , comme elle étoit fort avare : « Hé ! las ! dit-elle, ce drap est trop beau pour un mort, il me servira beaucoup mieux à moi, » qui suis vivante ». Elle avoit, dans sa maison, un habit d'ar'equ qu'une troupe de bateleurs lui avoient laissé pour paiement à leur passage. Elle s'enferme dans la chambre du mort, découvre le cercueil, prend son drap, habille le cadavre en farceur, & , à cela près, rétablit les choses dans leur premier état. L'heure du convoi étant arrivée, quatre hommes emportent la bière sur leurs épaules, selon l'usage du pays. Le prétendu mort se réveille de sa léthargie, s'agite, se débat. Les porteurs s'effrayent : ils laissent tomber le cercueil qui se brise, & l'on en voit sortir un arlequin.

La première représentation de *Tom-Jones*, du petit Pontreux, fut on ne peut pas plus tumultueuse, malgré l'excellence de la musique de Philidor. Au milieu du bruit, deux hommes répétoient sans cesse : « Couperai-je, couperai-je ? » Leurs voisins crurent qu'il s'agissoit de couper la bourse de quel'un, & s'adressèrent à la femme ; on ne tarda pas à mener nos deux messieurs au corps de garde, d'où ils alloient être conduits en prison comme fous. Tout à coup l'un d'eux s'écria : « Nous sommes tailleurs de

« notre métier ; c'est moi qui ai l'honneur d'hallier M. Poinfinet, auteur de la pièce nouvelle. Je dois lui fournir un habit pour se présenter devant le public, qui ne manquera pas de le demander à la seconde représentation ; comme je ne suis pas assez instruit pour connaître le mérite d'une comédie mêlée d'aristocratie, j'ai amené avec moi mon premier garçon qui a de l'esprit comme quatre ; car c'est lui qui compose tous mes mémoires : M. l'officier, je lui ai mandé de tems en tems, s'il ne contestoit d'aller couper l'habit en question, qui devoit m'être payé sur le produit des représentations de cette pièce ». A ces propos on rit aux éclats, & les deux tailleurs furent renvoyés absous.

Un procureur s'en fut à confesser avec sa femme la nuit de Noël. Le confesseur comme ça par la femme : mais s'étant far gué, il s'endormit. La procureuse, après avoir dit tout ce qu'elle avoit à dire, gaida le file ce, & s'imagina que le bruit des orgues l'avoit empêché d'entendre l'absolution qui lui avoit été donnée ; elle se lève, & s'en va dire sa pénitence ordinaire, qui étoit les sept péchés. Le procureur se met à la place de la femme, & entend le confesseur qui ronfloit. « Menn, vous diant, lui dit-il. Non, madame, répondit le religieux en se réveillant en sursaut, je ne dors pas ; le dernier échec d'un vous vous êtes accusée, c'est d'abord couché trois fois avec le clerc qui paie penitence chez vous ».

Alphonse, roi d'Arragon, étoit venu voir les bijoux d'un joaillier, avec plusieurs de ses courtisans ; il fut à peine sorti de la boutique, que le marchand courut après lui pour se plaindre du vol qu'on lui avoit fait d'un diamant de grand prix. Le roi retourna chez le marchand, & fit apporter un grand vase plein de son. Il ordonna que chacun des courtisans y mit la main fermée, & l'entr'ouvrit toute ouverte : il commença le premier. Après que tout le monde y eut passé, il ordonna au joaillier de vider le vase sur la table ; par ce moyen le diamant fut trouvé, & il n'y eut personne de déshonoré.

Dans la ville de Prato, dit Boccace, on fit un édit aussi blâmable que cruel, qui, sans aucune exception, condamnoit au feu toutes les femmes surprises en adultère. Une femme, des principales de la ville, nommée madame Philippe, belle & d'un cœur tort tendre, fut surprise par son mari, avec un gentilhomme quelle aimoit passionnément : le mari, jaloux & vindicatif comme un Italien, fut fort enclin de les tuer sur le champ ; & il l'auroit fait, sans doute, s'il n'eût fait réflexion que le jeune homme n'étoit pas d'humeur à le souffrir, sans lui faire au moins parer le péril : ainsi, modérant son premier mouvement, il se contenta de se servir de la loi pour assurer sa vengeance

sans s'exposer, il alla accuser sa femme, & la fit appeler en justice ; la dame, qui avoit beaucoup de courage, révoqua d'abord sa plainte, & de mourir plutôt en avouant la vérité, que de traîner une vie malheureuse dans un exil ; ne pouvant d'ailleurs se résoudre à disputer la grande passion qu'elle avoit pour son amant, elle se rendit devant le Podesta, accompagnée de plusieurs de ses parents & de ses amis, qui lui conseilloyent de ne le faire ; mais elle sans s'émouvoir, se présenta avec un visage assuré, & répondit, d'une voix ferme, aux demandes que lui fit le Podesta : « Il est vrai, lui dit-elle, que mon mari m'a trouvé avec un jeune gentilhomme que j'aime ; je fais la rigueur de l'édit contre les femmes ; mais vous ne pouvez le ordonner que les lois, & vous sçavez, doivent être communs ; & faites avec le consentement des personnes à qui elles touchent ; cependant, & ce dont il s'agit n'a aucune de ces conditions ; elle condamne à un supplice cruel les femmes qui manquent de fidélité à leurs maris, & elle ne condamne à aucune peine les maris qui en manquent à leurs femmes. Le mariage n'est traité dont les conditions doivent être réciproques ; vos femmes sont vos ennemies, & vous les traitez en esclaves, en leur imposant des lois sans leur consentement, & même sans les avoir appelées pour défendre leurs droits ; si elles avoient été écoutées avant que de faire cette loi barbare, elles auroient représenté la tyrannie qu'il y a de vouloir les contraindre seules à s'abstenir des mêmes plaisirs que les hommes prennent sans scrupule ; sans que les occasions qu'ils en rencontrent, quoiqu'ils en aient d'ordinaire moins de besoin. Quel sort a-t-il fait dans le fond à mon mari que voilà ? Je demande qu'il lui soit interrogé pour dire si je lui ai jamais refusé de satisfaire à ses desirs, & s'il a réciproquement satisfait à tous les miens ; Et nonobstant des traitements si opposés, il a l'injustice de vouloir se redire que je dispose de son superflu ».

Ce discours fit rire toute l'assemblée, qui s'écria que madame Philippe avoit raison, & qu'il falloit la renvoyer libre ; & la force de ses raisons, jointes à sa beauté & à son courage, mirent le Podesta dans ses intérêts ; de sorte qu'après avoir si bien plaidé sa cause & celle de son sexe, elle fut non-seulement exemptée de la rigueur de la loi, mais elle la fit encore réformer pour l'avenir. Et c'est de-là, sans doute, que vient l'impunité, qui est présentement si bien établie pour les criminelles de cette espèce.

HOLLIS (Thomas) étoit né avec une fortune bornée, mais avec un goût singulier pour l'économie & la magnificence, & une passion extrême pour la liberté. Il aimoit à donner sans

être connu, & par-tout cet homme cherchoit à être libre; il ne négligeoit rien pour seconder ses efforts. C'est ainsi qu'il envoya beaucoup de livres rares & singuliers aux bibliothèques publiques de Hollande, pour se faire connoître aux hollandois leurs véritables droits, & les exciter à la liberté. Il dépensa beaucoup pour les intérêts de la cause des anglo-américains.

Il avoit sept portraits de Milton, & plusieurs de ses meubles, qu'il gardoit comme des reliques, & qui lui avoient coûté fort cher. Ce n'étoit pas comme poète qu'il estimoit Milton, mais c'étoit pour avoir écrit contre Charles I, qu'il le regardoit comme un divin. On trouve dans les mémoires de sa vie, les portraits de plusieurs hommes obscurs, mais zélés défenseurs de la liberté: au-dessous on voit toujours le bonnet de la liberté, & le plus souvent ce bonnet est entre deux poignards.

Il paya l'abbé Venuti, célèbre antiquaire italien, pour composer une dissertation de *Pileo libertatis*, sur le bonnet de la liberté. Il voulut que ce livre fût dédié à la nation angloise; il en avoit composé l'inscription en style lapidaire; mais je ne sais pourquoi ce desir ne fut pas accompli. *Thomas Hollis* est mort en 1784; il voulut être enterré dans un champ, & que rien n'indiquât le lieu de sa sépulture.

On a publié à Londres des mémoires de *Thomas Hollis*, en 4 vol. in-4°, avec de superbes figures gravées par Cyprien. Comme *Hollis* avoit beaucoup voyagé, & qu'il avoit une correspondance très-étendue, on trouve dans ces mémoires une foule de détails curieux, mais sans aucun ordre.

HOMERE, poète grec, le chanteur de l'Iliade & de l'Odyssée.

Le génie créateur d'*Homère* le place d'un aveu universel à la tête de tous les poètes. C'est aux brillans transports de ce puissant génie, dit son traducteur anglais, qu'un homme qui a une étincelle de feu poétique, est redevable de ce trouble, de ce ravissement qu'il éprouve à la lecture de l'Iliade. Tout respire, tout sent, tout agit dans ce poème.

C'est le seul poète, suivant Aristote, qui ait été des paroles vivantes.

C'étoit le sentiment des anciens, que tous leurs auteurs tragiques n'étoient que les copistes & les imitateurs d'*Homère*. Quelqu'un disoit des tragédies d'Euripide: *Ce sont les restes des festins d'Homère qu'un convive emporte chez lui.*

Les poèmes d'*Homère* parurent d'abord en pièce détachée, & demeurèrent long-temps en cet état, suivant Elien, sous divers titres, comme la bataille proche des *voissaux*, la mort de Dolon, la

vaillance d'*Agamemnon*, la *Patroclée*, la grotte de *Calypso*, le massacre des *Amans*, &c. On les appelloit les *rapsoïdes*, & ceux qui les chantoient, des *rapsoïdistes*. La Grèce marqua d'autant plus d'ardeur & d'empressement à transcrire ces poèmes & à les chanter, qu'elle y voyoit éteindre la gloire de ses héros.

Pisistrate, tyran d'Athènes, celui-là même dont Cicéron admiroit l'éloquence & le savoir, fut le premier qui rassembla les poèmes d'*Homère*, & qui les mit dans l'état où nous les avons. Il divisa l'Iliade & l'Odyssée conformément au dessein de l'auteur, & partagea ces différens poèmes en vingt-quatre livres, qui, dans la suite furent désignés par les caractères de l'alphabet.

Du temps d'Alexandre, l'ignorance ou la mauvaise foi des copistes avoit surchargé l'Iliade d'*Homère* d'un grand nombre de fautes. Ce monarque en fit faire une édition exacte par Antiarque & Callimène. Il y travailla lui-même avec d'autant plus d'empressement, qu'il regardoit cet ouvrage comme une encyclopédie à la bravoure & comme une école de toutes les vertus militaires. Peut-être aussi, & c'est la pensée d'un auteur moderne, l'ambition de passer pour fils de Jupiter le déterminoit à rendre aussi commun qu'il lui seroit possible, un livre où régnait un commerce familier entre les dieux & les mortels. La correction achevée, il voulut avoir toujours son *Homère* avec lui. Il l'emporta dans une riche cassette qui s'étoit trouvée parmi les dépouilles du roi Darius, origine du nom de l'édition de la *Cassette*, que l'on a donné à cette édition d'Alexandre.

L'Egypte rendit le même hommage aux écrits d'*Homère*. Les Ptolomées, protecteurs déclarés des sciences & des arts, chargèrent plusieurs savans de revoir avec la plus grande exactitude l'Iliade & l'Odyssée. Aristarque se distingua le plus dans ce travail. Sa critique fut si judicieuse & si sage, que malgré ses censureurs, toute l'antiquité s'en est rapportée à lui, & l'a consacré au point de consacrer son nom pour désigner tout critique impartial & savant, comme celui de Zèle, qui s'avisait d'écrire en ce temps-là contre *Homère*, sert à marquer tout censeur envieux & faux.

Le chanteur de l'Iliade & de l'Odyssée a toujours été regardé comme père & même comme le dieu de la poésie. Il s'est néanmoins trouvé dans ces derniers temps plusieurs insidieux qui ont osé se moquer de la divinité. Ils lui ont reproché des comparaisons trop longues, un trop fréquent usage des mêmes épiques, & la bassesse de quelques-unes de ses descriptions. Sans avoir égard au siècle où il vivoit, ils ont été choqués de ce que la princesse Nausica voyoit elle-même ses robes. Ils ont ri de voir Patrocle, au neuvième livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une

marmite, allumet & soufflet le feu, & préparer le dîner avec Achille.

Le premier en France qui osa s'élever contre *Homère*, fut l'abbé Boissot, si célèbre par sa faveur auprès du cardinal de Richelieu. Il comparait le divin *Homère* à ces chanteurs de carrefours qui ne débitent leurs vers qu'à la canaille. Desmarets de Saint-Sorlin, enf. de Charles Pecaut, l'auteur du *Parallèle des anciens & des modernes*, parurent s'en targuer. Le redoutable Despréaux demeura dans le silence. Cette indifférence d'un homme dont le bile étoit si facile à émouvoir à la moindre atteinte contre le bon goût & la raison, donna singulièrement le prince de Conti, qui dit un jour qu'il iroit à l'académie française écrire sur la place de Despréaux : *Tu dors, Brutus*. Le Lyrique se réveilla enfin. Mais, sans vouloir s'arrêter à défendre *Homère* contre les critiques superficielles de l'auteur du *Parallèle*, il s'attacha uniquement à relever les bévues de ce rhapsode antagoniste, & la dispute fut terminée par rire aux dépens de Pecaut.

Houdart de la Mothe a depuis renouvelé la querelle. Il traduisit *Homère* en vers français, & en fit une critique raisonnée. La marquisse Lambert, l'abbé Terrasson & l'abbé de Pons se rangèrent de son côté contre les défenseurs du poète grec, à la tête desquels étoit la savante madame Dacier. Les dissertations de la Mothe sont bien écrites, & contiennent des observations utiles. Mais on lui reprocha malignement qu'il avoit pris un moyen plus sûr de déprimer le poète grec, qui étoit de le travestir en vers français. En effet, la Mothe n'a fait d'un corps plein d'embonpoint & de vie, qu'un squelette aride & déagréable. Toutes les fleurs du poète grec se fanent entre ses mains. L'expression même du sentiment qu'il a heureusement manié dans son *Inès*, s'est refusée à lui dans son *Iliade*. D'autres écrivains ne parurent dans cette dispute que pour rire aux dépens des deux partis. On en fit même des farces. Les acteurs de la foire représentèrent *Arlequin défenseur d'Homère*. Dans cette pièce arlequin tiroit respectueusement l'*Iliade* d'une chaise, prenoit successivement par le menton les acteurs & les actrices, & la leur donnoit à baiser en réparation de tous les outrages faits à *Homère*. Il y eut aussi une eslampe dans laquelle on représentoit un âne qui brouilloit l'*Iliade*, avec ce vers au bas contre la traduction de la Mothe qui avoit réduit l'*Iliade* en douze chants :

Douze livres mangés, & douze estropiés.

Ces plaisanteries ne cessèrent que par l'entremise du sage Voltaire, qui défilait les yeux des parties intéressées, & leur fit voir enfin le ridicule dont elles se couvroient. La paix se fit dans un repas que Voltaire leur donna, & dont étoit

madame de Staël. « J'y représentois, dit-elle, la neutralité. On but à la santé d'*Homère*, & tout se passa bien ». (*Mém. de madame Staël*).

Il pourra encore s'élever des disputes au sujet d'*Homère*, qui a bien des côtés qui prêtent à la critique ; mais les beautés qui brillent dans ses poèmes, sont si frappantes, que toutes ces critiques, ainsi que celles qui ont déjà été faites, passeront, & lui seul restera.

HOMMES.

Les hommes sont comme les statues, il faut les voir en place.

La nature est aussi variée dans les hommes que dans ses autres productions ; & il y a autant de caractères différents qu'il y a de têtes. C'est de ce mélange varié à l'infini, que la société tire l'avantage précieux d'avoir tout ; ainsi il faut prendre le bon des uns & des autres ; mais pour avoir le meilleur, il faut un discernement juste.

Un jour un ambassadeur d'Espagne causant avec Henri IV, lui avoua qu'il étoit bien vu & connoître ses ministres pour s'adresser à chacun d'eux, suivant son caractère. Je m'en vais, lui dit le roi, vous les faire connoître tout à l'heure. Ils étoient dans l'anti-chambre, en attendant l'heure du conseil. Il fit entrer le chancelier de Sillery, & lui dit : M. le chancelier, je suis fort en peine de voir sur ma tête un plancher qui ne vaut rien, & qui menace ruine. Sire, dit le chancelier, il faut consulter les architectes, bien examiner toutes choses, & y faire travailler, s'il en est besoin ; mais il ne faut pas aller si vite.

Le roi fit ensuite entrer M. de Villeroi, & lui tint le même discours : il répondit, sans regarder seulement le plancher, vous avez grande raison, sire, cela fait peu. Après qu'il furent sortis, entra le président Jeannin, qui, à la même question, répondit : Je ne sais pas, sire, ce que vous voulez dire ; voilà un plancher qui est fort bon ; mais, repart le roi, ne vois-je pas là haut des crevasses, ou j'ai la berlue ? Allez, allez, sire, dormez-en repos ; le plancher durera plus que vous. Quand les trois ministres furent sortis, le roi dit à l'ambassadeur : Vous les connoissez à présent. Le chancelier ne sait jamais ce qu'il veut faire ; Villeroi dit toujours que j'ai raison ; Jeannin dit tout ce qu'il pense, & pense toujours bien ; il ne me flatte pas, comme vous voyez.

Un archevêque de Reims disoit qu'un homme ne pouvoit être honnête homme à moins de dix mille livres de rente. Comme on parloit d'une personne, il demanda si c'étoit un honnête homme. Non, monseigneur, répondit-on, il s'en faut de quatre mille livres de rente qu'il ne le soit.

On a calculé que de huit cents quatorze personnes vivantes à l'âge de vingt ans, il n'en reste à l'âge de soixante & douze, que deux cents soixante & onze, qui sont à-peu-près le tiers de huit cents quatorze ; donc il est mort les deux tiers depuis vingt jusqu'à soixante & douze ; c'est à dire, en cinquante deux ans ; donc au bout de cinquante deux ans, il y a deux fois plus à parier pour la mort que pour la vie d'un homme qui se seroit abstené de son pays à l'âge de vingt ans.

Le major Grant, anglois, dans ses observations sur les listes mortuaires qui se publient à Londres, dit que, de cent enfans qui naissent, il n'y en a que soixante-quatre qui atteignent l'âge de six ans.

Que de cent, il n'en reste que quarante en vie au bout de seize ans.

Que de cent, il n'y en a que vingt-cinq qui passent l'âge de vingt-six ans ; que seize qui vivent trente six ans accomplis.

Et dix seulement, dans cent, qui vivent jusqu'à leur quarante-sixième année.

Et que, dans le même nombre, il n'y en a que six qui aillent à cinquante six ans accomplis ; que trois, dans cent, qui atteignent la fin de soixante & six ; & que, dans cent, il n'y en a qu'un qui soit en vie au bout de soixante & seize ans ; & que les habitans de la ville de Londres sont changés deux fois dans le cours d'environ soixante quatre ans.

On diroit que toute la nature se moque de l'homme ; le monde le trompe, la vie lui échappe, la fortune s'en rit, le tems s'envole, la mort le prend, la terre le consume, l'oubli l'anéantit ; & celui qui étoit hier un homme, aujourd'hui n'est plus rien.

HOMME MARIN. En 1671, il parut dans la mer, aux environs du Diamant, rocher voisin de la côte de la Martinique, un *homme marin*. On assure qu'il fut vu par deux François accompagnés de quatre nègres, qui en firent le récit à un jésuite, missionnaire sur les côtes du voisinage, & au sieur de la Paire, capitaine de ce grand quartier de la Martinique. Ces témoins firent leurs dépositions pardevant un notaire, en présence des officiers & des personnes les plus considérables du lieu, & s'accordèrent tous à le peindre ainsi le montre en question : il avoit la figure d'homme depuis la tête jusqu'à la ceinture ; la taille petite, telle que sont ordinairement les enfans de quinze ans ; la tête proportionnée au corps ; les yeux un peu gros, mais sans difformité ; le nez large & camus ; le visage large & plein ; ses cheveux gris, mêlés de blancs & de noirs, étoient plats, arrangés comme s'ils eussent été peignés, & lui flottant sur le haut des épaules ;

une barbe grise, également large par-tout, lui pendait sur l'estomac, qui étoit couvert de poils gris comme aux vieillards ; le visage, le cou & le reste du corps, étoient modérément bruns ; il paroît avoit la peau assez délicate. On n'avoit rien remarqué de particulier au cou, aux bras, aux mains, aux doigts, & aux autres parties du corps qui sortoient de l'eau. La poitrine étoit depuis la ceinture, que l'on voyoit nire deux eaux, étoit proportionnée au haut du corps semblable à un poissin, & se terminoit par une queue large & fourchue. Ce mortif le montra sur l'eau plusieurs fois, & se tint long-temps. Un des François l'appela, en sifflant, & comme on appelle les chiens, & un des nègres lui jetta une grosse ligne pour le prendre ; mais elle ne l'atteignit pas. L'*homme marin* parut, pour la première fois, une heure avant le coucher du soleil, & hnt pas du rocher, se montra plus près la seconde fois, & vint & finit tout proche du rivage. Puis & retirant le long d'un herbage qui est au pied de ce rocher, il tourna plusieurs fois, & s'arrêta long-temps sur l'eau. Enfin, il disparut au commencement de la nuit. Les révérends ont assuré qu'ils l'avoient vu souffler du nez, & qu'ils lui avoient vu piffer la main sur le visage, comme pour se sécher ; mais qu'il n'avoit fait aucun bruit de la bouche qui eût faire croire qu'il avoit de la voix. Les curieux remarquent, que ce n'est pas le premier *homme marin* qui ait paru. Il y a quelques années qu'on en vit un sur les côtes de Bretagne, près de Belle-Ile, fort semblable à celui de la Martinique.

HONNEUR. C'est le désir d'être estimé des hommes ; on l'a défini le pré-jugé de chaque personne & de chaque condition. Chacun fait consister l'honneur dans ce qu'il croit que les autres recherchent le plus en lui : les militaires le plaçant dans le courage ; les juges, dans l'intégrité ; les femmes, dans la chasteté.

Un maître d'hôtel fera consister son *honneur* à bien ordonner un service. Vatel, maître d'hôtel de M. le prince, étoit peut-être l'homme de son temps qui avoit le plus d'*honneur* à sa manière ; mais l'amour-propre avoit si fort échauffé cette tête mal-saine, que le bon sens s'en étoit évaporé. Il se tua, parce qu'il ne pouvoit fuir le prétendu affront de laisser manquer, dans une fête, une vingt-cinquième table, d'un plat de macédoine. C'est madame de Sévigné qui rapporte ce fait dans ses lettres. M. le Prince donnoit à Chantilly une fête à Louis XIV. Le roi arriva un jeudi au soir. La promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles ; tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôle manqua, à cause de plusieurs diners auxquels on ne s'étoit pas attendu. Cela faisoit Vatel ; il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur ; voici un

affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne : il y a douze nuits que je n'ai dormi, aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué , non pas à la table du roi , mais aux vingt-cinquièmes , lui revenoit toujours à la tête. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusques dans sa chambre , & lui dit : Vatel , tout va bien ; rien n'étoit si beau que le souper du roi. Il répondit : Monseigneur , votre bonté m'achève ; je fais que le rôti a manqué à deux tables. Pour du tout , dit M. le Prince ; ne vous fâchez pas ; tout va bien. La nuit vint ; le feu d'artifice ne réussit pas ; il fut couvert d'un nuage : il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin , Vatel s'en va par tout ; il trouve tout endormi : il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée. Il lui demanda : est-ce là tout ? Il lui dit : oui , monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps ; les autres pourvoyeurs ne viennent point : sa tête s'échauffe ; il crut qu'il n'auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville ; il lui dit : Monsieur , je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre , met son épée contre la porte , & se la pousse au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'un troisième coup , car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels. Il est tombé mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre ; on hurte ; on enfonce la porte ; on le trouve noyé dans son sang.

HONTE. C'est une pensée fort naturelle de Guarini , lorsqu'il dit qu'on ne peut le défaire de la honte que la nature a gravée en nous ; que si on veut la chasser du cœur , elle se sauve sur le visage.

HOPITAL , (Michel de l') chancelier de France , né l'an 1505 , mort en 1573.

On a remarqué que le portrait du chancelier de l'Hôpital ressembloit si bien aux médailles que nous avons d'Aristote. Peu d'hommes ont donné plus d'exemples de désintéressement , de magnanimité & de confiance. Il avoit pris pour devise un atlas soutenant le globe terrestre sur ses épaules avec cette légende : *impavidum ferient ruina*. C'étoit un philosophe doux , ami de l'humanité dans un temps d'enthousiasme & de fureur. Sa conduite fit juger à ses ennemis qu'il pensoit comme les calvinistes , & qu'il n'étoit catholique qu'à l'extérieur ; c'est ce qui donna lieu à la raillerie qui couroit de son temps : *Dieu nous garde de la messe du chancelier* , parce qu'on étoit persuadé qu'il n'y croyoit pas trop.

L'Hôpital fut élevé à la dignité de chancelier

sous le règne de François II. Il s'opposa fortement à l'établissement du tribunal de l'inquisition que les Guises vouloient introduire en France , afin d'avoir un instrument de plus pour étendre leur autorité. Le chancelier représenta en plein conseil que le pouvoir des souverains ne s'étend point jusques sur les consciences , & qu'un citoyen qui obéissait aux loix , qui remplissoit tous ses devoirs envers ses supérieurs & ses rois , ne devoit plus rien au gouvernement , & n'avoit à rendre compte qu'à Dieu des mouvemens secrets & des pensées qui s'élevoient dans son ame.

La première fois qu'il alla au parlement de Paris porter quelques édicts du roi pour être enregistrés , il fit un discours dans lequel il exhorta les juges à abréger & même à empêcher les procès , en accommodant sur le champ toutes les affaires qui pourroient être accommodées ; & il donna des louanges au président Christophe de Harlay , de ce qu'étant conseiller au parlement , il avoit accommodé à l'amiable , pré que toutes les affaires dont il avoit été rapporteur. S'élevant ensuite contre les mœurs du siècle : « Tous les ordres , poursuivit-il , sont corrompus. Le peuple est mal instruit ; on ne lui parle que de dîmes & d'offrandes , rien de bonnes mœurs ; » chacun veut voir sa religion approuvée , celle des autres persécutée ; voilà en quoi consiste aujourd'hui la piété. Il y a d'énormes abus par-tout , principalement dans les tribunaux de justice , moins dans le parlement de Paris , que dans les autres. Cependant les magistrats ici ne sont pas à l'abri de tous reproches : ils sont des hommes ».

Le chancelier l'Hôpital se proposant toujours pour principe de ses actions le bien du royaume & les intérêts du roi son maître , s'avoit réprimé avec autant de force ceux qui attentoient à l'autorité royale , que résister avec fermeté aux propositions injustes que l'on suggéroit au prince ; & lorsqu'on le forçoit à sceller quelque édit contraire au bien public , il faisoit savoir que c'étoit contre son gré , par ces mots qu'il écrivoit sur le tephi , *me non consentiens*.

La seule présence du chancelier au conseil de guerre , si l'on peut appeler de ce nom une assemblée de conjurés , y suspendoit toutes les délibérations sanglantes contre les protestans. Le comte de Montmorency osa un jour reprocher avec faste & dureté au chancelier de l'Hôpital , que ce n'étoit pas à gens de robe longue de se mêler du fait des armes. *Monsieur , monsieur* , reprit l'illustre chancelier , nous autres magistrats , nous avons autre chose à faire de mieux que de conduire les armées ; mais nous savons quand & comment il faut s'en servir pour le bien de l'état.

Le légat du pape , Hippolyte d'Est , cardinal de

Fertare, homme violent & emporté, avoit aussi osé taxer le chancelier d'ignorer ce que sa charge exigeoit. « Au moins, lui répondit vivement l'Hôpital, j'ai tâché de l'apprendre; mais vous qui possédez divers évêchés, vous n'avez jamais songé à vous instruire des devoirs de l'épiscopat. »

L'Hôpital se voyant les mains liées pour empêcher les maux qu'il craignoit, le retira de lui-même, en 1568, dans sa maison de campagne de Vignai, près d'Estampes. Quelques jours après, on lui fit demander les sceaux; il les rendit sans regret, disant que les affaires du monde étoient trop corrompues pour qu'il pût encore s'en mêler.

L'illustre chancelier eut la douleur d'être témoin du massacre de la saint Barthélemi en 1572, & il pensa sur cette cruelle journée comme nous pensons actuellement : *Excidat illa dies !*

Ses amis craignoient qu'il ne fût enveloppé dans cette horrible exécution, & l'avertirent de prendre garde à lui. Rien, rien, répondit-il; ce sera ce qui plaira à Dieu, quand mon heure sera venue. Le lendemain, on vint lui dire qu'on voyoit une troupe de cavaliers armés qui s'avançoient vers sa maison, & on lui demanda s'il ne vouloit pas qu'on leur fermât les portes & qu'on tirât sur eux, en cas qu'ils voulussent les forcer; Non, non, répartit-il; mais si la petite n'est battante pour les faire entrer, que l'on ouvre la grande. C'étoit en effet des furieux qui, sans ordre de la cour, venoient pour le tuer; mais avant que d'exécuter leur dessein, ils furent atteints par d'autres cavaliers envoyés par le roi même, qui apprirent que ceux qui avoient eu la direction du massacre, n'avoient point compris l'Hôpital dans le nombre des proscrits, & qu'ils lui pardonnoient les oppositions qu'il avoit toujours formées à l'exécution de leurs projets. « J'ignore, » vois, répondit-il froidement & sans changer de visage, que j'eusse jamais mérité la mort ni le pardon. »

HORACE, poète latin, né l'an 63 avant Jésus-Christ, mort sept ans avant la même époque.

Horace, quoique fils d'un affranchi sans biens & sans crédit, reçut néanmoins par les soins paternels toute l'éducation que l'on donnoit alors aux enfans des plus illustres maisons. La reconnaissance qu'il en conserva toute sa vie à l'auteur de ses jours fit également l'éloge du père & du fils. « Jamais, dit-il, je ne me repentirai d'avoir eu un tel père; & je ne dirai point, comme ceux qui s'exculent de n'être point issus de parens illustres, qu'il n'y a point de leur faute. Je parlerai & je penserai toujours bien différemment. Si la nature vouloit qu'à un certain âge

on recommençât une nouvelle carrière, & que chacun se choisît à son gré des parens, content des miens, je n'en trois point prendre au milieu des faiseux, ni fur les chaires curées. » (*Sat. VI, Liv. I.*)

Horace, à l'âge de vingt-deux ans, étoit venu étudier la philosophie à Athènes. Ce fut dans cette ville qu'il fit la connaissance de Brutus, l'un des assassins de César. Ce général l'amena en Macédoine, & Horace se trouva à la bataille de Philippes en qualité de tribun du peuple. Ce poète, qui ne dissimule rien de ce qui lui est arrivé, avoue qu'il prit la fuite & qu'il abandonna son bouclier. De retour à Rome, il ne fut pas long-temps sans être connu de Mécène; ce fut Virgile, le bon Virgile, *optimus Virgilius*, qui le premier parla à son patron de ce mérite naissant. Varus vint ensuite à l'appui, & le seconda. « La première fois que je parus devant vous, dit Horace à Mécène dans une de ses épiques, je vous répondis d'une voix entrecoupée, car le respect m'empêchoit d'en dire davantage. Je ne cherchai point à me pater auprès de vous d'une origine illustre; je vous exposai simplement qui j'étois. Vous me répondîtes en peu de mots, à votre ordinaire. Je me retirai, & au bout de neuf mois vous me rappelâtes pour me dire que vous aviez bien voulu me mettre au nombre de vos amis. » (*Sat. I, Liv. I.*)

L'amour-propre d'un homme en place souffriroit peut-être aujourd'hui impatiemment qu'un simple homme de lettres s'avouât publiquement son ami. Mais l'empereur Auguste, qui valoit bien nos plus grands seigneurs, ufoit lui-même envers Horace de la plus douce familiarité. Il conversoit avec lui, le faisoit manger à sa table, & cherchoit à se l'attacher. Il lui offrit la place de secrétaire du cabinet, & écrivit pour cet effet à Mécène : « Jusqu'ici je n'ai eu besoin de personne pour écrire mes lettres à mes amis; mais aujourd'hui que je me vois accablé d'affaires & infirme, je souhaite que vous m'ameniez notre Horace. Il passera de votre table à la mienne, & il m'aidera à composer mes lettres. » Il y a dans le texte : *Veniet ignis ab ista parafita mensa ad hunc regiam*, il passera de votre table où il n'est que parasite, à cette table royale. La plaisanterie d'Auguste roule sur ce qu'Horace n'étoit point de la maison de Mécène, & n'avoit pas droit par conséquent de manger à sa table. Mais Horace refusa d'accepter une place qui l'auroit gêné, & l'empereur n'en fut point offensé.

Mécène, dans son testament, avoit recommandé Horace à Auguste par ces propres paroles : *suave-veneris-vos Horace comme de moi-même.* Mais ce poète illustre mourut la même année que son protecteur & son ami. Il fut enlevé par une maladie

maladie soudaine & violente qui ne lui permit pas de faire de tellament. Il n'eut que le temps de dire de vive voix qu'il nommoit Auguste son héritier.

HORLOGE. Les horloges à roues, dont on attribue communément l'invention au pape Gerbert, qui mourut en 1003, sont beaucoup plus anciennes. Elles étoient connues dès le quatrième siècle; ce n'est que par degrés qu'on les a perfectionnées. Sous Louis XI, il y eut des horloges portatives à sonnerie. Un gentilhomme, ruiné par le jeu, étant dans la chambre du roi, prit l'horloge du prince, & la mit dans sa manche, où elle sonna. Louis XI, loin de punir le vol, lui donna généreusement l'horloge. Celle qu'Henri II fit construire à Anet, vers le milieu du seizième siècle, mérite d'être remarquée. On y voit encore une multitude de chics qui marchent enaboyant; c'est un ceste qui du pied frappe les heures.

HOSPITALITÉ. Les arabes ont toujours conservé un singulier attachement aux devoirs de l'hospitalité. C'est ce dont tendent témoigner des voyageurs qui ont vécu quelque temps dans ce pays. On leur a entendu raconter à ce sujet divers traits, entr'autres celui-ci. Taleb avoit eu le malheur de tuer le père de l'Emir Alcasar. Celui-ci lui ôta depuis long-temps du desir de se venger. Un jour, comme il étoit près de sortir de sa maison pour continuer ses recherches, il y vit entrer un inconnu, qui lui demanda humblement l'hospitalité. Alcasar reçut son nouvel hôte avec la plus grande cordialité, le fit asseoir à sa table, & le reçut de son mieux. Le lendemain l'Emir sortit encore, & courut toute la ville pour découvrir l'objet de sa vengeance. Le soir, désespéré d'avoir perdu ses pas, il revint chez lui de fort mauvaise humeur, & soupa avec l'étranger, qui lui demanda, avec intérêt, la cause de sa mélancolie. Après bien des instances répétées inutilement plusieurs jours de suite, Alcasar déclara enfin à l'inconnu, que, depuis un an, il cherchoit, sans pouvoir le trouver, un certain Taleb, meurtrier de son père. Oh bien! dit l'étranger, en ôtant une barbe postiche qui le déguisoit, ne cherchez plus votre ennemi: c'est en votre puissance; reconnaissez-en moi Taleb. Vous, Taleb! s'écria alors l'Emir, ô ciel! est-il possible! mais vous êtes mon hôte. Tenez, prenez cette bourse; éloignez-vous de ma maison, & je vous en ferez ce que j'aurai à faire.

HOTTENTOT. Un hottentot fut pris au berceau: on l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance; il fut envoyé aux Indes, & un instant employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parens dans leur cabane. La singularité de ce qu'il vit le frappa. Il se couvrit d'une peau de

Encyclopædia,

brebis, & alla reporter au fort ses habillemens. « Je viens, dit-il au gouverneur, je viens renoncer pour toujours au genre de vie que vous m'avez fait embrasser. Ma résolution est de suivre, jusqu'à la mort, la religion & les usages de mes ancêtres. Je garderai, pour l'amour de vous, le collier & l'épée que vous m'avez données. Trouvez bon que j'abandonne tout le reste. Il n'attendit point de réponse, & se déroba par la fuite; on ne le revit plus.

HOULIERES, (Antoinette du Ligier de la Garde, veuve de Guillaume Lafond, seigneur des) née en 1638, morte en 1694.

Le goût de madame des Houlières pour la poésie avoit été cultivé par le poète Hénault, connu par son sonnet de l'*Avorton*. Cette dame fit usage de sa plume pour s'acquiescer des protecteurs; mais elle ne prodigua que trop souvent son encens à des divinités sottes, à en juger du moins par ses murmures fréquens contre la fortune. Tout ce qu'elle put obtenir fut une modique pension, & quelques honneurs littéraires. L'académie d'Arles en Provence, & celle des Ricovrati de Padoue, se l'étoient associée.

On prend plaisir à citer quelques-unes de ses maximes; celles-ci sur-tout dont la vérité est reconnue.

... Il n'est pas si facile qu'on pense,
D'être soit honnête homme, & de jouer gros jeu.
Le desir de gagner, qui nuit & jour occupe,

Est un dangereux aiguillon:
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupé;
On finit par être siphon.

L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours;
Cependant, des erreurs il est la plus commune:
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait-t-ut ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

On raconte de madame des Houlières, cette petite historiette, qui peut divertir un moment. Étant allée voir une de ses amies à la campagne, on lui dit qu'un fantôme avoit coutume de se promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du château. & que depuis bien du temps, personne n'osoit y habiter. Comme elle n'étoit ni superstitieuse, ni crédule, elle eut la curiosité, quoique grosse alors, de s'en convaincre par elle-même, & voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure étoit assez téméraire, & délicate à tenter pour une femme jeune & aimable. Au milieu de la nuit elle entendit ouvrir sa porte, elle parla; mais le spectre ne lui répondit rien. Il marchoit pesamment & s'avançoit

A a a

en poussant des gémissements. Une table qui étoit aux pieds du lit fut renversée, & ses rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. Un instant après, le guérillon qui étoit dans la tuelle, fut culbuté, & le fantôme s'approcha de la dame; elle de son côté, peu troublée, allongea les deux mains pour sentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainsi, elle lui saisit les deux oreilles, sans qu'il y fit aucun obstacle. Ses oreilles étoient longues & velues; ce qui lui donnoit beaucoup à penser. Elle n'osoit retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât; & pour ne point perdre le fruit de ses travaux, elle persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin, au point du jour, elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes pour un gros chien assez pacifique, qui n'aimant point à coucher à l'air, avoit coutume de venir chercher de l'abri dans ce lit, dont la serrure ne fermoit pas.

Madame des Houlrières laissa en mourant une fille, *Antoinette des Houlrières*, qui hérita de son talent pour la poésie. Les premiers vers de cette demoiselle méritèrent le prix de l'académie française; & ce qui lui fut d'autant plus glorieux, qu'on rapporte que Fontenelle avoit travaillé sur le même sujet. Elle est morte en 1718.

HUET, (Pierre-Daniel) né à Caën en 1650, mort en 1711.

La démonstration évangélique de M. Huët, fut regardée comme un ouvrage rempli d'érudition & vide de preuves; ce qui a fait dire à beaucoup de personnes, qu'il n'y avoit de démontré que la grande lecture de l'auteur.

Quand M. Huët composa la censure de la philosophie de Descartes, il étoit piqué contre les cartésiens. Il trouvoit mauvais que ces philosophes préférassent infiniment ceux qui cultivent leur raison, à ceux qui ne font que cultiver leur mémoire. Quoi, dit-il, parce que nous sommes savans, nous deviendrons le sujet de la gaisanterie des cartésiens!

Les savans qui fleurissoient il y a deux siècles, dit M. Huët, me paroissent, à raison du peu de secours qu'ils avoient, beaucoup plus estimables que ceux d'aujourd'hui. Je trouve entre un savant d'alors & un d'aujourd'hui, la même différence qu'entre Christophe Colomb, découvrant le nouveau monde, & le maître d'un petit bâtiment qui passe journellement de Calais à Douvres.

Je ne lis jamais, dit M. Huët, mes lettres le soir avant de me mettre au lit, ni sur le midi avant de me mettre à table. On trouve ordinairement dans les lettres bien plus de mau-

vaïses nouvelles que de bonnes, & en les lisant, on se donne à soi-même des sujets d'inquiétude, qui troublent le repos & le repas.

HUMANITÉ. Dans les ames les plus communes, on découvre souvent les plus grands traits d'héroïsme & de vertu. Un particulier opulent se transporte dans son équipage à la campagne, dans le dessein de faire remettre à un fermier une corbeille contenant un dépôt qu'il desiroit confier à des mains sûres & fidèles. A une lieue ou environ de l'habitation du fermier, il rencontre un paysan qui travailloit à son champ: il l'appelle; lui propose de porter cette corbeille au fermier qu'il lui indique, & une somme de douze livres pour sa peine. Le paysan, chemin faisant, sent quelque chose remuer dans cette corbeille; sa surprise augmente, quand il entend des cris; il découvre la corbeille, & aperçoit un petit enfant. Arrivé chez le fermier, il conte son aventure. Le fermier & sa femme refusent la corbeille & l'enfant. Le bon paysan, après avoir représenté l'injustice de leurs procédés & la barbarie de refuser la nourriture à cette innocente créature, ajoute: « Eh bien, je m'en charge; ma femme » nourrit un de mes enfans, je la prierais de se » charger également de celui-ci, & j'ai confiance » que Dieu nous bénira ». De retour chez lui, il fait part à sa femme de ses généreuses intentions, & l'engage à se prêter à cette bonne œuvre. On ouvre la corbeille, & l'on trouve une belle layette, une bourse & un biberon conçu en ces termes:

« Prenez soin de cet enfant; vous trouverez » dans le fond de la corbeille une bourse de » cent louis pour les frais de sa nourriture & de » son entretien. On aura soin de vous faire » parvenir de l'argent de temps en temps, & à » la fin, on vous donnera une bonne récompense ».

Le bon paysan rendit grâce à Dieu d'avoir béni ses intentions. Son village fut bientôt instruit de cette aventure intéressante; elle parvint jusqu'au fermier qui avoit refusé le dépôt. Il s'en repent, & se croit en droit de le réclamer. Le paysan refusa, représentant que la seule vue d'intérêt le déterminoit à cette réclamation, tandis que la seule commiseration pour cette innocente créature l'avoit porté à s'en charger. Le fermier intente procès au bon paysan; celui-ci gagne avec dépens. Le riche, instruit par la voie publique de cette affaire, fit passer une somme considérable au bon paysan, avec promesse d'une grande récompense au terme de la nourriture de l'enfant.

François Leroi, dit Tourangeau, charpentier, demeurant à Pont-Sainte-Maxence, a sauvé la vie à douze hommes. Il en a retiré dix de la rivière

& deux des flammes; car il est également familiarisé avec le feu & l'eau.

Il travailloit au pont de Neuilly lors du décinement, & plusieurs ouvriers, étant tombés du haut des arches, il se précipita dans la Seine, & en retira deux à la vue de tous les spectateurs.

Depuis cette époque, il s'est établi au Pont-Sainte-Maxence, où il travaille au magnifique pont que l'on y construit sur l'Oise; & c'est lui qui a fait le modèle en petit de la charpente des cintres de ce pont; c'est là, pendant tous ces travaux, qu'il a sauvé la vie à huit noyés.

En 1782, un charretier passant à onze heures du soir sur l'ancien pont, pendant un orage terrible, fut jeté par le vent de dessus son cheval dans la rivière: quelques personnes qui en furent témoins coururent avertir Tourangeau, qui étoit déjà couché. Le cri d'un accident l'eut bientôt réveillé. On lui montre l'endroit du pont d'où cet homme avoit été emporté. Il s'élança dans le torrent, y resta près d'un quart d'heure, tantôt à plonger, à lutter contre le torrent qui l'entraîne, tantôt à se débattre contre celui que les convulsions de la mort rendent féténétique, & dans cette crise de courage & d'effroi, saisi cet homme & le ramène au rivage. Il est intéressant d'entendre Tourangeau raconter la manière dont il le cherchoit. « Chaque fois qu'il faisoit un éclair, je le voyois; quand il n'éclaircit pas, je ne voyois plus rien. Puis la grêle, le tonnerre, tout rouloit sur nous ».

Dernièrement, un postillon de la poste, en montant boire quatre chevaux qui étoient attachés l'un à l'autre par le cou, fut entraîné avec eux dans un gouffre à plus de vingt-cinq pieds de profondeur. Mais la providence avoit placé Tourangeau sur les bords de la rivière. Il jette son chapeau & se vêt, & le voilà au fond de l'eau; il ne tarda pas à revenir avec son postillon.

On lui demanda si le maître de poste l'avoit récompensé pour avoir ainsi sauvé la vie à son domestique; il répondit: *Oh! je suis bien content; M. Poyen ne lui a point fait de peine pour les chevaux qui ont péri.*

C'est encore à Pont-Sainte-Maxence que Tourangeau a retiré des flammes deux personnes. Leur situation étoit d'autant plus horrible, qu'elles étoient endormies & enfermées dans la chambre qui brûloit. Tourangeau fut obligé d'ouvrir le plafond à coups de hache, & de s'élancer au milieu des flammes, tandis que par le même issue on inondoit d'eau à pleinseau. Il eut la présence d'esprit & le courage d'enfoncer la porte de la chambre, & d'entraîner ces deux infortunés avec lui.

Les officiers municipaux de Pont-Sainte-Maxence, & la ville entière, sont prêts d'attester ces faits vraiment héroïques, & toutes ces circonférences.

Tourangeau a trente-six ans; & comme Duguesclin, il est balafé en croix au milieu du visage; il eut un pied écrasé par un corps de pompe qui lui tomba dessus, en travaillant dans un puits, à 140 pieds de profondeur, à Chanteloup. Mais il ne raconte ces traits-là que comme des épisodes auxquels il met fort peu d'importance.

Il n'en met guères plus à raconter des coups de main qui seroient frissonner le spectateur le plus intrépide. Lorsqu'on lui parle des dangers où il s'expose, il se contente de répondre: « Oh! l'on peut dire que si le feu est quelque part, je suis dedans; mais ce qui est désagréable, c'est que je suis toujours sur d'y brûler une paire de souliers ou un gilet ».

Rosé est un petit bourg de la province d'Herford, situé dans la Wye, rivière qui se jette dans la Saverne: il a donné naissance à Jean Kyrie, moins connu sous son nom véritable, que sous la dénomination de *l'Homme de Rosé*.

Ce respectable citoyen, mort pr. lorsqu'il étoit en 1724, âgé de 90 ans, n'avoit que cinq cents guinées de revenu, qu'il a constamment employées, pendant sa longue carrière, à soulager les malheureux. Sa modestie fut si grande, qu'il défendit qu'on gravât son nom sur sa tombe, & si l'immortel Pope n'avoit chanté ses vertus dans une de ses épitres morales, on ignorerait que cet ami de l'humanité eût existé. Voici ce qu'en dit le Père de *l'Essai sur l'homme*.

« Pourquoi nos éloges ne seroient-ils consacrés qu'à des grands? Épître du simple honnête homme, muet, élève tes accents, & chante l'homme de Rosé. La Wye se plaît à promener au travers de ses sinuosités l'écho de ses vertus, & la rapide Saverne en fait retentir les applaudissements avec bruit. Qui couvre la cime de ces montagnes d'épais feuillages? Qui fait couler des sources du rocher aride? Elles n'élèvent point aux cieux d'inutiles colonnes d'eau, ni ne se perdent point avec la magnificence par de superbes chûtes; mais elles roulent sans art au travers des plaines leurs eaux claires, sources de santé pour les malades, de soulagement & de plaisir pour les bergers. Qui a fait paver le chemin qui traverse cette vallée, planter ces rangs d'arbres qui lui donnent de l'ombrage? Qui a fait élever ces bancs pour le repos des voyageurs? Qui a fait construire ce rocher dont la pointe se perd dans les cieux? Tout, jusqu'à l'enfant qui ne fait encore que bégayer, répond que c'est l'homme de Rosé. Jetez les yeux sur la place du marché couverte

A a a a z

de pauvres, l'homme de Rois leur y distribue le pain de la semaine. C'est lui qui fournit au soutien d'une maison de charité : on n'y découvre aucun faste ; la simplicité & la propriété en font tout l'ornement. Voyez à la porte le vieillard de l'indigent, le visage tînt & l'ame contente. Les filles qu'il a cotées, les orphelins qu'il a mis en apprentissage, le comble de bénédictions ainsi que le jeune homme qui laboure & que le vieillard qui se repose. Y a-t-il quelqu'un de malahe ? l'homme de Rois se hâte de le secourir, il en prend soin, prescrit ce qu'il faut faire, compose & donne les remèdes. Y a-t-il quelque dévot ? que l'on passe seulement le seuil de la porte, les cours judiciaires n'ont plus rien à faire, & toute contestation cesse. Les empiriques, au désespoir, s'enfuient en le maudissant, & les vils procureurs ne sont plus qu'une race inutile.

« Oh ! qui ne s'écrie à ce récit, trois fois heureux l'homme à qui ses facultés permettent ce que tout le monde voudroit, mais ne sauroit faire ? Quelle main soutient cette charité sans bornes ? Sans dette, & toutes taxes payées, sans femme & sans enfans, cet homme possède cinq cents guinées de rente. Que la grandeur rougisse que le faux éclat des cours orgueilleuses disparaisse ! Petits autres, dérobez-vous à la vue de vos rayons ternis.

« Eh quoi ! cet homme n'a aucun monument, point d'inscription ! Sa famille, sa figure, son nom, sont presque inconnus ! Celui qui bâtit un temple à Dieu, & non à la renommée, ne fera jamais graver son nom sur le marbre. Allons vous instruire dans les registres de la vie & de la mort où commence & finit l'histoire du riche & du pauvre. Il lui suffit que la vertu ait rempli l'espace de ces deux termes, & qu'il ait prouvé avoir été en répondant aux fins de l'existence ».

Un homme d'esprit & d'une ame sensible, a publié en 1761, un dînaire, intitulé *l'Humanité*, dont le sujet est tiré d'une aventure réelle arrivée à Paris, & que Bonifius raconte ainsi dans une de ses lettres. « En 1662, il y eut une longue & cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été que M. de Salo, conseiller au parlement, venoit de se promener, suivi seulement d'un laquais, un homme l'aborda, lui présenta un pistolet, & lui demanda la bourse, mais en tremblant, & en homme qui n'étoit pas expert dans le métier qu'il faisoit. Vous vous adressez mal, lui dit M. de Salo, je ne vous ferai guères riche : je n'ai que trois pistoles, que je vous donne fort volontiers. Il les prit, & s'en alla, sans lui rien demander davantage. Suis adroitement cet homme-là, dit M. de Salo à son laquais ; observe, le mieux qu'il se fera possible, où il se tiendra, & ne manque pas de venir me le dire. Il fit ce que son maître lui commanda, suivit le voleur dans trois ou quatre

petites rues, & le vit entrer chez un boulanger, où il acheta un pain de sepr ou huit livres, & changea une des pistoles qu'il avoit. Adix ou douze maisons de-là, il entra dans une allée, monta à un quatrième étage, & arriva chez lui, où l'on ne voyoit clair qu'à la faveur de la lune, jeta son pain au milieu de la chambre, & dit, en pleurant, à sa femme & à ses enfans : mangez, voilà un pain qui me coûte cher ; rassaissez-vous-en, & ne me tourmentez plus comme vous faites ; un de ces jours, je serai pendu, & vous en serez la cause. Sa femme, qui pleuroit, l'ayant apaisé le mieux qu'elle put, ramassa le pain, & en donna à quatre pauvres enfans qui languissoient de faim. Quand les laquais fut tout ce qu'il vouloit savoir, il descendit aussi doucement qu'il étoit monté, & rendit un compte fidèle à son maître de tout ce qu'il avoit vu & entendu. As-tu bien remarqué où il demeure, lui demanda M. de Salo, & pourras-tu m'y conduire demain matin ? Oui, monsieur, lui répondit-il ; c'est dans une telle rue, & je vous y menerai fort aisément. Le lendemain, dès cinq heures du matin, M. de Salo fut où son laquais le conduisit, & trouva deux servantes voisines qui balayoient déjà la rue. Il demanda à l'une, qui étoit un homme qui demouroit dans la maison que les laquais lui montra, & qui occupoit une chambre au quatrième ? C'est, monsieur, répondit-elle, un cordonnier, bon homme & bien serviable, mais chargé d'une grosse famille, & si pauvre qu'en ne peut l'être davantage. Il fit la même demande à l'autre, qui lui fit à-peu-près une semblable réponse ; ensuite de quoi il monta chez l'homme qu'il cherchoit, & heurta à la porte. Ce malheureux, après avoir mis de méchantes chausures, la lui ouvrit lui-même, & le reconnut d'abord pour celui qu'il avoit volé le soir précédent. Il n'est pas nécessaire de dire quelle fut sa surprise. Il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, & le supplia de ne point le perdre. Ne faites pas de bruit, lui dit M. de Salo ; je ne viens point ici dans ce dessein-là. Vous faites, continue-t-il, un méchant métier, & pour peu que vous le sachiez encore, il suffira pour vous perdre sans que personne s'en mêle. Je fais que vous êtes cordonnier : tenez, voilà trente pistoles que je vous donne ; achetez du cuir ; travaillez à gagner la vie à vos enfans. Que cette action est belle, généreuse, attendrissante !

HYPOCRISIE. Molière a joué sur le théâtre l'*hypocrisie* de dévotion & de vertu ; mais aucun auteur dramatique n'a point encore caractérisé l'*hypocrisie* d'honneur. Un trait fort plaisant, rapporté par Dufresny, dans ses *Amusemens sérieux & comiques*, pourroit servir à peindre l'*hypocrisie* de l'honneur. Une fille, étant dans une assemblée avec sa cadette qui étoit du couvent, quelqu'un conta une aventure galante ; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvoit rien comprendre. Plus le récit étoit

obscur, plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naïvement sa curiosité. L'aînée, voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria : Hé, si l ma sœur, pouvez-vous entendre, sans rougir, ce que ces messieurs disent ? Hélas ! répondit naïvement la cadette, je ne fais pas encore quand il faut rougir.

L'hypocrisie plaça Cromwell sur le trône d'Angleterre ; & pendant son usurpation tyrannique, ses courtisans furent fourbes comme leur maître, mais beaucoup moins adroits.

Le protecteur avoit un chapelain, homme hardi, ambitieux & capable de tout entreprendre pour s'élever. On le nommoit Jérôme Whitrite. Soit amour, soit politique, ce favori osa aspirer à la main de Françoise, fille cadette de Cromwell. Il étoit jeune, bien fait, éloquent, & l'étroite intelligence de ces deux amans n'échappa pas aux regards curieux du tyran de l'Angleterre. Il renferme sa colère ; il n'ose éclater encore sur des soupçons qui paroissent légers, & fait éclairer la conduite du chapelain & de sa fille par ses plus fidèles domestiques. Un jour on vient lui dire que Jérôme Whitrite est chez sa maîtresse ; il y court, plein

de rage, & trouve le chapelain aux genoux de Françoise, la bouche collée sur sa main. Sans doute Cromwell a'oit envoyer le téméraire au supplice, mais l'amant audacieux ne se déconcerte pas : « O » Cromwell, s'écrie-t il, vous, le génie tutélaire » de la Grande-Bretagne, daignez vous joindre » à moi, & flechissez, s'il se peut, la princesse » votre fille. Je suis à ses genoux, & j'ai juré de ne » pas me lever qu'elle ne m'ait accordé Miss M*** » sa jeune suivante, que je demande en mariage » Cromwell fut certainement surpris du discours de son chapelain ; mais il connoissoit trop parfaitement tous les ressorts de la fourberie pour en être la dupe. Il feignit de le croire, & ordonna sur le champ à sa fille de ne plus s'opposer aux vœux de Whitrite. Un ministre fut mandé, on fit venir Miss M***, & le mariage fut célébré sous les yeux du protecteur. En faveur de cette union, Cromwell fit présent aux époux d'une somme de cinq cents livres sterling, & dans la suite il eut soin de leur fortune. Le tyran feignit d'être désabusé. Whitrite obtint ce qu'il n'avoit jamais désiré, & nous deux se trompèrent mutuellement, bien certains qu'ils n'étoient pas dupes l'un de l'autre.



JACQUES I, roi de la Grande-Bretagne, né en 1566, mort à Londres le 8 avril 1645.

Les factions qui commencèrent de son temps & qui continuèrent après lui, n'ont jamais permis aux esprits de se concilier sur le compte de ce monarque. Il faut avouer cependant qu'il eut des vertus; mais aucune ne fut pure ni exempte des vices qui en font voisins.

Henri IV, roi de France, intéressé à fouiller dans les replis de l'âme de son allié & de son voisin, nous a peint, d'une touche fière & bien nuancée, le portrait du monarque anglais. « Je ne trouve, dit-il dans une dépêche adressée à M. de Beaumont, son ambassadeur à Londres; je ne trouve, dans le caractère de Jacques I, que des sujets de défiance. Je n'y vois, ni bonne-foi, ni solidité; la légèreté & l'inconsidération en font la base; la mauvaise intrigue & l'artifice mal-adoit y paroissent à leur tour; mais avec l'envie de faire des dupes, Jacques I finit toujours par l'être lui-même. De-là, je conclus qu'il n'y aura aucun fonds à faire sur les paroles & sur les actions de ce faible prince. Il intrigue sans cesse à Rome, en Espagne, & par-tout ailleurs, comme il fait avec moi, sans s'attacher à aucun point fixe, selon qu'il est poussé, entraîné ou retenu; les premières espérances l'élèvent, & l'excitent au gré de ceux qui les lui donnent; il se laisse gouverner par tout ce qui l'entoure, sans aucun égard ni pour le mérite, ni pour la vérité; ainsi je prévois qu'il se laissera tromper dans toutes les occasions... »

S'êtoit que Jacques I fut monté sur le trône, il abolit la singulière dureté de l'étiquette de l'ancienne cour. Le secrétaire Cécile, dans les fonctions de son ministère auprès de la reine Elisabeth, avoit été obligé de parler & d'écrire à genoux; Jacques supprima ce cérémonial; tous les courtisans en firent au ministre des complimens de félicitation; mais Cécile, moins aveugle qu'eux, leur répondit: « Plût à Dieu que je fusse encore dans le cas de parler à genoux »! Un ministre qui ne dissimule pas ses dégoûts, est bientôt suivi de la nation entière, qui ne fait jamais cacher les siens.

Qui croiroit que ce qui contribua le plus à rendre Jacques I odieux à ses peuples, fut son mépris manifeste pour le beau sexe? Dans son voyage d'Ecosse en Angleterre, il outra l'indifférence qu'il paroît avoir pour les femmes, &

souffrit qu'elles se présentassent & se tinssent à genoux devant lui. Il ne prenoit pas la peine de cacher combien la foule qui bordoit son passage, lorsqu'il sortoit, lui étoit à charge. Continuellement occupé de la chasse, elle lui devenoit insipide, s'il y remarquoit trop de monde. Lorsqu'il lut voir la flotte royale à Chatham, ce spectacle, digne d'un grand prince, ne remua point son ame-indolente, & l'ennui se peignit sur son visage: ce qui fit dire aux spectateurs, avec cette liberté qu'on cherchoit inutilement autre part qu'en Angleterre: « Noire roi fait plus de cas d'un cerf que d'un vaisseau; il aime mieux le son des cors que le bruit du canon ».

Ce prince eut la faiblesse de prétendre à la réputation d'auteur & de bel esprit; il écrivit beaucoup, & sur-tout sur la théologie & la controverse. Quelques-uns de ses courtisans lui donnèrent le nom de Salomon de l'Angleterre; & Henri IV l'ayant su, fit à ce sujet une raillerie sanglante: « Je ne fais pas pourquoy, dit-il, le roi d'Angleterre mérite le titre de Salomon, si ce n'est parce qu'il est fils de David, joueur de violon ». Marie Stuart, mère de Jacques, avoit eu, dit-on, un commerce galant avec David Rizzo, joueur d'instrument.

Jacques I succéda à la fameuse Elisabeth, & il n'est pas étonnant que la plupart des auteurs les aient comparés ensemble. « Elisabeth, disent-ils, égala les plus grands rois; Jacques, par sa faiblesse, ne fit voir sur le trône qu'une femme. » Ainsi la nature se trompa en les formant tous deux. C'est ce qu'exprime ce distique latin:

*Rex fuit Elisabeth, sed nunc regina Jacobus,
Error naturæ sit in utroque fuit.*

Ce prince se croyoit savant, parce qu'il parloit facilement latin. Un jour l'ambassadeur de France, dans la volubilité du discours, fit un solécisme, qui donna beaucoup à rire au roi, & excita les huées de tous les courtisans. L'ambassadeur, honteux de ce qui venoit de lui arriver, s'échappa au plus vite. En descendant l'escalier, il rencontra Buchanan, précepteur du roi: « Est-il possible, lui dit-il, qu'avre les connoissances que vous avez, vous ne soyez parvenu qu'à faire un pédant de voire élève? Un pédant! répondit le précepteur, en levant les mains au ciel, le bené Dieu de ce que j'en ai pu faire au moins quelque chose ».

Jacques I ne voyoit pas avec plaisir les gentilshommes d'Angleterre abandonner leurs terres pour

venir se ruiner dans la capitale. Un jour qu'il en remarqua plusieurs qui s'empressoient à lui faire la cour : « Meilleurs, le roi dit-il, vous avez grand tort de préférer le séjour de Londres à celui de vos tranquilles provinces. Ici vous êtes comme des vaisseaux en mer qui n'y paroissent point ; mais dans vos villages vous ressembliez à des vaisseaux sur une rivière qui ont une fort grande apparence ».

Ce monarque fut un jour arrêté dans son carrosse au milieu de Londres par les archers de la justice. Ses gardes voulurent donner sur cette troupe ; mais le roi les en empêcha ; & ayant demandé la cause de son arrêt, il apprit que c'étoit à l'instance du sellier de la cour à qui l'on devoit depuis quelques mois cinquante livres sterling. Le roi le fit prier à l'instant, & dit ces paroles remarquables : « Il n'est rien de plus juste que celui qui fait les loix, les observe le premier ; c'est ce qui assure le plus leur exécution ».

Henri IV ne l'appelloit jamais que *maître Jacques*, & ses sujets même ne lui donnoient pas des titres plus flatteurs.

Ce fut sous son règne qu'eut lieu la fameuse *conspiration des poudres*, qui devoit anéantir la noblesse & la famille royale dans la salle du parlement. Cette conspiration ne fut découverte que par un sentiment d'amitié d'un conspirateur, qui voulut sauver le lord Montague, en le faisant avertir de ne point se trouver tel jour au parlement, où un *complot terrible soudain & invisible* devoit éclater.

JACQUES II, roi d'Angleterre, né à Londres en 1633, mort en 1710 à Saint-Germain-en-Laye, en France.

Les guerres civiles qui désoleoient le royaume d'Angleterre en 1648, avoient obligé *Jacques II*, alors duc d'York, de sortir en fugitif des états de son malheureux père Charles I. Il se retira en Hollande, de là en France, où il se signala pour le vicomte de Turenne. Il servit aussi dans l'armée d'Espagne en 1655, sous don Jean d'Autriche. Charles II, son frère aîné, ayant été rétabli sur le trône de ses pères, il le suivit en Angleterre, & le seconda par son courage & sa bravoure. Après la mort de ce monarque, arrivée le 16 février 1685, le duc d'York fut proclamé roi le même jour à Londres sous le nom de *Jacques II*, & peu de temps après en Ecosse sous le nom de *Jacques VII*. Il fut couronné le 3 de mai suivant, quoiqu'il fût catholique, & qu'il eût quitté la communion de l'église anglicane quelque temps après son retour en Angleterre. Ce prince, en montant sur le trône, déclara hautement, dans sa harangue au parlement, que sa résolution étoit de maintenir le gouvernement

établi dans l'église & dans l'état ; il ajouta qu'il avoit jusqu'alors hasardé sa vie pour la défense de la nation, & qu'il vouloit maintenant lui montrer son zèle pour la conservation de ses droits & le maintien de ses franchises. Le parlement qui ne doutoit point que les intentions du nouveau monarque ne fussent alors conformes à ses espérances, parut oublier que *Jacques* ne s'étoit pas toujours conduit avec un esprit de modération. Il s'écarta dans l'excès de sa confiance : « Nous avons maintenant la parole d'un roi, une parole qui n'a point encore été violée ». De toutes parts on présenta au monarque des adresses pleines de respect. Celle des Quakers à quelque chose de singulier :

« Nous sommes venus témoigner notre tristesse pour la mort de notre bon ami Charles, & de notre joie de te voir gouverner. On nous a dit que tu n'étois pas de l'église anglicane, non plus que nous : ainsi nous espérons que tu nous accorderas la même liberté que tu l'accordes à toi-même ; & si tu le fais, nous te souhaitons routes sortes de bonheur ».

Cependant *Jacques II* détestoit beaucoup aux conseils des prêtres, & prenoit volontiers leurs avis sur les affaires les plus importantes, & cette conduite indisposoit déjà la nation contre ce prince. L'Espagne, qui avoit le plus grand intérêt que l'Angleterre fût tranquille, fit insinuer au monarque anglais, par son ambassadeur Ronquille, qu'il devoit moins écouter le clergé romain, qui le jetteroit tôt ou tard dans de grands embarras. « Quoi donc ! lui répondit le roi *Jacques*, le roi d'Espagne ne consulte-t-il pas son confesseur ? » Oui, répliqua Ronquille, & c'est ce qui fait que nos affaires vont si mal ».

Ce prince aveugle acheva d'aggraver les esprits en mettant en prison sept évêques anglicans qu'il eût fallu gagner, en renversant avec hauteur des constitutions qui étoient plus prudentes de saper en silence. Les anglais craignoient de voir bientôt le pape maître de l'église d'Angleterre ; ils appelèrent Guillaume-Henri de Nassau, prince d'Orange & stathouder de Hollande, qui, quoique gendre du roi, se fit chef de la révolte, & força son beau-père en 1688. L'infortuné *Jacques* alla chercher un asile en France, après avoir reçu à Londres, & dans son propre palais, les ordres du prince d'Orange. Louis XIV accueillit le monarque détrôné & toute sa famille avec les plus nobles sentiments de générosité, de respect & d'amitié. « Le roi, dit la marquise de Sévigné dans ses lettres, alla au-devant de la reine d'Angleterre avec toute sa maison & cent carrosses à six chevaux. Quand il aperçut le carrosse du prince de Galles, il descendit & l'embrassa tendrement ; puis il courut au-devant de la reine qui étoit descendue, il la salua, lui parla quelque

temps, la mit à sa droite dans son carrosse, lui présenta *Monsieur de Monsieur*, qui furent aussi dans le carrosse, & la mena à Saint-Germain, où elle se trouva toute servie, comme la reine, de toutes sortes de hardes, parmi lesquelles étoit une cassette très-riche, avec six mille louis d'or. Le lendemain, il fut question de l'arrivée du roi d'Angleterre à Saint-Germain, où le roi l'attendoit, il arriva tard; sa majesté alla au bout de la salle des gardes au-devant de lui; le roi d'Angleterre se baissa fort, comme s'il eût voulu embrasser ses genoux; & le roi l'en empêcha, & l'embrassa à trois ou quatre reprises fort cordialement. Ils se parlèrent bas un quart-d'heure; le roi lui présenta *Monsieur, Monsieur*, les princes du sang & le cardinal de Bonzi; il le conduisit à l'appartement de la reine, qui eut peine à retenir ses larmes. Après une conversation de quelques instans, sa majesté les mena chez le prince de Galles, où ils furent encore quelque temps à causer & les y laissa, ne voulant point être reconduite, & disant au roi: Voici votre maison, quind j'y viendrai, vous m'en ferez les honneurs, & je vous les ferai quand vous viendrez à Versailles. Le lendemain, madame la dauphine y alla & toute la cour. Le roi envoya dix mille louis d'or au roi d'Angleterre; & ce dernier, continue madame de Sévigné, parloit vieilli & fatigué; la reine maigre, & des yeux qui ont pleuré, mais beaux & noirs; un beau teint, un peu pâle; la bouche grande, de belles dents, une belle taille & bien de l'esprit; tout cela compose une personne qui plait fort.

Cette princesse avoit beaucoup de sensibilité. Louis XIV faisant un jour mi-le carresses au prince de Galles, qui étoit encore très-jeune, la reine lui dit: « Je bénissois le sort de mon fils qui ne sent point ses malheurs; mais à présent je le plains de ne point sentir vos bontés. » A l'égard de *Jacques II*, il montra bien du courage, mais un esprit commun, qui conçoit tout ce qui s'étoit passé en Angleterre avec une insensibilité qui en donnoit pour lui.

Il obtint de la générosité de Louis XIV une flotte & une armée pour aller reconquérir son royaume. Madame de Sévigné nous apprend ce que Louis dit au roi d'Angleterre en lui faisant ses adieux: « Monsieur, je vous vois partir avec du douleur, cependant je souhaite de ne jamais vous revoir; mais si vous revenez, soyez persuadé que vous me trouverez tel que vous me laissez ».

Le roi lui avoit donné des armes pour armer dix mille hommes; comme sa majesté s'eloigna lui faisoit des remerciemens, elle finit par lui dire en riant, que des armes pour sa personne étoient la seule chose qui avoit été oubliée, Louis XIV lui présenta aussitôt les siennes. Nos héros de

roman ne faisoient rien de plus galant. Que ne fera point, ajoute madame de Sévigné, ce héros brave & malheureux avec ces armes toujours victorieuses? On ne présumoit point alors que ce prince, qui avoit toujours montré beaucoup de courage, abandonneroit le premier le champ de bataille à ses ennemis à la journée de La Boine, en 1690.

Ce roi fugitif revint en France, & passa le reste de ses jours à Saint-Germain-en-Laye touchant les écouilles & conversant avec les jésuites. Il leur avoua un jour qu'il étoit jésuite lui-même; & il étoit vrai qu'il s'étoit fait associer à cet ordre par quatre jésuites anglais, n'étant encore que duc d'York.

Cette pusillanimité dans un prince, jointe à la manière dont il avoit perdu sa couronne, l'avait au point que les courtisans s'égayoient tous les jours à faire des chansons sur lui. On ne lui faisoit nul gré d'être catholique. L'archevêque de Rheims, frère de Louvois, dit tout haut à Saint-Germain, dans son anti-chambre: « Voilà un bon homme, « qui a quitté trois royaumes pour une messe ». (*Essai sur l'histoire générale*).

Quelques jésuites irlandais ont publié que ce prince après sa mort a fait des miracles; il est certain du moins qu'il n'en fit point pendant sa vie. Il dit en mourant à son fils aîné le prince de Galles, depuis *Jacques III*, connu en Europe sous le nom de *Prétendant*: « Quelque belle que soit une couronne, il vient un temps où elle est fort indifférente: respectez votre mère; aimez le roi de France comme votre bienfaiteur, & préférez votre religion à toutes les grandeurs humaines ». Les Stuards ont toujours été fidèles à ses dernières volontés, & ils ont continué de professer le catholicisme qui les exclut du trône.

Le prétendant a choisi Rome pour le lieu de sa résidence. Son fils aîné, le prince Charles Edouard, fixa sur lui les yeux de l'Europe en 1745. Ce prince, dit l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale*, tenta de remonter sur le trône de la Grande-Bretagne, par une de ces entreprises dont on ne voit guère d'exemples que chez les anglais, ou dans des temps fabuleux. Il s'embarqua le 11 juin 1745 dans une petite frégate de dix-huit canons, sans avoir instruit de son dessein la cour de France, & n'ayant pour conquérir trois royaumes, que sept officiers, dix-huit cents fibres, douze cents fusils, deux mille louis d'or en promesses, & pas un soldat. Il aborda, à travers des périls sans nombre, au sud-ouest de l'Ecosse. Quelques habitants du Moydaest, auxquels il se découvrit, se jetèrent à ses genoux. « Que pouvons-nous faire? » lui dirent-ils; nous n'avons point d'armes; nous sommes pauvres; nous vivons de pain d'avoine,

p en

« en cultivant une terre ingrate ». Je cultiverai cette terre avec vous, leur répondit le prince ; je mangerais de ce pain ; je partagerai votre pauvreté, & je vous apporte des armes.

Ces paysans attendris & encouragés, s'armèrent en sa faveur. Les tribus voisines se joignirent à eux. Un morceau de taffetas, qu'il avoit apporté, lui servit d'étendard royal. Dès qu'il se vit à la tête de quinze cents hommes, il se mit en marche. Alors quelques lords écossais se rangèrent sous ses drapeaux. Il battit trois fois les anglais, & fut complètement battu la quatrième à Culloden, près d'Inverness, par le duc de Cumberland. Après sa défaite & la dispersion de sa petite armée, il eussya les mêmes aventures qu'avoit éprouvées Charles II, après sa défaite à Worcester. Il erra, comme lui, sans secours, tantôt avec deux compagnons de son infortune, tantôt avec un, & quelquefois réduit à lui-même, poursuivi sans relâche par ceux qui voulaient gagner le prix mis à sa tête. Ayant un jour fait dix lieues à pied, & se trouvant épuisé de faim & de lassitude, il entra dans la maison d'un homme qu'il savoit bien n'être pas dans les intérêts. « Le fils de votre roi, lui dit-il, vient vous demander du pain & un habit. Je fais que vous êtes mon ennemi ; mais je vous crois assez d'honneur pour ne pas abuser de ma confiance & de mon malheur. Prenez les lambeaux qui me couvrent ; gardez-les ; vous pourrez me les rapporter un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne ». (*Essai sur l'histoire générale*).

Le gentilhomme fut touché, comme il le devoit être, donna tous les secours que sa situation permettoit, & garda un secret inviolable. Quelque temps après, ce gentilhomme fut accusé d'avoir donné un asile dans sa maison au prince Edouard, & cité devant les juges. Il se présenta à eux avec cette fermeté que la vertu seule peut donner, & leur dit : « Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le fils du prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil & assez lâche pour le livrer ». Le tribunal à cette question se leva & renvoya l'accusé.

JALOUSIE. La jalousie de la femme ne contribue, le plus souvent, qu'à rendre le mari inconstant. Quiconque est soupçonneux, a dit un poète moderne, invite à le trahir. Aussi une femme sentée, à qui on rapportoit que son mari faisoit la cour à plusieurs jolies femmes, répondit : « Il m'importe peu que mon mari promène son cœur toute la journée, pourvu que le soir il me le rapporte ».

Un homme de Basse, nommé Christophe Bourgainet, s'imagina que sa femme lui étoit infidèle ; voulant s'en venger, il la prit à part, & lui

Encyclopédiana.

demanda si elle n'avoit point eu de commerce avec un de ses domestiques qu'il soupçonnoit, promettant de lui pardonner si elle le confessoit, & menaçant de la tuer si elle le nioit. Cette femme intimidée confessa ce qu'elle n'avoit point fait, & se retira incontinent après chez une de ses sœurs. Mais des amis communs l'ayant reconciliée avec son mari, elle retourna avec lui. Le lendemain le mari, après avoir fait sortir du logis la servante, & deux enfans qu'il avoit eus d'une première femme, tua sa femme qui étoit grosse, & ensuivie une fille âgée de quatre ans qu'il avoit eue d'elle. Ayant après écrit une lettre au sénat, pour lui rendre raison de sa conduite, il se jeta du haut de la maison en bas, & se tua.

Il arriva une aventure assez plaisante à certain peintre européen, qui voyageoit dans les Indes ; cette aventure pourra prouver jusqu'à quel point les orientaux poussent la jalousie. Un gouverneur de Surat avoit une femme charmante, pour laquelle il négligeoit toutes les besantes renfermées dans son sérail. Ayant entendu dire qu'il y avoit dans la ville un étranger qui savoit parfaitement bien peindre, & rendoit au naturel la ressemblance de tous les objets, il résolut de saisir cette occasion pour se procurer le portrait de celle dont il étoit si passionné, se flattant que cette image adouciroit ses chagrins, lorsqu'il seroit forcé de s'éloigner de sa bien-aimée. Il manda le peintre, qui se rendit avec empressement à ses ordres, & auquel il fit part de son dessein, en lui promettant une récompense digne du service qu'il en attendoit. L'artiste répondit qu'il s'estimerait trop heureux & trop bien payé, s'il avoit le bonheur que son ouvrage fût tel qu'on le désireroit. — Travaillez donc, reprit le gouverneur, travaillez avec toute la diligence possible ; & quand vous aurez achevé le portrait, apportez-le moi sans perdre un seul instant. Vous n'avez, reprit l'artiste, qu'à faire venir la personne dont vous souhaitez le portrait. — Eh quoi ! interrompit brusquement le seigneur indien, vous avez prétendu que je vous fassse voir ma femme ? — Comment voulez-vous donc que je puisse peindre une personne que je n'ai jamais vue ? — Retire-toi promptement, s'écria le gouverneur indien hors de lui ; si je ne puis avoir le portrait de ma femme qu'en l'offrant à tes yeux, j'aime mieux renoncer pour toujours à te plaire que je m'étois promis ». Le peintre ne put parvenir à faire entendre raison au jaloux indien, & faillit même à perdre la vie.

Le voyageur Carré est témoin du fait suivant, arrivé en 1672, tandis qu'il étoit à Donguery. Abdelkam, un des principaux seigneurs de Visapour, & général des troupes du royaume, s'étant lassé du métier des armes, avoit pris le parti de se retirer dans son sérail, où ses grandes richesses

B b b b

lui avoient facilité les moyens de rassembler deux cents des plus belles femmes du monde. Dans cette situation, il reçut l'ordre de reprendre le commandement d'une armée contre le prince Sévagi. Lorsqu'il se vit obligé de partir, sa jalousie s'alluma si furieusement, qu'elle lui inspira le plus noir de tous les desseins. Il s'enferma huit jours au milieu de ses femmes; & ce temps fut une suite continuelle de fêtes & de plaisirs. Le dernier jour, pour s'épargner, dans l'absence, toutes les inquiétudes de l'amour, il fit égorger, à ses yeux, ses deux cents femmes.

On apprend avec plaisir, par la suite de l'histoire, que Visapour fut aussitôt délivré de ce monstre par la main de son ennemi Sévagi, qui le faisoit honneur de joindre l'humanité à ses qualités héroïques, conquit tant d'horreur pour cet abominable meurtrier, qu'il craignit de souiller sa gloire, en s'exposant au fort des armes avec lui : il lui fit proposer une conférence, sous prétexte d'accommodement. Abdelkam accepta l'offre. Ils devaient se trouver tous deux, sans suite, entre les deux armées. Lorsqu'ils furent approchés l'un de l'autre, Sévagi tira son poignard, & profitant de la surprise de son ennemi, il le lui enfonça dans le sein, en lui reprochant son crime, & lui déclarant que celui qui avoit violé les loix de la nature, devoit être exclu du droit des gens.

Epris de l'amour le plus tendre pour une jolie personne qu'il avoit épousée, mais qui étoit d'une coquetterie extrême, un clerc de notaire se livra à toutes les fureurs de la jalousie. Sa jeune épouse fut obligée de le quitter & de se retirer auprès d'un oncle dont elle étoit chérie. Au désespoir de cette séparation, ne pouvant vivre sans l'objet de sa tendresse, & ne pouvant soutenir l'idée qu'un autre auroit peut-être le bonheur de plaire à ce qu'il adoroit, il lui fit dire qu'il avoit quelque chose de la dernière importance à lui communiquer au Luxembourg. La dame s'y rendit, accompagnée de son oncle. Aussitôt qu'il l'aperçut, il s'approcha d'elle d'un air égaré : — « Puisque tu m'es ravie, s'écria-t-il, & que je ne te possède — derai plus, meurs de ma main ». — A ces mots, il lui tite un coup de pistolet, & la dame, quoique blessée légèrement, tombe sans connoissance. Il croit l'avoir tuée; alors sa tendresse se réveille; & ne voulant pas survivre à l'épouse adorée; dont un mouvement de fureur l'a rendu l'assassin, il se donne plusieurs coups de couteau, & expire sur le champ.

Un homme extrêmement jaloux étoit devant un miroir avec sa femme qu'il caressoit & embrassoit tendrement; il regarda dans le miroir, & fut si fâché d'y voir un homme oui caressoit & embrassoit sa femme, qu'il le cassa en mille morceaux, quoique cet homme ne fût que lui-même.

Tartini, célèbre musicien, avoit une femme extrêmement jalouse & coléte. Un anglois, qui dinoit un jour chez lui, lui conseilla de lier cette femme insupportable au contre-poids de son tournebroche, & de monter le rouge sans s'embarasser de ses cris, l'assurant de l'efficacité du remède, que le paisible Tartini n'osa pourtant pas essayer.

JAMBE DE BOIS. Un recruteur de la marine angloise, passant avec sa suite dans une petite ville, entra dans un cabaret pour s'y rafraîchir. Il y aperçut, en buvant, un homme fort & robuste, & qui sembloit se cacher. Le recruteur jugea que ce seroit un bon matelot; il s'approcha de lui, & lui fit diverses questions. L'inconnu répondit qu'il avoit servi dix ans sur un vaisseau de guerre, & qu'il avoit son congé. L'officier, disant qu'un brave tel que lui ne devoit pas renoncer si tôt à ce métier honorable, lui proposa de le suivre : « Je le veux bien, répartit l'inconnu; je suis las de mon olivier; & si vous êtes faistat, notre matché sera bientôt conclu. » « J'ai dité ici, payez mon repas, & faites-moi donner à boire à discrétion ». L'officier, lui prenant la main, fit appeler l'hôte, demanda du vin, & paya l'ecot du nouvel enrôlé : il ne montoit qu'à trois schellings. Lorsque les bouteilles furent vidées, & qu'il fallut partir, l'inconnu se joignit à la rectue; mais il n'eut pas fait quelques pas dans la rue, qu'on s'aperçut qu'il n'avoit qu'une jambe. « Comment, coquin, lui cria l'officier, tu m'as trompé ! Point du tout, reprit l'inconnu; je vous ai promis de vous suivre, & vous verrez avec quelle adresse je me fers de ma jambe de bois : je ne ferai jamais le dernier. — Eh ! que veux-tu que je fasse de toi, reprit le recruteur avec impatience ? Il valoit bien la peine de me mettre en dépense pour ce drôle-là. — Mettez mon écot sur le compte du roi, répliqua l'autre : quand j'avois deux jambes il me nourrissoit; j'en ai perdu une à son service, & il m'a renvoyé. Un misérable dîner ne m'indemnise point de ma perte; j'ai mis plus gros au jeu que lui, il est en reste avec moi ».

L'officier se mit à rire, & le laissa aller où il vouloit.

D'ÉLÉPHANTILLIERS, gentilhomme de Picardie; mort lieutenant-général des armées du roi, portoit une jambe de bois : un boulet de canon la lui emporta, tandis qu'il alloit reconnoître un poste. « Le canon, dit-il de sang-froid, en veut toujours à mes jambes; mais cette fois-ci, je l'ai pris pour dupe; car j'en ai deux autres dans mon chariot ».

Un officier de distinction, de la seconde force à la paume, pelotoit dans sa jeunesse dans le jeu

de paume de Rouen, & s'informoit dans la galerie s'il y avoit quelqu'amateur assez fort avec lequel il pût faire partie. — Un quidam, d'un certain âge, qui avoit une *jambe* piecée sur un support de *bois*, paroissant fe soutenir encore avec peine sur une canne, répond à l'officier, que, malgré sa situation, s'il vouloit le jouer d'un côté, il feroit fa partie. — L'officier, par singularité, accepta la proposition; l'homme à la *jambe de bois* perdit à la première partie cinq sous d'or; — gagna sa revanche par parole, & en gagna deux autres de suite, avec tout l'embaras simulé d'une personne qui ne peut s'appuyer que sur une *jambe*.

— L'officier piqué, voulut quitter le jeu; alors l'homme à la *jambe de bois*. lui dit : que pour le raquitter de la moitié de sa pette, il se contenteroit de l'avantage de quinze moins bisque par-tout le jeu. L'officier accepta volontiers cette offre, en pensant que cet étiopé, qu'il jouoit auparavant d'un côté, seroit bien plus embarrassé à courir avec une seule *jambe* par-tout le jeu, & il parut d'abord fondé dans son sentiment, puis-que le prétendu impotent commença à perdre cette partie; & en demandant bisque de plus, il pria l'officier de lui donner un moment de relâche pour détacher son support de *bois* qui le fatiguoit, disoit-il, en courant; — que d'ailleurs il se sentoit assez de courage pour s'appuyer un peu sur la pointe du pied de sa *jambe* malade. Après donc qu'il se fut délivré de cet appui postiche, les deux joueurs recommencèrent une autre partie avec des pensées bien différentes. L'officier espéroit se raquitter entièrement, & que son adversaire invalide succomberoit à la peine, en perdant les autres parties comme la précédente; mais le rusé boiteux sentit aussi, que c'étoit le moment de finir la comédie, & de déployer toute son adresse pour ne pas laisser échapper sa proie : il gagna donc encore une seconde partie, avec mille difficultés apparentes; tantôt il laissoit gagner les chasses, prétendant ne pouvoir atteindre à la balle; tantôt il se laissoit tomber, en se dépitant contre son impuissance; il sembloit, en repassant d'un côté du jeu à l'autre, qu'il ne pouvoit se soutenir, & quoiqu'il se portât à la balle, en traînant la *jambe* (comme un chien auquel on l'auroit cassée) il relevait des coups avec autant de promptitude & d'adresse qu'un paumier; il articuloit après des cris plaintifs, comme s'il eût senti de grandes douleurs par ses efforts. Enfin, il gagna le *jeu*; fit si bien valoir dans la suite son industrie; fut si bien montrer à propos de la foiblesse, une égalité de force, & une condescendance pour diminuer les avantages qu'il recevoit, que l'officier crut lui-même, dans le moment, ne pouvoir attribuer sa mauvaise fortune qu'à ses propres fautes, songeant toujours qu'il lui devoit être aisé de gagner à but, par-tout le jeu, un homme impotent qu'il jouoit auparavant, seulement d'un côté; cette présomption, augmentée par son amour-

propre, lui fit perdre dans cette séance plus de 4000 liv. & il ne revint de son étonnement, que quelques jours après, qu'on lui fit soupçonner qu'il avoit été dupe d'un des plus fins escrocs, qui, par son infirmité affectée, en avoit sûrement attrapé bien d'autres. Cet officier, en plaisantant depuis sur son aventure, dit qu'il se ressentoit que son trépan de joueur ne gardoit plus dans les dernières parties autant de réserve, & qu'il se portoit à la balle avec la vélocité d'un lièvre, quo qu'il sembloit ne s'appuyer que sur une seule *jambe*.

JARDIN A L'ANGLOISE. Une jolie femme parcourant un de ces jardins de fantaisie, qu'on appelle à l'angloise, dit : « On a mis ici la nature » en mascarade ».

IBRAHIM, empereur turc, fut tiré de sa prison pour régner après la mort d'Amurat, son frère. L'île de Candie fut conquise sous son règne; il fut étrangler en 1649. C'est de lui dont parle Racine dans ces vers :

L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance.

JEAN, roi de France, mort à Londres en 1364, âgé de 44 ans.

Ce prince, qu'on a surnommé *le Bon*, commença son règne par faire couper la tête, sans observer les formes de la procédure, au connétable Ranul, accusé d'intelligence avec l'Angleterre. Ce prince inconsidéré aliéna également les esprits en négligeant de faire autoriser par les loix son juste ressentiment contre quatre seigneurs, amis de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Le dauphin, duc de Normandie, avoit invité dans son château à Rouen, Charles & les seigneurs de sa suite à un festin. Jean, oubliant qu'il étoit roi, accourt faire le métier de farfellet; il se présente dans la salle du festin sans qu'on ait pu prévoir son arrivée. Tout le monde le leva aussitôt qu'il parut. On lui présenta un gobelet; mais le monarque lançant un regard terrible sur les assistants : *Que personne ne se remue, sous peine de mort*, s'écria-t-il d'un ton à glacer d'effroi les plus hardis. Il s'approche aussitôt du roi de Navarre, qu'il laissa lui-même. Le comte d'Harcourt vint en vain se sauver; il est arrêté dans le même instant. Tous les seigneurs & chevaliers de la suite du roi de Navarre se précipitent les uns sur les autres pour se dérober à la fureur du monarque; quelques-uns eurent le bonheur d'échapper en passant par-dessus les murailles. Tous les autres furent chargés de chaînes, & conduits dans différentes chambres du château. Le roi, après cette expédition, se mit à table; aussitôt qu'il eut diné, il fit placer sur deux charrettes le comte

B b b b

d'Harcourt, les seigneurs de Gravelle, Maubé de Mannemans, chevaliers, & Olivier Doublet, écuyer. Jean, accompagné du dauphin, son fils, & de ses hommes d'armes, monta à cheval, conduisant avec lui ses prisonniers. Villani, historien de ce temps, rapporte que lorsque ces infortunés passèrent sur la place de Rouen, les habitants de la ville, étonnés de ce spectacle imprévu, voulurent les délivrer; mais le roi ôrant son casque, se fit reconnoître, & personne n'osa remuer. Dans le même moment, il tira de sa poche un acte d'où pendoient plusieurs sceaux, assurant que c'étoit un traité conclu avec l'Angleterre. Le comte d'Harcourt, ajoute l'historien, & les trois autres seigneurs, nièrent jusqu'à la mort la conclusion de ce traité: on les conduisit cependant hors de la ville dans un champ appelé le *Champ du pardon*, où ils furent décollés en présence du roi & du duc de Normandie.

Cette violence publique fut la cause en partie des malheurs du roi Jean. Philippe, père du roi de Navarre, déreçu en prison, & les parents des seigneurs, qui avoient été exécutés à Rouen, appellèrent à leur secours Edouard III. Ce monarque envioie son fils Edouard, prince de Galles, fameux par la victoire de Crécy, pour commander son armée. Il ravage l'Auvergne, le Limosin & le Poitou. Jean, ayant rassemblé ses troupes, l'atteignit à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers. L'attaque du camp ennemi fut unanimement résolue. Aussi-tôt les troupes reçurent ordre de se mettre sous les armes. Pendant que plusieurs officiers étoient partis pour reconnoître l'armée ennemie, le roi, monté sur un cheval blanc, parcourut les rangs de la sienne: « Entre vous autres, disoit-il tout haut, quand vous êtes à Paris, à Chartres, à Rouen, ou à Orléans, vous menacez les anglais, & desinez avoir le bacinet & la tête devant eux: or y êtes-vous, je vous les montre: si leur veuille remonter leurs mailles, & contrevenir vos ennemis, & les dommages qu'ils vous ont faits; car sans faute nous combattrons ».

Le roi accompagna cette exhortation de reproches qui pourroient encore servir à prouver la dureté naturelle de son caractère. Il ne lui arrivoit même que trop souvent de parler avec humeur au soldat. Un jour que quelques soldats chantoient la chanson de Roland, comme c'étoit l'usage dans les marches, il s'écria qu'il y avoit long temps qu'on ne voyoit plus de Rolands parmi les français. Un vieux capitaine, piqué de cette plainte injurieuse pour la nation: « On ne manqueroit pas de Rolands dans les armées, répondit-il sèchement, si les soldats voyoient encore un Charles magné à leur tête ».

Le prince de Galles, qui avoit reconnu la faute qu'il avoit faite de s'avancer trop avant sur les

terres du roi de France, & qui n'avoit que huit mille hommes à opposer à une armée de plus de soixante mille, demanda à entrer en négociations. Il offrit de rendre tout ce qu'il avoit pris en France, & une trêve de sept ans. Jean refusa ces conditions. Tous les historiens attestent qu'il pouvoit, en temporisant, prendre l'armée anglaise par famine; mais le bouillant monarque, comptant écarter du premier coup son ennemi, donna le signal du combat, & il éprouva bientôt que sa discipline est supérieure à la bravoure aveugle & au nombre. Sa cavalerie, engagée dans des vignes où elle ne pouvoit manœuvrer, lui devint d'un foible secours. Ses bataillons, combattant en désordre, furent précipités les uns sur les autres par l'ennemi. La fleur de la noblesse avoit péri; la bannière de la France étoit étendue par terre entre les bras de Charni qui n'avoit pas voulu la quitter même en expirant. Les français, qui combattoient autour de leur roi, s'éclaircissoient à vue d'œil. Ce prince, supérieur à ce désastre, environné de morts & de blessés, & une hache à la main, effraya encore ceux des ennemis qui osoient l'approcher: chaque coup qu'il leur portoit étoit un coup mortel. Il sembloit qu'il voulût seul arracher la victoire à la multitude qui l'accabloit. Enfin, lui disoit-on de tous côtés, *firez, rendez-vous*; il ne répondit à cette invitation que par de nouveaux efforts. Enfant, épuisé d'un combat si opiniâtre & si violent, ayant reçu deux blessures dans le visage, il se laissa approcher; & pour comble de disgrâces, ce fut à un de ses sujets qu'il avoit banni, & qui seroit chez les ennemis, qu'il fut obligé de rendre les armes. La même chose arriva depuis à François I. Les procédés d'Edouard, envers son prisonnier, caractérisent la franchise & la générosité de l'ancienne chevalerie.

Lorsque Jean arriva à Londres, Edouard avoit peut-être lors à sa cour les rois d'Ecosse & de Chypre. Edouard traita ces têtes couronnées avec une magnificence vraiment royale. Mais ce qui nous paroît aujourd'hui bien extraordinaire & pourra servir à nous donner une idée de l'opulence qui régnoit alors en Angleterre, c'est qu'un maire de Londres, un simple marchand de vin, eut l'honneur d'inviter chez lui les rois de France, d'Angleterre, d'Ecosse & de Chypre, & de donner un repas splendide à tous ces princes, ainsi qu'à tous les seigneurs & gens de leur suite.

Jean fit toujours paroître beaucoup de courage & beaucoup de fermeté pendant sa détention. Le roi d'Angleterre lui ayant proposé sa liberté, à condition de lui faire hommage du royaume de France, comme relevant de celui d'Angleterre, il répondit: « Qu'il étoit inutile de lui faire des propositions qu'il ne vouloit pas écouter. Les droits de ma couronne, ajouta-t-il, sont inaliénables ».

« tiénables : j'ai reçu de mes ayeux un royaume
« libre & indépendant ; je le laisserai libre & in-
« dépendant à ma postérité. Le sort des combats a
« pu disposer de ma personne, mais non pas des
« droits sacrés de la royauté que la naissance m'a
« donnés, & sur lesquels, ni ma captivité, ni
« ma mort ne peuvent rien. Heureux si je puis
« sacrifier ma vie pour l'honneur de la France que
« Dieu m'a confiée ».

La confiance du roi prisonnier conduisit enfin les choses au traité de Brécy, du 8 mai 1360. Il consentit d'accorder à son vainqueur trois millions d'écus d'or pour sa rançon, & les provinces de France qu'il demandoit. *Jean* revint dans son royaume le 28 octobre 1360. Mais l'exécution entière du traité s'étant trouvée impossible, ce prince qui, dans ce cas, avait donné sa parole royale de retourner à Londres, s'y rendit en effet en 1363, & y mourut quelques temps après. On a dit que son amour pour la belle comtesse de Salisbury fut le principal motif de son retour. C'est ainsi qu'on cherche toujours par des anecdotes ridicules à ternir les actions les plus louables. Mais pourquoi refuserions-nous à *Jean* la gloire d'avoir montré la plus exacte fidélité dans ses promesses, à ce prince qui ne cessait de répéter cette belle maxime, que les souverains devoient toujours avoir devant les yeux : « Si la justice & « la bonne foi étoient bannies du reste du monde, « il faudroit qu'on retrouvât ces vertus dans la « bouche & dans le cœur des rois ».

L'ordre de l'étoile doit son institution au roi *Jean*, qui le créa en 1351. C'est le premier ordre de chevalerie qui fut établi en France. Le roi d'Angleterre, qui avait institué l'ordre de la jarretière, avait fixé le nombre des chevaliers à vingt-six. *Jean* voulut renchérir sur son rival & l'emporter du moins par le nombre : il créa cinq cents chevaliers. Mais cette marque de distinction, multipliée à l'excès, ne distingua personne, & l'ordre fut avili dès son origine. On l'a depuis abandonné aux chevaliers du guet.

JEAN II, roi de Portugal, ayant été secrètement averti que le duc de Bragance avait conçu le dessein de l'assassiner, fit venir adroitement ce prince dans son palais, & lui dit d'un air tranquille : Mon cousin, j'ai une question à vous faire, & un conseil à vous demander. Quel traitement feriez-vous à un homme qui aurait envie de vous tuer ? Je me haterois de le prévenir, répondit le duc : Eh bien ! lui répliqua le roi, vous avez prononcé votre arrêt, & je vais l'exécuter moi-même. En même-temps se jettant sur le duc de Bragance, il lui enfonce un poignard dans le sein, & par cette action cruelle, il déroba sa vie au péril qui le menaçait.

Ce roi, surnommé le magnanime, ayant refusé

quelqu'un qui lui demandoit une grâce, cet homme le remercia ; & de quoi me remerciez-vous, dit le roi ? « Sire, répondit-il, de la bonté que vous avez de m'épargner le peu d'argent que je puis avoir, & que j'aurois dépensé inutilement à « votre cour, si on m'y avait retenu plus long-« temps ».

JEANNIN, (Pierre) né en 1540, mort en 1622.

Jeannin mérita la confiance d'Henri IV par sa rare prudence & par les talents singuliers qu'il avait pour les négociations. Il n'avait pas moins de franchise que Sully, mais peut être plus de douceur & d'urbanité : c'est ce qu'il est facile de se persuader par ce trait ingénieux de Henri IV. Ce prince voulut faire connaître en un moment ses ministres à un ambassadeur étranger : il les fit venir successivement l'un après l'autre en sa présence, & il leur dit : « Voilà une poutre qui « menace ruine ». Villeroi, sans même lever les yeux, conseilla de la faire changer sur le champ ; *Jeannin*, après avoir regardé avec attention, avoua qu'il n'en apercevoit pas le vice ; mais que pour ne rien risquer, il falloit la faire visiter par des gens de l'art. Sully répondit brusquement : « Sire, « qui a pu vous donner cette terreur ? Elle durera « plus que vous & moi ».

Le mérite de *Jeannin* l'éleva bien au-dessus du rang que sa naissance pouvoit lui faire espérer. On a écrit à ce sujet, qu'un prince cherchant à l'embarasser, lui demanda de qui il étoit fils, & qu'il répondit de *mes vertus*.

Il avait commencé par être avocat, & s'étoit distingué par une éloquence mâle & persuasive. Un tiche par cuisier l'ayant entendu discourir dans les états de Bourgogne, fut si charmé de ses talents, qu'il résolut de l'avoir pour gendre ; il alla le trouver, & lui demanda en quoi consistoit son bien ; l'avocat porta la main à sa tête & lui montrant ensuite quelques livres : *Voilà tout mon bien, lui dit-il, & toute ma fortune*. La suite fit connoître à ce particulier que *Jeannin* lui avait montré alors plus de richesses qu'il lui avait fait voir des coffres remplis d'or & d'argent.

Ce respectable citoyen vit dans l'espace de seize lustres, sept de nos rois occuper successivement le trône de France. N'étant encore que bailli d'Aulun, il reçut l'ordre du roi Charles IX d'enfermer les protestants qui étoient dans la ville, & de les égorger le jour de la saint Barthélemy, à une heure qu'on lui désigna. Le bailli d'Aulun fit donc arrêter les protestants ; mais il écrivit au chancelier de l'hôpital qu'il attendait une nouvelle justice pour faire massacrer les prisonniers, parce que, suivant la loi d'un sage empereur, on devoit suspendre de plusieurs jours l'exécution d'un édit sangui-

naitre, & laisser au prince le temps de réfléchir sur ce qu'il avoit ordonné dans la chaleur de sa colère. La cour se repentit bientôt de tant de craintes; alors le chancelier de l'Hôpital faisant lecture de la lettre du bailli d'Amun, ajouta : *C'est un juge de village qui nous apprend notre devoir.*

Jeannin se laissa engager dans le parti de la ligue, croyant, par ce moyen, servir plus utilement le roi & la France. On lui rend cette justice, qu'il empêcha que les espagnols n'empruntent sur ce royaume, & que le duc de Mayenne ne se jetât entre leurs bras. Il aimoit, dit Perfixe, l'état & la royauté avec passion. Henri IV en étoit si persuadé, que ce prince parvenu sur le trône, le chargea de plusieurs affaires & l'appela à son conseil. Mais à peine y fut-il admis, que la publicité d'un secret important fit connoître qu'il y avoit un piège. Henri s'en plaignit à ses ministres, qui paroissoient vouloir faire tomber le soupçon sur Jeannin. Le roi le prenant aussi tôt par la main, leur dit : *Je réponds pour le bon homme ; c'est à vous autres à vous examiner.*

Sa modération dans la possession des charges & dignités fut telle, qu'il refusa les sceaux qu'on étoit à un de ses amis.

On a de Jeannin des mémoires & des négociations, que le cardinal de Richelieu mettoit au rang des instructions les plus utiles qu'il avoit lues.

Jeannin administra les finances sous le règne de Henri IV avec une pureté, dont le peu de bien qu'il laissa à sa famille, est une preuve convaincante. Henri IV avoit une estime particulière pour lui, & se faisoit souvent un reproche de ne lui avoir pas fait assez de bien. Ce prince dit en plusieurs rencontres, qu'il devoit quelques-uns de ses sujets pour tacher leur malice; mais que pour le président Jeannin, il en avoit toujours dit du bien sans lui en faire.

JÉSUI TE. Le roi de Pologne, duc de Lorraine & de Bar, fit venir un jour son architecte, pour le consulter sur les moyens d'empêcher la cheminée de son appartement de fumer. Cet artiste, qui connoissoit l'humeur enjouée de ce prince, lui répondit : Sire, rien de plus aisé que de remédier à cet inconvénient; faites mettre un *jésuite* au haut de votre cheminée; vous savez que ces gens-là attirent tout à eux.

Deux *jésuites* voulant aller à Conflans voir l'archevêque qui y étoit exilé, un cocher de fiacre refusa de les mener; un autre les appela, & leur dit : « Montez, pères la bulle; je mercerois le diable quand c'est pour de l'argent. »

Victor-Amédée, roi de Sardaigne, a dit à un ambassadeur de France, que le *jésuite*, son con-

seigneur, étant au lit de la mort, le fit prier de le venir voir. & que le mourant lui tint ces discours : « Sire, j'ai été comblé de vos bontés, je veux vous en marquer une reconnaissance, ne prenez jamais de confesseur *jésuite*; ne me faites point de questions, je n'y répondrais pas ».

Les *jésuites* firent tous leurs efforts pour obtenir les bonnes grâces de Sixte V. Ils donnoient souvent de petits spectacles au jeune cardinal de Montalte, en espérant qu'il détermineroit son oncle à prendre un confesseur dans leur société; le cardinal neveu choisit un moment favorable pour faire cette proposition au pape. Sixte, après l'avoir écouté, lui répondit d'un air fort sérieux : « Il seroit plus à propos, mon neveu, que je confesse les *jésuites*, que de les choisir pour mes confesseurs ».

Les capucins d'une ville de France chargèrent un peintre de faire un tableau qui représentât la tentation de Notre-Seigneur au désert. L'artiste s'avisait de revêtir Satan d'un habit de capucin. Les révérends pères, extrêmement scandalisés, firent de violents reproches au peintre, qui leur répondit : « Que l'ennemi du salut ne pouvait mieux s'y prendre, pour séduire Jésus Christ, qu'en prenant l'habit des plus honnêtes gens ».

Ce trait nous rappelle l'estampe où l'on voit Jésus-Christ habillé en *jésuite*. Voici les vers satyriques qu'on lit au bas de cette estampe :

Admirez l'artifice extrême
De ces pères ingénieux;
Ils vous ont habillé comme eux,
Seigneur, de peur qu'on ne vous aime.

JEU. Selon toute apparence, le jeu sera du mode en tout temps, parce qu'il y aura toujours des gens désœuvrés, des gens intéressés, des gens égoïstes. L'exemple du fameux Galet devoit épouvanter tous les joueurs; il gagna des sommes immenses, & le même hasard qui les lui avoit données l'en déposséda par la suite. Il avoit fait bâtir à Paris un superbe hôtel, rue Saint-Ansoine; mais il le joua, & le perdit en un coup de dez. Lorsqu'il n'eut plus rien, il alloit encore jouer dans les rues avec les laquais, & même sur les degrés de la maison qui lui avoit appartenu.

Les minéraux s'emploient pour piper les deus. Les grecs font usage pour les cartes de craie, de pâtes, de savons & autres drogues, qui, en altérant légèrement la surface de la carte, la font aisément distinguer par des doigts exercés. Mais comme cet artifice n'est point inconnu aux joueurs de gobelets, & à beaucoup d'autres personnes, les plus habiles gens négligent ces petits secrets, qui d'ailleurs laissent toujours des témoins irréprochables de la friponnerie. Le grand talent

d'un grec, est d'avoir une ruse qui ne laisse point de traces après elle, & ne soit connue que de lui seul. Il étudia de nouvelles manières de mêler méthodiquement les cartes; il les combina par leur nombre; il apprendra par cœur leurs différentes séquences. On parle d'un fameux grec, qui avoit gagné des sommes immenses en pontant au pharaon. Il étoit la terreur des banquiers; il lui suffisoit de voir dans leurs mains la seule tranche des cartes, pour dire où chacune des douze figures se trouvoit. Quand un banquier après avoir fini la taille relevoit ses cartes, il savoit toujours par cœur l'ordre de celles qui étoient dans chacun des deux gas; de manière que si le banquier ne méloit pas bien ses cartes, ou qu'il en laisât seulement trois de suite, il étoit débanqué. C'étoit une ressource inutile pour lui de prendre à toutes les tailles un nouveau jeu; comme notre homme savoit fa séquence, il jouoit toujours avec le même avantage.

Un homme qui avoit rodé long-temps par le monde, revint enfin dans sa patrie. Ses amis accoururent en foule, selon l'usage, & lui crioient à l'envi : Nous sommes charmés de vous revoir en bonne santé; allons, racontez-nous un peu vos aventures. Ah! quel de miracles furent en un moment sur le tapis! Messieurs, leur dit-il, entre autres choses, vous avez la distance prodigieuse qu'il y a d'ici au pays des hurons? Hé bien, à douze cents lieues de-là j'ai vu une espèce d'hommes qui m'a paru tout-à-fait singulière. Souvent ils demeurent assis, autour d'une table, jusques bien avant dans la nuit; mais il n'y a point de nappe mise, ni de quoi occuper la mâchoire. La foudre pourroit gronder sur leurs têtes; deux armées pourroient combattre à leurs côtés; le ciel même pourroit menacer ruine, sans leur faire quitter la place, & sans les distraire; car ils sont sourds & muets. De temps en temps on entend sortir de leurs bouches quelques sons mal articulés; ces sons n'ont aucune liaison entr'eux, & ne sauroient signifier grand'chose; & pourtant ils sont touter les yeux à une partie de ces gens-là de la manière la plus étrange. Je les ai souvent considérés avec admiration; car ils ne manquent jamais de spectateurs, qui sont apparemment attirés par un motif de curiosité; & croyez-moi, mes amis, je n'oublierais jamais les physionomies terribles que j'ai eu lieu d'observer dans ces occasions. Le désespoir, la rage, quelquefois une joie maligne, mêlée d'iniquité, venoient s'y peindre tour à tour. Tantôt c'étoit la fureur des euménides; tantôt l'air sérieux & morne des juges infernaux; tantôt les angoisses d'un patient qu'on mène au supplice. Mais, demandèrent ces amis du voyageur, quel est le but de ces malheureux? Se feroient-ils dévoués à travailler pour le bien public? — Ho. non. — Vous verrez qu'ils cherchent la pierre philosophale? — Ce n'est point

cela. — C'est donc la quadrature du cercle? — Encore moins. — Ah! nous y voici; ils sont là pour faire pénitence de leurs crimes! — Vous vous trompez encore. — Mais assez, vous nous parlez de vrais maniaques; sans ouïr, sans parler, sans rien sentir, morbleu! que peuvent-ils faire? — *Ilz jouent.* Cet apologue est de M. Lichtwehr, fabuliste allemand.

On proposoit à un homme d'esprit de parier pour quel'un qu'il ne croyoit pas bon joueur, mais qui gagnoit souvent; il répondit : « Je vendrais » toujours avoir parié pour lui; mais je ne saurois » me résoudre à le faire ».

On disoit à un homme d'esprit de parier pour quel'un qu'il ne croyoit pas bon joueur, mais qui gagnoit souvent; il répondit : « Je vendrais » toujours avoir parié pour lui; mais je ne saurois » me résoudre à le faire ».

M. du Châtel jouant au piquet avec M. D.... l'avertit de ce qu'il en marquait cinquante cinq, & qu'il n'en avoit que quarante-cinq. « Excusez, » dit M. D...., c'est que je me trompais. » — Pardonnez-moi, lui répartit M. du Châtel, » ce n'étoit pas vous que vous trompiez ».

M. du Saulx assure qu'il vit un jour dans une maison de jeu, une femme citique qui ne parloit point, ou rarement, qui reisoit toujours dans la même place; elle ne se levait pas, nième lorsqu'on avoit servi. Il demanda ce que c'étoit que ce spectre féminin : « C'est, lui répondit on, » l'une des plus singulières victimes de la passion » du jeu. Depuis trente ans, elle perd fa rente » viagère à mesure qu'elle la touche, & se sub- » siste qu'avec un peu de pain trempé dans du » lait; car elle est fort honnête. Elle rougit d'être » ici; mais elle mourroit ailleurs. Comme elle est » sans crédit, la pauvre fille ne mourra que dans » trois mois; c'est-à-dire, à la première échéance » de sa pension ».

Il y a ce fait connu d'un homme qui, jouant avec un grec, s'aperçut qu'on le pignoit pour dupe. Il tira un couteau de sa poche, cloua la main du filou sur la table dans le temps qu'il tamassoit les dex, & dit froidement : S'ils ne sont pas pipés, j'ai tort. Il fut prouvé qu'il n'avoit pas tort.

La passion du jeu étoit si forte dans madame de C...; qu'elle regardoit comme perdu tout le temps qu'elle passoit sans avoir les cartes à la main. Elle donnoit à jouer chez elle; & afin d'empêcher que ceux qui seroient maltraités par la fortune n'exhalassent leurs chagrins par quelque imprécation un peu trop forte, elle avoit taxé chaque gros my à un louis. M. L..., l'un des plus assidus à sacrifier chez elle au dieu du hasard, vivement

affecté un soir du malheur continué qui le pour-
suivait ; & voulant exprimer énergiquement son
désespoir, prit le parti de jeter sur la table une
poignée de louis, & jura pour lors tout à son
aise.

La fureur du gros jeu est poussée au plus haut
point. Voici un moyen de suppléer à l'inconvé-
nient de porter sur soi une masse d'or, dont le
poids fatigue. On a imaginé des boîtes très-
élégantes, dans lesquelles sont des fiches très-
légères, timbrées, dix, vingt, cent louis. Ces
fiches tiennent lieu de billets de banque payables
au porteur. Une dame ; dont le mari jouoit beau-
coup, a fait faire une de ces boîtes, & la lui
a envoyée. Notre époux, au lieu de fiches, y a
trouvé le portrait de la femme en miniature, avec
ses deux petits enfans, & ces mots au bas : *souget
à nous.*

Un homme de finances jouoit mille pistoles au
piquet, en une partie, avec un seigneur de la
cour. Celui-ci jugea qu'il pouvoit le faire capot
& le gagner, s'il lui persuadoit qu'il avoit trois
valets, dont cependant il en avoit écarté un. Il
compte le point & le teste de son jeu jusqu'à
vingt ; & , & après avoir rêvé un moment, il jette
sa première carte, & compte vingt-trois. Son
adversaire lui demande comment il les compte. Le
courtisan recommence à compter son jeu, & y
ajoute trois valets. Le financier dit qu'il ne les
avoit point nommés avant de jouer sa première
carte. Le seigneur soutient le contraire, & offre
de patier cent pistoles. La proposition est accep-
tée : les spectateurs condamnent le seigneur, qui,
affectant une sorte de dépit, & continuant à jouer
les cartes, fit capot le financier, parce qu'il garda
l'as du valet que son adversaire, plus fin que lui,
avoit écarté.

On rapporte une subtilité à-peu-près semblable
d'un gascou vis-à-vis d'un autre financier. Celui-ci
courtois risqua d'être capot ; il avoit deux as qui
lui restoiént, & qu'il monstroît à découvert ; il ne
savait lequel garder. Le gascou voyant qu'il levoit
le bras pour jeter l'as dont il falloit le désarter,
avança droitement un de ses pieds sous la table.
& peussa un des pieds du financier. Celui-ci, qui
étoit environné de plusieurs de ses amis, crut que
c'étoit un d'entr'eux qui l'avertissoit de jeter
l'autre as ; ce qu'il fit : & comme il se vit capot,
il demanda tout haut, avec dépit, quel étoit le
pousseur de pied. Le gascou, après lui avoir
reproché en riant d'attendre qu'on l'avertit, lui dit :
« C'est moi, qui ne crois pas être obligé de vous
donner un bon avis ».

Un grec jouoit au piquet avec un vieux capi-
taine de cavalerie, dans une ville de province,
& le flouloit sans user de beaucoup d'adresse.
Toutes les fois qu'il vouloit avoir beau jeu, il
mouchoit d'une main la chandelle, & de l'autre

escamotoit le talon. L'ancien militaire, qui n'étoit
pas dupe, s'étant aperçu deux ou trois fois
de cette manœuvre, lui dit, en s'arrêtant & po-
sant ses cartes sur la table : « Monsieur, je
» remarque que toutes les fois que vous mouchez
» la chandelle, je n'ai point d'as. Je vous serois
» obligé de vouloir bien vous dispenser de prendre
» tant de peine ; car j'aime encore mieux n'y voir
» pas si clair, & avoir des jeux moins louches ».
Sur ce premier avis, le grec se retint quelques
moments ; mais une heure après, étant question de
la fin d'une partie décisive, & ayant ce coup-là
un jeu si mauvais, qu'il ne lui falloit pas moins
que les huit cartes du talon pour le raccommo-
der, il prit de nouveau les mouchettes, & dit au capi-
taine : « Je vous demande bien pardon, monsieur ;
» mais c'est une vieille habitude que j'ai prise à
» piquer de moucher ». Et moi, dit le militaire
en l'arrêtant sur le fait, comme l'escamotoit le
talon : « C'est aussi un usage que j'ai de moucher
» ceux qui me volent au jeu ». En même-temps
il tira de sa poche un pistolet, & lui brûla la
cervelle.

Un grec, qui en vouloit à un financier, apprit
que ce dernier avoit été obligé de se loger chez
un chirurgien, pour réparer sa santé, que son
libertinage avoit altérée. Bon, dit le grec, qui
fut cette anecdote, voilà mon affaire ; je ne puis
plus manquer mon homme ; je n'ai qu'à passer
aussi par les remèdes. Je ne risque rien en cela ;
il n'y a au contraire qu'à gagner pour moi à ce
marché ; car il est incertain si je n'ai pas la même
maladie, & il est sûr que je lui gagnerai son
argent. Tous les médecins disent qu'il faut s'a-
muser pendant le cours de ces remèdes ; je me
chargerai donc de l'amuser : ce qu'il fit en effet
d'une manière si intéressante, que pendant le
cours des remèdes, le financier perdit quatre-vingt
mille livres, & sortit de ce lieu, après soixante
jours, radicalement guéri & des femmes & du
jeu.

Un président, grand joueur & fort avarié, dit
un jour, après avoir fait une grande perte, du
moins j'ai perdu sans dire un seul mot. C'est,
monseigneur, lui répondit une dame, que les grandes
douleurs sont muettes.

Une jeune femme, la mort dans les yeux,
vint dans une académie de jeu chercher son mari
qui y perdoit beaucoup d'argent depuis deux jours.
« Laissez-moi, s'écria-t-il, laissez-moi encore un
» instant, je vous verrai peut-être . . . après
» demain ». Le malheureux arriva plutôt qu'il ne
l'avoit promis. Sa femme étoit couchée tenant à
sa mamelle le dernier de ses fils. « Levez-vous,
» madame, levez-vous, lui dit-il, le lit où vous
» êtes ne vous appartient plus ».

Un homme connu tenant la main dans une
académie de jeu, & ayant laissé tomber un double
louis

louis, voulut sur le champ le ramasser. « Que craignez-vous, lui dit-on ? Il n'y a ici que d'honnêtes gens. — Je le crois ; mais de ces honnêtes gens-là, on en pend un par semaine, quand la justice fait son devoir ».

Une dévote le confessa du trop grand attachement qu'elle avoit pour le jeu ; son confesseur lui représenta qu'elle devoit d'abord considérer la perte du temps. — Hélas ! oui, mon père ; on perd tant de temps à mêler les cartes.

Casimir, roi de Pologne, fut vivement outragé par un officier qui venoit de perdre tout son bien contre lui. L'officier prend la fuite ; on le ramène. Le roi l'attendait en silence au milieu de ses courtisans. « Mes amis, leur dit-il en le voyant paroître, cet homme est moins coupable que moi : j'ai compromis mon rang ; je suis la cause de sa violence, & le premier mouvement ne dépend pas de nous. Puis, s'adressant au criminel : tu te repends, il suffit ; reprends tes biens, & ne jouons plus ».

Deux habiles joueurs de dez jouèrent une fois cent écus à deux dez au premier coup, étant convenus que celui qui auroit le moins de points gagneroit. Le premier ayant fait deux as voulut se jeter sur l'argent ; mais le second l'arrêta, & ayant jeté les deux dez, de sorte que l'un étant monté sur l'autre ne découvrait qu'un seul as, prétendit que les cent écus lui appartenoient, de quoi il fallut que l'autre, en dépit qu'il en eût, demeurât d'accord.

Voici un miracle, mais un vrai miracle, tout opposé, dont la représentation, à ce qu'on assure, a été long-temps exposée dans l'église de l'abbaye de Saint Guilain, en Hainaut.

Affrontez Guilain, l'un diable, l'autre moine,
Disputoient un jour fortement.
Ce cas arrive rarement ;
Car il n'est plus de saint Antoine
Qu'un démon tentoit vainement.

Le sujet du procès étoit une macette,
Une vieille dariolette,
Gâtée sur un méchant lit,
Toute prête à rendre l'esprit.

Le diable prétendoit qu'on lui livrait cette ame,
Digne, se disoit-il, d'une éternelle flamme.
Il alléguoit mille forfaits.

Pucelages vendus, revendus, puis refaits.
Cent & cent femmes débouchées,
Autant avant terme accouchées.
Guilain répondoit là-dessus :
La vieille a dit son *in manus*,
Et meurt en bonne pénitente.

Partant, je la maintiens de tes griffes exemptee.
L'encyclopediste.

Après avoir bien disputé
Et long-temps en vain contristé,
Le diable se fiant en son adresse extrême,
Raffions, dit-il, à qui l'aura ;
La fortune en décidera.

Pourquoi tous les plaideurs n'en font-ils pas de même !
Guilain dit, je le veux ; tirons la primauté.

Chacun tira de son côté.
Par malheur elle échut au diable,
Qui jette trois six sur la table,
Et dit d'un ton railleur, Guilain, j'en ai beaucoup ;
Malgré son *in manus*, la vieille sera nôtre.
Guilain lui répondit, il faut finir le coup.
Peut-être qu'à ce jeu, j'en fais autant qu'un autre.

Il ramasse les dez, les met dans le cornet ;
Il tire, & fait rassembler de sept.
Cette rasle a de quoi surprendre.
Mais rien n'est impossible aux élus du seigneur.

Dans le sombre manoir la vieille alloit descendre,
Sans un miracle en sa faveur.

Guilain l'obtient. Le reste est facile à comprendre.
Depuis ce temps Guilain fut fort prisé
Pendant le cours d'une assez longue vie,
Après sa mort, il fut canonisé,
Et son donna son nom à l'abbaye.

Là se voit un tableau d'un gothique dessin,
Représentant le diable appuyé sur sa main,
Qui regarde trois sept avec une lunette.

En habit monacal on a peint saint Guilain,
Et la vieille en saile cornette.

Des grecs, dédaignant des moyens ordinaires,
Voulaient tromper le public par un stratagème nouveau. Ils s'alloient, à cet effet, une grecque qui tenoit assemblée dans Paris. Ils la mirent dans un carrosse brillant, suivi de deux autres, & voyagerent en Allemagne, publiant par-tout qu'ils conduisoient une princesse grecque dépourvue de ses états par le grand-seigneur. Chacun de ces grecs jouoit un rôle dans cette comédie. L'un étoit le secrétaire d'état de son altesse ; l'autre, son maître-d'hôtel ; celui-ci étoit son gentilhomme ; un quatrième, son écuyer, &c. Ils avoient pris des habits orientaux, & ne parloient que la langue franque, espèce d'italien corrompu dont se servent les levantins. On alloit au-devant de la prétendue princesse ; on cherchoit à la récréer par différentes fêtes ; mais rien ne l'amusoit plus que le jeu. Elle commençoit à faire fortune, lorsque dans une petite ville il se trouva un auteur qui venait de donner tout nouvellement, en langue allemande, une histoire générale des différentes révolutions de l'empire Ottoman, & qui n'avoit pas dit un mot de son altesse. On accusa l'historien d'ignominie. Son honneur l'engageoit à éclaircir le fait. Il se acquitta avec tant de succès, qu'il débâta les allemands sur cette prétendue souveraineté, & prouva très-clairement que la princesse & tous

C c c c

eux de sa suite étoient une bande de fripons. Son aïeule, craignant sagement les suites de cette découverte, revint, par des routes détournées, reprendre son tripot à Paris.

Sept grecs étoient aux aguets depuis longtemps pour trouver l'occasion de duper un banquier de Lyon, qui étoit arrivé à Paris, & qui avoit la réputation d'aimer le jeu ; mais celui-ci se tenoit sur ses gardes. Ces messieurs ayant eu le jour de son départ pour Lyon par la diligence, jugèrent qu'il n'y avoit plus de temps à perdre ; ils arrêchèrent sept places. Ce banquier se trouva donc embarqué avec sept grecs, qui feignirent de ne point se connoître, & qui se donnoient l'un pour colonel étranger, l'autre pour un seigneur qui voyageoit incognito, pour son plaisir. Celui-ci étoit le parent d'un ministre ; celui-là d'un duc & pair, & ainsi des autres. Le banquier ne tenoit presque point de place dans la voiture, tant il étoit petit auprès de gens d'une si grande considération ; il ne s'étoit trouvé de sa vie en si bonne compagnie. Le soir les grecs demandèrent des cartes, & jouèrent entr'eux, sans mettre de la partie le lyonnais, qui, s'ennuyant d'être simple spectateur, pria qu'on lui permît d'y prendre part. On y consentit par politesse ; & très-poliment, on lui enleva, en différentes séances, tout son argent comptant & toutes les lettres de change. On étoit à la dernière, lorsqu'on arriva à Lyon. & ces messieurs cherchèrent un autre banquier qui vouloit faire avec eux le voyage de Paris dans la diligence.

JEU DE MOTS. Allusion fondée sur la ressemblance des mots. Ceux qui veulent en user, doivent avoir soin de les assaisonner du sel de la malignité.

Une coquette dit à un jeune homme qu'elle n'auroit point de qui lui parloit d'amour : vous m'avez debout, si vous ne couchiez jamais qu'à vie nue.

Le père Porée, qui professoit avec tant d'éclat la rhétorique au collège de Louis-le-Grand, rencontra un jour un magistrat qu'il avoit lué dans une de ses harangues : le célèbre professeur s'inclina pour le saluer, celui-ci ne lui rendit point le salut. « Mon frère, dit le père Porée au religieux qui l'accompagnait, voilà un magistrat bien droit ».

On disoit du temps du maréchal d'Ancre & du père Corbon, qu'il falloit se défaire de l'encre & du coton.

Un jeune homme sortant d'un concert, demanda à un de ses amis, homme d'esprit, comment il avoit trouvé la musique ? — passable. — Et les femmes ? — passées.

Un moine, pour avoir audience de Sixte V, ayant forcé la garde, ce pape vint au-devant de lui, & au lieu de lui demander, de quel ordre étiez-vous ? il lui demanda, de quel désordre étiez-vous ?

Un financier fort dur disoit, dans une compagnie, que sa terrasse avoit été emportée par le débordement de la Seine ; elle ne vous coûtera pas beaucoup à rebâtir, dit un plaçant, car tout le monde vous jette la pierre.

Un gros avocat à face ronde, bon rejoin, intrépide mangeur, médiocrement riche, faisoit une cour assidue à une veuve qui avoit de la fortune, mais qui ne voulut pas se remarier par rapport à ses enfants. Elle avoit éconduit plusieurs fois le personnage. « Vous n'y pensez pas, lui dit le légittime importun, je ne vous demande que part d'enfant » Le précepteur du petit fils de la veuve, instruit de la prétention de notre homme, en profita très-bien, comme on va le voir. La veuve donna un grand dîner de famille, où l'avocat fut invité. L'instituteur étoit aussi de la fête. Le jurisconsulte, qui avoit la réputation d'être le plus grand gouverneur de France, joua le sobrié à table. Après les premiers services, on lui proposa l'aïe d'un poulet gras. Il fit beaucoup de façons pour l'accepter. « A lons donc, monsieur, lui dit le précepteur, » en mettant l'aïe sur son assiette, allons donc, » vous badinez ; ce n'est là qu'une part d'enfant ».

L'opéra *Fatmé*, étoit d'abord intitulé le *Langage des Fleurs*. On demanda si l'on trouveroit beaucoup de pensées dans le langage des fleurs. « Je pus répondre, dit gaïement l'auteur, (M. de Saint-Marc), qu'au moins on n'y trouvera point de soucis ».

L'établissement de l'Enfant-Jésus, & l'ordre admirable de cette maison, avoit donné à la cour & à la ville, la plus grande idée de M. Langue, curé de St. Sulpice. Un jour M. le cardinal de Fleury lui proposoit de le faire sur-intendant général de tous les hôpitaux. M. Langue répondit à cette émirance : « Je l'avois toujours bien dit, monseigneur, que vos saintetés me conduisiez à l'hôpital ».

L'abbé de Clémambault, qui étoit extrêmement contesté, ayant été nommé pour succéder dans l'académie française à la Fontaine. « On a dit qu'il falloit un Elape pour remplacer la Fontaine ».

Un prêtre voyant arriver un critique à la première représentation d'une comédie, lui dit : « Ma foi, monsieur, les comédiens devoient vous retenir la porte un jour comme celui-ci ».

« ci ». — Pourquoi cela ? — C'est que vous vous faites un jeu d'emporter la pièce ».

Le chevalier de ** étoit de mauvais vers dans une pièce fort froide en hiver, à M. le comte ** son ami, qui gélait tout en l'écoutant, & lui demanda ensuite son avis. « Ma foi, lui dit le comte, s'il y avoit plus de feu dans tes vers, ou plus de tes vers dans le feu, nous n'aurions pas si froid ici ».

Un officier général du plus grand mérite, & de la plus grande réputation, commandoit dans une bonne place : il avoit coupé la rivière qui y passoit. Les ennemis se disposoient à attaquer cette place. Leur armée étoit au dessous sur le bord de cette rivière. Il n'y avoit plus d'eau. Leur cavalerie en souffroit, & leur général fut réduit à envoyer un trompette au commandant de la place, pour le prier de lui donner de l'eau. Il répondit qu'on lui en demandoit de trop loin ; mais que si ce général vouloit d'excellent vin de champagne, il lui en offroit. Le général prit cette réponse pour une raillerie. Il renvoya le trompette pour dire au commandant, que s'il ne lui donnoit de l'eau, il bruleroit toute la ville avec ses bombes, & qu'après le siège, il achemineroit de bruler ce que les bombes auroient épargné, qu'il mettroit ensuite le feu par-tout. Dites-lui, reprit le commandant, qu'il n'y pense pas, & que lorsqu'il me menace du feu, il m'avertit de garder l'eau pour l'éteindre.

On s'est égayé, à l'exemple des auteurs comiques, sur le compte des maris ridicules. Un mari appelloit toujours sa femme ma divine. Cette fadeur qui déplaît généralement, fit dire à quelqu'un qui étoit oisif bien cette femme : son mari a bien tort de l'appeler ainsi ; car, soit dit entre nous, il n'en est point de plus humaine.

Un jeune homme qui avoit dissipé en très-peu de temps sa fortune qui étoit considérable, tomba malade, il fut saigné. Il pria son médecin de voir son sang. Celui-ci le regardant, dit : « Veilla du sang qui est bien verd. — Il peut bien être verd, répondit le malade, j'ai mangé mon bled en herbe ».

L'abbé Boudot bon littérateur, & très-versé dans l'histoire de France, étoit ami de Crébillon le fils : fort haut de taille cela n'empêchoit pas que dans les maisons où ils se trouvoient, Crébillon n'aiguillonnât l'abbé. Un jour, celui-ci, poussé à bout, dit à Crébillon : « Tais-toi ! ton père étoit un grand homme, & tu n'es qu'un grand garçon ».

Les trésoriers de France, soutiennent qu'ils fraternisent avec la chambre des comptes. Un

maître des comptes dit : il est vrai, mais ce sont nos frères lays.

Un jeune avocat, qui plaidoit une affaire criminelle, dit naïvement : « Méfieurs, le jour de la querelle fut une belle nuit ».

Une jeune veuve étoit la maîtresse du marquis d'Anet, l'idole de la cour de France sous Louis XIII. Des dames, qui savoient que cette veuve venoit de perdre son mari, trouvoient mauvais qu'elle n'eût point de voile. Mesdames, répondit un seigneur, un vaisseau qui est à l'ancre, n'a que faire de voile.

Une princesse du sang passoit par une ville de province ; tous les corps s'empresèrent de l'aller complimenter. Celui de l'élection n'étoit représenté que par trois membres. « Madame, » lui dit le chef de cette juridiction, nous sommes dans ce moment une peuvée sensible de cette vérité sacrée, beaucoup d'appelés & peu d'élus. Notre devoir est de prononcer sur le fait des tailles, & nous certifierons à tout le monde que la vôtre est des plus élégantes ».

M. Linguet en se déchâinant contre l'immortel ouvrage du président Montesquieu, disoit à tout propos, qu'il avoit approfondi *l'esprit des Loix* ; cela peut-être, lui répondit-on ; mais vous n'avez assurément pas approfondi *les loix de l'esprit*.

Après la défaite de Pompée dans les plaines de Pharsale ; Nonius disoit : « Ayons bon courage, nous avons encore sept aigles. — Cela seroit bon, répondit Cicéron, si nous avions à combattre contre des geais ».

Benferade allant voir un lieutenant-général des armées du roi, le trouva au lit malade, & apprenant quelques remèdes, en indiquant que les faveurs capotées de Venus, étoient la source de sa maladie. « Comment ! dit Benferade, vous ne vous contentez pas d'avoir été mis si souvent dans les gazettes, vous voici à présent dans le mercure glist ».

Le comte de Mare, étoit à la guerre avec le grand Condé, il fut battu dans une action ; sur cela on dit : *mare vidit & fugit*.

Deux prédicateurs prêchoient dans la même église, dont l'un avoit une voix très-forte. Quelqu'un dit que la différence entre le prédicateur du matin & celui du soir, étoit que le premier prêchoit fort bien, & le second bien fort.

Monsieur Camus, ayant entendu prêcher monsieur Godau sur la grâce, dit : j'ai entendu un sermon de la grâce, prononcé de bon

grace, par M. l'évêque de Grasse. Il disoit aussi qu'après leur mort les papes devenoient des papillons; les fîres, des cirons; les rois, des roitelets.

Voltaire écrivoit à madame de Maurepas: « Si jamais monsieur Turgot cesse d'être ministre, je ne ferai moins de désespoir ». Lorsqu'il fut, en effet, disgracié, & remplacé par M. de Clugny, madame de Maurepas donna Voltaire de tenir sa parole. « Rien n'est plus juste, madame », répondit-il; je ne ferai moins de Clugny ».

Un tapissier de Paris, se vançoit à tout venant, d'être parent de fort près du brave M. de Chevert. Quelqu'un le dit à cet officier général, & l'excita à punir une pareille audace. « Laissez faire ce marchand », reprit M. de Chevert; il a quelque espèce de raison; ses ancêtres & les miens ont fait beaucoup de *fiées* ».

Un sot mari, vantoit dans une compagnie, les robes, les dentelles, les bijoux & autres ajustemens de sa femme. Quelqu'un qui faisoit ce qui en étoit, lui dit assez plaisamment: « Si madame le porte beau, avouez que vous les portez belles ».

M. B... entrant dans l'anti-chambre de la reine mère, Anne d'Autriche, au moment où le duc de Roquelaure en sortoit, ce duc lui fit les cornes pour le braver. Mais B... ne tarda guères à s'en venger; car, affectant de paroître ému devant la reine; qu'avez-vous donc, lui dit-elle? — Madame, répondit-il, c'est ce duc de Roquelaure, qui a l'impudence de me montrer à la porte de la chambre de votre majesté tout ce qu'il porte. « Cette équivoque produisit l'effet » que B... avoit désiré, & mit la reine dans une grande colère contre le duc ».

Cicéron disoit de Catinus - Revilius, qui n'avoit été consul qu'un seul jour: *Nous avons un consul si vigilant, qu'il n'a pas dormi une seule nuit pendant son consulat.*

Un homme qui avoit des ennemis dangereux, & capables de tout entreprendre, consulta l'oracle pour savoir s'il abandonneroit le pays. Il eut pour réponse, *domine, spes securus*: sur quoi il crut pouvoir demeurer sans danger dans sa maison: à quelques jours de-là cependant les ennemis y mirent le feu, & tout ce qu'il put faire fut de se sauver. Alors songeant à l'oracle qui lui avoit été rendu, il reconnut, mais trop tard, que ce n'étoit pas *domine*, mais *domine spes securus*, qu'il falloit entendre.

Lorsque M. le Mierre vint à l'assemblée des comédiens, pour demander la remise de la veuve du Malabar: « Messieurs, leur dit-il: il n'y a

pas de veuve qui n'ait ses reprisés, & je viens vous demander celles de la veuve du Malabar ».

Le président de Némon passoit pour un homme fort ennuyeux. Un jour étant allé voir madame de Sévigné, elle dit, quand on le lui annonça, ce vers de l'opéra:

N'mons jamais, ou n'aimons guères.

Monsieur de Bassompierre fut tiré de la bastille, le jour même des obseques du cardinal de Mazarin qui l'avoit fait emprisonner. Il dit en sortant: « Je suis entré à la bastille par le vice de M. le cardinal, j'en sors pour soit service ».

On fit sur la pièce & la musique des *Deux Telens*, l'épigramme suivante:

Quelle musique plus aride,
Et quel poème plus commun!
Pauvre d'Herbain! pauvre Bafide!
Vos deux talens n'en font pas un.

JEUNE. Deux duchesses se disoient un jour: Pâques approche, cela fait faire des réflexions; nous sommes de grandes pécheuses; il faut faire pénitence. Que ferons-nous pour cela? Faisons jeûner nos valets.

L'usage du docteur Swift, le Rabelais de l'Angleterre, étoit de voyager à pied avec un livre à la main. Souvent il marchoit jusqu'à la nuit sans cesser de lire, & sans s'arrêter pour boire & manger. Un jour qu'il se rendoit de Dublin à Waterford, suivi d'un seul domestique, il fut rencontré par un vieux seigneur irlandais. Celui-ci ne connoissant pas Swift, demanda son nom à l'homme qui l'accompagnait. Le valet, presque aussi original que le maître, où qu'il étoit devenu en le servant, répondit à l'irlandais: « C'est M. le doyen de saint-Patrice, & je le sers pour mes péchés... Et où allez-vous à cette heure? — Tout droit au ciel, sans nous détourner ». Le gentilhomme n'entendant rien à cette réponse, le pria de lui expliquer ce qu'il vouloit dire. « C'est pourrante une chose » bien claire, repliqua le domestique; mon maître prie, & moi je suis à jeun: Où va-t-on, monsieur, par le jeûne, & par la prière? »

JEUNESSE. Les Lacédémoniens regardoient l'enfance & la jeunesse, comme le printemps des bonnes-mœurs, c'est-à-dire, comme la saison où la vertu est dans sa fleur; si l'on gâta la fleur, ou quelle se gâta d'elle-même, il fut de nécessité que le fruit réussisse mal, ou devienne inutile.

Un avocat voyant qu'un président le méprisoit à cause de sa jeunesse, lui dit: monsieur, je suis jeune; mais j'ai lu de vieux livres.

IGNORANCE. Un Arabe a dit que l'ignorance est une méchante monture, qui fait sans cesse broncher celui qui est dessus, & qui rend ridicule & méprisable, celui qui la conduit.

Il y avoit à Toulouse un avocat ignorant, qui ayant reçu du roi Henri II, une charge de conseiller, pour récompense de quelques pièces de marbre qu'il avoit données à sa majesté, fut refusé trois fois des autres conseillers de Toulouse, à cause de son ignorance. Le roi lui ayant donné des lettres pour être maître des requêtes, & ce pauvre ignorant ne pouvant répondre sur l'examen qu'on faisoit de sa science, fut aussi refusé des maîtres des requêtes; mais le chancelier ayant dit à ces messieurs, *en necitita esse marmoreum?* Ne sçavez-vous pas qu'il est de marbre? Il fut enfin reçu. On l'appeloit le maître des requêtes de marbre.

Un moine faisant l'inventaire d'une bibliothèque, & rencontrant un livre hébreu, mit sur le registre: *Item, un livre en langue étrangère, dont le commencement est à la fin.*

On disoit en parlant d'une pièce de théâtre: la scène est à Constantinople. Madame la comtesse de L... dit: voilà une rivière, (la Seine), qui fait bien du chemin.

Une dame parlant d'un Italien de ses amis: il descend, dit-elle, d'une très-grande maison d'Italie, des contes... des contes... des contes de Boccace.

ILLUSION. Il n'y a personne qui n'ait ouï parler de Thrafsylus, qui s'imaginoit être le maître de tous les vaisseaux qui abordoient au Pirée, & qui ayant été guéri de cette maladie, en témoignoit du chagrin, jurant qu'il n'avoit jamais été si heureux, que pendant qu'il avoit été dans cette agréable erreur. Voici un autre exemple de ces heureux imaginaires. Artiste, au livre des choses merveilleuses, raconte d'un citoyen de la ville d'Abidos en Asie, qu'il venoit souvent au théâtre, dans le temps qu'il n'y avoit ni acteurs, ni spectateurs, où il prenoit place, s'imaginant qu'on jouoit la comédie. On le voyoit tantôt battre des mains, tantôt rire à gorge déployée, & faire divers jugemens sur la pièce qui ne se jouoit que dans son imagination. Étant guéri, il regrettoit sa folie, & assurait n'avoir jamais eu de meilleur temps, que lorsqu'il étoit insensé. Cela favorise le sentiment de ceux qui soutiennent, que nous ne pouvons avoir aucune certitude des choses qui sont hors de nous. Car, il est constant que les choses ne paroissent pas les mêmes aux autres animaux qu'aux hommes. Ils voient les choses différemment de nous, soit en couleur, en grandeur & en nombre; ils les sentent, les entendent & les flairent aussi dif-

féremment, puis qu'ils ont les organes de la vue, de l'ouïe & du toucher, différens des nôtres en grandeur, en étendue, & en conformation. Or, quelle arrogance à l'homme, de dire que tous les animaux du monde sont trompés, & sont dans l'erreur, & que lui seul connoît la vérité des objets? Dieu a voulu que toutes choses eussent diverses faces, & rendissent divers effets, selon ce qui leur conviendrait, & s'est réservé à lui seul la connoissance de la vérité. Je ne m'en tiens pas, qu'un philosophe pénétré de ce sentiment, & convaincu en même temps de l'immortalité de l'âme, ait souhaité de sortir de la vie, comme d'une prison enchantée, où on est perpétuellement dans l'illusion.

IMPÉRATRICE. L'impératrice Marie, veuve de Maximilien II, étoit fille d'un empereur, femme d'un empereur, bru d'un empereur, mère d'un empereur, & belle-mère de deux rois, Charles IX & Philippe II. Par tous ces titres cette princesse étoit bien au-dessus d'Agrippine, fille, sœur, mère & femme d'empereur, que Tacite donne comme un exemple unique.

Cette impératrice Marie n'avoit aucun crédit auprès de Philippe II. Don Diego de Cordus, personnage fort agréable à ce prince, disoit fort plaisamment à ceux qui s'adressoient à lui pour obtenir quelque grâce par son entremise: « Après l'impératrice, je suis celui qui a le moins de pouvoir auprès du roi ».

IMPÉTUOSITÉ. Après la mort d'Isdegetdes, roi de Perse, les persans qui avoient beaucoup souffert de ses violences, jugèrent que Baharam-Gur, son fils, seroit aussi cruel que lui: ainsi, loin d'appeler ce prince à la succession, ils jetterent les yeux sur un seigneur nommé Kefra, & le placèrent sur le trône. Baharam, qui étoit alors à Hiraeh, en Arabie, ayant appris ces nouvelles, assembla une grosse armée d'arabes, & vint attaquer l'usurpateur. Il avoit encore dans la Perse plusieurs amis qui s'efforcèrent de ménager un accommodement entre les deux princes; mais la chose étoit assez difficile. Il falloit que l'un des deux cédât sa place à l'autre. Baharam proposa un expédient qui fut approuvé des deux partis; ce fut de mettre la couronne royale entre deux lions assés, & enfermés dans un lieu choisi exprès: celui des deux princes qui la pourroit enlever de cet endroit, devoit être jugé le plus digne de la porter, & reconnu pour en être le légitime possesseur. Le jour destiné pour ce fameux combat étant arrivé, les deux concurrents se présentèrent. Alors Baharam dit à Kefra: « Avancez courageusement, & enlevez la couronne. Je suis en possession du trône, dit Kefra; c'est à vous, qui y prétendez, de retirer la couronne

« du lieu où elle est ». Biharam, sans répliquer, ni hésiter, se jeta aussitôt sur les liors, avec la furie & l'impétuosité d'un tigre; & ne se servant d'autres armes que de ses propres bras, il les tua ro s deux, & crignit fièrement le diadème. Il comparut, en cet état, devant les seigneurs persans, accourus de toutes parts à un spectacle si extraordinaire; & Keira fut le premier qui, après l'avoir embrassé, le proclama digne de la couronne qu'il venoit d'acquiescer par son intrépide valeur.

Gaspard de Saulx de Tavanès, maréchal de France sous François I, favori du duc d'Orléans, avec quelques autres seigneurs du même âge, se livrèrent avec lui à toute l'impétuosité d'une première jeunesse, & firent mille folies dans lesquelles ils couroient ordinairement risque de la vie. Ils passaient à cheval à travers des bûchers ardents, le promenoient sur les toits des maisons, & quelques fois sautoient d'un côté de la rue à l'autre. Toute la nuit on les entendoit, armés de pied en cap, chercher dispute à tous ceux qu'ils rencontroient; & quand ils ne trouvoient avec qui se battre, ils s'escrimoient entr'eux jusqu'à ce qu'il en coûtât du sang au plus mal-adroit. Un jour ils portèrent un penou dans le lit de la duchesse d'Uzès: une autre fois Tavanès, en présence de la cour, qui étoit à Fontainebleau, franchit d'un saut une espace de trente-trois pieds qui étoit entre deux roches. Tels étoient les amusemens de tous ceux que le duc s'étoit associés; on avoit coutume de les appeler communément la bande égarée suivant les enfans de France. Tavanès devint dans la suite un grand homme, & eut part, sous Henri II & Charles IX, à toutes les actions d'éclat.

IMPOSTEUR. On voit dans l'histoire des hérésies quelques hérétiques qui ont su employer plusieurs prestiges, & profiter d'une éloquence de corps qui leur étoit propre, pour persuader la multitude & accrédi ter les erreurs. On demandoit à un de ces visionnaires, quel étoit l'objet de tous ses travaux? « Ah! répondit-il, vous ne savez pas le plaisir qu'il y a de persuader » aux autres ce que l'on ne comprend pas soi-même ». Le visionnaire assurément auroit pensé que la plupart de nos commentateurs avoient bien du plaisir. Il faut avouer cependant que plusieurs hérétiques se sont proposé un autre objet de leurs travaux. Quelques faux prophètes, comme Mahomet, se sont servis des erreurs qu'ils ont jetées à la multitude, comme d'une bride que l'on met à une bête de somme, pour la conduire plus facilement.

Un gascou, nommé Martin Guerre, avoit épousé une femme jeune & belle, nommée Bertrande Rois. Après avoir vécu avec elle l'espace de dix ans, il la quitta pour aller à la guerre. Huit ans

après son départ, un nommé Arnaut Duil, se disant Martin Guerre, se présenta à Bertrande & à ses parens, qui tous, par la grande ressemblance qu'il avoit avec Martin, & par les renseignemens qu'il donnoit, se persuadèrent aisément qu'il étoit le vrai Martin Guerre. Bertrande le reçut dans son lit, & en eut deux enfans. Trois ans après, il courut un bruit que ce n'étoit point Martin: ce qui donna lieu à l'examen. Enfin, il y eut des parens du vrai Martin, qui par quelques motifs d'intérêt, & contre le gré de la femme, se rendirent ses accusateurs devant le juge. C'étoit le juge de Rieux qui, après de longues procédures, le condamna enfin à perdre la tête. Il en appelle au parlement de Toulouse, où il fut amené & où plusieurs fois, souffrant toujours qu'il étoit Martin Guerre. Il avoit pour lui quatre sœurs du vrai Martin, & leurs quatre Maris, avec trente ou quarante autres témoins. Mais parce que d'ailleurs il y avoit des témoins presque en pareil nombre, qui assuraient le contraire, & qu'il y en avoit aussi qui chanceloient dans leurs dépositions, les juges étoient dans un terrible embarras, quand on vit paroître, comme par miracle, le vrai Martin Guerre. Mais cela ne leva pas leurs difficultés; car les ayant confrontés l'un avec l'autre, le vrai Martin demeura presque confondu, tant le fourbe savoit mieux s'aider du mensonge que l'autre de la vérité: les faits qu'il rapportoit étoient si circonstanciés, il se souvenoit si bien dans ses réponses, & les indices qui en résultaient paroissent si forts, que cela passe l'imagination. Enfin, on fit venir les sœurs de Martin, pour les interroger de nouveau, & quelques autres témoins qu'on ouït d'office. Avec ces nouvelles preuves on crut l'affaire assez éclaircie pour passer à la condamnation de Duil. Il fut donné un arrêt, qui le condamna à être pendu & brûlé, & les enfans que Bertrande avoit eus d: lui furent déclarés légitimes. L'aveu qu'il fit de son crime au pied de la potence leva le doute, & donna à connaître aux juges qu'ils avoient démasqué l'imposteur.

Il a paru de notre temps qu'éques autres imposteurs obscurs, qui se proposant pour objet de mettre à contribution la commisération publique, ont reçu le charbon de leurs fourberies. Les papiers anglais de 1760, font mention qu'une jeune femme, habillée en homme, avoit essayé de se pendre à Nor-Wood; mais qu'elle en avoit été empêchée par quelques personnes qui l'avoient aperçue. Elle fut transportée à Bath, où on lui donna les secours dont elle avoit besoin, & de-là on la remit entre les mains de ses amis. On trouva un papier attaché à son arbre, près du lieu qu'elle avoit choisi pour son funeste dessein; & sur ce papier, étoient écrits des vers, dont voici le sens: « Jernes amans, qui pissez par ce lieu, » jetez un oeil de pitié sur une femme infortunée,

« dont l'amour avoit égaré la raison. Quoique
 « déguisée sous les vêtements d'un homme, elle
 « chassoit l'honneur & la vertu. Quand vous
 « m'aurez trouvée, je ne vous demande qu'une
 « bière & un tombeau. Si l'on ouvre mon sein
 « après ma mort, vous y verrez un cœur déchiré
 « par ses maux. Quelques jours après, cette
 « femme entra dans la boutique d'un apothicaire de
 « Bristol, & demanda du poison, que l'apothicaire
 « lui refusa prudemment, quoiqu'elle le sollicitât
 « vivement, & lui offrit cent guinees pour le tenter.
 « Cette femme, voyant que ses instances étoient
 « inutiles, menaça de se couper la gorge, & sortit
 « de la boutique avec précipitation. On la suivit
 « & on la ramena chez cet apothicaire, où elle fut
 « examinée par un alderman, & quelques autres
 « personnes. Elle leur dit qu'elle étoit la femme
 « qu'on avoit trouvée pendue à Nor-Wood, près de
 « Bath, & à qui on avoit sauvé la vie, qu'elle étoit
 « d'une noble famille, mais qu'elle mourroit plutôt
 « que de révéler son nom; qu'elle avoit quinze la-
 « misson paternelle pour une intrigue d'amour;
 « qu'elle n'avoit point de crime à se reprocher,
 « qu'elle avoit pris les habits d'un homme, &
 « s'étoit engagée comme simple soldat; enfin, que
 « ne pouvant plus résister aux peines & aux humili-
 « ations qui la tourmentent, elle avoit pris le
 « parti de sejourner le fardeau insupportable de la vie.
 « Elle fut transférée à l'hôpital de saint Pierre,
 « & l'on fit des informations pour découvrir son
 « nom & sa famille. On reconnut enfin que cette
 « prétendue femme étoit un libertin & un *impofteur*,
 « qui, quoique vêtu des habits de son sexe, avoit
 « refusé à se faire passer pour femme, parce qu'il
 « joignoit à une voix grêle un visage efféminé. Il
 « avoit intérêt en fa faveur toutes les femmes
 « qui le regardent comme un vétéran de l'amour
 « malheureux. Le juge même qui l'avoit interrogé,
 « n'avoit pu s'empêcher de répandre des larmes sur
 « le prétendu desespoir amoureux de cet *impofteur*.
 « On le mit dans une maison de correction, & il
 « fut condamné à être sévèrement fustigé.

Les papiers anglais ont publié qu'on entendoit,
 il y a quelques années, un arabe qui gémissoit
 dans les forêts d'Angleterre. Le propriétaire di-
 térieur où se trouvoit cet arabe, tira beaucoup
 d'argent des gens de la campagne, qui accou-
 roient pour voir & entendre une chose si in-
 croyable. A la fin, quelqu'un proposa de couper
 l'arbre; mais le propriétaire s'y opposa, non
 par aucune vue d'intérêt propre, mais il le mo-
 destement, mais dans la crainte que celui qui
 offroit y mettre la cognée, n'en mourût subite-
 ment. On trouva cependant un homme qui
 n'avoit pas peur de la mort subite, & qui la bar-
 barie à coups de hache. Alors on découvrit un
 tuyau qui faisoit une communication à plusieurs
 toises sous terre, & par le moyen duquel on
 produisoit les gémissements qu'on avoit entendus.

IMPROMPTU. M. le Marquis de la Fare,
 héritier des grâces & des talens d'un grand oncle
 si cher aux muses, fit sur Voltaire l'*impromptu*
 suivant :

Rien ne change sur la terre
 Que de forme & de nom;
 Les payens nommoient Apollon
 Le dieu que nous nommons Voltaire.

Madame la D. de L... écrivoit un jour au
 président Ménault. Lorsque la femme reine entra
 chez elle, cette princesse, qui obligeoit le pré-
 sident d'une bienveillance particulière, écrivit au
 bas du billet : *Devinez quelle est la main qui vous
 souhaite ce petit bon jour.*

Le président répondit sur le champ à madame
 la D. de L... & ajouta à son billet ces quatre
 vers d'une tournure aussi spirituelle que mesurée :

Ces mots tracés par une main divine,
 Ne m'ont causé que trouble & qu'embarras;
 C'est trop oser, si mon cœur le devine,
 C'est être ingrat, que ne deviner pas.

IMPUISSANT. Un homme de la cour étoit
 soupçonné d'être *impuissant*, & ne voulut pas
 demeurer d'accord qu'il le fût. Il rencontra Ben-
 ferade, qui l'avoit souvent railé là dessus. Mon-
 sieur, lui dit-il, non obstant toutes vos mauvaises
 plaisanteries, ma femme est accouchée depuis
 peu de jours. Eh! monsieur, lui répliqua Benfa-
 rade, on n'a jamais douté de madame votre
 femme.

Un gentilhomme qui avoit la réputation d'être
impuissant, étoit d'une compagnie où une
 dame se laissa presser un baiser par un cavalier.
 Le gentilhomme se présenta pour obtenir le même
 faveur. La dame l'arrêta, en lui disant : Tout
 beau, monsieur; on n'accorde pas si vite un
 baiser à un homme comme vous, pour qui c'est
 la dernière faveur.

On parloit à M. de Hasky, premier président
 du parlement de Paris, d'une cause dans laquelle
 il s'agissoit d'un *impuissant*, dont la femme de-
 mandoit à être séparée. Je prévois, dit ce ma-
 gistrat, que le mari gagnera son procès avec de
 mauvaises pièces.

On a fait les vers suivans sur un fameux procès
 de cette espèce, dont les tribunaux ont retenti
 il y a plusieurs années.

Vainement la riche Emilie
 Plaide, requiert, conclut & veut
 Que d'avec un Jean, qui ne peut,
 Un prompt divorce la dilue;
 Les experts ayant affirmé
 Que l'époux est bien conformé,

« Quoiqu'en lui la nature dorme,
Les choses de manière iron,
Qu'il l'emportera pour la femme,
Quoiqu'il n'ait pas droit dans le fond.

La femme d'un *impuissant* appeloit son lit, un lit de repos.

On pourroit croire qu'il n'y a que les femmes qui soient capables de poursuivre leurs maris en justice, sous prétexte d'*impuissance*, si nous ne rapportions le fait suivant arrivé à Paris en 1752. Le sieur la Hure, maître tailleur d'habits, après avoir vécu dix années avec son épouse, sans avoir eu d'enfants, s'avisa alors de la traduire en justice pour cause de stérilité.

La femme, en se défendant, dit que le terme de dix années étant expiré dans la meilleure union, son mari avoit mauvaise grace de venir demander à la justice la cassation de son mariage, sous prétexte qu'elle étoit stérile. La Hure prétendit qu'en pareil cas, il n'y avoit point de prescription; que la patience qu'il avoit eue jusqu'alors, provenoit de l'espoir dont il s'étoit toujours flatté que la cause cesserait; mais que ne cessant point, & desirant avoir de la postérité, il demandoit maintenant que son mariage fût déclaré nul, & requéroit, pour démontrer la solidité de sa demande, que sa femme fût visitée par deux experts; ce qui lui fut accordé. Mais le rapport des deux experts fut qu'ils ne pouvoient décider si la femme étoit *impuissante* ou non, attendu que l'orifice externe de la matrice étoit entièrement couvert d'une peau collée dessus, qui empêchoit l'introduction du membre viril; que si la femme la Hure consentoit qu'on lui enlevât cette peau, ou que l'on y fit une ouverture, elle pourroit devenir féconde. La femme ayant consenti à l'opération, son mari fut obligé de la garder.

En général les procès d'*impuissance* sont très-peu d'honneur aux femmes qui les intentent. Soit qu'elles parviennent à obtenir un autre mari, soit qu'elles n'y parviennent pas, elles deviennent l'opprobre & la honte de leur siècle. N'est-ce pas déjà beaucoup que de confesser publiquement son incontinence? Or, c'est ce que fait toute femme qui intente de tels procès. Elle déclare devant tout le monde qu'elle ne peut se passer d'un mari. L'interrogatoire qu'il faut qu'elle subisse devant les juges, est si délicat & si gênant, qu'on ne peut avoir bonne opinion de celle qui est capable de franchir cette barrière.

Un avocat embarrassé un jour étrangement une pauvre fille plaideuse. Il lui demanda en présence de plusieurs témoins, si son mari l'avoit baissée à la joue & lui avoit fait d'autres caresses. Elle répondit qu'oui. « Et quel vous a dit, reprit l'avocat, que ces caresses ne fussient pas? Où avez-vous appris le reste? Si vous êtes pucelle,

comme vous le prétendez, vous ne devez pas savoir que votre mari est *impuissant*; & si vous le savez, c'est un signe que vous avez éprouvé ce que d'autres hommes peuvent faire ».

INANÈS, (Jean-Baptiste) né à Valence, l'an 1540, mort en 1596.

Le meilleur ouvrage de ce peintre se conservoit du temps des jésuites dans leur maison professe de Valence. L'origine de ce tableau est romanesque & singulière, selon Velasco, notre auteur espagnol. La vierge, toute rayonnante de gloire, apparut, dit-il, à un jésuite respectable par sa piété, & lui ordonna de la faire peindre dans l'église qu'il avoit le bonheur de la voir. Le bon père, l'ayant bien considérée, s'empressa de s'acquitter de sa commission. Ce fut lui *Inanès* qu'il jeta les yeux. Mais le peintre travailla long-temps avant de saisir les traits que lui traçoit le pieux jésuite, qui lui conseilla enfin de se disposer par la prière & par toutes les œuvres d'un bon chrétien, à l'ouvrage dont il avoit la gloire d'être chargé. L'artiste obéit avec humilité, jeûna, fit pénitence, & ne prenoit point le pinceau, qu'il ne se fût confessé & qu'il n'eût communiqué. Il continua de la sorte jusqu'à ce qu'il eût achevé son tableau; & le jésuite ne l'eut pas plutôt vu, qu'il s'écria que, par un miracle éclatant, *Inanès* avoit exactement rendu la ressemblance de la vierge.

INGRATITUDE. Un jeune anglois long-temps poursuivi par les carabes, se jeta dans un bois. Une indienne l'ayant rencontré, sauva ses jours, le nourrit secrètement, & le conduisit, après quelque temps, sur les bords de la mer. Ses compagnons y attendoient à l'ancre ceux qui s'étoient égarés: la chaloupe vint le prendre; sa libératrice voulut le suivre. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avoit conservé la vie, & qui lui avoit donné son cœur avec tous les sentiments & tous les trésors de l'amour.

Un roi de Mandoa, dans l'Indoustan, étant tombé dans une rivière, en fut heureusement retiré par un esclave, qui s'étoit jeté à la nage & l'avoit saisi par les cheveux. Son premier soin, en revenant à lui-même, fut de demander le nom de celui qui l'avoit retiré de l'eau. On lui apprit l'obligation qu'il avoit à l'esclave, dont on ne doutoit pas que la récompense ne fût proportionnée à cet important service. Mais il lui demanda comment il avoit en l'audace de mettre la main sur la tête de son prince, & sur le chuiip il lui fit donner la mort. Quelque temps, après ce même prince étant assis dans l'ivresse, sur le bord d'un bateau, près d'une de ses femmes, il se laissa tomber encore une fois dans l'eau. Cette femme pouvoit aisément le sauver; mais croyant ce service trop dangereux, elle le laissa périr, en donnant pour excuse

excuse qu'elle se souvenoit de l'histoire du malheureux esclave.

Tacite remarque que les tyrans regardent toujours de mauvais œil ceux qui leur ont rendu de grands services, ou qui se distinguent par des qualités éminentes. Ajoutons que ces princes, qui déshonorent le trône, affectionnent plus ceux qui leur sont obligés, que ceux à qui ils n'ont eux-mêmes des obligations. La reconnaissance semble être pour eux un fardeau dont ils cherchent bientôt à se délever par la calomnie & l'injustice. L'empereur Néron, courant à la chaise, un cerf le prit avec son bois par la ceinture. Quelqu'un de sa suite tira son épée, coupa cette ceinture & le délivra. Il lui fit trancher la tête, parce qu'il avoit, disoit-il, tiré l'épée contre lui.

Xantippe, général lacédémonien, fut envoyé, vers l'an 253 avant Jésus-Christ, par ceux de son pays, au secours des carthaginois contre les romains. Ceux-ci, sous la conduite d'Arrilius-Régulus, avoient déjà battu Amilcar & les deux Asdrubal. Ce brave capitaine arrêta la prospérité des romains, & les défit en plusieurs rencontres; & malgré la défense de Régulus, il remit la république de Carthage sur l'offensive. Les carthaginois le renvoyèrent avec de grands témoignages de reconnaissance; mais par la plus étrange ingratitude, ils ordonnèrent à ceux qu'ils avoient chargés de le conduire en son pays, de lui faire faire naufrage, afin qu'il périt dans les eaux. Cette trahison acheva de décrier les cathaginois, dont la mauvaise foi avoit déjà passé en proverbe.

INJUSTICE. Thémistocle déclara en pleine assemblée, qu'il avoit conçu un projet important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que pour le faire réussir, il avoit besoin d'un profond secret; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Le choix tomba sur Aristide, & tous les citoyens s'en rapportèrent entièrement à son avis, tant ils comptoient sur sa probité, sur sa prudence. Thémistocle l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à brûler la flotte des grecs, qui étoit dans un port voisin, & que par-là Athènes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide, sans proférer un seul mot, revint à l'assemblée, & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même temps rien n'étoit plus injuste. Alors tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de rien entreprendre.

Le sultan Mahomet II, ayant su qu'un eunuque avoit commis une injustice, il le fit écarter tout vif, & donna sa charge à son fils, qu'il fit affeoir sur le tribunal, après y avoir fait étendre la peau

Encyclopédie.

sanglante de son père, comme avoit fait autrefois Cambyse, roi de Perse.

INQUISITION. Philippe II, roi d'Espagne, fut curieux de voir passer la procession du saint-office. Les malheureux qu'on devoit brûler défilèrent devant lui, & l'un d'eux, malgré son effroyable habilement, ne laissa pas de s'arrêter l'attention de ce prince, qui touché de compassion, ne put s'empêcher de dire d'un ton de voix assez haut: *C'est dommage.* Un officier ayant par hasard entendu ces paroles, en alla faire le rapport au grand inquisiteur, qui ne manqua pas dès le lendemain de se rendre au lever du roi, qui lui demanda ce qui l'amenoit; un sujet important, sire, lui répondit l'inquisiteur; votre majesté me permettra de lui dire qu'en voyant passer la procession, vous causâtes hier un horrible scandale par une pitié sacrilège. Vous plaignîtes un misérable que le saint-office venoit de condamner aux flâmes. Cela peut produire un mauvais effet, & diminuer le respect qu'on doit à nos arêts, qui sont toujours justes.

Je suis fâché, dit le roi, d'avoir fait éclater indifféremment ma compassion; mais la faute en est faite. Vous pourriez la réparer, sire, si vous voulez, répartit le grand inquisiteur. Vous n'avez qu'à souffrir qu'on vous tienne du bras deux ou trois gouttes de sang, & qu'on les fasse brûler par l'exécuteur du saint-office. On prétend que Philippe, après avoir pensé & repensé à cette proposition hardie, se laissa saigner sans rien dire.

Un pilote de l'ancien monde, qui avoit enfin observé les vents, n'employa qu'un mois de Ceylan au Pérou, au lieu d'un an qu'on y mettoit. Il passa pour forcer l'inquisition, qui est ridicule par son ignorance, quand elle n'est pas odieuse par ses fureurs, le fit arrêter. Son journal le justifia; on reconnut que, pour avoir le même succès, il ne falloit que s'éloigner des côtes, & cette méthode fut adoptée généralement.

INSCRIPTIONS. Le lendemain qu'on reçut à Venise la nouvelle de la préconisation d'un nouveau patriarche de la république, on trouva à la porte du sénat un placard qui contenoit les lettres suivantes, écrites en gros caractères: P. P. P. J. J. J. R. R. R. L'inquisition d'état fit publier aussitôt qu'elle donnoit une récompense à celui qui dénoncerait le sens de ces caractères, & qui en dénoncerait l'auteur. Le lendemain on trouva écrites, sur la même porte, ces paroles:

*Prudentia patrum perit,
Imprudencia juvenum imperat,
Reipublica rebus ruit.*

Et plus bas, gratis.

D d d d

Dlogène mit cette inscription au bas d'une statue d'or que la courtisane Phryné avoit présentée à Vénus dans le temple de Delphes : *L'incontinence des grecs a dressé cette statue.*

Mademoiselle Quinault la cadette, morte en 1783, avoit réuni dans une même bordure les portraits de Molière & de Bourdaloue ; on lisoit au bas cette inscription : « Les deux plus grands » *prédicateurs du dernier siècle.* »

INTREPIDITÉ. La mort de Charles VIII, ayant placé Louis XII sur le trône de France, ce prince, toutes les vus du côté du Milanès, sur lequel il a des droits par son aïeule Valentine, sœur unique du dernier duc de la famille des Visconti. Avant de se mettre en campagne, il demande à Trivulce ce qu'il faut pour faire la guerre avec succès. Trois choses sont absolument nécessaires, lui répond le maréchal : *premierement de l'argent, secondement de l'argent, troisièmement de l'argent.* La conquête du duché de Milan, est l'ouvrage de vingt jours ; mais Ludovic Sforce, surnommé le More, chassé de ses états en 1499, y rentre l'année suivante, par la faute du maréchal de Trivulce, qui y commande.

Dans la guerre que cette révolution occasionne, un parti François, dont étoit le chevalier Bayard, ayant rencontré un parti Italien, le pousse vivement. Les deux troupes étant arrivées aux portes de Milan, un genlarme François crie d'une voix forte ; *tourne, homme d'armes, tourne.* Mais Bayard, transporté du désir de vaincre, est sourd à ces cris répétés, & entre au grand galop dans la ville ; comme s'il eût voulu, dit son historien, *emporter seul cette capitale.*

Les soldats, le peuple, tout jusqu'aux femmes se jette sur lui ; mais le brave Cajazzo, que sa valeur a toujours tenu à portée de ses coups, le fait couvrir par ses hommes d'armes, & le reçoit prisonnier. Il le conduit à l'instant dans sa maison, & va ensuite au sloop du prince, où il parle avec admiration du chevalier. Ludovic, qui a vu des fenêtres de son palais, les actions du brave François, demande à l'entretenir, & veut connoître son caractère.

Mon gentilhomme, lui dit le duc, *qui vous a conduit ici ? L'envie de vaincre, monseigneur,* répond Bayard. *Et pensez-vous prendre Milan tout seul ? Non, repart le chevalier ; mais je croyois être suivi de mes camarades. Eux & vous, ajoutez Ludovic, n'auriez pu excuser ce dessein. Enfin, dit Bayard, qui ne peut disconvenir de sa témérité, ils ont été plus sages que moi ; ils sont libres, & me voient prisonnier ; mais je le suis de l'homme du monde le plus brave & le plus généreux.*

Le prince lui demande ensuite d'un air de mépris, quelle est la force de l'armée française. Pour nous, dit Bayard, nous ne comptons jamais nos ennemis : ce que je puis vous assurer, c'est que les soldats de mon maître sont gens d'élite, devant lesquels les vôtres ne tiendront pas.

Ludovic, piqué d'une franchise si hardie, réplique que les effets donneront une autre opinion de ses troupes, & qu'une bataille décidera bientôt de son droit & de leur courage. *Plût à dieu, s'écrie Bayard, que ce fût demain, pourvu que je fusse libre ! Vous l'êtes, repart le duc ; j'aime votre fermeté & votre courage, & j'offre d'ajouter à ce premier biofait tout ce que vous voudrez exiger de moi.*

Bayard, pénétré de tant de bonté, se jette aux genoux du prince ; le prie de pardonner, en faveur de son devoir, ce qu'il y a de hardi dans ses réponses ; demande son cheval & ses armes, & retourne au camp publier la générosité de Ludovic & sa reconnaissance.

Le duc de Parme, marquant du bout du doigt, un endroit où il falloit faire poser une batterie, reçut un coup de mousquet, qui lui emporta ce doigt-là ; il ne fit que hauffer la main, & d'un autre doigt marqua le même endroit en continuant son discours.

Une nuit, M. de Turenne, faisant sa ronde à son ordinaire, pour voir si les sentinelles étoient à leurs devoirs, entendit parler assez haut sous une tente ; il s'approcha doucement & prêta une oreille attentive aux voix qui s'y faisoient entendre : c'étoient deux soldats de la même compagnie, qui parloient en fumant, du prince de Condé & de M. de Turenne. « Oui, disoit l'un, j'en demeure d'accord avec vous, M. de Turenne est assurément un grand général, il joint la prudence à la valeur ; mais je ne sçai s'il a toute l'intrepidité de M. le prince. Et moi, disoit l'autre soldat, je soutiens que M. de Turenne n'est pas moins intrépide que le prince de Condé. »

Tandis que les deux grivois s'entretenoient de cette sorte, le général qui les écouloit, les observoit attentivement sans en être vu, & s'attachoit moins à considérer celui qui plaidoit sa cause que l'autre, il remarqua bien ce dernier, & dès le lendemain l'ayant envoyé avec sa compagnie à la tranchée, il l'y suivit. Il fit plus, il se tint assez long-temps auprès de lui, s'exposant ainsi sans nécessité. Comme il faisoit fort chaud dans cet endroit, & que ce soldat paroissoit avoir peur, M. de Turenne lui dit : Comment donc, camarade, tu as l'air effrayé, ce me semble. Il faut voir le péril sans pâlir. Considère-moi bien, apprends-tu pour mon visage quelque impression de crainte ? Monseigneur, lui

répondit, le soldat, tout le monde n'est pas un Turenne, "Oh, oh ! reprit le général, je *fais* donc, à ton avis, plus intrépide aujourd'hui qu'hier au soir ? Va, mon ami, ajoute-t-il, je te permets de te retirer, fors de la tranchée, je me suis assez vengé de toi en t'y envoyant ; mais ne te mêles plus de faire des parallèles entre tes généraux.

Charles-Quint, s'étant un jour approché fort près d'un canon ; & un capitaine lui disant de ne pas exposer ainsi sa personne, il lui répondit en riant : a-t-on jamais vu qu'un empereur ait été atteint d'un boulet ?

INVALIDES. Ceux qui par des blessures, reçues pour la patrie, se font mis hors d'état de la servir, ont obtenu chez toutes les nations, un droit à sa reconnaissance & à ses bienfaits. Louis XIV, a cherché à rendre cet acte de reconnaissance, aussi glorieux pour le militaire invalide, qu'il étoit possible, en érigeant près de la capitale, ce vaste & superbe hôtel, où l'officier & le soldat sont sûrs de trouver, en tout temps, un asyle honorable & commode. Lorsque le roi vient à l'hôtel des *invalides*, c'est à leur garde qu'il confie la personne de sa majesté. Ce privilège honorable, dont jouissent les *invalides*, leur fut accordé dès les premiers temps que Louis XIV alla voir les *invalides*. Les soldats qui voulaient à l'envi les uns des autres, voir de près ce grand prince, se jetèrent en foule devant sa majesté. La garde les repoussa brusquement ; ce qui leur fut très-sensible. Le roi, s'en étant aperçu, ordonna à ses gardes d'agir plus doucement à l'égard de ses anciens serviteurs ; c'est ainsi que ce monarque s'exprima, & il ajouta avec bonté, qu'il étoit en sûreté au milieu d'eux. Les *invalides*, pénétrés de joie & de reconnaissance, témoignèrent vivement leur sensibilité. Depuis ce temps, est-il dit dans les registres de la maison, les gardes du corps n'ont point garni dans l'hôtel ; le roi s'étant toujours confié à la garde de ses *invalides*, dès qu'il y est entré.

Une circonstance glorieuse pour les *invalides*, est la visite que leur rendit Pierre I, Czar de Moscovie. Après avoir tout examiné avec cet œil observateur, au quel rien n'échappoit de ce qui méritoit d'être remarqué, il voulut voir dîner les soldats. Ce prince goûta de leur soupe, & prenant un verre de vin : à la santé, dit-il, de mes camarades.

Dans un dîner chez madame de Tencin, où il étoit question de faire un académicien, la compagnie se trouvoit partagée entre son éminence le cardinal, alors abbé de Bernis & l'abbé Girard. Piron étoit du dîner & de la consultation. Comme il se disoit confusé de tous les fauteuils possibles par une pension de deux pistoles, on lui demanda

auquel des deux il donneroit sa voix. — A l'abbé Girard ; c'est un bon diable. Ayant la vue basse, il ne s'étoit pas aperçu que M. de Bernis n'étoit pas loin de lui. On l'en avertit à l'oreille, & alors se retournant de son côté : "Y pensez-vous, M. l'abbé, de vous mettre sur les rangs ? Vous êtes trop jeune, ce me semble, pour demander les *invalides*."

INVENTIONS. Sous l'empereur Tibère, un artisan ayant trouvé, dit-on, l'invention de rendre le verre malléable & pliable sous le marteau sans le casser, cette invention fut cause de sa mort, parce que l'empereur craignit que le verre malléable n'ôtât le crédit à l'or & à l'argent.

Un nommé Jacquin, patenôtrier, inventa l'art de faire des perles fausses par un procédé fort singulier. Étant un jour dans sa maison de campagne à Passy, il observa que de petits poissons, nommés *ables* ou *abettes*, qu'on lavait en sa présence dans un baquet, teignirent l'eau d'une couleur argentée. Il laissa reposer la liqueur, & trouva au fond du vaisseau l'écaille de l'abette réduite en une *essence de perles*, qui n'en cédoit point à l'éclat de la plus belle nacre. Il enduisit l'extérieur de petites boules de verre de cette essence, & parvint ainsi à imiter parfaitement les perles fines.

Jean Gioia, né à Amalfi, dans le royaume de Naples, inventa la bouffole ; & pour apprendre à la posséder que cet instrument avoit été inventé par un sujet des rois de Naples, qui étoient alors cadets de la maison de France, de la branche des comtes d'Anjou, il en marqua le septentrion avec une fleur de lys ; ce qu'on a suivi chez toutes les nations.

C'est aux anglais qu'on doit l'invention de faire servir les lampes à indiquer les heures.

Selon Tindal, qui cite Spelman, il se trouve qu'Alfred, un de leurs anciens rois, avoit imaginé une machine fort semblable. Il faisoit faire, d'une quantité réglée de cire, six bougies, chacune de douze pouces de long, avec la division exacte des pouces bien marquée. On allumoit ces chandelles ou bougies, immédiatement l'une après l'autre, & chacune durait quatre heures ; c'est-à-dire, que trois pouces en durait une. Les gardes de la chapelle étoient chargés de veiller après, & d'apprendre au roi l'heure qu'il étoit.

La rareté du verre lui fit imaginer une autre chose ; ce fut de faire tailler de belle corne pour en composer des feuillets transparents, qu'on mettoit dans des châssis de bois, qui défendoient les bougies du vent. Ainsi on est redevable à un roi de l'invention des lanternes.

Jean de Bruges, flamand, est le premier qui ait trouvé le secret de peindre à huiles & Antonello,

D d d d 2

est le premier qui l'ait porté & mis en pratique en Italie.

Un chimiste romain, nommé Poli, avoit découvert une composition terrible, dix fois plus destructive que la poudre à canon. Il vint en France en 1702, & offrit son secret à Louis XIV. Ce prince, qui aimoit les découvertes chimiques, eut la curiosité de voir la composition & l'effet de celle-ci. Il en fit faire l'expérience sous ses yeux. L'oli ne manqua pas de lui faire remarquer les avantages qu'on en pouvoit tirer pendant une guerre : « Votre procédé est ingénieux, lui dit le roi, l'expérience en est terrible & surprenante ; mais les moyens de destruction employés à la guerre sont suffisans ; je vous défends de publier celui-là ; contenez plutôt à en faire perdre la mémoire : c'est un service à rendre à l'humanité ». Ce fut sous cette condition que ce grand monarque accorda une récompense digne de lui au chimiste.

JODELLE, (Etienne) poète François, né l'an 1532, mort en 1573.

« Jodelle n'avoit pas mis l'œil aux bons livres ; mais en lui y avoit un naturel étonnant, & ceux qui de ce temps là jugoient des coups, disoient que Ronlard étoit le premier des poètes, mais que Jodelle en étoit le démon ». (Pascquier).

Ce poète eut le courage de s'élever contre le spectacle trop accrédité des mythes de la fiction, & de hasarder sa *Cleopâtre captive*. C'est la première de toutes les tragédies françaises. Elle est, dit M. de Fontenelle, d'une simplicité fort convenable à son ancienneté. Point d'action, point de jeu, grand & mauvais discours par tout. Il y a toujours sur le théâtre un chœur à l'antique, qui finit tous les actes & s'acquiesce bien du devoir d'être moral & embrouillé.

Cette prétendue tragédie fut jouée à Paris, devant Henri II à l'hôtel de Rheims, & ensuite au collège de Brecourt. « Toutes les ténérès, au rapport de Pascquier, étoient rapulées d'une infinité de personnages d'honneur. Les entre-prieurs sur la scène étoient tous hommes de nom. Remi Belleau & Jean de la Pérouse jouèrent les principaux rôles, tant étoit alors en réputation Jodelle envers eux ». M. de Fontenelle, qui rapporte ce fait dans son histoire du théâtre François, prie à cette occasion son lecteur de ne point sonner aux poètes d'aujourd'hui. « C'est, ajoute-t-il, si l'on va penser à eux, j'avoue que l'on ne croira jamais qu'ils ont été bons auteurs, tels que Belleau & la Pérouse, & bien voulu servir à représenter l'ouvrage d'un autre, & le faire valoir aux yeux du roi & de tout Paris. Quelle faiblesse par rapport à nos auteurs !

« Si la tragédie étoit alors bien simple, les poètes étoient bien aussi ».

Les applaudissemens réitérés donnés à Jodelle, échauffèrent la tête de quelques-uns de ses amis, & leur firent imaginer le bizarre dessein de renouveler en sa faveur une des fêtes de l'ancienne Grèce. Jodelle étoit allé à Arcueil, près Paris, passer le carnaval avec Ronlard & les autres poètes, qui composoient la Pleiade française, si célèbre alors. Au milieu de la joie qu'inspiroient la bonne compagnie & le vin, on s'amusa à orner un bouc de guirlandes de fleurs & de lierre, & à l'offrir à Jodelle, couronné aussi de lierre, comme à un autre Bacchus, le dieu du théâtre chez les grecs. La pompe du bouc étoit égayée par des couplets de vers dithyrambiques ; & cette espèce de bacchanale se passa avec une gaieté folle, mais qui n'avoit rien de criminel. Cependant les ennemis de Ronlard & de Jodelle eurent en pouvoir tirer avantage. Ils firent courir le bruit qu'on avoit sacrifié un bouc à Bacchus, & que c'étoit Ronlard qui avoit été le sacrificateur. Cette accusation étoit absurde, & ce fut une raison de plus pour bien des gens de la croire. On traita d'insensés tous ceux qui avoient assisté à cette partie de plaisir. Mais les honnêtes gens se turent, & ne reprochèrent aux poètes que d'avoir extravagué dans leurs couplets de chansons. On peut voir dans le recueil des pièces de Basile les dithyrambes qu'il composa à cette occasion. Ils sont remplis de mots forges & d'un jargon souvent inintelligible.

Nous avons de Jodelle une autre tragédie intitulée *Didon*, & deux comédies, *Eugène* & *la Rencontre*. Ses autres pièces consistent en sonnets, chansons, élégies. Le cardinal du Perron disoit de ce poète qu'il ne faisoit que des vers de *pois-paille*, expression à la mode autrefois, & dont on se servoit pour marquer le mépris que l'un faisoit de quelque chose.

Nicolas Bourbon, ayant souhaité de lire les œuvres de Jodelle, les emprunta à Colletet ; mais il les lui renvoya peu d'heures après, avec ces paroles : *Minuit presens jamam*.

JOUVENET, (Jean) peintre, né en 1644, mort en 1717.

Jouvenet comparoit la peinture à la musique ; il vouloit qu'un tableau, par son ordonnance & sa couleur, produisît aux yeux un accord à-peu-près semblable à celui qu'un concert bien exécuté produit aux oreilles.

L'accueil flatteur que les plus fameux peintres faisoient à Jouvenet, lorsqu'il étoit à Paris, excita la jalousie de ses camarades ; & d'un côté eut la méchanceté d'écrire au père de Jouvenet, que son fils employoit presque tout son temps à la débauche, & qu'il étoit impossible qu'il fût de

grands progrès dans la peinture. Ce père, au désespoir, ajoutant foi à l'avis qu'on lui donnoit, manda à son fils, par une lettre pleine de reproches, de quitter au plutôt Paris. *Jouvenet*, voyant que son père étoit mal informé de sa conduite, se contenta de lui envoyer, pour sa justification, le dernier tableau qu'il venoit de faire.

Jouvenet, âgé de plus de 60 ans, fut attaqué d'une paralysie sur le côté droit, qui l'empêchoit absolument de travailler à son art. Dans ce triste état, il s'amusoit à voir peindre son neveu, (*Restou*).

Voulant un jour corriger le jeune homme, & ne pouvant exprimer sa pensée, il prit un pinceau avec sa main paralysique, & gara. Une jete qu'il vouloit retoucher: désemparé de ce triste effet de sa maladie, & emporté par sa vivacité naturelle, il essaya d'y remédier avec la main gauche, & s'aperçut qu'il peignoit presque aussi-bien qu'à son ordinaire. Depuis cette heureuse tentative, il a produit de la sorte plusieurs excellents ouvrages.

Jouvenet destina un jour sur le parquet, avec de la craie blanche, un de ses amis absent depuis quelque temps, & rendit la ressemblance d'une manière si frappante, qu'on fit enlever la feuille du parquet, qui devint un tableau d'autant plus précieux, que l'ami n'en avoit tracé.

Jouvenet avoit l'esprit vif & très-enjoué. Sur ce qu'on lui disoit qu'un de ses confrères, qui venoit de placer un tableau médiocre auprès d'un des siens, alloit, pour en excuser la faiblesse, que *Jouvenet* avoit retouché son ouvrage depuis qu'il avoit vu la nouvelle production, il s'écria : — « C'est bien plutôt lui qui a retouché mon tableau, en plaçant le sien à côté ».

Cet artiste eut à Paris un procès considérable avec les religieux de l'abbaye Saint-Martin, parce que ses pères ne vouloient pas recevoir les tableaux qu'ils lui avoient commandés, sous prétexte que le peintre n'y traitoit point assez la vie de saint Benoît, leur fondateur. *Jouvenet* répondit à ce reproche, en présence des juges devant qui l'affaire se plaidoit : — « Que voulez-vous, dit-il aux religieux benédicins, ses parties » adverses, que voulez-vous que je fesse d'ins une » grande composition de trestes sacs de charbon, » tels que ceux que vous portez »? — Les juges ne purent s'empêcher de sourire, & il gagna sa cause.

IRONIE. Un médecin violent & fantasque, prit querelle en j'irrit contre quelqu'un, & menaça de le tuer. Ce n'est pas ce que grains, répond celui-ci, car je ne t'enverrai jamais demander quand je serai malade.

Les français ont une intempérance de langue, qu'ils font quelquefois parler fort indécemment.

Ils aiment à rire jusqu'à leurs propres dépens. En voici une preuve. On avoit préparé un beau feu d'artifice pour l'eau devant le collège-Mazarin, pour célébrer la naissance d'un de nos princes; mais la nouvelle de la bataille d'Hochstet, fit remettre les réjouissances à un autre temps. Ce feu fut causé que l'on couvrit de toile cirée ce feu pour en conserver l'artifice. Il passa par-là deux bourgeois, qui s'arrêtèrent pour le regarder avec attention: pourquoi, dit l'un d'eux, a-t-on emballé ainsi ce feu? Ne vois-tu pas, répondit l'autre, que c'est pour l'envoyer à Vienne.

Tout le monde fait le mot de Philoxène à Denis le tyran: *Qu'on me mène aux Cantires*. Un illustre magistrat fit précieusement la même réponse que cet ancien poète; mais dans une occasion & pour un sujet bien différents.

Louis XIV. vouloit faire recevoir au parlement de Bourgogne un édit, auquel le premier président Bussaid s'opposoit vivement, comme étant préjudiciable aux intérêts de la province. Louis XIV. irrité de sa résistance, le fit enfermer dans la tour de Perpignan. Quelque temps après, le roi le fit venir, comptant sur sa soumission à ses ordres; mais l'intreprit magistrat ne dit que ces paroles: *Sire, je vois encore d'ici la tour de Perpignan*.

Dans une petite ville de Normandie, il y avoit un juge en très-mauvaise odeur; & qui passoit tout uniment pour le plus grand voleur de son pays. Un jour qu'il dormoit à manger, il fit venir un traiteur, & lui demanda entre autres mets des canards de rivière. Le traiteur s'excusa sur ce que la saison n'étoit pas encore assez avancée. « Quoi! lui dit le juge, il y a deux jours que j'en vis une compagnie de deux douzaines qui » volent. — Cela se peut, monsieur, répondit » le traiteur; mais tous ceux qui volent ne sont » pas pris ».

ISAREAU DE BAVIERE. L'entrée de la reine *Isabeau de Bavière*, épouse de Charles VI, fut solennisée avec la plus grande magnificence en octobre 1385.

Parmi les fêtes qu'elle vit à Paris, il y avoit entr'autres, devant la Trinité, un combat préparé des français & des anglais, contre les sarrazins, qui s'exécuta en présence de la reine. Toutes les rues étoient tendues de tapisseries. On trouvoit en divers lieux des fontaines d'où couloient le vin & d'autres liqueurs délicieuses; & sur différents théâtres, on avoit placé des chœurs de musique, des orgues, & de jeunes gens y représentoient diverses histoires de l'ancien testament. Il y avoit des machines par le moyen desquelles des enfans, habillés comme on revêtoient les anges, descendoient, & portoient des couronnes sur la tête de la reine. Mais le

spectacle le plus surprenant, fut l'action d'un homme qui, se laissant couler sur une corde tendue depuis le haut des tours de Notre-Dame, jusqu'à l'un des ponts par où la reine passoit, entra par une fente ménagée dans les pièces de raffetas dont le pont étoit couvert, mit une couronne sur la tête de la reine, & ressortit par le même endroit, comme s'il s'en fût retourné au ciel. L'invention étoit d'un génois, qui avoit tout préparé depuis long-temps pour ce vol extraordinaire; & ce qui contribua à le rendre encote plus remarquable, même loin de Paris, c'est qu'il étoit fort tard, & que l'homme avoit à chaque main un flambeau allumé pour se faire voir, & faire admirer la hardiesse de son entreprise.

JUBILÉ. Le cardinal Nicolas de Cusa, qui écrivoit ses conjectures en 1452, suppose que comme le déluge fit périr le premier monde dans le trente-quatrième *jubilé* de cinquante ans, la fin du monde arrivera dans le trente-quatrième *jubilé* de l'ère chrétienne, c'est-à-dire avant l'année 1734.

Le comte de Cillej, allemand, plongé dans la débauche depuis un grand nombre d'années, ayant tué sa femme, & commis toutes sortes de crimes & d'excès, fit l'an 1450, le voyage de Rome, pour y gagner le *jubilé*, que le pape Nicolas V avoit ordonné cette année. A son retour de Rome, il recommanda ses débauches. Comme on lui demandoit de quoi avoit servi son voyage de Rome, puisqu'il reprenoit sa vie criminelle, il répondit : Mon cordonnier a aussi été à Rome, & à son retour il s'est remis à faire des bottes.

JUGES & JUGEMENS.

Une veuve vint se plaindre à l'empereur Théodoric, de ce qu'ayant depuis trois ans un procès contre un sénateur, elle n'avoit pu encore obtenir le *jugement*. Il fit aussitôt appeler les *juges*. Si vous ne terminez demain cette affaire, leur dit-il, je vous jugerai vous-mêmes. Le lendemain la sentence fut rendue. La veuve étoit venue remercier le prince, un cierge allumé à la main, selon la coutume de ce temps-là : où sont les *juges*, dit Théodoric ? on les amena devant lui. Et pourquoi, poursuivit-il avec indignation, avez-vous prolongé pendant trois ans une affaire qui ne vous a coûté qu'un jour de discussion ? Après ce reproche, il leur fit trancher la tête.

Henri-Etienne, parle d'un *jugé* de son temps, qui n'avoit qu'une formule en matière de procès criminel. Si le prisonnier étoit vieux, pendez, pendez, disoit-il, il en a bien fait d'autres. S'il étoit jeune, pendez, pendez, il en feroit bien d'autres.

Un homme étoit monté au plus haut du clocher d'une église pour y raccommoder quelque chose. Il eut le malheur de tomber en bas ; mais en même temps, il fut assez heureux pour ne se faire aucun mal. Sa chute devint fâcheuse à un homme qu'il écrasa en tombant. Les parens de cet homme attaquèrent en justice, celui qui étoit tombé du clocher, en l'accusant de meurtre, & prétendant le faire condamner, sinon à la mort, du moins à de forts dommages & intérêts. L'affaire fut plaidée, il falloit accorder quelque satisfaction aux parens du mort. D'un autre côté, les *juges* ne pouvoient punir un crime dont un accident fâcheux étoit la seule cause. Il fut ordonné à celui qui demandoit vengeance, de monter au plus haut du clocher, & de se laisser tomber sur celui qu'ils poursuivoient, lequel seroit obligé de se trouver précisément à la même place où le défunt avoit perdu la vie. Un pareil *jugement* fut la fin du procès.

Le maréchal de... menoit des dames à l'opéra ; mais toutes les loges avoient été retenues. Comme il en vit une remplie par un domestique, qui la gardoit pour un abbé, il obligea ce domestique de sortir, & fit entrer sa compagnie dans la loge. L'abbé arriva peu de temps après avec des dames & fut piqué, comme on le punit bien, de cette violence ; force lui fut néanmoins de céder pour le moment ; mais le lendemain il fit assigner son rival devant le tribunal des maréchaux de France, & plaïdait lui-même sa cause, dit : « qu'il étoit bien malheureux d'être obligé de se plaindre de l'un d'entr'eux, qui de sa vie n'avoit pris que la loge » ; & demanda justice. Le président lui répondit : « vous venez de vous la faire ».

On a cité l'aventure d'Elisabeth Canning, comme un exemple des erreurs dans lesquelles peuvent tomber des *juges* d'un esprit assez foible, pour recevoir les impressions des têtes chaudes, & mal conformées. L'auteur qui rapporte cette aventure étoit à Londres lorsqu'elle arriva en 1753. Elisabeth Canning disparut, pendant un mois, de la maison de ses parens. Elle revint maigre, désolée, & n'ayant que les habits délabrés. Eh ! mon dieu, dans quel état vous revenez ! Où avez-vous été ? d'où venez-vous ? que vous est-il arrivé ? Hélas ! ma tante, je passois par Morfilds, pour retourner à la maison, lorsque deux bandits vigoureux me jetèrent par terre, me violèrent, & m'emmenèrent dans une maison à dix milles de Londres. (La tante & les voisins pleurèrent à ce récit.) -- Ah ! ma chère enfant, n'est-ce pas chez cette infâme madame Web, que ces brigands vous ont menée ? car c'est juste à dix milles d'ici qu'elle demeure. -- Oui ma tante, chez madame Web. -- Dans cette grande maison à droite ? -- Justement, ma tante, Les voisins dé-

peignirent alors madame Web, & la jeune Canning convient que cette femme étoit faite précisément comme elles le disoient. L'une d'elles apprend à miss Canning, qu'on joue toute la nuit chez cette femme, & que c'est un vrai coupe-gorge, où tous les jeunes gens vont perdre leur argent. -- *Ah! un vrai coupe-gorge*, répondit Elisabeth Canning. -- On y fait bien pis, dit une autre voisine; les deux brigands, qui sont cousins de madame Web, vont sur les grands chemins prendre toutes les petites filles qu'ils rencontrent, & les font jédner au pain & à l'eau, jusqu'à ce qu'elles soient obligées de s'abandonner aux joueurs qui se tiennent dans la maison. -- Hélas! ne s'a-t-on pas misé au pain & à l'eau, ma chère nièce? -- *Oui, ma tante*. On lui demande si ces deux brigands n'ont point abusé d'elle, & si on ne l'a pas prostituée? Elle répond qu'elle s'est défendue; qu'on l'a accablée de coups, & que sa vie a été en péril. Alors la tante & les voisines reconnoissent à crier & à pleurer. On mena aussi-tôt la petite Canning chez un monsieur Adamson, protecteur de la famille depuis long-temps. C'étoit un homme de bien, qui avoit un grand crédit dans la paroisse. Il monte à cheval avec un de ses amis aussi zélé que lui; ils vont reconnoître la maison de madame Web; ils ne doutent pas en la voyant, que la petite n'y ait été renfermée; ils jugent même, en apercevant une petite grange où il y a du foin, que c'est dans cette grange qu'on a tenu Elisabeth en prison. La pitié du bon Adamson en augmente; il fait convertir Elisabeth, à son retour, que c'est là qu'elle a été retenue; il anime tout le quartier; on fait une souscription pour la jeune demoiselle si cruellement traitée. A mesure que la jeune Canning reprend son embonpoint & sa beauté, tous les esprits s'échauffent pour elle. M. Adamson fait présenter au shérif une plainte au nom de l'innocence outragée. Madame Web & tous ceux de sa maison, qui étoient tranquilles dans leur campagne, sont arrêtés & mis tous au carcer. M. le shérif, pour mieux s'instruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui, amicalement, une jeune servante de madame Web, & l'engage, par de douces paroles, à dire tout ce qu'elle sait. La servante, qui n'avoit jamais vu en sa vie miss Canning, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénument qu'elle ne savoit rien de ce qu'on lui demandoit; mais quand le shérif lui eut dit qu'il faudroit répondre devant la justice, & qu'elle seroit infailliblement pendue si elle n'avoit pas, elle dit tout ce qu'on voulut. Enfin, les jurés s'assemblèrent, & neuf personnes furent condamnées à la corde. Heureusement en Angleterre aucun procès n'est secret, parce que le shérifement des crimes est destiné à être une instruction publique aux hommes, & non pas une vengeance particulière. Tous les in-

rogatoires se font à portes ouvertes, & tous les procès intéressans sont imprimés dans les journaux. Il y a plus; on a conservé en Angleterre une ancienne loi de France, qui ne permet pas qu'aucun criminel soit exécuté à mort, sans que le procès ait été présenté au roi, & qu'il en ait signé l'arrêt. Le temps de l'exécution des neuf accusés approchoit, lorsque le papier qu'on appelle des *sessions*, tomba entre les mains d'un philosophe nommé M. Ramsay. Il lut le procès, & le trouva absurde d'un bout à l'autre. Cette lecture l'indigna; il se mit à écrire une feuille, dans laquelle il posé pour principe, que le premier devoir des jurés est d'avoir le sens commun. Il fit voir que madame Web, ses deux cousins, & que tout le reste de la maison, étoient formés d'une autre pâte que les autres hommes, s'ils faisoient jédner au pain & à l'eau de petites filles, dans le dessein de les prostituer; qu'au contraire, ils devoient les bien nourrir, & les payer, pour les rendre agréables; que des marchands ne faussent ni ne déchirent la marchandise qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais miss Canning n'avoit été dans cette maison, qu'elle n'avoit fait que répéter ce que la bêtise de sa tante lui avoit suggéré; que le bon-homme Adamson avoit, par excès de zèle, produit cet extravagant procès criminel; qu'enfin, il en alloit coûter la vie à neuf citoyens, parce que miss Canning étoit jolie, & qu'elle avoit menti. La servante, qui avoit avoué amicalement au shérif tout ce qui n'étoit pas vrai, n'avoit pu se dédire juridiquement. Quiconque a rendu un faux témoignage par énthousiasme ou par crainte, le soutient d'ordinaire, & s'efforce, de peur de passer pour un menteur. C'est en vain, dit M. Ramsay, que la loi veut que deux témoins fassent pendre un accusé. Si M. le chancelier & M. l'archevêque de Cantorbéry, déposent qu'ils m'ont vu assassiner mon père & ma mère, & les manger tout entiers à mon déjeuner, en un demi-quart d'heure, il faudroit mettre à Bedlam (hôpital des fous), M. le chancelier & M. l'archevêque, plutôt que de me brûler sur leur beau témoignage. Mettez d'un côté une chose absurde & impossible, & de l'autre mille témoins & mille raisonneurs, l'impossibilité doit d'empêcher les témoignages & les raisonnemens. Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de M. le shérif & des jurés; ils furent obligés de revoir le procès. Il fut avéré que miss Canning étoit une petite friponne qui étoit allée accoucher, pendant qu'elle prétendoit avoir été en prison chez madame Web; & toute la ville, qui avoit pris parti pour elle, fut aussi honteuse qu'elle l'avoit été lorsqu'un charlatan proposa de se mettre dans une bouteille de deux pintes, & que deux mille personnes étant venues à ce spectacle, il emporta leur argent, & leur laissa sa bouteille.

Un historien grave, rapporte que des bourgeois, d'une certaine ville, demandèrent au prince, qu'il fût défendu à leurs juges de les juger suivant l'équité. Cette naïveté de l'historien indique du moins ce qui n'arrive que trop souvent : des juges, sous prétexte de le contester à l'équité, s'écarter de la loi à laquelle ils doivent s'assujettir.

Un juge, consultant Bartole & Baldus sur une question, & les trouvant de différent sentiment, il mettoit à la marge de son livre, *Question pour l'Ami* c'est-à-dire, que la vérité étoit si embrouillée, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties qu'il voudroit.

Un juge de village en Basse-Bretagne, nommé Kerlotin, envoya chercher un témoin par un huissier; le témoin buvoit au cabaret, & l'huissier resta avec lui à boire; Kerlotin, dépêcha un second huissier, qui resta à boire avec eux; il y va lui-même; il boit & s'enivre; & le procès ne fut point jugé.

Un paysan chargé de fagots criaît par les rues *gare, gare*, afin qu'on se détournât. Certain jeune homme vêtu de noir, ayant négligé de se retirer, fut accroché par l'un de ces fagots qui se firent une furieuse brèche à son habit. Là-dessus grand bruit. Le jeune homme veut être payé de son habit, & fait sa plainte au commissaire qui étoit survenu : de son côté le paysan ouvre la bouche sans articuler aucune parole. Etes vous muet, mon ami, lui dit le commissaire? Non, non, monsieur, interrompit le complainant, c'est belle malice; parce qu'il ne peut se défendre, il fait le muet; mais quand je l'ai trouvé en mon chemin, il criait à pleine tête *gare, gare*. Hal dit le commissaire, cela étant vous avez tort de vous plaindre, il a raison de ne rien dire, vous avez mieux parlé pour lui, qu'il n'auroit pu faire.

Dans le temps que l'habit de velours étoit regardé comme un habillement de luxe; M. D.... avocat, en avoit commandé un à son tailleur; celui-ci le fit & le lui apporta; mais M. D.... trouvant quelques défauts à l'habit, voulut forcer le tailleur à le reprendre, & le fit assigner au châtelet; M. D.... plaida lui-même sa cause, & dit qu'il avoit à la vérité commandé l'habit de velours, mais que le tailleur devoit le garder à ses frais, puisque l'habit ne lui alloit pas; là-dessus, le lieutenant civil prononça, & dit : « Nous donnons acte à M. D.... que l'habit de velours de lui va pas; mais comme il l'a commandé, il est condamné à le payer ».

Un jeune Egyptien, épris d'amour pour la courtisane Theogénide, rêva, une nuit, qu'il couchoit avec elle, & sentit, à son réveil, sa passion refroidie. La courtisane l'ayant su, le fit

appeler en justice, lui demanda sa récompense, puisqu'elle avoit guéri sa passion & satisfait son desir. Le juge ordonna que le jeune homme apporteroit, dans une bourse, la somme promise; qu'il la jetteroit dans un bassin, & que la courtisane se payeroit du son & de la couleur des pièces, comme l'Egyptien s'étoit contenté d'un plaisir imaginaire. Ce jugement fut approuvé de tout le monde, excepté de la courtisane, qui représenta que le songe avoit éteint le desir de l'Egyptien, mais qu'au contraire, le son de la couleur de l'or, avoit augmenté le sien, & qu'ainsi l'arrêt étoit injuste.

JUIFS. Quelques juifs de Constantinople, un jour s'avisèrent de dire en conversation, qu'ils seroient les seuls qui entreroient dans le paradis; Où serons-nous donc nous autres, leur demandèrent plusieurs Turcs, avec qui ils s'entretenoient? Les Juifs n'osant pas leur dire ouvertement qu'ils en seroient exclus, leur répondirent qu'ils seroient dans les cours. Le grand vizir informé de cette dispute, envoya chercher les chefs de la synagogue, & leur dit, que puisqu'ils plaçoient les musulmans dans les cours du paradis, il étoit juste qu'ils leur fournissent des tentes, afin qu'ils ne fussent pas éternellement exposés aux injures de l'air.

On prétend que c'est depuis ce temps là, que les juifs de Constantinople, paient une somme considérable pour les tentes du grand seigneur, & de toute sa maison, quand il va à l'armée.

Il n'y a pas long-temps qu'un des fils de Jonathan, célèbre juif, fut sur le point de se marier à une jeune chrétienne; son père ne faisoit aucune objection sur la religion de la fille qu'on vouloit lui donner pour femme, mais il se recroït beaucoup sur son peu de fortune. En conséquence il refusa son consentement. Le jeune Jonathan qui étoit fort amoureux, menaça son père de se passer de son aveu; celui-ci à son tour, lui déclara qu'il ne lui donneroit pas un shelling. Le jeune homme répondit qu'il l'y forceroit, & que s'il refusoit de lui faire part de son bien, il se feroit baptiser pour jouir du bénéfice de la loi anglaise, qui donne à un enfant de juif qui se fait chrétien, la moitié des biens de son père. Jonathan demeura contondu à cette réponse; il alla sur le champ trouver un jurisculte pour prendre son avis, & savoir s'il existoit réellement une loi pareille en Angleterre. L'avocat la lui confirma; mais ajouta : « Il si vous voulez me faire présent de dix guinées, je vous donnerai un moyen de tromper l'espérance de votre fils, & l'ingrat n'aura pas le droit d'obtenir la moindre chose ». Jonathan se consola à ces mots, compte les dix guinées, & supplie l'avocat de ne le pas faire languir.

languir. « Vous n'avez, reprit le conseiller, qu'à vous faire chrétien aussi, & la loi ne donnera rien à votre fils ».

Personne n'ignore que Cromwell se servit avec beaucoup d'adresse du penchant de ses concitoyens à la superstition, & sur-tout au fanatisme qu'il leur inspira par son hypocrisie, & les seines révélations qu'il prétendoit avoir très-fréquemment. Quand ces moyens, fort efficaces de son temps, lui eurent réussi, lorsque, de grade en grade, & de crime en crime, il fut parvenu au rang de protecteur, il cessa de se contraindre, & s'occupa tout entier du soin de l'administration. Entre autres innovations qu'il vouloit introduire, il s'attacha sur-tout au rétablissement des *juifs*, auxquels il desiroit que l'état accordât les droits de citoyens, l'exercice du judaïsme, & la liberté du commerce. L'exécution de ce projet fut long-temps retardée, par les oppositions des différents chefs des sectes établies en Angleterre; mais enfin, le protecteur apaisa les difficultés, & parvint à rassembler un nombre assez considérable de *juifs*, qu'il établit dans un vieux quartier de Londres, sous la conduite du rabin Manassés Benyavet, qui fit construire une synagogue. Le motif de Cromwell, dans cet établissement, étoit, non qu'il prit intérêt à l'ancienne loi, qui lui sembloit aussi indifférente que la nouvelle; mais pour s'affurer une correspondance exacte avec les enfans de Jacob, dispersés dans toutes les parties du monde. Cromwell en tira en diverses occasions le plus grand parti; & ce fut à cette correspondance qu'il dut dans la suite ses plus brillans succès.

Le cimetière des *juifs* étoit où sont aujourd'hui les rues Galande & Pierre-Sarrasin. Le roi Philippe-Auguste, les obligea de porter une corne sur la tête; il leur étoit défendu de se baigner dans la Seine, & quand on les pendoit, c'étoit toujours entre deux chiens. Sous Philippe-le-Bel, leur communauté s'appeloit, *Societas Caponum*, & la maison où ils s'assembloient, *Domus Societatis Caponum*, d'où vient, sans doute, le mot *Capon*.

JULIE, fille unique de l'empereur Auguste, entra un jour dans l'appartement de son père avec une parure indécente; le prince en fut choqué, & la reçut très-froidement. Le lendemain, elle se présenta devant lui dans un habillement simple & modeste. Auguste, charmé de ce changement, l'embrassa avec tendresse, & s'écria: « Ah! combien cette noble simplicité est-elle plus digne de la fille d'Auguste! — Hier, répondit la princesse, j'étois parée pour mon époux; aujourd'hui je suis parée pour mon père ».

JULIEN, (Flavius-Claudius) empereur
Encyclopædiana.

romain; né le 6 novembre 331, mort le 26 juin 363.

Julien pensa périr avec son frère Gallus, dans le cruel massacre que les fils de Constantin firent de sa famille. Mais dérobé par des amis fidèles à la première fureur des meurtriers, il fut confié à des instituteurs intelligens, qui ne s'appliquèrent pas moins à former les mœurs de leur élève qu'à cultiver son esprit. Ils travaillèrent sur-tout à lui inspirer de la gravité & de la modestie, du mépris pour les plaisirs des sens, de l'aveuison pour les jeux publics, de l'estime pour une vie sérieuse & retirée. Ils ne lui permettoient d'amusemens que ceux de la lecture. Le jeune prince goûta si fort ce genre de vie, qu'on l'entendoit souvent regretter son cabinet & les livres au milieu même des exercices auxquels il étoit obligé de se livrer. Un jour qu'on lui montra à danser au son des flûtes une danse appelée la pirrhique, qui faisoit parité des exercices militaires chez les grecs & chez les romains. « Ah! Platon, Platon, s'écria-t-il, quel métier pour un philosophe! »

Dans son gouvernement des Gaules, il gagna l'amitié des habitans par ses manières ennemies du flûte, par son humeur affable & populaire qui sympathisoit si bien avec la franchise & la simplicité de nos yeux; & il se concilia leur estime par sa bravoure & son exactitude à rendre la justice. Dans ses jugemens néanmoins, il penchoit, autant qu'il pouvoit, du côté de la douceur. S'il étoit obligé de se mettre en campagne pour quelque expédition, il renvoyoit les parties devant les tribunaux des gouverneurs particuliers, pour y être jugés à la rigueur. Mais il étoit enjoint à ces officiers de différer jusqu'à son retour l'exécution de leurs sentences, qu'il réformoit suivant les principes de l'équité naturelle. Les pères d'une fille enlevée poursuivoient la mort du ravisseur; Julien, instruit de quelques circonstances particulières qui diminuoient l'énormité du crime, se contenta de bannir le coupable. Les pères firent entendre leurs plaintes, & dirent tout haut que César étoit trop indulgent. « Oui, » je le suis trop, répartit Julien, à ne considérer que la disposition des loix. Mais le prince est une loi vivante qui doit tempérer, par sa clémence, ce que les loix mortes ont de trop rigoureux ».

Ce prince, à la tête de ses troupes dans les Gaules, remporta une victoire complète sur sept rois allemands auprès de Strasbourg. Il vainquit plusieurs fois les barbares, & les chassa des Gaules en très-peu de temps. L'empereur Constance, auquel il étoit devenu suspect par tant de succès, lui envoya demander, pour l'affoiblir, une partie considérable de ses troupes, sous prétexte d'une guerre contre les perses. Mais les soldats de Julien se mutinèrent, & le proclamèrent empereur.

E c c c

malgré sa résistance. Il étoit alors à Paris, où il avoit fait bâtir le palais des Thermes, dont on montre encore les restes sous le nom de bains de Julien. Dans une lettre menaçante que Constance avoit écrite au nouvel empereur, il lui marquoit qu'il ne lui restoit pour mettre sa vie en sûreté, que de rentrer dans son devoir & de quitter le diadème. « Je tui prêt à le quitter, dit-il, si » ceux de qui je le tiens y consentent. » Les soldats & le peuple lui confirmèrent, à grands cris, le titre d'Auguste.

Julien marcha contre Constance, qui avançoit à la tête d'une puissante armée, dans le dessein de le fourmentre. Tous les soldats du nouvel empereur étoient déterminés à verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Les officiers lui avoient prêté serment, excepté Nébridius, préfet du prétoire, & maître de Constance & comblé de ses bienfaits, qui resta fidèle à ses premiers engagements. Les soldats vouloient le mettre en pièce ; mais Julien le couvrit de ses habits, & le déroba à leur fureur. Lorsque ce prince revint au palais, il trouva Nébridius qui avoit pris les devans, & le supplioit à genoux de vouloir lui donner sa main à baiser, afin de le mettre par-là en sûreté. « Si je vous donne ma main, répondit-il, que » garderai-je donc pour ceux qui me sont attachés ? Mais vous n'avez rien à craindre : retirez-vous où il vous plaira ».

Cet empereur philosophe, en entrant dans le palais de Constance, commença par en bannir le luxe, la mollesse & la saïnéatise. Un jour qu'il avoit envoyé chercher un barbier, il s'en présenta un superbement vêtu. Le prince le renvoya en lui disant : *Ce n'est pas un fenateur que je demande, mais un barbier.*

De mille de ces artisans qu'avoit son prédécesseur, il n'en garda qu'un. *C'est encore trop, disoit-il, pour un homme qui laisse croître sa barbe.*

Il se trouvoit autant de cuisiniers dans le palais. Un jour qu'il en vit passer un magnifiquement habillé, il l'arrêta ; & ayant fait paroître le sien vêtu selon son état, il demanda à ceux de sa suite qui des deux étoit officier de cuisine : on décida en faveur de celui de Julien, qui congédia l'autre & tous ses camarades, en leur disant : *Qu'ils perdroient à son service tous leurs talens.*

Il chassa pareillement tous les eunuques, dont il déclara qu'il n'avoit pas besoin, puisqu'il n'avoit plus de femme. Il avoit perdu la femme Hélène, sœur de Constance, avant d'être proclamé empereur, & ne se maria point depuis.

Julien avoit quitté la religion catholique pour embrasser le polythéisme. Mais dans la décision des affaires, jamais ni la religion, ni aucun

motif étranger ne lui firent pencher la balance.

Une femme avoit un procès contre un domestique de l'empereur. Cet officier avoit été cassé, & ce fut une raison de plus pour cette femme de l'attaquer. En entrant à l'audience, elle fut surprise de voir ce même officier avec la ceinture militaire ; & désespérant d'obtenir justice contre un homme qui avoit eu le crédit de rentrer dans le palais, elle commença à déplorer son malheur. Julien l'entendit, & voulut bien la rassurer. « Faites » valoir vos prétentions, lui dit-il, & ne craignez » rien. Il a cette ceinture pour marcher plus vite » dans les mauvais chemins ; mais elle ne lui » donne pas le crédit de vous faire perdre votre » procès ».

Dans le temps que cet empereur étoit à Berza, ville de Macédoine, le fils d'un magistrat de cette ville lui chassa de la maison paternelle & déshéritée par son père, qui étoit chrétien, pour avoir embrassé la religion du prince. Ce jeune homme se mit sous la protection de l'empereur, qui lui promit d'avoir soin de lui. Julien donnant un jour un repas aux principaux habitants de la ville, plaça le père & le fils à ses deux côtés. Au milieu du festin, il représenta au père l'injustice qu'il y avoit à vouloir donner sa raison pour règle de celle des autres. Le père, peu touché des bontés de l'empereur, continua d'exhaler son ressentiment. Julien l'en reprit avec douceur, & dit au jeune homme : « Vous voyez que je ne puis rien » gner sur lui. Vous n'avez plus de père ; mais » ne vous chagrinez point : je vous en servirai, » mon fils ».

Pendant son séjour à Antioche, étant sorti de son palais pour aller sacrifier à Jupiter sur le mont Casius, un homme vint lui embrasser les genoux, & le supplier humblement de lui accorder la vie. Il demanda qui c'étoit. « C'est, » lui répondit-on, Théodote, ci devant chef du » conseil d'Héraclé ».

Et quelqu'un ajouta méchamment : « En reconduisant Constance, qui se » préparoit à vous attaquer, il le complimentoit » par avance sur la victoire, & le conjuroit avec » des genouillements & des larmes, d'envoyer » promptement à Héraclé la tête de ce rebelle, » de cet ingrat : c'est ainsi qu'il vous appeloit. »

Je savois tout cela il y a long-temps, dit l'empereur ; & adressant la parole à Théodote, qui n'attendoit que son arrêt de mort : *Retournez chez vous sans rien craindre. Vous vivez sous un prince qui, suivant la maxime d'un grand philosophe, cherche de tout son cœur à diminuer le nombre de ses ennemis & à grossir celui de ses amis.*

Maris, évêque de Calcédoine. L'un des principaux ariens, aveugle & courbé sous le poids des années, s'étoit fait conduire au temple de Fortune, lorsque Julien y faisoit, & lui reprocha publiquement son impiété dans les termes

les plus durs. *Julien* l'appela aveugle, & lui dit : « Ton Dieu le galiléen ne te rendra pas la vue ». *Je le remercie*, répartit l'évêque, de m'épargner la douleur de voir un apostat tel que toi. L'empereur, qui pouvoit se venger d'un seul mot, ne dit rien & continua son sacrifice avec beaucoup de tranquillité & de modération.

Julien, ayant perdu, à la fleur de son âge, *Hélène*, son épouse, ne se remaria point, & fut toujours se défendre de l'amorce des plaisirs. Il disoit souvent, après un poëte grec, que la chasteté est, en fait de mœurs, ce que la tête est dans une belle statue; & que l'incontinence suffisoit pour déparer la plus belle vie. Dans la guerre qu'il fit contre les perses, il se défendit, à l'exemple d'*Alexandre le Grand*, de voir des vierges captives, dont on lui avoit vantré les charmes.

Ce prince avoit l'âme assez élevée pour dédaigner toute louange servile. Des courtisans louoient sa justice, sa modération. « Cessez de me louer », leur dit-il, ou ayez le courage de me blâmer quand je le mérite ».

Qui pratiqua mieux que *Julien* cette vertu, qui consiste à ne nous faire regarder les richesses que comme un moyen de plus que la providence a mis entre nos mains pour soulager nos frères. Voici ce qu'il écrivoit étant empereur. « Qu'on ne montre un homme qui se soit appauvri par ses aumônes, les miennes m'ont toujours enrichi malgré mon peu d'économie. J'en ai fait souvent l'épreuve lorsque j'étois particulier. Donnons donc à tout le monde; plus libéralement aux gens de bien; mais sans refuser le nécessaire à personne, pas même à notre ennemi : car ce n'est pas aux mœurs ni au caractère, c'est à l'homme que nous donnons ».

Julien usa sur-tout de sévérité envers les délateurs, ces ames viles qui trafiquent de la crédulité du souverain, ou qui, couvrant leurs inimitiés particulières d'une apparence de zèle pour la personne du prince, prêtent à leurs ennemis les desseins les plus pernicieux. L'empereur cependant se contentoit quelquefois de mépriser les délateurs & leurs petites intrigues. Un homme étoit venu plusieurs fois le trouver pour lui dire qu'un de ses concitoyens prétendoit à l'empire. *Julien* ne fit pas attention à cette accusation ridicule. Mais comme le délateur se présentoit toujours à son audience, l'empereur, pour se délivrer de cet importun, lui demanda quelle étoit la condition du prétendu coupable. C'est, dit-il, un riche bourgeois. « Quelle preuve avez-vous contre lui ? » ajouta le prince en souriant. Il se fait faire un habit de soie couleur de pourpre. *Julien* n'en voulut pas écouter davantage; & comme le délateur insistoit, il dit au grand trésorier : « Je veux qu'on donne à ce dangereux babillard

une chaussure couleur de pourpre, & qu'il la porte à celui qu'il accuse, pour alfortir à son habit ».

Julien, à la modération d'un sage, & aux vertus d'un souverain, joignoit toutes les qualités des grands capitaines. Il avoit établi dans ses armées une discipline exacte, l'âme des expéditions militaires. Tous les emplois étoient donnés à l'expérience & à la valeur; & le soldat, animé de l'espérance de parvenir aux plus hauts grades, n'en étoit que plus attaché à ses devoirs. Ses troupes avoient abondamment les vivres & les munitions nécessaires; mais les aliments trop délicats ou qui pouvoient porter à quelques excès, étoient sévèrement interdits. Lorsque la vengeance & l'ambition le firent marcher contre les perses, apercevant un jour, à la suite de l'armée, plusieurs chameaux chargés de liqueurs & de vins exquis, il défendit aux chameliers de passer outre. « Emportez, leur dit-il, ces sources empoisonnées de volupé & de débauche. Un soldat ne doit pas boire de vin, s'il ne l'a pris sur l'ennemi; & je veux moi-même vivre en soldat ».

Ce fut cette guerre contre les perses qui occupa le plus, & qui lui coûta le plus de temps, de troupes, enfin la vie. Au commencement de cette expédition, il fit à son armée une courte harangue, qui fit passer dans tous les rangs la confiance & l'ardeur dont il étoit animé. *Je remplirai, avec l'aide du ciel, dit-il, tous les devoirs d'un général, d'un officier, d'un soldat.* Ces paroles, prononcées par un prince qui payoit toujours de sa personne, firent élever des acclamations de joie. Tous les soldats frappant sur leurs boucliers s'écrièrent : *Que Julien soit invincible.* Ce prince remporta plusieurs avantages sur les perses; mais comme il se montrait par-tout où le danger étoit le plus pressant, il fut atteint d'un javelot, qui lui porta un coup mortel, dans le temps même qu'il faisoit fuir les perses. On l'emporta sur un bouclier dans sa tente. « Je me soumetts, dit-il, avec joie aux décrets éternels, convaincu que celui qui est épris de la vie quand il faut mourir, est plus lâche que celui qui voudroit mourir quand il faut vivre. Ma vie a été courte; mais mes jours ont été pleins. La mort, qui est un mal pour les méchants, est un bien pour l'homme vertueux. C'est une dette qu'un sage doit payer sans murmure. J'ai été particulier & empereur; & dans la vie privée & sur le trône, je n'ai rien flû; je pense, dont j'ai lieu de me repentir ». Il s'entretint à la dernière heure de l'immortalité de l'âme, & expira, comme *Socrate*, en conversant avec ses amis.

JUMEAUX. Il y avoit deux frères jumeaux, dont l'un vint à mourir : un écolier rencontrant

E c c e s .

celui qui avoit survécu à son frère, lui demanda lequel de lui ou de son frère étoit mort.

Près de Laon, est la terre de Soissons, dont étoit seigneur Henri de Rouffi. Il épousa Jacqueline de Lanoy, dont il eut Nicolas & Claude de Rouffi, jumeaux, qui eurent en partage, l'aîné la terre de Spiéons, & le cadet celle de Dorigny. Ils vinrent au monde le 7 avril 1548; leur ressemblance étoit si parfaite, que leurs nourrices, qui demeuroient ensemble, pour les distinguer leur donnoient différens bracelets. A mesure qu'ils crurent, leur ressemblance se conserva dans cette même perfection : leur visage, leur taille, toute l'attitude du corps avoit une conformité si grande, qu'on n'y pouvoit pas appercevoir la moindre différence. Leurs gestes, leur ton de voix, leurs façons de faire, leurs humeurs, leurs inclinations, se représentoient mutuellement avec une égale merveilleuse : dès qu'ils avoient les mêmes habits, l'œil de leur père & de leur mère ne pouvoit les distinguer. Ils furent élevés au collège, & ensuite à la cour. L'aîné sur page de la chambre d'Artoine de Bourbon, roi de Navarre, & le cadet, d'Henri de Bourbon, son fils, qui fut roi de France. Charles IX les chérissait beaucoup ; il prenoit plaisir à les considérer, pour tâcher de trouver quelque différence entre eux ; ni lui, ni ses courtisans ne pouvoient point en venir à bout. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer comment la nature, qui a de si grandes ressources de variété, & qui aime à les mettre en usage, s'étoit étudiée à donner les mêmes traits, le même contour & la même forme, avec une si grande précision à toutes les parties du corps dans ces deux personnes. Il sembloit qu'elle avoit pris à tâche de faire une copie que l'on confondit avec son original. Comme le cadet jouoit mieux à la paume que l'aîné, quand celui-ci perdoit, il feignoit d'avoir quelque raison de quitter, & il alloit prendre son frère, qui s'habillant en joueur, renouoit la partie, sans qu'on remarquât le changement, & gagnoit la partie. Ils eurent les mêmes maladies : les mêmes indispositions, dans les mêmes endroits : leurs corps, qui étoient également constitués, se dérangèrent en même-temps par une même révolution ; l'aîné mourut âgé de trente ans, par la faute du médecin ; le cadet eut un médecin habile, qui lui fit recouvrer la santé.

JUREMENS. Un homme, qui ne cessoit de faire des juremens, ayant été repris en justice de jurer le non de Dieu à chaque parole qu'il disoit, fut condamné à trois mois de prison. Le temps expiré, le juge le fit venir devant lui, & lui demanda s'il étoit dans le dessein de retomber dans la même faute. Hélas ! lui répondit-il naïvement & en tremblant : *Je vous promets, monsieur, de ne parler jamais de Dieu ni en bien, ni en mal.*

Deux personnes, dont l'une étoit un ecclésiastique, s'entretenoient un jour dans un café ; leur conversation étoit très-favorable, elle rouloit sur les avantages de l'étude. Le capitaine Hall se trouva par hasard assis tout auprès ; las d'entendre vanter la science, il se leva, & leur dit avec vivacité : « Pardieu ! docteur, dites tout ce que vous voudrez ; mais que je sois damné, si la guerre n'est pas la seule école digne d'un gentilhomme ? Pensez-vous, morbleu ! que mylord Malborough ait gagné tant de batailles avec du grec & du latin ? Qu'est-ce qu'un écolier quand il entre dans le monde ? Je veux être damné s'il est autre chose qu'un sot. Je me serois, pardieu, ravi de voir un de vos écoliers à l'armée, avec ses noms, ses verbes, ses pronoms, sa philosophie ; quelle figure seroit-il à un siège, à une bataille, &c. ? Mordieu... ! Mais dites, je vous prie, repit gravement l'ecclésiastique, épérez-vous, avec vos juremens, prendre le ciel d'aussi ? »

Un paysan ayant été admis à faire serment, répondit au juge qu'il ne savoit pas jurer : « mais, » ajouta-t-il, j'ai mon fils le grenadier qui s'en acquitte à merveille ; je vais le chercher. »

Chaque nation a son jurement particulier, que l'on doit taire par décence, quoiqu'il peigne d'une manière originale le caractère de ses habitants. Mais il est des imprecations qui ne les caractérisent pas moins, & dont on peut parler sans blesser la politesse. Les Lacédémoniens, ennemis du luxe, & persuadés des maux qu'il entraîne après lui, au rapport de Suétius, disoient à leurs ennemis, que l'envie de bâtir se prenne ! que le goût des habits & des chevaux se domine ! que la femme ait des galans ! Cette dernière étoit la plus terrible. Les François ne prononceroient jamais sérieusement une pareille imprecation : mais se conformant à la formule dictée par l'esprit malin, ils ont toujours donné leurs ennemis au diable. Plus réfléchis dans leur vengeance, les génois souhaïtoient à ceux qu'ils maudissoient, la passion pour la loterie, en disant qu'ils y soient amorcés par le gain d'un foible lot. *Che tu possi guadagnar un ambelo !* Puisse-tu gagner un petit amb !

On fait que le célèbre Pope étoit petit & fort mal bâti. Son jurement favori étoit : *Dieu me corrige !* S'étant un jour servi de cette expression avec un cocher de place : « Dieu vous corrige ! » dit le cocher ; j'aurai à moi é moins de peine à en faire un tout neuf. »

Louis XIV avoit défendu au fameux comique Dufresny de blasphémer au jeu, sous peine d'avoir la langue percée d'un fer rouge. Dufresny, suivant son usage, joue & perd. La menace du fer rouge l'empêcha d'éclater. Jurant entre les

dents, & n'y pouvant plus tenir, il quitta la partie avec quelques louis qui lui restèrent. Comme si marchait au hasard, en se mordant les lèvres, il aperçoit un malheureux qui se désolait à l'écart. « Qu'avez-vous, lui dit-il ? je suis ruiné, répond. — Tant mieux ; tenez, voilà dix louis ; allez vite, allez *jur*er pour moi ; car le toi me n'a défendu ».

JURISTE. Le Khalife-Haton-Rakchid, étant devenu amoureux d'une des esclaves, & concubines de son frère Ibrahim, voulut l'acheter de lui à prix d'argent. Il lui offrit pour cet effet trente mille dinars ou écus d'or ; mais Ibrahim avait juré qu'il ne la vendrait, ni ne la donnerait à personne. Cependant comme le Khalife son frère le pressait fort, & qu'il voulait avoir à quelque prix que ce fût cette esclave, il consulta Abon-Joseph, sur ce qu'il avait à faire en cette occasion. Ce docteur lui dit : « Si vous voulez éviter le parjure donnez-la à moitié, & vendez-la à moitié au Khalife ». Ibrahim fut ravi de cet expédient, & envoya aussitôt l'esclave à son frère, lequel ne laissa de lui envoyer la somme entière qu'il lui avait offerte, mais Ibrahim, qui étoit charné d'être sorti d'un si grand embarras, en fit présent aussitôt au Cadhi. Haron ayant en sa possession la fille qu'il avait tant désirée, voulut coucher avec elle dès la même nuit ; mais la loi s'opposait à ses desirs, car, selon la loi des musulmans, un frère ne peut pas coucher avec la concubine de son frère, si elle n'a auparavant passé par les mains d'un autre. Abon-Joseph consulta sur cette difficulté, consentit au Khalife de faire épouser cette femme à l'un de ses esclaves, à condition qu'il la répudiât aussitôt & la lui remettrait entre les mains. Ce mariage fut exécuté, mais l'esclave, devenu amoureux de sa nouvelle épouse, ne voulut point entendre parler de divorce, & voulut la tenir, nonobstant l'offre qui lui fut faite de dix mille dinars. Ce fut alors qu'Abon-Joseph eut besoin de toute la subtilité de sa jurisprudence, pour satisfaire en même-temps sa conscience, & les desirs de son maître : il sortit encore de ce mauvais pas, en lui permettant de donner cette esclave dont il étoit toujours le maître, à la femme qu'il avait épousée. car, par ce moyen, le lien du mariage seroit rompu, puisqué selon la loi musulmane, une femme ne peut pas être mariée à son propre esclave. Ceci ayant été exécuté, le divorce suivit, & la femme retourna entre les mains du Khalife. Ce prince fut si bon gré à son Cadhi des expédients qu'il lui avait données, que les dix mille dinars qui avoient été offerts à l'esclave, lui furent aussitôt comptés. Mais ce ne fut pas-là tout le gain que fit ce *juriste* musulman : car le Khalife, ayant fait présent de cent mille dinars à cette femme, dont il étoit éperdument amoureux, elle, en

reconnaissance des bons offices que le Cadhi lui avait rendus, en la délivrant des mains d'un esclave, pour la faire passer en celles d'un si grand prince, lui fit également présent de dix mille dinars. De sorte que cet habile *juriste*, gagna cinquante mille écus d'or, pour les consultations dans une seule affaire.

Un jeune étudiant en droit, enrôlé contre son gré dans les nouvelles recrues pour l'armée impériale, & se figurant que son titre devoit lui servir d'exemption, s'avila de présenter un placet à l'empereur, où il alleguoit, entre autres raisons, qu'étant sur le point de recevoir le bonnet de docteur, il se flattoit d'être en état de rendre beaucoup plus de services à sa patrie comme gradué, que comme soldat : « Mon ami, lui dit l'empereur, vous n'ignorez pas sans doute que j'ai moi-même un procès de conséquence à terminer avec le roi de l'Inde, & que je ne puis quitter moi seul, qu'ainsi j'ai besoin de gens tels que vous, pour me seconder dans cette affaire. Allez, voici douze ducats dont je vous fais présent ; conduisez vous bien, & je vous réponds de vous avancer ».

IVROGNE. La passion du vin, ainsi que les autres passions, trouble les actions de ceux qui s'y adonnent, obscurcit leur raison, & les porte à mille extravagances. Il faut avouer néanmoins que les ivrognes, ont des faillies, & des naïvetés qui leur sont particulières, & peuvent amuser. C'est aussi par ce côté qu'on les montre quelquefois sur la scène comique.

Un *ivrogne* qui avoit bien bu, se leva la nuit d'auprès de sa femme, & alla satisfaire son besoin par la fenêtre. Comme il pleuvoit, il entendoit l'eau d'une gouttière qui tomboit, & croyant que c'étoit lui qui faisoit ce bruit, il restoit toujours dans la même posture, à la fin sa femme lui cria : auras-tu besoin fini ? Hélas ! répartit l'*ivrogne*, je finirai quand il plaira à dieu.

M. le marquis de C... & M. le duc de G... rencontrèrent un *ivrogne*, qui soutenoit bien sa réputation ; le duc après lui avoir fait plusieurs questions, lui dit : avoue le, il n'y a ici que monsieur le marquis & moi, n'est il pas vrai que tu es un *ivrogne* ? L'*ivrogne*, lui répondit, attendez, monsieur, je vais vous répondre ; si je plaça entre eux, & puis regardant tantôt l'un, tantôt l'autre, voulez-vous savoir de ma propre bouche, si je suis un *ivrogne*, je vous répondrai : entre deux, Messieurs, entre deux.

L'abbé Lattaingant avoit soupé en ville, & avoit bu assez copieusement ; il sortit pour s'en retourner à pied ; il faisoit beaucoup de verglas : en conséquence il tomba à plusieurs reprises. Voyant qu'il ne pouvoit marcher, il resta ; il y

avait déjà quelque temps qu'il étoit à platte terre, lorsqu'il passa un carrosse; le cocher l'aperçut à temps; on arrêta la voiture, l'abbé fut reconnu : madame de... lui dit : « Mais l'abbé que faites vous donc là, à une telle heure? madame, » répondit-il, je ne puis marcher sans tomber, » j'attends le dégel ». On le ramena chez lui.

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, se promenant un soir à Bruges, trouva dans la place publique, un homme étendu par terre, où il dormoit profondément. Il le fit enlever, & porter dans son palais, où, après qu'on l'eut dépouillé de ses haillons, on lui mit une chemise fine, un bonnet de nuit, & on le coucha dans un lit du prince. Cet *ivrogne* fut bien surpris à son réveil, de se voir dans une superbe alcove, environné d'officiers plus richement habillés les uns que les autres. On lui demanda quel habit son aïeule vouloit mettre ce jour-là. Cette demande acheva de le confondre ; mais après mille protestations qu'il leur fit qu'il n'étoit qu'un pauvre siveur, & nullement prince, il prit le parti de se laisser rendre tous les honneurs dont on l'accabloit : il se fit habiller, parut en public, on le plaça dans la chapelle ducale, y baïsa le misel ; enfin, on lui fit faire toutes les cérémonies accomplies : il passa à une table somptueuse, puis au jeu, à la promenade, & aux autres divertissemens. Après le souper, on lui donna le bal. Le bon-homme ne s'étant jamais trouvé à telle fête, prit libéralement le vin qu'on lui présenta, & si largement, qu'il s'enivra de la bonne manière. Ce fut alors que la comédie se dénoua. Pendant qu'il cuivoit son vin, le duc le fit revêtir de ses guenilles, & le fit reporter au même lieu d'où on l'avoit enlevé. Après avoir passé là toute la nuit, bien endormi, il s'éveilla, & s'en retourna chez lui raconter à sa femme tout ce qui lui étoit effectivement arrivé, comme étant un songe qu'il avoit fait. Cette historiette a fourni le sujet d'une comédie italienne : *Arlequin toujours Arlequin*.

Le premier sultan qui se soit enivré de vin, est Amurat IV. L'occasion lui l'y porta, & le goût qu'il prit ensuite pour cette liqueur, méritent d'être remarqués. Étant à se promener un jour sur la place publique, plaisir que tous les sultans se donnent, sous un habit qui les déguise, il rencontra un homme du peuple, nommé Béri-Mustapha, si ivre, qu'il chanceloit en marchant. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il demanda à ses gens ce que c'étoit. On lui dit que c'étoit un homme ivre ; & tandis qu'il se faisoit expliquer comment on le devenoit, Béri-Mustapha, le voyant arrêté sans le connoître, lui ordonna d'un ton impérieux de passer son chemin. Amurat, surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre : Sais-tu, misé-

table, que je suis le sultan? — Et moi, répondit le turc, je suis Béri-Mustapha. Si tu veux me vendre Constantinople, je l'achète : tu seras alors Mustapha, & je serai sultan. La surprise d'Amurat augmentant, il lui demanda avec quoi il prétendoit acheter Constantinople. — Ne raisonne pas, lui dit l'*ivrogne*, car je t'achèterai aussi, toi qui n'es que le fils d'une esclave. (On sait que les sultans naissent des esclaves du sérail.) Ce dialogue parut si admirable au grand-seigneur, qu'apprenant en même-temps, que dans peu d'heures la raison reviendrait à Béri, il le fit porter dans son palais, pour observer ce qui lui resteroit de ce transport, & ce qu'il penseroit lui même de tout ce qu'il rappelleroit à sa mémoire. Quelques heures s'étant passées, Béri-Mustapha, qu'on avoit laissé dormir dans une chambre dorée, se réveille & marque beaucoup d'admiration de l'état où il se trouve. On lui raconte son aventure, & la promesse qu'il a faite au sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur, & n'ignorant point le caractère cruel d'Amurat, il se croit au moment de son supplice. Cependant, ayant rappelé toute sa présence d'esprit, pour chercher quelque moyen d'éviter la mort, il prend le parti de feindre qu'il est déjà mourant de frayeur, & que si on ne lui donne du vin pour se ranimer, il se connoît si bien, qu'il est sûr d'expirer bientôt. Ses gardes, qui craignent en effet qu'il ne mourût avant que d'être présenté à l'empereur, lui font apporter une bouteille de vin, dont il ne feint d'avaler quelque chose, que pour avoir occasion de la garder sous son habit. On le mene après devant l'empereur, qui lui rappelant ses offres, exige absolument qu'il lui paye le prix de Constantinople, comme il s'y étoit engagé. Le pauvre turc tira sa bouteille. O empereur ! répondit-il, voilà ce qui m'auroit fait acheter hier Constantinople ; & si vous possédiez les richesses dont je jouissois alors, vous les croiriez préférables à la monarchie de l'univers. Amurat lui demandant comment cela pouvoit se faire : — Il n'est question, lui dit l'*ivrogne*, que d'avaler cette divine liqueur. L'empereur, voulant en goûter par curiosité, en but un grand coup, & l'effet en fut très-prompt dans une tête qui n'avoit jamais senti les vapeurs du vin. Son humeur devint si gaie, & tous les sens se livrèrent tellement à la joie, qu'il crut sentir que tous les charmes de sa couronne n'égaleroient point ceux de sa situation. Il continua de boire. Mais l'ivresse ayant suivi de près, il tomba dans un profond sommeil, dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête. La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le plaisir qu'il avoit goûté. Il fit venir Béri-Mustapha, dont il se plaignoit avec beaucoup d'empressement. Celui-ci, à qui l'expérience donnoit bien des lumières, engagea si vite qu'il guérirait son champ Amurat, & se lui offrit point d'autre remède, que de

recommencer à boire du vin. Le sultan y consentit. Sa joie revint, & son mal fut aussitôt dissipé. Il fut si charmé de cette découverte, que non-seulement il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa point un seul jour sans s'enivrer; mais, qu'ayant fait Bécri-Mullapha son conseiller privé, il l'eut toujours auprès de sa personne pour boire avec lui. A sa mort il le fit enterrier avec beaucoup de pompe dans un cabaret, au milieu des tonneaux; & il déclara dans la suite, qu'il n'avait pas vécu heureux un seul jour depuis qu'il avait perdu cet habile maître & ce fidèle conseiller.

JUSTICE. L'auteur du *Pour & Contre*, cite cet exemple d'amour d'un roi, pour la justice, tiré de l'histoire d'Angleterre. Un des domestiques du prince Henri, fils aîné d'Henri IV, avait été accusé au banc de roi, & saisi par ordre de ce tribunal. Le prince, qui l'annoit beaucoup, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne; & n'ayant que trop de haineurs autour de lui qui enflammèrent encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siège de la justice, où se présentant d'un air suiveux, il donne ordre aux officiers de rendre sur le champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le lord, chef de justice, nommé sir William Gascoigne, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le prince à se soumettre aux anciennes loix du royaume, ou du moins, lui dit-il: si vous êtes résolu de sauver votre domestique des rigueurs de la loi, adressez-vous au roi votre père, & demandez lui grâce pour le coupable. C'est le seul moyen de satisfaire votre inclination, sans donner atteinte aux loix & sans blesser la justice. Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune prince qu'ayant renouvelé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que si l'on différerait un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le lord, chef de justice, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté & de présence d'esprit, & lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité royale, non-seulement de laisser le prisonnier, mais de se retirer à l'instant de la cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si violents. C'étoit attiser le feu & souffler sur la flamme. La colère du prince éclata d'une manière terrible; & montant au comble, elle le porta à s'approcher furieusement du juge, qu'il crut peut-être épouvanter par ce mouvement. Mais sir William, se rendant maître de tous ses sens, soutint, merveilleusement la majesté d'un siège sur lequel il représentoit le roi. Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens ici la place de votre

souverain seigneur, & de votre père. Vous lui devez une double obéissance à ces deux titres. Je vous ordonne, en son nom, de renoncer à votre dessein, & de donner désormais un meilleur exemple à ceux qui doivent être un jour vos sujets. Et, pour réparer la débilité, & le mépris que vous venez de marquer pour la loi, vous vous rendrez vous-même à ce moment dans la prison, où je vous enjoins de demeurer jusqu'à ce que le roi votre père, vous fasse déclarer sa volonté. La gravité du juge & la force de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le prince en fut si frappé, que remettant aussitôt son épée à ceux qui l'accompagnaient, il fit une profonde révérence au lord chef de justice, & sans répliquer un seul mot, il se rendit droit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allèrent aussitôt faire ce rapport au roi; & ne manquèrent point d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir contre sir William. Ce sage monarque se fit expliquer jusqu'aux moindres circonstances: ensuite il parut rêver un moment. Mais levant tout d'un coup les yeux & les mains au ciel, il s'écria, dans une espèce de transport: « O Dieu! quelle reconnaissance ne dois je pas à ta bonté! Tu m'as donc fait présent d'un » inge, qui ne craint pas d'exercer la justice, » & d'un fils, qui non-seulement fait obéir, » mais qui a la force de sacrifier sa colère à » l'obéissance ».

Un des plus grands seigneurs de France ayant cassé le bras gauche à un sergent dans le temps qu'il faisoit les fonctions de son office, Louis XII ne l'eut pas plutôt su, qu'il alla lui-même au parlement portant le même bras en écharpe. La cour surprise de le voir en cet état, & lui ayant demandé quel accident l'obligeoit à porter ainsi le bras: un mal qui exige de prompts remèdes, répondit-il: il l'exposa ensuite ce qui étoit arrivé au sergent, & ajouta: « Puisqu'on sait une pa- » reille violence à ceux qui exécutent les ordres » de ma justice, que me servira ce bras qui en » porte le glaive que j'ai reçu de Dieu, aussi bien » que mon sceptre & ma couronne? » Il fit ensuite obliger le seigneur coupable à réparer, par une satisfaction proportionnée, le dommage qu'il avoit fait au sergent.

Dans le temps que Charles XII, roi de Suède, étoit en Pologne à la tête de son armée victorieuse, il reçut uoe dépêche de Stockholm, par laquelle la régence lui donnoit avis qu'un gentilhomme de ses sujets, accusé & convaincu d'avoir commis plusieurs crimes des plus noirs, avoit été emprisonné & condamné à mort, mais que l'arrêt n'avoit point encore été exécuté, parce qu'il étoit arrivé un accident qui avoit obligé les juges d'en surseoir l'exécution; que le coupable, après avoir

entendu la lecture de son arrêt, avoit déclaré qu'il posséderoit un secret qui pouvoit devenir fort utile à la patrie; qu'il avoit changé le fer en argent, & que si l'on vouloit lui laisser la vie, il s'occupoit dans une prison perpétuelle à faire de l'argent pour le service de l'état; que les juges, pour savoir s'il disoit la vérité, l'avoient fait travailler, & que tous les orfèvres de Stockholm ayant été appelés pour examiner son argent, l'avoient jugé de bon aloi; que li-dessus la régence trouvant la chose très-importante, avoit cru devoir en informer sa majesté & lui demander ses ordres. Quoique Charles eût alors grand besoin d'argent pour fournir aux frais de la guerre, il n'hésita point à faire cette réponse à la régence: *Aussi-tôt ma dépêche reçue, purgez mes états d'un monstre indigne de vivre.*

Tamerlan disoit souvent: « Si vous voulez » conserver un état en repos, tenez toujours » l'épée de la justice en mouvement ».

Le Gulistan nous offre ce trait admirable d'un sultan, persuadé qu'une grace accordée à un criminel est une injustice envers le public. Un arabe étoit venu se jeter à ses genoux pour se plaindre des violences que deux inconnus exercoient dans sa maison. Le sultan s'y transporta aussitôt, & après avoir fait éteindre les lumières, saisir les criminels & envelopper leurs têtes d'un manteau, il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le sultan fait rallumer les flambeaux, considère les corps de ces criminels, lève les mains & rend grâce à Dieu. « Quelle faveur, lui dit » son vizir, avez-vous donc reçue du ciel? Vizir, » répond le sultan, j'ai cru mes fils auteurs de » ces violences; c'est pourquoi j'ai voulu qu'on » éteignît les flambeaux, qu'on couvrit d'un » manteau le visage de ces malheureux: j'ai » craint que la tendresse paternelle ne me fit » manquer à la justice que je dois à mes sujets. » Juges si je dois remercier le ciel, maintenant » que je me trouve juste sans être parricide ».

Junius Brutus, consul romain, jugea ses deux fils, Tite & Tibère, à être décapités, convaincus d'avoir conspiré pour faire rentrer la race des Tarquins à l'empire de Rome, dont ils avoient été chassés pour le vice de paillardise. (*Sabellic. l. 5. c. 5.*)

Almanzor, qui conquît l'Espagne par ses généraux, après la défaite du roi Rodrigue, eut grand soin d'y faire rétablir le bon ordre, autant qu'il fut possible. A quelque temps de-là, il envoya Ibrahim Moavia, pour visiter le pays conquis, & voir si la justice y étoit bien administrée par les gouverneurs. Celui-ci en passant dans un endroit dépeuplé entre Cadix & Baccâ, rencontra une jeune fille qui étoit seule, & lui demanda si elle étoit bien marcher ainsi seule dans un désert:

tant que vivra Almanzor, notre souverain, lui répondit-elle, nous pouvons aller & venir dans les états sans aucune crainte. Voilà qui est bien, reprit-il; mais si quelqu'un vous outrageoit, Almanzor est bien loin d'ici, & ne pourroit pas venir à votre secours. Cet homme étant retourné à la cour, pour rendre compte de sa visite, raconta cette conversation à Almanzor. Ce calife fut pénétré au vif de la réponse qu'avoit fait son favori; il le renvoya en Espagne porter une lettre au gouverneur. C'étoit un ordre de faire conduire le porteur au lieu où il avoit eu cet entretien avec la fille, & de l'y faire empaler, & de publier par un crieur qu'il avoit mérité un tel supplice, pour avoir parlé à une fille dans ce désert, & avoir voulu diminuer la confiance qu'elle avoit en la justice d'Almanzor.

Pierre le Cruel, roi d'Espagne, étoit fort bon justicier, quoique cruel. Il aimoit à courir les rues la nuit. Une nuit il fut rencontré par un faucheur, qui le frota vigoureusement; mais le roi le tua. La justice fit des perquisitions pour découvrir l'auteur du meurtre. Une vieille femme découvrit le roi qu'elle avoit reconnu; les magistrats allèrent trouver, il avoua & fit couper la tête à son esclave, pour les satisfaire par cette ombre de justice. On voit encore à Seville cette statue sans tête au coin de la rue où le meurtre fut commis.

L'aieule de Jean Desmarets, assassiné par le seigneur de Talar, s'étant jetée aux pieds de François I, pour lui demander justice de l'assassin de son fils: « Relevez-vous, lui dit le roi, il » n'est pas nécessaire de se mettre à genoux » pour me demander justice; je la dois à tous » mes sujets: à la bonne heure si c'étoit une » grace ». Le crime fut puni, & Talar eut la tête coupée aux halles de Paris.

On a quelquefois lieu d'admirer la sagacité avec laquelle la justice est tendue chez les turcs, que nous traitons d'ignorans, parce qu'ils n'ont ni instituteurs, ni code, ni digeste. Un marchand chrétien ayant confié à un chameleur turc un certain nombre de balles de soie, pour les transporter d'Alep à Constantinople, se mit en chemin avec lui. Mais au milieu de la route, il tomba malade, & ne put suivre la caravane, qui arriva long-temps avant lui à cause de ce contre-temps. Le chameleur ne voyant point venir son homme au bout de quelques semaines, s'imagina qu'il étoit mort, vendit les soies, & changea de profession. Le marchand chrétien arriva enfin, le trouva, après avoir bien perdu du temps à le chercher, & demanda ses marchandises. Le fourbe feignit de ne pas le reconnaître, & nia d'avoir jamais été chameleur. Le cadî devant qui cette affaire fut portée, dit au chrétien, que demandez-tu?

demandes-tu ? — Je demande, dit-il, vingt balles de soie que j'ai remises à cet homme-ci. — Que réponds-tu à cela, dit le cadi au chamelier. — Je ne fais ce qu'il veut dire, avec ses balles de soie & ses chameaux, & je ne l'ai ni vu, ni connu, reprit le chamelier. Alors le cadi se retournant vers le chrétien, lui demanda quelle preuve il pouvoit donner de ce qu'il avoit avancé. Le marchand n'en put donner d'autre, sinon que sa maladie l'avoit empêché de suivre le chamelier. Le cadi leur dit à tous deux qu'ils

étoient des bêtes, & qu'ils se retirassent de sa présence. Il tourna le dos ; & pendant qu'ils sortoient ensemble, il se mit à une fenêtre, & cria assez haut : chamelier, un mot. Le turc tourna aussi-tôt la tête, sans songer qu'il venoit d'abjurer cette profession. Alors le cadi l'obligeant de revenir sur ses pas, lui fit donner la bastonnade & avouer sa friponnerie. Il le condamna à payer au chrétien sa soie, & de plus, une amende considérable pour le faux serment qu'il avoit prêté.



K.

KAIN, (Henri-Louis le) célèbre acteur français, né en 1729, mort en 1778.

Un tapissier fit connoître *le Kain* à Voltaire, qui lui donna des leçons, & le fit recevoir à la comédie.

Baron, disoit Voltaire, étoit plein de noblesse, de grace, & de finesse; Beaubourg étoit un éuefugmène; Dufresne n'avoit qu'une belle voix & un beau visage; *le Kain* seul a été véritablement tragique.

Louis XV dit, après une représentation de *Zaïre*, où *le Kain* avoit joué le rôle d'*Orosmane*, *il m'a fait pleurer, moi qui ne pleure guère*; & ce suffrage en imposa aux petites cabales des acteurs, qui vouloient écarter ce grand talent de leur théâtre, comme ils en ont éloigné bien d'autres.

On a ainsi caractérisé les rares talens de cet acteur. Le feu sonore & terrible de ses regards, le grand caractère imprimé sur son front, la contraction de tous ses muscles, le tremblement de ses lèvres, le renversement de tous ses traits; tout en lui sembloit à peindre les différens accens du

désespoir, de la douleur, de la sensibilité, & à marquer les différentes attitudes de la grandeur, de la menace, de la fierté. Des études constantes & réfléchies l'avoient conduit à la perfection de son art, auquel il consacroit son temps, ses soins, ses dépenses. Il est le premier qui ait eu de véritables habits de costume; & il les dessinait lui-même avec l'exactitude d'un homme qui connoissoit l'histoire & les mœurs des peuples.

KIRCKER, (Athanase) jésuite, mort en 1680, à 79 ans.

Le père *Kircker*, jésuite, rapporte dans une relation de ses voyages, que revenant de Goa en Europe, & étant arrivé à l'embouchure du fleuve Indus, il entra dans un marécage rempli de roseaux, du milieu duquel sortit tout-à-coup un crocodile énorme, qui vint à lui pour le dévorer. En même-temps, il aperçut un tigre qui venoit aussi se jeter sur lui. Le pauvre père, placé entre deux périls inévitables, ne savoit à quel saint se vouer, lorsque tout à-coup le tigre s'étant élancé avec furie, tomba dans la gueule du monstrueux crocodile, qui, occupé de sa nouvelle proie, donna au missionnaire le temps de s'échapper. (*Credat judæus Apella*).



L.

LAC. Il y a un lac près de Beja, entre le Tage & Guadiane, qui a cette propriété; c'est que quand le temps est disposé à la pluie, ou à quelque orage; il en sort un bruit semblable au mugissement d'un taureau, que l'on entend à cinq ou six lieues à la ronde.

A Tivoli, ou plutôt à trois milles de Tivoli, il y a un petit lac, appelé Lagodi-Bagni, ou Salfatara, que le peuple nomme aussi les seize Barquettes, à cause des îles flottantes qui sont sur ce lac. Ce n'est que comme un petit étang, à-peu-près rond & large de deux cents pas. L'eau en est extrêmement transparente, & d'une couleur qui paroît fort bleue. Il en sort un assez gros ruisseau qui coule rapidement, & qui se jette après cela dans l'Aniene. Le lac & le ruisseau exhalent une odeur de soufre qui frappe vivement & qu'on sent de fort loin. Le cardinal d'Étrurie ayant essayé en vain de sonder la profondeur de ce lac, y fit entrer deux plongeurs, l'un desquels n'a jamais été vu depuis; l'autre rapporte qu'il avoit trouvé l'eau si chaude, quoiqu'elle soit fort froide sur la superficie, qu'il ne lui avoit pas été possible de descendre plus bas. La terre est sèche & creuse par-dessous. Tout autour des bords du lac, on peut juger de la concavité par le bruit sourd que font les chevaux en marchant. Vraisemblablement ce qui paroît de ce lac n'est que la petite ouverture d'un vaste abîme qui s'élargit & qui s'étend fort loin par-dessous, à droite & à gauche. La plus grande des îles flottantes est d'un ovale parfait, & de la longueur est de quinze pieds ou environ. Elles sont toujours toutes ensemble du côté que le vent les pousse; pour peu qu'on y touche, on les fait reculer comme on veut. Quand on se met dessus, on les peut éloigner d'abord en poussant la terre de la pointe de l'épée seulement.

LACET. J. J. Rousseau s'occupoit à faire des lacets. Une demoiselle lui en demanda un de sa façon pour le jour de ses noces; il le lui envoya avec le billet suivant.

« Le voilà, mademoiselle, le beau présent que vous avez désiré; s'il s'y trouve du superflu, faites en bon ménage, qu'il ait bientôt son emploi. Portez sous d'heureux auspices cet emblème des biens de douceur & d'amour dont vous tiendrez enlacé votre heureux époux; & songez que porter un lacet tissé par la main qui traça les devoirs des mères, c'est s'engager à les remplir ».

LACÉDÉMONIEN. Un roi de Lacédémone, prêt de livrer bataille, voulut sauver du danger un vieillard de quatre-vingts ans, il le renvoie à Sparte. Prince, lui répondit le généreux vieillard, vous me renvoyez, bien loin chercher un lit pour mourir, où pourrai-je en trouver un plus honorable que ce champ de bataille? On lui permit de rester, & il mourut combattant près de son roi.

Un Lacédémonien abattu sous son ennemi, & prêt à recevoir un coup dans le dos & frappe-moi pardevant, lui dit-il, pour ne pas faire rougir mes amis après ma mort.

LACHETÉ. Tous les jeunes athéniens se faisoient inscrire dans un registre public à l'âge de dix-huit ans, & s'engageoient par un serment solennel à servir la république. Cet acte les obligeoit à marcher jusqu'à l'âge de soixante ans dans toutes les occasions qui se présentent. On peut conjecturer que cet usage avoit également lieu dans tous les autres états de la Grèce, qui vraisemblablement observoient à cet égard la même discipline que Sparte & Athènes. Chez tous ces peuples les déserteurs étoient punis de mort, & on notoit d'infamie ceux qui, dans la mêlée, avoient abandonné leurs boucliers.

Le duc d'Orléans, qui a remplacé, en 1706, le duc de Vendôme en Italie, envoie le chevalier Folard à Modène, pour aider de ses conseils, en cas de siège, le gouverneur de cette place, dont on soupçonne la capacité & le courage. « Je me rendis chez lui, dit cet écrivain illustre; mais je pris mal mon temps. J'avis déjà pris, d'un officier de Venise, qu'une infinité de maîtres s'étoient chargés de son éducation. Je le trouvai avec un rabbin célèbre, nommé Babaachai. Dès qu'il me vit, il ne dit rien poliment qu'il savoit le sujet de ma venue, & qu'il étoit fort ravi de m'avoir pour collègue. Je lui répondis qu'on ne m'envoyoit pas sur ce pied-là, mais pour lui obéir dans l'exécution de ses ordres, & pour le soulager, lorsqu'il m'en croiroit capable. J'apprends, l'hébreu, comme vous voyez, me dit-il; un peu tard, à la vérité; mais j'espère d'en voir le bout, & de bien d'autres connoissances. Je lui répondis que je le louois d'employer si bien son temps. Il renvoya le rabbin; mais à peine étoit-il dehors, que voilà un maître à danser qui entre. Vous me pardonnerez, dit-il; je mets ainsi la matinée à profit: l'après-dînée sera toute

f f f a

« pour vous. Je lui répondis que, s'il le permettoit, je le verrois en mouvement avec plaisir.
 « Je le vis donc danser & bondir avec une légèreté sur, renante pour une homme de soixante-huit ans. Je crus en être quitte pour cette folie ; mais je me trompois. Le maître à danser étoit à peine sorti, que vo'ci entrer un maître de musique. Je tombai de ma hauteur, voyant tout cela. Voilà mon homme qui se met à chanter, lui, pour mieux dire, à croasser ; j'en fus étourdi. Cela finit enfin par un poëte, qui venoit, aussi, à l'assemblée que les autres, lui expliquer les plus beaux endroits du Tasse.
 « Mais il s'en falloit de beaucoup que je fusse au fait de ce caractère : il étoit amoureux & dévot. On peut bien jurer qu'il n'avoit aucun temps à perdre. Je fus obligé de le laisser-là, & d'avoir recours au commissaire ordonnateur, sur qui le bon homme s'étoit déchargé de toutes les fonctions de gouverneur, tant ses occupations étoient grandes ».

Lorsqu'Eugène eut battu les françois à Turin, il envoya insulter, plutôt qu'assiéger Modène. Malgré l'ordre de se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; malgré les menaces pleines d'emporement de Folaré ; malgré le refus de tous les officiers de signer aucune capitulation ; malgré l'indignation de la garnison, l'imbécille commandant rend la place, sans avoir fait de défense. Les françois doivent sortir par la brèche ; mais comme il n'y en a point, on en fait une. Quand ce travail est fini, mille assiégés défilent en présence de six cents assiégeans ; car il n'y en a pas davantage. Cette singulière aventure finit par une pension de six mille livres qu'on accorde au gouverneur.

LACONISME. Les lacédémoniens étoient singulièrement avares de paroles, & le *laconisme* a pris son nom de la brièveté de leurs discours. Un d'après d'Abdée, ayant parlé très-long-temps en présence du roi Agis II, lui demanda ce qu'il droit de sa part à ses concitoyens ? « Dis-leur », répondit le monarque, que, pendant ton discours, j'ai gardé le silence ».

Phocion, l'un des plus grands capitaines qui aient illustré Athènes, se distinguoit sur-tout par une éloquence serrée & concise. Etant un jour dans l'assemblée du peuple, & paroissant méditer profondément, quelqu'un s'approcha de lui, & lui demanda à quoi il songeait ? « Je songe », répondit-il, si je ne pourrais pas retrancher quelque chose de ce que j'ai à dire aux athéniens ».

Fernand Cortès, à son retour du Mexique, rebuté par les ministres de Philippe II, & n'ayant pu approcher de lui, se présente sur son passage,

& lui dit : « Je m'appelle Fernand Cortès. J'ai conquis plus de terres à votre majesté qu'elle n'en a hérité de l'empereur Charles-Quint, son père ; & je meurs de faim ».

Voltaire, âgé de soixante-neuf ans, composa son *Olympie* en six jours. Il écrivit à d'Alembert, dont il vouloit avoir l'opinion sur la pièce : « C'est l'ouvrage de six jours ». Le philosophe lui répondit : « L'auteur n'auroit pas dû le reposer le septième ». Voltaire répliqua : « Aussi s'est-il repêché de son ouvrage ». Quelque temps après il renvoya sa tragédie à d'Alembert avec les plus heureuses corrections.

LAFARE, (Charles-Auguste de) poëte françois, né en 1644, mort en 1712.

Lafare fut un des hommes les plus aimables de son siècle, par la délicatesse de son esprit & l'enjouement de son caractère. Il étoit du nombre de ces épicuriens célèbres, qui se rassemblaient autrefois dans l'école d'Anet & du Temple, pour y professer en commun l'élégance & la volupté, la philosophie & les lettres. Le talent du marquis de Lafare pour la poésie, ne se développa que dans un âge avancé ; il pouvoit dire avec le *Francaise de la Méromanie* :

Dans ma tête un beau jour ce talent se trouva,
 Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.

C'est l'amour, c'est Bacchus, plutôt qu'Apolon, qui lui a inspiré ses poésies. Le style en est ingénieux, délicat, naturel, mais incorréct, sans harmonie, sans précision.

Ce fut pour la belle madame de Caylus qu'il fit ses premiers vers, & peut-être les plus délicats qu'on ait de lui. Les voici :

M'abandonnant un jour à la tristesse,
 Sans espérance, & même sans desirs,
 Je regrettois les sensibles plaisirs
 Dont la douceur enchantait ma jeunesse.
 « Sont-ils perdus, disois-je, sans retour ?
 » Et n'es-tu pas cruel, amour !
 » Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
 « Le maître de mes plus beaux jours,
 » D'en laisser terminer le cours
 « A l'ennuyeuse indifférence ?
 Alors j'aperçus dans les airs
 L'enfant, maître de l'univers,
 Qui, plein d'une joie inhumaine,
 Me dit en souriant : « Tirels, ne te plains plus ;
 » Je t'ais mettre fin à ta peine ;
 » Je te promets un regard de Caylus ».

Le marquis de Lefare a aussi donné des *mémoires* & des *réflexions* sur les principaux évènements du règne de Louis XIV. Ces *mémoires* sont écrits avec beaucoup de franchise & de liberté.

LAIDEUR. On a eu de tous temps une idée peu avantageuse de l'esprit d'une personne dont le corps est difforme, comme si l'imperfection du corps étoit une marque certaine de celle de l'esprit. On est pourtant aujourd'hui un peu revenu de cette erreur, & l'exemple de quantité de gens, dont le corps disgracié n'a pas lassé que de renfermer un esprit vif, agréable & solide, devroit en dissuader entièrement. L'histoire ancienne & moderne en fournit plusieurs exemples. Esope pour l'ancien temps, & Scarron de nos jours, sont les seuls que nous nous permettons de citer.

On doit encore moins regarder la difformité du corps comme un signe assuré d'un mauvais naturel, ou d'un défaut de probité, comme l'a voulu faire entendre Martial dans l'épigramme suivante :

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine lufus,

Rem magnam preffas, Zoile, si bonus es.

Un bourgeois de Tautis, assez riche, avoit une fille qu'il aimoit, mais si difforme, qu'il falloit être son père pour la supporter. Cet homme, voulant la pourvoir, imagina de la marier à un aveugle, dans l'espérance que celui-ci ne voyant pas la difformité de son épouse, ne la mépriseroit pas. Il trouva son homme, & Umer épousa la fille sans la voir. Il survint peu de temps après à Tautis un fameux oculiste, que l'on disoit avoir rendu la vue à plusieurs personnes, qui passeroient pour être tout-à-fait aveugles. Comme on prioit le beau-père de mener son gendre à cet oculiste, je m'en gardai bien, répondit-il ; s'il rendoit la vue à mon gendre, celui-ci me rendroit bientôt ma fille ; telions tous chacun comme nous sommes.

La difformité a quelquefois donné lieu à des procès singuliers. Voici l'extrait d'un de cette espèce, rapporté dans les causes célèbres. Un canonique de l'église de Verdun étoit vacant. Le chanoine, qui étoit dans la semaine où il devoit nommer, nomma le sieur Duret, son parent. Lorsqu'il le présenta au chapitre, qui se tint le 11 septembre 1733, il alarma tous les chanoines. Il étoit petit, sans être nain, & avoit une jambe tortueuse, sans être boiteux. Ils furent si choqués de sa figure, qu'ils l'appellèrent en plein chapitre un homme scandaleux ; ils écrivirent à l'archevêque de Paris & à l'évêque de Verdun, pour demander leur protection, dans le dessein où tous étoient de ne point le recevoir. Un sieur Bourg

crut qu'il ne risqueroit rien de jeter un dévolu sur le canonique ; il obtint même un brevet du roi. L'affaire fut cependant portée au grand-conseil. Le chapitre, ainsi que le chanoine difforme, se déterminèrent à y plaider : celui, sur cette cause singulière, nuivint l'arrêt du 31 décembre 1734, qui déclara qu'il y avoit abus dans le refus du chapitre, débouta le dévotaire, maintint le sieur Duret, & condamna le chapitre aux dépens. Si jamais affaire fut jugée avec équité, c'est sans doute celle là, & il faut convenir que c'est avoir l'âme bien procédive, que de plaider sur un pareil sujet.

Le duc de Roquelaure n'étoit pas beau. Ce seigneur rencontrant un aveuglet fort laid, qui avoit des affaires à Ventrars, il le présenta lui-même à Louis XIV, en lui disant, qu'il avoit les plus grandes obligations à ce gentilhomme ; le roi voulut bien accorder la grâce qui lui étoit demandée, & s'informa du quel des deux étoient les obligations qu'il avoit à cet homme. « Ah l'ère, » répartit M. de Roquelaure, sans ce magistrat je serois l'homme le plus laid de votre royaume.

Un mari affligé d'une femme fort laide, la trouva couchée avec un homme. Il dit au galant, sans se fâcher : Eh ! monsieur, vous n'y étiez pas obligé !

On trouve moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles ont un même objet à celui de plaire. Le mépris que l'on témoigne pour leurs charmes, est une offense qu'elles ne pardonnent jamais. On vint rapporter un jour au duc de Roquelaure, que deux dames de la cour avoient pris querelle & s'étoient accablées d'injures : *Se font-elles appelées laides*, dit le duc ? Non, monsieur ; — *eh bien*, répondit-il, je me charge de les réconcilier.

Arsenow étoit sœur de la princesse Mencieow, un jour que le Czar Pierre étoit seul avec elle & Mencieow : *Barbara*, lui dit-il, tu es si laide, qu'il est impossible que personne t'ait jamais rien demandé ; mais il n'est pas juste que tu en souffres, & d'ailleurs j'aime à faire des choses extraordinaires, il faut que je te fassé cette galanterie là. Il tint parole en présence de Mencieow. Il ne faut pas, dit-il, se vanter de ses bonnes œuvres, je voudrois pourtant que celle-ci tût punie, pour l'exemple ; elle engageoit nos sujets à traiter de même celles qui ont le malheur de n'être pas jolies.

LAINÉZ, (Alexandre) mort en 1710.

Lainéz étoit de Chiraw, où, après quelques voyages, il s'est retiré. Comme il étoit pauvre, il y mena une vie assez solitaire pendant deux ans.

lorsqu'il en sortit par une aventure singulière. M. l'abbé Fautrier, homme de beaucoup d'esprit, intriguant du Haynaut, faisant sa résidence à Maubeuge, reçut ordre de M. de Louvois de faire arrêter quelques libelles qui inondoient la Flandre, & d'en saisir, s'il pouvoit, les auteurs. M. Fautrier fut qu'il y avoit un homme à Chiny, qui étoit toujours enfermé dans sa maison, occupé à écrire. Il s'y transporta avec un détachement de cinquante hommes, & y trouva *Lainex*, vêtu d'une mauvaïse robe de chambre, & entouré de papiers. On les visita, & on n'y trouva que d'agréables relations & des vers charmans. L'intendant, après cette lecture, l'embrassa, lui dit qu'il étoit déplacé, & lui proposa de le suivre. *Lainex* lui dit nettement qu'il n'avoit point d'autre vêtement que sa robe de chambre. Montez toujours dans mon carrosse, répliqua l'abbé, vous aurez, avant trois jours, des habits & tout ce qui vus sera nécessaire. Depuis ce jour-là, cet agréable poète fit les honneurs de l'intendance.

Quand *Lainex* fut à Paris, il loua une chambre, aux environs de l'abbaye saint Germain-des-Prés, que personne ne connoissoit. Quand on le ramenoit de jour ou de nuit, il se faisoit roujous descendre sur le Pont-Neuf, vis-à-vis du cheval de bronze, d'où il regagnoit à pied son petit logement. On n'a jamais vu d'homme si idolâtre de sa liberté.

Lainex partageoit son temps entre la table & les livres. Un de ses amis paroissant surpris un jour de le voir entrer, après un repas de douze heures, à la bibliothèque du roi, pour y rester jusqu'au soir; le poète, qui s'aperçut de son étonnement, lui dit ce distique latin, qu'il parodia sur le champ.

*Regnat nobis calix, voluntur Biblia mans
Cum Phæbo Bacchus dividit imperium.*

M. le Duc se promenant sur le parterre du Tivoli à Fontainebleau, aperçut *Lainex*, & l'invita à souper avec lui. Il le remercia, en disant que cinq ou six personnes l'attendoient dans un cabaret, & que S. A. S. auroit sans doute mauvaïse opinion de lui, si elle apprenoit qu'il eût manqué à ses amis.

On vint dire un jour à *Lainex*, qu'un homme d'esprit de sa connoissance avoit composé un volume sur deux petits vers d'une de ses pièces, où, après avoir parlé de ses occupations agréables & de ses plaisirs, il dit, en parlant de lui, sous le masque d'un aimable épicurien :

La débauche le suit,
La volupté le suit.

Lainex ayant appris l'usage que cette personne avoit fait de ces deux vers, répondit : *c'est un drôle,*

qui a pris une goutte de mon essence, pour mettre dans un muid d'eau.

Après que *Lainex* eut reçu ses sacrements dans sa dernière maladie, le prêtre à qui il s'étoit confessé fit emporter, pendant la nuit, une cassette pleine de vers délicieux. Le moribond s'étant réveillé, cria au voleur, fit venir un commissaire, dressa sa plainte, fit rapporter la cassette par le prêtre même à qui il parla avec vivacité, & sur le champ se fit transporter dans une chaise sur la paroisse saint Roch, où il mourut. Il avoit imaginé follement de se faire mener dans la plaine de Montmartre, & d'y mourir pour voir encore une fois lever le soleil.

LAIS, fameuse courtisane, née à Hyccara; ville de Sicile, morte vers l'an 340 avant Jésus-Christ.

Lais s'acquit par ses conquêtes un nom peut-être aussi célèbre que celui d'Alexandre. mais dont elle ne partageoit la gloire avec personne. Une belle, a écrit un auteur galant, ne doit rien qu'à elle-même. En peut-on dire autant des plus célèbres conquérans ? Le philosophe & l'orateur, le général & le soldat, le magistrat & le simple citoyen, tout le monde rendoit hommage aux charmes de *Lais*. Et comme elle n'aimoit à voir souffrir personne, on la trouvoit toujours d'un accès facile. Le galant Aristippe & le dégoûtant Diogènes étoient également bien reçus chez elle. Un jour qu'on vantoit beaucoup la sagesse des philosophes d'Athènes, cette courtisane qui n'avoit aucune foi à toute cette sagesse, répondit assez vivement : « Je ne sais quels livres lisent nos philosophes, quelle sagesse ils professent ; mais ces gens-là battent aussi souvent à ma porte que d'autres ».

Le philosophe Xénocrate vengea un peu l'injure faite à la philosophie par *Lais*. Cette courtisane, qui croyoit que rien ne pouvoit la résister, s'étoit flattée de surmonter la vertu austère de ce philosophe. Elle se fit introduire chez lui ; & espérant de trouver dans une scène attendrissante de nouvelles armes pour le vaincre, elle feignit un soir d'être en butte à la persécution, & demanda à passer cette nuit chez le philosophe. Xénocrate lui accorda l'asyle qu'elle demandoit ; mais ses charmes restèrent sans effets. Lorsque le lendemain on vint pour la féliciter sur son triomphe, elle répondit avec une espèce de dépit, qu'elle croyoit avoir affaire à un homme & non pas à une statue.

Lais se montra quelquefois capricieuse dans ses goûts, & ne sacrifia pas toujours à l'intérêt. Le sculpteur Miron s'étant présenté chez elle, & ayant été mal reçu, crut qu'il devoit s'en prendre

à ses cheveux blancs. Il fit donc changer de couleur à sa chevelure, prit l'équipage d'un jeune homme, & retourna vers *Lais* : « Soit que vous êtes, » lui dit-elle, vous me demandez une chose que « je viens de refuser à votre père ».

LAIT. Le *lait*, aujourd'hui en usage chez presque toutes les nations, étoit, dans les premiers siècles, l'aliment le plus ordinaire. L'âne & quelques historiens font mention de certains peuples qui ne vivoient que de *lait*. Mais l'art de la cuisine n'a fait qu'un ingrédient de ce qui étoit la base de la nourriture de l'homme, tandis que la médecine en a tiré une ressource utile & salutaire, dans ces cas désespérés où l'épuisement des malades les met hors d'état de prendre aucune nourriture solide. Il n'y a presque point d'abattement, selon le docteur Cheyne, dont cette liqueur ne puisse relever le corps.

Le célèbre Tissot, en ordonnant le *lait* de femme aux hommes dont les forces sont perdues, veut qu'il soit pris immédiatement au mammelon qui le fournit ; mais n'est-il pas à craindre que le vase n'excite des desirs que l'on cherche à amortir, & ne s'exposerait-on pas à voir renouveler l'aventure du prince dont Capivaccio nous a conservé l'histoire ? On lui avoit donné deux nourrices : leur lait produisit en lui un si bon effet, qu'il les mit en état, au bout de neuf mois, de lui en fournir de plus frais.

On auroit beaucoup de peine à croire, si les auteurs n'en fournissent pas nombre d'exemples, qu'il y ait eu des hommes, dont les mamelles se soient remplies de *lait*. Thomas Bartholin parle d'un homme dont les mamelles fournissaient une si grande quantité de *lait*, qu'on le tira par curiosité, & qu'on en fit un fromage. Scholzius, Santorelli, Deris, Jean Schmid, professeur de physique à Dantzick, rapportent des faits à-peu près semblables.

Mais s'il est contre l'ordre ordinaire de la nature qu'un homme ait du *lait* ; il ne l'est pas moins d'en trouver dans les mamelles d'une vierge : cependant ce dernier fait est encore moins rare que le précédent. On lit plusieurs observations de ce genre dans les ouvrages de Schenokius, Christophe Avega, Rodrigue de Castro, Pierre Cattel.

Il n'est pas moins extraordinaire qu'une femme ait du *lait*, lorsqu'elle n'est plus propre à engendrer, & cependant ce phénomène se fait remarquer quelquefois. L'auteur d'un ouvrage, intitulé : *Dictionnaire des Merveilles de la Nature*, en cite plusieurs exemples, attestés par différens auteurs dignes de foi. Les affiches de Montauban, de l'année 1776, contiennent un fait pareil.

Les arabes font un usage continu du *lait* des chameaux, qui est astringent ; c'est même de cet usage que leur vient l'exemption de plusieurs maladies, telles que les dartres, la gale, la lèpre. Ce *lait* étant propre, par sa qualité douce & balsamique, à chasser, par la voie des urines, les impuretés du sang ; il peut certainement avoir la vertu préservative qu'on lui attribue. Mais le climat & le genre de vie dur & toujours actif, que mènent les peuples qui l'habitent, n'y contribuent-ils pas pour quelque chose ?

Les sauvages de la Louisiane appellent l'eau-de-vie de l'eau-de-feu, ou le *lait* des français. Je me ressouviens, dit M. Boffu, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, que lorsque les sauvages venoient voir M. de Macarty, notre commandant chez les illinois, ces indiens disoient : nous allons voir notre père, & en même temps pour teter de son *lait*.

Il se fait dans l'Islande une grande consommation du *lait* de vaches. Les insulaires en composent une boisson, qu'ils nomment *syre*, & qu'ils préparent de la manière suivante. Ils font d'abord du beurre de crème douce, puis ils mêlent le *lait* qui reste avec celui qui été écrémé ; on chauffe le tout ensemble, & l'on y jette de la présure pour le faire cailler ; on le presse dans un linge ; on met à part ce qui est congelé, & le petit *lait* est le *syre* dont nous parlons. C'est une liqueur aigre, dont on fait une ample provision, parce qu'elle se conserve toute l'année. Plus elle vieillit, plus elle s'aigrit & se clarifie. On met du *lait* nouveau sur l'ancien ; & quand on craint de n'en point avoir assez pour en vendre aux voyageurs, on le falsifie avec de l'oseille, & on y met de l'eau pour en augmenter la quantité. On fait mariner la viande dans le *syre* comme dans le vinaigre.

LAIT D'ANESSE. Ce *lait* n'est en réputation en France que du règne de François I ; & voici comme on l'y a connu, suivant l'auteur des *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*. « François I se trouvoit très-foible & très-incommode ; les médecins français ne trouvoient aucun moyen de le rétablir. On parla au roi d'un juif de Constantinople, qui avoit la réputation d'être un habile homme. François I ordonna à son ambassadeur en Turquie, de faire venir à Paris ce docteur israélite, quoi qu'il dût coûter. Le médecin juif arriva, & n'osant donner, pour tout remède, que du *lait d'anesse*. Ce remède doux réussit très-bien au monarque, & tous les courtisans des deux sexes s'empresèrent à suivre le même régime, pour peu qu'ils crussent en avoir besoin ».

Le *lait d'anesse* est aujourd'hui recommandé plus que jamais par nos médecins. Cela vien-

deût il de ce que l'incontinence & la débauche étant portées à leur plus haut degré, les médecins ne trouvent pas de meilleur remède, pour rétablir les tempéramens affaiblis & les organes presque détruits ? Ou ne seroit-ce qu'une affaire de mode ? Car il faut en convenir, la médecine a réellement subi son joug. Quoi qu'il en soit, dans les faubourgs de Paris, il y a des troupeaux d'ânesses, & l'on mène chaque matin la nourrice à l'hôtel de monsieur, dont la poitrine est délabrée, &c. &c.

LALA, fille grecque, florissoit à Rome 33 ans avant Jésus Christ.

Lala, grecque d'origine, & qui vécut en Italie, s'est distinguée dans la peinture. Elle sculptoit très-délicatement en ivoire, & fit de cette manière plusieurs portraits.

Les talents de cette artiste, justement applaudis, engagèrent les grecs à lui élever une statue, qui est parvenue jusqu'à nos jours.

Lala demeurait toujours vierge, & ne voulait jamais se marier : elle disoit, pour excuser sa conduite, que le trouble des passions, & que les embras d'un ménage, causoient des distractions qui pouvoient éteindre le feu du génie.

LANGUE. Quelqu'un demandoit au philosophe Anacharsis ce que l'homme avoit de meilleur ? « La langue, répondit-il »

LANGUE FRANÇOISE. M. de Voltaire, dans une séance particulière de l'académie françoise, se plaignoit à ses confrères de la pauvreté de la langue, & par suite de quelques mots peu usités, & qu'il seroit à désirer qu'on adoptât, celui de *tragédien*, par exemple. « Notre langue » est une gueule fière, disoit-il, il faut lui faire » l'aumône malgré elle ».

On parloit des origines de la langue françoise de M. Ménage, devant la reine Christine de Suède : « Non-seulement, dit-elle, M. Ménage » veut savoir d'où vient un mot, mais encore où » il va ».

Les carabins ont trois sortes de langues. La première, la plus ordinaire & celle que tout le monde parle, est comme affectée aux hommes. La seconde, est tellement propre aux femmes, que bien que les hommes l'entendent, ils se croient déshonorés, s'ils l'avoient parlée, & s'ils avoient répondu à leurs femmes, en cas qu'elles eussent la rémémoire de leur parler en ce langage. Elles savent la langue de leurs maris, & doivent s'en servir quand elles leur parlent; mais elles ne s'en servent jamais quand elles parlent entr'elles. La troisième, qui n'est connue que des hommes qui ont été à la guerre, & particulièrement des

vieillards, est plutôt un jargon qu'ils ont inventé qu'une langue; ils s'en servent quand ils sont quelque assemblée de conséquence, dont ils veulent tenir les résolutions secrètes. Les femmes & les jeunes gens n'y entendent rien.

LARGILIERE, (Nicolas de) né à Paris; l'an 1636, mort en 1746.

Un magistrat menoit souvent *Largilière* à une de ses retraites, où se trouvoit grande compagnie. Un jour qu'on étoit à table, le mur d'une orangerie, qui bornoit désagréablement la perspective, choqua les yeux d'un des convives, qui demanda à *Largilière* si son génie ne lui fourroit rien pour corriger ce triste aspect : « Quand » je voudrai, répondit *Largilière*, je ferai passer » vos yeux au travers de ce mur ». Il tint parole, en y peignant un grand ciel, avec différens oiseaux, & dans le bas un paysage, où l'œil sembloit se perdre.

Largilière dit un jour à l'un de ses amis, « que » lorsqu'il tenoit à la main sa palette chargée » de couleurs, il la regardoit comme le symbole » du chaos, puisqu'ayant devant lui une roüe » préparée & son pinceau, pour exprimer les » effets de son imagination, il pouvoit donner » aux peuples les plus sauvages, une connois- » sance parfaite de la création du monde ».

Dans un grand tableau, placé à Paris, dans l'église de sainte Geneviève, pour acquitter un vœu fait par la ville, en 1694, *Largilière* s'est représenté parmi les spectateurs, & y a mis Santeuil, qui l'en avoit prié; mais, au lieu de le peindre en surplis, il l'enveloppa, par malice, dans un manteau noir. Santeuil en porta ses plaintes en beaux vers latins, au prévoi des marchands : on obligea *Largilière* de donner satisfaction au poète.

LA SUZE. (Henriette de Coligny, comtesse de) morte en 1673.

La jalousie que M. de la Suze conçut contre elle, lui fit prendre la résolution de la mener à une de ses terres. On prétend que la comtesse pour éviter de l'y suivre, abjura la religion protestante, qu'elle professoit comme son mari; ce qui donna occasion à ce bon mot de la reine de Suède, que madame de la Suze s'étoit faite catholique pour ne voir son mari ni en ce monde, ni en l'autre.

La désunion augmenta entr'eux, ou par le changement de religion, ou par la jalousie continuée du comte; ce qui inspira à la comtesse le dessein de se démarier, en quoi elle réussit, ayant offert à son mari vingt cinq mille écus pour n'y pas mettre d'opposition, ce qu'il accepta. Le mariage fut ainsi cassé par arrêt du parlement.

parlement. On dit encore un bon mot à ce sujet, que la comtesse avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, parce que si elle avoit attendu encore quelque temps, au lieu de donner vingt-cinq mille écus, elle les auroit reçus de lui pour s'en défaire.

On ne pouvoit pas voir des affaires plus dérangées que celles de madame de *La Saze*; un exempt, accompagné de quelques archers, vint un jour chez elle, sur les huit heures du matin, pour saisir ses meubles; sa femme de chambre l'alla avertir aussitôt. Elle fit entrer l'exempt étant encore dans son lit, & le pria, avec instance, de vouloir bien la laisser reposer encore deux heures, parce qu'elle n'avoit point dormi de la nuit; ce qui lui fut accordé. Elle se rendormit jusqu'à dix heures qu'elle s'habilla pour aller dîner en ville, & passa ensuite dans son antichambre, où elle fit de grands compliments à l'exempt, & le remercia fort de son honnêteté, en lui disant tranquillement: Je vous laisse le maître, & elle sortit ainsi de sa maison.

Madame de Chateillon plaidoit au parlement de Paris contre madame la comtesse de *La Saze*. Ces deux dames se rencontrant tête à tête dans la salle du palais, M. de la Feuillade qui donnoit la main à madame de Chateillon, dit d'un ton gais à madame de *La Saze*, qui étoit accompagnée de Benfécade, & de quelques autres poètes de réputation: « Madame, vous avez la rime de votre côté, & nous avons la raison ». Madame de *La Saze*, piquée de cette raillerie, répartit fièrement, en faisant la mine: « Ce n'est » donc pas, monsieur, sans rime ni raison que » nous plaignons ».

LATTAIGNANT, (Gabriel - Charles de)
mort vers l'an 1778.

L'abbé de *Lattaignant* fut un de ces aimables oisifs qui sont les délices d'un repas & l'amusement des sociétés, par leur facilité à composer des couplets plus ou moins agréables, mais toujours charmans pour les personnes qui en font l'occasion ou le sujet. La littérature, dont il ne prit que la fleur, fut pour lui un amusement plutôt qu'une occupation. Il eût pu se placer entre Panard & Chapelle, s'il eût plus cortigé, s'il eût moins cédé à sa facilité; en un mot, s'il eût travaillé pour le public, juge sévère & difficile, qui ne compte pour rien les succès de cotterie. Tous les amateurs des jolis vers ont retenu un madrigal à madame Rossignol, qui est d'une simplicité ingénieuse, & que M. de Voltaire, le modèle de tous nos écrivains pour ces bagatelles brillantes & légères, n'eût peut-être pas désavoué. Le voici:

Le nom de Rossignol vous convient à merveille;
Jeune objet qui charmez mes yeux & mon oreille,
Encyclopédiana.

Vous avez le gosier qu'il possède aujourd'hui,
Et les charmes qu'avoit autrefois Philomèle.
Qui vous entend, croit que c'est lui;
Et qui vous voit, croit que c'est elle.

Quelques années après, l'abbé *Lattaignant* rencontra encore dans la société madame Rossignol, & lui dit dans un heureux impromptu:

Je vous comparois autrefois
Au rossignol, à Philomèle;
Je vous entendis, je vous revois;
C'est encor lui, c'est encor elle.

Il seroit difficile de mieux saisir un à-propos, & d'en tirer un patti plus agréable. On regrette que l'auteur de ces vers n'ait pas appris l'art d'en faire difficilement: il vouloir être poète sans travail, & ne fut rien.

Quelle volumineuse que soit la collection de ses nombreux opuscules, on auroit bien de la peine à y trouver une vingtaine de pièces de ce mérite. Après avoir scrupuleusement feuilleté le recueil de ses poésies posthumes, on n'a trouvé qu'une seule pièce à conserver: au reste, elle est charmante, & peut-être n'a-t-elle rien fait de mieux dans sa vie. Elle courut dans le temps manuscrite; mais beaucoup de gens, qui ne l'ont pas ou qui l'ont oubliée, la reverront avec plaisir.

Adieux au monde.

J'ai bienôté quatre-vingts ans,
Je étois qu'à cet âge il est temps
De dédaigner la vie.
Aussi j: la perds sans regret,
Et je f:is galment mon paquer:
Bon soir la compagnie.

Lorsque l'on prétend tout savoir,
Depuis le matin jusqu'au soir,
On lit, on étudie.
On n'en devient pas plus savant;
On n'en meurt pas moins ignorant:
Bon soir la compagnie.

Lorsque d'ici je partirai,
Je ne sais pas trop où j'irai;
Mais en Dieu je me fie;
Il ne peut que mener à bien;
Aussi je n'apprends rien:
Bon soir la compagnie.

J'ai goûté de tous les plaisirs;
J'ai perdu jusques aux desirs:
A présent je m'ennuie.
Lorsque l'on s'est plus propre à rien,
On se retire, & l'on fait bien:
Bon soir la compagnie.

Dieu nous fit sans nous consulter :

Rien ne sauroit lui résister.

Ma carrière est remplie.

A force de devenir vieux,
Peut on se flatter d'être mieux ?

Bon soir la compagnie.

Nul mortel n'est ressuscité

Pour nous dire la vérité

Des biens de l'autre vie.

Une profonde obscurité

Est le sort de l'humanité.

Bon soir la compagnie.

Rien ne périt entièrement,

Et la mort n'est qu'un changement,

Dit la philosophie.

Que ce système est consolant !

Je chante, en adoptant ce plan.

Bon soir la compagnie.

LAW, (Jean) écossais, natif d'Edimbourg, contrôleur général des finances de France, en l'année 1710, mort à Venise en 1749.

Jean Law, que nous nommons Jean Laff, né avec un génie tourné à la spéculation, préféra de bonne heure le calcul à la profession d'orphèvre, que son père, orphèvre lui-même, vouloit faire embrasser à son fils. Il prétendit fixer le hasard par la supputation, & enchaîner les événemens par les loix de l'arithmétique. En effet soit bonheur, soit adresse, il fit des gains considérables à la bourse en Angleterre, à Venise, en France & dans tous les états qu'il parcourut. Ces gains étoient même si considérables que chaque gouverneur crut devoir se priver d'un homme si habile. Il ne s'étoit pas plutôt fait connoître dans une ville, qu'on lui envoyoit des ordres de porter ailleurs sa bonne fortune & son adresse. Law, par ce moyen privé de la ressource du jeu de hasard, forma le projet de jouer un autre jeu plus considérable. Il avoit depuis long temps rédigé le plan d'une compagnie, qui payeroit en billets les dettes d'état, & qui se rembourseroit par les profits.

Il proposa d'abord son système de finance au duc de Savoie, Victor Amédée, qui répondit qu'il n'étoit pas assez puissant pour se ruiner. Louis XIV rejeta également ce projet ; mais Law étant repassé en France du temps de M. le duc d'Orléans régent, fut aisément goûté son système à ce prince d'un génie ardent & ami des nouveautés. Law établit d'abord, en son propre nom, une banque qui devint bientôt un bureau général des recettes du royaume. Cette banque fut déclarée banque du roi en 1718. On y réunît les différents compagnies d'Orient & d'Occident, & les fermes générales ; ainsi toutes

les finances de l'état étoient entre les mains d'une seule & même compagnie de commerce. Aussi les actions de cette nouvelle compagnie acquirent en très-peu de temps une faveur monstrueuse. Tout le monde se rappelle encore que telle action qui n'avoit coûté originellement que cinq cents livres en billets d'état, fut portée par un enchantement, qu'on aura toujours peine à croire, jusqu'à dix-huit mille livres. On courut en foule à la banque changer les espèces d'or & d'argent en un papier qui acquiesoit tant de faveur. On conjuroit, on supplioit les receveurs de les prendre, & l'on se croyoit heureux quand on étoit exaucé. Quelqu'un dit à ce sujet fort spirituellement aux plus empressés : « Eh, « messieurs, ne craignez point que votre argent « vous demeure, on vous le prendra tout ».

Ceux qui malgré l'ivresse du public, ne pouvoient se persuader que le papier valût mieux que de l'argent, profitoient de ces mouvemens pour se défaire de leurs billets. Ils allèrent à la banque les convertir en espèces. Mais comme il s'en falloit de beaucoup qu'il se trouvât dans les caisses de la banque assez d'argent pour satisfaire aux demandes, on cherchoit à gagner du temps en payant lentement & de petites sommes. Law fit en même temps augmenter la valeur numéraire des espèces. Mais cette augmentation ne parut à plusieurs qu'un nouvel expédient dont on vouloit couvrir la disette des caisses. La défiance monta au plus haut point, par la défiance qui fut faite, peu après, de garder plus de cinq cents livres chez soi en espèces, ni en matières d'or & d'argent. Tout ce, qui seroit trouvé au-delà devoit être confisqué. L'édit portoit de plus une amende proportionnée au montant des sommes trouvées. Le tiers de ces sommes étoit accordé au dénonciateur. On fit des recherches, & plusieurs particuliers, en conséquence des défenses portées, furent condamnés. Mais personne n'avoit été tenté de jouer le rôle de dénonciateur pour s'enrichir du malheur de ses concitoyens. Cependant, un président qui avoit beaucoup d'argent comptant, alla trouver monsieur le régent. Il lui dit que, pour obéir au dernier arrêt, il venoit dénoncer quelqu'un qui avoit en or cinq cents mille livres. Il demanda le tiers de cette somme qui lui étoit due suivant le même édit, & ajouta qu'il s'étoit adressé à son altesse royale afin d'être plus assuré du secret. Ce prince, étonné au dernier point qu'un homme de ce caractère fit une démarche si ostensible, ne put s'empêcher de lui dire dans son style ordinaire : *Ah ! monsieur, quel diable de métier faites-vous-là ?* Le président lui repiqua avec un grand phlegme : « C'est moi-même, m'empêcher, que je viens dénoncer, pour me mettre à couvert des rigueurs de votre édit, & j'aime beaucoup mieux cent

« mille francs en espèces, que tous les billets
« de la banque ».

L'année 1720, fut l'époque de la subversion
de toutes les fortunes des particuliers & des
finances du royaume. Le parlement de Paris s'op-
posa toujours à ces innovations, & *Law* chargé
de la haine publique fut enfin obligé de fuir du
pays qu'il avoit voulu enrichir, & qu'il avoit
bouleversé. La fortune le remit à peu près où
elle l'avoit pris. Lorsque M. de Montesquieu
passa à Venise où *Law* étoit retiré, il n'oublia
point de voir ce fameux écossais. Un jour la
conversation roula sur le système. « Pourquoi,
lui dit M. de Montesquieu, n'avez-vous pas
essayé de corrompre le parlement de Paris,
comme le ministère Anglois fit à l'égard du
parlement de Londres? Quelle différence, ré-
pondit *Law*! L'Anglois ne fait consister la
liberté qu'à faire tout ce qu'il veut, & le
Français ne met la sienne qu'à faire tout ce
qu'il doit. Ainsi, l'intérêt peut engager l'un
à vouloir ce qu'il ne doit pas faire; il est
rare qu'il porte l'autre à faire ce qu'il ne doit
pas vouloir ».

Law mourut à Venise dans un état à peine
au-dessus de l'indigence. Cet infortuné ministre
n'avoit point l'esprit souple; si l'embarassoit
trop peu des ennemis qu'il avoit; il disoit que
c'étoient des mouhes qui venoient sur le visage
& dont il étoit aisé de se débarrasser. On ne peut
ependant lui refuser du génie, & on avouera
sans peine que son projet de finance, avoit le
mérite d'une combinaison bien liée, mais on
pouvoit douter en voyant ses opérations, qu'il
eût autant d'habileté dans l'exécution que ses
partisans l'ont publié. Que quelle confiance qu'il
eût dans ses principes, dont plusieurs pouvoient
être contredits, il devoit sentir la nécessité de se
plier aux combinaisons du public dont dépendoit
le succès.

Une personne avec laquelle il vivoit, & qui
passoit pour sa femme, avoit obtenu une pen-
sion de la compassion du régent; elle fut sup-
primée à la mort de *Law*, sur la déclaration que
fit cet ancien ministre, qu'elle n'étoit pas son
épouse; & cette même femme qui peu d'années
auparavant, regardoit avec mépris cette foule de
courtisans que la fortune enchaînoit au char de
Law, & qui disoit qu'il n'y avoit point d'animal
si ennuyeux & plus insupportable qu'une du-
chesse, reentra dans le sein de la misère & de la
honte du peuple.

LEBRUN, (Charles) peintre, né l'an 1619,
mort en 1690.

A l'âge de quatre ans *Lebrun* étoit, dit-on,
les charbons du feu pour désirer sur le plancher
tout ce qui frappoit ses regards.

Lebrun étoit fils d'un sculpteur médiocre, qui
fut employé dans le jardin de l'hôtel Ségurier.
Un jour que le chancelier de ce nom goûtoit
le plaisir de la promenade, il aperçut le jeune
Lebrun, qui deinoit avec beaucoup d'applica-
tion. Charmé de sa physionomie, & de l'ardeur
qu'il monstroit à s'instruire, le chancelier juça,
dès ce moment, qu'il seroit un grand artiste,
& se chargea de le faire élever à ses dépens.

Lebrun passoit des nuits entières à méditer le
sujet d'un tableau, & restoit même plusieurs
heures dans la même attitude, sans s'en ap-
percevoir.

La Bruyère dit quelque part dans son style
énergique : « Un poëte est un poëte ; un musicien
est un musicien ; mais Racine est Racine ; Lully
est Lully, & *Lebrun* est *Lebrun* ».

C'est non-seulement dans la classe des plus
fameux peintres que *Lebrun* doit briller ; mais
il peut encore être placé parmi les gens-de-lettres.
Il nous a laissé deux excellens traités, l'un de
la physionomie, l'autre des différens caractères des
passions ; auxquels il a joint la représentation des
différens animaux qui ont quelque chose de la
figure humaine.

S'il en faut croire quelques auteurs, *Lebrun*
avoit un talent particulier pour connoître, par
les traits du visage, à quelles passions on étoit
le plus sujet.

Attentif à ne rien mettre dans ses ouvrages
qui blessât la vérité, *Lebrun* fit dessiner à Ape-
des chevaux de Perse, afin de mieux observer
le costume dans ses tableaux de l'histoire d'A-
lexandre. Mais ce grand peintre qui vouloit être
vrai dans les moindres bagatelles, se trompa
singulièrement dans une part essentielle, & re-
parâ sa faute que long temps après l'avoir com-
mise : il représenta d'abord le conquérant de la
Perse, sous les traits délicats d'une femme. Ce
qui l'induisit en erreur, c'est qu'on lui donna,
pour la tête d'Alexandre, une tête de Minerve,
gravée sur une médaille ancienne, au revers de
laquelle on lisoit le nom d'Alexandre.

A peine *Lebrun* eut-il développé ses talens,
que le sur-intendant Fouquet, l'un des plus
généreux & des plus malheureux hommes qui
aient jamais été, lui donna une pension de
douze mille livres, & lui payoit encore ses ou-
vrages.

Après la disgrâce de Fouquet, Louis XIV
nomma *Lebrun* son premier peintre, lui accorda
des lettres de noblesse, des armes distinguées,
l'honneur du collier de saint-Michel, & lui fit présent
de son portrait enrichi de diamans.

Lebrun ayant achevé un tableau, sur le devant
duquel il avoit peint un grand chardon, repré-

senté d'après nature, on mit ce tableau dans la cour de la maison où demouroit *Lebrun*, afin de le faire sécher. Une bonne femme & son âne passèrent alors dans la rue; l'âne n'eut pas plutôt aperçu le chardon du tableau, qu'il entre brusquement dans la cour, renverse la femme qui tâchoit de le retenir par son licou, &, sans deux garçons vigoureux, qui, à force de coups de bâton, l'obligèrent à se retirer, il auroit mangé le chardon; on peut dire qu'il l'auroit fait, il en auroit emporté toute la peinture avec sa langue.

Une dame de la cour s'étant fait peindre par *Lebrun*, s'arrêta cette épigramme :

Liste étoit couverte de fard,
Lorsque *Lebrun* fit sa peinture;
Si bien qu'il n'imita que l'art,
Croyant imiter la nature.

On admire, dans l'église des Carmélites à Paris, un crucifix de *Lebrun*, peint à la vouûte, sur un plan horizontal, & qui semble être dans une situation perpendiculaire: les figures de la Vierge & de saint-Jean, qui l'accompagnent, produisent la même illusion, au point de laisser quelques insensés les yeux dans l'erreur.

Dans son tableau de la *Conception*, cet artiste a représenté la Vierge d'une manière très-galante, & qui surpasse celle de tous les peintres. Une gaze légère & transparente forme l'habillement de Marie, en sorte que l'on découvre tout son corps à nud.

Un très-grand connoisseur en peinture, examinant le tableau où *Lebrun* a représenté la *Madeline au pied de la croix*, dit aux personnes qui admiroient avec lui l'expression de cette figure: — Vous la voyez qui pleure, & c'est tout ce que vous y remarquez; mais moi, je l'entends qui se plaint ».

On peut dire que Louis XIV est cause que *Lebrun*, s'est surpassé lui-même dans son excellent tableau de la *famille de Darius*: l'artiste le fit à Fontainebleau, & le roi, prenoit tous les jours un extrême plaisir à le voir peindre.

Un prélat italien, lorsqu'il passoit devant ce tableau de *Lebrun*, tenoit ses yeux attachés contre terre, ou détournoit la tête, jusqu'à ce qu'il fût bien loin du chef-d'œuvre qu'il craignoit de voir.

LEÇON. Un jour que M. le duc de Bourgogne, avoit battu son valet de chambre, il s'arrêta à considérer les outils d'un menuisier qui travailloit dans son appartement; l'ouvrier instruit par M. de Fenelon, l'un de ses gouverneurs, dit bru-

talement au prince de passer son chemin, & de le laisser travailler; le prince se fâcha, le menuisier redoubla de brutalité, & s'emportant jusqu'à la menace, lui dit; retirez-vous, mon prince, quand je suis en fureur, je ne connois personne. Le prince courut dire à M. de Fenelon qu'on avoit introduit chez lui le plus méchant des hommes de la terre. « C'est un bien bon ouvrier, dit froidement Fenelon; son unique défaut c'est de se livrer à la colère. Le prince insista sur la méchanceté de cet homme. Ecoutez, » lui dit Fenelon, vous l'appellez méchant, parce qu'il vous a menacé dans un moment où vous le détournez de son travail; comment nommeriez-vous un prince qui battoit son valet de chambre, dans le temps même que celui-ci lui rendroit des services ? »

LENCLOS, (Anne ou Ninon de) née en 1615, morte en 1705.

Mademoiselle de *Lenelos*, professa ouvertement la galanterie, & fut néanmoins considérée & recherchée des femmes les plus aimables & les plus respectables de son temps. Ce privilège singulier qu'elle dut aux charmes de son esprit & à l'honnêteté de ses procédés, l'a mise au rang des personnes célèbres de son siècle. Mademoiselle de *Lenelos* ou Ninon, comme on l'appelait, sans avoir l'éclat de la beauté, en possédoit tous les charmes.

M. de S. Evremont a fait l'éloge du caractère de Ninon dans ces quatre vers, que l'on a mis depuis au bas de son portrait :

L'indulgent & sage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

« J'ai réfléchi, disoit Ninon, dès mon enfance, sur le partage inégal des qualités qu'on exige dans les hommes & dans les femmes : je vis qu'on nous avoit chargées de ce qu'il y avoit de plus frivole, & que les hommes s'étoient réservé le droit aux qualités essentielles : à ce moment je me fis homme ». Mais n'en déplaise à Ninon, ce qui la flattoit le plus dans cette espèce de métamorphose, c'est une sorte d'indépendance & une liberté de penser & d'agir, qui la mettoient au-dessus de la contrainte de son sexe, & qu'elle conserva jusqu'à la fin de ses jours.

Elle disoit qu'elle n'avoit jamais fait à Dieu qu'une prière : « Mon Dieu, faites de moi un homme, & n'en faites jamais une honnête femme.

On a rapporté de cette moderne *Leontium* un mot assez philosophique. Elle n'avoit alors que

21 ans, & se trouvoit accablée par une maladie aiguë, qui la réduisoit à l'extrémité. Ses amis pleuroient de la voir mourir si jeune. *Hélas*, dit-elle, *je ne laisse au monde que des mourans.*

Cette célèbre fille ne regardoit l'amour, que comme une illusion des sens, un besoin, un sentiment aveugle, qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à aucune reconnaissance; en un mot un caprice, dont la durée ne dépend pas de nous, & qui est sujet au dégoût & au repentir. Tant que son goût subsistoit, elle aimoit de bonne foi; mais sitôt qu'il étoit fini, ce qui lui arrivoit souvent, tout étoit rompu sans retour. Elle le déclaroit même à ses amans avec une franchise qui leur étoit la libéré de se plaindre. Le premier de ses amans, heureux, fut le comte de Coligny. Le marquis de Villarsaux lui succéda. Ce fut de tous les amans de Ninon le plus aimé. Madame de Villarsaux, épouse du marquis, en étoit furieuse. On a rapporté à ce sujet, l'anecdote suivante que Molière, qui mettoit ingénieusement tout à profit, le rappela dans sa petite comédie de la *comtesse d'Esкарbagnas*. Cette dame avoit un jour beaucoup de monde chez elle; on desira de voir son fils; il parut accompagné de son précepteur; on le fit babiller, & on ne manqua point de louer son esprit. La mère, pour mieux justifier les éloges, pria le précepteur d'interroger son élève, sur les dernières choses qu'il avoit apprises. Allons, monseigneur le marquis, dit le grave pédagogue : *Quem habuit successorem Belus, rex Affricorum ?* *Ninam*, répondit le jeune marquis. Madame de Villarsaux, frappée de la ressemblance de ce nom avec celui de Ninon, ne put se contenir. « Voilà, dit-elle, de belles instructions » à donner à mon fils, que de l'entretenir des » folies de son père. Le précepteur eut beau s'excuser, donner des explications les plus satisfaisantes, rien ne put faire entendre raison à cette femme jalouse. Le ridicule de cette scène se répandit dans toute la ville, & Molière en profita.

Le comte de Choiseul, qui fut depuis marshal de France en 1693, se mit au rang de amans de Ninon; mais il éprouva que cette aimable fille, cherchoit moins à satisfaire sa vanité que son goût. Ce seigneur étoit rempli de bonnes qualités; mais il n'entendoit point à faire l'amour. Il ne mettoit rien de vif, rien d'animé dans ses sentimens; il ne savoit que soupirer. Ninon, fatiguée de ses poursuites, & cessant à sa vivacité, ne put s'empêcher de lui dire un jour, ce que Cornelle dit à César, en le quittant :

Ah! ciel! que de vertus vous me faites haïr!

Ce qui mit le comble à la honte du comte, c'est qu'il se vit préférer un rival dont il ne se

seroit jamais défait. C'étoit Pecourt, célèbre danseur de ce temps-là; il dançoit de fréquentes visites à Ninon. Le comte de Choiseul le rencontra un jour chez elle; Pecourt avoit un habit assez ressemblant à un uniforme. Après quelques propos ironiques, le comte lui demanda d'un ton railleur dans quel corps il seroit. *Monseigneur*, lui répondit Pecourt sur le même ton, *je commande un corps où vous servez depuis long-temps.*

Une querelle qui s'éleva entre deux amans de Ninon, sur cause qu'on proposa à la reine-régente de la faire mettre dans un couvent. Ninon, à qui on le dit, répondit qu'elle le vouloit bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourroit bien la mettre aux sœurs repenties; elle répondit que cela n'étoit pas juste, parce qu'elle n'étoit ni sœur, ni repentie.

On n'a pas oublié l'aventure de son billet au marquis de la Châtre. Ce marquis aimoit & étoit aimé, lorsqu'il reçut un ordre d'aller joindre l'armée. Il étoit inconsolable, moins encore de la nécessité, que des suites de son éloignement; il connoissoit le cœur de Ninon. Il s'avisait d'un expédient tout-à-fait singulier: il exigea d'elle un billet, par lequel elle s'engageât à lui garder la fidélité la plus inviolable. Ninon eut beau représenter, que ce qu'il demandoit étoit extravagant; il fallut faire le billet & le signer. Le marquis le baisa mille fois, le ferra précieusement, & partit avec la plus grande sécurité. Deux jours après, l'incoiffante, ou voyage Ninon, se trouva dans les bras d'un nouvel amant. La folie de ce billet lui revint alors, & dans le moment le plus voluptueux, elle s'écria: deux ou trois fois: *Ah! le bon billet qu'a la Châtre!* Bon mot qui a depuis passé en proverbe, sur-tout dans les petites maisons de volupté.

Ninon ne consultoit que son goût en amour. Mais il n'en étoit pas de même en amitié. Elle savoit que la confiance mutuelle qui naît de ce sentiment, & qui en est le plus grand bien, ne peut subsister si elle n'est fondée sur les loix de l'honneur, d'un commerce rare dans la société; elle étoit, de plus, vraie, équitable & fidele à sa parole. M. de Gourville attaché au parti du grand Condé, fut proscrit & obligé de sortir du royaume. La veille de son départ, il vint trouver mademoiselle de Lenclos qu'il aimoit, & dont il étoit aimé, & lui apporta vingt mille écus en or, qu'il la pria de lui garder jusqu'à son retour, & pour ne pas confier tous ses effets à la même personne, il alla déposer une pareille somme entre les mains d'un ecclésiastique qui avoit une grande réputation de sainteté. Au bout de deux mois, Ninon, selon sa coutume, prit un nouvel amant. Le pauvre Gourville errant dans les pays étrangers, apprit cette nouvelle, & eut ses vingt mille écus

perdus. De retour à Paris au bout de six mois, au lieu d'aller descendre chez mademoiselle de Lenet, son premier soin fut d'aller retirer des mains de l'ecclésiastique, les vingt mille écus déposés. Mais l'ecclésiastique lui nia le dépôt. Gourville trompé si cruellement, n'imagina point qu'il seroit plus heureux auprès de Ninon; il craignit même de l'aller voir, de peur d'être forcé de haïr & de mépriser, ce qu'il avoit tant aimé. Ninon, informée du retour de Gourville, fut piquée de son silence. Elle l'envoya chercher; il le rendit chez elle. Monsieur, lui dit-elle, il m'est arrivé un grand malheur pendant votre absence; « j'ai perdu... (A ces mots Gourville crut ne s'être pas trompé dans ses conjectures :) j'ai perdu « le goût que j'avois pour vous; mais je n'ai pas « perdu la mémoire, & voici les vingt mille « écus que vous m'avez confiés. Ils sont encore « dans la même cassette où vous les avez serrés « vous-même. Rempportez-les; mais ne perdez « point à me demander un cœur dont je ne puis « plus disposer en votre faveur. Il ne me reste « plus pour vous, que l'amitié la plus sincère ». Gourville rempli d'admiration, ne put s'empêcher de soupçonner encore; mais sachant bien qu'il n'avoit aucun droit de se plaindre, il résolut de borner son bonheur à l'amitié précieuse qu'on venoit de lui offrir.

Ninon dans sa vieillesse alluma encore des passions. Aussi l'abbé de Chaulieu disoit toujours en parlant d'elle, que l'amour s'toit retiré jusques dans les rides de son front. On s'est rappelé son aventure avec l'abbé Gedeon. Cet abbé lui fut présenté en 1696. Il avoit alors vingt-neuf ans, & Ninon approchoit de quatre-vingt. Cependant, soit par un caprice de l'ameur, soit par un enchantement incroyable, cet abbé en devint si éperdument amoureux, & la sollicita si vivement que Ninon consentit à l'écouter. Mais elle ne voulut le rendre heureux qu'au bout d'un certain temps qu'elle lui fixa. Le terme arrivé, il la trouva couchée sur son canapé. Il se jeta à ses genoux, & la conjura au nom de l'amour le plus tendre, de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. L'abbé cessa de solliciter. Enchanté de sa bonne fortune, il lui demanda pourquoi elle l'avoit fait languir si long-temps. « Heias! mon « cher abbé, répondit-elle, ma tendresse en a « souffert autant que la vôtre; mais c'est l'effet « d'un petit grain de vanité que j'avois encore « dans la tête. J'ai voulu, pour la rareté du « fait, attendre que j'eusse quatre-vingt ans accomplis, & je ne les ai eus que d'hier au soir ». Elle le garda un an, & ce fut elle qui le quitta, & qui rompit la première. Il fut sensiblement touché de cette rupture. Il continua cependant de la voir, de l'aimer & de l'estimer.

Ninon, dans le cours de ses galanteries, donna le jour à deux enfans. Le premier occasionna une

singulière dispute entre le comte d'Estrées & l'abbé d'Elbat, qui tous deux prétendoient aux honneurs de la paternité. Soit que cette contestation amusa Ninon, soit qu'en effet elle ne se crût point assés sûre de sa descension pour la résoudre, elle ne voulut point prononcer. Après bien des démêlés, les deux rivaux prirent un jour chacun un coq, & ils jouèrent aux dez, à qui appartendroit l'enfant. Le sort le donna au comte d'Estrées qui, dans la suite, devint maréchal de France & vice-amiral, le mit dans la marine, & prit soin de sa fortune. Il est mort en 1732 à l'âge de soixante & quinze ans, capitaine de vaisseaux.

Le père du second fils de Ninon, ne fut point équivoque; c'étoit le marquis de Gersley. La catastrophe qui termina la vie de cet enfant, est affreuse. Le marquis de Gersley, l'avoit fait élever sous le nom du chevalier de Villiers, & on lui avoit toujours caché le secret de sa naissance. Cependant Ninon le faisoit quelquefois venir chez elle pour lui procurer un peu de récréation & de liberté. Il y passoit ordinairement quelques jours de suite, & elle le traitoit comme un parent éloigné, & peu riche dont on lui avoit confié la conduite, & auquel elle s'intéressoit par pure générosité. Mais bientôt ces jours de récréation devinrent pour lui des jours trop dangereux. Ce jeune homme né avec un tempérament ardent & une ame sensible, ne put se défendre des charmes de Ninon. En effet, quoiqu'elle eût alors cinquante-six ans, elle étoit encore dans tout l'éclat de la beauté. Elle s'aperçut de l'amour du chevalier sans en être alarmée. Elle crut que ce ne seroit qu'un feu de jeunesse qui s'éteindroit de lui-même. Elle ne connoissoit pas le caractère violent de son malheureux fils. Il se jeta un jour à ses pieds, & en lui baisant la main, il lui déclara son amour dans les termes les plus tendres & les plus passionnés. Ninon, sans parer à son étreinte, le fit relever sur la chaise, & lui répondit froidement, qu'il étoit trop jeune pour lui parler d'amour, elle trop âgée pour l'écouter. Il insista de nouveau; il lui protesta qu'il l'aimoit, & qu'il mourroit de douleur, si elle le voyoit avec indifférence. Ninon prit alors un ton sévère; elle le menaça de toute sa haine, s'il osoit encore l'entretenir de ses feux; elle le fit sortir. Le chevalier s'abandonna au plus affreux désespoir. Ninon avertit M. de Gersley, qui fut le premier à lui conseiller de découvrir un secret qu'elle ne pouvoit plus garder. Elle écrivit un jour à son fils, qu'elle avoit à lui parler dans sa petite maison du faubourg saint-Antoine à Pique russe. Il y vint. Elle se promenoit dans son jardin. Il se jeta à ses genoux, & prenant une de ses mains, la baigna de ses larmes. Aveuglé par son jeunesse, il alloit se prêter aux dernières entreprises: « Arrêtez, malheureux que vous êtes,

« lui cria sa mère. Il faut arracher le bandeau
 « qui vous couvre les yeux. Apprenez que vous
 « êtes mon fils, & frémissez d'horreur des feux
 « criminels dont vous brûlez ». A ces mots ce
 jeune homme, frappé comme d'un coup de
 foudre, resta immobile; son visage se couvrit d'une
 pâleur mortelle; il se leva les yeux sur sa mère,
 il les baissa; puis la quittant précipitamment,
 sans lui dire une seule parole, il entra dans un
 petit bois qui étoit au bout du jardin, & se passa
 son épée au travers du corps. Ninon, accablée
 par sa propre douleur, ne longea pas d'abord à
 suivre son fils. A la fin ne le voyant point reparaître,
 l'inquiétude la fit entrer dans le petit bois.
 A peine eut elle fait trente pas, qu'elle aperçut
 le corps saignant de cet infortuné. Elle vint in-
 stamment à son secours. Ses yeux presque éteints,
 se tourmentèrent sur elle; il sembloit vouloir lui
 parler; les efforts qu'il fit pour prononcer quelques
 mots, peut-être crâmes, haïssent son dernier
 soupir. Les cris de sa mère firent accourir ses do-
 mestiques; ils l'attachèrent à cet horrible spectacle.
 Ses amis prirent des précautions pour en dérober
 la connoissance au public.

Depuis cet événement, Ninon commença à
 mener une vie plus réglée. Elle se contenta,
 suivant l'expression de Saint-Evremond, de l'aise
 & du repos, après avoir senti ce qu'il y a
 de plus vil.

Madame de Mañtenon, qui avoit été de la
 société de mademoiselle de Lenclos, ne l'oublia
 point dans sa haute faveur. Elle lui offrit même
 un logement auprès d'elle à Versailles. Mais
 Ninon la remercia, en lui disant qu'elle étoit
 trop âgée pour aller apprendre l'art de dissimuler
 & de se contraindre. Tout ce qu'on put obtenir
 d'elle, ce fut de se trouver un jour à la tribune
 de la chapelle de Versailles, où Louis-le-Grand
 devoit passer. Ce monarque avoit témoigné la cu-
 riosité qu'il avoit de voir cette fille célèbre dont
 on lui avoit plusieurs fois fait l'éloge.

Lorsque Christine, reine de Suède, vint à
 Paris, elle ne trouva point au-dessous d'elle de
 l'honneur de la visiter. Elle fut enchantée de sa
 conversation. Elle la combla de louanges & de
 présents, & fit tous ses efforts pour l'emmener
 avec elle à Rome. Mademoiselle de Lenclos,
 sentant bien tout ce qu'elle auroit à perdre avec
 cette reine, résista à ses sollicitations avec tous
 les ménagemens qu'elle lui devoit. Christine dit
 en partant, qu'elle n'avoit trouvé aucune femme
 en France qui lui eût plu autant que Ninon,
 peut-être à cause de la conformité de son caractè-
 re avec celui de cette illustre fille, & parce
 qu'elle s'étoit fait homme comme elle. Christine
 se rappella souvent avec plaisir un mot qui lui étoit
 échappé en parlant des *précieuses*, qu'elle avoit
 appelées les *janfines de l'amour*.

Mademoiselle de Lenclos avoit l'esprit orné,
 & tous les beaux esprits s'empressoient de lui
 faire la cour. Elle se plaisoit moins avec ces
 savans de profession qui ne peuvent dire quatre
 mots sans vous accabler de citations. Un jour, le
 célèbre peintre Mignard étoit chez elle & se
 plaignoit devant quelques savans de cette épître,
 de ce que sa fille, qui étoit fort belle, & qui
 a été depuis madame la comtesse de l'Euquière,
 manquait de mémoire : *Vous êtes trop heureux,*
monseigneur, lui dit mademoiselle de Lenclos, elle ne
citera point.

Ce fut à mademoiselle de Lenclos que le père
 d'Orléans, jésuite, auteur des *Révolutions d'An-*
gleterre, dit un jour en conversation, au sujet de
 quelques articles de foi, qu'elle avoit de la peine
 à croire : *Hé bien, mademoiselle, en attendant*
que vous en soyez convaincue, offrez toujours à
Dieu votre incrédulité. M. de Fontenelle, à qui elle
 raconta la réponse le ce jésuite, la redit depuis à
 Rousseau, qui en fit une épigramme.

Voltaire, encore enfant, lui fut présenté dans
 les dernières années de sa vie. Il avoit à peine
 treize ans, & cependant mademoiselle de Len-
 clos reconnut déjà dans ses réponses ingénieuses
 & vives le génie qui devoit l'élever un jour au-
 dessus de son siècle. Elle voulut même lui té-
 moigner son estime par un legs de deux mille
 francs qu'elle lui fit dans son testament, pour
 acheter des livres.

Cette illustre fille conserva jusqu'au dernier
 moment ses agrémens & la liberté de son es-
 prit. La veille même qu'elle expira, elle écrivit
 un quatrain, qui annonçoit la tranquillité de
 son ame.

LENGLET DUFRENOY, (Nicolas) labo-
 rieux écrivain, né le 5 octobre 1674, mort à
 Paris le 15 janvier 1755, à 82 ans.

L'abbé Lenglet avoit été envoyé en 1703, par
 le marquis de Torcy, ministre des affaires étran-
 gères, auprès de l'électeur de Cologne, allié de
 la France. Il fut admis dans cette cour en qua-
 lité de premier secrétaire pour les langues latine
 & française. Il avoit des ordres particuliers pour
 prendre garde que les ministres de cet électeur ne
 fissent rien contre le service de la France. Il fut
 en même-temps chargé de la correspondance
 étrangère de Bruxelles & de Hollande. Cette
 correspondance le mit à portée d'être informé des
 trames secrètes de plusieurs traités que les enne-
 mis avoient su gagner en France. La découverte
 la plus importante qu'il fit dans ce genre, fut celle
 d'un capitaine des portes de Mons, qui devoit
 livrer aux ennemis, moyennant cent mille piastres,
 non-seulement la ville, mais encore les élec-
 teurs de Cologne & de Bavière qui s'y étoient
 retirés. Il eut en même-temps communication

d'une lettre de Malborough à ce sujet. Cette lettre portoit qu'on pouvoit assurer l'homme de blons que les cent mille pistoles lui seroient comptées dès qu'il auroit fait son coup. L'abbé Lenglet en avertit aussitôt M. le Blanc, alors intendant d'Ypres. Le traître fut convaincu; on trouva dans sa poche même la lettre originale. Il subit la peine de son crime.

Cet abbé rendit un service non moins important au régent, lors de la conspiration du prince de Cellamare, tramée en 1718, par le cardinal Albéroni. Cette conspiration venoit d'être découverte, & on avoit arrêté plusieurs seigneurs; mais on ignoroit le nombre & le dessein des conjurés. Le ministre, qui se rappelloit le succès avec lequel l'abbé Lenglet avoit rempli ses différentes commissions auprès de l'électeur de Cologne, le choisit pour pénétrer la nouvelle intrigue. Mais l'abbé ne voulut s'en charger que sur la promesse qu'aucun de ceux qu'il déjoueroit ne seroit condamné à mort. Il rendit de grands services à cet égard; & non-seulement on lui tint parole par rapport à la condition qu'il avoit exigée, mais encore le roi le gratifia dès-lors d'une pension dont il a joui toute sa vie.

Dans un voyage qu'il fit à Vienne, il fut présente au prince Eugène, qui le goûta & le nomma son bibliothécaire, place qu'il perdit bientôt après. L'abbé Lenglet ne fut jamais profiter des circonstances heureuses que la fortune lui offrit, & des protecteurs puissans que son mérite & ses services lui acquirent. Il manquoit absolument de cette souplesse de caractère qui fait se plier aux caprices des grands, de cette assiduité qui ne se rebute ni des refus, ni des lenteurs, de cette constance à s'occuper du même objet: *Liberté, liberté*; c'étoit sa devise.

L'abbé Lenglet avoit néanmoins quelque chose encore de plus cher au monde que cette liberté: c'étoit le plaisir de satisfaire ses pures haines, ses petites vengeances contre ses critiques, & surtout contre les censeurs de ses manuscrits, qui ne voulaient point lui passer toutes ses réflexions satyriques. Il sembloit même qu'il ne se consolât du pénible fardeau d'écrivain que par le plaisir de décocher de temps en temps de petits traits malins contre ses adversaires. Il étoit tout le premier, il s'applaudissoit même des différends que son humeur critique lui attiroit, & de ses fréquents voyages à la Bastille. Il y a été mis dix ou douze fois dans le cours de sa vie. Il en avoit pris en quelque sorte l'habitude. Un exempt, appelé Tapin, étoit celui qui se transportoit ordinairement chez lui pour lui signifier les ordres du roi. Quand l'abbé Lenglet le voyoit entrer, il ne lui disoit pas le temps d'expliquer sa commission, & prenant le premier la parole: *Ah! bon jour,*

M. Tapin! Allons vite, disoit-il à sa gouvernante, mon petit paquet, du linge, du tabac, &c. & il alloit gaiement à la Bastille avec M. Tapin.

L'abbé Lenglet s'est principalement fait connoître par sa *Méthode pour étudier l'histoire avec un catalogue des principaux historiens*. Sa mémoire le servoit beaucoup dans ces ouvrages de compilation. Il n'étoit pas possible de se rappeler avec plus d'exactitude les faits même les plus indifférens. Ce don de la nature étoit un jour beaucoup un savant étranger. M. Duval, lorrain de naissance, bibliothécaire de l'empereur, étant venu à Paris quatre ou cinq ans avant la mort de l'abbé Lenglet, alla voir madame de Grassigny, comme la personne qui par son esprit & par ses ouvrages faisoit le plus d'honneur à sa patrie. Madame de Grassigny le fit prié de dîner quelques jours après; & pour attirer ses convives, elle invita quelques gens de lettres, entr'autres l'abbé Lenglet. Il y avoit trente-cinq ou trente-six ans que celui-ci avoit été à Vienne; il connoissoit la bibliothèque de l'empereur Charles VI. La conversation étant tombée sur ce sujet, l'abbé fit une longue énumération des livres & des manuscrits qui composoient cette bibliothèque; il en avoit retenu tous les titres; à tel endroit, disoit-il, sont tels & tels ouvrages, à tel rayon tels autres, &c. M. Duval ne pouvoit revenir de la supériorité, la bibliothèque de l'empereur régnant le trouvant si sçue dans le même état, dans le même arrangement que le disoit l'abbé Lenglet.

On doit à l'abbé Lenglet une nouvelle traduction de l'*Imitation de Jesus-Christ*, qu'il fit paroître en 1741. Cette traduction est remarquable par le vingt-sixième chapitre du premier livre qui manque dans toutes les éditions, & que l'abbé Lenglet a recouvré en consultant d'anciens manuscrits. Dans le temps qu'il étoit occupé de cette traduction, il songeoit à donner une édition des satyres & autres œuvres de Régnier, où souvent il éclaircit un texte licencieux par des notes encore plus licencieuses. Il avoit déjà donné une édition in-4^e. de Morot, plus magnifiquement ornée, & semée de plaisanteries obscènes & quelquefois malignes.

Cet abbé, qui étoit parvenu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans sans grandes maladies, périt d'une manière funeste auprès de son feu. Il étoit un soir, pour son malheur, une brochure nouvelle qu'on lui avoit envoyée; il s'endormit & tomba la tête la première dans le feu. On vint à son secours; mais il étoit trop tard; on le trouva à moitié consumé. On a d'autres exemples qui doivent faire faire attention à ne jamais laisser les vieillards, ainsi que les enfans, seuls auprès du feu.

LESDIGUIERES,

LESDIGUIERES, (François de Bonne, duc de) connétable de France, né en 1543, mort en 1626.

Le connétable de *Lefdiguières* étoit de Languedoc. Son père, qui n'étoit pas riche, étoit cadet d'une très-ancienne maison; il se trouvoit lui-même cadet de plusieurs enfans. Il s'avoit un jour, étant encore fort jeune, d'aller voir un de ses parens, qui avoit un château & tenoit un assez grand état dans la province. Le seigneur châtelain avoit compagnie chez lui, & reçut assez froidement son jeune parent. Il sentit le mauvais accueil qu'on lui faisoit, mangea beaucoup à souper, parce qu'il avoit faim, & alla se coucher.

Il étoit né fier & sensible; excellentes dispositions pour faire fortune, quand on y joint, comme il le fit, de l'intelligence, de l'activité & de la conduite.

Le lendemain il partit, & fit une espèce de vœu de ne pas remettre les pieds dans le pays, qu'il ne fût devenu aussi grand seigneur que son parent. Il se jeta dans le premier régiment d'infanterie qu'il trouva, & débuta par y être simple soldat. On lui demandoit un jour comment il avoit fait pour se procurer un si grand avancement, & de simple soldat devenu connétable de France; il répondit qu'il n'avoit employé pour cela qu'un moyen très-simple, qu'il n'avoit jamais remis au lendemain ce qu'il avoit pu faire la veille.

En 1586, Devius, gentilhomme catholique de Provence, ayant attaqué, contre la foi des traités, les calvinistes de son voisinage, ceux-ci appelèrent *Lefdiguières* à leur secours. Ce grand capitaine, ami de tout temps de l'agresseur, le pria de ne point le forcer d'en venir aux extrémités avec lui. Les menaces d'un homme qui ne menaçoit guère en vain, n'intimidèrent pas le brave Devius, qui renvoya le trompette avec le feu mot: dites-lui qu'il vienne. *Lefdiguières* se mit aussitôt en marche, en prenant les précautions convenables avec les ennemis qu'on a lieu d'estimer. Quelques-uns des siens le pressant avec trop de vivacité de doubler le pas, il répondit froidement, qu'il alloit à la guerre & non à la chasse. Une victoire complète fut le prix d'une conduite si sage. Il écrivit du champ de bataille à sa femme: « Ma mie, j'arrivai hier ici; j'en porte aujourd'hui; les provençaux sont défaits. » Adieu ».

En 1590, Grenoble craignoit avec raison d'être assiégée & prise par *Lefdiguières*. Le parlement lui envoya M. ydieu, gentilhomme du pays, pour traiter avec lui. Ce gentilhomme, liégeur passionné, changea les termes de sa mission, qui devoit être pleine de modération & d'honnêteté, & n'em-

Encyclopædiana.

ploya que des expressions fières & menaçantes. *Lefdiguières*, qui avoit la modération que le grand courage inspire ordinairement, se contenta de lui répondre en souriant: *Que airez-vous donc, monsieur, si vous teniez comme moi la campagne? Ceci rapp. le ce mot d'un héros grec, qui dit d'ins une semblable occasion: Mon ami, vos paroles ont besoin d'une cité.*

Henri IV, qui étoit *Lefdiguières*, n'étant que roi de Navarre, lui donna tout sa confiance lorsqu'il fut roi de France, & le fit p r la suite lieutenant général de ses armées de Piémont, de Savoie & de Dauphiné. Mais en 1591, Henri combattoit encore pour se rendre maître de la capitale & de plusieurs autres villes de son royaume. *Lefdiguières*, méditant alors la conquête de Grenoble, & assuré du succès de son entreprise, avoit demandé au roi le gouvernement de cette ville. Le maréchal de Biron, qui s'étoit aperçu qu'on écoutoit froidement cette prière, avoit dit dans son accent gascon: *Cup de jou, fire, donnez-lui le gouvernement de Lyon & de Paris, s'il les peut prendre.* Ce mot fit taire toutes les répugnances. La ville étant conquise, Saint-Julien, secrétaire de *Lefdiguières*, arriva à la cour pour faire expédier les provisions. Les principaux officiers catholiques se récrièrent hautement sur une prétention qui leur paroissoit trop hardie de la part d'un huguenot. Le roi, qui avoit besoin d'eux, n'osa, dans la crainte de les méconter, accorder ce que son bon cœur & la justice lui dictoient. Saint-Julien sort de l'assemblée où cette affaire est traitée, & y rentrant l'instant d'après: « Messieurs, dit-il, votre réponse insperée m'a fait oublier un mot. » C'est que, puisque vous ne trouvez pas bon de donner à mon maître le gouvernement de Grenoble, vous avisez aux moyens de le lui ôter ». Là-dessus il sort encore. Mais le courage de ce secrétaire en avoit imposé à tout le monde. Henri s'en aperçut, & Saint-Julien emporta, sans nouvelle contradiction, ce qu'il étoit venu chercher.

Lefdiguières attaqua & battit, près d'Avalon, le duc de Savoie, qui, pour s'agrandir, vouloit profiter des troubles qui divisoient & affaibloient la France. Quelque éclarante que fût la victoire, le général français n'étoit ni moins modeste, ni moins sensible. Le brave la Buiffe, admirant une modération si rare, lui dit agréablement: « Quel homme êtes-vous, monsieur? Vous venez de faire une des plus belles actions, & vous n'avez pas un autre visage qu'hier »! Mon ami, répondit *Lefdiguières*, il faut louer Dieu de tout, & continuer à bien faire.

Lors du siège de Montauban, en 1621, *Lefdiguières* s'y exposa en soldat. Ses amis le blâmoient de cette témérité. Il y a, leur dit-il, soixante

H h h h

ans que les mousquetades & moi nous nous connoissions ; ne vous en mettez pas en peine. Un autre général voulant partager avec *Lesdiguères* la gloire de cette intrépidité, feignit de vouloir établir une batterie dans un endroit fort découvert, le pria d'y aller avec lui, & de l'aider de ses lumières. *Lesdiguères* prit son homme par la main ; & poussant la témérité jusqu'à son dernier période, lui dit : *Nous ne voyons pas assez bien d'ici, allons plus avant ; je m'en vais vous montrer le chemin.* Alors celui qui le consultoit, le retint & lui dit sans dissimulation : *Ce ferait une folie d'aller si loin.* Ils retournerent sur leurs pas, après avoir, par une espèce de bravade qui étoit du goût du siècle, couru les plus grands dangers.

Le maréchal de *Lesdiguères* abjura le calvinisme à Grenoble en 1621. Dans le moment qu'il sortoit de l'église de Saint-André de cette ville où d'avoir fait abjuration, le maréchal de Créquy, son gendre, lui présenta les lettres par lesquelles le roi le faisoit connétable. Ces lettres, entr'autres éloges, en contenoient un bien rare, d'avoir toujours été vainqueur, & de n'avoir jamais été vaincu.

La reine Elisabeth avoit dit autrefois de cet illustre guerrier, qu'elle estimoit beaucoup, que s'il y avoit deux *Lesdiguères* en France, elle en demanderoit un au roi.

LETTRES. Otez à l'homme le secours des lettres, ce n'est plus qu'un être isolé ; il n'est lié qu'à ceux que le hasard a fait naître près de lui. Le littérateur embrasse le monde entier dans sa bienveillance ; les lettres en étendant son esprit ont agrandi son cœur. Aux lieux où naît l'aurore, comme dans ceux où suit le jour, par-tout il trouve des êtres qui lui ressemblent, & par-tout il est l'ami de ses semblables.

Lorsque les soins de la guerre donnoient au célèbre Scipion l'Africain quelques momens de relâche, les lettres étoient son unique délassement ; il s'y livroit avec tant d'ardeur, qu'il disoit souvent qu'il n'étoit jamais plus occupé, que lorsqu'il étoit de loisir.

Le commerce du monde, disoit un homme de beaucoup d'esprit, a fait sur les gens de lettres, ce que le cardinal de Richelieu fit sur les seigneurs de château. Ceux-ci ont beaucoup perdu en sortant de leurs terres, & ceux-là en sortant de leurs retraites.

Un prince de l'empire, amateur des lettres, demandoit à l'illustre Leibnitz, qui revenoit d'une cour étrangère, s'il avoit eu de fréquentes conversations avec le souverain ? « Il ne m'a jamais parlé, » répondit le philosophe, lui. — A qui parloit-il donc, » réprit le prince ?

Lorsque la paix eut enfin couronné les vœux de Henri IV, c'est alors qu'il chercha à retenir les lettres en honneur. Pendant les horreurs de la ligue, & depuis le meurtre de l'illustre Ramus, elles avoient fui loin d'un séjour souillé du sang de ses plus chers nourrissons. Le collège Royal, déserter depuis plus de vingt ans, étoit abandonné aux plus vis usages par les tyrans. L'un des premiers soins de Henri fut d'y rappeler les sciences fugitives. Peu de jours après son entrée dans la capitale, Passerat, l'un des plus beaux esprits de ce siècle, ouvrit les écoles publiques par un discours éloquent, mêlé de plaintes sur les malheurs passés, & d'éloges touchans du second restaurateur des lettres. Les professeurs furent tous rappelés. Admis à l'audience du monarque, ce prince les entretenit avec cette aimable familiarité, cette popularité charmante qui lui gagnaient les cœurs. Henri donna les ordres les plus précis pour qu'ils fussent exactement payés de ce qui leur étoit dû, leur annonça qu'il augmentoit leurs honoraires de moitié ; puis se tournant vers les courtisans : « Oui, dit-il, j'aime mieux qu'on » diminue ma dépense, & qu'on ôte de ma table » pour payer mes lettrés ; je veux les contenter ; M. de Rosini les punira. — Messieurs, » ajouta Rosini, les autres vous ont donné du papier, du parchemin, de la cire ; le roi vous » a donné sa parole, & moi je vous donnerai de l'argent. »

Les lettres anonymes aux maris ne sont que trop fréquentes. Un homme en avoit reçu plusieurs sur le compte de sa femme, qui étoit très galante. Il en avoit aussi intercepté d'elle à ses amans. Il jugea à propos de ne lui en rien dire ; connoissant apparemment l'inutilité de cette démarche, il la traitoit fort bien, & lui laissoit même espérer une partie fort considérable dans sa succession. Il étoit vieux, & dans un pays où les loix permettent de donner à sa femme. Il tomba malade ; elle ne le quitta pas un moment, & se désespérant, comme elle savoit bien faire. Aussitôt qu'il fut mort, un ami de son mari lui remit un paquet cacheté, & dont l'adresse étoit pour elle seule ; c'étoient les lettres d'avis qu'il avoit reçues, & celles qu'il avoit interceptées, avec ces mots au-dessus : Tu vois, ma chère femme, que je n'ai pu faire davantage pour toi.

LETTRES HIÉROGLYPHIQUES. Sous le règne de Charles VI, la plupart des chevaliers qui alloient aux tournois, portoient des lances bédées sur leurs habits & sur leurs cottes d'armes ; l'un des Φ & des Δ , pour dire *fidélité*, s'éleva. Un autre, dont la maîtresse avoit nom Diane, dessina qui s'appelle aussi *Hécate*, avoit semé ses caparassons d' Ξ , de χ & de Γ .

LIBELLE. Voltaire a dit, à propos de l'auteur d'un libelle qui a eu quelque succès de vogue :

« Il vaudroit beaucoup mieux être le laquais d'un bel esprit, que le bel esprit d'un laquais ».

LIBERTÉ. La *liberté* consiste à n'obéir qu'aux loix. Il en est de la *liberté*, à dit un sage, comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne sent le prix qu'autant qu'on en jouit soi-même, & dont le goût se perd si-tôt qu'on les a perdus. Je connois les délices de mon pays, disoit Brasidas à un *Saracène*, qui comparoit la vie de Sparte à celle de Péréplos; mais tu ne peux connoître les plaisirs du mien.

Fête de la Liberté à Philadelphie.

Dans la grande salle où le corps législatif étoit assemblé, on avoit placé un taureau élevé sur une estrade, & surmonté d'un dais. On y voyoit le livre de la loi ou les constitutions de l'Amérique. Une couronne garnie de joyaux couvroit ce livre respectable. Ce fut dans cette séance que le général Washington se démit solennellement du commandement dont il avoit été honoré, commandement qu'il fit servir avec tant de gloire au bonheur de ses compatriotes. Lorsque cette cérémonie fut terminée, le Faus de l'Amérique septentrionale fut prendre la couronne sur le livre de la loi, & monta sur un balcon, au bas duquel une foule prodigieuse étoit rassemblée, il la montra au peuple, la brisa de ses yeux, & lui en jeta toutes les pièces. L'honneur des anciennes républiques n'offre rien de semblable à la grandeur de cette scène.

L'honneur antique est rempli d'actions les plus courageuses prouvent par un vif amour de la *liberté*. L'histoire moderne nous en offre quelques-unes qui peuvent leur être comparées. Philip le II avoit en 1574 fait investir la ville de Leyde, pour la soumettre au joug espagnol. Les assiégés, instruits qu'il n'y avoit point de garnison dans la ville, y jetèrent des lettres pour engager les habitants à se rendre. On leur répondit, du haut des murailles, qu'onavoit que le dessein des espagnols étoit de réduire la place par la famine; mais qu'ils n'y devaient pas compter, tant le temps qu'ils entendoient les chiens aboyer; que, lorsque se secours & tout autre espèce d'alimens manqueraient, on mangera le bras gauche, tandis qu'on se servira du droit pour se défendre; que privé enfin de tout, on se résoudra plutôt à mourir de faim qu'à tomber entre les mains d'un ennemi barbare. Après cette déclaration, on fit une monnaie de papier avec cette inscription : *Pour la liberté*. Ce papier fut, après le siège, fidèlement converti en monnaie d'argent. (*De Thou*).

Un Lacédémonien interrogé sur ce qu'il savoit de *ce livre*, dit-il.

On fait que pour la proclamation d'un roi de Pologne, il faut un consentement général. Lors du couronnement de Ladislas, frère aîné du roi Casimir, le prinat avoit demandé à la noblesse si elle agréoit ce prince, un simple gentilhomme répondit que non. On lui demanda quel reproche il avoit à faire à Ladislas : aucun, répondit-il; mais je ne veux point qu'il soit roi. Il tint ce langage pendant plus d'une heure, & suspendit la proclamation. Enfin, il se jeta aux pieds du roi, & dit qu'il vouloit voir si sa nation étoit encore libre; qu'il étoit content, & qu'il donnoit sa voix à sa majesté.

Quelqu'un conseilloit au célèbre Hippocrate d'aller à la cour d'Artaxerxès, roi de Perse, lui disant que c'étoit un bon maître : « Je ne veux point de maître, quelque bon qu'il soit », répondit Hippocrate.

LIVRE UNIQUE. L'empereur Rodolphe offrit onze mille ducats pour un *livre* qu'on avoit en 1640 dans le cabinet du prince Lingen : c'étoit le *livre* de la passion de Notre-Seigneur, avec des figures & des caractères qui ne font d'aucune manière.

Les feuilles de ce *livre* étoient des parchemins, sur lesquels on avoit découpé avec un canif tous les traits des lettres qu'on a coutume d'imprimer sur le papier; de sorte qu'en mettant entre les feuillets un papier noir, ou bien en les regardant par le revers au grand jour, tous les mots pouvoient être clairement lus.

LOCKE, (Jean) né en 1632, mort en 1704.

Locke, c'est principalement rendu recommandable par son *Essai philosophique sur l'entendement humain*. Dans cet essai il recherche l'origine, l'étendue & la certitude des connoissances dont l'homme est capable. Il lui montre ses forces, il l'empêche de se abandonner à une lâche oisiveté ou d'embrasser un dangereux pyrrhonisme. Cet illustre métaphysicien s'étoit concilié l'estime de ceux avec qui il vivoit, par sa probité, par sa droiture, par le vrai qu'il mettoit dans ses actions, dans ses discours, dans ses démarches. Il avoit été d'abord assez porté, comme il l'avoit lui-même, à donner à ses amis les conseils qui pouvoient leur être nécessaires; mais ayant éprouvé que la plupart des hommes, au lieu de tendre les bras aux conseils, y tendent les griffes, il devint plus réservé sur cet article.

Locke souffroit impatiemment que des hommes éclairés se rassemblaient pour s'occuper de jeux, la ressource ordinaire des esprits oisifs & vuides de connoissances. Le duc de Buckingham, mylord Halifax, & d'autres seigneurs qui avoient

ll h h h a

de l'esprit & de la lecture, s'étoient donné rendez-vous, chez mylord Ashley, plutôt pour s'entretenir ensemble que pour affaires. Locke étoit de cette assemblée. Après quelques complimens, on apporta des cartes pour jouer, sans que l'on eût entamé aucune conversation. Notre philosophe regarda ces meilleurs jouer pendant quelque temps; après quoi ayant tité ses tablettes de sa poche, il se mit à écrire avec beaucoup d'attention. Un de ces seigneurs s'en étant aperçu, lui demanda ce qu'il écrivoit. « mylord, dit-il, je tâche de profiter autant que je puis en votre compagnie; car, ayant attendu avec impatience l'honneur d'être présent à une assemblée de des hommes les plus sages & les plus éclairés de notre siècle, & ayant enfin ce bonheur, j'ai cru que je ne pouvois mieux faire que d'écrire votre conversation, & j'ai déjà écrit ce qui s'est dit depuis une heure ou deux ». Il ne fut pas nécessaire que Locke lui beaucoup de ces dialogues, ces seigneurs en sentirent d'abord le ridicule. Ils quittèrent aussitôt le jeu, & s'entretenirent sur des objets plus dignes d'eux & du philosophe anglais.

Locke prédit en quelque sorte le moment de sa mort, & son pronostic étoit fondé sur ce qu'il sentit au commencement d'un été un nouveau degré de vigueur dans son tempérament.

Il demanda quelque liqueur, & but à la santé de ceux qui se trouvoient auprès de lui, en leur disant : *Je vous souhaite à tous du bonheur*. Il les exhorta à regarder ce monde seulement comme un état de préparation à un meilleur. Il ajouta qu'il avoit vécu assez long-temps, & qu'il remercioit Dieu de lui avoir fait passer des jours tranquilles; mais que cette vie ne lui paroissoit qu'une pure vanité. Pendant qu'on achevoit de l'habiller, il pria la personne qui le gouvernoit, & qui lisoit tout bas dans un psautier, de lire haut; elle le fit, & il parut très-attentif jusqu'à ce que les approches de la mort l'en empêchèrent. Il pria alors cette même personne de ne plus lire, & peu de minutes après il expira.

LOCKMAN, philosophe renommé chez les orientaux. Les auteurs arabes le font naître en Nubie, vendre comme esclave chez les libyennes sous David & Salomon, & rapportent de lui plusieurs particularités assez semblables à celles dont on a pris plaisir d'embellir la vie d'Esopé. On a publié à Paris en 1724, une traduction française des fables de *Lockman* & de *Pilpay*, philosophe indien.

Le maître de *Lockman*, lui ayant donné à manger un melon amer, & le mangea tout entier. Son maître, étonné de cette action d'obéissance, lui dit : « Comment avez-vous pu manger un si mauvais fruit ? J'ai reçu, lui répondit *Lock-*

man, si souvent de votre part des douceurs; qu'il n'est pas étrange que j'aie mangé, une seule fois en ma vie, un fruit amer que vous m'avez présenté ». Cette réponse généreuse de l'esclave, toucha si fort son maître, qu'il lui accorda aussitôt la liberté.

Des solitaires avoient volé une caravane; les marchands les conjurèrent, les larmes aux yeux, de leur laisser du moins quelques provisions pour continuer le voyage; les solitaires furent inexorables. Le sage *Lockman* étoit alors parmi eux, & un des marchands lui dit : « Est ce ainsi que vous instruisez ces hommes pervers ? » *Je ne les instruis pas*, dit *Lockman*, *que feroient-ils de la sagesse ?* « Et que faites-vous donc avec les méchants ? » *Je cherche*, dit *Lockman*, *à découvrir comment ils le sont devenus*.

On demandoit à ce sage de qui il avoit appris la sagesse : « Des aveugles », dit-il, qui ne posent point le pied sans s'être assurés de la solidité du terrain ».

LOIX. Deux loix gouvernent le monde, disoit un jour un célèbre avocat, à M. Trudaine : « La loi du plus fort & celle du plus fin ».

Quelqu'un ayant demandé à Solon, si les loix qu'il avoit données aux Athéniens, étoient les meilleures qu'on pût leur prescrire; oui, répondit-il, les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir.

« Où il y a beaucoup de médecins, il y a beaucoup de malades », disoit le philosophe Arcésilas; de même, où il y a beaucoup de loix, il y a beaucoup de vices ».

Parmi les Taprobaniens, il y avoit une loi, qui portoit qu'on ne devoit vivre qu'un certain nombre d'années, après quoi il falloit aller de gaité de cœur, se coucher sur une herbe vénimeuse qui ruoit, sans causer aucune douleur, mais faisant doucement passer d'un sommeil tranquille au sommeil de la mort.

Chez les grecs, il n'y avoit point d'officier public, chargé par l'air de rechercher les meurtriers; les pères du mort avoient seuls le droit d'en poursuivre la vengeance.

Canus, roi de Dannemark, ayant tué un de ses gardes dans l'ivresse, descendit du trône, & demanda d'être jugé comme un particulier, puis qu'il avoit violé les loix, qu'il avoit portées lui-même. Mais personne n'osant prononcer contre lui, il se condamna à payer le quadruple de la taxe réglée pour un homicide, sans réserve du quart que la loi lui attribuoit.

La loi qui ordonne de laisser les enfans entre les mains des femmes jusqu'à l'âge de 7 ans, remonte à l'empereur Julien.

Une loi d'Athènes ordonnoit que ceux qui auroient été citrois à la guerre, seroient nourris aux dépens de l'état : la même grace étoit accordée aux pères & aux mères, aussi bien qu'aux enfans de ceux qui étoient morts dans les combats, laissoient une famille pauvre & hors d'état de subsister. L'annuité fait honneur de cette loi à Pisistrate, qui s'empara du gouvernement d'Athènes, vers l'an 750 avant Jésus-Christ.

A Rome, dès qu'un père déclaroit ne pouvoir nourrir son enfant, l'état en étoit chargé, l'enfant devoit être nourri & élevé aux dépens de la république. Constantin voulut que cette loi fût gravée sur le marbre, afin qu'elle fut éternelle.

Les allemands avoient une loi fort singulière. « Si l'on découvre une femme à la tête, on » payera une amende de six sols; autant si c'est » à la jambe, jusqu'au genou; le double depuis » le genou... ». Il semble ajoute M. de Montefquieu, que la loi mesuroit les outrages faits à la personne des femmes, comme on mesure une figure de géométrie : elle ne punissoit point le crime de l'imagination, mais celui des yeux.

LONDRES. La ville de Londres est à-peu-près de la grandeur de Paris. Le nombre de ses habitans doit être égal. Les anglois disent que leurs murs, bâtis par Constantin, se sont accrus au point d'avoir trente milles de tour. L'incendie de 1666, y consuma treize mille maisons de bois, saint Paul & d'autres églises : la perte fut estimée deux cents millions de France. En trois années dix mille maisons furent rebâties, & cent édifices publics de pierre ou de brique ornèrent cette grande cité, dont on s'attacha à élargir les rues. Les plus riches citoyens voulurent embellir les quartiers détruits par le feu; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à prouver le peu de progrès qu'ils ont faits dans l'architecture & le goût des ornemens. Nous n'en dirons pas autant de l'étendue de leur génie dans les sciences de calcul, & de tout ce qui peut servir à l'amélioration de leur commerce. Cette ville étoit déjà très-célèbre par son commerce du temps de Tacite, *copia negotiorum ac comestuum maxime celebris*; mais Ammien-Matellin a été plus loin, il a titré l'horoscope de la grandeur future. *Londinium*, dit-il, *vetus oppidum, quod Augustam densitas appellabit*. M. de Voltaire la présente dans la *Henriade*, comme le centre des arts, le magasin du monde & le temple de Mars.

Londres jouit du beau privilège de se gouverner elle-même; elle a ses cours de justice, dont la principale est nommée *commun conseil*, le conseil commun : c'est une espèce de parlement anglois composé de deux ordres. Le lord-maire & les échevins, qui forment la chambre

haute, & deux cents trente-un membres, choisis dans les différens quartiers, représentent la chambre des communes; le conseil commun a seul le droit d'honorer un étranger du droit de bourgeoisie, il fait les lois municipales, qui lient les citoyens entr'eux; l'évêque de Londres règle les affaires ecclésiastiques.

On compte dans Londres cinq mille rues, environ cent mille maisons & un million d'habitans. Cinq cents gros navires y portent journellement du charbon de terre. Vingt mille marins sont employés sur la Tamise, qui est la rivière la plus avantageuse de l'Europe pour la navigation : son couant est aisé, ses marées sont commodées, & son eau se purifiant dans les voyages de long-cours, devient bonne à boire, quand on en a le plus de besoin. C'est à cette rivière qu'est due la grandeur & l'opulence de Londres.

Quelle incomparable puissance
Fait fleurir sa gloire au dehors !
Quelamas d'immenses trésors
Dans son sein nourrit l'abondance !
La Tamise, reine des eaux,
Voyez ses innombrables vaisseaux
Porter sa loi dans les deux ondes,
Et forcer jusqu'au dieu des mers,
D'enrichir ses rives fécondes,
Des tributs de tout l'univers.

M. Thompson parle de la Tamise en ces termes magnifiques. « Belle Tamise, vase, douce, profonde, & majestueuse reine des fleuves, tu fus » destinée à faciliter ton premier ressort, le » commerce. C'est sur tes bords qu'on voit s'élever une foule de mâts, semblable à une » forêt dans l'hiver. Les ancres se lèvent, les » voiles se guindent, le navire s'ébranle ; la » splendide berge voguant tout autour, étend » ses rames semblables à des ailes ; les eus du » départ se répandent & font retentir la rive ; » le vaisseau fend les ondes, & va porter au » loin la gloire & le tonnerre britannique. »

Sous le règne de la reine Elisabeth, Gresham marchand de Londres, y bâtit à ses dépens la bourse, un collège, cinq hôpitaux, & laissa un fonds pour nourrir les prisonniers. Hervé, qui, le premier, s'appretait que le sang circule dans nos veines, donna sa maison & son bien à la faculté de médecine. Le chevalier Middleton, chagrin de voir un quartier de la ville privé d'eau, y fit à frais immenses, passer une rivière. Le chevalier Cotton a légué la bibliothèque de Westminster ; celle du duc de Norfolk est à la société royale, fondée par Charles II ; ainsi, des citoyens zélés ont concouru à l'embellissement de la Capitale.

Le maire de Londres, chef d'une juridiction

affez étendue, se fait par l'élection de la ville : son règne d'un an est court, mais brillant : un grand palais bâti pour le loger, & qu'il n'habite point, lui sert pour les cérémonies. Le jour de sa réception il y régale la famille royale & les seigneurs. En 1556, un maire nommé Picard, eut l'honneur de voir à sa table quatre monarques, Edouard III, roi d'Angleterre, le malheureux Jean, roi de France, David II, roi d'Ecosse, & un Languan, roi de Chypre.

Anciennement le premier magistrat de Londres s'appeloit *Porte Grève*. Richard I établit deux baillis en sa place, & bientôt après le roi Jean donna aux citoyens un maire pour leur magistrat annuel.

La chartre de Guillaume le Conquérant à la ville de Londres s'exprime ainsi : « Guillaume roi, salut à Guillaume évêque, à Godefroi *Porte-Grève*, & à tous les bourgeois de la ville de Londres, français & anglais : je vous déclare que ma volonté est que vous viviez tous sous la même loi, selon laquelle vous étiez gouvernés du temps du roi Edouard ; que ma volonté est aussi que tout enfant soit héritier de son père, & que je ne souffrirai pas que l'on vous fasse aucun tort ; & que Dieu vous ait en sa sainte garde ».

Un anglais a fait ce tableau de Londres en 1749.

Londres est une espèce de grande forêt, habitée par des créatures sauvages qui errent à l'aventure, & qui ne songent mutuellement qu'à se détruire. Les équipages splendides qu'on y voit, sont les indices d'une pauvreté prochaine, & des pertes que le luxe des grands fera essuyer à l'artisan. Un quart des maisons est entièrement vide. Si l'on entre dans celles qui sont habitées, on y voit un air de mécontentement & de mélancolie répandu généralement sur toutes les physionomies. Ce n'est pas que nous n'ayons beaucoup de théâtres & de lieux de divertissement : il y a cent cabarets pour une église.

Quelqu'un parcouroit toutes les paroisses de Londres, qu'à peine y trouveroit-il vingt personnes qui fussent le rom de leur ministère. J'ai vu les gens qui payoient les dîmes depuis longtemps, aussi embarrassés à cette question, qu'un colonel l'est à dire le *credo*, & une comtesse à répondre sur son catéchisme.

Londres est le grand égout de l'univers. Semblable à l'océan, où les ruisseaux bourbeux se déchargent, comme les rivières les plus claires, cette ville reçoit l'écume & l'ordure des autres nations. La France nous fournit de danseurs, de valets de chambre, de cuisiniers, & de maîtres de langue, qui n'entendent pas un mot d'anglais.

L'Italie nous donne des musiciens, des eunuques & des gentilshommes admirables pour faire des dettes, qu'ils oublient très-facilement de payer. L'Ecosse nous remplit de mendians & de charlatans ; l'Irlande de faux témoins, de voleurs & de bricailleurs. Outre quantité de gentilshommes ruinés que le pays de Galles nous envoie, nous en tirons nos porteurs de chaise, nos laquais & nos portes-faix, presque tous gens de bonne maison, qui se baissent à remplir ces pénibles emplois, malgré leur ancienne race, & leurs sublimes alliances.

Oh ! Londres est une ville admirable !

LONGUERUE, (Louis Dufour de) né en 1652, mort en 1733.

L'abbé de Longuerue, doué d'une mémoire prodigieuse, s'étoit adonné de bonne heure à l'étude des langues. Avec ce secours un esprit ardent & un tempérament fort robuste, il n'y eut pas de sciences qu'il ne parvint de cultiver avec succès. Théologie, philosophie, histoire, grammaire, antiquités, belles-lettres, tout fut de son ressort. On peut dire, à sa louange, qu'il n'y eut point de sujet plus communément traité, mais pour avoir part à ses bienfaits, il falloit lui passer son air tranchant, son ton décisif, ses idées singulières, sa critique hardie ; critique qu'il n'a que trop souvent portée sur des matières respectables. En général, il ne passoit pas pour avoir l'esprit de dévotion ; aussi disoit-il qu'il étoit duc à l'incommunication.

Les moines de saint Jean du Jard, chez qui il étoit depuis plusieurs mois, lui ayant demandé qui étoit son confesseur : « Je vous le dirai, leur répondit-il, quand vous m'aurez dit qui étoit celui de votre père saint Angustin ».

L'abbé de Longuerue gardoit dans sa bibliothèque le bréviaire romain comme une pièce curieuse. La légende où il est parlé du cœur de saint Philippe de Nery, dilaté tellement par la charité, qu'il avoit brisé deux côtes, lui paroissoit sur-tout fort plaisante. Un jour, disoit-il, on voulut faire lire la vie de ce saint au recteur de Saint-Migloire ; mais on ne continua pas long-temps : les séminaristes s'étouffoient de rire.

Si l'abbé de Longuerue n'étoit pas dévot, il étoit encore moins courtois. Etant à la cour : « Ah ! le bon pays pour les ignorans, s'écrioit-il publiquement ; comme il n'y a point de livres, on peut avancer tout ce qu'on veut ». Il se privoit souvent de sortir, afin d'avoir ses livres à côté de lui, & être tout prêt à justifier par les citations, quand il trouvoit des sots qui contes-

Cet abbé paroïsoit sur-tout jaloux de ses connoissances dans les langues savantes, & rapportoit volontiers cette anecdote. A vingt ans, disoit-il, étant chez un de mes parens huguenot, où se trouva le minifire Claude, comme il vit mon petit collet, & que ces messieurs-là ont beaucoup de mépris pour tous ceux qui le portent, il se mit, je ne fais comment, à parler de l'hébreu & des langues où il entendoit comme un aveugle aux couleurs. Je m'aperçus bien qu'il ne savoit ce qu'il disoit, & je le croyois bien imposer; je l'entrepris, & je le menai si rudement, que le pauvre Claude fut obligé de se rasclouir, & trouva mieux son compte à se jeter sur les compliments. Cet homme-là, ajoutoit-il, étoit bon pour gouverner chez madame la maréchale de Schomberg, où il régnoit souverainement; mais il n'étoit pas savant.

La poésie n'avoit point de charmes pour l'abbé de Longueur. Lorsqu'après sa mort, on fit l'inventaire de sa bibliothèque, qui étoit très-considérable, on n'y trouva aucun volume de poésies, si ce n'est peut-être quelques tomes détachés des comédies de Molière, & un volume de l'Arioste. Ce n'est pas qu'il n'eût lu les poètes; que n'avoit-il pas lu? Mais il ne les estimoit pas assez pour leur donner place dans sa bibliothèque: il en parloit même toujours avec mépris, & les regardoit comme des écrivains frivoles qui n'apprennent rien. Il ne parut épargner que l'Arioste. Pour ce fou-là, disoit-il, il m'a quelquefois amusé.

LOUANGE. Comme on louoit un prince de plusieurs vertus qu'il n'avoit pas: « Je t'en ai tout » ce que je pourrai, dit-il, pour vous empêcher » de mentir ».

C'étoit la coutume à Athènes, que dans les spectacles lyriques ou chantant les belles actions des grands capitaines. Quelqu'un demanda un jour à Thémistocle, quel étoit l'acteur dont la voix lui plaisoit le plus: « Celui, répondit-il, » qui chante mes louanges ».

Les ambassadeurs que les athéniens avoient envoyés vers Philippe, étant retournés à Athènes, louoient ce prince de sa beauté, de son éloquence, & de la force à boire beaucoup: ces louanges, répondit Démisthènes, sont fort peu dignes d'un roi; le premier avantage est propre aux femmes; le second aux réthoriciens, & le troisième aux éponges.

Un académicien avoit rendu compte d'un poëme d'un autre académicien dans un article où la louange étoit un peu trop prodiguée: « Quand un élogé sent trop le coëtre, dit M. d'Alembert, le public n'est pas le compère.

LOUIS VII. En 1148, l'arrière-garde de l'armée françoise est surprie & taillée en pièces dans les défilés des montagnes de Laodicée en Lydie. Le roi Louis VII. et le Jeune, après avoir combattu long-temps, restent seuls, & n'ont plus d'autre ressource qu'un arbre, sur lequel il monte pour gagner la pointe d'un rocher. Une troupe d'ennemis l'attaque; il abat la tête ou les bras à quiconque entreprend de monter sur son arbre; la bonté de ses armes le garantissent des flèches; les assaillans sont forcés de l'abandonner, & il rejoint heureusement son avant-garde.

LOUIS VIII. Matthieu Paris fait mourir Louis VIII, roi de France, au siège d'Avignon, empoisonné par le comte de Champagne. Guillaume de Puis-Laurens, auteur contemporain, dit que les médecins ayant déclaré à ce prince que sa maladie venoit d'un excès de connoissance & de sagesse, ses chambriers introduisirent auprès de son lit, tandis qu'il dormoit, une jeune fille d'une rare beauté, à qui ils recommandèrent bien de dire qu'elle ne venoit pas le trouver pressée par d'impudiques desirs; mais uniquement par le motif généreux d'une femme qui seroit charmée de conserver une vie si précieuse à l'état. Louis, en s'éveillant, demanda d'un air gracieux à cette jeune personne ce qu'elle vouloit; elle le lui fit entendre par sa rougeur, son embarras & quelques mots faiblement articulés. Non, non, dit-il, j'aime mieux mourir que de commettre un péché mortel. Il fit cloigner le remède, & dit à Archambaud de Bourbon, de marier honorablement la gentille pucele.

LOUIS IX. Roi de France, né en 1215, mort en 1270.

Saint Louis, dit le père Daniel, a été un des plus grands hommes & des plus singuliers qui aient jamais été. En effet, ajoute un illustre historien, ce prince, d'une valeur éprouvée, n'étoit pas courageux que pour de grands intérêts. Il faisoit que des objets puissans, la justice ou l'amour de son peuple, excitaient son ame, qui, hors de-là, sembloit froide, simple & timide: c'est ce qui faisoit qu'on le voyoit donner des exemples du plus grand courage, quand il combattoit les rebelles, les ennemis de son état, ou les infidèles: c'est ce qui faisoit que, tout pieux qu'il étoit, il faisoit résister aux entreprises des papes & des évêques, quand il pouvoit craindre qu'elles n'excitassent des troubles dans son royaume: c'est ce qui faisoit que, sur l'administration de la justice, il étoit d'une exactitude digne d'admiration; mais quand il étoit rendu à lui-même, quand il n'étoit plus que particulier, alors ses domestiques devenoient ses maîtres; sa mère lui commandoit, & les pratiques de la dévotion la plus simple remplissoient ses journées. A la vérité,

toutes ces pratiques étoient annoblies par les vertus solides & jamais démenties qui formèrent son caractère.

Louis, dès son plus bas âge, témoigna le plus grand attachement pour la reine Blanche. Et quelle reconnaissance, en effet, ne devoit point avoir ce prince pour une mère qui en avoit rempli à son égard tous les devoirs avec les plus tendres sollicitudes ? Car l'histoire attelle que cette reine veilla non-seulement à l'éducation de ses enfans, mais qu'elle nourrit de son propre lait son fils aîné. Elle s'acquitta même de ce sacré devoir avec un soin & une tendresse qu'elle portoit jusqu'à la jalousie, ne voulant pas que le petit prince prit un autre lait que le sien. Ayant un jour été attaqué d'une fièvre qui dura quelque temps, une dame de la cour, qui, à son exemple, nourrissoit aussi son fils, donna sa mamelle à Louis, qui la saisit avidement. Blanche, revenue de son accès, demanda le prince, & lui présenta le sein ; mais, surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, & demanda si on avoit donné à teter à son fils. Celle qui lui avoit rendu ce petit office, s'étant nommée, Blanche, au lieu de la remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche du petit prince, & lui fit rejeter le lait qu'il avoit pris. Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui se trouvoient présens ? Eh quoi ! lui dit-elle, pour se justifier, prétendez-vous que je souffre qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de Dieu & de la nature ?

Lorsque Louis fut en état de recevoir ses leçons, elle lui répétoit souvent ces paroles : « Vous savez, mon fils, que j'ai pour vous toute la tendresse d'une mère ; j'aimerois mieux cependant vous voir mort, que souillé d'un péché mortel ».

Blanche est la première princesse qui ait réuni en 1226, la qualité de tutrice & de régente. Après être parvenue à soumettre les barons & les petits princes continuellement en guerre entr'eux, & qui ne se réunissoient que pour bouleverser l'état, elle maria son fils, en 1234, avec Marguerite, fille aînée de Raimond, comte de Provence ; mais Blanche, jalouse toujours à l'excès de l'affection de son fils, voyoit, avec une espèce de chagrin, le vif empressément que le jeune prince avoit pour sa nouvelle épouse. L'impératrice régente lui avoit même défendu de venir, sans sa permission, cette épouse chérie. Si la cour voyageoit, elle les faisoit presque toujours voyager séparément. Aussi la jeune reine n'aimoit pas beaucoup sa belle-mère. Il arriva que la cour étant à Pontoise, Louis eut un appartement au-dessus de celui de la princesse : il n'osoit cependant aller chez elle, sans prendre de grandes précautions contre la surprise. Il ordonna à ses huissiers de

sa'le, lorsqu'ils verroient venir la reine, de battre les chiens, afin de les faire crier : alors il se cachoit dans quelque coin. Un jour qu'il tenoit compagnie à la femme, parce qu'elle étoit dangereusement malade, on vint lui dire que sa mère arrivoit. Son premier mouvement fut de se foncer dans la rue de la Reine ; elle l'arrêta néanmoins. *Venez vous en, lui dit-elle, en le prenant par la main ; vous ne faites rien ici. Hélas ! s'écria Marguerite débile, ne me laissez-vous voir mon seigneur ni en la vie, ni en la mort !* Elle s'évanouit à ces mots. Tint le monde la crut morte : le roi le crut lui-même, & retourna sur le champ auprès d'elle : sa présence la fit revenir de son évanouissement.

Quelque respect qu'il eût pour les ministres de la religion, il s'avoit leur résister avec force quand leurs entreprises pouvoient intéresser l'honneur de sa couronne, ou le bien de son royaume. L'évêque d'Auxerre, à la tête du clergé de France, étoit venu trouver ce prince, & lui dit : « Sire, tous les prélats que vous voyez ici, m'ont chargé de vous représenter que la foi chrétienne se déchoit, & sera encore plus, si vous n'y mettez remède. Ainsi, nous vous supplions très-humblement que vous ordonniez à tous les juges de votre royaume, qu'ils contraignent tous ceux qui auront été pendus un an excommuniés par sentence, de se faire absoudre, & de satisfaire à l'église ». A quoi Louis répondit : « qu'il rendroit volontiers cette ordonnance ; mais qu'il entendoit que ses juges, avant de rien statuer, examinaient la sentence qui prononçoit l'excommunication, & eussent connoissance si elle étoit à bon droit donnée ou non ». Les prélats, après s'être consultés, répliquèrent qu'ils ne pouvoient permettre que les juges d'église se soumissent à cette formalité. « Et moi, dit le monarque, jamais je ne souffrirai que les ecclésiastiques prennent connoissance de ce qui appartient à ma justice ».

Louis, persuadé qu'un roi doit, avant toutes choses, justice à ses peuples, commença par réprimer les abus qui s'étoient introduits dans les différens tribunaux, & donnoit lui-même aux juges l'exemple de la plus grande assiduité au travail. « Souvent j'ai vu, dit Joinville, que le bon roi, après la messe, alloit se promener au bois de Vincennes, s'asseyoit au pied d'un chêne, nous faisoit prendre place à côté de lui, & donnoit audience à tous ceux qui avoient à lui parler, sans qu'aucun huissier ou garde les empêchât de l'approcher ».

On le vit aussi plusieurs fois venir au jardin de Paris, venir d'une cour de cambré, avec un surcot de tircetaine sans manches, & par-dessus un manteau de taffetas noir : là il faisoit étendre des

des tapis pour s'asseoir avec ses conseillers, & dépêchoit son peuple diligemment. Deux fois par semaine, il donnoit audience dans sa chambre. Une dame de qualité se présenta un jour, & lui demanda un entretien secret. Elle avoit une parure qui n'étoit point de son âge, & moins encore du goût que le monarque avoit pour la simplicité des habits. Il la fit néanmoins entrer dans son cabinet, où il n'y avoit que son conseiller, & l'écouta aussi long temps qu'elle voulut. « Madame, lui dit-il, j'ai soin de votre affaire, si de votre côté vous voulez avoir soin de votre salut. On parloit autrefois de votre beauté; elle est passée comme la fleur d-s champs. On a beau faire, on ne la rappelle point: il faut songer à la beauté de l'ame qui ne finira point ».

On prend plaisir à entendre Joinville nous faire l'éloge de la bonté de Louis & de sa bienfaisance. « Dès le temps de l'enfance, ce bon roi étoit moult pieux des pauvres & souffreteux; tous les jours il donnoit à manger à grande foison de pauvres en sa chambre, & avoit il chacun jour au dîner & au souper devant lui aucuns vieux hommes de bégayes (estropiés), & leur faisoit donner telle viande comme il mangeoit; & plusieurs fois avint que le roi les servoit & mettoit la viande devant eux & la leur tranchoit, & leur donnoit au départir de sa propre main des deniers ».

Ce prince se dérobait souvent à ses courtisans pour s'adonner à la pratique de ces œuvres de charité, & pour prier en silence. On en murmuroit quelquefois. « Ah ! disoit-il, si j'employois les moments dont on me reproche l'inutilité au jeu, à la dissipation, on me le pardonneroit ». C'est qu'à la cour on pardonne plus aisément des faiblesses que des vertus.

Quand on fait réflexion aux grandes qualités de ce monarque, on gémirait le malheur de la France, qui fut long-temps privée de la présence de ce vertueux prince. Attaqué d'une maladie violente en 1244, il crut entendre, dit-on, une voix qui lui ordonnoit de prendre la croix contre les infidèles. Il fit dès lors vœu de passer dans la Terre-Sainte pour la conquérir. Si Louis montra un zèle aveugle en abandonnant un royaume confié à ses soins, pour aller faire la guerre à des peuples qui n'avoient rien à démêler avec la France, on doit en rejeter la faute moins sur lui que sur son siècle. L'esprit de chevalerie qui régnoit alors ne s'occupoit que d'entreprises hardies. Les infidèles étoient, de plus, regardés comme les ennemis naturels des chrétiens, & des ennemis voués à la mort par le tout-puissant. La philosophie, en étendant notre affection sur tous les hommes, ne nous avoit point encore appris à

Encyclopædiana.

nous considérer tous comme frères. C'étoit d'ailleurs la commune opinion des chrétiens que la Terre-Sainte, conquise autrefois par Godfrey de Bouillon, étoit leur héritage, & qu'ils avoient droit d'y entrer. Or, comme dans les tribunaux civils la plupart des affaires se décidoient alors par le combat judiciaire, les français étoient portés à croire qu'une si belle & noble cause devoit être également décidée par le courage. Louis, après s'être préparé pendant quatre ans à cette expédition, non moins illustre que malheureuse, s'embarqua, en 1248, à Aigues-mortes avec sa femme & ses trois frères. Pêque toute la chevalerie de France l'accompagna. Arrivé à la rade de Damiette, il s'empara de cette ville en 1249. Son dessein étoit de porter la guerre en Egypte, pour attaquer dans son propre pays le sultan, maître de la Terre-Sainte. Il passa le Nil à la vue des infidèles, remporta deux victoires sur eux, & fit des prodiges de valeur à la journée de Maffiure en 1250. Mais des maladies contagieuses obligèrent bientôt les français à reprendre le chemin de Damiette. Le roi même tomba malade, & on traita d'une trêve avec les infidèles. Ceux-ci demandoient pour otage la personne même du roi. Geoffroy de Sargines rompit la négociation, en protestant avec une noble colère que les français n'auroient jamais cette lâcheté. « Ils aimeroient » beaucoup mieux, disoit-il, que les sarrasins les eussent tous tués, qu'il leur fût reproché qu'ils eussent baillé leur roi en gage ». Le monarque vouloit se donner lui-même en otage; & l'on eut mille peines à l'empêcher de se sacrifier pour ses sujets. Mais on ne put l'engager à se rendre par mer à Damiette où l'on se proposoit de faire retraite. Il se mit à l'arrière-garde, & après avoir couru mille dangers, il tomba avec ses frères & tous ceux qui le défendoient, au pouvoir des sarrasins.

Lorsque Louis fut fait prisonnier, la reine son épouse étoit enceinte. Elle apprit cette terrible nouvelle trois jours avant ses couches. Elle étoit enfermée dans la ville de Damiette, assiégée par les sarrasins, & à la veille de tomber entre leurs mains. Il ne se passoit point de nuit, que troublée par des songes effrayants, elle ne crût voir les sarrasins en furie attenter à la vie de son mari, ou entrer en foule dans sa chambre pour l'enlever elle-même: elle se tourmentoit & s'agitait sans cesse. On fut obligé de faire veiller au pied de son lit un chevalier vieil & ancien, dit Joinville, de l'âge de quatre-vingts ans & plus, qui, toutes les fois que ces tristes imaginations la réveilloient, lui prenoit la main, & lui disoit: *Madame, je suis avec vous, n'ayez peur.* Un jour, ayant fait retirer tout le monde, excepté ce brave vieillard, elle se jeta à ses genoux. « Jurez-moi », lui dit-elle, que vous m'accorderez ce que je vais vous demander ». Il le lui promit avec

III

sement. « Eh bien ! sire chevalier, reprit-elle, je vous requiers sur la foi que vous m'avez donnée, que si les sarrasins prennent cette ville, & vous me coupez la tête avant qu'ils me puissent prendre ». Ce bon gentilhomme répondit : *Que très-volontiers il le servirait, & que jà l'avait-il en en-pense d'ainsi le faire, si le cas y échéoit.* Tous deux oublièrent le précepte de la religion ; on ne peut néanmoins s'empêcher d'admirer dans cette demande & dans cette réponse un courage & une franchise dignes des siècles les plus héroïques. Le monarque prisonnier traîta de sa rançon ; on lui vint dire que le sultan exigeoit la restitution de Damiette & un million de besans d'or, tant pour sa rançon que pour celle des autres captifs. Louis répondit avec une noble fierté : « Qu'un roi de France n'étoit point tel qu'il voulut se rédimmer par aucune finance de deniers ; mais qu'il rendroit la ville pour sa personne, & paie-toit le million de besans pour la délivrance de sa gent ». Le sultan, étonné de la générosité du monarque français, qui lui avoit accordé, sans la moindre difficulté, la somme exorbitante qu'il demandoit, lui remit, par reconnaissance, deux cent mille besans. Mais ce sultan ayant été massacré quelques jours après par les mamelucs, dont son père avoit établi la milice, Louis éprouva de nouvelles difficultés. Les émirs firent proposer au roi de confirmer le traité par un serment qui alourdit sa religion. Comme le prince s'y refusoit constamment, ces émirs, outrés de colère, vinrent en foule fondre dans sa tente, le sabre à la main, & criant d'un ton menaçant : « Tu es notre capitif, & tu nous traites comme si nous étions dans tes fers ! il n'y a point de milieu, ou la mort, ou le serment tel que nous l'exigeons ». *Dieu vous a rendu maître de mon corps,* répondit froidement le monarque ; *mais mon âme est entre ses mains, vous ne pouvez rien sur elle.* On peut douter que Rome ou la Grèce fournisse l'exemple d'une intépérité plus sublime ; & les fiers sarrasins furent obligés de lui soumettre leur férocité naturelle.

Louis, dans la seconde croisade qu'il entreprit en 1270, ne fut pas plus heureux ; il périt même de la contagion devant Tunis, en donnant à son fils ces avis célèbres, que le dauphin, fils de Louis XIV, dans l'histoire de France, qu'il a écrite sous les yeux de son précepteur, appelle le plus bel héritage que saint Louis ait laissé à sa maison : « Mon fils, mon cher fils, lui disoit-il, fais-toi chérir du peuple : on n'est roi que pour être aimé ; & c'est à cette condition que je desire transmettre le trône à ma famille. Si mon peuple devoit être malheureux, j'aimerois mieux qu'il le fût par un étranger que par les miens ».

LOUIS X, roi de France & de Navarre, fut

surnommé *Hutin*, c'est-à-dire, *mutin*, à cause de son caractère querelleur. Son règne ne fut que de dix-huit mois. Il se vit obligé de différer son sacre à cause des troubles de son royaume, pendant lesquels son oncle Charles de Valois se mit à la tête du gouvernement, & fit pendre Enguerrand de Marigni à Maufraucon, gibet que ce ministre avoit lui-même fait dresser sous le feu roi Philippe-le-Bel.

LOUIS XI, roi de France, né en 1413, mort en 1483.

Le caractère dominant de Louis XI fut de rapporter tout à l'autorité royale. Quelque dessein qu'il formât, quelque parti qu'il prit, il n'oublioit jamais qu'il étoit roi ; dans sa confiance même, il mettoit toujours une distance entre lui & ses sujets. Sa maxime favorite étoit de dire : « Qui ne fait pas dissimuler, ne fait pas régner. » Si mon chapeau savoit mon secret, je le brûlerois ». Il avoit le cœur ferme & l'esprit timide. Il étoit prévoyant, mais inquiet ; plus assable que confiant ; il aimoit mieux se faire des alliés que des amis.

A l'entrée de Louis XI dans la ville de Tournai, en 1463, de dessus la porte descendit par une machine une file la plus belle de la ville, laquelle, en saluant le roi, ouvrit sa robe devant la poitrine, où il y avoit un coeur bien fait, lequel coeur se fendit, & en sortit une grande fleur de lys d'or, qu'elle présenta au roi de la part de la ville, en disant : Sire, *voilà ce que je suis, & aussi l'est cette ville* (1) ; car onques ne fut prise & ne tourna contre les rois de France, ayant tous ceux de cette ville chacun une fleur de lys dans le cœur.

Ce roi fonda les universités de Valence & de Bourges. *Comme* dit qu'il aimoit à demander & entendre de toutes choses ; il avoit la parole à commandement, & le sens naturel parfaitement bon ; qualité plus précieuse que les sciences, & sans laquelle elles font inutiles. Il s'en faut beaucoup que Louis XI soit sans reproches : peu de princes en ont mérité d'aussi graves ; mais on peut dire qu'il fut également célèbre par ses vices & par ses vertus.

Louis XI mit les rois hors de page ; expression populaire par laquelle on a voulu marquer qu'il avoit considérablement étendu l'autorité royale. Cependant sa manière de vivre, son caractère & tout son extérieur auroient semblé devoir avilir cette même autorité. Dans son enivrement avec le roi de Castille, les espagnols, dit Mézerai, se

(1) Tournai, que la France a bien voulu céder à la maison d'Autriche, a été le berceau des français & de la monarchie des Gaules.

moquèrent de la chicheté, de la mine basse & niaise du roi Louis, qui n'étoit vêtu que de bure, avoit on habit court & étoit, & portoit une Notre-Dame de plomb à sa barette. D'ailleurs, plusieurs registres de la chambre des comptes font foi que ses habits étoient des draps les plus communs, & qu'il portoit le même chaperon pendant plusieurs années. On le vit plus d'une fois aller de maison en maison dîner & souper chez les bourgeois. Il s'informoit de leurs affaires, se mêloit de leurs mariages, & vouloit être parrain de leurs enfans. Il s'étoit fait inscrire dans plusieurs confréries d'artisans. Lorsqu'on lui représentoit qu'il ne gardoit pas assez sa dignité, il répondoit : *Quand orgueil chemine devant, honte & dommage suivent de bien près.*

Il n'avoit pas à se louer des génies, qui avoient souvent violé leurs sermens. Aussi ces républicains lui ayant offert de se donner à lui, & de le reconnoître pour souverain : *Vous vous donnez à moi, leur dit-il, & moi je vous donne au diable.*

On lui faisoit voir un hôpital fondé dans la ville de Baume, par Rolin, chancelier du duc de Bourgogne. Ce Rolin avoit été un grand concubinaire. « Il étoit bien raisonnable, dit Louis, » que Rolin, qui avoit tant tant de pauvres pendant sa vie, fit construire avant que de mourir une maison pour les loger ».

Comme ce prince avoit de la vivacité dans l'esprit, il se plaisoit avec ceux qui lui en montraient. Il entra un jour dans sa cuisine & demanda à un jeune garçon qui tournoit la broche d'où il étoit, qui il étoit, & ce qu'il gagnoit ? Le jeune marmaiton, qui ne le connoissoit pas, lui dit, sans le moindre embarras : « Je suis de Berri ; » je m'appelle Etienne, marmiron de mon métier, » & je gagne autant que le roi ». *Que gagne le roi ?* lui dit Louis. — *Ses dépenses, reprit Etienne, & moi les miens.* Le roi l'attacha à son service & lui fit sa fortune.

« Ce prince, comme le rapporte Brantôme, se servoit des premiers clercs qu'il trouvoit pour secrétaires, ou se servoit des premiers notaires qu'il rencontroit aux lieux & villages d'où il écrivoit ; ou bien de quelque autre petit secrétaire de prince & autres gentilshommes de sa cour, premier rencontré ; ainsi qu'il fit un jour d'un petit scribe fin & bon compagnon, qui se présentait à lui lorsqu'il vouloit faire écrire à la hâte, lui voyant son écriture pendue à sa ceinture, lui commanda aussitôt d'écrire sous sa dictée. Et ainsi qu'il eut ouvert son écriture ou *galimard*, que l'on appelloit ainsi jadis ; & voulant faire tomber sa plume, avec elle tombèrent deux deuz, auquel le roi demanda aussitôt, à quoi servoit cette dragée ? L'autre sans s'étonner, lui répondit : Sire, c'est

un remedium contra pestem. Viens ça, lui dit le roi, tu es un gentil paillard ; (il usoit souvent de ce mot *tu es à moi* : & le prit à son service ; car le bon prince aimoit fort les bons mots & les subtils esprits ».

Ce prince ayant rencontré l'évêque de Chartres monté sur un cheval richement caparaçonné : *Les évêques*, lui dit-il, *n'alloient pas ainsi autrefois.* Non sire, répondit l'évêque, du temps des rois pasteurs. Cette réponse plut au roi.

Les plaisanteries même ironiques ne lui déplaisoient pas. On sait que ce prince, qui avoit trop bonne opinion de lui-même, prenoit rarement conseil de quelqu'un. C'est ce que lui fit sentir d'une manière équivoque Pierre de Bézé, son favori. Le roi étoit un jour fur une haquenée qu'il avoit piécérée à tous les chevaux de son écurie, parce qu'elle avoit un pas fort doux. « Quelque foible que paroisse cette haquenée, elle est cependant, lui dit Bézé, la plus forte monture qu'on puisse trouver, puisque seule elle porte votre majesté & tout son conseil ».

Philippe de Crevecoeur, seigneur des Querdes, connoissoit sans doute l'humeur de ce prince, pour lui faire une réponse aussi hardie qu'elle est rapportée dans son histoire. Il étoit passé du service de Bourgogne à celui de France. Comme il avoit reçu des sommes considérables pour exécuter plusieurs entreprises, le roi avoit exigé qu'il lui rendit compte de l'emploi de cet argent. Mais des Querdes mit tant de différens articles, que la dépense surpassoit la recette. Louis ne trouvant point le compte exact, vouloit examiner & discuter chaque article. Des Querdes, impatient d'une recherche si scrupuleuse, lui dit : Sire, j'ai acquis pour cet argent les villes d'Aire, d'Arras, de Saint-Omer, Béthune, Bergue, Dunkerque, Gravelines, & quantité d'autres ; s'il plait à votre majesté de me les rendre, je lui rendrai tout ce que j'ai reçu ». Le roi comprenant que des Querdes avoit prétendu se payer un peu par lui-même de ses services, se contenta de lui répondre par ce proverbe du temps : « Par la pâque-Dieu, maréchal, il vaut mieux laisser le moultice » où il est ».

On a loué la manière également vive & ingénue avec laquelle il récompensa la bravoure de Raoul de Launey, qui étoit monté à l'assaut à travers le fer & la flamme, au siège du Quefnoy. Le roi, qui avoit été témoin de son ardeur, lui passa au col une chaîne d'or de cinq cents écus, en lui disant : « Par la pâque-Dieu, mon ami, vous êtes trop forcé en un combat, il vous faut enchaîner : car je ne vous veux point perdre, desirant me servir de vous plus d'une fois ». Les descendans de Launoy ont porté long-temps une

chaîne autour de leurs armes, en mémoire de cette action.

Louis accordoit son estime à tous ceux qui se distinguoient dans leur état ; mais il vouloit qu'ils appritent à n'en point rougir. Ce prince faisoit souvent asseoir à sa table un marchand, nommé maître Jean. Ce marchand, séduit par les bontés du roi, s'avisa de lui demander des lettres de noblesse. Ce prince les lui accorda ; mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Jean, surpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit. « Allez, » monseigneur le gentilhomme, lui dit le roi, quand je vous faisois asseoir à ma table, je vous regardois comme le premier de votre condition ; mais aujourd'hui je ferois injure aux nobles, si je vous accordois la même faveur ».

C'est à ce prince qu'on attribue cette bisarrerie, d'avoir donné un canonice à un pauvre prêtre qu'il trouva endormi dans une église, afin, disoit-il, de démentir le proverbe qui dit, que le bien ne vient point en dormant.

Louis souilla ces traits de bienfaisance par des actes d'un despotisme cruel & superstitieux. Tristram, prévôt de l'hôtel, étoit le ministre aveugle & barbare de ces cruautés que Seyssel & quelques autres écrivains appellent les *justices fondaines du roi*. Ce prince étant un jour à table aperçut à côté d'un moine, qui étoit venu le voir dîner, un capitaine qu'il haïssoit. Le roi fit un signe de l'œil au prévôt Tristram. Celui-ci, accoutumé à ce langage, & croyant qu'il s'agissoit de la mort du moine, commanda à ses satellites de se saisir de lui au sortir du dîner, de le coudre dans un sac & de le jeter dans la Seine. Cependant le capitaine qui s'étoit aussi aperçu du signe de ce prince & qui s'en méfioit, étoit monté à cheval, & s'étoit éloigné le plus promptement qu'il lui avoit été possible. Le roi le sut, & le lendemain demanda à Tristram pourquoi il n'avoit pas exécuté l'ordre qu'il lui avoit donné par signe ? « Sire, répliqua Tristram, notre homme est déjà bien loin. — Bien loin, reprit le roi, on l'a vu hier à Amiens. — On se méprend, dit hardiment Tristram ; je vous le garantis, sire ; c'est à Rouen, & non pas à Amiens, s'il a toujours nagé. — De qui parles-tu ? dit encore le roi ; — Hé ! du moins, répondit Tristram, que vous me montrâtes hier ; il fut aussitôt mis dans un sac & jeté dans l'eau. — Comment ! le moine, dit *Louis*, eh ! pâque-Dieu ! qu'as-tu fait ? C'étoit le meilleur moine de mon royaume. Il faut lui faire dire demain une douzaine de messes de *requiem*, & nous en serons déchargés d'autant. Je n'en veux plus ou au capitaine Picard, qui étoit à côté de lui ». Dans d'autres occasions semblables, *Louis* se contentoit de baiser sa petite vierge de plomb & de lui demander pardon.

Ce prince craignoit tant la mort, que dans les prières qu'il ordonnoit continuellement, il ne vouloit pas qu'on demandât à Dieu autre chose pour lui que la santé. Ayant fait un vœu à saint Eutrope, comme le prêtre joignoit la santé de l'âme à celle du corps, *Louis* lui dit : « N'en demandez pas tant à la fois ; il ne faut pas se rendre importun. Contentez-vous de demander, par les mérites de ce saint, la santé du corps ».

Cortier, premier médecin du roi, abusoit de l'état de ce prince & ne lui parloit qu'avec la dernière arrogance. Le roi s'en plaignoit quelquefois ; mais le faible monarque regardant ce médecin comme l'arbitre de sa vie, n'osoit le chaigriner. L'audacieux Cortier lui dit un jour : « Je fais bien qu'un matin vous me renverrez comme vous renvoyez les autres ; mais je jure Dieu que vous ne serez pas en vie huit jours après ». Le roi effrayé redoubla ses caresses & ne refusa jamais rien à son tyran, pourvu qu'il chassât le fantôme épouvantable de la mort, au nom de laquelle il se couloit entre ses draps.

Le roi, dans ses derniers momens, dit qu'il espéroit que par la dévotion qu'il avoit à la Vierge, il ne mourroit que le samedi ; circonstance qui fut remarquée, parce que l'événement la justifia.

LOUIS XII, roi de France, surnommé le Père du peuple, né en 1462, mort en 1515.

Louis parvenu au trône par le chemin de l'adversité, y fit régner avec lui les vertus d'un bon roi.

Louis XII avoit un livre, dans lequel étoient inscrites les personnes les plus distinguées de chaque province, & à côté du nom, les dons, grâces ou privilèges qu'il pouvoit leur accorder. Venoit-il à vaquer quelque emploi honorable ou important, il leur en envoyoit les provisions, sans qu'elles eussent la peine de venir en cour, ni de les demander.

Un homme de la cour demandoit à *Louis* la confiscation des biens d'un riche bourgeois d'Orléans, qui s'étoit déclaré ouvertement contre ce prince avant son avènement au trône. « Je n'étois pas son roi, répondit-il, lorsqu'il m'a offensé. » En le devenant, je suis devenu son père. Je dois lui pardonner & le défendre ».

Ce prince assez généreux pour oublier les injures faites au duc d'Orléans, étoit aussi trop ami de la justice pour récompenser quelques services par une reconnaissance aveugle. Le lieutenant de la prévôté d'Orléans, qui lui avoit été utile dans plusieurs occasions, crut que c'étoit un titre suffisant auprès du nouveau monarque pour obtenir toutes sortes de grâces. Ce lieutenant étoit accusé de concussion, & *Louis* n'étant encore qu'

due d'Orléans s'étoit employé en sa faveur. Mais lorsqu'il fut sur le trône, il répondit à ceux qui imploroient ses bons offices pour cet officier : « Je l'ai protégé tant que j'ai pu librement le faire; mais aujourd'hui je ne dois pas ôter à la justice son libre cours. C'est une dette que j'ai contractée en devenant roi : je veux m'en acquitter envers mes sujets ».

Louis, après avoir réglé & policé son royaume, diminua les impôts, réprimé les excès des gens de guerre, établit plusieurs tribunaux de justice qui lui parurent nécessaires au bien public, donna les vus sur l'Italie; il avoit des droits à exercer sur le Milanais & sur le royaume de Naples. Il en fit aisément la conquête. Mais ce prince, qui avoit fait paroître tant d'ardeur pour conquérir ces états, montra une indifférence plus qu'héroïque, lorsqu'il vit qu'il ne pourroit les conquies qu'en chargeant trop son peuple. Il perdit le royaume de Naples par la perfidie de Ferdinand, roi d'Espagne, son allié. C'est ce même Ferdinand qui répondit au secrétaire Quintana qui lui disoit que le roi de France se plaignoit de ce qu'il l'avoit trompé deux fois : « Deux fois, reprit Ferdinand ! » Pat Dieu, il en a bien menti, l'ivrogne; je l'ai » troué plus de dix ».

Louis XII avoit dit au roi des romains, en se plaignant de la trahison de Ferdinand : « Si votre beau-père a fait une perfidie, je ne veux pas lui ressembler : & j'aime beaucoup mieux avoir perdu un royaume que je saurai bien reconquies, que non pas l'honneur qui ne se peut jamais recouvrer ».

Plusieurs traits rapportés par les historiens prouvent que *Louis XII* ne manquoit pas de courage & de résolution. Ayant à se plaindre de la république de Venise, il entra, en 1498, sur le territoire de cette république, & fit contre les vénitiens les premières hostilités. Comme il paroisoit déterminé à agir vivement, & à seconder l'ardeur que monstroient ses troupes, un de ses généraux lui fit observer qu'il avoit affaire à des ennemis très-sages, contre lesquels il talloit agir avec précaution. « Je leur donnerai, dit-il, tant de fous à » gouverner, qu'avec toute leur sagesse ils n'en » viendront pas à bout ».

Durant la bataille, *Louis* se porta toujours dans les endroits où le danger étoit le plus grand. Quelques courtisans, obligés par honneur de le suivre, & voulant cacher leur poltronnerie sous le motif louable de veiller à la conservation du prince, ils lui firent appercevoir les périls où il s'exposoit. Le roi, qui démêla le principe de ce zèle, se contenta de leur répondre : « Que ceux qui ont peur, se » mettent à couvert derrière moi ». (*Brantôme*).

Les gascous sur qui rouloient principalement le succès de la journée, atraquoient mollement :

Louis en étant averti, s'approcha d'eux. Dès qu'il fut à leur portée, la Trémolle le montrant de la main, cria aux soldats : *Enfants, le roi vous voit*. A ces mots les gascous qui paroissent rebuts, firent les plus généreux efforts, & se rendirent maîtres d'un poste très long temps disputé. Ce coup de vigueur détermina la victoire en faveur des français. L'Alviane, qui commandoit l'armée vénitienne, ayant été pris, fut conduit au camp. *Louis* chercha à lui rendre sa captivité moins douloureuse par toutes sortes de bons traitements. Mais ce général, plus aigri par l'humiliation de sa déaite que touché de l'humanité de son vainqueur, ne répondit aux démonstrations les plus consolantes que par une fierté brusque & désaigieuse. *Louis* se contenta de le renvoyer au quartier où l'on gardoit les prisonniers. « Il vaut mieux le laisser », dit-il; je m'en porterois, & je serois fâché. *Ja* » l'ai vaincu; il faut me vaincre moi-même ».

Lorsque *Louis XII* alloit à la guerre, il avoit toujours à sa suite des officiers de confiance, chargés, même en pays ennemi, d'empêcher le désordre, & de réparer le dommage lorsqu'il avoit été fait. Ces principes d'une probité austère furent sut tout remarqués après la prise de Gènes, qui avoit secoué le joug des français. Leur avant-garde ayant pillé quelques maisons du faubourg de saint Pierre d'Arena, le roi, quoique personne ne se plaignit, y envoya des commissaires pour évaluer la perte de ce qui avoit été pris, & en remettre le montant en argent.

Des farceurs avoient lancé quelques traits contre *Louis XII*. On exhortoit ce bon prince à les punir : « Non », dit-il, ils me rendent justice; » ils me croient dignes d'entendre la vérité. Mais, » ajouta-t-il, qu'ils ne s'émancipent pas jusqu'à » insulter la reine, ni l'honneur d'aucune autre » dame; car je me fâcherois, & les ferois pendre ».

Ce prince, informé qu'un gentilhomme communal de sa maison avoit maltraité un paysan, ordonna qu'on retranchât le pain à cet officier, & qu'on ne lui servit que du vin & de la viande. Le gentilhomme s'en plaignit au roi qui lui demanda si les mets qu'on lui servoit ne fussient pas ? « Non, sire, puisque le pain est essentiel à la » vie. — Et pourquoi donc, reprit le roi, êtes- » vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux » qui vous le mettent à la main ».

Ce prince en chemin pour se rendre à Bayonne, logea dans un petit village nommé l'Esperon. Il fut surpris d'y trouver une grande & magnifique maison bâtie sur le grand chemin. Elle appartenoit au baile ou magistrat du lieu qui possédait pour un homme très-riche. Ce magistrat s'étant présenté devant le roi, ce prince lui demanda comment il étoit parvenu à amasser des richesses dans un pays aussi stérile que le sien. *Sire*, lui répondit naïve-

ment le baïlle, en faisant toujours mes affaires plus tôt que celles de mon maître & de mes voisins. » Le diable ne m'emporte, dit Louis, (c'étoit son serment ordinaire) ta raison est bonne; car en agissant ainsi, & en te levant matin, tu ne pouvois manquer de devenir riche ».

Ses différends avec le pape Jules II l'indisposèrent long-temps contre la cour de Rome. Ayant appris que Jules avoit dessein de l'excommunier : *Et quoi, dit-il, est-ce son emploi de maudire ?*

Louis a fait voir plus d'une fois qu'il se connoissoit en hommes. Il disoit du célèbre Charles de Bourbon, « qu'il aimoit ce prince; mais qu'il eût désiré en lui un caractère plus ouvert, plus gai, moins taciturne. Rien n'est pire, ajoutoit-il, que l'eau qui dort ». La défection de ce prince qui a causé tant de maux à la France, n'a que trop justifié les craintes de Louis.

C'est encore Louis XII qui voyant le penchant de François I, alors duc de Valois, pour les plaisirs, disoit en soupirant : *Ah nous travaillons en vain, ce gros garçon gâtera tout.*

Louis, avant de monter sur le trône, avoit été marié à Jeanne fille de Louis XI. Ce prince despotique la lui avoit fait épouser malgré lui. Jeanne étoit une princesse toute contrefaite, peu spirituelle & hors d'état d'avoir jamais des entans. Louis obtint d'Alexandre VI que son mariage fût déclaré nul; & sur l'affirmation que fit Louis XII qu'il n'avoit eu aucun commerce avec Jeanne, la nullité fut prononcée. Jeanne se retira à Bourges où elle fonda l'ordre des Annonciades. Elle n'est pas encore canonisée; mais elle est au rang des bienheureuses, & tous les ans on prononce son panégyrique à Bourges. On a retenu la division d'un de ces éloges à cause de sa singularité. Jeanne, disoit le prédicateur, étoit si laide, qu'elle fut répudiée par le roi son mari; elle étoit si belle, qu'elle devint l'épouse de Jésus-Christ. La laideur & la beauté de Jeanne, voilà les deux points de mon discours ».

Louis XII épousa en secondes nocces Anne de Bretagne, veuve de son prédécesseur Charles VIII, pour laquelle il avoit toujours eu une tendre inclination. Cependant il ne fut pas heureux avec elle. Cette princesse étoit d'une vertu sévère, mais d'une humeur chagrine, acariâtre, impérieuse. Les serviteurs du roi les plus fidèles osèrent un jour lui représenter que la reine prenoit trop d'autorité sur lui. « Que voulez-vous, dit-il soit Louis ? Il faut bien souffrir quelque chose d'une femme quand elle aime son mari & son honneur ».

Anne de Bretagne mourut le 9 Janvier 1513, sans avoir donné d'enfants au roi. Brantôme qui a

fait son éloge, dit que, « cette reine Anne de France duchesse de Bourbonnois, avoit si vertueusement extirpé l'impudicité, & planté l'honneur au cœur des dames, damoiselles, femmes de villes, & toutes autres sortes de femmes Françaises, que celles qu'on pouvoit savoir avoir offensé leur honneur, étoient si ahontées & mises hors des rangs, que les femmes de bien eussent pensé faire tort à leur réputation, si elles les eussent souffertes en leur compagnie ».

Ce fut la reine Anne de Bretagne qui fonda les bons-hommes. Elle avoit établi en faveur des dames l'ordre de la Cordelière, dont le cordon n'étoit donné qu'à celles qui avoient conservé leur honneur exempt de toute tache & de tout soupçon. Le collier étoit le cordon de saint-François. Cet ordre ne subsista que pendant la vie de la reine. On trouva, ajoute un historien, qu'il étoit trop difficile de faire les preuves.

Louis XII avoit résolu de pleurer toujours Anne de Bretagne, & de ne la remplacer jamais. Il avoit alors cinquante-deux ans, & son tempérament étoit affaibli par les infirmités. Mais Henri VIII, flatté de placer pour la première fois une princesse Angloise sur le trône de France, proposa de cimenter l'union des deux peuples par le mariage de Marie sa sœur, princesse de dix-sept ans, avec le roi de France. Louis ne put se résister à une paix nécessaire à son peuple (surtout lorsqu'il ne falloit qu'épouser une jeune femme aimable. Le mariage se fit; & Louis sensible à l'espoir de donner un héritier au trône, oublia bientôt son âge & ses infirmités auprès de sa nouvelle épouse; mais il y trouva la mort au bout de deux mois & demi de mariage. C'est lui qui avoit dit le premier que l'amour est le tyran des vieillards & la roi des jeunes gens; & il en étoit la preuve. Outre qu'il avoit chargé pour Marie toute sa manière de vivre, il avoit voulu, dit Fleuranges, faire du gentil compagnon avec sa femme; mais il n'étoit plus homme pour le faire, car de long-temps il étoit fort malade.

LOUIS XIII, Roi de France, surnommé le Juste, né en 1601, mort en 1643.

Louis XIII étoit d'un caractère un peu sauvage; il craignoit la représentation, excepté dans les cérémonies, qu'il aimait beaucoup.

Il marqua dès son enfance du dégoût pour la lecture, dégoût qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Peut-être étoit-ce la faute de ses gouverneurs qui n'avoient pas assez étudié les inclinations de ce prince, & même celles de son âge. Ils lui faisoient un devoir d'apprendre l'histoire de ses prédécesseurs dans les antiquités de Fauchet, ouvrage écrit d'un style maussade, & rempli d'auteurs de discussions capables de rebuter l'érudit le

plus zélé. La reine mère, dans le dessein de vaincre l'averfion de fon fils pour l'étude, lui fit un jour donner le fouet par M. de Souvré fon gouverneur. Le petit prince réfista d'abord, puis il dit : « Je vois bien qu'il faut en paffer par-là, mais, » ajouta-t-il en s'adreffant à fon gouverneur, « M. de Souvré allez-y doucement, je vous en prie. » Le lendemain il alla voir la reine fa mère. Cette princesse fe leva & lui fit une profonde révérence. « Ah, madame, lui dit-il, » faites moi moins de révérences, & ne me faites point donner le fouet. »

On étoit encore infatué au commencement de fon règne de l'astrologie judiciaire ; & un astrologue nommé Morin ayant prédit que tel jour le roi étoit menacé de quelque malheur, on refpecta affez la prédiction de ce vifionnaire pour recommander au roi de ne pas fortir. Il garda effectivement l'appartement toute la mainée ; mais s'enuyant l'après midi il voulut prendre l'air & tomba. « Qu'on ne parle pas de cels à Morin, » dit le prince ; cet accident le rendroit trop glorieux. »

Gaston de France, duc d'Orléans, frère du roi étoit fort jaloux des droits attachés à fon rang. Un jour qu'il étoit monté en caroffe avec le roi, des princes fe préfentèrent aux portières pour leur parler. Ils étoient nu têtes & quoiqu'ils fuflent expreffés à un foleil très-ardent, Gaston les retint long-temps fans leur dire de fe couvrir. Ce fut le roi qui s'apercevant de l'incommodité que ces princes fouffroient, leur dit avec bonté : « Couvrez-vous, meffieurs, mon frère le veut bien. »

Louis aimoit la guerre, fe plaifoit aux trsvsux & aux dangers d'un fiége, & faifoit paroître la plus grande intrepidité dans une tranchée. Au fiége de Roan en 1622, il fit trembler plus d'une fois pour fa vie. Un jour qu'il sortoit de la tranchée, un boulet lui paffa deux pieds au-deffus de la tête. *Mon Dieu, sire, s'écria Bassompierre, ce boulet a failli vous tuer !* « Non pas moi, » répondit le roi tranquillement, mais M. d'Épernon. » Et voyant des gens de fa fuite qui s'écartoient pour éviter le coup : « Comment, leur dit-il, vous avez peur que cette pièce tire ? Ne savez-vous pas qu'il faut auparavant que l'on charge de nouveau ? » Louis continua de donner dans cette journée des preuves de fa bravoure avec tant de rifque pour fa perfonne que fon armée crut devoir lui faire faire des représentations à ce fujet. « Tous vos officiers, lui dit Lachau, » fon premier aumônier, feront enfin obligés, » sire, de vous faire la prière que les capitaines » de David lui firent autrefois : *« Vous ne viendrez plus à la guerre avec nous, de peur que la lumière d'Israël ne s'éteigne avec vous. »* (Hift. de Louis XIII par Bernard.)

Lorsque ce prince prit les armes contre les protestans du Languedoc & les Rochelois, il prononça ces paroles remarquables : « Je foudraierois » qu'il n'y eût de places fortifiées que fur les » frontières de mon royaume, afin que le cœur & » la fidélité de mes fujets ferviffent de citadelle » & de garde à mes perfonne. » Richelieu en affermilant l'autorité royale par l'extinction des petits tyrans qui défoloient la France, procura à Louis XIV l'accompliffement du vœu que formoit alors Louis XIII.

Lorsque Nègrépelliffe, petite ville Calvaifte du Querci, fe fut révoltée en 1622, Louis fe mit en marche pour la punir. Malgré son julle ressentiment, il étoit prêt néanmoins de pardonner aux malheureux habitans qui imploiroient fa clémence. Mais le prince de Condé étant entré dans le moment chez le roi, prend un brevinaire qui étoit auprès du monarque, l'ouvre & fait remarquer que dans les leçons du jour tirées du vieux testament, le prophète Samuel reproche à Saül d'avoir épargné les Amalécites. Cet argument décida du fort de Nègrépelliffe. (*Hift. de Louis XIII par Bernard.*)

Ce prince s'étoit fait une peioe extrême de la loi qui rendoit esclaves les Nègres de les colonies : mais quand on lui eut bien mis dans l'esprit que c'étoit la voie la plus sûre pour les convertir, il y confentit. (*Efprit des loix.*)

Louis ne fut pas seulement jaloux de fon premier miniftre, mais encore du connétable de Luynes & de tous ceux qui obtenoient une grande faveur à fa cour, ou beaucoup d'autorité dans fes armées. Après le fiége de Saint Jean-d'Angely en 1621, le connétable de Luynes venoit chez le roi, précédé de fes gardes & fuivi des premiers officiers de l'armée. Louis XIII l'aperçoit & dit à Bassompierre : « Voyez, Bassompierre, c'est le roi » qui entre. — Vous me pardonneriez, sire, c'est » un connétable favorisé de son maître qui » tient votre grandeur, & qui étale vos bienfaits » aux yeux de tout le monde. — Vous ne le connoissez pas, reprend le prince, il croit que je lui » en dois de reffe & veut faire le roi ; mais je » l'en empêcherai bien tant que je ferai en vie. » — Sire, répond Bassompierre, vous êtes bien » à pifiodre de vous mettre ces fantafies dans » la tête ; le connétable l'est bien aufsi, de ce » que vous prenez ces ombrages de lui ; & moi » je le fuis encore davantage de ce que vous me » les avez découverts ; car un de ces jours vous » vous querellerez enfemble : enfuite vous vous » appaiferez, & vous ferez comme les maris » & les femmes, qui chaffent les valets auxquels » ils ont confié la mauvaife volonté qu'ils avoient » l'un contre l'autre : vous ne manquerez pas de » dire au connétable que vous m'avez fait part » des mécontentemens que vous avez de lui,

« & j'en ferai la victime ». Le roi lui promit un secret inviolable, & l'assura qu'il n'en avoit encore parlé qu'au seul père Arnoux son conseiller. (*Mém. de Bassompierre.*)

A peu près dans le même temps, milord Hai, ambassadeur d'Angleterre, après avoir eu sa première audience du roi, se rendit à celle du comte de Richelieu. Louis appella encore Bassompierre, & lui dit en présence de M. de Puiseux : *Voilà milord Hai qui va prendre l'audience du roi Luynes.* Bassompierre feignit de ne pas comprendre ce que cela signifiait. Oh ! dit le prince, il n'y a point de danger devant Puiseux, car il est de notre secret. — « Il n'y a point de danger ? reprend Bassompierre, je suis assurément perdu ; car Puiseux est homme craintif & peureux, comme M. le chancelier son père ; & au premier coup de fouet, il confessera tout, & perdra ensuite tous ses complices & adhérents ». Le roi se mit à rire, & continua à parler contre son comte de Richelieu.

Dans un bal qu'on donnoit à la cour, le roi qui s'y ennuia, voulut se retirer dans le temps même que le cardinal de Richelieu sortoit. Tout le monde se rangeoit pour laisser passer ce ministre, & le prince crut s'appercévoir qu'on lui rendoit à lui-même beaucoup moins de respect qu'au cardinal. Celui-ci ignotoit que le roi le suivait ; mais voyant avancer quelques pages, il se met de côté afin de faire place à sa majesté. Le roi s'arrêta & lui dit : *Pourquoi ne passez-vous pas, M. le cardinal, n'êtes-vous pas le maître ?* Le sens de cette dernière expression n'échappa point à Richelieu, le plus pénétrant des hommes, & celui qui connoissoit le mieux le foible de son maître : il prend aussitôt un flambeau des mains d'un page, & marche devant le roi en lui disant : « Sire, je ne puis passer devant votre majesté, qu'en faisant la fonction du plus humble de ses serviteurs ».

Le roi eut des maîtresses ; mais ses amours, dit un écrivain du temps, étoient purement spirituels d'ame à ame, & les jouissances en étoient vierges. Jamais il n'usa de la moindre liberté envers les femmes. La reine ayant un jour reçu un billet, l'attacha à la tapisserie de sa chambre, afin de ne pas oublier d'y faire réponse. Le roi auquel elle en voulut faire un mystère étant entré, elle dit à mademoiselle d'Illefort de prendre & de fermer le billet, ce qu'elle fit. Le roi voulut le lui ôter, & ils se débattirent assez long-temps en badinant ; mais mademoiselle d'Illefort ne pouvant plus se défendre, mit le billet dans son sein, & le jeu finit, le roi n'ayant pas osé porter sa curiosité plus loin. (*Intrigues galantes de la cour.*)

Louis XIII, voyant souvent au louvre une dame accompagnée de sa fille, qui sollicitoit quelques

seigneurs pour un procès, & craignant que la beauté de la fille, qui avoit quelque chose de frappant, ne la fit tomber en quelque faute, voulut savoir à combien montoit la somme pour laquelle elle plaideroit : ayant appris qu'elle pouvoit aller à dix mille francs, il les lui fit donner, & la renvoya dans son pays.

Le cardinal de Richelieu en mourant, dit au roi, comme il se plaignoit de le perdre dans le temps qu'il en avoit le plus de besoin : « Sire, je vous laisse de bons ministres ; vous n'avez rien à appréhender de vos ennemis du dehors, si vous suivez les conseils de ceux que j'ai mis dans les affaires ; mais c'est à votre petit coucher que vous avez à craindre, & qui m'a donné plus de peine que tous les étrangers ensemble ».

La mort de Louis suivit de près celle de Richelieu : quelques jours avant que ce prince mourût, le dauphin son fils, âgé de quatre ans & demi, venoit d'être tenu sur les fonds de baptême, par le cardinal Mazarin & la princesse de Condé. Après la cérémonie, on le conduisit dans l'appartement du roi, qui étoit dans son lit. Le dauphin lui dit qu'il venoit d'être baptisé : « J'en suis bien aise, comment vous appelez-vous à présent ? » — « Je m'appelle Louis XIV, mon papa. Cette réponse enlaidissant parut chagriner le roi, & se tournant de l'autre côté : « pas encore, mon fils, pas encore ; mais ce sera peut-être bientôt, si c'est la volonté de Dieu ».

LOUIS XIV, surnommé le grand, né en 1638, mort en 1715.

Quel prince fut mieux tempérer la dignité de ses manières par les agréments, & l'affabilité de la politesse ? La richesse de sa taille, la beauté majestueuse de ses traits, un son de voix noble & touchant, une démarche pleine de dignité le faisoient aisément remarquer au milieu de la foule des courtisans qui l'environnoient. C'étoit lui que Richelieu avoit eu en vue dans ces deux vers de Bérécuse.

En quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître.

Dans la conquête que ce roi fit de la Franche-Comté en 1668, sa présence acheva de lui gagner les cœurs de ceux que ses attraits lui avoient soumis. Un paysan qui étoit accouru pour le voir, s'écria dans cette surprise que donne un objet qu'on admire : *Je ne m'en étois plus.*

L'embarras qu'il inspiroit à ceux qui lui parloient, étoit un hommage qui flattoit sa supériorité ; & l'on peut croire que ce vieil officier qui se troubla en lui demandant une grâce, & lui dit tout ému : *Sire, je ne tremble pas ainsi devant vos ennemis*, obtint aisément ce qu'il souhaitoit.

Ce

Ce prince dut plus à la nature qu'à ses instituteurs qui avoient fort négligé son éducation. On rapporte à ce sujet le trait suivant, qui ne prouveroit cependant pas qu'il ignorât absolument la langue latine. Il assistoit à un opéra où le musicien avoit fait répéter plusieurs fois le mot *nidicorax*, c'est-à-dire de nuit, (*sicut nidicorax in domilio*). Ce prince demanda au prelat qui étoit le plus proche de lui, ce que c'étoit que ce *nidicorax*. Le prélat qui l'ignoroit aussi bien que le roi, mais qui devint le favori, ne voulut pas demeurer court & lui répondit : *Sire, c'étoit un des principaux officiers de la cour de David.*

Louis lisoit peu. Lorsque la Fontaine donna les *amours de Psyche & de Cupidon*, ses amis lui firent remarquer un endroit qui pouvoit regarder le roi, & dont ce prince auroit pu être offensé si quelqu'un se fût avisé de le lui rapporter. L'auteur s'adressa au duc de Saint-Aignan, qui étoit alors dans la confidence étroite du monarque. « Il est vrai, lui dit le duc, l'endroit est délicat ; mais voulez-vous que je vous donne un moyen d'en pêcher que personne n'en parle ? Le roi ne lit point ; faites relire promptement un exemplaire de votre livre, & présentez-le à sa majesté. Je vous introduirai ; les courtisans vous verront ; suivez-les après cela que personne ne parlât mal de votre ouvrage ».

Malgré une éducation négligée, ce prince accoutra toujours sa protection aux talens & les récompensa. Il se plaisoit dans la compagnie des gens d'esprit, preuve qu'il en avoit lui-même. Il dit à Boileau qui vouloit se retirer à Auteuil : « Si vous tanté vous permet de venir encore quelquefois à Versailles, j'aurai toujours une demi-heure à vous donner ». On connoit la lettre qu'il fit écrire à Vossius. Ce qu'on demande dans un souverain ; ce n'est pas dire, mais faire de belles choses. Cependant, il savoit toujours s'exprimer avec noblesse & avec précision. Lorsque le duc d'Anjou partit pour aller régner en Espagne, il lui dit, pour marquer l'union qui alloit désormais joindre les deux nations : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

Un caractère de grandeur & de noblesse, se faisoit également remarquer dans son goût pour les arts. Les Teniers & les autres primures dans le goût flamand ne trouvoient point grâce devant ses yeux. *Otez-moi ces magots là*, dit-il un jour qu'on avoit mis un tableau de Teniers dans un de ses appartemens. Ce prince ne perdoit jamais l'occasion de dire à ses officiers & aux personnes en place, de ces choses qui excitent l'émulation & rendent la personne du souverain plus chère au sujet. Madame la duchesse de Bourgogne encore fort jeune, voyant au souper de sa majesté un homme qui étoit fort laid, plaisanta beaucoup & très-haut sur sa laideur. *Pour moi, madame,*

Encyclopédie.

dit le roi encore plus haut, *je le trouve un des plus beaux hommes de mon royaume car c'est un des plus braves.*

Un grand seigneur, dont la jeunesse avoit été fort irrégulière, fit au siège de Mons tout ce qu'il fallut, pour regagner l'estime du prince, & y réussit. Monsieur, lui dit le roi, vous n'étiez pas content de moi ; je n'étois pas content de vous ; oublions le passé, & dorénavant, donnons de Mons.

Le comte de Marivaux, lieutenant général, homme un peu brusque, & qui n'avoit point adouci son caractère dans la cour même de Louis XIV, avoit perdu un bras dans une action. Il se plaignoit au roi, qui l'avoit cependant récompensé. « Je voudrais, lui dit-il, avoir perdu l'autre, & ne plus servir votre majesté ». *J'en serois bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit le roi, & ces paroles furent suivies d'une nouvelle grâce qu'il lui accorda.

Le prince de Condé se trouvant à la tête de son armée, lui fit faire halte par une excessive chaleur, pour rendre au roi qui y arrivoit, les honneurs qui lui étoient dus. Sa majesté exigea que le prince entrât dans l'unique cabane qui se présentait, afin de le mettre à l'abri des ardeurs du soleil. « Mon cousin, ajouta-t-il, puisque je ne viens dans votre camp qu'en qualité de volontaire, il n'est pas juste que je sois à l'ombre, tandis que mon général seroit exposé à toute la chaleur du jour ».

Le maréchal Dupleissy, qui n'avoit pu faire la campagne de 1672, à cause de son grand âge, sembloit porter envie à ses enfans qui avoient le bonheur de servir sa majesté : pour moi, ajoutoit-il devant ce prince, je ne suis plus propre à rien. « Monsieur le maréchal, lui répondit le roi en l'embrassant, on ne travaille que pour approcher de la réputation que vous avez acquise. Il est agréable de se reposer après tant de victoires ».

Le marquis, depuis maréchal d'Uxelles, venoit de rendre en 1689 au prince Charles de Lorraine, la ville de Mayence qu'il avoit défendue pendant cinquante jours de tranchée ouverte : Il alla rendre compte de sa conduite au roi dont il craignoit les reproches, & se jeta à ses pieds : « Relevez-vous, marquis, lui dit ce prince, vous avez défendu votre place en homme de cœur, & vous avez capitulé en homme d'esprit ».

Il avoit donné une pension de six mille livres à M. l'avocat général Talon. M. de Lamoignon qui étoit aussi avocat général, lui demanda la même faveur ; le roi la lui promit. Ses mœurs se passèrent pendant lesquels M. de Lamoignon se

K k k k

préface souvent devant le roi, sans qu'il fût question de rien. Sa majesté lui dit un jour : « M. de Lamignon, vous ne me parlez plus de votre pension ». Sire, lui répondit ce magistrat, j'attends que je l'aie méritée. — « Si vous le prenez de ce côté-là, lui dit le roi, je vous dois des arriérages ». En effet ces arriérages furent payés, à commencer du jour que M. de Lamignon avoit demandé la pension.

Lorsqu'il eut accordé l'archevêché de Paris à M. de Noailles, alors évêque de Châlons-sur-Marne, il lui dit : « Si j'avois connu un plus grand homme de bien & un plus digne sujet, je l'aurois choisi ». Paroles d'autant plus remarquables qu'elles étoient vraies.

Le monarque grâcia par la suite cet archevêque du chapeau de cardinal. Lorsque le nouveau cardinal vint remercier le roi de la pourpre que Sa majesté lui avoit fait obtenir : « Je suis assuré, M. le cardinal, lui répondit Louis, que j'ai eu plus de plaisir à vous donner le chapeau, que vous n'en avez eu à le recevoir ».

Lorsque l'abbé de Pomponne eut perdu son père, Simon Arnault, secrétaire d'état & ministre des affaires étrangères, Louis XIV, voulut bien soulager sa douleur en la partageant. Ce prince lui dit : « Vous pleurez un père que vous retrouverez en moi, & moi je perds un ami que je ne retrouverai plus ».

Ce prince ayant permis à M. le duc d'Antin, sur-intendant des bâtimens, de placer dans sa galerie quelques tableaux de sa majesté, le duc leur fit faire des bordures magnifiques. Un jour qu'il répétoit au roi que ces bordures ne coûtoient rien à sa majesté, & que c'étoit lui qui en avoit fait toute la dépense : D'Antin, lui répondit Louis, en souriant, il n'y a que vous & moi dans le royaume qui le croirons.

Un de ses musiciens avoit tenu quelques propos contre un prélat qui étoit alors maître de la chapelle. Le prélat offensé, se trouvant un jour dans la tribune du roi, voulut, après que ce musicien eut chanté, faire observer à sa majesté qu'il perdoit sa voix, & ne chantoit plus aussi bien qu'autrefois. Le roi prévenu des motifs qui indisposoient le prélat, répondit : Dites qu'il chante bien, mais qu'il parle mal.

On a rapporté que Louis XIV écrivit ce billet pour M. le duc de la Rochefoucault : « Je me réjouis comme votre ami, de la charge de grand-maître de ma garde-robe, que je vous ai donnée, comme votre roi ». On ajoute qu'il montra ce billet à M. de Montesquieu, & que ce courtisan véridique, lui ayant dit que c'étoit de l'esprit mal employé, Louis supprima le billet.

Il y a d'autres traits qui prouvent que ce prince avoit assez d'élevation dans l'ame pour rejeter toute adulation feinte. Boileau Despréaux critiquoit un jour en sa présence des vers que sa majesté avoit trouvés bons. Quelques courtisans voulurent relever cette hardiesse du poète. Il a raison, dit le roi, il s'y connoît mieux que moi.

Un gendarme, emporté dans un jour de bataille, par un cheval fougueux, heurta Louis XIV, qui, dans un premier mouvement, leva sur lui sa canne. Le gendarme, désespéré de cet affront, présenta au roi son pistolet par le pommet, en lui disant : Sire, vous venez de m'être l'honneur, ôtez moi la vie. Cette fermeté ne déplut point au monarque, qui avança même ce brave homme assez rapidement.

Louis XIV, après une représentation de la Bérénice de Racine, dit à Dodart son premier médecin : « J'ai été sur le point de vous envoyer chercher pour guérir une princesse qui vouloit mourir sans savoir comment ».

A la campagne de 1667, M. le duc de Charolais, capitaine des gardes-du-corps, voyant Louis XIV aller à la tranchée, & s'exposer comme le moindre de ses officiers, lui dit avec une brusquerie toute pleine de zèle, que ce n'étoit point là sa place, & qu'absolument il ne l'y souffriroit point. Et quoi, lui dit ce jeune monarque, Henri IV, mon ayeul, dont j'ai dessein de suivre les traces, n'alloit-il pas aux coups, & ne combattoit-il pas lui-même ? — Henri IV, répondit M. de Charolais, combattoit pour acquiescer le royaume que votre majesté n'a qu'à conserver ».

Louis XIV en 1672, étoit aux portes d'Amsterdam, qui, dans ce moment, ne pouvoit probablement lui résister, & où l'épouvante étoit générale. Les magistrats s'assembloient & délibéraient sur ce qu'il y avoit à faire dans une telle circonstance ; & l'on convint unanimement de lui porter les clefs de la ville. On s'aperçoit alors qu'un vieux bourgeois se levait, & se présenta au roi, disant : « D'aller offrir au roi les clefs de la ville. — Les a-t-il demandées ? repartit le vieux dormeur : pas encore, lui replique-t-on. En ce cas, meilleurs, leur dit-il, attendez qu'il me les demande ». — « & ce seul mot, à ce qu'on dit, sauva la république ».

Le nonce desirant à Louis XIV, dans le temps que les Genoïs devaient envoyer leur doge, & quatre sénateurs en France, pour faire satisfaction au roi : s'ils envoient le doge, & ces quatre sénateurs, ils s'auroient plus personne pour les gouverner : il est bon, dit le prince, qu'ils viennent apprendre ici à bien administrer.

Un gentilhomme, nommé Villiers, qui logeoit chez le duc de Vendôme à Versailles, étoit bien persuadé de la bonté de caractère de Louis XIV, puisqu'il osoit critiquer tous les embellissemens que ce prince faisoit faire à Versailles. Le roi l'ayant rencontré un jour dans les jardins : « Eh bien, lui dit-il, en lui montrant un des nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bon-heur de vous plaire ? Non, sire, répondit Villiers. » Cependant, reprit le roi, il y a bien des gens qui n'en sont pas si mécontents. *Cela peut être.* » reprit Villiers, *chacun a son avis.* Le roi en riant, répondit : on ne peut pas plaire à tout le monde ».

La modération vis-à-vis M. de Lauzun, à quel-que chose de sublime. Ce courtisan enivré de sa faveur, se plaignoit hautement des défaites que le roi lui avoit faites d'épouser mademoiselle de Montpensier. Un jour qu'il osoit reprocher durement à Louis de ne pas tenir sa parole, ce prince s'approche aussitôt d'une fenêtre, & y jette la canne qu'il tenoit. *« Dieu ne plaise, dit-il, que je m'en serve pour frapper un gentilhomme ! »*

Ce prince ne put jamais se résoudre à établir la peine de mort contre les défectueux, quelques instances qu'on lui en fit. Le marquis de Nangis ayant répondu au reproche que le roi lui faisoit que son régiment n'étoit pas complet : *« Sire, on n'en viendra jamais à bout, si l'on ne casse la tête aux défectueux. »* Le roi lui répliqua : *« Hé ! Nangis, ce sont des hommes. »*

Dans la campagne de Lille en 1667, le roi com-manda lui-même ses troupes. Il avoit sous lui le maréchal de Turenne. On fit le siège de Lille. Un jour que Louis se tenoit à la tranchée dans un lieu où le feu étoit très-vif, un soldat le prit ru-dement par le bras, en lui disant : *« Orez-vous, es-saiez votre place ! »* Les courtisans appuyant aussitôt sur ce mot, s'empresèrent à vouloir lui persuader de se retirer. Il parut pencher à suivre des con-seils si timides, lorsqu'il le duc de Charost s'ap-prochant de son oeil, lui dit à voix basse : *« Sire, il est tiré, il faut le boire. »* Le roi le crut, demeura dans la tranchée, & lui sur fit bon gré de cette fer-meté, que le même jour il rappela le marquis de Charost qui étoit exilé. (*Mé de Choisy.*)

Ce prince montra beaucoup d'intérpétité aux sièges de Mons & de Namur. « Mon fils, dit-il à son monseigneur, la place d'un roi est, où est le danger ».

Le comte de Toulouze, qu'il avoit mené avec lui à un de ces sièges, reçut à côté de lui une con-tusion au bras d'une balle de mousquet. Le roi entendant le sifflement de la balle, demanda si quel-qu'un étoit blessé : « Il me semble, répondit le jeune prince, que quelque chose m'a touché ».

Depuis, le secrétaire d'état ayant mis dans les provisions du gouvernement de Bretagne, que M. de Toulouze avoit été blessé à côté de son père : « Rayez cela, dit le roi, c'est une bagatelle » pour mon fils ».

Louis faisoit rendre justice à l'amour du fran-çois pour son prince. Qui mieux que lui en effet étoit persuadé que cet amour est toujours le plus sûr gardien du trône. Dans les dernières années de son règne, la France étoit réduite à de grands extrémités. On craignoit que le prince Eugène n'entrât dans le royaume, & l'on prétend qu'il se flattoit de venir jusqu'à Paris. Lorsque le maréchal de Villars prit congé du roi avant de partir pour la Flandre : « Vous voyez, lui dit ce prince, où nous en sommes, vaincre ou périr ; cherchez l'ennemi, & donnez bataille. — Mais, sire, » reprit le maréchal, *c'est votre dernière arme.* — N'importe, repliqua le roi : je n'exige pas que vous bariiez l'ennemi ; mais je veux que vous l'attraquiez. Si la bataille est perdue, vous me l'écrirez à moi seul, vous ordonnerez au courrier de ne voir que Blouin. Je monterai à cheval. » je passerai par Paris, votre lettre à la main ; je connois les François ; je vous conduirai deux cents mille hommes, & je m'enfèverai avec eux sous les ruines de la monarchie ».

Louis XIV, excelloit dans ce qu'on appelle tenir une cour. C'est aussi ce que pensoit une jeune dame qui étoit allée visiter Versailles pendant que le roi en étoit absent. N'est-ce pas, lui dit-on, un palais enchanté ? *Oui, répondit-elle ; mais il faut que l'enchantement y soit.*

Les fêtes qu'il donnoit à Versailles surpassent toutes celles dont on lit la description dans les romans. Il dançoit dans les ballets de ces fêtes avec les principaux seigneurs & dames de la cour. & continua cet exercice jusqu'en 1690. Il avoit alors trente-deux ans. On représenta devant lui à Saint-Germain, la tragédie de Britannicus ; il fut frappé de ces vers :

Pour mérite premier, pour vertu singulière,
Il excelle à traîner un char dans la carrière.
A disposer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux romains.

Dès-lors il ne dansa plus en public, & le poëte réforma le mousquet.

Ce prince avoit témoigné qu'il souhaitoit qu'on abatût quelque jour un bois entier qui lui étoit un peu de vue. M. d'Andin fit scier tous les arbres près de la racine, de façon qu'ils ne tenoient presque plus : des cordes étoient at-tachées au pied de chaque arbre, & plus de douze cents hommes étoient dans ce bois prêts au moindre signal. M. le duc savoit le jour que le roi devoit se promener de ce côté avec toute sa cour. *« K kkk »*

majesté ne manqua pas de dire combien ce mortecau de forêt lui déplaisoit. *Sire*, lui répondit-il, *ce bois sera abattu dès que votre majesté le voudra.* — « Vraiment, dit le roi, s'il ne tient qu'à cela, je serois content d'en être déshabillé. » — *Sire*, réprit M. d'Antin, *vous allez être.* Il donna un coup de sifflet, & l'on vit tomber la forêt. *Ah! mesdames*, s'écria la duchesse de Bourgogne, *si le roi avoit demandé nos idées, M. d'Antin les feroit tomber de même.* Mer un peu vite, mais qui ne tiroit point à conséquence.

C'est ce même seigneur qui faisoit mettre quelquefois ce qu'on appelle des calles entre les statues & les socles, afin que quand le roi iroit se promener, il s'appercût que les statues n'étoient pas droites, & qu'il eût le mérite du coup d'œil. Le roi trouvoit le défaut; M. d'Antin contrefaisoit un peu, se rendoit ensuite, & faisoit redresser la statue, en avançant avec une surprise affectée que le roi se connoissoit en tout.

Une connoissance malheureuse qu'il avoit de ceux qui habitent les cours, lui faisoit dire: « Toutes » les fois que je donne une place, je fais cent » mécontents & un ingrat ».

Louis XIV disoit un jour en présence de M. de Villeroy, de M. le Tellier, de M. de Lièvre, de M. le maréchal de Grammont, de M. Colbert, & de quelques autres, vous êtes tous mes amis, ceux de mon royaume que j'affectionne le plus, & en qui j'ai le plus de confiance. Je suis jeune, & les femmes ont ordinairement bien du pouvoir sur ceux de mon âge. Je vous ordonne à tous, que si vous remarquez qu'une femme, quelle qu'elle puisse être, prenne empire sur moi, & me gouverne le moins du monde, vous ayez à m'en avertir. Je ne veux que vingt-quatre heures pour m'en débarrasser, & vous donner contentement là-dessus.

Cependant le roi eut beaucoup de maîtresses qui l'entraînaient dans un faste, dans des fêtes & dans dépenses qui ruinaient le royaume. Il renvoyait madame de la Vallière, qui se fit carmélite, & madame de Montespan, qui finit aussi sa vie dans la dévotion & la pénitence. Il épousa la veuve du poète Scarron, madame de Maintenon, qui avoit été la gouvernante de plusieurs de ses enfants naturels, & qui fut le maître & le gouverneur.

Louis XIV fut attaqué vers le milieu du mois d'août 1715, au retour de Marli, de la maladie qui termina ses jours. On n'ignore point avec quel le grandeur d'âme il vit approcher la mort; il dit à madame de Maintenon qu'il s'étoit choisie pour compagne: « J'avois cru qu'il étoit plus » difficile de mourir; & se tournant vers ses » domestiques: Pourquoi pleurez-vous? m'avez- » vous cru immortel? » Il donna tranquillement

ses ordres sur beaucoup de choses, & même sur sa pompe funèbre. Le courage d'esprit qu'il fit paroître, alla jusqu'à lui faire avouer ses fautes. Le jeune prince, son successeur, lui fut présenté & le soulevant entre ses bras, il lui dit ces paroles remarquables: « Vous allez être bientôt roi d'un grand royaume. Ce que je vous recommande le plus fortement, est de n'oublier jamais les obligations que vous avez à Dieu. Souvenez-vous que vous lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec vos voisins. J'ai trop aimé la guerre; ne m'imites pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en toutes choses, & cherchez à connoître le meilleur pour le suivre toujours. Soulagez vos peuples le plutôt que vous pourrez, & faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même, &c. »

Louis XIV avoit eu un frère qui mourut avant lui en 1701. Il lui témoigna toujours beaucoup de tendresse. Un jour monieur, lui parlant du chevalier de Lorraine qui avoit été exilé, parut s'intéresser en sa faveur. « Mais, dit le roi, j'ongez- » vous encore à ce chevalier de Lorraine? vous » en souciez-vous? Aimeriez-vous bien que l'un » qui vous le rendroit? En vérité, répondit monieur, ce seroit le plus sensible plaisir que je pusse recevoir en ma vie. » Oh ben, dit le roi, je veux vous faire ce présent; il y a deux jours » que le courrier est parti; il reviendra; je vous » le donne, & je veux que vous m'ayez toute » votre vie cette obligation, & que vous l'aimez » mieux pour l'amour de moi; je fais plus, car » je le fais maréchal de camp dans mon armée. » Là-dessus, monieur se jeta aux pieds du roi, & lui embrassa long-temps les genoux, & lui baisa une main avec une joie sans égale. Le roi le releva en lui disant: Mon frère, ce n'est pas » ainsi que des frères doivent s'embrasser, & » l'embrassa fraternellement. (Lettres de Sévigné.)

Louis XIV avoit épousé en 1660, Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV roi d'Espagne. On peut se former une idée des mœurs de cette princesse & de la hauteur de ses sentimens par la réponse qu'elle fit à une carmélite. Cette religieuse qui l'aidoit à faire l'examen de sa conscience, lui demandoit si en Espagne, dans sa jeunesse, avant d'être mariée, elle n'avoit point eu envie de plaire à quelques-uns des jeunes gens de la cour du roi son père: Oh non, ma mère, dit-elle, il n'y avoit point de rois.

Cette princesse mourut en 1681. Lorsque *Louis* apprit la nouvelle de sa mort: *Voilà le seul chagrin*, dit-il, *qu'elle m'ait jamais causé.*

LOUIS XV, roi de France, né le 15 février 1710, mort le 10 mai 1774.

Tout le monde fait que la bafe du caractère de *Louis XV*, étoit la bonté & la bienfaisance.

Lors du fiége de Menin, pris par fa majesté, après dix jours de tranchée ouverte, le 7 juin 1744, un officier général lui dit, qu'en risquant une attaque, qui ne coûteroit que peu de sang, on pourroit prendre la ville quatre jours plutôt. « Eh bien ! dit *Louis XV*, prenons la quatre jours plus tard : j'aime mieux les perdre, ces quatre jours, devant une place, qu'un seul de mes sujets ».

Quand *Louis XV* reçut la nouvelle de la mort du grand-duc de Toscane, par laquelle la majesté étoit déchargée de trois millions, qu'elle payoit au duc de Lorraine, jusqu'à ce que celui-ci fût en possession de la Toscane : « Ces trois millions, dit le roi, me viennent fort à propos pour diminuer les tailles, & sur-tout pour soulager les paroisses qui ont été grâces cette année (1737) ».

Ce prince tomba malade à Metz, en 1745 ; cet événement porta la crainte & la défolation de ville en ville : le peuple accouroit de tous les environs. Le danger du roi se répand dans Paris ; au milieu de la nuit, on se relève, tout le monde court en tumulte, sans savoir où l'on va : les églises s'ouvrent ; Paris étoit hors de lui-même : toutes les maisons des hommes en place étoient assiégées d'une foule continuelle : on s'assembloit dans tous les carrefours ; le peuple s'écrioit : « S'il meurt, c'est pour avoir marché à notre secours ».

Le courrier qui apporta le 19, à Paris, la nouvelle de la convalescence du roi, fut embrassé, & presque étouffé par le peuple : on baïssa son cheval : on le menoit en triomphe ; toutes les rues retentissoient d'un cri général, *le roi est guéri*.

Lorsque l'on rendit compte à *Louis XV* des transports inouis de joie, qui avoient succédé à ceux de la défolation, il en fut attendri jusqu'aux larmes, & en se soullevant par un mouvement de sensibilité, qui lui rendoit des forces, ce prince s'écria : « Qu'il est doux d'être aimé ainsi ! qu'ai-je fait pour le mériter ? »

Le roi, accompagné de M. le dauphin, père de *Louis XVI*, se rendit, le 22 mai, sur le champ de bataille de Fontenoy : sa majesté, après l'avoir examiné de nouveau, très-exactement, dit à ce prince, lui faisant observer les officiers morts : « Mon fils, cela vous fait connoître de quel prix sont les victoires ».

Lors de la bataille de Lauffelt, gagnée sur les anglois, le 2 juillet 1747, M. de Voltaire prétend que *Louis XV* la rendit célèbre, par le discours

qu'il tint au général Ligonier, qu'on lui amena prisonnier. « Ne vaudroit-il pas mieux, lui dit-il, songer sérieusement à la paix, que de faire périr tant de braves gens ? »

Louis XV s'habitua à laisser régner sous son nom le cardinal Fleury, qui avoit été son précepteur ; & après la mort de son tuteur, il abandonna les rênes du gouvernement à ses ministres.

Enfin, il se livra sans réserve aux femmes & à toutes les suites malheureuses de son goût infatigable pour les plaisirs.

« Je vois bien que je ne suis plus jeune, dit-il un jour à M. de la Marinière, son chirurgien ; je serai bien d'enrayer : Sire, lui répondit celui-ci, vous seriez mieux de déceler ».

LOUPS GAROUX. Un avocat & un curé de village s'entretenoient ensemble. Le pasteur étoit un bon prêtre, homme simple, crédule & passablement ignorant. De son côté le juriste étoit un homme d'esprit, mais qui se piquoit d'être un homme de bien. Le curé assura qu'il en avoit vu un, ce qui fit faire un éclat de rire à l'avocat : suez tant qu'il vous plaira, monsieur le juriste, lui dit l'ecclésiastique, rien n'est plus véritable ; je ne dis pas on dit, mais j'ai vu. Quoi ! monsieur, reprit l'avocat, vous auriez effectivement vu un loup-garou ? Comme je vous vois, répartit le curé. Pauvre homme que vous êtes, reprit le juriste, vous êtes dans l'erreur populaire ! Il fut que je vous débabus. Apprenez que ce qu'on appelle communément loup-garou, ce sont certains hommes mélancoliques qui courent la nuit, & qui par des cris affreux épouvantent le peuple qui les voit passer. Je vous demande pardon, dit le bon curé, il y a des loup-garoux qui ne sont pas des hommes, mais des fantômes. Sur ce pied-là, répliqua l'avocat, vous jureriez donc que vous avez vu réellement un loup-garou ? Sans doute, répondit le prêtre, j'en jurerais. Une nuit au clair de la lune, il en passa un près de moi, à telles enseignes qu'il me causa une frayeur horrible. Et sous quelle forme, dit le juriste, vous apparut-il ? Sous la forme d'un âne, répartit le pasteur. *Aller, aller, M. le curé, lui dit l'avocat en faisant un éclat de rire, vous avez eu peur de votre ombre.*

LULLY, (Jean-Baptiste) né en 1633, mort en 1687.

Lully vint en France à l'âge de douze ans ; il y fut amené par le chevalier de Guise, que mademoiselle de Montpensier avoit prié de lui choisir un maître italien qui pût l'amuser. Quand cette princesse l'eut vu, elle ne le trouva pas à son gré, & elle le relégua dans sa cuisine. *Lully* qui avoit appris autrefois un peu de musique, y trouva par hasard un violon, & s'en amusa. Le comte de

Mugent l'entendit un jour, lui trouva du talent & de la main, & en informa aussitôt la princesse, qui lui donna un maître pour le perfectionner.

Lully étant jeune & simple page de Mademoiselle, entendit que cette princesse, qui se promenoit dans les jardins de Versailles, disoit à d'autres dames : voilà un pécédant vuide sur lequel on auroit dû mettre une statue. La princesse ayant continué son chemin, *Lully* se déshabilla entièrement, cacha ses habits derrière le pécédant, & se plaça dessus, attendant dans l'attitude d'une statue que la princesse repassât. Elle revint en effet quelques temps après, & ayant aperçu de loin une figure dans l'endroit où elle soupçonnait qu'on en plaçait une, elle ne fut pas médiocrement surprise. Eût-ce un enchantement, dit-elle, que ce que nous voyons ? Elle avança insensiblement, & ne reconnut la vérité de cette aventure que lorsqu'elle fut très-proche de la figure. Les dames & les seigneurs qui accompagnaient la princesse voulurent faire puoir sévèrement la statue ; mais on lui pardonna en faveur de la faillie singulière ; & cette folie qui sembloit devoir perdre *Lully*, fut le premier pas qui le conduisit à la fortune.

Lully réussissoit admirablement dans les contes obscènes : hors de-là, il n'avoit point de conversation. Molière le regardoit comme un excellent pantomime, & lui disoit assez souvent, *Lully*, fais nous rire.

Lully disoit d'un air qu'il avoit fait pour l'opéra, & qu'on chantoit à la messe : seigneur, je vous demande pardon, je ne l'avois pas fait pour vous.

Lorsque *Lully* eut été choisi pour surintendant de la musique du roi, il négligea si fort le violon, qu'il n'en avoit pas même chez lui. Il n'y avoit que M. le maréchal de Grammont qui trouvoit le secret de lui en faire jouer quelquefois, par le moyen d'un domestique qui en jouoit mal en présence de *Lully*. Aussitôt celui-ci lui arrachoit le violon des mains, il s'échauffoit & ne le quittoit qu'à regret.

Louis XIV fut si content de l'opéra d'*Isis*, qu'il fit rendre un arrêt du conseil, par lequel il est permis à un homme de condition de chanter à l'opéra & d'en tirer des gages sans déroger. Cet arrêt avoit été enregistré au parlement de Paris.

Les ennemis de *Lully* l'accusoient de devoir le succès de sa musique à Quinault. Ce reproche lui fut fait un jour par ses amis mêmes, qui lui dirent en plaisantant, qu'il n'avoit pas de peine à mettre en chant des vers foibles ; mais qu'il éprouveroit bien plus de difficulté, si on lui donnoit des vers pleins d'énergie. *Lully*, animé par cette plaisanterie, & comme saisi d'enthousiasme, courut à un

clavecin, & après avoir cherché un moment ses accords, chanta ces quatre vers d'*Iphigénie*, qui sont des images, ce qui les rend plus difficiles pour la musique que des vers de sentiment.

Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Ducherra son sein, & d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant, consultera les dieux.

Un des auditeurs a tacoté, qu'ils se crurent tous présens à cet affreux spectacle, & que les sons que *Lully* ajoutoit aux paroles leur faisoient dresser les cheveux à la tête.

Sur le bruit que *Lully* traînoit d'une charge de secrétaire du roi, M. de Louvois dit au musicien : « Nous voilà bien honorés, nous sommes même tracés d'avoir pour confrère un maître baladin. » *Lully* répondit hardiment au ministre : « S'il falloit pour faire votre cour au roi faire pis que moi, vous seriez bientôt mon camarade. »

En effet, quelques jours avant sa réception, *Lully* fit son ancien rôle de Muhi dans le Bourgeois Gentilhomme, & le roi qui ne s'y attendoit point, en rit beaucoup : l'on dit même que cela avança fort la réception de *Lully* dans le corps des secrétaires du roi.

Lully a laissé à ses héritiers six cents trente mille livres tout en or. Il avoit acquis tous ses biens dans sa profession ; aussi s'en occupoit-il entièrement : il formoit lui-même ses acteurs & ses actrices. Son oreille étoit si fine, que d'un bout du théâtre à l'autre, il distinguoit le violon qui jouoit faux. Dans la colère que cela lui causoit, il brisoit l'instrument fur le dos du musicien. La répétition faite, il l'appeloit, lui payoit son instrument plus qu'il ne valoit, & l'emmenoit dîner avec lui. Il étoit si passionné pour sa musique, que de son propre aveu, il auroit tué un homme qui lui auroit dit qu'elle étoit mauvaise. Il fit jouer pour lui seul un de ses opéra que le public n'avoit pas goûté. Cette singularité fut rapportée au roi, qui jugea que puisque *Lully* trouvoit son opéra bon, il l'étoit. Il le fit exécuter. La cour & la ville changèrent de sentiment : cet opéra étoit Aramide.

Lully conserva son humeur enjouée jusqu'à la fin. Lorsqu'il étoit à l'extrémité, le chevalier de Lorraine l'étant venu voir, & lui marquant la rendre amitié qu'il avoit pour lui, madame *Lully* lui dit : oui vraiment, monseigneur, vous êtes fort de ses amis, c'est vous qui l'avez enivré le dernier, & qui êtes cause de sa mort : tais-toi, lui dit *Lully*, ma chère femme, tais-toi ! M. le chevalier m'a enivré le dernier, & si j'en réchappe, ce sera lui qui m'enivra le premier.

« *Lully* se blessa un jour au petit doigt du pied en battant la mesure avec sa canne. Cette blessure qu'on négligea d'abord, devint si considérable, que son médecin lui conseilla de se faire couper le doigt. Malheureusement on retarda l'opération, & le mal gagna insensiblement la jambe. Son confesseur qui le vit en danger, lui dit qu'à moins de jeter au feu ce qu'il avoit noté de son opéra nouveau, pour montrer qu'il se repentoit de tous ses opéra, il n'y avoit point d'absolution à espérer : il le fit. Le confesseur s'étant retiré, M. le Duc vint le voir & lui dit : Quoi ! tu as jeté au feu ton opéra ? Que tu es fou d'en croire un janséniste qui révoit : paix, monseigneur, paix, lui répondit *Lully* à l'oreille : je savois bien ce que je faisois ; j'en avois une seconde copie. Par malheur cette plaisanterie fut suivie d'une rechûte qui l'emporta.

Après la mort de *Lully*, ses enfans firent un opéra intitulé *Zéphire & Flore*. Le duc de la Ferté étoit à la première représentation. Madame de Bouillon lui en demanda son sentiment, j'y trouve, répondit-il, beaucoup d'airs de famille.

LUXE. Luculle, grand personnage, loué par les historiens de tant de braves exploits de guerre qu'il fit en Arménie, & de sa bonté, justice & clémence sur la fin de ses jours, quittant toute entremise du gouvernement des affaires publiques, il s'adonna à toute excessive somptuosité, & dépense superflue des grands biens qu'il avoit. Ciceron & Pompée le trouvant un jour par la ville, lui dirent qu'ils iroient souper avec lui, sous condition qu'il ne feroit rien apprêter pour eux que son ordinaire. Pour le moins, leur dit-il, vous me permettrez de dire à mon maître d'hôtel, qu'il aille faire apprêter le souper en ma salle d'Apollon ; & les trompa de cette façon ; car ses gens entendoient par-là quelle dépense il vouloit y être faite ; de sorte que le souper y fut apprêté pour cinquante mille dragmes d'argent, qui valent cinq mille écus. Ce qui fut d'autant plus admirable, qu'en si peu de temps un festin tant magnifique eût été apprêté. (*Plutarque*).

Un anglais fort riche & d'une naissance distinguée, voulut faire une campagne en qualité de volontaire dans les troupes prussiennes, pour apprendre la guerre à cette école. Il y parut avec de superbes équipages, ayant une table recherchée, & tout l'attirail de l'opulence & du luxe. Il fut surpris de se voir traité sans considération. Son poste étoit toujours aux bagages ou aux hôpitaux. Il eut même la douleur amère de ne point assister à la bataille de Rossbach. Les représentations qu'il fit faire différentes fois au roi de Prusse n'ayant eu aucun effet, il se détermina à lui porter lui-même ses plaintes. « Votre manière de vivre dans mon camp, lui dit le monarque, est d'un grand scandale ; il n'est pas possible, sans beaucoup

« de frugalité, de s'endurcir aux travaux de la guerre ; & si vous ne croyez pas pouvoir vous faire à la mâle discipline des armées prussiennes je vous exhorte à retourner en Angleterre ».

Les ambassadeurs espagnols qui vinrent à la Haye en 1608, pour négocier avec les hollandais, rencontrèrent sur leur chemin dix persanais, qui, s'étant assises sur l'herbe, firent un repas de pain, de fromage & de bière. « Qui sont ces voyageurs, demandèrent les espagnols à un paysan qui passoit ? — Ce sont, répondit le paysan, les députés des états, nos souverains seigneurs & maîtres. — Voilà des gens, s'écrièrent alors les ambassadeurs, qu'on ne pourra jamais vaincre, & avec lesquels il faut faire la paix ».

Les spartiates châtèrent de leur ville les parfumeurs, parce qu'ils gâtent l'huile ; & les teinturiers, parce qu'ils gâtent la laine en lui ôtant sa couleur naturelle. Ces mœurs, dit un moderne, auroient bien pu procurer un tas d'auteurs, mes confrères, & moi le premier, parce que nous gâtons, auroient-ils dit, la blancheur du papier.

Un philosophe cinique étant dans une maison où l'or brilloit de toutes parts, & où les planchers étoient garnis de superbes tapis, cracha au visage du maître, en disant : « Je choisis l'endroit le moins beau ».

LUXEMBOURG, (François-Henri de Montmorency, duc de) maréchal de France, né en 1628, mort en 1695.

Luxembourg avoit dans le caractère des traits du grand Condé, dont il étoit l'élève : un génie ardent, une exécution prompte, un coup-d'œil juste, un esprit avide de connoissances ; mais il étoit aussi plongé dans les intrigues des femmes, toujours amoureux, & même souvent aimé, quoique contrefait & d'un visage peu agréable, ayant plus des qualités d'un héros que d'un sage.

Le maréchal de *Luxembourg* remporta sur le prince d'Orange les batailles de Fleurus, de Leuze, de Steinkerke, de Nerwinde. Ce prince fulminant contre l'ascendant que le maréchal avoit sur lui, s'avisait de dire un jour : « Êr-il possible que j'aurais ne batte ce bossu-là » ! M. de *Luxembourg* en ayant été informé, répondit : « Comment fait-il que je suis bossu ? il ne m'a jamais vu par derrière ».

Le prince d'Orange, qui fut depuis roi d'Angleterre, avoit lui-même assez de mérite pour rendre justice à celui de son vainqueur. Des officiers français, réfugiés dans sa cour, ne cessent, soit par jalousie, soit par tout autre motif, d'exagérer le bonheur du maréchal de *Luxembourg*,

sans parler de son courage, de ses talens & de sa conduite. Guillaume, choqué de cette affection, les fit taire, en leur disant : *Il y a trop long-temps qu'il est heureux pour n'être qu'heureux.*

À la bataille de Nerwinde, en 1693, le maréchal de Luxembourg demanda à M. le duc de *** s'il se tenoit bien d'une affaire où il vouloit l'envoyer. Non, dit-il, je suis un trop jeune sous-maître pour donner-moi quelque vieux routier pour me conduire, & je finis, j'espère comme tous les diables : il tint parole, & le roi en fut très-content.

À cette célèbre journée de Nerwinde, Luxembourg remarqua un soldat du régiment des Gardes françaises qui quitta son coq : *Où vas-tu, lui dit le maréchal ? Mourir à quatre pas d'ici, lui répondit le soldat, en ouvrant son habit pour lui faire voir une blessure mortelle ; mais je bénis le ciel d'avoir perdu la vie pour mon prince, & d'avoir combattu sous un aussi digne général que vous. À l'article de la mort où je suis, je peux bien vous assurer qu'il n'y a aucun de mes camarades qui ne soit pénétré du même sentiment.*

On n'a pas oublié ce billet que Luxembourg, lors de cette journée, écrivit à Louis XIV sur le champ même de bataille. « Aftaignan, qui a bien vu l'action, en rendra bon compte à votre majesté. Vos ennemis y ont fait des merveilles ; vos troupes encore mieux. Pour moi, sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville, & de gagner une bataille ; je l'ai prise & je l'ai gagnée. »

Le nombre des officiers ennemis tués ou noyés à cette journée fut prodigieux. Les français néanmoins ne firent que deux mille prisonniers. Luxembourg se comporta à leur égard comme à fleurs & à streincker : on les avoit conduits à Tirlemont ; dès le lendemain de la bataille, le maréchal leur envoya le chevalier du Rosel, pour leur demander leur parole, & leur offrir tout ce qui dépendoit de lui. Dans le transport de sa reconnaissance, le comte de Solmes, général de l'infanterie hollandaise, & qui étoit du nombre des prisonniers, ne put s'empêcher de dire à M. du Rosel : « Quelle nation est la vôtre ! vous vous battez comme des lions, & vous traitez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis. »

Lorsque Louis XIV fut instruit des particularités de cette terrible journée, il dit : « Luxembourg a attaqué en prince de Condé, & le prince d'Orange a fait sa retraite en maréchal de Turenne. »

En 1693, le prince d'Orange espérant de surprendre les français, resta sur les bords de l'Escaut ; mais le maréchal de Luxembourg l'avoit précédé, & l'attendoit en ordre de bataille. Ce prince ne put s'empêcher de s'écrier dans sa surprise :

« Je savois bien que les français avoient des bras, mais j'ignore qu'ils eussent des ailes. »

LYCURGUE, législateur de Lacédémone, mort vers l'an 840, avant Jésus-Christ.

Lycurgue descendu des rois de Lacédémone, étoit monté sur le trône après la mort de P. Lydecce son frère ; mais celui-ci ayant laissé la tentée en deçà, Lycurgue instruit de cette griffe, déclara aussitôt que la royauté appartiendrait à l'enfant qui naîtroit, si c'étoit un garçon ; & dès ce moment il administra son royaume comme tuteur. Cependant, la reine lui remontra que s'il vouloit l'épouser quand il seroit roi, elle seroit petit son fruit. Lycurgue céda à cette proposition, mais sachant ce que peut une femme criminelle qui se voit refusée, il la flatta de fausses espérances, & mit auprès d'elle des personnes sûres, avec ordre de lui apporter l'enfant aussitôt qu'il seroit né, si c'étoit un prince ; ce qui fut exécuté. Lycurgue étoit alors à table avec les premiers de Lacédémone. Il prit aussitôt l'enfant entre ses bras, & le montrant à l'assemblée de Spartiates, leur dit-il, *voici le roi qui vous vient de naître.* Il fut aussitôt salué en conséquence par l'assemblée, au milieu des sentimens les plus vifs de reconnaissance & d'admiration qu'inspirent la grandeur d'âme de Lycurgue.

Ce digne citoyen eut néanmoins des envieux de sa gloire ; mais il ne se vengea d'eux qu'en travaillant de plus en plus à se rendre utile à sa patrie. Il fit plusieurs voyages ; il étudia les mœurs & coutumes des différens peuples. De retour à Lacédémone, il conçut le hardi dessein de réformer entièrement cette république ; toujours avant lui en proie aux dissensions, & devenue de son temps le jouet ou la victime des passions de quelques particuliers. Mais sachant que la plupart des hommes ne se laissent entraîner que par le merveilleux, il fit parler les oracles en sa faveur. Il se rendit avec les principaux de la ville au temple de Delphes, pour consulter Apollon. Quand il eut offert son sacrifice, il reçut cet oracle si célèbre : « Allez, amis des dieux, & dieu plutôt qu'homme ; Apollon a examiné votre prière, & vous pouvez compter sur la plus florissante république qui ait jamais existé. »

Lycurgue laissa subsister la double royauté qui gouvernoit Lacédémone, & dont deux branches de la famille d'Hercule étoient en possession ; mais pour éviter les cruelles dissensions qui déchiroient la Laconie, il créa un corps de magistrats, ou sénat qui pût servir de contre-poids entre le prince & les sujets, & entretenir un juste équilibre entre les prérogatives de l'un & les prétentions de l'autre. Environ cent trente ans après Lycurgue, on créa des éphores ou espèce de censeurs, pour abaisser le sénat qui s'étoit rendu trop

trop puissant. Le roi Théopompe prête les mains à cet établissement ; & comme sa femme lui reprochoit qu'il laisseroit à ses enfans la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue : *Au contraire, répondit-il, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

Ce n'étoit pas assez pour *Lycurque* d'avoir donné à ses concitoyens un gouvernement libre & modéré ; le desir des richesses & l'amour du luxe si naturels aux hommes, & qui portent les uns à la tyrannie & les autres à la servitude, auroient infailliblement dérangé l'harmonie de ce système politique. Ce législateur entreprit donc de rétablir une égalité de fortune parmi les Lacédémoniens. Il leva à cet effet un plan exact de la Laconie, & la partagea en portions égales. Plutarque rapporte que quelques années après, *Lycurque* revenant d'un long voyage, comme il traversoit les terres de la Laconie qui venoient d'être mesurées, il vit les tas de gerbes si égaux que l'un ne paroissloit en rien plus grand que l'autre ; & se tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur dit en riant : « Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs frères qui viennent de faire leur partage ? »

Il y avoit lieu d'appréhender que l'argent étant inégalement réparti, les terres ne tombassent à la longue entre les mains d'un petit nombre de propriétaires. Pour remédier à cet inconvénient, *Lycurque* voulut aussi partager l'or & l'argent. Quelques citoyens opposèrent à ce nouveau projet. Le législateur y procéda par une autre voie, en s'appuyant l'avarice par les fondemens. Il profcrivit l'usage de ces métaux précieux, & donna cours à une monnaie de fer qu'il fit fabriquer d'un si grand poids, qu'il falloit une charrette attelée de deux bœufs pour porter une somme de cinq cents livres, & une chambre entière pour la serrer.

Tous les arts inutiles & superflus furent chassés de la Laconie, & les meubles des Spartiates ne pûrent être travaillés qu'avec la coignée & la hache. Le célèbre *Eparinondas*, général des thébains, disoit en parlant de la frugalité de sa table, qu'un tel ordinaire n'exposoit point à la trahison. *Lycurque* pensoit aussi que dans une ville où il n'y avoit plus aucun moyen d'être ni de jouir de son opulence, les Spartiates ne s'empresseroient point d'amaasser des richesses.

Pour mieux rappeler les citoyens à une parfaite égalité, le législateur établit la communauté des tables & des repas, où le premier & le dernier des Lacédémoniens étoient également obligés de donner des exemples de tempérance & d'austérité. Le plus exquis de tous leurs mets, étoit ce qu'ils appelloient le *brochet noir*. Un roi de Pont, pour en manger, acheta exprès un cuisinier de Lacédémone. Il n'en eut pas plutôt goûté, qu'il

L'encyclopédie.

le trouva fort mauvais & se mit en colère ; mais le cuisinier lui dit : « Seigneur, ce qu'il y a de meilleur manqué à ce mets ; c'est qu'avant de le manger il faut le baigner dans l'urine »

On a rapporté qu'un jeune Spartiate, voyant des hommes qui le faisoient porter à la campagne dans des litiers, s'écria : « A dieu ne plaise » que je sois jamais assis en un lieu, d'où je ne puisse me lever devant un vieillard ! »

Lycurque avoit permis le vol aux jeunes gens. C'étoit en quelque sorte un exercice pour s'exercer, mais un exercice militaire où le manque d'adresse étoit puni. L'abandon que chacun avoit fait de tout ce qui lui seroit dérobé par surprise, en avoit écarté toute idée d'injustice. Un jeune Spartiate ayant un jour dérobé un renard le mit sous sa robe, & un moment après on le vit tout en mort, parce qu'il aimoit mieux s'en laisser déchirer que de donner un signe de maladresse en décevant son laïc.

Il n'y avoit point d'académies ou d'édifices publics, où la jeunesse se rassemblât pour subtiliser sur la nature des idées, ou pour apprendre des formules de raisonnemens. Le législateur pensa que les assemblées des citoyens seroient des écoles plus utiles aux jeunes gens, qui s'instruisent moins par des règles subtiles & abstraites, qu'en conversant familièrement avec des hommes conformés dans la théorie & dans la pratique. Chacun avoit droit de les interroger sur les intérêts de la patrie, sur la vie des grands hommes, sur le mérite de différentes actions. La réponse devoit être prompte, claire & précise ; ce qui les accoutumoit à renfermer un grand sens en peu de paroles. *Lycurque* leur en donna lui-même l'exemple. On lui demandoit pourquoi il avoit ordonné qu'on offrit aux dieux des victimes de peu de valeur ; *afin, dit-il, que nous ayons toujours de quoi honorer les dieux.*

Des Spartiates le consultèrent pour savoir s'ils devoient bâtir des murailles. *Vous imaginez vous donc, leur répondit-il, qu'une ville soit sans murailles, lors qu'on en a lieu de briques, elle a autour d'elle de vaillans hommes qui la défendent ?*

Un officier qui vendoit des captifs crioit : « Je vends un lacédémonien ». Dis un captif, répondit celui-ci.

Un roi de Macédoine demandant si on vouloit qu'il entrât dans la Laconie comme ami ou comme ennemi, lui répondit : *ni l'un, ni l'autre.*

Alexandre, jeune homme de Sparte, creva un œil à *Lycurque*, en le poursuivant dans une sédition qu'il s'étoit élevée contre ce législateur, qu'on vouloit faire passer pour le plus féroce de tous les hommes. Il prouva cependant le con-

L III

traire ; car ayant pris chez lui ce jeune homme, que les lacédémoniens lui avoient mis entre les mains pour le punir ; bien loin de le faire, il le traita comme son propre fils. Ce qui toucha tellement Alexandre, qu'il devint le plus ardent des amis de *Lycurgue*.

Un règlement bien étrange est celui par lequel *Lycurgue* ordonna aux vieillards qui avoient épousé de jeunes filles, de s'associer un jeune homme vigoureux pour faire des enfans à leurs femmes. Au reste, il n'étoit pas libre aux hommes de différer leurs mariages ; dès qu'ils étoient devenus forts & robustes, ils se devoient à l'état. Cependant, si un lacédémonien avoit absolument de l'aversion pour l'engagement du mariage, & néanmoins quelque envie d'avoir des enfans, *Lycurgue* lui permettoit par sa loi d'avoir commerce avec une femme jeune & seconde ; mais il falloit que le mari y consentit expressément, ce qui ne faisoit pas de grandes difficultés. Un lacédémonien étoit accoutumé à regarder une femme comme un héritage ou un champ qu'il pouvoit céder pour un temps à un ami.

Ce fut par ces réglemens extraordinaires que *Lycurgue* chassa de sa ville la jalousie & l'amour, & tous les crimes qui marchent à leur suite. Il en avoit déjà banni l'avarice & l'envie, en proscrivant la richesse & la pauvreté. Mais le plus grand effort des institutions de *Lycurgue* fut cette maxime admirable, qu'une mort honnête est préférable à une vie honteuse.

Lycurgue, par la force de ses institutions, étoit encore parvenu à dépouiller chaque individu de ses affections propres, pour ne le rendre sensible qu'au bien de tous. Le lacédémonien Pédarete se présente pour être admis au conseil des trois cents : il est rejeté. Il s'en retourne joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui.

Lycurgue couronna les services qu'il avoit rendus à Sparte, en lui donnant le plus grand exemple de dévouement à la patrie. S'étant aperçu que plusieurs murmuroient contre la sévérité de ses loix, il assembla le peuple, déclara qu'il lui restoit un point important sur lequel il étoit nécessaire de consulter l'oracle d'Apollon, & fit promettre à tous les citoyens qu'ils observeroient ses réglemens jusqu'à son retour. Lorsqu'il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses loix rendroient les spartiates meilleurs & plus heureux : la prêtresse lui répondit que « tant que » Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse ville du monde, & jouiroit d'une félicité parfaite ». *Lycurgue* envoya cette réponse à Sparte ; & pour rendre ses loix inviolables, il se donna la mort en s'abstenant de manger. Il avoit ordonné avant de mourir que son corps fût brûlé & ses cendres jetées dans la mer, de peur que si on transportoit son corps à Lacédémone, les spartiates ne se crussent libres de leur serment & n'eussent un prétexte pour enfreindre ses loix.



M.

MABILLON, (Jean) né en 1632, mort en 1708.

Colbert a qui le livre de la Diplomatique fut adressé, connoissoit d'avance la bonté de l'ouvrage. Il avoit souvent employé dom Mabillon, pour décider sur d'anciens titres, & il n'avoit jamais pu lui faire accepter une gratification. Le ministre peu accoutumé aux refus, crut alors que son dévouement ne seroit pas à l'épreuve d'une forte pension, & il voulut le faire mettre sur l'état. Mais l'humble religieux répondit toujours que rien ne lui manquoit dans sa congrégation, & qu'il ne méritoit pas l'honneur qu'on vouloit lui faire.

Le Tellier, Archevêque de Rheims, ayant conduit le P. Mabillon malgré lui à la cour, dit au roi: Sire, j'ai l'honneur de présenter à votre majesté, le moine le plus habile, & le plus modeste de votre royaume.

Dès-que le pape Clément XI eut appris la mort de dom Mabillon, le cardinal Colredo écrivit par son ordre aux bénédictins: Le Saint-Père a marqué que vous lui feriez plaisir de l'honorer dans le lieu le plus distingué, puisqu'il n'y en a point où sa réputation ne se soit répandue, & que tous les savans qui iront à Paris, ne manqueront pas de vous demander où vous l'avez mis. *Ubi posuistis eum?*

MACHIAVEL, (Nicolas) né en 1449, mort en 1527.

Machiavel se distingua de bonne heure dans les belles lettres, & eut quelques succès dans la comédie satyrique. On a aussi de lui plusieurs contes & différentes pièces de poésie licencieuse. Partisan enthousiaste des Brutus & des Cæsius, il fit dans ses ouvrages politiques la satire des souverains de son siècle, en seignant de leur donner des leçons; & le *Prince* de Machiavel est à proprement parler le livre des républicains.

Un auteur illustre, Frédéric II, a rendu le plus grand service à l'humanité, en cherchant à réfuter ses maximes dans un *examen*. Il ne s'est pas moins rendu utile aux souverains mêmes, en leur prouvant par le raisonnement & par l'expérience qu'il n'y a plus que la bonté du gouvernement qui donne de la prospérité, & que ce qu'on appeloit autrefois des coups d'état, indépendamment de l'horreur qu'ils causeroient, ne seroient aujourd'hui que des imprudences.

Machiavel, d'un caractère naturellement inquiet & remuant, fut accusé d'avoir eu part à la conjuration des Sonderini, contre les Médicis: on le mit à la question; mais il n'avoit rien.

Les éloges qu'il ne cessoit de prodiguer à Brutus & à Cæsius, dans sa conversation & dans ses écrits, le firent soupçonner d'avoir trempé dans une autre conspiration contre Julien de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII; mais comme ces soupçons étoient dénués de preuves, on le laissa tranquille. La république de Florence le choisit pour son secrétaire & pour son historiographe.

Machiavel, selon Vaillas, avoit non-seulement le talent d'écrire des comédies, mais encore de les jouer. Il réussissoit sur-tout à rendre les gestes, la démarche, le son de voix de ceux qu'il voyoit; & il en faisoit une caricature très-piquante. Ce fut le cardinal Médicis qui le détermina à donner au théâtre la *Cassie* imitée de la *Cassia* de Plaute. Il avoit fait auparavant la *Mandragore* dont nous avons une traduction libre en françois par Rousseau. La Fontaine a imité & surpassé son conte de *Belphégor*.

MAHOMET, faux prophète & fondateur de la religion mahoméranne, né à la Mecque en 570, mort à Médine en 631.

Mahomet, né de parens illustres, mais pauvres, vécut ignoré avec sa première femme Cadige, jusqu'à l'âge de quarante ans. Il ne déploya qu'à cet âge les talens qui le rendoient supérieur à ses compatriotes. Il avoit une éloquence vive & forte, dépouillée d'art & de méthode, telle qu'il la falloit à des Arabes; un air d'autorité & d'insinuation, animé par des yeux perçans & par une physionomie heureuse, l'impétuosité d'Alexandre, sa libéralité, & la sobriété dont Alexandre auroit eu besoin pour être un grand homme en tout. L'amour qu'un tempérament ardent lui rendoit nécessaire, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni son courage, ni son application, ni sa santé.

Il est vraisemblable que Mahomet, comme tous les enthousiastes, vivement frappé de ses idées, les débita d'abord de bonne foi. Il se fit des disciples, parce que le fanatisme est une maladie contagieuse, & parce que les transports d'une imagination embrasée subjugueroient la raison du commun des hommes. Il

appuya enfin par des fourberies nécessaires une doctrine qu'il croyoit utile à sa fortune & à son ambition.

Son secrétaire commençoit à découvrir & à publier ses impostures, Mahomet egorgea ce malheureux dans sa propre maison, & mit le feu aux quatre coins, faisant croire au peuple que c'étoit le feu du ciel qui l'avoit consumé pour le punir d'avoir osé changer quelque chose dans l'Alcoran.

Il fut profité des convulsions épileptiques auxquelles il étoit sujet pour persuader à sa femme que c'étoient des extases pendant lesquelles un ange venoit de la part de Dieu lui annoncer des choses concernant la religion.

Les historiens de sa vie rapportent aussi qu'ayant fait cacher un de ses compagnons dans un puits sec, il lui avoit dit de crier quand il passeroit, que *Mahomet étoit l'envoyé de Dieu*. Il le fit, & tout le monde admira cette merveille. Mais le faux apôtre craignant que son artifice ne fut découvert, ordonna aussitôt à ceux qui le suivoient de combler le puits, de peur qu'il ne fût profané à l'avenir, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Mahomet avoit commencé à répandre sa nouvelle doctrine dans la Mecque. On parla bientôt de ses prétendues révélations dans toute la ville : mais, comme *nul n'est prophète en sa patrie*, le conseil des magistrats qui tenoient d'ailleurs une révolution, avoit résolu de faire arrêter Mahomet. Celui-ci en fut averti. Il se sauva de la Mecque en 612. Cette fuite que les Arabes nomment *Hijra*, devint l'époque de sa gloire & de la fondation de son empire. Il subjugua par la force de ses armes, ceux qu'il n'avoit pu séduire par ses impostures. Le petit nombre sous lui vainquit toujours le plus grand. Ses soldats étoient autant de fanatiques qui, sur la foi de leur général, envoyoient entrer dans le paradis promis par l'Alcoran, s'ils mouloient les armes à la main.

Ce qui affermit le plus la religion naissante de Mahomet, ce fut la déclaration d'Abulsofan, commandant général de la ville de la Mecque & son ennemi déclaré. Ce général se voyant vaincu, s'écria dans une nombreuse assemblée : « J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il n'a ni compagnon, ni associé, & que l'invincible Mahomet est son *suiveur* & son prophète ». Il gagna par cette conduite adroite la confiance du vainqueur qui ne lui ôta aucune partie de ses biens, & qui même y en ajouta de nouveaux.

Mahomet maître de l'Arabie & redoutable à tous ses voisins, se retira à Médine où il fut attaqué, à l'âge de soixante & trois ans & demi,

d'une maladie mortelle; il n'oublia point son rôle dans cette dernière scène; il s'écria sur le lit de mort : *Que celui à qui j'ai fait violence & injustice pardonne, & je suis prêt de lui faire réparation*. Un homme se leva qui lui demanda quel argent Mahomet le lui fit donner, & expira peu de temps après.

On a rapporté qu'il mourut des suites d'un poison, qu'une fille Juive lui avoit fait prendre, en lui servant une épaupe de mouton qu'il aimoit beaucoup. « Cette fille avoit commis ce crime, parce que, disoit-elle, si Mahomet est un prophète, il n'en ressentira aucun mal; s'il ne l'est pas, je délivrerai ma patrie d'un tyran qui la désole ».

Indépendamment de plusieurs épouses que sa main d'uite posséda, suivant le style de l'Alcoran, & qui régnoient tour-à-tour dans son cœur, il se procura plusieurs concubines. Il remplit à leur égard tous les devoirs qu'il prescrivit par sa loi, & ses travaux journaliers supérieurs à ceux de l'ancien Alcide, n'avoient pas peu contribué à le faire regarder comme un homme singulièrement favorisé entre les autres hommes. Il prétendoit que le commerce des femmes excitoit la ferveur dans la prière. La plus chérie de ses épouses fut Ayesha. Elle n'avoit que sept ans lorsqu'elle fut mariée; & c'est la seule vierge que Mahomet, tout grand prophète qu'il étoit, prit jamais tencourir. Aussi le père de cette fille qui s'appelloit Ad-dollah, prit, par ordre de Mahomet, le nom d'Aboubecre, c'est-à-dire, *père de la pucelle*. Cette épouse bien aimée ne fut pas toujours fidèle; & comme il auroit été indécent que l'envoyé de Dieu qui s'voit tourné à son gré les cœurs des hommes, n'eût pas pu se tendre maître de celui de son épouse, il fit descendre exprès du ciel un chapitre de l'Alcoran pour prouver à toute la terre, la vertu de sa chère Ayesha, & avertir ses disciples de ne pas s'joindre aux calomnies que l'on pourroit répandre contre l'honneur & la pureté de cette épouse. Un musulman si fidèle ayant néanmoins osé se vanter des bontés infaisibles de la tendre Ayesha envers lui, Mahomet lui fit donner charitablement quatre-vingt coups de fouet, ainsi que le ciel l'avoit ordonné par la loi insérée dans le même chapitre.

Ce prophète avoit défendu à ses disciples de disputer sur sa doctrine avec les étrangers. Il voulut en lui se répondre aux objections des contradicteurs que par le glaive. « Chaque prophète, disoit-il, a son caractère. Celui de Jésus-Christ a été la douceur, & le mien est la force ».

MAHOMET II, empereur des turcs né en 1430, mort en 1481.

Les moines, dit Voltaire, ont peint *Mahomet II*, comme un barbare insensé, qui tantôt coupait la tête à sa prétendue maîtresse Irène, pour apaiser les murmures de ses Janissaires, tantôt faisoit ouvrir le ventre à quatorze de ses pères, pour voir qui d'entr'eux avoit mangé un melon. On trouve encore ces histoires absurdes dans nos dictionnaires, qui ont été long-temps, pour la plupart, les archives alphabétiques du mensonge.

Toutes les annales turques nous apprennent que *Mahomet II*, avoit été le prince le mieux élevé de son temps. On ne peut disconvenir que *Mahomet* n'ait écouté le devoir d'un fils, & n'ait étouffé son ambition quand il fallut rendre le trône qu'*Amurat* lui avoit cédé. Il redevenoit deux fois sujet, sans exciter le moindre trouble. C'est un fait unique dans l'histoire, & d'autant plus singulier, que *Mahomet* joignoit à son ambition, la fougue d'un caractère violent.

Il parloit le grec, l'arabe, le persan; il entendoit le latin, il desinoit; il savoit ce qu'on pouvoit savoir alors de géographie & de mathématiques; il aimoit la peinture. Aucun amateur des arts, n'ignore qu'il fit venir de Venise le fameux Gentili-Bellino, & qu'il le récompensa comme *Alexandre* avoit récompensé *Apelles*, par des dons & par la familiarité. Il lui fit présent d'une coupe d'or, d'un collier d'or, de trois mille ducats d'or, & le renvoya avec honneur. Je ne peux m'empêcher de ranger parmi les contes improbables, celui de l'esclave auquel on prétend que *Mahomet* fit couper la tête, pour faire voir à Bellino l'effet des mousquets, & de la peau fur le col séparé de son tronc. Ces barbaries, que nous exerçons sur les animaux, les hommes ne les exercent sur les hommes, que dans la fureur des vengeances, & dans ce qu'on appelle le droit de la guerre. *Mahomet II*, fut souvent sanguinaire & féroce, comme tous les conquérans qui ont ravagé le monde; mais pourquoi lui imputer des cruautés si peu vraisemblables? A quoi bon multiplier les horreurs?

Il étoit âgé de vingt-deux ans quand il monta sur le trône des sultans, & il se prépara dès-lors à se placer sur celui de Constantinople, tandis que cette ville étoit toute divisée pour savoir s'il falloit se servir du pain azyme, & s'il falloit prier en grec ou en latin.

Mahomet II marcha de conquête en conquête, sans que les princes chrétiens, & les ligues contre lui: car il ne faut pas appeler ligue un moment d'intelligence entre Husnide, prince de Transilvanie, le roi de Hongrie, & un despote de la Russie. On laissa *Mahomet*, après des fortunes diverses, faire la paix avec le Persan, & prendre

ensuite Trébizonde avec la partie de la Cap-padocce qui en dependoit; tourner vers la Grèce, saisir le N gr. pont, retrourner au fond de la mer-Noire. s'emparer de Caffi, l'ancienne Théodosie, rebatie par les Génois; revenir réduire Scutari, Zante, Céphalonie; courir jusqu'à Tuelle, à la porte de Venise, & établir enfin la puissance Mahométane au milieu de la Calabre, d'où il menaçoit le reste de l'Italie, & d'où les lieutenans ne se retirèrent qu'après sa mort. Ses armées ne prirent point Rhodes; mais cette petite île ne le rendoit pas moins terrible au reste de l'Occident. Il alloit porter ses armes victorieuses contre les sultans Mamelucs d'Egypte, tandis que ses lieutenans étoient dans le royaume de Naples; ensuite il se flattoit de venir prendre Rome comme Constantinople; & en attendant parler de la cérémonie dans laquelle le doge de Venise épousa la mer Adriatique, il d'oït qu'il l'envoieroit bientôt au fond de cette mer consumer son mariage. Une colique en délivra le monde à l'âge de cinquante & un ans.

MAINTENON, (Françoise d'Aubigné, marquise de) née dans les prisons de la conciergerie de Niort, le 27 novembre 1636, & morte à Saint-Cyr le 15 avril 1719, âgée de 84 ans.

Françoise d'Aubigné, qui devoit éprouver toutes les rigueurs de la fortune avant d'en goûter les faveurs, fut conduite dès l'âge de trois ans en Amérique. Pendant ce voyage, Françoise eut une grande maladie, & fut à une telle extrémité, qu'elle ne donnoit aucun signe de vie. Sa mère la prend entre ses bras, pleure, pémît de la réchauffer dans son sein. Fatigué de ses cris, le baron d'Aubigné veut lui arracher l'enfant entre la mort & la présence causent & excitent son désespoir. Un matelot va la jeter dans la mer. Le canon est prêt à tirer. Madame d'Aubigné demande qu'un dernier baiser lui soit du moins permis, porte la main sur le cœur de sa fille, & s'outient qu'elle n'est pas morte. Depuis, madame de Maintenon raconte ce trait à Marly, l'évêque de Metz qui étoit présent, lui dit: « Madame, on ne revient pas de si loin pour si peu de chose ».

De retour en France elle épousa à l'âge de 16 ans Paul Scarron perclus de tous ses membres, & qui n'avoit qu'un bien très-médiocre. Ce fut cependant une fortune pour mademoiselle d'Aubigné. Devenue la compagne & l'amie de son mari plutôt que son épouse, elle s'étoit assujettie à ne le pas quitter. Elle se consolait de la gêne de son état, en y envisageant la sûreté de sa vertu & les progrès de sa réputation. Sa sœur étoit même si bien établie, qu'un courtisan disoit: « Je serois plutôt une proposition impertinente à la reine qu'à cette femme-là »: & mademoiselle Scuderi dans son jargon précieux: « L'air

« qu'on respire auprès d'elle, semble inspirer la vertu ».

Tous les aimables voluptueux de Paris, étoient accourus depuis quelque temps à se rassembler chez le poëte Scarron, attirés par son esprit & son enjouement. On y faisoit des espèces de pique-niques, où chacunournissoit son plat & ses bons mots. Le ton en étoit extrêmement libre. Madame Scarron y ramena la décence. On vouloit lui plaire, & c'étoit une raison de l'imiter. Elle ne se refusoit cependant point à la douce joie de la conversation. Elle contoit, & tout le monde prenoit plaisir à ses contes. On a rapporté qu'un jour un de ses domestiques s'approchant de son oreille, lorsqu'on étoit à table, lui dit : « ma dame, une histoire à ces messieurs, car le roi » nous manque aujourd'hui ».

On l'a vû pendant le carême, ne se nourrir que de légumes, pendant que le reste de la table se livroit aux plaisirs d'une chère délicate : mais étoit-ce par esprit de dévotion ? « Je n'étois pas assez heureuse, dit-elle dit depuis, d'agir alors uniquement pour Dieu ; mais je voulois être estimée. L'envie de me faire un nom étoit ma passion. Personne ne lui porta friction. Cette ambition me faisoit souffrir le martyre par mille containtes que je m'imposois ; & c'est peut-être pour m'en punir que Dieu a permis mon élévation, comme s'il avoit dit dans sa colère : « Tu veux des louanges & des honneurs ; hé bien ! tu en auras, jusqu'à en être accablée. » On est bien aise qu'elle nous ait découvert elle-même les motifs de sa conduite : on en apprend à mieux connaître le cœur de l'homme.

Après la mort de son mari, arrivée en 1660, elle fit long-temps solliciter auprès du roi une petite pension de quinze cents livres, dont Scarron avoit joui. La multitude de placets que l'on présenta à cet effet fit dire au roi d'un ton chagrin : *Entendrai-je toujours parler de la veuve Scarron ?* Et ces mots introduisirent à la cour cette manière de parler proverbiale : *Il est aussi importun que la veuve Scarron.* Quelques années après cependant le roi lui accorda une pension de deux mille livres, à la recommandation de madame de Montespan. Lorsque madame Scarron alla pour remercier le roi, ce prince lui dit : « Madame, je vous ai fait attendre long-temps ; » mais comme vous avez beaucoup d'amis, j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous ».

Le duc du Maine, fruit des amours de ce prince & de madame de Montespan, venoit de naître. C'étoit un secret. On chercha une personne capable de le garder, & qui pût répondre aux soins qu'exigeoit cette éducation. On se résolut de madame Scarron ; elle répondit constamment : « Si les enfans sont au roi, je le veux

« bien ; car je ne me chargerois pas, sans scrupule, de ceux de madame de Montespan : ainsi » il faut que le roi me l'ordonne ; voilà mon dernier mot ».

Cette réponse déplut. Cependant on la fit venir à la cour, & le roi lui commanda de se charger de l'enfant que madame de Montespan lui remettoit. On lui confia encore un an après le comte de Vexin : Louis s'étoit d'abord laissé prévenir contre madame de Maintenon qu'on lui avoit dépeinte comme un bel esprit, une prude gâtée par le commerce d'un poëte. Mais fa douceur, sa modestie, la sagesse de ses réponses firent perdre peu-à-peu à ce prince l'éloignement qu'il avoit pour elle. Une répartition du petit duc du Maine acheva de l'intéresser pour la gouvernante. Louis, père fort tendre, badinant un jour avec son fils, lui dit qu'il étoit bien raisonnable. *Comment ne le serois-je pas,* répondit l'enfant, *je suis élevé par la raison même.* « Allez, reprit le roi, allez lui dire que vous lui donnez cent mille francs pour vos dragées ».

Le roi l'ayant chargé par la suite de conduire le petit duc du Maine aux eaux de Barrège, qui lui avoient été ordonnées pour la fièvre, madame de Maintenon écrivit directement au roi. Ses lettres plurent beaucoup, & ce fut là l'origine de la grande faveur où elle parvint par la suite. Son mérite, & le besoin qu'avoit le roi d'une société agréable, firent le reste. Ce prince étoit parvenu à cet âge où l'on recherche dans le commerce des femmes l'agrément plutôt que le plaisir. Libre de tous engagements, il résolut d'en former pour toute la vie avec celle dont la société lui étoit devenue nécessaire. M. de Harlay, archevêque de Paris, bénit cette union en 1683, en présence du confesseur du roi & de deux autres témoins.

L'ambitieux se tromperoit, s'il pensoit que madame de Maintenon n'ayant plus rien à désirer du côté de la fortune, étoit enfin parvenue au suprême bonheur. « Que ne puis-je vous donner » mon expérience ! écrivait-elle à madame de la Maisonfort. Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui divise les grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ? J'ai été jeune » & j'ois ; j'ai goûté des plaisirs ; j'ai été aimée » par tout. Dans un âge plus avancé, j'ai passé » des années dans le commerce de l'esprit, je suis venue à la faveur ; & je vous protèste, ma » chère fille, que tous les états laissent un vuide » affreux ».

Madame de Maintenon, qui n'avoit cependant d'autre chagrin que la contrainte de son état, disoit un jour au comte d'Aubigné son frère : « Je n'y peux plus tenir ; je voudrais être morte ».

On fait que le comte ne comprenant pas trop bien ce dégoût, lui répondit : « Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père ».

Cette femme illustre ne profita point de sa place, pour faire tomber toutes les dignités & tous les grands emplois dans sa famille. C'est ce qu'une de ses confines osa, dans un moment de colère, lui reprocher. « Vous voulez jouir de votre modération, lui dit-elle, & que votre famille en soit la victime ». Le comte d'Aubigné, ancien lieutenant-général, ne fut pas même maréchal de France. Un cordon bleu & quelques parts secrètes dans les fermes générales furent sa seule fortune. Ce favori prenoit plaisir à jouer gros jeu. Portant un jour au pharon, & mettant sur les cartes des monceaux d'or sans compte, le maréchal de Vivonne qui entra, dit : « Il n'y a que d'Aubigné qui puisse jouer si gros jeu. C'est, répliqua brutalement d'Aubigné, c'est que j'ai eu mon bâton en argent comptant ».

Madame de Maintenon avoit encore plus pour elle-même ce déintéressement qu'elle exigeoit des autres. Le roi lui disoit souvent : « Mais, madame, demandez ; vous n'avez rien à vous ». Sire, répondit-elle, *il ne vous est pas permis de me rien donner*. Elle n'ignoroit pas que les souverains ne font que les économes des biens de leurs sujets.

Le père de la Neuville, jésuite, l'ayant priée, sans la connoître, de lui obtenir une audience de madame de Maintenon. « Et, que lui voulez-vous, lui dit-elle ? — J'en veux, répondit le jésuite, un emploi pour un de mes frères. — Vous vous adressez mal, elle demande quelquefois au roi des aumônes, mais jamais des grâces. — Elle a tant de crédit, répliqua le père. — Pas tant que vous crovez. — Ah ! dit le jésuite, c'est à madame de Maintenon que j'ai l'honneur de parler : elle seule peut se défaire de son propre crédit ».

Madame de Bouju, une des élèves de madame de Maintenon, rapporte que quand cette pieuse dame avoit quelques chagrins, elle s'en soulageoit en allant voir de pauvres familles dont elle prenoit un soin particulier. Son visage devenoit parmi eux d'une gaieté surprenante, qui changeoit en rentrant à la cour. « J'allai un jour avec elle, dit madame de Bouju dans ses mémoires, & chez la veuve d'un major de place. Cette femme ne s'achant pas que c'étoit madame de Maintenon, lui, répondit-elle, un valet de chambre m'a promis de lui donner un placet : on dit que c'est une dame très-charitable, & qui reçoit fort bien les pauvres : mais je n'ai pu aller voir ; j'ai l'estomac retreci pour n'avoir pas mangé depuis deux jours ». Madame de Maintenon ne put retenir les larmes, lui donna une somme d'ar-

gent, & depuis l'assistait jusqu'à sa mort sans se faire connoître.

Elle cherchoit elle-même des nourrices pour de pauvres enfans, & les récompensoit lorsqu'elles les lui rapportoient en bonne santé. Le plaisir qu'elle prenoit à s'acquitter de ces bonnes œuvres lui faisoit avouer que c'étoit pour elle une assez grande récompense.

Elle se consacra toute entière à ces pieux devoirs après la mort du roi, arrivée en 1715. Elle s'étoit retirée dans la communauté de Saint-Cyr, établissement qu'elle avoit engagé Louis XIV de former, pour y élever & instruire trois cents demoiselles de condition. Madame de Maintenon, aidée des conseils de M. Godet Desmarêts, évêque de Chartres, avoit procuré à cet établissement sa première forme, & lorsqu'elle s'y retira en 1715, elle lui donna l'exemple de toutes les vertus. Elle prenoit même plaisir à instruire les novices, & à partager avec les maîtresses des classes les soins pénibles de l'éducation. Cette sage fondatrice avoit su éloigner également de sa communauté l'orgueil des chapitres & les petitesse des couvens. La vie y étoit très-régulière, mais compatte, & remplie d'exercices aussi utiles qu'agréables pour les jeunes élèves.

Le Czar Pierre, qui étoit venu en France pour en admirer les merveilles, desira de voir cette femme forte que le plus grand monarque de la terre avoit honorée de sa confiance, & alla pour cet effet à Saint-Cyr. Le duc d'Orléans, régent, lui rendit le même hommage qu'il eût rendu à une reine douairière.

Pendant la vie du roi, la seule distinction publique qui faisoit sentir son élévation secrète, étoit qu'à la messe elle occupoit une de ces petites tribunes ou lanternes dorées, qui ne sont faites que pour le roi & la reine. On a aussi rapporté que Mignard peignant madame de Maintenon en sainte Françoise romaine, demanda au roi en souriant, si, pour orner le portrait, il ne pourroit pas l'habiller d'un manteau d'hermine. Oui, dit le roi, *sainte Françoise le mérite bien*. Ce portrait passe pour le plus beau qu'on ait d'elle.

MAIRAN, (Jean-Jacques d'Ortous de) né en 1678, mort en 1771.

Il fut secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, & l'un des quarante de l'académie françoise. Les académies étrangères s'empresrent aussi de s'associer ce savant bel esprit. Ses dissertations sur la glace, sur la lumière, sur l'aurore boréale, sur la Chine, & ses éloges des académiciens, lui ont fait un nom justement célèbre ; mais il étoit sur-tout recherché par ses vertus sociales, & par l'agrément de son esprit.

On disoit devant lui qu'il y avoit une bouche à Troves où jamais la viande ne se gâtoit, que quel chaleur qu'il fit. « Dans ce pays-là, demandait-il, n'attribue-t-on pas cette conservation à quelque chose de particulier? — A un fâlet révéral dans le feu, lui répondit-on. — Eh bien! dit *Mairan*, je me range du côté du miracle, pour ne pas compromettre ma physique.

« Tous les fautes de Lafontaine, a dit l'ingénieux M. de *Mairan*, font en négligence; » toutes celles de Lamotte l'ont en affectation ».

Il disoit qu'un honnête homme est celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang.

MAIRET, (Jean) né vers l'an 1604, mort en 1686.

Mairet a donné au théâtre *Christèle*, *Silvie*, *Silvanire*, le duc d'Offone, *Virginie*, *Socronille*, *Mare-Antoine*, *Solinus*, *Mulapha*, *Athénais*, *l'Instituteur*, *Corfaire*, & *Roland* le fureux. On lui attribue encore la *Sidonie* & les *Vivonnais*.

Il eut les défauts attachés à son siècle; mais il ne les prit pas tous, & il en réforma plusieurs. Quelques-uns de ses pièces sont dans toute la rigueur des règles; & ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'elles sont antérieures aux bonnes tragédies de *Corneille*.

Sa *Silvie* n'étoit pas excellente, & *Mairet* l'appeloit ordinairement les pèchés de sa jeunesse. Cependant, parce qu'elle ressembloit un peu à celles qui sont venues depuis, ce fut une joie, une admiration, & une espèce d'émotion si grande dans tout Paris, que l'on n'y parloit d'autre chose.

Un berger, qui veut en conter à *Silvie*, dit à cette bergère, qui ne l'aime point :

O dieux ! soyez témoins que je souffre un martyre,
Qui fait fendre le tronc de ce chêne endurci !

Silvie lui répond :

Il faut croire plutôt qu'il s'éclate de rire,
Oyant les sots discours que tu me fais ici.

MALADIE.

Dans l'antiquité toutes les maladies étoient attribuées aux génies ou esprits. Pythagore, qui croyoit que l'air étoit rempli d'esprits, disoit, suivant *Diogène Laërce*, que c'étoient eux qui envoioient les maladies aux hommes. *Homère*, dans l'*Odyssée*, attribue à un génie l'état d'un homme qui est accablé d'une grande maladie. Celle observe qu'on attribuoit les maladies à la colère des dieux immortels, & qu'on avoit coutume d'implorer leur assistance pour en obtenir la guérison. L'opinion d'attribuer la maladie aux mauvais génies s'est répandue par-tout depuis ;

encore aujourd'hui presque tous les peuples de l'Amerique étoient qu'il n'y a que Dieu ou le diable qui les rende malades, & qui puisse les guérir.

Le Baron de Busbec porte, dans ses lettres, du préjugé des tures sur toutes les espèces de maladies. Ce préjugé, dit-il, est si fort, qu'ils n'en appréhendent aucune; il se fait à détruire qu'il le soit moins. Ils s'exposent tout aussi moins au danger, & s'autoignent en plus petit nombre. Ils croient que Dieu a écrit sur le front de tous les hommes le temps & le genre de sa mort; qu'étant impossible d'éviter ce destin, il est inutile de fuir le danger. Dans cette opinion, ils n'hésitent pas de toucher les habillemens des pestiférés, les draps de leur lit, & de s'en froter le visage, & voient comme ils taifonnent. Si Dieu a résolu que je meure maintenant, cela arrivera infailliblement; si ce n'est pas, la volonté, ce linge ne pourra aucunement me nuire. C'est ainsi qu'ils donnent chez eux une entrée facile à la contagion. Faut-il s'étonner, après cela, si des familles entières périssent, sans qu'il échappe un seul individu ?

Dans *Pennambuco*, province du Brésil, quand quelqu'un tombe malade, on lui assigne un temps pour guérir; & si dans ce temps-là il n'a pas recouvré la santé, en le tue pour le délivrer de tous les maux qu'il souffriroit, s'il restoit plus long-temps malade. Chez les *Mégariciens*, ceux qui étoient si risibles par l'âge, qu'ils ne pouvoient plus suivre leurs troupeaux, ou qui étoient atteints de quelque maladie incurable, s'attaquoient par le cou à la queue d'une vache, qui les égaroit en les traînant. C'étoit choisir une singulière manière de mourir.

Hoffmann, dans ses consultations, attribue la plupart des maladies des femmes à leur genre de vie, à leur nourriture & à leurs passions. Le sexe, dit-il, aime le fruit, la salade, la pâtisserie; les nourritures doucereuses, boit peu, & toujours froid, parce qu'il est toujours échauffé, mène une vie sédentaire, dort trop long-temps, porte des habits qui lui serrent trop le corps, est sujet aux passions violentes, à la frayeur, à la tristesse, & à un amour de longue durée qui le mine. Le même auteur prétend encore que les fièvres pourpres sont plus familières aux femmes qu'aux hommes, & qu'elles sont causées par le trop grand usage du café. Cette infusion a son utilité; mais quand on en prend trop souvent, elle peut faire beaucoup de tort.

Voici une épigramme de *Martial* sur un avare qui étoit souvent malade.

*Ægrotas uno docies aut saepius anno;
Nec tibi, sed nobis hoc, Polycarme, nocet;
Nam quoties surgis, stotera posces amicos:
Sic pudor: ægrotas jam, Polycarme, semel.*

Voué

Vous êtes malade, Polycarme, dix fois ou même plus dans une année, ce qui ne vous est pas nuisible à vous, mais à nous; car toutes les fois que vous êtes convalescent, vous exigez des présents de vos amis. N'avez-vous pas de honte? Soyez donc malade une bonne fois pour toutes, Polycarme.

Un habitant de Nanking, ville de la Chine, dont la fille unique étoit atteinte d'une *maladie* dangereuse, accabloit tous les jours son idole de prières, d'offrandes, de sacrifices, & n'épargnoit rien pour obtenir la guérison de sa fille. Les bonzes qui profitoient de ses libéralités, l'avoient assuré, de la part de l'idole, que sa fille guérirait bientôt; cependant elle mourut. Le père, désolé, intenta un procès à l'idole. L'affaire fut agitée dans plusieurs tribunaux, & après bien des discussions, le père gagna son procès, & l'idole fut bannie à perpétuité du royaume, comme impuissante & inutile: on démolit son temple, & on châtia sévèrement les bonzes trompeurs.

Il y a eu depuis bien des saints qui auroient perdu leur procès.

Apollonide, médecin de Cos très-employé, ayant été appelé pour voir Amytis, femme de Megabise, qui se plaignoit de quelque indisposition, lui dit, après l'avoir bien examinée, que son mal étoit de nature à ne pouvoir être guéri que par la compagnie d'un homme; il lui offrit en même-temps son secours, qu'elle accepta. Cependant le médecin, qui en avoit imposé à la malade, au moins sur la nature du remède, voyant que la *maladie* devenoit de jour en jour plus sérieuse, & dégénéroit en phthisie, ne jugea pas à propos de continuer plus long-temps un commerce si dangereux. Amytis en fut si piquée, qu'au lit de la mort elle demanda pour toute grâce à sa mère de vouloir bien la venger d'Apollonide, qu'elle accusa d'être l'auteur de sa mort: effectivement, après avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens au médecin, il fut enterré tout vif le même jour que mourut Amytis.

Arlequin feint le malade dans une comédie: un médecin qui l'a guéri, lui demande son paiement; mais arlequin refusant toujours de le payer, le médecin le fait assigner. Lorsqu'ils sont tous deux devant le juge, arlequin dit qu'il ne veut pas de la santé que le médecin lui a donnée, & se offre de la lui rendre, étant prêt de la déposer au greffe, à condition que le médecin y déposera aussi la *maladie* qu'il lui a ôtée, en sorte qu'alors chacun reprendra ce qui lui appartenoit.

Chez les Maritimes, dès qu'il y avoit dans la ville quelque *maladie* populaire, un homme d'entre le peuple s'offroit pour être immolé, & pendant un an entier on le nourrissoit, aux dépens du

Encyclopédie.

public, de ce qui se trouvoit de plus exquis: après quoi, à la fin de l'année, l'ayant revêtu des habits de cérémonie, on le menoit par toute la ville, & après qu'on avoit vomé contre lui toutes sortes d'imprécations, on le jettoit dans la mer.

Ce qu'on appelle communément la *maladie* du pays, est une espèce d'antipathie, qui se charge peu-à-peu en un état de langueur, d'autant plus déplorable, qu'aucun remède ne peut la guérir. Théodote Zwinger, professeur d'anatomie & de botanique à Bale, a traité ce sujet avec assez d'étenlue, & il a fait voir que les peuples du nord étoient sur-tout sujets à cette *maladie*, qu'il nomme *Pathopatrialdigia*; il conseille à ceux qui en sont atteints, de retourner promptement dans leur patrie; c'est effectivement le plus sûr remède pour guérir.

Démocrite a laissé par écrit, que le son de la flûte bien touchée guérit plusieurs *maladies*. M. Burette, dans une dissertation sur la musique des anciens, insérée dans le cinquième volume des mémoires de l'académie des belles-lettres, parle de plusieurs *maladies* que la musique guérissait; de ce nombre étoient la fièvre-quotidienne, la peste, la syncope, l'épilepsie, la folie, la surdité, la sciatique, la morsure des vipères: il cite pour garans de ces cures opérées par la musique, des auteurs grecs & latins. Marien Capelle assure que le chant guérissait la fièvre, & qu'Asclépiade remédioit à la surdité par le son de sa trompette; le crétois Taleras, par la douceur de sa lyre, délivra les lacédémoniens de la peste. L'écriture-sainte ne nous apprend-elle pas aussi que la harpe de David calmoit les fureurs de Saül? Athenée rapporte que le son de la flûte guérît de la goutte sciatique, avec cette circonstance que pour réussir dans cette cure, il faut jouer de la flûte sur le mode phrygien. Aulugelle, au contraire, recommande un mode plein de douceur, & non de véhémence, comme le mode phrygien. Cœlius Aurelius marque même jusqu'à quel degré devoit aller cette espèce d'enchantement; c'étoit jusqu'à ce que les fibres de la partie venant à sautiller en palpitant, la douleur fût dissipée, *quos, cum saltum sumerent palpitando, d'isso doloris, miscerent*.

Hippocrate parle souvent de *maladies* flatueuses, & plusieurs médecins après lui ont traité la même matière. En 1729, M. Elie Col de Villars a fait sur ce sujet une thèse, dont l'argument est: *Dantur-ne morbi saluantes?* Et il conclut pour l'affirmative.

M. de Maupeituis, en dissertant dans ses lettres sur la *maladie*, remarque, avec raison, que les auteurs qui se sont avisés de faire l'éloge de la goutte, de la fièvre, de la pierre & d'autres *maladies* non moins cruelles, ont voulu se singu-

M m m

lui-même, soit par un goût peu sensé du paradoxe, soit pour faire briller mal à propos leur esprit. Comment en effet bien faire l'éloge d'un état qui est le comble du malheur des hommes ? Cependant M. de Malpécure examine s'il n'y a pas dans la *maladie* des avantages si élevés capables de nous consoler, capables même de nous y procurer des plaisirs. Il prie d'après sa propre expérience, & rapporte quelques réflexions, qu'une *maladie* de poitrine longue & désempée lui a fait faire.

« J'ai connu, dit-il, un homme bien respectable, qu'une *maladie* semblable à la mienne avoit conduit à l'état le plus heureux. J'ai vu, ajoute-t-il, cet homme qui occupoit une vaste maison, trop petite auparavant pour lui, résider dans la plus petite de ses chambres, se faire une occupation agréable de l'arrangement de quelques estafettes; & cet esprit, auparavant rempli des plus grands objets qui occupassent l'Europe, trouvoit de véritables amusements dans des jeux, capables à peine d'amuser des enfants qui se portent bien ».

MALEBRANCHE, (Nicolas) né en 1638, mort en 1715.

Le père Malebranche s'appliqua d'abord à l'histoire ecclésiastique, par le conseil du père le Coigne, auteur des *Annales de l'Eglise de France*. Mais les sars ne se loient point dans sa tête les uns aux autres. Ils ne faisoient que s'effacer mutuellement, & un travail inutile produisoit bientôt le désordre. Le père Simon voulut attirer à la critique ce détachement de l'histoire, & le père Malebranche entra sous sa conduite dans cette nouvelle carrière, peu différente de l'autre; aussi n'y faisoit-il pas encore de grands progrès. Un jour, comme il passoit par la rue Saint Jacques, un libraire lui présenta le *Traité de l'homme* de Descartes, qui venoit de paraître. Il avoit vingt-six ans, & ne connoissoit Descartes que de nom, & par quelques objections de ses cahiers de philosophie. Il se mit à feuilleter le livre, & fut frappé comme d'une lumière qui en sortoit toute nouvelle à ses yeux. Il entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, & sentit qu'elle lui convenoit.

Le père Malebranche devint si rapidement philosophe, qu'au bout de dix années de cartésianisme il avoit composé le livre de la *recherche de la vérité*. Ce livre fit beaucoup de bruit, & quoiqu'il fondât sur des principes déjà connus, il parut original. L'auteur étoit cartésien, mais comme Descartes, il ne paroissoit point l'avoir suivi, mais rencontré. Il régna en cet ouvrage un grand art de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier par leur liaison. Il s'y trouve même un mélange adroit de quantité de choses moins abstraites qui, étant

facilement entendues, encourageant le lecteur à s'appliquer aux autres, le flattent de pouvoir tout entendre, & peut-être lui persuadant qu'il entend tout à peu-près.

La recherche de la vérité eut trop de succès pour n'être pas critiquée. On attaqua sur-tout l'opinion que nous voyons tout en Dieu, opinion chimérique peut-être, mais admirablement exprimée. Le père Malebranche compare l'Etre suprême à un miroir qui représente tous les objets, & dans lequel nous regardons continuellement. Dans ce système nos idées découlent du sein de Dieu même.

Le père Malebranche en général dédaignoit assez ses adversaires. Ils ne m'entendent pas, répétoit-il sans cesse, ou ne veulent pas m'entendre. Le grand Arnauld l'avoit attaqué sur son système de l'origine de nos idées. Un jour qu'il s'entretenoit avec Despréaux de cette dispute, & prétendoit que M. Arnauld ne l'avoit jamais entendu : *Eh! qui donc, mon père, repit Despréaux, voulez-vous qui vous entende?*

On le pressoit de répondre aux journalistes de Trévoux qui l'avoient attaqué : « Je ne dispute point, repartit-il, avec des gens qui font un livre tous les mois ».

Le père Malebranche paroissoit encore plus persuadé que Descartes, son maître, que les bêtes n'étoient que de pures machines. Au sujet de cette forte persuasion du père Malebranche, M. de Fontenelle contoit qu'un jour étant allé le voir aux Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Hippolyte, une grosse chienne de la maison, & qui étoit pleine, entra dans la salle où ils se promenoient, vint caresser le père Malebranche & se rouler à ses pieds. Après quelques mouvements inutiles pour la chasser, le philosophe lui donna un grand coup de pied, qui fit jeter à la chienne un cri de douleur, & à M. de Fontenelle un cri de compassion : « Eh! qui, lui dit froidement le père Malebranche, ne savez-vous pas bien que cela ne fait point ? »

Lorsqu'on soutenoit au père Malebranche que les animaux étoient sensibles à la douleur, il répondoit en plaisantant : *Qu'apparemment ils avoient mangé du pain assésu ; mais une plaisanterie n'est pas une raison.*

Selon le père Malebranche, nous ne connoissons notre ame que par le sentiment intérieur, par conscience, & nous n'en avons point d'idée. Cela peut servir, conclut-il, à accorder les différents sentiments de ceux qui disent qu'il n'y a rien qu'en ne connoisse mieux que l'ame, & de ceux qui affirment qu'il n'y a rien qu'ils connoissent moins.

Ce métaphysicien, dans ses réflexions sur la

prémotion physique, la représente par une comparaison aussi concluante peut-être, & certainement plus frappante que tous les raisonnemens métaphysiques. « Un ouvrier, dit-il, a fait une statue » dont la tête, qui se peut mouvoir par une charnière, s'incline respectueusement devant lui, » pourvu qu'il tire un cordon. Toutes les fois qu'il » le tire, il est fort content des hommages de sa » statue; mais un jour qu'il ne le tire point, elle » ne le salue point, & il la brise de dépit ».

Le père *Malbranche*, ennemi de la poésie, pour faire entendre que les poètes, entraînés par la rime, disoient souvent bien des sottises, se vantoit malicieusement d'avoir fait deux vers; les voici, ajoutoit-il :

Il fait le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre & sur l'onde.

Mais, lui disoit-on, on ne va point à cheval sur l'onde : « J'en conviens, répondit-il d'un grand » sérieux; mais passez-le-moi en faveur de la rime. » Vous en passez bien d'autres tous les jours à de » meilleurs poètes que moi ».

Tout ce qu'on peut conclure de cette anecdote, c'est que le père *Malbranche* confondait le poète avec le versificateur. Il étoit d'ailleurs insensible aux beautés de l'imagination & du sentiment; & si on lui eût prêté les plus belles tragédies de Racine, il les auroit aussitôt rendues en disant : *Qu'est-ce que tout cela prouve?*

MALHERBE, (François de), poète françois, né l'an 1555, mort en 1628.

Malherbe tenoit toute l'obligation que son siècle lui devoit, & c'est, sans doute, à l'orgueil de ce sentiment que l'on doit attribuer cette âpreté de caractère que l'on remarquoit en lui. Un homme de robe & de condition lui apporta un jour des vers assez mauvais, qu'il avoit faits à la louange d'une dame. Il lui dit, avant de les lui montrer, que des considérations particulières l'avoient engagé à les composer. *Malherbe* les lut, & lorsqu'il eut fini la lecture, il lui demanda s'il avoit été condamné à faire ces vers ou à être pendu. A moins de cela, ajouta-t-il, vous ne devez pas exposer votre réputation, en produisant une pièce si ridicule. Le jeune magistrat prit mal la chose; ils se dirent des paroles dures de part & d'autre, & se quittèrent ennemis jurés. Cette anecdote a pu donner à Molière l'idée de la fameuse scène du founet dans son *Misanthrope*.

Étant allé rendre une visite à la duchesse de Bellegarde un matin après la mort du maréchal d'Ancre, comme on lui dit qu'elle étoit à la messe : « A-t-elle quelque chose, répliqua-t-il, à deman- » der à Dieu, après qu'il a délégué la France du » maréchal d'Ancre ? »

Malherbe ne s'avoit pas se refuser à un bon mot, quelque malin qu'il fût. L'archevêque de Rouen l'ayant invité d'entendre un sermon qu'il devoit prêcher, le poète s'en dormit au sortir de table; & comme le prêtre voulut l'éveiller pour le conduire au sermon, il le pria de l'en dispenser, disant qu'il dormoit bien sans cela.

Malherbe a souvent répété les mêmes puns dans ses ouvrages; & lorsqu'il récitoit ses vers, il avoit l'habitude de cracher à cet instant, c'est ce qui faisoit dire au cavalier Marin qu'il n'avoit jamais vu d'homme plus humide, ni de poète plus sec.

Quelqu'un lui disoit que M. Guérin, homme fort versé dans les langues orientales, entendoit la langue punique, & qu'il avoit traduit le *Pater* en cette langue. *Malherbe* répondit brusquement qu'il traduisoit le *Crédo*; il prononça alors plusieurs mots barbares qu'il fgeoit à mesure, & ajouta : « Je vous soutiens que voilà le *Crédo* en » langue punique. Qui pourra me prouver le » contraire ? »

Lorsqu'on lui parloit d'affaires d'état, il avoit toujours ce mot à la bouche : « Il ne faut point se » mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'est » que simple passager ».

La façon dont il corrigeoit son domestique étoit assez plaisante. Il lui donnoit dix sols par jour, ce qui étoit suffisant en ce temps-là, & vingt écus de gage par an. Quand il avoit marqué à son devoir, *Malherbe* lui faisoit très-sérieusement cette remontrance : « Mon ami, quand on offense son » maître, on offense Dieu, & quand on offense » Dieu, il faut, pour avoir absolution de son » péché, jeûner & faire l'aumône. C'est pourquoi » je retiendrais cinq sols de votre dépense, que je » donnerai aux pauvres à votre intention, pour » l'expiation de vos péchés ».

Il avoit un fils qu'il aimoit beaucoup. Ce jeune homme ayant été tué par un gentilhomme de Provence, nommé de Piles, *Malherbe* voulut venger sa mort & en venir aux mains avec ce gentilhomme. Comme on lui représentoit qu'il y auroit de la folie à lui de se battre à l'âge de soixante & quinze ans contre un homme qui n'en avoit que vingt-cinq : « C'est pour cela, répondit-il » brusquement, que je veux me battre; je ne ha- » sarde qu'un denier contre une pistole ».

Il étoit assez mal logé. & n'avoit que sept ou huit chaises de paille. Comme tous ceux qui aimoient les lettres s'empressoient à lui rendre visite, il avoit soin de fermer la porte en dedans lorsque toutes les chaises étoient remplies; & si quelqu'un venoit heurter, il lui crioit : *Attendez, il n'y a plus de chaises*.

M m m m

Il plaïda toute sa vie contre ses parens. Quelqu'un le lui ayant reproché : « Avec qui donc » voulez-vous que je plaïde, lui répondit-il ? avec » les turcs & les moseovites, qui ne me disputent » rien » ?

La licence de *Malherbe* étoit extrême lorsqu'il parloit des femmes. Rien ne l'assuroit davantage dans ses derniers jours, que de n'avoir plus les talens qui l'avoient fait rechercher par elles dans sa jeunesse. « Vous faites bien le g'a'n & l'amoureux des belles dames, disoit-il un jour au duc » de Bellegarde ; lisez-vous encore à livre ouvert » ? M. de Bellegarde ayant fièrement soutenu l'affirmative, *Malherbe* ajouta : « Parbleu, » monseigneur, j'ai m'erois mieux vous ressembler en » cela qu'en votre du, hé-parrie ».

Malherbe ne respectoit pas plus la religion que les honneurs. « Les honnêtes gens, disoit-il ordinairement, n'en ont point d'autre que celle de » leur prince ». Lorsque les pauvres lui demandoient l'aumône en l'assurant qu'ils prieroient Dieu pour lui, il leur répondoit : « Je ne vous » erois pas en grande faveur dans le ciel, puisque » Dieu vous laisse mourir de faim dans ce monde. » J'a'merois mieux, disoit-il à ses amis, que M. de » Luines ou quelqu'autre favori de la cour me » promît sa protection ».

Lorsqu'on se plaignoit à *Malherbe* du peu d'égard qu'on avoit pour les poètes, & qu'on lui disoit qu'il n'y avoit de récompenses que pour les militaires ou pour les financiers, il répondoit que » c'étoit agir prudemment, & qu'un bon poète » n'étoit pas plus utile à l'état qu'un bon joueur » de quilles ». On rapporte aussi que Boileau dit un jour : « Avouez que j'ai deux talens aussi précieux l'un que l'autre à un état & à la société ; » l'un de bien jouer aux quilles, l'autre de bien » faire des vers ». Si ces anecdotes sont vraies, elles font voir que *Malherbe* & Boileau confondoient le poète & le versificateur.

Il s'intéressa jusqu'à la fin de sa vie à la pureté de la langue française dont il avoit fait une étude particulière. Une heure avant que de mourir, après avoir été long-temps à l'agonie, il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa garde d'un mort qui n'étoit pas bien français à son gré.

On ajoute que le confesseur de *Malherbe*, dans la vue de lui inspirer plus de sérieux & de résignation, lui représentoit le bonheur de l'autre vie, mais avec des expressions basses & peu correctes. La description faite : « eh bien ! dit-il au malade, » vous sentez-vous un grand désir de mourir » ces plustôts célestes ? Ah ? monseigneur, répondit » *Malherbe*, ne m'en parlez pas davantage ; votre » mauvais style m'en dégoûte ».

Le poète Gombault lui fit cette épitaphe :

L'Apollon de nos jours, *Malherbe* ici repose.
Il a vécu long-temps sans beaucoup de support.
En quel siècle ? Passant, je n'en dis autre chose :
Il est mort pauvre, & moi je vis comme il est mort.

MARC-AURELE, (Antonin) surnommé le *Philosophe*, empereur romain, né l'an 121, mort l'an 180.

Marc-Aurèle fut proclamé empereur d'un consentement unanime après la mort d'Antonin. Quoique le trône eût été déferé à lui seul, il en partagea les honneurs & le pouvoir avec son frère adoptif, auquel il fit prendre le nom de Verus. Les nouveaux empereurs gouvernèrent en commun les provinces de l'empire, de même que deux frères dans une condition privée régiront une succession qu'ils posséderont par indivis. *Marc-Aurèle* conserva néanmoins sur Verus cette prééminence que donne la supériorité de l'âge & du mérite. Ce prince auroit peut-être plus fait pour le bonheur des romains, si moins magnanime envers son frère adoptif, il ne se fût pas donné un égal, qui par son goût pour les plaisirs & son aversion pour les affaires, devenoit un obstacle aux vues patriotiques du vertueux empereur. Aussi, ce ne fut qu'à la mort de Verus, arrivée après huit ans de règne, que *Marc-Aurèle* put suivre, sans obstacle, son zèle pour le bien public.

Le principal objet de ce prince fut de faire régner la loi, qui seule peut assurer la liberté des peuples. Il remit en vigueur l'autorité du corps augustin qui en étoit le dépositaire ; il assistoit à ses assemblées avec l'assiduité du moindre sénateur. Non-seulement il délibéroit de toutes les affaires avec les plus sages du sénat, mais encore il déferoit à leur avis plutôt qu'à sien. « Il est » plus raisonnable, disoit-il, de suivre l'opinion de plusieurs personnes éclairées, que de » les obliger de se soumettre à celle d'un seul » homme ».

Sa circonspection dans le choix des gouverneurs de provinces & des magistrats ne pouvoit être portée plus loin. Il pensoit que n'étant pas au pouvoir d'un prince de créer les hommes tels qu'il voudroit, il devoit du moins ne les employer que suivant les talens qu'ils faisoient paroître.

Marc-Aurèle n'ignoroit pas sur-tout qu'un prince se doit entièrement à son peuple. La première fois qu'il créa un préfet du prétoire : « Je » vous donne cette épée, lui dit-il, pour me défendre tant que je m'acquitterai fidèlement de mon devoir ; mais elle doit servir à me punir, » si j'oublie que ma fonction est de faire le bonheur des romains ».

Ce même prince étant prêt de partir de Rome pour porter la guerre en Scythie, demanda permission au sénat de prendre de l'argent dans l'épargne; « car, disoit-il, rien ne m'appartient » en propre, & la maison même que j'habite est à vous ».

D'après ces sentimens, il est aisé de se persuader que *Marc-Aurèle* fut toujours très-attentif à ne point fouler ses peuples; & le premier moyen qu'employa ce sage prince pour s'en dispenser, fut une prudente économie dans les finances de l'état, qu'il évita d'épuiser par des largesses inconsidérées. Il porta la fermeté sur ce point jusqu'à refuser, après une grande victoire sur les *Marcomans*, la gratification que demandoient les soldats vainqueurs. « Tout ce qu'il vous donne, leur dit-il, au-delà de ce qu'il vous est dû, » il l'autra le tirer du sang de vos pères & de vos proches ».

Capitolin, son historien, rapporte que dans un besoin pressant, plutôt que de charger les provinces de nouveaux impôts, il préféra de vendre les meubles & les joyaux de son palais. Il mit également en vente les statues & les tableaux précieux qui ornoient ses appartemens, sa vaisselle d'or & d'argent, les pierres précieuses qu'il avoit amassées à grands frais, & jusqu'à la garde-robe de l'impératrice & aux étoffes d'or & d'argent qu'elle portoit sur elle. Cette vente dura deux mois, & elle fournit à *Marc-Aurèle* de quoi fournir aux dépenses de la guerre. Après la victoire, il déclara qu'il rachèteroit tout ce qu'il avoit été obligé de vendre, & qu'il rendroit l'argent à ceux qui voudroient le recevoir; mais il laissa sur ce point liberté entière.

Il voulut que les romains ne se fissent point un plaisir barbare de voir répandre le sang. Il fit donner aux gladiateurs des flûtes au lieu d'épées & d'armes tranchantes, afin qu'ils se battissent comme les athlètes sans danger pour leur vie. Un enfant qui dussent fur la corde, s'étant tué en tombant, *Marc-Aurèle* ordonna que dans la suite on mit des matras au-dessus des cordes sur lesquelles les voltigeurs faisoient leurs exercices; & cette réforme se soutint. Du temps de Dioclétien, l'usage subsistait encore de tendre des filets pour empêcher les danseurs de corde de se blesser.

Une peste générale ravagea l'empire sous son règne. A ce fléau si funelle succédèrent les tremblemens de terre, la famine, les inondations. Les germinaux, les quales, les *marcomans* prenant occasion de ces calamités, firent une intrusion dans l'empire; *Marc-Aurèle* eut plusieurs guerres à soutenir contre ces barbares. Ce fut durant une de ces guerres que le trouvant à la tête de son armée, resserrée par les ennemis dans une forêt

de Bohême, & prêt à périr de soif, il se vit soulagé dans le moment par une pluie abondante. Cette pluie ayant rendu à ses troupes leur première vigueur, les mit en état de combattre leurs ennemis avec avantage. Les payens attribuent cette victoire à leur Jupiter pluvieux, qui avoit pris soin lui-même de désolater les romains; *Marc-Aurèle* crut la devoir principalement au courage de la légion *Mélieuse*, qui étoit chrétienne; & ce prince défendit depuis qu'on mit à exécution contre les chrétiens les ordonnances rendues par ses prédécesseurs.

Marc-Aurèle, après avoir procuré la paix à ses sujets par des victoires, employa ses momens de tranquillité à réformer les loix, & à en donner de nouvelles en faveur des orphelins & des mineurs. Il défama la chicane, il fit des réglemens contre le luxe, & mit un frein à la licence générale. Il ne disoit, il n'écrivait, il ne faisoit rien qui ne fût pesé mûrement; il pensoit qu'un prince qui apporte de la négligence dans les petites choses, décrie sa conduite même dans les grandes.

Le sénat & le peuple, pleins d'estime & de reconnaissance pour leur bienfaiteur, le croient déjà de son vivant au nombre de leurs dieux protecteurs, & vouloient lui ériger des temples, & des autels; mais *Marc-Aurèle* refusa constamment ces honneurs. « La vertu seule, dit-il, égale les hommes aux dieux. Un roi juste à l'univers » pour son temple, & les gens de bien en sont les prêtres & les ministres ».

Marc-Aurèle regardoit la vertu comme une sauve-garde contre les disgrâces, opinion que l'expérience a souvent démentie, mais qu'il est beau de voir adoptée par un prince. Cet empereur étant à la tête de ses armées, le bruit se répandit qu'il étoit tombé malade. Un certain *Avidius Cassius* crut le moment favorable de se faire déclarer empereur. *Marc-Aurèle* marcha contre lui; mais dans le temps que ce prince faisoit ses préparatifs, le rebelle fut tué par un centenaire, & sa tête envoyée à l'empereur. Ce prince refusa de la voir & brûla toutes les lettres du rebelle, afin de n'être pas obligé de punir ceux qui avoient trempé dans sa révolte. Il avoit même qu'on l'avoit privé du plus grand & du plus doux fruit de sa victoire, en lui étant l'occasion de pardonner à un homme qui l'avoit offensé. « Mais si » *Avidius* eût vaincu, lui dit-on, en auriez-il » ainsi usé à votre égard? Avec la vie que je » mène, répondit *Marc-Aurèle*, & la profession que je fais d'honorer les dieux, je n'ai pas à craindre d'être vaincu.

Parmi les villes qui avoient embrassé le parti de *Cassius*, la seule ville d'Antioche ressentit quelques effets de la juste colère de *Marc-Aurèle*. Il lui ôta une partie de ses privilèges, &

la punit encore plus sévèrement en la privant pour quelque temps de sa présence. Mais le ressentiment de ce bon prince n'étoit pas de longue durée. Il rendit bientôt ses bonnes grâces aux habitants d'Antioche, qui lui témoignèrent leur repentir.

Marc-Aurèle avoit la même indulgence dans son domestique. Ses amis, car ce prince, quoique sur le trône, mérita d'en avoir, lui conseilloient de suivre l'exemple de *Dimitrien* dont il éprouvoit le sort, & de répudier l'inconstante *Faustine* son épouse. *Mais si je la répudie*, leur dit l'empereur, *ne dois je pas lui rendre la dot ? C'étoit l'empire qu'elle avoit procuré à son époux comme fille d'Antonia.*

Marc-Aurèle eut de cette épouse un fils nommé *Commode*, qui lui succéda. Ce jeune homme ayant perdu son précepteur pleuroit sa mort. Les courtisans cherchoient à effuser ses larmes ; *souffrez*, leur dit *Marc-Aurèle*, *que mon fils soit homme avant d'être prince.*

Commode n'hérita d'aucune des vertus de *Marc-Aurèle*, & à en juger par ses inclinations, il étoit plutôt le fils de quelque gladiateur que la lubrique *Faustine* aura associé à ses autres amans. L'histoire rapporte qu'elle préféroit de les chasser parmi les matelots & les gladiateurs, & cela, parce qu'elle pouvoit auparavant les voir tout nus. (*Aurelius Victor*).

MARIAGE, MARI.

Les Samnites avoient une coutume qui devoit produire d'admirables effets. On assembloit tous les jeunes gens à marier, & on les jugeoit. Celui qui étoit déclaré le meilleur de tous, prenoit pour femme la fille qu'il vouloit ; celui qui avoit les suffrages après lui choisissoit encore, & ainsi de suite. On ne regardoit entre les biens des garçons, que les belles qualités & les services rendus à la patrie, l'amour, la beauté, la chasteté, la vertu, la naissance, les richesses mêmes ; tout étoit pour ainsi dire la dot de la vertu.

On ne connoît point d'obligation plus importante à la Chine, que celle du mariage ; mais on se marie sans s'être jamais vu. Le jour marqué pour la noce, la jeune fille se met dans une chaise fort ornée, & suivie de ceux qui portent sa dot. Un domestique de confiance garde la clef de la chaise, & ne doit la remettre qu'au mari, qui attend son épouse sur la porte de sa maison. Aussitôt qu'elle est arrivée, il reçoit la clef du domestique, & se hâtant d'ouvrir la chaise, il juge alors de sa bonne ou de sa mauvaise fortune ; il arrive quelquefois que mécontent de son partage, il refuse la chaise sur le champ, & renvoie la fille avec tout son cortège.

Chez les Baniens, peuple des Indes, les enfans se marient dès l'âge de sept ans ; & chez ceux de Bantam, ville capitale de l'île de Java, ille dans la mer des Indes, les filles se marient dès l'âge de huit ans. Une des principales raisons qui engage à les marier si tôt, c'est que le roi est héritier des biens de ceux qui en mourant laissent leurs enfans mineurs, & qu'il en fait ses esclaves.

Doglion, dans son histoire du monde, raconte que les Croriotes choisissent chaque année, douze garçons & douze filles pour les marier ensemble. On les habilloit richement : on faisoit assise les garçons vis-à-vis les filles. Le sort donnoit aux époux les épouses qu'ils devoient avoir en partage : aveugle pour aveugle, le sort peut faire un aussi bon choix que l'amour.

Hermippus avoit écrit dans son traité des législateurs, qui n'existe plus, qu'il y avoit à Lacédémone une maison fort obscure, où l'on enfermait les jeunes filles & les jeunes hommes qui étoient à marier, & que chacun emmenoit & prenoit pour sa femme, celle qui lui étoit tombée en partage.

Dans l'île de Ceylan, une femme a souvent deux maris ; car il est permis, & assez ordinaire à deux frères de tenir maison ensemble, & de n'avoir qu'une femme ; les enfans les appellent tous deux pères, & les reconnoissent pour tels.

Le mariage parmi les sauvages de la Louisiane, n'est pas un contrat civil ; le mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils se mettent seulement ensemble pour le temps qu'ils s'accordent entr'eux, & que la sympathie subsiste entre les parties. Dès qu'ils sont mécontents l'un de l'autre, ils se séparent sans autre formalité : Ne vois-tu pas bien que tu n'as pas d'esprit, disent ils quand on raisonne avec eux sur ce sujet, ma femme ne s'accorde pas avec moi, ni moi d'elle ; elle s'accordera bien avec un tel, qui s'accorde pas avec la sienne ; pourquoi voudrais-tu que nous fussions tous quatre malheureux pendant le reste de nos jours.

Dans des provinces voisines de la Tartarie, on fait ainsi les mariages. On y dresse en certain temps une liste des hommes & des filles à marier. Six commissaires partagent les hommes en trois bacheliers, & les filles en trois autres. La première bande pour les hommes est composée des plus riches, & pour les filles des plus belles, & ainsi des autres ; en sorte que les hommes les plus beaux, & les femmes les plus laides sont obligés de se marier ensemble. S'il y a plus d'hommes ou de femmes, les uns ou les autres sont renvoyés à l'année d'après.

Les Otiacs, peuples de Sybérie, ont pour ordinaire deux femmes, l'une âgée, qui a soin du ménage, & l'autre jeune, qui est la compagne de lit.

Les anciens bretons se mettoient dix ou douze familles ensemble dans une même habitation, où les femmes étoient en commun, même entre les frères. Cette coutume se conserva long-temps parmi eux, & un historien rapporte que Julie, femme de l'empereur Sévère, reprochant un jour à une dame bretonne une pratique si contraire à celle des autres nations, en reçut cette réponse hardie; que les dames romaines n'avoient rien à reprocher sur ce sujet aux bretonnes, puisque celles-ci ne pratiquoient publiquement, & aux yeux de tout le monde avec des hommes choisis, que ce qui étoit pratiqué par les romains en secret avec le premier venu, quelquefois même avec leurs affranchis, & avec leurs esclaves.

Quand le grand-seigneur a résolu de marier quelqu'une de ses filles, il ordonne à celui à qui il la destine, de se préparer à recevoir l'honneur de son alliance. C'est un avantage qu'il faut acheter par les soumissions les plus rampantes, & par toutes les complaisances que veut exiger une épouse impérieuse, & fière du sang dont elle est sortie. Le jour de la cérémonie, il faut encore effrayer mille formalités pour se mettre sous un joug si fâcheux; ce qu'il y a de singulier, c'est que l'époux n'oseroit consacrer le mariage, sans un ordre exprès de l'empereur. Le pauvre mari est obligé d'exposer dans un placard à sa hauteur que la sultane fait la difficile, & qu'étant un domaine impérial, il n'ose rien entreprendre sans son commandement; alors on lui fait expédier en bonne forme un ordre, qui lui permet d'user de ses privilèges; & si après les façons accoutumées, la sultane ne consent pas, il est autorisé à le mettre à exécution, malgré la résistance dont elle veut bien se faire honneur.

Les arabes qui sont habitués à Alep, se marient d'une plaisante manière; après qu'ils ont fait des cérémonies ordinaires aux autres arabes, l'époux fait un tour dans la ville, précédé des haubois & des timbours, & suivi des garçons de la noce. Les hommes qui sont parents & amis du marié sont armés de gros bâtons, & le conduisent ainsi à la porte de la maison de la mariée, où ils trouvent une grande quantité de femmes, qui ont de pareil'en en gros bâtons à la main, pour leur en défendre l'entrée. Le marié se présente pour y entrer de force, & les femmes lui déchargent des coups de bâtons sur la tête, & par tout. Les parents ne les parent pas toujours avec assez d'adresse, en sorte que le marié se trouve souvent blessé avec effusion de

sang. Il entre enfin malgré ces coups; on le parfe s'il est blessé, & on l'enferme ensuite avec l'épouse.

On ne se marie pas à la légère dans le pays de Quora en Afrique; & comme on y craint extrêmement les méchantes femmes, on trouve bon de ne les prendre qu'à l'épreuve. Le gendre yant invité sa maîtresse à venir faire collation chez lui; si c'est quelque fille qui veuille faire la prude, elle se le fait dire deux ou trois fois, après quoi elle va sans autre façon chez son amant, & passe dix ou douze jours avec lui, sans lui demander sa dot, sur-tout s'ils sont du même village. Mais si la fille est de dehors, & que les parents la veuillent ramener avant que ce temps soit écoulé, alors elle demande sa dot, qui consiste ordinairement en trois choses, en quelques ornemens, comme un collier de corail, des bagues &c. Un coffre pour servir ses hardes, & un esclave pour en avoir soin. Si c'est un garçon, qui naît de ce commerce, on en fait aveugle le père, qui l'envoie querir & le fait élever; si c'est une fille, la mère la garde. Il paraît surprenant que ces filles couchent ainsi avec les hommes avant que d'être mariées; mais ces négres ne se mettent pas en peine que celle qu'ils épouseront soit vierge ou non, pourvu qu'elle leur plaise. Quand l'homme veut épouser la fille dont il a fait l'essai, il envoie par elle des présents à son père & à sa mère. Lorsqu'elle s'en retourne, & la prie de demander leur consentement. Quand on reçoit les présents, c'est signe qu'on veut accorder la fille; car autrement on les renvoie. Les pères sont aussi souvent des dons à leurs filles; mais il n'est pas avantageux aux hommes de les recevoir, parce que si une femme riche convoitise de l'amour pour quelqu'autre que pour son mari, le pauvre homme n'ose se plaindre ni la maltraiter (*Dapper*.)

Les Mariages des habitants de l'île de Formose n'ont rien de barbare. On n'achète point les femmes comme à la Chire, & on n'a nul égard au bien qu'on peut avoir de part & d'autre, comme il arrive communément en Europe. Les pères & les mères n'y entrent presque pour rien. Lorsqu'un jeune homme veut se marier, & qu'il a trouvé une fille qui lui agré, il va plusieurs jours de suite avec un instrument de musique à sa porte. Si la fille en est contente, elle sort & va joindre celui qui la recherche; ils conviennent ensemble des articles, ensuite ils en donnent avis à leurs pères & mères. Ceux-ci préparent le festin des noces, qui se fait dans la maison de la fille, où le jeune homme reste sans retourner davantage chez son père. Dès-lors le jeune homme regarde la maison de son beau-père comme la sienne propre; il en est le soutien, & la maison de son propre père n'est plus, à son égard, que ce qu'elle est en Europe, à l'égard des filles qui quittent la

maison paternelle pour aller demeurer avec leurs époux. Aussi ne mettent-ils point leur bonheur à avoir des enfans mâles, ils n'aspirent qu'à avoir des filles, qui leur procurent des gendres qui deviennent l'appui de leur vieillesse.

Si un arabe épouse une fille, il fait égorger un chameau ou deux, selon ses facultés, pour faire le festin des noces, & donne tant à la fille. Si quelque temps après, quelque proche parent de cette fille, qui étoit absent lorsque le mariage s'est fait, revient & ne l'approuve pas, il paye au mari l'argent qu'il a donné à sa parente, le chameau qu'il a tué, & le mariage est rompu, quoique consommé.

M. de Valois dit avoir appris de M. de Varillas, qu'en 1287 dans le comté d'Armagnac, il se fit un mariage pour sept ans, entre deux personnes bien nobles, qui se reservoient la liberté de le prolonger, au bout des sept années s'ils s'accoutumeroient l'un de l'autre. Le contrat portoit encore, qu'en cas que le terme expirât ils vinssent à se séparer, ils partageoient également moitié par moitié, les enfans de l'un & de l'autre sexe, qui seroient proveus de leur mariage pendant l'espace des sept années, & que si par hazard le nombre s'en trouvoit impair, ils tireroient au sort à qui des deux le furnuméraire écheroit. On dit que ce contrat de mariage est dans la bibliothèque du roi.

Il y a une espèce de mariage reçu en Allemagne, par lequel le mari donnant à sa femme la main gauche, au lieu de la droite, en stipulant par une condition expresse de son mariage, qu'il ne la prend pas pour femme d'une condition égale, les enfans qui en proviennent, ne prennent ni le nom, ni les armes de la maison, & n'ont pour tous droits successifs, que le don que le mari fait à sa femme le jour de ses nocces; parce que les enfans, quoique légitimes en effet, sont réputés bâtards à l'égard des effets civils.

On a dit que le mariage étoit le tombeau de l'amour. Un homme de condition s'étoit marié par inclination. Quelqu'un qui le connoissoit, croiroit dans une compagnie, que depuis qu'il étoit marié, il ne couchoit plus avec sa femme.

Un mari disoit à sa femme, qu'il connoissoit un homme qui n'étoit pas marqué au front, & vous le connoissez aussi, ajouta-t-il; elle rêva, chercha; non en vérité, dit elle, je ne le connois pas.

On s'étonnoit qu'un mari, dont la femme étoit d'une grande naissance, & passoit pour avoir beaucoup de mérite, s'en fût séparé. Il répondit, en montrant son foulet: « Vous voyez bien qu'il n'est bien fait; mais vous ne voyez pas où il me blesse.

Il y a plus de *maris* qui aiment leurs femmes, que de femmes qui aiment leurs maris; & je crois, dit un auteur moderne, en avoir trouvé la raison

dans l'amour que tous les hommes ont en général pour la liberté. Les femmes dépendent de leurs *maris*, & les *maris* y dépendent point de leurs femmes. Ajoutons à cette pensée, que la plupart des discussions qui s'élèvent entre un mari & une femme, viennent le plus souvent de ce que celle-ci veut sortir de l'état de dépendance où la nature l'a mise.

Une dame vertueuse fut priée par une autre dame, de lui apprendre quels secrets elle avoit pour conserver les bonnes grâces de son mari. C'est, lui répondit-elle, en faisant tout ce qu'il lui plaît, & en souffrant patiemment tout ce qui ne lui plaît pas.

Un prince desiroit d'avoir le portrait d'une femme qui étoit très-belle. Le mari ne voulut jamais y consentir. Si je lui donne la copie, disoit ce mari prudent, il voudra ensuite avoir l'original.

Un homme qui se fit faire un lit de nocce magnifique, disoit qu'il l'éterniserait avec celle qu'il avoit épousée; quelqu'un lui dit qu'il aimeroit mieux avoir l'éterné d'une femme, que l'éterné d'un lit. Moi aussi, dit le mari; mais je n'aspire pas à une chimère.

Un bourgeois de Meudon, maltraitoit extrêmement sa femme qui étoit fort jolie. On en porta des plaintes à M. de Desfeuquieres, qui envoya chercher le mari brutal. Celui-ci se défendit le mieux qu'il put; & comme il disoit avec emportement à M. Desfeuquieres, que s'il connoissoit la méchaceté de sa femme, il ne le condamneroit pas; un voisin qu'il avoit amené avec lui, s'approcha, & lui dit doucement par-dessus l'épaule: « Compère, » il y a raison par-tout; on fait bien qu'il faut battre une femme, mais il ne faut pas l'assommer. On loua le voisin de son bon jugement, & on renvoya le mari, à qui on recommanda de s'y conformer à l'avenir.

Une demoiselle étoit destinée par sa mère à épouser un homme qu'elle aimoit; mais son père, marin, franc & brusque, après s'être signalé contre les anglois, vint détruire le bonheur dont elle se flattoit de jouir; il arriva avec un de ses amis, auquel il avoit aussi promis sa fille. En le présentant à la jeune personne, il lui dit: — « Tu as vingt-ans, il te faut un mari, en voici un que tu épouseras mardi prochain, parce qu'il faut que nous partions ensemble jeudi. — Le ton impérieux du père jeta la consternation dans la famille, qui se crut obligée d'obéir. Le jour des nocces arrivé, les sœurs vont à l'église; l'amoureux s'y étoit aussi rendu, & pleuroit dans un coin. La jeune fille, au lieu de répondre oui au curé, lui dit naïvement: j'aimerois mieux l'autre. — Le père accout en colère, & demande où est cet autre; on lui montre, il va à lui, le prend brusquement par la main, le conduit à sa fille, & consent qu'on les marie.

Un

Un jeune homme qui avoit, comme on dit, mangé son bien en herbe, ne voyoit plus de ressource que dans un mariage. Il étoit près d'épouser la fille d'un riche fermier, lorsqu'un de ses amis lui dit : je te connois, tu mangeras le château, tu mangeras la chatrue, tu mangeras les bœufs. Il est trop vrai, répondit le jeune prodigue, je n'aurois pas plutôt mangé les bœufs, qu'il ne me restera que les cornes : il ne se maria point.

Un amateur considérait les sept sacrements peints par le Poussin, & trouvoit beaucoup à critiquer dans le tableau qui représentait le mariage. Je vois bien, s'écria cet amateur, qu'il n'étoit peut-être pas content de sa femme, qu'il est mal assis de faire un mariage qui soit bon, même en peinture.

Mademoiselle Beauval, épouse d'un médecin de ce nom, se maria d'une manière singulière. Son père formait opposition à son mariage ; elle fit cacher son amant sous la chaire du curé, & à la fin du prône, elle déclara, devant Dieu & devant les hommes, qu'elle prenait Beauval pour son époux. Beauval sortit de dessous la chaire, & en dit autant : ainsi ils fe firent mariés, sinon par le curé, au moins sous les yeux.

Un homme d'un certain âge, s'est marié, il y a quelque temps, de la façon la plus singulière. Las d'avoir été la dupe du fexe, & voulant pourtant, comme l'on dit, faire une fin, s'avisa, un jour qu'il étoit dans une nombreuse société, où se trouvoient plusieurs femmes à marier, de demander un chapeau. Il mit des billets blancs & un billet noir. « Celui-ci, dit-il, doit gagner. » On le questionna sur le prix attaché à cette loterie, & sur l'objet de ce qui paroissoit un badinage. Les dames tirèrent à son invitation. Le billet noir sortit enfin ; alors l'homme s'écria : Messieurs, voilà ma femme ; il fut agréé & devoit l'être ; car il jouissoit d'une fortune considérable. Quelques jours après on célébra leur hymen, & l'on s'amusa fort à la noce.

Une jeune demoiselle aux pieds des aïeux, étoit sur le point de contracter l'engagement solennel de sa liberté, lorsqu'un incident des plus extraordinaires y mit un obstacle invincible. « Je ne puis, dit le jeune homme, consentir au mariage, qu'on n'aitote trente mille livres à la dot promise. » Le père de la demoiselle, étourdi du procédé, mais craignant de mortifier sa fille, par un refus qui tourneroit à sa confusion, consentit à l'augmentation de la dot. Le notaire qui étoit présent, ajouta au contrat cette nouvelle clause. La fille gardoit pendant ce temps le silence le plus profond, elle ne le rompit que lorsque le prêtre ayant commencé la cérémonie, lui demanda son consentement. « Non, Monsieur, dit-elle, je ne consentirai jamais de me donner à un homme qui a voulu m'acheter à prix d'argent, & qui vient me marchander dans un lieu consacré à la

Encyclopædiana.

prière & au culte de la religion. » La mère pleine d'admiration des sentimens généreux, & de la fermeté de sa fille, le prend entre les bras, l'embrasse & lui dit : « Ouf, tu es ma chère fille, je ne puis qu'applaudir à ta façon de penser : la dot que je t'avois donnée, & les trente mille livres qu'on vient d'exiger, seront point un autre plus digne de te posséder ; » & dans l'instant chacun se sépara.

Un peintre faisoit un tableau de l'hymen pour un jeune amant : Je veux qu'il soit accompagné de toutes les grâces, lui disoit cet amant passionné, souvenez-vous sur-tout que l'hymen doit être plus beau qu'Adonis. Il faut lui mettre en main un flambeau plus brillant encore que celui de l'amour. Enfin, faites un effort d'imagination, je vous payerai votre tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le peintre qui connoissoit sa libéralité, n'oublia rien pour le satisfaire, & lui apporta le tableau la veille de ses noces. Notre jeune amant n'en fut point satisfait. Il manque, dit-il, à cette figure, certain air gai, certains agrémens, certains charmes ; enfin, ce n'est point là l'idée que j'ai de l'hymen. Vous l'avez fait d'une beauté médiocre ; vous ne serez que médiocrement récompensé. Le peintre, qui avoit autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment. Vous avez raison, lui dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon tableau, il n'est pas encore fini ; ce visage est embu ; & pour vous parler franchement, j'emploie mes couleurs de manière que ma peinture ne parait rien dans les premiers jours. Je vous rapporterai ce tableau dans quelques mois, & pour lors vous me le payerez selon sa beauté ; je suis sûr qu'il vous paroitra tout autre : adieu, monsieur, je ne suis pas pressé d'argent. Ce peintre remporta son ouvrage ; notre jeune amant se maria le lendemain ; & quelques mois s'écoulèrent sans que le peintre parut. Enfin il reporta le tableau ; notre jeune époux fut surpris en le voyant. Vous me l'aviez bien promis, lui dit-il, que le temps embelliroit votre peinture ; quel différenciel je ne la reconnois plus : j'admire l'effet du temps sur les couleurs, & j'admire encore plus votre habileté ; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gai, ces yeux un peu trop vifs ; car enfin les feux de l'hymen doivent paroître moins brillans que ceux de l'amour ; ce sont des feux solides que ceux de l'hymen : d'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop enjouée, un peu trop libre ; & vous lui avez donné un certain air de balancement qui caractérise pas tout-à-fait. Ce n'est pas là l'hymen enfin. Fort bien, monsieur, lui dit le peintre, ce que j'avois prévu est arrivé, l'hymen est à présent moins bien dans votre idée que dans mon tableau, c'étoit tout le contraire il y a trois mois, ce n'est point ma peinture qui change, c'est

Nonu

vous imagination; vous étiez aimé pour lors,
& vous êtes mari maintenant.

A quoi on peut reconnaître les personnes mariées.

Lorsque vous verrez un homme & une femme qui saillent les moindres occasions de relever mutuellement leurs ridicules, soyez assurés que c'est un couple d'époux.

Si vous voyez dans un carrosse un homme & une femme sérieux, gardant le silence & tournant la tête chacun d'un côté opposé, certainement c'est le mari & la femme.

Si à côté d'une belle femme, dont la figure intéressante attire les regards de tous ceux qui la voient, vous remarquez un homme distrait, qui paroit peu touché de ses charmes, & qui lui parle assez cavalièrement, ne doutez pas que ce soit son mari, qui, après l'avoir épousée par inclination, en est au dégoût.

Tel est le tableau du nœud conjugal. Un observateur très exact a dressé la liste suivante, sur laquelle on peut compter.

Etat présent des mariages dans le sud de l'Angleterre.

Femmes qui ont quitté leurs maris pour suivre leurs amans, ci. 1362

Maris qui se sont sauvés pour éviter leurs femmes. 2361

Couples séparés volontairement. 4120

Couples vivant en guerre sous le même toit. 191023

Couples se haïssant cordialement, mais masquant leur haine en public sous une feinte politesse. 162320

Couples vivant dans une indifférence marquée. 510132

Couples réputés heureux dans le monde, mais qui ne conviennent pas intérieurement de leur bonheur. 1102

Couples heureux par comparaison avec bien d'autres plus malheureux. 135

Couples véritablement heureux. 9

MARIAGE DE LA MER. (cérémonie du)

Le pape Alexandre III, persécuté par l'empereur Frédéric barbe-rouse, se retira à Venise en habit de simple prêtre. Là, un français appelé Conmode, l'ayant reconnu un jour lorsqu'il étoit en prières dans une église nommée la Charité, il en alla avertir Sébastien Ziani, qui, en ce temps-là,

étoit doge de la république. On rendit de fort grands honneurs à ce souverain pontife; & après avoir inutilement envoyé des ambassadeurs à Frédéric, pour l'obliger à donner la paix à l'Italie & au pape, ce doge monta comme chef sur les galères de la république, le sept mai 1177, & alla chercher l'armée impériale commandée par Othon III, fils de l'empereur. Les vénitiens remportèrent la victoire, & le pape pour reconnaître les services que la république lui avoit rendus, donna un anneau d'or à Sébastien Ziani, & lui dit: *Hunc anulum accipe, & me auctori ipsum mare obnoxium tibi reddito, quod tu, tuique successores quotannis statuto die servabis, ut omnis posteritas intelligat maris possessionem victoria jure vestram fuisse, atque uti uxorem viro illud reipublica veneta subiectum.* Chaque année, le jour de l'Ascension, le doge jette une bague d'or dans la mer, en disant ces mots: *Desponsamus te, mare, in fignum veteris & perpetui dominii.*

(C'est la mer qui parle).

Chaque an le grand doge m'épouse,
Sans que sa femme en soit jalouse,
Ou conçoive pour moi quelque esprit de mépris;
Et pour marquer sa bienveillance
Et sa juste reconnaissance,
Il jette dans moo sein une bague de prix.

Dans ce fameux présent où si gracieux éclate,
Il n'éprouve jamais le sort de Policrate;
La bague est sans retour; le présent est péri:
Mais parmi cent rivaux qui respectent mes charmes,
Et qui, pour m'acquiescir, se mettent sous les armes,
Le plus considérable est toujours mon mari.

Chez le sarmate & chez le maure;
Chez l'infidèle musulman,
On sait qu'en certain jour de l'an,
Dans le superbe Bucentaure,
Mon hymen est renouvelé,
Dont le Divan reste troublé.

De ce mariage éclatant,
Qui fait tant de bruit dans le monde,
Comme d'une source inféconde,
Il n'est jamais sorti d'enfant.
Ainsi stérile est notre couche:
Nobles vénitiens, cette histoire vous touche.

C'est vous, illustres sénateurs;
C'est vous, puissante république,
Qui du grand golfe adriatique
Êtes les sages directeurs;
C'est vous qui me tenez pour femme,
Jugez si je suis polygame.

Neptune n'est plus mon époux;
Au centre de mes eaux vainement il soupire:

C'est vous, vénériens, c'est vous
Qui me tenez sous votre empire;
C'est vous qui me donnez des loix;
C'est vous que chérissent les Rois.

Je traîne mon lit ou *Lido* (1).

Jusqu'à ces beaux palais qui font votre demeure;
Mais si j'en serois dedans seulement pour une heure,
Vous feriez à jamais *dodo*.

Une éternelle nuit couvrirait vos paupières,
Et le soleil, pour vous, n'auroit plus de lumières.

Certes, je fais si bien mes fougues ménager,
Et brider de mes flets l'inconstance rebelle,
Que loin d'être envers vous farouche ou criminelle,
Je vous fers de remparts sans vous mettre en danger.

MARIVAUX, (Pierre Carlet de) de l'académie française, né en 1688. Son père, qui avoit été directeur de la monnaie à Ri-m, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie, mort en 1761.

M. de Marivaux apporta, de bonne heure, dans la société, toutes les qualités qui la rendent sûre. & agréable, une ame franche, un esprit déintéressé & une attention scrupuleuse à rendre, les autres contents de lui & d'eux-mêmes. Il écoutoit volontiers, décidait peu; & quoique né avec une ame sensible, il fut assez philosophe pour ne répondre, jamais à la critique. Il en pronçoit si elle étoit juste, il l'abandonnoit au jugement du public si elle ne l'étoit pas. *J'aime mon repos*, disoit-il un jour à madame de Tencin, son illustre bienfaitrice, & je ne veux point troubler celui des autres. Marivaux avoit une imagination assez vive; mais un caractère d'esprit singulier qui sembloit éviter de s'exprimer comme les autres; de-là ces images incohérentes, ces grâces minaudières, ce style alambiqué, qui le séparé pour toujours de la classe des écrivains de génie.

Nous avons de cet auteur plusieurs pièces de théâtre en prose, un ouvrage philosophique sous le titre de *Spéculateur François*, que les anglois, sans nous consulter, ont mis à côté de la Bruyère, des romans ingénieux, & un *Homère travesti*, poème burlesque, dont le but est de ridiculiser les héros de l'Iliade.

Le premier ouvrage qui soit sorti de sa plume, sont les *folies romanesques*, ou le *dom Quichotte moderne*. C'est une imitation du *dom Quichotte* espagnol. *Pharsonand* en est le héros. Plein des idées extravagantes qu'il a puisées dans les romans de chevalerie, il se fait accompagner de son valet, qui, sous le nom de *Cliton* & en qualité d'écuyer, percipie à ses aventures. *La vie de Marianne* & le *Payfan parvenu* sont deux autres ro-

(1) L'église de Saint-Nicolas de Lido.

mans de M. de Marivaux: mais par une inconstance qui lui étoit particulière, il quitta l'un pour commencer l'autre, & n'acheva aucun des deux. Ces ouvrages respirent assés généralement l'enjouement & la finesse: mais on a reproché à l'auteur, avec raison, un style précieux, recherché, néologue. Son jargon bizarre fut ingénieusement parodié dans un roman qui courut dans le temps. On rapporte que M. de Marivaux fut lui-même la dupe de cette parodie, & qu'il tourna, de très-bonne foi, au verbiage de la taupe de *Tançai*, dont la piquante ironie lui avoit été déguisée.

Cet auteur, incapable par son propre génie de s'élever au-dessus de ceux qui l'avoient précédé dans la carrière dramatique, chercha à le former une route nouvelle. Il est le premier qui ait mis sur le théâtre, l'esprit à la place de la nature & du sentiment, & qui ait substitué la tracasserie à l'intrigue. Une célèbre actrice de la comédie italienne, mademoiselle *Silvia*, contribua beaucoup par ses talens à faire goûter le genre que M. de Marivaux avoit adopté. Personne n'entendoit mieux que cette actrice l'art des grâces bourgeoises, & ne rendoit mieux qu'elle le tatillonage, le badinage d'esprit, nous pourrions même dire le *marivaudage*.

Marivaux avoit une grande douceur dans le caractère, & pouvoit être nommé le plus humain des hommes. Cet auteur ingénieux disoit quelque fois: « Si mes amis venoient m'assurer que je passe pour un bel esprit, je ne sens pas, en vérité, que je fusse plus content de moi-même; mais si j'apprenois que quelqu'un eût fait quelque profit en lisant mes ouvrages, & se fut corrigé d'un défaut, oh! cela me toucheroit, & ce plaisir-là seroit de ma compétence. »

Un jeune homme frais & plein de vigueur, demanda un jour l'aumône à Marivaux, « Pour-quoi en te portant si bien, ne travailles-tu pas? » — Hélas, monsieur, c'est que je suis si paresseux! — Tiens voilà six francs pour ton trait de sincérité. »

Marivaux à quelquefois atteint le but qu'il s'étoit proposé, celui de corriger les vices & les ridicules des hommes en les amusant: « Je voudrois, » disoit-il, rendre les hommes plus justes & plus humains, & je n'ai que cet objet en vue. »

MARLBOROUGH, (Jean Churchill, duc de) général anglois, né en 1650, mort en 1721.

Marlborough, déclaré général des troupes angloises & hollandaises, dès l'an 1701, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France qu'on eût vu depuis plusieurs siècles. Il n'étoit pas comme ces généraux auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir suivi, à la tête d'une armée, les ordres du cabinet, N nnn a

reviennent brigueur l'honneur de servir encore. Il gouvernoit alors la reine d'Angleterre, & par le besoin qu'on avoit de lui, & par l'autorité que sa femme avoit sur l'esprit de cette reine. Il avoit pu-dessus tous les généraux de son temps, & cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & de cette sérénité d'âme dans le péril, que les anglais appellent *cool head*, *ête froide*. Guerrier infatigable pendant la campagne, il devenoit un négociateur aussi agissant pendant l'hiver. Il alloit à la Haye & dans toutes les cours d'Allemagne susciter des ennemis à la France.

Lors de la bataille d'Hochstet, perdue par les français en 1704, le maréchal de Talard fut pris dans l'action. On le mena au quartier du duc de Marlborough, qui n'oublia rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débitoit sur l'inconstance de la fortune, dit au général anglais, avec une impatience déplacée : « Tout cela n'empêche pas que votre grandeur n'ait battu les plus braves troupes du monde. — J'espère, répliqua mylord, que votre grandeur exceptera celles qui les ont battues ».

Eugène & Marlborough venoient de conquérir Lille en 1708. Quelque temps après ils se rendirent à la Haye. Les États Généraux leur firent l'accueil le plus distingué ; & pour leur donner une preuve plus marquée de leur satisfaction, ils ordonnèrent un magnifique feu d'artifice. Mais les généraux victorieux demandèrent que l'argent destiné à donner de l'éclat à leurs exploits, fut employé au soulagement des soldats de la république qui avoient été blessés pendant la campagne. Cette proposition fut reçue avec transport. Le public admira la bonté compassifante des deux héros ; & les troupes prodiguèrent les noms les plus tendres à des chefs qu'elles s'étoient contenté jusqu'alors de regarder comme invincibles.

Le duc de Marlborough, sur la fin de ses jours, eue courut la disgrâce de la reine Anne, par la faute de la duchesse, dont l'humeur haineuse & jalouse ne pouvoit point souffrir d'égale en faveur. Quelques paires de gants d'une façon singulière qu'elle refusa à la princesse, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par un mépris affecté sur la robe d'une dame de la cour, pour laquelle Anne témoignoit de l'amitié, achevèrent d'aggraver les esprits. On chercha à éloigner Marlborough des affaires ; mais comme il étoit difficile d'ôter aux troupes un chef sous lequel elles étoient accoutumées de vaincre, Anne se hâta d'accélérer la paix d'Utrecht, long-temps désirée par la France. Si on pouvoit approfondir les grands évènements, on trouveroit peut-être avec étonnement qu'ils ont été également produits par la plus petite cause.

On critiquoit Marlborough de son ayacide de-

Vant Bolinbrocke : c'étoit un si grand homme, répondit celui-ci, que j'ai oublié tous ses vices.

MAROLLES, (Michel) mort à Paris en 1682 à 81 ans.

Il entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, & obtint, par le crédit de Claude de Marolles son père, gentilhomme de Touraine & lieutenant général des cent suisses, deux abbayes, celle de Baugerais & celle de Villeloin. Claude de Marolles mourut en 1633, à 69 ans, regardé comme un héros qui méloit la rodomontade à la bravoure. Il ne se faisoit jamais signer que debout & appuyé sur sa peruisanée, parce qu'un homme de guerre, disoit-il, ne doit répandre son sang que les armes à la main.

L'abbé de Marolles son fils, étoit né avec cet amour pour les lettres & les beaux arts, que l'on prend quelquefois pour un indice du talent ; mais il prouva que cet indice est quelquefois trompeur. Il s'attacha à faire passer les auteurs anciens dans notre langue ; mais les fleurs les plus brillantes des poëtes se fanent entre ses mains. Il s'avisait lui-même d'être poète ; il composoit les vers sans y penser, & de compte fait il en enfanta, malgré Minerve, & en dépit d'Apollon, 153124, parmi lesquels il y en a deux ou trois de bons. Il disoit un jour à Linzière : « Mes vers me coûtent peu. » *Ils vous coûtent ce qu'ils valent*, répliqua Linzière ; & l'auteur ne s'en offensa point.

De Lestang, auteur des règles de bien traduire, avoit pris tous les exemples des bonnes traductions dans les livres de d'Ablancourt, ou de Port-Royal, & ceux des mauvaises, dans les ouvrages de l'abbé de Marolles. Celui-ci en fut fort en colère, & s'en plaignit à tout le monde. De Lestang ayant jugé à propos de l'appaiser, choisit pour cela le jour que l'abbé de Marolles alloit faire ses Pâques, & se présentant devant lui comme il alloit se mettre à genoux pour communier : « Monsieur, lui dit-il, vous êtes en colère contre moi : je crois que vous avez raison ; mais mon sieur, ajouta-t-il, voici un temps de misère ; corde, je vous demande pardon. » *De la manière dont vous vous y prenez*, lui répondit l'abbé de Marolles, *il n'y a pas moyen de s'en défendre ; allez, monsieur, je vous pardonne. Quelques jours après, cet abbé rencontrant de Lestang, lui dit : Croyez-vous en être quitte ? Vous m'avez esquivé un pardon que je n'avois pas envie de vous accorder.* « Monsieur, monsieur, lui répliqua de Lestang, ne faites pas tant le difficile. On peut bien, quand on a besoin d'un pardon général, en accorder un particulier ».

L'abbé de Marolles fit une traduction des énigrammes de Marial, dans laquelle il n'avoit rien conservé du sel de son auteur ; c'est ce qui

engagea Ménage à mettre à la tête de l'exemplaire que l'abbé de Marolles lui envoya : *Epigrammes contre Marial*.

Cet abbé est un des premiers amateurs qu'a eu la gravure. Il forma une collection de plus de cent mille estampes, qui fait aujourd'hui un des ornemens du cabinet du roi. Comme sa manie étoit de faire imprimer, il a donné à l'impression deux catalogues d'estampes. C'est une nomenclature fort sèche & fort mal en ordre des estampes qui composent son cabinet.

Quelque temps avant sa mort, il fit imprimer ses mémoires écrits d'un style platement naïf. On y trouve cependant quelques faits intéressans, parmi une infinité d'anecdotes minutieuses & intipides. Ces mémoires qui étoient devenus fort rares ont été réimprimés en 1755, en trois volumes in-12.

Il est dit quelque part dans ces mémoires qu'on montreroit à l'abbé de Marolles, la tête de saint Jean-Baptiste qui est à Amiens; il dit en la baissant : « Dieu soit loué, c'est la dixième que j'ai l'honneur de baiser ».

L'abbé de Marolles recevoit une petite pension d'un seigneur. On vint lui annoncer qu'elle ne seroit pas continuée : « Tant mieux, dit-il, je serai libre; cela me fera plus commode ».

MAROT, (Clément) né en 1495, mort en 1544.

Marot avoit la mine sérieuse & l'air grave. Sa physionomie étoit plutôt celle d'un philosophe qui enseignoit la morale, que celle d'un poète qui dictoit des poésies enjouées. Cependant il n'y eut jamais d'esprit plus agréable, plus ingénieusement badin que le sien. Sa poésie respire par-tout la délicatesse & la naïveté. Il a sur-tout réussi dans le genre épigrammatique. Sa plaisanterie est souvent d'un homme de cour, aussi l'a-t-on également appelé le poète des princes & le prince des poètes. Il eut des imitateurs. On a écrit dans le style marotique des poèmes, des livres d'histoire & de morale; mais ce style n'est bon que dans un contre, & on souffrirait impatiemment dans un ouvrage sérieux, une bigarure de termes bas & nobles, surannés & modernes.

Marot fut blessé au bras, & prisonnier à la célèbre journée de Pavie en 1525, ainsi qu'il le mande dans une lettre en vers à sa maîtresse. De retour en France, il s'attira plusieurs affaires fâcheuses, par sa conduite indiscrète envers des dames de la première distinction, & par la liberté avec laquelle il s'expliquoit sur des matières dogmatiques. C'étoit le temps de l'hérésie de Luther, & il y avoit en France une espèce de tribunal contre les novateurs en matière de dogme, & ceux qui ne suivoient pas la discipline de l'église. Ma-

rot, qui se permet tout, donnant à dîner à sa maîtresse un jour maigre, n'observa point la loi de l'abstinence des viandes. Cette transgression vis-à-vis d'une telle personne, sembloit ne devoir être d'aucune conséquence; mais la maîtresse, quoique coquette, piquée contre son amant d'un reproche qu'il lui fit d'infidélité, chercha à s'en venger en dénonçant Marot au nouveau tribunal, composé de docteurs de Sorbonne. Le poète convaincu d'avoir enfreint une des plus rigoureuses lois de l'église, fut mis en prison; mais il faut l'entendre lui-même conter son aventure.

Un jour j'écrivis à ma mie
Son inconstance seulement;
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chaudement:
Car, dès l'heure tint parlement
A je ne fais quel papellard,
Et lui a dit tout bellement:
Prenez-le, il a mangé le lard.

Lors six pendants ne faillirent mie
A me surprendre finement,
Et, de jour, pour plus d'infamie,
Firent mon emprisonnement.
Ils vinrent à mon logement;
Lors, se va dire un gros paillard:
Par la morbleu! voilà Clément;
Prenez-le, il a mangé le lard.

Marot, du fond de sa prison, sollicita sa liberté auprès de ses juges. Tout ce qu'il put obtenir fut d'être transféré des prisons obscures & malsaines du château dans celles de Chartres. Il soulagea ses ennuis en composant une satire contre les gens de justice, qu'il intitula l'*Enfer*. Mais il n'obtint sa grâce qu'après que François I, le protecteur de tous les gens de lettres & de Marot qu'il aimoit, fut de retour en France.

Ce poète continua de faire les délices de son siècle par ses poésies ingénieuses & badines; mais toujours fougueux, toujours imprudent, il donna dans de nouveaux travers auxquels il auroit enfin succombé sans la protection signalée de François I. Sur la fin de sa vie, au lieu de sujets libres & plaisans qu'il avoit coutume de traiter, il en choisit de sérieux. Il donna une traduction en vers français de plusieurs psaumes de David. Ces psaumes furent censurés par la Sorbonne, & chantés par les courtisans. Avant qu'ils fussent mis en musique, on les avoit adaptés aux airs de vau-devilles les plus en vogue. Florimond de Rémond, parle ainsi du goût des courtisans & des princes pour ces psaumes. « Le roi, dit-il, prit pour le sien le psaume *comme on oit le cerf braver*, lequel il chantoit à la chasse. Madame de Valentinois qu'il aimoit, prit pour elle du fond de Ma-

pensée, qu'elle chantoit en dansant la volte. La reine avoit choisi, ne veuillez, & firent sur l'air de la chanson des bouffons. Le roi de Navarre, Antoine, prit revanche-moi, prends ma querelle, qu'il chantoit en dansant le branle de Pontou; ainsi des autres.

La Sorbonne présenta des remontrances à François I, pour qu'il défendit le chant de ces psaumes; & Marot fit contre elle de nouveaux vers, pour qu'elle cessât de le persécuter. Il y disoit qu'elle ne lui vouloit tant de mal que parce qu'il l'avoit démaquée; & qu'au moy-n du renouvellement des sciences & des arts, on avoit découvert le pot aux roses.

Ces psaumes continuèrent d'être chantés, & à force de les entendre, on les gagna & on n'y trouva rien de reprenhible. La Sorbonne elle-même les approuva sous Charles IX, & le pape les déclara conformes au texte hébreux; mais si on compare cette version à l'original, elle est bien loin d'y atteindre. Marot chantoit les merveilles du Tout puissant, du même ton qu'il avoit chanté les charmes d'Aïx.

Le poète Charleval fut un des plus grands admirateurs de Marot. Il avoit mis cette épigramme à la tête des œuvres de ce poète, en les envoyant à une dame qui l'avoit prié de les lui prêter.

Les œuvres de maître Clément
Ne sont point gibier à dévotion;
Je vous les prête seulement,
Gardez-les bien qu'on vous les ôte.
Si quelqu'un vous les escamote,
Je le donne au diable Astarot:
Chacun est fou de sa marotte;
Moi, je suis fou de mon Marot.

M. Brossette, connu par son commentaire sur Despréaux, écrivit à Rousseau, le poète: Je ne connois après Marot, que trois personnes en France, qui aient parfaitement réussi dans le genre épigrammatique; ces trois personnes sont Despréaux, Racine & vous. Je suis seulement fâché que Despréaux en ait fait quelques-unes de trop; que Racine n'en ait point fait assez, & que vous n'en sachiez plus.

MARSAIS, (César Chesneau du) né en 1676, mort en 1756.

Du Marsais se vit toujours la dupe des espérances flatteuses que lui donnoient ses protecteurs, & ne trouva dans le mariage, au lieu d'une union douce & heureuse qu'il se promettoit, qu'embarras domestiques & chagrins, à cause de l'humeur inflexible de son épouse. Il regrette à cette occasion, dans un écrit de sa main trouvé

après sa mort parmi ses papiers, que notre religion, si attentive aux besoins de l'humanité, n'ait pas permis le divorce aux particuliers, comme elle l'a quelquefois permis aux princes. Il déplore la condition de l'homme qui, jetté sur la terre au hasard, ignorant les maux, les passions & les dangers qui l'attendent, n'acquiert d'expérience que par les laures, & meurt sans avoir eu le temps d'en profiter.

Du Marsais étoit entré fort jeune chez un avocat au conseil. Des promesses trompeuses l'avoient engagé dans cette profession, & la lui firent abandonner. Il se chargea de l'éducation du fils du président de Maisons. Mais, lorsque ce magistrat s'occupoit du soin de procurer une retraite honnête au précepteur de son fils, il vint à mourir. Du Marsais le trouva par cette mort privé du fruit de douze années de travaux, & fut contraint de recommencer la même carrière chez le faucux Law, dont le fils étoit alors âgé de seize à dix-sept ans; mais la fortune qui sembloit l'avoir placé chez cet étranger, devenu en France ministre des finances, lui manqua encore. Il avoit des actions qu'il vouloir convertir en un bien plus solide: on lui conseilla de les garder; bientôt après ces actions tombèrent dans le discrédit, & le célèbre charlatan qui les avoit créées, obligé lui-même de sortir du royaume, & d'aller mourir dans l'obscurité à Venise. Tout le fruit que du Marsais retira d'avoir demeuré dans cette maison, ce fut de pouvoir rendre des services importants à plusieurs personnes d'un rang supérieur au sien, qui depuis n'ont pas paru s'en souvenir; & de connoître, ajoutoit-il, la bassesse, la servitude & l'esprit d'adulation des grands.

On a prétendu que du Marsais étant appelé pour présider à l'éducation de trois frères dans une des premières maisons du royaume, avoit demandé dans quelle religion on vouloit qu'il les élevât. Cette question singulière avoit été faite à Law, alors de la religion anglaise, par un homme d'esprit qui avoit été pendant quelque temps auprès de son fils. Du Marsais avoit lu le fait, & l'avoit simplement raconté: mais on trouva plaisant de le lui attribuer, & ce petit conte malin répété, & même orné en passant de bouche en bouche, est peut-être celui qui a le plus nuï à du Marsais.

Cet homme de lettres se vit obligé, jusqu'à dans un âge très-avancé, de s'adonner à l'éducation de la jeunesse pour pouvoir subsister. Peu-être s'il eût eu moins de délicatesse & plus de talent de se faire valoir, il eût trouvé chez quelques citoyens riches & généreux, les secours qu'il étoit obligé de se procurer par un travail laborieux. Mais du Marsais, ajoute l'auteur de l'éloge que nous avons cité, avoit assez vécu pour apprendre à redouter

les bienfaits quand l'amitié n'en est pas le principe, ou quand on ne peut estimer la main d'où ils viennent. C'est parce qu'il étoit très-capable de reconnaissance, & qu'il en connoissoit tous les devoirs, qu'il ne vouloit pas plier ce sentiment au hasard. Il racontoit à cette occasion avec une sorte de gaieté, que ses malheurs ne lui avoient point fait perdre, un trait que Moïse n'eût pas laissé échapper, s'il eût pu le connoître : *M. du Marlais*, disoit un riche avare, est un fort haineux homme ; il y a quarante ans qu'il est mon ami, il est pauvre, il ne m'a jamais rien demandé.

On a donné depuis la mort de ce profond grammairien une nouvelle édition de son *Traité des tropes*. Cet ouvrage, dans lequel il explique les différents sens qu'on peut donner au même mot, est regardé, avec raison, comme un chef-d'œuvre de logique, de justesse, de clarté & de précision. Les observations & les règles sont appuyées partout d'exemples frappans sur l'usage & sur l'abus des tropes. Il développe en grammairien de génie ce qui constitue le style figuré ; il fait voir combien ce style est ordinaire non-seulement dans les écrits, mais dans la conversation même. Cet ouvrage si excellent fut néanmoins peu vendu & presque ignoré à sa naissance. Quelqu'un voulant un jour faire compliment à l'auteur sur ce livre, lui dit qu'il avoit entendu dire beaucoup de bien de son *Histoire des Tropes* : il prenoit les tropes pour un nom de puce.

Du Marlais passoit dans la rue aux Ours, le jour & au moment où l'on brûloit l'image du suisse devant l'image de la sainte Vierge, au coin de la rue Salle-au-Comtre. Il s'arrêta pour voir cette cérémonie, qui se fait tous les ans le trois juillet. Une bonne femme pressait la foule, afin d'arriver plus vite devant la Vierge, & y faire sa prière ; elle coudaya rudement une autre femme, qui se fâcha, & lui barra le passage, en lui disant : « Si vous voulez prier, mettez-vous à genoux » où vous êtes ; est-ce que la bonne Vierge n'est pas par-tout ? *Du Marlais*, qui étoit à côté d'elle, voulut charitablement la reprendre, & lui dit : « Ma bonne, vous venez de proférer une hérésie ; c'est le bon Dieu seul qui est par-tout » & non pas la sainte Vierge ». Voyez donc, s'écria cette femme en s'adressant au peuple, voyez ce vieux coquin, cet huguenot, ce parpaillot, qui prétend que la bonne Vierge n'est pas par-tout ! Ces mots furent les signes du soulèvement général du peuple. On quitta la sainte Vierge & le fusille pour courir après *du Marlais*, qui eut heureusement le temps de se sauver dans une allée. Le peuple bloqua la maison, & vouloit absolument qu'on lui livrât le blasphémateur. La garde vint délivrer ; mais fut forcée, pour le mettre en liberté, de le conduire chez le commissaire du quartier, qui n'osa le laisser sortir que fort avant dans la nuit.

MASCARON. (Jules) né à Matfilles l'an 1634, mort en 1703.

M. de Harlay, archevêque de Rouen, ayant assisté à l'oraison funèbre de la reine par le père *Mascaron*, en fut enchanté ; & en parla avec tant d'éloge, qu'il contribua beaucoup à la réputation de l'orateur. L'oratoire n'ouïa jamais ce service ; & la dernière fois qu'il vit cet éloquent prêtre, il lui dit : *Aperçus j'en suis sûr.*

Mascaron prêcha un jour si vivement à la cour sur la médisance, que le roi lui dit : vous nous faites sûrement plus méchans que nous ne sommes. M. Bossuet, qui se trouva là, repartit avec respect : sire, il y en a encore plus qu'il n'en dit.

Le père *Mascaron* ayant été nommé en 1671, à l'évêché de Tulle, le roi lui demanda avant son sacre deux oraisons funèbres, celle du duc de Beaufort, & celle d'Henriette d'Angleterre. Le maître des cérémonies fit observer au roi, que les services se faisoient à deux jours l'un de l'autre, & que cela pourroit embarrasser l'orateur : non, non, dit ce prince, c'est l'évêque de Tulle ; à coup sûr il s'en tirera bien. L'applaudissement de ces deux pièces fut universel.

Au dernier sermon que M. de *Mascaron* prêcha avant d'aller à son évêché, il fit les adieux. Le roi lui dit : vous nous avez touché dans vos autres sermons pour Dieu ; hier vous nous touchâtes pour Dieu & pour vous.

M. de *Mascaron* refusa de faire l'oraison funèbre de M. de Harlay, archevêque de Paris, sous prétexte qu'il étoit incommodé. Monseigneur, lui dit l'évêque de Novon, vous ne dites pas tout ; c'est que la matrice est incommodée.

On appeloit les sermons de M. *Mascaron*, des recueils d'épigrammes.

MASQUE RUSÉ. A Venise, un tuteur avare, & moins amoureux de sa pupille que de ses biens, éconduisoit tous les pères qui se présentoient. Un jeune homme employa pour tromper le vieil Argus, les déguisemens du carnaval. La demoiselle étoit de moitié dans la ruse. Son tuteur lui reprochoit sa légèreté. Feignant d'être piquée de ce reproche, elle parla avec ce gardien sévère d'être quinze jours sans parler & sans quitter le masque. Le pari accepté, la jeune fille choisit une personne de sa taille à laquelle elle fit la leçon à sa première sortie ; cette confidente déguisée la remplaça. Pendant ce temps la pupille intéressa ses parens, & obtint leur consentement pour épouser son amant. Le tuteur, de son côté, chetoit tous les moyens de toucher la confidente qu'il prenoit pour sa pupille. Lorsque le terme du pari fut arrivé, la fausse pupille répondit par un oui à la proposition qu'il lui faisoit tous les jours de l'épouser. Elle se démasqua en même

tems. Le tuteur surpris courut après la pouponne qui l'avoit trompé. Il la trouva mariée, & revint, d'un bon desespoir, offrir sa main à sa confidente.

MASSILLON, (Jean-Baptiste) né en 1663, mort en 1742.

Quelque temps après que le père Massillon fut arrivé de la Provence à Paris, le père de la Tour, général de l'Oratoire, lui demanda ce qu'il pensoit des prédicateurs les plus suivis : « Je leur trouve, répondit-il, bien de l'esprit & des talens ; mais si je prêchois, j'en prêcherois pas comme eux ». Il reprochoit en général aux prédicateurs de son siècle de n'avoir pas assez d'ordonnée.

Ce qui est simplement raison & preuve dans les autres orateurs, prenoit chez lui la teinte du sentiment, & ce sentiment se manifestoit souvent dans son auditoire par les larmes & le silence. Sa diction, comme on peut le voir dans les sermons imprimés, étoit pure, facile, élégante, & cependant pleine, nombreuse & remplie d'images d'un coloris frappant. On trouve d'ailleurs des pensées plus justes, plus délicates, des expressions plus fleuries, plus harmonieuses & néanmoins plus naturelles ? Il paroissoit en chaire avec cet air pénétré, ce maintien modeste, ce geste simple, ce ton approprié au genre d'éloquence qu'il avoit embrassé. Il ne tonnoit point, il n'épouvoit point son auditoire, mais il versoit dans les cœurs ces sentimens tendres qui touchent, qui remuent. Cet orateur néanmoins savoit faire usage des plus grands mouvemens de l'éloquence. La première fois qu'il prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus, il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire. Presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire. Le murmure d'acclamation & de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur ; & ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique du morceau.

Lorsqu'il eut prêché son premier Avent à Versailles, Louis XIV lui dit ces paroles remarquables : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle : j'en ai été fort content. Pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même ». Eloge simple qui honore également le goût & la piété du monarque & le talent du prédicateur.

Le fameux Baron, auteur de la comédie française, voulut entendre ce prédicateur. Il fut frappé du vrai qu'il trouva dans toute son action, & dit à un autre acteur qui l'avoit accompagné : « Mon ami, voilà un orateur, & nous ne sommes que des comédiens ».

On rapporte encore que ce même acteur l'ayant rencontré dans une maison ouverte aux gens de lettres le lendemain d'un jour qu'il avoit été l'entendre, lui fit ce compliment : « Continuez, mon père, à débiter comme vous faites ; vous avez une manière qui vous est propre, & laissez aux autres les règles ».

On admira sur-tout dans les discours de cet orateur, ces peintures du monde si faillantes, si fines, si ressemblantes. Quelqu'un demandoit où un homme consacré comme lui à la retraite avoit pu les prendre ? Dans le cœur humain, répondit-il ; pour peu qu'on le fonde, on y découvre le germe de toutes les passions.

Les occupations du ministère n'empêchèrent pas le père Massillon de se livrer à la douce joie de la société. Il oublioit à la campagne qu'il étoit prédicateur, sans cependant blesser la décence. S'y trouvant chez M. Crozat, celui-ci lui dit un jour : « Mon père, votre morale m'effraye ; mais votre façon de vivre me rassure ».

Le père Massillon venoit de prêcher avec le succès qui lui étoit ordinaire : le père la Boissière, autre orateur, l'en félicitoit d'as les termes les plus flatteurs : « Eh ! laissez, mon père, lui répondit le premier, le diable m'a déjà dit plus elo- quemment que vous ne pouvez faire ».

Massillon, après les éloges délicats de Louis XIV, n'entendit peut-être rien qui le flattât davantage qu'un mot d'une femme du peuple ; celle-ci se trouvant pressée par la foule, & se trait à Notre-Dame, un jour que l'orateurien prêchoit, dit avec la plus grande vivacité : « Ce diable de Massillon, quand il prêche, remue tout Paris ».

M. Massillon, alors évêque de Clermont, manda un curé pour le réprimander ; le curé trouva l'évêque dans son carrosse avec une dame : il s'approche & demande à M. Massillon ce qu'il vouloit ; M. Massillon lui dit : « On dit que vous allez à cheval avec des femmes en croupe ». Le curé lui répondit : « Monseigneur, cela seroit mieux, il est vrai, de les mener en carrosse ; mais je n'ai pas le moyen d'en avoir un comme votre grandeur ».

MATINES. Les chanoines de l'église de Bayeux avoient une façon singulière de punir ceux de leurs membres qui demeureroient au lit pendant les matines des grandes fêtes. Immédiatement après l'office, les habitués de l'église avec la croix, la bannière & le bénitier, alloient aux logis du chanoine absent, & faisoient, par cette sorte de procession, une espèce de mercenaire à sa paresse.

On peut croire que ce vieil usage, commun sans doute à d'autres églises, a donné lieu à la coutume proverbiale de dire à quelqu'un qui se fait

fait attendre long-temps, il faut aller le chercher avec la croix & la bannière.

MAUPERTUIS, (Pierre-Louis Moreau de) né en 1698, mort en 1799.

Maupertuis, sans avoir étudié les mathématiques & la physique dès sa jeunesse, fut néanmoins se placer à côté des plus grands géomètres & des plus habiles physiciens de son siècle. Il nous a fait voir qu'on peut être bon citoyen, & ne pas adopter la physique de son pays. Sans perdre son estime pour notre célèbre Descartes, il osa le premier parmi nous se déclarer ouvertement Newtonien.

Maupertuis, dans son *Traité du bonheur*, représente les hommes comme toujours dans l'abattement sous le poids de leurs maux. Selon lui, l'existence est un mal; ce qui a fait dire de ce philosophe: « *Maupertuis en parlant du bonheur, n'parloit tenté de se pendre.* »

En 1735, aussitôt après le départ des trois académiciens envoyés sous l'équateur, pour y mesurer les degrés, il proposa le voyage au cercle polaire, comme le plus sûr moyen d'obtenir, par la comparaison des degrés extrêmes du méridien, un résultat que l'erreur, dont les observations sont susceptibles, ne pouvait altérer sensiblement. Il partit en 1736 avec l'illustre Clairaut & deux autres académiciens. Le voyage ne dura que dix-huit mois; & *Maupertuis*, dans l'assemblée publique de l'académie du 11 novembre 1737, prouva que les degrés du méridien croissent en approchant du nord, & conséquemment que la terre est aplatie sous le pôle. Son portrait, gravé par Daulé d'après Tournière, le représente en lapon appuyé sur les pôles de la terre. On lit au bas du portrait ces quatre vers faits à sa louange par M. de Voltaire.

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Deviens un monument où sa gloire se fonde.
Son sort est de fixer la figure du monde,

De lui plaire & de l'admirer.

Le prince royal de Prusse, devenu roi & grand roi, desira de s'attacher *Maupertuis*; mais cet habile géomètre ne se rendit aux instances de Frédéric qu'avec l'agrément du roi de France, son maître, qui lui conserva tous les droits de régence en France. Frédéric étoit alors en guerre avec l'empereur; *Maupertuis* en voulut partager les périls. Il accompagna le roi de Prusse à la bataille de Mollwitz, fut pris & pillé par les hussards. On l'envoya prisonnier à Vienne. L'empereur voulut le voir, & lui fit l'accueil le plus distingué. Il lui demanda si, dans ce que les hussards lui avoient enlevé, il y avoit quelque chose qu'il fût particulièrement fâché d'avoir perdu. *Maupertuis* ne crut

pas devoir se plaindre de rien, & ne fut occupé que de témoigner au prince sa reconnaissance pour une question si obligeante; enfin, piqué par l'empereur, il avoua qu'il regrettoit beaucoup une montre de Grehm, qui lui étoit d'un grand secours pour ses observations astronomiques. L'empereur, qui en avoit une du même horloger anglais, mais enrichie de diamans, dit à *Maupertuis*: « C'est une plaisanterie que les hussards » ont voulu vous faire, ils m'ont rapporté votre » montre: la voilà; je vous la rends. »

On ajoute que l'impératrice reine lui demandant des nouvelles de Prusse, lui dit: « Vous » connoissez la reine de Suède, sœur du roi de » Prusse; on dir que c'est la plus belle princesse » du monde. » Madame, répondit *Maupertuis*, je l'avois cru jusqu'à ce jour.

Il avoit été appelé par le roi de Prusse, principalement pour donner une nouvelle forme, & présider à l'académie de Berlin. Mais cet homme illustre, capable de perfectionner les sciences par ses travaux, étoit peu propre à régir une société de savans qui ne reconnoissent que des egux. On l'accusa d'avoir quelquefois mis de la hauteur où il ne falloit que de la douceur, & d'avoir substitué souvent l'autorité aux raisons. Peut-être apportait-il trop de chaleur dans sa dispute avec le professeur Koenig.

M. de la Condamine, l'illustre ami de *Maupertuis*, dont il a partagé les travaux & la gloire par son voyage à l'équateur, tandis que *Maupertuis* faisoit celui du cercle polaire, est le premier qui ait conçu le dessein de lui ériger la mausolée qui se voit dans l'église de saint Roch. M. d'Hancarville, sculpteur du roi, élève du célèbre Lemoinne, a été chargé de l'exécution. Ce monument est adossé à l'un des piliers de la nef, du côté gauche, près du chœur. C'est un tombeau à l'égyptienne, soutenu par deux consoles, accompagné de guirlandes de chêne, & chargé des armoiries de *Maupertuis*. Le tombeau supporte un cippe, c'est-à-dire, une colonne tronquée sur laquelle on a gravé l'inscription. Le génie des sciences est appuyé sur ce cippe, dans une attitude qui exprime l'abattement & la douleur. Il couvre son visage d'une main, & de l'autre il tient une couronne d'étoiles, parmi lesquelles on remarque une comète. Cette couronne sert à rappeler les ouvrages de *Maupertuis* sur les figures des astres & sur les comètes. De l'autre côté est un enfant entouré d'instrumens de mathématiques, qui appuie une main sur le globe de la terre, & l'appuie à l'endroit du pôle arctique. De l'autre main, il tient le médaillon de *Maupertuis* attaché à une pyramide, & orné d'une guirlande de cyprès. On voit derrière cet enfant le secteur astronomique qui a servi aux observations sous le cercle polaire, & à ses pieds quelques livres qui portent le titre des

principaux ouvrages de *Maupeou*. Au-dessus de la pyramide est une urne sépulchrale qui termine & couronne le mausolée. L'épithaphe latine qui a été gravée sur ce monument est de la composition de M. de la Condamine.

MAURICE, comte de Saxe, maréchal général des armées de France, né en 1696, mort en France au château de Chambord en 1750.

Le son des trompettes, le bruit des timbales & des tambours, la vue des exercices militaires, faisoient sur *Maurice*, encore enfant, l'impression si la plus vive; il rassembloit des enfans de son âge & exécutoit avec eux dans son appartement ce qu'il avoit pu retenir des évolutions dont il avoit été témoin. Dès l'âge de seize ans, il avoit inventé un nouvel exercice & l'avoit fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722, ayant obtenu un régiment en France, tous les jours lui prenoit plaisir à le former & à l'exercer lui-même selon sa nouvelle méthode; & ce fut peut-être son exemple qui réveilla l'attention du gouvernement sur cette partie de la guerre, trop négligée jusqu'alors parmi nous, & perfectionnée en Prusse par cinquante ans d'application & de soin. Le chevalier Follard, qui a passé sa vie à étudier la guerre & à en donner des leçons, estimoit beaucoup la nouvelle méthode inventée par le comte de Saxe. Dans ses commentaires sur Polybe, après avoir parlé de l'utilité de plusieurs exercices, il ajoute: « Ce que je viens de dire » est excellent; mais il faut encore exercer les » troupes à tirer selon la nouvelle méthode que » le comte de Saxe a introduite dans son régi- » ment: méthode dont je fais grand cas, ainsi » que de son inventeur, qui est un des plus beaux » généraux pour la guerre que j'aie connus. L'on » verra à la première guerre que je ne me trompe » point dans ce que je pense ». On peut remarquer ici, à la gloire du chevalier Follard, que c'étoit en 1728 qu'il portoit ce jugement sur le comte de Saxe.

Maurice servit d'abord en Flandres dans l'armée des alliés, commandée par le prince Eugène & le duc de Marlborough; il n'avoit alors que douze ans. Il se trouva au siège de Lille, où il monta plusieurs fois à la tranchée; à celui de Tournai, où deux fois il pensa perdre la vie; au siège de Béthune, où tous les généraux lui donnèrent les plus grands éloges; enfin, à la fameuse journée de Malplaquet, où loin d'être rebuté par l'horrible carnage de ce combat, il dit le soir, avec une espèce de transport d'allégresse, qu'il étoit fort content de sa journée.

Stettin, la plus forte place de la Poméranie, étoit assiégée au mois de décembre 1717, par les rois de Pologne, de Danemark & de Prusse, & défendue par Charles XII. Le jeune comte

obtint la permission de servir à ce siège parmi les troupes saxonnes. Il y montra la plus grande intrépidité. Le desir de voir & de connoître Charles XII le portoit par-tout où le péril étoit le plus évident; c'étoit en effet dans les endroits où l'action étoit la plus vive qu'on étoit sûr de trouver le roi de Suède. Le comte vit enfin ce jeune héros au milieu de ses grenadiers, détestant un ouvrage, animant ses soldats de la voix & de l'exemple, faisant des prodiges de valeur, & s'exposant au feu & au carnage avec la plus grande intrépidité. Cette vue fit sur le comte l'impression la plus vive. Il redoubla d'estime pour ce prince, & conserva pour sa mémoire la plus grande vénération.

Maurice, passionné pour la gloire, & avide de s'instruire, cherchait la patrie par-tout où il pouvoit exercer ses talens. Il se trouva au siège de Belgrade & à la bataille que le prince Eugène remporta sur les turcs en 1736. Mais, après la mort de Frédéric-Auguste, son père, il s'attacha pour toujours à la France. Il avoit eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les français, & ce goût sembloit être né en lui avec celui de la guerre. La langue française fut même la seule langue étrangère qu'il voulût apprendre dans son enfance. Il étoit venu, pour la première fois, en France en 1720, & le duc d'Orléans, régent, instruit de ses talens, lui avoit accordé un régiment, qu'il forma & exerça lui-même suivant sa nouvelle méthode. Ce fut alors que le chevalier Follard, témoin de l'ardeur que le comte de Saxe faisoit paroître pour se perfectionner dans la guerre, prédit les services importants qu'il seroit en état de rendre. La mort de Frédéric-Auguste, son père, ayant allumé en 1733 le flambeau de la guerre dans toute l'Europe, le comte de Saxe vint servir la nouvelle patrie qu'il avoit adoptée; en qualité de maréchal de camp, & se rendit sur le Rhin, à l'armée du maréchal de Berwick. L'habileté qu'il montra dans les diverses commissions dont il fut chargé pendant cette guerre, lui attira les plus grands éloges. Le maréchal d'Asfeld l'appela son bras droit.

Le maréchal de Berwick étant sur le point d'attaquer les ennemis à Estlingha, & voyant arriver le comte de Saxe dans son camp: « Comte, » lui dit-il aussitôt, j'allois faire venir trois mille » hommes; mais vous me valez seul ce renfort ». Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, en fit un grand carnage, & décida la victoire par sa bravoure. Non moins intéressé au siège de l'Albion, il mérita, par ses services, le grade de lieutenant général qui lui fut accordé en 1734.

Le reste de la vie de cet homme illustre ne fut plus qu'une suite de victoires & de triomphes.

Egra, qu'il emporta après quelques jours de tranchée ouverte, étoit une place d'autant plus importante, qu'elle étoit très-fortifiée, & que les ennemis y avoient tous leurs magasins. Cette conquête fit beaucoup de bruit dans l'Europe, & causa la plus grande joie à l'empereur Charles VII, qui écrivit de sa propre main au comte de Saxe, pour l'en féliciter.

Devenu maréchal de France en 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandres. Cette campagne, le chef-d'œuvre de l'art militaire, fit placer le maréchal de Saxe à côté de Turenne. Il observa si exactement les ennemis, supérieurs en nombre, qu'il les réduisit dans l'inaction.

L'année 1745 fut encore plus glorieuse. Pendant l'hiver de cette année, il se conclut un traité d'union à Vainovie entre la reine de Hongrie, le roi d'Angleterre, l'électeur de Saxe & la Hollande. L'ambassadeur des états-généraux ayant rencontré le maréchal de Saxe dans la galerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensoit de ce traité. « Cela est fort indifférent à la France, » reprit le maréchal; mais si le roi, mon maître, veut me donner cette blanchette, j'en irai l'enorgueillir à la Haye, avant que l'année soit finie ».

Cette réponse dans la bouche du comte de Saxe n'étoit point une raillerie : il étoit capable de l'effectuer. En 1745, quoiqu'il étoit extrêmement malade, il alla prendre le commandement de l'armée française dans les Pays-Bas. Quelqu'un le voyant avant son départ de Paris, lui demanda comment, dans l'état de faiblesse où il étoit, il pouvoit se charger d'une si grande entreprise. Ce général répondit simplement : *Il ne s'agit pas de vivre, mais de passer.*

A la bataille de Fontenoi, ce général étoit presque mourant. Il se fit traîner dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Pendant l'action, il monta à cheval sur une extrême faiblesse, mais il eut le tour moment qu'il méritoit. C'est ce qui fit dire au roi de Prusse dans une lettre qu'il écrivit long temps après : « Qu'étoit-il y a quelques jours la question de savoir quelle étoit la bataille de ce siècle qui avoit fait le plus d'honneur au général, les uns avoient proposé celle d'Almanza, & les autres celle de Turenne; mais qui s'en étoit tout le même été tombé d'accord que c'étoit, sans contredit, celle dont le général étoit à la mort lorsqu'elle se donna ».

La victoire de Fontenoi, due principalement à la vigilance & au génie supérieur du maréchal de Saxe, fut suivie de la prise de plusieurs villes. Le roi accorda au vainqueur de Fontenoi des titres de noblesse conquis dans les termes les plus flat-

teurs. Les campagnes suivantes lui méritèrent de nouveaux honneurs. Après la victoire de Raucoux, le roi lui fit présent de six pièces de canon, qui faisoient partie de l'artillerie prise sur les ennemis. Il lui avoit déjà donné le château de Chambord, pour en jouir durant sa vie comme d'un bien propre. En 1747, il fut créé maréchal général de toutes les armées du roi. Enfin, au mois de janvier 1748, le roi le nomma commandant général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis. Lorsque le maréchal de Saxe, couvert de lauriers, revint dans la capitale, les talents de toute espèce s'en pressèrent de lui rendre leurs hommages. Tout Paris retentit de ses louanges, & les acclamations publiques interrompirent plusieurs fois les spectacles lorsqu'il y arrivoit.

Après que la paix eut été rendue à l'Europe le 18 octobre 1748, le maréchal de Saxe fixa son séjour à Chambord, & ne pensa plus qu'à jouir paisiblement de quelques années, dont une faible santé devoit bientôt terminer le cours. Ce héros, dont les jours avoient été si agités, & qui avoit fait trembler une partie de l'Europe, comparu en mourant sa vie à un rêve. *M. de Saxe, disoit-il à son médecin, j'ai fait un beau songe.*

Il avoit été élevé, & se mourut dans la religion luthérienne. C'est ce qui fit dire à une grande princesse : « Il est bien fâcheux qu'on ne puisse dire un *De profundis* pour un homme qui a fait chanter tant de *Te Deum* ».

L'intention du maréchal avoit été de n'avoir ni sépulture, ni pompe funèbre. Il s'en étoit expliqué par cet article de son testament : « Quant à mon corps, je desire qu'il soit enseveli dans la chaux vive, si cela se peut, afin qu'il ne reste bientôt plus rien de moi dans le monde que ma mémoire parmi mes amis ».

Cet article n'eut pas lieu; le roi voulut qu'on rendit aux cendres de ce héros les plus grands honneurs. Son corps fut transporté à Strasbourg avec une magnificence royale, & sa majesté a fait ériger à cet homme illustre, par les mains du célèbre Pigalle; un superbe monument dans l'église luthérienne de Saint-Thomas. Le héros est représenté debout, cuirassé, avec un bâton de commandant à la main. Derrière le maréchal est une pyramide, sur laquelle est gravée l'épigraphie : cette pyramide est ornée de plusieurs trophées d'armes & de différents attributs de la victoire. Sur le devant s'élève un rocher que la mort entrecoupe d'une main; de l'autre elle tient une horloge de sable. Se semble dire au héros que l'heure fatale est arrivée. Il a déjà fait un pas pour descendre dans le tombeau. La France s'élève sur un des degrés qu'y conduisent, retient de la main droite le maréchal, & de la gauche

repoussé la mort. Il y a à côté du héros un génie sous la figure d'un enfant ; il éteint un flambeau. De l'autre côté du mausolée, l'aigle est renversé sur le dos, les ailes déployées ; le léopard retourné expire ; le lion paraît agité de frayeur : symboles de l'Allemagne, de l'Angleterre & de la Hollande. Au-dessous est une figure allégorique de la force, le coude sur une massue, & la tête appuyée sur la main. Le mausolée a vingt pieds de face sur vingt-cinq de haut, & est exécuté en marbre.

Lors de la pompe funèbre du maréchal de Saxe, après que son corps eut été transporté dans la capitale de l'Alsace, deux soldats qui avoient servi sous lui, entrent dans le temple où étoit déposée sa cendre. Ils approchent en silence, le visage triste, l'œil en pleurs. Ils s'arrêtent aux pieds du tombeau, le regardent, l'arrosent de leurs larmes. Alors l'un d'eux tire son épée, l'applique au marbre de la tombe comme pour en éguiser le tranchant. Saisi du même sentiment, son compagnon imite son exemple. Tous deux ensuite forcent en pleurant, l'œil fixé sur la terre, & sans proférer un seul mot. S'il est un homme, ajoute le panégyriste du comte de Saxe, à qui cette action ne paroisse pas l'expression la plus faible du sentiment dans des âmes simples & guerrières, la nature lui a refusé un cœur. Ils pensent ces deux guerriers que le marbre qui tournoit aux cendres de *Maurice*, avoit le pouvoir de communiquer la valeur & de faire des héros.

Le comte de Saxe avoit épousé la comtesse de Loben, malgré sa répugnance pour un engagement durable. Les attrains, la naissance, les richesses de la jeune comtesse ébranloient d'abord son inconstance ; & il se décida enfin tout-à-fait lorsqu'il fut qu'elle s'appeloit *Vilhelme*. Il a dit depuis que ce nom, si flatteur pour un guerrier, avoit plus contribué à le déterminer que la beauté & les grands biens de la comtesse. Il eut de ce mariage un fils qui mourut fort jeune ; mais les dégoûts succédèrent bientôt aux plaisirs, & cette union ne fut pas de longue durée. Fatigué par les reproches trop souvent réitérés que sa femme lui faisoit sur ses infidélités, il entreprit de faire rompre son mariage. Selon les loix, le divorce ne pouvoit avoir lieu que dans le cas de preuve d'adultère contre le mari ou contre sa femme. D'un autre côté l'adultère bien prononcé étoit un crime capital qui emportoit peine de mort contre celui qui en étoit convaincu. Les obstacles ne l'arrêtoient point. Il étoit bien sûr de l'impunité ; il ne s'agissoit que de faire agréer le divorce à la comtesse, afin que sur sa plainte les juges pussent prononcer la séparation. Il se chargea encore de lever cette difficulté, comptant bien s'y prendre de manière à lui inspirer le même dégoût qu'il

avoit pour elle. Il alla un jour, à cet effet, la trouver dans une de ses terres ; & affectant encore plus d'humeur & de mauvaises façons qu'il n'en avoit eues jusqu'alors, il réussit à la mettre en colère. On en vint aux reproches insultans. Le comte, pour les terminer, lui proposa une séparation. Elle entra dans ses vues, & consentit, par écrit, à adopter toutes les voies possibles pour accélérer le divorce. Charmé du succès de sa négociation, le comte la pria de le rendre à Dresde. Ce fut dans cette ville que l'affaire fut entièrement terminée. Il fut surpris en adultère avec une des femmes de la comtesse. Six témoins apaisés certifièrent le fait ; il y eut plainte en conséquence, le mariage fut cassé par un décret du sénat, & le comte condamné à mort. Cette partie du décret fut annulée le jour même par des lettres de grâce que le roi, son père, lui accorda ; le comte les trouva sous sa serviette en le mettant à table pour dîner avec sa majesté. Il promit à la comtesse de ne jamais se remarier, & lui tint parole. La comtesse n'en fit pas de même. Elle épousa un officier saxon, dont elle eut trois enfans. Elle n'avoit consenti à la dissolution de son mariage qu'avec beaucoup de chagrin ; car elle aimoit tendrement le comte de Saxe. On prétend que le comte se repentit plus d'une fois d'avoir tant de temps démaillé : ce que l'on assure, c'est que dès qu'elle fut plus sa femme, ses dégoûts cessèrent, & qu'il la voyoit même avec plaisir.

Le comte de Saxe, avoit un tempérament ardent qui le livroit aux femmes ; mais peu constant dans ses goûts, il ne cherchoit qu'à les varier, & souvent sans beaucoup de délicatesse. Peut-être que s'il eût pu le vaincre, & répandre aux sons enivres de la duchesse de Courlande, qui avoit conçu de la passion pour lui, cette princesse lui auroit assuré la souveraineté de Courlande, & même le trône de Russie, sur lequel elle monta dans la suite. Le comte de Saxe, avoit été appelé à cette souveraineté, par les états en 1726. Mais les polonois & les mékoviotes, s'opposèrent à cette élection. La duchesse de Courlande, dans l'espérance d'épouser le comte de Saxe, le soutint de tout son crédit. Elle avoit d'ailleurs des attentions pour le comte, donc peut-être il fut excédé ; car en tout il se conduisoit assez maltraitement, & n'étoit pas de le fatiguer par des démonstrations trop réitérées de ce qu'on sentoit pour lui. Tous les matins, un page de la princesse se trouvoit à son lever, pour savoir comment il avoit passé la nuit ; un instant après, l'officier venoit prendre ses ordres pour le courant de la journée. Avait-il la moindre indisposition, tout le monde étoit en alarmes dans la cour de la duchesse. Le comte n'étoit pas d'un caractère à s'amuser de tant de soins. D'ailleurs n'ayant aucun goût pour la princesse, il étoit encore moins en état de sentir tout le

prix de ses démarches. Il eut tout lieu de se repentir de son indifférence; car la duchesse, après avoir essayé vainement de le toucher, après lui avoir fait des reproches, qui étoient autant de preuves de ses heureuses dispositions pour lui, s'étoit enfin rebuée. Une aventure arrivée dans son propre palais, avoit mis le comble aux sujets de mécontentement qu'il lui donnoit chaque jour. Le comte devint amoureux d'une demoiselle de la cour de la duchesse. Ne pouvant avoir accès dans sa chambre, il convint avec elle d'aller pendant la nuit l'aider à sortir de son appartement par les fenêtres, de la conduire chez lui, & de la ramener avant le jour. Le comte, pour faciliter le retour de la demoiselle qui avoit prîné à marcher, parce que la terre étoit couverte de verglas & de neige, la prit sur ses épaules pour la reporter chez elle. Dans le temps qu'il traversoit la cour, une vicille femme qui avoit une lanterne, passa auprès d'eux; le comte, pour l'empêcher de rien appercevoir, donna un coup de pied à la lanterne; & malheureusement l'autre pied ayant glissé sur le verglas, il tomba avec son fardeau sur la vieille, qui le mit à faire des cris affreux. La garde accourut, & s'en retourna dès qu'elle eut apperçu le comte. Cet événement éclata, & l'on crut devoir en annuler la duchesse à son lever. Elle dissimula avec le comte; mais dès ce moment elle perdit le parti de l'abandonner entièrement. Quelques années après, cette princesse ayant été appelée au trône de Russie, le comte de Saxe, ne pouvant croire qu'il fût absolument mal dans son esprit, fit une tentative pour recouvrer ses bonnes grâces. Il gagna un chambellan, qui se chargea de porter les premières paroles; celui-ci n'eut pas plutôt prononcé le nom du comte, que l'impératrice lui ordonna de se retirer; il fut disgracié & chassé de la cour.

Le comte de Saxe, pour soutenir ses prétentions en Courlande avant qu'elles fussent totalement éteintes, avoit écrit en France, afin d'avoir un secours d'hommes & d'argent. On doit à ce sujet repeter ici, un trait généreux de la célèbre Lecouvreur, sœur de la sienne, en 1705. L'attachement qu'elle avoit pour le comte lui fit faire le sacrifice de ses di-mans & de sa vaisselle; elle les mit en gage pour une somme de quarante mille livres qu'elle lui envoya.

Le maréchal de Saxe, qui disoit que toutes les actions de notre vie n'étoient qu'un rêve, a pu traiter de rêveries ses idées même les plus lumineuses sur l'art militaire. Un fait assez particulier & que l'on aura peut-être peine à croire, c'est qu'il étoit malade, & avoit la fièvre, lorsqu'en 1742 il fit l'ouvrage qui porte pour titre *mes rêveries*. Cet ouvrage fut compilé en treize nuits; il le remuacha, & y fit des augmentations après la paix de 1736.

M. le comte, depuis maréchal de Saxe, avoit imaginé, en 1729, de faire construire une galère sans rames & sans voiles, qui devoit monter la Seine de Rouen à Paris en vingt-quatre heures. Sur le certificat de deux membres de l'académie des sciences, il avoit obtenu un privilège exclusif pour sa machine, qui ne réussit point. La célèbre Lecouvreur, amante du comte, s'écrioit souvent, après cette dépense inutile : « Que diable alloit-il faire dans cette maudite galère ? »

MAXIME. Proposition générale, & qui contient une vérité pratique. On a comparé ingénieusement certaines *maximes* à des échecs joués. En tient-on un bout, on peut en dévider toute la morale & la politique; mais il faut à cet ouvrage employer des mains bien adroites.

Maxims.

I.

L'économie est la source de l'indépendance & de la liberté.

II.

Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur les chemins de l'amitié.

III.

Il y trois choses que les femmes de Paris jettent par les fenêtres, leur temps, leur santé & leur argent.

IV.

Le moyen de ne point s'ennuyer avec les autres, est de leur parler d'eux-mêmes, en même-temps que c'est le meilleur parti pour qu'ils ne s'ennuient pas avec vous.

V.

Il ne faut solliciter les personnes en place que lorsque l'on est sûr d'obtenir.

VI.

De toutes les manières d'obliger les malheureux, la plus commode est de leur faire l'aumône de bien qu'ils veulent que vous obtenez des autres pour eux.

VII.

Il ne faut pas donner de conseil à ceux qui en ont besoin, ni faire de reproches à ceux qui les méritent, ni chercher à amuser ceux qui s'ennuient.

VIII.

Il ne faut pas défendre ses amis à ceux qui le monde, en les justifiant sur l'innocence de leurs accusés; mais en les laissant aux bonnes qualités qu'on ne leur conteste pas.

I X.

Il faut louer son ami à la manière de ceux à qui vous voulez en donner une bonne idée, & non pas à la vôtre ni à la sienne.

X.

Il ne faut jamais louer les gens qu'on aime & qu'on estime, qu'en général & jamais par les détails.

X I.

L'homme qui marche à la fortune en se faisant précéder par l'injustice & l'oppression, ne sauroit jouir de ses acquisitions.

X I I.

Si vous voulez être le favori d'un grand seigneur, adressez-vous à ses faiblesses; si vous vous attachez à sa raison, vous ne pourriez pas réussir.

Sadi. — O fils d'Adam ! que la vertu soit toujours devant tes yeux, & représente-la si belle, qu'il te soit impossible de ne la pas aimer; surtout ne t'occupe point de ses préceptes sans penser à ses effets & à ses charmes; donne-lui un corps; sùis-la par tes sens.

Fais-toi des images vives du bonheur, qui doit être la récompense des sages & des malheurs de l'insensé, tu intéresseras ton cœur à être vertueux.

Ne renoncez jamais au bonheur, les sources du bien & du mal sont cachées, & vous ignorez laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie. O homme ! si qui que tu sois, mon frère ! dans le malheur, sois patient & espère.

Pour vous soumettre la fortune & les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Le monde réel a ses bornes; le monde imaginaire est infini. Ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux.

Les grands besoins naissent des grands biens; & souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a.

Les bonnes institutions sociales, sont celles qui savent le mieux de nature l'homme, lui ôter son existence absolue, pour lui en donner une relative, & transporter le moi dans l'unité commune; ensuite que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité; & ne soit plus sensible que dans le tout.

Le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, c'est d'étudier sa vie privée

dans les états les plus nombreux; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

Les citoyens qui ont bien mérité de la patrie, doivent être récompensés par des honneurs, & jamais par des privilèges; car la république est à la veille de sa ruine, si ce qu'on peut penser qu'il est beau de ne pas obéir aux lois.

Le premier pas vers le vice, est de mettre du mystère aux actions innocentes; & quiconque aime à se cacher, à tout ouï-dit raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres. C'est celui-ci: «Ne fais ni ne dis jamais rien, que tu ne veuilles que tout le monde voie » & entende ».

Descartes. — Obéissons en tout temps aux lois & aux coutumes de notre pays.

N'enchaînons jamais notre liberté pour l'avenir.

Décidons-nous toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, le juste est qui est extrême est presque toujours vicieux.

Travaillez à nous vaincre nous mêmes, plus de que la fortune, parce que l'on chassera les desirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en nous pouvoir que nos pensées.

Considérez les différents états de la vie où la naissance & l'éducation peuvent vous déshonorer, & consultez votre génie avant d'en embrasser aucun. Ce qui perd un homme, & perd sa fortune & peut sa réputation, c'est de se jeter dans une profession qui ne lui convient pas. (*Pécon*).

Vous ne pouvez embrasser tous les objets que le tourbillon des affaires offre à nos yeux, c'est s'exposer à n'en saisir aucun. N'ayez qu'un but; employez tout le reste comme des moyens.

Vous vous croyez en passe, parce qu'un homme d'un nom ou d'un mérite distingué vous pousse ? Il n'est pas. Ce n'est pas toujours un bel instrument qu'il vous faut, mais un outil commode & maniable. Quand vous recommandez vos intérêts à quelqu'un, n'examinez pas tant son rang, qu'il son habileté; son crédit, que son affect; on s'il se prête aisément; s'il fait du choix dans ses engagements.

Attacher vous à la vertu, vous n'aurez pas à vous plaindre de la fortune.

La médiocrité est une si belle qualité qu'il accompagne ordinairement le vrai mérite. Rien ne pousse & ne prévient plus les desirs que la médiocrité; comme au contraire rien ne rebute & ne choque davantage que la perfection & l'effort. On n'aime pas un homme qui veut toujours se faire valoir, qui parle avantageusement de

lui-même, & qui est toujours le héros de son propre roman.

Pope. — Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort ; car, en faisant cet aveu, il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il n'étoit hier.

MAYNARD, (François) poète françois, l'un des quarante de l'académie françoise, mort en 1646, à 64 ans.

Maynard fut l'élève de Malherbe, qui disoit de son disciple qu'il toumoit bien un vers, mais que son style manquoit de force.

Maynard réussissoit sur-tout dans l'épigramme, & dans ces sorts de poésies appelées priapées, genre facile, & qui annonce moins l'esprit que la corruption du cœur de celui qui s'en occupe.

Le déplu que lui causa sa mauvaise fortune, lui fit présenter ces flances au cardinal de Richelieu :

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Coccyte.

Je serai bientôt des suivans
De ce bon monarque de France,
Qui fut le père des savans
En un siècle plein d'ignorance.

Lorsque j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que j'ai vu aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

Je contenterai son désir ;
Et par le récit de sa vie,
Je calmerai le déplaisir
Qu'il reçut au camp de Favié.

Mais, s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quels bien j'ai reçus de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

Rien, répondit sèchement le cardinal, qui vouloit donner de lui-même, & n'aimoit pas qu'on lui demandât. Maynard ne cessa depuis de déchirer le cardinal de Richelieu dans ses vers ; il l'appeloit un tyran. Si ce ministre lui eût fait du bien, il auroit été un dieu pour lui. C'est trop ressembler, ajoute un autre illustre, à ces mendians qui appellent les passans *Monseigneur*,

& qui les maudissent s'ils n'en reçoivent point d'aumône.

Maynard, las de solliciter des grâces, s'étoit retiré dans sa province, & avoit fait mettre sur la porte de son cabinet ces quatre vers :

Las d'espérer & de me plaindre
Des misères, des grands & du sort ;
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

Il eût été peut-être encore plus philosophe que de ne pas seulement songer qu'il y eût des grands. Quelque temps avant sa mort, il revint à Paris. Dans les conversations qu'il avoit avec les amis, dès qu'il vouloit parler, on lui disoit : *Ce mot-là n'est plus d'usage*. Cela lui arriva tant de fois, qu'à la fin il fit ces quatre vers :

En cheveux blancs il me faut donc aller,
Comme un enfant, tous les jours à l'école ?
Que je suis fou d'apprendre à bien parler !
Lorsque la mort vient m'ôter la parole !

MAZARIN, (Jules) cardinal & premier ministre d'état en France, né en 1602, mort en 1661.

Le cardinal Mazarin, jeune encore, inconnu, & sans autorité que celle de la raison, s'élança entre deux armées prêtes à combattre, en criant : *Vous êtes hommes, vous êtes frères ; je vous défends, au nom de l'humanité, de vous égorger*. Cet événement si glorieux pour Mazarin, & qui se trouve enscrit sous les reproches sans nombre qu'on peut lui faire, d'avoir trompé les hommes, arriva devant Casal le vingt-six octobre 1630. Spnola commandoit les espagnols ; le maréchal de Schomberg les françois. Mazarin sépara les armées, comme s'il n'eût séparé que deux combattans. Il ménagea une trêve, qui, par ses soins, fut bien tôt suivie de la paix.

Le cardinal Mazarin, étoit aussi doux que le cardinal de Richelieu étoit violent ; un de ses plus grands talens fut de bien connoître les hommes. Le caractère de sa politique étoit plutôt la finesse & la patience, que la force ; opposé à dom Louis de Haro, comme le duc de Richelieu l'avoit été au duc d'Olivera, après être parvenu au milieu des troubles civils de la France, à déterminer toute l'Allemagne à nous céder de gré ce que son prédécesseur lui avoit enlevé par la guerre, il fut tirer un avantage encore plus précieux de l'opiniâtreté que l'Espagne fit voir alors ; & après lui avoir donné le temps de s'épuiser, il l'amena enfin à la conclusion de ce célèbre traité qui acquit au roi des droits légitimes & vainement contestés sur une des plus puissantes monarchies de l'univers. Ce ministre pensoit que la force ne doit jamais

être employée qu'au défaut des autres moyens, & son zèle lui fournissoit le courage conforme aux circonstances : hardi à Casal, tranquille & agissant dans sa retraite à Cologne, entreprenant lorsqu'il fallut faire arrêter les princes, mais insensible aux plaisanteries de la fronde, méprisant les bravades du coadjuteur, & écoutant les murmures de la populace, comme on écoute du rivage le bruit des flots de la mer. Il y avoit dans le cardinal de Richelieu quelque chose de plus grand, de plus vaste & de moins concerté, & dans le cardinal *Mazarin*, plus d'adresse, plus de mesure & moins d'écarts; on hissoit l'un, & on le mocquoit de l'autre; mais tous deux furent les maîtres de l'état.

Jules Mazarin, se fit connoître pour la première fois au cardinal de Richelieu & à Louis XIII, par les négociations qu'il entama pour le traité de Ratibonne de 1630, entre l'empereur & ce monarque. Richelieu, qui aperçut dans *Mazarin* un esprit souple, adroit & utile à ses desseins, se l'attacha. Ce fut à la recommandation de ce ministre que Louis XIII fit avoir à *Mazarin* le chapeau de cardinal, & qu'il lui donna entrée dans ses conseils. Après la mort du roi il seignit de vouloir se retirer en Italie, & la régente qui fut la dupe de l'astuce, eut recours aux prières pour le retenir, & se crut fort heureuse de ce que le rusé Italien voulut bien se charger du gouvernement de l'état qu'il ambitionnoit.

Le nouveau ministre usa d'abord de sa puissance avec modération. Il substitua la modestie, la douceur, la mollesse même dans le commandement, à la hauteur, aux menaces & à la sévérité inflexible du cardinal de Richelieu son prédécesseur. Il étoit très-verté dans les affaires étrangères, mais sans aucune teinture de l'administration intérieure, de la législation & de la science des finances. Il abandonna cette dernière partie à Patucelli d'Imery, italien assez dépravé, pour ne regarder la bonne foi, que comme une vertu de négociant. Ce surintendant excita un murmure général, par les impôts accablans dont il surchargea le royaume. D'ailleurs, l'ambition des grands, leurs jalouses mutuelles, leur haine contre l'autorité d'un ministre étranger; ce concours d'intérêts & de passions, fit éclore des divisions qui troubloient l'état pendant la minorité de Louis XIV. *Mazarin* fut obligé plusieurs fois de sortir du royaume. Le parlement fit même son procès, & sa tête fut mise à prix. Mais, comme se n'étoit point une guerre de religion, cette proscription n'engendra point de fanatiques. Les Eclésiastiques & les Magistrats, connus de leur temps par des élançons qui, suivant l'expression de madame de Sévigné, avoient le diable au corps, contribuèrent peut-être le plus par leurs plaisanteries à calmer

les esprits en les portant à rire. Ils firent afficher dans Paris une répartition des cent cinquante mille livres, qui étoient le prix promis à celui qui apporteroit la tête du cardinal. Il y avoit tant pour qui lui couperoit le nez, tant pour une oreille, tant pour un œil, tant pour un bras, &c.

Le bibliothèque du cardinal fut vendue par arrêt du parlement. Il y avoit un recueil de pièces originales de toutes les affaires de France depuis 1602, jusqu'à 1648, en un grand nombre de volumes. C'est principalement sur ce recueil que Sully a composé son histoire. Le cardinal s'étoit trouvé à sa première sortie de France abandonné de tout le monde, avec six mille pistoles pour tout bien, lui qui s'étoit vu le maître de tous les trésors du royaume. Il se repentit de son peu de prévoyance, & se promit bien de ne pas retomber dans le même cas. Il se ressouvint de cette promesse; & lorsqu'il sortit de France la seconde fois, il avoit placé plus de quatre millions dans les banques de Venise, de Hollande & d'Angleterre. Aussi parut-il moins inquiet de son retour; & les institutions qu'il envoyoit à la reine, étoient en quelque sorte des ordres qu'on exécutoit aussitôt. Il rentra dans le royaume, moins en ministre qui venoit reprendre son poste, qu'en souverain qui se remettoit en possession de ses états. Il étoit conduit par une petite armée de sept mille hommes levée à ses dépens, c'est-à-dire, avec l'argent du royaume qu'il s'étoit approprié.

S'il en faut croire madame de Motteville dans ses mémoires, l'ambitieux cardinal osa porter les yeux jusque sur son maître pour en faire son neveu. Le jeune monarque, né avec un cœur tendre, marquoit beaucoup d'attachement pour mademoiselle Mancini l'une des nièces du cardinal. Ce ministre, tenté de laisser agir l'amour du roi, pressentir adroitement la tentation : *Je crains bien*, lui dit-il, *que le roi ne veuille trop fortement épouser ma nièce. La teing, qui connoissoit le cardinal, comprit qu'il soulaioit ce qu'il feignoit de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une princesse du sang d'Autriche, & avec l'aigreur que lui inspiroit depuis quelque temps un ministre qui affectoit de ne plus dépendre d'elle : « Si le roi étoit capable de cette indignité, je me mettrois avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi & contre » vous ».*

Mazarin, comprenant par cette réponse qu'il falloit renoncer à ses vœux, se fit lui-même un honneur & un mérite, de s'opposer à la passion du jeune prince. Il éloigna sa nièce de la cour. Ce fut dans le moment de cette séparation que mademoiselle de Mancini, dit à Louis ces paroles qui signifient tant de choses, & que Racine employe si heureusement dans *Bérénice* : *Sire, vous êtes roi, vous m'aimez, & je pars !*

La reine mère, avoit tourné ses vues sur l'Espagne pour marier le jeune monarque, & l'infante, si souvent proposée, le fut enfin sérieusement comme le lien des deux couronnes. *Mazarin*, & dom Louis, premier ministre d'Espagne, se rendirent fur les frontières d'Espagne & de France, dans l'île des Faisans. Ils y conclurent en 1659, le fameux traité des Pyrénées qui contient cent vingt-quatre articles, dont un des principaux, sur le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse. Les conférences durèrent quatre mois. *Mazarin* & dom Louis, y déployèrent toute leur politique; celle du cardinal étoit la finesse, celle de dom Louis la lenteur. On prétend même qu'il disoit du cardinal : « Il a un grand dé- » faut en politique, c'est qu'il veut toujours » tromper ».

Le siège de Dunkerque avoit été entrepris par les français en 1658, avec la convention très-formelle, que la place seroit livrée à l'Angleterre. Cromwell, averti que Turenne étoit chargé d'y mettre un gouverneur de sa nation, communiqua ses soupçons à l'ambassadeur de France qui nia la chose. Le protecteur irrité de cette mauvaise foi, tira de sa poche l'ordre que *Mazarin* avoit donné : « Je prétends, lui dit-il, que vous » dépêchiez un courrier au cardinal, pour lui faire » savoir que je ne suis pas homme à être trompé; » & que si, une heure après la prise de Dunker- » que, on n'en délivre pas les clefs au général » Anglois, j'irai en personne demander les clefs » des portes de Paris ».

La victoire des Dunes & la prise de cette ville de Dunkerque, eurent un si grand éclat que le cardinal voulut s'en attribuer la gloire. Pour y parvenir, il fit proposer au vicomte de Turenne de lui écrire une lettre, dans laquelle il lui témoignait que c'est le premier ministre qui a conçu le dessein du siège, & dressé le plan de la bataille. Le vicomte répondit avec sa candeur ordinaire : « Que le cardinal *Mazarin* pouvoit em- » ployer tous les moyens qu'il vouloit, pour » convaincre toute l'Europe de sa capacité mi- » litaire; qu'il n'effleuroit point assez la gloire » pour le démentir; mais qu'il lui étoit im- » possible d'autoriser une fausseté par sa signa- » ture ».

Lorsque la France étoit le plus soulevée contre le cardinal *Mazarin*, ce ministre lui acquéroit la province d'Alsace, par le traité de Munster de 1648. Mais, quand il commença à jouir tranquillement de la souveraine puissance qui lui avoit été confiée, il parut ne s'occuper que de sa fortune & de celle de ses nièces. On l'a dit riche d'environ deux cents millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Le roi demandoit quelquefois de l'argent à Fouquet surintendant des finances, qui lui répondoit : « Sire, il n'y a rien dans les »

Encyclopédiana,

« coffres de votre majesté; mais M. le cardinal » vous en prêtera ».

Quand le cardinal avoit mis un impôt nouveau, il demandoit à ses créatures ce qu'on disoit dans Paris. On répond, lui répondoit-on, des couplets atroces contre votre éminence; tant mieux, reprenoit le cardinal, s'ils chantent la canzonnette, ils pagaron.

Les grands cherchoient à se consoler de la profonde soumission où ce cardinal les tenoit par les sarcasmes qu'ils lançoient contre lui. Le coadjuteur de Paris étoit à Rome lorsque le père du cardinal *Mazarin* y mourut; il fit mettre dans la gazette de Rome: « Nous apprenons par les avis » de Paris, que le seigneur *Pierre Mazarin* est » mort en cette ville ».

M. de Mortemart étoit également mécontent du cardinal, ainsi que M. de Liancourt, & ne lui rendoit aucune sorte de devoirs. Néanmoins, à la mort du père du cardinal, M. de Liancourt proposa à M. de Mortemart d'aller rendre une visite à ce premier ministre. *Il est fort affligé de la mort de son père*, lui disoit-il: « Il a » raison, reprit Mortemart; c'est peut-être le » seul homme qui pouvoit mourir sans qu'il en » hâtât ».

Le cardinal *Mazarin* savoit peut-être par expérience, que les talens d'un homme contribuent moins que la faveur des circonstances au succès de ses entreprises; c'est pourquoi il s'informoit ordinairement, avant de confier une affaire à quelqu'un, si cette personne étoit heureuse.

Il étoit du sentiment de ceux qui pensent qu'à la cour les absens & les malades ont toujours tort. Lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, il faisoit toujours bonne contenance. Il se mir même un jour, à ce qu'on prétend, un peu de rouge pour faire accroire qu'il se portoit mieux, & donna audience à tout le monde. Le comte de Fuenfaldagne, ambassadeur d'Espagne, en le voyant, se tourna vers M. le prince, & lui dit, d'un air grave : *Voilà un portrait qui ressemble assez à M. le cardinal.*

Quoiqu'il ne passât point pour avoir la conscience bien timorée, cependant il eut en mourant des scrupules sur ses richesses immenses. Un bon Théatin, son conseiller, lui dit nettement qu'il seroit damné s'il ne restituoit le bien qu'il avoit mal acquis : *Hélas*, dit-il, je n'ai rien que des bienfaits du roi : « mais, reprit le Théatin, » il faut bien distinguer ce que le roi vous a » donné d'avec ce que vous vous êtes attribué ». *Ah ! si cela est*, répondit le cardinal, *il faut tout restituer*. M. Colbert vint là-dessus, & étant consulté, conseilla au cardinal de faire une donation testamentaire de tous ses biens en faveur du roi

P p p p

Qui ne manqueroit pas, vu son bon cœur, de les lui redonner sur le champ. L'expédient plut à son éminence; il fallut peu de choses pour calmer ses terreurs. Il fit la donation; mais il fut deux jours fort en peine, parce que le roi qui l'avoit acceptée ne oisist mot. *Ma pauvre famille! s'écrioit-il dans son lit devant messieurs Colbert, Rose & d'autres personnes; ah! ma pauvre famille n'aura pas de pain.* M. Colbert chercha à le rassurer, & lui rapporta enfin au bout de trois jours la donation du roi qui le remettait en possession de ses richesses immenses. (*Mémoires de l'abbé de Choisy.*)

Le cardinal fit son testament, où il disposa de tous ses biens, laissa des sommes considérables pour la fondation du collège des quatre nations. Il donna encore en mourant des preuves de cet esprit de ruse qui faisoit le caractère de sa politique; car il fit dire à plusieurs personnes qu'il s'étoit ressouvenu d'elles dans son testament, lorsqu'il n'en eût rien. Il se promettoit sans doute, s'il recouroit la santé, se faire un mérite auprès de ces personnes de ce vain ressouvenir.

Le marquis de la Fare rapporte dans ses mémoires, que le cardinal *Mazarin*, disoit qu'il vouloit tellement multiplier la dignité de duc & pair, qu'il feroit honneur à un homme de qualifié de l'être, & honteux de ne l'être pas. Dans le temps de sa dernière maladie, M. Brayer, son médecin, sans prendre garde à la conséquence que ce ministre en pouvoit tirer, lui dit qu'il paroistroit une comète dans le ciel. Ce ministre pensa qu'on croyoit que ce phénomène annonçât sa mort. Dans cette idée, il dit à la comète me fait trop d'honneur.

Le cardinal *Mazarin*, racontant un jour comme en sa jeunesse il avoit commandé une compagnie de cavalerie, le maréchal de Grammont lui dit: « Votre Eminence s'est fait grand tort de quitter cette profession-là, car assurément elle seroit à présent mestre-de-camp de cavalerie ».

Louis XIV, encore enfant, souffroit avec impatience le saute du cardinal *Mazarin*; & le voyant venir avec un groupe de courtisans, il s'écria: « Voilà le grand tuc qui passe ».

Le cardinal *Mazarin* se foudroioit peu de ce qu'on disoit, qu'on écrivoit, qu'on entreprenoit même contre lui. Un seigneur se justifiant par de bonnes raisons, d'une entreprise que le cardinal lui imputoit avoir faite sur sa personne; il lui dit: « Voyez-vous, monsieur, il n'y a pas de si mauvaise cause pour la défense de laquelle on ne puisse trouver quelque couleur. Je me souviens d'avoir eu un prédicateur qui faisoit l'apologie de Judas, en représentant qu'il étoit intendant des finances & maître d'hôtel de Jésus-

Christ; de sorte que voyant qu'il manquoit de fonds pour faire sublimiter la compagnie des Apôtres, il pensa que les Juifs souhaitoient avec passion de prendre son maître, & que s'il le livroit, le rabaissât, ce seroit un bon parti pour avoir de l'argent, d'autant plus qu'il croyoit que son maître auroit le pouvoir de se tirer de leurs mains, puisqu'il s'étoit déjà tiré de plus méchants pas que celui-là, & que cependant il seroit sublimiter la compagnie ». Après quoi le cardinal se tut, laissant faire l'application de ce détour pour autoriser une trahison, à celui qui s'exculsoit de ce le dont il lui faisoit reproche.

Le cardinal *Mazarin* ayant envie d'acheter une maison de plaisance pour Monsieur, frère du roi, jeta les yeux sur celle d'un gros partisan, située à Saint Cloud, qui étoit d'une étendue immense, & d'une grande beauté; aussi revenoit-elle à près d'un million à ce ui qui en étoit le possesseur. Le cardinal l'y fut voir un jour, & admirant la magnificence de cette maison, il dit au partisan: « Cela doit vous coûter au moins douze cents mille livres ». Le partisan, qui ne voulut pas qu'on crût ses richesses, répondit au cardinal qu'il n'étoit pas assez opulent pour mettre une somme si considérable pour ses plaisirs. « Combien donc, reprit le cardinal, cela peut-il vous coûter? je parois que c'est au moins deux cent mille écus. — Non, monseigneur, dit le financier; je ne suis pas en état de faire une si grosse dépense. Apparemment, dit le cardinal, que cela ne vous coûte que cent mille écus? — Le partisan crut devoir se borner à ce prix, & convint que cela lui coûtoit cette somme. Le lendemain matin, le cardinal *Mazarin* lui envoya trois cent mille livres, & lui écrivit, que le roi souhaitoit faire l'acquisition de cette maison pour Monsieur; celui qui étoit porteur de la lettre & de l'argent, étoit un notaire qui avoit en main un contrat de vente tout dressé, que le partisan fut obligé de signer.

Le cardinal *Mazarin* disoit du président le Coigneux: il est si bon juge, qu'il enrage de ne pouvoir condamner les deux partis.

On vint annoncer à Louis XIV, que le cardinal *Mazarin*, venoit de rendre son âme à Dieu; un courtisan répondit: « Site, je doute qu'il l'ait acceptée ».

MECENE, (Caius Cilius Maecenas) ministre & favori de l'empereur Auguste, mort vers l'an huit, avant notre ère chrétienne.

Méens usoit envers Auguste de cette noble franchise qui annonçoit toute l'élevation de l'âme du favori, & ce qui n'est pas moins glorieux pour le prince, il se plaisoit à entendre la vérité de la bouche de son ministre. « N'abusez pas de votre puissance, disoit *Méens* à Auguste, & n

« croyez pas la diminuer en y mettant des bornes.
 « Rien ne vous est impossible ; mais plus votre
 « pouvoir est grand , plus vous devez avoir soin
 « de ne vouloir que ce qui est juste & con-
 « venable. Si quelqu'un vous rapporte qu'on a dit
 « du mal de vous , il ne faut pas y ajouter foi ,
 « ni vous venger ; car n'offensant personne , &
 « faisant du bien à tout le monde , il vous seroit
 « honteux de penser que quelqu'un fût capable
 « de vous faire injure. Les méchants sont les seuls
 « que le témoignage de la conscience doit porter
 « à croire ces rapports ; & il est injuste de tirer
 « vengeance des discours auxquels on a donné
 « sujet ».

Lorsque cet empereur étoit indisposé , il logeoit dans la maison de son favori. C'étoit assez l'usage des anciens , de se faire transporter chez leurs amis pour recouvrer la santé. On ne pouvoit marquer plus d'estime pour la tendre amitié.

Quoique *Mécène* fût le favori du prince , sa modestie & sa modération , lui avoient gagné le cœur des courtisans. Le peuple romain le chérissoit , & lui donna plusieurs fois des marques publiques , de la part qu'il prenoit à sa santé. Horace , dans sa vingtième ode du livre premier , fait mention que ce ministre bien-aimé , étant allé au spectacle , au sortir d'une grande maladie , tous les spectateurs se levèrent , & lui marquèrent par des applaudissemens réitérés , la joie que leur causoit sa convalescence.

Ses esclaves ne soupçontoient point après la liberté , en servant un maître si doux. Un certain *Mellissus* , de condition libre , avoir été exposé dans son enfance , à cause de la médiocrité de ses parens. Étant tombé heureusement pour lui entre les mains d'un homme dont il reçut une bonne éducation , il devint habile grammairien , & fut donné en cette qualité à *Mécène*. Il se rendit agréable à son maître , qui le traita plus en ami qu'en esclave. Quelque temps après , la mère de *Mellissus* revendiqua son fils , & s'ouvrit , en mettant la main sur lui , suivant l'ancienne formule , qu'il étoit né libre ; mais *Mellissus* préféra son état présent aux droits de sa naissance. *Mécène* , quelque temps après , l'affranchit , & le mit au rang de ses amis.

Mécène avoit rassemblé dans sa belle maison , située sur l'Esquilin , tout ce que la nature & l'art pouvoient fournir de plus agréable ; mais sage épicurien , il préféreroit la volupté qui naît du sentiment & de la réflexion aux plaisirs des sens. On l'accuse néanmoins de n'avoir pas toujours su résister aux charmes des belles dames romaines. Un citoyen de Rome , ayant invité *Mécène* à souper , & s'apercevant qu'il commençoit à jeter de tendres regards sur sa femme , eut la complai-

sance de faire semblant de dormir. Un domestique , croyant son sommeil véritable , voulut en profiter , & boire du vin au buffet. « Malheureux , » lui dit son maître , ne vois-tu pas que je ne dors « que pour *Mécène* ? »

On voyoit dans ses jardins , suivant l'usage des anciens , un petit temple de Priape. Les prêtres qui venoient faire leur cour à *Mécène* , écrivoient sur les murailles de ce temple des vers licencieux , & bien dignes de la divinité du lieu. *Mécène* en fit faire un recueil qu'il publia sous le titre de *Priapées*. Ce protecteur des muses , avoit lui-même composé plusieurs ouvrages en vers & en prose. On cite de lui la tragédie d'*Octavie* , la vie d'*Auguste* , une hstoire des animaux , un traité des pierres précieuses , un autres intitulé *Prométhée* , dont les seuls titres ou quel'ques fragmens sont venus jusqu'à nous ; mais Dion nous a conservé en entier le discours que *Mécène* fit à Auguste , lorsque ce prince mit en question , s'il retiendrait ou abdiqueroit l'autorité suprême.

L'épouse de *Mécène* s'appeloit Téntia. C'étoit une des plus belles femmes de son siècle , & des plus capricieuses. La division regnoit souvent entre elle & son époux. Ils faisoient de fréquens divorces qui ne dureroient point. Le faible mari ne pouvoit vivre avec elle & sans elle. Aussi Sénèque disoit de *Mécène* , qu'il s'étoit marié mille fois , & n'avoit jamais eu qu'une femme.

MÉDECINE. Rien n'étoit plus simple que la médecine dans ses commencemens. L'historien raconte d'*Esculape* , qu'il n'avoit à sa suite lorsqu'il alloit par le pays , qu'un chien & une chèvre , se servant de la langue de l'un pour les ulcères , & du lait de l'autre pour les maladies de poitrine.

Les babyloniens , dit Herodote , ne se servant point de médecin , font porter les malades dans les places publiques , afin que les passans qui les voient , & qui ont eu une maladie semblable à la leur , ou qui en ont vu quelqu'un malade , leur donnent conseil , & les encouragent à pratiquer ce qu'eux-mêmes , ou d'autres ont pratiqué avec succès en de semblables cas. Le même auteur ajoute , qu'il n'étoit permis à personne de passer auprès des malades sans s'informer de leurs maladies. Strabon dit la même chose , non-seulement des babyloniens , mais encore des portugais & des égyptiens.

Hippocrate , dit Plin , fut le premier qui réunit la médecine dispersée , & la réduisit en un corps. *Chrysippe* lui succéda , qui détruisit tout ce qu'il avoit inventé. *Erasistrate* en fit autant à la doctrine de *Chrysippe*. Les Empyriques vinrent après , qui formèrent une médecine toute différente , & se divisèrent en plusieurs sectes. Hero-

phile survint, qui les condamna toutes, s'attachant à la connoissance du poulx. Sa doctrine fut ruinée par Aesclepiade, qui en substitua en sa place une autre plus facile. Themison son école la changea; & ensuite Musa ayant guéri Augulle par une pratique contraire, forgea une médecine toute nouvelle. Du temps de Messaline, Vettius Valens en établit une autre. Sous l'empire de Neron, Thessalus renversa avec furie les opinions de ses devanciers, & fonda la secte des Méthodiques. Crinas de Marseille l'abolit ensuite, & introduisit la méthode de régler toutes les opérations de la médecine, au mouvement des astres, boire, manger & dormir à l'heure qu'il plaisoit à la Lune ou à Mercure. Son autorité sur bientoit après ruinée par Charinus, qui condamna toute la médecine des anciens.

Les égyptiens avoient un livre, que Diodore appelle livre sacré, que ceux qui pratiquoient la médecine étoient obligés de suivre : en sorte que, si en ayant suivi les préceptes, ils ne pouvoient pas sauver leurs malades, ils étoient exemptés de blâme; mais s'ils s'en étoient écartés de quelque manière que ce fût, & que le malade fût venu à mourir, on les condamnoit comme des meurtriers.

Tibère (1) étoit incrédule sur l'article de la médecine, & il avoit coutume de railler ceux qui ayant passé trente ans, étoient obligés de demander conseil sur les choses convenables ou nuisibles à leur santé. C'étoit aussi le sentiment de Démocrite, qui disoit à Hippocrate, que tous les hommes devoient savoir la médecine, & que chacun devoit être son médecin, passé trente ans.

On peut juger de la considération où étoient les anciens médecins, par ce qui est rapporté dans Suidas, que Dexippus, disciple d'Hippocrate, ayant été appelé par Hécatoennus, roi de Carie; ce médecin ne voulut y aller, qu'à condition qu'Hécatoennus, cesseroit de faire la guerre à sa patrie.

Les anciens médecins se faisoient accompagner de leurs disciples dans les visites qu'ils rendoient aux malades. C'est ce que Martial (*Lib. 5, Epigr. 6*) nous apprend, où il le plaint que son médecin lui a fait venir la fièvre, en lui faisant tâter le poulx par les cent mains glacées de ses disciples.

Parmi les visigoths, les médecins convenoient d'une somme pour la guérison d'un malade (2), & si le malade mourait, le médecin n'étoit pa

payé. S'il estropioit quelqu'un en le saignant, il payoit une amende. Si le malade mourait aussitôt après la saignée, le médecin était livré aux parents du mort, pour le punir à leur gré, lorsque le défunt étoit une personne libre. Si le malade qu'il étoit mort aussitôt après la saignée, étoit un serf, le médecin en étoit quitte pour donner un autre serf à sa place.

Jammalos. On appelle ainsi des hermites qui exercent la médecine au Japon. Le peuple a d'autant plus de confiance dans leur art, qu'ils n'emploient point de remèdes naturels pour la guérison des maladies, mais des espèces de sortilèges. Pendant que le malade fait un rapport fidèle de tout ce qu'il sent, le Jammalos trace sur son papier certains caractères analogues au remède de celui qui le consulte, & à la nature de la maladie dont il est attaqué. Il place ensuite cette espèce de mémoire, sur l'autel de la divinité favorite, & pratique certaines cérémonies mystérieuses, qui, selon lui, sont capables de donner à ce papier une vertu médicinale. Après quoi il le broie, & en forme plusieurs petites pilules, qu'il prescrit au malade de prendre tous les matins à jeun. L'usage de ces pilules exige quelque préparation; il faut, avant de les prendre, que le malade boive un verre d'eau de rivière ou de source, & le Jammalos a soin de remarquer si c'est au nord ou au sud, qu'on doit puiser cette eau.

Un médecin célèbre, qui avoit l'honneur de s'entretenir avec M. le régent, entendant ce prince discourir avec esprit, de la médecine, comme d'un art conjectural, trancha ainsi la conversation : « Supposons que Paris soit tout à coup couvert de ténèbres aussi épaisses que celles d'Egypte; n'est il pas vrai, monseigneur, que vous préféreriez de vous laisser conduire dans cette ville par un aveugle, plutôt que par un clairvoyant, qui vous meneroit tout de travers, tandis que l'aveugle, accoutumé à parcourir différents quartiers avec son bâton ne vous égareroit pas ? »

MÉDECIN. Un célèbre médecin, visitant ses malades opulents, alloit toujours dans la cuisine embrasser les cuisiniers & les chefs d'office, en leur disant : mes bons amis, je vous dois de la reconnaissance pour tous les bons services que vous nous rendez à nous autres médecins; sans vous, sans votre art empoisonneur, la faculté iroit bientôt à l'hôpital.

M. Guenot, fameux médecin, étant dans sa voiture, fut arrêté sur le pont-aux-chances par un embarras de voitures, qu'il étoit impossible de passer sans accoster. Un charvetier cria à ses camarades : « rangez-vous, laissez passer ce médecin ;

(1) *Sueton. in Tib. cap. 65. Tacit.*

(2) *Hist. du Langued. t. 2, l. 7, p. 383.*

« je le connois : c'est lui qui nous a rendu le service de tuer le cardinal Mazarin ».

On a cité un *médecin* suisse, qui ne passoit jamais auprès d'un cimetière sans se couvrir le visage avec un mouchoir ; & quand on lui en demandait la raison : « c'est, répondoit-il, que bien des gens étant ici arrêtés par mon ordonnance, j'ai peur que quelqu'un ne me reconnoisse & ne s'avise de me prendre au collet ».

Le docteur Malouin, *médecin* de la reine, éroyoit à la certitude de son art comme un mathématicien à celle de la géométrie. Ayant ordonné beaucoup de remèdes à un homme de lettres célèbre, & qui les prit exactement & ne laissa pas de guérir, notre éculape lui dit en l'embrassant : « vous êtes digne d'être malade ».

Un homme d'esprit ayant plaisanté devant ce même M. Malouin sur les *médecins*, ce docteur qui n'entendoit point raillerie en pareille matière, dit à la personne qui bientôt après eut besoin de son secours : « je viens, je vous hais, je vous guérirai & je ne vous verrai plus ».

M. Malouin étoit, comme a dit Molière, tout *médecin* de la tête aux pieds. Il représentoit un jour à un incrédule, que tous les grands hommes avoient honoré la médecine. C'est dommage, lui répondit le mécréant, qu'il faille rayer de cette liste de grands hommes un nommé Molière. « Aussi », répliqua sur le champ le *médecin*, voyez comme il est mort ».

Le célèbre Vernage, renonçant à la pratique de la médecine qu'il avoit exercée avec un grand succès pendant plus de trente ans, disoit : « je me retire ; je suis las de deviner ».

André Banins, habile *médecin* de Florence, mais très-fantastique, ayant été appelé pour voir une femme malade, commença par lui tâter le pouls, & lui ayant trouvé une grosse fièvre, lui demanda, entre autres choses, l'âge qu'elle avoit ? elle n'eut pas plutôt dit qu'elle avoit quatre-vingts ans, qu'il repoussa fi n bras, & lui dit tout en colère : « combien de temps voulez-vous donc rester au monde ? & se retira sur le champ.

Triller raconte qu'un *médecin* de sa connoissance avoit toujours sa poche pleine d'ordonnances & de recettes. Lorsqu'il étoit consulté pour des malades, il leur disoit de prendre au hasard, & de se faire une posion de la recette qu'ils tiroient, & que ce seroit sûrement la plus convenable à leur maladie. Une dame, tourmentée d'un grand mal de gorge, eut recours à cet éculape, fouilla dans sa poche, & voyant que c'étoit l'ordonnance d'un clystère, elle se prit si fort à rire, que son abcès créva & elle guérit.

Un vieux *médecin*, avare, brusque, & peu couru, avoit pris chez lui un petit garçon de la campagne, pour lui rendre compte des personnes qui viendroient le demander. Rentrant un soir chez lui, de fort mauvais humeur de n'avoir rien gagné, il interrogea le payfan, qui n'ayant pas encore diné, se brouilla dans son récit. Le *médecin*, impatient, lui dit avec colère : « eh bien, petit coquin, veux-tu t'expliquer promptement ? qu'est-il arrivé ici pendant mon absence ? monfieur, répliqua le jeune affamé, puisque vous voulez que je vous le dise, il est venu un prêtre vous dire que votre malade étoit mort ; un apothicaire crier contre votre recette, qui ne vaut rien, une vieille femme vous donner au diable, parce que vous l'avez empoisonnée ; un huissier vous demander de l'argent ; mais il n'est arrivé, ni pain, ni vin, ni viande, & je meurs de faim ».

Un *médecin*, ayant un cheval malade, fit appeler un maréchal. Celui-ci ayant guéri le cheval, le *médecin* lui dit : « mon ami, qu'est-ce que je vous dois ? — rien, répondit le maréchal ; nous ne prenons point d'argent de ceux de la même profession.

Un homme qui souffroit beaucoup, apercevant plusieurs *médecins* autour de son lit, s'avisa de faire comme un soldat qu'on va passer par les armes. Il fit approcher celui de tous les *médecins* qu'il crut le plus habile, & lui dit : monfieur, je vous prends pour mon parain.

Un *médecin* octogénaire jouissoit d'une santé inaltérable. Ses amis lui en faisoient compliment tous les jours. M. le docteur, lui disoient-ils, que faites-vous donc pour vous porter si bien ? je vais vous le dire, messieurs, leur répondit-il, & je vous exhorte en même temps à suivre mon exemple. « Je vis du produit de mes ordonnances, sans prendre aucun des remèdes que j'ordonne à mes malades ».

L'empereur Maximilien étant malade, manda plusieurs *médecins*, plus pour s'en divertir que pour suivre leurs ordonnances ; il demanda à chacun d'eux en particulier quoe ? Ils demeureroient confus, ne concevant pas l'idée du prince. Un vieux routier d'entr'eux comprenant que ce prince, par le mot qu'il lui demandoit combien il avoit fait mourir de personnes, prit à pleine main sa barbe et lui dit rot, voulant dire qu'il avoit fait mourir autant de malades que sa barbe avoit de poils ; ce dernier fut le mieux reçu, parce qu'il parut par sa réponse plus spirituel & plus sincère.

Les *médecins* tuent beaucoup de monde par ignorance, & en sauvent quelques-uns par hasard.

Un roi de Perse envoya au calife Mustapha, un *médecin* très-célèbre, qui demanda, en arrivant,

comment on vivoit à fa cour. On lui répondit : on ne mange que lorsqu'on a faim, & on ne la satisfait pas entièrement; je me retire, dit-il, je n'ai que faite ici.

Molière joua sur le théâtre les *médecins* ridicules; combien d'autres farces n'a-t-on pas lancées contre eux? il y a ce conte d'un ministre huguenot, qui, interdit de ses fonctions, par la cabale de ses ennemis, dit tout haut, qu'il en coûteroit la vie à plus de cent hommes. Cité devant le juge pour avoir tenu ce discours, il s'explique en disant que si on l'empêchoit d'être ministre il se feroit *médecin*. Ce trait est employé dans la comédie du Grondeur. Ce personnage qui est *médecin*, ourré de ce que le mariage de Mondor & de sa fille est conduit malgré lui, s'écrie, dans sa colère, il en coûtera la vie à plus de quatre.

Un malade, interrogé pourquoi il n'appelleit pas un *médecin* : « c'est, répondit-il, parce que je n'ai pas encore envie de mourir ».

Un *médecin* trouvant mauvais qu'on parlât mal des *médecins*, dit : il n'y a personne qui puisse se plaindre de moi; non, lui répondit-on, car vous tuez tous ceux que vous traitez.

Dans une société où l'on frondeoit cette foule de temêles qui guérissent par hasard, & qui le plus souvent occasionnent des maladies ou les rendent plus rebelles, un homme connu dit plaisamment : « le *médecin* le plus digne d'être consulté, c'est celui qui croit le moins à la médecine ».

M. Fagon, consulté sur la maladie de Bayle, lui prescrivit un exact régime sans aucun remède particulier, & finit sa consultation par ces mots : « je souhaiterois passionnément qu'on pût épargner toute cette contrainte à M. Bayle, & qu'il fût possible de trouver un remède aussi singulier que le mérite de celui pour lequel on le demand ». Bayle étoit mort, quand cette ordonnance arriva à Rotterdam.

Entre tous les chefs d'accusation dressés sous Charles I, roi d'Angleterre, par la chambre des communes, contre le duc de Buckingham, il y avoit celui d'avoir fait prendre au feu roi une médecine, sans l'ordonnance du *médecin* de sa majesté.

Le conte suivant, tiré du Mercure de France, août 1743, pag. 1785, doit trouver place ici.

Certaine fièvre ayant, par rude assaut,
Réduit au lit le paysan Thibault,
Luce sa femme, s'élève, mais peu fine,
L'alarme au cœur & les larmes aux yeux,
Court soudain consulter, de son mic-x,
Messier Evrard, docteur en médecine,
Dont le savoir n'étoit pas fort précis;
Voire d'autant qu'Evrard n'étoit aisé.

Maint concluoit que c'étoit un franc âne,
Conclusion digne d'un franc cheval.
Notre docteur, lorsque la payzane,
En son jargon simple & non doctoral,
L'eût informé des symptômes du mal,
Mit par écrit, comme il n'y manquoit guères,
Son ordonnance ample, & telle en tout point.
Qu'elle eût primé chez les apothicaires,
Desquels au recte Evrard ne parla point
A Luce, neuve en ces sortes d'affaires.
Lui donnant donc le papier d'une main,
Et tenant l'autre ouverte aux honoraires,
Que votre époux, dit-il, demain matin
Prende cela dans un verre de vin,
Moyennant quoi, j'ose bien lui promettre
Soulagement. Luce, au pied de la lettre,
Entend la chose, & sans rien acheter
Qu'un peu de vin, s'en retourne au plus vite.
Bien résolue à tout exécuter,
Et désirant heureuse réussite,
Desir qu'en elle il est bon de noter.
Tout étant prêt pour l'aurore naissante,
La campagnarde a son mari présente
Vin & papier dans un vase de bois.
Thibault, muni d'un grand signe de croix,
Sans trop d'efforts, fut, avec confiance,
Venir à bout d'avaler l'ordonnance,
Qui hâte moins son goût que la boisson.
Qu'arriva-t-il après? Rien que de bon.
Le mal fit place à la convalescence
En peu de jours, & cette guérison
Au *médecin* fit un honneur immense.

On a dit que les ordonnances de M. feu Tronchin étoient toutes favorables, parce qu'il appliquoit le savon à toutes sortes d'affirmations. En effet, M. le comte de Ch*** s'étant rendu à Genève, excepté pour y consulter ce célèbre *médecin*, de retour il communiqua à plusieurs personnes l'ordonnance qu'il en avoit reçue : ayant été confrontée avec plusieurs autres, il se trouva qu'il y avoit dans toutes du savon; ce qui fit dire plaisamment que si la blanchisseuse de M. Tronchin l'eût su, elle lui eût intenté un procès.

En 1680 ou environ, le dauphin & la dauphine étant successivement tombés malades, furent guéris par les remèdes d'un certain chevalier nommé Talbot, qui, avant de les administrer, en donna le secret au roi; encore ce prince ne voulut-il pas permettre que ses enfans les prissent, avant d'avoir consulté des *médecins*. On en manda donc trois à Versailles des plus fameux, qui furent MM. Petit, Duchesne & Moreau. La saignée fut jugée nécessaire pour le jeune prince, & elle fut faite de l'avis des *médecins* & du chevalier Talbot, qui signa l'ordonnance avec eux. Peu de temps après, le dauphin fut tout-à-fait guéri. Les

trois *médecins* de Paris, après avoir été très bien traités à Versailles, où l'on leur avoit fait exprès pour eux, reçurent chacun trois cent louis, lorsqu'on les congédia. Quant au chevalier Talbot, Louis XIV lui fit donner deux mille louis, avec une pension de vingt mille livres. Son interprète (car il ne sçavoit pas le françois), eut trois cent louis. Voici des vers que fit alors M. de Bonnières, *médecin*, sur le rétablissement de la santé du dauphin, & fut son *médecin* :

Autrefois un Talbot, ennemi de la France,
La mit presqu'aux abois par un ser inhumain;
Un Talbot aujourd'hui, le gobelet en main,
Par des coups plus heureux, en salue l'espérance.

Milieur à Talbot l'assassin!

Vive Talbot le *médecin*!

Les romains ayant banni de Rome les *médecins* grecs qui se signaloient en peuplant l'empire de la mort : Caton fit cette réflexion : « les grecs, jaloux de la gloire des romains, n'ayant pu les vaincre en pleine campagne, leur envoient des bourreaux qui les tuent dans leurs lits.

On a fait ce conte. Un amant en danger de perdre sa maîtresse, qui étoit malade, cherchoit par-tout un *médecin* sur la science duquel il pût se reposer. Il trouve en son chemin un homme possesseur d'un talisman, par lequel on appercevoit des êtres que l'œil ne peut voir. Il donne une partie de ce qu'il possède pour avoir ce talisman, & court chez un fameux *médecin*. Il vit une foule d'amies à la porte. C'étoient les ames de ceux qu'il avoit tués. Il en voyoit plus ou moins à toutes les portes des *médecins*, ce qui lui étoit l'envie de s'en ferrer. On lui en indiqua un dans un quartier éloigné, à la porte duquel il n'aperçoit que deux petites ames. Voici enfin un bon *médecin*, dit-il en lui-même, je vais aller le trouver. Le *médecin*, étonné, lui demanda comment il avoit pu le découvrir? puis lui dit l'ayant assis, votre réputation & votre habileté vous ont fait connoître. Ma réputation! ce n'est que depuis huit jours que je suis ici, & je n'ai encore vu que deux malades.

Si vous avez besoin de *médecins*, dit l'école de Salerne, il y en a trois auxquels vous pouvez avoir recours : l'esprit gai & tranquille, l'exercice modéré & la diète. C'est aussi ce que pensoit M. Dumoulin. Ce célèbre *médecin* étant à l'agonie, & environné de plusieurs *médecins* de Paris, qui déploient sa perte, leur dit : messieurs, je laisse après moi trois grands *médecins*, & presse par eux de les nommer, parce qu'ils croyoient tous être un des trois, il répondit : l'eau, l'exercice, la diète.

On dit qu'un *médecin* est un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre

d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remèdes l'aient tué.

Quand un malade paroît devant les ministres de la justice médicinale, je m'imagine, dit Scapin, qu'on va instruire un procès criminel; car le *médecin* après avoir considéré & examiné ce qu'a fait le malade, il interroge d'ordinaire ce patient sur la secte, & le condamne pas ses ordonnances; le chirurgien le bande, & l'apothicaire, maître des basses œuvres, lui décharge son coup par derrière; aussi les reçoit-on tous trois d'une manière qui marque l'aversion qu'on a pour eux; car aussi-tôt qu'ils sont dans une chambre, on tire la langue au *médecin*, on tend le poing au chirurgien, & on tourne le dos à l'apothicaire.

Le journal des sçavans rapporte l'anecdote de deux *médecins* qui se battirent pour régler la manière dont seroit cuite une pomme qu'ils venoient de prescrire à leur malade. Tous deux avoient ordonné qu'elle seroit cuite sous la cendre; mais l'un prétendoit qu'il falloit la faire cuire enveloppée d'un papier gris, & l'autre qu'il falloit l'envelopper d'une feuille de vigne. Le dernier montra avec beaucoup d'éloquence les grands avantages que le malade retireroit des qualités de la feuille de vigne, qui s'infiltreroient dans la pomme; l'autre dit ensuite de plus belles choses au sujet du papier gris. Mais comme leurs dissertations ne finissoient pas, ils terminèrent à l'amiable leur différend avec quelques coups de canne.

Bernard de Palissy, dont M. de Fontenelle a dit, qu'il étoit aussi grand physicien que la nature seule puisse en former, s'est moqué, dans ses observations sur les abus de la médecine, du charlatanisme de certains *médecins* de son temps ou plutôt de la simplicité des malades qui se fioient aux promesses emphatiques de ces empiriques. Il rapporte cet e petite ruse d'un sieur Sébastien Colin, *médecin* d'un village de Poitou, lequel a publié, en 1588, un livre sur les urines, avec ce titre : *Bref dialogue contenant les causes, jugemens, couleurs & hipertases des urines, lesquelles adviennent le plus souvent à ceux qui ont la fièvre.*

« Il y avoit, dit Palissy, en une petite ville de Poitou, un *médecin* aussi peu sçavant qu'il y en eût dans tous les pays, & toutefois par une seule finesse il se faisoit quasi adorer. Il avoit une étude sççette bien près de la porte de sa maison, & par un petit trou, il voyoit ceux qui lui apportoit des urines, & étant entré dans la cour, sa femme, bien instruite, se venoit affeoir sur un banc près de l'étude, où il y avoit une fenêtre fermée de chassis, & interrogeoit le porteur d'où il étoit, lui disoit que son mari étoit en la ville, mais qu'il viendrait bientôt, & le faisoit affeoir auprès d'elle, l'interrogeoit du jour que la ma-

l'adie prit au malade, & en quelle partie du corps étoit son mal, & conséquemment de tous les effets & figures de la maladie; & pendant que le messager répondoit aux interrogations, le *médecin* écoutoit tout, & puis sortoit par une porte de derrière, & rentrait par la porte de devant, par où le messager le voyoit venir. Lors la dame lui dit: voilà mon mari, parlez-lui. Ledit porteur n'avoit pas si-tôt présenté l'urine, que M. le *médecin* la regardoit avec fort belle confiance, & après il faisoit un discours sur la maladie, suivante ce qu'il avoit entendu du messager par son étude; & quand le messager étoit retourné au logis du malade, il contoit comme un grand miracle le savoir du *médecin*, qui avoit connu toute la maladie, soudain qu'il avoit vu l'urine, & par ce moyen le bruit de ce *médecin* augmentoit de jour en jour ».

La ruse du *médecin* Colin a été utile depuis à bien d'autres charlatans, qui ont su, comme lui, en cachant leur secret, duper le public.

Vers la fin du siècle dernier, les *médecins* voulant que la chirurgie fût entièrement assujétie à la médecine, exigèrent qu'aucun chirurgien ne fignât un malade, sans être muni de l'ordonnance d'un *médecin*. Ils poursuivirent en justice les chirurgiens, à l'effet de les soumettre à cette loi tyrannique. Le Sueur (1), chirurgien, alla avec plusieurs de ses confrères, la veille du jugement que devoit rendre à ce sujet le parlement, trouver M. de Novion, qui étoit alors premier président; & afin que l'audience ne fût pas refusée, il se fit annoncer, comme ayant à communiquer au premier président, une affaire dans laquelle il avoit lui-même le plus grand intérêt.

M. de Novion étoit encore au lit; il se leva promptement, & parut en robe de chambre. Lorsqu'il vit tant de monde, il dit: Qu'allez-vous dire, messieurs, de voir un premier président donner audience en robe de chambre? monseigneur, répondit le Sueur, vous devez être en robe; vous y êtes; il n'y a de différence que dans la couleur; il ne nous appartient pas de chicaner notre juge là-dessus; daignez seulement nous écouter.

Le Sueur, après avoir expliqué son affaire, finit par dire: supposons, monseigneur, que vous soyez subitement attaqué d'une apoplexie; dieu néanmoins vous en préserve; mais cet accident peut vous arriver comme à tout autre; votre *médecin* demeure au marais, votre chirurgien est dans la cour du palais, à côté de chez vous, ne courra-t-on pas d'abord au chirurgien? mais si la pré-

(1) Il y a apparence qu'il n'étoit que privilégié; car Devaux n'a fait aucune mention de lui dans son *Index funereus*; il n'est d'ailleurs connu que par l'anecdote que nous rapportons.

tention des *médecins* a lieu, & est autorisée par un arrêt, le chirurgien en vain se présentera; il aura les mains liées; il n'osera vous saigner; il faudra courir après le *médecin*, & pendant ce temps-là monseigneur passera la barque à Caron.

Cet éloquent & court plaidoyer frappa vivement le magistrat. Le lendemain, l'affaire fut rapportée, & d'une voix unanime la prétention des *médecins* fut rejetée, & les chirurgiens furent autorisés à saigner dans les cas urgents, lorsqu'ils le jugeroient nécessaire.

L'épigramme suivante est de Piron, & imprimée dans ses Œuvres :

Dans un bon corps nature & maladie
Écoient aux mains. Une aveugle vient-là :
C'est *médecine*; une aveugle étourdie
Qui eroit, par force, y mettre le bois.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure
Sur celui-ci, comme sur celle-là,
Tant qu'une enfla euda. Ce fut nature.

MÉMOIRE. Le pape Clément VI n'oublioit jamais rien de ce qu'il avoit lu ou ouï; & ce qui paroît un paradoxe, c'est que cette grande mémoire lui vint après un soup qu'il avoit reçu derrière la tête.

Un homme voulant passer une rivière à cheval; y tomba. La peur & le froid lui causèrent une fièvre qui fut accompagnée d'une perte entière de mémoire, jusques-là qu'il ne se souvenoit plus du nom de sa femme & de ses enfans: la mémoire revint pourtant dans la suite.

On a vu à Paris le sieur Marcey qui disoit en même temps à dix personnes en fix ou sept différentes langues, & sur des matières sérieuses; qui faisoit faire l'exercice à un bataillon dans toutes les évolutions militaires, nommant tous les soldats par les noms qu'ils avoient pris, en défilant une fois devant lui, & qui se démoit heureusement sans autre secours que celui de la mémoire, d'une règle d'arithmétique, sur elle de trente figures.

Cyrus, roi de Perse, l'empereur Adrien, & Scipion l'asiatique, appelloient par leurs noms tous les soldats de leurs armées, qui étoient très-nombreuses; on a dit qu'un pareil avantage éleva Othon à l'empire.

Crébillon n'écrivoit jamais ses pièces que quand il les falloit donner au théâtre. Sa mémoire étoit excellente; il disoit assez communément: « lorsqu'on faisoit une censure de mes ouvrages, l'endroit que je supprimois s'effaçoit totalement de ma tête, & il n'y restoit plus que la correction. »

Le père Meneftrier, jéfuite, avoit une *mémoire* des plus hanteufes. La reine de Suède paffant à Lyon, en voulut faire une épreuve. Elle fit écrire & prononcer trois cents mots les plus bizarres & les plus extraordinaires qu'on put imaginer. Il les répéta tous, d'abord dans l'ordre qu'ils avoient été écrits, & ensuite en tel ordre & tel arrangement qu'on voulut lui propofer.

Vittorio Roffi rapporte, que Lipfe favoit toute l'hiftoire de Troie par cœur, & qu'il s'obligeoit à réciter tout pour mor tous les endroits de cet ouvrage qu'on lui marqueroit, contentant qu'on fe tint auprès de lui avec un poignard à la main, & qu'on l'enfonçât dans fon corps, en cas qu'il ne rapportât pas fidèlement les paroles de l'auteur. (*Teiffier*).

Nicolas Bourbon, de l'oratoire, récitoit par cœur l'hiftoire de M. de Thou, & les éloges de Paul Jove, qu'il aimoit beaucoup.

Joseph Scaliger apprit en vingt-un jouts l'Iliade & l'Odyffée d'Homère.

Georges Vagan, d'Arezzo en Tofcane, à l'âge de dix neuf ans, favoit par cœur toute l'Énéide de Virgile.

* Muret raconte qu'il dîna un jour à un jeune Corfe un nombre infini de mots grecs, latins & barbares, dont les uns avoient un fens, les autres n'en avoient point, & tous étoient détachés les uns des autres. Quand il fut las de dicter, le Corfe les récita fans héfiter dans l'ordre qu'ils avoient été dictés, & les répéta en renverfant l'ordre, & en commençant par le dernier. Il lui affura, qu'il lui feroit aifé d'en répéter de la forte jufqu'à trente-fix mille. Il fit plus; il entreprit d'enseigner fon art à un jeune Vénitien, qui fe p'agnoit de fa *mémoire*; en effet, en fix jours d'exercice, il l'accoutuma à retenir cinq cents vers. (*D. v. Lefon*).

Un breton étant venu à Paris, alla voir M. de S* *, fon compatriote, auquel il demanda, par occafion, un écu de fix francs qu'il lui avoit prêté il y avoit environ une quinzaine d'années. M. S* * appelle fon laquais : « Labrie, lui dit-il, voyez dans cette armoire fi vous n'y trouvez pas un livre ? le domeltique obéit, & remit à fon maître un bouquin à demi rongé des rats, & couvert de pouffière. M. de S* * le préfenta à fon créancier qui ouvrit de grands yeux : « Prenez, moffieur, lui dit-il, prenez; c'est un prix de *mémoire* que j'ai remporté dans ma jeunesse, vous le méritiez mieux que moi ».

Mithridate, qui compoito fous fa domination vingt-deux nations différentes, les haranguoit
Encyclopædiana.

chacune dans leur langue, & appelloit tous les foldats chacun par leurs noms.

Hortenfius, l'un des plus célèbres orateurs de l'ancienne Rome, avoit une *mémoire* fi sûre, qu'après avoir médité en lui même un difcours, fans écrire un feul mot, il le rendoit dans les mêmes termes dans lesquels il l'avoit préparé. Rien ne lui échappoit : ce qu'il avoit arrangé dans fon efprit, ce qu'il avoit écrit, ce qu'avoient dit les adverfaires, tout lui étoit préfent. Cette faculté alloit en lui jufqu'au prodige; & l'on rapporte, qu'en conféquence d'une gageme faite avec un de fes concitoyens, appelé Sifenus, il paffa un jour entier à une vente; & lorsqu'elle fut finie, il rendit compte de toutes les chofes qui avoient été vendues, du prix de chacune, du nom des acheteurs, & cela par ordre, fans fe tromper dans la moindre circonftance, comme il fut vérifié par l'huffier-prifeur, qui le fuivoit fur fon livre à mefure qu'il parloit.

Un abbé de petite taille, grand parleur & plein de vanité, n'ayant pu achever, par un défaut de *mémoire*, un fcton qu'il avoit commencé, donna lieu à un poète de faire ces vers à fa louange.

Petit homme vain,

Qui jafe fans fin,

Pour te faire taire,

Malgré ton encreux,

Le plus court fecret

Eft de te mettre en chaire.

MENAGE, (Gilles) né en 1613; mort en 1692.

Ménage fut obligé de prendre les provifions d'avocat du roi à Angers, que fon père lui céda. Il ne tarda pas à s'en défaire; & parce que cela occafionna une brouillerie, il difoit qu'il étoit mal avec fon père, parce qu'il lui avoit rendu un mauvais office.

Ménage, d'abord avocat, enfuite abbé, s'exerça dans tous les genres de littérature. Il étoit grammairien, philofophe, jurifconfulte, hiftorien, poète, antiquaire, critique, ou plutôt que n'étoit-il pas ? il avoit une mémoire prodigieufe & enrichie de quantité de faits, de bons mots & de particularités qui rendoient fa conversation auffi utile qu'agréable. Il aimoit à parler: Peut-être étoit-il trop entêté du mérite de fes productions; c'est du moins par ce côté ridicule que Molière l'a expofé à la rifée dans fa comédie des Femmes fçavantes.

Q q q q

Ménage avait une mémoire si prodigieuse, que tous les passages d'auteurs, rapportés dans ses ouvrages, lui venant en écrivant. Lorsqu'on lui citait des vers qu'il voulait retentir, il se les faisoit dicter, & les écrivait lui-même; & après s'en être assuré, il chiffonait le papier & le jettoit au feu, en disant qu'il les avait écrits pour les apprendre plus facilement, & que les sachant une fois, il n'avait plus que faire du papier.

Ce *savane* s'étant trouvé chez madame de Rambouillet avec plusieurs dames, il les entreprit de choses fort agréables qu'il avait retenues de ses lectures. Madame de Rambouillet qui s'en apperçut bien, lui dit : « tout ce que vous dites, monsieur, est admirable; mais dites-nous quelque chose de vous présentement ».

Il est l'auteur des *Origines de la langue française*, ouvrage rempli de subtilités puériles & d'eynoïgies forcées. Il écrivait au désespoir d'avoir vu naître le mot *brocanteur*, & de mourir sans en avoir pu découvrir l'origine.

Le cardinal de Retz, dit un jour à *Ménage*, apprenez-moi un peu à me connaître en vers, afin que je puisse du moins juger de ceux qu'on m'apporte : manifeste, lui répondit *Ménage*, ce seroit une chose trop longue à vous apprendre; vous n'avez pas le temps de cela; mais lorsqu'on vous en lira, dites toujours que cela ne vaut rien, vous ne vous trompez guère.

Ménage content des douceurs à madame de Sévigné, lui dit qu'il n'étoit point assez téméraire pour rien prétendre, & qu'il se contentoit d'être son esclave & son martyr. Eh bien! lui dit-elle, vous serez mon martyr, & moi je serai votre vieillard.

Ménage avoit été de l'académie française sans requête des dictionnaires, qui est un ouvrage en vers, & par lequel on disoit qu'il s'en étoit rendu ligne; sur quoi M. de Montmort, maître des requêtes, dit : que c'étoit par cette raison qu'il falloit le condamner à en être, comme en condamne un homme qui a déshonoré une fille à l'épouser.

Limonio avoit fait des observations critiques sur un ouvrage de *Ménage*, il s'excusa de les publier par l'épigramme suivante.

Laissons en paix monsieur *Ménage*,
C'étoit un trop bon personnage
Pour n'être pas de ses amis.
Souffrez qu'à son tour il repose,
Lui de qui les vers & la prose
Nous ont si souvent endormis.

MENDIANT. Un pauvre poursuivoit un passant le long des trottoirs du port neuf. C'étoit un jour de fête. « Au nom de saint Pierre, dit le mendiant, au nom de saint Joseph, au nom de tous les saints ». Arrivé devant la statue d'Henri IV, « au nom d'Henri IV ». L'homme s'arrêta; tiens, voilà un louis d'or ».

MENSONGE. On demandoit à Aristote ce que gaignoient les menteurs à débiter leurs mensonges? il répondit : ils ne leur valent autre chose que de n'être pas crus, même quand ils disent la vérité.

Un homme alla voir un matin un chevalier de ses amis, grand menteur; il le trouva encoire au lit, il le fit habiller & sortirent tous deux. Ils entrèrent dans un café, où il y avoit dix ou douze personnes, qui parloient avec vivacité d'une nouvelle de guerre qui se répandoit dans Paris. « Messieurs, s'écria le chevalier en se mêlant brusquement à leur conversation, « cette nouvelle est absolument fautive. Je viens du palais-royal, où j'ai entendu dire à M. le duc d'Orléans, que ce bruit étoit sans fondement ». Ces paroles, prononcées d'un air impudent, fermèrent la bouche aux nouvelles du café, qui le crurent pieusement sur sa parole. Un moment après, il sortit avec son ami, qui lui dit quand ils furent dans la rue : « Pardieu, notre ami, vous venez de leur en donner à garder de la bonne façon : — non, lui répondit-il sérieusement, je ne leur ai dit que la vérité. — En voici d'une autre, lui répliqua son ami, ne voudriez-vous pas me persuader à moi-même que vous avez été ce matin au lever de M. le duc d'Orléans? — Ah! s'écria le chevalier, en faisant un éclat de rire, je vous demande pardon, mon ami. Comme la mémoire nous trahit! ce fut hier que j'allai au palais royal.

C'est un proverbe parmi les Persans, que le mensonge qui suive, vaut mieux que la vérité qui nuit. Un roi avoit ordonné la mort d'un esclave. Ce malheureux, au désespoir, accabla le prince d'imprecations dans une langue étrangère. Le roi demandant ce qu'il avoit dit, un courtisan d'un caractère doux & humain répondit : Seigneur, cet infortuné vient de dire : « le paradis est pour ceux qui répriment leur colère & qui pardonnent aux hommes ». Le roi, touché de ces paroles, fit grâce à l'esclave. Un autre courtisan, ennemi du premier, dit alors : il n'est pas permis de déguiser la vérité devant son souverain. Cet homme vient d'outrager le roi. — « J'aime mieux, dit le monarque, le mensonge qu'il m'a fait, que la vérité que vous me dites; car il avoit envie de faire du bien, & vous du mal »; & il le chassa de sa présence.

Antigonus étant en guerre avec Eumènes, fit

répandre dans le camp de son ennemi des lettres par lesquelles il excitait les soldats à tuer ce prince, & promettoit une grande somme d'argent à l'assassin. Euménès en fut averti, & parcourut les rangs de son armée, il remercia & loua les soldats de ce qu'aucun d'eux ne s'étoit laissé corrompre, & n'avoit préféré un vil intérêt à la foi qu'ils lui avoient jurée. Il ajouta qu'il ne vouloit pas leur cacher que c'étoit lui-même qui avoit fait ces lettres pour éprouver leur fidélité. Par ce mensonge prudent, Euménès prévint les mauvais desseins d'Antigonos, & les rendit inutiles à l'avenir; les soldats devant toujours craindre que ce ne fût un artifice de leur général.

Zamolxis, disciple de Pythagore, & législateur des Thraces, leur donna de bonnes loix, c'est-à-dire, les meilleures qu'un peuple sauvage pût supporter. L'humour revêché, & le caractère indocile de la nation qu'il avoit entrepris de civiliser, le fit recourir à un stratagème qui lui réussit. Il rassembla les principaux du peuple, & leur dit qu'il alloit mourir pour interroger les dieux sur les loix qu'il avoit promulguées. Zamolxis se fit ensevelir en effet; mais le caveau du mausolée qu'il s'étoit préparé, le conduisoit par un souterrain dans une maison écartée, dans laquelle il avoit mis des provisions pour trois ans. Il reparut la quatrième année, & on le crut véritablement ressuscité. Ses disciples qui l'avoient enseveli, lui avoient été fidèles, & parurent tout aussi surpris que les autres de sa nouvelle apparition. Alors le regardant comme instruit par les dieux-mêmes, les thraces suivirent ses loix, & furent heureux. C'est ainsi que par le mensonge on amène les hommes à un bonheur, qu'ils fuiraient peut-être, si la vérité le leur présentait.

MÉPRIS. Un empereur turc se faisoit montrer sur la carte la province de Flandre, le sujet & le théâtre de tant de guerres entre les princes chrétiens. « Ce n'est que cela, disoit-il, avec mépris ? Si c'étoit mon affaire, la querelle seroit bientôt terminée; j'envoierois un bon nombre de pionniers, & je ferois jeter ce petit coin de terre dans la mer.

On n'affecte souvent du mépris pour les femmes, que lorsqu'on n'a pu les rendre méprisables.

MÉPRIS DES RICHESSES. Un grand seigneur persan, s'étant retiré de son pays à Athènes, crut qu'il avoit grand besoin du support & de la faveur de Cimon, qui étoit des premiers de la ville; il lui présenta en deux coupes d'or toutes pleines, l'une de dariques d'or, & l'autre de dariques d'argent. Ce sage grec s'en prit à rire, lui demandant lequel des deux il aimoit le mieux, qu'il fut son ami ou son merce-

naire: le prince lui répondit, qu'il aimoit beaucoup mieux l'avoir pour ami; remporte donc, repliqua Cimon, ton or & ton argent: car si je suis ton ami, il sera toujours à mon commandement pour en user quand j'en aurai besoin.

MÉPRIS DE LA MORT. Les anciens danois se faisoient une gloire, non-seulement de ne pas craindre la mort, mais encore de mourir en tant. Un auteur danois parle ainsi d'un héros de ce pays, nommé Agnar: « Agnar tomba, rit & mourut ».

Un lieutenant de milice avoit été condamné, en Angleterre, à être mis à mort pour crime de faux. Ce malicieux eut l'insolence d'envoyer, la veille qu'il devoit être exécuté, des billets à plusieurs officiers de la milice de Middlesex, avec cette adresse: « le lieutenant Campbell fait bien des complimens à M....; il l'invite à venir prendre une tasse de chocolat chez lui demain au matin; & lui faire l'honneur de l'accompagner à pied jusqu'à Tiburn, pour assister à la cérémonie de son exécution.

MÉRIAN, (Marie Sibylle) née à Francfort en 1647, morte en 1717.

La jeune Mérian, destinée par sa mère à toute autre occupation qu'à celle de la peinture, étoit obligée de dessiner dans le plus grand secret. Enfin, ne pouvant plus résister à son penchant, elle en fit l'aveu avec autant d'embarras & de crainte, que si elle avoit eu à se reprocher une faute des plus graves. On lui permit alors de se livrer à ses heureuses dispositions.

L'obstination de la jeune Mérian à vouloir étudier la peinture & l'histoire naturelle, fit ressusciter sa mère, que, dans les commencemens de sa grossesse, elle avoit éprouvé un désir violent d'examiner des insectes, des fleurs, ainsi que beaucoup d'autres curiosités de la nature, & qu'elle avoit même rassemblé une quantité considérable de chenilles, de papillons variés, de coquillages, de pétrifications, dont elle faisoit son plus grand amusement.

Tandis que mademoiselle Mérian excelloit à peindre les insectes & leurs différentes métamorphoses; ses progrès, dans l'étude de plusieurs langues, & dans l'histoire naturelle, étoient les savans. La passion qu'elle éprouvoit pour la physique, devint si violente, que les hollandais ayant formé le dessein d'envoyer une flotte à Surinam, dans les indes occidentales, mademoiselle Mérian résolut d'y passer. Le desir de découvrir d'après nature les insectes & les fleurs de ces contrées lointaines, lui fit entreprendre avec joie un voyage aussi long que périlleux. Son projet fut encouragé; les états-généraux lui accordèrent une pension considérable.

Q q q q z

Elle revint en Hollande au bout de deux ans, où elle publia un ouvrage dont les mouches charmeront les peintres, & dont les observations feront honneur aux plus grands naturalistes.

Cette habile physicienne, qui fut examinée avec soin les mouches brillantes de Surinam, dit que leur lumière est si vive & si continue, qu'une seule lui a suffi pour l'éclairer à pendre toutes les figures qui sont gravées dans son ouvrage, sur les insectes de ce pays.

MERVEILLEUX. (Objets) Le célèbre architecte Dinocrate, ne pouvant avoir un accès facile auprès d'Alexandre, à qui il se vouloit faire connoître, se servit de cet étrange stratagème, pour parvenir à son but. Il se dépouilla de ses habits ordinaires, s'huila tout le corps, se couronna d'une branche de peuplier, couvrit son épauule gauche d'une peau de lion, prit une massue en sa main, & comme un autre Hercule, s'alla ensuite présenter en cet équipage devant Alexandre, qui étoit assis sur son trône, pour y tendre la justice. Ce prince, surpris de la nouveauté de ce spectacle, lui demanda qui il étoit : « Je suis, lui répondit-il, l'architecte Dinocrate, Macédonien; je t'apporte des dessein dignes de ta grandeur : je ferai, si tu veux, le mont Athos en forme d'un homme, tenant en sa main gauche une grande ville, & en sa droite une coupe qui recevra les eaux de tous les fleuves qui découlent de cette montagne, pour les verser dans la mer ». Alexandre n'approuva pas son dessein; mais comnoissant son mérite, il le retint auprès de lui, & s'en servit pour bâtir en Egypte la ville d'Alexandrie.

On a mis au nombre des merveilles la colombe de bois volante d'Architas, les oiseaux d'or de l'empereur Léon, qui chantoient; ceux de Boèce, qui chantoient & voioient. La tête parlante d'Albeir le Grand, & la mouche de fer, qui fut présentée à Charles-Quint, & qui, selon la description que nous en fait du Batras dans la sixième semaine,

Prit sans aide d'autrui sa gaillarde volée,
Fit une ent'ère ronde, & puis, d'un cerveau las,
Comme ayant jugement, se percha sur son bras.

On a vu encore la sphère de verre d'Archimède, que Ctesiodore, épître 45, de L. 1, *Varior.* 2, pelle une petite machine qui contient tout le monde, un ciel portatif, l'abrégé de l'univers, le miroir de la nature. Mais on doit bien plus admirer ce nombre presque innumérable de peus animaux, dont on aperçoit la figure par le microscope, dans une goutte d'eau, que le poëte qu'on y a mis tremper a altérée. Ils se meuvent avec une rapidité incroyable, comme autant de montres dans une vaste mer. Chacun

de ces animaux est mille fois plus petit qu'un citron, & néanmoins c'est un corps qui vit & qui se nourrit, qui croit, qui doit avoir des muscles, des vaisseaux équivalens aux veines, aux nerfs, aux artères, & un cerveau pour distribuer les esprits animaux. Une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable paroît dans le microscope, comme un amas de plusieurs plantes très distinctes, dont les unes ont des fleurs, les autres des fruits. Il y en a qui n'ont que des boutons à demi ouverts; il y en a quelques-unes qui sont fanées : de quelle étrange petitesse doivent être les racines, les fibres qui séparent les aliments de ces petites plantes? & si l'on vient à considérer que ces plantes ont leurs grains, ainsi que les chênes, les pins, & que ces petits animaux, dont je viens de parler, se multiplient par voie de génération, comme les éléphants & les baleines, où cela ne mène-t-il point? peut-on comparer les ouvrages de l'art les plus exquis, à ces ouvrages d'une petitesse infinie, dont les efforts merveilleux jouent si bien?

Nous avons sous les yeux un effort de l'art plus surprenant que le transport & l'entretien des fameux obélisques d'Egypte. Ce sont les deux pierres qui forment le fronton du Louvre. Elles ont 52 pieds de long, 8 de large, pèsent chacune plus de 80 milliers, & n'ont tout au plus que 18 pouces d'épaisseur; qu'on juge des peines & des soins que ces deux morceaux ont dû coûter à tirer de la carrière, à voiturer & à élever sans les rompre à plus de 120 pieds du rez-de-chaussée, sur-tout ayant aussi peu d'épaisseur.

MÉZERAY, (François Eudes de) né en 1610, mort en 1683.

Mézeray étoit d'une taille médiocre; sa physiognomie ne décidoit rien ni pour ni contre lui; son esprit le distinguoit mieux que son air; mais il manquoit d'une certaine politesse qui est du goût de tout le monde, quoiqu'il soit le partage de peu de personnes. Ennemi de la contrainte, il s'assujettissoit aux loix sans les aimer. Sa sincérité n'auroit mérité que des louanges, s'il l'eût contenue dans de justes bornes, ou que des motifs cachés ne l'eussent pas quelquefois fait passer au-delà.

Mézeray avoit obtenu du gouvernement une pension de 4000 livres. Mais plusieurs traits hardis qu'il inséra dans son abrégé de l'histoire de France, sur l'origine de la plupart des rois, déplurent à M. Colbert, qui donna ordre à Perault, de l'académie française, de l'aller trouver, & de lui dire de sa part que « le roi ne lui avoit pas donné une pension de quatre mille livres pour écrire avec si peu de retenue; que ce prince n'estoit trop la vérité pour exiger de ses historographes qu'ils la déguillassent par des mots de

crainte où d'espérance; mais qu'il ne prétendoit pas aussi qu'ils dussent se donner la licence de réfléchir sans nécessité sur la conduite de ses ancêtres, & sur une politique établie depuis longtemps, & confirmée par les suffrages de la nation. *Métz* promit de corriger dans une seconde édition ce qu'il avoit déplu au ministre. Il le fit, mais en apprenant au public que des ordres supérieurs l'avoient forcé de pallier la vérité. Pour le punir, on supprima la moitié de sa pension; l'historien murmura, & perdit l'autre moitié. Il déclara aussi-tôt qu'il ne vouloit plus écrire ni continuer son histoire; & afin qu'on n'ignorât pas le motif de son silence, il mit à part dans une cassette les derniers appointemens qu'il avoit reçus en qualité d'historiographe, & y joignit un billet, sur lequel il écrivit de sa propre main ces paroles: *Voici le dernier argent que j'ai reçu du roi; il a cessé de me payer, & moi de parler de lui, soit en bien, soit en mal.*

C'étoit le cardinal de Richelieu qui, toujours attentif à s'attacher les gens de lettres, & sur-tout les historiens, avoit le premier gratifié *Métz* d'une pension. Cet historien avoit coutume, lorsqu'on lui disoit au trésor royal qu'il n'y avoit point de fonds pour lui payer sa pension, de se présenter au cardinal, non pour en solliciter le paiement, mais pour lui demander la permission d'écrire l'histoire de Louis XIII, lors régnant. Le cardinal, sans répondre à sa demande, lui disoit qu'il alloit donner des ordres au garde du trésor royal de lui payer son année, & il la touchoit.

Métz, dans tous ses ouvrages, paroît chagrin & envenimé contre les traitans. A l'ouverture de son scellé on trouva dans le fond d'un coffre un écu d'or frappé au coin de Louis XII, surnommé le Père du peuple. Cet écu étoit enveloppé de différens morceaux de papiers, dont le dernier, écrit & signé de sa main, portoit ces paroles: « Il y a plus de trente ans que je garde le présent écu d'or pour louer une fenêtre à la place de » grève, lorsqu'on y pendra un maltotier ».

Il s'avisait, en travaillant au dictionnaire de l'académie française, d'ajouter cette phrase au mot comptable: *Tout comptable est pendable*, phrase que les autres académiciens ne voulaient jamais lui pardonner, & qu'il fut obligé d'effacer; ce qu'il ne fit cependant qu'en ajoutant, par dépit, à la marge: *Ruyé, quoique véritable.*

Métz donnoit toujours une boule noire dans le scrutin à tous ceux qui aspiraient aux places vacantes dans l'académie. On fut long-temps à deviner de qui pouvoit venir une résolution si constante de nuire. A la fin le caractère de *Métz* fit soupçonner que c'étoit de lui, & la conjecture se trouva vraie. On lui demanda la raison d'une conduite si bizarre; il répondit que

c'étoit pour laisser à la postérité un monument de la liberté de l'académie dans les élections.

Une autre bizarrerie de cet historien, c'est qu'il ne travailloit qu'à la chandelle, même en plein jour au cœur de l'été; & comme s'il se fût alors persuadé que le soleil n'éclairait plus, il ne manquoit pas de reconduire jusqu'à la porte de la rue, le flambeau à la main, ceux qui lui rendoient visite. Peut-être n'étoit-ce qu'une distraction de sa part, que Laroque, qui rapporte ce fait, a convertie en habitude, pour lui donner un ridicule.

Métz demanda un jour au père Petau, que l'on consultoit comme un oracle, ce qu'il pensoit en général de la nouvelle *Histoire de France*: celui-ci lui répondit durement qu'il y avoit découvert mille fautes grossières. *Métz*, sans se déconcerter d'une répartition si injurieuse, lui répondit, d'un ton ironique: « J'ai été plus sévère » observateur que vous; car j'en ai trouvé deux » mille ».

Notre historien *Métz* étoit l'homme de la terre le plus frileux. Patru, célèbre avocat, le rencontrant un matin qu'il geloit fort, lui demanda comment il se trouvoit de ce temps-là? « J'en suis à L, mon cher Patru, & je cours » regagner mon feu ». Cette énigme, dont le jurisconsulte cherchoit en vain le mot, lui fut expliquée par un de ses amis: « *Métz*, lui » dit-il, dès l'entrée de l'hiver a toujours derrière son fauteuil douze paires de bas étiquetées » depuis la lettre A, jusqu'à M; & en sortant » de son lit, il consulte son baromètre, pour en » chauffer autant de paires que le degré du froid » semble l'exiger ».

MICHEL-ANGE, (Michel-Agnolo-Buonarroti) peintre, sculpteur & architecte, né en 1474, mort en 1564.

Le père de *Michel-Ange*, n'étant pas bien aise que son fils s'attachât à la peinture, avoit coutume de le gronder, quand il le voyoit peindre ou dessiner; un jour entra autres en le reprenant, il se mit dans une colère horrible contre lui. Notre peintre au lieu de faire quelque attention aux reproches que son père lui faisoit, le considéra avec admiration, & frappé d'un si beau modèle, d'un vieillard irrité: « Ah! s'écria-t-il, le » beau père en colère, à peindre ».

Buonarroti, à l'âge de seize ans, voyant un jour un bloc de marbre, s'avisait de le sculpter, & en fit une tête de satyre, quoiqu'il n'eût jamais manié le ciseau. Cet heureux essai lui mérita non-seulement d'être reçu dans l'académie que vouloit d'établir Laurent de Médicis, mais lui valut encore une pension du prince, un logement dans

son palais, & l'honneur de manger souvent à sa table.

Une chose qui ne déprime ni ses talents ni sa personne aux yeux de la raison, c'est que *Michel-Ange* étoit fort laid.

Voici peut-être la cause de sa laideur. Il fit de si grands progrès chez le sculpteur qui s'étoit chargé de cultiver les talents, que sa supériorité trop marquée, lui attira la haine de ses camarades; l'un d'entr'eux, le frappa même un jour si rudement au visage, qu'il en a porté des marques toute sa vie.

Content du zèle, & de l'affection d'un de ses domestiques, il lui demanda un jour ce qu'il deviendrait, s'il venoit à le perdre. — Hélas ! Monsieur, répondit le domestique, il me faudroit chercher un autre maître. — Pauvre homme. — lui dit *Michel-Ange*, je veux te garantir de cette servitude. — Et il lui fit présent de deux-mille écus.

La solitude avoit pour lui beaucoup de charmes; & il disoit que la peinture étoit une maîtresse extrêmement jalouse, qui vouloit un amour sans partage.

Quelqu'un lui demandant un jour pourquoi il ne se marioit pas, il répondit que la peinture étoit sa femme, & que ses ouvrages étoient ses enfans.

Bonarrotti avoit une si grande passion pour les statues qu'on voit à Rome dans la cour du Belvédère, qu'il les visitoit tous les jours. Il se faisoit même conduire sur des ces statues, lorsque la vieillesse l'empêchoit de marcher. Quoiqu'il devint totalement aveugle vers la fin de sa vie, il n'interrompit point ses promenades ordinaires. Il tâtoit, pendant plusieurs heures, les antiques qu'il ne pouvoit plus contempler, & ne les quittoit qu'après les avoir tendrement embrassées.

On conserve dans le cabinet du grand-duc de Toscane, la tête de Brutus, sculptée par *Michel-Ange*, & qui n'est qu'ébauchée. Cet artiste ne l'acheva point, parce qu'il craignoit, disoit-il, de partager le crime de ce fameux parricide, en lui donnant, par son ciseau, une seconde vie.

On lit au bas de ce buste informe ce distique latin.

*Dum Brutus effigiem sculptor de marmore ductus,
In mentem sceleris venit, & abstinuit.*

La ville de Bruges, doit au hasard la possession d'un beau groupe de marbre blanc, fait par *Michel-Ange*; c'est une Vierge grande comme nature, & qui tient l'Enfant-Jésus debout devant

elle; il est sur l'un des autels de l'église collégiale de Notre-Dame; & l'on en fait un si grand cas, qu'on le tient dans une caisse vitrée de tous les côtés. Ce groupe admirable étoit destiné pour Gènes; mais le navire qui en étoit chargé, sortoit à peine de Civita-Vecchia, qu'il fut pris par un corsaire hollandais, qui conduisit sa prise à Amsterdam. Lors de la vente des effets, personne ne connoissant le mérite de ce précieux morceau de sculpture, un négociant de Bruges en fit l'acquisition pour une somme très-modique; & de retour dans sa patrie, il le donna à l'église de Notre-Dame, dont il étoit marguillier. Milord Walpole, en a depuis offert 30000 florins, (60000 livres,) sans pouvoir l'obtenir.

Michel-Ange, persuadé que l'ancienneté de quelques ouvrages jugés antiques, est souvent douteuse, voulut s'en assurer davantage, & prouver aux savans l'incertitude de leurs connoissances. Il fit à Florence la statue d'un Cupidon; & lorsqu'il fut à Rome, il l'enterra dans un endroit de la campagne, où l'on devoit fouiller, après lui avoir cassé un bras, qu'il garda avec soin. Cette statue fut trouvée en effet; les connoisseurs la déclarèrent antique, & vantèrent beaucoup le travail de l'artiste grec, auquel il leur plut de l'attribuer. Le cardinal de Saint-George l'acheta, comme un des plus beaux ouvrages de l'antienne Grèce, & crut être fort heureux de se la procurer, même en la payant très-cher. Quel dut être l'étonnement & la honte des prétendus connoisseurs du goût antique, quand *Michel-Ange* vint réclamer son ouvrage, & montrer le bras qu'il avoit conservé !

Michel-Ange peignit une Leda, pour le duc de Ferrares; s'apercevant qu'on n'avoit point pour cet ouvrage l'estime qu'il méritoit, il l'envoya en France; François I l'acheta, & le fit placer à Fontainebleau. Leda étoit représentée animée d'une passion si vive & si voluptueuse, que Desnoyers, ministre d'état sous Louis XIII, voulut, par scrupule, qu'on brûlât ce tableau.

Raphaël, travaillant dans une des chambres du Petit-Farnèse; *Michel-Ange* s'y rendit en secret; & sans rien témoigner de ce qu'il pensoit des ouvrages de son rival, il se contenta de dessiner sur la muraille, avec du charbon, une tête de Faune, d'une proportion beaucoup plus grande que les figures qu'il voyoit peintes. Raphaël ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il s'écria, qu'elle ne pouvoit avoir été faite que par *Michel-Ange*. On prétend qu'il sentit le conseil qu'on lui donnoit, & qu'il en profita. On ajoute qu'aimant mieux laisser une partie de son ouvrage imparfait, il ne voulut point effacer cette belle tête, qui est encore soigneusement conservée.

Jules II, après *Michel-Ange* à Rome, le fit travailler à différents ouvrages, & ce point que cet Artiste vint souvent l'entretenir en liberté. Un jour que Buonarroti se présenta pour faire la cour au pape, l'huissier de la chambre lui dit brusquement qu'il a voit ordre de ne point le laisser entrer. Regardant ce procédé comme un affront, l'artiste dit à l'huissier, d'assurez le pape que sa sainteté desiroit de le voir un jour, sans pouvoir y réussir. Il sortit fuyant, & partit dès la même nuit pour se rendre à Florence.

Arrivé à Florence, il n'y resta pas long-temps en repos; Jules écrivit trois fois à la seigneurie de Florence, pour redemander un homme qui lui étoit nécessaire. Après bien des irresolutions, *Michel-Ange* se décida enfin à céder aux instances du souverain pontife; mais il craignoit l'humour violent de ce pape, que la moindre chose mettoit souvent en fureur. Ses alarmes étoient si vives, qu'il fit sur le point d'aller en Turquie, où Soliman lui proposoit de bâtir un pont sur le Bosphore, pour passer de Constantinople à Pétra.

Pendant son séjour à Bologne, Jules II, souhaita que notre artiste lui fit la statue de la hauteur de cinq brasses, & qu'elle fût jetée en bronze. Il en vit bientôt le modèle. Cette figure élevoit un bras avec tant de fierté, qu'il ne put s'empêcher de demander à *Michel-Ange*, si elle donnoit la bénédiction ou la malediction. — « Elle avertit le peuple de Bologne d'être plus sage à l'avenir », — répondit l'artiste, faisant allusion à une révolte de cette ville, que le pape venoit de châtier. Après cette réponse, qui sent un peu la flatterie, *Michel-Ange* proposa de mettre un livre dans l'autre main de la statue; — « Mettez-y plutôt une épée, lui répondit le souverain pontife; car je ne suis point homme de lettres ».

Cette statue fut placée sur le frontispice d'une église de Bologne, où elle ne resta pas long-temps; les Bentivoglio étant rentrés dans cette ville, elle fut mise en pièces par ceux de leur faction. Le duc de Ferrare en acheta les débris; il n'en conserva que la tête qui étoit entière, & se fit fondre le reste, pour en faire une pièce d'artillerie, qui fut nommée la *Julienne*. Cette destinée eût peut-être flatté l'ame martiale de Jules II, s'il eût pu la prévoir.

Michel-Ange, de retour à Rome, se mit à peindre la chapelle de Sixte. Son dessein étoit de travailler à cet ouvrage avec le plus grand soin; mais l'impatience de Jules venoit souvent le troubler. Ce pape, lassé d'attendre, & croyant que ses desirs devoient être remplis aussitôt que formés, lui dit un jour, dans un transport de colère: — « Si vous ne finissez pas promptement,

je vous ferai jeter du haut en bas de vos échafauds ». —

Michel-Ange le connoissoit capable de lui tenir parole; aussi le hâta-t-il d'achever, évitant même, pour aller plus vite, d'enchâsser d'or les draperies de ses figures, & de les orner de couleurs éclatantes. Lorsque le pape vint les voir, il en fut mécontent, & prit pour qu'elles n'étoient point si riches que les autres tableaux du même artiste. *Michel-Ange*, sensible à ce reproche, lui répondit fièrement: — « Les personnes que j'ai représentés ne porteroient point d'autre que magnifiques pures; c'étoient de vrais chrétiens qui méprisoient les richesses ». —

Jules caressoit & maltraitoit tour à-tour cet artiste; mais ses vivacités n'étoient pas plutôt passées, qu'il s'efforçoit de les lui faire oublier. Un jour que *Michel-Ange* demandoit au souverain pontife la permission d'aller à Florence pour un certain temps: — « Et ma chapelle, quand finira-t-elle, dit le pape? — Tant père, quand je pourrai, répondit-il froidement. — Qu'a-tu pourras! repart le pape avec fureur, ne te la ferai bien achever ». — En d'ant ces mots, il le frappa d'un bâton, dont il étoit toujours muni. *Michel-Ange* outré, se retira promptement, songeant à quitter Rome pour n'y plus revenir. Mais à peine étoit-il rentré chez lui, que le Camerier du pape lui apporta ci q cents écus, & le pria d'exécuter un enlèvement qui n'étoit que passager. L'artiste voyant que l'humour souveigné du pape rouloit en son avantage, ne se fâcha plus, & n'en fit que rire.

En peignant le plafond de sa fameuse chapelle, *Michel-Ange* s'accoutuma tellement à regarder les objets de bas en haut, qu'après avoir terminé ce grand ouvrage, il fut long-temps sans pouvoir baisser les yeux; en sorte que s'il avoit à lire une lettre, ou à fixer quelqu'autre objet, il étoit contraint de le tenir au dessus de sa tête.

Dans un tableau qui représentoit l'enfer, *Michel-Ange* peignit au milieu des flammes un cardinal qui n'ainoit pas, & le rendit si ressemblant, qu'il étoit très-facile de le reconnaître. Léon X, protecteur des arts, allant souvent voir travailler notre artiste, n'eut pas de peine à démêler les traits du cardinal si mal traité, & voulut engager le peintre à l'effacer de son tableau; mais celui-ci refusa de satisfaire sa sainteté, & lui dit pour excuse: *In inferno nulla redemptio*. (dans l'enfer il n'est point de rédemption).

Michel-Ange a vécu sous plusieurs papes. L'empereur Adrien VI, alloit dans la chapelle du Vatican, où cet artiste a représenté le jugement dernier, il disoit, à la vue des nudités dont elle est remplie, qu'il lui sembloit entrer dans l'étuve d'un baigneur.

Jules III, le pontife le plus fier qui se soit placé sur la chaire de Saint-Pierre; Jules III faisoit assésor Michel-Ange auprès de lui, afin de l'entendre raisonner sur les arts qu'il professoit.

Paul III, entra autres marques de distinction dont il combla Buonarroti, lui rendit une visite d'éclat, accompagné de dix cardinaux.

Le grand-duc Côme de Médicis, qui chérissoit singulièrement Michel-Ange, donna même après la mort de cet artiste à jamais célèbre, une pieuve éclatante de l'estime qu'il avoit pour lui. Il fit exhumer son corps secrètement, pendant la nuit, & le fit transporter de Rome à Florence, où on lui éleva un magnifique tombeau de marbre.

Des auteurs assurent qu'un seul tableau de Michel-Ange, fut cédé à Louis XIV, un peu avant la paix d'Utrecht, pour la somme prodigieuse de 60000 liv.

MIGNARD, (Pierre) né l'an 1610, mort en 1695.

On ne sauroit passer sous silence l'origine du nom de Mignard. Henri IV, voyant le grand-père de ce peintre, qui s'appelloit More, entouré de six enfans, tous officiers, bien faits & d'une figure intéressante s'écria : « ce ne sont pas là des Mores, ce sont des Mignards ». Le nom, depuis ce temps-là, en est resté à cette famille.

Mignard excelloit à copier exactement les tableaux des plus célèbres peintres Italiens. Il imita un jour la manière du Guide, en représentant un Madeleine, & fit vendre ce tableau comme un ouvrage qui venoit d'arriver d'Italie. Un amateur y fut trompé, & l'acheta 2000 livres; cependant Mignard le fit avertir secrètement, par des voies inusitées, qu'on avoit abusé de sa confiance, & que le tableau étoit de Mignard. L'acquéreur prit le parti de s'adresser à l'artiste même; Mignard fit l'étonné, se défendit d'être l'auteur du tableau, & ajouta que le Brun pouvoit décider la question. Afin d'achever de s'éclaircir, l'acquéreur les invita tous les deux à dîner; & le Brun, après un long examen, assura que ce tableau étoit du Guide. Alors Mignard, pour le confondre, déclara hautement qu'il étoit le père de cet ouvrage, & que sous les cheveux de la Madeleine il y avoit la barrette d'un cardinal. Afin de le prouver, il prit un pinceau détrempé d'huile, frotta les cheveux, & l'on vit la barrette qu'il avoit annoncée. Pour consoler l'acquéreur, Mignard voulut lui rendre son argent, & fit emporter le tableau, en disant que celui qui l'avoit peint sauroit bien le reconnaître.

On prétend que le Brun, piqué d'avoir été pris pour dupe par Mignard, s'écria : « eh bien!

qu'il fasse des Guides, & non pas des Mignards ».

Louis XIV voulut un jour savoir du duc de Montausier, quelle idée il avoit de le Brun & de Mignard : — « Sire, (répondit ce seigneur, qui parloit toujours selon la pensée, même à la cour), je ne me connois point en peinture; mais il me paroît que ces deux hommes-là peignent comme leur nom ».

Pendant son séjour à Rome, Mignard se lia de la plus tendre amitié avec du Fresnoy, l'auteur d'un fameux poëme latin sur la peinture. L'envie ni les différens succès ne troublèrent jamais une si belle union; tout étoit commun entre eux. Les lumières de l'esprit comme les biens de la fortune; & ils n'étoient jamais plus contents que lorsqu'ils se rendoient de mutuels services. Toujours charmés d'être ensemble, à peine se quittent-ils un seul instant; aussi les appelloit-on dans Rome, les inséparables.

Marguerite de Médicis, duchesse douairière de Parme, & qui venoit de perdre le prince son époux, instruite de l'arrivée de Mignard dans sa ville capitale, lui manda de se rendre au palais. On introduisit l'artiste dans un vaste appartement, où tout étoit tendu de soie; nulle fenêtre ne donnoit entrée au jour, chaque pièce n'étoit éclairée que par une seule bougie jaune, dont la lumière lugubre répandoit une sombre honneur. Mignard parvint enfin à la chambre de la duchesse; deux hommes en grand manteau noir, en ouvrirent la porte, dans un profond silence : — « je vous fais, lui dit-elle, un honneur singulier; mon veuvage ne me permet de voir que les princes de ma maison; mais votre réputation m'a donné de la curiosité ». — Après d'écouter ses questions sur l'âge du peintre, son pays, ses voyages, sa fortune, la princesse lui demanda s'il croyoit, en la priant, pouvoir faire un beau portrait; Mignard avoit eu le temps de l'examiner; elle n'avoit ni jeunesse ni beauté, & son deuil n'étoit pas de ceux qui servent de parure; cependant, par égard, ou par une politesse de cour, si l'on veut, il répondit comme elle le souhaitoit, sans doute. — « Cette satisfaction m'est interdite, reprit la princesse; allez, dites par-tout que la duchesse de Parme a voulu vous voir, malgré les obstacles qui l'en empêchoient ».

L'amour des napolitains pour le duc de Guise, qu'ils regardoient, en 1648, comme devant être leur libérateur, éclata d'une manière étonnante, à la vue d'un portrait de ce prince, peint par Mignard. Les napolitains rendirent une effrénée de culte à ce tableau; les femmes sur-tout ne le regardoient qu'avec la plus grande admiration; il y en eut même qui y firent toucher leurs chaquets.

Mignard

Mignard peignit le cardinal Mazarin, & pendant qu'il travaillait, le ministre lui faisoit diverses questions. — « Vous avez peint le pape, lui demanda-t-il, (c'étoit Alexandre VII, que son éminence n'aimoit pas) en quelle posture ériez-vous ? — A genoux, monseigneur, répondit *Mignard*. — Le cardinal, se tournant alors vers l'évêque de Fréjus, son favori, lui dit en parlant du pape : *questo fa tirar la quintessenza del suo mestiere*. (Il fait tirer la quintessence de son métier).

On fait tous les discours qu'on a tenus sur la prodigieuse fortune de madame de Mainrenon-*Mignard*, peignant, devant Louis XIV, cette dame en sainte Françoise romaine, demanda au roi, en souriant, si pour grner le portrait, il ne pourroit pas l'habiller d'un manteau d'hermine. — « Oui, dit le roi, sainte Françoise le mérite bien ». — *Mignard* a semé ce manteau de fleurs de lys d'or.

Louis XIV faisant faire son portrait à *Mignard* pour la seconde fois, lui dit : — « vous me trouvez vieilli ? — Il est vrai, sire, lui répondit-il, que je vois quelques campagnes de plus sur le front de votre majesté ». —

MILTON, (Jean) poète épique anglois, né à Londres en 1608, mort à Brunhille le 15 novembre 1674.

Ses mœurs furent pures & sa vie frugale. Il ne buvoit presque pas de vin, & n'usait que d'aliments fort simples. Il aimait toujours les exercices du corps, particulièrement les armes. Ayant, sur la fin de ses jours, perdu la vue, il fit construire une machine dans laquelle il se faisoit balancer. Il se levait très-matin, étudioit jusqu'à son dîner, après lequel il s'amusa à jouer de quel qu'instrument ou à chanter; il avoit la voix belle, & étoit habile dans la musique. Le soir il mangeoit quelques olives, buvoit un verre d'eau, fumait une pipe & se couchait. C'étoit pendant la nuit qu'il composoit ses vers, qu'il prétendoit lui être inspirés par une intelligence divine. Quand il en avoit fait un certain nombre, il sonnoit; sa femme ou une de ses filles descendoit; il disoit ses vers; & souvent, lorsqu'il en avoit dicté quarante, le lendemain il les relisoit à voix, malgré les influences de sa muse toute céleste. (*Vie de Milton par Racine*).

Il avoit été marié trois fois. Il voulut répudier sa première femme qui l'avoit quitté un mois après son mariage, sous prétexte que sa famille étoit du parti du roi, & que son mari étoit républicain. Il composa un traité sur le divorce, dans lequel il avança que l'union conjugale devant être un état de douceur & de paix, la seule contrariété d'humeur doit faire rompre cette union, & qu'il est inutile de crier en public si

Encyclopédie.

berté, si l'homme est dans sa maison l'esclave du sexe le plus foible; que par conséquent tout mari peut répudier une femme, dont le caractère ne s'accorde pas avec le sien. Il adressa la seconde édition de ce traité au parlement, convoqué par Cromwell; il lui représenta que, puisqu'il étoit assemblé pour la réformation du royaume, il devoit aussi veiller à la réforme des troubles domestiques, à la liberté particulière comme à la générale. En conséquence de ces principes, *Milton* rechercha en mariage une jeune personne qui avoit beaucoup d'esprit & de beauté. Cette nouvelle allatma sa femme qui se rendit dans la maison d'un ami où *Milton* devoit se trouver. Il la vit sortir tout-à-coup d'une chambre voisine; elle se précipita dans ses bras; son premier mouvement fut de la repousser; elle se jeta à ses genoux; & fondant en larmes, elle le conjura de lui pardonner de ne la reprendre. Il fut attendri, & pléna de son côté. La réconciliation se fit & fut sincère. Il a décrit cette même scène rouchante entre Adam & Eve dans le dixième livre de son *Paradis perdu*.

Voici ce qui fit naître à *Milton* l'idée de ce poème épique. Voyageant en Italie, dans sa jeunesse il vit représenter à Milan une comédie dont le sujet étoit *Adam ou le péché originel*. C'étoit le comble de l'extravagance par la manière dont il étoit traité; mais *Milton* découvrit à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses, où tout paroît ridicule au vulgaire, dit un auteur illustre, un coin de grandeur qui ne se fait appercevoir qu'aux hommes de génie. L'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés & les vengances du créateur, la source de nos malheurs & de nos crimes, sont des objets dignes du pinceau de saint hardi. Il y a surtout dans ce sujet, je ne sais quelle horreur révérende, un sublime sombre & triste; qui ne convient pas mal à l'imagination angloise. (*Essai sur la poësie épique par M. de Voltaire*).

Milton conçut d'abord le projet de faire de la farce italienne d'*Adam*; une tragédie qu'il exécuta à moitié, & ensuite un poème épique qu'il finit après neuf ans de travail. Lorsqu'il travailla à ce poème, il étoit déjà d'un âge avancé, avoit perdu la vue, & vivoit dans l'infortune & au milieu des inquiétudes sous Charles II, qui pouvoit se ressouvenir de la défense du peuple anglois & autres écrits séditieux de cet esprit républicain. Ce fut dans cet état de pauvreté, d'aveuglement, de disgrâce, de danger & de vieillesse que *Milton* composa ce poème merveilleux, qui surpasse non seulement tous les ouvrages de ses contemporains, mais ceux mêmes qu'il étoit fortis de sa plume dans la vigueur de son âge & dans la prospérité de sa fortune; circonstance, ajoute M. Hume, qui n'est pas la moins remar-

R r r r

quable de toutes celles qui distinguent ce rare génie. (*Hist. de la maison de Stuart*).

Milton, aveugle, se faisoit aider dans ses études par ses filles qui étoient au nombre de trois, & auxquelles il avoit fait apprendre à lire & à bien prononcer, huit langues qu'elles n'entendoient point. Elles ne connoissoient que l'anglois, & leur père d'ion sous-ent en leur présence qu'une langue suffisoit à une femme : mais il vouloit qu'elles fussent en état de lui faire les lectures dont il avoit besoin. On a su par l'une d'elles, que ce qu'il se faisoit lire le plus souvent étoit l'hébreu, l'hébreu en grec & les Métamorphoses d'Ovide en latin. Outre les langues anciennes, il possédoit la françoise, l'italienne & l'espagnole.

Malgré toutes ces connoissances, Milton vivoit ignoré ; & lorsqu'il eut achevé son poème, il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulût l'imprimer. Le tiers seul revolut, & tout ce qui avoit quelque rapport à la religion étoit alors hors de mode. Enfin Thompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Thompson. Encore ce libraire avoit-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne seroit payable qu'en cas qu'on fit une seconde édition du poème : édition que Milton n'eut point la consolation de voir. (*Essai sur la poésie épique*).

Sous le règne même du parti de Milton, il ne parut point qu'il fût dans une considération distinguée ; & Whitelocke parle d'un Milton qu'il ne qualifie point autrement qu'aveugle, dit-il, & qu'on employoit à traduire en Latin le traité conclu avec la Suède. Ces expressions font sourire la postérité, qui considère dans quel oubli Whitelocke même, quoique garde du grand sceau, ambassadeur, & réellement homme d'un mérite & d'une capacité distingués, est tombé en comparaison de Milton. (*Hist. de la maison de Stuart par Hume*).

Milton composa un second poème épique sur la venation de Jésus-Christ, qu'il intitula le *Paradis recouvré*. L'auteur le mettoit au-dessus du premier ; mais il lui est bien inférieur ; ce qui a donné occasion à un critique de dire que l'on trouve bien Milton dans le *Paradis perdu*, mais non pas dans le *Paradis recouvré*.

MIRACLE. Les siècles d'ignorance ont toujours été témoins de miracles. Parmi ceux rapportés dans les mémoires de l'académie des inscriptions & belles lettres, tom. xviii, en voit-on que la crédulité n'ait été opérée en faveur d'un moine. « Ce moine revenoit d'une maison dans laquelle il s'étoit laissé toutes les nuits. Il avoit à son retour une rivière à traverser, & l'eau

renversa le bateau, & le moine fut noyé, lorsqu'il commençoit l'inventaire des matines de la vierge. Deux diables se saisirent de son âme, & sont arrêtés par deux anges, qui la réclament en qualité de chrétienne. Seigneurs anges, disent les diables, il est vrai que dieu est mort pour ses amis, & ce n'est pas une folie ; mais celui-ci étoit du nombre des ennemis de dieu : & puisque nous l'avons trouvé dans l'ordure du péché, nous allons le jeter dans le fourbier de l'enfer ; nous serons bien récompensés par nos prébendes. Après bien des contestations, les anges proposent de porter le différend au tribunal de la sainte vierge. Les diables répondent qu'ils prennent volontiers d'elle pour juge, parce qu'il jure qu'il n'est son leu ; mais pour la vierge, disent-ils, nous n'en pouvons espérer de justice ; elle brisera toutes les portes de l'enfer, plutôt que d'y laisser un seul jour celui qui, de son vivant, a fait quelques réverences à son image. Dieu ne la contredit en rien ; elle peut dire que la pie est noire, & que l'eau trouble est claire, il lui accorde tout : nous ne savons plus où nous en sommes ; à un aube elle fait un terme ; d'un double d'un guine ; elle a le dé & la chance : le jour que dieu en fit sa mère fut bien fatal pour nous. Les diables eurent beau reculer la sainte vierge, elle jugea le procès, & déclara que l'âme du moine rentreroit dans son corps. Il avoit été retiré de la rivière, & rapporté au couvent, où l'on se disposoit à l'entermer. On fut bien surpris de le voir se relever ; les moines s'enfurent d'abord, mais quand ils furent instruits du miracle, ils chantoient le *Te Deum*.

M. le Camus, évêque de Bellay, ayant été prié très instamment par les Cordeliers de faire le panégyrique de saint François, se rendit à leurs instances, quoiqu'il n'aimât pas les moines. Mes pères, leur dit-il, admirez la grandeur de votre saint. Ses miracles surpassent ceux du fils de dieu. Avec cinq pains & trois poissons, il se nourrit que cinq mille hommes pendant un seul jour ; & saint François, avec une auline de toile, nourrit tous les jours, depuis 400 ans, quarante mille faimésans.

On trouve au village d'Holy-Well, pays de Galles, dans le comté de Flint, une fontaine appelée *Winfried's-well*, c'est-à-dire, fontaine de *Winfried*. On y conte qu'anciennement un tyran du pays ayant volé & enlevé ignoré une sainte fille appelée *Winfried*, la terre p'ussa dans le même endroit cette fontaine miraculeuse : se doit-il est question ; & comme il se trouve au fond de cette fontaine de petites pierres semées de taches rouges, la tradition superstitieuse du pays fait passer ces taches pour aurant de gouttes de sang de sainte Winfriede qui ne s'efface point jamais. On a bâti une petite église sur cette fontaine, & l'histoire de la sainte, jusqu'à la mort tragique.

est peinte sur les vitres. En 1713, Guillaume Fleetwood, évêque d'Éli, & depuis de saint Asaph, publia la légende de cette sainte, & proposa par des observations aussi judicieuses que certaines, la fausseté de cette légende, & par conséquent celle du miracle.

En 1447, un homme qui prétendoit être aveugle ne, publia que ses yeux s'étoient ouverts par l'attouchement de la chaise de saint Albans, & qu'il distinguoit parfaitement tous les objets. Malheureusement pour lui, le duc de Gloucester passa dans le temps que le peuple croit miracle. Il eut la curiosité de s'approcher, & étant parvenu à écarter la foule qui environnoit l'aveugle né, il le questionna, & paroissant douter de sa guérison, il lui demanda de quelles couleurs étoient les habits des gens de sa suite. L'homme lui répondit très-juste à cette question : « vous êtes un coquin », s'écria le prince, si vous étiez né aveugle, vous ne connoitriez pas les couleurs, & dans l'instant il le fit mettre au carcan comme un imposteur.

Les historiens assurent que le duc de Gloucester avoit reçu une éducation plus soignée qu'il n'étoit alors d'usage de la donner; qu'il fonda la première bibliothèque qu'il y eut en Angleterre, & qu'il fut le protecteur des savans.

MODERATION. Quelqu'un ayant rapporté au pape le Tasse, qu'un homme qui s'étoit déclaré son ennemi, médisoit de lui en tous lieux : « Laissez-le faire, répondit-il, il vaut mieux qu'il dise du mal de moi à tout le monde, que si tout le monde lui en disoit ».

Un rieur fit une épigramme violente contre l'abbé de Voisenon, avec la précaution d'omettre son nom dans le courant de la pièce. Cet homme fut assez mauvais plaisant pour l'apporter à l'abbé & lui en demander son avis. Celui-ci lui l'épigramme, & vit bien qu'il en étoit le héros; mais sans en témoigner rien, il prit une plume, changea quelques vers, & mit au bas : contre l'abbé de Voisenon. « Tenez, mon sieur, dit-il, à l'auteur, vous pouvez à présent la faire courir; les petites corrections que j'y ai faites la rendront plus piquante ». Ce trait de modération, de générosité, déconcerta l'homme à l'épigramme; sur le champ, il la déchira en mille pièces, & demanda beaucoup de pardons à l'abbé.

Une femme vint un jour à l'audience du chancelier de Sillery, & s'oublia assez pour lui reprocher, en des termes outrageans, la perte d'un procès qu'il lui avoit fait. Le chancelier se contenta, pour toute vengeance, de demander, sans s'émouvoir, à l'homme qui l'accompagnoit, si elle étoit sa femme; & comme le mari lui eut répondu qu'oui : « En vérité, répartit le chan-

celier, je vous plains bien; remenez-la chez vous ».

Attalus, sur un faux bruit que son frère Eumenes étoit décédé, s'empara de l'empire, & même épousa sa veuve : quelque temps après, comme il apprit qu'Eumenes revenoit en son royaume, il quitta la couronne, & sans autre équipage que celui d'un homme privé, il s'en vint au-devant de lui. Eumenes pour tout reproche, se contenta de lui dire à voix basse : « Une autre fois, mon frère, veut ne vous haïr pas d'être poussé ma femme avant que vous ne m'ayez vu enterret ».

On a eu plusieurs occasions d'admirer la modération de Philippe, roi de Macédoine, & père d'Alexandre le Grand, & celle de Jules César. On a dit à ce sujet, qu'il savoit à propos boire les injures, & que l'empereur romain savoit les oublier. « Ils avoient, (dit Tourneil, *préface de l'histoire des Philip, de Demost.*) ou du moins ils affectoient fur ce point une grande insensibilité, soit qu'ils eussent que la modération vaut plus qu'elle ne coûte, soit que, selon eux, le mépris les vengeât mieux que la ressentiment. Les courtisans du roi de Macédoine, lui conseillant d'éviter de sa personne quelqu'un qui avoit mal parlé de lui : bon, bon, dit-il, afin qu'il aille médire de moi par-tout. Une autrefois on lui conseilloit la même conduite envers un honnête homme : prions carde auparavant, répondit-il, si nous ne lui en avons pas donné sujet; & ayant appris que cet homme n'étoit point heureux, faute de bienfaits de la cour, il lui fit du bien; & ce qui fit changer de thème à l'obligé, & donna lieu à ce beau mot de l'Philippe : *Qu'il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr* ».

Huëlin, fils d'Ali VI, calife des musulmans, ayant été blessé par un esclave, eut l'insolence de tomber par mégarde un plat de viandes rhaïsses sur sa tête, le regarda d'un œil assez fier, mais sans emportement. L'esclave se jeta si tôt à ses pieds & lui dit ces paroles de l'Alcoran : *le paradis est fait pour ceux qui retiennent & domptent leur colère.* Huëlin lui répondit qu'il n'en ressentait aucun mouvement. L'esclave continua de réciter les paroles du même verset, & qui pardonne à ceux qui les ont offensés. Je te pardonne aussi, répliqua Huëlin; enfin, l'esclave allant de prononcer les dernières paroles du verset : *Dieu aime sur-tout ceux qui leur font du bien.* Huëlin lui dit : je te donne aussi la liberté, & quatre cents dragmes d'argent.

Inan Russo, dans ses apophthegmes, rapporte ce rare exemple de modération. L'escagrol le peze de Acuna, qui vivoit vers l'an 1378, s'armant à la hâte pour un coup de main, dit à deux domestiques qui l'habilloient, de mettre mieux son

calque, parce qu'il lui causoit une grande douleur à l'oreille. On lui soutint obstinément que cela ne pouvoit pas être; & sans insister davantage, il parut pour le lieu où le danger & la gloire l'appelloient. A son retour, il jette son calque & son oreille, & dit à ses serviteurs avec étonnement : ne vous disiez-je pas que mon calque étoit mal mis ? Un g. milite me espagnol, devint qui on conçoit ce trait à gaulier, avoua que s'il eût été Dom Lopez, il eût coupé les oreilles à ces deux coquins. C'eût été, lui répondit quelqu'un, vendre la sienne à vil prix; au lieu d'acheter, comme Dom Lopez, toutes les langues de la renommée qui célébreroient à jamais sa *modération*.

On donnoit à l'hôtel de Bourgogne, une espèce de farce très-bouffonne, où l'on taxoit Henri IV de penchant à l'avarice : il la vit & en tira beaucoup. Les financiers qui y jouoient un rôle ne prirent pas la chose si plaisamment; on mit les farceurs en prison; mais Henri l'ayant su les en fit sortir le jour même, en traitant de sots ceux qui s'étoient fâchés : apparemment, dit-il, j'y suis plus intéressé qu'eux, mais je leur pardonne de bon cœur; je ne saurois me fâcher contre des gens qui m'ont divertie & m'ont fait rire jusques aux larmes.

Agésilas se trouvant à une fête publique, y fit admirer sa *modération* & sa retenue : le maître des cérémonies lui donna une place peu honorable. Agésilas, quoique déjà déclaré roi, ne fit aucune difficulté de l'accepter, il se contenta de dire : « Je vais montrer aux spectateurs que ce ne sont pas les places qui honorent les hommes, mais les hommes qui honorent les places.

Le vicomte de Turenne a fait connoître dans plus d'une occasion jusqu'où alloit sa sagesse & sa *modération*.

M. de Turenne étant sur le point d'attaquer les lignes des ennemis qui assiégeoient la ville d'Arras, n'avoit point les outils qui lui étoient nécessaires. Il en envoya demander par un de ses gardes au maréchal de la Ferté. Le garde vint bientôt après, dit que M. de la Ferté ne les avoit pas seulement refusés, mais encore qu'il avoit accompagné son refus de paroles fort désobligeantes pour M. de Turenne. Le vicomte se tournant alors vers les officiers qui se trouvoient auprès de lui, se contenta de dire : « puisqu'il est si en colère, il faut se passer de ses outils, & faire comme si nous les avions ».

Le même maréchal ayant trouvé un autre garde du vicomte de Turenne hors du camp, lui demanda la ce qu'il faisoit, & sans attendre sa réponse, il s'avance sur lui, & le chargea à coup de carme. Le malheureux vint se présenter tout en sang à son maître, exagérant fort les mauvais traitements

qu'il avoit reçus. Le vicomte feignant de s'en prendre au garde même : « Il faut, lui dit-il, que vous soyez un bien méchant homme, pour l'avoir obligé à vous traiter de la sorte ».

Ayant envoyé chercher le lieutenant de ses gardes, il lui ordonna de mener sur-le-champ le même garde au maréchal de la Ferté, de lui dire, qu'il lui feroit excuse de ce que cet homme lui avoit manqué de respect, & qu'il le remettait entre ses mains, pour en faire telle punition qu'il lui plairoit. Cette *modération* étonna toute l'armée. Le maréchal de la Ferté, surpris lui-même, s'écria avec une espèce de jurment qui lui étoit assez ordinaire : « Cet homme sera-t-il toujours sage, & moi toujours fou ?

Ménage, le Vadius des femmes savantes, a la voir madame de Rambouillet après la première représentation de cette pièce. « Eh! quoi, lui dit cette dame, souffrez-vous, monsieur, que cet impertinent de Molière nous joue de la sorte ? » Madame, répondit Ménage avec une *modération* qui l'honore plus que le titre de bel esprit dont il étoit si avide : « madame, j'ai vu la pièce; elle est parfaitement belle, & on n'y peut rien trouver à redire, ni à critiquer ».

MODES. A ne regarder les femmes que par devant, dit Juvenal, elles ont la belle taille d'Andromaque; si vous les regardez par derrière, c'est tout autre chose :

Andromachē a fronte sibiq;

Post minor est.

En forte que, ajoute ce même poète, à prescrire les dimensions, & à détacher ce qui est précisément d'elles, depuis leur ceinture à terre jusqu'à leurs pieds; ce n'est tout au plus que la taille d'une Pygmée, qui a besoin même de sa légèreté pour s'élever jusqu'au cou de son amant :

Et levīs erēctā confurgit ad oēsula planā.

Dans le siècle présent, on pourroit en dire autant de nos parisiennes, & de tout temps il a fallu, pour l'ornement de la tête des femmes, joindre l'art à la dextérité.

Jean Juvenal des Ursins, qui vivoit sous le règne de Charles VI, dit que les dames & demoiselles de son temps faisoient de grands excès pour leurs cheveux, & portoient des cornes merveilleusement hautes & larges. Un carme de la province de Bretagne, appelé Thomas Corrette, célébroit son ascétisme de vie, & par ses prédications, déclaroit de toute sa force contre ces coiffures. Par-tout où frère Thomas alloit, ces coiffures qu'on nommoit des *Hennins*, n'étoient paroître, chose qui prouva pour quelque

temps, dit Paradis, *Annals de Bourgogne*. Mais lorsque ce prêcheur fut parti, alors les dames relevèrent leurs cornes, & firent comme les limaçons, lesquels, quand ils s'entendent quelque bruit, retirent tout bellement leurs cornes; mais le bruit passé ils les relèvent plus grandes que devant: ainsi firent les dames; car les hennins & atours ne furent jamais plus grands, plus pompeux & plus superbes qu'après le frère Thomas.

Ces hennins ont reparu depuis en France, sous le nom de *fontanges*; c'étoit une espèce d'édifice à plusieurs étages faits de fil-de-fer, sur lequel on plaçoit différens morceaux de toile séparée par des rubans ornés de boucles de cheveux qui le couvroient tout-à-fait; & tout cela étoit distingué par des noms si bizarres & si ridicules, qu'on auroit b-e-oin d'un glossaire, pour pouvoir expliquer les usages de ces différentes pièces, & pour savoir l'endroit où on les plaçoit.

En effet, qui pourroit savoir un jour ce que c'étoit que la *duchisse*, le *solitaire*, le *chou*, le *mousquetaire*, le *croissant*, le *serment*, le *dixième ciel* & la *Souris*? Non-seulement nos neveux croiroient peut-être qu'il falloit un serrurier pour coiffer les dames du dix-huitième siècle, & pour dresser la bête de ce ridicule édifice, & cette passade de fer, sur laquelle s'attachoient tant de pièces différentes.

L'abus en auroit été poussé plus loin en France, si nous n'avions trouvé dans l'inconstance de nos *moder*, l'extinction de celle-ci, & le remède à tant de dérèglemens, quoiqu'il nous en reste encore beaucoup. M. Henrion, célèbre médailliste, a trouvé, en confrontant les médailles qu'on a fait revivre, en moins de quarante années, toutes les différentes coiffures qui avoient été inventées par l'antiquité durant plusieurs siècles.

Ce n'est pas que les anciens fussent moins inventifs que nous, c'est que nous sommes plus extravagans que les anciens.

On a écrit il y a long-temps, le bon mot d'un fou qui alloit tout nud par les rues, portant une pièce d'étoffe sur son épaule. Quand on lui demandait pourquoi il ne s'habilloit pas puisqu'il avoit du drap: « c'est, répondoit-il, que j'attends, pour voir à quoi se termineront les *moder*, parce que je ne veux plus employer du drap à un habit, qui, dans peu, ne me serviroit plus, à cause de quelque nouvelle *mode* ». Cette plaisanterie est dans un livre italien, imprimé il y a plus de cent ans. Depuis ce temps, le mouvement rapide des *moder* a si fort augmenté, que ce qu'on a raconté alors comme une extravagance plaisante d'un fou, pourroit passer à présent pour une saine réflexion d'un homme sensé.

Qui croiroit qu'il y a eu un siècle, & même

plusieurs, dans lesquels on louoit, comme une perfection des femmes, d'avoir les deux sourcils joints ensemble. Ce fait est attesté par Anacréon, qui vante ces agrémens dans sa maîtresse; par Théocrite, l'étrone, & plusieurs autres anciens. Ovide assure que de son temps les femmes se peignoient l'entre-deux des sourcils, pour qu'ils parussent se tenir l'un à l'autre. C'est encore l'usage parmi les grecques & les persanes.

Il y a eu un temps que les grosses jambes aux hommes étoient à la *mode*; depuis on les a exigé décharnées; de force que, pour plaire, il falloit que d'hydropiques elles devinssent étiques.

Jusqu'à quel point d'extravagance la *mode* ne porte-t-elle pas la tyrannie! Il y a telles époques où elle a influé sur la santé; il n'étoit pas alors sans en jouir, si l'on ne vouloit être confondu avec les gens grossiers. Dans d'autres temps, les vapeurs étoient en vogue; il étoit du bon air d'en être excédé.

Qui peut, sans rire de pitié, remarquer que, de nos jours, les femmes paroissent des cylindres surmontés d'une pyramide à plusieurs étages, qui leur servoit de coiffure, qu'elles ont peu-à-peu diminué de hauteur, pour se mettre un bandeau tel qu'on a peint l'amour? Ce passage énorme de la hauteur à la petitesse s'est fait en peu de temps. A combien de fraises les cheveux des femmes ne sont-ils pas sujets? Tantôt hauts, tantôt courts, fiftés & plats, poudrés, teints, parfumés, en cadette, en verrette. Ils ont subi toutes les métamorphoses possibles; & cependant nos antiquaires, qu'on nomme médaillistes, ont trouvé dans les médailles, que les anciennes impératrices avoient les mêmes manières de s'habiller & de se coiffer que les dames d'aujourd'hui, qui les regardent comme très-nouvelles.

Un étranger qui s'arrête en France, dit un auteur étranger lui-même, est surpris des changemens continus que la *mode* introduit dans les habillemens. Il croit voir des gens qui essaient toute sorte d'habits, sans pouvoir en trouver un qui leur convienne, & enfin sans qu'il y ait un air qui ne leur convienne pas. Toutes les fois qu'ils passent à une *mode* nouvelle, ils assurent fort sérieusement, & prouvent par bonnes raisons, qu'elle sied mieux ou qu'elle est plus commode que celle qu'ils viennent de quitter, & on croiroit presque qu'il en est quelque chose; cependant au bout de cent changemens, tous, à ce qu'ils prétendent, de bien en mieux, on les voit revenir aux anciennes *moder*; c'est-à-dire, après bien des mouvemens; ils se trouvent à l'endroit d'où ils étoient partis.

Dans le douzième siècle & les trois suivans, les François étoient habillés d'une espèce de four-

une qui leur de cendoit jusqu'aux pieds. La noble poutre par-dessus cette fourure un manteau ou casaque, dont les manches très-larges & très-amplies, se rattachoient par-devant sur le pli du bras, & pendoient par derrière jusqu'aux genoux. Un chaperon, espèce de capuchon, qui avoit un bourlet au haut, & une queue pendante par derrière, servoit à couvrir la tête. Ce chaperon, qui recevoit différentes fourures & divers ornemens, étoit devenu, comme l'en fait, l'épave des pichiers à mortir, l'humille des chanoines & la chuisse des conseillers, avocats, docteurs & professeurs de l'université.

Sous Charles V, on imagina les habits blasonnés ou chimarrés de toutes les pièces armoriales de l'écu. On vit paroître ensuite, sous Charles VI, l'habit mi-parti, tel qu'est encore celui de la plupart des évêques & des bédoux. Du temps de François I, on quitta l'habit long pour comme dans l'extrémité opposée. L'habillement de ce temps est un pourpoint à petites basques, & un caleçon tout d'une pièce avec les bas. Cet habit seroit de si près, & prenoit si bien la taille, qu'il en étoit indécent. Les gens graves prirent le large haut de chausse à la suite, les jeunes gens imaginèrent les trusses, espèce de haut de chausse, court & relevé, qui ne venoit qu'à moitié des cuisses, & que l'on couvrait d'une demi jupe. Cette mode, qui subsista jusqu'à Louis XIII, fit place à celle qui régit aujourd'hui.

Sous François II, les hommes trouvèrent qu'un gros ventre donnoit un air de majesté, & les femmes imaginèrent aussi-tôt qu'il en étoit de même d'un gros cul; on avoit de gros ventres & de gros culs poutiches, & cette ridicule mode dura trois ou quatre ans. Ce qu'il y eut encore de singulier, c'est que, lorsqu'elle commença, les femmes parurent ne plus se foucher de leur visage, & commencèrent à le cacher; elles prirent un loup, espèce de masque, & n'alloient plus que masquées dans les rues, aux promenades, en visite & même à l'église.

Au loup a succédé une autre espèce de masque, le rouge & les mouches.

Les femmes étoient coiffées sous le règne de Charles VI, d'un haut bonnet en pain de sucre; elles attachoient au haut de ce bonnet, un voile qui pendoit plus ou moins, selon la qualité de la personne. Elles prirent, sous le règne de François I & de Henri II, de petits chapeaux avec une plume. Depuis Henri II jusqu'à la fin du règne d'Henri IV, elles portèrent de petits bonnets avec une aigrette.

Vers la fin du dernier siècle, & même au commencement de celui-ci, nos dames portoient de hautes coiffures à tuyaux d'orgue, & si élevées,

que leur tête sembloit placée au milieu du corps. C'est ce qui faisoit dire au caustique, la Bruyère, qu'il faisoit jurer des femmes depuis la chuisse & jusqu'à la coiffure avec un mur, à peu près comme on achève le postillon, entre queue & tête.

Les Françaises ont l'obligation de leurs pères coiffures à deux anglaises qui vinrent à Paris vers 1714. Elles les préférèrent dans le mois de juin ou juillet, pour voir l'empereur le 10 Louis XIV, qui étoit déjà à table. Elles ne furent pas plutôt entrées, que toutes les personnes qui étoient au souper, étouffées de la paille de leurs coiffures, qui n'avoient nul rapport à celles des Françaises, & ne les contendoient pas, au étrangères, firent un si grand brouhaha, que le roi vint avec émotion ce qui le causoit. On lui répondit que c'étoit l'arrivée de deux dames extraordinairement coiffées, qui se présentaient pour avoir l'honneur de voir le roi, & sa maîtresse. Le roi les apperçut alors; & à rés les avoir considérées un instant, il dit aux duchesses, & aux dames présentes à son souper, que si toutes les femmes étoient raisonnables, elles ne se coiffeoient jamais autrement que ces deux dames. Il le dit même d'un ton à faire croire que si on paroissoit autrement devant lui, on ne lui seroit pas fa cour. Il ne faudroit pas connoître le génie du François, & son goût pour toutes les modes, pour douter que celles qui étoient présentes au discours du roi, hésitèrent un moment à prendre leur parti. Elles firent travailler toute la nuit à la diminution de leurs coiffures, qui eurent à trois étages, souteus par des fils d'archal. Elles réprimèrent d'abord les deux plus hauts, n'en conservèrent qu'un, qu'elles raissèrent encore de moitié. Les dames, parées de cette nouvelle coiffure, ne manquèrent pas de se trouver à la messe du roi, mais avec un sérieux qui les fatiguoit extrêmement à garder. Au sortir de la chapelle, elles jetèrent leur en fit compliment, & ajouta expressément qu'elles n'avoient jamais été mieux coiffées. Il n'en fallut pas davantage pour faire passer cette mode de la cour à la ville, & de la ville à la province. Mais elle étoit si sage, qu'on pouvoit parler, que sans l'approbation expresse du roi, elle ne se seroit point établie.

Les vertugadins prirent faveur dans le même temps. Mais les femmes qui avoient déjà proféré cette mode, se gardèrent bien, quand elles la renouvoient, de conférer le nom de vertugadin. Il leur auroit semblé qu'elle porteroient une antipathie, & qu'elles mêmes l'étoient. Elles l'appellèrent donc *parier*; & ce rom prit d'autant mieux, qu'il jouoit avec celui d'un magistrat mort depuis peu d'années, en repassant de la Martinique en France. Elle avoit le plaisir de dire, *apportez-moi mon maître des requêtes*.

Cette *mode*, originaire de France, & qui a toujours subsisté dans le pays étranger, revint dans ce royaume avec les deux angloises, dont il vient d'être parlé. La scène qu'elles avoient essayée à Versailles tourna à leur gloire ; mais deux jours après, celle des verugadins manqua d'être très-éclatante pour elles. Elles se promenoient un soir dans la grande allée des tuleries, & le vaste étalage de leurs jupes, qui n'étoit produit que par des cerceaux de baleine, frappa d'abord les spectateurs. On s'empêcha si fort pour les voir, qu'elles faillirent à être étouffées par la foule. Un des bancs adossés aux palissades d'ifs, qui étoient dans ce temps-là aux deux côtés de la grande allée, les sauva. Un officier des mousquetaires, qui se trouva près d'elles, empêcha qu'elles ne fussent écrasées par la multitude qui augmentoit sans cesse. Le seul expédient qu'il put trouver, fut de les faire passer au travers de la palissade, & de les mener à l'orangerie des tuleries où il logeoit. C'est à cette aventure que les papiers dûrent leur retour sur la scène. Mais la *mode* n'eut point que par degrés ; les femmes n'osèrent passer tout d'un coup à ce vaste étalage, qui parut d'abord immodeste & très-indécent. Les actrices hasardèrent les premières d'en porter sur le théâtre l'hiver suivant, & les femmes élégantes, accourues à les imiter d'abord de loin, commencèrent par porter des jupons de crin piqués ; elles mirent ensuite des *crinoline*, espèce de grosse soie bougrannée, plissée autour des hanches. L'été de 1716 fut extrêmement chaud ; & c'est à cette saison que l'on peut fixer le renouvellement des verugadins en France. Pendant cet été, deux dames qualifiées, sous prétexte de la chaleur & de leur embonpoint, portèrent des papiers chez elles. Peu à peu elles se hasardèrent d'en porter aux tuleries, mais elles n'y allèrent que le soir ; & pour éviter l'entrée des portes ordinaires, où il y a toujours beaucoup de livrée, elles passèrent par ces portes. On s'accoutuma enfin aux papiers de ces dames, qui, peu à peu, furent hardies à se montrer. Quelques-unes des femmes les imitèrent, & la *mode* devint universelle. Ce n'est pas sans peine, comme l'on voit, que les françoises ont réussi à se débarrasser la taille par d'énormes cerceaux de baleine, après s'être gâté le teint par le fard.

Lorsque le Czar Pierre vint en France, il remarqua un seigneur de la cour, qui avoit chaque jour un habit d'un nouveau goût. Le Czar dit à ceux qui l'accompagnaient : il me paroît que ce gentilhomme françois n'est pas content de son tailleur.

MODESTIE. Un savant à qui on faisoit compliment sur l'étendue & la profondeur de sa science, disoit qu'elle ne lui servoit qu'à lui

faire connoître l'étendue & la profondeur de son ignorance.

Le régent sembloit né pour tous les arts. Un jour il avoit fait représenter chez lui, devant une société choisie, un opéra dont il avoit composé la musique, & dont les paroles étoient du marquis de la Fare. Campra en finissant dit au prince : « La musique est bonne, mais les vers ne valent rien ». Le régent appela aussitôt le marquis de la Fare. « Parles, lui dit-il, à Campra, en particulier, il trouvera les vers bons, & la musique mauvaise. Sais-tu à quel il faut s'en tenir ? c'est que le tout ne vaut rien ».

Jean-Jacques Rousseau n'étoit point modeste ; il en fut mieux que cela ; il étoit vrai. « Les gens d'esprit, disoit-il, le restent toujours à leur place ; la modestie chez-eux est toujours fautive ».

L'estimable abbé de la Caille que l'astronomie regrette encore, étoit un savant fort modeste ; jamais l'amour propre ne lui fit passer le pont où il croyoit voir les bornes de son esprit. Il disoit avec simplicité : « Je ne fais pas cela ».

Une femme de qualité louoit un de nos plus fameux généraux : « Je vous regarde, lui disoit-elle, comme un de ces hommes rares que le ciel fait : haitre de temps en temps pour la gloire des empires qu'il veut favoriser : — Madame, lui répondit modestement le général, celle de me prodiguer vos louanges. Si vous saviez de combien peu de chose dépend quelquefois la victoire, vous ne me loueriez pas tant ».

On demandoit un jour à un homme de goût, aussi éclairé que modeste : « Pourquoi n'écritez-vous pas ? — C'est parce que je voudrois mieux faire que je ne puis ».

MOINE. On conte qu'un moine qu'une trop longue abstinence impareroit, s'éleva un jour, dans sa cellule, de faire entre un œuf à la lumière d'une lampe. L'abbé qui faisoit sa ronde, arriva, par le trou de la serrure, le moine occupé de sa petite cuisine, entra brusquement, & l'en reprit avec aigreur de quoi le bon religieux s'excusant, dit que c'étoit le diable qui l'avoit tenté, & lui avait inspiré cette ruse. Tout aussitôt parut le diable lui-même qui étoit caché sous la table, en disant : « Tu en es mérité, chieps de moine, ce tour n'est pas de mon invention & c'est toi qui viens de me l'apprendre ».

Un moine qui demeurait dans une riche abbaye, se plaignoit de ce que le supérieur faisoit observer une trop grande frugalité dans les repas de ses moines. Le supérieur lui dit que par cette sage économie, il faisoit subsister l'abbaye. « Comment, reprit le moine, savez-vous bien, monsieur,

qu'au revenu que nous avons, nous devrions être plus de vingt quatre heures à table ? »

Un religieux voulant détourner un de ses amis de le faire *moine*, lui dit en confidence : « Mon ami, quand il n'y a dans une année que dix ou douze religieux, dans tout notre ordre, qui perdent la tête, nous disons que l'année est bonne ».

On disoit à un *moine*, d'aller à l'église : — qui est ce qui y est ? — Ils y sont tous : — ils sont donc assez. Un autrefois on lui dit : il n'y a personne. Il répondit : je n'y serais rien tout seul.

Un vieux capitaine attaché aux opinions des hussites, ayant eu la permission de paroître devant les pères du concile de....., prétendit que les *moines* étoient de l'institution du diable. On lui demanda la preuve de cette proposition. « N'est-il pas vrai, dit-il, qu'ils n'ont pas été institués par Jésus Christ ? » On convint de cette vérité. Il est donc clair, ajouta-t-il, qu'ils l'ont été par le diable ». Les pères du concile répondirent à ce raisonnement par un éclat de rire.

Les dominicains ayant élu pour leur général, un autre sujet que celui qui favorisoit Benoit XIV, le souverain pontife, dit en souriant : « Sainte Thérèse ayant assuré les carmes, qu'elle croyoit favoriser qu'un tel religieux seroit général, & voyant que la chose n'avoit pas réussi, consulta notre seigneur, qui lui dit : « Je le voulois, mais les *moines* ne l'ont pas voulu. Vous savez, ajouta-il aux cardinaux qui l'entouroient, qu'on résiste tous les jours à Dieu, & quelquefois à son vicaire ».

MOTNE, (François le) peintre français, né l'an 1688, mort en 1739.

Le *Moine* avoit un amour-propre excessif; il étoit encore jaloux & satyrique, n'épargnoit pas ses meilleurs amis, & déchiroit sur-tout, ses confères; ce qui donna occasion à l'un d'eux de lui dire : « Vous qui peignez si bien, comment ignorez-vous que ce sont les ombres d'un tableau qui vont valoir les clairs ? »

Lorsque le *Moine* faisoit voir l'un de ses tableaux à quelqu'un, connoisseur ou non, il l'observoit attentivement: si, au premier abord, l'on n'exprimoit pas sa satisfaction, par un mouvement involontaire, il retouchoit son ouvrage, & ne le croyoit entièrement terminé, que lorsqu'il lui voyoit produire cet effet.

Un des amis de le *Moine*, s'offrit un jour de faire son portrait; il y consentit d'abord; ensuite il se regarda dans un miroir, & s'écria, emporté par son caractère misanthrope : — « Il y a quelque chose dans ma physionomie qui me déplaît; je ne veux plus être peint ».

Le *Moine* ne se crut point assez récompensé après avoir achevé, à Versailles, son beau plafond du sallo d'Hercule. Comme il portoit des plaintes continuelles au duc d'Ayen, son protecteur, ce seigneur lui dit : — « Voulez-vous faire payer vos ouvrages aussi cher que si vous étiez mort ? »

Quoique le *Moine* vint d'être nommé premier peintre du roi, son ambition n'étoit point encore satisfaite; il se créa des chagrins imaginaires, & tomba dans une mélancolie profonde. Dans les noirs accès de sa douleur, la mort lui enleva, coup sur coup, sa femme qu'il adoroit, & le duc d'Ayen, son plus zélé protecteur. Alors il se regarda comme seul sur la terre; la vie lui parut un fardeau insupportable. Pour dissiper un peu les tristes pensées auxquelles il se livroit sans cesse, il se faisoit lire l'histoire; & lorsqu'il arrivoit aux endroits où l'on raconte que des personnalités célèbres se sont tués, il s'écrioit : ah ! la belle mort !

Dans ces circonstances, les plaintes amères qui lui étoient échappées contre le cardinal de Fleury, lui firent craindre la vengeance de ce ministre; ses meilleurs amis lui devinrent suspects, il croyoit à chaque instant qu'on venoit pour l'arrêter & le conduire à la Bataille. Le trouble de son imagination dégénéra bien-tôt en folie. Un matin qu'il étoit renfermé dans sa chambre, il entendit frapper à sa porte; c'étoit un de ses amis qui devoit le mener à la campagne, & qui le proposoit de lui faire les remèdes qu'exigeoit son triste état; le *Moine* s'imagina aussitôt que des archers s'envoyèrent pour le saisir effrayé, hors de lui, il se perça de neuf coups d'épée, & se traîne vers la porte, qu'il a encore la force d'ouvrir; son ami le voit noyé dans son sang, & tomber sans vie à ses pieds.

MOLÉ, (Mathieu) premier président; né en 1584, mort en 1636.

Le cardinal de Retz, dans ses mémoires: si ce n'étoit pas une espèce de blasphème de dire qu'il y a eu quelqu'un dans notre siècle plus intrépide que le grand Gullave, & que M. le Prince, je dirois que c'a été *Molé*, premier président. Il s'en faisoit beaucoup que son effort fût aussi grand que son cœur. Il ne laissoit pas d'y avoir quelque rapport par une ressemblance qui n'y étoit toutefois qu'en laid. Je vous ai déjà dit, qu'il n'étoit point congru dans sa langue, & il est vrai: mais il avoit une sorte d'éloquence qui en chiquant l'oreille faisoit l'imagination. Il vouloit le bien de l'état préféablement à toutes choses, même à celui de sa famille, quoiqu'il parût l'aimer tout; mais il n'eut pas le génie assez élevé pour connoître d'affez bonne heure celui qui eût pu lui en faire; il présuma trop de son pouvoir,

pouvoir, il s'imagina qu'il modéreroit la cour & sa compagnie; il ne réunit ni à l'un, ni à l'autre: il se rendit suspect à tous les deux, & ainsi il fit du mal avec de bonnes intentions. La préoccupation y contribua beaucoup, il étoit extrême en tout, & j'ai même observé qu'il jugeoit des actions par les hommes, presque jamais des hommes par les actions. Comme il avoit été nourri dans les formes du palais, tout ce qui étoit extraordinaire lui étoit suspect; il n'y a guères de dispositions plus dangereuses en ceux qui se rencontrent dans les affaires, où les règles ordinaires n'ont plus lieu.

Dans un jour de sédition, des mutins s'étant attroupés à la porte de ce magistrat, il voulut y aller. L'abbé de Chavalon, qui étoit alors avec lui, s'y opposa, Molé lui dit: « Apprends, jeune homme, qu'il y a loin du poignard d'un scélérat au cœur d'un homme de bien ».

Lors des barricades de 1648, il fit ouvrir les portes de son hôtel que l'on venoit de fermer, en disant que la maison d'un premier président devoit être ouverte à tout le monde.

Un mutin l'ayant un jour insulté au milieu d'une place publique, Molé lui prendre la barbe qu'il portoit fort longue, il le menaça de le faire pendre. Cette menace auroit pu lui devenir funeste. Mais lorsqu'on lui disoit qu'il devoit moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondit: « que six pieds de terre seroient toujours raison au plus grand homme du monde ».

Cet illustre magistrat qui aimoit les lettres, & qui s'intéressoit bien sincèrement à la gloire de sa patrie, avoit engagé Duchesne à faire sa collection des historiens de France.

MOLIERE, (Jean-Baptiste Poquelin de) né l'an 1639, mort en 1673.

Molière avoit un grand-père qui l'aimoit éperduement; & comme le bon-homme avoit de la passion pour la comédie, il l'y menoit souvent. Le père qui craignoit que ce plaisir ne dissipât son fils, & ne lui ôtât l'attention qu'il devoit à son métier, demanda un jour au bon-homme pourquoi il mène si souvent son enfant au théâtre. Avez-vous envie, lui dit-il avec indignation, d'en faire un comédien? Plût à dieu, lui répondit le grand-père, qu'il fût aussi bon comédien que Belle-Rose. Cette réponse frappa le jeune homme, le dégoûta de la profession de tapissier, & lui donna du goût pour la comédie.

On prétend que le prince de Conti voulut faire le jeune *Molière* son secrétaire, & qu'heureusement pour le théâtre français, *Molière* eut le courage de préférer son talent à un poste honorable.

Encyclopædiana.

Molière avoit le cœur admirable. Baron lui annonça un jour à Auteuil un homme que l'extrême misère empêchoit de paraître: il se nomme Mondoige, ajouta-t-il: je le connois, dit *Molière*, il a été mon camarade en Languedoc. C'est un honnête homme. Que jugez-vous qu'il faille lui donner? Quatre pistoles, dit Baron, après avoir hêuté quelque temps. Hé bien, répliqua *Molière*, je vais les lui donner pour moi, donnez-lui pour vous ces vingt autres que voilà. Mondoige parut, *Molière* l'enbassa, le consola, & joignit au présent qu'il lui faisoit, un magnifique habit de théâtre pour jouer les rôles tragiques.

Molière revenoit d'Auteuil avec le musicien Charpentier. Il donna l'aumône à un pauvre, qui un instant après fit arrêter le carrosse & lui dit: Monsieur, vous n'avez pas eu dessein de me donner une pièce d'or. Où la vertu va-t-elle se nichet? s'écria *Molière* après un moment de réflexion: — tiens, mon ami, en voilà une autre.

Molière disoit que le mépris étoit une pillule qu'on pouvoit bien avaler, mais qu'on ne pouvoit guère la mâcher sans faire la grimace.

Molière étoit désigné pour remplir la première place vacante à l'académie française. La compagnie s'étoit arrangée au sujet de sa profession. *Molière* n'auroit plus joué que dans les rôles du haut comique. Mais sa mort précipitée le priva d'une place bien méritée, & l'académie d'un sujet si propre à la remplir.

Molière se présenta un jour pour faire le lit du roi. Un autre valet-de-chambre qui le devoit faire avec lui se retira brusquement, en disant qu'il ne le feroit point avec un comédien. Bellocq, autre valet de chambre, homme de beaucoup d'esprit, & qui faisoit de très-jolis vers, s'approcha dans le moment & dit: M. de *Molière*, vous voulez bien que j'aie l'honneur de faire le lit du roi avec vous. Cette avanture vint aux oreilles du roi, qui fut très-mécontent qu'on eût témoigné du mépris à *Molière*.

Molière avoit commencé à traduire Lucrèce dans sa jeunesse, & il auroit achevé cet ouvrage sans un malheur qui lui arriva. Un de ses domestiques prit un cahier de cette traduction pour faire des papillottes. *Molière*, qui étoit facile à irriter, fut si piqué de ce contre-temps, que dans sa colère, il jeta sur le champ le texte au feu. Pour donner plus de goût à cette traduction, il avoit rendu en prose les raisonnemens philosophiques, & il avoit mis en vers toutes les belles descriptions qui se trouvent dans le poème de Lucrèce.

Molière lisoit ses comédies à une vieille servante nommée Laforêt, & lorsque les endroits de plaisanterie ne l'avoient point frappée, il les corrigeoit

S 111

parce qu'il avoit plusieurs fois éprouvé sur son théâtre que ces endroits ne réussissent point. Un jour *Molière*, pour éprouver le goût de cette servante, lui lut quelques scènes d'une comédie qu'il disoit être de lui, mais qui étoit de Bécourt, comédien. La servante ne prit point le change, & après en avoir oui quelques mots, elle soutint que son maître n'avoit pas fait cette pièce.

Racine regarda toujours *Molière* comme un homme unique; & le roi lui demandant un jour quel étoit le premier des grands écrivains qui avoient honoré la France pendant son règne, il lui nomma *Molière*. Je ne le croyois pas, répondit le roi; mais vous vous y connoissez mieux que moi.

Molière étoit fort ami du célèbre avocat Furetière, homme redoutable par la capacité & par la grande étendue de ses pumons, ils eurent une dispute à table en présence de Despréaux. *Molière* se tourna du côté du satyrique, & dit: *Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix, contre une guele comme cela?*

J'étois à la première représentation des *Précieuses ridicules* de *Molière*, dit Ménage, & tout l'hôtel de Rambouillet s'y trouva. La pièce fut jouée avec un applaudissement général. Au sortir de la comédie, prenant M. Chapelain par la main: monsieur, lui dis-je, nous approuvons vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement & avec tant de bon sens: mais croyez-moi, pour me servir de ce que saint Remi dit à Clovis, *Il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé.*

Un jour que l'on représentoit cette pièce, un vieillard s'écria du milieu du parterre: *Courage, courage, Molière, voilà la bonne comédie.*

Un bon bourgeois de Paris vivant bien noblement, s'imagina que *Molière* l'avoit pris pour l'original de son *Cocu imaginaire*. Il crut devoir en être offensé, & il en marqua son ressentiment à un de ses amis. Comment! lui dit-il, un petit comédien aura l'audace de mettre impudemment sur le théâtre un homme de ma sorte. Je me plaindrai, ajouta-t-il: en bonne police, on doit réprimer l'insolence de ces gens-là. Ce sont les pestes d'une ville: ils observent tout pour le tourner en ridicule. L'ami qui étoit homme de bon sens, lui dit: Eh! monsieur, si *Molière* a eu intention sur vous en faisant son *Cocu imaginaire*, de quoi vous plaignez-vous; si vous a pû du beau côté, & vous êtes bienheureux d'en être quitte pour l'imagination. Le bourgeois, quoique peu satisfait de la réponse de son ami, ne laissa plus d'y faire quelque réflexion, & ne retourna plus au *Cocu imaginaire*.

Le roi, en sortant de la première représentation des *Fâcheux*, dit à *Molière* en voyant passer le comte de Soyecourt, insupportable chasseur: voilà un grand original que tu n'as pas encore copié, c'en fut assez. La scène du fâcheux chasseur fut faite & apprise en moins de vingt quatre heures; & comme *Molière* n'entendoit rien au jargon de la chasse, il pria le comte de Soyecourt lui même de lui indiquer les termes dont il devoit se servir.

Le simeux comte de Grammont a fourni à *Molière* l'idée de son *mariage forcé*. Ce seigneur, pendant son séjour à la cour d'Angleterre, avoit fort aimé mademoiselle Hamilton. Leurs amours même avoient fait du bruit, & il repassoit en France sans avoir conclu avec elle. Les deux frères de la demoiselle le joignirent à Douvres, dans le dessein de faire avec lui le coup de pistolet. Du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils lui crièrent: comte de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? Pardonnez-moi, répondit le comte qui devinoit leur intention; j'ai oublié d'épouser votre sœur, & j'y retourne avec vous pour finir cette affaire.

L'amour médecin est le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait attaqué les médecins. Il logeoit chez un médecin, dont la femme extrêmement avare, dit à l'épouse de *Molière*, qu'elle vouloit augmenter le loyer de la portion de maison qu'elle occupoit. Celle-ci ne daigna pas seulement l'écouter; & son appartement fut loué à un autre. *Molière* épousa en cette occasion la passion de sa femme, & attaqua le médecin. Depuis ce temps-là, il n'a cessé de tourner en ridicule la médecine. Il déshabillait un médecin: un homme que l'on paie pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri ou que les remèdes l'aient tué.

Tout le monde sait que le Misanthrope fut d'abord mal reçu, & qu'il ne se tint au théâtre qu'à la faveur du Médecin malgré lui. On rapporte un fait singulier qui peut avoir contribué à la disgrâce de la meilleure comédie qui ait été jamais faite. A la première représentation, après la lecture du sonnet d'Oronte, le parterre applaudit; Alciste démontre, dans la suite de la scène, que les pensées & les vers de ce sonnet étoient

De ces Colifichets dont le bon sens murmure.

Le public confus d'avoir pris le change s'indignoit contre la pièce.

Lorsque *Molière* donna son *Misanthrope*, il étoit brouillé avec Racine. Un flateur crut faire plaisir au dernier, après la première représentation, en lui disant, la pièce est tombée; rien n'est si fâché! Vous pouvez m'en croire, j'y étous. Vous y étiez?

reprit Racine, & moi je n'y étois pas : cependant je n'en courai rien, parce qu'il est impossible que *Molière* ait fait une mauvaise pièce ; retournez-y & examinez-la mieux.

On fait que les ennemis de *Molière* voulurent persuader au duc de Montausier, fameux par sa vertu sauvage, que c'étoit lui que *Molière* jouoit dans le Misanthrope. Le duc de Montausier alla voir la pièce & dit en sortant, qu'il auroit bien voulu ressembler au Misanthrope de *Molière*.

Il y a une anecdote au sujet de la chanson qu'ils font deux, *bouteille ma mie*, &c. que chante Sganarelle, dans le médecin malgré lui. M. Rose, de l'académie française, & secrétaire du cabinet, fit des paroles latines sur cet air, d'abord pour se divertir, & ensuite pour faire une petite pièce à *Molière*, à qui il reprocha, chez le duc de Montausier, d'être plaigiste, ce qui donna lieu à une plaisante dispute. M. Rose soutint toujours en chantant les paroles latines qu'il avoit faites, que *Molière* les avoit traduites en français d'une épi gramme latine imitée de l'anthologie ; voici ces paroles.

*Quam dulces !
Amphora amena !
Quem de locis
Sunt tua vocat
Dum fundis marm in effices,
Uinum fuscip effes plena,
Ah ! ah ! cara mentis agna,
Vinea cur jaces !*

La première représentation du *Tartuffe* fit un bruit étonnant dans Paris : les dévots pouffèrent les hauts cris, & le parlement défendit de jouer cette comédie. On étoit assésiné pour la seconde représentation, lorsque la défense arriva. Messieurs, dit *Molière*, en s'adressant à l'assemblée, nous comptons aujourd'hui avoir l'honneur de vous donner le *Tartuffe* ; mais M. le premier président ne veut pas qu'on le joue.

Ce même mot fut tourné d'une manière un peu différente par des comédiens de province. Ils étoient dans une ville dont l'évêque étoit mort depuis peu. Le successeur, moins favorable au spectacle, donna ordre que les comédiens partissent avant son entrée. Ils jouèrent encore la veille, & comme s'ils eussent dû jouer le lendemain, celui qui annonça dit : messieurs, vous aurez demain le *tartuffe*.

Huit jours après que le *Tartuffe* eut été défendu, on représenta à la cour une pièce intitulée *Scaramouche hermite*, & le roi en sortant dit au grand Condé : je voudrais bien savoir pour quoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de *Molière*, ne disent rien de celle de *Scaramouche* : à quoi le prince répondit : la raison de cela est, que la comédie de *Scaramouche* joue

le ciel & la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient point ; mais celle de *Molière* les joue eux mêmes, ce qu'ils ne peuvent souffrir.

Lorsque *Molière* fit jouer son *Tartuffe*, en lui demanda de quoi il s'avoit de faire des sermons. Pourquoi fera-t-il peins, répondit-il, au père Mainbourg de faire des comédies en chaire ; & qu'il ne me fera pas permis de faire des sermons sur le théâtre ?

Un jour qu'on représentoit le *Tartuffe*, Chamielle qui n'étoit point encore dans la troupe, fut voir *Molière* dans sa loge, qui étoit proche du théâtre. Comme ils en étoient aux compliments, *Molière* s'écria : Ah ! ché ! ah ! bonjour, & se tra, poit la tête comme un possédé. Chamielle crut qu'il tomboit de quelque mal, & il étoit fort embarrassé. Mais *Molière* qui s'aperçut de son étonnement lui dit : Ne soyez pas surpris de mon emportement ; je viens d'entendre un acteur déclamer faiblement & pitoyablement quatre vers de ma pièce : & je ne saurois plus maltraiter mes enfans de cette force-là, sans souffrir comme un damné.

Madame Dacier qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si avec la science des commentateurs, elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'Amphitruon de Plaute étoit fort au-dessus du moderne ; mais ayant ouï dire que *Molière* vouloit faire une comédie des femmes savantes, elle supprima sa dissertation.

Lorsque *Molière* se préparoit à donner son *Georges-Dandin*, un de ses amis lui fit entendre qu'il y avoit dans le monde un Dandin, qui pourroit se reconnoître dans la pièce, & qui étoit en état par sa famille, non-seulement de la décrier, mais encore de le desservir dans le monde. Vous avez raison, dit *Molière* à son ami ; mais je fais un moyen sûr de me concilier l'homme dont vous parlez : J'irai lui lire ma pièce. Au spectacle, où il étoit assésiné, *Molière* lui demanda une de ses heures perdues pour lui faire une lecture. L'homme en question se trouva si honoré de ce compliment, que toutes affaires cessantes, il donna parole pour le lendemain, & il courut tout Paris pour tirer vanité de la lecture de cette pièce. *Molière*, dit-il à tout le monde, me lit ce soir une comédie, voulez-vous en être. *Molière* trouva une nombreuse assemblée & son homme qui prédisoit. La pièce fut trouvée excellente ; & lorsqu'elle fut jouée, personne ne la faisoit mieux valoir que celui qui auroit pu s'en fâcher ; une partie des scènes que *Molière* avoit traitées dans sa pièce, lui étant arrivées. Ce secret de faire passer sur le théâtre des traits un peu hardis, a été trouvé si bon, que plusieurs auteurs l'ont mis en usage depuis avec succès.

Le bourgeois gentilhomme fut joué la première fois à Chambord : le roi n'en dit pas un mot, & tous les courtisans en parlèrent avec le demi-mépris. Le déchainement étoit si grand, que *Molière* n'osoit fe moutier : il envoyoit seulement Baron à la découverte, qui lui rapportoit toujours de mauvaises nouvelles. Au bout de cinq ou six jours, on joua cette pièce pour la seconde fois. Après la représentation, le roi qui n'avoit pas encore porté son jugement, dit à *Molière* : je ne vous ai point parlé de votre pièce à la première représentation, parce que j'ai appréhendé d'être séduit par la manière dont elle avoit été représentée; mais en vérité, *Molière*, vous n'avez encore rien fait qui m'ait mieux diverti, & votre pièce est excellente. Aussi-tôt l'auteur fut accablé de louanges par les courtisans qui répétoient, tant bien que mal, ce que le roi venoit de dire à l'avantage de cette pièce.

La scène cinquième de l'acte troisième est l'endroit des femmes savantes qui a fait le plus de bruit. Trifoliot & Valius y sont peints d'après nature. Car l'abbé Coïn étoit véritablement l'auteur du sonnet à la pucelle Uranie. Il l'avoit fait pour madame de Nemours, & il étoit allé le montrer à mademoiselle, princesse qui se pût soit à ces sortes de petits ouvrages, & qui d'ailleurs confiteroit soit l'abbé Coïn, jadisques-là même qu'elle l'honoroit du nom de son ami. Comme il achevoit de lire ses vers, Ménage entra; mademoiselle les fit voir à Ménage sans lui en nommer l'auteur : Ménage les trouva ce qu'elles étoient : ils étoient, détestables. Là dessus nos deux poètes se dirent à peu près l'un à l'autre, les douceurs que *Molière* a si agréablement rimées. Peu de temps après la mort du pauvre Coïn on fit ces quatre vers :

Savez-vous en quoi Coïn
Diffère de Trifoliot?
Coïn a fini ses jours,
Trifoliot vivra toujours.

Dans le malade imaginaire, la dernière pièce que *Molière* ait mise au théâtre, il y a un M. Fleurance, apothicaire, brusqué jusqu'à l'insolence, qui vient avec une seringue à la main pour donner un lavement au malade. Un honnête homme, frère de ce prétendu malade, qui se trouve là dans ce moment, le détourne de le prendre, dit l'apothicaire s'irrite, & lui dit toutes les impertinences dont les gens de sa sorte étoient alors capables. La première fois que cette pièce fut jouée, l'honnête homme répondit à l'apothicaire : « Allez, monsieur, on voit bien que vous n'avez coutume de parler qu'à des culs ». Tous les auditeurs qui étoient à la première représentation s'en indignèrent; au lieu qu'on fut ravi à la seconde d'entendre dire; « Allez, monsieur, on voit bien

que vous n'avez pas accoutumé de parler à des vilages ».

Molière étant mort, les comédiens se dispoient à lui faire un convoi magnifique : mais M. de Harlai, archevêque de Paris, ne voulut pas permettre qu'on l'inhumât. La femme de *Molière* alla sur le champ à Versailles fe jeter aux pieds du roi, pour fe plaindre de l'injure que l'on faisoit à la mémoire de son mari, en lui refusant la sépulture. Mais le roi la renvoya, en lui disant que cette affaire dépendoit du ministère de M. l'archevêque, & que c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser. Cependant sa majesté fit dire à ce prélat qu'il fit en suite d'éviter l'éclat & le scandale. M. l'archevêque révoqua donc sa défense, à condition que l'enterrement seroit fait sans pompe & sans bruit. Il fut fait par deux prêtres qui accompagnèrent le corps sans chanter; & on l'enterra dans le cimetière qui est derrière la chapelle de saint Joseph dans la rue Montmartre. Tous ses amis y assistèrent ayant chacun un flambeau à la main. La veuve de *Molière* s'écrioit par-tout : « Quoi, l'on refuse la sépulture à un homme qui mérite des autels ? »

Deux ou trois ans après la mort de *Molière*, il fit un hyver très-rude. La veuve de ce grand homme fit porter cent voies de bois sur la tombe de son mari, & les y fit brûler pour chauffer les pauvres du quartier. La grande chaleur du feu tendit en deux la pierre qui couvroit la tombe.

Dans une préface que les anglois ont mise à la tête de la traduction de *Molière*, ils comparent les ouvrages de ce grand comique à un gilet. Le vice, dit-on, & le ridicule y ont été exécutés, & y demeure exposés comme sur le grand chemin, pour servir d'exemple aux auteurs.

On voit aujourd'hui des auteurs qui, parce qu'ils sont jeunes, voudroient nous faire croire que *Molière* a vicié li. La chose est ridicule, dit un fort bel esprit; mais il manque de rieurs.

Epitaphe de *Molière* par la Fontaine.

Sous ce tombeau gisent Plaute & Térence;
Et cependant le seul *Molière* y gît.
Leurs trois talens ne formoient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissoit la France.
Ils sont partis, & j'ai peu d'espérance
De les revoir, malgré tous nos efforts.
Pour un long-temps, selon toute apparence,
Térence & Plaute & *Molière* sont morts.

MONCAL. Le général Moncal, gentilhomme français, réfugié, avoit eu un bias cassé au service d'Angleterre, & étoit réduit à le porter en écharpe. Il eut un jour une querelle au parc Saint-James avec un officier qui ne le connoissoit

que de réputation fut une opération militaire faite à la bataille de la Boine. L'officier se voyant pressé par un raisonnement auquel il n'avoit rien à répliquer eut recours à l'autorité pour se défendre, & cita *Moncal* pour son garant. *Moncal* qui n'avoit dû que rire, prit sérieusement que *Moncal* eût ainsi parlé. L'officier qui étoit brave & qui ne s'étoit laissé aller à mentir que par la honte de céder, lui dit que sans l'état où il le voyoit il tireroit raison de ce démenti. Le trop bouillant général, piqué encore mal à propos de ce discours, l'invita à le suivre, l'assurant qu'un bras lui suffisoit pour lui donner la satisfaction qu'il paroïssoit désirer.

Lorsqu'on fut arrivé dans un lieu écarté, *Moncal* qui étoit résolu de voir la fin de cette aventure, voulut, pour se rejouer, confondre son adversaire avant de le combattre. Il lui dit, l'épée à la main, voyez si je n'ai pas déjà trop d'avantage sur vous ? C'est moi qui suis *Moncal*. Le menteur, frappé de ce coup de foudre, se jette aux genoux du général, le conjure de lui sauver l'honneur, & lui proteste qu'il avoit eu honte de son impudence dès le moment qu'elle lui étoit échappée. *Moncal* lui pardonna, lui promit de ne le jamais nommer, & lui tint parole.

MONCRIF ; (François-Augustin-Paradis de) mort en 1770, âgé de 83 ans.

Moncrif, auteur du joli conte de *Titon & Auroré*, avoit composé un singulier ouvrage sur les chats.

Roi, poète satyrique, fit courir quelques épi grammes contre l'ouvrage. *Moncrif*, piqué au dernier point, attendit le critique & le régala de coup de plat d'épée. Le poète Roi disoit encore sous les coups : « Minet, pate de veïours ! »

Moncrif étoit fort aimé de M. le comte d'Argenson. L'homme de lettres dit un jour au ministre. « Monseigneur, vous êtes le maître de me faire donner le brevet d'historiographe de France ». Malheureusement M. d'Argenson se souvenoit encore de l'histoire des chats. « Historiographe, lui répondit-il, cela est impossible ; dit donc historiographe ».

MONSTRES. En 1784, on fit voir à Londres, pour de l'argent, un homme âgé de trente-trois ans, sous le nom de l'homme *Pore-épée* : il se nommoit Edouard Lambert. Toute sa peau, excepté celle du visage, celle de la paume des mains & de la plante des pieds, étoit couverte d'écaïlle brunes & cylindriques, fermes & élastiques, sur-tout quand elles étoient, comme la plupart, larges d'un pouce.

Cet homme eut la petite vérole, & ses écaïlles tombèrent, mais elles revinrent ensuite. Pour

s'en délivrer, il prit deux fois du mercure. Tant qu'il faisoit son effort, il y avoit quelque espérance de guérison ; mais dès que la salivation cessoit, il se formoit de nouvelles écaïlles. Soit en automne, soit en hiver, ces écaïlles tombaient annuellement ; & alors, il étoit obligé de se faire saigner ; sans cette précaution, il seroit tombé malade. Le reste du temps il jouissoit d'une santé parfaite.

Cet homme extraordinaire a eu six enfans, qui tous, neuf semaines après leur naissance, ont été comme leur père, couverts d'écaïlles.

Il semble que cet anglois pourroit nous laisser une race d'homme à écaïlles, semblables à lui ; & si l'on perdoit de vue l'origine de cet événement, on auroit lieu de penser dans les siècles à venir, que ces hommes font d'une espèce différente des autres.

M. Baker, membre de la société royale, infère de là que la peau noir des nègres, & quelques autres différences qui nous frappent sensiblement, proviennent, de la même manière, de quelques causes accidentelles.

Le 10 janvier 1775, la sœur du charon d'Auberchicourt, village situé entre Bouchain & Douai, accoucha d'une fille qui avoit une tête monstrueuse. D'abord on ne favoit qu'imaginer ; mais lorsqu'on l'eut considérée de près, on découvrit qu'il y avoit une éminence fort haute sur la tête, formant une coëssure à la grecque, la peau de cette chair étoit ridée, & ces rides formoient le crépé des cheveux ; des boucles en chair s'élevaient des deux côtés : des nerfs mêmes sur l'extrémité du derrière de cette coëssure, étoient très bien marqués ; enfin ce qui surprit les naturalistes, c'est un petit os blanc, en forme de diamant, qui sortoit du milieu de cette masse de chair, à l'endroit où les femmes placent ordinairement leur épingle de tête. L'enfant étoit mort lorsqu'il est venu au monde, parce qu'il avoit fallu se servir de toutes les ressources de l'art de l'accouchement.

MONTAGNE, (Michel de) né en Périgord en 1533, mort en 1592.

La première langue qu'on fit apprendre à *Montagne*, dès qu'il fut en état de parler, fut la latine. Son père mit auprès de lui, dès son berceau, un allemand qui y étoit très-habile, & qui ignoroit absolument le français, avec deux autres personnes savantes pour le soulager. D'ailleurs, on ne laissoit approcher de lui personne qui ne parlât le latin. Ainsi il fut jusqu'à l'âge de six ans sans favoir le français.

On avoit fait entendre au père de *Montagne*, que c'étoit gâter le cerveau, & par conséquent

le jugement des enfans, que de les éveiller le matin en sursaut. Pour éviter ce danger, il faisoit éveiller son fils par le son de quelque instrument agréable.

Montagne insistoit dans tout son ouvrage sur la douceur que les pères doivent avoir pour leurs enfans. Il conte à ce propos, qu'un homme de condition de ses amis, ayant perdu à l'armée son fils unique, qui étoit de grande espérance, lui disoit : Mon plus grand chagrin est d'avoir élevé ce fils avec une si grande sévérité, qu'elle lui a tous-jours voilé, pour ainsi dire, la tendresse que j'avois pour lui ; & je m'en repens sans cesse, de ne lui avoir jamais montré à decouvert la force de l'amour paternel ; mon desespoir est d'avant mieux fondé, que je suis sûr qu'il eût mort dans l'idée que je ne l'aimois que faiblement.

Montagne avoit des bêtises qui l'empêchèrent de réussir dans sa maije de Bordeaux ; sur quoi Balzac rapporte un mot de M. de la Thibaudière, qui dit un jour à M. de Meré, administrateur de *Montagne*, au préjudice de Cicéron : vous avez beau effimer votre *Montagne* plus que notre Cicéron ; je ne saurois m'imaginer qu'un homme qui a su gouverner toute la terre, ne valut pas pour le moins autant qu'un homme qui ne fut pas gouverner Bordeaux.

Charron a imité *Montagne* le plus qu'il a pu. Cette imitation lia entre eux une amitié si étroite, que *Montagne*, pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit, lui permit par son testament de porter les armes pleines de sa famille, parce qu'il ne laissoit aucun enfant mâle.

Montagne a imité dans ses essais quelques pensées des anciens, & particulièrement de Sénèque & de Plutarque sans les nommer ; ainsi, disoit-il, que ses critiques vinssent à s'en hauser en donnant des narfades à Sénèque & à Plutarque sur son nez.

On a dit de *Montagne* qu'il connoissoit bien les petitesse des hommes ; mais qu'il en ignoroit les grandeurs.

Les écarts de *Montagne*, ont fait dire à un bel esprit, que quoique *Montagne* ne mât que point de s'égarer dès l'entrée de chaque chapitre, il est un des écrivains du monde, qui sachant le moins ce qu'il va dire, fait le mieux ce qu'il dit.

Montagne dit des littérateurs qui veulent être universels. Un peu de tout, rien de tout, à la françoise.

Balzac disoit de *Montagne* : c'est un guide qui égare, mais qui nous mène en des pays plus agréables qu'il n'avoit peints.

Montagne dit dans un endroit, qu'il hait les savans qui ne peuvent rien faire sans livres ; & ailleurs, que la science est un sceptre en de certaines mains & en d'autres une marotte.

Mézéray appelloit *Montagne* le Sénèque chrétien ; Scaliger l'appelloit un hardi ignorant.

Sur la fin de ses jours, *Montagne* se retira dans une de ses terres, pour y mener une vie douce & tranquille ; mais il fut exposé, ainsi que les plus honnêtes gens de son temps, aux maux des guerres civiles. « Je fus, dit-il, plus à toutes mains. Au Gibelin j'étois Guelphe, & au Guelphe Gibelin ».

Son air franc & ses manières affables le faisoient un jour d'un grand danger. Vous comme il raconte lui-même le fait. « Pendant les troubles des guerres civiles, un quidam délibéra de surprendre ma maison & moi. Son air fut d'arriver seul à ma porte, & d'en presser un peu instantanément l'entrée. Je le connoissais de nom & avais occasion de me fier à lui comme à mon voisin & aucunement mon allié. Je lui fis ouvrir comme je fais à chacun. Le voici tout effrayé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entreteint de cette fable : qu'il venoit d'être rencontré à une demi lieue de-là, par un sien ennemi, lequel le connoissoit aussi & avoit oui parler de leur querelle : que cet ennemi lui avoit merveilleusement chauffé les épaules ; & qu'ayant été surpris en désarroi & plus foible en nombre, il s'étoit jeté à ma porte à sauveté ; qu'il étoit en grande peine de ses gens, lesquels il disoit tenir pour mutins ou pitis. J'eussai tout tranquillement de le conforter, alurer & rafraîchir. Tantôt après, voilà quatre ou cinq de ses soldats qui se présentent en même contenance, & effroi pour entrer ; & puis d'autres, & d'autres encore après, bien équipés & bien armés, jusques à vingt cinq ou trente, seignant avoir leur ennemi aux talons. Ce mystère commençoit à tirer mon soupçon. Je n'ignore pas en quel siècle je vivois, combien ma maison pouvoit être enviée, & avois plusieurs exemples d'autres de ma connoissance, à qui il étoit néanmoins de même. Tant y a que trouvant qu'il n'y avoit point d'acquies d'avoir commencé à faire plaisir, si je n'achevois, & ne pouvant me défendre si rompue, je me laissai aller au parti le plus naturel & le plus simple, comme je fais tous-jours : commandant qu'ils entraissent. Ceux-ci se tiennent à cheval dans ma cour, le chef avec moi, dans ma salle, qui n'avoit voulu qu'on établit son cheval, disant avoir à le retirer incontinent qu'il auroit eu des nouvelles de ses hommes. Il se vit maître de son entreprise ; & n'y restoit sur ce point que l'exécution. Souvent depuis il a dit (car il ne craignoit pas de faire ce conte) que mon vifair et ma tranchise lui avoient arraché la trahison des poings. Il remonte à che-

val, les gens ayant continuellement les yeux sur lui, pour voir quel signi leur denoierot, bien étois nés de le voir tortir & abandonner son avantage ».

Montagne, dans ses Essais, a peint l'homme en se peignant lui-même, & comme il se connoît bien, cette vanité qu'on lui reproche de faire de soi-même la matière de son livre, peut-être utile au lecteur.

Un reproche qu'on peut lui faire, est la scepticisme qu'il professe ouvertement, & cette incertitude de tout écrire dont il se fait gloire. Le cardinal du Petron appelloit ses Essais le *bréviaire des honnêtes gens*, sans doute à cause des sentimens de générosité & d'humanité qui y sont répandus.

MONTECUCULI, (Raimond de) général italien, né en 1608, mort à Linz en 1683.

Montecuculi avoit cet amour pour les lettres, sans lequel il n'y avoit point de véritable grandeur. C'est par ses soins que l'académie des curieux de la nature fut établie. Il a écrit des mémoires en italien, où les militaires trouvent des modèles & des leçons de bel art. Ce général fut le seul digne d'être opposé au célèbre Turenne. Tous deux, dit un illustre historien, avoient réduit la guerre en art. Ils passèrent quatre mois à se suivre, & à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers allemands & français. L'un & l'autre jugeoit de ce que son adversaire alloit tenter par les démarches que lui-même eût voulu faire à la place, & ils ne se trompèrent jamais. Ils opposoient l'un à l'autre la patience, la ruse, l'activité, & tout ce que le génie, la science militaire & une longue expérience peuvent suggérer.

Montecuculi étoit assez grand pour honorer un rival, & assez humble homme pour prier sincèrement sa mort. Sur le point d'en venir aux mains avec Turenne, & de se commettre sa propre réputation au sort d'une bataille, il apprenit que le général français vient d'être emporté par un boulet de canon, il répand des larmes & s'écrie dans l'amertume de sa douleur : « Je regrette & ne saurois trop regretter l'homme au-dessus de l'homme, un homme qui faisoit honneur à la nature humaine ».

Victor Amédée, duc de Savoie, se plaisoit à raconter le trait suivant de l'illustre Montecuculi. Ce général des armées de l'empereur avoit, dans une marche, donné ordre, sous peine de mort, que personne ne passât par les bleds. Un soldat revenant d'un village & ignorant les défenses, traversa un sentier qui étoit au milieu des bleds. Montecuculi qui l'appêçut, envoya ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant le soldat qui s'avancoit alléguait au général qu'il ne savoit pas les ordres. Que le prévôt fût son devoir, répondit Montecuculi. Comme cela se

passa en un instant, le soldat n'avoit point encore été défilé. Alors, l'ain de fureur il dit : *Je n'étois pas coupable, je le fais maintenant*, & tira son fusil lui Montecuculi. Le coup manque, & Montecuculi lui pardonne.

MONTEQUIEU, (Charles Secondat, baron de la Brede & de) né le 18 janvier 1689, mort le 10 février 1755.

En entrant dans le monde, disoit un jour Montequieu, on m'annonça comme un homme d'esprit, & je reçus un accueil assez favorable des gens en place ; mais lorsque par le succès des lettres persannes, j'eus peut-être prouvé que j'en avois, & que j'eus obtenu quelque estime de la part du public, celle des gens en place se refroidit ; j'eussai mal dégoûté. Comptez, ajoutoit-il, qu'intérieurement blessés de la réputation d'un homme célèbre, c'est pour s'en venger qu'ils l'humilient ; & qu'il faut soi-même mériter beaucoup d'éloges, pour supplanter patiemment l'éloge d'autrui. Cette anecdote est rapportée par l'auteur du traité de l'Esprit.

La liberté avec laquelle Montequieu parle dans ses lettres persannes du gouvernement & des abus de la religion, lui attira une exclusion de la part du cardinal de Fleury, lorsqu'il se présenta en 1728 pour une place de l'académie française. Il peit, dit l'auteur du siècle de Louis XIV, un tour très adroit pour mettre le ministre dans ses intérêts ; il fit faire en peu de jours une nouvelle édition de son livre, dans laquelle on retrancha, ou on adoucit tout ce qui pouvoit être condamné par un cardinal & par un ministre. Montequieu porta lui-même l'ouvrage au cardinal qui ne lisoit nièrres, & qui en lut une partie. Cet air de confiance, soutenu par l'empreffement de quelques personnes de crédit, ramena le cardinal ; & Montequieu entra dans l'académie.

Cet illustre auteur a consacré vingt années, ainsi qu'il l'a avoué lui-même, à la composition de l'Esprit des loix. Quand il vit ce que tant de grands hommes en France, en Angleterre & en Allemagne avoient écrit avant lui, il fut dans l'admiration ; mais il ne perdit pas courage : & moi aussi, je suis peinte, a-t-il pu dire avec le Corrége, *ed io anche son pittore*. On pense bien qu'il a fallu qu'un nombre prodigieux de volumes lui passât par les mains. Sa méthode étoit de faire l'extrait de tout ce qu'il lisoit. Il ne perdoit jamais de vue son objet ; il l'avoit sans cesse devant les yeux, dans toutes ses lectures ; il transcrivait les passages qui lui convenoient ; & il plaçoit au-dessous ses idées, ses réflexions ; voilà comme se sont assemblés les matériaux de l'Esprit des loix.

Montequieu avoit fait plusieurs voyages pour s'instruire par lui-même des mœurs, du génie &

des loix des différentes nations de l'Europe. Lors de son séjour à Venise, il avoit beaucoup questionné & beaucoup écrit : ses écritures, qu'il ne tenoit pas assez secrètes, avoient alarmé l'état ; on lui en fit dire quelque chose : on ajouta même à cet avis, qu'il y avoit peut-être à craindre que dans la traversée de Venise à Fucina, il ne fut arrêté. Il partit avec cet avis. Vers le milieu de la traversée il vint venir à lui, & roder autour de sa gondole, d'autres gondoles qui ne paroissent pas faire route. A cette vue la peur le saisit, & recourant à l'expédient du caltor poursuivi par les chaffeurs, il tira de son sac de nuit tous les papiers qui contenoient ses observations sur Venise & les jeta à la mer. L'auteur des nouveaux mémoires sur l'Italie qui rapporte ce fait, ajoute qu'on l'a assuré qu'on ne vouloit que tâter *Montesquieu*, & qu'il auroit passé, s'il eût osé attendre l'abordage, pour lequel il n'y avoit point d'ordre.

Lorsque l'Esprit des loix parut, la sorbonne y trouva plusieurs propositions contraires à la religion & à la doctrine de l'église catholique ; elle en fit une censure détaillée ; mais comme parmi les propositions censurées il s'en trouvoit quelques-unes concernant la juridiction qui souffroient bien des difficultés, & d'ailleurs *Montesquieu* ayant promis de donner une nouvelle édition de son livre, où il corrigeroit ce qui avoit paru contraire à la religion, cette censure de la sorbonne ne parut point.

La partie systématique de l'Esprit des loix étoit celle dont *Montesquieu* se monroit le plus jaloux ; c'étoit aussi la plus importante & la plus difficile. Son système des climats cependant paroît emprunté de la méthode d'étudier l'histoire de Bodin, & du traité de la sagesse de Charon. Mais le grand nombre d'observations utiles, de réflexions ingénieuses, de vues saines, d'images fortes répandues dans ce livre, & les maximes admirables qui s'y trouvent développées pour le bonheur de la société, le feront toujours regarder comme un ouvrage immortel.

On auroit désiré une histoire écrite de la main de cet homme illustre. Il avoit achevé celle de Louis XI, roi de France, & le public étoit prêt d'en jouir, lorsqu'une méprise singulière la lui déroba. Un jour que *Montesquieu* avoit laissé le brouillon de cette histoire & la copie sur son bureau, il dit à son secrétaire de brûler le brouillon & de serier la copie. Le secrétaire obéit ; mais il laissa la copie sur la table. *Montesquieu* ayant quelques heures après aperçu cette copie, qu'il prit pour le brouillon, la jeta au feu, persuadé que son secrétaire qui étoit absent l'avoit serré.

Il s'étoit élevé en 1751 une dispute littéraire,

où il s'agissoit de décider si dans les traductions françoises de la Bible, il falloit conserver le tutoiement de l'original. Fontenelle étoit pour l'affirmative ; c'étoit aussi le sentiment de *Montesquieu*. L'auteur des Remarques sur une dissertation qui traite de l'usage du *toi* & du *vous* dans une version de la bible, quoique protestant, attaqua cette décision. Il ne pouvoit sa dispenser de répondre à deux suffrages d'aussi grand poids que ceux de M.M. de *Montesquieu* & de Fontenelle. Le premier ne l'embarraça guères. « L'auteur des Lettres persannes, dit-il, avec son goût oriental, ne pouvoit manquer d'être pour le *toi* ».

On parloit un jour devant *Montesquieu*, de Fontenelle, & quelqu'un qui cheroit à rabaisser le caractère de ce philosophe, disoit qu'il n'aimoit personne. « Eh bien, répondit aussitôt *Montesquieu*, il en est plus aimable dans la société ».

Montesquieu étoit fort doux envers ses domestiques, il lui arriva néanmoins un jour de le gronder vivement ; mais se retournant aussitôt en riant vers une personne témoin de cette scène : « ce sont, lui dit-il, des horloges qu'il est quelquefois besoin de remonter ».

En 1752, Daffier, célèbre par les médailles qu'il a frappées en l'honneur de plusieurs hommes illustres, vint de Londres à Paris, pour frapper celle de l'auteur de l'Esprit des loix. Sa modestie s'y refusoit. « Croyez-vous, lui dit un jour l'aristide anglois, qu'il n'y ait pas autant d'orgueil à refuser ma proposition, qu'à l'accepter » ? Désarmé par cette plaisanterie, *Montesquieu* laissa faire à Daffier tout ce qu'il voulut.

Le président de *Montesquieu* étoit doué d'une extrême promptitude d'esprit. Cependant il mouroit pendant vingt ans les sujets de ses ouvrages. Le marquis de Vauvargne a dit de ce grand homme, « qu'il avoit des saillies de réflexion ».

On parloit devant *Montesquieu* du roman du Dom Quichotte. « Le meilleur livre des espagnols, dit ce grand homme, est celui qui se moque de tous les autres ».

Le président de *Montesquieu* ayant montré ses lettres persannes au père Desmoleux, lui demanda, si cela seroit débité. — « Président, lui répondit le bibliothécaire, cela sera vendu comme du pain ».

Montesquieu venoit d'achever les causes de la grandeur & de la décadence des romains ; ouvrage profond & plein de choses. Il y avoit parmi les présidens du parlement de Bordeaux, un homme d'esprit, aimant la belle littérature, & commençant à goûter la philosophie. *Montesquieu* lui confia son manuscrit, en le priant de lui en dire son avis. Quelque temps après, il reçut de la bouche de son ami le conseil de supprimer l'ouvrage.

l'ouvrage comme trop foible, trop au-dessous des lettres perennes, & comme devant nuire à sa réputation. Le philosophe écoute ce jugement sans trouble, sans humeur, reprend son manuscrit, y ajoute pour épigraphe: *Docuit quæ maximus Atlas*, ce que m'apprit le grand Atlas, & donne le tout à l'impression. Environ onze années après, Montesquieu arrive à Paris, apportant avec lui en manuscrit son chef-d'œuvre de l'esprit des loix, qu'il vouloir publier après qu'Helvétius son ami, lui en auroit dit sa pensée. Helvétius lit attentivement l'ouvrage, en porte le jugement le plus défavorable; mais se défilant de lui-même, il admet M. Sichelme dans la confiance du manuscrit & l'abandonne à son examen. M. Sichelme, homme de talent autant que de vertu, lit & juge comme Helvétius. Celui-ci plus assuré, parle alors avec confiance à Montesquieu, & lui donne le conseil d'oublier entièrement l'esprit des loix, & même de le brûler. Montesquieu reçoit encore tranquillement cet avis, reprend son manuscrit & y ajoute pour épigraphe: *Prolem sine matre erantam*, enfant qui n'a point eu de mère, & l'envoie aux presses de Genève. Les réflexions sur ces deux faits singuliers seroient plus qu'inutiles. Il suffira de dire qu'un génie tel que Montesquieu sentoit ses forces.

MONTMORENCY, (Henri II, duc de) pair, amiral de France. Il naquit le 30 avril 1595, & fut décapité dans la maison-de-ville de Toulouse, comme criminel de lèse-majesté, le 30 octobre 1632.

Le duc avoit épousé Marie-Félice des Ursins. Cette femme jeune, bien faite, pleine de graces & d'esprit, auroit désiré de posséder le cœur de son mari tout entier. Elle se faisoit souvent violence pour lui cacher ses chagrins, & lui rendre sa maison plus agréable. Mais sa douleur étoit si grande, ses combats si fréquents, que le duc aperçut bientôt de l'altération dans ses traits. *Etes-vous malade*, lui dit-il, *vous êtes changée. Il est vrai*; lui répartit la duchesse, *mon visage est changé; mais mon cœur ne l'est pas*. A ces mots elle fondit en larmes. Le duc, touché jusqu'au fond de l'âme, lui promit tout ce qu'elle voulut; mais l'habitude l'emporta. Il mit seulement plus de mystère dans ses intrigues galantes, & dédommagea sa femme par toutes les marques possibles de respect, de déférence, d'estime & de confiance.

Le duc de Montmorency, après la mort de son père, joignit sa maison à la sienne, qui devint la plus nombreuse & la plus brillante du royaume. Il n'avoit jamais moins de trente pages & de cinquante gentilshommes, tous entretenus avec tant de magnificence, qu'on les eût pris plutôt pour de grands seigneurs que pour des gentilshommes ordinaires. On peut aisément se persuader que le

Encyclopædiana.

nombre des officiers & des domestiques devoit être à proportion très-considérable. La duchesse, son épouse, quoiqu'elle eût l'âme grande & généreuse, crut devoir lui faire des représentations à ce sujet. Le duc entrant, ou feignant d'entrer dans ses raisons, fit avec elle la revue de sa maison; mais elle ne lui nommoit pas plutôt un officier ou un domestique inutile, que Montmorency prenoit sa défense: celui-ci étoit nécessaire à ses gentilshommes; celui-là avoit été reçu à la recommandation de ses amis; enfin d'un si grand nombre, il ne s'en trouva que deux qu'il sembla abandonner à son épouse; mais peu après il lui demanda si elle croyoit que ces deux officiers seroient à charge à sa maison: *Né sont-ils pas assez malheureux*, ajoutoit-il, *de n'être bon à rien, sans leur donner le chagrin de les renvoyer?*

Dans un voyage qu'il faisoit de Languedoc à Paris, il passa par Bourges, où le duc d'Enguien, depuis le grand Condé son neveu, étoit chez les jésuites. Il fit présent au jeune prince d'une bourse pleine de pièces d'or. A son retour, il lui demanda l'usage qu'il en avoit fait; l'enfant la lui présenta telle qu'il l'avoit reçue. *Montmorency*, très-mécontent qu'il n'en eût pas fait des libéralités, la prit & la jeta par les fenêtres, en disant: *Voilà le cas qu'un prince tel que vous doit faire de l'argent*. ●

Un jour qu'il jeuait, il se trouva un coup de trois mille pistoles: un des spectateurs dit à son voisin; voilà une somme qui porteroit la fortune d'un honnête homme. Le duc l'entend, gagne le coup, & présente la somme à ce gentilhomme, en lui disant: *Je voudrois, monsieur, que votre fortune fût plus grande*.

Il s'entretenoit dans une de ses promenades à la campagne, sur ce qui fait le bonheur de la vie. Un de ceux qui l'accompagnoient, soutenoit avec raison que l'homme, dans les conditions les plus bornées, étoit souvent plus heureux que les grands de la terre. Voilà qui foudroia la question, répondit le duc en apercevant quatre cultivateurs qui dinoient à l'ombre d'un buisson. Il marche à eux, & leur adresse la parole: *Mes amis*, leur dit-il, *êtes-vous heureux?* Trois de ces paysans lui répondirent, que bornant leur félicité à quelques arpens de terre qu'ils avoient reçus de leurs pères, ils ne desiroient rien de plus. Le quatrième avoua qu'il ne manquoit à ses desirs que la possession d'un champ qui avoit appartenu à sa famille, & qui étoit passé en des mains étrangères. *Mais si tu l'avois*, continua le duc, *serois-tu heureux?* « *Antant, monseigneur, qu'on peut l'être en ce monde* ». *Combien veut-il?* « *Deux mille francs* ». *qu'on les lui donne*, s'écria Montmorency, *& qu'il soit dit que j'ai fait aujourd'hui un heureux*.

En 1625, le duc de Montmorency battit la Basse

T e t t

des calvinistes, près de l'isle de Rhé, & reprit cette île dont ils s'étoient emparés. Le vainqueur demanda le gouvernement de sa conquête, comme la récompense de l'important service qu'il venoit de rendre. Le roi en envoya les provisions à M. de Toiras. Bien loin de témoigner quelque ressentiment contre un rival plus heureux, *Montmorenci* lui abandonna pour plus de cent mille écus de munitions qui lui appartenoient légitimement comme amiral. On voulut faire appercevoir au duc que c'étoit un trop grand sacrifice : *Je ne suis point venu ici pour gagner du bien*, répondit-il avec fierté, *mais pour acquérir de la gloire.*

Lorsqu'en 1626 on parloit du siège de la Rochelle, le boulevard du calvinisme, *Montmorenci*, fatigué des longueurs qu'on apportoit à cette expédition, fut trouver le chancelier d'Aligre. Il lui déclara que si le roi vouloit lui donner le commandement d'une armée de terre, conjointement avec celui de la flotte, il s'engageoit à prendre la Rochelle en peu de temps : « Qu'on ne me parle pas, ajouta ce héros, de l'épuisement des finances ; j'offre de faire toutes les avances de l'entreprise ; si elle échoue, je serai puni par la perte de mon bien & de ma réputation ; si la fortune couronne mon zèle, l'honneur d'avoir servi l'état me tiendra lieu de toute récompense ».

Le chancelier, les ministres, toute la cour admirèrent un langage si magnanime ; mais le cardinal de Richelieu se réserva à lui-même la gloire de conquérir la Rochelle.

Le duc de *Montmorenci* attaqua, en 1630, les espagnols près de Veilane dans le Piémont, & quoiqu'avec des forces très-inférieures, les battit complètement. Il fit dans cette occasion des prodiges de valeur. Les soldats le voyant revenir couvert de sueur, de poussière & de sang, dirent que leur général n'avait jamais eu si bonne mine, & que l'or dont ses armes étoient enrichies avant qu'il entrât en action, avoit beaucoup moins d'éclat que les marques inspirées par le fer & par le plomb. Le comte de Cramail, l'un des maréchaux de camp, lui demanda si, parmi les hasards du combat, il avoit bien envisagé la mort : « J'ai appris, lui répondit *Montmorenci*, dans l'histoire de nos ancêtres, & sur-tout dans celle d'Anne de *Montmorenci*, que la vie la plus brillante est celle qui finit dans le sein de la victoire. Dom Martin d'Arragon, un de ses prisonniers, & qui avoit été blesné dans l'action, reçut du vainqueur tous les secours imaginables. Ce seigneur, surpris de tant de magnanimité, ne crut mieux lui témoigner ses sentimens qu'en lui disant : « Monsieur, il ne vous manque que d'être espagnol pour être le premier homme de l'univers. *Montmorenci* lui répondit en souriant, qu'il avoit toujours beaucoup estimé sa nation.

Galton, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, ayant en 1642 excité des troubles en France, le duc de *Montmorenci* eut la faiblesse d'embrasser les intérêts d'un prince si léger. Il le reçut dans son gouvernement de Languedoc, qui devint le théâtre de la guerre. Les armées se rapprochèrent dans le voisinage de Cathalaudary. Le duc, prêt à livrer combat, s'apercevant de la contenance mal assurée du chef de son parti, chercha à le rassurer par les représentations les plus fortes : « Allez, monsieur, lui dit-il, voici le jour où vous serez victorieux de vos ennemis ; mais, ajoutez-il en montrant son épée, il faut la rougir jusqu'à la garde ». Ce discours ne faisant point l'impression qu'il desiroit, cet homme généreux, autant entraîné par son chagrin que par sa valeur, se précipita dans les bataillons royalistes. Accablé par le nombre, il fut obligé de céder, & on le reuint prisonnier. Son procès fut instruit. Les juges interrogèrent un officier nommé Guizart, pour savoir s'il avoit reconnu le duc dans le combat. « Le feu & la fumée dont il étoit couvert, répondit cet officier, m'empêchèrent d'avoir de le reconnoître ; mais voyant un homme qui, après avoir rompu six de nos rangs, tuoit encore des soldats au septième, je jugeai que ce ne pouvoit être que M. de *Montmorenci*. Je l'ai vu certainement lorsque je le vis renversé à terre sous son cheval mort ». *Histoire du Languedoc.*

Toute la France & les puissances étrangères s'intéressèrent inutilement à *Montmorenci*. Richelieu avoit persuadé au roi de faire un exemple qui épouvantât les grands. On risquoit d'encourir la disgrâce du ministre, si en sollicitant la grâce du coupable. Hai-du-Châtelet, maître des requêtes, quoique livré au cardinal, laissa néanmoins appercevoir sur son visage & dans son maintien tant de tristesse & d'accablement, que le roi lui dit : « Je pense que vous voudriez avoir perdu un bras, & sauver M. de *Montmorenci* » : « Je voudrois les avoir perdus tous les deux, sire, s'écria-t-il en pleurant, & vous en avoir sauvé un qui vous a gagné & qui vous gagneroit encore des batailles ».

Plusieurs amis du duc, espérant tout du temps, lui avoient fait passer un mémoire pour lui suggérer des moyens d'allonger l'instruction de son procès. Le duc, après avoir lu le mémoire, & reconnu avec plaisir la main qui l'avoit écrit, le déchira en disant : « Mon parti est pris, je ne fais pas chicaner ma vie.

La duchesse, à qui son époux n'avoit rien tant recommandé que de pardonner aux auteurs de sa mort, ne chercha d'aide & de consolation qu'aux pieds de son crucifix : « O mon dieu, disoit elle en versant des torrens de larmes, je n'aimeis que lui dans le monde, & vous me l'avez enlevé, afin que je n'aie que vous ». Comme on lui con-

seilloit de sauver ses diamans & ses meubles les plus précieux : « Non, non, disoit-elle, je ne veux pour tout bien que la douleur & la patience; je ne crains point qu'on m'enlève l'une & l'autre ».

Après la mort de Louis XIII, la duchesse fit construire une église pour les religieuses de la Visitation de Moulins, où elle fit élever à son époux un des plus beaux mausolées qu'il y eût alors en Europe.

MONTAIGOR. Le parasite *Montmor* devoit dire dans une maison; on convint que tout le monde lui rompoit en vièdre, quelque sujet qu'il traitât. Un avocat se écria, si d'un huisier audier, etait la l'ère d'après, dès que *Montmor* parut lui cria : *guerre, guerre!* *Montmor* lui répondit : « Montieur, v'us déguisez bien; vous êtes ennemi de la guerre, *paix, paix!* »

MONTRE. En 1779, un jeune homme, détenu dans des prisons de la Moravie, et qui sur le point d'être condamné à mort, lorsqu'il fut parvenu à un de ses bicéphales une *montre* d'or, par le son de son invention. Cet homme s'il eût été allott pendant deux heures, sa s'qu'il eût obligé de la mort. Un chirurgien extra ordinaire au prisonnier la visite de quelques seigneurs curieux de savoir comment il étoit parvenu à en venir à bout dans l'obscurité d'un cachot, privé d'instrument de toute espèce. L'artiste ingénieux leur dit : « la parole où je me couche m'a fourni les matériaux; j'ai tiré de ma chemise le fil nécessaire, & je l'ai mis en œuvre au moyen d'une aiguille & d'un petit instrument tranchant, dont mon adresse a débrouillé la connoissance au geolier. Je donnerai des preuves d'une habileté encore plus surprenante si l'on veut me prolonger la vie ».

Un auteur devant faire répéter une de ses pièces, se rendit au théâtre à l'heure qu'on lui avoit indiquée. Les acteurs s'y trouvèrent, mais les actrices vinrent toutes plus d'une heure en retard. Comme l'auteur s'en plaignoit, elles tirèrent leurs montres & soutinrent qu'elles étoient venues assez tôt. « Tout ce que je puis vous dire, mesdames, dit le jeune homme, c'est que vous avez de bien mauvaises montres à répétition ».

MONUMENS. Nemrod, fils de Chus, & petit-fils de Cham, troisième fils de Noé, homme entreprenant & hardi, fut celui qui proposa à ses compatriotes de bâtir une tour, de telle hauteur, que les eaux ne pussent parvenir jusqu'au sommet, afin de les mettre à couvert d'un nouveau déluge, ne se confiant pas sur la promesse que dieu avoit faite à Noé de ne plus faire périr les hommes par ce fléau. Le peuple séduit par Nemrod, se laissa aisément engager dans cette entreprise; il commença avec une ardeur incroya-

ble. D'abord on travailla pendant trois ans à faire & à faire cuire des briques dont la longueur étoit de treize coudées, la largeur de dix, & l'épaisseur de cinq. On bâtit la ville de Babilone entre l'Euphrate & Babel. Elle avoit trois cents trente toises de long, & cent cinquante-cinq de large. Ses murs étoient hauts de cinq mille cinq cents trente-trois toises, & larges de trente trois. La tour avoit dix mille toises de haut, & ils y travaillèrent pendant quarante ans, mais ils ne purent l'achever; dieu les dispersa en confonant leur langage. Nemrod fut écrasé sous les ruines de la tour qui s'écroula par un coup de vent.

Quant à Babilone, elle étoit située dans une grande plaine fertile; ses murailles, bâties de briques cimentées, avoient du temps de Sémiramis, quatre-vingt-sept pieds d'épaisseur, trois cents cinquante de hauteur, & soixante mille de circuit. Elles formoient un quaré parfait, & elles étoient entourées d'un fossé très-profond, rempli d'eau, & revêtu de briques.

Chaque côté de ce grand quaré avoit vingt-cinq portes d'airain : « D'où vient que, lorsque Dieu promit à Cyrus la conquête de Babilone, il lui dit (*Isaïe*, v. *liij*, 2) : « Je romprai les portes d'airain ».

Il y avoit trois tours entre deux portes, une tour à chaque angle du quaré, & trois autres tours entre celles-là & la porte suivante. Ces tours paroissent élevées de dix pieds au dessus des murailles. De chacune des vingt-cinq portes de chaque côté du quaré, on voyoit une rue qui aboutissoit à la porte du côté opposé; de sorte qu'il y avoit en tout cinquante rues, qui se coupoient à angles droits, & dont chacune avoit quinze mille de longueur, & cent cinquante pieds de large. Quatre autres rues le long des murailles, étoient plus larges de cinquante pieds. Comme ces rues se croisoient, elles formoient six cents soixante seize quarrés, dont chacun avoit plus de deux mille de circuit. Les maisons qui environnoient chaque quaré avoient trois ou quatre étages, & étoient fort embellies au dehors. L'espace intérieur étoit occupé par des jardins & des vergers.

Une branche de l'Euphrate traversoit cette grande ville du nord au midi, & on passoit ce fleuve au milieu de la ville, sur un pont de trente pieds de large.

Le palais de l'escorial est peut-être la plus somptueuse, la plus vaste & la plus magnifique des maisons royales de l'univers. Philippe II, dont tous les sentimens avoient une teinte de superstition, fit vœu que s'il gagnaient contre l'armée françoise la bataille, donnée en 1557, près de Saint-Quentin, le jour de saint Laurent, il bâtiroit en l'honneur de ce martyr, une église, un palais, & un monastère, plus beaux que tous

ce qu'il y avoit alors dans le monde chrétien. On assure que la peut eut aussi quelque part à cette fondation; car on dit, que pendant la bataille, ce prince entendant le sifflement des balles qui passaient assez près de lui, demanda à son confesseur ce qu'il pensoit de cette musique : « Je la trouve très-désagréable, répondit-il : Et moi pareillement, répliqua le roi; & mon père étoit un homme bien étrange d'y prendre tant de plaisir ».

L'année n'étoit pas révolue, qu'il fit élever l'escorial en forme de gril, & pour mieux honorer le saint Diacre, il fit graver & peindre des grils par tout.

L'édifice coûta soixante millions. Philippe y fixa son séjour dans les dernières années, & y mourut devant le maître-autel, où il s'étoit fait transporter.

La place où il finit ses jours est environnée d'une balustrade que personne n'ose approcher.

Les moines & le peuple font persuadés que l'empereur turbulent & inquiet de ce prince revient toutes les nuits visiter son ancienne demeure, & qu'à minuit il rode dans tout le couvent.

On compte 14000 portes dans l'enceinte de l'escorial, 11000 fenêtres, 800 colonnes, 22 cours, 17 cloîtres; & les clefs qui servent à ouvrir les appartemens pèsent plus de sept quintaux.

La principale façade a 300 pas de large fut 60 d'élévation : sur la porte du milieu se trouvent les armes d'Espagne, surmontées d'un saint Laurent, d'un travail exquis.

L'église, qui a été bâtie sur le modèle de celle de saint Pierre de Rome, a 360 pieds de long sur 280 de large : le marbre, les dorures, les tableaux des plus excellens maîtres d'Italie ornent cette basilique : neuf chœurs d'orgues faisant allusion aux neuf muses, secondent les voix de deux cents Jérônimites qui psalmodient sur des pupitres de bronze doré : les ornemens sacerdotaux sont couverts de pierrieres; les vases & chandeliers d'or & d'argent; l'intérieur du tabernacle de la principale chapelle renferme une émeraude de la grosseur d'un œuf, & les portes qui y conduisent sont de bois d'Inde fort recherché.

Sous l'église est le fameux panthéon, alentour duquel se trouvent des urnes noires en forme de tombeaux, où sont enfermés les ossemens des rois d'Espagne.

Lorsque ce grand ouvrage fut achevé, & qu'on eut fixé le jour pour y transférer les corps des princes & princesses, Philippe IV voulut assister à cette lugubre cérémonie. Le religieux qui y prêcha,

prit pour son texte ces paroles d'Exéchiel : *Ôs décharnés, écoutez ce que dit le Seigneur.*

Après l'église & le panthéon, ce qui frappe davantage est la bibliothèque, non-seulement par la beauté du vaisseau, des bustes & des peintures, mais encore par la multitude & le choix des livres, le nombre & la rareté des manuscrits; c'est une des plus riches collections qu'il y ait dans le monde. Les seuls manuscrits arabes en occupent une partie avec les manuscrits grecs, très-anciens & fort lisibles.

On y trouve aussi des fragmens de Tite-Live & de Diodore qui n'ont jamais été imprimés; un traité de saint Augustin sur le baptême, écrit de sa propre main, & plusieurs autres de différens auteurs de la première église.

Entre le marché au bled & le pont de Londres, on voit une colonne sans doute la plus haute de l'Europe appelée le monument. Cette colonne est ronde, cannelée, d'ordre dorique, d'une architecture très-hardie; sa hauteur est de 202 pieds du rez-de-chaussée; elle en a 15 de diamètre. Le piédestal a 40 pieds de haut & 21 en carré. Il y a dedans un escalier en limaçon avec une rampe de fer jusqu'au balcon, d'où l'on découvre la ville & la campagne.

On commença à élever cette colonne en 1671, & on la finit en 1677, pour conserver la mémoire d'un horrible incendie arrivé à Londres le 2 septembre 1666. On a osé graver sur une des bases de ce monument une insigne calomnie que voici : « Cette colonne fut élevée pour perpétuer la mémoire de l'horrible incendie de l'ancienne cité, causé par la méchanceté de la trahison des papistes, dans le dessein d'assurer le succès de leur conspiration, pour la destruction de la religion protestante, & de l'ancienne liberté d'Angleterre, & pour l'introduction du papisme & de la servitude ». Cette inscription avoit été effacée par ordre de Jacques II; mais elle a été remise sous Guillaume III.

Ce n'est pas seulement l'illustre Pope qui donne le démenti à cette colonne; Burnet même assure, dans son histoire d'Angleterre, que la cause de cet incendie est absolument inconnue & incertaine, & que le papisme n'auroit pu rien gagner par ce crime affreux. Les catholiques ont été aussi peu coupables de cet incendie de Londres, que les premiers chrétiens le furent de celui de Rome sous Néron; ainsi cette inscription est un monument du fameux incendie & de la mauvaise foi des anglicans.

On étoit communément que le feu prit chez un boulanger par interruption de son four allumé, ce qui avoit, en un instant, enflammé toute la

maison, & avoit communiqué ce feu aux maisons voisines & à toute la ville, avec d'autant plus d'activité, que lorsque l'incendie commença, il s'éleva un vent du nord, qui souffla trois jours avec une extrême violence.

Les flammes détruisirent 89 églises, les portes la ville, la maison-de-ville, plusieurs hôpitaux, écoles, bibliothèques, grand nombre de beaux édifices, 400 rues, plus de 1300 maisons. Des 16 quartiers de la ville, 15 furent entièrement ruinés, & 8 considérablement endommagés.

Dufresni, l'un des bons comiques, disoit un jour à Louis XIV, qui l'aimoit beaucoup: «Sire, je ne regarde jamais le nouveau louvre sans m'écrier: «Superbe monument de la magnificence de l'un de nos plus grands rois, vous seriez achevé si l'on vous avoit donné à l'un des ordres mendiants, pour tenir son chapitre & loger son général».

Dans l'isle de Gerbe, qui est située dans la Méditerranée, on voit un ancien château, dont une des tours n'est bâtie que d'os de morts. Ce sont les restes de la bataille que les espagnols perdirent contre les infidèles, quand ils furent dépouillés de ce tetrein en 1560.

Les bontés que le roi & la reine de France ont témoignées à leurs sujets en 1784, dans un moment où la saison rigoureuse arrêtoit les travaux journaliers, ont excité dans les cœurs la sensibilité la plus vive. Le peuple du quartier Saint Honoré s'est assemblé & a imaginé d'élever à l'entrée de la rue du Coq, en face de la porte du louvre, une pyramide de neige pour consacrer les bienfaits & la reconnaissance. Nous ne craignons pas d'avancer que, si nos augustes souverains obtiennent par la suite des *monuments* plus durables, il n'est guère possible qu'il en soit élevé de plus glorieux & qui prouvent mieux le véritable amour des sujets pour leurs maîtres.

Cette pyramide a été couverte d'inscriptions qui, pendant six semaines, ont été, pour ainsi dire, sous la sauve-garde publique; en voici quelques-unes.

Ce foible monument aura foible existence:

Tes bontés, ô mon roi, dans ces temps de rigueur.
Bien mieux que sur l'airain, ont mis au fond du cœur
Un monument certain; c'est la reconnaissance.

Louis, les indigens que ta bonté protège,
Ne peuvent t'élever qu'un monument de neige;
Mais il plaide davantage à ton cœur généreux,
Que le maître payé du pain des malheureux.

Le premier monument que le peuple élève,
Atteste de mon roi l'auguste bienfaisance,
Dans nos calamités, son cœur nous soulage,
Et, dans le seul bienfait, trouva sa récompense.

Vive Louis XVI, vive le plus humain des rois.

A LOUIS XVI, HOMME.

MORUS, (Thomas) chancelier d'Angleterre; né vers l'an 1483, mort en 1535.

Henri VIII employa *Morus* avec succès dans plusieurs ambassades, & lui conféra pour récompense de ses services, la dignité de chancelier d'Angleterre; mais cette faveur ne fut pas de longue durée. Henri ayant rompu les liens qui le tenoient à l'église romaine, & s'étant lui-même fait déclarer chef de l'église d'Angleterre, voulut obliger le chancelier *Morus*, de lui prêter le serment de suprématie, que ce prince exigeoit de tous ses sujets. *Morus*, qui regardoit ce serment comme contraire à sa religion, refusa d'obéir. Flatteries, promesses, menaces, tout fut employé pour arracher l'approbation de cet homme inflexible. Henri VIII irrité de cette fermeté, le fit mettre en prison; on lui enleva ses livres, sa seule consolation au milieu des horreurs dont il étoit environné. Ses amis tâchèrent de le gagner en lui représentant qu'il ne devoit point être d'une autre opinion que le grand conseil d'Angleterre. «Si j'étois seul contre tout le parlement, répondit-il, je me défierois de moi-même; mais j'ai pour moi toute l'église qui est le grand conseil des chrétiens».

Sa femme le conjurant d'obéir au roi & de conserver sa vie pour la consolation de ses enfans. «Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous que je puisse encore vivre?» Plus de vingt ans, répondit-elle; «Ah! ma femme, veux-tu donc que je préfère la vie éternelle à vingt ans de cette vie passagère!»

Henri VIII le voyant inébranlable lui fit trancher la tête. Sa mort fut celle d'un martyr. *Morus* n'auroit pas été homme à user de détour pour mettre ses jours en sûreté; il disoit des caustiques qu'ils sembloient s'attacher, non à parantir les hommes du péché, mais à leur apprendre jusqu'où l'on pourroit approcher du péché, sans pécher. *Quam propè ad peccatum licet accedere sine peccato.*

Un très-grand seigneur ayant envoyé à *Morus* deux grands flacons d'argent d'un prix considérable, pour se le rendre favorable dans un procès important, ce magistrat les fit remplir du meilleur vin de sa cave. «Vous assurez votre maître, dit-il, à celui qui les avoit apportés, que tout le vin de ma cave est à son service».

L'histoire nous a conservé quelques traits qui justifient affez ce qu'on a dit de *Motus*, qu'il manquoit de dignité dans les manières. Ces mêmes traits prouvent encore que sa confiance ordinaire, sa douceur & sa gaieté même ne l'abandonnent pas un moment. Il sacrifia sa vie à sa probité & à ses sentimens avec une indifférence égale à celle qu'il avoit montrée dans toutes les autres occasions. La veille du jour qui devoit décider de son sort, on vint à l'ordinaire pour le raser. « J'ai, dit-il, à ton barbier, un grand différend avec le roi : il s'agit de savoir s'il aura ma tête, ou si elle me restera ; je n'y veux rien faire qu'elle ne soit bien à moi ».

Il répondit à celui qui lui vint dire que le roi par un effet de sa clémence avoit modéré l'arrêt de mort rendu contre lui, à la peine d'être seulement décapité : « Je prie Dieu de préserver mes amis d'une semblable clémence ».

Aupied de l'échaffaud où il devoit être exécuté, il dit à un des assistants : « Aidez moi à monter, je ne vous prierais pas de m'aider à descendre ».

Lorsque sur le point d'être décapité, il eut mis la tête sur le billot pour recevoir le coup mortel, il s'aperçut que sa barbe étoit engagée sous son menton, il la dégagea & dit à l'exécuteur : « Ma barbe n'a pas commis de trahison, il n'est pas juste qu'elle soit coupée ».

MOTHE, (Antoine-Houdard de la) né le 17 janvier 1672, mort le 26 décembre 1731.

On définissoit la *Motus*, justice, & justesse.

Fontenelle connoissoit bien le mérite personnel de la *Motus* ; & les amis du premier se souviennent de lui avoir entendu dire plus d'une fois : « Un des plus beaux traits de ma vie, c'est de n'avoir pas été jaloux de M. de la *Motus* ».

Ce dernier ayant dit un jour à Fontenelle qu'il croyoit avoir pour amis tous les gens de lettres. « Si cela étoit vrai, lui répondit celui-ci, ce seroit un terrible préjugé contre vous ; mais vous leur faites trop d'honneur, & vous ne vous en faites pas assez ».

Il étoit d'usage autrefois de jouer seules à la comédie Française les pièces nouvelles, & de n'y joindre de petites pièces qu'après les huit ou dix premières représentations, ce qui donnoit lieu de croire que la pièce commençoit à tomber. Pour prévenir ces jugemens quelquefois mal fondés, de la *Motus* fit jouer une petite pièce dès la première représentation de son *Romulus*. Cet exemple fut suivi depuis par les auteurs qui souhairoient tous que cet usage fût établi ; mais qui ne vouloient point chacun en particulier com-

mencer, dans la crainte de donner une mauvaise idée de leur pièce dès la première représentation.

La *Motus* a prodigué dans les fables l'esprit & l'invention ; mais on y chercheroit vainement le naturel d'Esopé, la pureté de l'hébreu & la simplicité sublime de l'imitation de la Fontaine. On lit beaucoup dans le temps de voir par terre parmi les acteurs de ces fables dom jégement, dame mémoire & demoiselle imagination à cheval sur des nuées, & de voir appeler un cadran un gressif solitaire, une cirouille un phénomène potager, une haye le Suisse d'un jardin, &c.

Le discours de la *Motus* sur Homère est un chef-d'œuvre d'élevance ; mais la manière dont il a traité les anciens fud-va contre lui leurs partisans. La savante madame Dacier l'attaqua dans son livre des *Causés de la corruption du goût*, ouvrage dicté lui-même par le mauvais goût : la prévention & l'animosité. Ce qu'il y eût de moins choquant pour la *Motus*, c'est le reproche qu'on lui fit d'ignorer le grec, & d'avoir composé des opéra. Il se justifia dans les *Réflexions sur la critique* d'ignorer le grec, par la raison qu'il a cru devoir connoître Homère d'après madame Dacier. A l'égard des opéra, il lui dit : « Qu'elle me passe ceux que j'ai faits, pour les traductions qu'il a faites de l'*Eunuque* & de l'*Amphitruon*, de quelques comédies d'aussi mauvais exemple & des Odes d'Anacréon, qui ne s'inspirent qu'une volupté dont la nature même n'est pas d'accord, &c. » Toute sa réponse est également pleine de sel, de finesse & d'agréemens, mais d'ailleurs très-superficielle ; ce qui a fait dire que l'ouvrage de monsieur de la *Motus* étoit d'une femme d'esprit, & celui de madame Dacier d'un homme savant.

Les opéra de la *Motus* ont une sorte d'uniformité qui leur donne une ressemblance désagréable. Cet auteur paroît néanmoins avoir saisi le caractère & le goût de ce spectacle. Ses scènes sont remplies de ces pensées agréables, de ces jolis riens que l'on recherche dans ces sortes de poèmes. Ses pièces tragiques sont moins estimées ; sont : *Inès de Castro* eut cependant le plus grand succès.

On a dit que la *Motus*, sans avoir de sujet & de plan, a cherché à rassembler dans une pièce tout ce qui peut intéresser au théâtre, & la tragédie étant faite, il a chargé quelques amis de lui trouver un trait d'histoire analogue ; on lui a proposé *Inès de Castro*.

La première fois qu'on représenta cette tragédie, lorsque les enfans parurent sur la scène, le parterre en plaissant beaucoup. Mademoiselle Ducloux, qui jouoit *Inès*, s'interrompt en disant

avec une sorte d'indignation : « Ris donc, fort par terre, à l'endroit le plus beau ». Elle reprit son couplet : les enfans furent applaudis, & la pièce eut le plus grand succès.

Jamais pièce ne se soutint si long-temps, & avec un égal empressement de la part des spectateurs ; & jamais on ne vit s'élever contre l'auteur une si grande foule de critiques. M. de la Mothe le trouva un jour au café de Procope, dans un cercle de jeunes étourdis qui ne le connoissent point, & qui déchiroient sa tragédie. Après avoir eu la patience de les écouter une demi-heure, & gardé l'incognito, il se leva, & adressant la parole à quelqu'un de ses amis qu'il aperçut dans le café : *allons donc*, lui dit-il, monsieur un tel, nous ennuier de la sixième douzième représentation de cette mauvaise pièce.

M. de la Mothe disoit que le roman de *Psyché* par la Fontaine, est un sujet propre à produire un spectacle magnifique, où la terre, les cieux & les enfers peuvent offrir ce qu'ils ont de plus variés & que ce sujet eût pu seul lui faire inventer l'opéra.

Dans le temps de la dispute sur les anciens & sur les modernes, on trouva écrits avec du charbon sur la porte de l'académie, quatre vers, qui sont une parodie de ceux que fit autrefois Corneille, sur le cardinal de Richelieu.

La Motte & la Dacier, avec un zèle égal, se battent pour Homère, & n'y gagnent rien ; L'une l'entend trop bien, pour en dire du mal : L'autre l'entend trop peu pour en dire du bien.

Lorsque dans le cours de la dispute sur Homère, M. de la Mothe critiquoit quelque endroit de cet auteur, malame Dacier lui répondoit toujours avec enthousiasme : Ah ! si vous saviez le grec. Il me semble, dit à ce propos ingénieusement M. de la Mothe, entendre le héros de Cervantes, qui, parce qu'il est armé chevalier, voit des enchanteurs où son écuyer ne voit que des moutons.

Rousseau disoit : les Odes de la Mothe ressembloient beaucoup à des lettres. On diroit qu'elles commencent, pour ainsi dire, toutes par le monsieur, & qu'elles finissent par le très-humble serviteur.

La Mothe croyoit justifier la durée de plusieurs de ses vers, en disant : « Un poète n'est pas une flûte ».

MURET, (Marc-Antoine) né en 1526, mort en 1585.

Cet écrivain s'étoit acquis de bonne heure une grande facilité d'expression, & un bon goût de

larinité, par la lecture assidue des auteurs du siècle d'Auguste.

Muret réussit même à faire prendre le change au célèbre Scaliger, qui se croyoit infailible. Il lui montra des vers latins de sa façon, comme étant de Trabea, ancien poète comique. Scaliger le crut, & charmé de cette découverte, les cita comme anciens dans la première édition de son commentaire sur Varron de *re rusticâ* ; Ferrarius, savant jésuite, alléguâ depuis un de ces vers de Muret, comme étant de Trabea.

Scaliger ayant su depuis cette supercherie de Muret, ne lui pardonna jamais d'avoir été sa dupe. Il eut même la cruauté de faire cette épigramme sur un crime honteux, dont on avoit accusé Muret lorsqu'il professoit à Toulouse :

*Qui rigida flumina evaserat ante Tolosa,
Muretus fumos vendidit ille mihi.*

Un conseiller du parlement de Toulouse, instruit des poursuites qu'on alloit faire contre Muret, fut chez lui pour lui en donner avis ; mais ne l'ayant pas trouvé il lui écrivit ce vers :

Heu fuge crudelis terras, fuge litus avarum !

Muret, sans autre explication, sortit du royaume, & prit le chemin d'Italie, où il tomba malade dans une hôtellerie. Deux médecins vinrent faire consultation sur sa maladie. Après avoir long-temps discours de choses & d'autres en latin, ne croyant pas que le malade l'entendit, la conversation tomba enfin sur quelque nouveau remède, dont on n'avoit point encore fait d'épreuve, & l'un dit à l'autre : *Faciamus experimentum in corpore vili*. Muret connoissant le danger où il étoit, se leva du lit aussitôt que les médecins furent sortis de la chambre ; & ayant continué son chemin, se trouva guéri de son mal, par la seule crainte du remède qui lui avoit été préparé.

Muret retiré à Rome, s'acquît l'amitié du pape & des cardinaux. Il y enseigna la philosophie & la théologie. Neuf ans avant sa mort, il fut promu aux ordres sacrés & remplit ce saint ministère avec édification.

MUSIQUE. La musique, dit Martinelli, fut d'abord consacrée à chanter les louanges du très-haut. Elle étoit simple, mais majestueuse. En passant sur le théâtre, elle devint plus travaillée, plus variée plus agréable, plus vive ; on connut davantage ce dont elle étoit capable. Elle retint néanmoins, jusqu'au commencement de ce siècle, beaucoup de cette simplicité naturelle, de ce ton mâle & sévère, qui caractérisoit les chœurs d'église. Siface & Latilla, l'un & l'autre toscans,

& les plus grands musiciens de cette école ancienne, ont fixé à eux l'époque de ce chant simple, naturel & grave. La *Santa Stella*, La *Reggina*, *Nicolino* & *Senesino*, étoient de la même école.

Le premier, continue le même auteur, qui commença à gâter notre *musique*, fut Pistoccolo, de Bologne. Il chanta d'abord sur le théâtre; mais contraint, à cause de sa voix désagréable & de sa figure disgracieuse, d'abandonner la scène, il se fit prêtre, & se mit à enseigner un art qu'il s'étoit jugé incapable de pratiquer avec succès. Ses plus célèbres écoliers furent Bernacchi & Pasi, tous deux de Bologne, & ses compatriotes. Le premier très-savant & très-adroit à parcourir les passages les plus difficiles de la *musique* dans le court espace d'une ariette, mérita les applaudissemens de quelques enthousiastes amis des difficultés; mais il ne réussit jamais à plaire généralement, parce qu'il quittoit souvent l'expression du sentiment qu'il avoit à rendre, pour se livrer à ses vols pindariques. Ajoutez à cela, qu'il avoit une voix peu flatteuse, & que sa figure ne représentoit pas assez. Le Pasi, au contraire, ne tint des leçons de son maître, que ce qu'il lui falloit pour faire valoir une voix faible à la vérité, mais très-gracieuse; ce qui, joint à une figure avantageuse, lui mérita en peu de temps la réputation du chanteur le plus agréable & le plus parfait qui eût paru sur la scène.

Pasi fut contemporain de Bernacchi; & quoiqu'il n'eût qu'un *ténor*, & même un son de voix très-désagréable, il s'exerça néanmoins dans le même genre que ce musicien. Vers le même temps, la Guzzoni & la Faustina montèrent sur le théâtre. La première avoit une voix de peu d'étendue, mais par-tout également douce, également sonore; elle mettoit dans son chant, le même goût, le même naturel que le Pasi. On la nomma la *lyre d'or*.

La voix de la Faustina étoit plus brillante, & d'une légèreté sans égale: elle fut regardée comme une nouvelle *syrene*. Pour exprimer le plaisir qu'on avoit à l'entendre, on a dit que les goûteux quitoient leurs lits, quand elle devoit chanter. On lui frappa des médailles à Florence, & par-tout, elle reçut des applaudissemens sans nombre.

Le chant compliqué & travaillé de Bernacchi, eut bien des imitateurs parmi la jeunesse du théâtre; tous ceux qui se sentaient du talent, tentèrent de réussir dans une entreprise si difficile; & les compositeurs de *musique* furent obligés de faciliter à ce goût dominant. Polymanie ne fut plus une gentille & simple bergère; elle quitta même ce dehors gracieux & imposant qu'elle

prenoit toujours pour paroître sur le théâtre; & devint bientôt une coquette folâtre & capricieuse: elle présenta ses pensées d'une manière embarrassée & si équivoque, qu'il n'e fut plus possible de les interpréter.

La Faustina, par le nom qu'elle se fit, contribua aussi à introduire un nouveau genre dans la *musique*.

Les chanteurs, hommes & femmes, sans avoir égard à leurs talens & au genre de voix qu'ils avoient, voulurent l'imiter; & le compositeur fut obligé de se conformer à leurs caprices; mais ce qui prouve combien le mauvais goût a d'empire, c'est que personne ne chercha à étudier le goût simple de la Guzzoni & du Pasi, par la raison qu'il étoit trop naturel.

Dans la chaire de cette révolution, Farinelli, parut avec une voix proportionnée à sa stature gigantesque, ayant, de plus que les voix ordinaires des dessus, sept ou huit tons également sonores, & par-tout limpides & agréables, possédant d'ailleurs toute la science musicale à un degré éminent, & tel qu'on pouvoit l'espérer du plus digne élève du savant Porpora. Il parcourut, avec une égalité & une franchise sans égale, tous les sentiers de la *musique*, battus par Bernacchi avec quelques succès, & devint, en un moment, l'idole des italiens, & enfin, du monde harmonique. Ce prodige de la nature & de l'art, causa bien du désordre dans l'empire de l'harmonie; les compositeurs, les chanteurs & les symphonistes, épris du même enchantement, voulurent à toute force *farineller*. Le naturel & l'expression du sentiment disparurent du chant, on tenta par-tout les impossibles. Quelques uns cependant ont su mettre à profit les vols pindariques de Farinelli, entre autres Salimbelli, mort depuis quelque temps, Casarelli & la Mingotti, tous disciples du célèbre Porpora.

Nous sommes redevables à ce grand maître; ajoute M. Martinelli, de la sensation que nous éprouvons en écoutant chanter ces habiles élèves, parce qu'il leur a appris à rendre le caractère & le vrai sentiment des passions; ce qui peut s'appeler *le chant du cœur*.

Tous ces efforts capricieux, tous ces passages, où la voix se joue & sautille sur tous les tons, ne sont que pour l'oreille. En effet, ils sont plus propres à exciter l'admiration des novices qu'à plaire à celui qui est dans l'habitude de sentir. Il y a moins de différence entre les gambades d'un homme qui voltige sur la corde, & les pas molleux & bien définis d'un danseur accompli. Si ces grands musiciens ont quelquefois surchargé leurs chœurs de prétentailles & de roulemens portés jusqu'aux nues, on doit regarder ceci comme un sacrifice

sacrifice au goût dominant. Ils ont appréhendé que l'on doutât de leurs talens pour l'exécution, s'ils ne faisoient point de temps en temps des tours de force ; mais ils ont été les premiers à blâmer de pareilles extravagances.

M. Martinelli, dans la vue de nous prouver le pouvoir de la *musique*, pour calmer le caractère d'un homme emporté, nous cite ces deux exemples. Un jour que Stradella, célèbre violon de Naples, exécutoit un morceau de *musique* à Vénise, il fit une si vive impression sur une jeune demoiselle, qu'il ravit d'abord son cœur, bientôt après sa personne, & s'enfuit avec elle à Rome. Un gentilhomme, tuteur de la demoiselle, outré de ce rapt, excita un jeune homme qui la recherchait en mariage, à lever dans le sang du ravisseur une injure qui leur étoit commune. Cet amant averti, s'informa où il pourroit joindre son rival, apprit qu'il doit jouer tel jour dans une église. Il s'y rend, entend Stradella, & ne pense plus qu'à le sauver ; il écrit au gentilhomme que lors de son arrivée, Stradella étoit parti.

Le second exemple rapporté est celui de Palma, qui étoit aussi un *musicien* napolitain. Surpris dans sa maison par un de ses créanciers, qui vouloit à toute force le faire arrêter, il ne répond à ses injures & à ses menaces que par une ariette ; on l'écoute, Palma chante un air, s'accompagne de son clavier, remarque les accords qui font le plus d'impression sur le cœur de son créancier, parvient enfin à l'attendrir. Il n'est plus question de paiement, on lui prête encore une somme qu'il demande pour se délivrer de quelque autre embarras. Si Stradella avec une simple sonate de violon, ajoute l'auteur, a pu calmer les transports furieux d'un rival justement irrité, & accouru de plus de cent lieues pour se venger ; si Palma, avec une voix rauque, est parvenu à gagner le cœur d'un créancier avide, à en obtenir de nouveaux bienfaits ; que n'ont pu faire les chants mélodieux d'un poëte philosophe (Othée,) qui exécutoit ce que lui même avoit composé.

Un anglais séjournant à Ostende, manda plusieurs *musiciens*, pour un concert qu'il vouloit faire exécuter chez lui. Ils arrivèrent, & comme ils se préparoient à jouer leur *musique* ordinaire, l'anglais tira de son porte-feuille un chef d'œuvre, à ce qu'il disoit, & le plaça sur les pupitres ; c'étoit une messe des morts d'un fameux mairre d'Italie. Les symphonistes, les chanteurs, s'efforcèrent de mettre dans leur exécution tout le sombre, tout le pathétique, toute la tristesse que ce genre exige ; ils y réussirent si bien, qu'au dernier *requiem*, l'anglais se brisa la cervelle d'un coup de pistolet.

Les français ont disputé aux italiens le prix de l'*Encyclopédie*.

la mélodie. La préférence que toutes les nations accordent à la mélodie italienne, semble avoir décidé le différend. On peut encore se convaincre de la supériorité des italiens à cet égard, en observant les diverses impressions que font sur une oreille neuve les chants français & italiens. C'est ce qu'a fait M. Rouffau : J'ai, dit-il, vu à Venise un arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de *musique*, & devant lequel on exécuta dans le même concert un monologue français qui commence par ces vers :

Temple sacré, séjour tranquille ;

Et un air de Galuppi, qui commence par celui-ci :

Voi che languite senza speranza

L'un & l'autre furent chantés médiocrement pour le français & mal pour l'italien, par un homme accoutumé seulement à la *musique* française, & alors très-enthousiaste de celle de Rameau. Je remarquai dans l'arménien, durant tout le chant français, plus de surprise que de plaisir ; mais tout le monde observa, dès les premières mesures de l'air italien, que son visage & ses yeux s'adouciroient ; il étoit enchanté, il pénétra son âme aux impressions de la *musique*, & quoiqu'il entendit peu la langue, les simples sons lui causoient un ravissement sensible. Dès ce moment on ne put lui faire écouter aucun air français.

L'opéra d'Iphigénie eut un très-grand succès ; que le génie de Gluck méritoit bien ; cependant il avoit deux fautes opposées. Tout étoit bon pour les uns, tout étoit mauvais pour les autres. Ceux-là disoient que c'étoit le chef-d'œuvre de la *musique*, ceux-ci soutenaient que ce n'étoit pas même de la *musique*. Quelqu'un même dit assez plaisamment : « Cet opéra-là n'est que de la *musique* en prose ».

La princesse de Belmonte-Pignatelli de Naples, protectrice de tous les gens à talens, & particulièrement des *musiciens*, étoit malade & environnée de la faculté, reçut la visite du fameux chevalier Raaff. A peine fut-il entré qu'elle le pria de chanter une des ariettes dont son clavier étoit couvert. Le sort tomba sur une du célèbre Haase, surnommé le Saxon. Pendant tout le temps que dura l'air, la fièvre dont la princesse étoit dévorée, cessa totalement. Etonnée d'un changement aussi prompt, la faculté ne trouva pas de remède aussi propre à la guérison de la princesse, que le chant du chevalier Raaff : « Voilà, madame, lui dit un des élèves, voilà, votre véritable médecin ». La sensation que cette princesse éprouva fut si vive, qu'ayant appelé Raaff,

V v v v

elle tira de sa main la plus belle bague, & la mit elle-même au doigt de ce nouvel Amphion. Ce fait rappela sans doute, aux lecteurs instruits, ce qu'on lit dans l'histoire de l'académie de Paris, au sujet d'un musicien qui fut guéri d'une violente fièvre par un concert exécuté dans sa chambre.

L'évêque de Be'lay disoit d'un musicien, qui se piquoit d'être en même temps poète, peintre & astrologue: *Cet homme est un fou à quatre parties.*

MYSTÈRE. Un peintre qui avoit fait un paradis pour la représentation d'un mystère, dit à ceux qui admiraient ce paradis: « Voilà bien le plus beau paradis que vous vites jamais, ni que vous vertez ».

« C'est aux italiens, dit M. de Voltaire dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, qu'on doit ce malheureux genre de drame, appelé *mystère*. Ils commencèrent dès le treizième siècle, & peut-être auparavant, par des farces tirées de l'ancien & du nouveau Testament; indigne abus, qui passa bientôt en Espagne & en France! C'étoit une imitation vicieuse des essais que S. Grégoire de Nazianze avoit faits en ce genre, pour opposer un théâtre chrétien au théâtre païen, de Sophocle & d'Euripide. Saint Grégoire de Nazianze mit quelque éloquence & quelque dignité dans ces pièces; les italiens & leurs imitateurs n'y mirent que des platitudes & des bouffonneries ».

« Les *Autos-Sacramentales* ont déshonoré l'Espagne beaucoup plus long-temps, que les *Mystères* de la passion, les *Actes* des saints, nos *Moralités*, la *Mère* forte n'ont flétri la France. Ces *Autos-Sacramentales* se représentoient encore à Madrid, il y a très-peu d'années; Caldéron en avoit fait pour sa part plus de deux cents. Une de ses plus fameuses pièces est la *Dévotion de la Misse*. Les acteurs ont un roi de Cordoue, mahométan, un ange chrétien, une fille de joie, deux soldats bouffons, & le diable. L'un de ces deux bouffons est un nommé Pascal Vivas, amoureux d'Aminta. Il a pour rival Lélío, soldat mahométan. Le diable & Lélío veulent tuer Vivas, & c'étoient en avoir bon marché, parce qu'il est en péché mortel; mais Pascal prend le parti de faire dire une messe sur le théâtre & de la servir. Le diable perd alors toute sa puissance sur lui. Pendant la messe, la bataille se donne; & le diable est tout étonné de voir Pascal au milieu du combat, dans le même temps qu'il sert la messe. Oh, oh, dit-il, je fais bien qu'un corps ne peut se trouver dans deux endroits à la fois, excepté dans le sacrement auquel le drôle a tant de dévotion; mais le diable ne savoit pas que l'ange chrétien avoit pris la figure du bon Pascal Vivas, & qu'il avoit combattu pour lui pendant l'office divin.

Le roi de Cordoue est bon, comme on peut bien le croire. Pascal épouse sa vivandière & la pièce finit par l'éloge de la messe ».

« Dans un autre acte sacramental, Jésus Christ en père que qu'on voit, & le diable en burnet à deux cornes, disputent sur la controverse, se battent à coups de poulx, & finissent par danser ensemble une sarabande. Plusieurs pièces de ce genre se terminent par ces mots: *Ite, comedia est*. D'autres pièces, en très grand nombre, se sont point sacramentales: ce sont des tragi-comédies, & même des tragédies. L'une est la Création du Monde; l'autre les Cheveux d'Abélion. On a joué le Soleil soumis à l'Homme-Dieu, bon payeur, le Maître-d'Hôtel de Dieu, la Dévotion aux Trépassés & toutes ces pièces sont intitulées, La fameuse Comedia ».

Dans la tragédie d'Eschyle, la religion des grecs étoit jouée comme la religion chrétienne le fut en France, en Italie & en Espagne. « Qu'est-ce en effet, demande M. de Voltaire, que ce Vulcain enchaînant Prométhée sur un rocher par ordre de Jupiter? Qu'est-ce que la force & la vaillance qui servent de garçons-bourreaux à Vulcain, sinon un *Auto-Sacramental* grec? Si Caldéron a introduit tant de diables sur le théâtre de Madrid, Eschyle n'a-t-il pas mis des furies sur le théâtre d'Athènes? Si Pascal Vivas sert la messe, ne voit-on pas une vieille Pythonisse, qui fait toutes les cérémonies sacrées dans la tragédie des Euménides ».

« Les sujets tragiques n'ont pas été traités autrement chez les espagnols, que leurs actes *Sacramentaux*. C'est la même irrégularité, la même indécence, la même extravagance. Il y a toujours eu un ou deux bouffons dans les pièces dont le sujet est le plus tragique. On en voit jusques dans le Cid; il n'est pas étonnant que Corneille les ait retranchés. On connoît l'Héraclius de Caldéron, intitulé: *Toute la vie est un Mensonge*, & tout est une vérité, qu'on croit antérieur à l'Héraclius de Corneille. L'énorme décence de cette pièce n'empêche pas qu'elle ne soit semée de plusieurs morceaux éloquents, & de quelques traits de la plus grande beauté ».

« Non seulement Lopez de Véga avoit précédé Caldéron dans toutes les extravagances d'un théâtre grossier & absurde; mais il les avoit trouvées établies. Lopez de Véga étoit indigné de cette barbarie; & cependant il s'y soumettoit. Son but étoit de plaire à un peuple ignorant, amateur du faux merveilleux, qui vouloit qu'on parlât à ses yeux plus qu'à son ame. Voici comment Véga s'en explique lui-même dans son nouvel art de faire des comédies de son temps ».

Les vandales, les goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des grecs & des romains.
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins :

Nos aïeux étoient des barbares.

L'abus règne, l'art tombe & la raison s'enfuit.

Qui veut écrire avec décence,

Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit;
Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indignité.
Je me vois obligé de feindre l'ignorance,

D'enfermer sous quatre verroux

Sophocle, Euripide & Terence.

Féris en insensé; mais j'écris pour des fous.

« La bouffonnerie fut jointe à l'horreur sur le théâtre anglais. Toute la vie d'un homme fut le sujet d'une tragédie. Les acteurs passoient de Rome à Venise, en Chypre, &c. La plus vile canaille paroissait sur le théâtre avec des princes, & les princes paroissent souvent comme la canaille. Lisez la belle tragédie du Maure de Venise; vous trouverez à la première scène, que la fille du sénateur fait la bête à deux dos avec le Maure, & qu'il naîtra de cet accouplement des chevaux de Barbarie. C'est ainsi qu'on parloit alors sur le théâtre tragique de Londres ».

MORALITÉ. La moralité étoit une petite pièce que l'on jouoit anciennement pour faire rire, après les mystères.

« Je ne vous avois onques puis vu, dit Panurge dans Rabelais, que jouates à Montpellier, avec nos antiques amis, la morale comédie de celui qui avoit épousé une femme nue. Le bon mari voulut qu'elle parlât; elle parla par l'art du médecin & du chirurgien, qui lui coupèrent un encyliglotte qu'elle avoit sous la langue. La parole recouvrée; elle parla tant & tant, que son mari retourna au médecin pour remède de la faire taire. Le médecin répondit, en son art, bien avoir des remèdes pour faire parler les femmes, n'en avoir point pour les faire taire. Remède unique être fardé du mari contre celui inéminable parlemens de femme. Le pillard devint fardé, par ne fais quels charmes qu'il s'entre; puis, le médecin demandant son salaire, le mari répondit qu'il étoit vraiment fardé, & qu'il n'entendait la demande. Je ne t'is onques tant, que je fis à ce patelinage ».

Le sujet d'une moralité intitulée *le Mirouer & l'exemple des enfans ingrats*, est singulier. Un père & une mère, en mariant leur fils unique, lui abandonnent généralement tous leurs biens, sans se rien réserver. Ils tombent bientôt après dans la plus grande misère, & ont recours à ce fils à qui ils ont tout donné; mais celui-ci pour n'être pas obligé de les secourir, feint de ne les pas connaître, & les fait chasser de sa maison. Peu de temps après, il se sent une grande envie de manger un pâté de venaison; il le fait faire; on le lui ap-

porte, & il l'ouvre avec empressement. Aussitôt il en sort un gros crapaud qui lui saute au visage & s'y attache. Sa femme, ses domestiques sont de vains efforts pour l'en arracher. Rien ne peut faire démordre cet animal. L'on soupçonne alors que ce pourroit bien être là une permission divine. On le mène chez le curé, qui, instruit de sa conduite envers ses père & mère, trouve le cas trop grave pour en connaître, & le renvoie à l'Evêque. Celui-ci, informé de l'excès de son ingratitude, juge qu'il n'y a que le pape qui puisse l'absoudre, & lui conseille de l'aller trouver: il obéit. Dès qu'il est arrivé, il se confesse au saint père, qui lui fait un beau sermon, pour lui faire sentir toute l'énormité de son crime; & voyant la sincérité de son repentir, il lui donne l'absolution. A l'instant le crapaud tombe du visage de ce jeune homme, qui, suivant l'ordre du pape, vient se jeter aux pieds de son père & de sa mère pour leur demander pardon, & il l'obtient.

Un autre moralité, intitulée *Battre quelque'un en diable & demi*, peut être une allusion à ce qui se pratiquoit anciennement aux pièces de la passion. Plusieurs diables y paroissent sur la scène, lesquels Lucifer leur prince faisoit battre & tourmenter cruellement, lorsqu'ils ne s'étoient pas bien acquittés des commissions qu'il leur avoit données.

On représentoit encore autrefois, à plus ou moins de personnages, des pièces de dévotion, dans lesquelles on faisoit paroître d'ordinaire les diables qui devoient un jour tourmenter éternellement les pécheurs endurcis. Ces représentations s'appelloient petite vie, grande diablerie; petite, quand il y avoit moins de quatre diables; grande, quand il y en avoit quatre. D'où est venu le proverbe: *Faire le diable à quatre*.

Dans le prologue d'une diablerie, l'auteur déclare le but de son ouvrage. Ce prologue est de la grande diablerie d'Amerval, ouvrage connu & ené par de Bure. Un jour, dit-il, étant couché seul dans ma chambre, il me sembla qu'on me transportoit aux portes des enfers, & que j'entendais satan, qui conversoit familièrement avec lucifer, & lui racontoit toutes les ruses qu'il employoit pour tenter les chrétiens; car pour les hérétiques & les infidèles, disoit le diable, comme ils me sont dévoués, je ne m'en embarrasse guère. Le diable, croyant n'être entendu de personne, découvroit à son maître toutes ses ruses, sans déguisement; & lorsque je fus de retour chez moi, je pris promptement une plume, de l'encre & du papier; & m'étant mis à écrire, je couchai sur le papier, non tout ce que j'avois entendu, mais seulement ce que ma faible mémoire avoit pu retenir; afin que les chrétiens, instruits des ruses de satan, pussent les prévenir & les éviter.

I N A I.

NAINS. *Ælian* raconte en ses diverses leçons, que l'on prit à la guerre un certain Atchetratin, lequel étoit de si petite taille & si fluët, que c. la donna envie de le faire peser; & on remarqua que toute sa pesanteur n'alloit pas plus loin qu'une certaine pièce de monnaie, usitée chez les grecs.

Le même dit que du temps de Philippe de Macédoine, vivoit un nommé Philetas Cous, qui étoit si petit & si léger, qu'on lui garnissoit de plomb les semelles de ses souliers, afin qu'il ne fût pas emporté par le vent.

Virgile a dit :

Ingentes animos angusta in corpore versans.

• Ils portoient dans un petit corps de généreux courages ». En voici un exemple : L'armée du duc d'Anjou avoit un général appelé le comte Pichenin, qui est un diminutif de Picolin, très-petit. C'étoit un des plus courageux hommes de son temps : il gagna deux victoires en Italie contre le roi d'Arragon. On dit de ce général, qu'étant à une entrevue avec le roi d'Albe, ce roi qui étoit aussi grand que l'autre étoit petit, pour ne pas se courber trop bas, le prit par-dessous les bras comme un enfant, & l'éleva jusqu'à son visage pour l'embrasser.

J. Boruwlasky étoit né dans les environs de Chalex, capitale de Pékucia, dans la Russie polonoise, au mois de novembre 1739. Ses parents étoient de moyenne taille; ils ont eu cinq fils & une fille, & par une de ces bizarreries de la nature qu'il est impossible d'expliquer, trois d'entre eux s'élevèrent au-dessus de la taille moyenne, tandis que les deux autres, ainsi que le *nain* dont nous parlons, ne parvinrent qu'à celle des enfans de quatre à cinq ans. Ce *nain* fut le troisième de cette étrange famille. Son frère aîné, qui a soixante-deux ans (en 1790), est environ de trois pouces plus haut que lui, & il a encore une force & une vigueur beaucoup au-dessus de son âge & de sa figure.

• Son second frère étoit foible & délicat; il mourut âgé de vingt-six ans, & il avoit alors cinq pieds dix pouces. Ceux de ses autres frères qui vinrent au monde après lui, furent alternativement grands & petits; une de ses sœurs, qui mourut de la petite vérole à l'âge de vingt-deux ans, n'avoit que deux pieds deux pouces, & réunissoit à une figure aimable les plus parfaites proportions du corps. Il fut facile de conjecturer

à sa naissance qu'il n'acquieseroit qu'une très-petite taille, puisqu'il n'avoit alors que huit pouces; cependant, malgré sa petitesse, il n'étoit ni foible ni chétif; & sa mère, qui l'a allaité elle-même, a déclaré souvent qu'aucun de ses enfans ne lui avoit donné moins de peine. Il marchoit & il parloit environ à l'âge ordinaire des autres enfans, & il a grandi progressivement comme il suit :

- A un an, il avoit onze pouces d'Angleterre;
- A trois ans, un pied deux pouces;
- A six ans, un pied cinq pouces;
- A dix ans, un pied neuf pouces;
- A quinze ans, deux pieds un pouce;
- A vingt ans, deux pieds quatre pouces;
- A vingt-cinq ans, deux pieds onze pouces;
- A trente ans, trois pieds trois pouces.

Sa taille ne s'est donc pas élevée au-delà de trois pieds trois pouces, ou du moins elle n'a point augmenté depuis la trentième année de la huitième partie d'un pouce; ce qui est contraire à l'opinion de quelques naturalistes, qui soutiennent que les *nains* grandissent pendant toute leur vie. Son frère a été dans le même cas; il a grandi jusqu'à trente ans, & il a cessé de croître à cet âge. J. Boruwlasky, âgé de vingt ans, devint amoureux d'une jeune demoiselle, aimable & belle, qu'il épousa : deux enfans ont été le fruit de cette union. Sa famille se trouvant ruinée, il se rendit à Londres en 1782, où il reçut des présens de plusieurs personnes de distinction, & il fut enfin obligé, pour subsister, de se faire voir à prix d'argent. C'est ainsi qu'il s'est entretenu décemment pendant les six années qu'il a vécu en Angleterre. Toutes les personnes qui l'ont connu parlent avantageusement de son esprit, de son affabilité & de sa conversation engageante.

Remarques. On conçoit que les eskimaux, les groënlandois, les lapons & les famoyèdes qui vivent au-delà du soixante-cinquième degré de latitude nord, doivent rester au-dessous de la stature médiocre par l'impression constante d'un froid rigoureux, & on s'en rapporte sans peine au récit des voyageurs, qui assurent qu'on ne trouve guères parmi ces peuples que des hommes de quatre pieds de haut. On s'en effraye que les végétaux y éprouvent la même dégénération; que les bœufs, les saules & les aulnes ne font que ramper sur un sol gelé; qu'en un mot on n'y voit pas un seul

végétal de plus de six pieds de hauteur. Le renard y est aussi beaucoup plus petit que celui qui habite sous nos climats tempérés. Mais le phénomène de deux nains dont les deux autres frères étoient au-dessus de la taille moyenne de l'homme, paroit bien difficile à expliquer. Il est d'autant plus étonnant, que ces individus qui sont restés pour la stature au-dessous du type général de l'espèce humaine, n'aient point été doués d'ailleurs d'une organisation vicieuse & imparfaite, & que toutes leurs facultés, soit physiques, soit morales, aient obtenu leur entier développement. Ces déviations légères de la marche de la nature seront toujours pour nous autant un mystère que le modèle général qu'elle paroit suivre dans tous ses ouvrages.

Au mois d'octobre 1686, le roi, Louis XIV, étant à Fontainebleau, on lui présenta un petit homme dans un plat d'argent, couvert d'une serviette. Ce petit homme se leva & fit son compliment au roi, disant qu'il étoit le plus petit de tous ses serviteurs, mais qu'il étoit aussi le plus humble & le plus obéissant; il avoit de la barbe & seize pouces de hauteur: il étoit alors âgé de 36 ans.

Il s'est fait en 1766, près d'Herdford, dans le comté de Galwai, un mariage assez singulier, entre le sieur Jean Ford & la demoiselle Bidd Carr, personnages remarquables par la petitesse de leur structure. Le sieur le Ford, âgé de vingt ans, avoit quarante-deux pouces de haut; & la demoiselle Carr, qui touchoit à sa vingt-troisième année, n'avoit pas plus de trente-neuf pouces.

NAIVETÉ. La *naïveté* est l'expression de la franchise, de la liberté, de la simplicité ou de l'ignorance, & souvent de tout cela à la fois. On rit d'une *naïveté* comme on rit d'un ridicule qu'on aperçoit dans un autre, & dont on se croit soi-même exempt. Quelquefois aussi la *naïveté* excite les ris par les équivoques qu'elle fait naître.

Une fille s'accusoit, à confession, d'avoir récité une chanson déshonnête. Le confesseur, non content de cet aveu, lui demanda quelle étoit cette chanson; cette fille, sans autre façon, se mit à la chanter tout haut dans l'église. Je trouve qu'elle avoit raison, ajoute madame de Sévigné, en parlant de cette *naïveté*; assurément le confesseur vouloit entendre la chanson, puisqu'il ne se contentoit pas de ce que la fille lui avoit dit en s'accusant. Le bon-homme de confesseur prit sans doute son parti, & pâma de rire le premier de cette aventure.

La grande raison, sans dot, avoit déterminé un harpagon à livrer sa fille entre les mains d'un vieux pénéral. La timide Agnès, victime de sa famille, étoit menée à l'église. Lorsque le prêtre eut prononcé le fatal oui à s'époux, il demanda également le consentement de la pauvre fille.

Homme de bien, lui répondit-elle, vous êtes encore le premier qui, dans tout ceci, m'avez consultée.

Les habitants d'une paroisse se plaignant à un fondeur de ce que la cloche qu'il leur avoit fondue ne se faisoit pas bien entendre; il les consola en leur disant: « qu'ils n'avoient toujours qu'à la faire monter, & qu'elle parloirait avec l'âge ».

Un prédicateur prêchoit dans un bourg, & pour rendre plus sensibles les vérités de la morale, il usoit souvent de l'interrogation. Ma pauvre fille! disoit-il, en parlant des jeunes personnes qui prêtent l'oreille aux fleurettes, quel fruit avez-vous retiré des douceurs que ce jeune homme vous a citées, des soins qu'il vous a rendus, de la promesse de mariage qu'il vous a faite? Une fort jolie parfanne, placée vis-à-vis le prédicateur, & qui se trouvoit dans ce cas, eut que c'étoit elle qu'on interrogeoit: elle se lève, & après avoir fait la révérence au prédicateur: « Monsieur, lui dit-elle, en pleurant, il m'a leurrée de belles promesses, & après m'avoir trompée il m'a plantée là.

M. de Mercœur, père de M. le duc de Vendôme & de M. le Grand-Prieur, étoit un bon seigneur, qui ne s'étoit jamais piqué de science. Il fut fait cardinal. Un des amis de M. Benzerade étant venu lui dire pour nouvelle que M. de Mercœur étoit entré dans le collège des cardinaux: « c'est, répondit-il, le premier où il soit jamais entré ».

Un bourgeois étant à sa maison de campagne, se promenoit dans le jardin pendant l'ardeur du soleil. Son jardinier qui ne l'attendoit pas sitôt s'étoit endormi sous des arbres fruitiers. Il va le trouver tout en colère: comment, coquin, lui crie-t-il, tu dors au lieu de travailler! tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire. C'est aussi pour cette raison, lui dit le jardinier en se frottant les yeux, que je me suis mis à l'ombre.

Un homme ayant une cruche d'excellent vin; la cacheta. Son valet fit un trou par-dessus & buvoit le vin. Le maître ayant décacheté la cruche, fut fort surpris de voir son vin diminué, sans en pouvoir deviner la cause. Quelqu'un lui dit qu'on devoit l'avoir tiré par-dessus: « Eh! gros sot, reprit le maître, ce n'est pas par-dessus qu'il manque, c'est par-dessous.

On venoit de jouer une comédie en deux actes & en vers, un particulier qui étoit aux quatrième loges demanda à son voisin « si cette comédie étoit en prose ou en vers »? « Comment voulez-vous, répondit ce dernier, que l'on puisse faire d'ici cette distinction ».

Un bon mari disoit à sa femme: Je crois qu'il

n'y a qu'un homme dans toute cette ville qui ne soit pas cocu. Qui donc, demanda la femme? mais, dit le mari, tu le connois: j'ai beau chercher, répondit-elle, je ne le connois pas.

Un jeune gentilhomme avoit donné à un chien qu'il avoit élevé le nom de cocu. Comme il l'appelloit ainsi devant une dame grave & de peu d'esprit, il se vit entrepris par cette dame qui lui dit: vraiment, monsieur, cela est bien malhonnête, & vous devriez avoir honte de donner ainsi à votre chien un nom de chrétien.

Un domestique que Boileau avoit envoyé chez son ami Bois-Robert, tourmenté de la goutte, pour savoir de ses nouvelles, lui apprit que sa goutte avoit redoublé. Il jure donc bien, dit Boileau. Hélas! monsieur, répartit le domestique, il n'a plus que cette consolation-là.

Un particulier s'étant éveillé un jour de grand matin, appella son valet, & lui commanda de regarder s'il faisoit jour. Le valet ouvrit la fenêtre, va sur le balcon, & crie à son maître qu'il ne voit goutte. « Buror, lui répondit son maître, je le crois bien, allume la chandelle & tu verras mieux ».

Une bonne femme achetant un jour des heures chez un libraire de la rue Saint-Jacques, les demanda latines: un ecclésiastique qui étoit présent, lui dit, mais, ma bonne femme, vous devriez plutôt les prendre françoises; car vous n'entendez rien au latin. C'est pour cela, dit cette femme, que je les prends latines, parce que s'il y a du mal il ne rouslera point sur moi, mais sur vous autres qui les avez faites.

Trois femmes de qualité étoient à une fenêtre pour voir l'entrée d'un ambassadeur. Il y avoit avec elles un ancien maréchal de France & deux autres seigneurs. Un de ces derniers voyant passer M. Daguet-Trouin dans un carrosse, le fit remarquer aux dames, en leur disant: voilà un héros dans un fiacre. Un héros! s'écria aussitôt une de ces dames, comme avec surprise, & sans songer devant qui elle parloit, « atteidez que je le regarde attentivement; je n'en ai jamais vu ».

Un pauvre curé ayant l'honneur de faire la partie de son évêque, & interrogé sur la couleur qu'il retournait, répondit très-humblement: « celle qu'il plaira à votre grandeur ».

Un évêque, faisant la visite de son diocèse, trouva un curé qui à peine savoit lire, & qu'il avoit ordonné prêtre trois ou quatre mois auparavant. L'évêque lui fit plusieurs questions; mais le pauvre curé, que la présence de son supérieur rendoit encore plus stupide, lui répondait tout de travers. Quel âge de prélat vous a

fait prêtre, dit l'évêque, révolté de la sottise de ce curé? C'est vous, monseigneur, lui dit le bon homme, d'un ton humble & civil.

Un intendant de province venoit de passer sur un pont, dont les parapets étoient ruinés. Cet intendant, qui n'avoit pas la réputation d'être un des plus sages de ce monde, querella le magistrat du lieu, de ce qu'on n'avoit point eu la précaution de mettre, du moins des garde-fous sur ce pont. « Pardonnez, monseigneur, lui dit ce magistrat, notre ville n'étoit pas sûre que vous y passeriez si tôt ».

On racontait un jour à M. de G... que le roi avoit envoyé à Rome quêrir des antiques, il dit en colère: « Eh! pourquoi n'en faisons nous pas ici, n'avons-nous pas d'habiles ouvriers? »

Madame du Gué, mère de mesdames de Baguelles & de Coulanges, disoit toutes ses prières en latin. Madame de Coulanges lui fit un jour cette observation: « ma mère, vous lerez mieux de prier en françois. — Oh! non, ma fille, quand on entend ce que l'on dit, cela amuse trop ».

Une dame de qualité voyant la pompe funèbre de son mari, s'écria: Ah! que mon mari seroit aise de voir cela, lui qui aimoit tant les écremonies.

Les habitants de Sirvi-Hissar, ville de la Natolie, ont la réputation d'être extrêmement simples: un d'entr'eux disoit à son voisin qu'il avoit grand mal à l'œil, & lui demandoit s'il le savoit pas quelque remède? Le voisin répondit; j'avois l'an passé un grand mal à une dent, je la fis arracher & je fus guéri; je vous conseille de vous servir du même remède.

Un jeune homme dit à sa femme la première nuit de ses noces, que si elle lui eût permis de coucher avec elle avant le mariage il ne l'eût jamais épousée: Oh, dit-elle, je n'avois garde, après y avoir été attrapée.

Un seigneur allemand rendoit des visites très-fréquentes à une demoiselle. La mère de cette jeune personne, qui craignoit que l'on n'en médit, demanda un jour à ce seigneur sur quel pied il voyoit sa fille. Est-ce pour le mariage ou pour autrement? L'allemand répondit assez ingénument c'est pour autrement.

Un paysan, obligé de faire un voyage, recommanda à sa femme de ménager son front. Pourquoi cela, lui dit la jeune Agnès? C'est, dit-il, que si tu n'étois pas sage, il me viendrait dans le moment des cornes à la tête. Fi donc! je m'en garderai bien & reprit-elle, je crains trop les cornes. A peine fut-il parti qu'un galant lui

éclaircit le mystère, & mit ses leçons en preuve. Le mari, de retour, elle l'examine & lui dit : tu m'as donc trompée ?

Un homme écrivait à M. de Villars qui venoit d'être fait maréchal de France. Après s'être égaré par les louanges les plus outrées, & l'avoir comparé à M. de Turenne, il finissoit en lui disant, j'espère, monseigneur, que je vous verrai bientôt enterrer comme lui à Saint-Denis.

Un parisien, nouvellement sorti de Paris, admirait la largeur de la Loire ; voilà cependant, dit-il, une belle rivière pour une rivière de province.

Un homme ayant été volé plusieurs fois dans les rues de Paris, n'osoit plus sortir, on lui conseilla de porter des pistolets. Les voleurs, répondit-il, me les prendroient.

Philippe II voyageant, fut surpris la nuit, il fut obligé de la passer chez un paysan, chez qui l'on fit un grand dégât. Le paysan s'attendoit à être ruiné. Le lendemain Philippe II lui dit avant de sortir de sa maison, que s'il avoit quelque grâce à demander il n'avoit qu'à parler. Sire, répondit-il, je demande à votre majesté qu'elle ne vienne jamais loger dans ma maison tant que je vivrai. Cette naïveté ne déplut pas au roi, qui le récompensa magnifiquement.

Un gentilhomme normand, avoit amené avec lui à Paris, un laquais qui n'étoit jamais sorti de son village. Ce paysan ayant appris que le roi revenoit à cheval de Saint-Germain, alla pour le voir, & comme on le lui montrait, il se prit à rire, & dit : « qu'il c'est-là le roi, je pensois qu'il fût bien autrement. » On lui demanda comment il croyoit qu'il fût fait : « Je croyois, répondit-il, qu'il fût tout d'or, & qu'il eût la main bien grande, car dernièrement on a saisi notre vache en la main du roi, je vois bien qu'elle ne sauroit y tenir. »

Un paysan, étant à confesse, s'accusa d'avoir volé du foin. Le confesseur lui demandoit : combien en avez-vous pris de bottes ? Oh ! dit-il, monsieur, devinez—trente bottes, dit le confesseur.—Oh ! non.—Combien donc, soixante ?—Oh ! vraiment, nani, reprit le paysan, mais bottles y la charrette ; aussi-bien, ma femme & moi, nous devons aller querir le reste tantôt.

« La femme d'un procureur de province, venoit d'assister à un sermon de Bourdaloue ; ou lui demanda ce qu'elle pensoit du prédicateur. « Il a parlé fort long-temps, dit-elle ; je ne vous dirai pas les tenans & aboutissans de son discours, ce que j'ai entendu, c'est qu'il faut passer par de bien mauvais chemins pour aller au ciel ; mais ceux qui menent en enfer font mieux entretenus.

Les ouvriers & les artisans ne manquent guère

d'aller fête & dimanche, & tous les lundis, s'enivrer à la Courtille. Un ivrogne, encore à jeun, apercevant un de ses confrères qui, pour cacher les fumées du gros vin qu'il avoit amplement bu, rofloit contre une borne, le contempla quelques instans plongé dans un profond silence, & puis s'écria : « Voilà pourtant comme je serai dimanche ! »

Lucas étoit de si bonne amitié que le pauvre voyant sa femme en couche, s'approcha de son lit & cherchoit à la soulager ; cette femme, au plus fort de ses douleurs le voyant se lamenter : « Eh ! mon ami, lui dit elle, ne prends point tant de chagrin de me voir souffrir, je sais fort bien que tu n'en es pas la cause. »

Une dame, ayant surpris son mari entre les bras de sa femme de chambre, la renvoya en lui disant : « Ce que vous faites ici, je le ferai bien moi-même. »

Un des amis du peintre Nicolas, lui avoit prêté quelque argent ; comme il ne se pressoit point à le rendre, & qu'il en étoit même hors d'état, l'ami le fit assigner. Il n'avoit qu'à nier d'avoir reçu la somme, pour se trouver quitte tout d'un coup ; mais sa conscience répugnoit à prendre ce parti. Maître Nicolas, étant devant le juge, hésitoit, incertain s'il seroit serment ou s'il avoueroit la dette. Sa femme, qui l'avoit accompagné, le voyant si perplexe, s'avisa de lui crier : «—Jure donc, jure donc, puisqu'il y a quelque chose à gagner, tu jures si souvent à la maison quoique tu n'y gagnes rien. »

Des écoliers rencontrèrent une bonne femme qui conduisoit des ânes ! bonjour la mère aux ânes, dit l'un d'eux :—bonjour mes enfans, répondit la bonne femme.

Un fermier général avoit à son carrosse deux chevaux gris pommelés, les plus beaux & les mieux chéris que l'on pût voir. En ayant perdu un, il envoya son cocher chez tous les maquignons de Paris, pour lui en acheter un autre semblable, à quelque prix que ce fût : le cocher de retour ! He bien, lui dit son maître, aussitôt qu'il l'aperçut, as-tu réussi ? oui, monsieur, lui répondit le cocher, j'ai trouvé votre pareil,

Je viens vous compter mon chagrin.

Dit Perrette à son médecin :

Mon mari devient asthmatique.

Notre esculape lui replique :

Rassurez-vous : on voit cette espèce de gens souffrir beaucoup, mais vivre très-long-temps. Pour se débarrasser il faut qu'on les affame.

Perrette aussi rôt s'écria :

Monsieur, faites que mon pauvre homme souffre le moins qu'il se pourra.

NANTEUIL, (Robert) dessinateur & fameux graveur, né à Reims, l'an 1630, mort en 1678.

Nanteuil étoit naturellement éloquent & vif dans ses expressions : il faisoit des vers fort agréables, qu'il se plaisoit à réciter.

Le père de *Nanteuil*, quoique très-pauvre, lui fit donner une excellente éducation ; & le jeune homme, étant en philosophie, dessina & grava lui-même la thèse qu'il soutint.

Malgré des commencemens aussi heureux, les parens de *Nanteuil* firent les plus grands efforts, pour l'empêcher de s'adonner aux beaux-arts : il étoit quelquefois obligé de monter sur un arbre, & de se y cacher pour dessiner.

Mais, à la fin, il surmonta tous les obstacles qu'on opposoit à son goût naturel. La ville de Reims ne lui procurant point le moyen de tirer un parti assez avantageux de ses talens, il se sépara d'une femme jeune & charmante, qu'il venoit d'épouser depuis peu, & se rendit à Paris. Il est bien difficile au mérite de peicer dans cette grande ville, quand il est sans protecteur. *Nanteuil*, dépourvu de tout secours, & cherchant à se faire connoître, s'avisait de l'expédient que nous allons raconter.

Plusieurs jeunes abbés s'assembloient à la porte d'une auberge, située auprès de la Sorbonne ; il les remarqua ; & un jour qu'ils y étoient en plus grand nombre encore qu'à l'ordinaire, il alla demander à la maîtresse de cette auberge, si un ecclésiastique de la ville de Reims étoit logé chez elle ; il ajouta que malheureusement il en avoit oublié le nom ; mais qu'elle pourroit le reconnoître par le portrait qu'il en avoit fait. A ces mots, *Nanteuil* lui montra un portrait bien dessiné, & qui avoit l'air fort ressemblant. Les abbés, qui l'avoient écouté, jetèrent les yeux sur le portrait, & en furent si charmés, qu'ils ne pouvoient se lasser de l'admirer. — « Si vous voulez, messieurs, leur dit alors *Nanteuil*, je vous ferai à chacun votre portrait, pour peu de chose, qui sera tout aussi bien travaillé & aussi fini que celui-ci ». — Le prix qu'il demanda étoit si modique, qu'ils se firent tous peindre l'un après l'autre ; & amenèrent encore leurs amis : la foule des amateurs devint si considérable, que l'artiste augmenta le prix de ses ouvrages, & gagna bientôt beaucoup d'argent.

Nanteuil auroit qu'il s'étoit fait des règles infailibles pour bien saisir la ressemblance. Il disoit qu'il y a de certains traits du visage qu'il faut extrêmement considérer, parce qu'ils servent de mesure à tous les autres ; & que, quand une fois on a dessiné exactement ces traits, le reste est comme inmanquable. Dom Dargonne lui demandant un jour s'il peindroit une personne absente,

sur la description qu'il lui en feroit : « Oui, lui répondit-il, pourvu que vous fussiez assez habile pour répondre exactement à ce que je pourrois vous demander ».

Enchanté de sa bonne fortune, *Nanteuil* retourna à Reims, conta son aventure, montra le fruit de ses travaux, & se fit consacrer sa femme à le suivre dans la capitale.

Dès que *Nanteuil* se vit à son aise, la première chose à laquelle il songea, fut d'appeler son père auprès de lui, afin qu'il partageât l'aïdence dont il jouissoit. Le vieillard accourut, transporté de joie, & il fut reçu à la descente du coche, tout mal vêtu qu'il étoit, par son fils, dont l'extérieur annonçoit un homme dans l'opulence ; ce digne fils, cet artiste estimable, embrassa l'auteur de ses jours avec toute l'affection imaginable. Le spectacle d'un pareil amour filial fit répandre des larmes d'attendrissement à tous ceux qui en furent les heureux témoins.

Nanteuil faisoit un jour en pastel le portrait de Louis XIV ; voulant donner à ce prince un visage animé par la gaieté, il l'entreint de diverses choses plaisantes. Rapportons l'une des petites historiettes qu'il raconta au monarque : « — Sire, en venant au Louvre, j'ai passé par les Augustins, où l'on prêchoit la *Pasque*. Le prédicateur en étoit à l'endroit où il est dit, que les serviteurs du pontife & plusieurs autres juifs se chauffoient à l'air du grand froid. Voici la réflexion singulière que le bon père communiquoit à ses auditeurs : vous voyez, messieurs, que notre évangélisme ne se contente pas de rapporter la chose comme historien, & calefacient se, & ils se chauffoient ; mais il en rend la raison, comme philosophe, *quia frigus erat*, parce qu'il faisoit froid ».

Il semble que mademoiselle de Scudéri, dont l'esprit égalait la laideur, ne devoit point être trop ressemblante dans son portrait en pastel, peint par *Nanteuil*, si l'on en juge du moins par les vers suivans, qu'elle lui adressa pour le remercier :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage

NATTIER, (Jean-Marc) né l'an 1683, mort en 1766.

La célébrité de ce peintre lui fut prédite par Louis XIV, qui lui dit, en voyant quelques-uns de ses dessins : — « continuez, *Nattier*, & vous deviendrez un grand-homme ».

Le Czar Pierre-premier, pendant son séjour à Paris, lui proposa de passer en Russie. Ce prince,

prince, piqué du refus de *Nattier*, fit en'ever le portrait que cet artiste avoit fait de l'impératrice *Cathérine*, & que le Czar avoit ordonné qu'on portât chez un peintre en email & parût, sans lui donner le temps d'y mettre la dernière main.

NATURALITÉ. (Lettres de) L'Angleterre ne redoutoit point l'excès de la population dans ses provinces; & c'est en conséquence de ce principe que l'obtention des lettres de *naturalité* est très-facile dans ce royaume.

Tous les réfugiés françois, lors de la révocation de l'édit de Nantes, ont été naturalisés sous le règne de Guillaume III.

Dans un parlement on agita d'attirer les juifs en Angleterre par une pareille faveur; mais cette proposition souffrit de grandes difficultés, & jusqu'à présent elle est demeurée indécise.

Depuis la dernière guerre les actes de naturalisation ont été si fréquents, qu'un anglois, voyant passer dans le parc de Saint James, un des éléphants que la reine fait nourrir dans sa ménagerie, dit que cet animal alloit sans doute au parlement pour se faire naturaliser.

NÉRON. (Domitius) empereur romain, fils de *Caius Domitius Aenobarbus* & d'*Agrippine*. Il fut adopté par l'empereur Claude, l'an 50 de Jésus-Christ, & lui succéda l'an 54; il mourut l'an 68, à l'âge de 31 ans, dont il en avoit régné près de quatorze.

Néron dont le nom est encore aujourd'hui en horreur après tant de siècles, & a mérité de paroître

Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure,

fit d'abord espérer aux romains des jours sereins & tranquilles & dignes du beau siècle d'*Auguste* son ayeul. Il étoit juste, libéral, assable & d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentoit à signer la sentence d'une personne condamnée à mort, il s'écria d'un air touché: « Plût au ciel que je ne fusse point écrit! »

Une modestie aimable relevoit l'éclat de ses qualités. Le sénat l'ayant nommé sur la sigesse & l'équité de son gouvernement, il répondit: « attendez à me louer que je l'aie mérité.

Agrippine, sa mère, par son orgueil & par sa dangereuse politique, étouffa la première, les semences de vertus que le généreux *Burrhus* & le sage *Sénèque* s'étoient efforcés de jeter dans le cœur de leur élève.

Ce jeune sire fit bientôt ses plaisirs du crime & du sang. Il vint jouir dans un festin de la mort *Encyclopédiana*.

de *Germanicus*, empoisonné par ses ordres; il fit assassiner sa mère; & prétendit se justifier auprès du sénat. Un seul sénateur, *Thraseas*, ne voulut point s'abaisser à flatter le tyran: « Quoi, dit-il, pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaisserois jusques-là? non, la mort est une dette; je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en esclave ».

Néron poursuivit avec fureur le cours de ses assassinats. *Octavie*, son épouse; *Burrhus*, *Sénèque*, *Lucain*, *Pétrone*, *Poppée*, sa maîtresse, furent successivement sacrifiées à sa haine, à ses soupçons, à ses ressentimens. Il sembloit qu'il ne jugeoit de l'étendue de sa puissance que par l'énormité de ses attentats. « Mes prédécesseurs, disoit ce monstre, n'ont pas connu comme moi les droits de la puissance absolue. J'aime mieux, ajoutoit-il, être haï qu'aimé, parce qu'il ne dépend pas de moi seul d'être aimé; au lieu qu'il ne dépend que de moi seul d'être haï ».

Cet empereur parut plusieurs fois sur le théâtre pour disputer le prix du chant & de la poésie. Le chant étoit sur-tout sa grande passion. Il étoit si jaloux de sa voix, qui cependant n'étoit pas belle, que de peur de la diminuer, il se privoit de manger certains mets qu'il aimoit, & se purgeoit fréquemment. Lorsqu'il devoit chanter en public, des gardes étoient repandus d'espace en espace pour punir ceux qui n'auroient point paru assez sensibles aux charmes de sa voix. Vespasien, homme consulaire, ne put cependant un jour s'empêcher de dormir, quoique ce fût un empereur qui chantoit, & ce léger sommeil pensa lui coûter la vie.

Cet empereur comédien fit le voyage de la Grèce, pour entrer en lice aux jeux olympiques. Comme il aimoit l'extraordinaire, il entreprit de courir le stade sur un char attelé de dix chevaux. Mais à peine eut-il commencé sa course, qu'il tomba de dessus le char; il n'en fut pas moins proclamé vainqueur & couronné. Il disputa pareillement les prix des jeux isthmiques, & pythiques, néanmoins & de tous les autres jeux de la Grèce. Un grec, habile chanteur, mais mauvais courtisan, ayant eu l'imprudencence de chanter mieux que l'empereur, *Néron* fit monter sur le théâtre les acteurs en lui servant de ministres dans l'exécution de la pièce. Ils se faisoient du musicien, & l'ayant adossé à une colonne, ils lui percèrent la gorge avec des styles qu'ils portoient cachés dans des tablettes d'ivoire.

Néron remporta de ses différens combats dix-huit cents couronnes.

Lorsqu'il revint à Rome, il y pour en héros qui venoit de triompher des ennemis de l'enpire. Il étoit dans le même char dont *Auguste* s'étoit

X x x x

seul pour ses triomphes. Il étoit vêtu d'une robe de pourpre & d'une casaque semée d'étoiles d'or. Il portoit sur sa tête la couronne olympique, qui étoit d'olivier sauvage, & dans sa main droite la couronne pythienne, faite d'une branche de laurier. Il avoit à ses côtés un musicien nommé Dinodore. On portoit devant lui des couronnes qu'il avoit gagnées, & il étoit suivi d'applaudisseurs à gages, dont il avoit formé une compagnie aussi nombreuse qu'une légion. Ils chantoient la gloire du triomphateur.

Le sénat, les chevaliers & le peuple accompagnaient cette honorable pompe, & faisoient retentir l'air d'acclamations.

Toute la ville étoit illuminée, ornée de festons, & fumante d'encens.

Par-tout où passoit le triomphateur, on immoloit des victimes, les rues étoient jonchées de poudre de siffian; on jetoit sur lui des fleurs, des rubans, des couronnes; & conformément aux usages des romains, des oiseaux & des pièces de pâtisserie.

On avoit abattu une arcade du grand cirque. Tout le cortège passa par cet endroit, vint dans la place, & se rendit au temple d'Apollon Palatin. Les autres triomphateurs portoient leurs lauriers au capitol; *Néron*, dans un triomphe tel que le sien, voulut honorer le dieu des arts. *Hist. des empereurs.*

On ne s'imaginait pas que *Néron* pût jamais donner à l'univers un spectacle plus ridicule; mais il étoit réservé à cet empereur de donner l'exemple de toutes les folies & de tous les vices. Il s'avisait dans un de ces repas, où l'excès de la débauche la plus honteuse, étoit joint à la profusion des mets, de s'habiller en femme, & de se marier en cérémonie avec l'infâme Pythagore, & depuis en secondes noces de la même espèce avec Doriphore, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune homme nommé Sporus, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme.

L'extravagant *Néron* revêtit la singulière épouée des onguemens d'impératrice, & parut ainsi en public avec son eunuque. « Heureux l'empire romain, disoit-on en voyant ces noceurs, si le père de ce monstre n'eût eu que de pareilles femmes ! »

Il ne manquoit plus à *Néron* que de devenir incendiaire. Entendant un jour quelqu'un se servir de cette façon de parler impie : *Que le monde brûle quand je serai mort* ; & moi, répliqua *Néron*, mon plaisir seroit de le voir brûler. Ce fut encore pendant un de ces festins abominables préparés par les furies, qu'il fit mettre le feu aux quatre coins

de Rome. L'embrasement dura neuf jours, les plus beaux monumens furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres ; ce spectacle lamentable fut une fête pour lui ; il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. On ajoute que ce frénétique prenant son habit de théâtre, déclamoit de vaines ses foyces une tragédie dont le sujet étoit relatif à la scène qu'il avoit devant les yeux.

Néron avoit accusé les chrétiens de son empire d'être les auteurs de l'incendie de Rome. Car c'étoit encore un vice de ce prince de commettre le crime & d'en rejeter toute la noirceur sur des innocens. Les chrétiens devinrent dès ce moment l'objet de ses fureurs. Il faisoit couvrir de cire & d'autres matières ceux que l'on trouvoit, & les faisoit brûler la nuit, disant que cela servoit de flambeau.

Le sénat se réveillant enfin de sa léthargie, & soutenu par Galba, qui s'étoit mis à la tête des principales forces de l'empire, rendit un décret qui déclarait *Néron* ennemi de la république, & le condamnoit à être précipité de la roche du capitol, après avoir été traîné tout nud publiquement & fouetté jusqu'à la mort.

Ce prince, pour éviter l'exécution de la condamnation portée contre lui, se vit obligé de se cacher dans la maison d'un de ses affranchis.

Dans le moment il se perça la gorge avec un poignard, & comme il y alloit mollement, Epaphrodite, son affranchi & son secrétaire, appuya le coup & aida le poignard à s'enfoncer.

Le jour de la mort de ce tyran fut un jour de joie pour le peuple romain. On a bora publiquement le signal de la liberté, & le peuple se couvrit la tête de chapeaux semblables à celui que prenoient les esclaves après leur affranchissement.

NERVA, (Cocceius), empereur romain, né l'an 32 de Jésus-Christ, & mort l'an 98.

Le commencement du règne de *Nerva*, dit Plin, fut l'époque du retour de la liberté ; & Tacite loue ce bon prince d'avoir su allier deux choses que l'on croit communément incompatibles, l'autorité suprême d'un seul, & la liberté des citoyens.

Ce prince, plein de considération & de défiance pour le sénat, ne décida aucune affaire qu'après avoir pris l'avis des chefs de cette compagnie. Il avoit juré solennellement que tant qu'il vivroit, nul sénateur ne seroit mis à mort. Il fit si filèle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avoient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connaître qu'il

n'ignora rien de leur projet. Il les mena avec lui au théâtre, les plaça à ses côtés, & leur montra les épées des gladiateurs qu'on lui présentait, suivant la coutume; il leur dit : *Effrayez sur moi si elles sont venues.*

Une des maximes de cet empereur clément étoit que la bonne conscience vaut un royaume. Se sentant proche de sa fin, il adopta l'arian, & ce ne fut pas le moindre de ses bienfaits envers le peuple romain.

NEWTON, (Isaac). célèbre mathématicien anglois, né le jour de Noël de l'an 1642 à Woolstrop, dans la province de Lincoln, mort à Londres, le 20 mars 1727.

Newton avoit la taille médiocre avec un pen d'embonpoint dans ses dernières années; l'œil fort vif & fort perçant, la philosophie agréable & vénérable en même temps, principalement quand il étoit sa perdue, & l'habitait voir une chevelure toute blanche, épaisse & bien fournie. Il ne se servit jamais de lunettes, & ne perdit qu'une seule dent pendant toute sa vie. Son nom doit justifier tous ces petits détails. Il étoit né fort doux & avec un grand amour pour la tranquillité.

Newton étoit accoutumé de bonne heure à être vêtu légèrement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de l'air & à toutes les degrés de température sans en être incommodé. L'hiver il portoit volontiers ses habits d'été.

Il y a des preuves que Newton avoit fait à vingt-quatre ans ses grandes découvertes en géométrie, & prés les fondemens de ses deux célèbres ouvrages, les *Principes* & l'*Optique*. Le livre des *Principes* ayant été connu de l'empereur de la Chine, par la voie des missionnaires français, ce souverain voulut en témoigner sa satisfaction à l'auteur par une lettre qu'il lui écrivit en langue chinoise. Comme il ne doutoit point que sa réputation ne s'étendît dans toute l'univers, & qu'il croyoit que tout le monde devoit savoir sa demeure, il fit mettre sur la lettre cette simple adresse : *A Monsieur Newton en Europe*. La lettre parvint au philosophe anglois, & en la traduisant, on y vit des expressions très vives de l'estime que l'empereur faisoit de l'ouvrage & de l'auteur.

Newton a découvert & démontré le principe de l'attraction, principe nouveau qui fait mouvoir la nature. On demandoit à ce philosophe comment il avoit pu trouver le système du monde. C'est, répondit-il, pour y avoir pensé sans cesse.

Il est intéressant de voir dans l'histoire des philosophes modernes les degrés par lesquels Newton

parvint à ses plus sublimes découvertes. Il y eût été qu'étant seul dans un jardin, il se mit à méditer sur la pesanteur des corps, & il lui parut que puisqu'on trouve que cette force ne diminue point d'une manière sensible à la plus grande distance de la terre où nous puissions parvenir, ni aux plus hautes montagnes, elle devoit s'étendre jusqu'à la lune. Et si ce n'est, disoit-il en lui-même, cette force doit influer sur son mouvement, & la retient dans son orbite. Dès-là il alla jusqu'aux planètes. Revenant ensuite à la lune, il trouva par le calcul que cette action étoit capable de produire cet effet.

Newton auroit préféré de vivre inconnu, plutôt que de voir le calne de sa vie troublé par ces orages littéraires que l'esprit & la science attirent à ceux qui s'élèvent trop. On voit par une de ses lettres du *commercium epistolicum*, que son traité d'optique étant prêt à imprimer, des objections prématurées qui s'élevèrent, lui firent abandonner alors ce dessein. *Je me reprochois*, dit-il, *mon imprudence de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une ombre.* Mais cette ombre ne lui a pas échappé dans la suite; il ne lui en a pas coûté son repos qu'il estimait tant, & elle a eu pour lui autant de réalité que ce repos même. (*Eloge de Newton par Fontenelle*).

En 1696, Newton fut, avec l'agrément du roi Guillaume, créé garde des monnoies. Il rendit dans cette charge des services importants à l'occasion de la grande réforme qui se fit en ce tems-là. Trois ans après il fut maître de la monnaie, en quoi d'un revenu considérable, & qu'il posséda jusqu'à sa mort. En 1703, il fut élu président de la société royale, & a été conservé dans cette place jusqu'à sa mort pendant vingt-trois ans.

Depuis que Newton fut employé à la monnaie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathématiques, ni de philosophie; car quoique l'on pût compter pour une entreprise considérable la solution du fameux problème des *trajectoires*, proposé aux Anglois comme un défi par Leibnitz pendant sa contestation avec eux, & recherché bien soigneusement pour l'embaras & la difficulté, ce ne fut presque qu'un jeu pour Newton. On assure qu'il reçut ce problème à quatre heures du soir, revenant de la monnaie fort fatigué, & ne se coucha point qu'il n'en fût venu à bout. (*Eloge de Newton*).

Cet homme illustre, ajoute son panégyriste, conserva une santé toujours ferme & égale jusqu'à un âge très-avancé, circonstance très-essentielle du bonheur dont il a joui. Il ne souffrit beaucoup que dans les derniers jours de sa vie. On jugea sûrement qu'il avoit la pierre, & qu'il ne pouvoit en revenir. Dans des accès

X x x x x

de douleur si violens que les gouttes de sueur lui coulaient sur le visage, il ne poussa jamais un cri, ni ne donna aucun signe d'impatience; & dès qu'il avoit quelques momens de répit, il sortoit & parloit avec la gaie ordinaire. Il lut les gazettes le samedi 18 mars, & parla long-tems avec le docteur Méad, médecin célèbre. Il possédoit parfaitement tous les sens & son esprit; mais le soir il perdit absolument la connoissance, & ne la reprit plus, comme si les facultés de son ame n'avoient été sujettes qu'à s'éteindre totalement, & ce non pas à s'affaiblir. Il mourut le lundi suivant. Son corps fut exposé sur un lit de parade dans la chambre de Jérusalem, endroit où l'on transporte au lieu de leur sépulture les personnes du plus haut rang, & quelquefois les rois couronnés. On le porta dans l'abbaye de Westminster, le poêle étant soutenu par six puits d'Angleterre; ce qui fait assez juger quel nombre de personnes de distinction grossirent la pompe funèbre. On lui éleva un tombeau sur lequel est gravée l'épigraphie la plus honorable. Elle finit ainsi : « Que les mortels se félicitent de ce qu'un d'entre eux a fait tant d'honneur à l'humanité ».

Sic graulatur mortales tale tantumque existit humani generis deus.

Newton ne s'étoit point marié, & peut-être n'a-t-il pas eu le loisir d'y penser jamais. Il a laissé en biens meubles environ trente-deux mille livres sterling; c'est-à-dire, sept cents mille liv. de notre monnaie.

Le philosophe anglois, indépendamment de ses livres de mathématiques, composa pour la princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, un abrégé de chronologie, où il a des sentimens très-différens des autres chronologistes. Il écrivit aussi un commentaire sur l'apocalypse. Il y trouve clairement que le pape est l'antechrist, & il explique d'ailleurs ce livre comme tous ceux qui s'en sont mêlés. Apparemment, dit M. de Voltaire, qu'il a voulu par ce commentaire consoler la race humaine de la supériorité qu'il avoit sur elle. Les plus célèbres académies de l'Europe s'empressèrent d'avoir Newton pour associé; mais le philosophe anglois ne s'est jamais paré de ces titres d'honneur. Lorsqu'il publioit un ouvrage, il se contentoit de mettre simplement son nom à la tête, ainsi que le pratiquoient les anciens.

NIAISERIES. Un homme voyant une maison superbe & d'un goût différent des autres, dit à son ami : « Voilà une bien belle maison, a-t-elle été faite dans ce pays-ci ? »

• La duchesse de Mazarin douairière demouroit

près d'une église du côté des cloches dont les sons l'incommodoient extrêmement. Cette dame s'en plaignoit à ses amis. Le comte de G. . . fameux par ses réponses plus que naïves lui dit un jour : Madame, que n'obtienne- vous de la police de faire mettre du foin devant votre porte, cela empêche le bruit.

On demandoit à un enfant, qui étoit l'airé de lui en de son frère ? il répondit : « Je suis » l'aîné ; mais quand mon frère aura encore un » an, nous serons lui & moi de même âge ».

NICOLE, (Pierre), né en 1625, mort en 1695.

La candeur & la modestie faisoient le fond du caractère de ce célèbre écrivain. C'étoit un second La Fontaine dans la conversation. Simple, timide, sans aucun usage du monde, il amusoit souvent par ses naïvetés les personnes de la société.

La timidité de Nicole lui nuisoit en plusieurs occasions. On ne lui trouva point la civilité requise pour le sous-diaconat. Les examinateurs lui ayant demandé combien il y avoit de demandes dans le Pater, il paut interdit à cette question. Ces examinateurs, instruits que celui qui s'avoient refusé n'étoit rien moins que ce qu'il avoit paru, allèrent chez lui s'épuiser en excuses, l'exhortèrent à recevoir la prêtrise, mais il regarda toujours leur refus comme celui de Dieu même. Il est mort n'étant que simple tonsuré.

Nicole travailla de concert avec le célèbre Arnauld au livre de la perpétuité de la foi ; il eut même la plus grande part à cet ouvrage qui devoit paroître sous son nom ; mais, comme il avoit un extérieur peu favorable, il fut très mal reçu par le censeur de ce livre. Cet homme simple alla ensuite trouver le grand Arnaud, & lui dit qu'il falloit absolument qu'il fournît qu'on le fit passer pour auteur de cet ouvrage, en ajoutant très- ingénieusement : « Monsieur, ce » n'est point la vérité qui persuade les hommes, » ce sont ceux qui la disent ».

Voici un trait de naïveté qu'on lui attribue. Une demoiselle étoit venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien arrive le P. Fouquet de l'Oratoire, fils du futur-tendant. Nicole, du plus loin qu'il l'aperçoit, s'écrit : *Voici, Madame, quelle, quel'un qui décidera la chose* ; & sur le champ, il conte au P. Fouquet toute l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence. Il s'excusa sur ce que le P. Fouquet étoit son confesseur. « Puisque, dit-il, je n'ai rien de caché pour ce père,

« mademoiselle ne doit pas être réservée pour lui ».

Nicole avoit peu de facilité à parler, & il disoit au sujet d'un certain homme qui parloit bien : il me bat dans la chemise ; mais je ne fus pas plutôt au bas de l'escalier que je l'ai confondu.

Nicole ne prenoit point parti dans les divers sentimens qui partageoient Port-Royal. Il disoit qu'il n'étoit point aux guerres civiles.

Madame de Longueville étoit presque la seule personne de Port-Royal qui eût de la considération pour *Nicole*, ce qui lui fit dire quand elle mourut, qu'il avoit perdu tout son crédit. J'ai même, ajoutoit-elle, perdu mon abbaye, parce qu'elle étoit la seule qui l'appellât M. l'abbé *Nicole*.

NOBLESSE. On vint annoncer la mort d'un grand seigneur espagnol dans une assemblée où il y avoit une comtesse, qui étoit peut-être la femme d'Espagne la plus entée de noblesse. « La belle ame » devant Dieu, s'écria une autre dame de la compagnie ! Un vieux pécheur qui depuis cinquante ans est plongé dans toutes sortes de plaisirs. Je crois qu'il en va bien faire pénitence dans l'autre monde — Doucement, doucement, madame, interrompit la comtesse ; quand il s'agit de condamner un grand de la première classe, je crois qu'on y regarde à deux fois ».

Un marchand d'étoffes s'écrioit à tous propos : « Je veux être pendu si cela n'est pas vrai, je veux être pendu si je ne fais pas telle chose ». Cet homme fut fortune & acheta une charge de secrétaire du roi. Le lendemain même de l'acquisition, il dit devant une nombreuse société : « Si ce que j'affirme n'est pas véritable, je veux avoir la tête coupée ».

NOMS. Autrefois un seul nom suffisoit à la simplicité de nos pères. Au commencement de la seconde race de nos rois, on ajouta au nom du prince une épithète qui lui faisoit connoître son vice ou sa vertu caractéristique : *Charles-magne, Louis-le-Bègue, Charles-le-Simple*, &c.

Les barons prirent ensuite le nom de leurs fiefs, *Sire de Joinville, Sire de Coucy*. Le titre de *Monseigneur* ne se donnoit qu'à des supérieurs. *Auguste* & *Tibère* refusoient celui de *Dominus* ; mais bientôt on le prodigua.

Du tems de *Hugues Capet*, on disoit : *Monseigneur le Roi, Monseigneur le Roi, Saint Louis*, voyant les feux que lançoient les *Sarrasins*, se jetoit par terre & disoit : *Beau Sire Dieu*, garde-moi & toute ma gent. On qualifioit les Saints du nom de *Monseigneur*, & ensuite de celui de *Monseigneur*.

A l'égard des autres noms, *Sauvaise* disoit au sujet de ceux de familles, qu'ils étoient la plupart dérivés des noms de baptême, comme *Pierre, Pierrot, Perrin, Pietrequint* ; les autres noms du pays où l'on étoit né, comme *Champagne, Picard* ; d'autres des noms de métier, comme *le Mercier, Pelleuier, Marchand* ; d'autres des sobriquets, comme *le Camus, le Gros, le Petit, le Gros, le Moine*. Enfin d'autres, des noms de terre, de ville, & même de planètes. On peut ajouter encore, qu'autrefois on dennoit des noms qui marquoient les défauts & les malheurs arrivés dans le pays, comme *Montigné, Pontigné*, &c.

Un médecin de François I s'appelloit *Sons Malice*. Ce nom lui paroissant ridicule, il le traduisit en grec, & se fit appeler *Alakia*. Le père Canard, jésuite, traduisit le sien en latin & se fit appeler *Anas*. Le père Comère a déguisé le sien, en changeant seulement une lettre, & s'est fait appeler *Comire*, parce que le mot *Comère* joint à celui de père lui sembloit avoir quelque chose de grotesque.

NOSTRADAMUS, (Michel), médecin & astrologue, né à Saint-Remi en Provence en 1503, mort en 1566 à Salon.

Nostradamus, las d'exercer la médecine où il ne faisoit rien, prit le métier plus lucratif de charlatan : c'étoit autrefois le règne de l'astrologie & des prédications. Le peuple à force de lui entendre dire qu'il lisoit dans les astres & qu'il étoit instruit de l'avenir comme du passé, le crut, quoique *Nostradamus* ne connût ni l'un ni l'autre. Mais ce qu'il favoit le mieux, étoit de mettre à profit la crédulité publique.

Cet astrologue renferma ses prédications dans des quatrains rimés, & les rangea par centuries nommées communément *propheties*.

La meilleure de ses visions est celle qui lui annonça qu'il seroit fortune à ce métier. Il fut comblé de biens & d'honneurs par Catherine de Médicis, par Charles IX, & par le peuple des esprits crédules. Il reçut la visite du duc de Savoie, & de la princesse Marguerite, son épouse.

L'extrême obscurité des centuries de *Nostradamus*, le ton prophétique que l'auteur y prend, l'assurance avec laquelle il parle, jointes à l'espèce de réputation qu'il avoit, les firent rechercher. Naudé composa ces prophéties, qui peuvent s'appliquer à plusieurs événemens arrivés en différens tems, au frouler de Thémère qui pouvoit être chauffé indifféremment par toute sorte de personnes, ou à la mesure lesbienne qui étoit de plomb, afin qu'elle pût s'appliquer également

aux figures droites, obliques, rondes, cylindriques.

On ornait aussi le disque de Jodelle sur ce prétendu prophète.

Noster damus cum falsa damus, nam fallere nostrum est, Et cum falsa damus, nil nisi nostrum dantus.

NOTRE. (André le), contrôleur des bâtimens sous Louis XIV, & dessinateur de ses jardins, né à Paris en 1613, mort dans la même ville en 1700.

Le *Nôtre* est du nombre des hommes célèbres qui ont illustré le règne de Louis XIV. Il créa & perfectionna l'art des jardins, il en fit un séjour enchanteur par les ornemens nouveaux & pleins de magnificence qu'il y prodigua. On vit alors, pour la première fois, des portiques, des berceaux, des grottes, des treillages, des labyrinthes, embellis & variés les spectacles des grands jardins : il réussissoit également bien dans la peinture, & joignoit à tous ces talens une franchise aimable & pleine d'affection.

Louis XIV ayant enfin choisi Versailles pour son séjour ordinaire, le *Nôtre* fut chargé d'en dessiner les jardins. Lorsqu'il eut tracé ses idées sur un terrain ingrat, il engagea Louis XIV à venir sur les lieux pour juger de la distribution des principales parties. Il commença par les deux pièces d'eau qui sont sur la terrasse au pied du château & leurs magnifiques décorations. De-là, il lui expliqua son dessein pour la double rampe, &c. Et toi, à chaque grande pièce dont le *Nôtre* lui marquoit la position & décrioit les beautés, l'interrompoit en lui disant : le *Nôtre*, je vous donne vingt mille francs. Cette magnifique approbation fut si souvent répétée qu'elle fit à cet honnête homme, dont l'âme étoit aussi désintéressée que celle de son maître étoit généreuse ; il l'arrêta à la quatrième interruption, & lui dit brusquement : *Sire, votre majesté n'en saura pas davantage ; je la ruinerois.*

En 1678, cet habile homme après avoir dessiné les beaux jardins de Sceaux, de Clagny, de Chantilly, de Versailles, de Meudon, des Thuilleries, le parterre du Tivoli à Fontainebleau, demanda au roi la permission d'aller en Italie, dans l'espérance d'acquiescer de nouvelles connoissances ; mais son génie créateur l'avoit conduit à la perfection ; il ne vit rien de comparable à ce qu'il avoit fait en France.

Le pape Innocent XI, instruit de son séjour à Rome par le duc d'Elstree, ambassadeur de France, dit de lui : *le Nôtre*. Le détail de cette audience a quelque chose de singulier.

Le *Nôtre* qui ignoroit l'italien, avoit pris avec

lui le sieur Desgots son neveu, qui savoit la langue, & qui étoit alors personnellement à l'académie de peinture, sculpture & architecture que le roi entretenoit à Rome.

Après les génuflexions, le pape le fit lever, & demanda à voir les plans de Versailles, dont il avoit beaucoup entendu parler : on les lui montra, & sa sainteté fut étonnée de la quantité de canaux, de fontaines, de jets d'eau & de cascades : elle crut qu'une rivière fournissoit cette prodigieuse abondance d'eau : mais sa surprise redoubla quand on lui dit qu'il n'y en avoit point ; que l'on avoit fait un nombre infini d'étangs, & que par des conduits & des tuyaux on faisoit venir les eaux dans de grands réservoirs.

Cela coûte donc des sommes prodigieuses, dit alors le pape ? *Saint-père, cela ne passe pas encore deux cents millions.*

A cette réponse, la surprise de sa sainteté augmenta à tel point qu'il seroit difficile de la décrire.

Le *Nôtre* s'écria alors en s'adressant au pape : « Je ne me soucie plus de mourir, j'ai vu les deux plus grands hommes du monde, votre sainteté, & de toi mon maître ».

« Il y a une grande différence, dit le pape, le roi est un grand prince victorieux, je suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de dieu ; si je suis jeune, je suis vieux.

* Le *Nôtre*, charmé de cette réponse, oublia qui la lui faisoit, & frappant sur l'épaule du pape, lui répondit à son tour : « Mon révérend père, vous vous portez bien, & vous enterrez tout le sacré collège ». Sa sainteté qui entendoit le français, vit du pronostic.

Le *Nôtre*, charmé de plus en plus de la bonté & de l'estime particulière que le pape témoignoit pour le roi, ne consulta plus qu'un seul entraînement : il étoit si fort dans l'habitude d'embrasser ceux qui publioient les louanges de son maître, qu'il embrassa le pape.

De retour chez lui, il écrivit à son intime ami Bontemps, premier valet-de-chambre du roi, & lui fit un détail exact de cette conversation.

La lettre fut lue au roi le lendemain. Le duc de Créquy qui étoit présent dit qu'il gageroit mille louis contre un, que la vivacité de le *Nôtre* n'avoit pu aller jusqu'aux embrassemens. « Ne parlez pas, lui répondit le roi ; quand je reviens de la campagne, le *Nôtre* m'embrasse ; il a pu embrasser le pape ». *Abrégé de la vie de le Nôtre.*

Le *Nôtre*, à son retour d'Italie, fit encore

quelques ouvrages, entr'autres le magnifique bosquet de la salle du bal, dans lequel il se servit avec tant d'art de ce qu'il avoit vu dans ce genre en Italie, qu'il en fit le morceau le plus singulier qu'il y eût en Europe.

Cet homme illustre conserva toujours dans sa plus haute fortune des sentimens humbles & modestes. Le roi lui ayant accordé en 1675 des lettres de noblesse & la croix de saint Michel, voulut lui donner des armes : il répondit qu'il avoit les fiennes, qui étoient trois limaçons, couronnés d'une pomme de choux. « Sire, ajoutez-il, pourrais-je ouiller ma bêche ? Combien doit-elle m'être chère ? N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont votre majesté m'honore ? »

Accablé d'années & devenu infirme, il demanda à Louis XIV la permission de se retirer. Ce prince le combla de marques de bonté, & ne lui accorda son congé qu'à condition qu'il viendrait le voir de temps en temps.

Deux ou trois ans après, le roi étant à Marly, dont Mansard avoit dessiné les jardins sous ses ordres, le *Nôtre* alla lui renouveler son attachement. Le monarque en le voyant lui dit qu'il vouloit faire les honneurs de son jardin ; il monta dans sa chaise cruvette, & obligea le bon vieillard à prendre place dans une autre à-peu-près semblable.

Cette bonté singulière toucha extraordinairement le *Nôtre*.

Se voyant à côté du roi, & remarquant Mansard, suivant des bâtimens, qui suivoit, il s'écria les larmes aux yeux : « Sire, en vérité mon bon-homme de père ouvrirait de grands yeux s'il me voyoit dans un char auprès du plus grand roi de la terre : il faut avouer que votre majesté traite bien son maçon & son jardinier. » *Abrégé de la vie d'André le Nôtre.*

NOUVELLISTE. Comme on s'entretenoit dans un café de Londres d'un vent assez violent qui avoit déraciné quelques arbres d'un *nouvelliste* élevée la voir. « Ainsi, Messieurs, s'écria-t-il, les éléments ont été plus favorables à Londres qu'ailleurs. En Noisfo'k, d'où je suis arrivé il y a trois jours, la mer, dans quelques endroits, a passé ses dunes, & s'est élevée à la hauteur de soixante-dix pieds au-dessus de la côte, où elle a paru s'arrêter en forme de pyramide, & d'où nous attendions à chaque instant une inondation qui détruirait le pays. »

Quelques personnes oisives qui entendaient ce récit, prirent la liberté d'en marquer leur étonnement.

« Bon, reprit-il avec le plus grand sang-froid, cet accident n'est rien au prix de ce qui est arrivé lorsque les eaux sont retombées, nous étions cinquante qui avons vu au-delà de 60 acres de nos terres séparées du riste & emportées par la violence du vent, & par l'ouverture que la mer avoit faite, jusques sur les côtes de Hollande, où elles se sont logées ; en sorte qu'elles sont maintenant parties de cette république. »

Ce trait redoubla la surprise de la compagnie, & chacun se regardoit, incertain lequel tiendrait le premier en visière à cet effronté menteur : il s'en aperçut, & continua ainsi : « vous trouvez cet étrange, mais ce qui suit vous paraîtra encore plus merveilleux ; le même orage me tendit ce qu'il m'avoit pris, en amenant de ce côté-ci une partie de la côte entre Boulogne & Dunkerque, & nous avons vu cette île s'écarter de son lieu avec une très-grande vitesse, jusqu'à ce qu'elle soit venue remplir le vuide que le précédent coup de vent avoit fait dans nos terres. Voilà qui est prodigieux, dit un auditeur en riant : Eh, monsieur, je vous prie, avez-vous perdu ou gagné à l'échange ? Je n'ai pas encore calculé, reprit le *nouvelliste*, je crois que cela est à peu près égal. Seulement, ajoutez-il, il y a un grand nombre d'enfans sur le terrain français, qui ne seront pas de long-temps en état de gagner leur vie, & je ne puis pas en conscience les laisser mourir de faim. Comment, interrompit un autre spectateur, il y avoit du monde sur cette île flottante ! oh, oui, répliqua-t-il, & plusieurs petites cabanes avec des femmes, dont les unes filotent, d'autres tressaient, & quelques autres salaient du poisson. Il y avoit aussi cinq excellentes granges & de bons gros paysans, & j'ai considéré que ce sont des français qui battent le plus beau froment que j'aie vu de ma vie. »

Il alloit ajouter sans doute beaucoup de circonstances pour confirmer la vérité de sa relation, lorsqu'un argois qui n'avoit pas encore ouvert la bouche, lui demanda si l'invention étoit de lui-même, ou s'il la tenoit d'un autre.

« Invention, s'écria notre faiseur de nouvelles, ne vous ai-je pas dit, monsieur, que je l'ai vu de mes propres yeux ? vous l'avez dit, répliqua ce-ci-ci, mais pour vous parler sincèrement, je vous prenois pour un auteur ou un créancier, & je m'imaginois que vous répétiez une scène de quelque nouvelle farce, & que tout ce que vous aviez dit, étoit une imitation des merlions de Tim le barbier, dans cette fameuse farce, appelée le *parc de Newgate* ; mais puisque nous devons le prendre pour une vérité, voilà qui suffit : quand je reviendrai dans ce café, dans l'espérance de vous y rencontrer, j'aurai soin de me munir de crédulité. » Il leva le siège & laissa notre ex-

travaillant habilement si confus, que de plus de quatre minutes, il n'osa proférer un mensonge.

Un *novelliste* de profession avoit toujours autour de lui, dans les promenades publiques, beaucoup de gens qui l'écoutoient. Un jour, voyant un laquais qui étoit mêlé parmi les autres, il voulut l'envoyer plus loin. Monsieur, lui dit le laquais, je retiens place ici pour mon maître.

Quelqu'un demandoit en présence de M. N***

s'il y avoit des nouvelles intéressantes : on lui répondit : M. N*** peut vous en instruire, car il en fait.

N***, grand *novelliste*, ne débitoit guères que de fausses nouvelles. Un jour il en dit une vraie, mais nullement vraisemblable. Quelqu'un la redisant d'après lui, on ne le crut point. Il cita son auteur & on crut moins encore. Un troisième survint, qui confirma la nouvelle & la prouva. Mais, reprit vivement un des incrédules, puisqu'il est vrai, pourquoi N*** l'a-t-il dit ?



O.

ODORAT. Cardan, *lib. 13 de subtilitate*, croit qu'un odorat excellent est une marque d'esprit, parce que la qualité chaude & sèche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus subtil, & que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive & plus féconde.

Ce sentiment est bien faux; car nous voyons qu'il n'y a pas de peuple qui ait si bon nez que les habitans de Nicaraça, les abaquis, les iroquois, & on sait que ce ne sont pas les plus spirituels de ces contrées. Quoi qu'il en soit, Mamurra, selon Martial, ne consultoit que son nez pour savoir si le cuivre qu'on lui présentait étoit de Corinthe. Des marchands indiens ne sentent que sentir une pièce de monnaie pour en connaître son titre.

Marcomarci dit qu'un religieux de Prague, à qui l'on donnoit une chose à sentir, distinguait au nez, avec autant de certitude que le meilleur chien, par qui elle avoit été maniée.

Le même auteur ajoute que ce religieux distinguait à l'odeur les femmes impudiques. Pour acquérir une connoissance si parfaite, il falloit nécessairement que son ministère l'eût souvent rapproché de ces sortes de femmes.

Les guides que l'on prend sur la route de Smyrne, ou d'Alep à Babilone, annoncent avec certitude le chemin qui reste à faire pour arriver dans cette dernière ville, en flairant seulement le sable. Peut-être jugent-ils de cet éloignement par l'odeur des petites plantes, ou des racines mêlées parmi ce sable.

• OISIVETÉ. Un empereur de la Chine, trouvant un homme oisif, déchira ses vêtements de désespoir & de colère; parce qu'un homme qui ne travaille pas en fait souffrir un autre. Si ce prince eût parcouru la France, combien de fois n'eût-il pas eu occasion de témoigner la même indignation?

OMAR, second calife des musulmans, mort âgé de 63 ans en 643.

Le mahométisme n'a point eu d'apôtre plus zélé, & l'Arabie de guerrier plus intrépide qu'Omar. Il conquit la plus grande partie de l'Asie avec la rapidité de la foudre. Qui auroit pu résister à une armée de soldats enthousiastes qui affrontoient la mort, qui la regardoient même comme un bien. « Qui que tu sois, disoit leur

Encyclopédie.

général, qui, en oreure de la liberté, veux être riche sans bien, puissant sans sujes, sujet sans maître, ose mépriser la mort : les reis tremblent devant toi, toi seul ne craindras personne ».

Le calife Omar se bernoit dans sa table & dans ses vêtements au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau & pratiquant toutes les austerités prescrites par l'Alcoran. Il donnoit des habits précieux aux autres & s'habillait fort simplement.

Ce calife, dans la distribution des grâces, avoit moins égard au mérite qu'aux besoins des personnes. « La vertu, disoit-il, a une récompense suffisante en l'autre monde, & les biens temporels ont été ordonnés de Dieu, principalement pour subvenir aux nécessités de cette vie ».

On avoit donné à ce calife le surnom d'*Alferak*, surnom par lequel on faisoit entendre qu'il savoit distinguer le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste, aussi bien qu'il avoit su séparer la tête du corps d'un chicanier. Voici l'anecdote.

Un juif avoit un procès avec un musulman oppositaire, le dernier en appella au jugement d'un rabbin distingué, & le premier à Mahomet. Mais ils convinrent ensuite de s'en remettre à la décision de Mahomet uniquement, qui prononça en faveur du juif; le mahométan déclara qu'il n'acquiesçoit point à la sentence que l'affaire n'eût été revue & examinée par Omar, l'époux calife. Etant venus le trouver, le juif lui dit que Mahomet avoit déjà décidé l'affaire en sa faveur, mais que sa partie adverse ne vouloit point se soumettre à ce jugement. Le mahométan en convint. Omar leur dit d'attendre un moment, & revenant le sabre à la main, il abattit d'un seul coup la tête de l'oppositaire musulman, disant tout haut : « Voilà la récompense de ceux qui refusent de se soumettre au jugement de Dieu & de son apôtre ». D'Hébelot.

Le gouverneur de la ville de Bassora, à l'embouchure du Tigre, ayant été accusé d'adultère par quatre témoins du même lieu, Omar fit venir ces témoins devant lui. Trois déposèrent qu'ils avoient vu l'action par une des fenêtres de la même chambre. Le quatrième témoin qui étoit homme grave & d'autorité, dit toutefois qu'il avoit vu quelques circonstances, qui pouvoient servir d'indice. Alors Omar le pressant lui demanda s'il avoit vu mettre l'aiguille dans la bête du Surmeth, espèce de poudre pour les yeux, on

Yyy

usage chez les orientaux. Ce témoin qui comprit ce que le calife vouloit faire entendre par cette expression détournée, répondit qu'il ne l'avoit point vu : *Omar* renvoya le gouverneur absous, & condamna les trois particuliers qui avoient déposé contre lui à la peine de faux-témoin.

Pendant le règne de ce calife, qui fut assez court, les arabes se rendirent maîtres de trente-six mille villes, places ou châteaux, détruisirent quatre mille temples des chrétiens ou des idolâtres, & firent bâtir quatorze cents mosquées pour l'exercice de leur religion. Mais lorsque le victorieux *Omar* alloit jouir du fruit de ses travaux, il fut assassiné par un esclave persan.

Cet esclave s'appelloit *Firouz*. Il vint un jour se plaindre à *Omar* que son maître exigeoit tous les jours de lui deux drachmes d'argent, qui étoient le plus souvent tout l'argent qu'il pouvoit gagner par son travail. *Omar* lui demanda combien de métiers il savoit; & ayant appris qu'il étoit architecte, charpentier & sculpteur, il lui dit que cet e somme n'étoit point excessive, & que son maître pouvoit l'obliger à lui donner trois drachmes, puisqu'il savoit trois métiers; il ajouta, qu'il vouloit l'employer à construire des moulins à vent, pour moudre les bleds des greniers publics. *Firouz* irrité de la réponse d'*Omar*, & frémissant de colère lui répliqua : « Je vous ferai un moulin dont on parlera tant que la roue de celui du ciel tournera sur la tête des hommes ».

Omar entendant ces paroles, dit à ceux qui étoient autour de lui : « Il semble que cet homme me menace ».

Son soupçon étoit juste, car le même esclave le frappa quelques jours après d'un coup de couteau, dont il mourut le troisième jour de sa blessure. Les officiers du calife se jetèrent aussitôt sur l'assassin, mais il se défendit si courageusement qu'il les blessa presque tous du même couteau, & se tua enfin lui-même.

OPÉRA. *L'opéra* françois, dit un auteur moderne, est parmi les drames, ce que l'*Orlando* est parmi les poèmes épiques. Lulli & Quinault peuvent en être regardés comme les créateurs.

La danse remplit aujourd'hui tellement les divers actes de nos opéras, que ce théâtre parait dressé moins pour la représentation d'un poème lyrique, que pour une académie de danse. La longueur de notre récitatif n'est pas la moindre cause de ce goût vis des spectateurs pour la danse. Aussi un homme d'esprit à qui on demandoit un moyen pour soutenir un opéra prêt à tomber, répondit assez plaisamment qu'il n'y avoit qu'à allonger les danses & raccourcir les jupes.

Dans le temps qu'on jouoit *Ation*, opéra de

Roi, il y avoit au fond du cul-de-sac de l'opéra sur une affiche *Marion vend de la glace* : on ne fit qu'effacer la première lettre *M*.

Voici comme un plaisant trace l'esquisse d'un opéra.

Sujet.

Un jeune prince américain
Est amoureux d'une jeune princesse :
Cet amant qui périt au milieu de la pièce,
Par le secours d'un dieu, ressuscite à la fin.

Prologue.

Un musicien va vers la coulisse & fait signe à son monde d'entrer.

Peuple, entrez, qu'on s'avance;

Aux chanteurs.

Vous, tâchez de prendre le temps;

Aux danseurs :

Vous, le jarret rendu, parrez bien en cadence.

A C T E I.

Le prince & la princesse.

La princesse.

Cher prince, on nous unit.

Le prince.

J'en suis ravi, princesse.

Peuples, chantez, dansez, montrez votre allégresse.

Chœur.

Chantez, dansez, montrons notre allégresse.

A C T E II.

La princesse.

Amour !

(*Bruit de guerre qui effraye la princesse. Elle semble s'évanouir dans la coulisse. Le prince revient, pour suivre par ses ennemis. Combat. Le prince est tué.*)

La princesse.

Cher prince !

Le prince.

Némas !

La princesse.

Quoi ?

Le prince.

'Expie !

La princesse.

O malheur !

Peuples, chantez, dansez, montrez votre douleur.

Une marche finit le second acte.

ACTE III.

Pallas, dans un nuage.

Pallas te rend le jour.

La princesse.

Ah ! quel moment !

Le prince.

Où suis-je ?

Peuples, chantez, dansez, célébrez ce prodige.

On danse.

OR. Quelques peuples qui habitoient auprès du fleuve du Tigre, avoient l'or & l'argent en si grande horreur, qu'ils enterroient dans les lieux les plus déserts & les moins connus, tout ce qu'ils en pouvoient amasser. Ces peuples s'appeloient Barmbyciens.

ORACLES. La consultation des oracles étoit, comme l'on fait, la pratique la plus superstitieuse de la religion des anciens. Il y en avoit à Délos, à Claros, à Delphes, & par-tout où l'on rencontroit un peuple crédule & des cavernes.

Le célèbre Kircher dans le dessein de détromper les superstitieux, sur les différens prodiges attribués à l'oracle de Delphes, avoit imaginé & fixé un tuyau dans sa chambre, de manière que quand quelqu'un l'appeloit, même à voix basse, à la porte du jardin qui étoit contigu, il l'entendoit aussi distinctement que s'il eût été auprès de lui, & il répondoit avec la même facilité. Il transporta ensuite sa machine dans son musée, & l'adapta avec tant d'art à une figure automate, qu'on la voyoit ouvrir la bouche, remuer les lèvres & tendre des sons articulés. Il supposait en conséquence que les prêtres du paganisme, en

se servant de ces tuyaux, faisoient accroire aux sots que l'idole satisfaisoit à leurs questions.

Les oracles, chez les anciens, étoient un moyen de plus de persuader le peuple, toujours attaché à ce qui lui paroît merveilleux. Périclès, Alexandre, César, & d'autres personnages illustres, faisoient les faire parler ou les interpréter en leur faveur, lorsqu'il le faisoit. Alexandre étoit allé à Delphes pour consulter le dieu, & la prêtresse qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le temple. Alexandre, qui étoit brusque, la prit aussitôt par le bras pour l'y mener de force ; elle s'écria : Ah ! mon fils, on ne peut te résister. — Je n'en veux pas davantage, dit Alexandre, cet oracle me suffit.

Jules César étant tombé de cheval, en débarquant en Afrique, où il alloit pour conquérir cette partie du monde, dit : « Voici un oracle favorable, que les dieux nous donnent ; l'Afrique est sous moi, ce n'est pas une chute, c'est une prise de possession ».

Une femme inconnue & étrangère, vint trouver Tarquin le superbe dans Rome, & s'offrit de lui vendre neuf volumes des oracles des Sybilles. Tarquin refusant de donner l'argent qu'elle demandoit, elle en brûla trois, & revint quelque temps après, présenter les six autres au même prix qu'elle avoit voulu vendre les neuf. On la traita d'insensée, & sa proposition fut rejetée, elle en brûla encore trois, & paroissant de nouveau devant le roi, elle l'avertit qu'elle alloit jeter au feu les trois derniers, si on ne lui donnoit la somme qu'elle avoit demandée. Tarquin, surpris de la fermeté de cette femme, fit appeler les augures, qui répondirent, qu'il ne pouvoit acheter trop cher ce qui ressoit de ces livres. La femme fut le champ en reçut le prix, recommanda qu'on en prit grand soin, & disparut à l'heure même.

Philippe roi des macédoniens fut averti par l'oracle d'Apollon, qu'il étoit en danger d'être tué d'un charrette. C'est pourquoi il commanda qu'on ôtât toutes les charrettes & chariots de son royaume, & même ne voulut pas aller dans un lieu, qu'on appeloit charrette. Toutefois il ne put fuir le péril qui lui avoit été annoncé. Pausanias portoit à la garde de son épée une charrette gravée, qui donna le coup de la mort à ce monarque.

ORANGZEB, ou AURENG-ZEB. empereur des mogols, né en 1618, mort en 1707.

Ce prince, fils de Chih-Jean empereur pour lors régnant, avoit plusieurs frères qui tous en particulier se flatoient de succéder au trône de Y y y z

leur père, *Orangzeb* prévoyant qu'à la mort de Chih-Jean, il faudroit périr ou régner, avoit juché que la voie la plus sûre pour parvenir au trône ou pour s'assurer au moins la vie & la liberté, si la fortune se déclaroit pour un de ses rivaux, étoit de paroître sacrifier son ambition à la religion. Il répétoit sans cesse en soupirant qu'il n'aspiroit qu'à l'instant où, délivré de l'esclavage des grandeurs, il pourroit consacrer ses jours à la pénitence au pied du tombeau de Mahomet.

Dans la province de Dégan, dont l'empereur lui avoit donné le gouvernement, il ne paroissoit occuper qu'à faire fleurir la religion. Il érigeoit des mosquées, il se mêloit avec les fakirs, pour paroître mépriser le monde à leur exemple, & en leur compagnie. Cependant, malgré sa dissimulation, on pouvoit découvrir un esprit de ruse & de haine, jusques dans ses actions de piété.

Un jour il rassembla tous les fakirs du pays pour leur faire une grosse aumône, & pour avoir la consolation de manger du riz & du sel avec eux, c'étoit ainsi qu'il s'exprimoit.

Le lieu de l'assemblée étoit une vaste campagne, *Orangzeb*, si, servir à cette multitude prodigieuse de pauvres pénitens, un repas conforme à leur état.

Quand on eut mangé, le vice-roi fit apporter une grande quantité d'habits neufs, & dit aux fakirs étonnés, qu'il souffroit de les voir couverts de haillons.

L'artificieux Mogol, n'ignoroit pas que la plupart de ces gueux cachent d'ordinaire dans leurs vêtemens des roupies d'or, qui sont la récolte de leurs intrigues & de leur mendicité. En effet, plusieurs se défendirent de quitter leurs vieilles hardes, & prétendirent l'esprit de pauvreté qui fait l'essentiel de leur profession.

On n'écouta point leurs représentations; le prince persista à ce que tous les fakirs eussent part à ses aumônes.

On les dépouilla de leurs vieux habits, & on les obligea de vêtir les nouveaux. Alors on fit un monceau de toute la dépouille des fakirs, on y mit le feu, & l'on trouva dans les cendres une somme si considérable que, si l'on en croit quelques écrivains du pays, ce fut un des principaux secours qu'eut *Orangzeb* pour faire la guerre à ses frères.

Ce prince, les écarts du trône en les subjuguant l'un par l'autre, & en se proposant comme le vengeur de la patrie & de l'Alcoran qu'il tenoit d'une main, tandis que de l'autre il ordonnoit

des meurtres & des massacres. Morad-Bakhe, le plus jeune des frères de l'artificieux *Orangzeb*, avoit le plus contribué à rendre ses armes victorieuses.

Ce jeune prince se flattoit d'être couronné empereur, suivant la promesse qu'il en avoit reçue de son frère qui, au si qu'il le répétoit toujours, n'aspiroit qu'à mourir en prix au pied du tombeau de Mahomet.

Mais la cérémonie du couronnement fut pour le crétule Morad-Bakhe la fin d'un beau rêve, & se finit de dénouement aux noires perfidies du prétendu fakir.

Orangzeb avoit feint une légère indisposition, & sous ce prétexte il avoit fait inviter Morad-Bakhe de se rendre auprès de lui, pour délibérer avec les astrologues si le jour marqué pour son couronnement seroit un jour heureux. L'infortuné prince, négligeant les avis de ses amis, entra dans le camp de son frère, suivi seulement de Chah Abas son fidèle eunuque, & de quelques officiers de son armée.

A peine le sultan eut-il passé une petite rivière qui séparoit les deux camps, qu'Ebrahim-Chah, un des généraux d'*Orangzeb*, touché du malheur dans le lequel alloit se précipiter un prince généralement aimé des troupes par son courage & sa générosité, lui arrêta son cheval par la bride : « Où vas-tu, seigneur, lui dit-il, d'un ton triste & pénétré; quel aïste fatal te conduit chez *Orangzeb* ? » Je cours au trône, lui répondit Morad-Bakhe, & c'est des mains même de mon frère *Orangzeb*, que je dois recevoir les marques de la dignité impériale.

A ces mots Ebrahim lâcha la bride du cheval du prince & se retira les yeux baignés de larmes.

Le compliment que fit quelque temps après le casé ou chef de la religion à l'aveugle Morad-Bakhe, aurnit dû achever de lui ouvrir les yeux. « Ton entrée est heureuse, seigneur, lui dit-il, puisse au Tour - puissant que ta sortie le soit aussi. »

Morad-Bakhe parut alors inquiet & effrayé; mais la vue d'*Orangzeb*, qui venoit au devant de lui avec les principaux chefs de son armée, l'empêcha de répondre au casé. Les respects & les soumissions du prétendu fakir qui, du plus loin qu'il l'aperçut, se précipita par terre, le rassurèrent; jamais entrevue ne parut plus tendre.

Orangzeb, qui vouloit soutenir son personnage jusqu'au bout, ne se montra jamais si attentif. Il prit Morad-Bakhe par la main, le conduisit dans une tente superbe, & le plaça sur

un trône, auprès duquel il s'assit dans un siège plus bas.

Il n'étoit occupé qu'à chasser les mouches qui l'incommodoient & à lui essuyer la sueur qui couloit de son visage. Il n'y eut point de caresses, de démonstrations de zèle & de tendresse, qu'il n'employât pour endormir sa victime au bord du précipice.

Pendant que Morad-Bakche, dans l'ivresse de la joie & de l'espérance, se reposoit entre les bras du crime & de la perfidie, on lui préparoit un bain d'eau rose & un festin superbe.

Les deux frères s'assirent seuls à une même table; & afin de signifier davantage un jour si brillant, l'autre *Orangzeb* fit servir, pour la première fois de sa vie, du vin. Morad-Bakche en but avec excès & s'enivra bientôt.

Il s'endormit profondément. Son eunuque, qui seul étoit resté auprès de lui, le transporta de la table à une tente voisine, pour le faire reposer plus commodément, & s'assit aux pieds de son lit. Inquiet, agité, l'esprit rempli des plus noirs pressentimens, le fidèle eunuque ne put fermer l'œil.

Bientôt il aperçoit *Orangzeb* qui entre dans la tente avec un de ses petits-fils âgé de cinq à six ans.

Le prince fit signe de la main à l'eunuque de se taire, comme s'il eût eu envie de faire quelque malice au prince endormi. Il s'approcha ensuite du lit, & promit à son petit-fils quelques bijoux, s'il pouvoit enlever le sabre & le poignard du prince sans l'éveiller.

Le jeune enfant fit le coup avec adresse, & porta les armes de son oncle dans une tente voisine. A l'instant six soldats de la garde d'*Orangzeb*, forts & vigoureux, entrèrent avec des chaînes d'argent, & éveillèrent Morad-Bakche par leurs mouvemens.

Le prince confondu, cherche en vain son sabre, & ne le trouvant point, pousse un cri de douleur : « Qu'on le saisisse, crieoit l'hypocrite *Orangzeb*, qu'on l'enchaîne, cet infraction de la loi, qui s'est rendu indigne du trône par son intemperance ».

Morad-Bakche lui lançant un regard de mépris & d'indignation, ne lui répondit que ces mots : « Sont-ce donc là les semens que tu m'as faits sur l'A'cran » ? *Orangzeb* lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de continuer, & en même temps on le transporta sur un éléphant qui le conduisit dans une des forteresses de l'empire.

Les mesures d'*Orangzeb* avoient été concertées avec tant d'art, elles furent conduites avec tant

de secret, que personne dans les deux camps ne se douta de la catastrophe de Morad-Bakche.

La fête dura toute la nuit : les tentes restèrent éclairées : les concerts & les feux d'artifice se firent entendre de toutes parts.

Les officiers & les soldats, mêlés ensemble, poussèrent la débauche jusqu'au lendemain à la pointe du jour que, conformément à l'ordre donné, ils s'assemblerent dans l'enceinte préparée pour le triomphe de Morad-Bakche.

Aucun d'eux n'étoit armé, excepté quelques escadrons d'*Orangzeb*, composés de l'élite de ses troupes, qui enveloppèrent sans affliction l'enceinte.

Les soldats de Morad-Bakche, uniquement occupés de l'éclat de la cérémonie, attendoient avec impatience que leur général parût pour le proclamer empereur.

Mais quelle fut leur confusion, lorsqu'au lieu de Morad-Bakche, ils virent *Orangzeb* s'avancer dans toute la pompe de la souveraine puissance, & monter sur le trône décliné à son malheureux frère ! Mille voix se firent entendre dans les ans ; on cria de tout côté : *Vive le pieux, vive le grand empereur Orangzeb*.

Les soldats de Morad-Bakche, perdent partout leurs regards ; & se voyant trahis, ils imitent l'exemple de leurs généraux qui, séduits par l'or d'*Orangzeb*, ou effrayés de l'appareil de sa puissance, s'étoient jetés à ses pieds.

De plus de quarante mille hommes qui se faisoient gloire d'être attachés à la fortune & à la personne de Morad-Bakche, il n'y en eut pas un seul qui osât élever la voix en faveur du prince opprimé, & même demander ce qu'il étoit devenu. *Hist. des révolutions des Indes, par M. D'Ormeaux.*

Orangzeb s'assit sur le trône par cette même hypocrisie flétrie que l'y avoit élevé. Il se fit présenter une requête par les enfans d'un certain Sayed qui accusèrent l'infamé Morad-Bakche d'avoir abusé de son pouvoir en faisant mourir leur père. Ils demandèrent en même temps la tête du prince pour le sang innocent qu'il avoit fait répandre.

Orangzeb ne reçut point cette déposition sans verser des larmes. Il lança même des regards furieux sur les accusateurs, mais après quelques momens de silence : *Si Morad-Bakche est criminel, dit-il, il n'en est pas moins mon frère ; faut-il que je verse mon sang ?* « Oui, lui répondirent les aristocrates de la cour préparés à cette scène ; il faut verser le sang du criminel ; le ciel te monstre du règne le plus sacré, si tu as la foiblesse d'e-

pergrner le premier crime délégué à ton suprême tribunal ». *Orangeb* parut ébahi alors, & signa l'arrêt de mort.

Ci dépit: avoit également sacrifié ses autres frères à ses craintes & à ses jalousies. Mais ces attentats n'étoient que des degrés pour un plus atroce. Le vail empereur *Chih-Jean* respiroit encore dans le fond d'une prison.

L'impie *Orangeb*, sans attendre que l'âge ou la douleur fit mourir ce père infortuné, hâta lui-même sa dernière heure par le poison.

C'est après tant de forfaits, & lorsque ses mains étoient en odeur de sang d'un père & de trois frères, qu'il s'écritoit: « C'est à vous, dieu puissant, que je dois le trône. D'un pauvre faquir, vous en avez fait le plus grand roi de l'univers, pour appeler à tous les hommes que vous honnâtes les superbes & élèvez les humbles ».

Orangeb, devenu paisible possesseur du trône, eut expier ses atrocités en se bornant au pain d'orge, aux légumes & à l'eau.

Ci s'écritoit plaçant fut heureux dans routes ses expéditions. Il conquit les royaumes de Dècan, de Visapour, de Goconde & de Carnate, & presque toute cette grande presqu'île que bordent les côtes de Coromandel & de Malabar.

Il mérita en quelque sorte ces succès par sa tempérance, par sa bravoure, par son activité au travail. Il sortoit d'une grande maladie, & travailloit plus que sa faiblesse ne pouvoit lui permettre.

Un ministre lui représenta combien cet excès de travail lui étoit dangereux, & quelles suites il pourroit avoir. *Orangeb* lui lança un regard méprisant & indigné; & se tournant vers les autres courtisans, il leur dit ces paroles remarquables: « N'avez-vous pas qu'il y a des circonstances où un roi doit hasarder sa vie, & périr les armes à la main, s'il le faut, pour la défense de la patrie, & ce vil flâneur ne veut pas que je consacre mes veilles & mes travaux au bonheur de mes sujets? Croit-il donc que j'ignore que la divinité ne m'a conduit sur le trône que pour la félicité de tant de millions d'hommes qu'elle m'a soumis? Non, non; *Orangeb* n'oubliera jamais le vers de Sadi: *Rois, cessez d'être rois, ou régnerez par vous-mêmes*. Hélas! la prospérité & la grandeur ne nous tendent déjà que trop de pièges: Malheureux que nous sommes, nous nous en traînons à la malice, les femmes par leurs caresses, les plaisirs par leurs attraits. Faudra-t-il que des ministres élèvent encore leur voix perdue, pour combattre la vertu toujours foible & chancelante des rois, & les perdre par de faustes conseils ».

Quoique ce prince affectât beaucoup de zèle pour l'Alcoran, il paroit qu'il n'avoit d'autre religion que le déisme. Il s'entretenoit sur les diverses religions qui partagent l'univers avec un soin très-avant: A laquelle, lui dit *Orangeb*, doit-on donner la préférence, ou de la chrétienne, ou de la musulmane, ou de celle de Moïse? Le Seigneur, répondit le docteur juif qui craignoit les suites d'un pareil entretien, un père de famille avoit un diamant d'un prix incalculable; chacun de ses fils, au nombre de trois, souhaitoit avec passion d'avoir pour partage le diamant; pour prévenir les querelles après sa mort, le père de famille fit tailler deux autres diamans avec tant d'art, & si semblable au premier, que, quoiqu'ils fussent faux, il étoit impossible de ne pas s'y méprendre. Il les distribua tous les trois à ses fils; chacun d'eux crut avoir le véritable. Seigneur, continua le juif, le créateur de l'univers a donné à ses enfans trois loix principales; que deux soient fausses; qu'il n'y en ait qu'une de vraie, c'est un problème difficile à résoudre. Dieu exigera-t-il des hommes qu'ils déclarent ce qu'il leur a caché avec tant de soin? Je pense comme toi, dit *Orangeb*: pourvu qu'on adore le vrai dieu, il importe peu par quel culte. (Révolutions des Indes).

ORGUEIL. L'orgueil a du bon, disoit Voltaire; mais quand il est soutenu par l'ignorance il est nuisant.

Lorsque le kam des tartares, qui ne possède pas une maison, & ne vit que de rapines, a achevé son ciner, consistant en loutage & en chair de cheval, il fait publier par un héraut: que tous les potentats, princes & grands de la terre peuvent se mettre à table.

L'histoire des voyages fait mention du chef d'un petit canton de l'Amérique, près des rives du Mississipi, au fond de la Louisiane, qui, tous les matins, sort de sa cabane & trace au soleil le chemin qu'il doit parcourir.

Les différentes peuplades de la côte de Guinée ont chacune leur roi, dont la triste majesté n'a guères plus d'éclat. Cette canaille royale, toujours flâtrée qu'un de nos marchands la régalé d'eau-de-vie, affecte souvent de prendre les noms de nos princes, ou de quelques grands dont elle a entendu louer les exploits.

On y voyoit, en 1743, un roi Guillaume, dont l'aigle épouse s'appelloit la reine Anne.

Un autre se qualifioit de duc de Malborough.

Le roi Guillaume étoit un petit César qui fit, il y a environ vingt ans, une guerre assez comique à un certain Martin, qui avoit osé s'égaler à lui. Il se donna une fameuse bataille, où Guillaume perdit trois hommes & son rival cinq.

Celui-ci, confoné de sa défaite, demanda la paix, qu'il obtint aux conditions suivantes.

" 1° Qu'il renonceroit au titre de roi, & se contenteroit de celui de capitaine ».

" 2° Qu'il ne mettroit plus de bas ni de souliers lorsqu'il iroit à bord des vaisseaux d'Europe, & que cette brillante distinction, appartenant de droit désormais au roi Guillaume ».

" 3° Qu'il donneroit au vainqueur la plus belle de ses filles en mariage ».

Après ce traité glorieux, Guillaume vint en bas & en souliers sur un vaisseau danois, où il acheta quelques soieries pour en habiller la reine.

Ayant aperçu un bonnet de grenadier, que les gens de l'équipage avoient par hasard, il en fit aussitôt l'acquisition, pour en décorer la tête de la princesse. Il voulut que Martin la vit dans toute sa parure; Martin avoua qu'elle n'avoit jamais été si belle.

Ces différents traits prouvent que tous les souverains & tous les peuples ont leur orgueil. Le canadien croit faire un grand éloge du François, en disant c'est un homme comme moi.

ORIGINES. Nous devons nous borner à rapporter quelques-unes de ces origines.¹

Les carrosses parurent en France, pour la première fois, en 1550. On ne connoissoit alors que celui du roi Henri II, celui de Diane de Poitiers, & celui du Dauphin de Viennois.

Le lieu appelé le châtelet, étoit un ancien château, bâti pour Julien le philosophe, lorsqu'il étoit gouverneur des gaules. On l'appelle aussi la porte de Paris, non parce que c'étoit une porte de la ville, comme bien des gens le croient; mais parce que c'étoit l'abord des bateaux, le port où ils arrivoient, ou l'apport de Paris.

Quelques savans assurent que les chiffres que nous nommons arabes, étoient en usage chez les romains, qui s'en servirent d'abord pour indiquer des mots, ensuite des syllabes, des poids & des mesures, & enfin des nombres. Dès le second siècle, ces chiffres furent introduits dans l'arithmétique; Boèce, dans le cinquième siècle, s'en servoit; Girbert, depuis paye, fit us le nom de Silvestre II, qui passa pour avoir emprunté les chiffres arabes, ait, il lui-même qu'il les tenoit de Bêce, qui vivoit trois cens ans avant le passage des arabes en Espagne; ces peuples qui faisoient usage de ces chiffres, les devoient aux romains, comme le reste de l'Europe.

Saint Paulin, évêque de Nole, est l'inventeur des cloches; mais les grosses ne furent connues qu'au sixième siècle. La coutume de les baptiser

nous vient du pape Jean XIII. en 973. Ce fut l'empereur Othon qui, après son couronnement, donna son nom à la grosse cloche de saint Jean de Latran.

C'étoit une coutume autrefois de laisser les filles entre les mains de leurs nourrices jusqu'au temps de leur mariage. Quand elles commençoient à grandir, ces nourrices leur faisoient le tour du cou tous les matins avec un fil, leur faisoient accroire qu'elles connoissoient par-là si elles avoient été sages pendant la nuit. Si le cou, disoit-on, n'étoit pas gros, c'étoit une marque que la nuit s'étoit passée dans l'ordre; si au contraire le fil devoit trop court, on supposoit que les petites filles avoient fait quelques sottises. Pour les convaincre encore d'avantage que cette épreuve étoit infallible, on avoit soin, lorsqu'on en marioit quelqu'une, de diminuer la longueur du fil le lendemain de ses noces, afin qu'il ne pût plus faire le tour du cou. Ce stratagème réussissoit; & la crainte du fil en retenoit plusieurs dans le devoir. Peu-à-peu elles s'accoutumèrent à porter au cou, comme une marque de vertu, ce fil, ou quelque autre chose qui le représentoit. C'est ainsi qu'insensiblement les choses de fées à éprouver la vertu des filles, sont devenues pour elles un ornement & une parure.

Après la conquête de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Syrie & de l'Afrique, les romains firent transporter en Italie toutes sortes de fruits.

Les abricots furent apportés d'Épire, d'où on les nomma pommes d'Épire.

Les pêches de Perse furent nommées pommes de Perse.

Les citrons de Médie furent appelés pommes de Médie. Les grenades de Carthage.

Les coins furent transportés d'une île de l'Archipel.

Les poires les plus délicates furent tirées d'Alexandrie, de la Numidie, de la Grèce, & de Numance.

Les meilleures prunes vinrent de l'Arménie, de la Syrie, & de Damas.

Les figues, des meilleurs terroirs de l'Asie, & les cerises furent apportées à Rome par Lucullus, qui les avoit tirées du royaume de Pont.

Un passage de Plin. (*lib. 15, c. 25*), nous apprend que les romains ne régioient pas les moindres choses qui pouvoient leur attirer l'amitié des nations qu'ils avoient conquises. Cet auteur ajoute que les cerises ne furent connues en Italie que l'an 640 de Rome. Ce fruit, dit toujours Plin., devint si commun dans l'épave de cent vingt ans, qu'en le trouvoit dans plusieurs pays, & même dans la Grande-Bretagne. Comme les

romains débarquoient ordinairement dans la province de Kent, ce fut sans doute dans cette province que l'on planta les premiers cerisiers : le terroir leur fut favorable ; cette partie de l'Angleterre fournit encore aujourd'hui plusieurs cerisiers, & en plus grande quantité qu'aucune autre de la province, comme le canton de la plaine de Mortimer, du côté de Saint-Denis, fournissent celles de la France.

Philippe de Valois fut le premier qui introduisit la gabelle en France ; droit par lequel on paye l'entree de la mer & des rayons du soleil. Le roi d'Angleterre appelloit ce prince l'auteur de la loi salique.

Il n'étoit jadis permis qu'aux nobles de placer des girouettes sur leurs maisons, on prétend même que dans l'origine il falloit avoir monté des premiers à l'assaut de quelque ville, & avoir planté la bannière ou son pennon sur le rempart. Les girouettes étoient peintes, armoirées, & représentoient les bannières ou les pennons de la noblesse.

Un François coupoit la tête à l'ennemi qu'il avoit tué, l'emportoit chez lui & la clouoit sur sa porte. De-là est venue la coutume de clouer sur la porte des châteaux les osseaux de proie, ou les têtes des animaux carnassiers.

Il est singulier de penser que c'est au hasard que les hommes doivent les découvertes les plus utiles à la société. Ce fut sans songer à la gravure, qu'un orfèvre de Florence, gravant sur ses ouvrages, & les moulant avec du soufre fondu, s'aperçut que ce qui sortoit du moule marquoit dans ses empreintes les mêmes choses que la gravure, par le moyen du noit que le soufre avoit tiré des taillies ; il essaya d'en faire autant sur des bandes d'argent avec du papier humide, en passant un rouleau bien uni par-dessus, ce qui lui réussit. Un orfèvre de la même ville tenta la même expérience, & le succès lui fit graver plusieurs planches de l'invention & du dessin de Sandro Boticello. Les épreuves réussirent, & bientôt la France & l'Allemagne, prirent de l'Italie l'art de graver des estampes. L'Angleterre n'a suivi que fort tard l'exemple de ces nations, & la gravure n'a commencé à être connue & cultivée chez eux, que vers la fin du dernier siècle.

Galien rapporte qu'un graveur de son temps représenta sur une bague la figure de Phaëton sur un char tiré par quatre chevaux. L'ouvrage étoit fait avec une si grande délicatesse, qu'on y voyoit jusqu'aux rênes des chevaux, & qu'on y distinguoit clairement les dents dans leurs bouches, & que leurs jambes égaloient la finesse de celles d'une puce.

C'est Louis le Gros qui le premier ordonna de

lever dans les villes des troupes de bourgeois ; connues depuis sous le nom de milices de communes, & qui devoient marcher à l'armée, non comme autrefois sous les enseignes du seigneur ou du bailli, mais sous les bannières de l'église & de leurs paroissiens.

A ces milices, qui étoient défrayées par le prince lorsqu'elles étoient à une certaine distance de leurs demeures, Philippe Auguste joignit des troupes qui ne servoient que pour la solde ; d'où est venu le mot de soldat. Voilà la première époque des troupes soudoyées par les rois de France.

La première monnoie qui ait eu un buste en France, est celle que la ville de Lyon fit frapper pour Charles VIII & pour Anne de Bretagne sa femme.

Selon Vitruve, Dorus, fils d'Helen & petit-fils de Deucalion, ayant fait bâtir un temple à Argos en l'honneur de Junon, cet édifice se trouva par hasard être construit suivant le goût & les proportions de l'ordre, que par la suite on a nommé dorique. Dorus étoit roi du Peloponèse & vivoit vers l'an 1522, avant Jésus-Christ.

La proportion de l'ordre dorique est prise de celle qui se trouve entre le pied de l'homme & le reste de son corps. Le pied fait, dit-on, la sixième partie de la hauteur humaine, & en conséquence on donna d'abord à la colonne dorique en y comprenant le chapiteau fix de ses diamètres ; c'est-à-dire, qu'on la fit six fois aussi haute qu'elle étoit grosse. Par la suite on y ajouta un septième diamètre.

Ce nouvel ordre d'architecture ne tarda pas à donner naissance à un second. Les Ioniens cherchèrent à mettre encore plus de délicatesse & d'élégance dans leurs édifices, ils employèrent la même méthode, dont on avoit fait usage pour la composition de l'ordre dorique ; mais au lieu de prendre pour modèle le corps de l'homme, ils se réglèrent sur celui de la femme ; pour rendre leurs colonnes plus agréables encore, ils leur donnèrent huit fois autant de hauteur qu'elles avoient de diamètre ; ils firent aussi des corniches tout le long du tronc pour imiter les plis des robes des femmes. Les volutes du chapiteau représentoient cette partie des cheveux qui pendent par boucles de chaque côté du visage. Ils ajoutèrent enfin des bases faites en manière de cordes entortillées, pour être comme la chaussure de ces colonnes. Cet ordre d'architecture fut appelé ionique.

On attribue à Callimachus, célèbre architecte de Corinthe, vers la soixantième olympiade, l'invention du chapiteau corinthien, orné de feuilles d'acanthé. Voici à quelle occasion. Une jeune fille de Corinthe étant morte, sa nourrice mit sur son tombeau dans un panier quelques
petits

petits vases que cette fille avoit aimé pendant la vie, & afin qu'ils durassent long-temps sans être gâtés par la pluie, elle couvrit le panier d'une grande tuile. Il arriva par hasard, que ce panier fut posé sur la racine d'une plante d'acanthe, d'où il sortit au printemps des tiges & des feuilles qui s'élevèrent le long des côtés du panier, & rencontrant les bords de la tuile, furent contraintes de se recourber en leur extrémités, & de faire le contournement des volutes. Calimachus passant auprès de ce tombeau, & ayant vu ce panier environné de ces feuilles, il en imita la manière dans le chapiteau des colonnes qu'il fit depuis à Corinthe, établissant sur ce modèle les proportions & les mesures de l'ordre corinthien.

Au commencement du quatorzième siècle, un habitant de Paloue inventa le papier, & on ne s'en servit en France que sous Philippe de Valois.

Philippe Auguste, vers l'an 1185, commença à faire paver les rues de Paris. Un financier consacra douze mille mares d'argent à cet embellissement. Exemple qui sera toujours unique, selon Mazerai.

On dit que l'origine des perruques vint de Charles Quint, qui étant venu en Italie pour se faire couronner par le pape Clément VII, & se sentant attaqué d'un violent mal de tête, se fit couper les cheveux qu'il avoit fort beaux, ce que les courtisans imitèrent bientôt par une flatterie ridicule, quittant ainsi, presque en un moment, une chevelure qui leur avoit coûté tant de peines & de soins à soigner pendant toute leur vie, pour paroître rasés & chauves devant l'empereur.

Les postes furent établies sous Louis XI, roi de France, à l'occasion du siège de Nancy, dont il apprenoit des nouvelles en mettant des courriers de distance en distance. Cet usage fut trouvé commode, & on l'a continué & perfectionné dans la suite.

Celui à qui on attribue l'invention de la poudre à canon étoit, à ce qu'on dit, un moine allemand chymiste, appelé Bertholo, & surnommé le Noir. Ce fut le hasard qui lui fournit cette invention. Ayant mis dans un mortier de la poudre de salpêtre & de soufre, & l'ayant couvert d'une pierre pour la préparer, afin d'en composer un remède; il arriva qu'en battant son fusil tout proche, une étincelle tomba dans ce mortier, alluma la poudre qui y étoit; cette poudre étant enflammée poussa avec violence la pierre vers le plancher. Cet effet surprenant le fit penser à un tuyau de fer, de la même manière que sont les canons des mousquetaires, ce qui lui ayant réussi, il en montra l'usage aux vénitiens. Ceux-ci s'en servirent avec un succès favorable pour eux contre les Génois en 1380.

Encyclopædiana.

Popée, femme de l'empereur Néron, fut la première qui se servit de masque, pour mettre la beauté de son teint à l'abri du hale & des injures de l'air, & c'est du nom de cette impératrice qu'est venu celui de poupée, qu'on donne aux colifichets qui servent d'amusements aux enfans.

Un certain Emmanuel, juif, poète & bouffon, qui vivoit à Rome, il y a environ six cents ans, expliqua plaisamment dans un de ses sonnets, comment le mot *fac* est resté dans toutes les langues. Ceux, dit-il, qui travailloient à la tour de Babel avoient, comme nos manœuvres, chacun un *fac*, pour mettre leurs petites provisions; mais quand le seigneur confondit leur langue, la peur les ayant pris, chacun voulut s'enfuir; & demanda son *fac*: on ne répétoit par-tout que le mot *fac*, & c'est ce qui l'a fait passer dans toutes les langues qui se formèrent alors.

Le palais des ruilleries a été nommé ainsi, parce que sur le terrain qu'il couvre on faisoit précédemment de la tuile.

On peut remarquer que, par un hasard fort singulier, le plus beau jardin public d'Athènes s'appelloit les tuilleries ou le céramique, parce qu'il avoit été planté, comme le nôtre, sur un endroit où l'on faisoit de la tuile.

OVIDE, (Ovidius Publius Naso) poète latin, né à Sulmona l'an 43 avant Jésus-Christ, mort l'an 17 de Jésus-Christ.

Le père d'Ovide avoit engagé son fils à s'appliquer à l'éloquence qui étoit à Rome une voie ouverte aux honneurs & à la fortune. Ovide étoit né poète, & fit quelque temps violence à son penchant. Il étudia la rhétorique; mais ni les remontrances de son père, ni les applaudissemens que lui attirèrent plusieurs causes qu'il plaida, ne purent le détourner de faire des vers. Il étoit enchaîné, subjugué par le génie de la poésie :

Et quod tentabam scribere versus erat.

Une passion fougueuse qui le domina avant que celle de vers, l'amour, lui dicta la plus grande partie de ses poésies. On n'y trouve point les expressions obscènes qui révoltent dans Catulle, dans Horace, dans Marcial; mais on le peut pour être caché sous des fleurs, n'en produit pas moins des piquures funestes.

Les *Métamorphoses* regardées comme le chef-d'œuvre de ce poète, sont des peintures voluptueuses des amours des dieux & des hommes. & ces tableaux sont d'autant plus propres à corrompre les mœurs, qu'Ovide emploie un pinceau tendre & touchant. Tout parle aux sens, tout les flûte dans cet ouvrage séduisant. Ses *Héroïdes* sont également une école de libertinage

Z 222

& de volupté. *Ovide*, non content de louer l'amour & ses effets, voulut encore apprendre l'art d'aimer, & réduits en système cette dangereuse passion. Dans ces différents ouvrages, ainsi que dans les *fastes*, le poète annonce un esprit orné & fécond, une imagination vive & riante. L'expression semble courir au-devant de sa pensée.

Auguste, ami des ta'ens, reçut *Ovide* à sa cour, & lui accorda sa faveur; mais il la retira par la suite pour exiler le poète à Tomes, ville d'Europe sur le pont Euxin, vers les embouchures du Danube. L'endroit de son exil pouvoit être agréable aux habitans du pays; mais les montagnes qui sont au sud, & les vents de nord & de l'est qui soufflent du pont Euxin, le froid & l'humidité des forêts & du Danube rendoient cette contrée insupportable à un homme né en Italie. Quel étoit le crime d'*Ovide*? Auguste lui reprocha ses poésies licencieuses. Mais ces poésies furent plutôt le prétexte que la véritable cause de l'exil du poète. Comment d'ailleurs l'empereur auroit-il pu exiler *Ovide* pour son poème de l'art d'aimer, lui qui chérissoit & protégeoit Horace dont les poésies sont souillées de tous les crimes de la plus infâme prostitution? *Ovide*, ainsi qu'il le dit lui-même dans ses ouvrages, s'étant plaint à l'amour qu'après avoir travaillé à érendre son empire, il n'en avoit obtenu d'autre récompense que d'être exilé parmi les barbares, l'amour lui répondit: « Vous savez bien que ce n'est pas ce qui vous a fait le plus de tort ».

Il est vraisemblable de croire qu'*Ovide* commet une indiscretion semblable à celle d'Alcéon, & qu'il vit au bain la princesse Livie, épouse d'Auguste, pour laquelle il pouvoit soupirer en

secret. C'est ce qu'il semble exprimer dans ces vers :

*Cur aliquid vidi? cur nova lumina soci?
Cur imprudenti cognita culpa mihi est?
Inscius Alceon vidit sine veste Dianam,
Præda fuit canibus non minus ille suis.*

Ces mots *sine veste Dianam* conviennent mieux d'ailleurs à Livie qui passoit pour chaste, qu'à aucune des Julies trop fameux par leur libertinage.

Ovide, du milieu de son exil, tournoit souvent les regards vers Rome; il soupироit sans cesse après les plaisirs qu'il y avoit laissés; & cette foiblesse lui fit donner sans mesure dans ses *Tristes* des louanges à Auguste & à Tibère son successeur. Lorsqu'il apprit la mort du premier, il lui consacra une espèce de temple où il lui offroit tous les matins de l'encens. Il n'avoit fait un dieu de cet empereur que pour faire un homme du monstre qui lui succéda, & qu'il espéroit toucher en sa faveur: mais Tibère laissa mourir *Ovide* dans son exil qui dura neuf à dix ans. Il avoit demandé qu'en cas qu'il mourût dans le pays des Gètes ses cendres fussent portées à Rome, afin de ne point demeurer encore exilé même après sa mort. Il desiroit que l'on mit sur son tombeau cette épitaphe qu'il composa lui-même, & qu'il a rapportée dans la troisième élégie du troisième livre de ses *Tristes*:

*Hic ego qui jaceo, tenerorum lator amorum,
Ingenio perit Naso poeta meo.
As tibi qui transis, ne sit grave, quisquis amasti,
Discre, Nasonis mollior ossa cubent.*



P A N.

P. Quatre **P** furent mis au-dessus de la porte du premier président de Bordeaux, qui s'appeloit *Pierre Pontac*, & cela vouloit dire *Pierre Pontac*, premier président. Un plaideur ayant un jour attendu trois ou quatre heures dans son antichambre, fut surpris par le premier président lorsqu'il avoit encore les yeux attachés sur ces quatre **P**. Le président lui demanda : eh bien, monsieur, que croyez-vous que veulent dire ces quatre lettres ? Ma foi, monsieur, lui répondit le plaideur, elles signifient : *pauvres plaideurs, prenez patience.*

PALAPRAT, (Jean) né en 1650, mort en 1721.

Palaprat étoit secrétaire des commandemens de **M.** de Vendôme, grand-prieur de France, avec lequel il vivoit dans une grande liberté. **M.** de Carinat qui l'aimoit fort, lui dit un jour en l'embrassant : les vérités que vous lâchez au grand-prieur, me font trembler pour vous. Rassurez-vous, monsieur, lui dit plaisamment *Palaprat*, ce sont mes gages.

Palaprat logeoit au temple, chez **M.** le grand-prieur, où quelquefois il n'y avoit point de dîner, & d'autres fois il y avoit des repas énormes. *Palaprat* disoit sur cela : dans cette maison on ne peut mourir que d'indigestion ou d'inanition.

On prétend que *Palaprat* avoit fait le Gondeur en un acte, & que *Brueys*, à qui il l'envoya, le mit en trois. Sur quoi *Palaprat* dit : jarnidoux, j'avois envoyé à ce coquin-là une jolie petite montre d'Angleterre ; il m'en a fait un toutne broche.

M. le grand-prieur, trouva un jour *Palaprat* qui battoit son domestique. Il lui en fit des reproches assez vifs. Comment, monsieur, vous ne blâmez, dit le poëte : savez vous bien, que quoique je n'aie qu'un laquais, je suis aussi mal servi que vous qui en avez trente ?

Dès que le livre de *Labruyère* eut paru, on employoit à tout propos le mot de *caractère*. J'en avois les oreilles si rebattues, dit *Palaprat*, qu'un jour que je disois avec un beau parleur qui s'en feisoit un million de fois, je m'avais, pour me moquer de lui, de dire d'un ton précieux, que je trouvois des fauaises qu'il y avoit à ce repas, d'un caractère transcendant.

Dans le temps qu'on fut que *Carinat* méditoit une bataille de la *Maraille*, je fus envoyé chez

lui par **M.** le grand-prieur, dit *Palaprat*. Après que je me fus acquitté de ma commission, je me retirai. Le maréchal me rappella, & me dit froidement : « Vous ne croiriez pas une chose, cependant je suis homme vrai ». J'étois en peine ou aboutiroit ce préambule ; & je fus fort surpris lorsque j'entendis cette grande vérité. Il y a plus de huit jours, me dit-il, en me serrant les bras, que j'en ai pas songé à faire un vers ; & il rentra tranquillement dans son cabinet sans me laisser le temps de lui répondre.

Palaprat étoit tout à la fois un bel esprit pour les faillies, & un enfant pour la naïveté. Il s'est peint ainsi dans son épitaphe :

J'ai vécu l'homme le moins fin
Qui fut dans la machine ronde,
Et je suis mort la dupe enfin
De la dupe de tout le monde.

PAMPHILE. Ce peintre fleustifioit vers la soixantième olympiade.

Il joignit les sciences à la peinture, & disoit qu'un peintre qui ne possède point parfaitement les mathématiques, ne pouvoit jamais être habile dans sa profession.

Pamphile se fit un plaisir d'enseigner son art : mais afin de ne donner ses leçons qu'à des jeunes gens de bonnes familles, il ne prenoit aucun élève qu'à raison de dix talens, & pour dix années d'apprentissage. Ce ne fut qu'à cette condition qu'*Appelle* obtint d'être placé au rang de ses disciples.

Par les soins de *Pamphile*, la peinture beaucoup plus honorée qu'elle ne l'étoit avant lui, fut mise à la tête des arts libéraux ; & il fit rendre un édit formel qui l'interdisoit absolument aux esclaves.

PANNARD, (Charles-François) mort en 1764, âgé de soixante-quatorze ans.

Ses vers & ses pièces de théâtre respirent l'enjouement & le plaisir ; mais, jamais ce poëte ne fit rougir les traces qui l'accompagnaient jusqu'au tombeau. Il fut allé l'esprit & le sentiment, la décence & la volupté. Il arma quelquefois la gaieté des traits de la saïyre ; peignant, en badinant, les mœurs de son siècle ; & dans le temps que sa muse facile & légère le berçoit sur un lit de roses, il en faisoit sentir les épines aux spectateurs, qui rioient de leur piquet.

Z z z z z

Il dit de lui-même.

D'une humeur assez douce & d'une ame assez ronde,
Je crois n'avoir point d'ennemi ;
Et je puis assurer, qu'ami de tout le monde,
J'ai, dans l'occasion, trouvé plus d'un ami.

Ce vers que M. Favart, son ami, a fait sur Parnard, le caractérise très-bien :

Il chançonna le vice, & chanta la vertu.

PANTOMIMES. Rome, sensible aux beautés de l'art que déploierent à ses yeux les plus excellens *pantomimes*, n'en étoit que plus sévère pour ceux qui se montreroient inférieurs au tableau qu'ils vouloient peindre. Un *pantomime* qui, à la fin du toïlé d'Es-tipe, étoit sensé s'être crevé les yeux, manqua de mettre dans ses mouvemens le caractère de sa situation. *Tu vois encore*, lui crièrent les plébeux du parterre ; & l'acteur sifflé n'osa plus reparoitre.

Voici un fait qui paroîtra incroyable ; il est rapporté par Hérodote, historien un peu suspect. Un roi voulant marier sa fille, plusieurs princes disputèrent cette conquête. Il en parut un sur les rangs supérieurement verté dans l'art des *pantomimes*. Jaloux de montrer ses talens, il se surpassa lui-même. Après avoir représenté différentes choses avec les mains, il se mit sur la tête, & élevant les pieds en l'air, il peignit, par des mouvemens de jambes, & opéra autant de merveilles qu'il en avoit faites avec les mains. Ces rares talens cependant empêchèrent le roi de lui donner sa fille, soit que le monarque crut que le genre *pantomime* se permettoit trop de licence ; soit qu'il jugea qu'il ne convenoit point à un prince d'exceller dans un art si frivole.

Un enfant, assistant à une *pantomime* de l'*ambigu-comique*. s'écria tout à-coup : *Maman, maman, pourquoi ces chevaux-là ont-ils des fouliers comme moi ?*

Quelqu'un prenant beaucoup de plaisir à la représentation d'une *pantomime* de Nicolet, dit à son voisin : *C'est comme à l'opéra. — Oh ! c'est bien pis, dit l'autre en seignant de ne pas entendre sa pensée, c'est bien pis.*

PAPE. Après la nomination d'un *pape*, un ecclésiastique s'approcha du saint-père & lui dit à l'oreille : « Vous voilà élu *pape*, voici la dernière fois que vous entendrez la vérité ; s'écria par les respectés, vous allez bien tôt vous croire un grand homme. Souvenez-vous qu'avant votre exaltation vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer ».

PARASITE. Ce nom qui se prend aujourd'hui en mauvaise part, étoit chez les anciens un titre honorable. On voit dans Diodore de Sinope, que les Bardes des Celtes, qui étoient les poètes de nos anciens gaulois, les suivoient à la guerre pour décrire leurs actions héroïques, & qu'on les appelloit, par honneur, leurs *parasites*.

M. de Montmaur, fameux *parasite*, contre lequel tant d'écrivains se sont déchirés avec une espèce de fureur, enrendoit bien raillerie. Ménage est un de ceux qui l'a le mieux satyrisé. Il fit la métamorphose de Montmaur en perroquet : Bon, dit Montmaur, je ne manquai pas de vin pour me réjouir, ni de bec pour me défendre. Comme on louait beaucoup cette métamorphose : ce n'est pas merveille, dit Montmaur, qu'un aussi grand parleur que Ménage ait fait un bon perroquet.

Un de ces agréables, dont l'état dans Paris est de vivre aux dépens d'autrui, se trouvant à table trop éloigné de quelques fruits fort beaux, & qui lui faisoient grande envie, voulut prendre une poire avec la pointe de son couteau. Notre *parasite* eut la mal-adresse de casser une assiette de prix. « Parbleu, monsieur, lui dit le maître de la maison, on peut piquer l'assiette, mais il ne faut pas la casser ».

PARIS singuliers. Un anglois étant à Paris, paria, il y a quelques années, qu'il se promeneroit le long du pont-neuf pendant deux heures, offrant au public des écus de six livres à vingt-quatre sous pièces, & qu'il n'épuiserait pas un sac de douze cents francs. Il se promena criant à haute voix : « Qui veut des écus de six francs tout neufs à vingt-quatre sous ? Je les donne à ce prix ». Plusieurs passans touchèrent, palpèrent les écus, & continuant leur chemin, levèrent les épaules, en disant : *ils sont faux, ils sont faux*. Les autres souriant, comme supérieurs à la ruse, ne se donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder. Et fin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-temps & dit aux spectateurs : « Allons je risque trois pièces de vingt-quatre sous par curiosité ». L'homme au sac n'en vendit pas davantage pendant une promenade de deux heures, & gagna amplement la gageure.

M. Shaftoe, qui avoit parié mille guinées qu'il feroit faite à un homme vingt-neuf milles en vingt-neuf jours successifs, sur vingt-neuf chevaux, a gagné son pari, quoiqu'il fut arrivé au coureur plusieurs accidens.

Le même Shaftoe a parié qu'il feroit cent milles en quatre heures, avec le nombre de chevaux qu'il lui plairoit.

Autres paris.

Les anglois sont des gageurs souvent sur les

choses les plus originales. Ce sera de faire traîner, pendant un certain temps, une voiture par des chiens; de faire soutenir à des oies une marche suivie de plusieurs heures; de faire faire à un cochon une lieue & demie par heure.

Il n'y a pas long-temps qu'un homme de distinction parvint une très-grosse somme qu'il seroit un mille de chemin en marchant sur les pieds & les mains, & qu'il arriveroit plutôt au but qu'un cheval qu'on seroit marcher à reculons.

PASCAL, (Blaise) né l'an 1623, mort le 18 août 1662.

Lorsque ses premières *Lettres provinciales* paraissent, les jésuites, tout puissans alors, firent faire les plus grandes perquisitions pour découvrir l'auteur.

Cependant, *Pascal* continuoit d'y travailler dans une suberge où il étoit logé à Paris rue des Poirées, vis-à-vis la maison des jésuites.

Un d'eux, en liaison avec un neveu de *Pascal*, nouvellement arrivé d'Auvergne, & qui étoit venu loger avec son oncle, fut le voir.

Le jésuite parla des *Provinciales* : « on attribue lui dit-il, les petites lettres à votre oncle ». Le neveu seignit de n'en vouloir rien croire.

Pendant la belle conversation du jésuite, dans la chambre même où on l'avoit reçu, il y avoit sur le lit quinze exemplaires des *Provinciales* encore tout mouillés.

Pascal publia fort jeune un traité des sections coniques; & à l'âge de dix neuf ans il avoit étonné le monde savant par l'invention de cette machine d'arithmétique si singulière, connue sous le nom de la *roulette*, par le moyen de laquelle, sans plume & sans jettons, sans savoir même aucune règle d'arithmétique, on fait avec une sûreté infaillible toutes sortes d'opérations.

Pascal disputoit un jour sur quelque point de mathématiques avec un homme fort ignorant, & qui croyoit néanmoins les posséder. « Vous croirez, dit *Pascal*, qu'il y a deux mathématiques.

On conserve précieusement dans la bibliothèque de saint Germain-des-Prés tous les papiers informés où les *persées* de *Pascal* étoient écrites. On a pris soin de les coller l'une à côté de l'autre dans un livre de papier blanc, fort proprement relié.

Les autres ouvrages de *Pascal* consistent en plusieurs écrits pour les curés de Paris, contre l'*Apoloogie des calasistes*, en un traité de l'*Equilibre des liqueurs*, & en quelques autres sur des matières de physique & de mathématique.

Les jésuites eurent assez de crédit pour faire supprimer les éloges de *Pascal* & d'Arnauld dans le livre des *Hommes illustres* de Perrault; sur quoi on cita ce passage de Tacite : *Præfulgebant Cæsius & Brutus eo ipso quod eorum effigies non visebantur*. Mais ces éloges y ont été rétablis depuis.

PASQUINADES. Sorte de satyres, ainsi nommées à Rome, d'un nom d'une statue appelée *Pasquin*, à laquelle on les attachoit. Cette statue, qui est antique, est mutilée & placée dans un carrefour de la ville. On croit communément qu'elle pût son nom d'un tailleur, bouffon du quartier, dont la boutique étoit un bureau de nouvelles; de bons mots, & de traits sautés. La statue de *Marforio*, à laquelle on attachoit les réponses à ces satyres, sert aujourd'hui de fontaine dans une des ailes du capitol. Quoiqu'on n'affiche plus de libelles près de ces statues, le nom de *pasquinades* néanmoins est toujours resté à ces sortes de satyres.

La signora Camilla, sœur de Sixte V. & qui avoit autrefois fait la lessive, étant devenue princesse, on vit le lendemain *Pasquin* avec une chemise sale; *Marforio* lui demandoit la raison d'une si grande négligence. « C'est, répondoit-il, que ma blanchisseuse est devenue princesse ».

Un pape qui portoit une vigne dans ses armes, avoit obligation de sa fortune à un prince avec lequel il agissoit fort mal. Cela donna lieu à une *pasquinade* qui fut affichée dans Rome à l'endroit ordinaire : *Plantavi vineam & fecit labruscas*; j'ai planté la vigne, elle n'a produit qu'un raisin sauvage. Le pape, piqué au vif, permit une récompense considérable à celui qui découvrirait l'auteur de cette satire. Le lendemain on trouva affiché au même endroit : *Isaie, chap. 40*.

Un pape ayant employé les trésors de l'église, à faire bâtir de grands palais, les pauvres qui souffroient extrêmement, en murmurèrent, & l'on trouva écrits sur les portes de ces palais : *Dic ut lapideis isti panes fiant*.

Un ecclésiastique qui avoit plus d'orgueil que de mérite, venoit d'être élevé au cardinalat. *Marforio* fut représenté tenant les armes de ce nouveau cardinal, avec un grand chapeau. *Pasquin*, faisant sa fonction de censeur public, lui dit : voilà un grand chapeau pour une bien petite tête.

L'archevêque de Paris, François de Harlay, ayant agi avec beaucoup de zèle contre l'autorité du saint-siège, dans l'assemblée du clergé en 1682, il porta à Rome une médaille, représentant ce prélat à genoux aux pieds du saint-père. *Pasquin* étoit debout, qui disoit à l'oreille de sa sainteté : *panitebis sed non trahetis*; il se repentira mais ne rougira pas. Cette espèce de prédiction

fut accomplie; car l'archevêque mourut au mois d'août 1685, sans avoir obtenu le chapeau de cardinal qu'il briguait.

PATIN, (Guy) médecin, né l'an 1601, mort en 1672.

Guy *Patin* conféroit son caractère enjoué & caustique jusques sous la robe de médecin, & lorsqu'on favoit qu'il devoit présider à quelques thèses, tout Paris accouroit pour l'écouter. On ajoûte que les seigneurs de la cour achetoient le plaisir de l'avoir à leur table, en mettant un louis d'or sous sa serviette.

Il a publié un traité de la conservation de la santé, intitulé : *Le Médecin & l'Apothicaire charitables*. Il définissoit quelquefois assez plaisamment un apothicaire, *animal beneficentis partes & lucras mirabiliter*.

Il plaîda au parlement contre Renaudot, docteur de Montpellier, qui prétendoit exercer sa profession à Paris sans le faire agréer au corps des médecins de cette capitale. *Patin* gigna la cause, & , en sortant de l'audience, il dit à son adversaire ce mauvais quolibet : « Monsieur, vous avez gagné en perdant. Comment donc, lui répondit Renaudot ? » C'est répliqua *Patin*, que vous êtes camus quand vous êtes entré au palais, & vous en sortez avec un pied de nez ».

PATRIOTISME, passion forte & sublime qui dénature l'homme en quelque sorte, & fait qu'il aime sa patrie exclusivement à lui. Ce fut cette passion qui porta Decius à immoler sa vie; Fabius son honneur, Camille son ressentiment; Brutus & Manlius leurs enfans.

Nous voyons, dans l'histoire de la Chine, qu'un chinois, jadis irrité des vexations des grands, se présente à l'empereur, & lui porte ses plaintes. « Je viens, dit-il, m'offrir au supplice; aucun de pareilles représentations ont fait traîner six cents de mes concitoyens; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions; la Chine possède encore dix-huit mille bans patriotes, qui, pour la même cause, viendront successivement demander le même salaire ». La cruauté de l'empereur ne put tenir contre tant de fermeté; il accorda à cet homme vertueux, la récompense qui le flattoit le plus, la punition des coupables & la suppression des impôts.

La même histoire nous fournit, dans une mère, un autre exemple frappant de l'amour de la patrie. Un empereur, poursuivi par les armées victorieuses d'un citoyen, voulut se servir du respect aveugle qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mère, afin d'obliger ce citoyen de deservir. Il députa, vers cette mère, un officier, qui, le poignard à la main, lui dit qu'elle n'a

que le choix de mourir ou d'obéir. « Ton maître, lui répondit-elle avec un sourire amer, se feroit-il flatté que j'ignore les conventions sacrées, mais sacrées, qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir, & les rois à les rendre heureux ! Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie ». Elle arrache, à ces mots, le poignard des mains de l'officier, se frotte, & lui dit : « Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant; dis-lui qu'il venge sa nation, qu'il punisse le tyran; il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager; il est maintenant libre d'être vertueux ».

Un illustre romain, nommé Fulvius, ayant rencontré son fils qui parloit pour aller joindre Catilina, le poignarda, en disant : « Je ne t'ai pas donné le jour pour servir Catilina contre ta patrie, mais pour servir ta patrie contre Catilina ».

Aristide & Thémistocle étoient ennemis, & toujours opposés dans l'administration de la république. Ayant été choisis tous deux pour une ambassade importante, l'intérêt commun les réunit. Lorsqu'ils furent sortis des portes d'Athènes, Thémistocle dit à Aristide : « Laissons ici notre inimitié; nous la reprendrons, si vous voulez, à notre retour ».

Lors du siège de Turin formé par l'armée française en 1640, un sergent des gardes piemontoises donna cet exemple singulier de *patriotisme*. Le sergent gardoit avec quelques soldats le souterrain d'un ouvrage de la citadelle; la mine étoit chargée. Il n'y manquoit plus qu'un sautoir, pour faire sauter plusieurs compagnies de grenadiers qui s'étoient emparés de l'ouvrage & y avoit pris possession. La perte de l'ouvrage auroit pu accélérer la reddition de la place. Le sergent avec fermeté, ordonne aux soldats qu'il commandoit, de se retirer, les charge de prier de sa part le roi de protéger sa femme & ses enfans; bat un briquet, met le feu à la poudre & périt pour sa patrie.

On a toujours beaucoup vané ces trois cents spartiates, qui se devoient à la mort pour arrêter l'armée des perses au passage de Thermopyles. L'archiduc Maximilien, en 1479, à la tête d'une armée de près de quarante mille hommes s'avantçoit à grands pas dans la Picardie; il étoit très-important de retarder sa marche & de lui faire perdre quelques journées; cent soixante gascos commandés par Raimond d'Offaigne, se jetèrent dans le château de Molanoy, y soutinrent plusieurs assauts pendant trois jours & se firent presque tous tuer sur la brèche. Les noms des trois cents spartiates furent gravés sur une colonne pour les consacrer à l'immortalité; ceux

des cent soixante gaiscons sont absolument ignorés. Raimond d'Offaigne, affoibli par trois blessures, & que la mort avoit épargné malgré lui, fut pris: Maximilien le fit pendre. Les loix de la guerre autorisoient, dit-on, cet infigne traitement: elles ne permettent pas de se défendre contre une armée dans une place, ou un château qui n'est pas tenable. Quoi, les nations qui habitent aujourd'hui l'Europe, sont convenues entr'elles de condamner un brave homme à un supplice ignominieux, parce qu'il aura voulu se sacrifier à l'intérêt de sa patrie!

Le comte de Nassau, un des généraux de Charles quint, menace Péronne. Les habitants, qui voient qu'on ne s'occupe pas sérieusement de leur conservation, se disent à abandonner leur ville. Ils sont déterminés à la défendre jusqu'à la dernière extrémité par la résolution de d'Esturmel, gentilhomme du voisinage. Cet homme généreux, prévoyant les suites funelles qu'entraîneroit la perte de cette place, s'y transporte avec sa femme & ses enfans, y fait conduire tous les grains qu'il a chez lui, ou qu'il peut obtenir de ceux qui sont touchés de son discours ou de son exemple; y distribue son argent & celui qu'il trouve dans la bourse de ses amis; y montre une valeur, une activité, une intelligence, qui rassurent les plus timides. Il parvient, par cette conduite à faire lever le siège.

La ville de Falaise étoit dans le parti de la ligue; Henri IV l'avoit assiégée, on alloit donner l'assaut; la Chenaye, marchand, étoit amoureux & aimé d'une fille de son état; il lui proposa un moyen qu'il imaginoit pour sortir de la ville & la mettre en sûreté: comme je suis persuadée, lui répondit elle, que vous ne pensez à abandonner vos compatriotes lorsqu'ils vont combattre, que parce que vous tremblez pour moi, la proposition que vous me faites ne vous ôte ni mon estime, ni mon amour, & pour vous le prouver, je suis prête à unir ma destinée à la vôtre; venez, je veux vous donner ma foi, mais ce sera sur la brèche. Elle marche, en prononçant ces mots; les représentations, les craintes, les larmes de son amant, sont vaines; elle arrive au rempart: « L'un & l'autre, dit Mezeray, combattirent avec tant de courage, que Henri IV, admirateur des belles actions, commanda qu'on leur sauvât la vie, s'il étoit possible; mais la Chenaye ayant été tué d'un coup de fusil, sa maîtresse refusa quartier, & continua de combattre jusqu'à ce que se sentant blessée à mort, elle s'approcha du corps de son amant pour mêler son sang avec le sien, & mourir en le tenant embrassé.

PATRU, (Olivier) né l'an 1604, mort en 1681.

Lorsque Patru fut reçu en 1640, à l'académie françoise, il y fit un remerciement qui donna lieu à la compagnie d'ordonner que tous ceux qui y seroient admis dans la suite seroient un discours pour remercier l'assemblée; ce qui ne s'étoit point fait auparavant, & ce qui s'est toujours pratiqué depuis; personne n'ayant été dispensé de cet usage que M. Colbert & M. d'Argenson.

Patru étoit également un censeur éclairé & sévère. Sa réputation étoit si bien établie, que quand il faisoit à Despréaux quelques observations un peu trop subtiles sur ses ouvrages, le satyrique, au lieu de lui dire le proverbe latin *ne sis Patruus mihi*, lui disoit ne sis Patru mihi.

Patru ne fut jamais riche, ce qui fit dire à un magistrat, que cet avocat qui plaidoit si bien la cause de l'académie & de la langue françoise, n'entendoit rien à plaider la cause de sa fortune.

Monsieur Bossuet étant allé voir Patru qui étoit mourant, lui dit: On vous a regardé jusqu'ici, monsieur, comme un esprit fort; songez à déromper le public par des discours sincères & religieux. Il est plus à propos que je me taise, répondit Patru, on ne parle dans ces derniers momens que par foiblesse ou par vanité.

PAUVRE. Un pauvre demandant l'aumône à un soldat disoit: « Donnez-moi quelque chose pour l'amour de Dieu, & je le prierai pour vous. » Le soldat lui donna quelques pièces de monnaie & lui dit: « Prends ce prie Dieu pour toi-même, je ne prête pas mon argent à usure. »

Linière, voyant Chapelain & Patru qui se promenoient ensemble, dit à ceux qui étoient avec lui: « Voila un pauvre auteur, & un auteur pauvre.

En allant de Londres à Chelfea un des jours les plus froids que nous ayons eus à la fin d'octobre 1761, j'aperçus une femme couchée dans un fossé à côté du grand chemin avec tous les symptômes de la plus affreuse misère qui puisse affliger la nature humaine, une femme étendue sur la terre humide, sans couverture, exposée à la pluie, au vent, à la gelée, étoit un objet trop attendrissant pour ne pas exciter ma compassion, mais ma tristesse redoubla, en voyant que cette malheureuse créature ne demandoit pas l'aumône: ses yeux étoient fixés sur le ciel, comme si elle eût accusé la providence qui l'avoit abandonnée. L'eau dégouttoit de ses cheveux épars, ses jambes, qui étoient toutes nues, étoient enflées & rouges par le froid. Je voulus lui donner de l'argent qu'elle refusa, en me faisant signe de la tête, & sans proférer une parole. Je lui offris ensuite mes secours qu'elle ne refusa, ni n'accepta. Elle

se laissa conduire sans parler, à l'hôpital de la porte (Loch'hospital,) où j'avois quelque intérêt en qualité de gouverneur. La matrone reçut avec bonté cette créature mourante, & je la fis mettre dans un lit.

Nous nous asîmes à côté d'elle. Le pourpre, dont le froid avoit coloré ses joues, fit place à une couleur plus naturelle. Nous fûmes étonnés de lui voir des mains qui n'étoient pas durcies par le travail; elle avoit une bague à son doigt & un bracelet au bras.

Quand elle fut en état de parler, nous voulûmes lui faire des questions; mais elle nous prévint, & tournant ses regards vers moi, elle me dit: « Monsieur, votre charité n'est pas moins respectable pour être tombée inutilement sur moi.... Si j'ai reçu vos secours, c'est parce que je n'ai pas eu la force de les refuser. Je n'ai qu'une grâce à vous demander, c'est de me laisser à l'air ».

Cette résolution nous étonna: je la pressai, non des expliquer, mais d'accepter les soins que nous pouvions lui rendre: elle ne répondit point. Je la recommandai en partant à la matrone; mais j'appris qu'elle étoit partie sur le soir, & que ni les prières, ni les offres n'avoient pu la retenir.

Je parlai de cette aventure à mes amis, qui la regardèrent comme une fiction romanesque. J'avois peine moi-même à ne pas la prendre pour une vision.

Cependant, sept ou huit jours après, on me demanda ma recommandation pour faire entrer une malheureuse créature, dont la raison étoit dissipée, altérée, dans une autre maison de charité, à l'entretien de laquelle je contribue.

Je vis cette malheureuse, & je la reconnus pour la même personne comblée, s'il est possible, de plus de misère encore.

Une circonstance que j'avois ignorée, rendoit sa situation plus affreuse. Elle est grosse, elle me pardonna de publier une vérité désagréable, & elle n'est pas mariée.

S'il y a quelqu'une personne de son sexe, car il n'y en aura aucune du nôtre, assez barbare pour croire que cette circonstance la rende indigne de compassion dans son malheur; que cette ame dure & insensible n'écoute pas plus avant mon récit.

Mais j'accuse les femmes témérairement. Quoiqu'elles fissent plus disposées à punir cette faute, ce ne font pas elles qui la punissent les plus sévèrement.

Nous maisons de charité font infectées de ces mêmes principes impitoyables. L'infortunée dont

je conte l'histoire l'éprouva; & ceux qui ont voulu la servir l'ont éprouvé aussi.

Aucune charité publique ne voulut recevoir la plus malheureuse de son sexe, parce qu'elle avoit eu une faiblesse; il ne lui restoit de ressource que dans l'hôpital général des femmes grosses.

C'est-là que la charité se montre dans toute sa pompe, & proportionne ses secours à l'étendue des besoins. Le ciel répand sur tous la lumière & la rosée: les hommes ont suivi une fois cet exemple.

Ce dernier asyle recueillit enfin cette femme délaissée. Les soins qu'on y prit d'elle, rendirent bientôt un peu de tranquillité à son ame; & déterminée par le tendre intérêt que nous prenions à ses malheurs, elle nous conta ainsi son aventure.

« Je suis une pauvre fille abusée, d'une condition qui n'est ni vile, ni bien relevée. Je vous dirai tout: ... Il n'y a qu'un nom que je veuille vous cacher.... C'est celui, ajouta-t-elle, en versant quelques larmes, de l'ingrat qui m'a abandonnée, qui m'a perdue. Mon nom est Ann Glynn-Allen. Je suis née à Reddeford dans le Devonshire. Thomas Allen, mon père, y a un état dont une fille plus heureuse pourroit se glorifier. Je vivois avec lui, je l'aimois; j'aimois tous ceux qu'il estimoit. Parmi les personnes qui fréquentoient chez nous, un jeune homme avoit sur-tout gagné l'amitié de mon père, il eut bientôt la mienne; il eut plus.... Il m'inspira le premier sentiment du plus violent amour ».

Nous ne pûmes nous empêcher de marquer l'étonnement que nous causa ce discours, & le ton dont elle le prononça. Après l'avoir interrompu un moment pour répandre quelques larmes, elle continua: « Mon père, pendant long-temps, ne s'aperçut point de notre intelligence; mais, dès qu'il l'eut découverte, il s'y opposa. Quoiqu'il estimât le jeune homme, comme connoissance, il ne le jugea pas digne d'être son gendre ».

« Pour m'expliquer plus clairement, il ne se trouva pas assez riche: car il ne lui manquoit que la fortune. J'ai de la peine à faire ce reproche à mon père; mais ce tort, si c'en est un, ne lui est pas personnel. Les hommes riches ne font pas grand cas de toute autre qualité dans ceux qui sont pauvres ».

« Comme mon père nous refusoit son consentement, nous prîmes la résolution de nous marier sans son aveu: cette défobéissance m'a coûté cher, le ciel m'en a punie.... Elle ne put pas continuer, sans doute qu'elle ne put soutenir l'émotion que ce souvenir excitoit en elle, elle tomba en faiblesse.

Nous

Nous la fîmes revenir par nos soins, nous ne voulûmes pas la presser d'achever sa malheureuse histoire; mais elle nous en raconta la suite à différentes reprises.

Cette infortunée avoit pris des mesures avec son amant, pour aller se marier à Londres. Se regardant déjà comme époux, ils ne refusèrent rien à leurs passions: le jeune homme partit le premier pour Londres, & écrivit à sa maîtresse de venir le trouver; elle s'échappa de la maison paternelle avec sa femme-de-chambre, qui étoit dans la confidence, & n'ayant que très-peu d'argent, elle arriva à l'adresse qu'on lui avoit donnée; elle s'informa de son amant; mais on ne lui en donna aucune nouvelle.

Un matin sa femme-de-chambre dispaçoit avec son argent, & elle resta plongée dans la misère & dans la douleur, inconnue à tout l'univers; c'étoit au commencement d'octobre.

Depuis ce jour, jusqu'à celui où elle a été recueillie dans cette maison, excepté les moments qu'elle a passés à l'hôpital de la Porte, elle n'a eu d'autre lit que la terre, & d'autre couverture que le ciel.

Sa nourrière étoit des pommes & des châtaignes sauvages. Elle étoit dans les campagnes, livrée au plus horrible désespoir, excitant la compassion de tous ceux qui la rencontroient, & se refusant constamment tous les secours qu'on lui offroit.

Enfin elle s'est laissée conduire dans cet asyle, où elle attend le moment de se délivrer du fruit malheureux de sa foiblesse; & nous espérons qu'elle y recouvrera avec la santé la paix de l'ame, & qu'elle effacera par son repentir & sa sagesse, jusqu'aux traces de sa faute.

PAYS (René le), né l'an 1636, mort en 1690.

Le Pays eut une aventure assez singulière dans un voyage qu'il fit en Lanquedoc. Le prince de Conti, qui vivoit le plus ordinairement dans cette province, s'écarta un jour de son équipage de chasse, vint à l'hôtellerie où étoit le Pays, & demanda à l'hôte s'il n'y avoit personne chez lui. On lui répondit qu'il y avoit un galant homme qui faisoit cuire une poularde dans sa chambre pour son dîner. Le prince, qui aimoit à s'amuser, y monta; & trouva le Pays appliqué à parcourir ses papiers: il s'approcha de la cheminée en disant: la poularde est cuite, il faut la manger. Le Pays, qui ne connoissoit point le prince, ne ne se leva point, & lui répondit: La poularde n'est point cuite & elle n'est destinée que pour moi. Le prince s'opiniâtra à soutenir qu'elle étoit cuite, & le Pays à dire qu'elle ne l'étoit pas. La dispute s'échauffoit, lorsqu'une partie

Encyclopédie.

de la suite du prince arriva. Pour lors le Pays le reconnut, quitta ses papiers & vint se jeter à ses genoux, en lui disant plusieurs fois: Monseigneur, elle est cuite, elle est cuite. Le prince qui étoit spirituel, aimable & familier se divertit fort de cette aventure, & lui répondit: Puisqu'elle est cuite, il faut la manger ensemble.

Les raiilleux appellèrent le Pays le singe de Voiture, parce qu'il se flattoit d'imiter dans les lettres l'enjouement & la délicatesse de cet auteur.

Le Pays ayant dit à Linère: vous êtes un sot en trois lettres: vous en êtes un, vous, lui répondit Linère, en mille que vous avez composées.

PAYSANS. On a pris plaisir à peindre dans de petits contes le gros bon sens des Paysans & leur naïveté. Mais ne nous fions pas toujours à leur franchise, qui souvent n'est qu'apparence. C'est aussi cette fainte ingénuité qui donne un certain sel à leur réparties malignement naïves.

Le carosse d'un évêque se trouva arrêté dans un grand chemin par une charrette; son cocher eut beau crier au charretier de se ranger, l'injurier, le menacer, celui-ci tint ferme & ne donna point en reste. Le prélat, impatient, mit la tête à la portière, & voyant un gros garçon hardi & vigoureux; mon ami, lui dit-il, vous avez l'air d'être mieux nourri qu'apprenti. « Pardieu! monseigneur, répond le Piteau, « cela n'est pas étonnant, c'est nous qui nous « nourrissons, & c'est vous qui nous instruisez ».

On tâchoit d'expliquer à un Paysan suisse, qui se croyoit le plus riche des hommes, ce que c'étoit qu'un roi. Lorsque l'on pensoit qu'il avoit bien compris l'explication, il demanda d'un air fier, si un roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne. Ce trait peut servir à prouver qu'en toutes choses, nos connoissances sont pour nous la mesure des possibles.

Deux Paysans furent députés par leur village pour aller dans une grande ville choisir un peintre habile, qui entreprit le tableau du maître-autel de leur église: le sujet devoit être le martyre de saint Sébastien. Le peintre à qui ils s'adressèrent leur demanda, si l'intention des habitants étoit qu'on représentât le saint vivant ou mort? Cette question les embarrassa quelque tems; enfin un d'eux dit au peintre: le plus sûr est de le représenter en vie, si on le veut mort on pourra toujours bien le tuer.

Un évêque, faisant la visite de son diocèse, trouva dans une église un tableau de saint Martin représenté en cavalier. Il demanda au marguillier pourquoi on ne l'avoit pas peint en évêque. Oh!

A a a a a

monseigneur, répondit le *Payfan* : c'est que nous ne sommes pas riches. L'évêque répondit qu'il n'en auroit pas coûté davantage. Comment pas davantage ? répartit le *Payfan*, j'y gagnons cinq chevaux, car il ne lui en faut qu'un comme ça, & à un évêque il en faut au moins six.

M. de Maupeou, évêque de Châlons sur Saône, demandoit à un *payfan*, combien il y a de Dieux ? Pargué, monseigneur, répondit-il, en son paroisse, il n'y en a qu'un, encore est-il bien mal servi par vous autres gens d'église.

On montrait à un *payfan* tout ce qu'un maréchal de France avoit pris; les villes, les pays, tout cela étoit sur un tableau. Morgué, tout ce qu'il a pris n'est pas-là, dit le *payfan*, car je n'y vois pas mon pré.

Des *payfans* mouroient à madame de Maintenon, qu'ils craignoient fort pour sa santé & pour celle du roi à cause de la mortalité des bêtes. C'est madame de Maintenon elle-même qui rapporte ce trait dans ses lettres.

Un *payfan* qui plaidoit, alla voir son avocat, qui lui dit : Mon ami, tu perdras ton procès, la loi décide formellement contre toi. Il lui montra en même temps avec le doigt dans son corps de droit, la loi en question. Le *payfan* lui dit alors : Monsieur, ne laissez pas de plaider, que fait-on ? les juges se tromperont peut-être.

Dans ce temps-là une affaire appella l'avocat hors de son cabinet; il y laissa le *payfan*, qui profita de cette absence pour déchirer le feuillet où il avoit remarqué qu'on lui avoit désigné la loi dont il s'agissoit.

Il mit ce feuillet dans sa poche, & s'échappa secrètement, comme un homme qui auroit fait un mauvais coup.

L'avocat plaida avec beaucoup de vivacité, il éblouit les juges, il gagna sa cause. Le *payfan* au sortir de l'audience, l'aborda : Mon ami, lui dit l'avocat, tu as gagné ton procès contre mon sentiment. Oh ! monsieur, lui dit le *payfan*, je ne pouvois pas perdre, parce que j'avois bien caché la loi qui me condamnoit : tenez, la voilà, continua-t-il, en lui montrant le feuillet qu'il tira de sa poche.

Un *payfan* ayant tué d'un coup de hallebarde le chien de son voisin, qui le vouloit mordre, fut cité devant le juge, qui lui demanda pourquoi il avoit tué ce chien : le *payfan* lui ayant répondu que c'étoit en se défendant, le juge lui répartit : Tu devois tourner le manche de la hallebarde. Je l'aurois fait, repliqua le *payfan*, s'il eût voulu me mordre de la queue, & non pas des dents.

Un fameux traitant fut assez vain, pour faire élever dans ses jardins une statue equestre qui

le représentoit. Deux *payfans* la considéroient : l'un demande à l'autre, d'où vient que le traitant n'a pas de gages ; hélas ! dit l'autre, il n'en porte point, parce qu'il a toujours les mains dans nos poches.

Un laboureur voyant passer l'archevêque de Gologne, accompagné de soldats, ne put s'empêcher de rire. L'archevêque lui en demanda la raison. C'est, dit le laboureur, que je suis étonné de voir un archevêque armé & suivi de gens de guerre. Ne fais tu pas, mon ami, lui répondit-il, que je suis prince aussi-bien qu'archevêque ? J'entends bien repliqua le *payfan* ; mais, dites-moi, je vous prie, quand monseigneur le prince ira à tous les diables, que deviendra M. l'archevêque ?

Un *payfan* de Basse-Bretagne, étant allé à la foire à Paris, où l'on monroit un animal extraordinaire, alla se jeter au col de la bête, en disant, ah ! je le reconnois, c'est le seigneur de notre village.

Un gaillard de village fut trouver son procureur, & lui dit : je voudrois bien m'acquitter de ce que je vous dois, mais je n'ai point d'argent. Le procureur lui dit qu'il étoit bien pauvre, s'il n'avoit rien. Le villageois lui répondit : si vous voulez prendre un lièvre, je vous le donnerai. — Ouidà, je le prendrai ; dit le procureur. Le *payfan* lui repartit ; vous ferez donc plus que mon chien, qui chassa hier toute la journée, & qui ne put jamais en prendre un seul.

Deux suisses, le fabre à la main, se battoient à outrance dans une place ; un *payfan* passe par-là, & le cœur ému de compassion s'efforce de les séparer ; mais le pauvre diable pour toute récompense de son zèle, reçoit à la tête, un coup de fabre qui le jette à la renverse. On appelle un chirurgien, qui veut voir si la cervelle est atteinte. Ah ! tout beau, dit le *payfan*, je n'en avois point lorsque je me fourrai dans cette querelle.

Un gentilhomme se vantant devant un *payfan* ; de l'ancienneté de sa noblesse : « tant pis, monseigneur, dit-il, quand une graine est si vieille, elle s'abâtardit ».

Deux *payfans* des environs de B... sont venus consulter M... avocat, le 15 décembre 1783. Ils avoient le cœur gros de soupçons, les larmes s'échappoient de leurs yeux.

Nous sommes défolés, lui dirent-ils. — Et de quoi, mes enfans ? — Notre beau-père vient de faire devant le juge, un serment qui nous semble équivoque : il a cru pouvoir user de cette odieuse prescription ; & contre qui encore ? contre un méulier charitable, sans le secours duquel nos enfans & nous serions restés sans pain.

M.... leur demande le parti qu'ils veulent prendre. Il est fort pais, répondent-ils avec émotion; nous payerons pour le père de nos femmes. Et ils ont payé.

Un *payfan* eut le malheur que sa vache fût tuée par le taureau du seigneur de son village; il jugea bien qu'il n'en sauroit pas aisément satisfaction. Il vint trouver ce seigneur qui étoit dans une maison de ses amis, & dit que sa vache avoit tué son taureau. La loi veut, s'écria aussitôt le seigneur, que la vache appartienne au maître du taureau qui a été tué. Le *payfan* disputa sur cette peine, mais le seigneur n'en voulut pas démordre. Alors le *payfan* lui dit, monseigneur, il faut tourner la médaille, c'est votre taureau qui a tué ma vache; passé-je vous vous êtes jugé; vous n'en appellerez pas: le seigneur s'étant enfermé de lui-même, fut condamné par ses amis.

Dans le temps que la France victorieuse sous Louis XIV, soutenoit une guerre qui coûtoit excessivement, on étoit obligé de doubler les impôts & les subides: Un *payfan* qui avoit peine à digérer qu'on eût augmenté sa taille dit: qu'il nous gagnons & nous mettons toujours au jeu?

En 1770, le feu ayant pris dans un village de la province de Fionie, un *payfan* du lieu donna, dans cette circonstance, un exemple de zèle & de magnanimité qui mérite d'être rapporté.

Il portoit du secours en différents endroits de l'incendie, loin de son quartier, lorsqu'on vint l'avertir que le feu gaignoit sa maison. Il demande si celle de son voisin étoit endommagée? On lui répondit qu'elle brûloit.

A l'instant cet homme généreux, qui favoit que son voisin étoit malade & hors d'état de s'aider lui-même, vole au secours de son ami; & sans s'arrêter au danger imminent dont le menaçoit une poutre embrasée prête à s'écrouler, il s'élance auprès du malade, le charge sur ses épaules, & le conduit heureusement en lieu de sûreté.

La chambre économique de cette ville ayant été informée de cet acte de zèle & d'humanité, envoya à ce *payfan* un gobelet d'argent, rempli d'écus danois, & ayant un couvercle dont la pomme est surmontée d'une couronne civique. Aux deux côtés de cette couronne, pendent deux petits médaillons sur lesquels l'héroïsme de cette action est gravé.

PEINTRE. Un *peintre* venoit d'achever un tableau dans lequel il avoit représenté le dieu Mars, & le fit voir à un connoisseur auquel il demanda son avis. Celui-ci, après l'avoir examiné, lui trouva des défauts que le *peintre* ne vouloit pas avouer. Cette discussion duroit encore, lorsqu'un petit-

maître arriva. — « Que ce tableau est admirable, s'écria-t-il après l'avoir à peine regardé; en honneur, c'est un chef-d'œuvre: il est unique! il est divin »! — Le *peintre* alors prit un princeau & effaça tout son ouvrage.

Une demoiselle de vingt-cinq ans voulut qu'un *peintre* la représentât en veillée & de grandeur naturelle. L'ouvrage étant achevé, la jeune personne trouva que la hauteur de sa taille n'étoit pas tout-à-fait rendue, & comme elle s'en plaignoit vivement au *peintre*, il lui dit: « Excusez-moi, mademoiselle, je vous ai représentée plus petite que vous ne l'êtes en effet, parce que je n'ai pas cru que, dans le temps où nous sommes, il y ait des vierges aussi grandes que vous ».

Après avoir été ruiné par un malheureux procès, un *peintre* eut deux plaisirs à peindre, dont l'un venoit de gagner sa cause & l'autre l'avoit perdue: il représenta le premier en chemise, & le second ennuagément nud.

Une personne de qualité qui aimoit fort la peinture, ayant montré un tableau de sa façon au Poussin; ce fameux *peintre* lui dit: « Monsieur, il ne vous manque, pour devenir habile *peintre*, qu'un peu de pauvreté ».

Un *peintre* italien, après avoir travaillé toute la journée, se faisoit un amusement, à l'entrée de la nuit, de regarder les taches d'une voûte ou d'un mur; il traçoit ensuite sur le papier les figures que son imagination avoit aperçues.

Un *peintre* anglois, ayant représenté une jolie quêtuse, tenant un tronc, & voulant faire entendre que ce tronc étoit vuide, imagina de peindre au dessus de l'ouverture une tode d'araignée.

Frère Philippe Lippi, de l'ordre des Carmes, habile *peintre* Florentin, ayant été pris sur mer, par des corsaires de barbarie, fit une fois le portrait de son patron sur une muraille avec du charbon. Il attrapa si bien l'air de son visage, & il exprima si naïvement son habit à la mortelle, que le barbare, frappé d'étonnement & d'admiration, lui donna généreusement la liberté.

Ce frère Philippe étoit un maître moine. Comme il peignoit un jour le tableau du maître-autel des religieuses de sainte Marguerite de Florence, une jeune pensionnaire nommée Lucrece, fille de François Buti, citoyen de Florence, l'étoit venu voir peindre par hasard, notre frère Philippe jeta les yeux sur elle, & en devint amoureux. Il fit tant, qu'il obtint des religieuses, qu'il seroit le portrait de Lucrece, ayant besoin, dit-il, d'un bel air de tête pour la vierge de son tableau.

Comme il avoit la commodité de l'entretenir, il la débaucha; & ils convinrent de s'en aller ensemble, un jour qu'il devoit sortir, pour aller

A a a a a

voir la ceinture de la vierge, qui est dans le château.

Il en eût un fils, qui fut un excellent *peintre*, nommé comme son père, Philippe Lippi.

La dame se trouva si bien de notre moine, que quelques efforts que fissent les parents, elle ne le voulut jamais quitter.

Le pape Eugène offrit dispense à frère Philippe, de se marier avec sa maîtresse; mais il n'y voulut jamais consentir, craignant de perdre dans les liens du mariage la liberté, ou pour mieux dire, le libertinage dont il jouissoit.

PELISSON, (Paul Fontanier) né l'an 1624, mort en 1693.

Pelisson, né avec un esprit avide de connoissances, s'étoit appliqué de bonne heure à une étude réfléchie des anciens auteurs grecs & latins.

Il étoit à la vérité poète médiocre, mais grand orateur, bon historien & jurifconsulte éclairé.

Différens traits de sa vie prouvent qu'il étoit plein d'honneur & de probité, généreux, ami fidèle, serviteur incorruptible, courtisan droit, sujet zélé.

Sa fortune changea plusieurs fois; mais son cœur pour ses amis & pour les honnêtes gens fut toujours le même.

La petite vérole l'avoit si fort maltraité, surtout au visage, qu'elle l'avoit rendu d'une laideur affreuse. Aussi madame de Sévigné disoit qu'il *abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids*.

Cette même dame qui connoissoit l'aimable candeur & toutes les autres belles qualités de *Pelisson*, dit une autre fois : *Si on le trouve si laid, qu'on le dédouble, & on lui verra une belle ame*.

Pelisson fut le premier commis & confident du sur-intendant Fouquet.

Ce ministre ayant été arrêté, son premier commis eut part à la disgrâce, & fut mis à la bastille.

On s'imagina que, pour découvrir d'importans secrets le meilleur moyen, c'étoit de faire parler *Pelisson*.

Pour cet effet, on apporta un allemand simple & grossier en apparence, mais fin & rusé, qui seignoit d'être prisonnier à la bastille, & pour la sonet on étoit d'y jouer le rôle d'espion.

A son jeu & à ses discours *Pelisson* le pénétra; mais ne laissant point appercevoir qu'il connoît le piège, & redoublant au contraire ses politesses

envers cet allemand, il enchantait tellement son espion, qu'il en fit son emissaire.

Il s'en servoit pour entretenir au dehors un commerce journalier avec différentes personnes, & faire publier différens mémoires qu'il avoit composés dans sa prison en faveur de M. Fouquet.

Quand ils parurent, on ne fut pas long-temps à soupçonner quel en pouvoit être l'auteur.

Pouvoit-on se tromper à son éloquence simple, mais touchante, à sa connoissance profonde des affaires judiciaires & des affaires d'état? Aussi-tôt plume & encre lui furent ôtées, & le prisonnier fut veillé de plus près.

Pelisson, privé du plaisir que donne l'étude, se vit obligé de se contenter de la compagnie d'un basque stupide & moine, qui ne savoit que jouer de la musette.

Il trouva dans cela même une ressource contre l'ennui.

Une araignée faisoit sa toile à un soupirail qui donnoit du jour à sa prison.

Il entreprit de l'approproier, & pour cela il mettoit des mouches sur le bord de ce soupirail, tandis que son basque jouoit de la musette.

Peu à peu l'araignée s'accoutuma à distinguer le ton de cet instrument, & à surtir de son trou pour courir sur la proie qu'on lui présentait.

Il continua d'aller toujours au même son, & éloignant la proie de plus en plus, il parvint, après un exercice de quelques mois, à d'écarter si bien cet araignée, que le paroit toujours au premier signal, pour aller prendre une mouche au fond de la chambre, & jusques sur les genoux du prisonnier.

Le gouverneur de la bastille vint un jour voir son prisonnier, & lui demanda avec un souris insultant à quoi il s'occupoit.

Pelisson, d'un air ferein, lui dit qu'il avoit su se faire un amusement, & demandant si tôt son signal, il fit venir l'araignée approproiée sur sa main.

Le gouverneur ne l'eut pas plutôt vue, qu'il la fit tomber à terre, & l'écrasit avec son pied. « Ah ! monsieur, s'écria *Pelisson*, j'aurois mieux aimé que vous m'eussiez cassé le bras.

L'action de ce gouverneur étoit cruelle, & ne pouvoit venir que d'un homme accoutumé à voir des malheureux.

Il y a ce trait de *Pelisson* rapporté dans l'Encyclopédie, qui n'est pas moins une preuve de l'honnêteté de cet homme illustre que de la grande pénétration & de sa fermeté.

Il le porte accusateur de M. Fouquet, son maître & son bienfaiteur.

On le confronte avec son accusé qu'il charge de quelque malversation chimérique. L'accusé lui en demande la preuve. « La preuve lui répond *Pelisson* ? Hé, monsieur, elle ne se peut tirer que de vos papiers, & vous savez bien qu'ils sont tous brûlés ». Ea effet ils l'étoient.

Pelisson les avoit brûlés lui-même ; mais il falloit en instruire le prisonnier ; & il ne balança point de recourir à un expédient, sûr à la vérité, puisque tout le monde y fut trompé, mais qui exploitait sa liberté, peut-être sa vie, & qui, s'il eût été ignoré, comme il pouvoit l'être, attachoit à son nom une infamie éternelle, dont la honte pouvoit réjaillir sur la république des lettres, où *Pelisson* occupoit un rang distingué.

Il avoit été reçu en 1652 à l'académie française dont il avoit écrit l'histoire.

Cette compagnie ayant entendu en pleine assemblée la lecture de cette histoire qui n'étoit encore que manuscrite, il fut arrêté quelques jours après en faveur de l'auteur, que la première place qui vaqueroit dans le corps, lui feroit dévolue, & que cependant il auroit droit d'assister aux assemblées, & d'y opiner comme académicien, avec cette clause que la même grace ne pourroit plus être faite à personne, pour quelque considération que ce fût.

Pelisson fit pendant quelques années avec deux autres académiciens, les frais du prix de poésie que distribue l'académie française.

Après sa mort, l'académie fournit à ces frais trois fois de suite. De vus M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Nyon, & membre de l'académie, sonja ce prix à perpétuité.

Pelisson abjura le calvinisme, & faisoit tous les ans du jour de la réunion à l'église un jour de fête ; il cédoit aussi chaque année sa sortie de la bastille en délivrant quelques prisonniers.

Le ministre Morus, qui avoit fait un poème latin à l'honneur de la république de Venise, avoit reçu une magnifique chaîne d'or. En mourant il la laissa par son testament à *Pelisson*, comme au plus honnête homme qu'il eût connu.

PELLEGRIN, (Simon-Joseph) mort en 1745, âgé de 82 ans.

L'abbé *Pellegrin* n'étoit pas un auteur sans mérite ; mais obligé d'écrire pour avoir du pain, il prodiguoit sa verve à tout venant.

Dès tant de vers plats qui firent croire qu'il étoit incapable d'en faire de bons.

Son extérieur négligé & une difficulté de s'annoncer avoient achevé de jeter sur lui un ridicule qui réjaillissoit sur ses ouvrages.

Ses mœurs étoient douces, & jamais il ne songea à se venger par la satire, des traits envenimés qu'on se plaisoit à lancer contre lui.

Un trait qui fait bien de l'honneur à l'abbé *Pellegrin*, est d'avoir été le premier juge du génie du célèbre Rameau, & d'avoir en quelque sorte prédit sa célébrité.

Ce musicien, desirant de se faire connoître sur la scène lyrique, & n'ayant pu obtenir des paroles de M. de la Mothe, se déterminà à s'adresser à l'abbé *Pellegrin* qui, moyennant un billet de cinquante pistoles, lui donna la tragédie d'*Hypolite & Aricie*.

Le premier acte de cet opéra fut exécuté chez un fermier général que les richesses mettoient à portée de favoriser les arts.

Le poète étoit présent à cette répétition, & frappé des beautés sans nombre de la nouvelle musique, il courut embrasser l'auteur, & déchira le billet, en s'écriant que ce n'étoit pas avec un musicien tel que lui qu'il falloit prendre des sûretés.

Pellegrin avoit commencé à traduire les poésies d'Hoïace, & promettoit d'en donner la suite ; mais le public le dispensa de tenir sa parole.

Comme dans l'essai qu'il donna, il avoit ajouté le texte à sa traduction, la monnoie lui décocha l'épigramme suivante :

Il faudroit, soit dit entre nous,

A deux divinités offrir ces deux Horaces ;

Le latin à Vénus, la déesse des graces,

Et le françois à son époux.

Dans le temps que parut sur le théâtre la belle tragédie de *Méropé* de M. de Voltaire, un Dumont, spectateur habitué, sortant extasié de la première représentation de cette pièce, entra dans le café de Princeps en s'écriant : « En vérité, Voltaire est le roi des poètes ». L'abbé *Pellegrin* qui y étoit, se leva aussitôt, & d'un air piqué, dit brusquement : *Eh ! qui suis-je donc, moi ? Vous !* vous en êtes le doyen, lui répondit Dumont.

Pellegrin ayant bien de la peine à vivre, disoit tous les jours la messe, & la petite rétribution qu'il en retiroit, lui donnoit à dîner.

Le reste de la journée, il s'occupoit à composer des pièces de théâtre pour avoir à souper.

C'est ce que le nommé Remi, poète fort obé-

cur, a exprimé assez heureusement dans ces deux vers :

Le matin catholique, & le soir idolâtre,
Il dîna de l'autel, & soupa du théâtre.

Des occupations si peu assorties à son caractère de prêtre, le firent interdire par le cardinal de Noailles, & cet interdit ne fut jamais levé.

L'abbé *Pellegrin* avoit fait un opéra intitulé *Loth*, dont voici le premier vers. *L'amour a vaincu Loth*. Comme ce poète étoit très-pauvre & manquoit de culottes, quelqu'un lui dit : « vous devriez bien en emprunter une à l'amour.

L'abbé *Pellegrin* se promenant au Luxembourg avec un de ses amis, vit devant lui une feuille de papier qui contenoit un modèle d'écriture, sur lequel il n'y avoit que des P. L'ami ramassa cette feuille & dit à l'abbé. Devinez ce que veulent dirent toutes ces lettres ? C'est, répondit l'abbé, la leçon qu'un maître à écrire a donné à son élève, & que le vent a fait tomber à nos pieds. Vous vous trompez dit son ami : voici le sens de cette longue abréviation. Tous ces P signifient : *Pélopie, pièce pitoyable, par Pellegrin, poète, pauvre prêtre provençal*.

PENITENCE. Un jeune homme qui alloit épouser sa maîtresse, tenant en main son billet de confession, crut qu'il seroit plaisant de retourner sur ses pas & de dire au confesseur : « Je ne fais, monsieur, si je suis bien confessé, vous avez oublié de me donner une *penitence* ». Le confesseur, homme d'esprit, répondit à cet étourdi : « ne m'avez-vous pas dit, monsieur, que vous alliez vous marier » ?

PENSÉES. L'homme qui n'est pas sûr de ce qu'il pense, ne doit prendre avis de personne. S'il n'est pas assez instruit pour éclairer le monde, il ne doit pas écrire. Celui au contraire qui se sent assez de force pour en être la lumière, étonnera la vigueur de ses *penées*, en les soumettant au choc des opinions. C'est ce qui me fait croire que les donneurs d'avis sont nuisibles, ou du moins inutiles.

En apprenant la qualité d'un homme on le confidère ; en apprenant ses belles qualités, on le respecte ; c'est une distinction que le cœur fait sur le champ, & un hommage tacite que l'on rend à la vertu, sans même y songer.

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons, & celui que l'on consulte le moins.

Rien n'est si près d'une faute que le repentir de l'avoir faite.

L'opprobre brise tous les ressorts de l'ame.

La noblesse est dans la vertu ; on est fils de ses propres actions.

On perd infiniment plus qu'on ne l'imagine à négliger le soin de plaire à ceux qu'on efface.

Les conseils sont comme les faveurs ; il faut attendre qu'on les demande ; les offrir c'est les priver.

L'expérience de tous les âges prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné.

On ne doit envier d'un rang élevé que l'avantage de faire des heureux.

L'ame d'un sage reçoit l'impression des sens ; comme une glace reçoit les objets qui passent devant elle.

L'habitude de se vaincre en facilite le pouvoir.

La présence d'un homme vertueux a le même pouvoir que les autels des dieux ; elle inspire le respect & la confiance.

L'homme sans passions n'existe ni dans le fond d'un bois, ni dans la société, ni dans une cellule.

Jules Ausonne, médecin, père du poète Ausonne de Bordeaux, disoit, que celui-là n'étoit pas heureux, qui a tout ce qu'il désire, mais heureux celui qui ne désire point ce qu'il n'a pas.

Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

PERE DE FAMILLE appelé en duel.

Deux anglois fort amis, dînant ensemble dans une taverne, & causant politique à tort & à travers, se prennent de querelles ; le plus raisonnable des deux propose un duel que le plus raisonnable accepte pour le lendemain, à condition qu'avant de se porter sur le pré, on dînera ensemble : mais au lieu de la taverne, celui qui impose la condition, propose sa maison. L'ami au cartel ne manque pas d'arriver de bonne heure au rendez-vous. On le fait entrer dans la salle à manger, où il trouve les apprêts d'un dîner bien entendu ; peu à peu descendant successivement les enfans & l'épouse de l'ami raisonnable, quatre garçons beaux comme des anges, deux filles charmantes, la mère, de la figure du monde la plus intéressante. Chacun prend sa place : on dîne gaiement, ou du moins chacun dissimule ses sensations intérieures. Le repas fini, l'homme au cartel propose à l'autre de le suivre. « Un moment, lui dit ce dernier, la partie est trop inégale entre nous, montrez-moi six enfans chéris, une épouse idolâtrée, & je vous suis. — Tu as raison, s'écria

le premier, la partie n'est pas égale, embrasse-moi, pardonne moi : ce que je viens de voir m'apprend que l'existence d'un père de famille doit être sacrée ».

PERRAULT, (Charles) né à Paris l'an 1617, mort en 1703.

Avant *Perrault*, on parloit mal des anciens avec la même circonspection dont usent des conjurés lorsqu'ils médisent du gouvernement. On se disoit tout bas : Homère n'est pas si divin, comme on se disoit du temps du pape Zacharie, il est des anépodes.

Monsieur *Perrault*, ayant maltraité les meilleurs écrivains de l'antiquité dans son parallèle des anciens & modernes, M. le prince de Conti, dit un jour, que si Despréaux ne répondoit pas au livre des parallèles, il vouloit aller à l'académie écrire sur la place de ce satyrique : *Tu dors Brutus*.

Ce prince ayant lu le parallèle, & en paroissant fort indigné ; lorsqu'un lui ayant demandé ce que c'étoit donc que cet ouvrage, pour lequel il témoignoit un si grand mépris : « C'est un livre, dit-il, où tout ce que vous avez jamais vu louer au monde est blâmé, & où tout ce que vous avez jamais entendu blâmer est loué.

PERRAULT, (Claude) né en 1611, mort en 1683.

Perrault se fit médecin, mais il naquit architecte. Il dessinoit l'architecture en homme de goût, & avoit pour les arts cet enthousiasme qui caractérise le génie.

La belle façade du louvre du côté de saint Germain l'Auxerrois, l'arc de triomphe du fauxbourg saint Antoine, l'observatoire de Paris, la chapelle de Sceaux, chefs-d'œuvre d'architecture, & ses commentaires sur Vitruve, rendront son nom immortel. Ses mœurs étoient douces, son caractère bienfaisant.

Quoique son goût pour les arts l'éloignât de la pratique de la médecine, il continua néanmoins de l'exercer dans sa famille & pour le soulagement des pauvres & de ses amis.

Il procura la santé au célèbre Boileau Despréaux, qui l'en remercia par quelques épigrammes.

Perrault, ennemi de la satire, s'étoit déclaré avec tous les gens sages contre celle du Juvénal français. Celui-ci se vengea de son censeur avec les armes qu'il avoit entre les mains.

Dans son quatrième chant de l'art poétique, il désigna *Perrault* sous l'emblème de ce docteur de

Florence, qui de méchant médecin devint bon architecte.

La raillerie ne fut pas du goût du médecin qui porta ses plaintes à Colbert. Le poëte ne se défendit que par une plaisanterie qui fit rire ce grand ministre. « M. *Perrault*, lui dit-il, à tort de se plaindre, je l'ai fait précepte ». En effet, il rira de son exemple ce précepte excellent :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Le cavalier Bernin avoit été appelé à grand frais de Rome à Paris en 1665, pour travailler au frontispice du louvre ; mais les dessins ne furent point exécutés, & lorsqu'il vit ceux de *Perrault*, il ne put s'empêcher de dire : « Que quand on avoit de tels hommes chez soi, il ne falloit pas en aller chercher ailleurs ».

Claude Perrault étoit frère de Charles *Perrault* ; bien connu dans la république des lettres par son *Parallèle des anciens & des modernes*.

Charles Perrault n'étoit pas un des premiers écrivains de son siècle ; ses vers ainsi que sa prose manquent de coloris ; mais son amour pour les lettres & les arts lui tenoit lieu de talens ; & il ne contribua peut-être pas moins à leurs progrès que ceux de ses contemporains qui avoient le plus de réputation.

Ce fut par un effet de son zèle pour la gloire de la nation qu'il chanta les merveilles du siècle de Louis XIV, dans un poëme intitulé : *Le siècle de Louis le grand* ; mais ce poëme ne parut aux yeux des partisans des anciens qu'une satire indécente des siècles antérieurs, qui font époque dans l'histoire des progrès de l'esprit humain.

Ce fut alors que l'auteur, pour soutenir ce qu'il avoit avancé, mit au jour son *Parallèle des anciens & des modernes*.

Despréaux & Racine, dont il n'avoit point parlé dans son parallèle, ou dont il n'avoit dit que des choses peu capables de flatter leur amour propre, se crurent personnellement offensés. Racine se vengea le premier par un petit couplet malin.

Egaré de son faux système,	1
<i>Perrault</i> , philosophe murin,	1
Disputé d'une force extrême ;	3
Et coiffé de son arctique,	1
Fait le lutin,	1
Pour prouver clairement lui-même	2
Qu'il n'entend ni grec ni latin.	1

Despréaux de son côté avoit décoché plusieurs épigrammes, mais il en restoit là ; & on étoit surpris qu'un homme dont on avoit vu toujours la bile s'échauffer à la moindre atteinte que quelqu'un donnoit au bon goût & à la raison, souffrit tranquillement les décisions d'un écrivain qui jugeoit les poèmes d'*Alaric*, de la *Pucelle* & de *Moyse sauvé*, des chefs d'œuvre en comparaison de l'*Iliade*, & de l'*Odyssée*.

Perrault, qui étoit de l'humeur la plus pacifique, ne pouvoit comprendre comment les adversaires s'étoient si finement échauffés pour des poètes morts, il y avoit deux mille ans.

Il préféreroit avec raison sa tranquillité à toutes ces querelles littéraires, qui rendent les gens de lettres le jouet du public, dont ils doivent être les maîtres. Aussi se reconcilia-t-il bien sincèrement avec Boileau lorsque celui-ci parut le défendre.

Cette paix se fit en 1699, & le satyrique académicien lui-même par ces vers :

Tout le trouble poétique
A Paris s'en va cesser.
Perrault l'anti-pindarique,
Et Despréaux l'homérique
Consistent de s'embrasser.

PERSE, (Aulus Persius Flaccus) poète latin, né l'an 34 de Jésus-Christ, mort l'an 61 à 28 ans.

Perse reprend souvent les défauts des orateurs & des poètes de son temps, sans épargner Néron même. On croit qu'il a voulu désigner ce prince par ce vers injurieux qu'on lit dans la première de ses satyres :

Auricularas affini quis non habet

Perse avoit d'abord mis :

Auricularas affini Mida res habet.

Mais Cornutus, ami du poète, lui fit sentir le danger de ce bon mot & le lui fit corriger. Si l'anecdote est vraie, comment peut-on attribuer à Néron ce vers, *Torva mimallonæis implerunt cornua bombis*, & les trois suivants que *Perse* cite pour modèle d'une poésie ridicule.

Ce dernier trait de satire n'étoit-il pas encore plus fort que le premier, & Néron qui vouloit régner sur le parnasse comme dans l'empire, auroit-il souffert aisément une pareille insulte ?

Perse en mourant laissa par reconnaissance à Cor

nutus son maître & son ami, sa bibliothèque, composée de sept cents volumes, ce qui étoit alors fort considérable, & une grande somme d'argent. Cornutus accepta les livres, & rendit l'argent aux héritiers du poète.

L'obscurité qui règne dans les satyres a fait dire à quelqu'un, que puisque *Perse* ne vouloit pas être entendu, il ne vouloit pas l'entendre. *Si non vis intelligi, nec ego volo te intelligere.*

PÉTRARQUE, (François) célèbre poète italien, né le 20 juillet 1304, mort le 18 juillet 1374.

L'auteur des nouveaux *mémoires pour l'histoire de Pétrarque*, rapporte la circonstance qui donna lieu à la passion de ce poète pour Laure.

Le 6 avril 1327, c'étoit le lundi de la semaine sainte à la première heure, c'est-à-dire, vers les six heures du matin (l'usage étoit alors de compter les heures depuis la pointe du jour) *Pétrarque* étant allé faire ses prières à l'église des religieuses de sainte Claire-d'Avignon, y vit une dame fort jeune, dont la beauté le frappa.

Elle étoit vêtue de verd, son habit étoit parsemé de violettes. Son visage, sa démarche, son air avoient quelque chose de céleste ; sa taille étoit fine & légère, ses yeux tendres & brillants, ses sourcils nous comme de l'ébène. Des cheveux couleur d'or flottoient sur des épaules plus blanches que la neige.

L'or de cette chevelure lui paroissoit filé & tissé des mains de l'amour. Elle avoit le col bien fait & d'une blancheur admirable. Son teint étoit animé par ce coloris que la nature & l'art s'efforcent en vain d'imiter.

Quand elle ouvroit la bouche, on ne voyoit que des perles & des roses. Elle avoit de jolis pieds, de belles mains plus blanches que la neige & l'ivoire.

Elle étoit pleine de grâces ; rien de si doux que sa physionomie, de si modeste que son maintien, de si touchant que le son de sa voix, son regard avoit quelque chose de gai & de tendre, mais en même-temps si honnête qu'il portoit à la vertu.

Laure étoit fille d'Audifert de Noves, & fut mariée à l'âge de dix-huit ans à Hugues de Sade, seigneur de Saumane.

Elle eut pour sa dot six mille tournois à l'or rond, outre cela deux habits complets, l'un verd, & l'autre d'écarlate, une couronne d'argent du prix de vingt florins d'or, un lit honnête & tout ce qui convient à une épousée suivant la condition des personnes.

Tous ces petits détails intéresseroient moins

La muse qui inspira *Pétrarque* n'en étoit l'objet. Cette muse étoit chaste & vertueuse.

Laure, contente d'être aimée de *Pétrarque*, ne souffroit point qu'il lui parlât jamais de son amour. Elle le traitoit avec rigueur toutes les fois qu'il entreprenoit de déclarer ses feux, mais quand elle le voyoit au désespoir, prêt à se tuer, & à quitter son esclavage, elle savoit le ramener par quelque sœur légère. Un regard, un geste, un mot suffisoit.

Ce fut par ce manège que Laure, sans compromettre son honneur, trouva moyen de tenir dans ses chaînes jusqu'à sa mort arrivée en 1348, c'est-à-dire, plus de vingt ans, l'homme le plus ardent & le plus impétueux.

On ajoute que Laure étoit du nombre des dames qui composoient la cour d'amour.

Cette cour étoit une assemblée de femmes de la première qualité qui ne traitoient que des matières de galanterie, & qui décidoient gravement sur ces bagatelles.

Rome renouvella en faveur du chantre de Laure, l'usage de couronner les poëtes, interrompu depuis la cessation des combats capitulins.

Pétrarque reçut dans cette capitale la couronne de laurier. Il soutint auparavant devant Robert, roi de Naples, un examen qui dura trois jours, & sur le témoignage de ce prince qui passoit alors pour le père & le juge des sçavans, *Pétrarque* fut couronné.

L'assemblée, pour la cérémonie du couronnement, fut convoquée le jour de Pâques 8 avril 1347.

Dès le matin le son des trompettes annonça cette espèce de fête. *Pétrarque* parut au capitole, précédé par douze jeunes gens de quinze ans, choisis dans les meilleures maisons de Rome; ils étoient habillés d'écarlate, & récitoient des vers de *Pétrarque*.

Le poëte revêtu d'une robe que le roi de Naples lui avoit donnée, marchoit au milieu des premiers citoyens de la ville, habillés de vert.

Orso, comte d'Anagni, qui étoit alors sénateur de Rome, venoit ensuite accompagné des principaux du conseil de ville.

Lorsqu'il se fut mis à sa place, *Pétrarque*, appuyé sur un héraut, fit une courte harangue, & cria trois fois : *Vive le peuple romain, vive le sénateur, Dieu les maintienne en liberté.*

La harangue finie, il se mit à genoux devant le sénateur qui, après avoir fait un petit discours, *Encyclopædiana.*

Arta de sa tête une couronne de laurier, & la mit sur celle de *Pétrarque* en disant : *La couronne est la récompense du mérite.*

Pétrarque récita sur les héros de Rome un beau sonnet qui n'est pas dans ses œuvres.

Le peuple marqua sa joie & son approbation par des battemens de mains redoublés, & en criant à plusieurs reprises : *Vive le capitole & le poëte.*

La cérémonie achevée au capitole, *Pétrarque* fut conduit en pompe avec le même cortège dans l'église de saint Pierre, où, après avoir rendu grâces à Dieu de l'honneur qu'il venoit de recevoir, il déposa sa couronne pour être placée parmi les offrandes, & suspendue aux voûtes du temple.

La fête se termina par une expédition des lettres patentes, dans lesquelles, après un préambule très-flateur, il est dit, « que *Pétrarque* a mérité le titre de grand poëte & d'historien que, pour marque spéciale de sa qualité de poëte, on lui a mis sur la tête une couronne de laurier, lui donnant, tant par l'autorité du roi Robert, que par celle du sénat & du peuple romain, dans l'art poétique & historique à Rome & par-tout ailleurs la pleine & libre puissance de lire, de disputer, expliquer les anciens livres, en faire de nouveaux, composer des poëmes, & de porter dans tous les actes la couronne de laurier, de héros ou de myrte à son choix, & l'héritage poétique. Enfin on le déclare citoyen romain, & on lui en donne tous les privilèges ».

L'abbé du Reinsel pense que ce fut b'en moins la vanité qui engagea *Pétrarque* à accepter cet honneur, que l'espérance de trouver sous le laurier poétique, un sûr abri contre les foudres dont, dans ces temps d'ignorance, lui & les poëtes ses confrères étoient continuellement menacés. Il suffisait alors de faire des vers pour être suspect d'hérésie ou de magie.

Mais si le laurier mit *Pétrarque* à couvert de la persécution des inquisiteurs, ce fut pour lui un faible bouchet contre les traits d'une infinité de censeurs que la singularité de cet honneur lui attira.

Il se plaint que cette couronne n'ajouta rien à sa science, & qu'elle augmenta le nombre de ses envieux ; mais elle lui fit naître aussi des admirateurs passionnés.

Un maître de grammaire qui étoit aveugle, ayant eut le plaisir de *Pétrarque* & du discours qu'il avoit formé de subir un examen devant le roi Robert, avant que d'aller à Rome recevoir la couronne poétique, conçut un violent desir de s'entretenir avec un homme si rare, & se mit en route.

B b b b b

Le roi, à qui on parla de ce grammairien, souhaita de le voir; & ayant reconnu que l'unique but de son voyage étoit de rendre une espèce d'hommage littéraire à un de ses compatriotes, il lui fit donner une gratification, & ordonna qu'on le conduisit à Rome; mais par malheur *Pétrarque* en étoit déjà parti; & le grammairien fut obligé de retourner chez lui, désempé d'avoir fait inutilement un si long voyage.

Cependant il apprit quelques mois après que *Pétrarque* s'étoit arrêté à Parme; & dès-lors oubliant toutes ses fatigues passées, sans être effrayé des neiges dont l'Apennin étoit déjà tout couvert, traversa les montagnes, & parvint au bonheur après lequel il avoit si long-temps foupiré.

Dès qu'il fût arrivé auprès de *Pétrarque*, il ne cessa de l'embrasser & de lui baiser les mains; & comme chacun paroïssoit surpris d'un spectacle si nouveau & si singulier: « Vous ne connoissez pas, dit l'aveugle aux spectateurs, tout ce que vaut l'homme à qui je rends ces marques de respect: je vois mieux que vous, tout aveugle que je suis; & je tends grâce à Dieu de ce qu'il a bien voulu que j'eusse enfin le bonheur de le rencontrer ».

Pétrarque, de son côté, fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible à ce bon vieillard, qui, après avoir passé trois jours avec lui, s'en retourna dans son pays, très-content de son voyage.

Cette visite rappelle celle que Tite-Live avoit reçue autrefois, lorsqu'un étranger attiré par la seule réputation de ce fameux historien, étoit parti du fond de l'Espagne pour venir le voir à Rome.

Henri Capra, orfèvre de Bergame, donna un autre exemple de cette espèce d'enthousiasme que faisoit naître en sa faveur l'illustre *Pétrarque*.

Cet orfèvre, touché de tout ce que la renommée publioit de ce poëte italien, voulut, à quelque prix que ce fût, s'attirer son amitié.

Il chercha long-temps une occasion de se faire présenter à lui; enfin il vint à Milan où séjournoit *Pétrarque*, uniquement dans le dessein de satisfaire le désir qu'il avoit de voir ce fameux poëte. L'accueil gracieux que *Pétrarque* lui fit, acheva de lui gagner le cœur, & le combla de joie.

Il voulut avoir des copies de tout ce qui étoit sorti de la plume de ce poëte: il dépensa une somme considérable à orner presque toute sa maison de portraits & de statues qui le représentoient; enfin oubliant presque son commerce, il se mit en tête de devenir homme de lettres; & *Pétrarque* ne put résister à ses importunités: une lettre pour un savant qu'il prioit de vouloir bien

donner quelques leçons à cet écolier quadragénaire.

Pétrarque a mérité à juste titre d'être regardé comme le restaurateur de la littérature, non-seulement par ses écrits, mais encore par les soins qu'il prit de recueillir les ouvrages des auteurs anciens.

Il en faisoit faire de bonnes copies sous les yeux; souvent même il prenoit la peine de les transcrire lui-même, impatienté par la lenteur & les bêtises des écrivains qu'il employoit. Par un excès de complaisance pour le maître qui prit soin de sa jeunesse, nous avons perdu un manuscrit précieux de Cicéron, qui étoit son Traité de la gloire.

Il l'avoit prêté avec quelques autres manuscrits à ce vieillard pour les lire. Mais le bon-homme les mit en gage pour quelque argent; *Pétrarque*, qui s'en doutoit, lui demanda quelque temps après où il les avoit mis, dans le dessein de les retirer.

Le maître, honteux de ce qu'il avoit fait, ne lui répondit que par des larmes. *Pétrarque* lui offrit de l'argent pour aller les reprendre: *Ah*, lui dit-il, quel affront vous me faites! L'élève n'osa pas insister pour ménager la délicatesse de son maître.

Pétrarque fut chargé de plusieurs ambassades honorables par les Visconti à Milan, & passa les dernières années de sa vie à Arquà près de Padoue.

Pétrarque avoit été honoré pendant tout le cours de sa vie de l'estime & de la familiarité des plus grands princes qu'il traitoit avec assez de liberté.

L'empereur Charles IV l'avoit sollicité vivement de lui dédier un ouvrage. « Je ne puis, dit-il, vous rien promettre, qu'autant que vous aurez de véritable grandeur, & moi de loisir ».

Dans une conversation que Robert, roi de Naples & le protecteur des lettres, eut avec *Pétrarque*, l'entretien étant tombé sur Philippe de Valois, roi de France, Robert dit à *Pétrarque*: « N'avez-vous jamais été à sa cour? Je n'en ai pas même été tenté, répondit *Pétrarque*. Pourquoi donc, dit le prince en souriant? C'est, reprit-il, parce qu'il me semble qu'un homme comme moi ne peut être qu'un personnage inutile & importun à un roi ignorant. J'aime mieux vivre dans une honnête médiocrité que d'aller traîner mon corps dans une cour où personne ne parle ma langue. Il m'est revenu, dit le roi, que le fils siné de Philippe aime assez l'étude. Je l'ai oui dire aussi, repliqua *Pétrarque*, mais cela ne plaît pas au père; on prétend même qu'il regarde comme des ennemis les précepteurs de son fils; mais c'est un fait que je ne pourrois pas garantir ».

A ces mots, Robert fut saisi d'indignation. Après un court silence pendant lequel il avoit les yeux baissés, il s'écria : « Telle est la vie des hommes & la différence des goûts ! Pour moi, je jure que les lettres me sont plus chères que ma couronne, & s'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, j'attacherois bien vite mon diadème ».

C'est ce prince qui accorda à Laure une marque de distinction particulière, & que *Pétrarque*, attentif à faire valoir tous les avantages de sa maîtresse, n'a pas manqué de relever dans ses poésies. Robert venoit quelquefois à Avignon.

Dans une fête que le roi de Naples donnoit aux dames de la province, ce prince fut frappé de la beauté de Laure, & aussitôt faisant signe de la main aux autres femmes que leur âge ou leur rang mettoit au-dessus d'elle, il la fit approcher, lui dit de s'asseoir à ses côtés, & la baisa aux yeux & au front.

PEUR. M. Bertin, médecin de la faculté de Paris, mort en février 1781, avoit une timidité invincible, qui a fait le malheur de sa vie. Au séjour agréable de Paris, il préféra celui de la cour du Hôspodar de Valachie, dont il fut premier Médecin. A peine M. Bertin fut-il arrivé, que le despotisme l'obligea d'assister au supplice de celui qu'il venoit remplacer. Quelle dut être alors la situation de cet homme timide ! Il le fit cependant aimer du Hôspodar : mais il frémissait en recevant ses caresses ; & lorsque ce prince fut rappelé à Constantinople, où il s'envoia de la fuir, avec la promesse d'une grande fortune, M. Bertin prétexta la crainte de la peste, & reprit le chemin de la France.

Etant passé par Vienne, il eut l'honneur d'être présenté à l'impératrice reine. Cette grande souveraine, qui connoissoit son mérite, lui donna des cavaliers pour sa sûreté jusqu'à la frontière : dans la route ces soldats, dont il n'entendoit pas la langue, putoient entr'eux. M. Bertin, l'imagination encore frappée de la férocité des Valaques, se persuada qu'on veut l'assassiner. La crainte grossissant le danger, il s'échappa. Les cavaliers coururent après lui ; il fut encore plus vite, entra dans un marais, & se mit dans l'eau jusqu'au cou. Les cavaliers dont l'air riant n'annonçoit pas des assassins, le retirèrent avec bien de la peine, le rassurèrent, & le ramenèrent.

De retour à Paris, un excès de travail & quelques querelles littéraires avoient affaibli ses organes très-foibles par eux mêmes, lorsqu'un homme lâche & brutal, à qui il avoit rendu des services, le menaça. Saisi de frayeur, & se trouvant déjà indisposé, il envoya chercher M. de l'Épine, médecin, son ami. Sa tête se trou-

ble, & il tombe dans un délire affreux. Les personnes qui l'entourent lui semblent autant d'assassins ; il se croit poursuivi ; à peine veut-il permettre que M. de l'Épine entre dans sa chambre. Le lendemain l'accès redouble, & pour éviter la mort dont il se croit menacé, il s'élance à sa garde, & se précipite par la fenêtre : mais sa chute n'eut heureusement rien de dangereux.

Il se tint dans une maison de campagne près de Rennes, où il vécut le reste de ses jours, conservant toujours cette peur qui lui faisoit voir partout des dangers, & qui lui fit prendre la fuite lors de la descente des Anglois à S. Galt, parce qu'il les crut déjà maîtres de la Bretagne, & qu'il se regarda comme perdu, ayant eu autrefois le titre de médecin du prétendant.

Claude, le cinquième des Césars, fut si peureux, si lâche & si pusillanime, que sa mère disoit souvent de lui, que la nature l'avoit commencé, & non pas achevé.

PHILIPPE, roi de Macédoine, mort l'an 336, avant J. C., âgé de 47 ans ; il fut le père du célèbre Alexandre.

Un mot de *Philippe* étoit, qu'on amuse les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens maxime odieuse qu'on a aussi attribuée à notre roi Louis XI, & qui fut l'ame & le principe de la politique du roi de Macédoine.

Quelqu'un lui ayant rapporté qu'un château qu'il vouloit attaquer étoit imprenable, il demanda si l'on ne pourroit pas y faire entrer un mulet chargé d'argent.

Il avoit su par ses prébats faire parler les oracles de la Grèce en sa faveur ; aussi le célèbre Démétrius se plaignoit de son temps que la Pithie philippisoit.

Philippe conformément à sa politique, employoit les espions & les traitres pour vaincre ses ennemis. Ce prince cependant, en profitant des trahisons, laissa voir un jour assez plaisamment ce qu'il pensoit des traitres. Lysimachus & Eurycrates, chefs de la cavalerie des Olympiens, s'étoient rendus avec leurs troupes à *Philippe* lorsqu'il pressoit avec vigueur le siège d'Olynthe. Ils avoient reçu de lui un bon accueil ; mais ayant essuyé les reproches & les invectives des capitaines & des soldats Macédoniens qui les appelloient traitres, ils s'en plaignirent au roi. Ce prince leur répondit : « qu'ils ne devoient pas prendre garde à ce que disoient ces hommes grossiers, accoutumés à » nommer les choses par leurs noms. »

B b b b b 2

Ce prince ayant remporté près de Chéronée, ville de Bœotie, une célèbre victoire sur les Grecs, se livroit à une joie insatiable. L'ivresse du vin augmentant encore celle de son orgueil, il étoit venu sur le champ de bataille insulter aux morts & aux prisonniers. Du nombre des captifs étoit l'orateur Demade, il fut choqué d'une telle conduite & ne put s'empêcher de dire au prince : *Pourquoi voulez être un Thersite, lorsque vous pourriez être Agamemnon ? Philippe, l'un de ses officiers d'un pareil reproche, conçut dès ce moment de l'estime pour Demade & le combla d'honneurs.*

Philippe disputant avec opiniâtreté contre un grammairien, celui-ci termina la dispute en lui disant. Dieu te garde, seigneur, de savoir cela mieux que moi.

Plusieurs traits peignent son exactitude dans l'administration de la justice. On le sollicitoit de favoriser un seigneur de sa cour, que le jugement qu'on alloit rendre devoit perdre de réputation. *Philippe ne voulut point y consentir, & ajouta : J'aime mieux qu'il soit décrié que moi.*

Philippe mourut assassiné par un de ses gardes, au milieu d'une fête qu'il donnoit pour les noces de sa fille Cléopâtre. Les Athéniens qui regardoient l'Philippe comme leur plus grand ennemi renouvoient une joie indecente à la nouvelle de cet assassinat, ils rendirent même un décret qui donnoit la couronne à son assassin. Un seul citoyen s'opposa à cette lâcheté. « Pourquoi, leur dit-il, cette joie de la mort d'un ennemi ? l'aimée qui nous a défaits à Chéronée n'est affaiblie que d'un seul homme. »

PHILIPPE IV, étoit un prince fort sujet aux femmes ; étant une nuit sorti seul du palais pour aller à ses amours, il fut attaqué par deux filous qui ayant mis l'épée à la main pour le voler, & lui se défendant assez bien entre eux deux, il se trouva heureusement secouru par le maître maçon de Buonretiro, lequel sans connoître le roi, l'ayant joint pour le défendre, le fit si heureusement avec son réglet, qu'ayant décamé l'un des filous, l'autre prit la fuite. Le roi voulant reconnoître le service que le maçon lui avoit rendu, tira de son doigt un diamant de grand prix qu'il lui donna, puis étant retourné au palais & ayant fait réflexion que cette baguette n'étoit pas une récompense proportionnée à la grandeur du secours qu'il lui avoit rendu en cette occasion, & qu'il étoit de sa générosité de savoir à qui il avoit obligation de la vie, il envoya dire à tous les orfèvres de Madrid qu'il avoit perdu un diamant de grand prix, & leur donna ordre

d'arrêter celui qui le leur présenteroit. Il ne fut pas plutôt jour, que le maçon impatient de savoir ce qu'il avoit gagné le jour précédent, le porte chez un orfèvre, lequel, suivant l'ordre du roi, l'arieta & le mena sous bonne garde au palais. Le roi ayant vu & reconnu son diamant le rendit au maçon, lui fit de grands biens, entre lesquels fut la charge de surintendant de ses bâtimens qu'il lui donna avec tout le témoignage de reconnaissance du secours qu'il en avoit reçu.

PHILIPPE, petit-fils de France, duc d'Orléans, régent du royaume pendant la minorité de Louis XV, né en 1674, mort en 1733, âgé d'un peu plus de quarante-neuf ans.

Philippe, fit sa première campagne en 1691, sous le maréchal de Luxembourg. Il se signala au combat de Steinkerque, il y chargea l'ennemi à la tête de la maison du roi, & fut blessé à l'épaule. Le jeune duc se donna après l'action des mouvemens incroyables pour faire placer sur les chariots les blessés des deux parts. Après le combat, dit-il d'un ton plein d'humanité, il n'y a plus d'ennemis sur le champ de bataille.

Ce prince cultiva avec beaucoup de succès les sciences & les arts ; mais il avoit un goût effréné pour les plaisirs, & même pour la débauche.

M. de S. Simon rapporte qu'un jour Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, se mit à louer le duc d'Orléans sur son esprit, sur ses diverses sciences, sur les arts qu'il possédoit, & à dire plaisamment que s'il étoit un homme qui eût besoin de gagner sa vie, il auroit cinq ou six moyens différents de la gagner grassement. Le roi le laissa causer un peu, puis après avoir souri de cette idée par laquelle Maréchal avoit comme terminé son discours ; « savez vous, lui dit-il, ce qu'est mon neveu ; il a tout ce que vous venez de dire ; mais c'est un fanfaron de crimes ; » à ce récit de Maréchal, je fus dans le dernier étonnement d'un si grand coup de pinceau, dit Saint-Simon dans ses mémoires.

Après la mort de Louis XIV en 1715, le parlement de Paris défia la régence au duc d'Orléans, & l'arrêt fut prononcé par le chancelier. Le duc d'Orléans avoit, dans cette assemblée du parlement, offert de se soumettre à un conseil de régence. Mais l'abbé Dubois, son conseil & son favori, qui prévoyoit les suites de cette soumission, lui marqua dans un billet que s'il ne rompoit dans le moment la séance, il alloit se donner deux associés à la puissance suprême. Le duc d'Orléans la remit à l'après-dînée, & eut le temps de préparer un discours,

où il fit voir les inconvénients de l'autorité partagée, & la nécessité de la laisser reposer toute entière dans sa personne. Il consentit néanmoins de ne prendre aucun parti dans les affaires d'état, qu'avec la délibération du conseil de régence, lequel devoit être formé à son choix. Mais il se réserva la distribution de toutes les grâces ; ce fut à cette occasion qu'il dit qu'il étoit ravi de se voir lié pour le mal & libre pour le bien.

Le nouveau régent ne fut pas plutôt à la tête des affaires qu'il se disposa à s'unir étroitement avec l'Angleterre, & à se séparer des intérêts de la branche de Bourbon qui regnoit à Madrid. Le cardinal Alberoni, ministre du roi d'Espagne, qui n'ignoroit pas ces dispositions du duc d'Orléans, chercha à troubler sa régence, & même à lui ôter le gouvernement des affaires. Il chargea le prince de Cellamare, ambassadeur du roi catholique à Paris, de former l'intrigue & de la conduire. Celui-ci n'eut pas de peine à trouver des ouvriers ; c'est ainsi qu'il s'exprimoit dans ses lettres au cardinal. Lorsqu'il fut question de faire passer les instructions nécessaires en Espagne, on eut en avoir trouvé l'occasion la plus favorable dans le départ de l'abbé Portocarrero pour Madrid. Cet abbé avoit une chaise à double fond, où les papiers furent mis, & parurent parfaitement en sûreté. Ceux qui conduisirent l'intrigue à Paris, pouvoient être d'ailleurs rassurés sur la discrétion de l'homme auquel ils s'étoient confiés. Il est vrai qu'il n'y eut pas de la faute dans la découverte qu'on fit des papiers qu'il portoit. On a publié dans le temps que le secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, pour s'exculper d'un rendez-vous manqué avec une fille de la communauté de la Fillon, lui dit qu'il avoit eu tant de dépêches à faire, à cause du départ de l'abbé Portocarrero, qu'il s'étoit trouvé dans l'impossibilité d'aller chez elle, comme ils en étoient convenus. Cette fille en rendit compte à sa supérieure, qui ayant accès auprès du duc d'Orléans, lui donna cet avis qu'elle crut ne pas lui être indifférent. Le régent expédia aussitôt des ordres pour faire arrêter l'abbé sur la route, & saisir les papiers qu'il portoit. On l'atteignit à Poitiers, & après s'être emparé de ce qu'on vouloit avoir, on lui laissa continuer son voyage. Il dépêcha sur le champ un courrier au prince de Cellamare pour l'instruire de ce qui étoit arrivé ; & ce courrier fit une telle diligence, qu'il devança de beaucoup celui qui portoit la même nouvelle au régent, lequel arriva la nuit. L'ambassadeur en avoit passé une partie à table en compagnie agréable ; & n'eut pas grande envie d'employer le reste de cette nuit à l'examen d'une affaire peu réjouissante. On prétend même qu'il fut conseillé de différer l'ouverture du paquet par une personne qui étoit avec lui, peu soucieuse

des affaires d'état. Quoi qu'il en soit, l'ambassadeur eut seize heures pour prendre ses mesures avant qu'il fût arrêté ; ce qui rend inexcusable sa négligence à se défaire des papiers qui commettoient les personnes liées avec lui. *Mém. de madame de Staël.*

Un chevalier de Mémil qui avoit été complice dans cette affaire fut mis en prison. Mais comme il n'étoit coupable que pour n'avoir point voulu trahir celui qui lui avoit donné leur confiance, chacun loua son procédé généreux. Cependant un marquis de Mémil, d'une autre famille, alla trouver le duc d'Orléans, pour l'affirmer qu'il n'étoit ni parent, ni ami du chevalier. « Tant pis pour vous, monsieur, répondit le régent : le chevalier de Mémil est un très-galant homme. »

Cette conspiration contre le régent fut par sa vigilance aussitôt dissipée qu'elle fut formée. Le système de Law est un événement plus considérable de son gouvernement. Mais cet événement qui sembloit d'abord devoir ruiner la régence & bouleverser tout l'état, n'exerça pas la moindre addition, par l'habitude que les français avoient prise d'obéir à Louis XIV, & peut-être aussi parce que la cupidité que ce système révéla dans toutes les conditions déforma les esprits de toute vue politique & amoureuse.

Les ducs du temps de la régence voulurent faire un corps séparé de la noblesse. Quelques-uns exposèrent les motifs de leurs demandes dans une requête qu'ils présentèrent au régent. Mais ce prince assoupit aussitôt ces prétentions en répondant aux ducs, qu'en pareille occasion son oncle Henri IV leur avoit dit : *Entre seigneurs, messieurs, foi de gentilhomme je vous rendrai justice.*

Lorsque Stanislas, obligé de céder le trône de Pologne à son rival, cherchoit un asyle en France, M. Sum, envoyé de Pologne, pressoir le duc d'Orléans de ne point recevoir le roi détroné ; mais le régent lui répondit avec une sorte de hauteur généreuse : « Dites à votre maître que la France a toujours été l'asyle des rois. »

Un tempérament ardent l'avoit livré aux femmes ; mais jamais ses maîtresses ne le gouvernèrent. La comtesse de... crut que l'instant de faiblesse étoit arrivé & osa le fonder sur une affaire importante. L'amant saute du lit, & la prenant par la main la conduit devant une glace : « Vois-tu cette tête charmante, » lui dit-il ? Elle est faite pour les caresses de l'amour, mais non pour les secrets de l'état. »

PHILOSOPHE. On ne nous présente communément que les mémoires des conquérans, des ministres

d'état, des généraux d'armées, qui, suivant les circonstances où ils se font trouvés, ont plus ou moins bouleversé le monde. Je ne b'ame point ce travail des auteurs, puisque nous avons la liberté de trouver leurs héros grands ou petits, & dignes ou indignes de notre estime, à proportion de la noblesse de leurs vertus, ou de l'énormité de leurs vices; mais je souhaiterions ardemment qu'ils nous offussent quelquefois les sages maximes, les beaux sentimens, & la conduite désintéressée d'un philosophe, au milieu d'une fortune très-moderne. Je voudrais qu'ils mîtrent sous nos yeux les dévouemens d'un homme qui a vécu dans l'obscurité; mais d'une manière digne de la raison, & conforme aux règles de la vertu. Pense-t-on que ces personnages honorés ne pourroient pas figurer à côté des fameux tyrans de l'univers? L'extrait suivant donnera quelque poids à ce que j'avance; & après l'avoir lu, peut-être se formera-t-on une idée plus avantageuse de ce bon campagnard, à cause de ses actions faites en secret & sans témoin, que de ceux qui se font attirés l'admiration de la multitude.

Mémoire.

« A l'âge de vingt-deux ans, je sentis une violente passion pour la femme de mon cousin Charles, & peut-être que j'aurois eu le malheur de réussir, si à cause de cela même, je n'avois entrepris d'aller voir les pays étrangers ».

« Peu de temps après mon retour en Angleterre, j'eus une entrevue avec mon oncle François, ... qui vouloit me donner tout son bien; mais je le refusai, & j'obins de lui qu'il ne déshériterait pas son fils Edouard. »

« N. B. Il faut se souvenir de ne dire jamais cette particularité à mon cousin Edouard, de peur qu'il n'eût mauvaise opinion de feu son père, quoiqu'il patte toujours mal de moi à cette occasion ».

Afin de prévenir un procès scandaleux entre mon neveu Henri... & sa mère, j'alloue à celle-ci sous main, & de mon propre argent, la somme annuelle qui causoit leur dispute ».

« J'ai procuré un bénéfice à un jeune homme, parce qu'il étoit neveu de mon honnête précepteur, qui est mort depuis vingt années.

« Donné dix livres sterling à la pauvre maîtresse... veuve de mon ami... »

« N. B. Il faut se souvenir de retrancher un plat de ma table, jusqu'à ce que j'aie recouvré cette somme.

« N. B. Je ne dois pas oublier non plus de réparer ma maison & de finir mes jardins, pour

employer les pauvres payans à ce travail après la récolte.

« Ordonné à Jean de relâcher de nuit les brebis du bon-homme D***, qui avoient été enfermées pour avoir été prises en défaut, & de n'en rien dire à mes autres valets.

« Obtenu de monsieur l'écuyer M. T. qu'il ne poursuivra pas en justice le fils du fermier qui avoit tiré une perdrix, & qu'il lui rendra son fusil.

« Payé l'apothicaire pour avoir guéri une vieille femme qui se croyoit sorcière.

« Remis à la discrétion d'un mendiant mon chien favori qui l'avoit mordu.

Amené le ministre de la paroisse, & un juge de paix Wiggh, à la même opinion, après les avoir engagés tous deux à s'expliquer leurs idées.

« N. B. Il faut chasser Pierre de ma maison, pour avoir tué un Daim d'un coup de pistolet, pendant qu'il mangeoit des glands sur la main.

« Lorsque mon voisin Jean, qui me fait souvent tort, viendra demain pour me présenter sa requête, je dois me souvenir que je lui ai pardonné.

Quitté mon carrosse & vendu mes chevaux, pour être en état de secourir les pauvres dans une disette de grain ».

« Rabattu, cette même année, à mes fermiers, un cinquième de la rente qu'ils me doivent ».

« Lorsque je me promenois aujourd'hui, il m'est venu une pensée dans l'esprit qui m'a rempli le cœur de joie, & je me flatte qu'elle aura une heureuse influence sur moi le reste de mes jours ».

« N. B. Il faut ordonner à mon fils, en particulier, de ne m'écrire aucun monument: mais je n'en dois rien dire dans mon testament ».

PIRRAC (Gui Dufaur seigneur de) magistrat & écrivain du seizième siècle, né à Toulouse l'an 1529, mort à Paris en 1584.

Charles IX choisit Pibrac pour un de ses ambassadeurs au concile de Trente. Il soutint avec tant de zèle les intérêts de la couronne de France & les libertés de l'église gallicane, que Catherine de Médicis, régente du royaume, résolut de l'élever à la dignité de chancelier. Mais un ennemi secret & jaloux qu'il avoit à la cour, dans le dessein de détourner la reine de son choix, lui dit qu'elle auroit un jour sujet de se repentir de l'élevation de ce magistrat, qui étoit dans des principes opposés au gouvernement qu'elle avoit établi en France avec tant de soin & de peine.

Médecins faisant difficulté de croire ce qu'on lui disoit, on lui fit lire le cinquante-quatrième quatrain :

Je hais ces mots de puissance absolue,
De plein pouvoir, de propre mouvement :
Aux saints décrets ils ont premièrement,
Puis à nos loix la puissance folue.

La reine ayant fait réflexion sur ces vers, il ne fut plus parlé de *Pibrac*.

Henri III, frère de Charles IX & alors duc d'Anjou, venoit d'être appelé au trône de Pologne. *Pibrac* accompagna ce prince, & répondit pour lui aux harangues de ses sujets.

Mais le nouveau roi, instruit de la mort de son frère Charles IX, quitta secrètement la Pologne, & laissa à Cracovie *Pibrac*, exposé à la colère des polonois, qui furent sur le point de se venger de la fuite du roi sur la personne de son ministre.

Il retourna heureusement en France, d'où il repartit chargé de négociations pour la Pologne, où il conclut une paix avantageuse.

Henri III lui donna, pour prix de ses services, une charge de président à mortier.

La reine de Navarre & le duc d'Alençon le choisirent pour leur chancelier.

Pibrac ne croyoit pas beaucoup aux prétendus fages de son temps, puisqu'il avoit coutume de dire que tout le bon sens étoit dans les proverbes.

Lorsque le grand prince de Condé se retira chez les espagnols, il amena avec lui le petit-fils de *Pibrac*.

Ce prince lui demanda un jour quelque quatrain de son grand-père, & il répondit d'abord qu'il n'en favoit point. Pressé par de nouveaux ordres, il avoua qu'il en pourroit dire un ; mais qu'il craignoit qu'il ne déplût.

Le prince voulant absolument être obéi, *Pibrac* lui dit des vers qu'il venoit de composer sur le champ, & qui lui apprirent qu'il est plus avantageux d'obéir au maître qu'on trouve en place, que de troubler le repos de sa patrie, sous prétexte d'en chercher un meilleur. *Anecdotes littéraires*.

PIERRE ALEXIOWITZ, surnommé le grand, czar de Moscovie. Il naquit le 11 juin 1673, monta sur le trône de Russie à l'âge de 10 ans, & mourut à Saint-Petersbourg le 28 janvier 1725, dans la cinquante-troisième année de son âge.

L'empereur *Pierre I* étoit d'une taille haute ; il avoit une marche fière, l'air noble, vif, spi-

rituel, le regard rude, & un certain tic désagréable qui altéroit souvent les traits de son visage. Il parloit avec feu, s'exprimoit avec facilité, & souvent il haranguoit ses troupes, son conseil, le clergé. Souverain & orateur, ces deux qualités lui donnoient un ascendant auquel il étoit difficile de résister. Simple dans ses mœurs & dans sa cour, il méprisoit l'éclat & le faste. C'étoit le prince Menzikof, son favori, qu'il chargeoit de le représenter par une magnificence extraordinaire. Jamais il n'y eut d'homme plus actif, plus laborieux, plus entreprenant, plus insatiable. Il comptoit, non ses jours, mais ses moments, & il n'avoit à regretter la perte d'aucun. La peine & le danger ne l'effrayoient point.

Les moyens les plus extraordinaires, les plus prompts & les plus efficaces étoient toujours ceux qu'il préféroit pour faire réussir ses projets. Ainsi, pour introduire la discipline dans ses troupes, soit sur terre, soit sur mer, il commença par exercer lui-même les plus bas emplois.

Lorsqu'il établit des gens pour porter du secours dans les incendies que l'on fait être fort fréquents en Moscovie, il prit le premier une de ces commissions périlleuses ; & dans plus d'une occasion, on le vit, non sans effroi, monter avec la hache au haut des maisons embrasées qui s'écrouloient.

Sa présence sembloit-elle nécessaire ou de quelque utilité dans une partie de son empire, aussitôt il partoît sans délai, sans suite, & voloit avec une rapidité inconcevable de l'extrémité de l'Europe au cœur de l'Asie.

Son voyage le plus fréquent étoit de franchir l'intervalle de Petersbourg à Moscou, qui est de deux cents lieues communes de France, comme un autre prince passe de son palais à une maison de plaisance.

Ses peuples le croyoient toujours prêt d'arriver parmi eux. Son activité le multiplioit en quelque sorte, & le rendoit présent dans toute la vaste étendue de ses états.

Ce prince avoit par un accident qui lui étoit arrivé dans sa jeunesse, une antipathie extrême pour l'eau ; il sur combattre cette frayeur, & s'en dépouilla au point qu'il fit ses plus grands plaisirs de la marine.

Pierre Alexiowitz ne triompha pas aussi heureusement des vices de son naturel & de son éducation.

Ce prince étoit extrême dans sa haine, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il prit avec les jeunes débauchés, que la princesse Sophie avoit mis autour de lui, un goût immodéré pour le vin & les liqueurs fortes.

Cet excès de la boisson ruina son tempéra-

ment, lui mit le feu dans le sang, & le rendit sujet à des transports de fureur dans lesquels il ne se connoissoit point.

Le Fort étoit le seul de ses favoris qui avoit alors le pouvoir ou le courage de le dompter, de l'arrêter, & de lui reprocher avec force ses violences.

La voix de l'impératrice Catherine étoit encore un charme très puissant pour rétablir le calme dans ses sens agités, pour le rappeler aux sentimens d'humanité, aux principes de vertu, à lui-même.

Il s'apaisoit en rougissant de ces emportemens involontaires, & s'écrioit avec confusion & avec douleur : *Hélas ! j'aurai pu réformer ma nation, & je ne pourrai ni réformer moi-même !*

Pierre le grand étoit devenu le plus savant de son empire ; il parloit plusieurs langues, & s'étoit rendu habile dans les mathématiques, la physique, & la géographie.

Il avoit appris jusqu'à la chirurgie qu'il exerça plus d'une fois avec succès. Les projets les plus vains ne l'étonnoient point, & il les suivoit avec ardeur, avec une constance qui leur ôtoient tout ce qu'ils paroissent avoir d'abord de chimériques.

C'est la hardiesse de son génie, c'est sa passion pour les choses extraordinaires qui lui firent entreprendre & exécuter en peu d'années la métamorphose étonnante & subite d'un peuple grossier & barbare, en un peuple éclairé & policé. Toute sa gloire fut utile à sa patrie.

L'histoire n'offrira vraisemblablement que cet exemple unique d'un empereur qui descendu du trône pour aller chez des nations étrangères, travailler comme un simple mercenaire dans les ateliers, dans les charniers, dans les manufactures, se confondit & voulant être méconnu parmi les artisans, afin d'apprendre les éléments des sciences & des arts, & de les introduire dans ses états.

Il y a eu des rois conquérans, il y en a eu de législateurs & de grands politiques ; mais Pierre le grand est le seul qui, à ces titres glorieux, ait pu joindre les qualités non moins héroïques de réformateur de son pays, de précepteur des connoissances utiles, de fondateur des sciences & des arts, d'instituteur des mœurs de ses peuples. (*Histoire des révolutions de Russie*).

Le czar Pierre eut, par son propre génie, s'étoit élevé au-dessus des préjugés des mœurs & des loix de son pays, comprit que, pour introduire plus promptement dans ses états la réforme générale qu'il méditoit, il falloit l'enseigner par son exemple.

Il se soumit donc le premier aux épreuves d'une discipline militaire. Il avoit chargé le Fort, illustre guerrier, de lever cinquante mille hommes de troupes, & de les exercer comme il jugeroit à propos.

Le czar se mit lui-même dans la compagnie de le Fort, qu'il appelloit son capitaine. Son premier grade fut celui de tambour ; & après avoir battu quelque temps la caisse, & couché avec ses camarades à la suite du régiment, il fut nommé sergent.

Il passa successivement aux autres grades, suivant ce qu'il l'avoit mérité, & il n'étoit pas facile de l'abuser à cet égard.

Les autres réformes qu'il méditoit demandoient des connoissances & des lumières. Il prit en conséquence l'étrange résolution d'aller les puiser chez les nations voisines, & de s'éloigner quelques années de ses états, pour apprendre à les mieux gouverner.

Il voyagea en Allemagne, vêtu à l'allemande, & sous l'habit d'un simple gentilhomme. Il méprisoit le faste, mais il n'étoit que trop sensible aux plaisirs de la table, si fort à la mode autrefois en Allemagne.

Dans un de ces repas, échauffé par les fumées du vin & des liqueurs, il s'oublia assez pour tuer l'épée contre son favori le Fort ; mais ce qui fait l'éloge de ce prince, c'est qu'il témoigna un vif regret de cet emportement.

Pendant son séjour en Hollande, il étudia la géographie, la physique, l'histoire naturelle & surtout la marine.

Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sarlam, où l'on construisoit beaucoup de vaisseaux. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers.

On l'appelloit communément maître Pierre.

Les ouvriers furent d'abord interdits de voir un souverain parmi eux ; mais comme ce souverain n'avoit rien qui le distinguât des autres hommes, ils se familiarisèrent bientôt avec lui.

Ces ouvriers lui avoient appris leur routine dans la construction des vaisseaux ; il passa en Angleterre pour en étudier l'art.

Le roi Guillaume, flatté de recevoir dans ses états cet illustre voyageur, lui fit un présent d'une de ses dunes ; c'étoit un îlot de vingt cinq pièces de canon, le meilleur volier de la mer. //

Tous

Tous les gens de l'équipage voulurent bien aussi se la fter donner, & Pierre amena avec lui sur ce vaste une colonie de marins & d'artisans de toute espèce.

Ce fut en 1717 que le czar vint en France. On lui rendit dans tous les lieux de son passage les honneurs dus à son rang. Mais ce cérémonial le gênoit.

Il ne voulut point s'arrêter à Beauvais, où l'évêque de cette ville avoit fait préparer un grand festin & comme on lui reprochoit qu'il passoit outre, il tenoit mauvaise tête : « J'ai été soldat, répondit le prince, & pourvu que je trouve du pain & de la bière, je suis content ».

Le czar fut d'abord reçu au Louvre avec toute la suite ; la magnificence avec laquelle on avoit décoré ses appartemens, sembloit gêner la simplicité ; il préféra d'aller se loger à l'autre bout de la ville, à l'hôtel de Lesdiguières, où il fut traité & défrayé comme au Louvre.

Le roi, encore enfant, & conduit par M. de Villeroi, son gouverneur, vint lui rendre visite.

Deux jours après, le czar reçut les respects du corps de ville, & alla le soir voir le roi.

La maison du roi étoit sous les armes. On mena ce jeune prince jusqu'au cabinet du czar.

Pierre, étonné & inquiet de la foule qui se pressoit autour de ce monarque, le prit & le porta quelque temps dans les bras. *Histoire de l'empire de Russie.*

Pierre alla visiter en homme qui vouloit s'instruire, les monumens & les manufactures dignes de son attention.

Lorsqu'il fut voir la monnaie royale des médailles, on en frappa plusieurs devant lui.

Une de ces médailles étant tombée à ses pieds, le czar s'empressa de la ramasser, & il y vit son portrait en buste, & sur le revers une inscription posant le pied sur le globe, & ces mots de Virgile : *Vires acquirit eundo*. Allusion ingénieuse aux voyages & à la gloire de Pierre le grand.

On présenta de ces médailles d'or à lui & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il ne put s'empêcher de dire en les recevant : « Il n'y a que les François capables d'une pareille galanterie ».

Lorsqu'il alla dîner à Petit-Bourg chez M. le duc d'Antin, suivant des bâtimens, la première

Encyclopédiana.

chose qu'il vit sur son portrait peint en grand avec le même habit qu'il portoit.

Dans les manufactures & chez les artistes, tout ce qui sembloit lui être bon apprébat on lui étoit offert de la part du roi.

En voyant le tombeau du cardinal de Richelieu & la statue de ce ministre, monumens dignes de celui qu'il représente, le czar lui fit paroître un de ces transports, & dit une de ces choses qui ne peuvent échapper qu'à ceux qui sont nés pour être de grands hommes.

Il monta sur le tombeau, embrassa la statue : « Grand ministre, dit-il, que n'es-tu né de mon temps ! je te donnerois la moitié de mon empire, pour apprendre à gouverner l'autre ».

Un homme qui avoit moins d'enthousiasme que le czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Russe, répondit : « S'il avoit donné cette moitié, il n'auroit pas long-temps gardé l'autre ». *Anecdotes sur le czar Pierre le grand.*

L'académie des sciences de Paris ayant supplié le czar, qui étoit venu à une des assemblées du mois de juin 1717, de vouloir bien lui faire l'honneur d'être un de ses membres, l'abbé Bignon reçut de Pétersbourg, le 7 novembre de la même année, une lettre du premier médecin de la majesté czarienne, contenant qu'elle étoit très satisfaite de ce que l'illustre corps de l'académie vouloit l'admettre au nombre de ceux qui la composent. M. de Fontenelle, comme secrétaire de la compagnie, fut chargé de répondre à cette lettre.

Un des établissemens que le czar admira le plus, fut l'hôtel royal des invalides.

Après qu'il eut tout examiné avec cet œil observateur auquel rien n'échappoit, M. le maréchal de Villars le conduisit dans le réfectoire au moment que les soldats se mettoient à table.

Ce prince goûta de leur soupe, & prenant un verre de vin : « A la santé », dit-il, de mes camarades ».

Le czar, de retour dans ses états, y fit fleurir les sciences & les arts ; & ce qui est peut-être plus difficile, il parvint à réformer les anciens usages des moscovites.

Ses divertissemens mêmes furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisoit parmi ses sujets.

C'est dans cette vue qu'un soir il fit inviter

C c c c c

sous les boyards & les dames aux noces d'un de ses bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode.

On servit un repas tel qu'on le faisoit au seizième siècle.

Une ancienne superstition ne permettoit pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête.

Les russes ne buvoient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-de-vie ; il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson : on se plaignit en vain, il répondoit en raillant : « Vos ancêtres en usoient ainsi, les usages anciens sont toujours les meilleurs ».

Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui prétendent toujours le temps passé au présent, ou du moins à décrier leurs murmures. *Journal de Pierre le grand, & l'histoire de l'empire de Russie par M. de Voltaire.*

Les grands projets de réforme du czar avoient été souvent arrêtés par les guerres cruelles que lui faisoit Charles XII, roi de Suède.

Ce fut pour s'adonner tout entier à l'exécution de ces projets, qu'après les campagnes de 1708, il hasarda quelques propositions de paix qui furent portées par un gentilhomme polonois à l'armée de Suède.

Mais Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leur capitale, répondit : *Je traiterai avec le czar à Moscou.*

Quand on rapporta au czar cette réponse hautaine : « Mon frère Charles, dit-il, prétend toujours faire l'Alexandre ; mais je me siffite qu'il ne trouvera pas en moi un Darius ». *Histoire de Charles XII.*

Les soins infatigables de Pierre & les défaites même des moscovites leur apprirent enfin le métier de la guerre.

Ils remportèrent une victoire complète sur Charles XII à Pultava le 8 juillet 1709.

Il y eut beaucoup d'officiers prisonniers parmi les suédois, entr'autres Renschild, général de l'armée de Suède.

On les amena au camp du czar, qui les invita à manger avec lui le jour même de sa victoire.

Comme le czar paroissoit surpris de ce que les

suédois se fussent hasardés dans un pays si reculé & eussent assiégé Pultava avec un petit nombre de troupes : « Nous n'avons pas toujours été consultés, répondit le général ; mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, sans jamais y contredire ».

Le czar se tourna à cette réponse vis-à-vis quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : « Ah ! dit-il, voilà comme il faut servir son souverain. Alors, prenant un verre de vin : *À la santé, dit-il, de mes maîtres, en l'art de la guerre.* »

Renschild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre ?... *Vous, messieurs les généraux suédois.*

« Votre majesté est donc bien ingrate, reprit Renschild, d'avoir tant maltraité ses maîtres ».

Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, & les traita avec bonté. *Histoire de Charles XII.*

Le czar, par sa bravoure & sa magnanimité, avoit mérité la victoire de Pultava. Son chapeau y fut percé d'une balle de mousquet.

Dans le combat du 7 octobre 1708, contre les suédois, la confusion s'étoit mise dans l'armée des moscovites.

Dès que l'empereur vit que ses troupes commencent à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étoient les cosaques & les calmouques : *Je vous ordonne, leur dit-il, de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer.*

De-là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même. *Histoire de Charles XII.*

En 1704, il avoit pris d'assaut la ville de Narva :

Comme ses troupes, malgré les ordres qu'il avoit donnés, mettoient tout à feu & à sang, il se jeta au milieu des plus mutins, arrache des femmes de leurs mains ; & ayant tué deux de ces empoisonnés, il entra à l'hôtel-de-ville où les citoyens se réunissoient en foule ; là posant son épée sanglante sur la table : « Ce n'est pas du sang des habitants, dit-il, que cette épée est teinte ; mais du sang de mes soldats, que j'ai versé pour vous sauver la vie ». *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand.*

Au mois de juillet 1711, ce prince, à la tête de ses troupes, & manquant de provisions, se

trouvoit renfermé sur les bords du Pruth par une armée de cent cinquante mille turcs.

Les ennemis lui imposèrent, entre autres conditions, qu'on leur livrât Cantemir, Vaïvode de Moldavie, qui s'étoit réfugié auprès du czar.

Ce prince, malgré l'extrémité où il étoit réduit, écrivit de sa propre main à son plénipotentiaire : « J'abandonnerai plutôt aux turcs tout le terrain qu'il s'étend jusqu'à Cursk ; il me restera l'espérance de le recouvrer ; mais la perte de ma foi est irréparable, je ne peux la violer. Nous n'avons de propre que l'honneur ; y renoncer, c'est cesser d'être monarque ». *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand.*

On a reproché à ce prince une inflexibilité dans le caractère qui le rendit quelquefois cruel. Mais peut-être cette sévérité étoit-elle nécessaire pour cimenter les fondemens de son empire naissant.

Il fit condamner son propre fils à mort, pour avoir violé ses ordres.

L'impératrice Catherine, qui avoit tant de droit sur son cœur & par ses services & son attachement ne put obtenir la grâce d'une de ses dames d'honneur, accusée auprès du czar d'avoir accepté des présents, malgré les défenses faites à toutes personnes en place d'en recevoir.

Comme Catherine le sollicitoit vivement, Pierre, dans sa colère, cassa même la glace de Venise, & dit à sa femme : « Tu vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer cette glace dans la poubière d'où elle est sortie ».

Catherine le regarda avec une douleur attendrissante, & lui dit : « Hé bien, vous avez cassé ce qui faisoit l'ornement de votre palais, croyez-vous qu'il en devienne plus beau ».

Ces paroles apaisèrent l'empereur ; mais toute la grâce que sa femme put obtenir de lui, fut que sa dame d'honneur ne recevoit que cinq coups de knout, au lieu de onze. *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand.*

On a lieu d'être étonné qu'un prince législateur & aussi absolu que le czar, n'ait point fait de testament. Peut-être ne se croyoit-il pas si proche de sa fin lorsqu'il mourut entre les bras de son épouse, après une agonie de seize heures. L'impératrice lui succéda.

PIRON, (Alexis) né en 1689, mort en 1773.

Piron fit ses études à Dijon sa patrie, au col-

lege des jésuites. Dès sa première jeunesse, il se sentit un attrait invincible pour la poésie ; & l'amour de la gloire augmentant ce goût dominant, il vint à Paris, où il fut admis dans les sociétés les plus gaies, & y portoit lui-même la joie & les plaisirs. On cite encore ses bons mots & ses saillies, dans lesquelles on trouve de l'esprit sans méchanceté, de la gaieté sans envie de nuire.

Piron commença sa carrière dramatique par des opéra-comiques & des parodies qu'il composa, tantôt seul, tantôt en société avec le Sage & d'Orneval, pour les spectacles forains.

Il eut ensuite l'ambition de briller sur un théâtre plus élevé & composa des comédies, des tragédies & des pastorales.

Il composa la *Métromanie* & *Gustave*, la première sur-tout, assurèrent à leur auteur, dans le genre dramatique, la réputation d'homme de génie : leur succès au théâtre prouve le discernement, le goût, l'équité du public, & dispense de tout autre éloge.

Outre les ouvrages de ce genre, Piron a laissé encore une assez grande quantité de pièces fugitives, parmi lesquelles on a toujours distingué son épître à mademoiselle Chéré.

A vingt ans, il tomba dans un court égarement qu'il paya cher à soixante.

Les gens de lettres ne doutent point que ce ne fut l'abbé d'Olivet, qui l'empêcha d'entrer à l'académie : c'est lui, du moins, qui remit entre les mains de M Boyer, ancien évêque de Mirepoix, l'Ode licentieuse que Piron n'avoit ni avouer, ni faire imprimer. Cette pièce fut l'unique cause qui s'opposa à la réception de l'auteur de la *Métromanie* : il ne s'en est vengé qu'en faisant une épitaphe qui n'est que badine. La voici :

Ci-gît le pédant Martin,
Support du pays latin,
Juré prêtreur de diphongue,
Rigoureux au dernier point
Sur la virgule & le point,
La syllabe breve & longue,
Sur l'accent grave & l'aigu,
L'U voyelle & l'V consonne.
Ce charme qui l'enfanta,
Fut sa passion mignonne ;
Son huile il y consuma.
Du reste, il n'aima personne ;
Et personne ne l'aima.

Un jeune homme après la représentation du Tartuffe s'écrioit sans fin, ah ! mon dieu ! ah mon
C c c c c

dieu ! quel bonheur, quel bonheur, oh ! messieurs quel bonheur. — A qui en avez vous donc , lui demande un de ses voisins. Quoi , répondit le jeune enthousiaste , vous n'avez pas vu , vous n'avez pas senti , vous ne sentez pas que si cette pièce admirable que nous venons de voir n'étoit pas faite , elle ne se feroit jamais ? L'admirateur de ce chef-d'œuvre étoit *Piron* , alors commis dans un bureau.

Piron disoit en parlant de *Corneille* & de *Racine* : « Je voudrais être *Racine* & avoir été *Corneille* ».

Piron avoit un foible pour sa comédie des *Fils Ingrais*. Il ne cessoit d'en parler dans les sociétés. Il fut un jour contraire par un homme qui mettoit avec raison la *Métromanie* fort au dessus. « Ne m'en parlez pas , s'écria le poète avec humeur , c'est un monstre qui a dévoré tous mes autres enfans ».

Piron passant dans le louvre avec un de ses amis : « Tenez , voyez-vous , lui dit-il , en lui montrant l'académie française , ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre ».

La salle de l'académie française n'est pas assez vaste pour les séances publiques. Un jour que *Piron* vouloit percer la foule pour y arriver , « Il est plus difficile dit-il d'entrer ici que d'y être reçu ».

Quand *Piron* survoit le directeur de l'académie , celui-ci pour l'assurer que tous les suffrages se réunissoient en sa faveur , lui dit de prendre tous le temps nécessaire pour composer son discours d'acception. *Piron* l'en remercia & lui répondit en riant : « Ne vous inquiétez pas de cette corvée ; nos deux discours sont déjà faits : il seroit prêts du jour au lendemain de mon élection. — Comment cela , lui demanda le directeur d'un air surpris ? — Comment cela , repartit *Piron* ? le voici : Je me lèverai , j'oterai mon chapeau ; puis à haute & intelligible voix , je dirai : messieurs , grand merci , & vous sans ôter votre chapeau , vous me répondrez : monsieur , il n'y a pas de quoi ».

Parmi les raisons qui éloignèrent *Piron* de l'académie française , il aime à citer celle-ci : « Je ne pourrais , disoit plaisamment l'auteur de la *Métromanie* , faire parler trente neuf comme moi , & je ne pourrais pas non plus penser comme trente neuf ».

Une dame jellé & spirituelle avoit grande envie de voir *Piron* & de causer avec lui , M. R. . . lui en procura le plaisir. La dame instruite de la haute estime du poète pour *Montesquieu* , entama la conversation par l'éloge &

l'analyse de l'esprit des loix. Elle s'entint à merveille son texte pendant quelques minutes ; mais commençant à s'embrouiller , *Piron* lui dit : « croyez-moi , madame , sauvez-vous par le temple de *Goûde* ».

Piron trouva un matin chez la marquise de Mîneure , M. de *Voltaire* plongé jusqu'aux épaules dans un large fauteuil , les jambes écartées & les talons posées sur l'un & l'autre chenet. Il fit une légère inclination de tête à *Piron* pour cinq ou six de ses révérences ; celui-ci prend un fauteuil & s'assied le plus près qu'il peut de la cheminée. L'un tire sa montre , l'autre sa tabatière ; celui-ci prend les pincettes , celui-là du tabac. L'un étrenne , l'autre se mouche , *Voltaire* enfin se met à bailler d'une si grande force que *Piron* alloit en faire autant , lorsque M. de *Voltaire* tire de sa poche une croute de pain & la broie sous ses dents avec un bruit si extraordinaire qu'il étonna *Piron*. Celui-ci , sans perdre de temps , tire un flacon de vin & l'avale d'un trait. M. de *Voltaire* s'en trouve offensé & dit d'un ton sec à *Piron* : « j'entends , monsieur , rai-lerait tout comme un autre , mais votre plaisanterie , si c'en est une , est très-déplacée. — Ce n'en est point une , répondit *Piron* , le pur hasard a part à tout ceci ».

M. de *Voltaire* l'interrompt alors pour lui dire qu'il sortoit d'une maladie qui lui avoit laissé un besoin continuel de manger. « Mangez monsieur , mangez , repartit *Piron* , vous faites bien ; & moi je fors de *Bourgogne* avec un besoin continuel de boire , & je bois ».

Le plaisir de la conversation mêlé à celui de la bonne chère est un préservatif contre l'empérance. *Piron* disoit à ce sujet : « les mortels ceaux caquetés se digèrent plus aisément ».

Un jeune Poète qui étoit fort lié avec *Piron* ; lui avoit envoyé un faisan. Le lendemain il fut le voir , & tira de sa poche une tragédie sur la quelle il venoit le consulter. « Je vois le piège , dit *Piron* ; ramportez vite votre faisan & votre tragédie ».

Un autre poète apporta à *Piron* un gros cahier de vers & le pria de l'examiner. Quelques jours après l'auteur de la même man'e lui rendit son manuscrit. « Quoi , monsieur ! print de croix ? s'écria le jeune homme avec satisfaction. — Point de croix , reprit *Piron* , voulez-vous donc que je peusse votre ouvrage pour un ci-metière ».

Un jour que *Piron* étoit chez un financier , une personne distinguée de la compagnie l'engagea à prier devant lui pour se rendre dans la salle à manger ; le maître de la maison s'ap-

perçant de leur cérémonial, dit à l'homme tuez. « Écoutez le comte c'est un auteur, n'est-ce point de façon. » Piron qui se sent qu'on veut l'abaisser, met aussitôt son chapeau, marche fièrement le premier en disant, « Je prends mou' tang ».

Un financier demandoit à Piron une inscription pour mettre sur la façade d'un château qu'il venoit de faire bâtir. Le poète lui dit : « Je ne peux pas vous faire cela sur l'heure, quand j'ai vu votre terre il me viendrait peut-être quelque idée là dessus, puis un moment après, moniteur, dit-il, j'ai trouvé ce qu'il vous faut : vous mettez *Hucaldama*, (ce qui signifie le champ du sang.) — Je n'entends point cela dit le richard. — Vous vous le ferez expliquer, reprit Piron qui quitta brusquement son homme ».

Le comte de Livry aimoit beaucoup Piron ; il avoit voulu que le poète choisît un appartement dans son château, & avoit ordonné qu'on lui obéît & qu'on le regardât comme le maître. La première fois que l'auteur de la métromanie prit possession de cet appartement, ne voulant pas manger seul, il engagea la concierge, janséniste outrée, à lui tenir compagnie à table. Celle-ci poussée par un beau zèle, se mit en tête de convertir Piron. Le poète ne répondoit à toutes ces objections que par ce refrain, « chacun à son goût, madame Lamarre, pour moi je veux être damné ». Cette plaisanterie déplut à la concierge, mais sans se rebuter elle continua la bonne œuvre & fit tous ses efforts pour ramener la brebis au bercail. À peine huit jours s'étoient écoulés que le comte vint voir si son ami se plaisait à Livry. Il le surprit à l'heure du dîner dans l'instant même où la dispute bégayante finissoit. — Eh ! bien, dit-il à Piron, « comment te trouves-tu ici ? Es-tu content ? Te sent-on bien ? Qui monifieur le comte, répondit Piron, mais madame Lamarre ne veut pas.... — Comment, mortel elle ne veut pas !... Je priez dans toi fois ici le maître comme moi-même... entendez-vous, madame. Et si monfieur me porte la moindre plainte... En un mot je veux.... — Calmez-vous, monfieur le comte, lui dit Piron, & daignez, je vous prie, m'entendre jusqu'au bout. Madame Lamarre ne veut pas que je sois damné. — Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, madame ? reprit le comte, n'est-il pas le maître ? De quoi vous mêlez-vous ? Encore une fois je vous le répète, je veux qu'il fasse sa volonté ; ce n'est point à vous à y trouver à redire ».

À une représentation de *Gustave*, l'abbé Desfontaines rencontra Piron avec un habit trop somptueux, à ce qu'il lui sembloit, pour un poète. Il lui dit en l'abordant, « en vérité,

mon pauvre Piron, cet habit n'est guères fait pour vous. — Cela peut-être, répondit Piron, mais, monfieur l'abbé, convenez aussi que vous n'êtes guères fait pour le vôtre ».

Un des amis de Piron disoit à ce poète plein de faillies, & qui brilloit plus que personne dans la conversation : « il faut prendre tous les jours quelques momens, pour vous rappeler & pour écrire ce que vous avez dit de mieux dans la journée ». Piron lui répondoit : « il y a de la malice dans votre conseil, & vous ne le donnez que pour m'humilier ».

Piron avoit diné plusieurs fois avec M. Hérault, lieutenant de police. Un jour il avoit pris par mégarde le chapeau de ce magistrat pour le sien. M. Hérault informé d'une aventure nocturne qu'avoit eu Piron, l'envoya chercher. Piron arrive, trouve de la compagnie & conte l'histoire. Le magistrat traite d'abord le poète de tapageur, d'un air assez sérieux, & puis ne peut s'empêcher de rire : « c'est fort bien, mon cher Piron lui dit-il ; mais convenez que vous mériteriez une bonne calotte pour cette folie ». « Eh ! qui seroit assez hardi, monfieur, de m'en donner une, quand votre chapeau m'en tient lieu ? »

Piron en sortant de voir une de ses tragédies qui n'avoit pas été goûtée, fit un faux-pas. Quelqu'un s'empêchant de le soutenir il lui dit : « C'est ma pièce qu'il falloit soutenir & non pas moi ».

La pièce du *Fat* donnée aux françois en 1751, tomba, parce que l'auteur n'avoit pas bien fait les nuances de ce caractère. Piron instruit de cette chute, s'écria : « Je m'y attendois. Jamais un homme ne se connoît assez pour se peindre au naturel ».

L'abbé le Blanc étoit logé à côté d'un maréchal ferrant. Quelqu'un qui ignoroit faiblement la demanda à Piron : « C'est, répondit celui-ci, dans telle rue à côté de son cordonnier ».

M. de Fontenelle avoit ses dîners marqués pour chaque jour de la semaine dans certain nombre de bonnes maisons. Cela fit dire à Piron, voyant passer le convoi du doyen de l'académie, « Voilà la première fois que M. de Fontenelle le fort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville ».

Piron dit un jour à un de ses amis qu'il rencontra allant à une représentation de *Mélanide*. « Tu vas donc entendre prêcher le pite de la chauslée ? »

Piron nous apprend lui même qu'à la première

représentation de Callisthène en 1710, le poignard qu'on présente à Callisthène & dont il devoit se percer le sein, se trouva en si mauvais état, qu'en prenant de la main de Lyfinaque dans la sienne, le manche, la poignée, la garde & la lame, tout se déjoignit & se sépara de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce, & fut obligé de tenir tous ces morceaux le mieux qu'il put, à pleine main; tandis que gesticulant de cette main, il déclamoit pompeusement nombre de vers qui précédoient la catastrophe.

Les plaisants du parterre tirèrent bon parti du contrecens ridicule de ce poignard en bloc, en fermant dans la main du déclamateur. Les ricaneurs firent école par degrés la risée générale, au fatal instant où le comédien se poignarda d'un coup de poing, & jeta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq morceaux.

La tragédie de Fernand-Cortès ayant paru trop longue à la première représentation, les comédiens prièrent *Piron* de faire quelques corrections à sa pièce. L'auteur offensé du propos les gendarmes contre les acteurs; mais ceux-ci insistèrent & apportèrent l'exemple de M. de Voltaire qui corrigeait ses pièces au gré du public: « Cela est différent, répondit *Piron*; Voltaire travaille en marquetier, & moi je jette en bronze ».

Un ami de *Piron* rencontra un jour ce poète se promenant aux thuileries. Il fit remarquer aux personnes de sa compagnie sa haute taille, l'air vénérable de l'auteur de la Métromanie & surtout le grand bâton qu'il avoit en main. « Voyez *Piron*, dit-il en riant, ne lui trouvez-vous pas comme moi, l'air d'un prélat! » Sur le champ il va au devant de lui, se met à genoux sur son passage comme pour recevoir la bénédiction. *Piron* qui n'avoit pu entendre le projet de cette plaisanterie, le devine sur le champ; il lève majestueusement sa canne, & ayant béni son ami en digne prélat: « lève-toi, dit-il, ou je te confirme ».

Piron ayant plaisanté assez vivement un homme qui n'entendait pas raillerie; celui-ci se fâcha & lui demanda raison de ses sarcasmes. A la bonne heure, dit *Piron*. Les champions partent pour aller se battre hors Paris. *Piron*, à demi-chemin, s'arrête (la soif le pressait) il entre dans le premier endroit & y boit abondamment de la bière; son camarade, toujours marchant, s'excède de fatigue, & tout en sueur, se retourna enfin pour voir si son adversaire le suit. Point de *Piron*. L'homme court de plus belle, vole à la découverte; mais c'est inutilement. Hartassé, il rentre chez lui, & meurt en deux jours d'une flu-

xion de poitrine; *Piron* en fut instruit. Quelque temps après plusieurs personnes lui demandèrent malignement des nouvelles de son affaire. « Comment vous êtes vous tiré avec un tel, lui dirent-elles? — Fort bien, répondit *Piron*, je l'ai enterré ».

Piron pour une scène de nuit, fut conduit avec deux de ses amis chez un commissaire. « Voilà bien du bruit, dit l'officier public alors s'adressant à *Piron*: — qui êtes vous? votre nom? — *Piron*. — quel est votre état? — poète. Oui, monsieur, poète, eh! où vivez vous donc pour ne pas connaître le poète *Piron*, auteur des Fils Ingrats, applaudi si justement dans tout Paris de Callisthène qui a été si injustement sifflé, comme je viens de le prouver au public par des vers qui valent une démonstration. — Que parlez vous de pièces de théâtre, repart le commissaire? Savez-vous que la fosse est mon frère, qu'il en a fait d'excellentes, & qu'il est l'auteur de la belle tragédie de Manlius? Comment la trouvez-vous? hem? oh! mon frère est un homme de beaucoup d'esprit. — Je le crois, monsieur, car le mien n'est qu'une bête, quoique maître apothicaire & que je fasse des tragédies ».

Le commissaire renvoya *Piron* & ses amis, & les pria poliment de venir chez lui le samedi suivant dîner & manœuvrer huites. « Ah! mes amis, dit *Piron* en sortant, rien ne manque plus à ma gloire, j'ai fait rire le guer ».

Un évêque de Bayonne vint un jour rendre une visite à *Piron*. Ce poète lui dit avec sa gaieté ordinaire: « Monseigneur, j'ai en grande vénération les jambons de votre diocèse ».

A la première représentation d'Arlequin Deucalion, opéra comique de *Piron*, ce poète fut complimenté par la marquise de Mismeure & la marquise de Colandre. Il alloit leur répondre, lorsqu'il aperçut par dessus la tête de ces deux dames, M. de Voltaire élevant subitement la sienne & qui l'apostropha ainsi: « Je me félicite, monsieur, d'être pour quelque chose dans votre chef-d'œuvre. — Vous, monsieur, lui répondit *Piron*, & qu'elle part, si l'un vous plaît, y pouvez-vous avoir? — Quelle part! qu'est-ce que ces deux vers que vous faites dire à votre arlequin lorsque vous le faites tomber de dessus Pégase? »

(1) Oui, tous ces conquérans rassemblés sur ce bord, Soldats sous Alexandre, & rois après sa mort.

« Je l'ignore, dit *Piron*, seroient ils malheureux de vous? — Quittons le sarcasme, monsieur, interrompit M. de Voltaire en colère, &c »

(2) Vers d'Artemise, tragédie de M. de Voltaire.

dites-moi ce que je vous ai fait pour me tourner ainsi en ridicule ? — Pas plus répondit *Piron*, que kamothe à l'auteur du Bourbier. (2° A cette réplique M. de Voltaire baissa la tête & d'sparut, en disant : je suis embourbé ».

Un des amis de *Piron* vint lui annoncer la fautive nouvelle de la mort de M. de Voltaire ; il fut témoin de l'agitation qu'elle lui causa ; il le vit se lever avec vivacité de son fauteuil, s'écrier à plusieurs fois : « Ah ! le pauvre homme ! qu'elle perte ! c'étoit le plus bel esprit de la France ». Puis il ajouta par réflexion : « Au moins, monsieur, pondez de votre nouvelle ».

Piron envoya sa tragédie de Gustave à la reine de Suède, & accompagna cet envoi, de vers de sa façon. Cette princesse en répondant à son ambassadeur, écrivit ces mots par apostrophe, de sa propre main. « J'ai reçu la tragédie de Gustave, & je l'ai lue avec un vrai plaisir. Témoignez-en ma satisfaction à l'auteur, & faites lui de ma part un présent tel qu'il convient que je lui fasse. Je m'en retiens à vous là dessus ». L'ambassadeur montra la lettre à Versailles au souper. M. le comte de Livi qui s'intéressoit à *Piron*, vint chercher le lendemain notre poète pour le présenter à son excellence ». Notifiez, dit-il, à l'auteur, le présent que vous souhaitez qu'on vous fasse ». On étoit en guerre dans ce temps-là, & la cour de France négocioit avec la Suède pour en obtenir du secours. « Monsieur l'ambassadeur, dit-il à *Piron*, je ne demande pour tout plaisir à la reine, que d'envoyer dix mille hommes au roi Stanislas ».

Piron se reposant sur un banc tenant à un des piliers de la porte de la conférence ; une vieille femme survint, qui se jette à ses genoux les mains jointes. Le poète surpris & ne sachant ce qu'elle veut : « Relevez-vous, lui dit-il, bonne femme ; vous me traitez en faiseur de poèmes épiques ou de tragédie ; vous vous trompez, je n'ai pas encore cet honneur-là ; je ne fais parler jusqu'à présent que des marionnettes ». La vieille reïtoit toujours à genoux sans écouter ; *Piron* croit s'approcher qu'elle remue les lèvres ; il s'approche, prête l'oreille, entend en effet qu'elle murmure un ave, adressé à une image de la vierge posée directement au dessus du banc. « Voilà bien les poètes, dit *Piron* en s'en allant ; ils croient que toute la terre les contemple, & qu'elle est à leurs pieds, quand on ne songe pas seulement s'ils existent ».

Piron se trouvant en loge à l'opéra, à côté

d'une femme de la réputation la plus suspecte & qu'il connoissoit bien, ne cessoit de jeter des yeux malins sur elle. Celle-ci enfin s'en impatientant de dir au poète avec humeur : « M'avez-vous de vos gros yeux assez considérée ? — Je vous regarde, madame, reprit gaiement *Piron*, mais je ne vous considère pas ».

Piron entra au spectacle à Bezane, ne favoit pas quelle pièce on alloit jouer ; il s'adressa à quelqu'un qui faisoit l'important : « On donne les Fureurs de Scapin, lui dit gravement le jeune beaunois. — Ah ! monsieur, répondit *Piron* en le remerciant, je croyois que c'étoient les Fourberies d'Oréste ».

A cette représentation, une personne apostrophait tout à coup le poète qui étoit fort tranquille d'un paix-là, messieurs, on n'entend pas. « Ce n'est pas faute d'oreilles, cria *Piron* ».

Piron jouoit au piquet avec une femme docte la mauvaise odeur se voloit son odorat ; elle le fit capot. Oh ! s'écria le poète en éclatant de rire, depuis long temps je sentois ce coup-là ».

Il fit ainsi lui-même son épigraphe :

Ci gît *Piron* qui ne fut rien,
Pas même académicien.

* PLACART. On a vu à Londres une affiche conçue en ces termes : celui qui a eu l'année, passée l'honneur de manger un chien en commençant par la queue, en présence de toute la cour, aura cette année l'honneur de manger un chat, en commençant par la tête.

Autre affiche. Le sieur un tel, connu par l'adresse singulière avec laquelle il exécute les tours de goblets de son invention, avertit le curieux, qu'un tel jour sur le théâtre de la comédie, il entrera dans une boueille de pitié, on prendra... &c. &c.

L'assemblée fut très nombreuse, mais au moment que l'acteur devoit commencer, on vint dire qu'il étoit malade & que pour dédommager le public, il entreroit la semaine d'après dans une boueille de chopine. On fut qu'il étoit décampé avec tout l'argent des spectateurs. Le théâtre & la salle furent renversés, de fond en comble. Un autre frison fit le même tour après avoir annoncé la comédie de la passion. J. C. parut en disant Pierre, Jacques & Jean, passés en Galilée, ils passèrent & on ne les revit plus.

A l'expulsion des jésuites qui a été conform-

(1) Pièce satyrique de M. de Voltaire contre Lamothé.

mée le premier avril 1762, à Paris, on afficha ce *Placet*.

« La troupe de saint-Ignace donnera mercredi prochain 31 mars 1762, pour dernière représentation, arlequin jésuite, comédie en cinq actes, du père Duplessis : suivie des faux bluets de Loyala, par le père Laines, petite comédie en un acte : pour divertissement, le bal et Portugais, en attendant le triomphe de Themis ».

PLACET. Dufresny, malgré les bienfaits qu'il reçut de Louis XIV, ne put jamais vivre dans une ce taine fa cte. Après l'amort de ce prince, M. le duc d'Orléans, régent, voulut aussi lui faire du bien. Voici, à ce sujet, un *placet* singulier que ce poète lui présenta : « Monseigneur, Dufresny supplie votre altesse royale de le laisser dans la pauvreté, afin qu'il reitè un monument de l'état de la France avant votre régence. M. le duc d'Orléans mit au bas du *placet* : Je vous refuse absolument ».

Le premier président de Belivière étoit un homme de grand mérite & de très-bonne compagnie. Il aimait la bonne chère & se piquoit d'avoir le meilleur vin de Paris. Un jour sortant de la grand'chambre, il trouva le comte de Fiesque avec plusieurs de Manicamps & de Jon fac qui l'aborderent avec un *placet* à la main, dont la teneur étoit : « Nous supplions très-humblement monseigneur le premier président, de vouloir ordonner à son maître d'hôtel de nous donner six bouteilles de son excellent vin de Bourgogne, que nous comptions boire ce soir à tel endroit, à la santé de sa grandeur. » M. de Belivière avec un air de grave Magistat, prit son crayon & mit sur le *placet*.

Bon pour douze bouteilles, attendu que je m'y trouverai.

Un jont le maréchal de Villars vou'ut s'em pater du cabinet d'un avocat pour le joindre à la salle où se tenoit le conseil de guerre. *Thierry*, c'étoit le nom de l'avocat, présenta au régent ce *placet* singulier : « Maître Thierry, avocat aux conseils du roi, représente très humblement à votre altesse royale, que monseigneur le maréchal de Villars, n'ayant plus d'ennemis à combattre, ni de traités de paix à faire, a mis le siège devant le cabinet d'un pauvre avocat. Il s'imagne que la place se rendra à la première sommation ; mais le suppliant a résolu d'attendre le gros canon, & ce gros canon ce sont les ordres de votre altesse royale. Ce *placet* fut envoyé au maréchal, qui, l'ayant lu, dit : allons, il faut lever le siège, ce sera le premier que j'aurai levé de ma vie ».

Louis XIV, en revenant de la messe, jectoit

toujours les yeux de côté & d'autre, & par son air & ses regards, invitoit à l'app' cher. Un jour un Suisse, quoique le passage sur fût si large y étoit de telle place & repoussoit plusieurs personnes ; le voyez-vous pas, lui dit Louis XIV d'un ton sévère, que voilà une témérité que à un *placet* à me présenter ? il renfermoit les *placets* qu'on lui présentait, dans une cassette dont lui seul avoit la clef.

PLAIDEUSE. Un avocat, assez mal bâti & fort laid, passoit comme un bourgeois. C'est le cas eauf : sommaire qu'il chargeoit de beaucoup de moyens inutiles. La bourgeoisie perdant patience interrompit l'avocat : Messieurs, d-telle, voici le fait en peu de mots. Je m'engage de donner au tapissier, qui est ma partie, une somme pour une rapistérie de Flandres à prisonniers bien dessinés, beaux comme monseigneur le premier président, c'étoit effectivement un bel homme, il veut m'en livrer une où il y a des personnages croqués, mal bâtis comme l'avocat de ma partie. Ne suis je pas dispensée d'extenter ma convention : cette compensation, qui étoit très-claire déconcerta l'avocat adverse, & la bourgeoisie gagna son procès.

Que je suis malheureuse, disoit une plaideuse, je ne sais comment payer mon rapporteur à l' n'a ni confesseur, ni maître.

PLAISANTERIES. Le ciel de Londres est souvent coché par dépas bruyards & l'on y voit rarement le soleil. C'est à cette occasion qu'un ambassadeur d'Espagne qui avoit passé six mois à Londres sans voir le soleil dit aux seigneurs qui venoient lui souhaiter un bon voyage. « Je vous prie, milords, d'assurer le roi votre maître de mes très-humbles respects & de saluer le soleil de ma part quand vous le reverrez ».

M. de L. disoit : j'ai reçu tous mes sacrements excepté le mariage que je n'ai pas reçu en original, mais dont j'ai tiré bien des copies ».

On avoit écrit sur la porte du cimetière de St. Médard, lorsqu'on leur fermé à cause de l'indécence des convulsions qu'on y commettoit en l'honneur de M. Paris.

- De par le roi, défense à Dieu
- De faire miracle en ce lieu.

Un janséniste fort zélé pour les convulsions, voulant faire sentir à M. l'abbé Terrasson toute le fiel de cette épique. Celui-ci lui répondit : « ce que je trouve de plus plaisant, c'est que Dieu ait obéi ».

M. l'abbé de Boismonet, le mirebalais de l'académie,

démie, ne payoit jamais ses dettes. Un certain doyen de Valenciennois, auquel il devoit une pension sur une abbaye qu'il avoit, ne pouvant arracher rien de ce gros bénédictin, eût venu en personne exiger son dû. Ayant demandé où demeurerait cet abbé, il se fit une méprise, & au lieu de lui donner l'adresse de l'abbé de Boisfont, on l'envoya chez l'abbé de Voisenon à Belleville. N'ayant pas trouvé ce dernier, M. le doyen laissa un billet, qui expliquoit la cause de sa venue, sur quoi M. l'abbé de Voisenon, répondit par la lettre suivante, qui courut tout Paris.

« Je suis fâché que vous ne m'ayez pas trouvé, monsieur, vous auriez vu la différence qu'il y a entre M. l'abbé de Boisfont & moi. Il est jeune & je suis vieux; il est fort & robuste, & je suis faible & valetudinaire; il prêche, & j'ai besoin d'être prêché; il a une grosse & riche abbaye; & j'en ai une très-mince; il s'est trouvé de l'académie sans s'en voir pourquoi, & l'on me demande pourquoi je n'en suis pas; il vous doit une pension enfin, & je n'ai que le désir d'être votre débiteur ». Je suis, &c.

Un curé de campagne, fort enjoué, étoit en habit court dans la ville cathédrale de son diocèse. Un grand vicaire l'ayant aperçu l'appella & lui demanda pourquoi il portoit un habit court; il répondit que l'habit étoit propre à danser. Cette réponse excita la bile du demi-prélat, qui lui demanda qu'il étoit? *Ego sum qui sum*, reprit le curé. Le grand vicaire le fit comparaître devant l'évêque, qui d'abord lui fit des reproches sur ses réponses, auxquelles il donnoit l'épithète d'insolentes & d'impies: vous verrez, monseigneur, répondit le curé, que mes réponses sont fort justes, quand je vous expliquerai le véritable sens. Je suis curé d'un lieu appelé Danfé: les chemins y sont pleins de boue, même dans la canicule: c'est ce qui m'a fait dire à monsieur votre grand vicaire, que mon habit court étoit propre à danser: du reste je m'appelle cuisson; je n'ai pas cru l'offenser en disant mon nom. L'évêque se prit à rire.

Un homme de la plus haute taille se promenoit un soir dans Paris, un des jours de la foire St-Ovide, tandis qu'on jouoit en dehors les parades. Tout occupé des lazzi qui se faisoient à celles d'un jeu de marionnettes, il heurta, par mégarde, un petit bossu, qui, se redressant sur la pointe du pied, apostropha très-incivilement ce grand homme, ou plutôt cet homme grand. Celui-ci, sans témoigner la moindre colère, affecta de se courber, & de dire, en élevant la voix: — Qu'est-ce qui est là bas? — L'élope, furieux de ce sarcasme, mit la main sur la garde de son épée, & en demanda raison à son adversaire. Mais l'homme de haute nature, toujours de l'air le plus tranquille, prit le mimodan par le milieu du corps, & le posa sur le balcon de la parade, en disant froidement: « Tenez, lisez

Encyclopædiana.

votre polichinel, qui s'avise de faire ici du tapage ».

Un officier gascou, sollicitoit le paiement de sa pension auprès de monsieur Desmarests, ministre d'état, qui lui dit que sa pension étoit une chanson. Il se présenta devant le roi, tenant à la main le brevet de sa pension, & fredonnant un air entre ses dents. Le roi lui demanda ce qu'il vouloit: s'écarter, dit-il, j'ai demandé à M. Desmarests le paiement d'une pension que vous m'avez accordée; il m'a dit que c'étoit une chanson, j'en cherche l'air. Le roi se prit à rire & fit payer sa pension.

Comme il se présente des gens de toute espèce curieux de voir l'hôtel des invalides, quelques soldats pour s'amuser, ont imaginé une *plaisanterie* qu'ils font à ceux qui sont assez sots pour se laisser attraper. Ils leur recommandent sur-tout de ne pas oublier de voir l'invalidé à la tête de bois. Indiquant son corridor & sa chambre, & comme leurs camarades sont prévenus, ils font faire aux idiots de longues courses dans l'hôtel pour chercher la tête de bois, en les envoyant de chambre en chambre, d'où on leur dit toujours qu'il vient de sortir dans le moment.

L'auteur d'une tragédie vint lire sa pièce à madame de Lambert. La pièce commençoit par une princesse qui disoit :

De l'Arabie enfin en ces lieux arrivée....

Madame de Lambert interrompit l'auteur par cet inpromptu :

Princesse, asseyez-vous, vous êtes saignée.

Cette *plaisanterie* fit changer ce premier vers.

On demandoit à M. Walker, comment il pouvoit se déterminer à soupier auprès de madame Errinton, connue pour avoir neuf amans. « Messieurs, répondit-il, je ne suis chez elle que pour lever la dime ».

Dans la dernière guerre d'Italie, un officier français ault si fou qu'il étoit brave, ayant reçu une balle dans la tête dit: « Je savois bien que j'y avois besoin de plomb; mais la dose est un peu trop forte: & il mourut sur le champ. »

Madame... ne voulut jamais avoir pour amans que des hommes de la première qualité. Cependant elle avoit des enfans très-grossiers; & comme une de ses amies la consolait un jour sur les mal-honnêtetés de ses enfans: « Je n'ai rien, dit-elle, à me reprocher là dessus; toute ma vie j'ai fait ce que j'ai pu pour mettre d'honnêtes gens dans

D d d d

cette famille-là, je n'en ai pu venir à bout : ce n'est pas ma faute ».

Dans une sédition, un homme d'une excessive grossièreté se présenta pour haranguer. Tous les murins qui s'étoient assembles se mirent à rire. « Vous riez de ma grossièreté, leur dit-il ; si vous voyiez ma femme, elle est encore bien plus grosse que moi. Cependant quand nous sommes d'accord, nous renons fort bien tous deux dans le même lit ; mais lorsque nous nous querellons, la maison n'est pas assez grande pour nous contenir ». A cette morale, les esprits se réunirent, & la sédition fut apaisée.

On a vu de tout temps, l'incertitude de la paternité, être l'objet de la *plaisanterie*. Un ancien philosophe voyant, dans un chemin public, un jeune étourdi qui jetoit des pierres à tous les passans, lui dit : prenez garde à ce que vous faites ; car vous pourriez, sans le savoir, blesser votre père.

Un espagnol passant un jour à sec le Mançanarès, petite rivière de Madrid, & voyant combien le superbe pont que Philippe II y a fait bâtir est inutile, dit plaisamment qu'il falloit vendre le pont pour avoir de l'eau.

Un voyageur du comté de Kent, qu'un orage avoit transi de froid, arrive dans une hôtellerie de campagne. & la trouve si remplie de monde qu'il ne peut approcher de la cheminée. *Que l'on porte vite à mon cheval un cloyer d'huîtres*, dit-il à l'hôte. — A votre cheval, s'écrie celui-ci, croyez-vous qu'il veuille en manger ?... Faites ce que j'ordonne, répliqua le gentilhomme : a ces mots tous les assistants volent à l'écurie & notre voyageur se chauffe. « Monsieur, dit l'hôte en revenant, je l'aurois gagé sur ma tête, le cheval n'en veut pas... ». En ce cas, répond le voyageur qui s'étoit bien chauffé, il faut donc que je les mange.

M. le cardinal de L... demandoit un jour à M. de T... pourquoi il se portoit si bien, & que lui il étoit toujours valétudinaire : C'est, monseigneur, que vous avez sans cesse votre chapeau dans votre tête, & que j'ai la tête dans le mien. Il n'étoit pas encore cardinal dans ce temps-là.

Un homme gourmand & malhonnête, mangeant à table d'hôte où l'on servoit deux perdrix rouges, en prit une, commença par en détacher l'aile & retint le reste sur son assiette dans l'intention de la dévorer toute entière. Un des convives, mécontent d'un tel procédé, escamote avec adresse ce friand gibier, & dit en éclatant de rire : « Monsieur, soufflez n'est pas jouer : vous pourriez en prendre deux & vous n'en avez pris qu'une.

Très-fatigué à force de glisser sur le pavé de Paris, & se trouvant d'ailleurs fort éloigné de sa demeure, le chevalier de C.... rencontrant M. B...., fameux dentiste, mollement assis dans son carrosse, cria au cocher d'arrêter, attendu qu'il avoit un grand mal de dents. — « La douleur que j'éprouve est si vive, dit-il ensuite au maître, que les forces me manquent, & je suis prêt à m'évanouir. Si vous retournez chez vous, donnez-moi une place dans votre carrosse, afin de m'y conduire bien promptement ».

Le chirurgien, touché de compassion, & dans l'espoir d'être récompensé, fait asseoir à côté de lui le prétendu malade, & donne ordre à son cocher de retourner au logis, & de redoubler de vitesse. Ils étoient dans le fauxbourg Saint-Antoine, & le dentiste demeure près du palais-royal.

Le chevalier de C...., descendant lestement de voiture, dit en riant à l'opulent dentiste : — « mille remerciemens, monsieur, de votre complaisance ; le plaisir de votre compagnie & celui de me trouver tout de suite dans un quartier où m'appelle une affaire pressée, me guérir de tous mes maux... — Et ti s'échappa avec la rapidité de l'éclair.

Un cavalier fort bien fait avoit épousé une fille fort laide, mais fort riche : on lui fit des reproches sur son mauvais choix : « Ne vous en étonnez pas », répondit-il, je l'ai prise au poids, sans considérer la façon pour laquelle je n'ai rien donné.

Un italien, jaloux de sa barbe, faisoit de grandes dépenses pour la conserver & l'ajuster ; le cardinal Campegge lui dit : « A la fin votre barbe vous coûtera plus que la tête ne vaut ».

Les chanoines de Chartres ayant perdu leur procès contre leur évêque, par le crédit de madame de Maintenon, l'un d'eux dit : « Comment aurions nous gagné ? Nous avions, contre nous le roi, la dame & le valet ».

Les *plaisanteries* ne seroient jamais tort à un ouvrage où il y aura des beautés vraies. On demandoit dernièrement à un homme de cour son sentiment sur la tragédie du roi Léar. « C'est un monstre », répondit-il, dont la tête & les pieds sont hideux, mais dont le corps est beau ».

Un médecin célèbre dit, en parlant de la même pièce : « Malgré tous les traits sublimes dont elle est remplie, je crois qu'elle se ressent un peu de la maladie du roi Léar.

Un fermier des gabelles avoit fait bâtir un palais ; un de ses amis, à qui il le faisoit voir, remarqua dans un grand vestibule une niche vuide

qui attendoit une statue. D'où vient, lui dit-il, que vous ne remplissez pas ce vuide? Je voudrois, dir le financier, y placer quelque statue allégorique qui me convint. Eh bien, lui dit son ami, faites-y mettre la femme de Lot changée en statue de sel.

Un homme épuisé de plaisir, étoit obligé de garder le lit. Un de ses amis vint le voir, & aperçut en entrant dans la chambre du malade sa maîtresse qui en sortoit. Il demanda au malade comment il se trouvoit: « La fièvre, dit-il, vient de me quitter ». Effectivement, répond l'amî, je l'ai rencontrée comme elle sortoit de chez vous.

Un curieux avoit lu le soir, dans un traité de la physionomie, que ceux qui ont la barbe large, portent le signe d'étourderie. Il voulut voir la sienne au miroir avec une bougie. Malheureusement il en brûla la moitié, & il écrivit aussitôt sur la marge du livre: pour celui-là, il est éprouvé.

M. le Camus disoit de certains moines gourmands fort révérentieux, que c'étoient des cruches qui ne se baïsoient que pour s'emplir.

Une femme qui n'étoit pas des plus sages, mais qui avoit le sentiment vif, entendoit un homme qui, dans la colère, lâcha ce mot que le dévôt Neptune n'acheva pas. Ah! s'écria-t-elle, peut-on dire ce mot-là en colère!

Un chanoine d'Angers ayant invité plusieurs personnes à dîner un jour maigre, son valet lui dit qu'il venoit du marché, & qu'il n'y avoit plus d'autre poisson qu'un saumon qu'il n'avoit osé prendre, parce qu'un conseiller l'avoit retenu. Le chanoine lui donnant sa bourse pleine, lui dit: « Tiens, retourne; achette-moi le saumon & le conseiller ».

PLANTES singulières. La nature, admirable dans ses productions, a ses trésors dans chaque pays. On cultive à présent, dans le jardin d'Edimbourg, le miracle des végétaux. On lui a donné le nom de *plante mouvante*. Tous les curieux s'empres sent de venir voir ce prodige. Les habitants, superstitieux, attribuent à la plante mouvante des vertus & des qualités extraordinaires. Le 15 juin 1776, elle avoit 15 pouces de haut. Ses mouvements, qui offent beaucoup de singularité, ont commencé vers le milieu du mois de mai. Ils proviennent d'une force interne, au lieu que ceux de la sensitive dépendent d'une impulsion & d'une cause externes. Les opérations de notre *plante singulière* sont dérangées par un coup de vent un peu fort, qui en arrête sur le champ les mouvements & les agitations.

La plante mouvante a ses feuilles partagées en

trois. L'extrémité de la feuille est fort large, & par les différentes positions qu'elle prend durant le jour, on voit qu'elle suit assez le cours du soleil. Ses mouvemens les plus remarquables sont collatéraux & ne s'accordent pas toujours exactement avec le mouvement de cet astre. Cette motion des deux côtés opposés de la feuille, est particulière, & assez constamment uniforme.

Entre le fleuve du Jourdain & Jéricho, qui est vis-à-vis du mont Abarim, il y a une vallée nommée *Baras*, où l'on trouve une plante de même nom, qui paroît toute de feu pendant la nuit & que l'on prendroit pour un flambeau.

QUINQUINA. Voici l'abrégé historique de cette plante: il y avoit long-temps que le hasard avoit procuré aux indiens la découverte de la vertu febrifuge de l'écorce de quinquina, lorsque les européens arrivèrent dans leur pays.

Ils la cachèrent long-temps aux espagnols, leurs vainqueurs, qu'ils détestoient alors. Ce ne fut qu'en 1640 que les espagnols en apportèrent en Europe.

Ce remède, quoique certain, fut quelque temps sans avoir grande vogue.

La vice-reine ayant été atteinte d'une fièvre opiniâtre, le *Corregidor de Loza* lui en envoya.

Elle en fut guérie & en distribua beaucoup. On nomma alors le quinquina, la poudre de la comtesse.

Vers l'année 1649, le procureur-général des jésuites de l'Amérique passa en Europe & se rendit à Rome, où il invita tout son ordre à donner de la réputation à ce remède, dont il avoit apporté une provision.

Chacun d'eux guériffoit les fièvres comme par enchantement. Dès-lors le quinquina changea de nom: on l'appella la poudre des pères. Les anglois l'appellent encore aujourd'hui la *poudre jésuitique*, the *jésuit's powder*.

Quelques médecins ne connoissant pas suffisamment la vertu de ce nouveau remède, s'élèverent contre son usage; on en fut encore dégoûté par son prix excessif, car les jésuites le vendoient fort cher.

Ce fut alors qu'on vit paroître les brochures intitulées, *fontrailles du quinquina, résurrection du quinquina*.

En 1679, le chevalier Tallot, anglois, à force de prêcher l'utilité de ce spécifique, & même d'exagérer ses vertus, en fit revivre l'usage.

D d d d 2

L'année suivante on joua sur l'ancien théâtre italien une comédie en trois actes & en prose, intitulée : *le remède anglois ou Arlequin, prince du Quinquina*.

On en fit alors un nouveau secret que l'on vendit une grosse somme à Louis XIV. Tout le monde depuis en a eu connoissance & en fait usage.

La *SENSITIVE* est une plante fort connue, par la propriété qu'elle a de donner des marques de sensibilité & presque de vie, quand on la touche. MM. Dufay & Duhamel se sont livrés à une étude particulière des phénomènes de cette plante, & ont consigné dans les mémoires de l'académie royale des sciences, pour l'année 1736, la suite curieuse des expériences qu'ils ont faites à ce sujet ; c'est sans doute ce qui a fait dire à Voltaire :

Le sage Dufay parmi ses plant divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il, pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains honteuse & fugitive.

Une princesse qui connoissoit la vertu de ce simple, se promenant dans un jardin où il y en avoit, fit accroître à ses filles d'honneur qui l'accompagnoient, que cette herbe ne se retiroit que lorsqu'une femme ou une fille qui n'étoit pas vierge, s'en approchoit.

Pour preuve de ce que je vous dis, ajouta cette dame, c'est qu'elle va se retirer de moi qui suis mariée, si j'en approche ; ce qui arriva en effet, & étonna beaucoup les filles.

Mais elles le furent bien plus, lorsqu'une d'elles s'étant approchée par l'ordre de la princesse, elles virent la plante se retirer. On se doute bien qu'aucune des autres ne voulut tenter l'expérience.

Il y a dans les Indes une espèce de sensitive, qui non-seulement s'incline, quand on approche d'elle quelque corps étranger, mais suit encore exactement avec sa tige le cours du soleil, comme les héliotropes.

Un philosophe du Malabar devint fou, pour n'avoir pu expliquer les singularités de ce végétal, srait qui rappelle le conte qu'en a fait son Aristote, qui se precipito, dit-on, dans l'Euxine, parce qu'il ne put pas expliquer le flux & le reflux.

Le précepteur d'Alexandre étoit trop éclairé & trop sage pour se tuer de chagrin de n'être pas aussi instruit que la nature elle-même sur les premières causes.

HIAS-TAA-TOMCHOM. Tel est le nom de la plante la plus singulière qui croisse à la Chine.

Ce nom signifie que pendant l'été cette plante est une herbe, mais que quand l'hiver arrive, elle devient un ver. En effet, si on la considère de près, rien ne présente mieux un ver, long de neuf lignes, de couleur jaunâtre.

La tête, le corps, les yeux, les pieds, les deux côtés du ventre, paroissent très-bien formés.

Cette plante croît au Thibet, & est fort rare. Ses vertus sont à peu-près les mêmes que celles du ginseng, avec cette différence que son fréquent usage ne cause pas d'hémorragie comme le ginseng ; elle fortifie & rétablit les forces perdues.

On prend cinq dragmes de cette racine toute entière avec sa queue ; on en farcit le ventre d'un canard domestique, qu'on fait cuire à petit feu.

Quand il est cuit, on en retire la drogue, dont la vertu est passée dans la chair du canard. On en mange soir & matin pendant dix jours. Ce remède n'est en usage qu'à la cour de Peking, à cause de la rareté extrême de cette précieuse racine.

PLATON, philosophe grec, mort l'an 348 avant Jésus-Christ, à l'âge de 81 ans.

Socrate, le maître de Platon, ne l'appelloit point autrement que le *signe de l'académie*.

L'académie étoit un gymnase environné d'arbres, & situé sur les confins d'un des fauxbourgs d'Athènes, ainsi appelée d'un nommé *Acadimus* ou *Ecadimus*, citoyen d'Athènes, qui en étoit propriétaire.

C'est dans ce lieu que Platon & ses disciples tenoient leurs assemblées pour converser sur des matières philosophiques : origine du nom d'académiciens donné aux philosophes qui suivoient la doctrine de Socrate & de Platon.

Cette doctrine & celle d'Aristote furent en quelque sorte deux religions que les hommes professèrent, jusqu'à ce qu'une lumière plus pure vint les éclairer.

Platon n'avoit négligé aucuns des moyens d'accroître ses connoissances. Il voyagea en Egypte, pour profiter des lumières des prêtres de ce pays, & des hommes illustres en tout genre qu'il produisoit alors.

Il parcourit la grande Grèce pour converser avec les trois plus fameux pythagoriciens de ce temps là, & passa en Sicile pour voir les merveilles de cette ville & sur-tout les embaumemens du mont Ethna.

Platon ne se mêla point des affaires publiques, mais il ne fut pas moins utile aux sociétés politiques en leur formant des magistrats sages & vertueux.

Dion, Pithon & Héraclide qui avoient appris dans son école à détecter la tyrannie, en affranchirent le premier la Sicile, & les deux autres la Thrace.

Denis, tyran de Syracuse, l'appella à sa cour, & *Platon* le rendit à ses sollicitations dans l'espérance de contribuer au bonheur des syracusains; mais l'adulation s'opposa aux progrès de la philosophie, & *Platon* s'en retourna en Grèce avec le chagrin de n'avoir pu faire un homme d'un tyran, & la joie de ne plus vivre avec de lâches flatteurs qui en faisoient un monstre.

A son retour il passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de distinction. Il mangeoit à leur table, passoit avec eux les journées entières, & vivoit d'une manière très-simple & fort unie, sans jamais leur parler ni de Socrate, ni de l'académie, & sans leur faire connoître de lui autre chose sinon qu'il s'appelloit *Platon*.

Ces étrangers s'estimoient heureux d'avoir rencontré un homme si doux, si affable & d'une si bonne société; mais, comme il ne parloit que de choses fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût ce philosophe dont la réputation faisoit tant de bruit.

Les jeux finis, ils allèrent avec lui à Athènes où il les logea. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils pressèrent leur hôte de les mener voir ce fameux philosophe qui portoit le même nom que lui, & qui étoit disciple de Socrate. Le philosophe leur répondit en riant : *de voici*. Les étrangers surpris, se firent de secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la simplicité & de la modestie dont il se couvroit, & l'en admirèrent encore davantage.

Ce philosophe ne pouvoit souffrir la vénalité des magistratures. « C'est, dit-il; comme si dans un navire on faisoit quelqu'un pilote ou matelot pour son argent. Seroit-il possible que la règle fût mauvaise dans quelque autre emploi que ce fût de la vie, & bonne seulement pour conduire une République ? »

Les hommes, continue *Platon*, ne connoîtront point le bonheur sans que les philosophes ne régneront point, ou que ceux qui régneront privés d'une sorte d'inspiration divine, ne soient pas philosophes.

La vertu de l'homme politique, selon *Platon*, consiste à diriger les pensées & ses actions au bonheur de la république.

Il distinguoit deux sortes de passions; les passions sauvages & féroces, & les passions douces. La volupté, la douleur, la commiseration sont du nombre de ces dernières, elles sont de la nature de l'homme; elles ne commencent à être vicieuses qu'en devenant excessives. Les passions sauvages & féroces ne s'ont pas dans la nature; elles naissent de quelque dépravation particulière; telle est la misanthropie.

Donnez tout à l'homme excepté la vertu, vous n'aurez rien fait pour son bonheur.

Il définissoit l'amitié une bienveillance réciproque qui rend deux êtres également heureux l'un de l'autre; égalité qui s'établit & qui se conserve par la conformité de mœurs.

Platon jouit d'une santé constante & d'une longue vie, récompense de sa frugalité. Le persé Mithridate lui éleva une statue, Aristote un autel. On consacra par la solennité le jour de sa naissance, & l'on frappa des monnoies à son effigie.

On rendit même, de son vivant, hommage à son savoir. Le poëte Antimachus ayant rassemblé un jour quantité de personnes pour lire en leur présence une pièce qu'il avoit composée, & voyant que les auditeurs l'avoient quitté à la révérence de *Platon* : « Je ne laisserai pas, dit-il, de continuer ma lecture, parce que *Platon* vaut tout seul un auditoire ».

Platon a été surnommé l'Homère des philosophes. Dans les sujets élevés qu'il traite, il a l'enthousiasme de ce poëte épique. Quelquefois aussi il s'est montré un autre Anacréon & badine avec l'amour. On connoît les petits vers passionnés qu'il fit pour Agathis, & que Fontenelle a rendus dans ses dialogues :

Lorsqu'Agathis, par un baiser de flamme,
Consent à me payer des maux que j'ai finis,
Sur mes lèvres soudain je sens voler mon âme
Qui veut passer sur celle d'Agathis.

Timotheë, général athénien, fut invité à souper chez *Platon*. Le repas étoit frugal, mais délicat & bien entendu. Une gaieté douce animoit les convives; on traita plusieurs points de morale très-intéressans. Timotheë étoit enchanté. La satisfaction secrète qu'il éprouvoit étoit bien au-dessus de la joie bruyante qui régnoit dans les grands repas qu'il donnoit souvent à ses officiers. Un concert délicieux termina le festin. Le général fort plein d'un contentement intérieur, qu'il n'avoit

jamais senti : Le repas frugal qu'il avoit fait lui procura un sommeil léger & tranquille. Le matin, il se leva frais & joyeux. Le doux sentiment du plaisir de la veille affectoit encore délicieusement son cœur ; & par hasard, ayant rencontré *Platon* : « Vos repas, lui dit-il, ne sont pas seulement agréables pour le moment, ils le sont encore pour le lendemain ».

Cicéron avoit si bonne opinion des sentimens de *Platon*, qu'il disoit : « J'aimerois mieux me tromper avec *Platon*, que de rencontrer la vérité avec les autres philosophes ».

PLINE L'ANCIEN, (*C. Plinius secundus*) physicien & naturaliste. Il vivoit sous Vespasien & Titus, qui l'honorèrent de leur estime, & mourut vers l'an 79 de Jésus-Christ, à l'âge de 56 ans.

Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau ; c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avoit été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avoit été fait d'excellent & d'utile à l'avoir ; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières.

Ce savant naturaliste, ainsi que *Pline* le jeune son neveu nous l'apprend, menoit une vie simple & frugale, dormoit peu & mettoit tout le temps à profit. On lisoit à sa table ; & dans ses savantes courses il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes & son copiste ; car il ne lisoit rien dont il ne fit des extraits.

Il n'y a peut-être pas d'exemple plus singulier de l'assiduité à la lecture & au travail. Un jour celui qui lisoit pendant le repas ayant mal prononcé quelques mots, un des amis de *Pline* l'arrêta & l'obligea de recommencer. *Pline* dit à cet ami : « Vous aviez pourtant entendu. Et celui-ci en étant convenu, pourquoi donc, ajoute *Pline*, avez-vous fait recommencer le lecteur ? Votre interruption nous a fait perdre plus de dix lignes ». Dans une autre occasion, voyant son neveu se promener sans livre, il lui dit : « Vous pouviez ne pas perdre ce temps ».

« Je donne tout le jour aux affaires, écrit-il agréablement à Titus, & je me réserve la nuit afin de l'employer à la lecture & à la composition. Ne serois-je pas trop heureux encore quand cette conduite ne me procureroit d'autre avantage que celui de vivre plus long-temps ? Le sommeil emporte la moitié de la vie ; & c'est un gain plus sûr & plus légitime que tous les autres, que de lui dérober le plus de temps qu'il est possible ».

Pline mourut par un accident bien triste, dont on trouve le détail dans une lettre que son neveu adresse à Tacite l'historien. Il étoit à Nîmes où il commandoit une escadre des romains. Ayant aperçu un nuage d'une grandeur & d'une figure extraordinaire qui sortoit du mont Vésuve, il se hâta d'approcher pour examiner les différentes formes que prenoit successivement le phénomène terrible qu'il vouloit observer. Il dicta ses observations avec la même liberté d'esprit que si il n'y avoit aucun péril à craindre. Cependant une couche plus épaisse & plus chaude commença à voler sur ses vaisseaux à mesure qu'ils avançaient. Des pierres calcinées & des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu, romboient autour d'eux. *Pline* délibéra quelques momens s'il ne s'en retourneroit pas, & le pilote l'y exhortoit ; mais un désir insatiable de savoir & de s'instruire lui fit rejeter ce conseil timide. « La for une, s'écria-t-il, favorise les hommes courageux. Allons à *Stabies* où est actuellement *Pomponianus*. » C'étoit un de ses amis qu'il trouva fort occupé à faire les préparatifs nécessaires pour s'échapper par la suite au péril qui le menaçait, dès que le vent qui étoit contraire auroit changé de direction. *Pline* l'embrasse, l'encourage ; & pour diminuer la crainte de son ami par l'exemple de sa sécurité, il prend le bain ; après le bain il se met à table & soupe gaiement, ou du moins avec toutes les apparences de la gaieté. Le repas fini, il se couche & dort d'un profond sommeil. Cependant l'approche du danger obligea de l'éveiller. La cour de la maison se remplissoit de cendres & de pierres, & la maison étoit tellement ébranlée par les fréquens tremblemens de terre que l'on auroit dit qu'elle étoit arrachée de ses fondemens. Les murs menaçoient à tout moment d'une chute prochaine. D'un autre côté il y avoit lieu d'appréhender dans la plaine campagne d'être écrasé par les pierres que le gouffre lançait. On se détermina néanmoins à sortir, & pour se garantir des pierres, chacun se mit sur la tête des coussins attachés avec des cordons noués sous les bras. Déjà le jour commençoit à poindre ; mais autour de *Pline* circuloit une vapeur sombre & épaisse qu'il falloit vaincre par la lumière des flambeaux. Il parut absolument nécessaire de s'éloigner, & on gagna le rivage pour voir si la mer seroit navigable ; elle étoit plus furieuse que jamais. *Pline* se jeta sur un drap que l'on étendit par terre. Là, il demanda successivement deux verres d'eau froide qu'il but. Dans le moment se répand une odeur de soufre ; & la flamme suivit de près. Tout le monde se sauva ; *Pline* se lève appuyé sur deux esclaves, & dans l'instant tombe mort, étouffé sans doute par l'air brûlant qu'il respira. Deux jours après, son corps fut retrouvé entier, sans aucune blessure, avec ses habits : on est persuadé qu'il étoit simplement endormi.

PLINE le jeune, (*Cocilius Plinius Secundus*)

neveu & fils adoptif du précédent, né à Côme en Italie. Il fut disciple de Quintilien.

Il s'éleva par son mérite jusqu'aux premières charges sous l'empire de Trajan, & fut même honoré du consulat.

Pline commença à fréquenter le barreau à l'âge de dix-neuf ans. Il ne plaida jamais que pour l'intérêt public, pour les amis ou pour ceux que leur mauvaise fortune laissoit sans appui.

La gloire de se rendre le défenseur des gens de bien étoit sa seule récompense. Les autres avocats au contraire vendoient leur éloquence à quiconque vouloit la payer.

L'empereur Trajan rendit un décret pour faire cesser ce trafic.

Pline dux s'applaudir alors de ne s'être pas seulement abstenu de faire aucun traité pour les causes dont il s'étoit chargé, mais encore d'avoir toujours refusé toutes sortes de présents, & jusqu'à des étrennes.

Il est vrai, écrit-il dans une de ses lettres, que tout ce qui n'a pas l'air honnête doit s'éviter, non comme défendu, mais comme honteux.

Il y a néanmoins, continue-t-il, je ne fais quelle satisfaction à voir publiquement défendre ce qu'on ne s'eût jamais permis.

L'empereur Domitien avoit chassé de Rome & de l'Italie tous les philosophes. Artémidore, ami de *Pline*, étoit de ce nombre.

Il s'étoit retiré dans une maison qu'il avoit aux portes de la ville. « J'allai l'y trouver, dit *Pline*, dans une conjoncture où ma visite étoit plus remarquable & plus dangereuse. J'étois prêteur ».

« Il ne pouvoit qu'avec une grosse somme acquitter les dettes contractées pour des choses utiles. Quelques-uns de ses amis les plus puissans & les plus riches, ne voulurent point s'apercevoir de son embarras; moi, j'empruntai la somme, & je lui en fis don ».

« J'avois pourtant alors sujet de trembler pour moi-même. On venoit de faire mourir ou d'envoyer en exil sept de mes amis ».

« La foudre tombée autour de moi tant de fois, & encore fumante, sembloit me présager évidemment un semblable sort; mais il s'en faut bien que je croie avoir pour cela mérité toute la gloire que me donne Artémidore. Je n'ai fait qu'éviter l'infamie ».

Après la mort de Dioclétien, *Pline* éleva la voix dans le sénat & se porta accusateur contre un des plus illustres favoris de ce prince.

Comme on craignoit que Nerva, successeur de Dioclétien, ne fût offensé de cette accusation, tous ceux qui s'intéressoient au sort de *Pline* trembloient pour lui.

Un consulaire de ses amis s'approcha de lui & le pressa de se défaire de cette accusation.

Il ajouta même qu'il se rendoit par là redoutable aux empereurs à venir. Tant mieux, répondit *Pline*, pourvu que ce soit aux méchants empereurs. Comme on insistoit encore, j'ai tout pesé, j'ai tout prévu, ajouta-t-il, & je ne refuse pas, s'il le faut, d'être puni pour avoir poursuivi la vengeance d'une lâche & indigne cruauté.

Nerva empêcha que cette affaire fût remise à la délibération du sénat; mais ce corps auguste n'en rendit pas moins justice à la courageuse fermeté de *Pline*.

Trajan qui avoit succédé à Nerva, proclama lui-même *Pline*, consul, après avoir fait son éloge.

Pline l'en remercia par un discours solennel, & ce fut dans cette occasion que par ordre du sénat & au nom de tout l'empire il prononça le panégyrique de ce prince. « Si le souverain bonheur, disoit *Pline* à Trajan, consiste à pouvoir faire tout le bien qu'on veut, c'est le comble de la grandeur que de vouloir faire tout le bien qu'on peut ».

Pline fut envoyé par ce prince pour gouverner le pont & la Bithinie, en qualité de proconsul.

Une violente persécution s'étant allumée dans ces provinces contre les chrétiens, que Trajan regardoit comme dangereux par leur nombre, & comme ennemis déclarés de toutes religions; *Pline* osa plaider leur cause auprès de l'empereur.

Il écrivit à ce prince que le commerce des chrétiens entr'eux étoit exempt de tout crime; que le principal objet de leur culte étoit d'honorer leur Christ comme un Dieu; que leurs mœurs étoient la plus belle leçon qu'on pût donner aux hommes, & qu'ils s'obligeoient par serment de s'abstenir de tout vice.

Trajan touché des raisons que ce magistrat philosophe lui exposa, défendit de faire aucune recherche des chrétiens, mais il ordonna qu'on punit de mort ceux qui, au mépris des loix de

l'empire, viendroient déclarer d'eux mêmes, sans être dénoncés, qu'ils faisoient profession du christianisme.

Pline, de retour à Rome, continua à s'attacher tons les cœurs par la pratique des vertus civiles & morales.

Il ne se refusa jamais à la douce joie d'une bonne action. Des marchands avoient acheté ses vendanges, dans l'espérance du gain qu'ils se promettoient d'y faire. Leur attente fut trompée.

Il leur fit à tous des remises. « Je ne trouve pas moins glorieux, disoit-il, de rendre justice dans sa maison que dans les tribunaux; dans les petites affaires que dans les grandes; dans les siennes que dans celles d'autrui ».

Une dame romaine, qu'il avoit en partie dotée de son bien, étant sur le point de renoncer à la succession de Calvius son père, dans la crainte que les biens qu'il laissoit ne fussent pas suffisants pour payer les sommes dûes à *Pline*; ce bon citoyen lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son père, & pour la déterminer lui envoya une quittance générale.

Quintilien & Martial se ressentirent des libéralités de cet homme généreux; mais ce que fit *Pline* pour sa patrie mérite d'être remarqué.

Les habitants de Côme n'ayant point de maîtres chez eux pour instruire leurs enfans, étoient obligés de les envoyer dans d'autres villes.

Pline, qui avoit pour sa patrie toute la tendresse d'un père, fit sentir aux habitans quel avantage ce seroit pour la jeunesse d'être élevée dans Côme même. « Où, dit-il aux parens, leur trouver un séjour plus agréable que la patrie? Où former leurs mœurs plus sûrement que sous les yeux de père & de mère? Où les entretenir à moins de frais que chez nous? N'est-il pas plus convenable que vos enfans reçoivent l'éducation dans le même lieu où ils ont reçu la naissance, & qu'ils s'accoutument dès l'enfance à se plaindre, à se fixer dans leur pays natal? »

Pline offrit de contribuer du tiers à fonder les appointemens des maîtres, & crut devoir laisser les parens chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons maîtres, par la nécessité de la contribution & par l'intérêt de placer utilement leur dépense.

Pline ne borna point là sa bienfaisance pour sa patrie. Il y fonda une bibliothèque, avec des pensions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise for-

tune avoit refusé les secours nécessaires pour étudier.

Ce généreux citoyen s'étoit fait sur son humeur bienfaisante des principes dignes d'être remarqués. « Je veux, dit-il, qu'un homme vraiment libéral, donne à sa patrie, à ses proches, à ses alliés, à ses amis & préféablement à ceux qui sont dans le besoin. » Ce fut aussi l'ordre qu'il suivit exactement.

Pline avoit un bien assez médiocre, mais c'étoit dans la frugalité & son économie qu'il trouvoit la source la plus assurée de ses libéralités.

PLUTARQUE, historien grec, mort vers l'an 140 de Jésus-Christ, sous le règne d'Antonin le pieux.

Plutarque enseigne la morale dans ses écries; & fut lui-même un exemple de vertus civiles. Bon fils, bon père, bon mari, bon frère, & d'un esprit sage, modéré, complaisant, il goûta la douce joie de voir regner dans sa famille la paix & le bonheur.

Il eut toujours un amour de prédilection pour le lieu de sa naissance; & après avoir fait plusieurs voyages pour s'instruire, il voulut finir ses jours à Chéronée. « Je suis né, disoit-il, dans une ville fort petite, & pour l'empêcher de devenir encore plus petite, je veux m'y tenir ».

Un homme de goût, interrogé lequel de tous les livres de l'antiquité il voudroit conserver, s'il n'en pouvoit obtenir qu'un seul: *Les hommes illustres de Plutarque*, répondit-il.

On ignore le nom du père de *Plutarque*; mais il en parle comme d'un homme de mérite & d'une grande érudition. Son ayeul s'appeloit Lamprias.

Plutarque lui rend ce témoignage qu'il étoit très-éloquent, & qu'il avoit une de ces imaginations qui s'échauffent aisément par la présence des objets.

Il se surpassoit lorsqu'il étoit à table avec ses amis; car alors son esprit s'animoit d'un nouveau feu.

Aussi Lamprias disoit de lui-même: « Que la chaleur du vin faisoit sur son esprit le même effet que le feu produit sur l'encens, dont il fait évaporer ce qu'il y a de plus fin & de plus exquis ».

Plutarque s'étoit annoncé de bonne heure par ses talens; & quoique jeune, il fut député avec

un autre citoyen vers le prochain pour quelque affaire importante.

Son collègue étant demeuré en chemin, il achève seul le voyage, & remplit ce que portoit leur commission.

A son retour, comme il se dispoisoit à en rendre compte, son père, ainsi qu'il nous l'apprend, lui donna cette sage leçon : « Mon fils, dans le rapport que vous allez faire, gardez-vous de dire : *Je suis allé, j'ai parlé, j'ai fait* : mais dites toujours : *Nous sommes allés, nous avons parlé, nous avons fait*, en associant votre collègue à toutes vos actions, afin que la moitié du succès soit attribuée à celui que la patrie a honoré de la moitié de la commission, & que par ce moyen vous écarteriez de vous l'envie qui suit presque toujours la gloire d'avoir réussi »

En lisant les ouvrages de *Plutarque*, on ne peut s'empêcher de regretter qu'on ne nous ait point laissé quelques mémoires de sa vie : mais, dit *Montaigne*, les écrits de *Plutarque*, à les bien savourer, nous le découvrent assez, & je pense le connoître jusques dans l'ame.

PLONGEUR. Vers la fin du quinzième siècle, il y avoit en Sicile un fameux plongeur qui s'appeloit Nicolas. On lui avoit donné le surnom de *Perfecola*, comme on lui donnoit, Nicolas le Poisson. Il s'étoit accoutumé dès la plus tendre jeunesse, à pêcher des huîtres & du corail au fond de la mer, & demouroit quelquefois quatre ou cinq jours dans l'eau, n'y vivant que de poisson cru. Comme il nageoit parfaitement, il lui arrivoit souvent de passer à l'île de Liparo, & d'y porter des lettres enfermées dans un sac de cuir. Frédéric, roi de Sicile, instruit de la force & de l'adresse de *Perfecola*, lui ordonna de plonger dans le gouffre de Caribée, proche du promontoire de *il capo di Furo*, pour reconnoître la disposition de ce lieu. Comme le prince remarqua que Nicolas avoit de la peine à faire un essai si dangereux, il jeta une coupe d'or, & la lui donna s'il pouvoit la retirer. L'habile plongeur, animé par cette récompense, se jeta au fond du gouffre où il demeura près de trois quarts d'heure, & revint en suite sur l'eau, tenant à la main la coupe d'or. Il fit au roi le récit des roches, des cavernes & des moultres marins qu'il disoit avoir vu ou sentis, & protesta qu'il lui feroit impossible d'y retourner une seconde fois : mais Frédéric lui montra une bourse d'or qu'il lui promit, & une coupe d'or, plus belle que la première, qu'il jeta encore dans la mer. *Perfecola* s'y précipita biancôt après, mais il ne parut plus.

Les papiers anglais de 1765, font mention du fait suivant. Le lord William Campbell, trois

Encyclopædia.

sième fils du duc d'Arpyll, & capitaine de vaisseau, étant, avec plusieurs dames, à une partie de pêche auprès du *Henley*, sur la Tamise, entendit quelqu'un qui crioit & demandoit un bateau. Plusieurs des baigneurs passèrent assez près de l'endroit d'où parvenoit les cris, mais aucun ne s'y arrêta. Il parut un homme à la pointe de l'île, qui avoit que qu'il n'en feroit point. Le lord Campbell apperçut effectivement un homme qui se débatoit au fond de l'eau. Il ôta son habit, & en présence des dames avec lesquelles il se trouvoit, il se jeta à l'eau, alla chercher, à seize pieds de profondeur, l'homme qui se noyoit, & qui étoit embarrassé sous un gros tonne d'arbre. Le lord l'en retira, après beaucoup de peine, le monta avec lui, & le conduisit à la nage sur le bord de la rivière ; il le fit saigner sur le champ, & les soins qu'il ordonna qu'on en prit, rappèrèrent à la vie ce malheureux, qui étoit un des domestiques du lord Palmerston. Ce fait est cité ici comme un tour de force ; mais il méritoit encore plus notre admiration par le beau trait d'humanité qu'il nous présente.

POLIGNAC, (Melchior de) cardinal, né en 1661, mort en 1741.

Le cardinal de *Polignac* n'étant encore qu'abbé, accompagna le cardinal de Bouillon qui alloit à Rome après la mort d'Innocent XI. Alexandre VIII, qui fut élu, donna des marques si particulières d'estime au jeune abbé que l'ambassadeur de France eut devoir le faire entrer dans la négociation dont il étoit chargé, laquelle regardoit les célèbres propositions du clergé de 1682.

L'abbé de *Polignac* entretenoit plusieurs fois le pape à ce sujet, & de la saint père qui goûtoit de plus en plus le caractère de son esprit lui mit dans une dernière conférence : « Vous paraissent-ils toujours être de mon avis, & à la fin c'est le vôtre qui l'emporte ».

Les négociations entre la cour de Rome & celles de France étant heureusement terminées, le jeune négociateur vint en rendre compte à Louis XIV. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui : « Je viens d'entretenir un homme, & un jeune homme qui m'a toujours contredit & qui m'a toujours plu ».

Ce monarque le nomma son ambassadeur extraordinaire en 1693. Il s'agissoit d'empêcher qu'à la mort de Jean Sobieski, prêt de descendre au tombeau, un prince, devoué aux ennemis de la France, n'obtient la couronne de Pologne, & il fallut la faire donner à un prince de la maison de France. Le prince de Conti fut élu par ses soins ; mais diverses circonstances ayant retardé

E e e e e

son arrivée en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, & fut obligé de se rembarquer. L'abbé de Polignac, obligé de quitter la Pologne, reçut ordre en arrivant en France de se retirer dans son abbaye de Bon-Port. Il y étoit encore lorsque le duc d'Anjou fut appelé au trône d'Espagne. Il écrivit à Louis XIV : « Sire, si les prophéties de votre majesté ne mettent point fin à mes malheurs, du moins me les font-elles oublier ».

A l'exaltation de Benoit XIII en 1724, le cardinal de Polignac fut déclaré ministre du roi à Rome, & il forma alors un projet digne du goût qu'il témoigna toujours pour les beaux arts, pour les antiques principalement. Il n'ignoroit point que durant les guerres civiles qui troubloient les plus beaux jours de la république romaine, & le premier siècle de l'empire, le parti qui prévaloit, ne manquoit jamais de jeter dans le Tibre toutes les statues & les trophées qu'on avoit élevés à l'honneur du parti opposé. Quelquesfois on les brisoit ou on les mutiloit auparavant; mais pour l'ordinaire on les y jetoit dans leur entier. Ils y sont donc encore, disoit-il, car assurément on ne les a point retirés, & le fleuve ne les a point emportés. Il avoit imaginé de détourner pendant quelques jours le cours du Tibre, & de faire foibles l'effacement de trois quarts de lieue. Il auroit fallu creuser un peu avant, parce que les bronzes & les marbres ont dû s'enfoncer. Si le cardinal avoit été assez riche pour l'entreprendre à ses frais, le pape qui l'aimoit lui auroit accordé toutes les permissions nécessaires.

Quoique le cardinal de Polignac aimât les bons mots & la plaisanterie, il ne pouvoit souffrir la médisance. Un seigneur étranger attaché au service d'Angleterre, & qui vivoit à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la religion & sur la personne du roi Jacques. Le cardinal lui dit avec un sérieux mêlé de douceur : « J'ai ordre, monsieur, de protéger votre personne; mais non pas vos discours ».

Ce cardinal, quoiqu'opposé à la doctrine de Newton, savoit néanmoins rendre justice à ce célèbre géomètre. Les nouvelles expériences de Newton sur la lumière, avoient été tentées plusieurs fois en France & toujours sans succès; d'où l'on commençoit à inférer que le système du docteur anglois ne pouvoit pas se soutenir. Le cardinal de Polignac dit qu'un fait avancé par Newton, ne devoit pas être nié légèrement, & qu'il falloit recommencer jusqu'à ce qu'on pût s'assurer les avoir bien faites. Il fit venir des prismes d'Angleterre. Les expériences furent répétées en sa présence aux cordeliers, & elles réussirent. Il ne put jamais cependant parvenir à faire du blanc

par la réunion des rayons; d'où il concluoit que le blanc n'est pas le résultat de cette réunion, mais le produit des rayons directs non rompus & non réfractibles. Newton qui s'étoit planté du peu d'exactitude & même du peu de bon sens des physiciens français, écrivit au cardinal, pour le remercier d'un procédé si honnête & qui marquoit tant de droiture.

Le cardinal de Polignac racontoit volontiers ce qui lui avoit fait naître l'idée de son *Anti-Lucrèce*. En revenant de Pologne il s'arrêta quelque temps en Hollande. Il y eut plusieurs entretiens suivis avec le célèbre Bayle. Les arguments d'Épicure, de Lucrèce & des sceptiques qui venoient depuis peu d'être rouslés très loin dans le *Dictionnaire critique*, le furent peut-être encore davantage dans la conversation. Le cardinal de Polignac forma dès-lors le dessein de les réfuter. Deux exils dans deux de ses abbayes, lui donnèrent ce loisir nécessaire pour les lettres. Aisi si l'*Anti-Lucrèce* est le fruit des disgrâces de son auteur. *Anecdotes littéraires*.

POMPÉE le grand, (Cneius Pompeius Magnus) général romain, né l'an 106 avant Jésus-Christ; assassiné dans la cinquante-huitième année de son âge.

Pompée étant envoyé en Asie en qualité d'ambassadeur, fut pris par le roi des esclavons, qui le sollicita & commanda de lui découvrir le secret du sénat. Ce que voyant Pompée, il mit son doigt sur une lampe ardente, & par ce tourment, donna à connoître à ce roi, que les supplices dont il étoit menacé étoient trop foibles pour l'obliger à découvrir les secrets de la république. *Val. le Grand, l.*

Pompée fit les premières campagnes sous Strabon, son père. La révolte s'étant mise dans le camp lorsque Strabon commandoit l'armée contre Cinna, Pompée se jeta au milieu de ses troupes mutinées, les conjura de rentrer dans leur devoir, & de cesser par leur sédition de faire outrage à leur général; mais n'ayant rien pu gagner sur leurs esprits, il se jeta au travers de la porte du camp, & leur dit de lui passer sur le corps s'ils avoient envie de se retirer. Cette action pathétique fit plus d'impression sur les soldats que toutes les représentations qu'on put leur faire. Ils eurent honte de leur obstination, & se soumirent à leur général.

Pompée fut envoyé, quoique fort jeune, contre Sertorius, capitaine romain, qui avoit pris les armes contre sa patrie. Ce romain, comme l'apprend l'histoire, fut assassiné dans un festin par Marcus Perenna, préteur de son parti. Ce Perenna voulut jouer le même rôle que Sertorius; mais il fut d'abord battu & pris. Il s'étoit fustigé

papiers de Sertorius. Dans le dessein de se concilier *Pompe*, il lui promit de lui faire voir les lettres de plusieurs hommes confidés, & d'autres des citoyens les plus puissans de Rome, toutes originales & écrites de saut propre main qui appelloient Sertorius en Italie. Il lui faisoit entendre que la plupart d'égoutés du gouvernement présent, souhaitoient de le voir changer. On a loué la saine prudence que *Pompe* fit paroître dans cette occasion critique. Prévoyant les troubles & peut-être les guerres civiles que de pareilles instructions exciteroient dans Rome, il fit rassembler ces lettres & tous les papiers de Sertorius, & les brûla jusqu'au dernier sans les lire. Il fit exécuter en même-temps *Petrenius*, de peur qu'il ne découvrit & ne nommât quelques-uns de ceux qui avoient écrit ces lettres.

Pompe, à la tête d'une armée, ayant été informé que ses soldats commettoient beaucoup de désordre dans leur marche, il fit sceller leurs épées de son cachet, & tous ceux qui ne confessoient pas ce cachet enlèvement étoient punis. L'histoire ne fait pas mention qu'aucun autre général se soit servi de cet expédient qui d'ailleurs seroit inutile aujourd'hui.

Pompe étoit en marche pour châtier une troupe de séditieux. Celui qui les commandoit, vint aussitôt s'offrir à la mort comme seul auteur du désordre, & pria le général romain de ne point punir les innocens pour le coupable. *Pompe*, touché de ce trait de générosité, leur pardonna à tous, en disant que cette fois le coupable avoit obtenu le pardon des innocens.

Le dictateur *Sylla*, qui redoutoit l'autorité que *Pompe* encore jeune acquéroit de jour en jour sur les soldats par sa douceur & ses vertus militaires; le rappella à Rome. Il obéit, malgré la résistance de l'armée qui vouloit l'obliger à mépriser les ordres du dictateur. *Sylla* fut si content de ce procédé, qu'il alla au devant de lui, & l'embrassant avec tous les témoignages d'une véritable affection, il le salua du surnom de *Grand*. *Pompe* demanda les honneurs du triomphe. *Sylla*, qui avoit ses raisons pour l'en détourner, lui représenta qu'étant en core trop jeune pour recevoir cet honneur, il attireroit infailliblement sur lui la haine & la jalousie. « Fais donc attention, lui dit *Pompe*, que le soleil levant a bien plus d'ardeur que le soleil couchant. Ces paroles ne furent point d'abord entendues par le dictateur; mais elles lui furent répétées, & dans l'étonnement que lui causa la confiance audacieuse de celui qui les avoit dites, il s'écria brusquement: *Qu'il triomphe, qu'il triomphe*. *Pompe* le prit au mot, & l'on vit pour la première fois un simple chevalier romain honoré du triomphe.

Plusieurs de ses officiers n'ayant point obtenu

tout ce qu'ils espéroient, avoient voulu troubler ce triomphe; mais *Pompe* toujours ferme, répondit qu'il tenoient plutôt à cet honneur qu'il avoit toujours désiré, que de s'abaisser à les flatter. *Servilius*, personnage considérable de Rome, & un de ceux qui avoient noté le plus d'opposition, s'écria publiquement: *Je reconnois à cette heure que Pompe est véritablement grand & digne du triomphe*.

La faveur qu'il s'étoit acquise auprès du peuple, lui avoit fait désirer, quoiqu'absent, une puissance aussi absolue que celle que *Sylla* avoit usurpée par les armes. Lorsque *Pompe* reçut les lettres qui lui apprennoient cette nouvelle, il en parut accablé; & comme ses amis qui étoient présents s'en réjouissoient, il fronga les sourcils, dit *Plutarque*, & s'écria avec une feinte amertume: « O dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & sans titre? Ne verrai-je donc jamais la fin de mes travaux? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'ennemi qui me persécute, & passer des jours tranquilles à la campagne avec ma femme & mes enfans? » Ce trait & d'autres semblables prouvent, ce que l'on a dit, que *Pompe* cherchait à couvrir son ambition par une feinte modération.

Le voluptueux *Lucullus* qui s'étoit retiré des emplois pour mieux savourer les douceurs d'une vie molle & oisive, trouva mauvais que *Pompe* eût retenu le commandement; mais celui-ci se contenta de lui demander si la volupté convenoit mieux à un vieillard que l'ambition à un jeune homme.

On pouvoit louer *Pompe* d'avoir plusieurs fois licencié ses troupes aux premiers ordres qu'il en avoit reçus. Aussi avoit-on coutume de dire qu'il avoit pris & quitté le commandement contre toute attente, parce qu'il le prit fort jeune, & le quitta quoiqu'ayant la souveraine puissance en main.

Il eut la gloire de terminer la guerre contre le célèbre *Mithridate* si redoutable aux romains, & fut chargé quelque temps après de faire passer des bleds en Italie où la famine commençoit à se faire sentir. Il parcourut en personne la Sicile, la Sardaigne & l'Afrique, où il recueillit des provisions de grains considérables; mais dans le moment qu'il alloit s'embarquer pour faire passer ces provisions à Rome, il s'éleva un vent si impétueux, que ses pilotes voulurent reculer le départ. *Pompe* se jetant le premier dans son vaisseau commanda qu'on levât l'ancre. *Il est nécessaire*, leur dit-il, *que je parte, mais non pas que je vive*.

Tous les peuples étoient si attachés à *Pompe*; qu'on célébroit par-tout son arrivée comme un jour

E c c c c c

de fête. Lorsqu'après une légère indisposition il parut enfin pour la première fois en public, aillèrent chaque citoyen couronné de fleurs aller à-devant de lui. Ces démonstrations de joie, en donnant trop de confiance à *Pompée*, furent peut-être une des principales causes qui lui firent perdre la bataille de Pharsale. Lorsqu'on lui demanda quelle force il pourroit opposer à César, dont la grande puissance faisoit ombre à la république, il répondit en riant & avec un visage ouvert où la joie & l'assurance paroissent peintes, « qu'on ne se mit point en peine; car, ajoutoit-il, en quelque endroit de l'Italie que je frappe du pied, il en sortira des légions à mes ordres ».

Lors de la célèbre journée de Pharsale, *Pompée* voyant la cavalerie plier du premier choc, & prendre honteusement la fuite, il parut tout-à-coup, dit Plutarque, comme un homme qui vient de perdre l'usage de ses sens. Corrompant qu'il étoit le grand *Pompée*, il quitta le champ de bataille, & se retira dans son camp. Les ennemis qui poussaient leurs fuyards étant arrivés à ses retranchemens, il s'écria, *Quoi, jusques dans mon camp !* Et sans proférer une seule parole de plus, il se leva, prit une robe convenable à l'état présent de sa fortune, & se déroba secrètement.

Ce général, dont la victoire avoit couronné ses entreprises pendant trente-quatre ans, qui avoit dompté tant de nations, qui avoit navigé sur les mers avec cinq cents voiles, se voyoit maintenant réduit à se sauver dans un esquif avec sa femme & quelques esclaves pour aller mendier un asyle à la cour du jeune Ptolémée, roi d'Egypte, d'où il avoit été autrefois le tuteur. Un Poëte, valet de chambre du roi, un Théodote de Chio, qui étoit aux gages du prince pour lui enseigner la rhétorique, un Achillas, égyptien, étoient les principaux conseillers du monarque; ils décidèrent entre eux de la fortune de *Pompée* qui regardoit comme indigne de sa grandeur d'avoir l'obligation de son salut à César, son beau-père & autrefois son ami.

Les avis de ces conseillers furent directement opposés; les uns voulaient qu'on reçût *Pompée*, & les autres qu'on le renvoyât; mais Théodote déployant toute son éloquence, & voulant faire connoître qu'il n'étoit pas moins habile dans la politique, dit : « Que ni l'un ni l'autre de ces partis n'étoient sûrs; car, s'ils recevoient *Pompée*, ils auroient César pour ennemi & *Pompée* pour maître; & s'ils le renvoyoient, ils auroient à craindre que *Pompée* ne se vengât un jour de ce qu'ils l'avoient chassé, & César de ce qu'ils ne l'avoient pas retenu; & qu'ainsi le plus sage & le plus sûr parti étoit de le recevoir pour le faire mourir, parce que par ce moyen ils feroient plaisir à César, & n'auroient point à craindre le ressentiment

de *Pompée*; car, ajoutoit-il en riant, un mort ne mord pas ».

Ce dernier sentiment fut suivi. On amena une barque proche le vaisseau de *Pompée*, pour le faire descendre sur la côte d'Egypte. Comme Achillas lui tendoit la main pour l'aider à monter dans cette barque, il se retourna du côté de sa femme & de son fils, & leur dit ces vers de Sophocle : « Tout homme qui se réfugie sur les bords d'un tyran, devient son esclave quoiqu'il y soit entré libre ».

Ce furent les dernières paroles qu'ils entendirent de lui. Cependant Cornélie, son épouse, le suivait des yeux, & concevoit les plus heureuses espérances en voyant plusieurs seigneurs de la cour de Ptolémée se présenter à la descente de *Pompée*, comme pour le recevoir & lui faire honneur; mais dans le moment qu'il mettoit pied à terre, Achillas & ses satellites se jetèrent sur lui l'épée à la main. *Pompée* prend aussitôt sa robe avec ses deux mains, & s'en couvrant le visage, il se laissa percer de mille coups sans proférer une seule parole indigne de lui, sans même se permettre le moindre mouvement. Son corps demeura sans sépulture sur les bords de la mer, fut recueilli par un de ses affranchis. Un de ses anciens soldats voulut aussi partager l'honneur de faire les funérailles du plus grand capitaine, disoit-il, que les romains eussent jamais eu. Ils brûlèrent le corps, suivant l'usage des anciens, & couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre; tel fut le tombeau du grand *Pompée*.

POPE, (Alexandre) poète anglois, né à Londres en 1688, mort en 1744.

Comme il étoit d'une faible santé, on l'éleva dans la maison paternelle. Il n'avoit encore que huit ans, qu'il lui tomba entre les mains une traduction de l'Iliade de Metamorphoses. Quelques étincelles échappées de ces faibles copies échauffèrent en lui le genre poétique.

A douze ans il composa des éloges. Une élégance continue règne dans ses poésies & dans celles qu'il publia par la suite. On peut remarquer ici que la langue angloise y reçoit une harmonie, une flexibilité que l'on chercheroit inutilement dans les autres écrivains de sa nation; & comme l'a dit M. de Voltaire, il a réduit les siffemens aigres de la trompette angloise aux doux sons de la flûte.

Lorsqu'il donna son *Essai sur la critique*, il n'avoit environ que vingt ans. Denis, critique de profession, parcourant ces essais, & ayant lu ces vers

Montrent-ils au grand jour leurs frivoles remarques,
On rit du fol orgueil de ces faux Astiflaques.

DU KISNAI.

il rejette le livre avec dédain, en disant : « Par-
bleu, ces vers ont été faits contre moi ».

Ce Denis étoit jaloux de toute réputation naif-
sante. Un jour qu'il étoit fr et malade, le doc-
teur Norris lui demanda ce qu'il avoit ; il lui ré-
pondit, la critique. C'étoit en effet sa maladie &
la cause de tous ses maux.

Ce Zoïle se distingua sur-tout en se mettant
à la tête de ceux qui attaquèrent la traduction
d'Homère, que Pope donna par la suite. On ne
pardonna point à l'auteur de s'être procuré par
cette traduction la considération des personnes
éclairées & dix mille livres sterling que lui va-
lurent les souscriptions. Cette basse jalousie n'au-
roit pas néanmoins troublé le repos de Pope,
s'il ne s'y fût montré trop sensible. Mais animé
par son ressentiment & peut être par le conseil
de son ami Swift, il voulut écraser ces insectes
avec les armes qui lui étoient propres, & publia
la Dunciade ou la Sottifade, suivant l'expression
du traducteur du roman de Joseph Andrews. Il
rassimble dans ce p-ème tous les détracteurs de
sa gloire, afin de les bafouer plus à son aise. &
les marquer de quelques traits de ridicule ineffa-
çables. Dame Rupidité est l'héroïne de la Dun-
ciade : ses courtisans s'emprennent de lui plaire, &
celui qui excelle en sottises, obtient une couronne
de ses mains.

Le plaisir que Pope eut de s'être ainsi vengé,
fut bien troublé par les arretans auxquels se
portèrent ses ennemis ; ils lui firent souffrir, ou du
moins l'on rapporte qu'il souffrit de leur part
une flagellation ignominieuse. La relation en courut
dans les rues de Londres. Dans cette pièce écrite
d'un ton dévot & malignement charitable, on at-
teint de plaindre le poète, & de condamner ceux
qui l'avoient ainsi fouetté.

Pope s'efforça de désabuser le public sur cette
prétendue historiette, mais on n'en rit pas moins
à ses dépens ; c'étoit la juste punition de sa trop
grande sensibilité pour des critiques qu'il auroit
dû anéantir par son mépris. On n'étoit peut-être
pas fâché de voir humilié un homme qui quel-
quefois faisoit trop sentir sa supériorité. Cet
amour propre mal placé lui attira un jour une re-
partie assez plaisante. Il écrivit petit & un peu con-
trefait, il dispoit contre quelqu'un, & dans la
vivacité de la dispute, il lui demanda d'un ton de
mépris, s'il savoit seulement ce que c'étoit qu'un
point d'interrogation ? Oui, lui répondit-on, c'est

une petite figure tortue, bossue qui fait souvent des
accusations impertinentes.

On oublia siérement toutes les scènes qu'il avoit
données lorsqu'il fit paraître ses épîtres morales
& son *Essai sur l'homme*. Pope a ce mérite sin-
gulier d'avoir le premier parmi les anglais su unir
à l'esprit philosophique au génie de la poésie. Des
pensées sublimes élèvent l'homme dans ce poème
jusqu'au trône de Dieu, pour nous inspirer l'a-
mour de ses lois, & nous faire adorer sa provi-
dence.

Pope a aussi composé des épîtres morales se-
mées de réflexions fines, hardies, profondes,
qui développent les replis du cœur humain. Dans
une de ces épîtres, il fait la satire des femmes,
& leur impute bien des défauts. Une dame de la
cour d'Angleterre en fit des reproches au poète.
Cette dame dans sa jeunesse avoit été une des
plus belles personnes de la cour & des plus ver-
tueuses. Elle menoit dans sa vieillesse une vie fort
retirée. Pope, lui dit-elle un jour, vous écrivez
que toutes les femmes sont vieilleses au fond du
cœur ; puis-je croire que vous pensez cela de
moi & de plusieurs femmes qui me ressemblent
? Quand j'ai nommé toutes les femmes, répondit
gaîment le poète, je n'ai pu parler de vous,
madame, vous qui étiez un ange dans votre
jeunesse, & qui êtes une sainte à présent. *« Ah !
vous autres, beaux esprits, repartit aussitôt cette
dame, voilà comme vous êtes ! Vous divinisez les
objets, ou vous les soulevez au pied. Elle avoit ra-
son ; les pensées de la plupart des poètes, en fait
de louanges ou de satire, ne sont que des hyper-
boles.*

Parmi les ouvrages de ce poète, & qui ont été
recueillis par les soins de Warburton, son ami,
on doit encore distinguer *la bousche de cheveux en-
levée*, petit poème en cinq chants où règne un
comique riant, des allusions malignes, une pla-
sante délicate sur les femmes, plus capable
peut-être de leur plaire que les flatteries de nos
madrigaux. Son épître d'Héloïse à Abailard pa-
roit avoit été dictée par l'amour le plus passionné.
Le poète y peint en caractères de feu les combats
de l'amour & de la grâce. Tous ces écrits sont bien
connus par les traductions françaises qui en ont
été faites.

On vient de dire que Pope étoit bossu & avoit
les jambes tortues. Le roi d'Angleterre l'appre-
vant un jour dans une rue de Londres, dit à
quelqu'un de ses courtisans : « Je voudrois
bien savoir à quoi nous sert le petit homme
qui marche de travers ? » Le propos étant rap-
porté sur le champ au poète ; il répondit : « A
nous faire marcher droit ».

Pope avoit une santé chancelante, ce qui l'o-

bligée sur la fin de ses jours à mener une vie retirée. Les papiers publics le fient souvent mourir avant son décès. & *Pope* eut le plaisir de voir sa mort annoncée avec les éloges les plus pompeux.

PORTEUR-D'EAU. Un porteur-d'eau du faux-bourg Saint-Germain, alloit de rue en rue, criant sa marchandise : une fille sur le pas d'une allée l'arrêta, lui demanda sa voie d'eau, & lui dit qu'il faut la porter à un cinquième étage ; mais, ajoute-t-elle, je vous prévins que je ne puis en donner qu'un fol. Un fol ! dit celui-ci, pour monter à un cinquième ! en vérité cela en vaut au moins deux. J'en conviens, dit la fille d'un ton pénétré ; mais on ne peut donner que ce qu'on a, & je n'ai pas davantage. — Quoi ! vous n'avez pas davantage ? — Hélas ! ça n'est que trop vrai. — Allons, allons, il n'importe, je vais vous la porter. Il monte avec peine un escalier étroit, & arrivé dans la chambre il voit les quatre murailles, pour meubles un méchant grabat que couvroit une méchante pailasse, & quelques pots de crès à moitié cassés, dans lesquels il verse sa voie d'eau, en un mot, tout l'intérieur de la plus grande misère. Vous êtes donc bien pauvre, ma chère amie ? — Vous le voyez, souvent je suis sans pain ; & croyez-vous que si j'avois le moyen, j'eusse voulu marchander le prix de votre peine ; tenez, voilà ce que je vous ai promis ; je vous l'ai dit, c'est tout ce que j'ai. Le porteur d'eau tour ému lui rend la pièce & lui même fouillant dans sa poche, en tire environ douze sols en petite monnaie : Tenez, lui dit-il à son tour, voilà ce que j'ai gagné aujourd'hui ; j'espère que Dieu m'en fera gagner d'autres & redescend satisfait.

PORTRAIT. Voilà mon portrait, disoit un campenard, voyez comme le peintre a attrapé la ressemblance. Quelqu'un répondit, il a bien mieux attrapé l'original.

Une femme d'esprit apprenant qu'un personnage très-mal famé alloit se faire peindre, dit en colère : « il est bien hardi, ce coquin - là ! il osera regarder en face un homme qui tient le pinceau ».

Un peintre gardoit chez lui le portrait d'un homme fort noir, qui ne l'avoit point payé. Lassé d'attendre, il lui dit un jour : monsieur, si vous ne retirez votre portrait, l'hôte de la tète noire me le demande.

PORTRAIT à la plume. A propos des jolis portraits à la plume de M. Bernard, quelqu'un dit à une femme charmante : « Madame, vous vous étiez fait peindre, mais à présent il faut vous faire écrire ».

FOUSSIN, (Nicolas) né l'an 1594, mort en 1665.

Le Poussin étoit aussi estimable par son caractère que par ses grands talens. On recherchoit avec soin le bonheut de l'entretenir dans les momens de ses promenades. Les finesses de son art, & quelquefois la philosophie étoient le sujet ordinaire de ses conversations ; & ses lectures immenses le mertoient à même de traiter toutes sortes de matières.

Avant que de peindre un sujet d'histoire, il le lisoit & le méditoit très-long temps ; aussi l'appeloit-on le peintre des gens d'esprit.

Le Poussin faisoit lui-même toutes les copies de ses tableaux, & ne pouvoit souffrir que d'autres en prissent le soin. Toujours seul dans son cabinet, il n'étoit permis à personne de le voir peindre.

On rapporte que Poussin trouva le coloris trop attrayant pour s'y attacher, & craindre qu'il ne lui fit négliger le dessin : — « Le charme de l'un, disoit-il, pourroit me faire oublier la nécessité de l'autre ».

Le Poussin étoit plus avide de gloire que d'argent. Il avoit coutume de ne jamais faire de prix pour ses tableaux ; il marquoit derrière la somme qu'il en vouloit, & renvoyoit ce qu'on lui donnoit au-dessus de son estimation.

Voici quelle fut l'aventure qui donna lieu, selon quelques auteurs, au premier voyage que le Poussin fit à Rome : un jeune seigneur de la cour se mit une emblème sur l'œil droit, & alla chez ce peintre pour le prier de faire son portrait. Le Poussin y travailla quelques instans, & dit à ce seigneur de revenir le lendemain ; celui-ci se rendit à l'heure indiquée ; mais après avoir fait changer de place à son emblème & l'avoir posé sur l'œil gauche. Le Poussin crut s'être trompé ; confus de sa méprise, il retoucha son ouvrage, qu'il n'acheva point encore. Le jeune seigneur revint le jour suivant, après avoir remis son emblème sur l'œil droit. Ce manège dura quelques jours, l'emblème changeant de place à chaque nouvelle séance. Le Poussin s'aperçut enfin du tour qu'on lui jouoit, & ne voulut point achever le tableau. Les plaisanteries que lui attira cette aventure, l'engagèrent, dit-on, à partir pour Rome beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit résolu.

Les premiers tableaux que le Poussin fit en Italie, ne furent point goûtés. Il ne toucha que soixante écus du fameux tableau de *la peste*, qui depuis a été vendu mille écus.

Louis XIII fit revenir en France cet artiste célèbre, & le nomma son premier peintre. Le

Poussin s'étant rendu aux invitations si flatteuses de son souverain, comme il approchoit de Fontainebleau où la cour étoit alors, le roi envoya ses carrosses au-devant de lui, & s'avancer même jusqu'à la porte de sa chambre pour le recevoir.

Des honneurs aussi grands sembloient promettre au *Poussin* une fortune éclatante en France; mais l'envie le révéla bientôt; n'osant l'attaquer ouvertement, elle eut recours à l'intrigue, au mariage, & parvint à priver l'homme de mérite qu'elle détestoit, de tous les ouvrages qui pouvoient augmenter sa gloire. Indigné des persécutions qu'il essuyoit chaque jour, le *Poussin* prit le parti de retourner à Rome, & de dire un éternel adieu à sa patrie.

Qu'on juge combien le *Poussin* eut lieu d'être mécontent de son séjour à Paris; voici les propres termes d'une de ses lettres: « Si je serois longtemps dans ce pays, je serois forcé de devenir un barbouilleur, comme tous les autres. On m'occupe à dépeindre des ornemens de chemines, des frontispices & des couvertures de livres ».

Il est d'usage à Rome de mettre en mosaïque pour l'église saint-Pierre, tous les tableaux célèbres. Le Dominiquin, ayant peint la *communion de saint Jérôme*, desira cette distinction flatteuse, & fit exposer son tableau en public, afin que les connoisseurs pussent en apprécier le mérite; mais, soit faute d'attention, soit jalousie, son ouvrage fut dédaigné & relégué, comme par mépris, dans un lieu écarté, où il seroit peut-être encore ignoré, sans le noble procédé du *Poussin*. Ce peintre apprend où est le tableau, & demande à le copier: comme il y travailloit, le Dominiquin entre pour observer l'impression que faisoit son ouvrage sur un artiste habile; il lie conversation, & développe par l'art la théorie la plus lumineuse. Le *Poussin* étonné, se retourne, voit l'inconnu les yeux mouillés de larmes; le Dominiquin se nomme, le *Poussin* jette ses pièces, se lève & lui baise la main avec transport; il ne se borne point à cet hommage; il emploie tout son crédit pour mettre en réparation l'excellent tableau, qui reçut enfin le juste honneur d'être copié en mosaïque.

Un prélat vint voir le *Poussin*, qui, l'éclairant avec une lampe, le conduisit jusqu'à son carrosse: — « Je vous plains beaucoup, lui dit le prélat, de n'avoir pas seulement un valet: — Et moi, monseigneur, répondit le *Poussin*, je vous plains bien davantage d'en avoir un si grand nombre ».

Un négociant de Rotterdam acheta secrète-

ment 25000 écus les *fest Sacramens*, du *Poussin*, & trouva moyen de les faire sortir de France, en 1714. Ce négociant, dès que les tableaux furent arrivés à Rotterdam, en refusa 50,000 écus de milord Malborough, & voulut les vendre 100,000 livres; mais le régent fit savoir en France ces chef-d'œuvres.

PRADON, né à Rouen, mort en 1698.

Racine fit représenter pour la première fois la tragédie de *Phèdre*, le premier jour de janvier de l'an 1677, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Quelques personnes de la première distinction unis de goût & de sentimens, entre autres la duchesse de Bouillon & le duc de Nevers, ayant appris quelque temps auparavant qu'il y travailloit, engagèrent *Pradon* à faire une tragédie sur le même sujet, pour mortifier Racine, & pour faire tomber la pièce quand elle paroîtroit. *Pradon* fier de quelques succès que la cabale avoit procurés à ses premières tragédies, fut assez vain pour jouter contre cet illustre poète. Il composa donc sa *Phèdre* par émulation, & la fit représenter deux jours après celle de Racine, par les comédiens du roi. Quelque mauvaise que fût cette pièce, elle ne laissa pas d'abord de paroître avec éclat, & de se soutenir même pendant quelque temps. Deux choses principalement contribuèrent à ce succès: La concurrence des deux tragédies que tout le monde vouloit voir, & les applaudissemens que les protecteurs de *Pradon* donnèrent à sa pièce.

Madame Deshoulières que *Pradon* consultoit sur tout ce qu'il faisoit, & qui pour ce sujet tenoit intérêt à la réussite de sa tragédie, voulut voir la première représentation de celle de Racine. La prévention lui fit trouver mauvaise, & revenue chez elle, elle fit en soupant avec quelques personnes, parmi lesquelles étoit *Pradon*, ce fameux sonnet contre la pièce qu'elle venoit d'entendre.

Dans un fauteuil doré, *Phèdre* tremblante & blême,
Die des vers où d'abord personne n'entend rien,
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien,
Contre l'affreux dessein d'attenter sur soi-même.

Hippolite la hait presque autant qu'elle l'aime.
Rien ne change son cœur, ni son chaste maintien,
La nourrice l'accuse, elle s'en punit bien,
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

Une grosse Aricie au teint rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tétons,
Que malgré sa froideur, Hippolite idolâtre;

Il meurt enfin traîné par ses courtiers ingrats;
Et *Phèdre*, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient en se confiant mourir sur le théâtre.

Cé funet se répandit bientôt dans Patie. Le lendemain matin, l'abbé Tallemard l'airé en apporta une copie à madame De-huillères, qui la reçut sans rien témoigner de la part qu'il e avait au fongier, & elle fut ensuite la première à le montrer, comme le terant de l'abbé Tallemard.

Les amis de Racine crurent que ce sonnet étoit l'ouvrage de M. le duc de Nevers, l'un des protecteurs de *Pradon*; car pour *Pradon* lui-même, ils ne lui firent pas l'honneur de le supposer d'en être l'auteur. Dans cette pensée, ils tourmentèrent ainsi ce sonnet contre M. de Nevers, sur les mêmes rimes.

Dans un palais doré, Damon, jaloux & blême,
Fait des vers où jamais personne n'entend rien.
Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien,
Et souvent pour rimer, il s'enferme lui-même.

La muse par malheur le hait autant qu'il l'aime,
Il a d'un franc pôte & l'air & le maintien,
Il veut juger de tout, & n'en juge pas bien,
Il a pour le Phébus une tendresse extrême.

Une fleur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,

Va dans toutes les cours offrir ses deux tetons,
Dont malgré son pays, son frère est idolâtre.

Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats,
L'Encre est pour lui pis que la mort aux rats,
Et selon lui, *Pradon* est le roi du théâtre.

On attribua à Racine & à Despréaux, cette réponse trop satyrique & trop maligne, puisqu'elle va jusqu'à attaquer les mœurs & la personne. Mais voyant que M. de Nevers disoit partout qu'il les faisoit chercher pour les faire assassiner, ils la désavouèrent hautement. Sur quoi M. le duc Henri Jules, fils du grand Condé, leur dit: Si vous n'avez pas fait le sonnet, venez à l'hôtel de Condé, où M. le prince saura bien vous garantir de ces menaces, puisque vous êtes innocents, & si vous l'avez fait, venez à l'hôtel de Condé, où M. le prince vous prendra de même sous sa protection, parce que le sonnet est très plaisant & plein d'esprit; ils ont assuré depuis que ce sonnet avoit été fait par le chevalier de Narbonne avec le comte de Fiesque, le marquis d'Effiat, M. de Guilleragues, & M. de Maricamp.

M. de Nevers répliqua par cet autre sonnet qui est encore sur les mêmes rimes.

Racine & Despréaux, l'air triste & le teint blême,
Viennent demander grâce & ne confessent rien.
Il faut leur pardonner parce qu'on est chrétien;
Mais on fait ce qu'on doit au public, à soi-même.

Damon, pour l'insérêt de cette four qu'il aime,
Doit de ces scélérats châtier le maintien:
Car il seroit blâmé de tous les gens de bien,
S'il ne punissoit pas leur insolence extrême.

Ce fut une furie aux crins plus noirs que blonds,
Qui leur pressa du pus de ses affreux tetons.
Ce sonnet qu'en secret, leur cabale idolâtre.

Vous en ferez punis, satyriques ingrats,
Non pas en trahison d'un fou de mort aux rats;
Mais de coups de bâton données en plein théâtre.

Cette querelle fut enfin terminée par la médiation de quelques personnes du premier rang.

Au reste la Phèdre de Racine, après avoir été sur le point d'échouer, eut bientôt des applaudissements universels; pendant que celle de *Pradon* tomba dans un oubli dont elle n'a jamais pu se retirer.

On lit dans les mélanges de Vigneul Maville, un conte sur *Pradon*, dont on croira ce qu'on voudra. *Pradon* ayant fait une pièce de théâtre; s'en alla le nez dans son manteau avec un ami, se mêler dans la foule du parterre, afin de se dérober à la flatterie, & d'apprendre lui-même sans être connu, ce que le public penseroit de son ouvrage. Dès le premier acte, la pièce fut sifflée. *Pradon*, qui ne s'attendoit qu'à des louanges & des exclamations, perdit d'abord contenance, & frappoit fortement du pied. Son ami le voyant troublé, le prit par le bras & lui dit: Monsieur, tenez bon contre le revers de fortune; & si vous n'en croyez, sifflez hardiment comme les autres. *Pradon* revenu à lui-même, & trouvant ce conseil à son goût, prit son sifflet & siffila de mieux. Un mouquettaire l'ayant poussé rudement, lui dit en colère, pourquoi sifflez-vous, Monsieur? La pièce est belle; son auteur n'est pas un sot; il faut hâter & bruit à la cour. *Pradon* un peu trop chaud repoussa le mouquettaire, & jura qu'il siffleroit jusqu'au bout. Le mouquettaire prend le chapeau & la perruque de *Pradon*, & les jeta jusqu'à son théâtre. *Pradon* donne un soufflet au mouquettaire; & celui-ci épée à la main tire deux lignes en croix sur le visage de *Pradon*, & veut le tuer. Enfin *Pradon* siffla & battu pour l'amour de lui-même, gagne la porte, & va se faire panser.

Pradon étoit l'homme du monde le moins instruit. On prétend qu'un jour, au sortir d'une de ses tragédies, le prince de Conti, lui ayant dit qu'il avoit transporté en Europe une ville qui est en Asie; je prie votre altesse de m'excuser, lui dit *Pradon*; car je ne suis pas la chronologie.

Epigramme

Epigramme sur sa pièce de Scipion qui fut jouée en carême.

Dans sa pièce de Scipion,
Pradon fait voir ce capitaine,
Prêt à se marier avec une africaine :
D'Annibal il fait un poltron ;
Ses héros sont enfin si différents d'eux-mêmes ,
Qu'un quidam les voyant plus masqués qu'en un bal,
Dit que Pradon donnoit au milieu du carême
Une pièce de carnaval.

Épithaphe de Pradon.

Cy-gît le poète Pradon ,
Qui durant quarante ans d'une ardeur sans pareille,
Fit à la barbe d'Apollon
Le même métier que Corneille.

On a retenu les vers suivants que Pradon fit en réponse à mademoiselle Bernard qu'il aimoit, & dont il ne recevoit que des plaisanteries :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement ;
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

PRÉDICATEUR. On se rappelle quelques anecdotes d'un prédicateur, nommé le petit père André. Un évêque l'avoit appelé le petit faillot ; pour s'en venger, ce religieux prêchant en présence de ce prélat, prit pour texte : *Vos es lux mundi* : Vous êtes, dit-il, monseigneur, en s'adressant à l'évêque, le grand faillot de l'église, nous ne sommes que de petits faillots.

Le même religieux prêchant d'avant un archevêque s'aperçut que ce prélat dormoit ; il s'avisa pour l'éveiller, de dire au fustige de l'église : fermez les portes, le pailleur dort, les brebis s'en iront ; à qui annoncerai je la parole de Dieu ? cette faillie causa tant de rumeur dans l'auditoire que l'archevêque n'eut plus envie de dormir.

On l'avoit chargé d'annoncer une quête pour former la dot d'une demoiselle qui desiroit de se faire religieuse ; il dit avant de commencer son sermon : Messieurs, on recommande à vos charités, une demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire vœu de pauvreté.

Ce prédicateur avoit prêché pendant tout le carême dans une ville où personne ne l'avoit invité à dîner. Il dit, dans son adieu : j'ai prêché contre tous les vices excepté contre la bonne chère, car je ne fais pas comment l'on traite en ce pays-ci.

Encyclopédiana.

Le petit père André devant prêcher le soir dans une église, le dimanche des rameaux, & un autre prêchant le matin, le prédicateur du matin dit qu'il ne savoit pas positivement si c'étoit sur un âne ou sur une ânesse que notre seigneur étoit monté, mais qu'il laissoit ces minutes à discuter au prédicateur du soir, qu'il vouloit railler par ce discours.

Le petit père André ayant été averti de cette turpulence, dit étant en chaire : Comme le prédicateur du matin a été embarrassé sur cette question, savoit si c'étoit sur une ânesse ou sur un âne que notre seigneur fit son entrée dans Jérusalem, & qu'il me renvoie cette question pour l'expliquer ; on peut lui dire que c'est un âne.

Un jour que le P. André déclamoit contre la galanterie des dames, il dit qu'il y en avoit une dans l'auditoire, dont la débauche avoit éclaté, & qu'il leur alloit montrer cette maheureuse pour lui donner de la confusion de son désordre ; mais non, dit-il en se reprenant, je ne la nommerai pas, la charité chrétienne me le défend. Cependant, continua-t-il, usrai je de médisance avec le vice ? Non, messieurs, mais accordons cette difficulté, & sans vous nommer cette personne, je vais vous la faire connoître en lui jetant ma calotte. Et s'étant mis en état de la jeter, la voilà, dit-il, la voilà, cette infâme. Toutes les femmes qui étoient aux environs de la chaire baissèrent la tête pour éviter le coup de la calotte. Alors le père André s'écria : Bon du, je croyois qu'il n'y en avoit qu'une en cette assemblée, mais je vois que la conscience de plusieurs leur fait craindre d'être reconnues.

Un évêque qui n'avoit jamais osé monter en chaire, défendit au petit père André de prêcher dans son diocèse, & moi, dit-il, je lui défends de prêcher dans tout le royaume.

Le père Séraphin, dont la Bruyère fait l'éloge comme d'un prédicateur apostolique, la première fois qu'il prêcha devant Louis XIV, dit à ce monarque : « Sire, je n'ignore pas la coutume qui me prescrit de vous faire un compliment ; mais je supplie votre majesté de m'en dispenser. J'ai cherché un compliment dans l'écriture sainte, & j'ai eu le malheur de n'y en point trouver ».

On louoit, dans une compagnie, des missionnaires, quoiqu'ils fussent très ignorans, & l'on disoit qu'ils prêchoient comme les apôtres : oui, répartit quelqu'un, ils prêchent comme les apôtres avant qu'ils eussent reçu le saint-esprit.

Un moine prêchant à Paris, seignit d'être à la porte du paradis, où plusieurs personnes se

F f f f

présentoient pour entrer. Une duchesse se présenta & frappa à la porte. Saint-Pierre demanda qui c'étoit, à quoi la duchesse répondit : c'est madame la duchesse une telle. « Quoil répliqua saint Pierre, madame la duchesse qui va au bal & à l'opéra ? madame la duchesse qui met du fard ? madame la duchesse qui a des galans ? au diable, au diable ».

Un jour de S. Etienne, un moine devoit faire le panegyrique du saint, comme il étoit déjà tard, les prêtres qui craignoient que le *prédicateur* ne fût trop long, le prioient d'accélérer. Le religieux monta en chaire & dit à son auditoire : mes frères, il y a aujourd'hui un an que je vous ai prêché le panegyrique du saint dont on fait aujourd'hui la fête, comme je n'ai point appris qu'il ait rien fait de nouveau depuis, je n'ai rien non plus à ajouter à ce que j'en dis alors ; là dessus il donne la bénédiction, & s'en alla.

Un *prédicateur* prêchant le panegyrique de Saint-Pierre, prit pour texte : *tu es Petrus, vous êtes Pierre*. « Il y a, ajouta-t-il, trois sortes de pierres, pierres à bâtir, pierres à fusil, pierres à cautères. Notre saint a été pierre à bâtir, puisqu'il a été sur lui que J. C. a bâti son église. Il a été une pierre à fusil qui a produit au monde la lumière de la foi : il a été une pierre à cautères par le zèle & l'ardeur avec laquelle il a détruit tout ce que les hommes avoient de corrompu & d'impur ».

Un *prédicateur* dit dans un discours : il y a messieurs trois têtes décollées dans le jeune & le vieux testament, tête de Goliath, tête d'Holoferne, tête de Jean-Baptiste. La première, tête en pique ; la seconde en sac ; la troisième, tête en plat. Tête en pique ou tête de Goliath, signifie l'orgueil. Tête en sac ou tête d'Holoferne, est le symbole de l'impureté : tête en plat ou tête de Jean ; est la figure de la sainteté. Je dis donc plat, sac, & pique ; pique, sac & plat ; sac, pique & plat : & c'est ce qui va faire le partage de ce discours.

Dans un sermon sur le jugement dernier, lorsque le *prédicateur* vint à parler des trompettes effrayantes qui réveilleront les morts à la fin du monde : « Oui, vous les entendrez, pécheurs, quand vous y penserez le moins, peut-être demain que dis-je demain ? Peut-être tout à l'heure ; en même temps les *voûtes* de l'église retentissent du son terrible d'une douzaine de trompettes qu'il avoit fait placer secrètement dans la nef. Tout l'auditoire est dans une frayeur mortelle. Les uns se meurtrissent le visage, les autres cherchent leur salut dans une fuite précipitée ; ils croient voir les gouffres de l'enfer prêts à s'entrouvrir ;

celui-ci est étouffé par la multitude ; celui-là foulé aux pieds, d'autres sont estropiés par des bancs & des chaises qu'on renverse de tous côtés ; plusieurs femmes grosses avortent ; des enfans meurent de peur ; enfin le désordre, les cris, le désespoir, la mort représentent l'image d'une ville livrée au fer d'un barbare vainqueur. L'apôtre fanatique fut depuis ce tems-là en odeur de sainteté parmi les Navarrois.

Un *prédicateur* ayant été obligé de prêcher à la hâte devant le cardinal de Richelieu, lui témoigna pour s'excuser d'avoir mal fait, ce n'ayant pas eu beaucoup de tems pour se préparer, il s'étoit abandonné au saint-esprit, mais qu'une autre fois il se prépareroit & feroit mieux.

Le P. Bourdaloue, dans son sermon de la fausse conscience, dit : « Souvenez-vous que le chemin du ciel est étroit, & qu'un chemin étroit ne peut avoir de proportion avec une conscience large », cela approche assez de ce que disoit un autre *prédicateur* : « Le ciel n'a point de portes cochères, on n'y entre point en carrosse ».

Une bonne femme touchée d'un sermon qu'elle venoit d'entendre, crut devoir remercier le *prédicateur* au sortir de la chaire, & le fit en ces mots : « Je vous remercie, monsieur, de votre beau sermon, je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous fasse la grace de vivre comme vous prêchez ».

M. le Camus n'étoit point pour les saints nouveaux, & il disoit un jour en chaire sur ce sujet : Je donnerois cent de nos saints nouveaux pour un ancien ; il n'est chaste que de vieux chiens ; il n'est chaste que de vieux saints. Il se plaisoit fort à faire des allusions : un jour faisant le panegyrique de S. Marcel, son texte fut le nom latin de ce saint, *Marcellus* ; son coup de trois, pour les trois parties de son discours, il dit qu'il trouvoit trois choses cachées dans le nom de ce grand saint.

1°. Que *Mar* vouloit dire qu'il avoit été une mer de charité & d'amour envers son prochain.

2°. Que *cel* monroit qu'il avoit eu au souverain degré la sagesse des enfans de dieu.

3°. Que *lus* prouvoit assez comme il avoit porté la lumière de l'évangile à un grand peuple, & comme lui-même avoit été une lumière de l'église, & la lampe ardente qui brûloit du feu de l'amour divin. (*Valefia*)

Un *prédicateur*, le jour de la passion, après

voit dit *in nomine patris*, hérita & feignant d'être déconcerté, il recommença le signe de la croix par plusieurs fois, mais à chaque fois qu'il le prononçoit, il baïsoit d'un son. Après avoir laissé quelques tems ses auditeurs dans la crainte de le voir demeurer court, il dit : « Je cherche le fils & je ne le trouve point, il a cédé à la rage de ses ennemis, & sans doute il est mort ». Il entra par cette réticence dans le grand mystère qu'il devoit expliquer.

Un jeune abbé neveu d'un *prédicateur* célèbre, étant venu saluer l'archevêque de... ce prélat lui demanda des nouvelles de son Oncle, & ce qu'il faisoit. Monseigneur, dit l'abbé, il fait imprimer ses sermons. Dites lui de ma part, répliqua le prélat, « qu'il fasse aussi imprimer le *prédicateur* ; car les meilleurs sermons sans le *prédicateur* ne sauroient plaire à personne.

Un Cordelier prêchoit le carême dans une petite ville, & faisoit gras : on lui en fit des reproches ; mais il répondit : « Messieurs, vous me donnez vingt écus pour vous dire ce que je vous dis ; mais quand vous m'en donniez mille, je ne le ferois pas ».

Un *prédicateur* avoit fait un excellent sermon & quelques-uns de ses auditeurs ne pouvoient s'empêcher d'en admirer la beauté, tant du côté des pensées que de l'expression. Après qu'ils se furent épuisés à le louer, le bedeau qui les écouroit, leur dit : « Messieurs, c'est moi qui l'ai sonné ».

Stillingfleet, un des plus grands *prédicateurs* Anglais du siècle dernier, lisoit toujours ses sermons devant le roi Charles II, quoique d'ailleurs il prêchât de mémoire. Le roi lui en demanda un jour la raison. Il lui répondit : Que devant un auditoire si grand, si majestueux, où sur-tout la présence d'un si grand roi faisoit sur lui une vive impression, il n'osoit se fier à sa mémoire ; Charles fut très-satisfait de cette réponse. Mais ajouta le *prédicateur*, votre majesté voudroit-elle aussi me permettre une question ? Pourquoi lit-elle ses discours au parlement ? elle n'a pas les mêmes motifs que moi. — vous avez raison, docteur, répliqua le roi, votre question est juste, & ma réponse ne le sera pas moins, c'est que j'ai demandé à mes auditeurs tant d'argent, & si souvent, que je suis honteux de les regarder en face ».

Louis XIV demanda un jour à Boileau, quel étoit un *prédicateur* qu'on nommoit le Tourneux & auquel tour le monde courroit. Siic, répondit le poète, votre majesté sait qu'on court toujours à la nouveauté, c'est un *prédicateur* qui prêche l'évangile. Le roi lui ordonnant d'en dire

sérieusement son avis, il ajouta, quand il monta en chaire, il fait si peur par sa laideur, qu'on voudroit l'en voir sortir, & quand il a commencé à parler, on craint qu'il n'en forte ».

Un *prédicateur* qui n'avoit qu'un sermon, qu'il alloit débiter par les villages, l'ayant dit dans un endroit, le seigneur du lieu, qui en avoit entendu parler auparavant, l'engagea à prêcher encore le lendemain, qui étoit fete. Le *prédicateur* chercha pendant la nuit comment il se tiendroit d'affaire. Le lendemain il monte en chaire, & dit : Messieurs, quelques personnes m'ont accusé de vous avoir dit & hier des propositions contraires à la foi, & d'avoir mal proposé plusieurs passages de l'écriture ; pour les convaincre d'imposture, & vous faire connoître la pureté de ma doctrine, je m'en vais vous répéter mon sermon, soyez-y attentif, & remarquez bien si j'ai tort.

On a vu de nos jours un père Chatenier, dominiquain, rappeler dans la chaire les parades des siècles d'ignorance. Ce *prédicateur* prêcha à Paris, vers les années 1715, 1716 1717. Un jour qu'il étoit en colère contre les jeunes gens qui venoient à ses sermons pour y rire, il dit à ses auditeurs, après une leçon très-vive sur leur indécence : « Après votre mort, où croyez-vous que vous irez ? au bal, à l'opéra, dans des assemblées où il y aura de belles femmes ? Non, au feu, au feu. » Il prononça ces dernières paroles d'une voix si forte & si effrayante, qu'il épouvanta l'auditoire, & que plusieurs se précipitèrent pour sortir, croyant que le feu étoit dans l'église.

Ce *prédicateur* excelloit principalement à tra- verser les histoires de l'ancien & du nouveau testament. Voici comme il rapportoit la conversion de la Magdeleine : « C'étoit, disoit-il, une grande dame de qualité, très-libertine. Elle alloit un jour à sa maison de campagne, accompagnée du marquis de Béthanie & du comte d'Emmaus. En chemin, ils apperçurent un nombre prodigieux d'hommes & de femmes assemblés dans une prairie. La grace commençoit à opérer ; Magdeleine fit arrêter son carrosse, & envoya un page pour savoir ce qui se passoit en cet endroit. Le page revint & lui apprit que c'étoit l'abbé Jesus qui prêchoit ; elle descendit de carrosse avec ses deux cavaliers ; s'avança vers le lieu de l'auditoire, écouta l'abbé Jesus avec attention, & fut si pénétrée, que de ce moment elle renonça aux vanités mondaines ». Cette histoire du bon père Chatenier le fit appeler depuis l'abbé Jesus.

Un fameux *prédicateur* Espagnol prêchant un Fiffif

premier dimanche de carême sur la tentation, dit que le diable porta le sauveur du monde sur le pinacle du temple, pour tâcher de le tenter; mais qu'ayant trouvé à qui parler par la forme syllogistique, il changea de batterie; & comme il l'avoit par expérience qu'il n'y a guères de gens qui ne se laissent séduire par l'appas des honneurs & des richesses, il lui offrit l'empire de divers royaumes, & avec des lunettes d'approche il lui fit voir l'Italie, l'Allemagne, la France, &c. mais par malheur pour lui les montagnes de Pyrenées lui cachèrent l'Espagne, ce qui le mit au désespoir; car, dit-il, s'il eût pu lui découvrir toutes les beautés qu'e le renferme, je ne fais s'il n'auroit pas succombé à la tentation. (*Voyage.*)

Un homme de lettres parloit de la différence qu'il y a entre les prédications des premiers pères de l'église, & celles de notre tems: quel-qu'un lui demanda quelles qualités il estimeroit les plus nécessaires à un *prédicateur*. Autre fois, répondit-il, c'étoit le zèle & la science; présentement c'est la mémoire & l'effronterie.

PRÉDICTIONS. Il y a beaucoup de gens, qui, sous prétexte d'astrologie judiciaire, donnent au public, leurs rêveries pour des prédictions de l'avenir. On n'en sauroit mieux faire connoître l'impertinence, qu'en donnant des exemples, par lesquels on a trompé le public, sous la forme de ces prophéties.

Le parlement de Grenoble ayant envoyé le sieur Duvivier, secrétaire de la cour, porter quelques paroles à M. l'évêque, & ayant rencontré dans l'anti-chambre son page, qui lui portoit un bouillon dans une écuelle couverte, il le pria d'avertir M. l'évêque qu'il desiroit lui parler de la part du parlement. Ce page laissa bonnement l'écuelle sur une table; & pendant qu'il fut avertir son maître, Duvivier avala le bouillon & recouvrit l'écuelle: & après s'être acquitté de sa commission se retira. Le page impudent reprit l'écuelle, & la présenta à M. de Grenoble, qui indigné de cet affront, l'ayant trouvée vide, maltraita le page, de paroles & de coups. M. de Calignon, conseiller en la chambre de l'édit, ayant appris cette aventure par le sieur Duvivier, s'en divertit par des vers faits à l'imitation de Noëtra-lamus.

Dans un vivier un bouillon répandu,
Fera jeûner qui les autres dispense.
Pages, laquais, batus en conséquence,
Gourmand sauvé, évêque confondu.

* M. Flobbi, qui avoit été à M. le connétable de Lesdiguières, demouroit à Grenoble, &

voulant berner ces faux prophètes, & blâmer la foiblesse & la crédulité du vulgaire, qui ajoute foi aux prédictions des astrologues dans les almanachs, acheta dix-huit douzaines d'œufs; lesquels après avoir été amolés dans du vinaigre, il les couvrit & y cacha un biller, par lequel il avertiroit qu'on mourroit dans un mois, & ensuite les ayant refermés dans l'eau fraîche, il les fit débiter par des revendeuses. La peur de l'événement de cet avertissement, obligea plusieurs personnes à se confesser & à faire leur testament.

Tres-souvent on a fait de ces vers prophétiques, après les choses arrivées: comme ceux qu'on fit après la prise d'Arras, sous Louis XIII.

Cil, dont le nom commence par cinquante,
Malgré l'effort du prince des flamands,
Prendra la femme au père des croyans.
L'an mil six cent que l'on dira quarante.

C'est-à-dire, Louis XIII dont le nom commence par une L qui vaut cinquante; & la mère des croyans est Sara, dont le nom renversé fait Arras.

A Copenhague, quelques personnes avoient répandu que la fin du monde arriveroit une telle nuit. Ce bruit fit autant de sensation, que l'attente du choc d'une comète contre notre globe en a fait, parmi bien des gens à Paris. Comme les danois devoient voir dans le ciel les signes avant-coureurs de l'accomplissement de cette *prédiction*, nombre de personnes se rendirent sur les remparts, d'où la vérité elles ne découvrirent rien dans la région des airs; mais à leur retour dans leurs maisons, elles trouvèrent beaucoup d'effets & plusieurs demoiselles de moins.

Le peuple en général éfit, dit on, plus éclairé à Londres qu'il ne l'est à Paris. A cette opinion, si communément reçue parmi nous, il su feroit peut-être d'opposer le fait suivant, rapporté par un écrivain qui en a été le témoin oculaire. «Après deux secousses de tremblement de terre qui arrivèrent à Londres en 1750, un aventurier s'avisa, dit cet auteur, d'en prélever un troisième qui devoit renverser la ville. Il en fixa le jour, l'heure, la minute. Plus de cinquante mille habitants sur la foi de cet oracle, avoient ce jour-là, 5 avril, pris la fuite. La plupart de ceux que les raisonnemens ou les railleries de leurs amis avoient retenus, attendoient en tremblant, l'instinct critique, & n'ont montré de courage qu'après qu'il a été passé. Le jour arrivé, la prédiction, semblable à tant d'autres, ne fut point accomplie. Le faux prophète fut mis un peu tard aux petites maisons.

Un jour le duc Charles de Lorraine, se voyant avec quinze princes allemands, de mauvaise intelligence entre eux, contre l'armée de France commandée par M. de Turinne, dit par esprit prophétique : nous voila seize princes, par la grace de Dieu, qui aïons être battus de la façon d'un seul prince, par la grace du roi de France; ce qui arriva.

PRÉJUGÉS. On peut détruire une erreur raisonnée, par cela même qu'on raisonne & qu'on raisonnement plus concluant peut défabuser du premier; mais avec quelles armes combattre ce qui n'a ni principes ni conséquence? l'on veut prouver au Canalien, que les traditions de ses anciens sont des folies, & qu'il ne devoit pas s'y attacher : « Quel âge as-tu? répondit-il à celui qui lui parle. Tu n'as que trente ou quarante ans, & tu veux savoir des choses mieux que nos vieillards? Va, tu ne fais ce que tu dis; tu peux bien savoir ce qui se passe dans ton pays, parce que tes anciens t'en ont parlé; mais tu ne fais rien de ce qui s'est passé dans le nôtre, avant que les françois y fussent venus ».

Le préjugé est la loi du commun des hommes.

Lorsqu'un prince meurt au Japon, il se trouve ordinairement quinze ou vingt de ses sujets qui, par zèle, se fendent le ventre & meurent avec lui. Ceux qui se font les plus belles incisions acquièrent le plus de gloire. Une relation insérée dans le recueil de Thévenot, fait mention de l'anecdote suivante. Un officier de l'empereur du Japon montoit l'escalier impérial lorsqu'un autre en descendoit : leurs épées se choquèrent; celui-ci s'en offensa & dit quelques paroles à l'autre, qui s'excusa sur le hasard, & ajouta, qu'au surplus, c'étoient deux épées qui s'étoient frodées, & que l'une valoit bien l'autre. Vous allez voir, répond l'agresseur, la différence qu'il y a entre nos dux épées. Il tira en même temps la sienne & s'en ouvrit le ventre; l'autre, jaloux de cet avantage, se hâta de monter, pour servir sur la table de l'empereur un plat qu'il avoit entre les mains, & revient trouver son adversaire qui expiroit du coup qu'il s'étoit donné. Il lui demande s'il respire encore, & tirant sur le champ son épée, il s'en ouvre le ventre à son tour. Vous ne m'aurez pas prévenu, lui dit-il, si vous ne m'eussiez trouvé occupé au service du prince; mais je meurs satisfait, puisque j'ai la gloire de vous convaincre que mon épée vaut bien la vôtre.

Un françois, en lisant ceci, gémita de la folie de ces deux orientaux, & il ira peut-être le frir même, exposer sa vie au fer d'un spadassin, pour le punir d'en avoir été insulté.

Un préjugé tel que celui du duel, qui est fondé

sur une espèce de point d'honneur, ne peut-être détruit que par l'infamie; car, pour un homme de cœur, la mort même est moins effrayante que l'hoireur du mépris. On peut se rappeler cette réponse que le spectateur anglois fait faite à Pharamond, par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres : « Comment, lui répondit ce soldat, m'y ferois-je soumis? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent; & tu punis d'infamie ceux qui obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris ».

Un général, qui fait la guerre dans un pays étranger, ne néglige point de s'instruire des préjugés de la nation; il fait même les respecter, si le bien du service le demande. Dans la guerre d'Italie de 1701, deux dragons, de la garnison françoise qui étoit dans Mantoue, passoient dans la rue. Un italien, irrité contre l'un des deux, lui enfonça son poignard par derrière; le tue sur la place & se réfugia dans un endroit privilégié. Le camarade du mort poursuivit l'assassin dans cet asyle & le massacra. Le peuple, indigné qu'on ait osé violer les immunités ecclésiastiques, s'attroupe & veut fermer les portes; mais le meurtrier s'étant fait jour l'épée à la main, se retira dans la maison de son colonel. Elle est investie dans le moment, & le dragon est demandé avec menace d'un soulèvement général. Le colonel, dans la vue d'appaier ce tumulte, fait aussitôt conduire le dragon, chargé de fers, dans une prison; mais pendant la nuit, il le fait partir pour une place éloignée. Quelques jours après, on produit un cadavre qu'on dit être celui du dragon. La multitude le croit & s'appaie, en tendant des acions de grace pour cette mort qu'elle regarde comme un châtiement du ciel.

Les anglois du commun prétendent que c'est un signe heureux d'avoir une verrue au visage, & attachent beaucoup d'importance à la conservation des poils qui naissent ordinairement sur ces sortes d'excroissances.

Dans une certaine ville de province assez considérable, l'usage est de dire que l'on guérit les verrues, en les frottant à l'habit d'un cocu. Un étranger qui passoit par cette ville se plaignoit à un habitant de plusieurs verrues qu'il avoit aux mains : l'habitant lui conseilla de les frotter à l'habit du marquis de.... dont la femme étoit une célèbre coquette; lui faisant entendre que ce marquis avoit une vertu particulière pour guérir les verrues. L'étranger croit ce qu'on lui dit, & exécute de bonne foi le conseil qu'on lui a donné. Que faites-vous là, lui dit, en se tournant le marquis? Ce n'est rien, répondit l'étranger : je veux seulement faire passer mes verrues. Le marquis, piqué, lui répliqua par un soufflet. Les

deux champions mettent l'épée à la main, se battent, & après que l'un des deux a été blessé, ils s'expliquent mutuellement.

C'est une tradition parmi les vieilles femmes, de la Suisse, que saint Bernard tient le diable enchaîné dans quelque'une des montagnes qui environnent l'abbaye de Clairvaux : & c'est sur cette tradition qu'est fondée la coutume qu'ont les maréchaux du pays, de frapper tous les lundis, avant que de se mettre en besogne, trois coups de marteau sur l'enclume, comme pour racourcir la chaîne du diable, afin qu'il ne puisse s'échapper.

Le peuple a été long-temps persuadé que le vendredi étoit un jour sinistre, néanmoins ce jour tant calomnié avoit d'illustres partisans. Sixte-Quint aimoit le vendredi avec passion, parce que c'étoit le jour de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté & de son couronnement. François I assuroit que tout lui réussissoit le vendredi. Henri IV aimoit ce jour de préférence, parce que ce fut un vendredi qu'il vit pour la première fois la belle marquise de Verneuil, celle de toutes ses maîtresses qu'il aimait le plus, après Gabrielle.

PREROGATIVE. Les députés de la ville d'Orléans avoient joui de temps immémorial, par une *prerogative* très-ancienne, du droit de ne boire qu'assis, à quelque fête qu'ils se trouvaient, fût-ce même devant le roi. Henri IV, informé de ce privilège qui lui paroissoit ridicule, imagina, pour le faire cesser, de faire ôter tous les sièges de la salle d'audience où il devoit recevoir ces députés, qu'il fit appeler ensuite. Ils le haranguèrent fort long-temps, & s'interrompant par intervalles, regardoient de tous côtés, le roi n'ignoroit point la cause de leur étonnement, il ordonna, suivant l'usage, qu'on leur versât à boire. Les députés, scandalisés de l'infraction, voulurent refuser; le roi leur dit qu'il prétendoit être obéi. Les députés s'assirent alors à terre & burent. « Ventre saint-gris ! dit Henri IV, ils font plus fins que moi; répondez à ma bonne ville d'Orléans que je n'entends point enfreindre le privilège de ses députés; aussi bien n'est-il pas en ma puissance de faire ôter ces sièges-là ».

Un membre de l'académie de Châlons en racontoit un jour toutes les *prerogatives*, & finit par dire qu'elle étoit la fille aînée de l'*académie française*. Voltaire qui l'écouroit, lui répondit : « Assurément, c'est une bonne fille, & qui n'a jamais fait parler d'elle ».

PRESEANCE. Il est rare qu'il s'élève en Turquie des constellations entre les différents corps de l'état. Si néanmoins il en survient, le despot

la termine en un instant pour éviter la fermentation que cela pourroit occasionner parmi les esprits. Les gens de guerre & les gens de loi, s'étant disputé la *preseance* dans un jour de cérémonie, le grand seigneur, pour les mettre d'accord, déclara que la main gauche seroit désormais la plus honorable parmi les gens de guerre, & la droite parmi les gens de loi; ainsi, quand ces deux corps marchent ensemble, chacun croit être dans la place d'honneur.

Deux dames de la cour de Charles V, ayant eu une crise fort vive au sujet de la *preseance* dans une cérémonie publique, & voulant taire régner leurs rangs par l'empereur, il leur promit d'asssembler à ce sujet tous ses conseillers, & décida que la plus folle des deux passeroit devant.

Au service de la reine-mère de Louis XIV, il s'éleva un différend entre le parlement & le clergé; le parlement prétendoit la *preseance*, parce qu'il y alloit en corps, au lieu que le clergé n'y étoit que par députés. Cependant le clergé l'emporta. M. Lamoignon, premier président, fit une sévère réprimande au grand maître des cérémonies, auquel il dit par deux fois : « *Saintot, apprenez à faire votre charge, vous n'y entendez rien* ».

Le prince Gueméné dit après le service à M^{me} du parlement : « Messieurs, pardonnez au pauvre Saintot, ignorance n'est pas crime. Si vous perdez vos rangs à la mort des reines, vous savez-bien les regagner à la minorité des rois ».

Les médecins ont eu autrefois un procès avec les praticiens, sur la *preseance*; le juge demanda aux parties, quel rang observe le voleur & le bouteau, lorsqu'ils vont au lieu du supplice? On lui répondit tout d'une voix, que le voleur marchoit devant & le bouteau derrière. « Eh bien! prononça-t-il, que le praticien prenne le pas, & que le médecin vienne après ».

A l'assemblée de Lubec, en 1652, Morosini, ambassadeur de Venise, étant assis dans une salle du palais, vit venir de loin trois ambassadeurs des électeurs, qui devoient passer devant lui; il prévint qu'il y auroit une constellation à qui se salueroit le premier; il ôta son chapeau & le mit sur ses genoux : les électeurs le voyant découvert, crurent qu'ils ne pouvoient se défendre de le saluer en passant devant lui, à quoi il répondit par une inclination respectueuse. Ces trois ambassadeurs se vantèrent d'avoir été salués les premiers, mais Morosini les prit pour dupes, car il ne s'étoit pas découvert pour les saluer, mais bien pour ne les pas saluer; telle étoit la politique d'alors.

A l'assemblée de Soissons, tenue en 1733, pour terminer la guerre de Bohême, lors du ministère du cardinal de Fleury, il s'éleva une difficulté à-peu près pareille; c'étoit pour déterminer les rangs, & assigner les places à chacun des députés, ce qui n'étoit point facile; la politique ne se trouva point en défaut, car on fit faire par ordre du roi (Louis XV), une table ronde; ainsi chaque ministre plenipotentiaire pouvoit dire avoir la première place.

Il y eut en 1610, une dispute au parlement de Paris, pour la préférence, entre les pairs laïcs & les pairs ecclésiastiques. Le duc de Montbazou, dir aux évêques de Beauvais & de Noyon, qu'il leur céderoit, pourvu qu'à la première bataille ils voulussent être les premiers aux coups.

Pierre Tatin, recteur de l'université, étant à un acte de philosophie, dir à des évêques, qui lui disoient la préférence: «*Terra hæc quam conculeatis, illustissimi ecclesie principes, mea est, nec patiar meam dignitatem hic à vobis contaminari.* Cette terre sur laquelle vous marchez est de mon territoire, illustres princes de l'église, & je ne souffrirai point l'avilissement de ma dignité». Il fit casser l'acte. Le droit existe toujours.

PRÉVENTION. Un peintre de portraits, que l'on accusoit de ne pas bien saisir la ressemblance, vouloit s'assurer un jour si le reproche qu'on lui faisoit étoit fondé. Il annonce à plusieurs personnes & à ses amis qu'il a fait un portrait qu'ils connoissent tous, & qui le dispute au naturel pour la ressemblance. On vient voir son tableau, on le critique, & la prévention agissant, on trouve qu'il n'a point saisi les traits de son original. Vous vous trompez dit alors la tête du tableau, car c'est moi-même. En effet c'étoit un ami qui s'étoit prêté au projet du peintre, en plaçant son visage dans la toile d'un cadre ajusté à cet effet.

C'est le sujet du *Tableau parlant*, comédie lyrique, représentée avec succès par les comédiens italiens.

PRIERE UNIVERSELLE ou formulaire d'oraison pour le genre humain; par Pope.

D. O. M.

Père de l'univers, toi que tous les peuples adorent sous les grands noms de Jehovah, de Jupiter & de Seigneur!

Suprême & première cause, qui caches ton adorable essence à mes yeux, & ne me fais connoître que mon ignorance & ta bonté.

Donne-moi, dans cet état d'aveuglement, de discerner le bien du mal, & de laisser à la liberté

humaine ses droits, sans porter atteinte à tes saints décrets.

Enseigne-moi à craindre, plus que l'enfer, ce que la conscience me déiend, & à préférer au ciel même ce qu'elle m'ordonne.

Que je ne refuse aucune des grâces que tu m'accordes. Tes faveurs ne doivent pas retourner vers toi: les recevoir, c'est t'obéir.

Ne permets point cependant que je renferme tes bienfaits dans l'enceinte bornée de la terre, & que je te regarde comme étant seulement le Dieu de l'homme, tandis que des milliers de mondes m'environnent de toutes parts.

Que cette foible main n'ait pas la témérité de lancer tes foudres, ni de tracer les arrêts de condamnation contre ceux que je croirai tes ennemis.

Si je marche dans les sentiers de la vérité, aide-moi à y marcher; & si je m'égare, daigne me ramener dans le bon chemin.

Préserve-moi du fol orgueil & du murmure insolent: que je sois aussi content de ce que ta sagesse refuse, que de ce qu'accorde ta bonté.

Apprends-moi à sentir les maux d'autrui, & à cacher la faute que je vois. Use envers moi de la même miséricorde dont j'aurai usé envers les autres.

Quelque petit cue je sois à tes regards, c'est pourtant ton souffle qui m'anime. Ah! veuille être mon guide, soit que je vive ou que je meurs aujourd'hui.

Que je mange mon pain en paix jusqu'à ce jour. Tu fais si, de tout ce qu'il y a sous le soleil, quelque chose me convient, ou non; & que ta volonté soit faite.

Père de l'univers, auquel l'espace entier sert de temple, & dont la terre, la mer & les cieux sont l'autel, écoute le concert de louanges que tous les êtres entonnent en ton honneur, & que l'encens de leurs prières parvienne jusqu'à toi.

PRIÈRE. Un des amis d'Arlatto Piovano, curé d'Italie, le pria de lui donner un formulaire de prières. Il lui répondit: il faut réclamer en se levant un *pater* & un *ave*, & faire ensuite cette prière: «*Seigneur Jesus, préservez-moi d'un bourgeois ruiné, d'un pauvre enrichi, de la conscience d'un partisan, des quiproquos des apothiquaires, des &c. des notaires, de tous ceux qui en-*

endent tous les jours deux messes, & de ceux qui jurent par leur conscience.

Abdaliader, fameux docteur musulman, faisoit ordinairement la prière suivante : « O dieu tout-puissant, si, prostré sans cesse devant ton être suprême, je ne m'occupe qu'à te rendre un culte digne de toi, daigne quelquefois jeter un regard de bonté sur ce vil insecte qui t'adore.

PRINCE DE GALLES. Le fils aîné du roi d'Angleterre, & prochain héritier de la couronne, est nommé *prince de Galles*. Ce titre fut donné pour la première fois par Edouard I. à son fils aîné, de cette manière. Ceux de Galles ne pouvant se résoudre à subir le joug des Anglois ; le roi Edouard, qui leur avoit déclaré la guerre, s'avisait pour les soumettre de leur proposer un accommodement ; il leur demanda s'ils voudroient s'assujettir à un prince de leur nation, dont la vie étoit sans reproche, & qui ne parloit pas un mot Anglois. Ce peuple ayant déclaré qu'oui, le roi leur présenta son fils, dont la reine venoit d'accoucher dans le château de Caernarvon dans la province de Galles, à qui le peuple prêta d'abord le serment de fidélité.

Le fameux docteur *Pringle*, président de la société royale de Londres, mort en 1782, paroissoit envisager la médecine appuyée sur la seule observation, comme la meilleure méthode. « Il faut du moins que cet empirisme soit raisonné, lui dir un de ses confidés : — Le moins qu'il se pourra, répondit-il, c'est en raisonnant que nous avons tout gâté ».

PROBITÉ. Voici des traits de la grande probité des Ostiaks, peuples qui habitent un canton de la Sibirie.

Un Suédois, égaré dans leur pays, se logea, comme il put, dans une tente ouverte, & habitée par une nombreuse famille ; il avoit avec lui beaucoup de pelleteries, & rien ne lui fut volé.

Un russe après avoir passé la nuit dans la tente d'un autre Ostiak, perdit le lendemain matin, à environ une lieue de-là une bourse, dans laquelle il y avoit à peu près cent roubles. Le fils de l'Ostiak alla quelques jours après à la chasse, aperçut cette bourse, l'examina, mais ne la ramassa point. De retour chez son père il dit ce qu'il avoit vu. Son père le renvoya aussitôt sur le lieu, & lui ordonna de couvrir cette bourse d'une branche d'arbre, afin de la cacher aux regards des passans. Plus de trois mois après, ce russe revint de son voyage, alla loger chez le même Ostiak, & raconta la perte qu'il avoit faite

de sa bourse. Sois tranquille, répondit le bon vieillard, je vais te donner mon fils qui ira te montrer l'endroit où elle est, tu n'auras qu'à la reprendre. En effet le russe la trouva à la même place où elle étoit tombée.

Une vieille femme persécutée par un bourgeois romain, auquel elle devoit quinze écus qu'elle ne pouvoit payer, fut un jour avec sa fille pour lui demander du délai. Cet homme ayant jeté les yeux sur cette jeune personne, qui étoit belle, proposa à la mère de lui remettre la dette, pourvu qu'elle lui promît de lui laisser sa fille. Cette femme au désespoir, consentit de la lui livrer dans huit jours, si elle n'apportoit pas la somme. Le temps s'écoula & point d'argent. Dans cette extrémité, elle fut le jeter aux pieds d'un vertueux cardinal allemand, à qui elle exposa sa situation. Le prelat lui donna ordre par écrit, de toucher soixante écus chez le trésorier. La bonne femme qui ne savoit pas lire, fut bien surprise, lorsqu'on lui donna cet argent. « Monseigneur s'est trompé, dit-elle, je n'ai demandé que quinze écus ». Sur le champ elle courut chez son protecteur : « Monseigneur, lui cria-t-elle, vous vous êtes trompé en écrivant soixante, au lieu de quinze ; votre trésorier ne veut point de votre ordre, qu'aux conditions que je reprendrais toute la somme. Vous avez raison, mon enfant, répondit le cardinal, je me suis trompé, au lieu de 60, je voulois mettre 600 : allez avec cette somme & pensez à marier votre fille.

Un seigneur des plus qualifiés aysnt fait beaucoup de dépense dans le monde, se vit contraint de se retirer dans une de ses terres. Il y avoit dans son voisinage un magistrat d'une petite ville, dont le mérite, les talens, l'intégrité lui avoient acquis l'estime & la considération du public, & l'amitié particulière de ce seigneur. Celui-ci demanda un jour à ce juge sa fille en mariage pour son fils. Le magistrat se récria beaucoup sur la disproportion du côté de la naissance. La demoiselle étoit aimable à tous égards. L'éducation qu'elle avoit reçue la rendoit accomplie. Le seigneur de retour chez lui, en parla à son fils, qui en témoigna sa surprise : « Mon fils, lui dit le père, il vous paroit que j'ai beaucoup de bien, je crois devoir vous défabuser ; voici l'état de ma fortune & de mes dettes ; lisez-les ; réfléchissez-y, & jugez si la proposition que je vous fais est raisonnable. Je vous allie à une famille honnête & vertueuse, vous rouverez du bien pour vous soutenir dans le monde. J'attends à demain votre réponse ». Le fils se retira dans son appartement & ayant vu l'état que son père lui avoit remis, il vit que bien loin d'espérer quelque chose de la succession de son père, il se trouvoit surchargé de dettes considérables, le lendemain matin il monta à cheval & se rend chez le magistrat.

« Monsieur,

« Monsieur, lui dit le jeune homme en l'abordant, mon père a eu la bonté de me faire part hier de la demande qu'il vous avoir faite en ma faveur, mais je suis trop honorée homme pour vouloir tromper vous, & mademoiselle votre fille. « Voici l'état que mon père m'a remis; vous y verrez le détail affligeant de son infortune; jugez, monsieur, si mes prétentions peuvent être fondées ! — Ah ! Monsieur, s'écria le magistrat, je vous regardo s déjà comme un très-grand seigneur & par vos qualités & par votre naissance; mais j'admire encore plus votre vertu & votre probité qui mettent le comble à votre mérite. Ma fortune peut vous d'omager de celle qui vous manque, si vous daignez accorder à ma fille l'honneur de votre alliance ». Le mariage se conclut, & comme la vertu l'avoit cimenté, le vrai bonheur en fut la récompense.

Le receveur d'un village à une lieue de Roye en Picardie, a eu le malheur d'être brûlé. Bèstiaux, meubles, tout a été la proie de l'incendie, à l'exception de deux mille livres qu'il avoit des deniers royaux. Cet honnête homme a eu le courage d'aller les prendre dans les flammes pour les porter le lendemain au directeur des aides. Celui-ci frappé de cette sètion, en a écrit aux régisseurs. M. Necker informé du fait, en a rendu compte au roi, & a écrit de sa main au payfan : « Sa majesté ayant été instruite des détails de votre malheur, & touché de votre probité, vous fait la remise des deux mille livres que vous avez versées dans la caisse des aides.

Un ecclésiastique très riche, jnaisant d'une rectorerie considérable, dans le comté de Worcester, mourut il y a quelques semaines; on vendit ses meubles dans la maison qu'il occupoit. Un pauvre vicaire qu'il avoit pris & qui faisoit le service de la paroisse pour un salaire très-médiocre, eut envie d'une grosse & vieille boîte, ayant la forme d'un volume *in-folio*, il l'acheta, & la fit porter dans la maison qu'il occupoit à quelque distance. De retour chez lui, il n'eut rien de plus pressé que de voir son acquisition, & d'examiner si elle étoit en bon état, & si elle n'avoit pas été dégradée dans le transport; il ouvrit la boîte avec peine, & en la vibrant, il découvrit un petit secret qui sermoit une case qu'on ne voyoit point, & dans laquelle il trouva un rouleau de deux cens guinées. Etonné de voir cette somme, il examina la boîte plus attentivement, & trouva une autre case secrette qui contenoit une parcellle somme en or. Il prit cet argent dans sa poche, & courut au presbytère, où il le remit entre les mains des administrateurs des biens du défunt, en leur racontant où il l'avoit trouvé. Ils ne furent pas peu surpris de cette restitution, en considérant la pauvreté du vicaire, la malheureuse famille, la facilité qu'il avoit à

s'approprier une somme dont personne n'avoit connoissance, & qui n'eût jamais été réclamée. On auroit dû peut-être récompenser sa probité en la lui laissant; & on ne dit pas si on lui fit un présent, qu'il méritoit également par son honnêteté & par ses besoins.

Feu M. de la Martinière, premier chirurgien du roi, avoit fait un testament qui n'eut point d'effet parce qu'il n'étoit point signé, & ses héritiers qui sont de bons payfans du Poitou, vinrent pour recueillir sa succession. Dans la vente qui se fit des meubles, un des héritiers eut envie d'un petit meuble qu'on app. le coin; il l'acheta & le fit porter où il logeoit. De retour dans sa chambre, & voulant mettre lui-même ce meuble en place, il entendit dans le haut quelque chose qui renuier; ou pour user de ses termes, quelque chose qui berloquoit, jugeant au son & au poids du meuble, qui étoit plus pesant qu'il ne devoit être, qu'il pouvoit y avoir de l'or, il ne voulut point essayer de vérifier lui-même & tout seul si sa conjecture étoit juste; mais ayant fait venir ses cohéritiers, il fit en leur présence l'ouverture du coin, au haut duquel il y avoit un tiroir à secret dans lequel on trouva mille louis d'or, qui furent partagés entre tous.

Le massacre des Huguenots fut aussi horrible dans plusieurs villes du royaume, qu'il l'avoit été à Paris; il y en eut plus de deux mille égorgés à Lyon: le bourreau de cette ville, à qui le gouvernement ordonna d'aller en expédier quelques uns qui étoient dans les prisons, lui répondit: *qu'il ne travailloit que judiciairement.* Voilà l'homme le plus vil par son état, qui a plus d'honneur qu'une reine, & son conseil.

PROCÈS. On a comparé les tribunaux au bois fon épineux, où la bête cherche un refuge contre les loups, & d'où elle ne sort point sans y laisser une partie de sa toison.

Ce fut en 1753, qu'on commença à faire payer aux parais les frais de leurs procès, à cause qu'un commis avoit emporté les fonds destinés au paiement des procédures & que la guerre ne permettoit pas d'en assigner de nouveaux. Ces frais n'étoient pas considérables; chaque expédition ne coutoit que trois sols. Avant ce temps on ne payoit rien; & l'arrê même le del'voit gratuitement par le greffier, auquel le roi donnoit des gages.

Un négociant, aveugle de naissance, ayant refusé d'acquitter une lettre de change tirée à son sur lui, le porteur de cet effet se prurit par la voie ordinaire, & le fit condamner à payer la somme principale & les frais. L'aveugle a intenté un procès à ce créancier de mauvaise humeur & demande le remboursement des frais auxquels

G 888

Encyclopédie.

il a été condamné, attendu qu'on ne peut raisonnablement tirer une lettre à vue, sur un infortuné qui n'a jamais joui de la lumière.

On a rapporté, dans le *Miroir historique*, ou le *Reflet des guerres*, ce conseil donné par S. Yves à une veuve qui se trouvoit dans une circonstance embarrassante. Deux hommes, étant arrivés à Tours dans une hôtellerie, donnèrent en garde, à l'hôte qui étoit veuve, un sac d'argent sous l'obligation de ne le remettre à aucun d'eux en particulier, mais seulement, lorsqu'ils l'exigeroient conjointement. Quelque temps après, l'un d'eux vint le redemander, disant qu'ils étoient pressés de faire un paiement. La veuve, sans songer à l'obligation qui lui étoit imposée, donna le sac. Mais celui-ci ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il s'évada. Quelques jours après, l'autre vint aussi le demander; & comme cette femme lui dit qu'elle l'avoit donné à son camarade, il la fit assigner pour lui faire rendre le dépôt. St. Yves, ayant appris l'embarras de la veuve, lui conseilla de dire, qu'elle avoit retrouvé le sac, & qu'elle étoit prête de le représenter; mais qu'aux termes de la propre reconnaissance du demandeur, il étoit obligé de faire comparoître son compaignon, afin qu'elle pût le rendre à tous deux. Sa défense parut juste, & elle fut tirée d'embarras. Cette historiette paroît empruntée de celle que rapporte Valère Maxime de Démophile, qui donna un semblable conseil à une hôtesse, qui s'en tira de même.

Un conseiller s'étoit endormi sur les fleurs de lys. Le président qui recueillit les voix, ayant demandé à ce conseiller la sienne, il répondit en se frottant les yeux : qu'on le pendre, qu'on le pendre; mais c'est un pré, lui dit-on, donc il s'agit : & bien qu'on le fauche.

Un auteur Allemand, cité dans le journal des sçavans, rapporte ce procès singulier entre un mari & l'amant de sa femme. Il arriva que cette femme perdit routes les marques de vie; on ne douta point qu'elle n'eût expiré; on la mit dans le cercueil, & le mari fit toutes les cérémonies de la sépulture. L'amant dont les regrets étoient plus inquiets, alla la nuit faire ouvrir le tombeau, & remarqua un reste de chaleur naturelle; il la fit enlever : la femme revint. Alors le mari la voulut reprendre. L'amant la refusa, & soutint que le mari s'étoit hâté de la mettre au tombeau, il étoit censé y avoir renoncé; que lui ayant rendu les honneurs funèbres, elle n'étoit plus à lui; qu'elle appartenoit au premier occupant; qu'à l'égard de l'amant qui l'avoit résuscitée, elle commençoit une nouvelle vie pour lui, & non pour le mari, qui s'étoit précipité de l'enfermer dans le cercueil, & qui ne la réclamait peut-être que pour le point d'honneur,

& pour sauver les apparences. On répondoit pour le mari, qu'il n'y a que la mort qui puisse dissoudre les nœuds du mariage, & qu'il rentrait dans ses premiers droits par le retour de sa femme au monde. L'auteur allemand se range en qualité de jurisconsulte du côté du mari.

Une jeune & joïe servante de Paris, arrivée depuis peu de son village, fut chassée de sa condition sur les onze heures du soir; elle pleuroit & sanglottoit à la porte de ses maîtres, sans savoir où passer la nuit. Un jeune homme allant son chemin, l'entend soupirer, s'arrête auprès d'elle, & voit, à la faveur du reverbère, une jolie fille dans les larmes. Il entre dans sa peine; il la plaint, & tout en la consolant, la fait monter chez lui : une honnête fille ne se croit vraiment en danger, qu'au milieu de la nuit; elle ne souhaitoit que d'avoir un écu, disoit-elle, pour aller rejoindre sa tante en province. Il approuve son dessein, la dispose à souper avec lui, lui fait prendre deux verres de hucur, & lui promet l'écu dont elle a besoin; elle en est si reconnaissante, il est si compatissant, si entreprenant, que, moitié gré, moitié force, elle s'acquiesce d'avance avec lui, & beaucoup au delà pour une jolie fille. Le lendemain matin, il s'agissoit de payer; mais au lieu de l'écu, le jeune homme ne lui donne qu'un billet de loterie qu'il trouve dans sa poche, descend avec elle, & lui dit adieu : la voilà encore seule, & sans ressource, pleurant au coin des rues. Une marchande orfèvre, assise dans sa boutique, lui fait signe de s'approcher; sa figure intéressante parle pour elle, & la marchande, après l'avoir écoutée, l'arrête à son service. Quelques jours après, l'orfèvre dit à sa femme qu'il alloit voir si leurs billets de loterie avoient porté; la jeune fille se ressouvient du billet qu'elle avoit si bien gagné, & prie son maître, en rougissant, de vouloir s'en charger; il sort & revient tout transporté d'aïe. Sa femme le flaire au instant : non, dit le mari, le gros-lot est tombé à Fanchon. Tous deux la félicitent, & lui donnent des conseils pour faire de la fortune que Dieu lui envoie, un usage prudent & raisonnable; sur le soir, le jeune homme du billet arrive, & demande à lui parler sans témoin; Fanchon le voit à peine, qu'elle se doute de ses prétentions : elle prend sa maîtresse à l'écart; se jette à ses pieds, lui touche quelque chose de ce qui s'est passé avec le jeune homme; sa rougeur & ses larmes lui dirent le reste. Son accusateur ose assurer qu'elle lui a volé le billet qu'il réclame; mais la marchande, mieux instruite, le chasse de chez elle. Quelques jours après, il fait citer Fanchon en justice; l'orfèvre prend sa défense, & plaide sa cause avec tant de franchise & de vérité, que le jeune homme, débouté de sa demande, est condamné à payer l'écu qu'il avoit promis à ordie à la jeune fille

de lui rembourser l'argent du billet, & d'emporter le gros-ot.

Un curé demanda à M. l'abbé Arnaud, abbé de Grand-Champ, le paiement d'une portion congrue. L'abbé voulut d'abord se défendre & avoir des moyens pour faire rejeter cette demande; mais le curé lui ayant exposé la nécessité qu'il avoit de ce secours, l'abbé Arnaud lui fournit des titres contre lui-même, & se fit condamner, afin que le curé ne fût pas dans la peine de faire la même demande à son successeur qui ne s'étoit peut être pas aussi généreux.

Les habitants de la Grenade s'étant révoltés contre leur gouverneur, homme avide, violent, inflexible, le condamnèrent au dernier supplice. Dans toute la cour de justice, qui fit authentiquement le procès à ce brigand, un seul homme nommé Archangeli savoit écrire. Un maréchal ferra fit les informations, au lieu de sa signature il avoit pour seau un fer à cheval auront diquel Archangeli, qui remplissoit l'office de greffier, écrivit gravement : *marque de M. Delabrie, conseiller-rapporteur.*

Jean Besson épousa en 1742, Cécile Blandin, qui mourut enceinte le 18 avril 1745. Un chirurgien, sous les yeux d'un médecin, lui fit ouvrir le côté, & tira l'enfant qu'elle portoit; il ondoya ensuite l'enfant qui fut emporté. Le père de la défunte fit assigner en restitution de la dot Jean Besson, qui, pour toute défense fit signifier l'extrait-mortuaire de son enfant, la demande portée au bailliage de Bougen-Bresse, il intervint un jugement préparatoire, qui ordonna que Besson ferait preuve que l'enfant avoit survécu à sa mère, sauf la preuve contraire. Le médecin, le chirurgien, & un garçon de celui-ci déposèrent, que, s'étant saisis du cordon ombilical, ils avoient trouvé une artère qui donnoit des pulsations très-régulières; qu'ayant aussi porté la main sur le cœur de l'enfant, ainsi que sur l'artère temporale, ils avoient senti les mêmes pulsations, & que l'enfant, qui avoit environ cinq mois & demi, avoit donné les mouvements d'inspiration & d'expiration après avoir été ondoyé. L'enquête contraire étoit composée de trois femmes, qui déposèrent n'avoir point vu de mouvements. Les preuves rapportées, le demandeur soutint que ces signes de vie ne suffisoient pas, & qu'il falloit que l'enfant fût venu à un terme viable, c'est-à-dire, au moins à sept mois. Les juges de Bourg adoptèrent ce système; &, par leur sentence du 31 janvier 1748, ils condamnèrent Besson à rendre la dot. Mais elle fut infirmée par l'arrêt que le parlement rendit en 1753. On doit observer cependant qu'il intervint partage avant l'arrêt.

PROCUREUR. Senteuil disoit qu'un procureur

étoit dans le monde comme une chenille dans un jardin, qui mangeoit tout ce qu'elle trouvoit.

Un officier suisse de Courten se trouvant à la table d'un procureur, où entr'autres mets on avoit servi un brochet d'une grandeur peu commune, témoignoit son étonnement par de fréquentes exclamations; la procureuse qui s'en aperçut lui demanda en badinant comment on appelloit ce poisson dans le lac de Genève : « Madamie, on le nomme le *procureur* du lac.

Topenot, procureur au consulat, plaidoit d'une façon naïve & tout à fait singulière. Il défendoit un jour un maquignon, que l'on vouloit forcer de reprendre un cheval : « Messieurs disoit Topenot, quand nous avons vendu notre cheval il étoit en très-bon état, il étoit gros & gras; aujourd'hui comment veut-on que nous le reprenions, on nous l'a ramené comme un *ecce-homo*, parce qu'on lui a fait faire trop de chemin, & qu'on l'a fait courir à ventre déboutonné. Après tout, nous ne vous en imposons pas, il est là bas dans la cour, il n'y a qu'à le faire monter & comparaître en personne.

— Mais, lui dit-on, gardez le cheval à l'écurie une quinzaine de jours, il sera bientôt refait. — Ah! messieurs, dit Topenot, ce qu'on demande n'est pas raisonnable, & ma partie n'est pas en état de garder pendant quinze jours à l'écurie un cheval qui resteroit là les bras croisés à ne rien faire.

On a remarqué qu'il y a des saints qui ont été avocats, sergens, comédiens même, enfin il n'y a point de profession, si basse qu'elle puisse être, dont il n'y ait eu des saints; mais il n'y en a point eu de *procureurs*.

Un procureur plaident pour une partie qui vouloit avoir plus d'un privé dans une grande maison qu'il avoit louée : quelle incommode, monsieur, disoit-il, de n'avoir qu'un privé pour tout porage. — *procureur* allez dîner chez votre partie; repartit le juge.

Un procureur mettoit à chaque ligne de ses écritures deux mots tout au plus & une virgule : dans une ligne fort longue entr'autres, il n'y avoit que ces mots, *il y a...* Les juges indignés trouvèrent encore de la place pour mettre, *dix écus d'amende pour le procureur.*

Un procureur très-avare mourut à Paris, & laissa une riche succession : l'héritier pour honorer la mémoire du défunt, s'avisa de commander une épitaphe en vers françois, & promit de bien payer celui qui l'emporteroit au concours. Plus de vingt concurrens disputèrent le prix qui fut accordé à la louange la plus

G g g g g

excessive. L'un des poëtes disgraciés se vengea par l'épigramme suivante.

Cy-gir l'affamé Panace,
Homme expert en paperace,
De qui la plume vorace
Mangea, jusqu'à la besace,
Tous ses cliens & leur race.
Passant, ris de sa disgrâce :
Maintenant, froid comme glace,
Le bourreau fait la grimace
De ce qu'un curé tenace
A pour loger sa caseïsse
Vendu trop cher cette place.

PRODIGE. Un homme qui n'avoit que vingt mille francs pour tout bien, les mangés dans un année, il dit qu'il étoit bien aise de voir comment vivoit un homme qui avoit vingt mille livres de rente.

PROTOGÈNE. Contemporain d'Apelle, il éprouva long tems une extrême pauvreté, il fut réduit jusqu'à l'âge de cinquante ans à ne peindre que sur des navires, & occupations ordinaires aux plus mauvais artistes de la Grèce, & qui, de nos jours, est en Hollande le partage des barbouilleurs.

Protagène fut sept ans à faire un tableau représentant le chasseur Yalysé, fondateur d'une ville dans l'île de Rhodes.

Pendant qu'il travailloit à cet ouvrage, ne pouvant rendre à son gré l'écume qui sortoit de la gueule d'un chien haletant, il jeta de dépit contre l'ouvrage son éponge imbibée des couleurs qu'il avoit effusées de ses pinceaux ; il arriva que le hasard en fit plus que tous ses efforts : l'éponge alla directement frapper contre la gueule du chien, & les couleurs qui en jaillirent, formèrent une écume admirable, que l'art n'auroit jamais pu imiter avec parfaitement.

La première fois qu'Appelle vit cet excellent tableau, il fut si surpris & si transporté d'admiration, que la voix lui manqua tout-à-coup ; enfin revenu à lui-même, il s'écria : « travail qui passe l'effort humain, chef-d'œuvre de l'art ! il ne te manque que ce que je ne fais point, ces grâces, que je donne à tous mes ouvrages ».

Protagène voulant affurer à son tableau du Yalysé une durée qui surpassât celle de tous les ouvrages de peinture, le couvrit de quatre cou-

ches différentes, afin qu'à mesure que le temps effaceroit une couleur, on pût en faire reparoître une autre aussi fraîche que l'ancienne.

Pendant les sept années qu'il travailla à cet ouvrage, il ne vécut que de pommes de terre bouillies dans l'eau ; qui apaisoient en même temps & la faim & la soif : il craignoit qu'une nourriture plus succulente ne troubât la vivacité de ses idées, & ne le détournât de son application.

Protagène avoit son atelier à l'extrémité d'un des faubourgs de Rhodes, lorsque Démétrius, fils d'Antigone, vint former le siège de cette ville ; la présence des ennemis, au milieu desquels il se trouvoit, & le bruit des armes qui retentissoient à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure, ni interrompre son travail. Démétrius apprit avec étonnement la sécurité de ce peintre, le fit venir, & lui demanda pourquoi il travailloit avec tant d'assurance dans les dehors d'une ville assiégée : — Je fais, répondit Protagène, s'armant d'une noble fermeté, je fais que Démétrius fait la guerre aux Rhodiens, & non pas aux arts.

Démétrius, charmé de cette réponse, fit placer une garde autour de l'atelier de *Protagène*, afin que l'artiste, au milieu même du camp ennemi, fût en repos ou du moins en sûreté : ce prince alloit souvent le voir travailler, & ne se faisoit point d'admirer son application à l'ouvrage, & son extrême habileté.

Cependant Démétrius se vit réduit à brûler le quartier de Rhodes, dans lequel étoit l'Yalysé, ce chef-d'œuvre de *Protagène*. Le fils d'Antigone avoit bien voulu n'en pas venir à cette cruelle extrémité, afin de se procurer un tableau dont il connoissoit tout le prix ; mais, contraint par la nécessité, & sachant d'ailleurs, que l'endroit qu'il avoit en vue étoit le plus foible, il alloit donner ordre d'attaquer la ville de ce côté-là, lorsque les députés vinrent le trouver de la part des Rhodiens. — « A quoi vous amusez-vous, grand prince, lui dirent-ils, de vouloir détruire ce quartier avec le tableau estimé de la Grèce entière ? Qu'y gagnerez-vous, quand vous aurez tout réduit en cendres ? Vous trouverez encore des murs de l'autre côté, aussi redoutables que ceux des dehors de notre place. Ne seroit-il pas plus digne de vous, de nous attaquer par un autre endroit, & de nous conserver ce chef-d'œuvre de notre peintre, ou pour vous ou pour nous ? Si vous l'emportez par la voie qui vous est indiquée, nous serons tous à votre discrétion, & vous triompherez noblement, à

la face de l'univers, &c. de nous &c. de notre Yalyse; au-lieu que, si vous vous obligez à brûler le quartier où est le tabeau, &c. que vous ayez le milieu d'échouer contre le reite, prenez garde; qu'on ne dise dans le monde, que, n'ayant osé attaquer les Rhodiens d'une manière noble & généreuse, vous vous êtes amusé à faire la guerre à un peintre & à un tableau. —

Ce discours, qui paroîtroit fort singulier dans le siècle où nous sommes, fit une vive impression sur Démétrius, & lui fournit une belle occasion de faire éclater sa grandeur d'âme. Pressé par Antigone, qui le rappelloit, & craignant d'échouer dans son entrepise, il seignit habilement de tout sacrifier aux arts, & peut-être même fut-il enchaîné de montrer l'amour qu'il leur portoit: il leva le siège, & se retourna.

PROVERBES. Maxime populaire, ou façon de parler sentencieuse, qui est dans la bouche de toutes sortes de personnes. Il y a des proverbes où la métaphore n'entre pas; mais ordinairement ils sont exprimés en termes figurés. Les proverbes étrangers nous paroissent en général avoir, soit pour le sens, soit pour l'expression, plus de finesse & d'agrément que les proverbes français. La plus grande familiarité que nous avons contractée avec ceux-ci, & l'habitude de les voir employer par le peuple peuvent sans doute contribuer à nous les rendre insipides.

Il y a aussi des proverbes qui sont de véritables bons mots, qu'on applique en est ingénieuse. Louis XIV ayant permis aux maîtres des requêtes de porter à leur chapeau le cordon d'or, & d'avoir une ceinture de même, pour les récompenser de la dépense qu'ils firent à l'entrée de la reine; Monsieur de Talen, maître des requêtes, homme bien fait & d'une mine avantageuse, entra au palais avec cette marque de distinction; quelqu'un dit à monsieur de Coulonge, ces dures se tiroient aussi bien à messieurs du parlement, qu'à messieurs les maîtres des requêtes; « monsieur, repartit M. de Coulonge, une bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ».

C'étoit la coutume de se donner mutuellement à l'église le baiser de paix, quand le prêtre, qui disoit la messe, avoit prononcé ces paroles: « Que la paix du seigneur soit toujours avec vous »! La reine Blanche, épouse de Louis VIII, ayant reçu ce baiser de paix, le rendit à une fille publique, dont l'habilement annonçoit qu'elle étoit mariée, & d'une condition humble. La reine offensée de la méprise, obtint une ordonnance qui défendoit à ces sortes de personnes,

dont le nombre étoit alors très-considérable, de « porter des robes à queue, à collets renversés, &c. avec une ceinture dorée. » Ce règlement étant mal observé, les honnêtes femmes s'en consoloient par ce proverbe: Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

Bourfault raconte dans ses lettres, qu'un jeune manant de vingt-deux ou vingt-trois ans, étant allé à confesse à son curé, s'accusa d'avoir rompu la haie de son voisin pour aller reconnoître un nil de merles. Le curé lui demanda, si les merles étoient pris? — Non, lui répondit-il; je ne les trouve pas assez forts, & je n'irai les dénicher que samedi au soir. Le curé plus allerté, y alla le samedi matin, & les dénicha lui-même. L'autre ayant trouvé la place vide, ne douta point de la supercherie du curé; mais il n'osa lui en rien dire. Un jubilé l'ayant obligé de retourner à confesse, trois ou quatre mois après, il s'accusa d'aimer une jeune paysanne extrêmement jolie, & d'en être assez aimé pour obtenir ses faveurs. Quel âge a-t-elle, dit le curé? — Dix sept ou dix-huit ans, lui répondit-il. Belle, sans doute? — La plus jolie de tout le village, vous dis-je. — Hé dans quelle rue demeure-t-elle, ajouta piompiement le curé? — A d'autres, dénicheteur de merles, lui répliqua le manant; je ne me laisse pas attrapper deux fois.

On dit tous les jours de quelqu'un qui se trouve dans l'embarras d'un choix à faire: il en est de lui comme de l'âne de Buridan: &c. peu de personnes sont instruites de l'origine de ce dicton, ou pour mieux dire, de cette comparaison; la voici.

Jean Buridan, né à Béthune, en Artois, vers la fin du treizième siècle, recteur de l'université de Paris, & fameux dialecticien, se rendit moins célèbre par ses commentaires sur Aristote, que par son sophisme de l'âne. Il supposoit un de ces animaux stupides, également pressé de la soif & de la faim, entre une mesure d'avoine & un seau d'eau, faisant une égale impression sur ses organes. Le docteur demandoit ensuite: *Que fera cet âne.* Si ceux qui voulaient bien discuter avec lui cette importante question, répondoient: *Cet âne, monsieur le docteur, ne fera pas assez âne pour se laisser mourir de faim; donc, (continuoit-il,) il se retournera plutôt d'un côté que de l'autre. Donc il a le franc arbitre.*

Ce sophisme embarrassait les plus grands personnages de son temps, & son âne devint fameux parmi ceux de ses écoles.

Anciennement, lorsque pour prouver son innocence ou la justice de ses prétentions, le duel étoit en usage, il falloit se présenter devant

le juge; il examinoit l'affaire, tâchoit de découvrir qui avoit tort ou raison, & s'il ne le pouvoit pas, il ordonnoit le combat, alors l'accusateur & l'accusé dépofoient entre les mains une certaine fomme pour indemnifier le vainqueur du préjudice qu'il pouvoit recevoir en fa perfonne ou fes armes; c'eft de là probablement qu'eft venu le proverbe, *les battus payent l'amende*.

On fe plaît quelquefois à propofer aux enfans différentes queftions, pour éprouver leur agacité. En voici une qui a donné lieu à cette façon de parler proverbiale, *ménager la chèvre & le chou*. Un homme a jui petit bateau dans lequel il doit pafler à l'autre côté de la rivière, un loup, un cou & une chèvre fans qu'il puiife prendre plus d'un de ces objets à la fois. On demande lequel des trois il tranfportera le premier, fans craindre que, durant l'un de les paffages, le loup mange la chèvre, ou que la chèvre mange le chou. Paflera-t-il le loup le premier? Voilà le chou en proie à la chèvre. L'endra-t-il le chou? Le loup aura devore la chèvre avant qu'il revienne. Donnera-t-il la préférence à la chèvre? Il tombe dans le même embarras pour le voyage fuivant; & pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura gardé pour le troifième, la chèvre ou le chou feront croqués. Il y a néanmoins un moyen. Quel eft-il? C'eft de prendre la chèvre feule au premier voyage, le chou demeure avec le loup qui n'y touche point; au fécond, il prend le chou & ramène la chèvre, au lieu de laquelle il paffe le loup qui, étant tranfporté à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Enfin, pour dernier voyage, il revient prendre la chèvre qui, étant demeurée feule, ne pouvoit courir aucun rifque.

Il y a un autre problème qui a beaucoup de rapport à celui-là, & qui eft rapporté dans les *récréations mathématiques*. « Trois maris jaloux fe trouvent avec leurs femmes, pendant une nuit fort obfcure, au paffage d'une rivière; ils rencontrent un bateau fans batelier. Ce bateau eft fi petit, qu'il ne peut porter que deux perfonnes à la fois. On demande comment ces fix perfonnes pafleront deux à deux, de forte qu'aucune femme ne demeure en la compagnie d'un ou de deux hommes, fi fon mari n'eft préfent. » Deux femmes pafleront d'abord, puis l'une ayant ramené le bateau, repaffera avec la troifième femme. Enfuite, l'une des trois femmes ramènera le bateau, & fe mettant à terre, laiffera pafler les deux hommes dont les deux femmes font de l'autre côté. Alors, un des hommes ramènera le bateau, avec fa femme, & la mettant à terre, il prendra la troifième femme, & repaffera avec lui. Enfin, la femme

qui fe trouve paffée entrera dans le bateau, & ira chercher en deux fois les deux autres femmes.

On dit à tous propos *aflis en rang d'oignons* fans en favoir l'origine, quoiqu'elle ne foit pas fort ancienne. C'eft qu'il y avoit aux états de Blois en 1576, un grand maître des cérémonies, qu'on appelloit le *baron d'Oignons*. Son nom & fon furnom étoit Artus de la Fontaine de Solaze.

On a dit fouvent des vins de Bretagne près Paris, qu'ils faifoient danfer les chèvres. Aujourd'hui on explique cette phrafe populaire affez naturellement. Il y avoit, dit-on, à Brétigny, un habitant nommé chèvre; c'étoit le coq de fon village & une grande partie du vignoble lui appartenoit. Cet homme aimoit à boire, & dans la gaîré que l'ivrefle lui infpiroit, il avoit la folie de faire danfer à toute heure fa femme & fes enfans. C'étoit ainfi que les chèvres danfoient, c'étoit ainfi que le vin de Bretagne les faisoit danfer.

Les danfeurs de corde, qui ont des finges qui font mille gentilleffes, font obligés d'aller dans les bureaux des villes où ils paflent, demander des paffes-ports aux commis; tout le droit qu'ils paient, c'eft de faire fauter & danfer leurs finges devant les commis: voilà d'où eft venu le proverbe; « payer en monnoie de finge, en gambades ».

Lorsque l'on paffe par le bourg de Lagny il ne faut pas s'avifer de demander aux habitans, combien vaut l'orge. Ils fe mettent en fureur, & plongent dans la fontaine qui eft au milieu de la ville, le queftionneur, fans refpecter le rang, le fexe, ni l'âge. Ils ne font point d'autres d'autre mal.

Cet ufage vient de ce que Lagny s'étant révolté contre le roi en 144, le maréchal de Lorge, qui étoit dans le canon avec un corps de troupes, prit la ville, & la faccagea. Cependant comme on vend de l'orge à Lagny, & que l'acheteur ne peut fe difpenfer de s'informer du prix, il faut avoir la main dans le fac, lorsque l'on fait cette demande; avec cette attention on évite le bain d'eau froide.

Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre alloit fe rallumer entre Louis XI & le duc de Bourgogne, fit former à fon troupe les deux fils Jean de Nivelles & Louis de Poiffette, de quitter la Flandre, où ils avoient des biens confidérables, & de venir fervir le roi. Ni l'un ni l'autre ne comparurent. Leur père irrité les traita de chiens & les déshérita. C'eft de là qu'eft venu le proverbe populaire: *Il reflemble au chien de Jean de Nivelles, il fuit quand on l'appelle*.

Ce proverbe est sur-tout très commun en Flandres. La Fontaine l'a employé dans une de ses fables ; mais il parait avoir cru que c'étoit un chien appartenant à Jean de Nivelles, qui avoit fait naître ce dicton.

Une traltresse voix bien souvent vous appelle ;
Ne vous pressiez donc nullement :
Ce n'étoit pas un sot, non non, & croyez m'en
Que le chien de Jean de Nivelles.

François premier s'étant égaré à la chasse, entra vers les neuf heures du soir, dans la cabane d'un charbonnier : le mari étoit absent ; il ne trouva que la femme assise sur ses talons auprès du feu. C'étoit en hiver, & la pluie qui étoit tombée en abondance forçoit le roi de demander retraite pour passer la nuit ; il demanda aussi à souper : en attendant le retour du roi, il se chauffa, assis sur la seule chaise qui fût dans la maison. Vers les dix heures arrive le charbonnier, las de son travail, soit assailli & tout mouillé. A peine a-t-il salué son hôte, & secoué sur lui un large chapeau imbibé de pluie, que prenant la place la plus commode, c'est-à-dire, la chaise du roi, il lui dit : « Monsieur, je prends votre place, parce que c'est celle où je me mets toujours, & cette chaise, parce qu'elle est à moi ». Puis, comme Sancho, il cita un proverbe :

Et par droit & par raison,
Chacun est maître en sa maison.

François premier applaudit à la citation, & se plaça, comme il put, sur une méchante sellette de bois. Ils soupèrent ; le charbonnier, grand politique comme beaucoup de particuliers, régla les affaires du royaume, & vouloit qu'on supprimât tous les impôts. Le roi eut peine à lui faire entendre raison sur cet article ; le charbonnier se rendit à la fin, & porta la conversation sur la chasse. Grands raisonnemens de part & d'autre sur les défenses & sur les permissions. Le maître du logis ne se défiant point de son hôte, s'ouvrit bientôt à lui : j'ai là, lui dit-il, un morceau de sanglier ; je pense que vous ne me perdrez pas ; mangeons-le, mais sur-tout bouche close. François premier promit tout, mangea de très-bon appétit le gibier volé sur ses terres, & le lendemain s'étant fait connoître, accorda la chasse à son hôte, pour prix de sa franchise. On prétend que c'est à cette histoire, qui nous a été transmise par Montluc, qu'il faut rapporter l'origine du proverbe : *charbonnier est maître chez lui*.

Le duc d'Albe avoit dessein d'établir le théâtre de la guerre dans la Frise ; en conséquence, il fait arrêter ses troupes dans la province d'Overijssel, jusqu'à ce qu'il sache s'il y a des ponts assez forts pour faire passer son artillerie. Ses espions

n'avoient fait que peu de chemin, lorsqu'ils entendent un bruit de tambours & aperçoivent quatre enseignes : ils reviennent aussitôt sur leurs pas pour annoncer l'approche du prince d'Orange. Le général espagnol met aussitôt son armée en bataille, & envoie reconnoître l'ennemi. Dès que ses partisans se sont un peu avancés, ils aperçoivent quatre enseignes sur autant de chariots couverts de verdure, & entourés de paysans, qui, en dansant, conduisent au village prochain une nouvelle mariée, qui ne songe sûrement pas à la guerre. On rit de bon cœur au camp de la méprise des espions : l'appareil du combat en devint un de réjouissance. Lorsque la mariée passa, on fit une salve d'arquebuses. C'est depuis cette plaisante aventure que les soldats wallons ont contracté l'habitude de demander à leurs coreurs, lorsqu'ils reviennent promptement, *s'ils n'ont point vu l'épousee*.

Proverbes français.

Du temps de saint Louis, les femmes portoient des ceintures d'or ou dorées ; ce prince défendit aux femmes débauchées d'en porter. Elles obéirent ; mais après la mort de ce monarque elles les reprirent : cela déterminait les honnêtes femmes à n'en plus porter. Voilà l'origine du proverbe rapporté ci-dessus : *bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*.

On dit d'un homme empressé à dire quelque chose : il est venu la gueule enfarinée.

De quelqu'un qui renouvelle ses dons, on dit : il est généreux comme un enfant.

Le comte Hamilton disoit des personnes qui n'avoient pas le teint clair : il est enfumé comme un jambon.

De quelqu'un dont l'humeur ou la mine est rude, on dit : il est gracieux comme un fagot d'épine.

On dit de celui qui meurt insolvable : il est mort en fraude.

On dit de celui qui a des jambes minces : s'il mettoit des bas rouges, il paroîtroit monté sur deux bâtons de cire d'Espagne.

De quelqu'un en qui personne n'a de confiance, on dit : il a autant de crédit qu'un chien à la bouche.

On dit de celui qui rit & qui a une grande bouche : il rit comme un coffre.

On dit d'un soldat qui a vendu son épée pour boire : il s'est passé son épée au travers du corps sans saigner.

On dit des poètes qui font corriger leurs pièces par de plus habiles qu'eux, & des femmes qui coiffent leurs maris : ils vont à la cour des aides.

Quand une place est mal fortifiée, on dit :

qu'on la prenoit avec des pommes cuites. Mais on ne dit pas cela de Gibraltar.

A la bataille de Poitiers, Jean, roi de France, avoit quarante mille hommes; il étoit supérieur au prince de Galles son ennemi, qui étoit dans une si grande extrémité, qu'il lui demandoit la paix, & offroit de lui rendre routes les conquêtes des anglois. Jean voulut combattre; il ne perdit la bataille que parce qu'il posta sa cavalerie dans des vignes où elle ne put agir. Voilà l'origine du nom proverbial de *Jean des Vignes*, qu'on donne à des gens mal habiles, qui s'entrent de eux-mêmes.

Pierre qui roule n'amasse point de mousse.

Un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès.

La voix du peuple est la voix de Dieu.

Les bons comptes font les bons amis.

Les honneurs changent les mœurs.

Maison bâtie & vigne plantée ne se vendent pas ce qu'elles ont coûté.

Amour & feigneurie ne veulent point de compagnie.

Avec le temps & la patience on acquiert la science.

La présence du maître engraisse le cheval.

Qui a terre, a guerre.

L'âne du commun est toujours le plus mal bété.

Pour faire un bon ménage, il faut que l'homme soit foudé & la femme aveugle.

Ménager le vin quand le tonneau est à sa fin, c'est s'y prendre un peu tard.

L'animal le plus féroce respecte son semblable.

Il n'y a si bon cheval qui ne bronche.

Un mors doré ne rend pas le cheval meilleur.

Le moine répond comme l'abbé chante.

A un bon joueur, la balle lui vient.

Quand il fait beau, prends ton manteau; quand il pleut, prends-le si tu veux.

Belles paroles & mauvais jeu, trompent les jeunes et les vieux.

Péché caché est à demi pardonné.

Il faut avoir plusieurs cordes à son arc.

Il n'y a de si belles roses qui ne deviennent gatte-culs.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

A bon appétit, il ne faut point de sauce.

Chien qui aboie, ne mord pas.

Chaque oiseau trouve son nid beau.

Qui aime Bertrand, aime son chien.

Chat échaudé craint l'eau froide.

Fin contre fin n'est pas bon à faire doubler.

Il n'est point de belles prisons ni de laides amours.

Au royaume des aveugles les borgnes sont tois.

Chaque pays, chaque guise.

Qui sert tout le monde, n'oblige personne.

On connoît les amis au besoin.

Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

Jamais pains à deux couteaux ne furent ni bons ni beaux.

On a pelle pain à deux couteaux celui qui étant trop laide de mal effuyé, laisse le routeau si pâteux après qu'on l'a coupé, que si on en veut couper une seconde fois, il faut prendre un autre couteau. Ce pain est pesant sur l'estomach, de difficile digestion & mal fait.

« Jamais vin à deux oreilles ne nous fit de merveilles ». C'est-à-dire, ce vin-là n'est pas bon, si après en avoir bu, on remue la tête à droite & à gauche, & par conséquent les deux oreilles.

« Il fesse Matthieu ». On veut dire, il fait le Matthieu, ou comme Matthieu; c'est-à-dire, il est usurier, parce que saint Matthieu l'étoit avant sa conversion.

« Il fait comme le pourreau de Saint Antoine, il se fourre par tout ». C'est-à-dire, il va par tout pour chercher à manger, parce que les pourreaux de saint Antoine de Viennois, qui est une grande abbaye située dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, ont le privilège d'entrer avec leur clochette au col qui les fait reconnoître, dans toutes les maisons du lieu, & s'y frottent à toute heure, chacun donnant à manger. & aucun ne les osant chasser, par respect pour le saint, auquel ils sont voués ou donnés en offrandes.

« Le greffier de Vaugirard qui ne sauroit écrire quand on le regarde ». On dit que ce greffier n'avait de jour que celui qui entroit par une fenêtre fort étroite & fort basse dans son bureau, & que quand on vouloit le regarder écrire par cette fenêtre, (ce qui arrivoit souvent) on lui droit tellement la lumière du jour, qu'il lui étoit impossible d'écrire.

Proverbes espagnols.

Dans les conseils les murailles ont des oreilles.

La chasse, la guerre, la galanterie, peut un plaisir mille peines.

Fait

Fais bien, tu auras des envieux ; fais mieux , tu les confondras.

Le rendrait fait beaucoup, mais une femme amoureuse en fait davantage.

La santé du corps est le pavois de l'ame.

Il n'y a point de plus fidèle miroir qu'un vieux ami.

La langue est le témoin le plus faux du cœur.

L'espérance est le vintique de la vie humaine.

La négligence est l'émail de la vraie beauté.

Chacun est fils de ses œuvres.

Les actions de chaque homme sont le pinceau de son naturel.

Celui à qui vous donnez, l'écrivit sur le sable, & celui à qui vous prêtez, l'écrivit sur l'acier.

Proverbe russe.

On reçoit l'homme suivant l'habit qu'il porte, & on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.

Proverbes asiatiques.

Avec le temps & la patience, la feuille du philosophe devient saine.

Quiconque croit pouvoir contenter ses desirs par la possession des choses qu'il souhaite, ressemble à celui qui veut étouffer du feu avec de la paille.

Vinaigre donné vaut mieux que miel acheté : ce proverbe est arabe, & décèle le caractère intéressé de cette nation.

PUDEUR. Un philosophe à qui l'on demandait quelle couleur convenoit le mieux au visage des femmes, répondit avec autant d'esprit que de vérité, que c'étoit celle de la pudeur.

La pudeur est l'attrait de la beauté le plus touchant : les femmes que la vertu a abandonnées, en sont si persuadées, qu'elles prennent une fausse pudeur, lorsqu'elle n'est plus la véritable. Cette ombre de pudeur révèle encore leurs appas. Rien ne prouve mieux combien est estimable la véritable pudeur. Elle est proprement la vertu du sexe, & elle doit être sa compagne inséparable. Si une fille est dans le danger de perdre la vie, peut-elle la conserver aux dépens de sa pudeur ? Je ne dis pas aux dépens de la chasteté, car elle ne doit point balancer alors à préférer la mort ; je ne parle que de la pudeur, de cette vertu qui cache avec tant de soin ce qu'elle doit cacher.

PUDEUR DES ANGLOISES. Les angloises, quoiqu'elles ne soient pas toutes des inhumaines, ont

Encyclopédiana.

en général une espèce de pudeur, qu'il ne faut pas absolument confondre avec la chasteté. Elles ne permettent point, par exemple, que leurs maris assistent au moment du coucher & à celui du lever ; ils ne doivent pas être témoins, lorsqu'un tailleur prend mesure d'un corps, un cordonnier celle d'un soulier, &c. ; en sorte qu'un anglois ne connoît guère de la peau de sa pudibonde moitié que ce qu'elle en montre à l'église.

Une de ces rigides observances des usages transmis, comme on prétend, par les germains, se trouvant au lit de la mort, se rappela que son mari, peintre de profession, avoit toujours marqué le plus pressant desir de voir ses épaules, que leur tournure lui faisoit supposer belles. Il n'en fallut pas davantage à cette femme pour ordonner qu'on l'enfouît de son vivant : elle ne rendit l'ame que deux jours après.

On dit, à voir les différens usages des nations, que la pudeur ne seroit qu'une vertu locale. On faisoit dans l'île de Cos une gaze si fine & si transparente, qu'elle laissoit entrevoir le corps à nu : & il faut observer qu'à Rome il n'y avoit que les courtisanes qui osassent porter des habits faits de cette gaze estroignée, au lieu qu'en Orient au contraire, il n'étoit permis qu'aux seules filles de qualité d'avoient un pareil vêtement.

PYRRHON, philosophe grec, vivoit du temps d'Epicure & de Théophraste, environ 300 ans avant Jésus-Christ. Il mourut à 90 ans sans avoir laissé aucun écrit.

Pyrrhon vit les philosophes de son temps répandus en une infinité d'écoles opposées les unes dans le lycée, les autres sous le portique, se disputer le titre de sages, & prétendre posséder elles seules la vérité. Pyrrhon étoit un homme dur, il regarda ces philosophes comme autant de charlatans uniquement occupés à faire payer cher leurs syllogismes, leurs distinctions, leurs subtilités, & conclut fausement de cette variété de sentimens que la vérité n'étoit nulle part. Il s'appliqua à trouver des raisons d'affirmer & des raisons de nier ; & après avoir bien examiné le pour & contre, il suspendoit son consentement & se réduisoit à dire *non liquet*, cela n'est pas évident. C'est cette philosophie pusillanime & douteuse que l'on a appelée scepticisme de sa nature & pyrrhonisme du nom de son instituteur.

Diogène Laërce assure que Pyrrhon doutoit de tout ne se précautionnoit contre rien ; qu'il ne se détournait point, qu'il alloit droit à un char, à un précipice, à un bucher, à une bête féroce ; qu'il bravoit dans les occasions les plus périlleuses les témoignages de ses sens : ceci est un peu difficile à croire. Pyrrhon pouvoit raisonner et même un fou, mais il falloit qu'il se conduisit en homme.

H h h h h

senté pour être créé grand prêtre par ses concitoyens, & pour parvenir à un âge avancé à travers les périls sans nombre dont nos sens seuls peuvent nous garantir.

Le grand axiome de *Pyrrhon*, c'est qu'il n'y a point de raison qui ne puisse être contre balancée par une raison opposée & du même poids. Lorsque Denis le Tyrien offrit à Ptolémée une robe à la mode de Perse, longue & parturnée, ce philosophe la refusa, disant, « qu'étant né homme il ne se vêtiroit pas volontiers d'une robe de femme ; » mais Ar'il p. e l'accepta avec cette réponse ; que nul accoutrement ne pouvoit corrompre un *hôte courageux*. Ce même Antistippe voyant Diogène qui lavait des choux : « Si tu savois, lui dit-il, vivre avec les hommes, tu ne laverois pas des choux ; » & si tu savois vivre de choux, lui répondit Diogène, tu ne serois pas la cour à un tyran. Voilà, disoit le sceptre Montagne, pour appuyer l'axiome de *Pyrrhon*, comment la raison fournit d'apparence à divers effets. C'est un pot à deux anses qu'on peut saisir à gauche & à droite.

Pyrrhon soutenoit que vivre & mourir étoit la même chose. Un de ses disciples choqué de cette extravagance, lui ayant dit : *Pourquoi donc ne mourez-vous pas ?* C'est précisément, répondit-il, parce qu'il n'y a aucune différence entre la mort & la vie.

Pyrrhon rencontrant un jour Anaxarque, son maître, qui étoit tombé dans un fossé, passa outre sans daigner lui tendre la main. Mon maître, disoit-il en lui même, est aussi bien là qu'autre part ; & Anaxarque fut le premier à s'applaudir d'avoir un tel disciple.

Dans un voyage que ce philosophe fit sur mer, son vaisseau fut sur le point de faire naufrage. Comme il vit tous les gens de l'équipage saisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui étoit à bord & qui mangeoit à son ordinaire : « Voilà, leur dit-il, quelle doit être l'insensibilité du sage.

Quand *Pyrrhon* parloit dans son école, il se mettoit peu en peine si on l'écoutait ou si on ne l'écoutait point, & il continuait ses discours quoique ses auditeurs s'en allaient.

Cet homme singulier tenoit ménage avec sa sœur, & partageoit avec elle les plus petits soins domestiques. On seroit curieux de le suivre lorsqu'il balayait la maison, lorsqu'il engraissoit des poulets, des cochons & les portoit vendre au marché, pour savoir si sa philosophie ne l'abandonnoit pas quelque fois. On le surprit un jour qu'il se fâchoit contre sa sœur pour un sujet assez léger. Comme on le remontoit que son chagrin ne s'accordoit point avec la tranquillité d'âme dont il faisoit profession. Pensez-vous, répondit-

il, que je veuille mettre cette vertu en pratique pour une femme ?

Quelques autres traits pourroient encore prouver que *Pyrrhon* dans le particulier, & lorsqu'il se croyoit sans témoins, se relâchoit un peu de ses principes, & savoit se mettre à son aise.

PYRRHUS, roi d'Épire, mort l'an 272 avant Jésus-Christ.

On connoit la réponse de Cinéas, rapportée par Plutarque. Ce consul de *Pyrrhus* voyant ce prince qui se préparoit à passer en Italie, & le trouvant un jour de loisir & de bonne humeur, il entra librement en conversation avec lui. « Vous songez, lui dit-il, à faire la guerre aux romains. Si les deux nous font la grâce de vaincre cette nation beliqueuse, quel avantage tirerons-nous de notre victoire ? — Les romains une fois vaincus, répondit *Pyrrhus*, toute l'Italie sera à nous. — Et quand nous en serons maîtres, continua Cinéas, que serons nous ? » *Pyrrhus* qui ne voyoit pas encore où il en vouloit venir : « Voilà, lui dit-il, la Sicile qui nous rend les bras, & tu fais de quelle importance est cette île. — Mais, ajouta Cinéas, la Sicile prise sera-t-elle la fin de nos expéditions ? — Non certainement, repliqua *Pyrrhus* avec vivacité. Quoi ! nous demeurerions en si beau chemin ? Si les dieux nous accordent la victoire, & que nous réussissions, ce ne seront là que les préludes des plus grandes entreprises. Carthage avec toute l'Afrique, la Macédoine mon ancien domaine, la Grèce entière, voilà une partie de nos conquêtes futures. — Et quand nous aurons tout conquis, que serons nous ? — Ce que nous serons ! Alors, mon ami, nous vivrons en repos, nous passerons les jours entiers en festins, en conversations agréables, & nous ne penserons qu'à nous réjouir. » Cinéas content de l'avoir amené à cette conclusion : « Eh ! s'igneur, lui dit-il, qui nous empêchera aujourd'hui de vivre en repos, de faire des festins, de célébrer des fêtes & de nous bien réjouir ? Pourquoi aller chercher si loin un bonheur que nous avons entre nos mains ; & acheter si cher ce que nous pouvons avoir sans peine ? »

Pyrrhus, à la tête des Tarentins, livra bataille au consul romain Lævinus près d'Héraclée, & demeura maître du champ de bataille. Ce prince avoir amené avec lui des éléphants armés en guerre. La vue, l'odeur extraordinaire & les cris de ces monstrueux animaux, effarouchèrent les chevaux de l'armée romaine, & causèrent sa déroute plutôt que sa défaite. Le combat fut meurtrier. Cependant *Pyrrhus* eut l'avantage ; comme on le félicitoit sur cette victoire : « Hélas ! dit-il, si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus.

Pyrhus désiroit beaucoup la paix, & il envoya à Rome le philosophe *Cinésas* pour la proposer au sénat. *Plutarque* fait le plus grand éloge de ce ministre de *Pyrhus*, & ajoute qu'il confirma la vérité de ce veis d'*Euripide*, que l'éloquence emporte tout ce que le fer pourroit emporter. *Pyrhus* avouoit aussi que les négociations de *Cinésas* lui avoient gagné plus de villes qu'il n'en avoit lui-même conquises par les armes. Lorsqu'il se présenta au sénat de Rome, les sénateurs parurent d'abord écouter les propositions de cet ambassadeur. Mais le célèbre *Appius Claudius* ayant élevé la voix fit passer dans le cœur de ses concitoyens la noble hertté dont il étoit animé. Il fut répondu d'une voix unanime à *Cinésas*, « que si *Pyrhus* souhaitoit l'amitié du peuple romain, il ne devoit en faire la proposition que quand il seroit sorti d'Italie ».

Ce fut au retour de cette ambassade que *Cinésas* ayant conçu l'idée la plus grande du corps auguste des sénateurs romains, dit au roi d'Epire, « que le sénat de Rome lui avoit paru une assemblée de rois ».

Pyrhus, après plusieurs expéditions militaires, entra dans le Péloponèse pour favoriser le parti de *Cléonime* qui l'avoit appelé à son secours. Il médita le projet d'assiéger la ville de Lacédémone. Les Lacédémoniens lui envoyèrent des ambassadeurs, auxquels il fit beaucoup de menaces. L'un d'eux lui répondit : « Si tu es un Dieu, nous ne te craignons point parce que nous ne t'avons point offensé : si tu n'es qu'un homme, tu n'es pas plus fort que nous ».

Pyrhus ravagea le territoire de Sparte, & sur le soir il campa devant Lacédémone. *Cléonime* lui conseilloit de profiter de l'effroi qu'il avoit jetté dans la ville pour s'en emparer. Mais *Pyrhus* qui croyoit cette prise sûre, anima mieux différer au lendemain. On comptoit si peu à Lacédémone sur ce délai, que les amis & les esclaves de *Cléonime* préparoient fa maison, dans l'espérance qu'il y viendrait souper avec *Pyrhus*. La nuit venue on délibéra d'envoyer les femmes en Crète. L'une d'elles nommée *Archidamie* saisit une épée, & entra dans le sénat : « Seigneurs Spartiates, dit elle fièrement, pensez-vous donc que nous soyons assez lâches pour survivre à la perte de notre patrie ? Ne fongez qu'à vous défendre, nous combattrons avec vous, & nous sauverons Lacédémone, ou nous périrons sous ses débris ».

Le lendemain les filles & les femmes, après avoir donné elles-mêmes aux jeunes gens leurs armes & les avoir exhortés au combat, vinrent partager les travaux du siége. *Pyrhus* qui ne s'attendoit pas à une telle résistance, se retira pour aller se jeter sur le territoire d'Argos. De nouvelles dissensions agitoient cette république, &

Pyrhus toujours prompt à se saisir des moindres événements pour tenter de nouvelles aventures, se présenta à la tête d'une puissante armée devant Argos. Les argiens lui avoient envoyé des députés pour l'engager à ne favoriser aucun des partis qui divisoient Argos. Il promit tout, & entra la nuit même dans cette ville dont on lui avoit facilité l'entrée. *Pyrhus* eut l'imprudence de faire entrer avec lui les éléphants qui, trop resserés, nuirent beaucoup à l'action. Cependant, abandonné de sesiens & prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, il se fait jour par sa valeur après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un argien l'attaque & lui porte un coup de javeline, qui fut paré par l'épaisseur de la cuirasse. *Pyrhus* se retourne aussitôt contre celui qui l'avoit frappé. C'étoit un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos. Cette mère regardoit le combat de dessus le toit d'une maison comme toutes les autres femmes. Appercevant son fils aux prises avec *Pyrhus*, hors d'elle-même & saisie de frayeur, elle prend à deux mains une grosse tuile la jette sur *Pyrhus* & le renverse sans connoissance. Un certain *Zopyre*, qui avoit déjà porté les armes contre ce prince, le reconnut, & levant son cimeterre s'avança pour lui couper la tête. Dans ce moment *Pyrhus*, revenu un peu à lui, ouvre les yeux & regarde *Zopyre* d'un air si menaçant & si terrible, que celui-ci effrayé, les mains tremblantes & voulant pourtant exécuter son dessein, ne put bien assener son coup. Il le frappa au dessous de la bouche, lui fendit le menton ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il lui sépara enfin la tête du corps. *Plutarque*.

Ainsi périt ce prince qui dut toute sa réputation à ses qualités personnelles. Après lui, on n'a plus entendu parler du petit royaume d'Epyre. « *Pyrhus*, suivant son historien traduit par *Amyot*, ne fit jamais autre chose en toute sa vie que vacquer à la science, de la guerre & l'étudier, comme celle qui étoit véritablement royale, sans faire compte de toutes autres sciences gentilles à savoir. Auquel propos on récite, que quelque jour en un festin on lui demanda, qui lui sembloit le meilleur joueur de flûte de *Python* ou de *Céphéas*, & il répondit que *Poliperchon* étoit à son avis le meilleur capitaine : comme s'il eût voulu dire que c'étoit la seule chose dont un prince se doit enquerir & qu'il doit apprendre & savoir.

PYTHAGORE, philosophe grec, né entre la quarante-troisième & la cinquante-troisième olympiade, mourut entre la soixante-huitième & la soixante-dix septième olympiade.

Pythagore avoit acquis une si grande autorité sur l'esprit de ses disciples, qu'il suffisoit qu'il eût avancé quelque proposition, pour qu'ils en

H h h h h

fussent pleinement convaincus. Lorsqu'on leur faisoit quelques objections, ils se contentoient de répondre : *Le maître l'a dit.*

Nous avons, sous le nom de *Pythagore*, un ouvrage en grec, intitulé : *Les vers dorés*. Quoique cet ouvrage ne soit point de *Pythagore*, mais de l'un de ses disciples qui y a mis le nom du maître, suivant l'usage des anciens, on peut néanmoins s'y former une idée de la morale du philosophe grec.

Ce philosophe comparoit le spectacle du monde à celui des jeux olympiques; les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit; les autres y payent de leur personne, & cherchent la gloire; d'autres se contentent de voir les jeux.

Il est défendu, disoit *Pythagore*, de quitter son poste sans la volonté de celui qui commande. Le poste de l'homme est sa vie.

La tempérance est la force de l'ame; l'empire sur les passions fait la lumière. Posséder la continence, c'est être riche & puissant.

L'homme est mort dans l'ivresse du vin; il est furieux dans l'ivresse de l'amour.

Il faut s'occuper de la propagation de l'espèce en hiver ou au printemps. Cette fonction est funeste en été & nuisible en tout temps.

Quand l'homme doit-il approcher de la femme? lorsqu'il s'ennuiera d'être fort.

L'homme n'est en sûreté que sous le bouclier de la sagesse, & il n'est heureux que quand il est en sûreté.

Ne souffrons point qu'il y ait une cicatrice dans l'ame de notre ami.

Il n'y aura ni blessure, ni cicatrice dans l'ame de notre ami, si nous savons lui céder à propos.

Que le plus jeune le cède toujours au plus âgé.

La fidélité que vous devez à votre ami est une chose sacrée qui ne souffre pas même la plaisanterie.

L'homme est un abrégé de l'univers; il a la raison par laquelle il tient à Dieu; une puissance végétative, nutritive, reproductive, par laquelle il tient aux animaux, une substance inerte qui lui est commune avec la terre.

Le philosophe s'occupe ou de vérités à découvrir, ou des actions à faire, & sa science est théorique ou pratique.

Il faut commencer par la pratique de vertus. L'action doit précéder la contemplation.

Pythagore eut la gloire de former des disciples qui devinrent d'excellens législateurs. Mais la science des mœurs & des loix n'étoit pas la seule que possédât ce philosophe. Il étoit très-verse dans l'astronomie, dans la géométrie & dans toutes les autres parties des mathématiques. On lui doit la fameuse démonstration du quarré de l'hypothénuse qui est d'un si grand usage dans tous les traités de mathématiques. On rapporte qu'il en sentit lui-même tellement l'utilité, qu'il immola à Dieu par reconnaissance une hécatombe de cent bœufs; mais il falloit qu'il n'eût pas encore adopté le système de la transmigration des ames d'un corps dans un autre. Car *Pythagore*, par une suite de ce système, ne vouloit point que l'on tuât des animaux, & il défendit à ses disciples l'usage de la viande.

Il y a toujours un côté par lequel les hommes les mieux organisés touchent à la folie, & la métempsychose étoit le foible de *Pythagore*. Il suffisoit de frapper cette corde pour faire déraisonner le philosophe grec. Il se vantoit de se souvenir dans quel corps il avoit été avant que d'être *Pythagore*. Sa généalogie remontoit jusqu'au siège de Troie; mais il ne remontoit qu'à lui de la faire remonter plus haut. Il avoit été d'abord Céphalide, fils adoptif de Mercure, ensuite Euphorbe, le même qui fut blessé par Ménélas. Son ame passa du corps d'Euphorbe dans celui d'Hermotime, de celui-ci dans le corps d'un pêcheur, enfin dans celui de *Pythagore*. Les autres parties de son système étoient moins ridicules.

Q.

LA prononciation de la lettre *q* causa jadis une grande dispute dans l'université de Paris.

Le célèbre Ramus ou la Ramée eut assez de goût pour sentir le ridicule de la prononciation gothique adoptée & enseignée par les professeurs de l'université, assez de hardiesse pour le combattre, & assez de force pour le détruire. Après avoir enseigné pendant plusieurs années la philosophie dans le collège de Prêl à Paris, il obtint de Henri II, par le crédit du cardinal de Lorraine, la place de professeur d'éloquence au collège royal. Lorsqu'il se vit honoré de cette dignité, il se sentit un nouveau zèle pour perfectionner les lettres & y travailler avec une nouvelle ardeur. Le premier abus qu'il attaqua fut la prononciation gothique qui s'étoit glissée dans les écoles : on y prononçoit le *qu* comme le *k*, ainsi on disoit *kis* au lieu de *quis*, *kifhis* au lieu de *quisquis*, *kankan* au lieu de *quangam*. Ramus avertit ses disciples de la défecuosité de cette prononciation, & leur dit qu'il falloit donner aux lettres leur son propre ; plusieurs professeurs approuvèrent & suivirent ce sentiment, & l'on n'entendit plus dans les écoles ni *kankan* ni *kifhis*. Mais les docteurs de Sorbonne, piqués qu'on eût fait cette réforme sans les consulter, s'assembèrent pour examiner le *q* & le *k*. Le plus déplus, ils se décidèrent en faveur du *k*, & quiconque prononçoit *quangam*, encourroit la censure de la Sorbonne.

Un jeune ecclésiastique peu docile osa prononcer dans une thèse publique *quangam* : les partisans de *kankan* en avertirent la Sorbonne, qui, pour punir ce rebelle, déclara vacant un bénéfice considérable qu'il possédoit. Il se pourvut au parlement, la cause fut appelée ; les docteurs s'y trouvèrent pour y soutenir le *kankan*. Ramus à la tête des professeurs du collège royal, s'y rendit, & prouva avec son éloquence ordinaire, le ridicule de ce procès. Le parlement envoya le jeune ecclésiastique en possession de son bénéfice & le *kankam* à décider aux grammairiens.

Il paroit que cette dispute a donné lieu au verbe : *Voilà un beau kankam*, lorsqu'on veut désigner une contestation de peu de conséquence.

QUAKERS. Si l'on en croit les *quakers*, ce qu'ils appellent leur religion, existe depuis Jésus-Christ qui fut le premier *quaker*. Ce feu sacré, après seize cents ans de corruption, pendant lesquels il avoit été caché dans le sein de quelques fidèles, jeta dans l'Angleterre des étincelles brillantes en 1542. Georges Fox est l'apôtre de cette secte. Ni la pri-

son, ni les coups de verges, ne l'empêchèrent de prêcher publiquement la doctrine : il fit nombre de profélites, qui, ainsi que leur maître, prirent l'habitude de trembler, dans le temps qu'ils prétendoient être insipides. Comwell, qui n'aimoit pas des fanatiques qui refusoient de se battre, les persécuta, & ils ne furent pas plus heureux sous Charles II, parce qu'ils vouloient tautoyer les magistrats, qu'ils faisoient difficulté de prêcher les sermons prescrits par la loi, & sur-tout, parce qu'ils prétendoient ne devoir payer aucune dîme au clergé.

Guillaume Barclay, en 1675, présenta au roi une apologie des *quakers*. L'épître dédicatoire qui l'accompagnoit est remarquable. « Tu as goûté, dit-il à Charles II, de la douceur & de l'amertume, de la prospérité & de grands malheurs : tu as été chassé des pays où tu régnes : tu as senti le poids de l'oppression ; & tu dois savoir combien l'opresseur est détestable devant Dieu & devant les hommes ; que si, après tant d'épreuves & de bénédictions, ton cœur s'endurcit & oubloir le Dieu qui s'est souvenu de toi dans tes disgrâces, ton crime en seroit p'us grand & ta condamnation plus terrible. Au lieu donc d'écouter les flatteurs de la cour, écoute la voix de ta conscience, qui ne te flattera jamais. Je suis ton fidèle ami & sujet, Barclay ». Le style mâle de cette épître frappa le roi, & la persécution cessa.

Vers ce temps, Guillaume Pen, âgé seulement de quinze ans, se fit trembleur. Fils d'un vice-amiral d'Angleterre, il abandonna les espérances d'une fortune considérable, pour prêcher la nouvelle doctrine ; & sa jeunesse & sa bonne mine lui procurèrent un tel succès, sur-tout parmi les femmes de la cour, que, sur sa réputation, le patriarche Georges Fox vint du fond de l'Angleterre, pour le voir & l'entendre. Le père de Pen étant mort, & le jeune *Quaker* devenant hâtier de biens considérables, entre lesquels se trouvoient des dettes de la couronne pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes, il en obtint en dédommagement, vers l'an 1680, la propriété & la souveraineté d'une province de l'Amérique, au sud de Maryland. C'est-là que fut établie la secte des *quakers*, & que Pen fut le bienfaiteur & le législateur de ses frères, & c'est vers ce temps qu'il obtint pour eux le noble privilège de ne jamais jurer & d'être crus en justice sur leur parole. Il est vrai, qu'en recevant l'acte qui leur assuroit ce droit, le chancelier leur dit : « Mes amis, Jupiter un jour or-

donna que toutes les bêtes de somme vissent se faire ferrer. Les ânes représentèrent que leur loi ne le permettoit pas. Eh bien, dit Jupiter, on ne vous ferrera point, mais au premier faux pas que vous ferez, vous aurez cent coups d'étrivières ».

Il n'est pas permis aux *quakers*,

1°. De donner à des hommes les titres de votre sainteté, votre majesté, votre éminence, votre excellence, votre grandeur, &c. ni de faire en un mot, aucun compliment qui sente la flatterie;

2°. De s'agenouiller ou de se prosterner devant aucun homme, ou de lui ôter son chapeau.

3°. D'user d'aucunes superfluités dans les habillemens, & de tout ce qui ne sert que pour l'ornement ou la vanité;

4°. De jouer, de chasser, d'assister à des comédies, à des récréations, &c. ce qui, selon eux, ne convient pas au silence, à la gravité & à la sagesse des chrétiens;

5°. De jurer sur l'évangile, non-seulement en vain & dans les discours ordinaires, mais même devant les magistrats;

6°. De résister à ceux qui les attaquent, de faire la guerre ou de se battre pour quelque cause que ce soit.

Tels sont les principes des *quakers*, qui ne peuvent former que d'honnêtes gens. Ce tout, je crois, les seuls fanatiques qui jouissent de la paix, sans jamais avoir fait aucun pas pour troubler la société.

« Avoue, dit le *quaker*, André Pit à notre célèbre Voltaire, que tu as eu bien de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur la tête & en te tutoyant. Cependant tu me parois trop instruit pour ignorer que du temps de Jésus-Christ, aucune nation ne tomboit dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier: on disoit à César Auguste, je t'aime, je te prie, je te remercie: il me suffisoit pas même qu'on l'appelât, M. Dominus. Ce ne fut que long temps après lui qu'on s'avisa de faire appeler vous au lieu de tu, comme si les hommes étoient doubles, & qu'on usurpât les titres impertinens de grandeur, d'éminence, & de sainteté, de divinité même, que des vers de terre donnent à d'autres vers, en les assurant qu'ils sont avec un profond respect, & avec une sainteté infâme, leurs très-humbles & très-obéissans serviteurs. C'est pour être plus sûr nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges & de flatteries, que nous tutoyons également les rois & les charbonniers, que nous ne saluons per-

sonne, n'ayant pour les hommes que de la charité, & du respect que pour les loix. Nous portons aussi un habit un peu différent que les autres hommes, afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne leur pas ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, & nous celles de l'humilité chrétienne. Nous suivons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu: car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter. Nous ne faisons jamais de serment, pas même en justice: nous pensons que le très-haut ne doit pas être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsque nous comparoisons devant les magistrats pour les affaires des autres, car nous n'avons jamais de procès, nous affirmons la vérité par un oui ou par un non, & les juges nous en croyent sur notre simple parole, tandis que tant d'autres chrétiens se parjurent sur l'évangile: nous n'allons jamais à la guerre: ce n'est pas que nous craignons la mort, au contraire nous bénissons le moment qui nous unit à l'éternité des âmes; mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais chrétiens. Notre Dieu qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, & de souffrir sans murmure, ne veut pas sans doute que nous passions la mer, pour aller égorgier nos frères, parce que des meurtriers, vêtus de rouge, coiffés d'un bonnet haut de deux pieds, enlèvent des citoyens, en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue, & lorsqu'après la bataille gagnée, tout Londres brille d'illumination, que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des actions de grâces, des cloches, des orgues, des canons: nous gémissons en silence sur ces meurtriers, qui causent l'allégresse publique ».

Après la défaite du général Braddock, lorsque les sauvages répandoient la terreur de tous côtés, le gouvernement voulut faire armer les *quakers* de la Pensilvanie; mais pour toute réponse le plus célèbre prédicateur de Philadelphie, dit à ses frères: « Si de faibles fragmens d'argile s'entrechoquent ensemble, qu'est-ce que cela nous fait? »

Les *quakers*, du temps du roi Jacques II, conservoient encore cette noble franchise, cette hardiesse qu'ils avoient reçues de leurs fondateurs. Ils écrivirent à ce prince en ces termes, pour le féliciter sur son avènement au trône.

« Celles-ci sont pour te témoigner notre chagrin pour notre Charles, que nous espérons que tu imiteras dans tout ce qui est honnête.

» Nous apprenons que tu n'es pas de la religion du pays, non plus que nous: c'est pourquoi nous pouvons raisonnablement attendre que tu nous accorderas la même liberté que tu prends pour toi-même.

« Nous espéons qu'en cela, & en toute autre chose, tu procureras le bien de ton peuple ; ce qui nous obligera à prier que ton règne puisse être long & heureux.

Depuis ce temps, que les *quahers* appellent leurs jours de gloire, cette secte est devenue moins nombreuse : les pères des Trembleurs d'aujourd'hui ont mis leur volupté à ne point porter de boutons, à ne point jurer devant un magistrat, & à entendre leur commerce : leurs enfans voudroient avoir séance au parlement, posséder des charges, jouir des honneurs, & pour s'élever, ils commencent à jurer, à porter des boutons & des manchettes ; ils finissent par se faire protestans. Déjà les quakers ne sont plus distingués des personnes de leur sexe ; elles portent la soie, les rubans & les dentelles. L'ambition des hommes & la coquetterie des femmes ruineront cette secte : ces deux passions ont bien opéré d'autres prodiges dans le monde.

Un chariot chargé de bagages militaires passoit un jour sur le pont de Londres ; les commis, chargés de la perception du droit qui se paie sur ce pont, l'avoient arrêté : ce fut un sujet de querelle avec les soldats qui l'escortoient. Il s'amassa bientôt une foule nombreuse : les soldats prétendoient que le bagage appartenait aux troupes, il n'étoit point sujet aux droits. Des injures on alloit en venir aux coups, & il y auroit eu du sang répandu, sans un trembleur qui vint à passer. Il paya le droit exigé par les commis, exhorta les soldats à continuer leur route, & s'en alla. Chacun dit, c'est un *quaker*, & en un moment la multitude fut dispersée.

QUILLET, (Claude) poète latin, mort en 1661, âgé de 59 ans.

Quillet exerça, pendant quelques années, la médecine. Il se trouva à Loudun dans le temps que Lobardemont y vint de la part du cardinal de Richelieu, pour prendre connoissance de la fameuse possession des religieuses Ursulines de cette ville.

« Le diable, qui parloit par la bouche de l'une de ces enforcées, menaça un jour d'élever le lendemain, jusqu'à la voûte de l'église, le premier qui oseroit douter de son pouvoir. L'incrédule *Quillet* osa en douter, & ne manqua pas de se trouver dans cette église à l'heure marquée. Toute la diablerie, comme on le pense bien, se trouva en défaut. Ce fut une raison de plus pour les auteurs de cette ridicule comédie, de crier à l'impie ; & Lobardemont, qui avoit des ordres secrets de trouver cette possession réelle pour perdre le malheureux Grandier, étoit sur le point de décréter contre *Quillet*, lorsque celui-ci avoit déjà pris le sage parti de sortir de Loudun.

Quillet s'étoit retiré à Rome, & y avoit puis l'habit ecclésiastique comme le plus favorable pour se procurer un état. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa *Callipédie*. Il l'acheva lorsqu'il fut de retour à Paris, & la fit imprimer pour la première fois à Leyde en 1655, in-4°. sous ce titre : *Calvidii Lati Callipædia, sive de pulchra prolix habenda ratione, poema*. Plusieurs traits lancés dans ce poème contre le cardinal Mazarin, firent la principale raison qui l'obligeât à se déguiser sous le nom de *Calvidii Lati*. Ces traits ne se trouvent que dans cette première édition, qui est devenue très-rare. *Quillet* disoit, en parlant des italiens : « Ils ont un esprit fin & dissimulé, une soudre politique, dont les ressorts abusent l'univers imbécille. Flatteurs adroits, bas courtisans, s'élevant à force de ramper, soubres avides de gain, ils prennent toutes sortes de formes. Ordonnez à un italien assis d'aller jusqu'aux enfers, il y pénétrera, & ne se refusera aucun crime ».

Ce second trait est plus direct : « Les premiers ministres, par de coupables vœux, entretiennent les rois dans l'ignorance & la mollesse. Pour prolonger leur règne, ils perdent tous les royaumes. Mais je me flatte que la gloire de notre siècle, l'ornement de la France, ce roi, digne présent des dieux, Louis, l'objet de tous vœux saints, dispersera les nuages qui nous cachent son éclat, & brillera un jour de sa propre lumière ».

Dans un autre endroit de son poème, *Quillet* lance encore ce trait hardi contre le cardinal Mazarin, né à Rome, mais Sicilien d'origine. « Parlerai-je, disoit-il, des caresses que la cour de France fait aujourd'hui à un étranger, & qui plus est, à un homme amené de l'isle de Sicile ? La France a des bontés excessives pour ceux qui ne sont pas nés dans son sein. Que dis-je ? Elle le jette le plus souvent dans leurs bras pour en être gouvernée, & les fait dépositaires de sa gloire & de ses forces ».

Le ministre offensé découvrit le véritable nom de l'auteur. Il lui fit dire qu'il avoit à lui parler. *Quillet*, qui se croyoit à l'abri même de tout soupçon, n'hésita point de se présenter. Le cardinal lui fit d'abord des complimens sur la beauté du poème qu'il avoit lu. Il se plaignit ensuite avec douceur de ce qu'il l'avoit si cruellement déchiré. « Vous savez, ajouta-t-il, qu'il y a long-temps que je vous estime. Si je ne vous ai pas encore fait du bien, c'est que des importuns m'obsèdent & m'arrachent les grâces ». Le poète, confus de tant de bontés, se jeta à ses genoux. L'adroit ministre le releva, & demanda à Ondedei, évêque de Fréjus, qui avoit la feuille des bénéfices, & qui étoit présent, s'il n'y avoit pas quelque abbaye vacante. Le prélat avait répondu qu'il y en avoit une de quatre mille livres. « Je vous la donne, M. *Quillet*, dit le cardinal ; apprenez à ménager

d'avantage vos amis ». L'abbé Quillet, plein de reconnaissance, se hâta de désavouer la première édition de son poëme, de la corriger & de substituer l'éloge à la satire. Il supplia même le ministre de vouloir bien permettre qu'il le lui dédîât; ce qui lui fut accordé.

Quillet avoit composé plusieurs autres ouvrages; mais ils n'ont point été publiés. Il donna en mourant tous ses écrits à Ménage, & cinq cents écus pour les faire imprimer; on dit que Ménage prit l'argent, & garda les papiers.

QUINAULT, poëte françois, né à Paris en 1639, mort en 1688.

Quinault méconnut d'abord ses talens, & s'adonna sans succès à la comédie & à la tragédie. Il régna d'ailleurs dans ses pièces tragiques un ton fade & doucereux qui fit dire à Boileau :

Les héros dans Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Ce poëte, né avec une oreille saine & délicate, & un cœur tourné à la tendresse, paroissoit plus propre à composer des vers lyriques, genre de poësie, où en effet il réussit parfaitement. Sa poësie est légère & facile; ses paroles sont toujours harmonieuses & sonores. On admire sur-tout dans ses opéras une adresse singulière à manier & à varier les sentimens consacrés à ces sortes de poëmes. Il avoit de plus une docilité merveilleuse à se conformer aux idées, ou plutôt aux caprices du musicien. On ajoute qu'il possédoit à un degré éminent le talent de la déclamation, & que Lully lui faisoit souvent réciter les vers, jusqu'à ce qu'il eût fait les inflexions de sa voix, pour les faire passer dans son récitatif. Il s'est élevé du vivant de ce poëte bien des détracteurs de sa réputation; mais la postérité lui a rendu justice, & reconnoît aujourd'hui que Lully doit la plus grande partie de sa gloire à Quinault. Peut-être arrivera-t-il qu'un jour ou voub'era la musique de Lully; mais on ne cessera point de lire les poëmes du créateur de notre scène lyrique.

Ce poëte, né d'un caractère doux, complaisant & sans fiel, ne chercha jamais à se venger des satyres injustes de ses contemporains. Il étoit fils d'un boulanger, & c'est à quoi Furetière fait allusion dans ce trait satyrique. « Quinault, dit-il, est la meilleure pâte d'homme que Dieu ait jamais faite; il oublie généreusement les outrages qu'il a soufferts de ses ennemis, & il ne lui en reste aucun levain sur le cœur. Il a eu quatre ou cinq cents mots de la langue pour son partage qu'il blûte, qu'il sâsse & tefâsse, & qu'il pétiit le mieux qu'il peut ».

Quinault fut formé dès l'enfance à la poësie

par Tristan l'Hermite qui avoit vieilli dans la carrière du théâtre. Il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il composa sa première comédie intitulée, *les Rivaux*. Les comédiens étoient alors dans l'usage d'acheter des auteurs les pièces de théâtre qu'on leur présentoit; au moyen de quoi le profit de la recette étoit entier pour eux. Cet usage avoit son inconvénient; car il arrivoit assez souvent que la pièce ne faisoit pas fortune dans le public. Aussi les comédiens mettoient ils un prix assez modique à leurs emplettes. Quelquefois la réputation de l'auteur faisoit acheter plus cher l'ouvrage. Tristan, pour rendre service à son élève Quinault, se chargea de lire aux comédiens la pièce des *Rivaux*. Elle fut acceptée avec de grands éloges de la part des acteurs, qui convinrent d'en donner cent écus. Alors Tristan leur apprit que cette comédie n'étoit point de lui, mais d'un jeune homme appelé Quinault, qui avoit beaucoup de talent. Cet aveu fit rétracter les comédiens; ils dirent à Tristan que la comédie dont il avoit fait la lecture, n'étant point de sa composition, ils ne pouvoient hasarder plus de cinquante écus sur sa réussite. Tristan insista en vain pour faire revenir les comédiens à leur première proposition; enfin il s'avis d'un expédient pour concilier les intérêts de ces derniers & de Quinault; il proposa d'accorder à Quinault le neuvième de la recette de chaque représentation pendant le temps que cette pièce seroit représentée dans sa nouveauté, & qu'ensuite elle appartindroit aux comédiens. Cette condition fut acceptée de part & d'autre, & a été suivie depuis. *Anecdotes littéraires.*

Quinault joignit au travail stérile du théâtre, l'étude du droit à laquelle il fut redevable de sa fortune; car la veuve d'un riche marchand, dont il arrangea les affaires avec succès, lui accorda par reconnaissance sa main & ses biens. Ce mariage le mit en état de traiter d'une charge d'auditeur des comptes; mais lorsqu'il croyoit s'en mettre en possession, on fit quelque difficulté de le recevoir. Les officiers de la chambre pensèrent qu'il n'étoit pas de l'honneur d'une compagnie aussi grave que la leur, d'admettre dans leur corps un homme qui avoit composé des tragiédies & des comédies; mais cette opposition ne dura pas longtemps, & Quinault fut reçu; ce qui fit dire à un plaisant, qu'il étoit bien juste qu'un homme qui avoit tant fait d'*auditeurs*, le fût à son tour.

Quinault renonça dès-lors au théâtre de la comédie; mais ce fut pour se livrer entièrement à la poësie lyrique. Louis XIV ayant goûté l'opéra qui ne faisoit que de naître en France, l'engagea à composer ces sortes d'ouvrages, & pour l'encourager, lui accorda une pension de deux mille livres.

Ce poëte se plut à chanter les louanges du roi, son

son bienfaiteur, dans les prologues de ses opéras. On pourroit peut-être lui reprocher d'avoir porté trop loin ces sortes de louanges. Après la bataille d'Hochster, un prince allemand dit malignement à un prisonnier français : « Monsieur, fait-on maintenant des prologues en France ».

Quinault se vit père de cinq filles, & un jour le roi lui ayant prescrit le sujet d'un opéra, il répondit par ce madrigal :

Ce n'est pas l'opéra que je fais pour le roi
Qui m'empêche d'être tranquille ;
Tout ce qu'on fait pour lui paraît toujours facile.
La grande peine où je me voi,
C'est d'avoir cinq filles chez moi,
Dont la moins âgée est nubile.
Je dois les établir & voudrois le pouvoir ;
Mais à suivre Apollon, on ne s'enrichit guère ;
C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé, d'être cinq fois beau-père,
Quoi ! cinq actes devant nous
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O Ciel ! peu-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire !

Jean Baptiste Maurice *Quinault* l'aîné, excellent comédien pour le comique, & sur-tout pour les rôles de caractère & de père, fut reçu en 1712 au théâtre français. Il joignoit au talent d'acteur celui de musicien ; & outre ses divertissemens composés pour différentes pièces, il fit la musique des Amours des Déeses. Il s'étoit retiré du théâtre, & il y repartut en 1731 ; mais il l'abandonna bientôt après tout-à-fait, & mourut vers 1744.

Les demoiselles *Quinault* étoient trois sœurs de *Quinault* l'aîné, & filles du comédien *Quinault*, qui avoit commencé à jouer en 1695, & s'étoit retiré du théâtre en 1717. L'aînée de ces trois

sœurs, appelée *Françoise*, avoit épousé *Hugues* de *Nelle*, erménien, & étoit très gracieuse actrice : elle avoit débuté en 1708, & mourut en 1713, âgée de vingt-cinq ans ; elle joua les premiers rôles dans le tragique & tous les rôles comiques. La seconde, *Marie-Aine*, fut reçue en 1714, & quitta le théâtre en 1722. La troisième enfin, *Jeanne Françoise*, débuta par le rôle de *Phédre* en 1712, sous le nom de mademoiselle *Dufresne*, & ensuite sous celui de *Quinault*. C'étoit une excellente actrice, qui jouoit parfaitement les rôles comiques chargés. Elle se retira en même temps que *Dufresne*, son frère.

Mademoiselle *Quinault*, célèbre au théâtre par ses rôles de soubrette & de rariété, répétoit quelquefois son rôle devant un miroir, non pour étudier ses mouvemens, mais pour se corriger ; elle prioit ses amis de se cacher, sans qu'elle en sût rien, & de lui dire ensuite où elle avoit manqué.

QUIPROQUO. L'instituteur de l'archiduc *Charles*, un des frères de l'empereur, lui expliquoit le passage de l'ancien testament, où il est dit que *Salomon* avoit trois cents femmes & sept cents concubines. Sur quoi, s'arrêtant tout-à-coup : Qu'est-ce que des concubines ? (s'écria le jeune prince). L'instituteur, que la question embarrassoit, après avoir hésité quelques instans, lui répondit, qu'on appelloit ainsi les dames du palais de *Salomon*, & se hâta de changer de discours.

Dès le soir même, à l'assemblée, l'archiduc solâtrait avec toutes les dames de l'impératrice, sa mère. leur dit en souriant, « qu'il savoit bien ce qu'elles étoient ». Pressé d'expliquer ce qu'il entendoit par-là : « Vous croyez donc que j'ignore encore que vous êtes concubines de mon père ». A ce mot, les dames de rougir & de ne savoir comment prendre la chose. Ce qui avoit été remarqué par l'impératrice, & l'explication ayant suivi de près, fournit ample matière aux plaisanteries de la soirée.

RABELAIS, (François) né vers l'an 1493, mort en 1553.

Rabelais est bien connu par son *Pantagruel*, roman butefque rempli d'érudition, de plaisanteries & de naïvetés. On a dit de lui, que c'est moins le bon sens qui l'a fait écrire, qu'une imagination échauffée qui a prétendu se divertir, aux dépens de la pudeur de tout le genre humain. C'est, ajoute un illustre auteur moderne, un philosophe ivre qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse. Peut-être aussi que *Rabelais* qui craignoit que les critiques répandues dans son roman ne lui fussent funestes, affecta-t-il d'y mêler des choses extravagantes afin de faire passer ces critiques sans danger.

Rabelais insinue lui-même dans un de ses prologues qu'il y a dans son livre quelque chose de plus que l'écorce : « C'est pourquoi faut ouvrir le livre, & soigneusement peler ce qui y est déduit. Lors connoîtrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettoit la boîte ; c'est-à-dire que les matières ici traitées ne sont tant folâtres, comme le titre au-dessus prétendoit. Et posé le cas qu'en sens littéral vous trouviez matières assez joyeuses, & bien co-répondantes au nom, tout-fois pas demeurer là ne faut, comme au chant des syrènes, mais à plus haut sens interpréter ce que par aventure cuidez dit en gaucheté de cocur ». *Rabelais* prévenoit en sa faveur par son air franc & ouvert, par son expression vive & facile, par le son de sa voix qui étoit enchanteur. La gaucheté peinte dans ses yeux, & tout son extérieur annonçoit un homme aimable.

On lit dans le *Moyen de parvenir*, que le cardinal du Belay, dont *Rabelais* étoit médecin, étant malade d'une humeur hypocondriaque, il fut avisé par la docte conférence des docteurs, qu'il falloit faire à monseigneur une décoction apéritive. *Rabelais*, sur cela fort, laisse ces messieurs achever de caqueter pour mieux employer l'argent ; & fait mettre au milieu de la cour un trépié sur un grand feu, un chaudron dessus plein d'eau, où il mit le plus de clés qu'il put trouver, & en pourpoint comme ménager, renuoié les clés avec un bâton, pour leur faire prendre cuisson ; les docteurs descendus voyant cet appareil, & s'en enquérant, il leur dit : Messieurs, j'accroplis votre ordonnance, d'autant qu'il n'y a rien tant apéritif que les clés ; & si vous n'êtes contents, j'enverrai à l'arsenal querir quelques pièces de canon, ce sera pour faire la dernière ouverture.

Le cardinal du Belay, pressé de retenir à dîner un homme de lettres, demanda : cet homme que vous voulez admettre à ma table, a-t-il lu le livre, entendant par-là, le *Pantagruel* ? Non, lui répondit-on ; qu'on le fasse donc manger avec mes gens, reprit le cardinal, ne croyant pas qu'on pût être humain de mérite, & n'avoir point lu *Rabelais*.

Rabelais parlant de la loi commentée & embrouillée par les juriconsultes, dit, que c'étoit une belle robe à fond d'or, brochée de crotte ; on peut appliquer cette définition à l'ouvrage de cet auteur.

Le chancelier Duprat, ayant fait abolir, par arrêt du parlement, les privilèges de la faculté de médecine de Montpellier ; *Rabelais* eut l'adresse de le faire révoquer, & c'est dit-on, pour cette raison, que ceux qui sont reçus docteurs en cette université, portent la robe de *Rabelais* qui y est en grande vénération. L'artifice dont il se servit pour avoir audience du chancelier est assez singulier, s'il est vrai ; il s'adressa au fusille de ce magistrat, auquel il parla latin ; celui-ci ayant fait venir un homme qui savoit cette langue, *Rabelais* lui parla grec ; un autre qui entendoit le grec ayant paru, il lui parla hébreu ; & l'on ajoute qu'il parla encore plusieurs autres langues ; mais on se trompe au moins en y comprenant l'arabe, dont il n'avoit aucune teinture. La capacité de *Rabelais* surprit tellement l'assemblée, que l'on courut en avertir le chancelier, qui charmé de la harangue qu'il lui fit, & de la science qu'il fit paroître, rétablit à sa considération, tous les privilèges de l'université de Montpellier, qui avoient été abolis.

Malgré tout ce qu'on a publié contre *Rabelais*, qui fut pourvu de la cure de Meudon, il eut les mœurs assez pures, & il mourut d'une manière édifiante ; il faut sans doute mettre au nombre des fables les circonstances ridicules qu'on rapporte de sa mort ; telle qu'est celle du *domino*, qu'il voulut mettre dans les derniers momens, parce qu'il est dit dans l'écriture : *Beati qui in domino moriuntur* : & ce que l'on veut qu'il ait dit au page que le cardinal du Belay lui envoya pour savoir des nouvelles de sa santé ; dis-à monseigneur, l'état où tu me vois ; je vais chercher un grand peuz être : il est au nid de la pie, dis-lui qu'il s'y tienne ; & pour toi tu ne seras jamais qu'un fou ; tirez le rideau, la farce est jouée ; aussi bien que son testament : Je n'ai rien vaillant ; je dois beaucoup ; je donne le reste aux pauvres. Tout cela & plusieurs

traits semblables ont été imaginés long temps après sa mort ; par des gens qui ne le connoissoient que suivant les préjugés populaires.

Plusieurs beaux esprits de son temps lui consacrent des épiques : voici celle de Buif qui fut la plus estimée.

Pluton, prince du noir empire,
Où les tiens ne tiens j'aurais,
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi rire.

RABUTIN, (Roger de) comte de Buissi, né l'an 1622, mort en 1693.

Quelqu'un se plaignant que le cardinal Mazarin donnoit de mauvaise grace ; *Rabutin* dit, qu'on avoit tort de se plaindre, & qu'on étoit plus obligé à ce ministre qu'aux autres ; parce qu'en donnant de si mauvaise grace, il déchargeoit les gens de la reconnaissance.

Rabutin avoit fait un petit livre, relié proprement en manière d'heures, où au lieu des images que l'on met dans les livres de prières, étoient les portraits en miniature de quelques favoris, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie : ce que dans la suite il a lui-même condamné tout le premier ; il avoit mis au bas de chaque portrait un petit discours en forme de prière accommodée au sujet. Il avoit composé aussi l'histoire amoureuse des gauls, où il décrivit d'une manière très-satyrique, la galanterie des principales personnes de la cour.

On proposa pour femme au comte de Buissi, une demoiselle qui lui revenoit fort pour la naissance & pour la beauté ; il ne s'agissoit plus que du bien dans lequel on faisoit entrer en ligne de compte la succession d'une jeune demoiselle, qui étoit au convent, & qui seroit infailliblement religieuse. Le comte de Buissi, épousa trois mois après cette prétendue religieuse.

Mademoiselle de Seutéry écrivoit au comte de Buissi : « Votre fille a autant d'esprit que si elle vous voyoit tous les jours, & elle est aussi sage que si elle ne vous avoit jamais vû.

Le comte de Buissi amena au commandeur son oncle qui étoit à l'extrémité, un augustin de la place des victoires, pour l'exhorter à la mort. Lorsque ce bon père fut sorti, le comte entra pour demander au malade comment il se trouvoit de son conseiller : Fort bien, répondit le commandeur ; il dit que j'ai l'attrition.

Martial a dit, *quidquid ames cupias non placeisse nimis* : Pélisson a traduit

Voulez-vous être heureux ? souhaitez en allemand,
Que ce que vous aimez ne soit pas trop aimable.

Le comte de Buissi prétendit que cette pensée étoit fautive, parce que quiconque aime, souhaite que l'objet auquel il s'attache, soit parfaitement aimable. Pélisson soutint le contraire, & cela causa une dispute assez vive entre ces deux écrivains.

Le roi permit au comte de Buissi de travailler à son histoire. Ce seigneur présenta quelque temps après un placet au roi, pour en obtenir une pension. Cette demande déplut au prince & à toute la cour. Buissi honteux de la démarche qu'il venoit de faire, présenta un nouveau placet que le roi ne lut qu'après s'être fait beaucoup prier. Le sens du placet étoit qu'il avoit fait une faute indigne de pardon, en demandant une pension, & que si sa maîtresse étoit portée à la lui accorder, il la conjuroit de n'en rien faire. Ce tour tout à fait nouveau frappa le roi.

On a appliqué à *Buissi Rabutin*, le vers d'Ovide.

Ingenio perii qui miser ipse meo.

RACAN, (Honorat du Beuil, maisqui de) né l'an 1589, mort en 1670.

Si l'on en croit Costar, *Racan* avoit tant d'incapacité pour la langue latine, qu'il n'avoit jamais pu apprendre son *consistor*, & qu'il étoit obligé de le lire quand il alloit à confesse.

Malhebe disoit que Maynard étoit de tous ses disciples celui qui faisoit les meilleurs vers : mais qu'il n'avoit point de force, que *Racan* avoit de la force, mais qu'il ne travailloit point assez ses vers, & que de Maynard & de *Racan* on feroit un grand poète.

Deux amis de M. de *Racan* furent qu'il avoit tenté-vous pour voir mademoiselle de Gournai ; elle étoit de gasconne, fort vive, & un peu emportée de son naturel : au reste bel esprit, & comme telle elle avoit témoigné en arrivant à Paris, beaucoup d'impatience de voir *Racan* qu'elle ne connoissoit pas encore de vue. Un de ces messieurs prévint d'une heure ou deux celle du rendez-vous, & fit dire que c'étoit monsieur de *Racan* qui demandoit à voir mademoiselle de Gournay ; Dieu sait comme il fut reçu. Il parla fort à mademoiselle de Gournay des ouvrages qu'elle avoit fait imprimer, & qu'il avoit étudiés exprès. Enfin après un quart d'heure de conversation, il sortit & laissa cette demoiselle fort satisfaite d'avoir vu monsieur de *Racan*. A peine étoit-il à trois pas de chez elle que l'on vint annoncer un autre M. de *Racan* ; elle crut d'abord que c'étoit le premier qui avoit oublié quelque chose à lui dire, elle se préparait à lui faire un compliment là-dessus, lorsque l'autre entra & fit le sien. Mademoiselle de Gournay ne put s'empêcher de lui demander plusieurs fois s'il étoit véritablement M. de *Racan*,

liiii

& lui raconta ce qui venoit de se passer. Le prétendu *Racan* fut fort le fâché de la pièce qu'on venoit de lui jouer, & jura qu'il s'en vengerait. Bref mademoiselle de Gournay fut encore plus contente de celui-ci qu'elle ne l'avoit été du premier, parce qu'il la loua davantage. Enfin il passa chez elle pour le véritable *Racan*, & l'autre pour un *Racan* de contrebande. Il ne faisoit que de sortir lorsque M. de *Racan* en original demanda à parler à mademoiselle de Gournay. Sicôt qu'elle le fut, elle perdit patience. Quoi ! ercore des *Racans* ? dit-elle : néanmoins on le fit entrer. Mademoiselle de Gournay le prit sur un ton fort haut, & lui demanda s'il venoit pour l'insulter. *Racan* qui s'attendoit à une autre réception, en fut si étonné qu'il ne put répondre qu'en balbutiant. Mademoiselle de Gournay qui étoit violente, & qui croyoit que c'étoit un homme envoyé pour la jouer, défilait sa pantoufle, le chargea à grands coups de mule, & l'obligea de se sauver. J'ai vu jouer cette scène par Bois-Robert en présence du marquis de *Racan*, dit Ménage ; & quand on lui demandoit si cela étoit vrai ; oui-da, disoit-il, il en eût quelque chose.

Racan se distingua dans la poésie pastorale, & dans la poésie lyrique ; mais les bons poètes qui lui ont succédé l'ont fait oublier.

Madame Desloges célébra par son esprit & par son zèle pour le calvinisme, avoir prêté à *Racan* le livre du ministre Dumoulin, intitulé *le Bouchier de la Foi*, & l'avoit obligé de le lire. *Racan*, après, l'avoir lu, fit sur ce livre l'épigramme suivante :

Bien que Dumoulin en son liere
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est toujours de suivre
Le prétre de noire cuiré ;
Toutes les doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles ;
Peut mal, comme une lumbée brebis,
Je vais où mon pasteur me range,
Et n'ai jamais aimé le change,
Que des femmes & des habits.

Malherbe ayant trouvé cette épigramme plaisante, l'écrivit lui-même sur le livre, & l'envoya à madame Desloges de la part de *Racan* ; la dame fit répondre ces vers à Malherbe, qu'elle eût auteur des vers, par Gombauld aussi ; qu'elle pour la religion prétendue réformée.

C'est vous dont l'auteur nouvelle
A rejetté l'austérité,
Et Dumoulin ne-vous rappelle
Qu'à ce que vous avez quitté.

Vous aimez mieux croire à la « ote »
C'est bien la foi la plus commode,
Pour ceux que le monde a charmés ;
Les femmes y sont vos idoles ;
Mais à grand ross vous les aimez,
Vous qui n'avez que des paroles.

RACINE, (Jean) né à la Ferté-Milon l'an 1639, mort en 1699.

Racine fut élevé à Port-Royal. M. Lancelot, sacristain de cet abbaye, homme très habile, lui apprit le grec, & dans moins d'une année le mit en état d'entendre les tragédies de Sophocle & d'Euripide. E les l'enchantaient à un tel point qu'il passoit les journées à les lire & à les apprendre par cœur, dans les bois qui étoient autur de l'étang de Port-Royal. Il trouva le moyen d'avoir le roman de Thigène & de Chariclee en grec. Le sacristain lui prut ce livre, & le jeta au feu ; huit jours après *Racine* en eut un autre, qui éprouva le même traitement. Il en acheta un troisième & l'apprit par cœur après quoi il l'offrit au sacristain, pour le brûler comme les autres.

Dans la dispute qu'eut *Racine* avec Nicole, fut la comédie, M. Arnauld qui fut fort irrité contre *Racine*, ne put s'empêcher de convenir en parlant à un de ses amis, que Nicole avoit pris le change, & que ce n'étoit point à l'art qu'il devoit faire le procès, mais à l'artifice qui avoit souvent péché contre le but & l'intention de l'art.

Racine aima long-temps mademoiselle de Champ-Mêlé Il ne se dégoûta d'elle que lorsqu'elle l'eut quitté pour M. de Clermont Tonnerre : ce qui fit dire alors de cette fameuse actrice, qu'un *Tonnerre* l'avoit déracinée.

Racine fut reçu à l'académie française, avec Fléchier. Celui-ci ayant parlé le premier fut infiniment applaudi. *Racine* qui parla ensuite, gâta son discours par la trop grande timidité avec laquelle il le prononça. Ainsi voyant qu'il n'avoit pas été goûté, il ne voulut pas le donner à l'imprimeur.

Racine & Despréaux venant de faire un jour leur cour à Versailles, se mirent dans un carrosse public avec deux bons bourgeois, qui s'en retournoient à Paris. Comme ils étoient contents de leur cour, ils furent extrêmement enjoints pendant tout le chemin, & leur conversation fut la plus vive, la plus brillante, & la plus spirituelle du monde. Les deux bourgeois étoient enchantés, & ne pouvoient se lasser de marquer leur admiration. Et fin à la descente du carrosse, tandis que l'un d'eux faisoit son compliment à *Racine*, l'autre s'arrêta avec Despréaux & l'ayant embrassé tendrement : « J'ai été en voyage, lui dit-il, avec des docteurs de Sorbonne, & même avec des

religieux ; mais je n'ai jamais ouï de si belles choses : en vérité vous parlez cent fois mieux qu'un prédicateur.

Racine disoit à ses enfans : Quand vous trouverez dans le monde des personnes qui ne vous paraîtront pas être mes tragédies, & qui même les attaqueront par des critiques injustes pour toute réponse, contentez-vous de les assurer que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour plaire au public ; & que j'aurais voulu pouvoir mieux faire.

Racine auroit eu les passions extrêmement vives, si elles n'avoient été repimées par la religion : sur quoi *Despréaux* disoit : la raison c'en dur ordinairement les autres à la foi ; mais c'est la foi qui a conduit *Racine* à la raison.

Séguis dit que cette maxime de la Rochefoucault : *C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une forte d'esprit* ; fut écrite à l'occasion de *Racine* & de *Despréaux*, dont tout l'entretien consistoit sur la pucelle, & qui hors de là ne favoient rien.

Racine étoit fort amer dans ses railleries. Ses amis ne trouvoient point grace auprès de lui, quand il leur échappoit quelque chose qui lui donnoit prise. Un jour *Despréaux* ayant avancé à l'académie quelque chose qui n'étoit pas juste ; *Racine* ne s'en tint pas à une simple plaisanterie, qui part souvent du premier feu de la dispute ; mais il tomba si rudement sur son ami, que *Despréaux* fut obligé de lui dire : Je conviens que j'ai tort ; mais s'atme mieux avoir tort que d'avoir aussi orgueilleusement raison que vous l'avez.

Despréaux accablé une autre fois des railleries de *Racine*, lui dit, d'un grand sang froid quand la dispute fut finie ; avez-vous eu envie de me fâcher ? Dieu m'en garde, répond son ami. Eh bien, répond *Despréaux*, vous avez donc tort, car vous m'avez fâché.

Racine rapportoit de Versailles, une bourse de mille louis ; & trouva Madame *Racine* qui l'attendait à Auteuil dans la maison de *Despréaux*, il courut à elle & l'embrassant : Félicitez-moi, lui dit-il, voici une bourse de mille louis que le roi m'a donnée. Elle lui porta aussitôt des plaintes contre un de ses enfans, qui depuis deux jours ne vouloit point étudier ; une autrefois, reprit-il, nous en parlerons : livrons-nous aujourd'hui à notre jeu. Elle lui représenta qu'il devoit en arrivant faire des réprimandes à cet enfant, & continuoit ses plaintes, lorsque *Despréaux* qui dans son étonnement se promenoit à grands pas, perdit patience, & s'écria : Quelle insensibilité ! peut-on ne pas songer à une bourse de mille louis !

Racine avoit envie d'être courtisan ; mais il ne

savoit pas l'être. Le roi le voyant un jour à la promenade avec M. de Cayove : Voilà, dit-il, deux hommes que je vois souvent ensemble ; j'en devine la raison : Cayove avec *Racine* se croit bel esprit ; *Racine* avec Cayove se croit courtisan.

Le roi aimoit à entendre lire *Racine*, & lui trouver un talent singulier pour faire sentir la beauté des ouvrages qu'il lisait. Dans une indisposition qu'il eut, il lui demanda de lui chercher quelque livre propre à l'amuser. *Racine* proposa une des vies de Plutarque. C'est du gaulois, répondit le roi ; *Racine* répliqua qu'il tâcherait en lisant de changer les tous de phrase trop anciens, & de substituer les mots en usage aux mots vieillis depuis Amyot ; ce que *Racine* exécuta avec beaucoup de succès.

Lorsque Louis XIV partit pour aller faire le siège de Mons ; il ordonna à ses deux historiens de le suivre. *Racine* qui aimoit une vie plus tranquille s'en dispensa. Le roi à son retour lui en fit des reproches : Je n'avois, sire, dit ingénieusement le poète, que des habits de ville. J'en avois ordonné de campagne ; mais les villes que votre majesté assiégeoit ont été plutôt prises, que mes habits n'ont été faits.

Je me souviens, dit Valincourt, qu'étant un jour à Auteuil chez *Despréaux*, avec Nicoë & de quelques autres amis d'un mérite distingué, nous mimes *Racine* sur l'*Œdipe* de Sophocle. Il nous le récita tout entier, le traduisant sur le champ, & il s'émut à un tel point, que tout ce que nous étions d'auditeurs nous éprouvâmes tous les sentimens de terreur & de compassion sur quoi roule cette tragédie. J'ai vu nos meilleurs acteurs sur le théâtre ; j'ai entendu nos meilleures pièces ; mais jamais rien n'approcha du trouble où me jeta ce récit ; & au moment même que je vous écris, je m'imagine voir encore *Racine* avec son livre à la main, & nous tous consensés autour de lui.

Racine étant allé lire au grand Corneille sa tragédie d'*Alexandre* ; Corneille lui donna beaucoup de louanges, mais en même temps lui conseilla de s'appliquer à tout autre genre de poésie que dramatique ; l'assurant qu'il n'y étoit pas propre. Corneille étoit incapable d'une basse jalousie. S'il parloit ainsi, c'est qu'il le pensoit.

Il revint à *Racine* que son Andromaque étoit beaucoup critiquée par le maréchal de Créquy & par le comte d'Olonne. Le maréchal n'avoit pas la réputation d'aimer trop les femmes, & le comte n'avoit pas lieu de se plaindre d'être trop aimé de la sienne. *Racine* fit là-dessus l'épigramme suivante qu'il adressoit à lui-même.

La vraisemblance est choquée en ta pièce

Si l'on en croit & d'Olonne & Créquy.

Celui qui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse,
D'Olone, qu'Andronique aime trop son mari.

Racine avoit un oncle chanoine régulier d'Uzès, qui lui légna son bénéfice : mais comme il diffusa trop long-temps à prendre l'habit de cet ordre, un régulier lui disputa ce bénéfice & l'emporta. Le pite de son procès le détermina à composer sa comédie des Plaideurs. Aux deux premières représentations sur la coupe des scènes & les autres fillets, & ne s'offrent pas à la troisième. Molière, qui étoit alors brouillé avec *Racine*, ne se laissa pas entraîner au jugement de la multitude, & dit en sortant, que ceux qui se moquent de cette pièce méritoient qu'on le moquât d'eux. Un mois après, les comédiens étant à la cour, & ne sachant quelle petite pièce donner à la suite d'une tragédie, tiquèrent les Plaideurs. Louis XIV qui étoit très-sérieux, en fut frappé, y fit même de grands éclats de rire, & la cour n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter. Les comédiens partis de Saint-Germain en trois carrosses à onze heures du soir, allèrent porter cette bonne nouvelle à *Racine*, qui logeoit à l'hôtel des Ursins. Trois carrosses après minuit & dans un lieu où il ne s'étoit jamais tant vu ensemble, revêtèrent tout le voisinage. On se mit aux fenêtres, & comme on vit que les carrosses étoient à la porte de *Racine*, & qu'il s'agissoit des Plaideurs, les bourgeois se persuadèrent qu'on venoit l'enlever pour avoir mal parlé des juges. Tout Paris crut l'auteur à la conciergerie le lendemain ; & ce qui donna lieu à une vision si ridicule, c'est qu'effectivement un vieux conseiller avoit fait grand bruit au palais sur cette comédie.

Le rôle de Néron dans *Britannicus*, fut joué par Floridor, le meilleur comédien de son siècle : mais comme c'étoit un acteur fort aimé du public, tout le monde souffroit de lui voir représenter Néron, & d'être obligé de lui vouloir du mal. Cela fut cause que l'on donna le rôle à un acteur moins chéri, & la pièce s'en trouva mieux.

On demanda au grand Condé ce qu'il pensoit de *Bérénice*, qu'on jouoit depuis long-temps. Il répondit, put ces deux vers, où Titus parle de sa maîtresse.

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Ce jugement est bien différent de celui que lui attribue un écrivain. Il prétend que *Racine* avoit demandé à ce prince, ce qu'il pensoit de *Bérénice*, le grand Condé le mit à chanter ce refrain de chanson : Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie. Il passe pour constant aujourd'hui que cette réponse est de Chapelle.

Un jour que *Racine*, lisoit une de ses pièces devant les comédiens, Baron s'avisa de lui faire quelques représentations sur la coupe des scènes : " Baron, lui dit notre Euripide, ce ne font point vos confusions que je vous demande. Je suis ici pour vous apprendre comment il faut réciter mes rôles ".

Racine avoit beaucoup déprimé la tragédie d'*Alphar*, de Fontenelle. On connoît l'épigramme montante qu'il fit contre cette pièce. L'auteur d'un des éloges présentés à l'académie en 1783, dit à cette occasion : " *Racine* auroit du oublier que l'auteur de cette *Alphar* étoit neveu de Corneille, ou plutôt il auroit dû s'en souvenir.

Corneille étant auprès de Ségrais à une représentation de Bajazet, lui dit : Je me garderois bien de le dire à d'autres qu'à vous, parce qu'on dit que je n'en parlerois que par jalousie ; mais prenez-y garde, il n'y a pas un seul personnage dans Bajazet qui ait les sentiments qu'on doit avoir & qu'on a à Constantinople.

Dans le temps que *Racine* faisoit sa tragédie de Mithridate, il alloit tous les matins aux Thuilleries, où travailloient alors toutes sortes d'ouvriers. Là récitait ses vers à haute voix, sans s'apercevoir seulement qu'il y eût personne dans le jardin, tout d'un coup il se trouva environné de tous ces ouvriers. Ils avoient quitté le travail pour le suivre, le prenant pour un homme qui, par désespoir, alloit se jeter dans le bassin.

Racine a donné à Mithridate un caractère fort élevé. Aussi de toutes les tragédies que Charles XII lut dans son loisir de Bender ; aucune ne lui plaisoit autant que celle là ; & il monstroit avec le doigt à un de ses ministres tous les endroits qui le frappoient.

Dans le temps que *Racine* donna son Iphigénie, Coras & Leclerc en donnèrent une autre qui n'eût guère connue que par l'épigramme suivante, attribuée à *Racine*.

Entre Leclerc & son ami Coras,
Tous deux auteurs rimant de compagnie ;
N'a pas long-temps s'ourdient de grands débats,
Sur le propos de leur Iphigénie,
Coras lui dit, la pièce est de mon art ;
Leclerc répond : elle est mienne & non voire,
Mais aussi tôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait, l'un ni l'autre,

Le fameux Arnauld n'avoit lu de toutes les tragédies de *Racine* que Phèdre. Après l'avoir lue, il dit à l'auteur : Pourquoi avez-vous fait Hippolyte amoureux ? Eh ! sans cela, monseigneur, répartit *Racine*, qu'auroient dit nos petits-maîtres ?

Athalie fut d'abord mal reçue. On disoit que c'étoit un sujet de dévotion destiné à amuser des enfans : un prêtre & un enfant en étoient, disoit-on, les principaux objets. Déspréaux tint bon. Il osa soutenir qu'Athalie étoit le chef-d'œuvre & du poëte & de la tragédie, & que le public tôt ou tard y reviendrait. Il fut seul de son avis, & malgré sa prédiction, Racine mourut persuadé qu'il avoit manqué son sujet, parce que la froideur du public pour cette tragédie lui fit croire qu'il n'avoit pas su la rendre intéressante. Cette pièce faite pour Saint-Cyr, n'avoit jamais été jouée par les comédiens. M. le duc d'Orléans, régent du royaume, voulut connoître quel effet elle produiroit sur le théâtre, & malgré la clause insérée dans le privilège, ordonna aux comédiens de l'exécuter. Le succès fut étonnant, & les premières représentations faites à la cour, donnoient un nouveau prix à cette pièce, parce que le roi Louis XV étoit à peu près de l'âge de Joas.

Racine aimoit tendrement Déspréaux, & il lui dit la dernière fois qu'il l'embrassa : Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous.

Racine tourmenté dans sa dernière maladie, pendant trois semaines, d'une cruelle sécheresse de langue & de gosier, se contentoit de dire : J'offre à Dieu cette peine : puisse-t elle expier le plaisir que j'ai trouvé souvent à la table des grands !

Monsieur de Voltaire écrit à M. le marquis Scipion Maffei : Ne croyez pas que la coutume d'accabler nos pièces d'un épisode inutile de galanterie soit due à Racine, comme on le lui reproche en Italie. C'est lui au contraire qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la passion de l'amour n'est épisodique, elle est le fondement de toutes ses pièces, elle en forme le principal intérêt. C'est la passion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en sentimens, la plus variée. Elle doit être l'âme d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie ; si l'amour n'est pas tragique, il est infipide, & s'il est tragique il doit régner seul : il n'est pas fait pour la seconde place. C'est Rotrou, c'est Corneille qui, en formant notre théâtre, l'ont presque toujours défiguré par ces amours de commande, & voilà pourquoi on joue si peu les pièces de Corneille.

RAISON. La raison ne procure pas le bonheur, mais accoutume à nous en passer, & comme on dit, à prendre patience, & à faire de nécessité vertu.

Une demoiselle de quatorze ans, remplie d'esprit & de grâces, paroïssoit triste depuis quelques jours. Sa tante qui l'aime beaucoup, lui demande la cause de son chagrin : « C'est,

je crois, répondit-elle, que la raison me vient ».

M. Duclos, en parlant du chien enragé, conte en prose de Piron, disoit : « J'aime le morceau du chien enragé ; il y a de l'esprit & point de raisons ; voilà ce qui fait les bons ouvrages ».

M. de Saint-Foix vint un soir dans le foyer de la comédie se placer à côté d'une actrice, & lui dit : « mademoiselle, j'entends raisonner faux, mais avec beaucoup d'esprit ; j'ai cru que c'étoit vous ».

RAISON DE SE MARIER. Les femmes sont nos maîtresses dans la jeunesse, nos compagnes dans l'âge mûr, & nos nourrices dans la vieillesse. On a donc, à tout âge, des raisons de se marier.

RAMEAU, (Jean Philippe) né le 25 septembre 1683.

Cet illustre musicien exerça d'abord ses talens comme organiste dans différentes églises. Il avoit en cette qualité passé un bail avec le chapitre de la cathédrale de Clermont en Auvergne ; mais il ne tarda point à se trouver à l'étroit dans cette ville. Le sentiment de ses forces lui faisoit désirer de se montrer dans la capitale. Il réclama envain plusieurs fois la liberté ; la supériorité de ses talens le tenoit trop précieux au chapitre, pour qu'il consentît à ses demandes. Cette résistance força Rameau à recourir à un moyen extraordinaire, qui produisit l'effet qu'il en espéroit. Le samedi, dans l'octave de la Fête-Dieu, au salut du matin, étant monié à l'orgue, Rameau mit simplement la main sur le clavier au premier & au second couplet ; ensuite il se retira & ferma les portes avec fracas : on crut que le souffleur manquoit, & cela ne fit aucune impression ; mais au *Salve* du soir, il ne fut pas possible de prendre le change, & l'on vit qu'il avoit résolu de témoigner son mécontentement par celui qu'il alloit donner aux autres. Il tira tous les jeux d'orgue les plus désagréables, & il y joignit toutes les dissonances possibles. Envain lui donna-t-on le signal ordinaire pour l'obliger à cesser de toucher ; on se vit forcé de lui envoyer un enfant de chœur ; dès qu'il parut, Rameau quitta le clavier, & sortit de l'église. Il avoit mis tant d'art dans le mélange des jeux & dans l'assemblage des dissonances les plus tranchantes, que les connoisseurs avoient que Rameau seul étoit capable de jouer aussi désagréablement. Le chapitre lui fit faire des reproches ; mais sa réponse fut qu'il ne joueroit jamais autrement, si l'on persistoit à lui refuser la liberté. On sentit qu'on ne le détermineroit pas à abandonner le parti qu'il avoit pris. On se rendit ; le bail fut résolu ; & le jour suivant il témoigna sa satisfaction & sa recon-

naissance en donnant sur l'orgue des pièces admirables. Il se surpassa le jeudi de l'octave après la rentrée de la procession ; c'étoit le jour où il jouoit pour la dernière fois. Il mit dans son jeu tout de douceur, de délicatesse & de force, de brillant & d'harmonie, qu'il fit passer dans l'âme des auditeurs tous les sentimens qu'il voulut leur inspirer, & qui rendirent plus vifs les regrets de la perte qu'on alloit faire.

Rameau, âgé de cinquante ans, & dont le genre étoit peu connu à Paris, s'étant présenté chez l'abbé Pelleguin, pour lui demander un p.ême à mettre en musique ; celui-ci, qui ne vouloit point risquer la perte son temps, fit faire un billet de douze cents livres au musicien en cas qu'il ne réussit pas. Cette précaution prise, il lui donna le manuscrit d'Hippolyte & Aricie. Dès que les premiers actes furent finis, Rameau les fit représenter chez un fermier-général de ses amis. Pelleguin, transporté de ce qu'il entendoit, embrassa et remercia le compositeur, & lui dit, en déchirant son billet : «*ami tout le monde !* » En a-t-il besoin lorsqu'on fait de la musique comme celle-là ?

Lorsque Rameau fit répéter son Hippolyte & Aricie à l'opéra, cette musique, qui avoit alors un caractère tout neuf, eut les succès éclatans. L'auteur, né très-vif & très-sensible, ainsi que le furent & le seront toujours les hommes supérieurs, s'agitoit & croioit de son mieux pour faire entendre ses intentions au directeur, qui, ce jour-là, conduisoit l'orchestre. Ce dernier perdit patience à la multitude de choses que le compositeur lui recommandoit d'observer ; & dans un moment d'humeur, il jeta le bâton de mesure sur le théâtre. Ce malheureux bâton vint frapper les jambes de Rameau, qui, du plus grand sang-froid, le repoussa du pied jusque sous le nez du directeur : «*Attention, monsieur, lui dit-il fièrement, que je suis l'architecte & que vous n'êtes que le m.ç.n.* »

Rameau faisoit répéter son opéra des Paladins, dit à une des actrices : «*Mademoiselle, allez plus vite.* — Mais si je vais plus vite, on n'entendra plus les paroles. — Eh ! qu'importe ? il suffit qu'on entende la musique. »

Dans un autre opéra, un fameux danseur trouva un air trop difficile. Rameau furieux, jette son habit bas, & le danse lui-même.

Un anachorisme devint un jour un grand sujet d'humiliation pour le célèbre Rameau. Ce compositeur vit que l'on fournoit ; il se leva avec fureur, & alla à son clavecin, où ses doigts, errans au hasard, trouvèrent des sons & des accords admirables. Alors se tournant avec plus de courage vers ceux qui avoient souri : «*Je crois, meilleurs, leur dit-il, qu'il est plus beau de trouver de tels*

accords, que de savoir précisément dans quelle année Mérovée ou Méroué ou Mérovis est mort. Vous savez, & je crée : je pense que le savoir ne vaut pas le génie. »

Rameau a composé des opéra, des pièces de clavecin, & autres morceaux de musique ; il a écrit plusieurs traités sur son art, & il est assez curieux de savoir quels sont ceux de ces différens ouvrages pour lesquels il avoit le plus d'attachement ; il paroît que ce sont ses ouvrages de théorie qui attiroient toute sa complaisance paternelle. On lui a même entendu dire qu'il regrettoit le temps qu'il avoit donné à la composition, puisqu'il étoit perdu pour la recherche des principes de son art.

Ce profond théoricien voulant prouver que l'harmonie nous est naturelle, rapporte, dans son traité sur la manière de former la voix, cette anecdote particulière. Un homme du commun, âgé de plus de 70 ans, qui n'avoit jamais eu aucun principe de musique, & qui même ne fréquentoit les spectacles que depuis très-peu de temps, parce que la fortune ne lui avoit pas permis de le faire plutôt, étant un jour dans le parterre de Lyon, pendant la représentation d'un opéra, se mit à chanter tout haut & assez fort la basse fondamentale d'un chant dont les paroles l'avoient frappé.

Rameau refusa constamment, dans les dernières années de sa vie, de travailler à quelque nouvel opéra. Lorsqu'on lui faisoit des instances à ce sujet, il répondoit que l'imagination étoit usée dans une vieille tête, & qu'on n'étoit pas sage quand on vouloit travailler à cet âge aux arts qui sont entièrement d'invention.

Rameau mourut le 12 septembre 1764, âgé de 83 ans. Le roi lui avoit accordé des lettres de noblesse pour le mettre en état d'être reçu chevalier de Saint-Michel, mais il étoit si avarié qu'il n'avoit pas voulu les faire enregistrer & se constituer en une dépense qui lui tenoit plus à cœur que la noblesse : il est mort avec fermeté. Différens prêtres n'ayant pu en rien tirer, M. le curé de Saint-Eustache s'y est présenté, à péroré long-temps, au point que le malade ennuyé s'est écrié avec fureur : «*Que diable venez vous me chanter, M. le curé ? vous avez la voix faussée ;*

L'académie royale de musique lui fit faire un service, où plusieurs beaux morceaux tirés des opéra de Callor & de Dardanus, furent adaptés aux prières qu'il est d'usage de chanter dans ces cérémonies. Ceci rappelle le tableau de la transfiguration que les élèves du célèbre Raphaël firent placer vis-à-vis son cercueil lorsqu'on célébroit sa pompe funèbre. On ne pouvoit louer plus dignement ces deux artistes, & faire mieux sentir au public la perte qu'il venoit de faire.

RANCÉ,

RANCÉ, (dom Arnand Jean le Bouthillier de) abbé régulier & réformateur du monastère de la Trappe, né à Paris en 1700.

Des passions vives, un cœur ardent avoient jeté le jeune Rancé au milieu des plaisirs & des agitations du monde. Mais ne trouvant rien qui pût remplir ses desirs, il tourna bientôt vers Dieu le feu qui le dévorait. Après s'être réformé lui-même, il entreprit d'établir la réforme de l'ordre de Cîteaux. L'abbé de Rancé ne put néanmoins se détacher entièrement de ses anciens amis. Il se trouva surchargé de correspondances ; il dirigeoit un grand nombre de personnes de qualité, & les lettres qu'il écrivoit continuellement en réponse aux leurs, occupèrent une partie de sa vie ; aussi a-t-on dit que l'abbé de Rancé s'étoit dispensé, comme législateur de la loi, qui force ceux qui vivent dans le rombeau de la Trappe, d'ignorer ce qui se passe sur la terre.

L'abbé de Rancé, après avoir commenté les poésies d'Anacréon, mit ses leçons en pratique dans sa belle terre de Veret. Sa table étoit délicieuse, le luxe régnoit dans ses meubles, dans ses habits. Mais au milieu de ses plaisirs, il respecta toujours la religion. Son libertinage étoit en lui un vice du cœur & non de l'esprit.

L'amour l'avoit égaré, l'amour occasionna sa conversion. On lit dans Saint-Evremond, que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir une jeune personne qu'il aimoit, & dont il ignoroit la mort, monta par un escalier dérobé, & qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat ; en l'ayant séparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avoit fait faire étoit trop petit. Ce spectacle inattendu fit une telle impression sur le malheureux amant, qu'il lui inspira la plus grande aversion pour tout ce qui avoit fait autrefois l'objet de ses recherches.

L'abbé de Rancé eût voulu dès-lors s'isoler du monde entier. Un cloître sembloit devoir lui convenir ; mais l'idée du cloître le révoltoit. *Moi devenir frère Frocard !* répondit-il un jour à un évêque de ses amis qui lui conseilloit d'embrasser ce parti. Cependant, quelques mois après, il prit l'habit régulier ; il étoit pour lors âgé de 37 ans.

L'abbé de Rancé avoit vendu sa terre de Veret pour en distribuer l'argent aux pauvres, & n'avoit conservé de tous ses bénéfices que son prieuré de Boulgogne de l'ordre de Grammont & son abbaye de la Trappe. Cette abbaye étoit l'asyle des sages & des bois ; l'abbé de Rancé en fit la retraite des plus austères pénitents. Le réformateur priva ses religieux des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite ; la lecture de l'écriture sainte & de quelques traités de morale, voilà toute la science qu'il disoit leur convenir. Pour appuyer

Encyclopédiana.

son idée, il publia son *Traité de la sainteté & des devoirs de l'état monastique* ; ouvrage qui occasionna une dispute entre l'austère réformateur & le doux & savant Mabillon.

Différens passages de l'écriture sainte sont écrits sur les murs de l'abbaye de la Trappe ; ce qui a fait dire que dans cette maison les murailles parlent & les hommes ne disent mot.

Quelques traits cités ici pouront donner une idée des vertus que le réformateur avoit inspirées à ses frères. Un religieux ressentit à l'épaulé un violent mal dont il ne parla que lorsque la gangrène eut gagné une grande partie du bras. Un chirurgien fit l'opération qui ne put être que très douloureuse. Le religieux la souffrit sans proférer la moindre plainte, & ne cessait de s'entretenir avec un de ses confrères. Le chirurgien, étonné d'une si grande constance, pria l'abbé de dire à ce religieux de ne point se contraindre ; que les efforts qu'il faisoit pour rétenir ses cris augmentoient la douleur qui devoit être extrême ; que les plaintes, en soulageant la nature, servoient en même-temps à conduire son opération, & qu'il ne pouvoit discernier autrement s'il alloit ou non jusqu'au vif. Ce religieux, sans rien perdre de sa tranquillité, répondit à l'abbé qui lui disoit de se plaindre : « Eh ! de quoi me plaindre, mon père, de ce que j'ai le bonheur de souffrir à l'exemple de Jésus Christ » ! Il soutint une longue & cruelle opération, sans qu'il parût ressentir la moindre douleur.

Un religieux se retranchoit sur le pain, le cidre & le sommeil. Il en devint si foible, que l'abbé, pour le punir, lui fit manger devant lui tout ce qu'en lui servoit ; l'obligeant de déjeûner tous les matins. Il en vint même jusqu'à le condamner à manger de la viande pendant quinze jours à l'infirmerie. Le religieux vint trouver le père abbé, & s'étant jeté à ses pieds les yeux baignés de larmes, il reconnut sa faute, & en demanda pardon, en disant : « Quoi, mon père, ne me pardonneriez-vous pas ? mes frères se crucifient, & je vis comme un réprouvé ».

Un pauvre ecclésiastique de Lille s'étant présenté pour être reçu dans cette maison, l'abbé assembla ses religieux pour demander leurs avis, parce que ce bon prêtre ayant le bras gauche rompu, ne pouvoit manquer d'être à charge au monastère. Avant commencé, selon la coutume, à recueillir les voix par 1. dernier des frères, le jeune religieux lui répondit : « Je vous dirai, mon père, que mon avis seroit de recevoir au plutôt cet homme que Dieu appelle, & s'il ne peut travailler, nous le servirons tous ». Le chapitre entier applaudit à cet avis, & le postulant fut reçu d'une voix unanime.

L'abbé ordonna un jour à l'un de ses moines, nommé le frère *Joséph*, de porter du feu dans la

K k k k k

chapelle de l'infirmerie, parce que ce lieu étoit humide. Ce frère vit quelques religieux infirmes entrer dans la chapelle pour y entendre la messe ; il crut leur faire plaisir de fermer la porte pour tenir l'endroit plus chaud. Cependant le prêtre s'étant trouvé mal à cause de l'odeur du charbon, le père abbé fit au frère une réprimande. Celui-ci se mit à genoux, sans que l'abbé s'en aperçût, & ayant demeuré trois heures en cet état, le factifain en avertit le supérieur. Celui-ci l'alla trouver, & lui fit une sévère réprimande, parce qu'il ne pouvoit passer un donné tout ce temps à la prière, sans avoir négligé d'autres exercices auxquels il devoit se trouver. Le fait religieux lui avoua qu'il auroit cru manquant à la règle, qui ordonne de se prosterner aux pieds du supérieur lorsqu'il le reprend de quelque faute, & de demeurer dans cette posture jusqu'à ce qu'il lui dise de la quitter. Il ajouta que comme il l'y avoit laissé sans lui rien dire, il y auroit persévéré jusqu'à la mort, si lui, ou quelqu'un par son ordre, ne lui avoit commandé de le lever. Ce frère Joseph avoit été lieutenant d'infanterie.

L'attachement que frère Joseph témoigna toute sa vie pour l'abbé de Rancé, ne pouvoit être ni plus vif, ni plus tendre. L'abbé de Rancé avoit fait une chute dancreuse qui faisoit craindre pour sa vie. Le frère Joseph prit la résolution de mourir avant lui. Il diminua sa nourriture accoutumée, & quelquefois fut lui-même malade alors, il se refusoit tous les soulagemens nécessaires, se privant du sommeil, n'approchant jamais du feu, & pratiquant d'ailleurs toutes sortes d'austérités. Ce genre de vie, joint à la douleur que lui causoit la maladie du père abbé, fit sur lui de si grandes impressions, qu'il avoit l'air d'un squelette. Le père abbé ayant été averti de son état, l'envoya chercher, & lui donna la ce qui l'avoit réduit à cette extrémité. Le frère Joseph répondit que Dieu étant sur le point d'appeler à lui son supérieur & son père, il ne lui restoit plus de consolation dans ce monde, & que son dessein étoit de le précéder, ou du moins de le suivre dans l'autre.

Tous les religieux de ce monastère portoient une égale tendresse au pieux réformateur. Un abbé, visiteur de l'ordre de Cîteaux, faisant sa visite dans ce monastère pendant la maladie de l'abbé de Rancé, dit aux religieux assemblés, qu'ils devoient avoir grand soin de ce saint homme qui les soutenoit par son exemple & par ses paroles. Ils tombèrent tous à terre au même instant, comme s'ils se fussent donné le mot, & étant prosternés de la sorte, ils dirent tous ensemble les larmes aux yeux : *Nous ne demandons à Dieu que lui dans nos prières.*

L'abbé de Rancé guérit de sa maladie ; mais ce fut pour donner à ses religieux l'exemple de la plus grande humilité, après leur avoir donné celui des austérités qu'il leur faisoit pratiquer. Il se

démit de son abbaye, & se réduisit à l'état de simple religieux. Il eut beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur d'un abbé, son successeur. Il supporta ses chagrins & ses infirmités avec constance, & parvint à une grande vieillesse. Dans sa dernière maladie, il fut toujours vêtu de ses habits de religion, & quand on le mit sur la paillasse, car il n'eut jamais d'autre lit, on lui laissa jusqu'à ses souliers. Lorsqu'il fut prêt à rendre les derniers soupirs, on lui présenta un crucifix qu'il embrassa avec tous les sentimens de la pitié la plus tendre ; il baisa l'image du Christ & la tête de mort placée au pied de la croix. En remettant ce signe respectable entre les mains d'un religieux, il remarqua qu'il baisoit l'image du crucifix sans baisier la tête de mort ; il lui dit avec vivacité : « Pourquoi ne baisiez-vous pas la tête de mort ? Baissez, mon père, baisiez sans peine l'image de la mort dont vous ne devez pas craindre la réalité ». Ce religieux regarda cet ordre comme un avertissement de sa mort prochaine. En effet il mourut peu de temps après. *Vie de l'abbé de Rancé.*

RANTZAU, (Jostias) maréchal, en 1645, mort en 1650. Il avoit été souvent blessé.

Bautru disoit de Rantzau, « qu'il ne lui étoit resté qu'un de tout ce dont les hommes peuvent avoir deux.

Son épitaphe finit par ces vers :

Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur,

RAPHAEL SANZIO, (ou RAPHAEL D'URBIN), peintre italien, né l'an 1483, & mort en 1520.

Raphaël est un de ces hommes célèbres qui sont époque dans l'histoire des arts. Ses compositions annoncent par-tout un génie heureux & facile. Une noble & élégante simplicité caractérise ses figures ; les attitudes en sont naturelles & pleines d'expression. On trouve un dessin plus pur, plus correct ; Le sein qu'il prenoit de le bien prononcer, & l'espèce de tranchant qu'il donnoit à l'indication des moindres parties, ont paru tenir d'un style énergique, mais dur & dénué de grâces à ceux qui se sont laissés séduire par le moelleux des contours & la douceur des formes rondes du Corrège. Mais Raphaël, qui avoit l'idée la plus sublime du style des anciens sculpteurs grecs, étoit persuadé que l'on ne pouvoit s'en éloigner sans énerver la noblesse & la majesté qui le caractérisent. Il n'ignoroit pas qu'en rendant son dessin moins angulaire, il lui procureroit peut-être plus d'agrément ; mais il savoit en même-temps qu'il lui ôteroit beaucoup de sa dignité & de son expression.

Raphaël avoit envoyé dans la Grèce & dans toute l'Italie plusieurs excellens dessinateurs char-

gés de dessiner pour lui tous les monumens précieux de l'antiquité qui avoient échappé aux ravages des temps. On demandoit un jour à cet artiste immortel comment il avoit pu acquiescer ce haut point de perfection où il étoit parvenu ? *En ne négligeant rien*, répondit-il.

Raphaël, qui avoit contemplé la nature dans ce qu'elle offroit de plus beau, imagina, à l'exemple des anciens sculpteurs grecs, des formes encore plus belles & plus frappantes. C'est d'après cette forme idéale de beauté qu'il conçut sa fameuse *Galathée*. Cet artiste observé dans sa lettre au comte Balthazar Castiglione, que les différentes parties de la véritable beauté se trouvent rarement unies dans une seule personne, particulièrement dans les femmes, & qu'en conséquence il avoit été obligé de donner à sa Galathée les traits d'une beauté idéale dont le modèle n'existoit que dans sa propre imagination.

Raphaël avoit assez de mérite pour n'être pas offensé de la critique ; mais il vouloir qu'elle fût juste. Deux cardinaux lui reprochoient mal-à-propos d'avoir fait dans un tableau les visages de saint Pierre & de saint Paul tout rouges : « Messieurs, leur répondit-il, un peu offensé de cette critique, n'en ferez-vous pas étonnés ; je les ai peints ainsi qu'ils sont au ciel : cette rougeur leur vient de la honte qu'ils ont de voir l'Église aussi mal gouvernée ».

Raphaël refusa de se marier avec la nièce d'un cardinal, parce qu'il se fustoit de le devenir, suivant la promesse que Léon X lui en avoit faite.

Le cœur toujours rempli de l'objet de sa flamme, Raphaël a souvent peint dans ses tableaux le portrait de sa maîtresse. On conserve encore une carte sur laquelle il a représenté l'une des belles qui l'occupoit.

On attribue la cause de la mort de cet artiste à sa trop grande passion pour les femmes. Les médecins ignoroient son dernier excès, l'épuisoient par des saignées. Son tombeau se voit à Rome dans l'église de la Rotonde ; le cardinal Bembo a composé son épitaphe. Le tableau de la *Transfiguration*, qui est le dernier qu'il peignit, & qui passe pour son chef-d'œuvre, fut placé le jour de sa mort sur son cercueil ; & cet appareil simple & touchant fut sans doute supérieur à toutes les oraisons funèbres qu'on auroit pu lui faire.

RAPIN, (René), né en 1611, mort en 1687.

Le père Rapin jésuite, écrivoit au comte de Bussi, ce mot de Cicéron : Si vous voulez jeter les yeux sur le manuscrit que je vous envoie, je pourrais mériter des applaudissemens : *Si te habuerim otiosum clamores faciemus*. Le comte lui répondit : vous avez bien lu au moins votre Cicéron : *Habui illam otiosum idcirco clamores faciemus*.

Le père Rapin publioit alternativement des ouvrages de littérature & de piété : cette variété a fait dire à l'abbé de la Chambre, que ce jésuite terroir Dieu & le monde par fémeur.

RÉCIT. Extraits des lettres de Seigné.

L'archevêque de Rheims, le Tellier, revenoit hier fort vite de Saint-Germain, c'étoit comme un tourbillon ; il croit bien être un grand seigneur, mais ses geus le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre, tra, tra, tra. Ils rencontrent un homme à cheval, gare, gare ; ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne veut pas, & enfin le carrosse & les six chevaux renverient cul par dessus tête, le pauvre homme & le cheval, & passent par dessus, & si bien par dessus, que le carrosse en fut versé & renversé. En même-temps l'homme & le cheval, au lieu de s'amuser à être roués & estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, & s'enfuient & courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque & le cocher & l'archevêque même, le mettent à crier, *arrête, arrête et coquin qu'on lui donne cent coups*. L'archevêque en racontant ceci, disoit : « Si j'avois tenu ce marmalade-là, je lui aurois rompu les bras & coupé les oreilles ».

RECOMPENSES. Jean II, roi de Portugal, avoit entre autres une maxime fort agréée aux gentilshommes portugais. Il n'aimoit pas qu'ils employassent un tiers pour obtenir des grâces. Il vouloit qu'ils s'adressassent à lui directement & non à ses ministres ; puisque, dit-il un jour à un officier de ses troupes qui lui avoit fait demander une grâce : « pu faire vous avec des bras pour me servir, pourquoi manquez-vous de langue pour me demander des récompenses ».

Briquigny porta la nouvelle au cardinal Mazarin, de la naissance d'un fils de la princesse de Conti, nièce du ministre : le cardinal lui promit une récompense, l'enfant mourut quelque temps après. Briquigny voulant rafraîchir la mémoire du cardinal sur sa promesse, cette éminence lui dit : Briquigny, ne me parlez pas de ce-là, vous renouvez ma douleur.

Un officier de mer ayant fait une action distinguée, on lui donna pour récompense une pension de huit cents livres. Il vint à la cour & dit au ministre : « Qu'il n'y a pas versé son sang pour de l'argent, & que sa majesté a des récompenses plus honorables pour un gentilhomme. — Quelles récompenses, dit le ministre ? — La croix de Saint-Louis », répondit l'officier. Monsieur de Chamillard rendit compte au roi de la noblesse des sentimens de cet officier, qui auroit préféré la croix de Saint-Louis à huit cents livres de pension : « Je le crois bien, dit Louis XIV ».

K k k k k 2

REGNARD, (Jean François) né en 1647, mort en 1709.

L'inclination que *Regnard* se sentit de bonne heure pour les voyages, le conduisit en différentes contrées de l'Europe. A son retour d'Italie, il fut pris par deux vaisseaux corsaires, & conduit à Alger avec ses compagnons de disgrâce. Comme il avoit toujours aimé la bonne chère, il étoit un grand fûseur de ragouts, & son adresse en ce genre lui procura l'emploi de cuisinier du maître entre les mains duquel il tomba. Ses manières prévenantes & son enjouement joints à sa bonne mine, le firent aimer des femmes favorites. Son maître ayant découvert ses intrigues, le livra à la justice pour être puni selon les loix, qui veulent qu'un chrétien trouvé avec une mahométane, expie son crime par le feu, ou se fasse mahométan. Le consul de la nation française, qui avoit reçu depuis peu de temps une somme considérable pour le délivrer, ayant appris ce qui se passoit, interposa son autorité; & alla trouver le maître, qui d'abord ne voulut rien écouter; mais, le consul ne se rebutant pas, lui représenta que rien n'étoit plus trompeur que les apparences; que quand la chose seroit vraie, il y auroit peu de gloire à lui de faire périr son esclave; que d'ailleurs en le perdant, il perdrait une somme considérable qu'il avoit à lui donner pour sa rançon. Cette dernière raison fut plus forte que les autres. Le maître se laissa gagner, retira *Regnard* des mains du Divan, en avançant qu'il l'avoit accusé sur un simple soupçon, & que son crime n'étoit confirmé par aucune preuve; & il le remit en liberté, après avoir reçu le prix dont il étoit convenu avec le consul.

Regnard voulut voir la Laponie. Il pénétra jusqu'à la mer Glaciale, & l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'ou la terre lui manqua. Ce fut alors qu'il grava avec ses compagnons de voyage, sur une pierre & sur une pièce de bois ces quatre vers.

*Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
Hæmus, Europamq; oculis iustitimus omnem,
Cæsus & variis ædi terræque marique,
Hic tandem stetit, nobis ubi desuit orbis.*

Regnard & Rivière Duffreni, firent chacun, à peu près dans le même temps, une comédie du Joueur. Ces deux auteurs s'accusèrent réciproquement de plagiat; ce qui donna occasion à l'épigramme suivante.

Un jour *Regnard* & de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouvèrent qu'un joueur seroit un caractère
Qui plairoit par sa nouveauté.

Regnard le fit en vers, & de Rivière en prose.

Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.

Mais quiconque aujourd'hui voit l'un & l'autre ouvrage,
Dit que *Regnard* a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Despréaux disoit de *Regnard*, qu'il n'étoit pas médiocrement plaisant. Qui ne se plaît pas à *Regnard*, dit M. de Voltaire, n'est point digne d'admirer Molière.

L'intrigue de la comédie du *Légataire*, pièce de *Regnard*, est principalement fondée sur la fourberie de crispin qui contrefait le moribond pour dicter un testament. Cette fourberie n'est que la copie d'un fait véritable arrivé du temps de *Regnard*. On a néanmoins reproché à cet auteur d'en avoir fait usage dans sa pièce: mais *Regnard* a peut-être pensé que les tours d'adresse étant les secrets des fripons, ne pouvoient être trop divulgués.

Les autres pièces de cet auteur, conservées au théâtre, sont le *Disgracieux*, les *Ménages*, *Démocrite*, les *Folies amoureuses*.

Regnard se retira dans une terre proche de Dourdan, pour y goûter les délices d'une vie sensuelle & délicate dans la compagnie des personnes choisies & dans les charmes de l'étude. Cependant cette espèce d'épicurien, cet homme vif & enjoué, & qui inspiroit aux autres toute la gaieté qu'il mettoit dans ses drames, est mort de chagrin, & non sans soupçons d'avoir lui-même avancé ses jours par une médecine prise à contre-temps.

REMBRANDT VAN RHIN, peintre & graveur, né l'an 1606, mort en 1674.

Le fameux *Rembrandt*, dont les gravures & les tableaux sont si estimés, étoit fils d'un meunier, & naquit dans un moulin.

Son père, voulant le faire élever avec soin, le mit dans un collège de Leyde; mais *Rembrandt* ne s'appliqua qu'au dessin, négligea toute autre étude, & n'apprit qu'à peine à lire.

Un petit tableau qu'il fit dans sa jeunesse, & qu'un amateur paya cent florins, lui procura la plus grande réputation dans toutes les villes de la Hollande.

Ce peintre s'écarta toujours de la manière fine & léchée, si ordinaire aux peintres de son pays. Quelqu'un lui reprochant un jour que sa façon d'employer les couleurs rendoit ses tableaux raboteux, il répondit, qu'il étoit peintre & non teinturier.

Rembrandt avoit de vieilles amures & d'autres

choses délabrées, qu'il copioit souvent dans ses ouvrages, &c il disoit que c'étoit-là ses antiques.

Rembrandt aimoit les grandes oppositions de lumières & d'ombres : afin d'en obtenir plus sûrement l'intelligence, il avoit un atelier construit de façon que le jour n'y entroit que par un trou, comme dans la chambre noire, &c il dispoit de ce rayon vif comme il le jugeoit à propos, pour l'effet de ses compositions.

On raconte que *Rembrandt*, ne trouvant point sur sa palette de noir assez foncé pour former le degré d'ombre dont il avoit besoin dans un de ses tableaux, creva la toile d'un coup de poing à l'endroit qu'il vouloit rendre extrêmement noir, afin de parvenir, au moins en apparence, à la perfection qu'il cherchoit.

Il existe une estampe de ce maître, représentant une femme couchée avec un homme. La figure de la femme a quatre bras ; *Rembrandt* ayant négligé d'effacer les deux qu'il avoit ajoutés, en changeant quelque chose à sa première idée.

Rembrandt a lavé à l'encre de la Chine toutes les estampes de deux des planches qu'il avoit gravées. Ce procédé les rend semblables à des dessins. On prétend qu'il eut recours à cet expédient, parce qu'on l'avoit d'icé de réussir, sur ce qu'il s'étoit vanté de tromper facilement les plus grands connoisseurs. Les deux morceaux dont nous parlons ont en effet long-temps passé pour des dessins. Il a failli leur répétition dans plusieurs cabinets pour découvrir l'artifice.

Voici quelle fut l'origine d'une des estampes de *Rembrandt*. Cet artiste, extrêmement lié avec un bourgeois de Hollande, alloit souvent à la campagne de ce magistrat. Un jour que les deux amis étoient ensemble, un valet vint les avertir que le dîner étoit prêt. Comme ils alloient se mettre à table, ils s'aperçurent qu'il leur manquoit de la moutarde. Le bourgeois se donna au valet d'aller promptement en chercher au village. *Rembrandt* paria avec le bourgeois-maître, qu'il graveroit une planche avant que le domestique fût revenu. La gageure acceptée, *Rembrandt*, qui p. trait toujours avec lui des planches préparées au veris, se mit aussitôt à l'ouvrage, & grava le paysage qui se voyoit des fenêtres de la salle où ils étoient. Cette planche fut achevée avant le retour du valet : *Rembrandt* gagna le pari, & eut encore la satisfaction d'avoir fait une excellente gravure.

Il avoit une servante extrêmement bavarde : après avoir pu se faire entendre, il l'exposoit à une fenêtre où elle faisoit souvent de longues conversations. Les voisins prirent le tableau pour la servante même, & vinrent aussi-tôt dans le dessein de discourir avec elle ; mais, étonnés de lui

paier pendant plusieurs heures, sans qu'elle répondit un seul mot, ils trouvèrent ce silence peu naturel, & s'aperçurent enfin de leur erreur.

Rembrandt faisoit vendre ses estampes par son fils, comme si celui-ci les eût dérobées. Il en exposoit d'autres dans les ventes publiques ; &c, sous un habilement qui le rendoit méconnoissable, il alloit lui-même les mettre à l'enchère. Quelquefois encore il feignoit de vouloir quitter la Hollande, &c de songer à s'établir dans un autre pays. Il avoit aussi la ruse de faire imprimer ses gravures à moitié terminées. On les debitoit, il les finissoit ensuite ; &c c'étoit une nouvelle planche. Il ne manquoit pas d'y retoucher, quand elle étoit usée ; &c de légers changements procuroient, pour la troisième fois, la vente de ces estampes, quoiqu'elles ne différaient pas beaucoup des précédentes.

Sa femme entreprit de le seconder & de faire hausser le prix de ses ouvrages. Elle lui conseilla de s'offrir secrètement d'Amsterdam, & de s'absenter pendant quelque temps. La chose s'étant exécutée, elle fit courir le bruit que son mari étoit mort, & se mit en grand deuil. Trompés par de telles apparences, les amateurs s'empressèrent de venir acheter les ouvrages de *Rembrandt*, que sa prétendue veuve faisoit valoir encore plus qu'à l'ordinaire. Au bout de quelques mois, *Rembrandt* reparut, & vint recueillir les fruits de sa ruse.

Pour achever de faire connoître *Rembrandt*, nous observerons que sa physionomie commune, & son air grossier & mal-propre, répondoient à la bizarrerie de son habilement ridicule. Il ne se plaisoit qu'avec des gens du peuple, & répondoit à ceux qui vouloient le mener en meilleur compagnie : « Quand j'ai dessein de m'amuser, je me garde bien de chercher les grands qui me gênent ; le plaisir n'est que dans la liberté ».

RÉMOULEUR. Un remouleur ou *gagne-petit* de Modène, rencontra un jeune peintre étranger fort pauvre, qui étoit venu en Italie pour se perfectionner dans l'art des Apelles, &c dans l'espérance de trouver de l'ouvrage. Le remouleur, touché de l'extrême misère du peintre, lui donna la moitié du petit logement qu'il possédoit, & voulut absolument le faire subsister au produit de sa meule. Ce peintre essaya peu de temps après une maladie très-dangereuse ; il étoit sans ressource & dans la dernière inquiétude, lorsque le remouleur lui dit : — « Soyez tranquille, j'ai de la santé, je me lèverai plus matin, je travaillerai plus long-temps & je tâcherai de satisfaire à vos besoins » — En effet, il lui donna les secours nécessaires, le veilla pendant la nuit, &c, par ses soins, lui fit recouvrer la santé. Ce peintre

eur enfin de l'ouvrage, & reçut de sa famille une petite femme, qu'il courut offrir à son bienfaiteur. — « Non, mon ami, s'écria l'honnête rémouleur, je n'ai besoin de rien; gardez ce secours pour quelque malheureux; j'ai acquitté envers vous la dette de l'humanité, que j'aurais payée à toute autre; acquittez-vous de la même obligation, quand vous rencontrerez un infortuné qui méritera d'être secouru ».

RÉPARTIE, sorte de bon mot qui consiste à faire répartir le trait qui nous est adressé, contre celui même qui l'a lancé. La *répartie*, comme l'on voit, demande un esprit vif & présent, pour appercevoir d'un coup-d'œil l'endroit foible de l'agresseur, ou du moins découvrir en lui, un côté plaisant qu'il l'expose lui-même au ridicule qu'il veut répandre.

Quelqu'un demandant un jour à Thémistocles lequel il aimeroit le mieux être, ou Achille ou Homère; celui-ci lui répartit: « Mais toi, lequel aimerois-tu mieux être, ou celui qui gagne le prix aux jeux olympiques, ou le crieur qui, à son de trompe, le proclame victorieux ? »

Charles-Quint trouve, à son retour d'Afrique, les françois maîtres du Piémont, & prêts à envahir le Milanès. Son armée marche à eux, & les assiege dans Fossano. Montpeut montre, dans la défense de cette place, un courage héroïque & une capacité extraordinaire. A la fin, cependant, comme il manque de tout, il s'engage à se rendre, si dans quinze jours il n'est pas secouru.

Dans cet intervalle, l'empereur arrive au camp, où Antoine de Lève, son général, lui présente la Roche du Maine, un des otages que les assiégés ont donnés. Le prince, qui connoît beaucoup de réputation cet officier, fait devant lui la revue de son armée, & veut savoir ce qu'il en pense. « Je la trouve, dit-il, plus belle que je ne voudrois; mais si votre majesté passe entre les monts, elle en verra une plus belle encore ». L'empereur lui dit ensuite qu'il va visiter les provençaux, qui sont ses sujets: « Je vous assure, reprend-il, que vous les trouverez fort débordés ». L'entretien s'échauffant insensiblement, Charles demande combien il y a de journées du lieu où ils sont jusqu'à Paris: « Si par journées vous entendez des batailles, il y en a douze, répond le gentilhomme françois; à moins que vous ne soyez battu dès la première ».

Comme un jour Alcibiade encore jeune enfant combattoit avec un sien compagnon, se sentant pressé de son adversaire & en danger d'aller par terre, le mordit par les bras pour lui faire quitter prise, ce qu'il fit en lui disant par reproche: tu mords comme une femme: tu te trompes, re-

partit Alcibiade, sache que je mords comme un lion.

Un jeune homme fut amené par son père au maréchal de Belle-Île, pour obtenir une compagnie. Le père s'étendit sur le mérite de son fils: « Il fait le latin, dit-il, au ministre, il fait le grec. — A quoi bon du grec, dit le maréchal? — A quoi bon, reprit sur le champ le jeune homme plein d'esprit. Qu'il ne se soit pour comparer la retraite des dix mille & celle de Prague ».

Des prélats sont dans l'usage de faire porter la queue de leurs habits dans les cérémonies, & choisissent volontiers, pour la porter, un militaire décoré & peu avancé de biens de la fortune. Monsieur le cardinal de... se trouvant un jour chez madame la duchesse de... un homme de condition, qui s'y rencontra, lui dit dans la conversation, qu'il étoit toujours surpris qu'il se fit porter la queue dans les cérémonies par un chevalier de Saint-Louis. « C'est un usage, répondit le cardinal; j'ai vu même un caudataire qui avoit les armes de votre maison. — Je fais, répartit le gentilhomme, qu'il y a toujours eu de pauvres héritiers dans ma famille, qui ont tiré le diable par la queue ».

Un seigneur d'un poil rouge étant dans une maison de campagne, où Henri IV, roi de France, étoit venu pour une partie de chasse, demanda, en présence du roi, au jardinier, qu'il savoit être eunuque, pourquoi il n'avoit point de barbe? Le jardinier lui répondit, que le bon Dieu faisant la distribution des barbes, il étoit venu lorsqu'il n'en restoit plus que des rouffes à donner, & qu'il aimoit mieux n'en point avoir du tout que d'en porter une de cette couleur.

Une dame qui, par goût pour le vin & les liqueurs, avoit le teint échauffé & le nez rouge, se disoit: *mais où aije donc pris ce nez-là?* Quelqu'un lui dit, au buffet.

Louis XIV nomma à l'abbaye de Chelles une sœur de mademoiselle de Fontanges. Au sacre de cette abbesse, les tentures de la couronne, les diamans, la musique, les parfums, le nombre des évêques qui officioient, surprirent tellement une femme de province, qu'elle s'écria: c'est ici le paradis! Non, madame, lui répondit-on, il n'y auroit pas tant d'évêques. *Lettres de madame de Sévigné.*

Le cardinal de Fleury avoit près de 90 ans lorsqu'un prélat très-âgé aussi vint lui recommander ses neveux. Le cardinal lui dit: « Soyez tranquille, s'ils ont le malheur de vous perdre, je serai leur oncle ». Le prélat lui répondit: « Monseigneur, je le recommande donc à votre éternité ».

Dans le temps de la vogue des bouffons italiens sur le théâtre de l'opéra de Paris, l'abbé de Voi-

senon, qui étoit au parterre, ennuyé d'un intermède naïf, prit le parti de sortir. Un partisan des bouffons, qui s'étoit reculé pour le laisser passer, crut faire une bonne plaisanterie, en disant assez haut : « On voit bien qu'il ne faut que du foin à M. l'abbé ; je ne veux point, monsieur, vous l'ôter de la bouche, répondit celui-ci ».

Un aide-de-camp du maréchal de Saxe venoit rendre compte à Louis XV du succès d'une bataille, & finit son discours par dire au monarque que le général l'avoit chargé d'assurer sa majesté de son tendre respect. « Tendre, dit d'un ton ironique un seigneur de la cour — Oui, Monsieur, Dieu ordonne qu'on l'aime, & les rois le permettent ».

Un jeune prince ayant froid à la chasse, dit au gouverneur qui l'accompagnait : « Donnez-moi mon manteau. — Mon prince, les hommes de votre naissance ne doivent point s'exprimer à la première personne comme ceux d'un rang inférieur. Lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes, ils se servent toujours du pluriel. En conséquence, il faut dire : donnez-nous notre manteau ». Quelques jours après, dans un violent accès de mal de dents, il se plaignit avec vivacité ; mais le souverain de la leçon qu'il avoit reçue précédemment, il s'écrioit : « Ah ! notre dent ! notre dent ! — La mienne certainement, dit le gouverneur, ne me fait point souffrir. — Je vois bien, reprit le prince d'assez mauvaise humeur, que le manteau est à nous, & le mal pour moi seul ».

L'abbé de Br..., agent du clergé, se vantoit un jour en compagnie que par ses étourderies il s'étoit fait cinquante mille livres de rente. Quelqu'un répondit d'un grand sang-froid : « Elles ne vous ont pas été assez payées ».

Un jeune seigneur ayant trouvé dans une compagnie fa maîtresse qui venoit de lui faire une infidélité d'éclat, voulut la déshonorer, en montrant des lettres passionnées que la dame lui avoit écrites : comme il se préparoit à en lire une des plus emportées, la dame, sans se déconcerter, lui dit : lisez seulement, je n'en rougirai point, il n'y a que le dessus de la lettre qui me fasse honte. Cette injure délicate, & néanmoins très-vive, étourdissant tellement l'amant disgracié, qu'il sortit fur le champ sans pouvoir répliquer.

L'auteur de la bibliothèque des Amans eut pour censeur l'auteur du *Sopha*. M. de Crébillon étoit d'avis de retrancher le mot *boudoir* par-tout où il se trouveroit dans le manuscrit des odes érotiques. M. le maréchal crut devoir en appeler à la loi du talion, & dit à son censeur : « Où placerez-vous, monsieur, votre *sopha*, si vous m'ôtez le *boudoir* ? ».

Une jeune paysanne des environs d'Apt en Provence, étoit occupée à veiller dans un champ au

soin de son troupeau. Le marquis de M..., qui chassoit dans ce même lieu, crut pouvoir s'amuser de l'ignorance qu'il supposoit à cette bergère : « Combien de fois par jour, lui dit-il, défends-tu tes agneaux du loup ? Hélas ! monsieur, lui répondit-elle en seignant un air très-humble, je ne l'ai jamais vu qu'aujourd'hui ».

L'abbé Duperron ayant vaincu Duplessis Mornai, qu'on appelloit le pape des huguenots, Henri IV dit au duc de Sully : « Votre pape a été terrassé. Sire, répondit le duc, vous l'appellez pape en riant... Pruve qu'il l'est, c'est qu'il fera l'abbé Duperron cardinal ». En effet, la victoire qu'il remporta lui valut le chapeau ».

Un vieux libertin voulant reprocher à un jeune homme qu'il étoit trop adonisé, lui dit par dérision : « Quand viendras-tu me voir, ma petite mignonne ? — Je ne ferois vous le dire, lui répondit le jeune homme, car ma mère m'a défendu de voir des gens de mauvaise vie ».

Un petit-maître, d'une figure agréable & d'une taille avantageuse, s'étant proposé d'humilier une femme charmante, qui ne faisoit pas attention à ses mines, lui dit un jour en se payant, que la petiteesse de sa taille déparait ses attraits : pour vous, monsieur, répondit la dame choquée de cet impertinent propos, vous ressemblez aux maisons à plusieurs étages, dont l'appartement le plus haut est toujours le plus mal meublé.

Un prince étranger, jeune & plein d'esprit, mais disgracié de la nature, entendoit dire derrière lui, dans un jardin public : regardez donc, c'est un Esopé. Se tournant aussitôt, il répondit : « Vous avez raison, car je fais parler les bêtes ».

Une dame voyant dans une compagnie un homme qui éclatoit de rire à tout propos, & sans paroître même en avoir aucune envie, dit à quelqu'un qui étoit à côté d'elle. Cet homme rit toujours de toutes ses forces & jamais de tout son cœur.

Une femme de qualité avancée en âge, & qui aimoit un homme de la cour, lui donna une terre considérable ; cette donation lui fut disputée par une dame jeune, belle, qui étoit héritière de la donatrice, cependant le don lui fut confirmé par arrêt. La jeune dame en l'abordant lui dit d'un ton railleur. « Il faut avouer, monsieur, que vous avez acquis cette terre-là à bon marché ». Il est vrai, madame, mais puisque vous savez ce qu'elle me coûte, je vous l'offre au même prix.

Un fat disoit, dans une compagnie nombreuse, qu'il donneroit volontiers dix pilloles pour chaque pucelle qu'on lui montreroit. Une demoiselle qui connoissoit la fonderie du personnage, lui dit qu'elle pourroit lui en montrer une pour rien. Que je serois curieux, dit-il, de la connoître ?

Lui, bien, répondit la demoiselle, regardez votre épée.

Le roi avoit accordé le cordon bleu à un homme qui n'étoit pas d'aussi bonne traçon qu'on le croyoit. Il ne lui étoit pas aisé de trouver les titres dont il avoit besoin : la médisance vouloit qu'il se fût adressé à des gens habiles qui avoient eu l'art de lui fournir ce qui lui en manquait. Un gaillon dit sur cela : « Il fait ses preuves ».

Un duc ayant quelque dispute pour le pas avec un maréchal de France : Je ne comprends pas, dit-il, sur quoi il peut fonder sa prétention ; car, il ne doit pas ignorer qu'au sacre du roi qui est la plus grande de toutes les cérémonies, & dans les séances du parlement, nos rangs sont réglés, & les maréchaux n'ont rien à disputer ; il est vrai qu'ils nous commandent à l'armée ; mais aussi, lui répliqua-t-on c'est pour cela sans doute, que vous ne vous y trouvez jamais.

On fait tous les excès auxquels se livra le cardinal Dubois. Ils altérèrent si fort sa santé, qu'il tomba dangereusement malade ; & il ne s'agit de rien moins que de lui faire une amputation des plus douloureuses. On manda à cet effet le plus habile chirurgien de l'hôtel-dieu. Dès que le cardinal le vit entrer, il dit : « Mon ami, ne vas pas me traiter comme t s gueur de l'hôtel dieu ? — Monseigneur, répond r fièrement le chirurgien, tous ces gueux-là sont des minitres pour moi ».

Un marchand ayant fait naufrage sur un vaisseau, laissa par sa mort de grands biens à un jeune fils qu'il avoit. Le fils dans la suite voulut continuer le même négoce & courir les mers. Un de ses amis lui représenta en vain ce qui venoit d'arriver à son père ; & sans lui cacher que son grand père avoit péri de la même manière, il lui dit, qu'il devoit appréhender un sort pareil. Mais le jeune homme sans s'étonner : je vous prie dit-il à son ami, de m'apprendre où sont morts votre grand père ? dans leurs lits répondit l'autre ; & comment ajouta le premier, ôlez-vous après cela coucher dans un lit ?

Lorsque Louis XIV partit pour aller faire le siège de Mons, madame de Maintenon dit à M. de Louvois : Nous répondez-vous de la vie du roi ? Non, dit ce ministre ; mais je réponds de sa gloire.

Le marquis de Spinola montrant à notre ambassadeur, des bottes de François I, que l'on conserve comme un monument de la gloire de Charles-Quint : vous serez bien embarrassé, lui dit-il, en se moquant, de nous en faire voir autant en France, de quelcun de nos rois. Le moyen, répondit l'ambassadeur, il faudroit pour cela les pouvoir prendre à la guerre, & vous savez que l'on ne prend pas les gens où ils ne vont point.

Un évêque chargeant un jour son secrétaire de faire relier un recueil de ses mandemens ; lui dit qu'il craignoit que le volume ne fût trop gros : — Non, monseigneur, répondit le secrétaire, quand on l'aura bien relie & bien battu, tout ce-là sera fort plat.

Madame d'Argenson, la femme du comte, secrétaire d'état, a qui l'on demandoit lequel elle aimeroit mieux, de l'abbé Chériot ou de son frère Marcuil, répondit que « quand elle étoit avec l'un des deux, elle aimoit mieux l'autre.

M. le prince de Condé faisoit voir à Boileau son armée qui étoit toute composée de jeunes gens, dont le plus âgé n'avoit pas dix huit ans. Eh bien ! lui dit ce prince, qu'en pensez vous. — Monseigneur, je crois qu'elle sera bonne quand elle sera majeure.

Un homme veuf, qui avoit pris une seconde femme, ne cessoit de louer devant elle, les graces, l'esprit, les talens de la première. Un jour que cet époux peu galant recommençoit le panegyrique devant plusieurs personnes, sa femme présente, il crut s'apercevoir qu'elle murmuroit tout bas. Pardonne-moi, lui dit il, les retraits que je donne à la défunte ; elle les mérite. Ah ! monsieur, répondit celle-ci, un peu piquée, personnel, je vous jure, ne la regrette plus que moi.

Saint François de Sales ayant été en conférence pour une affaire de piété avec une dame de la cour, quelcun lui demanda si cette dame étoit belle ? il répondit qu'il n'en savoit rien. — Et ne l'avez-vous point vue, répartit l'autre ? — Oui, dit le saint, je l'ai vue, mais je ne l'ai pas regardée.

Mademoiselle, fille de monsieur qui est mort en Espagne, auroit bien voulu ne pas aller en ce pays-là, soit qu'elle eût un pressentiment de ce qui devoit lui arriver, ou une inclination secrète pour monseigneur le dauphin. Le roi, après avoir conclu le mariage de cette princesse, lui faisant compliment sur ce qu'elle alloit être une grande reine ; « Vous voyez ma nièce, lui dit-il, ce que je fais pour vous ; quand ce seroit pour ma propre fille, je ne pourrais faire davantage. — Il est vrai, monsieur, que vous ne pourriez faire davantage pour votre propre fille ; mais vous aimez pu faire plus pour votre nièce, si vous l'aviez voulu ».

Le successeur de Vendôme, dans un gouvernement de province, accepta la bourse de mille louis qui lui fut présentée, suivant l'usage & pour la forme, à son entrée. Mais, lui dirent les magistrats, votre prédécesseur l'avoit refusée. Oh ! répliqua le nouveau gouverneur, ce M. de Vendôme étoit un homme inimitable.

Un des directeurs de la compagnie des Indes de France

France demandoit un jour à la Bourdonnais comment il avoit si mal fait les affaires de la compagnie, & si bien les siennes. « C'est, répondit-il, que j'ai fait mes affaires selon mes lumières, & celles de la compagnie selon vos instructions ».

Le maréchal d'Humières allant en ambassade en Angleterre, mena avec lui l'abbé de L.... & l'abbé de V...., ecclésiastiques des moins réguliers. Quelqu'un dit au duc de la Ferté que le maréchal auroit pu mieux choisir, & que les abbés ne donneroient pas grande opinion de notre clergé. Le duc répondit : « Il les mène en Angleterre pour y prouver les libertés de l'église gallicane ».

La reine d'Angleterre, Henriette de France, étant arrivée à Londres, le roi son époux lui fit voir son cabinet, qui étoit un des plus riches de l'Europe, & lui fit remarquer entr'autres un très-beau portrait de Calvin, peint par Vandick, la plume à la main sur un livre, & les yeux attachés au ciel; la reine étoit appliquée sans rien dire; le roi lui demanda à quoi elle pensoit? — « Je pense, sire, répondit cette princesse, que ce n'est pas merveille, si Calvin n'a fait rien qui vaille, puisqu'il ne regardoit pas à ce qu'il faisoit ».

Quelques chevaliers de Malthe raisonnaient un jour du danger dont ils sembloient être menacés par les turcs, qu'on disoit venir sourdement sur eux avec cent mille hommes. L'un de ces chevaliers se nommoit Samfon, & avoit le malheur d'être de petite stature & tout ratatiné. Il arriva que quelqu'un de la compagnie dit en plaisantant : Messieurs, quelle raison y a-t-il de s'alarmer? N'avons-nous pas un Samfon parmi nous? il sera seul suffisant pour détruire toute l'armée des turcs. Ce discours ayant excité une grande risée, le gentilhomme nain répliqua aussi-tôt : « Vous avez raison, monsieur; mais, pour réussir plus sûrement, je devrois avoir une de vos mâchoires, & alors je ferois des miracles ».

Un homme sage ne doit jamais donner à un enfant de raison qui puisse être retournée contre lui. Un enfant s'étoit levé fort tard; son père, pour le rendre plus diligent, lui dit : « Mon fils, vous ne connoissez pas encore le prix & les avantages de la diligence. Sivez-vous qu'un homme diligent s'étant un jour levé fort matin, trouva une bourse pleine de louis dans son chemin? Mais, mon père, répondit l'enfant, celui qui l'avoit perdue s'étoit levé encore plus matin ».

Un particulier ayant été admis à voir trois jeunes princesses dans une cour étrangère, les fixa alternativement. L'une d'elles s'en étant aperçue, lui demanda à laquelle il donnoit la préférence? « Je supplie vos altesses, répondit l'étranger, de me permettre de garder le silence sur un chapitre aussi délicat; je fais ce qu'il en a coûté au berger

Encyclopædiana.

Pâris pour avoir prononcé sur le mérite de trois divinités ».

« Le pape Alexandre VI demandoit à Jérôme Donat, ambassadeur de Venise, de qui les vénitiens tenoient les droits & les coutumes de la mer? A quoi l'ambassadeur répondit sur le champ : que votre sainteté me montre les titres du patrimoine de saint Pierre, & vous trouverez au dos une donation faite aux vénitiens de la mer Adriatique.

Une dame se plaignoit amèrement dans une compagnie de ce qu'on l'accusoit d'avoir eu six enfans d'un homme de condition qu'elle nomma. « Que craignez-vous, madame, lui dit quelqu'un qui la connoissoit bien, les gens bien nés ne savent-ils pas qu'il ne faut jamais croire que la moitié de ce que l'on dit »?

Un paysan se confessoit à son curé d'avoir volé un mouton à un fermier de son voisinage : Mon ami, lui dit le confesseur, il faut restituer ou vous n'urez point l'absolution. Mais, répartit le villageois, je l'ai mangé : tant pis, vraiment tant pis, lui dit le pasteur, vous ferez le partage du diable; car dans la grande vallée où nous paroîtrons aux yeux de Dieu, tout parlera contre vous, jusqu'au mouton. Quoi ! répliqua le paysan, le mouton se trouvera dans ce lieu-là? j'en suis bien-aise. La restitution en sera donc facile, puisque je n'aurai qu'à dire au fermier : « Voisin, reprenez votre mouton ».

Deux jeunes gens demandoient une fille en mariage à son père, l'un étoit riche & l'autre pauvre; & le père l'ayant donnée au dernier, quelques-uns de ses amis lui demandèrent pourquoi il ne l'avoit pas donnée à celui qui étoit riche? parce que, leur dit-il, le riche qui n'a point d'esprit pourra devenir pauvre; mais le pauvre, qui est un homme judicieux & sage, pourra facilement devenir riche ».

Une femme galante disoit à un ivrogne : Croiriez-vous, monsieur, que depuis dix ans que je suis veuve, il ne m'a pas pris la plus petite dé-mangeaison de mariage? — Croiriez-vous, madame, que depuis que je me connois, je n'ai jamais eu soif?

Un fat, fort content de sa figure, conduisoit dans une maison un jeune homme de sa connoissance, dont la physionomie peu spirituelle ne prévenoit point en sa faveur. Celui qui le conduisoit, croyant faire une bonne plaisanterie : dit à la compagnie, qui se levoit pour le recevoir : « Vous voulez bien que je vous présente M. N..... qui n'est pas si sot qu'il le paroît. C'est, mesdames, reprit aussitôt le jeune homme, la différence qu'il y a entre nous deux ».

On a remarqué que les actrices chantantes de

LIIII

l'opéra font rarement une brillante fortune, au lieu qu'il n'est aucune des premières danseuses qui n'arrive au spectacle dans un char superbe. On prétend qu'un étranger ayant proposé ce problème à résoudre à M. d'Alembert, celui-ci répondit : « C'est une suite nécessaire des loix du mouvement ».

Croiriez-vous, disoit un chanoine dans une compagnie, que saint Pat, après avoir eu la tête coupée, la prit & la porta l'espace de deux lieues, ou deux lieues tout entières ? car cela est sûr. Il ajouta cependant qu'il avoit eu de la peine à se mettre en marche : je le crois b'en, répondit une dame, il n'y a, en patelle occasion, que le premier pas qui coûte.

REPAS. Les Abyssins ne boivent, ni ne parlent jamais qu'après le repas. Le roi & les grands seigneurs s'imaginent qu'il est au dessous de leur dignité de porter eux-mêmes les morceaux à la bouche ; ils ont des pages qui déchirent la viande avec les doigts, & la leur mettent dans la bouche. Ce qu'ils ont de louable, c'est qu'avant le repas ; ils ne se contentent pas d'une légère prière, ils font réciter tout le psautier ; mais pour n'être pas si longtemps, ils distribuent les psaumes à plusieurs, qui en même temps récitent chacun le sien.

Chez les Nogaïs, il n'y a point de pauvres qui meurent de faim. Si quelqu'un n'a rien à manger, il va où l'on mange, s'assied librement sans rien dire, mange comme les autres, & ensuite se retire.

Chez les Chinois les festins passent en fait de cérémonie tout ce qu'on peut s'imaginer. Ce n'est point pour manger qu'on est invité, mais pour faire des grimaces. On ne met pas un morceau à la bouche, & on ne boit pas une goutte de vin, qu'il n'en coûte cent contorsions. Il y a, comme dans nos musiques, un officier qui bat la mesure, afin que tous les conviés s'accordent en même temps à prendre dans les plats, à porter à la bouche, à élever les petits bâtons qui servent de fourchettes, ou à les placer régulièrement & à propos dans leur lieu. Chacun a sa table particulière, sans nappe, sans serviette, sans couteau, sans cuillère ; car tout est coupé, & on ne touche à rien qu'avec deux petits bâtons ferrés d'argent, dont les chinois se servent fort adroitement.

On commence le repas par boire du vin pur, qu'on apporte en même temps à tous les conviés dans une petite tasse de porcelaine ou d'argent, & qu'on prend toujours avec les deux mains. Chacun l'élève en l'air, & presque à la hauteur de la tête, en s'invitant par gestes à boire les premiers. Il suffit de présenter la tasse à la bouche, & de l'y tenir jusqu'à ce que les autres aient bu ; car pourvu qu'on garde les formalités apparentes, il est libre de boire ou de ne pas boire.

Après le premier coup, on sert sur chaque table une grande porcelaine de viandes, où tout est en règle. Alors chacun est attentif aux signes du maître-d'hôtel, qui règle tous les mouvemens des conviés ; selon qu'il les détermine, il s'applique les deux mains sur les deux petits bâtons, ils les élèvent en l'air, les présentent d'un certain sens, & après un long exercice, ils les enfoncent dans la porcelaine, d'où ils prennent adroitement un morceau, qu'il faut manger, de manière qu'on ne se hâte pas trop, & qu'on ne s'ôte pas aussi trop lent ; car ce seroit une incivilité de précéder les autres, ou de les faire attendre. On recommence ensuite l'exercice des bâtons, qu'on remet enfin sur la table, dans la situation où ils étoient auparavant.

Un moment après, on sert encore du vin, & on boit avec toutes les cérémonies précédentes. Après quoi, on apporte un second plat, auquel on touche comme au premier, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait couvert la table de vingt ou vingt-quatre porcelaines. Quand tous les plats sont servis, on cesse d'apporter du vin, & l'on peut manger avec plus de liberté, prenant indifféremment dans les plats ; en sorte néanmoins que tout le monde se suive, & que l'ordre se garde exactement. On commence alors à donner du ris & du pain, car jusques-là on n'a mangé que de la viande. On présente aussi des bouillons clairs de chair ou de poisson, afin de les mêler avec le ris, si on le juge à propos. On est ainsi à table, seizeurs, grave, & sans parler pendant trois ou quatre heures.

Quand le maître-d'hôtel s'aperçoit qu'on ne mange plus, il fait signe de se lever, & on se retire durant un quart-d'heure ou dans un jardin, ou dans une salle pour s'entretenir. On revient ensuite se remettre à la table, qu'on trouve garnie de toutes sortes de confitures & de suiets secs, qui servent à boire du thé.

Ces manières gênantes empêchent tout le monde de manger, & on ne se sent d'appétit que lorsqu'on est hors de table.

Après le repas, une bande de fâcteurs viennent à leur tour donner la comédie, qui, par sa longueur, fatigue autant que celle qu'on a jouée auparavant à table. (*Mém. de la Chine.*)

Quand les moscovites sont en festin, la femme de celui qui régale ne mange point avec les hommes. Parée de ses plus beaux habits, elle entre pendant le festin dans la salle, avec quelques suivantes. & met dans la main du plus considérable des conviés un verre d'eau-de-vie, après y avoir mouillé le bout de ses lèvres. Pendant qu'il boit, elle se retire promptement, & avant pris un autre habit, elle fait la même civilité au second, & ainsi de suite ; puis se retirant vers la muraille, les yeux baissés, les bras pendans sur les côtés, elle

reçoit un baiser de chacun des conviés; cela ne se pratiquoit cependant que chez les gens qui font figure. (*Voy. de Sept.*)

Les persans commencent leurs *repas* par les fruits & les confitures, après quoi on sert les viandes.

Les anciens grecs établissoient fort sagement que les femmes n'assistent point aux festins; car les hommes étant accoutumés à y parler plus librement, il étoit bien difficile qu'il ne leur échappât des plaisanteries contraires à la pudeur. Ils auroient donc offensé les chastes oreilles du sexe, & s'ils eussent voulu les ménager, ils eussent perdu une bonne partie de la gaieté qu'ils cherchoient à table. Si quelque femme se trouvoit à un festin, c'étoit une femme à tout faire; elle déclaroit par-là que non-seulement il n'y avoit rien que l'on ne pût dire en sa présence, mais aussi qu'elle étoit fort résignée à souffrir tout patiemment.

Quoi qu'on trouve parmi les anciens grecs jusqu'à quatre ou cinq repas par jour, les plus réglés ne mangioient pour l'ordinaire qu'une ou deux fois. Platon étant arrivé en Italie & en Sicile, & ayant remarqué qu'on y faisoit deux grands repas par jour, ne put s'empêcher de dire que des gens accoutumés à cette sorte de vie dès leur jeunesse, ne pourroient jamais parvenir à quelque degré de prudence & de sagesse. Les latins avoient deux repas, le dîner & le souper; mais le premier étoit un repas particulier, où chacun mangeoit seul, à peu-près comme dans nos déjeunés; on n'invitoit jamais à ce repas, mais seulement au souper, qui se faisoit vers les trois heures après midi.

L'empereur Geta demeura une fois trois jours de suite à table sans se lever, & on lui servoit des viandes selon l'ordre de l'alphabet; de manière qu'à chaque service le nom des mets commençoit par la même lettre.

Augustin Chigi, intendant des finances du pape, donna un jour à Léon X & aux cardinaux un repas d'une magnificence extraordinaire. On faisoit jeter à chaque service dans le tybre tout ce qui se levait de dessus la table, néanmoins la vaisselle étoit d'argent. On servit en dernier lieu quantité de langues de perroquets apprêtées en cent manières différentes.

Philippe le Bel, roi de France, par une ordonnance de 1294, défendit de donner dans un grand repas plus de deux mets & un potage au laid, & dans un *repas* ordinaire plus d'un mets & un entre-mets, entendant que toute grosse viande fut comptée pour un mets, mais non le fromage, s'il n'étoit en pâte, ou cuit à l'eau.

Charles IX passa ces étroites bornes, permettant trois services, chacun de six plats en entrées, en viandes ou poisson, & en dessert: mais il or-

donna que dans le premier les potages passeroient pour plats; que pour le second, chaque plat ne seroit que d'une seule sorte de viande point doublée; par exemple, qu'on n'y pourroit mettre qu'un chapon, ou un lapin, ou une perdrix, mais bien trois poulets ou trois pigeonneaux, quatre grives, douze alouettes; tout cela sous peine de deux cents livres d'amende aux contrevenans pour la première fois, & au ruissiner de dix livres d'amende, & de huit jours de prison au pain & à l'eau; peine qui devoit être doublée à la seconde fois, & aller jusqu'au fouet & au bannissement à l'égard des cuisiniers.

Le maire de Londres, le jour de son entrée, qui est le 29 octobre, donne dans l'hôtel de ville un magnifique repas, où les rois sont toujours invités, & ils se trouvent quelquefois avec les principaux seigneurs & les principales dames de la cour. En 1566, un maire, nommé Picard, avoit quatre rois à sa table, savoir, Edouard III, roi d'Angleterre, Jean, roi de France, David I, roi d'Ecosse, & Hugues de Lusignan, roi de Chypre. Les rois de France & d'Ecosse étoient alors prisonniers en Angleterre.

RESSEMBLANCE. L'histoire des seigneurs de Scissone, rapportée par Pasquier, peut servir à nous prouver que la nature prend quelquefois plaisir à se copier. « Nicolas & Claude de Rouffi, frères jumeaux, l'un seigneur de Scissone, & l'autre d'Origny, naquirent le 7 avril 1548, avec une telle ressemblance, que leurs nourrices furent contraintes de leur donner des bracelets de diverses couleurs, pour reconnoître leurs nourrissons: conformément qu'ils apportèrent du ventre de leur mère, non seulement en ce qui étoit de la taille & des traits du visage, mais aussi de leurs mœurs, gestes, ports, volontés & inclinations: ce qui fut cause à leur père & mère de les faire habiller de mêmes parures, & eux-mêmes étoient fort empêchés de les distinguer. Notre roi Charles neuvième prenoit souvent plaisir, au milieu de cinq cents gentilshommes, de les mettre tous deux ensemble & de les considérer longuement, pour y trouver après quelque marque de différence. Mais après les avoir fait passer & repasser dans la foule, & se représenter à lui, il ne les put jamais, ni aucun de la troupe, discerner au vrai. Le seigneur de Scissone étoit grand ami des seigneurs de Fervaques. Les femmes des ces deux seigneurs abusées, prirent le seigneur d'Origny pour son frère aîné, &c. Je veux remarquer en eux deux choses de très-grande admiration; l'une, qu'ayant été comme gentilshommes duits dès leur jeunesse en toutes sortes d'exercices honoêtes, entr'autres du jeu de paume, auquel ils s'étoient rendus grands maîtres; le seigneur d'Origny se trouva surpasser son frère, qui faisoit, de fois à autre, des parties mal-à-propos; à quoi, pour remédier, il sortoit du jeu, seignant d'aller

L I I I I

à quelque nécessité de nature, & peu après, faisoit enlever son frère en sa place, qui étoit des regards; lequel relevoit & gagnoit la partie, sans que nul, ni des joueurs, ni de ceux qui résidoient à la galerie, y connussent rien du changement. L'autre, que s'étant, le seigneur d'Origny, voué à la recherche de la vicomtesse d'Esclavoile, belle, riche & vertueuse dame, pour l'épouser, cette même dévotion entra aussitôt en l'âme de Scissome, qui ne savoit que son frère s'y fût engagé; mais en ayant eu avis, changea de propos au profit & avantage de d'Origny, qui l'épousa. Aussi les mêmes accidens qui arrivèrent à l'un pendant le cours de sa vie, arrivèrent à l'autre; mêmes maladies, mêmes blessures à même instant, en mêmes endroits de leurs corps; & lorsque Scissome tomba malade de la maladie dont il mourut, au trentième an de son âge, le seigneur d'Origny se trouva au même-temps atteint de même maladie; vrai est qu'il en réchappa par l'industrie de son médecin. L'autre, maltraité par le sien, étant allé de vie à trépas, & le seigneur d'Origny en ayant eu la nouvelle, tomba en telle syncope, qu'on eût dit qu'il fût mort; toutefois il en réchappa. Un bon peintre les représenta tous deux dans un tableau tels qu'ils étoient, c'est-à-dire, très-sensibles de corpuence & de visage.

Des courtisans de l'empereur Auguste, lui présentèrent un jeune grec qui lui ressembloit traits pour traits. On rapporte, à ce sujet, que l'empereur, après l'avoir long-temps examiné, lui demanda en plaisantant, si sa mère étoit venue à Rome? Non, seigneur, lui répondit le jeune grec, qui sentit où tendoit la question, mais mon père y est venu plusieurs fois.

Il y a quelques années que l'on vit à Rome deux jumeaux d'environ douze ans, dont la taille, le teint, les traits, & toute la figure paroissent exactement les mêmes. On prenoit plaisir à leurs faire porter des habits de la même forme & de la même couleur, ce qui donnoit souvent lieu à des aventures singulières & divertissantes. Ils avoient reçu la même éducation; & plusieurs personnes qui les ont observés, témoignent qu'ils faisoient à peu-près les mêmes réponses aux mêmes questions; d'où l'on concluoit que leur façon d'envisager les objets étoit la même, & qu'ils ne se ressembloient pas moins dans leur manière de ressentir & de concevoir, que dans les traits du corps qui formoient leur ressemblance extérieure.

Deux frères qui logeoient ensemble se ressembloient parfaitement, & portoient le même nom. Un homme demande à parler à l'un des deux. Lequel voulez-vous voir, dit le portier?... celui qui est conseiller?... ils le font tous deux... Celui qui est marié?... ils le font tous deux?... Celui qui a une jolie femme?... ils en ont tous deux... Eh bien! c'est donc celui qui est cocu... Ma foi,

monseigneur, je crois qu'ils le font tous deux... Voilà, dit l'homme, deux frères, bien distincts à se ressembler.

RETZ, (Jean François Paul de Gondi cardinal de) né en 1613, mort à Paris le 24 août 1679.

On a de la peine à comprendre, dit M. le président Hénault, comment un homme qui passa sa vie à cabaler, n'eût jamais de véritable objet. Il aimoit l'intrigue pour intriguer; esprit hardi, délié, vaste & un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnoit sur le peuple, & faisant servir la religion à sa politique; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devoit qu'au hasard, & ajustant souvent après coup les moyens aux évènements. Il fit la guerre au roi; mais le personnage de rebelle étoit ce qui le flattoit le plus dans la rébellion; magnétique, bel esprit, turbulent, ayant plus de faillies que de suite, plus de chimères que de vues; déplacé dans une monarchie, & n'ayant pas ce qui il falloit pour être républicain, parce qu'il n'étoit ni suzerain fidèle, ni bon citoyen; aussi vain, plus hardi & moins honnête homme que Cicéron; enfin plus d'esprit, moins grand & moins méchant que Catilina. Ses mémoires sont très agréables à lire; mais conçoit-on qu'un homme ait le courage, ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'en eût pu dire son plus grand ennemi. Ce qui est étonnant, c'est que ce même homme, sur la fin de sa vie, n'étoit plus rien de tout cela, & qu'il devint doux, paisible, sans intrigue & l'amour de tous les honnêtes gens de son temps, comme si toute son ambition d'autrefois n'avoit été qu'une débauche d'esprit, & des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge: ce qui prouve bien qu'en effet il n'y avoit en lui aucune passion réelle.

Paul de Gondi coadjuteur de son oncle premier archevêque de Paris, lui succéda dans son archevêché, & fut nommé cardinal.

On lui reprochoit un jour qu'il faisoit trop de dépense; ce qui n'étoit que trop vrai, car il la faisoit excessive; il répondit fort étourdiment: « J'ai bien supputé; César à mon âge d'avoir six fois plus que moi ». Cette parole, très-imprudente en tout sens, fut rapportée au cardinal Mazarin qui s'en moqua, & il avoit raison.

Le coadjuteur joua un des principaux rôles dans la guerre de la Fronde. Il leva même un régiment à ses dépens qu'on nomma le régiment de Corinthe, parce que ce prélat étoit archevêque titulaire de Corinthe. Ce régiment ayant été battu par un petit détachement de l'armée royale, on appela cet échec la première aux corinthiens. C'est ainsi que dans ces temps de trouble on joignoit l'esprit de révolte à celui de plaisanterie. Un jour que ce même prélat vint prendre séance

au parlement avec un poignard dans sa poche, lequel un en aperçut la poignée & s'écria : « Voilà le bréviaire de notre archevêque ».

Le chapeau de cardinal, que le coadjuteur par la suite arracha en quelque sorte des mains de la régente, sembla satisfaire son ambition, mais diminua la confiance que le peuple avoit en lui. On le crut raccomodé avec la cour, qui néanmoins craignoit toujours ses intrigues, & se fust de l'occasion que se présenta de se rendre maître de sa personne. On le fit d'abord conduire au château de Vincennes. Peu après l'archevêque de Paris étant mort, les amis du coadjuteur introduisirent dans l'assemblée du chapitre un homme chargé de la procuration, pour prendre possession en son nom de l'archevêché de Paris dont on vouloit qu'il se démit. Cette démarche ne servit qu'à aigrir de plus en plus la cour contre le coadjuteur. On le transféra au château de Nantes, d'où il trouva le moyen de se sauver, & il se retira à Rome. En 1661, le cardinal Mazarin, son plus grand ennemi, étant venu à mourir, le cardinal de Retz, ennuyé de la vie errante qu'il menoit, accablé d'ailleurs de chagrin & de dettes, sollicita son rappel : mais pour y parvenir, il fallut se résoudre à donner une démission de son archevêché. Ce ne fut qu'à cette condition qu'il eut la liberté de rentrer dans le royaume. Lorsqu'après que cette grâce lui fut accordée, il vint se jeter aux pieds du roi : « Monsieur le cardinal, lui dit le roi en le relevant, vous avez les cheveux blancs ». Sire, lui répondit le cardinal, on blanchit aisément lorsqu'on a le malheur d'être dans la disgrâce de votre majesté.

Ce cardinal, dans les dernières années de sa vie, parut si dégouté du monde & de ses vanités, qu'il voulut remettre au pape son chapeau de cardinal. Il s'étoit réduit à une dépense très-médiocre, afin de pouvoir acquitter plus de trois millions de dettes qu'il paya avant la mort. Le grand prince de Condé passa également ses derniers jours dans la retraite à Chantilly. Il avoit accordé dans un coin de son parc un petit hermitage à D. Lopin, d'une bonne famille de Dijon, & qui avoit toujours été attaché à la maison de Condé. Ce religieux s'occupoit à cultiver des fleurs. Un jour que le cardinal de Retz étoit allé à Chantilly, M. le prince le mena vers l'habitation de D. Lopin. Ils voulurent pour s'amuser éprouver la patience de ce religieux, & seignant de parler de choses qui les intéressoient beaucoup, ils marchèrent à droite & à gauche sur les fleurs de l'hermitage. D. Lopin parut d'abord chagrin de voir foulées aux pieds des fleurs qu'il avoit pris tant de soin à cultiver. Il fut tenté plusieurs fois d'en faire ses plaintes, mais le respect le retenoit toujours. A la fin la patience lui échappa. Il avoit aperçu à un certain gette & à

un certain fourire que c'étoit un complot formé entre le prince & le cardinal. « Eh, melleigneurs, s'écria-t-il, c'est bien le temps d'être d'accord entre vous quand il s'agit de faire de la peine à un pauvre religieux ? Il falloit l'être autrefois pour le bien de la France & pour le vôtre ». Ces mots, ou plutôt ces réflexions du bon religieux en firent faire de très-profondes au prince & au cardinal, qui ne purent s'empêcher de se rappeler avec amertume le souvenir des troubles passés.

Le cardinal de Retz composa les mémoires que nous avons de lui dans la retraite de Commerci. Il avoit eu la foiblesse d'y parler de ses aventures galantes. Quelques religieux à qui il confia son manuscrit original, retranchèrent en le copiant tous les traits qui deshonoreroient les mœurs de ce cardinal, & c'est sur une de ces copies que fut faite la première édition des mémoires, où l'on trouve en effet plusieurs lacunes.

Jamais grand seigneur n'a fait tant de dépense, n'a tant emprunté, ni si bien rendu que M. le cardinal de Retz. La dernière fois qu'il partit pour Rome, il fit assembler les créanciers ; & examinant ce qu'il leur devoit, il leur témoigna qu'il n'avoit qu'une somme à leur donner dans un certain temps ; & que M.... qui étoit présent, en vouloit bien être caution. Tous les créanciers se retirèrent là dessus, & lui dirent qu'ils ne venoient pas lui demander de l'argent, qu'ils en avoient encore à son service, & entre autres une dame se leva en lui offrant cinquante mille écus, qu'elle le prioit d'accepter pour les besoins de son voyage, & des affaires qu'il pourroit avoir à Rome. Le cardinal confus de la générosité de tant de gens, leur témoigna sa reconnaissance. Et se tournant vers un marchand qui étoit là : il y a, dit-il, ce pauvre chapelier à qui je dois beaucoup, je rougis de ne pouvoir le satisfaire comme je voudrois & comme il le mérite. Moi, monseigneur, répondit le chapelier, il est vrai que je suis pauvre, mais je n'ai pas moins de cœur que les autres, ni moins d'attachement pour votre personne, je ne vous demande rien, & voilà encore trois chapeaux rouges que je prie votre éminence d'emporter avec elle. Tout le monde fut surpris d'une bonté d'âme si singulière dans un artisan, & monsieur le cardinal ne put s'empêcher de pleurer & de remercier Dieu, qui tournoit si favorablement pour lui les cœurs de tant de différentes personnes. On a exécuté depuis avec une fidélité sans exemple, toutes les intentions du cardinal après sa mort, & aucun créancier n'a rien perdu : on lui fit cette épitaphe :

Ille inquietus hic quiescit Gondius.

REVENANS. Saint Louis fut si édifié au récit

qu'on lui faisoit de la vie austère & silencieuse des disciples de saint Bruno, qu'il en fit venir six à l'aris & leur donna une maison avec des jardins & des vignes, au village de Gentilly. Ces religieux voyoient de leurs fenêtres le palais de Vauvert, bâti par le roi Robert, abandonné par ses successeurs, & dont on pouvoit faire un monastère commode & agréable par la proximité de Paris : le hazard voulut que des *revenans*, s'avisièrent de s'emparer de ce vieux château. On y entendoit des hurlemens affreux. On y voyoit des spectres traînant des chaînes, & entr'autres un monstre vert avec une grande barbe blanche, moitié homme, moitié serpent, armé d'une grosse massue, & qui sembloit toujours prêt, la nuit, à s'élancer sur les passans. Que faire d'un pareil château. Les chartroux le demandèrent à saint Louis; il le leur donna avec toutes ses appartenances & dépendances. Les *revenans* n'y revinrent plus. Le nom d'enfer resta seulement à la rue, en mémoire de tout le tapage que les diables y avoient fait.

Ardrevilliers est une terre aff. z. belle en Picardie, aux environs de Breteuil : il y revenoit un esprit, & ce maigre lutin y faisoit un bruit effroyable. Toute la nuit c'étoient des flammes qui faisoient paroître le château tout en feu; c'étoient des hurlemens épouvantables, & cela n'arrivoit qu'en certain temps de l'année, vers la Toussaint, personne n'osoit y demeurer que les fermiers, avec qui cet esprit étoit approivoisé. Si quelque malheureux passait y couchoit une nuit, il étoit étreint d'importance, les marques en demeuroient sur sa peau pendant plus de six mois. Les paysans d'alors ont voyoient bien d'autres objets, car tantôt quelque'un avoit vu de loin une douzaine d'autres esprits en l'air sur ce château; ils étoient tout de feu, & ils dansoient un branle à la payfanne : une autre fois on avoit trouvé dans une prairie, je ne sais combien de présidens, conseillers en robes rouges; mais sans doute ils étoient encore tout en feu. Là ils étoient assis & jugeoient à mort un gentilhomme du pays, qui avoit eu la tête tranchée il y avoit bien cent ans. Un autre avoit rencontré la nuit un gentilhomme, parent d'un président, maître du château; il se promenoit avec la femme d'un autre gentilhomme des environs; on nommoit la dame, ce parent & cette dame étoient vivans; on ajoutoit qu'elle s'étoit laissée cajoler, & qu'en suite, elle & son galant, avoient disparu. Ainsi plusieurs personnes avoient vu, ou tout au moins, ouï-dire des merveilles du château d'Ardrevilliers. Cette farce dura plus de quatre ou cinq ans, & fit grand tort au président qui étoit contraint de laisser sa terre à très-vil prix : mais enfin il résolut de faire cesser la lutinerie, persuadé par beaucoup de circonstances qu'il y avoit de l'artifice de quelqu'un en tout cela. Il va à la terre vers la Toussaint, couche dans son château, fait demeurer dans sa chambre

deux gentilhommes de ses amis, bien résolus au premier bruit, ou à la première apparition, de tirer dessus avec de bons pistolets. Les esprits qui savent tout, furent apparemment ces préparatifs, pas un d'eux ne parut. Ils redoutèrent celui du président, qu'ils reconnoissent avoir plus de force & de subtilité qu'eux. Ils se contentèrent de remuer des chaînes dans une chambre au-dessus de la sienne, au bruit desquelles la femme & les enfans du seigneur vinrent au secours de leur seigneur. Ils se jetèrent à genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. Hé ! le seigneur, lui crioient-ils, qu'est-ce que la force humaine contre des gens de l'autre monde ? Monsieur de Fécaucour, avant vous, à voulu tenter la même entreprise, il en est revenu avec un bras tout disloqué. Monsieur de Warilles pensoit aussi faire le brave, il s'est trouvé accablé sous des bottes de foin, & le lendemain il en fut bien malade. Enfin ils allouèrent tant de pareils exemples au président, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât à ce que l'esprit pourroit faire pour sa défense, ils en purent sans la commission : ils monteront tous deux à cette grande & vaste chambre où se faisoit le bruit, le pistolet dans une main & la chandelle dans l'autre; ils ne voyoient d'abord qu'une épaisse fumée que quelques flammes redoublaient en s'élevant par intervalles. Ils attendent un moment qu'elles s'éclaircissent, l'esprit s'entrevoit confusément, au milieu. C'est un pantalon tout noir qui fait des gambades, & qu'un autre mélange de flammes & de fumée dérobe encore à leur vue. Il a des cornes, une longue queue : enfin c'est un objet qui donne de l'épouvante. L'un des deux gentilhommes sent un peu diminuer son audace à cet aspect. Il y a quelque chose là de surnaturel, dit-il à l'autre, retirons nous : mais cet autre plus hardi ne recule pas. Non, non, répondit-il, cette fumée put la poudre à canon, & ce n'est rien d'extraordinaire; l'esprit même ne fait son métier qu'à demi de n'avoir pas encore soufflé nos chandeliers. Il avance à ces mots, poursuit le spectre, le fixe pour lui lâcher un coup de pistolet, le tire & ne le manque pas : mais il est tout étonné qu'au lieu de tomber, ce fantôme se retourne & se met devant lui. C'est alors qu'il commence lui-même à avoir un peu de frayeur. Il se rassure toutefois, persuadé que ce ne pouvoit être un esprit, & voyant que le spectre ne l'osoit attendre, & évitoit de se laisser saisir, il résolut de l'attraper pour voir s'il sera palpable, ou s'il fondera entre ses mains. L'esprit étant trop pressé, sort de la chambre & descend par un petit escalier qui étoit dans une tour; le gentilhomme descend après lui & ne le perd point de vue, traverse cours & jardins, & fait autant de tours qu'en fait le spectre, tant qu'enfin ce fantôme étant parvenu à une grange qu'il trouva ouverte, se jeta dedans, & s'y voyant enfoncé, aimait mieux disparaître que de se le laisser prendre; il moult

contre le mur même où le gentilhomme pensait l'arrêter, & le laissa fort court. L'ayant vu ainsi fondre, il appela du monde & se fit apporter de quoi enfoncer la porte de l'endroit où le spectre s'étoit évanoui; il découvrit que c'étoit une trappe qu'on fermoit au verrouil, après qu'on y étoit passé. Il descendit dedans, trouva le pantalon & de bons matelats qui le recevoient doucement, quand il s'y jetoit la tête la première; il l'en fit sortir. Ce qui rendoit l'esprit à l'épreuve du pistolet, étoit une peau de buffle ajustée à son corps. Ce fourbe avoua toutes ses souflesses, & en fut quitte pour payer à son maître les arérages de cinq années, sur le pied de ce que la terre étoit affermée avant les apparitions. Il y a deux choses à admirer dans cette histoire, les tours d'adresse de l'esprit, & l'impéritie du gentilhomme: l'absence du fermier donna peut-être lieu de penser qu'il étoit le héros de la pièce.

Un fermier retournant du marché de Souham, dans le comté de Warwick, fut assassiné. Le lendemain un homme vint trouver la femme de ce malheureux, & lui demanda avec empressement si son mari n'est pas revenu la veille. Non, répondit cette femme, & je suis dans une inquiétude mortelle. Elle ne sçuroit égarer la mienne, répondit cet homme. Cette nuit, étant dans mon lit parfaitement éveillé, votre mari m'est apparu; il m'a montré des coups de poignard dont son corps est percé, il m'a indiqué la manière où l'on a jeté son cadavre, & il m'a nommé l'assassin, qui est un tel. L'alarme se répand dans tout l'endroit; on cherche la manière, & l'on y trouve le corps percé de blessures. On saisit la personne accusée par l'esprit, on la traîne devant le lord Raymond, chef de la justice de Warwick. On l'auroit jeté dans un cachot, si le lord Raymond, plus éclairé que les autres juges, ne se fût opposé à cette violence. « Il me semble, leur dit-il, Messieurs, qu'on ne doit pas décider si précipitamment sur le témoignage de l'esprit prétendu. Je vous dirai que toutes ces histoires d'apparitions me paroissent un peu incroyables; nous n'avons, d'ailleurs, aucune loi par laquelle il soit permis d'arrêter un homme sur le rapport d'un esprit. Quoi qu'il en soit, si cet esprit a révélé à l'accusateur l'auteur du crime, il ne doit pas manquer de nous en instruire également. Crieur, continue le lord Raymond, somme l'esprit de paroître devant nous. Le crieur appelle trois fois, & l'esprit ne répondant point: « Messieurs, reprit le lord, le prisonnier, sur le rapport de tous les témoins que vous avez entendus, est un homme d'une conduite irréprochable; jamais il n'eut aucun démêlé avec l'homme assassiné, je le déclare innocent: mais qu'on arrête l'accusateur: sur tous les indices circonstanciés qu'il a donnés de l'assassinat, je soupçonne très-fortement qu'il en est coupable ». On saisit cet homme, on l'interroge; il se coupe dans ses

réponses, il avoue enfin qu'il est l'auteur du crime.

Un homme fort âgé, dont l'esprit étoit baissé, avoit néanmoins de temps en temps des saillies heureuses. Quelqu'un disoit à cette occasion, que c'étoit un vicieux château où il revenoit des esprits.

REVENU. Le comte de . . . n'avoit que mille écus de rente & donnoit trois mille livres à son couteur. « J'ai trouvé, disoit-il, le moyen d'avoir tout, pour une année de mon revenu devant moi ».

RICHELIEU, (Armand du Plessis, cardinal, duc de) né à Paris le 9 septembre 1585, mort dans la même ville le 4 décembre 1642.

Le grand écuyer Cinqmars, favori de Louis XIII, crut que que temps pouvoir balancer dans l'esprit du roi la fortune de Richelieu; mais un jour que ce favori s'abandonnoit à des discours outrageants contre ce ministre, Louis lui imposa silence. « Je vous aime beaucoup, lui dit ce prince, & je n'aime point M. le cardinal. Cependant si vous lui rompez en visière, n'attendez pas que je prenne votre parti contre lui; mes affaires sont en telle situation que je ne puis me passer de mon ministre: je ne les gâterai jamais pour l'amour de qui que ce soit ». C'est ce même Cinqmars qui, quelque temps après, porta sa tête sur un échafaud pour avoir conspiré contre l'état par haine pour Richelieu.

Le cardinal de Richelieu envoyant faire compliment au duc d'Epemont, & savoir en quel état il étoit, le duc, qui dans ce moment disoit ses prières, répondit au gentilhomme, qui vint de la part du cardinal: « Vos, dis à ton maître que je fais son métier & qu'il fait le mien ». En effet le cardinal étoit celui qui disoit, osant du gouvernement des armées.

Le cardinal de Richelieu avoit pris un tel ascendant sur l'esprit de Louis XIII, que la résolution ayant été prise de secourir le duc de Mantoue contre les espagnols qui avoient envahi ses états, il se fit donner un pouvoir si extraordinaire de généralissime de l'armée, que M. d'Epemont dit que le roi ne s'étoit réservé de tout son pouvoir, que celui de guérir les écrouelles.

Le cardinal de Richelieu montant le grand degré de Fontainebleau accompagné d'une cour brillante, le duc d'Epemont qui desceusoit suivi de peu de personnes, & dont le trépit declinoit, lui dit: « Vous montez, & je descends; ce ministre lui répondit: « Si Dieu m'avoit donné plus de santé & de force, je monterois plus vite que vous ne descendez ».

Le cardinal de Richelieu avoit coutume de dire

à ses amis que le roi Louis XIII lui cédait plus à gouverner que tout le royaume.

Le cardinal de Richelieu venoit d'assister à une cérémonie où un cordelier avoit prêché. Surpris de n'en avoir point imposé au prédicateur, pour l'intimider un peu, il lui demanda comment il avoit pu parler avec tant d'assurance? « Ah! monseigneur, répond le cordelier, c'est que j'ai appris mon sermon devant un carré de choux, au milieu duquel il y en avoit un rouge, & cela m'a accoutumé à parler devant vous ».

Le cardinal de Richelieu disoit, qu'il y avoit deux sortes de personnes qui ne devoient jamais pardonner, les prêtres & les femmes, parce qu'au lieu d'imputer à générosité ce pardon qu'ils feroient à leurs ennemis, on l'imputeroit à faiblesse.

Ce ministre, avide de toutes sortes de gloire, rechercha celle du bel esprit jusque dans la crise des affaires publiques & des fiennes. Boisrobert, l'un de ses favoris, lui ayant parlé d'une assemblée de gens de lettres qui se tenoit chez Valentin Conrard, le cardinal proposa de lui-même de réunir ces *messieurs* en un seul corps, qui pourroit s'assembler régulièrement sous une autorité publique, & qu'il honoreroit de sa protection. Dans les premières délibérations qui se firent en conséquence des ordres du ministre, on agita quel nom devoit porter l'académie, & quel seroit le genre de ses occupations. La décision en fut remise au cardinal. « La valeur des français, disoit-on à ce ministre, & leurs grandes actions sont demeurées dans une espèce d'oubli, parce que les français n'avoient pas possédé l'art de les rendre illustres par leurs écrits; mais aujourd'hui il se rencontre, heureusement pour la France, des hommes capables de faire lire avec plaisir ce que nous avons vu exécuter avec étonnement ». L'académie, par cet article, s'engagea à tirer de cet oubli, honteux à la nation, les grands hommes qu'elle avoit produits, & les choses mémorables qu'ils avoient faites.

Lorsque la belle tragédie du *Cid*, de Pierre Corneille, parut, *Richelieu*, que toute gloire étrangère chagrinait, enjoignit à la nouvelle académie de donner des observations critiques sur cette pièce. Mais ces observations en firent voir les défauts sans ternir son éclat. Le public continua de l'admirer en dépit de *Richelieu*.

Ce ministre donnoit dans son palais des pièces de théâtre auxquelles il travailloit quelquefois. La première pièce qu'il fit représenter, fut la tragédie de *Mirame*, de Desmarets. Il avoit pour cette pièce une tendresse qui marquoit assez qu'il pouvoit en être le père. Mais l'énorme dépense qu'il fit pour ce spectacle; & tout son pouvoir, ne purent empêcher que ce drame ne tombât. Après la première représentation, le cardinal s'étoit retiré

à Ruel. Desmarets & l'etit coururent l'y rejoindre. Il leur dit en les voyant entrer: « Eh bien! les français n'auront jamais du goût pour les belles choses: Ils n'ont point été charmés de *Mirame* ».

La comédie des *Thaïtires*, attribuée aux cinq auteurs qui travaillèrent sous les ordres du cardinal, fut représentée en 1635 dans le palais de ce ministre. Il en avoit arrangé lui-même toutes les scènes. Corneille, un des cinq auteurs, plus docile à son génie que souple aux volontés du premier ministre, crut devoir changer quelque chose dans le troisième acte qui lui fut confié. Cette liberté estimable déplut beaucoup au cardinal qui lui dit, qu'il falloit avoir un esprit de suite. Il entendoit par esprit de suite la soumission qui fut aveuglement les ordres d'un supérieur.

Ces ridicules dans le cardinal furent en quelque sorte effacés par la grandeur de l'homme d'état. Indépendamment de l'extinction des petits tyrans qui desoloient la France, de l'abaissement de la maison d'Autriche & du parti protestant, on lui doit les progrès que les français de ce siècle firent dans les sciences & dans les arts par la protection signalée qu'il leur donna. L'établissement de l'académie française, de l'imprimerie royale, du jardin du roi, sont autant de trophées élevés à sa mémoire.

Richelieu passa les derniers jours de sa vie dans les souffrances & les douleurs d'une maladie aiguë. Lorsqu'enfin il vit son dernier moment arriver, il parut attendre la mort avec beaucoup de fermeté & de courage. Il pressa ses médecins de lui dire sincèrement ce qu'ils pensoient de son état, & combien il avoit encore à vivre. Tous lui répondirent qu'une vie si précieuse & si nécessaire au monde intéressoit le ciel, & que Dieu fera un miracle pour le guérir. Peu satisfait de ce galimatias, *Richelieu* appelle Chicot, médecin du roi, & le conjure de lui dire en ami, s'il doit espérer de vivre ou se préparer à la mort. Dans vingt-quatre heures, lui répond ce médecin en homme d'esprit, vous serez mort ou guéri. Le cardinal parut très-satisfait de cette sincérité: il remercia Chicot, & lui dit, sans se montrer ému, qu'il entendoit bien ce que cela vouloit dire. Dès ce moment, *Richelieu* ne s'occupa plus que de la fin prochaine. Il reçut le saint viatique avec les sentiments de la piété la plus vive. *O mon juge!* dit le prêtre en regardant le saint ciboire, *condamnez moi, si j'ai eu d'autre intention que de bien servir le roi & l'état.* Lorsqu'il eut rendu les derniers soupirs, on s'empressa d'aller porter cette nouvelle au roi: *Voilà,* dit-il froidement, *un grand politique de mort.*

Le cardinal de *Richelieu* laissa en mourant à sa succession, recueillie par madame d'Aiguillon, sa seule & unique héritière, environ vingt millions. Mais, peu de temps après la mort de ce cardinal, on lui fit plus de quatre-vingt procès, pour réparations

réparations & autres suites de tous les grands & nombreux bénéfices qu'il avoit eus; lesquels procès, faite par madame d'Aiguillon de s'être accommodée à des conditions même onéreuses pour elle, ont causé par la suite la perte totale de cette succession.

RICHESSSES. Un financier avoit amassé de très-grands biens aux dépens de l'état, & il disoit à un sage : Il faut, je crois, bien de la force d'esprit pour mépriser les richesses ? Vous vous trompez, lui répondit le sage, il suffit de regarder entre les mains de qui elles passent.

On demandoit à un arabe ce qu'il lui sembloit des richesses. Il répondit : « C'est un jeu d'enfant; on les donne, on les reprend ».

Philoxène de Cythère, poète fameux, ayant acquis de grandes richesses en Sicile, s'aperçut que le luxe & la mollesse, qui en sont inséparables, commençoient à le gagner : « Par tous les dieux, dit-il, perdons nos richesses, plutôt qu'elles ne nous perdent ». Aussitôt il renonça à tout ce qu'il possédait, quitta la Sicile, & alla dans une agréable retraite mettre ses moeurs en sûreté, sous les auspices d'une pauvreté volontaire.

RIDICULES. La comédie nous représente les caractères ridicules, afin que le spectateur s'y corrige de ses défauts, comme on ôte de devant un miroir les taches de son visage. Il y a bien des originaux que la comédie n'a point encore exposés à la risée du public. Nous en citerons quelques-uns qui retiennent leurs places; c'est l'histoire & les mémoires du temps qui nous les fournissent.

L'abbé de Marolles nous rapporte dans ses mémoires, que son père, très bon gentilhomme, s'étonnoit qu'un homme comme lui, qui avoit tant couru de périls à la guerre, fût réduit à mourir dans son lit. Quoi, disoit-il, ce n'est pas les armes à la main qu'il faut que je quitte la lumière ? Il se faisoit alors apporter sa perruque, & s'en servoit pour se soutenir au lieu de bâton. Il observoit la même cérémonie toutes les fois qu'il se faisoit saigner, sous prétexte qu'un homme de guerre ne devoit répandre son sang que les armes à la main.

Milord Laneshrouw, dont parle Pope dans ses épitres morales, étoit si passionné pour la danse, que l'âge & la goutte ne purent lui ôter ce plaisir. Il dansoit même au milieu des accès les plus cruels de la goutte, & comme on le pense bien, il n'alloit pas beaucoup de mesure. A la mort du prince de Danemarck, époux de la reine Anne, il demanda à cette reine audience particulière : c'étoit pour lui représenter qu'elle seroit très-bien de danser, afin de conserver sa santé & dissiper son chagrin.

Encyclopædiana.

Un médecin écossais, nommé Douglas, étoit si passionné pour l'Isaac, que ce poète multiplié dans près de quatre cents éditions de tout âge & de tout pays, composoit sa bibliothèque.

Un marchand, qui avoit passé d'Angleterre dans une des îles de l'Amérique, y acquit une fortune assez considérable; mais il eut qu'il ne pourroit pas être heureux, s'il ne la partageoit avec une femme de mérite : & comme il n'en trouvoit dans l'île aucune qui lui convint, il prit le parti d'écrire à un de ses correspondans à Londres, dont il connoissoit l'exacritude & la probité. Comme il n'avoit d'autre style que celui du commerce, il écrivit à son ami une lettre, dans laquelle, après avoir parlé de plusieurs affaires, il vint à l'article de son mariage. Voici la teneur de cet article. « Item, voyant que j'ai pris la résolution de me marier, & que je ne trouve pas ici un parti convenable pour moi, ne manquez pas de m'envoyer par le premier vaisseau chargé pour cette place, une jeune femme des qualités & de la forme suivantes. Quant à la dot, je n'en demande point; qu'elle soit d'une honnête famille, entre vingt & vingt-cinq ans, d'une taille moyenne & bien proportionnée, d'un visage agréable, d'un caractère doux, d'une réputation sans tache, d'une bonne santé, & d'une constitution assez forte pour supporter le changement de climat, afin de n'être pas obligé d'en chercher une autre par le défaut subit de celle-ci; ce qu'il faut prévenir autant que l'art se pourra, vu la grande distance & le danger des mers. Si elle arrive condamnée comme ci-dessus, avec la présente lettre, enlôcée par vous, ou d'un nous avec une copie bien attestée, crainte de mépris ou de tromperie, je m'engage à faire honneur à ladite lettre, & à épouser la porteuse à quinze jours de vue. En foi de quoi j'ai signé celle-ci, &c. ». Le correspondant de Londres lut & relut cet article extraordinaire, qui traînoit la future épouse sur le même pied que les balles de marchandises qu'il devoit envoyer à son ami; il admira la prudence exactitude & le style laconique de cet américain, & il songea à le servir selon son goût. Après plusieurs recherches, il eut enfin trouvé la femme qu'on demandoit, dans une demoiselle aimable, mais sans fortune, & qui accepta la proposition. Elle s'embarqua sur un vaisseau avec les marchandises, & bien pourvue de certificats en bonne forme, enlôcée par le correspondant. Elle étoit comprise dans l'envoi, en ces termes : « Item, une fille de vingt-un ans, de la qualité, forme & condition connue par ordre, ainsi qu'il consiste par les attestations qu'elle produira ». Avant le départ de la demoiselle, le correspondant avoit fait partie des lettres d'avis par d'autres vaisseaux, pour informer son ami qu'il lui envoyoit, par tel bâtiment, une jeune personne telle qu'il l'avoit demandée. Les lettres d'avis, les marchandises, la de-

M m m m

moiselle, tout arriva heureusement au port. Notre américain se trouva au débarquement, & vit une personne très aimable, & qui, l'ayant entendu nommer, lui dit : « Mo. sieur, j'ai une lettre-de-change sur vous, j'espère que vous y ferez honneur ». Et le lui remit en même-temps la lettre de son correspondant, sur le dos de laquelle étoit écrit : *La portesse d'icelle est l'épouse que vous m'avez donné ordre de vous envoyer.* « Mademoiselle, dit l'américain, je n'ai jamais la hâte de teller mes lettres-de-change, & je vous jure que je ne commencerai point par celle-ci; je me regarderai comme le plus heureux des hommes, si vous me permettez de l'acquiescer ». Cette première entrevue fut bien-rôt suivie des noces; & ce mariage est devenu un des plus heureux de la colonie.

Un gentilhomme m'apporta à un amateur sa collection de tableaux, & s'arrêtait vis-à-vis un petit tableau : Voilà, s'écria-t-il, un morceau sans prix. L'amateur l'observa quelques instans, & cherchoit à y découvrir les beautés dont le gentilhomme paroissoit extasié, lorsque celui-ci lui dit : « Monsieur, le mérite de ce morceau n'est pas en lui-même, mais dans la manière dont il a été fait. Le peintre a tracé le tout avec son pied, & il tenoit le pinceau avec les ongles. Je l'ai acheté fort cher, car les talens particuliers méritent récompense ».

Taupes pour nos propres défauts, l'inx pour ceux des autres, a dit le poète; nous n'apercevons jamais le ridicule que dans autrui. On a rapporté, à ce sujet, un fait assez plaisant. Un prince devoit un grand repas à toute sa cour; on avoit servi le souper dans un vestibule, & ce vestibule donnoit sur un paterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée; la peur la saisit; elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe sur le gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés, c'étoit le premier ministre du prince. Ah! monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez, & que j'ai de grâces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence. Eh! malheureux, qui pourroit y tenir? répond le ministre: mais, dites-moi, étoit-elle bien grosse? — Ah! monsieur, elle étoit affreuse. — Volait-elle, ajouta-t-il, près de moi? — Que voulez-vous dire? une araignée volait! Eh! qui l'a, reprit-il, c'est pour une araignée que vous faites ce train là? Allez, madame, vous êtes une folle; je croyois que c'étoit une chauve-souris.

M. le Verrier, fameux financier, étoit de passage pour savant, pour homme à bonnes fortunes, & pour ami des grands seigneurs. Il avoit le ridicule de porter toujours à la main un gros livre grec, dont la reliure étoit barrée, pour se faire remarquer de plus loin; aussi l'appelloient-on dans le monde, le traitant renouveau des grecs.

On dit que ce même financier, allant chez M. de

Pont-Chartrain, depuis chancelier, pour s'intéresser dans quelque nouvel armement, ce ministre lui dit : « mais, monsieur, on n'arme pas pour la Grèce. »

Edouard Howard, comte de Suffolk, se crut né poète, parce qu'il avoit du goût pour les vers, & quelque dérangement de cerveau; mais malheureusement sa folie n'étoit pas du genre poétique, & il fit beaucoup de vers, sans pouvoir en faire de bons. Il lisoit un jour de ses poésies à un homme de lettres; & comme il en étoit à la description d'une belle femme, il l'arrêta tout à coup, & dit: monsieur, je ne suis pas comme la plupart des poètes: je ne chante pas des beautés imaginaires; j'ai toujours mes modèles sous les yeux. « Et sur le champ, il tire la sonnette, & dit à un de ses gens: « faites-moi venir Beaux-yeux. » Une fille parut. « Beaux-yeux, dit le comte, regardez monsieur en face. » Elle regarda, & se retourna. Deux ou trois autres odieuses de ce ferraill parurent à leur tour, & étalèrent aux yeux de l'homme de lettres les charmes divers par lesquels elles étoient caractérisées dans les vers de lord.

RIGAUD, (Hyacinthe), né à Perpignan, l'an 1659, mort le 23 décembre 1747.

Quelques portraits commencèrent la grande réputation dont Rigaud a toujours joui. Il peignit, entre autres, dans sa jeunesse, un joyaillier nommé Marteron, & le portrait passa successivement au fils & au petit fils du joyaillier. Ce dernier voulant s'assurer s'il étoit réellement de Rigaud, prit le parti de le lui faire voir. Rigaud ne reconnut point son ouvrage, & dit que le tableau pouvoit être de Vandyck; mais enfin il se rappella qu'il avoit autrefois peint un nommé Marteron, & pria qu'on lui permit de retoucher la draperie qu'il trouvoit indigne de lui.

Rigaud alla exprès en Roussillon, pour peindre sa mère, & pour emporter avec lui l'image de celle qui lui avoit donné le jour.

Pendant qu'il peignoit Louis XV, encore enfant, le jeune monarque lui demanda s'il étoit marié, & s'il avoit le bonheur d'être père : — « je suis marié, répondit Rigaud, en soupirant; mais je n'ai point d'enfans, grâce à Dieu ». — Le roi, surpris de ces derniers mots, lui en demanda l'explication. — Si j'avois des enfans, sire, répliqua-t-il, je ne saurois leur laisser de quoi vivre, votre majesté devant hériter après ma mort de tout ce que j'ai pu gagner par mon travail ». — Le jeune monarque l'assura qu'il le feroit expliquer la chose, & qu'il en parlerait à M. le régent & au cardinal Dubois, alors premier ministre. Louis XV annonça dès l'enfance la bonté de son cœur; il daigna être sensible au discours de son peintre, & l'on fit pour Rigaud ce qu'on n'avoit encore fait pour personne : on lui conserva le même revenu.

qu'il avoit fut l'hôtel-de-ville, malgré la rigueur du règlement donné en 1722, au sujet de la propriété des billets de banque.

Dans le cours de sa vie brillante, *Rigaud* a peint cinq monarques, tous les princes du sang royal de France, & les personnes les plus distinguées de l'Europe.

Sa coutume étoit d'écrire exactement sur un registre, les noms, les qualités & l'âge de tous ceux qu'il peignoit, avec l'année & le prix du tableau.

Un étranger vint lui demander le portrait de son père, fait depuis plus de quarante années, & qui devoit encore être chez lui; *Rigaud* le conduisit dans une salle où il avoit rassemblé plusieurs portraits qui lui étoient restés; l'étranger reconnut le portrait, ouvrit sa bourse; & *Rigaud*, ayant regardé derrière la toile dans quelle année il avoit été peint, n'en voulut recevoir que cinquante francs, prix qu'il exigeoit à l'époque de ce tableau.

Rigaud se maria par une aventure assez singulière. Une dame ayant envoyé son domestique pour avertir quelque barbouilleur de venir mettre en couleur son plancher, le laquais alla s'adresser à *Rigaud*, qui, charmé de la méprise, voulut s'en amuser, promit de le rendre à l'heure indiquée, & n'y manqua pas en effet. La dame voyant paroître un homme de bonne mine, habillé magnifiquement, le dotta duquiproquo de son domestique, en fit des excuses à *Rigaud*, & le reçut d'une manière très-distinguée. L'artiste, enchaîné de l'esprit & de la beauté de cette dame, demanda la permission de venir quelquefois lui faire sa cour. Enfin, la sympathie agit entre ces deux personnes; on parla bientôt de mariage, & leur union fut des plus heureuses.

Quoique *Rigaud* eût naturellement l'esprit très-galant, il n'a jamais aimé à peindre les femmes: — « si je les représente telles qu'elles sont, dit-il, elles ne se trouveront pas assez belles; si je les flatte trop, elles ne seront point ressemblantes ».

Une dame qui avoit beaucoup de rouge, & dont il faisoit le portrait, se plaignit de ce qu'il n'employoit pas d'assez belles couleurs, & lui demanda dans quel endroit il les achetoit: — « je crois, madame, répondit-il, que nous nous fournissions au même marchand ». (*Ann. des beaux arts*).

RIGUEURS Un jeune auteur dramatique s'attacha à une actrice qui jouoit les premiers rôles dans le tragique. Il ne réussit pas en vain, & il conquit celle qui l'avoit conquis. Au lieu que dans les pièces de cet auteur elle avoit fait feinte de prendre du poison, elle lui en fit prendre réellement dans les plaisirs qu'elle lui procura. Il fut obligé de mettre dans sa confidence un soupçon de Saint-Côme, & bientôt il y mit le public. L'actrice

piquée, se plaignit de son indiscrétion. Vous avez tort de vous plaindre, lui dit le jeune auteur, je n'ai pas publié vos faveurs, mais vos rigueurs.

ROBERT LE DIABLE. Robert dit le Diable, duc de Normandie, étant un jour à la fenêtre, vit danser dans la rue la fille d'un pellerier, nommée Harlotte; (ce nom vernaculaire en Anglais fille de joie). « Le duc trouva cette fille jolie, & voulut avoir acointance avec elle. La nuit venue, qu'elle devoit coucher avec Robert, elle lui fut menée jusqu'en sa chambre; & quand elle se fut dépouillée de ses habits, elle entra dans le lit avec sa chemise: puis sentant que le duc, qui s'étoit couché le premier, vouloit approcher d'elle, la prit par le collet, & la fendit tout au long. Quoi reconnu par le duc, il lui demanda pour quel sujet elle fait cela, & qu'elle ne la dépouille par dessus sa tête? Elle répondit gaillardement & promptement, que ce n'étoit pas chose honnête, que ce qui touchoit à ses pieds & jambes, passât devant son visage. Quand il eut satisfait à son amour, elle s'endormit, & treillait incontinent après avec un grand soupir: de quoi, lui ayant demandé la cause:..., monseigneur, dit-elle, j'ai songé que de mon corps étoit un arbre, lequel étendoit ses rameaux si grands & si hauts vers le ciel, qu'il ombrageoit toute la Normandie. Étant parvenue au terme de l'enfement, elle accoucha heureusement d'un fils qui fut nommé Guillaume: aussitôt que la sage-femme l'eut reçu, il fut mis sur un peu de paille blanche, sans langes ni draps: x. Il commença alors de peuille, & tira à lui la paille avec les mains, tant qu'enfin il en eut les poings & les bras pleins. Quoi voyant la sage-femme: par ma foi, dit-elle, cet enfant commence bien jeune à acquiescer & à amasser ». C'est ainsi que les annalistes Anglois rapportent ce fait.

ROCHEFOUCAULD, (François, duc de la), né en 1613, mort en 1680.

Ce seigneur passa des jours pleins de trouble & d'agitation, durant la guerre de la fronde. Il fut un des premiers qui se rangea du parti des princes contre le ministère du cardinal de Richelieu. Renda à lui-même, il cultiva les lettres & la philosophie, & sa maison devint le rendez-vous de tous ceux qui savoient penser. Il a écrit les *mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, avec l'énergie de Tacite; ils sont entre les mains de tout le monde; mais l'on fait par cœur ses réflexions & maximes, où il a fait un portrait achevé de l'homme. Le pinceau du peintre est délicat & plein de finesse.

Quoiqu'il n'y ait qu'une vérité dans ce livre, qui est que l'amour-propre ou l'amour de soi est le mobile de toutes nos actions, cependant cette vérité se trouve sous tant d'aspects variés, qu'elle est toujours piquante.

M m m m m 2

Ce fut en partie à l'insurrection de la belle duchesse de Longueville, que le duc de la Rochefoucauld entra dans les querelles de la fronde. Il se signala dans cette guerre, & sur-tout au combat de St. n. Antoine. Appercevant un jour un portrait de la princesse de Longueville, il écrivit au bas ces deux vers tirés de la tragédie d'Alcyoné.

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois; je l'aurois faite aux dieux.

L'auteur des *maximes* ne fut point de l'académie française. L'obligation de haranguer publiquement le jour qu'il auroit été reçu, fut le seul obstacle qui l'éloigna de cette académie. Le duc de la Rochefoucauld, avec tout le courage qu'il avoit montré dans plusieurs occasions des plus vives, & avec toute la supériorité que la naissance & son esprit lui donnoient sur des hommes si finaux, ne se croyoit pas capable de soutenir la vue d'un auditoire, & de prononcer seulement quelques lignes en public, sans éprouver une sorte de défaillance.

ROHAN, (Henri, duc de.) mort des blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Rhinfield, le 13 avril 1638.

Le duc de Rohan eut les protestans avoient mis à leur tête, fut un des plus grands capitaines de son siècle.

Voltaire a dit de lui :

Avec tous les talens le ciel l'avoit fait naître.
Il agit en héros, en sage il écrivit;
Il fut même grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Henri IV, sous les yeux duquel le duc de Rohan commença les premières campagnes, aima ce seigneur avec tendresse; & ce qui fait le plus bel éloge de cet homme illustre, c'est qu'il conserva toujours une estime singulière pour notre bon, pour notre grand Henri : « certes, disoit-il quelquefois après la mort de ce prince, quand j'y pense, le cœur me tend : un coup de pique donné en sa présence, m'eût plus contenté que de gagner maintenant une bataille. J'enfonce bien plus estimé une louange de lui, en ce métier dont il étoit le premier maître de son temps, que toutes celles de tous les capitaines qui restent vivans ».

Rohan, devenu après la mort de ce monarque, chef des calvinistes en France, & chef aussi redoutable par son génie que par son épée, soutint au nom de ce parti trois guerres contre Louis XIII. La première, terminée à l'avantage des protestans, s'alluma lorsque ce prince voulut rétablir la

religion romaine dans le Béarn; la seconde, à l'occasion du *duc de Rohan* le cardinal de Richelieu mit de tant à Rochelle; & la troisième, lorsque cette place fut assiégée pour la seconde fois.

Le duc de Rohan s'apercevant, après la prise de cette place, que les villes de son parti cherchoient à faire des accommodemens particuliers avec le cour, réussit à leur procurer une paix générale, à des conditions plus avantageuses. Le seul sacrifice un peu considérable que les huguenots firent obligés de faire, fut celui de leurs fortifications, ce qui les mit hors d'état de recommencer la guerre. Quelques esprits chagrins, mécontents de voir tomber leurs forteresses, accusèrent leur général de les avoir vendus & trahis. Ce grand homme, indigné d'un si odieux ingratitude, présenta son sein découvert à ces enragés, en leur disant : « frappez, frappez; je veux bien nourrir de votre sang, après avoir mille fois hardi ma vie pour votre service ».

La paix de 1629 ayant éteint le feu de la guerre civile, le duc de Rohan instruit à son parti & désagréable à la cour, se retira à Venise. Il y a une anecdote assez singulière tirée des mémoires de la duchesse de Rohan, Marguerite de Béthune, fille de l'illustre Dully. Le duc de Rohan étant à Venise, il lui fut proposé, « qu'en donnant deux cents mille écus à la Porte, & en payant un tribut annuel de vingt mille écus, le grand seigneur lui céderoit le royaume de Chypre, & lui en donneroient l'investiture ». Le duc de Rohan avoit dessein d'acheter cette île pour y établir les familles protestantes de France & d'Allemagne. Il négocia chaudement cette affaire à la Porte par l'entremise du patriarche Cyrille, avec lequel il avoit de grandes correspondances; mais différentes circonstances, & particulièrement la mort de ce patriarche, la firent manquer.

Quoique ce seigneur ait toujours eu les armes à la main, il a néanmoins laissé des mémoires & plusieurs écrits très-propres à former de bons militaires. Dans son *Parfait Capitaine*, il fait voir que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières pour la tactique des modernes. On ne remarque dans cet homme illustre ni ambition, ni hauteur, ni vice d'intérêt. Il avoit coutume de dire que, « la gloire & l'amour du bien public ne comptent jamais, où l'intérêt particulier commande ».

ROI. Le pouvoir des premiers rois de la Grèce étoit extrêmement limité. Leur titre se réduisoit presque à une sorte de préséance sur les autres citoyens de l'état. Leurs prérogatives consistoient à assembler le peuple chacun dans leur district. Ils ordonnoient les premiers, écoutoient les plaintes, & jugeoient les différends qui s'élevaient entre leurs sujets; ils commandoient les troupes en

temps de guerre, & avoient la suprême intention de la religion; ils présidoient aux sacrifices, aux jeux & aux combats sacrés; ils faisoient la fonction de sacrificateurs. Les grecs étoient si intimement convaincus que le souverain sacrificateur ne pouvoit être exécuté que par les rois, que même dans les villes qui changoient le gouvernement monarchique en républicain, celui qui présidoit aux mystères & aux affaires de la religion, avoit le titre de *roi*, & sa femme celui de reine. Il en étoit de même chez les romains; malgré leur aversion pour le nom de *roi*, il y avoit à Rome un *roi* des sacrifices.

O rois ! craignez les plaintes des malheureux ; elles pénètrent les cieux, elles changent la face des empires ; il ne faut qu'un soupir de l'innocence opprimée pour te nuire le monde.

Un jeune roi, à son avènement au trône, avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son père; la main de la magnificence s'ouvroit, & les richesses du prince se répandoient sur son peuple. Un courtisan en fit des reproches au prince : si l'ennemi venoit sur vos frontières, quels moyens auez-vous de lui résister, après avoir distribué votre argent à vos sujets ? Alors, répondit le roi, je le redemandrai à mes amis.

Je m'assis un jour, dit le sage Sadi, à la porte d'une mosquée de Damas, & auprès du tombeau du prophète Jein ; que la paix soit avec lui : un roi d'Arabie, fameux par ses cruautés & ses injustices, vint faire la prière au tombeau du prophète. Ainsi, tout ce qui est homme, dans quelque rang qu'il soit placé, quelque soit sa fortune, a toujours des grâces à demander à Dieu. Ce roi me regarda, & me dit : pitié pour moi, & puissent tes prières me faire obtenir les secours dont j'ai besoin : la crainte d'un ennemi puissant agite mon âme. Je lui répondis : suis grâce au faible, soulage le pauvre, rends la justice à tous, & tu ne craindras point d'ennemis. Vois-tu venir le jour de la justice divine ? le vois-tu ? O fils d'Adam ! la nature vous crie que vous êtes tous les membres d'un même corps.

Un roi de Perse avoit entendu la main d'iniquité sur les biens de ses sujets; il leur marquoit du mépris, & les tenoit dans un cruel esclavage. Imprimé d'un joug si humiliant & si rude, la plupart abandonnèrent leur patrie, & cherchèrent asyle chez l'étranger. Les revenus du prince diminuerent avec le nombre de ses sujets; il se trouva bientôt sans défens; ses voisins en profitèrent, & il fut détruit. Un roi doit pourrir son peuple de la trop grande sollicitude, parce qu'il tient son royaume de son peuple. Tout citoyen est soldat sous un roi juste.

Un jeune roi de Perse s'assit un jour à la disposition de tous les pleins; lui qui prévoyoit les

courtisans. Un jour il chantoit dans un festin ces paroles. « Je jouissois du moment qui est passé, je jouis encore du moment qui passe, & je commence à jouir de celui qui succède; content & tranquille, l'espérance d'aucun bien, la crainte d'aucun mal, ne me donnent d'inquiétude. » Un pauvre, assis sous la fenêtre de la salle du festin, entendit le roi, & lui cria : si tu es sans inquiétude pour ton sort, n'en as-tu jamais peur le soir ? Le roi fut touché de ces discours, il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque temps le pauvre avec attention, & sans lui parler, lui fit donner une somme considérable. Il sortit rassuré de la salle du festin, en faisant des réflexions sur sa vie passée : elle avoit été opposée à tous ses devoirs; il en eut honte : il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit jusqu'alors abandonnées à ses favoris. On le vit travailler assiduellement, & en peu de temps, il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'empire. Depuis qu'il étoit occupé de l'administration des états, on lui faisoit souvent des plaintes de la licence & du désordre dans lesquels vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin, il le vit un jour à la porte du palais : il étoit couvert de lambeaux, & il venoit demander l'aumône. Le roi le montrant à un des fages de sa cour, lui dit : vois-tu les effets de la bonté ? Tu m'as vu combler cet homme de richesses, vois-tu qu'en est le fruit ! Mes bienfaits ont corrompu ce pauvre; ils ont été pour lui une source de vœux vains & d'une nouvelle misère. Cela est vrai, lui répondit le sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail. (*Extrait du premier chapitre de Sadi, intitulé : Des méurs des rois.*)

Orangzeb, qui est mort empereur des mogols en 1707, sortoit d'une longue maladie, & travailloit plus que sa faiblesse ne pouvoit lui permettre. Un ministre lui représenta combien cet excès de travail lui étoit dangereux, & quelles suites il pouvoit avoir. Orangzeb lui lança un regard méprisant & indigné; & se tournant vers les autres courtisans, il leur dit ces mots, ou respire toute la hauteur de son âme. « N'avouez-vous pas qu'il y a des circonstances où un roi doit hâter sa vie, & périr les armes à la main, s'il le faut, pour la défense de la patrie ? Et ce vil flatteur ne veut pas que je consacre mes vœux au bonheur de mes sujets. Croit-il donc que j'ignore que la divinité ne m'a conduit sur le trône que pour la félicité de tant de millions d'hommes qu'elle m'a fournis ? Non, non, Orangzeb n'oubliera jamais le vers de Sadi : *Rois, cessez d'être rois, ou régnez par vous-mêmes.* Hélas ! la gloire & la prospérité ne nous rendent si que trop de pièges ! Malheureux que nous sommes ! tout nous entraîne à la misère, les femmes par leurs caresses, les plaisirs par leurs attractions. Faudrait-il que des millions d'êtres enco-

leur voix perfide pour combattre la vertu toujours
toute & chancelante, & les perdre par de funes-
tes contels ?

Un calife, qui faisoit jeter de l'or dans une
citerne, s'écrioit : fâche le ciel que je vive assez
pour la remplir ! A ces mots, son favori fremit
d'indignation & veut s'éloigner. Le calife l'arrête :
où vas-tu, lui dit-il ? Paraissez-moi, seigneur,
répond le favori ; je me suis ressouvenu d'avoir
accompagné votre aïeul en ce même lieu ; la ci-
terne étoit pleine ; en la voyant, il soupira, des
larmes couloient de ses yeux, & il dit : O dieu
de Mahomet ! fais-moi vivre assez, pour em-
ployer ces richesses à rendre mes sujets heu-
reux.

Un roi d'Arabie fit récompenser un de ses of-
ficiers avec magnificence, non pas que cet officier
eût de grands talents, non qu'il eût rendu de
grands services, mais il remplissoit ses devoirs avec
exactitude. L'exactitude est dans les officiers du
prince, dit le sage Sadi, la marque la plus certaine
d'un empire bien gouverné.

Le seul éloge d'un roi, est celui qui sort
de la bouche d'un homme libre : « Malheur aux
souverains qui commandent à des peuples esclaves,
disoit un roi d'Orient, que la passion de la gloire
enflammoit : hélas ! les douceurs d'une juste louan-
ge, dont les dix & les héros sont si avides,
ne sont pas faites pour eux. O peuples assez vils
pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement
vos maîtres, vous avez perdu le droit de les
louer ! L'éloge de l'esclave est suspect ; l'infor-
tuné qui le regret ignore toujours s'il est digne
d'estime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour
une ame noble, que de vivre livrée au supplice
de cette incertitude ».

Un roi mourut sans laisser d'héritiers, & par
son testament, il donna la couronne à celui qui,
après sa mort, entreroit le premier dans la ville.
Un pauvre fanton, forte de religieux ture, parut
aux portes lorsque le roi venoit d'expirer, & il fut
couronné. Il eut à soutenir des guerres intestines
& étrangères, à ranimer le commerce, à dimi-
nuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pour-
voir à la subsistance de son peuple ; il étoit rempli
de soins & dévoré d'inquiétudes. Un de ses com-
pagnons vint le voir & lui dit : Grâces soient
rendues au Dieu tout-puissant, qui vous a élevé
à si haut point de gloire & de puissance ! Ah !
mon ami, lui dit le roi, au-lieu de rendre grâces
à Dieu de mon élévation, demande lui pour moi
le courage & la patience ; plains moi, au lieu de
me féliciter ; dans mon ancienne condition je ne
souffris que de mes besoins ; & je souffre aujour-
d'hui du besoin de chacun de mes sujets.

Un roi de Perse avoit un fils très-différent, mais
doué des vertus les plus éminentes. Cependant son

père le haïssoit & avoit accordé son amitié à ses
autres enfans, qui brilloient par leurs qualités
extérieures. La guerre s'éleva, l'armée du roi com-
mandée par ses enfans, murmuroit sur l'incapacité
de ses généraux & commençoit à plier. Le jeune
prince qui avoit en bravoure tout ce qui lui
manquoit en besout, dit alors à ses amis : allons,
en combattant nous ne risquons que nos jours ;
en fuyant nous exposons l'armée & le royaume.
Il marcha à l'ennemi & revint vainqueur. Son
père reconnut sa faute, & le déclara son héritier,
ses frères, jaloux & irrités, tentèrent de l'empoison-
ner. Il découvrit leur complot & leur dit : Qu'es-
perez-vous de ma mort ? Si l'aigle n'existoit pas,
ce seroit le hibou qui régneroit sur les oiseaux ? Le
roi, instruit de leur crime, les condamna à mourir,
& dit à leur frère qui demandoit leur grâce : « Dix
pauvres dorment sur le même fumer, & deux
rois ne peuvent être assis sur le même trône ».

Un prince demandant à un philosophe le
moyen de régner long-temps : « C'est, dit-il,
de faire du bien à tous, & de se fier à peu ».

Agis, roi de Sparte, caquis de quel'un qui
le voyoit sans aucune suite, comment un roi
peut être en sûreté sans avoir des gardes, ré-
pondit : Qu'il n'y ait rien à craindre pour lui,
quand il traitoit ses sujets, comme un bon père
traite ses enfans.

Jean II, roi de Portugal, avoit coutume de dire
que le prince qui se laisse gouverner est indigne
de régner. Lorsqu'il eut perdu son fils unique,
qu'il aimoit tendrement : « Ce qui me console,
dit-il, c'est qu'il n'étoit pas propre à régner ; &
Dieu, en me l'ôtant, a montré qu'il veut secourir
mon peuple ».

L'empereur Charles V passant par un village
d'Arragon, où, selon la coutume du pays, il y
avoit un roi de Pâques, ce roi se présenta devant
l'empereur & lui dit : « C'est moi, seigneur, qui
suis le roi ». A quoi Charles V répondit : « En
vérité, mon ami, vous avez pris un malheureux
emploi ».

Christophe III, roi de Danemark, étant mort
sans enfans en 1448, le sénat jeta les yeux sur
Adolphe, comte de Hultein, qui, par un exemple
de désintéressement bien rare, refusa la couronne
en recommandant Christian, son neveu, fils de
Théodore, comte d'Oldembourg. Le sénat dé-
puta sur le champ vers le comte pour le prier de
marquer lui-même le choix du sujet le plus propre
à les bien gouverner. « J'ai trois fils, dit le comte
d'Oldembourg, l'un est passionné pour le jeu &
les femmes ; l'autre est d'un caractère si violent
qu'il ne respire que la guerre, & il a des motifs
qui la lui seroient entreprendre ; le troisième est
d'un caractère modéré, il ne respire que la paix,
& n'a peut-être pas son égal en valeur, en

générosité, en bonté. Ces ambassadeurs ayant fait leur rapport, le sénat élut celui dont le père avoit fait un si bel éloge, & ce fut sous de si heureux auspices que commença la maison qui règne sur le Danemarck ».

Chez un peuple d'Arabie, le jour que le roi mouroit sur le trône, on donnoit des gardiens à toutes les femmes groües du pays, & l'enfant qui venoit le premier au monde étoit le prince héritier.

ROLLIN, (Charles) né l'an 1661, mort en 1741.

Rollin avoit été reçu maître coutelier, lorsqu'un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servoit souvent la messe, découvrit en lui des dispositions pour les lettres. Ce bon religieux obtint une bourse dans un collège pour ce jeune homme, & le fit étudier.

Il étoit très-lié d'amitié avec le célèbre avocat *Cochin* qui avoit été du nombre de ses disciples ; & comme il s'intéressoit à ses succès, il lui promit un jour de l'aller entendre au châtelet dans une de ses causes les plus célèbres. *Cochin* avoit à reprocher à la mémoire d'une mère d'avoir confié à des mains infidèles l'éducation de sa fille ; il prit de là occasion d'insérer dans son discours l'éloge de son illustre ami & ancien professeur. Le public, le tribunal, & sur-tout le chef furent enchantés de cette digression. Il n'y eut que celui qui en étoit l'objet qui se plaignit d'avoir été pris en traïson par quelqu'un dont il ne se seroit pas défie ».

Les ouvrages de *Rollin*, ont réussi dans les pays étrangers comme en France. Le duc de Cumberland & les princesses ses sœurs, en avoient toujours les premiers exemplaires. C'étoit à qui les auroit plutôt lus & à qui en rendroit le meilleur compte. Ce prince disoit : Je ne sais comment fait *M. Rollin* : par tout ailleurs les réflexions m'ennuient, & je les surs à pieds joints. Elles me charment dans son livre ; & je n'en perds pas un mot.

Le prince royal, depuis toi de Prusse, faisoit l'honneur à *M. Rollin*, d'être en grand commerce de lettres avec lui ; mais quand à son avènement au trône, il eut la bonté de lui en faire pari comme à quelques autres savans du premier ordre, *Rollin* lui marqua qu'il respecteroit désormais ses grandes occupations, & que n'ayant plus de conseils à prendre que de sa propre gloire, il n'auroit plus l'honneur de lui écrire.

Rollin, pensoit si modestement de lui-même qu'il ne cessoit de s'étonner de ce qu'il étoit devenu auteur ; & loin d'avoir jamais rien tiré de ses ouvrages, dont le prodigieux débit auroit fait la fortune de tout autre, il ne s'étoit em-

barrassé en les donnant au libraire, que de la manière dont il le dédomageroit, s'ils n'avoient pas été de cours.

RONsARD, (Pierre) né le 15 février 1525, mort le 27 décembre 1585.

Ronsard fut le premier en France qui fit de grandes pièces de poésie. Comme il avoit du génie & de l'érudition, on s'empessa de son vivant de lui donner le titre de *Prince des poëtes*. Il fut recherché des personnes les plus illustres par leur mérite ou leur naissance ; & ce qui sans doute n'a pas peu contribué à l'accueil que chacun s'empressoit de lui faire, c'est qu'il étoit d'une physionomie agréable & prévenante, qu'il aimoit les arts, chantoit agréablement, & savoit s'annoncer par des procédés généreux. Ses poëties sont peu lues aujourd'hui, parce qu'il n'a pas su s'élever au-dessus du mauvais goût de son siècle. *Ronsard*, dit Boileau :

Régner tout, brouiller tout, fir un art à sa mode,
Et tourner les long-temps cur un heureux déclin.

Mais sa muse en français parlant grec & latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faîte pédañesque.

Art. poët. chant I.

Ronsard remporta à Toulouse le premier prix des jeux floraux qui est une églantine ; mais cette fleur qui est en argent ayant paru une récompense trop au-dessous du mérite de l'ouvrage & de la réputation du poëte, la ville de Toulouse fit faire une Minerve d'argent massif & d'un prix considérable qu'elle lui envoya. On accompagna ce beau présent d'un décret par lequel *Ronsard* fut déclaré par excellence le prince des poëtes.

Il fut honoré de l'estime de Henri II & de François II. Charles IX, qui aimait la poésie, s'entretenoit souvent avec lui, & lui écrivoit en vers. On connoit ceux-ci qu'il composa à la louange du poëte & de la poésie en général.

L'art de faire des vers, dir on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais toi je les reçois, poëte tu les donnes.

Marie Stuart, reine d'Ecosse, détenue en Angleterre, charmoit ses ennus par la lecture des ouvrages de ce poëte. Elle lui témoigna le plaisir qu'il lui y avoit pris, en lui envoyant plusieurs beaux vases d'orfèvrerie, entre lesquels il y en avoit un où le mont Parnasse étoit représenté avec ces mots :

A *Ronsard*, l'Apollon de la source des muses.

Brançôme rapporte que Chânelard, gentilhomme françois, décapité en Ecole, pour avoir usé témoinnet à la reine un amour insensé, n'eut point d'autre préparation à la mort, que la lecture d'un poëme de *Ronsard*. « Le jour venu, dit cet historien, ayant été mené sur l'échafaud, avant de mourir, peit en ses mains les hymnes de *Ronsard*, & pour son éternelle consolation, se mit à lire tout entièrement l'hymne de la mort qui est très-bien faite, & propre pour ne point abhorrer la mort, ne s'aidant autrement d'autre livre spirituel, ni de ministrre, ni de confesseur ».

Ronsard, après avoir chanté pendant dix ans les charmes de Cassandre, sa première maîtresse, fit des vers à la louange d'Helène de Suges. Cette demoiselle pria à cette occasion le cardinal du Perron de faire une préface au commencement des poësies galantes de *Ronsard*, & de faire entendre au public que ce poëte n'avoit jamais conçu pour elle qu'un amour honnête. Helène de Suges étoit une des filles de la reine qui avoit le plus de vertu, mais le moins de beauté. Aussi le cardinal lui répondit assez malignement : « Au lieu de préface, je vous conseille de faire mettre votre portrait au commencement du livre ».

Jamais personne n'a tant promis que la reine Catherine de Médicis; aussi *Ronsard* lui dédia-t-il, l'hymne de la promesse.

Ronsard, dégradé de la cour, entra dans les ordres, & accepta la cure d'Evailles dans le Verdunois : il y prit les armes contre les huguenots. Il s'en excusa depuis, en disant que n'ayant pu défendre les paroissiens avec la clé de saint Pierre que les calvinistes ne respectoient, ni ne craignoient, il avoit pris l'épée de saint Paul.

Lorsque *Ronsard* mourut, on lui fit un service très-solennel où une partie du parlement & plusieurs seigneurs assistèrent. Le roi y envoya sa musique. Du Perron, qui fut depuis cardinal, prononça son oraison funèbre. Cette pompe fut honorée d'un concours si grand, que le cardinal de Bourbon & plusieurs autres princes & seigneurs furent obligés de s'en retourner, n'ayant pu fendre la presse.

ROSÉE, (Mademoiselle) né à Leyde, l'an 1632, morte en 1682.

Au lieu d'employer des couleurs ou le crayon, cette fille ingénieuse se feroit de soie de toutes les nuances, qu'elle avoit eu grand soin d'aplanir & de séparer dans des boîtes particulières. On a de la peine à concevoir comment elle pouvoit appliquer les brins de soie presque imperceptibles, imiter la couleur de chair, & fendre & mêler les nuances les plus délicates. Elle a peint, de cette nouvelle manière, le portrait, le paysage

& l'architecture. Dans les ouvrages de cette fille inimitable, la soie étoit si artivement disposée, qu'il falloit s'approcher de bien près pour se convaincre que cette peinture n'étoit pas faite au pinceau.

ROTROU; (Jean) né en 1609, mort en 1650.

Rotrou étoit revêtu de toutes les magistratures de la ville de Dieux, lorsqu'il fut affligé d'une maladie épidémique. Pressé par ses amis de Paris de mettre sa vie en sûreté, & de quitter un lieu si dangereux, il répondit que sa conscience ne lui permettoit pas de fuir sa charge, parce qu'il n'y avoit que lui qui pût maintenir le bon ordre dans ces circonstances. Il finissoit sa lettre par ces mots : ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand, pu-je au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu.

Rotrou se préparoit à donner son *Vincennes*, lorsqu'il fut arrêté & conduit en prison pour une dette qu'il n'avoit pu acquitter. La somme n'étoit pas considérable; mais *Rotrou* étoit joueur & par conséquent vivait à vis de rien. Il envoya chercher les comédiens, & leur offrit pour vingt pistoles sa tragédie; le marché fut bientôt conclu. *Rotrou* sortit de prison; sa tragédie fut jouée, mais avec un tel succès, que les comédiens crurent devoir joindre au prix qu'ils avoient payé, un présent honnête.

Rotrou étoit joueur, mais il avoit une manière singulière pour s'empêcher de perdre tout son argent à la fois, & afin de s'en conserver pour les besoins de la vie. Quand les comédiens lui apportoient l'argent de quelque-une de ses pièces, il le jetoit ordinairement sur un tas de fagots qu'il tenoit renfermés. Lorsqu'il avoit besoin d'argent, il étoit obligé de faneur ces fagots pour en faire tomber quelque chose, & la peine que cela lui donnoit l'empêchoit de prendre tout à la fois, & lui faisoit toujours laisser quelque chose en réserve.

Le grand Corneille disoit : *Rotrou* & moi serions subsister des saltimbanques; pour marquer que l'on n'auroit pas manqué de venir à leurs pièces, quand bien même elles auroient été mal représentées.

Tous les poëtes se lièrent contre le Cid; il n'y eut que *Rotrou* qui refusa de se prêter à la jalousie du cardinal de Richelieu; aussi le grand Corneille l'appelloit-il son père.

ROUSSEAU. (Jean-Baptiste) mort en 1741.

Rousseau étoit si honteux de sa naissance, qu'il ne vouloit pas même porter le nom de son père. Il se

se fit appeler quelque temps Verniettes ; & c'est sur ce faux nom, dit Saurin, que quelques uns de ses amis même firent cette anagramme : *Tu te renies*.

A la première représentation du *Flatteur*, où l'on prétend que *Rouffau* s'est peiné, son père, qui étoit entré à la comédie pour son argent, fut sensible, autant qu'on peut le juger, aux applaudissemens qu'on donnoit à son fils ; il ne put contenir sa joie, & il fit connoître à ceux qui l'environnoient qu'il étoit le père de l'auteur. La pièce finie, ce bon-homme tout ému cherchoit avec empressement à embrasser son fils. Il l'arrêta au sortir du théâtre, & lui fit un discours touchant, qu'il finissoit par ces mots : *Enfin je suis votre père*. Vous mon père ! s'écria *Rouffau* ; & dans le même moment il s'enfuit, & laissa ce pauvre père pénétré de douleur & fondant en larmes.

Rouffau ayant été banni du royaume, à l'occasion des fameux couplets, trouva un asyle auprès du comte du Luc de Vintimille, qui étoit ambassadeur de France en Suisse. Ce seigneur ayant été nommé plenipotentiaire pour la paix qui fut conclue à Bade en 1714, avec l'empereur, *Rouffau* l'y accompagna. Un jour qu'on causoit familièrement chez le prince Eugène, quelqu'un dit qu'il venoit de chez M. le comte du Luc, où *Rouffau* avoit récité de très-jolis vers qu'il avoit composés presque à l'instant. Quoi ! s'écria aussitôt le prince, nous ayons ici ce grand poète ! Il m'a donné occasion, ajouta-t-il tout de suite, de faire une réflexion bien juste. Ce fut quelques jours après la triste affaire de Denain, que je lus son ode à la Fortune ; j'y trouvai mon portrait au naturel dans cette strophe :

Montrez-nous, héros magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour.
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du fort soutiendront le retour,
Tant que la fortune vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit ;
Mais au moindre revers funeste
Le masque tombe ; l'homme reste,
Et le héros s'évanouit.

Après cet enterrien, le prince Eugène marqua un grand desir de voir *Rouffau*, qu'il goûra au point de se l'attacher & de l'emmener avec lui à Vienne.

Rouffau ne fut que trois ans auprès du prince Eugène. Le fameux comte de Bonneval & le marquis de Prié ayant eu une contestation assez vive, le prince voulut que *Rouffau*, qui en avoit été le témoin, lui en rendît compte. Il le fit

Encyclopédiana,

d'une manière peu favorable à M. de Prié, que M. le prince Eugène protégeoit ouvertement. *Rouffau*, par trop de sincérité, perdit les bonnes grâces de son protecteur, qui lui dit qu'il pouvoit aller à Bruxelles, où on lui donneroit une place honnête qu'il n'a jamais eue.

En 1717, le duc d'Orléans, régent du royaume, fit écrire à *Rouffau*, par le marquis de la Fare, qu'il pouvoit revenir à Paris, où il seroit en toute sûreté. Mais *Rouffau* demanda qu'on fit examiner une seconde fois l'affaire pour laquelle il avoit été condamné ; ce que le prince ne jugea pas à propos d'ordonner.

M. le duc d'Arenberg, qui faisoit son séjour le plus ordinaire à Bruxelles, donna une pension de quinze cens livres à *Rouffau*. Le poète croyant dans la suite avoir à se plaindre de son bienfaiteur, refusa l'argent lorsqu'on le lui apporta ; je l'acceptois avec plaisir, dit-il à l'intendant de ce seigneur, quand je me flattois d'être des amis de M. le duc. Présentement que je ne le suis plus, je ne veux plus le recevoir.

L'illustre & malheureux *Rouffau* vint secrètement à Paris en 1738, & trouva un asyle dans la maison d'Aved, fameux peintre de portrait & son intime ami. Aved ne sachant ce qu'il devoit croire de tout ce que publioit la malignité sur le prétendu libertinage de *Rouffau*, voulut l'épier quand il se croyoit seul dans sa chambre, & surprit ce grand poète à genoux, adressant au ciel de ferventes prières. Le généreux Aved fit le portrait de *Rouffau*, qui lui témoigna sa reconnaissance par ce sonnet :

Tandis que tu peignois mon image fidelle,
De toi-même encor mieux tu traçois le portrait,
Dans ces soins prévenans qui, suivant ton souhait,
Où si bien combattu ma fortune cruelle.

Un mouvement si noble, un si généreux zèle,
A mon cœur attendri te peignait trait pour trait,
Me faisoient admirer dans un tableau parfait
De la vraie amitié le sensible modèle.

L'art te fit, cher Aved, un don bien précieux ;
Il t'apprit le secret de surprendre les yeux,
Et de rendre le vrai jaloux de sa peinture.

Le pinceau de Timante est ce que tu lui dois ;
Mais le cœur que sans lui te forma la nature,
Est un présent plus rare & plus beau mille fois.

Dans ce voyage que *Rouffau* fit à Paris, il vit Rollin presque tous les jours, & ne voulut pas repartir sans lui avoir fait la lecture de son testam.

N n n n

ment. Il y désavouoit, en termes les plus forts, ces monstres couplers, qui furent l'origine de ses malheurs, & continuoient de les attribuer à Saurin. Roll n'arrêta tout court en cet endroit : il lui répéta vivement que le témoignage de sa conscience suffisoit pour le disculper ; mais que ne pouvant avoir aucune preuve équivalente, pour en charger nommément un autre, il se rendroit coupable d'un jugement téméraire au moins, & peut-être d'une calomnie sûre. Le père n'eut rien à répondre, & Roll se fut bon gré de lui avoir fait effacer cet article.

Voltaire, qui avoit tant de sujet d'être indigne contre J. B. Rousseau, racontoit devant un homme d'esprit que son valet-de-chambre, parent du père lyrique, lui demandoit souvent excuse des vers géométriques de son cousin. « Étoit-il d'une naissance aussi commune, répliqua celui qui écouloit ? — Quoi ! vous ne savez pas quel étoit son père ? — Non, en vérité, je le croyois fils de Pandore ou d'Alcée. »

On différoit devant Rousseau sur les poèmes que nous nommons opéra. « Ah ! s'écria-t-il, s'il est possible de faire un bon opéra, il ne l'est pas qu'un opéra soit un bon ouvrage. »

Lorsque Rousseau & la Motte se furent réconciliés, on demanda au premier si Gâcon n'entroient pas dans leur traité. « Belle demande, dit-il, quand les généraux des deux années ennemies sont d'accord, la paix n'est-elle pas censée faite avec les jouets ? »

Voici l'épigramme que lui fit Pirron :

Cy-gît l'illustre & malheureux Rousseau,
Le Brabant fut sa tombe & Paris son berceau :
Voici l'abrégé de sa vie
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié.

ROUSSEAU, (Jean-Jacques) né à Genève en 1712, mort à Ermenonville, à dix lieues de Paris, en 1778.

Rousseau, fils d'un horloger qui aimoit à lire Plutarque & Tacite, puis dans ces auteurs le goût de l'étude, de la littérature & de la philosophie. Il fut obligé fort jeune d'abandonner la maison paternelle, & se trouvant fugitif en pays étranger, sans ressource, il changea, comme il le dit lui-même, de religion pour avoir du pain.

Il avoit des talens pour la musique, & ayant sollicité vainement une place à la chapelle du roi, il alla à Chambéry pour y enseigner le chant.

Revenu à Paris en 1741, il eut beaucoup de

peine à gagner sa vie : tout est cher ici, écrivoit-il en 1743, & sur-tout le pain.

Cependant il parvint à être nommé secrétaire d'ambassade auprès de M. de Montaigu, ambassadeur de France à Venise ; mais il ne put le maintenir long-temps dans cette place.

Il revint dans la capitale, & obtint une commission par le crédit de M. Dupin, fermier-général.

Enfin en 1750, il travailla à la question proposée par l'académie de Dijon, *Si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer les mœurs ?* & il remporta le prix en soutenant la négative avec beaucoup d'éloquence.

Son Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes & sur l'origine des sociétés, ajouta beaucoup à sa gloire.

Il se distingua encore par son charmant opéra du Devin du village, dont il fit les paroles & la musique.

Ses romans philosophiques, où il a mis tant de sensibilité, ses ouvrages de controverse, où il montre la raison dans toute sa puissance, & ses vues patriotiques, dans lesquelles il développe la fierté de son ame & l'élevation de son génie, lui ont fait autant d'admirateurs qu'il y a d'êtres en état de l'entendre. Son Contrat social a mis le comble à sa renommée, & lui a mérité ce fameux décret du 21 décembre 1790, par le quel l'assemblée nationale voulant rendre un hommage solennel à la mémoire de J. J. Rousseau, & lui donner, dans la personne de sa veuve, un témoignage de la reconnaissance française, décréta ce qui suit :

Article I. « Il sera élevé à l'auteur d'Emile & du Contrat social une statue portant cette inscription : *La nation française libre, à J. J. Rousseau, Sur le piédestal sera gravée la devise : Vivam impendere vero.* »

Art. II. « Marie-Thérèse la Veuve, veuve de J. J. Rousseau, sera nourrie aux dépens de l'état : à cet effet, il lui sera payé annuellement, des fonds du trésor public, une somme de douze cents livres. »

Passons à quelques traits épars caractéristiques qui peuvent faire connaître particulièrement cet homme de génie, considéré dans sa vie privée.

Lorsque le programme de l'académie de Dijon parut, J. J. Rousseau vint consulter Diderot sur le parti qu'il prendroit. « Le parti que vous prendrez, dit le philosophe, c'est celui que personne ne prendra. — Vous avez raison, répliqua Jean-Jacques. »

Il échappa à un des amis de J. J. Rousseau de dire dans la conversation, que les hommes étoient

méchans. « Les hommes, oui, cépliqua le philosophe, mais l'homme est bon ».

Rousseau venant d'herboriser à la campagne, arriva chez des dames les mains pleines de plantes qu'on appelle *gramen*. On se mit à rire en le voyant entrer : « Il n'y a pas là de quoi rire, dit le philosophe, je tiens dans mes mains les plus grandes preuves de l'existence de Dieu ».

Avant de jouer le *Pygmalion* de J. J. *Rousseau*, les comédiens dépêchèrent vers lui deux de leurs camarades pour obtenir son agrément. Il faisoit déjà nuit; *Rousseau* ne vouloit point ouvrir, & leur dit à travers la porte : revenez demain. On y retourna pour avoir sa réponse qui fut telle : « Je n'acquiesce point à cela, mais je ne m'y oppose point : je ne ferai aucune démarche pour ou contre. Je vous avertis qu'on m'a enlevé cet ouvrage, qu'on l'a imprimé furtivement, qu'il y a beaucoup de fautes, & que je ne veux point de part d'auteur ».

J. J. *Rousseau* demeurant alors à un cinquième étage, rue Plâtrière, s'obstina à ne point payer de capitation. Il alléguoit que le bureau de la ville, qui avoit le département de l'opéra, lui devoit soixante mille livres pour son Devin du village. On étoit fur le point d'envoyer garnison chez lui, lorsqu'il le receveur, averti à temps, porta le cas he'g'eux au tribunal du prévôt des marchands. On y décida qu'on remettrait les trois livres douze sols de capitation à l'auteur d'Emile. Le philosophe opiniâtre avoit défendu à sa femme & à ses amis de payer pour lui, sous peine d'encourir son indignation. On lui objectoit que la garnison n'avoit point de respect pour les grands écrivains, tels qu'ils fussent. « He bien ! répondoit-il, si l'on s'empare de ma chambre & de mon lit, j'irai m'asseoir au pied d'un arbre, & là j'y attendrai la mort ».

On a cru jusqu'à présent que J. J. *Rousseau* coipoit de la musique pour vivre, & on a été dans l'erreur. Ce grand homme, si singulier à la vérité, conservoit soigneusement les petites sommes que ce travail lui rapportoit, & s'en servoit pour soulager des personnes honnêtes dont il connoissoit les pressans besoins. Tout se fait à la longue. Ce secret, si bien gardé pendant sa vie, a transpiré après sa mort : c'est un fleuron de plus à ajouter à sa couronne. *Rousseau*, ayant à peine de quoi vivre, a donc, à force d'épargnes, trouvé le moyen d'empêcher les autres de mourir. Peut-on citer à présent ces riches qui, abondant de tout, même en prodiguant tout, donnent difficilement & seulement pour faire coug'r ceux qui reçoivent ?

Des gens dignes de foi assurent que J. J. *Rousseau*, dans sa dernière retraite, prenoit soin d'une bonne femme du village, & qu'on a trouvé cette

pauvre paysane accablée de la mort du citoyen de Genève, à genoux devant le tombeau de son bienfaiteur. Les particuliers qui l'ont prise sur le fait, lui ayant demandé pourquoi elle étoit à genoux : « Hélas ! dit-elle, je pleure & je prie. — Mais, ma bonne, M. *Rousseau* n'étoit point catholique. — Il m'a fait du bien ; je pleure & je prie ». Ce fut avec toutes les peines du monde qu'on arracha de la tombe cette bonne femme qui fondoit en larmes.

Rousseau de Genève assistoit à une représentation de l'opéra d'Orphée, de Gluck : après la pièce, quelqu'un lui demanda ce qu'il pensoit de la musique. Notre philosophe répondit avec attendrissement : « J'ai perdu mon Eurydice ».

J. J. *Rousseau* a dit à un de ses amis : « Remarquez que les peuples, dont les vins sont estimés, ne connoissent point ces plaisirs vifs & bruyans qui doivent accompagner une heureuse vendange. Il n'y a dans ces pays que de riches propriétaires, & la richesse est toujours triste, parce qu'elle est intéressée, & que l'intérêt est l'ennemi de la joie. Ces hommes d'or assilent de leur présence assidue ceux qu'ils richent à leurs gages. Le rire qui veut de la liberté, n'ose se déployer sous des yeux que la cupidité rend sévères. Veulez-vous voir un tableau réjouissant ? transportez-vous dans les vignobles, dont le produit, peu recherché des gourmets, est consommé sur les lieux mêmes. C'est-là que le travail est mêlé d'une folle joie. Chaque paysan est propriétaire, il boira sa vendange ; & l'on travaille gaîment toutes les fois que l'on travaille pour soi ».

On a dit à propos des Confessions satyriques du philosophe de Genève, que Jean-Jacques eût mis tout le tort du côté de ses ennemis, s'il fut mort sans confessions.

On rapporte que dans un cercle de gens de lettres, où l'on faisoit l'éloge du célèbre philosophe de Genève, le chantre de Vervet (Gresset) ajouta, c'est dommage qu'il soit un peu ours. À quelque temps de-là, J. J. *Rousseau*, passant par Amiens, fut voir Gresset : après un quart-d'heure de visite, pendant lequel le poète avoit été obligé de faire tous les frais de la conversation, le philosophe dit en s'en allant à l'académicien : « Convenez, monsieur, qu'il est moins aisé de faire parler un ours, qu'un perroquet ».

Rousseau de Genève, après avoir entendu l'opéra d'Iphigénie, dit à plusieurs personnes : « M. Gluck a renversé ma rhéorie & changé toutes mes idées. Cet homme de génie vient d'exécuter ce que je n'avois pas cru possible ».

J. J. *Rousseau* a dit vingt fois à M. Diderot ce qu'il a écrit à M. de Maëstherbes : « Je me sens le cœur ingrat ; je hais les bienfaiteurs, parce que le bienfait exige de la reconnaissance, que la

N u n n n

reconnaissance est un devoir, & que le devoir n'est insupportable ».

J. J. Rousseau renversé en 1776, sur le chemin de Mesnil-Montant, par un énorme chien dans lequel précédoit un équipage, resta sur la place, tandis que le maître de la berline le regardait avec indifférence. Il fut relevé par des paysans & reconduit chez lui, boiteux & souffrant beaucoup. Le possesseur de la voiture ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que son chien avoit culbuté, envoya un domestique pour demander au blessé ce qu'il pouvoit faire pour lui : « Tenir désormais son chien à l'attache », reprit le philosophe.

Un homme de lettres prétendoit que M. de Buffon avoit dit & prouvé avant J. J. Rousseau, que les mères devoient nourrir leurs enfans : « Oui, nous l'avons tous dit, répondit M. de Buffon ; mais M. Rousseau seul le commande & se fait obéir ».

ROY, (Pierre-Charles) poète français, né en 1683, mort en 1764.

Roy avoit de la littérature, possédait bien la mythologie, & n'étoit pas dépourvu de goût ; mais il falloit que sa verve, pour enfanter quelques faillies, fût excitée par la satire à laquelle il étoit porté naturellement. Ce malheureux penchant pour l'épigramme l'exclut de l'académie, lui attira l'inimitié des gens de lettres, & plusieurs scènes fâcheuses de la part de quelques bourgeois qui n'entendoient pas raillerie.

Un ami de Roy ne voulut pas un soir s'en retourner avec lui à minuit, parce que, disoit-il, c'étoit l'heure des coups de bâton.

L'opéra d'*Achille* & *Deidamie* fut composé par Danchet & Campra dans un âge fort avancé. Lors de la première représentation, quelqu'un demanda à Roy ce qu'il en pensoit ? « Belle, dit-il, ce ne sont pas là des jeux d'enfans ».

Le ballet des *Élémens*, celui des *Sens*, & la tragédie de *Callisto*, sont les trois opéra qui ont le plus contribué à faire connaître le nom du poète Roy sur la scène lyrique. On se rappelle encore avec plaisir ce morceau de poésie majestueuse par lequel commence le prologue du ballet des *Élémens*.

Les temps sont arrivés. Cessés, triste cahos,
Paroissez, élémens ; Dieux, allez leur prescrire

Le mouvement & le repos :

Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulés, ondes, coulez. Volez, rapides feux.
Volez aérés des airs, embraiez la nature :

Terre enfante des fruits, couvre-toi de verdure,
Naïffes, mortels, pour obéir aux Dieux.

Le célèbre Rameau préféroit aux poèmes de Roy ceux de Cahuzac, dont les talens étoient inférieurs, mais qui avoit peut-être plus de docilité pour se prêter aux caprices du musicien. Cette préférence anima la veuve du poète Roy contre Rameau, & lui fit composer cette allégorie sanglante, où l'Orphée de notre musique est désigné sous le nom de *Marfyas*. Roy n'épargnoit pas davantage le poète protégé. Le lendemain de la première représentation des *Fêtes de Polymnie*, opéra de Cahuzac qui ne réussit point, Roy étoit à la messe aux Petits Pères ; un enfant de trois ans sifflait entre les bras de sa bonne ; le poète se retourne & dit d'un grand sang froid : « Empêchez cet enfant de crier ; ce n'est pas Cahuzac qui dit la messe ».

Roy, pour satisfaire ses petites animosités, avoit composé un grand nombre de ces brevets de *Celotes*, dont il existoit une collection qu'on ne lit plus. Ce poète, non content d'avoir placé plusieurs membres de l'académie française en particulier, attaqua le corps entier par une allégorie satyrique, connue sous le nom du *Coche*. Cette satire lui servit toujours les poètes de l'académie ; mais il s'en consola avec le cordon de saint Michel, distinction que la faveur accorde quelquefois au mérite.

Comme Roy n'épargnoit personne, on se plaisoit aussi à répandre sur lui le sel de l'épigramme. Lorsqu'il eut publié son poème sur la maladie du roi à Metz, il courut dans le temps cette épigramme :

Notre monarque, après sa maladie,
Étoit à Metz, attaqué d'infamie ;
Ah ! que de gens l'auroient guéri d'abord !
Le poète Roy dans Paris versifie,
La pièce arrive, on la lit, le roi dort :
De saint Michel la muse soit bénie.

Le poète Rousseau avoit autrefois marqué cette muse au front par ce couplet :

Qu'entends-je ? C'est le roitelet
Qui fait plus de bruit qu'une pie ;
Mais, plus il force son sifflet,
Plus il semble avoie la pègle.

Ce poète sortant un jour de la comédie française, fit une chute, parce qu'il s'étoit embarrasé dans la robe d'une dame. Comme celle-ci lui fit des excuses : « Il n'y a pas de mal, lui dit Roy, les auteurs sont accoutumés à tomber ici ».

Roy avoit fait une épigramme contre un homme de robe tout content. Celui-ci rencontra le poète, & lui dit : « Coquin ; je te ferai mourir sous le bâton ». Roy répondit : « Monsieur, vous voulez donc me casser la cheville du pied ».

Le poète Roy passoit pour avoir reçu plus d'une fois des coups de bâton pour ses vers satyriques. On lui demandoit à l'opéra s'il ne donneroit pas bientôt quelque ouvrage nouveau à ce spectacle. « Vraiment oui, dit-il, je travaille à un ballet ». (c'étoit l'année galante) Une voix s'écria derrière lui : « Un balai, monsieur ! prenez garde au manche ». Voyez MONCRIF.

RUBENS, (Pierre-Paul) peintre célèbre, né à Cologne en 1577, mort à Anvers en 1640.

Rubens encore enfant & au milieu des exercices de la jeunesse, se sentit échauffé du génie de la peinture. Les leçons d'Otto Venius achevèrent de développer en lui ses heureuses dispositions. Rubens avoit un esprit élevé, facile & plein de feu ; il possédoit parfaitement l'histoire & les belles lettres. Ses compositions sont savantes, & ses allégories rendues avec beaucoup d'imagination. Quel artiste a porté plus loin l'intelligence du clair-obscur, & a mis dans ses tableaux plus d'éclat & en même-temps plus de force, plus de vérité, plus d'harmonie ! Il avoit pour maxime de ne point trop agiter les teintes par le mélange, afin de conserver dans ses plus grands tableaux le caractère des objets & la fraîcheur des carnations. Son goût de dessin tient plutôt du naturel flumand que de la beauté de l'antique. Rubens consultoit principalement la nature ; c'est à cette source féconde des arts qu'il a puisé cette variété surprenante de caractères que l'on remarque dans ses ouvrages. Cet homme illustre joignoit aux talens pour la peinture les qualités essentielles du cœur & de l'esprit ; on recherchoit, on ambitionnoit même son amitié. Sa figure étoit noble, ses manières affables, ses procédés généreux. La maison, ou plutôt le palais qu'il occupoit à Anvers, étoit enrichi des plus belles productions de la peinture, de la sculpture & de la gravure. C'étoit un temple consacré aux beaux-arts, dont Rubens, par ses talens & par son caractère bienfaisant, étoit le génie tutélaire.

A l'imitation de Raphaël, Rubens entretenoit de jeunes gens à Rome & dans la Lombardie, qui lui destinoient les monuments les plus remarquables, soit en peinture, soit dans les autres arts relatifs au dessin.

Rubens s'étoit formé d'habiles élèves, tels que Vandick, Jordans, Van-Uden, Snyders, qui l'aimoient beaucoup dans ses ouvrages. Les vains de la gloire en prirent occasion pour diminuer sa réputation. Ils répandoient qu'il ne pouvoit se passer de ses élèves pour les paysages & les

animaux. Rubens quelque temps après exposa en public plusieurs paysages & de siennes chasses de la plus grande force, & peints entièrement de sa main.

Ses ennemis n'ayant pas réussi de ce côté, osèrent critiquer ses différents caractères de tête. Rubens peignit alors sa descente de croix que l'on voit dans la cathédrale d'Anvers, & où l'on remarque tout ce que la tristesse & la douleur ont de plus touchant exprimé sur le visage de Marie. Cette tendre mère, remplie de l'inquiétude la plus vive, semble craindre encore que l'on ne blesse son fils mort que l'on descend de la croix ; c'est àussi que Rubens répondoit à ses ennemis. « Fais bien, dit un proverbe espagnol, tu auras des envieux ; fais mieux, tu les confondras ».

Corneille Schut s'étoit toujours déclaré contre les productions de ce maître. Rubens apprenant que son ennemi manque d'ouvrage, il lui en procura aussitôt.

Marie de Médicis choisit Rubens pour peindre, dans une des galeries du palais du Luxembourg, à Paris, les principaux événements de sa vie. Cette galerie contient vingt-quatre tableaux que l'on regarde avec raison comme un prisme épuré en peinture, composé avec autant de génie que de sagacité. Ce grand ouvrage fut exécuté à Anvers, excepté deux tableaux que Rubens peignit à Paris. La reine, qui prenoit beaucoup de plaisir à la conversation de cet artiste, ne le quitta point tout le temps qu'il employa à finir ces deux tableaux. Ce fut dans ces momens que Rubens fit plusieurs portraits de cette princesse. On a écrit que Rubens devoit peindre dans la galerie par elle l'histoire de Henri IV, & qu'il en avoit déjà fait plusieurs esquisses ; mais on ignore jusqu'à présent si ces esquisses existent quelque part.

Rubens fut marié deux fois ; il avoit épousé en seconds noccs Hélène Forment, femme d'une rare beauté, qui lui à quelquefois servi de modèle pour peindre la vertu & les grâces. Il étoit logé à Anvers dans une maison superbe dont il orna la façade de peintures à fresque. Entre la cour & le jardin de cette maison, il avoit fait élever un salon en rotonde qu'il enrichit de statues, de bustes & de vases antiques, de tableaux des plus grands maîtres & d'un médailler précieux. Il reçut chez lui la visite de plusieurs princes souverains ; & tous les étrangers venoient lui rendre hommage comme au génie des beaux arts. Rubens se crétoit d'ailleurs plus volontiers à ces visites, qu'elles ne le dérangeoient en rien de ses occupations. Il travailloit même avec une telle facilité, qu'il avoit l'habitude, pendant qu'il peignoit, de se faire lire les ouvrages des plus célèbres écrivains, des poètes sur-tout. Ce génie fécond étoit d'ailleurs si persuadé des secours que la plus riche imagination peut tirer de la poésie, qu'il s'étoit fait un recueil

des plus beaux morceaux extraits des poëtes : il les lisait souvent avant de se mettre à l'ouvrage. Il n'ignoroit pas que c'étoit le génie d'Homère qui avoit échauffé celui du célèbre l'h d'is, lorsque'il donna à son Jupiter ce caractère sublime qui faisoit l'admiration de l'antiquité.

Rubens, qui jouissoit de la plus grande considération, fut choisi par l'insatiable l'abbé pour négocier une paix avec l'Angleterre. Il fit voir par le succès de son entreprise, qu'il y a des génies qui ne sont déplacés nulle part. Le monarque anglais, Charles I, fut si content de l'esprit & des talens du négociateur, qu'il le créa chevalier, ajouta un canton à ses armées, & lui fit présent de sa propre épée, cérémonie qui se fit dans le palais de Wite-hall. Ce fut lors de son séjour en Angleterre que *Rubens* peignit son tableau de saint Georges. Il en fit une copie de sa propre main, qui est aujourd'hui dans le cabinet de M. le duc d'Orléans. La figure du saint Georges est le portrait de Charles. La princesse qui se voit dans le même tableau, offre celui d'Henriette de France, épouse de ce monarque.

Quelque *Rubens* ait été employé à d'autres négociations qui furent très-avantageuses à sa fortune, ce grand artiste néanmoins ne faisoit pas difficulté de convenir que c'étoit à son art qu'il devoit toutes ses richesses. Un alchimiste anglais vint un jour lui rendre visite, & promit de partager avec lui les trésors du grand œuvre, s'il vouloit construire un laboratoire, & payer quelques petits frais. *Rubens*, après avoir écouté patiemment les extravagances du souffleur, le mena dans son atelier : « Vous êtes venu, lui dit-il, vingt ans trop tard ; car, depuis ce temps, j'ai trouvé la pierre philosophale avec cette palette & ces pinceaux ».

On a beaucoup gravé d'après *Rubens* ; mais très-peu de graveurs ont rendu son style aussi bien que Pontius, Vorste.man, Bolfwert, Witbout.

D. Jean, duc de Brangançe, qui fut depuis roi de Portugal, sachant que *Rubens* étoit à la cour d'Espagne, écrivit à quelques seigneurs & illans de ses amis, pour les prier d'engager ce peintre à l'aller voir. *Rubens* partit pour cet effet avec un train magnifique. Le duc, naturellement avare, en eut avis, & en fut tellement épouvanté, qu'il envoya un gentilhomme à la rencontre, pour lui dire que le duc son maître, ayant été obligé de partir pour une affaire importante, le prioit de n'aller pas plus avant, & d'accepter un présent de cinquante pistoles, pour le dédommager de la dépense qu'il avoit faite en chemin. *Rubens* refusa le présent, & répondit sèchement au gentilhomme qu'il n'avoit pas besoin de ce petit secours, puisqu'il avoit résolu de ne demeurer que quinze jours à la cour du duc de Brangançe, il avoit apporté

deux mille pistoles pour faire les frais de son voyage.

RUSE. On a rapporté le trait suivant, pour prouver que l'américain n'est pas aussi stupide que le fier européen est porté à le croire. Un voyageur espagnol avoit rencontré un ind en au milieu d'un desert ; ils étoient tous deux à cheval. L'espagnol qui craignoit que le sien ne pût faire la route, parce qu'il étoit très-mauvais, demanda à l'indien, qui en avoit un jeune & vigoureux, de faire un échange. Celui-ci refusa, comme de raison. L'espagnol lui chercha une mauvaise querelle : ils en viennent aux mains ; mais l'espagnol bien armé, se fait facilement du cheval qu'il desiroit, & continue sa route. L'américain le suit jusques dans la ville la plus prochaine, & va porter ses plaintes au juge. L'espagnol est obligé de comparaître & d'amener le cheval ; il traite l'indien de fourbe, affirme que le cheval lui appartient, & qu'il l'a élevé tout jeune. Il n'y avoit point de preuves du contraire ; & le juge perplex alloit renvoyer les plaideurs hors de cour & de procès, lorsque l'indien s'écria : le cheval est à moi, & je le prouve. Il ôte aussitôt son manteau, & en couvre subitement la tête de l'animal. Puisque cet homme assure avoir élevé ce cheval, commandez-lui, s'adressant au juge, de dire lequel des deux yeux il est borgne. L'espagnol ne veut point paraître hésiter, & répond à l'instant : de l'œil droit. L'indien découvre la tête du cheval : il n'est borgne, dit-il, ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche. Le juge, convaincu par une preuve si ingénieuse & si forte, lui adjuge le cheval, & l'affaire fut terminée.

Un avocat, homme de beaucoup d'esprit, faisoit la cour à une demoiselle qu'il se proposoit d'épouser, lorsqu'un officier se déclara son rival ; & croyant l'épouser, lui dit qu'il falloit se battre en duel, ou lui laisser le champ libre : mais l'avocat accepta le défi, & promit de se trouver à l'heure & à l'endroit convenus. Il ne manqua pas de s'y rendre ; il dit à son adversaire qu'il ignoroit absolument l'art de l'escrime, & qu'il avoit apporté deux pistoles bien chargées dont il lui donna le choix. Paraissant se piquer de sentimens généreux, le juriconsulte dit à son rival de rirer le premier ; le militaire cède à ses instances, & veut tomber à ses pieds l'homme qui excitoit la jalousie. Alors il craint les poursuites de la justice, & se hâte de prendre la poste & d'aller se cacher dans le fond de sa province. Au bout de quelque temps, il rencontre une personne de Paris qui alloit souvent dans la maison de la demoiselle, & qui lui demande quelle a pu être la raison de son départ précipité ? Quel il répond l'officier, vous ne savez pas mon affaire ? c'est moi qui ai tout l'avocat un tel. — Que dites-vous ! s'écrie l'autre, votre heureux rival se porte à merveille ; il vient

d'épouser votre ancienne maîtresse. C'est donc à vous qu'il a joué le singulier tour de seindre être blessé à mort, afin de le délivrer d'un concurrent trop dangereux ? — Le militaire fut d'abord furieux d'avoir été pris pour dupe, & finit par titre de la supercherie : l'avocat lui avoit présenté deux pistolets chargés seulement à poudre.

Un médecin de Londres, nommé Broun, établi au Barbader, avoit une succurserie & des nègres. On lui vola une somme considérable ; il alla-mis à ses nègres à mes amis, leur dit-il, le grand serpent m'est apparu pendant la nuit ; il m'a dit que le voleur auroit dans ce moment une plume de perroquet sur le nez. Le coupable porta sur le champ la main à son nez : « C'est toi qui m'as volé », dit le maître, le grand serpent vient de m'en instruire ; & il reprit son argent.

Un homme qui n'avoit plus que quelques jours à rester à Paris, & à qui l'argent commençoit à manquer, s'avisait, pour en gagner, d'annoncer au public qu'il montreroit une chose surprenante, extraordinaire, un animal curieux & tel qu'on n'en avoit jamais vu : c'étoit, disoit-il, un cheval qui avoit la tête où les autres ont la queue, & la queue placée directement à l'endroit où devoit être la tête. Il prenoit un prix très-moqueux, & demandoit à tous ceux qui seroient s'ils avoient été contents, & s'ils avoient trouvé qu'il eût annoncé la vérité. Comme on n'avoit garde de dire le contraire, la foule des curieux grossissoit à chaque instant. La recette devint si considérable, que n'osant différer d'avantage, il s'évada un beau matin. Dès que l'on fut sûr de son départ, ceux qui avoient été admirer la prétendue merveille, connoissant qu'il n'y auroit plus de moyen d'augmenter le nombre des dupes, & de se consoler de s'être laissés attraper, avouèrent la vérité ; ils avoient vu une veille grosse dans une écurie, attachée au rarelier par la queue.

RUSSES DE GUERRE. Frontin, capitaine romain, qui vivoit sous Vespasien, nous a laissé quatre livres de stratagèmes de guerre des anciens. Nous nous contenterons de rapporter quelques anecdotes relatives à cet objet, tirées de nos histoires modernes.

Biron enlève aux ligueurs, Fécamp, fort de Normandie extrêmement important. Bois-Rose, un des officiers qui ont laissé prendre la place, médite de la rendre à son parti ; & il se croit assuré du succès, lorsqu'il est parvenu à faire recevoir, dans la garnison que les royalistes ont mise dans leur conquête, deux soldats qu'il a gagnés. La manière dont il s'y prend pour réussir est singulière.

Le côté du fort, qui donne sur la mer, est un rocher de six cent pieds de haut, coupé en précipice. La mer en lève continuellement le pied à la

hauteur d'environ douze pieds, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où la mer le laisse à sec l'espace de trois ou quatre heures. L'un des deux soldats corrompus se tint tout le temps de la basse marée sur le haut du rocher, où il attend le signal dont on est convenu.

Bois-Rose, ayant pris le temps d'une nuit fort obscure, aborda avec cinquante hommes choisis & deux chaloupes au pied du rocher. Il s'étoit muni d'un gros cable égal en longueur à la hauteur du roc, & y avoit fait de distance en distance des nœuds & passé de courts bâtons où on pouvoit appuyer les pieds & les mains. Le soldat qui se tint en faction n'a pas plutôt reçu le signal, qu'il jette du haut du précipice un cordon auquel ceux d'en-bas lient un gros cable qui est guidé en haut par ce moyen, & attaché à l'entrée deux d'une embrasure avec un fort levier passé par une agrafe de fer taie à ce dessein.

Bois-Rose fait prendre les devants à deux sergens dont il connoit la résolution, & ordonne aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes liées autour de leur corps, & de suivre la file, se mettra lui-même le dernier de tous, pour ôter, à ceux qui pourroient être tentés d'être lâches, tout espoir de retour. La chose devient d'ailleurs bientôt impossible ; car, avant qu'ils soient vus, à moitié chemin, la marée, qui a monté de plus de six pieds, a emporté les chaloupes & fait flotter le cable.

La nécessité de se tirer d'un pas difficile, n'est pas toujours un garant contre la peur ; elle tourne à tête à celui-là même qui conduit la troupe. Ce sergent dit à ceux qui le suivaient qu'il ne peut plus monter & que le cœur lui manque. Bois-Rose, à qui ce discours passe de bouche en bouche, & qui s'en apperçoit parce que personne n'avance plus, prend son parti sans balancer. Il passe par dessus le corps de tous les cinquante qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes, & arrive jusqu'au premier qu'il effraie d'abord de ranimer. Voyant qu'il n'en peut venir à bout par la douceur, il l'oblige, le poignard dans les reins, de monter. Enfin, avec toute la peine & le travail qu'on s'imagine, la troupe se trouve au haut du rocher un peu avant la pointe du jour, & est introduite par les deux soldats dans le château, où elle commence par massacrer sans pitié le corps de garde & les sentinelles. Le lendemain, la garnison à Bois-Rose, qui s'empare du fort. Ce fait est si extraordinaire, qu'on a cru devoir le rapporter tel qu'il se trouve dans les nouveaux mémoires de Sully.

Quelques maraudeurs français complaisent, avant l'ouverture de la campagne (1702), de surprendre le fort de Schenk, où les habitants du pays ont mis ce qu'ils ont de plus précieux. Pour

réussir, les soldats se séparent en deux troupes, dont l'une tint d'être hollandoise. Elles marchent par différents chemins, & compassent si bien leur marche, qu'elles se rencontrent à la vue du fort. Elles paroissoient se charger avec beaucoup d'amour & de vigueur : les faux hollandois pient, plusieurs se laissent tomber comme morts, le reste prend la fuite vers le fort, priant en flamand qu'on leur sauve la vie. On leur ouvre la porte; ils s'en rendent les maîtres, introduisent leurs camarades, & font un butin immense.

Pendant le siège de Tulin, en 1706, par les français, le duc de Savoie fit entrer dans la place des munitions qu'il confia au courant de la rivière, après les avoir enfermés dans des peaux. Une partie de chaque peau étoit pleine de vent, & l'autre partie contenoit précisément le poudré nécessaire, pour que ces peaux pussent se pointer entre deux eaux.

Dans la dernière guerre contre l'Angleterre, une frégate angloise s'étant approchée à la vue de Calais, fit les signaux de détresse, pour attirer quelques bâtimens & se saisir de la chaloupe & des marais qui venoient généralement à son secours. Cet indigne stratagème trouva des censeurs & des vengeurs même parmi la nation ennemie. En effet, de pareilles ruses outrageant la nature, & tendant à empêcher les effets d'une charité secourable.

Vieilleville étoit à Toul en 1551. Son caractère ne lui permettant pas d'être oisif, il forme le projet de surprendre Pont-à-Mousson. Un espion, qui joignoit beaucoup d'intelligence, de finesse, d'activité, à un air de bonne foi & de simplicité capables d'en imposer aux plus soupçonneux, est l'instrument dont il se détermine à se servir. Cet homme, vil & adroit, qui étoit parvenu par des voies très-singulières à gagner la confiance d'Alphonse d'Arbolongue espagnol, & de Fabrice Colonne, romain, commandant pour Charles-Quint dans la place, les avertit un jour que Vieilleville doit partir le lendemain, à la pointe du jour, pour Condé sur la Mozelles, & qu'il n'amènera avec lui, pour son escorte, qu'environ cent vingt chevaux. Aussitôt Fabrice prend les armes, sort de la ville à la tête de trois cent chevaux d'élite, & s'avance sur le chemin que devoit tenir Vieilleville.

L'officier français étoit en effet avec les forces qu'on lui supposoit. Se voyant chargé par Fabrice, il recule, au petit pas, jusques à un bois où il a placé ses embuscades. Elles tombent toutes à la fois sur Fabrice, lui tuent presque tous ses gens, & le font lui-même prisonnier. A l'instant, Vieilleville substitue les enseignes des ennemis aux siennes, & prend la route de Pont-à-Mousson. Pour mieux tromper les impériaux, il se fait précéder par son confident Saligny, qui porte sa cornette,

ses banderolles, ses armes, & fait retentir tous les lieux de ces mots agréables : *Victoire ! Vieilleville est prisonnier ; Fabrice l'amène avec quarante français.*

La ruse réussit. Aux premières apparences de succès, d'Arbolongue sort de la ville; & trompé par la vue de ses drapeaux, se livre à Vieilleville, qui le force de prendre sa propre cornette, & de concourir à la surprise de la place, en criant, *victoire !* De cette manière, les français entrent sans résistance dans Pont-à-Mousson. Don Alphonse, malgré tous les soins que prennent les vainqueurs pour le consoler, donne les marques du plus violent désespoir, & est trouvé mort le lendemain dans son lit.

Les espagnols chassés de Maëslrich en 1706 par les habitans, étoient restés les maîtres de Wich, faible partie de la place, séparée de l'autre par la Meuse. Les vaincus, humiliés d'un affront qu'ils ne pouvoient attribuer qu'à leur négligence, cherchoient à le réparer sur le champ. Il n'y avoit d'autres obstacles que quelques canons placés sur le pont, qui joignoit les deux villes. Ils s'avisent, pour éviter ce danger, de mettre devant eux les femmes de Wich. Avec ce rempart, ils entrent sur le pont; & couverts de ces étranges boucliers, ils font feu sur les citoyens qui, ne pouvant se défendre sans risquer sur leurs parentes, ou du moins sur des femmes de leur parti, quittent leur poste, se réfugient dans leurs maisons, & abandonnent le champ de bataille aux espagnols. Ceux-ci, par ce stratagème, se trouvent maîtres de la ville sans avoir essuyé aucun risque.

Les français assiégèrent Tulin en 1640, & ils étoient eux mêmes assiégés dans leur camp par les espagnols. Comme la disette des vivres étoit très-grande dans la ville, un des ingénieurs de l'armée espagnole imagina de mettre dans des mortiers d'une nouvelle espèce, des boulets creux & remplis de farine, qui, étant poussés par une plus forte charge qu'à l'ordinaire, passeroient par-dessus la tête des assiégés, & alloient tomber dans la ville. Mais ce secours, plus ingénieux qu'utile, fut bientôt abandonné, parce qu'il fournisoit peu & trop cherement.

Les anglais avoient fait en 1694 des armemens considérables pour détruire les villes maritimes de France. Après avoir ruiné Dieppe, ils se portèrent vers le Havre. Ceux qui commandent dans la place, s'avisent de faire des amas de bois à quelque distance de la ville, à dessein d'y mettre le feu & d'y attirer les bombes. Cet arrangement est à peine exécuté, que le bombardement commence à neuf heures du soir, & continue toute la nuit. Les monceaux de bois ayant été allumés à propos, les uns après les autres, toutes les bombes font lancées de ce côté-là. Il n'y a que celles qui sont envoyées par des canoniers peu intelligens, qui tombent

tomber dans la place, où il y a à peine cinq ou six maisons endommagées. L'amiral Berkeley, trompé par les apparences, se retire le lendemain, bien convaincu qu'il ne laisse qu'un tas de ruines, où il avoit vu la veille une ville florissante.

Pierre I assiégeoit Derpt, ville d'Estonie en 1704. Pendant ce siège, il intercepte une lettre, qui lui apprend que les assiégés attendent de moment en moment un secours qui doit se jeter dans la place. Il ordonne aussitôt à trois ou quatre de ses régimens de prendre des uniformes & des drapeaux suédois. Le corps prétendu suédois attaque les tranchées; les russes, après les avoir défendues quelque temps, s'enfuient: la garnison ne se doutant point du stratagème fort pour achever la déroute, alors les vainqueurs & les vaincus se réunissent, fondent avec impétuosité sur des gens qui ne sont pas préparés à les recevoir, & en font un grand carnage. Le petit nombre de ceux qui

rentrèrent dans la ville ne se trouve pas en état de la défendre, & est obligé bientôt après de capituler.

RUYSER, amiral hollandois, l'homme le plus habile & le plus redoutable qu'on ait encore vu sur les mers, a plusieurs fois sauvé sa patrie. L'Espagne, pour prix de ses services, lui donna le brevet de duc pour lui & pour sa postérité. L'expédition n'en fut faite qu'après sa mort, & ses enfans le refusèrent par une modestie bien respectable dans un état républicain, où le titre de *citoyen* est préféré à tous les titres d'honneur des monarchies. *Ruyter* avoit commencé par être valet & moussu de vaisseau; blessé à la bataille d'Algouste, il mourut en 1676.

Louis XIV eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de sa mort. On lui représenta qu'il étoit déshonoré d'un ennemi dangereux; il répondit qu'on ne pouvoit s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme.



S A D.

SADI, poëte & philosophe, né à Schiras, ville de Perse, l'an de l'Eg're 571, & qui revient à l'année 1195 de l'ère chrétienne.

Sadi fut un sage qui, par ses actions & ses écrits, excita ses compatriotes à chercher leur bonheur dans la pratique de la vertu.

Un homme avoit quitté la société des derviches, & s'étoit retiré dans celle des sages : Quelle différence, demandoit-on à *Sadi*, trouvez-vous entre un sage & un derviche ? « Tous deux, répondit-il, traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs frères ; le derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément, & arrive seul au rivage ; le sage au contraire nage avec la troupe, & tend quelquefois la main à ses frères ».

Un homme opulent disoit par dérision devant le philosophe *Sadi*, que l'on voyoit souvent l'homme d'esprit à la porte de l'homme riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'esprit : « C'est, répondit le philosophe, parce que l'homme d'esprit fait le prix des richesses, & que le riche ignore le prix des lumières ».

Ce n'est point, répétoit-il souvent, la voix timide des ministres qui doit porter à l'oreille des rois les plaintes des malheureux ; il faut que le cri du peuple puisse directement percer jusqu'au trône.

Il quitta sa patrie que les turcs désoient, & voyagea pendant quarante ans. Les coisaites de Tripoli le firent prisonnier, & il fut condamné à travailler aux retranchemens ; & à fouiller la terre. Il fut racheté par un marchand d'Alep, qui lui donna sa fille en mariage avec une dot de cent sequins. Cette fille étoit d'un mauvais caractère, & lui causoit des chagrins continuels. Comme il s'en plaignoit, elle lui dit un jour : « N'es-tu pas celui que moi père a racheté pour dix pièces d'or ? » Oui, lui répondit-il, mais il m'a vendu pour cent sequins.

Ce sage avoit un ami qui fut tout-à-coup élevé à une grande place. Tout le monde alloit faire complimens à son ami ; il n'y alla point. Comme on en parloit surpris, il dit : « La foule va chez lui à cause de sa dignité ; moi, j'irai quand il ne l'aura plus, & je croirai que j'ai seul ».

Je me promenois avec mon ami (c'est *Sadi* qui parle) pendant la plus grande chaleur du jour, sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du so-

leil. Un ruisseau serpentoit entre ces arbres, & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis l'injuste sur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu ! disois-je, le souvenir des malheurs qu'il a faits ne trouble donc pas le repos de l'injuste ? Mon ami m'entendoit & me dit : « Dieu accorde le sommeil aux méchans, afin que les bons soient tranquilles ».

SAGE, (Alain René le) né en 1677, mort en 1747.

Il se fit connoître par des traductions, ensuite par des romans de caractère, tels que le *Diable Boiteux*, *Gilblas*, *Gulstan d'Alfarache*, le *Bachelier de Salamanque*, &c. Il est le premier qui ait bien fait le genre des pièces de l'opéra-comique ; & il en a composé un grand nombre, seul ou en société. Il fit aussi des comédies, entre autres *Turcaret*, qui eut une fautive sanglante contre les traitans dont il avoit à se plaindre.

Le *Sage* étoit devenu absolument sourd dans sa vieillesse ; cependant il ne discontinuoit point d'aller à la représentation de ses comédies, & n'en perdoit presque pas un mot. Il disoit même qu'il n'avoit jamais mieux jugé ni du jeu, ni de ses pièces, que depuis qu'il n'entendoit plus les acteurs.

SAGE ou philosophe. Fontenelle a dit : « Le sage vient peu de place & en change peu ».

Il y a trois sortes de sages qui doivent paroître bien différens.

Les premiers sont des hommes divins qui, dès leur jeunesse, se conduisent bien par leur seule réflexion.

Les seconds, sont ceux qui deviennent sages aux dépens des autres, & à qui les fautes d'autrui donnent matière à réflexion, pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs : à ceux-là le raisonnement n'a pas suffi, il leur a fallu l'expérience du malheur des autres.

Les troisièmes, incapables de se conduire par eux-mêmes, & manquant de raison pour profiter des égaremens d'autrui, ne deviennent sages qu'à leurs propres dépens. La sagesse coûte souvent à ceux-là le repos & leur fortune.

Un homme sage se doit reconnoître à la conduite : celui qui m'exhorte me doit montrer l'exemple ; je ne crois point à la morale qui n'est point persuadée par la pratique de la vertu.

On conseilloit à un père d'attendre que son fils

Être plus sage pour le matier. « Votre conseil, répondit-il, ne doit point être suivi ; car si mon fils devient sage, il ne se mariera pas.

Alexandre le Grand envoya cent talens en présent à Phocion. Celui-ci demanda à ceux qui les apportèrent pourquoi Alexandre adrefois ce présent à lui seul entre tant de personnes qui croient à Athènes. C'est, lui répondirent-ils, parce que les Athéniens l'estiment être le plus sage d'entre eux. — Que ne me l'aissent-ils donc, répliqua-t-il, conserver cette qualité, & pourquoi veux-tu qu'en acceptant les présents, je cesse d'être sage ?

On demandait à un sage lequel de tous les animaux étoit le plus redoutable à l'homme ? Entre les sauvages, dit-il, c'est le calomniateur ; entre les domestiques, c'est le flatteur.

Simonide interrogé, ce qui étoit le plus à souhaiter, les richesses ou la sagesse ? « Je fais, répondit-il, fort en doute là-dessus, je vois beaucoup de sages venir faire la cour aux riches ».

SAIGNÉE. L'imbécillité désigna, pendant plus de six cents ans, sous le nom burlesque de *minution*, la saignée périodique que chaque religieux effuyoit forcement, aux quatre saisons de l'année. Malade ou sain, aucun n'étoit à l'abri du coup de lancette ; le sang devoit même couler, jusqu'à ce que le supérieur fit appliquer la compresse. C'est ainsi que du temps de Saint Louis les saignées étoient très-fréquentes, au point que ce prince fut obligé d'imposer des loix aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Pontoise, par lesquelles il ne leur fut permis de se faire saigner dorénavant que six fois par an ; savoir : à Noël, au commencement du carême, à Pâques, à la saint Pierre, dans le mois d'août & à la Toussaint. On trouve les mêmes ordonnances, dans les statuts des chartreux, faits par le vénérable Guigne, leur cinquième prieur.

Il y avoit encore des ordres religieux, dans lesquels c'étoit une règle & une discipline du cloître de se faire saigner tous les ans au moins une fois ; c'étoit une tête pour le couvent, lorsque l'époque de la saignée arrivoit. La saignée est encore une règle de pratique dans les couvents cloîtrés des religieuses. En vain leur a-t-on fait, à ce sujet, des représentations ; elles sont en pure perte : les religieuses regardent les saignées comme un besoin indispensable de leur état.

Une femme trouvoit mauvais qu'on saignât plusieurs fois de suite son mari ; comme à la troisième saignée, le médecin lui dit qu'elle voyoit pourtant bien que son mari étoit soulagé, elle répondit naïvement : eh ! monsieur, il ne falloit faire que cette troisième saignée.

Un paysan, condamné à être pendu, envoya quérir un chirurgien, pour se faire saigner. « Je

n'ai jamais été saigné, lui dit-il : on dit que la première saignée lève la vie ».

Le maréchal de... , étant en voyage, se trouva mal, & fut obligé de s'arrêter dans le village pour se faire saigner : on avoit le chirurgien du lieu ; son air n'inspiroit pas beaucoup de confiance ; cependant le maréchal consentit de s'en servir. Comme le chirurgien étoit prêt de le piquer, le maréchal retira un peu le bras : il me semble, monseigneur, dit le caducée, que vous craignez la saignée ? Ce n'est pas la saignée que je crains, répondit-il, c'est le saigneux.

Un chirurgien, après avoir soigné pendant plus de deux mois, & guéri la tempe d'un berger, qui avoit une maladie très-dangereuse, n'exigea rien pour ses soins, ni même pour les remèdes qu'il avoit fournis, parce qu'il connoissoit l'état de misère où étoit réduite cette famille ; cependant le berger desiroit bien exprimer sa reconnaissance ; il se rappella que son bienfaiteur ufoit du tabac. Il acheta une tabatière de bois, & grava sur le couvercle la figure d'une demoiselle assise, qu'un chirurgien saignoit, avec cette légende autour : *Je te blesse pour te guérir*. Il offrit ensuite la tabatière à son Écclésiastique, qui la reçut avec beaucoup de plaisir. Plusieurs personnes qui l'ont vu, ont jugé cet ouvrage digne de nos meilleurs artistes. (*Affiches de Montpellier, 1774.*)

Beautru étant tombé malade, de la maladie dont il mourut, & les médecins ayant opiné pour la saignée, il ne voulut jamais la laisser faire. Le roi, qui l'aimoit, ayant appris sa résistance, lui fit dire qu'il l'exhortoit très-fort à se laisser saigner. Beautru répondit à celui qui étoit envoyé par le roi : *Je n'aime pas les saignées de par le roi.*

« Il est d'usage, en Savoye, dit Menège, que celui qui est saigné reçoit des présents. Un jeune homme qui s'étoit fait saigner, en ayant reçu un de sa maîtresse, lui écrivit : *Je vous remercie de votre présent pour la plaie de mon bras... mais celle du cœur !* »

SAILLIE. Ce mot, qui vient du latin *salire*, sauter, signifie le passage brusque d'une idée à une autre, dont le rapport trop éloigné n'étoit pas d'abord apperçu. Les saillies tiennent le même rang dans les opérations de l'esprit, que l'humeur ou la boutade dans les affections du cœur. Ces transitions subites & inattendues, ne supposent pas toujours une grande étendue de lumières ; mais elles caractérisent l'esprit. Les gens gais ont des saillies de plaisanteries ; les méchants, de méchancetés ; les personnes naïves, de naïvetés.

M. le président de la M^{me} joignoit aux manières les plus douces & les plus flatteuses, une sorte d'esprit que cet extérieur rendoit plus piquant ; il étoit fort gros. Un jour, au partement

O o o o o 2

de l'Opéra, quelqu'un incommode de sa taille & de son voisinage, dit tout haut : « quand on est fait d'une certaine manière, on ne devrait pas venir ici. Monseigneur, lui répondit le président, n'est pas donné à tout le monde d'être plat ».

Une duchesse railloit la maréchale de..., dont le mari n'avait point encore été fait duc, de n'avoir point le tabouret chez la reine : c'est dommage, « disoit-elle, que cette belle & majestueuse marquise se fatigue à rester de bout ». Madame, répondit la maréchale, je suis appuyée sur mon bâton.

Le régent de France, qui aimoit beaucoup Fontenelle, s'amusoit un jour à lui conter ses exploits galans. Le philosophe lui dit en souriant : « monseigneur fait toujours des choses au-dessus de son âge ».

Le docteur Bouvart ayant été appelé par le grand aumônier, celui-ci lui dit qu'il souffroit comme une dame ; « quoi ! déjà, monseigneur », reprit le malin Esculape.

M. Voisin ayant été nommé chancelier, le parlement alla en corps pour le complimenter, ayant à sa tête le président de Novion, en l'absence de M. de Mémes, qui étoit retenu par sa goutte ; le chancelier les assura de sa protection. Le président de Novion, se retournant vers sa compagnie : « messieurs, dit-il, remercions M. le chancelier, il nous accorde plus que nous ne lui demandons ».

Curieux de passer pour peintre, un méchant barbouilleur répétoit toujours qu'il alloit faire blanchir le plancher de sa salle, & qu'il la peindroit ensuite. Quelqu'un lui dit : « croyez-moi, commencez par la peindre, & vous la blanchirez après ».

Il y avoit, à la table d'un intendant de province, un père jésuite, accompagné d'un frère de la société. Le frère mal instruit des usages du grand monde, trouvant un ragoût excellent, y trempoit son pain. A cette action rustique, le père voulut lui donner, par dessous la table, un coup de pied, pour l'avertir de ne pas continuer ; mais par malheur il s'y prit si mal-adroitement, qu'au lieu de frapper la jambe de son compagnon, il attrapa celle de l'intendant, qui lui dit avec précipitation : « eh ! mon père, prenez garde à ce que vous faites, ce n'est pas moi qui saute ».

Un petit-maître fatigant par son excessive sauté, se plaignoit d'un grand mal de tête qui le vexoit horriblement ; il ajoutoit d'un air charmant que c'étoit le mal des beaux esprits. Une dame lui dit : « vous avez donc la maladie des autes » ?

Un juge dit un jour à un chanoine, qui étoit

venu plusieurs fois à son audience à midi : « monseigneur l'abbé, il paroît que vous dormez la grosse matinée » ? Monseigneur, répondit le chanoine, c'est que nous n'avons pas la ressource de l'audience ».

Un officier demandant une grâce à M. de Louvois, lui représenta qu'on l'avoit accordée à d'autres qui n'avoient pas tant de service que lui. Que voulez-vous, lui dit ce ministre, il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde-ci. Je ne croyois pas, repartit l'officier, que l'ervir le roi ce fût jouer au lansquenot.

Un faiseur de critiques périodiques disoit dans une compagnie, qu'il distribuoit la gloire. « Oui, monseigneur, répondit quelqu'un, & si généralement, que vous n'en gardez pas pour vous ».

SAINT-AMANT (Marc-Antoine Gérard ; fleur de), poète français, né vers la fin de 1594, mort en 1661.

Ses poésies ont été recueillies en 3 volumes. On y rencontre quelques boutades assez heureuses ; mais ce poète étoit totalement dépourvu de goût. Dans son *Moïse sauvé*, au lieu d'embellir son poème des grandes circonstances qu'un tel sujet lui présentait, il s'amuse à des détails puérils, & met en quelque sorte, comme le dit Boileau, les poissons aux fenêtres par ces deux vers :

Et là près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les poissons ébahis le regardent passer.

L'ode sur la solitude, estimée le meilleur ouvrage de ce poète, offre parmi les descriptions les plus agréables & les plus riantes, les objets les plus dégoûtans, des crapauds, des limaçons qui bavent, enfin, le squelette d'un pendu.

Sous un chevron de bois maudie
Y branle le squelette horrible
D'un pauvre amant qui se pendit
Pour une bergère insensible.

Quoiqu'il y ait beaucoup de défauts dans toutes les poésies de Saint-Amant, il savoit néanmoins les réciter avec tant d'agrément qu'il les faisoit entendre avec plaisir ; aussi le poète Gombauld disoit de lui :

Tes vers sont beaux quand tu les dis ;
Mais ce n'est rien quand je les lis.
Tu ne peux pas toujours en dire ;
Fais-en donc que je puisse lire.

On attribue à Saint-Amant un mot assez plaisant. Il se trouva un jour dans une compagnie où étoit un homme qui avoit les cheveux noirs & la

barbe blanche. Comme cette différence paroît fort assez bizarre à la compagnie, & que chacun en demandoit la raison, *Saint-Amant* se tourna vers cet homme : « apparemment, monsieur, lui dit-il, vous avez plus travaillé de la mâchoire que du cerveau ».

SAINT-EVREMONT, (Charles de Saint-Denis, seigneur de) né en Normandie en 1615, mort à Londres en 1703.

Cet écrivain n'avoit proprement que de l'esprit ; car on ne peut lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni de l'érudition, ni peut-être un vrai talent. Mais, comme l'observe un auteur illustre, une morale voluptueuse, des lettres écrites à des gens de cour dans un temps où ce mot de cour étoit prononcé avec emphase par tout le monde, des vers médiocres qu'on appelle des vers de société, composés dans des sociétés illustres, tout cela contribua à faire rechercher dans leur temps les ouvrages de *Saint-Evreumont*. C'étoit l'auteur à la mode. Le libraire Barbin payoit des écrivains pour lui faire du *Saint-Evreumont*.

On lit encore quelquefois ce qu'il a écrit sur les Grecs & les Romains, sur la paix des Pythéennes, sur la conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye. Ce dernier écrit est assaisonné d'une bonne plaisanterie.

Saint-Evreumont reprochant un jour à Cinthio, auteur Italien, qu'il n'y avoit pas assez de vraisemblance dans les pièces de leur théâtre. S'il y en avoit davantage, répondit-il, on verroit de bons comédiens mourir de faim avec de bonnes comédies.

Saint-Evreumont commence une de ses lettres à mademoiselle de Lenclos de cette manière : « Votre vie, ma chère, a été trop illustre pour n'être pas continuée de même jusqu'à la fin. Que l'enfer de M. de la Rochefoucault ne vous épouvante pas : c'étoit un enfer médiocre dont il vouloit faire une maxime. Prononcez donc le mot d'amour hardiment, & que celui de vieillesse ne sorte jamais de votre bouche ».

Un auteur a pris occasion de ces paroles, pour accuser *Saint-Evreumont* d'irreligion. Pour justifier cet écrivain, il suffit de dire que le duc de la Rochefoucault, s'entretenant un jour avec mademoiselle de Lenclos, lui dit : que l'enfer des femmes étoit la vieillesse. Cet éclattement ne laisse point de difficulté.

Saint-Evreumont remplissoit sa maison de chiens, de chats, &c., sans en être dégoûté par leur malpropreté, disant que pour diverter les ennuis de la vieillesse, il falloit avoir devant les yeux quelque chose de vif & d'animé.

Saint-Evreumont explique dans un de ses ou-

vrages, ce que c'est qu'une précieuse, & il n'oublie pas la définition que mademoiselle de Lenclos en donna à la reine de Suède, que les précieuses étoient les janfentilles de l'amour.

SAINT-PIERRE, (Charles Irénée de Castel de) auteur de plusieurs écrits politiques, né au château de *Saint-Pierre* en Normandie en 1613, mort en 1743, à 86 ans.

Un désir ardent de rendre les hommes heureux, & un courage d'esprit peu commun, conduisirent la plume de l'abbé de *Saint-Pierre*. Il contribua beaucoup à délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire, & il n'a pas tenu à lui que la mode affreuse de s'assembler en compagnies réglées pour s'égorger, ne déshonorât plus l'humanité. Tous ses écrits offrent des vues patriotiques.

Le cardinal Dubois disoit des écrits de l'abbé de *Saint-Pierre*, que c'étoient les rêves d'un homme de bien. Ses mœurs furent douces, & sa probité d'une exactitude rigoureuse.

L'abbé de *Saint-Pierre* fit ses études au collège de Caen avec M. Varignon, qui s'est rendu depuis célèbre par ses connoissances dans les mathématiques. Varignon, peu favorisé des biens de la fortune, ne pouvoit continuer ses études. L'abbé de *Saint-Pierre*, frappé des dispositions que ce jeune homme avoit pour les mathématiques, le logea avec lui, & toujours plus touché de son mérite, il résolut de lui faire une fortune que le mit en état de suivre pleinement ses talens & son génie. Cependant cet abbé, cadet de Normandie, n'avoit que dix-huit cents livres de rente ; il en détacha trois cents, qu'il donna par contrat à Varignon. Ce peu, qui étoit beaucoup par rapport au bien du donateur, étoit beaucoup aussi relativement aux besoins du donataire : l'un se trouva riche, & l'autre encore plus d'avoir enrichi son ami.

Un des projets que l'abbé de *Saint-Pierre* avoit le plus à cœur, & sur lequel il ne cessoit d'insister, c'étoit l'établissement de ce qu'il appelloit *dixie européenne*. Ce devoit être un tribunal composé de plénipotentiaires de toutes les puissances de l'Europe, où, sans épuiser les états d'hommes & d'argent, tous les différends entre les souverains seroient terminés. On a attribué ce projet à Henri IV, & l'abbé de *Saint-Pierre* ne négloit rien pour le faire croire.

M. de Fontenelle écrivoit en 1740 au cardinal de Fleury, pour lui souhaiter une heureuse année. Il le félicitoit de la paix qu'il venoit de conclure entre les turcs & les chrétiens, & l'invitoit, comme excellent médecin des maux des nations, à calmer la fièvre qui commençoit à gagner en Europe les espagnols & les anglais. Le cardinal lui répondit sur le même ton de plaisanterie par

une lettre obligeante, & lui disoit en riant, qu'il faudroit que les princes prissent quelque dose de l'élixir du projet de paix perpétuelle de l'abbé de *Saint-Pierre*. Fontenelle montra cet article à l'abbé, qui, croyant que le cardinal voudroit se servir de son projet, le lui envoya avec cinq articles préliminaires. Le cardinal lui répondit : « Vous en avez oublié un, c'est d'envoyer une troupe de missionnaires pour y préparer l'esprit & le cœur des princes contractans ».

L'abbé de *Saint-Pierre* étoit persuadé que les choses importantes ne pouvoient être remises trop souvent sous les yeux du lecteur. Il y a d'excellentes choses dans vos ouvrages, lui disoit-on quelquefois ; mais elles y sont trop répétées. Il demandoit qu'on lui en citât quelques uns, & on n'étoit pas embarrassé. « Vous les avez donc retenues, ajoutoit-il ? Voilà justement ce que je me proposois en les répétant, & sans qu'il vous ne vous en souviendrez plus aujourd'hui ».

Un jour étant allé voir une femme de beaucoup d'esprit, il la trouva seule : elle ne le connoissoit que depuis quelques mois, & ne l'avoit même vu qu'en compagnie ; aussi fut-elle d'abord un peu embarrassée du tête à tête. L'embarras cessa bientôt : habile & prompte à démêler les caresses & les différens tours d'esprit, elle avoit déjà saisi celui de l'abbé de *Saint-Pierre*, & lui parla en conséquence. Mis sur ce qu'il savoit & aimoit, il parla fort bien lui-même. Lorsqu'il sortit, cette dame le remerciant du plaisir qu'elle avoit pris à l'entendre, il lui dit avec son ton & son air simple : « Je suis un instrument, & vous en avez bien joué ».

L'abbé de *Saint-Pierre* avoit acheté une charge à la cour, & la marquise Lambert lui demandoit s'il se trouvoit mieux de cette vie de la cour que de la vie retirée qu'il menoit auparavant à Paris. « J'étois bien, répondit-il à cette dame, dans ma cabine du fauxbourg Saint-Jacques, occupé aux sciences ; mais je me trouve encore un peu mieux dans une vie assez dissipée. J'ai augmenté mon bonheur de quelque chose, du moins je le crois ; & après tout, il ne m'importe si ce n'est de le sentir & de le croire ». On peut se rappeler ici cette maxime du sage de Lesbos : *Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être*.

L'abbé de *Saint-Pierre* s'étoit déclaré par ses maximes & par sa conduite contre le célibat des prêtres : mais le bon abbé respecta toujours le lit conjugal. Il se choisissoit de jolies chambrrières. Lorsqu'elles lui donnoient des enfans, il avoit soin de leur faire apprendre quelque métier. Il les destinoit de préférence à celui de perruquier, parce que les têtes à perruque, disoit-il, ne manquent jamais.

M. de Voltaire lui demanda, quelques jours

avant sa mort, comment il regardoit ce passage ; il lui répondit : « Comme un voyage à la campagne ».

SALADIN ou SALAHEDDIN, sultan d'Egypte & de Syrie, mort en 1172 à Damas, à 57 ans.

Saladin fut un des plus grands conquérans du douzième siècle. La douceur, l'humanité, la bienfaisance, la religion, la justice, la libéralité formoient son caractère particulier. Sa figure imprimoit encore plus d'amour que de respect ; son regard n'avoit point cette fierté qui annonce quelquefois les maîtres du monde ; ses discours étoient simples, poés, naturellement éloquentes ; mais son imagination ne s'éleva jamais à la poésie, & rarement à ces figures hardies, à ces métaphores si familières aux Orientaux.

Il cultiva un genre d'étude bien frivole & très-estimé par les dévots musulmans, celui de connoître toutes les traditions mahométanes, les explications de l'alcoran, les sentimens divers des interprètes, les opinions différentes des écoles, & se plaisait à disputer sur ces matières avec les prêtres & les cadis.

Saladin, élevé sur le trône d'Egypte, mérita l'amour de ses nouveaux sujets par des établissemens utiles. Il mit un frein à la rapacité des juifs & des chrétiens employés dans les fermes des revenus publics & dans les fonctions de notaire. Après avoir donné plusieurs loix sages, il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse & la Mésopotamie, & marcha vers Jérusalem qu'il vouloit enlever aux chrétiens. Renaud de Châtillon, seigneur de Krak, ville forte sur la frontière de la Syrie, avoit violé une trêve faite entre les musulmans & les chrétiens. Une caravane passoit d'Egypte en Syrie ; il fit mettre aux fers tous ceux qui la composoient. *Saladin* envoya demander la liberté des prisonniers. Renaud n'eut aucun égard à sa demande ; il traita même avec mépris le député, & accabla d'injures les musulmans de sa suite. *Saladin* en fut tellement irrité, que, prenant Dieu à témoin de l'infidélité des chrétiens, il jura sur le champ qu'il leur feroit la guerre de tout son pouvoir, & fit vœu de tuer Renaud de sa main. Il marcha contre les chrétiens en 1188, & leur livra bataille auprès de Tibériade avec une armée de plus de cinquante mille hommes. Le combat dura trois jours, & fut très-sanglant : mais enfin les chrétiens accablés par le nombre, & épuisés par la soif & la faigue, furent entièrement défaits.

Tandis qu'on poursuivoit les fuyards, & qu'on massacroit par une barbarie polique les templiers & les hospitaliers, ennemis implacables des mahométans, *Saladin* fit dresser à la hâte une tente sur milieu du champ de bataille, & amener auprès de lui les principaux prisonniers, parmi lesquels

étoient Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, & Renaud de Châtillon. Le sultan reçut le roi avec bonté, le consola de sa disgrâce, le fit asseoir à sa droite, & s'entretint avec lui par le moyen d'un interprète. S'étant aperçu que ce prince étoit fort altéré, il ordonna qu'on apportât une boisson rafraîchissante dans de la neige. Après avoir bu, Lusignan présenta la coupe à Renaud. « Arrêtez, lui dit *Saladin*, je ne veux point que ce perfide boive en ma présence, car je ne puis lui faire grâce ». C'étoit une loi de l'hospitalité, inviolablement observée par les arabes, d'accorder toute sûreté à ceux des prisonniers auxquels ils avoient donné à manger ou à boire. « Enfin, ajouta le sultan, en s'adressant à Châtillon, le ciel, vengeur des attentats, t'a mis en ma puissance; souviens-toi de tes infractions aux traités, des cruautés exercées envers les musulmans, même en temps de paix, de tes brigandages, de tes blasphèmes contre le prophète, de ton entreprise sacrilège contre les deux villes saintes de la Mecque & de Médine. Il est temps de punir tant de crimes, & d'accomplir mon serment. Je l'ai juré, tu mourras de ma main. Cependant il te reste encore une ressource pour éviter la mort, c'est d'embrasser ma religion que tu voulais détruire ».

Renaud, indigné qu'on le crût capable de cette lâcheté, osa braver le sultan par des paroles fières & outrageantes. *Saladin*, emporté par la colère, se lève, le saisit, le tire au milieu de l'assemblée, & l'étend par terre d'un coup de sabre. Sa tête sanglante roula jusques aux pieds du roi qui pâlit de frayeur, craignant le même sort pour lui-même. « Rassurez vous, lui dit le sultan, la perfidie ne retombe que sur son auteur. Je me venge d'un traître; mais je suis respectueux des droits de l'humanité envers ceux qui ne l'ont point violée ». En effet, il fit que ce prince & les autres prisonniers avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde.

Toutes les personnes, sans distinction de rang, d'âge, de pays, de religion, trouvoient un accès libre auprès de lui : les musulmans, les chrétiens, les étrangers, les pauvres, les riches, tous étoient admis à son tribunal, & jugés selon les loix, ou plutôt selon l'équité naturelle. Son neveu, Teki-Edin, ayant été cité en jugement par un particulier, il le força de comparaître. Un certain Omar, marchand d'Akklat, ville indépendante de *Saladin*, eut même la hardiesse de présenter une requête contre ce monarque devant le cadi de Jérusalem, à l'occasion d'un esclave dont il réclamait la succession que le sultan avoit recueilli. Le juge étoit averti *Saladin* des prétentions de cet homme, & lui demanda ce qu'on devoit faire. *Celui-ci* fut juste, répondit le sultan. Il comparut au jour nommé, défendit lui-même sa cause, la gagna; & loin de punir la témérité de ce mar-

chand, il lui fit donner une grosse somme d'argent, voulant le récompenser d'avoir eu assez bonne opinion de son intégrité, pour oser réclamer sa justice dans son propre tribunal, sans craindre qu'elle y fût violée.

Ses sujets, qui connoissoient sa bonté, ne craignoient pas de l'importuner, à toutes les heures, de leurs querelles particulières. Un jour ce prince, après avoir travaillé tout le matin avec ses émissaires & ses ministres, s'étoit écarté de la foule pour prendre quelque repos. Un esclave vint dans cet instant pour lui demander audience; *Saladin* lui dit de revenir le lendemain : *Mon affaire*, répondit l'esclave, ne souffre aucun délai, & lui jeta son mémoire presque sur le visage. Le sultan ramassa ce papier sans émoi, le lut, trouva la demande juste, & accorda ce qu'on sollicitoit; ensuite se tournant vers ses officiers qui paroissent surpris de tant de bonté : « Cet homme, leur dit-il, ne m'a point offensé; je lui ai rendu justice, & j'ai fait mon devoir ».

Une autre fois, tandis qu'il délibérait avec ses généraux sur les opérations de la guerre, une femme lui présenta un placet. *Saladin* lui fit dire d'attendre. « Ex pourquoï, s'écria-t-elle, êtes-vous notre roi, si vous ne voulez pas être notre juge ? » Elle a raison, répondit le sultan; il quitta l'assemblée, s'approcha de cette femme, écouta ses plaintes, & la renvoya satisfaite.

Le grand *Saladin* conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse & la Mésopotamie. Maître de tant de pays, il songea bientôt à conquérir le royaume de Jérusalem. Gui de Lusignan rassembla, dans la Galilée, les chrétiens divisés que le pape réunissoit, & marcha contre *Saladin*; ils furent tous tués ou pris. Le roi captif, qui ne s'attendoit qu'à la mort, fut étonné d'être traité par *Saladin* comme aujourd'hui les prisonniers de guerre le sont par les généraux les plus humains.

Le vainqueur, arrivé aux portes de Jérusalem, qui ne pouvoit plus se défendre, accorda à la teime, femme de Lusignan, une capitulation qu'elle n'attendoit pas.

Lorsqu'il fit son entrée dans la ville, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant, les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs pères qui étoient dans ses fers; il les leur rendit avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple dans cette partie du monde.

Au bruit des victoires de *Saladin*, toutes l'Europe fut troublée. Le pape Clément III renvua la France, l'Allemagne, l'Angleterre, mais un empereur & deux rois puissans ne purent pré-

valoir contre ce sultan. Il mourut à Damas, admiré des chrétiens même. Il avoit fait porter, dans sa maladie, au lieu de drapeau qu'on élevoit devant sa porte, le drapeau qui devoit l'ensevelir, & ce qui tenoit cet étendard de la mort, crioit à haute voix : « Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, remporte de ses conquêtes ». On dit qu'il laissa, par son testament, des distributions égales d'aumônes aux pauvres mahométans, juifs & chrétiens ; voulant faire entendre, par cette disposition, que tous les hommes sont frères, et que, pour les secourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent. Aussi n'avoit-il jamais persécuté personne pour sa religion. Il avoit été à-la-fois conquérant, humain & philosophe.

SALLE DE WESTMINSTER. C'est bien moins par sa vaste étendue, que par les oppositions marquées de quelques événements, dont elle a été le théâtre, que cette *salle* mérite qu'on en fasse mention.

Elle fut bâtie en 1097 par Guillaume, dit le Roux, fils de Guillaume le conquérant, qui la destina pour donner des fêtes publiques. Elle a deux cents soixante-douze pieds de longueur, sur soixante-quatorze de largeur. Quelque critique ayant trouvé qu'elle étoit trop spacieuse, le monarque qui le fut, déclara qu'elle n'étoit pas de la moitié aussi grande qu'il l'eût souhaité, & qu'après celle qu'il avoit eu intention de faire, elle n'auroit pu passer que pour une chambre à coucher. Richard II la fit élargir en 1397 ; ce prince y a traité dix mille personnes.

Cette *salle* est le premier endroit où les rois d'Angleterre se plaient sur le trône ; ce fut celui où Richard fut déposé. Elle a presque toujours servi aux banquets royaux, & tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Europe & dans les trois royaumes, y a été régalé par les rois ; cependant Henri III, en y rassemblant six mille gueux, qu'il avoit entrepris de rassier, en avoit fait précédemment un hôpital. Dans le tems où les parlemens s'y assembloient encore, un affreux débordement d'eau y pénétra & on la passoit en bateau. Les jours de couronnement, le champion d'Angleterre, armé de toutes pièces, y entre à cheval, & en jetant son gant à terre, il fait un défi à quiconque osera contester le droit du nouveau souverain. On vit, en 1316, ou en 1317, sous le règne d'Edouard II, une femme vêtue en courtisane, montée sur un cheval, entrer dans cette *salle*, tandis que le roi y donnoit un festin à sa cour, se promener autour de la table, jeter devant le roi un écrit, dans lequel on frondoit ses mauvaises mœurs, & où il étoit accusé d'injustice, tourner la bride, sauter les assilans l'un après l'autre & s'en aller.

On prétend que cette *salle* n'est qu'un débris du palais qu'Edouard le confesseur éleva près de l'abbaye, & qu'acheva Guillaume II. Ce palais fut réduit en cendres vers le milieu du seizième siècle, sous le règne de Henri VIII, & l'on ne put sauver de l'incendie que cette grande *salle* où le parlement s'assemble, & quelques chambres voisines ; entr'autres celle qu'on nomme vulgairement la chambre peinte de Saint-Edouard. C'est dans les termes les plus poétiques que l'auteur de la *Henriade* parle de l'assemblée auguste du parlement anglois.

Aux murs de Westminster on voit parolere ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple & les grands & le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
 Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir !
Plus heureux, lorsqu'un roi doux, juste & politique
Respecte autant qu'il doit la liberté publique !

SALVATOR ROSE, né à Naples, l'an 1615, mort en 1673.

Salvator commença par éprouver la misère ; il se vit réduit à exposer ses tableaux dans les places publiques.

Lorsque son talent l'eut enrichi, sa maison devint une espèce d'académie où s'assembloient plusieurs personnes illustres dans les beaux arts. On y représentoit souvent des comédies de sa façon, & dont il jouoit les principaux rôles : les salles de sa maison, érigées en salles de spectacles, étoient garnies de verdure disposée d'une manière pittoresque : le sable & les fleurs qui couvroient le parquet, le rendoient tout-à-fait semblable à un lieu champêtre.

Un jour que *Salvator* touchoit un très-mauvais clavecin, je vis, dit-il, le faire valoir au moins mille écus ; & il peignit sur le couvercle un si beau morceau, que ce clavecin, à demi délabré, fut vendu la somme qu'il avoit dite.

Un cavalier fort riche lui marchandait depuis long-temps un grand paysage, & en demandoit toujours le prix, que *Salvator* augmentoit de cent écus à chaque demande. Le cavalier lui en témoignant sa surprise, il répondit : — Vous aurez bien de la peine à vous accommoder avec moi, malgré toutes vos richesses ; & dans le même instant, il creva le tableau.

Un cardinal étant venu voir *Salvator*, cet artiste lui montra des tableaux d'histoire, qu'il avoit finis depuis

depuis peu ; mais le cardinal n'y faisoit qu'une légère attention : attaché à d'autres affaires, de quelques payages, il lui en demanda le prix : — « Eh quoi ! s'écria *Salvator*, me demandez-vous toujours des payages, des marines, & de semblables bagatelles, comme si je ne favois pas peindre des sujets plus considérables ? — Le cardinal, pour l'appaiser, lui dit qu'il achèteroit un grand tableau de deux payages : — « si vous achetez le grand pour avoir les petits, reprit *Salvator*, j'en veux un million. » —

Salvator pouvoit faire un tableau dans un seul jour. Le connétable Colonne reçut un des ouvrages de cet artiste, & lui fit présent d'une bourse pleine de pièces d'or. Le peintre, pour reconnaître cette générosité, se hâta de lui envoyer un second tableau, qui lui valut un pareil présent : pendant quatre fois consécutives, même prestesse de pinceau, même reconnaissance de la part de l'artiste, & même générosité de la part du Mécène. Enfin, à la cinquième fois, le connétable ne voulut plus continuer un jeu qui pouvoit le ruiner ; il envoya deux bourses à *Salvator*, aussi bien garnies que les premières, & lui fit dire qu'il n'étoit pas aussi facile au connétable Colonne de remplir des bourses, qu'à *Salvator* de faire promptement de bons tableaux, & qu'il lui cédoit l'honneur du combat.

L'honneur enjouée de cet artiste ne le quitta pas même dans la maladie qui termina ses jours. Il disoit que son nom de *Salvator* étoit comme un gage asûré de salut, & que Dieu ne permettroit jamais au démon de persécuter un homme qui s'appelloit *Sauveur*.

Ses dernières paroles furent une plaisanterie. On l'exhortoit, au lit de la mort, à épouser une de ses maîtresses, de laquelle il avoit eu plusieurs enfans ; mais dont la conduite lui étoit suspecte avec raison. Voyant que les motifs les plus forts ne pouvoient l'ébranler, un de ses amis s'avisait de lui dire : — « Seigneur *Salvator*, vous n'avez point d'autre parti à prendre que d'épouser cette femme, si vous voulez être admis dans le séjour des élus. — Eh bien, répondit *Salvator*, s'il faut avoir des cornes pour entrer en paradis, je consens à me marier. » —

C'est le sujet de cette épigramme de Rousseau :

Avec scandale un peintre en son taudis,
Entretenoit gentille chérubine.

• Vous, pour le sûr, & votre concubine,

• Die frère Luc, de Dieu serez maudits.

• Mariez-vous, les anges ébaudits,

• Fête en seront sur le céleste cinere.

• Epousons donc, puisqu'il faut, dit le peintre,

• Etre cocu pour gagner paradis.

Encyclopédiana.

SALUTATION. La façon de saluer des turcs est la plus naturelle ; ils regardent celui qu'ils veulent saluer, en portant la main sur leur cœur. Nous autres, nous saluons en baissant la tête, courbant le dos, & haussant le cul, dit la satire Ménippée.

Aux cérémonies de l'ordre du saint-Esprit & à celles du parlement, on faisoit des révérences comme les femmes les ont toujours faites sans baisser la tête.

Les amis de Socrate, témoignaient être irrités de ce que quelqu'un qu'il avoit salué ne lui avoit pas rendu son salut : pourquoy se fâcher, leur-dit Socrate, de ce que cet homme n'est pas si poli que moi ?

Un jeune homme vint lire à Piron une tragédie qui alloit bientôt être jouée. Après quelques vers, Piron ôta son bonnet & continua ce manège à tout moment. L'auteur de la pièce étonné de ce geste perpétuel, lui en demanda la raison : « C'est, dit l'auteur de la *Métromanie*, que j'ai pour habitude de saluer les gens de ma connoissance. »

Un gros financier passa fièrement devant six officiers sans les saluer. Ils furent piqués de son impolitesse, & l'un d'eux leur lui adressant la parole, s'écria : « Monsieur, on voit bien que vous n'êtes pas aujourd'hui si intéressé qu'à votre ordinaire. Pourquoi ? dit le financier ; — c'est, lui répartit le militaire, que pour un coup de chapeau vous en auriez eu six. »

SAMUEL BERNARD, né à Paris, l'an 1675, mort en 1687.

Bernard, père de *Samuel*, étoit peintre en miniature ; il peignit en ce genre toutes les batailles de Louis XIV. & les portraits de la famille royale ; mais une chose digne particulièrement d'être remarquée, c'est qu'il épousa Madeleine Clérulier, dont la mère, établie rue Saint-Denis, étoit fameuse pour faire des mouches d'ont les dames se couvroient alors le visage, afin de relever la blancheur de leur teint. De ce mariage naquit le fameux *Samuel Bernard*, qui fut si connu en Europe, par ses immenses richesses.

SANG. Sa circulation. Chaque battement de cœur est d'une seconde. Il en arrive soixante en une minute, ce qui fait trois mille six cents par heure, & quatre-vingt-six mille quatre cents par jour.

A chaque battement du cœur, il sort du ventricule gauche, deux onces de sang pour entrer dans la grande artère. Donc, puisque le cœur bat trois mille six cents fois par heure, il en sort par heure sept mille deux cents onces de sang, au poids de la faculté.

P p p p p

Où, selon les plus experts dans cette matière, toute la masse du sang, contenu dans le corps d'un homme, ne va ordinairement qu'à vingt-quatre livres. Ainsi, en disant six cens par vingt-quatre, on trouvera que toute la masse du sang, passe par le cœur vingt-cinq fois par heure, & par conséquent six cens fois par jour.

Le cœur, qui est le plus important de nos muscles, a besoin, pour faire un seul mouvement de contraction, d'une force équivalente à plusieurs milliers de livres; car c'est ainsi qu'on évalue en mécanique les forces mouvantes.

Par exemple, pour pousser le sang dans la grande artère, le cœur a besoin d'une force de cent mille livres pesant. Pour soutenir avec le bras étendu un poids de cinquante-cinq livres, suspendu à sa jointure avec le coude, on a besoin d'une force de soixante mille. Si un homme qui pèse cent cinquante livres, veut sauter à la hauteur seulement de deux pieds, il a besoin d'une force deux mille fois plus grande que son poids, c'est-à-dire, d'une force de trois cens mille pesant.

C'a été à l'aide de l'expérience, de sa raison & de ses lectures, que le célèbre Harvée découvrit la plus importante de toutes les fonctions, celle de laquelle émanent toutes les autres, la circulation du sang; quelques anatomistes l'avoient simplement entrevue, d'une manière même très-confuse & très-vague; elle n'est plus, grâce à Harvée, un être de raison. Il a allumé le flambeau de la conviction qui éclaire les esprits les moins crédules. Voici ce que dit à ce sujet l'auteur d'un poème intitulé, l'*Inoculation* qui a paru il y a quelques années.

Harvée, environné d'expériences sûres,
Pénètre de nos corps le dédale incertain,
Perce de nos vaisseaux les profondeurs obscures;
Il découvre aux mortels qu'ils portent dans leur sein
Mille ruisseaux de sang divisés dans leur source,
Et par divers canaux remontant vers leur source.
Là leurs flots comprimés dans un double bassin
S'en échappent encore, & reprennent sans cesse
Le cours que leur traça l'éternelle Sagesse.
Nous admirions Harvée, & ses lâches rivaux
Contre lui de la haine, allumoient les flambeaux.

SANG-FROID. Plusieurs de ceux qui vont à la guerre, dit le Spectateur anglais, s'accoutument à ne point réfléchir. Ils envisagent la mort avec tant d'indifférence, qu'ils consacrent le même sang-froid au milieu des actions les plus chaudes. Témoin ce que dit un officier François, qui n'avoit pas trop bonne opinion de son général, &

qui, après avoir reçu un coup mortel dans une bataille, s'écria: Je voudrois bien vivre une heure de plus, pour voir comment cet étourdi le tiendra d'affaire.

L'abbé Privat de Molières, grand partisan des tourbillons de Descartes, n'en étoit pas moins un homme d'un mérite distingué. Peu favorisé de la fortune, il travailloit l'hiver dans son lit, & se garantissoit par là des rigueurs de la saison. Isolé dans sa chambre, au collège royal; où il professoit la philosophie, un voleur vint un jour frapper à sa porte: l'abbé ouvre; le coquin entre hardiment, & demande la bourse à notre philosophe. Celui-ci, plus attaché à son travail qu'à son argent, dit avec son sang-froid ordinaire: « Ouvrez un des tiroirs de mon bureau, & prenez ce que vous trouverez ». Le voleur se trompant de tiroir, mêloit les manuscrits qui y étoient renfermés. Privat de Molières s'apercevant du désordre que ce malheureux lui causoit, lui dit gravement: « Eh! monsieur, vous vous trompez de tiroir, & vous m'al'ez donner bien du travail ». Le voleur plus avide d'argent que de papiers, se fust du petit pécule de l'abbé, & s'en va sans fermer la porte. Notre savant lui crie: « Monsieur le voleur, soyez au moins honnête, fermez donc la porte ». Privat de Molières étoit de l'académie des sciences. On a su qu'il donnoit aux gens qui servent la compagnie, des érennes plus considérables que les membres les plus riches. Il n'avoit pourtant pour tout revenu que les honoraires de sa chaire & ses messes, & ce qu'il pouvoit retirer du papier marbré, auquel il travailloit quand il étoit las de méditer.

Jean Frédéric, électeur de Saxe, étant tombé entre les mains de Charles Quint, répondit généreusement à ce prince qui le menaçoit de lui faire couper la tête: « Votre majesté impériale peut faire de moi tout ce qu'elle voudra, mais elle ne me fera jamais peur. En effet, il le monta bien lorsqu'on vint lui annoncer son arrêt de mort, car il en fut si p u troublé, qu'il dit au duc Ernest de Brunswick, avec qui il jouoit aux échecs: *Achevons notre partie.*

Un espagnol qui n'avoit qu'un œil, & qui étoit dans la galerie d'un jeu de paume, à voir jouer, eut l'autre œil crevé d'un coup de balle. Sans s'émouvoir, il ôta son chapeau à la compagnie, & ne fit que dire *buenas noches*, c'est-à-dire, bon soir.

M. le Prince, peintre célèbre, dont les tableaux peuvent être placés à côté des meilleurs, de Téniers & de Wouvermans, s'étoit embarqué pour Saint-Petersbourg. Notre artiste employoit les momens n'ifs du passage à suivre tour-à-tour dans leurs fonctions, le mouffe, le matelot, & le pilote. Comme il avoit l'heureux don de plaire, chacun se faisoit un plaisir de l'instruire. M. le Prince,

pour payer son apprentissage dans la marine, exécuter pour tout l'équipage des airs agréables sur le violon ; car il joignoit à son rare talent un goût décidé pour la musique. Ses leçons de pilotage furent malheureusement interrompues par l'attaque d'un corsaire anglais qui s'empara du bâtiment qu'il montoit. A la veille de perdre sa petite pacotille, la présence d'esprit & le *sang froid* philosophique ne l'abandonnèrent point. Tandis que ces fiers insulaires, d'un air avide & rebarbatif, toisoient les galons de son habit & de son chapeau, pesoient l'or de sa montre, ouvraient & bouleversoient ses malles, il en tira son violon, & en joua sur le champ. Charmés de l'entendre, comme les lions & les tigres aux accens de la lyre d'Orphée, ses ravisseurs sourirent, lui laissèrent la jouissance de ses effets, & finirent par le prier de les faire danser le soir même au son de son instrument, en récompense de leur capture. Leur joie & l'infortune du peintre ne durèrent pas long-temps. Au premier port, le navire fut réclamé, & déclara n'être pas de bonne prise, & M. le Prince continua sa route.

Tétramène, après avoir été condamné à la mort par les Ephores, ne cessoit d'être quelqu'un qui trouvoit ce rire hors de saison, lui demanda s'il avoit du mépris pour les loix de Sparte. « Non, dit-il ; mais j'ai de la joie d'avoir été condamné à une amende que je puis payer moi-même sans rien emprunter ».

M. de Montesquieu dispoit sur un fait avec un conseiller du parlement de Bordeaux, qui avoit de l'esprit, mais la tête un peu chaude. Celui-ci, à la suite de plusieurs raisonnemens débilités avec fougue, dit : « Monsieur le président, si cela n'est pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête. — Je l'accepte, répond froidement Montesquieu, les petits présens entretiennent l'amitié.

Un fou rencontra en 1779 un abbé dans la rue Vivienne : « J'ai toujours eu envie de tuer un prêtre », s'écria-t-il en tirant son épée d'un air furieux ». L'abbé, sans se déconcerter, lui dit froidement : « Remettez votre épée dans le fourreau ; je ne suis encore que diacre, & vous manquerez votre objet ».

Frédéric Meul travailla à traduire Libanius, lorsqu'on vint lui dire que sa femme, qui languissoit depuis quelque temps, étoit bien malade, & qu'elle vouloit lui parler : « Un instant, un instant, je n'ai plus que deux périodes à traduire, & puis j'y cours ». Un second commisnaire vint lui annoncer qu'elle étoit à l'extrémité : « Je n'ai plus que deux mots, & j'y vole ». Un moment après on lui rapporte qu'elle vient de rendre l'ame : « Hélas ! j'en suis très-mari, c'étoit la meilleure femme du monde ». Après cette courte oraison funèbre, il continua son travail.

Un gentilhomme fit un de ces traits qui devoit être répété dans toutes les hilloires. On lui avoit proposé un duel, la loi de Dieu, les loix de l'état le lui défendoient, & il avoit constamment refusé. Son agresseur, chez qui la passion étouffoit tout autre sentiment, & faisoit taire la raison, résolut de l'y engager malgré lui. Un jour il se trouve dans une rue écartée où devoit passer le gentilhomme, & tirant de sa poche deux pistolets, il lui en présente un. Celui-ci, contraint de défendre sa vie, prend l'arme qu'on lui présente, & propose à son adversaire de tirer le premier. Il l'accepte, mais dans l'agitation étrange où il étoit, il manqua son coup. Rechargez, si vous voulez, & tirez encore, lui dit le gentilhomme, avec un *sang froid* qui auroit pu le désarmer, s'il n'eût été aveuglé par la passion. Il ne se le fit pas dire deux fois, & tira un second coup qui porta dans les habits. Maintenant ce seroit à mon tour, repit le gentilhomme généreux ; mais je craindrois d'attenter à la vie d'un de mes concitoyens : oubliez ce qui peut vous avoir indisposé contre moi : j'oublie volontiers la violence de votre procédé ; embrassons-nous, & qu'il me soit permis de croire que vous me comptez au nombre de vos amis. Ces paroles ouvrirent enfin les yeux à son fougueux agresseur ; il se jeta à ses pieds, & lui jura une amitié dont il ne s'étoit jamais départi.

SANTERRE, (Jean-Baptiste) né en 1651, mort en 1717.

Appliqué sans cesse à chercher des couleurs, qui pussent faire durer ses ouvrages, & les rendre, pour ainsi dire, éternels, *Santerre* avoit toujours coutume de regarder, en marchant dans les rues, toutes les entées des boutiques, afin de connoître les couleurs que le temps détruisoit le moins.

Un des plus fameux tableaux de ce peintre, est celui d'Adam & Eve ; & l'on remarque qu'il les a représentés sans nombril comme ayant été créés.

Naturellement porté à la galanterie, *Santerre* forma une académie de jeunes filles, auxquelles il enseignoit son art, & elles lui servoient de modèles.

Dans la chapelle du château de Versailles, on voit une Sainte-Thérèse peinte par *Santerre* ; elle est si belle, & l'expression en est si vive, que ce tableau paroît dangereux aux personnes fort susceptibles. On prétend même que plusieurs ecclésiastiques ont évité de dire la messe à l'autel de cette chapelle.

SANTEUIL, (Jean-Baptiste) né en 1630, mort en 1697.

Quand *Santeuil* étoit extrêmement content de quelque-une de ses poésies, il disoit qu'il alloit

P p p p p

faire tondre des chaînes aux ponts, de peur que les autres poëtes, en passant, ne se jettassent dans la rivière.

Quoique *Santeuil* ait été souvent pressé de le faire ordonner prêtre, il n'a jamais été que soudiscr. Cela ne l'empêcha pas de prêcher dans un village, un jour que le prédicateur avoit manqué. A peine fut-il né en chaire qu'il se brouilla. Il se retira en disant : Messieurs j'aurais bien d'autres choses à vous dire, mais il est inutile de vous prêcher davantage, vous n'en deviendriez pas meilleurs.

Un jour un religieux de Saint-Victor, confesseur de *Santeuil*, lui montra des vers où se trouvoit le mot *quoniam*, qui est une expression tout-à-fait prolifique. *Santeuil* pour le railler lui récitait tout un psaume où se trouve vingt fois le mot *quoniam*. Confitemini Domino quoniam bonus ; quoniam misericordia ejus ; quoniam salutare suum &c. Le religieux piqué lui répliqua fort ingénieusement fut le champ par ce mot de Virgile.

Inferre licet quoniam tibi.

Santeuil disoit que quoiqu'il n'y eût point de saut hors de l'église pour personne, il étoit excepté de cette règle, parce qu'il étoit obligé d'en sortir pour faire le sien, y entendant chanter ses hymnes avec trop d'amour propre.

Le prieur de Saint-Victor ayant su que *Santeuil* & l'abbé Bouin, qui étoient tous deux novices, jouoient continuellement, leur défendit le jeu. *Santeuil* fut mis en prison pour avoir désobéi le jour même. L'abbé Bouin alla lui proposer de jouer à travers la chaudière qui étoit à la porte, ils s'assirent à terre chacun de son côté, & mirent l'argent au milieu du trou. A prime *Santeuil* eut pris les cartes, qu'il s'écria : J'ai gagné ! j'ai quinze, quatorze & le point ; Bouin se fâcha aussitôt de l'argent & s'enfuit sans rien dire. *Santeuil* cria de toutes ses forces au voleur, au voleur, au voleur. Ces cris attirèrent toute la maison dans le lieu où on les entendoit. Le prieur qui fut d'abord au fait de ce dont il s'agissoit, le mit à gronder sans prisonnier, qui, au lieu de l'écouter, ne cessoit de crier comme auparavant, que Bouin étoit un fripon, qu'il avoit emporté son argent & ajoutant perpétuellement : j'avois quinze, quatorze & le point. Le supérieur, qui dans le fond de l'âme rioit de l'extravagance, de *Santeuil*, eut toutes les peines du monde à le calmer, & fut contraint de l'enfermer plus étroitement.

Un abbé, homme de qualité & de mérite, ayant paru médiocrement admetteur de quelques vers que *Santeuil* lui montra, le Poëte lui dit des choses très-désobligeantes. Le lendemain l'abbé, pour adoucir le chagrin qu'il lui avoit causé, lui envoya dix pistoles. *Santeuil*, en les recevant,

dit au laquais qui les lui apportoit : Vous direz à votre maître que je suis fâché de ne lui avoir dit que des injures, & qu'une autrefois je le battrai, parce que sans doute il m'enverra beaucoup plus d'argent.

Un gentilhomme angevin se plaignoit à un procureur de Paris, d'avoir été trompé par un moine. Quoi ! monseigneur, lui dit *Santeuil*, qui étoit présent à l'entretien, un homme de votre âge ne connoît pas les moines. Il y a quatre choses dans le monde, poursuivit-il, dont il faut se défier, du visage d'une femme, du derrière d'une mule, du côté d'une charrette, & d'un moine de tous les côtés.

Santeuil ayant été un soir souper en ville, & retournant tard dans son couvent, rencontra dans une rue détournée deux voleurs qui lui prirent sa bourse. Ils lui demandèrent ensuite s'il avoit une montre ; non, répondit-il. Tant pis, reprit le voleur, car si vous en aviez eu vous sauriez qu'il est heure indue pour vous. A quelques pas de là, deux autres voleurs lui demandèrent encore la bourse. Messieurs, leur répondit *Santeuil* je l'ai donné à garder à deux hommes messieurs qui ont bien voulu s'en charger il n'y a qu'un instant : les voleurs entendirent à demi mot, & furent partagés avec leurs camarades l'argent du poëte.

Une femme aimable, à qui il devoit quelque argent, le rencontrant un jour dans une maison, lui demanda pourquoi on ne le voyoit plus : « *Est ce à cause*, ajouta-telle, *que vous nous devez ?* Non, madame, reprit le victorin, ce n'est pas ce qui m'en empêche, & vous êtes cause que vous n'êtes pas payée. Comment donc ? interrompit la dame. C'est, poursuivit le poëte, que lorsque je vous vois, j'oublie tout ».

Dans un des chapitres tenus à Saint-Victor, pour l'admission des hymnes de *Santeuil*, un religieux dit qu'il ne convenoit pas de chanter dans l'église les hymnes d'un homme qui avoit si peu d'ordres dans ses actions. *Santeuil* répartit aussitôt : « Ne regardez pas l'ouvrier, regardez l'ouvrage ; le tabernacle de notre autel est beau ; vous l'avez reçu, vous l'avez loué ; c'est cependant un protestant qui l'a fait. Il en est ainsi de mes hymnes ».

Un certain prédicateur prêchoit à Saint-Merry, & ne satisfaisoit pas son auditoire ; *Santeuil*, qui étoit présent, dit : « il fit mieux l'année passée ». Quelqu'un lui répondit : *Il ne prêcha pas*. « Et c'est en cela qu'il fit mieux », répliqua *Santeuil*.

Santeuil fit un jour des vers pour un écolier, & celui-ci lui demandant à qui il avoit cette obligation, le victorin répondit : « Si on te demande qui a fait ces vers, tu n'as qu'à dire que c'est le diable ». Voici le sujet sur lequel travaillait l'écolier. « Un jeune enfant, fils d'un boucher, prend,

dans un moment de colère, un couteau, & égorge son cadet; la mère en furie le jette dans une chaudière d'eau bouillante. Hots d'elle-même, elle se pend, & le père, fust d'honneur de ce spectacle, en meurt de douleur ». Il s'agissoit de rendre les accidens en peu de vers. *Santeuil* les rendit ainsi.

Alter cum puero; mater conjuncta marito

Custello, limphâ, fure, dolore cadunt.

Santeuil, mécontent d'un peintre qui avoit mal fait son portrait, alla chez l'artiste pour se plaindre d'être si peu ressemblant. Il ne trouva qu'une jeune personne, fille du peintre, & lui dit en colère : « — Je crois que votre père le moque de moi, il m'a représenté comme un fou ». — La jeune fille, étoyant très-bien parer, lui répondit : « — Je vous assure, monsieur, qu'il vous a peint tel que vous êtes ».

Une femme avoit étalé, vis-à-vis la porte de l'Oratoire, des estampes & des images, parmi lesquelles étoit le portrait de *Santeuil*. M. l'abbé Boileau le voyant passer, s'arrêta; & après quelques momens de conversation, en lui faisant remarquer que son portrait étoit à la gauche de celui d'arlequin, il s'avisâ de lui dire qu'il méritoit bien d'avoir la droite. *Santeuil* piqué de la taillerie, poussa tout en colère, & si vivement l'abbé, en lui disant qu'il ne méritoit, ni d'avoir la droite, ni d'avoir la gauche, qu'il le fit tomber sur une femme qui venoit des otanges. Le panier d'oranges fut renversé, une partie fut écrasée par les carrosses, l'autre par les passans. La marchande s'arrêta au collet de l'abbé, & *Santeuil*, qui le vit ainsi pris, lui dit, en riant de toute sa force : « Adieu, camarade, te voila encore mieux placé que mon portrait ».

Santeuil étant retourné à Saint Victor à onze heures du soir, le portier refusa de lui ouvrir, parce que, disoit-il, on le lui avoit défendu. Après bien des négociations & des pourparlers, *Santeuil* fit glisser un demi louis sous la porte, & elle lui fut ouverte. Il étoit à peine entré qu'il s'agit d'avoir oublié un livre sur un banc où il s'étoit assis pendant qu'on le faisoit attendre. L'officier portier sortit pour l'aller chercher, & on ferma aussitôt la porte. Maître Pierre, qui étoit à demi rud trappé à son tour, & *Santeuil* lui ayant fait les mêmes questions & les mêmes difficultés qui lui avoient été faites, disoit toujours qu'il ne lui ouvrirait pas, que monsieur le prieur le lui avoit défendu. Eh! M. de *Santeuil*, répliqua le portier, je vous ai ouvert de si bon cœur; je s'ouvrirois de même si tu veux, dit *Santeuil*, il ne tient qu'à toi, & ensuite il fit semblant de s'en aller. Le portier l'ayant appelé, lui dit :

j'aime mieux encore vous rendre votre argent. *Santeuil* le prit & lui ouvrit la porte.

On fit beaucoup d'épigrammes pour *Santeuil*; voici la meilleure :

Ci gît le célèbre *Santeuil*;

Poëtes & fous, prenez le deuil.

SARCASME. Trait de taillerie, aiguisé par un esprit caillique & méchant. Si on rit quelquefois d'un mot farryrique & piquant, on déteste presque toujours celui qui le dit.

Quand M. de la Popliniste fit voir à M. le maréchal de Saxe la cheminée par laquelle M. le duc de Richelieu entroit chez sa femme, il dit : « Je n'ai vu beaucoup d'ouvrages à cornes, mais je n'en ai jamais vu comme celui-ci ».

Un jeune bourgeois de Paris qui avoit une femme très-jolie & un peu plus que coquette, alla un matin chez un vicieux payeur des rentes de l'hôtel-de-ville, pour toucher une année qui lui étoit due. Il le trouva dans son cabinet, où il s'occupoit à feuilleter des papiers à l'aide de ses lunettes qui étoient d'une prodigieuse grandeur. Qu'y a-t-il pour votre service, dit le payeur au bourgeois ? Celui-ci lui apprit de quoi il s'agissoit, & là-dessus le vieillard prit un gros regître qu'il parcourut avec une lenteur exécrable. Le rennir, homme impatient & vif, n'y put tenir, & cédant à sa vivacité : « Parbleu, monsieur, lui dit-il, vos grandes lunettes vous servent bien m. l. Monsieur, monsieur, lui répondit froidement le singulier payeur, ne nous reprochons pas s'il vous plaît ce que nous portons ».

On parloit dans une compagnie de la métempsychose : quelqu'un qui co. toir fa re une borne plaisante, répondit qu'il s'occupoit à se faire en cet d'avoir été le veau d'or. Vous n'en avez perdu que la dorure, lui répartit une dame.

Le marquis de*** avoit, dans un combat donné en Flandres, fait une retraite précipitée. Quelque temps après, on montra à Louis XIV plusieurs chevaux anglais que l'on disoit excellens pour la course. Sire, répartit le comte de***, je fais un meilleur coureur que tous les anglais; c'est le cheval du marquis de***.

Une fille se plaignoit d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage. Consolez-vous, mademoiselle, lui dit quelqu'un, vous vous en éloignez tous les jours.

Un gentilhomme parlant fort haut à M. le prince de Guéné, contre le cardinal de Richelieu : parlez plus bas, lui dit le prince, voilà de ses créatures qui pourroient bien vous entendre. C'est de ces pauvres, qui; venoient demander l'aumône.

Un abbé de cour se vantoit d'avoir converti un calviniste. Vous l'avez converti, lui répondit quelqu'un ; mais par qui l'avez-vous fait instruire ?

En 1668, M. d'Humières venoit d'être élevé à la dignité de maréchal, à la sollicitation du vicomte de Turenne, qui ne put résister aux charmes & à l'esprit de la marquise d'Humières. Le jour même, Louis XIV demandant au chevalier de Grammont s'il savoit bien qui il venoit de faire maréchal de France : oui, sire, lui dit-il, c'est madame d'Humières.

Une fille qui se piquoit d'être belle, quoiqu'elle eût les yeux un peu louches & assez rudes, se vançoit avec orgueil dans une compagnie, qu'un duc & pair lui avoit fait long-temps les yeux doux. Quelqu'un lui dit : Avouez, mademoiselle, qu'il y a tout mal réussi.

Un jour qu'on donnoit l'Alceste du chevalier Gluck, une personne s'écria au second acte : « Ah ! mademoiselle le Vasseur, vous m'arrachez les oreilles ». Son voisin lui répliqua : « Ah ! monsieur, quelle fortune ; si c'est pour vous en donner d'autres ! »

Une vieille coquette qui faisoit l'agréable, quoiqu'elle fût effroyablement laide, disoit devant sa nièce, qui étoit une fille de douze ans, & fort avancée pour son âge : si le roi vouloit me faire enfermer dans un couvent, & qu'il m'en laissât le choix, je dirois qu'on me mène aux Carmélites. « Non, ma bonne, lui dit sa nièce, je crois que vous feriez mieux de vous mettre aux Quinze-Vingts ».

SAUMAISE, (Claude de) né l'an 1588, mort en 1653.

La reine de Suède parlant de *Saumaise* disoit, qu'elle admiroit encore plus sa parience que son érudition, par rapport à ce qu'il avoit à souffrir de l'humour impérieuse de sa femme, Anne Mercier.

Malgré l'emportement qui règne dans les ouvrages de *Saumaise*, c'étoit un homme facile, communicatif & tout-à-fait doux dans le commerce. Il se laissoit dominer par une femme haïaine & chagrine, qui se vançoit d'avoir pour mari ; non pas pour maître, le plus fâvant de tous les nobles, le plus noble de tous les fâvants.

Saumaise fut choisi pour défendre Charles I. roi d'Angleterre contre les ennemis. Voici comme il commence cette apologie : Anglois qui vous renvoyez les têtes des rois comme des balles de paume, qui jouez à la boule avec des couronnes, & qui vous vous servez des sceptres comme des marottes.

SAUT DE LA PUCELLE. Un jeune homme, d'une naissance inférieure au

comte de Gowrie, grand seigneur d'Ecosse, fréquentant habitudelement cette maison, ne put s'empêcher de se prendre de passion pour sa fille, & de la lui donner à connoître, en lui faisant une cour assidue ; mais celle-ci se gardoit bien de lui laisser, par sa conduite, aucun sujet d'encouragement. Cet amant logeoit précieusement dans la tour opposée à celle de sa maîtresse : or, un jour que celle-ci se trouva, sans doute, intérieurement pressée des mêmes feux que son amant, elle trouva moyen, peu avant la fermeture des portes, de se glisser dans son appartement. Une de ces virilles fureteuses de duignes, dont l'office, dans ces temps-là, étoit d'être aux aguets des intrigues amoureuses dans les châteaux, s'en aperçut, & comme elle n'avoit pas été consultée ni mise du complot, par des présents, elle ne manqua pas d'en aller avertir la comtesse, qui, pour couper tout espoir & toute possibilité de retraite, aux amans, se hâta d'aller les surprendre ; mais les oreilles de la jeune fille, étoient prestes. Elle entendit les pas de la vieille comtesse, courut au sommet de la tour, & prit un élan désespéré de neuf pieds quatre pouces d'espace, au dessus d'une profondeur de soixante pieds, ayant par ce moyen, atterrés les créneaux de l'autre tour, elle descendit aussitôt & se fourra dans son lit, où la mère fut bien surprise de la trouver, & ne manqua pas de lui faire réparation pour son injuste soupçon. On imagine bien que la belle enfant ne jugea pas à propos de répéter davantage le même fait : ainsi, pour éviter d'être tentée de s'exposer, dès la nuit suivante, elle prit le parti de décamper avec son amant, & ils se marièrent.

Une des tours de l'ancien manoir de Ruthven, dans la haute Ecosse, jadis l'habitation des Gowrie, est appelée *le saut de la pucelle*, nom qui lui vient de l'aventure précédente.

SAUVAGE. Voici quelques particularités qu'on a recueillies, concernant le *sauvage* d'Otaïti, anéé en Angleterre.

Il y a trois ordres de citoyens à Otaïti ; les nobles, la bourgeoisie & le peuple. Le *sauvage* qui est ici, est de cette dernière classe & s'appelle *Omiha*. Sa taille est un peu au-dessus de la médiocre. D'ailleurs, il est assez bien fait, & doué d'une mémoire si facile, qu'on n'a jamais besoin de lui dire deux fois les noms & les usages des choses. L'hôtel du lord Sandwich est la première grande maison qu'on lui a fait voir. Il se trouvoit dans le cabinet d'assemblée deux autres personnes, lorsqu'il y entra ; mais à peine les regarda-t-il, tant il étoit occupé à considérer les meubles. Lorsqu'on le présenta au docteur Solander, qu'il avoit vu dans son pays, il courut à lui de la manière la plus affectueuse, & l'embrassa si étroitement, qu'il le soulevoit de terre. Le docteur l'ayant repris doucement, il mit fin à ces

démonstrations, & se contenta de répéter plusieurs fois, *How d'ye do*; (Comment vous portez-vous?) C'étoient les seuls mots anglois qu'il sût alors. Il a fait quelque difficulté pour se mettre à genoux devant le roi. *Quand je serai à genoux*, dit-il, *s'il alloit me manger*? Comme il étoit chez le roi, un des seigneurs de la cour tira sa montre, que le *sauvage* parut observer avec beaucoup de plaisir. Ce seigneur lui ayant dit de la garder, il s'en défendit long-tems. A la fin il y consentit: mais il dit d'un air embarrassé, en regardant tous ceux qu'il entouraient: *J'en ai pas volée au moins*. Les premiers jours, lorsqu'on lui disoit de s'asseoir, il alloit se coucher tout de son long sur un sofa. On eut beaucoup de peine à lui apprendre l'usage d'une chaise. Il mange de la soupe & des légumes, tant qu'on veut; il paroît aimer sur-tout le vin & les liqueurs; il préfère celui de Madère. Son corps & ses membres sont toujours en mouvement, ce qui fait croire qu'il a besoin d'exercice. On compta lui abandonner un parc où il pourroit se promener & chasser à la manière de son pays. Quant à ses facultés intellectuelles, elles sont très-bornées; on ne le voit jamais occupé que des plaisirs des sens. Le roi a bien voulu se charger de pourvoir à la dépense de cet indien, pendant tout le tems qu'il restera en Angleterre. Il y a quelques jours qu'il assista à un enterrement dans la ville d'Oxford. Il ne lui fut pas possible de rester à cette triste cérémonie jusqu'à la fin. Il fondoit en larmes, comme si le mort eût été son plus proche parent, ou son meilleur ami. Lorsqu'il vit le cercueil, & qu'on lui eut dit que c'étoit en cet endroit-là qu'on enterroit les morts, il demanda si tous ceux qui étoient enterrés étoient morts de l'inoculation. Sur la réponse qu'on lui fit que cette opération, au contraire, étoit un préservatif contre une maladie dangereuse: *J'aurois cru*, reprit-il, *à la peur qu'on en a, que tout le monde en mourût*.

Le premier coup d'œil jeté sur la société civile, ne laisse aucun doute que la femme ne soit inférieure à l'homme pour la force; mais cette faiblesse de la femme ne vient-elle pas de la tranquillité de ses occupations, & dans l'état de nature ayant les mêmes besoins que l'homme, n'auroit-elle pas aussi la même force & la même activité pour y satisfaire? L'histoire d'une fille *sauvage*, publiée en 1751, autorise cette question. Cette fille, âgée pour lors de neuf à dix ans, étoit entrée sur la brune dans le village de Songi en Champagne, au mois de septembre 1731. Elle avoit les pieds nus, le corps couvert de haillons & de peau, les cheveux sous une calotte de calbasse, le visage & les mains noirs comme une négresse; elle étoit armée d'un bâton court & gros par le bout en forme de massue. Un payfan effrayé de cette figure, lâcha sur elle un dogue armé d'un collier à pointe de fer. La *sauvage* le voyant appro-

cher en fureur, l'attendit de pied ferme, tenant sa petite masse d'armes à deux mains, dans la posture de ceux qui, pour donner plus d'étendue aux coups de leur coignée, la lèvent de côté, & voyant le chien à sa portée, elle lui déchargea un si terrible coup sur la tête, qu'elle l'étendit mort à ses pieds... On remarqua qu'elle avoit les doigts des mains, sur-tout les pouces, extrêmement gros par proportion au reste de la main; elle a dit elle-même depuis, que ces pouces plus gros & plus forts lui étoient bien nécessaires pendant sa vie errante dans les bois, parce que lorsqu'elle étoit sur un arbre, & qu'elle en vouloit changer sans descendre, elle appuyoit ses deux pouces sur une branche, & s'élançoit sur l'arbre voisin comme un écureuil... Cette *sauvage*, quelques jours avant qu'elle fût prise, fut aperçue nageant & plongeant dans la rivière, d'où elle sortit quelque temps après, tenant un poisson dans chacune de ses mains, & une anguille entre ses dents. Rendue à la société civile, elle a néanmoins toujours conservé une forte inclination pour se jeter dans l'eau, où elle pêchoit à la main & nageoit comme un poisson malgré le froid & la gêne.

Un petit *sauvage* avoit été amené de l'Amérique en France. Son maître qui le croyoit bien coquet, lui demanda: hé bien! aime-tu mieux à présent ton pays que le nôtre? Oui. — Eh, pourquoi? — C'est que je ne puis manger que quand tu manges, & je ne puis dormir que quand tu dors.

Un *sauvage* de l'Amérique, à qui Louis XIV fit montrer toutes les curiosités de Versailles, avoit tout examiné en gardant un profond silence; mais à peine eut-il aperçu le tableau de Raphaël, où saint Michel terrasse le diable, qu'il s'écria: « Ah! le beau *sauvage*! »

* Sauvages du Canada.

On lit dans les gazettes angloises de 1761, que deux partis d'Indiens, de tribus différentes du Canada, se rencontrèrent par hasard sur les bords d'une rivière: l'un d'eux demanda à ceux du parti opposé qu'ils étoient, & ce qu'ils faisoient. Ceux-ci le nommèrent, dirent qu'ils alloient à la chasse des castors, & firent à leur tour la même question aux autres, qui répondirent que leur nom étoit une chose indifférente, mais qu'ils étoient chasseurs d'hommes. Eh bien! l'un répondit l'autre parti, nous sommes des hommes; n'allez pas en chercher plus loin. Les deux partis convinrent de descendre dans une petite île de la rivière; ils détruisirent leurs canots pour s'ôter les moyens de retraite, & se mirent à combattre, jusqu'à ce qu'enfin il ne resta plus qu'un petit nombre de chasseurs de castors, & un seul chasseur d'hommes, à qui on laissa la vie, pour qu'il allât apprendre à ceux de sa nation qu'il avoit rencontré une

tribu d'Indiens qui chassoient mieux les hommes qu'eux-mêmes.

SCALIGER, (Joseph-Juste), né l'an 1540, mort en 1609.

Scaliger étant appelé par les Hollandois, pour être professeur chez eux, alla prendre congé de Henri IV, auquel il exposa, en peu de mots, le sujet de son voyage. Tout le monde s'attendait à quelque chose d'important de la part du roi ; mais on fut bien surpris, lorsqu'après lui avoir dit : « Eh bien ! monsieur *Scaliger*, les hollandais vous veulent avoir, & vous font une grosse pension ; j'en suis bien aise ».

Scaliger a passé une partie considérable de sa vie à éclaircir les anciens auteurs. Bayle fait à ce propos une réflexion fort juste. Je ne sais, dit-il, si on ne pourroit pas dire que *Scaliger* avoit trop d'esprit & trop de science pour faire un bon commentateur ; car, à force d'avoir de l'esprit, il trouvoit, dans les auteurs qu'il commentoit, plus de finesse & de génie qu'ils n'en avoient effectivement ; & sa profonde littérature étoit cause qu'il voyoit mille rapports entre les pensées d'un auteur & quelque point rare de l'antiquité ; de sorte qu'il s'imaginait que son auteur avoit fait quelque allusion à ce point d'antiquité, & sur ce pie-là, il corrigeoit un passage.

Chaque peuple donne au latin la prononciation de sa langue naturelle ; c'est ce qui fit dire plaisamment par *Scaliger*, à un gentilhomme écossais, qui lui faisoit un discours latin, dans la prononciation de son pays : monsieur, vous me pardonnez si je ne vous réponds point, je n'entends pas l'écossais.

SCANDERBEG (George Castriot) Il étoit fils d'un despote, ou d'un petit roi d'Albanie ; lorsque le sultan Amurath, s'étant saisi de l'Albanie, il éleva cet enfant qui restoit seul de quatre frères. Il le chérissoit ; il le faisoit combattre auprès de sa personne. Georges Castriot le distinguait tellement, que le sultan & les jannissaires lui donnèrent le nom de *Scanderbeg*, qui signifie *seigneur Alexandre*.

Enfin, l'amitié prévalut sur la politique. Amurath lui confia le commandement d'une petite armée, contre le despote de Serbie, qui s'étoit rangé du parti des chrétiens, & faisoit la guerre au sultan son gendre. C'étoit avant son abdication. *Scanderbeg*, qui n'avoit pas alors vingt ans, conçut le dessein de n'avoir plus de maître & de régner.

Il sut qu'un secrétaire, qui portoit les sceaux du sultan, passoit près de son camp. Il l'arrêta, le met aux fers, le force de sceller un ordre au

gouverneur de Croye, capitale de l'Épire, de remettre la ville & la citadelle à *Scanderbeg*. Après avoir fait expédier cet ordre, il assassine le secrétaire & sa suite. Il marche à Croye ; le gouverneur lui remet la place sans difficulté. La nuit même il fait avancer les Albanois, avec lesquels il étoit d'intelligence. Il engage le gouverneur & la garnison ; son parti lui gagne toute l'Albanie : les Albanois patient pour les meilleurs soldats de ce pays. *Scanderbeg* les conduisit si bien, fut tiré tant d'avantages de l'assiette du terrain après de si montagnueux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuses armées turques. Les musulmans le regardoient comme un prodige ; mais il n'avoit trompé que ses ennemis. Il avoit repris la couronne de son père, & la méritoit par son courage.

SCARRON, (Paul) né l'an 1610, mort en 1660.

Voici le portrait que *Scarron* fait de lui-même. « Ledit : ur qui ne m'a jamais vu, & qui peut-être ne s'en soucie guère, à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vue d'une personne faire comme moi, sache que je ne me soucierais pas aussi que tu me visses, si je n'avois appris que quelques beaux esprits factieux te rejoignent aus depeus du miserable, & me depeignent d'une autre façon que je ne suis fait : les uns disent que je suis cul-de-jatte ; les autres que je n'ai point de cuisses, & que l'on me met sur une table, dans un éruil, où je cause comme une pie borgne ; & les autres que mon chapeau tient à une corde qui pisse dans une poulie, & que je le hausse & baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé en conscience de les empêcher de mentir plus long-temps. J'ai trente ans passés : si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite ; ma maladie l'a raccourci d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein pour avoir le corps décharné ; des cheveux assez pour ne point porter perrique. J'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros ; je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncée que l'autre, du côté que je penche la tête : j'ai le nez d'assez bonne pisse. Mes dents autrefois perrées sont de couleur de bois, & seront bientôt de couleur d'ardoise ; j'en ai perdu une & demie du côté gauche, & deux & demie du côté droit, & deux un peu égrénées. Mes jambes & mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, & puis un angle égal, & enfin un aigu. Mes cuisses & mon corps en font un autre, & ma tête se penchant sur mon estomach, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, & les doigts aussi bien que les bras : enfin, je suis un raccourci de

de la misère humaine. Voilà à-peu-près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je te vais apprendre quelque chose de mon humeur ; j'ai toujours été un peu colére, un peu gourmand, & un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, & un peu après, monneur. Je ne hais personne, Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, je serois encore plus aise si j'avois de la santé. Je me tiens assez en compagnie ; je suis assez content quand je suis seul, & je supporte mes maux assez patiemment ».

La reine-mère de Louis XIV lui fit une pension de quinze cent livres : c'est pour cela qu'il prenoit toujours la qualité de malade de la reine.

Scarron avoit fait donation à ses parents du peu de bien qu'il avoit ; mais ses parents le lui rendirent. Il le vendit à M. Nublé, qui lui en donna six mille écus, sans savoir précisément ce qu'il valoit ; & Scarron fut content du marché. Nublé vint à bien qui étoit près d'Amboise, & à son retour à Paris, étant allé voir Scarron, il lui dit : vous avez cru que votre domaine ne valoit que dix huit mille francs, il en vaut vingt-quatre p. l'estimation que j'en ai fait faire ; & M. Nublé l'obligea de prendre encore de dix mille écus qu'il lui donna pour achever cette somme.

Quelques jours avant son mariage avec mademoiselle d'Aubigné, il dit à un de ses amis : « Je ne serai pas de tortifs à ma femme ; mais je lui en apprendrai beaucoup ». Il n'avoit alors de mouvement libre que celui des yeux, de la langue & de la main.

Lorsqu'il fut question de dresser le contrat de mariage, Scarron dit qu'il reconnoissoit à l'accordeur deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains, & beaucoup d'esprit. Le notaire demanda quel douaire il lui assuroit : « L'immortalité », répondit Scarron. Le nom des femmes des rois m'a ut avec elles : celui de la femme de Scarron vivra éternellement ». Cette épouse, par sa modestie, réforma les faillies indecentes de son mari, & ne rendit sa maison que plus agréable.

Lorsque la reine Christine vint à Paris, elle desira de voir Scarron ; Ménage le lui présenta. « Je vous permets, lui dit cette princesse, d'être amoureux de moi ; la reine de France vous a fait son malade ; moi je vous crée mon Roand ». Vous faites bien, madame, lui dit le poète, de me donner ce titre, puisqu'autrement je l'aurois pris. Christine, en voyant madame Scarron, dont la beauté étoit alors dans tout son éclat, dit alors à la comtesse de Brégy : « Ne le sçavois-je pas, qu'il ne falloit pas moins qu'une reine de Suède pour rendre un homme infidèle à cette femme-là ? » Elle ordonna au mari de lui écrire, & lui

Encyclopédisans.

dit qu'elle n'étoit pas surprise qu'avec la plus aimable femme de Paris, il fût, malgré ses maux, l'homme de Paris le plus gai.

Dans sa dédicace de dom Japhet d'Annénie, Scarron parle ainsi au roi : « Je tacherai de persuader à votre majesté qu'elle ne se feroit pas grand tort si elle me faisoit un peu de bien, je serois plus gai que je ne suis ; si j'étois plus gai que je ne suis, je serois des comédiens enjoués : si je faisois des comédiens enjoués, votre majesté en seroit divertie : si elle en étoit divertie, son argent ne seroit pas perdu. Tout cela conclut si nécessairement, qu'il me semble que j'en serois persuadé, si j'étois aussi bien un grand roi, comme je ne suis qu'un pauvre malheureux ».

Scarron aimoit à lire ses ouvrages à ses amis à mesure qu'il les composoit ; il appelloit cela *essayer ses livres*.

Scarron dit que la plus ancienne de toutes les plantes, c'est celle des poètes sur le malheur du temps & sur l'ingratitude de leur siècle.

Scarron fut un jour surpris d'un hoquet si violent, que ceux qui étoient auprès de lui craignirent qu'il n'expirât : cependant ce symptôme diminua. Le fort du mal étant passé, *se jamais*, dit-il, *j'en reviens, je serai une belle satire contre le hoquet*. Ses amis s'attendoient à toute autre résolution que celle-là ; mais il fut dissipé de tenir patoie : il ne revint point de cette maladie, & le public a perdu la satire qu'il se proposoit de composer. Peu avant que de mourir, comme ses parents & ses domestiques étoient touchés de son état, & fondaient en larmes, il ne s'attendrit point de ce spectacle, comme ni les autres seroient en pareil cas. Mes enfans, leur dit-il, vous repleurez jamais tant pour moi, que je vous ai fait ri.e.

Louis XIV regrettant Poisson comme un très-grand acteur : oui, dit bruyamment Despréaux, qui se trouva là par hasard avec Racine, il jouoit très-bien dans dom Japhet, & telles autres comédies de Scarron, oubliées même de la province. Comme cela s'étoit dit devant madame de Minton, Racine jugea en devoir avertir Despréaux, qui répondit tout franchement : Hé ! quel est l'homme qui ne fait point de fautes.

Despréaux mépisoit extrêmement Scarron : votre père, dit il un jour à M. Racine le fils, avoit la faiblesse de lire quelquefois le *Vagabond* travesti, & de rire ; mais il se cachoit bien de moi.

Scarron avoit si fort mis le burlesque à la mode, que les libraires ne vouloient plus imprimer que des ouvrages de cette nature : d'où vient qu'en 1649, on imprima une pièce mauvaise, mais très-bien pourtant, avec ce titre qui fut justement

Q 9 9 9 9

héroïque à tous les honnêtes gens : *La Passion de Notre Seigneur, en vers burlesques.*

SCIPION l'africain (Publius Cornelius) sur-nommé l'ancien, mort l'an 189, avant notre ère chrétienne.

Scipion l'africain étoit fils de Publius Cornelius Scipion, consul dans la seconde guerre punique. Il n'avoit point encore dix-huit ans que, par une action de la plus grande bravoure, il sauva la vie à son père à la bataille du Tessin. Il se porta au milieu d'un gros d'ennemis dont son père étoit enveloppé, & l'épée à la main, écarta tout ce qui le pressoit. Il le dégagera de cette sorte dans le tems qu'il alloit être pris ou tué. On voulut lui donner la couronne civique en mémoire de ce qu'il avoit sauvé la vie à un citoyen, & même à son général; mais comme ce général étoit son père, il ne voulut pas être récompensé pour avoir fait à un devoir indispensable.

Lorsqu'Annibal eut remporté la fameuse bataille de Cannes, plusieurs officiers romains qui avoient échappé au carnage, à la tête desquels étoient Cecilius Metellus, désespérant du salut de la république, avoient pris la résolution de quitter l'Italie, & de s'embarquer sur les premiers vaisseaux qu'ils trouveroient pour se retirer chez quelque roi ami des romains. Scipion, encore jeune, & à qui la gloire de terminer cette guerre étoit réservée, n'eut pas plutôt appris ce funeste dessein, que tirant son épée : *ceux qui aiment la république, s'écria-t-il, me suivent.* Il courut aussitôt vers la tente où ces officiers étoient assemblés, & leur présentant la pointe de son épée : « Je jure le premier, dit-il, que je n'abandonnerai point la république, & que je ne souffrirai pas qu'aucun autre l'abandonne. Grand Jupiter ! je vous prends à témoin de mon serment, & je consens, si je manque à l'exécuter, que vous me fassiez mouir moi & les miens, de la mort la plus cruelle. Faites le même serment que moi, Cecilius ; & vous tous qui êtes ici assemblés. Quiconque refusera d'obéir, perdra sur la champ la vie ». Ils jurèrent tous ; & le courage patriotique d'un seul homme sauva peut-être la république.

Scipion fut créé édile à l'âge de vingt-un ans. On ne pouvoit cependant alors entrer en charge qu'à vingt-sept ans. Aussi lorsque Scipion se présenta pour demander l'édilité curule, les tribuns du peuple s'opposèrent à sa nomination, apportant tout raison qu'il n'avoit pas l'âge compétent pour l'exercer. « Mais si tous les citoyens veulent me nommer, répondit Scipion, j'ai assez d'âge ». Sur le champ toutes les tribus lui donnèrent leurs suffrages avec tant de zèle & d'unanimité, que les tribuns se défirent aussitôt de leurs prétentions.

Son père & son oncle ayant perdu la vie en

combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de vingt-quatre ans. Il en fit la conquête en moins de quatre années, battit l'armée ennemie, & prit Carthage la neuve en un seul jour. Scipion, pour insinuer de la confiance à ses troupes, avoit, à l'exemple d'Alexandre le Grand, saint un commerce avec la divinité dont il prétendoit tirer son origine ; mais c'étoit principalement par ses vertus que ce grand homme pouvoit espérer de faire croire aux gens sages qu'il y avoit en lui quelque chose de divin. Parmi les prisonniers que les Romains firent à la prise de cette ville, se trouvoit une vierge espagnole, dont la rare beauté surpassoit l'éclat de sa naissance. Elle étoit éprouvée aimée d'un prince célestin, nommé Allucius, auquel elle étoit fiancée. Scipion vit sa belle prisonnière, & l'admira. Il étoit alors jeune, sans engagement & victorieux : *& juvenis, & calens, & victor*, comme le remarque un historien, Valère-Maxime. Mais Scipion favoit également vaincre les ennemis des Romains & ses propres passions. Il fit venir devant lui Allucius, l'amant chéri de la belle Espagnole : « Nous sommes jeunes vous & moi, lui dit Scipion ; ce qui fait que je puis vous parler avec plus de liberté. Ceux des miens qui m'ont amené votre épouse future, m'ont en même temps assuré que vous l'aimez avec tendresse : & sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Si, comme vous, je songeais à prendre un engagement, je souhaiterois que l'on favorisât une passion si honnête & si légitime. Je me trouve heureux de pouvoir, dans la conjoncture présente, vous rendre un pareil service. Celle que vous devez épouser, a été parmi nous, comme elle auroit pu être dans la maison de ses père & mère : je vous l'ai réservée pour vous en faire un présent digne de vous & de moi. La seule reconnaissance que l'exige de vous pour ce don, c'est que vous soyez ami du peuple romain ». Allucius, pénétré de joie & de reconnaissance, embrassa les genoux de Scipion, & imploroit les dieux de récompenser un si grand bienfait, puisque lui-même il n'étoit pas en état de le faire autant qu'il l'auroit souhaité, & que le méritoit son bienfaiteur. Scipion fit ensuite venir les père & mère & les autres parents de la jeune espagnole. Ils avoient apporté une grande somme d'argent pour la racheter ; mais quand ils virent qu'ils la leur rendoient sans rançon, ils le conjurèrent, avec de grandes instances, de recevoir d'eux cette somme comme un présent, & témoignèrent que, par cette nouvelle grâce, il mettroit le comble à leur joie & à leur reconnaissance. Scipion ne pouvant résister à des prières si vives & si pressantes, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ses pieds. Alors s'adressant à Allucius : « J'ajoute, lui dit-il, à la dot que vous devez recevoir de votre beau-père, cette somme que je vous prie d'accepter comme un présent de noces ». Après tant de bienfaits, Allucius crut devoir se

vouet entièrement au service des Romains. Il vint trouver *Scipion* avec un corps de quatorze cents cavaliers. Pour rendre encore plus durables les marques de sa reconnaissance, il fit graver sur un bouclier d'argent l'act on de *Scipion*, & lui en fit présent. Ce bouclier, que ce général emporta avec lui en retournant à Rome, fut englouti par les eaux au passage du Rhône, avec une partie du bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve jusqu'en 1663, que quelques pêcheurs le trouvèrent. Il est aujourd'hui dans le cabinet du roi de France.

Scipion, après avoir mis fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, porta la guerre en Afrique. Il battit Hannon, un des meilleurs généraux carthaginois, vainquit Syphax, roi de Numidie, & le fit prisonnier. De si heureux succès engageaient les Carthaginois à rappeler en Afrique leur général Annibal, car la fortune abandonnoit en Italie. Les deux généraux eurent une entrevue qui fut inutile, *Scipion* n'ayant pas voulu entrer dans aucune négociation; c'est pourquoi les deux armées étant proches, on en vint bientôt aux mains. Après un long & sanglant combat, où Annibal & *Scipion* firent des prodiges de valeur, la victoire se déclara pour Rome, qui dicta à sa rivale les conditions qui lui plurent. *Scipion* fut honoré du triumphe, & reçut alors le surnom d'*Africain*.

Cet illustre citoyen ayant été élu consul une seconde fois, passa en Asie, où, de concert avec son frère, il défit Antiochus l'an 189 avant Jésus-Christ. Ce roi, avant le combat qui décida de son sort, avoit fait proposer à *Scipion* de lui rendre sans rançon son fils encore jeune pris au commencement de cette guerre, & lui offroit de partager avec lui les revenus de son royaume. Mais le général romain, insensible à tout intérêt personnel, avoit rejeté ces offres avec une fierté vraiment romaine. Cependant, lorsqu'il fut de retour à Rome, il trouva l'envie acharnée contre lui. On l'accusa d'avoir détourné à son usage une portion du butin fait en Asie, & d'avoir entretenu de secrètes correspondances avec Antiochus. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, qu'un homme, à qui les Romains avoient offert le consulat & la dictature perpétuelle, se réduisît à soutenir le triste rôle d'accusé. Il le fit avec cette grandeur d'âme qui caractérise toutes les actions. Comme ses accusateurs, fautive de preuves, se répandoient en reproches contre lui, il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits & de ses services, défense ordinaire aux illustres accusés. Elle fut reçue avec un applaudissement universel. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui. Les tribuns du peuple étoient nommés dès le matin dans la tribune aux harangues. L'accusé étant appelé, perça la foule, & se présenta accompagné d'une grande multitude

de cliens & d'amis, & dès qu'on eut fait silence pour l'entendre : « Tribuns du peuple, dit-il, & vous, citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal & les Carthaginois; venez, Romains, allons dans les temples rendre aux dieux de solennelles actions de grâces ». On le suivit en effet au capitol, & les tribuns restèrent seuls avec les crieurs qu'ils avoient amenés pour l'accuser.

Un certain *Petilius* avoit été suscit par Caton pour lui faire rendre compte de l'argent qu'il avoit reçu dans la province d'Antioche; *Scipion* se présenta au sénat avec son registre, & dit que ce livre contenoit la recette & la dépense. On lui demanda qu'il déposât ce registre. Aussitôt *Scipion* le prend & le déchire en mille pièces devant le sénat.

Scipion, las de combattre l'ingratitude des hommes, s'étoit retiré sur la fin de ses jours à sa maison de campagne à Liternie, où, à l'exemple des anciens Romains, il cultivoit la terre de ses mains victorieuses.

Scipion avoit une valeur réfléchie, & étoit persuadé qu'il est du devoir d'un général de ne hasarder sa vie que dans une action décisive. Quelqu'un le voyant agir en conséquence, lui disoit qu'il n'étoit point soldat; non, dit-il, mais capitaine.

On a reproché à *Scipion* d'être grand dormeur, non pour autre raison, dit Montagne, sinon qu'il s'achoit aux hommes qu'en lui seul il n'y eût aucune chose à redire. « Parmi tant d'admirables actions de *Scipion*, personnage digne de l'opinion d'une géniture céleste, ajoute le même auteur, il n'est rien qui lui donne plus de grace que de le voir nonchalamment & pûérilement baguenaudant à amasser & choisir des coquilles, & jouer à catrichon, va devant, le long de la maine avec Lælius, & s'il faisoit mauvais temps, s'amusant & se chaouillant à représenter par écrit en comédies les plus populaires & basses actions des hommes; & pleine de cette merveilleuse entreprise d'Annibal & d'Afrique, visitant les écoles en Sicile, & se trouvant aux leçons de la philosophie, jusqu'en avoit armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome ».

Les comédies dont parle Montagne dans ce passage, sont sans doute celles de Térence, auxquelles *Scipion* & Lælius, suivant Suétone, eurent beaucoup de part. On a révoqué en doute cette anecdote de Suétone; mais elle plaisoit à Montagne, & ce philosophe déclare expressément dans ses ouvrages qu'on lui fetait depuis de le déloger de cette créance.

SCUDÉRI, (Georges) né l'an 1603, mort en 1667.

Scudéri étoit généreux quoique peu fortuné.
Q q q q q

L'aventure qui lui arriva à l'occasion de son poème d'*Alarie*, en est la preuve. Voici comme Chivreau la rapporte. La reine Chailine m'a dit cent fois qu'elle réservait à M. Scudéri pour la délicatesse qu'il lui feroit de son *Alarie*, une chaîne d'or de mille pitoles. Mais comme le comte de la Gardie, dont il est parlé fort avantageusement dans ce poème, effuya la disgrâce de la reine, qui souhaitoit que le nom du comte fût ôté de cet ouvrage, & que je l'en informai, il me répondit que quand la chaîne d'or seroit aussi grosse & aussi pesante que celle dont il est fait mention dans l'histoire des Incas, il ne détruirait jamais l'autel où il avoit sacrifié. Cette fierté héroïque déplut à la reine, qui changea d'avis; & le comte de la Gardie, obligé de reconnaître la générosité de M. Scudéri, ne lui en fit pas même un remerciement.

Ce qu'on lit dans le Voyage de Bachaumont & de Chapelle, fut le gouvernement de Notre-Dame de la Garde en Provence, qu'avoit M. Scudéri, est trop singulier pour ne pas trouver ici sa place. Une fine & maligne raillerie y règne comme dans tout le reste de ce Voyage. Après avoir dit que quelques-unes des précieuses de Montpellier croyoient M. Scudéri :

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche, & toujours bien mis,
Sa sœur, une beauté divine,
Et Pélisson, un Adonis :

On ajoute plus bas :

Mais il faut vous parler du fort,
Qui sans doute est une merveille :
C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde,
Un fusil avec sa halcharde,
Peint sur la porte du château.

Ce fort est sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, & si haut élevé, que s'il commandoit à tout ce qu'il voit au-dessous de lui, la plupart du genre humain ne vivroit que sous son plaisir.

Aussi voyons-nous que nos rois,
En connoissant bien l'importance,
Pour le confier, ont fait choix,
Toujours de gens de conséquence ;
De gens pour qui, dans les alarmes,
Le danger auroit eu des charmes,
De gens prêts à tout hasarder,

Qu'on eût vu long-temps commander,
Et dont le poit poudreux eût blanchi sous les armes.

Une description magnifique qu'on a faite autrefois de cette place, nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimâmes plus d'une heure avant que d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante mazure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte, mais doucement, de peur de la jeter par terre; & après avoir heurté long-temps, sans entendre même un chien aboyer dans la cour :

Des gens qui travailloient là proche,
Nous dirent : Messieurs, là-dedans
On n'entre plus depuis long-temps :
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche,
A depuis environ quinze ans
Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, sur-tout quand ils nous firent remarquer un écriteau que nous lûmes avec affa de peine; car le temps l'avoit presque effacé.

Portion de gouvernement,
A louer tout présentement.

Plus bas, en petit caractère :

Il faut s'adresser à Paris,
Ou chez Conrart le secrétaire,
Ou chez Courbé l'homme d'affaire,
De tous Messieurs les beaux esprits.

Scudéri avoit beaucoup voyagé, & se piquoit fort de noblesse. Voici comme il s'en exprime dans une préface : « Tu couleras aisément, dit-il au lecteur, par-dessus les fautes que je n'ai point remarquées, si tu daignes apprendre qu'on m'a vu employer la plus longue partie de l'âge que j'ai à voir la plus belle & la plus grande partie de l'Europe, & que j'ai passé plus d'années dans les armes, que d'heures dans mon cabinet, & beaucoup plus usé de mèche en arquebuse qu'en chaudière : de sorte que je fais mieux ranger les soldats que les paroles, & mieux quarrer les bataillons que les périodes.

Dans l'épître dédicatoire d'une de ses prières au duc de Monmorency, il dit : « Je veux apprendre à écrire de la main gauche, afin que la droite s'emploie à vous servir plus noblement ». Et dans un autre il dit, « qu'il est sorti d'une maison où l'on n'a jamais eu de plume qu'au chapeau ».

SCUDÉRI, (Madeleine de) sœur du précédent, née en 1607, morte à Paris en 1701.

Mademoiselle *Scudéri* remporta le premier prix d'éloquence que l'académie françoise ait donné ; elle fut de l'académie de Ricovrati de Padoue, Christine, reine de Suède, l'honora de son portrait, & d'un bievre de pension ; le cardinal Mazarin lui donna aussi une pension par son testament ; le chancelier Boucherar lui en établit une autre sur les fcaux en 1683 ; Louis XIV lui en accorda une de deux mille livres. Du temps de mademoiselle *Scudéri*, on étoit passionné pour les romans ; ce n'étoit même que par cette voie qu'un auteur s'avançoit dans le monde. Le maréchal de Roquelaure avoit un portrait de mademoiselle *Scudéri*, représentée en vestale, entretenant le feu sacré, avec ce mot *fovebo*, grave au bas de l'autel qui soutenoit ce feu, pour marquer qu'elle entretenoit toujours une aimable liaison avec ses illustres amis, le duc de Moneville, Conrart, &c.

Sarrafin & Péllison étoient tous deux extrêmement attachés à mademoiselle *Scudéri*. On prétend qu'elle donna la préférence au dernier, dont la laideur ne justifioit pas soupçonner qu'elle s'attachât à la maîtresse ; elle lui déclara sa passion par ces vers qu'elle fit sur le champ :

Enfin, Acanthe, il faut se rendre,
Vocre esprit a charmé le mien ;
Je vous fais citoyen du Tendre,
Mais de grace n'en dites rien.

Ces vers en occasionnèrent d'autres, ceux-ci en particulier, dont on ignore l'auteur.

La figure de Péllison
Est une figure effroyable ;
Mais quoique ce vilain garçon
Soit plus laid qu'un singe & qu'un diable,
Sapho lui trouve des appas :
Mais je ne m'en étonne pas,
Car chacun aime son semblable.

On disoit à mademoiselle *Scudéri* que Versailles étoit un lieu enchanté. Oui, dit-elle, pourvu que l'enchantement soit. Elle vouloit parler d'elle.

Duperrier fit voir un jour à Ménage une lettre très bien écrite, qui finissoit par *votre très-humble & très-obéissant servante*. Ménage lui dit que cela ne valoit rien, & que ce n'étoit point le style d'une dame. Duperrier soutint le contraire. Le lendemain Ménage reçut un billet de mademoiselle *Scudéri*, qui finissoit de la même manière. Cela le surprit, & il fit voir le billet à Duperrier, qui alla faire part à mademoiselle *Scudéri* de leur différend. Il est vrai, dit-elle, qu'on n'écrivoit pas ainsi autrefois ; mais aussi les femmes ne doi-

vent-elles plus être si sêtes depuis qu'elles ne sont plus si vertueuses.

On rapporte une aventure assez singulière : qui lui arriva dans un voyage en Provence avec son frère Georges. Ils couchèrent au Pont-Saint-Esprit. On les avoit placés dans une chambre à deux lits. Avant de s'endormir, *Scudéri* parla de Cyrus, & demanda à sa sœur ce qu'ils tenoient du prince Masard, un des héros du roman. Mademoiselle *Scudéri* étoit d'avis de l'empoisonner ; mais après quelques contestations, il fut arrêté qu'on le feroit assassiner. Des marchands logés dans une chambre voisine, ayant entendu la conversation, crurent que ces deux étrangers complotoient la mort de quelque grand prince, dont ils déguisèrent le nom sous celui de Masard. On avertit la justice. Le frère & la sœur furent arrêtés & mis en prison. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils réussirent à se justifier.

Despréaux appelloit les romans de mademoiselle *Scudéri*, une *boutique de verbiage*. C'est un auteur, disoit-il, qui ne fait que ce qu'il faut de finir. Ses héros & ceux de son frère n'entrent jamais dans un appartement que tous les meubles n'en soient inventoriés. Vous diriez que c'est un procès-verbal dressé par un sergent.

SÉGRAIS, (Jean Renaud de) né en 1624, mort en 1701.

Sérais savoit mille choses agréables, & il les racontoit d'une manière qui faisoit autant de plaisir que les choses mêmes. Quand une fois il avoit commencé, il ne finissoit pas aisément. M. de Malignon disoit, à ce sujet, qu'il n'y avoit qu'à monter *Sérais* & le laisser aller.

Lorsque M. Foucault étoit intendant à Caen, sa maison étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de personnes de mérite & de qualité. M. *Sérais* y étoit reçu avec distinction, lorsqu'il la fanté lui permettoit de s'y trouver. Il y avoit pour lui une place de réserve, auprès d'une tapisserie, derrière laquelle un homme de confiance étoit caché, qui écrivoit ce qu'il disoit ; c'est de là qu'a été tiré le *Séraisiana*.

Pour faire entendre que les poëtes n'étoient plus si recherchés qu'autrefois, M. de *Sérais* disoit souvent que le siècle étoit devenu prosaïque.

Sérais disoit que le titre d'académicien étoit le cordon bleu des beaux esprits.

Quoique *Sérais* fût de l'académie, & qu'il eût passé sa vie à la cour, il ne put jamais perdre l'accent de son pays ; ce qui donna lieu à mademoiselle de Montpensier, de dire à un gentilhomme, qui alloit faire le voyage de Normandie avec *Sérais* : Vous avez là un *sut bon guide*, il fait parfaitement la langue du pays.

On voulut charger *Sérais* de l'éducation de M. le duc du Maine. Il s'en défendit sous prétexte de sa surdité. On lui dit qu'il ne s'agissait pas d'écouter le prince ; mais de lui parler. Il répondit qu'il favoit, par expérience, que dans un pays comme celui de la cour, il falloit de bons yeux & de bonnes oreilles.

SÉNÈQUE le philosophe, (*Lucius Annæus Seneca*), né vers l'an 13 de Jésus-Christ, mort l'an 65.

Le père de *Sénèque*, qui avoit reconnu dans son fils le goût des lettres, cultiva avec soin ses heureuses dispositions ; il le destina à l'éloquence du barreau qui étoit, chez les romains, la voie ouverte au mérite, pour s'élever aux honneurs. *Sénèque* débuta avec éclat ; son éloquence fut admirée, & il devint bientôt l'oracle à la mode. Mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula l'obligea de quitter une carrière si brillante & si dangereuse sous un prince basement envieux, & qui avoit juré de détruire tous les exemplaires d'*Homère*, de Virgile & de Tite-Live. La dernière fois que *Sénèque* plaida au sénat, en présence de Caligula, on vit ce prince au milieu des applaudissemens que l'on donnoit à l'orateur, changer de couleur. Il quitta l'assemblée dans le dessein de sacrifier cet homme si éloquent à sa barbare jalousie. *Sénèque* avoit un visage pâle & défail, qui annonçoit une foible santé, & ce fut ce qui lui sauva la vie. Une concubine de l'empereur lui persuada de se reposer du soin de sa vengeance sur la phthisie dont *Sénèque* étoit attaqué ; elle lui représenta qu'il étoit inutile de hater la mort d'un homme qui ne pouvoit vivre long tems. Caligula porta sa jalousie sur d'autres objets, & *Sénèque* fut oublié. Aussi ce philosophe dit quelque part, dans ses ouvrages, qu'il est des gens dont la maladie a retardé la mort, & qui ont conservé la vie, parce qu'ils sembloient devoir bientôt la perdre.

Sénèque pouvoit aspirer à toutes les charges publiques, & ses parens sollicitèrent pour lui la questure. Lorsqu'il l'eut obtenue, on espérait qu'il monteroit plus haut, lorsque ses liaisons avec la belle Julie, que Messaline avoit accusée d'adultère, le fit releguer dans l'île de Corse ; mais un exil, ordonné par l'insigne Messaline, ne put être regardé comme une flétrissure, & les mœurs austères de *Sénèque* le justifient assez. Ce philosophe soutint d'abord sa disgrâce avec courage, & c'est dans ce lieu de son exil qu'il composa ses livres de consolation, qu'il adressa à sa mère. Dans une lettre qu'il lui écrivit, après avoir cherché à la distraire de ses sollicitudes maternelles avec cet art qu'il possédoit si parfaitement, il finit par lui marquer qu'il n'est pas aussi à plaindre qu'elle le croit : « Peut-on n'être pas content, ajoute-t-il, quand l'esprit, libre de toute pensée

étrangère, ne s'occupe que de lui-même ? Je m'amuse tantôt à des ouvrages de littérature, tantôt avide du vrai, je médite sur la nature de l'homme & celle de l'univers. Je prends l'effort vers les objets divins ; je jouis de ce spectacle délicieux. Mon esprit ne perd point de vue son immortalité, & je le nourris de tout ce que la nature a de plus curieux & de plus intéressant ».

Cette consolation que *Sénèque* chercha d'abord en lui-même, cette constance stoïque qui le soutint dans les premiers tems de son exil, l'abandonna au bout de trois ans. Il songea aux moyens de revoir ses dieux pénates, & ces moyens démentement un peu les maximes. Il eut recours à un certain Polybe, vil affranchi de Claude. Il lui écrivit une lettre dans laquelle il le comble d'éloges ; il exalte les prétendues vertus de l'empereur, sa prudence, sa valeur, sa clémence, & ne rougit pas de mettre au rang des dieux, celui qui étoit à peine digne d'être compté parmi les hommes ; mais son encens fut rejeté, & *Sénèque* auroit fini ses jours dans son exil, si Agrippine, qui avoit su s'élever au trône, n'avoit jeté les yeux sur cet illustre exilé, pour lui confier l'éducation de son fils Néron.

Agrippine avoit associé à *Sénèque*, pour le même emploi, Burrhus, officier non moins considérés par ses vertus. La mère de Néron, qui s'étoit rendue coupable de plusieurs forfaits, pouvoit espérer, par ce choix, de se concilier l'estime des romains. Le méchant sait bien, d'ailleurs, qu'il est de son intérêt qu'il y ait des bons, afin d'en faire ses dupes ; & Agrippine, comme l'événement l'a justifié, n'avoit rien de plus à craindre que d'avoir un fils qui lui ressembloit.

Cette princesse s'étoit rendue la maîtresse de l'empire ; & non contente d'exercer le pouvoir de l'empereur, son fils, elle vouloit encore en partager les honneurs. Ce jeune prince donnoit audience aux ambassadeurs d'Afrique ; Agrippine s'avança pour monter sur le trône avec lui. Tous les assistants furent déconcertés. *Sénèque* seul eut assez de présence d'esprit pour avertir l'empereur de se lever, & d'aller au-devant de sa mère. Ainsi, par une apparence de respect, on sauva une indécence qui auroit choqué tout l'empire.

Tout le temps que Néron suivit les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome. *Sénèque* étoit incapable de se plier aux vices de son maître. « J'aime mieux, disoit-il, vous enlever par la vérité, que vous plaire par la flatterie ».

Néron ayant fait construire une tente octogone, d'un prix & d'une richesse extraordinaire, tous les courtisans s'empresèrent de louer la

magnificence & le bon usage du prince. » Seigneur, lui dit-il avec une voix tremblante, une telle dépense montre mieux vos richesses que votre pauvreté : car si vous perdiez cette tente, vous ne pourriez en avoir une pareille ».

Sénèque avoit reconnu de bonne heure dans Néron un cœur cruel; mais sachant qu'il étoit des naturels pervers que l'on ne peut entièrement changer, il s'étoit efforcé de corriger celui de son élève, de le modérer, de l'adoucir. Il avoit composé, dans cette vue, son *Traité de la clémence*; & *Sénèque*, voyant ce prince prêt de sacrifier plusieurs romains à ses fureurs, lui dit avec courage : « Quelque nombre de personnes que vous fassiez tuer, vous ne pouvez être votre successeur ».

La censure d'un philosophe devoit être bien incommode à un prince qui n'écouloit plus que ses passions; & Néron, qui avoit trempé ses mains dans le sang de sa propre mère, ne reconnoissoit plus de bornes à ses fureurs. Il avoit ordonné à l'un de ses affranchis d'empoisonner *Sénèque*. Mais ce funeste projet n'ayant pu être exécuté, Neron enveloppa son précepteur dans la conjuration de Pison. Ce philosophe fut dévoué à la mort comme les autres conjurés. Lorsque le centurion lui signifia l'ordre de l'empereur, il demanda, sans se troubler, son testament, afin d'y ajouter quelques legs en faveur de ses amis présents. Le centurion lui en refusa la permission : « Eh bien ! dit *Sénèque*, en se retournant vers ses amis, puisqu'on m'empêche de vous témoigner ma reconnaissance pour vos bons offices, je vous laisse le seul bien qui me reste, mais le plus précieux, l'image de ma vie. Le souvenir que vous en conserverez honorerà nos sentiments, & rendra notre amitié respectable aux siècles à venir ». Les amis de *Sénèque* s'attendrirent à un tel adieu; ce philosophe les consolait par ses discours, & les rassura par sa fermeté. « Où sont, leur disoit-il, ces maximes de sagesse & ces réflexions qui, depuis tant d'années, ont dû vous armer contre les malheurs ? La cruauté de Neron vous étoit-elle inconnue ? Après s'être rendu coupable de la mort de sa mère & de son frère, il ne lui restoit plus que d'y joindre le meurtre de celui qui a instruit & élevé son enfance ».

La sensibilité de *Sénèque* se réveilla lorsqu'il embrassa sa chère Pauline qu'il avoit toujours tendrement aimée. Il la conjura de modérer sa douleur, & de chercher dans le souvenir de la vie & des vertus de son époux, un soulagement honorable au malheur de la perdre. La vertueuse Pauline répondit qu'elle étoit résolue de mourir avec lui, & elle demanda, l'officier qui étoit présent, de l'aider à exécuter ce dessein. *Sénèque*, qui, suivant les principes de la philosophie stoïque, regardoit la mort volontaire comme un refuge honorable

pour le sage, applaudit au desir de Pauline. « Je vous avoit montré, lui dit-il, ce qui pouvoit advenir pour vous les amertumes de la vie. Vous préférez une mort généreuse : je ne vous envoie point cet exemple de vertu. Nous mourrons l'un & l'autre avec une égale constance, & vous avez encore plus de gloire ». Aussitôt ils se font en même-temps ouvrir les veines. *Sénèque*, dont le corps étoit usé par la vieillesse & par un régime austère, ne perdit son sang qu'avec lenteur, ce qui l'obligea de se faire ouvrir encore les veines des jambes & des jarrets. Ses douleurs furent longues & violentes. Craignant alors d'accabler son épouse par le spectacle de ses maux, ou d'être accablé lui-même par la vue de sa chère Pauline mourante, il lui persuada de passer dans une autre chambre. Cette épouse obéit. *Sénèque* avoit demandé qu'on fît venir ses secrétaires. Son génie enflammé, sans doute, par la présence de l'éternité qui alloit s'ouvrir pour lui, prend l'essor, & il dicte des discours que nous serions très-curieux d'avoir; mais que Tacite a malheureusement supprimé, parce que, dans son temps, ils étoient entre les mains de tout le monde. Cependant les douleurs de *Sénèque* amenant lentement la mort, il pria Statius Annæus, son médecin & son ami, de lui préparer de la ciguë. Il prit ce poison, mais sans aucun effet, parce que son corps étoit déjà refroidi, & les vaisseaux assésés, arrêrèrent le passage & l'activité de la liqueur. Il se fit porter dans un bain chaud pour faciliter l'action du poison. En y entrant, il prit de l'eau, & faisant allusion à l'usage de terminer les festins par des libations, il arroça ceux de ses domestiques qui étoient le plus près de lui, & dit d'une voix foible : *Faisons nos libations à Jupiter libérateur*. Il fut ensuite porté dans une étuve dont la vapeur l'étouffa.

Néron, qui avoit appris la funeste résolution de Pauline, & qui craignoit que la mort de cette vertueuse romaine ne le rendit encore plus odieux, avoit envoyé plusieurs de ses affranchis pour bander ses plaies; mais il en étoit sorti tant de sang, qu'il lui en resta, sur le visage, une noble paleur qu'elle garda toute sa vie.

Suivant une anecdote, rapportée par Tacite, le dessein de la plupart de ceux qui consuloient la conjuration de Pison, étoit de placer *Sénèque* sur le trône, comme l'homme le plus capable de faire le bonheur des romains. Cet historien cite même un mort assez vif d'un des conjurés. Neron touchoit des instruments, & Pison aimoit à jouer la tragédie. « Que gagnerons-nous, disoit ce conjuré, à nous désirer d'un joueur de flûte, pour avoir un acteur de tragédie ? Mais ne faisons point injure à la philosophie, en accusant *Sénèque* d'avoir donné son consentement aux conjurés. Le seul soupçon qu'on a contre lui, c'est que, retiré depuis quelque temps dans ses maisons de campagne,

pagne pour plaire à Néron, qui trouvoit sa présence incommode, il s'étoit rapproché de Rome au jour précis où la conjuration devoit s'exécuter. Un autre reproche mieux fondé, qu'on peut lui faire, est d'avoir dans une de ses épîtres morales, élevé son sage au-dessus de la divinité même, par la raison que dieu tire sa perfection de la nature, & que le sage ne doit la sienne qu'à son choix libre & volontaire.

SENTENCE. Proposition universelle, mais courte, sentée, énergique, & qui renferme quelque vérité morale. On peut distinguer la *sentence* de la maxime, en ce que celle-ci est un avertissement aux hommes fur ce qu'ils doivent faire; l'autre, un jugement sur ce qu'ils font ordinairement. La maxime est un précepte de conduite, & la *sentence* est une vérité de spéculation.

Nous ne citerons que quelques-unes de ces *sentences*.

Jamais l'innocence & le mystère n'habitèrent long-temps ensemble.

La patience est amère; mais son fruit est doux.

La véritable éducation conseille moins en préceptes qu'en exercices.

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

Le silence donne du poids aux pensées, & du crédit aux paroles.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Le doute est l'école de la vérité.

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes.

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se croit pas soi-même exempt.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime.

Il faut une âme saine pour sentir les charmes de la rraite.

L'amitié plaint les maux; mais l'amour les rend.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens.

La félicité est la fortune du sage; & il n'y en a point sans vertu.

Les grandeurs du monde corrompent l'âme; l'indigence l'avilit.

Les petites fortunes content beaucoup de peines; mais les grandes se font à peu de frais.

Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'envie,

ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides.

La vanité ne respire qu'exclusions & préférences: exigeant tout, & n'accordant rien, elle est toujours unique.

Toute méchanceté vient de foiblesse.

Le foible est inquiet; le grand homme est tranquille.

C'est le foible qui trompe, & le puissant commande.

La férocité appartient à l'ignorance, qui ne connoît de droit que la force.

Le plaisir des sens est une fleur, dont le parfum s'évapore, & dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille.

Les passions violentes sont autant de tigres qui nous déchirent.

Tel est le sort de l'humanité; la raison nous montre le but, & les passions nous en écartent.

Les vertus éclatantes conduisent à la gloire; les talents cachés mènent à la fortune.

L'attachement peut se passer de retour, jamais l'amitié: elle est un échange, un contrat comme les autres, mais elle est le plus saint de tous.

On aime mieux son égal que son maître.

Le plus méchant des hommes est celui qui s'isole le plus, qui concentre le plus son cœur en lui-même. Le meilleur est celui qui partage également ses affections à tous les semblables.

L'amour de la patrie est une passion dans le peuple; mais c'est un vertu dans le philosophe.

Les hommes pardonnent quelquefois la haine, & jamais le mépris.

Le plus malheureux de tous les hommes, est celui qui croit l'être.

Un philosophe voyant un Athénien qui, dans un mouvement de colère, maltraitait son esclave: «Voilà, dit-il, un esclave qui en frappe un autre». Parole sentée, qui nous fait comprendre le prix d'une âme qui sait se posséder.

SENTINELLE. La *sentinelle* a toujours été regardée comme une personne publique. Elle peut tuer impunément quiconque l'insulte; elle le doit même, selon les loix de la guerre. Un événement arrivé au siège de Montpellier, sert de preuve à cette vérité.

«Le conseil étant fini, dit Puigéur, & M. de Marillac sortant à cheval par la porte du logis du roi, son cheval en reculant marcha sur le pied de la *sentinelle*, laquelle frappa de la fourchette sur

heroupe du cheval; ce qui donna une secousse à M. de Marillac, qui se tourna, & battit la sentinelle.

« Ce soldat étoit de la compagnie de M. de Goas, qui, l'ayant su, le fit relever & arrêter prisonnier, & s'en alla au logis de M. de Marillac, en résolution de lui faire mettre l'épée à la main. Le roi le fut, & envoya chercher M. de Goas & quérir M. de Marillac, auquel il fit une grande réprimande, lui disant que la sentinelle le devoit avoir tué, & que de six jours il ne seroit aucune fonction de sa charge de maréchal-de-camp, & qu'il ne commanderoit point dans l'attaque que feroient les gardes. Ce soldat, qui avoit été arrêté prisonnier, fut mis au conseil de guerre, & condamné à être dégradé des armes à la tête du régiment, & à l'estrade, pour n'avoir pas tué M. de Marillac. Sa majesté lui fit grâce de tout; néanmoins M. de Goas ne s'en voulut plus servir dans sa compagnie ».

SÉRAC. Le baron de *Sérac* se vantoit d'une chose fort singulière & fort glorieuse, d'être trouvé dans trois batailles rangées, d'y avoir combattu main à main contre trois rois, d'avoir, les rois de Pologne, de Suède & de Danemarck, & d'en avoir remporté des marques, leur ayant enlevé à l'un son bonnet, à l'autre son écharpe, & au troisième un de ses pistolets.

SÉVIGNÉ, (Marie de^e Rabutin, marquise de) née en 1626, morte à Grignan en 1696.

Comme cette dame écrivoit du premier trait de plume, on doit s'attendre à trouver dans ses lettres des fautes de langage & bien des incorrections: mais ce sont ces défauts-là même qui contribuent à donner à son style cet air négligé qui plaît, qui enchante. Cette dame avoit dans la conversation cette même vivacité que l'on aperçoit dans ses lettres. Son esprit gai & enjoué l'entraînoit même quelquefois un peu trop loin, & croyant vous deviner, elle vous prêtoit souvent plus de finesse qu'on n'en monroit; mais on avoit du moins la satisfaction de ne pas voir tomber à terre un bon mot qui se disoit en sa présence. Madame de *Sévigé* n'étoit pas belle; mais elle avoit de ces phrygoniques qui plaisent par mille agréments que l'on ne peut décrire; ses yeux étoient petits & brillans. Son front avancé, sa bouche plate, ses cheveux blonds & épais. Elle avoit le plus beau teint du monde; le son de sa voix étoit agréable, son oreille juste. Personne ne savoit mieux qu'elle faire valoir le vaudeville du jour.

Madame de *Sévigé*, alors mademoiselle de Rabutin, avoit épousé en 1644 Henri, marquis de *Sévigé*, qui fut tué en duel en 1651, par le chevalier d'Albret, & elle eut Charles, marquis de *Sévigé*, & François Marguerite. Cette

Encyclopædiana.

filie fut mariée au comte de Grignan en 1669. Madame de *Sévigé* s'étoit flattée qu'en mariant sa fille avec un homme de la cour, elle passeroit sa vie avec elle; mais M. de Grignan reçut un ordre du roi pour se rendre en Provence, où dans la suite il commanda presque toujours en l'absence de M. le duc de Vendôme, qui en étoit gouverneur.

C'est à cette séparation que nous sommes redevables de tant de lettres, où madame de *Sévigé* peint avec tant d'énergie & de vivacité sa tendresse pour une fille aimable, & la douleur qu'elle ressent d'en être séparée. Son cœur, plein d'un sentiment qui débordait, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire. Elle passoit principalement occupée des moyens de revoir sa fille, soit à Paris, où madame de Grignan venoit la trouver, soit en Provence, où elle alloit la chercher. Cette mère si sensible fut la victime de sa tendresse. Dans son dernier voyage à Grignan, en 1696, elle se donna tant de soins pendant une longue maladie de sa fille, qu'elle en contracta une fièvre continue qui l'emporta le 14 janvier de la même année.

On a remarqué que quand madame de *Sévigé* dictoit ses lettres, son style se vis, se serrait, devenoit lâche; & Corbinelli lui disoit qu'elle cessait alors d'avoir de l'esprit.

Cette dame est assez connue par ses faillies. Elle se trouvoit à l'office à Saint-Paul; le *Credo* y fut chanté en mauvaise musique: « Ah! que cela est faux, s'écria madame de *Sévigé* ». Puis se tournant vers ceux qui l'écoutoient: « Ne croyez pas que je renonce à la foi: je n'en veux pas à la lettre, ce n'est qu'au chant ».

Cette dame recherchoit volontiers les personnes enjouées, & qui se livroient sans contrainte à leur gaieté naturelle. Elle disoit quelquefois qu'elle ne craignoit rien tant que les gens qui avoient de l'esprit tout le jour.

Elle décidoit la dispute de Boileau & de Perault sur les anciens & les modernes, en disant: « Les anciens sont plus beaux; mais nous sommes plus jolis ».

Elle disoit assez plaisamment, en parlant des amoureux: « Il faut tout leur pardonner, ainsi qu'aux gens des Petites-Maisons ».

La connétable Colonne & la duchesse Mazarin passant à Arles, chacune avec un petit coffre de pierres, madame de *Sévigé*, qu'elles allèrent voir chez M. de Grignan, s'aperçut qu'elles étoient en linge sale. Elle leur envoya le soir une douzaine de chemises, avec un billet qui commençoit ainsi: « Vous voyagez en héroïnes de romans, avec force pierres, & point de linge blanc ».

Elle avoit signé le contrat de mariage de sa fille

R e t t e

avec le comte de Grignan. Lorsqu'elle compta la dot qui étoit considérable : « Quoi ! s'écria-t-elle, faut-il tant d'argent pour obliger M. de Grignan de coucher avec ma fille ? » Après avoir un peu réfléchi, elle se repêta, en disant : « Il y couchera demain, après demain, toutes les nuits, ce n'est pas trop d'argent pour cela ».

Cette dame s'informant à Ménage de sa santé, il lui dit : Madame, je suis enrhumé. — Je la suis aussi, lui dit-elle. — Il me semble, reprit Ménage, que, selon les règles de notre langue, il faudroit dire, je le suis. — Vous direz comme il vous plaira, ajouta-t-elle ; mais pour moi je crois avoir de la barbe si je disois autrement.

Madame de Sévigné disoit : « L'ingratitude attire les reproches, comme la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits ».

Je tenois un jour, dit Ménage, une des mains de madame de Sévigné avec les deux miennes. Lorsqu'elle l'eut retirée, M. Pelletier me dit : Voilà le plus bel ouvrage qui soit jamais sorti de vos mains.

Je ne puis souffrir, disoit madame de Sévigné, que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger ; je pardonnerais plutôt à une jeune personne de tenir ces discours. La jeunesse est si aimable, qu'il faudroit l'adorer, si l'âme & l'esprit étoient aussi parfaits que le corps ; mais quand on n'a plus l'une, c'est alors qu'il faut se perfectionner, & tâcher de regagner par les bonnes qualités ce qu'on perd du côté des agréables.

Madame de Sévigné étoit, depuis long-temps, auprès d'une tante fort malade. Elle disoit : Ce qui me seroit souhaiter d'être loin d'ici, ce seroit afin d'être sincèrement affligée de la perte d'une personne qui m'a toujours été si chère : & je sens que si je suis ici, la liberté qu'elle me donnera, m'ôttera une partie de ma tendresse & de mon bon naturel.

Madame de Sévigné disoit au comte de Buffi : Sauvons nous avec notre bon parent Saint-François de Sales, il conduit les gens en paradis par de beaux chemins.

SFORCE (Jacques) né en 1569, mort en 1624.

Paul Jove, en la vie du grand *Sforce*, dit que ce fut le hasard, ou plutôt la providence, qui fit *Sforce* le maître de l'Italie : il n'étoit que simple laboureur. Un jour, qu'il revenoit des champs, il entendit battre le tambour pour enlever des soldats : incertain du parti qu'il prendroit, il dit, en jetant sa coignée dans un arbre, si elle tombe je continuerai mon métier, sinon je servirai. Il jeta sa coignée qui resta dans l'arbre. Pour lors il s'enrôla, & devint par la suite un des plus heureux guerriers d'Italie, sur une partie de laquelle

lui & ses successeurs, ont dominé long-temps.

SHAKESPEARE, (Guillaume) poète tragique anglois, né en 1564, mort en 1616.

Le père de *Shakespeare*, qui étoit à la tête d'une manufacture de laine, & chargé d'une nombreuse famille, vouloit se procurer, dans Guillaume, l'ainé de ses enfans, un serviteur utile ; c'est pourquoi il préféra de lui apprendre la profession au lieu de le faire étudier ; mais la jeunesse fougueuse de *Shakespeare* le déroba bientôt aux soins paternels & à la tendresse d'une femme, fille d'un riche fermier, qu'il avoit épousée à l'âge de dix-sept ans. Il se la d'abord avec quelque jeunes libertins qui complotoient, entr'eux, de voler les daims d'un parc voisin de Stratford. Le propriétaire du parc les poursuivit en justice avec chaleur, & *Shakespeare*, pour se venger, composa contre lui une balade remplie de traits piquans. On croit que ce fut son essai poétique. Cette pièce satyrique aigrit tellement celui qui le poursuivait, que, pour éviter son ressentiment, le jeune poète fut obligé de se retirer à Londres. Une troupe de comédiens, qui reconnut dans *Shakespeare* beaucoup de feu & de vivacité, chercha à se l'associer, & bientôt il se distingua parmi eux, comme un génie du premier ordre ; mais les talens de l'auteur furent toujours inférieurs à ceux du poète. Le rôle où il brilloit le plus étoit celui de spectre. On a pu aussi remarquer que dans notre Molière l'auteur effaçoit l'acteur. Il ne réussissoit même que dans certains rôles à manteau.

Plusieurs des pièces de *Shakespeare* furent représentées devant la reine Elisabeth, qui honora le poète des marques de sa faveur. Le comte de Southampton, célèbre dans l'histoire de ce temps par son amitié pour le malheureux comte d'Essex, envoya un jour à *Shakespeare* un présent de mille guinées, pour lui faciliter l'acquisition d'une terre qu'il desiroit. Ce trait de générosité seroit regardé comme une fable dans tout autre pays qu'en Angleterre.

Shakespeare passa les dernières années de sa vie dans le lieu de sa naissance. Son caractère philosophique lui fit trouver plus de douceur dans cette solitude, & dans le commerce d'un petit nombre d'amis choisis, qu'il n'en avoit goûté dans la capitale au milieu des applaudissemens publics. Il avoit fait une connoissance particulière avec un vieux gentilhomme nommé *Combe*, très connu par ses richesses & par son caractère usurier. Un jour qu'ils étoient en compagnie d'amis, *Combe* dit en riant à *Shakespeare*, qu'il s'imaginoit qu'il avoit dessein de faire son épilogue, en cas qu'il vint à mourir ; & que, comme il ne sauroit point ce qu'on droit de lui quand il seroit mort, il le prioit de faire cette épilogue à présent. *Shakespeare* composa aussitôt quatre vers dont voici les sens :

« Ci git dix pour cent ; il y a cent à parier contre dix qu'il n'en ait été sauvée. Si quelqu'un d-mande qui repose dans cette tombe ? Il l'a dit : le diable, c'est moi ! » dit le bon-homme, qui ne le pardonna jamais au poète.

On trouve dans les pièces de *Shakspeare* de ces traits qui font voir que ce poète savoit joindre à l'élévation du génie, la délicatesse & même la finesse de p-rit. Dans la tragédie de *César*, Decius, en parlant du dictateur, dit : « Il te plaît d'entendre dire, qu'on s'en pren à l'ont avec des filets, & les hommes avec des flatteries. » &c ; mais quand je lui dis qu'il lui a les flatteries, &c ; j'approuve, & ne s'aperçoit pas que c'est en cela que je le flatte le plus.

Dans *Timon*, le personnage qui est en scène avec ce misanthrope, se répand, pour lui plaire, en invectives contre l'ingratitude des hommes. Il s'écrie d'un ton courroucé : « Je suis transporté de fureur, je ne puis couvrir cette monstrueuse ingratitude d'aucune façon. » Timon répond : « Laisse-la toute nue, on ne la verra que mieux.

Garrick, le plus célèbre acteur anglais, reçut la lettre suivante :

« Monsieur, la ville de Stratford-sur-Avon, qui a eu la gloire d'avoir vu naître, dans son sein, l'immortel *Shakspeare*, auroit voulu joindre celle de compter au nombre de ses citoyens, celui qui honore si particulièrement la mémoire de ce grand homme, par la supériorité avec laquelle il rend ses chefs d'œuvres. Les maires, échevins & bourgeois de terre communaut, s'empresrent de joindre un foible témoignage de leurs sentimens, aux applaudissemens que le public accorde depuis long temps à vos rares talens : ils vous prient de recevoir des lettres d'association à leur communauté, qu'ils vous envoient dans une boîte faite de bois de mûrier que *Shakspeare* a planté de sa propre main ; ils se flattent que vous leur ferez l'honneur de les accepter. Signé, W. Hunt, secrétaire de la ville, par ordre des maires, échevins & bourgeois. »

La même ville a établi une fête en l'honneur de *Shakspeare*, laquelle fut célébrée dans le mois de septembre, & aura lieu tous les sept ans. M. Garrick en a accepté l'intendance, à la prière particulière de la communauté. L'année de l'ouverture de la fête, en 1741, on a dédié, à la mémoire de *Shakspeare*, un édifice élégant, auquel on a donné le nom de *Shakspeare's hall*. C'est une souscription qui en a fourni les frais.

SILENCE. L'art de parler, dit Plutarque, est la première connoissance que l'on donne aux enfans : il vaudroit mieux, selon moi, commencer par leur apprendre à se taire. On se repent souvent

d'avoir parlé, on ne s'est jamais repenti d'avoir gardé le silence.

Au milieu d'un cercle d'amis, le philosophe Cléanthe gardoit un profond silence : « Pourquoi vous taisez-vous, lui dit quelqu'un ? Y a-t-il rien de plus agréable, que de s'entretenir avec ses amis ? — Et c'est pour cela même, rep-rit Cléanthe, que je laisse mes amis goûter un si doux plaisir. »

SINGES. L'adesté du singe est connue de tout le monde. Il est dit, dans l'histoire générale des Voyageurs, que ceux qui vont à la chasse des singes, sur les côtes de l'Afrique, ne réussissent jamais à leur tendre le même piège. Ces animaux ne connoissent pas moins leurs ennemis. S'ils voient un singe de leur troupe blessé d'un coup de flèche, ils s'empresrent de le secourir. La flèche est-elle barbu, ils la distinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer ; & pour donner au moins à leur compagnon la facilité de fuir, ils en brisent le bois avec les dents. Un autre est-il blessé d'un coup de balle, ils le reconnoissent la plaie au sang qui coule, & mâchent des feuilles pour la panser. Lorsqu'ils se sentent les plus forts, les chasseurs courent grand risque d'avoir la tête écrasée à coups de pierres, ou d'être déchirés en pièces. Les nègres s'imaginent que les singes, qu'ils croient si industrieux, ont la faculté de parler, & s'ils n'entendent pas de cette faculté, disent-ils, c'est de peur qu'en ne les fasse travailler.

Proche d'Amadabad, vil'e du royaume de Guzarate, dans l'empire du grand Mogol, on voit une très grande quantité de singes, pour qui les Banjanes ou idolâtres ont tant de respect & de considération, qu'ils leur ont fait bâtir des hôpitaux, où l'on porte & où l'on traite avec grand soin ceux de ces animaux qui sont malades ou estropiés.

Un jeune paysan apportant de la part de son maître, un panier de poires à son seigneur, trouva deux gros singes sur l'escaier, qui avoient des habits bleus brodés d'or, & une épée à leur côté ; ils se jetèrent sur son panier pour avoir du fruit. Le paysan, qui n'avoit jamais vu de tels animaux, leur ôta son chapeau civiquement, & les laissa faire ce qu'ils voulurent. Quand il eut fait son présent, le maître de la maison lui demanda, pourquoi ne m'as-tu pas apporté le panier plein ? Monsieur, dit le paysan, il étoit tout plein ; mais-messieurs vos enfans m'en ont pris la moitié. Les domestiques, qui avoient été témoins de la scène, découvrirent sa naïveté, & apprêtèrent à rire à toute l'assemblée.

Le P. Cabasson, Jacobin, qui demouroit aux îles de l'Amérique, avoit élevé un petit singe, qui s'affectionna tellement à lui, qu'il ne le quittoit jamais, de sorte qu'il falloit l'enfermer avec lui toutes les fois que le père alloit à l'église. Il

R E F E R

s'échappa une fois, & étant allé se cacher au-dessus de la chaire du prédicateur, il ne se montra que quand son maître commença à prêcher. Pour lors il s'assit sur le bord, & regardant les gestes que faisoit le prédicateur, il les imitoit dans le moment avec de grimaces & des postures qui faisoient rire tout le monde. Le père Caballou, qui ne savoit pas le sujet d'une pareille inmodestie, entreprit d'abord l'auditoire avec assez de douceur; mais voyant que les éclats de rire augmentoient au lieu de diminuer, il entra dans une sainte colère. Ses mouvements, plus animés qu'à l'ordinaire, firent augmenter les postures & les grimaces du *singe*, & le rire de l'assemblée. A la fin, lorsqu'un aveugle le prédicateur de regarder au-dessus de sa tête et qui s'y passoit. Il n'eut pas plutôt aperçu le manège de son *singe*, qu'il ne put s'empêcher de rire comme les autres, & comme il n'y avoit pas de moyen de prendre cet animal, il aima mieux abandonner le reste de son discours, n'étant plus en état de continuer, ni les auditeurs de l'écouter.

SIXTE V, pape, & l'un des hommes célèbres du seizième siècle, né en 1521, mort en 1590.

Son père, qui étoit un vigneron fort pauvre, ne pouvant le nourrir, l'avoit mis très-jeune entre les mains d'un laboureur, qui lui donna le soin de conduire les bœufs. Il s'acquitta mal de cet emploi; on le punit en lui faisant garder les cochons. Un jour qu'il conduisoit ces animaux, il aperçut un religieux de l'ordre de Saint-François qui, se trouvant entre plusieurs chemins, ne savoit lequel prendre. *Félix*, c'étoit son nom, courut à lui; & non-seulement lui indiqua la route d'Aseoli, où ce religieux alloit prêcher le carême, mais voulut encore l'accompagner. Les réponses vives & ingénues de cet enfant prévenoient en sa faveur. Le religieux lui permit de le suivre, & le conduisit au couvent des cordeliers d'Aseoli. Félix y obtint bientôt, à force de prières & de larmes, l'habit de frère convers. On lui apprit à lire & à écrire; il étudia la grammaire, & montra de si heureuses dispositions, qu'on le reçut enfin au nombre des novices. Son humeur altière & chagrine le fit haïr de ses inférieurs, de ses égaux & de ses supérieurs. Ceux-ci le punirent souvent, & furent plusieurs fois sur le point de le chasser de l'ordre. On a rapporté ce trait de son caractère violent. Quelques religieux, pour le mortifier, contrefaisoient le cri de cochon aussi-tôt qu'ils l'appercussent. Frère Félix souffrant impatiemment cette plaisanterie cruelle, dit tout haut qu'il cafferoit la tête à celui qui lui feroit cette insulte. Il se fâcha aussi-tôt d'un gros bâton étoient attachées les clefs de l'église. Le neveu du provincial, peu effrayé de ces menaces, s'avisa de répéter les mêmes cris. Frère Félix courut

à lui, en lui disant: Puisque tu imites si mal le cri du cochon, c'est à moi à te l'apprendre, & lui déchargea en même temps le paquet de clefs sur la tête. Le coup fut si violent, que le pauvre religieux tomba presque mort. Félix fut mis en prison; mais comme il avoit été le premier insulté, il obtint enfin sa grâce.

On a lieu de s'étonner, en lisant son histoire, que, malgré les brigues & les efforts de ses ennemis, malgré la pétulance & l'indocilité de son caractère, il ait pu, par son mérite & son adresse, franchir tous les obstacles, & s'élever de grade en grade jusqu'au généralat: il obtint ensuite un évêché, puis le cardinalat. Il avoit changé son nom de *Félix Peretti* en celui de *Montalte*, & l'on peut croire que ce changement de nom, en faisant oublier les premières années de sa vie, ne contribua pas peu à son élévation. Lorsqu'il se vit revêtu de la pourpre, la tiare devint l'objet de sa foudroyante ambition. Mais pour mieux surprendre les cardinaux en état de s'opposer à son élévation, & flatter ceux qui pouvoient espérer de régner sous son nom, il changea son humeur, & affecta une manière de vivre qui sembloit l'éloigner de la connaissance des affaires. Il ne sortoit de la retraite qu'il s'étoit choisie que pour aller voir des malades. Il circuloit tout le monde, distribuoit des aumônes aux pauvres, donnoit modestement son avis dans tous les confits où il étoit appelé, faisoit les charges & les honneurs, panchoit dans toutes les occasions pour le parti le plus modéré, affectoit d'être dépourvu d'esprit & de lumières: les cardinaux, dupes de son artifice, ne l'appelloient que l'âne de la Marche, & la bête Romaine.

Montalte s'efforçoit sur tout de paroître succomber sous le poids de l'âge & des infirmités; il se donnoit beaucoup plus d'années qu'il n'en avoit, tenoit son corps courbé sur un bâton, & sa tête appuyée sur une épaule. Ses yeux paroissent presque éteints, ses jambes tremblaient sous lui. Lorsqu'il étoit obligé de faire quelques visites, il s'arrêtoit à plusieurs reprises sur l'escalier pour prendre haleine; quand il étoit entre dans les appartemens, il disoit de parler, comme pour avoir le temps de respirer. Il racontait en détail toutes les infirmités, & faisoit de temps en temps des retraits pour se préparer, disoit-il, à une mort qu'il sentoit prochaine. Lorsque Grégoire XIII mourut, plusieurs brigues se firent; le cardinal de Montalte les favorisa toutes, ou plutôt ne tint à aucune. Il flatta chaque cardinal en particulier, & lui fit espérer qu'il lui donneroient sa voix. Ce manège lui réussit; on le mit sur les rangs; il le fut, & feignit d'ignorer. Lorsque les cardinaux Alexandrin, d'Ell & de Médicis lui annoncèrent que les suffrages paroient bien se réunir en sa faveur, il lui prit une toux à faire croire qu'il alloit rendre le dernier

soupir. Il leur dit qu'il n'avait pas assez de force pour soutenir un si pesant fardeau ; que son peu d'expérience dans les affaires le rendoit incapable de se charger de celles de l'église, à moins de trouver du secours dans ses collègues ; qu'il ne pourroit jamais se résoudre à monter sur le trône de saint Pierre, s'ils ne l'assuroient de ne point l'abandonner, & de gouverner conjointement avec lui. Il tint plusieurs fois le même discours, & répondoit à ceux qui lui promettoient leur voix : « Si vous me faites pape, vous vous placerez vous-mêmes sur le saint-siège ; nous partagerons ensemble le pontificat ; je n'en aurai que le nom & le titre, & vous en aurez l'autorité ». Tous les cardinaux abusés se flattèrent d'avoir part au gouvernement, & de jouir du moins de la plus grande liberté sous un pontife aussi facile & aussi complaisant. Le cardinal Farnèse, entr'autres, approuvant son élection, disoit, « que Montalte n'avait pas assez d'esprit pour faire de mal, ni assez de discernement pour faire du bien ».

L'élection du pape se fit le 24 avril 1585 ; Montalte eut le plus grand nombre de voix. Lorsqu'il se vit assuré de son élection, il sortit de sa place, sans attendre la fin de la cérémonie ; & jetant au milieu de la salle le bâton sur lequel il s'appuyait auparavant, il se redressa, parut d'une taille plus grande qu'à son ordinaire, & entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit.

Il prit le nom de *Sixte V*, en mémoire de Sixte IV qui avait été cordelier comme lui. Lorsqu'il sortit du conclave, le peuple accourut en foule, & chacun se demandoit en le voyant, s'il étoit le pape, ne reconnoissant point dans le nouveau pontife le cardinal de Montalte qu'il avait coutume de voir tomber en foiblesse dans les rues. Quelqu'un lui témoignait son étonnement de ce qu'il n'étoit plus si courbé : « Avant d'être pape, répondit-il, je cherchois les clefs du paradis, & pour les trouver, je me courbois & baïssais la tête ; mais depuis qu'elles sont entre mes mains, je ne regarde que le ciel ».

Les premiers jours de son pontificat furent marqués par l'horreur des supplices, & il exerça la justice avec une sévérité qui déceloit moins son amour pour le bon ordre, que son humeur sanguinaire. Un gentilhomme espagnol ayant reçu dans l'église un coup de hallebarde d'un fusille, s'en vengea en le frappant rudement avec un bâton de pèlerin. Le fusille en mourut. *Sixte* fit dire au gouverneur de Rome qu'il vouloit que justice fût faite avant qu'il se mit à table, & qu'il vouloit dîner de bonne heure. L'ambassadeur d'Espagne & quatre cardinaux allèrent le supplier, non d'accorder la vie au meurtrier, mais de lui faire trancher la tête, parce qu'il étoit gentilhomme. *Sixte*

répondit : « Il sera pendu ; je veux bien cependant adoucir la honte dont se plaindroit sa famille, en lui faisant l'honneur d'assister, à sa mort ». En effet, il fit planter la potence devant ses fenêtres, & s'y tint jusqu'après l'exécution ; puis se tournant vers les domestiques : « Qu'on m'apporte à manger, leur dit-il ; cette justice vient encore d'augmenter mon appétit ». En sortant de table, il s'écria : « Dieu soit loué du grand appétit avec lequel je viens de dîner ».

Le lendemain on vit Pasquin (statue à laquelle on attachait des inscriptions satyriques) avec un baïllin rempli de chaînes, de haches, de potences, de cordes & de rouets, répondant à Morfiorio, (nom d'une autre statue) qui lui demandoit où il alloit : « Je porte un ragout pour réveiller l'appétit du saint Père ».

Plusieurs gouverneurs ou juges qui paroissent avoir trop de clémence, furent renvoyés de leurs places par ses ordres. Il n'accordait sa faveur qu'à ceux qui penchoient vers la sévérité. Lorsqu'il alloit par la ville, il regardoit tout le monde en face, & s'il apercevoit quelqu'un d'une physionomie sévère, il le faisoit appeler, s'informoit de sa condition, lui donnoit, selon ses réponses, quelques charges de judicature, & lui déclarait que le véritable moyen de lui plaire étoit de se servir de l'épée à deux tranchans à laquelle Jésus-Christ est comparé, & qu'il n'avait lui-même accepté le pontificat que suivant le sens littéral de l'évangile : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ;* paroles qu'il répétoit toujours avec complaisance.

Un jeune homme, qui n'avait que seize ans, fut exécuté à mort pour avoir fait quelque résistance à des sbires. Toute la ville eut pitié de son sort. Les ambassadeurs & les cardinaux intercédèrent pour lui, mais en vain. Les juges même lui ayant représenté qu'il étoit contraire à la loi de faire mourir un coupable si jeune, l'inflexible pontife leur répondit froidement qu'il donnoit dix de ses années au criminel pour le rendre sujet à la loi.

Il avait défendu que l'on portât des armes dans Rome. Cinq ou six particuliers, qui contrevinrent à cette défense, furent pris & pendus. Un gentilhomme de Spolète, qui avait mis l'épée à la main contre un autre gentilhomme, fut condamné à perdre la tête. Deux cardinaux ayant demandé sa grace, *Sixte* ordonna qu'on l'expédiât promptement, pour n'être plus étourdi de ces sollicitations.

C'est ce même pape, qui, apprenant que la reine Elisabeth venoit de faire trancher la tête à Marie d'Ecosse, sa prisonnière, s'écria dans une

sorte d'enthousiasme : « Ô heureuse femme ! qui a goûté le plaisir de faire sauter une tête couronnée ! »

Castelli, chanoine & trésorier de Sainte-Marie Majeure, qui avoit rendu de grands services au cardinal de Montalte y comptoit sur sa reconnaissance. Ce chanoine avoit un neveu qui venoit d'enlever une fille avec laquelle il s'étoit marié depuis, du consentement des deux familles. Ce jeune homme fut poursuivi & pendu par ordre du pape, malgré les prières de Castelli, de la femme & de tous les parens : le juge, qui ne l'avoit pas condamné, fut fouetté.

Un autre jeune homme, pour avoir seulement arrêté une jeune fille en pleine rue, & l'avoir emballée malgré elle, fut condamné à cinq ans de galère, quoiqu'il l'eût épousée quelques jours après. L'épouse du jeune homme & ses parens coururent se jeter aux pieds du pape pour obtenir la grâce du coupable. Ils reprirent à la fin la pitié que la conduite du jeune homme & le mariage qu'il venoit de contracter leur donnoient toute la satisfaction qu'ils pouvoient désirer. Vous êtes satisfaits, leur répondit Sixte ; mais la justice qui a été offensée la première, ne l'est pas ». Il voulut que la sentence fût exécutée.

Il avoit établi la peine de mort contre l'adultère, & fit couper la tête à plusieurs gentilshommes, des plus grandes maisons d'Italie, convaincus de ce crime.

Un poète, nommé *Matère*, avoit composé des vers, dans lesquels une dame romaine avoit été insultée. Le pape en demanda la raison à ce poète, qui s'excusa sur la nécessité de la rime. Il lui dit que le nom de *Fontana*, qui finissoit un de ces vers, l'avoit obligé de terminer le suivant par *Putana*, sans avoir eu dessein d'appeler ainsi cette dame ; mais seulement pour donner plus de grâce & d'harmonie à sa pièce.

Vous méritez, seigneur *Matère*,

De ramer dans une galère,

lui répondit le pape, en deux vers italiens, & cette sentence fut exécutée.

La sévérité de ce pape paroît bien cruelle. Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut la satisfaction de voir le libertinage exclu de ses murs. Avant *Sixte*, les loix trop faibles contre les grands, ne mettoient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité & de l'impudence. Mais sous le règne de ce nouveau pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, & se promener dans les rues de Rome avec autant de

tranquillité que dans l'enceinte d'un couvent. On blâma néanmoins *Sixte* d'avoir donné dans ses états un libre accès à la troupe infâme des délateurs, en permettant les accusations publiques. Il avoit même ordonné qu'un mari qui n'auroit pas de plainte de lui des débauches de sa femme, seroit puni de mort.

Ce même pape recevant la haquenée en signe de vassalité pour le royaume de Naples, ne put s'empêcher de dire : *La vérité, un compliment & une haquenée ne valent pas un royaume*. Il manifestoit ainsi par ces paroles son ambition & ses prétentions.

La passion dominante de ce pontife étant d'entretenir sa mémoire, il employa une partie de ses nouveaux revenus à embellir Rome de fontaines & d'édifices superbes. Il fonda un hôpital de cinquante mille livres de rentes, plusieurs collèges & la bibliothèque du Vatican. Il fit exhumier, réparer, élever ce prodigieux obélisque de fontaine & douze pieds de haut, ouvrage des anciens rois d'Egypte. Ce fut aussi par son ordre qu'on plaça au haut des colonnes Trajane & Antonine les statues de saint Pierre & de saint Paul, fondues en bronze & dorées ; ornemens cependant qui ne sont pas honneur au goût de *Sixte* ; car y a-t-il rien de plus bizarre que de voir la statue d'un apôtre du christianisme au haut d'un monument chargé des actions militaires d'un empereur païen ?

Le magnifique dôme de saint Pierre est encore un monument de la grandeur de *Sixte*. Mais ce qui dénote principalement l'élévation de son ame, est l'estime particulière qu'il conserva toute sa vie pour la reine Elisabeth & Henri le Grand. Ces deux souverains méritèrent souvent ses louanges, en sachant lui résister. Aussi disoit-il quelquefois en parlant d'eux, qu'il ne voyoit dans le monde chrétien qu'un homme & une femme dignes de régner, & à qui il pût communiquer les grands desseins qu'il avoit contre les Turcs pour le bien de la chrétienté.

Il pensoit bien différemment de Henri III, dont la dévotion ne se bornoit qu'à des pratiques extérieures, pendant qu'il négligeoit les affaires de son état. « Il n'est rien, dit-il, que ce prince n'aie fait pour être moine, & moi pour ne l'être pas ».

La plupart des politiques de ce siècle se sont moins occupés de ce qui est nécessaire pour régner & perfectionner l'espèce humaine, que des moyens de l'accroître : mais *Sixte V* regardoit comme un vrai mal de multiplier les hommes, si leur subsistance n'étoit assurée. Ce pontife avoit en conséquence ordonné aux curés de ne faire aucun mariage sans le certificat d'un juge établi pour prendre d'exactes informations sur les facultés des

contraire ; & au cas que ce magistrat les jugeât en péril de devenir pauvres, & par conséquent hors d'état de nourrir les enfants qu'ils pourroient avoir, il étoit défendu aux curés de passer à la célébration de mariage ; il voulut qu'on bannît de Rome ceux qui se trouveroient dans le cas de désoberissance. Sa maxime étoit, qu'il valoit mieux détruire une ville, que de la templier d'habitans malheureux.

Suivant une autre de ses maximes, deux chûtes font absolument nécessaires pour conserver le peuple dans l'obéissance, *le pain & le fer* : maxime néanmoins qui seroit mieux dans la bouche d'un despote que dans celle d'un vicairé de Jésus-Christ.

SOCRATE, philosophe athénien, né l'an 469, & mort vers l'an 400 avant Jésus-Christ.

Il étoit fils d'un sculpteur & d'une sage-femme ; il fit avec beaucoup de succès trois statues, représentant les trois Grâces ; mais il abandonna son talent, disant qu'il s'étonnoit « qu'un sculpteur appliquât tout son esprit à faire, qu'une pierre brute devint semblable à un homme, & qu'un homme se mit peu en peine de n'être pas semblable à une pierre brute ».

Il s'appelloit *l'accoucheur des esprits*, parce qu'il s'appliquoit à leur faciliter la naissance de la pensée.

Il refusa toujours de se rendre aux invitations de grands & des riches, parce que, disoit-il, il ne vouloit pas recevoir plus qu'il ne pouvoit rendre.

Une des qualités les plus marquées de Socrate, étoit une tranquillité d'ame que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoient altérer. On a dit que ce philosophe étoit naturellement fougueux & emporté, & que la modération à laquelle il étoit parvenu, étoit l'effet de ses réflexions & des efforts qu'il avoit faits pour se vaincre lui-même, & pour se corriger. Il avoit exigé de ses amis de l'avertir quand ils le verroient prêt de se mettre en colère : au premier signal, il baïsoit le ton, ou même se taisoit. Se sentant un jour de l'émotion contre un esclave : « Je te frapperois, dit-il, si je n'étois en colère ». Une autre fois ayant reçu d'un brutal un vigoureux soufflet, il se contenta de dire en riant : « Il est fâcheux de ne savoir pas quand il faut s'armer d'un casque ».

Il trouva dans sa propre maison une ample carrière pour exercer la patience dans toute son étendue, & Xantippe, son épouse, la mit aux plus tudes épreuves par son humeur bizarre, emportée, violente. Il patoit qu'avant de la choisir pour compagne, il n'avoit pas ignoré son caractère. Il disoit lui-même qu'il l'avoit prise expès ;

persuadé que, s'il étoit à bout de souffrir ses emportemens, il pourroit vivre avec les personnes les plus difficiles. Les traits suivans seroient connoître que ce grand homme avoit parfaitement choisi son choix.

Il donnoit à souper à Euthidème, son ami. Pendant le repas, Xantippe lui chercha querelle, cria, tempêta, suivant l'usage, se leva toute fustieuse, & renversa les plats qui étoient sur la table. Euthidème étonné de ce fracas, profitoit du bruit pour s'esquiver doucement par la porte ; quand Socrate le retenant : « Ne vous troublez point, lui dit-il ; l'autre jour, que je mangeois chez vous, une poule, en volant sur la table, ne renversa-t-elle pas tout ? nous n'en fûmes cependant pas plus émus ». La tranquillité d'ami mettoit le comble à la fureur de l'épouse : « Tous jours, disoit-elle avec un ton de désespoir ; tous jours il rentre à la maison avec le même air & le même visage qu'il avoit en sortant ».

Un jour, pour l'outrager d'une manière sensible, elle lui arracha son manteau de dessus les épaules, au milieu de la rue, & le jeta dans la crotte. Les amis du sage lui confessoient de se venger sur le champ de cette épouse insolente, & de lui faire sentir une bonne fust qu'il portoit un bâton. « C'est-à-dire, messieurs, répondit Socrate, qu'un mari & une femme aux prises, seroient pour vous un spectacle fort amusant ; mais je ne suis pas d'humeur de vous donner la comédie à mes dépens ».

Socrate, après avoir long-temps souffert les criailleries de sa femme, sortit de sa maison, & s'assit devant sa porte pour se délivrer de son importunité ; cette femme, indignée de voir que tous ses cris n'étoient pas capables d'ébranler sa tranquillité, lui versa de l'eau sale sur la tête. Ceux qui étoient témoins de cette action, rioient du pauvre Socrate ; mais ce philosophe souvenant aussi, leur dit : « Je me doutois bien qu'après un si grand tonnerre nous aurions de la pluie ».

Alcibiade s'étonnoit que Socrate pût résister aux cris éternels de cette femme : « J'y suis tellement accoutumé, lui répondit-il, que ses clameurs ne font pas plus d'impression sur moi que le bruit d'une charrette ».

L'oracle déclara Socrate le plus sage de tous les Grecs.

Ce sage prétendoit être inspiré par un démon ou génie familier ; ce démon n'étoit autre que la pure raison dégagée de toutes passions.

Socrate disoit, qu'il aimoit mieux écrire ses sentimens sur le cœur des hommes que sur les peaux des animaux : c'est ne se rendre utile, pour ainsi dire, qu'à ses voisins. Il semble néanmoins qu'un philosophe doit travailler non-seulement à

l'instruction de tous les hommes de son siècle, mais même pour la postérité; qu'il doit écrire ses sentences & les mettre sur le papier, afin de les faire passer dans le cœur des hommes présents, absens & à venir.

Il employoit beaucoup l'ironie dans ses discours, comme un moyen de piquer l'amour-propre de ses adversaires.

Il fonda une école de morale, & il enseigna la vertu tirée de la loi naturelle & indépendante de tout culte, de toute croyance surnaturelle.

Sa doctrine arma les prêtres de son pays, & il fut accusé par Mélius d'athéisme.

Il convainquit les honnêtes gens de son innocence; mais des juges corrompus, gagnés par les préjugés du peuple, & par l'orgueil des chefs, le condamnèrent à mourir.

Il lui eût été aisé de se justifier & de se sauver; il préféra de mourir, & but le poison de la ciguë avec une sorte d'indifférence: il attendit la fin de sa vie en disant sur l'immortalité de l'âme.

Quelques pères de l'église disent de ce sage qu'il fut martyr de Dieu. Érasme étoit tenté de s'écrier, en lisant le récit de sa mort: *O saint Socrate! priez pour nous.*

SOLDAT. Le simple soldat, confondu dans la foule, voit rarement ses belles actions, éclairées par la gloire, & c'est une raison de plus pour les admirer lorsqu'elles viennent à notre connoissance.

Si vous voulez procurer à la patrie de bons défenseurs, a dit l'ami des hommes, n'avilissez pas les gens de guerre. Les Suédois ayant en 1741 déclaré la guerre à la Russie, on proposa dans l'assemblée des états, de condamner les contrebandiers, à être enrôlés pour la vie. Et que deviendra la dignité du nom de soldat? dit un député de l'ordre des paysans. Ce mot plein d'élevation, arrêta la promulgation de la loi.

Louis XV, passant devant les grenadiers à cheval, dit au lord Stanley qui étoit à sa portée: « Milord, vous voyez les plus braves gens de mon royaume: il n'y en a pas un qui ne soit couvert de blessures, le lord répondit: Sire, que doit penser votre majesté, de ceux qui les ont blessés? Ils sont tués, répartit un grenadier. »

Le grand Condé, parlant de l'intrépidité de quelques soldats, disoit, qu'étant devant une place où il y avoit une palissade à brûler, il fit promettre cinquante louis, à qui seroit assez brave pour faire réduire ce coup de main. Le péril étoit si apparent, que la récompense ne tenoit point. Monseigneur, lui dit un soldat plus courageux que les autres, je

vous quitte des cinquante louis que vous me promettez, si votre altesse veut me faire sergent de ma compagnie: le prince qui trouva de la générosité dans ce soldat, de préférer l'honneur à l'argent, lui promit l'un & l'autre. Animé par le prix qui l'attendoit à son retour, il résolut d'affronter une mort si glorieuse: il prend des flambeaux, descend dans le fossé, va à la palissade, & se brûle, malgré une grêle de mousqueterie, dont il ne fut que légèrement blessé. Toute l'armée témoin de cette action, le voyant revenir, criaient *vivez*, & le comblait de louanges; quand il s'aperçut qu'il lui manquait un de ses pistolets; on promit de lui en donner un autre, non, dit-il, il ne me fera point reproché que ces marauds-là profitent de mon pistolet. Il retourne sur ses pas, est suivi encore cent coups de mousquet, prend son pistolet, & le rapporte.

SOLLICITEUSE. Une duchesse avoit au parlement un procès, qui devoit être bientôt rapporté. Elle alla voir un conseiller, qu'on lui dit être son rapporteur, & qu'elle ne connoissoit point. Elle entre chez lui, & trouve dans l'antichambre sur son passage un gros char, qui, par des mouvements flatteurs, sembloit l'inviter à le caresser; ce qu'elle fit, quoiqu'elle eût une aversion naturelle pour ces animaux-là. Elle lui passa deux ou trois fois la main sur la tête, & le flatta. Dans ce moment le conseiller averti de la visite de la dame, parut, & demanda à la duchesse, ce qui lui procurait l'honneur de la voir chez lui: vous êtes mon rapporteur, lui dit-elle, & je viens vous recommander mon affaire: madame, lui répondit-il, vous avez pris le change. J'ai un frère conseiller au parlement comme moi, & c'est lui qui est chargé du rapport de votre procès. *Comment donc*, s'écria la duchesse d'un air chagrin, en sortant avec précipitation, *vous n'êtes pas mon rapporteur, & j'ai caressé votre chat!*

Une comtesse assez belle, pour prévenir en faveur d'un mauvais procès le juge le plus austère, fut solliciter pour un colonel, contre un marchand. Ce marchand étoit alors dans le cabinet de son juge, qui trouvoit son affaire si claire & si juste, qu'il ne put s'empêcher de lui promettre gain de cause. A l'instant même, la charmante comtesse parut dans l'antichambre, le juge courut au devant d'elle; son abord, son air, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le sollicitèrent si bien, qu'en ce premier moment, il fut plus homme que juge, & il promit à la comtesse, que le colonel gagneroit sa cause. Voilà le juge engagé des deux côtés. En rentrant dans son cabinet il trouva le marchand désolé: je l'ai vu, s'écria le pauvre homme hors de lui-même, je l'ai vu, celle qui sollicite contre moi, qu'elle est belle! ah! monsieur, mon procès est perdu! mettez-vous en ma place, répondit le juge encore tout interdit, airje

ai je pu lui refuser ce qu'elle me demandoit ? En disant cela, il tira d'une bourse cent pistoles ; c'étoit à quoi pouvoient monter toutes les prétentions du marchand, & les lui donna ; la comtesse scût la chose, & comme elle étoit vertueuse jusqu'à scrupule, elle craignoit d'avoir trop d'obligation à un juge si généreux, & lui renvoya sur l'heure les cent pistoles. Le colonel, aussi galant que la comtesse étoit scrupuleuse, lui rendit les cent pistoles. Et ainsi chacun fit ce qu'il devoit faire : le juge craignoit d'être injuste, la comtesse craignoit d'être reconnaissante, le colonel paya, & le marchand fut payé.

SOLON, l'un des sept sages de Grèce, & législateur d'Athènes, né dans cette ville, vers l'an 639 avant Jésus-Christ.

Solon sentoît bien le vice de sa législation ; & lorsqu'on lui demandoit si les loix qu'il avoit données aux Athéniens, étoient les meilleures, il se contentoit de répondre, « qu'il leur avoit donné les meilleures de celles qu'ils pouvoient sup-
porter ».

Le vœu de ce législateur, étoit que les fautes & les crimes des magistrats fussent punis sans délai ; mais que les peines dues au genre du peuple fussent tardives. « On est toujours maître, disoit-il, de punir ceux-ci, & le retardement peut rendre impossible la punition des premiers ».

Une loi sage, & qui devoit accoutumer les Athéniens à sentir les maux les uns des autres, comme membres d'un même corps, étoit celle qui permettoit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque aura été outragé. On lui demandoit un jour, quelle ville lui sembloit la plus heureuse ; il répondit, que c'étoit celle dont les citoyens étoient si unis, qu'ils sentoient l'injure faite à un d'eux aussi vivement, que s'ils l'avoient reçue eux-mêmes. Pour rendre encore les citoyens plus sensibles aux maux publics, il décerna la peine d'infamie, & le bannissement contre ceux qui, dans une sédition, se tiendroient tranquilles.

Ce législateur, pour bannir l'oisiveté de sa république, avoit chargé l'aréopage de veiller sur les arts, de demander à chaque citoyen, compte de sa conduite, & de punir ceux qui ne travailloient point. Aussi du temps de *Solon* ne voyoit-on point dans Athènes de ces malheureux, qui en mendiant, déshonorent leur ville.

Ses loix sévissoient contre ceux qui, négligeant de se marier, refusoient à l'état le secours de leur postérité. Si une héritière avoit un mari impuissant, il lui étoit permis d'associer à son lit le parent du mari qu'elle aimoit le mieux. C'étoit la punition que le législateur avoit imposée à ceux qui, con-

Encyclopædiana.

noissant leur faiblesse, épousoient des héritières pour jouir de leurs biens.

D'autres dispositions prouvent encore, que *Solon* regardoit la sagesse des mœurs, comme la principale base d'une bonne législation. Il ne porta aucune loi contre les sacrilèges, ni contre les parricides, « parce que disoit-il, le premier a été inconnu jusqu'à Athènes ; & la nature a tant d'horreur du second, que je ne crois pas qu'elle puisse s'y déterminer ».

Solon avoit pour maxime, qu'on ne doit point estimer un homme heureux avant sa mort ; maxime, dont Crésus reconnut la vérité. *Solon* qui empli ya plusieurs années à voyager & à s'instruire, s'étoit rendu à la cour de ce prince, qui chercha à l'éblouir par une magnificence étudiée. Crésus lui ayant un jour fait voir toutes ses richesses, lui demanda d'un air satisfait, s'il avoit jamais connu d'homme plus heureux que lui. « Oui, prince, » lui répondit le sage, & c'est un nommé Tellus, simple citoyen d'Athènes, qui, après avoir vu sa patrie toujours florissante, & les enfans généralement élimés, est mort en combattant pour sa patrie. Crésus, surpris de cette réponse, demanda à *Solon*, si du moins après ce Tellus, il avoit connu un autre homme, dont le bonheur fût égal au sien. *Solon* répondit, « qu'il pouvoit encore lui citer deux frères nommés Cléobis, & Bixon qui avoient été un parfait modèle d'antiquité fraternelle, & qui avoient eu pour leur mère la pitié la plus tendre. Un jour de fête, comme elle devoit aller au temple de Junon, dont elle étoit prêtresse, ses bœufs tardant à venir, Cléobis & Bixon se mirent eux-mêmes au joug, & traînèrent le char. Cette mère ravie de joie, pria Junon d'accorder à ses enfans ce qui étoit le plus avantageux aux hommes. Après le sacrifice, ils allèrent se coucher, au milieu de leur sommeil, ils terminèrent leur vie par une mort douce & tranquille, non moins célèbre que celle des plus grands capitaines. En quoi, reprit Crésus, vous ne me compterez donc pas au nombre des hommes heureux ? » Roi de Lydie, s'écria *Solon*, Dieu nous a donné à nous autres grecs, un esprit ferme & simple, qui ne nous permet pas d'estimer ce qui n'est qu'éclatant, ni d'admirer un bonheur, qui peut n'être que passager. Celui-là seul nous paroît heureux de qui Dieu a continué la félicité jusqu'à son dernier moment de la vie ; car le bonheur d'un homme qui vit encore, & qui flotte au milieu des écueils de cette vie, nous paroît aussi incertain que la couronne, pour ce qui court dans la carrière. Ne vous y trompez pas, grand roi, on trouve dans une fortune médiocre beaucoup d'hommes heureux ; & ils ont cet avantage sur les riches, qu'ils sont moins exposés aux revers de la fortune, & peuvent moins contenter leurs desirs,

S I R R

« impuissance qui est pour eux une faveur des Dieux ».

Créfus, dont l'orgueil ne pouvoit reconnoître la vérité de ce discours, en parut estimer moins *Solon* ; & le célèbre *Esope* qui étoit à la cour de *Lydie*, ayant pris le sage de Grèce en particulier, lui dit : « *Solon*, il ne faut ou ne jamais approcher des rois, ou b en ne leur dire que des choses agréables ». Dis plutôt, *et si Solon*, qu'il faut ou ne les pas approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.

Cependant *Créfus* ayant été vaincu & fait prisonnier par *Cyrus*, reconnu lui-même la vérité des maximes de *Solon*. Au milieu des tourmens que lui faisoit souffrir son barbare vainqueur, il s'écria souvent : *O Solon*, *Solon* ! *Cyrus* surpris lui envoya de garder quel dieu ou quel homme il invoquoit. *Créfus* lui rapporta les discours du philosophe de Grèce. Des maximes si pleines de sagesse, & qui étoient confirmées par un aussi grand exemple, touchèrent le roi de Perse qui, prenant des sentimens plus humains, consola son malheureux prisonnier, & lui donna un rang dans sa cour.

Solon répétoit souvent qu'un empire est chancelant, si le magistrat n'obéit aux lois, & le peuple au magistrat. Il ajoutoit que les loix ressemblient aux toiles d'araignées qui n'arrêtent que les mouches.

Solon voyant un de ses amis plongé dans la douleur, & ne pouvant le consoler, le conduisit au haut de la citadelle d'Athènes. Quand ils y furent arrivés, il lui dit de jeter les yeux sur toutes les maisons qu'on découvroit à l'entour : « Songez, ajouta-t-il ensuite, quels soucis dévorans, quelles peines cruelles, quels chagrins, quels maux habitent sous ces toits, & supportez des malheurs que vous partagez avec tant d'autres ».

Solon avoit toujours refusé de se prêter aux vœux de *Pisistratè*, qui s'étoit emparé du gouvernement d'Athènes. On l'avertit un jour qu'il avoit tour à tour à craindre du tyran ; & comme on lui demandoit sur quoi il se rassuroit : *Sur ma vieillesse*, répondit-il. Ceci rappelle une pucelle répensée de *Callicrius*, magistrat de Plinforce du temps de *Sylla*. Il ne voulut pas permettre qu'on donnât des otages au cruel *Cneius Carbon* qui crut l'intimider, en lui disant qu'il avoit beaucoup d'épées ; & moi beaucoup d'années, répondit *Callicrius*.

SOMNAMBULES. Un gentilhomme François avoit coutume de se lever la nuit en dormant, & de faire voler son faucon. Un soir, couchant dans une hôtellerie, il avertit un cocher, qui étoit dans la même chambre, que cela pourroit bien lui arriver. Le cocher, qui étoit un malin diable, lui

dit qu'il étoit dans le même cas, & qu'il se levait souvent la nuit pour fouetter ses chevaux à toute ouïe, croyant les dégager d'un boursicot. Le gentilhomme le lève en chemise, prend son faucon, & le jette en criant très-fortement : *Hapasa, hapasa, hapasa* ! Le cocher se saute aussitôt de son fouet, & d'en décharger les coups les plus terribles sur le gentilhomme, en criant comme s'il étoit embourbé ; il maltraita excessivement ce pauvre *somnambule*, mais il le guérit pour toute sa vie. Ce remède, à ce que l'on assure, a eu un pareil succès dans de semblables occasions.

Henri de Heer avoit connu un homme qui étoit *somnambule* dès sa jeunesse. Quand il n'avoit pu venir à bout pendant la journée de quelques vers auxquels il travailloit, il se levait dans le sommeil, ouvrait son bureau, se mettoit à écrire, & l'étoit à haute voix ce qu'il avoit écrit ; ensuite il se mettoit à rire de joie d'avoir si bien réussi, & il vouloit que quelqu'un, qui couchoit dans la même chambre, lui avec lui. Après cela, il enfermait ses papiers, se remettait au lit, continuait à dormir, & le lendemain ne sachant rien de tout ce qui s'étoit passé, il étoit fort surpris de trouver ses vers achevés de sa propre main ; & l'ami, qui avoit été témoin de ce manège, avoit beaucoup de peine à lui persuader ce qu'il avoit vu. Le même homme se maria, & continua à être *somnambule*. Etant endormi, il emporta quelques-uns son enfant hors du berceau, & le promettoit par toute la maison. Lorsqu'il étoit dans cet état, sa femme pouvoit tirer de lui tous ses secrets : il avoit les yeux ouverts, mais il protestoit après son réveil que les objets n'avoient fait aucune impression sur lui. Etant devenu vieux, il cessa d'être *somnambule*.

L'écclier dont parle *Clauderius*, se levait dans le sommeil, faisoit ses devoirs, se remettait au lit, & trouvoit le lendemain cette besogne faite, sans se souvenir de rien.

M. Mustani dit avoir eu un ami *somnambule*, à qui il a vu faire les choses suivantes. Au milieu de la nuit, il se levait de son lit, & alloit dans une maison voisine qui étoit ruinée, & où il n'y avoit que les gros murs & quelques poutres mal assurées. Il montoit au plus haut de cette maison, fautoit d'une poutre à l'autre, quoiqu'il y eût au-dessous un profond abîme. Une certaine nuit, qu'il faisoit clair de lune, *M. Mustani* ayant aperçu son ami qui courait ainsi, l'attendit au retour, & fitôt qu'il fut rentré il le fouetta rudement. Il répéta ce remède quelques autres nuits de suite, & par ce moyen guérit son ami.

J'ai entendu parler, dit le père de saint Romuald, feuillant, d'une fille qui s'alloit baigner toutes les nuits dans la Seine en rêvant ; ce qu'elle continua jusqu'à ce que son père, en étant averti, l'attendit une fois sur le chemin, & la fouetta si

bien, pour lui faire perdre cette coutume, qu'elle s'éveilla, fort surprise de se voir nue au milieu de la rue.

SONGES. Il n'est que trop ordinaire de trouver des personnes qui ajoutent foi aux rêves ; & on cite en leur faveur plusieurs *songes* qui ont reçu leur accomplissement ; mais il seroit bien plus étonnant, si l'on ne pouvoit point en citer, vu le grand nombre de ceux qui rêvent.

On lit ce *songe* dans le livre des histoires mémorables de Simon Goulard.

Un jeune homme de Dordrecht, en Hollande, ayant dissipé tout son bien, ne savoit plus de quel côté tourner pour vivre. Comme il songeoit souvent à sa mauvaise conduite, il fit un rêve singulier : il songea, qu'étant à se promener seul aux environs de la ville, il fut abordé par un homme qui lui dit qu'il connoissoit le mauvais état de ses affaires ; mais que s'il vouloit suivre son conseil, il lui procureroit un moyen de sortir de l'embarras où il étoit ; que pour cet effet, il devoit aller à Kemper, & qu'il trouveroit dans cette ville la fin de ses peines, sans lui spécifier autre chose. Ce jeune homme ne fut pas plutôt éveillé, que ce rêve & ce voyage le présentèrent à lui ; & quoiqu'il n'ajoutât pas beaucoup de foi à la prédiction, il prit le parti d'aller dans cette ville. Il ne fut pas plutôt arrivé à Kemper, que ne sachant à qui s'adresser, & ne connoissant personne, il se repentoit déjà du voyage, lorsqu'il fut abordé par un homme, qui lui demanda la cause du chagrin qui paroissoit sur son visage. Ce jeune homme, quoiqu'honteux, lui raconta son histoire & son rêve ; à quoi l'autre répondit, que s'il falloit ajouter foi à toutes les idées qui nous passent dans l'imagination, il devroit aussi voyager, & aller à Dordrecht pour réparer ses affaires ; que dans cette ville, il devroit chercher un jardin, dans lequel il trouveroit un trésor caché sous un églantier ; & comme il désigna l'endroit où étoit la maison, ce jeune homme reconnut que c'étoit la sienne même, seul bien qui lui restoit de son père, & qui étoit même un peu endetté.

Il ne fit pas semblant de s'arrêter à tout ce que cet homme disoit ; il l'approuva même sur sa façon de penser, & changeant de propos, il se retira, après l'avoir remercié de ses conseils. Il ne fut pas plutôt arrivé dans sa ville, qu'il creusa dans son jardin sous l'églantier, où il trouva en effet une grosse somme, qui lui servit à payer toutes ses dettes, & à racheter tous les biens qu'il avoit aliénés.

Grotius, dans ses lettres, rapporte qu'un certain homme, qui ne savoit pas un mot de grec, vint voir M. Saumaïse le père, qui étoit conseiller au parlement de Dijon, & lui montra de certains

mots qu'il avoit entendus la nuit en rêvant, & qu'il avoit écrits en caractères françois à son réveil. Il demanda à M. Saumaïse s'il ne savoit pas ce qu'ils indiquoient. Saumaïse lui répondit que cela signifioit : Vas-t'en, ne vois-tu pas la mort qui te menace ? Cet homme quitta aussitôt sa maison, & elle tomba la nuit suivante.

Péiresc, suivant antiquaire, rêva une nuit qu'il étoit à Nîmes, où un orfèvre lui présentoit une médaille d'or de Jules-César, dont il lui demandoit quatre écus. S'étant éveillé, il s'en alla à Nîmes, & comme il se promenoit par la ville, il rencontra un orfèvre, à qui il demanda s'il n'avoit point quelques curiosités. L'orfèvre lui dit qu'il avoit une médaille de Jules-César ; interrogea sur le prix, il demanda quatre écus, que M. Péiresc lui donna, voyant ainsi, avec plaisir, son rêve accompli.

Quand Amilcar, capitaine des Cathaginois, eut assiégé Syracuse, il se persuada avoir entendu une voix en dormant, qui l'assura qu'il souperoit en ladite ville le jour suivant. A son réveil, il fit donner l'assaut, espérant se rendre maître de la ville, pour y souper selon l'oracle de son *songe* : il y soupa véritablement, mais comme capitaine & non comme vainqueur, ayant été pris prisonnier dans la chaleur du combat.

La peste ayant gagné dans l'armée de Charles-Quint, ce prince apprit en *songe* que le meilleur remède étoit la décoction d'une espèce de chardon nain qui croît dans les montagnes, & que l'on appella depuis chardon carolin.

SOPHOCLE, poète tragique grec, né à Athènes, l'an 497 avant Jésus-Christ, mort en 406, âgé de 85 ans.

Sophocle eut pour élève & pour rival, le rendre, le touchant Euripide. On accusoit celui-ci d'en vouloir à toutes les femmes, depuis qu'il avoit éprouvé l'infidélité de la sienne, & de n'avoir laissé échapper dans ses drames aucune occasion de médire du beau sexe. Mais *Sophocle* pensoit-il mieux des femmes ? On lui disoit un jour, que celles qu'il introduisoit sur la scène, étoient sages & honnêtes, au lieu qu'Euripide donnoit à ses personnages de femmes, les caractères les plus méchants. « Euripide, répondit malignement *Sophocle*, représente les femmes comme elles sont, & moi comme elles doivent être. »

Cet illustre tragique conserva son génie jusqu'à un âge avancé. Des enfans ingrats osèrent néanmoins l'accuser d'être tombé en enfance. Ils le déférèrent aux magistrats comme incapable de régir ses biens. Pour toute défense il lut à ses juges quelques morceaux de l'*Œdipe à Colonne*, qu'il composoit alors ; les juges & le peuple le ramènèrent chez lui en triomphe.

SSSSA

Sophocle remporta dix-huit fois le prix de la tragédie, sur tous les concurrents. On ajoute que le dernier qui lui fut adjugé pour sa dernière tragédie, le fit mourir de joie. Il avoit composé cent vingt drames; mais il ne nous en est parvenu que sept, parmi lesquels *l'Œdipe* est regardé comme son chef-d'œuvre, & un modèle du vrai tragique. Les autres pièces qui ont aussi de grandes beautés, sont *Ajax*, *Electre*, *Antigone*, *Clodon*, les *Trachiniens* & *Philottète*.

On rapporte un beau trait, aussi honorable à la mémoire de *Sophocle*, qu'à celle d'*Euripide*. Celui-ci étant mort, *Sophocle* parut sur le théâtre en habit de deuil, & voulut que ses acteurs jouassent sans couronne.

SOT. Ce mot a différentes significations en françois, qu'il n'est pas besoin d'expliquer, & que la réponse suivante fera connoître. Une jeune princesse avoit vu un très beau tableau chez un ambassadeur d'Angleterre, & l'avoit fort loué. Cet ambassadeur qui passoit pour être très-galant, se saisit aussitôt de cette occasion pour faire sa cour à la princesse, lui envoya le tableau, & la pria instamment de le garder. Elle le montra au prince son mari, qui l'examina avec beaucoup d'attention : qu'en dites vous, monsieur, lui dit-elle, de ce présent, que M. l'ambassadeur m'a fait ? « Tout ce que je puis dire là-dessus, madame, lui répondit-il, en admirant la beauté de ce tableau, c'est qu'il faut que cet ambassadeur soit un grand sot, ou que je le sois. »

Fontenelle a dit plus d'une fois « que de bonnes choses vont tous les jours mourir dans l'oreille d'un sot ! »

M. de Turenne disoit, en parlant des généraux auxquels il avoit affaire, qu'un *Sot* l'embarassoit quelquefois plus qu'un habile homme.

Certain jeune marquis, las de voler de conquête en conquête, voulut faire une fin, & se maria. En sortant de l'église, sa nouvelle épouse lui dit, qu'elle espérait qu'il étoit revenu de toutes ses erreurs, & qu'il seroit désormais sage. « Oui, madame lui répondit-il, je vous assure que voilà la dernière sottise que je faisai. »

SOUFFLET. Un chapelier présentoit sa requête à un duc & pair, pour être payé de ses fournitures. « Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie ? — Je vous demande pardon, monsieur, j'ai reçu un *soufflet* de monsieur votre intendant. »

Un prêtre prenoit par mégarde un bonillon gras un vendredi ; après qu'il en eut avalé une gorgée, un de ses domestiques lui dit : monsieur, c'est aujourd'hui maigre : le prêtre lui donna un *soufflet*, en lui disant, vous m'avertissez ou trop tôt ou trop tard.

Une jeune femme disoit à son mari, toutes les fois qu'elle sortoit, qu'elle alloit au sermon : quand elle revenoit, elle imaginoit un texte, & faisoit l'analyse d'un discours. Mais le mari soupçonneux, la suivit un jour, & s'assura qu'elle le trompoit. Il lui en fit des reproches, & finit par lui donner un *soufflet*. La femme furtive, menace son mari, & va trouver un avocat, qui lui conseille de ne point poursuivre cette affaire, n'ayant pris de témoins pour la soutenir. Elle rentre donc chez elle : son mari la plaignant sur sa consultation, & lui demandant si elle a rié bon parti de son *soufflet* ! Comme je n'en ai pu rien faire, répondit-elle avec un geste ex, réfilé, je vous le rends !

SPECTRE. Un homme caustique, aigre, médisant, étoit tourmenté de la goutte ; il souffroit beaucoup, mais son mal ne l'empêchoit pas de médire des autres. Un de ses voisins, qu'apparemment il avoit peu ménagé, résolu de le venger de ses sarcasmes, se maquia en nègre, & vint le trouver un soir qu'il étoit seul : il monte, pousse la porte, & entre précipitamment dans sa chambre, s'approche du lit en gémant des dents, & ne disant mot. Le malade épouvanté, & plus que surpris de cette visite, demande, crie, qui va là ? qui est-ce ; & dans le moment, il se sent enlever par celui qu'il croit un *spectre* venu de l'autre monde, pour le faire mourir plutôt. Il est vrai que le prétendu *spectre* ne le ménagoit guères : il le prend par les bras, par les jambes, & l'emporte tout transi au milieu de la cour, donnant en descendant les degrés, les paries malades de part & d'autre contre les murs. Quand il l'eut jéré sur le pavé, non, sans l'avoir beaucoup fait crier, il le mit à le regarder, & à lui faire peur ; mais ne l'épouva pas long-temps ; car, le moment d'après qu'il s'appretoit à s'en recharger pour recommencer sa promenade, il le vit se relever & s'enfuir aussitôt promptement que s'il n'avoit jamais eu de goutte : en effet, il ne l'avoit déjà plus alors, & il ne l'eut jamais depuis.

SPINOLA, (Ambroise), général espagnol, de l'illustre maison de *Spinola*, mort en 1640.

Spinola, né grand capitaine, ainsi que les *Lucullus* & les *Condé*, dut tout à la nature & rien à l'expérience. On demandoit au prince Maurice quel étoit le premier capitaine de l'Europe ; il répondit que *Spinola* étoit le second.

Ce général passant en 1604 par Paris, y fut reçu avec les distinctions dues à un grand général, qui venoit de montrer la plus grande capacité au siège d'Os tende. Henri IV lui demanda quelles seroient ses occupations durant la campagne qu'il alloit ouvrir dans les Pays Bas. Quoique *Spinola* fut parfaitement instruit de l'éloignement de ce prince pour l'Espagne, & du vu intérêt qu'il prenoit aux Hollandais, il le décida à lui dire

franchement ses projets, très-convaincu qu'il ne feroit pas cru. En effet, Henri écrivit secrètement, & sans perdre un instant, au prince Maurice, ce qu'il savoit de *Spinola*, en lui conseillant de se préparer à des entrepries diamétralement opposées ; ce qui fut au grand détriment des provinces unies. *Spinola* exécuta de point en point ce qu'il avoit dit, & tout lui réussit. Henri fut également surpris & fâché. Les autres, dit-il à cet occasion, trompent en disant des mensonges ; mais *Spinola* m'a trompé, eu disant la vérité ».

Spinola, dans son voyage d'Anvers à Madrid, en 1617, voulut voir le siège de la Rochelle, qui fixoit l'attention de l'Europe entière. Louis XIII le reçut avec la distinction due à un si grand capitaine, & lui montra lui-même les travaux. Le cardinal de Richelieu le pria d'indiquer les moyens qu'il croyoit les plus propres pour assurer & hâter la reddition de la place. Il répondit qu'il falloit fermer le port ; ce que l'on fit peu de temps après, par cette digue devenue si célèbre ; & ouvrir la main, c'est-à-dire, donner libéralement de l'argent aux soldats pour leur faire supporter les rigueurs de l'hiver. Il ajouta, en se tournant vers le roi que la présence de sa majesté rendoit la noblesse de France infatigable & invincible. « Un de mes grands chagrins, continua-t-il, c'est que le roi man maître n'a pu être témoin de ce que j'ai fait pour son service ; je mourrois content, si j'avois eu cet honneur une seule fois ».

La cour d'Espagne qui vit avec chagrin, que la France délivrée des guerres civiles, seroit très-redoutable à ses voisins, médita d'envoyer une flotte au secours des assiégés. On proposa à *Spinola* le commandement des troupes de débarquement. « J'ai vu les opérations, répondit cet homme illustre, & j'ai donné mes avis sur ce qu'il y avoit à faire ; ainsi je ne puis me charger de ce qu'on désire de moi ».

Ce grand général avoit très-heureusement servi l'Espagne en Allemagne & en Flandre. Il fut envoyé en Italie en 1630, pour former le siège de Casal. Des ordres imprudens qui lui venoient régulièrement de Madrid, & dont il ne lui étoit pas permis de s'écarter, sous quelque prétexte que ce pût être, le firent échouer devant cette place. Il en mourut comme désespéré, répétant jusqu'au dernier soupir ces paroles espagnoles : *Me han quitado la honra, ils m'ont ravi l'honneur*.

Spinola pensoit, que pour que l'Espagnol eût une hardiesse, & une fermeté digne de son pays, il falloit qu'il fût conduit dans un escadron ou dans un bataillon. Aussi disoit-il souvent, qu'un Espagnol seul, quoiqu'il fût bon soldat, n'étoit propre qu'à faire fennelle.

STANISLAS, roi de Pologne, grand duc de

Lithuanie, duc de Lorraine & de Bat, né à Léopold le 20 octobre 1677 ; mort en Lorraine le 23 février 1766..

Stanislas avoit coutume de dire qu'une seule vertu, vaut mieux qu'un siècle d'aisance. Ce seroit mal répondre à un lentement si sublime, que de s'occuper à prouver l'ancienneté de sa maison. Ce grand prince ne se rappelait la gloire de ses ancêtres, que pour s'exercer à l'héroïsme. Son éducation fut pleine & laborieuse. Convenu par les événements pénibles de sa vie, que l'on change plutôt les devoirs que l'ordre des choses, il n'en changea jamais son bonheur à la fortune, & l'arrêta au plaisir seul à faire du bien. Rendre les hommes heureux étoit le principe de toutes ses actions. Si le peuple ne l'appelloit pas autrement que *Stanislas le bienfaisant*, titre qui ne peut être comparé qu'à celui de *bien-aimé*. Ce prince, après nous avoir donné pendant sa vie l'exemple de toutes les vertus, nous instruit encore après sa mort dans les écrits qu'il a laissés, & qui ont été rassemblés en quatre volumes in-8° & in-12, sous le titre d'*Ouvrages du philosophe bienfaisant*. Cet ami des hommes avoit une physionomie des plus heureuses, & qui annonçoit toute la candeur de son âme. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de lumières, il protégea d'une manière particulière les sciences & les arts, qu'il cultivoit lui-même avec succès. S'il n'avait été qu'un simple particulier, on le loueroit ici de ses talens pour la mécanique.

En 1704, *Stanislas* fut député par l'assemblée de Warfovie, auprès de Charles XII, roi de Suède, qui venoit de conquérir la Pologne, & de détrôner Frédéric Auguste. *Stanislas* étoit, alors âgé de vingt-sept ans, l'aîné de Pologne, & avoit été ambassadeur extraordinaire auprès du grand-seigneur en 1699. Charles témoigna plusieurs fois la satisfaction & l'estonnement que lui cautoient l'air plein de noblesse, & le mérite supérieur du jeune député. Il dit un jour en sortant d'une longue conférence avec *Stanislas*, qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis ; & il ajouta : *Voulez-vous que je sois toujours mon ami*. On s'aperçut bientôt après que ces paroles signifioient : « Voilà celui que je donnerai pour roi à la Pologne ».

Le primat de Pologne étoit accouru pour faire rombre le choix du conquérant, sur un Lubomirski. Il répéta que *Stanislas Leszczyński* étoit trop jeune ; mais il est à-peu-près de mon âge, répliqua sèchement Charles XII ; & aussitôt il envoya le comte de Hoon, signifier à l'assemblée de Warfovie, qu'il falloit élire un roi dans cinq jours, & qu'il falloit élire *Stanislas Leszczyński*. Le cardinal Primat, ne voulut point se trouver à l'assemblée. L'évêque de Pologne vint présider à la place, & déclara, le 2 juillet 1704, *Sta-*

niſlas I, roi de Pologne, & grand duc de Lithuanie. Ce ne fut néanmoins que le 24 ſeptembre de l'année ſuivante qu'il fut couronné par l'archevêque de Leopold, & en préſence du roi de Suède, qui voulut être témoin de cette cérémonie.

Le nouveau roi ſuivit Charles XII en Saxe, où il y eut en 1706, après pluſieurs combats, un traité de paix conclu entre les deux rois d'une part, & le roi Auguſte qui renonça à la couronne de Pologne, & reconnu pour légitime ſouverain de cet état *Stanislas*. Mais tous les trophées du conquérant du Nord ayant été renverſés en un ſeul jour à la bataille de Pultava le 28 juin 1709, Auguſte oubliâ bientôt ſes engagements. La Pologne ſe vit de nouveau déchirée par ſes propres mains & par celles des moſcovites vainqueurs de Charles XII. *Stanislas*, touché des malheurs des Polonois, & ne pouvant plus ſe flatter de jouir d'une paix qui lui laiſſait les moyens de rendre ſon peuple heureux, abandonna la ſeule gloire qui lui reſtoit, celle de ſacrifier une couronne à ſa patrie. Il avoit écrit à Charles XII pour avoir ſon conſentement; & comme ce roi reſuſoit d'approuver une telle démarche, *Stanislas* alla à Bender, où Charles s'étoit retiré après ſa déſaître. *Stanislas*, pour mieux couvrir ſa marche, ſe diſoit un Suédois envoyé vers ſon ſouverain. Il ignoroit que Charles avoit été fait priſonnier, & il fut lui-même arrêté par les Turcs. Le monarque ſuédois, dans la captivité, agiſſoit & penſoit encore en roi & en vainqueur. Il ſit dire à *Stanislas* de ne faire aucun traité avec Auguſte, & lui promit de le rétablir inceſſamment ſur le trône où il l'avoit déjà placé; mais ces promeſſes furent vaines. Charles deſeſpérant de pouvoir armer les Turcs contre les Moſcovites, demanda ſa liberté, & l'obtint facilement; il repaſſa dans ſes états: ce roi aſſigna pour retraite à *Stanislas* le duché des Deux-Ponts, & lui céda les revenus de cette province.

Après la mort de Charles, tué devant Fridrikshall en 1718, le duché des Deux-Ponts retourna à un prince de la maiſon palatine. *Stanislas* oblige d'en ſortir, ſe retira à Weiſſembourg dans l'Alſace françoiſe. Le roi Auguſte ayant fait à cette occaſion porter des plaintes à la cour de France par M. Sumi, le duc d'Orléans, alors régent, répondit à l'envoyé ces paroles remarquables: « Monſieur, mandez au roi votre maître que la France a toujours été l'aſyle des rois malheureux.

Stanislas vécut dans ſa retraite juſqu'en 1725, que la princeſſe Marie ſa fille, le ſeul des enfans qui lui reſtoit, épouſa Louis XV. Après la mort du roi Auguſte, la France voulut porter de nouveau *Stanislas* ſur le trône de Pologne. Mais l'on

ſait que cette tentative eût le ſuccès que *Stanislas* avoit prévu, qu'il avoit même annoncé. Le parti qui l'avoit proclamé roi, fut obligé de céder aux forces réunies de l'empereur Charles VI & de l'impératrice de Ruſſie.

Stanislas I, roi de Pologne, duc de Lorraine, mourut dans un âge avancé des ſuites du feu qui avoit pris par accident à ſa robe-de-chambre. Ce prince racontant un jour les grands périls dont la providence l'avoit préſervé juſqu'alors. « Il ne me manquoit plus, diſoit-il, que d'être brûlé ».

Lorsque le Candide de Voltaire parut, le roi de Pologne, duc de Lorraine, ſe le fit lire. A l'endroit où l'on rasſemble tant de princes à Veniſe, il fut fâché d'y voir Théodore. « Je trouve, dit-il, que l'auteur eût mieux fait d'amener tous ces monarques à Luneville, je les aurois bien reçus ».

STELLA, (Jacques) peintre, né à Lyon, l'an 1596, mort en 1657.

Extrêmement conſidéré à Rome, tant par le long ſejour qu'il y avoit fait, que par ſon propre mérite, *Stella* fut élu chef de ſon quartier, & chargé de faire fermer le ſoir une des portes de la ville, dont il gardoit les clefs. Quelques perſonnes deſirèrent qu'il leur ſit ouvrir à une heure indue; il reſuſa de leur accorder une demande qui bleſſoit ſon devoir; & ces perſonnes réſolurent de ſ'en venger. Afin de ſe ſatisfaire d'une manière qui les flattât davantage, ce ne fut point ſa mort qu'ils jurèrent, mais ſon déshonneur; ils payèrent de faux témoins, l'accuſation fut intentée, & l'on arrêta auſſi-tôt *Stella* avec ſon frère & ſes domeſtiques.

Pendant que *Stella* étoit en priſon, il ſ'amuſa à deſſiner ſur le mur, avec du charbon, une Vierge tenant l'enfant-Jéſus, qu'on trouva ſi belle, que le cardinal Batberin vint exprès dans la priſon pour la voir. Les priſonniers tiennent toujours depuis en cet endroit une lampe allumée, & y font leurs prières.

Le crime qu'on imputoit à *Stella*, étoit d'entretenir un commerce ſecret avec une femme, dont la famille étoit très-confidérée. Mais ſon innocence ne tarda point à être reconnue; il ſortit avec honneur de cette ſâcheuſe affaire; ſes accuſateurs, ainſi que leurs faux témoins, furent publiquement fouettés par les rues.

SUICIDE. Plutarque rapporte des filles milésiennes, qu'autrefois elles furent tellement transférées de ſueur, qu'elles s'étrangloient preſque routes ſans qu'on pût les en empêcher. On leur défendit, ſous des peines effroyables, de le faire, & elles s'en moquèrent; car quelle plus grande peine pouvoit-on inventer que la mort qu'elles ſe

donnoient à elles-mêmes ? On les gardoit à vue , mais elles trouvoient les moyens de mourir entre les bras de leurs gardes. Enfin , on ordonna que la première qui s'errangerait seroit traînée toute nue en plein jour par les rues de la ville. Cette ordonnance arrêta leur fureur , & la crainte de paroître toutes nues , même après leur mort , les retint dans leur devoir.

Robek délibéra avant de se tuer. Il délibéra même si posément , qu'il eut la patience de faire un livre , un gros livre , bien long , bien pesant , bien froid , & quand il eut établi , selon lui , qu'il étoit permis de se donner la mort , il se la donna avec la même tranquillité.

Milord Saarboroug a quitté la vie avec le même sang froid qu'il avoit quitté sa place de grand écuyer. On lui reprochoit dans la chambre des pairs , qu'il prenoit le parti du roi parce qu'il avoit une belle charge à la cour. Messieurs , dit-il , pour vous prouver que mon opinion ne dépend pas de ma place , je m'en démeins dans l'instant. Il se trouva depuis embarrasé entre une maîtresse qu'il aimoit , mais à qui il n'avoit rien promis , & une femme qu'il aimoit , mais à qui il avoit fait une promesse de mariage : il se tua pour se tirer d'embarras.

Une dame d'un certain âge , seule , riche & sans enfant , avoit reçu dans sa maison un ouvrier qui travaillait en journée , & qui étoit chargé d'une femme & d'un petit enfant. C'étoient d'honnêtes gens fort rangés , & fort laborieux ; mais leur travail suffisoit à peine à leur subsistance. La femme de l'ouvrier alla , au bout de quelques jours , trouver la maîtresse de la maison , & la pria de lui permettre de laisser son enfant auprès d'elle , pendant qu'elle sortiroit pour une affaire très-pressée. La dame y consentit : mais , ma bonne dame , insista la pauvre femme , je vous le recommande bien ; ne le laissez manquer de rien , jusqu'à ce que je revienne , je vous en conjure. La dame l'assura qu'elle en auroit soin , & la mère sortit : on ne la revit pas de la journée , ni le père non plus. Trois jours se passent sans qu'on entende parler d'eux : enfin on découvrit qu'ils s'étoient jetés tous deux dans la Tamise. La dame s'est regardée comme engagée par sa parole à prendre soin de l'enfant qu'on lui avoit confié , & elle s'est chargée de son éducation.

Philippe Mordant , cousin-germain de ce fameux comte de Pétersbourg , si connu dans toutes les cours de l'Europe , étoit un jeune homme âgé de vingt-sept ans , beau , bien fait , riche , né d'un sang illustre , pouvant prétendre à tout , & passionnément aimé de sa maîtresse. Il prit à ce Mordant un dégoût de la vie ; il paya ses dettes , écrivit à ses amis pour leur dire adieu ,

& même fit des vers , dont voici les derniers traits en français :

L'opium peut aider le sage ;

Mais , selon mon opinion ,

Il lui faut , au lieu d'opium ,

Un pistolet & du courage.

Il se conduisit selon ses principes , & se dépêcha d'un coup de pistolet , sans en avoir donné d'autre raison , sinon que son ame étoit lassée de son corps , & que quand on est mécontent de sa maison , il faut en sortir. Il sembloit qu'il eût voulu mourir , parce qu'il étoit dégoûté de son bonheur.

Richard Smith donna un étrange spectacle au monde , pour une cause fort différente. Richard Smith étoit dégoûté d'être réellement malheureux : il avoit été riche , & il étoit pauvre ; il avoit eu la santé , & il étoit infirme. Il avoit eu une femme , à laquelle il ne pouvoit faire partager que sa misère : un enfant au berceau étoit le seul bien qui lui restoit. Richard Smith & Bridget Smith , d'un commun consentement , après s'être tendrement embrassés , & avoir donné le dernier baiser à leur enfant , ont commencé par tuer cette pauvre créature , & ensuite se sont pendus aux colonnes de leur lit. Je ne connois nulle part , ajoute M. de Voltaire , qui rapporte ces faits , aucune horreur de sang-froid qui soit de cette force ; mais la lettre que ces infortunés ont écrite à M. Brindley , leur cousin , est aussi singulière que leur mort même. Nous croyons , disent-ils , que Dieu nous pardonnera , &c. Nous avons quitté la vie , parce que nous étions malheureux sans ressource , & nous avons rendu à notre fils unique le service de le tuer , de peur qu'il ne devint aussi malheureux que nous , &c. Il est à remarquer que ces gens , après avoir tué leur fils , par tendresse paternelle , ont écrit à un ami , pour lui recommander leur char & leur chien. Il ont cru apparemment qu'il étoit plus aisé de faire le bonheur d'un chat & d'un chien dans le monde , que celui d'un enfant , & ils ne voulaient pas être à charge à leur ami.

Une angloise , à qui l'extrême misère avoit tourné la tête , ne voyoit point elle d'autre parti que d'aller se jeter dans la Tamise. Elle exécuta cet affreux projet ; mais un homme qui se trouva près de là , l'arracha des bras de la mort. Il s'attendait à quelques remerciements de la part de cette malheureuse femme , lorsqu'elle lui dit d'un air assez tranquille : Puisque vous m'avez privé de la seule ressource qui me restoit , vous êtes obligé de m'en indemniser : je suis dans la plus affreuse misère ; vous voulez que je vive , vous me nourrirez donc ?

Les papiers anglais de 1761 , font mention

qu'au mois de décembre, un pauvre homme, ayant été ramalé du bois mort dans la forêt de Hydepark, vit un gentilhomme bien mis, ayant une épée à son côté & une cocarde à son chapeau, qui se promenoit d'un air triste & rêveur. Ce pauvre homme voyant que c'étoit un officier qui venoit là pour se battre en duel, se cacha derrière un rocher. Le gentilhomme s'approcha de cet endroit, ouvrit un papier qu'il lut avec l'air fort ému, & qu'il déchira. Il tira ensuite un pistolet de sa poche, regarda l'amorce, & battit la pierre avec une clef. Après avoir jetté son chapeau à terre, il appuya le pistolet sur son front; l'amorce prit; le coup ne partit point. L'homme qui s'étoit caché, s'élança sur l'officier, & lui attacha son pistolet; mais celui-ci mit l'épée à la main, & voulut en percer son libérateur, qui lui dit tranquillement : « Frappez, je crains aussi peu la mort que vous ; mais j'ai plus de courage : il y a plus de vingt ans que je vis dans les peines & dans l'indigence, & j'ai laissé à Dieu le soin de mettre fin à mes maux ». Le gentilhomme, touché de cette réponse, resta un moment immobile, répandit un torrent de larmes, & tira sa bourse qu'il donna à cet honnête vieillard. Il prit ensuite son nom & son adresse, & lui fit jurer de ne faire aucunes perquisitions à son sujet, si le hazard les faisoit rencontrer encore.

On a dit que si les François se tuoient en aussi grand nombre que les Anglois, ils sauroient mettre de la galanterie jusques dans cette sorte tragique.

Un carabinier, poussé par quelque désespoir amoureux, voulut passer dans l'autre monde, mais sans s'en apercevoir. Il attacha une ficelle par l'un des bouts à la détente de sa carabine, & par l'autre à son orteil. En cet état, il se couche avec le bout du canon appuyé contre son front, comptant bien sans raison que le moindre mouvement pendant son sommeil feroit partir le coup & le délivrerait de la vie. Il dormit ou ne dormit pas; mais le coup partit, & remplit son projet. On le trouva renversé dans son lit avec la cervelle emportée.

Le suicide mérite quelques observations, parce qu'il devient assez commun, tant en France qu'en Angleterre. On pourroit croire, à cause qu'il étoit commun chez les Grecs & chez les Romains, dans le temps de leur grandeur; on pourroit croire, d's-je, qu'il annonce le courage d'une nation. Mais remontons au principe : on verra que c'étoit l'honneur ou la crainte de l'infamie, qui portoit les Grecs & les Romains à disposer d'eux-mêmes; & ce sont nos vices qui nous conduisent-là. Le Romain se tuoit, parce qu'il avoit succombé dans une action; l'Anglois se tue, parce qu'il a été malheureux au jeu; celui-là, parce qu'il avoit encouru la disgrâce du public;

celui-ci, parce qu'il n'ose paroître avec la noblesse; l'ancien héros, parce qu'il avoit perdu quelque portion de la gloire; le moderne, parce qu'il ne peut plus acheter d'otolans, ni de vin de Champagne; le premier, parce qu'il avoit perdu une bataille ou une province; le dernier, parce qu'on a fait son équipage; le Romain, parce qu'il agissoit sur de faux principes de religion; l'Anglois, parce qu'il n'en a aucune.

Une jeune personne au désespoir d'être abandonnée de son amant, que l'infidélité portoit même à épouser sa rivale, se rendit chez lui la veille du mariage, tâcha, par ses larmes & les plus tendres reproches, de lui rappeler ses sermens de n'être qu'à elle. Le voyant persister dans son inconstance, cette héroïne en amour s'arma de deux pistolets, dont elle s'étoit munie, lui brilla la cervelle avec l'un, en s'écriant : Voilà pour un parjure; & elle se tua ensuite avec l'autre, en disant : Et voilà pour me punir de l'avoir trop aimé.

Terminons l'article du suicide par cette belle pensée de Rousseau. — Que feroit dix, vingt, trente ans pour être immortel? La peine & le plaisir passent comme un ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est tien par elle-même; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait, demeure; & c'est par lui qu'on est quelque chose. O homme ! ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien; & que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, & de tromper ta destination.

SUISSE. La Suisse abondante en hommes qu'elle est hors d'état de nourrir, s'est vue depuis long-temps obligée de les envoyer au service des différens princes, qui veulent les foudroyer; c'est ce qui a pu donner lieu à ce proverbe? *Point d'argent, point de suisses.*

L'empressement de tous les souverains à avoir des soldats de cette nation, fait le plus bel éloge de leur valeur. François I fut un jour rendre aux suisses la justice qu'ils méritoient. Ce prince, prisonnier à la bataille de Pavie, en 1525, fut conduit après l'action, à travers le champ de bataille où il devoit être gardé. Les Impériaux lui firent observer que tous les gardes suisses étoient fait tuer dans leur rang, & qu'ils étoient couchés morts les uns près des autres. Si toutes mes troupes avoient fait leur devoir comme ces braves gens, dit le prince attendri à ce spectacle, je ne serois pas votre prisonnier, mais vous seriez les miens.

La franchise, & la naïveté formant le principal caractère

caractère du *suiffe* ; on lui reproche , non , sans quelque raison , d'être obtusé , & peu sobre.

Paris , dit Scarron , dans son *roman comique* , a un rieur d'office dans chacun de ses quartiers. Dans les troupes , chaque compagnie a ordinairement le sien ; c'est une espèce de bel esprit qui fait des chansons d'armées , & qui divertit ses camarades. Les *suiffes* ont aussi de ces plaisans qu'ils nomment *louffes* ; mais comme ils ne sont point en état de faire beaucoup de dépense en esprit , ils n'en ont qu'un par régiment. Sa charge n'est pas fort difficile à remplir ; car , il suffit qu'il ouvre la bouche , pour que l'on croie qu'il a dit quelque plaisanterie. Un jour que tout le régiment des gardes *suiffes* alloit à Versailles pour une revue , le *louffe* étoit dans les premiers rangs , il ouvrit la bouche , & ses camarades qui étoient à ses côtés ayant ri , le ris courut de rang en rang jusqu'aux derniers du régiment. Quelqu'un demanda à un de ceux qui étoient à la queue , ce qu'ils avoient tous à rire , & le soldat lui répondit ingénument : le *louffe* l'être la haut , qui l'haver dit quel chose qui tire orlé.

M. Bontems avoit placé un *suiffe* à une porte du parc de Versailles , avec ordre de ne laisser entrer personne. Louis XIV se présente , le *suiffe* ne voulut pas le laisser passer , il disoit que M. Bontems le lui avoit défendu ; on avoit beau lui crier que c'étoit le roi. — Moi voir bien , répondit-il , mais il n'entrera pas , monsieur Bontems m'en a défendu. Il fallut aller queir monsieur Bontems , pour faire entrer le roi.

Dans un soupé qui fut poussé bien avant dans la nuit , on demanda à un *suiffe* quelle heure il étoit. Il regarde à sa montre , & vit qu'il étoit plus de minuit : messieurs , dit-il , il est déjà demain.

Deux *suiffes* déshérités alloient avoir la tête cassée. Louis XIV qui les vit passer leur accorda la vie. Ces deux *suiffes* coururent aussitôt après sa majesté lui demander pour boire.

Un particulier de la rue Montmartre , étoit allé un dimanche , pour entendre la messe à la chapelle de Saint-Joeph. Comme il s'étoit un peu amusé en chemin , & qu'il y avoit long-temps que cette messe étoit sonnée , il s'adressa à un *suiffe* des gardes , qui étoit près du bénitier , & lui demanda si Dieu étoit levé : par mon foi , lui dit le *suiffe* , moi l'y faire pas s'il avoit couché ici.

Quelques momens après , une femme vint s'adresser au même *suiffe* , & lui demanda où en étoit la messe : ce *suiffe* lui répondit : au deuxième trinquemann , mon dame.

Madame de Montepan , qui venoit de succéder à la duchesse de la Vallière dans le cœur de Louis XIV , alla voir une de ses amies qu'elle ne trouva point. Elle reconnoît dans un *suiffe* de dire à la

Encyclopædiana.

dame du logis , qu'elle étoit venue pour la voir : Me connois-tu bien ? lui dit-elle. — Oh ! traitement oui , mon dame , répondit-il ; vous l'y aviez achery la charge de mon dame la Fallière.

Dans une lettre que M. Racine écrit à Boileau , du camp près de Namur , en 1692 ; il lui dit , je vous ai vu rire volontiers , & ce que le vin fait faire aux ivrognes. Hier un boulet de canon emporta la tête d'un de nos *suiffes* dans la tranchée. Un autre *suiffe* son camarade , qui étoit auprès de lui , se mit à rire de toute sa force , en disant , ho ho , cela est plaisant , il te reviendra sans tête dans le camp.

Un *suiffe* avoit été posté à la porte d'une salle d'assemblée. Il lui fut ordonné de ne laisser entrer que ceux qui auroient des billers. Un homme de qualité se présente avec sa compagnie , le *suiffe* , qui ne lui voit point de billers , lui dit brusquement : entrer de dans point ; jamais on ne put le fléchir , que lorsque l'homme de qualité s'avisait de lui dire : moi ne vouloir pas entrer dedans , mais vouloir sortir dedans. Ah pour sortir bon , dit le *suiffe* , mais pour entrer point ; & alors il le poussa lui-même dans la salle. Combien de personnes ressembloient à ce *suiffe* , & ne s'arrêtent qu'à mort !

On demandoit à un *suiffe* , si son maître y étoit. Il n'y est pas. — Quand reviendra-t-il ? lorsque monsieur , répondit le *suiffe* , a donné ordre de dire qu'il n'y est pas ; on ne sait pas quand il reviendra.

SULLY , (Maximilien de Béthune , baron de Rosny , duc de) *maréchal de France , premier ministre sous Henri IV , né à Rosny en 1559 , mort le 21 septembre 1641.*

Sully , après avoir passé sa jeunesse au milieu des armes , fut élevé au ministère , & conserva toujours à la cour l'antique frugalité des camps. Sa table n'étoit pour l'ordinaire que de dix couverts. On n'y servoit que les mets les plus simples , & les moins recherchés. On lui en fit souvent des reproches ; il répondoit toujours par les paroles d'un ancien : *Si les convives sont sages , il y en a suffisamment pour eux ; s'ils ne le sont pas , je me passe sans peine de leur compagnie.*

Tous les jours il se levait à quatre heures du matin , étoit & hiver. Les dix premières heures étoient employées à lire , & à expédier les mémoires qui étoient toujours mis sur son bureau : c'est ce qu'il appelloit *négoier le tapis*. A sept heures il rendoit au conseil , & passait le reste de la matinée chez le roi , qui lui donnoit ses ordres sur les différens charges dont il étoit revêtu. A midi il dînoit. Après dîner , il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis. Les ecclésiastiques de l'une & de l'autre religion étoient d'abord écoutés. Les gens de villages & autres personnes simples qui appréhendoient de l'approcher , avoient leur tour

T t t t t

immédiatement après. Les qualités étoient un titre pour être expédié le dernier. Il travailloit ensuite ordinairement jusqu'à l'heure du souper. Dès qu'elle étoit venue, il faisoit fermer les portes. Il oublioit alors toutes les affaires, & se livroit au doux plaisir de la société avec un petit nombre d'amis. Il se couchoit tous les jours à dix heures ; mais lorsqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ses occupations ; alors il reprenoit sur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de son ministère. Henri, dans plusieurs occasions, loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'arsenal où demeurait Sully, il le demanda en entrant où étoit ce ministre. On lui répondit qu'il étoit à écrire dans son cabinet. Il se tourna vers deux de ses courtisans, & leur dit en riant : *Ne pensez-vous pas qu'on alloit me dire qu'il est à la chasse ou avec des dames ?* Une autrefois étant allé à l'arsenal dès sept heures du matin, il trouva Sully avec ses secrétaires, occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres & de papiers. *Et depuis quand êtes-vous-là ?* lui dit le roi. *Dès les trois heures du matin,* répondit Sully. *Eh bien, Rogue-là,* dit Henri IV, *en se tournant vers lui, pour combien voudriez-vous mener cette vie-là ?*

La mâle liberté avec laquelle Sully parloit à Henri IV, est connue de tout le monde. Dans le temps des guerres civiles en 1591, Sully, à la tête des royalistes, avoit formé le projet d'attirer le duc de Mayenne dans la ville de Mantes. Le chef des ligueurs s'avançoit déjà, croyant avoir des intelligences sûres dans la place. Sully qui avoit tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le roi. Ce prince, impatient de se trouver partout où il y avoit des périls & des combats, accourut aussitôt dans la ville, suivi de quarante hommes. Sully l'apprend, court au-devant de lui, & d'un air fort ému : *Pardieu, sire, lui dit-il, vous avez fait-là une belle levée de boucliers, qui infailliblement empêchera le service que nous voulions vous rendre. Hé quoi ! n'avez-vous pas acquis assez de gloire & d'honneur en tant de combats & de batailles, où vous vous êtes trouvé, plus que mille autres de ce royaume, sans vouloir faire ainsi le carabin ? La colère de Roissy étoit fondée ; on fut l'activité du roi, & les ennemis se retirèrent.*

Lorsque Henri IV se croyoit paisiblement possesseur de sa couronne, on l'inquiéta par le récit d'une prétendue révolte des religieux. Henri IV fit venir Sully : *Hé bien, monsieur l'opiniâtre, lui dit-il, vous voilà à la veille de la guerre.* — *Tant mieux, sire, car ce ne peut être que contre les Espagnols.* — *Non, c'est contre de plus riches appuyés de tous vos Huguenots.* — *Tous les Huguenots ! qui vous a mis cela dans la fantasia ?*

Je réponds déjà de plusieurs, qu'ils n'en ont pas eu l'idée, & je répondrais bien de presque tous les autres qu'ils ne l'oseroient. (Henri IV se tournant vers la reine) *Ne vous le disois-je pas bien, ma mie, qu'il n'en croiroit rien ?* Il lui est avis que personne n'oseroit me regarder sans moi déplaire, & qu'il ne tient qu'à moi que je donne la loi à tout le monde. — Cela est vrai, répondit Sully, vous le pourrez quand il vous plaira ; il y a de la faiblesse à se laisser intimider pour des bagatelles. Il est question, par le mémoire qui vous a été présenté, de dix ou douze misérables : pardieu, sire, je crois que messieurs se moquent de vous & de moi, de vouloir vous faire marcher pour de telles niaiseries ; c'est un homme qui cherche quelques centaines d'écus, & puis c'est tout. — Vous direz ce qu'il vous plaira ; mais il faut que j'y aille, ou que vous parliez dans deux jours, pour y donner ordre. — S'il vous plaît, sire, me laisser faire à ma fantaisie, j'en viendrai bien à bout sans tant de bruit & de dépenses. — *Pardieu ! vous êtes l'homme le plus rétu que je vis jamais. Hé bien ! que voulez-vous dire ?* — *Que je ne demande, sire, que le prévôt de Mortet & vingt archers pour vous en rendre compte.* — Vous le voulez & moi aussi ; s'il en arrive inconvénient, je m'en prendrai à vous. Cette affaire se termina comme Sully l'avoit prédit.

Henri IV, dans un moment de faiblesse, avoit fait une promesse de mariage à mademoiselle d'Entragues, sa maîtresse. Le roi la monta à Sully, pour lui demander son avis. Sully la prit, la lut, & la mit en pièces sans rien dire. *Comment, morbleu, dit Henri IV, que prétendez-vous donc faire ? je crois que vous êtes fou. Il est vrai, sire, lui répartit Sully, je suis un fou ; & plaît à Dieu que je le sois tout seul en France.*

Malgré cette autorité dont Sully usoit envers son maître, Henri IV ne l'en aimoit pas moins ; & cette vive amitié entre le monarque & le sujet est sans doute un des plus beaux spectacles que présente l'histoire. « Mon ami, lui mandoit un jour ce bon roi, venez me voir ; car il s'est passé ce matin quelque chose dans mon sein, pour quoi j'ai affaire de vous ». Il lui écrivit une autre fois de Fontainebleau : « Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le plus grand chagrin que j'aie jamais eu. J'achèterois beaucoup votre présence ; car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur, & par les conseils duquel je réprime du soulagement ». Henri IV fut qu'un des fils de Sully étoit malade ; il lui envoya aussitôt son premier médecin, & lui écrivit : « Vous savez que je ne vous aime pas assez peu pour que je n'y aille moi-même, si ma présence étoit nécessaire ».

On aime sur-tout à suivre ces ames naïves &

guerrières au milieu de la joie qu'inspire la plus tendre familiarité. Un jour que *Sully*, qui étoit surintendant des finances, venoit présenter les étrennes au roi, il le trouva encore au lit avec la reine. Le roi voulut qu'il entrât, & qu'il lui montrât les étrennes : c'étoient des jettons d'or & d'argent pour leurs majestés, pour les dames d'honneur & filles de la reine. « *Rosini*, (ainsi que le roi le nommoit) leur bailliez-vous leurs étrennes sans les venir baïser ? Vraiment, sire, répondit-il, depuis que vous le leur avez commandé, je n'ai eu que faire de les en prier. Or ça, *Rosini*, me direz-vous la vérité ? Laquelle bailliez-vous de meilleur courage, & trouvez-vous la plus belle ? Ma foi, sire, répondit le surintendant, je ne vous le saurois dire ; car j'ai bien d'autres choses à faire qu'à penser à l'amour, ni de juger quelle est la plus belle. Je les baïse comme des reliques en présentant mon offrande. Eh bien, ne voilà-t-il pas, dit *Henri*, en éclatant de rire, un prodige financier que *Rosini*, de faire de si riches présents du bien de son maître pour un baiser ? » Ensuite, quand ceux devant qui il ne voulut pas tout dire, eurent été congédiés, pouillant doucement la reine qui dormoit ou faisoit semblant de dormir, parce qu'elle étoit fâchée : « Réveille-toi, dormeuse, lui dit-il, & ne me grogne pas. Vous croyez que *Rosini* me flate aux petites bouffonneries que nous avons ensemble. Vous en penseriez tout autrement, si vous saviez les grandes libertés qu'il prend à me dire mes vérités ; de quoi encore que je me mette en colère, si ne lui en veux-je pas de mal pour cela. Car tout au contraire, je croirois qu'il ne m'aime plus, s'il ne me remontreroit ce qu'il estime être pour la gloire & l'honneur de ma personne, l'amélioration de mon royaume & le soulagement de mes peuples : car, voyez-vous, ma mie, il n'y a point d'esprits si droitiers qui ne trébuchaient tout-à-fait, s'ils n'étoient relevés, lorsqu'ils choppent, par les admonitions de leurs loyaux serviteurs ou bien intimes & prudents amis ».

Il n'y a rien, disoit *Sully*, dont il soit plus difficile de se défendre que d'une calomnie travaillée de main de courtisan. C'est ce qu'il pensa éprouver en 1605. Plusieurs seigneurs de la cour, qui ne desiroient rien tant que la perte d'un homme qu'ils trouvoient toujours opposé à leurs desirs, parce que rarement ces desirs étoient conformes à l'intérêt des peuples, avoient tout préparé pour sa ruine. Libelles, lettres anonymes, avis secrets & artificieux, tout fut mis en usage. *Henri* conçut, pour la première fois, des soupçons contre *Sully*, & ils sembloient être permis à un prince qui avoit éprouvé tant d'ingratitude de la part des hommes. Cependant voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre son ministre ne se vérifioit, il commença à faire des réflexions. Ce prince étoit vif, mais il étoit bon, & revenoit facilement

sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à *Sully*, pour l'engager à ouvrir son cœur ; mais *Sully* étoit résolu de se taire, jusqu'à ce que le roi lui parlât lui-même. Il croyoit avoir à se plaindre de ce prince, qui enfin ne pouvant plus soutenir cet état d'incertitude & de froidure, chercha un éclaircissement. Etant à Fontainebleau, comme *Sully* prenoit congé de *Henri*, le roi lui dit : « Venez-ça, n'avez-vous rien à me dire ? Non, répondit *Sully*. Oh ! si ai bien moi à vous, reprit le roi. Aussi-tôt s'éloignant avec lui dans une des allées du parc, & faisant mettre deux suisses à l'entrée du lieu où ils se rendoient, le roi commença par embrasser *Sully* deux fois ; ensuite il lui dit : « Mon ami, je ne saurois plus souffrir (après vingt-trois ans d'expérience & de connoissance de l'affection & sincérité de l'un & de l'autre) les froideurs, retenues & dissimulations dont nous avons usé depuis un mois ; car, pour vous dire la vérité, si je ne vous ai pas dit toutes mes fantaisies, ainsi que j'avois accoutumé, je crois que vous m'avez celé aussi beaucoup des vôtres ; & seroient telles procédures aussi dommageables à vous qu'à moi, & pourroient aller journellement en augmentant, par la malice & l'artifice de ceux qui envient autant ma grandeur, qu'ils sauroient faire votre faveur auprès de moi... & pour cette cause, j'ai pris la résolution de vous dire tous les beaux contes qu'on m'a faits de vous, les artifices dont on a usé pour vous braver avec moi, & ce qui m'en est resté sur le cœur ; vous priant de faire le semblable, sans craindre que je ne trouve rien de mauvais de toutes les libertés dont vous pouvez user.... car je veux que nous sortions d'ici vous & moi, le cœur net de tout soupçon, & contens l'un de l'autre.... & partant, comme je veux vous ouvrir mon cœur, je vous prie de ne me déguiser rien de ce qui est dans le vôtre ». Après un entretien également nécessaire à tous deux, & dans lequel *Sully* se justifia pleinement, le roi parut sincèrement affligé d'avoir pu douter de l'attachement de son plus fidèle serviteur. *Sully*, pénétré jusqu'au fond du cœur du noble repentir de son maître, alloit se jeter à ses pieds, & lui donner cette marque soumise de respect qu'un sujet doit à son roi. Ah ! ne le faites pas, lui dit *Henri* ; vous êtes homme de bien : on nous observe, on croiroit que je vous pardonne. Ce prince sortit aussi-tôt de l'allée en tenant *Sully* par la main, & demanda à tous les courtisans assemblés quelle heure il étoit ; on lui répondit qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-temps. Je vois ce que c'est, dit ce prince, il y en a auxquel il a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime *Rosini* plus que jamais ; & vous, mon ami, poursuivit-il, continuez à m'aimer & à me servir comme vous avez toujours fait.

Sully, dans le cours de son administration.

T t t t t

s'opposâ avec beaucoup de vigueur à une foule d'édits bursaux, portant création de mille petits droits qui auroient infailliblement desséchés différentes branches de commerce. Ces édits d'ailleurs n'étoient souvent que des gratifications que l'importunité des courtisans arrachoit à la bonté du roi. Ce prince envoya un jour à son ministre ju/qu'à vingt-cinq édits pareils. Sully n'en approuva aucun, & sortit pour aller lui faire des représentations à ce sujet. Il rencontra la marquise de Verneuil, qui lui fit des reproches de ce qu'il s'opposoit ainsi à la bonne volonté du roi : « Tout ce que vous dites, madame, lui répondit Sully, seroit bon, si sa majesté prenoit l'argent dans sa bourse. Mais lever cela de nouveau sur les marchands, artisans, laboureurs & pasteurs, il n'y a aucune apparence. Ce sont eux qui nourrissent le roi & nous tous. Ils ont bien assez d'un maître, sans avoir encore tant de gens à entretenir ».

Ces paroles suffisoient seules pour peindre le caractère & la politique de Sully. Une de ses maximes étoit, que le labour & le pâturage sont les deux mamelles de l'état.

Il regardoit avec raison les grandes villes comme les tombeaux des états, parce qu'elles ne se forment jamais qu'aux dépens des campagnes. Il desiroit sur-tout que la noblesse habitât dans ses terres.

Il pensoit encore que la multitude effrénée des offices est la marque assurée de la décadence prochaine des états.

Il avoit eu souvent lieu pendant son administration de se convaincre que tout ce qui porte un caractère de nouveauté effarouche en général les compagnies toujours attachées à leurs anciens usages, à leurs anciennes formalités ; aussi il dit dans ses mémoires : « Que si la sagesse descendoit, elle aimeroit mieux se loger dans une seule tête que dans celles d'une compagnie ».

Ce grand homme, né au milieu des guerres de religion, eut plusieurs fois lieu de déplorer les maux que produisoit le fanatisme. Il répétoit souvent que la communion & la douceur étoient les seuls moyens qui servoient véritablement la religion, & les seuls qu'elle enseignoit. Le zèle n'étoit, selon lui, qu'un entêtement ou un emportement déguisé sous un beau nom.

Il vécut & mourut dans la religion protestante. Le pape lui avoit adressé un bref rempli de menaces sur la sagesse de son ministère, & finissoit sa lettre, comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenerait sa brebis égarée, & conjuroit le duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton. Il assura le saint Père, qu'il prioit Dieu tous les jours pour la conversion de sa sainteté, ou, ce qui revient au même, qu'il adressoit

ses très-ardentes prières au Dieu tout-puissant ; afin qu'il lui plût, étant le père des lumières, d'assister & d'illuminer sa béatitude, & lui donner de plus en plus entière connoissance de la vérité.

Après la mort tragique de Henri IV, Sully s'étoit retiré du ministère, & vivoit dans la retraite. Comme il n'avoit pu, à cause de sa religion, être reçu d'aucun ordre, il s'en étoit fait un pour lui-même. On a trouvé, lors de l'inventaire de ses effets, plusieurs chaînes d'or servant à cet usage. Il portoit à son cou, sur-tout depuis la mort de Henri, une chaîne de diamans, où pendoit une grande médaille d'or, sur laquelle étoit empreinte l'image de ce grand prince. De temps en temps il la prenoit, s'arrêtait à la contempler, & la baisoit ; il ne la quittoit jamais.

SUPERSTITION. Depuis que le regne de la superstition est passé, il est plus difficile de conduire les hommes en frappant leur imagination, & en leur en imposant.

L'expérience cependant prouve encore qu'on peut se servir avec succès de la religion pour échauffer les esprits : on fait quel parti en tirent les russes. Les allemands mêmes, malgré les progrès qu'ils ont faits dans la philosophie, sont encore très-susceptibles d'être animés par l'esprit de parti, & assez enclins à la superstition. Le peuple est par-tout superstitieux : qui dit peuple, ne dit qu'une multitude d'insensés, qu'un mélange confus de toutes sortes d'âges, de sexes, & d'humeurs & de conditions ; il ne faut donc pas être surpris, si ses décisions ne sont pas conformes à la vérité, ou plutôt si elles sont monstrueuses. De-là est venu que les sages, dans tous les temps, n'ont point hésité à prêter leur jugement pour culier à celui de la populace, & que les plus modérés l'ont accusé d'extravagance & de fureur.

On a vu le peuple dans tous les siècles la dupe de tous les imposteurs & de toutes les professions ; il suffit de lui présenter le faux avec quelque adresse pour qu'il le faisisse & l'adopte.

Marius meroit avec lui une femme scythe, & feignoit d'apprendre d'elle, quel devoit être le succès de ses entreprises.

Le fameux Cavalier, chef des cam-fards, avoit une femme dont les paroles étoient écoulées comme des oracles.

Sertorius avoit une biche dressée à s'approcher de son oreille. Néron portoit une petite statue, voulant persuader qu'elle lui prédicoit l'avenir ; & le dictateur Sylla avoit toujours fur lui un petit Apollon, à qui il adressoit des prières en public, comme si cette divinité ne pouvoit lui manquer au besoin.

La cause de l'erreur du peuple est le peu de

jugement, ce qui l'empêche de saisir le vrai, & par conséquent l'expose à croire tout. A l'indépendance des sens que le peuple a coutume de consulter, il faut ajouter la force des passions qui le dominent, & qui éteignent presque en lui les étincelles de raison qu'Adam lui a laissées : d'où vient que non-seulement ils sont remplis d'erreurs, mais qu'ils sont encore infectés des vices que ces erreurs produisent.

L'esprit de *superstition* avoit fait imaginer qu'il y avoit dans l'homme un os d'une nature toute particulière, qui n'avoit aucun poids, qui étoit incorruptible & incombustible, quelque violent que fût le feu auquel on l'exposoit. C'étoit par cet os que la résurrection, lors du jugement dernier, devoit s'opérer, & un tel usage le faisoit respecter. Mais quel étoit cet os privilégié ? c'est ce que personne n'avoit encore pu découvrir. Chaque anatomiste avoit cherché en vain à le trouver. Le célèbre Vesale, plus sage & plus instruit, se contenta de dire qu'il laissoit sur l'existence de cet os la question à décider aux théologiens, osant de leur faire un cours d'ostéologie, pour les mettre à portée de parvenir à cette belle découverte. Cette conduite, très-louable, étoit en outre très-prudente. D'un côté, le bruit des chaînes des cachots, où l'inquisition avoit fait languir l'immortel Galilée, pour avoir réformé le système de Copernic sur la terre, retentissoit encore à ses oreilles ; d'un autre côté, en adoptant le préjugé qui régnoit, il seroit que c'étoit donner une preuve de sa foiblesse & de son ignorance. Il prit donc le parti le plus sage, en laissant la suite à dévoter aux théologiens.

Pourquoi Riolan, venu long-temps après lui, & dans un pays où il eût pu s'expliquer librement & sans risque sur le ridicule de ce préjugé, se conduisit-il bien différemment ? Pourquoi eût-il la foiblesse de consulter le boucher, pour savoir de lui, si quand un criminel étoit brûlé, il ne restoit pas quelque partie de son corps sans être consumée par le feu ? La réponse fut affirmative, comme on s'en doute bien, & Riolan n'eut rien à répliquer. Au surplus, en lisant les ouvrages anatomiques de ce médecin, on voit qu'il étoit en général fort crédule, & par une conséquence nécessaire, fort superstitieux ; car la *superstition* est une suite naturelle de la trop grande crédulité.

Le roi de Portugal s'étant joint aux ennemis de Philippe V, Berwick est chargé de défendre l'Espagne de ce côté-là. Il campe avec un corps de troupes sur la rivière de Sabugal, que les portugais, les anglais & les hollandais veulent passer avec des forces considérables. A peine le sont-ils mis en mouvement, qu'on dément dans leur conscience un air d'effroi qui est suivi d'une retraite faite avec beaucoup de précipitation. Ils sont pour-

suivis ; & on apprend avec étonnement des prisonniers la raison d'une conduite si extraordinaire. Voici les propres expressions du seul historien qui ait recueilli ce fait merveilleux.

« Saint Antoine de Padoue est le patron du royaume de Portugal, & les portugais ont une grande dévotion à ce saint, à qui ils se croient redevables du gain de plusieurs batailles. Ils prétendent que, lorsqu'ils secoururent le joug de la domination espagnole pour le soumettre à la maison de Bragance, ils eurent des preuves certaines que ce saint les protégeoit & les favorisoit. Ils demandèrent alors à leur roi que saint Antoine de Padoue fût déclaré pour toujours généralissime de leurs armées ; & le roi se vit comme forcé de satisfaire leurs desirs. Il fit assembler son conseil, auquel furent appelés tous les grands du royaume : on proposa la demande de la nation.

Il y en eut qui représentèrent que saint Antoine n'ayant jamais servi dans les armées pendant sa vie, on ne pouvoit lui donner ce grade après sa mort ; qu'il suffisoit qu'il fût le patron & le protecteur du Portugal pour l'être aussi des troupes. Cette raison ne contenta pas la nation : elle persista dans sa demande. Le roi, pour contenter tout le monde, se détermina à faire passer saint Antoine par tous les grades militaires, pour le faire arriver enfin à celui de généralissime.

Pour cet effet, il fit une promotion d'officiers généraux, dans laquelle saint Antoine fut fait brigadier des armées ; ensuite, à une seconde, il fut fait maréchal de camp ; & à une troisième, lieutenant-général. Après quoi, il fut déclaré à perpétuité généralissime des armées portugaises. On composa sa maison, on nomma les officiers, & il fut ordonné qu'on porteroit à l'armée le buste de ce saint, pour être toujours à côté du général, & que l'ordre seroit donné en son nom. La chose s'est toujours pratiquée depuis.

Lors donc que les ennemis étoient sur le bord de la rivière, prêts à passer, un boulet de canon emporta le buste du saint. Les portugais confondus, comme des troupes qui perdent un général en qui elles ont mis toute leur confiance, prirent l'alarme, & ne songèrent plus qu'à se sauver. Le roi de Portugal eut beau faire, il ne put jamais les rassurer ni les rallier. Il fallut se laisser entraîner au torrent ; mais, chagrin de cette espèce de déroute, le roi quitta une armée dont il étoit mécontent, & retourna à Lisbonne ».

Avant que d'élever les magistrats, ou de livrer une bataille, il falloit, chez les romains, consulter l'appétit des poulets sacrés.

Auguste, cet empereur qui gouverna avec tant de sagesse, & dont le règne fut si florissant, restoit immobile & conlégué lorsqu'il lui arrivoit pas-

mégarde de mettre le soulier droit au pied gauche, & le soulier gauche au pied droit.

Dans le royaume de Loango, on regardait comme le présage le plus funeste pour le roi, si quelqu'un le voyait boire ou manger; ainsi, il est absolument seul & sans aucun domestique, quand il prend ses repas. Les voyageurs, en parlant de cette superstition, rapportent un trait bien barbare d'un roi de Loango. Un de ses fils, âgé de huit ou neuf ans, étant entré imprudemment dans la salle où il mangeait & dans le moment qu'il buvait, il se leva de table, appella le grand-prêtre qui saisit cet enfant, le fit égotger, & frotta de son sang les bras du père, pour détourner les malheurs dont ce présage sembloit le menacer. Un autre roi de Loango fit assommer un chien qu'il aimait beaucoup, & qui, l'ayant un jour suivi, avait assisté à son dîner.

SUZE, (Henriette de Coligny, comtesse de la) née à Paris en 1618, morte en 1673.

Madame de la Suze avait les charmes de son sexe, elle en avait aussi les faiblesses. Elle cultivait la poésie : elle excella sur-tout dans l'épique. L'esprit y prend par-tout le ton & la tournure du sentiment le plus délicat. Cette moderne Sapho devint les délices des beaux esprits de son temps qui en firent le sujet de leurs éloges.

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler;
Le maître des neuf sœurs ne seroit point son maître.
Pour faire des captifs, elle n'a qu'à paroltre,
Et pour faire des vers, elle n'a qu'à parler.

On a sur-tout retenu ce quatrain que M. de Ficubet, secrétaire des commandemens de la reine, fit à l'occasion d'un tableau qui représentait cette charmante comtesse portée sur un char au milieu des airs.

*Qua Dea sublimi rapitur per inania curru ?
An Juno ; an Pallas, nùm Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias, Juno ; si scripta, Minerva ;
Si spectes oculos, mater amoris erit.*

En voici la traduction, ou plutôt la paraphrase :

Quelle déesse ainsi vers nous descend des cieux ?
Est-ce Vénus, Pallas, ou la reine des dieux ?

Toutes trois en vérité :
C'est Junon par sa naissance,
Minerve par sa science,
Et Vénus par sa beauté.

On a rapporté dans le *Menagiana*, cette plaisan-

terie de société. Ménage se trouvant un jour avec la comtesse de la Suze, s'étoit donné la liberté de lui prendre les mains. La comtesse les retira en lui disant ce vers de Scarron :

Les patineurs sont gens insupportables.

Ménage répondit aussi-tôt par le vers qui suit dans le même poète :

Même aux beautés qui sont très-patinables.

La jalousie de M. de la Suze contre sa femme, lui fit prendre la résolution de l'emmenner dans une de ses terres; on prétend que la comtesse, pour éviter de l'y suivre, abjura la religion protestante qu'elle professait comme son mari; ce qui donna occasion à ce bon mot de la reine de Suède, que madame de la Suze s'étoit faite catholique, pour ne voir son mari ni en ce monde ni en l'autre. La défunion augmenta entre eux, ou par le changement de religion, ou par la jalousie continuelle du comte; ce qui inspira à la comtesse le dessein de se démarier, en quoi elle réussit, ayant offert à son mari vingt-cinq mille écus pour n'y pas mettre d'opposition; ce qu'il accepta. Le mariage fut ainsi cassé par arrêt du parlement. On dit encore un bon mot à ce sujet; savoir, que la comtesse avait perdu cinquante mille écus dans cette affaire, parce que, si elle avait attendu encore quelque temps, au lieu de donner vingt-cinq mille écus, elle les aurait reçus de son mari pour se défaire d'elle.

SWIFT, (Jonatham), écrivain, né en 1667, mort en 1745.

Swift, surnommé le Rabelais d'Angleterre, n'avait pas tant de gaieté que notre curé de Meudon, mais on a trouvé en lui plus de force, plus de génie. Il possédait sur-tout ce genre de plaisanterie qui parait encore tenir moins à l'esprit qu'au caractère, & que les Anglois appellent *humour*. Le comte d'Orléans, qui a beaucoup vécu avec Swift, le dépeint comme un homme, qui savait bien ce qu'il valait; mais Swift avait attention, sans doute, de ne pas laisser apercevoir ce sentiment d'amour-propre dans sa conversation; autrement, qui aurait pu soutenir la société? Ses encretiens rouloient principalement sur la politesse qu'il étudia par goût, il les assaisonnait, ainsi que de ses écrits, de traits caustiques & piquants. Il eut de l'ambition, & les obstacles que l'on opposa à son avancement, allumèrent souvent la bile facile à irriter. Constant d'ailleurs, & sincère dans ses amitiés, il étoit sans nul déguisement dans ses inimitiés. Son humeur bizarre, ses emportemens outrés, son despotisme envers ceux qui étoient obligés de vivre avec lui, le firent souvent regarder comme un homme fâcheux & insupportable. Il ne paroissait d'une bonne société qu'avec

ses amis particulières ; encore ne se livroit-il qu'à de certaines heures.

L'orgueil avoit mis *Swift* au-dessus de l'envie ; on lui a cependant rendu cette justice, qu'il tenoit honneur au mérite par-tout où il le rencontroit ; & jamais il n'étoit si content que lorsqu'il avoit pu le tirer de l'obscurité. Il se faisoit même un point d'honneur de le faire paroître au grand jour, dans l'aspect le plus avantageux. On en cite un exemple. Le doyen conduisit un jour le docteur Parnell, célèbre poète Anglois, à l'audience du comte d'Oxford, grand trésorier & premier ministre ; mais au lieu de présenter le poète au premier ministre, il conduisit celui-ci, sa baguette de grand trésorier à la main, chercher Parnell dans la foule qui étoit à son lever, & lui demander son amitié de la manière la plus polie & la plus obligeante. Le doyen s'applaudit d'avoir soutenu ainsi l'honneur des talens ; persuadé, disoit-il, que le génie est supérieur au rang & à la dignité.

Swift ignoroit la musique ; on rapporte néanmoins qu'il avoit assez d'oreille pour saisir & entendre en ridicule les airs les plus difficiles. Un virtuose, nommé *Rossengrave*, étoit nouvellement venu d'Italie. A la prière de quelques amateurs, il avoit joué le matin, dans un endroit public, un morceau de caprice qu'on avoit écouté avec admiration. Quelqu'un à qui on en parloit le soir, témoigna du regret de ne s'y être pas trouvé. *Vous allez l'entendre tout-à-l'heure*, s'écria le docteur ; & sur le champ il se mit à chanter avec une imitation si vraie & si bouffonne, que la compagnie éclata de rire. Un seul des auditeurs, homme d'un certain âge, garda toujours son sérieux. On en fut si surpris, qu'on lui en demanda la raison : c'est, répondit-il gravement, que je l'ai entendu jouer ce matin à *M. Rossengrave* lui-même. Cette réponse floque dut, comme on le pense bien, piquer *Swift*, dont le plaisir étoit, non pas de rire lui-même, mais de faire rire les autres.

Il avoit sur la conversation des principes qui, quoique raisonnables en eux-mêmes, pourroient paroître singuliers par la manière peu commune de les présenter. La conversation, disoit-il, est un capitil, où chacun a sa part comme dans tout autre commerce qui se fait en commun, & comme dans les mets que l'on sert à toute une compagnie. Je ne parle jamais plus d'une minute de suite, & quand j'ai fini, j'attends au moins une autre minute, que quelqu'un prenne la parole ; mais si personne ne relève la conversation, je suis alors en droit de recommencer.

Sa façon de voyager, tenoit de la singularité de son caractère. Il se servoit ordinairement de voitures publiques, mais plus souvent il alloit à pied,

& il logeoit dans les plus minces auberges avec les valets, les voituriers & les gens du menu-peuple. Il prenoit plaisir à converser avec ces sortes de gens ; & l'espèce d'habitude qu'il contracta avec eux, l'accoutuma sans doute aux expressions sales, grossières & indécentes, qui sont semées dans tous ses écrits.

Il avoit épousé en 1716 une demoiselle nommée Jonshon, fille de l'intendant du chevalier Temple. Il l'a célébrée dans ses ouvrages, sous le nom de *Stella*. Quoique cette demoiselle joignit à tous les avantages de la figure, les dons de l'esprit & les qualités du cœur, elle ne put jamais obtenir de son bizarre époux, qu'il l'a reconnu publiquement pour sa femme ; ce qui étoit encore plus cruel pour cette jeune personne naturellement vertueuse, c'est qu'elle étoit obligée de se soumettre à toutes les apparences du vice aux yeux des personnes qui ignoroient son état. Elle mourut vers la fin de 1727, victime du sot orgueil de *Swift*, qui ne cessa de la pleurer morte, après avoir rougi d'elle pendant sa vie.

Quand on examine la conduite du docteur *Swift*, dit *milord d'Orreari*, on s'aperçoit qu'il a regardé les femmes, plutôt comme des bulles, que comme des figures entières. Cependant cet homme si difficile avoit usuré une sorte d'empire sur le beau sexe. Sa maison étoit dev. nue une académie de femmes qui l'écoutoient du matin jusqu'au soir, avec une patience & une assiduité sans exemple, & qu'elles n'auroient pas eu pour l'amant le plus redouté, fût ce le grand-seigneur. Le public s'est redressé aux dames, de la publication de la plupart de ses vers. Sans elles ils n'auroient jamais vu le jour. Autant qu'il avoit achevé quelque pièce, il la communiquoit à son sénat féminin qui décidait sur le champ, & en prenait copie. *Swift*, naturellement sédentaire, travailloit beaucoup, & aucune de ses aréopagites n'osoit l'interrompre. Il les congédoit sans façon, lorsqu'il ne vouloit pas tenir assemblée.

Miladi Calwrigt, femme du vice-roi d'Irlande, dit au docteur *Swift*, avouez que l'air de ce pays-ci est bon. *Swift* se jeta à ses genoux, en s'écriant : de grâce, ne dites pas cela en Angleterre, ou bien ils y mettront un impôt.

Un jeune procureur se trouvant en compagnie avec le docteur *Swift*, voulut faire parade de son esprit. & demanda d'un air suffisant au doyen de Saint-Patrice : « Monsieur, si le clergé & le Diable avoient un procès ensemble, qui des deux auroit l'avantage ? Le Diable indubitablement, répondit *Swift*, parce qu'il s'est assuré de tous les gens de robe ».

On a coutume en Angleterre, de nommer douze

prédicateurs, pour prêcher devant le parlement, lorsqu'il est assemblée. Le docteur *Swift* fut chargé de cette fonction, & prêchant un jour sur la vanité; il remarqua que l'homme en général, a quatre choses dont il peut s'enorgueillir, 1°. de sa naissance, & de son rang, 2°. de sa fortune, 3°. de sa figure, 4°. de son esprit.

Il partagea son sermon en quatre parties, & après avoir expliqué les trois premières, il finit par dire: nous devrions passer à présent à l'examen de notre quatrième point; mais comme dans cette assemblée chrétienne, il n'y a personne qui soit dans le cas de pouvoir tirer vanité des avantages de son esprit; il seroit inutile pour votre édification, mes très-chers frères, de vous y arrêter, & nous terminerons le discours par une courte application.

Ce trait, dont la causticité n'étoit pas enveloppée du voile de la politesse, fit perdre au doyen de saint l'atice, sa place.

Les poésies de *Swift* consistent en satyres, épiques, lettres, contes, &c. Elles sont d'un goût singulier & assaisonnées, ainsi que ses autres écrits, du sel d'une plaisanterie vive & piquante, mais qui ne le fait pas toujours bien sentir aux étrangers. Il a écrit des ouvrages de politique & d'histoire, & des romans allégoriques & satyriques. On connoît ses *voyages de Gulliver*, où règne une critique ingénieuse de l'espèce humaine, & son conte du tonneau qui est une satire amère, contre la cour de Rome, le Lutheranisme & le faux zèle des Presbytériens.

La misanthropie de *Swift* l'avoit porté à démontrer la fausseté de cette définition de l'homme, *animal rationnel*. Il faisoit voir qu'il falloit dire simplement *rationis capax*. Il laissa par son testament une somme considérable, pour la fondation d'un hôpital de foux de toute espèce, fondation, qu'il regardoit d'une grande utilité pour les trois royaumes de la Grande-Bretagne.

SYLLA, dictateur romain, mort l'an 78 avant Jésus-Christ, à l'âge de 60 ans.

Sylla, fit ses premières campagnes en Afrique, sous Marius, qui trouva dans ce jeune ambitieux un compagnon de sa gloire, & bientôt un rival. *Sylla* termina la guerre des Romains contre Jugurtha, & marcha contre les autres ennemis de la république. Il mit lui-même un prix à ses services; il demanda la prière: & eut soin d'accompagner ses sollicitations de largesses envers le peuple. C'est ce qui lui reprocha malignement Césaire Strabon, homme d'esprit, & loué par Cicéron pour ses bonnes plaisanteries. *Sylla* le menaçoit d'user contre lui, du pouvoir de sa charge: *vous parlez juste*,

lui repliqua-t-il en riant: *votre charge est bien à vous, puisque vous l'avez achetée.*

Sylla, pour se rendre agréable au peuple, lui donna en spectacle, un combat de cent lions, qui lui avoient été envoyés d'Afrique, avec des gens du pays exercés à combattre contre ces terribles animaux. Et comme dans ces sortes de spectacles le péril des combattans accroit l'intérêt des spectateurs, *Sylla* fit combattre des lions déchainés, ce qui n'avoit point encore été pratiqué avant lui.

Sylla, après avoir passé à Rome la première année de sa préture, obtint le gouvernement de la province d'Asie, & eut la glorieuse commission de placer sur le trône de Cappadoce Ariarzane, élu roi de la nation, du consentement des Romains. Avant que de quitter son gouvernement, il reçut une ambassade du roi des Parthes, qui demandoit à faire alliance avec la république: Il se comporta en cette occasion avec tant de hauteur, & en même-temps avec tant de noblesse, qu'un des assistants s'écria: *Quel homme! c'est sans doute le maître de l'univers, ou il le sera bientôt.*

Sylla poursuivit le cours de ses victoires, & marcha à la rencontre des généraux de Mithridate. Il remporta sur eux une célèbre bataille à Chéronée. Après la victoire il érigea, dit Plutarque, sur le champ même de bataille, un trophée où étoient écrits en lettres grecques: à la valeur d'*Homolitus* & d'*Anaximachus*, deux capitaines auxquel il devoit ce grand succès. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette action, c'est que ces deux guerriers étoient Grecs & non Romains.

Cnaeus Pompeius, connu depuis sous le nom de *grand Pompée*, étoit venu trouver le général avec trois légions de la marche d'Ancone. Comme malgré ces secours, les ennemis de *Sylla* lui étoient encore supérieurs en forces, il eut recours à l'adresse & aux intrigues. Il les fit consentir à une suspension d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des emissaires secrets, un grand nombre de soldats ennemis. C'est à cette occasion que le consul Carbon, qui marchoit contre lui, disoit: que dans le seul *Sylla* il avoit à combattre un lion, & un renard; mais qu'il craignoit bien plus le renard que le lion.

L'armée qui lui étoit opposée, avoit été divisée en plusieurs corps, qui lui livrèrent plusieurs combats. Mais la fortune de *Sylla* le fit partout triompher. Une dernière bataille qu'il gagna proche les portes de Rome, décida du sort des partisans de Marius. Il entra dans Rome en conquérant. Ce jour-là même, il fit massacrer dans le Cirque, six mille prisonniers qui s'étoient rendus à lui, & auxquels il avoit promis la vie. Les sénateurs étoient alors assemblés dans le temple de

Bellone,

Bellonne, qui donnoit sur le Cirque. Tout le sénat s'étant troublé au cris effroyable que jectoiert ces malheureux qu'on égorgeoit, *Sylla*, sans changer de visage, & avec un sang froid qu'on n'attendroit point d'un tyran endurci dans le crime dès l'enfance, dit aux sénateurs : « Ne détournez point votre attention, pères conscripts : c'est un petit nombre de fédicieux que l'on châtie par mon ordre. »

Ce carnage fut le signal des meurtres, dont la ville fut remplie les jours suivans. Dans cette défolation générale, un jeune sénateur nommé Caius Métellus, fut assez hardi pour oser demander à *Sylla* en plein sénat, quel terme il mettroit à la misère de ses concitoyens : « Nous ne demandons point, lui dit-il, que tu pardonnes à ceux que tu as résolu de faire mourir ; mais délivre nous d'une incertitude pire que la mort, & du moins apprends-nous ceux que tu veux sauver. » *Sylla*, sans paroître s'offenser de ce discours, répondit qu'il n'avoit point encore déterminé le nombre de ceux à qui il devoit faire grâce : Fais nous connoître du moins, ajouta un autre sénateur, qui sont ceux que tu as condamnés. *Sylla* repartit froidement qu'il le feroit ; & c'est ainsi que fut annoncée cette horrible proscription, qui fait encore aujourd'hui frémir l'humanité après tant de siècles.

Sylla fit afficher dans la place publique les noms de quarante sénateurs, & de seize cens chevaliers qui lui seroient. Deux jours après, il proscrivit encore quarante autres sénateurs, & un nombre infini de citoyens. L'édit de proscription punissoit la compassion de l'humanité comme un crime ; il y avoit peine de mort contre tout citoyen qui recevrait un proscrit, & lui donneroit un asyle, sans excepter ni frère, ni père, ni fils. Le meurtre au contraire étoit récompensé, & le prix de chaque tête étoit fixé à deux talens. Le même édit déclaroit infâmes & déchus du droit de bourgeoisie les fils & les petits-fils des proscrits. *Sylla*, s'écria à cette occasion Salluste, est le seul, depuis que le genre humain subsiste, qui ait préparé des supplices à ceux mêmes qui ne sont pas encore nés, en sorte qu'avant que leur vie leur soit assurée, la vexation en est déjà toute prête, & les attendant par avance.

Toutes les provinces d'Italie furent également en proie au meurtre & au carnage. On vit des enfans dénués, les mains encore sanglantes du meurtre de leur père, demander le prix de la proscription. Catilina se distingua dans cette boucherie. Ce scélérat, qui, pour s'emparer du bien de son frère, l'avoit fait mourir depuis long-temps, demanda comme une grâce à *Sylla*, auquel il étoit attaché, de mettre ce frère au nombre des proscrits, afin de couvrir par cette voie, l'énormité de son crime. *Sylla* lui ayant accordé sa demande, Catilina, pour lui en marquer sa reconnaissance,

Encyclopædienne.

alla assassiner à l'instinct Marius Gratianus, un des proscrits, & lui en apporta la tête.

Les grands biens étoient devenus les plus grands crimes. Quintus Aurelius, citoyen paisible, & qui se félicitoit de n'être connu, ni de Marius, ni de *Sylla*, appercevant son nom sur les tables fatales : Ah ! malheureux, s'écria-t-il, c'est ma terre d'Albe qui me proscriit, & à quel ques pas de-là il fut massacré.

Sylla ne régnoit que par la force ; il voulut colorer sa tyrannie de quelque droit respecté. Il fit déclarer de sa part au peuple, qu'il étoit à propos de nommer un dictateur, & que si on vouloit le charger lui-même de ce fardeau, il consentiroit encore à rendre ce service à la république. Il fut nommé dictateur par le peuple, pour un temps indéterminé. Apparaissant au peuple, il fut nommé dictateur pour un temps indéterminé. Apparaissant au peuple, il fut nommé dictateur pour un temps indéterminé. Apparaissant au peuple, il fut nommé dictateur pour un temps indéterminé.

Ce nouveau dictateur parut dans la place publique, avec l'appareil le plus capable d'inspirer la terreur. Il étoit précédé de vingt-quatre licteurs, qui portoient la hache au milieu des faisceaux. Une garde nombreuse l'entouroit, & répandoit par-tout la crainte. Il voulut que l'on criât des consuls. Lucrétius Osella se mit sur les rangs. Le dictateur lui défendit de prétendre à cette charge. Osella, fier des services qu'il avoit rendus à la république, & se voyant un grand nombre d'amis qui le soutenoient de leur crédit, crut pouvoir mépriser impunément cette défense. Mais pendant qu'il cont'nuoit les poursuites auprès des citoyens dans la place, le dictateur, qui de dessus son tribunal voyoit ce qui se passoit, envoya vers lui un centurion qui le tua sur le champ. A ce meurtre la foule s'émeut ; on arrêta le centurion, & on l'amène aux pieds de *Sylla*. Laissez-le aller en liberté, dit le dictateur : il n'a fait qu'exécuter mes ordres.

Un homme qui se jouoit ainsi de la vie de ses concitoyens, ne devoit pas ménager leurs biens. *Sylla* de dessus son tribunal, faisoit vendre les dépouilles des proscrits ; mais le plus souvent il les distribuoit à ses affranchis, à des femmes perdues, à des histrions. Un jour que ce dictateur présidoit aux ventes, un mauvais poète s'avisa de lui présenter une pièce de sa façon. *Sylla* lui la pièce, & prenant aussitôt une partie des effets qu'il faisoit vendre, il les donna au versificateur, mais sous la condition expresse qu'il ne seroit plus de vers, plaisanterie assez fine, & dont on ritroit dans toute autre circonstance. Elle est rapportée par Cicéron dans son plaidoyer pour le poète Archias.

Sylla pendant sa dictature augmenta l'autorité du sénat, tempéra le pouvoir du peuple, & régla celui des tribuns. On doit encore lui rendre cette justice, que ses autres réglemens, quoique tyranniquement exécutés, méritent des Romains à la liberté. Lorsqu'il vit son ouvrage achevé, il

V v v v v

abdiqua la diadème. Le jour même de son abdication, après avoir renvoyé ses lieutenants & ses gardes, il se promena tranquillement sur la place, accompagné d'un petit nombre d'amis. Il n'y eut qu'un jeune homme, qui, lorsque Sylla se retiroit, l'attaqua par des discours injurieux. Celui qui tant de fois avoit accablé du poids de sa colère les plus grands personnages, & les villes les plus puissantes, souffrit avec la plus grande tranquillité les emportemens de ce jeune audacieux ; & se contenta de dire seulement en entrant chez lui : « Voilà un jeune homme qui empêchera qu'un autre qui se trouvera dans une place semblable à la mienne, ne songe à la quitter ».

Sylla passa le reste de ses jours dans sa maison de campagne de Cumæ, où il cherchoit à se distraire de ses cruautés passées, par le divertissement de la chasse & de la pêche, & par des repas apprêtés par la dissolution & la débauche. Au milieu de ses plaisirs, une maladie cruelle qu'on nomme *pédiculaire*, vint terminer ses jours à l'âge de soixante ans. Sylla avoit pris solennellement le surnom d'*Heureux* (Felix), titre qu'il eut porté plus justement, dit Velleius, s'il eût cessé de vivre le jour qu'il cessa de combattre les ennemis de la patrie.

— SYDNEY, (Algernon), républicain Anglois, mort en 1683, à l'âge d'environ 66 ans. Il étoit fils cadet de Robert.

Rome n'a peut-être jamais enfanté de républicain plus ardent, plus fier, qu'Algernon Sydney. Il fit la guerre à Charles ; il se liguait sans être d'aucune secte, ni même d'aucune religion avec les enthousiastes téroces qui se faisoient du glaive de la justice, pour égarer ce prince infortuné ; mais lorsque Cromwel se fut emparé du gouvernement, Sydney se retira, & ne voulut point autoriser par la présence la tyrannie de cet usurpateur. Son courage étoit ferme, intépide ; son caractère franc, mais violent, emporté & incapable de souffrir la contradiction.

Au mois de juin 1699 il avoit été chargé spécialement par le conseil d'état d'Angleterre, de négocier la paix entre les rois de Suède & de Danemarck. Pendant le séjour que le colonel Sydney fit à la cour de Danemarck, Terlon, ambassadeur de France, arracha d'un livre de la bibliothèque du roi, ces deux vers, que le colonel y avoit écrit :

— *Manus hac inimica tyrannisi*

Ense petit placidam sub libertate quietem.

Terlon n'entendoit pas un mot de latin, s'étant fait expliquer le sens de ces paroles, il les regarda avec raison comme une satire du gouvernement établi en Danemarck par le secours des Français.

Les discours de Sydney sur le gouvernement ont été traduits en François par Samson. C'est de tous les ouvrages politiques, celui où les principes des gouvernemens libres sont soutenus avec le plus de force & de chaleur. Le gouvernement, dit Sydney, n'est pas établi pour l'avantage de celui qui gouverne, mais pour le bien de ceux qui sont gouvernés, & la puissance n'est pas un avantage, mais une charge.

« La liberté est la mère des vertus, de l'ordre & de la durée d'un état ; au lieu que l'esclavage ne produit que des vices, de la lâcheté & de la misère.

« Les malheurs & les cruautés qui procèdent de la tyrannie, sont plus grands que tous maux qui peuvent procéder d'un gouvernement populaire ou mixte.

« Ce qui n'est pas juste, ne peut avoir force de loi, & ce qui n'est pas loi, n'engage à aucune obéissance.

« Un pouvoir au-dessus des lois ne peut subsister avec le bien du peuple ; & celui qui ne reçoit point son autorité de la loi, ne peut être légitime souverain.

« Toutes les nations libres ont droit de s'assembler, quand & où elles veulent, à moins qu'elles ne se soient volontairement dépouillées de ce droit.

« Le soulèvement général de toute une nation, ne mérite point le nom de rébellion.

« C'est le peuple pour qui & par qui le souverain est établi, qui peut seul juger s'il remplit bien ses devoirs ou non ».

Après la mort du protecteur Cromwel, Sydney eut l'imprudence de retourner en Angleterre à la sollicitation de ses amis. Il avoit obtenu un pardon particulier ; mais la haine ardente & inflexible qu'il avoit vouée à la monarchie, le rendit suspect & redoutable à Charles II. On voulut le perdre, & on l'accusa d'avoir trépané dans une conspiration contre la personne du roi. Et comme on manquait de preuves contre lui, on se fit de ses discours, qui n'avoient jamais été publiés, & on les dénonça comme scélérates. Des juges corrompus le déclarèrent coupable de haute trahison. Les conséquences qu'ils avoient tirées de ses écrits pour le ordre, n'étoient point des conséquences qui résultassent des faits, puisque ses écrits n'avoient point été publiés, ni même communiqués à personne. D'ai leurs comme ils étoient composés depuis plusieurs années, ils ne pouvoient servir à prouver une conspiration présente. On avança cependant que Sydney étoit non seulement coupable des crimes dont on le chargeoit, mais qu'il devoit nécessairement l'être, parce que les principes l'y conduisoient ; on auroit pu conclure avec

autant de fondement, qu'il étoit né traître. Il fut condamné à être pendu & écartelé. Jeffieys son juge & son ennemi personnel, en lui annonçant cette horrible sentence, l'exhortoit d'un ton de mépris à subir son sort avec résignation; Sydney en avançant la main, lui dit: *Tâche mon poulx, & vois si mon sang est agité.* Le supplice fut cependant abouci, & l'on se contenta de trancher la tête à Sydney. Il avoit défini sa cause avec noblesse; il envisagea la mort avec toute l'intrépidité d'un homme qui s'étoit proposé de braver pour modèle; il ne demeura que quelques minutes sur l'échafaut; car il y parla peu, ne fit que de très-courtes dévotions, & du premier coup la tête lui fut emportée.

SYMPATHIE. François le Port de la Porte, chevalier baron de Vélins, la Tour-Landry & le Pordic, étoit fils posthume du baron de Vélins. Son père, étant décédé, sa mère le perdit peu de jours après l'avoir mis au monde. Il fut ravi d'entre les bras de sa nourrice, & par on ne fait quelle aventure, transporté en Hollande, où il apprit le métier de cordonnier. S'étant rendu habile dans sa profession, il passa en Angleterre, & il travaillait à Londres dans le temps que monsieur de la Tour-Landry, gentilhomme François, son allié, voisin & ami de son père, se trouvant aussi à Londres, entra dans une boutique pour prendre la mesure d'une paire de bottes. Le jeune cordonnier ignoroit la noblesse de son extraction, & le lieu de sa naissance, il ne lui restait que le nom de Vélins, qui lui avoit été consacré par une providence singulière.

Le maître cordonnier lui ayant dit, Vélins, prenez la mesure de monsieur, le gentilhomme rappelle en son esprit la catastrophe de Vélins, considère attentivement ce jeune homme, admire son port, sa physionomie, sa taille avantageuse, son air aisé, ses manières nobles. Cependant Vélins se met en devoir de prendre la mesure des bottes, & alors quelques gouttes de sang lui tombent du nez. Monsieur de la Tour Landry l'observe de plus près, & lui demande d'où il est. Le jeune homme répond qu'on lui avoit dit qu'il étoit François de nation, & d'une famille distinguée, mais qu'il n'en savoit pas davantage. Le gentilhomme répliqua, que dès que les bottes seroient faites,

il souhaitoit que ce fût Vélins qui les apportât; il le fit, & en les chaussant, il coula de son nez quelques gouttes de sang, comme à la première fois. Monsieur de la Tour-Landry en fut frappé, & il se souvint que meilleurs de Vélins naissent avec un feing entre les deux épaules; il fit dépouiller le jeune cordonnier, & ayant vu cette marque, il n'hésita plus à le reconnaître pour le baron son parent, & le vrai héritier de la maison de Vélins. Il le fit habiller selon sa qualité, & lui ayant donné un équipage convenable, il le ramena à Vélins, où il fut reconnu par sa nourrice; il le fit rentrer dans tous ses biens, & lui donna sa fille en mariage. Le baron se voyant comblé d'honneur & de richesses, & voulant en marquer sa gratitude à la divine providence, il fonda dans son bourg de Vélins en Anjou, au diocèse de la Rochelle; il fonda d's jeun hospital, sous le titre de Saint-François, son patron, & il en donna le soin à six sœurs de la charité, qui y doivent entretenir vingt malades. L'acte de fondation est du sept septembre 1634, & elle a été confirmée par les lettres-patentes du roi Louis XIII, en 1637 révisées au parlement de Paris, la même année.

Un ami de monsieur de l'abbé de Langeac, de la maison de la Richefoucault, comte de S. Julien de Brioude, & doyen de S. Gal de Langeac, fut un jour lui demander à dîner. Cet ami étoit absent depuis plus de quinze ans. Après qu'on eut servi la gouvernante vint demander à M. le doyen s'il souhaitoit autre chose. L'étranger ne la vit pas parce qu'elle étoit derrière la chaise, mais le cœur lui manqua, & en même-temps à la gouvernante. Elle sortit pour prendre l'air, & dès le moment l'étranger revint à lui, & recommença à manger. Dès qu'on eut servi le dessert, M. le doyen appella la gouvernante, & lui demanda la clef de son cabinet, pour aller chercher quelques liqueurs. Le cœur palpita à l'étranger, & la gouvernante chargée de couleur, sans que ni l'un ni l'autre pussent en découvrir la cause. Le doyen accourut vers son ami, & un laquais prit-son de faire revenir la gouvernante, qui ayant eu la curiosité de demander le nom de l'étranger qu'elle n'avoit point encore envisagé, fut se jeter à son cou, & l'embrassa tendrement. C'étoit la nourrice de l'ami du doyen, & il y avoit trente ans qu'il ne s'étoient rencontrés.

TACITE, (Cornelius Tacitus) historien latin. Il fut créé consul sous Néva, l'an 93 de Jésus-Christ ; il épousa la fille du célèbre Agricola. On sait peu de chose de sa vie, on ne sait rien de sa mort.

Tacite eut pour ami & compagnon de frs travaux, *Pline le jeune*. Ils jouissoient à Rome d'une égale réputation ; voici un petit fait qui le prouve assez.

Tacite se trouvoit un jour assis au spectacle à côté d'un inconnu, qui, après une conversation assez longue sur des matières de littérature, voulut connoître celui à qui il parloit : « Vous me connoissez, lui dit *Tacite*, & même par des écrits ». *Etes-vous Tacite ou Pline*, reprit avec vivacité cet inconnu ?

L'empereur *Tacite* se disoit descendu de cet historien ; & il ordonna qu'on feroit chaque année dix copies de ses ouvrages pour les placer dans les bibliothèques publiques. Il sembloit que cette utile précaution auroit dû les faire arriver entiers jusqu'à nous. Cependant nous n'avons encore que des fragmens de son histoire & de ses annales, qu'il ne composa que dans un âge avancé. Il a écrit la vie de son beau-père Agricola, & c'est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'antiquité. Nous avons aussi de *Tacite* un ouvrage qu'il a fait exprès sur les mœurs des germains. Il est court cet ouvrage, dit le président de Montsieu, mais c'est l'ouvrage de *Tacite* qui abrégé tout, parce qu'il voyoit tout.

Tacite, disoit Voltaire, aimoit encore mieux la satire que la vérité. Il veut rendre tout odieux, jusqu'aux actions indifférentes ; & sa malignité nous plaît presque autant que son style, parce que nous aimons la médisance & l'esprit.

TAMERLAN, ou **TIMOUR-LENE**, c'est-à-dire, *Timour le Boiteux*, empereur des Mogols & conquérant de l'Asie, né dans la Transoxane, province de la grande Tartarie, l'an de l'ère chrétienne 1335, & de l'ère 736, mort à Otrar l'an de Jésus-Christ 1405, & de l'ère 806.

Une émeute s'étant élevée dans la ville d'Isfahan que *Tamerlan* s'étoit soumise, on vit aussitôt couler des fleuves de sang. Ce cruel despotisme avoit taxé chacun de ses régnemens à lui apporter un certain nombre de têtes persanes. Des officiers du divan étoient les contrôleurs & les dépositaires de ces têtes. Ces ordres parurent si cruels à des

tartares même, que quelques-uns s'aviserent d'acheter, des contrôleurs nommés, les têtes qui leur manquoient pour faire le compte. Ils les portèrent à leurs colonels, comme s'ils les eussent coupées eux-mêmes. Ces têtes se vendoiént d'abord fort cher ; mais le massacre ayant augmenté, elles se donnoient ensuite pour rien. On en compta plus de soixante & dix mille.

Un fameux docteur, nommé *Ismaël Kemal*, fut enveloppé dans ce massacre. Son malheureux sort confirma les persans & les tartares dans l'opinion où ils sont, qu'aucun mortel ne peut ici-bas fuir sa destinée. *Tamerlan*, qui connoissoit ce docteur de réputation, avoit dit qu'on épargnerait sa personne & sa maison. Cet ordre ayant été lu dans la ville, plusieurs habitans se servirent de ce nom pour éviter la mort. Un colonel entr'autres avoit déjà sauvé la vie à deux habitans sous la sauvegarde de ce nom. Un troisième étant tombé entre ses mains, & se disant encore *Ismaël Kemal*, cet officier irrité, & le prenant pour un imposteur, le massacra : c'étoit cependant *Ismaël Kemal* lui-même. *Tamerlan*, à qui on rapporta cet événement, y parut sensible.

Tamerlan eut la générosité de déclarer un des fils de *Bajazet* sultan, en lui disant : « Reçois l'héritage de ton père ; une ame royale fait conquérir des royaumes, & les rendre ».

Tamerlan avoit su fixer la fortune à son char par une valeur intrépide qui lui avoit gagné l'estime de ses sujets, & le rendoit redoutable à ses ennemis. Le roi de Cassine, *Houssou Scaphi*, ayant rompu l'alliance qu'il avoit solennellement jurée à *Tamerlan*, il vit aussitôt ses états attaqués par ce conquérant ; mais désespérant de pouvoir lui résister, il lui avoit envoyé un héraut pour le déshier à un combat particulier. Il y avoit lieu de croire qu'un prince aussi puissant que *Tamerlan* ne voudroit pas commettre sa fortune au sort de ce combat. L'ouph, par ce moyen, s'imaginoit que l'honneur de ce défi lui resteroit tout entier sans aucun risque. Il ne connoissoit point l'intrépide *Tamerlan*. Ce prince non seulement accepta le défi, mais dans le moment même il se fit armer, & ordonna qu'on lui amenât son cheval. Les émissaires se jetèrent à genoux pour le détourner de son dessein : « Que restera-t-il à faire à vos capitaines, s'écrieront-ils, si leur empereur fait l'office de soldat ? » Mais vous, leur répliqua le valeureux *Kan*, ignorez-vous qu'un général doit être soldat dans l'occasion ? Il s'entra aussitôt sur son cheval. *Leïscodan*, un des généraux les plus dans

sa confiance, transporté de colère & de zèle, prit son cheval par la bride pour l'arrêter. Dans le moment, le fier monarque tirant son cimeterre, jura qu'il lui abattrait la tête s'il ne le laissoit aller. Il fallut obéir. *Tamerlan* se rendit jusqu'aux pieds des murailles de la ville de Carême; mais le lâche Isouph ne parut point, & préféra d'exposer sa ville aux horreurs d'un siège où il périt de chagrin.

Dans l'excès de confiance que lui inspiroit la rapidité de ses victoires, il disoit souvent que comme il n'y avoit qu'un soleil dans le ciel, il n'y avoit qu'un monarque sur la terre.

TASSE, (Torquato Tasso, ou le) poète italien, né le 11 mars 1544 à Sorrento, dans le royaume de Naples, mort à Rome le 15 avril 1595.

Le Tasse montra dès son enfance un goût décidé pour la poésie, & chercha à se former des protecteurs malgré les remontrances de son père, qui connoissoit par expérience le danger qu'il y a de cultiver la poésie, & de s'attacher aux grands. A dix-sept ans il avoit composé son poème de *Renaud*, & commença à vingt-deux sa *Jérusalem délivrée*, le plus beau poème épique, & peut-être le seul dont l'Italie puisse se glorifier.

A l'âge de vingt-sept ans, *le Tasse* suivit en France le cardinal d'Est, & fut présenté au roi Charles IX. Ce prince le favorisa d'une bienveillance particulière; il lui accorda même une grâce qu'il avoit refusée à tout autre. Un homme s'étoit rendu coupable d'un crime digne de mort; mais ce coupable étoit un poète de réputation. *Le Tasse*, autant en faveur des muses, que par compassion pour le poète, alla demander sa grâce au roi. Il se rendit au Louvre; mais il apprit en arrivant que le roi venoit d'ordonner que la sentence fût exécutée en peu de jours, & qu'il avoit déclaré là dessus sa volonté. Cette détermination d'un prince qui ne revenoit guères de ses résolutions, n'étonna point *le Tasse*. Il se présenta au roi avec un visage ouvert: «Sire, lui dit-il, je viens supplier votre majesté de laisser périr par les loix un malheureux qui a fait voir par sa chute scandaleuse, que la fragilité humaine met à bout tous les enseignemens de la philosophie». Le roi frappé de cette réflexion du *Tasse*, & de cette manière de demander grâce, lui accorda la vie du criminel. Cette anecdote n'est rapportée que par des historiens italiens.

Le Tasse avoit trente ans lorsqu'il publia sa *Jérusalem délivrée*, & il étoit alors à la cour d'Alphonse, duc de Ferrare, son protecteur. Ce poète, né avec un cœur sensible, conquit pour Eléonore d'Est, sœur du duc, une violente passion, que la princesse de son côté ne voyoit point avec indifférence. *Le Tasse*, suivant les

historiens de sa vie, avoit tout pour plaire, un caractère doux & complaisant, une figure prévenante, mille agréments dans la conversation, une imagination brillante, & beaucoup d'élevation dans l'âme: il joignoit à tout cela ce qui ne se rencontre pas toujours dans un poète, une bievour extraordinaire. Ayant confié le secret de ses amours à un ami qui le trahit, il se battit contre cet indiscret & contre trois de ses frères, qui eurent assez peu de générosité pour se mettre quatre contre un. Mais le poète se défendit avec tant de valeur, qu'il blessa deux de ses adversaires, & donna le temps d'arriver à ceux qui accouroient pour les séparer.

Cependant le duc, instruit du sujet de cette querelle, & offensé de ce qu'on eût osé lever les yeux sur sa sœur, fit arrêter *le Tasse*, dont le reste de la vie ne fut plus qu'un tissu d'amertumes. Il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême pauvreté, la faim même. Ces mauvais traitements & sa longue prison, joints aux critiques cruelles que lui suscitèrent les rivaux de sa gloire, altérèrent sa santé. Ils le jetèrent dans une mélancolie qui, pendant plusieurs années, fit regarder comme insensé un homme qui s'étoit élevé par la force de son génie au-dessus de ses contemporains.

Enfin, au bout de vingt années, l'envie fut lassée de le persécuter; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune. Clément VII voulant honorer l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, d'une manière particulière, le fit appeler à Rome. Le pape avoit résolu dans une congrégation de cardinaux de lui donner la couronne de laurier & les honneurs du triomphe, cérémonie très-sérieuse & très-recherchée alors en Italie. Les deux cardinaux Aldobrandini, neveux du pape, qui se faisoient une gloire d'admirer & d'aimer *le Tasse*, altèrent avec un grand nombre de prélats & de personnes de toutes conditions le recevoir à un mille de Rome. Il fut conduit à l'audience du pape. *Je désire*, lui dit le pontife, que vous honoriez la couronne de laurier qui a jusqu'ici honoré tous ceux qui l'ont portée. Le couronnement devoit se faire au capitol. Les deux cardinaux neveux se chargèrent de l'appareil. Le triomphe du *Tasse* alloit être complet; mais le poète, qui avoit été malheureux toute sa vie, tomba dans une langueur mortelle au moment de ces préparatifs, & mourut la veille du jour destiné à la cérémonie, comme si la fortune eût voulu se jouer de lui jusqu'à la fin de ses jours.

L'auteur des observations sur l'Italie, rapporte un fait assez singulier, & qui prouve que la providence fait mêler quelques consolations à l'auteur dont la jalouse contemporaine en possession souvent la vie des hommes illustres. Les montagnes, aux environs de Gayette, étoient du

temps du *Tuffe*, le repaire de troupes de bandoliers, formées de déserteurs des armées qui, pendant une partie du seizième siècle, s'étoient disputé le royaume de Naples. Ces bandoliers vivant de pillage, & vrais successeurs des lellrigons, composoient une espèce de république peu inquiète, isolée même, dit-on, par les vicieux espagnols. Tant qu'ils tinrent ce poste, les voyageurs ne se hazardoient à portée d'eux, qu'en caravanes armées & nombreuses. Une de ces caravanes avec laquelle *le Tuffe* païsoit, fut attaquée. Un des bandoliers ayant sur le champ de bataille entendu nommer l'auteur de la *Strasfalem*, le chetcha, le joignit, & le présenta au chef de la troupe. Il en fut reçu avec respect & vénération; son bagage lui fut rendu; on y ajouta un présent; & le chef lui-même, à la tête d'une escorte, le conduisit hors de la portée de tout danger.

Le Tuffe, quelque malheureux, fit néanmoins toujours paroître beaucoup de générosité. Quelqu'un lui proposant de se venger d'un homme qui lui avoit rendu plusieurs mauvais offices: « Je ne veux, dit-il, lui ôter ni le bien, ni la vie, ni l'honneur; je voudrais seulement lui ôter sa mauvaise volonté ».

TELL, (Guillaume) paysan de la Suisse, dont il devint le libérateur.

En 1307 *Gessler*, homme bizarre & cruel, qui commandoit dans la Suisse au nom de la maison d'Autriche, fit mettre un chapeau au bout d'une perche que l'on planta sur la place d'Altorf, avec ordre aux passans de saluer ce chapeau avec autant de respect que le gouverneur même. Un laboureur, nommé *Guillaume Tell*, homme dont l'ame étoit au-dessus de sa fortune, ayant manqué à cette formalité, *Gessler* le manda pour le punir de sa désobéissance. Le paysan s'excusa, en disant qu'il n'avoit aucune connaissance de cette loi, à laquelle il se seroit conformed. Peu content de cette réponse, le ministre autrichien ordonne au labourer d'abattre d'un coup de flèche une pomme sur la tête de celui de ses enfans qu'il aimoit le plus, ajoutant que s'il manquoit son coup, il lui seroit donné la mort. Ce père malheureux n'ayant pu adoucir son juge ni par ses pleurs, ni par ses prières, prit la flèche & la décocha si adroitement, qu'il abattit la pomme à cent vingt pas de distance sans faire de mal à son fils. La joie du père fut égale au dépit du gouverneur, qui, toujours dans le dessein de perdre *Guillaume*, lui suscita une autre querelle sur ce qu'il avoit une deuxième flèche dans son carquois. Il voulut savoir à quel usage elle étoit destinée: « A te tuer toi-même », lui répondit le laboureur; ce qu'il exécuta, tandis que le gouverneur donnoit ses ordres pour le faire conduire en prison. Plusieurs citoyens

se réunirent à *Guillaume*; & cette alliance fut le fondement de la république Helvétique, qui s'est soutenue avec tant de gloire depuis plus de quatre cents ans.

Cet événement est le sujet d'une tragédie intéressante de M. Leuclerc.

Dans cette pièce après le dénouement, un des conjurés dit à *Guillaume Tell*, au sujet des troupes que devoit envoyer l'empereur *Albert*, pour venger la mort du gouverneur.

La mort ou la victoire

T E L L répond.

C'est un vœu trop commun.

Une partie du public entendit: « c'est un peu trop commun; » ce qui excita un murmure assez fort. L'acteur répéta à haute & intelligible voix le demi vers tel qu'il étoit, & le public l'approuva.

Les Suisses, très-satisfaits de voir mettre au théâtre l'époque de leur liberté, & le héros qui la leur a procurée, se déclarèrent pour la pièce d'une façon très-flatteuse pour l'auteur.

Mlle. Arroult étant venue à une des représentations de cette tragédie, & n'y voyant presque personne, dit à quelqu'un qui l'accompagnait: « on dit ordinairement, point d'argent, » point de Suisse; mais ici il y a plus de Suisses que d'argent ».

TENIERS, (David) dit le jeune, né à Anvers, l'an 1610, mort en 1694.

La quantité de tableaux peints par *Teniers* le jeune est surprenante; aussi disoit-il quelquefois en plaisantant: « -- Pour rassembler tous mes ouvrages, il faudroit une galerie de deux lieues de longueur ».

Dom Jean d'Autriche voulut que *David Teniers* lui apprît à peindre: ce prince vivoit familièrement avec l'artiste, & logeoit même souvent dans sa maison. Pour lui marquer sa reconnaissance d'une manière aussi rare que distinguée, dom Jean d'Autriche peignit l'un du fils de *Teniers*.

Plusieurs princes l'honorèrent encore de leur amitié, & le comblèrent de bienfaits. L'archiduc *Léopold Guillaume* lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, & le fit gentilhomme de sa chambre. La fameuse *Christine*, Reine de Suède, donna aussi son portrait à *Teniers*: le prince d'Orange, *Guillaume*, & l'évêque de Gand, enfin tous les Seigneurs qui se piquoient de quelque goût pour la peinture, firent un accueil favorable à ce célèbre artiste.

Louis XIV n'aimoit pas le genre de ce peintre agréable. On plaça dans son cabinet plusieurs tableaux de *Teniers*, mais, ce prince ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il s'écria : — qu'on m'ôte ces magots de devant les yeux.

TERENCE, (Publius Terentius Afer) poëte comique latin, né à Rome l'an 160. On croit qu'il mourut sur mer lors de son retour de grèce où il avoit fait un voyage à l'âge de 35 ans.

Terence alla présenter son *Andrienne* à l'édile. Le poëte modelle arrive mesquinement vêtu & son rouleau sous le bras. On l'annonce à l'inspecteur des théâtres; celui-ci étoit à table. On introduit le poëte; on lui donne un petit tabouret, & le voilà assis au pied du lit de l'édile. Ce magistrat lui fait signe de lire, il lit; mais il n'eut pas plutôt recité quelques vers, que l'édile, sans doute homme de goût, oublia bientôt que *Terence* n'étoit qu'un affranchi. Il le fait placer à la table & près de lui. Après le repas il acheva d'entendre cette lecture, & témoigna la satisfaction au poëte.

L'Eunuque, qui est une des six comédies de *Terence*, eut un grand succès, eu'elle fut jouée deux fois en un jour, le matin & le soir; ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à aucune pièce.

La fable des comédies de *Terence* est grecque, & la scène se passe à Scyros, à Andros & dans Athènes. Ce poëte avoit beaucoup étudié Ménandre. Comme nous n'avons que quelques fragments de ce comique grec, nous ignorons tout ce que *Terence* lui doit. Mais ne seroit-ce point par un effet de cet amour propre qui tend toujours à diminuer le mérite d'un grand homme en le partageant, que l'on faisoit courir le bruit, du temps de *Terence*, que *Laelius* & *Scipion l'Africain* l'aidoient dans la composition de ses pièces? Ce ne sont point de chefs d'œuvres tels que ceux de cet illustre poëte qui peuvent être l'ouvrage de plusieurs mains.

Madame *Dacier* a traduit en français les comédies de *Terence*; mais cette dame avoit plus d'éducation que de goût; & celui qui n'a lu le comique latin que dans la traduction, peut dire qu'il ne le connoît pas.

La comédie de l'*Andrienne*, attribué à *Baron*, ayant été fort estimée, quoique peu connue, Monsieur Despreaux disoit qu'il trouvoit *Baron* bien hardi de s'être exposé à montrer de la raison aux hommes, en leur traduisant *Terence*.

TERRASSON, (Jean) de l'académie royale des sciences de Paris, & de l'académie françoise, mort en cette ville en 1750, âgé de 84 ans.

L'ignorance où étoit l'abbé *Terrasson* sur la plupart des choses de la vie, lui donnoit une naïveté que bien des gens taxoient de simplicité;

ce qui a fait dire qu'il n'étoit homme d'esprit que de profil. Madame la marquise de *Lussey* qui étoit de sa société, rétoit volontiers qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'esprit qui pût être d'une parcellle imbécillité.

Il s'enrichit par le système, & dans son opulence rien ne lui déplaçoit tant que les fréquentes demandes d'argent que son cocher lui faisoit pour le foin, la paille & l'avoine. Il consulta sur cela mademoiselle Falconet, sœur de l'illustre Falconet, médecin; & parmi les différentes questions qu'il lui faisoit à ce sujet : mademoiselle, lui dit-il, est-ce que les chevaux mangent la nuit ?

L'abbé *Terrasson* se foudroyoit de bonne grace aux plaisanteries que sa naïveté & son ignorance sur la plupart des choses de la vie lui attiroient. Il n'y a pas de mal à cela, dit-il, il faut que justice se fasse.

Il aimoit à entendre les gens du monde dont les connoissances étoient un peu étendues, juger les ouvrages nouveaux, lorsque leurs décisions re portaient que sur les choses qui sont du ressort du goût. « J'admire, disoit-il, leur pénétration sur de certaines convenances, ce sentiment délicat qui leur fait démêler une infinité d'agréments & de défauts que le siècle a établis. Je les écoute comme un voyageur confiné dans un pays où il se trouve étranger, & dont le climat lui plaît. Mais quand ils veulent faire notre métier, juger le fond des choses, ils parlent, ils décident; je tâche de me distraire, & cela me fait prendre patience. En effet, ce philosophe-pratique ne laissoit jamais appercevoir ni mépris, ni ennui.

Les révolutions du système de *Law* lui avoient procuré une opulence passagère; mais ses nouvelles richesses sembloient l'embarasser. Il se demandoit quelquefois à lui-même des besoins, des goûts nouveaux, & il ne lui en venoit point. Enfin il désespéroit d'en acquiescer, lorsque ce superflu s'évanouit entièrement : *Me voilà tiré d'affaire*, dit-il, *je revivrai de peu; cela m'est plus commode.*

L'abbé *Terrasson* avoit su conserver au milieu de ses richesses la simplicité de mœurs qu'elles ne coutume d'ôter; il n'en tint cependant pas sans défiance de lui-même; je réponds de moi, disoit-il, jusqu'à un million : ceux qui le connoissoient, ajoutent un de ses illustres amis, auroient répondu de lui par-delà.

Ce philosophe disoit que les gens de lettres moins répandus & moins distraits véussent davantage entre eux. Ce desir étoit celui d'un sage rempli d'amour pour les lettres, & qui prévoyoit bien que ceux qui les cultivent ayant moins d'intérêt de se nuire, seroient plus unis, & par conséquent plus respectés.

L'abbé Terrafon, content de l'approbation de quelques amis éclairés, étoit fort tranquille sur les jugemens des autres. On lui demandoit un jour ce qu'il pensoit d'une harangue qu'il devoit prononcer : « elle est bonne, répondit-il, je dis » très-bonne. Tout le monde ne pensera peut-être pas comme moi, mais cela ne m'inquiète » guères. »

Ce qui l'occupoit le moins étoient les démêlés des princes & des affaires de l'état. Il avoit coutume de dire, « qu'il ne faut pas se mêler du gou- » vernal dans un vaisseau où l'on n'est que pas- » sager. »

L'abbé Terrafon fort âgé, s'étant aperçu qu'en conversation il perdoit, comme dit Montaigne, le *mémoire de ses redites*, s'avisa d'un expédient qui lui fit confidence à M. de Moncrif. « Je viens, lui dit-il, de me surprendre vous répétant des inutilités que je vous avois dites & redites peut-être si n'y a pas une heure : je prends le parti de renoncer à l'usage de ma mémoire ». Il appella alors sa gouvernante : — « Venez, ma- » demoiselle Languet, je vous charge de vous souvenir pour moi quand j'aurai compagnie. Il me semble que je puis raisonner encore passablement ; mais pour les faits récents, je ne suis pas content de mon esprit ». Effectivement par la suite lorsqu'on lui faisoit quelque question : *Demandez à ma gouvernante*, & la gouvernante répondoit.

L'abbé Terrafon, malgré son grand âge & ses infirmités, conserva toujours le caractère distinctif de son esprit. Il évaluoit en tant la diminution des facultés de son âme. « Je calculeois ce matin, disoit-il un jour à M. Falconer son ami, que j'ai perdu les quatre cinquièmes de ce que je pouvois avoir de lumières acquises. Si cela continue, il ne me restera seulement pas la réponse que fit au moment de mourir ce bon M. de Lagny à notre illustre confrère Maspertuis ». Ce M. de Lagny étoit de l'académie des sciences, & possédoit supérieurement la science du calcul. Étant à l'extrémité, sa famille l'entourait, & lui disoit les choses les plus touchantes ; mais il ne donnoit aucune marque de connoissance. M. de Maspertuis survint ; je vais le faire parler, dit-il : *M. de Lagny, le qu'on dit douze.... Cent quarante-quatre*, répondit le mourant d'une voix foible, & depuis il ne parla plus.

Le roman politique & moral, intitulé *Sébas*, de l'abbé Terrafon, ne fera point oublier *Télémaque*. Il est plein d'un grand nombre de caractères, de traits de morale, de réflexions fines. Mais le mélange de physique & d'écriture que l'auteur y a répandu ne peut être du goût des François.

Dans sa dissertation contre l'*Illade*, ce philosophe, égaré par une fausse métaphysique, analyse froidement ce qui devoit être senti avec transport. Ses réflexions favorables au système

de Law déplurent également à Boivin, de l'académie des inscriptions. Cet homme de lettres adoroit les anciens, & sur-tout Homère, & il étoit systématique contre le calculateur Anglois dont le système l'avoit ruiné. Également occupé de ces deux passions, il s'écria un jour avec un ton vraiment comique : « Ne trouvez-vous pas » cet abbé Terrafon bien plaisant ? Il a fait deux » livres, l'un pour prouver qu'Homère n'a pas » le sens commun, & l'autre pour démontrer » que le système est la plus belle chose du » monde. »

TERREUR. Un particulier de Terrafon en Provence, ayant fait creuser dans sa cave qui étoit proche du Rhône, trouva un mur avec une porte de fer qu'il fit ouvrir. C'étoit l'entrée d'un caveau très-profond, dans lequel il entendit un bruit si effroyable, qu'il n'osa porter sa curiosité plus loin. Cependant, les magistrats de la ville en ayant eu connoissance, promirent la liberté à un homme condamné aux galères, pourvu qu'il vouût se résoudre à parcourir ce souterrain jusqu'au bout. Cet homme, muni de tout ce qui pouvoit le rassurer, y entra ; mais à peine en avoit il traversé la moitié, qu'il revint pale & tremblant, criant qu'on le pendît plutôt que de mourir d'une mort inconnue. Il disoit avoir entendu des coups redoublés, avec des roulis si étonnans, qu'il s'imaginait à chaque instant que tout tomboit en dissolution autour de lui. On lui laissa reprendre ses esprits jusqu'au lendemain, & on lui offrit de nouveau son pardon & même de l'argent, afin qu'il tentât de nouveau l'aventure. Il descendit donc, & eut le courage de pousser jusqu'au fond, où se rencontra une seconde porte de fer, à laquelle il heurta sans qu'on lui fit de réponse. Enfin, la curiosité des magistrats les porta à offrir une somme considérable à quiconque iroit ouvrir cette nouvelle porte. Six ouvriers de bonne volonté s'enlevèrent dans cette espèce d'abyme, enfoncèrent la porte, & trouvèrent qu'elle conduisoit dans la ville de Beaucuire, & que ce caveau n'étoit autre chose qu'une communication d'une ville à l'autre, ignorée depuis long temps. À l'égard du bruit qui avoit tant effrayé d'abord, il étoit causé par les eaux du Rhône, qui dans son extrême rapidité rouloit, en passant sur cette voûte qui le traversoit, des cailloux & des pierres. C'est par cette voûte, creusée dans le roc sous le Rhône, qu'on prétend que Charles-Martel fit passer son armée pour vaincre les Sarrasins.

TESTAMENS. Du temps de Saint Louis, le clergé connoissoit de l'exécution des testamens, s'approprîoit le scellé, faisoit les inventaires, exigeoit, la soude de l'excommunication la main, l'accomplissement des volontés du testateur.

Tout

Tout chrétien étoit obligé de léguer en faveur de l'église une portion de ses biens, c'est à dire, une dixième partie. L'omission de cette bonne œuvre déceloit le mépris du salut ; & quiconque y manquoit, étoit privé de l'absolution, du viatique, & de sépulture. Enfin tout le genre humain étoit obligé de faire des donations à l'église. Un de nos modernes hildoniens rapporte qu'un pauvre femme n'ayant rien à donner, porta un petit chat à l'oïserie, disant qu'il serviroit à prendre les souris de l'église, & qu'il étoit de bonne race.

Un ancien Romain fit un testament remarquable ; je laisse, dit-il, à *Artenice* le soin de nourrir ma mère, à *Caricse* la charge de mari r ma fille, & si l'un des deux vient à mourir, je substitue en sa place celui qui survivra. Ces deux amis s'acquittèrent fidèlement de l'emploi que le testateur leur donna.

Je *Philippe* dernier comte de *Pembroke* & de *Montgomery*, chevalier pour le comté de *Berks* étoit, comme on m'en assure, très-foible de corps, mais d'une mémoire parfaite ; car je me ressouviens d'avoir donné, il y a cinq ans, ma voix pour dépêcher le vieux *Canterbury*, & depuis un an, je n'ai pas oublié d'avoir vu mon maître sur l'échaffaud ; cependant comme la mort me pouroit & me menace, & que j'ai toujours cédé à ceux qui me menaçoient, je fais à présent l'acte de ma dernière volonté, & mon testament :

In primis, pour mon ame, j'avoue avoir souvent entendu parler d'ame. Quant à ce que font ces ames, & à leur destination, Dieu le fait ; pour moi, je ne le fais guères. On me parle à présent d'un autre monde, où je n'ai jamais été, & je ne connois pas un pouce du terrain qui y confuit. Lorsque le Roi régnoit, je faisois porter à mon fils une fontaine, ayant envie d'en faire un évêque, & j'étois de la religion de mon maître : ensuite sont venus les Ecoisais, qui m'ont fait Presbytérien. Depuis *Cromwel*, je suis devenu indépendant. Voilà, je crois, les trois principales religions du royaume. Si quelqu'une des trois peut sauver une ame, je la réclame : c'est pourquoi si mes exécuteurs me trouvent une ame, je la remets à celui qui me l'a donnée.

Item. Je donne mon corps, car je ne peux pas le garder : vous voyez que les chirurgiens me déchirent par morceaux. Entéveillez-moi donc ; j'ai assez de terres, d'églises, pour cela : sur-tout ne me mettez pas sous le porche de l'église ; car enfin, je suis homme de naissance, & je ne voudrais pas être inhumé où le colonel *Pride* est né.

Item. Je ne veux point de monument, car il

Encyclopédiana,

me faudroit une épitaphe & des vers ; & pendant ma vie, on ne m'a que trop fait de vers ;

Item. J'entends que mes chiens soient portagés entre tous les membres du comté d'Etat. J'ai assez fait ce qu'ils ont voulu. J'ai travaillé tantôt avec les Paris, tantôt avec les communes : ainsi, quelque chose qui arrive de moi, j'espère qu'ils n'y laisseront pas mourir de besoin mes pauvres chiens.

Item. Je donne mes deux m'illieurs chevaux de selle au comte de *Deagh*, à qui je crois que les jambes vont bientôt marquer. Quant à mes autres chevaux, je les donne à *Mylord Fairfax*, afin que, quand *Cromwel* & son conseil lui ôteront sa commission, il puisse avoir quelques chevaux à commander.

Item. Je donne toutes mes bêtes fauves au comte de *Salsbury*, étant bien certain qu'il les gardera soigneusement, puisqu'il a refusé dernièrement au Roi un dam de son parc.

Item. Je donne mes Chapelains au comte de *Stampfort*, attendu qu'il n'a jamais fait ni d'aucun, n'en ayant connu d'autres que son fit *Mylord Grey*, qui, étant en même temps spirituel & charnel, engendrera plus d'un monstre.

Item. Je donne rien à *Mylord Say*, & je ne lui fais ce legs, parce que je sais qu'il le distribuera fidèlement aux pauvres.

Item. Attendu que j'ai menacé le sieur *Henri Mildmay*, & que je ne l'ai cependant point battu, je donne cinquante livres sterling au laquais qui l'a ressé.

Item. Je donne à *Thomas May*, à qui j'ai cassé le nez dans une mascarade, cinq schellings. Je comptois lui donner davanrage : mais tous ceux qui ont vu son *Histoire du Parlement*, penseront que cinq schellings sont encore trop.

Item. Je donnerais à l'auteur du libelle contre les dames, intitulé, *nouvelles de l'exchange*, trois sols pour inventer une façon de barbouiller encore plus obscène, qu'on a vu jusqu'ici. Mais puisqu'il insulte & noircit indignement je ne fais com bien de gens, je charge de son paiement le même laquais qui a payé les arrérages de *Henri Mildmay* : il lui apprendra à distinguer les femmes respectables.

Item. Je donne au lieutenant-général *Cromwel* une de mes paroles, attendu qu'il n'a gardé aucune des siennes.

Item. Je donne aux riches citoyens de Londres, ainsi qu'aux Presbytériens & à la noblesse, avis de prendre garde à leur peau ; car, par ordre de l'Etat, la garnison de *Witchall* s'est fournie de poignards, & au lieu de chandelles, se sert de lanternes lourdes.

X x x x

Item. Je rends l'ame.

Concordat cum originali.

NATHANIEL BRIND.

« Je lueue, dis-je dans son testament un vieux
« avaré l'indous, nommé *Tolam*, à ma belle
« sœur, quatre vieux bas qu'on trouva sous
« mon lit, à droite; à mon neveu *Tales*, deux
« vieux autres bas; au lieutenant *John-Stein*,
« un bas bleu avec mon manteau rouge; à ma
« cousine, une vieille botte avec une poche de
« flanelle rouge; à *Hannach*, ma cruche cassée ».
Assemblée chez le testateur après sa mort, *Hannach*
dit aux autres légataires « Je vous abandonne
« donne mon legs ». L'un deux, qui se tenoit
auprès, donna un coup de pied à la cruche,
& la cassa. A la vue de quelques pièces
qui en sortirent, chaque héritier se saisit avec
empressement de son legs, qu'il trouva plus pré-
cieux qu'il ne pensoit; car chacun des haillons
du défunt avoit été & étoit le dépositaire de
son trésor.

Un homme tiche, qui étoit un vieux garçon,
étant atteint d'une maladie dangereuse, fit son
testament; il y fit à ses domestiques des legs
qui ne seroient payables qu'au cas qu'il revint
en santé; ils le soignèrent si bien, qu'il guérit
parfaitement, il leur paya leurs legs: il disoit
ensuite que c'étoit une folie de faire à des do-
mestiques des legs, en cas de mort dans une ma-
ladie; i's ont, dit-il, toujours la mort de leur
maître devant les yeux, comme le but où ils
aspirent. S'il y avoit un remède unique pour le
guérir, qui dépendit d'eux, ils ne le lui donne-
roient pas, de peur que les legs ne devinssent
caduques.

Un bourgeois de la rue des cordeliers, grand
nouvelliste, écoutoit très-assidûment un abbé,
très-fougueux ennemi des Anglois; cet homme
l'enchantoit par ses récits véhéments. Il avoit
toujours à la bouche cette formule: « Il faut
lever trente mille hommes, il faut embarquer
trente mille hommes, il faut débarquer trente
mille hommes, il en coûtera peut-être trente mille
hommes pour s'emparer de Londres; bagatelle ».
Le bourgeois tombe malade, pense à son cher
abbé, qu'il ne peut plus entendre dans l'allée
des larmes, & qui lui avoit infailliblement pré-
dit la destruction prochaine de l'Angleterre au
moyen de trente mille hommes; or, pour lui mar-
quer sa reconnaissance, (car ce bon bourgeois
haïssoit les Anglois sans savoir pourquoi), il lui
laisa un legs & mit sur son testament; « je laisse
à monsieur l'abbé *Trente mille hommes*, douze
cent livres de rente; je ne le connois pas sous
un autre nom, mais c'est un excellent citoyen
qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois,
ce peuple féroce qui détrône ses souverains,

seroit bientôt détruit ». Sur la déposition de plu-
sieurs témoins qui attestèrent que tel étoit le sur-
nom de l'abbé, qui fréquentoit le Luxembourg
depuis un temps immémorial, & qui s'étoit
montré fidèle *Attagoniste* de ces fiets républi-
cains, le legs lui fut délivré.

Martin Heimsbeck, peintre hollandais, laissa par
son testament de qu'il marier une fille tous les
ans, à condition que le jour des noces, le marié
& la mariée soient danser sur la fosse: cela
s'exécute punctuellement.

THALÈS, L'un des sept sages de la Grèce,
né à Milet la première année de la trente-cin-
quième Olympiade. Il mourut à l'âge de 50 ans.

Thales, fut d'abord engagé par sa famille à
s'occuper du gouvernement de sa patrie; mais
il crut que les avis d'un citoyen libre seroient
plus utiles à la société que les ordres d'un magis-
trat. Il quitta l'administration des affaires pour
s'adonner entièrement à la philosophie. Il fit plu-
sieurs voyages, selon la coutume des anciens,
afin de profiter des lumières de ce qu'il y avoit
alors de gens instruits. Sa morale étoit pure &
severe: il se montra toujours le plus grand en-
nemi de la tyrannie. On lui demanda un jour
ce qu'il avoit vu de plus étrange dans sa vie;
un vieux tyran, répondit-il.

Thales est à la tête de la secte ionique, ainsi
appelée de la patrie de son fondateur, Milet
en ionie. Selon lui l'eau est le principe des
choses, tout en vient, & tout s'y résout. Mais
par cette eau, il n'entendoit autre chose que
la matière première, ou le chaos des anciens. Il
n'admettoit qu'un seul monde; il le regardoit
comme l'ouvrage d'un Dieu; d'où il conclusoit
qu'il étoit très parfait. Dieu est l'ame du monde;
il est incompréhensible; rien ne lui est caché. Il
voit au fond de nos cœurs. L'ame est immortelle;
il y a des démons ou génies. Ces génies sont nos
ames séparées de nos corps; ils sont bons & les
ames ont été bonnes, méchants si elles ont été
méchantes.

Démétrius de Phalère nous a transmis quelques
axiomes de sa morale, tels que ceux ci.

Il faut se rappeler son ami quand il est absent.

Ne pas accorder sa confiance sans choix.

Apprendre aux autres ce qu'on fait de mieux.

Avoir pour son père les égards que l'on exige
de ses enfans.

C'est l'ame & non le corps qu'il faut soigner.

L'ignorant est insupportable.

L'intempérance en tout est au sible.

La félicité du corps consiste dans la santé, & celle de l'esprit dans le savoir.

Ce philosophe interrogé sur l'art de bien vivre, répondit : « Ne faites point ce que vous blâmez dans un autre ».

Thales vécut dans le célibat. Comme on lui demandait pourquoi il se refusoit au doux nom de père : *Je ne veux point avoir d'enfants*, répondit-il, *parce que je les aime*. En effet, que de peines, que de soucis, que de chagrins tourmentent un cœur paternel tendrement attaché à ses enfants ! Le législateur Solon, qui regardait la propagation de l'espèce d'un œil politique, n'approuvait point le célibat volontaire de *Thales*. Ce philosophe, pour toute réponse à Solon, s'avisait un jour de lui envoyer un message lui porter une fausse nouvelle de la mort de son fils ; ce père tendre est aussitôt plongé dans la douleur la plus profonde : alors *Thales* vint à lui, & l'abordant d'un air triomphant : « Eh bien, trouvez-vous encore qu'il soit fort doux d'avoir des enfants ? »

On raconte de lui que pour montrer à ses concitoyens que la philosophie pouvoit être utile même pour acquérir des richesses, il acheta le fruit de tous les oliviers du terroir de Milet, avant qu'ils fussent en fleur. Il avoit prévu que l'année seroit d'une grande fertilité ; aussi fit-il un gain considérable, qu'il distribua aussitôt pour se remettre à philosopher.

Thales s'étoit appliqué à l'astronomie ; & un jour qu'il étoit bien occupé à consulter les astres, il se laissa tomber dans un fossé : « Hé ! comment, s'écria une bonne vicille, connaissez-vous ce qui se passe dans le ciel, si vous n'appecevez seulement pas ce qui est à vos pieds ? »

Un sophiste voulant embarrasser *Thales* de Milet, lui fit des questions capcieuses, auxquelles il répondit sur le champ avec précision.

Quelle est la plus ancienne des choses ? — C'est Dieu, parce qu'il a toujours été.

Quelle est la plus belle ? — Le monde, parce que c'est l'œuvre de Dieu.

Quelle est la plus grande ? — L'espace ; car il contient tout ce qui a été créé.

Quelle est la plus constante ? — L'espérance, qui reste seule à l'homme quand il a tout perdu.

La meilleure ? — La vertu, puisque sans elle il n'y a rien de bon.

La plus légère ? — La pensée qui, en un moment, se transporte au bout de l'univers.

La plus forte ? — La nécessité, qui fait braver tous les accidens de la vie.

La plus facile ? — C'est de donner un conseil.

La plus difficile ? — C'est de se connoître soi-même.

La plus sage ? — Le temps ; car il apprend à le devenir.

THÉMISTOCLE, général athénien, mort à Magnésie, l'an 464 avant Jésus Christ.

Thémistocle, né avec une ardeur extrême pour la gloire, étoit courageux, entreprenant ; le revers seul sembloit l'inquiéter. Après la célèbre bataille de Marathon, remportée par Miltiade, sa santé parut s'altérer ; & lorsque les amis lui en demandèrent la cause ; il leur avoua que les triomphes de Miltiade ne le laissoient point dormir. Grand homme d'état, son génie, toujours prévoyant, toujours fécond en ressources, le rendit supérieur aux événements ; personne n'a possédé à un plus haut degré l'art si souvent nécessaire de rappeler les hommes à leurs passions, pour les porter à ce qu'ils doivent faire.

Les grecs, après la journée de Marathon, se livroient à la joie d'avoir humilié Darius. Mais *Thémistocle*, qui ne regardoit cette victoire que comme l'annonce d'un orage prochain, employa son crédit sur les athéniens, & pût encore leur ancienne jalousie contre Egine, république de la Grèce, alors la plus puissante sur mer, pour les porter à construire une flotte qui devoit être le salut de la patrie dans la nouvelle guerre qu'il prévoyoit contre les perses. En effet, Xerxès, successeur de Darius au trône de Perse, ne tarda point à réunir ses forces pour venger l'affront que les perses avoient reçu à la bataille de Marathon. Eurybiade Spartiate fut élu amiral des grecs durant cette guerre. *Thémistocle*, dans une occasion critique, osa être d'un sentiment opposé à cet amiral, & lorsque celui-ci, irrité de cette résistance, le menaça de le frapper, *frappe*, lui cria *Thémistocle*, mais écoute. L'intrepide athénien eut tout l'honneur du combat naval qui se donna à Salamine : mais ce qui le flatta le plus, comme il l'avoua depuis, ce furent les acclamations publiques qu'il reçut aux jeux olympiques.

La manière dont Athènes fut instruite de la principale part que *Thémistocle* avoit eue à cette fameuse journée de Salamine, mérita d'être remarquée. Tous les capitaines avoient été obligés de déclarer, par des billets placés sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient le plus contribué à la victoire. Chacun, après s'être donné la première part, adjugea la seconde à *Thémistocle* ; & le peuple crut alors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui. Nous sommes, par la vanité, & sur-tout par ignorance, dit un auteur moderne, tellement néces-

X x x x x

frères à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est par excellence celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui.

Thémistocle, chargé par les athéniens de lever des subsides considérables sur les alliés de la république, s'acquitta facilement de sa commission sur les villes riches, parce qu'on pouvoit leur enlever une contribution plus forte que celle demandée : mais les habitants d'Andros, réduits à l'indigence, ne craignirent point de résister à ses ordres. Le général athénien leur déclara qu'il venoit accompagné de deux puissantes divinités, *le besoin & la force*, qui, disoit-il, entraînent toujours la persuasion à leur suite. — « *Thémistocle*, lui répondirent les habitants d'Andros, nous nous soumettrons, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux divinités non moins puissantes que les tiennes, l'indigence & le désespoir qui méconnoissent la force ».

Thémistocle, après une célèbre victoire, marchant sur les dépouilles des ennemis, dit à celui qui le suivait : « Ramasse ces dépouilles pour toi, car tu n'es pas *Thémistocle* ».

Ce général avoit un fils qui avoit beaucoup d'empire sur sa mère. Ce petit garçon que vous voyez-là, disoit-il un jour en riant à ses amis, c'est l'arbitre de la Grèce ; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les athéniens, & les athéniens gouvernent les grecs. Oh ! quels petits conducteurs, ajoute un auteur moderne, on trouveroit souvent aux plus grands empires, si du prince on descendoit par degrés jusqu'à la première main qui donne le branle en secret ! »

Le poëte Simonide demandant à *Thémistocle* quelque chose de contraire aux loix ; il le renvoyait, en lui disant : Si dans tes poëmes tu fais soit des vers contre la mesure, passerois-tu pour un bon poëte ? & si je faisais quelque chose de contraire à la disposition des loix, devroit-on m'estimer un bon prince ?

Thémistocle prêtera pour marier sa fille, un citoyen pauvre, mais instruit, à un autre qui étoit riche, mais ignorant. « L'anne mieux pour mon genre, ajoutoit-il, un homme qui ait besoin de bien, que du bien qui ait besoin d'un homme ».

Les athéniens, à qui la supériorité des talens de *Thémistocle* portoit ombrage, le bannirent par le jugement de l'oïtracisme : il se retira en Asie. Artaxercès Longue main, qui eût dû être son plus cruel ennemi, si le mérite n'avoit des droits sur tous les cœurs, lui avoit offert un asyle. Ce prince lui donna le gouvernement de Magnésie. La guerre s'étant élevée entre les perses & les grecs, le roi le chargea du commandement général de ses ar-

mées ; mais le généreux athénien refusa constamment de porter les armes contre son ingrate patrie, & afin de ne pas se rendre plus longtemps coupable d'un refus envers Artaxercès son bienfaiteur, il le donna la mort.

THEODOSE LE GRAND, (Flavius Theodosius magnus) empereur, né dans une ville de la Galice en Espagne. Il mourut à Milan le 17 janvier 395 âgé de cinquante ans.

Théodose mérita le surnom de *Grand* par ses victoires sur les gots, les alains, & l'usurpateur Maxime, & par son zèle pour la foi catholique. Dans les trois premières années de son règne, il ne condamna personne à mort. Il ne fit usage de son pouvoir que pour rappeler les exilés, relever par ses libéralités les familles ruinées, il faisoit grâce aux coupables dont les crimes pouvoient être oubliés. Il avoit rendu une loi par laquelle il étoit ordonné aux magistrats de visiter les prisons à l'approche des fêtes de Pâques, & de délivrer les prisonniers qui ne se seroient pas rendus coupables des crimes spécifiés par cette même loi. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts*.

Il avoit commis des juges à l'examen d'une conspiration qu'on prétendoit formée contre sa personne. Comme il les exhortoit à procéder avec équité & avec douceur : « Notre premier soin, » dit un des commissaires, doit être de songer à « la conservation du prince ». Songez plutôt à sa réputation, répond *Théodose* ; l'essentiel pour un empereur n'est pas de vivre long-temps, mais de bien vivre.

Théodose avoit donné pour précepteur à Arcadius son fils aîné, Arsène, diacre de l'église romaine, non moins recommandable par son mérite que par sa naissance. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre du prince pour assister à ses études, il le trouva assis, & Arsène debout. Il se fâcha contre Arsène de ce qu'il en usoit ainsi, lui dit de s'asseoir, & ordonna au jeune prince d'être debout & découvrit quand son précepteur lui parleroit, ajoutant qu'il le croiroit digne du trône impérial, s'il ne rendoit à chacun ce qui lui est dû.

Les cruelles guerres que *Théodose* eut à soutenir contre l'usurpateur Maxime, l'avoient mis dans la nécessité d'imposer sur ses peuples un nouveau tribut qui fit soulever les habitants d'Antioche. Ils renversèrent les statues de l'empereur, de l'impératrice Eudocie, & des princes leurs enfants, & se portèrent aux dernières extrémités. *Théodose* ne fut pas plus instruit de cette révolte, que n'écoutant que son premier ressentiment, il voulut que cette ville rebelle fût détruite, & ses habitants ensevelis sous ses ruines.

Les passions dans ce prince étoient vives & violentes ; mais ses réflexions & sa pitié le ramenoient aussitôt à la douceur ; il se contenta d'ôter à la ville d'Antioche ses privilèges qu'il lui tendit à la prière du saint évêque Flavian. Si deux années après *Théodose* se renait coupable du massacre de Thessalonique qui s'étoit également révoltée contre son souverain, c'est qu'il eut le malheur de trouver à sa cour un de ces hommes perfides & habiles à se revêtir de toutes les apparences des vertus pour surprendre la confiance du prince. Un conducteur de chars de Thessalonique, coupable d'un crime infâme, avoit été mis en prison par les ordres de *Butheric*, gouverneur de l'Illyrie. Le temps des courses du cirque approchoit, & le peuple de Thessalonique passionné pour les spectacles, & qui croyoit ce cocher nécessaire à ses plaisirs, s'arrouta pour demander son élargissement. Sur le refus du commandant, il se mutina. La sédition fut violente ; plusieurs magistrats y perdirent la vie, & *Butheric* donnant ses ordres pour contenir cette troupe de mutins, fut lui-même massacré. *Théodose*, d'un tempérament toujours vif & violent, fut enflammé de colère à la nouvelle de cet attentat. Un de ses favoris & de ses ministres, nommés *Rufin*, homme d'un esprit insinuant, mais pervers & caché, lui représenta qu'il étoit nécessaire de donner un exemple capable d'arrêter pour toujours les séditions, & de maintenir l'autorité du prince dans la personne de ses officiers. Les ordres en conséquence furent expédiés pour faire passer tous les thessaloniciens au fil de l'épée. C'étoit confondre l'innocent avec le coupable, & renverser toutes les loix divines & humaines qui veulent que le souverain ne verse le sang de ses sujets coupables qu'avec le glaive de la justice. L'histoire ajoute que *Théodose* revenu à lui-même, & pénétré de repentir, avoit envoyé de nouveaux ordres pour révoquer les premiers ; mais la rapidité avec laquelle ils furent exécutés, ne lui laissa pas le temps de réparer sa faute. La perfidie qu'on apporta dans leur exécution, semble ajouter encore à l'atrocité de l'action. Les officiers chargés de la lettre du prince, avoient annoncé pour le lendemain une course de chars. Le peuple qui ne savoit pas qu'il courroit à la mort, se rendit en foule dans le cirque. Des soldats placés dans différens postes s'approchèrent aussitôt au signal qu'on leur donna. Ils poussèrent un grand cri, & se jetèrent avec fureur sur la multitude. On frappe, on égorgé, on tue les enfans sur le sein de leurs mères. Des étrangers, des citoyens paisibles qui n'avoient en aucune part à la sédition, sont enveloppés dans le massacre. Au milieu de ces horreurs, on remarqua une action généreuse que l'histoire a transmise. Un esclave voyant son maître saisi par les soldats, l'arrache de leurs mains, & pour lui donner le temps de s'échapper, il se livre lui-même, & reçoit la mort avec joie. Le massacre

dura trois heures. Sept mille hommes y périrent.

Théodose avoit imité *David* dans son péché, il l'imita également dans sa pénitence. Lorsque le cœur déchiré de remords, ce prince religieux se présenta pour entrer dans l'église de Milan, il souffrit qu'*Ambroise*, archevêque de cette ville, lui en refusât l'entrée. Rien ne fut comparable à la fermeté héroïque du saint évêque, que la profonde humilité de l'empereur, qui, se sentant coupable, se soumit à une pénitence publique comme le moindre de ses sujets.

Théodose, convaincu par sa propre expérience que l'innocence n'est que trop souvent la victime des passions ou des erreurs d'un juge, ordonna par une loi que les sentences de mort & de confiscation de biens n'auroient leur exécution que trente jours après qu'elles auroient été prononcées. Son objet étoit de laisser à la raison le temps de revenir à l'examen, & de réformer les jugemens dans lesquels elle n'auroit pas été consultée. Au reste, cette loi de *Théodose* ne faisoit qu'étendre aux jugemens rendus par le prince, ce qui se pratiquoit à l'égard des sentences prononcées par les tribunaux. Le sénat romain sous le règne de *Tibère* avoit ordonné que les sentences de condamnation ne seroient mises à exécution qu'après un délai de dix jours.

Si quelque sage règlement peut encore faire pardonner à *Théodose* son crime envers ses sujets de Thessalonique, c'est cette loi par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que la personne. « Si quelqu'un, écrit-il, il au préfet du prétoire, s'échappe jusqu'à dissimuler notre nom, notre gouvernement & notre conduite, nous ne voulons pas qu'il soit sujet à la peine ordinaire portée par les loix, ou que nos officiers lui fassent souffrir aucun traitement rigoureux. Car, si c'est par légèreté qu'il a mal parlé de nous, il faut le mépriser ; si c'est par une aveugle folie, il est digne de compassion ; & si c'est par malice, il faut lui pardonner ». On renverse tout, a dit le président de Montequieu, si l'on fait des paroles un crime capital, au lieu de les regarder comme le signe d'un crime capital.

THÉOPHRASTE, disciple d'*Aristote* florissoit vers l'an 322 avant J. C., il est le premier qui ait rassemblé une nombreuse bibliothèque, ses héritiers en eurent peu de soin & sachant qu'*Eumène* roi d'Asie avoit envie de la faire transporter à Pergame, ils l'entrèrent. Long-temps après ces mêmes livres furent vendus à *Appellicon*, tous rongés de vers. Celui-ci les fit transcrire le mieux qu'il put, *Lucius Sylla*, s'étant rendu maître d'*Arhènes*, les fit transporter à Rome suivant *Strabon*.

THOU, (Jacques Auguste de) né à Paris, l'an 1553, mort en 1617.

Cette historien étoit si modeste, qu'en apprenant la mort de Pierre l'ithou, il fut prêt à déshériter son histoire, n'ayant plus, disoit-il, personne qui pût le diriger dans sa composition, comme avoit fait Jacques-là ce savant.

Dans un voyage que je fis en Languedoc avec M. de Schomberg, dit M. de Thou, j'allai voir l'évêque de Mende à sa campagne qu'on appelle Chanac. Nous y fûmes régalez avec magnificence. Nous remarquâmes qu'on ne servoit aucune pièce de gibier à laquelle il ne manquât ou la tête ou la cuisse, ou l'aile ou quelque autre partie, ce qui donna occasion de faire dire agréablement au prélat, qu'il falloit pardonner à la gourmandise de son pourvoyeur qui goûtoit le premier tout ce qu'il apportoit. Quand nous eûmes appris que ces pourvoyeurs étoient des aigles, nous souhaitâmes d'examiner les choses de plus près. Nous vîmes ce qu'on nous avoit dit, que les aigles font leurs nids dans le creux de quelque roche inaccessible. Aussitôt que les bergers s'en sont aperçus, ils bâtissent au pied de la roche une petite loge qui les met à couvert de la furie de ces aigles, lorsqu'ils portent leur proie à leurs petits. Quand les bergers voient que le père & la mère se sont retirés pour retourner à la chasse, ils grimpent vite sur la roche & en rapportent ce que les aigles ont apporté à leurs petits. Ils laissent à la place les entrailles de quelques animaux : mais comme ils ne le peuvent faire si promptement que les pères ou l'Aiglon n'en aient déjà mangé une partie, cela est cause qu'on sert le gibier mutilé, mais d'un goût supérieur à tout ce qui se vend au marché. Lorsque l'Aiglon est assez fort pour s'envoler, ce qui n'arrive que tard parce qu'on l'a privé de sa nourriture, les bergers l'enchaînent, afin que le père & la mère continuent à lui porter de leur chasse ; jusqu'à ce que le père le premier & ensuite la mère l'oublient entièrement. Alors les bergers l'emportent chez eux ou le laissent là.

Il arriva en 1598 à de Thou une aventure fort singulière à Sumur où il finissoit l'affaire de la soumission du duc de Mercœur. Il y avoit alors dans cette ville une fille que ce magistrat n'avoit jamais vue, & dont il n'avoit pas même entendu parler. Cette fille n'étant point gardée par sa famille, couroit çà & là, & servoit de jouet au peuple. Cherchant la nuit un lieu où elle pût se retirer, elle entra par hasard dans la chambre du président de Thou, qui dormoit alors, & qui n'avoit fermé sa porte ni à la clé ni aux verrous, ses domestiques couchant dans des chambres à côté de la sienne. La fille qui connoissoit la maison entra sans faire de bruit

dans la chambre du président de Thou, & se mit à se déshabiller auprès du feu, elle plaça ses habits sur des chaises autour de la cheminée pour les sécher, parce qu'on lui avoit jeté de l'eau. Lorsqu'elle eut un peu séché sa chemise, elle se coucha sur les près du lit qui étoit fort étroit, & commença à dormir profondément. De Thou s'étant quelque temps après tourné dans son lit, sentit un poids extraordinaire sur ses pieds, & voulut le secouer ; la fille tomba, & par sa chute réveilla de Thou qui, ne sachant ce que ce pouvoit être, douta pendant quelque temps s'il ne révoit point. Enfin entendit marcher dans sa chambre, il ouvrit les rideaux de son lit, & comme les volets de ses fenêtres n'étoient point fermés & qu'il faisoit un peu clair de Lune, il vit une figure blanche marchant dans sa chambre. Appercuevant en même temps les haillons qui étoient près de la cheminée, il s'imagina que c'étoit des gueux qui étoient entrés pour le voler. La fille s'étant alors un peu approchée du lit, il lui demanda qui elle étoit ; elle lui répondit qu'elle étoit la reine du ciel ; il crut alors à sa voix que c'étoit une femme, il se leva, & ayant appelé ses domestiques, il fit mettre cette femme dehors puis se recoucha. Le matin il raconta ce qui lui étoit arrivé, à Schomberg, qui, quoique très-courageux, lui avoua qu'en pareil cas il auroit eu beaucoup de peur. Schomberg le conta au roi qui dit la même chose. Quelque temps après ce prince étant à Vêpres le jour de Pâques, lorsqu'on vint à entonner le *Regina Cæli laetare*, il se leva & se souvenant de l'aventure du président de Thou, il le chercha des yeux dans l'église.

Les Anglois pour marquer le cas qu'ils font de l'histoire de M. de Thou, ont déchargé le libraire qui en a annoncé une belle édition, de tous les droits, taxes, impositions qui se lèvent sur le papier & sur l'imprimerie : or ces droits sont très-forts en Angleterre.

THRASYMEDES, jeune athénien, ravit la fille de Pisistrate dont il étoit amoureux. Il la surprit sur mer dans le temps qu'elle offroit un sacrifice à Neptune. Le frère de cette fille nommée Hyppias, pour suivre le ravisseur, le prit avec sa proie, les ramena à Athènes, & accusa Thrasymedes de rapt. Le jeune Athénien au lieu de demander grâce, dit à Pisistrate, qu'il le traitât comme bon lui sembleroit, parce que s'étant déterminé à enlever sa fille, il s'étoit aussi préparé à souffrir telle mort qu'on voudroit, s'il étoit pris. Pisistrate admira sa constance, lui fit grâce, & lui donna sa fille en mariage.

TIBERE, (*Claudius Tiberius Nero*) empereur romain, mort l'an 37 à 78 ans.

Tibère, après la mort d'Auguste qui l'avoit nommé son successeur à l'empire, prit en main les rênes de l'état. Mais ce rusé politique, pour faire légitimer par le sénat son élévation au trône, feignoit de refuser la puissance souveraine. On le pressoit, on le pressoit, il répondoit par des discours étudiés sur la grandeur de l'Empire, sur la modération dans laquelle il lui convenoit de se renfermer. Peut-être aussi vouloit-il par cette modestie apparente découvrir les sentimens des premiers citoyens. Cependant il exaltoit hautement dans tout l'Empire les actes de souveraineté. Cette conduite si contraire au langage qu'il tenoit dans le sénat, souleva l'indignation de quelques sénateurs ; & si nous en croyons Suétone, un d'eux lui dit en face ce mot assez vif : « La plupart tardent à exécuter ce qu'ils ont promis ; mais pour vous, César, vous tardez à promettre ce que vous exécutez d'avance ».

Tibère, à l'exemple d'Auguste, rejetta toujours le nom de seigneur ou de maître. Il disoit souvent : « Je suis le maître de mes esclaves, le général des soldats, & le chef des autres citoyens ».

Ce prince, dans le commencement de son règne, fit paroître un grand zèle pour la justice, & il y veilloit par lui-même. Il se rendoit souvent aux tribunaux assemblés, & se mettant hors des rangs, pour ne point ôter au préteur la place de président qui lui appartenoit, il écoutoit la plaidoirie. L'amer Tacite ajoute que *Tibère* ne faisoit ainsi respecter les droits de la justice que pour diminuer ceux de la liberté. L'avance n'étoit point le vice de ce prince ; & il eut toujours attention que les peuples ne fussent point foulés par des impositions trop onéreuses. Un préfet d'Egypte ayant envoyé au trésor impérial une somme plus forte que celle que devoit fournir sa province, *Tibère*, au lieu de lui en faire grâce, lui écrivit « qu'il falloit tondre les brebis, & non par les écorcher ».

Un ancien préteur, nommé Propertius Celer, avoit demandé la permission de quitter le rang de sénateur qui lui étoit onéreux. *Tibère*, instruit que sa pauvreté n'étoit pas l'effet de sa mauvaise conduite, & qu'il avoit eu peu de bien de son père ; lui fit don d'un million de sesterces (de cent vingt mille livres.)

Cette libéralité encouragea un certain *Allius* pareillement ancien préteur, mais qui avoit dissipé son bien par la débauche, à supplier l'empereur de payer ses dettes. Préteur, lui dit *Tibère* qui sentoit où tout cela pouvoit aller, vous vous êtes éveillé bien tard. Cependant il ne lui refusa point sa demande ; mais il exigea qu'il lui remit le montant de ses dettes ; & dans l'ordonnance qu'il lui délivra sur son trésor, il fit

exprimer qu'il donnoit telle somme à *Allius* dissipateur, c'étoit prudemment joindre la sévérité à l'indulgence.

Ce prince, par un établissement sage, donna de l'activité à la circulation des espèces, & du mouvement au commerce que le désordre des affaires avoit interrompu à Rome & dans les provinces. Il fit un fond de banque de cent millions de sesterces (douze millions cinq cents mille livres), où chacun pût venir emprunter pour trois ans sans intérêt telle somme qu'il lui conviendrait, sous la condition d'hypothèque le double de valeur en fonds. Moyennant cette ressource, l'argent recommença à circuler, & le commerce fut rétabli entre les citoyens.

Ce prince remédioit autant qu'il lui étoit possible, par ses soins & ses largesses, aux inconvéniens qui naissent de la stérilité des terres ou des difficultés de la navigation. Tacite expose que dans une dîme il fixa le prix du bled, & donna aux marchands une gratification de deux sesterces par boisseau.

Les sénateurs en corps avoient témoigné à *Tibère* leur désir de donner son nom au mois de novembre dans lequel il étoit né. Ils lui représentoient que deux mois de l'année portoit déjà les noms l'un de Jules César, & l'autre d'Auguste. (Juillet & août) *Tibère*, qui n'aimoit pas une flatterie trop servile, leur répondit par ce mot également vif & plein de sens : « Que ferez-vous donc, sénateurs, si vous avez treize Césars ? »

Des ambassadeurs d'Illion étoient venus lui faire des complimens de condoléance sur la mort de Drusus son fils. Comme ils avoient tardé à venir : « Je prends aussi beaucoup de part, leur dit *Tibère*, à la douleur que vous a causée la perte d'Hector ».

Le luxe s'étoit beaucoup accru à Rome du temps de *Tibère*, & les édiles avoient proposé dans le sénat le rétablissement des loix somptuaires. Ce prince, qui voyoit bien que le luxe est quelquefois un mal nécessaire, s'y opposa : « L'état ne pourroit subsister, disoit-il, dans la situation où sont les choses. Comment Rome pourroit-elle vivre ? comment pourrions-nous vivre les provinces ? Nous avons de la frumanté gallicé lorsque nous étions citoyens d'une seule ville ; aujourd'hui nous consommions les richesses de tout l'univers ; on fait travailler pour nous les maîtres & les esclaves ».

Tibère changeoit rarement les principaux officiers de son empire. Il disoit pour raison que les mouches tassées ne piquent pas si fort.

Ces derniers traits annoncent un homme d'esprit, & ceux que nous avons rapportés plus

haut, un prince libéral. Tous les crimes dont *Tibère* se couvrit sur la fin de son règne, n'effacèrent point en lui cette dernière qualité.

Tibère donna bientôt après des preuves de sa cruauté. Archelaüs, roi de Cappadoce, avoit refusé de rendre aucun service à ce prince pendant une espèce d'exil où il avoit été à Rhodes sous l'empire d'Auguste. *Tibère* parvenu à l'empire, ne jugea pas indigne d'un empereur de venger les injures faites à un simple commandant d'Auguste. Il joignoit même la perfidie à la méchanceté. Il invita Archelaüs de se rendre à Rome, & employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce prince fut-il arrivé, qu'on lui intenta deux frivoles accusations, & qu'on le jeta dans une obscure prison, où il mourut accablé de chagrin & de misère. Ces barbaries ne furent que l'avant-coureur des plus grands forfaits. Il fit mourir Julie sa femme & fille d'Auguste, Germanicus, Agrippa, Drusus, Sejan. Ses peuples, ses amis, ses favoris furent tour-à-tour sacrifiés à sa jalouse fureur. Mais ce tyran raffiné ne leur arrachoit la vie qu'après leur avoir ôté l'honneur, & c'étoit à l'ombre des loix & dans le sanctuaire même de la justice où ces malheureuses victimes croyoient se sauver, qu'il les égoïsoit. Les tribunaux étoient tombés sous ce prince dans un tel état d'avilissement, qu'ils étoient devenus les instrumens de sa tyrannie. On vit les plus illustres d'entre les sénateurs faire le métier infâme de délateurs. Leurs basses adulations étoient portées à un point qu'elles surpassoient même *Tibère*, & l'on rapporte qu'en sortant du sénat, il lui arrivoit souvent de s'écrier : *O les lâches qui courent au-devant de l'esclavage !*

Les femmes mêmes, dit Tacite, n'étoient pas exemptes de péril ; & comme on ne pouvoit pas les accuser d'avoir tenté d'envahir la puissance souveraine, on leur faisoit un crime de leurs larmes. *Virta*, dame fort âgée, mère de l'usus Germanus, fut mise à mort pour avoir pleuré son fils.

Un écrivain qui avoit donné des louanges à Brutus, & avoit appelé C. Cassius le dernier des Romains, fut regardé comme criminel de lèse-majesté, & envoyé au supplice.

Suivant un ancien usage des Romains, les filles qui n'étoient pas nubiles, ne devoient pas être mises à mort. *Tibère* trouva l'expédient de les faire violer auparavant par le bourreau.

Ce monstre mettoit tout son esprit à inventer des tourmens qui fissent long-temps souffrir sans ôter la vie ; & sa cruauté étoit devenue si ingénieuse à cet égard, que l'on regardoit la mort comme une grâce de sa part. Il le pensoit si

bien qu'ayant appris qu'un accusé nommé *Carnilius* s'étoit tué lui-même, il s'écria : *Carnilius m'a échappé.*

Dans une autre occasion, faisant la revue des prisonniers, comme l'un d'entr'eux lui demandoit pour toute faveur une prompte mort, il lui répondit : *Je ne suis pas encore reconcilié avec toi.*

Tibère, sur la fin de ses jours, n'osant jeter les yeux sur Rome où tout lui retraçoit ses crimes, où chaque famille lui reprochoit la mort de son chef, où chaque ordre pleuroit le meurtre de ses plus illustres membres, alla s'enfermer dans l'île de Caprée. Il oublia dans sa retraite toutes les affaires, pour ne s'occuper que de ses débauches. Des sérails où il n'y avoit pas une seule femme, étoient destinés à ses prostitutions. Les poètes les plus lascifs faisoient ses lectures ordinaires, & l'infâme *Tibère* en faisoit encore réaliser les peintures devant ses yeux pour ranimer en lui le feu de la luxure prêt à s'éteindre. Il inventa même des espèces nouvelles de lubricités, & des monstres que les exprimer. Mais il n'y a qu'une plume telle que celle de Suétone qui ait pu s'abaisser à tracer toutes les infamies par lesquelles ce vicillard imputa a décrié pour jamais le nom de l'île de Caprée.

Pendant le cours de cette vie infâme, les Daces & les Germains s'emparèrent de la Mœsie, & les Germains dévolèrent les Gaules. A tabane, roi des Parthes, après lui avoir enlevé l'arménie, l'insulta impudemment par des lettres injurieuses où il lui reprochoit ses paricides, ses meurtres, ses débauches & sa lâche oisiveté, & finissoit par l'exhorter à espier, par une mort volontaire, la juste haine des Romains. Le bouc de Caprée se réveilla enfin, mais ce fut pour se donner un successeur à l'empire digne de lui. Il se détermina en faveur de C. Calpurnia, dans lequel il avoit remarqué des vices capables de faire oublier les siens : « J'éleve, dit-il, en a personne de ce je-ne-prince, un serpent pour le peuple Romain, & un Phaéton pour le reste du monde ».

Tibère tomba malade à Mîrène dans la Campanie, & on le crut mort pendant quelque temps. A cette première nouvelle, Calpurnia son successeur désigné s'étoit assuré des officiers & des troupes qu'il avoit pu joindre. Mais lorsqu'il faisoit ses préparatifs pour s'avancer vers Rome, il apprit que *Tibère* respiroit encore. Le jeune prince se voyoit par sa précipitation imprudente entre le trône & le tombeau, lorsque Mucron son favori, endurci au crime, & connoissant tout le danger qu'il y avoit de reculer, ordonna que l'on jetât sur le vieil empereur des coussins & des matelas pour l'étouffer.

Tibère

Titire avoit composé des mémoires sur sa vie, qui existoient du temps de Suétone. Ce prince se piquoit de savoir écrire, & s'occupoit très-féruement du choix de ses expressions. Il consulta un jour Ateus Capito sur un mot qu'il ne croyoit pas latin. Ce grammairien basement flatteur, lui dit, que quand le mot dont il s'agissoit n'auroit point été usité jusqu'alors, son autorité le ferait admettre. Un autre grammairien fut plus franc : « C'est, lui dit-il, vous pouvez donner le droit de bourgeoisie aux hommes, mais non pas aux mots ».

TIMON, surnommé le Misantrope à cause de la haine qu'il portoit au genre humain. Il étoit d'Athènes, & vivoit vers l'an 420 avant Jésus-Christ.

Timon étoit un de ces hommes qui, à force de singularité, parviennent à se rendre célèbres. Il haïssait tous les hommes, les uns, disoit-il, parcequ'ils sont méchans, & les autres à cause de leur complaisance pour les méchans.

Il parut n'aimer que le jeune Alcibiade en qui il remarquoit des passions vives & turbulentes. Comme on lui demandoit raison de cette amitié extraordinaire : « C'est, répondit-il, parce que je » prévois que l'ambition de ce jeune homme causera la ruine des athéniens.

Un jour qu'Alcibiade venoit de haranguer le peuple, *Timon* l'aborda, & lui frappant dans la main : « Courage, mon ami, je te fais gré du » crédit que tu acquiers; deviens l'homme à » la mode, tu me feras raison de nos infirmités » d'Athéniens ».

Quelqu'un l'ayant invité à un festin, lui dit : « Vois un repas qui doit vous être agréable ». *Oui*, lui répondit *Timon*, si tu n'y étois pas.

Il parut un jour, contre son ordinaire, dans l'assemblée du peuple auquel il dit à haute voix : « Qu'il avoit un figuier auquel plusieurs citoyens » s'étoient pendus; qu'il vouloit le couper pour » bûche en sa place; & qu'il leur donnoit avis que » s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui voulût s'y » pendre, il eût à se déshâter promptement ».

Son sépulchre étoit sur le bord de la mer, & c'est espèce de fou avoir lui-même composé son épitaphe dans laquelle il faisoit des imprécations contre ceux qui la lisoient.

Callimaque de Cyrène, poète grec, fait dire à *Timon* dans une épigramme qu'il avoit composée pour ce Misantrope : « C'est dans ces lieux que, » pour me dérober au commerce des humains, » j'ai choisi mon habitation. Qui que tu sois, pass, » accable moi, si tu veux, d'invectives & d'imprécations, mais passe ».

Encyclopædiana.

TINTORET (Jacques Robusti, surnommé le) né à Venise, l'an 1512, mort en 1594.

Le surnom du *Tintoret* fut donné à ce peintre, parcequ'il étoit fils d'un teinturier. Le Titien, qui l'eut pendant quelque temps au nombre de ses élèves, entrant un jour dans l'endroit où il travailloit, aperçut des cartons remplis de dessins, & de figures coloriées, & demanda qui les avoit faits. Le *Tintoret* n'osoit s'en avouer l'auteur, craignant qu'il n'y eût des fautes considérables; il vint enfin humblement & d'une voix tremblante déclarer la vérité. Le Titien alors fut jaloux, dit-on, des progrès du jeune peintre, par lequel il appréhenda de se voir surpasser quelque jour : il se teta sans rien dire, & chargea l'un de ses élèves, de lui signifier qu'il eût à sortir sur le champ de sa maison.

Le *Tintoret*, loin d'en vouloir au Titien pour son mauvais procédé, ne cessa jamais d'estimer les talens de son premier maître. Ne voulant point perdre de vue deux modèles qu'il se proposoit, il écrivit ces mots sur les murs d'une petite chambre où il se tint renfermé pendant plusieurs années, ne songeant qu'à se perfectionner dans la peinture : *il disegno di Michel-Angelo, ed il colorito di Titiano*, (le dessin de Michel-Auge & le coloris du Titien.)

On peut reprocher au *Tintoret* de s'être quelquefois trop négligé. Annibal Carrache disoit de ce peintre : — « Ses ouvrages sont vains au dessus » du Titien, & tantôt fort au dessous du sien ».

A Venise il étoit comme passé en proverbe, que le *Tintoret* avoit trois pinceaux, dont il se servoit au gré de ses caprices, l'un d'or, l'autre d'argent, & le troisième de fer.

Le *Tintoret* a représenté la *Piscine miraculeuse*; ce tableau est composé avec toute l'extravagance & l'indécence possible : une femme lève la chemise de sa compagne pour faire voir à Jésus-Christ le mal qu'elle a au milieu de la cuisse.

La confrérie de saint-Roch, à Venise, possède ce tableau.

Le *Tintoret* refusa d'être fait chevalier de saint Michel, par les mains de Henri III, roi de France, voyant avec quelle facilité Henri prodiguoit cet Ordre.

Le *Tintoret* n'étoit pas plus intéressé qu'ambitieux. Jaloux d'acquiescer de la gloire, & cherchant toutes les occasions de donner carrière à ses talens, il proposoit souvent de peindre les plus grands ouvrages, pour le seul débouffé des couleurs.

Comme il étoit question de décorer certaine église d'un excellent tableau, on exigea que plusieurs peintres fameux fissent chacun un dessin, Y y y y y

& l'on se proposoit de choisir le meilleur. Le jour fixé pour recevoir les esquisses de tous les concurrents, le *Tintoret* apporta un tableau entièrement fini, & le mit à l'endroit qu'il s'agissoit de remplir. Surpris de son extrême diligence, ses rivaux se plaignirent, & soutinrent que c'étoit manquer à la convention. Mais ils eurent beau dire, le tableau resta toujours à sa place, en dépit même des personnes qui avoient proposé le concours, & qui, défrayant un ouvrage d'un autre genre, déclarèrent au *Tintoret* qu'il n'avoit qu'à le reprendre, attendu qu'il n'en seroit point payé. — « Hé bien! leur répondit-il, je vous en fais présent ».

Des peintres flamands lui montrèrent un jour des têtes dessinées avec la plus grande patience. Le *Tintoret* leur demanda combien elles leur avoient coûté de temps; ils convinrent qu'ils avoient été quinze jours à les faire. Alors il prit un pinceau trempé dans du noir, fit en quatre coups une figure rehaussée de blanc, & leur dit: — « Voilà comme nous travaillons, nous autres vénitiens ». — Les flamands sentirent toute la force du reproche.

TITE LIVE, (Titus Livius) historien latin, né à Padoue, mort l'an 17 de Jésus-Christ, la quatrième année du règne de Tibère.

Afinius Pol'lon a reproché à cet historien d'avoir employé dans son histoire plusieurs expressions de sa province. Si ce reproche est fondé, comme il y a lieu de le croire, nos critiques modernes, qui ne peuvent appercevoir cette *patavinité* du style de *Tite-Live*, doivent du moins avouer qu'ils sont bien éloignés de connoître toute la délicatesse de la langue latine.

Tite-Live de son vivant jouissoit de toute sa réputation. Il étoit bien venu à la cour d'Auguste. Ce prince ayant lu les louanges que l'historien avoit données à Pompée, se contenta d'en plaisanter, & de traiter *Tite-Live* de partisan de Pompée; modération non moins louable que la sincérité de l'historien.

On sait, sur le rapport de Pl'ne le jeune, qu'un citoyen de Cadix charmé de la réputation & de la gloire de *Tite-Live*, dont il entendoit toujours parler, vint à Rome des extrémités du monde alors connu pour le voir, le vit & s'en retourna. Il faut, ajoute Pl'ne, être sans goût, sans littérature, sans émulation, pour n'être pas piqué de cette curiosité la plus agréable, la plus belle, la plus digne d'un homme qui pense.

Parmi les monuments élevés à Padoue à la gloire des illustres padouans, on en remarque un érigé à la mémoire de *Tite-Live*. Le peuple de Padoue le regarde avec complaisance comme le tombeau de cet illustre historien, & se glorifie de posséder

ses cendres. Mais nous aimerions mieux qu'il pût se vanter d'avoir son histoire, dont il ne nous reste que trente-cinq livres de cent quarante, qu'il avoit composés. Freinshemius a inutilement travaillé à consoler le public de cette perte par ses fragmens.

TITE, (Titus Vespasianus) Empereur Romain, né le 30 décembre l'an 40 de Jésus-Christ, mort le 13 septembre 81.

Tite avoit cultivé la musique, l'éloquence & la poésie; & les historiens parlent avec éloge de plusieurs poèmes qu'il avoit composés en grec & en latin. Suétone ajoute qu'il écrivoit par le moyen des abréviations avec une si grande vélocité, qu'il pouvoit suivre une personne qui lisoit. Quelquefois, pour se récréer avec ses secrétaires, il s'amusoit à imiter toutes les signatures qu'on lui présentait: aussi disoit-il souvent que la volonté seule lui avoit manqué pour être un grand faulxaire.

Tite étant en Sicile, des députés de la ville de Tarfe lui présentèrent une requête sur des objets pour eux d'une grande importance. *Titus* leur répondit qu'il s'en feroit voir lorsqu'il seroit à Rome, & qu'il se rendroit lui-même leur agent auprès de son père. Cette réponse paroissoit favorable & obligeante; mais Apollonius de Thyane, qui l'avoit entendue, n'en fut pas content. Usant de toute la liberté que donne la philosophie: « Seigneur, dit-il à *Titus*, si j'accusois devant vous quelques-uns de ceux ci d'avoir conspiré contre votre personne & contre l'empire, quel traînement éprouveroient-ils, de votre part? — Je les ferois peurs sur le champ, répondit le prince. — Eh quoi! reprit le philosophe, n'est-il pas honteux de tirer vengeance dans le moment, & de différer les grâces: de décider par vous-même du supplice, & d'attendre des ordres pour dispenser de bienfaits? » *Titus* fut frappé de cette remontrance; & dans l'instant, il accorda aux citoyens de Tarfe ce qu'ils lui demandoient.

Ce prince, avant d'obtenir le sceptre impérial, servit sous Vespasien son père, & se fit estimer par une valeur jointe à une modestie rare. Il termina la guerre des Romains contre les Juifs par la ruine de Jérusalem l'an de Jésus-Christ 70. A son retour à Rome, il triompha avec son père qui l'admirait aux principales fonctions du gouvernement, & le déclara par son testament seul héritier de l'empire. Il en prit possession après la mort de Vespasien le 4 juin de l'an 79 de Jésus-Christ. Le premier acte public que l'on vit de lui fut un acte de bonté. Il confirma les gratifications & les privilèges accordés par les empereurs ses prédécesseurs. Avant lui il falloit que les particuliers qui avoient reçu quelques

bienfaits, en obtinrent la confirmation du nouveau prince; ce qui les exposoit à bien des difficultés.

Le nouvel empereur prit possession du grand pontificat; mais en recevant cette dignité sacrée, il déclara qu'il la regardoit comme un engagement à conserver ses mœurs pures, & à ne les jamais souiller du sang d'aucun citoyen.

Tite se ressouvint toujours de cet engagement, & pendant son règne qui malheureusement fut trop court, il n'ordonna la mort de personne. Deux citoyens d'une naissance illustre, sembloient néanmoins avoir mérité les plus grands supplices. Ils avoient conspiré contre leur prince, dans l'espérance de s'élever sur trône. *Tite* se contenta de les faire réunir auprès de sa personne; & après leur avoir parlé moins en juge qu'en père, il leur promit de leur accorder tout ce qu'ils pourroient souhaiter. Comme la mère de l'un d'eux étoit absente de Rome, il dépêcha à cette dame un courrier pour calmer ses inquiétudes, & l'assurer que la vie de son fils ne couroit aucun risque; & pour montrer à ses ennemis qu'il savoit oublier les injures comme les pardonner, il les invita à souper familièrement avec lui. Le lendemain assis à un spectacle de gladiateurs, il les fit asseoir à ses côtés. Lorsque, selon l'usage, on lui apporta les armes des combattans, il les remit entre les mains de ceux qui venoient de former des desseins contre sa vie.

Domitien, son frère, ne cessoit de lui tendre des embûches; il excitait les légions à la révolte: l'empereur ne se vengea de ce frère coupable qu'en le faisant son collègue dans le consulat.

Sous ce bon prince, il ne suffit plus d'être calomnié pour être traité en criminel. Il regardoit avec raison les délateurs comme la peste d'un état, & les chassa tous de Rome. Ce prince, le meilleur des hommes, ne croyoit pas même que l'on pût se rendre criminel de lèse-majesté envers lui. « Je ne puis être outragé ni insulté, disoit-il; car je ne fais rien de condamnable, & les discours qui n'ont d'autre appui que le mensonge, ne me paroissent dignes que de mépris ».

Tite, avant d'être élevé à l'empire, avoit conçu l'amour le plus violent pour *Bérénice*, veuve du roi de Chalcide. L'esprit, la beauté, les grâces de cette princesse juive & la noblesse de ses sentimens justifioient l'attachement de *Tite*, qui vouloit l'associer à son lit. Mais ce prince instruit que ce mariage déplairoit aux romains qui ne connoissoient d'autre noblesse que celle de leur sang, & ne regardoient les rois & les reines que comme des esclaves couronnés, s'abstint de leur parler de sa liaison. Il éloigna

Bérénice pour toujours. Ce triomphe d'un amant sur lui-même méritoit d'être célébré par le plus tendre de nos poètes.

Tite, à l'exemple de *Vespasien* son père, prit un soin particulier de réparer les anciens édifices, ou d'en construire de nouveaux. Il acheva le fameux amphithéâtre commencé par *Vespasien*, & en fit la dédicace. Cette fête dura cent jours. Les jeux qu'il fit célébrer réunirent toutes les différentes espèces de spectacles. Le même lieu successivement rempli d'eau & mis à sec, présentait des combats navals & des combats sur terre. Il y eut aussi des combats de gladiateurs & des combats de bêtes. On vit une femme attaquer un lion, & le tuer. En un seul jour, cinq mille bêtes sauvages furent employées à divertir le peuple, que *Tite* consultoit toujours avant de lui donner une fête.

Sous le règne de cet empereur, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La plupart des villes de la Campanie furent englouties par les éruptions du mont *Vésuve*. Rome elle-même fut dévorée par une peste & un incendie. Durant toutes ces calamités, *Tite* se montra un prince généreux & tendre; il déclara, par une ordonnance publiquement affichée, que toutes les pertes occasionnées par l'incendie seroient sur son compte. Il consacra aux temples & aux édifices publics tous les ornemens de ses maisons de plaisance. Il fut si jaloux de cette gloire, qu'il voulut se la réserver à lui seul; & il refusa les dons que lui offroient les villes, les rois, & même de riches particuliers, pour diminuer le poids d'une dépense si énorme.

Devoit-on espérer moins d'un prince qui ne refusoit qu'à regret une grâce qu'il ne pouvoit accorder, & qui cherchoit à adoucir ses refus par des paroles obligantes? *Un sujet*, disoit-il, ne doit jamais sortir mécontent de la présence de son prince.

Les annales du genre humain ont consacré pour toujours ce mot célèbre de cet ami des hommes, qui ne comptoit les heures que par des bienfaits. Un jour qu'il n'avoit rencontré aucune occasion d'obliger quelqu'un: *Mes amis*, dit-il à ceux qui s'oupoient avec lui, j'ai perdu ma journée.

Une maladie dont il fut attaqué, l'emporta en peu de jours. Prêt à rendre les derniers soupirs, il leva vers le ciel des yeux presque éteints, & sembla se plaindre de mourir dans un âge si peu avancé, plainte bien pardonnable sans doute à un prince qui ne jouissoit de la vie que pour faire du bien.

TITTEN VECCELLI. (Tiziano Vecellio) né l'an 1477, mort en 1576.

Le *Tixien* est un des hommes qui a le plus joué

Y y y y y

de la vie. Son opulence lui procuroit la satisfaction de recevoir à sa table jusqu'à des cardinaux, & de les traiter avec splendeur. Son caractère doux & toujours égal, & son humeur enjouée, le faisoient aimer & rechercher de tout le monde. Son mérite le rendoit encore respectable; & sa santé, qu'il a conservée jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, a tenu de fleurs tous les instans de sa vie.

Voici de quelle manière il travailloit ordinairement : après avoir ébauché son tableau, il le retournoit contre la muraille, & sembloit l'oublier pendant quelque temps; il le reprenoit dans la suite, & l'esprit moins rempli de son idée, il l'examinait avec des yeux critiques, y connoissoit ce qui lui déplaît, & le terminoit enfin.

Le *Titien*, avant de jurer de sa grande réputation, s'occupoit long-temps à graver en bois, les premiers dessins de ses tableaux.

Le *Titien* s'étant lié avec l'*Aristote*, ces deux grands hommes employoient leurs talens à se faire mutuellement honneur. Le *Titien* fit le portrait de ce poète fameux, & l'*Aristote* a fait l'éloge du *Titien*, dans son poème de *Roland*.

Le *Titien* eut le bonheur de se faire aimer de l'*Arétin*, de ce poète satyrique, dont les rois craignoient l'esprit mordant & briguoiient l'amitié. L'*Arétin*, touché du peu de fortune de notre peintre, consacroit souvent sa plume à publier ses talens, & le fit connoître à l'empereur Charles-Quint. Lorsque notre artiste travailloit, il avoit quelquefois un lecteur; c'étoit l'*Arétin* lui-même.

On prétend que le *Titien* laissoit souvent ouverte la porte de l'endroit où il travailloit, feignant d'avoir oublié de la fermer : ses élèves venoient aussitôt copier ses ouvrages, tandis que l'un d'entre eux faisoit le guet. Mais le *Titien* ne leur fut point mauvais gré de leur entreprise ; il retouchoit les copies, qu'on vendoit ensuite, dit-on, pour d'excellens originaux.

Dans ses ouvrages, le *Titien* a quelquefois bleslé la vraisemblance & le costume. Il n'a point fait difficulté d'introduire dans la *Présentation de Jésus-Christ au temple*, des pages vénéus à l'espagnole ; & de mettre l'aigle d'Autriche sur les boucliers des soldats romains.

Dans ce même tableau, presque tous les juis sont habillés en nobles vénitiens.

Le *Titien* a fait trois fois le portrait de Charles-Quint ; & cet empereur disoit qu'il avoit reçu trois fois l'immortalité des mains du *Titien*.

Cet artiste ayant fait un grand tableau qui représentoit les hommes illustres de la maison d'Autriche, Charles V. voulut absolument que le *Titien* s'y peignit lui-même.

L'empereur l'annoïta, ainsi que sa famille & tous ses descendans : il l'a d'ailleurs en suite de l'ordre de Saint-Jacques, & le créa comte palatin.

En peignant pour la troisième fois le portrait de son auguste protecteur, le *Titien* laissa tomber un de ses pinceaux, que l'empereur s'empressa de ramasser. L'artiste le jettant alors aux genoux de ce prince, s'écria : — « Seigneur, je suis indigne d'un pareil service. — Charles V. lui répliqua : le *Titien* méritoit d'être servi par César. »

Quand Henri III, roi de France, passa par Venise, à son retour de Pologne, il voulut connoître le *Titien*, & alla jusqu'à chez lui pour le voir. Le *Titien* lui montra tous ses ouvrages ; & comme il s'aperçut que ce prince confusoit avec beaucoup de plaisir quelques-uns de ses tableaux, il le supplia de vouloir bien les accepter.

La vue de cet artiste s'étant beaucoup affoiblie vers la fin de ses jours, il voulut retoucher quelques-uns de ses tableaux, qui ne lui paroissent plus d'un coloris assez vigoureux ; mais ses élèves craignoient qu'il ne gâtât les chefs-d'œuvres qu'avoit produit son pinceau, & médisent dans les coulons dont il se servoit de l'huile d'olive, qui ne sèche point ; par ce moyen, ils essayèrent, en l'absence du *Titien*, l'ouvrage de sa vieillesse.

Le *Titien* se maria, dit-on, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, avec une fille qui en avoit à peine quinze ; & l'on attribue sa mort à ce mariage si disproportionné.

Il a peint sa femme toute nue, sous la figure de *Vénus* ; il l'a aussi représentée en vierge avec l'enfant *Jésus* & le petit saint *Jean* : elle est, disent les connoisseurs, également bien dans les deux tableaux.

TOMPSON, (Jacques) poète anglois, mort en 1743.

Tompson, auteur du poème des *Saisons*, & de plusieurs autres ouvrages de poésie, étoit quelquefois, par son peu de fortune, réduit aux derniers expédiens. Quin, célèbre acteur anglois, informé que cet illustre écrivain venoit d'être arrêté à Londres par un de ses créanciers, va le trouver, & lui dit : « Monsieur, je viens vous remercier ; j'allois mourir d'une maladie de langueur, lorsque je me suis fait lire votre poème des *Saisons* ; mais il m'a fait tant de plaisir, que pour marque de ma reconnaissance, je vous avois mis dans mon testament pour deux cents livres sterling ; actuellement que ma santé est rétablie, grâce à votre charmant ouvrage, & peut-être pour plus long-temps que je ne l'espérois, j'ai cru qu'il valoit mieux vous payer ce petit legs de mourir vivant, que d'en donner à la terre la pierre à mon exécuteur-testamentaire. Voilà donc ma dette, dont vous me permettrez de m'acquitter ; »

Et après avoir glissé sur la table un billet de banque de cette somme, il disparut sans laisser même à *Tompson* le temps de lui répondre.

TOST. Ce mot, en anglois, signifie *réoir*. Il se dit plus particulièrement de l'action de boire à la santé des belles à la mode. Voici l'anecdote qui y donna lieu. Une maîtresse du roi d'Angleterre venoit de se baigner; un des courtisans vint par galanterie une tasse d'eau du bain de la déverser, chacun en but à son tour; le dernier dit: je retrons la robe, faisant allusion à l'usage du temps, de boire avec une rôtie au fond du verre: origine du *toet* anglois.

TRAJAN, (Marcus Ulpius Crinitus Trajanus) empereur romain, né l'an 52 de Jésus-Christ, mort l'an 117.

Trajan est le prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne: il n'y en eut point de si heureux, ni de si glorieux pour le peuple romain. Grand homme d'état, grand capitaine, ayant un cœur bon, qui le portoit au bien; un esprit éclairé, qui lui monroit le meilleur; une ame noble, grande, belle; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & représenter la divine.

Trajan étoit encore en Germanie, lorsque *Nerva* qui l'avoit désigné pour son successeur, vint à mourir. Il fut unanimement reconnu empereur par les armées de la Germanie & de la Moésie. L'année suivante, il fit son entrée à Rome. Quoiqu'il en fût sorti simple particulier, & qu'il y revint empereur, il sembloit qu'il n'étoit arrivé aucun changement dans sa fortune. Il étoit à pied, & tout le monde avoit la liberté de l'approcher. Il saluoit ses anciennes connoissances, & prenoit plaisir à être reconnu. Il monta au capitole, environné de tout un peuple qui le comblait de bénédictions. Il se rendit ensuite au palais impérial, où il entra du même air que s'il eût revu sa demeure privée. Il fit mettre sur le frontispice de cet édifice, *palais public*. On pouvoit en effet regarder cette demeure comme celle de tous les citoyens. On n'y trouvoit nulle porte fermée, nulle difficulté de la part des gardes. Le moindre particulier avoit la liberté d'aborder le prince, & de lui parler. *Trajan* écoutoit tout le monde avec la même attention que s'il n'eût aucune autre affaire. Il se prêtoit même aux conversations familières de ceux qui n'avoient rien à lui communiquer. Ses amis, car il en avoit, tout empereur qu'il étoit, lui ayant un jour représenté qu'il étoit trop bon & trop indulgent. « Je veux me comporter, répondit-il, à l'égard de tout le monde, de la même manière que je souhaiterois qu'un empe-

reur se comportât envers moi lorsque je n'étois que simple particulier ».

Les premiers soins de *Trajan* furent de rétablir la discipline militaire. Le métier sous lui ne craignoit pas de se montrer au grand jour.

Les citoyens en qui il avoit reconnu les sentimens les plus nobles, les plus généreux, étoient ceux qui avoient le plus de droit à sa faveur. Il pensoit que l'élevation du cœur qui rend un homme ennemi du despote, l'attache inviolablement à son empereur.

Quelques courtisans, jaloux du crédit de *Sura*, le plus cher de ses favoris, l'accusèrent de tramer des desseins contre la vie de son prince. Il arriva que ce jour là même *Sura* invita l'empereur à souper chez lui. *Trajan* y alla, & en entrant dans la maison, il renvoyoit toute sa garde. Il prit les bains avant de souper, & se fit raser par le barbier de *Sura*, & se mit ensuite à table à côté de son ami.

Un magistrat qu'il avoit mis en place lui ayant demandé la permission de passer le reste de ses jours à sa campagne, *Trajan* qui souhaitoit l'avoir auprès de lui, céda néanmoins à ses instances. Il l'accompagna jusqu'à un miment qu'il devoit s'embarquer sur mer, & se le embrassa tendrement en se séparant de lui.

Trajan ne se regardoit que comme le premier magistrat de l'empire, & le croyoit en cette qualité comptable envers ses sujets, qu'il regardoit plutôt comme ses concitoyens, de l'administration qui lui avoit été confiée. La première fois qu'il créa un préteur, il dit, en lui remettant, selon l'usage, une épée entre les mains, ces mots célèbres que tout le monde a retenus: « Recevez de moi cette épée, & servez vous en sous mon règne, ou pour défendre en moi un prince juste, ou pour punir en moi un tyran ».

Plusieurs héritiers s'étoient inscrits en faux contre un testament, & avoient intenté action à ce sujet contre un certain *Eurythmus*. Lorsque ces héritiers furent que cet *Eurythmus* étoit un affranchi de *Trajan*, ils voulurent par respect se désister de leur accusation. L'empereur en fut instruit: « Pourquoi, leur dit-il, vous désistez? Mon affranchi n'est point *Polycrete*, ni moi *Néron* ».

Il rendit les ordonnances les plus sévères contre la troupe infâme des délateurs, il abolit tous les prétendus crimes de lèse-majesté. « O temps heureux, s'écrie Tacite, en parlant du règne de ce sage empereur, où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penser librement, & dire librement ce que l'on pense, où l'on voit tous les cœurs voler au-devant du prince, où sa vue seule est un bienfait! »

Les tribunaux étoient toujours ouverts à quiconque croyoit avoir à se plaindre des agens & des intendans de l'empereur ; & le fîc, dit Piine, dont la cause n'est jamais mauvaise que sous un bon prince, perdoit souvent son procès. *Trajan* avoit coutume de dire « que le fîc est dans l'état ce qu'est dans le corps humain la rate, qui ne peut croître sans que les autres membres en souffrent, & tombent dans l'amaigrissement ». Si cette expression n'est pas conforme à l'expérience, elle fait connoître du moins les sentimens patriotiques qui animoient ce bon prince.

Trajan rendit à son peuple cette multitude de maisons de plaisances, de palais, de jardins superbes que l'avidité des premiers Césars avoient envahis. Cet empereur ne se permettoit de magnificence que dans les monumens publics. Le plus célèbre est la nouvelle place qu'il bâtit dans Rome, & qui porta son nom. Pour en préparer le sol, il fallut couper une colline de cent quarante-quatre pieds de haut. Il l'environna de galeries & de beaux édifices. Il eut ordonné que l'on érigeât au milieu cette colonne magnifique qui subsiste encore, qu'il ne vit jamais, & qui lui fut dédiée par le peuple & le sénat lorsqu'il étoit occupé à la guerre contre les Parthes.

Trajan faisoit la guerre aux daces. Son fils, qui l'accompagnait, eut le malheur de tuer par un écart de son cheval, le fils unique d'une pauvre veuve. Cette mère affligée se jette aux pieds de l'empereur, & lui demande justice. *Trajan* descend de cheval pour l'écouter ; touché de ses larmes, il la console, & ne sachant comment repaître assez son malheur, après lui avoir accordé tout ce qu'elle demandoit, il lui donna encore son propre fils. C'est le sujet d'un tableau qui représente *Trajan* donnant son fils à une mère affligée, qui tiens dans ses bras le corps de celui que la nature lui avoit enlevé.

Le guerrier n'étoit pas moins grand en lui que le prince ; & peut-être aucun empereur romain n'a fait de conquêtes plus difficiles. Il exécuta le projet de César, & fit avec succès la guerre aux parthes, nation belliqueuse, & pour laquelle fuir étoit combattre. Il n'y vint qu'un prince aussi courageux que *Trajan* qui put réussir dans une entreprise où les dangers étoient toujours présents, & les ressources éloignées. Il étendit ses conquêtes en Orient, châtia les Juifs, & vainquit une multitude de nations barbares & inconnues dont on pouvoit à peine retenir les noms à Rome. La mort l'arrêta au milieu de ses conquêtes.

Ses cendres enfermées dans une urne d'or, furent portées à Rome, & elles y entrèrent en pompe sur un char triomphal, précédées du sénat, & suivies de l'armée. On les plaça sous la fameuse colonne qui porte son nom, & ce fut encore une distinction pour *Trajan*, que d'avoir sa sépulture

dans la ville, où jamais personne n'avoit été inhumé.

Ses sujets lui avoient donné le surnom d'*optimus* très-bon, surnom qu'il mérita par toute sa conduite, & qui devoit être le titre spécial de tout prince chargé par le devoir de sa place de représenter la divinité.

TRAVAIL. Le travail est la société ce que le mouvement est à l'univers.

Le travail abroge le temps & le rend éternel, en le retraçant à nos yeux ; il n'est perdu que pour l'oisiveté.

La nature est inépuisable,

Et le travail infatigable.

Et un dieu qui la rejuvenit.

VOLTAIRE.

TRISTAN (François), surnommé l'Hermitte, né au château de Souliers, dans la province de la Marche, en 1601, composa parmi ses ayeux, le fameux Pierre l'Hermitte, auteur de la première croisade ; placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard de Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde-du-corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, & de-là vint en Poitou ; où Secrétaire de sainte-Marthe le prit chez lui. C'est dans cette école, qu'il puisa le goût des lettres. Le maréchal d'Humières l'ayant vu à Bordeaux, le présenta à Louis XIII, qui lui accorda sa grâce ; & Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes & les vers remplirent ses jours ; mais ces passions ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre ; & si l'on en croit Boileau, il passoit l'été sans linge & l'hiver sans manteau. Il mena une vie agitée & remplie d'événemens, dont il a fait connoître une grande partie dans son *page disgracié*, roman qu'on peut regarder comme ses mémoires. *Tristan* s'est sur tout distingué par ses pœdes dramatiques. Elles eurent toutes, de son temps, beaucoup de succès ; mais il n'y a que la tragédie de *Marianne*, qui fournisse aujourd'hui la réputation de son auteur.

Tristan fut reçu à l'académie française en 1648, & mourut à l'hôtel de Guise, en 1655. On prétend qu'il fit lui-même son épitaphe que voici :

Ebloui de l'éclat de la splendeur mondaine,

Je me flattai toujours d'une espérance vaine,

Faisant le chien couchant auprès d'un grand seigneur ;

Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paroître ;

Je vécus dans la peine attendant le bonheur,

F. mourus sur un coffre en attendant mon maître.

Montmort lui fit cette autre épitaphe :

Elle, ainsi qu'il est écrit,
De son manteau comme de son esprit
Récompensa son serviteur fidèle.
Tristan eût suivi ce modèle ;
Mais Tristan qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un prophète,
En laissant à Quoisult son esprit de poète,
Ne put lui laisser un manteau.

TRUBLET. (Nicolas Charles Joseph) mort en 1770. Il a fait des essais de littérature & des mémoires en faveur de Fontenelle & Lamoignon.

C'est de cet abbé que Voltaire a dit, pour se venger d'un petit mot de satire qui lui étoit échappé :

L'abbé Trublet alors avoit la rage
D'être à Paris un petit personnage :
Au peu d'esprit que le bon-homme avoit,
L'esprit d'autrui par supplément servoit :
Il entassoit adage sur adage,
Il compiloit, compiloit, compiloit.

L'abbé Trublet se trouvant dans une compagnie assez nombreuse où le trouvoient deux beaux esprits & deux hommes très-riches, dit aux premiers qui s'attrouperent l'un l'autre : « Voyez un peu comme ces deux messieurs se ménagent, se flattent, se respectent ! Bel exemple à suivre ! Ils ne donnent point de scènes aux gueux ; n'en donnez pas aux fots ».

TURENNE, (Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de) né à Sedan le 11 septembre 1611, & tué à l'armée d'un coup de canon le 27 juillet 1675.

Turenne montra dès sa plus tendre jeunesse le goût le plus décidé pour l'art de la guerre où il devoit un jour acquiescer tant de gloire. Cependant la délicatesse de son tempérament sembloit s'opposer à ce qu'il embrasât ce parti, & on ne le lui dissimuloit point. Le jeune Turenne n'ayant alors que dix ans, prit une résolution assez étrange pour faire cesser ce discours ; il s'échappa la nuit pendant une saison assez rigoureuse, & courut sur le rempart de Sedan, comptant y rester jusqu'au lendemain. Aussitôt qu'on s'appreçoit de son absence, on le cherche dans toutes les principales maisons de la ville ; mais inutilement. Son gouverneur désespérant de le rencontrer, passe, pour s'en retourner, à travers les botteaux du rempart. Mais quelle fut sa surprise de voir le Vicomte couché sur l'af-

fut d'un canon, & profondément endormi ! Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le déterminait à venir au château ; il vouloit absolument passer la nuit où on l'avoit trouvé. La crainte que l'on eût qu'il ne se livrât à quelques autres tentatives imprudentes, empêcha qu'on ne lui parlât davantage de la délicatesse de son tempérament.

Le Vicomte fit ses premières campagnes sous le prince Maurice de Nassau son oncle maternel. Ce prince qui passoit à juste titre pour un des plus grands capitaines de son siècle, voulut que son neveu commençât par prendre le moufquet, & qu'il servit comme un simple soldat avant que de l'élever à aucun grade. Il fut fait maréchal-de-camp à 23 ans, maréchal de France à 32, & maréchal-général des camps & armées du roi à 48.

L'abbé Fouquet, favori du cardinal Mazarin, ayant osé s'emparer, jusqu'à montrer sur une carte, l'endroit où M. de Turenne devoit passer une rivière, ce maréchal lui donna séchement sur les doigts, & lui dit : M. l'abbé, votre doigt n'est pas un pont.

Le dévouement & la générosité tiennent un des premiers rangs parmi les vertus militaires de cet homme illustre. Lors de la campagne de 1673, un officier général lui proposa, dans le comté de la Mark, un gain de quatre cents mille livres, dont la cour ne pouvoit jamais rien savoir ; « Je vous suis fort obligé, répondit-il ; mais comme j'ai souvent trouvé de ces occasions, sans en avoir profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.

A-peu-près dans le même tems, une ville fort considérable lui offrit cent mille écus, pour qu'il ne passât point sur son territoire. « Comme votre ville, dit-il, aux députés, n'est point sur la route où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez.

Les succès glorieux de cette campagne de 1673 procurèrent au général un accueil des plus flatteurs à Versailles. Louis XIV ne lui refusa point ses louanges, & lui dit que le marquis de S. Abre ne serviroit plus sous lui, parce que dans ses lettres au ministre, il avoit blâmé quelques-uns des partis qu'il avoit pris. « Pourquoi ne m'a-t-il point parlé ? répondit le vicomte ; je l'aurois écouté avec plaisir, & j'aurois profité de ses conseils ». Il excusa ensuite S. Abre, en fit l'éloge, lui obtint des récompenses, & se fit promettre qu'on ne le priveroit point d'un officier d'un mérite aussi distingué.

Les fatigues de la campagne de 1674 avoient causé de grandes maladies dans l'armée Française. On vit partout Turenne tenir aux soldats des discours paternels, & toujours la bourse à la main. Lorsque son argent étoit épuisé, il em-

prunteoit du premier officier qu'il rencontroit, & le renvoyoit à son intendan pour être payé. Celui-ci soupçonnant qu'on exigeoit quelquefois plus qu'on n'avoit prêté à son maître, lui insinua de donner à l'avenir des billets de ce qu'il emprunteoit. « Non, non, dit le Vicomte ; donnez tout ce qu'on vous demandera. Il n'est pas possible qu'un officier aille vous redemander une somme qu'il n'a point prêtée, à moins qu'il ne soit dans un extrême besoin ; & dans ce cas il est juste de l'assister ».

Un officier étoit au désespoir d'avoir perdu, dans un combat, deux chevaux, que la situation de ses affaires ne lui permettoit pas de remplacer. *Turenne* lui en donna deux des siens, en lui recommandant fortement de n'en rien dire à personne. « D'autres, lui dit-il, viendroient m'en demander, & je ne suis pas en état d'en donner à tout le monde. » Cet homme modeste vouloit cacher, sous un air d'économie, le mérite d'une bonne action.

Une autrefois *Turenne* aperçut dans son armée un officier d'une naissance distinguée, mais pauvre & très mal monté. Il l'invita à dîner, le tira en particulier après le repas, & lui dit avec bonté : « J'ai, monsieur, une prière à vous faire : vous la trouverez peut-être un peu hardie ; mais j'espère que vous ne voudrez pas refuser votre général. Je suis vieux, continuai-je, & même un peu incommode. Les chevaux vifs me fatiguent, & je vous en ai vu un sur lequel je crois que je serai fort à mon aise. Si je ne craignois de vous demander un trop grand sacrifice, je vous proposerois de me le céder ». L'officier ne répondit que par une profonde révérence, & alla dans l'instant prendre son cheval qu'il mena lui-même dans l'écurie de *Turenne*. Ce général le lendemain lui en envoya un des plus beaux & des meilleurs de l'armée.

On a beaucoup loué la continence de Scipion l'Africain, *Turenne* donna le même exemple de vertu à son armée ; mais avec cette modestie qui accompagnoit toutes ses actions. Après la prise du fort de Solré dans le Hainaut en 1657, les premiers soldats qui entrèrent dans la place, y ayant trouvé une très-belle personne, la lui amenèrent comme la plus précieuse portion du butin. *Turenne* seignant de croire qu'ils n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les lous beaucoup d'une conduite si honnête. Il fit tout de suite chercher son mari, en lui disant publiquement : *Vous devez à la retenue de mes soldats l'honneur de votre femme.*

La campagne de 1695 fit le plus grand honneur à *Turenne*, & cet habile général avoit su non-seulement profiter des fautes des ennemis, mais encore les prévoir. Lorsqu'après la victoire sur les Allemands commandés par le duc de Lor-

raine & par Caprara, les officiers de son armée se rassemblèrent autour de lui pour le féliciter sur cette victoire qui étoit le fruit de ses savantes manœuvres, messieurs, leur dit *Turenne*, avec des gens comme vous on doit attaquer hardiment, parce qu'on est sûr de vaincre..

Autre trait de sa modestie. Un homme également borné & indiscret lui rappelant la journée de Rhezel en 1690 où il s'étoit laissé battre par le maréchal du Meis-Prassin, lui demanda comment il avoit perdu cette bataille ; *Turenne* lui répondit simplement ; par ma faute.

M. de *Turenne* aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf, qui à quatorze ans étoit un prodige de valeur. Il l'envoya saluer M. de Lorraine, qui lui dit : « mon petit cousin, vous êtes trop heureux de voir & d'entendre tous les jours M. de *Turenne*, vous n'avez que lui de parent & de père, baissez les pas par où il passe & faites vous tuer à ses pieds.

Le grand Condé donnoit toujours ses ordres par écrit aux officiers-généraux qui ne pouvoient le refuser d'obéir.

Le duc *Turenne* au contraire ne leur donnoit presque point d'ordre : ce général s'en rapportoit à leur prudence.

La réputation de la plus exacte probité qu'il s'étoit acquise, faisoit regarder sa parole, même par les nations étrangères, comme le plus sûr garant qu'elles pussent obtenir. Une armée Française s'étoit approchée du lac de Constance, sous prétexte de mettre à contribution quelques terres de la maison d'Autriche. Les Suisses, auxquels l'ambition de Louis XIV étoit suspecte, craignirent une invasion rapide & imprévue dans leurs possessions. Ils envoyèrent dans l'instant des députés à *Turenne* pour lui dire qu'avec d'autres ils croiroient n'avoir jamais assez pris de précautions pour leur sûreté ; mais qu'avec lui ils ne demandaient que sa parole, qu'il n'entreprendroit rien contre eux.

Turenne étoit bon. Un jour qu'il visitoit son camp, quelques officiers qui le précédoient demandèrent à des soldats qu'ils virent très-embarassés, ce qu'ils faisoient là : « Nous cachons, répondirent-ils, jusqu'à ce que le général soit passé, des vaches que nous avons dérobées ». *Turenne*, qui étoit allé près pour entendre la conversation, ajouta tout de suite : « Il pourra passer bientôt ; mais une autre fois, pour n'être pas pendus, je vous conseille de vous mieux cacher. »

Un jeune gentilhomme de l'arrière ban qui arrivoit au camp, demanda à *Turenne* lui-même où il mettroit ses chevaux. Un rire universel & insultant suivit cette question singulière. La plai-lanterie eût sans doute été poussée plus loin, si le général,

général, avec le sérieux & la bonté qui lui étoient ordinaires, n'eût pris la parole. « C'est donc, dit-il, une chose bien étonnante, qu'un homme qui n'est jamais venu à l'armée en ignore les usages ? N'y a-t-il pas bien de l'esprit à se moquer de lui, parce qu'il ne fait pas des choses qu'il ne peut savoir, & qu'au bout de huit jours il saura aussi bien que vous ? Il ordonna en même temps à son écuyer d'avoir soin des chevaux de ce gentilhomme, & de l'instruire des autres usages.

On n'oublia point ici le trait qui lui mérita le titre glorieux de *père des soldats*. L'armée de France faisoit une possible retraite pendant laquelle Turenne étoit jour & nuit en action pour mettre les troupes à couvert des insultes des ennemis. Dans le cours de cette marche le vicomte étant retourné sur ses pas pour voir si tout étoit en ordre, aperçut un soldat qui, n'ayant plus la force de se soutenir, s'étoit jeté au pied d'un arbre pour y attendre la fin de ses maux. Turenne aussitôt descend de cheval, aide ce soldat à se relever, lui donne sa monture, & l'accompagne lui-même à pied jusqu'à ce qu'il eût pu joindre les chariots où il le fit placer.

Ce général s'aperçut un jour en se retournant que plusieurs cavaliers baissoient la tête à cause de quelques boulets qui venoient d'une éminence, & qu'ils se redressoient d'abord, crainte de réprimander. Non, non, dit-il, il n'y a pas de mal à cela mérite bien une révérence.

Voici comment Turenne dans une lettre faisoit part d'une des plus signalées victoires qu'il eût remportées : « Les ennemis sont venus nous attaquer, nous les avons battus, Dieu en soit loué ; j'ai eu un peu de peine, je vous salue le bon soir, je me mets dans mon lit ».

Il avoit en 1673, pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, entrepris de chasser de la Westphalie l'armée des ennemis. Un jour qu'épuisé de veilles & de fatigues, il s'étoit couché derrière un buisson, des artilleurs qui voyoient en passant que la neige tomboit sur lui, coupèrent des branches d'arbres pour lui faire une hutte. Des cavaliers arrivèrent à la couverture de leurs manteaux. Turenne s'éveilla dans cet instant, & demanda à quoi on s'amuse, au lieu de marcher. « Nous voulons, répondirent les soldats, conserver notre père ; c'est notre plus grande affaire, si nous venions à le perdre, qui nous ramèneroit dans notre pays ? »

Ce général étoit dans l'usage de visiter souvent son camp. Si vigilance redoubloit lorsque ses soins devenoient plus nécessaires. Durant l'expédition rapide de la conquête de la Franche-Comté en 1674, il s'approcha un jour d'une tente où plusieurs jeunes soldats qui mangeoient ensemble,

Encyclopédie.

se plaignoient de la pénible & inutile marche qu'ils venoient de faire. « Vous ne connoissez pas notre père, leur dit un vieux grenadier tout criblé de coups ; il ne nous auroit pas exposés à tant de fatigues, s'il n'avoit pas de grandes vues que nous ne saurions pénétrer ». Ce discours fit cesser toutes les plaintes, & on se mit à boire à la santé du général. Turenne avoit depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif.

Dans cette campagne de 1674, on traça un camp assez près de Strasbourg. Toute l'armée convaincue qu'on y attendroit les Allemands, travailla avec une grande ardeur à s'y retrancher. Un vieux fantassin seul se reposoit. Turenne lui demanda pourquoi il ne travailloit pas comme les autres. C'est, mon général, lui répondit le soldat en souriant, que vous ne demeurerez pas longtemps ici. Le vicomte, charmé de l'intelligence de cet homme, lui donna de l'argent, lui recommanda le secret, & le fit lieutenant.

Turenne dut être flatté de cette saillie d'un autre soldat de son armée. Ce soldat se faisoit appeler du nom de ce général qui lui témoignoit qu'il s'en offensoit : *Morbleu, mon général, dit le grivois, j'ai la folie des noms ; si j'avois su un plus beau nom que le vôtre, je l'aurois pris.*

Une autre fois que Turenne se promenoit au quartier général, il entendit deux soldats parler de lui dans une tente où ils buvoient. L'un disoit que se come eût été un parfait général, s'il étoit aussi brave qu'il étoit prudent. Turenne fit observer le soldat, & se étant fait monter, il attendit l'occasion de le punir de son indiscrétion. Un jour qu'il faisoit reconnoître une place, il le fit appeler, & sans lui dire autre chose, sinon qu'il eût à l'accompagner, il le mena jusqu'au bord du fossé de la place assiégée. Le soldat avoit la peur peinte sur le visage ; & le vicomte en le congédiant, lui dit : *Retourne boire avec tes camarades, mais n'y parle pas mal d'un homme aussi brave que toi.*

Ce général faisoit pénétrer les sentimens qu'on vouloit lui cacher. Un militaire fort modeste avouoit franchement qu'il avoit peur quand il alloit au feu ; mais il ajoutoit que ce mouvement machinal ne l'empêchoit pas de faire son devoir avec honneur, & qu'il étoit transporté de joie quand il pouvoit prévenir les ordres de son général. Cet homme vrai fut commandé un jour pour attaquer un poste, & laissa attendre dans le chemin quelqu'inquiétude. Un camarade, fort fanfaron, qu'on lui avoit donné, croyant surprendre l'estime de Turenne, vint le prier de lui donner un autre officier qui pût le seconder dans le coup de main qu'il s'agissoit d'exécuter. Celui qui est envoyé avec moi, dit-il, est un homme à lâcher pied dans l'action, & même il avoue ingénument

Z z z z z

son peu de courage. « Eh, monsieur, répond aussitôt *Turenne*, si vous n'aviez pas plus de peur que lui, vous ne feriez pas ici. Retournez promptement où je vous ai envoyé; vous courez risque de ne vous y pas trouver à temps. Votre poltron pourrait bien vous ôter la gloire de l'action ». Ce qui, ajoute *Furetière* qui rapporte cette anecdote, se trouva véritable.

Turenne étoit parvenu à être le maître absolu de ses plans de campagne. Louis XIV voyant un officier-général qui alloit rejoindre l'armée en Alsace, le chargea de dire à M. de *Turenne*, qu'il seroit charmé d'apprendre un peu plus souvent de ses nouvelles, & qu'il le prioit de l'instruire de ce qu'il auroit fait.

Les traités des Pyrénées ayant en 1699 mis fin à la guerre sanglante qui durait depuis si long-temps entre l'Espagne & la France, les deux rois de ces grandes monarchies se virent dans l'île des Faïans, & se présentèrent mutuellement les Seigneurs les plus recommandables de leur cour. Comme *Turenne*, toujours modeste, ne se montrait pas, & étoit confondu dans la foule, *Philippe* demanda à le voir. Il le regarda avec attention, & se tournant vers Anne d'Autriche, sa sœur : *Voilà*, lui dit-il, *un homme qui m'a fait passer bien de mauvaises nuits.*

On aime à voir ces héros donner au milieu de la société & dans son domestique des exemples de douceur & de modération. Son carrosse s'étoit trouvé un jour arrêté dans les rues de Paris. Un jeune homme de condition qui ne le connoissoit pas, & dont le carrosse étoit à la suite du sien, descend tout bouillant de colère, & vient la canne haute faire avancer le cocher du vicomte de *Turenne*. Il jure, il tempête. Le vicomte regardoit tranquillement cette scène, lorsqu'un marchand étant sorti de sa boutique, un bâton à la main, se mit à crier : *Compens ! on maltraitait ainsi les gens de M. de Turenne !* Le jeune Seigneur à ce nom se crut perdu, & vint à la portière du carrosse de *Turenne* lui demander pardon. Il le croyoit bien en colère. Mais le vicomte s'étant mis à sourire : Effectivement, monsieur, lui dit-il, vous entendez fort bien à châtier nos gens ; quand ils feront des sottises, ce qui leur arrive souvent, je vous les enverrai ».

M. Rousseau de Genève a rapporté cette autre anecdote. Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le vicomte de *Turenne*, en petite veste blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre dans son anti-chambre. Un de ses gens survint, & trompé par l'habillement, le prit pour un aïe de cuisine avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, & d'une main qui n'étoit pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en s'écriant le visage de son

maître : il se jette à genoux tout éperdu. *Monsieur, j'ai cru que c'étoit George.* — Et quand s'est dit *George*, s'écrie *Turenne* en se frottant le derrière, *il ne falloit pas frapper si fort.*

Le maréchal de la Ferté, homme vif & emporté, ayant trouvé à l'armée un garde du vicomte de *Turenne* hors du camp, lui demanda ce qu'il faisoit, & sans attendre sa réponse, s'avança vers lui, & le chargea à coups de canne. Ce garde vint se présenter tout en sang à son maître, & exagéroit fort les mauvais traitements qu'il avoit reçus du maréchal : mais le vicomte de *Turenne* seignoit de s'en prendre au garde même : « Il faut, lui dit-il, que vous soyez un bien méchant homme pour l'avoir obligé à vous traiter de la sorte ». Il envoya aussitôt chercher le lieutenant de les gardes. Il lui ordonna de mener sur le champ ce garde au maréchal de la Ferté, & de lui dire qu'il lui faisoit excuse de ce que cet homme lui avoit manqué de respect, & qu'il le remettait entre ses mains pour qu'il lui imposât tel châtiment qu'il lui plairoit. Cette modération étonna toute l'armée. Le maréchal de la Ferté, qui en fut lui-même surpris, s'écria avec une espèce de jurement qui lui étoit ordinaire : « Cet homme sera-t-il toujours sage, & moi toujours fou ? »

La physionomie peu avantageuse de *Turenne*, & la simplicité de son extérieur, donnoient lieu à quelques méprises assez singulières. Un jour qu'il étoit venu au spectacle, il s'étoit placé sur le devant d'une première loge. Deux jeunes gens du prétendu bon ton, entièrement un moment après, dans cette même loge, & s'imaginant que la figure du vicomte ne pouvoit que déparer le spectacle, ils lui proposèrent de leur céder le premier banc. *Turenne* ne jugeant pas à propos de pousser la complaisance aussi loin, resta tranquillement à sa place. L'un d'eux, pour le venger de ce refus, eut l'insolence de jeter sur le théâtre le chapeau & les gants que *Turenne* avoit posés sur le bord de la loge. Cette impertinence excita dans le parterre des clameurs d'indignation auxquelles ces jeunes étourdis ne comprirent rien d'abord ; mais un jeune homme de qualité, qui étoit sur le théâtre, ayant ramassé le chapeau & les gants de *Turenne*, les lui remit avec cette politesse & ce respect que s'attirent le rang & le mérite. Confus alors de leur sottise, nos étourdis voulurent se sauver ; mais le vicomte les retint, & leur dit avec beaucoup de douceur : « Réflexe, réflexe, en nous arrangeant, il y aura assez de place pour nous tous ».

Une autre fois se promenant seul sur les boulevards de Paris, sans suite & sans aucune marque de distinction, il passa près d'une compagnie d'artisans qui s'amusoient à jouer à la boule. Une contestation s'étant élevée entre eux au sujet d'un coup qui paroissoit difficile à décider, ils appel-

èrent sans façon M. de Turenne, & lui demandèrent de juger le coup. Le vicomte, qui s'amusoit apparemment de ces méprises, n'eut garde de le faire connoître : il prit sa canne, mesura les distances, & jugea en faveur de l'un d'eux. Celui qu'il avoit condamné se fâcha, lui dit même quelques injures. Turenne, sans faire pirolette la moindre émotion, & croyant avoir pu se tromper, se mettoit bonnement en devoir de mesurer une seconde fois, lorsqu'il fut abordé par quelques officiers qui le cherchoient. Le terme de *monfieur* qu'ils lui adressèrent, ouvrit les yeux aux joueurs ; l'artisan qui l'avoit injurié, se jeta à ses genoux pour lui demander pardon. *Mon ami*, lui dit simplement Turenne en le quittant, *vous avez eu tort de croire que je voullusse vous tromper.*

Le maréchal de Turenne étoit assez grand homme pour avouer ses faiblesses & en rougir. Louis XIV, qui l'estimoit beaucoup, lui avoit confié le secret d'une négociation dont Madame étoit chargée auprès du roi d'Angleterre, Charles II son frère. Turenne, qui étoit l'amant de la marquise de Coaquin, & fa dupe, eut la faiblesse de lui révéler ce secret que *Monfieur* ignoroit, mais qu'il fut bientôt par l'indiscrétion de la marquise. Ceci donna lieu à plusieurs tracasseries dont le roi se plaignit au maréchal. Quelque temps après, le chevalier de Lorraine étant venu un soir voir M. de Turenne, & ayant par occasion rappelé ce fait dans la conversation, le vicomte l'interrompant, lui dit : « Chevalier, si vous voulez parler de cela, commençons donc par éteindre les bougies ».

Si Turenne avoit un défaut, c'étoit l'entêtement pour sa maison. Il le portoit jusqu'à donner la serviette à son neveu quand celui-ci mangeoit chez lui, disant : *C'est l'air de ma maison.*

M. de Turenne, la veille du jour qu'il avoit été pour donner la bataille, monta à cheval à deux heures, après avoir mangé. Il avoit bien des gens avec lui : il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller : il dit au petit d'Elboeuf : « mon neveu, demeurez-là ; vous ne faites que tourner autour de moi ; vous me feriez reconnoître. Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il alloit, qui lui dit : *monfieur, venez par ici, on tiendra par où vous allez.* — *Monfieur*, lui dit M. de Turenne, je m'y en vais, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela fera le mieux du monde ». Il tournoit son cheval, il aperçut Saint-Hilaire qui lui dit le chapeau à la main : *monfieur, jettez les yeux sur cette bête et que j'ai fait mettre-là.* Il retourna deux pas & sans s'être arrêté, il reçut le coup, qui emporta le bras & la main qui tenoit le chapeau de M. Saint-Hilaire, & perça le corps après avoir traversé le bras du héros. Ce généralhomme le regardoit toujours : il ne le vit point tomber ; le cheval l'emporta où

l'avoit laissé son neveu : il n'étoit pas encore tombé, mais il étoit penché, le nez sur l'arçon ; dans le moment le cheval s'arrêta, & il tomba entre les mains de ses gens ; il ouvre de grands yeux & la bouche, & demeure tranquille pour jamais : il avoit une part de cœur emportée.

Montecuculi, son rival, instruit d'un événement dont il pouvoit tirer le plus grand avantage, répéta plusieurs fois avec une douleur irrésistible d'admiration : *Il est mort un homme qui faisoit honneur à l'homme.*

Les généraux français, qui ne favoient quel parti prendre, délibéroient beaucoup, & ne conclusient rien. Les soldats, dont ces incertitudes aigrissoient le désespoir, crièrent de tous côtés : *Lâchez la Pie, elle nous conduira.* C'étoit le nom du cheval que le vicomte de Turenne montoit ordinairement.

M. de Luxembourg eut le commandement des troupes à la place du maréchal de Turenne, & n'acquiesça beaucoup de gloire. Le grand Condé disoit à cette occasion : « Luxembourg a mieux fait l'éloge de M. de Turenne que Mafcaron & Fléchier ». Ces deux orateurs avoient prononcé son oraison funèbre.

Madame de Sévigné rapporte dans ses lettres que quelques jours après la mort de Turenne, un fermier de Champagne vint demander à son Seigneur la réssiliation du bail de sa ferme, ou une diminution considérable. On lui demanda pourquoi ? Il répondit « que du temps de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec sûreté, & compter sur les terres de ce pays-là ; mais que depuis sa mort tout le monde quittoit, croyant que les ennemis vont y entrer ». Voilà, ajoute madame de Sévigné, des choses simples & naturelles qui font son éloge aussi magnifiquement que les Fléchier & les Mafcaron.

Madame de Sévigné, dans une autre de ses lettres, cite un trait qui montre à quel point cet homme illustre avoit porté le désintéressement. M. de Turenne, dit cette dame, avoit quarante mille livres de rente de biens de succession : & M. Boucherat a trouvé que, toutes les dettes payées, il ne lui restoit que dix mille livres de rentes ; c'est deux cents mille francs pour tous ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà, continue-t-elle, comme il s'est enrichi en cinquante années de service ».

Ce général ne parloit jamais pour ses campagnes qu'il n'eût fait avertir auparavant les ouvriers & les marchands qui avoient fait quelques fournitures pour sa maison, de remettre leurs mémoires entre les mains de son intendant. La raison qu'en apportoit cet homme bon, généreux, équitable, c'est qu'il ne savoit pas s'il reviendrait de la campagne.

Z z z z z

TURLUPINADE. Ce mot vient de turlupin, farceur célèbre qui faisoit rire le peuple par de fausses pointes, & par de plaisantes équivoques. Les gens de goût rejettent ces plaisanteries, c'est pour eux une espèce de fausse monnaie à laquelle les mauvais plaisans essayent en vain de donner cours.

Il étoit un temps que les *turlupinades* régnoient à la cour de France.

Toutefois à la cour les turlupins restent.

BOILEAU.

Le roi des turlupins étoit M. d'Armagnac. Ce seigneur se trouvant un jour avec M. le duc Henri Jules, depuis prince de Condé, il lui demanda pourquoi on d'oit guet-à-pens, & non pas guet-à-d'inde. Par la même raison, répondit le prince, qu'on ne dit pas : Monsieur d'Armagnac est un turluchefne, mais un turlupin.

Voilà sans doute l'origine ou la filiation des calambours qui ont eu, de notre temps, tant de cours dans certaines sociétés.

Le maréchal de *** n'étoit pas en état de faire ses preuves pour être cordon bleu, il lui manquoit un degré. Le roi témoigna à M. d'Armagnac qu'il avoit peine à surmonter cet obstacle. Bon ! dit ce seigneur, vous pouvez bien, sire, faire sauter un degré au maréchal de *** puisqu'il y en a à qui votre majesté fait franchir l'escalier entier.

Ménage contoit volontiers la *turlupinade* suivante.

Trivelin monté sur un beau cheval d'Espagne bien harnaché, se laisse gagner par le sommeil. A peine est-il descendu de cheval, qu'il se jette au pied d'un arbre & s'endort, après avoir eu néanmoins la précaution d'engager la bride autour de son bras. Des voleurs surviennent, dégagent adroitement le cheval qu'ils emmènent, & laissent la bride au dormeur. Trivelin s'étant éveillé & ne trouvant plus son cheval, se étoit en disant : ou je suis Trivelin, ou je ne le suis point. Si je suis Trivelin, que je suis malheureux ! car j'ai perdu un beau cheval ; mais si je ne suis pas Trivelin, que je suis heureux ! car j'ai gagné une belle bride. Il s'arrête à ce dernier sentiment & se livre aux plus doux transports de la joie.

Un homme, dont le nez étoit fort camard, étant venu à éternuer en présence d'un turlupin ; celui-ci le salua & ajouta : Dieu vous conserve la vue. Celui qui venoit d'éternuer, surpris de ce vœu, lui demanda pourquoi il le faisoit ? Parce, répondit le tailleur, que votre nez n'est pas propre à porter des lunettes.

Des dames très-âgées demandoient à M. d'Aubigné, qu'elles trouvoient dans une des salles

du vieux louvre, ce qu'il faisoit là. Vous voyez, mesdames, en les regardant, que j'admire des antiquités.

Le commandeur Forbin de Janson, étant à un repas avec le célèbre Boileau, entreprit de le turlupiner sur son nom. Quel nom, dit-il portez vous là ? Boileau ; j'aimerois mieux m'appeller Boivin. Ce poète lui répondit sur le même ton : & vous, monsieur, quel nom avez vous choisi ? Janson ; je préférerois d'être nommé Jeanfarine ; la farine ne vaut-elle pas mieux que le son ?

On doit mettre au rang des turlupins, ceux qui plaisantent sur les défauts que la nature a donnés. Un conseiller borgne étoit en dispute avec un de ses confrères qui étoit boiteux. Ils prirent pour juge un de leurs amis, qui, pour les assurer de son intégrité, leur dit ce proverbe : je ne suis pour le borgne ni pour le boiteux.

Le même conseiller borgne, voulant décider seul une contestation épineuse, un autre espèce de turlupin lui dit : croyez moi, empruntez les lumières d'un de vos confrères, deux yeux valent mieux qu'un.

TYRAN. Un religieux, d't le poëte Sadi, étoit respecté dans Bagdad pour sa piété, & le peuple & les grands avoient confiance en lui. Holchas Joseph, tyran de Bagdad, vint le trouver, & lui dit : Pre Dieu pour moi O Dieu ! s'écrie le religieux, en élevant les mains au ciel, ôte de la terre Holchas Joseph. Malheureux ! tu me maudis, lui dit le tyran. — Je demande au ciel, répondit le religieux, la plus grande grâce qu'il puisse accorder à ton peuple & à toi.

Damoclès, l'un des familiers de Denys le Tyran, lui ayant dit, lorsqu'il étoit en la plus grande splendeur de son état, qu'il étoit très-heureux : Veux-tu, dit le tyran, que je te fasse jouir de mon bonheur un jour seulement ? Ce que Damoclès lui ayant accordé, il le fit servir à table comme il avoit accoutumé d'être, avec toutes les somptuosités & magnificences dont il se put aviser ; mais il fit cependant mettre une épée pendante à plomb sur sa tête, attachée au plancher d'en-haut à un seul poil de queue de cheval. Ce que Damoclès ayant aperçu, fut fort content de faire son dîner court, & de passer le reste du jour en son premier état. Voilà, lui dit alors Denys, comment notre vie est heureuse, qui avec nos satellites armés, ne dépend que d'un fillet.

Polybe raconte que Nabis, tyran de Lacédémone, avoit une machine qui étoit l'image d'une femme parée de riches habits ; elle marchoit & agissoit dès qu'on avoit fait jouer un ressort ; elle ressembloit à la femme du tyran. Quand il avoit besoin d'argent, il faisoit venir dans son palais

les plus riches de Sparte, & leur exposoit sa situation, & les prioit de lui prêter de l'argent. S'il ne les persuadoit pas, il leur disoit : je n'ai point le talent de la parole, je n'ai pu vous gagner ; mais voici une belle dame qui aura plus d'éloquence que moi ; il faisoit approcher l'automate qui embrassoit ceux qu'il vouloit tourmenter, elle les ferroit & piquoit tellement par les pointes dont ses bras étoient hérissées, qu'ils imploroient la miséricorde du tyran, & lui accordoient ce qu'il leur avoit demandé ; alors la machine lâchoit prise, & le tyran faisoit des remerciemens fort honnêtes.

Néron donna aux ministres de sa tyrannie, en quinze ans qu'il régna, la valeur de cinquante-cinq millions d'écus couronnés, & fit bâtir un palais doré superbe, qui occupoit une grande partie de Rome : ce monument fut détruit après sa mort, en haine de la mémoire d'un tel tyran.

Après qu'Olivier Cromwel eut usurpé l'autorité souveraine, & que le jeune Charles eut abandonné l'Angleterre, un gentilhomme auroit beaucoup risqué de sortir du royaume sans en avoir obtenu la permission du protecteur, qui redoutoit les ca-

bales des nobles. Ceux-ci crurent que le plus sûr pour eux étoit de lui faire leur cour.

Un jeune seigneur, entièrement dévoué aux intérêts de Charles, étant venu lui faire la révérence, le protecteur lui dit, avec son singulier ordinaire : je vous fais gré de votre visite ; venez me voir le plus souvent que vous pourrez, mais point de commerce avec Charles Stuart. Je vous jure sur mon honneur, reprit le jeune homme, que je ne le vois point.

Étant revenu peu de temps après, Cromwell lui arracha son chapeau des mains, & en ayant détaché la coiffe avec un couteau, il trouva dedans plusieurs lettres adressées aux amis de Charles. Quelle honte ! s'écria Olivier ; est-ce ainsi que les gentilhommes anglois respectent l'honneur ? Ne m'avez-vous pas promis de ne point voir Charles Stuart ? Je ne l'ai point vu, lui dit le gentilhomme. — Voilà qui est bien, reprit Cromwell ; mais, qui a soufflé la bougie ? est-ce vous ou Charles ? — Il y a toute apparence que Cromwell avoit un espion auprès de lui, qui lui apprit que le roi avoit éteint les lumières, quand le jeune lord l'avoit été voir depuis la descente de Cromwell.



VADÉ, (Jean Joseph) né en 1720, mort en 1757.

Il avoit de l'esprit, de la gaieté, de l'originalité qui suppléerent à son peu d'application à l'étude, & à la lecture des anciens. Il inventa le genre Poissard plus naturel que le Burlesque, & plus amusant, parce qu'il print les mœurs & les faillies du peuple. Il a fait des opéras comiques, des parades, des chansons, des lettres, des contes & autres ouvrages singuliers en prose & en vers qui ont eu du succès. Il étoit le meilleur acteur de ses petites farces cui le faisoient rechercher & désirer dans les sociétés de plaisir.

Il venoit de quitter un fat qui faisoit le beau parleur, & qui en lui racontant ses bonnes fortunes, disoit toujours : j'ai *été* la comtesse d'***; j'ai *été* la belle madame de ***. Ennuyé de la fatuité & de la prononciation affectée, *Vadé* lui dit : « que me dites-vous là ! Jupiter fut plus heureux que vous, car il a *été* *le* ».

VALEUR. La *Valeur* est la force réunie au courage. Dans quelle ville la valeur étoit-elle plus honorée qu'à Sparte ? Une troupe de Lacédémoniens, passant devant la ville de Corinthe, qui avoit des remparts, quelques Lacédémoniens demandèrent : quelles femmes habitent cette cité ? ce sont, leur répondit-on, des Corinthiennes. Ne savent-ils pas, reprirent-ils, ces hommes vils & lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi, sont des citoyens déterminés à la mort ?

Marcus Brutus qu'on vouloit détourner d'aller au combat, dit : quel mal peut-il m'en arriver ? Je ne puis que vaincre ou mourir ; & sur ce que quelques-uns lui conseilloyent après la défaite de se sauver, par la fuite : Il faut, dit-il, se sauver avec les mains & non pas avec les pieds.

Un soldat français se battant, l'épée à la main avec un de ses camarades, en reçut un coup mortel, & cependant ayant encore assez de force pour le renverser sous lui & le désarmer : va, lui dit-il, je te donne ce que tu m'as & il tomba mort.

On a rapporté cette faillie de valeur d'un général d'armée. Les ennemis s'avançoient ; des nouvelles de leurs forces supérieures pouvoient décourager l'armée qui leur étoit opposée : le général l'apprehendoit ; aussi lorsqu'on vint lui annoncer que les ennemis s'approchoient & qu'il étoit nécessaire d'envoyer reconnoître leur nombre ;

nous les compterons, dit-il, quand nous les aurons défaits.

Un officier représentoit au maréchal de Gassion qu'il lui étoit impossible de se retirer en présence d'une armée supérieure à la sienne. Le maréchal répondit : j'ai dans ma tête, & je porte à mon côté, tout ce qu'il faut pour surmonter les obstacles que vous prévoyez.

La nourriture influe plus qu'on ne pense sur la valeur des troupes, & tout le monde peut reconnoître la vérité de ce mot d'un médecin Anglois, qui disoit qu'avec une diète de six semaines il rendroit un homme poltron. Le prince Maurice étoit si convaincu de ce principe, qu'il employoit toujours à quelque action de vigueur, les Anglois lorsqu'ils arrivoient de chez eux, & tandis qu'ils avoient la pièce de bœuf dans l'estomac : c'étoit son expression.

Les françois attaquent & battent, en 1690, le prince de Waldeck à Fleurus, près de Charleroi. Durant cette action, un lieutenant-colonel d'un régiment françois, dont le nom auroit bien mérité d'être conservé, se trouve prêt à charger. Ne sachant comment animer les siens, très-mécontents d'être entrés en campagne sans être habillés, il leur dit : « mes amis, voici de quoi vous consoler, puisque vous avez le bonheur d'être en présence d'un régiment vêtu de neuf. Chargeons vigoureusement, habillons-nous ». Cette plaisanterie, qui marque un grand fonds de mépris pour l'ennemi, fait un tel effet sur l'esprit des soldats, qu'ils se précipitent sur le régiment, le détruisent, & s'habillent tous complètement sur le champ.

M. de Chevert, dont l'ardeur comme l'expérience sembloit croître avec les années, fut chargé de chasser l'ennemi des sommets d'une montagne couverte de bois. C'est en y pénétrant qu'il fixa sur le marquis de Béchint des regards enflammés & que le fustillant par la main : « jurez-moi, lui dit-il, foi de chevalier, que vous & votre régiment vous vous ferez tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer. » Au moment de l'attaque les officiers du même corps le firent prier de prendre sa cuirasse ; mais en leur montrant les grenadiers : « & ces braves gens en ont-ils

VALEUR DOMESTIQUE. Il y a une *valeur domestique privée*, & qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire. Lorsque le duc d'Orléans & le duc de Bourgogne se disputoient la régence sous Charles VI que quelques accès de démence avoient mis hors d'état de gouverner, Philippe

de Villiers l'île-Adam, gouverneur de Pontoise, se déclara partisan du dernier. Il entra secrètement à la faveur de la nuit dans la ville de Paris avec huit cents chevaux, & y commit beaucoup de désordres. Tannequi du Châtel qui en étoit prévêtu, enendant le bruit, courut prendre le Dauphin Charles VII dans son lit, l'enveloppa dans sa robe de chambre, le sauva à la Buille, & l'alla à Melun.

Nicolas, ami du docteur Arnaud, son compagnon d'armes pour la cause de la religion, mais né d'ailleurs avec un caractère doux & accommodant, lui représentoit qu'il étoit las de faire la controverse & qu'il vouloit se reposer : « vous reposer, lui dit Arnaud, eh ! n'avez-vous pas l'éternité entière ? »

VAN-DYCK, (Antoine) peintre, né l'an 1599, mort en 1641.

Van-dyck étoit le plus habile des élèves de Rubens. Un soir que ce maître étoit sorti pour aller prendre l'air, selon sa coutume, *Van-dyck* & ses camarades entrèrent secrètement dans le cabinet de Rubens pour y observer sa manière d'ébaucher & de finir. Comme ils s'approchoient de plus près pour mieux examiner, un d'eux, poussé par un autre, tomba sur ce tableau ; il effaça le bras de la Maléine, la joue & le menton de la sainte Vierge, que Rubens venoit de finir. On craignit les suites de cette imprudence, & tous les élèves étoient fort embarrassés sur ce qu'ils devoient faire, lorsque l'un d'eux plus décidé, dit : « Il faut, sans perdre de temps, risquer le tout pour le tout. Nous avons encore environ trois heures de jour, que le plus capable de nous prêter la palette, & tâche de réparer ce qui est effacé. Pour moi je donne ma voix à *Van-dyck*. » Tous applaudirent à ce choix, excepté *Van-dyck*, qui enfin pressé par leurs prières, & craignant lui-même la colère de Rubens, se mit à l'ouvrage. Il réussit si bien, que le lendemain Rubens, en examinant son travail de la veille, dit en présence de ses élèves qui trembloient de peur : « Voilà un bras & une tête qui ne font pas ce que j'ai fait hier de moins bien. » Ce tableau qui est un des plus beaux de ce maître, est une descente de croix enl. se voit encore aujourd'hui dans l'église de Notre-Dame d'Anvers.

Van Dyck alla exprès à Haïlem, pour y voir Hals, qu'il eut beaucoup de peine à trouver chez lui, parce que Hals étoit presque toujours au cabaret. Enfin *Van-Dyck*, ne pouvant le joindre, prit le parti de lui faire dire que quelcun l'attendoit pour se faire peindre ; dès que Hals fut arrivé dans sa maison, lieu du rendez vous, *Van-dyck* lui dit qu'il étoit étonné, qu'il vouloit son portrait ; mais qu'il n'avoit

que deux heures à lui donner. Hals prit la première toile venue, & après avoir peint pendant quelque temps, il pria *Van-dyck* de se lever pour voir ce qu'il avoit fait. Le modèle parut fort content de la copie, parla de choses indifférentes, & dit ensuite, sans affectation, que la peinture lui paroissoit assez aisée, & qu'il avoit envie d'essayer à l'instant ce qu'il seroit capable de faire. Il prit alors une autre toile, & pria Hals de se mettre à la place qu'il venoit de quitter. Hals voulut bien lui-même satisfaire l'étranger ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit *Van-dyck* l'eût prié de se lever à son tour & de voir l'ouvrage qu'il venoit d'achever ! Vous êtes *Van-dyck*, s'écria-t-il en l'embrassant ; & les deux artistes se lérent de la plus vive amitié.

Van-dyck se retira en Angleterre, attiré par les bienfaits de Charles I, qui le fit chevalier du Bain, & le gratifia d'une pension & d'un logement. Un jour qu'il faisoit le portrait de Charles, ce prince s'entretenoit avec le duc de Northolck, & se plaignoit assez bas de l'état de ses finances. *Van-dyck* paroissoit attentif à cet entretien. Le roi l'ayant remarqué, lui dit en riant : *Et vous, chevalier, savez-vous ce que c'est que d'avoir besoin de cinq ou six mille guinées ?* Oui, sire, répondit le peintre, « d'un artiste qui tient table ouverte à ses amis, & bourse ouverte à ses maîtresses, ne sent que trop souvent le vuide de son coffre fort.

La reine, épouse de ce monarque, se faisoit peindre. Elle avoit des mains admirables. Comme *Van-dyck* s'y attardoit long-temps, la reine qui s'en aperçut, lui demanda pourquoi il s'appliquoit plus à rendre ses mains que sa tête ; C'est, dit-il, madame, que j'éprouve de ces belles mains une récompense digne de celle qui les porte ».

VAUBAN, (Sébastien le prêtre de) maréchal de France, né en 1633, mort en 1707.

Vauban conduisit toujours les sièges auxquels Louis XIV se trouva. Ce fut à celui de Maltrich en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places, qu'il avoit imaginée par une longue suite d'expériences, & qu'il a depuis toujours pratiquée. Jusques là il n'avoit fait que suivre avec plus d'adresse & de conduite les règles déjà établies ; mais alors il en suivit d'inconnues, & fit changer de face à cette importante partie de la guerre. Les parallèles & les places d'armes parurent au jour. Depuis cette époque il a toujours inventé sur ce sujet, tantôt les cavaliers de tranchée, tantôt un nouveau usage des sapes & demi-sapes, tantôt les batteries en ricochet ; & parla il avoit porté son art à une telle perfection, que le plus souvent, ce qu'on n'auroit jamais osé espérer, devant les pla-

ces les mieux défendues, il ne perdoit pas plus de monde que les assiégés.

En 1677, Louis XIV ayant avec lui son frère & cinq matéchaux de France, faisoit le siège de Valenciennes. Vauban dirgeoit toutes les opérations. Le roi tint un conseil de guerre pour attaquer les ouvrages de denors. C'étoit l'usage que ces attaques se fissent tous-jours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis sans être aperçu, & d'épargner le sang du soldat. Vauban proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les matéchaux de France le récrièrent contre cette proposition : Louvois la condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. « Vous voulez, dit-il, ménager le sang du soldat : vous l'épargnez bien davantage quand il combattra de jour sans confusion & sans tumulte, sans craindre qu'une partie de nos gens tire sur l'autre, comme il n'arrive que trop souvent. Il s'agit de surprendre l'ennemi ; il s'attend toujours aux attaques de nuit : nous le surprendrons en effet, lorsqu'il faudra qu'il eût des fatigues d'une veille ; il soutienne les efforts de nos troupes fraîches. Avez-vous à cette raison, que s'il y a dans cette armée des soldats de peu de courage, la nuit favorise leur timidité ; mais que, pendant le jour, l'œil du maître inspire la valeur, & élève les hommes au-dessus d'eux-mêmes ». Le roi se rendit aux raisons de Vauban, malgré Louvois & cinq matéchaux de France. Les mousquetaires, par leur valeur, s'emparèrent de la contrescarpe, tous les ouvrages furent emportés en plein jour, & la ville capitula lorsqu'on s'y attendoit le moins. (Siècle de Louis XIV.)

Au siège de Cambrai qui suivit celui de Valenciennes, Vauban n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. Du Metz, brave homme, mais chud & emporté, persuada au roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que Vauban dit au roi : *Vous perdez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place.* Du Metz l'emporta ; la demi-lune fut attaquée & prise : mais les ennemis étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, & le roi y perdit plus de quatre cents hommes, & quarante officiers. Vauban, deux jours après, l'attaqua dans les formes, & s'en rendit maître sans y perdre que trois hommes. Le roi lui promit qu'une autre fois il le laisseroit faire.

Vauban étoit au siège de Namur au commencement de l'année 1703, il donna ordre à des réparations nécessaires lorsqu'il apprit que le roi l'avoit honoré du bâton de maréchal de France. Ce citoyen, zélé pour le service de l'état, s'étoit lui-même refusé quelques années auparavant à cette élévation. Il craignoit que cette dignité empêchât qu'on ne l'employât avec des généraux du

même rang, & ne occasionnât des difficultés contraires au bien du service. Vauban aimoit mieux être plus utile, & moins récompensé.

En 1706 la Feuillade avoit été chargé du siège de Turin. Comme cette opération étoit importante & difficile, Vauban offrit de servir comme volontaire dans l'armée, & uniquement pour donner ses conseils à la Feuillade. Ce jeune homme qui avoit peu de talent & beaucoup d'orgueil, le refusa, & dit audacieusement : *J'espère prendre Turin à la Coehorn* ; c'étoit le nom du directeur général des fortifications des Provinces-Unies, & le rival de Vauban. Cependant la Feuillade s'y prenoit si mal, qu'il ne fut pas plus avancé après deux mois, que le premier jour. Louis XIV consulta sur ce siège Vauban, qui offrit encore d'aller commander les travaux. Mais, monseigneur le maréchal, lui dit le roi, songez-vous que cet emploi est au-dessous de votre dignité ? Sire, répondit Vauban, ma dignité est de servir l'état. Je laisserai le bâton de maréchal de France à la porte, & j'aiderai peut-être le duc de la Feuillade à prendre la ville ». Ce vertueux citoyen s'en refusa, parce que l'on craignit de donner un dégoût au général qui étoit gendre de Chamillard, ministre de la guerre. Turin avoit été investi le 13 mai, on ouvrit la tranchée la nuit du 2 au 3 juin, mais le siège fut levé le 7 septembre.

Vauban, que la dignité de maréchal de France sembloit avoir rendu inutile, s'en consola avec ses savantes oisivetés ; c'étoit le nom qu'il donnoit à des écrits qu'il avoit composés sur les fortifications, sur le commerce & l'agriculture.

Son projet d'une dixme royale étoit souvent réprimé. Cette dixme, suivant le système de l'auteur, devoit être levée en nature de fruits dans tout le royaume au profit du roi, & devoit tenir lieu de toutes les autres impositions. Ce projet avantageux, mais qui souffroit bien des difficultés, n'a pas été adopté.

L'académie des sciences, lors de son renouvellement en 1699, avoit démanté Vauban pour un de ses honoraires ; & qui méritoit mieux cette place qu'un homme qui avoit appelé du ciel les mathématiques pour les occuper aux besoins des hommes ? La mort le suivit lorsqu'il étoit prêt de finir un ouvrage sur les fortifications : plusieurs de nos places, lors de la campagne de 1706, ne s'étant pas défendues comme il auroit souhaité, il vouloit défendre, par ses conseils, toutes celles qui seroient attaquées à l'avenir.

VAUCAUSON, mort en 1783 âgé d'environ 70 ans.

Vaucanson naquit mécanicien ; étant enfant, il

Il orna une chapelle que sa mère lui avoit donnée de petites anges qui agitoient leurs ailes, & de prêtres automatés qui imitoient quelques fonctions ecclésiastiques. Lorsque cet homme industrieux revint à Paris, après trois mois d'absence, il profita d'une maladie cruelle & longue pour s'occuper de son *flûteur*. Sans aucune correction, sans aucun tâtonnement, la machine toute entière résulta de la combinaison des pièces qu'il avoit fait exécuter en sortant de son lit. N'osant avoir de témoins de son premier essai, il écarta même, sous prétexte d'une commission, un ancien domestique qui lui étoit attaché depuis longtemps, mais celui-ci avoit vu des préparatifs, il épiait le secret de son maître; il ne put donc se résoudre à obéir. Caché près de la porte il écoute avec attention. Bientôt il entend les premiers sons de la flûte; à l'instant il s'élance dans la chambre, tombe aux genoux de *Vaucanson*, qui lui parait alors plus qu'un homme, & tous deux s'embrassent en pleurant de joie.

Vaucanson inventa & exécuta dans sa jeunesse, un automate qui jouoit à la fois du tambourin & du galoubet, comme les successeurs de nos anciens troubadours. Ensuite il fit deux canards qui croassaient, barbotaient, mangeoient, alloient chercher le grain, le faisoient dans l'auge. Ce grain éprouvoit dans leur estomac une sorte de trituration, il passoit ensuite dans les intestins. Ce n'étoit pas la faute de *Vaucanson* si les médecins avoient mal deviné le mécanisme de la digestion, ou si la nature opérait ses fonctions par des moyens d'un autre genre que ceux qu'il pouvoit imiter. Ses machines étoient des preuves suffisantes de son génie. Il fit de ses rares talens un usage plus utile. Consulté par le gouvernement, dans une discussion où l'on faisoit valait l'intelligence peu commune que devoit avoir un ouvrier en étoffe de soie, il répondit par une machine avec laquelle un âne exécutoit une étoffe à fleurs. Il avoit quelques droits de tirer cette petite vengeance des ouvriers de Lyon qui, dans un voyage qu'il fit dans ce pays, le poursuivirent à coups de pierres, ayant ouï dire qu'il cherchoit à simplifier les métiers.

Au milieu de ces travaux utiles, *Vaucanson* suivait en secret une idée, à l'exécution de laquelle Louis XV s'intéressoit; c'étoit la construction d'un automate dans l'intérieur duquel devoit opérer tout le mécanisme de la circulation du sang; mais les lenteurs qu'éprouva l'exécution des ordres du souverain, découragèrent notre savant académicien.

Ce savant illustre conserva toute son activité jusqu'au dernier moment de sa vie. Il s'occupait encore quelques jours avant de mourir, à faire exécuter la machine qu'il avoit inventée.

Encyclopédie.

pour composer sa chaîne sans fin. « Ne perdez pas une minute, disoit-il à ses ouvriers; je ne vivrai peut-être pas assez long-temps pour expliquer mon idée en entier ».

VAUGELAS. (Claude Favre de) né l'an 1585, mort en 1650.

Voiture qui étoit fort ami de *Vaugelas*, le railloit quelquefois sur le trop de soin qu'il employoit à sa traduction de *Quinte-Curte*. Il lui disoit qu'il n'auroit jamais achevé, que pendant qu'il poliroit une partie, notre langue venant à changer, l'obligerait à refaire toutes les autres: à quoi il appliquoit plaisamment ce qui est dit dans *Martial* de ce barbier qui étoit si long-temps à faire une barbe, qu'avant qu'il l'eût achevée, elle commençoit à revenir.

Eutrapelus Tonfor, dum circuit ora Luperci,

Expungitque genas, altera barba subit,

Ainsi, disoit-il, *altera lingua subit*. Au reste cette traduction reçut de grands applausissemens; & c'est à son sujet que Balzac dit que l'*Alexandre* de *Quinte-Curte* étoit invincible, & celui de *Vaugelas* imitabile.

Le cardinal de Richelieu, ayant souhaité que l'académie-françoise travaillât tout de bon à un dictionnaire; on lui témoigna que l'unique moyen d'avancer ce travail, étoit d'en charger principalement M. de *Vaugelas*, & de lui faire rétablir pour cet effet par le roi une pension de deux mille livres dont il n'étoit plus payé. Le cardinal ayant goûté cet expédient, *Vaugelas* l'alla aussitôt remercier. Le ministre le voyant entrer dans sa chambre s'avança vers lui, & lui dit: eh bien, monsieur, vous n'oubliez pas du moins dans le dictionnaire le mot de pension: non, monseigneur, répondit *Vaugelas*, & encore moins celui de reconnaissance.

Vaugelas disoit qu'une mauvaise raison fait ordinairement moins de tort qu'un mauvais mot, parce qu'il n'y a que les gens à réflexion qui connoissent la fausseté d'un raisonnement; au lieu qu'un mauvais mot est remarqué de tout le monde.

Vaugelas se forma sur l'hiloire romaine de Coeffeteau, & ne vouloit presque point recevoir de phrase qui n'y fut employée. Balzac dit à ce sujet, qu'au jugement de M. de *Vaugelas* il n'y avoit point de salut hors l'histoire romaine, non plus que hors de l'église romaine. Il lut dans la suite les traductions de d'Ablancourt, & il les prit pour modèles de la sienne.

YAYER, (François La Mothe le) né en 1588, mort en 1672.

A a a a a

La Mothe le *Vayer*, selon M. de Voltaire, est beaucoup plus hardi que Bayle dans son scepticisme, & moins réservé dans ses libertés cyniques. Mais le *Vayer* semble nous prévenir lui-même à cet égard dans un de ses ouvrages où il dit que les plus grands auteurs ont besoin d'être interprétés favorablement, & il ajoute : « Les livres d'un homme sont à mon sens de fort mauvais garans de ses inclinations, & je n'ai jamais cru qu'on pût former un bon jugement des mœurs d'une personne par ses écrits ».

Saint-Sorlin Desmarests, non moins connu par son fanatisme que par le poème de Clovis, voyant passer un jour dans la galerie du Louvre La Mothe le *Vayer* : *Poila*, dit-il, *un homme qui n'a point de religion*. Notre philosophe se tourna vers lui, & digna lui dire : *mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis point de ta religion*.

Quoique le *Vayer* aimât beaucoup la tranquillité, la retenue dont il faisoit profession parut l'abandonner, lorsque Vaugelas publia ses remarques sur la langue. Il craignoit, s'il les adoptoit, d'être dans une espèce de nécessité de repasser tout ce qu'il avoit écrit ; il prit donc le parti d'attaquer ces remarques qu'il prétendoit être pour la plûpart ou fausses, ou inutiles ; il ressembloit à ces bons religieux qui, accoutumés à leur ancienne discipline un peu relâchée, ne peuvent souffrir qu'on vienne la réformer & les réduire à un genre de vie plus régulier & plus austère. *Histoire de l'Académie*.

La Mothe le *Vayer* ayant fait un livre d'un dur débit, son libraire lui en fit des plaintes. Ne vous mettez pas en peine, lui dit-il, je fais un secret pour le faire acheter. Il employa ses amis pour le faire défendre. Dès qu'il fut défendu, tout le monde voulut l'avoir, & on fut bien-tôt obligé d'en faire une seconde édition.

Le père Merienne, minime, savoit employer ingénieusement les pensées des autres. C'est pourquoi La Mothe le *Vayer* l'appelloit le *bon Larron*.

La Mothe le *Vayer* parloit volontiers d'un écrivain scrupuleux, lequel fut vingt-quatre heures à rêver comment il seroit pour éviter de dire ce seroit, à cause de la ressemblance des deux premières syllabes.

Les relations des pays éloignés faisoient le plus grand amusement de le *Vayer*. Dans sa dernière maladie, & ayant la mort sur les lèvres, son ami Berrier vint le voir. Dès qu'il l'eut reconnu : *Quelles nouvelles avez-vous du grand Mogol ?* lui demanda-t-il. Ce furent ses dernières paroles, il expira peu de temps après.

Le *Vayer* avoit un fils abbé que la mort lui en-

leva à l'âge de 35 ans. C'est à cet abbé que Boileau a adressé sa quatrième satire. Il fit imprimer les œuvres de son père, dont il y a une dernière édition de 1756, en 16 grands vol. in-8°.

VENDOME, (Louis-Joseph Duc de) mort à Vignaros en Espagne le 11 juin 1712, âgé de cinquante-huit ans. Il étoit arrière-petit-fils de Henri IV, & de Gabrielle d'Estres.

Lors de la journée de Steinkerke en 1691, le maréchal de Luxembourg parcourant les rangs pour animer tout le monde à bien faire, dit à Vendôme : *Pour vous, je n'ai rien à vous recommander*. « Monsieur le maréchal, repliqua Vendôme, mort ou vif, je serai loué aujourd'hui des honnêtes gens ».

Lorsqu'il fut à la tête des armées, le moindre soldat, comme il est dit dans le poème de ce général, auroit sacrifié sa vie pour lui. Il faisoit durant l'hiver de 1705 le siège de Verue. La neige combletoit tous les jours la tranchée ; la gelée rendoit la terre aussi dure que les pierres ; les soldats tomboient morts de froid à chaque instant ; l'armée savoit qu'il y alloit de la gloire de son général, qu'elle appelloit son père, de prendre la place ; mais l'on n'entendit pas un murmure.

Il reçut un jour un éloge bien flatteur & bien naïf en même temps d'un jeune Seigneur qu'il avoit envoyé en cour pour annoncer la victoire qu'il venoit de remporter à Luxem en 1702. Ce jeune Seigneur s'embarrassa dans le récit qu'il en fit. Madame la duchesse de Bourgogne qu'il étoit présente, étoit de tout son cœur ; Louis XIV ne perdoit rien de sa gravité. Le jeune Seigneur ayant fini son récit comme il put, dit au roi : « Sire, il est plus facile à M. de Vendôme de gagner une bataille, qu'il n'est aisé de la raconter ».

On a eu souvent lieu de louer sa présence d'esprit. Des troupes qui étoient à ses ordres ploient dans une occasion, & les officiers faisoient de vains efforts pour les retenir. Vendôme se jette aussitôt au milieu des fuyards, & crie à leurs chefs : *Laissez faire les soldats, ce n'est point ici, c'est là, montrant un arbre éloigné de cent pas, que ces troupes vont & doivent aller se reformer*. Ces paroles qui marquoient aux troupes que le général n'étoit pas mécontent de leur valeur, & qu'il s'en rapportoit à leur expérience, eurent le succès désiré.

Dans le temps que ce général commandoit l'armée des deux couronnes dans la Lombardie, la désertion étoit considérable parmi les Italiens. En vain la peine de mort étoit exécutée contre tous les déser-teurs, rien ne pouvoit fixer les soldats sous leurs drapeaux. A la fin, le général connoissant mieux le faible des Italiens, fit pu-

blies que tous ceux qui déserteroiént, seroient pendus à l'instant & sans l'assistance d'aucun prêtre. Cette punition, comme on l'avoit prévu, fit plus d'impression sur ces lâches, que la mort même. Ils avoient bien voulu risquer d'être pendus ; mais ils ne voulurent pas courir le risque d'être pendus sans confession.

En 1710 le duc de Vendôme fut envoyé au secours de Philippe V, roi d'Espagne. Ce général n'eut pas plutôt passé les Pyrénées, qu'il vit les grands défilés sur le rang qu'ils lui donneroient. « Tout rang m'est bon, leur dit-il ; je ne viens point vous disputer le pas, je viens sauver votre roi ».

Lors de la journée de Villaviciosa en 1710, les armées de Philippe & de l'archiduc s'étaient rencontrées, on se disposa de part & d'autre à une action sanglante & peut-être décisive. Comme les courtisans conjuroient Philippe de ne pas s'exposer & avec lui tout le royaume : « Allons, sire, lui dit Vendôme, quand vous serez à la tête de tant de braves gens, vos ennemis ne vous résisteront pas ».

La victoire ne tarda point à se décider en faveur de Philippe. Lorsque les troupes ennemies furent entièrement dispersées, ce prince, au milieu du champ de bataille, témoigna à Vendôme qu'il avoit un besoin extrême de dormir. Sire, lui dit le duc, je vais vous faire arranger le meilleur & le plus beau lit qu'un roi ait jamais eu. Dans le même instant on plaça sous un arbre les drapeaux qu'on venoit de prendre. Le roi se jeta dessus tout botté, & y dormit quatre ou cinq heures.

Philippe V, plein de reconnaissance pour Vendôme, disoit qu'il lui devoit la couronne. Ce général qui avoit des rivaux jaloux de ses succès, répondit au roi en lui renvoyant l'honneur de la victoire : *Porter majesté à vaincu ses ennemis, j'ai vaincu les miens*. On peut se rappeler ici ce proverbe espagnol : « Fais bien, tu auras des envieux ; fais mieux tu les confondras ».

Louis XIV apprenant l'événement de la journée de Villaviciosa ; où une armée vaincue jusqu'alors venoit de vaincre, parce qu'elle avoit été menée au combat par Vendôme : *Voilà, dit-il, ce que c'est qu'un homme de plus*.

Lorsque ce libérateur de l'Espagne eut fini sa carrière à Vignaros, Philippe V lui donna en pleurant sa sépulture à l'Escurial au milieu des rois ses prédécesseurs. Il l'avoit décoré pendant sa vie du titre & des honneurs de premier prince du sang d'Espagne.

Ce monarque disoit un jour au duc de Vendôme : « Il est surprenant qu'étant le fils d'un père dont le génie étoit si borné, vous excel-

liez dans la science militaire. Mon esprit, répondit Vendôme, vient de plus loin. Il vouloit faire entendre qu'il ressembloit à Henri IV dont il avoit l'honneur de descendre.

VENGEANCE. On a dit que la vengeance étoit douce ; oui, pour une âme foible & incapable de supporter l'injure.

La vengeance est souvent aussi funeste à celui qui l'exerce qu'à celui qui l'éprouve ; c'est un fer aiguë par les deux bords, que l'on applique entre son cœur & celui de son ennemi.

Protagore avoit donné en mariage sa fille à son ennemi ; on lui demandoit pourquoi ? il répondit : c'est que de toutes les femmes qui sont dans le monde, je lui donne la plus méchante, & que je ne pouvois plus cruellement me venger.

Un gentilhomme Anglois, qui étoit à Madrid, en se retirant une nuit chez lui, eut le malheur d'être insulté par des inconnus, qui le forcèrent de mettre l'épée à la main. Il se défendit vaillamment, & l'un d'eux tomba à ses pieds, noyé dans son sang. Ignorant à qui il avoit eu affaire, notre Anglois le rélogia sous le portail d'une église, qui pouvoit, dans le besoin, lui servir d'asile ; mais en s'appuyant contre la porte, il ne fut pas peu surpris de s'apercevoir qu'elle n'étoit pas fermée ; il entra, & son étonnement redoubla à la vue d'une foible lumière, & surtout d'une femme vêtue de blanc, qui sortoit d'un tombeau, avec un couteau ensanglanté à la main. Le fantôme s'approcha de lui, & lui demanda, d'une voix qui lui parut terrible, ce qu'il venoit faire dans ce lieu. Ne doutant pas que ce ne fût un esprit, il ne déguisa rien de ce qui lui étoit arrivé. « Etranger, lui dit cette femme, (car c'en étoit réellement une) comme vous je suis coupable d'un murdre. Je suis religieuse, d'une famille noble. Un lâche scélérat, qui m'avoit déshonorée, s'en étoit vengé ; mais moi j'ai lavé mon affront dans son sang ; mais, peu satisfaite de l'avoir immolé à ma vengeance, j'ai obtenu du porte-clefs de cette église la permission d'entrer dans son tombeau, & je viens de lui arracher ce cœur perfide, pour le traiter de la manière qu'il le méritait. » A ces mots, elle mit le cœur en pièce avec son couteau & en foula aux pieds tous les morceaux ? Quelque romanesque que paroisse cette aventure on prétend qu'elle est véritable.

Les habitans de Corfou sont d'un naturel fort vindicatif, comme il parait par cette histoire. Deux familles avoient pris querelle entre elles pour une chose assez légère d'abord, mais qui s'alla si loin, que plusieurs personnes furent tuées de part & d'autre, & surtout du côté de celle qui avoit offensé la parti le plus puissant. Une

A a a a a a

de ces personnes venant à mourir ne laissa qu'un jeune fils, à qui on proposa, dès qu'il fut devenu grand, d'épouser la fille d'un des ennemis de son père, pour faire finir ces querelles, & pour rétablir la paix entre les deux familles. Il agréa la proposition après plusieurs sollicitations; on fit le contrat de mariage, & ils se marièrent avec de grandes marques de joie; mais peu de temps après ayant conduit la nouvelle mariée dans sa maison, & ayant invité à un souper ses père & mère, ses sœurs, ses frères, & ses autres parens, il les obligea de passer la nuit chez lui, & les massacra tous impitoyablement, sans ménager sa propre femme.

Un François de Xaintonge appelé Roubias, passant par Damas en revenant de Jérusalem, rencontra un juge du lieu, qui lui donna sans sujet un soufflet si violent, qu'il l'abattit à ses pieds. Le François dissimulant cet affront, résolut de s'en venger. Pour cela il s'absenta trois ans de cette ville, & ayant bien appris la langue Turque, il se déguisa en Dervis. Ces religieux portent une cimeterre au côté, avec un couteau à la ceinture, disant que c'est pour faire observer les commandemens de leur grand prophète. Ce faux Dervis revint donc à Damas, où il assistoit tous les jours à l'audience du juge, ce qu'il fit pendant trois ans, attendant une occasion propre pour faire son coup, jusqu'à ce qu'un jour entendant une sentence de ce juge contre un orphelin, à qui l'on demandoit quel-que héritage, il s'approcha de lui, & lui donna un si grand coup de couteau au front, qu'il le jeta mort à ses pieds, puis le mit froidement sur son siège, disant que le jugement qu'il avoit prononcé étoit injuste, & qu'il falloit revoir le procès. Tout le monde y consentit par le respect qu'on lui portoit, & l'arrêt fut donné en faveur de l'orphelin. Le corps du juge fut porté en sa maison, & on lous beaucoup l'assassin. Cet homme croyant s'être suffisamment vengé se retira sans bruit, & s'en alla à Tripoli, où un François lui reprocha qu'il l'avoit vu en habit de Dervis, ce qu'il confessa, & en dit la raison incohérentement. La chose ayant été rapportée à quelques Turcs, on le prit, on le visita, pour voir s'il étoit circoncis; comme on vit qu'il n'étoit point, on le temena à Damas, où Vincent le Blanc, qui rapporte ceci, le vit exécuter à mort.

Deux familles nobles & puissantes de la ville de Terzi dans la marche d'Ancone, se portèrent une haine irréconciliable, qui passoit des pères aux enfans, & causoit souvent des meurtres. Une de ces deux familles, résolue à faire périr l'autre tout d'un coup, fit assembler secrètement plusieurs de ces braves, qui sont toujours prêts à se défaire de ceux que l'on veut. Quand leur monde fut prêt, ils allèrent tous une nuit trou-

ver le gouverneur, dont ils se saisirent, aussi bien que de ses gardes, puis le conduisant par force à la maison de leurs ennemis, ils l'obligèrent le poignard sur la gorge, d'ordonner qu'on lui ouvrit, ce qu'on ne fit point difficulté de faire. Entrant alors dans ces maisons, ils égorgerent tout le monde, jusqu'aux femmes & aux enfans, & même aux chevaux; ils contraignirent ensuite le gouverneur de leur faire ouvrir les portes de la ville, & se retirèrent chacun de leur côté. Quelques-uns cependant furent attrés & mis à mort.

Après la conquête du pays de Galles par les Anglois, ce courageux peuple se révolta. Dans un combat où la victoire le favorisa, les femmes firent cruellement éclater leur rage contre leurs ennemis, ce trait ne peut être rapporté qu'en latin: *quorum genitalia mulieres Walsingham post confictum absiderunt, & membrum pudendum in ore cujuslibet interempti posuerunt, testiculosque à mento dependere fecerunt.*

Le fanatique Telson qui tua le duc de Buckingham, favori de Charles II roi d'Angleterre, étoit si vindicatif, qu'ayant un jour appelé en duel un gentilhomme qui l'avoit offensé; & croyant que la qualité de son ennemi lui seroit peut-être refusée le couteau, il lui envoya un de ses doigts qu'il se coupa lui-même. Je veux, disoit-il, qu'il sache de quoi est capable, pour venger une injure, un homme qui peut se mettre lui-même par morceaux.

Boris Godounove, grand duc de Moscovie, étant tourmenté de la goutte, invita, par de grandes promesses, ceux qui y sauroient quelques remèdes, de les lui déclarer. La femme d'un Boïard, irritée des mauvais traitemens de son mari, & désirant de s'en venger, usa du stratagème de la femme de Sganarelle. Elle publia que son mari avoit un spécifique excellent pour la goutte; mais qu'il n'aimoit point assez sa majesté pour le lui donner. On envoya querir cet homme. Il eut beau protester son ignorance, on le fouetta jusqu'au sang, & on le mit en prison. Les plaintes qu'il fit, contre sa femme, ne servirent qu'à le faire maltraiter plus rudement. Enfin, on lui fit dire qu'il envoyât son remède ou qu'il se préparât à mourir. Ce malheureux, voyant sa perte inévitable, seignit d'avouer qu'il savoit quelques remèdes, mais qu'il n'avoit osé les employer pour sa majesté, & que si on vouloit lui donner quinze jours pour les préparer, il s'en serviroit. Les ayant obtenus, il envoya à Cziback, à deux journées de Moscou, sur la rivière d'Occa, d'où il se fit amener un chariot de routes fortes d'herbes, bonnes & mauvaises, & en prépara un bain pour le grand duc, qui y recouvra la santé.

On se confirma alors dans la pensée, que le refus du Boire ne provenoit que de la malice, c'est pourquoi on le fouetta encore plus fort que les deux premières fois. Le prince lui fit ensuite présent de quatre cens écus, & de dix-huit paysans pour les posséder en propre, avec des défenses très-rigoureuses d'en avoir du ressentiment contre sa femme. Il se soumit à cet ordre, car on rapporte qu'ils vécurent depuis dans une amitié parfaite (*Oltarius.*)

Un Seigneur Romain qui avoit un fort beau parc où il entretenoit plusieurs cerfs, avoit descendu à ses domestiques d'en tuer. Un d'eux eut le malheur de contrevenir à cet ordre, en tirant quelque autre pièce de gibier qu'il manqua, il tua par mégarde un de ces cerfs qui étoit caché dans des brossailles; ce pauvre garçon appréhendant la colère de son maître s'enfuit à Gènes, où s'étant embarqué il fut pris par les Algériens; le Seigneur Italien instruit quelque temps après, que son domestique est esclave à Alger, va trouver le cardinal Janson qui étoit pour lors à Rome, & le prie instamment d'écire au consul François de racheter ce malheureux, quelque somme que dût coûter sa rançon: le cardinal touché de cette générosité ne put s'empêcher de le louer, il écrivit au consul qui racheta en effet l'esclave & le renvoya à Rome. Le gentilhomme vint remercier son éminence, remboursa sa rançon, & quelques jours après fit assassiner ce pauvre domestique qu'il n'avoit voulu ravoir que pour se venger de sa débilité, quelque involontaire qu'elle fût.

Un Italien, qui venoit d'avoir une querelle contre un de ses voisins, tomba malade si dangereusement qu'on n'en espéroit plus rien. Son ennemi l'apprend, va chez lui, demande à le voir; & sur ce qu'on lui dit qu'il est à l'extrémité, court vite dans sa chambre, en disant tout bas: il ne mourra que de ma main. Arrivé près de son lit, il lui donne un coup de poignard, & se fuit. Le malade perdit une grande quantité de sang; mais cette perte lui fut salutaire, & lui rendit la vie & la santé. *Tref. Chron.*

Murat rapporte, dans ses lettres, qu'une Angloise, étant au lit de la mort, fit appeler son mari, & qu'après avoir ému sa sensibilité par le détail de ses souffrances, elle le conjura de lui pardonner, dans ce dernier moment, une faute dont elle étoit coupable envers lui. Le mari lui ayant promis ce qu'elle desiroit, elle lui avoua qu'elle lui avoit fait infidélité. Je vous le pardonne, dit le mari, mais j'attends pareillement de vous le pardon du mal que je vous ai fait. L'Angloise le lui ayant promis de tout son cœur: c'est, lui dit cet époux, que m'étant ap-

perçu de ce que vous venez de m'avouer, je vous ai empoisonnée, ce qui est la cause de votre mort.

Une jeune fille, dont l'usurpateur Cromwel avoit tué l'amant dans une bataille, médita de le sacrifier à ses manes. Pendant deux ans, elle s'exerça à percer le portrait de Cromwel à coups de pistolet, bien résolue d'élayer sur lui-même à la première occasion. Lorsqu'il fut proclamé protecteur, il fit une entrée superbe dans Londres; cette fille se trouva sur son passage, & lacha son coup, qui alla porter sur le cheval du fils de Cromwel. Tout le monde s'arrêta, & le protecteur étonné, jeta des regards menaçans sur le balcon d'où le coup étoit parti: mais cette fille ne broncha pas, & d'un air ferme & intrépide lui cria: c'est à toi, tyran, que s'adressent mes coups, & je serois inconsolable que mon bras eût mal servi mon juste ressentiment, si je n'étois bien persuadée que d'autres frapperont plus sûrement que moi. Cromwel reprenant tout d'un coup un visage tranquille, & affectant un souris méprisant, la traita de folle, & ordonna froidement qu'on continuât la marche. (*Leur.*)

VÉNITIENS. Il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'on soit plus libre qu'à Venise, pourvu qu'on nese mêle point des affaires du gouvernement, sur lequel il faut observer un silence respectueux. On risque même à le louer, presque autant qu'à le blâmer. Un seul teur Gênois, s'entretenant avec deux Français, ceux-ci se répandoient en invectives contre le sénat & la république, & le titre de pantalons fut donné plusieurs fois aux sénateurs. Le Gênois défendit les Vénitiens le mieux qu'il lui fut possible. Le lendemain il eut ordre de la part du conseil de se présenter. Il arriva tout tremblant. On lui demanda s'il reconnoitroit les deux personnes avec qui il avoit eu conversation sur le gouvernement de la république. A ce discours, la peur redoubla, il répondit qu'il n'avoit rien dit qui ne fût en faveur du sénat. On lui ordonna de passer dans une chambre voisine, où il vit les deux Français morts & pendus au plancher. Il eut sa perte assurée, mais on le ramena devant les sénateurs; celui qui présidoit lui dit: taisez-vous une autrefois, mon ami, notre république n'a pas besoin d'un défenseur de votre espèce.

Un François se promenant un jour à Venise dans la place de Saint Marc, heurta, par mégarde un de ces nobles dont Venise est remplie. Le noble le prit gravement par le bras, & le pria de lui apprendre quelle bête il croyoit la plus lourde & la plus pesante. Le François étonné d'une pareille question, resta quelque temps sans répondre: mais le Vénitien, sans s'en perdre de sa gravité, lui ayant redemandé la

même chose, le François répondit bonnement qu'il croyoit que la bête la plus lourde étoit un Elephant. Hé bien, dit fièrement le Vénitien, apprenez monseigneur l'Elephant, qu'on ne heurte point un noble Vénitien.

Comme les gondoliers Vénitiens passent la plus grande partie de leur vie presque en tête à tête avec la noblesse, les plus honnêtes citadins, & les étrangers de distinction, qui tous les jours abordent à Venise, ils fournissent souvent à la conversation par des plaisanteries : on leur permet même, en ce genre, des libertés; en voici un exemple. Les rues de Venise sont éclairées la nuit par de très-petites lanternes, suspendues comme celles qui éclairent les rues de Paris. Un noble, passant dans une rue où un gondolier étoit occupé à en suspendre une, lui dit de la tenir plus haute : elle s'est assez, replique le gondolier, pour les cornes de nous autres ; toutefois, si votre excellence la juge trop basse, je la releverai. L'excellence passa, & s'empressa de régaler ses amis du mot du gondolier. *Observations sur l'Italie.*

Le même observateur rapporte que ces gondoliers ont le privilège exclusif dont jouissoit M. de Roquelaure à la cour de Louis XIV. On leur fait honneur de tous les bons mots, dont des raisons de décence ou de politique, ne permettent pas aux véritables pères de se déclarer : tel étoit celui qu'il citoit, lors de l'exaltation d'un Pape. Depuis la rupture éclatante entre la république & Benoît XIV, ce pape n'avoit donné le chapeau à aucun Vénitien : nous avons été long-temps sans chapeau, faisoit-on dire à un gondolier : *Ma habbiamo adesso il capelliere.*

VENTRILOQUE, est un homme qui est supposé parler du ventre, & non de la bouche comme à l'ordinaire ; mais il l'on fait quelques observations, on se convaincra que l'art du *Ventriloque* est dû à un jeu particulier des muscles du Larynx ou du gosier, jeu que tout homme bien organisé, pourra acquiescer par un exercice constant & soutenu, joint à une volonté opiniâtre & bien déterminée d'y plier ses organes.

Saint-Gilles, épicier à Saint-Germain en Laye, a porté fort loin l'art du *ventriloque*. Il se promenoit un jour avec un vieux militaire, qui marchoit toujours tête levée, & avec de grands écarts de poitrine. Il ne parloit & il ne falloit jamais parler avec lui que de batailles, de marches, de garnisons, de combats singuliers &c. Pour reprimer un peu cette fureur affomante de parler toujours de son métier, Saint-Gilles s'avisait de lui servir un plat du sien. Arrivés à un endroit de la forêt assez découvert, le militaire crut entendre qu'on lui croit du

hant d'un arbre : on ne fait pas toujours se servir de l'épée qu'on porte. Qui est cet impertinent ? apparemment, dit Saint-Gilles, quelque père qui déniché des oiseaux : passons notre chemin : c'est un drôle, reprit le militaire en branlant la tête avec un visage dur & rétrogné. *Approche*, reparut la voix qui descendoit le long de l'arbre, *tu as peur*. Oh ! pour cela non, dit le militaire, enfonçant son chapeau sur sa tête & se disposant à l'attaque. Qu'allez-vous faire, dit Saint-Gilles en le retenant ; on te moquera de vous. *La bonne contenance n'est pas toujours signe de courage*, continua, la voix toujours en descendant. Ce n'est pas là un père ; Saint-Gilles ? Je le ferai bientôt repentir de ses impertinences : *Témoin Hector* s'écria devant *Achille*, cria la voix du bas de l'arbre. Alors, le militaire, tirant son épée, vint l'enfoncer à bras raccourci, dans un buisson qui étoit au pied. Il en sortit un lapin, qui se mit à courir à toutes jambes. *Voilà Hector* lui cria Saint-Gilles, avec fa voix ordinaire, & vous êtes *Achille*. Cette plaisanterie déforma & confondit le militaire. Il demanda à Saint-Gilles ce que tout cela signifioit. Deux choses, lui dit-il, la première qu'avant de former une attaque, il faut bien savoir à qui l'on a affaire ; la seconde, que vous venez de faire là une action de Dom Quichotte. Saint-Gilles lui avoua ensuite qu'il avoit deux voix qui faisoient de lui deux personnes ; une à l'ordinaire avec laquelle il lui parloit actuellement, & une autre qui l'éloignoit de lui-même à une grande distance, & dont il s'étoit servi dans toute la scène dont ils venoient d'être les acteurs l'un & l'autre. Il lui fit remarquer en même temps que cette voix sortoit de lui-même, malgré la grande distance d'où elle paroït venir. Le militaire s'en rappella le timbre, & convint que c'étoit une illusion où il eût toujours demeuré sans la bonne foi de Saint-Gilles.

Le baron de Mengen, *Ventriloque* de la première classe, qui faisoit, il y a quelques années sa résidence à Vienne en Autriche, a pensé faire tourner bien des rêtes avec le talent qu'il avoit de varier & de multiplier en quelque sorte sa voix. Ce baron, qui seroit en qualité de lieutenant-colonel sous les ordres du prince de Deux-Ponts, général au service de l'impératrice, reine de Hongrie, voulut un jour amuser ce prince par une scène que son art pour contre-faire toutes sortes de voix lui avoit fait imaginer. Il tira de sa poche une petite figure ou espèce de poupée avec laquelle il se mit à converser assez vivement à-peu-près en ces termes : *Mademoiselle, il me revient de vous des nouvelles très-peu satisfaisantes.* — Monseigneur, la calomnie est allée. — Ne vous écarter pas du droit chemin ; je vous y ferois rentrer par des voies désagréables. — Monseigneur, il est aisé d'y rentrer quand on n'en

sort pas. — *Vous êtes une petite coquette, vous agacez les hommes tant que vous pouvez.* — Monsieur, quand on a un grain de beauté, on est exposé à l'envie & à la persécution. — *Vous faites la petite raisonneuse ?* — Monsieur, il n'est pas toujours permis d'attaquer, il l'est toujours de se défendre. — *Taisez-vous :* sur ces mots il l'enferme dans sa poche. Alors la poupée s'agite & murmure : voilà comme les hommes sont fâchés, continuent-elle, parce qu'ils sont les plus forts, ils s'imaginent qu'autorité est justice. Un officier Irlandais qui se trouvait là, se persuada si bien que la Poupée était un animal dressé à ce manège par le baron de Mengen, qu'il se jeta brusquement sur la poche où elle était pour en découvrir la vérité. Alors la petite figure se sentant pressée outre mesure, se mit à crier au secours, comme si on l'eût étouffée, & elle ne cessa ses cris effrayants, qu'au moment qu'on eut lâché prise. Alors, pour convaincre l'officier qu'il avait bien donné dans le panneau, monsieur le baron de Mengen lui laissa rir de sa poche une petite figure revêtue d'un manteau, sous lequel il n'y avait que du bois. Tous les yeux des spectateurs étoient fixés sur le visage de monsieur le baron de Mengen : néanmoins ils n'aperçurent aucun mouvement pendant les réponses de la poupée, & la voix bien articulée paroissoit uniquement procéder de la petite figure. Ce qui ajoutoit singulièrement au merveilleux de la chose, c'est que la réponse, suivant le témoignage de ces messieurs, heurtait, ou du moins sembloit heurter quelquefois la question ou le reproche. Comme il arrive dans les contestations animées, où la réponse commence, quand l'objection dure encore.

On divertit un jour monsieur le cardinal de Richelieu aux dépens d'un évêque qui étoit avec lui. Après que le gentilhomme qui le devoit faire lui en eut demandé la permission, il se mit auprès du lit & nomma le nom de l'évêque avec la gorge seulement, sans remuer les lèvres, (il y a plusieurs personnes qui savent faire cela, & il semble que la voix que l'on entend vienne de bien loin) : l'évêque qui étoit près du feu avec monsieur le cardinal, fut étonné de s'entendre appeler ; il ne put s'empêcher de le faire connoître à son Eminence : mais comme cette voix n'avoit pas continué, il se remit de sa surprise : ce ne fut pas pour long-temps, le lucin avoit résolu de lui faire pièce ; il l'appela une seconde fois. Je demande pardon à votre Eminence, dit l'évêque, mais il faut que je parle à mon père qui m'appelle ; il est mort depuis quelques jours, il a peut-être quelque chose à m'ordonner. Voyez, demandez-lui ce qu'il veut, dit monsieur le cardinal, l'évêque se jettant à genoux avec son chapelet à la main, auquel pendoient plusieurs me-

dailles d'or ; parlez, dit-il, mon cher père, voulez-vous m'ordonner quelque chose. C'est pour ton salut, dit l'épiscrite prétendu, que je te viens parler, attache-toi plutôt à convertir les hérétiques, qu'à demeurer à la cour ; commence par celui qui est appuyé contre ce lit, & lui jette ton chapelet au cou. L'évêque se leva tout tremblant, s'approche du gentilhomme qui lui faisoit la pièce, l'exhorte à se convertir, lui dit pour cela quantité de bonnes choses, & cherchoit un temps favorable pour lui jeter son chapelet au cou. Ce n'étoit pas le dessein du gentilhomme que de l'en empêcher, c'étoit son dessein au contraire de profiter des médailles d'or. Enfin l'évêque prit son temps, & lui ayant passé ce chapelet, vous ne pouvez plus, dit-il, vous en défendre. Hélas non, Monsieur, répond le gentilhomme, je suis tout converti présentement.

VÉRITÉ. La *Vérité* fut l'oreille des rois & la bouche des courtisans ; elle est souvent un breuvage amer, mais il est toujours salutaire quand l'amitié l'apprête, & quand la franchise le présente.

Jusqu'à quel point doit-on tromper un ignorant pour lui faire recevoir une *Vérité* ? C'est ce que nous n'entreprendrons point de fixer. Un Dominicain de Rome damnoit un étranger, parce qu'il soutenoit que la terre tournoit autour du soleil. Vous ne songez donc plus, lui disoit le Dominicain, que Jésus arrêta le Soleil ? Eh ! mon révérend Père, répondit l'étranger, c'est aussi depuis ce temps là que le Soleil est immobile.

Un jeune prince très-puissant régnoit dans les Indes ; il étoit d'une fierté qui pouvoit devenir funeste à ses sujets & à lui-même. On essaya d'en vain de lui représenter que l'amour des sujets est toute la force & toute la puissance du souverain. Ces sages remontrances ne servirent qu'à faire périr leurs auteurs dans les tourmens. Un bramine ou philosophe, dans le dessein de lui inculquer cette vérité, sans toutefois s'exposer au même péril, imagina le jeu des échecs, où le roi, quoique la plus importante de toutes les pièces, est impuissant pour attaquer & même pour se défendre contre les ennemis, sans le secours de ses sujets & de ses soldats. Le monarque étoit né avec beaucoup d'esprit ; il se fit lui-même l'application de cette leçon utile, changea de conduite, & par-là prévint les malheurs qui le menaçoient. La reconnaissance du jeune prince lui fit laisser au bramine le choix de la récompense. Celui-ci demanda autant de grains de bled qu'en pourroit produire le nombre des cases de l'échiquier, en doublant tous-jours depuis la première jusqu'à la soixante-quatrième ; ce qui lui fut accordé sur le champ, &

sans examen. Mais il se trouva, par le calcul, que tous les trésors & les vaines états du prince ne suffisoient point pour remplir l'engagement qu'il venoit de contracter. Alors notre philosophe saisit cette occasion pour lui représenter combien il importe aux rois de se tenir en garde contre ceux qui les entourent, & combien ils doivent craindre que l'on n'abuse de leurs meilleures intentions.

Kamhi, empereur de la Chine avoit toujours soin de faire servir sur sa table des vins d'Europe. Un jour cet empereur ordonna à un Mandarin, son plus fidèle favori, de boire avec lui. Le prince s'enivra & tomba en suite dans un profond sommeil. Le Mandarin, qui craignoit les suites de cette intempérance, passa dans l'antichambre des eunuques, & leur dit que l'empereur étoit ivre; qu'il étoit à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès, que le vin agiroit encore davantage sur son humeur déjà trop violente, & que, dans cet état, il n'épargneroit pas même ses plus chers favoris; pour éviter un si grand mal, ajouta le Mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes; & que vous me fassiez mettre dans un cachot, comme si l'ordre étoit venu de l'empereur. Les eunuques approuvèrent cette idée pour leurs propres intérêts. Le prince, surpris de se trouver seul à son réveil, demanda ce qu'étoit devenu son compagnon de table? On lui répondit qu'ayant eu le malheur de déplaire à sa majesté, on l'avoit conduit par son ordre dans une étroite prison, où il devoit recevoir la mort.

Le monarque parut quelque temps rêveur & donna enfin ordre que le Mandarin fût amené. Il parut chargé de chaînes, & se jeta aux pieds de son maître comme un criminel qui attend l'arrêt de sa mort. Qui t'a mis dans cet état, lui dit ce prince? quel crime as-tu commis? mon crime, je l'ignore répondit le Mandarin, je sais seulement que votre majesté m'a fait jeter dans un noir cachot pour y être livré à la mort. L'empereur tombe dans une profonde rêverie, il parut surpris & troublé. Enfin, rejetant sur les fumées de l'ivresse, une violence dont il ne conservoit aucun souvenir, il fit ôter les chaînes au Mandarin, & l'on remarqua que depuis il évita toujours les excès du vin.

VERNET, (Joseph) peintre célèbre, né à Avignon en 1712, mort à Paris en décembre 1789.

Personne n'a représenté avec plus de chaleur & de vérité les marines, le calme & la tempête, les agitations de la mer, & les reflets de la lumière sur une onde tranquille. Aucun peintre n'a mis plus de fraîcheur dans ses teintes, n'a

exprimé avec plus d'art les différentes heures du jour, & n'a mieux entendu la perspective aérienne. Nul artiste n'a fait un plus grand nombre de chefs-d'œuvres, & n'a répandu plus de variété, plus de richesses, plus d'intérêt dans ses compositions, & plus d'esprit dans ses groupes de figures. Il s'étoit exposé dans sa jeunesse aux plus grands dangers pour observer la nature; il consultoit le ciel, lorsqu'il étoit en feu, & la mer lorsqu'elle étoit agitée. Dans un voyage il se fit attacher au mât du vaisseau, pour contempler le ciel fulminant, les flots écumeux, l'épouvante de l'équipage; & lorsque les matelots & les passagers trembloient à chaque instant d'être engloutis dans les abîmes, ou d'être foudroyés par le tonnerre; Vernet dans l'extase s'écrioit, quel sublime spectacle! Que cela est beau! Que cela est ravissant! & il dessinait.

Pendant son séjour à Rome, il examina tous les sites de l'Italie; il étoit toujours en présence de la nature dans ce beau climat. Il s'attacha surtout à saisir les différents effets de lumière & de clair-obscur que les vapeurs de l'atmosphère, & les accidents des nuages occasionnent dans les différentes parties du jour. Des yeux exercés reconnoissent dans ses tableaux & dans son coloris l'heure & le temps qu'il a choisis. Il s'en étoit même fait pour son usage une sorte de recueil d'échantillons de lumières, & de couleurs qu'il consultoit toujours avec succès.

Les ouvrages de ce maître ornent les palais de tous les souverains, & les cabinets de tous les amateurs.

Il a peint les différents ports de mer de France & c'est une des plus belles suites de peinture & des plus considérables qui existent dans le monde.

Un habitant de la campagne à qui on montrait un matin un lever du soleil, un paysage éclairé du soleil couchant, tels que Vernet fait les réaliser, dit sans étonnement, & par le pur instinct du sentiment: « Eh c'est ce que nous voyons tous les jours dans nos campagnes.

La reine, étant allée voir l'exposition des tableaux au salon du Louvre & ne voyant point Vernet, entre les artistes qui lui faisoient leur cour, le fit appeler & lui dit: « M. Vernet, je vois que c'est toujours vous qui faites ici la pluie & le beau temps.

On a beaucoup gravé d'après ce maître.

VERTOT, (René Aubert de) né l'an 1655, mort en 1735.

L'abbé de Vertot, fut d'abord capucin. Il passa ensuite dans d'autres ordres; & changea souvent de bénéfice. On appelloit cela les révolutions de l'abbé de Vertot.

L'histoire

L'histoire des révolutions de Suède, fut si estimée à Stockholm même, que l'envoyé qui étoit sur le point de passer en France, fut chargé par ses instructions de faire connoissance avec l'auteur, & de l'engager à entreprendre une histoire générale de Suède. Cet envoyé qui croyoit trouver l'abbé *Vertot* à Paris dans les meilleures compagnies, & répandu dans le plus grand monde, surpris de ne le voir nulle part, s'informa où il étoit. Ayant appris alors que ce n'étoit qu'un curé de village de Normandie, il rendit compte de sa commission, d'une manière qui fit échouer le projet.

On reproche à cet historien d'avoir trop négligé l'étude des hommes, & de ne s'être pas mis assez au fait des affaires politiques qu'il avoit à traiter.

L'abbé de *Vertot* ne se donnoit pas toujours la peine de consulter les mémoires qu'on lui envoyoit. Ayant un siège fameux à décrire & les instructions qu'il attendoit ayant tardé trop longtemps, il écrivit l'histoire du siège, moitié d'après le peu qu'il en sçavoit, moitié d'après son imagination. Les mémoires arrivèrent enfin. *J'en suis fâché*, dit-il, *mais mon siège est fait.*

Le père Bouhours, bon juge en fait de style, assuroit qu'il n'avoit rien vu en notre langue qui pour le style, fût au dessus des révolutions de Suède & de Portugal; & le célèbre Bossuet, plus capable encore d'en juger, dit un jour au cardinal de Bouillon, que c'étoit une plume taillée pour la vie du maréchal de Turenne.

Lorsque l'abbé de *Vertot* approuvoit à l'Académie des inscriptions dont il étoit membre, des parties détachées de ses ouvrages historiques, il les lisait lui-même. Mais à peine en avoit-il lu quelques pages, que s'unifient insensiblement à son sujet, il prenoit enfin réellement la place du héros s'abandonnant à toute l'impétuosité de son courage. & alloit jusqu'à perdre la respiration. On l'a vu de même s'attendrir & verser des larmes avec la mere de Coriolan aux pieds de son fils.

Ce qui n'est peut-être pas moins digne de remarque, c'est que l'abbé de *Vertot* avoit près de quarante cinq ans quand il composa le premier morceau d'histoire qu'il a donné au public; & qu'il en avoit plus de soixante & dix quand il acheva celle de Malherbe, qui a terminé sa course littéraire. *Eloge de l'abbé de Vertot.*

VERTU. La vertu est cette force morale que nous fait vaincre nos passions, & même nos affections les plus naturelles, lorsque l'honneur ou le devoir l'exige. La vertu, dit un sage, n'appartient qu'à un être sensible par sa nature, & *Encyclopédiana.*

fort par sa volonté: c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

La jouissance de la vertu est toute intérieure; & la première récompense de l'homme vertueux est le plaisir d'avoir bien fait. La miséricorde divine, dit le philosophe Sadi, avoit conduit un homme vicieux dans une société de religieux dont les mœurs étoient saintes & pures; il fut touché de leurs vertus; il ne tarda pas à les imiter & à perdre ses anciennes habitudes: il devint juste, sobre, patient, laborieux & bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux; on vantrait ses bonnes actions, & on méprisoit sa personne; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétoit de douleur; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux solitaire plus juste & plus humain que tous les autres. « O mon fils! lui dit le vieillard, tu vaud mieux que ta réputation: rends grâce à Dieu. Heureux celui qui peut dire: mes ennemis & mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas! Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent, & même te punissent comme méchant? N'as-tu pas, pour te consoler, deux témoins éclairés de tes actions? Dieu & ta conscience ».

Les hollandais avoient formé un établissement considérable dans l'île Formose. Le chinois Coniza arme, en 1662, pour les en chasser & prend, à la descente, Hambroek leur ministre, qui est choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande déterminer les assiégés à capituler. Incapable de déguiser ses sentimens, il les exhorte au contraire à tenir ferme, & leur prouve qu'avec beaucoup de constance ils forceroient l'ennemi à se retirer: la garnison qui ne diroit pas que cet homme généreux, de retour au camp, ne fût massacré, fait les plus grands efforts pour le retenir; ces instances sont tendrement appuyées par ses deux filles qui étoient dans la place. « J'ai promis, dit-il, d'aller reprendre mes fers, il faut dégarer ma parole; jamais on ne reprochera à ma mémoire, que pour mettre mes jours à couvert, j'aie appesanti le joug & peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune ». Après ces mots, il repend, accompagné de sa seule vertu, le chemin du camp chinois.

L'histoire des conquêtes des portugais dans le Nouveau-Monde, nous fournit un exemple de fermeté & de vertu. Le Père de Lamoignon, franciscain, ayant été pris par les indiens, avec plusieurs officiers, demanda qu'on le laissât partir pour aller traiter lui-même de l'échange des prisonniers. Le roi de Cambaie paroissant inquiet du retour, le religieux détacha son cordon, & le lui mit en main, comme le sage le plus assuré de

B b b b b

sa foi. Sa négociation fut infructueuse ; il revint dans les fers. Le roi fut si frappé de cette fidélité, & conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisoit des hommes capables de cet acte de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers sans la loi.

La ville de Manolque, dans le treizième siècle, a été témoin à un trait de vertu qui mérite d'être rapporté. François I. étant allé dans cette ville, logea chez un particulier dont la fille lui avoit présenté les clefs de la ville. C'étoit une personne d'une rare beauté, & d'une vertu plus encore. S'étant apprise qu'elle avoit fait sur l'esprit du roi une impression que ce monarque n'avoit pu cacher, elle alla mettre un linge souillé dans un réchaud, & en reçut la fumée au visage pour se défigurer ; ce qui lui réussit, au point qu'elle devint méconnaissable. François I. fut d'autant plus frappé de ce trait de vertu, qu'elle la vanité de subjuguer un roi, étoit un piège dangereux dans un âge où l'envie de plaire est déjà si forte & si naturelle. Le monarque voulant lui donner une marque de son estime, lui assura une somme considérable pour sa dot.

« Je préfère, disoit un philosophe, ma famille à moi, ma patrie à ma famille, & le genre humain à ma patrie ». C'est la devise de l'homme vertueux.

VESPASIEN, (Titus Flavius) empereur romain, né l'an 9 de Jésus-Christ, mort l'an 79.

Vitellius étoit encore sur le trône, que *Vespasien* fut salué empereur par les armées d'Orient. Il s'étoit transporté en Egypte, pour y régler des mouvemens en sa faveur, lorsqu'il apprit à Alexandrie la mort de son rival. Le nouvel empereur ne se fit pas d'abord aimer des habitans de cette ville. Les alexandrins, amis du faste & de la dépense, ne trouvoient dans *Vespasien* qu'un homme simple, frugal, & qui les taugoit encore par des impositions nouvelles ; mais ce prince fut bientôt gagner leur affection par une petite scène qui mérite d'être rapportée. Deux hommes du peuple, l'un aveugle, l'autre perclus d'une main, se jetterent à ses genoux, & le supplièrent de les guérir. Ils étoient avérés, disent-ils, par leur dieu Scérops, que le nouvel empereur avoit ce pouvoir, s'il vouloir appliquer la salive sur les yeux de l'aveugle, & presser de son pied la main de celui qui étoit estropié. *Vespasien*, ennemi de tous ces petits moyens de surprendre l'admiration du peuple, rejeta d'abord leur demande. Ces malheureux insisterent. Les courtisans qui croient ou qui feignent de croire que rien n'est impossible à leur prince, appuyèrent les prières des deux malades. *Vespasien* parut ébranlé par leurs instances ; mais après un moment de réflexion, il ordonna à plusieurs médecins d'examiner si l'a-

veugle & le paralytique qui se présentoient pouvoient être guéris par des secours humains. Les médecins, après leur examen, répondirent en général, que dans celui qui se pignoit de ne point voir, les organes de la vision n'étoient pas détruits, & que la main de l'autre avoit souffert une espèce de luxation qu'une pression forte pouvoit corriger ; & prenant aussitôt le langage de courtisan : « La volonté des dieux est peut-être que le prince soit manifestement recon à la main de leurs bienfaits envers les hommes ». Ils firent d'ailleurs observer à l'empereur que le ridicule de cette guérison manquée ne pouvoit tomber que sur ces misérables ; mais que si au contraire elle réussissoit, son succès retourneroit à la gloire du prince. *Vespasien*, persuadé par ces discours, consentit enfin à faire des miracles. Il ordonna qu'on lui amenât les malades, & se hâta à sa bonne fortune, il fit, d'un air assuré & en présence d'une multitude attentive, les opérations qui lui avoient été demandées ; aussitôt l'aveugle voit, & la main estropiée reprend ses fonctions. Suétone, Dion, Tacite rapportent ces faits, & ce dernier historien, pour confirmer la vérité de son récit, ajoute que du temps qu'il écrivoit, c'est-à-dire, sous le règne de Trajan, ceux qui avoient été témoins de ces guérisons subites, persistoient à les attester, quoiqu'ils n'eussent plus d'intérêt à en imposer.

* Le roi des parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arface, roi des rois, à Vespasien* ; au lieu de réprimer cet orgueil, il se contenta de le mépriser, & répondit simplement : *Flave Vespasien à Arface, roi des rois*.

Ce prince vivoit familièrement avec les sénateurs, les invitoit à sa table, & alloit manger chez eux. Il permettoit à ses amis de le railler, & lorsqu'on affichoit des plaisanteries sur lui, il en faisoit afficher aussi pour y répondre.

Vespasien n'étoit encore que simple particulier, & vivant fort à l'étroit, avoit marqué beaucoup d'avidité pour l'argent. C'est ce qui lui fut reproché par un vail esclave, qui, le voyant devenu empereur, lui demanda, avec les prières les plus vives & les plus pressantes, d'être mis gratuitement en liberté. Comme *Vespasien* le refusoit, & exigeoit de l'argent : « Je le vois bien », dit l'esclave, le renard change de pel, mais non de caractère ».

Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que par délibération publique on avoit destiné un million de sesterces (cent vingt-cinq mille livres) à lui ériger une statue colossale : « Placez-la ici sans perdre de temps, leur dit-il, en présentant la main formée en creux ; voici la base toute prête ».

L'histoire de son règne fait mention de plusieurs

Autres traits pareils. Un de ses officiers le sollicitoit de donner une intendance à quelqu'un qu'il disoit être son frère; le prince se douta qu'il y avoit un marché. Il manda secrètement le candidat lui-même, qui avoua au prince qu'il avoit promis une certaine somme à celui qui l'aideroit de sa faveur; le prince se fit payer cette somme, & accorda sur le champ l'emploi souhaité. Cependant le solliciteur, qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, étant revenu à la charge: « Je te conseille, lui dit *Vespasien*, de te pourvoir d'un autre frère; car celui que tu croyois ton frère, est le mien ».

Dans un voyage qu'il faisoit en litière, il remarqua que son muletier s'étant arrêté sous le prétexte de ferrer ses mules, un particulier qui sollicitoit une affaire, avoit profité de l'occasion pour présenter sa requête. *Combien as-tu gagné à ferrer la mule ? dit Vespasien au muletier : & il l'obligea de lui donner la moitié de la somme. C'est à cette anecdote rapportée par Suétone, que l'on a fait remonter l'origine de notre expression proverbiale, ferrer la mule.*

Vespasien avoit mis un impôt sur les urines. Tite, son fils, qui avoit des sentimens plus élevés, témoigna qu'il désapprouvoit une exaction si sordide. Lorsque *Vespasien* eut reçu le premier argent de cet impôt, il le porta au nez de son fils, & lui ayant demandé s'il sentoit mauvais: « Eh bien, ajouta-t-il, vous savez pourtant de quelle origine vient cet argent ».

Vespasien achetoit souvent des marchandises pour les revendre plus cher. Mais il fit ensuite qu'une partie de ses exactions fût attribuée à Cénis une de ses concubines. Cette femme, qui avoit un esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état, vendoit les charges & les commissions à ceux qui les sollicitoient, les absolutions aux accusés, innocens ou coupables, & les réponses mêmes de l'empereur.

On impuroit encore à *Vespasien* d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seroient enrichis. Ce prince ne regardoit les financiers eue comme des éponges qui lui pouvoient presser après les avoir aidés se remplir.

Vespasien, dès le commencement de son règne, s'étoit appliqué à rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès & les insolences détoiloient les villes & les provinces. Il avoit eu soin sur-tout de remédier à la mollesse, l'écueil de la discipline militaire. Un jeune officier qu'il avoit nommé récemment à un grade militaire, étant venu l'en remercier, tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère: *J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail : & il le révoqua des provisions de la charge qu'il lui avoit donnée.*

Vespasien, naturellement porté à la clémence, ne connut point ces défiances oniragiques qui amènent l'injustice & la cruauté. Ses ans l'exhortant un jour à éloigner de sa personne Mélius Pampolanius, parce que le brun couvoit qu'il n'horoscope lui promettoit l'empire, il le fit consul, & ajouta en riant: « Si il devient jamais empereur, il se souviendra que je lui ai fait du bien. Je plains, disoit-il quelquefois, ceux qui conspirent contre moi, & qui voudroient occuper ma place; & se font des fous qui aspirent à porter une fardeau très-pesant ».

Un *Démétrius* affétoit de blâmer hautement la conduite de *Vespasien*; il poussa même l'insolence jusqu'à se présenter devant ce prince sans lui rendre aucun des honneurs dus à son rang. L'empereur se contenta de lui dire: « Tu fais tout ce qui est en toi pour que je tôte la vie; mais je ne tue point un chien qui aboie ». *Vespasien* se contenta de se faire enlever ce cyrique dans une île.

On pourroit peut-être reprocher à *Vespasien* la mort du sénateur Helvidius Priscus, & celle du gaulois Sabinus, & d'Epionne sa femme. Helvidius étoit un homme d'une exacte probité, mais dur, sévère, & qui, sans égard pour le rang de *Vespasien*, lui résista souvent dans le sénat avec la plus grande audace. L'empereur à la fin fatigué de ses excès, & qui pouvoit craindre qu'Helvidius ne tentât de se former un parti, le livra à la justice du sénat. Il fut envoyé en exil, & peu de temps après l'empereur donna ordre qu'on le fît mourir. Une réponse d'Helvidius pouvaient faire connoître le caractère de ce fier romain. *Vespasien*, dans un instant d'emportement, le menaçoit de la mort. « Vous ayez dit, lui répondit Helvidius, que je fusse immortel? Vous ferez votre métier de tyran en me donnant la mort; moi ce lui de citoyen en la recevant sans trembler ».

Le sort du gaulois Sabinus & d'Epionne sa femme, a plus de droit d'intéresser les sensibles par les circonstances que rapporte l'historien.

On les amena prisonniers à Rome, & ils parurent devant l'empereur. Epionne parla à *Vespasien* avec courage; elle tâcha de l'attendrir, & lui présentant ses enfans: « César, lui dit-elle, j'ai mis au monde ces tristes fruits de notre disgrâce, & je les ai allaités dans l'horreur des ténèbres, afin de pouvoir vous offrir un plus grand nombre de supplians ». *Vespasien* versa des larmes; mais la politique romaine, cruelle à l'égard de tous les étrangers qui avoient favorisé les rebelles à l'empire, combattit sa clémence. Il envoya Sabinus & Epionne au supplice, & ne fit grâce qu'à leurs enfans. Cette généreuse gauloise reprenant alors tout son courage, & insultant par ses reproches un prince qu'elle n'avoit

B b b b b a

pu fléchir par ses larmes, elle lui déclara qu'elle ne se reprochoit que ses prières, & qu'elle avoit vécu avec ples de fatisfact on dans l'obfcurité d'un tombeau, que lui fut le trône.

Vefpafien étoit parvenu jufqu'à l'âge de foixante-dix ans fans éprouver aucune incommodité ; mais une violente douleur dans les intestins qu'il refiftoit alors, sembloit annoncer que fa fin étoit prochaine. Tout le monde s'inquiétoit à son fujet, lui feul paroiffoit tranquille. On débitoit, comme un préface de mauvais augure pour le prince, que le maufdite des Céfars s'étoit tout d'un coup ouvert « Ce prodige ne me regarde point, dit *Vefpafien* : je ne fuis point de la race d'Auguste. » Une comète ayant paru au ciel avec une longue et ecluse, il dit gaiement à ceux qui s'en entretenoient : « Si cet autre menace quelqu'un, c'est le roi des Parthés qui a de longs cheveux, & non pas moi qui fuis chauve. »

Dépendant fon mal augmentoit tous les jours ; il connut lui-même le danger où il étoit, & dit à fes amis, par une raillerie affez fine de l'adulation des Romains, qui de foient leur empereur après leur mort : *Je fens que je deviens dieu.*

Sa maladie ne l'empêcha pas de travailler aux affaires du gouvernement avec le même zèle & la même afiduité. Il répondit aux repréfentations qu'on lui faisoit à ce fujet, qu'il falloit qu'un empereur mourût débout.

On a comparé *Vefpafien* à Auguste Il fit fleurir, à fon exemple, les arts dans fon empire. Il distribua des récompenses aux gens de lettres & aux artifles qui s'étoient diftingués dans leur art. Un ingénieur avoit imaginé de fon temps un moyen de transporter, à peu de frais, au capitolé, des colonnes d'une grandeur énorme. *Vefpafien* loua l'invention, & il accorda une gratification à l'auteur, fans permettre cependant que l'on fe ferve de fes machines. Il faut, dit-il, que les pauvres puiffent gagner leur vie.

VEUVE CONSOLÉE. Autrefois que les femmes n'aimoient que leur mari, elles avoient de la douleur de le perdre ; mais aujourd'hui la refsource est grande, le facrement n'est pas ce qui gagne le plus l'amitié d'une femme. Une dame ayant perdu fon époux, fon confelleur ad honores vint la voir le lendemain de fon enterrement ; il la trouva jouant au piquet avec un jeune homme bien fait : ce confelleur fut fort furpris ; quoi ! dit ce bon père, vous venez de perdre monfieur votre mari, & vous en avez fi peu de déplâir ! où est cette trifteffe que vous devriez du moins faire paroître ? Vraiment, mon père, répondit cette dame, fi vous étiez venu une demi heure plutôt, vous m'auriez vu toute baignée de larmes ; mais cette douleur que vous me reprochez fi vivement,

je l'ai jointe contre monfieur, & je la viens de perdre.

VIC, (Dominique de) mort en 1610.

Dominique de *Vic*, gouverneur d'Amiens, de Calais, & vice-amiral de France, s'informoit dans tous les lieux où il commandoit, des marchands & des artifles qui jouiffoient d'une bonne réputation ; il les vifitoit comme un ami, & alloit lui-même les prier à dîner. C'est ce même de *Vic*, dont l'hiftoire rapporte deux traits bien touchans. Ayant eu en 1586 le gras de la jambe droite emporté d'un coup de fauconneau, & ne pouvant plus monter à cheval, quoique fa bledine fût bien guérie, fans refentir les douleurs les plus vives, il s'étoit retiré dans fes terres en Guyennae ; il y vivoit depuis trois ans, lorsqu'il apprit la mort de Henri III, les embarras où étoit Henri IV, & le befoin qu'il avoit de tous fes bons ferviteurs ; il fe fit couper la jambe, vendit une partie de fon bien, alla trouver ce prince, & lui rendit des services fignaux à la bataille d'Ivry & dans plusieurs autres occafions. Deux jouts après l'affaffinat de ce bon roi, de *Vic* paffant dans la rue de la Ferrommerie, & regardant l'endroit où cet horrible attentat avoit été commis, fut fi fâché de douleur, qu'il tomba prefque mort, & mourut le lendemain.

VEILLARD. Que refle-t-il à un *vieillard* de la vigueur de fa jeunefle & de fa vie paffée ? Un foldat callé de fatigues & chargé d'années, vint un jour demander à Céfai congé de fe faire mourir : « tu penfes donc être en vie, répondit Céfai ? »

Vieilleffe est maladie, & maladie est vieillefle.

Rabelais dit en fon almanach, que vieillefle fera incurable cette année à caufe des années paffées.

Caton le censeur, voyant un *vieillard* de mauvaife vie : « mon ami, lui dit-il, la vieillefle, d'elle-même, est affez laide ; n'y ajoutez pas celle du vice.

Un vieux gentilhomme s'entretenoit avec un de fes anciens amis fur quelques anciennes aventures qu'ils avoient eues enfemble : *Oh mon ami*, lui dit-il, c'étoit-là le bon temps ! *Oui*, reprefenta l'autre, mais nous n'étions pas alors auffi tranquilles que nous le fommes aujourd'hui.

Le cardinal d'Armagnac, évêque de Rhodéz, faifant fa vifite dans fon diocèfe l'an 1554, trouva un bon *vieillard* en la caducité de fon âge, qui pleuroit fur le feuil de fa porte, & s'étoit enquis de la caufe de fes larmes, il répondit que c'étoit de douleur, de ce que fon père l'avoit battu. Le cardinal étonné d'entendre qu'il avoit encore fon père, lui demanda pourquoi il l'avoit

Battu, c'est, répondre le bon homme, parce que j'ai passé devant mon grand père fais le faire. A ces mots le prélat fut si surpris, & en même temps si touché, qu'il se mit à pleurer, & vouloir voir ce prodige. Etant donc monté dans une chambre, il trouva deux vieillards, dont l'un ne se pouvoit remuer, & l'autre, quoiqu'extrêmement vieux, paroissoit néanmoins être dans sa jeunesse, en comparaison de celui qui étoit son père.

Un jeune spartiate voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne, dans des litières, s'écria : « Dieu ne plaîse que je sois jamais allé en un lieu d'où je ne puisse me lever devant un vieillard ! »

Jamais la vieillesse n'a été plus honorée que par les spartiates ; aussi le Lacédémonien Lyfandre disoit, que la vieillesse n'avoit nulle part de domicile si honorable qu'à Sparte. Un vieillard cherchoit une place aux jeux Olympiques, & personne ne se dérangeoit ; il ne fut pas plus tôt au quartier des Lacédémoniens, que tous les jeunes gens se levèrent par respect ; ce qui ayant été reçu avec de grandes acclamations : grands Dieux ! s'écria ce vieillard, tous les grecs connoissent la vertu, mais il n'y a que les Lacédémoniens qui la pratiquent !

On n'a pas oublié la réponse d'un vieux gentilhomme de la cour de Louis XIV au jeune monarque, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siècle ou de celui-ci : « Sire j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe ma vieillesse à respecter les enfans ». »

Patric étant revenu d'une extrême maladie à quatre-vingt ans, & ses amis s'en réjouissant avec lui, & le conjurant de se lever : « Hélas, messieurs, leur dit-il, ce n'est pas la peine de se r'habiller. »

Le chevalier Gascoin, dont parle Wilcherli dans une de ses lettres, avoit été, pendant sa jeunesse, fort bien venu des femmes. Pour se procurer cette même satisfaction étant vieux, il s'avisait de mener toujours avec lui un jeune homme ; si je me présentais seul chez les dames, disoit-il à ses amis, elles ne manqueraient pas de me refuser la porte, uniquement, parce que mes vîstes seroient sans conséquence.

Philippe Herbelot, né à Doulerans le Châreau, étoit âgé de neuf ans, lorsque Henri IV mourut. Il servit plusieurs années sous le règne de Louis XIII, reçut plusieurs blessures dans différentes actions, & parvint au grade de premier sergent de sa compagnie. Il quitta les armes pour s'établir à Châteaudun où il exerça le métier de sellier jusqu'à la cent deuxième année de son âge.

Monsieur de Vendôme revenant de l'armée, fut obligé de s'arrêter à Châteaudun parce que sa voiture s'étoit rompue. On s'adressa à la boutique du vieillard Herbelot pour la remettre en état. Lorsqu'il fut que cette voiture apparue enoit à monsieur de Vendôme, il voulut y aller lui-même, quoiqu'il eût deux compagnons. Tandis qu'il travailloit, quelqu'un de ceux qui étoient présents, instruisit monsieur de Vendôme du grand âge de ce bon vieillard. Ce Seigneur lui fit plusieurs questions. Herbelot y répondit avec beaucoup de gaieté & de bon sens. Monsieur de Vendôme fort satisfait, lui promit de parler au roi en sa faveur.

Un an après, le marquis Dangeau qui avoit des terres aux environs de Châteaudun ; fut chargé de le faire venir à la cour : il lui avoit mandé de choisir une voiture commode, mais le bon-vieillard se contenta de prendre un cheval pour porter son petit bagage, & fit le voyage à pied, accompagné de son fils : il se rendit à Marly chez le marquis Dangeau, qui le présenta à Louis XIV. En abordant sa majesté, il mit un genou en terre ; le roi lui présenta lui-même la main pour le relever, lui fit beaucoup de questions sur sa vie à l'armée & ailleurs ; sa majesté l'engagea à prendre un établissement à Paris, & lui dit de revenir à la cour. Tant que vécut ce monarque, il daigna prendre soin de ce bon vieillard.

En sortant de chez le roi, il fut présenté aux dames qui avoient demandé à le voir ; madame la dauphine coupa de ses cheveux pour en faire un bracelet, d'autres dames en voulurent faire autant : « Tour beau, mesdames, s'écria plaisamment le vieillard, cela n'est permis qu'à madame. » Quelqu'un lui ayant demandé s'il avoit l'ouïe bonne ; il répondit : « J'entends fort bien, quand on me dit, tiens ; mais je suis sourd, quand on me dit, donne ». »

A l'avènement de Louis XV au trône, il alla à Vincennes, accompagné de son fils. Il étoit pour lors âgé de cent quatorze ans. Il eut l'honneur de complimenter le maréchal de Villeroy, dont il étoit connu, & qui se chargea de le présenter à sa majesté, ce monarque lui assura sur la cassette une pension viagère, dont une partie retourna à son fils : « Quel bonheur, s'écria-t-il dans les transports de sa reconnaissance, d'avoir eu l'avantage de voir les quatre derniers rois de France ; j'ai la consolation de voir le commencement du règne de Louis XV, ce qui me le comble à mon contentement ! Il ne me reste après cela rien à désirer au monde ; fasse le ciel que les jours du jeune roi se multiplient beaucoup au-delà des miens, que les cours de ses années soit tissu de toute sorte de bonheur & de gloire ; qu'enfin il termine sa car-

rière d'une manière aussi glorieuse que son bis-aïeul, dont je n'oublierai jamais la bonté avec laquelle il recevait tous les ans le bouquet que j'avais l'honneur de lui présenter : la grâce qu'il m'a faite pendant dix ans avant sa mort, de me mettre au nombre de ses pensionnaires, demeurera éternellement gravée dans mon âme ».

Louis XIV, quelque temps avant son décès avoit accordé une loterie en sa faveur, qui devoit bientôt s'ouvrir.

Les selliers l'avoient adopté cette même année pour leur doyen le jour de la fête de saint Eloi, lui ayant donné la première portion de pain béni, ils l'invitèrent à dîner, le firent asseoir à la première place, & burent à sa santé, le nommant leur doyen avec de grandes acclamations.

Il fut très-gracieusement accueilli du duc d'Orléans, régent, qui l'assura de sa protection. Une personne de la part du prince lui apporta un présent digne de la généreuse bienfaisance de son aïeule royale.

Les mœurs de Philippe Herbelot étoient aussi pures que son tempérament étoit sain & vigoureux. Il est mort à Paris dans la cent quinzième année de son âge.

Il y a des peuples entiers qui se procurent la mort pour se délivrer des infirmités de la vieillesse & des chagrins de la vie. Lorsque les sauvages de la baie de Hudson viennent à un âge tout à fait décrépîr, & qu'ils sont hors d'état de travailler, ils font faire un festin & y convient toute leur famille. Après avoir fait une longue harangue dans laquelle ils invitent leurs amis à se bien comporter, & à vivre en union les uns avec les autres, ils choisissent celui de leurs enfans qu'ils aiment le mieux ; ils lui présentent une corde qu'ils se passent eux-mêmes autour du cou, le prient de les étrangler pour les tirer de ce monde, où ils ne font plus qu'à charge aux autres. L'enfant ne manque pas aussitôt d'obéir à son père & l'étrangle le plus promptement possible.

VILLARS, (Louis-Hector duc de) pair & maréchal de France, grand d'Espagne, mort à Turin le 17 juin 1734, à l'âge de 82 ans.

Villars, officier plein d'ardeur & de confiance, naquit d'abord à son avancement par l'aulière franchise avec laquelle il s'exprimoit. On lui reprocha plus d'une fois de n'avoir pas une modélité digne de sa valeur ; mais on ne pouvoit s'empêcher de reconnaître qu'il étoit doué d'un génie heureux pour la guerre. Comme il n'eut jamais cette souplesse nécessaire pour se faire des amis & des protecteurs, il ne commença que très-tard à jouir de la renommée.

Lois de la bataille de Friedlingen, gagnée par les François en 1702, *Villars* n'étoit encore que lieutenant général. Après la victoire remportée, comme *Villars* marchait à la tête de son infanterie à travers un bois, une voix cria : *Nous sommes coupés*. A ce mot tous les régimens se dispersèrent dans un désordre affreux. Il courut à eux, & leur cria : *Allons, mes amis, la victoire est à nous, vive le roi*. Les soldats répondirent, *vive le roi* en tremblant, & recommencent à fuir encore.

Les François remis de leur frayeur, proclamèrent *Villars* maréchal de France sur le champ de bataille ; & le roi quinze jours après confirma ce que la voix des soldats lui avoit donné.

En 1703, le maréchal de *Villars* étant parti d'Alsace pour joindre l'électeur de Bavière, s'approcha de Kenzingen dont il vouloit se rendre maître. Quelques religieux lui apportèrent des contributions. Il les renvoya, avec ordre de dire à la garnison de mettre bas les armes, sous peine d'être passée au fil de l'épée, & que, si elle oisoit tirer un seul coup, tout seroit mis à feu & à sang dans la ville. Le commandant intimidé par ces menaces, se rendit sans coup férir. On trouva dans la ville qui étoit assez bien fortifiée, outre une nombreuse artillerie, beaucoup de munitions de guerre & de bouche. *Villars*, charmé de faire remarquer ce tour de son métier aux officiers généraux, leur dit : « Avouez, messieurs, que si cette place ne se fût pas rendue, il nous eût été impossible de la prendre, n'ayant pas de canons ; & nous n'aurions pu aller par conséquent plus loin. Il faut quelquefois que la hardiesse supplée à la force. Des menaces taies à propos à un ennemi qui se croit supérieur & hors d'insulte, ne peuvent que le surprendre, & lui donner souvent des alarmes qui l'obligent à accorder des choses qu'on ne sauroit obtenir autrement ».

Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, alloit se joindre à la grande armée ennemie que commandoit le prince de Bade, auprès de Donauert. Il fut les prévenir, dit le maréchal à l'électeur de Bavière ; il faut tomber sur Styrum, & marcher tout à l'heure ». L'électeur tempoisoit ; il répondoit qu'il en devoit conférer avec ses généraux & ses ministres. C'est moi qui suis votre ministre & votre général, lui replica *Villars*. Vous suez il d'autre conseil que moi quand il s'agit de donner bataille ? Le prince occupé du danger de ses états, reculoit encore : « Eh bien ! lui dit *Villars*, si votre altesse électoriale ne veut pas saisir l'occasion avec ses Bavarois, je vais combattre avec les François ». Et aussitôt il donna l'ordre pour l'attaque. Le prince entraîné par cette saillie, attaqua, avec *Villars*,

Syrus dans les plaines d'Hochstet, & termina la victoire.

Un an après, en 1704, les François perdirent dans les mêmes plaines une célèbre bataille contre Marlborough & le prince Eugène. *Villars* étoit alors dans les Cévennes, où les Huguenots, poutés au désespoir, avoient pris les armes. On lui avoit marqué la veille de cette journée la disposition des deux armées, & la manière dont le maréchal de Talar, qui commandoit les François, vouloit combattre. On a rapporté que le maréchal de *Villars* écrivit en réponse au président de Maisons, son beau-frère, que si le maréchal de Talar donnoit bataille en gardant cette position, il seroit infailliblement défait. On a ajouté que cette lettre fut montrée à Louis XIV.

Le maréchal de *Villars* avoit mis à prix la tête du chef de ses camifards, hérétiques qui s'étoient révoltés dans les Cévennes. Ce rebelle, témoin du supplice de ses compagnons, reconnoissant que tôt ou tard il lui faudroit subir le même sort, prit un parti qui lui réussit. Il connoissoit la générosité & la clémence du maréchal. S'étant présenté à ce général, qui ne le connoissoit que de nom, il lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût promis mille écus à celui qui le livreroit mort ou vivant. Le maréchal ayant répondu que oui : « Cette récompense me seroit due, continua le camifard, si mes crimes ne m'en avoient rendu indigne; mais j'ai tant de confiance en la clémence du roi, & en votre générosité, que je ne crains point de vous apporter moi-même cette tête criminelle dont vous pouvez disposer ». Il étoit à genoux, en disant ces mots. Le maréchal, l'ayant fait relever, lui fit compter sur le champ les mille écus, & expédia une amnistie générale pour lui & pour quatre-vingt personnes de sa suite.

Un jour on conduisoit un déerteur à l'endroir où il devoit être fusillé; dans le moment même, le maréchal de *Villars* vint à passer en chaise. Le malheureux soldat demanda, pour dernière faveur, à parler à son général. Monsieur de *Villars* en eût instruit & le fit approcher : *mon général, lui dit le soldat en sanglotant, vous allez à Versailles, je vous supplie de dire au roi l'embarras dans lequel je me trouve. Le maréchal trouva cette naïveté si plaisante qu'il fit suspendre l'exécution, & n'eut rien de plus pressé que de la rendre au roi. Sa majesté en fut beaucoup de sa grace au déerteur.*

Maribourg croyant, après le succès d'Hochstet, pouvoir tout entreprendre, avoit en 1705 formé le projet de pénétrer dans la Champagne. *Villars*, qu'on venoit de lui opposer, le mit dans l'impossibilité de rien tenter; il réussit même à le faire décamper; s'étoit beaucoup alors. Marlborough qui étoit allé à le maréchal de *Villars* pour vouloir en être éliné, lui écri-

vit : Rendre-moi la justice de croire que ma retraite est la faute du prince de Bade qui n'est pas venu me joindre, & que je vous estime encore plus que je ne lui s'ache contre lui.

En 1708, *Villars*, à la tête d'une petite armée, fit échouer tous les projets du duc de Savoie qui vouloit entrer dans le Dauphiné. « Il faut, dit un joint ce prince éclairé, que le maréchal de *Villars* soit forcé, pour s'écarter ce que je dois faire; jamais homme ne m'a donné plus de peine, ni plus de chagrin ».

Après la campagne, Louis XIV dit à ce général : *Vous m'avez promis de défendre Lyon & le Dauphiné; vous êtes homme de parole, & je vous en fais bon gré.* « Sire, répondit le maréchal, j'aurais pu mieux l'ane si j'avois été plus fort. »

Lors de la journée de Malplaquet en 1709, le maréchal de *Villars* se trouva assez grièvement blessé pour se faire administrer les sacrements. On proposa de faire cette cérémonie en secret. Non, dit le maréchal, puisque l'armée n'a pu voir mourir *Villars* embrave, il est bon qu'elle le veye mourir en chrétien.

Villars survécut à cette blessure, & fut choisi pour rétablir en Flandres les affaires de la France. On prétend que la duchesse de *Villars* voulut dissuader son mari de se charger d'un fardeau aussi dangereux, mais que le maréchal rejeta ce conseil timide. « Si j'ai, disoit-il, le malheur d'être battu, j'aurai cela de commun avec les généraux qui ont commandé en Flandres avant moi : si je reviens vainqueur, ce sera une gloire que je ne partagerai avec personne ».

Villars eut bientôt cette gloire si flatteuse. Il tomba inopinément le 12 juillet 1712 sur un camp de dix sept bataillons retranchés à Denain sur l'Escaut, pour le forcer. L'entreprise étoit difficile; mais *Villars* ne désespéra pas d'en venir à bout. « Messieurs, dit-il à ceux qui étoient autour de lui, les ennemis sont plus forts que nous; ils sont même retranchés; mais nous sommes François : il y va de l'honneur de la nation : il faut aujourd'hui vaincre ou mourir; & je vais vous en donner l'exemple ». Il se met aussitôt à la tête des troupes qui, exécutées par son exemple, font des prodiges, & battent les alliés commandés par le prince Eugène.

Cette victoire inspirée causa la plus grande joie à la France. La première fois que le maréchal, de retour à Paris de sa glorieuse campagne, vint à l'Opéra, la demoiselle Anrier faisoit le rôle de la gloire dans le prologue d'Armide, lui présenta dans les balcons du théâtre où il étoit, une couronne de laurier. On se rappelle que la même chose est arrivée pour le maréchal de Saxe, après la célèbre journée de Fontenoi.

Villars avoit su vanger & profiter de sa vic-

toire. Il emporta aux ennemis plusieurs places considérables. En 1713, il fit le siège de Fribourg. La ville étant sur le point d'être prise d'assaut, le gouverneur l'abandonna à la discrétion du maréchal, & se retira dans le château. Les malades & les blessés étoient recués dans la ville : quoique Villars fût en droit de l'abandonner au pillage, & même de faire passer les habitants au fil de l'épée, il établit un ordre parfait, & ne fit point couler de sang. A l'égard des malades & des blessés, il les fit porter sur l'esplanade, où ils étoient exposés au feu de l'artillerie du château. Le gouverneur ne put tenir contre un pareil spectacle, & se rendit.

Louis XV ayant en 1734 déclaré la guerre à la maison d'Autriche, le maréchal de Villars, quoiqu'agé de quatre-vingt-deux ans, fut choisi pour commander en Italie les troupes réunies de France, d'Espagne & de Sardaigne. Un officier considérable lui représentait au siège de l'insurrection qu'il s'exposait trop : « Vous auriez raison, si j'étois à votre âge, » répondit le maréchal ; mais à l'âge où je suis, j'ai si peu de jours à vivre, que je ne dois pas les ménager, ni négliger les occasions qui pourroient me procurer une mort glorieuse que doit ambitionner un vieux général d'armée.

L'affoiblissement de ses forces ne lui ayant permis de faire qu'une campagne, il partit pour s'en retourner en France ; mais une maladie mortelle l'arrêta à Turin. « Dieu vous fait de grandes grâces, lui dit son confesseur. Vous avez mené une vie où vous vous occupiez plus de votre gloire que de votre salut. Dieu pouvoit vous la faire perdre dans les fréquents dangers où vous vous exposiez. Cependant il vous a conservé jusqu'à présent ; il vous donne le temps de vous reconnoître & la grace de vous repentir de vos fautes. Ce sont là des faveurs qu'il n'accorde pas à tout le monde. Voilà le maréchal de Berwick qui n'a pas eu le même bonheur que vous ; il vient d'être tué au siège de Philisbourg d'un coup de canon, en visitant les travaux de la tranchée. » Quoi ! répond Villars, le maréchal de Berwick est mort de cette manière ? Je l'avois toujours dit qu'il étoit plus heureux que moi. Il expira un moment après.

On devoit sans doute s'attendre aux plus belles actions de la part d'un homme que la gloire seule sembloit enflammer. Il disoit souvent qu'il n'avoit eu que deux plaisirs bien vifs en sa vie, celui de remporter un prix au collège & celui de gagner une bataille.

On le pressoit en 1677 de prendre une cuirasse pour une action qui, selon toutes les apparences, devoit être vive & meurtrière. « Je ne crois pas, » répondit-il vous haut, en présence de

son régiment, ma vie plus précieuse que celle de ces braves gens.

Dans une de ses campagnes, ayant laissé tomber le fourreau de son épée, quelqu'un s'empressa de le ramasser. Un officier qui connoissoit bien l'activité de ce général, lui dit : Monsieur le maréchal, vous n'en avez pas besoin, puisque vous avez toujours l'épée à la main contre les ennemis de la France.

Villars témoigna souvent son mépris pour ces agréables de cour toujours portés à se regarder comme des personnages importants. Cette conduite lui fut faite des ennemis, & il ne l'ignoroit pas. Un jour prenant congé du roi devant toute la cour pour aller commander l'armée : « Sire, lui dit-il, je vais combattre les ennemis de votre majesté, & je vous laisse au milieu des miens ».

Le maréchal de Villars avoit acquis ses richesses par des contributions dans le pays ennemi. Des courtisans du duc d'Orléans régent du royaume, devenus riches par ce bouleversement de l'état appelé *système*, sembloient se glorifier de leurs richesses : Pour moi, leur dit Villars, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.

On a mis au bas du portrait du maréchal de Villars, dont le nom de baptême est Hector.

Hic novus Hector adest contra quem nullus Achilles.

VINCI, (Léonard de) peintre né l'an 1445, mort en 1513.

A peine Léonard commençoit-il à étudier la peinture, que Verrochio, son maître, le crut en état de travailler à un arge qui restoit à finir dans un de ses tableaux. Le jeune Léonard s'en acquitta avec tant d'art, que cette figure effaçoit toutes les autres : Verrochio, honteux, déçupé de se voir ainsi surpassé par son élève, ne voulut plus manier le pinceau, & renonça pour toujours à la peinture.

Le sénat de Florence, ayant fait bâtir une salle spacieuse dans le palais public, ordonna par un décret solennel, qu'elle feroit ornée d'une peinture faite de la main de Léonard.

Il se proposa un jour de peindre une assemblée de paysans, dont l'innocente gaieté & les ris auroient communiqué aux spectateurs. Pour parvenir à ce qu'il avoit en vue, il rassembla quelques gens de bonne-humeur, qu'il invita à dîner ; & lorsque le repas les eut tous disposés à la joie, il les entreprit de contes plaisans qui les égayèrent encore davantage : cependant il étudioit leurs gestes, examinoit avec attention les mouvemens de leur visage ; & dès qu'il fut libre, il se retira dans son cabinet, où il dessina si parfaitement, de mémoire, cette scène comique

que, qu'il étoit impossible, en sa voyant, de s'empêcher de rire.

Le plus fameux tableau de Léonard, c'est celui de la *Cène*, qu'il peignit dans le réfectoire des dominicains à Milan : lorsqu'il travailloit à cette admirable composition, il commença par les apôtres; son génie s'étant épuisé à donner une expression étonnante à chaque tête, il ne trouva rien d'assez beau, d'assez frappant, pour rendre ce caractère divin, qui doit annoncer le fils de Dieu; & prit le parti de ne faire que l'ébaucher.

Dans la chapelle du Rosaire à Milan, on voit de Léonard un tableau des plus bizarres : le purgatoire est au fond d'un puits, & la sainte-Vierge en retire des âmes avec un chapelet qui tient lieu de chaîne.

Vinci fit plusieurs portraits à Florence, entre autres celui de la femme d'un riche particulier; il employa quatre mois à perfectionner ce portrait : pendant toutes les séances qu'il exigea de la dame, il eut toujours soin de faire trouver auprès d'elle plusieurs musiciens qui jouoient de divers instrumens, afin de lui inspirer de la gaieté.

François I vit ce tableau à Florence, & l'estimant tellement, qu'il en donna quatre mille écus.

Dans une de ses expéditions en Italie, ce prince admira aussi, à Milan, plusieurs ouvrages de Léonard, & le pressa de le suivre en France. Léonard, quoique âgé de soixante-dix ans, crut devoir se rendre à des invitations si flatteuses : mais à peine fut-il en France, qu'il y tomba malade. Le roi, qui connoissoit tout son mérite, ne dédaigna point de le visiter très-souvent. Comme quelques seigneurs de sa cour paroisoient surpris qu'il traitât avec tant de distinction un simple particulier, ce monarque leur dit ces belles paroles : — « Ne vous étonnez pas de l'honneur que je rends à ce grand peintre : je puis faire en un jour beaucoup de seigneurs comme vous; mais il n'y a que Dieu seul qui puisse faire un homme pareil à celui que je vais perdre ». —

Un jour que la maladie de Léonard étoit devenue plus fâcheuse, on lui annonça que le roi étoit dans sa chambre : sensible aux marques de bonté qu'il recevoit d'un si grand prince, il rassembla le reste de ses forces pour se mettre sur son séant, & pour témoigner sa reconnaissance au monarque; mais cet effort fut le dernier de sa vie, il tomba en foiblesse, tandis que François I. s'efforçoit lui-même de le secourir; & mourut entre les bras de ce prince qui l'honora de ses larmes.

Cette scène si intéressante est le sujet d'un superbe tableau de M. Mengesot, peintre du roi & directeur de l'académie de peinture à Rome.

Encyclopædiana.

Le fameux traité de la peinture, est le seul ouvrage de Léonard de Vinci, qui soit imprimé; encore ne l'a-t-il été que par les soins d'un français, en 1651, cent-trente-quatre ans après la mort de son auteur.

Annibal Carrache, lut une copie manuscrite de ce fameux traité, vers l'an 1600, & fut flatté de n'avoir pas eu plutôt connaissance des leçons admirables qu'il renferme; « parce qu'elles lui auroient épargné, (disoit-il) vingt années de travail, s'il les avoit lues dans sa jeunesse. »

VIRGILE, (Publius Maro) poète latin, né dans un village près de Mantoue, de parents obscurs, le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, mort à Brindes en Calabre le 22 septembre de l'an 19 avant la même époque.

Virgile avoit le teint brun; ce qu'il tenoit peut-être de son père natif d'un pays chaud. Il étoit d'une haute taille, & on peut croire que c'est lui-même qu'il dépeint sous le nom de *Muse* au sixième livre de l'*Énéide*. Ses infirmités & ses études le firent vieillir de bonne heure. Il avoit un embarras dans la langue qui l'empêchoit de s'énoncer avec facilité. Son caractère étoit doux, modeste & même timide. Il se dérobait très-souvent à la multitude qui accouroit pour le voir.

La première élogue de *Virgile* est un hommage de son ami sensible & reconnaissant. Il la composa pour remercier Auguste de la grace qu'il lui avoit faite de le rétablir dans son patrimoine dont il avoit été dépouillé par la distribution faite aux soldats vétérans de ce prince, des terres du Mantouan & du Crémoneis.

Auguste donnoit souvent des spectacles dans ugens où il pleuvoit toutes les nuit. *Virgile* composa à ce sujet cette épigramme. Il y fait César égal à Jupiter.

Nocte pluit tota : redeunt spectacula mane.

Divisum imperium cum Jove, Caesar habet.

« Il pleut toute la nuit, & le matin l'on voit renaître les spectacles. César partage l'empire avec Jupiter ».

Virgile fit afficher ce distique à la porte du palais d'Auguste, sans marquer qui l'avoit composé. L'empereur en parut content, & donna une récompense à un certain Bathyle qui, voyant que personne ne se présentait, s'étoit déclaré l'auteur de ces vers. Alors *Virgile* fit afficher de nouveau à la porte du palais ces mots répétés quatre fois : *Sic vos non vobis*. Il les proposa comme des vers à remplir, ainsi que nous le pratiquons à l'égard de nos bouts rimes. Quelques jours après, comme tous les poètes paroisoient avoir renoncé à cette espèce de jeu, *Virgile* afficha une seconde fois le

C e c e c c

distique *Noſte pluit totâ*, & mit au-deſſous ces cinq vers :

Hos ego verſiculos ſeci ; tulit alter honores.

Sic vos non vobis nidiſcatis ayes,

Sic vos non vobis vellera fertis oves.

Sic vos non vobis melliſcatis apes.

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

Ils ſervirent à faire connoître le véritable auteur de l'épigramme, & à couvrir de confuſion le plagiaire.

Mécène, le favori d'Auguſte, fut le protecteur & l'ami de *Virgile*. Il lui donna toutes ſortes d'accès auprès d'Auguſte. Mais *Virgile*, & ce trait ſeuſ fait ſon éloge, ne profita des premiers momens de ſa faveur, que pour faire connoître le mérite naiſſant du jeune Horace. *Virgile* vit dans ce jeune poète un génie propre à réuſſir à la cour, & ne craignit point de ſe donner en ſa perſonne un rival dangereux.

..... *Optimus olim*

Virgilius, poſt hunc Varius dixit quid eſſem.

Le bon *Virgile*, dit Horace à Mécène dans une de ſes odes, & enſuite Varius vous dirent qui j'étois.

On peut remarquer que *Virgile* fut non-ſeulement l'ami d'Horace ; mais encore de Gallus, de Pollion & de tous ceux qui avoient quelque réputation dans les belles-lettres. Perſonne n'étoit plus réſervé que lui lorsqu'on l'attaquoit. Un certain Filiftus, bel eſprit de cour, prenoit plaiſir à l'agacer continuellement dans la converſation, à lui faire montrer le rouge au viſage, à le railler juſqu'en préſence d'Auguſte. « Vous êtes muet, lui diſoit un jour ; & quand vous auriez une langue, vous ne vous défendriez pas mieux » *Virgile* piqué ſe contenta de répondre : « Mes ouvrages parlent pour moi ». Auguſte applaudit à la répartie, & dit à Filiftus : « Si vous connoiſſiez l'avantage du ſilence, vous le garderiez toujours ».

Comiſcius, autre Zoïle, déchiroit *Virgile*. On en avertit le poète qui répondit ſimplement : « Comiſcius m'étonne. Je ne l'ai jamais offeſe ; je ne le hais point. Mais il faut que l'ſtriſte poète envie à l'aſtiſte, & le poète au poète. Je ne me venge de mes ennemis qu'en m'éclairant par leur critique ».

Le ſeul trait de fatytre que *Virgile* ſe ſoit permis eſt celui ci :

Qui Bavium nō odit, amet tua carmina, Mavi.

Bavius & Mavius, critiques ſubalternes, avoient de plus cherché à jeter du ridicule ſur *Virgile*, en parodiant pluſieurs de ſes vers.

L'empereur Auguſte faiſoit ſouvent aſſeoir *Virgile* auprès de lui, & prenoit plaiſir à lui entendre réciter ſes poéſies. Lorsque le poète paroifſoit un peu fatigué, Mécène prenoit ſa place, & le ſoulageoit.

On pourroit peut-être blâmer *Virgile* d'avoir mis trop ſouvent en pratique cette maxime de Platon qui eſt de ſervir les Dieux ſelon le goût de la patrie. Il ne ſuſſit que trop dans ſes poéſies la ſolſe d'Auguſte de ſe faire reſpecter comme un dieu par les ſujets de ſon empire.

Lorsque ce prince apprit que *Virgile* travailloit à ſon *Enéide*, il l'engagea ſouvent à lui en lire les premiers livres. Mais le poète qui n'étoit jamais content de ſon travail, diſſeroit le plus qu'il pouvoit. Il avoit inſéré ingénieusement dans ſon ſixième livre l'éloge du jeune Marcellus, fils d'Octavie, ſœur d'Auguſte, gendre de l'empereur & ſon ſuccesseur déſigné. Ce prince, âgé de vingt ans, & qui, par ſes vertus, paroifſoit devoir remplir un jour l'eſpérance des Romains, étoit mort à Bayes par la faute du médecin d'Auguſte qui avoit ordonné le bain froid mal-à-propos. *Virgile* ayant récité ce morceau à Auguſte & à Octavie, leurs larmes coulèrent, leurs ſighs interrompirent pluſieurs fois la lecture, & permirent à peine de l'achever. Cependant Octavie voulut marquer ſa reconnaissance & ſon admiration au poète, elle lui fit compter dix ſeſterces, c'eſt-à-dire, quatre cens livres de notre monnoie pour chaque vers de cet éloge ; car le ſſeſtercium, ſelon Budée, valoit environ quarante livres tournois.

Virgile ſenſoit qu'il n'y avoit point de lecture qui ne pût apporter quelque profit. Comme on lui demandoit un jour pourquoi il perdoit ſon temps à lire un poète ſuramé tel qu'Ennius, il répondit : « Je tiens de l'or du famier, auram de *ſercore* ».

On a remarqué qu'il eſt le ſeul des poètes épiques qui ait joui de ſa réputation rendant ſa vie. L'eſt me & la vénération que les Romains lui portèrent, étoient telles qu'un jour qu'il parut au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendoit alois qu'à l'empereur.

Il mourut aſſez riche pour faire des legs conſidérables à Tucca, à Varius, à Mécène & à l'empereur même. Lorsqu'il ſe ſentit proche de ſa fin, il demanda ſon porte-feuille avec empreſſement, afin de brûler l'*Enéide* dont il n'étoit pas ſatisfait. Ses amis ſ'y étant oppoſés, il chargea par ſon teſtament, Tucca & Varius ou de brûler ſon poème, ou de le corriger. Il eſt aſſez vraiſem-

blable que Virgile sentoit lui-même que les six derniers chants de son poëme, bien intérieurs aux six premiers, avoient besoin d'être retouchés : mais Auguste empêcha qu'on n'y fit aucun changement. Cet empereur composa même au sujet de cet ordre que Virgile avoit donné en mourant, des vers qui dénotent les sentimens qu'il sentoit la voie pour le sublime chantre de l'Énéide.

Son corps fut porté près de Naples, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son testament ; & l'on mit sur son tombeau ces deux vers qu'il avoit lui-même composés :

*Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.*

« J'ai chanté les bergers, les labourers & les héros : Mantoue me donna la vie, Brindes la mort, Naples la sépulture ».

VIRGINITÉ. S'il est impossible, dit Salomon, de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau, dans l'air celui d'un aigle, sur un rocher celui d'un serpent, il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme, quand il presse amoureux d'une fille. Le sage qui a prononcé cet oracle, & à l'expérience duquel on peut bien s'en rapporter, connoissoit la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité qu'il y avoit d'être certain de l'intégrité d'une fille. C'est néanmoins à cet état que la plupart des hommes attachent beaucoup d'importance. Les hommes, dit à ce sujet M. de Buffon, ont voulu trouver dans la nature ce qui n'étoit que dans l'imagination ».

Un jeune médecin de Montpellier disoit à une fille de Paris qui avoit une grosse fièvre : « J'ai, ma mie, une poudre spécifique contre votre mal. Si vous êtes vierge, elle vous guérira infailliblement ; si au contraire vous ne l'êtes pas, & que vous soyez en faire usage, elle vous fera très-nuisible ; voyez, consultez-vous, & sur tout ne m'attendez pas ». La malade, après un peu de réflexion, lui dit : donnez-moi, je vous prie, quel qu'autre remède, & si vous y mettez de votre poudre, n'en mettez pas beaucoup.

Quel contraste dans les goûts & dans les mœurs des différentes nations ! après le cas que nous voyons qu'on fait la plupart des hommes de la virginité, imagineroit-on que certains peuples la méprisent & regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il leur prend pour emporter cette fleur ? Que la superstition ait porté certains peuples à céder les premières des vierges aux prêtres de leurs idoles, ou à en faire une espèce de sacrifice à l'idole même ; que les prêtres des royaumes de Cochinchine &

Calicut jouissent de ce droit ; que chez les Canariens de Goa les vierges soient prostituées de gré ou de force par leurs plus proches à une idole de fer, on peut, on doit même gémir sur l'erreur de ces peuples : mais c'en fin les vœux de religion qui les portent à ces excès, sembleroit les excuser.

Mais qu'au royaume d'Aracan & aux îles Philippines, un homme se croie déshonoré, s'il épouse une fille qui n'eût pas été déçue par un autre ; que dans la province de Thibet les mères cherchent des étrangers, qu'elles ont enflammé de mettre leurs filles en état de trouver des maris ; qu'à Madagascar les filles les plus débauchées soient les plutôt mariées ; ce n'est là de ces grossières curiosités avec lesquelles ni nos mœurs ni nos idées ne peuvent en aucune manière se lier. Que les usages des anciens étoient bien différents ! ils avoient tant de respect pour les vierges, que lorsqu'elles étoient condamnées au dernier supplice, on ne les faisoit mourir, qu'après que le bourreau les avoit déflorées.

Curdéli, un des meilleurs poètes qu'ait eu l'Italie, a composé le sonnet suivant, à l'occasion d'un mariage ; c'est précisément un épithame. C'est la virginité qui parle, & qui s'adresse à la nouvelle mariée :

Del letto marital questa è la sponda ;
Più non lice seguirli : io parlo : addio.
Ti fui custode dall' età la più bionda,
E per te gloria accrebbi al regno mio.

Sposa, e Madre or farai, se il ciel seconda
L'infusa speme, ed il comun desio ;
Già verzeggiando ti carpirò, è sfronda
I gigli amor, che di sua mano ordio.

Disse, e disparve in un balen la Dea,
E juvan tre volte la chiamò la bella
Vergine, che di lei par anch'è orreda.

Scese fraterno, è sfolgorando in viso
Fecondità, la man le prese, e diella
Al caro sposo, è il duol cangiò in viso.

« C'est ici le lit nuptial : te voilà parvenue au rivage. Adieu, je me retire ; il ne m'est pas permis de te suivre plus loin. Je t'ai gardé tous les instans de ta jeunesse la plus tendre, & tu n'as pas pu servir à accroître la gloire de mon règne. Mais tu vas être épouse, & tu seras mère, si le Ciel seconde l'espoir de la providence & le desir commun de nos peuples. Déjà le solitaire amour ravage les îles, & éparpille

Cccccc

les feuilles de la rose qu'il a fait éclore : adieu. Ansi la déesse parla , & disparut comme l'éclair. La jeune innocente qui la voyoit s'éloigner , & qui la regrettoit encore , la rappella trois fois en vain. Mais la Fécondité descendit du ciel , & se présenta devant elle dans tout son éclat. Elle saisit une de ses mains qu'elle mit dans celles de son époux , & le plaisir prit la place de la douleur ».

Il n'y a que ceux qui entendent l'italien qui puissent juger de la beauté de ce sonnet ; la traduction n'en approche pas.

VOISENON , (Claude Henri de Fulsée de) né en 1708 , mort en 1775.

Cet abbé , homme de lettres estimable , fut souvent en butte à la satire , & toujours il la dédaigna. Un poète lui montra un jour une épigramme contre lui , & osa demander son avis. L'abbé de Voisenon prit son papier , le lit avec attention & à plusieurs reprises , il écrivit en titre contre l'abbé Voisenon , corrigea quelques fautes de style , puis rendant cet écrit au satyrique , il lui dit en riant : présentement cette épigramme est bien , vous la pouvez montrer , elle vous fera honneur ». Le jeune poète ne put résister à ce trait de modération ; il déchira ses vers , & demanda excuse à l'abbé de Voisenon dont il rejeta depuis les conseils & l'amitié.

Cet abbé de petite taille étant malade , son médecin lui ordonna expressément de prendre une pinte d'une certaine tisane. Le lendemain le docteur revint , & demanda quel effet le remède produit : aucun , répondit-on. — Avez-vous tout pris , dit le médecin à l'abbé. — Non , que la moitié. — Le docteur se fâcha vivement. — Alors le malade lui dit d'une voix douce & languissante : « Eh ! mon ami , ne vous emportez pas , comment voulez-vous que j'avale une pinte , quand je ne tiens que chopine ? »

Le prince de Condé avoit invité l'abbé de Voisenon à dîner : celui-ci , un peu distrait , oublia le jour & n'y fut pas. Quelque temps après , un ami , rencontrant l'abbé , lui dit que le prince étoit fort en colère contre lui : l'abbé convint de son tort , & ne manqua pas de se trouver à un jour d'audience pour faire ses excuses. Dès que le prince aperçut l'abbé , il tourna le dos sans le regarder. Ah ! monseigneur , s'écria-t-il ; je vois bien qu'on m'a trompé. Un Condé n'a jamais fait devant ses ennemis ».

L'abbé de Voisenon fut nommé ministre de l'évêque de Spire , ce fut à l'occasion de son entrée dans le corps diplomatique , que Duclos lui dit : « Je vous félicite , mon cher confrère , vous allez donc enfin avoir un caractère.

Quoique tout entier au monde , il ne manquoit cependant pas de religion. Il disoit son bréviaire exactement & marquoit les renvois avec des couplets de Chansons. Cet homme singulier tomba malade assez sérieusement pour penser à seconfesser ; il envoya chercher le célèbre père de Neuville. « Mon père , lui dit-il , en le voyant près de son lit , je ne veux point aller en enfer , c'est un logement trop incommode. — Vous avez raison , mon cher abbé : cependant si vous persistez à faire vos opéras comiques , cela pourroit bien vous arriver. Mais ce n'est point le tout d'aller en enfer ; ah ! mon cher ami , vous y seriez hué ».

L'abbé de Voisenon a conservé son humeur gaie jusqu'au dernier instant. Peu de temps avant sa mort , il se fit approcher son cercueil de plomb qu'il avoit déjà fait préparer : Voilà donc , dit-il , ma dernière rédingotte » ? & se tournant vers un laquais dont il avoit eu quelquefois sujet de se plaindre : « J'espère , ajouta-t-il , qu'il ne te prendra point envie de me voler celle là ».

VOITURE , (Vincent) poète François , né en 1598 , mort en 1648.

Voiture fut ce qu'on appelle un bel esprit dans un temps où ce mérite étoit assez rare. Balzac , son contemporain , & dont nous avons aussi un volume de lettres , avoit adopté un style élevé , pompeux , emphatique. Voiture en choisit un qu'il crut plus fin , plus délicat , plus agréable ; mais qui n'étoit pas moins éloigné du langage de la nature. Il sut se faire une réputation de son vivant auprès des femmes , des jeunes gens & des lecteurs superficiels à qui les bluettes d'une imagination enjouée & les petites fineses du bel esprit peuvent en imposer. Les grands même recherchoient cet auteur à la mode. Voiture acquit dans leur commerce les agréments d'un homme de cour & la vanité ridicule d'une coquette. C'est aussi ce que lui reprochoient en riant madame de Sablé son amie. Elle lui disoit qu'il avoit une vanité de femme ; ce qui le caractérisoit assez bien.

Voiture étoit l'oracle de l'hôtel de Rambouillet. Le ministère l'employa en différentes occasions , & on lui procura des pensions de la cour. Toutes ces distinctions étoient bien capables de donner de la vanité à un homme qui en avoit déjà beaucoup par lui-même. Lorsqu'il s'ouvroit , ce qui lui arrivoit assez souvent , & qu'il vouloit trancher du grand Seigneur , on cherchoit par des plaisanteries malines à lui rappeler la naissance. Madame Desloges jouant au jeu des proverbes avec lui , & voulant en ressortir quelques-uns des siens : Cela ne vaut rien , dit-elle , percez-nous en d'un autre. — Il étoit fils d'un marchand de vin.

Voiture ne buvoit que de l'eau. Un officier à table avec lui, & qui avoit une revanche à prendre, lui chassa cet imprromptu le verre à la main.

Quoi ! *Voiture*, tu dégénère !
Hors d'ici, malgré de toi,
Tu ne vaudras jamais ton père,
Tu ne vends du vin, ni n'en boi.

Ceux qui vouloient mortifier *Voiture*, lui épargnoient d'autant moins des sortes de plaisanteries, que l'on n'ignoroit pas qu'il y étoit très-sensible : aussi le maréchal de Bassompierre disoit : *Le vin qui fait revenir le cœur aux autres, fait pâmer Voiture.*

Ce poète n'en étoit pas cependant toujours quitte pour de pareilles plaisanteries. Un Seigneur de la cour s'étant offensé d'un trait malin que *Voiture* lui avoit lancé, voulut lui faire mourir l'épée à la main. Mais le bel esprit qui n'étoit nullement brave, se tira d'affaire par une arlequinade. « La part n'est pas égale, dit *Voiture* à ce Seigneur ; vous êtes grand, je suis petit. Vous êtes brave, je suis poltron. Vous voulez me tuer, eh bien, je me tiens pour mort ». Il fit rire son ennemi, & le le désarma.

Il y avoit du temps de *Voiture* un poète qui lui disputoit la gloire du bel esprit & d'homme à bonnes fortunes. & qui étoit encore plus propre que lui pour être à la mode, puisqu'il avoit des parents à la cour ; c'étoit Benferade. Ils avoient chacun leurs partisans, leurs prôneurs, leurs enthousiastes. Point de société, point de si mince cotterie qui ne s'échauffât sur leur mérité. On se rappelle qu'en 1671 il y eut une fermentation générale à la cour & à la ville au sujet des deux sonnets de Job & d'Uranie, le premier de Benferade, le second de *Voiture*. On avoit donné à ceux qui s'étoient déclarés pour le sonnet d'Uranie, le nom d'Uranins, & aux autres celui de Jubelins. On n'épargna rien de part & d'autre, intrigues, sarcasmes, critiques pour favoriser le parti qu'on avoit embrassé. Il sembloit, à la chaleur qu'on mettoit dans cette ridicule dispute, que c'étoit la faction des Guelphes & des Gibelins. Mais ces deux sonnets qui firent alors tourner toutes les têtes, sont maintenant oubliés. On se rappelle ici la duchesse de Longueville favorisoit les Uranins, que pour citer ce bon mot d'une personne très spirituelle.

Le destin de Job est étrange
D'être toujours persécuté
Tantôt par un démon, & tantôt par un ange.

VOLTAIRE, (Marie François Arrouet de) né à Paris le 20 février 1694, mort dans la même ville le 30 mai 1778. Il a été enterré à Selignes, abbaye entre Nogent & Troyes, où l'abbé Mignot son neveu l'a fait transporter pour éviter le scandale que le clergé vouloit faire à Paris pour le venger de cet illustre écrivain.

Voltaire n'apporta qu'un faible fouffle de vie en naissant, & pendant plus de six mois sa nourrice le nourrit tous les matins qu'il étoit à l'agonie. L'abbé de Châteauneuf, l'un de Chaulieu, des princes de Vendôme & de Conti, & l'abbé de Nonin, lui le parait de la précepteur en quelque sorte de *Voltaire*, qui dès la vie, & peut-être ses talents à ses foibles & à sa tendre inquiétude.

Cer abbé lui apprit à trois ans la médecine, & J. B. Rousseau contre la crédulité religieuse, & lui enseigna l'art des vêts.

Voltaire fit ses études au collège des Jésuites, & se forma le goût & l'esprit dans les entretiens des PP. Tournemine & Porée dont il étoit le disciple assidu. A douze ans il composa pour un officier invalide une pièce de vers intitulée, *Étrennes du nouvel an au Dauphin*. Le prince charmé de cet ingénieux placet fit donner vingt louis à l'officier.

Le P. Porée écoutant son jeune élève discourir sur les querelles des rois ; disoit, *cet enfant fait déjà peser dans ses petites balances les grands intérêts de l'Europe.*

Le père de *Voltaire* se proposa de lui acquiescer une charge de conseiller au parlement, ou quelque autre office honorable ; mais la réponse constante du fils fut : « je ne veux point d'une considération qui s'achète, je saurai m'en faire une qui ne coûte rien ».

Voltaire composa à dix-sept ans la tragédie d'*Œdipe*, & ne put alors la faire jouer. Il passa en Hollande en qualité de page du marquis de Châteauneuf, ambassadeur. Il ne tarda point à faire en effet un tour de page en voulant enlever la fille de madame des Noyers. Ce qui obligea l'ambassadeur de le renvoyer à Paris.

Voltaire avoit un frère aîné qui se livroit aux controverses des Jansénistes, comme lui aux élarges de la poésie. Ce qui faisoit dire à leur père. *J'ai pour fils deux fous, l'un en prose & l'autre en vers.*

Cependant *Voltaire* de retour à Paris, n'eût d'autre parti à prendre pour apaiser son père irrité que de passer se prêter à ses intentions ; & pour s'initier dans les mystères de la chancellerie, il se mit en pension chez le procureur Allain, rue Percée près la place Maubert. Ce fut là qu'il se lia d'une amitié constante avec Thiriot

qui avoit le goût de la littérature & des spectacles.

Il parut en 1716, au commencement de la régence, une satire dite les *J'ai vu*, qui finissoit par ce vers.

J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.

On crut qu'elle étoit de *Voltaire*. Sur ce soupçon il fut arrêté & mené à la bastille où il resta plus d'un an sans encre & sans papier.

Ce fut dans cet affreux repaire que *Voltaire* traça le plan de son immortelle *Henriade*; il y composa même de mémoire plusieurs chants, entre autres le second auquel il n'eut rien à retoucher.

L'auteur des *J'ai vu* se fit connoître, & *Voltaire* qui avoit été puni d'un prétendu délit qu'il n'avoit pas commis, eut pour tout dédommagement la faveur de faire sa cour au régent qui voulut bien l'assurer de sa protection. Le prisonnier lui répondit: « je trouvois fort bon si le roi vouloit désormais se charger de ma nourriture, mais je supplie votre altesse de ne plus se charger de mon logement ».

Enfin *Œdipe* fut joué en 1718, & occupa le spectacle trois mois de suite; *Voltaire* pour parvenir à cette grâce des comédiens, fut obligé de gêner son sujet, en y introduisant, d'après leur avis, un amour très-déplacé.

Fontenelle, neveu de Corneille, crut devoir donner un éloge & une leçon à l'auteur d'*Œdipe*, en lui faisant dire que la tragédie étoit écrite avec trop de feu. *Voltaire* le remercia & lui dit que pour se corriger, il lisoit ses pastorales qui sont très-froides. On aimoit à répéter dans les sociétés.

Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

Ces deux vers firent à *Voltaire* des ennemis d'autant plus furieux qu'ils prévirent ce qu'ils avoient à craindre de ce génie naissant. Le cardinal lui attribua les *Philippiques*, horrible & scandaleuse satire que la Grande Chancel avait composée, pour l'insulser à la haine de la maison du Maine contre le régent.

Voltaire persécuté par sa renommée erra de châteaux en châteaux; il séjourna tantôt à Sully, tantôt à Vauvillars; il passa ensuite à Bruxelles avec madame de Ripelmonde, fille du maréchal d'Allegre. Il vit l'infortuné Rousseau qu'il appelloit son maître. Il est rare que deux poètes, comme deux belles, soient long tems unis. Ces deux amis se séparèrent bientôt avec une haine implacable. *Voltaire* dit à Rousseau qui lui avoit

lô son ode à la postérité: *Savez-vous, notre maître; que je ne crois pas que cette ode arrive jamais à son adresse.*

Voltaire avoit une maîtresse pour qui il composa la tragédie d'*Attenire*, il les fit recevoir & paroître sur la scène en 1720. Elles furent sœurs dès le premier acte. Le poète aiant s'élance sur le théâtre & harangue n bien le public qu'il obtient des applaudissemens pour la pièce & pour l'actrice. Mais, la toile tombée, il retira l'une & l'autre, qui ne repaurent plus.

Le président des Maisons avoit rassemblé dans son château de Maisons près de Paris une compagnie brillante, & pour rendre la fête complète *Voltaire* y avoit été invité, & devoit y faire jouer sa tragédie de *Mariamne*. La fameuse le *Couvreux* s'étoit chargée du principal rôle, mais au milieu de ces apprêts, la jettée vérole s'empara du jeune *Voltaire*. Tout fut: la le *Couvreux* seule resta auprès du poète, en attendant le médecin Gervasi qui le guérit en employant des rafraichissans au lieu de cordiaux. Le malade paya son Esculape par une charmante pièce de vers.

On joua *Mariamne* à Paris en 1724 la veille des rois. Lorsque dans la catastrophe, *Mariamne* prend la coupe du poison, un plaçant cria la reine boit! cela fit rire & manquer l'effet du dénouement. Il fallut le changer; & la pièce eut alors 40 représentations de suite.

Voltaire avoit fini son poème de la *Henriade*, & le lisoit à des juges sévères qui l'arrêtoient à chaque vers. Lassé un jour de leur critique minutieuse, il jeta l'ouvrage au feu. Le président Hénault, un des auditeurs, retira le manuscrit cet ouvrage des flammes, & nous le conserva aux dépens de ses belles manchettes de dentelles. L'abbé des Fontaines trouva le moyen de se procurer une copie informée de la *Henriade* dont il fit circuler les leçons de ses mauvais vers. Il en fit faire deux éditions qui lui procurèrent beaucoup d'argent; il eut la malhonneteté d'y ajouter des notes critiques, & cependant l'ouvrage obtint une grande célébrité. Thiriot présenta cet abbé à *Voltaire* qui lui pardonna, & qui fit plus encore en sollicitant ses amis & les ministres en sa faveur pour le sauver d'une accusation de mauvaises mœurs qui l'envoyoit à Bicêtre.

Des Fontaines avoua qu'il lui devoit l'honneur & la vie; & le fit ensuite avec Rousseau pour tourmenter son bienaiteur.

Le chevalier de Rohan Chabot étant à dîner chez le duc de Sully avec *Voltaire*, trouva mauvais que le jeune prêtre ne tût pas de son avis. Quel est cet homme, demanda-t-il, qui parle si haut? Monseigneur le chevalier, repartit *Voltaire*, c'est un homme qui ne traite pas un grand nom,

mais qui *sait honorer celui qu'il porte*. Le chevalier se leva & sortit. Mais à quelques jours de là il fit gâter *Voltaire* lorsqu'il étoit encore chez le duc de Sully, & l'ayant attiré dans la rue sous quelques prétextes, il le fit frapper par des coquins en sa présence. *Voltaire* voulut p-en-dre M. de Sully à témoin de cet assassinat & en poursuivre la vengeance. Le duc s'y refusa. *Voltaire* ne le revint plus ; il se renferma quelque temps pour prendre des leçons d'escrime, puis il alla trouver le chevalier de Rohan dans la loge d'une actrice, & lui dit : « monsieur, si quel-que affaire d'usure ne vous a point fait oublier l'outrage dont j'ai à me plaindre, j'espère que vous m'en ferez raison ». Le chevalier accepte le défi pour le lendemain, & assigne lui-même le rendez-vous à la porte St. Antoine ; mais le soir il porte l'alarme dans sa famille. Pour écarter ce rival on lui cherche des torts. Le plus sûr fut de montrer à M. le duc régent du royaume, & qui comme on sait étoit borgne, les vers que *Voltaire* avoit adressés à sa maîtresse, la marquise de Prie.

Io, sans avoir l'art de feindre,
D'Argus lui tromper tous les yeux ;
Nous n'en avons qu'un seul à craindre,
Pourquoi ne nous pas tendre heureux ?

Aussitôt *Voltaire* fut arrêté & envoyé à la bastille où il resta six mois, mais avec assez de liberté pour voir ses amis, & se livrer à l'étude des langues, sur-tout de l'anglois. Il ne recouvra la liberté qu'à condition de sortir du royaume. Il passa en Angleterre où il put voir encore des hommes tels que Newton, Clarke, Wotton, Bolingbroke, Pope, Collins, Toland. Il y fit imprimer la *Hentiaide* qui eût le plus grand succès, & qui lui rapporta beaucoup d'argent.

Après trois ans de séjour à Londres, il revint à Paris mystérieusement & se logea au faubourg St. Marcel pour être moins connu ; mais on ne put douter de son retour, après la publication du pamphlet sur la guerre des Jan-sénistes & des Molinistes, intitulé : *Sotises des deux parts*.

Il travailla avec un égal succès pour sa fortune & pour sa renommée. Il surprit le sois-e d'une loterie de M. Pelletier des Fots contri-leur général & fut en profiter ; il s'intéressa dans le commerce du Levant, & dans les vi-vres ; il écrivit en même temps l'histoire de Charles XII, il composa sa tragédie de Brutus, bien-tôt après vintrent Zaïre, la mort de César, le Temple du goût & d'autres ouvrages litté-raires. Tous lui réussit.

Nous ne prétendons pas tracer ici la vie chro-nologique de ce grand homme, il faudroit citer

tous ses momens & les ouvrages sans nombre qui lui attirèrent autant d'admirateurs enthousiastes que de persécuteurs fanatiques. Sa Pa-celle d'Orléans, ses pièces fugitives, ses contes philosophiques, *Alzire*, *Mérope*, *Mahomet*, ses autres pièces dramatiques, son histoire géné-rale, ses écrits poétiques, ses relations avec le roi de Prusse, & avec beaucoup de souve-rains, ses actes de bienfaisance, son activité généreuse pour la défense des Calas, des Si-ven, des Labarre, des esclaves de St. Claude, &c. Tous ces titres de génie & de grandeur d'âme ont fait de l'univers le temple de sa gloire.

L'histoire a déjà gravé plusieurs tableaux en son honneur : nous devons seulement, suivant le plan de l'Encyclopédie, rapprocher quelques traits épars & fugitifs.

Lorsque *Voltaire* entra dans la carrière, tous les genres sembloient être épuisés : le grand, le sublime, par Corneille ; le tendre, le tou-chant, par Racine ; le fort, le terrible par Cré-billon. Il falloit donc que *Voltaire* se frayât une nouvelle route & il le fit. Il réunit ces trois genres, qui avoient chacun à part illustré trois grands hommes ; & il y ajouta une harmonie, un coloris, jusqu'alors inconnus dans notre poé-sie, & une sorte de philosophie encore moins connue sur la scène. Jusques là, on s'étoit borné à rendre les grands crimes odieux ; *Vol-taire* fait plus, il rend la vertu aimable : ch-cun de ses drames est le panegyrique de l'hu-manité. Il en est peu, s'il est permis de le dire, dont on ne soit plus honnête-homme qu'on n'y étoit entré. Un tel genre, qui rassemble tous les autres, ajoute à leur perfection, & manquoit à celle du théâtre ; seul, il pouvoit assurer à l'auteur une gloire immortelle.

Voltaire au sortir du collège, ayant été en-voqué aux écoles de droit par son père, fut si choqué de la manière dont on y enseignoit la ju-risprudence, que cela seul le tourna entièrement du côté de la poésie. Sa tragédie d'*OEdipe* fut jouée en 1718. Le jeune poète qui étoit fort dissipé & plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, & ne s'embarrassoit point que sa pièce réussit ou non. Il badinoit sur le théâtre & s'avisait de porter la queue du grand-prêtre dans une scène où ce même grand-prêtre fai-soit un effet très-tragique. Madame la maréchale de Villars qui étoit dans la première loge, de-manda quel étoit ce jeune homme qui faisoit cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce ; on lui répondit que c'étoit l'auteur même. Elle l'appella aussitôt, & l'embrassa, en le montrant au public.

Le succès de l'*OEdipe* de *Voltaire* fut si bril-lant que le maréchal de Villars lui dit « que la nation lui avoit bien de l'obligation de ce qu'il lui consacrait ainsi ses veilles ».

Monseigneur, répartit *Voltaire*, elle m'en auroit bien davantage si je savais écrire comme vous savez parler & agir.

Après la représentation de *Zaïre*, un Seigneur qui conduisoit une dame jeune & belle, lui dit : monseigneur, voici deux beaux yeux auxquels vous avez fait répandre bien des larmes : « ils s'en vengeront sur bien d'autres », repliqua *Voltaire*.

Le prince de Conti fit des vers pour *Voltaire*, très-jolis alors. C'étoit dans le temps d'Alcepe. L'auteur de cette tragédie dit un jour au prince : « monseigneur, vous lerez un jour un grand poète ; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. » Dans un souper, il dit encore au même prince : « sommes-nous ici tous princes ou tous poètes ? »

Les ennemis de *Voltaire* s'efforcèrent de faire tomber *Oreste*. Un cinquième acte plus fait pour le théâtre Grec que pour le nôtre, faisoit la cabale. Barbaros, leur dit *Voltaire*, c'est du sophocle ! madame de Grassigny lui répondit en parodiant un vers de Molière :

Excusez-nous, monseigneur, nous ne sommes pas Grecs.

A la représentation d'une tragédie de *Voltaire*, qui n'eut pas un grand succès, l'abbé l'ellegin se plaignit hautement de ce que notre grand poète lui avoit dérobé beaucoup de vers : « comment, disoit-il, à *Voltaire*, vous qui êtes si riche vous prenez ainsi le bien des autres ? » « Quoi ! je vous ai volé, reprit l'auteur de la *Henriade* ? je ne m'étonne donc plus de la chute de ma pièce. »

Voltaire faisant jouer aux *Délices* près de Genève, sa *Rome-Sauvée*, le président de Monresquieu, qui étoit spectateur, s'endormit profondément : M. de *Voltaire*, lui jeta son chapeau à la tête en lui disant. « Il croit être à l'audience. »

Un jeune homme qui se dispoisoit à étudier en médecine, fit part de son dessein à M. de *Voltaire*. « Qu'allez-vous faire, lui dit-il, en riant ? Vous mettrez des drogues que vous ne courez suez point, dans un corps que vous connoissez encore moins. »

Voltaire étant encore très jeune, avide du plaisir de s'instruire, faisoit à chaque instant des questions. Despreaux lui reprocha un jour cette indiscrétion avec une impatience mêlée de dureté. Dans un âge plus avancé, il avoit pris les questionneurs dans une telle aversion, qu'il lui est arrivé plus d'une fois de se lever brusquement, & de quitter la place. Il disoit à un homme de Genève, qui lui avoit fourni l'idée & le modèle de l'interrogant bailli dans le *Droit du Seigneur*. « Monsieur, je suis très-aise de vous voir ; mais

je vous avertis que je ne fais rien de ce que vous m'allez demander. »

Dans des momens d'humeur, *Voltaire* se refusoit absolument à la foule du monde qui venoit à Ferney, attirée par la seule curiosité de le voir. « Qu'on dise que je n'y suis pas », crioit-il avec emportement, me prennent-ils pour la bête du Gévaudan ? »

M. de *Voltaire* a dit : « Au théâtre il vaut mieux frapper fort, que de frapper juste. »

Un homme de beaucoup d'esprit accusoit devant *Voltaire* un de leurs amis communs, de ne lui avoir pas facilité les moyens d'une place qui étoit depuis long-temps l'objet de ses vœux. Il me donnoit toujours pour raison, disoit-il à l'illustre vieillard, qu'une puissance supérieure lui faisoit les mains. « Il disoit vrai, répliqua *Voltaire* ; & savez-vous quelle étoit cette puissance supérieure ? — Non. — C'étoit moi-même. — Et pourquoi, s'il vous plaît ? — C'est qu'avec vos talens, on est tout ce qu'on veut, & que celui que je vous ai préféré, ne peut être que ce que je le serai ; avec moi il faut se presser, demain je ne serai plus. »

Un bel esprit avoit envoyé à *Voltaire* une tragédie, pour la soumettre à son jugement. Il la lut, & la posant ensuite sur sa table : « La difficulté, dit-il, n'est pas de faire une tragédie comme celle-ci, mais de répondre à celui qui l'a faite. »

Voltaire faisoit un jour l'éloge du fameux médecin Haller devant un flatteur, qui vivoit avec cet homme célèbre. Le flatteur dit sur le champ : « Ah ! monseigneur, il s'en faut bien que M. Haller parle de vos ouvrages comme vous parlez des siens. » *Voltaire* répliqua : « Il peut le faire que nous-nous trompons tous deux. »

Aucun homme au monde n'a été tant loué & tant critiqué que l'illustre auteur de la *Henriade*. Que de lettres, que de réflexions, que de commentaires, que de volumes enfin ! Aussi M. de *Voltaire* a-t-il dit : « J'ai valu de bons honoraires à plus d'un auteur. »

Il n'y a que trop de gens oisifs qui courent les châteaux, sous prétexte d'en connoître les seigneurs : ils y établissent, sans façon, le plus long domicile. *Voltaire*, en les voyant arriver, faisoit quelquefois cette prière : « Mon Dieu, délivrez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis. »

Voltaire étant à Colmar, vivoit beaucoup avec le président & la présidente de Klinglin. Ils avoient le plus bel enfant du monde, qui fut frappé tout-coup d'une paralysie aux cuisses & aux jambes : « C'est, dit le grand poète, en baissant ce petit infortuné,

infortuné, la tête de l'ainour sur le corps de Lafortuné.

Trois dames charmantes vinrent rendre visite à Voltaire, & embrassèrent de bon cœur le Virgile français. Voltaire les supplia de s'asseoir, & leur dit : « Les Grâces debout sont fort bien, assises encore mieux, couchées que sont-elles ! »

Tout le monde connoît ces vers de la Henriade :

Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.

Un des amis de Voltaire lui demanda pourquoi cet autel étoit de fer ? Hé ! morbleu, répondit Voltaire, vendriez-vous qu'il fût de coton ?

Vers de Voltaire à mademoiselle Gouffin, jouant dans Algérie.

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime & qu'on admire ;
Et vous damnez, charmante Algérie,
Tous ceux que Gouffin convertit.

Deux amis, en passant par Genève, allèrent faire une visite à Voltaire, qui, comme on sait, n'aimoit pas à être contredit. Un de ces messieurs dit : « Que ne puis-je, au lieu de cinq heures, passer cinq mois avec cet homme étonnant ! — Mon ami, répondit l'autre, je n'y passerois pas cinq jours ; car enfin j'aime aussi à avoir raison quelquefois. »

Voltaire arrivant secrètement à Paris, fut arrêté aux barrières par les commis des fermes. Ils lui demandèrent s'il n'avoit rien dans sa voiture qui fût sujet aux droits : « Messieurs, leur répondit-il, il n'y a que moi ici de contrebande. »

Voltaire donna Mahomet au théâtre français, en 1742 ; le comédien le Grand fut chargé du rôle d'Osir. Cet acteur, doué d'un très-bel organe, mais de peu d'esprit & d'intelligence, prononçoit, du ton le plus plat & le plus bas, les deux derniers vers de la harangue, qui peint l'effet terrible de la présence de Mahomet sur le peuple & le sénat de la Mecque :

Mahomet marche en maître, & l'olive à la main :
La trêve est publiée, & le voici lui-même.

Voltaire indigné, apostropha ainsi l'acteur maladroït. « Oui, Mahomet arrive, dites-vous, c'est comme si vous disiez : rangez-vous, voilà la vache. »

Lorsqu'on mit au théâtre français, en 1730, la tragédie de Brutus, Voltaire chargea Sarrafin

Encyclopædiana.

du rôle de Brutus. A une répétition de la pièce, la mollesse du ton de cet acteur dans son invocation au dieu Mars, & le peu de fermeté, de grandeur & de majesté qu'il mettoit dans son jeu, impatientèrent Voltaire. « Songez donc, lui dit-il avec une ironie sanglante, que vous êtes Brutus, le plus ferme de tous les consuls de Rome, & qu'il ne faut pas parler au dieu Mars comme si vous disiez : Ah ! bonne Vierge, faites-moi gagner à la loterie un lot de cent francs ! »

Un jour Lekain répétoit chez M. de Voltaire, rue Traversière, la tragédie de Mahomet, et y jouoit Seïde. Une jolie demoiselle représentoit Palmire ; elle n'avoit que quinze ans ; mais quoique très-intéressante, elle étoit très-éloignée d'exhaler les imprécations que Palmire vomit contre Mahomet, avec la force & l'énergie que son rôle exigeoit. M. de Voltaire lui dit avec douceur : « Mademoiselle, figurez-vous que Mahomet est un imposteur, un fourbe, un scélérat qui a fait poignarder votre père, qui vient d'empoisonner votre frère, & qui, pour couronner ses bons aveux, veut absolument coucher avec vous. Si tout ce petit manège vous fait un certain plaisir, vous avez raison de le ménager comme vous faites ; mais si cela vous répugne à un certain point, voilà comme il faut s'y prendre. Alors le grand homme joignant l'exemple au précepte, répète lui-même cette imprécation, & parvient à faire de cette demoiselle une actrice très-tragique. »

Voltaire a ainsi jugé nos grands acteurs : « Baron étoit plein de noblesse, de grâces & de finesse ; Beaubourg étoit un énergumène ; Dufresne n'avoit qu'une belle voix & un beau visage ; Lekain seul a été véritablement tragique. »

Voltaire estimoit beaucoup la personne & les ouvrages du célèbre abbé Mézière. Lorsqu'on lui envoya, quelque temps avant sa mort, le projet de la nouvelle édition des œuvres de cet illustre italien : « Je désirerois, dit-il à l'éditeur, que mon nom pût être placé à la tête des souscriptions, en dépit de l'alphabet. »

Voltaire plaisantoit quelquefois sur le style de certains auteurs, style tout hérissé d'épithètes. « Je voudrois, disoit-il, leur faire entendre que l'adjectif est le plus grand ennemi du substantif ; encore qu'ils s'accordent en genre, en nombre & en cas ! »

Voltaire séjourna chez dom Calmet, abbé de Senones, dont il estimoit les profondes connoissances, le consulta, profita d'une bibliothèque très-bien fournie dans la partie de l'histoire, & employoit les jeunes moines à lui faire des extraits. Notre grand poète mangé par la réfectoire. Il se mit un jour à la suite d'une procession ; comme il étoit foible, il s'appuyoit sur son secrétaire, qui étoit protestant. Le marquis

D d d d d

d'Argens, devant lequel on racontoit cette fignilière anecdote, dit sur le ton de la plaisanterie : « Voilà la première fois qu'on a vu l'incrédulité appuyée sur l'hérésie.

Un ouvrier en sayres écrivit un jour à *Voltaire* : « Monsieur, j'ai fait imprimer un libelle contre vous ; il y en a quatre cents exemplaires : si vous voulez m'envoyer quatre centis livres, je vous remettrai tous les exemplaires fidèlement ». *Voltaire* lui répondit : Je me donnerai bien de garde d'abuser de votre bonté : ce seroit un marché trop dangereux pour vous ; le débit de votre livre vous vaudra beaucoup davantage.

Le fait suivant est presque incroyable. Un académicien, vers 1730, eut l'air honneur à l'académie, en proposant *Voltaire* pour remplir une place vacante. M. de Boze éleva la voix, pour dire, « que l'auteur de la *Henriade*, de l'*Oedipe* & de *Bruus*, ne pourroit jamais devenir un sujet académique ».

Voltaire se trouvant dans un salon, accablé par le grand nombre de spectateurs, sortit en disant : « On étouffe, mais sous des roses ».

Voltaire affutait avec une bonne foi rare & piquante, que sa tragédie de *Zulime* qu'il avoit restait sous le nom de l'anime, ne pouvoit jamais être une bonne pièce. « C'est, disoit-il, une femme qui court après son amant, arrive, apprend qu'il est marié, fait remettre ses chevaux, & repart ».

Un grand seigneur faisoit à *Voltaire* la rente viagère d'une somme considérable que ce grand poète lui avoit prêtée. Faute de paiement, *Voltaire* fit assigner le seigneur, & vint dîner chez lui le jour même qu'il lui avoit envoyé ce billet doux. Grand rapage, plaintes réitérées. « Ne nous méions, ni vous ni moi, de ces bagatelles-là, dit froidement *Voltaire*, cela regarde nos gens d'affaires ».

Nanine eut le plus grand succès. L'auteur en sortant, dimanda malicieusement à Piron ce qu'il en pensoit ? Celui-ci, qui démasqua l'artifice, répondit gaiement : « Je pense que vous voudriez bien que ce fût Piron qui l'eût faite ». *Voltaire* reprit : « Je vous estime assez pour cela ».

Lorsqu'on arrêta *Voltaire* à la porte de Francfort, il remit furtivement quelques papiers à son secrétaire, que celui-ci cacha dans sa culotte. Enfermé dans la chambre, il fut curieux de savoir ce que c'étoit, & ne trouva qu'un nouveau chant de la Pucelle, & des morceaux de philosophie. Dans ce moment critique, il avoit oublié ses bijoux, ses terres de change, ses papiers de famille, & pensoit à des ouvrages de littérature.

Voltaire, dans un moment d'humeur contre J. J. Rousseau, dit en plaisantant : « Je voudrais arracher les bonnes pages du roman de Julie ».

Voltaire comparoit la nation angloise à un muids de cette foire bère qui lui sert de boisson. L'écume, disoit-il, est en dessus, la lie au fond, & le milieu est le meilleur ».

On proposoit un jour à *Voltaire* de faire le commentaire de Racine ; il répondit : il n'y a qu'à mettre au bas de toutes les pages, beau, pathétique, harmonieux, inimitable.

Dans un repas où se trouvoit *Voltaire*, la conversation tomba sur l'antiquité du monde. On lui demanda là-dessus son avis : « Moi, dit-il, je crois que le monde ressemble à une vieille coquette qui déguise son âge ».

Des anglois s'étant rendus à Ferney, pour faire visite à *Voltaire*, il ne fit que se montrer, & s'écria dans leur langage : « Vous voyez un pauvre homme ». Puis s'adressant à un enfant, il lui dit : « Vous ferez quelque jour un Malborough ; pour moi je ne suis qu'un chien de françois ».

Personne au monde n'a en la prodigieuse facilité d'écrire en vers, comme l'avoit l'auteur de la *Henriade*. On lui a vu refaire plusieurs fois & en peu de temps le rôle de Ciceron dans Rome sauvée. On lui a vu faire deux fois le cinquième acte de *Zulime*, après avoir jeté son manuscrit au feu. L'admirable *Zaire* a été composée en dix-huit jours.

Lorsque le grand acteur Lekain jouoit sur le théâtre de Ferney, *Voltaire* assistoit à presque toutes les représentations. Il se plaçoit derrière la scène, mais de manière à être vu du plus grand nombre des spectateurs. Cet illustre vieillard prenoit autant d'intérêt à la représentation, que s'il s'ût agi de lui même dans la pièce. Il paroissoit très-fâché quand les acteurs faisoient quelque faute ; & quand ils rendoient bien leur rôle, sa satisfaction étoit si tant de bouche que par des gestes expressifs. Les malheurs imaginaires des héros de la tragédie lui arrachoit des signes d'une compassion véritable, & le versoit souvent des pleurs en aussi grande abondance, qu'une jeune personne qui assiste pour la première fois au spectacle.

Voltaire lut un jour sa tragédie de *Mérope* à M. l'abbé de Voisenon. Celui-ci transporté de joie, s'écria : « C'est un chef-d'œuvre, c'est la meilleure de vos pièces. — Eh bien, lui répondit *Voltaire*, les comédiens l'ont refusée ».

Mérope est absolument sans intrigue d'amour. *Voltaire* auroit voulu purger le théâtre de tout ce qui n'est pas passion & aventure tragique : « Electre amoureuse, disoit-il à ses amis, est un monstre orné de rubans sales ».

On vantoit à *Voltaire* le bonheur dont on jouit

dans les champs. « Oui, dit-il, c'est le premier des plaisirs insipides. »

Lorsque le secrétaire de *Voltaire* lui apportait ses lettres, il y avait toujours des gens qui réclamaient ses bons offices. « Est-ce que je m'intéresse à monsieur un tel ? — Oui, monsieur, vous lui avez déjà écrit que vous souhaitiez de lui rendre service. — Mais, parlez-moi clair, est-ce que je m'y intéresse beaucoup ? — Oui, monsieur. — Dans ce cas, répondez avec chaleur. »

Madame,.... venue aux environs de Genève, désira voir *Voltaire*; & pour se donner plus d'importance, elle lui fit dire qu'elle étoit nièce de l'abbé Terray. A ce mot, le vicillard de Ferney répondit : « Dites à madame,..... que je n'ai plus qu'une dent, & que je la garde contre son oncle. »

Voltaire dut être bien flatté, lorsqu'un voyageur lui raconta, qu'en rencontrant au pied du mont Aïnos un vieux solitaire, & le vieillard apprenant que ce voyageur étoit français, s'approcha de lui avec empressement, & ne lui fit que cette seule question : « *Voltaire* vit-il encore ? »

Voltaire ayant chez lui à Ferney le marquis de Villette, dont il avait toujours aimé & encouragé l'esprit, s'aperçut avec complaisance de ses affinités auprès de mademoiselle de Varicourt. Un jour, en présence de M. le marquis de Villeville, il lui proposa cent mille écus pour la dot de cette jeune demoiselle, recommandable par sa naissance, son ingénuité, ses grâces, & qu'il aimait en père. « Je suis sûr, disoit-il, que madame Devis, ma nièce, sera de mon avis; car elle regarde *Belle & Bonne* comme sa fille, (*Belle & Bonne* est le nom d'amitié que *Voltaire* avait donné à mademoiselle de Varicourt); or, quant à mes autres parents, j'ai une bonne succession à leur laisser, & vous conviendrez qu'ils n'ont pas long-temps à attendre. M. le marquis de Villette ne voudra jamais consentir à cette générosité.

Un homme connu emprunta pour ses besoins seize mille livres à *Voltaire*, avec promesse de lui remettre au bout de quinze jours un contrat pour sa sûreté. Quinze mois se passèrent sans que le prêteur fût nanti. Impatient de ces lenteurs qui avoient mauvaise grâce : « Monsieur, lui dit un jour l'auteur de la *Henriade*, & d'un ton brusque, je vous donne les seize mille livres, mais dorénavant je ne vous prête pas un sou sans hypothèque. »

On apporta un jour à *Voltaire* un volume d'une nouvelle édition de ses œuvres. A l'ouverture de ce livre, il tomba sur son épître au chevalier de B... qui commence ainsi :

Croyez qu'un vieillard cacochime
Âgé de soixante & douze ans,

Voltaire entra, en fureur, & déchira le feuillet en s'écriant : « Barbare, dis donc chargé, & non point âgé; fais une image & non pas un extrait baptillaire. »

Un officier de marine, dont les sentimens religieux étoient connus, disoit beaucoup de mal de la *Pucelle* devant M. le comte de.... Mais l'avez-vous lu ce poème que vous improuvez tant ? — Non. — Il faut le lire. — Dieu m'en préserve ! Ecoutez-en du moins un morceau, & vous verrez qu'il s'en faut beaucoup qu'il soit aussi scandaleux qu'on l'a dit. — Voyons. Le comte débûta sur le champ, & du ton le plus sérieux :

O, mes amis, vivons en bons chrétiens,
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.

Eh bien, monsieur ? — Oh ! répond l'officier, quand *Voltaire* le veut; je fais bien qu'il fait des merveilles.

Un anglois, homme de beaucoup d'esprit, se trouvant à Ferney, & y jouissant de la familiarité de *Voltaire*, celui-ci, après le dîner, le fit passer par un petit salon où il y avoit une tête de Newton. « Connoissez-vous ce buste, dit-il à l'étranger avec véhémence ? C'est le plus grand génie qui ait existé : quand tous les génies de l'univers se joignent rangés, il conduiroit la bande.

Voltaire a dit de madame Dacier : « Elle suit les grâces, & les grâces la suivent. »

Voltaire s'entretenant avec un Anglois, lui fit cette remarque : « quand je vois un de vos compatriotes, rusé & aimant les procès, je dis, voilà un Normand qui est venu avec Guillaume le conquérant : quand je vois un homme doux & poli, en voilà un qui est venu avec les Plantagenets : un brutal, voilà un Danois, car votre naron, aussi bien que votre langue, est un galimatias de plusieurs autres.

Voltaire se trouvant à la toilette du roi de Prusse, encore jeune, fit cet improvisé, en s'adressant à Maupertuis.

Amis, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore ?
Ils ressemblent à ses talens ;
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

Voltaire a dit très-philosophiquement : « quand vous allez chez un ministre le matin, demandez au valet-de-chambre des nouvelles de la garde-robe. »

La reine d'Angleterre fit faire à *Voltaire* une souscription immense pour la *Henriade*. Revenu à Paris avec ses fonds, il mit son argent à une

D d d d d d

loterie établie par M. Desforts, alors contrôleur général, & il fut heureux; cela lui fit dire : « pour faire la fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les arrêts du conseil. »

Je ne fais si la terre manque d'hommes, a dit *Voltaire*; mais je fais qu'elle manque d'hommes heureux.

Voltaire s'entretenait un jour à Ferney avec quelqu'un qu'il aimoit beaucoup, de la littérature & des réputations de Paris, demandoit ce qu'on peisoit d'un jeune homme qui débutoit avec beaucoup de succès. « On trouve, lui dit son ami, qu'il écrit bien, qu'il a du goût, mais qu'il manque de chaleur & de sensibilité. Cela ne fait rien, répondit *Voltaire*, la sensibilité & la chaleur viennent. » Ce mot, quand on y réfléchit bien, est d'un grand sens. C'est le mot d'un poète illustre qui avoit passé sur tous les âges de son génie, & qui se souvenoit très-bien de l'âge où il avoit osé écrire d'après son âme, où il avoit osé la répondre entière dans ses ouvrages. C'est peut-être l'époque de Zaire; il avoit alors quarante ans.

On a beaucoup retranché de choses à une scène du *Roland*, dont M. de *Voltaire* faisoit le plus grand cas : quelques amis le pressant vivement de voir cet opéra, il leur répondit : cela m'est impossible, Quinault me l'a défendu.

Lekain avant son début à la comédie Française, pria *Voltaire* de lui permettre de déclarer devant lui quelques beaux rôles qu'il avoit déjà joués, & lui proposa le grand equipier de Gustave au second acte : « Point, point de Piron, s'écria *Voltaire*, je n'aime point les mauvais vers. Dites-moi tout ce que vous savez de Racine.

Quelqu'un disoit devant *Voltaire*, que l'illustre auteur de l'histoire naturelle n'avoit presque point trouvé de censeurs, & qu'il sembloit que sa richesse & la fermeté de son pinc au en avoit imposé à la critique. « C'est qu'on n'a pas eu le temps encore, répondit-il, de se lasser de sa gloire, mais plus la réputation s'étend, moins on l'en laisse jouir. Les hommes s'ennuient de la même idole. Ceux même qui l'ont exposée à la vénération, présentent bientôt un objet nouveau aux hommages de la multitude. »

Madame la duchesse de Luxembourg dit en présence de plusieurs personnes les plus distinguées, du nombre desquelles étoit *Voltaire* : « je souhaiterois de grand cœur que nos différends avec l'Angleterre pussent s'accorder. » Madame, repartit *Voltaire*, en montrant l'épée de M. le maréchal de Broglie, voilà ce qui arrangera tout.

On apporta à *Voltaire* une élanse invitée : le déjeuner de Ferney. L'auteur de cette gra-

vure y est représenté à table, dans toute sa plénitude & beau comme un ange. L'Homère français y est dans un coin, maigre comme la mort & laid comme le péché. En jetant les yeux sur cette caricature, le patriarche de Ferney s'écria : « c'est le lazare au dîner du riche. »

Voltaire envoyoit à un acteur, dès cinq heures du matin, les corrections qu'il avoit faites au rôle de Poliphonte, son laquais lui représentoit que ce comédien seroit encore endormi : « Va toujours, dit *Voltaire*, les tyrans ne dorment jamais. »

On doit au roi de Prusse la réfutation de Machiavel. Ce prince l'avoit envoyée à *Voltaire* pour la faire imprimer. Il lui donna rendez-vous dans un petit château appelé Meuse, auprès de Clèves. *Voltaire* dit au monarque en l'abordant : « si j'avois été Machiavel, & si j'avois eu quelques accès auprès d'un jeune roi (Frédéric le Grand, commençoit alors sa brillante carrière), la première chose que j'aurois faite, auroit été de lui conseiller d'écrire contre moi. »

Dans une société brillante que qu'un dit à *Voltaire* : « Ah ! monsieur, que vous devez être content de vos ouvrages ! — je suis, dit-il, comme le mar : d'une coquette dont tout le monde joute, excepté lui. »

Voltaire a dit : « je respecte Montesquieu jusqu'à dans ses chutes, parce qu'il se relève pour monter au ciel. »

Les Anglois, faisoient-on remarquer à *Voltaire*, prièrent Corneille à Racine : « c'est, répondit-il, que les Anglois ne savent pas assez la langue Française pour sentir les beautés du langage de Racine & l'harmonie de sa versification ; Corneille doit leur plaire davantage, parce qu'il a des choses plus frappantes ; & Racine, aux Français, parce qu'il a plus de douceur & de tendresse. »

Voltaire se repentoit d'avoir fait Mahomet beaucoup plus méchant qu'il ne le fut effectivement ; mais il disoit : « si je n'en avois fait qu'un héros politique, la pièce étoit siffée. »

A propos de ces rimes de société dont les poètes sont si prodigues envers leurs maîtres, *Voltaire* disoit : « les mauvais vers sont les beaux jours des amans. »

Voltaire se donna pas l'enfant prodigue sous son nom. Cette comédie eut le plus grand succès. L'auteur écrivit à Mlle. Quinault : « vous savez garder les secrets d'auteur comme les vôtres ; si l'on m'avoit reconnu, la pièce auroit été siffée. Les hommes n'aiment point que l'on réussisse en deux genres ; je me suis fait assez d'ennemis par *Oedipe* & la *Henriade*. »

Voltaire en parlant de l'esprit des loix, a dit de son illustre auteur : « le genre humain avoit perdu ses titres ; Montesquieu les a retrouvés & les lui a rendus ».

Voltaire a dit de Marivaux ; c'est un homme qui connoit tous les sentiers du cœur humain, mais il n'en fait pas la grande route ».

En venant à Paris *Voltaire* s'arrêta dans un village pour changer de chevaux, & mit pied à terre un instant. Voici ce qu'il a raconté à ce sujet à plusieurs de ses amis : « J'aperçus à quelques pas un vieillard vénérable, à-peu-près de mon âge, & qui assurément étoit plus ingambe que moi. J'approchai de lui & l'examinant de plus près, je crus le connoître & je lui dis : monieur, je vous demande bien pardon : mais vous ressemblez beaucoup à un enfant que j'ai vu il y a soixante dix ans. Cet homme me demanda où, quand & comment j'avis vu cet enfant : & quand je lui eus tout expliqué ; il me dit : c'étoit moi, & après m'être nommé à mon tour, nous nous embrassâmes ».

On devoit jouer chez *Voltaire*, à Ferney, en 1762, l'opéra de la Chine. Le duc de *** qui d'ailleurs étoit très-amable, s'étoit chargé de former le sieur Cramer, libraire de Genève, qui devoit faire le rôle de Gengiskhan. *Voltaire* s'aperçut, à la première réputation, que M. le Duc n'avoit fait de son élève qu'un plat & froid déclamateur. Il persifla Cramer, qui eût bientôt oublié les leçons de son maître. Quatre jours après, il revint répéter son rôle avec *Voltaire*, qui, s'apercevant d'un grand changement dans son jeu, cria avec joie à madame Denis : ma nièce, Dieu soit loué ! Cramer a digoré son duc.

Le fond du caractère de *Voltaire* étoit naturellement bon & sensible, & prévaloit en lui sur les sentimens d'une vengeance étrangère à son cœur. Le fait suivant va le prouver. Lorsque les persécutions commencèrent à s'élever contre le citoyen de Genève, l'auteur de *Mérop* lui écrivit pour lui offrir un asile. On connoit la réponse un peu cynique du philosophe : « je ne veux aime point, je ne veux ni de votre asile ni de votre estime ». Le premier mouvement de *Voltaire* fut terrible, car c'étoit la manière de se ficher. Quelques jours après, on crut voir aux environs de Ferney le citoyen de Genève, on se pressa de l'annoncer à *Voltaire*, qui, les larmes aux yeux, dit avec abondance de cœur : « qu'on le fasse venir, il n'a plus de torts dès qu'il est chez moi ».

Voltaire ne vint d'autre vengeance d'un homme qui avoit passé une partie de sa vie à le calomnier, qui étoit tombé dans l'indigence, & qui lui offroit de rétracter ses calomnies par un acte public, que de refuser la rétractation, & d'envoyer à ce malheureux un présent de cinquante louis.

Voltaire n'a pas passé une seule année de sa vie sans avoir un accès de fièvre le jour de la saint Barthélemi. Il ne recevoit jamais personne à pareil jour ; il étoit dans le lit. L'affoiblissement de ses organes, l'intermittence & la vivacité de son poulx, caractérisoient cette crise périodique. On s'y attendoit ; on ne l'approchoit qu'en tremblant, & l'on se gardoit bien de lui en parler, dans la crainte d'ajouter à sa douleur.

La tragédie de Mahomet fut représentée à Lille. Dans un entr'acte, on apporta à *Voltaire* une lettre du roi de Prusse, qui lui apprenoit la victoire de Molwitz. Il la lut à l'assemblée, on battit des mains : « Vous verrez, dit-il, que cette pièce de Molwitz fera réussir la mienne. »

Quelqu'un parloit à *Voltaire* de la mort du célèbre acteur Lekain, & regrettoit beaucoup ce comédien : « Cela est bien encore plus fâcheux pour moi, reprit *Voltaire* ; c'est Elie qui perd son Elyée ».

A la rentrée du théâtre, on donna *Alzire*. *Voltaire* y étoit en petite loge : mais l'enthousiasme le trahit dans un moment où, très-satisfait du jeu de M. Larive, qui faisoit le rôle de Zamore, il s'écria : « Ah ! que c'est bien ! A ce cri, le public reconnut l'auteur, & interrompit la pièce à force d'acclamations, jusqu'à ce que *Voltaire* se fût montré.

Bellecourt, accompagné de plusieurs de ses camarades, vint présenter les hommages de la comédie française à *Voltaire*. Ce grand homme répondit le plus affablement du monde au discours de l'acteur, & lui dit ensuite, aïr qu'aux autres comédiens, après leur avoir parlé de la santé : « Je ne puis vivre désormais que pour vous & par vous ».

M. Turgot vint voir un jour *Voltaire* chez le marquis de Villerie, & ce jour-là la goutte trahit beaucoup ce ministre, & ne lui laissoit pas un libre usage de ses jambes. « Venez vous donc, M. Turgot, lui dit *Voltaire* ? Eh ! comment vous portez-vous ? — J'ai beaucoup de peine à marcher, je souffre. — Ah ! m'excusez, s'écria *Voltaire* avec enthousiasme, toutes les fois que je vois M. Turgot, je crois voir Nabuchodonosor. — Oui, les pieds d'arcle, répondit le ministre. — Et la tête d'or, la tête d'or, répéta *Voltaire*.

A la première visite que *Voltaire* fit à M. d'Argental, il lui dit : « Ah ! mon ami, je suspens mon agonie pour vous venir voir ».

Le lendemain de son arrivée à Paris, *Voltaire* présenta au salon la marquise de Villette à plusieurs dames de la cour qui étoient venues le voir. Ce grand homme leur dit : « Mesdames, voilà *Belle & Bonne* ; elle a eu pitié de ma vieillesse ; c'est à elle que je dois le bonheur de vous voir, & le peu d'existence qui me reste ».

Quelque temps avant la mort de *Voltaire*, on donna en sa présence une représentation d'*Alzire*; (c'étoit l'ouverture du théâtre) l'enthousiasme fut général. M. le chevalier d'Escluse présenta au grand homme sistant de sa loge, cet impromptu charman :

Ainsi chez les Incas, dans leurs jours fortunés,
Les enfans du Soleil dont nous suivons l'exemple,
Aux transports les plus doux étoient abandonnés,
Lorsque de ses rayons il éclairait leur temple.

Voltaire répondit sur le champ par ces deux vers de *Zaïre* :

Des chevaliers françois tel est le caractère;
Leur noblesse en tout temps me fut utile & chère.

Madame Vestris demandoit à *Voltaire* s'il écrivoit encore, & s'il étoit vrai qu'il retouchât *Irene*. « J'ai travaillé pour vous toute la nuit, répondit-il, comme un jeune homme de vingt ans ».

On sait qu'à quatre-vingt-quatre ans, *Voltaire* passoit des nuits à corriger sa tragédie d'*Henri*. Lorsque le mouvement de l'enthousiasme étoit passé, il disoit à ses amis : « Ne me trouvez-vous pas bien enfant ? »

Une dame fort vicille & très-coquette, rendit

une visite à *Voltaire* dans tout son étalage; & prenant occasion de quelque phrase galante qu'il lui disoit, & de quelques regards qu'il jetoit en même temps sur sa gorge soit découverte : « Comment, M. de *Voltaire*, s'écria-t-elle, est-ce que vous songeriez encore à ces petits coquins-là ? — Petits coquins, reprit avec vivacité le malin vieillard, petits coquins, madame; ce sont bien de grands pendards ! »

Pendant sa dernière maladie, *Voltaire* se cessoit de demander à madame la marquise de Villette un notaire, dans l'intention sans doute de lui laisser des marques de son souvenir, aussi bien qu'à plusieurs de ses amis. Cette jeune dame, trop attendrie pour s'occuper d'elle-même, itop nob'e pour penser à de nouveaux bienfaits, après ceux qu'elle avoit reçus, ne manqua envers lui que de cette complaisance. Cependant la mort qui éteignoit par degrés le grand homme, n'avoit pu éteindre encore sa sensibilité. Il voulut écrire, & les derniers traits que traça sa main, fut une lettre à son ami d'Alembert, dans laquelle il lui disoit, que n'ayant plus que quelques momens à vivre, il lui recommandoit madame la marquise de Villette.

VOYAGEUR. Qu'avez-vous vu en Grèce, disoit quelqu'un à un voyageur qui en revenoit ? « J'ai vu, répondit il, le temps qui démoit en silence ».



U.

USURIER. Un fameux *usurier*, qui voyoit tous les jours ses profits diminuer, alla trouver un célèbre prédicateur pour le prier de prêcher vivement contre l'usure. Celui-ci, qui le croyoit converti, lui dit d'un ton saintement animé : Ah ! mon frère, que je me réjouis de ce que la grâce opère dans votre cœur ! Vous n'y êtes pas, lui répondit froidement l'*usurier*. Je vous fais cette demande, parce qu'il y a tant d'*usuriers* dans la ville, que je ne gagne rien : si vous pouviez les corriger par vos prédications, tout le monde viendrait à moi.

Un autre *usurier*, ou peut être le même, étoit à l'article de la mort. Son confesseur l'exhortoit de son mieux, & pour rendre son exhortation plus pathétique, lui montrait un crucifix. Le moribond le regarda fixement. Son confesseur, qui le croit touché, lui présente ce crucifix qui étoit d'argent. Le malade le soulève, & dit en le rendant : « Monseigneur, je ne puis pas prêter grand chose là-dessus ». On pourra conclure de ce fait, que l'on meurt comme l'on a vécu.



WALLER, (Edmond) poète anglois, né en 1605, mort en 1687.

Waller changeoit de façon de penser selon le temps & les circonstances, & il est peu de poètes qui aient autant flaté leurs souverains. Ce poète est d'ailleurs plus remarquable dans *Waller*, qu'il n'en est peut-être point qui aient vécu sous tant de princes différens.

Waller avoit comblé de louanges l'usurpateur Cromwel pendant sa vie, & composa en vers son éloge funèbre qui, malgré ses défauts, passe pour un chef-d'œuvre. Lorsque Charles II, après la mort de l'usurpateur, remonta sur le trône, le poète courtisan ne manqua pas d'aller lui présenter une pièce de vers où l'ancien étoit prodigué au nouveau monarque. Charles, après avoir lu ces vers, reprocha malignement au poète que les louanges qu'il lui donnoit, étoient bien inférieures, à celles qu'il avoit données à Cromwel. Sire, lui répondit *Waller*, nous autres poètes, nous ne réussissons jamais mieux que dans les séditions.

Ce poète avoit vécu dans la plus grande familiarité avec l'usurpateur Cromwel. Il rapportoit à ce suet qu'au milieu de leurs entretiens, il venoit quelquefois un domestique dire à Cromwel que tel ou tel demandoit à lui parler; sur quoi il se levait, & alloit au-devant d'eux leur parler à la porte. Il se servoit ordinairement de ces formules: *le seigneur le révélera, Dieu y aidera*, & autres semblables; & quand il revenoit à *Waller*, il s'excusait en disant: *cousin Waller, je suis obligé de parler à ces gens-là à leur mode*. Il reprenoit ensuite la conversation où elle avoit été interrompue. Ce trait peut être ajouté à ceux qui ont été rassemblés pour tracer le caractère du fameux usurpateur.

Waller aimoit les plaisirs; mais jamais ce goût pour la dissipation ne contompt en lui l'esprit; & au milieu même de la cour libertine de Charles II, il s'éleva avec force contre le duc de Buckingham qui prêchoit l'athéisme: « Milord, lui dit-il un jour, je suis beaucoup plus âgé que vous, & je crains avoir entendu plus d'arguments en faveur de l'athéisme que vous; mais j'ai vécu assez long-temps pour reconnaître qu'ils ne signifient rien, & j'espère qu'il en arrivera autant à votre grandeur ».

Ce poète fut membre de divers parlemens, après le rétablissement de Charles II sur le trône, & il conserva toute la vigueur de son esprit jusqu'à un âge très-avancé. *Waller*, dit Burnet

dans son histoire, charmoit encore tout le monde à l'âge de quatre-vingts ans lorsqu'il étoit dans la chambre. Mais content de faire admirer son esprit, ajoute cet historien, il ne s'occupoit qu'à dire de jolies choses, sans s'embarasser du tour que prenoient les affaires.

Jacques II fit venir *Waller* dans son cabinet, & lui montrant un portrait, lui demanda comment il le trouvoit: Sire, répondit *Waller*, j'ai la vue un peu trouble, & je ne sais de qui est ce portrait. Le roi se prit: C'est la princesse d'Orange. Et c'est ressemblance, repiqua *Waller*, à la plus illustre femme du monde. Qui appelez-vous ainsi? La reine Elisabeth. Je suis surpris, M. *Waller*, que vous pensiez de cette manière; il faut pourtant que s'avouez qu'elle avoit de bons conseillers. Mais, sire, repiqua *Waller*, votre majesté n'a-t-elle jamais connu un fou qui en ait choisi de sages?

WALPOLE, (Robert) comte d'Oxford, ministre d'Angleterre, mort en 1745, âgé de 61 ans.

Ce ministre d'oit que l'argent étoit la meilleure drogue de sa boutique, & qu'elle lui réussoit toujours pour adoucir les mauvaises humeurs des opposans.

Ayant un jour un bill important à faire passer, & pour lequel il avoit besoin des suffrages du clergé, il engagea l'archevêque de Cantorbéry à repandre le bruit de sa mort prochaine: tous les prétendans à ses riches bénéfices s'empresèrent alors d'opiner suivant les desirs du ministre, & le bill fut accepté aussitôt: l'archevêque de Cantorbéry reparut bien portant, & fit connoître l'altice du ministre.

A l'avènement de Georges II à la couronne de la Grande-Bretagne, l'argent de la nation étoit employé d'une manière peu économe & peu saine; & de désordre excita des plaintes générales. En conséquence, le roi résolut d'examiner lui-même les comptes avec le chevalier Robert *Walpole*, alors à la tête des finances. Comme il croyoit avec raison une pareille affaire très-instante, il donna rendez-vous à son ministre pour le lendemain matin. Le prince entra dans son cabinet vers les neuf heures, & le chevalier *Walpole* parut peu de temps après, avec trois charriots chargés de papiers que l'on se mit à décharger devant la porte du palais. Où sont les papiers, dit le roi, en voyant entrer son ministre? Sire, on est occupé à les débiter,

baller, la brièveté du temps ne m'a pas permis d'en rassembler davantage. Pour aujourd'hui, je n'en ai pu faire apporier à votre majesté que trois chariots ; mais jeudi prochain, avec la grâce de Dieu, j'espère bien en avoir de quoi charger sept autres voitures. — Comment ! dix chariots de papiers, s'écria le roi qui ne pouvait revenir de son étonnement. Allons, allons, qu'on remporte tout cela ; je ferai plus aisément les fonctions de dix généraux d'armée que d'un seul contrôleur-général.

La reine Caroline ayant eu le dessein d'enclore de murs le parc de Saint-James, & d'en faire un jardin pour le palais, pria Sir Robert Walpole de lui dire combien il en coûteroit pour cela. « Une bagatelle, répondit Sir Robert. Une bagatelle ! dit la reine ; pour moi, je suis persuadée qu'il faudra des sommes considérables, & je voudrais que vous pussiez me dire à quel tout pourra se monter. Mais, madame, reprit Sir Robert, je crois qu'il ne vous en coûtera que trois couronnes. Sir Robert, dit la reine, je n'y veux plus songer ».

Un particulier de Londres ayant présenté au ministre Walpole le projet d'une taxe sur les chiens : votre projet est beau, lui répondit le ministre, mais je me garderai bien de l'adopter, car tous les chiens du royaume aboieront après moi.

WATTEAU, (Antoine) né l'an 1684, mort en 1721.

Qui croiroit que Watteau, si aimable, si gracieux dans tous ses ouvrages, étoit misanthrope & toujours plongé dans une noire mélancolie. Si déplorable sante, lorsqu'il n'étoit même qu'à la fleur de son âge, & le spectacle d'une mort prochaine, augmentoient encore sa mauvaise humeur.

Watteau vécut plusieurs années ignoré & dans la misère ; il se vit même ré-luit pendant quelque temps à peindre à Paris des décorations. Il travailla ensuite dans la boutique d'un maître peintre, dont il copiait les ouvrages, & chez lequel il faisoit des tableaux qui se vendoient au plus modique prix.

Le curé du village de Nogent, qui l'exhortoit à son heure dernière, lui présenta, selon l'usage, un crucifix, que Watteau trouva très-mal sculpté. « — Orez-moi ce crucifix, s'écria-t-il : comment un artiste a-t-il pu rendre si mal les traits d'un Dieu ? »

Ce curé avoit une physionomie agréable : Watteau, qui le connoissoit depuis long-temps, le peignoit dans ses tableaux, & lui faisoit représenter le personnage peu noble de Gilles : aussi en mourant, l'artiste crut-il devoir lui en demander pardon.

Encyclopédiana.

WEYMAR. Le duc de Saxe-Weimar, un des plus illustres élèves du grand Gustave, formé, après la mort de son maître, des liaisons intimes avec la France. Ce capitaine illustre, le cardinal de Richelieu, le maréchal de la Force, le P. Joseph, le cardinal de la Vierge & le marquis de Feuquières, s'assembloient durant l'hiver de 1636 pour arrêter le plan de la campagne. Le père Joseph, qui n'a jamais vu la guerre, n'eût pas le dernier à dire son avis, & à combattre quelquefois celui des plus habiles généraux. Sa hardiesse à contredire & à décider déplaît à Weymar. Un jour que le capucin, qui formoit volontiers des projets, montre sur la carte les places qu'il faut prendre : « Tout cela seroit bien, monsieur Joseph, lui dit Weymar, si on prenoit les villes avec le bout du doigt ».

WHISTON, (Guillaume) né en 1667, mort en 1755.

Whiston étoit savant, & sur-tout grand mathématicien, mais il avoit la foiblesse de vouloir être le réformateur de l'Eglise, c'est-à-dire, de la rendre à la pureté primitive des deux premiers siècles. En travaillant à exécuter les projets de l'ancien & du nouveau testament, il imagina avoir calculé juste le temps précis du commencement des mille ans, où tous les biens devroient être communs, & où les juifs se réuniroient à l'évangile ; mais son calcul se trouva faux, & il eut le chagrin de survivre à sa prédiction. Il retoucha ses calculs, réforma son erreur, & survécut encore : enfin, se croyant, après un troisième travail, bien certain de son fait, il publia que le règne des mille ans commenceroit à l'année 1766, qu'il étoit bien assuré de ne pas voir. On rapporte à ce sujet une anecdote assez singulière. Pour subvenir à ses besoins, Whiston se détermina à vendre un petit bien de patrimoine ; celui à qui il le proposa étoit bien instruit combien il étoit attaché à sa prédiction, & il affecta le plus grand étonnement, lorsque le vendeur lui en demanda la valeur de trente années de revenu : « Je ne suis point surpris, lui dit-il, que les autres possesseurs de terre exigent des acheteurs un prix pareil à celui que vous me demandez ; ils sont de vrais ignorans, & ne savent pas calculer : mais vous, monsieur Whiston, le plus grand & peut-être l'unique calculateur des trois royaumes, vous savez bien qu'avant la moitié de ce terme, tous les biens seroient communs, & les propriétés particulières de chaque homme ne vaudroient pas un demi schelling ». Le savant Whiston garda un instant le silence ; il embrassa ensuite l'acheteur & le marché fut conclu, en conséquence du prochain règne des mille ans.

WYCHERLEY, (Guillaume) né en 1640 ; mort en 1715.

E e e e e

Wycherley est un des plus célèbres poëtes comiques de l'Angleterre. Il avoit beaucoup d'esprit & un goût décidé pour les plaisirs; c'est ce qui lui fit de bonne heure abandonner l'étude sèche des loix pour se livrer à des occupations plus agréables & plus à la mode. Il se fit connoître dans le monde par une comédie intitulée : *l'Amour dans un bois*, & le succès de cette pièce lui donna pour amis les plus beaux esprits de la cour & de la ville.

Un jour que Wycherley alloit en carrosse du côté de Saint-James, il rencontra près de Pall-Mall la duchesse de Cleveland dans sa voiture, qui, metta à la tête hors de la portière, lui cria tout haut : « Vous Wycherley, vous êtes un fils de p... » & en même-temps elle se cacha, & se mit à rire de toute sa force. Wycherley fut d'abord un peu surpris de ce compliment, mais il comprit bien qu'il faisoit allusion à un endroit de sa comédie, où il dit : « Quand les pères sont esclaves, leurs enfans suivent leur destinée : les beaux génies ont toujours des p... pour mères. »

Wycherley, revenu de sa surprise, ordonna à son cocher de fouetter ses chevaux & d'attendre le carrosse de la duchesse; en l'abordant : « Madame, lui dit-il, vous m'avez donné un nom qui appartient généralement aux gens heureux. Votre grandeur voudroit-elle se trouver ce soir à la comédie de Wycherley. Eh bien, reprenez-elle, si je m'y trouve, que lui arrivera-t-il d'heureux ? C'est, répondit le poëte, que j'aurai l'honneur de vous y faire ma cour, quoiqu'en même-temps je manque à une belle personne, qui m'a donné rendez-vous ailleurs. Quoi ! dit la duchesse, vous avez l'insolence de manquer à une belle femme qui vous a favorisé à ce point, pour une autre qui ne l'a point fait, & qui n'y songe pas ? Oui, reprit Wycherley, dès que celle qui ne m'a point favorisé, est la plus belle des deux ; mais quiconque, continua-t-il, demeurera constamment attaché à votre grandeur, jusqu'à ce qu'il en ait trouvé une plus belle, est sûr de mourir votre captif ». La duchesse de Cleveland rougit, & ordonna à son cocher d'avancer.

Le soir, la duchesse se trouva à la comédie : elle se plaça, suivant sa coutume, dans la loge du roi. Wycherley se mit directement au-dessous d'elle, & l'entretenoit pendant tout le temps du spectacle. Tel fut le commencement d'un commerce qui fit dans

la suite beaucoup de bruit. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette aventure, c'est qu'il eût obtenu au poëte les bonnes grâces du duc de Buckingham, qui aimoit instructivement cette dame, & qui étoit persuadé que Wycherley étoit l'amiant favorisé. Le duc désespéré d'adorer une ingratitude, qui étoit sa cousine, la fit espionner, & nomma publiquement sous ceux qu'il crut être ses rivaux, sans oublier le poëte. Wycherley averti à temps, & voyant qu'il étoit perdu, si ce bruit parvenoit aux oreilles du roi, fit représenter au duc le tort extrême qu'il auroit fait à un homme qui n'avoit pas l'honneur d'être connu de lui, qui le respectoit & qui ne l'avoit jamais offensé. Le duc, lorsqu'il les amis du poëte voulurent commencer sa justification, s'écria : « Ce n'est point Wycherley que je blâme, c'est ma cousine ». Cependant il se laissa fléchir, & consentit qu'on lui amenât le poëte, & le retint à souper. Il fut si charmé de son esprit, que dans une espèce d'enthousiasme, il dit : *Ma cousine a raison*, & depuis ce moment il se déclara le protecteur & l'ami du poëte qu'il avoit voulu perdre. Wycherley devint sous-lieutenant de la compagnie du duc & un des fournisseurs, emplois qui lui rapportoient au-delà de cent-cinquante mille livres de rente de notre monnaie.

Wycherley reçut de grandes marques de faveur du roi Charles II, jusque-là que ce prince lui rendit visite dans une maladie, & lui conseilla d'aller passer l'hiver à Montpellier, conseil qu'il accompagna d'un présent de cinq cents livres sterling, pour le défrayer. Dans la suite, il se brouilla avec le roi, au sujet d'un mariage qu'il contracta avec la comtesse Drogheda, qui lui fit donation de tout son bien ; mais cette donation fut contestée & annulée, &c. Wycherley, ruiné par ce coup, fut mis en prison à la requête de ses créanciers ; il y resta sept ans, & n'en sortit que par la générosité de Jacques II, qui, ayant assisté à la représentation de son *Misanthrope*, (Plain dealer) en fut si satisfait, qu'il paya les dettes de l'auteur.

Le comte de Rochester disoit du lord Dorset, « que c'étoit le meilleur homme avec la muse la plus maligne, » & l'on peut appliquer ce bon mot à Wycherley. Il étoit doux, humain, obligeant tout le monde, & ne voulant de mal à personne ; mais il frondoit les vices avec une acécité qu'il pourroit faire penser qu'il en vouloit moins aux défauts qu'aux hommes qui les laissoient paroître.

X.

XÉNOPHON, capitaine & historien grec, disciple de Socrate, né à Athènes, mort vers l'an 350 avant Jésus-Christ, à l'âge de 90 ans.

Xénophon fut un capitaine brave, courageux, féliciteux en expéditions. Il joignoit au talent de commander des hommes libres, & qui pouvoient être un jour ses juges, l'art non moins nécessaire de les persuader ; mais *Xénophon* nous intéresse encore plus comme historien. Les rhéteurs ont loué la pureté & l'élégance de son style ; le dialecte attique qu'il emploie, ajoutent-ils, respire une douceur si noble, qu'on diroit que les grâces même conduisoient sa plume. On l'a surnommé *l'Abeille grecque*, & la *Muse athénienne*. Les philosophes admireront avec plus de raison dans *Xénophon* la sagesse de ses maximes politiques & militaires. Sa *Cyropédie*, par exemple, offre les vues les plus importantes sur l'éducation nationale. Le disciple de Socrate y enseigne l'art de créer la valeur & de l'entretenir. Sa *retraite des dix mille* apprend aux militaires plus que des manœuvres : elle peut même être utile à tous ceux que leur état appelle à manier les esprits de la multitude, & à calculer la valeur des nations. Aux yeux de ce génie profond, ainsi qu'on le peut voir dans tous ses écrits politiques, la science du gouvernement n'est point l'art si ordinaire de prendre les hommes tels qu'ils sont, mais l'art plus difficile, plus important de les former tels que l'on veut qu'ils soient.

Lorsque Socrate le vit pour la première fois, il fut frappé de la candeur qui régnoit sur sa physiognomie, & résolut dès ce moment de le mettre au rang de ses disciples. Il s'informa d'abord de lui où se vendoient plusieurs denrées nécessaires à la vie ; le jeune homme ayant répondu fort sérieusement à cette demande, le philosophe lui fit cette nouvelle question, où se formoient les gens vertueux ? *Xénophon* hésita de répondre ; alors Socrate lui dit : *Suivrez-moi, & venez l'apprendre*. *Xénophon* étudia avec Platon sous ce grand maître, & il régna entre ces deux célèbres disciples de Socrate, une rivalité qui n'a pas peu contribué à la perfection de leurs ouvrages.

Xénophon avoit embrassé le parti des armes. Il alla au secours de Cyrus le jeune dans son expédition contre son frère Artaxerxès. Ce jeune prince ayant été tué dans un combat, les Grecs, qui avoient marché à son secours, & qui étoient éloignés de la Grèce de plus de cinq cents lieues, préférèrent néanmoins de retourner dans leur patrie, ou de mourir libres, aux établissemens les plus avantageux qu'ils pouvoient espérer en Perse. Ces Grecs étoient au nombre de dix mille. *Xénophon*

& ses collègues les ramenèrent en Grèce à travers des pays inconnus, malgré les plus grands obstacles, & après avoir remporté plusieurs victoires qu'ils rencontrèrent de peuples effrayés sur leur route. Les anciens ne pouvoient le laisser d'admirer cette fameuse retraite ; & long temps après, Antioch pourfuivi par les Parthes, & peu près dans un pareil danger, s'écria, plein d'admiration pour un courage si invincible : *O retraite des dix mille !*

Xénophon, de retour en Grèce, se mit au service d'Agésilas, roi de Lacédémone. Ce prince, qui se connoissoit parfaitement en médecine, eut pour le capitaine athénien une considération particulière. Il lui fit partager les victoires en Asie. Rappelé par l'ordre des Ephores au secours de Sparte, en guerre contre les Thébains, il conduisit avec lui *Xénophon*, qui se distinguoit également par sa prudence & par son courage. Lor que la guerre fut terminée, il se retira avec deux fils qui lui restèrent à Scyllonte, ville d'Éolie, près de celle d'Olympie. Ce guerrier philosophe y passa le reste de ses jours dans l'exercice des vertus, & dans les doux loisirs des muses. Les Thébains ayant déclaré une nouvelle guerre aux Lacédémoniens, les Athéniens embrasèrent le parti de ces derniers, & *Xénophon* envoya aussitôt ses deux fils à Athènes, pour servir dans ses armées. Gryllus, son fils aîné, se distingua d'une manière particulière dans la bataille de Mantinée, & si l'on en croit Pausanias, ce fut lui qui porta le coup mortel au célèbre Epaminondas, général des Thébains. Mais Gryllus ne survécut pas à une action si glorieuse, il fut tué dans le combat. La nouvelle en fut portée à son père, dans le temps qu'il étoit en sacrifice. Il ôta alors la couronne de fleurs qu'il avoit sur la tête, & mais lorsque le courier eut ajouté que ce jeune homme étoit mort glorieusement les armes à la main, il prit aussitôt cette couronne ; & continuant son sacrifice, il dit tranquillement : « Je savois bien que mon fils étoit mortel ».

XERCÈS, roi de Perse, monta sur le trône l'an 485 avant Jésus-Christ.

Xercès écrivit à Léonidas, roi de Lacédémone : « Retiens les armes.—Veux-tu les perdre, répondit le fier Spartiate ». Après la déroute des Perses aux Thermopyles, *Xercès* s'en retourna en Asie, & se trouvant sur mer dans un grand pêle, à cause d'une tempête ; épouvanté de ce danger, il demanda au pilote s'il y avoit quelque apparence de se sauver ; il lui répondit qu'il n'y en avoit point, si l'on ne déchargeoit le vaisseau de quelques uns de ceux qui étoient dedans. *Xercès* parla aussitôt

E c e c e c e

de la sorte à plusieurs princes qui y étoient. « Mes amis, c'est aujourd'hui que vous pouvez témoigner si vous aimez votre prince, & si vous en avez quelque soin ; car il est à présent en votre puissance de me sauver ». Aussi-tôt que *Xercès* eut parlé, ils le jetèrent tous dans la mer, & par ce moyen, le vaisseau étant déchargé, le roi arriva sans péni en Asie. Aussi-tôt qu'il fut à terre, il donna une couronne d'or au pilote, pour avoir sauvé le roi, & ensuite lui fit couper la tête pour n'avoir point sauvé les princes qui le jetèrent dans la mer.

Xercès ayant couvert l'Hélespont de ses vaisseaux, vouut faire sur ce mer un pont de bateaux, que la tempête emporta, lorsqu'il fut fait à moitié ; il fit donner trois cents coups de fouet à la mer, & y fit jeter une paire de fers de ceux qu'on mettoit aux pieds des criminels & des esclaves, afin de lui apprendre, disoit-il, à respecter ses ordres.

Ce prince avoit une armée de dix-huit cents mille hommes, où il n'y avoit personne qui fût d'une taille aussi grande, & qui eût un port & une mine aussi avantageuse que lui ; on dit de cette armée que c'étoit un corps sans ame, puisqu'elle périt entièrement. La vanité, l'orgueil de ce prince, ses ridicules, ses délires, sont assez connus par l'histoire grecque. On a dit mille fois qu'il avoit envoyé un cartel au mont Athos, dans lequel il le menaçoit de le faire abattre, pour se venger de ce que quelques-uns de ses soldats avoient péri en le voulant traverser. Toutes ces folies ne prouvent rien, si ce n'est que ce minar que étoit enivré de sa puissance, & abruti par la basse adulation de ses courtisans.

D'où vient ne trouve-t-on que dans Plutarque, le seul trait qui fasse honneur à l'homme, dans la vie de ce monarque ? A la vue de cette armée innombrable qu'il traînoit après soi, *Xercès* ne put retenir ses larmes. Artaban, un de ses favoris, osa lui en demander la cause : *Hélas ! répondit ce prince, de dix-huit cents mille hommes que voilà, il n'en est peut-être pas un qui dans peu ne soit la proie de la mort.* O Hébreu, lui répliqua le favori, tâchez au moins de rendre aux hommes la vie supportable, & ne les conduisez point aux trépas ».

XIMENÈS, (François) premier ministre d'Espagne, né l'an 1457, mort en 1517.

L'Espagne compte *Ximènes* au nombre de ses plus grands hommes. Il s'étoit élevé par son mérite de l'état de simple religieux à l'épiscopat & à la régence du royaume. Il fut dans tous ces postes exact à remplir ses devoirs, & scrupuleux observateur de la règle & de la justice. Son péché étoit fait pour dominer ; il avoit l'ame grande & fière. Il étoit le plus grand politique de son siècle, le

plus habile ministre, le meilleur citoyen, le sujet le plus fidèle. L'équité, la probité, la noblesse des sentimens le guidèrent toujours dans toutes ses actions. Il étoit magnanime, libéral, défenseur de l'innocence, protecteur des talens & des vertus. Il étoit attentif aux besoins du peuple, & prompt à secourir les malheureux. L'Espagne lui doit la conquête d'Oran. Il fonda la célèbre université d'Alcala où il rationalisa les sciences utiles & les arts qui ornent l'esprit, & polissent les mœurs. Il fonda dans la ville de Tolède un asyle pour retirer les filles de condition. C'est lui qui fit imprimer à grands frais la sainte bible Polyglotte de Complut qui a servi de modèle à celles qui ont été faites depuis. (*Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne.*)

En 1492, lorsque *Ximènes* étoit cardinal du couvent de Salceda, Isabelle, reine de Castille, le choisit pour son confesseur ; ce fut le pronostic le plus sûr de son élévation. En effet l'archevêché de Tolède étant venu à vauquer quelque temps après, la reine y nomma son confesseur, qui cependant n'accepta cette dignité éminente qu'après une longue réticence. Isabelle avoit fait expédier les bulles du nouvel archevêque, mais qu'il n'eût été adressé au pape. Un vendredi qu'il venoit de confesser la princesse, on l'avertit de se rendre au palais ; la reine le reçut avec bonté, le fit asseoir auprès d'elle ; & après quelques discours indifférens, lorsqu'il y pensoit le moins, elle lui présenta les bulles de l'archevêché de Tolède qu'elle venoit de recevoir, & lui dit : *Mon père, voyez ce que m'a donné son Sainteté par ces lettres apostoliques...* Il prit ces lettres avec respect ; & après les avoir parcues, il lut l'infirprion conçue en ces termes : *A notre vénérable frère François Ximènes de Cisneros, élu archevêque de Tolède.* Il parut troublé, & remuant à la reine ce paquet qu'il ne voulut pas décaucher : *Madame, lui dit-il, ces lettres ne s'adressent pas à moi.* Ensuite il se leva brusquement de son siège sans prendre congé, sortit fort de la chambre & se retira. La reine crut qu'il fallait laisser passer ce premier trouble, qu'une aventure inespérée avoit jeté dans son esprit ; elle se contenta de lui dire : *Mon père, vous me permettrez bien de voir ce que le pape vous écrit ; & le laissez sortir du palais, ne jugeant pas qu'il fût de si gravité de le rappeler.* *Ximènes* se hâta de s'éloigner, de sorte qu'on ne le trouva plus à son couvent de Madrid où quelques seigneurs se rendirent de la part de la reine, pour lui proposer d'accepter la dignité à laquelle il étoit appelé. Ces seigneurs y firent des cheveux de paille, & l'archevêque à trois lieues de la ville ; ils le pressèrent en vain par tous les motifs capables de faire impression sur lui ; & il ne lui qu'en bref du pape lui ordonnât d'accepter sans délai l'archevêché.

On dit soit assez publiquement qu'un bon religieux, comme *Ximènes*, seroit trop heureux de

jouir d'une partie du revenu de son église, & que le surplus pouvoit être utilement employé à quelques projets utiles du gouvernement; mais le nouvel archevêque déclara hautement « qu'il ne consentiroit jamais à aucune condition qui fût contraire aux saints canons, & aux libertés de son église, & qu'il ne souffriroit pas qu'un bien qui doit servir à nourrir les pauvres, fût destiné à d'autres usages ». Plusieurs personnes pensoient que *Ximènes*, malgré sa résistance, avoit cherché à se faire nommer à l'archevêché de Tolède; mais ce dernier trait peut prouver le contraire; un homme qui a sollicité un bénéfice, est ordinairement de meilleure composition.

Ce fut en 1500 qu'il posa les fondemens du collège qu'il avoit dessein de fonder à Alcalá. Quoiqu'il eût assuré d'abord un revenu honnête aux professeurs, il réunit par la suite au collège plusieurs bénéfices. Il disoit quelquefois, qu'il avoit donné à ces bonnes gens de quoi dîner assez largement, qu'il étoit juste, afin qu'ils n'eussent aucune inquiétude, de leur fournir aussi de quoi souper.

Il purgea son diocèse des usuriers & des lieux de débauche, cassa les juges qui remplissoient mal leurs charges, mit en leur place des personnes dont il connoissoit l'intégrité & le désintéressement. Il tint un synode à Alcalá, & un autre à Talarja, où il fit des règimens très-sages pour le clergé régulier & séculier. Ferdinand & Isabelle lui confièrent le soin de réformer les ordres religieux. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficulté que les dominicains, les augustins & les carmes se soumirent à la réforme. Les cordeliers qui en avoient le plus de besoin s'y opposèrent avec une espèce de fureur. Ils eurent recours à toutes sortes de moyens pour perdre *Ximènes*, jusqu'à mettre un poignard entre les mains de son propre frère pour le faire périr. Il étoit cordelier, & s'appelloit Bernardin de Cifueros. Leur général vint de Rome pour détruire *Ximènes* dans l'esprit de la reine. Le moine fonceux, dans une audience qu'il obtint d'Isabelle, osa faire la réputation d'un prêtre autrefois son confesseur, & qui étoit le contesteur & le ministre de la reine. La princesse étonnée de l'imprudence du franciscain, le laissa parler sans l'interrompre, & lui adressa ensuite des paroles piques : « Savez-vous qui vous êtes, & à qui vous parlez ? » Oui, madame, repiqua l'insolent cordelier : Je sais que je parle à Isabelle qui, comme moi, n'est que coureur & pousseur. Il disparut aussitôt, & l'arrêt du royaume. Les cordeliers furent réformés comme les autres moines.

En 1507, *Ximènes* fut honoré de la pourpre romaine par le pape Jules II. & Ferdinand le catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de détacher le peuple de plusieurs subtils docteurs; & de ramener les Maures à la religion chrétienne. Il en baptisa plus

de trois mille dans une place spacieuse, où il fit brûler les livres de l'alcoran. On jouitroit si le zèle de ce nouveau ministre, s'il n'avoit jamais employé les armes pour faire changer de religion à des peuples qu'il falloit auparavant éclairer. Il entreprit en 1509 la conquête de la ville d'Oran, dans le royaume d'Alger. Il paroît néanmoins que l'ambition d'étendre la domination d'Espagne chez les Maures, & de se faire un nom, entra pour beaucoup dans les projets de *Ximènes*. Ferdinand, qui étoit occupé d'une guerre contre les Vénitiens, n'avoit pas goûté le projet du cardinal; & ce ministre qui l'avoit fort à cœur, se chargea seul de fournir aux frais de l'expédition, & de la conduire. Mais au moment du départ, plusieurs officiers, mécontents d'avoir pour chef un général qui portoit la soutane sous la cuirasse, refusèrent de s'embarquer. Les esprits étoient disposés à la révolte, *Ximènes* sort de sa tente pour les ramener; mais à peine a-t-il commencé à parler aux rebelles, qu'un soldat l'interrompt en criant : *De l'argent, point de harangue*. *Ximènes* s'arrête, cherche des yeux l'insolent, l'aperçoit, le fait arrêter & pendre sur le champ en sa présence; puis il continua de parler. La rébellion étant calmée par cet exemple de sévérité, la flotte, composée de 80 vaisseaux, sortit de Carthagène le 16 mai 1509, & débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique.

Le lendemain les troupes furent rangées en ordre de bataille; *Ximènes* parut à la tête de l'armée, revêtu de ses habits pontificaux, monté sur une mule, entouré d'une troupe de prêtres & de religieux. F. Ferdinand, de l'ordre de St. François, monté sur un cheval blanc, avec l'épée & le baudrier sur l'habit de cordelier, ainsi que tous les autres pères & religieux, portoit la croix archiepiscopale comme l'étendard sous lequel l'armée devoit combattre. *Un spectacle si nouveau*, dit Fléchier, *frappa les soldats & les officiers d'un certain étonnement qui redoublait leur ardeur & leur religion*. Mariana dit qu'il les fit rire, ce qui paroît plus vraisemblable.

Le succès de cette comédie héroïque fut plus heureux qu'on avoit lieu de l'espérer; les espagnols, après une attaque des plus violentes, emportèrent la cavalerie des Maures, & en firent un horrible carnage. Oran fut le fruit de cette victoire. Les espagnols, maîtres de cette ville, passèrent tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. *Ximènes* la peupla de religieux, leur assigna des fonds pour leur subsistance, & proclama Ferdinand seigneur de la ville d'Oran, déclara toutes fois qu'elle releveroit pour le spirituel de l'archevêché de Tolède.

Ximènes, au retour de cette expédition, non moins barbare que glorieuse, fut accueilli par Ferdinand, qui alla même au-devant de son ministre jusqu'à entre les bras de Sévil, & lui présenta terre pour l'embarquer; mais ces marques extérieures d'amitié étoient-elles bien sincères? On

fait que Ferdinand, jaloux peut-être de l'autorité que le cardinal acquiesçoit, avoit écrit à Pierre Navarro, général de *Ximènes* : « Empêchez le bon homme de repasser en Espagne ; il faut user autant qu'on le pourra sa personne & son argent ».

Ferdinand qui desiroit depuis long-temps de pourvoir de l'archevêché de Tolède son fils naturel D. Alphonse d'Arragon, sollicita plusieurs fois *Ximènes* de lui céder cet archevêché, & de passer à celui de Saragoisse ; mais l'inflexible prélat lui répondit toujours « qu'il ne changeroit point d'épouse ; qu'il retourneroit plutôt à sa première vocation ; qu'il reprendroit sans peine la pauvreté & la retraite d'un religieux, mais qu'il ne laisseroit la jouissance de son revenu qu'à son église, & aux pauvres à qui seuls ils appartenoient. »

L'histoire fait mention que *Ximènes* prévoyant une stérilité extraordinaire, fit construire des greniers publics à Tolède, à Alcalá & à Torrelaguna, & les fit remplir de bled à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolède & dans la place publique.

Lorsque Ferdinand, sentit sa fin s'approcher, il donna une nouvelle preuve de l'estime qu'il avoit pour son ministre en le nommant, par son testa-

ment, régent du royaume de Castille pendant l'absence de l'archiduc Charles. Le fier régent sembla oublier l'humilité avec laquelle il avoit refusé autrefois l'archevêché de Tolède ; il gouverna le royaume par les principes desioniques adoptés dans les cloîtres. Il se vantoit de s'engager avec son cordon tous les grands à leur devoir, & d'écraser leur fierté sous ses sandales. Les premiers seigneurs d'Espagne, révoltés d'une telle conduite, lui demandèrent hautement, de quel droit il gouverneroit le royaume ? En vertu du pouvoir que m'a donné le testament du feu roi. Mais, ajoutèrent-ils, Ferdinand n'étant qu'administrateur du royume pour la réine, n'a pu vous conférer la qualité de régent. *Ximènes* les conduisit alors sur un balcon, & faisant faire en leur présence la décharge d'une toute batterie de canons qui étoit vis à vis : *Eh bien ! voilà*, leur répondit l'impétueux régent, *voilà mes droits ; osez-vous les contester ?*

Les nobles députèrent en Flandres auprès de Charles, successeur de Ferdinand, pour le plaindre du régent. *Ximènes*, pour toute justification, demanda au prince des pouvoirs sans bornes, & les obtint. Il s'en servit pour gouverner avec encore plus de sévérité. Ce cardinal, qui s'étoit conservé dans le ministère jusqu'à l'âge de 80 ans, mourut néanmoins hors de la faveur.



Y.

YEUX. On dit faire *les yeux doux à une belle*, pour exprimer qu'un tel cavalier est amoureux d'une demoiselle, qu'il la courtise.

Une dame qui avoit le regard rude, se trouva dans un compagnie : un cavalier qui étoit du nombre, demanda à son voisin qui elle étoit ; c'est, répondit-il, la marquise de..... à qui le duc de..... a fait *les yeux doux* : il y a bien mal réussi, répliqua le questionneur.

Dans une comédie italienne, on demande à arlequin comment sont *les yeux* de sa maîtresse... mais..... ils sont grands, ils sont vifs, ils sont brillants, cela fait de fort beaux yeux, dit-il, pour d's yeux.

La renne, si utile en Norwège & dans tout le Nord pour tirer les traîneaux, a sur *les yeux* une espèce de membrane, à travers laquelle elle voit, lors même que pendant la grande chute de la neige, elle est obligée de fermer entièrement *les yeux*.

Les naturalistes accordent au papillon jusqu'à 3460 *yeux*, & plusieurs ont observé dans un seul œil de papillon 1735 éminences taillées à facettes, qu'ils regardent comme autant de cristallins. Il est bien malheureux pour ces pauvres phalènes de ne pouvoir avec tant d'*yeux* distinguer la lumière d'une chandelle, à laquelle ils viennent si souvent se brûler.

Les yeux du caméléon ont deux mouvemens tout-à-fait indépendans l'un de l'autre : l'un se trouve en devant, pendant que l'autre est tourné en arrière ; l'un regarde en haut, pendant que l'autre regarde en bas, & ces mouvemens opposés sont en même-temps extrêmes.

Un paysan prétendoit avoir naturellement imprimés autour de ses prunelles ces mots : *Sit nomen Domini benedictum*. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que tous les autres paysans les lisoient dans *les yeux*. Le bruit de cette singularité se répandit bientôt jusqu'à Paris ; & sur ce que l'homme en question offrit d'y venir pour satisfaire la curiosité du public, on lui manda de partir, en lui promettant même de lui rembourser les frais de son voyage. Cependant on eut beau attendre, il ne vint pas ; apparemment que dans l'intervalle l'inscription s'étoit effacée par quelque accident.

Dans une compagnie où étoit une grande fille dont *les yeux* étoient fort rouges, assez belle elle-même, un blondin qui lui faisoit beaucoup de cour, la cajola sur *ses yeux*, & alla jusqu'à dire que c'étoit un trône, où l'amour faisoit sa ré-

sidence ordinaire. Parbleu, dit un vieux abbé qui entendoit cela, si l'amour réside dans ces yeux-là, il doit d'ne être en habit de président, qui prononce en robe rouge.

Un poëte a envoyé à madame de *** ces vers sur *les yeux bleus* & *les yeux noirs* :

*Les yeux jaloux du prix de la beauté,
Vantotent entre eux le pouvoir de leurs armes :
Dans leur langueur les bleus avoient des charmes ;
Les noirs piquoient par leur vivacité.
Sans triompher ni les uns ni les autres,
Leur différend partageoit les esprits ;
Mais quand chacun en jugea par les vôtres,
Ce fut aux bleus que l'on donna le prix.
Si peu content de cette préférence,
Quelqu'un de leurs rivaux prend la défense,
Et porte d'eux un autre jugement :
A ses raisons je n'ai rien à répondre.
Charmante Iris, montrez vous seulement ;
D'un seul regard, vous saurez les confondre.*

Homère appelle une belle fille, *une beauté aux yeux noirs, qui inspirent la tendresse*. Anacréon veut qu'on peigne sa maîtresse avec des yeux noirs, & Bathylle avec d's yeux & des sourcils noirs. Tel est aussi le Lycas d'Horace :

Nigri ocellis nigroque crine decorum.

OD. 3^e.

Les yeux noirs sont tellement estimés par les Grecs actuels, que les hommes même en prennent quelquefois leur tournoi. M. Guys, dans ses lettres sur la Grèce, dit en connoître plusieurs qu'on appelle *Macromati*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, *aux yeux noirs*.

Il y a dans une brochure intitulée : *l'Art d'aimer*, un discours assez singulier, prononcé à Florence dans l'académie des Apathistes, relatif à la préférence des yeux bleus sur les noirs. Cette question est agitée avec autorité d'intérêt & d'appât, que s'il s'agissoit d'un problème de morale ou de physique très-intéressant. Voici enfin la conclusion de l'auteur : s'il faut absolument résoudre ce problème, dit-il, je le ferai en deux mots. Sans m'arrêter à la couleur des yeux, soit qu'ils soient bleus, soit qu'ils soient noirs, ceux qui tourneront vers moi les regards les plus favorables, auront la préférence.

Sous le règne des rois de la première race, l'usage du supplée emprunté des Grecs de crever les yeux, étoit fort en vogue, sur-tout parmi les tyrans, qui dévalloient l'Occident. Louis l'aveugle, roi de Provence, fut appelé ainsi, parce qu'ayant dépouillé de ses états Berenger, roi d'Italie, & étant ensuite tombé entre les mains, celui-ci lui fit crever les yeux; mais on ignore la manière dont Louis fut aveuglé. Cette barbarie s'exerçoit de trois manières différentes, ou en crevant les yeux simplement, ou en les arrachant, ou en les brûlant. Dans ce cas-ci, on forçoit le patient de regarder fixement dans un bassin d'acier poli que l'on présentoit au soleil. Les rayons de cet astre se réunissant dans le bassin, réfléchissoient avec tant d'ardeur, qu'en peu de temps la vue étoit éteinte; il en restoit cependant encore assez pour mettre la signature sur un papier. Chastet croit que le malheureux Louis fut aveuglé d. cette manière. Il se fonde sur ce que depuis ce fu cste accident, on voit des chartes signées de la main de ce prince, ce qui semble prouver que sa vue n'étoit pas entièrement éteinte.

On a dit que Démocrite s'étoit crevé les yeux, soit pour s'adonner avec moins de distraction à l'étude, soit pour n'être pas séduit par la beauté des femmes. Bien des auteurs regrettent, & avec raison, ce fait comme apocryphe. Démocrite aura perdu la vue par quelque accident, & comme c'étoit un philosophe singulier, on aura voulu qu'il se soit lui-même crevé les yeux, pour n'être pas

témoin des sottises de ses semblables. Quoi qu'il en soit, à la Chine il y a beaucoup d'anachorettes qui se crevent les yeux, & disent pour raison qu'ils tiennent deux portes à l'amour, pour en ouvrir mille à la sagesse.

Les esquimaux, peuple de la baie d'Hudson, se servent d'une espèce de garde-vue, qu'ils appellent yeux de neige, & voici ce que c'est. Ce sont de petits morceaux de bois ou d'ivoire, de forme égale, proprement travaillés, dont ils se couvrent l'organe de la vue, & qu'ils attachent derrière la tête. Ils ont chacun deux fentes de la longueur précise de l'œil, mais étroites, & au travers desquelles on voit très-distinctement. Cette invention les préserve de l'aveuglement de neige, maladie grave & douloureuse qu'occasionne l'éclat de la lumière réfléchi sur ce météore. Ces instrumens augmentent la force de la vue, & deviennent à ces peuples si habituels, que quand ils veulent regarder des objets éloignés, ils s'en servent comme de télescopes.

YVROGNE. Un buveur intrépide voyoit sa maison qui alloit être engloutie par une inondation. Il court vite à sa cave, en tire la seule pièce qui y restoit, & après l'avoir fait transporter en haut: Mes amis, leur dit-il, l'inondation augmente, ne perdons point de temps, vidons cette pièce de vin, & pour nous sauver nous saurons la futaie.



Z.

ZÉNON, philosophe grec, mort vers l'an 264 avant Jésus-Christ, à l'âge de 98 ans.

Zénon, disciple de Cratès & de tous les philosophes qui voulurent l'instruire, protesta lui-même la philosophie à Athènes sous le portique. Cet endroit décoré des tableaux de Polignote & des plus grands maîtres, étoit appelé *ΣΤΟΑ*, mot grec qui signifie *galerie, portique*, origine du nom de *Stoïciens*, donné aux disciples de *Zénon*. Sa morale étoit sévère. Ce philosophe, semblable à ces législateurs rigides qui disent pour tous les hommes des loix qui ne peuvent convenir qu'à eux seuls, forma son sage d'après lui-même. Un vrai stoïcien (& nous taisons en même-temps le portrait de *Zénon*) vit dans le monde comme s'il n'y avoit rien en propre. Il chérit ses semblables, il chérit même ses ennemis; il n'a point ces petites vues de bienfaisance étroite qui distinguent un homme d'un autre. Ses bienfaits, comme ceux de la nature, s'étendent sur tous. Son étude particulière est l'étude de lui-même: il examine le soit ce qu'il a fait dans la journée, pour s'exciter de plus en plus à faire mieux. Il avoue ses fautes: le témoignage de sa conscience est le premier qu'il recherche. Comme la vertu est sa seule récompense, il fuit les louanges & les honneurs, & se plaît dans l'obscurité. Les passions, les affections même n'ont aucun empire sur lui.

Zénon fut appelé à la philosophie d'une manière particulière: il étoit négociant. Dans un voyage qu'il fit sur mer, son vaisseau fut jeté par les vents dans le port du *Pyrée*, port d'Athènes, & fit naufrage. Les marchandises périrent. Le commerçant, fort affligé de sa perte, se retira à Athènes, entre chez un libraire, & prend un livre pour se dissiper. Il le lit, & plein de cette lecture, il oublie bientôt le commerce de la pourpre pour l'étude de la morale: il demande au libraire où demeuroient les illustres personnages dont parloit Xénophon. Cratès le cynique passa par hasard dans le moment. Le libraire le montra à *Zénon*, & l'exhorta à le suivre. Il commença en effet dès ce jour à être son disciple. Il étoit pour lors âgé de trente ans, & n'en sentit que mieux tout le prix & toute l'utilité de la philosophie: aussi se félicitoit-il lui-même souvent sur son malheur, & disoit que jamais navigation n'avoit été aussi heureuse pour lui que celle où il fit naufrage.

Zénon admiroit l'élevation que Cratès montrait dans sa conduite & dans ses discours; mais il ne put jamais le faire au mépris des bienfaisances que les cyniques affectoient dans leur école. Cratès voulut l'y accoutumer, lui donna à porter

l'encyclopédie.

en plein jour un pot de lentilles à travers une place publique. *Zénon* se couvrit le visage pour n'être pas reconnu. Cratès court aussi tôt à lui, & prenant son bâton, en décharge un grand coup sur le pot, & le casse; & voilà toutes les lentilles qui se répandent sur l'apprenti philosophe. Celui-ci honteux & confus, va pour se cacher. *Pourquoi l'enfuis-tu, petit phénicien*, lui cria Cratès? *tu n'as reçu aucun mal. Zénon*, content de cette leçon, sortit de l'école de Cratès quelque temps après, & publia un ouvrage intitulé, *de la République*. Il l'avoit composé lorsqu'il étoit encore disciple du philosophe cynique.

Zénon, après avoir encore pris pendant dix ans les leçons de *Stilpon*, ouvrit lui-même une école sous le portique. Il eut un grand nombre de disciples; car, quoique sa morale fût très-sévère, il avoit tempéré par le charme de son éloque. c. l'austérité de ses leçons. Il recommandoit sur-tout à ses disciples le silence: « Souvenez-vous, leur disoit-il quelquefois, que la nature nous a donné deux oreilles & une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler ».

Il avoit remarqué qu'un de ses disciples étoit enclin à la critique. Pour le corriger de ce défaut, un jour que ce jeune homme lui apportoit un ouvrage d'Antisthène où il reprenoit plusieurs pensées de Sophocle, *Zénon* lui présenta un discours de Sophocle, & lui demanda s'il ne croyoit pas qu'il contint de fort belles choses. Le disciple lui répondit que ne l'ayant pas lu, il n'en savoit rien. « N'avez-vous donc pas honte, lui dit *Zénon*, de vous souvenir de ce qu'Antisthène peut avoir dit de mal, & de négliger d'apprendre ce que Sophocle a dit de bien ».

Le corps, les jouissances, la gloire, les dignités, disoit ce sage, sont des choses hors de nous & de notre puissance; elles ne peuvent donc que nuire à notre bonheur, si nous nous y attachons.

Zénon jouit d'une longue vie sans avoir jamais ressenti aucune incommodité. Agé de 98 ans, il pouvoit attendre tranquillement sa fin; mais il n'en eut pas la patience. S'étant laissé tomber au sortir du portique, il crut que la mort l'appelloit. *Me voilà*, dit-il froidement, *je suis prêt à te suivre*, & de retour dans sa maison, il se laissa mourir de faim.

Zénon avoit obtenu pendant sa vie la bienveillance même des rois. Ptolémée, roi d'Egypte, étoit en correspondance avec lui; & Antigone, roi de Macédoine, avoit été entendre ses leçons sous le portique. On demandoit à ce prince pour-

F f f f f

quoi il admiroit tant *Zénon* Il répondit : » que c'étoit parce que ce philosophe, malgré les grands présens qu'il avoit reçus de la cour de Macédoine, n'en étoit devenu ni plus orgueilleux, ni plus humble.

Les Athéniens lui firent ériger après sa mort un monument public, non moins honorable pour ce peuple que pour le philosophe. Le décret qui décernoit ces honneurs extraordinaires, portoit, « que c'étoit afin que tout le monde fût que les Athéniens avoient soin d'honorer les gens d'un mérite distingué & pendant leur vie & après leur mort ».

On admettoit dans l'école de *Zénon*, qu'il n'y avoit rien de honteux dans les choses naturelles, principe vrai en soi, mais dont la malignité s'est plu à tirer des conséquences odieuses, pour tourner en ridicule la philosophie de *Zénon*. Son domestique abusant d'un autre principe de cette philosophie, qui étoit que nous sommes soumis à une destinée invincible, suivait son penchant pour le vol, *Zénon* le châtia. Ce domestique lui disoit pour excuse, qu'il étoit destiné à dérober. *Oui*, lui répondit *Zénon*, & à être battu ».

ZEUXIS, peintre grec, florissoit vers l'an 400 avant Jésus-Christ.

Zeuxis fut le rival de *Timanthe*, de *Parrhasius* & d'*Appollodore*, dont il avoit été le disciple. Il les égala dans le dessin, & les surpassa dans la pratique du coloris & du clair-obscur que *Pline* appelle *la porte de l'ars*, & qui en est proprement *la magie*. On a beaucoup loué la vérité & le relief avec lequel il rendoit les objets.

Zeuxis avoit représenté des raisins dans une corbeille avec une si grande vérité, dit-on, que les oiseaux séduits venoient becqueter les grappes peintes. *Parrhasius* lui disputant le prix de la peinture, *Zeuxis* produisit ce tableau qui avoit trompé les animaux même. *Parrhasius* lui en opposa un de sa composition. *Zeuxis* impatient de le voir, s'écria : *Tirez donc le rideau ; & c'étoit ce rideau qui faisoit le sujet de son tableau*. On ajouta que *Zeuxis* s'avoit vaincu, parce qu'il n'avoit trompé que des oiseaux, & que *Parrhasius* l'avoit séduit lui-même. Voilà les petites historiettes avec lesquelles *Pline* amuse son lecteur, & prétend prouver le talent supérieur de *Zeuxis*.

Perrault, dans son *Parallèle des anciens & des modernes*, rapporte quelques autres surprises pareilles, & peut être encore plus singulières, mais qui ne prouvent pas davantage l'excellence des talens de l'artiste. « Il y a quelque temps, dit-il, qu'on avoit mis sécher dans la cour de M. le Brun, (premier peintre du roi) un tableau nouvellement peint, où il y avoit sur le devant un grand chardon représenté d'après nature. Une bonne femme vint à passer avec son âne, qui, ayant vu le chardon,

entre brusquement dans la cour, renversa la femme qui tâchoit de le retenir par son licou ; & sans deux sorts garçons qui lui donnèrent chacun quinze ou vingt coups de bâton pour le faire retirer, il auroit mangé le chardon : je dis mangé, parce qu'étant nouvellement fait, il auroit emporté toute la peinture avec sa langue. Une infinité d'oiseaux se sont tués contre le ciel de la perspective de *Ruel*, en voulant passer outre, sans qu'on en ait été surpris. Cent fois, ajoute encore *Perrault*, des cuisiniers ont mis la main sur des perdrix & sur des chapons naïvement représentés pour les mettre à la broche : qu'en est-il arrivé ? on a ri, & le tableau est demeuré à la cuisine ».

Pline donne à *Zeuxis* une louange plus noble, plus délicate & plus capable de faire connoître les talens sublimes de cet artiste, lorsqu'en parlant de son tableau de *Pénélope*, il dit qu'il avoit peint les maurs de cette reine.

Zeuxis ne se piquoit pas d'achever promptement ses ouvrages ; & comme quelqu'un lui reprochoit sa lenteur, il répondit qu'à la vérité il étoit long-temps à peindre, mais qu'il peignoit pour l'éternité.

Ses tableaux étoient si recherchés, qu'il acquit des richesses immenses en très-peu de temps ; & dans ses dernières années il ne vendit plus ses tableaux, parce qu'aucun prix, disoit-il, n'étoit capable de les payer.

Appollodore, autrefois le maître de *Zeuxis*, & devenu son rival, cherchoit à critiquer ses ouvrages. L'élève, pour répondre à ces critiques, déploya tout son art dans la représentation d'un athlète. Il avoit fait mettre au bas du tableau un vers grec qui signifioit : *On le critiquera plus facilement qu'on ne l'imitera*. Tous ces traits prouvent que si *Zeuxis* étoit le premier artiste de son siècle, il n'étoit pas le plus modèle.

Pline & *Lucien* ont donné la description de plusieurs de ses tableaux. Il paroît que le plus important étoit son *Hélène*, qu'il peignit pour être placé dans le temple de *Juno* à *Crotone*. *Zeuxis* avant de composer ce tableau, fit venir devant lui les plus belles filles de la ville, & en choisit cinq qui lui offroient chacune des beautés différentes. L'artiste, en rassemblant ces beautés dans son *Hélène*, présenta aux Grecs étonnés cette beauté suprême qui ne se trouve point dans la nature, ou qui ne s'y trouve que dispersée dans son tout.

Les *Crotoniates*, jaloux de la belle Grecque que le pinceau de *Zeuxis* avoit fait naître parmi eux, ne la firent d'abord voir que difficilement & pour de l'argent ; ce qui donna lieu à quelques mauvais plaisans d'appeler ce portrait, *Hélène la courtisane*.

Nicomaque ne pouvoit se lasser d'admirer ce chef-d'œuvre. Il passoit régulièrement une heure ou deux chaque jour à le considérer. Un de ces hommes froids, & incapables d'éprouver la moindre émotion à l'aspect du beau, remarquoit des défauts dans la composition de ce fameux tableau. *Prenez mes yeux*, dit Nicomaque au censeur, *& vous verrez que c'est une divinité.*

Zeuxis se plaisoit beaucoup à faire ostentation de son extrême opulence. Il aimoit à paroître vêtu magnifiquement, sur-tout dans les occasions d'é-

clat : aux jeux Olympiques, il se monroit à toute la Grèce, couvert d'une robe de pourpre, avec son chiffre tracé en lettres d'or sur l'étoffe.

Zeuxis mettoit au pied de son lit le portrait de sa maitresse, nommée Lucia, & ne s'endormoit qu'après avoir long-temps considéré cette précieuse image, afin de l'avoir présente à son imagination jusques dans le sommeil.

Verrius Flaccus, cité par Festus, rapporte que le dernier tableau de Zeuxis fut le portrait d'une vieille qui se fit tant rire qu'il en mourut.

F I N.

646313



